LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

FONDÉ

PAR ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND
1893

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

- Fermer -



FEMMES BETSIMISARAKA [1].

VOYAGE A MADAGASCAR [2],

PAR M. LE DOCTEUR CATAT,

VICE-RÉSIDENT A MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

I

Arrivée à Tamatave. — La rade. — Débarquement des voyageurs et des marchandises. — La ville européenne. — La musique du gouverneur. — Formalités de douane. — Village indigène et marché. — Indiens malabars. — Les changeurs. — Monnaie coupée et balances. — La batterie hova. — Rainandriamanpandry. — Le commencement de la saison sèche. — Préparatifs de départ. — Commerce, importations et exportations. — Embarquement des bœufs. — Voies de communication à Madagascar. — Les borizano et les filanjana.



PORTEUR [3].

Chargé par le Ministère de l'Instruction publique d'une mission scientifique à Madagascar, je m'embarquai à Marseille, le 9 février 1889, sur l'*Amazone*, courrier de la côte orientale d'Afrique. Je désirais vivement visiter un pays qui présente encore un si vaste champ d'études malgré les nombreux et importants travaux dont il a été l'objet, et qui a maintenant ses destinées intimement liées à celles de la France. J'avais confiance d'ailleurs dans la réussite de mon entreprise, car deux de mes bons amis m'accompagnaient dans l'île africaine, MM. Georges Foucart, ingénieur des arts et manufactures, et Casimir Maistre. Collaborateurs dévoués, ils devaient me faciliter dans une large mesure l'accomplissement de ma tâche.

La traversée s'effectue généralement en vingt-six ou vingt-huit jours, mais de nombreuses escales viennent interrompre la monotonie de ce long trajet. Le 4 mars nous apercevions pour la première fois les côtes malgaches au nord de Nosy-Bé; le 6 nous étions à Diego-Suarez et le 8 à Sainte-Marie de Madagascar. Nous quittions cette île dans la nuit, par un gros temps, et le lendemain de très bonne heure nous arrivions en vue de Tamatave.

Les côtes sont basses, mais vers l'intérieur les terres se relèvent, les mamelons, les collines s'étagent en gradins, et dans le lointain se montrent les premières montagnes. Tout disparaît sous un manteau de verdure, dont les teintes vives des premiers plans s'estom-

1. *Gravure de Rousseau, d'après une photographie.*

2. *Voyage exécuté de* 1889 *à* 1891. *Texte et dessins inédits. Les dessins de cette livraison et des livraisons suivantes ont été exécutés d'après les photographies du docteur Catat.*

3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pent peu à peu pour aller se confondre sur les cimes lointaines avec les brouillards du matin.

Tamatave se distingue difficilement du large : je devine plutôt que je n'aperçois les maisons peu élevées cachées derrière les cocotiers et les grands arbres du rivage, la masse circulaire du fort hova, la pyramide rouge de la pointe Tanio, seul signal qui guide le marin dans son atterrissage. A mesure que nous approchons, les détails s'accusent plus fortement, des toits brillent au soleil dans les massifs de verdure, piquetés de noir çà et là par les chaumes sombres des cases indigènes. Bientôt les pavillons des consulats et des maisons de commerce se déploient pour saluer l'arrivée du courrier de France. Après avoir dépassé un îlot boisé, Nosy-Alanana, « l'île aux Prunes », l'*Amazone* franchit la passe et jette l'ancre devant Tamatave.

La rade, formée par une légère incurvation de la côte, que prolonge au sud-est un promontoire sablonneux, n'a qu'une étendue peu considérable; elle va de la pointe Tanio au nord au récif d'Hastie qui la limite vers le sud. Du côté du large elle est imparfaitement protégée par des bancs madréporiques, sur lesquels la grande houle de la mer des Indes déferle constamment. Cette rade foraine ne présente qu'un abri insuffisant; la tenue est médiocre, et lorsque vient le mauvais temps, il faut se hâter de fuir ces parages dangereux. Du reste les débris du *Dayot* près de la côte, ceux de l'*Oise* et de l'*Ebre* sur les brisants, les épaves d'un trois-mâts et les carcasses de quelques boutres conseillent la prudence.

Mais nous avions hâte de débarquer. Je redoutais bien quelques complications : nous n'avions pas une patente nette, le service sanitaire pouvait être exigeant. Je fus vite rassuré : cette institution n'existait pas encore à Tamatave. Je prends passage avec mes amis dans une embarcation qui nous conduit rapidement au débarcadère. Il ne faut entendre par cette expression que l'endroit de la plage où l'on débarque habituellement passagers et marchandises. Il y a quelques années, pendant l'occupation de Tamatave, un wharf avait été construit par nos troupes; après leur départ il fut détruit par les indigènes, qui trouvaient là une concurrence sérieuse. Maintenant comme autrefois, les caisses et les ballots sont transportés du navire à la plage dans des chalands qui viennent s'échouer sur le sable; de nombreux porteurs s'emparent de ces objets, les chargent sur leur dos, et, en poussant des cris assourdissants, les déposent en terrain ferme, non sans faire quelquefois des chutes malencontreuses. Pour les personnes, le mode de débarquement est analogue : c'est ainsi que, porté sur les épaules de deux vigoureux noirs, nous sommes amenés enfin à fouler le sol malgache.

Notre première visite fut pour M. Jore, chargé par intérim de la résidence de France. Il se mit fort gracieusement à notre disposition, et je ne saurais trop le remercier de l'affabilité et de l'obligeance qu'il nous a montrées pendant tout notre séjour. Nous dépêchons lestement quelques courses, nous allons retenir un gîte convenable au Grand Hôtel de Tamatave, et, nouveaux venus, nous nous empressons d'aller visiter la ville.

Tamatave, située en partie sur la pointe d'Hastie, tend chaque année à s'accroître du côté du nord-ouest, dans la direction du chemin qui conduit à Tananarive. La ville est construite sur un sol sablonneux, où l'on trouve partout et peu profondément une eau saumâtre et malsaine. Les fièvres y sont communes. Les températures élevées de la saison chaude et les pluies diluviennes qui tombent à chaque instant contribuent encore à l'insalubrité de la ville.

En quittant le débarcadère, les bâtiments de la douane et les hangars des services maritimes qui l'avoisinent, on arrive au quartier européen. La première voie dans laquelle on s'engage, et qui est parallèle à la plage, porte le nom d'Avenue n° 1. C'est là que se trouvent la résidence de France, plusieurs consulats étrangers, les principales maisons de commerce, les magasins des détaillants, la mission catholique avec une église et une école.

Pour faciliter les transports des marchandises sur cette voie, plusieurs commerçants y ont fait établir un chemin de fer Decauville. L'Avenue n° 2, parallèle à la première, est bordée par des maisons de moindre importance. Ces deux avenues sont coupées par des rues perpendiculaires, qui vont d'une rive à l'autre de la pointe. En remontant l'Avenue n° 1 vers le nord, on rencontre, après avoir dépassé le quartier européen, le village indigène, puis le fort hova, et l'on s'engage sur la route de Tananarive. Vers le sud, cette avenue conduit à l'extrémité de la pointe, où sont bâties quelques cases habitées par des familles originaires de notre colonie de Sainte-Marie.

Le village indigène n'offre à Tamatave rien de caractéristique; des cases groupées sans ordre et en fort mauvais état, où les roseaux et les feuilles d'arbres employés par les constructeurs malgaches sont remplacés parfois par des tôles usées, par des douves de barriques et des débris de caisses, abritent une population flottante de soldats et de porteurs.

Le marché est situé non loin de là en revenant vers le quartier européen. Les habitants des villages voisins y apportent leurs produits; on y trouve de la viande de boucherie, des volailles, du poisson, des légumes et des denrées indigènes. Les marchands, accroupis sous un toit de chaume supporté par quatre piquets, débitent leurs marchandises amoncelées pêle-mêle devant eux. Les approvisionnements que l'on peut se procurer sur ce marché sont insuffisants pour les besoins des Européens, qui doivent y suppléer, principalement pour les légumes, par des envois continuels de la Réunion ou par des achats fréquents aux maîtres d'hôtel des paquebots de passage; aussi la vie est-elle fort chère à Tamatave.

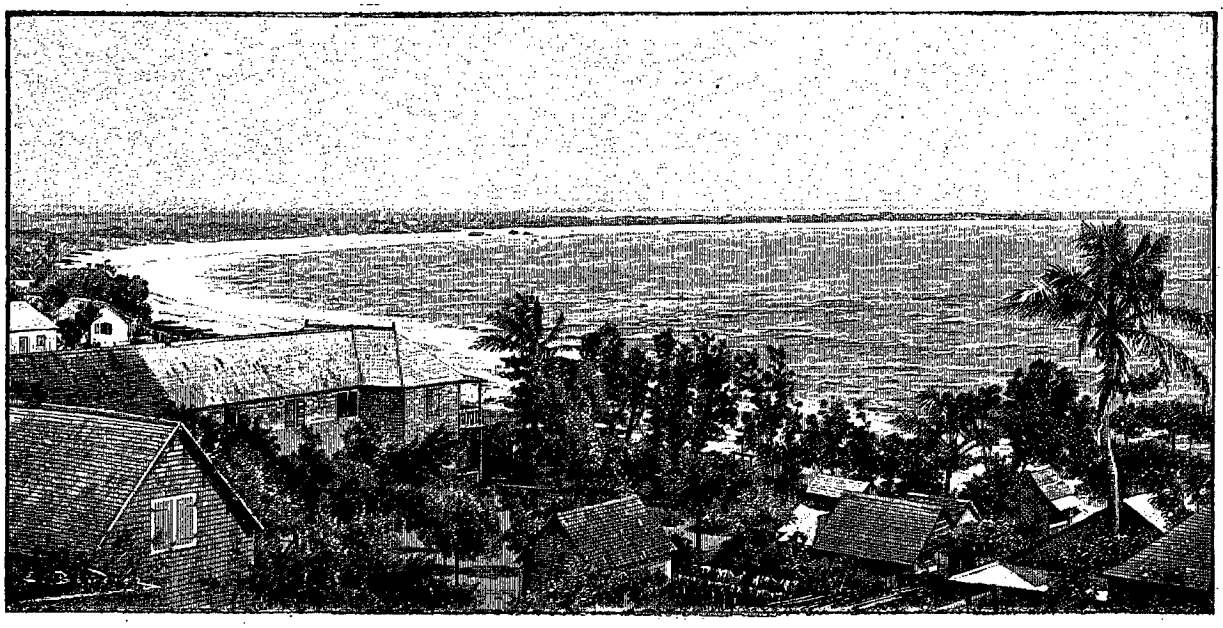
Au sud du bazar sont groupées les habitations des Indiens malabars. Ils détiennent le commerce de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

détail et servent d'intermédiaires entre les grandes maisons européennes et la population indigène. Ces marchands indiens, que l'on trouve sur toute la côte d'Afrique, et qui sont en si grand nombre à Zanzibar et dans les îles voisines, commencent à envahir Madagascar; se contentant d'un petit bénéfice, ils réalisent au bout de l'année un chiffre d'affaires important et font une concurrence sérieuse aux autres établissements. C'est dans le voisinage des boutiques malabares que s'exercent les industries indigènes, la ferblanterie notamment, pour laquelle les Malgaches paraissent très bien doués.

En rejoignant l'Avenue n° 1, nous sommes arrêtés au passage par les changeurs. Ces modestes industriels jouent ici un rôle important : accroupis sur une natte, ils ont devant eux un étalage de toutes sortes de monnaies, qu'ils vendent ou achètent, suivant les cas, pour un certain poids de morceaux d'argent, employés exclusivement dans le pays pour les petites transactions. Je m'approchai de l'un d'eux pour me faire initier à l'art si difficile de payer ou d'acheter à Madagascar.

La piastre espagnole a été connue et acceptée par les Malgaches pendant de longues années, et, comme dans beaucoup de pays d'Orient, elle a formé la base du système monétaire. Aujourd'hui cette pièce d'argent n'a plus cours, mais on compte encore par piastres, en malgache *ariary*. Dans toutes les parties de l'île où les indigènes se servent de l'argent pour leurs échanges, les pièces de cinq francs de l'Union latine sont acceptées maintenant. Les Malgaches préfèrent néanmoins



RADE DE TAMATAVE[1].

celles dont l'exergue est en relief, en particulier les pièces frappées à l'effigie de Louis-Philippe, qu'ils nomment *farantsa*; ils prétendent qu'elles contiennent une plus grande quantité de métal précieux. Les monnaies d'or ne sont reçues qu'exceptionnellement dans les grands centres commerciaux de la côte.

Les Malgaches font eux-mêmes l'appoint divisionnaire en sectionnant la pièce de cinq francs en morceaux menus et irréguliers; à l'aide d'une balance de fabrication indigène, *mizana*, ils apprécient la valeur des plus petits fragments au moyen de poids.

Ces poids, au nombre de huit, permettent d'obtenir, par des dispositions additives ou soustractives, quarante-quatre combinaisons principales, qui ont chacune une dénomination particulière. L'une des grandes difficultés de ce système monétaire déjà si compliqué réside dans la pesée; les Malgaches, défiants par nature, exigent qu'elle soit faite avec des soins minutieux et délicats. *Amadiho* (change), répètent-ils souvent; il faut alors exécuter une double pesée en règle. Parfois, pour abréger cette opération fastidieuse, je donnais le bon poids; néanmoins je devais attendre que mon vendeur prît dans sa main les petits morceaux d'argent, les soupesât, les frottât, les examinât un à un, pour s'assurer de leur bonté; encore les donnait-il à ses parents et à ses amis présents, qui se livraient au même examen. Dans des villages de l'intérieur il fallait plus d'une demi-heure pour peser le prix d'une poule, quatre sous de notre monnaie; l'opération nécessitait beaucoup plus de temps lorsque le propriétaire du volatile avait une nombreuse famille. Il est juste d'ajouter que toutes ces précautions ne sont pas inutiles dans un pays où la fabrication de la fausse monnaie atteint un tel développement. On falsifie l'argent coupé en y mêlant des fragments de plomb ou d'un métal argenté quelconque. Il est facile de reconnaître la fraude en frottant le morceau soupçonné contre un corps dur : les angles s'émoussent et le métal intérieur apparaît,

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

J'accompagnai, un des jours suivants, M. Jore au fort hova pour rendre visite au gouverneur. La batterie, c'est l'expression consacrée, est un ouvrage de fortification circulaire en terre, briques et débris de coraux; ses murs, protégés par un fossé extérieur, entourent un vaste espace dans lequel nous pénétrons par un passage couvert. Là sont entassées sans ordre quelques maisons en bois, résidences du gouverneur et de ses aides de camp, des cases pour les soldats de service, des casemates et des hangars, où je distingue des canons d'un âge vénérable couchés paresseusement sur le sol. Au centre de la cour s'élève un mât à l'extrémité duquel flotte le pavillon hova blanc à coin rouge. Rainandriamanpandry vient à notre rencontre. Il a fort bonne mine dans ses vêtements européens. Malgré son âge, ses yeux vifs, sa parole animée, sa physionomie intelligente, justifient sa nomination déjà ancienne au gouvernement de Tamatave, le plus important de l'île. Il fut le principal agent plénipotentiaire envoyé par le gouvernement de Tananarive pour négocier le traité de 1885. Notre entrevue fut courtoise, et nous prîmes congé, après une courte conversation, rendue pénible par le labeur de l'interprétation.

Depuis notre arrivée, la pluie est presque continuelle : ce sont des averses diluviennes, avec quelques rares éclaircies, et pourtant on nous assure que c'est le commencement de la saison sèche. La température est élevée : nous avons aujourd'hui, 12 mars, à 8 heures du matin, 30 degrés à l'ombre. Nous poussons activement les préparatifs du départ; nous ferons route pour la capitale dès les premiers beaux jours; en attendant, nous utilisons nos loisirs par de fréquentes promenades dans la ville et dans les environs.

La population totale de Tamatave dépasse certainement 12 000 habitants, sans tenir compte des porteurs, qui viennent à certaines époques augmenter notablement ce chiffre. L'élément indigène comprend des fonctionnaires, des soldats, et quelques marchands hova, des Betsimisaraka et autres gens de la côte. Les Européens sont peu nombreux; les Français, qui forment la majorité parmi eux, sont environ une centaine. L'élément blanc le plus important est fourni par les îles de la Réunion et de Maurice. Je n'ai pu me procurer des données précises, car les inscriptions à la résidence de France sont très peu nombreuses, mais il est probable que le nombre des sujets français, blancs ou gens de couleur, venus de nos colonies de la Réunion et de Sainte-Marie est supérieur à 1 500. Les Anglais viennent ensuite, avec les Mauriciens et les Indiens malabars; enfin les États-Unis, l'Allemagne, l'Italie, sont représentés par un petit nombre d'individus.

De tous les centres commerciaux de Madagascar, Tamatave est le plus important. Malgré les conditions défavorables dans lesquelles cette ville se trouve placée, sa position en face des Mascareignes, actuellement débouché presque unique des produits malgaches, et sa proximité relative de la capitale, le grand marché de l'intérieur, ont beaucoup développé son commerce.

Parmi les principaux objets d'exportation sont les bœufs vivants à destination de Maurice et de la Réunion.

L'embarquement de ces animaux n'est pas sans présenter quelques difficultés, avec les moyens dont on dispose. Il est d'un effet très original.

Au jour convenu, le troupeau que l'on doit embarquer est conduit sur le rivage et parqué dans un enclos resserré. Des Malgaches choisissent alors un bœuf et lui attachent une première corde aux cornes, une seconde à l'une des jambes postérieures. Ils s'attellent quatre ou cinq à chaque bout, traînent ainsi la bête jusqu'au rivage et essayent de la faire entrer dans la mer. L'animal, récalcitrant, montre aussitôt toute son aversion pour ce genre d'exercice et pour le bain forcé qu'on veut lui faire prendre; il fait des bonds désordonnés, envoie des ruades dans toutes les directions, pousse des charges furieuses, traîne ses conducteurs sur le sable et souvent même leur fait lâcher prise. Cependant, après une course folle, on ramène le fugitif, qui, fatigué par ses vaines tentatives, les cris et les hurlements qu'il entend de toutes parts, les coups qu'il reçoit, les tiraillements incessants dont il est l'objet, finit par se laisser pousser à l'eau. On entraîne aussitôt l'animal près d'une pirogue ou d'un chaland, auquel on l'amarre fortement par les cornes. Après deux ou trois opérations analogues, l'embarcation, qui a complété son chargement, conduit les malheureuses bêtes le long du navire, sur lequel on les embarque au moyen d'un palan. Souvent dans le trajet un bœuf se noie, un autre devient la proie des requins, si communs dans la rade, mais on supporte avec philosophie ces pertes légères. Le prix d'un bœuf amené à Tamatave est peu élevé : il varie entre 25 et 50 francs; il faut ajouter à cette somme un droit fixe d'exportation de 15 francs par chaque animal embarqué.

A Madagascar il n'existe aucune voie de communication; si l'on se sert des mots de route ou de chemin, ils ne désignent qu'un sentier, une piste suivie généralement pour se rendre d'un point à un autre et plus ou moins frayée. Ces sentiers n'ont pas toujours une direction rationnelle : ils montent sur les collines élevées, ils suivent les crêtes des coteaux pour éviter les fondrières des versants voisins, ou d'autres fois ils descendent dans les vallées encaissées, empruntant même le lit d'un torrent pour tourner des roches abruptes; souvent on se demande pourquoi ils serpentent capricieusement dans la campagne, augmentant comme à plaisir la longueur des étapes. Le Malgache est insouciant et ne fera aucun travail qui ne doive pas lui rapporter un bénéfice immédiat et certain. S'il rencontre un obstacle sur sa route, il ne songera nullement à s'en débarrasser; un arbre mort est tombé en travers, il l'enjambe; si l'arbre est trop gros, il fait un circuit. Pour traverser les grandes rivières on trouve parfois des pirogues, mais les cours d'eau de moindre importance sont franchis à gué, bien entendu, et s'il existe

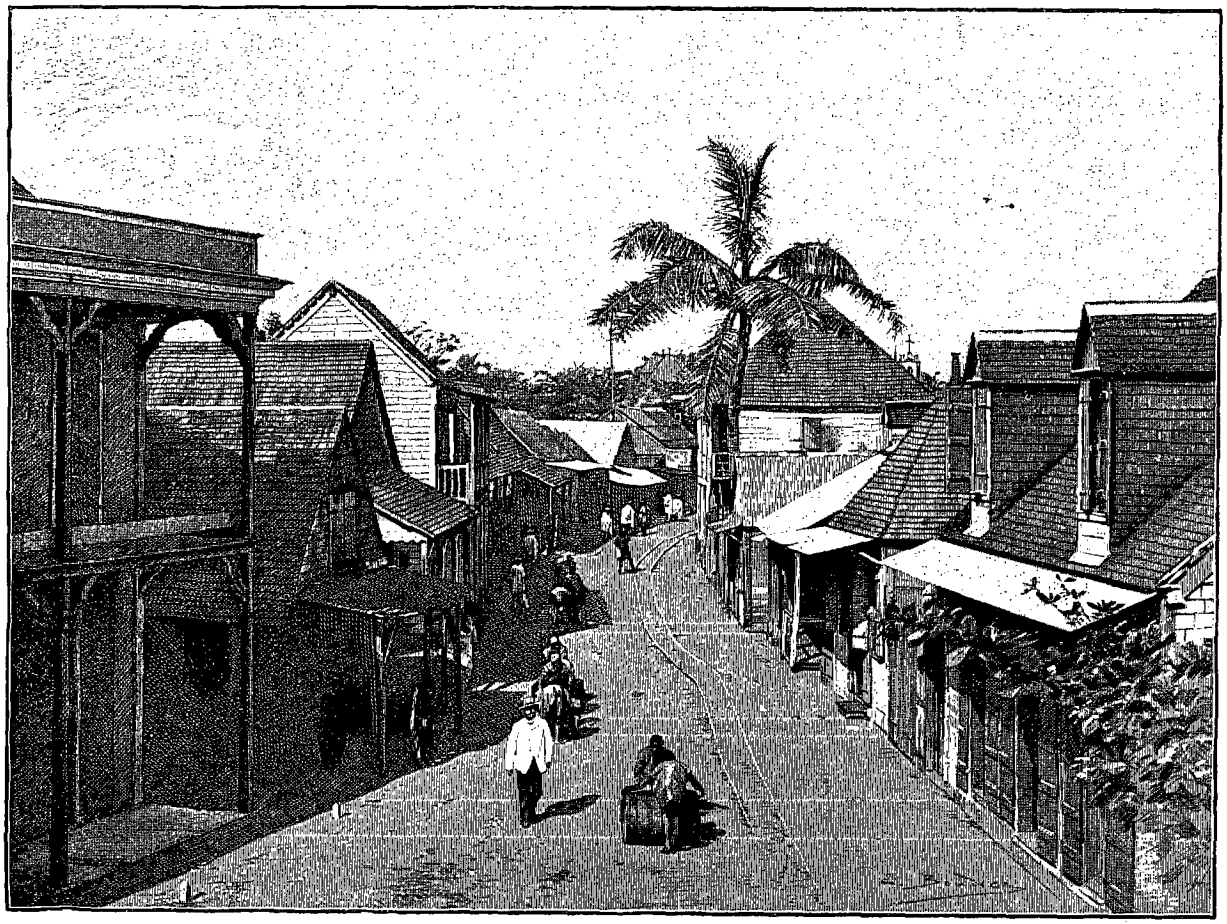
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans les environs de la capitale, ou sur les chemins fréquentés, un pont primitif, un tronc d'arbre jeté sur un ruisseau, ce sont des exceptions malheureusement trop peu nombreuses.

Cette absence de voies de communication est regardée, non sans raison, par le gouvernement hova, comme un obstacle sérieux aux envahissements de l'étranger; aussi s'est-il toujours appliqué à perpétuer cet état de choses.

Dans l'île, les marchandises sont portées à dos d'homme, et pour éviter les fatigues de ces chemins abominables, les riches et les gens de qualité, ainsi que les Européens, se servent du *filanjana* ou *fitakonana*, le palanquin malgache.

Une classe spéciale du peuple a monopolisé ce travail : ce sont les *borizano*. Exempts de corvée, ils sont contents de leur sort et accomplissent avec beaucoup d'entrain leur pénible métier. Les borizano, qui se recrutent en majeure partie dans la caste des esclaves, proviennent de différentes provinces, de l'Imerina et du Betsileo notamment, et ce sont leurs occupations bien plus que leurs origines qui en ont fait une corporation ayant ses usages et ses coutumes. Le porteur, bavard, gai, exubérant même, a perdu cette sorte de réserve et de timidité qu'inspire souvent aux autres Malgaches la présence du blanc; il discute les prix, ne se retire jamais satisfait de son salaire et, fidèle à la tradition, empêche d'oublier à Madagascar les récriminations de nos automédons d'Occident.



AVENUE N° 1 A TAMATAVE[1] (PAGE 2).

Malgré ses criailleries et son caquetage incessant, le borizano met un certain amour-propre à remplir la tâche qui lui est confiée. Les porteurs de marchandises abandonnent rarement leurs charges, en ont soin, et, sauf le cas de force majeure, les remettent en bon état. Ceux qui portent le filanjana sont pleins d'attention pour le voyageur et montrent une adresse étonnante pour le tirer des mauvais pas. Les bonnes dispositions que l'on remarque chez ces hommes souffrent cependant quelques exceptions. Ainsi il n'est pas rare de rencontrer sur la route de Tananarive un porteur chargé d'une caisse en bois volumineuse, que suit un compagnon avec l'enveloppe de zinc, le reste du convoi portant le contenu fractionné en petites charges; c'étaient quelques marchandises craignant l'humidité et qu'on avait emballées avec beaucoup de soin; mais les hommes, que gênait ce colis encombrant, l'ont divisé. Cependant tout arrivera intact à Tananarive, les objets seront remis en place, l'enveloppe de zinc res-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

soudée et la caisse de bois clouée à nouveau avec beaucoup d'adresse : alors le borizano se présentera heureux et satisfait au destinataire, qui n'aura garde d'attribuer à un emballage défectueux la détérioration de ses marchandises. D'autres fois, les porteurs sont arrêtés sur la route par des bandes armées qui s'emparent de gré ou de force de leurs charges; enfin, mais le fait est assez rare, des borizano ont disparu avec les paquets qui leur avaient été confiés.

A l'encontre des Chinois, les Malgaches se servent, pour porter leurs charges, d'un morceau de bois rigide. Ils emploient pour cet usage une forte tige de bambou, longue d'environ 1 m. 70, qu'ils nomment *bao*. Aux deux extrémités du bao ils attachent solidement leurs paquets avec des cordes de rofia, puis ils soulèvent le tout et le tiennent en équilibre, tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre. La charge moyenne d'un borizano est de 40 à 50 kilogrammes, mais ils portent beaucoup moins lorsqu'ils suivent un filanjana et quand ils doivent parcourir de longues étapes.

Les porteurs de marchandises exercent longtemps leur rude métier. Appuyés sur leur sagaie, pliant sous une lourde charge, ils cheminent incessamment entre Tananarive et Tamatave ; la pression répétée du bao, malgré le poli qu'ils lui donnent et la graisse dont ils l'enduisent, développe sur leurs épaules des callosités énormes et souvent des plaies repoussantes.

Ce sont des borizano agiles et jeunes encore qui s'emploient aux filanjana; ce travail nécessite un certain entraînement et une éducation spéciale. Le filanjana est constitué essentiellement par deux brancards de bois résistant, de 3 mètres environ, reliés au tiers de leur longueur par deux traverses en fer; dans la partie médiane, une armature métallique soutient une forte toile; le tout figure d'ailleurs un siège avec dossier ; deux courroies fixées aux traverses soutiennent un bâton transversal sur lequel le voyageur peut reposer les pieds. Les femmes hova se font porter dans un fitakonana particulier : c'est une sorte de panier rectangulaire peu profond, supporté par deux branches de rofia. Pour franchir de petites distances, quatre hommes suffisent; mais pour de longues étapes il faut un plus grand nombre de porteurs : six, huit, douze sont quelquefois nécessaires. Ces chiffres sont même dépassés, sans aucune utilité, par de grands personnages qui possèdent ce que j'appellerai des équipages de luxe.

Pour porter le filanjana, quatre hommes, placés deux en avant et deux en arrière, prennent un brancard chacun sur la même épaule et marchent d'un pas cadencé ; celui de chaque rang qui a la tête engagée dans l'intérieur des brancards tient fortement le poignet de son compagnon en lui passant le bras sous le coude; les borizano se soutiennent ainsi mutuellement et se prêtent un point d'appui réciproque. La vitesse moyenne des porteurs de filanjana est, en terrain peu accidenté, de 5 à 6 kilomètres à l'heure; elle peut augmenter dans de notables proportions, surtout pour les petits trajets, où les borizano courent dès qu'ils en trouvent l'occasion, et souvent avec une vitesse telle que le voyageur n'est pas sans éprouver quelques appréhensions en songeant aux conséquences possibles d'un faux pas malencontreux. A de fréquents intervalles, et sur un signal convenu, les porteurs changent d'épaule en faisant passer les brancards au-dessus de leur tête; le mouvement est exécuté sans arrêt. Dans les grands trajets, lorsque des hommes de rechange sont nécessaires, les borizano inoccupés trottinent devant le fitakonana, et après avoir parcouru une petite distance s'arrêtent pour saisir au passage les brancards lancés avec violence par les camarades qu'ils viennent remplacer. Cette manœuvre, qui se fait sans diminuer la vitesse et sans changer l'allure, occasionne au voyageur de violentes secousses, lorsque les porteurs se laissent entraîner dans une course folle, ou qu'un maladroit ne saisit pas le brancard qui lui est lancé. Le filanjana est un siège peu confortable; néanmoins ce mode de locomotion semble, dans le principe, commode, sinon très agréable, et avec un peu d'habitude on admet très vite cette façon de voyager.

En ce qui me concerne, comme j'avais fait, dans la première année de mon séjour à Madagascar, un véritable abus de cette chaise à porteurs, j'arrivai vite à la prendre en horreur, et, sans y renoncer complètement, je n'y eus recours dans la suite que quand je ne pouvais m'en dispenser.

Ce système de transport des voyageurs et des marchandises à Madagascar semble tout naturel à l'indigène, qui dispose de nombreux esclaves et possède une grande autorité sur le personnel qu'il emploie. L'Européen se trouve dans une situation toute différente : il paye fort cher ses porteurs et est toujours exploité par eux. Pour aller de Tamatave à Tananarive, un borizano demande trois piastres; pour faire la route inverse, deux piastres et demie, sans compter les cadeaux qu'il faut donner en chemin.

Le samedi 16 mars, la pluie cesse et le ciel paraît vouloir se montrer plus clément. Nous passons la journée à recruter nos porteurs et à organiser notre convoi. Pour de nouveaux venus dans l'île, cette opération est assez délicate, mais, grâce aux bons soins de la maison Alibert, nous réunissons bientôt un nombre d'hommes suffisant; nous expédions aussitôt nos plus gros bagages, et le 18 mars au matin nous nous préparions à les suivre sur la route de Tananarive.

II

Un *kabary* de porteurs. — Départ de Tamatave. — Notre convoi. — Rainivoavy et Jean Boto. — Ivondrona. — Pirogues malgaches. — Ambodisiny. — Légende de Darafify. — La cruche géante. — Ankaréfo. — Gracieuse hospitalité. — Vavony. — Les lagunes littorales. — Végétation côtière. — Case betsimisaraka. — Le bambou à eau. — Andovoranto. — Traversée de l'Iharoka. — Tanimandry. — Le *rova*. — Champs cultivés. — Ligne télégraphique de Tamatave à Tananarive. — Le marais de Tanimandry.

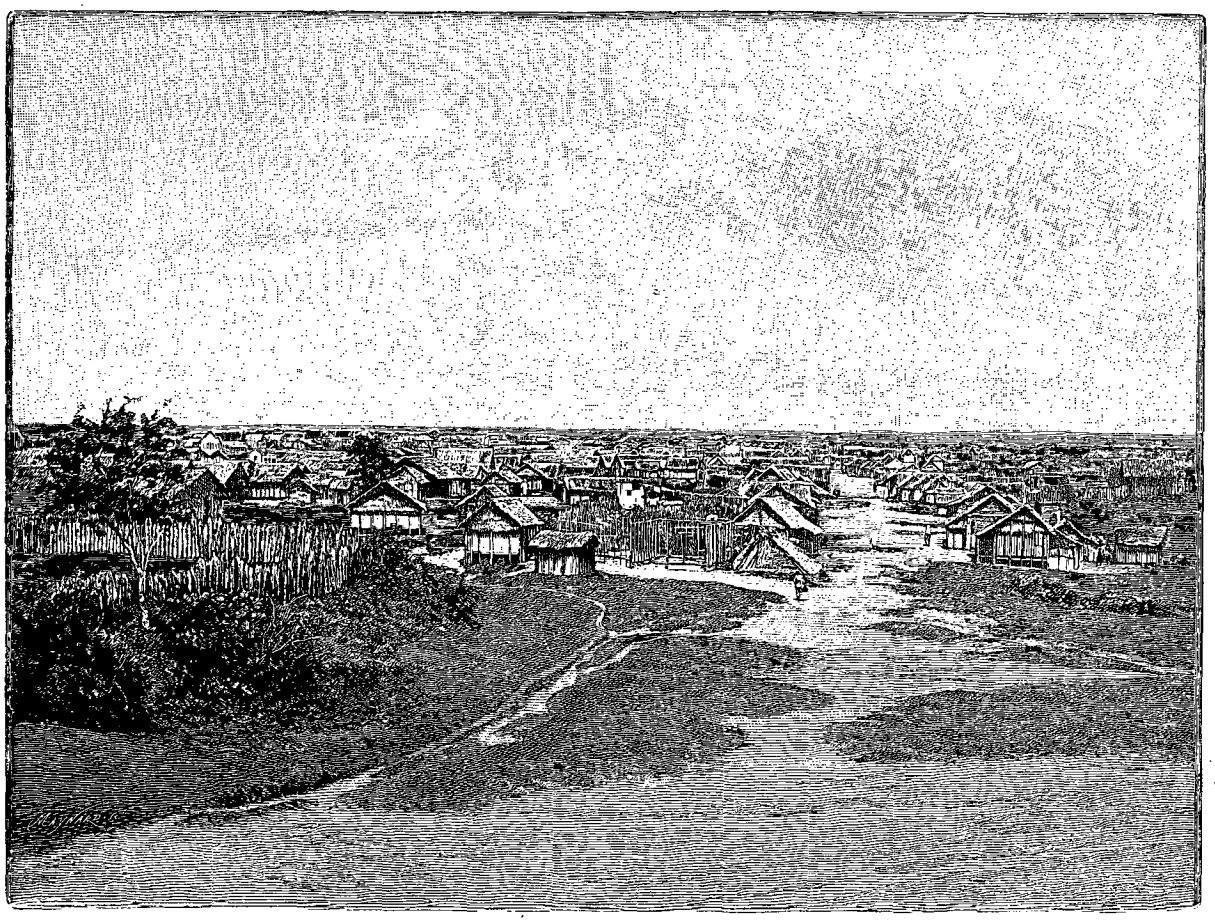
La patience est utile au voyageur sous toutes les latitudes : à Madagascar elle est indispensable. Il nous

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fallait user, abuser même, oserai-je dire, de cette vertu passive, avant d'avoir commencé notre première étape.

Un esclave antimerina, Rainivoavy, que de bonnes références nous avaient fait choisir pour commander le convoi, avait réuni dès la première heure un nombreux personnel, porteurs de filanjana et porteurs de bagages. Il nous avait même remis une liste, calligraphiée par lui, contenant le nom de chaque borizano, celui de son maître et le village qu'il habitait. Encore novice, je m'imaginais qu'il n'y avait plus qu'à répartir les charges, monter en filanjana, et faire route immédiatement pour la capitale. Quelle erreur était la mienne! Les hommes prennent nos paquets, les examinent et les palpent dans tous les sens, les soupèsent avec soin et après quelques minutes de réflexion... s'accroupissent sur le sable. Aussitôt commencent des conversations oiseuses, des discussions sans fin. Quelques esprits forts prononcent des discours dont certains passages, très intéressants sans doute, sont vivement soulignés par les auditeurs.

Enfin tout s'explique : les porteurs, sachant que nous ne voulions pas faire la route en six jours comme c'est la coutume, mais y consacrer deux semaines, temps nécessaire à nos observations et à nos recherches, réclamaient une augmentation. Je propose de les nourrir à mes frais au delà du sixième jour ou de leur donner à forfait quatre piastres au lieu de trois et demie, m'engageant à ne pas rester plus de quinze jours en chemin. La séance rouverte, le commandeur vient nous annoncer que ma seconde proposition est acceptée.



VUE GÉNÉRALE DE TAMATAVE[1].

Les charges furent reprises et, après des modifications nombreuses dans l'arrangement et la disposition, furent enveloppées dans des feuilles de ravinala qui les devaient protéger de la pluie et de l'humidité pendant le trajet; les paquets furent ensuite confiés aux porteurs, qui les attachèrent à leur bao, non sans avoir préalablement, en signe de consentement, poussé un petit grognement qui en malgache correspond au mot *oui*. Ce premier *kabary* nous avait fait perdre toute la matinée, à 10 heures et demie seulement notre convoi se mettait en marche.

Nous sortons bientôt de la ville, et dépassons le fort hova, puis un petit bouquet de manguiers que mes hommes m'indiquent du doigt; c'est à l'ombre de ces arbres que les plénipotentiaires français et malgaches tenaient leurs conférences préliminaires du traité de 1885. Nous laissons vite derrière nous quelques cases disséminées, futur faubourg de Tamatave. Peu de minutes après, nous traversons une petite rivière, le Mananareza, et nous entrons dans la plaine ondulée de

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Betainomby. La campagne est monotone; une herbe peu fournie, qui nourrit les troupeaux de bœufs venus de l'intérieur pour attendre ici leur embarquement, a de la peine à recouvrir le sol sablonneux; des buissons, des arbustes, poussent au hasard; çà et là une flaque d'eau noirâtre croupit entre deux ondulations. Mais nous avons tourné vers le sud, direction que nous allons suivre jusqu'à Andovoranto; la végétation devient fort belle, nous allons marcher pendant quelques jours dans la zone boisée de la côte.

Notre colonne s'allonge indéfiniment et, malgré mes recommandations, chacun marche à sa guise. En avant, en arrière, de tous côtés, trottinent nos porteurs de bagages; quelques-uns se reposent déjà à côté de leurs charges. Notre cuisinier-interprète marche à l'extrême avant-garde. Nous avons confié ces importantes fonctions à Jean Boto, noir de Sainte-Marie, qui s'est offert dès notre arrivée à nous suivre pendant nos excursions. Il avait acquis, paraît-il, de grandes connaissances pratiques, rapportées de ses voyages précédents; il connaissait tous les villages de la côte et les ravitaillements qu'on en pouvait tirer. Du reste, comme citoyen français, notre compatriote par conséquent, nous pouvions compter sur lui. Jean Boto, qui dit *nous* quand il s'agit des blancs, parle assez couramment le français. Dans la suite, comme interprète, il nous rendit des services, ce qui ne nous fit pas regretter son enrôlement; malheureusement ses connaissances culinaires n'existaient qu'à l'état de souvenirs confus et lointains. A ses côtés cheminent allègrement trois borizano, chargés tout spécialement de porter avec beaucoup de soin les instruments scientifiques d'un usage journalier. Ces malheureux, malgré mes supplications muettes mais expressives, n'épargnaient aucun heurt aux boussoles et aux thermomètres, aux magnétomètres et aux théodolites. De plus ils se tenaient prudemment hors de la portée de la voix lorsque, pour une cause quelconque, j'avais besoin de leurs services. Le commandeur Rainivoavy surveillait notre petit monde; il portait un fusil et sa sagaie : une plus lourde charge lui aurait enlevé de son prestige. Nos filanjana, précédés de la longue file des borizano de relais, venaient ensuite. J'avais donné une surcharge à Foucart, le plus léger d'entre nous, au seul point de vue du poids matériel. C'était le chronomètre, que je voulais soustraire, dans une certaine mesure, aux nombreuses perturbations dont il était menacé. Maistre fermait la marche et pourchassait les traînards, en même temps qu'il exécutait les nombreuses observations que nécessitait le tracé de notre itinéraire.



M. LE DOCTEUR CATAT[1].

Vers midi nous arrivons à Ivondrona. Ce village, important autrefois, ne compte plus maintenant qu'une centaine de cases. Les usines sucrières qui avaient été établies dans le voisinage étaient jadis prospères; malheureusement, par suite d'un état de choses bien différent, elles ont perdu de leur valeur. Les rendements que le gouvernement hova, aujourd'hui propriétaire, retire de cette industrie, sont peu considérables. La rivière l'Ivondrona, sur les bords de laquelle nos porteurs nous déposent en sortant du village, est le premier cours d'eau important que nous rencontrons. Il se comporte d'ailleurs comme c'est la règle à Madagascar, et va former de grandes lagunes dont nous ne voyons qu'une partie. A notre gauche est l'embouchure du fleuve avec son déversoir maritime, et les canaux qui la font communiquer avec les lacs de Nosy-Vé et de Sarobakina.

Trois pirogues où nous nous embarquons tous vont nous conduire sur l'autre bord. Nous débarquons sous des grand arbres, traversons vite un taillis touffu et entrons dans le village d'Ambodisiny.

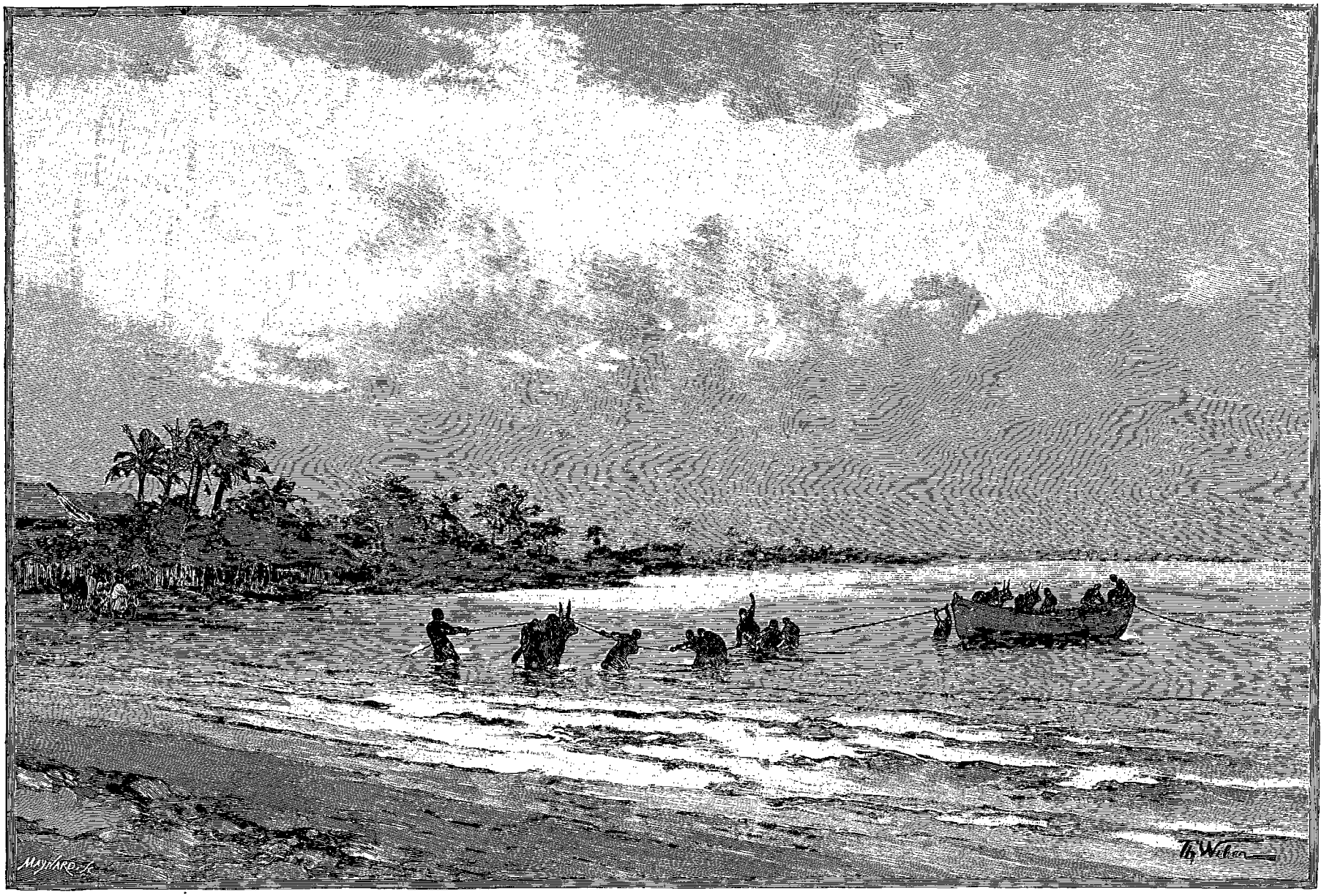
D'après une légende betsimisaraka, cette contrée était habitée il y a bien longtemps par le géant Darafify. Il y vivait très heureux avec ses deux épouses, Rasoabé et Rasoamasay. C'était un génie bienfaisant. Hercule malgache, il avait délivré la province des monstres terribles qui la désolaient, il avait été assez puissant pour couper en menus morceaux le grand serpent de Tanifotsy. Néanmoins les travaux extraordinaires d'un de ses voisins vinrent troubler son repos en blessant son amour-propre. Darafify déclara la guerre à son confrère, et dans une lutte héroïque il réussit à le précipiter dans les flots, non sans perdre toutefois la main droite, que, par un dernier effort, le vaincu lui arracha. Quelque temps après, Darafify mourut des suites de cette opération. La dextre puissante du géant forma l'île Fonga, et le lieu témoin de la lutte fut appelé Matitanana. Rasoabé et Rasoamasay, les veuves inconsolables de Darafify, versèrent des torrents de larmes qui changèrent en lacs immenses les forêts désertes où elles étaient venues cacher leur profonde douleur.

C'est dans le village d'Ambodisiny que se trouve l'amphore colossale qui, sans aucun doute, était la coupe familière de Darafify.

Cette cruche en terre commune, de fabrication indi-

1. *Gravure de Thiriat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



EMBARQUEMENT DES BŒUFS (PAGE 4). — DESSIN DE TH. WEBER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gène, n'offre rien de particulier, si ce n'est ses grandes dimensions et les cassures et fêlures qu'elle présente. On la voit, non loin du village, à demi enfoncée au milieu d'une clairière; elle est encore aujourd'hui un objet vénéré des indigènes. Fixés sur une perche, deux crânes de bœufs achèvent de pourrir; ces modiques offrandes, que des mains pieuses avaient placées près de la cruche pour mériter les faveurs de Darafify, gênaient par leurs émanations Foucart qui, en explorateur consciencieux, se hâtait de faire un relevé artistique de l'amphore sainte.

En quittant Ambodisiny, nous marchons pendant deux heures et demie pour arriver, à la tombée du jour, à Ankaréfo. Les soixante cases qui forment ce village sont bâties en terrain marécageux sur les bords de la lagune dont nous venons de suivre la rive orientale. Jean nous conduit dans une case dont nous prenons possession. Nous sommes satisfaits de notre première installation dans un village malgache.

Le chemin que nous suivons depuis Tamatave et qui doit nous mener à Andovoranto, est tracé sur cette bande de terrain de largeur variable, qui est comprise entre le rivage de la mer et la ligne des lagunes littorales. Depuis l'embouchure de l'Ivondrona, ces nappes d'eau se succèdent presque sans interruption et forment une véritable voie maritime, utilisée depuis longtemps.

La bande de terrain sur laquelle nous marchons varie beaucoup de largeur. Dans certains endroits ce n'est qu'une plage sablonneuse, digue éphémère qui empêche les eaux de la lagune de se jeter dans l'océan. Ailleurs c'est un talus gazonné de quelques centaines de mètres. Plus loin cette zone s'élargira notablement et mesurera par places plusieurs kilomètres de profondeur. Alors le sentier se déroule dans une jolie contrée; nous traversons des bois, de petites forêts, où la végétation côtière atteint tout son développement. La route est de sable fin, et de tous côtés, au milieu de l'herbe courte, s'élancent des bouquets d'arbres : c'est le *vakoa*, au tronc rugueux, dont les feuilles penniformes sont hérissées de pointes aiguës, l'élégant badamier, le *voavotaka* (*Brehmia spinosa*), dont les fruits arrondis renferment sous une écorce résistante une pulpe goûtée des indigènes, les gracieux palmiers aux nombreuses variétés, et tous les arbres des zones chaudes couverts d'orchidées parasites. Puis nous entrons dans une clairière dont le tapis de verdure ondoyante est soulevé çà et là par des massifs de fougères. A droite réapparaît la lagune, dont la nappe liquide miroite au soleil; l'eau disparaît sous les plantes aquatiques; les rives en sont cachées par les joncs et les roseaux, et dans les chenaux marécageux les pandanus, solidement ancrés par leurs racines fourchues, semblent défier la violence des vents. Derrière les lacs nous apercevons de petites collines, sur lesquelles les ravinala déploient leurs éventails; dans le lointain se profilent, indécises, les sombres cimes de la chaîne côtière. Mais nous rentrons dans le taillis, où bientôt un sourd grondement nous annonce le voisinage de l'océan. Soudain le rideau de verdure qui nous enveloppait se déchire; nous gravissons les dunes et cheminons à travers les *filao* (*Casuarina equisetifolia*) aux membres tordus; nous voici sur le sable du rivage, et nos porteurs nous secouent violemment pour éviter les lames qui viennent mourir à leurs pieds.

C'est en traversant cette jolie contrée que nous arrivons, au coucher du soleil, à Vavony.

Avant d'y arriver, nous rencontrons, allant en sens inverse, un long convoi de porteurs de peaux de bœufs. Les malheureux, pliant sous leur pesante charge, rendue plus lourde encore par l'eau dont elle est imbibée, se traînent péniblement, appuyés sur leurs sagaies, et se hâtent à petits pas, pressés de gagner un abri où ils vont attendre des temps meilleurs avec la patience qui les caractérise. Ils se reposent fréquemment.

Ces haltes me firent trouver l'emploi de petites excavations que j'avais remarquées en grand nombre le long du sentier. En effet, lorsque les porteurs veulent s'accroupir et déposer leurs charges sur le sol, ils descendent dans ces trous, puis, lorsqu'ils se remettent en marche, ils en sortent facilement par une pente douce, ayant repris sans aide leur fardeau.

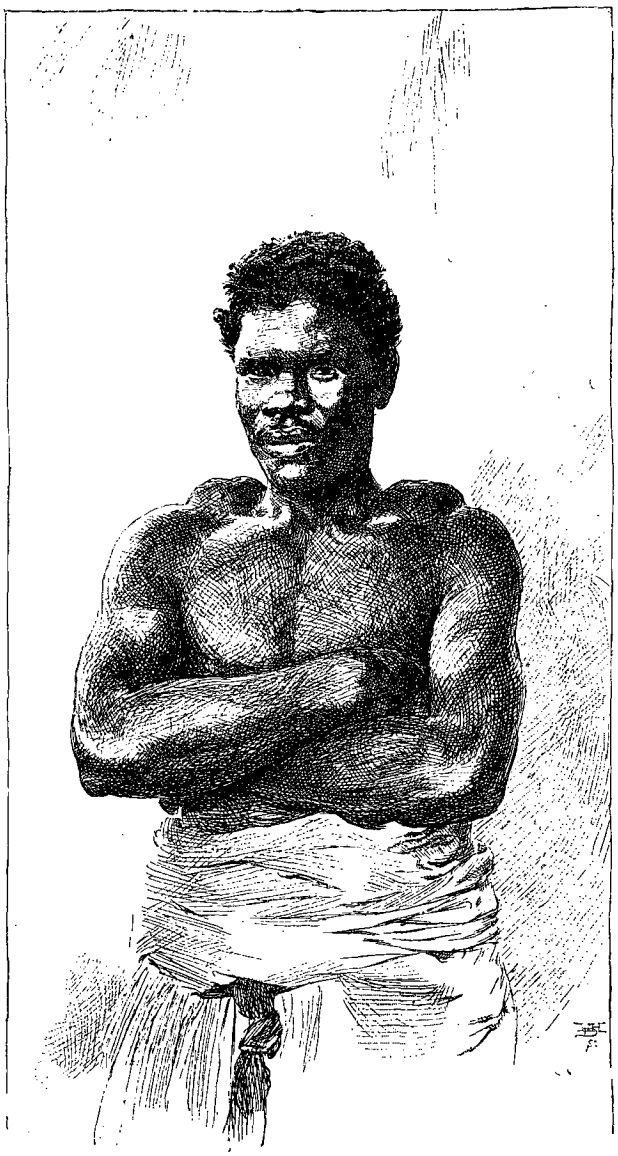
Le village de Vavony se trouve à l'extrémité méridionale du lac de Rasoabé. Comme dans ceux que nous avons vus précédemment, les cases, une cinquantaine à peu près, sont disposées de chaque côté du chemin, l'unique rue de la localité. Ces maisons paraissent assez propres, comme toutes celles de cette partie de la côte, et celle qui nous sert de logis représente le type habituel des constructions betsimisaraka. Rectangulaire, elle mesure 4 mètres de large sur 6 mètres de long. Son toit de chaume à deux versants est soutenu à la partie supérieure, élevée de plus de 4 mètres, par un faîtage reposant sur deux poteaux placés au milieu des pignons. Des poteaux d'angles reliés par des traverses et quelques autres perches de bois léger constituent la charpente. Pour faire les parois et les cloisons, on se sert des côtes des feuilles du ravinala, maintenues juxtaposées par des baguettes minces, mais résistantes, qui les traversent. Des claies glissant entre deux bâtons et fabriquées de la même manière obstruent les ouvertures, portes que l'on ménage sur les grandes faces. Le plancher, qui est formé d'écorce d'arbres généralement recouverte de nattes, est établi sur des pieux fichés dans le sol; il en est distant de 50 à 60 centimètres. Cette surélévation du plancher des cases s'observe sur toutes les côtes madécasses. Dans un coin est une sorte de caisson carré rempli de terre foulée, l'âtre malgache, dans lequel sont enfoncées des pierres pour placer les marmites, le *toko*. Au-dessus du foyer, quatre pieux verticaux supportent un ou deux châssis de bois, les *salaza* : ils sont destinés à recevoir la viande et le poisson sec dont un boucanage sérieux assurera la conservation. Il ne faut pas chercher de cheminées : la fumée s'échappe quand elle veut et où elle peut. Aussi la partie inférieure de la toiture est-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

elle bien vite recouverte d'un enduit noir fort brillant; il en est de même des quelques objets qui s'y trouvent suspendus et, en général, de tout le mobilier, auquel cette teinte noirâtre donne un aspect vieillot

L'ameublement est des plus simples. Pas de tables, aucun siège. Je n'ose donner ce nom à des sortes de planches à découper la viande sur lesquelles on m'invitait à m'asseoir. Le plus souvent le lit n'est qu'une simple natte de jonc; il est rare que cette natte soit rembourrée de quelques poignées de roseau. Un peu partout, des *sobika*, espèces de corbeilles, sacs ou paniers, tressés fort artistement et qui renferment le riz, les patates, le manioc, les provisions de la famille. Les habitants de la côte se servent pour cuire le riz de marmites en fonte d'origine européenne.

Sur cette côte, où l'on ne trouve pas d'argile plastique, les Betsimisaraka ont remplacé les vaisseaux de terre des autres tribus par un récipient assez original. Ils vont chercher dans la forêt voisine un long bambou et, y introduisant une sagaie, ils perforent imparfaitement les cloisons intérieures en respectant la dernière, qui sera le fond de cette cruche improvisée. Le maniement de ces ustensiles est peu pratique, et une longue expérience est nécessaire pour en user adroitement. C'est ainsi que pendant notre repas du soir, voulant servir mes amis, je m'emparai d'un de ces bambous qui avait bien 3 mètres et demi de long; je voulais du premier coup m'attaquer aux difficultés. Mal m'en prit : non seulement je remplis plus que de raison les gobelets que l'on me tendait, mais encore, ne tenant nul compte de la puissance hydraulique du jet liquide, j'arrosai mes infortunés compagnons, qui protestèrent violemment. Les ressources alimentaires que nous trouvons sont peu variées : du riz et du manioc, des patates, quelques bananes, du poisson séché. Toutefois Jean nous assura que nous trouverions toujours des poules, ce qui devait nous faire, avec quelques conserves dont nous nous étions munis, un ordinaire très suffisant.



UN « BORIZANO » OU PORTEUR [1] (PAGE 5).

Le lendemain je continue ma route sur la bande sablonneuse, pendant que Maistre et Foucart suivent en pirogue la lagune de l'Imasoa. A Andavakimenarana mes compagnons me rejoignent, et vers 10 heures et demie nous arrivions à Andovoranto.

Nous étions dans une petite ville, centre commercial assez important. On y remarque une mission protestante, une école malgache; plusieurs maisons de commerce de Tamatave y ont des représentants. Dans les rues il y a quelques boutiques, dont beaucoup ont pour propriétaires des Indiens malabars.

Généralement, pour aller à Tananarive on prend à Andovoranto des pirogues qui remontent le fleuve Iharoka pendant quelques kilomètres, puis un de ses affluents, et arrivent, après cinq heures de navigation dans l'ouest, au village de Maromby d'où repart la route de la capitale. Cette voie fluviale, habituellement suivie, abrège considérablement cette partie du chemin et surtout évite aux voyageurs la traversée si pénible des marais de Tanimandry. Néanmoins, obligés de poursuivre nos travaux, nous choisissons ce dernier itinéraire.

Nous traversons près du bord de la mer l'embouchure étroite de l'Iharoka; une demi-heure après, nous pénétrons dans les murs en terre de Tanimandry. Ce village, qui compte 200 cases, n'est qu'un poste militaire hova, fondé en 1863 par la reine Rasoherina lorsqu'elle vint visiter ces régions. Les habitants, Antimerina et Betsimisaraka, sont presque tous des soldats, établis avec leurs familles dans des maisons groupées sans ordre autour du *rova*. On appelle ainsi la palissade faite avec des bois pointus, qui entoure la demeure du

1. *Dessin de Vogel, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souverain, des princes, des hauts dignitaires et des gouverneurs. Mais ce mot désigne aussi par extension non seulement l'enceinte fortifiée, mais encore l'ensemble des constructions qui s'y trouvent renfermées. Ces cases ne diffèrent d'ailleurs des autres que par leurs dimensions un peu plus grandes; elles sont habitées par le chef et sa famille, ses aides de camp et ses esclaves.

Devant elles et en dehors de la palissade, un vaste emplacement reste libre, il est réservé aux assemblées populaires et sert pour les revues des troupes. C'est au centre de cette cour du rova qu'est planté le mât où flotte le pavillon royal. Tanimandry est le chef-lieu de la province gouvernée par Rahaga, douzième honneur.

Depuis que nous avons traversé l'Iharoka, la nature du sol est différente. Ce n'est plus un terrain sablonneux : l'argile apparaît recouverte par places d'une couche noirâtre d'humus. Aussi voyons-nous, dans les environs du poste, d'assez belles cultures de manioc, de patates douces, de songes, de cannes à sucre. Des manguiers, des orangers, des citronniers et des bananiers y poussent en abondance. Nous trouvons le contraste d'autant plus frappant que dans les villages traversés jusqu'alors les cultures étaient presque nulles; le riz, base de la nourriture des indigènes, croît très difficilement dans le voisinage immédiat de la mer; mais dès demain, et après quelques jours de marche dans l'intérieur, nous aurons à traverser de nombreuses rizières.

Le premier aide de camp du gouverneur vint nous voir et nous apporta deux poules comme cadeau de bienvenue. C'était une entrée en matière : il désirait surtout des remèdes pour le préserver des fièvres et de la vieillesse, dont il ressentait les inconvénients. Une petite



PORTEURS DE PEAUX DE BŒUFS (PAGE 10)[1].

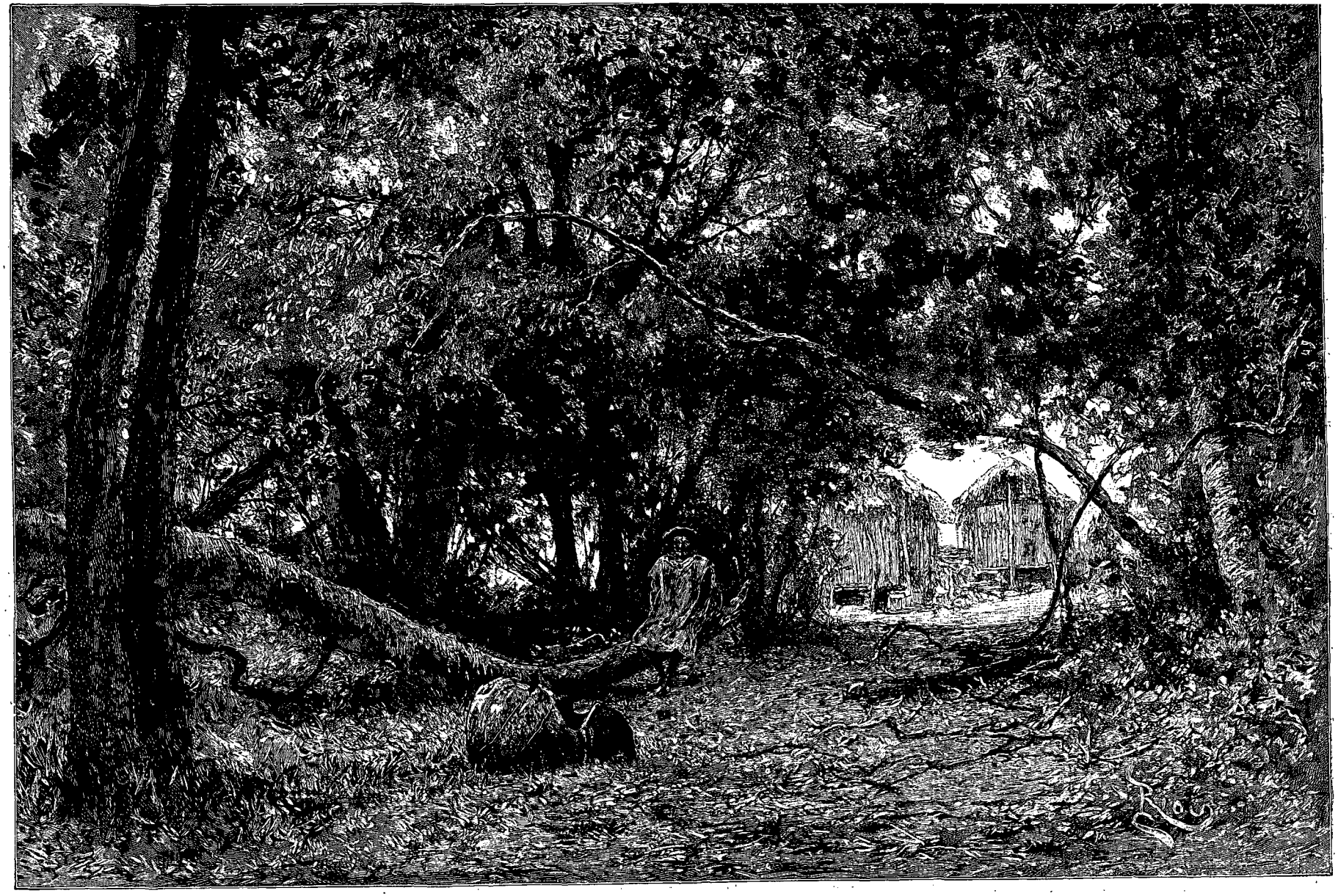
dose de quinine et beaucoup de bonnes paroles parurent le satisfaire; bien qu'il me fût impossible de lui donner des médicaments pour réparer les ravages des ans et que j'eusse de la peine à lui faire comprendre qu'à Madagascar comme ailleurs la vieillesse n'est pas la moindre des maladies, il me prodigua ses remerciements. A cette première consultation en succédèrent beaucoup d'autres. Ma réputation allait grandissant pendant que diminuait ma provision de quinine. L'arrivée de M. Estève, directeur du service télégraphique à Tamatave, vint heureusement mettre un terme à mes occupations philanthropiques et nous procura le plaisir de terminer la soirée avec un compatriote.

M. Estève venait à Tanimandry pour rechercher les causes d'une interruption insolite dans son service. C'était tout simple : des indigènes avaient renversé quelques poteaux dans les environs et coupé le fil en plusieurs endroits; ces engins les gênaient, faisaient avoir de mauvaises récoltes et attiraient la foudre dans leur voisinage.

Deux années avant notre arrivée, sur les ordres du résident général, une ligne télégraphique avait été posée entre Tananarive et Tamatave, sous l'habile direction de MM. Deschamp et Estève, chefs de service dans ces deux villes, et de leurs agents. Ce n'est qu'au prix de mille peines, en surmontant de grandes difficultés et en courant de sérieux dangers, que l'on a pu terminer heureusement cette entreprise si utile aujourd'hui. Malheureusement les orages, fréquents sur les hauts plateaux, la grande tension électrique de l'air dans ces contrées, la chute des arbres dans les forêts, et des poteaux eux-mêmes, mal assujettis dans ce sol compact, la rupture du fil usé par les émanations salines des côtes et beaucoup d'autres causes naturelles font

1. *Dessin de J. Lavée, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA CRUCHE D'AMBODISINY (PAGE 10). — DESSIN DE RIOU.

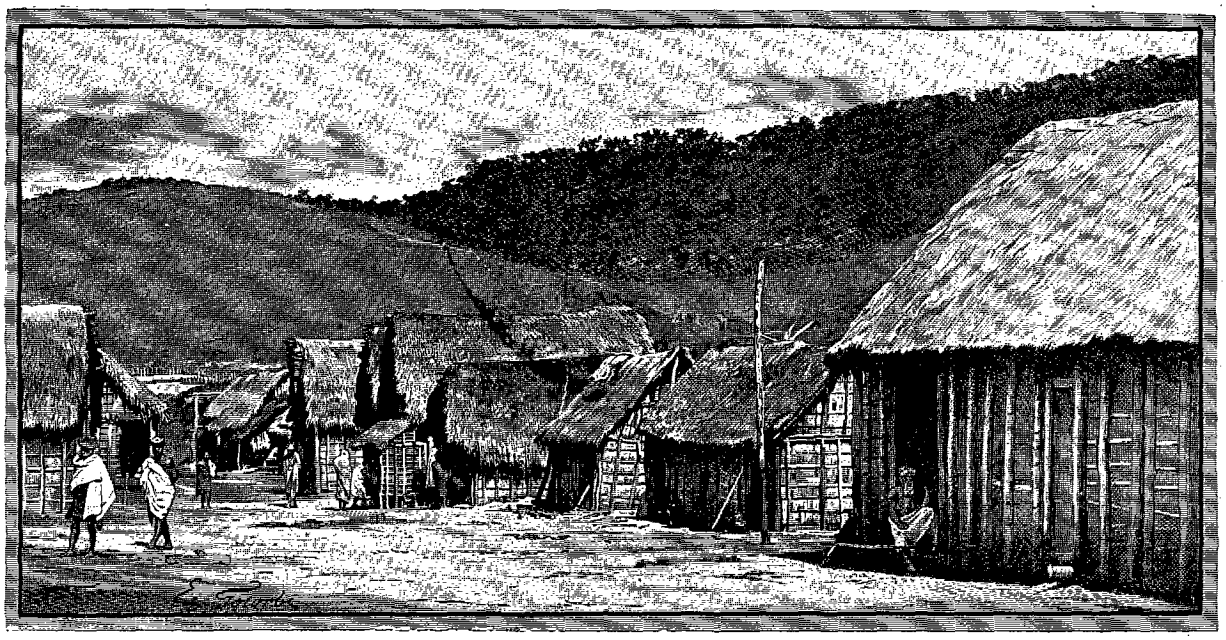
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que la transmission des dépêches s'opère le plus souvent très irrégulièrement. Puis viennent s'ajouter encore les perturbations non moins fréquentes dues à la malveillance et à l'hostilité des habitants.

Le 21 mars, de très bonne heure, nous quittons Tanimandry. L'étape sera pénible, d'après ce que nous assurent les hommes. J'envoie tout mon monde en avant et je sors le dernier par l'étroite ouverture que l'on dénomme pompeusement la « porte de l'Ouest ».

La caravane est dans l'ordre ordinaire : en tête, les bagages avec le commandant Rainivoavy, puis nos trois filanjana. Pour aller à notre première étape, le village de Ranomafana, il y a deux routes : l'une, la plus longue, suit la ligne télégraphique; elle est passable, paraît-il; la seconde, qui traverse le marais, est plus courte, mais bien plus pénible. On s'est décidé pour la route du marais; les porteurs auraient certainement beaucoup de peine, m'avaient-ils dit, mais pendant un temps plus court, et ils se reposeraient plus vite. Ce raisonnement des borizano était assez juste, et nous n'étions pas fâchés, d'un autre côté, de voir ce fameux marais et de nous rendre compte de la difficulté de sa traversée.

Bientôt nous entrons dans la forêt; l'air ne circule pas au milieu de ces frondaisons élevées, l'humidité nous pénètre. Le sol, formé d'argile et de sable recouverts de débris organiques, est d'abord résistant, puis il devient mou et disparaît sous les grandes herbes. Il semble qu'on danse sur un plancher mouvant. Nos porteurs ont de la peine à marcher sur ce terrain détrempé; ils trouvent difficilement la bonne voie et s'enfoncent de plus en plus au milieu des roseaux. Nous entrons dans un bois et nous marchons dans l'eau. Bientôt nous sommes arrêtés par un étang profond; il



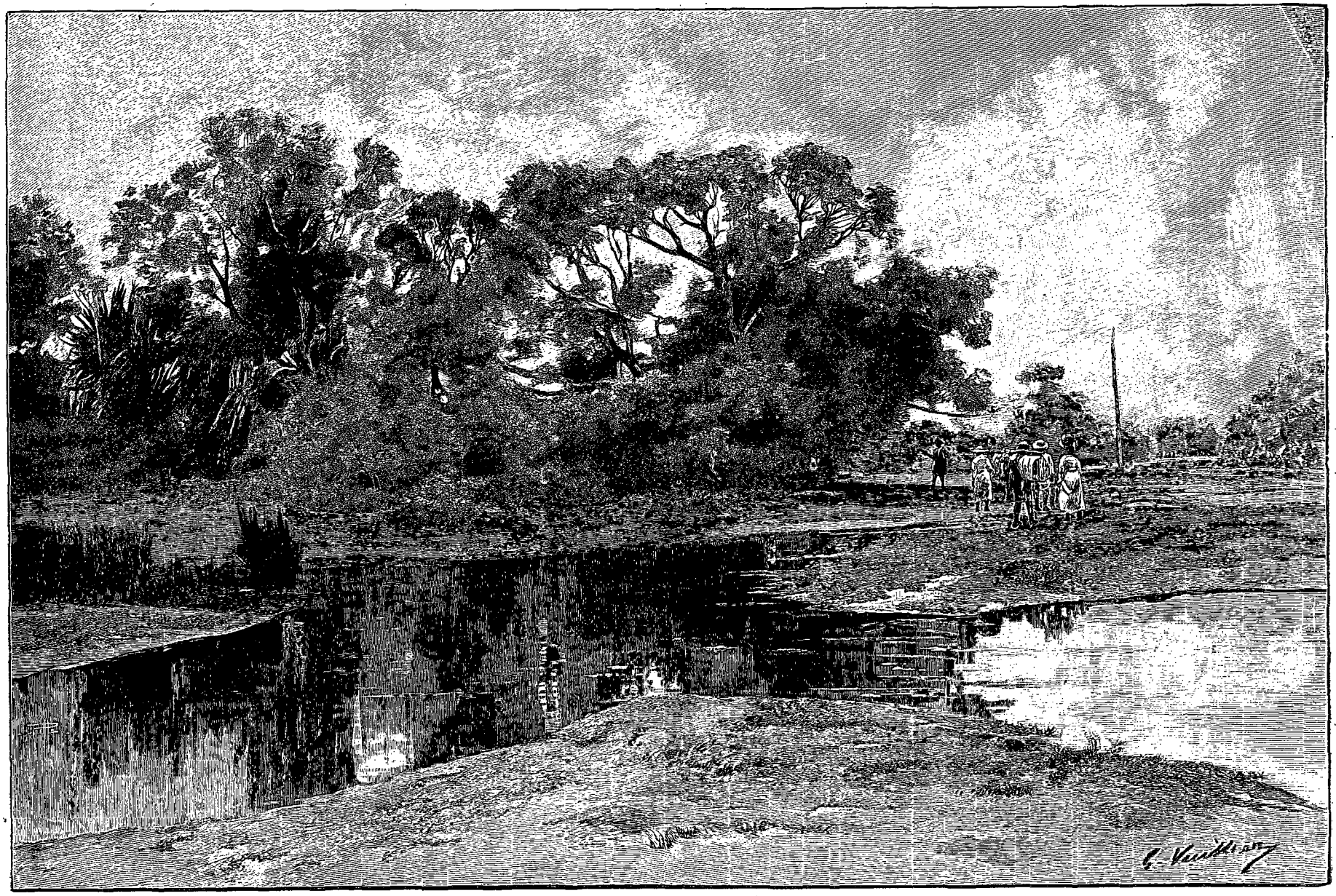
VILLAGE SUR LA ROUTE DE TANANARIVE[1].

y a un pont, mais un pont malgache : deux ou trois troncs d'arbres posés côte à côte, et soutenus par des branchages mis en travers sur les herbes; le tout est recouvert par 30 centimètres d'eau. Nous traversons cette nappe à la file indienne. Chaque homme va bien lentement, cherchant avec précaution où il doit poser le pied; à voir nos porteurs l'un derrière l'autre, ayant de l'eau à peine jusqu'aux genoux, on croirait qu'ils passent à gué quelque rivière; il n'en est rien; ils marchent sur des arbres invisibles, et, véritables équilibristes, ils manœuvrent sur ce point d'appui très glissant, ayant à leurs côtés plus d'un mètre d'eau et au-dessous une vase infecte et profonde. Tout cependant est arrivé sans accident sur l'autre bord; le porteur d'une des caisses a fait un faux pas, mais, par un miracle d'adresse, il a pu se relever. Foucart et Maistre passent à leur tour, je marche le dernier et je suis bientôt de l'autre côté. Là nous entrons dans le grand marais; ce que nous avions vu jusqu'ici n'était qu'une sorte de préface nous initiant aux beautés de la traversée qu'il nous restait à faire.

Le marais de Tanimandry est orienté du nord-nord-est au sud-sud-ouest et peut avoir, dans l'endroit où nous l'avons traversé, de 1 200 à 1 300 mètres; c'est là du reste sa largeur moyenne, augmentant un peu dans la région sud, où elle atteint 2 kilomètres et demi. Partout de grands arbres forment une véritable forêt lacustre; ces arbres élancés, bien droits, dont quelques-uns atteignent plus de 20 mètres de hauteur, ont un feuillage vert foncé qui s'étale en touffes horizontales et offre à l'œil un aspect pittoresque. Au pied des arbres, des roseaux, des touffes de grandes herbes, des plantes aquatiques aux fleurs blanches ou jaunes et aux larges feuilles, puis au milieu de tout cela, dé-

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DANS LES LAGUNES. — DESSIN DE G. VUILLIER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gageant une odeur infecte, l'eau noirâtre et croupissante, recouverte çà et là de membranes ferrugineuses aux couleurs irisées. Flottant comme de larges taches d'huile, elles font un vif contraste avec la teinte noire du marais. Quelques rares oiseaux voltigent autour de nous; des papillons et des libellules viennent se poser sur les fleurs et montrent leurs ailes aux brillants reflets; et, pour animer la scène, tous les crapauds et les grenouilles des environs nous donnent un concert des plus variés; il serait impossible d'analyser ces cris, il y en a dans tous les tons et sur tous les rythmes; je ne puis dire qu'une seule chose, c'est qu'il y a beaucoup de musiciens.

La route serpente dans la forêt, cherchant autant que possible des endroits où la vase est moins épaisse, mais ce moins n'est que relatif, très relatif même. Comme le pont que nous avons passé tout à l'heure, le chemin est constitué par une ligne de troncs d'arbres, mais ici on les voit et nos hommes peuvent poser assez facilement le pied sur ces passerelles flottantes; de temps en temps l'un d'entre eux glisse et enfonce dans la vase; ses trois compagnons soutiennent le filanjana pendant que le malheureux se relève péniblement et reprend sa place. D'autres fois il n'y a qu'un seul arbre; les porteurs se mettent alors l'un derrière l'autre et vous soulèvent ainsi; dans ce genre de locomotion on a, je crois, la sensation qu'aurait quelqu'un porté par un acrobate sur une corde lisse. Chose remarquable, les hommes sont toujours très gais; arrive-t-il un accident à l'un d'eux, ses camarades se moquent de lui et font pendant plus de dix minutes des gorges chaudes de sa mésaventure; cependant ils ont pour le *vazaha* (l'étranger) beaucoup de prévenances, je dirai même de dévouement; je ne sais, pendant cette traversée qui m'a paru longue, combien ils ont déployé d'adresse et de force; à chaque instant je choisissais l'endroit où j'allais tomber et prendre mes ébats dans dans la vase; j'ai failli plusieurs fois réaliser mon rêve, mais je suis sorti sain et sauf, et sec, de l'aventure.

Après avoir passé une dernière nappe d'eau qui borne le marais du côté de l'ouest et avoir failli une dernière fois prendre un bain, je rejoins mes compagnons, qui m'attendaient sur une petite hauteur.

Les chenaux, lagunes et marécages qui longent la mer ne sont pas l'un des traits géographiques les moins curieux de l'île de Madagascar. Il en existe dans toute la partie de la côte orientale qui reçoit le choc du grand courant indien depuis 16°52′ de latitude sud jusqu'à 22°25′; cependant ce n'est qu'entre la bouche de l'Ivondrona (18°15′00″ lat. S.) et celle du Matitanana (22°24′45″ lat. S.) qu'ils deviennent nombreux et assez rapprochés pour pouvoir être utilisés par la navigation côtière. M. Alfred Grandidier, qui les a étudiés avec soin, en a compté vingt-deux, fournis par plus de cinquante cours d'eau, entre ces deux points dont la distance est d'environ 485 kilomètres. Cet état spécial de la côte orientale est dû à ce que les rivières, descendant un versant fortement incliné et ne recevant que de petits affluents, trouvent une plage étroite contre laquelle bute avec violence un fort courant qui ensable continuellement leurs embouchures, et, à cause du volume d'eau peu considérable qu'elles apportent d'ordinaire, la plupart n'arrivent pas à s'ouvrir une issue directe à la mer; si, à la suite d'une crue importante, elles forcent quelquefois la barre de sable qu'accumulent journellement et que maintiennent les vagues, la passe ainsi momentanément déblayée ne tarde pas à se refermer dès que les eaux baissent. Ces embouchures temporaires ne sont pas du reste toujours à la même place.

Les chenaux ont des dimensions très variables; assez étroits en certaines parties pour qu'une pirogue y passe avec difficulté, ils s'élargissent en d'autres jusqu'à 200 et 300 mètres et forment de distance en distance, partout où une dépression du sol s'y est prêtée, des lacs qui ont quelquefois plusieurs milles de large et dont le plus grand est celui de Nosy-Vé, au nord duquel est Ambodisiny. Comme nous l'avons dit, ils sont séparés de la mer tantôt par une simple bande de sable de quelques mètres de largeur, tantôt par une plage gazonnée, plus ou moins couverte d'arbres et d'arbrisseaux, qui peut mesurer jusqu'à plusieurs kilomètres. Ils ne sont pas tous navigables, à toute époque du moins; dans la saison sèche, il en est qui contiennent plus de boue que d'eau; cependant, tels que la nature les a faits, ils sont très utiles et facilitent beaucoup les communications et les transports de marchandises le long de cette côte inhospitalière où le cabotage n'est pas praticable à cause des courants qui y sont très violents et de la forte houle qui y règne constamment. Mais ce canal naturel a des inconvénients au point de vue sanitaire, car il entretient sur la plage orientale un foyer de fièvres.

Depuis la traversée de la première nappe il s'était écoulé cinquante-cinq minutes.

Nous venions d'achever ainsi la première partie de la route de Tamatave à Tananarive, ce segment du chemin qui, suivant la direction du nord au sud, longe le bord de la mer entre le rivage et la ligne des lagunes que nous venions de traverser si péniblement. Il nous restait à parcourir, en marchant droit vers l'est, la deuxième partie du sentier, qui allait nous conduire du nivéau de la mer à Tananarive, à 1 250 mètres d'altitude, sur un parcours de 230 kilomètres.

Docteur CATAT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA CARAVANE APRÈS LE DÉPART DE TANANARIVE[1] (PAGE 32).

VOYAGE A MADAGASCAR[2],

PAR M. LE DOCTEUR CATAT[3],

VICE-RÉSIDENT A MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

III

A travers les dunes sablonneuses. — Le rofia et le ravinala. — Manambonitra. — Crue rapide. — La tribu des Betsimisaraka. — Le chapeau du borizano. — Ranomafana. — Ampasimbé. — Une *corrida*. — Beforona. — Première zone forestière d'Analamazaotra. — Le sentier dans la forêt. — Ampasimpotsy. — Moramanga. — Province d'Ankay. — Marché de Moramanga. — Andakana. — Le bœuf de Madagascar. — Ascension du mont Ifody. — Vallée de Sabotsy. — Montée de l'Angavo. — La deuxième forêt. — Ankeramadinika. — Arrivée à Tananarive.



ENFANTS MALGACHES[4].

Après avoir dépassé le petit hameau de Bemasoana nous arrivons sur les bords de l'Iharoka. Il nous faut de nouveau traverser le fleuve pour rejoindre sur la rive gauche la route de la capitale.

L'Iharoka, grossi par quatre mois de pluies continuelles, roule en rapides des eaux jaunâtres chargées des matières terreuses entraînées des hauts plateaux. Nous effectuons le passage dans de mauvaises pirogues au confluent de l'Ambavaroka. Le fleuve mesure en cet endroit plus de 200 mètres de largeur.

La route continue à travers une contrée mamelonnée. Des monticules sablonneux se succèdent sans ordre; ce sont d'anciennes dunes fixées maintenant par la végétation. Dans les bas-fonds, les eaux, qui ne peuvent s'infiltrer dans un sous-sol compact, forment des marais et des fondrières, où nous nous embourbons quelquefois, malgré les circuits et les détours que nous faisons pour les éviter. Des plantes herbacées poussent en abondance sur le sommet de collines arrondies, dont les flancs sont couverts de bruyères et de fougères, tandis que dans les dépressions, au milieu d'une multitude de plantes aquatiques, s'élèvent en touffes serrées les ravinala et les rofia. Ces arbres, que l'on rencontre surtout le long des ruisseaux, deviennent rares sur les versants, plus rares encore sur les sommets.

Le rofia (*Raphia Madagascariensis, Sagus raphia*) est un palmier au port gracieux. Son tronc, généralement peu élevé, est couvert d'aspérités, anciens points d'attache des feuilles tombées. A l'extrémité du stipe

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté de* 1889 *à* 1891. *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite.* — *Voyez p.* 1.
4. *Gravure de Marguerite Jacob Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'évasent en bouquets de belles feuilles qui, composées d'un grand nombre de filaments insérés à angle droit sur une nervure médiane, atteignent parfois 5 et 6 mètres de longueur.

Le ravinala (*Urania speciosa*) est appelé communément par les Européens « arbre du voyageur ». Le tronc lisse et souvent fort élevé de cet arbre, de la famille des bananiers, est surmonté d'un magnifique éventail de larges feuilles vertes. Au nombre d'une vingtaine, longues de 2 mètres environ sur près de 50 centimètres de large, ces feuilles sont supportées par de longs pétioles qui, se rapprochant peu à peu, rayons d'une roue gigantesque, viennent s'encastrer les uns dans les autres. Cet arbre offre une silhouette singulière, qui se réduit à une simple ligne lorsqu'on le regarde par la tranche, et, lorsqu'on le voit de face au contraire, déploie un éventail colossal, joli surtout quand le vent ne l'a pas déchiqueté. On explique le nom d' « arbre du voyageur » parce que l'eau conservée à la base des feuilles et dans les replis des pétioles, provenant en grande partie de la condensation de l'humidité de l'air sur ces larges surfaces, servirait, paraît-il, à secourir le passant altéré. Cette explication n'est certes pas applicable à Madagascar; le ravinala se trouve toujours dans les marais et dans le voisinage des cours d'eau; on ne le rencontre jamais dans les contrées arides. Cet arbre singulier, qui donne à toute la région betsimisaraka un aspect si particulier, croît sur la majeure partie du versant oriental de l'île, mais il ne dépasse pas 600 mètres d'altitude. Comme le rofia, il rend de grands services dans la construction des cases et est employé à de nombreux usages domestiques.

Depuis quelques heures nous avons à supporter une pluie fine qui augmente bientôt d'intensité, et c'est au milieu d'une averse diluvienne que nous traversons le village de Maromby. A travers les larges gouttes qui strient obliquement l'atmosphère obscurcie par d'épais nuages, je distingue difficilement les gros mamelons qui nous environnent. C'est toujours la même contrée, mais le terrain a changé de nature : le sol sablonneux est remplacé par une argile rougeâtre que l'eau délaye et rend glissante. Les hommes ont de la peine à marcher.

Vers deux heures nous nous arrêtons au village de Manambonitra. Rainivoavy vient me prévenir qu'il nous est impossible d'aller plus loin : la crue subite d'un ruisseau que nous devons traverser en sortant du village met un obstacle à toute marche en avant.

Les Betsimisaraka, qui habitent la vaste contrée que nous venons de traverser, formaient autrefois une confédération redoutée. Au commencement du XVIIIe siècle, conduits par des Européens et des mulâtres, ils gagnèrent à leur cause toutes les tribus éparses de Mahanoro à la baie d'Antongil et constituèrent alors une puissante nation. Malheureusement les divisions des tribus et la rivalité des chefs les affaiblirent, et Radama Ier, roi des Antimerina, conquit leur pays vers 1820.

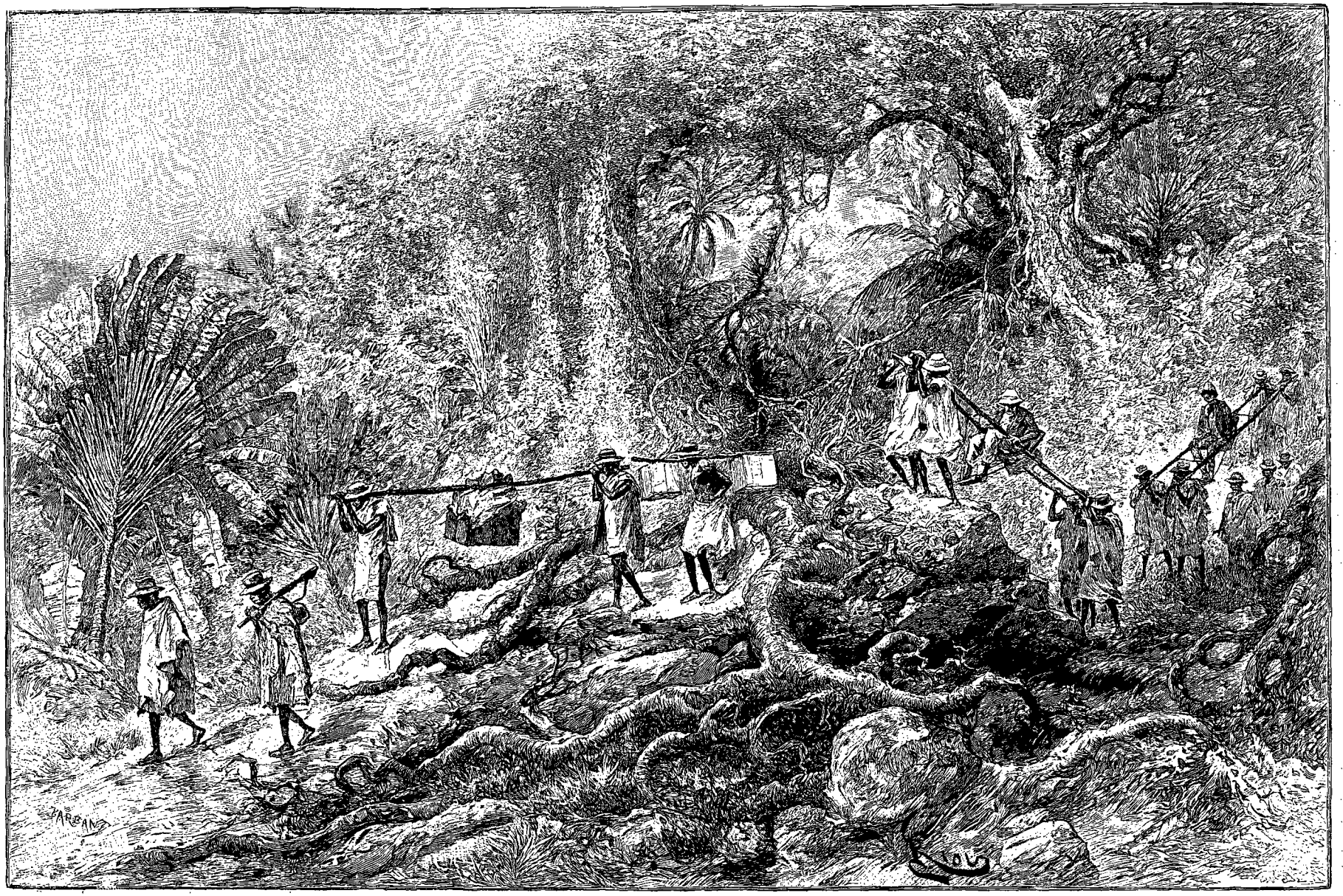
Le Betsimisaraka a le visage arrondi, les pommettes légèrement saillantes; ses yeux ne sont pas bridés. Son teint est généralement foncé, mais, comme chez les autres tribus de Madagascar, il présente de nombreuses variétés. Les cheveux, crépus ou ondulés, sont épais. Les hommes les portent coupés courts; au-dessus du front des enfants on laisse souvent un petit toupet proéminent qu'ils se tirent consciencieusement lorsqu'ils nous rencontrent, et nous gratifient du *finaritra*, bonjour betsimisaraka. Les femmes ont des coiffures assez compliquées : tantôt ce sont des nattes finement tressées et réunies en boucles derrière la tête et au-dessus des oreilles; tantôt les cheveux, partagés par des raies multiples, forment sur l'occiput, de chaque côté du front et au-dessus des oreilles, six chignons volumineux. C'est cette dernière coiffure qui est généralement adoptée. Les indigènes s'habillent d'une chemise à manches courtes, faite d'un tissu grossier de rofia; au-dessous ils ont une ceinture d'étoffe roulée autour des reins et descendant entre les jambes, d'où elle remonte se nouer à la taille : c'est le *salaka*, qui existe partout dans l'île. Quand ils ne se livrent pas à des travaux exigeant la liberté des mouvements, ce qui leur arrive souvent, ils se drapent dans une pièce de cotonnade, le *lamba*, vêtement national de Madagascar. Les femmes mettent un jupon et une sorte de camisole toujours trop courte qui leur serre affreusement la poitrine; par-dessus elles portent aussi le lamba, mais un lamba particulier. C'est une espèce de sac plus ou moins ample, ouvert aux deux bouts; elles le remontent sous les bras et l'y maintiennent fixé par des torsions savamment combinées et incessamment renouvelées. C'est même là une de leurs principales occupations. Comme ornement elles possèdent des boucles d'oreilles de cuivre ou d'argent, quelquefois des colliers et des bracelets de verroterie. Cette population est douce et paisible, les actes d'énergie sont rares. Les Betsimisaraka supportent patiemment leurs gouverneurs hova et n'ont résisté que bien peu aux charges accablantes qu'il leur faut supporter et aux mesures vexatoires dont ils sont parfois victimes. Ces indigènes entrent volontiers au service des blancs établis sur la côte et seraient d'assez bons travailleurs s'ils n'abusaient pas trop des liqueurs alcooliques.

Le 22 mars nous quittons Manambonitra au lever du soleil. Rainivoavy a pu trouver deux pirogues, sur lesquelles nous passons, à l'est du village, l'important cours d'eau qui nous avait arrêtés la veille. En temps ordinaire, ce n'est qu'un ruisseau, mais dès qu'il a plu, il grossit rapidement : c'est un fleuve après les grandes averses. Ce fait est très fréquent à Madagascar.

Comme la veille, la route serpente dans une contrée mamelonnée. Ce sont des montées et des descentes continuelles, des glissades et, sur le sol boueux, des chutes répétées qui font la joie de nos porteurs.

Vers neuf heures, arrêt à Ranomafana. Ce misérable village doit son nom à des sources chaudes, situées

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PILANJANA DANS LA FORÊT (PAGE 21). — DESSIN. DE RIOU, GRAVÉ PAR BARBANT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

non loin de là, dans le lit même d'une petite rivière.

Pendant que Maistre va emplir une bouteille d'eau minérale en vue d'une future analyse, nos porteurs se réconfortent l'estomac, creusé par les fatigues de la route. Comme dans presque tous les villages, des marchands de manioc attendent la pratique avec des marmites pleines de racines cuites à l'eau et encore fumantes. Pour un imperceptible morceau d'argent que je lui ai donné, un borizano en achète une ample portion, et la répartit entre ses camarades après avoir mis à part quelques beaux morceaux, qu'il vient m'offrir dans son chapeau. C'est une des nombreuses applications que le Malgache donne à son couvre-chef, voulant imiter l'Européen au moins dans une partie de son costume : il considère son chapeau comme un objet de toilette indispensable, s'en couvre avec coquetterie, s'imagine préserver ainsi son teint des ardeurs dévorantes du soleil. Mais il n'attache, non sans raison, à ces divers rôles de sa coiffure qu'une médiocre importance; il l'emploie le plus souvent à de tout autres usages. Non seulement c'est un plat dont on se sert souvent, mais encore le chapeau devient entre les mains habiles de son propriétaire un filtre destiné à épurer l'eau croupissante des marais. Néanmoins, l'indigène, rendu défiant par l'expérience, se contente, la plupart du temps, de se rafraîchir la bouche et s'empresse de cracher le liquide.

Entre Ranomafana et Bedara, où nous arrivons deux heures après par une pluie épouvantable, nous observons des émergences rocheuses de gneiss et de micaschiste, des coulées de basalte, et çà et là sur les croupes gazonnées de gros rocs verdâtres de porphyre granitoïde qui, témoins des siècles passés, ont résisté à la décomposition argileuse.

Nous nous arrêtons à Ampasimbé; le soir, grand vacarme : ce sont les porteurs qui exercent leur force et leur agilité sur un malheureux bœuf que l'on conduit à la mort. L'un d'eux saute sur le dos de l'animal, s'y cramponne de toutes ses forces et essaye de s'y maintenir. Il est vite jeté à terre par le bœuf agacé qui fait des bonds énormes et prend sa course au milieu du village. Mais bientôt le voilà arrêté dans sa fuite par une longue corde attachée à une de ses jambes de derrière et par les coups innombrables qu'il reçoit. Un autre porteur succède au premier, et quand il est à bas, ses compagnons continuent ces exercices; la *corrida* ne se termine que lorsque tous les hommes, plus ou moins contusionnés, ont tenté l'aventure. On attache ensuite l'animal harassé au poteau du supplice; le lendemain il sera immolé. Cette préparation toute spéciale que l'on fait subir à la viande de boucherie pourrait expliquer dans une certaine mesure l'arrière-goût de venaison que les Européens, à leur arrivée dans le pays, trouvent toujours au bœuf indigène.

En quittant Ampasimbé nous entrons dans une contrée d'un aspect différent. Les mamelons sont remplacés par des collines aux flancs plus abrupts, aux sommets plus élevés. Les vallées sont plus profondes, les pentes plus raides. Par une série de montées et de descentes, le sentier s'élève peu à peu; à la sortie du village le baromètre indiquait 400 mètres d'altitude. Sur ce terrain mouvementé, on commence à distinguer une tendance à l'orientation du nord-nord-est au sud-sud-ouest de la chaîne côtière, que nous allons franchir prochainement. En maints endroits, l'argile est traversée par des pointements rocheux; sur les flancs des petites montagnes qui nous environnent apparaissent par places de gros rochers. Les rivières et les ruisseaux précipitent leur cours, ce sont de véritables torrents; leurs eaux, limpides quand il n'a pas plu — ce qui est rare, — se brisent sur les gros cailloux roulés entraînés des terrains élevés par les grandes crues. Parfois, coupées par des assises rocheuses, elles tombent en jolies cascades. A mesure que nous nous élevons, la végétation change également. Les ravinala ont déjà disparu et les rofia deviennent rares; nous entrons dans la première zone forestière qui entoure Madagascar d'une verte ceinture. Cependant nous ne sommes pas encore dans les grands bois, mais les arbres en bouquets ou disséminés, les fourrés de broussailles et d'arbustes, les massifs de bambous, nous en annoncent l'approche. Souvent dans les grandes clairières, sur les pentes gazonnées, au milieu des hautes herbes et des roseaux, les gros troncs d'arbres que l'indigène n'a pu abattre se dressent à demi carbonisés. La hache et le feu reculent loin vers l'ouest la limite des pays boisés d'autrefois. Nous traversons maintenant des terrains défrichés en partie.

A peu de distance d'Ampasimbé on arrive, après une montée longue et pénible, dans une petite forêt. Là, au milieu des arbres, est le hameau de Madilo. Puis, sortant du taillis, nous passons une rivière sur les bords de laquelle des rofia cachent encore les cases de Marozevo. Avant midi nous entrons à Beforona.

Depuis la côte, c'est le village le plus important que nous ayons rencontré. Dans un modeste rova habite un officier hova qui commande le poste; il a sous ses ordres quelques subalternes et une vingtaine de soldats. Une case un peu plus spacieuse que les autres sert de temple, une école est à côté. Beforona est situé au milieu d'une petite plaine marécageuse; les fièvres y sont particulièrement redoutables.

C'est aujourd'hui dimanche, nous profitons de l'occasion pour nous livrer à quelques travaux sédentaires.

Le lendemain matin nous nous remettons en marche; dans un terrain détrempé, nous traversons des marais et des rizières, ce qui, pour le voyageur, est à peu près la même chose à cette époque de l'année, et nous passons un grand nombre de ruisseaux dont le sentier emprunte souvent le lit.

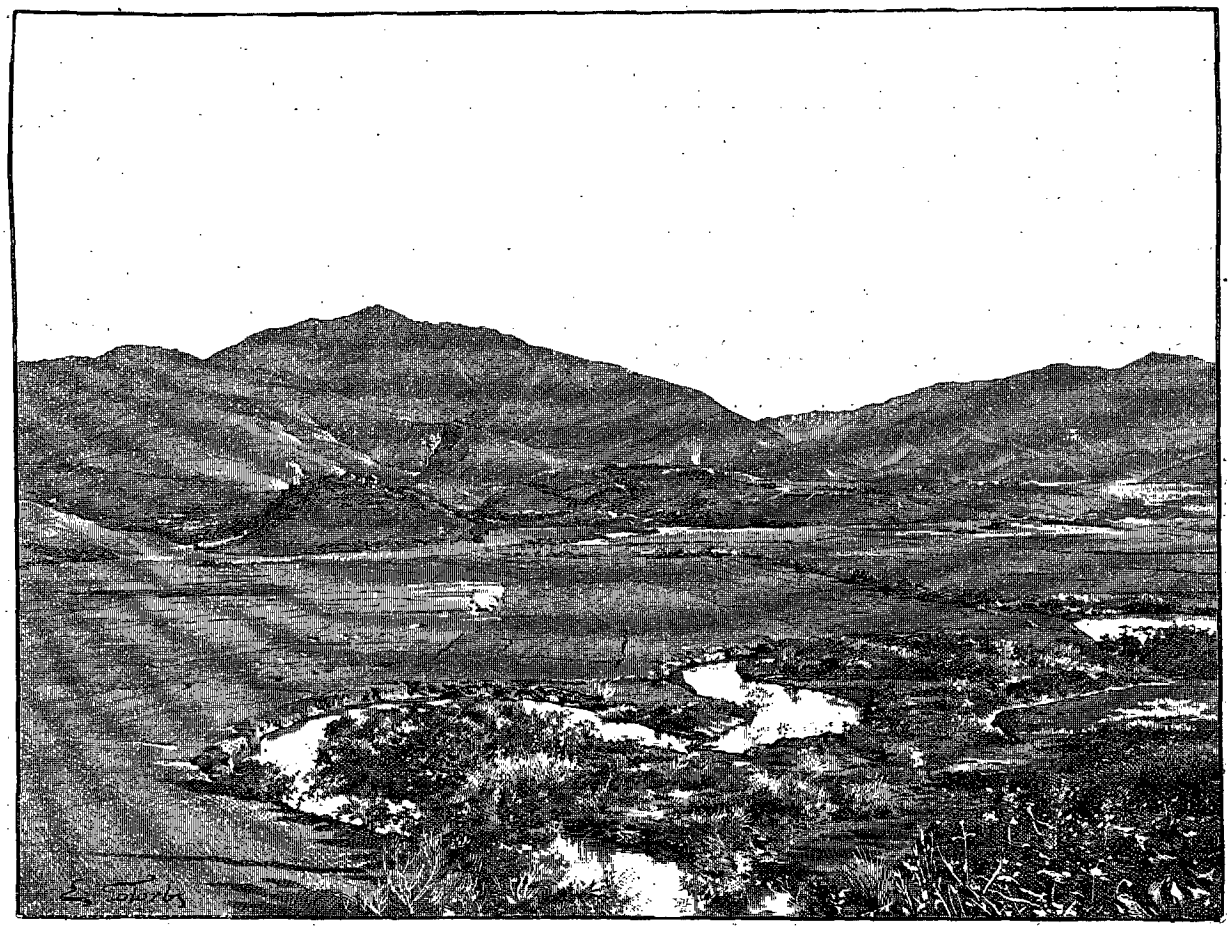
Nous dépassons le village d'Ambavanihasy, et nous pénétrons peu après dans la grande forêt.

La partie boisée que traverse le chemin de Tamatave à Tananarive est interrompue quelquefois par de grands espaces défrichés où l'on a construit des villages, lieux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de repos nécessaires pour les nombreux porteurs qui suivent cette voie fréquentée. Les habitants de ces hameaux ont empiété sur la forêt. Néanmoins, dans les cantons respectés, la végétation est assez belle. Les arbres, trop serrés, poussent en hauteur et, ne pouvant se développer librement, vont droit vers le ciel chercher un peu de soleil. Sous les voûtes sombres de leur feuillage, où s'attachent des lianes puissantes bizarrement contournées, poussent des fougères arborescentes et des palmiers nains, au milieu des roseaux et des arbustes qui forment des fourrés épais. Les essences sont variées, et plusieurs seraient l'objet d'un commerce important si l'exploitation n'en était presque impossible. Quoi qu'il en soit, dans cette région les arbres n'atteignent jamais une grosseur remarquable. En revanche, si la forêt d'Analamazaotra ne mérite pas tous les éloges que certains voyageurs lui ont donnés, le chemin est bien digne de sa mauvaise réputation.

Dans les bourbiers où ils enfoncent jusqu'à mi-corps, sur les roches glissantes où ils ont peine à marcher, dans les torrents bondissants où ils sautent d'une



VALLÉE DE SABOTSY [1] (PAGE 23).

pierre à l'autre, les porteurs accomplissent des prodiges de force et d'adresse. Nos filanjana décrivent dans des plans variés tous les angles connus : tantôt nous avons la tête en bas, et pour ne pas tomber en arrière il faut nous cramponner vigoureusement ; tantôt, à une descente dans une position inverse, nous évitons difficilement une chute en avant ; d'autres fois, violemment secoués, nous inclinons brusquement d'une manière inquiétante. Ce sont de longues et pénibles ascensions à travers bois. Le chemin est encaissé entre les deux parois verticales d'une tranchée de 5 à 6 mètres de hauteur. Là les porteurs ont taillé dans l'argile de petits escaliers éphémères qu'ils renouvellent incessamment, abaissant peu à peu le niveau du sentier. Les eaux pluviales qui descendent avec violence dans ces couloirs en augmentent encore la profondeur et y causent de fréquents éboulements. Le filanjana ne peut se manœuvrer aisément, et malgré l'étonnement des borizano qui trouvent probablement que nous dérogeons, nous mettons pied à terre et nous pataugeons sur un des côtés du couloir, en faisant des efforts parfois infructueux pour ne pas glisser dans le fond rempli d'une boue rougeâtre et gluante. Les murs d'argile sont dominés par des rochers qui reposent à peine sur un peu de terre minée par les eaux ; souvent des racines sont au-dessus de nos têtes et les quelques points d'attache qui les retiennent encore aux parois

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

menacent à chaque instant de se rompre. Les mauvais passages se succèdent et se ressemblent. Ils sont indescriptibles, dans une montée que les Malgaches appellent *Fitomanianomby*, « la Montée qui fait pleurer les bœufs ».

Un silence presque absolu règne dans la forêt. Nous n'entendons qu'une fois les hurlements mélancoliques des *babakoto* et nous ne voyons que rarement des perroquets noirs et des pigeons verts. Les oiseaux étaient beaucoup plus communs sur la côte et dans la région des dunes; c'étaient le *goaika*, corbeau noir et blanc de Madagascar, le *vorompotsy*, aigrette blanche, beaucoup de *coua*, que nous retrouverons sur les hauts plateaux, et de nombreux oiseaux aquatiques. Les insectes sont aussi faiblement représentés, si ce n'est un *Sphærotherium*, gros myriapode vert foncé qui se tient accroché aux pentes argileuses.

Après une nuit passée à Analamazaotra, nous suivons une route un peu moins accidentée que celle de la veille. Il faut traverser un grand nombre de ruisseaux, affluents du Ranombary, rivière du nord qui, avec le Ranolahy, va se jeter dans l'Iharoka, à quelques kilomètres à l'ouest d'Andovoranto. Jusqu'à l'Irihitra nous avons guéé des cours d'eau qui allaient au sud se jeter directement dans l'Iharoka.

Nous nous arrêtons, au milieu du jour, à Ampasimpotsy. Le fond de la vallée où est construit ce village est recouvert d'une couche de sable dont la blancheur tranche sur l'argile fortement colorée des environs.

Au delà d'Ampasimpotsy nous entrons de nouveau dans la forêt, et, par des chemins aussi exécrables que le jour précédent, nous nous élevons peu à peu. Maintenant il y a de nombreuses clairières, et la forêt cesse tout à fait à l'est du hameau de Behena. C'est près de cette limite que nous franchissons les derniers sommets de la chaîne côtière à une altitude de 990 mètres. De ce point élevé la vue s'étend fort loin dans l'est et dans l'ouest. Derrière nous les montagnes boisées que nous venons de franchir s'abaissent peu à peu pour aller se confondre fort loin dans l'horizon brumeux. Devant nous s'étend une grande plaine parsemée de petites collines : c'est la grande vallée du Mangoro. Dans le lointain, de hautes montagnes se détachent nettement sur le ciel : ce sont les monts d'Ankeramadinika, arête faîtière soutenant à l'est le massif central, dernière marche du gigantesque escalier qu'il nous faut monter pour arriver dans l'Imerina. Plus près de nous est Moramanga, où nous descendons en suivant un sentier tracé sur un contrefort de la montagne.

Moramanga est un gros village important; c'est le marché principal des produits de la région. Le gouvernement de Tananarive y a depuis peu de temps établi un poste militaire et en a fait le chef-lieu politique de la province d'Ankay. La ville s'étend surtout en longueur. Les cases en rofia sont construites avec soin; la plupart sont divisées en plusieurs pièces et possèdent des portes et des fenêtres que l'on ferme par une large planche. On aperçoit sur certaines maisons des velléités d'ornementation.

La population de Moramanga est d'environ un millier d'habitants, mais elle augmente notablement à certaines époques, surtout aux jours de grand marché. Dans cette ville, au milieu des Hova fonctionnaires, soldats ou commerçants, et des nombreux borizano, population flottante d'origine très variée, se trouvent quelques représentants de la tribu des Bezanozano établis dans le bassin du Mangoro. Ces indigènes portent ici le nom d'Antankay. Nous avons quitté le pays des Betsimisaraka à l'ouest de Beforona, et jusqu'à Ankeramadinika nous serons en territoire bezanozano.

La longue et unique rue de Moramanga présente une grande animation. Bien que ce ne fût point le jour du marché, qui se tient le jeudi, des commerçants en grand nombre avaient établi leur boutique en plein vent et débitaient leur marchandise accroupis à l'ombre de vastes parasols en coton écru ou en rabane bariolée. Devant eux étaient étallés sur une butte de terre battue quelques articles européens : cotonnades blanches ou teintées, couteaux, miroirs, aiguilles, boutons, du sel, du manioc et divers produits indigènes.

Près de notre case est l'habitation du gouverneur Ratrema 11e honneur. Il vint nous voir dans l'après-midi et nous fit apporter comme cadeau de bienvenue la poule réglementaire. Pour reconnaître sa gracieuseté, je lui proposai de faire sa photographie; il accepta avec empressement.

Nous quittons Moramanga le 27 mars par une fraîche matinée. A cette altitude nous trouvons un autre climat; les matinées sont particulièrement froides et humides, ce n'est pas encore la température de l'Imerina, mais nous ne ressentons plus les chaleurs lourdes de la côte.

Dans la plaine du Mangoro le chemin est beau. Au milieu des herbes il y a bien par places quelques bas-fonds marécageux, mais dans cette grande vallée, plaisir inconnu jusqu'alors, nous marchons en terrain plat et nous pouvons porter nos regards sur de lointains horizons.

Andakana est un village construit sur les deux rives du Mangoro, à 14 kilomètres de Moramanga. En cet endroit, le fleuve, large de 80 mètres environ, a un cours assez rapide, ses eaux jaunâtres vont se briser sur les quelques îlots que nous voyons en amont et en aval.

En quittant Andakana, le sentier longe pendant quelque temps la rive droite du Mangoro et s'élève bientôt par des rampes assez rapides sur le flanc occidental de la vallée, et sur les premiers contreforts du mont Ifody.

Dans la vallée du Mangoro l'argile rouge est souvent recouverte par une couche d'humus noirâtre généralement peu épaisse où croissent en abondance des joncs et des roseaux, des fougères, des bruyères et une herbe bien fournie. Les Bezanozano, au nord de Moramanga principalement, y font paître de grands troupeaux de bœufs.

Le bœuf de Madagascar (*Bos zebu*) est un bœuf à

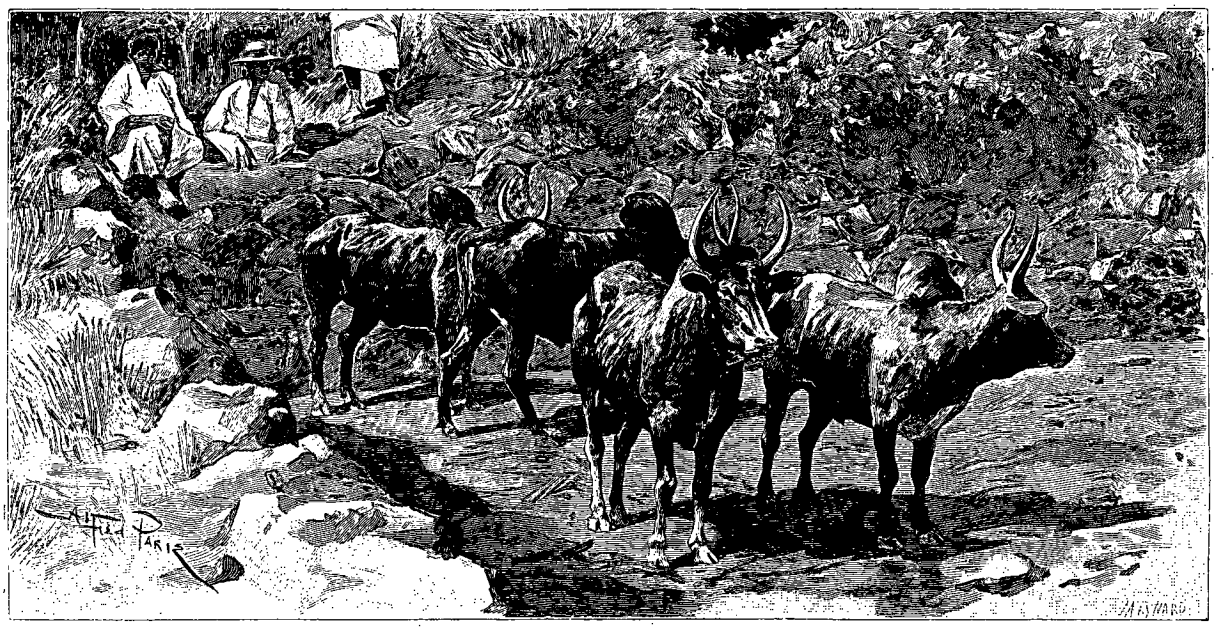
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bosse voisin des zébus de l'Inde et de l'Afrique orientale.

Au delà du village de Zomakely nous faisons l'ascension du mont Ifody. Les flancs sont dénudés; un petit bois regardé par les indigènes comme un lieu sacré couvre son sommet. Sur l'autre versant, une descente rapide nous amène dans une jolie vallée où, après une marche lente et pénible à travers les marais et sur les petites levées de terre qui séparent les champs de riz, nous traversons une rivière sur un tronc d'arbre branlant et mal équarri. Nous arrivons ensuite au sommet d'une colline dans le village de Sabotsy.

Nous sommes là sur les premiers contreforts de la chaîne de partage des eaux. Dans les petites vallées que laissent entre eux ses chaînons prennent naissance de nombreux ruisseaux affluents de droite du Mangoro. De Sabotsy nous dominons un de ces vallons; le fond en est bien cultivé, mais les collines qui l'environnent sont arides et désolées.

Le lendemain, nous arrivons en quelques heures à Ambodinangavo, et à l'est de ce village nous commençons à monter une rampe rapide, où le chemin se confond souvent avec le lit d'un ruisseau qui vient des hauteurs. A gauche la route est dominée par le sommet du mont Angavo; et, pendant que nos hommes essoufflés reprennent haleine, Maistre et moi, nous en faisons l'ascension (1270 mètres). Là une vue magnifique nous fait oublier nos peines. Malheureusement elles n'étaient pas terminées, et nous reprenons notre marche dans un chemin épouvantable; c'est une nouvelle édition de la route d'Analamazaotra. Les couloirs boueux, les roches glissantes, les rampes abruptes, se



BŒUFS DE MADAGASCAR[1].

succèdent. Nous traversons la deuxième ceinture boisée de l'île. Cette forêt, accrochée aux sommets de la grande chaîne de partage des eaux, n'a que quelques kilomètres d'épaisseur. Elle cesse brusquement en avant du village d'Ankeramadinika. A midi nous atteignons le point culminant de la route, près du mont Ambatombé (1460 mètres). Une heure après, nous sommes à Manjakandriana.

A l'ouest de la deuxième ceinture forestière on entre dans la province de l'Imerina. Les maisons en terre ont remplacé les cases en roseaux. Le pays devient très peuplé, nous sommes dans les environs de la capitale.

Mais, sans nous attarder longtemps sur ce territoire des Antimerina, que nous allons visiter en détail dans notre premier voyage, nous avons hâte d'arriver à Tananarive. Notre route traverse encore plusieurs villages, très rapprochés les uns des autres, et arrive au pied de la montagne sur laquelle est construite Tananarive, où nous faisons notre entrée le 30 mars. Encore une petite ascension à faire, courte mais difficile, dans des ruelles étroites et sinueuses. Emportés dans une course folle, nous distinguons à peine les maisons et les édifices, qui fuient devant nos yeux. Nos hommes, heureux d'arriver au terme du voyage, veulent faire sans doute une belle entrée dans la capitale. Ils prennent leur trot le plus allongé, bondissent sur les blocs énormes de granit qui forment le pavage des rues, montent et descendent des escaliers et, après mille détours, nous déposent sains et saufs à la porte de l'*Hôtel de l'Europe*, où nous éprouvons l'agrément, qui ne nous paraît pas médiocre, de retrouver quelques-uns des raffinements de la civilisation.

Une heure après, nous étions à la résidence générale, où M. Le Myre de Vilers nous faisait le meilleur accueil et nous donnait ses bienveillants conseils pour nos futurs itinéraires dans l'île.

1. *Dessin de Paris, d'après une photographie. Gravure de Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IV

La ville de Tananarive. — Le lac Anosy. — Mahamasina. — Panorama de la capitale. — Les rues. — Palais de la reine et du premier ministre. — La mission catholique. — Vieux canons. — Quartier d'Ambatovi naky. — Tombeau du premier ministre. — Maisons de Tananarive. — La population. — Marché du Zoma. — Industries hova. — Les *lamba*. — Costumes européens. — L'élément étranger à Tananarive. — Missionnaires catholiques et missionnaires protestants. — La résidence générale de France. — Une audience au Palais. — Rainilaiarivony. — Le rova royal. — Départ de Tananarive.

Lorsqu'on approche de Tananarive, l'aspect en est très pittoresque : partout les pentes sont couvertes de maisons d'un rouge sombre groupées sans aucun ordre, conséquence inévitable de la disposition du terrain. Des bâtiments modernes, de construction soignée, apparaissent par places. Dans les hauts quartiers, quelques vieilles maisons de bois aux teintes foncées font ressortir plus vivement encore dans cette tonalité rougeâtre la blancheur des palais. A l'ouest de la ville, sur les bords du petit lac Anosy, le panorama est particulièrement curieux; c'est là que je vais conduire le lecteur, pour essayer de lui décrire ou plutôt de lui énumérer les principaux quartiers et les édifices remarquables.

A nos pieds se trouve le lac Anosy. C'est une pro-



LES VIEUX CANONS [1] (PAGE 26).

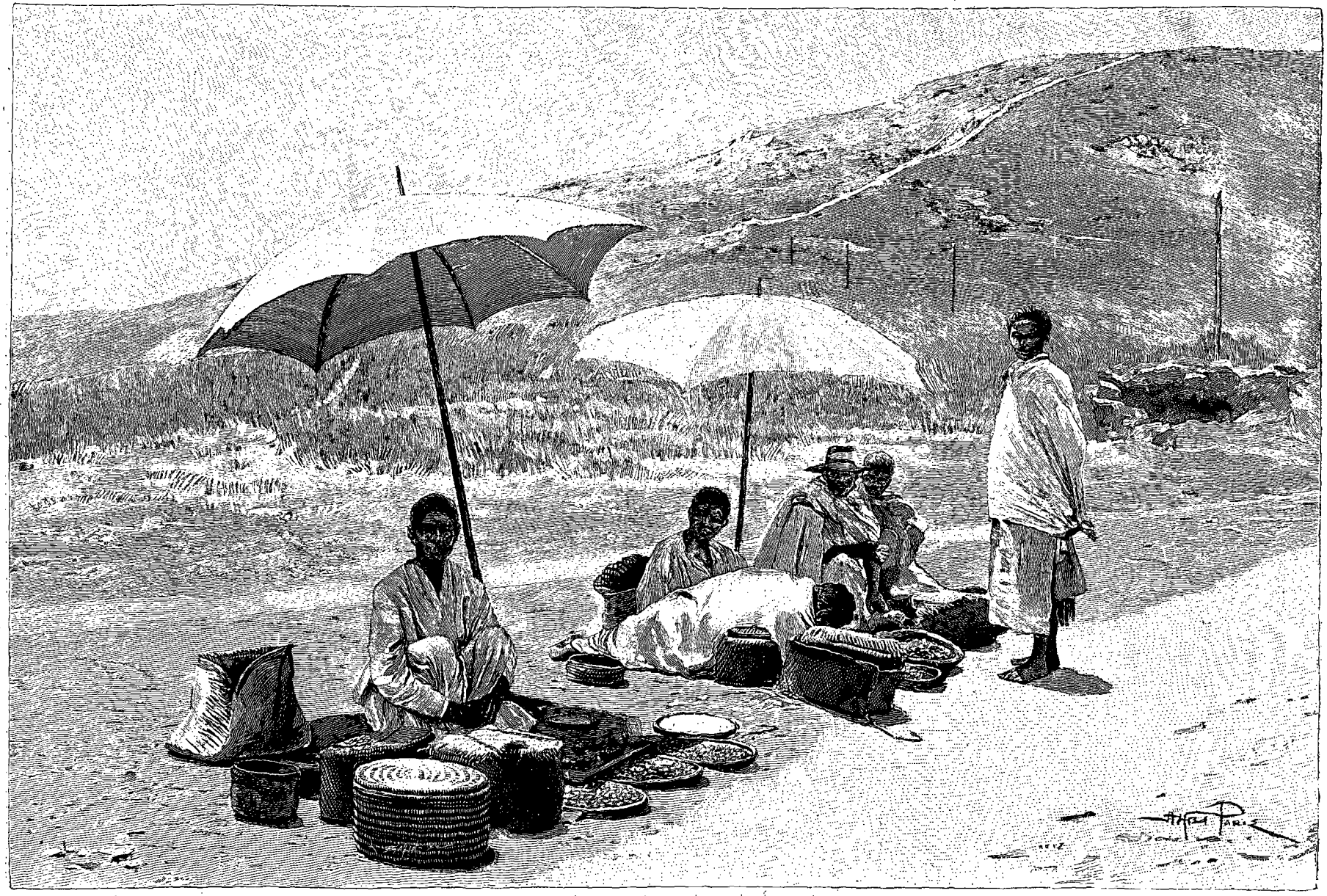
priété royale; il a été creusé en partie par ordre du gouvernement pour fournir par un déversoir artificiel la force motrice nécessaire à des moulins à poudre, construits non loin d'ici et qui sont abandonnés aujourd'hui. Il est alimenté par un canal de dérivation de l'Ikopa. Au milieu de la nappe d'eau, sur un terre-plein circulaire relié au rivage par une digue en pierres sèches, sont édifiées des maisons en bois, palais d'été de la famille royale, qui servent maintenant de poudrière. Sur les bords du lac, une légion de blanchisseurs et de blanchisseuses jacassent à l'envi; à leurs côtés, des gamins armés d'une ligne de pêche rudimentaire prennent quelquefois les petits poissons rouges, seuls habitants des eaux; encore sont-ils d'importation européenne.

De l'autre côté du lac Anosy est la plaine de Mahamasina, le Champ de Mars de Tananarive. Ce vaste carré d'environ 500 mètres de côté sert quelquefois à la manœuvre des troupes, aux revues de l'armée; là se tiennent les grandes assemblées. Vers le centre on remarque une construction circulaire soigneusement maçonnée : ces murs enserrent la pierre sainte sur laquelle le souverain se tient debout lors de son couronnement. Cette pierre, qui consacre ainsi la toute-puissance royale, a, par ce pouvoir mystérieux de rendre saint, *mahamasina*, donné son nom à l'emplacement qui l'environne. En temps ordinaire le court gazon de Mahamasina nourrit les bœufs que l'on amène journellement dans la ville et quelques ânes ou chevaux, bien rares encore dans le pays.

Derrière Mahamasina, le terrain s'élève brusquement et l'on voit se dresser presque verticaux les flancs

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MARCHANDS DE MANIOC (PAGE 72). — DESSIN DE PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

COLONIES N° 0161 LEGS FERMÉ 1910

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la grande colline de Tananarive, qui décrit un gigantesque arc de cercle dont nous occupons le centre et où nous allons suivre du regard, de droite à gauche, le panorama de la ville. Auparavant, en tournant la tête vers le sud, nous remarquons sur un plan plus rapproché un monticule arrondi et isolé : c'est la montagne d'Ambohijanahary. Des maisons qui s'entassent à ses pieds et sur ses flancs forment le faubourg d'Imerintsiafindra. Le sommet du mont est dénudé, aucune construction n'y est élevée; on ne doit pas bâtir en face du palais de la reine. Des lignes noires parallèles rayent les hauteurs de ce mamelon; ce sont des fossés profonds creusés dans l'argile par ordre du roi Radama, qui voulait niveler le sommet du mont. Cette entreprise gigantesque n'a pu être continuée. Ambohijanahary est rattaché par une petite crête au massif rocheux de Tananarive.

En suivant cette crête, nous abordons l'extrémité méridionale de la ville. Sur le sommet se trouve le quartier d'Ambohipotsy, au milieu duquel se dresse la flèche d'un temple protestant. Les flancs abrupts de ce versant sont par exception recouverts d'une argile blanchâtre; et les roches superficielles, décomposées en partie, qui apparaissent par places, sont extraites pour fournir des matériaux de construction plus faciles à travailler, sinon plus durables, que le granit.

Continuant à parcourir du regard la ligne des crêtes, nous arrivons, après avoir dépassé le quartier d'Ambohimitsimbina, à l'ancien palais de Ramboasalamy, qui sert aux réceptions et aux fêtes offertes aux étrangers par le gouvernement hova; et, tout à côté, à l'ensemble des bâtiments royaux ou *rova*, au milieu desquels se découpe vigoureusement sur le ciel le grand palais de Manjakamiadana, flanqué de ses quatre tourelles et surmonté de son toit aigu, où plane au sommet le *voronmahery*, le faucon malgache, emblème préféré des rois antimerina. Caché par ce grand édifice est le palais de Masoandro, où habite la reine. Au nord du Manjakamiadana, nous apercevons un édifice de proportions plus modestes: c'est le Tranovola, « palais d'argent », où le premier ministre donne ses audiences. Au-dessous du rova, la paroi rocheuse est verticale; en cet endroit on précipitait autrefois dans la plaine, à plus de 100 mètres de profondeur, certains condamnés à mort.

A gauche du rova on distingue, au milieu des maisons nombreuses du quartier d'Ambohijafy, plusieurs constructions importantes, habitations des principaux officiers de l'armée et de la cour et des grands fonctionnaires. Vient ensuite le palais du premier ministre. Cette vaste construction de forme carrée, ornée aux angles de clochetons, est surmontée d'une grande coupole vitrée. Au nord de ce palais, la colline s'abaisse peu à peu en même temps qu'elle se divise en deux branches, aux versants moins rapides, couverts partout de nombreuses habitations. Dès l'origine de la ramification occidentale dans le quartier d'Ambodinandohalo on voit les constructions de la mission catholique, que dominent les deux tours de la cathédrale. C'est au-devant de la cathédrale que s'alignent, braqués sur un précipice, une vingtaine de canons sans affûts. Les Hova se figurent que ces batteries constituent une défense sérieuse. En réalité elles ne servent qu'à tirer des salves lors des fêtes. A gauche de la cathédrale est le quartier d'Ambatovinaky, avec son église norvégienne et son temple britannique. Puis de nombreuses maisons s'échelonnent en étages successifs et viennent se cacher dans les massifs de verdure qui bordent dans notre voisinage le lac d'Anosy, tandis que, au second plan, apparaissent les hauteurs de la ramification orientale. C'est le quartier de Faravohitra. A l'extrémité se dresse la tour carrée d'un temple.

Enfin, à l'extrême gauche du panorama, le quartier d'Ambohitsorohitra, où se trouvent les bâtiments de la résidence de France.

Si la ville de Tananarive est intéressante à contempler, une promenade dans les rues de cette cité est dénuée d'agréments. Ses voies tortueuses, coupées par des marches élevées, obstruées souvent par de gros blocs de granit, sont pavées par places de pierres anguleuses; parfois la roche massive sert de chaussée, mais le plus souvent on marche sur l'argile ravinée, maintenue sur les pentes trop rapides par d'insuffisants barrages. Pour l'Européen, l'usage du filanjana est presque toujours indispensable, s'il veut sortir sain et sauf de ces périlleuses excursions.

Depuis longtemps Tananarive a perdu l'originalité de ses constructions primitives, les maisons de bois des anciens Hova, bâties d'après un style uniforme; les grands palais d'alors, qui étonnaient par leurs dimensions autant que par la grosseur des matériaux employés, ont disparu peu à peu, ou sont cachés sous une enveloppe moderne, qui laisse à désirer parfois sous le rapport de l'élégance. Partout la brique ou l'argile battue. Quelquefois la pierre est maintenant employée, et les constructeurs ont bâti des maisons de types fort variés, copies souvent mal comprises de nos habitations. En général, une maison confortable de Tananarive possède deux étages; les murs en brique cuite ou crue, selon la richesse du propriétaire, soutiennent une toiture de tuiles; une ou deux varangues supportées par des piliers sont établies sur les côtés de la maison. Des portes assez bien faites et des fenêtres vitrées ornent la construction, surmontée toujours d'un paratonnerre. Le peuple habite des cases plus modestes : quatre murs de terre recouverts d'un toit de chaume. Les constructions importantes sont entourées d'une cour plus ou moins vaste limitée par un mur de pierre ou d'argile; c'est dans cette enceinte que se trouve, à côté de l'habitation principale, la demeure des esclaves ou des gens de service. Les maisons plus ordinaires sont réunies dans un enclos par groupes de trois, quatre ou même davantage; d'autres fois elles s'entassent à côté les unes des autres, ne laissant entre elles que d'étroites ruelles. Ces emplacements ont été conquis en entamant le rocher et en rejetant les dé-

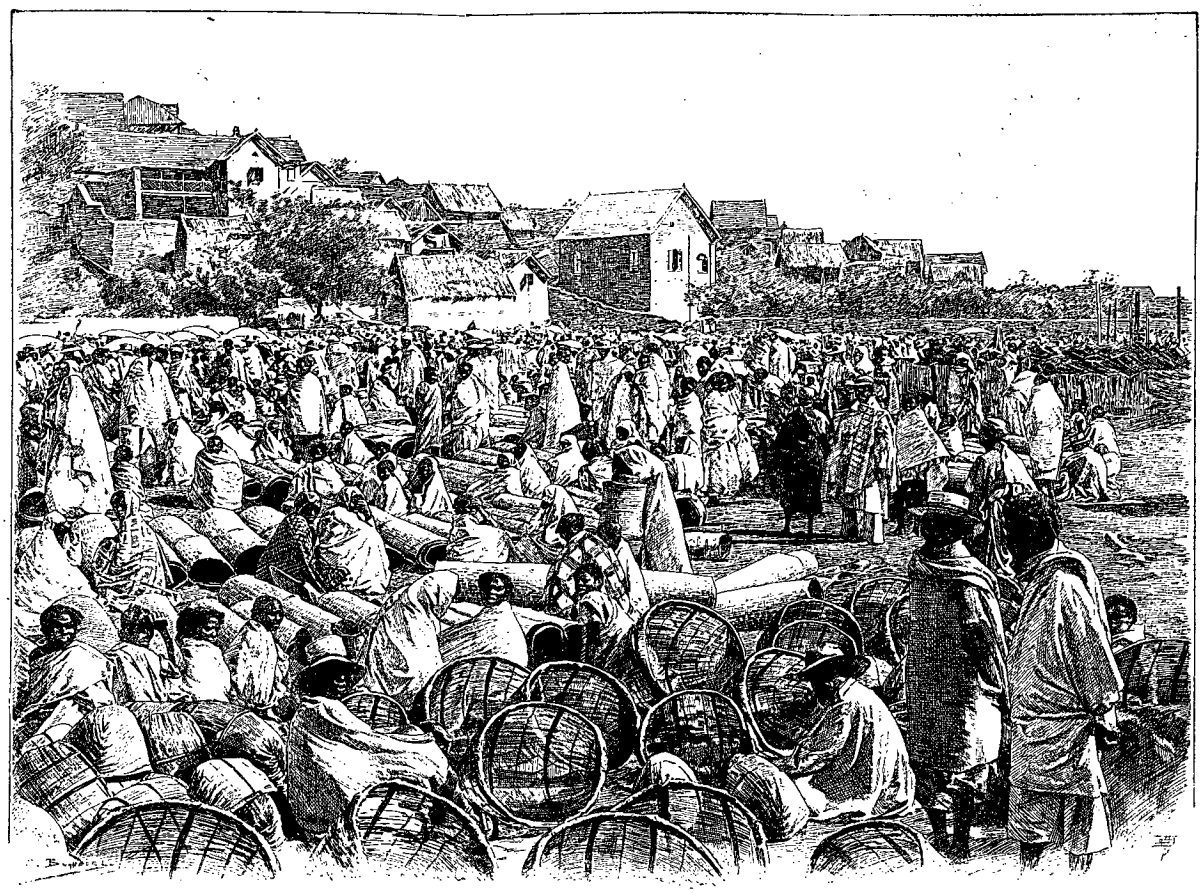
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blais sur les pentes pour niveler un peu le sol. Presque partout, la ville offre ainsi une succession de terrasses établies sur les flancs escarpés des collines.

On peut évaluer à 100 000 le nombre des habitants de Tananarive. Il faut encore ajouter à cette population sédentaire une population flottante fort nombreuse. Beaucoup d'indigènes sont continuellement en voyage.

Les habitants sont en grande majorité des Antimerina. Si l'on rencontre quelques représentants des autres tribus, ils appartiennent presque tous à la classe des esclaves ou des affranchis. C'est dans la capitale que résident les grands dignitaires du royaume, les nobles et les gens riches de la province, les officiers et les meilleures troupes, puis des Hova marchands ou industriels avec leurs esclaves ou leurs serviteurs. L'indigène libre qui cultive la terre habite de préférence les nombreux faubourgs et les villages des environs. Une partie notable de la population est formée par les esclaves des ministres, des princes et des grandes familles : c'est dans cette catégorie que se recrutent principalement les borizano, porteurs de filanjana ou porteurs de marchandises.

A Tananarive, le vendredi est le jour du grand marché. Dès le lever du soleil, toutes les routes qui



UN COIN DU ZOMA [1].

conduisent à la capitale amènent une foule considérable. Les rues de la ville sont toute la journée remplies de personnes affairées; la population, calme et nonchalante habituellement, semble à cette occasion remuante et agitée. C'est que le Zoma ou marché est non seulement le centre d'approvisionnements de toute nature le plus important de la ville, mais qu'il est encore pour le Malgache un lieu de prédilection où il va volontiers apprendre les nouvelles, discuter les prix des marchandises, s'enquérir des besoins industriels ou commerciaux, chercher de l'ouvrage, enfin rencontrer les amis des villages voisins.

Sur le marché, l'animation est très grande, chacun va et vient bruyamment, fait ses offres et ses demandes, vante sa marchandise ou discute longuement la valeur des objets. Des appels, des cris, des vociférations se croisent dans un vacarme assourdissant. Cependant les disputes sont rares. Parfois une grande poussée se produit dans la foule : c'est un voleur que l'on surprend en flagrant délit. Ce malheureux a dérobé quelque chose à un étalage ou a coupé le coin du lamba d'un passant, délit plus grave encore, car c'est là que, dans un nœud de l'étoffe, celui-ci enserre ses morceaux d'argent. Le criminel est entraîné à l'écart et lapidé incontinent. Le Malgache ne pardonne pas le vol commis à son préjudice.

La partie haute du Zoma est couverte de petits abris; un toit de chaume supporté par quatre pieux s'élève

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au-dessus d'un terre-plein carré qui dépasse légèrement le niveau du sol. Là se tient accroupi le vendeur, surveillant les marchandises amoncelées devant lui. On a de la difficulté à circuler dans les étroites rigoles qui séparent ces boutiques rudimentaires, et souvent, bravant les malédictions, il faut enjamber les étalages.

Le marché des produits alimentaires est toujours bien fourni. On y voit du riz en grande quantité, du manioc, des patates, des fèves, du maïs, des pommes de terre, des choux, presque tous nos légumes de France et différentes plantes indigènes comestibles.

L'industrie la plus importante de Tananarive est la fabrication des lamba de soie ou de coton. Ce sont des femmes qui font ce travail. Avec de la soie du pays ou de provenance étrangère, elles tissent des lamba de luxe qui atteignent souvent un prix fort élevé, plusieurs centaines de francs. Ces lamba sont rayés de couleurs vives, où un violet criard prédomine malheureusement trop souvent. Des dessins habilement tissés, de manière à paraître des deux côtés de l'étoffe, représentent des fleurs, des feuilles, des motifs divers.

Dans les autres industries, et elles sont nombreuses, puisque tous les corps de métiers y sont représentés, on chercherait vainement une production originale. Ainsi des objets d'or et d'argent travaillés avec patience par les indigènes, des broches, des boucles d'oreilles, des bracelets, des chaînes, ne sont que des imitations de nos bijoux d'Occident. L'Antimerina est devenu habile dans les professions que lui ont enseignées les blancs.

En même temps que sous l'influence des étrangers l'aspect général de la ville s'est modifié, la population a subi des changements corrélatifs dans ses habitudes extérieures. Suivant sa richesse, l'habitant se fera construire une maison comme celle du *vazaha* (du blanc, de l'étranger), voudra vivre comme lui, cherchera à prendre au moins l'apparence de ses mœurs et de ses coutumes, ira dans ses temples ou dans ses églises et surtout adoptera son vêtement.



RAINIMANAMBÉ[1] (PAGE 32).

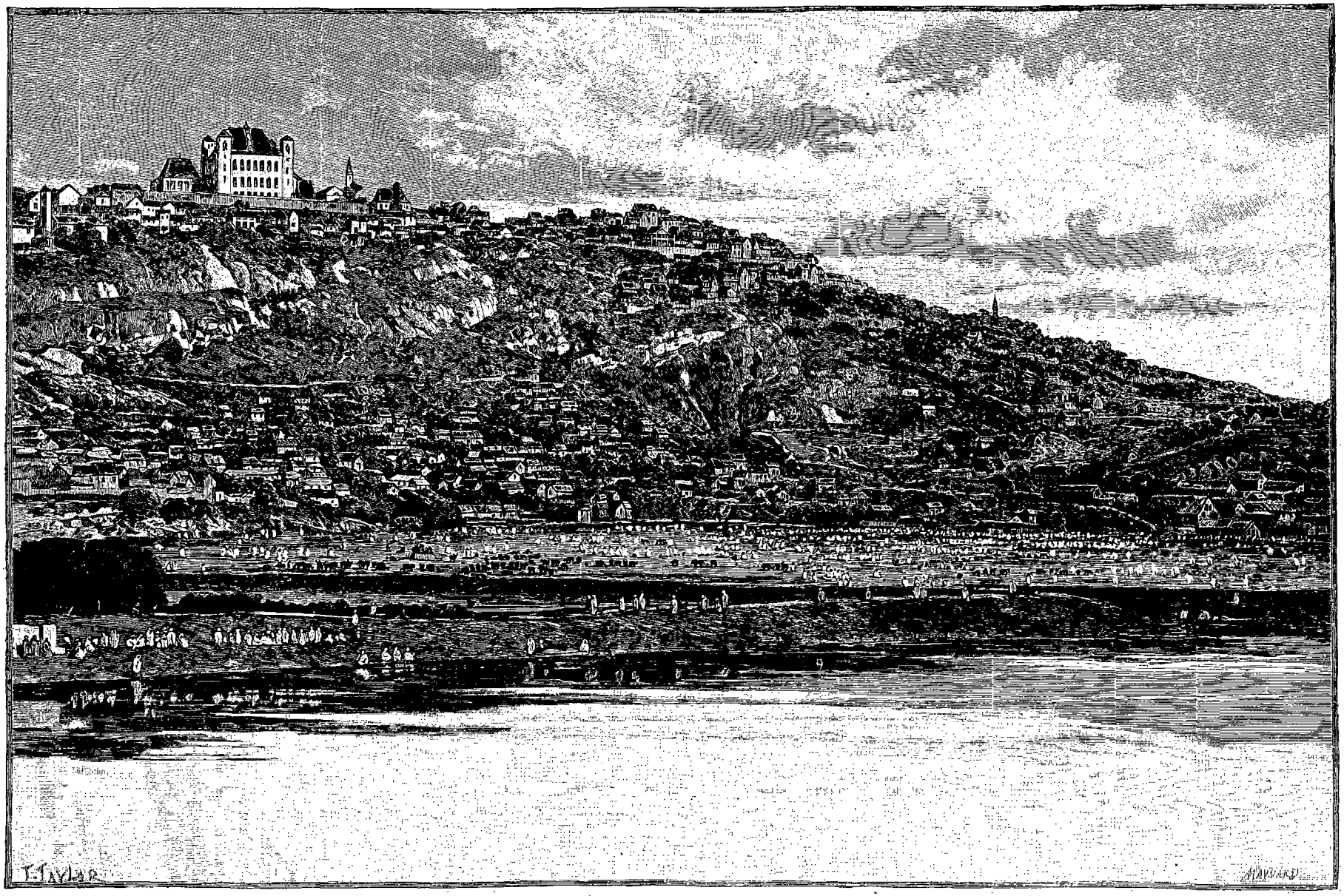
Les riches sont mis avec recherche, chapeau haut de forme, redingote et pantalon noirs, cravate voyante, bottines vernies; quelques-uns portent de préférence un complet de haute fantaisie. Chez les bourgeois moins fortunés, ces vêtements européens perdent graduellement leurs parties constituantes. La veste manque généralement la première, puis le gilet. L'indigène conserve le pantalon, les brodequins, et il se drape dans le lamba traditionnel; il appartient alors à la petite noblesse ou au monde commerçant. La jeunesse des écoles a une prédilection marquée pour le caleçon, les bas de laine et les souliers de toile; certains mondains cachent ces dessous avec une sorte de robe de chambre en flanelle à grands carreaux. Enfin, dans le peuple, les artisans et les petits propriétaires qui ne peuvent s'acheter des chaussures ont le pantalon de laine ou tout au moins la chemise de couleur. Les borizano eux-mêmes portent le chapeau de paille, transformation première du costume malgache, apportée depuis longtemps déjà à Tananarive et sur la côte betsimisaraka. Seuls, au milieu de toute cette population, les soldats amenés des parties reculées de l'Imerina et quelques esclaves attachés à la culture des rizières portent le vrai costume antimerina.

Les femmes recherchent aussi les modes européennes; mais les prix élevés des confections importées ont restreint le nombre des élégantes de Tananarive. Cependant certaines dames de la haute noblesse ont des toilettes tapageuses, et dans la bourgeoisie, les robes de soie, les chapeaux voyants, les souliers de luxe, se remarquent fréquemment. L'usage du corset commence à se répandre dans la grande société.

Mais c'est aux jours de fêtes et dans les cérémonies qu'on observe surtout ce goût du riche Hova pour les vêtements des *vazaha*. Je me rappelle avoir rencontré dans la rue d'Ambatovinaky une noce qui sortait du temple où le pasteur venait de donner la bénédiction nuptiale aux jeunes époux. En tête du cortège, le filanjana de la mariée, qui, parée d'une élégante robe de satin blanc et coiffée à l'européenne, portait une chaste couronne de fleurs d'oranger. Son noble époux la

1. *Gravure de Rousseau, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE GÉNÉRALE DE TANANARIVE (PAGE 26). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suivait en frac, cravate blanche, un bouquet à la boutonnière, puis la famille et de nombreux invités; tous mis à la dernière mode et qui n'eussent pas été déplacés sur nos boulevards parisiens.

Jusqu'à ces dernières années l'élément européen était surtout représenté à Tananarive par les missions religieuses. Des pasteurs anglais s'y établirent les premiers vers 1820, et y convertirent au protestantisme une petite partie de la population; aujourd'hui les cultes des églises indépendantes méthodistes et anglicanes sont célébrés dans de beaux temples où se pressent de nombreux adeptes. Plus tard, en 1855, des missionnaires français, les R. P. Jésuites, vinrent enseigner le catholicisme et depuis ils ont rallié à leur cause une forte minorité. Ils possèdent à Tananarive une jolie cathédrale, des églises, des établissements importants, où des sœurs de Saint-Joseph de Cluny et des frères des écoleschrétiennes les aident dans leur tâche difficile. Enfin, en 1866, le personnel des missions a été augmenté par des pasteurs luthériens venus de Norvège. De sorte qu'à l'heure actuelle tous les habitants sont instruits dans les principes du christianisme, qu'ils professent à leur manière, comme nous le verrons ultérieurement.



ÉLÉGANTES DE TANANARIVE [1].

Cependant l'évangélisation n'a pas été la seule préoccupation des missionnaires. Sous leur influence, d'immenses progrès ont été accomplis, l'instruction surtout y a gagné. Aussi voyons-nous dans la ville s'élever autour de l'église et du temple de nombreuses écoles, où se distribue une instruction élémentaire, et aussi des collèges où se forment les instituteurs indigènes, comme ceux de Faravohitra de la mission anglaise et d'Ambohipo des PP. Jésuites. De plus, les besoins de l'enseignement amenèrent les missionnaires à créer dans leurs maisons des industries telles qu'imprimerie, menuiserie, forge, où leurs élèves puisèrent les notions d'une instruction technique variée. Enfin, des établissements charitables furent ouverts, entre autres l'hôpital anglais d'Analakely et les maisons de refuge pour les lépreux construites par les Pères à quelques kilomètres à l'est de la ville.

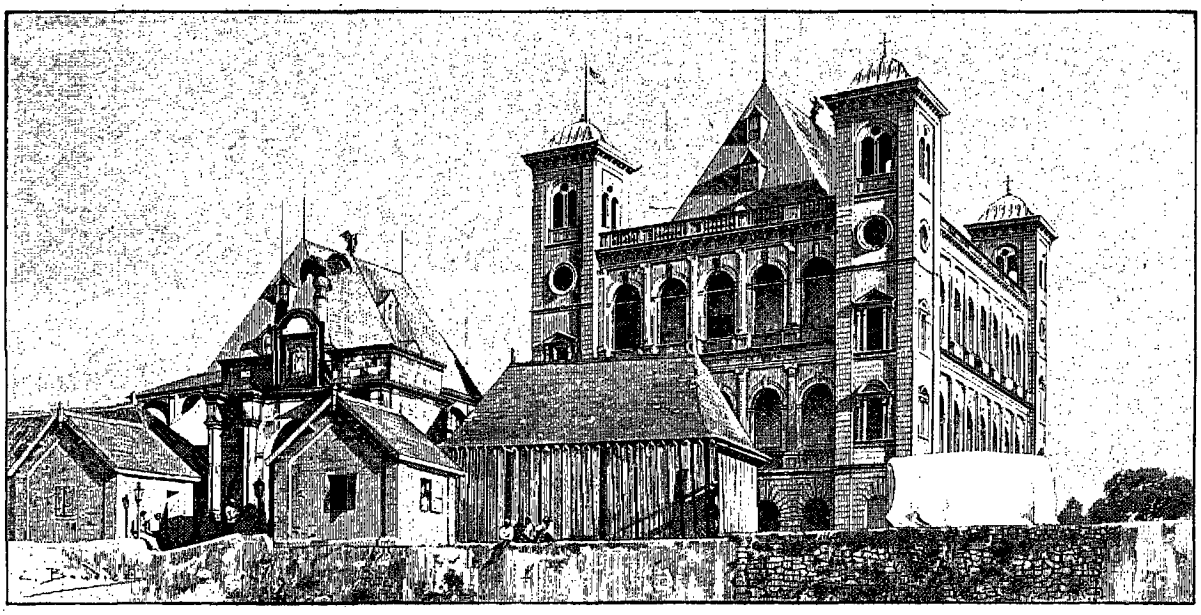
Voilà pour l'élément religieux; quant à la colonie laïque étrangère, qui ne se composait autrefois que des consuls ou des quelques officiers et ingénieurs employés par le gouvernement hova, elle est devenue assez importante dans ces dernières années, car elle compte environ deux cents individus, dont plus des deux tiers sont français. Il est vrai que cette augmentation est due en grande partie au personnel de la résidence de France, aux services qui y sont rattachés et surtout à la garde d'honneur du résident général, composée d'une soixantaine d'hommes d'infanterie de marine : seules troupes que les traités nous permettent d'entretenir à Madagascar en dehors de nos territoires coloniaux, Nosy-Bé, Sainte-Marie et Diego-Suarez.

Les autres Européens établis dans la capitale sont presque tous des représentants des grandes maisons de Tamatave. Ils ont des magasins assez bien approvisionnés et font le gros commerce. Le détail est entre les mains de quelques créoles de Maurice et de la Réunion et des marchands indigènes.

C'est dans le quartier d'Ambohitsorohitra, comme je l'ai dit plus haut, que s'élèvent les bâtiments de la résidence générale. On y accède par une ruelle qui se détache de la grande rue du Zoma. Les maisons s'étagent en trois gradins successifs. Une partie de la plateforme supérieure est occupée par deux maisons en brique destinées aux bureaux et au logement des fonction-

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE PALAIS DE LA REINE[1].

naires. Le résident général habite provisoirement celle de l'ouest, en attendant la construction prochaine de l'hôtel qui lui est destiné et qui doit s'élever en avant de ces deux bâtiments. La deuxième terrasse est une cour servant de champ de manœuvre aux soldats de l'escorte. Leur caserne y est construite sur l'un des côtés. Enfin le terrain en contre-bas est réservé aux maisons des officiers et des interprètes français et aux jardins qui s'étendent jusqu'au lac Anosy.

Le 1er avril, j'étais présenté au premier ministre par M. Le Myre de Vilers, qui, après lui avoir expliqué le but de notre mission, lui demandait de favoriser nos voyages dans l'île. Cette audience me faisait entrer pour la première fois dans le palais de la reine et me mettait aussi en présence de la plus grande personnalité de Madagascar.

Rainilaiarivony, premier ministre et commandant en chef, est de par la loi l'époux obligé de Sa Majesté Ranavalona III, ou Ranavalomanjaka; il exerce le pouvoir suprême depuis plus de vingt-sept ans. Rainilaiarivony est un homme d'une soixantaine d'années, de taille peu élevée et d'apparence délicate; ses traits sont réguliers; son teint foncé, et ses cheveux ondulés attestent une origine bourgeoise. Sous des dehors modestes et sous une apparente bonhomie, il cache un esprit souple et délié, une énergie peu commune et surtout une volonté inébranlable. Depuis 1864 il a vu se succéder au trône les reines Rasoherina, Ranavalona II et Ranavalona III, et cependant, par une politique extrêmement habile et tout asiatique, il a su conserver la toute-puissance.

C'est dans le Tranovola, la deuxième construction du rova royal, que me reçut le premier ministre.

L'ensemble des bâtiments royaux est groupé sur une terrasse à peu près carrée d'une centaine de mètres de côté, soutenue par une muraille maçonnée sur laquelle est un petit mur à hauteur d'appui servant de clôture. Dans le prolongement de la grande rue et du côté du nord on arrive par une dizaine de marches à la partie principale du rova. Cette entrée est un portique flanqué de colonnes, et surmonté d'un *voronmahery* de bronze. Au-dessous de l'oiseau royal, un grand miroir est encastré dans la pierre. Quelques soldats défendent l'accès du rova; ces troupes du palais ne sont guère supérieures aux soldats loqueteux que l'on rencontre dans les autres postes de la ville, et ne s'en distinguent que par leurs uniformes bizarres, vieilles tenues d'Europe où dominent les vestes rouges.

Après avoir franchi la porte, on pénètre dans une cour assez vaste, pavée, à peu près, de gros blocs de granit; à gauche, les tombeaux de Radama Ier et de Rasoherina, puis le Tranovola, en face du grand palais de Manjakamiadana.

Les tombeaux de Radama Ier et de Rasoherina, devant lesquels il faut se découvrir — ainsi le veut la tradition, — sont des massifs de maçonnerie surmontés de petites maisons sans portes ni fenêtres, dans lesquelles on a déposé des vivres et des vêtements pour l'usage du mort. Des objets précieux et de grosses sommes d'argent sont enfouis au-dessous dans le caveau.

Le grand palais de Manjakamiadana fut construit par M. Laborde sous le règne de Ranavalona Ire. Cet édifice mesure 35 mètres de long sur une largeur un peu moindre et une élévation d'une quarantaine de mètres. Le toit, très rapide, a plus des deux cinquièmes de la hauteur totale. Le palais comprend trois étages, tous entourés de galeries, qui sont formées de sept travées avec arches cintrées sur le grand côté, de cinq sur le petit. Quatre tours carrées s'élèvent aux angles. Construites en pierre ainsi que la muraille extérieure, elles sont de date récente. Ce revêtement de maçonnerie a fait

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perdre à l'ancien bâtiment son cachet primitif. Le vieux palais, en effet, entièrement édifié en bois, est remarquable par les dimensions colossales des diverses pièces de charpentes, presque toutes d'un seul morceau, dont il est composé.

Un toit élevé recouvre l'édifice; sur chaque face il est orné de trois étages de mansardes et surmonté d'un *voronmahery* gigantesque. Les fenêtres sont petites et peu nombreuses; elles se distinguent difficilement derrière les vérandas. Au milieu du palais un immense pilier, traversant tous les étages, s'élance jusqu'au faîte, qu'il soutient après avoir pris son point d'appui dans une grande salle du rez-de-chaussée où, tous les ans, se célèbre le *Fandroana*, la fête du bain de la reine. Cette énorme colonne de soutien, qui doit avoir près d'un mètre de diamètre et qui occupe le centre de la pièce, est dissimulée derrière une boiserie qui la fait paraître encore plus volumineuse.

Le *Tranovola*, « Maison d'argent », fut construit pour le prince Rakoto, fils de Ranavalona Ire. Il doit son nom à une ancienne maison royale qui avait le même emplacement et dont les clous et les serrures étaient en argent. Le Tranovola, quoique dans des proportions réduites, est absolument analogue au Manjakamiadana; il n'a que deux étages. Mais son architecture est plus soignée, il a conservé son originalité première. Rainilaiarivony donne ses audiences dans la vaste salle du rez-de-chaussée. Cette pièce, élevée de plafond, est étrangement meublée. A gauche de la porte, une table et quelques fauteuils réservés au premier ministre et à ses secrétaires; dans le reste de la salle, plongé dans une demi-obscurité, apparaissent les objets les plus curieux : sur des tables ou des consoles, des pendules, des vases de Sèvres, des orgues de Barbarie, des boîtes à musique, des jouets mécaniques. Les murs, peints en haut de couleurs sombres, tapissés en bas d'un papier reproduisant les campagnes d'Afrique du maréchal Bugeaud et des épisodes de la guerre de Crimée, sont ornés de glaces, dans les intervalles desquelles les portraits de la reine Victoria, de Napoléon III et de l'impératrice Eugénie s'étalent à côté de nombreuses lithographies coloriées.

A l'est du grand palais et derrière le Tranovola se trouve une maison de pierre de construction plus récente : c'est le palais de *Masoandro*, la résidence de Ranavalona III. Ce bâtiment, qui ne rappelle en rien l'ancienne architecture malgache, est mieux disposé sous le rapport du confort que les édifices voisins, et l'ameublement plus moderne est de meilleur goût. On remarque encore, au sud des grands palais, plusieurs petites constructions; ce sont des tombeaux des anciens rois ou quelques cases bâties sous les règnes précédents, soit pour abriter les idoles, soit pour loger le souverain, qui, suivant un ancien usage, tenait à faire construire sa propre demeure dans l'enceinte du rova. Enfin, du côté oriental, sont les jardins, et vers le sud la chapelle de la reine.

Quelques jours après notre arrivée à Tananarive nous avions loué, non loin de la résidence, une maison modeste mais assez confortable, où nous pouvions nous livrer librement à nos occupations variées. Le propriétaire, un vieil Hova nommé Rainimanambé, avait consenti, moyennant dix piastres par mois, à nous louer son immeuble.

Cependant avril touche à sa fin. Les pluies et les orages ont diminué de fréquence. La saison sèche commence dans ces hautes régions, aussi nous préparons-nous à partir.

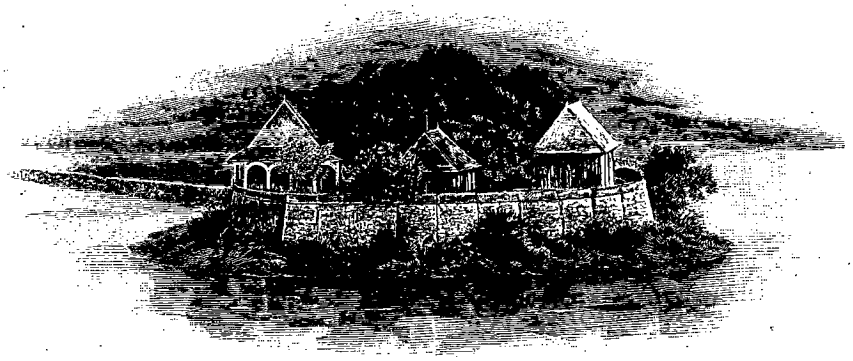
Rainivoavy nous a rassemblé cinquante-quatre porteurs, et avec notre fidèle Jean Boto nous quittons la capitale le 29 avril pour aller visiter la province de l'Imerina.

C'est par une reconnaissance préalable du pays des Antimerina que nous voulons commencer nos voyages à Madagascar.

Docteur Catat.

1 *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

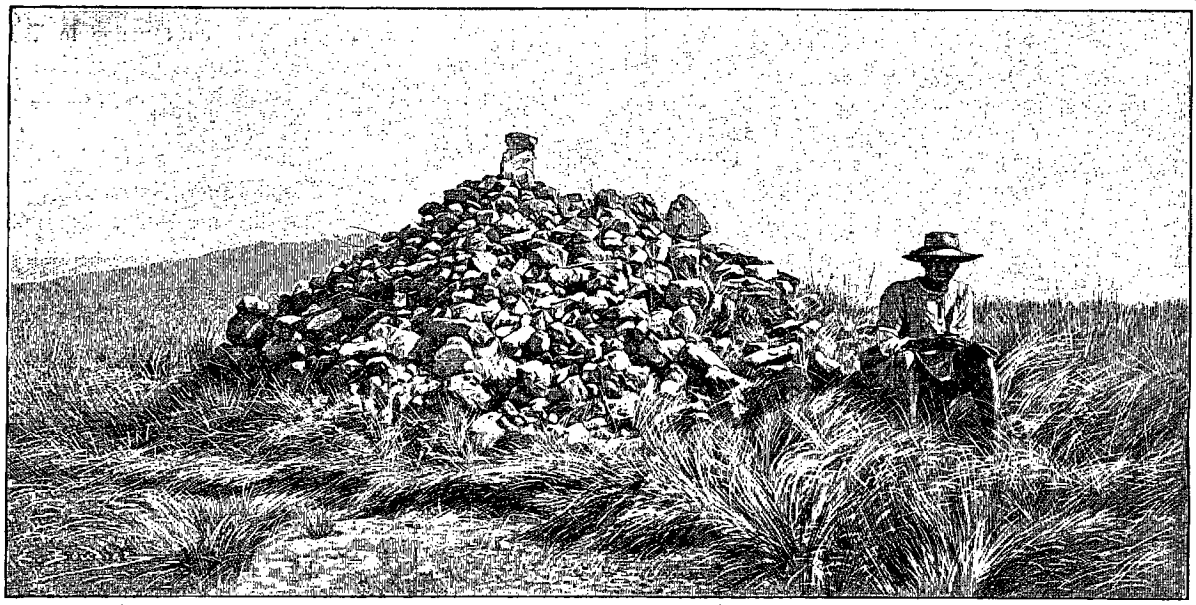
(*La suite à la prochaine livraison.*)



MAISONS DU LAC ANOSY [1] (PAGE 24).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN FANATAOVANA [1] (PAGE 40).

VOYAGE A MADAGASCAR [2],

PAR M. LE DOCTEUR CATAT [3],

VICE-RÉSIDENT DE MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

V

La province de l'Imerina. — Ankadivavala. — Le massif de l'Ankaratra. — Légende du Tsiafajavona. — Ankisatra. — Les cadeaux à Madagascar. — Maison antimerina. — Chants des borizano. — Passage de l'Onivé. — Les carriers malgaches. — Sarobaratra. — Tsinjoarivo. — Séparation.



FEMME PORTANT SON ENFANT [4].

Dans la journée du 29 avril une petite étape nous avait conduits en dehors des environs immédiats de Tananarive, au village d'Ambohimanana. Le 30 au matin, nous nous mettions en route dans la direction des monts de l'Ankaratra, et à la tombée de la nuit nous arrivons au pied des hauts sommets, au hameau d'Ankadivavala.

Nous sommes là dans une contrée presque déserte, qui contraste vivement avec le pays peuplé que nous avons traversé en quittant Tananarive. De loin en loin on aperçoit sur les mamelons dénudés quelques huttes d'argile. Ankadivavala avec ses huit maisons sales et misérables est le plus gros village de la région.

La case la moins exiguë, celle dont nous prenons possession, est l'église. Cela nous vaut la visite de tous les indigènes, qui viennent en foule protester de leurs bons sentiments, de leurs croyances, et nous demander par suite force cadeaux pour soutenir leur foi.

Dans la journée je vais visiter la montagne.

Le massif de l'Ankaratra est formé, au centre de l'Imerina, par une incurvation vers l'ouest de la ligne de partage des eaux. Ces sommets, élevés de 2 000 à 2 700 mètres, sont échelonnés du nord au sud sur une longueur d'environ 50 kilomètres. Séparés par des vallées peu profondes, ils ont l'apparence de ballons; les pentes, argileuses et peu rapides, sont gazonnées, les émergences rocheuses sont rares, si ce n'est sur les plus hautes cimes. Aussi ces monts, les plus élevés de Madagascar, qui s'étagent peu à peu au-dessus des collines du pays des Antimerina, déjà d'une altitude considérable (1 600 mètres en moyenne), n'ont-ils pas l'aspect imposant des monts rocheux et des mornes déchiquetés qu'on voit dans les plaines du Sud-Betsileo. La structure géologique du massif de

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté de* 1889 *à* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite.* — *Voyez p.* 1 *et* 17.
4. *Gravure de Mme Marguerite Jacob Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'Ankaratra apparaît difficilement sous l'épaisse couche d'argile qui recouvre toute la contrée. Au pied des monts le gneiss fondamental est traversé en maints endroits par des éruptions granitiques; sur les flancs ce sont des coulées de basaltes, des roches trachytiques, formant principalement les crêtes et les cimes élevées.

Le soir, je regagnais le village, où je retrouvais mes compagnons. Ils avaient étudié la faune et la flore de la région, et rapportaient une gerbe de fleurs, échantillons modestes et rares de la végétation herbacée de l'Ankaratra.

Rainivoavy me présente deux guides qui nous conduiront demain sur le Tsiafajavona, le plus haut sommet de l'Ankaratra. Ces indigènes consentent à nous accompagner si nous promettons de n'emporter ni graisse de porc, ni oignons. Ainsi le veut la coutume. Le dieu de la montagne frapperait des plus affreux malheurs le mortel assez téméraire pour enfreindre cette défense. Aussi les guides ne veulent-ils pas s'exposer à ces châtiments terribles, et, s'ils se contentent de notre parole, ils obligent nos porteurs à faire une lessive générale de leurs vêtements, qui pourraient être maculés de graisse. Les hommes passent donc une partie de la nuit occupés à cette besogne; le lendemain matin, drapés dans leurs lamba blancs, ils paraissent superbes parmi les habitants sales et déguenillés d'Ankadivavala. Ces Hova ne vont pas souvent sur le Tsiafajavona.

La matinée est fraîche et brumeuse : 11 degrés. Les basses températures que l'on observe pendant les premières heures du jour dans les régions élevées du centre de l'île sont mal supportées par les indigènes. insuffisamment protégés par des vêtements de toile ou de cotonnade, ils ne peuvent se garantir du froid et se renferment dans leurs maisons pour éviter les brouillards de la saison sèche. Il faut des circonstances graves pour leur faire quitter le logis. Les guides s'étonnent de notre curiosité. Elle est maudite par les hommes, qui grelottent dans leurs lamba humides.

Dès l'aube nous quittons Ankadivavala (1750 mètres). Gravissant pendant deux heures des rampes douces, nous nous élevons peu à peu sur les premiers épaulements du massif, puis nous trouvons sur notre route les arêtes des contreforts qui constituent aux grands sommets de l'Ankaratra un piédestal gigantesque, ce qui nous oblige à une série interminable de montées et de descentes. Le brouillard est devenu intense. Ici l'herbe est jaunie par les premiers froids, çà et là un chétif aloès croît sur un tertre gazonné; il prend dans la brume des formes étranges. Quelques flaques d'eau croupissent dans des ravins sans issues. Pas un oiseau, pas un insecte, nul bruit dans ces solitudes. Mais nous avons franchi les mamelons rapprochés; nous atteignons maintenant les versants des grands monts. A 10 heures, au sortir du brouillard, le faîte de l'Ambohijamba se découpe tout à coup devant nous dans un ciel sans nuages.

En quelques minutes la cime est atteinte (2160 mètres); il ne nous reste plus qu'à contourner le Tsiafakafo, pour aborder enfin la rampe plus rapide qui nous mènera sur le Tsiafajavona. Encore un effort sur les roches glissantes qui apparaissent maintenant par places. Nous sommes au sommet (2640 mètres); il est 12 h. 30. La vue devrait s'étendre fort loin, si le géant de l'Ankaratra, ainsi que son nom l'indique, n'avait pas, pour les gens de la plaine, son sommet perdu dans la brume. Sur nos têtes un soleil radieux; à nos pieds le cône émerge du brouillard, et de petits nuages blancs qui se pelotonnent et s'accrochent aux flancs de la montagne dérobent à nos regards les cimes environnantes. Cependant vers l'ouest, à travers une déchirure de ce voile nuageux, nous voyons scintiller au loin la nappe argentée du lac Itasy. Avant de quitter le Tsiafajavona, deux amas de pierres attirent notre attention; nous voulons nous en approcher, mais les guides viennent nous supplier de n'en rien faire. Ce sont des tombeaux des Vazimba; ils sont *fady*, il est défendu d'y toucher et personne ne veut nous dire leur origine.

Le mot *fady* joue un grand rôle à Madagascar; il détermine ce qui est sacré, défendu, inviolable ou frappé d'interdit; ce qualificatif, absolument analogue au *tabou* des Océaniens, s'applique aussi bien aux personnes qu'aux choses, soit à tout jamais, soit, au contraire, pour un temps limité. Selon que le fady est bon ou mauvais, l'individu qui en est frappé bénéficie d'un caractère sacré, n'est pas astreint à une loi du royaume, est exempt de certaines obligations, ou bien, au contraire, voit peser sur lui un destin malheureux, reste astreint toute sa vie à une pénible tâche ou doit supporter dans l'avenir une privation quelconque. C'est là le fady originel. Il peut être aussi accidentel, et prononcé alors soit par une puissance divine qui, dans une révélation fortuite ou provoquée, fera connaître sa volonté, soit par les rois ou les chefs de tribu, qui usent fort adroitement de ce moyen pratique et commode de gouverner leurs sujets.

Le 3 mai nous quittons le village d'Ankadivavala et, marchant vers le sud, nous longeons les flancs de l'Ankaratra. Les mamelons s'élargissent, leurs sommets, aplatis et de même élévation, semblent former devant nous un plateau continu où l'herbe jaunie ondoie au gré du vent. Apparence trompeuse : maintes fois des ravins s'ouvrent sous nos pas. Il faut descendre un escarpement rapide, s'embourber dans une fondrière et remonter par un versant abrupt sur le coteau suivant. Pas un village. De loin en loin une maison isolée abrite les gardiens des troupeaux de bœufs que nous rencontrons quelquefois. Les cultures sont rares : des champs de maïs et de manioc, peu de rizières; cependant, dans les vallons abrités, plusieurs chènevières.

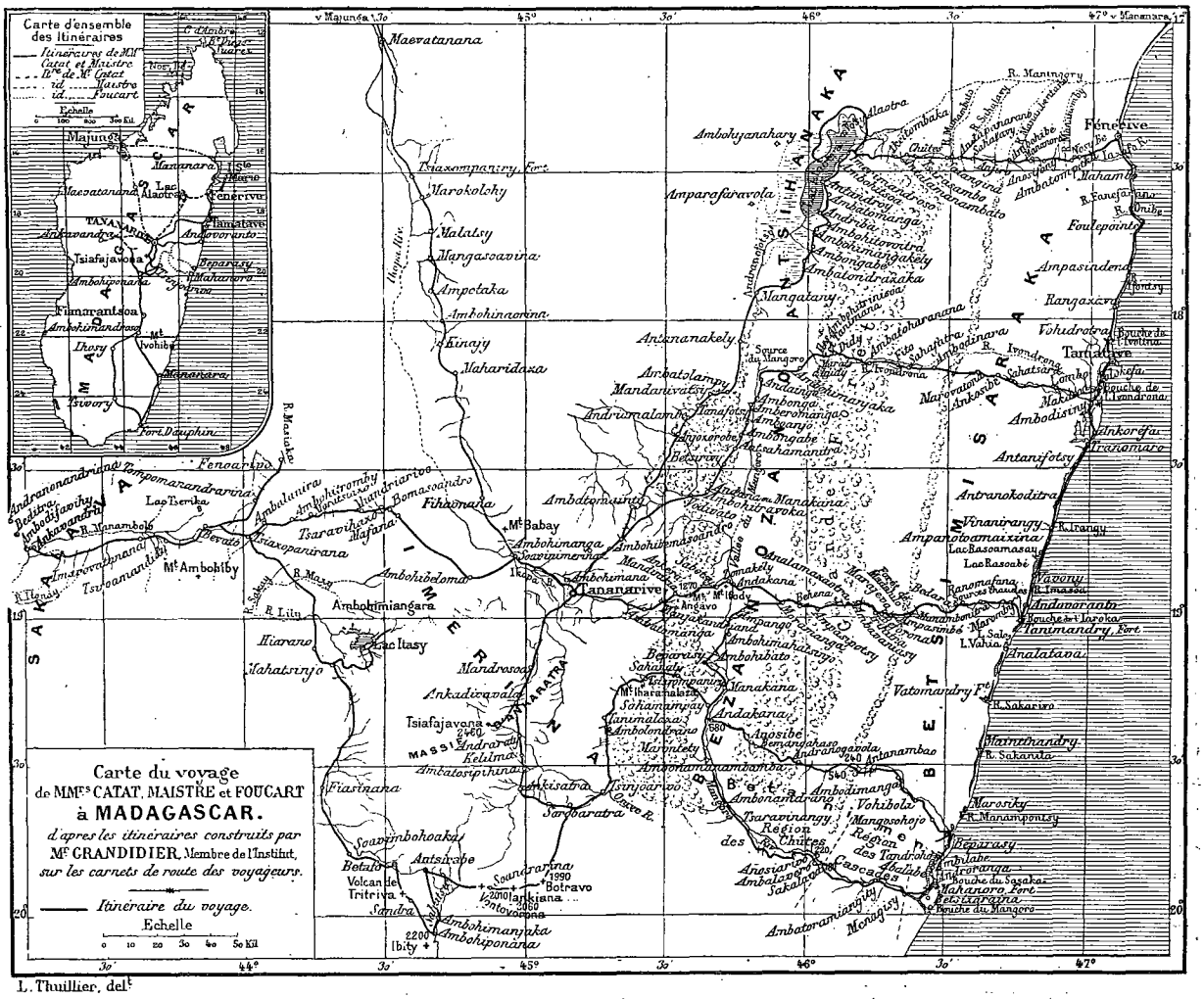
Au hameau d'Androraty nous quittons le versant occidental pour descendre dans le bassin du Mangoro. Là, les collines sont moins larges, les vallées plus spacieuses; les ruisselets, devenus maintenant de petites rivières, irriguent dans les bas-fonds quelques champs de riz; sur les hauteurs on distingue des habitations.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 4 mai nous arrivons à Ankisatra, village situé dans une plaine ondulée où coule la rivière de l'Onivé; avec ses vingt maisons, c'est un des centres les plus importants de l'est du Vakinankaratra.

Le chef du pays, un petit vieux tremblotant, vient nous souhaiter la bienvenue.

Il commence ensuite un long discours pour nous annoncer ses cadeaux. Il est heureux de voir des étrangers s'arrêter dans son village, et veut leur prouver son amitié. S'il la leur offre si généreusement, c'est d'abord pour obéir aux ordres de la reine et du premier ministre, dont il n'est que l'humble serviteur, mais c'est aussi pour montrer son plaisir et ses bonnes dispositions aux vazaha. Il s'excuse de ne pouvoir donner davantage, car il voudrait traiter ses hôtes comme de grands chefs. Puis il nous présente sa famille, ses aides de camp, ses serviteurs, et nous raconte sa vie. C'est très long. Enfin, les cadeaux arrivent. Le vieux a demandé à Boto si nous saurions reconnaître convenablement ses avances, et, sur une



réponse affirmative, il a fait grandement les choses. On apporte un cochon de belle taille, trois poules et un panier d'écrevisses de l'Ankaratra.

Alors je répète les petites formules d'usage, et je lui donne en échange de ses présents trois fois leur valeur en argent : c'est encore la coutume.

Partout, à Madagascar, il en est ainsi. A son arrivée dans un village, le voyageur reçoit quelques cadeaux accompagnés d'une allocution, variable pour la forme, toujours la même quant au fond. Ces échanges mutuels sont surtout très fréquents dans l'Imerina et au Betsileo; là on n'attend plus les étapes, on vous arrête sur la route.

La plus grande case du village nous est réservée, elle est construite en argile comme presque toutes celles que l'on trouve dans l'Imerina et le Betsileo. Le terrain plastique de ces régions fournit aux indigènes des matériaux précieux pour la construction de leurs habitations.

La maison antimerina est de forme rectangulaire, avec le grand côté orienté nord et sud. Elle comprend généralement un rez-de-chaussée, divisé en deux pièces inégales, et un grenier. Une porte et une fenêtre sont ménagées sur la face occidentale; sur le pignon du nord s'ouvrent deux autres fenêtres superposées : l'une éclaire la plus grande pièce du rez-de-chaussée, l'autre donne du jour au grenier. L'escalier de terre par lequel on accède à l'étage a des marches très éle-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vées; c'est un vrai casse-cou, par suite de la faible résistance et de l'usure des matériaux dont il est composé. Il s'appuie sur le pignon du sud, soit en dedans, soit en dehors. Les dimensions de ces maisons sont parfois très petites; la longueur moyenne est de 6 mètres, la largeur de 4; la hauteur totale ne dépasse pas 4 mètres; on peut à peine se tenir debout au milieu du grenier : toutes les ouvertures sont minuscules, et il faut se tourner de côté pour passer la porte. Cependant depuis quelque temps on construit dans les gros villages de la province des habitations plus vastes, sur des modèles quelque peu différents.

Les murailles d'argile sont recouvertes d'un enduit composé de terre soigneusement délayée et mélangée de bouse de vache. Quelques planches ferment la porte et les fenêtres; des perches forment le plancher et soutiennent la couverture de chaume en *herana* et en *bozaka*.

L'intérieur des maisons hova n'a rien de séduisant. La petite pièce où l'on entre d'abord est destinée aux porcs et aux moutons; les poules, les canards et les oies s'y réfugient également, en compagnie des jeunes veaux. Ce n'est pas toujours aisé de traverser sans aventures cette sorte de vestibule pour pénétrer, par une petite porte percée au milieu de la cloison, dans la chambre principale, où se tiennent les propriétaires. Pour que les animaux ne fassent pas de promenades trop fréquentes dans ce local, la porte de communication a un seuil très élevé; aussi faut-il se hausser pour la franchir, mais en même temps, comme l'entrée a moins de hauteur que la moyenne de la taille humaine, on se cogne la tête au linteau, et l'on arrive contusionné dans la chambre du nord, réservée aux humains. A la longue, l'expérience instruit. Le mobilier est très sommaire : des rouleaux de nattes, des cruches à eau, des pots pour faire cuire le riz, des *sobiky* qui contiennent les provisions, deux ou trois calebasses et quelquefois une caisse en bois pour serrer les vêtements. Des nattes sont étendues sur le sol d'argile; elles ne s'enlèvent jamais; quand elles sont sales et usées, on les recouvre par un tissu plus neuf. A l'angle nord-ouest se trouve le foyer, disposé sur une plate-forme où sont enfoncées les trois pierres qui supportent les marmites. Un lit grossier occupe l'angle nord-est; le bois est simplement recouvert de nattes fines ou d'un mince matelas de roseaux. Le grenier abrite la récolte de l'année. Parfois cependant il sert de cuisine et de salle à manger. Ces maisons d'argile forment, avec les cases de bambous, de ravinala ou de roseaux, des régions basses, et les maisons de bois que nous verrons surtout dans le Betsileo et le Tanala, les trois types d'habitations construites à Madagascar.

Dans les environs d'Ankisatra, il y a quelques cultures de riz, de manioc et d'un légume introduit récemment à Madagascar, je veux parler de la pomme de terre. Ce tubercule pousse assez bien dans les régions élevées du centre de l'île, et commence à se répandre dans l'Imerina et le Betsileo et dans quelques autres territoires qui avoisinent au sud le massif central. Malheureusement les procédés de culture par trop primitifs et surtout la nature du sol font dégénérer le plant au bout de peu d'années. On rencontre aussi dans ces hautes régions, et principalement dans les alentours de Tananarive, quelques jardins où croissent nos principaux légumes, choux, carottes, salades, mais l'indigène ne goûte pas encore ces végétaux comestibles et ne les cultive généralement que pour les vendre aux Européens.

Pendant notre séjour à Ankisatra, nos hommes sont dans l'abondance et jouissent d'un repos complet. Aussi, contents et heureux de cette vie qui leur plaît fort, manifestent-ils bruyamment leur gaieté. Chaque soir, groupés devant notre case, ils dansent et chantent bien avant dans la nuit. Les porteurs sont assis, sauf un seul qui, resté debout, psalmodie un thème; les autres font avec leurs voix un accompagnement monotone, dont les temps forts sont accentués par des battements de mains. D'autres fois le chanteur principal improvise un récitatif et tout le monde reprend le refrain en chœur. En général, comme la plupart des productions musicales des populations primitives, les airs sont mélancoliques et les paroles peu significatives. Le chanteur énumère les étapes d'une route connue et fait suivre les noms de villages d'un qualificatif plus ou moins bien choisi. Chaque couplet est terminé par le refrain, appel ou salutation. Quelques chants cependant ont une signification assez originale.

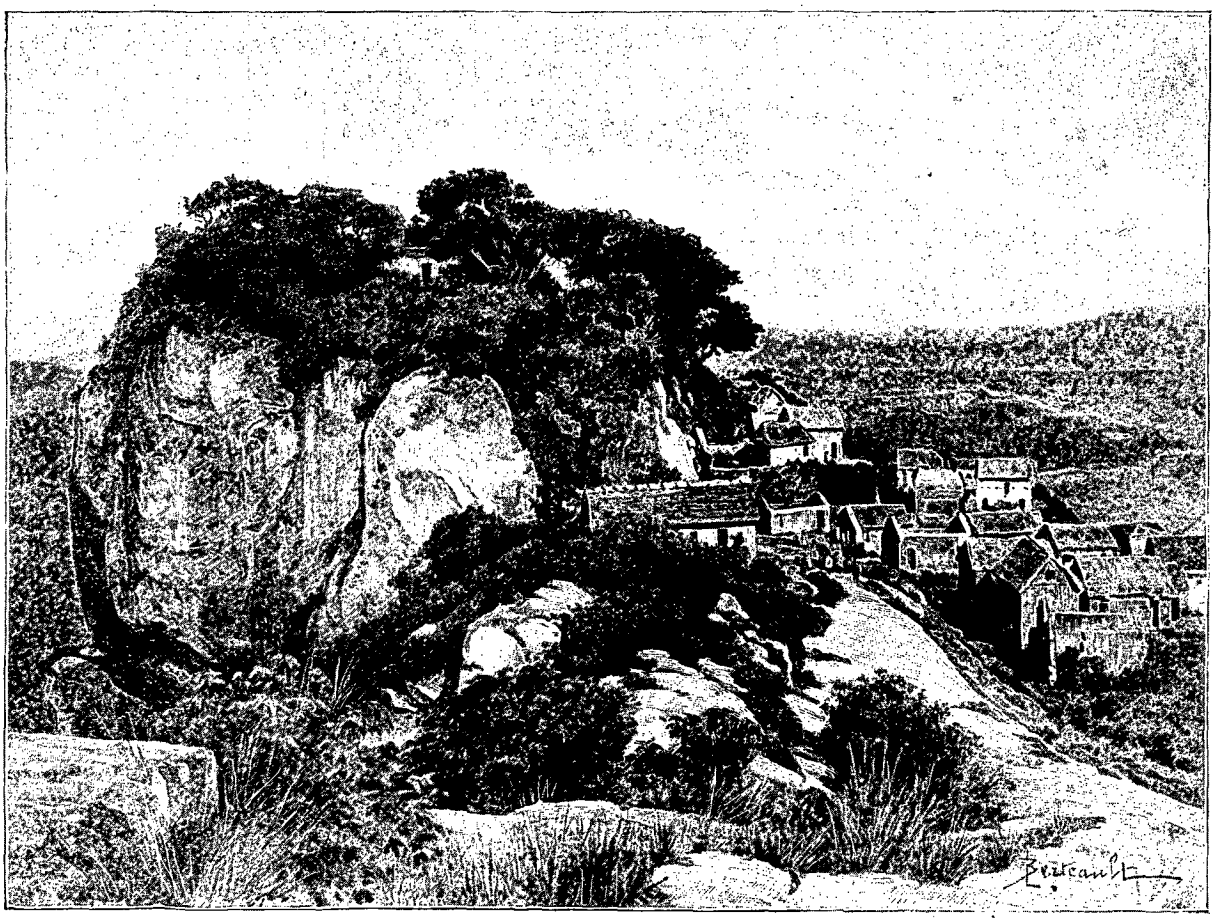
Depuis notre départ de Tananarive, nous avons traversé, en marchant vers le sud, une région dont la constitution géologique est partout la même : gneiss et granit recouverts par l'argile rouge; elle présente un relief sensiblement uniforme sinon dans l'altitude, du moins dans la disposition générale : ballons successifs, collines arrondies, aux pentes peu rapides. Au village d'Ankisatra on observe non pas un changement radical, mais quelques différences importantes. En effet, dans l'est, les émergences rocheuses deviennent fréquentes, des coulées de quartz nombreuses divisent les roches granitiques; on voit des filons de mica et d'autres minéraux accidentels, de grosses masses quartzeuses; puis les collines changent de forme, les arêtes s'avivent, les cimes se dressent plus élancées; sur les flancs des montagnes, de gros blocs rocheux élèvent leurs murailles verticales. Du côté de l'ouest, l'aspect de la contrée est encore plus différent : là, dans un sol volcanique, des coulées éruptives récentes traversent les anciennes roches déjà disloquées par des soulèvements basaltiques; là se dressent les cônes isolés des volcans éteints; leurs cratères profonds sont devenus des lacs, et dans les coulées qui rayent leurs flancs la lave s'effrite peu à peu pour aller, emportée par les eaux et les vents, couvrir les vallées d'une noire poussière. Encore plus à l'ouest, à la frontière de l'Imerina, le pays, moins accidenté, laisse deviner, dans de larges vallons, les commencements des grands plateaux sakalava.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous allons maintenant nous diriger vers l'orient en suivant à peu près le cours de l'Onivé pour visiter d'abord la région des quartz jusqu'à Tsinjoarivo. Nous reviendrons ensuite vers l'ouest pour traverser de nouveau la ligne de faîte au Vontovorona, et descendre sur le versant occidental dans le territoire volcanique; enfin, par un grand circuit vers le nord, nous rentrerons à Tananarive en longeant la frontière des pays sakalava.

Le 7 mai nous partons vers l'est. A 3 kilomètres d'Ankisatra nous arrivons sur les bords de l'Onivé, qu'il nous faut traverser à gué; la rivière a 60 mètres de large, mais heureusement n'est pas très profonde.

A côté du village d'Andranovohitra, où nous arrivons une heure après, nous voyons sur le flanc d'un coteau une carrière de pierre exploitée. Une centaine d'indigènes tirent de toutes leurs forces sur des câbles de chanvre enroulés autour d'une large dalle de granit. Ils traînent avec difficulté la lourde pierre; sans leviers ni rouleaux, ils font bien peu de chemin. Un personnage important, sans doute le chef du hameau, encourage les travailleurs du geste et de la voix. Cette dalle, qui doit couvrir un tombeau non loin d'ici, vient



VILLAGE DES ENVIRONS DE TANANARIVE [1].

d'être extraite par un procédé fort ingénieux. Le carrier malgache n'est pas embarrassé pour se procurer les grandes plaques de pierre employées dans la construction des monuments funéraires. Sur une roche dont la surface régulière paraît lui convenir, il entasse de la bouse de vache desséchée en couches plus ou moins épaisses, puis il y met le feu. Il surveille jour et nuit le travail d'éclatement qui se produit; en frappant la roche il est averti par le son de la profondeur atteinte et modère la flamme dans un endroit, l'active dans une autre suivant les indications; il répand même de l'eau, si cela est nécessaire, sur la roche surchauffée. C'est ainsi qu'à la longue il obtient une dalle répondant aux dimensions exigées.

Vers midi nous étions à Sarobaratra, au milieu d'un hémicycle de montagnes dénudées. Non loin de ce village se trouve un des principaux gisements aurifères exploités par le gouvernement hova. Le district de Sarobaratra est particulièrement aride et désolé.

Le jour suivant, nous arrivons au village de Tsinjoarivo. Là nous avons atteint la frontière orientale de l'Imerina. Du côté de l'est la limite du pays des Hova est très nettement tranchée; la seconde zone forestière, celle qui est la plus éloignée de la côte, recouvre, jusqu'à la ligne de faîte, tout le versant oriental du grand massif central, au pied duquel coule le Man-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

goro. Nous avions déjà traversé cette bande de forêt avant d'arriver à Ankeramadinikia; nous la retrouvons ici ayant toujours la même direction générale du nord-nord-est au sud-sud-ouest. La zone boisée élève donc à l'orient de l'Imerina une muraille sombre, à laquelle nous venons nous heurter sans aucune transition.

Le village de Tsinjoarivo n'échappe pas, lui aussi, à une division si brusque. Ses cinquante cases sont inégalement groupées sur deux collines voisines. A l'ouest, au milieu des herbes, est un hameau qui ne diffère en rien de ceux que nous avons vus précédemment, tandis qu'à l'est, des maisons en bois se dissimulent dans les premiers arbres de la forêt. Près de celle-ci est un rova royal, résidence d'été des souverains antimerina. Ce rova occupe le sommet d'un mamelon élevé. De nombreuses maisons en bois y sont construites sur un terrain circulaire et rappellent à peu près, mais dans de plus vastes proportions, celles qui couvrent, à Tananarive, l'îlot du lac Anosy. La position du rova est bien choisie : adossé à la forêt, il domine au loin vers l'est les espaces nus de l'Imerina; à ses pieds, l'Onivé, au cours ralenti jusqu'alors, précipite



SAROBARATRA [1] (PAGE 37).

ses eaux, qui s'engouffrent dans les passes étroites des rochers et disparaissent dans des tourbillons d'écume.

Notre personnel n'a pas été jusqu'ici sans nous causer quelque embarras pour la nourriture et le logement dans les petits villages de l'Imerina; pour nous les cases de tout un hameau sont à peine suffisantes. En outre, nous voulons visiter pendant les mois suivants la plus grande étendue possible de la partie moyenne de l'île, réservant le nord et le sud pour des époques ultérieures.

C'est pour obvier à cet inconvénient et surtout satisfaire ce désir que nous prenons, mes amis et moi, la résolution de nous séparer et de suivre, à partir de Tsinjoarivo, des itinéraires différents, qui doivent nous ramener trois mois plus tard à un point commun; le lieu du rendez-vous est Tananarive.

Foucart va, continuant son chemin vers l'est, descendre dans le bassin inférieur du Mangoro, où il parcourra par des routes nouvelles le territoire des Betanimena. Maistre a pour objectif les districts sakalava limitrophes de l'Imerina; il compte aller jusqu'à Ankavandra et plus à l'ouest encore si cela lui est possible. De mon côté, fidèle à l'itinéraire primitif, je vais poursuivre seul un monotone voyage à travers le pays des Hova.

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

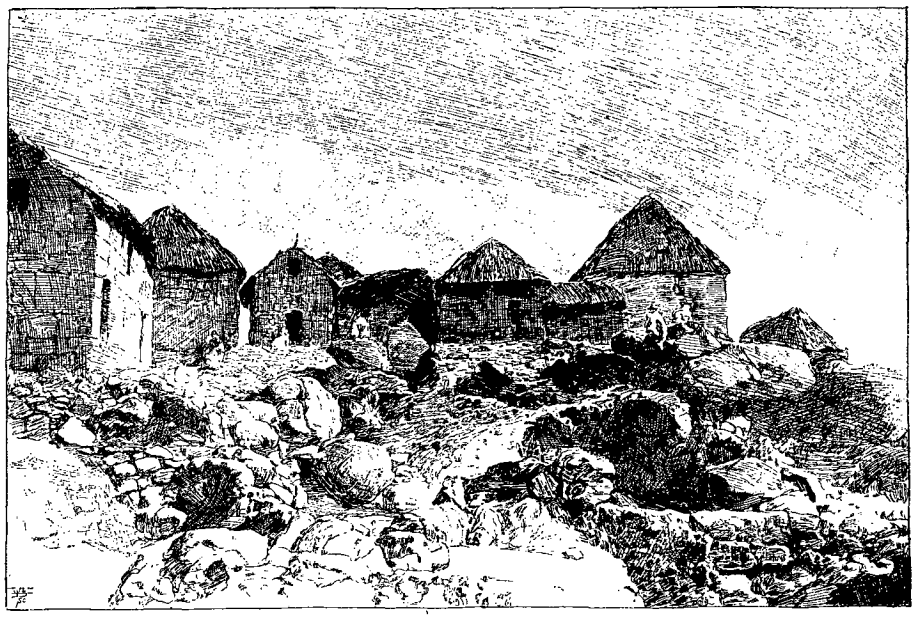


CHANT DES BORIZANO (PAGE 36). — DESSIN DE PARIS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les préparatifs ne sont pas longs; chacun aura ses bagages personnels et les hommes qui en sont chargés; on partage fraternellement les provisions. Certaines choses qui ne se prêtent pas facilement à une division par trois nous obligent à avoir recours au système des compensations, qu'il faut aussi employer pour nous assigner respectivement le commandeur et Jean Boto. Ainsi Maistre, heureux possesseur de la marmite, aura un porteur, Rainitavy, qui sait quelques mots de français; Rainivoavy suivra Foucart, qui, privé d'interprète, possédera notre bibliothèque malgache, grammaire et dictionnaire, augmentée de la casserole; Jean Boto reste avec moi, mais je n'ai que le moulin à café.

Le 11 mai, après nous être souhaité mutuellement bon voyage et bonne santé, ce qui n'est pas superflu, surtout à Madagascar, nous quittons Tsinjoarivo, mes amis et moi, chacun par une route différente.



PLACE DE SOANDRARINA [1] (PAGE 43).

VI

Un *fanataovana*. — Habitants du Vakinankaratra oriental. — Hameau de Bemasoandro. — Au sommet du Iankina. — Les *Vazimba*. — Le manioc. — Moutons et chèvres. — Vicissitudes du porc à Madagascar. — Soandrarina. — Le Vontovorona. — Les ruines dans l'Imerina. — Antsirabé. — Sources thermales. — Condamnés aux fers. — Vallée de l'Amboavato. — Les pierres levées. — Ambohiponana. — Revue des troupes. — Village d'Isandra. — Les *fahavalo* et les *tontakely*. — Sentinelles antimerina. — Le volcan et le lac de Tritriva.

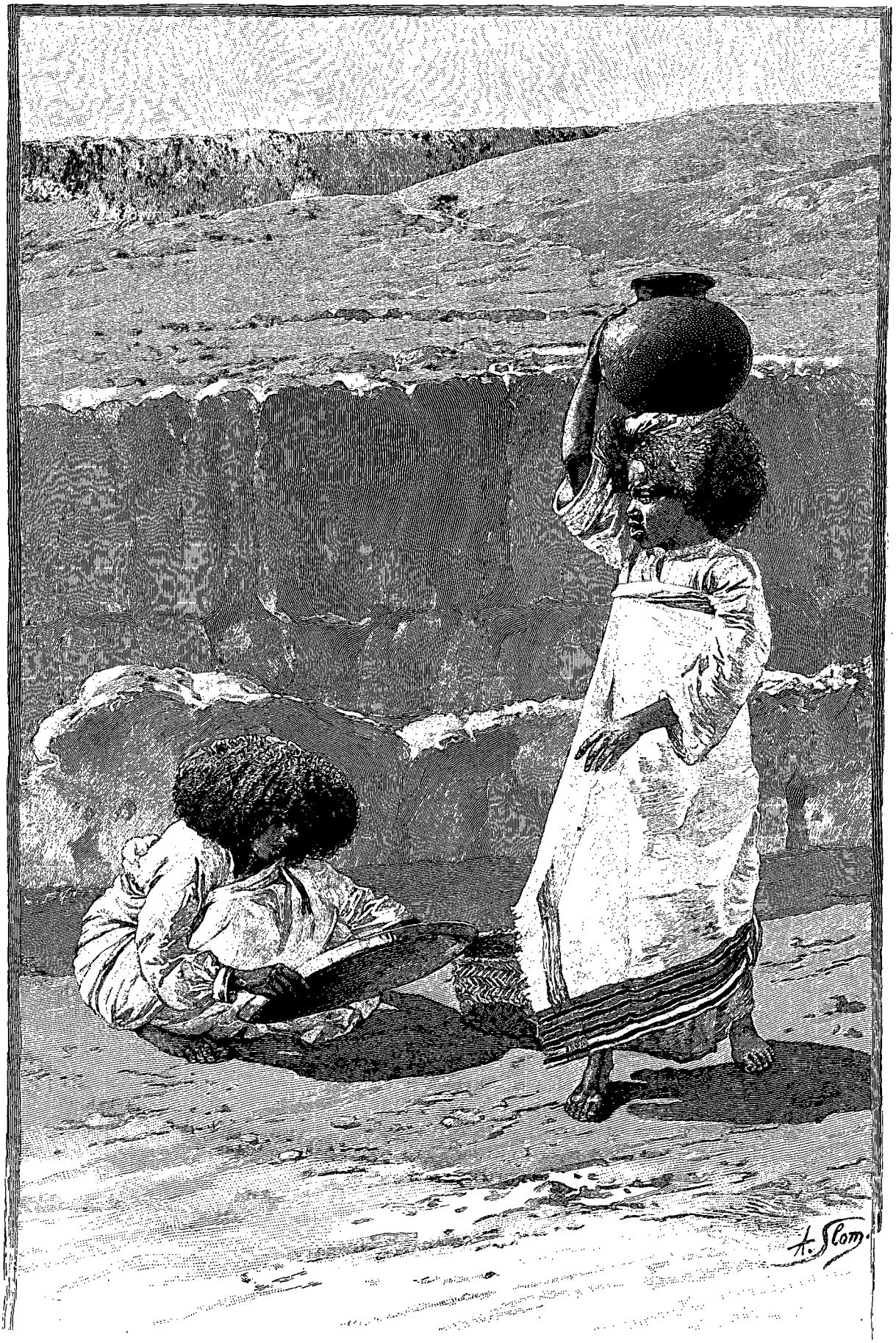
Deux routes se présentaient pour gagner Antsirabé et les régions volcaniques de l'ouest : l'une, directe, me faisait traverser à nouveau les districts quartzeux de Sarobaratra et la partie supérieure du bassin de l'Onivé; l'autre, plus longue, s'inclinait vers le sud, suivant la frontière de l'Imerina le long des contreforts boisés d'Ambohitompoina, qu'elle abandonnait ensuite, pour franchir au Vontovorona la chaîne de partage des eaux et descendre enfin sur le versant oriental de l'île. Je choisis la seconde, qui devait me montrer des pays différents et peut-être plus variés d'aspect.

La première journée de marche fut pénible. En sortant du village de Tsinjoarivo il fallut traverser à gué, en luttant contre un courant déjà rapide, les deux bras de l'Onivé en amont des chutes; puis gravir des coteaux élevés au sud de la rivière. Les montées et descentes se succédèrent alors plus raides et plus nombreuses que par le passé. Les hommes se lassaient, les bagages avançaient lentement. Dans le sud du Vakinankaratra les maisons sont rares; nous risquions fort de ne pas trouver un abri pour la nuit. Sans doute pour conjurer le mauvais sort qui nous menace, les porteurs vont tous, en prononçant une évocation magique dont le sens m'échappe, déposer une pierre sur un amas de cailloux qui nous barre le chemin. C'est un *fanataovana*. Dans l'intérieur de l'île et sur la côte betsimisaraka on trouve souvent, le long des routes, des fanataovana, amoncellements de pierres, de mottes de terre, de menus branchages, grossis incessamment par les passants, qui jettent sur le tas ce qui leur tombe sous la main. Le Malgache assure que cette offrande peu coûteuse faite au dieu des voyageurs lui vaut dans la suite une route facile, un gîte prochain, et éloigne les dangers. Ce dieu a certainement peu de puissance, car malgré la grosseur et le nombre des pierres que mes hommes n'ont cessé de déposer sur les fanataovana, il n'a jamais tenu la première de ses promesses.

Le soleil est déjà couché depuis longtemps lorsque Boto, qui marche en tête du convoi, me signale une case. Les hommes se mettent à courir et par leurs cris de joie effrayent les habitants. Ceux-ci, réfugiés dans le grenier, refusent de nous abandonner la maison. On parlemente. Ces Antimerina ont peur du vazaha, qui vient certainement chercher des travailleurs pour les mines, et cette corvée les épouvante. Je les rassure, et mes paroles conciliantes me font ouvrir les portes. Pendant que les dix-huit borizano s'entassent sur les caisses à l'étage inférieur, je me hisse dans la soupente où sont les maîtres du logis. La famille est peu nombreuse : un vieillard entouré de ses petits-enfants. Nous

1. *Dessin de Vogel, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



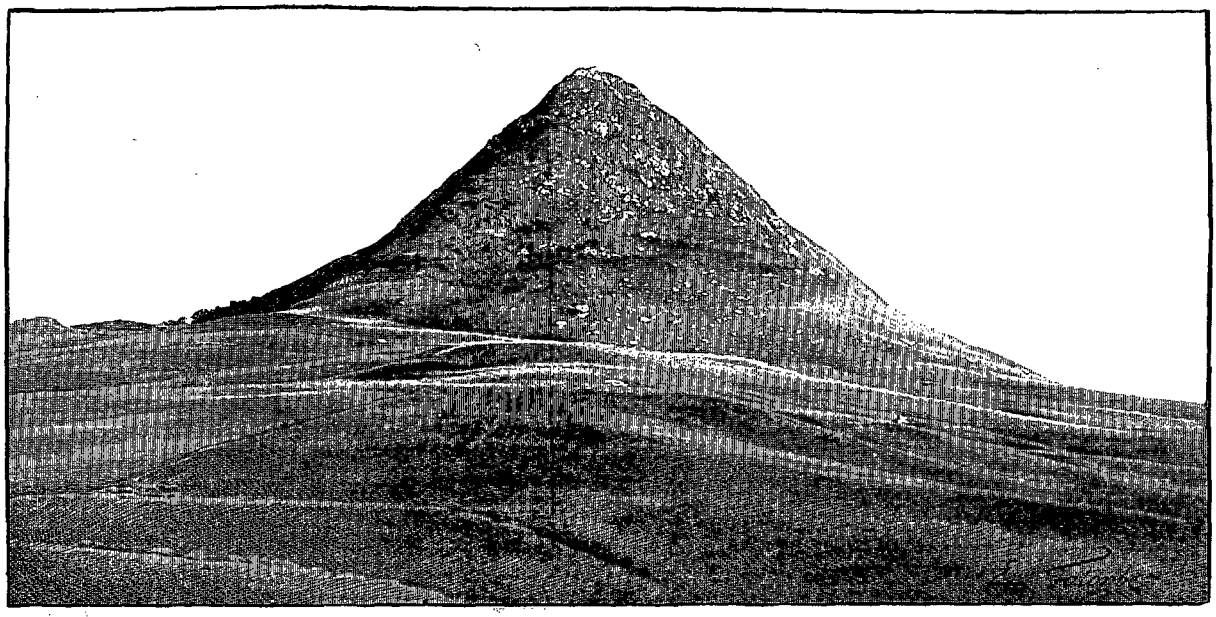
ESCLAVES VANNANT DU RIZ. — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

échangeons les compliments requis par la politesse hova et nous nous lions d'amitié. Quelques cadeaux la cimentent. Ces paysans du Vakinankaratra sont misérables et paraissent d'une autre race que les Antimerina du nord; ce sont d'ailleurs de braves gens.

Dans les deux jours qui suivirent, continuant vers le sud-ouest, nous traversons encore une contrée où des montagnes de quartz font le désespoir des porteurs; c'est la région aurifère d'Analambato. Le 13 mai nous couchons dans les deux cases du hameau de Bemasoandro, au pied du mont Iankina. Nous avons rejoint les premiers épaulements de la chaîne de partage des eaux en un point où des sommets élevés, bien différents des monts agglomérés du massif de l'Ankaratra, surgissent isolés et séparés les uns des autres par de profondes vallées et des coteaux de faible altitude. Hier nous montions sur le Botrara (1990 mètres), aujourd'hui nous sommes au Iankina (2060 mètres); dans deux jours nous atteindrons le Vontovorona (2010 mètres), le pic le plus occidental.

Un Antimerina, le propriétaire de la hutte où je loge à Bemasoandro, m'avait accompagné sur le Iankina; il devait sacrifier aux mânes des Vazimba. Au sommet de la montagne un tas de pierres qui rappelait assez par sa forme le fanataovana est dédié à la mémoire de ces Vazimba redoutés. Entre les cailloux sont enfoncés des bâtonnets qui supportent des têtes de coqs, des pattes de poules; des chiffons se balancent à l'extrémité de petites perches; des crânes de bœufs sont placés sur les pierres les plus élevées. Rainizafitsimidrantany, c'est le nom de mon propriétaire, sort avec précaution de dessous son lamba crasseux une



PIC DE VONTOVORONA [1].

tête de mouton fraîchement coupée et la plante sur un bâton disponible, puis il frotte avec de la graisse de bœuf la grosse pierre du sommet; pour terminer ses pieux exercices, il ajoute au tas, du côté du soleil couchant, quelques douzaines de cailloux. Maintenant il s'est rendu favorable l'âme du Vazimba cachée non loin de là sous une touffe d'herbe; il doit encore l'interroger et lui demander un remède pour la fièvre qui le consume. L'Antimerina s'éloigne un peu du tombeau et va près d'un gros bloc de phonolithe. Cette large dalle est une pierre « parlante » posée sur base étroite; elle résonne furieusement sous les coups répétés que lui assène mon propriétaire, elle lui transmet les prescriptions du Vazimba. Rainizafitsimidrantany est radieux.

« Eh bien, es-tu guéri?

— Oui, mais je ne dois plus jamais manger de canards, c'est fady. »

Et, s'éloignant pour remercier la pierre parlante, il répand un peu d'huile de ricin sur la paroi rocheuse et y colle une mèche de ses cheveux.

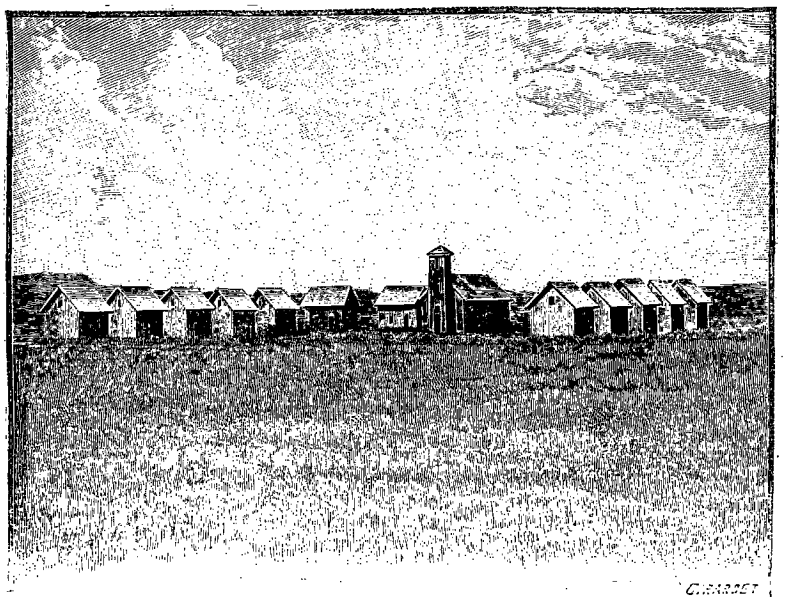
Dans l'Imerina on trouve, sur des montagnes élevées au faîte des grands rochers, ou dans des vallons solitaires, les tombeaux des Vazimba. Ces constructions informes, simples amas de pierres grossières, ne sont pas des monuments funéraires; elles indiquent plutôt aux populations craintives les lieux choisis par les âmes des défunts pour leur résidence habituelle. Les légendes antimerina – seuls documents que l'on possède pour émettre quelques hypothèses plausibles sur les Vazimba — nous représentent ces hommes comme les premiers habitants des régions élevées du centre de Madagascar. Dépossédés de leurs territoires, quelques-uns quittèrent le pays, d'autres se mélangèrent aux vainqueurs, le plus grand nombre furent mis à mort. Ce sont les premiers chefs hova qui chassèrent définitivement les Vazimba; ces tribus aborigènes, sau-

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vages, ignorantes et mal armées, confinées d'autre part dans un isolement complet, ne pouvaient résister à des ennemis bien supérieurs à elles par des connaissances puisées au dehors. Des descendants des Vazimba existent encore, d'après M. Grandidier, au Ménabé, sur les bords du Manambolo en pays sakalava, et, d'après le P. Abinal, quelques-uns se trouveraient, exempts de tout mélange, dans le nord-est et le nord-ouest de l'Imerina. Je n'en ai jamais rencontré. Quoi qu'il en soit, les Hova sont persuadés que, dans un avenir plus ou moins lointain, les Vazimba rentreront en maîtres dans l'Ankova, gardé maintenant par les âmes des ancêtres vaincus. C'est pour cette raison qu'ils tâchent d'apaiser leurs esprits vindicatifs.

Cependant ces ombres consentent parfois à rendre quelques services, guérissent surtout les malades quand on reconnaît humblement leur puissance. En retour elles exigent une privation constante. C'est ainsi que Rainizafitsimidrantany était débarrassé d'une fièvre violente par un Vazimba.



LÉPROSERIE D'ANTSIRABÉ[1] (PAGE 46).

La partie du Vakinankaratra, district méridional de l'Imerina, que nous venons de traverser, est particulièrement pauvre et peu peuplée. Les habitants, disséminés dans des maisons isolées dans la campagne, et souvent fort éloignées les unes des autres, cultivent surtout le manioc.

Au manioc s'ajoutent la pomme de terre, la patate, le maïs; il y a peu de rizières. Les champs, comme presque partout dans l'Imerina, sont entourés d'un fossé dont le déblai forme un mur de clôture garni à son sommet de plantes épineuses, principalement le nopal aux fleurs écarlates ou jaune pâle, et une euphorbe (*E. splendens*). Comme dans l'Ankaratra, nous avons rencontré des troupeaux de bœufs, mais en plus petit nombre: en outre nous voyons des moutons et des chèvres. Le mouton de Madagascar, généralement à tête noire, appartient à la variété stéatopyge que l'on trouve en Asie et en Afrique : sa queue énorme est pleine de graisse; il habite les régions élevées. Il ne donne pas de laine; sa chair est coriace et possède toujours un goût peu agréable. On trouve bien aussi des chèvres à Madagascar, mais en petite quantité; j'en remarque ici une variété particulière, au pelage roux, au poil court, aux petites cornes rejetées en arrière, que je n'ai jamais rencontrée ailleurs; les chèvres du Betsileo et du pays sakalava sont différentes. Pour terminer l'énumération des quadrupèdes domestiques, je dois, avec le chien et le chat, mentionner le porc, si commun chez les Hova et les Betsileo. Cet intéressant animal est soumis à des vicissitudes sans nombre sur le sol madécasse : tantôt il est proscrit, tantôt il est choyé; il occasionne des haines entre des peuplades voisines et en supporte parfois les conséquences; en une même ville on le voit se vautrer, maître de la rue, dans certains quartiers, tandis que dans d'autres il est ignominieusement chassé. Dans l'Imerina il est surtout commun sur les confins occidentaux, justement en face d'un pays où il ne peut pénétrer sans s'exposer à de grands malheurs. D'une manière générale on peut dire que le porc a suivi le Hova dans ses conquêtes; ainsi il est entré, au grand scandale des habitants, dans certains forts sakalava, et malgré tous les fady des Antanosy, il a foulé le sol de la pointe de Taolanara. Il est vrai qu'en 1885, lorsque les Hova évacuèrent Fort-Dauphin, qui venait d'être bombardé par un de nos croiseurs, les Antanosy révoltés pillèrent le fort et massacrèrent tous les porcs qu'ils purent rencontrer.

Le 15 mai, j'arrivais à Soandrarina. Ce village, situé sur la route de Tananarive à Fianarantsoa, m'apparut avec ses soixante cases comme un centre important, après le souvenir que m'avaient laissé les hameaux du Botrara et du Iankina. Soandrarina est dans une zone de transition comprise entre les contrées rocheuses et pauvres de l'est et les régions argileuses et bien cultivées de l'occident: autour du village quelques collines aux larges bases, presque des plateaux ondulés, vont, s'élevant insensiblement, entourer le Vontovorona, qui surgit tout à coup et dresse son pic isolé à deux kilomètres du village. Cette zone de transition, caractérisée par des espaces relativement plats sur une certaine étendue et que nous avons traversée antérieurement à

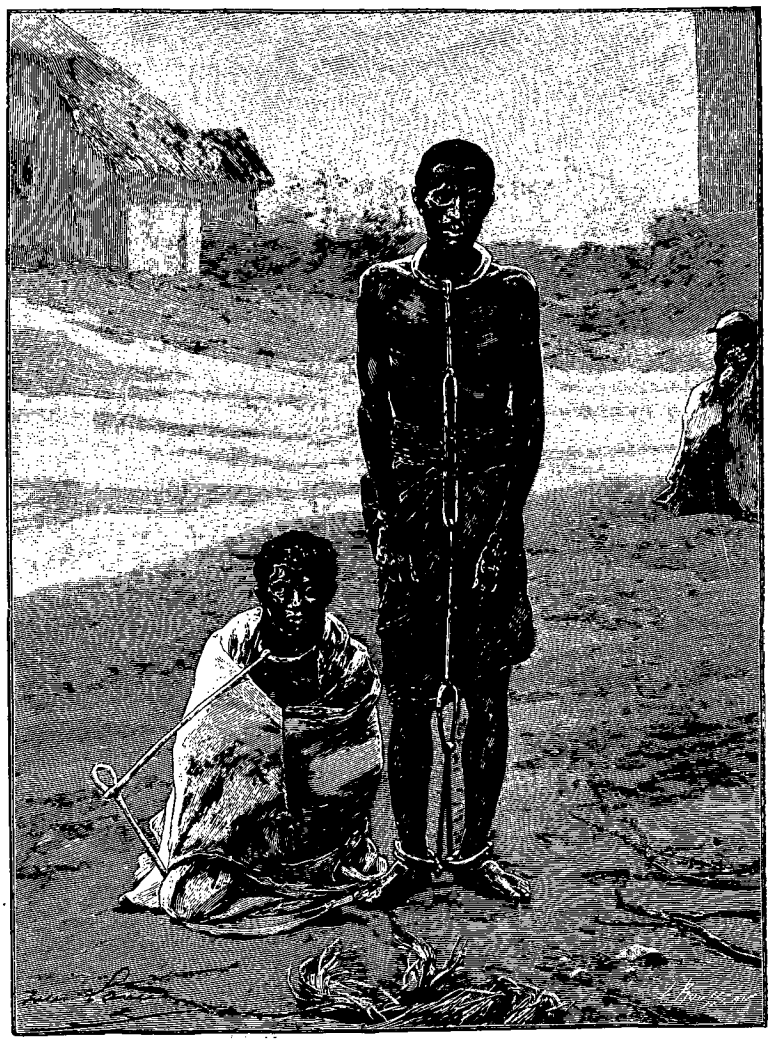
1. *Gravure de Girardet, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la hauteur d'Ankisatra, se prolonge vers le sud, jusque près d'Ambodifiakarana. C'est seulement entre ce village et Soandrarina que l'on trouve les plateaux de l'Imerina. La route de Fianarantsoa les traverse.

A Soandrarina, une journée de pluie me retient prisonnier. L'averse d'aujourd'hui n'est qu'un intermède de la saison sèche, qui va durer encore cinq mois dans l'Imerina.

Le lendemain nous marchons vers l'ouest et franchissons au Vontovorona la ligne de partage des eaux. La contrée change peu à peu, les ondulations s'accentuent, mais les roches deviennent plus rares, le quartz a disparu et parfois une lave celluleuse nous annonce les régions volcaniques. Des hameaux se voient en grand nombre, des villages importants sont entourés de cultures étendues. Après avoir dépassé le village d'Ambohidranandriana nous traversons, à mi-chemin d'Antsirabé, l'Andranotobaka, petite rivière qui va grossir l'Amboavato, affluent du Mania. Sur les bords de ce cours d'eau on remarque beaucoup de maisons abandonnées et privées de leurs toitures; elles offrent un aspect lamentable. Le grand nombre de ces ruines qui existent dans tout l'Imerina, le plus souvent au milieu des villages habités, ont pu faire croire à la dépopulation de l'Ankova; elle se serait manifestée surtout après le règne de Ranavalona Ire. Cependant j'estime que cette dépopulation est peut-être plus apparente que réelle dans les tribus où l'alcoolisme n'est pas encore très répandu, chez les Antimerina principalement, les Antanosy et les Antaisaka, tandis que celles qui sont abruties par l'ivrognerie, les Sakalava, les Betsileo et surtout les Betsimisaraka, éprouvent une diminution continue dans leur population appauvrie. Presque toutes les ruines que l'on trouve en pays hova s'expliquent aisément. Lorsque l'indigène voit que sa maison devient trop vieille, que les murs se fendillent, que les pignons se lézardent, il ne songe nullement à faire les réparations nécessaires; il se contente de bâtir à côté de son ancienne demeure une habitation nouvelle et ne se donne pas la peine de démolir son logis d'autrefois. Sans doute dans certaines circonstances, après des guerres cruelles, un règne sanguinaire, des incursions de peuplades ennemies, une tribu peut être décimée, mais elle réparera ses pertes, si sa vitalité est bien prouvée, par les familles nombreuses, par les enfants qui pullulent, comme chez les Antimerina et les Antaisaka.



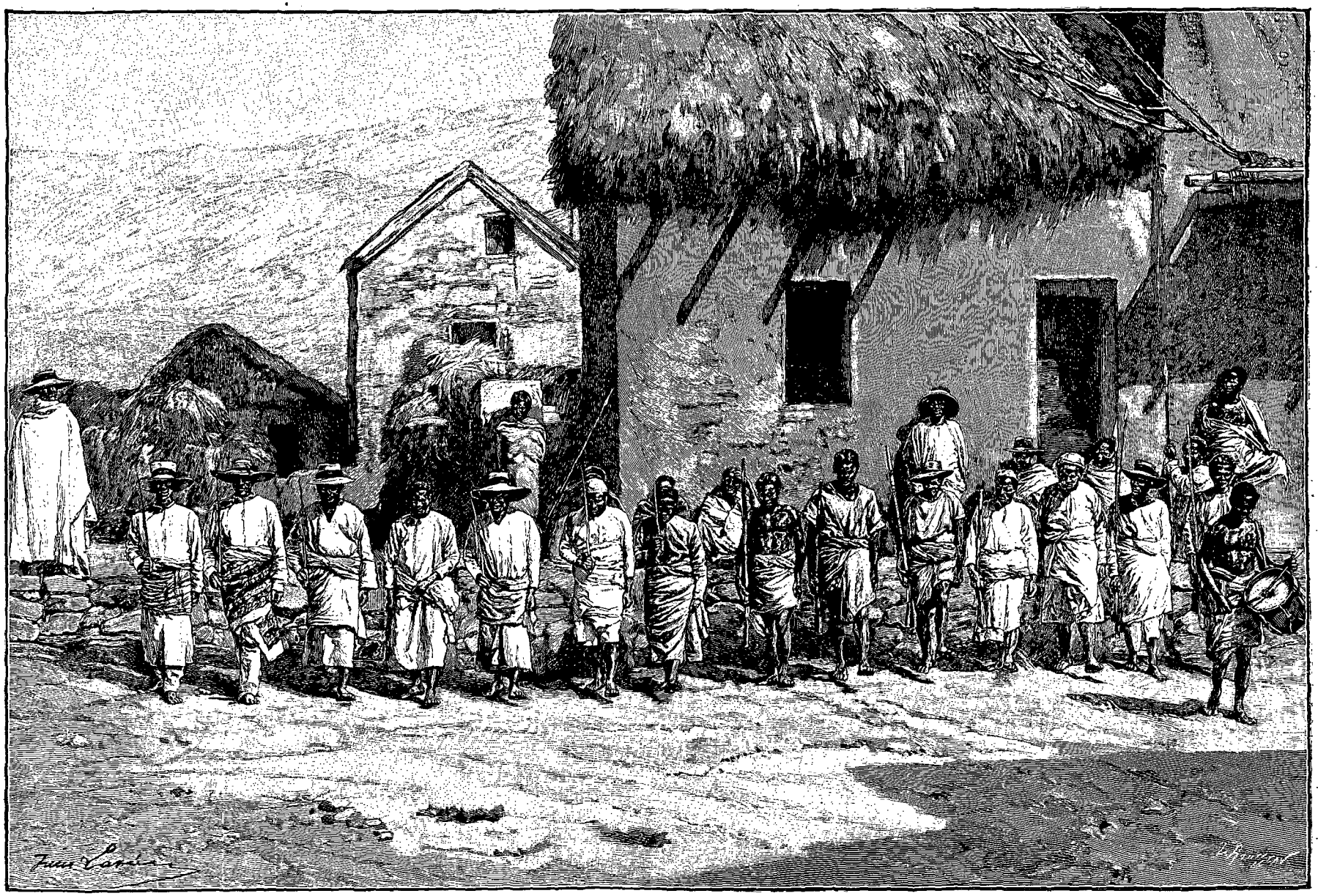
CONDAMNÉS AUX FERS[1] (PAGE 48).

A l'ouest de l'Andranotobaka, nous descendons une forte rampe et traversons, avant d'arriver dans une belle vallée, le petit village d'Ambohimasina. Puis un petit ruisseau, le Sahatsio, nous barre encore le chemin. De l'autre côté se trouve un plateau peu étendu où s'élève Antsirabé. Ce village compte cent cases environ; c'est la plus grande agglomération que nous ayons rencontrée depuis Tananarive, et la contrée environnante contraste singulièrement, par ses cultures nombreuses, avec les régions du bassin de l'Onivé. Depuis le hameau d'Ambohidranandriana, le fond des vallées est occupé par des rizières artistement installées, et, pour arriver à un tel résultat, les Hova ont dû exécuter des travaux considérables.

Antsirabé doit son nom à des eaux thermales. C'est à l'ouest du village, dans une dénivellation du terrain,

1. *Dessin de J. Lavée, d'après une photographie. Gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



REVUE DES TROUPES A AMBOHIPONANA (PAGE 47). — *DESSIN DE J. LAVÉE*, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que jaillissent les sources. Les premières que l'on rencontre à la naissance de ce petit vallon sont à une température de 37° centigrades; elles ont été captées et dirigées dans une maisonnette pour y être utilisées. Ce sont les missionnaires norvégiens établis à Antsirabé qui ont fait, avec beaucoup de soin, ces modestes travaux, premiers essais peut-être d'une station balnéaire à Madagascar. Qui sait ce que l'avenir nous réserve! Plus loin, on voit sourdre d'autres sources froides ou chaudes; parmi ces dernières, quelques-unes qui dépassent 46° centigrades alimentent deux ou trois réservoirs où viennent se baigner les infirmes du voisinage. Une léproserie, installée près du village, est due également aux missionnaires.

Je rencontre à Antsirabé un certain nombre de prisonniers. Les condamnés aux fers, dont j'avais déjà vu quelques-uns à Ivondrona, où ils cultivent les plantations de canne à sucre du premier ministre, et à Tananarive, où ils entretiennent tant bien que mal les voies publiques, sont employés ici à l'extraction des pierres à chaux. La peine des fers punit dans l'Imerina les crimes et les délits; sous l'influence des Révérends on l'a même appliquée pour réprimer l'ivresse publique. Voici en quoi elle consiste : le condamné, homme ou femme, porte au cou et aux chevilles des anneaux de fer rivés; un maillon ou une barre allongée part de chacun d'eux et va se fixer sur une maille unique à mi-hauteur du corps : c'est la grande chaîne.

Le patient ne peut se mouvoir qu'avec peine, il marche à petits pas et doit toujours soutenir ces fers d'un poids considérable; malgré les chiffons ou les bracelets de cuir dont il entoure ses chevilles, il est blessé constamment par les anneaux inférieurs. Quelquefois, pour une faute moins grave ou moyennant rançon, les barres sont supprimées, les anneaux du cou et des chevilles restant seuls : c'est la petite chaîne. Enfin, chez les condamnés de caste noble, les attaches rigides sont remplacées par des ficelles de chanvre; pour eux le fer est fady. Comme tout fonctionnaire du gouvernement hova — et l'on me pardonnera ce rapprochement, il n'est peut-être pas inexact dans certains cas, — les condamnés aux fers doivent subvenir eux-mêmes à tous leurs besoins. Aussi ces malheureux emploient-ils le temps dont ils peuvent disposer à faire dans le village quelques petits travaux pour gagner leur nourriture ou à implorer la charité publique.



PIERRE LEVÉE A AMBOHIPONANA [1].

Le 19 mai, je quittais Antsirabé et descendais la vallée de l'Amboavato. Avant de continuer vers l'ouest mon itinéraire à travers les pays volcaniques, je voulais visiter Ambohiponana, dernier village important du sud de l'Imerina. La route est fort belle : nous sommes dans une vallée ou plutôt dans une vaste plaine allongée du nord au sud et bornée au levant et au couchant par de hautes montagnes.

Vers le milieu du jour, je passai au village d'Ambohimanjaka, et deux heures après j'étais sur la rive droite de l'Amboavato. Devant nous, adossée au flanc occidental de la vallée, s'élève une petite colline; le village fortifié d'Ambohiponana en occupe le sommet. Pendant qu'un de mes hommes va prévenir les autorités de l'arrivée du vazaha, j'examine avec attention une pierre levée magnifique qui se dresse sur les bords de la rivière. Le monolithe, qui s'élève à 4 mètres au-dessus du sol, présente une section rectangulaire assez uniforme de 0 m. 60 sur 0 m. 45; la taille en est grossière.

Des pierres levées, *vatotsangana* ou *vatolahy*, se trouvent partout dans l'île, principalement dans les régions du massif central, chez les Antimerina et les Betsileo, et sur le versant oriental, chez les Antanosy et les Betsimisaraka. Ces pierres, isolées ou groupées, représentent, aux yeux des Malgaches, non une divinité que l'on doit adorer, mais le souvenir d'un événement important, d'une conquête, d'un jugement célèbre, d'un vœu solennel; ce sont des monuments érigés pour rappeler à la postérité les actes des ancêtres et souvent aussi pour garder la mémoire des morts dont les restes, perdus au loin, n'ont pu revenir dans le

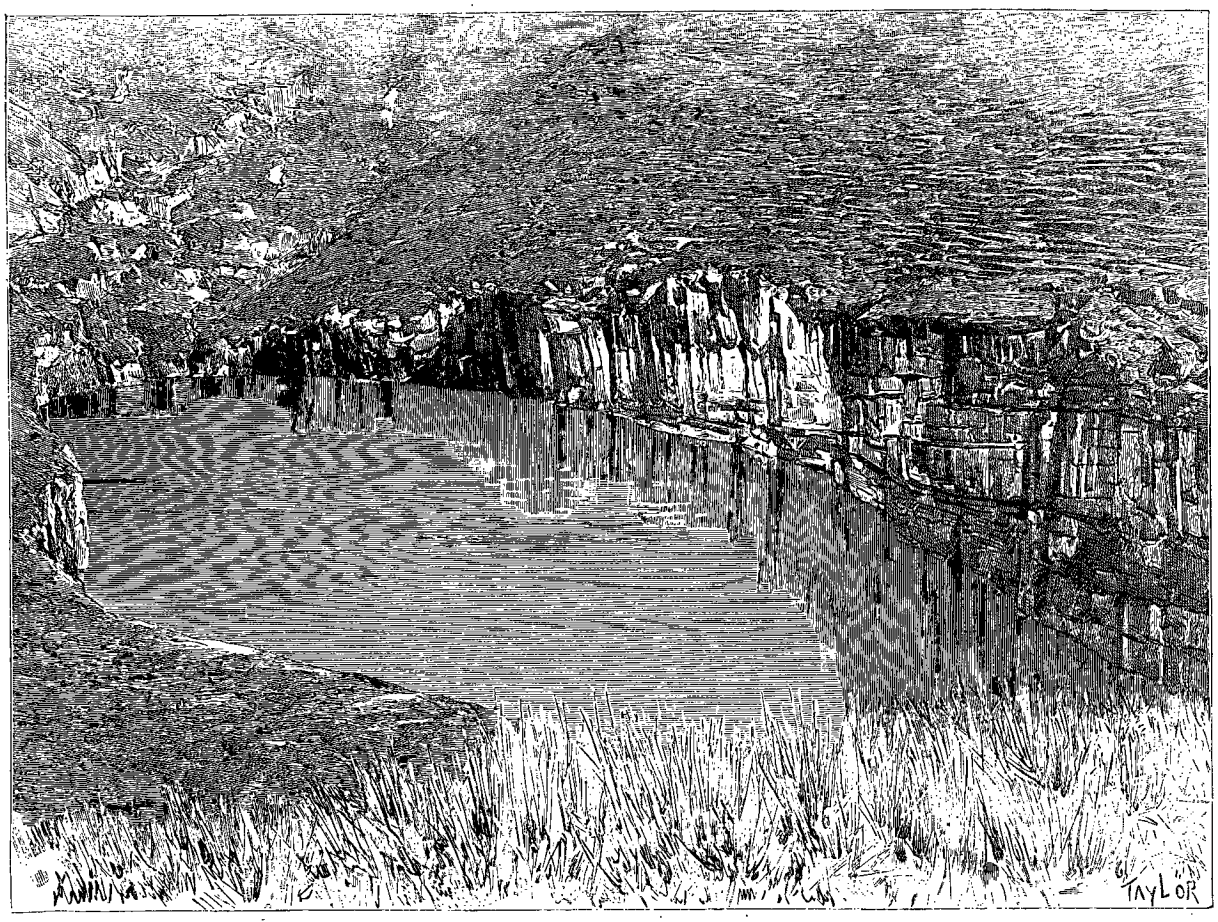
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tombeau de la famille. Cependant à ces évocations du passé, le peuple madécasse, si superstitieux, a bien vite ajouté un culte véritable ; il honore la pierre pour les vertus qu'il lui suppose, pour les pouvoirs qu'il lui prête sur l'univers entier. Il la prie, lui fait des offrandes, qui consistent presque toujours en onctions graisseuses sur les parois ou en appositions sur le sommet de quelques cailloux de quartz; si le vatolahy ne répond pas à ses désirs, il lui exprime d'une façon tangible son mécontentement et son mépris.

Ambohiponana est un gros village de cinq cents habitants; c'est en même temps un poste militaire destiné à limiter dans cette partie reculée de la province les incursions des Sakalava. Le chef m'offre l'hospitalité dans sa maison.

Le lendemain de mon arrivée, doit avoir lieu à Ambohiponana la revue de la garnison, grossie par les milices venues des villages voisins. Dès l'aube un tambour a battu le rappel sur la place, les troupes arrivent peu à peu. Sans doute les effectifs ne sont pas au complet : on m'annonce trois cents hommes, il en vient une quinzaine. Mais il y a quelques malades et



CRATÈRE DE TRITRIVA [1] (PAGE 48).

beaucoup de gens retenus par le service de la reine; le plus grand nombre a versé entre les mains du chef de détachement — c'est un colonel — le *voamena* nécessaire pour être dispensé d'exercice. Les soldats se rangent sur une seule ligne; cinq sont armés de fusils, six ont des sagaies ou des bâtons, les autres... ne portent rien. Les officiers passent sur le front des troupes, puis prononcent à tour de rôle de longs discours; cela dure cinq heures. Commencent ensuite les manœuvres, marches cadencées, alignements; un sergent mauvais conducteur de l'aile droite est condamné à recevoir douze coups de verge, la sentence est exécutée par un officier supérieur. On se sépare après une allocution finale du grand chef.

Quelques soldats sont ainsi disséminés dans les villages frontières de l'Imerina, principalement du côté de l'ouest, sur les confins du pays sakalava, mais ils sont toujours peu nombreux et mal armés. Le gouvernement hova réserve ses meilleures troupes pour occuper les postes fortifiés des pays conquis et surtout pour tenir garnison à Tananarive et dans les villes importantes placées directement sous son autorité.

La crête de collines qui limite à l'ouest la vallée de l'Amboavato s'élève brusquement près du village d'Ambohiponana pour former le massif rocheux du mont Ibity (2 200 mètres). La montagne a l'aspect

1. *Dessin de Taylor, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

déchiqueté du Botrara et du Iankina. Ses flancs rocailleux sont dépourvus de végétation.

Le 21 mai, après avoir franchi la chaîne de l'Ibity, nous arrivons en une demi-journée de marche au village d'Isandra, situé au pied du volcan de Tritriva, qui dresse dans l'ouest son cône tronqué.

Je trouve le village sens dessus dessous; l'état de siège est proclamé et les habitants sont dans des transes continuelles. Une bande de Sakalava est venue hier matin; les brigands ont pris des femmes, des enfants et cinquante bœufs et sont partis dans l'ouest avec leur butin. Radrahona, chef du village, qui me donne ces détails en m'entraînant dans sa maison, ajoute : « J'ai bien envoyé, vers midi, des soldats à la poursuite des fahavalo, mais ils n'ont rien vu, et quelques-uns ne sont pas rentrés; ils ont été grossir, sans doute, le nombre de nos ennemis. »

Le brigandage est très répandu à Madagascar, et dans une même contrée, suivant l'endroit dans lequel il s'exerce, il prend deux noms différents. Ainsi des vols de bœufs, des rapts de femmes et d'enfants viennent-ils à se produire dans les villages frontières, on accuse immédiatement les *fahavalo* (les ennemis, les gens des peuplades voisines); d'autre part, le méfait est-il commis dans l'intérieur de la province, on l'impute aux *tontakely* (bandes de voleurs).

Pendant la journée quelques soldats veillent à la sécurité du village d'Isandra; la nuit, la moitié des habitants est réquisitionnée. A 8 heures le tambour bat la générale, des factionnaires sont postés le long du mur d'enceinte et de nombreuses patrouilles circulent dans les deux rues du village. Radrahona donne le mot d'ordre à ses soldats et vient ensuite me prier de défendre à mes hommes de sortir de leurs cases. « L'obscurité, me dit-il, ne permet pas de distinguer les amis des ennemis. » Devant la justesse de cette observation, je m'empresse de prévenir les porteurs d'avoir à se conformer aux ordres de l'autorité, et je me prépare à goûter un repos que les Sakalava n'oseront pas interrompre.

Mais, hélas! si les fahavalo ne vinrent pas troubler mon sommeil, cette nuit n'en fut pas moins mauvaise, car les Antimerina se chargèrent de les remplacer avantageusement. En effet, les soldats veulent montrer à l'ennemi que le village est bien défendu, qu'ils ne dorment pas et qu'ils sont sur leur garde; ces misérables, non contents de répéter sans cesse : « *Zovy* » (qui? qui est là?) « *Tandremo tsara* » (veillez bien!) poussent des cris stridents, des appels désespérés, des rugissements épouvantables; c'est à qui hurlera le plus fort; il en est ainsi jusqu'au matin. Radrahona, qui tient à me prouver ses bonnes intentions, a placé près de ma maison une garde d'élite recrutée parmi les crieurs éprouvés, elle doit me convaincre par un tapage infernal que je puis dormir tranquille.

Le lendemain je faisais l'ascension du Tritriva. Cette montagne volcanique se trouve à 2 kilomètres dans l'ouest d'Isandra; les flancs gazonnés sont à pentes rapides, et, dans les zigzags qu'il nous faut suivre pour en gravir les rampes, tantôt nous marchons sur l'argile parsemée de scories en menus fragments, tantôt nous traversons des coulées de laves qui, descendues dans la plaine, ont formé des amas considérables. Ces tufs, qui constituent les premiers épaulements du mont, présentent cependant une déclivité moins prononcée. Bientôt nous arrivons sur la crête elliptique qui termine la montagne; elle s'élève obliquement vers l'ouest, où se trouve le point culminant (1 820 mètres). Lorsqu'on a franchi cette arête, sorte de rempart qui environne une dépression profonde, l'abîme cratériforme apparaît au milieu de cette coupe gigantesque. Le fond du cratère est occupé par un lac de forme ovalaire, que des parois rocheuses entourent d'une muraille à pic, sauf vers le sud, où un talus escarpé permet de descendre avec peine jusqu'au niveau de l'eau. Près des bords et tout autour du lac je n'ai pu trouver le fond à 98 mètres, longueur de ma corde de rofia. On dirait qu'à Tritriva nous sommes dans un cirque dont une éruption soudaine aurait changé la piste en abîme insondable.

Docteur CATAT.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

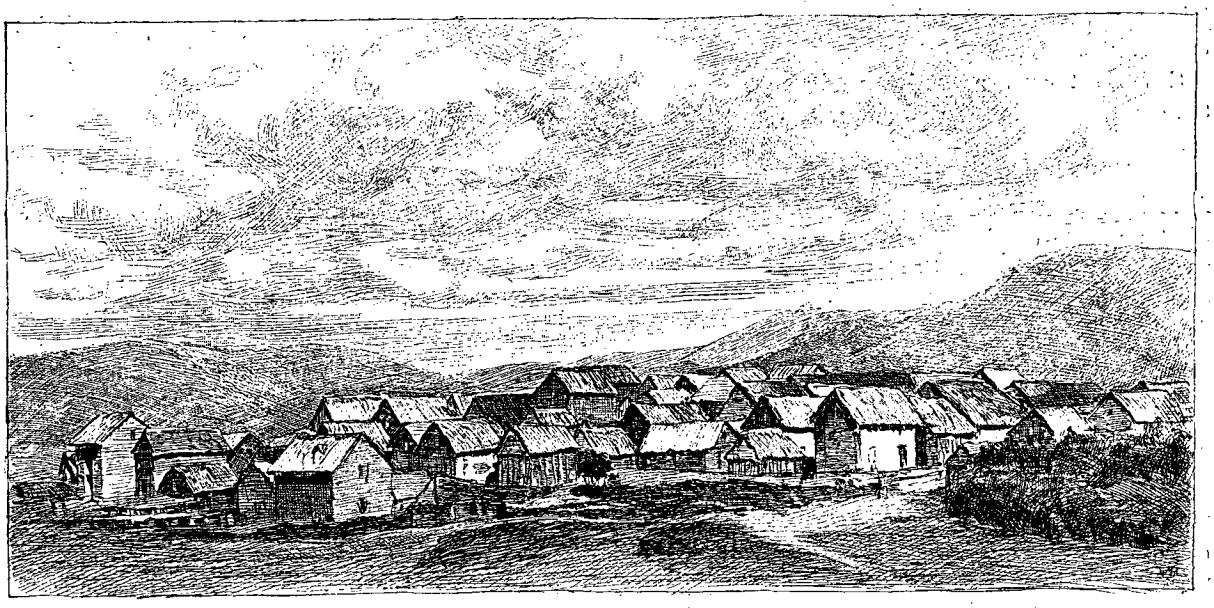
(*La suite à la prochaine livraison.*)



CROCODILE [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VILLAGE DE MAHATSINJO [1] (PAGE 52).

VOYAGE A MADAGASCAR [2],

PAR M. LE DOCTEUR CATAT [3],

VICE-RÉSIDENT A MAJUNGA, CHARGÉ DE MISSION PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

VII

Betafo. — La mission norvégienne. — Soavina. — Déjeuner chez le chef Abraham Ratsimiharo. — Ambohimanambola. — Un poste fortifié. Le lac Itasy. — Le bœuf-cheval. — Fenoarivo. — Retour à Tananarive. — Voyage de Maistre dans l'ouest.



PIERRE LEVÉE A BETAFO [4].

Le 23 mai nous quittons Isandra et faisons route pour Betafo. Tout le monde est dispos et a goûté un repos bien mérité après l'ascension du mont Tritriva et surtout après l'insomnie de la nuit précédente.

L'étape est courte d'Isandra à Betafo; nous laissons vite derrière nous dans le nord-est le pic de Tritriva. Il existe sur un contrefort adossé, dans le nord, au massif principal, un petit cratère bien dessiné; dans le lointain nous voyons encore d'autres cirques volcaniques, qui émaillent la petite chaîne du Tritriva de larges trous béants, parfois rendus plus sombres encore par une épaisse couronne d'arbustes et de plantes élevées. Près du village d'Iavonarivo, que nous laissons à gauche, nous nous élevons rapidement, et c'est au point culminant d'une colline ravinée que nous découvrons les environs de Betafo et le mont Iavoko, qui domine le village de sa masse imposante, dont le contour, échancré à l'est du sommet principal, laisse voir encore un cratère. Nous descendons dans la plaine de Betafo.

Dans les régions que nous venons de traverser, le Vontovorona, Antsirabé, Isandra et Tritriva, nous avions bien rencontré au milieu de l'argile rouge de nombreuses roches volcaniques, mais, malgré les coulées de laves et les teintes noires des scories et des ponces, le pays conservait encore sa teinte rougeâtre caractéristique et monotone. Ici, la plaine est formée d'une terre noire friable et poussiéreuse, d'où émergent des roches et des graviers noirs et brillants; l'argile se distingue encore sur les sommets, mais dans la plaine on la chercherait vainement. Sur les petites éminences dont la vallée est parsemée, s'entassent par petits groupes des maisons réunies dans des enclos : murs d'enceinte et maisons sont édifiés en pierres

1. *Dessin de Vogel, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté de 1889 à 1891. Texte et dessins inédits.*
3. *Suite. — Voyez p.* 1, 17 *et* 33.
4. *Gravure de Mme Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

jointes par un mortier d'argile; quelques-unes sont couvertes en lave.

Cependant cet aspect nouveau du pays cesse bientôt, ces constructions en pierre aux murs noircis, ce sol noirâtre, disparaissent rapidement, et en approchant de Betafo nous foulons encore l'argile rouge. A 10 heures, nous arrivons au marché d'Alatsinainy. C'est un vaste emplacement limité aux quatre angles par des pierres levées de dimensions considérables; elles sont sculptées grossièrement; l'une d'elles porte des inscriptions.

La place du marché d'Alatsinainy est séparée de la ville par un petit lac, nappe d'eau croupissante de minime étendue. Après quelques minutes d'une marche difficile sur une levée argileuse, nous entrons dans le village. Betafo compte environ 150 cases, huttes de roseau, maisons d'argile, groupées autour d'un rova fort rudimentaire, dont les murs renferment la maison du gouverneur Ramiralio, 11e honneur, et sa petite armée de cinquante soldats; à Betafo se trouve comme à Antsirabé un dépôt de condamnés aux fers, mais il est moins important que dans cette dernière ville. Mes hommes me logent dans une belle maison à l'ouest du village. Betafo est l'agglomération la plus importante du Vakin 'Ankaratra occidental; c'est le centre autour duquel se pressent dans cette vallée fertile de l'Andrantsay de nombreux villages; les rizières s'étagent partout en gradins pressés sur les bords des cours d'eau, qui jaillissent nombreux des roches noires; le terrain, propice aux cultures, est couvert partout de belles plantations et me fait oublier rapidement l'aridité et la désolation du Vakin 'Ankaratra oriental. Une mission norvégienne existe à Betafo, et les RR. PP. Jésuites viennent d'y fonder tout récemment un établissement. Je vais voir les Pères Berbizier et Caussèque, qui me donnent de bonnes nouvelles de Maistre, de passage à Betafo la semaine dernière. Mon compagnon a été obligé d'aller plus au nord chercher une voie de pénétration dans les pays sakalava.

Les Pères, qui me donnent l'hospitalité, me conduisent en dehors de la ville visiter des sources chaudes qui, comme à Antsirabé, ont la réputation de guérir de nombreux malades.

Je devais partir le 25 mai de Betafo pour continuer ma route dans l'ouest, mais la fièvre fait de trop grands ravages dans ma petite troupe; mon fidèle Boto lui-même est atteint. Un repos de vingt-quatre heures devient nécessaire et nous ne partirons qu'après-demain. Malgré tous mes soins, je dois abandonner deux de mes porteurs, Rainiboto et Rainizanaka, qui rentrent à Tananarive, où ils porteront mon courrier. Jean est à peu près remis le 26, grâce à une dose colossale de quinine, et ce même jour, un peu avant midi, je donne le signal du départ.

A 2 kilomètres de Betafo nous franchissons par un col de 1 500 mètres d'altitude les collines volcaniques qui limitent au nord la vallée de l'Andrantsay, et en descendant sur le versant ouest, près du hameau d'Ihadilanana, nous passons à gué une petite rivière au cours torrentueux; deux heures après, nous arrivons à Soavina.

C'est un village fortifié, comme tous ceux que nous voyons depuis Vontovorona. Le chef, un nommé Abraham Ratsimiharo, commande quelques dizaines de soldats. C'est un brave homme, et pour une paire de lunettes que je lui ai donnée, il ne sait quels cadeaux me faire. Quand je sors dans le village, sa musique me suit partout. Trois grosses caisses, cinq tambours, deux clarinettes m'accompagnent constamment; c'est une aubade continuelle, toujours la même.

Abraham m'a invité à déjeuner. Sa case est la plus belle du village; elle est très confortablement meublée. Dans une cour intérieure se trouve un tombeau en pierre sculptée, un des plus jolis que j'aie vus jusqu'à présent. L'épouse de mon hôte est une grosse femme fort réjouie.

Abraham est enchanté de la visite que je lui fais. Je me confonds en remerciements pour sa musique, et je donne une nouvelle paire de lunettes, dont Mme Abraham Ratsimiharo se pare immédiatement. Après l'échange de ces politesses mutuelles, je monte au premier étage, où le déjeuner est servi; il me faut passer tout d'abord devant un buffet à tiroir d'où sortent d'étranges sons; on y a enfermé deux vieilles boîtes à musique qui jouent simultanément *la Fille du régiment* et *les Cloches de Corneville*, pendant qu'un petit lapin blanc posé sur une étagère voisine frappe avec entrain, mais sans mesure aucune, sur un minuscule tambour. Abraham, qui aime à s'entourer de toutes ces choses bruyantes, me les montre avec orgueil; c'est un lettré : il a lu, dans des livres, que les Malgaches aiment la musique, et tient à me le prouver. Nous passons à table : c'est un repas qui commence par un verre d'anisette qu'une abondante addition d'eau a transformée en lait épais; cet affreux breuvage me rappelle l'*anisao* de l'Amérique du Sud. Puis vient une longue série de plats copieux sinon succulents, suivis enfin, après de fortes rasades d'absinthe et de bitter, de la tasse de café promise et convoitée. Du pain de Tananarive figurait au menu; cet aliment rare à Madagascar était pour moi une agréable surprise après les nombreuses semaines pendant lesquelles j'avais dû m'en passer et essayer, mais en vain, de le remplacer par le riz si cher au Malgache et pour lequel j'ai toujours éprouvé une répugnance invincible.

En prenant congé du chef hospitalier de Soavina, nous continuons vers l'ouest dans la direction de Vinaniampy, qui est la limite extrême vers l'ouest de la province de l'Imerina. L'étape est longue, et vers le milieu du jour, de l'autre côté du mont Nanasana, nous nous arrêtons au village d'Ambohimanambola, à une altitude de 1 490 mètres.

Mais dès que nous sommes signalés dans ce village, chacun s'arme, et nous voyons la population tout entière, massée sur les murs de terre qui forment l'enceinte, prête au combat. On nous prend sans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doute pour des fahavalo, auxquels on veut opposer une vigoureuse résistance. Les portes sont fermées, et devant les manifestations hostiles nous devons nous arrêter. Un des notables vient à notre rencontre; les explications que nous lui donnons le rassurent bientôt et il ne nous manque plus pour entrer dans Ambohimanambola que l'assentiment du chef du village, qui, du reste, vient lui-même, quelques minutes après, nous l'octroyer généreusement. Nous sommes ici à trois journées de marche seulement de Tananarive, néanmoins le pays est peu sûr, et la suprématie du gouvernement de l'Imerina est purement nominale en réalité. On se ressent du voisinage des pays sakalava, et ces confins de la province de l'Imerina échappent en partie à la domination des Antimerina; ils ne dépendent de personne : c'est l'anarchie et non l'indépendance.

Après quelques heures de repos, nous reprenons notre marche dans le nord-nord-est; j'ai hâte d'arriver aux bords du lac Itasy. Dans la campagne, le sol est toujours formé par l'argile rouge, les émergences rocheuses deviennent rares; toujours pas d'arbres; cependant l'aspect de la contrée n'est plus le même que celui que nous avons vu les jours précédents. En effet, le gazon maigre, les petits roseaux qui ont peine à couvrir le sol de leur paille jaunie et cassante, sont remplacés maintenant par de grandes herbes, le *vero*, graminée puissante de plus de deux mètres de haut. La file des porteurs disparaît tout entière dans ces taillis d'un nouveau genre. La marche est pénible, surtout par une chaleur étouffante : nous arrivons seulement pour la nuit au hameau d'Ambovona.

Le 28 mai, après une longue étape dans les grandes herbes, nous arrivons à Andrantsaimahamasina; c'est un poste fortifié comme les villages voisins, mais les travaux de défense qui l'entourent sont encore plus soignés et plus multipliés. C'est d'abord un fossé large et profond, aux parois verticales, taillé dans l'argile à grands coups d'*angady*; le déblai est rejeté à l'intérieur; sur cette masse de terre sont plantés, depuis de longues années déjà, des cactus nopal aux fleurs jaunes. Ces arbustes épineux s'enchevêtrent de mille manières et forment un fourré impénétrable, que nul ne tenterait de franchir. Puis c'est encore un mur intérieur, sorte de banquette sur laquelle on a disposé, de distance en distance, de petits tas de cailloux de quartz aux arêtes tranchantes. Ce sont des approvisionnements de projectiles pour les soldats de garde, qui, armés de frondes, feraient pleuvoir sur les assaillants une grêle de cailloux lancés avec force.



LE GOUVERNEUR DE BETAFO [1].

Une haute montagne se dresse à l'ouest du village : c'est le mont Vohibé. J'aurais vivement désiré en faire l'ascension, pour découvrir du côté du couchant les contrées environnantes, mais je dois renoncer à ce projet; malgré toutes mes exhortations, mes porteurs hova refusent absolument de me suivre en pays sakalava.

Le 29, nous atteignons dans le nord-est le village d'Ambohiperenana, et le 30 celui d'Antoby, où nous trouvons le P. Caussèque, qui est venu de Betafo, par un chemin plus court, surveiller un nouvel établissement qu'il veut fonder dans ce village. Ici nous quittons la zone des villages frontières, théâtre habituel des incursions des Sakalava et des fahavalo, pour rentrer dans une zone plus tranquille; les cultures sont plus soignées; les villages, plus nombreux et plus propres, couronnent toujours les cimes, mais ne sont plus enserrés dans de nombreuses circonvallations. Les principaux centres de

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cette région sont les villages de Fenoarivo et de Mahatsinjo, où nous arrivons le 2 juin. Au nord de Mahatsinjo, nous rentrons dans une nouvelle contrée volcanique, et le pic d'Ambolavaky avec son cratère vient encore nous rappeler Tritriva. Autour de lui sont rangés d'anciens cônes de laves en grand nombre; nous approchons du lac Itasy, qui se trouve dans la contrée la plus volcanique de l'ouest.

C'est le mardi 4 juin, dans la soirée, que nous couchons pour la première fois sur les bords du lac Itasy, au village de Menazary. Dans la journée nous avons contourné les rives orientales du lac sur les versants de laves du mont volcanique de Kasigé, et nous avions passé, en amont d'une petite chute formée par une chaussée basaltique bien caractérisée, la rivière torrentueuse du Lily, qui est le déversoir du lac Itasy; cette rivière, large à la sortie du lac d'une centaine de mètres, va, après un cours de 50 kilomètres, se jeter dans le Sakay, affluent de droite du Tsiribihina.

Menazary est un village de vingt maisons situé sur le sommet d'une montagne qui domine l'est du lac. Ce village est entouré de quelques hameaux, disséminés sur les nombreux contreforts de cette colline principale. Les maisons de Menazary sont construites en roseaux et en bois; la plus grande, qui occupe avec les tombeaux des anciens chefs de la contrée le centre du village, est bâtie sur une plate-forme ombragée d'*amiana*, grands arbres à feuilles urticantes mélangés aux majestueux *amontana*.

De ce point élevé on jouit de la vue du lac Itasy, qui étend au loin sa nappe d'eau tranquille entourée d'une épaisse ceinture de grands roseaux triangulaires, dont les feuilles divisées en longs filaments servent à confectionner des nattes fines et des chapeaux indigènes très soignés, principale richesse de la contrée. Lorsqu'on s'approche du lac, il faut d'abord franchir, dans cette épaisse forêt de roseaux de plus de 3 mètres de haut, une distance de plusieurs centaines de mètres, puis on arrive sur une sorte de pelouse d'un beau vert qui partout vous sépare de l'eau libre. Malheur à l'imprudent qui s'aventurerait sur ce tapis trompeur! Cette couche d'herbe, ces plantes aquatiques aux racines chevelues, forment un plancher mouvant qui cède à la moindre pression; il y a au-dessous plusieurs mètres d'une vase molle et visqueuse qui, dans bien des endroits, interdisent au visiteur audacieux l'accès du lac, l'accès de l'eau libre. Mais, dans la saison des pluies, ces marais boueux qui entourent le lac disparaissent sous une couche d'eau abondante. A cette époque les rives sont formées par les premières assises rocheuses des montagnes et des collines qui enserrent le bassin de toutes parts; les plantes aquatiques, le plancher mouvant, les boues, ont disparu et sont recouverts par les eaux; la superficie du lac a doublé en même temps que changeait son contour. L'Itasy du mois de février est un lac immense; celui de juillet, un étang boueux dont l'eau disparaît presque entièrement derrière la forêt de roseaux sous les feuilles étalées des nénuphars blancs et jaunes. L'Itasy atteint surtout en son centre et près des plus hauts sommets qui bordent ses rives au nord-ouest une grande profondeur; ses eaux sont poissonneuses; malheureusement, les crocodiles y pullulent.

Je restai plusieurs jours à Menazary pour étudier la topographie du lac Itasy et de ses environs, mais je dus abréger mon séjour: beaucoup de mes hommes étaient malades et exténués par la fièvre palustre, qui dans ces régions est particulièrement redoutable, et, le 10 juin, je quittai Mananjary pour retourner à Tananarive.

Sur les bords du lac Itasy, de l'Itasihanaka, comme disent les naturels, je fis connaissance pour la première fois avec une bête de somme particulière et toute spéciale, je crois, à l'île de Madagascar; je veux parler du bœuf-cheval.

Des Européens ont amené à grands frais dans l'île, il y a quelque vingt ans, de rares échantillons de la race chevaline; il y en a même beaucoup maintenant à Tananarive et aux environs, et les naturels, désireux d'imiter les vazaha dans leurs usages et dans leurs habitudes, ont résolu, eux aussi, d'avoir des montures: mais les chevaux étaient trop chers, ils demandaient trop de soins, et l'on devait les faire venir à grands frais; il fallut donc chercher dans le pays un animal capable de suppléer, pour l'usage et surtout l'apparence, la plus noble conquête que l'homme ait jamais faite.

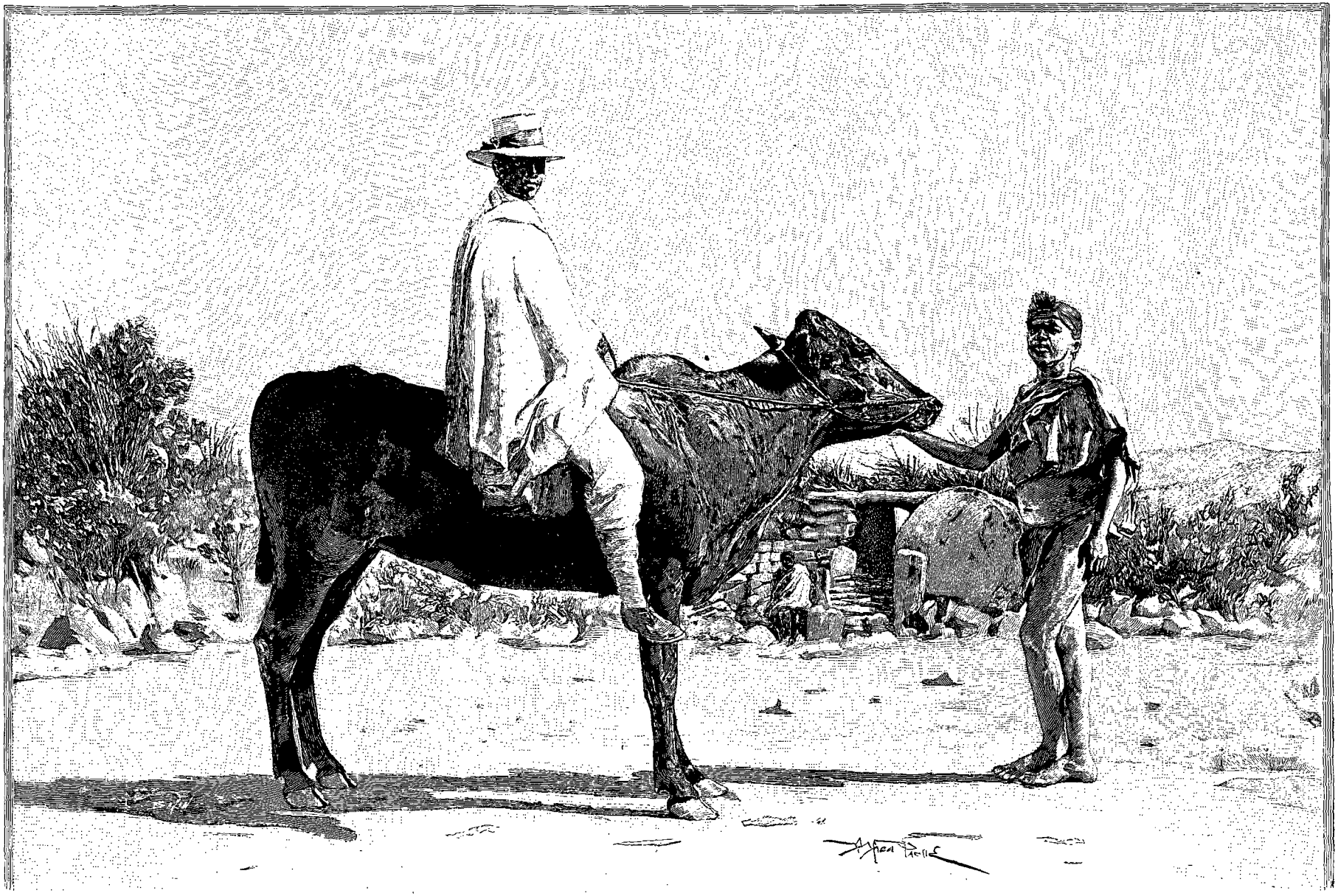
Le bœuf à bosse, *Bos zebu*, pouvait sans doute porter un cavalier : encore fallait-il l'habiller en cheval : là était le point délicat. Les Malgaches eurent vite trouvé. On prend un animal jeune encore, remarquable dans le troupeau par ses belles allures, sa vivacité et sa robe brune, puis on lui fait subir une série d'opérations chirurgicales toutes plus désagréables les unes que les autres; on lui coupe la queue, on lui taille les oreilles en pointe, les cornes sont enlevées, ainsi que la loupe graisseuse que l'animal porte sur le garrot, la peau du cou est retranchée. Le bœuf est devenu un cheval : c'est un *omby-soavaly*.

Malgré ces mutilations, dont ils guérissent parfois avec peine, ces animaux rendent de réels services; ils franchissent au trot de grandes distances et portent de lourds fardeaux. Les mauvais sentiers ne les rebutent pas.

Avant d'arriver au lac Itasy, j'avais visité successivement le centre, l'est, le nord et le sud-ouest de la province de l'Imerina; il me restait à voir le nord avant de rentrer dans la capitale.

En neuf jours, je décrivis une courbe dont la convexité était tournée vers le nord-ouest et dont le centre était marqué presque exactement par la capitale. Je visitai ainsi le gros village d'Ambohibeloma, auprès duquel se trouve la jolie chute de l'Ombifotsy, puis le village d'Andramatoakapila, sur les bords de l'Ikopa, le grand affluent du Betsiboka. Je remontai ensuite cette grande rivière jusqu'aux chutes considérables de Tafaina.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BŒUF-CHEVAL ET PORTE FORTIFIÉE. — DESSIN DE PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Soavinimerina, je rentrais dans les environs immédiats de Tananarive, dans la région populeuse, riche et bien cultivée ; l'étape suivante, je me trouvai à Fenoarivo, ancien village célèbre par des portes massives dont les ruines se voient encore ; enfin, le 18 juin, j'étais de retour à Tananarive, dans la maison de Rainimanambé, qu'un ami obligeant avait bien voulu me louer pour la seconde fois.

A mon arrivée dans la capitale, je trouvai des nouvelles de mes deux compagnons. Maistre, dans sa marche à l'occident, s'était avancé jusqu'à Ankavandra et avait atteint le Manambolo, le grand fleuve du Ménabé. Je transcris ici un fragment d'une lettre dans laquelle, en me rassurant sur les suites de sa périlleuse entreprise, il me résumait son exploration dans l'ouest :

« En vous quittant à Tsinjoarivo, le 10 mai, je me dirigeai vers Ambohiponana, où j'arrivai le 13. J'avais l'intention de descendre le Manandona, affluent du Tsiribihina, et d'aller jusqu'à la mer. Malheureusement on ne fait pas toujours ce que l'on veut. Au moment de mon arrivée, les Sakalava étaient en guerre avec les Hova et il me fut impossible de trouver un seul homme pour m'accompagner dans l'ouest. Obligé de remonter vers le nord, j'ai suivi la ligne des Hova qui gardent la frontière. Le 20 mai, j'étais à Mahatsinjo, un peu au sud-ouest du lac Itasy, bien résolu cette fois à aller au moins jusqu'à Ankavandra. Quatre jours après, j'arrivai à Bevato et le lendemain à Tsiroamandidy. Là, j'étais forcé d'attendre plus de quinze jours pour un laissez-passer du gouvernement, les gouverneurs des postes-frontières ayant l'ordre de ne laisser passer aucun étranger s'il n'est muni d'une autorisation spéciale. J'ai employé ce temps à faire quelques excursions dans les environs ; le pays est d'ailleurs peu intéressant, couvert de hautes herbes atteignant 5 ou 6 mètres de haut et à travers lesquelles il faut se frayer un sentier. Les bords des rivières et des ravins font seuls exception et sont couverts d'une belle végétation. J'ai été jusqu'au Manambolo, qui coule à 6 kilomètres environ au nord de Tsiroamandidy. Au bout de quinze jours, n'ayant rien reçu de Tananarive, je suis revenu à Bevato, et de là j'ai pu aller au nord-nord-est, jusqu'au village sakalava de Fenoarivo, à deux journées de marche. Fenoarivo est sur le bord de de la rivière Masiaka. Cette rivière assez importante est indiquée sur certaines cartes comme étant le cours supérieur du Marambitsy qui va se jeter dans la mer au sud de Mojanga ; sur la carte du R. P. Roblet elle est considérée comme allant se jeter dans la rivière Sakay, affluent du Kitsamby et par conséquent du Tsiribihina. Ces deux opinions sont inexactes : la rivière Masiaka est un affluent de l'Ikopa et a son confluent avec le fleuve un peu au sud de Maevatanana ; c'est du moins ce que m'ont affirmé tous les indigènes à Marandaza, Fenoarivo et dans les autres villages que j'ai traversés. Le cours inférieur de cet affluent est d'ailleurs indiqué sur la carte du R. P. Roblet.

« A Fenoarivo, j'ai reçu enfin la lettre du gouvernement hova et je suis revenu à Tsiroamandidy : là presque tous mes porteurs m'ont abandonné en apprenant que j'allais à Ankavandra ; j'ai été obligé, pour continuer mon chemin, de me joindre à une troupe de Sakalava. De Tsiroamandidy à Ankavandra nous avons mis quatre jours ; sauf le petit village d'Imarovatana le pays est absolument désert. La nuit nous étions obligés de camper au milieu des grandes herbes ou au fond d'un ravin. A mesure que l'on s'avance vers l'ouest, les ravins deviennent de plus en plus boisés, mais le haut des coteaux a toujours le même aspect. La veille de mon arrivée à Ankavandra j'ai rencontré toute la population hova d'Andranonandriana qui émigrait vers Tananarive. Les Sakalava avaient attaqué ce poste quelques jours auparavant, et les Hova avaient été obligés de l'évacuer.

« Ankavandra est un grand village de 300 à 400 cases ; il possède un fort hova, qui est comme perdu en pays sakalava. Je suis resté huit jours à Ankavandra sans pouvoir aller plus loin. Tout le pays était en guerre, depuis Beditsa, qui a été attaqué deux jours après mon arrivée, jusqu'à Imanandaza. J'ai pu cependant traverser le Manambolo à l'ouest d'Ankavandra et me rendre au petit village d'Ambodifarihy, sur la rive droite du fleuve ; comme je risque d'être immobilisé ici pendant longtemps par les hostilités, je compte rentrer bientôt à Tananarive ; mon retour se fera par Bevato, Ambohibeloma et Soavinimerina. »

Maistre rentrait, en effet, le 9 juillet ; quelques jours auparavant, j'avais été rejoint par Foucart ; avant que je passe à l'expédition que nous préparions vers des parages plus lointains et moins connus que le pays d'Imerina, il va nous raconter le voyage qu'il avait fait dans la vallée du Mangoro.

VIII[1]

Le Mangoro. — Dans la forêt. — Anosibé. — Pierres levées. — L'enseignement obligatoire. — Mahanoro. — Les cascades du Mangoro. — Dans les *longozy*. — Un remède contre la fièvre. — Concert nocturne. — La région des chutes. — Les modes à Ambalavero. — Prairie flottante. — Un village sans nom. — La région des îles. — Retour à Tananarive.

Le but principal du voyage que j'entreprenais dans l'est était de reconnaître le cours inférieur du Mangoro. Ce fleuve, un des plus importants du versant oriental, coule pendant plus de 200 kilomètres du nord au sud entre les deux chaînes de montagnes parallèles à la mer, puis, passant par une brèche qui interrompt la première, il fait un coude à l'est et va se jeter dans l'océan Indien près de Mahanoro. Je devais donc, en quittant mes compagnons, me rendre dans cette ville et remonter ensuite la vallée du Mangoro jusqu'au point où elle est traversée par la route de Tamatave à Tananarive. De là jusqu'à sa source le fleuve

1. *Ce chapitre a été entièrement rédigé par M. G. Foucart.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a été suivi par M. Grandidier en 1869 et il est bien connu.

J'avais d'abord l'intention d'aller à Mahanoro en longeant l'Onivé, affluent de droite du Mangoro, qui passe à Tsinjoarivo, où il forme, au fond d'un ravin, des rapides et des chutes que domine la maison de la reine. D'après les renseignements que je pris, la largeur de la forêt rend cette route difficile, et la rareté des villages diminue, aussi bien les ressources qu'elle offre au voyageur que l'intérêt qu'elle peut présenter pour lui. Je me décidai donc à faire un crochet en remontant d'abord au nord, puis en marchant au sud-est pour traverser le Mangoro et gagner la côte.

Le 11 mai au matin, je partis avec quatorze hommes. Rainivoavy, qui était avec nous depuis notre arrivée à Tamatave, était le commandeur de cette petite troupe. Un porteur, Rainivokata, à qui une humeur vagabonde, assez fréquente chez les Malgaches, avait fait abandonner, pour nous suivre, la profession de ferblantier qu'il exerçait à Tananarive, avait été promu à la dignité de cuisinier. Un autre, Rainikoto, cumulait les fonctions de domestique attaché à ma personne avec celles de collecteur de plantes et d'insectes.



PORTRAIT DE M. FOUCART [1].

Une longue étape à travers une campagne aride, d'un aspect monotone, me conduisit à Tanimaalza.

Pendant les deux jours suivants, je continue à marcher dans l'Imerina sur un terrain peu accidenté. Je franchis cependant, à l'altitude de 1 680 mètres, une chaîne de collines qui ne s'élève que faiblement au-dessus du niveau général, mais qui marque la ligne de partage des eaux entre les deux versants de l'île. Les ruisseaux que je traverse maintenant sont des affluents secondaires de l'Ikopa, qui va se jeter dans le canal de Mozambique. Arrivé à Tsiajompaniry, village bâti à côté du mont Iharamalaza, énorme bloc de granit dont la roche est à nu sur une face, je me dirige vers l'est et je me retrouve bientôt dans le bassin du Mangoro.

Jusque-là le pays conserve le même aspect ; mais à partir de Miantsoarivo, que je quittai le matin du 14 mai, j'entre dans une région boisée. Au commencement, les hauteurs restent encore dénudées ou tapissées seulement d'herbes et de maigres broussailles ; les arbres emplissent les bas-fonds et les petites vallées. Peu à peu l'aire de la haute végétation s'étend, gagne les collines, et bientôt je suis en plein dans la forêt. Le terrain est accidenté, le sentier très mauvais. On marche tantôt sur un sol rougeâtre et glissant, tantôt dans le lit d'un ruisseau qui descend des sommets, bruissant au milieu des cailloux et bouillonnant sur les grosses pierres.

La forêt est divisée en deux parties par une large vallée. Sur les bords du ruisseau qui l'arrose se trouve le petit village de Sahanaly, où je passe la nuit. Il est à une altitude d'environ 870 mètres ; je suis, après bien des montées et des descentes, à 550 mètres plus bas que la veille.

Le 15 mai nous continuons à descendre rapidement, et vers midi nous sortons de la forêt. A nos pieds s'étend, du nord au sud, la vallée du Mangoro. Sur la rive gauche se dressent des montagnes, dont les contreforts presque continus viennent mourir au bord du fleuve. Les sommets, bien découpés, sont boisés, tandis que les pentes, couvertes de hautes broussailles, laissent seulement à nu l'arête des croupes.

L'après-midi, par un bon chemin, nous suivons le Mangoro en le descendant, et nous trouvons bientôt des pirogues pour le traverser devant un petit village de la rive gauche. Naturellement il s'appelle Andakana, ainsi que tous ceux où des embarcations attendent les voyageurs pour le passage d'un cours d'eau.

En quittant Andakana, le 16 mai, nous gravissons les montagnes de la première chaîne. Elles sont couvertes de bois beaucoup moins épais que ceux de l'autre rive du Mangoro et coupés par des clairières. Le sentier qui passe par les villages d'Ambodihara et d'Andohasafary est suivi par un certain nombre de porteurs. Ceux qui vont, comme nous, vers la mer sont chargés de peaux de bœuf ; ceux qui viennent de là ont des marchandises variées et surtout du sel. Nous avons en effet rejoint, depuis que nous avons passé le Mangoro, une voie assez fréquentée allant de Mahanoro à Tananarive. Nous sommes chez les Betanimena.

Dans l'après-midi, l'animation, toute relative d'ailleurs, de la route augmente et dénote le voisinage d'une agglomération d'une certaine importance. J'aperçois bientôt de nombreuses cases qui s'étagent sur les flancs d'une colline formant une île allongée au milieu d'une rivière assez large. C'est Anosibé, me dit-on, ville où résident une garnison et des officiers hova.

En quelques minutes je suis sur les bords de la ri-

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

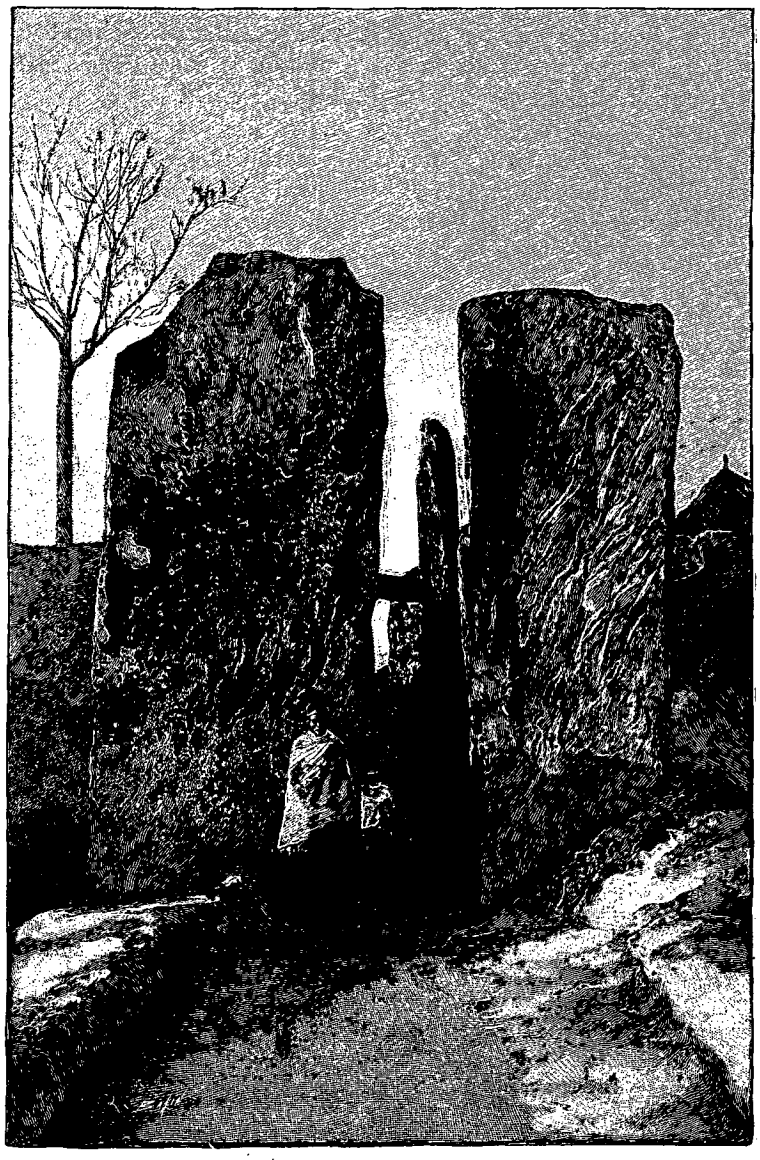
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vière, le Mamavo, que je traverse à gué, et je gravis un escalier grossièrement taillé dans l'argile pour atteindre la rue principale qui suit la crête de la colline. Une grande foule y était réunie pour un *kabary*; un personnage affublé d'un costume à peu près européen, et qui était le sous-gouverneur de la ville, s'en détacha et se mit à parlementer avec Rainivoavy pendant que je choisissais un logis; bientôt mon commandeur vint me dire que je ne pouvais pas rester dans la ville, et comme j'insistais pour y demeurer, l'officier hova se retrancha derrière les ordres de son supérieur absent. Pour mettre fin à une discussion qui menaçait de s'éterniser, je me décidai à aller m'installer dans un faubourg situé sur la rive gauche du cours d'eau.

Comme cette réception pouvait, surtout au début de mon voyage, produire un mauvais effet sur mes hommes, j'écrivis aussitôt au gouverneur que j'irais le voir le lendemain matin et visiter la ville. Il me fit répondre qu'il me recevrait.

Assis sur les bords du Mamavo, je passai les dernières heures du jour à regarder le spectacle animé qu'offre le va-et-vient continuel des passants entre l'île et les maisons de la rive où j'étais; en l'absence d'un pont, hommes, femmes et enfants pataugent dans l'eau et se retroussent beaucoup plus haut que le genou. A cette altitude, la température est douce et les habitants d'Anosibé semblent prendre du plaisir à ces bains réitérés; ils en sont quittes, une fois arrivés sur le bord, pour se secouer et réparer rapidement le désordre de leur toilette.

Le lendemain, j'attendis qu'un épais brouillard qui emplissait toute la vallée se fût dissipé, et vers 10 heures, après avoir passé la rivière, je gravis la colline et je suivis la grande rue jusqu'à son extrémité sud, où se trouvait la porte du *rova*. Le gouverneur, Randrianantoanina, vint m'y recevoir et me fit entrer dans sa case, où je m'assis à côté de lui. Aussitôt un serviteur, mettant genou en terre, déposa devant nous deux tasses raccommodées avec du fil de fer et contenant un liquide fumant; nous trinquâmes avec cette boisson, qui n'était autre que du café au lait, et certainement le plus sucré que j'aie jamais bu. Ces politesses terminées, je me plaignis vivement de l'accueil peu hospitalier qu'on m'avait fait la veille; le gouverneur me répondit d'une façon évasive, comme le font toujours les Hova. Ces explications n'étaient pas suffisantes, mais je ne pouvais que m'en contenter.



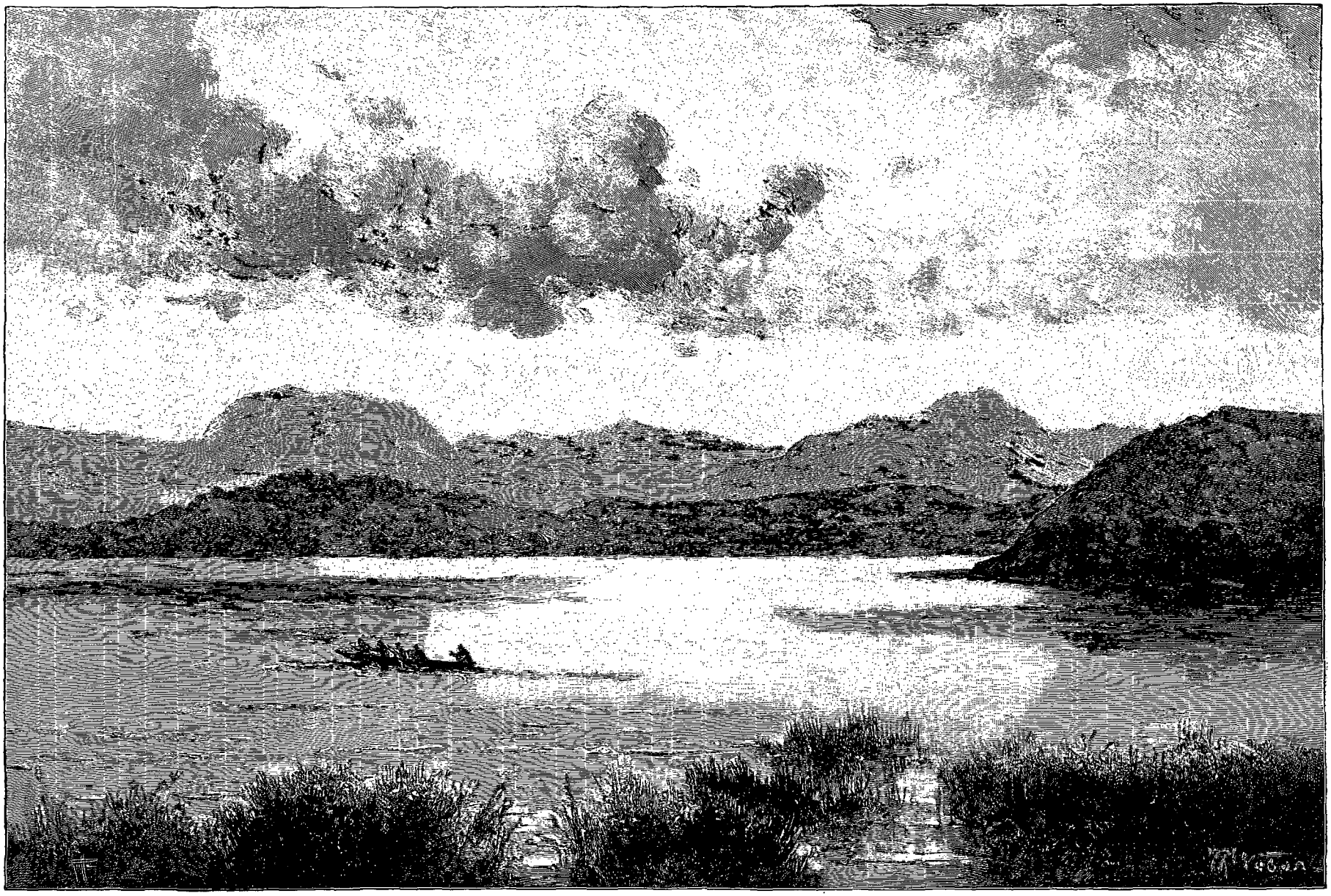
PORTE DE FENOARIVO [1] (PAGE 54).

La ville d'Anosibé, qui est de fondation assez récente, est l'un des chefs-lieux de la province de Bezanozano. Elle se compose de cent quatre-vingts cases environ, disposées sur plusieurs rangées parallèles de part et d'autre de la rue, qui suit la plus grande longueur de l'îlot. Quelques-unes contiennent des boutiques bien approvisionnées d'objets indigènes et de quelques articles européens. Les habitants ont un air d'aisance qui contraste vivement avec la misère des villages environnants.

La journée était assez avancée quand je quittai Anosibé. En partant, nous traversons un joli bois rempli

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE LAC ITASY (PAGE 52). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'arbustes fleuris qu'illuminent, en jouant gaiement parmi les branches, les rayons obliques du soleil à son déclin. Je voudrais être tout entier à ce spectacle, sur lequel le voyageur n'est pas blasé quand il a parcouru l'Imerina, ainsi que je le faisais quelques jours auparavant : mais, sous peine de se donner une entorse, il faut abaisser les yeux vers la terre ; pendant plus d'un kilomètre, en effet, nous marchons, en sautant de pierre en pierre, dans le lit d'un ruisseau ; ici, comme souvent à Madagascar, il n'existe pas d'autre sentier : les Malgaches trouvent inutile d'en tracer un quand les eaux sauvages ont ouvert un passage en exerçant, même imparfaitement, leur action érosive sur le sol accidenté des régions montagneuses.

Nous quittons enfin cette voie humide et nous arrivons au village de Bemangahazo, dont les sept cases sont disposées sur les côtés d'un triangle ; au milieu est fichée en terre, saillant de 15 centimètres, une petite pierre, précieuse sans doute par les vertus qu'elle possède, puisqu'elle est soigneusement protégée par un treillage en bambou. Ce monument, que je ne commettrai pas l'exagération d'appeler mégalithique, est couvert d'offrandes consistant en de petites boîtes carrées, adroitement façonnées avec des feuilles et remplies de graisse.

On a lu précédemment la description des pierres plantées qu'on rencontre dans l'Imerina. Celles du pays betanimena en diffèrent, sinon par le respect qu'elles inspirent et par la signification, du moins par la forme et la grandeur. Tandis que les pierres des Hova, souvent taillées et sculptées, atteignent parfois des dimensions considérables, celles que j'ai vues sur le versant oriental sont toujours brutes et dépassent rarement un mètre de hauteur.

Quelquefois, comme à Bemangahazo, un bloc, entouré d'une grossière barrière, est isolé au milieu d'un village ou loin des habitations, sur le bord du sentier. Plus souvent se dressent alternativement sur une même ligne, à l'ombre d'un arbre, des pierres et des poteaux en bois plus élevés, coupés carrément par le haut ; le nombre de ces pierres est variable, mais ne dépasse jamais cinq. Plaqués sur elles ou flottant lourdement au sommet des pieux où ils sont pendus, des torchons imbibés de graisse et d'une couleur indécise attestent aux yeux des passants le culte dont le fétiche est l'objet.

On rencontre aussi des pieux en bois au milieu des villages, mais ils sont pointus et servent à accrocher des têtes de bœufs au moment de certaines fêtes, notamment de celles qu'on célèbre à l'occasion de la circoncision. Dans la partie du pays où je suis, ils sont presque toujours bifurqués. Tels sont ceux dont j'ai fait le croquis à Andranogavola, où je couchai le lendemain de mon passage à Bemangahazo, après une journée de marche dépourvue d'intérêt. Faut-il attribuer leur état de délabrement actuel à la disparition des anciennes croyances? Je ne sais ; mais ce que je peux dire c'est qu'elles n'ont pas été remplacées par d'autres. Chez les Betanimena je n'ai trouvé nulle part, si ce n'est dans le voisinage de la côte, la moindre trace de religion d'importation, catholicisme ou protestantisme.

Le 19 mai, le sentier que je suis, tantôt déroulant sa ligne rouge dans la verdure de l'herbe, tantôt disparaissant momentanément dans l'eau brunâtre d'un marais, continue à serpenter à travers les montagnes. En général, le sol est boisé, mais de vastes espaces, qui s'étendent constamment, ont été dénudés par le feu pour être rendus propres à la culture.

Peu à peu, à mesure que j'avance, l'altitude diminue ; la végétation change et prend un caractère tropical. Les ravinala, avec leurs longues feuilles en éventail, font leur apparition (325 mètres) ; rares et isolés d'abord, ils deviennent plus nombreux et se pressent les uns contre les autres dans la vallée du Manampontsy, où j'arrive bientôt. Je passe sur la rive droite de cette rivière et je vais m'installer au village d'Imanakana.

Le lendemain, quelques heures de marche sur la rive droite de la rivière, à travers de hautes herbes mouillées par la rosée nocturne, nous conduisent à Antanambao. C'est un village assez important. J'entre du reste dans la zone côtière, bien plus peuplée que le pays que j'ai parcouru depuis le Mangoro.

Quarante cases, dont plusieurs ont une varangue et un étage, composent Antanambao. Au milieu de la place, sous un vaste grenier à riz monté sur colonnes, une balustrade entoure un plancher où les habitants se réunissent à l'abri du soleil pour causer, rêver ou dormir. Près de là, un grand bâtiment en bois sert d'école. Au moment de ma visite le maître, perché sur une estrade devant un pupitre, fait l'appel des élèves. L'école est mixte ; les filles sont à gauche, à droite les garçons.

Je suis tout étonné de voir parmi ces derniers, à côté de bambins depuis peu sortis de nourrice, de grands et solides gaillards ayant barbe au menton ; et pourtant, à en juger du moins par les syllabaires, tracés sur de longues et minces planchettes, que tiennent en mains les élèves, je ne suis pas dans un établissement consacré aux hautes études. En me renseignant plus tard sur cette particularité, j'appris que, dans les localités pourvues d'une école, les jeunes gens sont obligés de la fréquenter jusqu'à ce qu'ils en soient dispensés par les autorités hova. Les gouverneurs trouvent là encore une source de petits profits ; ils ne libèrent l'élève que moyennant le versement préalable d'un nombre de piastres proportionné à ses ressources ou à celles des siens ; si le candidat ne peut pas les réunir, ou s'il ne veut pas se dessaisir de l'argent qu'il possède, il attend, quelquefois pendant plusieurs années.

Il serait injuste de ne pas ajouter que, dans la pratique, les inconvénients de cette application, peut-être intempestive, de l'instruction obligatoire sont grandement atténués par la rareté des écoles. Pendant tout mon voyage chez les Betanimena, je n'en ai vu que deux.

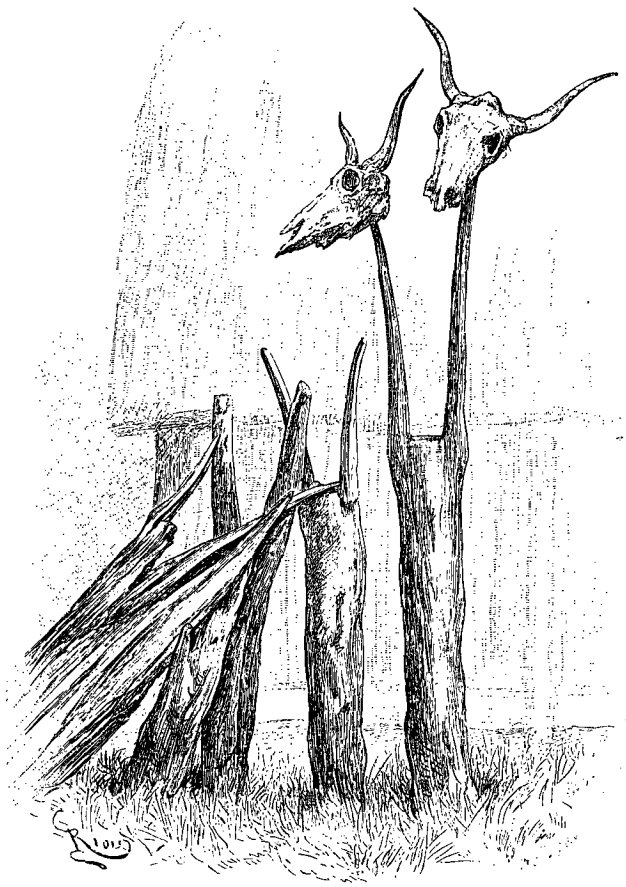
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 21 mai, toute la journée, nous longeons le Manampontsy, dont le cours, souvent divisé en plusieurs bras par des îles, est parsemé de rochers formant de petites chutes. Nous traversons beaucoup de ses affluents qui coulent dans des vallées remplies de bambous, de roseaux et de ravinala. Après avoir couché à Mangozohozo, je continue ma route au milieu de la même végétation touffue, à laquelle viennent bientôt s'ajouter des orangers chargés de fruits aux vives couleurs. Simple régal pour les yeux : les oranges possèdent une peau tellement épaisse que la pulpe comestible du centre se réduit presque à un point mathématique sans dimensions appréciables.

Vers midi j'arrive à Ankaonkaona, sur les bords de la lagune où viennent déboucher le Manampontsy et, au sud, deux autres rivières.

Après une demi-heure de navigation, nous sommes à Beparasy, où nous restons jusqu'au lendemain.

La langue de sable qui s'étend entre Beparasy et Mahanoro, où nous devons arriver en une journée, est couverte d'une herbe courte et serrée sur laquelle la marche n'est plus qu'une simple promenade. A droite, la lagune, aux eaux tranquilles et silencieuses, s'allonge parallèlement à la côte ; à gauche la mer, dont, par intervalles, quelques bosquets dérobent la vue, laisse toujours entendre le murmure cadencé de ses flots.



PIEUX DRESSÉS A ANDRANOGAVOLA [1].

Sur le trajet, quelques grands villages : l'un d'eux, Tandroho, tire son nom et son importance d'un bois de copaliers, qui croît dans le voisinage.

Un peu plus loin est le village d'Ambilabé. La lagune au bord de laquelle il est bâti est très poissonneuse. La pêche est organisée collectivement par les habitants, qui ont établi de grands barrages en branchages entrelacés avec des nasses dans les ouvertures. Le poisson est consommé sur place ou envoyé au marché de Mahanoro après avoir été fumé sur le *salaza*.

J'arrive enfin à Mahanoro. Comme plusieurs autres villes du littoral, celle-ci se divise en deux parties, l'une administrative et militaire, l'autre commerçante ; la première comprenant seulement une centaine de cases que domine le *rova* est bâtie dans une île escarpée formée par le Mangoro et un bras sans courant du fleuve ; c'est elle qui s'appelle proprement Mahanoro. La seconde se compose d'environ 500 cases, groupées sur la terre ferme, dans une plaine, et se nomme Androranga. C'est là que je m'installe pour quelques jours.

Beaucoup de petits commerçants, indigènes ou hova, sont établis à Androranga. Quant au grand négoce, il est entre les mains de blancs, pour la plupart originaires de l'île Maurice. Trois colons représentent dans la ville et aux environs l'élément français ; ce sont des créoles de la Réunion.

Les produits d'exportation qui se concentrent à Mahanoro sont les peaux de bœufs, arrivant de la province centrale, le rofia, le caoutchouc et la vanille, venant de la zone côtière ou de la région moyenne. Les marchandises importées consistent surtout en cotonnades, blanches, écrues ou imprimées, en sel et en rhum. Quinze ou vingt navires visitent annuellement la rade, aussi mauvaise que toutes celles de la côte orientale. Le reste du commerce se fait par Tamatave, en suivant le chemin de terre ou la voie des lagunes.

Tous les colons de Mahanoro m'ont reçu avec une grande cordialité. Les Mauriciens ont conservé notre langue, nos usages, et, parmi eux, j'ai pu me croire au milieu de compatriotes, comme je l'étais, en effet, avec ceux de nos nationaux que j'ai rencontrés.

Je reçus aussi le meilleur accueil des autorités hova. Un des principaux officiers de l'administration, Louis Rarivo, ancien élève de nos écoles à Tananarive, qui parle et écrit le français comme un Parisien, s'efforça de rendre mon séjour utile et agréable. Le gouverneur, Rainisolofo, que j'allai voir, me reçut dans le belvédère qui surmonte son palais et d'où l'on a, sur la mer, une vue admirable s'étendant jusqu'à Marosiky. J'eus avec lui une intéressante conversation sur les voies de communication à Madagascar, et il y manifesta

1. *Dessin de Riou, exécuté d'après un croquis de M. Foucart et gravé par Maynard.*

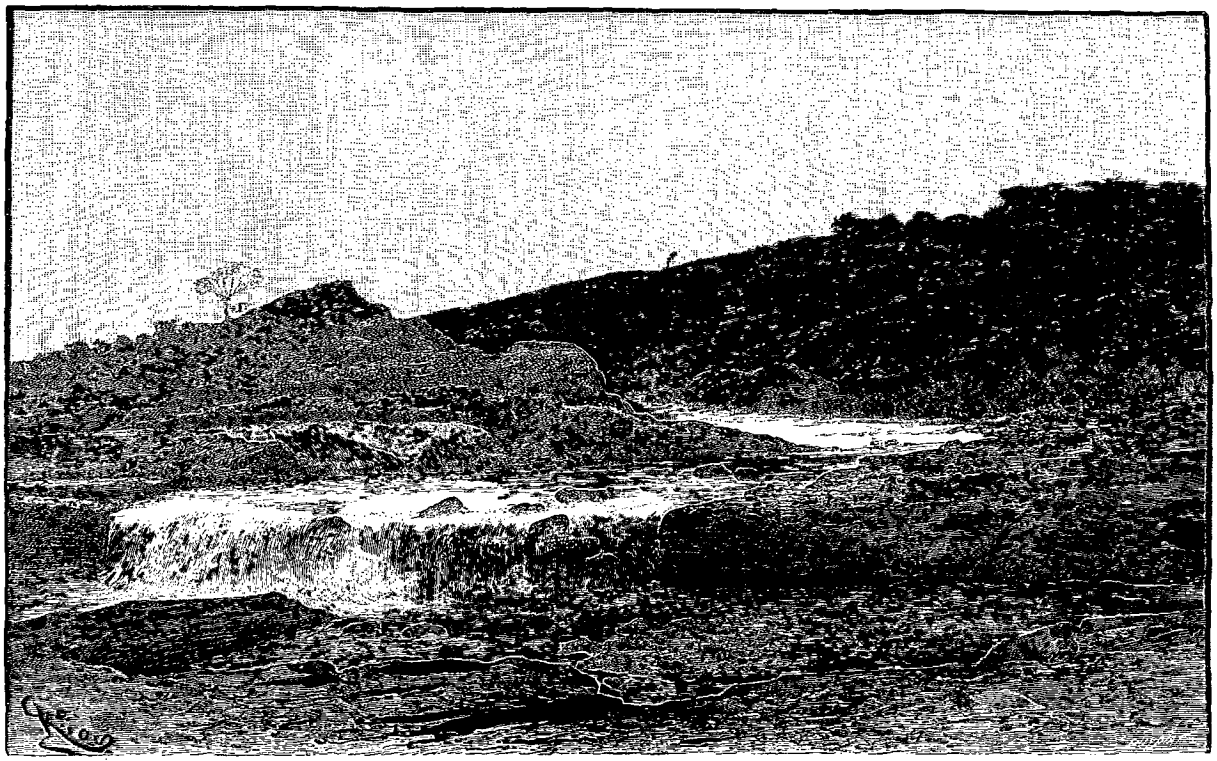
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des idées tout à fait exemptes des préjugés qu'ont habituellement les Hova sur cette matière.

Aux environs de Mahanoro existent un certain nombre de plantations exploitées par les principaux commerçants de la ville. L'un d'eux, qui possédait une vanillerie sur la rive gauche du Mangoro, m'invita à m'y arrêter avant de me remettre en route pour l'intérieur. J'acceptai, et en une matinée je m'y rendis avec lui.

De la plantation, où je passai quelques jours, on se rend en une heure à l'embouchure du Mangoro, après avoir traversé le village de Betsizaraina, qui était autrefois le siège du gouvernement, transféré aujourd'hui à Mahanoro. Le fleuve a plus d'un kilomètre de largeur; dans son lit, peu profond, s'étendent de longs bancs de sable que le courant déplace. Sans trop de risques d'échouement, on peut pourtant remonter le Mangoro en pirogue, ainsi que je l'ai fait, jusqu'à 15 ou 16 kilomètres de la mer, en aval de l'île de Nosindrava, où, à la fin des guerres entre les Hova et les Betsimisaraka, les principaux chefs de cette tribu ont été attirés par leurs ennemis, sous prétexte de parlementer, et ont été massacrés. A partir de ce point, la navigation devient très difficile : des rochers et de nombreux îlots mettant obstacle aux eaux produisent des rapides, des tourbillons et de petites chutes. C'est ce qu'on nomme les cascades du Mangoro.

Pour éviter les ennuis de cette navigation, je pris la route terrestre à partir de ce point. En quittant



CHUTES DU MANGORO A ANOSIARIVO [1] (PAGE 63).

Menagisy, village qui fait face aux cascades, je m'aperçois bien vite que la seconde partie de mon voyage présentera plus de difficultés que la première. Tandis qu'en allant à Mahanoro je suivais un chemin assez fréquenté, désormais je ne rencontrerai plus, pour relier de rares groupes d'habitations, que des sentiers envahis par des herbes et des arbustes; encore devrai-je souvent les abandonner, parce qu'ils s'écartent de la direction que je veux garder.

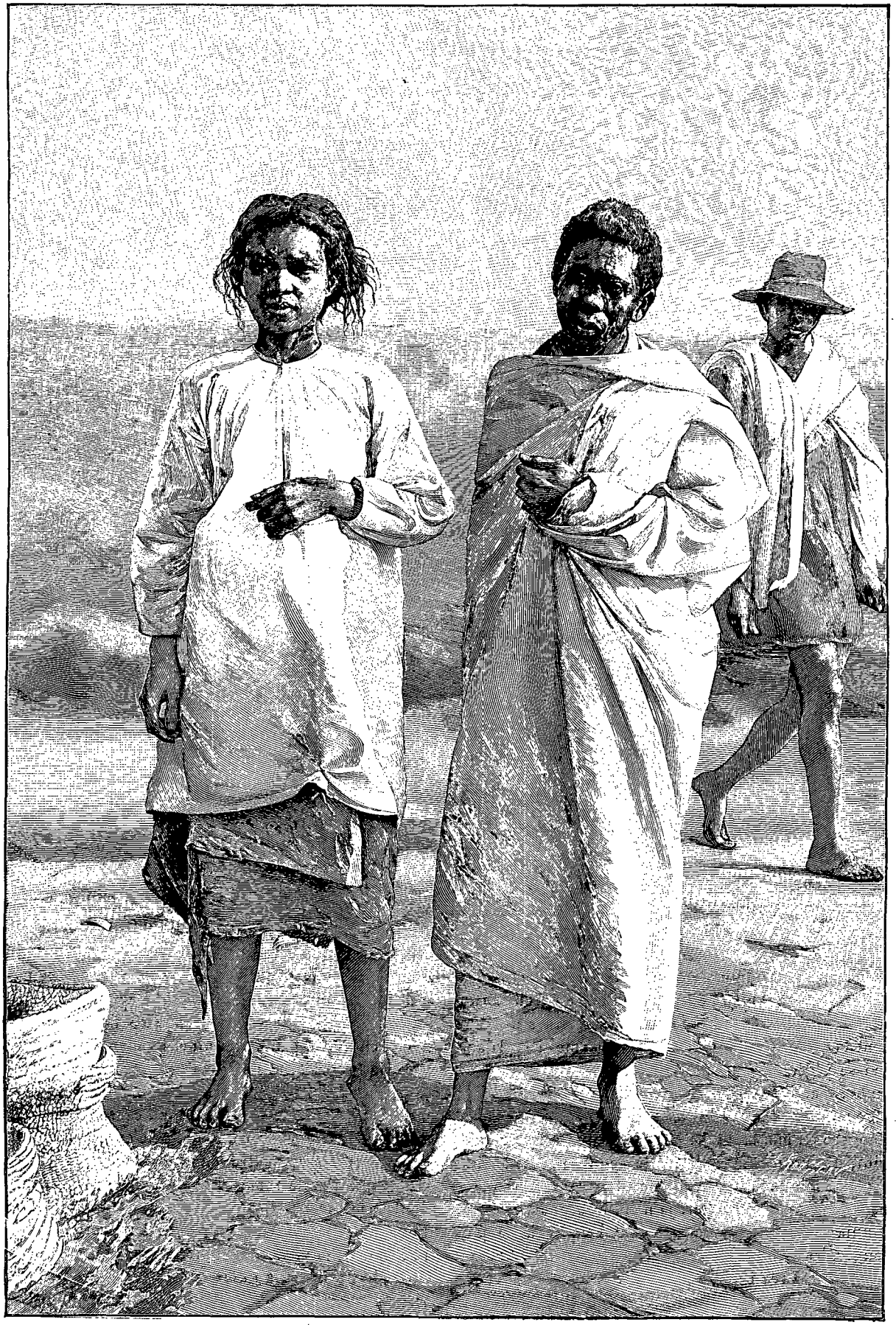
Vers la fin de l'après-midi j'arrive à Ambodipaka, après avoir passé le Sandrakarina, qui prend sa source au sud-ouest du village et qui n'a qu'un cours peu étendu.

Le 1er juin au matin, nous regagnons le bord du Mangoro. En marchant à la file indienne, nous nous engageons, pour le remonter, dans l'étroit passage qu'il laisse à découvert, durant la saison sèche, entre ses eaux et l'épaisse végétation de la rive.

Le Mangoro a encore 400 à 500 mètres de largeur. L'eau coule parmi les blocs épars, saute en bouillonnant par-dessus les roches disposées en file, ou glisse, limpide, sur les parois unies des pentes qu'elle descend. De distance en distance, des îlots couverts de buissons; d'abord bas et visiblement submergés à l'époque des crues, ils s'élèvent peu à peu comme le terrain environnant, qui devient de plus en plus accidenté. L'après-midi, après avoir passé devant le Saharory, montagne aplatie dominant les collines de la rive droite et à laquelle, un peu plus loin, fait pendant le Vohibé, nous arrivons en face d'un de ces îlots, plus

1. *Dessin de Riou, exécuté d'après un croquis de M. Foucart et gravé par Puyplat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TYPES HOVA. — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

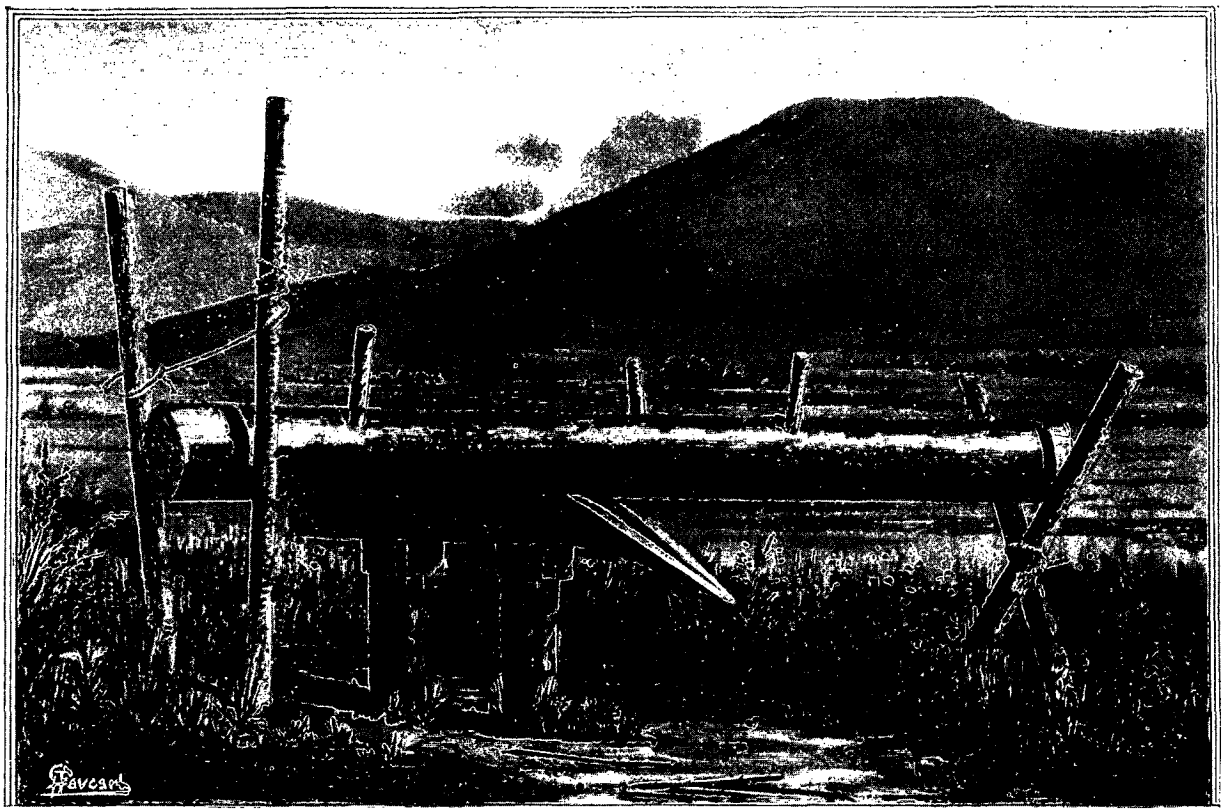
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

haut et plus grand que tous ceux que j'ai encore vus; il divise le Mangoro en deux bras, dont l'un est presque à sec. En le traversant, nous gagnons un petit village, Ambatoramiangity, qui est juché au sommet.

Le lendemain, nous revenons sur la rive droite, où nous rejoignons bientôt un sentier frayé. Il est moins abrupt que les chemins de la veille, et j'en suis heureux; mais, comme compensation, je ne vois plus rien, pas même le ciel. Je suis au milieu des *longozy* (*Amomum Daniellii*); ces plantes herbacées, dégageant une forte odeur de cannelle, ont environ quatre mètres de hauteur; d'une courte tige partent des feuilles longues et étroites, qui se recourbent gracieusement au-dessus de la tête du passant en formant une voûte que ses regards ne peuvent percer. On marche ainsi pendant des heures dans un couloir de verdure.

De temps à autre nous revenons près du fleuve, où s'échelonnent, très distancés, quelques misérables villages. Devant trois ou quatre cases désertes, je vois, débouchant sur la rive gauche, un grand cours d'eau venant du nord-ouest. A droite, pas de gros affluents avant l'Onivé.

A partir de Sahandileny, où je m'arrêtai le 4 juin vers le soir, la nature du terrain se modifie. Au milieu de roches amphiboliques décomposées s'intercalent de nombreux filons de basalte. Plus loin reparaît le gneiss



MOULIN A BETSABETSA[1].

recouvert d'une puissante couche d'argile. Çà et là des blocs intacts sont restés en place ou ont été transportés par les eaux dans les bas-fonds. Les collines s'accentuent et prennent des formes moins amollies. D'une épaisse végétation d'herbes et d'arbustes émergent de hauts rofia.

Peu après Sahandileny, nous nous éloignons de Mangoro en montant rapidement. Le second jour, vers midi, nous atteignons l'altitude de 400 mètres à Imarivato. Quoique l'étape ait été courte, quand Rainivoavy me propose de m'y arrêter, je n'élève aucune objection. Depuis la veille j'ai la fièvre, et j'aspire à ne plus bouger, les yeux clos et les oreilles tranquilles. Souhait difficilement réalisable! Chacun vient me donner son avis, m'indiquer son remède. Rainikoto veut me masser, méthode infaillible, selon lui, pour me rendre frais et dispos. Je n'ai pas grande confiance et je préfère prendre un peu de quinine. Pendant que je la prépare, le propriétaire de la case où je suis logé, souriant d'un air incrédule, m'annonce que la drogue ne produira aucun effet; il connaît la cause de ma maladie et pourrait, si j'y consentais, m'en guérir; il m'a vu, en arrivant, mettre dans un bocal d'alcool un lézard que j'avais ramassé en route; c'est au meurtre dont je me suis rendu coupable qu'est due la fièvre. Pour la chasser, il faudrait faire au lézard des funérailles dont le vieillard est prêt à me fixer tout le cérémonial. Je ne suis guère en train de tenter l'expérience.

Le lendemain, je repars à peu près remis. Par des

1. *Dessin de M. Foucart.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bois clairs et espacés, un chemin accidenté me conduit, vers la fin de la journée, au village de Sakalava, dont les vingt-cinq cases sont proches du Mangoro.

Ma soirée s'y écoule avec moins de monotonie que j'ai accoutumé. J'assiste à un grand concert. L'orchestre se compose de deux gros tambours, d'un petit et de quatre flûtes. Les musiciens jouent en marchant et font halte dès qu'un morceau est terminé. Comme intermèdes, quelques danses avec chant et battements de mains. Pour finir la fête, les instrumentistes tournent par deux fois autour de mon logis, en frappant et soufflant avec un redoublement d'énergie destiné à me faire honneur.

Rassasié de bruit, sinon d'harmonie, je me couche. A peine mes paupières sont-elles fermées que je sursaute, réveillé par un vacarme formidable. C'est un chœur, mais je n'arrive pas d'abord à deviner la nature de l'accompagnement, dont la note unique et variant seulement d'intensité se répète sans trêve. J'entr'ouvre donc, avec toute la discrétion que réclame la légèreté de mon costume, la porte de ma case : à la clarté de la lune j'aperçois, près de là, deux femmes tenant par ses extrémités un long et gros morceau de bambou, sur lequel plusieurs de leurs compagnes tapent en cadence à tour de bras avec des bâtons. Les coups pleuvent dru, tombant simultanément sur la tige sonore, ou se succédant, rapides, d'après les exigences d'un rythme étrange que les musiciennes suivent avec un ensemble qui témoigne de leur entente de la mesure autant que de la vigueur de leurs biceps. D'autres femmes, assises en rond autour des premières, chantent à tue-tête une complainte aux innombrables couplets. En vain j'espère que les mains, fatiguées par les trépidations, lâcheront les instruments, que les gorges desséchées ne laisseront plus passer la voix; grâce à de fréquentes permutations dans les rôles, la symphonie des gourdins se continue, implacablement, une grande partie de la nuit. Si je n'en avais eu qu'une audition, passe encore; mais, les nuits suivantes, dans d'autres villages, j'entends de semblables sérénades.



FEMME ANTIMERINA [1].

Ambalavero, village de médiocre importance, où je m'arrêtai quelques heures le 7 juin, mérite néanmoins une mention, parce que ses habitants se montrent, contrairement aux populations environnantes, assez industrieux. Non seulement ils tissent des rabanes et entrelacent habilement les joncs pour façonner des nattes, mais encore ils cuisent la terre.

Au moment de mon passage, plusieurs habitants sont occupés à la fabrication du *betsabetsa*. Ils se servent, pour extraire le jus de la canne à sucre, d'un moulin assez primitif : sur de solides supports est fixé un morceau de bois creusé d'une rigole terminée par un bec; au-dessus, ils font rouler un tronc d'arbre auquel ils donnent à la main un mouvement de va-et-vient en le tenant par des taquets dont il est muni.

Au delà d'Ambalavero, le fleuve change complètement d'aspect. Au lieu des rapides et des cascades qu'il forme, presque sans interruption, dans la zone côtière, ce sont maintenant, séparées par des intervalles où l'eau coule tranquille, des chutes brusques et successives. La première, en amont de Sakalava, est peu élevée. La seconde, voisine d'Anosiarivo, où je passe la nuit, est plus imposante; il est difficile d'en approcher, et ce n'est qu'en escaladant des rochers rendus glissants par la buée que je peux voir d'ensemble la masse des eaux se resserrer d'abord dans un couloir étroit et sinueux, puis descendre avec fracas une pente au bout de laquelle elle fait un saut vertical de cinq

1. *Gravure de Bousseau, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mètres. Le lendemain, après avoir dépassé le confluent d'une large rivière de gauche, le Manambondro, j'aperçois une autre belle chute dont le seuil est coupé par des roches en saillie, formant, sur une même ligne, trois déversoirs nettement séparés. En aval de chaque chute, le Mangoro s'élargit en un vaste bassin que remplit une multitude d'îlots verdoyants. La rive se coude fréquemment, se creuse d'anses profondes.

Pour éviter ses détours, nous nous éloignons du fleuve et nous gravissons les montagnes voisines, où, pendant deux jours, nous passons par des altitudes les plus variées.

Une population douce, mais paresseuse, trop peu énergique pour tenter de sortir de l'état de misère et d'abrutissement où la maintiennent les Hova, occupe les rares villages de cette région montagneuse. Rapporter leurs noms, renfermant parfois plus de syllabes que les localités qu'ils désignent ne contiennent de cases, offrirait peu d'intérêt et ne me serait pas toujours possible.

Le 11 juin je reviens sur les bords du Mangoro. En amont d'un affluent de droite, le Ranomainty, le fleuve change de nouveau d'allure. Au lieu de décrire, comme plus bas, des sinuosités continuelles, de descendre, par bonds, des gradins plus ou moins élevés, il coule directement du nord au sud dans un lit souvent divisé en deux par de longues îles basses, mais débarrassé d'obstacles. Les berges de terre sont presque verticales ; on se croirait sur les bords d'un canal.

En même temps, la vallée s'est élargie. Sur la rive où nous sommes, entre le fleuve et les montagnes qui, de loin en loin seulement, envoient jusqu'à lui une de leurs ramifications, s'étend une vaste terrasse. Là ne poussent que des herbes et des arbustes, tandis que de grands arbres, formant les limites de la forêt, couronnent les hauteurs. Au bord de l'eau, c'est un gazon court et serré.

Pendant plusieurs jours, le paysage conserve le même caractère, la route reste aussi dégagée. Mais nous rencontrons des obstacles d'un autre genre. Les villages s'espacent; plus d'un se réduit à trois ou quatre cases, et les cases elles-mêmes se réduisent à des dimensions tellement minuscules qu'elles sont peu logeables. J'ai souvent de la peine à trouver de la nourriture.

A l'absence de ressources que nous offrent les points d'arrêt est venu s'ajouter, pendant la marche, l'ennui du mauvais temps. Un épais brouillard emplit la vallée, limitant la vue à cinquante pas. Il ne se dissipe en partie que pour se résoudre en une pluie fine et persistante; c'est accompagné par elle depuis trois jours que, le 15 juin, j'atteins Sahamampay, où je m'étais déjà arrêté un mois auparavant en sortant de la forêt. De là, j'envoie à Tananarive, par deux porteurs, les collections que j'ai recueillies ; un éclopé se joint au convoi. Les premiers viendront nous rallier à Moramanga dans une semaine.

Le lendemain, nous repartons en longeant la rive. Les montagnes viennent maintenant jusqu'au bord de l'eau, et leurs croupes se prolongent dans le Mangoro en éperons granitiques qui y forment autant de cascades. Dans les vallées que nous coupons, serpentent, parmi les bois touffus, de nombreux ruisseaux. Le plus important est l'Isahana, qui arrose Manakana, où nous nous arrêtons l'après-midi.

Le 19 juin, nous passons sur la rive gauche du Mangoro, et le lendemain, après avoir traversé un large affluent, le Sahamariarano, nous sommes pris par une pluie battante; au bout de deux heures, nous nous estimons heureux qu'Ampongo nous offre un abri. De là je gagnai en quatre heures la ville de Moramanga. Le surlendemain, j'y étais rejoint par les hommes que j'avais envoyés à Tananarive; ils m'apportaient une lettre du docteur Catat qui me rappelait. Reprenant donc la route ordinaire et connue, je rentrai, le 27 juin, dans la capitale.

Docteur CATAT.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie*

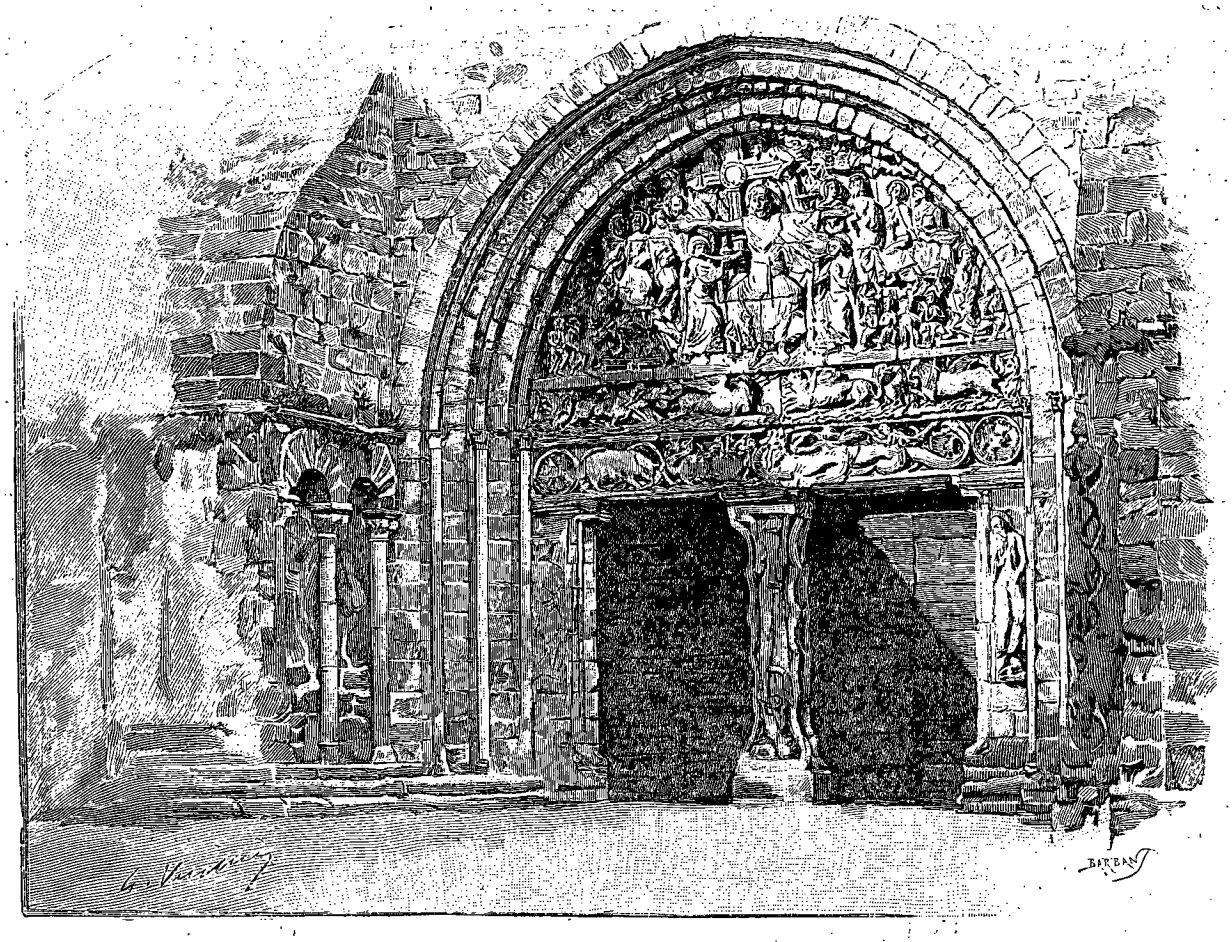
(*La suite à une autre livraison.*)



GROUPE DE FEMMES MALGACHES [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PORTAIL DE L'ÉGLISE DE BEAULIEU[1] (PAGE 67).

EN LIMOUSIN[2]

(PAYSAGES ET RÉCITS)

PAR M. GASTON VUILLIER.



LE COSTUME TRADITIONNEL DES FEMMES[3].

Le Limousin a été pour moi un attachant sujet d'étude, et pendant plusieurs années, chaque automne m'y a vu revenir.

Après avoir couru tout le jour la lande ou la forêt, contemplé les cascades, erré dans les manoirs, pénétré dans les basiliques d'un autre âge, je me suis assis souvent, le soir, au coin de l'âtre du paysan. Là j'ai écouté les récits des veillées, j'ai noté des légendes, j'ai surpris des mœurs singulières qui échappent au passant.

Le Limousin est resté primitif.

Les races qui l'ont peuplé semblent conserver encore quelques-uns des traits qui les caractérisèrent aux anciens jours.

Dans la basse Corrèze, région douce et lumineuse, où, dit-on, les Kymris et les Gaëls s'établirent d'abord et que les Latins occupèrent ensuite, les gens du peuple sont ouverts et remuants, le cultivateur et le journalier accompagnent de rires et de chansons leurs travaux.

Dans le haut pays, au contraire, où fuient, sous un ciel habituellement chargé de nuées, de tristes plateaux battus par un vent éternel, les descendants des Celtes dominent, s'il faut en croire les recherches ethnographiques.

Les visages y sont sévères comme les monts et mornes comme les solitudes.

Des sources s'égouttent, là-haut, à travers les mousses, des étangs sommeillent au fond de vastes dépres-

1. *Gravure de Barbant.*

2. *Les dessins de cette livraison et de la suivante ont été exécutés d'après nature par M. Gaston Vuillier.*

3. *Gravure de Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sions, des ruisseaux glissent dans des paysages silencieux et vont former des torrents qui bondiront, plus bas, dans des gorges sauvages.

Par la lande solitaire, au désert d'herbes rases où se tordent quelques hêtres rabougris, où se penchent quelques bouleaux frissonnants, on n'aperçoit, de loin en loin, que des pâtres isolés enveloppés dans leur cape.

Parfois un étrange convoi passe dans ces landes. C'est un prêtre à cheval conduisant un cercueil d'un hameau perdu à l'église du village. Le cortège dresse un instant sur l'horizon sa silhouette funèbre, puis il disparaît.

Le printemps, là-haut, égaie de quelques fleurs les pommiers des enclos, les bruyères des solitudes.

Dans un été fort court, le soleil est brûlant.

Le ciel d'automne seul sourit un instant aux châtaigniers, et un hiver hâtif ne tarde pas à souffler ses haleines glaciales sur les dômes et sur les plateaux.

Entre ces plateaux déshérités et la basse Corrèze féconde, des paysages d'un grand caractère décorent les vallées profondes, des cascades étonnantes tombent dans les gorges, des villages pittoresques et charmants, blottis à demi sous les feuilles, rêvent sur des promontoires de granit.

Ici les villageois ont conservé, de même que dans les landes voisines, bien des coutumes de vieux ancêtres, et s'ils ne montrent pas l'humeur gracieuse des Corréziens méridionaux, ils n'ont pas non plus la mine aussi sévère que les habitants des plateaux.

Les montagnards limousins, les plus petits hommes de France, sont laborieux, opiniâtres, un peu lourds et un peu gauches. Ils disputent leur vie à une terre ingrate.

Vers les Monédières, monts mamelonnés qui ceignent la Corrèze d'un sombre diadème, les maisons s'enfouissent dans les ravines et s'adossent à la terre afin d'être préservées un peu du vent et du froid. Plus à l'est, vers les grandes landes où le bois est rare, les paysans brûlent la tourbe des marécages, qui se consume lentement, sans flamme, en un brasier sanglant.

Leur pain est pétri d'un seigle particulier noir et rude. Leur mets habituel est le *tourtou*, sorte de crêpe épaisse faite avec un sarrasin sauvage, de couleur verte, de goût amer et qui ne fleurit pas, ou du moins dont la fleur n'est pas apparente. Son seul avantage est de résister aux gelées hâtives.

Nous allons au loin conquérir des peuples et nous abandonnons le cœur même de la France où la misère est pourtant bien grande et où les habitants ne demandent que du travail; il y aurait une belle œuvre à accomplir en desséchant les marais et en rendant à l'agriculture tant de terres perdues. On ne verrait plus alors dans les foires du pays le triste spectacle de jeunes femmes, de fillettes même, vendant leur chevelure à des brocanteurs.

Car il en est ainsi aujourd'hui encore!

Dès le mois de mai jusqu'à la fin de septembre, dans toutes les foires des cantons de Tulle, La-Roche-Canillac, Lapleau, Egletons et Corrèze, on peut voir à l'étalage de marchands forains, originaires de Treignac, un assortiment d'indiennes aux brillantes couleurs. Les marchands ne cessent de crier pour attirer l'attention : *Piaos! fennas, lous piaos! lous pialous! pialous!...* Cheveux, femmes, les cheveux! les petits cheveux! petits cheveux!...

A cet appel les jeunes filles s'approchent, examinent les marchandises, se laissent tenter, et un marché, dans lequel elles sont toujours dupes, est vivement conclu. Pour quelques mètres d'une mauvaise étoffe elles vont donner le trésor de leur chevelure.

Et alors, enlevant leur coiffe, dénouant leurs tresses, elles se mettent à genoux sur la terre, retenant de leurs mains les bandeaux qui parent leur front et qui ne sont pas compris dans la vente. L'homme, armé de longs ciseaux, tranche brutalement la chevelure et la suspend ensuite à son étalage, pour encourager les nouvelles venues. Il coupe quelquefois même, par surprise, les bandeaux réservés, d'où des récriminations et même des pleurs.

Ce trafic barbare s'exerce jusqu'aux portes du chef-lieu du département; il est général dans la région montagneuse.

Que dirions-nous si l'on nous révélait de semblables coutumes chez les sauvages? La haute Corrèze est peut-être, à certains égards, plus arriérée aujourd'hui qu'au moyen âge, car, à cette époque, les troubadours limousins faisaient parler d'eux. Ventadour, vieux nid d'aigle dominant la Luzège, près d'Égletons, fut un berceau de poètes dont la réputation s'étendit jusqu'aux cours des rois de France et d'Espagne. Longtemps les troubadours de haute lignée et les humbles ménestrels y accoururent.

On raconte que le fils du meunier, élevé dans le château, composa de si douces chansons à sa châtelaine qu'elle s'éprit follement de lui. Chassé par le vicomte de Ventadour il s'en fut errant de ville en ville, accablé de douleur, et trouva enfin un refuge auprès d'Éléonore d'Aquitaine.

Maintenant le vieux repaire qui abrita tant de poésie et tant d'amour est abandonné; les chants des trouvères sont oubliés et le vent seul gémit dans les murailles écroulées.

Dans cette étude j'insisterai davantage sur la partie de la Corrèze comprise entre les hautes landes et le bas pays, car elle m'a paru résumer la plupart des étrangetés et des beautés du Limousin. Et afin de transmettre plus fidèlement mes impressions, je détacherai au fur et à mesure des feuillets de mon album de peintre.

Beaulieu, septembre 1892. — Cette fois je suis arrivé en Limousin, en frôlant le Quercy. J'ai vu Brive la charmante, la tour de Turenne dressée fièrement sur une cime, j'ai contourné le *Puy d'Issolu*, où s'éleva, dit-on, l'antique forteresse cadurque d'*Uxellodunum*, dont Jules César s'empara après une longue résistance,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et qui fut, après la chute d'Alésia, le dernier rempart de l'indépendance gauloise. Au pied de ce plateau, à Saint-Denis près Martel, j'ai pris l'embranchement du Cantal et j'ai quitté le wagon pour la petite diligence qui fait le service de Beaulieu.

J'ai revu au loin Castelnau, la grande forteresse rouge. De la route sans cesse elle apparaît dominant le paysage. Les reflets de ses murailles ardentes viennent, comme un souvenir éternel de luttes et de meurtres, ensanglanter, par endroits, la Dordogne endormie. Cette terre où roule la diligence a bu par flots le sang des Normands massacrés par Raoul de Bourgogne. Louis le Débonnaire, à son avènement au trône, avait abandonné l'Aquitaine à son fils Pépin, mort à Poitiers en 838. Pépin II fut proclamé roi d'Aquitaine par les seigneurs du pays, qui aspiraient à une nationalité indépendante. Charles le Chauve, par le traité de Saint-Benoît-sur-Loire, lui céda l'Aquitaine, à condition qu'il reconnaîtrait sa suzeraineté. Pépin s'étant révolté en 850 fut défait par Charles, qui le fit enfermer à Senlis. Les Normands, profitant de ces troubles, ravageaient la contrée, lorsque Raoul leur infligea la sanglante défaite d'Estresses. Une ferme au bord de la route porte encore ce nom. Je suis plongé dans ces souvenirs historiques tandis que, après avoir traversé la Dordogne sur un pont suspendu, nous arrivons à Beaulieu.

Quelle petite ville gracieuse et originale que Beaulieu avec ses vieilles maisons bâties au hasard, ses rues cahoteuses, ses ruelles, ses carrefours et la majestueuse rivière qui s'étale et glisse très lentement à ses pieds!

Partout de vieux balcons, des toitures bizarres, des treilles courant en guirlandes le long des murs, traversant même la rue, grimpant aux balustrades, assiégeant les auvents, encadrant les fenêtres pour retomber en élégants pendentifs. Et dans ce chaos de pierres, de tuiles, de vieilles boiseries, s'ouvrent des fenêtres à meneaux en croix et d'antiques portes à nervures dont l'ogive est surmontée d'un écusson.

Mais la merveille de Beaulieu, c'est l'église avec son portail d'une sauvage beauté. Quand je l'ai vue, le jour était sombre, d'épaisses nuées obscurcissaient le ciel.

La vieille basilique, au clocher d'allure guerrière, à l'abside massive, au portail où des figures singulières semblaient se mouvoir, m'a fortement impressionné.

Un Christ, grand comme une apparition, étrange comme les conceptions byzantines, est là, raide et sévère; c'est bien le juge inexorable. Ce sujet marque le moyen âge et donne une forme aux protestations indignées de la conscience publique contre la tyrannie, les injustices et la cruauté qui désolaient le monde. C'est le jugement et surtout la condamnation des criminels et des infâmes. Vers ce Christ les apôtres accourent; à l'appel des trompettes, les morts soulèvent les dalles de leurs tombeaux. Au-dessous, tout le long du linteau, sur une mer de feu qui représente l'enfer, rampent des monstres. Un pilier symbolique partage le portail en deux baies, les colonnettes des montants sont mordues par des lionceaux. Saint Pierre et saint Paul, patrons de l'Église chrétienne, se détachent du plein des jambages. Le trumeau superbe est orné de colonnettes brisées en festons encadrant le grand prophète Daniel, les pieds sur deux lions. Le grand prophète de l'Ancien Testament fait ainsi pendant à Pierre et à Paul, montrant l'accord de l'ancienne et de la nouvelle Église.



UNE JOURNALIÈRE DU BAS PAYS[1].

L'art venait de naître et déjà il faisait parler éloquemment la pierre. Ce portail est l'un des plus curieux monuments du centre de la France.

L'intérieur de la nef romane est sévère. Le plan de l'abside offre une déviation, recherche fréquente au moyen âge et qu'on rencontre même de nos jours. Cette inflexion des lignes architecturales prétendait rappeler la phrase de l'évangile de saint Jean :

Et inclinato capite, tradidit spiritum :

Jésus inclina la tête et rendit l'esprit.

Douze piliers, symbole des douze apôtres, et quatre colonnes cylindriques, emblème des quatre évangélistes, partagent en trois nefs le vaisseau de l'église.

Au-dessus des collatéraux règnent des galeries obscures, où se réfugia quelque temps l'infortuné maréchal Ney en 1815.

Dans la pénombre des voûtes silencieuses, presque abandonnées aujourd'hui, j'ai erré solitaire, et tout le passé de la basilique s'est évoqué, comme en un songe, dans ma pensée.

J'ai vu passer, à travers une époque triste et nébu-

1. *Gravure de Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leuse qui n'était plus ni romaine ni franque, des troupes innombrables d'hommes venus du Nord et du Midi. Tandis que ces hordes ravagent la contrée, j'entrevois, dans le mystère des cloîtres, des moines aux sombres visages écrivant des chroniques où ils racontent le désespoir de l'humanité. Des prêtres, des moines, des fidèles fuyant les sanctuaires dévastés traversent en longues processions les montagnes, ils s'enfoncent dans les forêts et vont abriter les reliques des saints martyrs derrière les murailles crénelées des châteaux.

Puis voici Charles le Chauve enfermé dans un cloître. Rodulphe, primat d'Aquitaine, après avoir couronné le jeune fils du roi à Limoges, fonde l'abbaye de Beaulieu, qu'il pourvoit de donations importantes. La construction de l'église dure presque tout un siècle. Dès l'origine, à l'exemple du fondateur, des donataires viennent en grande pompe déposer sur l'autel, avec les formules symboliques accoutumées, la charte qu'ils ont signée. Les uns tiennent dans leurs mains des mottes de terre ou des rameaux indiquant la nature du sol qu'ils veulent offrir; la motte marquant la prairie, le champ labourable, et le rameau la forêt; d'autres, accourus d'un fief noble, attachent une branche d'olivier à la croix de l'autel, sur lequel ils placent des gantelets d'or; certains enfin sont munis d'un simple couteau, d'un bâton, d'un chandelier d'argent, s'ils ont consenti la donation pour se repentir. Pendant trois siècles, des rois, des évêques, des barons, de riches particuliers dotent à l'envi cette église. Ses autels reluisaient alors sous l'orfèvrerie, de magnifiques reliquaires d'or et d'argent les paraient. Mais au XVIe siècle les soldats de Coligny pillent la basilique et ne laissent debout que les murs.

Je quitte au jour tombant cette ville ancienne; une diligence m'emporte, au bruit des grelots, aux cris du postillon. Je me dirige vers Argentat. La durée du trajet n'est pas bien grande : un peu plus de trois heures y suffisent; la route, qui côtoie la Dordogne, est d'ailleurs ravissante.

On m'avait recommandé de faire le trajet de jour, mais quel charme elle a, cette nuit de septembre, douce et parfumée comme une nuit de mai!

Les nuées qui, dans la journée, avaient obscurci le ciel, ont disparu. Quelques brumes errantes voltigent au-dessus des collines, près de la lune, et se frangent d'argent au passage. Au bord de la route, la rivière s'étale en immense nappe d'acier. Tantôt elle coule très lente, coupée par le reflet immobile des grands arbres silencieux qui bordent les rives, tantôt elle s'emplit d'un fourmillement lumineux comme si des milliers de perles pleuvaient à sa surface. Puis elle se prend à fuir rapide, étincelante, tandis que l'astre brillant semble s'émietter à travers la feuillée sombre.

On entre dans un village et la diligence s'arrête devant une auberge. Le postillon s'attarde, la somnolence m'envahit, je ne perçois qu'à peine des éclats de voix rudes et des jurons. Puis le voyage se poursuit, les grelots m'assourdissent derechef, la voiture est reprise du même ronflement monotone. On côtoie de nouveau la rivière toujours belle qui s'enfuit dans l'ombre mystérieuse des collines où ses lueurs diamantées s'éteignent.

Voilà bien le voyage d'autrefois. Nous ne le connaissons plus guère à notre époque de vapeur. Quelle poésie elle avait, la diligence, aux heures de la nuit où les choses grandies se dressent vaguement dans l'inconnu!

Argentat, septembre. — Journée noire dès le matin, qui me surprend après ce voyage nocturne, où la vallée de la Dordogne semblait s'être endormie dans un doux mystère sous un chatoiement discret de rayons de lune et de lueurs d'étoiles.

C'était le présage d'un beau lendemain et voici que d'épaisses nuées couvrent le ciel. Elles fuient, comme affolées, sous la violence du vent, semblables aux fumées qui rasent presque les maisons et s'en vont, toutes déchirées, au hasard.

Le bassin d'Argentat est d'une beauté rare; deux grandes rivières, la Dordogne et la Maronne, s'y donnent rendez-vous. La petite ville respire l'aisance, elle vit sous un heureux climat, et d'habitude l'aspect en est gracieux en cette saison de l'année, avec les champs de blé noir qui l'entourent poudrés de blanches fleurs odorantes. On dirait aujourd'hui, sous ce ciel attristé, de vastes champs de neige.

Je visite, aux portes d'Argentat, la *grave de Roland*, bloc de granit brut enfoncé dans les alluvions anciennes de la vallée et qui se dresse à 1 m. 70 au-dessus du sol; il offre l'apparence d'une grossière pyramide large à la base de 0 m. 60 environ, d'après les mesures données par M. Ph. Lalande dans un mémoire sur les monuments préhistoriques de la Corrèze.

Les habitants d'Argentat attribuent à cette pierre une origine légendaire. Ils prétendent que le neveu de Charlemagne traversait un jour cette plaine lorsqu'il sentit un caillou dans sa chaussure. Il l'ôta aussitôt et la pierre qui en sortit ne serait autre chose que ce monolithe, qui a conservé le nom de grave ou gravier de Roland. On ajoute qu'il secoua sa chaussure et que la terre qu'elle contenait a formé deux éminences qu'on montre au voyageur. Du reste les légendes relatives à Roland sont nombreuses dans tout le Limousin, où son nom est demeuré populaire.

J'ai trouvé ici, pour une excursion projetée, certaine carriole de louage sans capote et bien vieille. Je n'ai pas le choix, mais le cocher-guide qui m'accompagne m'assure que tout est pour le mieux et je me résigne.

Nous remontons la vallée où gronde la Maronne, quelques rayons échappés des nues irisent un instant les bois de taches lumineuses et mouvantes, puis tout redevient noir le long de l'interminable côte que nous gravissons.

Ce ciel menaçant est bien de circonstance, ce me semble, pour aller visiter, dans les solitudes, une antique forteresse ignorée qu'on me dit d'aspect fantastique et plantée sur un rocher sauvage. Elle est peu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

connue, en effet, la châtellenie de Saint-Geniès-ô-Merle, perdue aux confins de la Corrèze et du Cantal, dans un pauvre pays, loin des voies ferrées, et ceci s'explique, car il faut sacrifier une journée entière pour s'y rendre d'Argentat, la voir et en revenir.

La route monte toujours et nous approchons enfin d'un col, car j'entends, vers la lande, les hurlements prolongés du vent; la pluie commence à tomber.

Bientôt les bouleaux qui bordent la route s'inclinent et se redressent sans trêve. Leurs ramures mouillées, pareilles à de grandes chevelures flottantes, nous cinglent au passage.

Le conducteur, courbé sur son siège, ne cesse de fouailler sa bête. Nous fuyons en course folle à travers le plateau sablonneux sous la pluie qui fait rage. On n'entend plus que le roulement du véhicule sur la lande, les sifflements du vent, le bruissement des arbustes, le crépitement de la pluie. Toujours courbé sous l'orage, le conducteur, de temps à autre, se retourne à demi, et chaque fois un éclair semble passer dans son regard. Est-ce un rire, est-ce une souffrance qui contracte ainsi son visage?

« Hé! de par le diable, satané cocher de l'enfer! où me menez-vous par cette tempête dans ce pays perdu, au bout du monde?... »

Il ne répond pas et m'entraîne dans une rapide descente. Le véhicule cahote à se briser par la route en lacets à tournants brusques. Auprès du chemin un village aux toits ruisselants de pluie luit comme un éclair; les feuilles des arbres, arrachées par le vent, volent en essaims jusques au loin dans l'espace embrumé.

Quel est ce village? Goulles, je crois....

A ce train vertigineux nous arrivons bientôt au fond d'une étroite vallée, et j'aperçois la forteresse de Saint-Geniès-ô-Merle.



UNE FEMME DES PLATEAUX[1].

Sur les dentelures d'une presqu'île rocheuse de 100 mètres de haut s'élève un amoncellement grandiose fait de donjons, de tours, de pans de murailles écroulées. Un lierre robuste rampe sur ces murailles, il les étreint et les ronge, des arbustes agités s'échappent des créneaux, des herbes folles tremblent sur les remparts, des pierres roulantes encombrent les talus. En dépit du soleil qui la calcine depuis des siècles, du vent qui l'émiette, de l'ouragan qui la secoue, l'antique forteresse résiste encore toute mutilée, avec des blessures béantes.

La torrentueuse Maronne jette une écharpe mouvante autour du rocher qui porte ces ruines altières. La vue de cette forteresse est saisissante par le décor sauvage et désolé qui l'entoure.

Pour atteindre la châtellenie, comme nous courons sur la rive opposée, il faut traverser, au-dessus d'un abîme, un pont suspendu dont les balancements m'inquiètent. Par un sentier pavé de gros blocs de granit usés nous arrivons au corps de garde. Il reste peu de traces du pont-levis; partout des décombres, des pans de murs, des rochers, des chambres seigneuriales ruinées. Sur une façade percée d'une large baie qui fut

1. *Gravure de Florian.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une des entrées principales, sept écussons étalent tristement leur champ vide. Plus loin les manteaux des cheminées à arcs surbaissés, à moulures cylindriques, se retrouvent à chaque étage. Certaines murailles portent des traces d'incendie. Sous les voussures des amples fenêtres, je vois les banquettes de pierre où rêvaient les châtelaines, le regard perdu dans le paysage sévère qui, de toutes parts, borne l'horizon.

Au milieu des décombres je cueille quelques œillets sauvages, les seuls de cette espèce connus dans la contrée. Quel vent lointain en a porté la semence? Les fleurs d'un rouge incarnat se balancent avec grâce parmi ces tristes murailles. L'œuvre des hommes dure peu, la nature refleurit toujours, comme une espérance.

Tout le jour, sous la pluie silencieuse et froide, je vais par les salles écroulées du vieux repaire. Quelles furent ses origines? Nul ne sait. Chaque hiver, des parties du château fort s'effondrent dans la gorge solitaire aux mugissements du vent, aux imprécations des eaux grossies qui passent.

. . . . . .

— C'est encore une diligence qui me conduit d'Argentat à Tulle.

Nous quittons peu à peu la basse Corrèze, le ciel lumineux, les vignes et la gaieté, et en trois ou quatre heures nous arrivons au chef-lieu du département, dans la région intermédiaire qui n'est pas encore tout à fait le haut Limousin.

Toutes les vieilles cités ne sont pas entièrement mortes. Tulle montre encore, sur une hauteur escarpée, au milieu d'une ville bien moderne, son aire d'autrefois.

M. Émile Fage, le charmant écrivain, me guide dans le dédale de ruelles d'un ancien quartier aux maisons de bois et de granit, enchevêtrées à plaisir, chevauchant en désordre les unes sur les autres. Il me montre des demeures seigneuriales pareilles à des châteaux forts, des restes de palais d'évêques, la mystérieuse tour de *Maïsse* près du bizarre escalier des *Quatre-vingts*, il évoque à chaque pas les souvenirs perdus, les légendes oubliées.

Avec lui, je contemple longuement la *maison Sage* ou *maison de l'Abbé*, dont l'origine est aussi mystérieuse que celle de la tour de Maïsse. « Les souvenirs sont effacés, a dit M. René Fage, son fils, la belle maison sculptée n'a pas d'histoire. Le temps, qui en a respecté les moindres ornements, a détruit ses annales, anéanti sa tradition. Nous ne savons d'où elle vient, ce qu'elle a été, ce qu'elle a vu, quels personnages ont vécu dans ses murs; mais heureusement elle est toujours debout; nous pouvons la voir et l'admirer; elle est intacte et solide, et sera, pendant longtemps encore, dans notre ville, le plus riche modèle des élégantes constructions qui se sont épanouies à l'aurore de la Renaissance. »

Le style général de l'édifice, a écrit Mérimée, qui visita aussi la maison de l'Abbé, accuse une époque de transition. Ce n'est plus déjà le gothique, avec ses ogives et ses lignes flamboyantes et hardies; ce n'est pas encore la Renaissance, avec l'imitation élégante et libre des types de la Grèce et de Rome. On peut placer, sans crainte de se tromper, entre 1490 et 1520 l'époque de la construction de cette maison; les accolades, les porcs-épics sculptés sur les linteaux indiqueraient cette époque.

Tulle ne conserve pas seulement ses habitations gracieuses ou guerrières, il est resté dans les mœurs locales des coutumes singulières dont l'origine remonte à des époques très reculées.

Le *tour de la Lunade*, fête processionnelle en l'honneur de saint Jean-Baptiste, célébrée le 23 juin, veille de sa nativité, se rattacherait, d'après les recherches de M. Deloche, aux cultes primitifs qui eurent pour objet les astres et les puissances naturelles.

Au coucher du soleil et aussitôt que la lune monte à l'horizon, les confréries, les congrégations religieuses, suivies de tout le peuple, quittent en grande pompe la cathédrale, avec l'image du Précurseur. Cette procession se dirige vers l'est, serpente dans les rues d'un faubourg dont elle gravit les pentes, suit un long chemin sur les plateaux voisins, stationne devant plusieurs oratoires préparés sur son parcours et vient finalement réintégrer saint Jean-Baptiste dans son église.

Dès la veille, un grand nombre de fidèles s'étaient rendus nu-pieds à la cathédrale, où ils étaient demeurés, faisant leurs dévotions à genoux, jusqu'au moment où la chandelle allumée dont chacun d'eux était muni avait été entièrement consumée.

Une singularité de cette coutume, c'est la mise aux enchères du *reinage*, c'est-à-dire de l'honneur de suivre immédiatement le saint Précurseur. Cette enchère est présidée par le curé. Le plus offrant est nommé premier roi, il marche en tête; immédiatement après lui, vient le second roi. La même formalité est accomplie pour choisir les première et seconde reines. Des enchères de moindre importance servent à nommer les porte-bannière, les porte-ruban et, dans certains villages, les porte-colombe.

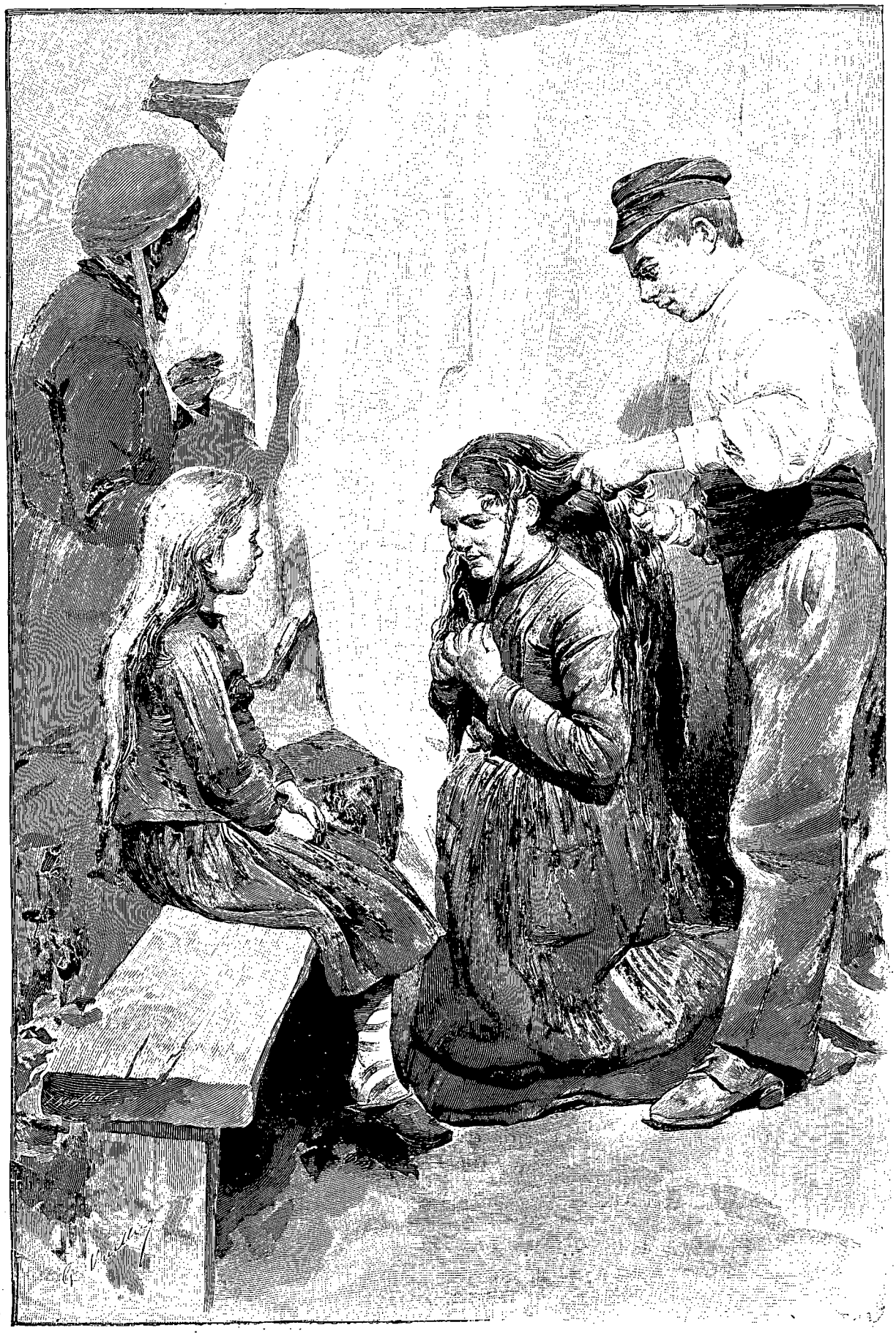
Ceux qui aspirent à l'honneur de transporter saint Jean sur leurs épaules se soumettent également à une enchère à la suite de laquelle le plus offrant est consacré premier bras, l'autre deuxième bras, et ainsi de suite jusqu'à quatre.

Ce soir-là la ville de Tulle est illuminée, tandis que la population est à la procession, que plusieurs suivent à genoux et un grand nombre nu-pieds. Il en est qui, n'ayant pu l'accompagner le jour même par suite d'un empêchement quelconque, effectuent seuls le tour de la Lunade dans la huitaine.

Tant à Tulle que dans les villages voisins où est célébrée cette étrange procession, la route parcourue a la forme d'un cercle.

A Tulle les choses se passent en famille. Aux points désignés pour les repos, tout le monde s'arrête. Aussitôt les marchands de victuailles et de boissons accou-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA VENTE DES CHEVELURES (PAGE 66). — GRAVURE DE ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

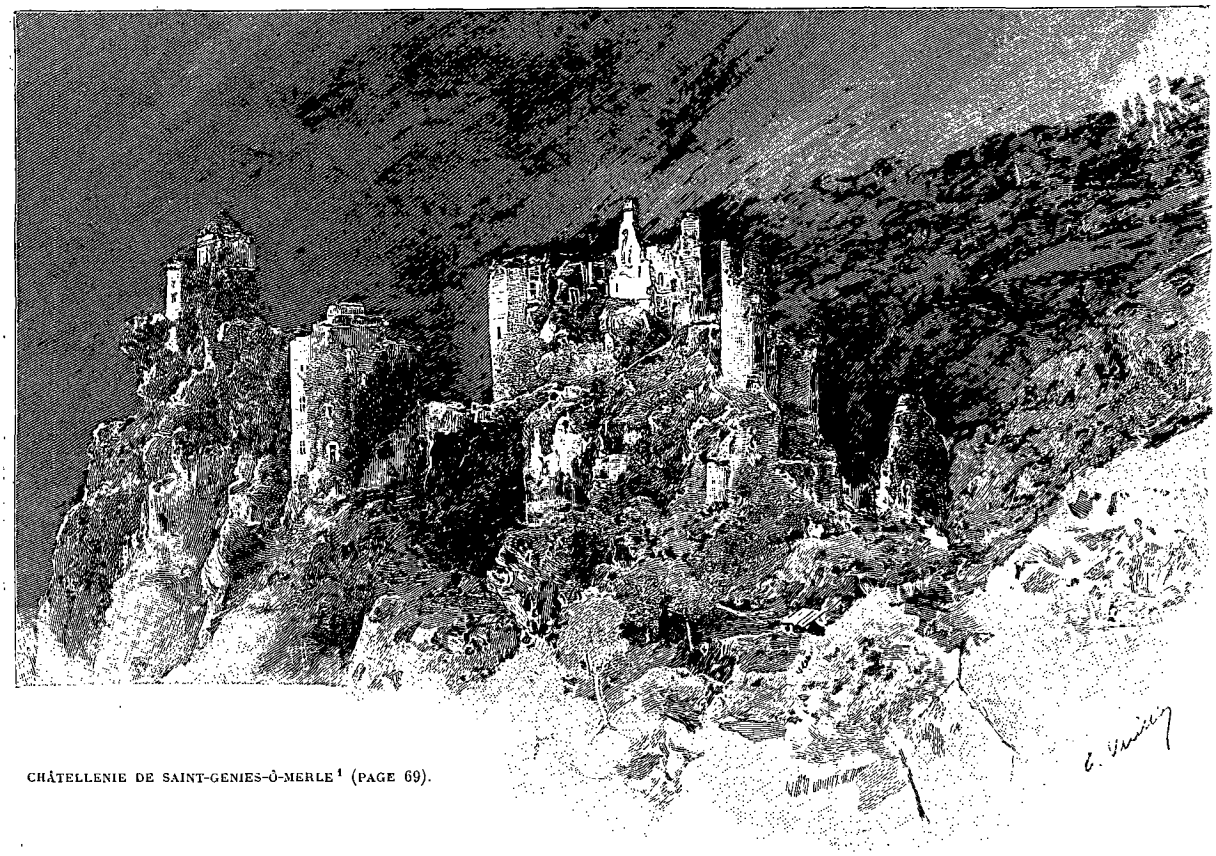
rent : alors les rangs sont rompus, ce n'est plus qu'un pêle-mêle de gens qui mangent, boivent, causent et rient. Puis, après ce délassement que le clergé a contemplé paternellement, la procession reprend gravement sa route. Des femmes font vœu de la suivre le chapelet à la main et sans prononcer une parole. C'est pour elles, dit-on, un vœu difficile à mener à bonne fin.

D'après le P. Béril, dit M. Deloche, le vœu de la Lunade aurait été fait en l'honneur de saint Jean-Baptiste dans l'année 1340 à cause de la peste, de la famine et de la guerre qui ravageaient le Limousin. Les habitants de la ville établirent en l'honneur de Dieu, de la bienheureuse Vierge Marie et de saint Jean-Baptiste une confrérie qui subsiste encore.

Il existe dans la ville deux congrégations religieuses de pénitents : l'une les pénitents gris, l'autre les pénitents blancs.

Les premiers font le tour de la Lunade avec le clergé et le peuple, les autres le jour même de cet anniversaire.

« En l'an de Notre-Seigneur mil trois cent quarante, porte un ancien texte, il y avait guerre en France avec l'Angleterre ; et le jour de la fête de tous les saints, la



CHÂTELLENIE DE SAINT-GENIES-Ô-MERLE[1] (PAGE 69).

ville fut prise par les Anglais. Et dans cette même année il y eut mortalité universelle par tout le monde, et grande famine et pestilence, c'est pourquoi les prud'hommes de la cité de Tulle, considérant le péril où ils étaient, recoururent à Notre-Seigneur, ordonnèrent et établirent entre eux que, en l'honneur de Dieu et de Notre-Dame et de toute la cour de la céleste compagnie, il fût créé une confrérie de monseigneur saint Léger, lequel avait fait et faisait et fait toujours un grand nombre de beaux miracles. »

D'après M. Deloche, la date de 1340 est injustifiable ; elle ne s'accorde ni avec celle de 1348 que porte la notice concernant la confrérie de Saint-Léger, ni avec celle de 1346 que Baluze a proposé d'y substituer.

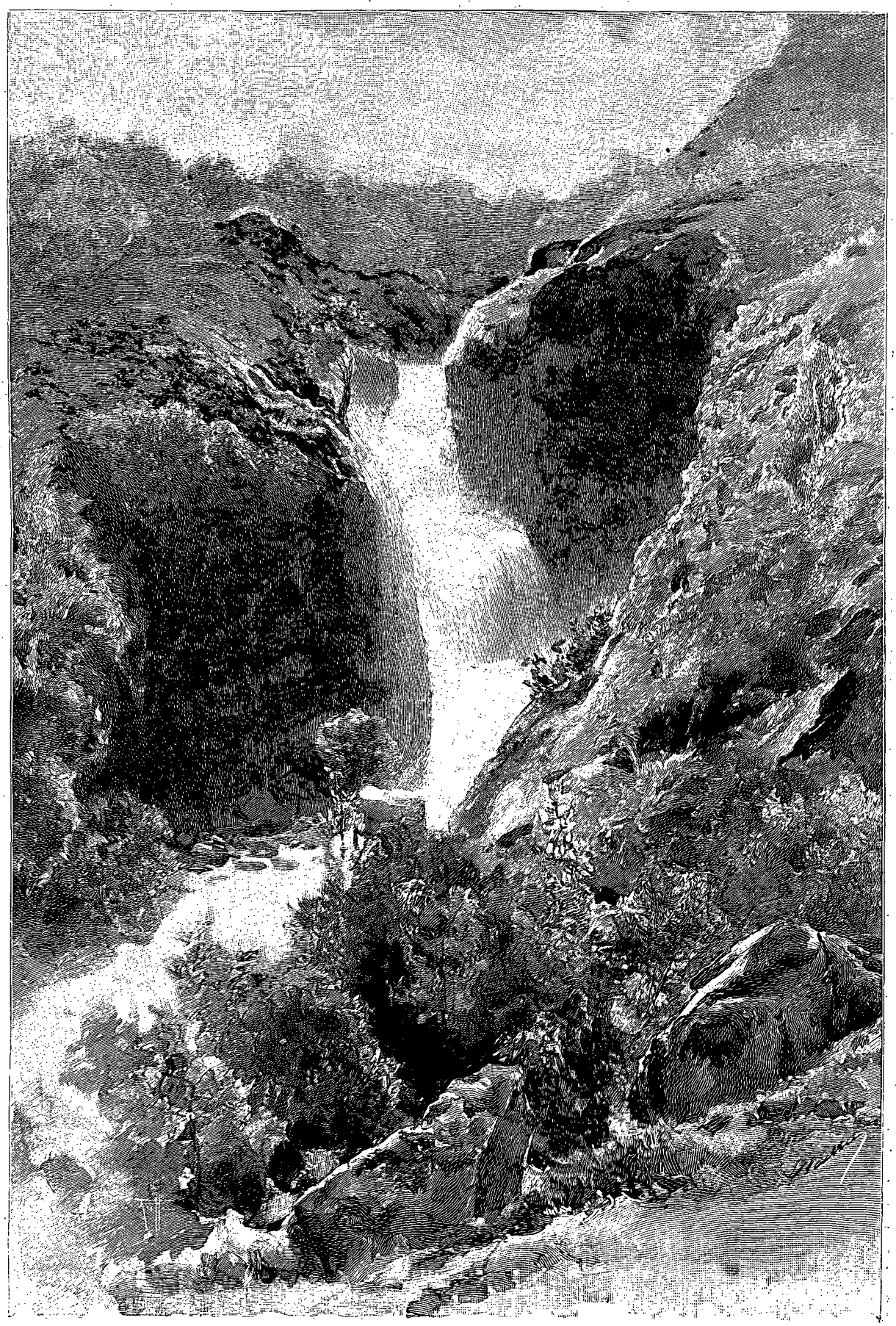
« Au VIIe siècle, le culte du soleil et de la lune était encore pratiqué en Gaule.

« La fête du soleil se célébrait au solstice d'été, le 24 juin est le jour où il tombe, où le soleil est au tropique du Cancer, arrivé à sa hauteur maxima, à son plus grand éloignement de l'équateur, et paraît pendant quelques jours y être stationnaire. Encore après l'établissement du christianisme en Gaule, cette fête conservait un tel prestige et exerçait un tel empire sur l'esprit des foules, qu'au milieu du VIIe siècle, dans un sermon, saint Éloi en faisait l'objet d'une prohibition spéciale : « Que nul, s'écrie-t-il, à la fête de saint « Jean ou dans des solennités quelconques ne célèbre « les solstices et ne se livre à des danses tournantes ou « sautantes ou à des chants diaboliques ».

« L'Église s'appliqua, avec l'assistance de l'autorité

1. *Gravure de Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE « SAUT » OU GRANDE CASCADE (PAGE 73). — GRAVURE DE RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

royale, à déraciner ces restes du culte païen. Mais quand elle eut reconnu l'inanité des rigueurs légales aussi bien que des adjurations sacerdotales et des menaces de peines canoniques, elle prit le parti de tolérer les pratiques populaires, et même de leur donner parfois un sens chrétien.

« A Tulle, continue M. Deloche, et sur le parcours de la procession champêtre de la Lunade, où de nombreux et vastes bûchers sont élevés et mis en flamme la veille de la nativité de saint Jean-Baptiste, il se produisait, il y a un demi-siècle, un fait qu'il convient de noter. Les fidèles qui faisaient partie du cortège, principalement les gens de la campagne, ne manquaient pas, en passant près des bûchers, d'étendre et de tenir un instant sur l'ardent brasier des branches de châtaignier ou de noyer, qui étaient dès lors, à leurs yeux, des rameaux bénits et qu'ils conservaient pieusement dans leurs demeures comme une sauvegarde contre les épidémies ou maladies, pour eux, leur famille et leurs troupeaux.

« Il nous est permis d'induire, relativement à la procession limousine de la Lunade, que le port de la statue de saint Jean autour de la ville, suivant un rite et un itinéraire fixés à l'avance, est une simple transformation de l'antique solennité du solstice d'été, où l'on portait en grande pompe la statue du dieu soleil Bélénus.

« On a, dans cette province, quelques témoignages particuliers de la persistance d'usages qui prouvent le rôle important que ses habitants attribuaient à la lune.

« Ainsi à Tulle, au moyen âge, on mentionnait dans l'acte de présentation d'un nouveau-né sur les fonts de baptême la phase lunaire pendant laquelle la naissance avait eu lieu.

« Ce fut, dit-on, un religieux de l'abbaye de Saint-Martin de Tulle qui usa de son influence pour déterminer les habitants, consternés par le triple fléau, à changer leur cérémonie païenne en une procession pour honorer saint Jean-Baptiste.

Le tour de la Lunade, tel qu'il s'accomplit depuis plusieurs siècles, serait ainsi, non pas une création, comme le prétend certaine légende, mais la forme sanctifiée d'une vieille coutume profane. »

Nous avons communiqué les pages qui précèdent à un ami, Élie Reclus, passionné pour les légendes et toutes choses populaires : — Qu'en pensez-vous?

Voici ce qu'il nous a répondu :

« Il s'agit d'une fête solaire, et cette fête solaire porte le nom de « Lunade ». La chose paraît bizarre. Mais la Lune joue sans doute un rôle important dans la cérémonie? — Autrefois, peut-être, mais on ne relate aucun détail sur lequel la supposition puisse être appuyée. Il faut reconnaître que le sens intime de la solennité n'est point parvenu jusqu'à ceux qui la célèbrent encore, et qu'elle a perdu, dans le cours des âges, quelques-uns de ses éléments essentiels. — Comment les reconstituer?

« Puisque ce mot de « lunade » constitue la grande et même la seule difficulté, prenons-le pour pivot de l'explication.

« Lunade » nous semble pris dans le sens de « lunaison ». Comme l'année solaire a douze mois, l'année lunaire a treize lunades, dont chacune a son grand moment lors de la pleine lune. L'expression dont il s'agit, Lunade de la Nativité de saint Jean-Baptiste, nous la traduisons par la pleine lune la plus rapprochée du solstice d'été.

« La fête était donc mobile autrefois, et aurait oscillé dans les limites comprises entre la quatorzième nuit avant et la quatorzième nuit après la Saint-Jean. Mobile, elle l'est aussi, cette autre grande fête solaire, Pâques. L'Église chrétienne la célèbre le premier dimanche après la première lune qui suit l'équinoxe du printemps.

« D'ailleurs le peuple n'a cure de célébrer ses solennités au moment que les astronomes lui indiquent : pour le solstice d'été midi précis, et minuit juste pour le solstice d'hiver. Il avance ou remet la cérémonie, suivant les convenances à lui, lesquelles varient selon les pays, les climats, et surtout d'après les occupations champêtres. Et pour ce qui est de la Saint-Jean, plus particulièrement, notons que le soleil nous déverse le 24 juin son maximum de lumière, et ne donne son maximum de chaleur que plus tard.

« Donc la fête du Grand Soleil se célébrait par une nuit de pleine lune. Il faut se rappeler que, dans l'année sacrée des religions primitives, les nuits comptent pour plus que les jours. Aux temps dont il s'agit, le Soleil passait pour le frère et l'époux de la Lune. De même le Grand Baal et la célèbre Astarté. Leur union avait procréé les plantes, les animaux et le genre humain. D'année en année cette création continuait ou recommençait, hors du « Jour de la Lunade », le Soleil et la Lune pleuvaient la vie, et les hommes reconnaissaient le bienfait en allumant des feux dont l'éclat montait jusqu'au ciel. En dansant, en se trémoussant, ils faisaient le tour de la cité, considérée alors comme le centre du monde. Ivres de joie, et peut-être de vin, ils suivaient le cours du soleil, celui de la lune et de la multitude étoilée, entraient dans le branle universel. Partant du nord-est de Tulle, la farandole se dirigeait vers l'orient, de l'orient au midi, et du midi aboutissait à l'occident. Elle s'arrêtait, se reposait, se restaurait et s'esbaudissait à chacune des Douze Maisons du soleil. Ces stations symbolisaient celles du soleil, stations célèbres dans la légende celtique, les *Litées*. Les « Rois » et les « Reines » de la fête antique étaient les jeunes couples — peut-être au nombre de douze — qui entraient en ménage sous d'heureux auspices. Pas besoin ne leur était alors d'acheter cet honneur à prix d'argent.

Arrêtons-nous là pour ne pas tomber dans la dissertation académique. »

Gimel, septembre. — Je visitai un jour les profondes gorges d'Aubazine, sur la ligne de Brive, je

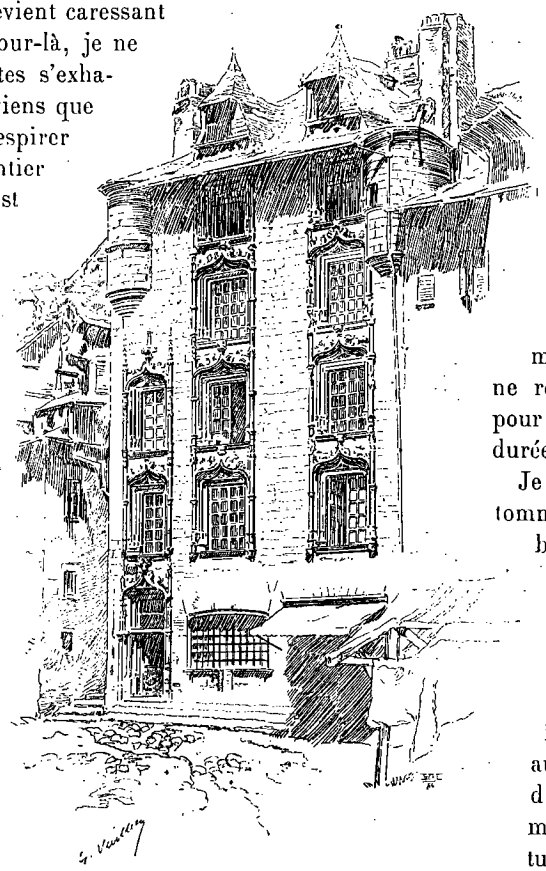
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

revins à Tulle et un matin le train d'Auvergne m'emporta.

La voie, au sortir de la ville, monte, monte toujours, la locomotive halète, elle côtoie des précipices, suit des pentes couvertes de bruyères, et après avoir gravi plus de 300 mètres elle atteint, en une demi-heure, la halte de Gimel.

Je pris le sentier charmant qui mène au village, très peu éloigné. Le jour était radieux, le soleil brillait, et quelques buées légères flottant dans les bas-fonds au-dessus des prairies s'effilochaient et se fondaient lentement dans l'espace. Nous étions aux premiers jours de septembre : le soleil n'a plus alors la violence du plein été, il devient caressant par les matinées belles. Ce jour-là, je ne sais quelles senteurs pénétrantes s'exhalaient des buissons; je me souviens que j'étais joyeux de vivre, de respirer tant d'aromes, de suivre ce sentier nouveau plein d'enchantenmest inattendus. Ce sentier tombait dans un vallon où passait, en gazouillant, un joli ruisseau. Il remontait à travers les bruyères, il côtoyait une châtaigneraie, il frôlait un hameau, il s'enfonçait en chemin creux et je descendais une pente rapide lorsque se montra Gimel.

Gimel est un romantique village, blotti à demi dans les feuilles sur une arête rocheuse, avec un clocher bien simple, un blanc presbytère, les ruines d'un château fort, des toits de tuile rouge, d'ardoise et de chaume où se balancent des corbeilles de sédums et de giroflées. En bas un torrent grondeur, fuyant sous les aunes, lui fait une ceinture irisée.



LA MAISON DE L'ABBÉ A TULLE [1] (PAGE 70).

J'entrai dans une modeste auberge, « au Repos des Cascades », où me reçut une gracieuse hôtesse. Elle me conduisit dans une chambre qu'une rumeur emplit aussitôt en même temps que la lumière, lorsqu'elle en ouvrit les fenêtres.

C'était le grondement des eaux qui montait des profondeurs, car les maisons de Gimel dominent une gorge hérissée de roches, où se précipitent de superbes cascades, cascades étagées; s'il n'y en avait qu'une, elle formerait une formidable chute de plus de 150 mètres de hauteur.

La chute principale, le *Saut*, a 42 mètres de hauteur, la *Redole* glisse de 27 mètres sur une grande roche, et la *Gouttatière* se précipite du haut d'une falaise de 25 mètres. Plus bas, dans un site sauvage, est le *Gourg*, cascade moins haute que les précédentes, mais fort belle. Une dernière petite chute dans un étroit défilé termine la magnifique série des cascades de Gimel.

Par delà, les abîmes, les bois et les monts se succèdent jusqu'à l'horizon lointain. Que de fois j'ai passé des heures à cette fenêtre, contemplant ce paysage qui m'avait tant frappé dès le premier regard. J'ai encore devant mes yeux des soleils couchants féeriques, des journées brumeuses où tout s'estompait au point que, la gorge disparaissant, je croyais planer dans l'espace. Certains soirs, après l'orage, la terre devenait fumante. L'abîme, comme une prodigieuse chaudière, exhalait des vapeurs épaisses qui rampaient lentement dans les plis des montagnes et venaient flotter en lambeaux déchirés jusqu'aux cimes prochaines. Les paysans estimaient alors que le beau temps ne reviendrait pas de sitôt; c'est pour eux un signe certain de la durée des mauvais jours.

Je me souviens qu'un soir d'automne, au crépuscule, de longues bandes de nuages immobiles s'allongèrent dans le ciel jaune. De la sombre vallée où un océan de brumes ondulait indolemment, des flocons se détachaient sans cesse. Un instant, sur une crête rocheuse, au milieu des pâles nuées, se dressa le clocheton ruiné et les murailles enlierrées du sanctuaire de Saint-Étienne de Braguse. Puis la nuit tomba sur la vallée, et de l'abîme ténébreux ne monta plus dans le silence que l'éternelle plainte des eaux.

Que d'heures j'ai vécues, accoudé au petit pont pittoresque qui enjambe la Montane ou Gimelle, ce torrent courant derrière moi sous les feuilles et tombant tout à coup devant moi dans une profonde fissure! La rivière glisse tout d'abord sous l'arche, elle ondoie et se replie en volutes moirées; subitement le sol lui manque, elle s'écroule hurlante et comme épouvantée dans un abîme.

De ce pont je voyais entre des parois de rochers sombres, les eaux tourbillonner, rejaillir en aigrettes diamantées, s'éparpiller en pluie de perles, et je les entendais gémir sourdement ou gronder.

Au-dessus du précipice les rayons du soleil allument

1. *Gravure de Verdoux.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souvent un arc-en-ciel à travers l'embrun, tremblant diadème aux lueurs idéales couronnant un abîme.

L'aubépine allonge vers le gouffre des branches chargées de corail, la baie noire du sureau, le fruit rouge de l'églantier s'égrènent sur les roches, dans les eaux, dans les mousses, parmi les fougères et les herbes pâlies sous une éternelle rosée. Au printemps les jonquilles égayent de leurs pétales jaunes les flancs du rocher.

Seuls deux êtres vivants sont presque continuellement penchés sur le « Saut », ou grande cascade, une petite bergère filant sa quenouille et un plus que vieil âné qui depuis trente-six ans broute sur des pentes rapides où nul ne s'aventure.

En temps d'orage et aux jours d'hiver, la violence des eaux ébranle le rocher qui supporte Gimel. Un mugissement emplit alors les demeures comme si une tempête soufflait sans trêve sur la contrée. Des enfants, des animaux tombent quelquefois dans le torrent. On se souvient d'un pauvre petit qui disparut ainsi et qu'on ne retrouva que plus tard au bord d'un gouffre. Je n'oublierai jamais une scène à laquelle j'assistai dans cette gorge de la Montane.



LE « TOUR DE LA LUNADE »[1] (PAGE 70).

Un matin, après une nuit orageuse, des passants trouvèrent, sur la route en corniche surplombant la grande cascade, le chapeau d'une vieille femme d'un hameau du voisinage. Comme elle était un peu folle, les enfants s'en amusaient lorsqu'elle venait à Gimel. Elle avait quitté l'auberge la veille au soir très tard. Souvent, pendant des semaines entières, elle s'échappait ainsi de sa chaumière et s'en allait courir les villages quasi mendiante. On la faisait coucher dans les granges par pitié. Son mari s'était habitué à ses absences et, connaissant son humeur fantasque, ne s'en inquiétait plus guère. Lorsque sa coiffe fut trouvée sur le chemin, on supposa que le vent l'avait emportée et que la pauvre femme reviendrait un beau matin la réclamer. Mais on ne la revit plus....

Son homme, à la fin, la rechercha par les pays voisins. Il fit exhumer les cadavres de deux femmes errantes dont on n'avait pu constater l'identité. Ses recherches demeurèrent vaines.

Six mois après j'étais à Gimel et je suivais un sentier ombreux qui borde le torrent à une grande hauteur, lorsque deux jeunes gens tremblants et très pâles s'arrêtèrent devant moi. Ils me dirent très émus que, comme les eaux étaient basses, ils pêchaient la truite à la main, lorsqu'il leur avait semblé saisir des doigts de squelette et des mèches de cheveux. Alors la peur les avait pris, ils avaient quitté en hâte les profondeurs solitaires et étaient accourus pour prévenir les autorités. Ils étaient très troublés, disaient-ils, et peut-être sous l'influence d'une hallucination. Tandis que les jeunes gens gagnaient le village, je descendis vers l'endroit où leur partie de pêche avait été interrompue d'une si singulière façon. Là le torrent roule ses eaux à travers des quartiers de roches. Un jour crépusculaire règne sous la voûte des arbres qui le recouvrent, et un tronc jeté au travers par une crue a formé un pont naturel, sur lequel j'étais passé quelques jours auparavant.

Longtemps j'avais cherché parmi les roches, dans les branches et les racines de l'arbre mort sans apercevoir la moindre trace du cadavre, lorsqu'une apparence de sabot frappa mes regards. Alors une forme humaine m'apparut lentement. On eût dit une racine

1. *Gravure de Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enroulée, couverte de moisissure et de mousse. En me penchant vers le courant je distinguai des cheveux qui flottaient. Le corps était retenu par un pied au tronc d'arbre : on eût juré qu'il en faisait partie.

A travers les pentes, des gens accouraient. J'indiquai le cadavre. On l'arracha avec peine d'entre les branches; c'était bien elle, la vieille folle disparue depuis six mois; la bague nuptiale était encore à son doigt de squelette.

Les spectateurs se découvrirent, et sous cette voûte ténébreuse aux lueurs de crépuscule, parmi ces roches, avec le gémissement jamais interrompu des eaux, ce fut un spectacle lugubre que la levée de ce corps. Quelques femmes pleuraient en silence et les enfants, effrayés, cachaient leurs visages dans leurs mains.

Les animaux qui vont brouter sur les pentes rapides du torrent roulent souvent aussi dans l'abîme. Les gens de Gimel perdent ainsi leurs vaches, qui vont s'écraser dans les rochers. Seul le vieil âne erre toujours d'un pied sûr à travers les plus dangereuses déclivités.

— Après le Saut ou grande cascade dont la description m'a entraîné à de funèbres souvenirs, la Montane court à travers des blocs de granit pour se précipiter presque aussitôt dans un gouffre noir en formant une seconde chute, la Redole, plus gracieuse mais moins haute.



LA « REDOLE »[1].

A partir de la Redole s'ouvre l'*Inferno*, l'enfer. La fissure où la Montane a frayé son lit à travers des roes éboulés est devenue maintenant profonde; des falaises à pic tigrées de lichens couleur de soufre, des pentes presque perpendiculaires, des ravines où descendent en masse des châtaigniers moutonnants, tombent à grands traits vers la sombre profondeur.

Ne nous engageons pas dans le fond de la gorge. Pour contempler la Redole, nous avons pris les pentes herbeuses de droite. Continuons à suivre le sentier qui nous a amenés au Saut, négligeons un chemin qui monte, et bientôt, près d'une masure, prenons une petite sente très rapide, très sinueuse, qui serpente sous la feuillée. Elle est difficile, scabreuse même, et facilement on s'y peut égarer. Il est prudent de se faire accompagner par un petit guide : les enfants ne manquent pas par là, on les rencontre offrant des bouquets de bruyère aux étrangers.

Lorsque nous serons arrivés sur une arête rocheuse, un bruit assourdissant nous arrêtera. Nous ferons quelques pas dans un sentier pierreux et, à travers des frênes au léger feuillage, des châtaigniers minces et des aunes élancés, nous verrons la *Goutatière* ou « Queue de Cheval », masse éblouissante des eaux de la Montane se précipitant par une étroite fissure pour tomber en chute presque verticale dans un gouffre sans fond.

Tout frissonne autour de cet abîme grandiose et

1. *Gravure de Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gracieux à la fois. Lors des fortes eaux, l'embrun lustre les feuilles, voile la roche, les arbres, les mousses et le gazon. Le soir, le soleil frappe l'écume de rayons aveuglants. La falaise qui longe cette cascade, belle entre toutes en son immense entonnoir de granit et de feuillée, a l'aspect du porphyre. Des sédums, des bruyères et des orchidées sauvages se penchent tremblants sur l'antre obscur. Les eaux, après avoir bouillonné en chaos grondant, cerclent la nappe de quelques remous écumeux et vont se balancer longuement comme alourdies et pesantes au pied d'un gigantesque rocher.

Là aussi, un enfant tomba; il s'était aventuré au-dessus de l'abîme pour cueillir des fleurs, il glissa sur des herbes desséchées et roula dans le gouffre. Les eaux étaient grandes et il dut la vie à cette circonstance, car le courant le prit et le rejeta tout ensanglanté sur le bord.

C'est aujourd'hui, m'a-t-on dit, un grand garçon bien solide.

Nous sommes ici en plein Inferno. Le caractère sauvage de la gorge s'est accentué; de toutes parts maintenant se dressent, à travers des précipices, des aiguilles rocheuses. Dans cette déchirure profonde où la Montane écumante gronde, j'ai vu, par les sombres journées, les oiseaux de nuit sanguinaires passer d'un vol silencieux.



L « INFERNO »[1].

L'Inferno finit contre un promontoire escarpé qui barre en quelque sorte le lit du torrent. Sur la roche taillée à pic, l'antique sanctuaire de Saint-Étienne de Braguse élève son clocheton béant et ses murailles couvertes d'épaisses toisons de lierre. L'écusson rouge des Lentilhac, derniers seigneurs de Gimel, orne encore la nef, coupé d'une barre transversale. A travers les ronces, les fougères et les fraisiers sauvages, gisent des pierres tombales décorées de croix héraldiques. Et cette chapelle ouverte au soleil, blanchissante d'anciens crépissages, enguirlandée de feuilles, semble sourire encore au milieu de son abandon. L'écho du torrent qui frappe la base du rocher bruit dans les murailles. Comme il court sous un épais couvert, on le devine seulement à quelques éclats d'acier qui percent le feuillage.

Dans la paroi de la falaise s'ouvre une grotte. L'accès en est périlleux, il faut pour y parvenir se laisser glisser prudemment le long du rocher en s'accrochant aux bruyères, car le moindre faux pas entraînerait au fond d'un gouffre.

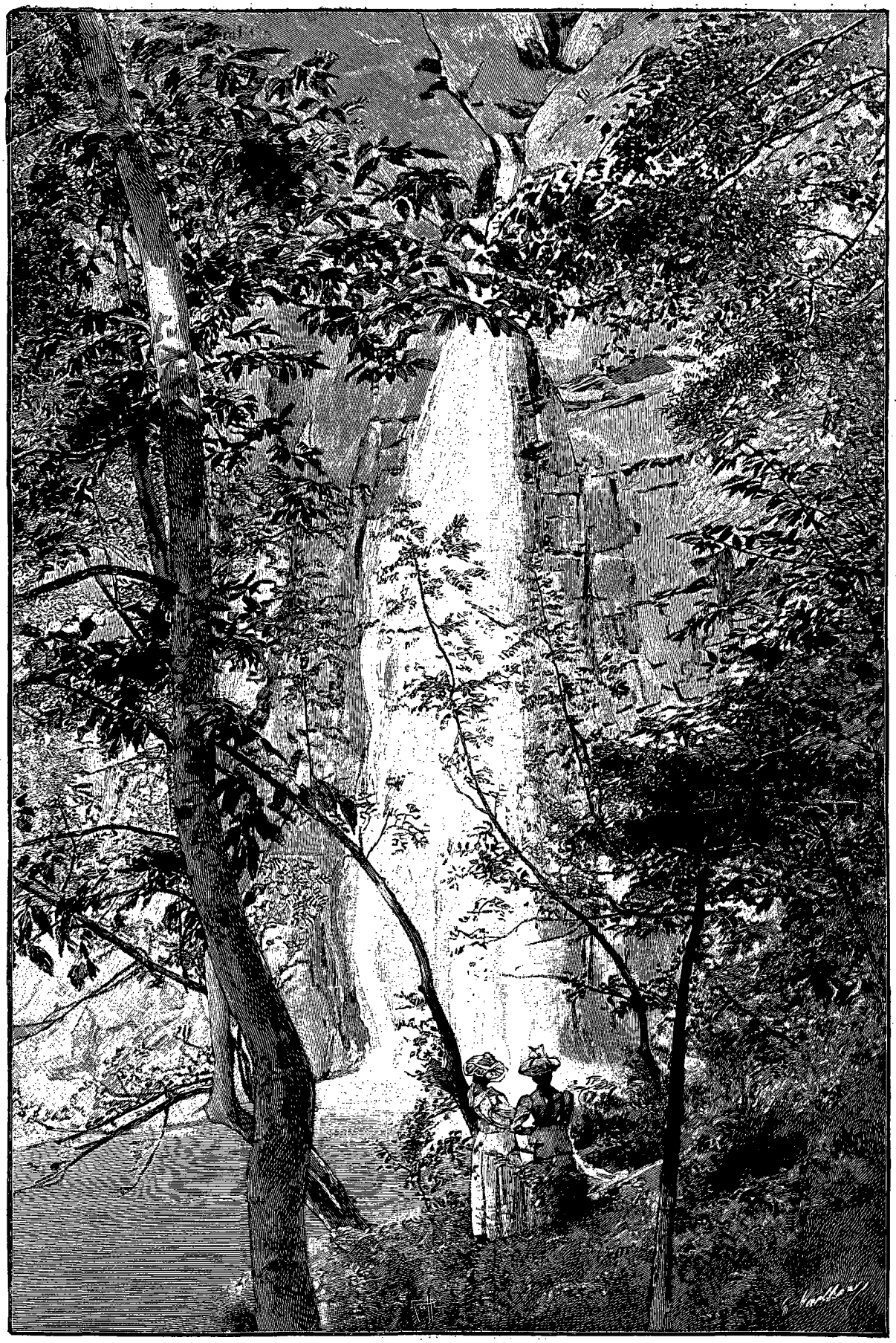
C'est là que vécut et mourut saint Dumine, un guerrier du temps du roi Clovis qui devint anachorète et fut sanctifié.

Il avait bâti un modeste oratoire, où il fut inhumé et qui au XIIe siècle devint une église paroissiale. « Telle qu'elle est cependant, dit l'abbé Poulbière, cette modeste église fut longtemps l'honneur du pays. Bernard de la Guyonie, évêque de Lodève, lui décerne le titre de *basilique*, qui, à vrai dire, n'a pas eu toujours l'importance qu'il revêt aujourd'hui. Là reposait, en effet, le saint dont les vertus avaient embaumé ces âpres solitudes; là venaient dormir ces hauts et fiers Gimel, dont le château pourtant renfermait une église et qui avaient leur rang marqué dans les caveaux de l'abbaye de Tulle; là enfin brillaient les nombreuses reliques que le saint anachorète avait apportées d'Orient. On sait quel était pour la dépouille des saints le culte de nos pères; or jamais peut-être église de campagne n'en offrit à leur piété une liste plus longue. Il y en avait de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge, de saint Jean, de saint Pierre, de saint Paul, de plusieurs autres apôtres, de saint Martial, de saint Etienne, de saint Laurent, etc., etc. »

Bonaventure de Saint-Amable rapporte, dans les

1. *Gravure de Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA « GOUTTATIÈRE » OU « QUEUE DE CHEVAL ». — GRAVURE DE RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

annales du Limousin, qu'un pâtre venait chaque jour partager son pain avec l'ermite de Braguse. Sa femme, dont il avait éveillé les soupçons, le surprit en flagrant délit d'aumône et rentra chez elle sans mot dire. « Au retour de son mari, elle lui dit des injures et lui reprocha qu'il luy ostoit et à ses enfans le pain de la bouche pour le donner à un hypocrite d'hermite, qui feroit mieux d'aller gagner sa vie que d'estre là fainéant. Le bon paisan ne répondit rien à sa femme, ains alla raconter au saint la querelle que sa femme lui avoit fait. Il luy dit, non par vengeance mais par esprit prophétique, qu'en punition de cela il ne vouloit pas que jamais aucune femme se présentast devant son corps; et on croit que c'est pour ce sujet que les femmes n'entrent point dans la chapelle où sont ses reliques. »

Que vous entriez dans une chapelle, que vous gravissiez un mont, que vous dévaliez dans un précipice, une légende animera toujours, dans ces vieux pays, les choses mortes. C'est un des attraits de la montagne où l'histoire transmise d'âge en âge, par des récits du foyer, s'est peu à peu tranformée pour faire place à des créations quelquefois singulières et troublantes dans lesquelles on ne peut plus discerner où s'arrête la réalité, où commence la légende.

Si nous sourions parfois aux contes naïfs entendus chez les paysans, c'est notre ignorance seule qu'il en faut accuser ou notre manque de pénétration.

La tradition veut qu'une des cloches de la chapelle de Braguse ait roulé dans un gouffre. On la retirait à grand'peine, lorsque des femmes ayant voulu aider à la hisser dans le sentier se prirent à rire, et la cloche retomba à tout jamais dans l'abîme.

Le vieux sanctuaire favorise les longues rêveries. Les heures s'y écoulent au chant musical des eaux, aux chuchotements très doux du vent qui arrive au fond de la gorge par bouffées tièdes. On est près du terrible Inferno, on est loin du village, dont les maisons accrochées au haut de la corniche dominent les pentes.

J'y venais bien souvent aux derniers beaux jours, et jamais, durant ces heures, je n'ai éprouvé de lassitude. Je me laissais vivre là sans presque penser, sous le charme infini des choses, un peu alangui par le soleil, par les senteurs qui s'exhalaient des herbes, par le murmure du torrent, buvant la vie dans ces longues communions avec la nature. Une vapeur tendre et légère voilait un peu l'espace, sur les hauteurs les arbres laissaient retomber leurs ramures un peu dépouillées comme de grandes chevelures de pourpre ou d'or qui semblaient frissonner aux caresses du soleil. Le ciel n'était plus bleu, mais très pâle, chaud et rayonnant, et dans l'abîme où je plongeais mes regards, des rayons obliques frisant les arêtes avaient des éclats éblouissants.

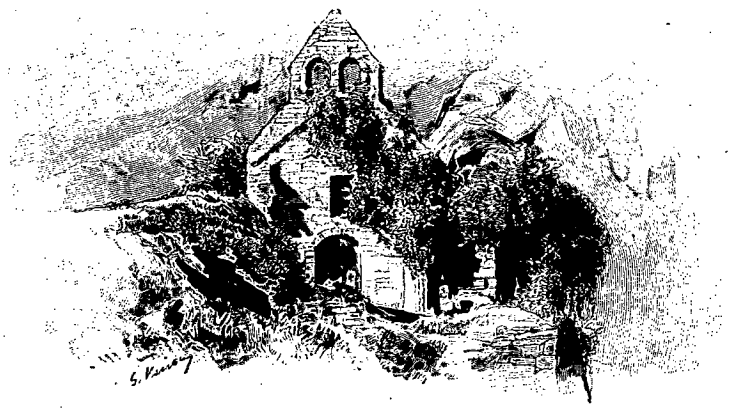
Vers le soir je quittais à regret ma solitude, je traversais le torrent en sautant de rocher en rocher et, sur la rive opposée, je m'engageais dans un étroit sentier. Comme je le gravissais lentement ce sentier baigné d'ombre qui allait se perdant dans les mystères du soir! Quelques feuilles agitées par un souffle inconnu palpitaient subitement, un dernier rayon du couchant les frangeait d'or et quelque geai troublé par ma présence s'envolait tout à coup avec un cri perçant. Et toujours l'éternelle rumeur des eaux comme une voix mourante s'élevait des profondeurs assombries.

« Ah! me disait Onésime Reclus, l'autre jour encore, se faire un toit de mousse et de chaume à Saint-Étienne de Braguse, et vivre sur ce promontoire solitaire de longs jours ignorés, quel rêve et quel bonheur! »

Gaston VUILLIER.

1. *Gravure de Bazin.*

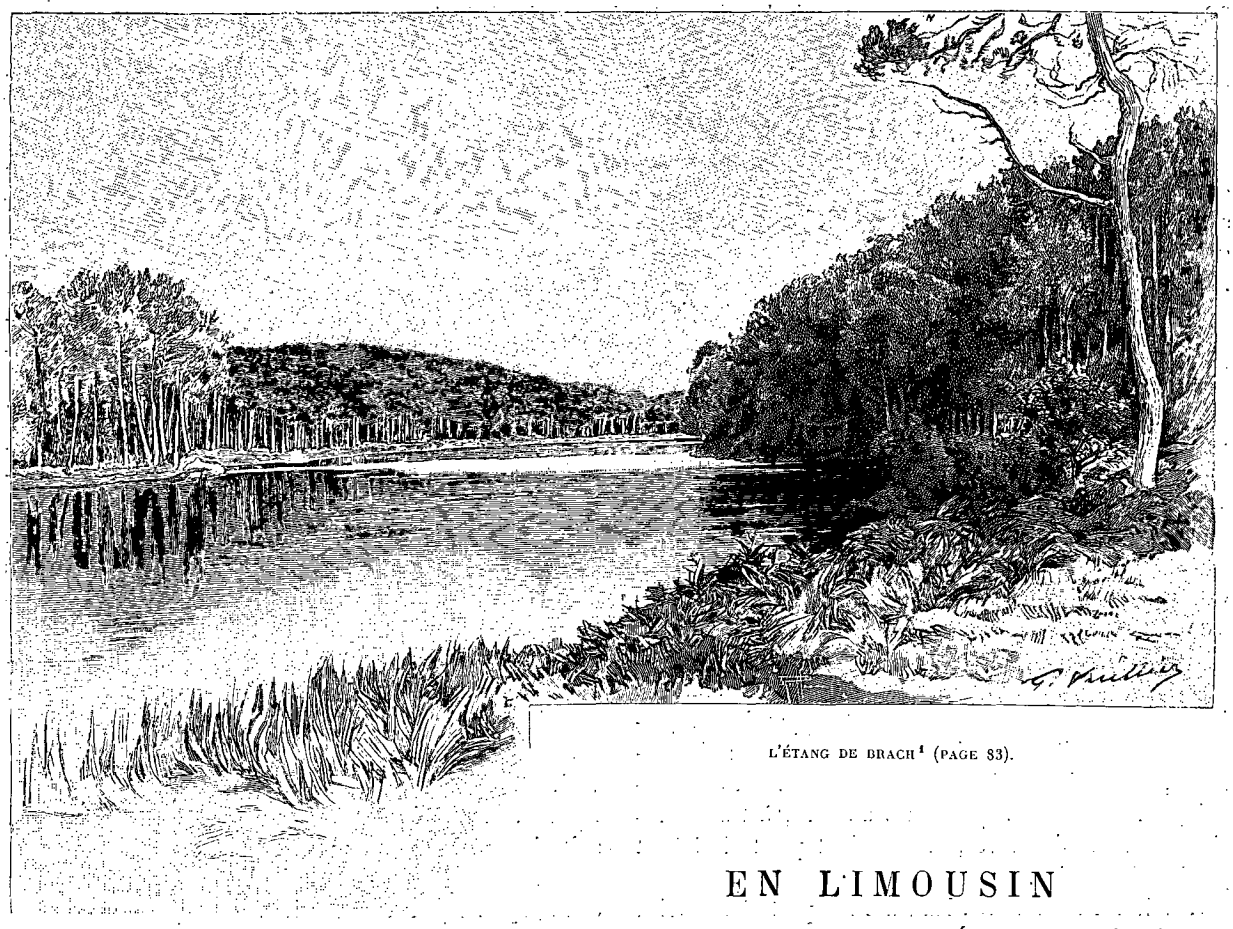
(La fin à la prochaine livraison.)



SAINT-ÉTIENNE DE BRAGUSE [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'ÉTANG DE BRACH[1] (PAGE 83).

EN LIMOUSIN

(PAYSAGES ET RÉCITS)

PAR M. GASTON VUILLIER[2].



LE CHRIST DU PRESBYTÈRE[3] (PAGE 84).

OCTOBRE 1892. — Revenons maintenant pour quelques jours à Gimel.

Où trouverons-nous des sites plus gracieux ou plus sévères, avec un village qu'on dirait suspendu dans les feuilles au-dessus d'un antre noir?

Au « Repos des Cascades » nous reviendrons à des heures accoutumées, et, à l'auberge, par la fenêtre de la grande salle, nous contemplerons, tous les jours, des tableaux changeants.

Au matin, tandis que la vallée sommeillera dans un mystère presque nocturne, nous verrons un rayon de soleil éclore sur les crêtes lointaines; des ardeurs lumineuses descendront ensuite lentement les pentes, burinant les landes, les rochers et les bois, éveillant des clartés furtives dans les ténébreuses profondeurs de l'Inferno.

De cette fenêtre nous reverrons les brumes assoupies dans les replis de la gorge ou errantes par les monts, et de splendides incendies du ciel s'allumeront sous nos yeux à la dernière heure du jour.

La nuit venue, nous irons nous asseoir auprès de l'âtre pour écouter des récits merveilleux, de très vieilles et de très sombres histoires, et nous constaterons que le paysan limousin est tout aussi superstitieux qu'au moyen âge.

Puis nos paupières se fermeront au bruissement harmonieux des eaux, au refrain mélancolique du grillon dans les cendres, discrète musique de ces humbles foyers, qui berce le sommeil de l'enfant et l'insomnie du vieillard.

J'avais rêvé, autrefois, dans mes Pyrénées natales, à ce chant du grillon qui, chaque soir, m'endormait; je m'étais réchauffé à de semblables âtres, et comme ces montagnards, j'avais frissonné pendant de longues soirées à l'évocation des fantômes. Depuis ces heures lointaines j'aime les réunions du soir devant un grand feu clair, sous la haute cheminée des vieilles demeures; je recherche les histoires qu'on écoute en tremblant tandis que les femmes filent leur quenouille, et que le vent se lamente au dehors.

1. *Gravure de Ruffe.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 65.
3. *Gravure de Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Gimel, la nuit venue, je retrouvais près du foyer les familiers de l'auberge. L'instituteur, M. Beynel, grand chasseur, pour lequel les hautes solitudes du Limousin n'ont plus de secrets, manquait rarement ces réunions, et quelquefois le curé du village s'asseyait parmi nous. Digne prêtre, indulgent et bon, jugeant bien et avec simplicité la grandeur de son ministère.

Parfois un voyageur venu de loin se reposait là jusqu'au lendemain, quelques buveurs habituels s'attablaient, ou des passants attardés se disposant à regagner un hameau des environs. Au retour d'une fête du voisinage, le joueur de « chèvre[1] » de Saint-Martial nous égayait des accents de sa musique nasillarde en accompagnant une bourrée limousine. Et chaque fois qu'un nouveau venu ouvrait la porte d'entrée, je voyais la silhouette du vieux manoir croulant qui domine le village se dresser au dehors sur le ciel semé d'étoiles.

Ce château, tant de fois entrevu dans la nuit comme une vision guerrière du moyen âge, a sa légende comme la plupart des ruines. Ici c'est la *Dame blanche*, une châtelaine de Gimel, apparaissant jusqu'en ces dernières années; on dit que, des nuits entières, son ombre plaintive erra aux alentours du manoir, et les paysans l'apercevant au loin, à travers les vitres de leurs demeures, se signaient par trois fois et disaient le rosaire.

C'était une maudite.... La tradition prête à son teint une blancheur de neige et veut que son corps ait été à ce point transparent qu'on ait vu couler à travers sa gorge le vin rouge qu'elle buvait. Elle est accusée d'avoir mangé beaucoup de petits enfants; c'était là son mets de prédilection; aussi la menace de la Dame blanche suffit-elle pour rendre doux comme des agneaux les gamins qui ne sont pas sages.

Ce château eut une histoire. Les Ligueurs, après s'en être emparés, entassèrent dans ses murs le butin qu'ils avaient fait dans la région; c'est là qu'ils fondirent en canons les cloches des églises voisines. Il ne reste plus qu'un obscur souvenir de ces luttes passées : les antiques blasons ciselés sur la pierre ont roulé jusqu'au fond de l'abîme où grondent les cascades, quelques peintures à demi effacées au-dessus des tombeaux solitaires de Saint-Étienne de Braguse rappellent vaguement le souvenir des anciens seigneurs de Gimel.

De l'archiprêtré de Gimel, si puissant autrefois, que reste-t-il maintenant? Une cure à la porte armoriée abritant un humble prêtre de village.

Nos veillées se prolongeaient assez tard, et tandis que le village dormait sous les froides lueurs de la nuit, un rayon de chaude lumière filtrait longtemps sous la porte de l'auberge. Les contes se succédaient, j'entendais évoquer tout un monde imaginaire et terrible que je ne soupçonnais pas et qui pour les Limousins montagnards s'agite dans les ténèbres à côté du monde réel.

1. La musette est désignée en Limousin sous le nom de « chèvre » ou « chevrette ».

On m'affirmait que des individus, naguère encore, couraient des nuits entières à quatre pattes, après avoir endossé une peau de bête réservée pour cet usage et cachée d'ordinaire on n'a jamais su en quel endroit. Le patient allait avec une vitesse extrême, il était obligé — car c'était une pénitence qui lui était imposée pour la rémission de ses péchés — de passer chaque nuit sur le territoire de neuf communes différentes. On l'appelait le *berou*, ou *loup-garou*. Les prêtres auraient annoncé en chaire son passage, en recommandant de ne point molester le pénitent.

Cet étrange voyageur, transformé par la toison dont il était revêtu, dévorait les chiens qu'il rencontrait dans sa course nocturne; il ne ressentait jamais de fatigue, et ses mâchoires acquéraient à ces heures une telle puissance, il devenait à tel point bestial, qu'il pouvait broyer les os; beaucoup de gens de fermes isolées prétendent avoir entendu les sinistres craquements d'une proie sous la dent du loup-garou. Lorsqu'il traversait une contrée, les chiens, dit-on, hurlaient lamentablement dans les ténèbres, et l'effroi glaçait les paysans dans leur couche.

Jean Gaud, un fidèle de notre foyer de Gimel, un véritable homme de la lande, s'essuya la bouche du revers de sa main, toussota un peu et raconta ce qui suit d'une voix sourde :

« Longtemps j'ai souffert de douleurs aux jambes, et comme je ne pouvais dormir la nuit, je me mettais à la fenêtre et je regardais sans trop voir grand'chose assurément, mais cela me désennuyait un peu. Une fois, minuit tintait au clocher, lorsque j'aperçus comme je vous vois là, passant dans le chemin creux auprès de ma maison, un homme de haute taille portant une croix; quatre autres le suivaient voûtés en deux sous le poids d'un cercueil. Arrivés au bout du sentier, ils traversèrent le pont du meunier et remontèrent vers l'église.

« Ces « gens d'enterrement » se sont montrés à moi à diverses reprises dans les mêmes conditions, et, à la fin, je n'ai plus ouvert mes volets, afin de ne pas les revoir. Ils m'effrayaient et, après leur passage, j'étais en émoi jusqu'au matin.

« J'ai également entendu quelquefois, aussi bien que j'entends les cloches le dimanche, une chasse qui traverse les airs pendant la nuit, à l'entrée de l'hiver : c'est la chasse volante. Je revenais un soir assez tard du hameau du Sinié : arrivé au petit pont du Lion, un grondement retentit dans la nuit. Ce grondement devint plus fort en se rapprochant et bientôt ce fut comme un ouragan déchaîné au-dessus de ma tête. Au milieu du vacarme je distinguais des aboiements furieux, des claquements de fouets, des miaulements, des appels, des cris de chasseurs en détresse; on eût dit qu'une meute infernale traversait les gros nuages qui couraient comme en fureur sous la poussée du « vent noir »[1]. »

1. On désigne en haut Limousin sous ce nom de « vent noir » le vent du nord-ouest.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ces clameurs dans les airs, qu'un effroi superstitieux exagère, se font entendre à l'époque du passage des grues et des oies sauvages, et j'en faisais à part moi la réflexion tandis que Jean Gaud parlait.

Beaucoup de paysans, pendant les nuits obscures, loin des habitations, et surtout aux carrefours, ont trouvé une bière en travers du chemin. Le respect de la mort, la crainte d'une profanation, les ont empêchés de l'enjamber, pour continuer leur route. Il en est qui l'ont déplacée afin de se frayer un passage, mais toujours la funèbre caisse s'est replacée devant eux. Si le voyageur, lassé ou en proie à la frayeur, revenait en arrière, il revoyait quand même le cercueil devant ses pas, car les nuits les plus sombres s'éclairaient lorsqu'on faisait cette fatale rencontre. Le seul moyen de rompre l'enchantement, c'était de soulever le cercueil, de franchir, en le tenant à bras-le-corps, la place qu'il occupait, et de le remettre ensuite exactement à cette même place. Quelques-uns y réussirent, d'autres, et c'est le plus grand nombre, passèrent de longues nuits d'angoisse et sont morts peu de temps après. De nos jours, cette bière se montre encore, mais bien plus rarement.

Lou Drac ou le Dragon erre toujours dans les lieux solitaires. On a fréquemment constaté sa présence vers l'étang de Brach, car il n'y a pas que des gorges à Gimel : au-dessus des abîmes s'étalent des landes, où dorment des étangs mélancoliques d'une suprême beauté. Lorsqu'on s'attarde au sortir d'une veillée ou au retour d'un voyage, on est exposé à être rencontré par ce Dragon, sorte de bête toute noire rappelant le mouton et bêlant aussi. Il rôde autour de vous, suit vos pas obstinément; si l'on veut le saisir, il s'éloigne un peu, pour se rapprocher aussitôt. On en connaît qui, fatigués d'être ainsi escortés par la mystérieuse bête, ont voulu s'en emparer, et des nuits entières ont couru haletants après elle, tandis qu'elle s'éloignait toujours, pour disparaître subitement aux premières clartés du matin. D'autres, la prenant pour un véritable mouton, parvenaient à la saisir, mais comme elle se refusait à avancer, ils prenaient le parti de la mettre sur leurs épaules pour l'emporter jusqu'au village. Alors l'étrange bête, collée à leur dos, les étreignait, tandis qu'une puissance inconnue les forçait à marcher sans trêve, et à mesure qu'ils avançaient, le fardeau devenait plus pesant. Combien se sont affaissés sous son poids, et qu'on a retrouvés le lendemain à demi morts dans quelque sentier!

Si, la nuit, dans les écuries, les chevaux, les ânes ou les mulets attachés au râtelier manifestent de l'agitation, frappent du sabot, hennissent, on entendra, si l'on prête l'oreille, la course désordonnée du Drac. Il va et vient, monte, descend, grimpant tantôt sur une bête et tantôt sur l'autre. Alors, si vous allumez une lanterne, vous trouvez les montures frémissantes et baignées de sueur sans que vous aperceviez jamais le Dragon. Mais les crinières des animaux sont à tel point emmêlées qu'il faut les couper : personne n'est parvenu à défaire un de ces nœuds.

On prétend à Gimel que cet animal se plaît à des



UN HOMME DE LA LANDE[1].

transformations bizarres pour se dérober aux recherches et mieux inquiéter les gens. C'est ainsi que les femmes trouvent parfois dans les chemins des pelotes de laine de diverses couleurs qu'elles s'empressent de mettre dans leurs poches. Arrivées chez elles, les pelotes de laine, qu'elles veulent ranger, ne sont plus sous leurs doigts que des crapauds vivants, qui s'échappent aussitôt.

1. *Gravure de Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Petit Chien blanc, un autre animal fatidique, apparaît à l'aube ou au crépuscule seulement et vers les carrefours. Il est silencieux, il se contente de suivre de loin les passants, il se cache, disparaît pour se montrer encore furtivement.

Il est probable que ce chien blanc est tout simplement la martre.

Vers Lapleau et la Roche-Canillac les pentes rapides qui bordent la Dordogne sont plantées de châtaigniers. La récolte des châtaignes est par là très abondante, mais difficile à rentrer, à cause de la déclivité du terrain, et de temps immémorial on a passé des nuits à les faire sécher devant des feux afin de les rendre plus légères et dès lors plus faciles à transporter.

Lorsqu'en novembre une *claïdade*, c'est-à-dire une quantité de châtaignes suffisante pour être séchée sur une claie, a été réunie dans les pentes, on se donne rendez-vous dans des masures, où des nuits se passent à entretenir un grand feu. Les femmes apportent là leurs quenouilles; on chante de vieilles ballades, on raconte d'anciennes histoires. Et tandis qu'on fait cuire des châtaignes dans les cendres, agapes innocentes entre voisins, jeunes gens et jeunes filles, les rencontres de la bière, du loup-garou, de la chasse volante, du Petit Chien blanc reviennent sans cesse dans la conversation, et presque tous les gens de la veillée ont à raconter une aventure ou une apparition spectrale.

— Un soir d'octobre, à Gimel, tandis que nous causions au coin du feu, la porte s'ouvrit brusquement, et une sorte d'animal apocalyptique se dressa devant nous. Les femmes poussèrent des cris affreux.

L'énorme bête, demeurée sur le seuil, allongeait le cou, remuait lentement la tête, avançait, reculait, flairait le plafond, fouillait de son museau. Il était vraiment effrayant, ce fantôme, sorte d'animal de très haute taille aux formes bizarres, qui venait de se montrer pour disparaître presque aussitôt.

J'en fus un peu impressionné, et les gens du pays auxquels il est déjà apparu ne peuvent se défendre d'un grand effroi; cependant il n'a plus guère de mystère pour eux.

C'est d'habitude la nuit, sous la pâle lune, à l'heure où les gens se retirent chez eux, que le fantôme ou Cheval de Paille apparaît dans les rues du village. Ce fantôme est composé d'une simple fourche garnie de foin ou de paille recouverte d'une serpillière sous les plis de laquelle quelqu'un se tient caché.

Nous avons décrit le rocher désert de Saint-Étienne de Braguse où, du temps du roi Clovis, vivait saint Dumine, un guerrier qui devint anachorète. Des récits transmis d'âge en âge racontent la construction de l'oratoire par ce saint et l'édification au XIIe siècle d'une église paroissiale dont nous avons rencontré les ruines au fond de l'Inferno. Le presbytère de Gimel conserve un trésor provenant de cette antique chapelle, une superbe châsse de Limoges, du XIIe siècle, en émail champlevé, dont les faces représentent la vie de saint Étienne, un buste en argent de saint Dumine que la piété des seigneurs de Gimel fit ciseler pour enfermer son crâne, une custode émaillée et un bois sculpté d'un beau caractère, représentant la Vierge tenant le Christ étendu sur ses genoux : trésor précieux peu en rapport avec la pauvreté de la paroisse.

L'imagination populaire a peuplé de revenants ce sanctuaire abandonné sur un précipice. On raconte qu'un paysan s'y rendit un jour pour choisir une pierre de foyer. Il s'efforçait de couper à la dimension voulue la dalle d'une tombe quand une voix sortant de sous terre lui reprocha cette violation de la mort. Il s'enfuit précipitamment. La pierre tombale, sciée à demi, gît encore sur le sol telle qu'il l'a laissée.

Ils peuvent maintenant dormir en paix les chevaliers bardés de fer qui reposent là depuis des siècles, les moines qui, les mains jointes, sont couchés côte à côte sous les larges dalles où le lierre éternellement promène ses ombres fleurdelisées, personne ne viendra profaner leurs tombeaux. Car le soir à Braguse la pierre gémit, le vent pleure dans les branches, et le torrent murmure en passant des psalmodies sacrées qui résonnent sourdement comme des voix de trépassés dans le mystère des sépulcres.

Ces bruits funèbres, ces chasses fantastiques, ces animaux rôdant le soir, ces cercueils dans les chemins, et bien d'autres visions encore ne cessent de hanter les habitants du haut Limousin.

Nous avons pu, grâce aux veillées de Gimel, recueillir un certain nombre de ces superstitions, nous allons maintenant examiner des coutumes étranges, dont quelques-unes remontent à une haute antiquité.

J'ai signalé les convois funèbres qui traversent la lande, précédés d'un prêtre à cheval. J'ai surpris, par une sombre journée, cette escorte s'avançant à travers les « champs de Brach », vastes plateaux dénudés coupés d'étangs et voisins du village. Le blanc surplis du prêtre était secoué par le vent, la crinière de sa monture semblait hérissée, une haute croix qu'un homme tenait droit devant lui s'inclinait, et le crêpe noir qui la recouvrait tremblait sous la rafale. Les porteurs allaient d'un pas pesant, la tête baissée, et les femmes vêtues de deuil qui terminaient le cortège se découpaient en ombres mouvantes sur un ciel que zébraient de longues traînées de pluie.

C'était le corps d'un homme qu'on transportait ainsi par les solitudes.

Lorsqu'on transporte une femme, c'est une voisine ou une proche parente qui est chargée de la haute croix. Le christ qui surmonte la hampe n'est plus alors voilé d'un crêpe, mais caché sous une serviette, laquelle, selon l'usage, revient au prêtre après la cérémonie. On l'a choisie pareille à celles qui ont servi à d'autres convois, de manière à rassortir les douzaines du curé.

Après la messe mortuaire à l'église du bourg, le corps est mis en terre, et le cortège s'empresse de s'asseoir à un repas préparé à l'auberge.

Le repas des funérailles, nommé en haut Limousin

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

las mourtalias, fut une coutume romaine, et plus tard une coutume française. Dans le Cantal on s'asseyait au festin pendant que le cadavre était encore dans la maison, et à l'Argentière on avait l'habitude de dresser des tables autour du cimetière; celle du curé et de la famille était placée sur la fosse même.

En sortant du cimetière, et tandis que les chants lugubres du trépas résonnent encore aux oreilles avec les dernières vibrations du glas, le cortège entre à l'auberge. Le repas est plus qu'abondant, des veaux entiers sont parfois dévorés dans ces agapes, et la conversation roule aussitôt sur le mariage prochain du veuf qui vient d'enterrer sa femme; tous les partis sortables sont passés en revue, chacun émet une opinion ou donne un avis, tranquillement, entre deux bouchées. L'un remarque qu'une pièce de terre arrondirait son domaine, il faudrait alors épouser la jeune fille qui l'apporterait en dot; un autre propose d'autres partis, fait valoir des considérations différentes, et toujours les bouteilles se vident et les grandes platées disparaissent.

Et lorsque ces gens sont bien repus, le prêtre arrive dans la salle. Alors les convives se mettent à genoux et répondent dévotement aux prières qu'il récite, un peu émus d'habitude par les âcres fumets du vin d'Auvergne, et gavés de veau aux carottes et de macaroni au gras.

J'ai vu cette scène, elle m'a attristé. Ces hommes, indifférents et flegmatiques en apparence, se réveillent à l'idée de la propriété, ils n'ont au monde qu'un seul amour : la terre, cette terre marâtre vers laquelle ils sont courbés de l'aube au crépuscule, et qu'ils foulent d'un pas pesant, comme s'ils ne pouvaient s'en détacher.

Ils sont bien en effet ses esclaves, car en Limousin, aussitôt qu'un paysan a acquis une parcelle de terrain qu'il a payée comptant, il se fait un devoir, une loi presque, d'en acquérir aussitôt une autre en s'endettant. De cette manière, il sera obligé de travailler encore pour faire face aux obligations qu'il a contractées, et il deviendra de nouveau et fatalement propriétaire exclusif, et c'est ce qu'il désire.

Voici encore, à propos de la mort, un usage dont les origines sont lointaines. Dans les vieilles familles ayant le respect des traditions, les femmes prennent le lit deux ou trois jours consécutifs au décès d'un homme de la maison, et c'est au lit qu'elles reçoivent les visites de condoléance. D'après une antique croyance, l'âme du défunt erre dans sa propre demeure durant plusieurs journées avant de s'envoler définitivement, et c'est pour ne pas abandonner un instant cette âme inquiète que les femmes s'assujettissent à ce pieux devoir. Connaissent-elles la signification de la coutume à laquelle elles obéissent? Je ne le crois pas. Les rites du passé leur sont inconnus, elles semblent suivre inconsciemment la tradition.

On peut voir ces mêmes femmes suspendre au cou des petits enfants malades des amulettes renfermant



LE MARI BATTU[1] (PAGE 88).

des poils de bouc. Des coqueluches rebelles ont disparu rapidement ainsi, disent-elles, de même que d'autres maladies.

Mais lorsqu'un homme ou une femme est malade, j'ai constaté une habitude plus étrange, à laquelle les chats se livrent d'ordinaire : les cendres du foyer en témoignent. Cette singulière habitude serait-elle un reste dégénéré de l'antique purification?

Le fait dont je parle a été observé mainte et mainte fois par des médecins visitant des montagnards alités. L'un d'eux me signala cette particularité et je la découvris à mon tour un matin que j'allais prendre des nouvelles d'un fiévreux.

Quant à la *couvade*, cette fameuse coutume qui a frappé l'attention des savants modernes et qui excita

1. *Gravure de Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'étonnement des écrivains grecs et romains, elle a persisté en haut Limousin.

J'avoue cependant que les circonstances ne m'ont pas permis de m'en assurer en pénétrant dans un intérieur au moment psychologique, mais les investigations auxquelles je me suis livré et les confidences que j'ai provoquées par surprise me rendent sur ce point très affirmatif.

« Pourquoi, ai-je dit un jour, à brûle-pourpoint, à un lettré du pays dont je tairai le nom, ne m'avoir point parlé de la couvade, vous qui m'avez fait connaître tant de coutumes et de superstitions de cette contrée? — Que voulez-vous, me répondit-il interloqué, nous sommes bien obligés de cacher ces usages : nous n'aimerions pas à faire rire de nous. »

Tout est là, en effet, c'est par crainte du ridicule que les montagnards cachent avec un soin jaloux les coutumes du passé.

L'antiquité, l'originalité et la persistance de la couvade sont les signes caractéristiques d'une vieille race qui a bravé les siècles.

Strabon, dans sa *Géographie*, constate son existence chez les Cantabres dans les termes suivants : « En Cantabrie, dit-il, les femmes qui accouchent font mettre leur mari au lit, comme s'il avait eu le mal d'enfant, et le soignent elles-mêmes. »



UNE FEMME DE GIMEL[1].

Les Ibères ayant peuplé la Corse et la Sardaigne, la même coutume s'y retrouve. C'est Diodore de Sicile qui nous l'apprend, après avoir visité la première de ces deux îles : « A la naissance de leurs enfants, dit-il, les Corses observent une coutume fort étrange. Ils n'ont aucun soin de leurs femmes en couche. Dès qu'une femme a mis au jour un enfant, le mari se met au lit, comme s'il était malade, et il s'y tient pendant un certain nombre de jours, tout comme une accouchée. »

On m'a assuré en Corse que cette coutume se pratique encore dans certaines localités de la région montagneuse du Tallano. Je n'ai pas contrôlé cette assertion, mais j'ai trouvé la couvade en Sardaigne, dans le Campidano. Parmi les modernes, quelques savants font mention de cet usage dans les pays basques, et surtout dans diverses régions de l'Amérique.

Le docteur américain Engelmann, de Saint-Louis (Missouri), a publié un ouvrage dans lequel il fait un rapprochement entre cette coutume chez les Basques et les peuples américains.

L'abbé Brasseur de Bourbourg, qui a habité longtemps l'Amérique, parle de la même coutume dans son ouvrage sur l'Atlantide. « En Cantabrie, dit-il, les femmes accouchaient en plein champ, et c'était le mari qui se mettait au lit, comme s'il avait eu le mal d'enfant, et les femmes le soignaient. C'est exactement ce qui se pratiquait dans plusieurs des régions de l'Amérique, dans le Yucatan et notamment chez les Cares du Copan et de Chiquimula.... »

Le même auteur cite, à l'appui de son témoignage, celui de l'historien Herrera, qui, dans son ouvrage sur les Indiens d'Amérique, donne de nombreux exemples de cette vieille coutume.

Comme on le voit, il y a deux mille ans que les écrivains de l'antiquité ont parlé de la couvade, et les peuples chez lesquels ils en signalent l'existence sont les plus anciens habitants de l'Europe.

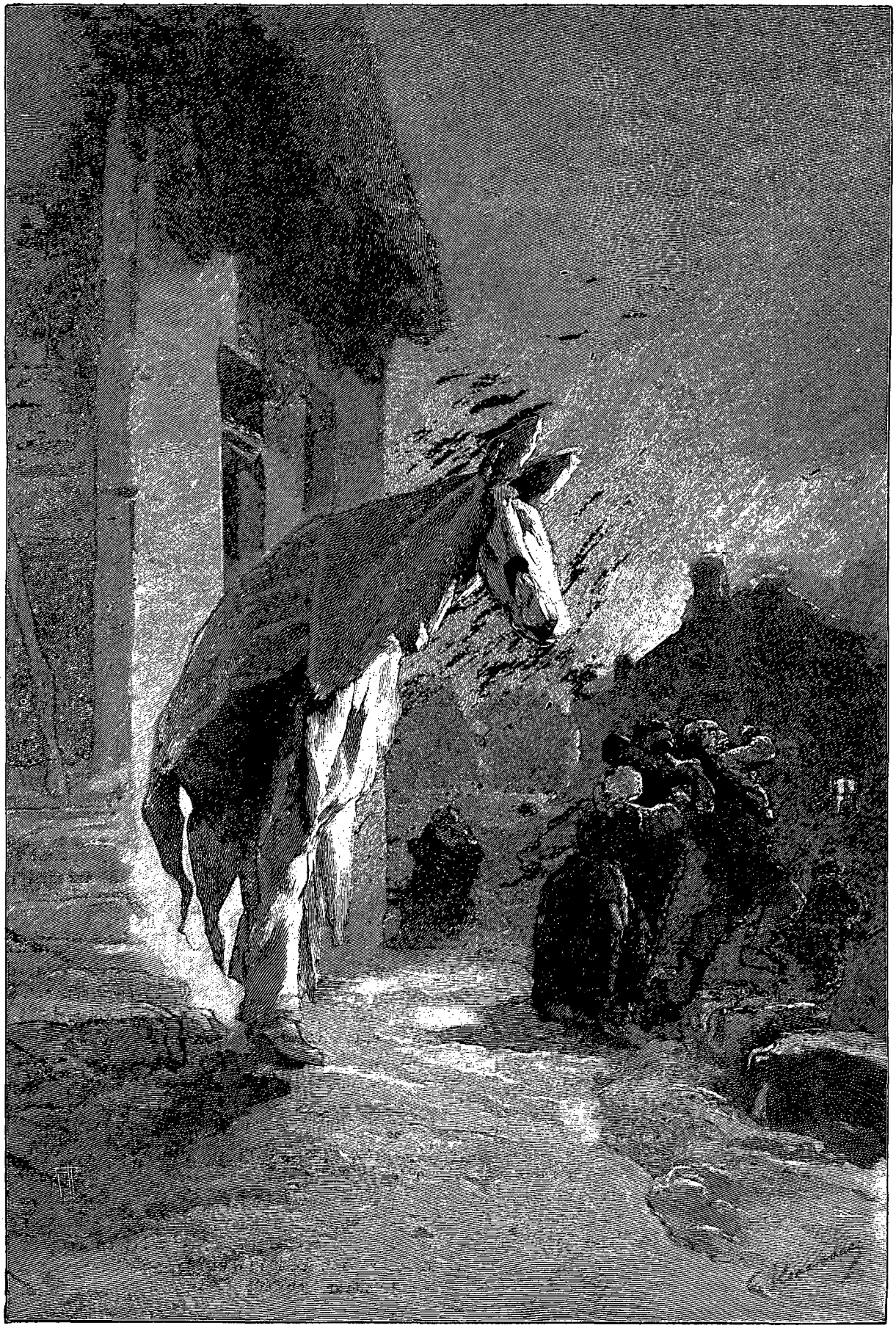
Nous sommes loin d'avoir épuisé les usages et les superstitions du haut Limousin, mais il serait trop long de les relater toutes. Il en est pourtant qu'il est peut-être intéressant de ne point passer sous silence.

Ainsi, à Gimel, les pêcheurs, les chasseurs et même tous ceux qui se mettent en route pour une entreprise quelconque rentrent immédiatement chez eux s'ils ont rencontré certaine personne accusée d'avoir le mauvais œil.

Les cultivateurs plantent au milieu du champ nouvellement ensemencé une petite croix entourée de quatre piquets, pour appeler les bénédictions du ciel sur les semailles et les préserver des orages. La plupart de ces croix sont grossières, mais j'en ai remarqué en bois très artistement sculpté. Elles sont fouillées soigneusement avec le couteau pendant les longues veillées et sont d'une recherche d'ornementation origi-

1. *Gravure de Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE FANTÔME (PAGE 84). — GRAVURE DE RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE JOUEUR DE MUSETTE[1] (PAGE 82).

nale. D'autres, composées de brins de paille, imitent l'ostensoir avec ses rayons.

Dans plusieurs régions, vers Gimel notamment, l'enlèvement des jeunes filles est passé dans les mœurs. Lorsque deux amoureux supposent que les familles s'opposeront à leur union, ils s'enfuient ensemble, et après un séjour de deux ou trois semaines dans une ville ils reviennent solliciter la médiation du maire, de l'instituteur ou du curé auprès des leurs. Après quelques scènes de famille assez émouvantes, l'union libre est légalisée et tout le monde est content. On désigne sous le nom de « fille volée » celle qui a quitté sa maison dans ces conditions.

Une coutume singulière, qui, du reste, n'est pas spéciale à la contrée, veut que le mari battu par sa femme soit promené le dimanche suivant sur un âne à travers les rues du village. Comme il s'y refuse d'ordinaire, un de ses plus proches voisins le remplace. Il est mis à califourchon sur un baudet, le visage tourné vers l'arrière-train, un bonnet de vieille coiffe sa tête, son visage est barbouillé de farine pour dissimuler autant que possible la barbe, une de ses mains tient une quenouille et l'autre un fuseau. Une bride passant sous la queue de l'animal est attachée à son vêtement, un bouchon de paille lui fait une bosse dans le dos; il s'en va ainsi accoutré, suivi de toute la population riant aux larmes tandis que les coups de bâton pleuvent sur la bosse postiche. De temps à autre il psalmodie une complainte que les enfants munis de casseroles accompagnent d'un vacarme affreux. Quant à la femme qui a battu son mari, elle se cache toute honteuse dans sa maison, dont elle n'ose sortir pendant quelques jours.

Pour en revenir une dernière fois au merveilleux, voici un fait récent contrôlé par la plupart des habitants de la région. Des cas semblables se sont produits à Paris et ailleurs. Est-ce la suggestion qui les détermine? Les faits de ce genre ont échappé aux investigations de la science. Le professeur Lombroso a obtenu de pareils phénomènes à l'aide d'un médium, mais les causes véritables lui ont échappé comme aux autres.

Dans une maison du hameau de Touzac, voisin de Gimel, on entendait il y a peu d'années un bruit continu qui ne cessait qu'au jour et qui se déplaçait lorsqu'on allumait une lumière. On comparait ce bruit aux coups qu'auraient produits des doigts de squelette frappant contre un plancher. Ce n'était là que le prélude, car bientôt les meubles se mettaient en mouvement ou se renversaient, les draps étaient brusquement tirés du lit, une enfant de huit à dix mois était bercée avec force ou jetée hors de sa couche, dépouillée de ses langes. Il faut dire que dans le pays on attache solidement les enfants dans leur berceau au moyen d'une lisière.

Alors, soit par pitié pour les malheureux qui habitaient cette maison hantée, soit par simple curiosité, beaucoup de personnes venaient y passer la nuit. La plupart n'osaient affronter une seconde épreuve, tant elles étaient terrifiées par ces phénomènes. L'ancien curé de Gimel, mort récemment archiprêtre à Ussel, dit nombre de messes, bénit plusieurs fois la maison, y passa même des nuits en prière, mais ce fut en vain. Ni les prières, ni l'eau bénite, ni les messes n'empêchèrent les bruits mystérieux de continuer, et le maître de la maison devint peu à peu d'une maigreur extrême et son visage se voila d'une pâleur mortelle.

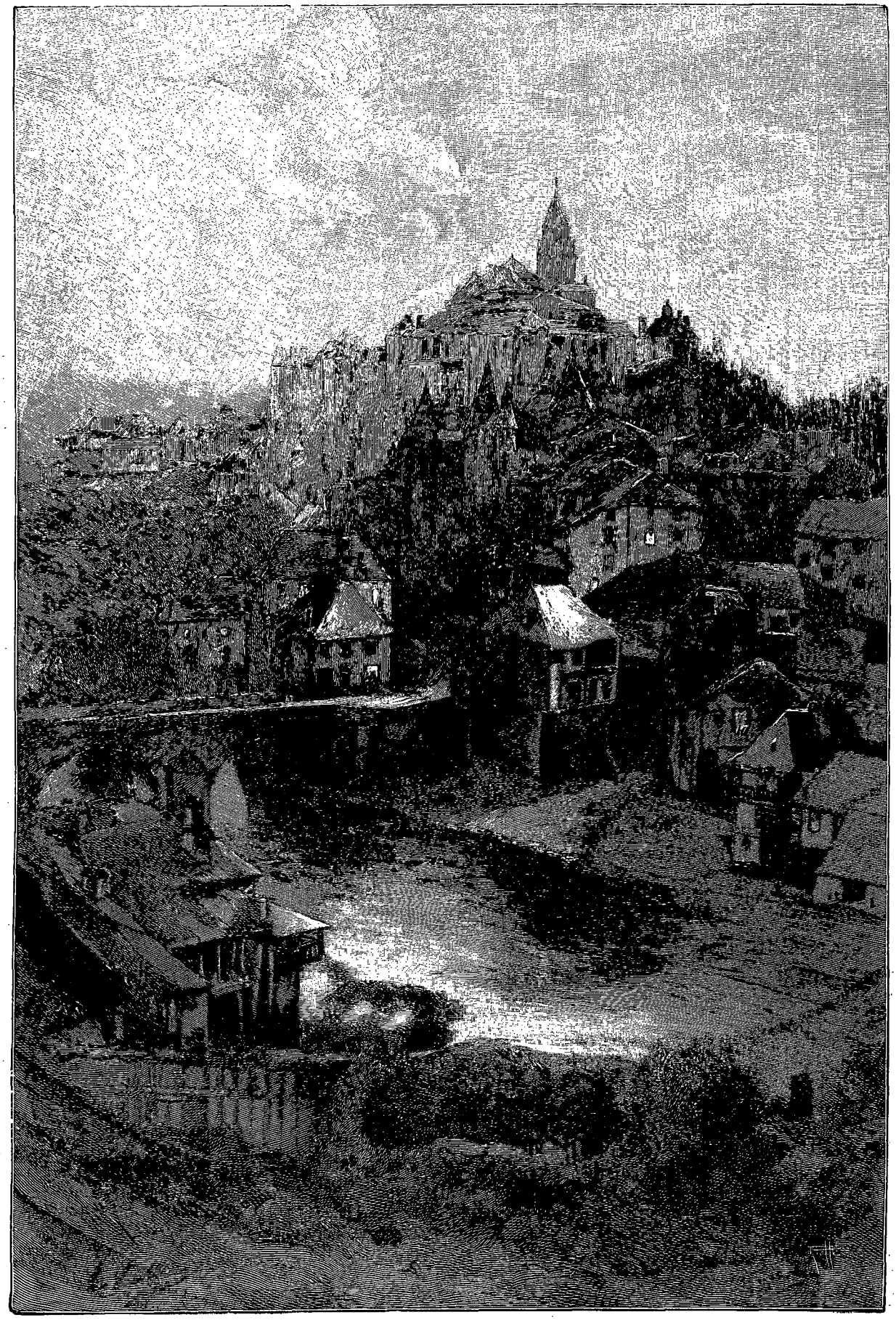
Cela dura quinze mois, puis les choses se calmèrent peu à peu, et aujourd'hui aucun bruit anormal ne trouble cette demeure.

Les hommes qui allaient passer la nuit dans la maison hantée s'armaient de leurs fusils et se faisaient accompagner par leurs chiens. Ces chiens étaient pris de terreur déjà avant d'entrer et s'enfuyaient souvent. Le propriétaire, que je connais, évite de parler de cette histoire, et bien des fois lorsque j'ai voulu entamer la question, il a pris un prétexte quelconque pour s'esquiver sans me répondre.

Octobre. — J'ai quitté Gimel, ses cascades, ses bois, ses roches désertes, ses landes solitaires, ses étangs assoupis, j'ai revu Tulle, et me voici sur la route de Naves, modeste village qui doit quelque renom au retable de son église. Une petite heure de voiture le sépare du chef-lieu, et la route charmante est accompagnée de bocages fleuris par l'églantier, la ronce et la bruyère. Au bout d'une longue côte gravie lentement nous arrivons sur un plateau où je suis cloué net par un magnifique spectacle. Une vallée profonde

1. *Gravure de Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UZERCHE LA NUIT (PAGE 90). — GRAVURE DE RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

s'ouvre tout à coup devant mes pas, un double arc-en-ciel, gigantesque portique, l'encadre d'un nimbe radieux. Dans des lueurs d'apothéose se déroule une changeante féerie, les monts, les bois, les vallées semblent faits d'une chatoyante moire dont les plis aériens brillent, s'éteignent et se recolorent tour à tour. L'ombre des nuages flotte sur les pentes lumineuses ou descend au fond de la vallée, le soleil éclaire un coteau, étincelle sur une forêt, allume un sommet lointain, resplendit sur les châtaigniers jaunissants, incendie les bruyères pourprées. Et ce tableau mouvant, fait d'ombres et de lumières diaphanes, ondule, éblouit et s'éteint pour s'illuminer et s'éteindre encore. Longuement je l'ai contemplé....

Naves apparaît brusquement à un tournant de la route, accroupi contre une église d'aspect bien simple, avec son lourd clocher couvert d'ardoises. Nous avons bientôt franchi la distance qui nous en sépare, et le cocher arrête la voiture sous un berceau formé par des platanes devant le portail de l'église. La haute muraille de la façade est triste et nue, mais, dès que la porte s'ouvre, tout un monde sculpté semble s'agiter dans la nef, sous des lueurs spectrales filtrant à travers un vitrail. Ce retable est peut-être unique en France : il mesure 12 mètres de hauteur sur 14 de largeur. D'après la tradition, il fut commandé par le prévôt de Naves, entre 1650 et 1700. Les frères Pierre et Jean Duhamel, de Tulle, exécutèrent cette merveille.

De Naves à la Pérussie, où nous allons voir un if géant, nous suivons un chemin mystérieux, sous le jour assombri, car l'orage couvre maintenant le ciel. Le houx pique de ses baies ardentes l'ombre des grands châtaigniers et des noyers, qui s'élèvent au-dessus de nos têtes en dômes obscurs. Le manoir de la Pérussie, entouré de quelques chaumières, se dresse sur la pente d'une colline au milieu de prairies au vert velouté. Au loin, de grands bois s'enfuient et se perdent dans les vapeurs. C'est un véritable paysage limousin, frais et rêveur, enveloppé de la grande poésie du silence et de la solitude. Nous avons à peine le temps d'examiner le fameux if, que l'orage éclate. Il faut renoncer à l'examen, que j'avais projeté, des ruines romaines de Tintignac qui sont dans le voisinage et dont M. Ph. Lalande a parlé du reste avec une rare compétence. Nous reprenons vivement le chemin de Tulle aux sifflements du vent, au roulement du tonnerre, martelés par la pluie, fouettés par des nuées de feuilles mortes. On monte, on descend, on monte encore, on s'enfonce dans un val et l'on revoit Naves comme à travers une gaze. Voici la descente rapide, et bientôt Tulle est sous nos yeux, avec ses toits ruisselants, ses rues luisantes où de rares passants se hâtent. On distingue à peine quelques visages curieux à travers les vitres, et nous arrivons à l'hôtel Notre-Dame trempés jusqu'aux os.

Uzerche. Octobre. — Les dernières maisons de Tulle viennent encore de disparaître à mes yeux, je me dirige vers Uzerche et me voici emprisonné pendant quatre heures dans la diligence. Toujours sous un ciel bas roulent de lourdes nuées. Nous retrouvons la côte de Naves gravie naguère, mais le splendide décor de la profonde vallée que j'avais tant admiré s'est évanoui, une clarté morne enveloppe les choses, et les sombres Monédières ont voilé leur front de nuées. Allez ensuite recommander un paysage! Sa beauté est fugitive, c'est une question d'heure, de lumière, d'atmosphère, d'état d'esprit même, et la merveille du matin peut devenir une banalité le soir.

Un long ruban de route aux flaques miroitantes se déroule interminablement devant nous ; elle va s'amincissant au loin en s'enfonçant dans le brouillard, où elle disparaît. Et la nuit tombe lentement, tandis que l'eau s'égoutte des arbres et que les brouillards laissent filtrer une bruine pénétrante. Nous allons somnolents, au bruit monotone des grelots, et de lentes rêveries, pâles fleurs de la pensée qui s'endort, fleurissent vaguement notre âme.

.... Des heures se sont écoulées ainsi. Quelques lueurs brillent, nous arrivons à Uzerche.

Je me souviens avec un plaisir singulier de cette ville, aux rares réverbères, alors que, promeneur solitaire, j'errais par ses rues où se dressent de grandes silhouettes menaçantes de châteaux forts, et que j'entendais un murmure continu monter de la sombre Vézère qui enserre le promontoire sur lequel elle est bâtie.

Un enfant m'accompagnait un soir, et devant une demeure flanquée de tourelles, il s'écria : « Là, monsieur, est une demoiselle qui toujours par l'orage ouvre ses fenêtres et regarde les éclairs. Ce château me fait peur, on dit qu'il est plein de grandes salles sombres où les seigneurs défunts reviennent chaque nuit. »

Allons, enfant, moi j'aimerais cette demeure si ses murs gardent encore les traces d'arts évanouis, s'ils reluisent de clartés d'armures et si les bahuts s'éclairent des lueurs mates de l'étain.

Les souvenirs du passé accompagnent le voyageur à Uzerche, l'antique *Userca* du ve siècle qui fut, à l'époque carolingienne, le chef-lieu d'une vaste circonscription et plus tard le siège d'une sénéchaussée. Uzerche a vu passer dans ses murs, avec leurs splendides escortes, le pape Urbain II, Richard Cœur-de-Lion et Éléonore de Guyenne, veuve de Henri II. Elle était jadis entourée de hautes murailles et défendue par dix-huit tours, qui n'étaient point de trop pour résister aux rudes assauts qu'elle eut à soutenir.

Attachée comme un oiseau de proie aux flancs d'un rocher, Uzerche fut de tout temps guerrière. On dit que ses habitants, descendants d'une colonie de Francs, venaient au monde avec l'amour des armes et professaient un véritable mépris pour le commerce.

Sous le premier Carolingien commença la renommée de cette ville, qui fut réputée imprenable. Et cette réputation, elle la conservait encore au moyen âge. On a dit longtemps : « Qui a maison à Uzerche a château en

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Limousin », toutes ses maisons étant flanquées d'une tour de défense.

Des découvertes récentes sont venues encore témoigner de son antiquité, et des pièces de monnaie de l'ère mérovingienne, du règne de Pépin le Bref, prouveraient son importance sous les deux premières races.

Pendant sept ans, si l'on en croit le cartulaire d'Uzerche, sous l'administration des deux fils de Charles Martel, plusieurs bandes d'Arabes l'assiégèrent.

Son abbaye, fondée au VIIe siècle, avait été deux fois presque anéantie par les Normands.

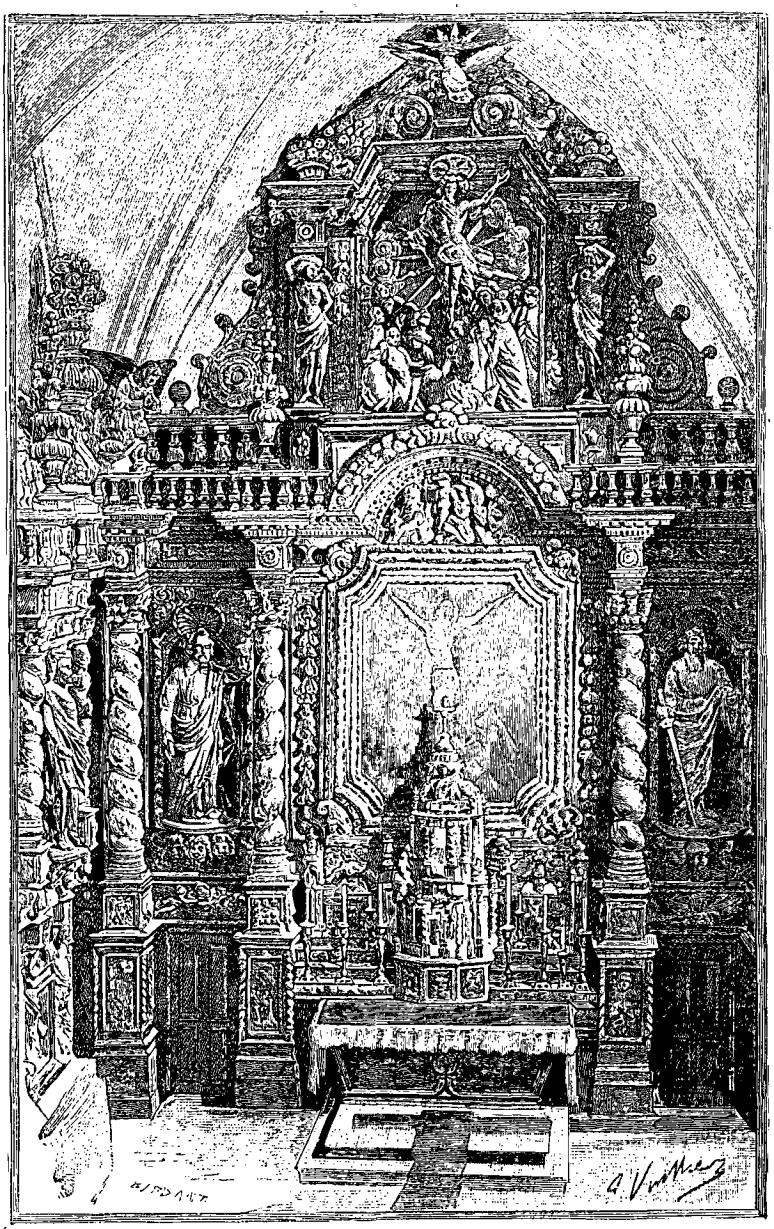
Marguerite de Bourgogne l'assiégea, et la ville manquant de vivres ne pouvait résister longtemps, lorsque l'évêque de Limoges lança l'interdit sur toute la vicomté et l'anathème sur Marguerite et sur tous ses soldats. Le siège fut levé aussitôt et la ville échappa dès lors aux persécutions.

Une coutume singulière, que Stendhal a rapportée dans ses *Mémoires d'un touriste*, était pratiquée autrefois à Uzerche. « Il y a trois ans, dit-il, qu'à Uzerche, une des plus pittoresques petites villes de France, et des plus singulièrement situées, je fus témoin d'une façon nouvelle de guérir les douleurs rhumatismales. Il faut jeter un gros peloton de laine filée à la statue du saint patron de la ville; mais les croyants sont séparés par une grille qui est bien à vingt pas, et pour faire effet il faut que le peloton de laine lancé par un homme qui a un rhumatisme à la jambe gauche, par exemple, atteigne précisément la jambe gauche du saint. Le malade lance donc des pelotons fort gros jusqu'à ce qu'il ait atteint chez le saint la partie du corps dont il a à se plaindre. »

Mais revenons encore à l'histoire d'Uzerche, elle est intéressante.

— Henri au Court Mantel, fils de Henri II d'Angleterre, mourut à Martel, assisté par Bertrand, évêque d'Agen, et par des religieux, à l'approche de la fête de saint Barnabé. « C'était, dit la chronique de Geoffroy, prieur de Vigeois, à la dixième heure du samedi de la grande semaine de la Pentecôte, le douzième jour de la lune, l'an 1183 de l'incarnation de Notre-Seigneur.

« Ceux qui portèrent son corps passèrent le lendemain par Brive et arrivèrent à Uzerche. Ceux de Vigeois étaient placés sur l'éminence du village appelé Lagarde, moi-même avec quelques religieux et laïques nous nous avançâmes et nous regardions passer, sur la voie publique, le convoi funèbre du roi. Le temps était serein, Aymar, vicomte de Limoges, Geoffroy de Lusignan, Eschival et quelques chevaliers vinrent le pleurer, et Bernard, abbé d'Uzerche, fournit les luminaires et la dépense. Au point du jour on chanta la messe pour le mort, et à peine y eut-il douze deniers d'offrande, que le chapelain du défunt prit pour lui. Que dire encore? Toute la maison du roi mourait de faim. Il fallut donner le plus beau cheval du prince pour arrhes du payement de sa dépense pendant sa maladie. Ainsi, celui qui avait donné avec tant de laisser-aller à de perfides pillards les trésors de Saint-



LE RETABLE DE NAVES [1].

1. *Gravure de Barbant.*

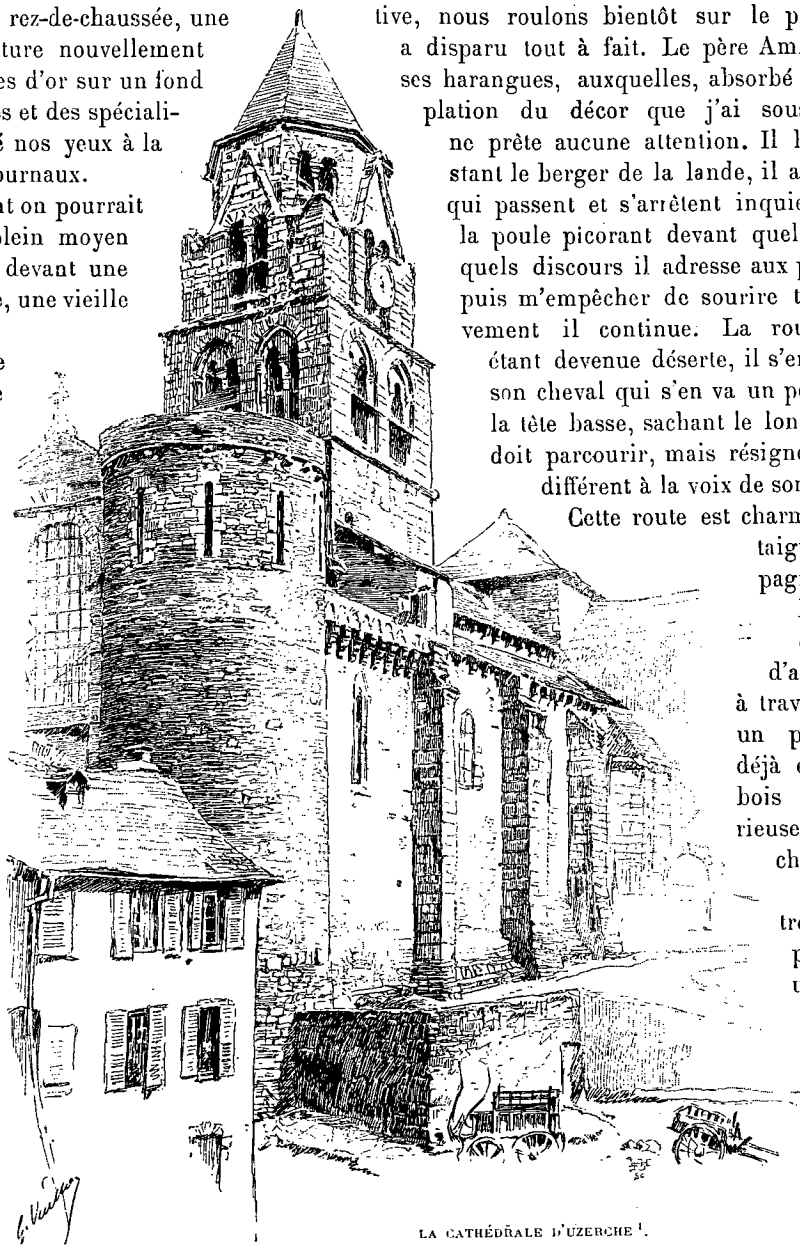
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Martial et autres saints ne laissa pas de quoi fournir du pain à ceux qui portaient son corps. »

La ville d'Uzerche est pleine de contrastes qui sont souvent une souffrance pour un œil d'artiste. La vie moderne en s'implantant dans des vieilles demeures de belle allure les a profanées. Voici une belle façade gothique avec ses ogives, ses arceaux flamboyants, où s'ouvre, au rez-de-chaussée, une pharmacie à la devanture nouvellement repeinte, avec des lettres d'or sur un fond noir, des bocaux alignés et des spécialités qui ont déjà fatigué nos yeux à la quatrième page des journaux.

Quelquefois cependant on pourrait se croire reporté en plein moyen âge lorsque se dresse, devant une porte d'un pur gothique, une vieille femme au visage sévère coiffée d'une sorte de cornette de recluse, le *demisou*.

On est arrêté à chaque instant par des donjons, des remparts, des portes étroites flanquées de tourelles et portant encore des traces de ponts-levis, des fenêtres aux belles arcatures. J'ai beaucoup regardé la vieille église à la façade guerrière dont les murailles ardentes s'élèvent fièrement au-dessus de la ville. Un cordon de mascarons court sur cette simple façade, et près du sol, vers l'abside, des soupiraux aux grilles massives éclairent de vagues lueurs la crypte des *corps saints* où, parfois, des cadavres attendent des années entières le caveau qu'on prépare pour eux au cimetière.



LA CATHÉDRALE D'UZERCHE [1].

En route pour Treignac!... Le père Ambroise, un vieux brave homme court, à la démarche cahoteuse, m'emmène dans sa carriole. Quel excellent et bizarre conducteur! Il ne cesse de discourir tandis que du haut de la côte Sainte-Eulalie, gravie lentement, je jette un dernier et long regard sur cette ville d'Uzerche si pittoresquement assise sur son promontoire, avec un vieux pont sur la rivière qui la contourne. Je vois bien de cette hauteur se dérouler la ville, monter les tours à poivrière de ses antiques demeures ceinturées de lierre, la vieille église, les rues montueuses, les maisons des tanneurs au bord de l'eau aux balcons pittoresques, à la couleur chaude. Mais cette apparition est fugitive, nous roulons bientôt sur le plateau. Uzerche a disparu tout à fait. Le père Ambroise continue ses harangues, auxquelles, absorbé par la contemplation du décor que j'ai sous les yeux, je ne prête aucune attention. Il hèle à tout instant le berger de la lande, il aboie aux chiens qui passent et s'arrêtent inquiets; il piaule à la poule picorant devant quelque maison, et quels discours il adresse aux passants! Je ne puis m'empêcher de sourire tandis que gravement il continue. La route peu à peu étant devenue déserte, il s'en prend alors à son cheval qui s'en va un peu fatigué déjà, la tête basse, sachant le long chemin qu'il doit parcourir, mais résigné et comme indifférent à la voix de son maître.

Cette route est charmante : des châtaigneraies l'accompagnent et des lueurs tombant d'un pâle ciel d'automne filtrent à travers les ramures un peu dépouillées déjà et baignent les bois d'une mystérieuse clarté qui m'enchante.

De temps à autre j'aperçois des paysans, un panier au bras, courbés vers la terre. Ils ramassent les châtaignes tombées, seules provisions peut-être pour l'hiver. Ces grands arbres impassibles, au tronc rugueux, aux branches puissantes étendues avec un mouvement protecteur, semblent avoir pour l'homme une admirable prévoyance, en ouvrant chaque automne une coque épineuse, d'où tombe lentement l'aliment qui préservera le montagnard de la grande misère aux jours noirs et glacés de l'hiver.

Comme ils sont déshérités par ici, ces paysans! Non pas ici seulement, car aux environs de Gimel, au hameau du Breuil, j'avais visité de repoussantes taniè-

1 *Gravure de Verdoux.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DEVANT UNE PORTE, A UZERCHE. — GRAVURE DE BARBANT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

res; là, dans une atmosphère fétide, dans des cuisines dallées d'un granit humide et poisseux, et dans la nuit presque, des familles vivent pêle-mêle avec les animaux domestiques; les lits sont de véritables grabats. La malpropreté est certainement une plaie du haut Limousin.

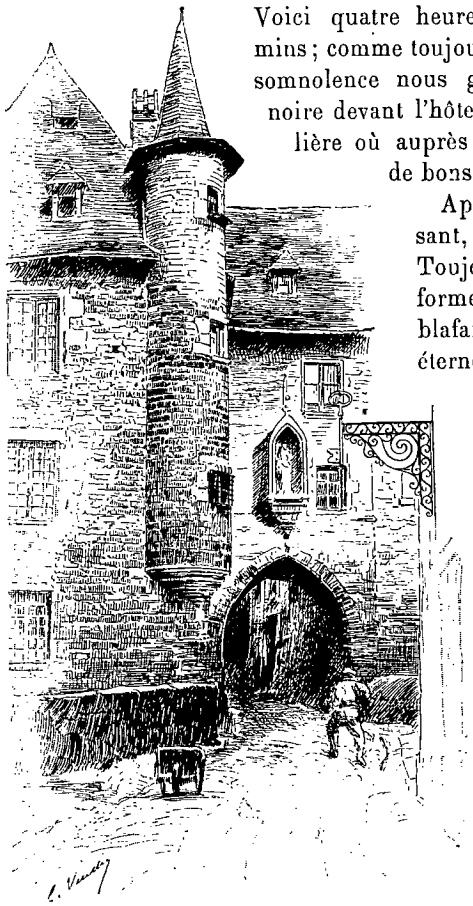
Le paysage devient plus âpre à mesure que nous approchons des Monédières, l'arbre plus grêle, le vent plus froid, et des landes tristes, silencieuses, fuient à perte de vue. Les demeures sont misérables; certaines cabanes, construites de terre et de morceaux d'écorce avec un chaume de hasard, s'adossent aux talus. Les vents perfides passent en sifflant à travers les fentes de ces pauvres habitations, ils les ébranlent et une légère fumée qui s'échappe du toit s'incline et disparaît dans un souffle du vent. Des champignons à la chair grasse ont poussé de toutes parts. « Voyez, me dit le père Ambroise, voici la délicieuse chanterelle, le cèpe savoureux, et ces malheureux ne savent même pas que ces champignons sont comestibles! Ils ont leur nourriture accoutumée, le pain de seigle noir, le tourtou amer, quelques châtaignes, un porc famélique errant alentour. En voilà pour l'hiver, si long et si rigoureux ici!...

« Avez-vous entendu parler des *martines*, en avez-vous vu? ajouta-t-il.

— Oui, père Ambroise, j'ai aperçu les pauvres brebis que vous nommez martines, errantes dans les champs, attachées deux par deux. C'est pitié de les voir ainsi rivées l'une à l'autre comme des condamnées. Ne pouvant guère marcher, elles ne songent qu'à brouter, et elles s'engraissent et dorment jusqu'à la mort.

« Je sais que dans chaque famille de la montagne on sépare du troupeau, à l'arrière-saison, un certain nombre de brebis mères, toujours les plus âgées, et qu'on les attache ainsi deux par deux. Viennent les premières gelées, et elles seront égorgées, dépecées en quartiers et mises au saloir. Après un mois de saumure on suspendra ces quartiers dans l'intérieur de la maison, comme ailleurs le jambon et le lard, et à l'occasion d'une fête, ou lorsqu'on voudra régaler un parent ou un ami, on décrochera une martine.

« Je vous avoue, père Ambroise, que j'ai trouvé cette viande extrêmement coriace et d'un goût répugnant. »



UNE PORTE FORTIFIÉE A UZERCHE [1].

Depuis notre départ le ciel est resté couvert; les Monédières, que j'avais souvent aperçues de Gimel comme une série de dômes lointains, sont devant nous. Je vois leurs pentes dénudées, leurs ravines. Au bas d'un contrefort nous traversons la Vézère, qui roule des eaux grossies par les orages des jours derniers.

La nuit tombe lentement, les monts s'estompent et disparaissent, le père Ambroise a interrompu ses monologues, la bête qui traîne la carriole gravit avec lenteur les dernières montées voisines de Treignac. Voici quatre heures que nous roulons par les chemins; comme toujours à la fin d'une longue course, la somnolence nous gagne et nous arrivons à la nuit noire devant l'hôtel du Chêne-Vert, maison hospitalière où auprès d'un grand feu nous accueillent de bons visages souriants.

Après une nuit d'un sommeil reposant, je soulève le rideau de la fenêtre. Toujours le ciel bas, d'un gris uniforme, répandant sur la terre une lueur blafarde. Et une pluie fine lentement, éternellement tombe de la voûte monotone. Quelle tristesse dans ce ciel qui s'égoutte, dans ces rues mouillées! La ville semble morte, quelques fumées seules s'exhalent des toits, çà et là, indiquant une vie intérieure. Vers dix heures pourtant une accalmie se fait et je m'égare dans cette petite ville qui est charmante avec son vieux pont enguirlandé de lierre, sous lequel la Vézère torrentueuse passe en grondant. J'aime ses maisons pittoresques, dont les antiques pierres sculptées racontent le passé. Les générations ont succédé aux générations, et le moyen âge est encore écrit sur les murs de Treignac. La promenade est trop courte à mon gré, mais dans les montagnes il faut profiter des embellies, car on n'est jamais bien sûr du temps à venir, et à midi une carriole m'emporte vers la Vézère au célèbre saut de la Virolle. Les Monédières sont embrumées, des nuages épais roulent sur leurs flancs décharnés.

La route sinueuse côtoie la base d'un mont et s'élève toujours.

Nous suivons des vallons encaissés veloutés de pâturages, les arbres sont noirs sous le ciel agité et les prairies d'une couleur d'émeraude intense : c'est d'un effet étrange et saisissant. A travers une déchirure des nues, quelques maisons se profilent un instant là-haut, sur une cime. Puis nous nous enfonçons dans l'épaisseur des nuages, nous voguons

1. *Gravure de Verdoux.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans une pâleur d'aube, et, ayant mis pied à terre, je ne vois plus ni la carriole, ni le conducteur. Plus haut les brumes, fouettées par un vent glacial, se déchirent et rampent en lambeaux par la lande, puis tout disparaît, nous allons comme à travers le crépuscule, et nous arrivons un peu à tâtons dans le village aux maisons closes apparu un instant.

Le village semble abandonné : aucune fumée ne sort des cheminées, aucun visage ne se montre à travers les vitres, aucun animal familier n'erre autour des maisons, de toutes parts le silence; seules les brumes silencieuses passent devant les tristes façades comme de grandes écharpes funèbres et une girouette grince de temps à autre au souffle du vent. Elle est vraiment bizarre cette vieille girouette rouillée avec ses deux diables cornus qui dansent et se mettent brusquement à tourner au milieu du brouillard, dans ce village solitaire! Nous sommes inquiets, car nous ne connaissons pas le chemin du saut de la Virolle. Nous cognons à toutes les portes : une figure rébarbative apparaît pourtant, qui se radoucit après quelques pourparlers.

Le cheval est enfin dételé, le voilà dans une grande remise jonchée d'une couche de fougère. Un enfant nous accompagne jusqu'aux bords de la Vézère. Nous traversons quelques prairies, nous dévalons à travers bois dans une rapide pente. Nous sommes maintenant abrités du vent, les nuages couronnent les hauteurs, et seul un brouillard transparent et léger voile les profondeurs. Le paysage est solitaire, sauvage, grandiose. Les grondements de la Vézère montent jusqu'à nous du fond de la vallée, les accents de la chute retentissent. Un sentier rapide, glissant, à peine tracé, nous jette brusquement sur un promontoire où je m'arrête épouvanté : un gouffre est devant moi, blanc d'écume et mugissant.

L'énorme masse d'eau de la Vézère, qui vient s'écrouler dans cet abîme, ébranle la roche sur laquelle je me trouve. Les colonnes d'embrun qui remontent en longues spirales du chaos écumant m'enveloppent. Debout sur ce promontoire comme au milieu d'une affreuse tourmente, indifférent à l'écume qui mouille mes vêtements, je demeure saisi par la grandeur de ce spectacle. Un jour très pâle éclaire vaguement la gorge; le paysage, estompé par le brouillard, a des étrangetés d'apparition, et les flots sauvages arrivent toujours rapides et lourds pour s'engouffrer en tonnant dans l'abîme, et toujours, éternellement, comme d'une immense chaudière bouillonnante, l'embrun monte et monte encore en épaisse fumée.



LE SAUT DE LA VIROLLE [1].

Je reprends le sentier, après une longue contemplation, et je remonte tout couvert d'écume vers les nuages qui ceignent la montagne. Nous errons par les landes, par les bois, fouettés par le vent, mordus par le froid. Après une longue et dure ascension nous retrouvons le pauvre village où nous nous étions arrêtés, et une maison bienveillante s'ouvre devant nous. Ah! le grand feu de branches pétillant devant lequel je me réchauffe et sèche mes vêtements qui fument!

1. *Gravure de Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au dehors courent toujours les nuages déchirés, ils passent comme des fantômes dans un crépuscule. Et devant cette clarté brillante du grand feu, je me demande, en regardant à travers les vitres, si cette pâleur où tout se confond n'est pas une aube inconnue qui vient de se lever sur le monde éteint. On reprend la route à travers les nuées et la terre semble apparaître enfin avec la vallée où Treignac est blotti.

Lorsque j'eus retrouvé en quelque sorte le monde des vivants à l'auberge du « Chêne vert », je gardai de cette journée la brume par les landes, et les croupes pelées des Monédières, dans le village solitaire, sous les bois mélancoliques, dans la gorge sauvage où se précipite la Vézère écumante, comme un souvenir de pays lointain. Longtemps même ce souvenir impressionnant demeura dans ma pensée. J'avais vu le point culminant de ces plateaux élevés du Limousin qui du voisinage des volcans éteints d'Auvergne vont en s'abaissant vers l'Atlantique par le Périgord et le crayeux Quercy. De là-haut descendent en mugissant la Dordogne, la Corrèze et les deux Vézères, ramassant dans les mille sinuosités du plateau les eaux d'un grand nombre d'affluents : « pays souffrant, a dit Michelet, disputé si longtemps entre l'Angleterre et la France, pays élevé, froid, pluvieux, qui verse tant de fleuves. »

— Je revis Gimel après cette excursion aux Monédières et je le trouvai tout changé. L'automne était venu, le soleil éclairait encore le village, mais les lointains, pleins de grandeur et de mystère, disparaissaient à demi dans un voile brumeux.

Jusqu'alors le pays m'était plutôt apparu sous une lumière un peu vive, avec des couleurs et des formes douces ou sévères. Cette fois le torrent roulait des eaux écumantes, et du fond des abîmes, l'embrun s'élevait sans cesse comme un brouillard persistant; ce n'était plus le murmure si doux qui à travers l'épaisse feuillée montait, berçant d'une endormante harmonie le silence des belles nuits d'été.

Gimel, novembre. — Maintenant c'est l'hiver : des glaçons accompagnant les cascades descendent le long des rochers; le vent noir, le vent maudit, souffle et siffle sans trêve, les feuilles mortes tourbillonnent dans les sentiers; des paysans ont entendu passer, avant l'aube, de grands vols d'oiseaux migrateurs, présage de froids rigoureux.

Par les bois où je m'égarais gaiement naguère, je vais aujourd'hui d'un pas incertain, assombri par la mélancolie qui m'a toujours hanté au déclin des beaux jours.

Une courte journée va finir. A-t-elle même commencé? Un grand disque rouge projetant de vagues lueurs a erré vers l'horizon pendant quelques heures, il va par delà les bois dépouillés s'ensevelir lentement dans un océan de brumes.

Le montagnard, étreint par le froid plus pénétrant de ces heures crépusculaires, s'en va plus courbé sur la terre livide, disputant obstinément au vent, à la gelée, quelques châtaignes épineuses mêlées aux feuilles desséchées.

La nuit tombe..., les espaces ont comme des frissonnements infinis sous le voile glacé qui descend sur la terre. Le montagnard regagne sa tanière adossée à un talus. Pendant de longues heures il n'entendra plus désormais que les plaintes du vent, le tintement de l'angélus apportant, par deux fois, un écho lointain de la prière, et l'éternelle mélopée des grillons qui aiment sa misère et son foyer poudreux.

Gaston VUILLIER.

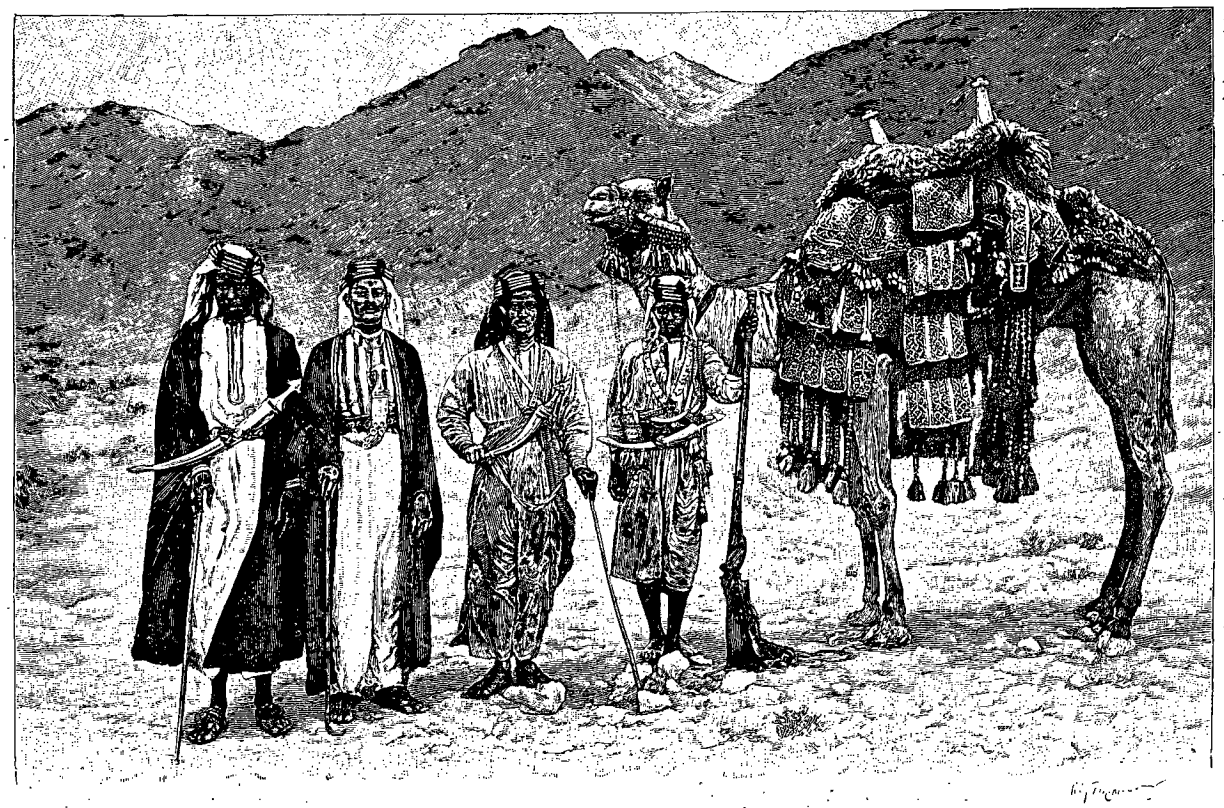
1. *Gravure de Quesnel.*



UN CONVOI DANS LA LANDE[1] (PAGE 84).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE CHAMEAU DU GRAND CHÉRIF[1].

VOYAGE A LA MECQUE[2],

PAR M. LE DOCTEUR C. SNOUCK HURGRONJE.

I



FEMME DE LA MECQUE[3].

Le docteur hollandais M. C. Snouck Hurgronje, bien connu dans le Nord pour ses intéressantes études sur l'islam, est resté six ans à la Mecque pour étudier à fond la ville sainte des Arabes, parmi lesquels il a vécu, en se donnant comme un des leurs, car il parle avec facilité leur langue. C'est un des rares Européens qui aient vu la ville sainte. Les autres se peuvent compter facilement : ce sont Badia ou Ali-Bey en 1807, Burckhardt en 1814, Burton en 1853, Maltzan en 1860.

M. Snouck Hurgronje y a été plus longtemps qu'aucun d'entre eux. Son ouvrage donne une idée exacte de la Mecque comme centre religieux de l'islamisme. Il comprend l'histoire de la Mecque, depuis Mahomet jusqu'à nos jours, il traite des changements topographiques et politiques qui se sont accomplis dans la ville pendant ces treize cents ans; tous ces renseignements proviennent de sources en partie inconnues et ont été pris sur les lieux par l'auteur. L'ouvrage se termine par la description de la vie actuelle, à la Mecque, de ses habitants, des pèlerins qui la visitent, ainsi que de leurs coutumes religieuses.

Aucune province de l'Arabie n'offre autant de difficultés à l'explorateur que le Hedjaz; même l'habitant du pays, l'Arabe né à la Mecque, ne peut pas toujours faire sans danger le voyage de Yambo et de Djeddah à Médine et à la Mecque. Les trois routes qui relient entre elles ces villes saintes sont toujours hantées par les tribus bédouines, les Harbi's, qui les rendent très dangereuses. Au moyen de cadeaux et de menaces, le gouvernement turc obtient des cheiks de ces brigands des garanties pour la sécurité relative des caravanes de pèlerins allant à la ville sainte ou en

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*
2. *Mekka*, par le docteur C. Snouck Hurgronje, avec deux albums de photographies, publié par l'Institut royal des Indes Néerlandaises (en allemand). Chez M. Nyhoff, à la Haye, et E. J. Brill, à Leyde (Pays-Bas).
3. *Dessin de Vogel, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

revenant : quelques Harbi's restent alors comme otages à la Mecque jusqu'à ce que les pèlerins soient revenus sains et saufs à Djeddah, le port d'embarquement sur la mer Rouge.

Dans ces circonstances, que fera dans un tel pays l'Européen, l'ennemi déclaré d'Allah? Ajoutez que l'Arabe ne peut avoir une idée de ce qu'est un explorateur. A ses yeux, un homme intelligent ne voyage que pour la *faidâh*, pour son profit ou ses affaires; le pèlerin cherche la *faidâh* du ciel, le marchand la *faidâh* matérielle ou terrestre. Les habitants de la Mecque considèrent le voyageur européen comme un espion politique ou un chercheur de trésors Il n'y a guère que celui qui réussit à se faire passer pour musulman qui puisse visiter les villes saintes et explorer tant soit peu leurs environs, par exemple les endroits situés à l'est de la Mecque, où se réunissent les pèlerins à l'occasion de la grande fête annuelle, quelques tombeaux sacrés et lieux du culte. Dans ces derniers il faut user de beaucoup de précautions. L'habitant de la Mecque lui-même ne va pas sans escorte armée au mont Thaur, où Mahomet, après sa fuite de la Mecque, s'est caché dans une caverne.

Entre la Mecque et Médine on voyage pendant la nuit seulement, à cause de la chaleur du jour, de sorte que l'on voit très peu le pays.

Mieux que le pays on peut observer les hommes qui habitent ou visitent la ville sainte et qui sont très intéressants à étudier, à cause de la diversité de leurs nationalités ou de leurs races.

Avant de partir pour la Mecque, le docteur Snouck Hurgronje resta cinq mois à Djeddah, où il noua des relations avec des personnes habitant la Mecque et où il photographia beaucoup de pèlerins, de passage dans la ville et venant de toutes les parties du monde. Ne sachant s'il réussirait à rester assez longtemps à la Mecque, il prenait à Djeddah le plus de notes possible sur la vie et les mœurs des habitants de la ville sainte.

L'ouverture du canal de Suez et l'agitation dans le Sud ont fait perdre à Djeddah une grande partie de son importance; ce n'est plus aujourd'hui que le port de la Mecque. Toutes les marchandises servant aux besoins des 50 à 60 000 habitants de la Mecque et des 100 000 pèlerins qui la visitent tous les ans, y sont importées. La population, très mélangée, de ce port compte beaucoup de familles d'Égypte, de l'Afrique centrale et orientale et de l'Inde.

Les *wakils* sont très nombreux à Djeddah; ce sont des agents de cheiks qui résident à la Mecque et qui servent de guides aux pèlerins. Chacun de ces cheiks s'occupe des pèlerins de certains pays, dont il connaît la langue et les habitudes. Il leur procure tout ce qu'il leur faut, et s'y prend en sorte qu'ils retournent chez eux les poches presque vides. Du jour de son arrivée jusqu'à celui de son départ, le pèlerin est accompagné comme un enfant. Le wakil le prend à son arrivée à Djeddah, lui montre le tombeau d'Ève, le loge et le conduit sur un chameau à la Mecque.

Vers la fin de février, le docteur entreprit le voyage de la ville sainte. Ses bagages étaient chargés sur trois chameaux; un quatrième portait les *chougdouf's* (espèces de sièges, suspendus aux flancs de l'animal, sur lesquels se placent les voyageurs). Il était accompagné de trois domestiques javanais, qui étaient venus avec lui de l'archipel Indien.

Le chemin monte graduellement dans la direction de l'est jusqu'aux montagnes élevées qui commencent à deux journées de marche de la Mecque, formant la limite de la haute Arabie. Seize postes de gendarmes sont établis sur cette route à des distances presque égales. Deux seulement de ces stations sont de véritables villages : Bahra, à deux lieues de marche de Djeddah, et Hadda, où l'on arrive le surlendemain matin à 4 heures. Les habitants de Hadda occupent de misérables huttes et vendent aux voyageurs du beurre, du lait, des œufs et des éventails que les femmes fabriquent avec des feuilles de palmier. Celui qui voyage sans bagages va ordinairement à mule à la Mecque et ne met alors que quatorze heures pour faire le trajet.

Dans le courant de 1886, plusieurs voyageurs ayant été pillés sur cette route, le gouverneur général Othman-Pacha fut obligé de fortifier huit de ces seize postes de gendarmes et de les armer de canons; mais comme ce pacha a été déplacé depuis lors, il est probable que cette mesure utile a été de nouveau abandonnée. Les caravanes passent la journée à Hadda à cause de la grande chaleur, et les voyageurs se tiennent dans des espèces de cafés qui ressemblent plutôt à des écuries. Chaque société donne au propriétaire ses aliments à faire cuire et s'installe aussi confortablement que possible sur une natte pour manger, boire, fumer et dormir.

Enfin on franchit les limites du territoire sacré. La route monte davantage et devient pierreuse; elle est bordée des deux côtés par de hautes montagnes et ne forme qu'un étroit défilé. Une demi-heure avant le coucher du soleil les voyageurs arrivent à un endroit où le chemin se bifurque; à gauche il conduit à la partie septentrionale, la plus élevée, de l'étroite vallée de la Mecque. Malgré les traditions sacrées qui recommandent ce chemin, le docteur choisit l'autre, parce qu'il est plus commode et plus court. A 7 heures du soir, il arrivait à la ville sainte.

Sa physionomie n'a guère changé depuis l'époque où elle fut visitée par Burckhardt. Au milieu de la vallée étroite qui s'étend du nord au sud, dans sa partie la plus large, se trouve la mosquée, une cour ouverte entourée de colonnades, au centre de laquelle on aperçoit le vieux sanctuaire arabe de forme cuboïde, la fameuse Kaaba. Cette mosquée, plusieurs fois reconstruite, la dernière au XVIIe siècle, a une superficie de deux hectares et demi. Pour des motifs religieux il est défendu de la déplacer ou de la diminuer. La large rue qui touche au côté est-nord-est de la mosquée relie les hauteurs sacrées de Çafa et de Marwa; c'est un chemin que chaque pèlerin doit parcourir sept fois, moitié en marchant, moitié en courant. La longueur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et la largeur de ce *Mas'a* ne doivent pas non plus être modifiées. Deux rues principales partent de la mosquée, l'une vers l'ouest, l'autre vers le sud-ouest, et traversent le quartier de Masfala. Vers le nord, deux autres rues montent au *Mal'a*, cimetière des classes supérieures, qui renferme beaucoup de tombes sacrées.

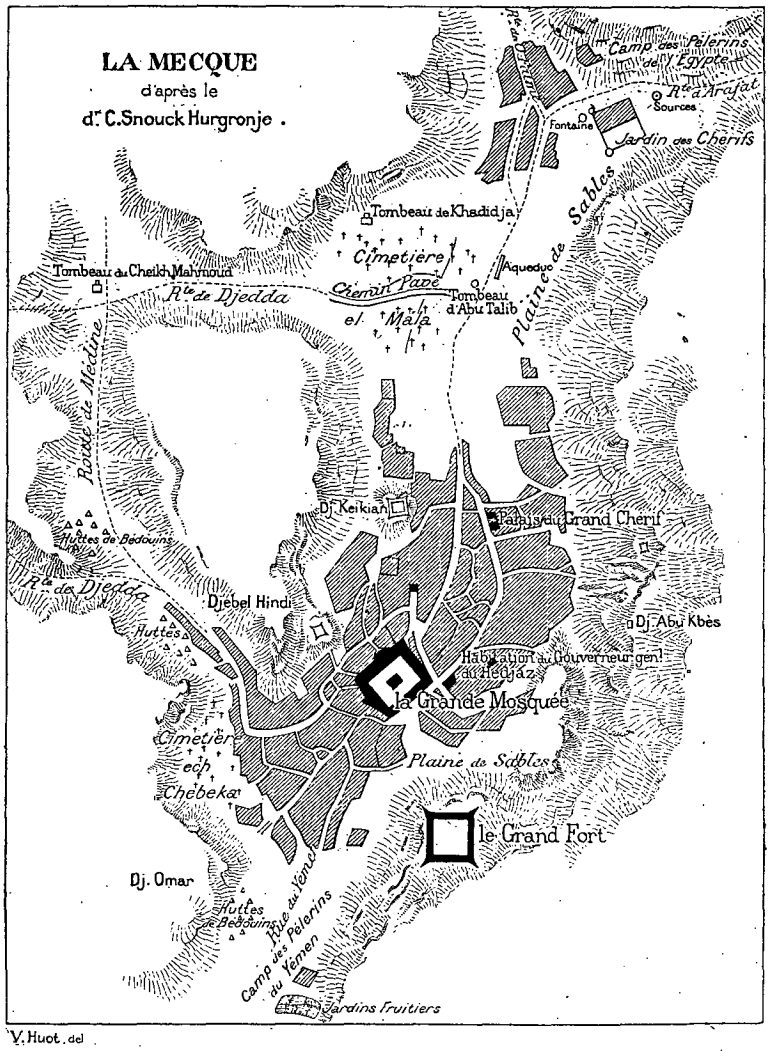
Les rues de la Mecque sont régulières, belles, sablées et unies. Les maisons, bâties en pierre dans les goûts persan et indien, ont des façades ornées de moulures, de soubassements et de peintures. Elles ont de quatre à cinq étages.

Toutes les larges rues de la Mecque sont en même temps des marchés; devant chaque maison est placé un siège ou banc de pierre (*dakka* ou *doukkan*), sur lequel le marchand peut s'asseoir en étalant ses marchandises devant lui. Il y a aussi des marchés, comme la Suegas, formés de boutiques avec des magasins dans le fond.

La ville est défendue par trois châteaux forts, dont le principal, qui s'élève sur le Djebel Djiad, sert de résidence au grand chérif.

Lorsqu'il pleut à l'est de la Mecque, la ville est inondée par les eaux qui descendent comme de véritables torrents dans la vallée, dont le point le plus bas est occupé par la mosquée. Celle-ci forme un bassin qui devient de plus en plus profond à mesure que l'on approche du centre et qui est de 2 à 3 mètres au-dessous du niveau des rues avoisinantes. Cette différence de niveau n'a pas toujours existé. Elle provient de ce que, chaque inondation déposant du limon dans la vallée et le vent y jetant du sable, le sol s'élève graduellement. Seule la mosquée et quelques maisons saintes sont conservées intactes et se trouvent, par conséquent, en contrebas du reste du terrain. Pour visiter la maison du prophète et celle où est né Ali, il faut descendre plusieurs marches; on descend également pour se rendre au portique à colonnes qui entoure la mosquée. Des travaux que l'on a faits tout autour la protègent contre l'envahissement des eaux. Les fortes pluies qui tombent une ou deux fois par an ne l'inondent que pendant quelques heures et ne laissent aucun dépôt après elles.

Tout le monde à la Mecque vit des choses saintes; les fonctionnaires de la mosquée, les guides des étrangers avec leurs aides, les muletiers, les *mecharridchem*, qui procurent des chameaux pour les voyages, et enfin les habitants, qui louent une partie de leur maison pendant l'époque des pèlerinages.



A l'angle oriental de la Kaaba, à cinq pieds au-dessus du sol, se trouve la *pierre noire* scellée dans le mur et entourée d'un anneau d'argent. Sa surface visible a environ 25 centimètres de diamètre; elle est noire, pointillée de jaune. Plus d'une fois elle a souffert de la guerre et du feu; de 930 à 950, elle fut volée par les Karmates[1]. Le creux rond qui se trouve au milieu est probablement le résultat des nombreux baisers des fidèles. Il n'est guère possible, comme on le prétend, que ce soit le feu qui ait rendu cette pierre noire, de blanche qu'elle aurait été auparavant. Cette idée a sa source dans une de ces légendes dont les musulmans ont orné leur religion et d'après laquelle il est dit qu'elle était plus blanche que le lait et que son éclat se répandit jusqu'aux limites du Haramaïn.

L'Espagnol Badia ou Ali-Bey a pris cette pierre pour du basalte volcanique, Burckhardt pour de la lave, Burton pour un aérolithe, que des Arabes auraient vu tomber, et qu'ils auraient considéré comme une chose sacrée. Il y a à la Mecque plusieurs pierres noires de ce genre, jouissant de la vénération générale. En parcou-

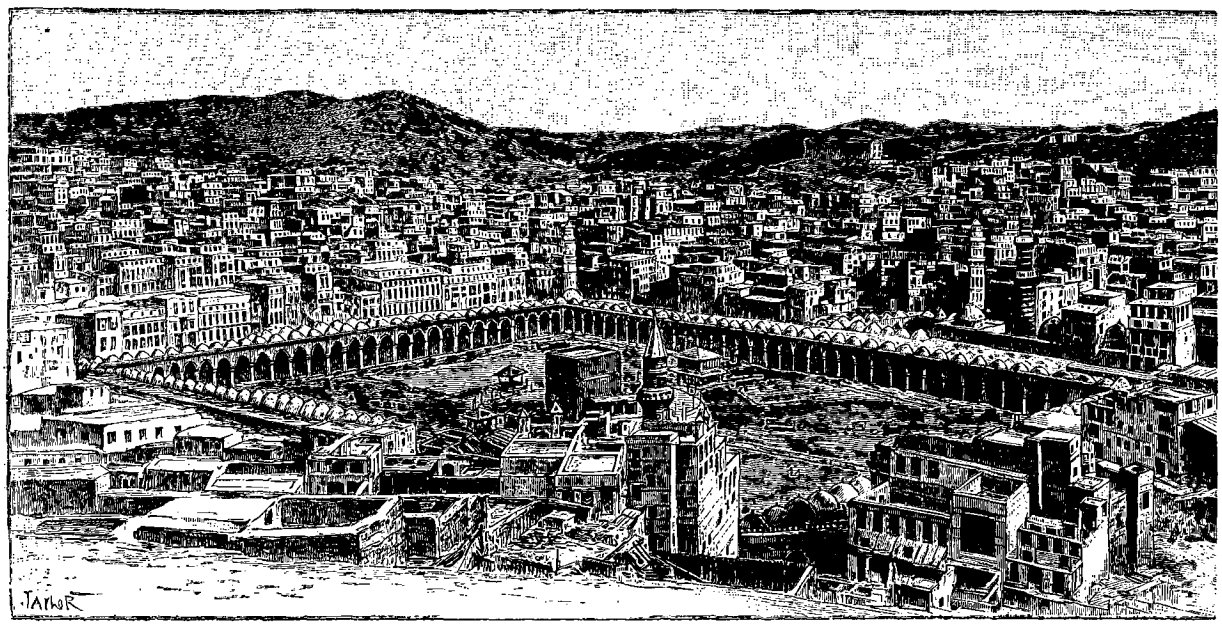
1. Voir M. J. de Goeje, *Mémoires d'histoire et de géographie orientales*, Leyde, 1886.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rant la rue dite *des Pierres* on en rencontre deux scellées dans les murs : la première a la forme d'un cylindre ; la seconde est plate avec un creux de forme demi-sphérique, que l'on prétend être l'empreinte du coude de Mahomet. Le passant touche ces pierres de la main et embrasse la dernière. Dans les maisons où naquirent Fatima, Ali et Mahomet, le dévot visiteur embrasse des pierres semblables, légèrement creuses au milieu. Ce sont les fétiches les plus vénérés de l'ancien paganisme arabe. Sur l'Aboukoubès, la montagne sacrée qui s'élève à l'est de la Mecque, on trouve une formation rocheuse de la même nuance, et les Arabes prétendent que la célèbre pierre noire de la Kaaba vient de cet endroit. Une légende arabe confirme ce fait.

On trouve à la Mecque un couple de descendants de la famille des Cheba, dont les membres ont, depuis Mahomet, rempli de père en fils les fonctions de portiers de la Kaaba et en gardent la clef, et quelques descendants de la famille des Zoubaïr. De nombreux chérifs, dans toute l'Arabie occidentale, descendent de la fille de Mahomet. La famille des Hassan, petit-fils du prophète, qui a toujours possédé de grandes propriétés dans le Hedjaz, compte également encore beaucoup de représentants. A l'époque du morcellement général du califat, au xe siècle, cette famille s'empara de la domination des villes saintes, et, depuis le commencement du XIIIe siècle, la branche qui descend des fils de Katada règne sur la Mecque. Cette famille des Hassan a plusieurs branches, qui se disputent constamment la suprématie dans l'Arabie occidentale.

Depuis le XVIe siècle, le sultan de Turquie est le protecteur du Haramaïn, c'est-à-dire de la terre sainte, comprenant la Mecque et Médine ; le gouverneur général du sultan, le *vali vilaïet el-Hedjaz*, occupe vis-à-vis du grand chérif une place semblable à celle de nos résidents dans les pays de protectorat. Mais il a la même religion que ses sujets, ce qui constitue une grande différence. Cette double administration a toujours été la cause de difficultés ; en 1882, le sultan envoya à la Mecque le gouverneur général Othman-Pacha avec des pouvoirs très étendus et l'ordre de destituer le chérif qui régnait à cette époque, Abd el-Mottalib, et de le remplacer, pour la forme, par Aoun er-Rafiq, qui règne aujourd'hui. Par la ruse et la force, Othman-Pacha réussit à exécuter les ordres du sultan. Le docteur C. Snouck Hurgronje dit qu'à la Mecque tout le monde considérait le chérif d'alors comme un simple instrument d'Othman-Pacha, qui régnait en maître souverain. Ce gouvernement avait fait beaucoup pour la Mecque ; il avait organisé la police des routes, installé le télégraphe qui relie la ville à Djeddah et à Taïf, amélioré l'approvisionnement d'eau, et il avait fait construire le *Hamidyjah*, le nouveau palais du gouvernement. Il avait même établi une imprimerie. Mais peu à peu les relations entre le grand chérif et le gouverneur général devinrent très tendues, hostiles même, et il se forma deux partis, de sorte qu'Othman-Pacha fut envoyé à Alep, en Syrie.



PANORAMA DE LA MECQUE [1].

La justice est rendue d'une façon très primitive. Les cadis ne jugent que les petites affaires, tandis que les grandes sont jugées par le chérif lui-même. Avec de l'argent on peut tout obtenir, on peut faire mettre ses ennemis en prison et en faire sortir ses amis.

La population de la Mecque est très mélangée. Le Hadramaout donne son contingent ; déjà avant l'existence de l'islamisme, des jeunes gens de ce pays venaient à la Mecque comme domestiques des négo-

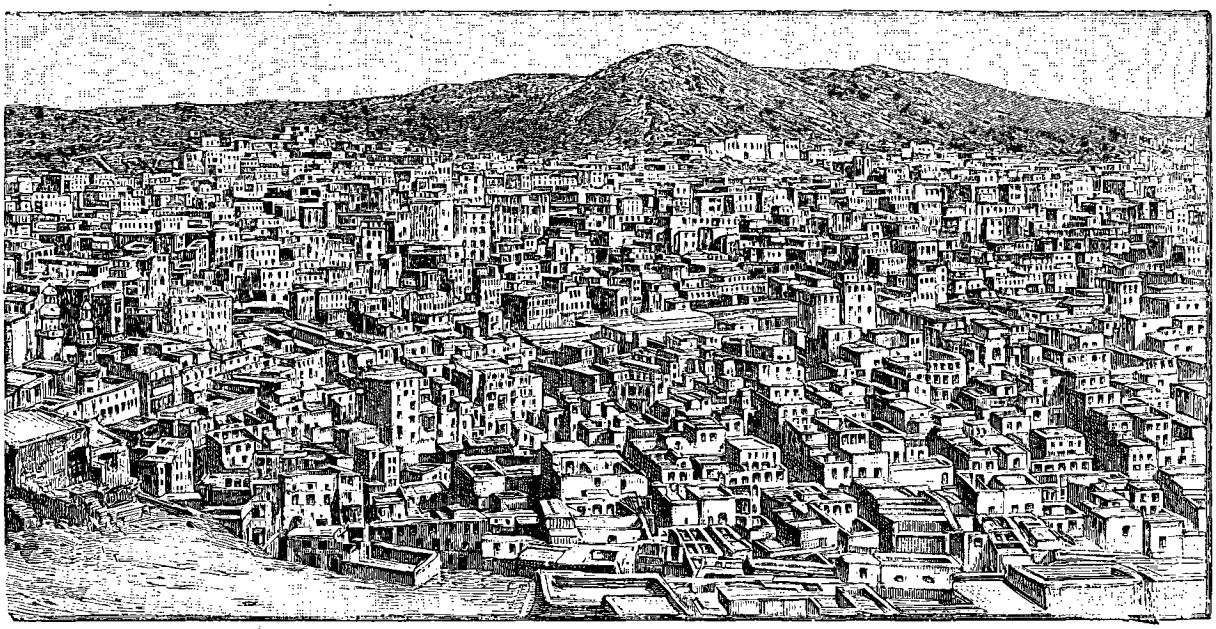
1. *Dessin de Taylor, d'après une photographie. Gravé par Kohl.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ciants et arrivaient souvent à des positions élevées. L'Égypte fournit la classe ouvrière, des professeurs et beaucoup de jeunes filles en quête de maris. Le Yémen, la Syrie, le Maghreb, Boukhara et l'Afghanistan sont bien représentés. De l'Inde viennent les mendiants les plus misérables et les négociants les plus riches. La plupart de ces immigrants sont bientôt chez eux à la Mecque; ils épousent une fille du pays ou vivent avec une esclave. Les enfants issus de ces liaisons sont considérés comme indigènes. L'Afrique orientale et australe envoie à la Mecque les Tekrouri et autres nègres mahométans. Les esclaves sont très heureux dans la ville sainte et ne pensent pas à retourner dans leur pays. Ils sont très bien traités par leurs maîtres, et après quelques années de service ils sont libres. Ils sont persuadés que l'esclavage les a formés.

Le peuple est très superstitieux : des ceintures magiques guérissent la stérilité de la femme ; on lit l'avenir dans les vieux os et les écailles d'huîtres. Les saintes chapelles, les amulettes et les évocations de toutes sortes, voilà les véritables croyances populaires. Beaucoup de femmes passent pour être possédées par de mauvais esprits, appelés *Zâr*.

Le trafic avec le dehors a rendu les habitants de la Mecque assez tolérants à certains égards. Ils sont prêts à recevoir et à adopter toutes espèces de nouveautés, pourvu qu'elles soient adroitement présentées. Mais ils n'en conservent pas moins une aversion bien déterminée pour l'Européen. Les événements de l'Égypte et du Soudan ont encore exalté ce fanatisme, qui tient surtout à ce que des milliers de gens nés à la Mecque n'ont jamais visité que Taïf et



PANORAMA DE LA MECQUE [1]

Les enfants d'une esclave ont les mêmes droits que ceux d'une femme mariée, et l'esclave qui a donné un enfant à son maître ne peut plus être cédée de toute sa vie.

Le caractère de l'habitant de la Mecque a été mal jugé jusqu'à présent, parce qu'on l'a observé seulement pendant le temps des pèlerinages. On croit généralement que le commerçant mecquois est intéressé et âpre au gain. C'est que pendant le temps que durent les pèlerinages il est très agité et qu'on ne voit que ses défauts; la grande concurrence le rend égoïste et intéressé. Mais celui qui l'observe pendant les autres mois de l'année le trouvera hospitalier, complaisant et aimable. Les dîners, les pique-nique et les parties champêtres sont alors à l'ordre du jour. On aime le luxe, on s'habille avec soin ; les maisons sont meublées richement, mais sans goût.

1. *Dessin de Taylor, d'après une photographie. Gravé par Kohl.*

Médine ; ils craignent un voyage à Djeddah comme la mort, parce qu'ils sont exposés à y rencontrer un Franc, et l'aspect seul d'un de ces enfants du diable les épouvante. Ils marchent toujours la tête baissée, parce qu'ils ne peuvent supporter la lumière du ciel. Tous désirent mourir le jour du sabbat et sans douleur.

Dans le monde plus instruit on parle souvent de la construction d'un chemin de fer entre la Mecque et Djeddah d'une part et Médine de l'autre. Si jamais ce projet se réalise, l'horizon des habitants s'étendra peu à peu. Quand le sol de la Mecque se sera encore élevé d'un mètre, bien des choses sans doute seront changées dans la vieille cité sainte.

II

Les habitants des divers quartiers de la Mecque sont constamment en querelle. Des choses insignifiantes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont naître des différends qui durent des années, et auxquels les enfants mêmes prennent part. L'habitant d'un quartier n'ose alors se risquer dans le quartier ennemi. Il est exposé à être lapidé par la populace et à recevoir même des coups de couteau pendant la nuit. Aussi les nobles et les chérifs sont-ils toujours armés et portent-ils un couteau-poignard sous leur chemise. Si la population en vient aux mains, elle s'arme de gros bâtons. Ces combats ont lieu dans la ville au pied de l'Aboukoubès. Afin d'éviter l'intervention de la police, les combattants saisissent l'occasion que leur offrent les fêtes religieuses de la Mecque, car alors les grandes réunions dans les endroits écartés ne sont pas remarquées. Quelquefois il arrive que, les cheiks intervenant, les deux partis se réconcilient. Le coupable qui est cause de la querelle sort alors des rangs et se porte des coups de couteau jusqu'à ce que les autres se déclarent satisfaits. Le combat



AOUN ER-RAFIQ, GRAND CHÉRIF DE LA MECQUE [1] (PAGE 100).

se termine par un festin, et la paix est rétablie pour quelque temps.

Le marché d'esclaves se tient dans une halle près de la porte de la mosquée, qui s'appelle Bab-Desebah; les esclaves des deux sexes qui y sont exhibés sont fraîchement arrivés, ou revendus par leurs propriétaires pour une raison quelconque.

Sur un banc qui longe le mur, on voit des femmes et des jeunes filles; celles qui sont nubiles sont légèrement voilées; devant elles sont assis par terre ou se tiennent debout les hommes d'âge mûr; au milieu, de nombreux enfants courent et jouent. Quelques courtiers causent entre eux ou avec leur marchandise vivante.

Un petit nègre attire l'attention du spectateur. Le courtier chargé de le vendre l'appelle et montre à l'assistance ses cheveux, ses jambes, ses bras, lui dit de tirer sa langue et de laisser voir ses dents. Il loue son habileté et son intelligence. Les acheteurs lui adressent ensuite la parole : « Parles-tu déjà couramment l'arabe, mon garçon? — Un peu seulement, monsieur, mais je le comprends bien. »

Il raconte ensuite tout ce qu'il sait de sa personne. Le courtier n'oublie pas de montrer les quelques marques qui lui restent de la petite vérole, afin que l'acheteur sache qu'il a déjà eu cette maladie.

Avant de conclure le marché, l'acheteur pose encore une question à l'esclave.

« Veux-tu me servir? » lui demande-t-il.

Si la réponse est négative, l'affaire ne se fait point. Personne ne veut acheter un esclave contre sa volonté, et encore bien moins si c'est une femme.

L'esclave, à la Mecque, est mieux traité que bien des domestiques dans les pays d'Europe.

Selon M. Snouck Hurgronje, c'est une erreur grave, bien que généralement répandue, de croire que la femme musulmane soit obligée de se voiler.

Le harem et tout ce qui s'y rapporte ont toujours été et sont encore un grand objet de curiosité pour l'Européen. Mais tout ce qui a été dit et écrit concernant la vie d'intérieur des musulmans est généralement faux, ou pour le moins inexact.

Ce n'est point l'islam qui ordonne aux femmes de cacher soigneusement leur visage aux regards indiscrets de l'étranger. Le *çalat* (service religieux) veut au contraire qu'à la mosquée la femme ait le visage découvert. Mais aujourd'hui, dans beaucoup de pays musulmans, les femmes ne fréquentent plus la mosquée que les grands jours de fête, les musulmans ne permettant plus que leurs femmes assistent à leurs prières.

Cependant on voit toujours à la Mecque un grand nombre de femmes se rendre cinq fois par jour à la mosquée, dans laquelle Othman-Pacha leur a même réservé une place à part, séparée de celle des hommes par un grillage en bois.

M. Snouck Hurgronje, qui y allait souvent, y vit toujours, *avant* et *pendant* la cérémonie religieuse, des femmes au visage découvert, qui, en revanche, cachaient soigneusement leur chevelure, car la moindre mèche visible est considérée par les fanatiques comme une détestable coquetterie.

Même pendant le pèlerinage, le culte défend expressément le voile. Cependant c'est là que la femme vit le plus en contact avec les hommes. Dans le voyage

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FIANCÉE DE LA MECQUE (PAGE 104). — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR BARBANT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à la Mecque, dans les grandes réunions en plein air qui complètent les solennités, elle est constamment au milieu d'eux.

Cette particularité du pèlerinage a souvent embarrassé les musulmanes des grandes villes et des classes élevées. Habituées à ne jamais sortir sans être voilées, elles ont fini par trouver un expédient pour tourner la difficulté. Elles mettent sous leur voile un masque fait avec des fibres de palmier et qui est éloigné de quelques centimètres du visage. Le voile, tombant ainsi par-dessus le masque, ne touche pas au visage, et, prises à la lettre, les prescriptions de Mahomet sont respectées.

Autrefois les habitants de la Mecque avaient l'habitude de vêtir élégamment leurs filles et leurs esclaves femmes dès qu'elles étaient nubiles et de les promener, le visage découvert, autour de la Kaaba. Pendant cette promenade, les épouseurs et les acheteurs se présentaient, et celles qui ne trouvaient point d'acquéreurs prenaient le voile, qu'elles ne quittaient plus.



LE HAMIDYJAH, PALAIS DU GOUVERNEMENT[1] (PAGE 100).

L'usage du voile rend la profession du médecin très difficile. Il est également terrible pour l'homme disposé à épouser la femme qui se refuserait à lui montrer son visage. Aussi, dans ce cas, le prétendant profite-t-il de toutes les occasions favorables pour la voir. A la Mecque il y arrive ordinairement par une indiscrétion; une porte entre-bâillée, un trou dans le mur, sont des moyens souvent employés. Mais il peut se faire qu'on ne veuille même pas prêter la main à ces sortes de ruses. Ce préjugé a souvent des suites funestes. Il arrive que le mari repousse la femme après le mariage, en disant qu'il a été trompé.

La femme musulmane d'aujourd'hui a peu ou point d'idée de ses devoirs d'épouse et de mère. Elle ne songe, la plupart du temps, qu'à sa toilette et à ses plaisirs. Son mari ne trouve-t-il pas à satisfaire ses goûts et ses désirs, elle ne tarde pas à oublier complètement ses devoirs.

Pour ces motifs, les hommes la considèrent comme une grande enfant mal élevée, qui a besoin d'être tenue sévèrement.

Ce manque d'estime pour la femme date presque de l'époque de Mahomet. Il est probable que le grand nombre de femmes que les conquêtes de l'islam procuraient aux croyants en est une des principales causes.

C'est le peu d'éducation de la femme et la jalousie des hommes qui tendent à perpétuer cette habitude de se voiler; autrement elle ne tarderait pas à être abandonnée. En effet, sans que l'on s'en doute, les musulmanes jouissent de beaucoup plus de liberté que bien des Européennes.

Quoique la polygamie soit permise ici, comme dans les autres pays musulmans, ce sont les personnes riches seules qui peuvent se donner le luxe de prendre quelquefois jusqu'à quatre femmes légitimes, mais dans les classes moyennes et inférieures la monogamie est la règle. Le divorce est très facile, le mari peut répudier ou délaisser sa femme sans aucun motif. Il n'y a souvent que les frais de la séparation qui le retiennent.

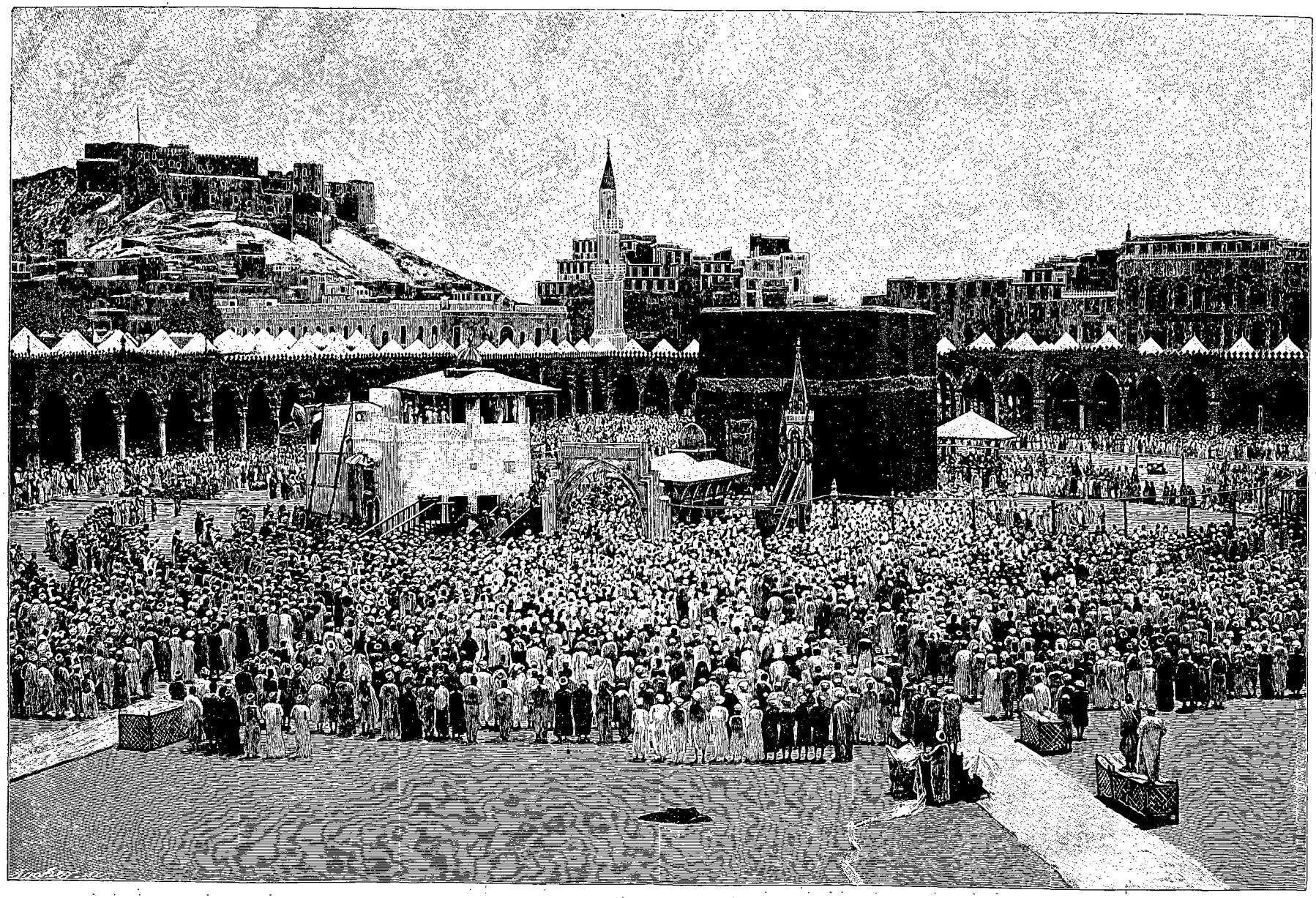
Chez les classes élevées de la Mecque on marie souvent les enfants avant l'âge, à dix ans, surtout lorsqu'il existe des intérêts de famille. Ces unions sont les plus durables, quoique l'affection du mari pour sa femme soit l'effet du hasard.

La cérémonie du mariage est précédée de celle dite du *rikah*, qui a lieu la veille.

Ce jour-là les amis de la famille viennent déjà le matin de bonne heure pour construire le rikah, espèce de siège élevé, ressemblant à un trône, où se place la fiancée. Le rikah est couvert des plus riches tentures,

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA MOSQUÉE PENDANT LE « ÇALAT ». — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

orné de pierres précieuses et de toiles brodées en or et en argent. Ce siège est placé dans un salon disposé pour la cérémonie et dont les murs sont revêtus de tapis d'Orient et de broderies.

Pendant la toilette de la fiancée, les amies chantent et accompagnent leur chant en battant des mains. Les jeunes filles veillent jusqu'à minuit en fumant et en buvant du thé; les femmes mariées se retirent plus tôt.

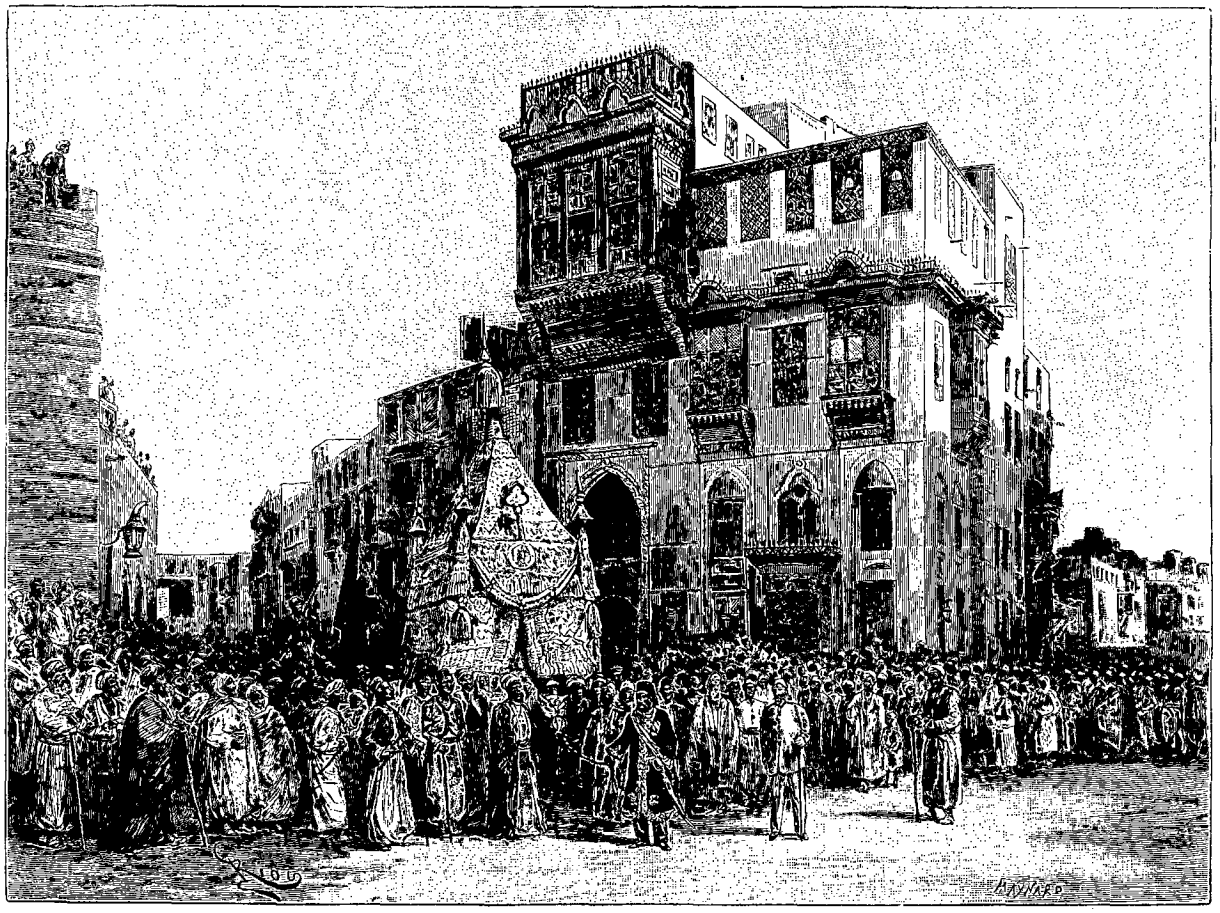
Sur la place la plus rapprochée de la maison ou dans la rue on a planté des poteaux reliés entre eux par des traverses, auxquelles on suspend le plus grand nombre possible de lanternes. On dresse des bancs que l'on recouvre de tapis, le sol est nettoyé et arrosé; bref, voisins, amis et connaissances, cherchent à se rendre utile pour fêter dignement le mariage des fiancés. En échange de ces services, tout le monde est invité pour le lendemain à un splendide repas. Le cuisinier de la maison prépare dans ses énormes marmites les mets que le culte autorise. Sur de grands plats la famille de la fiancée envoie au futur et à ses parents leur part de ce festin.

Tout ce mouvement dans la maison des parents de la fiancée n'est que le prélude de ce qui va se passer le lendemain. Ce jour-là le tambour résonne constamment devant les maisons des deux fiancés, et des chanteuses se font entendre dans les deux familles. Les repas continuent et se renouvellent d'autant plus souvent qu'il est impossible d'inviter tout le monde en même temps.

La fiancée, placée sur son siège et entourée de ses parents et amis, attend le fiancé. A 10 heures du soir, les amis de ce dernier se réunissent devant sa maison. Chacun d'eux porte un lampion pour éclairer le cortège, qui se met bientôt en marche, au son du tambour, vers la maison de la fiancée.

A son arrivée, une salve d'applaudissements retentit des balcons. Après que les amis ont bu assez de café et de thé et fumé un nombre considérable de pipes et de cigarettes, le fiancé monte au premier et, escorté par les dames, redescend l'escalier avec sa future, pendant que les chanteuses exécutent des chants appropriés à la circonstance.

Précédés dans la rue par les tambours, quelques centaines de porteurs de lampions et deux individus portant chacun une bougie gigantesque grosse, comme le bras, le *recitator* conduit le cortège en récitant des vers qui font l'éloge de l'hymen.



OTHMAN-PACHA CONDUISANT LE MAHMAL ÉGYPTIEN [1] (PAGE 110).

1. *Dessin de Riou. Gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le cortège parcourt ainsi les principales rues de la Mecque. Les cheiks de tous les quartiers de la ville ont été prévenus quelques jours auparavant. Ils ont reçu de riches présents et des dons, dont ils distribuent une partie à ceux de leurs administrés qui maintiennent l'ordre pendant la cérémonie.

Le fiancé se distingue de ses amis par le *seddjadah*, espèce de châle de cachemire qu'il porte sur l'épaule. Si son père est un savant ou lui-même un étudiant en théologie arabe, son turban est noué à la manière des ulémas, c'est-à-dire que les bouts de l'étoffe lui pendent sur le dos.

On entre à la mosquée par la grande porte du Mas'a appelée *Bab es-Salam*, celle-là même où entrent également les pèlerins.

Après le *çalat* tout le monde se retrouve à la sortie de la mosquée la plus rapprochée de la maison de la fiancée, où le cortège se rend dans le même ordre qu'auparavant. La maison est brillamment éclairée. Les tambours battent de nouveau dans la rue, et les chanteuses à l'intérieur de la maison en couvrent presque le bruit.

Les parents de la mariée s'avancent vers le mari, et le conduisent en triomphe vers un siège richement décoré appelé *dekkah* et placé au milieu du salon.

Il est minuit passé. Les parents du marié sont rentrés chez eux par le chemin le plus court. A la maison de la mariée, la fête continue. La mariée est replacée sur le rikah, où elle est fort mal à son aise, malgré les coussins de soie sur lesquels elle est appuyée. On voit qu'elle est fatiguée. Ses forces s'épuisent, la cérémonie se prolongeant au delà de toute mesure. En face du rikah se trouve un siège pour le marié. C'est un fauteuil ordinaire, recouvert d'un morceau d'étoffe. Le marié est alors introduit dans la salle par quelques parentes de la mariée.

C'est le moment du *douchlah*.

Les femmes seules y assistent. Le marié ne voit autour de lui que des visages souriants et en face, sur le rikah, sa charmante fiancée.

A ce moment une vieille parente de la mariée, la *mekejnah*, entre et lui dit :

« Regarde ta fiancée, regarde-la sans crainte. Lève-toi et pose ta main sur son front, à l'endroit où commence sa chevelure, et récite le *Fathah*. »

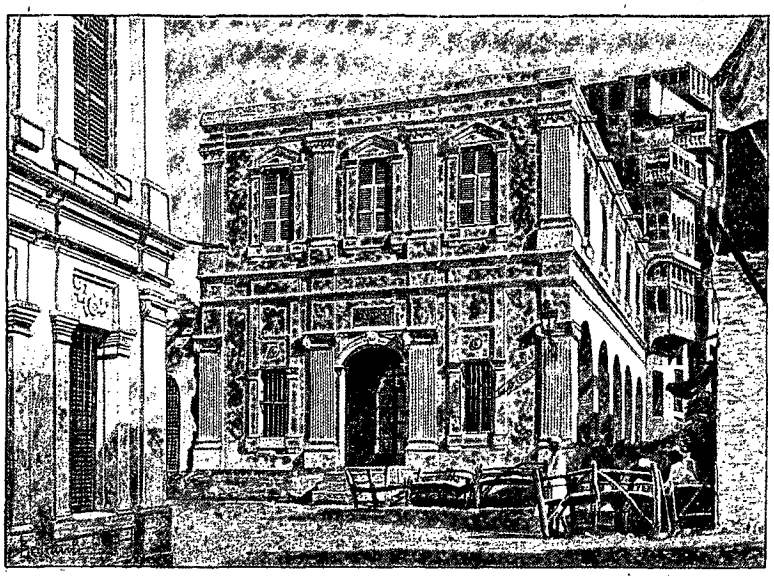
Le jeune homme se lève et exécute les ordres de la vieille dame. Il reçoit ensuite sept pièces de monnaie en or, très minces, servant d'amulettes.

« Dépose une de ces pièces sur le front de ta fiancée, les autres sur les tempes, sur les joues, sur le menton et sur le bout du nez », continue la vieille mekejnah. Cette opération a été rendue possible par une matière collante dont on a enduit au préalable le visage de la mariée.

Cette cérémonie, qui est répétée trois fois, s'appelle *nacçah* et remplace le *manacçah* d'autrefois, de même que le rikah remplace la couche nuptiale.

Enfin, après un repas de noce, qui dure jusqu'au matin, la mariée est conduite en voiture à la maison de son époux.

Les femmes de la Mecque sont généralement des guérisseuses, que l'on consulte d'abord avant de s'adresser à l'homme de l'art. Elles ont d'ordinaire leur petite pharmacie de ménage, qui se compose principalement de plantes et de racines, dont elles connaissent les propriétés médicales. La médecine, la sorcellerie et les évocations marchent ici de pair avec les maladies, les mauvais esprits et le mauvais œil.



L'IMPRIMERIE DE LA MECQUE[1] (PAGE 100).

L'art médical est encore cultivé à la Mecque comme en d'autres pays primitifs: le fils l'apprend de son père, de son oncle ou d'un vieux médecin de ses amis. Les barbiers saignent, posent des ventouses scarifiées et exécutent d'autres opérations sanglantes, de petite chirurgie. M. Snouck Hurgronje connaissait un médecin, à la Mecque, qui était en même temps horloger, armurier, doreur et distillateur d'huiles essentielles odorantes. Ce cumul ne l'empêchait point de jouir d'une grande réputation comme médecin.

Lors d'un décès, le corps est lavé suivant les préceptes du culte musulman. Les parents, les amis et connaissances sont informés par les pleurs et les lamentations des femmes qui habitent la maison. Il n'y a pas, comme en certains pays, de pleureuses de profession à la Mecque. Les femmes prononcent de temps en temps des paroles comme celles-ci :

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

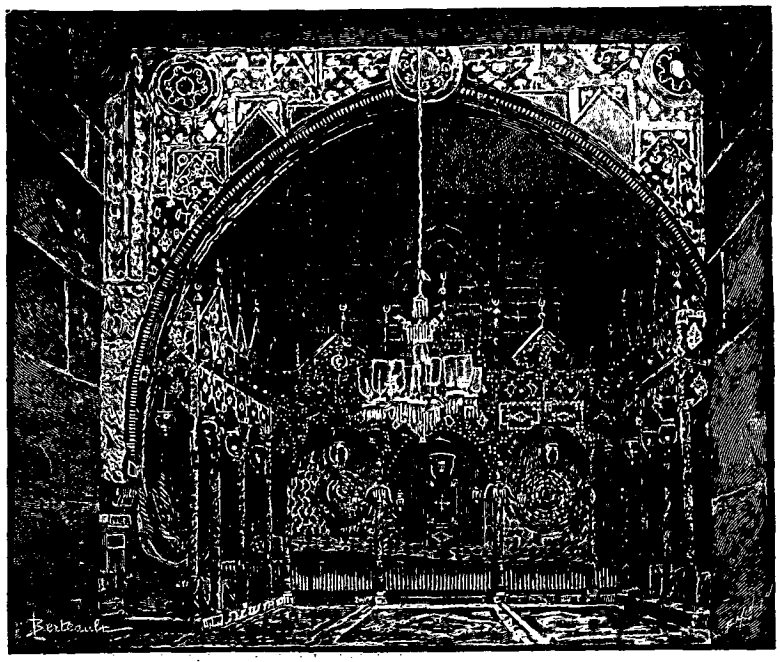
« O toi, mon fils, mon époux ou mon père, etc., qui fus le soutien de ma vie; ô toi, prunelle de mon œil, qui portas tous mes soucis, etc. »

La nouvelle se répand bientôt dans la ville, et les amis se préparent pour la cérémonie. Ils attendent à proximité de la maison que le cercueil en sorte, ou bien ils se rendent directement à la mosquée où se réunit le convoi funèbre. Cependant le çalat des morts peut se faire aussi bien dans la maison mortuaire qu'à la mosquée.

A la Mecque le corps du défunt est toujours porté à la mosquée et déposé près de la Kaaba.

Après le çalat le convoi se rend au cimetière, suivi par les parents, marchant à la file indienne, et les amis et connaissances sur des rangs très larges, tous chantant *La ilah illah'llah*. Partout où passe le convoi, les marchands, les habitants dans leurs demeures, se précipitent aux portes et aux fenêtres en chantant les mêmes paroles.

Les passants suivent le convoi pendant une vingtaine de pas, ou bien portent le cercueil sur leurs épaules, de sorte que les porteurs sont constamment relevés. En se retirant, ils embrassent l'épaule droite des parents du défunt et prononcent toujours les mêmes paroles. En arrivant sur le Ma'la, le cercueil est enterré sans autres cérémonies. Puis un des parents distribue du pain aux pauvres qui se trouvent au cimetière.



LE « RIKAH », SIÈGE SUR LEQUEL ON PLACE LA FIANCÉE PENDANT LA NUIT DU DOUCHLAH [1] (PAGE 107).

III

Quoique la forme de la Kaaba qui se trouve au centre de la mosquée soit peu gracieuse, le culte mahométan ne se permet point de rien y changer. Elle a été construite avec des pierres provenant des montagnes rocheuses qui entourent la ville. Sa longueur est de 12 mètres, sa largeur de 10 et sa hauteur de 15. On ne connaît rien de son origine. D'après les légendes musulmanes, la première Kaaba avait été construite au ciel 2 000 ans avant la création du monde. Quant à la Kaaba de la Mecque, elle date d'Adam, qui la construisit immédiatement au-dessous de la Kaaba céleste.

Dans le cours des siècles, elle a dû être parfois reconstruite ou restaurée. On pense que la dernière reconstruction date du XVIIe siècle.

Les portes de la Kaaba sont revêtues de plaques d'argent et d'or. A l'intérieur elle renferme des trésors provenant des dons qui s'y accumulent; le sol est dallé, des lustres et des candélabres d'une grande valeur servent à son éclairage. Le temple entier est recouvert d'une housse de dimensions énormes. Cette housse, qui s'appelle *kiswah*, est en brocart noir avec une bande brodée d'or entourant le milieu. Tous les ans un nouveau kiswah est régulièrement envoyé d'Égypte; les kiswahs hors d'usage sont vendus.

A l'intérieur de la mosquée se trouve encore la source sacrée dite Zemzem, à laquelle on attribue des vertus curatives très étendues. Ses eaux sont aujourd'hui purgatives. Il paraît que jadis elles étaient bonnes à boire et formaient la seule source d'eau potable de la vallée.

La fontaine est protégée par une construction carrée et massive. Le *redjis*, le premier des mu'ezzins, y prie pour la santé des seigneurs de la Mecque pendant les grandes fêtes religieuses. Les grands fonctionnaires y vont aussi faire leurs prières le vendredi, parce qu'ils y sont à proximité de la Kaaba et dans le recueillement.

Deux superbes escaliers mobiles à roulettes servent pour entrer dans la Kaaba lorsque ce sanctuaire est ouvert au public. On les avance alors devant les portes, qui sont à une certaine hauteur du sol. Ces escaliers ont été offerts à la mosquée par des princes indiens.

Parmi les nombreuses fêtes religieuses d'un caractère local de la Mecque, celle de la Sultana Mejmounah est la plus importante. Cette sainte était une des femmes du prophète, et sa tombe a été transférée à l'endroit où se tient encore sa fête annuelle. Cette localité se trouve sur la route de Médine, à une demi-journée au nord-ouest de la Mecque. Autrefois on l'appelait Sarif, puis en-Nawwaryjeh; aujourd'hui elle se nomme simplement Sultana Mejmounah.

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

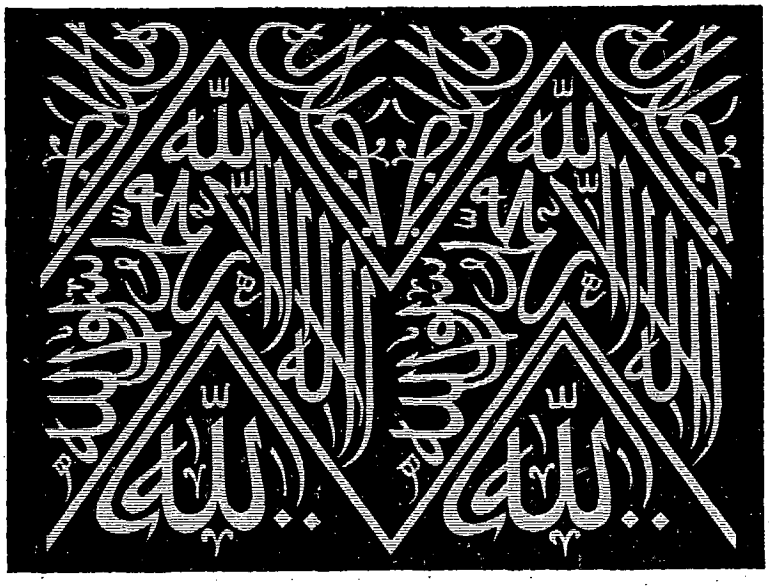
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Peu de femmes prennent part à cette fête. Le soir de leur arrivée, après avoir dressé leurs tentes, les pèlerins visitent la tombe, laquelle, selon la tradition, se trouve à la même place où Mejmounah passa la première nuit de son mariage sous la tente du prophète.

Le détail de cette cérémonie est très simple. Comme aux tombeaux sacrés du Ma'la, on récite des formules et des prières. Plusieurs des pèlerins qui se trouvent dans des circonstances ou des situations difficiles passent la nuit près du tombeau de la sainte femme du prophète, tandis que les autres, après de courtes dévotions, retournent immédiatement à leurs tentes pour s'amuser entre eux.

Selon les prescriptions de Mahomet, tout bon musulman doit faire au moins une fois en sa vie le pèlerinage à la Mecque, soit à pied, soit monté sur un chameau.

Le grand pèlerinage se fait pendant les quinze jours du Kourban-Bairam, « fête des sacrifices ». Les trois principales journées de ces solennités sont le 10, le 11 et le 12 du mois de Zoul-Hadj. On sait que les mois des musulmans sont lunaires et que par conséquent leurs saisons ne coïncident pas avec les nôtres. Le pèlerinage est donc reporté successivement à toutes les époques de notre année solaire; il peut se célébrer soit au cœur de l'été, soit en plein hiver.



UN MORCEAU DU KISWAH [1].

A l'époque de ces fêtes, la population de la ville s'augmente d'au moins 100 000 âmes, venues des différentes contrées musulmanes. Ce chiffre, donné par M. Snouck Hurgronje, est probablement un peu exagéré. Bien que la ferveur ait repris en ces dernières années, le nombre des pèlerins ne doit pas aujourd'hui dépasser de beaucoup 70 000.

Il se tient en même temps à la Mecque une foire qui est la plus importante de l'Orient.

Cinq routes s'offrent aux pèlerins. Ceux qui viennent de la Perse abordent en un point quelconque de la côte du golfe Persique, se réunissent au tombeau d'Ali et se dirigent vers la Mecque par Haïl au travers du pays des Ouahabites. La route de Bender-Bouchir, port persan, est plus courte que la précédente, mais elle est plus dangereuse, car les Ouahabites du Nedjed sont fanatiques et rapaces, tout disposés à égarer les caravanes pour les piller ensuite.

La route de Sana, facile et sûre, est celle des Arabes.

La route de Damas comporte la traversée du désert de Syrie avec passage à Haïl et Médine.

Enfin vient la route de mer, qui est la plus sûre de toutes. Malgré les prescriptions de Mahomet, cette route est la plus suivie. On aborde au port de Djeddah, sur la mer Rouge, et par une route courte mais assez difficile on se dirige sur la ville sainte.

Aucune femme non mariée ne peut se joindre au pèlerinage; mais on tourne la difficulté par la coutume des mariages temporaires, dits « de pèlerinage », avec des maris d'occasion, payés pour la circonstance. Des hommes exercent la profession de maris de pèlerines!

Autrefois on voyait des souverains à la cité sainte. Tel calife de Bagdad y amenait 900 mulets rien que pour le transport de sa garde-robe. Haroun-al-Rachid y vint huit fois. Mehemet-Ali s'y rendit en 1814. Ce fut la dernière splendeur du pèlerinage.

Les pauvres sont maintenant en grande majorité parmi les hadjis. Beaucoup vivent d'aumônes ou louent leurs bras sur la route. Un grand esprit religieux préside à ces pèlerinages; pourtant la moralité n'y est point toujours respectée. Il y a des pèlerines douteuses!

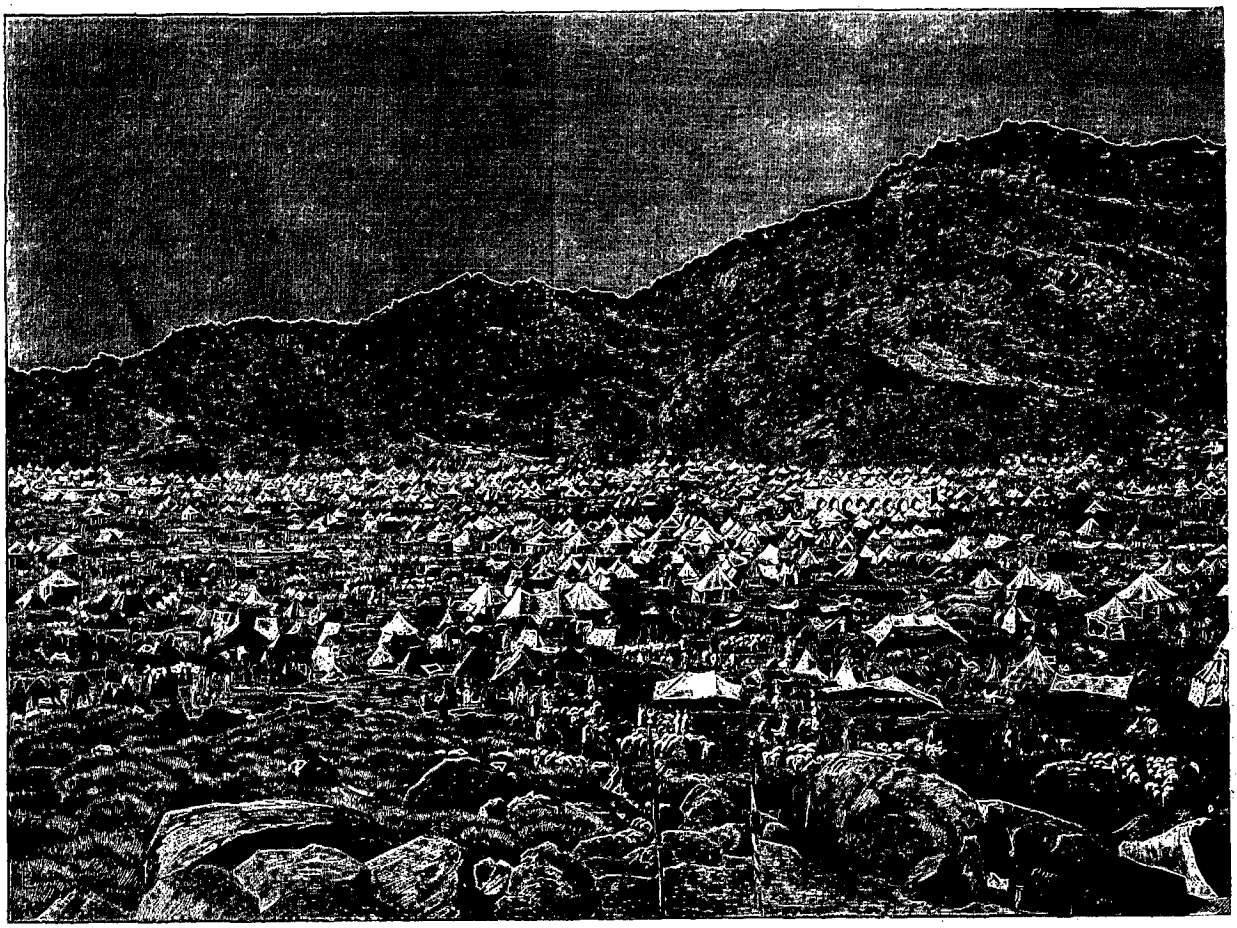
Arrivé à une étape de la Mecque, il faut revêtir l'*iram*, soit deux pièces de calicot, l'une entourant les reins, l'autre drapée autour du corps comme une toge, mais laissant le bras droit libre. La tête est découverte et rasée; les mains croisées au-dessus de la tête sont le seul préservatif autorisé contre les insolations, et l'iram est plus qu'insuffisant pour préserver du froid, si le pèlerinage tombe dans la mauvaise saison.

Une fois l'iram revêtu, plus de querelles; il ne faut troubler aucune créature ayant vie, pas même la vermine, qui profite de ce répit pour se donner libre carrière.

Le pèlerin doit d'abord aller à la mosquée, entrer dans la Kaaba, baiser la pierre noire enchâssée dans le mur. Dans une des chapelles de la mosquée on montre

1. *Dessin de Gilbert.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



RÉUNION ANNUELLE DES PÈLERINS DANS LA VALLÉE DE LA MOUNA [1].

aussi aux pèlerins l'empreinte du pied d'Abraham.

Bientôt commencent les cérémonies, dont l'accomplissement vaudra au pèlerin le titre recherché de *hadji*. C'est d'abord le pèlerinage au mont Arafat ou de la Miséricorde. C'est là, nous dit la légende, qu'après de longues recherches Adam, chassé du paradis terrestre, retrouva Ève.

Vers midi, les pèlerins s'en vont en foule à la plaine d'Arafat, où ils arrivent le soir et passent la nuit. La cérémonie ne commence que le lendemain dans l'après-midi. On fait le tour de la colline en déployant l'étendard vert du prophète et l'on passe la nuit en prières; puis un prédicateur ou le cadi de la Mecque monte au sommet; un chameau lui tient lieu de chaire. Les caravanes de hadjis sont représentées au sommet de la colline par les *mahmal* ou chameaux sacrés, portant de somptueuses draperies. Un de nos dessins représente le mahmal de la caravane égyptienne conduit par Othman-Pacha en personne. Le cadi fait alors un sermon pathétique, au cours duquel il verse d'abondantes larmes et les assistants aussi, bien qu'ils n'entendent pas un traître mot.

Après une journée de repos on va à la vallée de la Mouna, où le diable apparut à Adam, qui lui jeta des pierres. Chaque pèlerin doit jeter sept pierres sur un monticule pour simuler la lapidation du diable. D'énormes tas se sont ainsi accumulés. Puis on égorge pour les sacrifier six à huit mille chèvres et moutons. Et ce jour même, dans tout le monde musulman, les fidèles sont tenus de faire un semblable sacrifice.

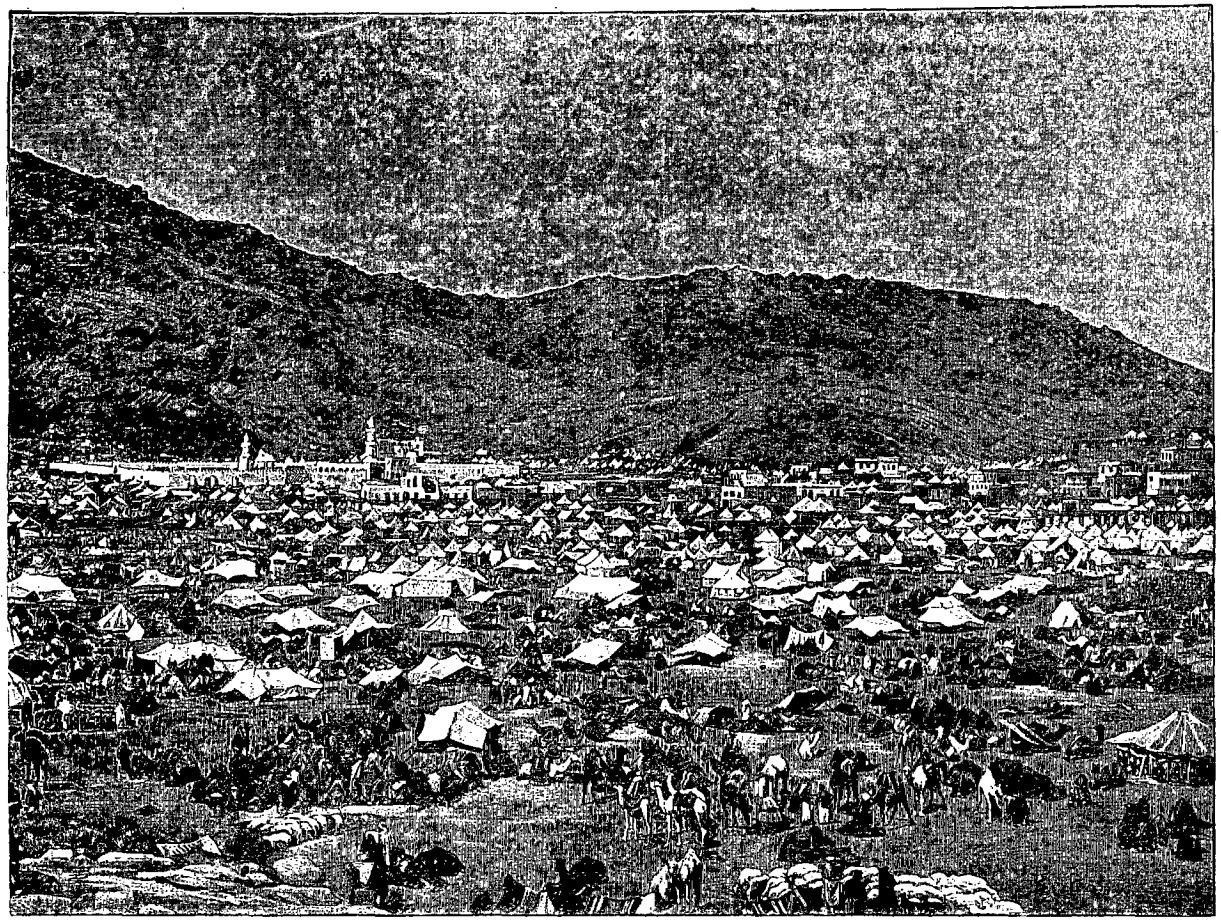
De là on retourne à la mosquée dans la ville, pour la cérémonie du *touaf*, qui constitue la fin du pèlerinage. Cependant, comme rien n'oblige le pèlerin à accomplir immédiatement cette cérémonie, beaucoup d'entre eux restent plusieurs jours dans la vallée de la Mouna, où se tient alors une véritable fête. Ceci est d'autant plus utile que la place centrale de la mosquée autour de la Kaaba n'admet guère que 8 000 personnes à la fois.

On fait sept fois le tour de la Kaaba, en baisant chaque fois la pierre noire; les trois premiers tours doivent être faits au pas de course, les quatre autres plus lentement; le pèlerin étend les mains contre le mur et demande, souvent en pleurant ou en hurlant de douleur, pardon de ses péchés. C'est la partie émouvante de la cérémonie. On va ensuite au puits de Zemzem, et l'on boit autant d'eau que l'estomac peut en contenir.

On écoute un sermon avant d'aller à l'endroit où pleura Agar; puis on se rend à l'Omra, où Mahomet

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



RÉUNION ANNUELLE DES PÈLERINS DANS LA VALLÉE DE LA MOUNA [1] (AUTRE VUE).

faisait sa prière du soir; on prie et l'on revient encore une fois à la mosquée répéter les cérémonies de la Kaaba. Quand tout le monde s'incline comme sous un vent d'orage, quand tous se frappent la poitrine et disent leurs prières avec frénésie, cette multitude bigarrée composée d'hommes et de femmes venus de toutes les parties du monde, de l'Inde, de la Chine, des steppes sibériennes, des bords du Nil et du Niger, offre un spectacle des plus imposants.

Les uns invoquent la mort pour que le paradis continue cette joie divine qui les pénètre, d'autres se crèvent les yeux pour que leur regard ne soit point souillé par une autre vue que celle du lieu sacré.

Disons en terminant que les cérémonies du hadji n'ont rien, à leur origine, de commun avec la religion musulmane. Elles constituent un reste de rites païens que Mahomet, n'osant les abolir, adapta tant bien que mal à son culte, par des légendes inventées après coup, et en les modifiant un peu.

Certains pèlerins poussent jusqu'à Médine; ils vont se prosterner devant le tombeau du prophète, visiter son jardin, son puits, le palmier planté par sa femme. Le pèlerinage à Médine n'est pas obligatoire, mais simplement méritoire.

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

Comme nous l'avons déjà dit, le hadji est l'objet d'une vaste exploitation. Il est difficile, à cette époque, de trouver un logement à la Mecque, sinon à prix d'or, et l'on risque, si l'on ne prend pas ses précautions, d'être introduit dans un poulailler, comme cela arriva à un bon musulman qui s'était attardé dans ses dévotions. La nourriture atteint des prix exagérés. Il faut même payer pour obtenir l'eau du puits de Zemzem; c'est le cas ou jamais de parler de « pourboire ». Cette eau est d'ailleurs remarquablement sale et mauvaise. Quant à l'eau amenée par des aqueducs d'Arafat, elle est également vendue aux pèlerins. Mais les Mecquois en ont l'usage gratuit.

Au point de vue sanitaire le pèlerinage de la Mecque a toujours eu de graves inconvénients : cette agglomération d'hommes mal vêtus, mal nourris, buvant une eau malsaine, abusant des fruits et melons, faisant des sacrifices de centaines de milliers de bêtes, doit amener des maladies, parmi lesquelles le choléra, qui nous a souvent été importé de la Mecque. La terrible épidémie de 1832 n'a pas eu d'autre origine. L'Europe a dû se prémunir de ce côté en instituant à Suez une commission internationale chargée d'arrêter les troupes suspectes. Cette commission a une délégation à Djeddah.

Au point de vue politique, le pèlerinage porte le

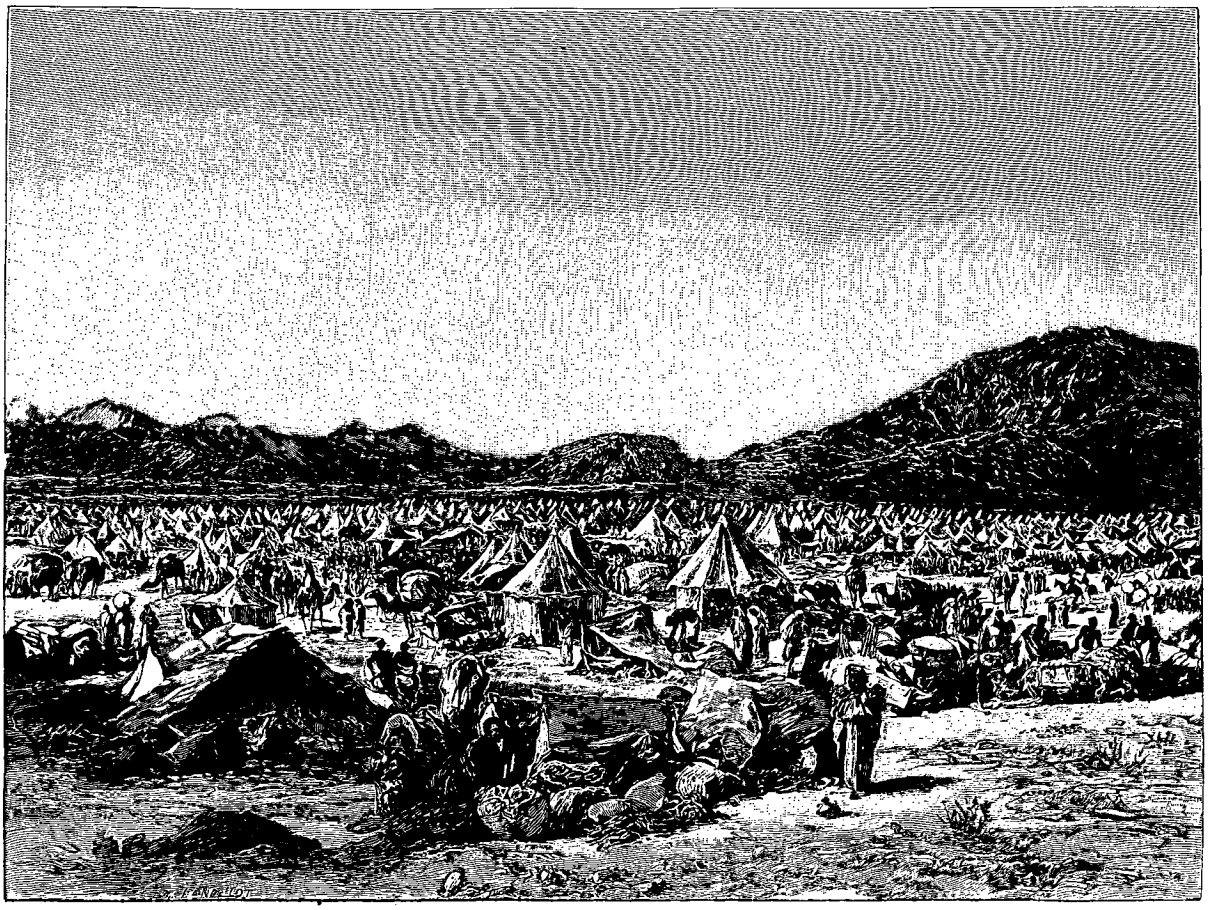
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fanatisme à l'état suraigu. C'est de la Mecque qu'est parti le mot d'ordre de la révolte des cipayes de l'Inde en 1857; c'est la Mecque qui a déchaîné Bou-Améma sur le Sud-Oranais en 1881; c'est la Mecque qui, au Sénégal, suscita Hadj-Omar contre Médine délivrée par l'héroïsme du glorieux Faidherbe; qui en 1885 lança Mahmadou-Lamine contre Bakel, secourue à temps par le colonel Frey.

Les musulmans s'avancent de plus en plus vers les grands lacs pour convertir les noirs. Les Anglais ont compris le danger, et leur campagne antiesclavagiste est, dans le fond, une campagne antimusulmane.

La France, elle non plus, ne doit pas s'endormir devant ce réveil du fanatisme musulman. La secte religieuse des Senoussis va s'inspirer à la Mecque. Ses sept millions d'adhérents entourent notre colonie algérienne. La France a su reconstituer un empire colonial; il est glorieux sans doute de conquérir, mais il est plus glorieux encore de savoir conserver ce que l'on a acquis au prix de son argent et du plus pur de son sang!

Le livre du docteur Snouck Hurgronje, auquel nous avons emprunté ces descriptions, est un ouvrage écrit avec méthode, donnant la description la plus exacte de la ville sainte des Arabes. Jamais l'auteur ne parle de lui-même. Nous avons vainement cherché quelques passages donnant des détails sur son séjour. Il ne nous dit même pas où il était logé. Il nous a été par conséquent impossible d'introduire dans cette relation la moindre scène ayant rapport à sa personne et à sa manière de vivre pendant le temps qu'il est resté à la Mecque.



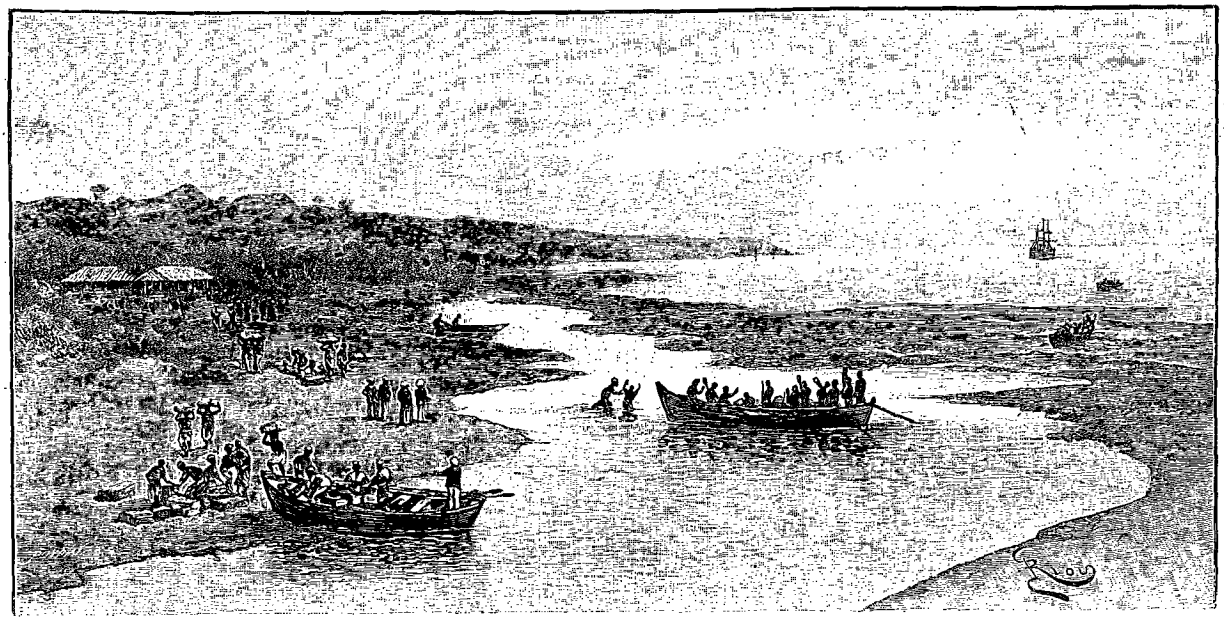
LE MONT ARAFAT PENDANT LE PÈLERINAGE [1] (PAGE 110).

1. *Dessin de Lancelot, d'après une photographie. Gravé par Maynard.*

Résumé par le docteur MEYNERS D'ESTREY.

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

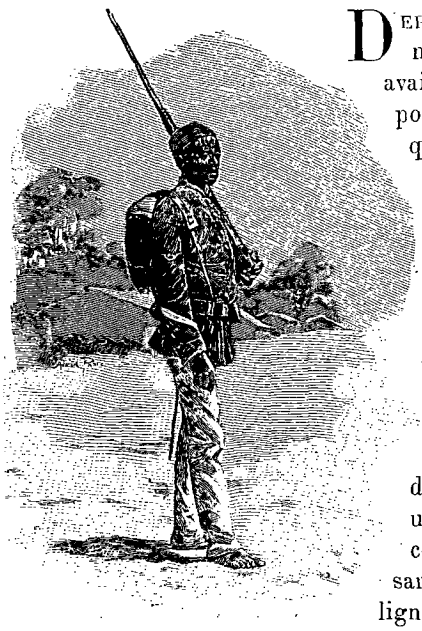


DÉBARQUEMENT A LOANGO[2] (PAGE 116).

LA MISSION JEAN DYBOWSKI VERS LE TCHAD[1].

I

Origine de la mission. — Arrivée à Loango. — Formation des caravanes.



UN ENGAGÉ[3] (PAGE 115).

Depuis près d'une année déjà, Crampel avait quitté la France pour aborder l'Afrique par la côte occidentale et pénétrer droit vers le nord par les régions, vierges alors de toute exploration, qui séparent le Congo français du Tchad. Il avait conçu le projet grandiose de donner à la France un puissant empire colonial, en réunissant, par de nouvelles lignes d'exploration et par des traités signés, le Congo au Sénégal et le Soudan à l'Algérie. Dans ce plan, que plusieurs missions devaient contribuer à réaliser, il s'était réservé une large part de travail. Son désir était, après avoir touché au Tchad, de revenir par une de nos possessions du nord de l'Afrique.

Une œuvre aussi patriotique devait assurément s'attirer la bienveillance du gouvernement et la participation de tous ceux qui veulent une France puissante et prospère et qui pensent qu'un des plus sûrs moyens d'y arriver est de lui assurer des débouchés pour son commerce et des entrepôts pour ses manufactures par la formation de vastes et florissantes colonies.

Le Comité de l'Afrique française, qui, contrairement à tant d'associations, avait déjà inauguré ses travaux avant de s'être constitué, en fournissant à Crampel les moyens de mettre à exécution sa vaste conception, décida de faire partir de France une mission nouvelle pour rejoindre Crampel et lui apporter, en opérant sa jonction avec lui, de nouveaux éléments de succès.

C'était au début de l'année 1891. Après avoir fait déjà deux voyages d'exploration scientifique dans le Sahara, sous le patronage des ministères de l'Instruction publique et de l'Agriculture, j'étais possédé du désir d'aborder cette fois l'Afrique par l'ouest et de porter mes études sur la région équatoriale.

La superbe expédition du capitaine Binger, en ouvrant à la France des régions nouvelles, montrait tout l'intérêt qui s'attachait à l'étude du bassin du Niger. Le capitaine Binger avait bien voulu ne me ménager ni ses conseils ni son approbation, et j'avais formé le projet de visiter le Mossi et le Gourma, lorsque je reçus du Comité de l'Afrique française la proposition de

1. *Tous les dessins de cette relation ont été exécutés d'après les photographies de l'auteur.*
2. *Dessin de Riou, gravé par Puyplat.*
3. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

prendre le commandement de la nouvelle expédition que l'on désirait envoyer par le Congo et l'Oubangui vers Crampel.

J'acceptai avec joie, heureux de contribuer pour une part à l'œuvre d'expansion coloniale de la France.

Je devais, aux termes du programme qui m'était dicté, après avoir abordé l'Afrique par le Loango, remonter les grandes rivières jusqu'au coude de l'Oubangui, puis, marchant vers le nord, venir me mettre en contact avec les États musulmans avoisinant le Tchad, m'y fixer momentanément en y établissant des postes, et faire ainsi acte d'occupation effective. Cette première partie de mon programme étant remplie, tous mes efforts devaient tendre à opérer ma jonction avec Crampel. Puis nous devions visiter ensemble en détail toute cette région de l'Afrique centrale, inconnue jusqu'alors, et y établir notre autorité en nouant des relations avec les populations fétichistes et musulmanes. Lorsque enfin ces deux parties du programme auraient été réalisées, nous devions revenir en France afin de faire connaître le plus rapidement possible les résultats de notre mission.

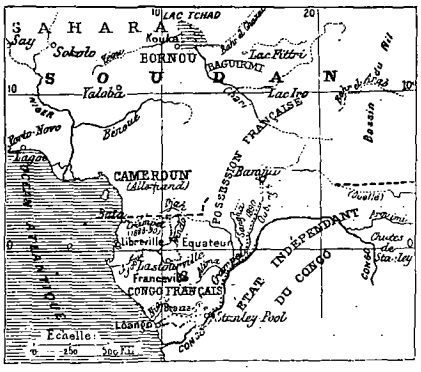
On me prescrivait de me hâter. Nous étions au commencement de février; je me proposai de partir par le courrier suivant, le 10 mars.

Un personnel blanc m'était adjoint. Il se composait : de M. Paul Brunache, administrateur adjoint des communes mixtes d'Algérie, second de la mission et chef de caravane; de M. Charles Bigrel, commis des contributions indirectes, qui avait déjà fait campagne au Sénégal, et qui devait remplir les fonctions de chef d'escorte. Enfin j'emmenais aussi avec moi M. Charles Chalot, qui m'avait antérieurement servi de préparateur et qui allait continuer à remplir près de moi ces mêmes fonctions. Je tenais en effet à ne pas me contenter de parcourir des territoires nouveaux et de tracer les itinéraires de mon parcours, mais aussi à rapporter des documents nombreux sur les ressources des régions traversées. Ce n'est qu'en étudiant scrupuleusement l'histoire naturelle d'un pays que l'on peut savoir quels sont ses éléments exploitables.

Les ministères de la Marine et des Colonies, de l'Instruction publique, des Affaires étrangères, de l'Agriculture, contribuaient chacun pour une part aux dépenses à faire, et le Comité de l'Afrique française prenait la haute direction de la mission, y ajoutait sa part et assurait le solde de toutes les dépenses faites.

Je poussai activement les préparatifs. Instruit par l'expérience de précédents voyages, je savais combien la moindre chose qui manque peut faire défaut alors que l'on n'a nul moyen de se la procurer. Nous devions fonder des postes : il convenait donc d'emporter tout l'outillage nécessaire pour pouvoir procéder à leur édification. Je donnais tous mes soins à me former une pharmacie suffisamment complète pour permettre de parer à toutes les maladies, et en même temps assez simple pour ne pas devenir encombrante.

Les marchandises d'échange qui devaient nous servir de monnaie dans les pays parcourus furent l'objet d'un choix spécial; malheureusement les renseignements manquaient et je dus emporter plus qu'il ne me fallait afin de trouver dans le nombre tout ce qui pouvait être nécessaire. Je n'entreprendrai pas d'en donner ici la longue énumération. Qu'il me suffise de dire que les étoffes de toute sorte, les perles, le fil de laiton, les couteaux, les clochettes, les clous dorés, les rasoirs, les aiguilles, la poudre, etc., étaient au nombre des marchandises que nous emportions. Mais, il est bon de ne pas l'ignorer, les étoffes, pas plus que les perles ou les marchandises, de telle nature qu'elles soient, ne doivent être quelconques. Chaque région a en effet ses exigences précises, par la raison que ces marchandises ne sont pas des produits d'utilisation directe, mais une véritable monnaie : de même que chez nous nous n'acceptons que telle ou telle pièce, de même les peuplades diverses n'admettent que telle nature d'objets qui pourra leur servir de moyen de transaction. A ce titre, telle forme de perle qui est accueillie avec la plus grande faveur dans une contrée pourra être complètement dédaignée quelques centaines de kilomètres plus loin.



LE CONGO FRANÇAIS.

Dès le courant du mois de février j'avais fait partir M. Bigrel pour le Sénégal, avec mission d'y recruter environ quarante hommes d'escorte. Ceux-ci devaient être choisis, autant que possible, parmi les hommes ayant déjà fait du service.

A la fin du mois de février, les préparatifs étant terminés, il fut décidé que notre départ de France aurait lieu de Bordeaux le 10 mars 1891. Quelques jours avant, j'envoyai M. Brunache au Havre, afin de veiller à l'embarquement de tous les colis, et de faire prendre à Cherbourg les armes et les cartouches qui nous étaient délivrées par les arsenaux militaires.

Ces cartouches ne pouvaient nous être remises que par caisses de 2 500. Je dus donc, dès la France, faire fabriquer de petites caisses doublées de zinc, ne contenant qu'un nombre de munitions ne dépas-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sant pas le poids de 30 kilogrammes, charge d'un porteur.

Je partis de Paris le 9 mars, accompagné de M. Chalot, et le 10 je m'embarquai à Bordeaux à bord du paquebot de la Compagnie des Chargeurs Réunis la *Ville de Maranhao*, où se trouvait déjà M. Brunache, venant du Havre.

Lorsque j'arrivai à Dakar, après douze jours de navigation, sur une mer épouvantablement démontée au début, j'eus la satisfaction de voir M. Bigrel parmi les premiers passagers arrivés à bord. Il m'annonça que, grâce à l'appui si bienveillant et si large qu'il avait trouvé auprès du gouvernement du Sénégal, le recrutement s'était effectué dans les meilleures conditions possibles.

Il tenait à ma disposition quarante-deux Sénégalais, qu'il pouvait embarquer le jour même.

Je me rendis à terre, et je fis ranger, pour les passer en revue, ces hommes, qui devaient composer mon escorte, et représentaient dès lors l'élément de force de la mission.

Ils se présentaient sous un aspect assez minable, revêtus de costumes extrêmement divers d'aspect, mais très uniformes par leur état de délabrement. J'avoue que le sentiment qu'ils me produisirent ne leur était nullement favorable. Cependant, tels qu'ils étaient, il fallait s'en contenter et essayer d'en faire de bons soldats.



UNE PIROGUE A LOANGO[1].

L'embarquement eut lieu le jour même, et sur le bateau j'accordai à tous un mois de solde d'avance, afin qu'ils pussent, s'ils le jugeaient convenable, laisser cette petite somme à leur famille.

Dès le lendemain de notre départ, je procédai à la vaccination de tous mes hommes. J'avais en effet emporté de France du vaccin qui m'avait été délivré par l'Institut de vaccine de Paris; tous, moins un, se laissèrent faire de bonne grâce. Celui qui refusa d'être inoculé se retrancha derrière ses croyances religieuses. Je n'eus garde de froisser ses sentiments. L'opération eut un plein succès.

En même temps que nous, avaient pris passage à bord, à Dakar, MM. Quiquerez et de Segonzac, qui devaient descendre à Grand-Lahou pour entreprendre une exploration de la rivière de ce nom.

Le 3 avril au matin nous mouillions en rade de Libreville. La chaleur était à ce moment-là trop forte pour que l'on pût songer à descendre immédiatement à terre. Je devais remettre ma visite au Commissaire général du Gabon à une heure plus avancée de la journée. Cependant, avant même de débarquer, je recevais de M. de Brazza une lettre fort aimable, m'invitant à descendre chez lui. Je m'y rendis, et M. de Brazza voulut bien me dire que je lui avais été spécialement recommandé par M. le sous-secrétaire d'État aux colonies, et qu'il userait de tous ses moyens pour m'aider dans l'accomplissement de la tâche qui m'était confiée. J'appris de sa bouche qu'il prendrait à sa charge sur le budget local le transport de nos colis du Loango à Brazzaville et qu'il donnait des ordres pour que dès mon arrivée à ce dernier point je pusse trouver des canonnières pour transporter mon personnel et nos charges dans l'Oubangui.

Je le remerciai de l'aide qu'il voulait bien me promettre, et je l'assurai que l'appui moral qu'il me donnait était pour moi la plus sûre garantie de succès.

Avant de quitter Libreville, M. de Brazza voulut bien me faire voir ses essais de culture entrepris dans la campagne de Libreville, encore modestes il est vrai, mais qu'il espérait pouvoir bientôt étendre.

Des prisonniers annamites lui avaient été confiés; il avait accordé à chacun une petite concession territoriale, qu'ils devaient mettre en valeur et où ils essayeraient de faire des cultures de légumes.

Je partis pour le Loango avec des instructions précises pour l'administrateur de ce poste, instructions qui prescrivaient à ce fonctionnaire de m'aider, par tous les moyens en son pouvoir, pour le recrutement de porteurs qui devraient être définitivement attachés à ma mission.

On m'avait dit que je trouverais à Loango de quoi nourrir les tirailleurs et de quoi fournir à nos blancs des moyens de subsistance sans toucher à nos provisions de route.

Je fus cruellement déçu lorsqu'en arrivant à un point de la côte où rien ne révélait la présence d'Euro-

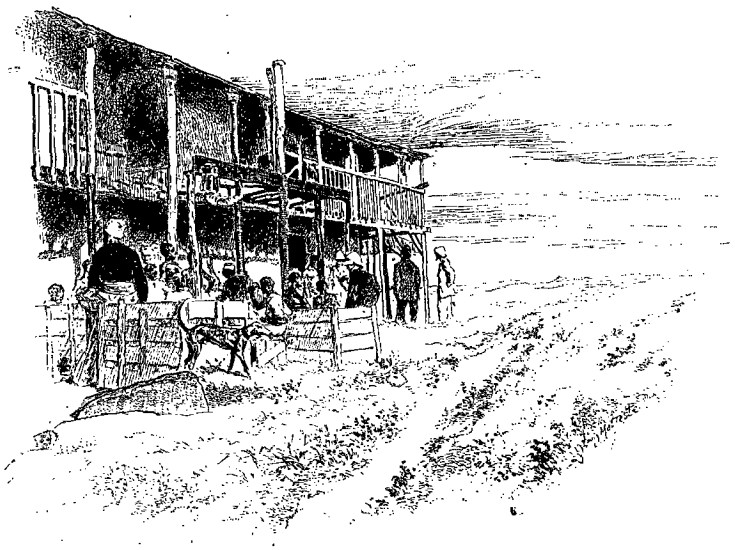
1. *Gravure de Mme Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

péens, j'entendis le capitaine me dire que nous étions à Loango. Le bateau s'arrêta à très grande distance du rivage; dans le lointain, nous voyions quelques pauvres cases juchées au sommet d'une côte escarpée contre laquelle les flots venaient se briser, en formant une barre assez accentuée.

Il fallut entreprendre immédiatement le déchargement de nos colis. Cependant il ne venait le long du bord que quelques frêles embarcations, conduites par des noirs. D'Européens, point. Le temps pressait, le paquebot devant partir le lendemain matin. J'envoyai donc immédiatement M. Bigrel demander des canots de l'administration pour nous aider au débarquement.

On nous répondit qu'il n'y en avait pas. Ce furent donc les pirogues indigènes qui jetèrent à la côte mes très nombreux colis. Lorsque le déchargement fut terminé, mes charges s'égrenaient en un chapelet formidable, ayant plus de 1 kilomètre 1/2 de long. Il y en avait un peu partout jetés sur la grève : on ne pouvait donc songer à tout réunir le jour même.



LOGEMENT DE LA MISSION A LOANGO [1].

Je me rendis auprès de l'administrateur. Je lui demandai de me procurer des hommes : il n'en avait pas; de me fournir de la nourriture pour mes Européens et mes Sénégalais : il ne put en mettre à ma disposition. Nous dûmes donc passer toute la journée à chercher d'un côté et d'autre ce qui pourrait nous procurer un aliment de quelque nature qu'il fût. J'arrivai enfin à trouver une chèvre et un cochon, que je payai fort cher, mais qui du moins assuraient la subsistance de mes hommes pour le jour même.

Lorsque, après un travail de trois jours, opéré par mes Sénégalais, qui s'y prêtaient de fort bonne grâce, bien qu'ils fussent engagés pour tout autre fonction, mes colis purent être enfin rassemblés sous un hangar pourri que nous avions essayé de nettoyer et de réparer un tant soit peu, je me préoccupai de l'organisation de mon escorte.

Les caisses contenant les matériaux d'habillement furent ouvertes, et, après un bain général, mes hommes touchèrent chacun un équipement complet, qui m'avait été fourni par le ministère de la Marine.

Cet équipement se composait d'un bourgeron de drap bleu foncé, de pantalons de treillis, d'un bourgeron de toile, d'une chechia rouge, d'une large ceinture de flanelle, de chemises et de caleçons en toile coton.

L'armement comprenait : fusil Kropatchek avec baïonnette, sac de dos, ceinturon, porte-baïonnette et cartouchière.

Tous les hommes étaient munis d'une gamelle individuelle, d'un bidon et d'un quart en fer-blanc.

A cela s'ajoutaient, pour la tenue de campagne, un sabre d'abatis, une hachette, ou un seau de toile.

Chaque jour, dès le matin, avaient lieu des exercices d'assouplissement d'abord, de tir ensuite. Chaque homme était individuellement exercé au pointage, puis on lui faisait faire des exercices de tirailleurs et du tir à la cible.

Cependant nous procédions à l'organisation de toutes les charges qui devaient être transportées dans l'intérieur par caravanes.

Dans l'état actuel des choses, les charges sont transportées à dos d'homme du Loango à Brazzaville. Les caravanes sont engagées soit par les maisons de commerce, soit par un entrepreneur agissant pour le compte du gouvernement, à raison de 37 fr. 50 par charge transportée, avec faculté pour le destinataire de charger l'homme au retour sans supplément de solde.

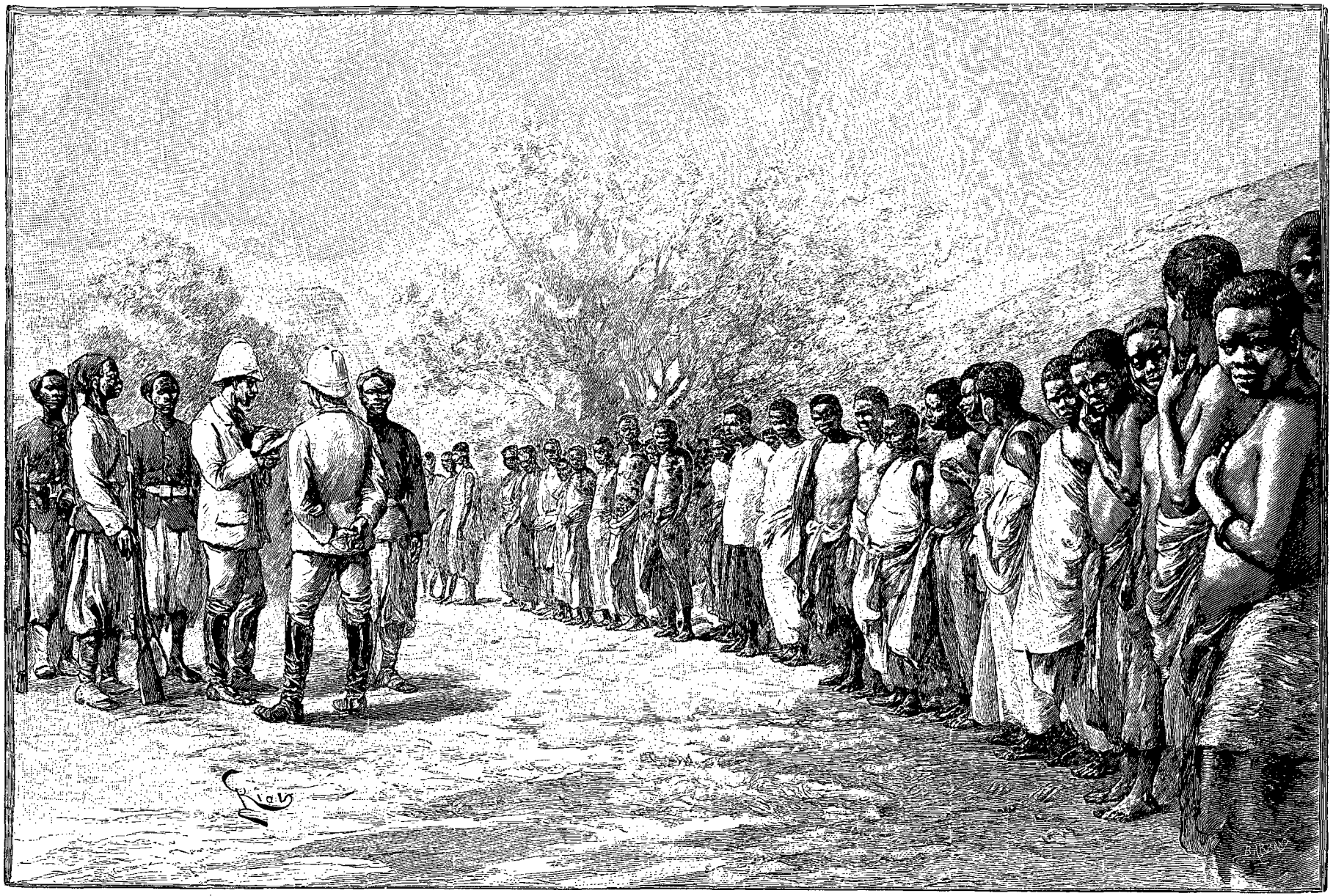
Des contremaîtres, que l'on désigne sous le nom de *capites*, recrutent un certain nombre de porteurs, variant généralement entre 15 et 40, et viennent, quand le recrutement est jugé par eux suffisant, se mettre à la disposition de l'entrepreneur. Le plus souvent ces capites touchent des avances assez élevées, et c'est à qui leur en fera de plus fortes, afin de les attacher ainsi à son service.

Ces noirs ne sont jamais payés en argent, qui n'aurait pas cours, mais en marchandises. L'unité est ce que l'on appelle la *cortade*, représentant une valeur fictive de 1 franc, mais ne donnant droit qu'à environ 0 fr. 80 de marchandises.

Dans de semblables conditions il est absolument impossible à un étranger débarquant à la côte d'espérer pouvoir faire lui-même le transport de ses charges du Loango à Brazzaville. Il n'y a pour lui d'autres moyens que de recourir à une entente préalable, soit avec l'administration de la colonie, soit avec les factoreries existantes.

1. *Dessin de Malteste.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE RECRUTEMENT (PAGE 118). — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR BARBANT

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On m'avait assuré que j'aurais l'appui de l'administration. J'espérais donc arriver, avec cette aide puissante, à faire transporter dans un bref délai toutes nos charges dans l'intérieur.

Il m'était permis de croire que mon séjour à Loango ne se prolongerait pas au delà d'une semaine ou deux. Cependant, lorsque je demandai à l'administrateur de mettre à ma disposition les premières caravanes qui se présenteraient, il me fut répondu qu'il était pour le moment indispensable de ravitailler les postes du haut, et que je devais attendre.

Je perdis ainsi tout un mois, que j'employai, d'une part à étudier la côte, de l'autre à exercer les tirailleurs.

Indépendamment des caravanes employées normalement pour le transport des colis de Loango à Brazavances, dont il ne leur laisse qu'une faible part; et, lorsqu'ils reviennent, la meilleure part encore est prise par le chef. Mais du moins le voyage qu'ils ont accompli est relativement peu pénible, et entre chaque trajet ils goûtent pendant plusieurs mois une oisiveté qui pour eux est le suprême bonheur.

Ils ne voient donc nul avantage à s'engager dans une entreprise de longue durée, où le travail sera continu, et sans bénéfice pour eux, puisque ce sera le chef qui, à leur retour, s'appropriera le plus clair du salaire.

L'état qui leur convient le mieux est celui de domestique. Ils tâchent alors de n'en faire que le moins possible, étant nourris, et pouvant par le vol s'approprier maintes douceurs ; il leur importe assez peu que les appointements qu'on leur accorde passent aux mains du chef. Il n'y a à compter sur aucun dévouement de



FORMATION DE LA CARAVANE[1].

zaville et dont l'engagement n'est fait que pour ce seul voyage, il était indispensable de me procurer des porteurs qui m'accompagneraient pendant tout le cours de mon expédition.

J'eus grand'peine à recruter des hommes qui voulussent s'engager pour une durée de deux années. Les Loangos constituent un peuple avili à l'excès, pusillanime et lâche au suprême degré. Pour eux, la présence seule de mon escorte, faible cependant, était un indice que nous aurions peut-être à combattre, et cette éventualité suffisait pour qu'ils refusassent de faire partie de notre mission.

Puis l'état social même dans lequel vivent les Loangos fait qu'ils sont peu portés à s'éloigner de leurs villages. Tous sont asservis sous la dépendance directe d'un chef. Lorsqu'ils partent en caravane pour Brazzaville, c'est le chef qui a touché pour eux les leur part : tous sont voleurs et menteurs. Mais s'il s'agit de leur confier des travaux de couture, de blanchissage et de cuisine, ils s'en tirent adroitement.

Ils n'ont retenu de la civilisation européenne que ses vices, sans en prendre les qualités.

Ils aiment la parure. Aussi toutes les verroteries, les objets brillants, les étoffes voyantes, quelle qu'en soit la qualité, ont-elles cours comme marchandises d'échange. Mais, de toutes les marchandises, celle qui est le plus généralement demandée est l'eau-de-vie. Celle-ci vient généralement d'Allemagne, de Hambourg; on la reçoit dans de grandes pipes lorsqu'il s'agit de la débiter à la côte, ou dans des caisses de douze bouteilles. On a soin — dans un but philanthropique, il n'en faut pas douter — d'allonger cette eau-de-vie d'une notable proportion d'eau. Telle qu'elle est, elle suffit absolument à les enivrer, et les femmes et les hommes en absorbent des quantités prodigieuses.

1. *Dessin d'A. Paris.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ils en sont tellement avides qu'ils ne reculeront devant aucun moyen pour s'en procurer : c'est ainsi que lorsqu'ils sont chargés du transport de caisses de bouteilles, ils laissent intentionnellement tomber la caisse; quelques bouteilles se brisent; ils mettent alors la caisse au-dessus d'un vaste récipient, et ils recueillent toute l'eau-de-vie qui s'écoule.

Les Loangos ne parlent pas français, mais la faute en est à ceux qui résident dans le pays. Au lieu d'obliger les domestiques à apprendre notre langue, les agents préfèrent s'astreindre eux-mêmes à parler une sorte de patois portugais qui est partout répandu à la côte.

II

De Loango à Brazzaville.

Lorsque je quittai Loango le 13 mai, c'est-à-dire exactement un mois après y avoir débarqué, je ne laissai rien derrière moi : tout était en route pour Brazzaville. Cependant, mon départ eut lieu dans des conditions assez mauvaises. Déjà chacun des agents de la mission avait payé un tribut plus ou moins lourd à la fièvre paludéenne. M. Bigrel avait été violemment atteint. Lorsque nous partîmes, je dus faire porter en civière M. Chalot, relevant à ce moment d'une fièvre qui avait fortement abattu ses forces.

L'administrateur que j'avais trouvé lors de mon débarquement venait d'être remplacé. Ce ne fut pas sans un sincère regret que je me séparai de son aimable successeur, M. Cholet. Je ne doutais pas que si j'avais eu la bonne chance de le trouver dès mon arrivée, bien des difficultés m'auraient été épargnées.

Du Loango, il n'y a aucune route pour se diriger vers l'intérieur. Les très nombreuses caravanes qui prennent ce chemin ont fini par battre des sentiers dans la plaine herbeuse. Pendant les deux premiers jours on traverse quelques villages, composés de cases rectangulaires dont les parois sont faites en vannerie, établies avec soin, souvent même avec élégance, et l'on a au début toutes les peines du monde à obtenir de ses porteurs qu'ils abandonnent ces villages, où chacun laisse un frère ou une compagne.

Alternant avec de vastes étendues herbeuses, se trouvent des vallées entièrement boisées, et c'est sous une ombre épaisse que nous en franchissons les pentes, pour traverser de petits ruisseaux, aux eaux claires, qui coulent au fond.

Il y fait une humidité extrême, et l'abri que forme ce feuillage est tellement intense qu'on y a presque une sensation de froid. Les lianes s'enlacent aux arbres, les fougères tapissent les roches, et de nombreux palmiers à huile (*Elaïs guineensis*) tranchent par leur grand panache sur les feuillages divers des arbres environnants.

Parfois c'est dans la plaine comme des effondrements, ouvrant sous nos pieds une vallée aux bords à pic, et laissant voir la couche épaisse d'alluvion qui forme le sol. Les eaux ont raviné les flancs et ont délayé la terre en une bouillie rouge qui s'est écoulée au fond et que recouvre une épaisse forêt.

Enfin, le soir du troisième jour, nous sommes sur les bords de la grande forêt du Mayombé. Nous prenons là une journée de repos afin de donner le temps à tous les porteurs de rallier définitivement la colonne.

Le lendemain nous nous mettons en route, et désormais nous voilà complètement à l'abri du soleil. Le casque, indispensable dans la plaine, devient gênant :



TYPES DE PORTEURS [1].

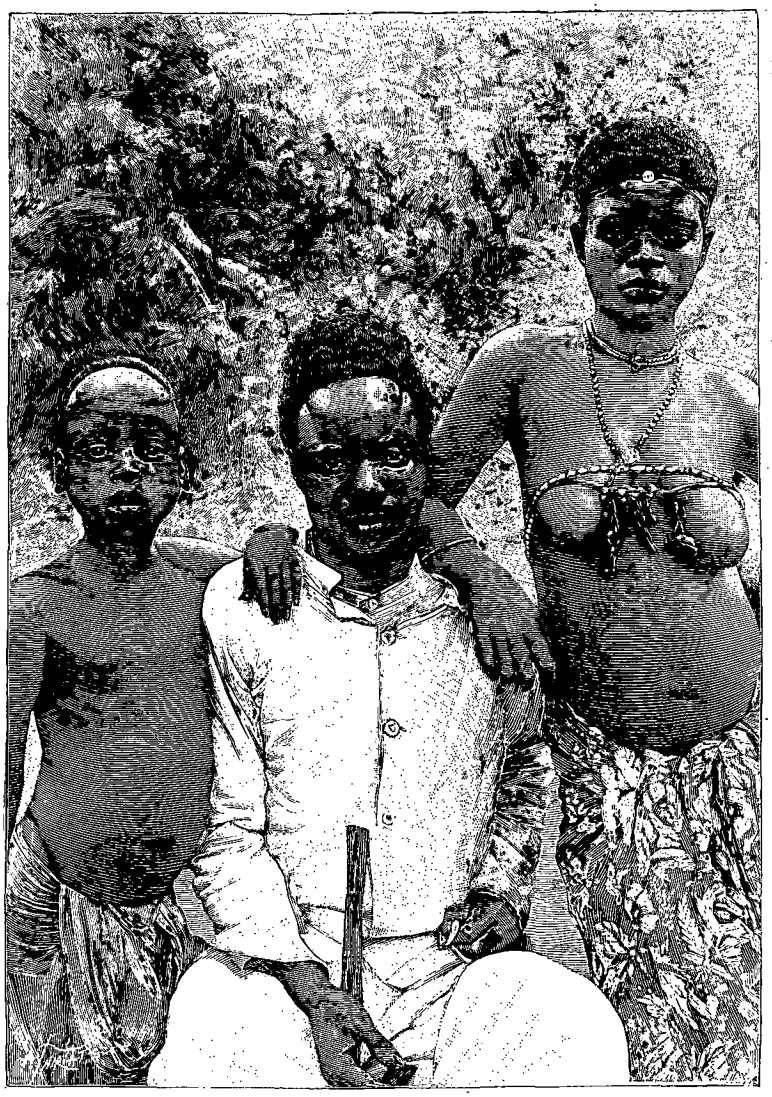
on le remplace avantageusement par une simple casquette. Le fourré est intense; le sol, mouvementé à l'excès, s'ouvre à tout moment en vallées profondes, dont on ne franchit les pentes abruptes qu'au prix d'une réelle fatigue. Ici, moins de sentiers encore que dans la plaine que nous venons de traverser. Ce sont continuellement de grands arbres renversés qui barrent le chemin, dont il faut escalader le tronc ou contourner la puissante ramure effondrée sur le sol. Puis un torrent se présente, et nos guides, payant d'exemple, se mettent à en suivre le lit au milieu des roches et de l'eau qui bouillonne. C'est là le chemin!

1. *Dessin de Mme Paule Crampel.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Sur une de ces roches, émergeant sur le flanc, je vois deux crânes déposés. Ce sont, me disent mes hommes, des porteurs morts dans la forêt. Et, insouciants, leurs compagnons n'ont jamais songé à leur donner une sépulture.

Cependant, dans la grande forêt, où nous avançons péniblement, le silence est tellement complet que l'on n'entend que le pas cadencé des porteurs, et çà et là



UN CHEF DE VILLAGE[1]

les cris d'un oiseau effrayé, ou bien l'effondrement des branches ployant sous le poids d'une bande de singes, qui s'enfuient en poussant des cris rauques et gutturaux.

Les arbres sont immenses. Leurs fûts énormes s'élancent vers le ciel pour essayer de donner là-haut un peu de lumière aux ramilles; et les oiseaux qui sautent de branche en branche sont si haut, si loin, qu'ils semblent tout petits et que leur gazouillement ne trouble même pas la quiétude du grand bois.

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

Aux branches pendent des touffes d'orchidées. L'une d'elles frappe dès l'abord mon attention. C'est un pied de vanille qui enlace étroitement un tronc gigantesque. Est-ce là un fait isolé? Je tiens à m'en convaincre. Et, pénétrant dans le sous-bois, je vois bientôt que tous les arbres servent de soutien à cette liane, qui en recouvre le tronc.

Bientôt des pentes accentuées se présentent devant nous, et ce n'est pas sans peine que les porteurs les gravissent. Détrempé par des pluies presque continuelles, le sol est glissant, et bien souvent le pied manque et la charge roule au fond de quelque ravin. Ce n'est qu'au prix d'une fatigue extrême que l'on arrive, après des heures d'ascension, à se reposer au sommet d'une de ces collines, qu'il faudra redescendre tout à l'heure, pour en gravir de nouvelles.

L'état de M. Bigrel s'est singulièrement aggravé par suite des fatigues qu'il doit supporter, et le chemin est si mauvais que je ne puis même pas songer à le faire porter dans un hamac, car ce sont à tout moment des arbres terrassés par la foudre et dont le tronc barre le chemin, trop haut pour qu'on puisse l'escalader, trop bas pour qu'on puisse passer en dessous. Mes Sénégalais eux-mêmes ne supportent qu'avec peine cette marche difficile. Plusieurs sont déjà atteints de la fièvre.

Favorisé par un état de santé absolument satisfaisant, je puis donner mes soins aux uns et aux autres, et les exhorter à prendre patience, car dans quelques jours, de l'autre côté de la forêt, nous allons trouver un poste français où nous pourrons prendre un peu du repos dont chacun a un si réel besoin.

Enfin, l'escalade et la descente de toute cette série de collines sont terminées. Nous pourrons du moins trouver un emplacement où nous établirons notre campement d'une façon à peu près confortable.

Je trouve sur ces derniers escarpements de nombreux échantillons de galène, laquelle n'est cependant pas exploitée en cet endroit par les indigènes, bien que l'extraction du plomb soit pratiquée sur d'autres points.

La végétation s'est sensiblement modifiée sur ce versant. Je n'y retrouve plus la vanille; les essences constituant les arbres de haute futaie ne sont plus les mêmes, et sous leur ombre épaisse, au bord des torrents, croissent des fougères arborescentes, des bégo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PORTEUSE ET SON ENFANT. — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nias et une foule d'autres plantes intéressantes dont je n'entreprendrai pas l'énumération, mais dont nos horticulteurs pourraient utilement tirer parti. Je citerai cependant des pandanus. Les indigènes extraient de ses feuilles une fibre dont ils tissent des pagnes. Il faut encore indiquer l'ananas, qui forme des massifs extrêmement compacts. Les fruits en sont à peine récoltés par les caravanes.

Dans la forêt, peu de villages. Leurs habitants sont encore, on le voit aisément, en rapport direct avec la côte. Et je n'oublierai pas le singulier accoutrement sous lequel se présenta à moi le chef de l'un d'eux. Prévenu de l'arrivée de la caravane, il était parti en hâte pour revêtir ses plus beaux atours, et il avait mis par-dessus un pagne qui lui ceignait les reins, et une chemise d'homme dont les pans flottaient avec élégance. Il était coiffé d'un énorme chapeau haut de forme à bords plats. Pénétré de sa supériorité, il se présenta à moi d'un air digne, et parut très surpris du mouvement de folle hilarité qu'il provoqua dans notre troupe.

Peu de culture dans ces villages. Le débroussement, péniblement opéré au moyen du brûlage des arbres, ne prend que de faibles proportions, et là, au milieu des plantes adventices qui partent de tous côtés, on voit quelques plants de manioc, quelques touffes de bananiers et des pieds de papayers (*Carica papaya*).

Ce ne fut pas sans une joie réelle que j'entendis annoncer que la forêt allait bientôt finir. Pendant ces quelques jours nos yeux s'étaient tellement habitués à l'obscurité qui régnait dans le sous-bois, que nous fûmes littéralement éblouis par l'éclat du grand soleil.

A la forêt épaisse ont succédé les hautes herbes. Mais quelles herbes ! Des sortes de roseaux dans lesquels la caravane, dès qu'elle s'y est engagée, disparaît totalement. Je ne vois devant moi qu'un homme ou deux. Les herbes, entr'ouvertes à grands efforts à l'aide du bâton que chacun tient à la main, se referment aussitôt derrière nous. La marche est pénible. Les feuilles nous lacèrent les mains; des brins brisés de chaume dur nous poignardent, frappant cruellement tantôt le nez, tantôt les yeux.

Cependant il serait facile de suivre le sentier rien qu'à la piste, comme pourrait le faire un chien de chasse. Les noirs qui passent dégagent une telle odeur que les herbes en restent tout imprégnées.

Elles commencent à être sèches déjà et bientôt les indigènes vont y mettre le feu. Mais on ne procède pas au hasard à cette importante opération. En effet, lorsque le brûlage des herbes est décidé par les populations des villages environnants, tous les hommes se réunissent, armés de leurs fusils à pierre, et l'on opère des chasses qui le plus souvent sont extrêmement fructueuses. Nous voyons à tout moment des traces de passage de troupeaux de buffles; le chaume est si serré que, fussent-ils à quelques mètres de nous, il serait impossible de les découvrir. Cernés par le feu, ils fuient tous par le passage qu'on leur a ménagé, et où les chasseurs les attendent pour faire de nombreuses victimes.

Je fus émerveillé de la fertilité de ce sol, auquel on enlève cependant chaque année une prodigieuse quantité de matières utiles par le brûlage des herbes, et qui sans cesse donne des moissons aussi vigoureuses, aussi luxuriantes.

Des bandes énormes de charmants petits oiseaux : veuves, bengalis, ignicolores, astrides, s'envolent à



BRAZZAVILLE[1] (PAGE 128).

1. *Dessin de Boudier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre approche des sommets chargés de graines de panis et de millet (*Paspalum*).

Si un jour la colonisation vient s'étendre jusqu'à ce point si peu éloigné de la côte, que de belles cultures, que d'élevages fructueux on pourra entreprendre sur ce sol, qui déjà sans soins et abandonné à lui-même produit des millets et nourrit des troupeaux de bœufs!

Nous voici bientôt au sommet d'un escarpement où l'on retrouve encore au milieu de la brousse quelques traces de cultures anciennes. C'est là qu'existait un des postes fondés au début de l'occupation de cette région, en 1883, par l'Association africaine internationale. Soudain l'herbe disparaît, une véritable route largement débroussée s'étend devant nous; nous n'avons plus qu'un kilomètre à faire et nous serons au poste de Loudima.

Avant d'atteindre le poste, il nous faut franchir en pirogue la rivière Louvila. Bientôt hommes et charges sont rassemblés sur l'autre rive.

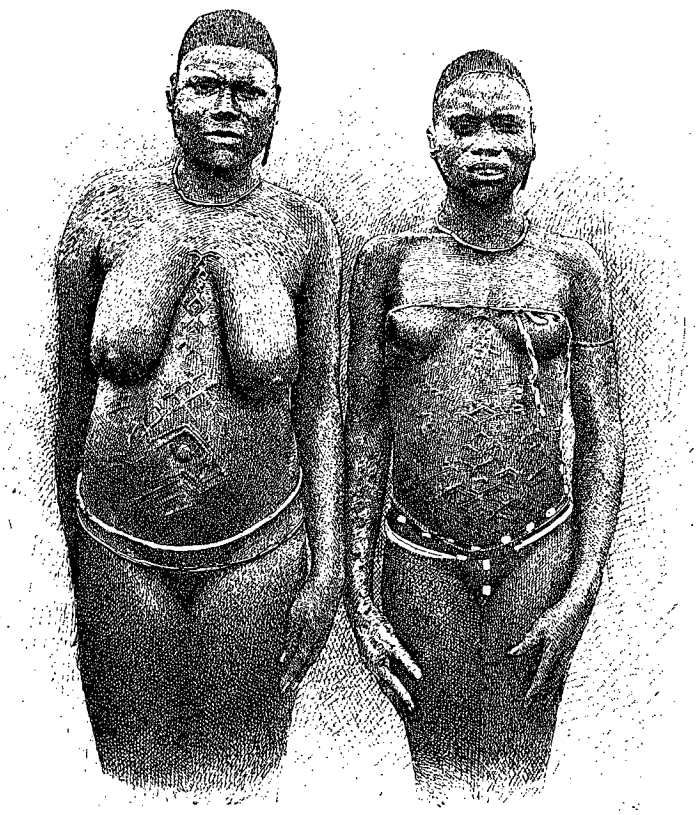
M. Renault, prévenu de notre arrivée, vient au-devant de nous et, avec une très grande cordialité, nous offre l'hospitalité la plus large et la plus aimable.

Je fus frappé de la bonne tenue de ce poste, et je songeais que si tous ceux que j'allais rencontrer dans le Congo étaient organisés de la même façon, c'étaient là des essais sérieux de colonisation effective d'où chacun pourrait tirer un enseignement précieux. Mais je puis dire dès maintenant que malheureusement il n'en était rien, et que le cas qui se présentait devant moi était d'autant plus intéressant qu'il était, je devais le constater bientôt, à peu près isolé.

Les cases, construites avec les seules ressources que fournit le pays, sont proprement installées. De larges vérandas établies tout autour permettent de goûter à l'intérieur une température moins élevée. Dans un grand potager situé près de la rivière Niari, je constatai la présence d'un certain nombre de légumes européens dont la bonne venue promet d'abondantes récoltes.

Dans tout le Congo, la pomme de terre de France ne donne que des produits assez aléatoires. Par contre, je trouvai là cultivée en grandes quantités la pomme de terre de Madagascar (*Coleus tuberosus*), qui fournit des produits aussi copieux que faciles à obtenir.

Ce légume présente, à mon sens, un intérêt considérable pour les cultures de cette colonie. Si l'on s'y porte mal, c'est que le plus souvent les conditions d'hygiène et surtout d'alimentation sont absolument défectueuses. Au poste de Loudima on cultive de nombreux légumes verts. Or, comme généralement on est obligé de consommer des viandes de conserve, ces légumes frais constituent une compensation des plus utiles et qui doit influer heureusement sur la santé.



FEMMES DES ENVIRONS DE LOUDIMA[1].

De très grandes plantations de manioc et de bananiers fournissent aux noirs employés au poste, et aux caravanes qui passent, l'alimentation de chaque jour.

M. Renault ne se contentait pas de se livrer à la culture, il faisait aussi de l'élevage, et je remarquai notamment une bande d'une quinzaine d'ânes. On devrait se livrer en grand à l'élevage de cet utile animal, qui faciliterait singulièrement les moyens de transport.

Le chef de poste me facilita l'étude que je désirais faire de grottes situées sur le bord du Niari. En ce point le courant a une telle violence que nous eûmes toutes les peines du monde à le remonter, malgré les efforts de nos dix pagayeurs. L'entrée des grottes, qui sont situées sur la rive droite, est à demi voilée par d'immenses lianes au milieu desquelles s'enlacent de grands liserons à fleurs pourpres.

Lorsque nous pénétrâmes dans la grotte, des volées d'innombrables chauves-souris s'enfuirent dans tous les sens. Je cherchai là en vain, au milieu du terrain éboulé, quelques vestiges précis d'habitations anciennes. Ces grottes sont vastes et spacieuses; elles servent fréquemment d'abri aux pêcheurs du Niari.

Après un jour de repos au poste, je dus constater que l'état de santé de M. Bigrel, loin de s'améliorer, s'aggravait sans cesse. La fièvre lente à laquelle il était en proie ne cédait à aucune médication et rendait plus redoutables encore les accidents bronchi-

1. *Dessin de Barbotin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tiques qui s'étaient, depuis notre départ, révélés chez lui. Il devenait impossible de songer à l'emmener plus loin. Je dus peu à peu, doucement, l'habituer à l'idée d'une séparation devenue nécessaire.

Cependant, la pensée de se séparer de nous, d'abandonner la tâche entreprise, et cela presque au début, le désolait. Je dus le rassurer, en lui disant que bientôt, lorsque ses forces seraient revenues, il pourrait nous rejoindre à Brazzaville; que si, au contraire, son état devenait moins satisfaisant, je l'engageais vivement à ne pas persister, et à regagner la côte pour s'embarquer.

Le lendemain de mon arrivée, on vint me prévenir que mon sergent noir, Samuel, qui depuis le matin était légèrement indisposé, était pris d'un accès de fièvre tellement grave que ses compagnons le croyaient perdu. Je me rendis immédiatement auprès de lui, et



POSTE DE LOUDIMA[1] PAGE 123).

je constatai en effet que son état était mauvais. Il était plongé dans le coma, et ses yeux larges ouverts étaient troubles.

Je lui fis immédiatement des injections d'une solution de caféine, puis de bromhydrate de quinine. Le sentiment lui revint. Quelques heures après je lui administrai un éméto-cathartique violent; et lorsque je le quittai le lendemain matin, j'eus la joie de constater qu'il était hors de danger; mais il avait besoin encore de repos et de soins, et le chef du poste voulut bien le garder. Peu de temps après mon arrivée à Brazzaville, il put me rejoindre, complètement rétabli. Ce fut pour moi un heureux résultat, car ce Samuel, qui avait déjà fait quatre ans de service aux tirailleurs sénégalais, était un homme précieux, par ses qualités de discipline, pour l'organisation et le commandement de ma milice.

1. *Dessin de Golorbe.*

Les jours suivants, nous traversâmes un pays où les grandes herbes alternent avec des bouquets d'arbres au milieu desquels croissent de nombreux échantillons d'une vigne à feuilles tomenteuses, roussâtres en dessous. Elle n'a pas de raisins à ce moment de l'année. Les indigènes me disent que ses fruits sont petits, noirs, et comestibles. Je doute que leur qualité soit bien bonne. Et très probablement il serait impossible d'en faire du vin. Mais ces vignes n'ont rien de commun avec celles qu'on signalait au Soudan (*Ampelopsis*), dont les tiges sont charnues et annuelles, la plante n'étant vivace que dans ses parties souterraines. La vigne qui croît dans les environs de Loudima est, au contraire, frutescente, et les ceps ligneux qu'elle produit ont souvent un diamètre de 3 à 4 centimètres. Il n'est donc pas douteux qu'elle puisse dans l'avenir servir tout au moins de porte-greffe à des variétés meilleures.

Les essais d'importation de vignes européennes qui ont été faits dans le Congo n'ont pas abouti à des résultats favorables. La végétation y devient continue, et les plants s'épuisent rapidement.

Dans les nombreux villages que nous traversons, les cultures sont prospères. Partout, en quantités très grandes, le papayer entoure les habitations. Cette plante semble être d'introduction portugaise. Elle a peu à peu pénétré dans l'intérieur, et maintenant tous les indigènes la cultivent. C'est ici un arbuste de 4 à 6 mètres de haut, à tige semi-ligneuse souvent simple, plus rarement ramifiée, et qui au moment de la fructification disparaît littéralement sous la quantité énorme de gros fruits qui l'enveloppent complètement.

Ces fruits ont la forme et la dimension d'un petit melon allongé; ils renferment une chair jaune orangé, sucrée, légèrement aromatique, à laquelle on s'habitue très vite. Ils jouissent de la propriété d'être digestifs, parfois même un peu laxatifs. Les indigènes en mangent des quantités énormes, et nos hommes en achètent chaque jour.

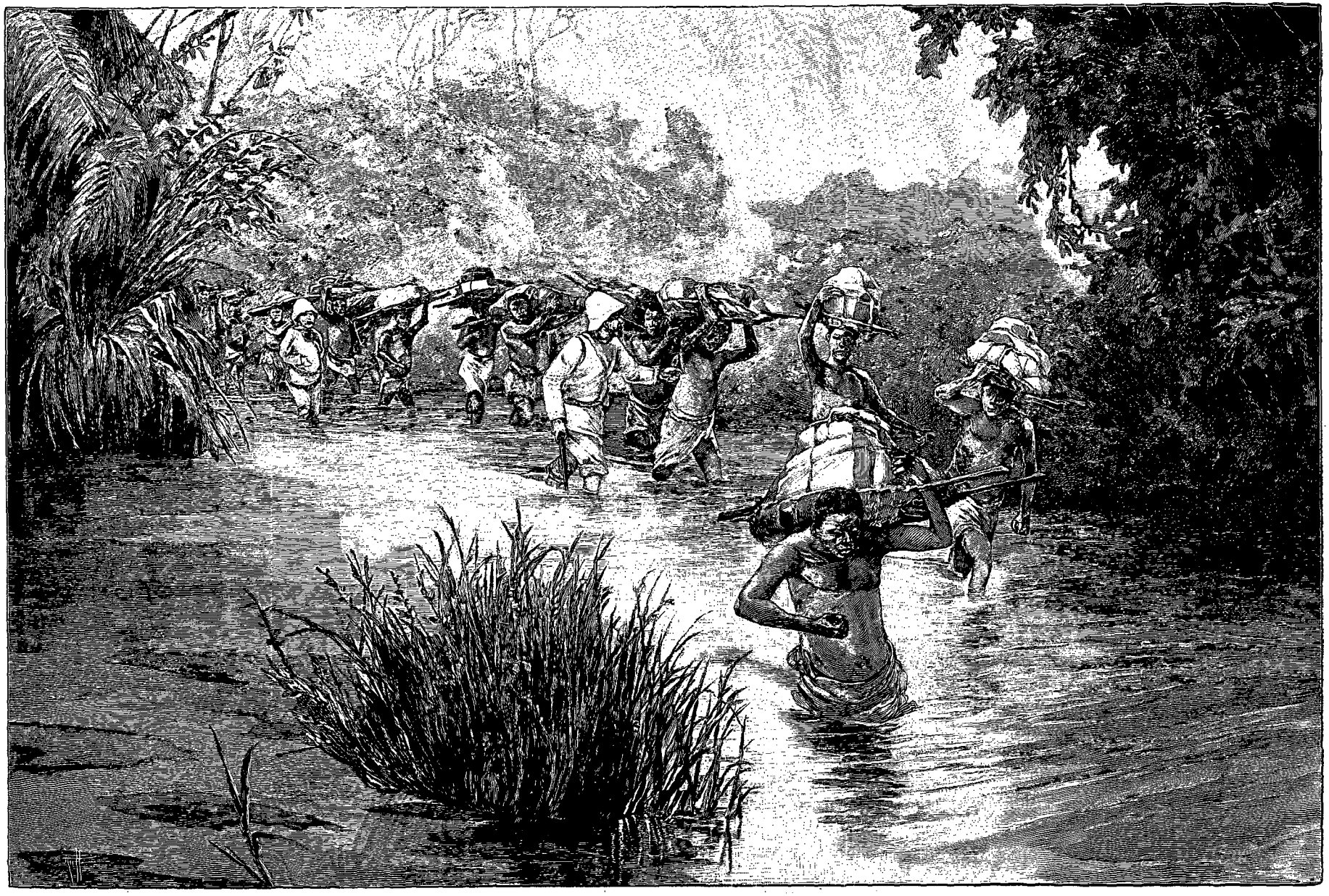
Le manioc et les patates sont abondamment cultivés.

Lors de notre départ du Loango, j'avais fait emporter des caisses de riz devant servir le plus longtemps possible à fournir la ration quotidienne de mes tirailleurs. Je ne pouvais cependant songer à en emporter suffisamment pour qu'il pût suffire à nourrir mes hommes durant le cours de la route.

La provision destinée à cette partie de la route de Loango à Brazzaville étant maintenant à la veille de s'épuiser, je devais songer à habituer graduellement mes hommes à s'accommoder des vivres fournis par le pays : les bananes ou le manioc, suivant la région, devaient désormais faire le fond de leur nourriture.

Les bananes ne sont pas là telles que nous les con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PASSAGE D'UNE RIVIÈRE (PAGE 128). — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naissons en France : celles qui servent à constituer la ration quotidienne sont à chair sèche, ferme, et à peine douceâtre. On les consomme cuites, dépouillées de leur enveloppe, puis, le plus souvent, pilées et réduites en une sorte de pâte que l'on mange seule ou accompagnant les autres aliments que l'on peut se procurer.

Ayant depuis longtemps renoncé au pain, nous nous accommodions fort bien, nous aussi, de ces bananes, soit grillées sous la cendre, soit cuites à l'eau.

Le manioc, pour être consommé, doit subir une préparation spéciale. Les racines, coupées par gros morceaux, sont mises dans des paniers que l'on attache dans des cours d'eau, et laissées ainsi pendant trois jours. Il se produit dans leur masse une sorte de fermentation, et, lavées par le courant, elles laissent échapper tous les principes nocifs qu'elles renferment. On les retire alors, on les débarrasse de leur épaisse enveloppe, on les réduit en bouillie, que l'on enferme dans de grandes feuilles soigneusement attachées. Le tout est alors soumis à une ébullition prolongée. On obtient ainsi une sorte de pâte grisâtre translucide, d'apparence légèrement gélatineuse, et dont le goût serait agréable s'il ne s'y mêlait une épouvantable odeur butyrique. Tel qu'il est, cet aliment, qui reçoit des indigènes le nom de *chikouang*, est très prisé par eux. C'est le fond de l'alimentation de tout le Congo.

Mais nous préférions nous servir de ces racines pour en préparer d'excellent tapioca.

Tous les indigènes de cette région fument le tabac dans des pipes en terre noire, souvent ornées de figurines ; elles sont parfois munies de deux foyers. Malgré l'usage très répandu du tabac, on cultive dans presque tous les villages une sorte spéciale de chanvre, auquel les indigènes donnent le nom de *liamba*. Ils en fument les feuilles séchées. Cet usage produit chez eux une sorte d'hébétement qui les rend indifférents à ce qui se passe autour d'eux.

Les pipes qui servent à fumer le liamba sont généralement de forme spéciale. C'est un petit foyer droit, qui s'emmanche sur le côté de la panse d'une calebasse et dont le tuyau plonge jusque dans le fond. Cette calebasse contient de l'eau, et l'aspiration, se faisant par l'extrémité, produit un barbotage de la fumée dans l'eau.

Le tissage est pratiqué partout. Les fibres les plus couramment employées sont celles du rafia, de l'ananas et du bananier. Les indigènes viennent souvent au-devant de nous pour nous apporter des pagnes tissés par eux. Ils donnent cependant une très grande préférence aux étoffes européennes, sans distinction de qualités. Les tissus, les perles, les boutons de porcelaine, puis les couteaux, les sabres d'abatis, sont les articles qui sont le plus demandés en échange des produits indigènes.

Dans les villages, nul autre bétail que des chèvres et des porcs. Ces derniers ont une grande valeur. Leur prix dans cette région est le même que celui d'un fusil à pierre. Les poules courent partout en liberté. Ce sont elles qui, avec les chèvres, constituent la seule viande que l'on puisse se procurer.

Tout le long de cette route, il existe une coutume qui, excellente sans doute au début, est devenue déplorable : dès qu'une caravane se présente, dès que l'approche d'un blanc est signalée, le chef vient à sa rencontre et lui fait un cadeau, le plus souvent de très minime importance : tout au plus un cabri, quelquefois même seulement une poule ou deux. A peine a-t-il fait ce cadeau, qu'il attend et même réclame ce que le blanc devra lui donner en échange et qui, à son sens, doit représenter une valeur au moins trois ou quatre fois plus élevée.

Si le cadeau est d'une valeur trop minime aux yeux de ce chef mendiant, il proteste, réclame, et ce sont des palabres à n'en plus finir. Aussi, pour avoir la paix, consent-on à en passer par où il veut. Il n'est pas moins vrai que cela constitue un mode de chantage qui rend le séjour ou seulement la traversée du village absolument insupportable, car si l'on a le malheur de se montrer un peu trop généreux, le bruit de vos largesses se répand bientôt, et l'on voit de toutes parts venir des chefs ou de soi-disant tels qui vous imposent les uns une chèvre, les autres une poule.

Quel que soit le service qu'on leur demande ou, ce qui est plus singulier encore, qu'on leur ait rendu, il est toujours suivi de la réclamation d'un pourboire (*matabiche*).

Il me souvient qu'une fois, passant par un village où nous étions arrêtés pour déjeuner, je vis une petite fille ayant à la jambe un de ces ulcères rongeants si communs en Afrique. J'en pris pitié, je la décidai, non sans peine, à se laisser soigner; j'avais à peine fini de placer le bandage que je vis les parents me réclamer un matabiche.

Non loin du poste de Comba, nous croisons une caravane venant de Brazzaville. Mes porteurs prennent langue avec les porteurs qui la composent, et je constate que presque immédiatement il se produit dans toute ma caravane une très grande agitation. Que s'est-il donc passé? J'interroge mon boy Tati, lequel, après bien des réticences, finit par me dire que les noirs venant de Brazzaville ont répandu la nouvelle d'un désastre qui serait survenu dans le haut fleuve. Des blancs auraient été tués, ainsi que de nombreux Loangos partis dans l'intérieur. Ils ne savent au juste de qui il s'agit, mais ils pensent que ce doit être Crampel. Or, comme ils savent que je suis parti pour le rejoindre, ils sont extrêmement inquiets, et disent qu'ils refuseront absolument de m'accompagner, parce que je vais pour faire la guerre.

Je fais tout au monde pour les rassurer, n'ajoutant pour mon compte aucun crédit à ces racontars des noirs. Je leur dis qu'ils doivent être inexacts, et que, ce qui les doit rassurer, c'est d'une part la très grande quantité de charges que j'emporte, et de l'autre le petit nombre de mes tirailleurs, qui sera toujours suf-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

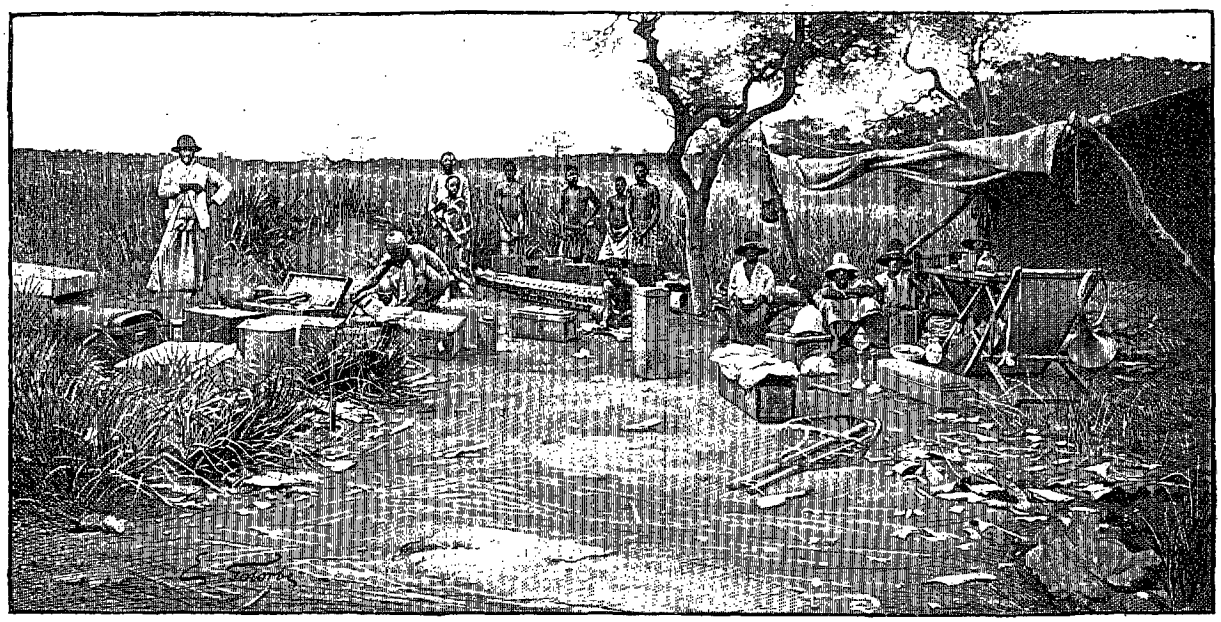
fisant pour nous défendre, mais avec lequel je ne puis songer à faire la guerre.

Mais, je le sens bien, tous ces raisonnements ne les rassurent qu'à moitié, et je dois leur promettre, pour qu'ils consentent à me suivre encore, de les laisser libres, une fois à Brazzaville, de décider s'ils doivent m'accompagner ou retourner chez eux.

Le soir de ce jour, j'arrive au poste de Comba. Je trouve M. Raymond, chef du poste, ainsi que M. Uzac, chef du poste de Brazzaville, qui vient de donner sa démission et s'en retourne en France. Ce dernier me fait part de toute une série de déplorables nouvelles. Il y avait eu malheureusement un fond de vérité dans ce que j'avais appris le matin de mes porteurs. Ce n'était pas la mission Crampel qui avait été attaquée, mais celle que dirigeait M. Fourneau dans la matin, fournissant une longue étape qui nous fit camper au delà de tout village habité.

Le soir, au campement, une agitation extrême régnait parmi les porteurs. Ils tardaient à se coucher; réunis par groupes autour de grands feux, ils parlaient avec animation. La surveillance était cependant difficile, puisque nous étions campés près d'un petit bois où il leur était aisé de fuir. Mais quel intérêt pouvaient-ils avoir à le faire? Je leur devais leur paiement, qu'ils ne toucheraient qu'à Brazzaville, et du moment que je leur avais promis de les laisser libres de s'en retourner si bon leur semblait, pourquoi abandonneraient-ils leur solde péniblement gagnée pendant la traversée?

Cependant, le lendemain matin de bonne heure, Tati vint à moi éploré et me dit que bon nombre de porteurs avaient pris la fuite pendant la nuit, aban-



HALTE SUR LES GRANDS PLATEAUX[1].

donnant là leurs charges. Que faire maintenant pour arriver à Brazzaville? Nous étions déjà à une journée de Comba. Il fallait marcher encore plusieurs jours pour atteindre le prochain poste, et où trouver des porteurs pour transporter les colis?

Je voulais tenter du moins de rattraper les fuyards. J'envoyai immédiatement quelques Sénégalais au poste de Comba porter une lettre au chef pour l'informer de la désertion de nos hommes. Mais tous mes efforts furent vains. Nous étions là, campés sur un plateau dénudé, loin de tout village pour nous fournir la ration quotidienne, attendant le retour de mes Sénégalais, lorsque j'eus la bonne chance d'être rejoint par un agent du Congo nouvellement engagé, se rendant à Brazzaville. M. Briquez avait avec lui une douzaine de porteurs, dont la plupart étaient débarrassés de leurs charges et qu'il pouvait par conséquent mettre à ma disposition. J'arrivai ainsi à réorganiser ma caravane en reformant les colis.

Sanga. M. Thiriez avait été tué; M. Fourneau lui-même était blessé. Un grand nombre de noirs avaient péri dans l'attaque. On n'avait encore que des informations vagues, il est vrai, mais certaines dans le fond, puisqu'elles avaient été apportées par un bateau de commerce venant de la Sanga.

D'autre part, les nouvelles de la mission Crampel étaient mauvaises aussi : M. Orsi était mort de la dysenterie sur les bords de l'Oubangui, et l'on disait que M. Lauzière, l'ingénieur de la mission, avait succombé également.

Je ne perdais pourtant pas l'espoir de mener l'entreprise à bonne fin, et j'avais hâte d'arriver à Brazzaville pour avoir enfin des nouvelles certaines et arrêter dès ce moment une ligne de conduite définitive.

Donc, sans prendre un repos dont nous aurions eu tous grand besoin, nous repartîmes le lendemain

1. *Dessin de Gotorbe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

M. Briquez est un homme jeune, sortant de l'armée. Il vient de terminer son engagement. On devine chez lui une réelle énergie. Il me dit qu'il se joindra bien volontiers à une expédition telle que la mienne.

Après avoir escaladé les pentes très raides que l'on désigne sous le nom de Montagne du Chien, on suit une ligne de faîtes qui s'atténue peu à peu pour nous conduire enfin à de grands plateaux marécageux. La traversée en est pénible. Dans une boue noire et délayée dont on ne devine pas la profondeur, cachée qu'elle est par une végétation continue, nous enfonçons jusqu'à mi-jambes. Dans les massifs de bois je découvre un acacia aux branches duquel pendent de longues stalactites d'une gomme claire. J'en récolte des échantillons et je constate qu'elle fait partie des gommes arabiques, c'est-à-dire qu'elle est soluble dans l'eau.

Les indigènes me disent qu'on en trouve abondamment dans le pays. Cependant elle n'a pas encore été exploitée. C'est là un produit qu'on pourrait récolter afin d'en charger les caravanes qui retournent à vide au Loango.

Le 17 juin, après avoir descendu une pente brusque garnie d'une végétation abondante, nous nous trouvons sur les bords de la rivière N'Djoué. Un piroguier indigène est là qui attend les passagers pour les transporter d'une rive sur l'autre. Seul, armé d'une longue pagaye, il se charge de passer des caravanes entières. Dix hommes environ et leurs charges peuvent prendre place dans sa pirogue.

Le N'Djoué est une rivière charmante; les bords en sont garnis d'arbres immenses qui étendent leur puissante ramure au-dessus de l'eau claire. Des lianes enlacent ces branches et pendent en élégantes girandoles. De l'autre côté est la forêt, aux arbres élancés.

Mes hommes me disent que dans une heure nous serons à Brazzaville. Nous nous arrêtons donc; mes tirailleurs se débarrassent de leurs costumes souillés par la boue, et remettent des costumes propres pour se présenter à Brazzaville, que je m'imagine être un centre de population réel.

Bientôt le sentier s'élargit, le débroussement a été fait sur quelques mètres, et cet état du chemin, auquel nous ne sommes pas habitués, nous indique clairement que nous approchons du but.

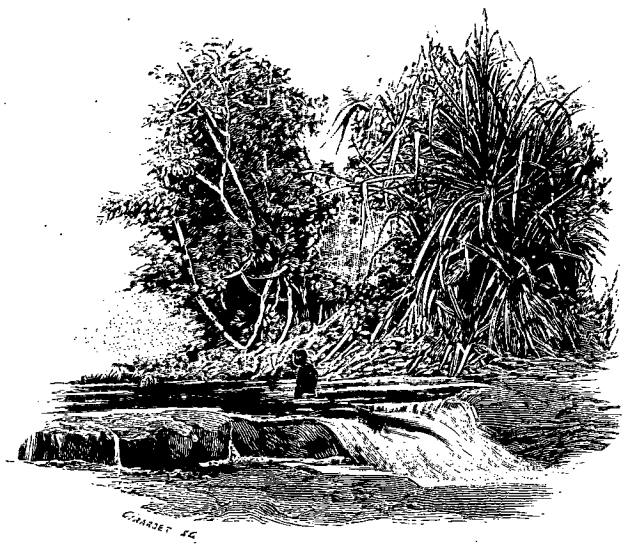
On entend déjà au loin les mugissements formidables du Congo, dont les eaux se brisent sur les roches des chutes de Livingstone. Puis je vois un blanc s'avancer au-devant de moi : c'est M. Thollon, agent de la colonie, que j'avais connu en France, et qui s'occupe ici de travaux d'histoire naturelle.

Enfin nous voici à Brazzaville, où je suis cordialement reçu par M. Dolisie, administrateur principal. Il me dit qu'il a reçu des lettres de M. de Brazza lui prescrivant de me donner l'hospitalité du poste et que, conformément au désir du commissaire général du gouvernement, il espère mettre prochainement à mon service les petites canonnières dont dispose la colonie, pour remonter le cours des grandes rivières. Il craint que l'attaque qu'a subie l'expédition de M. Fourneau ne me rende extrêmement difficile le recrutement de nouveaux porteurs. Aussi regrette-t-il que je n'aie pas été mieux renseigné à Loango, et que l'on ne m'ait pas fourni là-bas le nombre de porteurs nécessaire.

Jean DYBOWSKI.

1. *Gravure de Girardet.*

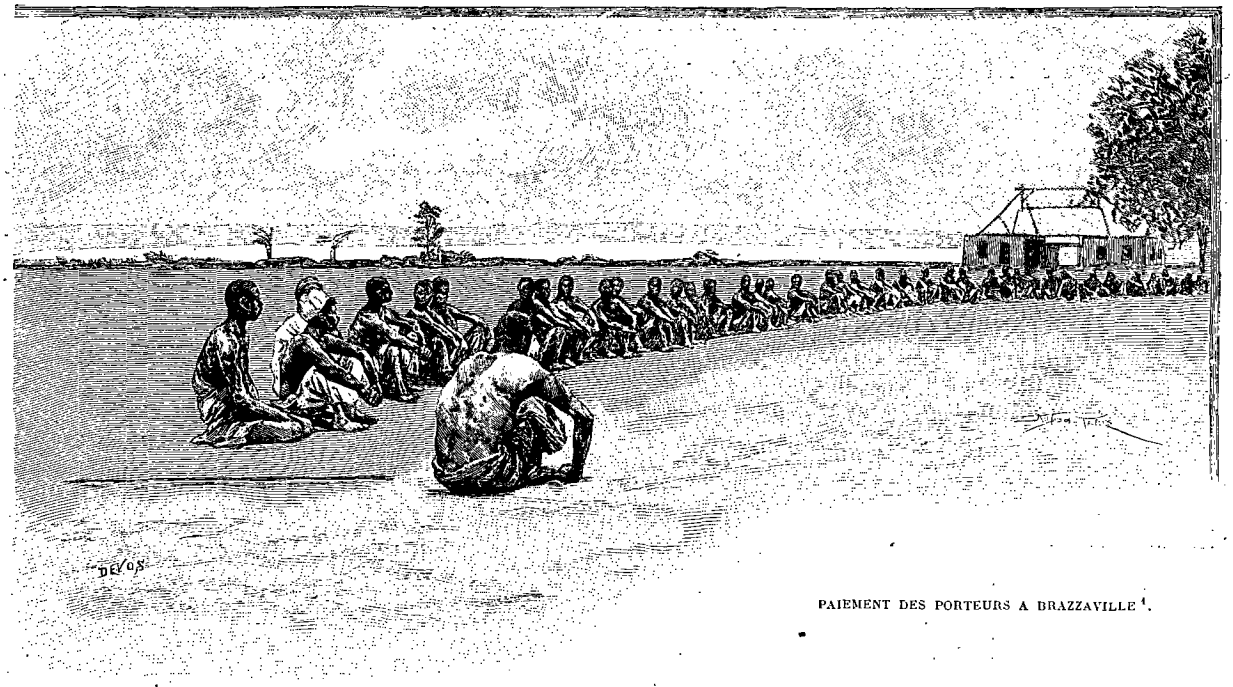
(*La suite à la prochaine livraison.*)



UN COIN DE LA FORÊT[1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PAIEMENT DES PORTEURS A BRAZZAVILLE [1].

LA MISSION JEAN DYBOWSKI VERS LE TCHAD [2].

III

Brazzaville. — Les Batékés. — Le commerce et les factoreries.



PORTEURS A BRAZZAVILLE [3].

Dans l'état actuel des choses, Brazzaville n'est, à proprement, parler qu'un poste d'occupation. De vastes débroussements ont été opérés, mettant à nu un large plateau brûlé des rayons ardents du soleil. Sur ce plateau, quelques maisonnettes, dont une seule en briques, et les autres construites avec des matériaux de la région.

De la vaste cour qui règne autour de ces habitations, la vue s'étend à l'infini sur le lac immense que forme en ce point le Congo; on n'aperçoit les collines, élevées cependant, qui surmontent la rive opposée, que lorsque le ciel est clair et dégagé de toute brume.

De culture, pas la moindre trace. Il en existait, dit-on, il y a quelques années, alors que des agents à aptitudes spéciales voulaient bien, en dehors de leurs occupations, donner quelques soins à des productions légumières. Et l'abandon d'aujourd'hui n'est pas là le résultat de l'insuccès ou seulement de l'indifférence. Il est motivé, voulu, et l'on m'expliqua qu'il était de beaucoup préférable de ne pas cultiver, afin de ne pas détruire le commerce local et d'amener les indigènes à venir chaque jour apporter au poste des provisions.

Cette façon de voir peut, de prime abord, paraître justifiée. Si, en effet, Brazzaville se trouvait au centre d'une contrée peuplée, rien ne serait plus naturel que de favoriser le travail et le commerce de la population, en lui demandant chaque jour les aliments nécessaires pour pourvoir à la nourriture d'un personnel nombreux.

Mais cette situation n'existe pas. Les populations batékés et balalis qui habitent la région ne possèdent que des villages dont le plus proche est situé à plus d'une heure de marche du poste. Cet éloignement ne serait que peu de chose, les indigènes étant habitués à la marche, mais ni les Batékés ni les Balalis ne constituent un peuple ayant des aptitudes agricoles. Les uns et les autres ne se livrent volontiers qu'au commerce. Dans leurs villages, peu de plantations, assez seulement pour pourvoir à leur propre nourriture, et s'ils essayent de les étendre quelque peu, c'est bien en vue d'écouler les produits au poste; mais c'est là pour

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Devos.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 113.
3. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

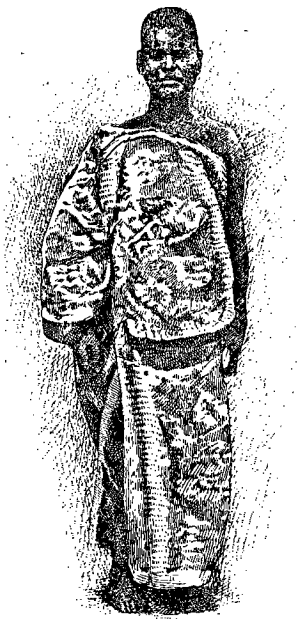
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

eux un commerce inférieur, auquel ils ne s'adonnent qu'à regret, parce qu'il produit peu et qu'il exige un travail qui leur répugne.

Pour ce qui est du bétail, il n'en existe pas dans la région. Les porcs sont devenus beaucoup moins communs, et ont par suite une valeur plus élevée encore que sur la route du Loango. Il en est de même des chèvres. Quant aux poules, elles se payent en marchandises, au prix de 3 francs à 3 fr. 50 pièce. Cependant ce sont de pauvres oiseaux étiques, guère plus gros que des pigeons en France.

Il est d'autant plus regrettable qu'on ne se livre pas à un élevage bien conduit, que cet élevage obtiendrait certainement, les faits l'ont prouvé, d'excellents résultats.

On avait introduit, il y a quelques années, à Brazzaville un taureau et une vache. Ils y ont prospéré, et peu à peu le troupeau s'est accru, si bien que l'on me fit voir tout un petit troupeau, composé maintenant de dix-sept têtes, qui me frappa par l'état de prospérité exceptionnelle dans lequel il se trouvait : taureaux superbes à la large encolure, aux muscles vigoureux et saillants, vaches aux flancs rebondis.



FEMME BATÉKÉ [1].

L'essai est absolument probant. Il devra servir d'enseignement à l'administration de la colonie, qui n'oubliera pas que s'il était possible de fournir aux résidents, d'une part de bonne et saine viande de boucherie, de l'autre des laitages abondants, on arriverait certainement à améliorer d'une façon sensible l'état sanitaire des Européens, et, en les rendant plus robustes, à leur permettre de résister aux maladies graves inhérentes au climat.

Il y a lieu d'adresser de bien sincères félicitations pour ce qui est déjà obtenu, mais ce n'est, nous l'espérons bien, que le prologue d'entreprises du même genre faites sur une plus vaste échelle.

A Brazzaville, comme depuis la côte, comme aussi dans les régions plus élevées, le sol est d'une fertilité surprenante, et les essais de presque toutes les cultures donneraient les résultats les plus favorables. J'ai pu m'en convaincre en visitant celles de la mission catholique. Il y a là un potager qui ferait honneur à un établissement installé en France. Tous nos légumes d'Europe s'y trouvent et sont superbes de prospérité : radis, carottes, salades bien pommées, tomates et aubergines couvertes de fruits, et en même temps tous les fruits exotiques : goyaves, papayes, barbadines, etc. J'ai vu là des essais de culture de café qui montrent ce que l'on en peut attendre. Plants vigoureux, robustes, aux branches absolument couvertes de fruits mûrissants.

C'est là un enseignement dont il faudra se hâter de tirer parti.

A Brazzaville il y a une monnaie uniforme, qui est ce que l'on appelle la *barrette* ou *mitaka*.

C'est un morceau de fil de laiton qui avait autrefois 35 centimètres de long, mais dont la longueur se réduit peu à peu. Une barrette est comptée par les factoreries comme ayant une valeur de 15 centimes. De fait, prix de transport compris, elle revient à une valeur moitié moindre en faisant venir soi-même son fil de laiton. La ration quotidienne de tout travailleur ou homme d'escorte est de 2 barrettes; or de l'autre côté du Congo un bâton de manioc est couramment payé 4 ou 5 barrettes.

On est obligé dans bien des cas d'avoir recours à d'autres aliments pour pourvoir à l'insuffisance de la production locale : la colonie fait venir du riz. Ce riz, quand il est envoyé de France en caisses soudées, coûte trop cher pour qu'on puisse s'en servir d'une façon courante; on a essayé d'en faire venir des Arabes de la région des Falls, mais on n'y a pas trouvé une sensible économie.

Il serait aisé, comme j'ai pu m'en convaincre plus tard au cours de mon voyage dans la région haute, de faire venir de l'Oubangui des produits qui fourniraient une meilleure ration quotidienne aux habitants de Brazzaville : le maïs, le mil, la farine de manioc, peuvent être achetés en telle quantité qu'on veut, et cela à des prix extrêmement bas, dans toute la région comprise au-dessus du coude de l'Oubangui. Il serait facile d'en charger les canonnières qui reviennent à vide lorsqu'elles ont été ravitailler les postes du haut. Mais il serait préférable encore, à notre sens, de se livrer, à Brazzaville même, à une culture méthodique et soignée, qui non seulement servirait à l'alimentation des agents du poste, mais dont les indigènes eux-mêmes seraient heureux de venir acquérir le surplus.

Cependant on a tout intérêt à rester avec les indigènes dans la meilleure intelligence possible. L'importance du commerce que l'on peut faire avec eux va en décroissant, cela n'est pas douteux; néanmoins, ils apportent encore des produits utiles que l'on est heureux d'acquérir. Ceux-ci consistent surtout en ivoire et en caoutchouc. Mais tous ces indigènes, qui se déplacent volontiers, trouvent actuellement un bien plus grand bénéfice à faire parvenir leur ivoire jusqu'à la côte, où il est vendu à un prix plus élevé. Les indigènes du bas Oubangui descendent jusqu'aux villages batékés et vendent là leur ivoire; les Batékés le transportent pour le revendre à leur tour aux habitants du bas Congo, lesquels le livrent finalement aux factoreries. Chacun doit ainsi trouver son bénéfice dans ces transactions successives. Le temps et la distance ne sont rien pour ces indigènes, et ils se contentent d'une très faible rémunération.

1. *Dessin de Barbotin, d'après une photographie.*

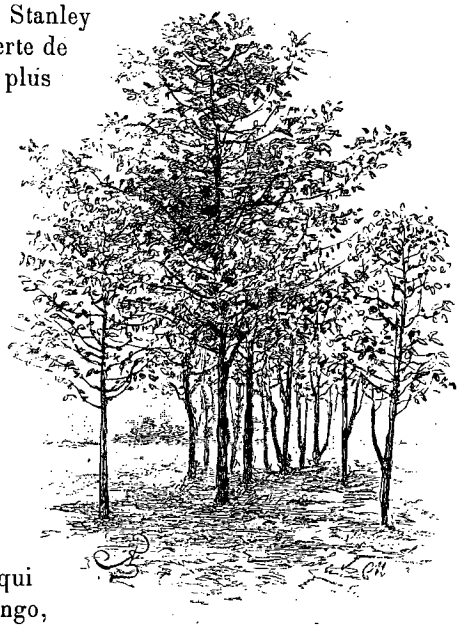
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Lorsque j'arrivai à Brazzaville il y existait seulement deux factoreries : l'une française, appartenant à la Société Daumas et Cie, l'autre hollandaise; toutes deux possèdent une petite flottille qui remonte le Congo, l'Oubangui ou la Sanga, reliant ainsi les factoreries qui s'y trouvent avec celles de Brazzaville, transportant les marchandises d'échange et en rapportant de l'ivoire et du caoutchouc.

J'avais espéré que, conformément à la promesse qui m'en avait été faite, je trouverais dans un bref délai des canonnières pour me transporter jusqu'à Bangui. Cet espoir fut vain : il n'en restait qu'une seule à Brazzaville, me disait-on, et encore avait-elle besoin de réparations; les deux autres étaient sur la Sanga, où elles s'étaient rendues pour se mettre en contact avec la mission Fourneau. D'autre part, la factorerie française n'avait pas de bateau disponible pour le moment, et il fallait bien se résoudre à attendre, sans même qu'il fût possible d'assigner dès maintenant un terme à ces retards. J'étais désolé d'être contraint par les événements à perdre ainsi un temps précieux; en effet, lorsque l'on arrive d'Europe on est solide et bien portant, et il faut se hâter d'utiliser toute cette force vive; bien prévoir que, les fatigues et le climat aidant, il viendra un moment où la force de résistance sera moindre.

Si, lorsqu'on est ainsi contraint par les événements à stationner, on n'avait pas le moyen d'employer utilement son activité, on en viendrait bien vite à se démoraliser par le regret que l'on aurait de perdre son temps. Aussi employais-je mes loisirs à étudier, avec le plus de détails qu'il m'était possible, la flore et la faune du pays environnant. Il reste encore beaucoup à faire dans la région, et ce n'est pas en consacrant à ces études quelques semaines seulement qu'on peut se piquer de les avoir suffisamment approfondies. Néanmoins je pus recueillir là des documents de toutes sortes, dont un bon nombre étaient encore complètement inédits.

Dans toute la région avoisinant Brazzaville, les palmiers, appartenant à trois espèces différentes, sont abondamment représentés. C'est, d'une part, le palmier à huile, qui s'étend depuis la région de la côte jusqu'au delà de ce point. Les indigènes en consomment les fruits, soit à l'état frais, soit en se servant de l'huile qu'ils en peuvent extraire. Le bourgeon central fournit un chou palmiste qui est un aliment très délicat, soit qu'on le consomme cru ou qu'on le fasse cuire. Fort heureusement les indigènes n'en sont pas friands, sans quoi ils auraient bientôt fait de détruire tous les arbres de cette espèce. Très abondants aussi sont les borassus, ou, pour parler plus exactement, ils étaient, il y a peu d'années encore, très largement représentés. Mais leur nombre va en diminuant sans cesse. La raison en est dans ce que les indigènes extraient de cet arbre une sève qui, fermentée, fournit le vin de palme, dont ils sont extrêmement friands. Si bien que chaque palmier est perforé d'un nombre considérable de trous d'où la sève s'écoule dans des calebasses, et ces blessures multiples, cet épuisement du suc propre de la plante, ne tardent pas à amener la mort du palmier. L'île immense qui s'étend au centre du Stanley Pool était autrefois couverte de ces palmiers; ce ne sont plus maintenant que de grosses poutres, où l'on voit encore tous les trous de tarières, contre lesquels restent fixées parfois des sortes d'échelles en lianes qui servaient à aller chercher les calebasses de vin. Tous ces palmiers sont morts et ils donnent au paysage un aspect désolé.



CAFÉIERS A BRAZZAVILLE [1]

Enfin on trouve encore, en très grande quantité, dans tous les massifs qui longent le bord du Congo, un troisième palmier, dont l'industrie pourra bientôt tirer un utile parti : ce sont les rotangs, dont les tiges, n'ayant pas plus de la grosseur du doigt, s'élancent d'arbre en arbre, perçant le fourré, et dont les extrémités, ornées de feuilles élégantes, dominent les arbres les plus élevés. Munies de crochets vulnérants, ces feuilles rendent le fourré absolument impénétrable partout où ce palmier s'est développé en grand nombre.

Avec les moyens de transport si insuffisants que l'on possède actuellement, il est certain que l'on ne peut songer à transporter ces tiges de rotang à la côte; mais si, un jour, des moyens plus modernes, plus pratiques, étaient mis à la disposition de la colonie, ce serait là encore un produit qui ne serait pas à négliger.

Autour de Brazzaville, le gibier est abondant. Le lac immense porte souvent des troupeaux d'hippopotames qui vont, pendant la nuit, pâturer dans la grande île. Là, sur ce territoire désert, viennent s'ébattre des nuées de palmipèdes : canards, oies d'Égypte, pélicans parfois. Puis de grands et de petits échassiers : marabouts, grues, cigognes, pluviers, chevaliers, etc. Souvent, à la tombée de la nuit, de grands vols d'ibis sacrés sillonnent les airs et descendent assez bas pour qu'il soit facile d'en abattre au vol. Sur les sommets fleuris des dragonniers sont des légions d'élégants colibris *suimanga* aux éclatantes couleurs. Sous bois, de charmantes tourterelles aux ailes maillées d'or.

Dans cette région trop parcourue, l'éléphant, ne trouvant de retraite assez sûre, n'existe qu'à l'état d'exception. J'ai assisté cependant à une chasse émou-

1. *Dessin de Riou, d'après une photographie. Gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vante, dans ses péripéties imprévues, d'un de ces énormes pachydermes. Les indigènes l'avaient attaqué au-dessus du Pool. Cruellement blessé, il s'était jeté à l'eau, et maintenant, de toutes parts, les pirogues se lançaient à sa poursuite. La trompe haute et hors de l'eau, nageant avec rapidité, aidé en cela par le courant violent, je le voyais s'avancer descendant le cours du fleuve. Mais les pirogues chargées d'hommes le rejoignirent bientôt. Une pluie de zagaies s'abattit sur lui. Il nageait encore, mais déjà sa trompe retombait et, harponné par les indigènes, il était contraint de se rapprocher de la rive. Alors, grâce au courant, il vint s'échouer près de grandes roches. Il fut bientôt achevé. Tous les indigènes sautant à l'eau se mirent immédiatement à le dépecer. C'était à qui en couperait le plus gros morceau. Les défenses revenaient aux Batékés du village de M'Pila qui, les premiers, l'avaient attaqué. Chacune d'elles pesait 43 kilogrammes. La trompe fut détachée, on passa d'immenses bâtons dans les conduits naseaux, et six hommes la transportèrent au poste. Elle nous était destinée.



N'CHOULOU BA, CHEF DE M'PILA [1].

J'eus là, pour la première fois, l'occasion de goûter à ce mets si spécial.

Pour préparer la trompe, on lui fait subir un mode de cuisson tout particulier. Sur le sol on allume un immense brasier, et après y avoir entretenu le feu pendant plusieurs heures, on écarte tout le charbon, mettant ainsi à nu un sol brûlé et rougi. On creuse une fosse profonde de plus d'un pied, que l'on garnit de feuilles de bananier, puis on y dépose la trompe, soigneusement entourée de ces feuilles. La terre brûlante est enfin ramenée et recouvre complètement l'immense rôti. On allume ensuite un nouveau brasier, qu'on ne laissera pas éteindre avant le lendemain.

Cuite ainsi, la trompe constitue un mets assez agréable lorsque la bête qui l'a fourni n'est pas trop vieille et que la chair, par suite, n'est pas trop dure; elle a la consistance et la saveur d'une langue de bœuf, et peut se conserver quelques jours.

Lorsque, dans la journée, je retournai à l'endroit où la bête avait été achevée, il ne restait rien de cette masse énorme de chair, pesant des milliers de kilos, si ce n'est une immense carcasse émergeant au-dessus de l'eau, et sur laquelle venaient s'abattre des bandes d'oiseaux carnassiers.

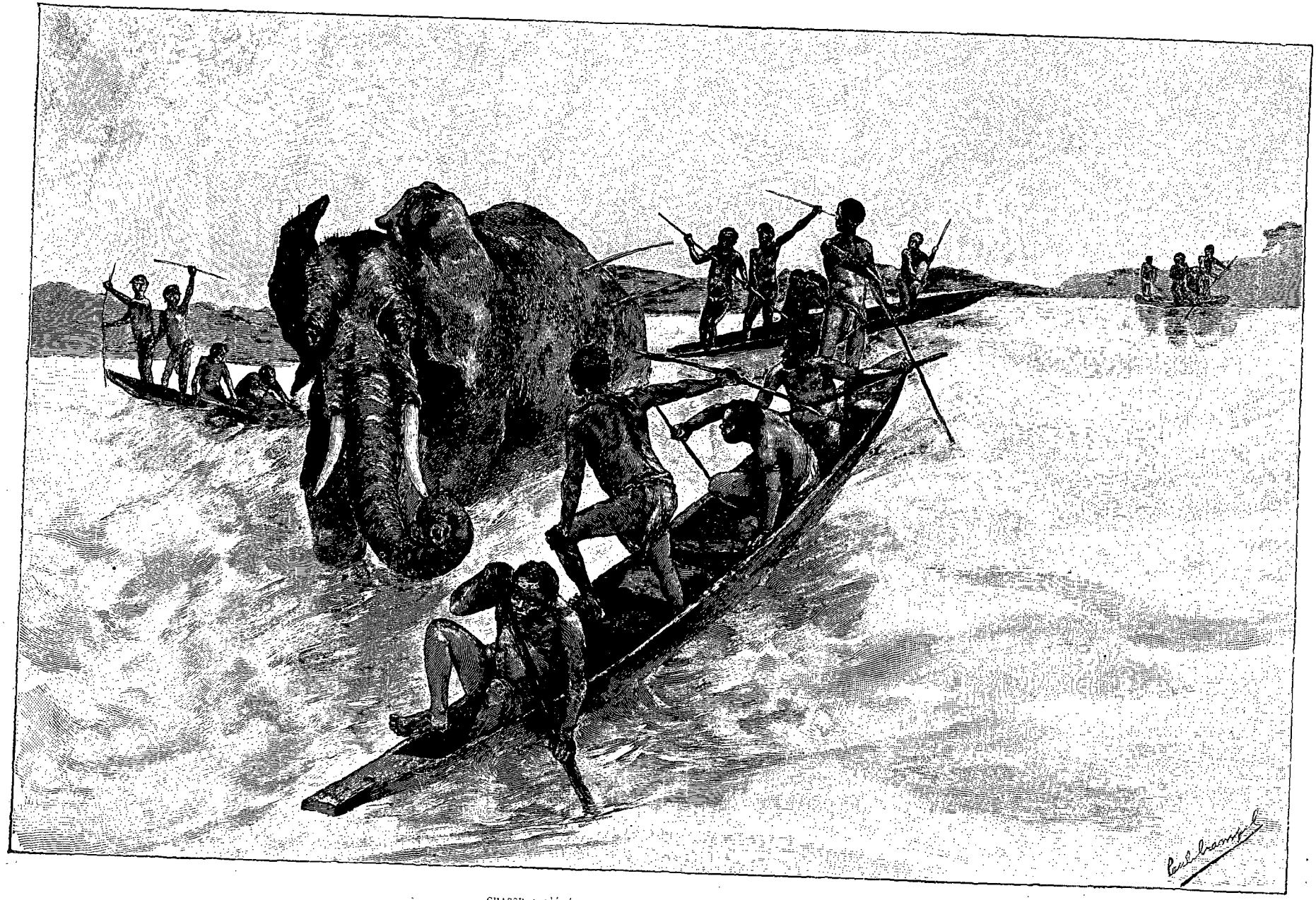
Je profitai de mon séjour pour aller visiter les villages batékés des environs : M'Pila offre un intérêt tout particulier. Le chef, N'Choulou Ba a une très grande influence sur la région. Il est absolument dévoué aux intérêts français. Ces Batékés sont des gens essentiellement commerçants, et l'ivoire est la marchandise qui les préoccupe le plus. Ils arment des pirogues qui partent, remontant le Congo et atteignant jusqu'à l'Oubangui. Là ils se mettent en rapport avec les populations des rives, leur achètent des pointes en échange de marchandises apportées de nos factoreries, et vont ensuite revendre cet ivoire aux factoreries de Brazzaville, non sans lui faire subir une majoration très forte.

Ils ne cultivent que fort peu; les plantations de manioc et de bananes sont simplement destinées à alimenter les gens du village, mais non à être vendues. Tout au contraire, ils seraient heureux de nous acheter des aliments si nous étions à même de leur en fournir.

Déjà le luxe de l'habillement les a peu à peu envahis. Ils sont fiers de se draper dans des pièces d'étoffe, qu'ils veulent, lorsqu'ils sont riches, de belle qualité : les velours, les satins, les séduisent particulièrement,

1. *Dessin de Riou, d'après une photographie, gravé par Barbant.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHASSE A L'ÉLÉPHANT. — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

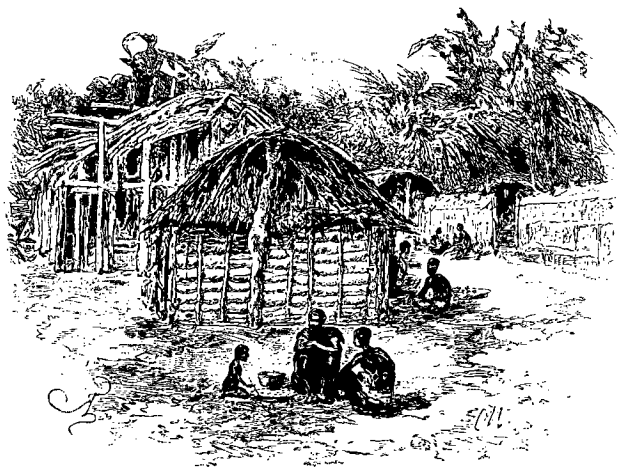
et les chefs s'en couvrent; les gens de condition plus humble se drapent dans de grandes pièces de cotonnade à fleurs, qui leur ceignent les reins, leur couvrent les épaules, et dont l'extrémité traîne derrière eux à la façon d'une queue.

Ils sont commerçants, je l'ai dit, mais peu travailleurs, et lorsqu'ils sont riches, le suprême bonheur pour eux est de ne rien faire.

Ils vont, avec une suite plus ou moins nombreuse, de village en village, s'arrêtant là, vidant des coupes de vin de palme et pinçant, pendant des heures entières, les touches en fer de petites boîtes à musique, qui rendent un son plaintif et monotone.

Leurs mœurs sont douces, et il est rare qu'ils se mettent en guerre avec les tribus voisines; mais, jaloux de leur prérogative de commerçants, ils n'admettent pas qu'on vienne leur faire concurrence, et, à la moindre tentative de ce genre, ils élèvent des récriminations sans nombre. Ayant admis et reconnu notre autorité, ils viennent vider le différend au poste devant l'administrateur.

L'époque de la fête du 14 Juillet approchait. J'eus l'idée de l'organiser en lui donnant un éclat tout particulier. L'administrateur principal, M. Dolisie, voulut bien désigner une commission qui s'occuperait de cette organisation, et dont il me confia la direction.



CASES BATÉKÉS [1].

Je pensais, en effet, qu'il pouvait être réellement utile de montrer à ces noirs quelle est la solidarité qui nous unit et quelle est l'importance que nous attachons aux fêtes nationales. Et puis, c'était pour moi un moyen de raviver un moment des souvenirs chers en organisant ici, déjà si loin de la France absente, des fêtes qui nous réjouissaient là-bas.

Tout ce que je possédais fut utilisé pour la circonstance. A l'aide de grandes bâches destinées à abriter mes colis quand nous serions en marche, je formai une sorte de tente rectangulaire, sous laquelle devait se donner un banquet qui réunirait tout ce qu'il y avait de blancs, non seulement à Brazzaville, mais aussi de l'autre côté du Stanley Pool, chez nos voisins les Belges.

Des pièces de cotonnade blanche, de guinée et d'andrinople, cousues bord à bord, firent d'immenses banderoles, dont toute la façade fut pavoisée.

On réunit tout ce que l'on put trouver de vaisselle au poste, dans les factoreries, et l'on arriva ainsi à dresser une table d'une quarantaine de couverts, composés des éléments les plus hétérogènes que l'on puisse imaginer : porcelaine, faïence, fonte émaillée, tout cela s'étalait côte à côte, et des gobelets, des verres de toutes les formes, serviraient de coupes. J'avais à ce moment encore certaines conserves qu'il ne fallait pas songer à transporter plus loin et qui devaient contribuer à former un menu somptueux.

Le Congo nous donnerait le poisson; les bois des environs, le gibier.

Partout, sur de grands mâts dressés, ornés de faisceaux de drapeaux, flottaient de longues banderoles; un mât de cocagne immense se dressait au milieu de la place, et au sommet, à 15 mètres au-dessus du sol, on hissait, à l'aide d'une petite poulie, des pièces d'étoffe que les indigènes iraient chercher. Et des drapeaux partout, sur les cases, sur les toits, sur la tente.

Des courses devaient avoir lieu : courses à pied, courses en sac. Mais le grand attrait de la fête consistait en un concours de danses guerrières. On devait entendre ces tam-tams si saisissants, qui caractérisent d'une façon si nette les aptitudes et les mœurs de chacune des tribus qui s'y livrent, et des récompenses allaient être décernées.

Le grand prix consistait en un rouleau de fil de laiton, représentant 1 200 barrettes.

Dès le matin on tira vingt et un coups de canon; nous avions fini par trouver une vieille pièce de 8, qui fut mise en état; de la poudre que j'avais emportée comme marchandise d'échange servait à alimenter la pièce. Bientôt, de toutes parts, des masses noires, compactes, s'avancèrent au son de musiques aussi discordantes que bruyantes. C'étaient les chefs des tribus voisines, qui venaient sur des civières garnies de peaux de lions et de panthères, portées sur les épaules de leurs esclaves.

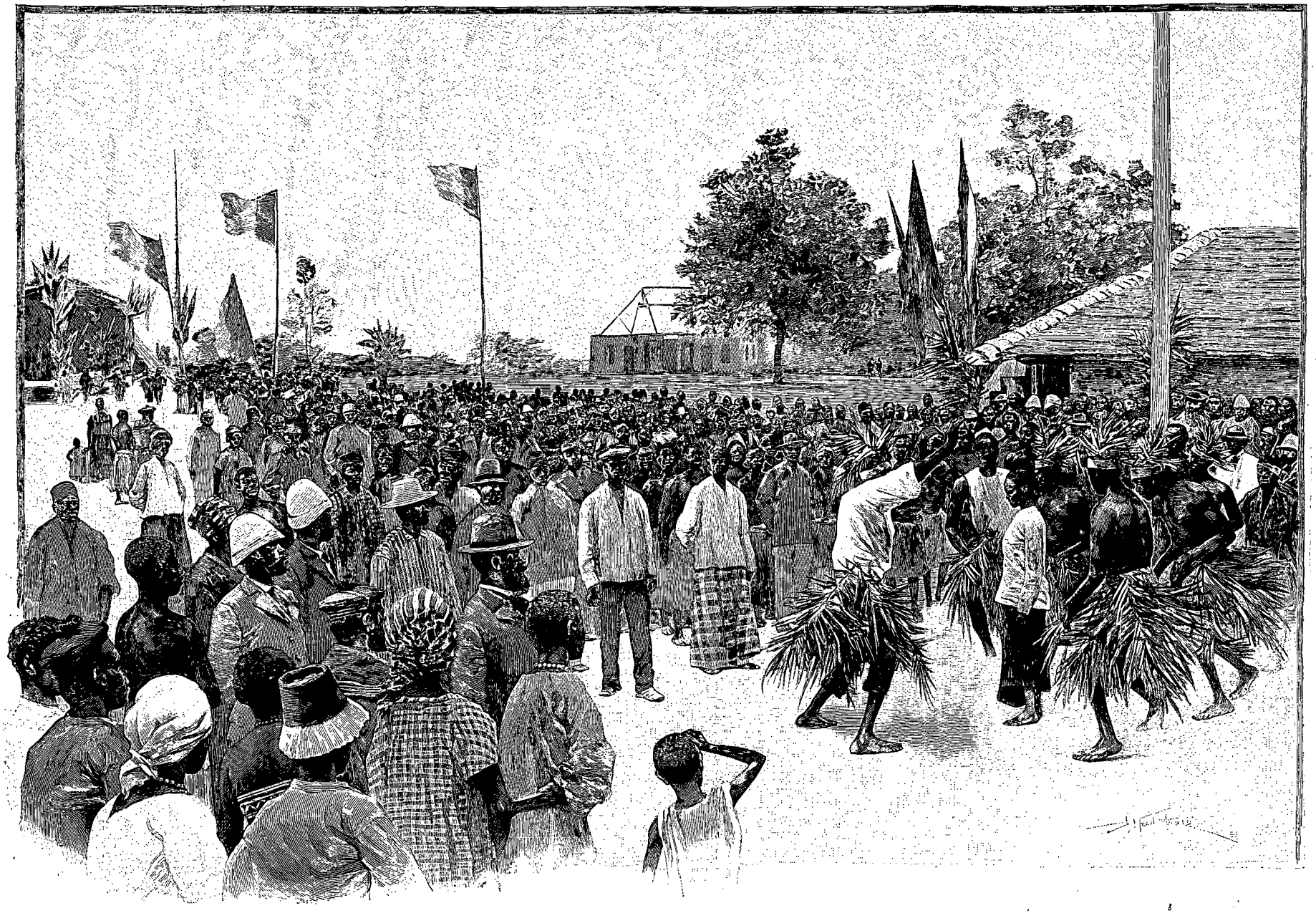
L'affluence s'augmentait sans cesse, grossie de toutes les populations environnantes. Un vapeur traversait le Pool; c'étaient nos voisins les Belges qui se rendaient à notre invitation.

Cependant tous les tirailleurs, en grande tenue, étaient passés en revue. Les noirs se rangeaient maintenant en un immense hémicycle, laissant la place libre pour les danses qui allaient commencer.

Déjà, exhortés par le chef, les Pahouins avaient commencé leurs danses, auxquelles devaient succéder celles des tirailleurs sénégalais se livrant à une grande fantasia militaire, lorsque soudain on vient me prévenir que l'évêque de Brazzaville avait une nouvelle

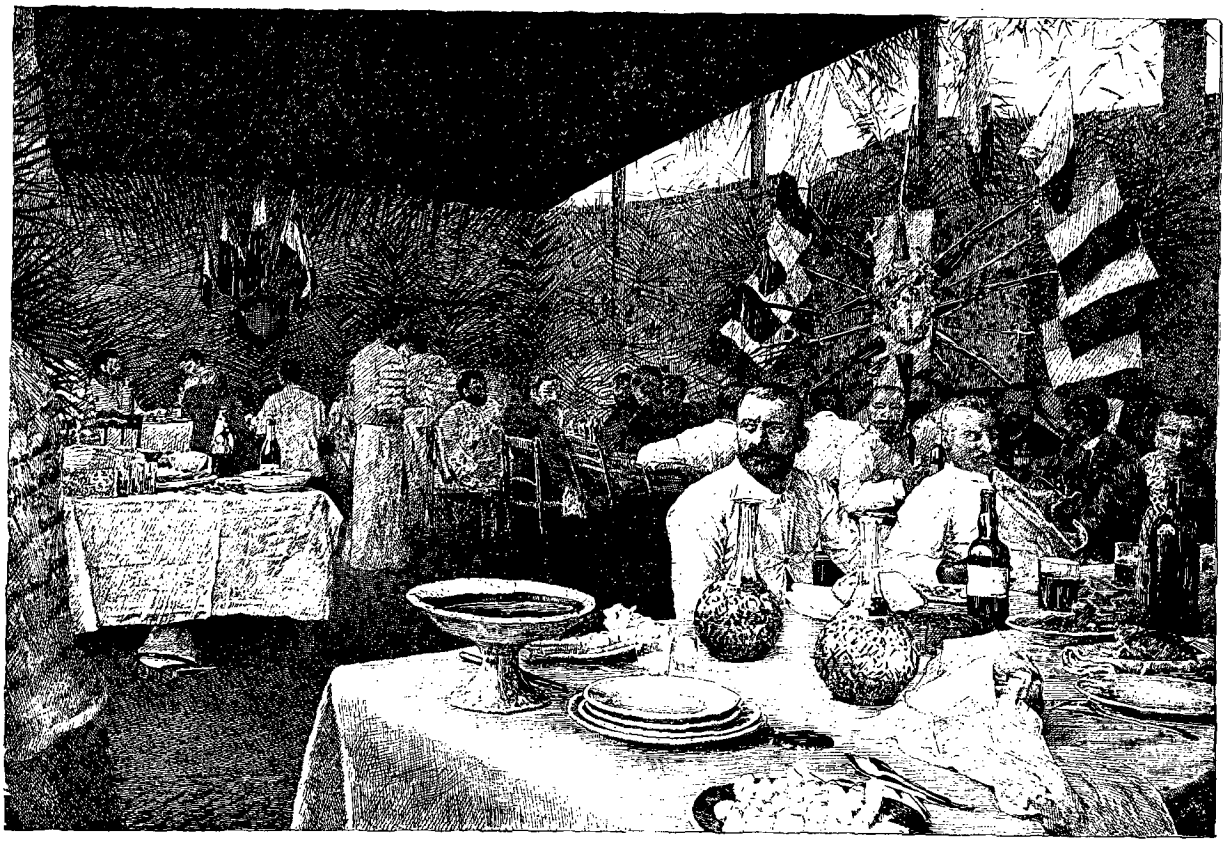
1. *Dessin de Riou, d'après une photographie, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA FÊTE DU 14 JUILLET A BRAZZAVILLE : DANSES GUERRIÈRES. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE BANQUET DU 14 JUILLET [1].

grave à me communiquer. Je me rendis au-devant de lui, et j'appris bientôt de sa bouche l'épouvantable malheur qui venait de nous frapper.

Il était à Lyranga, à l'embouchure de l'Oubangui, où la mission catholique possède son dernier poste, lorsque M. Nebout, un des membres de la mission Crampel, était arrivé sur la canonnière l'*Oubangui*, avec une vingtaine de ses noirs. M. Nebout lui avait appris que la mission Crampel avait été attaquée, et que Crampel, puis Biscarrat, avaient été tués.

Ce fut pour moi un coup terrible.

Eh quoi! pendant que nous étions là à nous réjouir, à donner des fêtes, ceux que nous devions aller rejoindre étaient massacrés! Et que faire maintenant? Attendre! Ah! elles seraient cruelles les heures qui nous séparaient encore de l'arrivée de M. Nebout. Mais nous ne pouvions oublier qu'il importait de ne pas ébruiter la sinistre nouvelle, tant qu'une lueur d'espoir pourrait nous rester encore. Il fallait donc refouler en nous la douleur qui nous poignait le cœur.

Il y avait un cruel contraste entre ce profond chagrin et la joie qui se manifestait partout autour de nous.

Était-ce vrai? M. Nebout nous en apporterait-il les preuves réelles? Aucun doute n'était-il plus permis? Et que faudrait-il faire alors? Autant de questions auxquelles nous aurions voulu avoir de promptes réponses.

La nuit se passa cruelle en ses heures lentes, et dès que le jour eut commencé à poindre, je postai en vedettes mes tirailleurs en leur commandant de me prévenir dès qu'ils apercevraient au loin la fumée du bateau que nous attendions avec tant d'impatience.

Enfin sa présence fut signalée. Il descendait rapidement le courant. Je me précipitai jusqu'au bas des hautes berges; bientôt la canonnière aborda, et M. Nebout mit pied à terre. Je me présentai à lui et le pressai de questions. Que savait-il? Avait-il des preuves matérielles du désastre? Ne restait-il vraiment rien à faire?

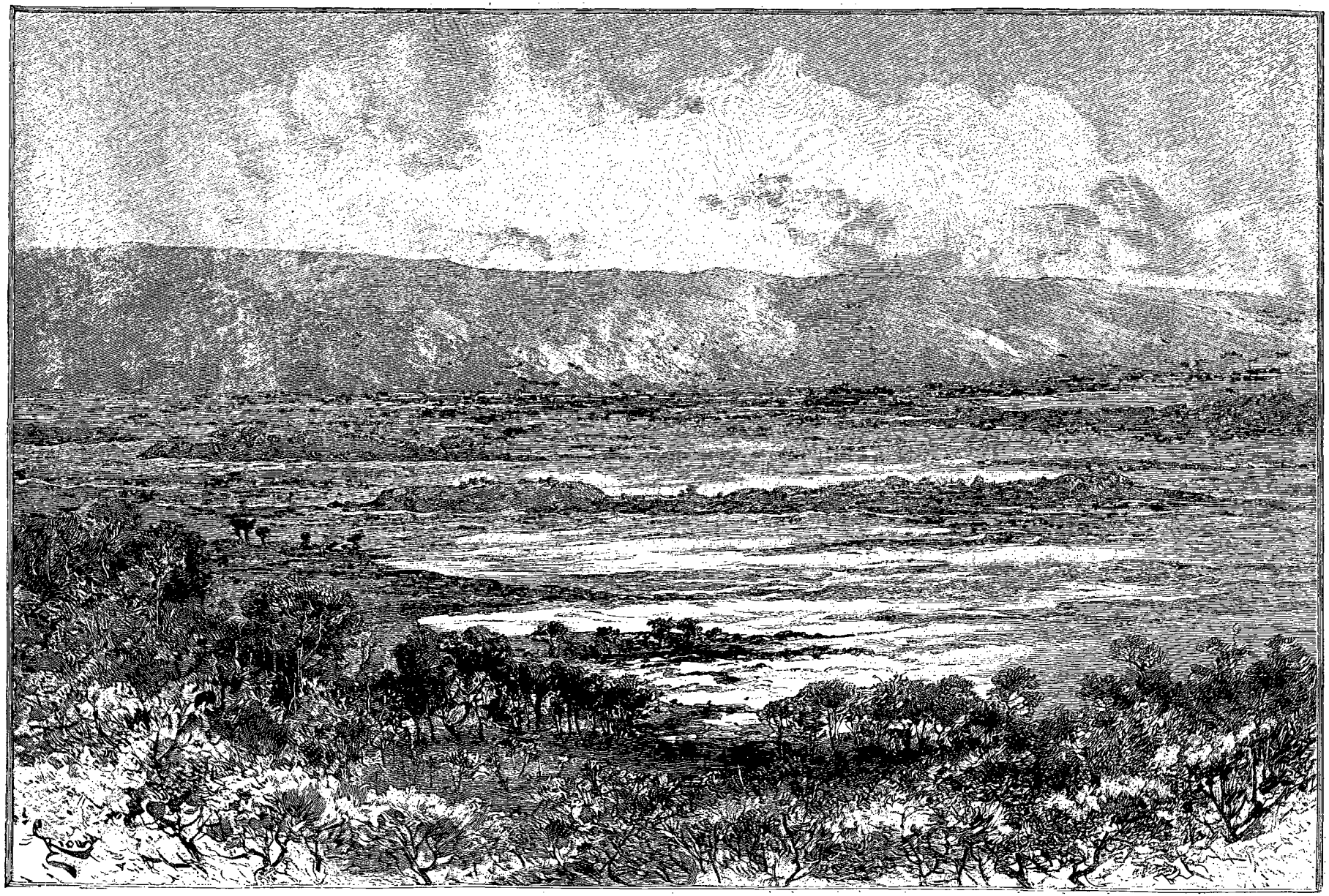
Voici ce qu'il me raconta[1] : lorsque Crampel, après avoir remonté l'Oubangui, avait quitté la route fluviale pour s'engager par terre vers le nord, il se trouva dès l'abord en présence de difficultés très réelles, venant de ce qu'il lui manquait des porteurs pour ses charges. On lui avait dit qu'il trouverait aisément des hommes à recruter. Il n'en fut rien. Les peuplades de ces régions profondes ne sont pas habituées au portage, et les territoires qu'elles parcourent sont de faible étendue. Elles ne consentent pas à s'engager sur les territoires voisins, ne s'y sentant pas en sécurité.

Mais on lui dit qu'en se mettant en contact avec les musulmans, il pourrait trouver l'aide nécessaire, soit

1. *Dessin de Barbotin, d'après une photographie.*

1. Voir, pour plus de détails, *la Mission Crampel*, par M. Albert Nebout (*Tour du Monde*, t. LXIV, p. 1-64).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



RAPIDES DU CONGO (PAGE 142). — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'ils fussent porteurs, soit qu'ils possédassent des bêtes de somme, eux qui parcourent chaque année de si vastes territoires. Alors, laissant la masse des colis et la plus grande partie des tirailleurs à la garde de ceux qui resteraient en arrière, il s'était porté en avant, marchant toujours plus loin.

Pendant ce temps, MM. Biscarrat et Nebout avaient effectué, par étapes successives, le transport des marchandises depuis les bords de l'Oubangui jusqu'à environ 150 kilomètres à l'intérieur. Ils étaient alors chez les Dakouas, peuplade bienveillante avec laquelle ils entretenaient des relations faciles.

Une lettre de M. Crampel qui les avait rejoints en ce point leur disait d'attendre. Le chef de l'expédition espérait sans doute venir bientôt lui-même avec un nombre suffisant de porteurs.

Mais le temps se passait, les semaines s'écoulaient, et il ne venait pas de nouvelles au camp de la Zanvouza. M. Biscarrat avait résolu de ne plus attendre davantage. Il était parti avec la moitié des tirailleurs et quelques porteurs, voulant à tout prix se rendre compte de ce qui se passait à l'avant.



FÊTE DU 14 JUILLET : LE CHEF EXHORTANT LES PAHOUINS A DANSER [1] (PAGE 134).

Bientôt, mais plus lentement, encombré qu'il était par les charges, M. Nebout, avait pris le même chemin.

A mesure qu'il avançait, les nouvelles qui lui parvenaient de ceux qui s'étaient portés en avant étaient de moins en moins rassurantes. Les indigènes, par crainte sans doute des musulmans, dont ils redoutent les incursions, disaient que Crampel recevrait un mauvais accueil au milieu d'eux, qu'il serait trahi. Entre temps, la nouvelle de la mort de M. Lauzière lui était parvenue. Crampel l'avait expédié en arrière pour aller se joindre à M. Biscarrat. Mais, disaient ses hommes, il avait été pris d'une dysenterie, qui l'avait enlevé en deux jours. Bientôt les nouvelles alarmantes prirent plus de consistance encore. On disait maintenant que Crampel avait été tué.

1. *Dessin de Riou, d'après une photographie. Gravé par Bazin.*

Cependant M. Nebout avançait, et il n'était plus qu'à environ deux journées de marche de l'endroit où M. Biscarrat avait établi son campement, lorsqu'il apprit par un Pahouin, qui faisait partie des porteurs de cette dernière colonne, que Crampel et Biscarrat avaient été assassinés.

Il lui restait alors dix tirailleurs, trente-deux porteurs armés. En effet, les porteurs que possédait M. Crampel avaient été dès l'origine exercés au maniement des armes. Ils étaient armés de carabines Gras.

M. Nebout avait consulté ses hommes sur le point de savoir s'il convenait de marcher en avant. Certes il n'avait qu'un désir, c'était de franchir rapidement ces deux ou trois dizaines de kilomètres qui le séparaient de l'endroit où, disait-on, Biscarrat avait été attaqué, et de se rendre compte ainsi par lui-même de la réalité du désastre. Mais ses hommes ne voulaient pas marcher; et que pouvait-il faire sans eux? Puis le récit lui paraissait vrai.

Il était donc revenu vers l'Oubangui. Là il avait pris des pirogues pour descendre jusqu'au poste de Bangui, où se trouvait précisément un des bateaux de la colonie. Il y avait pris passage. Il avait rapidement descendu l'Oubangui, puis le Congo, et s'il ne s'était pas présenté la veille, c'est que le capitaine avait jugé inutile de troubler la fête, pensant qu'il serait toujours temps d'annoncer la lugubre et irrémédiable nouvelle.

Telle était la situation qui se présentait à moi : quelle solution devais-je y apporter? Au poste, c'était la désolation et le désarroi. Chacun disait qu'il faudrait partir là-haut, se rendre compte des événements.

Moi-même, dans un premier élan, je n'avais songé qu'à me diriger vers ce point si éloigné, hélas! où, me disait-on, avait eu lieu le massacre. Mais avais-je vraiment le droit d'oublier que lorsque j'étais parti de France on m'avait confié un programme dont les termes étaient nets et précis? On m'avait dit d'avan-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cer rapidement jusque dans le bassin du Chari, d'y étendre notre influence, de nous y fixer et d'y installer des postes; et ce n'était qu'alors que cette première partie du programme aurait été remplie, que je devais songer à rejoindre Crampel. Si telles avaient été les instructions qu'on m'avait dictées, c'est que l'on songeait sans doute à l'importance qu'il y avait à avoir une priorité d'occupation dans ces régions. Et, confiant dans l'avenir, j'avais répondu, il m'en souvenait, que l'année ne s'écoulerait pas sans que je pusse faire connaître en France les résultats acquis. Devais-je oublier tout cela? Pouvais-je abandonner pour des mois la réalisation des engagements pris et des prescriptions dictées?

Mais, d'autre part, avais-je le droit vraiment d'oublier que l'on m'avait dit de rejoindre Crampel et de faire tous mes efforts pour opérer ma jonction avec lui? Pouvais-je me désintéresser de sa cause, maintenant qu'elle était devenue mauvaise? J'avoue que je n'y songeai même pas.... Et tant pis! Il en résulterait pour moi ce qu'il pourrait, j'en serais blâmé peut-être, mais j'abandonnerais pour un moment le programme avec lequel j'étais parti. Je ne me sentais pas de force à aller tranquillement, poursuivant ma route, nouer des relations pacifiques avec les indigènes, alors que, là-bas, la mission que j'avais dû aller rejoindre venait d'être égorgée. Qui sait d'ailleurs? Était-elle vraiment perdue? Qui pouvait me l'affirmer, m'en donner la certitude? Un blanc n'avait-il pas pu échapper au massacre? Il pouvait être temps encore, mais il fallait ne pas perdre un moment.

Dès que j'eus pris définitivement cette résolution, j'en informai M. Nebout. Je l'engageai vivement à se joindre à moi, lui disant combien il pourrait nous aider, lui qui connaissait le chemin et les indigènes.

Bien que, ayant depuis longtemps quitté la France, et étant sans nouvelles de tous les siens, je le décidai à m'accompagner. Il se joindrait à mes blancs, auxquels j'avais fait part aussi de mes projets. Je leur avais dit que, lorsque nous étions partis de France, le programme que nous avions à remplir était essentiellement pacifique, et que c'est dans ces conditions-là qu'ils s'étaient engagés à me suivre, mais que maintenant la situation était tout autre, et que, par suite, je les considérais comme relevés de tout engagement à mon égard. Mais chacun d'eux me répondit simplement qu'il me suivrait. M. Briquez, dont j'ai déjà raconté la rencontre, remplissait maintenant dans ma mission les fonctions de chef d'escorte.

J'informai de ma résolution M. Dolisie, administrateur principal de Brazzaville. Il se rendait compte des difficultés de la situation présente, car M. Nebout nous avait déclaré que tout ce que Crampel possédait d'armes et de munitions était passé aux mains de l'ennemi. Aussi aurait-il bien voulu me donner un renfort de tirailleurs pour les joindre aux quarante que je possédais déjà. Mais il en était absolument empêché, ne possédant qu'une vingtaine d'hommes pour garder le poste.

Du moins, il mettait à ma disposition dix-huit Pahouins qui avaient servi dans la mission Fourneau et dont le concours pourrait m'être de quelque utilité.

Il me priait ensuite d'accepter, pour me servir dans l'accomplissement de la tâche que je m'étais donnée, un chef de poste de l'administration du Congo, M. Bobichon, qui ferait partie désormais de mon personnel.

Je le remerciai de faire, du moins, le possible, et de montrer ainsi qu'il ne se désintéressait pas du succès de mon entreprise.

Il fut résolu que, dès le lendemain, une des deux canonnières serait préparée et servirait déjà au transport d'une partie de mon personnel vers le haut.



FEMME BANGALA [1].

La fatale nouvelle avait produit une impression profonde parmi ces noirs, car, malgré toutes les précautions prises, chacun avait été bientôt renseigné. Cependant les porteurs et les tirailleurs débris de la mission Crampel avaient été consignés à bord de l'*Oubangui*. Mais tout se sait entre noirs, et quand même, l'événement était su de chacun; aussi régnait-il une effervescence réelle parmi les porteurs que j'avais emmenés du Loango, et dont une partie avait consenti à se rengager, moyennant fort salaire, pour me suivre pendant tout le cours de ma mission.

Des désertions étaient à craindre parmi mes hommes, mais que faire pour les empêcher? J'avais bien essayé de les rassurer et, en leur faisant des cadeaux, de leur montrer quel avantage ils auraient à rester avec moi.

Mais la nuit ne s'était pas écoulée que je fus soudain réveillé par un Loango chef des domestiques du poste, qui venait me dire, en poussant des cris, et, en se tordant les bras dans des gestes désolés, que tous mes porteurs, et même les boys que j'avais engagés pour me servir, avaient déserté.

Immédiatement je fus sur pieds et je fis faire des recherches de tous les côtés. Mais, bien entendu, tout fut inutile. Les Loangos du poste se désolaient d'une façon tellement bruyante, que j'acquis bientôt la certitude qu'ils avaient contribué à organiser l'évasion. Eux ne craignaient rien. Ils savaient qu'ils étaient engagés pour rester là. Mais la solidarité est grande parmi les noirs. Très certainement ils avaient exhorté leurs compagnons à fuir pour ne pas s'engager dans

1. *Dessin de Vogel, d'après une photographie.*

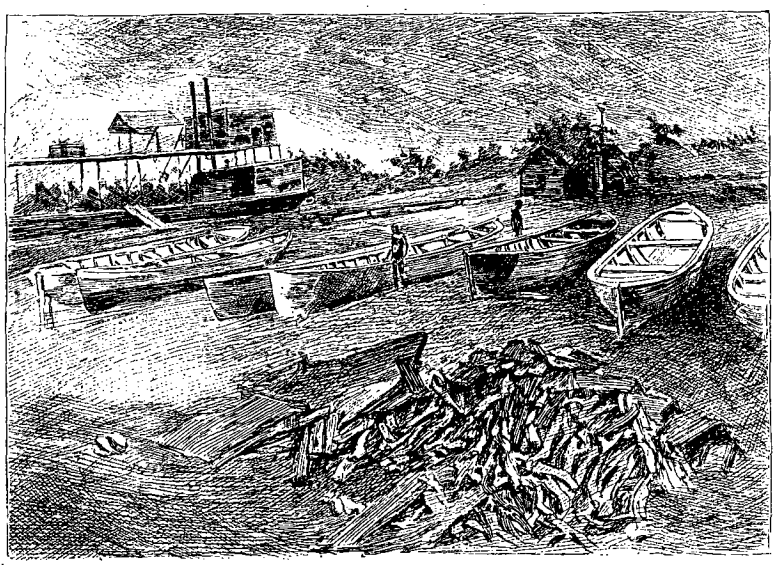
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une aventure dont leur esprit timoré leur montrait tous les dangers.

Et que faire maintenant? Jusqu'à Bangui les bateaux de la colonie transporteraient toutes mes charges. De là, je le savais, les pirogues des indigènes me permettraient de franchir la région des rapides, et d'arriver jusqu'au point où Crampel lui-même avait atterri. Mais après? Fallait-il recommencer l'expérience faite par Crampel?

Pouvais-je oublier que si son massacre était survenu, il n'était dû qu'à une seule chose, c'est qu'il n'avait pas pu trouver à la côte un nombre suffisant de porteurs?

Certes il ne s'agissait pas pour moi de transporter dans les régions hautes des vivres de toutes sortes qui nous permissent de nous alimenter à l'européenne. Nous nous contenterions des produits indigènes. Mais du moins fallait-il encore emporter des marchandises pour payer chaque jour les achats de vivres. Et puis, il fallait quelques objets de campement, des munitions, des effets de rechange. Et je n'avais plus un seul porteur. Quant à mes tirailleurs, je pouvais compter sur eux de la façon la plus absolue, mais ce n'étaient pas des porteurs et il ne fallait pas songer à les employer comme tels. Je n'avais en perspective que les dix-huit Pahouins que m'offrait l'administration. Il m'était impossible de partir dans des conditions semblables.



LE PORT DE LÉOPOLDVILLE[1] (PAGE 142).

Je me transportai aux factoreries, faisant tous mes efforts pour obtenir d'elles qu'elles me cédassent quelques hommes. Elles n'en avaient pas de disponibles. M. Greshoff, le chef de la factorerie hollandaise, que je vis plus tard, voulut bien me promettre de me fournir une centaine de porteurs de la côte de Krou, mais il ne pouvait les mettre à ma disposition que lorsqu'ils seraient parvenus de la côte, c'est-à-dire dans deux ou trois mois.

Il y avait en ce moment au poste de Brazzaville trente-trois hommes qui y étaient retenus dans des conditions toutes particulières. Ces hommes avaient été achetés par un Portugais qui en faisait commerce. L'administration s'était emparée de l'homme et des esclaves, pour mettre l'un en état d'arrestation et rendre au contraire la liberté aux autres. Je demandai à M. Dolisie de vouloir bien m'autoriser à engager ceux-ci comme porteurs de la mission, leur assurant une solde élevée, dont ils pourraient toucher une partie en avances, soit au moment de l'engagement, soit en cours de route, et dont le reste leur serait soldé au retour.

L'engagement fut consenti, et j'eus ainsi à mon service trente et un hommes et deux gamins qui servirent de domestiques en commun pour tous les blancs. Les hommes étaient robustes, pleins de bonnes dispositions; ce n'étaient pas de ces Loangos peureux dont il n'y a rien à faire en face du danger. Ils savaient que nous aurions peut-être des luttes à soutenir, mais ils ne s'en tourmentaient pas. Plusieurs d'entre eux avaient des femmes, mais, malgré leurs prières, je ne voulus pas consentir à en emmener une seule; l'administrateur de Brazzaville les garderait au poste, leur donnant à chacune une case et un coin de terre qu'elles cultiveraient et où mes porteurs les trouveraient au retour.

Le bateau l'*Oubangui*, qui avait ramené M. Nebout, était hors d'état de servir avant d'avoir subi tout au moins des réparations sommaires, mais il importait que je ne perdisse pas de temps. Je formai donc le projet, d'une part, de mener le plus activement possible tous les préparatifs de marche vers El-Kouti, lieu de l'assassinat de Crampel, et de tâcher de trouver une voie de pénétration meilleure que celle qu'il avait suivie. En étudiant la carte, et particulièrement le cours de l'Oubangui, je crus comprendre que le coude que fait la rivière pour se diriger brusquement vers l'est devait provenir de ce que vers le nord se trouvait un massif montagneux important. Par suite, c'était vers ce point que l'on atteindrait le plus rapidement le bassin des rivières coulant vers le nord, c'est-à-dire vers le Tchad. C'était donc là qu'il convenait de laisser l'Oubangui et de s'engager de suite dans une direction plein nord. En ne quittant la rivière que plus à l'est, j'avais grande chance de trouver une route peut-être plus facile, mais certainement plus longue, pour pénétrer dans le bassin du Chari. Je jugeai, d'autre part, qu'étant donnée ma pénurie extrême de

1. *Dessin de Vogel, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porteurs, il importait au premier chef que je ne quittasse que le plus tardivement possible la voie fluviale, car je trouverais toujours des pirogues pour me transporter sur le cours des rivières.

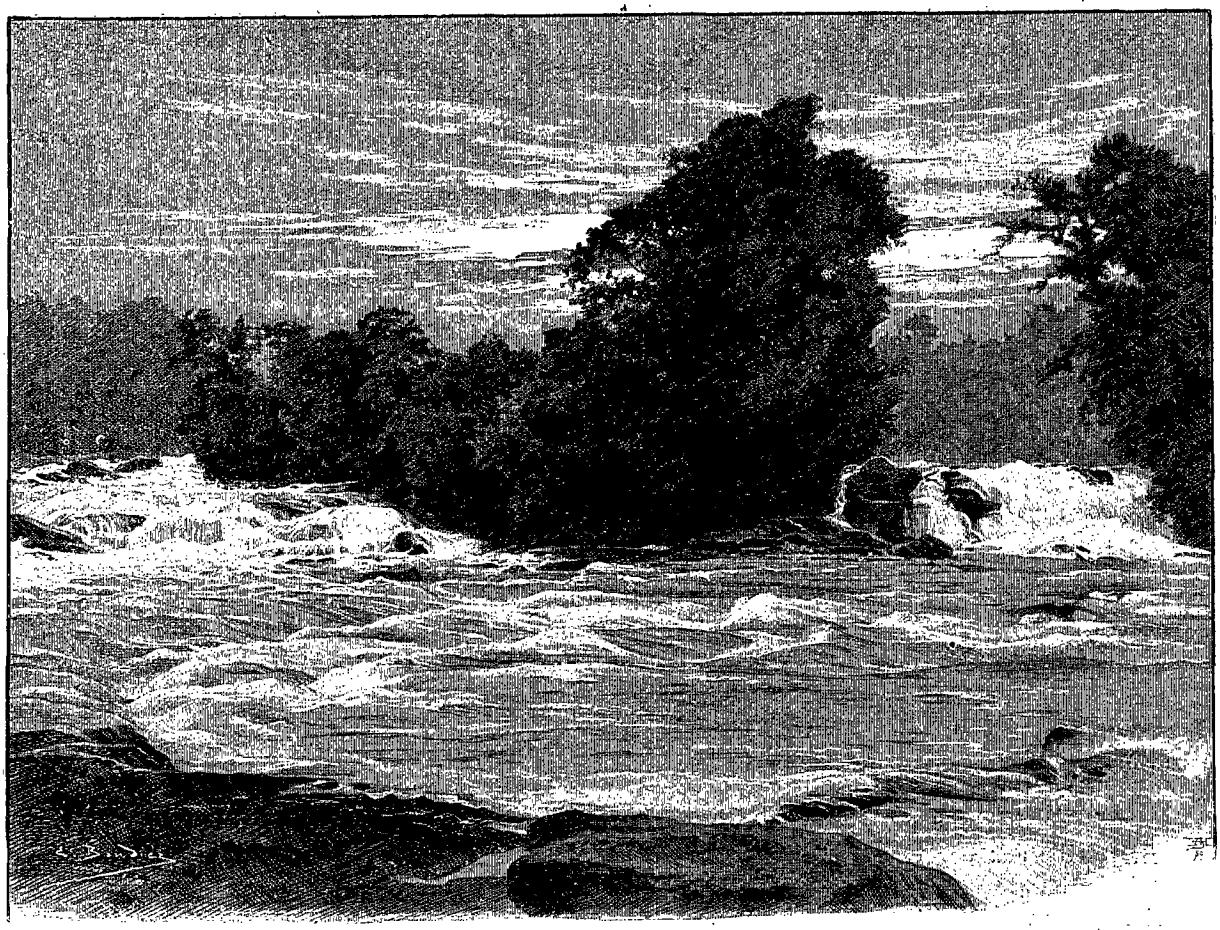
J'avais donc formé le projet de visiter de suite plusieurs petites rivières dont l'embouchure seule était connue, mais dont on ignorait absolument et la direction, et la longueur, et la navigabilité. Donc, pendant que je réglerais les derniers préparatifs et toutes les dispositions à prendre pour la seconde partie du voyage, j'utiliserais le temps de mes lieutenants en les envoyant dans ces rivières. J'y trouvais le double avantage de leur faire faire une besogne utile en me procurant des renseignements indispensables, et de fournir à chacun une occupation qui lui mettrait le temps à profit.

Dès que les bateaux furent prêts, je confiai donc à MM. Brunache et Briquez la tâche d'aller visiter le cours navigable des rivières Ombella et Kemo. Je chargeai M. Nebout de reconnaître le cours de la rivière M'Poko, qui vient déboucher dans l'Oubangui au-dessous du poste de Bangui.

Ces études sommaires me permettraient plus tard, si j'avais la bonne chance de réussir dans mon entreprise sur El-Kouti, d'éviter d'inutiles écoles et de faire immédiatement choix de la voie à suivre. Cependant on réparait à la hâte l'*Oubangui*, et je pus enfin partir avec M. Chalot, sans rien laisser derrière moi. Ce ne fut pas sans une certaine émotion que nous nous séparâmes, M. Dolisie et moi. En quittant Brazzaville, je me séparais d'une terre déjà un peu française et nous marchions désormais rapidement vers l'inconnu, qui se présentait gros de difficultés de toutes sortes.

Je ne quittai pas Brazzaville sans avoir étudié, avec le plus de détails possible, et les indigènes et le milieu dans lequel ils se meuvent. Il faut reconnaître que, par sa situation sur le bord du Congo au point précis où l'immense fleuve commence à être navigable, Brazzaville occupe un point dont l'influence est et doit rester prépondérante.

Brazzaville est, peut-on dire, la clef de tout le haut Congo, et c'est certainement un des résultats les plus saillants des explorations de M. de Brazza que de l'avoir acquis à la France. Du jour où Brazzaville sera reliée à la côte par une voie réelle, chemin de fer ou canal, tout le haut Congo sera réellement ouvert à la colonisation, et l'on trouvera là, grâce à la fertilité naturelle du sol, grâce aussi aux produits de toute



CHUTES DU N'DJOUÉ.[1] (PAGE 142).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sorte que peut nous fournir une flore riche et variée, des éléments indiscutables de succès.

Mais, il ne faut pas l'oublier, les moyens actuels de transport sont absolument insuffisants. Il est inadmissible que l'on puisse utiliser régulièrement une voie où le transport d'une tonne reviendrait à 1 250 francs.

Je ne voulus pas quitter ce point du Congo sans en visiter la rive gauche et les établissements de nos voisins les Belges. Léopoldville, qui se trouve de l'autre côté du Pool, n'est pas beaucoup plus ville que Brazzaville lui-même. Les fonctionnaires de tous grades y sont plus nombreux. Au voisinage des habitations se trouve un camp qui renferme une très nombreuse milice composée d'hommes venant pour la plupart du haut Congo; il y a là, entre autres, beaucoup de Bengalas, accompagnés de femmes de cette tribu. On sait que ces hommes sont procurés à l'État Indépendant au moyen de la libération des esclaves pratiquée dans toute la colonie belge. Ces esclaves libérés doivent pour prix de leur rachat sept années de service à l'État. Ce sont ces hommes qui servent à former les grandes expéditions telles que celles du Katanga.

La situation de Léopoldville n'est assurément pas plus avantageuse que celle de Brazzaville, mais on sait qu'on construit actuellement un chemin de fer pour relier le Pool à la côte.

Dans une de mes visites aux environs, je m'étais rendu jusqu'au bord du Congo, au point où le N'Djoué vient se jeter dans le fleuve, et j'avais visité les grandes chutes de Livingstone.



TYPE BALALI [1].

De Brazzaville aux chutes, on suit un chemin qui permet de franchir le N'Djoué. Puis on longe le cours de la rivière par une série de hauts plateaux. On est bientôt averti de la proximité du Congo par le bruit, qui se fait de plus en plus intense, et soudain, au tournant d'un chemin, on aperçoit l'immense fleuve aux eaux blanches d'écume. On descend rapidement une pente herbeuse qui conduit jusqu'à la rive. Quelques cases de pêcheurs sont là isolées. D'immenses roches, toutes noires, forment les rives, et c'est une véritable escalade pour arriver jusqu'au bord de l'eau.

De là le spectacle est superbe. Le lit du fleuve est déchiré par des roches noires émergeant de toutes parts contre lesquelles les flots furieux viennent se briser, bondissant à d'étonnantes hauteurs, et c'est un mugissement assourdissant. Comme on se sent peu de chose en présence de ces éléments déchaînés! Comme on se représente ce que deviendrait en un instant une embarcation lancée dans ces rapides! Je repasse en mon esprit l'épouvantable drame de la mort de ce lieutenant de Stanley qui voulut, sur l'avis du chef de l'expédition, descendre le Congo en ce point.

L'eau bondit par ressacs successifs, formant comme des flux et des reflux sur la berge noire; au milieu, les lames viennent baigner le pied des roches : sur ces pierres, quelques hirondelles d'un bleu métallique et des martins-pêcheurs d'un bleu d'azur reposent un moment leur vol, puis repartent au milieu des tourbillons pour happer quelques moucherons ou pêcher quelques menus poissons.

Le soleil déjà bas à l'horizon allait disparaître derrière les collines de la rive gauche, et ses clartés rouges, qui venaient se briser en mille feux au milieu des flots bondissants, ajoutaient encore à la beauté de ce spectacle, auquel on avait peine à s'arracher.

Il fallait revenir cependant. Je suivis les bords du Congo : un sable fin et jaune succédait aux roches noires, et des arbres immenses à la puissante ramure se penchaient jusqu'au niveau de l'eau. Je marchais sous leur ombre épaisse, et je fus bientôt en présence d'un nouveau spectacle non moins saisissant : ce sont les chutes du N'Djoué. Entre deux berges couvertes d'une végétation épaisse, qui se fait noire maintenant que le jour est à son déclin, toute la masse de cette large rivière vient tomber subitement en une immense cascade.

Ses flots blancs tranchent d'une façon plus nette encore sur le paysage entier, qui s'assombrit peu à peu. Bien à regret il faut s'arracher à ce spectacle.

L'eau brisée, vaporisée sans cesse, entretient dans toute cette région une humidité spéciale. Aussi les arbres ont-ils toutes leurs grosses branches couvertes d'orchidées et de fougères, et d'immenses pandanus forment sur ces berges de véritables forêts. Les indigènes en exploitent la fibre, qu'ils tissent en pagnes.

Ce point du territoire est habité par les Balalis, tribu ayant beaucoup d'analogie avec les Batékés dont j'ai parlé, mais s'en distinguant aisément à première vue par l'absence absolue de tatouages. Les Batékés au contraire incisent leurs joues d'un nombre considérable de petites lignes parallèles allant de l'oreille au menton, en leur donnant un aspect très particulier.

Comme les Batékés, les Balalis conservent les cheveux longs. Ils les relèvent par derrière, dégageant complètement la nuque, et en forment une sorte de

1. *Dessin de Barbotin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cimier surmontant la tête. Beaucoup de peuplades du Congo ont l'habitude de se mutiler les dents. Nous en verrons qui s'arrachent les incisives.

Les Balalis se contentent de tailler les quatre incisives supérieures de façon à leur donner l'aspect de crocs de carnassiers, ce qui leur fait une expression étrange dès qu'ils ouvrent la bouche, et a pour conséquence fâcheuse d'amener rapidement la carie, puis la chute de ces dents. Et lorsqu'on leur demande quelle est la raison de ces mutilations, ils vous répondent simplement que c'est pour être plus jolis.

Les Balalis sont commerçants. Ils cultivent peu. Ils sont généralement d'un caractère doux et facile.

Nous avions espéré, l'administrateur et moi, pouvoir recruter au milieu d'eux un certain nombre de porteurs, leur montrant tout l'avantage qu'il pouvait y avoir pour eux à se rendre dans la région haute afin d'y faire du commerce. Au début cette pensée les avait séduits, car je leur avais donné l'assurance que je leur permettrais, chemin faisant, de faire du commerce pour leur propre compte, et l'administrateur les autorisait à transporter avec eux chacun un fusil à pierre et de la poudre pour les échanger contre de l'ivoire. Mais les Balalis sont peu courageux, et l'annonce des insuccès supportés par les précédentes missions les refroidit singulièrement. Néanmoins, au moment du départ, je pus encore emmener avec moi dix-sept de ces hommes.



AU BORD DU N'DJOUÉ [1].

Je dois dire d'ailleurs, pour ne plus y revenir, qu'ils ne me furent d'aucun secours, car lorsqu'ils arrivèrent à Bangui, ils ne voulurent à aucun prix consentir à aller plus loin. Or, comme j'avais pour principe absolu de ne pas violenter les hommes et de ne prendre que ceux qui consentaient à m'accompagner, je dus les laisser à Bangui. Ils ne m'avaient donc suivi que pendant notre montée en bateau, et ne m'avaient été par suite d'aucune utilité.

Ils ne sont cependant pas dénués d'intelligence et ont un esprit mercantile poussé très loin. Ceux que j'avais engagés appartenaient à deux villages différents. Ils étaient donc commandés, malgré leur petit nombre, par deux contremaîtres, sortes d'intermédiaires responsables entre les blancs qui les ont engagés et les porteurs. Ces deux contremaîtres, Kouamout et Massamba, étaient âgés d'une vingtaine d'années, tous deux remarquablement intelligents quand il s'agissait de leurs intérêts.

Élevés par la mission catholique, ils parlaient facilement le français, et pour avoir été initiés à la religion chrétienne ils n'avaient cependant pas renoncé à leurs croyances fétichistes, et alliaient les deux pratiques dans un singulier mélange.

Le bateau sur lequel je prenais maintenant passage pour me rendre dans le haut Oubangui était précisément l'*Oubangui*, celui qui avait ramené M. Nebout.

Il était commandé par le capitaine Pouplier, un brave marin à la physionomie franche et ouverte, au caractère droit, et c'était pour moi une bonne chance de faire le voyage en sa compagnie, car le bateau sur lequel nous allions vivre maintenant en commun était de dimensions si restreintes, et nous allions être dans une intimité, j'allais dire une promiscuité, tellement grande, que si l'entente la plus absolue n'avait pas régné entre les passagers du bord, la traversée aurait été des plus pénibles. Mais je n'avais aucune crainte de cette sorte.

Le capitaine Pouplier, quoique jeune encore, était cependant déjà un vieux Congolais. Il avait fait partie des premières missions de M. de Brazza, et depuis était toujours resté au service de la colonie.

Le petit bateau qui devait nous transporter avait été à l'origine armé d'un canon. Le canon n'existait plus, pas plus d'ailleurs que sur les deux autres bateaux de la colonie, ce qui n'empêche pas qu'on les désigne toujours sous le nom de canonnières.

Elles sont toutes trois construites à peu près sur le même modèle, en tôle d'acier. Elles ne calent qu'environ 1 mètre, et ce faible tirant d'eau leur permet de remonter les rivières presque en toute saison. Elles sont mues par deux hélices, mises en mouvement par deux machines indépendantes placées au centre du bateau.

Le chauffage se fait au bois, dont on brûle une quantité très grande, et quand le bateau est en mauvais état, comme était le nôtre, et qu'il se perd par suite une grande quantité de chaleur, on ne brûle pas moins d'une tonne de bois à l'heure. D'où il résulte que le temps de marche est limité et qu'on est obligé de s'arrêter de bonne heure chaque soir pour faire son bois. Encore le sciage se fait-il souvent pendant une partie

1. *Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la nuit, les hommes ayant tout le temps de prendre du repos à bord.

L'avant du bateau est réservé à une cale, dans laquelle on charge les colis. L'arrière comprend une petite plate-forme d'environ 2 mètres de côté, sur laquelle vont se passer toutes les scènes de la vie. On y dresse la table, et le soir on y monte les petits lits de camp entourés de leurs moustiquaires, indispensables pour préserver des innombrables moustiques qui s'abattent le soir en légions et dont on a grand'peine à se défendre.

Le bateau entier est recouvert d'un toit ayant, par conséquent, environ 15 mètres de long sur 3 de large. C'est sur sa surface que s'installent pendant le jour les passagers noirs, tels que nos tirailleurs et nos porteurs.

On ne marche jamais que pendant le jour. La nuit, les hommes campent à terre.

J'ai dit qu'il fallait se préserver des moustiques. Un récit de voyage africain serait incomplet s'il ne parlait des petits ennemis de toutes sortes, insectes de tout ordre, par lesquels on est sans cesse harcelé.

Les moustiquaires, posées de bonne heure, soigneusement bordées sous les couvertures, mettent à peu près à l'abri contre les piqûres cruelles de ces sortes de petits cousins qui pullulent dès que le jour commence à tomber.

Mais ce ne sont pas là les seuls ennemis contre lesquels on ait à lutter. Je ne citerai que pour mémoire une sorte d'éphémère qui le soir, si l'on a l'imprudence de dîner à la lumière, vient s'abattre en telle quantité que bientôt la table et les assiettes sont littéralement recouvertes d'une couche épaisse qui ressemble à une neige floconneuse. Ceux-là ne sont pas gênants. Au contraire, une espèce spéciale de puce, à laquelle on a donné le nom de *puce chique* ou *puce pénétrante*, attaque l'homme et lui fait des blessures qui peuvent devenir dangereuses. Elle s'introduit sous la peau, choisissant fréquemment le dessous des ongles, ou attaquant toute autre partie du corps, y pond ses œufs, et bientôt on se trouve en présence d'une sorte de mal blanc, dont on ne connaît pas l'origine si l'on n'est pas averti. Il faut alors procéder immédiatement à l'extraction de cette masse, qui peut atteindre le volume d'une petite noisette. La plaie qui en résulte, si on ne lui applique pas un pansement antiseptique, peut devenir le point d'origine d'un de ces ulcères lents auxquels on donne vulgairement le nom de *crocro*.

J'ai vu souvent des hommes ne plus pouvoir marcher à la suite d'attaques trop nombreuses. Les blancs eux-mêmes ne sont jamais épargnés, mais du moins les attaques peuvent être rendues moins fréquentes en exagérant les soins de propreté et en s'oignant les pieds avec de la pommade camphrée.

Si l'on commet l'imprudence, à peu près forcée cependant, de se promener sous bois, on est presque sûr de rapporter quelques poux d'éléphant qui s'attachent à la peau et sucent le sang, si bien qu'ils grossissent rapidement. Et quand on veut les arracher, leurs mandibules restent dans la plaie et produisent une vive douleur qui persiste pendant plusieurs jours.

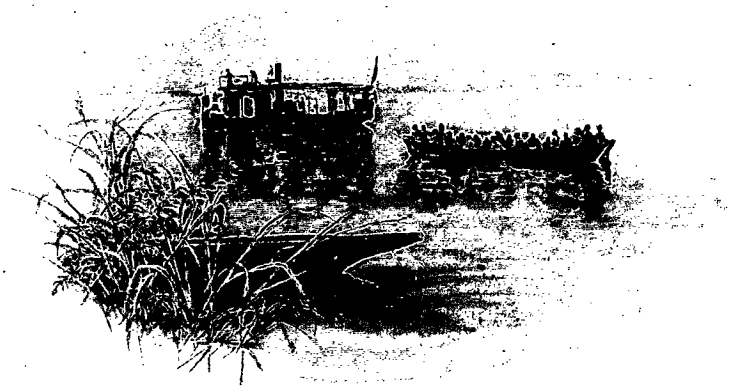
Sur les grandes rivières, il existe une quantité de grosses mouches noires, sortes de taons au vol silencieux. Elles s'abattent sur vous, vous sucent le sang et s'envolent sans qu'on se soit même aperçu de leur présence. Mais on est averti de la piqûre par un mince filet de sang qui s'écoule de la plaie, à laquelle il faut encore appliquer un traitement antiseptique.

Ce ne sont là que de petits désagréments, mais qui se renouvellent sans cesse, et il faut bien leur porter quelque attention, sans quoi ils pourraient provoquer des maux plus graves. Il est donc utile de se prémunir en emportant des matières antiseptiques, qui sont dans toutes les régions intertropicales d'une nécessité absolue.

Jean Dybowski.

1. *Dessin de Mme Paule Crampel, d'après une photographie.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)



DÉPART DE L' « OUBANGUI [1] ».

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CONFLUENT DE L'ALIMA [1] (PAGE 146).

LA MISSION JEAN DYBOWSKI VERS LE TCHAD [2].

IV

Le Congo. — Confluents de la Sanga et de l'Oubangui.



FEMME BOUBANGUI [3].

Bien qu'il me tardât d'arriver en haut de l'Oubangui, pour prendre là mes dernières dispositions et marcher sur El-Kouti, je devais cependant avoir, au cours de mon voyage sur les grandes rivières, tout le loisir nécessaire pour étudier le pays et ses habitants, la flore et la faune de ses forêts. Car, comme je l'ai dit, la marche du bateau n'est possible qu'à raison de sept à huit heures au maximum par jour. Le reste du temps, pendant que l'équipage faisait du bois, j'avais la liberté de descendre à terre et de me mettre en contact avec la nature et les indigènes.

Lorsque nous fûmes partis de Brazzaville, et que nous eûmes pris congé de tous les blancs de la colonie qui étaient venus nous faire escorte sur le rivage, et dont la silhouette s'effaçait maintenant peu à peu, nous longeâmes la rive gauche, cherchant les eaux profondes entre la terre ferme et la grande île qui s'étend dans le sens de la longueur du Stanley Pool.

Cette île est neutre pour le moment. La question de sa propriété n'a pas encore été tranchée entre le Congo français et l'État indépendant. Elle est déserte. Mais, très proche de notre territoire, elle est souvent le lieu de rendez-vous des pêcheurs et des chasseurs batékés du territoire de M'Pila.

C'est qu'en effet elle est très visitée par le gros gibier, qui vient se repaître dans ses pâturages, fournissant une herbe toujours fraîche. C'est là qu'avait été pris l'éléphant j'ai dont parlé précédemment. C'est là aussi que les chasseurs du poste venaient attaquer les hippopotames. Ces animaux sont abondants dans l'île, et l'on en voit fréquemment sur le rivage. A notre approche, tous se jettent à l'eau et disparaissent dans un formidable éclaboussement. Puis, çà et là, après un moment, on les voit sortir la tête pour respirer un peu, lancer de l'eau en l'air, et replonger de nouveau. Pour les chasser, il faut partir dans une petite pirogue, avancer doucement, sans bruit et se tenant toujours prêt, et les viser à la tête au moment précis où ils surgissent au-dessus de l'eau. Si la balle a porté et que l'animal soit blessé mortellement, on le voit tourner sur lui-même et ses quatre pieds apparaissent en même temps à la surface. Puis, entraîné par son poids, il disparaît et coule à fond. Il faut attendre alors un temps qui est variable, mais qui généralement n'est pas moindre de deux ou trois heures, que la fermentation des aliments qu'il a

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Maynard.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 113 *et* 129.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ingérés se produise, et que, gonflé, il remonte de nouveau. C'est là du temps perdu, mais dont on fait bien volontiers le sacrifice, car sa chair fournira une abondante provende à tout l'équipage.

La viande de l'hippopotame est grossière, mais du moins elle a l'avantage de n'avoir aucune mauvaise odeur, et en mainte circonstance nous fûmes bien heureux d'en faire des potages ou d'en griller quelques tranches.

Le poids d'un hippopotame est d'environ 2000 à 2500 kilos. C'est donc une quantité de viande presque illimitée que l'on a à sa disposition. Mais qui ne l'a pas vu ne se doute pas de l'énorme appétit des noirs. Ils engloutissent en un instant un ou deux kilos. Puis chaque homme se taille un morceau, le plus grand possible, qu'il découpe en lanières, et qui est exposé pendant la nuit sur une sorte de claie improvisée, au-dessus d'un feu fumeux. Il subit ainsi un demi-boucanage, qui ne l'empêche pas de répandre bientôt une odeur putride. Mais les noirs n'y regardent pas de si près.

La peau de l'hippopotame est extrêmement épaisse. Elle pourrait certainement être exploitée, soit entière pour des objets demandant une très grande résistance, soit après avoir été dédoublée. Les indigènes en enlèvent des lanières qu'ils tordent sur elles-mêmes, fixant ainsi les deux extrémités dans la terre, et les laissent sécher. Cela constitue des sortes de cravaches, que portent les chefs et à l'aide desquelles ils infligent de cruelles corrections aux gens de leur entourage coupables de quelque méfait. Cet instrument de supplice n'est d'ailleurs pas ignoré des Européens; les Portugais lui donnent le nom de *chicotte*.

Les mâchoires de l'hippopotame sont, comme on le sait, munies de puissantes défenses. Quand on l'attaque, il n'est pas rare de le voir prendre l'offensive et percer les flancs d'un bateau en fer ou faire couler la pirogue qui porte le chasseur.

Son ivoire n'a pas grande valeur. Cependant, en raison de son extrême dureté, il était autrefois recherché en Europe pour la confection des fausses dents ainsi que de divers menus objets.

Après les premières heures de cette première journée de navigation, nous avons franchi le Pool et nous abordons maintenant la partie supérieure du Congo.

Le fleuve est immense. Sa rive gauche est accidentée, relevée de coteaux boisés, mais si lointaine qu'on ne fait que l'entrevoir. Nous allons passer à travers une série continue d'îles, si bien que ce n'est que rarement que l'on a l'impression exacte de la largeur véritable du fleuve.

Souvent, en longeant les rives, nous assistons au féerique spectacle que produisent les incendies des hautes herbes allumés par les indigènes. Nous sommes en saison sèche. Les noirs brûlent les herbes pour chasser le gibier qui y trouvait abri. Et c'est au déclin du jour un spectacle splendide, dont aucune description ne peut rendre le saisissant effet, que celui de ces immenses foyers, se déplaçant sans cesse, courant sur les flancs des coteaux, qu'ils embrasent d'une lumière jaune. Puis tout cela s'élargit, disparaissant maintenant derrière les grands arbres de la rive, qui détachent leurs silhouettes sur ce fond lumineux. Et ce sont de toutes parts des crépitements, des torrents de fusées partant vers le ciel et retombant ensuite en pluie d'or; le premier plan de cette végétation majestueuse, à laquelle s'entremêlent des palmiers enlacés de lianes, ajoute encore à la féerie du tableau. La nuit se fait, nous sommes éclairés par les feux de l'incendie. Des bandes de singes fuient, poussant des aboiements furieux, et dans l'immensité du fleuve se reflètent les lumières du ciel empourpré....

Après avoir remonté le cours rapide du Congo, nous voilà maintenant dans les eaux claires de la rivière Alima, dont les flots limpides viennent se mélanger au cours d'un jaune d'ocre du fleuve. Sur les bords, des plaines immenses couvertes de superbes papyrus abritant des animaux de toute sorte. Une antilope s'en échappe; elle s'arrête sur un point élevé et nous regarde. Je la vise et la blesse. Nous stoppons. Deux de nos tirailleurs se lancent à sa poursuite et la rejoignent bientôt. C'est une belle bête, d'une espèce abondante dans cette région (*Tragelaphus gratus*).

Après plusieurs jours de navigation, nous voilà au confluent de la Sanga, tellement large qu'on croirait que le cours du Congo s'y continue. Le contact que nous prenons avec les indigènes de la rive me permet d'acquérir des objets d'ethnographie qui vont grossir mes collections.

Depuis les explorations de MM. Cholet et Potier, puis de M. Fourneau, le cours de la Sanga est connu jusque vers le troisième degré nord. On sait que les indigènes possèdent beaucoup d'ivoire, dont ils faisaient commerce avec les musulmans venant de l'Adamaoua et qu'ils cèdent maintenant à nos factoreries qui y sont établies. Cet ivoire est généralement d'excellente qualité.

Enfin, suivant toujours la rive gauche, nous arrivons à Lyranga, lieu voisin du confluent de l'Oubangui, où est installé un poste français. Nous trouvons là l'accueil le plus cordial, et l'hospitalité du poste nous est offerte par M. Manas, auquel la direction en est confiée.

La situation de Lyranga est exceptionnellement favorable, et si les bateaux pouvaient y aborder franchement, et trouver un abri sur sa rive, elle ne laisserait absolument rien à désirer; malheureusement les roches qui émergent près du rivage en empêchent l'accès direct. De plus, les orages violents, les tornades, très fréquents dans cette région, sont presque constamment amenés par les vents d'est, qui soufflent ici librement. Les bateaux sont donc obligés d'aller chercher abri auprès d'une petite île en vue du poste, à quelques centaines de mètres plus haut dans le cours de l'Oubangui.

Le point où est situé Lyranga forme une sorte de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cap avancé d'où la vue s'étend à l'infini sur la plaine liquide. Ce que l'on voit là-bas, tout au loin, apparaissant en petites traînées sombres au-dessus de l'eau, ce n'est même pas la rive opposée, ce sont des îles éparses. L'Oubangui et le Congo en se confondant forment une nappe immense, qui ne mesure pas moins d'une douzaine de kilomètres de travers.

Malgré la difficulté d'accéder au poste, que l'on ne peut aborder qu'en pirogue, sa situation est particulièrement avantageuse, en ce sens que tout bateau, français ou belge, qui descend ou remonte l'Oubangui ou le Congo, doit forcément s'y arrêter, si bien qu'il n'est presque pas de semaine qu'il ne soit visité par un vapeur.

La rive entière est garnie d'une épaisse forêt. Le cap sur lequel est placé le poste a été déboisé, et l'on a réservé seulement quelques arbres, dont les immenses branches jettent une ombre salutaire sur les cases que l'on a construites. Et derrière ces habitations, propres, bien tenues, s'étend un vaste jardin, rempli en ce moment de fruits tropicaux, de papayers, ananas, et de légumes de France : salades, radis, oignons, auxquels nous faisons le plus grand honneur.

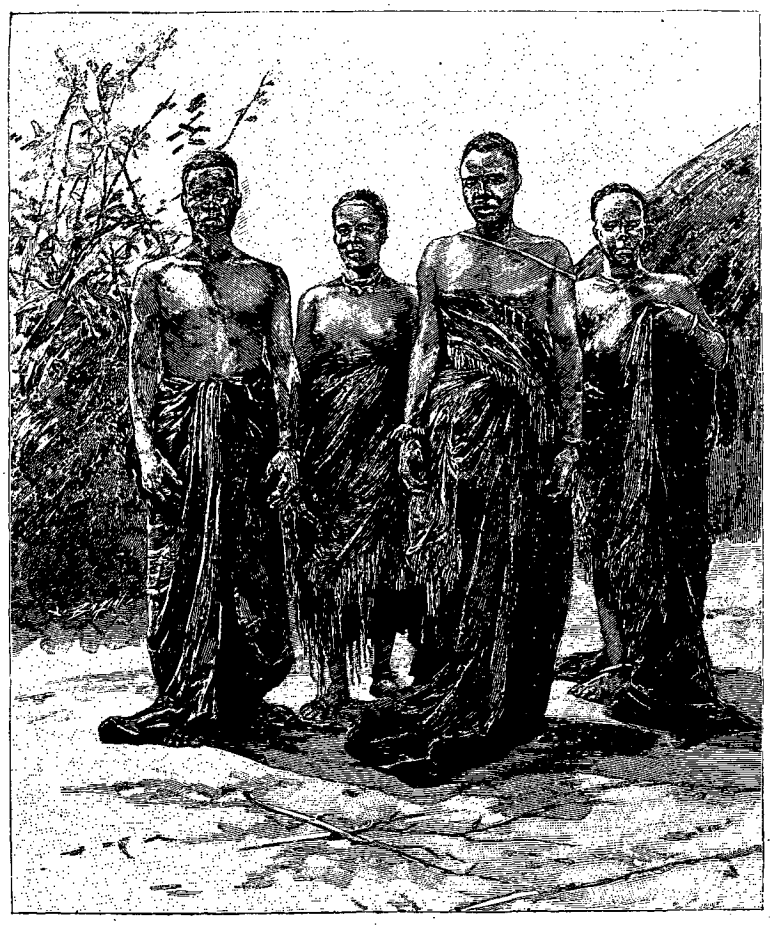
Qui n'a pas été privé pendant un certain temps de tous ces produits frais ne sait pas le plaisir que l'on éprouve à les retrouver. Décidément, quelque détaché que l'on puisse être des biens de la terre, les satisfactions matérielles ont toujours leur prix.

Tout vient dans cette terre fertile du débroussement. Il y a là de grands champs de manioc, de patates, de maïs. Un troupeau nombreux de moutons à la face busquée, aux poils raides, fournit le jour même une victime dont nous apprécions la chair. Ces moutons sont indigènes. Les habitants du lac Moutoumba, qui se trouve sur la rive gauche du Congo, se livrent à l'élevage des moutons, des chèvres et aussi des poules et des canards; ces derniers appartiennent à l'espèce dite canards muets ou de Barbarie. Elle semble véritablement autochtone. En effet, on n'en rencontre pas chez les Batékés, ni nulle part en aval dans le Congo, pas plus d'ailleurs que dans le haut Oubangui; par contre on les retrouve dans la Sanga.

En suivant à pied les bords très boisés du fleuve, on arrive bientôt à la mission catholique. Elle est là bien installée, avec des jardins prospères. De nombreux enfants partagent leur temps entre l'étude de la langue française et la culture du sol.

Les Boubanguis, habitants de cette région, forment une population dense et qui ne manque pas d'intérêt. Ils sont avant tout commerçants. Ils se rendent dans l'Oubangui, dans le Congo, dans la Sanga, sur de grandes pirogues, et achètent aux indigènes de ces rivières l'ivoire qu'ils viennent revendre ensuite soit à nos factoreries, soit aux Batékés.

Plus tard, lorsque je remontais l'Oubangui, nous rencontrions de nombreuses pirogues boubanguis chargées de trente à quarante hommes armés de très grandes pagaies, dont ils se servent en se tenant debout. Ce sont des chefs avec leurs esclaves.



HOMMES ET FEMMES DE M'PILA [1] (PAGE 145).

Dans cette région, l'esclavage revêt une forme assez particulière. Les chefs achètent les hommes, leur donnent une case, un coin de terre, une femme, et le serf ne doit à son maître que le quart de la production. Il est le plus souvent laissé libre de ses actions. Cependant le chef place fréquemment de ces esclaves dans différents villages de tribus voisines, après entente passée avec les chefs de ces tribus, lesquels d'ailleurs usent de réciprocité à son égard. Ces esclaves sont ainsi ses véritables représentants. Lorsqu'il se rend dans le village, ce sont eux qui l'hébergent, et

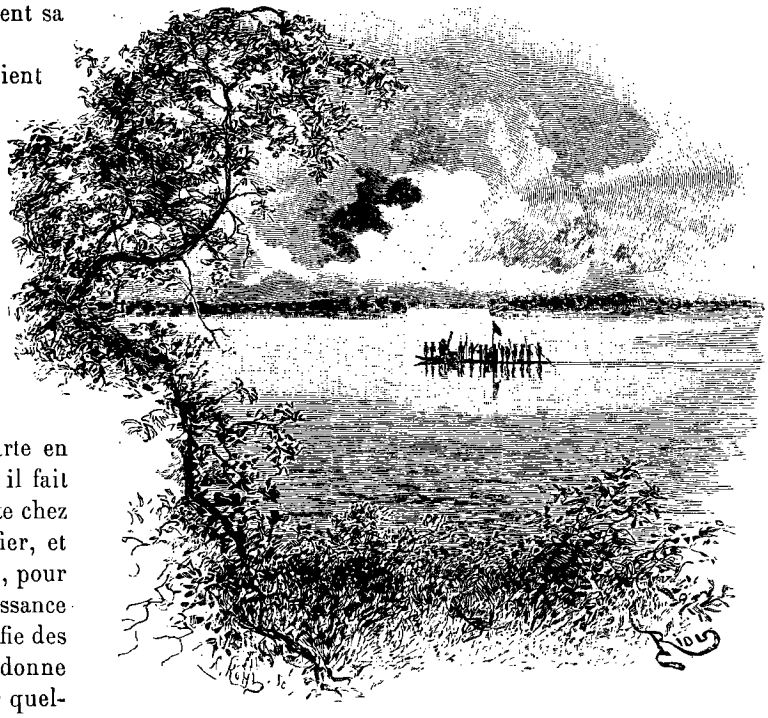
1. *Dessin de Mme Crampel, d'après une photographie, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

malgré la distance ils restent véritablement sa propriété, sa chose.

Les Boubanguis sont fétichistes. Ils croient à une vie future et aussi à une sorte de métempsycose, qui les fait revenir sur terre, avec des fonctions de féticheurs par exemple.

Aussi lorsqu'un chef meurt est-il dans l'usage de sacrifier sur sa tombe un certain nombre d'esclaves, qui le serviront dans l'autre vie. Les sacrifices humains sont d'ailleurs pratiqués en dehors de l'époque de la mort du chef. Souvent, lorsque celui-ci veut se rendre les dieux favorables, soit qu'il parte en voyage, soit pour une cause quelconque, il fait exécuter cinq ou six esclaves. C'est du reste chez lui une forme d'ostentation dont il est fier, et qu'il renouvelle fréquemment s'il est riche, pour donner à son peuple la preuve de sa puissance et de sa munificence. Il est rare qu'il sacrifie des esclaves qu'il possède autour de lui, et il donne le plus souvent l'ordre d'aller lui capturer quelques-uns de ceux dont j'ai parlé et qui sont en résidence chez les chefs du voisinage. On les saisit, on les attache, et s'ils ne parviennent pas à s'échapper, ce qui, il faut le dire, arrive le plus souvent, on leur tranche la tête à l'aide d'un grand couteau d'apparat, et le corps est ensuite jeté à la rivière : la tête seule est conservée pour orner la case du chef.



L'OUBANGUI A LYRANGA [1] (PAGE 146).

Ce dernier utilise encore ses esclaves comme marchandise de trafic. Les populations du moyen Oubangui sont, comme nous le verrons, essentiellement anthropophages, et la marchandise qu'elles demandent avant toute chose, ce sont les esclaves. Les mâles, ayant moins de valeur, sont généralement l'objet de ces échanges.

Les Boubanguis sont les grands pourvoyeurs d'esclaves des Bonjos du cours moyen de la rivière. Les hommes sont échangés contre l'ivoire, mais un homme seul ne représente pas la valeur d'une belle pointe. Il faut y ajouter des marchandises ayant cours : laiton et étoffes par exemple.

La valeur d'un adulte est d'environ 250 barrettes, estimées par les factoreries dans cette région au prix de 0 fr. 15 l'une, soit, comme on le voit, 37 fr. 50 pour un homme.

Les marchandises qui ont cours chez les Boubanguis sont diverses; mais il en est une qu'ils recherchent tout particulièrement, car elle leur sert de base de transactions avec toutes les populations voisines : ce sont les bouteilles vides. Pour une bouteille on obtient deux poules, ou de dix à quinze barrettes, et, fait particulier, si certains villages demandent des bouteilles de verre sombre, d'autres ne veulent que celles qui sont de couleur claire.

Les bateaux ne manquent jamais d'emporter une grande provision de bouteilles vides, en échange desquelles on trouvera à l'embouchure de la Sanga et jusqu'à Lyranga à se munir de vivres abondants.

Comme on le voit par ce qui précède, les Boubanguis ne sont nullement anthropophages. Mais ils aiment beaucoup la viande. Tout est gibier de chasse : les oiseaux de toute sorte, les singes, très abondants dans cette région, de grandes tortues d'eau, des caïmans. Souvent dans les villages on voit de ces dernières bêtes, attachés en laisse à un arbre par une ceinture, avec une muselière en liane pour les empêcher de mordre; ce sont là des provisions de bouche pour plus tard, les caïmans pouvant rester longtemps ainsi sans manger.

D'autres fois, ce sont des tortues dont on a percé le bord du manteau pour y passer un lien et les retenir ainsi prisonnières.

Les Boubanguis se couvrent la moitié inférieure du corps à l'aide d'une pièce d'étoffe qu'ils nous achètent, qu'ils teignent en couleur sombre, et qu'ils bordent uniformément d'un petit liséré de bourre rouge à la partie supérieure, tandis que le bas porte des franges.

Les cheveux sont laissés longs, et tressés sur les côtés en une série de petites nattes, réunies ensuite en une seule qui se prolonge en avant. Il en est de même du sommet de la tête, ce qui leur fait trois prolongements en forme de cornes, deux temporaux et un occipital. Ils sont laids, la bouche est large, épaisse, le nez très aplati, les pommettes saillantes et les yeux petits.

Les femmes se graissent le corps avec de l'huile de

1. *Dessin de Riou, d'après une photographie, gravé par Kohl.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

palmé et souvent se saupoudrent ensuite d'une poudre extrêmement fine de bois rouge, ce qui leur donne un aspect étrange. Leur pagne est beaucoup plus réduit que celui des hommes. Elles sont mal faites, la taille est épaisse, et les chairs sont de bonne heure tombantes. Les incisives supérieures sont généralement limées à la façon de celles des Balalis.

Jusque-là, et depuis notre départ de Brazzaville, la machine avait bien fonctionné et nous avions une marche régulière; mais, à l'approche de Lyranga, le mécanicien avait reconnu la nécessité de faire subir au bateau des réparations. De ce fait, nous fûmes retenus trois jours au poste, ce qui me permit de visiter les bois des environs, de chasser et d'herboriser.

Je tuai de nombreux singes d'espèces des plus intéressantes. Nous étions à la saison des fruits : d'énormes *calaos* venaient s'abattre sur les sommets des grands arbres. Bien qu'ils fussent très méfiants, je pus cependant les approcher, grâce au rideau épais de la feuillée, et me procurer ainsi un certain nombre de spécimens. Je constatai la présence dans le sous-bois d'une quantité considérable de pieds de café, qui, à ce moment-là blancs de fleurs, embaumaient l'air. Le café est abondant à partir de Lyranga jusqu'en haut de l'Oubangui. On le trouve dans le sous-bois, soit sur les rives, soit dans les îles. Il habite généralement les terres basses qui, à la saison des hautes eaux, sont submergées. Il y en a dans certains endroits un peuplement très dense, dû à un réensemencement naturel. Les indigènes ne le récoltent pas, n'en connaissant pas l'usage. Seuls les singes viennent manger les baies rouges et crachent les graines, aidant ainsi à la dissémination de la plante.

Lorsque les réparations furent jugées suffisantes, nous prîmes passage à bord, mais ce ne fut que pour quelques heures. La machine refusait tout service, et il fallait procéder à de nouvelles réparations. Deux jours plus tard, nous repartions de nouveau, et nous avions à peine marché une journée que de nouvelles avaries se produisirent. Le piston, mal joint, laissait échapper la vapeur, et malgré une énorme dépense de bois nous n'avancions pas.

A partir de ce moment, ce furent déboires sur déboires. Nous marchions quelques heures et de nouveau il fallait réparer. Au bout de quelques jours, le capitaine désespéra complètement de pouvoir nous mener jusqu'en haut. Nous ne savions en ce moment que devenir. Les réparations semblant impossibles, nous n'avions le choix qu'entre deux solutions : ou bien redescendre, en s'aidant du courant, jusqu'à Lyranga, mais alors qui me mènerait à Bangui? ou bien réquisitionner les pirogues des indigènes de la rive et essayer, après un mois de marche, de gagner Bangui.

Mais, nous le savions, les indigènes de cette partie de l'Oubangui ne sont nullement hospitaliers. Il existe bien deux ou trois villages où l'on s'arrête dans une marche régulière et où l'on trouve à s'approvisionner, mais ailleurs il n'y a rien de bon à attendre des populations de la rive. Cependant nous n'avions pas le choix, et le hasard nous avait jetés précisément en un point où jamais aucun bateau ne s'arrêtait. Réquisitionner des pirogues, cela voulait donc dire attaquer le village et les prendre de force. Je n'y consentirais jamais, car il n'y avait aucune raison de faire la guerre à ces indigènes, et de les indisposer à juste titre contre nous. Mais alors que faire? J'insistai pour que l'on tentât des réparations, même provisoires, qui pussent nous permettre de remonter, si doucement que ce fût, vers Bangui.



INDIGÈNES BOUBANGUIS VENUS POUR VOIR PASSER LA CANONNIÈRE[1].

Nous étions à ce moment dans les villages balloïs, population qui a, comme je le constatai plus tard, une très grande analogie avec les Bonjos, situés un peu plus haut dans la rivière.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nos arrêts forcés dans une série de ces villages peu ou point visités me permirent de les étudier tout à loisir, et ils présentaient pour moi un intérêt réel, car ils se distinguaient absolument des Boubanguis que nous venions de quitter.

Les Balloïs sont anthropophages et ne s'en cachent pas. Notre arrivée chez eux produisait un sentiment mélangé d'étonnement et de surprise, et nous avions grand'peine à lier avec eux des relations amicales en protestant de nos intentions pacifiques, et à obtenir l'approvisionnement nécessaire pour la nourriture de mes hommes. Nous avions bien garde de leur dire que notre arrêt chez eux était forcé par suite des avaries survenues à la machine. Car, s'ils l'eussent su, il n'est pas douteux qu'ils ne nous eussent attaqués.

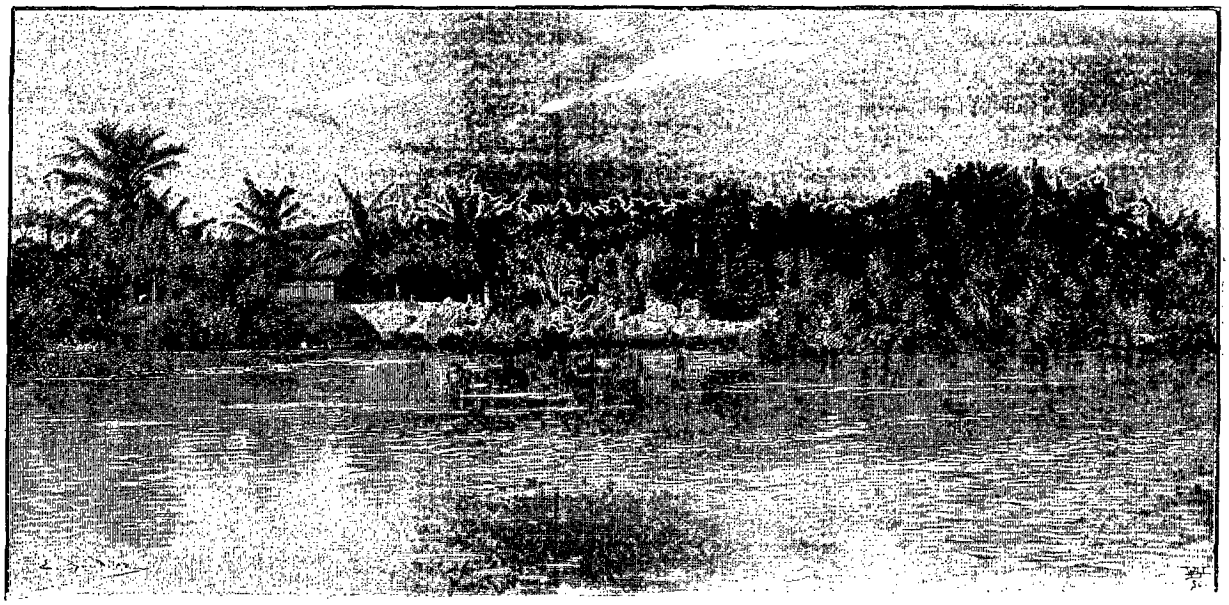
Mais cette grande chose qui était notre petit bateau, et dont ils n'avaient vu de semblables que de loin sur le cours de la rivière, nous donnait à leurs yeux une supériorité qui nous assurait l'immunité. Plus d'une fois, lorsqu'un arrêt forcé nous jetait dans un de ces villages, l'épouvante était telle que tous fuyaient; il fallait alors des heures entières faire crier à pleine voix de tous côtés que nous ne voulions pas la guerre, qu'il ne leur serait rien fait et qu'ils eussent à revenir.

Enfin un homme avançait timidement, venant en parlementaire; nous le rassurions, nous lui donnions des cadeaux, et il partait chercher ses compagnons. Mais les femmes et les enfants ne revenaient généralement que pendant la nuit.

Les villages balloïs ont une disposition assez spéciale. Ils occupent la rive de l'Oubangui sur un parcours souvent fort long, et cela pour la raison que les cases sont groupées par trois ou quatre, puis séparées d'un nouveau groupe par quelques champs de culture, quelquefois même par une petite étendue de forêt.

Il est assez singulier de voir s'allier à la pratique de l'anthropophagie, qui pour nous est la preuve la plus claire, la plus évidente de la sauvagerie, des signes indéniables d'une véritable civilisation.

Les cases sont construites avec soin. Elles se composent généralement d'un grand toit à deux pentes. Une des deux seulement sert à abriter l'habitation; l'autre fait auvent et forme ainsi une petite cour basse couverte. Comme je le disais, trois ou quatre cases forment par leur assemblage un petit village ayant son chef de groupe, et dépendant à son tour d'un grand chef commandant l'ensemble de la population. Au centre de chaque petit village se trouvent déposés des sortes de fétiches, façons d'*ex-voto* remis en hommage aux dieux. Et pêle-mêle : têtes de buffles, d'antilopes, d'hippopotames, crânes humains.



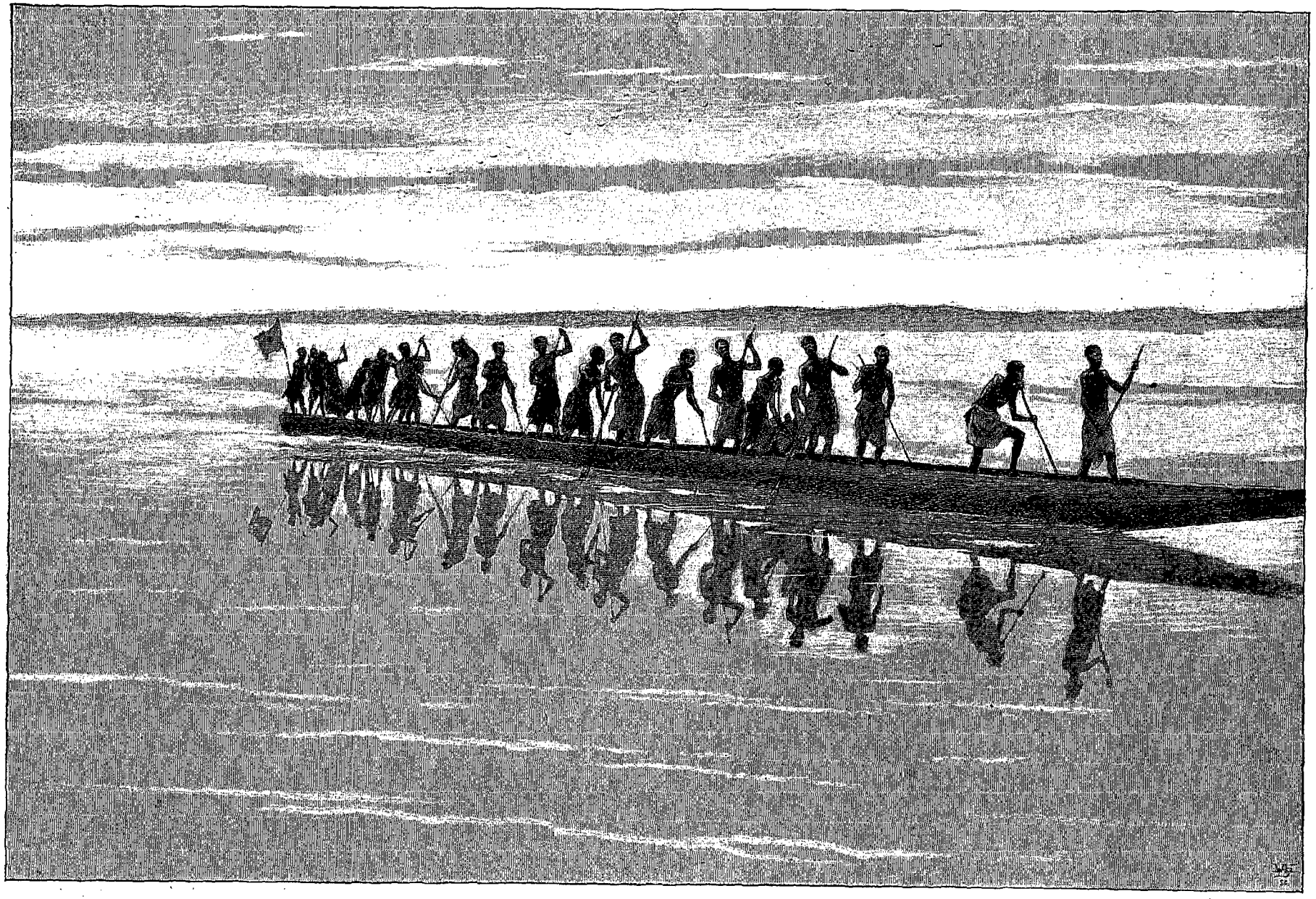
VILLAGE BOUBANGUI DU BAS OUBANGUI [1].

Dans tout l'Oubangui, les villages tirent leur nom de celui du chef : si bien qu'ils n'ont aucune stabilité, et peuvent nous conduire, nous autres Européens, à de sérieuses erreurs cartographiques : d'abord parce qu'il y a des noms qui se renouvellent plusieurs fois; c'est ainsi qu'on trouve dans l'Oubangui plusieurs villages de N'Gombé : il y en a un chez les Balloïs, un autre chez les Bonjos, etc. De plus, à chaque changement de chef, le village change de nom. Il n'est pas rare aussi de voir les populations émigrer, et le village et son nom changer de place.

Les Balloïs constituent une population de pêcheurs. Les poissons pris dans la rivière sont exposés sur des claies à la chaleur d'un feu fumeux qui en assure la conservation. On pêche surtout un poisson plat, de

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PIROGUE MARCHANDE BOUBANGUI. — DESSIN DE PARIS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mauvaise qualité d'ailleurs. On en fait des sortes de couronnes composées d'une dizaine d'individus, et tout cela, fumé et durci, se conserve longtemps. C'est dans cet état qu'on le vend. Quand les poissons sont très grands, on se contente de passer un bâton dans toute la longueur et de les fumer ainsi. La pêche se pratique surtout à la faveur des variations du niveau des eaux de l'Oubangui.

Les éléphants, les hippopotames, les buffles, sont abondants dans ces régions. Chacune de ces espèces vit en bandes. J'ai vu des troupeaux entiers d'éléphants paissant tranquillement dans les hautes herbes. Par moments, notre bateau était littéralement entouré d'un cercle de têtes d'hippopotames émergeant au-dessus de la surface des flots, et le soir on entendait de toutes parts leurs cris rauques. Le buffle n'est pas rare; comme il est abrité par les hautes herbes, on s'en approche sans s'en douter, et soudain on voit des bandes entières s'élancer en bonds furieux. Il n'attaque jamais, mais sa chasse est une des plus dangereuses que je connaisse. Si la balle ne l'a pas arrêté du coup, il charge, les cornes basses, le téméraire qui a osé le tirer. J'eus ainsi un homme qui fut littéralement abîmé par les coups de cornes d'un de ces buffles, et qu'on ne sauva qu'en venant achever à bout portant l'animal furieux.



TYPE BOUBANGUI [1] (PAGE 148).

Dans toute cette région les indigènes usent surtout, comme nourriture végétale, de manioc et de bananes sèches. Ici encore le manioc est soumis à la fermentation dans l'eau, puis on le réduit en bouillie, dont on fait des sortes de pains enveloppés dans des feuilles et cuits à l'eau.

Il y a partout abondance des arbres à *kola* (*Sterculia Balleii*). Les indigènes en consomment, mais ce produit est si répandu que l'on peut s'en procurer de grandes quantités à bas prix. Mes Sénégalais, très avides de cette graine, en faisaient des provisions énormes; dix à douze gousses se payaient une barrette, chaque gousse contenant cinq à six graines, ce qui leur faisait pousser des cris de surprise et de joie, car au Sénégal une seule de ces graines vaut de 10 à 30 centimes. Si jamais cette denrée rentrait dans l'usage courant, on trouverait là de quoi alimenter un commerce important.

Les Balloïs sont peu vêtus. Leur costume consiste en une pièce d'étoffe teinte en rouge, obtenue par le martelage de l'écorce de certains figuiers. C'est donc, à proprement parler, plutôt une espèce de feutrage. Le pagne qu'il constitue est passé entre les jambes et retenu autour des reins par une sorte de cordelière soigneusement tressée.

Les femmes portent des pagnes faits en effilochage qui font le tour de la taille, formant une jupe, coupée en carré, plus courte devant que derrière. Ces pagnes ont quelquefois la couleur naturelle des fibres de rafia avec lesquelles ils sont faits. Parfois, exposés à la fumée, ils prennent une teinte jaunâtre. D'autres fois, enfin, ils sont teints en noir.

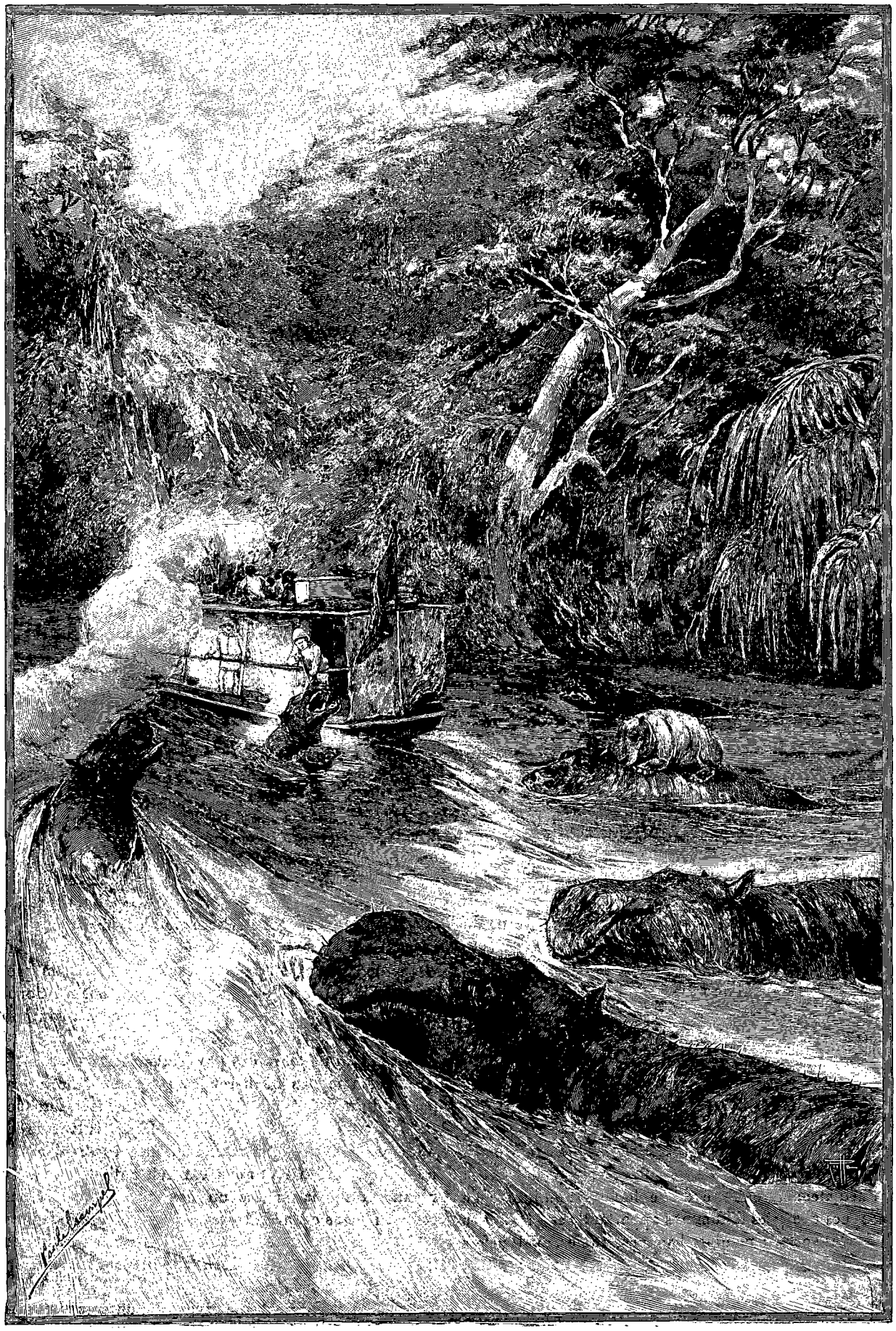
Des réparations provisoires nous permirent de faire quelques étapes en avant. Notre désir était d'atteindre au moins le point où était situé le poste français de Modzaka, abandonné depuis peu. Combien nous aurions souhaité de trouver là une station réelle! nous aurions pu procéder à des réparations sérieuses.

Nous y arrivâmes enfin; mais, hélas! il n'y avait plus que les vestiges d'un établissement! Quelques cases étaient encore debout, mais enfouies dans les hautes herbes. Dès que le bateau aborda, je sautai à terre. Le sol était tellement fertile, qu'une foule de plantes qui avaient été cultivées s'étaient acclimatées là et poussaient dans un état demi-sauvage. Des avenues envahies par les herbes étaient encore bordées de grands papayers couverts de fruits mûrs, au pied desquels poussaient des rangées d'ananas. Des citronniers étaient chargés de fruits : le sol en était couvert. Il y avait des carrés entiers de patates, de grands plants de tomates à demi sauvages dont les branches traînaient sur le sol, couvertes de leurs beaux fruits rouges.

Combien je déplorais l'abandon de ce poste! La situation en était excellente. C'était deux années auparavant, que M. Dolisie, accompagné de M. Uzac, l'avait installé, après avoir, au prix de mille dangers, pu remonter l'Oubangui. M. Uzac, avec une rare entente des choses, avait apporté tous les perfectionnements possibles à la construction des cases, à l'établissement des jardins, ménageant de grands arbres, qui projetaient leur ombre sur les habitations. Tout autour était la grande forêt sombre, fertile, remplie de lianes à caoutchouc, de copaliers donnant une gomme abondante, de caféiers croissant à l'état sauvage. C'était là une mainmise sur le territoire des Bonjos, peuplade peu soumise à notre autorité, et la présence de ce poste, placé précisément à la moitié du parcours entre Lyranga et Bangui, coupait la route en deux et

1. *Dessin de Riou, d'après une photographie, gravé par Barbant.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES HIPPOPOTAMES DE L'OUBANGUI. — DESSIN DE Mme CRAMPEL, GRAVÉ PAR RUFFÉ

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

assurait sa sécurité. Tant de dangers courus, tant d'efforts réunis pour conquérir, puis pour construire le poste, n'avaient pas eu de lendemain. On avait tout abandonné, faute de personnel, disait-on. Pendant quelques mois le poste n'avait été gardé que par quatre Sénégalais. Il semble que ce moyen terme, peu coûteux, eût été bien préférable à l'abandon, dont l'effet est toujours déplorable sur les indigènes. Pour eux il ne peut avoir qu'un motif, c'est qu'on ne se sent pas le plus fort. Cette raison seule devrait nous suffire pour faire garder un point une fois qu'il a été occupé, d'autant que, dans l'état actuel des choses, l'Oubangui, depuis son confluent jusqu'à l'endroit où il cesse d'être navigable pour les bateaux à vapeur, n'a plus un seul poste de relais sur un parcours de 600 kilomètres.

Non sans regrets nous abandonnions ce point, car nous étions assez peu rassurés sur l'avenir que pouvait nous réserver notre marche en avant, la machine du bateau étant dans un état pitoyable; plus d'une fois le capitaine vint nous prévenir de nous tenir en arrière, car, nous disait-il, il ne répondait de rien, et une explosion était possible. En effet, l'alimentation des chaudières ne se faisait plus, les pompes refusant le service.

Cependant nous étions maintenant en contact avec les populations bonjos, moins hospitalières encore que celle des Balloïs. Certains nous accueillaient bien, ne demandant pas mieux que de commercer avec nous, et alors, sitôt que nous avions stoppé, notre bord était immédiatement entouré d'une foule innombrable de pirogues chargées d'hommes apportant des provisions de toutes sortes : manioc, bananes, poules, quelquefois une chèvre. Le chef venait lui-même et voulait faire amitié avec nous, cérémonie à laquelle il n'était pas toujours possible de se soustraire, si peu agréable qu'elle fût.

Voici en quoi elle consiste. Le chef et celui avec lequel l'accord doit être fait s'assoient face à face par terre, puis, après quelques grimaces du féticheur, on pratique sur les avant-bras des incisions transversales. Lorsque le chef et l'autre intéressé ont ainsi subi cette opération, ils se frottent réciproquement les avant-bras, faisant ainsi un échange de sang et répétant à grands cris le mot *dèko*, *déko*, qui veut dire « ami, ami ».

Généralement cette cérémonie est accompagnée de libations. De grandes cornes d'antilope soigneusement polies servent de hanaps, qui, remplis de vin de palme, sont vidés d'un seul trait.

Dans d'autres villages au contraire nous recevions un accueil franchement hostile, et les populations refusaient nettement de nous fournir des provisions. Il arrivait cependant que notre arrêt n'était pas volontaire, et que nous avions stoppé là pour la simple raison que nous ne pouvions aller plus loin. Alors nos relations étaient difficiles. Notre arrêt forcé provenait souvent d'un manque de bois. Dans ce cas, bien que les indigènes fassent toujours des provisions de bois, et l'empilent comme nos bûcherons, nous avions toutes les peines du monde à en obtenir. Plus d'une fois, lorsque nous insistions, le sorcier venait et faisait autour de la pile de bois des signes cabalistiques, espérant ainsi nous impressionner et nous empêcher d'y toucher, et répandait sur la surface un peu de poudre de bois rouge. Il nous est arrivé d'être obligés de passer outre à tous ces exorcismes, et de nous servir, en déposant toujours un payement bien supérieur à la valeur du bois.

Les Bonjos forment une race qui a un caractère très



VILLAGE BALLOÏ [1] (PAGE 150).

1. *Gravure de Girardet, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

net et très particulier. Ils sont extrêmement vigoureux, d'une taille au-dessus de la moyenne, et puissamment musclés. Leur face a une expression de bestialité profondément répugnante. Ils sont absolument laids. Le front est déprimé, bas, les yeux petits, à fleur de tête, le nez épaté, le prognathisme très accentué. Leur laideur est accrue encore par la déplorable coutume qu'ils ont de s'arracher toutes les incisives supérieures jusqu'aux canines. Il en résulte que la lèvre supérieure est tombante et rend plus saillante encore l'inférieure. Cette pratique n'est pas sans parallèle. Schweinfurt l'a signalée déjà comme étant pratiquée chez les populations du Nil Blanc. Chez les Sarras, comme je l'ai su plus tard, on arrache aussi les incisives, mais ce sont les inférieures, tandis que l'on respecte celles d'en haut.

L'arrachage se fait dès que les dents adultes ont poussé. On s'est souvent demandé quel pouvait bien être le motif de cette coutume. Lorsque je questionnais les indigènes, ils me répondaient que c'est parce que c'est plus joli. Ainsi ce qui chez nous est signe de laideur, est chez eux signe de beauté.

Contrairement à ce qui s'observe dans la majeure partie des populations nègres, les Bonjos ont le système pileux de la face très développé. Il en est qui portent de grosses barbes fournies, à la façon des Auvergnats. La tête est généralement complètement rasée chez les hommes. Chez les enfants, au contraire, on ne rase que certaines parties, et l'on forme ainsi sur la tête des dessins qui affectent la forme de croissants s'étendant sur chaque face, de losanges occupant le sommet, ou d'un carré prenant l'arrière de la tête. Les femmes ne conservent jamais qu'un carré de cheveux longs derrière la tête, tout le reste étant rasé, et elles y appliquent un ornement en cuivre enroulé qui rappelle vaguement la forme du sommet d'un peigne andalou.

Le costume des hommes consiste en un pagne en écorce de figuier martelé, passé entre les jambes et maintenu par une ceinture. Ils portent généralement une cuirasse, en peau de buffle ou d'éléphant, qui leur couvre le torse et qui est retenue à l'aide d'emmanchures. Un grand couteau avec sa gaine passe dans des brides situées à l'avant de la cuirasse, et sert ainsi de fermoir. La poitrine est généralement couverte de tatouages qui descendent jusque sur l'abdomen. Ils sont faits en bourrelets par incisions successives. Ils n'ont pas de formes bien déterminées et que l'on puisse citer comme nettement caractérisées. Les hommes déambulent rarement sans être munis d'une zagaie de haste à manche solide en fer, allongé en forme d'amande.

Les femmes portent comme costume des pagnes faits en effilochage, lesquels leur ceignent complètement la taille. Ils sont peints en noir ou en rouge, graissés d'huile de palme pour les rendre brillants, et l'on en porte plusieurs superposés. Tout cela forme un ensemble gracieux, et lorsque sur la rivière les femmes pagayent debout dans leurs petites pirogues, le mouvement qu'elles se donnent ainsi agite cette forme de jupe et les fait ressembler à des ballerine.

Elles portent des bracelets faits en cuivre ou en laiton, enroulés en une dizaine de tours de spires autour du poignet. Au cou, elles ont un collier très particulier. C'est un cercle en cuivre, sur le pourtour duquel vient s'insérer à angle droit une lame. Cela forme une sorte de hausse-col qui ne manque pas d'originalité.

En fait de bétail ces indigènes ne possèdent que des chèvres, appartenant à une race très petite, au poil ras, le plus souvent tacheté de blanc et de jaune. Elles ne sont nullement laitières. Les poules, très abondantes, sont de petite espèce, de couleur presque toujours uniforme, grises, avec le cou et le poitrail jaunâtres.



GUERRIER BONJO [1].

Les villages bonjos sont construits avec soin, les cases disposées suivant un ordre régulier. Elles forment deux lignes s'écartant un peu à mesure que l'on s'approche de la rivière, et formées à l'autre extrémité par une rangée transversale. Faites de pieux solides enfoncés en terre, elles sont garnies tout autour d'un petit mur en pisé; le toit, à deux pentes, est recouvert d'écorces d'arbres. L'entrée de la case est ornée de planches sculptées en lignes parallèles, alternativement creuses et saillantes.

La poterie, affectant des formes très diverses, est faite d'argile que l'on cuit près du feu et que l'on recouvre ensuite d'un enduit résineux. Ce sont de grandes marmites à la panse ornée de guirlandes, ou bien des plats ou des bouteilles en terre.

Les Bonjos se livrent abondamment à la pêche. Ils voyagent peu, aussi toutes leurs pirogues sont-elles généralement de petites dimensions. Elles sont montées par quatre individus, hommes ou femmes, qui manœuvrent avec un rythme régulier et cadencé d'énormes pagaies, dépassant souvent 2 mètres de long, et parfois ornées d'élégantes sculptures.

La pêche au gros poisson se fait avec des nasses ou bien par le barrage des petites rivières. On prend,

1. *Dessin de Riou, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au contraire, tout le menu poisson à l'aide d'un système de filet qui est absolument propre aux Bonjos. Ce filet, rectangulaire, a 3 à 4 mètres de côté, et est fait de brins de rotang retenus les uns à côté des autres. Il est fixé sur de grands montants en bois, placés dans la pirogue et retenus par une extrémité à son fond.

Deux hommes sont chargés de manœuvrer cet engin. Pour cela, une liane est fixée à l'extrémité de la perche restée libre, et se rattache à leur ceinture. En se penchant ensemble, les hommes font retomber le filet dans l'eau et le maintiennent à une faible profondeur au-dessous de la surface, tout en se servant de leurs bras pour pagayer et avancer. De temps en temps, ils se rejettent vivement en arrière, relevant ainsi le filet et faisant tomber tout le poisson dans la pirogue. En peu de temps, ils prennent ainsi une grande quantité de petits poissons, qui nous font une très bonne friture à l'huile de palme.

Les Bonjos peuvent être à juste titre considérés comme formant le noyau, le type d'une race qui comprend comme subdivisions toutes celles qui occupent les autres territoires des bords de la rivière en aval comme en amont.

J'ai dit que les Balloïs et les indigènes occupant les villages de N'Gombé, que l'on a voulu distinguer quelquefois sous le nom de « race de N'Gombé », se rapprochaient d'une façon nette et précise des Bonjos : même aspect, même forme crânienne, mêmes coutumes, mêmes costumes.

Il en est exactement de même lorsqu'on se porte plus haut dans la rivière. On se trouve alors en présence d'une population à laquelle on a voulu donner le nom de « race de Bouzérou » et qui est à mon sens une subdivision des Bonjos.

Ce qui doit faire considérer les Bonjos comme le type de la race, c'est leur état d'exceptionnelle force et l'étendue du territoire qu'ils occupent. Toutes les populations des environs dont nous venons de parler ne sont que des amoindrissements, des sortes d'abâtardissements de cette race principale. Quand on remonte plus haut vers Bangui, on abandonne donc peu à peu les Bonjos proprement dits, et l'on se rapproche des Bouzérous, race sans caractère propre, que l'on ne peut mieux définir qu'en disant que ce sont des Bonjos dégénérés.

Depuis le Loango je n'avais jamais rencontré de race aussi avilie. Cette population de Bouzérous est chétive, sale et laide. Les hommes comme les femmes sont à peine vêtus. Ces dernières ne portent plus les pagnes élégants des femmes bonjos, lesquels, faits de franges multicolores, leur donnent l'aspect de ballerines. Ce ne sont plus que deux petites touffes de filasse, suspendues l'une devant, l'autre derrière, au moyen d'une cordelette quelconque, et laissant ainsi les flancs et les cuisses à découvert. Elles sont généralement maigres, chétives, vieilles de bonne heure et flétries dès le jeune âge. Aux femmes bonjos elles n'ont pris que ce que celles-ci avaient de plus laid : la détestable habitude de s'arracher les incisives supérieures, et de s'épiler complètement les paupières.

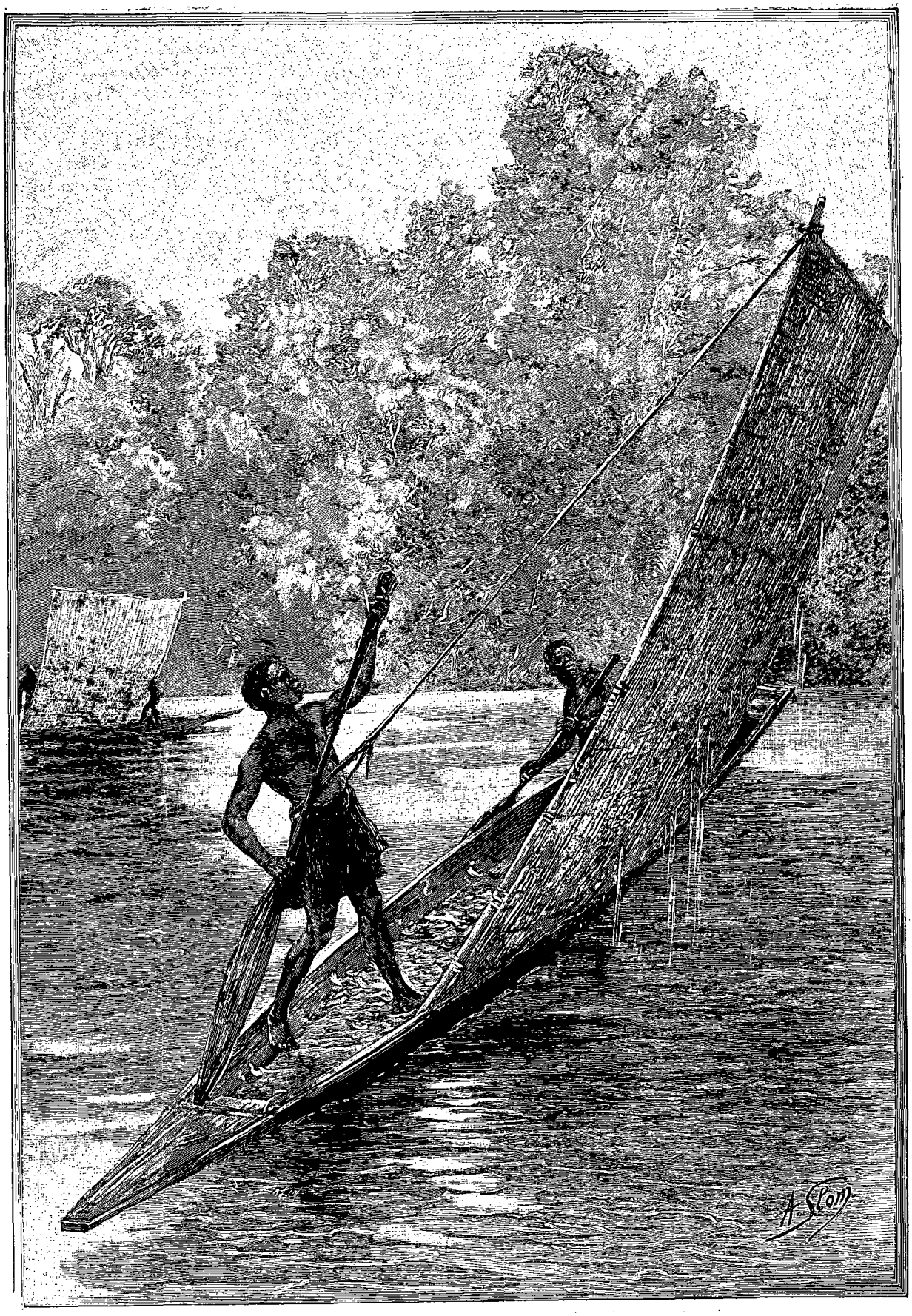
Les hommes sont petits, d'aspect chétif; comme les femmes, ils s'épilent les paupières et s'arrachent les incisives. Jeunes gens, ils se rasent la tête en y laissant des dessins de cheveux divers. Plus tard la chevelure est conservée courte. Bon nombre d'individus portent une moustache longue de plusieurs centimètres, et se rasent le menton.



VILLAGE BONJO [1]

1. *Dessin de Paris, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PÊCHEURS BONJOS. — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'analogie qui relie les Bouzérous aux Bonjos se poursuit jusque dans maints détails de moindre importance. C'est ainsi que leur seul vêtement consiste en un pagne fait d'écorce martelée à l'aide de ces pilons en ivoire massif que l'on trouve un peu partout sur les rives de l'Oubangui. Leur figure est exempte de tatouages. Les ornements consistent surtout en colliers faits de perles de cuivre de forme allongée que l'on trouve également plus bas dans la rivière. Souvent aussi ce sont des dents de chiens, de singes, de buffles et plus rarement des dents humaines. Cependant les Bouzérous sont anthropophages. Nul doute ne peut exister à cet égard.

Les crânes qui ornent leurs cases sortent de la marmite, et d'ailleurs il n'est pas besoin d'insister beaucoup pour les faire avouer leur goût pour la chair humaine.



BORDS DE L'OUBANGUI PRÈS DE MODZAKA [1] (PAGE 152).

Tout le monde a encore présente à la mémoire la fin tragique de l'infortuné Musy, chef de poste du Bangui, qui, s'étant aventuré avec une escorte insuffisante dans des villages bouzérous peu éloignés du poste, fut attaqué, tué et mangé.

Ici comme chez tant d'autres peuplades, ce sont les femmes qui sont chargées de la culture du sol. Les principales plantations consistent en bananiers et en maïs. Elles couvrent souvent des surfaces considérables. A cela se bornent les produits que vendent les indigènes, et ce n'est qu'exceptionnellement que l'on peut obtenir des patates, des ignames, des poules, des œufs. Pour ce qui est des chèvres, elles ont une grande valeur, et ce n'est que rarement qu'ils consentent à s'en dessaisir.

Les perles et les cauris leur servent de monnaie pour les transactions avec les peuplades voisines. Aussi les recherchent-ils. Pour leur propre usage ils demandent des étoffes, du fil de laiton servant à faire des ornements, des glaces et des clochettes.

A mesure que l'on approche de Bangui les rives s'élèvent peu à peu, et les roches qui, dans tout le cours moyen, n'existent absolument pas, apparaissent maintenant et émergent par places en grands blocs. Sur la rive c'est toujours la même grande forêt équatoriale formée d'arbres immenses, parmi lesquels les copaliers dominent. De temps en temps, d'immenses fromagers (*Bombax*) élancent leurs troncs blancs au-dessus de la masse noire de la forêt.

Tous les arbres de la rive sont maintenant couverts d'une végétation épiphyte. Ce sont d'énormes fougères, des orchidées de toute espèce, et puis, pendant aux branches, de grandes algues d'un vert glauque, formant comme de longues stalactites, qui donnent aux arbres un aspect singulier. Quelques palmiers à huile se détachent de temps en temps du fourré, se penchent au-dessus de l'eau et étalent librement leur majestueux feuillage.

Lorsque nous arrêtons le bateau au bord de la forêt, pour couper le bois dont nous avons besoin, il faut chercher longtemps avant de trouver un point où l'on puisse avoir libre accès. C'est à coups de sabre que nous devons nous ouvrir un chemin à travers toutes ces lianes, souvent terriblement vulnérantes, qui bordent la rivière.

Les eaux sont hautes. En maints endroits elles ont envahi le sous-bois, et plus d'une fois l'accès de la forêt nous est interdit. Les hommes sont obligés de rentrer dans l'eau à mi-corps pour aller couper des arbres.

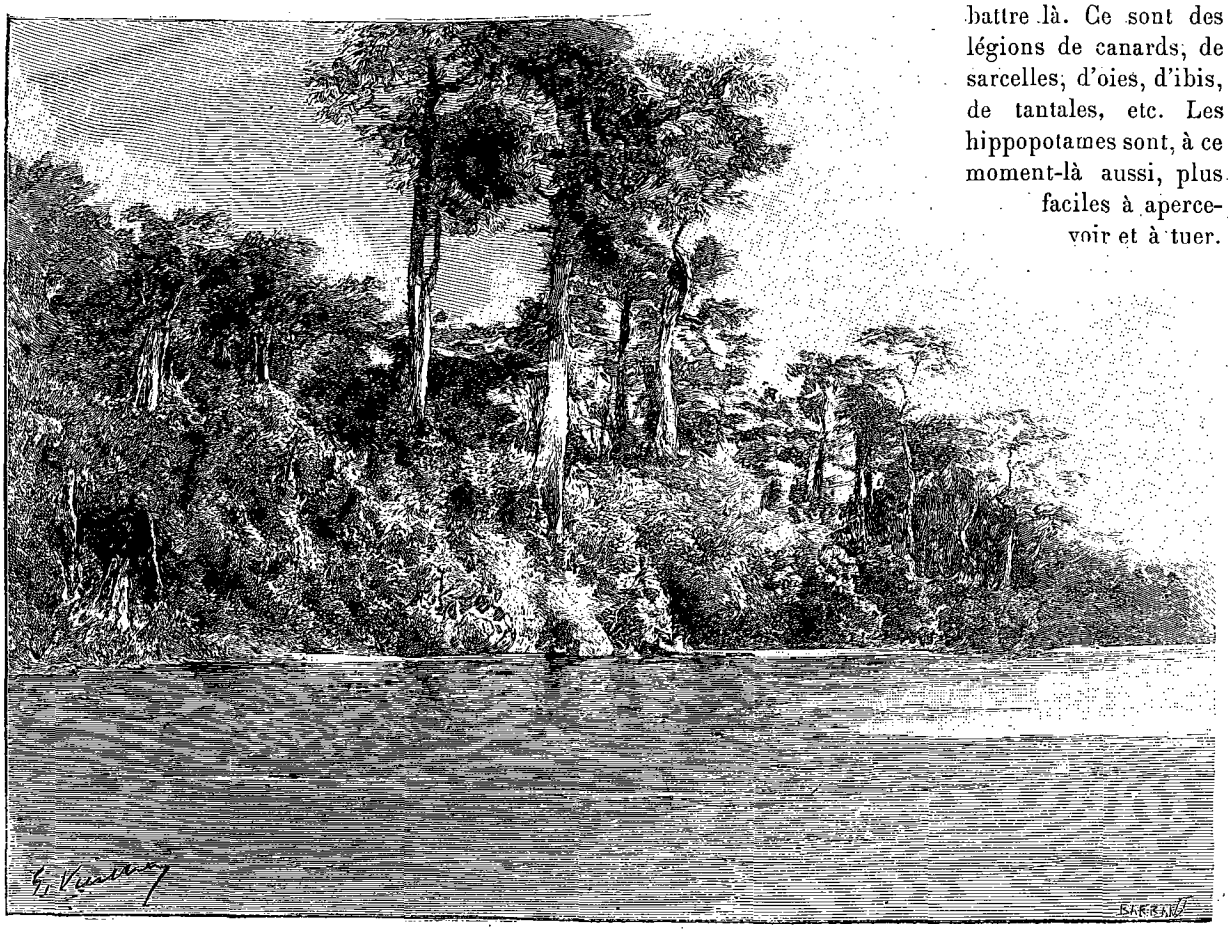
La navigation sur la grande rivière est d'une monotonie dont on n'a aucune idée. Pendant des journées entières nous voguons sur une nappe calme dont rien ne vient troubler la solitude. C'est à peine si de temps à autre un héron au vol silencieux, que notre approche a épouvanté, s'enfuit devant nous; parfois un grand gypaète aux ailes blanches se déplace : il va se poser un peu plus loin pour repartir encore; et puis rien sur l'eau, rien dans les airs.

Dans certains endroits on reste des journées sans voir un village, sans croiser une pirogue. La nature entière, dans cette immensité du spectacle qui se déroule devant nos yeux, prend un aspect calme qui produit un sentiment mêlé de surprise et de vague langueur. Comme on se sent isolé, sur ce tout petit bateau, au milieu de la plaine liquide qui s'étend sans cesse devant nous, seuls, sans connaître même la pré-

1. *Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie, gravé par Barbant.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sence des ennemis que ces grandes forêts abritent peut-être ! Et lorsque vient le déclin du jour, que le soleil, baissant à l'horizon, empourpre la nappe du fleuve, vite nous cherchons un refuge à la rive. Soudain la nuit a fait place au jour, sans transition aucune, et au grand silence ont succédé les cris et les bruits de toutes sortes. Ce sont des bandes d'immenses chauves-souris qui sillonnent les airs de leur vol silencieux, en poussant des glapissements stridents, quelques miaulements de fauves, auxquels répondent les cris des singes épouvantés qui s'enfuient sous l'effondrement des



BORDS DE L'OUBANGUI PRÈS DE BANGUI, RIVE DROITE [1].

branches. Et tout autour de nous, des centaines de grenouilles poussent des coassements qui ne cessent qu'à l'aurore.

Nous sommes à la saison des hautes eaux. L'aspect de la rivière change singulièrement suivant que son cours est haut ou bas, comme j'ai eu plus tard l'occasion de m'en convaincre. Actuellement c'est partout la plaine liquide qui s'étend jusque dans le sous-bois. Plus tard les berges se découvrent. Des bancs de sable apparaissent partout, reliant parfois les îles immenses qui coupent en deux ou trois séries parallèles le lit de la rivière. Elles s'enchevêtrent, se croisent, formant autant d'écrans successifs qui empêchent de découvrir la rive opposée, si bien que deux vapeurs naviguant en sens inverse auraient grande chance de ne pas se rencontrer quand les eaux sont hautes. Au contraire, aux basses eaux les passes sont restreintes. Tout bateau est obligé de suivre le même chemin sous peine de toucher les bancs, où il risque de s'échouer.

Lorsque les eaux baissent ainsi, mettant à découvert des bancs de sable qui mesurent des kilomètres de long, tout un monde emplumé qui s'était enfui dans l'intérieur pour chercher les eaux basses du marais vient maintenant s'ébattre là. Ce sont des légions de canards, de sarcelles, d'oies, d'ibis, de tantales, etc. Les hippopotames sont, à ce moment-là aussi, plus faciles à apercevoir et à tuer.

Les mares, se desséchant peu à peu, renvoient vers les berges les grandes antilopes, les buffles et les éléphants qui viennent boire au bord de la grande rivière. C'est le moment des chasses fructueuses. Les herbes sont brûlées partout, les coteaux se dénudent, laissant voir les mystères de toute cette faune qu'ils abritaient dans l'enchevêtrement de leurs roseaux.

Maintes fois, le cours de l'Oubangui a été remonté jusqu'à ce point. On n'en est plus à compter les bateaux qui ont suivi son cours. Et cependant c'est à peine si l'on connaît avec détails les populations qui habitent ses rives. Les hasards d'une traversée anormalement prolongée m'ont jeté çà et là au gré du sort, et m'ont permis de me mettre en contact avec des populations

1. *Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peu ou point encore visitées, de surprendre leurs mœurs, d'étudier le milieu dans lequel elles se meuvent et vivent. Et qu'y a-t-il derrière ce rideau noir de la forêt épaisse? Personne ne le sait, c'est là comme un barrage matériel opposé à toutes nos connaissances.

La Sanga est peu éloignée cependant. Entre son cours et celui de l'Oubangui se trouve, paraît-il, une importante rivière, mais personne ne le sait d'une façon précise, et nul contact n'a encore été pris avec les peuples de l'intérieur, qui, comme toutes les populations fétichistes, offriraient un si haut intérêt.

L'avenir commercial de toutes ces régions exige des études minutieuses et précises.

Il faut donc souhaiter ardemment que les postes soient multipliés au Congo, afin que le territoire tout entier soit percé à jour et qu'une sécurité plus grande y puisse régner. Cette sécurité est facile à obtenir. Que l'on songe en effet que tous les territoires, immenses déjà, du Congo actuel, ont pour toute milice cinq ou six cents Sénégalais, que l'on pense ensuite aux garnisons qu'il faut entretenir dans nos colonies musulmanes, et l'on verra combien sont faibles les frais et combien grandes les compensations. On en vient à conclure qu'il faudra, avant toute chose, favoriser l'extension des populations fétichistes et réduire le plus que faire se pourra l'influence musulmane.



UNE DES CASES DE BANGUI [1].

En effet, les tendances et les besoins des musulmans sont exactement les mêmes que les nôtres. Comme nous ils ont besoin d'expansion territoriale, comme nous ils parcourent les régions pour y commercer. Ils ne pourront donc jamais considérer notre occupation que comme une concurrence directe, à laquelle ils feront une opposition systématique, fortifiée qu'elle sera encore par leur fanatisme religieux.

Tout près de cet Oubangui, les événements qui viennent de se dérouler ne montrent-ils pas combien les musulmans, par tous les moyens possibles, et même, de vive force, sont décidés à empêcher les Européens de venir exercer chez eux une concurrence gênante!

La région que nous parcourons est jusqu'ici vierge de toute espèce de contact musulman. Le cours de l'Oubangui semble être une ligne non franchie encore par leurs grandes caravanes pillardes. On sait combien elles sont répandues dans la région du haut Congo. On les dit proches de nos postes d'occupation de la Sanga. Et les événements tragiques qui se sont déroulés, l'anéantissement de la mission Crampel, nous montrent qu'ils s'avancent du nord au sud. Si donc nous voulons rester seuls maîtres dans ces régions, il faut nous hâter, car si nous perdons du temps, ils n'en perdront pas : leur marche est lente mais sûre et de tous les instants.

Il y avait quarante-sept jours que nous avions quitté Brazzaville, plus d'un mois qu'alternaient des journées de marche avec des journées de détresse, lorsqu'enfin le capitaine Pouplier nous annonça, à notre grande joie, que nous approchions de Bangui. Il était temps. Toutes les réparations qu'on avait pu faire n'étaient qu'absolument provisoires, et si nous avions dû stopper encore une fois, c'aurait été définitivement.

Nos vivres étaient depuis longtemps épuisés, et bien des fois, ne pouvant atteindre un village où nous trouverions à nous ravitailler, nous nous étions vus réduits à une portion moins que congrue.

Cependant devant nous je ne voyais toujours que la rive boisée, des îles, encore des îles qui nous barraient la vue. Enfin, au tournant de la rive, j'aperçus soudain un grand espace au sol dénudé sur lequel s'élèvent un certain nombre de cases. C'était Bangui.

Sans regrets, je quittai ce bateau qui avait bien failli ne jamais arriver.

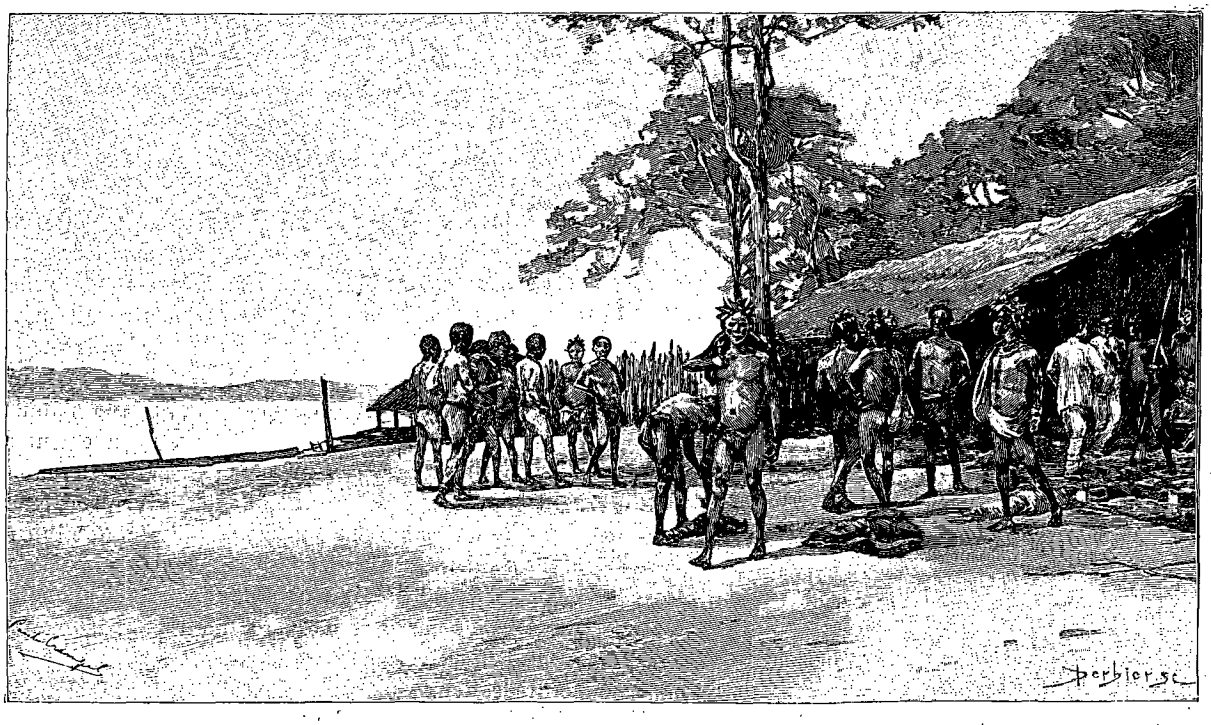
JEAN DYBOWSKI.

1. *Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.*

(*La fin à la prochaine livraison.*)

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

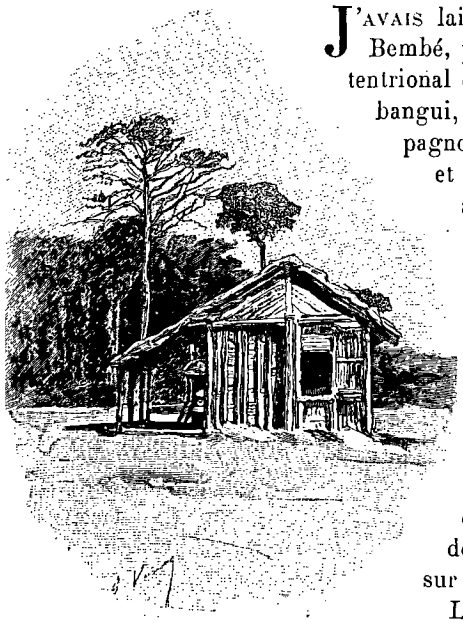


UN COIN DU POSTE DE BANGUI [1].

LA MISSION JEAN DYBOWSKI VERS LE TCHAD [2].

V

Retour d'El-Kouti. — Envoi de dépêche en France. — Départ pour la Kémo [3].



UNE CASE DU POSTE DE BANGUI [4].

J'avais laissé au village de Bembé, point le plus septentrional du coude de l'Oubangui, deux de nos compagnons, MM. Briquez et Bobichon, qui avaient fait avec moi la dure campagne d'El-Kouti, et je revenais en toute hâte avec MM. Brunache et Nebout. Il me tardait d'envoyer en France la bonne nouvelle de notre succès et de rassurer chacun sur notre sort.

Les Banziris du village de Bembé nous avaient dit qu'on les avait informés de notre massacre, et un homme du chef, que j'avais laissé dans un village dakoua, était revenu disant qu'on n'avait plus de nouvelles de nous et que nous avions disparu. Il m'importait de ne pas laisser s'accréditer la mauvaise nouvelle.

Nos pirogues descendaient avec une rapidité surprenante, enlevées par un courant de foudre. Cependant nous devions nous garer, car c'était le matin, et un brouillard épais s'élevait au-dessus de l'eau, nous empêchant de reconnaître les bonnes passes, qu'il fallait chercher avec soin au milieu des rapides dont nous entendions les formidables mugissements. Nous nous arrêtions par moments, puis soudain, le passage étant reconnu, les hommes de l'avant manœuvraient rapidement les perches, tandis que ceux de l'arrière dirigeaient leurs pirogues par des coups redoublés de pagaie. Les eaux avaient tellement baissé sur l'Oubangui, que j'avais quelque peine à reconnaître la grande rivière ; nous longions des bancs de sable de quelques kilomètres, des îlots couverts d'arbres, des blocs rocheux énormes, et tout cela, lors de notre montée, était caché sous les eaux ; seuls les sommets des arbres, émergeant çà et là au-dessus des flots, ressemblaient à quelques buissons

1. *Dessin de Mme Crampel, gravé par Derbier.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 225, 241 *et* 257.
3. Nous ne publions point ici le récit de l'expédition de Bangui à El-Kouti, et du châtiment des assassins de Crampel. Nous en avons déjà donné un résumé (*Tour du Monde*, LXIV, p. 49-64), écrit avant le retour en Europe de M. Dybowski. Celui-ci se propose d'en donner un récit plus complet dans un volume qui paraîtra prochainement, et auquel il renvoie ses lecteurs.
(*Note de la Rédaction.*)
4. *Dessin de G. Vuillier, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aquatiques. Chaque année, la différence de niveau entre les hautes et les basses eaux est considérable dans la région des rapides de Belli et jusqu'à Bangui. Cette année, au dire des indigènes, elle avait été encore bien plus accentuée que de coutume. Des villages qui s'étaient crus jusque-là à l'abri de l'inondation étaient envahis par les eaux. Dans toute cette partie de l'Oubangui, le cours est resserré entre des collines élevées couvertes d'arbres, qui à ce moment entrent en végétation, et dont les cimes feuillues se couvrent de pourpre. C'est une petite Suisse, avec l'immense et superbe Oubangui en plus. Sur les flancs, çà et là, des réunions de cases forment les villages peu hospitaliers des Bouzérous.

Les pagayeurs, sûrs d'arriver bientôt, redoublent d'efforts, et soudain ils m'avisent que tout à l'heure, au tournant de l'Oubangui, nous allons apercevoir les roches qui avoisinent le poste de Bangui. Tous alors se mettent à entonner à pleine voix leur chant, formant une mélodie harmonieuse. La voix porte sur l'eau et signale de loin notre présence. Bientôt j'aperçois sur les roches de Bangui une silhouette, que je reconnais pour être celle d'un blanc, puis deux, puis trois. Nous sommes reconnus, et les pavillons qui flottent à l'arrière de chacune de mes pirogues ont servi d'indication précise. Nous franchissons le grand chenal du milieu, qui à notre départ formait une cascade impétueuse, et qui est accessible aujourd'hui.

Nous abordons, et l'on se presse autour de nous. Chacun, blancs et noirs, veut savoir comment les événements se sont passés. D'un mot je les rassure, disant que tous les Européens sont saufs. A peine arrivé, je m'occupe du moyen de faire parvenir en France une dépêche pour faire connaître les résultats favorables de mon expédition. Une pirogue armée de huit hommes, dont quatre tirailleurs, partira le jour même pour Lyranga, où les bateaux passent fréquemment [1].

MM. Briquez et Bobichon devaient, aux termes des instructions que je leur avais données, regagner le poste que j'avais établi lors de la première montée dans l'Oubangui chez les Ouaddas, et en même temps envoyer à Bangui un nombre suffisant de pirogues que le chef Bembé avait promis de mettre à ma disposition pour transporter au poste des Ouaddas toutes les marchandises qui restaient encore à Bangui.

Dans le volumineux courrier qui s'était accumulé à Bangui pendant des mois et qui me donnait enfin des nouvelles de France, se trouvait une dépêche du sous-secrétariat d'Etat des colonies me prescrivant, dans des termes très précis, de ne pas pénétrer dans l'intérieur, mais de me contenter de rester sur les bords de l'Oubangui et d'y poursuivre l'enquête sur le massacre de la mission Crampel. Cette dépêche était arrivée en septembre dans la colonie, et nous étions en janvier. Je me félicitai des difficultés de service qui n'avaient pas permis de me la faire tenir plus tôt; les termes en étaient tellement précis et formels que j'aurais dû leur obéir, et cela nous aurait privés d'un succès utile à la cause que nous défendions.

Le Comité de l'Afrique française m'informait qu'une mission s'organisait en France pour venir s'unir à moi en amenant des renforts. Le commandement de cette mission, jusqu'au jour où elle m'aurait rejoint, était confié à M. Maistre, qui avait été le compagnon de M. le docteur Catat dans son exploration de l'île de Madagascar.

M. Maistre devait partir de France en octobre. J'étais donc en droit d'espérer qu'il pourrait me rejoindre au commencement de mars. Je ne voulais pas perdre les deux mois qui me restaient, et je les emploierais utilement en fondant un poste dans la Kémo et en transportant là toutes les marchandises, de façon que, lorsque les renforts me rejoindraient, nous pussions désormais marcher rapidement et sans perdre de temps.

Avant de partir, j'eus la chance de voir arriver le bateau hollandais l'*Antoinette*, qui avait à son bord M. Greshoff. Il m'amenait avec lui une soixantaine de porteurs, qu'il mettait gracieusement à ma disposition pour la durée d'une année, à charge par moi d'emmener, dans les régions nouvelles que je parcourrais, deux de ses agents, auxquels je donnerais vivres, aide et protection, et qui pratiqueraient librement le trafic des marchandises de la région. Je trouvais ainsi le moyen de réaliser de sensibles économies, au profit du budget général de ma mission. Et ce procédé avait l'avantage considérable de donner à ma marche un caractère absolument pacifique et de rassurer les populations par les transactions commerciales auxquelles pourraient se livrer les nouveaux agents que j'emmenais avec moi.

En effet, elle est simpliste, la psychologie des peuples noirs. Ils veulent à nos explorations une cause dont la logique leur apparaisse facilement. Que vient-on faire chez eux? se demandent-ils. Doivent-ils rechercher nos relations ou les redouter? Venons-nous faire la guerre, piller leurs villages, agir de la même façon que les musulmans? Ou bien, au contraire, si nos intentions sont pacifiques, quel autre désir pouvons-nous avoir que celui de commercer? Et lorsqu'en effet on emmène avec soi des agents commerciaux, qui leur disent d'apporter les marchandises du pays, lesquelles sont achetées à leur prix, en échange des produits qu'ils recherchent, il y a grand'chance pour qu'on soit bien accueilli, car il n'y a rien à redouter de nous.

Pour la deuxième fois j'allais donc repartir de Bangui pour la région haute. Dès mon arrivée à ce poste,

1. En descendant l'Oubangui, la pirogue fut attaquée par les Bonjos. Elle put cependant arriver à Lyranga, avec deux hommes blessés. Là se trouvait précisément une des canonnières de la colonie, qui emporta immédiatement la dépêche à Brazzaville. M. l'administrateur principal Dolisie voulut bien organiser un courrier exprès, qui en douze jours fut à Loango. Par un heureux concours de circonstances un navire se trouvait mouillé là et partait le lendemain matin pour Libreville. En moins d'un mois et demi la dépêche arriva en France, et le temps qu'elle avait mis à franchir cette énorme distance parut tellement court que l'on hésita un moment à la croire authentique.

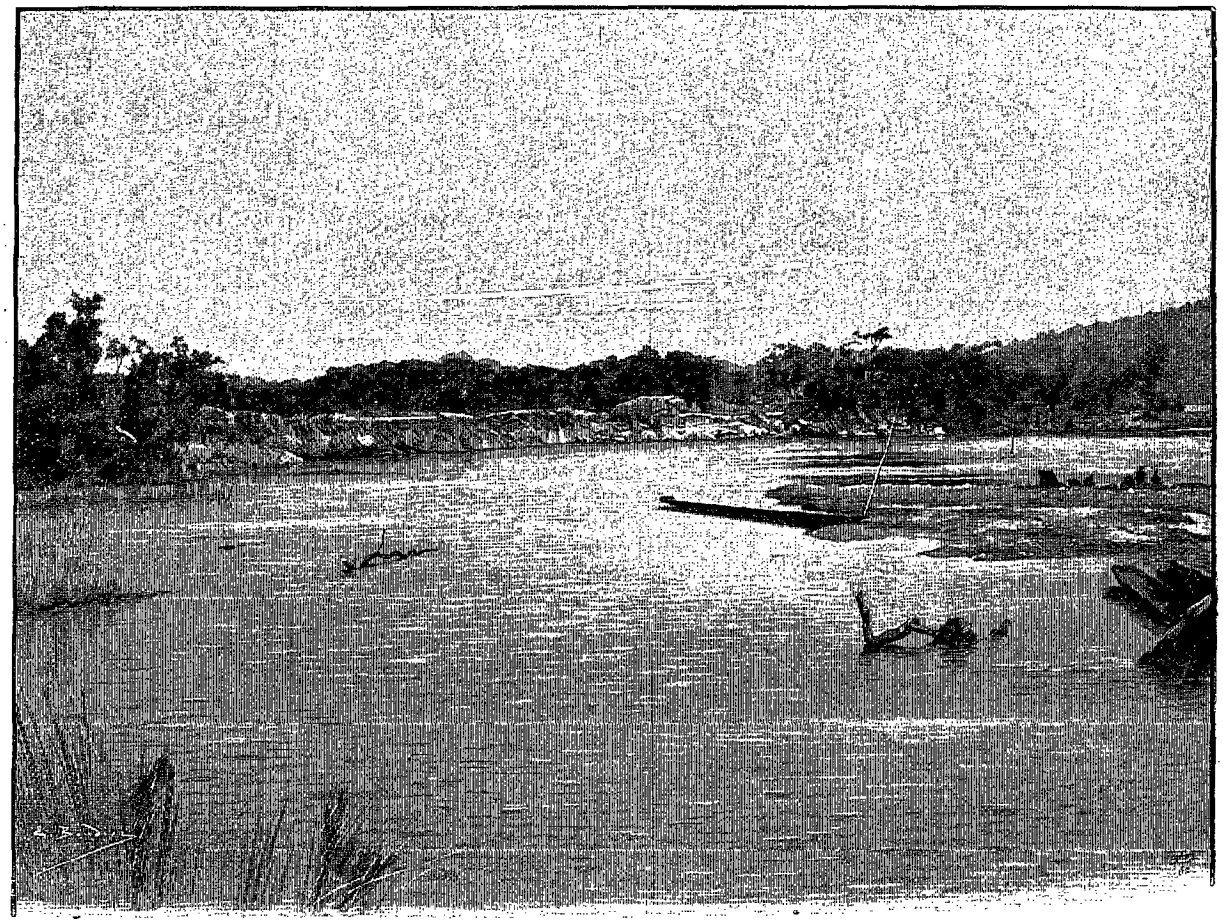
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et plus tard lorsque je partis pour El-Kouti, j'eus l'occasion de voir quels changements profonds on constatait, en remontant, dans la nature et dans les hommes. Bangui est le point extrême, la limite de la grande forêt équatoriale. A partir de là, elle va en s'atténuant sensiblement; les arbres diminuent de taille et ne se groupent plus en massifs impénétrables et sans limites, mais au contraire ils accompagnent seulement le cours des rivières en un rideau dont l'épaisseur, encore assez grande ici, va en diminuant sans cesse.

Le cours de l'Oubangui, qui roulait jusque-là des eaux calmes et tranquilles, devient soudain impétueux, resserré qu'il est entre des rives couvertes de collines. On peut dire que le seuil rocheux de Bangui est de ce côté comme l'entrée du plateau central de l'Afrique. Il sépare deux régions distinctes par la configuration physique comme aussi par la faune et la flore.

J'indiquerai ici un des faits saillants que j'eus l'occasion de constater lors de ma marche sur El-Kouti. La ligne de partage des eaux, dont je relevai l'altitude et la position, a un caractère particulier. Elle est faite de blocs rocheux formés de minerais de fer de différente nature. Parmi ceux-ci il en est un (*itabirite*) d'une richesse exceptionnelle, dont la présence est très curieuse à signaler en ce point, pour la raison qu'elle y était jusqu'à ce jour absolument ignorée et qu'on ne le connaissait, comme l'a dit M. Stanislas Meunier dans une note à l'Académie des sciences, que dans l'Amérique du Sud.

Les indigènes (Dakouas et N'Gapous) en extraient le fer au moyen de petits hauts-fourneaux dans lesquels le minerai est traité par le charbon de bois. Ils obtiennent ainsi une fonte aciérée d'une très haute valeur, avec laquelle ils fabriquent des armes de toute sorte, qui leur servent de marchandises de transaction, et qui se répandent de là dans une grande partie de l'Afrique centrale. On a souvent constaté, non sans surprise, l'analogie, parfois même la similitude absolue, qui existe entre toutes les armes de régions souvent fort différentes. La région de Bangui est donc le lieu de fabrication d'origine de toutes ces armes; et, lorsqu'on connaît le fait, on n'est plus surpris de constater l'analogie qui se poursuit entre des pièces provenant cependant de régions éloignées. C'est ainsi que j'ai retrouvé dans toute cette partie de l'Afrique centrale un grand nombre d'armes en tous points semblables à celles dont parle Schweinfurt et qu'il avait trouvées chez les Momboutous et les Niam-Niams. Et



SEUIL ROCHEUX DE BANGUI[1].

1. *Dessin de Boudier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

certaines de ces pièces qu'il signale comme rares, par exemple les *trombaches*, ou couteaux de jet, sont au contraire très communes dans la région parcourue. De même qu'ils se répandent vers l'est dans les pays visités par le voyageur allemand que je viens de citer, de même aussi on en retrouve quelques spécimens au sud et à l'ouest; c'est ainsi qu'il en existe chez les Bouzérous des environs de Bangui, mais en petit nombre, et les indigènes ne consentent à s'en défaire que très difficilement.

Dès mon arrivée à Bangui j'avais donné l'ordre à M. Chalot de se diriger sur mon poste des Ouaddas, où il devait se rencontrer avec MM. Briquez et Bobichon, redescendus du village de Bembé.

Peu de temps après, je pus partir moi-même pour les Ouaddas avec des pirogues banziris, qui étaient venues me chercher, envoyées par le chef bembé. Mes relations avec ce chef étaient tellement cordiales qu'il suffisait pour moi de lui envoyer un émissaire en lui disant le nombre de pirogues dont j'avais besoin, pour qu'immédiatement il donnât l'ordre aux villages placés sous sa dépendance d'avoir à me fournir ce que je demandais. Les Banziris s'étaient d'ailleurs volontiers accoutumés à des voyages faits pour notre compte, et ils trouvaient ainsi le moyen de réaliser facilement des bénéfices.

Tout était donc terminé; des pirogues descendues en grand nombre étaient là, prêtes à me transporter dans la région haute.

Le bateau de la maison hollandaise l'*Antoinette* allait regagner Brazzaville. M. Nebout, qui m'avait accompagné dans ma marche sur El-Kouti, devait prendre passage à son bord et s'en retourner en France. Il avait admirablement supporté le climat, et l'état de bonne santé dans lequel il s'en retournait me laissait espérer que son voyage s'accomplirait sans encombre. Je lui confiai de nombreuses collections, tous les documents pris sur les musulmans, et les restes de Lauzière, ingénieur de la mission Crampel, qu'il devait ramener en France.

Les Banziris, dont les pirogues allaient me mener dans la Kémo, constituent une des populations les plus intéressantes et les plus séduisantes surtout que je connaisse dans toute cette région de l'Afrique. Les hommes et les femmes ont un physique qui diffère tellement de ce qu'on est habitué à voir chez les nègres, qu'on en est véritablement surpris, et s'ils étaient blancs, on n'hésiterait certainement pas à dire d'eux que ce sont de beaux garçons et de belles filles. Pour nous qu'un séjour déjà long en Afrique avait habitués à la coloration noire, nous les trouvions véritablement tels, et je n'ai jamais vu nulle part une race nègre ayant un ensemble de qualités plastiques aussi séduisantes que celles des Banziris.

La face est sans prognathisme; le nez, presque droit, faisant suite à un front élevé et plan, est à peine élargi. La bouche, souvent presque petite, n'a que des lèvres peu épaisses, qui n'enlèvent rien à sa grâce souriante. Le menton est droit. Les yeux sont toujours superbes, très grands, largement ouverts, au regard franc et droit, prenant parfois cependant une très grande douceur, grâce aux longs cils qui les bordent. Les hommes ont un corps souple et bien proportionné; on constate toutefois un développement un peu plus marqué peut-être dans les membres antérieurs que dans les jambes, qui restent souvent grêles. Ce développement particulier des muscles provient certainement de ce que les Banziris sont avant tout un peuple de pagayeurs.

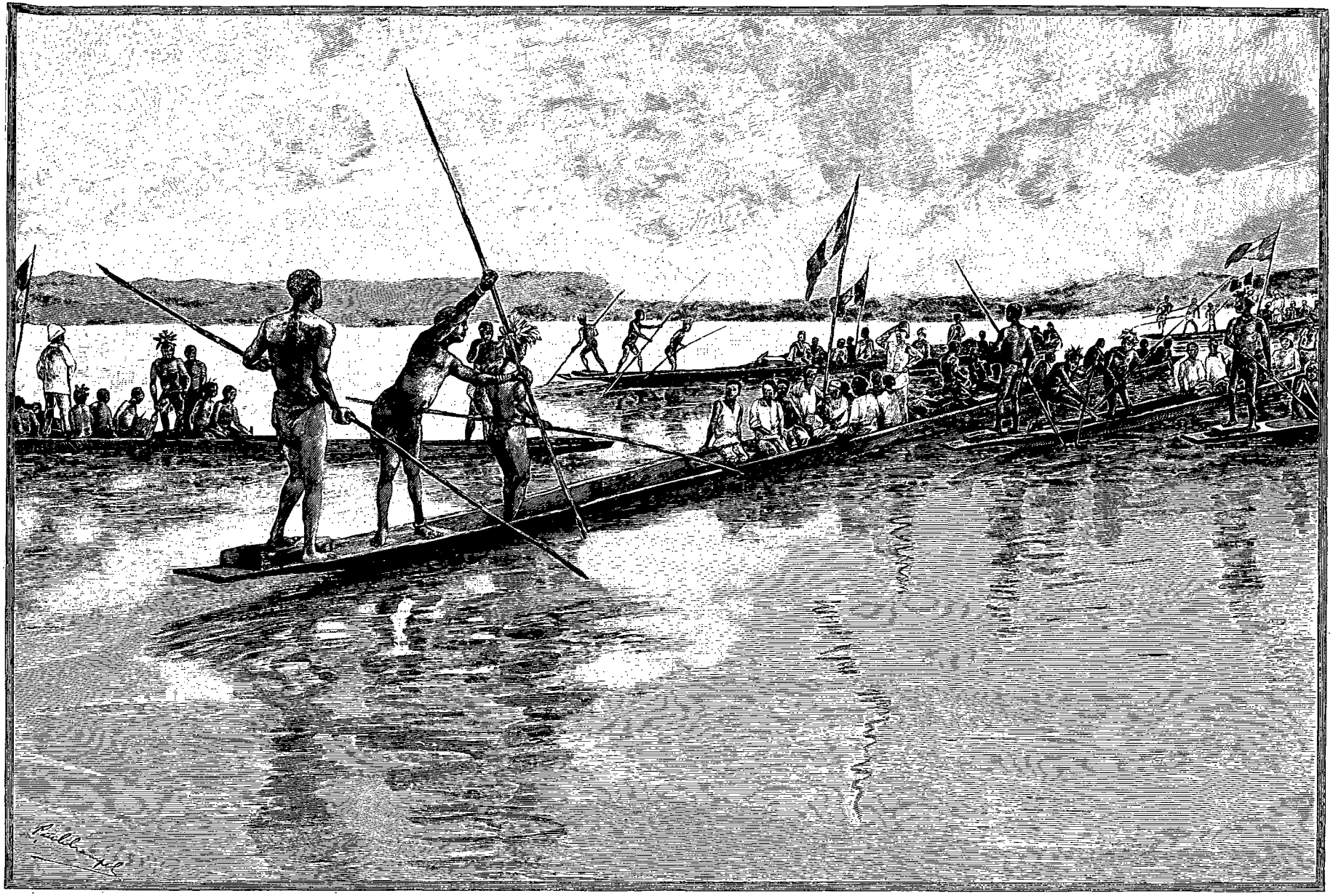
Les hommes portent un pagne d'écorce martelée, passé entre les jambes et retenu autour des reins à l'aide d'une ceinture faite d'une lanière de peau d'hippopotame ornée d'anneaux de métal. A cela se borne le costume. La tête est ornée d'une coiffure souvent extrêmement compliquée et dont des perles de différentes couleurs constituent le principal agrément. Ces perles sont fixées dans les cheveux et disposées de différentes façons : ce sont parfois des plaques de dessin à damier très régulièrement établies, occupant les deux faces de la tête. Ou bien elles forment des sortes de crêtes parallèles partant du front pour se prolonger jusque derrière la tête. Parfois enfin toute la chevelure est entièrement couverte de petites boucles de perles enfilées et disposées avec une symétrie et une régularité absolues. Ce sont les femmes qui sont chargées d'échafauder ces coiffures.

Un semblable travail ne peut être fait en un jour, aussi voit-on souvent des jeunes hommes qui ne sont encore coiffés que sur un côté, rester ainsi plusieurs jours, jusqu'au moment où l'on aura le temps d'achever l'échafaudage.

Afin de préserver cet édifice qui a demandé tant de temps, de peine et de talent pour être aussi bien construit, on le recouvre généralement d'une sorte de bonnet fait avec l'étoffe que fournit l'écorce de certains figuiers, ou bien d'un morceau de guinée ou d'andrinople rouge. Une coiffure ainsi établie est conservée pendant fort longtemps et jusqu'au moment où les cheveux deviennent trop grands et en dérangent l'harmonie. Tous les Banziris sont très joueurs. Ils pratiquent un jeu analogue à notre « pile ou face », qui consiste à jeter en l'air un certain nombre de débris qui retombent d'un côté ou de l'autre et qui font gagner ou perdre. Parfois, lorsqu'un de ces obstinés joueurs a perdu toute la monnaie renfermée dans le petit sac en peau qu'il porte toujours avec lui, il a recours à sa coiffure, et coupe tout ou partie de ces plaques, qu'on a mis tant de temps à lui tresser dans les cheveux. J'ai pu m'en procurer et les joindre aux documents de toute sorte que j'ai rapportés de cette région.

Les femmes, quand elles sont jeunes, n'ont aucun vêtement. Elles ne comprennent même pas qu'on veuille leur en faire porter. Lorsqu'on leur donne un morceau d'étoffe, elles se le mettent sur le dos à la façon d'un châle, qu'elles quittent bientôt d'ailleurs.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN TRAIN DE PIROGUES BANZIRIS. — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les jeunes filles ont toutes comme coiffure une natte qu'elles essayent de rendre le plus volumineuse possible. Aussi ajoutent-elles à leurs cheveux ceux qu'elles peuvent acquérir. Elles finissent par constituer ainsi des tresses qui n'ont parfois pas moins de 1 m. 20 à 1 m. 50 de long, et, à la base, la grosseur du bras. Cette natte est souvent enroulée en diadème autour de la tête, et l'extrémité pend librement sur l'épaule.

Lorsque plus tard la maternité et un allaitement prolongé ont flétri sa chair, la femme renonce à toute espèce de coquetterie. Elle coupe cette natte dont jeune fille elle était si fière, et c'est ainsi que d'autres plus jeunes peuvent l'acquérir et s'en parer à leur tour. Généralement les femmes âgées portent un petit pagne.

Malgré la légèreté de leur costume, et contrairement à ce qu'on en pourrait augurer, les femmes banziris sont chastes, pudiques même et de mœurs très réservées. Leur démarche, leurs danses et leur langage sont toujours convenables. Cependant elles ne sont nullement prudes, et entretiennent au contraire avec les jeunes gens des relations de cordiale amitié. Contrairement à ce qu'on voit dans la majorité des races nègres, les filles banziris se marient relativement tard, et conservent une très grande austérité de mœurs.

Les Banziris ne sont nullement anthropophages. Lorsqu'on les interroge sur cette pratique, ils expriment, avec une évidente sincérité, toute l'horreur qu'elle leur cause.

Très gais, très enjoués même, ils sont également de caractère fier, et s'ils comprennent très bien la plaisanterie, qui les remplit de joie, ils n'admettent pas en revanche qu'on leur manque d'égards. Si, par exemple, on veut examiner de plus près leur coiffure, voir comment elle est faite, la toucher, ils ne s'en fâcheront pas, mais immédiatement et avec intention ils soulèveront votre casque et toucheront vos cheveux, voulant dire de cette façon : Je peux bien te faire ce que tu me fais. Les Banziris sont établis sur un long parcours de la rivière Oubangui. Leurs villages s'échelonnent sur ses rives, et ne pénètrent nullement dans l'intérieur; par contre, ils sont très jaloux de leur position sur le bord du grand cours d'eau, et tiennent à en conserver le monopole absolu, qu'ils s'efforcent d'étendre le plus possible, en empiétant, toutes les fois que les circonstances le permettent, sur le territoire des autres populations établies au bord de la rivière. C'est avec joie qu'ils ont accepté de faire pour nous des transports et de venir ainsi en grands convois jusqu'à Bangui. Ils savent qu'avec nous ils ne courent aucun danger, et ils traversent de la sorte des territoires étrangers et sur lesquels leur désir le plus vif est d'étendre peu à peu leur autorité.

Lorsque j'établis mon poste aux Ouaddas, un certain nombre de Banziris vinrent immédiatement construire des cases dans notre voisinage. Je dus, au moment de mon départ pour El-Kouti, laisser mon poste inoccupé. Les Ouaddas en profitèrent aussitôt pour faire la guerre aux Banziris et les chasser du petit village en formation qui s'installait à côté de nous. Mais, à peine étions-nous de retour, et nous installions-nous dans ce poste, pour ne plus l'abandonner désormais, qu'ils reprenaient possession définitive du village d'où les Ouaddas les avaient expulsés.

Nous avons tout intérêt à favoriser l'extension de cette population de gens robustes, travailleurs, sains d'esprit et de corps, et qui sont pour nous les auxiliaires les plus utiles que nous puissions trouver dans la région. Il est certain que si on les compare aux populations ouaddas ou langouassis qui leur confinent, et qui sont l'une et l'autre voleuses, pillardes et anthropophages, l'avantage tout entier reste aux Banziris.

Les Banziris se livrent principalement à la pêche, et retirent de l'eau des quantités énormes de poissons de toutes sortes. Ils excellent dans cet art et emploient des moyens divers pour se les procurer. Ces très grandes quantités de poissons constituent la base de leur commerce.

Tout le poisson que l'on retire de l'eau est fumé, et c'est dans cet état qu'il est vendu aux populations de l'intérieur, qui leur donnent, en échange, des denrées provenant de leurs cultures : patates, ignames, manioc ou mil, ou des animaux tels que des chèvres, des poules ou des chiens : ces derniers sont très recherchés comme aliment. J'ai compté une fois, dans une pirogue, pas moins de dix-sept chiens, destinés tous à être mangés; on les soigne, on les cajole jusqu'au jour où on les consomme. On les étrangle alors, et, sans aucun apprêt, on les expose au feu, qui d'abord grille le poil, que l'on gratte un peu; puis, après avoir écorché la bête et l'avoir coupée en morceaux, on la fait cuire dans la marmite. La peau grillée et grattée est très prisée. Je me suis vu offrir de ces morceaux de peau de chien, que les Banziris emportent souvent dans leurs sacoches à provisions. J'avoue que je n'eus pas le courage d'en goûter.

Les pirogues dont se servent les Banziris sont, comme toutes celles du Congo, faites d'un seul bloc d'un bois analogue au palissandre, d'un brun rougeâtre et d'une densité très grande. Construites avec beaucoup de soin, elles ont une longueur de 8, 12 mètres et quelquefois davantage encore. Par contre, leur largeur est assez faible : les plus larges ne mesurent pas plus de 80 à 90 centimètres au maximum, et la plupart ne dépassent pas 60 centimètres. La profondeur est à peu près égale à la largeur. L'arrière est évidé presque jusqu'à l'extrémité, se termine cependant en une petite plate-forme où s'asseoient dix ou douze pagayeurs manœuvrant à l'aide de petites pagaies très élégamment sculptées. L'avant se prolonge en une seconde plate-forme ayant près de 1 m. 50 de long et surmontée d'un bloc formant tabouret et sculpté à plein bois. La plate-forme se continue par un plan doucement incliné jusque dans le fond de la pirogue, laissant ainsi tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

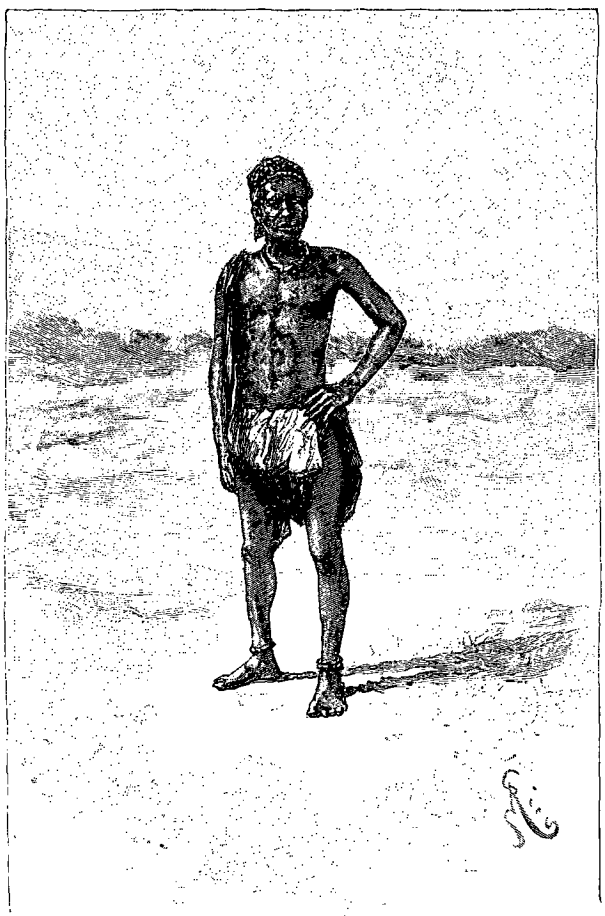
un espace, qui a 2 m. 50 environ de longueur. C'est là que vont se placer trois ou quatre hommes solides, qui manœuvrent d'énormes *tombo* (perches). Lorsqu'on est à la saison haute, ces perches ont une longueur de 10 à 12 mètres, afin de permettre aux hommes d'aller chercher le fond; encore suit-on les rives. Parfois la longueur de la perche est cependant insuffisante et l'homme est obligé de plonger le bras dans l'eau pour aller trouver le fond. Successivement, les uns après les autres, par un mouvement régulier, ils lancent leurs perches dans l'eau, s'appuient solidement contre l'extrémité qu'ils ont en main et descendent en courant la plate-forme de l'avant. Ils forcent ainsi la pirogue à avancer, et lorsque les hommes du tombo sont au nombre de quatre, qu'ils s'entendent, que leur mouvement est régulièrement cadencé, on marche avec une étonnante vitesse. Il arrive que l'extrémité de la perche enfoncée dans l'eau se prend entre des fragments de roches et que l'homme ne peut pas la dégager; mais elle n'est pas perdue pour cela : plutôt que de la lâcher, il abandonne la pirogue, qui continue sa marche, plonge au fond, dégage sa perche et regagne bien vite l'embarcation à la nage. Cette manœuvre de la perche, qui est constamment plongée dans l'eau, les inonde et les fait ruisseler de toutes parts; aussi l'extrémité de la plate-forme se termine-t-elle par un seuil ménagé dans le fond de la pirogue. De cette façon l'eau est arrêtée, et on la rejette de temps en temps au dehors. Seul le milieu, on le voit, est réservé aux marchandises et aux passagers; afin d'éviter que les marchandises ne se mouillent, on met en travers de petites bûches, sur lesquelles elles sont déposées. Un seul blanc peut prendre passage dans une pirogue. Il faut s'asseoir sur une caisse basse, car si l'on se trouvait trop haut, sur un pliant par exemple, on pourrait faire chavirer la pirogue. Bien que, comme on le voit, ces pirogues soient plutôt destinées à la course rapide qu'au transport des marchandises, il en est cependant d'assez grandes pour que l'on puisse y charger parfois près d'une tonne de marchandises. Mais alors le bord n'est pas à plus de 3 ou 4 centimètres au-dessus de l'eau.

C'est un voyage fatigant, car il faut rester là les jambes étendues pendant de longues heures, la marche commençant dès l'aube pour ne se terminer que lorsque vient la nuit. Les hommes de la perche, pour se reposer, prennent de temps en temps la pagaie, et, en alternant ainsi la besogne, ils arrivent à fournir des journées de dix à douze heures de marche.

Cinq jours après le départ de Bangui j'arrivais à mon poste des Ouaddas, où désormais personnel et marchandises se trouvaient centralisés en totalité. Il se composait d'une douzaine de maisonnettes, disposées suivant les côtés d'un énorme parallélogramme, formant au centre une vaste cour.

Ces cases avaient été construites avec les matériaux du pays; deux d'entre elles constituaient l'habitation des Européens, d'autres le casernement des tirailleurs et des porteurs, d'autres enfin les magasins à marchandises d'échange. Les bois droits ne manquent pas dans la région, et il est aisé de s'en procurer une quantité suffisante pour former des charpentes très régulières. Les parois sont faites avec des tiges d'arbres placées les unes à côté des autres et recouvertes à l'intérieur d'une natte tressée par mes hommes. Tout autour des maisons d'habitation régnaient de larges vérandas, destinées à nous abriter de l'ardeur du soleil, contre lequel nous protégeait déjà une épaisse toiture de chaume.

Dans le jardin, en voie de formation, des légumes



PAGAYEUR BANZIRI [1].

de toutes sortes commençaient à pousser. Encore quelques jours et nous pourrions manger une salade de cresson alénois et des radis, lesquels dans cette région viennent au bout de quinze à dix-sept jours, ce qui, soit dit en passant, laisse quelque peu en arrière la culture sur couche des maraîchers de Paris.

Dès mon arrivée, je pris mes dispositions pour pouvoir remonter le cours de la rivière Kémo. Afin de reconnaître le pays et de pouvoir déterminer le moyen le plus commode de joindre mon poste des Ouaddas à celui que j'établirais dans la Kémo, je résolus de diviser

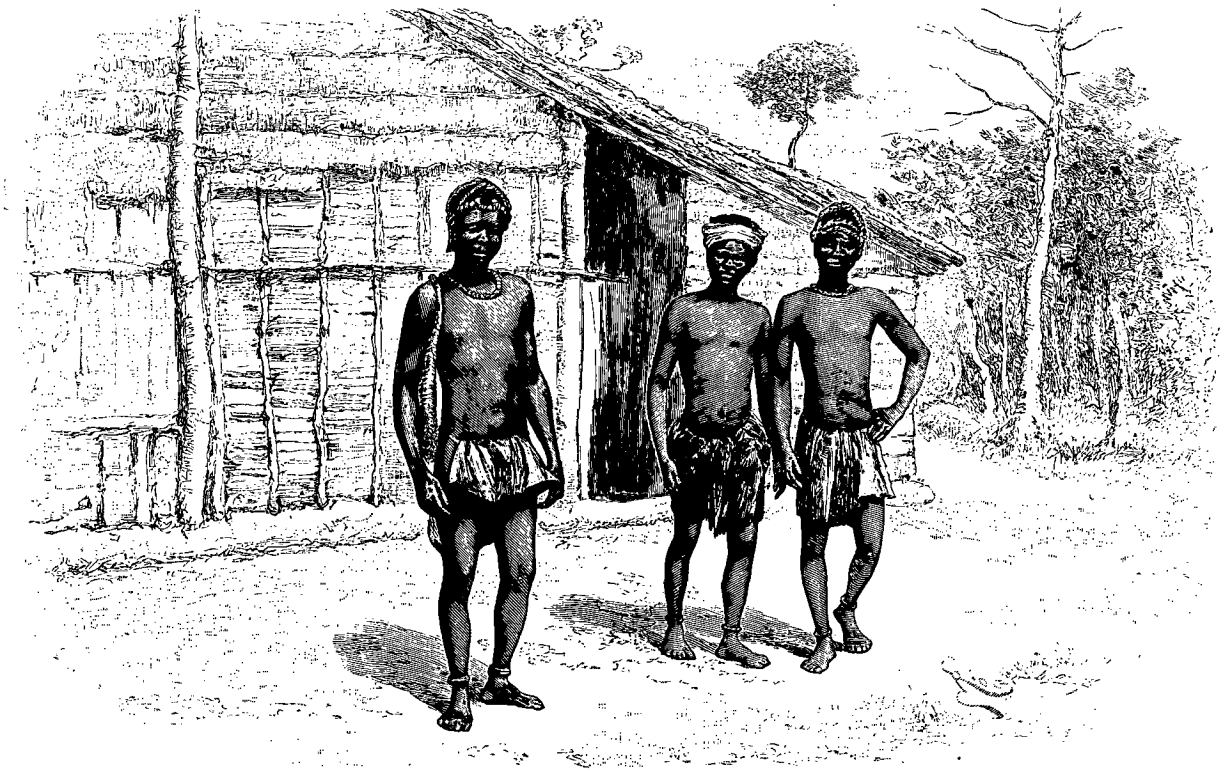
1. *Dessin de Riou, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mes forces en deux colonnes : l'une remonterait le cours de la rivière en pirogue; l'autre, la plus importante, étudierait le pays et les populations qui se trouvent sur les rives. Je ne pouvais tout emporter d'un seul coup, du moins l'emploi des pirogues favoriserait, en les augmentant, les moyens de transport. Je choisis donc ce qui était le plus immédiatement utile à la formation des deux petites colonnes, et j'emportai avec moi l'outillage nécessaire à l'édification de nouvelles cases. Je confiai la garde du poste des Ouaddas pendant mon absence à l'un des deux agents commerciaux que j'avais emmenés, et je lui laissai les quelques hommes qui lui étaient nécessaires pour sa sécurité. Autant il m'était facile de me faire transporter à Bangui, autant j'eus de peine à déterminer mes piroguiers à me mener dans le haut de la Kémo.

Ils n'étaient pas, disaient-ils, en rapport avec les populations de cette région, et craignaient de s'y engager. Je fus donc obligé de modifier mon premier projet et nous partîmes tous par terre.

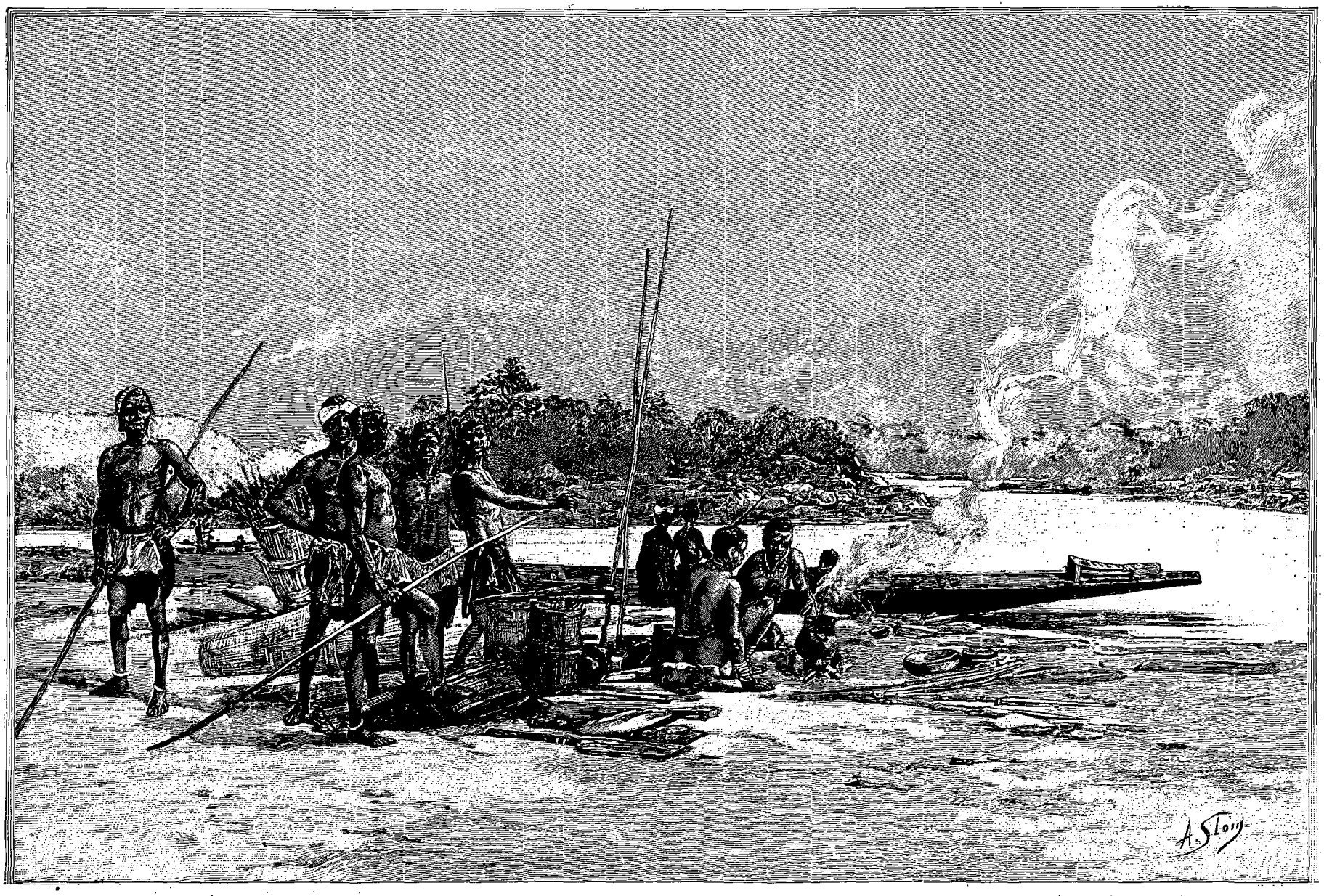
Dès notre départ, la route se présentait pleine de difficultés. J'avais demandé à M'Paka, le chef des Ouaddas, de me donner des guides qui me conduiraient dans la région haute. Il me les avait bien promis, mais lorsque était venu le moment de me les fournir, je les attendis en vain. Nous partîmes donc sans guides, et j'arrivai au village de M'Paka avec l'intention de lui rappeler sa promesse. Mais je ne fus pas peu surpris de trouver les villages déserts et les portes des cases closes. Mes hommes se répandirent autour des villages, appelèrent dans tous les sens, mais leurs efforts furent vains. Je ne comprenais absolument rien à la situation qui s'offrait à moi. Nous avions toujours entretenu les meilleures relations avec M'Paka et son peuple, et je ne saisissais pas quelle pouvait être la cause qui l'avait déterminé à fuir. Continuant mon chemin, j'atteignis bientôt d'autres villages, où j'eus enfin l'explication de ces faits. Pendant ma marche sur El-Kouti j'avais abandonné momentanément le poste des Ouaddas, et cette peuplade en avait profité pour chasser les habitants du petit village banziri qui s'établissait à côté de mon poste. Des hommes même avaient été blessés. Les Banziris, de nature peu belliqueuse, n'avaient pas osé faire la guerre aux Ouaddas et se venger ainsi de l'offense qui leur avait été faite, ils s'étaient contentés de les menacer de ma colère, disant qu'à mon retour je ne manquerais pas d'aller incendier leurs cases et les châtier sévèrement. Telle était la raison pour laquelle les Banziris n'avaient pas osé nous conduire dans la Kémo, et pour laquelle aussi les Ouaddas avaient fui, abandonnant leurs villages. Je les rassurai, leur disant que je n'épousais les querelles ni des uns ni des autres et que dans tous les cas je ne venais pas pour leur faire la guerre. Je campai là un jour et j'obtins comme guide le fils de M'Paka lui-même.



BANZIRIS[1].

1. *Dessin de Riou, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CAMPEMENT DE PÊCHE BANZIRI SUR UN BANC DE SABLE. — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais ce n'était là qu'un bien mauvais guide, comme j'eus l'occasion de m'en convaincre bientôt. Les Ouaddas avaient d'ailleurs trop d'intérêt à nous voir habiter leur région pour consentir aisément à nous guider vers des populations nouvelles. Puis eux-mêmes sont en guerre avec leurs voisins, et les relations qu'ils entretiennent avec les peuplades de la haute Kémo, les Tokbos, ne sont rien moins qu'excellentes. Le guide avait donc tout intérêt, le connût-il, à ne pas nous montrer le meilleur chemin.

La route que nous suivîmes à partir de ce moment fut affreusement difficile : pas un seul village, mais seulement des traces d'anciennes habitations, où les Ouaddas avaient porté la désolation. Puis des marais se présentaient devant nous, et nous pataugions pendant des heures entières dans la vase. Il nous fallut franchir, mais non sans de très réelles difficultés, un affluent de la Kémo, la rivière Tomy, dont les eaux étaient débordées et s'étendaient en une vaste plaine marécageuse au milieu d'une superbe forêt de palmiers rafia. Nous avions de l'eau jusqu'aux épaules; les bords étaient vaseux, les pieds s'y engageaient, et l'on avait de la peine à avancer. Ce fut une longue et pénible besogne, que de franchir ce pas difficile. De l'autre côté de la rivière Tomy, je trouvai encore de nombreuses traces de villages dévastés et abandonnés maintenant. Cependant j'étais surpris de la direction de notre route, que je relevais avec soin. Nous allions, à mon sens, beaucoup trop à l'est, et j'insistai auprès de mon guide pour qu'il reprît une direction nord. Mais il m'affirmait que nous étions dans la bonne voie et que c'était là le chemin le plus court pour arriver à nous mettre en contact avec les grands villages des Tokbos, qui occupaient le haut de la rivière Kémo.

Je ne m'étais pas trompé: nous marchions beaucoup trop à l'est, et soudain, après avoir franchi un petit bois occupant une pente escarpée, nous nous trouvâmes au bord d'une grande rivière : c'était la Kémo. L'importance qu'elle avait encore en ce point me donnait à penser que nous ne devions pas être bien loin du confluent. Je fis monter un de mes canots que j'avais eu le soin d'emporter, et je poussai dans le haut et dans le bas une reconnaissance qui ne m'apprit rien. Je n'avais rencontré ni une pirogue, ni un village, ni un seul habitant. Mon guide continuait à exécuter le programme qu'il s'était tracé à lui-même : il insistait auprès de moi pour que nous revinssions sur nos pas, nous affirmant que nous ne trouverions rien de longtemps en remontant la rivière, que la marche était extrêmement difficile et que d'ailleurs il ignorait complètement la route. Cependant je n'avais emporté que fort peu de vivres, pour le grand nombre de porteurs que je traînais avec moi, car j'espérais bien pouvoir renouveler ma provision en cours de route. Mais ces vivres s'épuisaient. Il fallait donc aviser immédiatement. Sans plus tarder, je chargeai mon chef d'escorte, M. Briquez, de prendre des hommes avec lui et de redescendre le cours de la Kémo dans le canot démontable. Je savais qu'au confluent de cette rivière il y avait des campements de Banziris, dépendant du chef Bembé, qui consentiraient bien certainement, maintenant que nous étions dans la rivière, à venir nous y rejoindre. Au pis aller, M. Briquez prendrait une de ces pirogues et se ferait conduire chez le chef Bembé lui-même, à trois journées de marche dans l'Oubangui, et là nous étions sûrs d'obtenir le nombre de bateaux qu'il nous fallait. Je le chargeai en même temps de nous rapporter des vivres le plus rapidement qu'il pourrait.

Le courant de la Kémo étant très rapide, j'estimai que la descente du point où nous étions campés jusqu'au confluent pourrait très probablement être effectuée dans les quelques heures du jour qui restaient encore. Si nous avions la bonne chance d'obtenir, des Banziris campés au confluent, d'en remonter immédiatement le cours, je pourrais déjà voir arriver les pirogues le surlendemain matin. Je devais compter en effet qu'avec un courant tel que celui de la Kémo il fallait mettre trois fois plus de temps pour remonter que pour descendre.

Deux de mes Sénégalais, plus habiles que les autres, remplissaient régulièrement le rôle de chasseurs. Je partis avec eux pour si voir la région contenait quelque gibier qui nous permît d'attendre plus patiemment l'arrivée des embarcations. Nous eûmes la bonne chance de trouver bientôt un petit troupeau d'antilopes, dont nous tuâmes deux individus. Un de mes hommes courut chercher des porteurs au campement. On rapporta les deux bêtes, et je fis préparer une des deux peaux, ces individus appartenant à une race peu connue. Nous eûmes là une abondante provision de viande pour ce jour et le lendemain.

Le surlendemain, matin dès l'aube, le bruit que faisaient les pirogues en remontant attira notre attention. C'était M. Briquez qui revenait, ramenant avec lui six pirogues chargées de vivres. Dès lors je pouvais reprendre mon ancien projet. Les six pirogues que l'on m'amenait ne suffisaient pas pour transporter tout mon personnel et mes marchandises, du moins en les chargeant je pouvais alléger mes porteurs et former une petite colonne qui filerait rapidement par terre, tandis que les pirogues avec une petite escorte remonteraient la Kémo.

Les Banziris, qui avaient consenti maintenant à remonter le cours de la rivière, me dirent qu'il m'était impossible de le faire en suivant la rive droite, parce que la route serait barrée à tous moments par des marais étendus. Avant donc de laisser partir mon petit train de pirogues, je l'employai à nous passer sur l'autre rive. Nous nous engageâmes d'abord dans une petite forêt qui ombrageait les bords de la Kémo, puis dans les hautes herbes, qui couvraient des plaines immenses.

Nous atteignîmes bientôt d'importants villages habités par des Langouassis, peuplade avec laquelle j'avais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

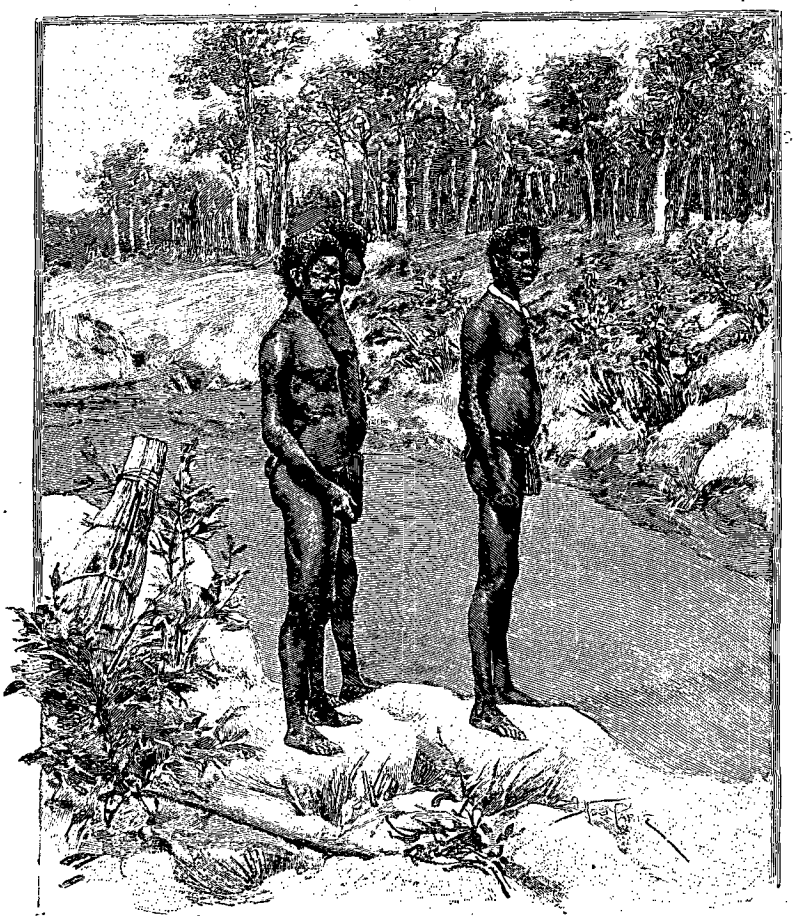
déjà pris contact en un point différent, lorsque j'étais remonté vers le nord en quittant le village du chef Bembé. Ces populations se montraient surprises de notre venue, dont elles n'étaient pas avisées. J'arrivai cependant à nouer avec elles de bonnes relations et à obtenir par voie d'échange des provisions de route. Je continuai mon chemin, traversant un nouvel affluent de la Kémo, la petite rivière Babouty, et j'arrivai à camper en dehors de la ligne des villages. J'ai toujours suivi de préférence ce système, qui permet de maintenir l'ordre dans le camp et d'éviter toute espèce de complications entre porteurs et indigènes.

Au campement que j'avais établi au bord de la Kémo, je vis arriver les pirogues qui venaient se joindre à nous. Leur concours nous fut utile, car il nous fallait de nouveau traverser la rivière, le chemin étant, paraît-il, plus facile à suivre désormais de l'autre côté. Le lendemain matin, au moment du départ, je donnai des indications à ceux de mes compagnons blancs qui étaient dans les pirogues et avec lesquels je désirais opérer une nouvelle jonction le soir.

Le chemin qui se présentait maintenant devant nous était extrêmement pénible : pas la moindre trace de sentier dans les hautes herbes au milieu desquelles il fallait marcher. Il n'existait donc pas de communication régulière entre les populations langouassis que nous venions de quitter et les Tokbos, qui occupaient, me disait-on, la région supérieure. Il devenait impossible de suivre le cours de la rivière, et je dus m'en écarter pour essayer de couper un sentier quelconque, que je suivrais ensuite en remontant vers le nord. Je finis par en découvrir un; à mesure que nous avancions, son importance s'accentuait sensiblement, montrant ainsi qu'il servait de parcours régulier. En effet j'aperçus bientôt de loin les toits de quelques cases. Le pays se modifiait maintenant, des collines apparaissaient çà et là, limitant l'horizon et escaladant ces pentes rocheuses. Je pus observer de là le cours de la Kémo, que l'on découvrait à une grande distance, à cause de la bordure d'arbres élevés qui l'accompagnait sur ses deux rives. Les guides que j'avais réussi à emmener avec moi voulaient me diriger dans une direction nord-ouest, disant que nous serions bientôt en contact avec les premiers villages des Tokbos; mais il m'importait avant toute chose de faire ma jonction avec mes pirogues, et j'obliquai par suite, au risque d'allonger la route, dans le sens opposé, vers le bord de la rivière. Sitôt que je l'eus atteint, non sans quelque peine, car il nous fallut franchir encore de nouveaux marais, je fis établir le campement sur la rive, espérant que les pirogues ne tarderaient pas à venir nous rejoindre.

Les heures se passaient, la nuit vint et les pirogues n'arrivaient pas.

Je n'y comprenais rien. Notre marche, en effet, n'avait pas été tellement rapide que les pirogues n'eussent pu fournir l'équivalent. Le lendemain matin, dès l'aube, j'ordonnai à quelques hommes de descendre le cours de la rivière en longeant la rive, pour essayer de se renseigner sur ce qu'étaient devenus nos compagnons.



JEUNE HOMME ET JEUNE FILLE BANZIRIS [1].

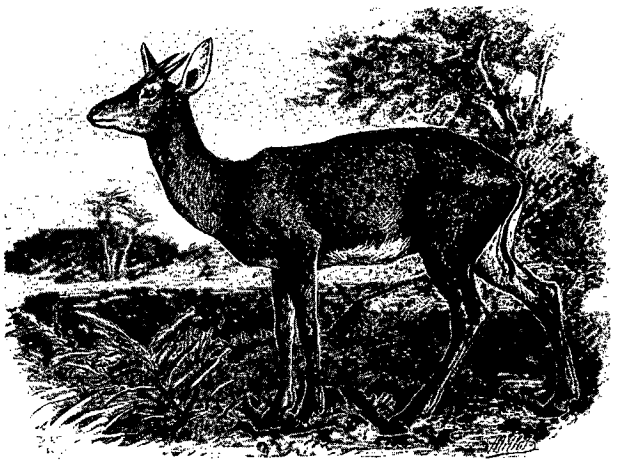
Ils revinrent enfin, et me dirent ce qui s'était passé. Le cours de la rivière était devenu difficile, des rapides s'étaient présentés, et, en essayant d'en forcer le passage, deux des pirogues avaient chaviré complètement, laissant couler bas toutes les marchandises qu'elles contenaient. Il avait été impossible de tout repêcher, et une quinzaine de charges se trouvaient perdues. Fort heureusement les pirogues qui portaient les Européens avaient pu franchir les rapides sans encombre. A partir de ce point il était impossible de

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

suivre le cours de la rivière. Je dus donc envoyer mes porteurs disponibles pour aller chercher tout ce qui restait de charges, car si les pirogues pouvaient essayer de remonter à vide, il leur était impossible d'amener les marchandises.

Enfin, non sans peine, les pirogues remontèrent jusqu'au point où j'étais campé, ramenant mon personnel sain et sauf, et, bientôt après, les porteurs revinrent avec ce qui restait de charges. En faisant l'inventaire de celles qui avaient pu être sauvées, je constatai avec regret que parmi celles qui manquaient il y en avait plusieurs qui étaient pour nous des plus précieuses, parce qu'elles renfermaient quelques vivres européens, dont certains pouvaient devenir indispensables en cas de maladie. J'étais moi-même atteint d'une dysenterie dont je souffrais cruellement et contre laquelle je n'arrivais à lutter que grâce à une médication énergique. J'avais pu jusque-là conserver



ANTILOPE [1].

quelques boîtes de lait qui m'étaient du plus grand secours, mais tout ce qui restait avait précisément été perdu dans le naufrage.

Il me fallait donc, par la force des choses, renoncer à me servir du concours des pirogues, et si je voulais remonter le cours de la Kémo, je n'avais d'autre moyen à employer que de suivre la ligne de terre. Il pouvait cependant ne pas y avoir pour le moment un très grand intérêt à dépasser le point que je venais d'atteindre, puisque j'avais l'intention de fonder un poste et que celui-ci ne pouvait avoir d'utilité réelle qu'à la condition d'être relié avec l'Oubangui par une voie commode; la meilleure était le cours de la Kémo. Or la rivière cessait ici d'être navigable. Toutefois il m'importait de me mettre en contact avec les populations tokbos, très nombreuses, me disait-on, et dont l'autorité s'étendait sur de vastes territoires.

Je n'avais eu garde de pénétrer chez les Tokbos avec toute ma colonne, sans les aviser préalablement. Cette peuplade en effet n'avait jamais eu aucune relation avec les blancs, et notre arrivée inopinée aurait pu les effrayer.

J'employai donc là le système qui m'avait déjà tant de fois réussi, et qui consistait à me mettre d'abord en rapport avec le chef du village, et une fois seulement que nos relations s'étaient cordialement établies, à transporter mon campement au milieu d'eux.

J'envoyai donc mes guides vers les villages tokbos annoncer notre approche et inviter le chef à venir à nous. Il ne tarda pas. Je vis s'avancer vers moi un homme porteur de cadeaux et accompagné d'une petite suite. Il vint jusqu'à ma tente, et me donna des poules et des provisions diverses, en échange desquelles je lui remis divers cadeaux.

Il me dit qu'il était Krouma, le chef des Tokbos, que je trouverais un bon accueil chez lui et que je pouvais désormais m'avancer jusqu'aux villages. Les hommes de sa suite avaient apporté quelques denrées, qu'ils échangeaient déjà contre des marchandises fournies par mes hommes. Je dis à ce chef qu'il pouvait compter sur la plus grande bienveillance de notre part et que nous venions chez lui non pour faire la guerre, mais pour entrer en relations amicales.

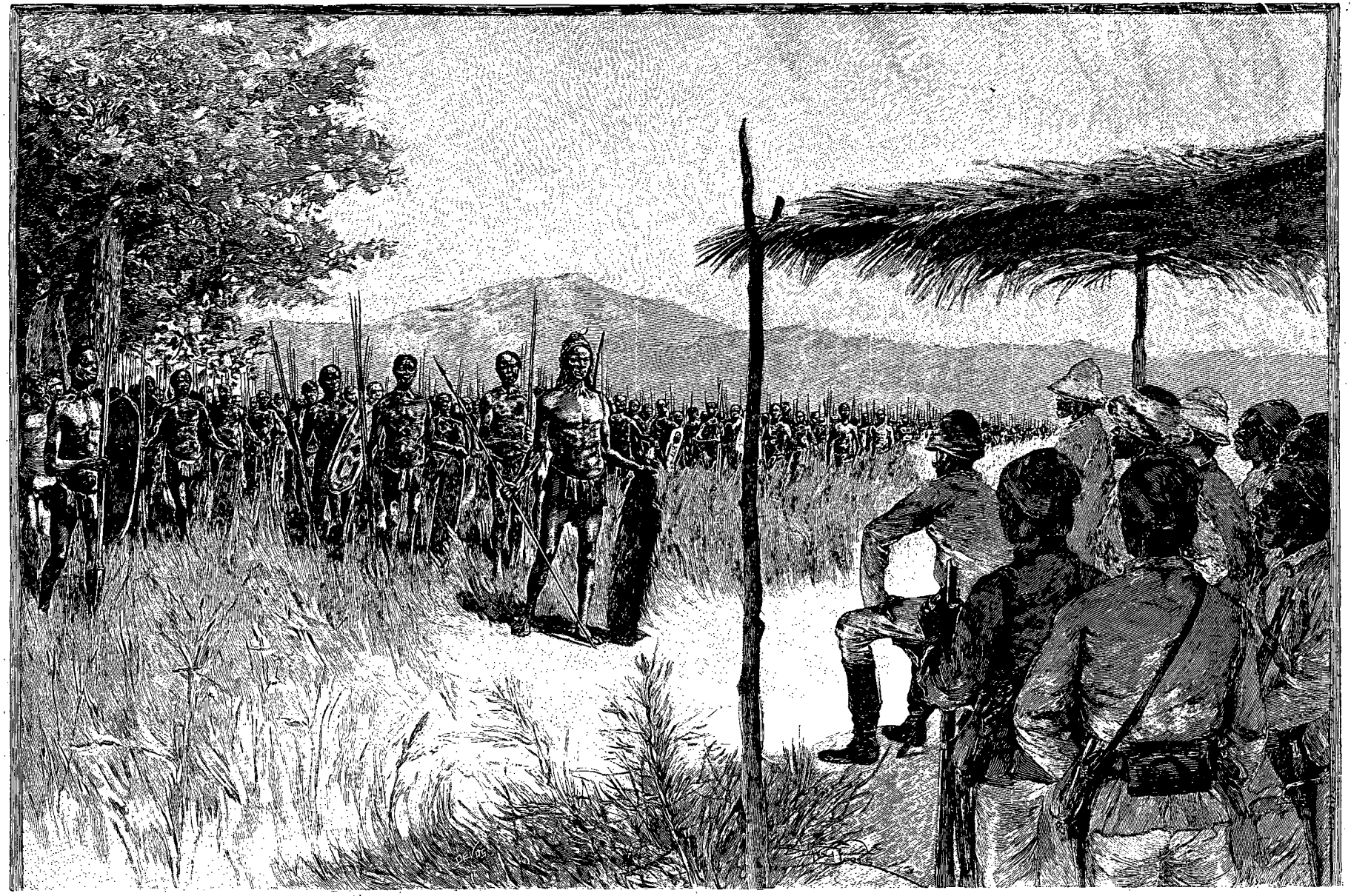
Lorsque cette petite scène prit fin, un de mes gens vint à moi et me dit que cet homme, qui s'était donné pour le chef, n'était pas du tout Krouma, mais qu'il avait été envoyé par le chef lui-même afin de le renseigner sur la situation. C'était une sorte d'homme de paille. Je le rappelai et lui dis que j'étais au courant de tout, que je savais bien qu'il n'était pas le chef. Il ne fit pas la moindre difficulté pour en convenir. Je lui dis que je voulais voir le chef lui-même, la seule personne avec laquelle je consentisse à m'entendre. Là-dessus il m'annonça que Krouma consentirait très probablement à venir, surtout si je voulais me rapprocher de ses villages, qui étaient encore éloignés. Cependant la nuit approchait.

Le lendemain, dès l'aube, nous levâmes le camp, et nous partîmes pour nous rapprocher des villages tokbos. Après avoir fait un détour dans les hautes herbes, je regagnai de nouveau les bords de la Kémo, en vue déjà des villages dont les cases étaient proches. Je fis encore exprimer au chef Krouma le désir que j'avais d'entrer en relations amicales avec lui. Je l'attendais déjà depuis longtemps, quand soudain on m'annonça que des bandes noires venaient de toutes parts : c'était Krouma qui s'était fait escorter par tout ce qu'il possédait de guerriers. La plaine en était couverte. Ils étaient là un millier peut-être, le bouclier au poing et tenant à la main un paquet de javelines. J'attendis sans manifester la moindre inquiétude.

J'avais fait établir, pour nous abriter contre l'ardeur du soleil, une sorte de petit toit formé du chaume des grandes herbes et supporté par de longues perches. Je restai là assis, ayant à côté de moi mes compagnons européens. Krouma s'approcha et s'assit en face de moi,

1. *Dessin de Millot.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ENTREVUE AVEC LE CHEF KROUMA. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais sans prononcer une parole. Ses mains étaient vides, il n'apportait pas un seul cadeau, ce qui était un très mauvais indice. Nous nous regardions ainsi déjà depuis un long moment sans que personne dît un mot. Pour manifester au chef noir mon mécontentement, je me levai et me retirai sous la tente. J'y étais déjà depuis un moment, lorsque je le vis s'avancer lentement, tenant à la main une poule blanche. Il vint jusqu'à moi, et, arrachant à la pauvre volaille, qui criait, des poignées de plumes, il m'en mit dans la barbe et dans les cheveux. C'était signe de paix et d'amitié. Immédiatement je lui fis donner des cadeaux, consistant en perles, étoffes, cauris, etc. Il me gratifia alors d'une petite pointe d'ivoire. Je lui dis que nous n'étions pas venus chez lui pour faire la guerre, que je tenais avant toute chose à ce que de bonnes relations s'établissent entre ses hommes et les miens, et que si son peuple nous accueillait bien, nous resterions chez lui, et apporterions nos marchandises en échange du produit de ses champs. Il se leva et tint à son peuple un grand discours accompagné de gestes oratoires, leur expliquant tout l'intérêt qu'ils avaient à rester avec nous en bons termes, et leur disant de nous apporter des vivres que nous leur payerions avec des cauris et des perles, la monnaie la plus appréciée chez eux.

Mais son discours, empreint de si excellentes dispositions à notre égard, était à peine terminé, qu'un jeune homme vêtu d'une peau de panthère se leva, et, dans un langage très véhément, exhorta ses compagnons à nous repousser.

A la suite de cette harangue, Krouma tint conseil avec les notables du pays; parmi eux était l'homme qui s'était fait passer pour le chef. Comme ils parlaient à voix basse, je ne pus savoir ce qui se dit, mais je constatai que leurs intentions étaient pacifiques.

J'avais entre temps fait visiter tous les abords de l'endroit où nous étions campés et j'avais pu vérifier que la Kémo cessait ici d'être navigable, à la saison des basses eaux tout au moins. Je ne devais donc pas songer à aller plus loin, et il me fallait faire choix d'un emplacement pour construire un poste.

La visite des environs m'avait fait voir que l'emplacement le plus favorable n'était pas celui que nous occupions en ce moment, et qu'il était infiniment préférable pour moi de me transporter sur l'autre rive. La Kémo enfermait en ce point une vaste boucle inhabitée, et dont le sol était suffisamment élevé pour être à l'abri des inondations à la saison haute. Cette boucle mesurait, suivant son diamètre, environ un kilomètre et demi de long, et le fond en était formé à une distance à peu près égale par une série de collines assez élevées. Le sol, fertile, n'était couvert que de hautes herbes, qu'il serait facile de détruire; on pourrait ensuite établir des cases et faire des plantations.



VILLAGE TOKBO [1].

Donc, pendant tout le temps qu'avaient lieu ces interminables palabres, ayant fait choix de l'emplacement situé sur la rive opposée, j'avais donné l'ordre de gréer mes canots démontables et d'établir, à l'aide d'une cordelle, un va-et-vient d'une rive à l'autre. En peu de temps les charges furent transportées de l'autre côté, et lorsque tout y fut déposé, nous nous y rendîmes nous-mêmes.

Lorsque les Tokbos s'aperçurent de notre déménagement, celui-ci était déjà terminé. Leur surprise fut immense, et ces gens, qui avaient hésité à nous bien accueillir, semblaient maintenant désolés de ne pas nous voir rester au milieu de leurs villages, et de nous

1. *Dessin de Riou, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

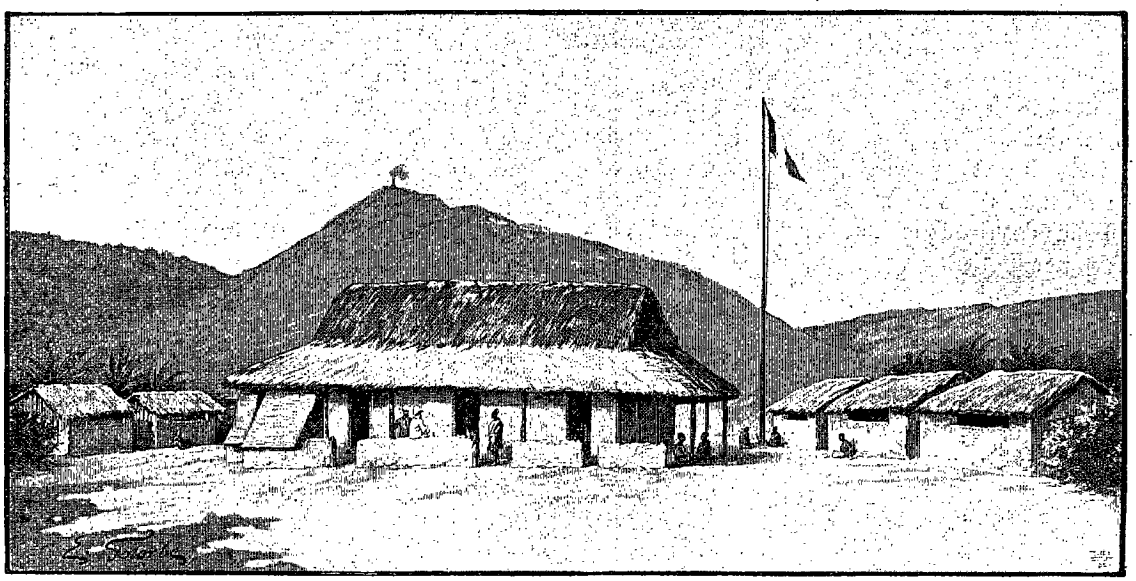
laisser vivre indépendants sur l'autre rive. Mais j'estimais que si la distance était suffisante pour éviter tout désagrément avec nos voisins, elle était trop faible cependant pour qu'il n'importât pas de conserver avec eux les meilleures relations. Et en effet, notre campement était à peine dressé de l'autre côté, que déjà quelques indigènes vinrent à nous. Ils nous apportaient maintenant des provisions, demandant à les échanger contre nos marchandises.

La communication d'une rive à l'autre était assurée par deux ponts suspendus, situés, l'un en aval et l'autre en amont de l'endroit que j'avais choisi pour construire mon poste. Ces ponts indigènes, accrochés aux grosses branches des arbres de la rive, sont faits en lianes que l'on tresse ensemble pour en constituer une sorte de très gros câble sur lequel se fait la traversée. D'autres lianes, à droite et à gauche, servent de rampes. Le parcours de ces ponts n'est pas toujours chose très facile, car la liane sur laquelle on marche n'est pas tendue d'une façon rigide, mais s'infléchit au contraire en une courbe souvent très accentuée, et la traversée de la rivière ne se fait pas directement d'un bord à l'autre, mais va d'abord rejoindre de grosses branches, d'où repartent de nouvelles lianes. Il advient parfois que les lianes mal assujetties se détachent, ou bien que, depuis trop longtemps en usage, elles se brisent, et il me souvient qu'une fois un de ces ponts indigènes se rompit, entraînant plusieurs hommes dans sa chute.

L'emploi de nos canots avait émerveillé les indigènes, et lorsque plus tard nos relations s'établirent plus cordiales et plus suivies, le chef qui venait me rendre visite me demanda à être transporté par ce moyen.

A peine avais-je pris possession de ce territoire, qui, comme je l'ai dit, était indépendant, et au sujet duquel aucune revendication ni aucune difficulté ne pouvait s'élever, je fis immédiatement procéder, d'une part au débroussement, sur lequel on ferait tout de suite des semis et des plantations, et d'autre part à l'édification d'une grande case, qui nous permît de nous abriter et de mettre à couvert nos marchandises.

M. Chalot, mon préparateur, très au courant des pratiques du jardinage, mit tant de zèle et de diligence à organiser le jardin, que dès le lendemain nous pûmes déjà faire quelques semis et opérer des plantations. J'avais en effet, lors de notre départ du poste des Ouaddas, fait transplanter dans une petite caisse quelques centaines de plants de salade et de tomates. On les mit immédiatement à demeure, et nous hâtâmes ainsi la récolte en l'avançant de plus de moitié.



POSTE DE LA KÉMO [1].

Nous vivions maintenant en si bons termes avec cette intéressante population de Tokbos que je n'avais qu'à leur demander telle chose qu'ils étaient à même de me fournir pour qu'immédiatement il m'en vînt une très grande quantité. C'est qu'ils avaient compris nos intentions pacifiques, c'est qu'ils savaient que les relations qu'ils pourraient entretenir avec nous seraient cordiales et franches, et que nous ne venions pas chez eux, comme les musulmans avec lesquels ils sont en contact, pour leur faire la guerre et les piller. Nous leur apprîmes à respecter et à aimer le pavillon de la France.

Dix jours s'étaient à peine écoulés depuis mon arrivée sur ce point, que déjà une grande case ayant 18 mètres de long sur 6 mètres de large était édifiée. Les indigènes nous avaient aidés, nous avaient apporté le bois pour en faire la charpente, et le chaume tressé déjà en paillassons pour la recouvrir. Je leur avais demandé

1. *Dessin de Gotorbe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de m'apporter des plants de bananiers, et j'en avais déjà un champ de cinq cents pieds. Je leur avais dit que je leur achèterais des poules et des chèvres, et nous avions un poulailler comprenant une centaine de pièces et tout un petit troupeau de chèvres, nous fournissant le matin un peu de lait frais. Plus tard je fis donner dans les villages des plants de tomates, de papayers, que les indigènes cultiveront désormais, et l'usage de ces fruits et de ces légumes nouveaux contribuera à améliorer leur sort.

Ayant vécu au milieu de toutes ces populations fétichistes, ayant eu avec elles des rapports longtemps soutenus, j'en ai rapporté cette impression profonde que si parfois elles n'ont pas les dehors séduisants des populations musulmanes, elles ont tout au moins une plus grande franchise d'allures. Les relations que nous pourrons nouer avec elles devront rester durables, car des deux côtés chacun a intérêt à les maintenir. Les populations fétichistes, en effet, restent toujours cantonnées chez elles; elles n'entreprennent pas, comme les musulmans, de grandes pérégrinations à travers d'immenses régions. Elles ne voient donc en nous que des auxiliaires utiles et des amis lorsque nous venons pacifiquement, tandis que les musulmans devront toujours voir en nous des rivaux et des concurrents dans les relations qu'ils entretiennent avec les peuplades fétichistes, des ennemis à cause de notre religion et des obstacles que nous mettons à leur tendance naturelle au pillage, au vol et à l'esclavage.

Après avoir terminé l'installation de mon poste de la Kémo je repartis vers celui des Ouaddas, en parcourant un itinéraire nouveau. Je désirais en effet me rendre compte de la configuration des territoires situés entre la Kémo et l'Ombella, car c'est vers ce point que les cartes indiquaient l'existence, problématique il est vrai, du lac Liba. Je rencontrai là de grands marais qui, à la saison des hautes eaux, doivent prendre une grande étendue, mais rien de ce que l'on peut véritablement qualifier de lac. D'ailleurs le point que j'avais atteint m'indiquait que ce lac ne pouvait exister plus au nord, puisque là commencent les montagnes, plus élevées d'ailleurs, dont j'avais traversé les derniers contreforts lors de ma marche sur El-Kouti et qui constituent la ligne de partage des eaux entre le bassin de l'Oubangui et celui du Chari, le principal tributaire du Tchad.

Je m'établis de nouveau aux Ouaddas et je m'occupai activement à concentrer toutes mes marchandises à mon poste le plus éloigné. J'organisai donc des caravanes qui parcourraient le nouveau chemin que je venais de reconnaître entre l'Oubangui et la haute Kémo. Je fis construire de nouvelles et solides cases, qui devaient marquer ainsi notre occupation définitive de cette région. C'était là comme une sorte de confirmation donnée à la série de traités que j'avais pu passer jusque sur la rive droite du Chari.

Des agents de commerce que j'avais amenés et qui agissaient au nom des compagnies qu'ils représentaient furent, par mes soins, installés dans mes postes, et je leur laissai une petite escorte, suffisante maintenant pour assurer leur sécurité.

Enfin je revins à Brazzaville, où je rencontrai M. Maistre, qui bientôt repartit vers mon poste, alors qu'épuisé par la maladie je regagnais la France.

JEAN DYBOWSKI.

1. *Dessin d'A. Paris*



AVANT D'UNE PIROGUE BANZIRI [1] (PAGE 166).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE PANORAMIQUE DE TOURANE [1] (PAGE 179).

CHEZ LES POPULATIONS SAUVAGES DU SUD DE L'ANNAM [2],

PAR M. LE CAPITAINE CUPET,

ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION PAVIE.

I

Séjour à Kratié. — Préparation du voyage.



BŒUF PORTEUR DU LAOS [3].

En octobre 1887 j'étais désigné par le général Munier, commandant en chef le corps du Tonkin, pour faire partie d'une mission dirigée par M. Pavie, alors consul à Luang-Prabang.

Elle avait pour but l'étude des frontières entre l'Annam et le Siam, et l'exploration des territoires inconnus contestés par ces deux nations.

J'avais déjà, à cette époque, près de trois années de séjour en Indo-Chine. Les hasards de la campagne m'avaient fait visiter successivement, avec le bataillon du 2e zouaves, auquel j'appartenais, une partie du Tonkin, de la Cochinchine, du Cambodge et de l'Annam.

Bien qu'à la veille de rentrer en France, je saisis avec empressement l'occasion qui s'offrait à moi d'explorer des pays nouveaux et de travailler à l'avenir d'une colonie naissante.

C'est ainsi que je fus appelé, de 1887 à 1891, à parcourir le Siam, le Laos et les territoires du sud de l'Annam, habités par ces populations arriérées qu'on a l'habitude de désigner du nom impropre de « Sauvages [4] ».

Ce sont de beaucoup les moins connues, sinon les plus intéressantes, de celles que j'ai visitées. Il m'est arrivé là quelques aventures. Elles seraient sans doute à jamais restées enfouies dans un carton, si mes amis ne m'avaient assuré qu'elles pouvaient intéresser les lecteurs du *Tour du Monde*.

S'ils se sont trompés, je leur en laisse toute la responsabilité.

La région dont je vais entretenir le lecteur est comprise entre le Mékong, de Bassac à Kratié, à l'ouest, et la mission catholique des Bahnar et Nha-Trang, sur la côte d'Annam, à l'est.

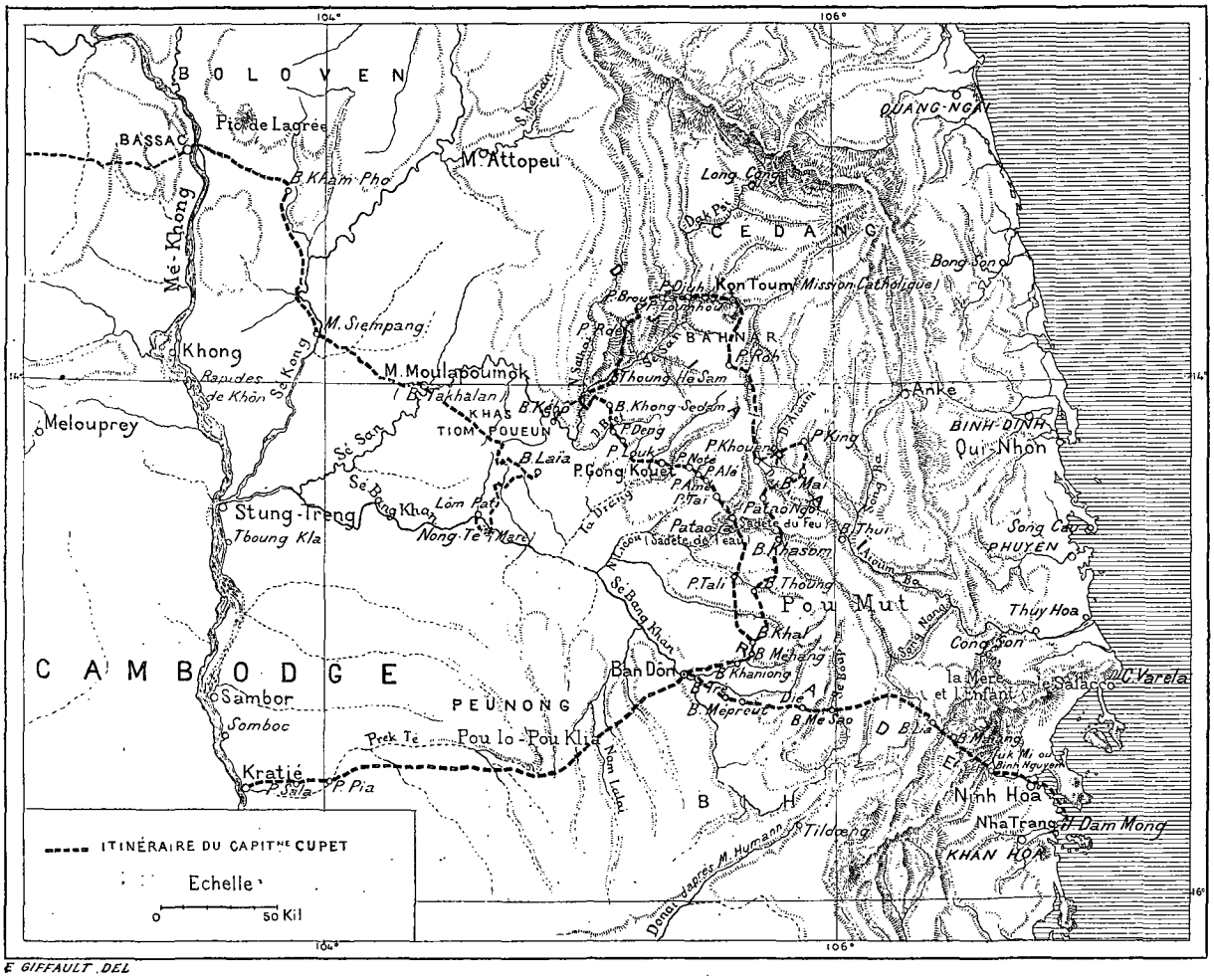
Par ses habitants et par sa situation géographique, qui semble lui avoir assigné le rôle de tampon entre les trois grandes races annamite, cambodgienne et thaï [5], cette région forme dans l'Indo-Chine comme un coin à part, ayant sa physionomie propre.

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté de* 1887 *à* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*
4. Nous conservons ici cette dénomination, sous les réserves indiquées plus loin. Ce sont les *Moïs* des Annamites, les *Khas* des Laotiens, mots qui signifient esclaves ou peuples asservis, et non sauvages. Les Cambodgiens les nomment *Stieng* ou *Peunong*.
5. Nom de la race qui a pour rameaux les Siamois, les Chans et les Pou-Thaïs (Thos ou Muong).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On y trouve des populations primitives, réfractaires à toute civilisation et à tout progrès, mais affranchies depuis longtemps de l'état sauvage. Les siècles passent sur elles, les laissant stationnaires, et elles vivent presque ignorées du reste du monde, s'isolant de leurs voisins, avec lesquels elles se tiennent sur un pied d'hostilité permanente.

Si l'on sort de là pour remonter vers le nord, le tampon sauvage disparaît. Le Thaï a pris partout le contact de l'Annamite. Mais, partout aussi, jusqu'en



Chine, on retrouve ces mêmes populations primitives, disséminées cette fois au milieu des Thaïs, qui les ont asservies et les exploitent, comme faisaient des ilotes les anciens Grecs. La démarcation entre le conquérant et le vaincu, à peine sensible dans les pays de plaine, où ils ont pu se mélanger facilement, est très tranchée dans les régions montagneuses, où ils se sont, pour ainsi dire, superposés. Le premier habite en effet les vallées basses, les plaines fertiles, les rives des grands cours d'eau; l'autre est relégué sur les hauteurs.

Déjà, en novembre et décembre 1890, j'avais tenté de pénétrer une première fois au cœur de ces territoires avec le concours des Laotiens; mais les entraves apportées à mon voyage par le commissaire siamois de Bassac m'obligèrent à y renoncer.

Selon lui, on ne pouvait voyager chez les sauvages indépendants sans emmener moins de 400 hommes et sans faire la guerre. « J'ai provoqué des ordres de Bangkok à ce sujet, me dit-il, attendez-les et vous pourrez accomplir votre mission. »

Ce n'était là qu'une ruse d'Asiatique, souple et retors comme ils le sont tous.

Accepter, c'était me résoudre à voir soumettre à ma barbe tout le pays jusqu'à la ligne de partage, et l'on eût vu ce fait singulier d'un officier français sanctionnant de sa présence la prise de possession par le Siam d'un territoire que son gouvernement revendiquait comme sien.

Aussi, malgré les instances du commissaire, me hâtai-je de quitter la région, me bornant à visiter, avec MM. Cogniard, Dugast et Lugan, les peuplades de la rive gauche, soumises aux Laotiens, Brao et Tiom-Poueun.

Pendant ce voyage, les avanies ne nous furent pas ménagées : on voulait à tout prix faire avorter nos projets.

Les difficultés furent telles, que je dus mettre les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

agents siamois en demeure de me rapatrier sur le Cambodge avec mes compagnons, ne voulant pas laisser plus longtemps les membres d'une mission française exposés à certains procédés humiliants pour leur dignité.

Escortes, guides, interprètes, tout nous fut refusé. Nos moyens de transport durent être réduits. On alla même jusqu'à cacher aux gouverneurs laotiens notre qualité officielle. On leur défendit de prévenir les peuplades de notre arrivée, de nous donner des renseignements et de faire débroussailler les chemins,



STUNG-TRENG : PAGODE DE L'EST [1].

comme c'est l'usage au Laos toutes les fois qu'un mandarin quelconque se déplace. De là mille désagréments : souvent la nécessité de marcher en pleine brousse, sur les pieds et les mains, à la façon des fauves, non sans laisser maints lambeaux d'épiderme accrochés aux épines. Cette gymnastique n'était pas faite, non plus que notre piètre équipage, pour donner de nous une bien haute idée à des populations qui nous voyaient pour la première fois.

De tels procédés, employés par des agents siamois vis-à-vis d'une mission accréditée près de leur gouvernement, se passent de commentaires.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

Nous regagnâmes donc Stung-Treng, en levant le cours navigable du Sé-San et du Sé-Bang-Kan [1], grandes rivières qui réunissent leurs eaux un peu en avant de ce centre important, occupé par les Siamois. Nous y avons, depuis quelques années, accrédité un agent français, M. de Coulgeans.

De Stung-Treng je me rendis au Cambodge, avec mes compagnons, et demandai au gouverneur général les moyens d'exécuter le programme que j'avais soumis à M. Pavie.

L'objectif était la mission catholique des Bahnar, située à quatre ou cinq jours au nord-ouest de Qui-Nhon [2], non loin du fameux royaume Cédang, créé par M. de Mayréna et mort avec lui.

Pour mieux assurer le succès des explorations, MM. Cogniard et Dugast devaient partir respectivement de Tourane et Cong-Son, sur la côte annamite, pendant que je chercherais à les rejoindre par le versant cambodgien.

Grâce à l'obligeance de M. de Verneville, résident supérieur au Cambodge, en janvier 1891 je me trouve en mesure de me mettre en route.

Mes moyens de transport comprennent six éléphants et douze voitures à bœufs.

J'emporte du riz pour un mois, environ 800 kilogrammes, 300 kilos de sel, et une pacotille composée de fil de laiton, étoffes, couvertures, morceaux de fer et d'étain, miroirs, verroterie, colliers de perles de Venise, etc.

Ces objets d'échange sont la seule monnaie courante des sauvages, chez qui l'argent n'a pas encore pénétré.

Pour ne pas les effrayer par un déploiement de forces considérable, autant que pour éviter les difficultés de ravitaillement, je n'emmène que 10 miliciens d'escorte, Cambodgiens et Peunong. On m'a assuré partout, aussi bien au Laos qu'au Cambodge, qu'une troupe considérable ne rencontrerait pas un être humain sur son passage.

Le vide serait fait devant elle.

Mon intention est de gagner directement le Sé-Bang-Kan à Ban-Dôn, en passant par un groupe de villages indépendants, nommé Pou-Lo-Pou-Klia, situé dans l'est.

Nul doute que les Siamois ne cherchent à me devancer dans cette région, qu'ils considèrent comme leur, sans souci des revendications possibles de l'Annam et du Cambodge, et sans avoir jamais rien fait pour la soumettre.

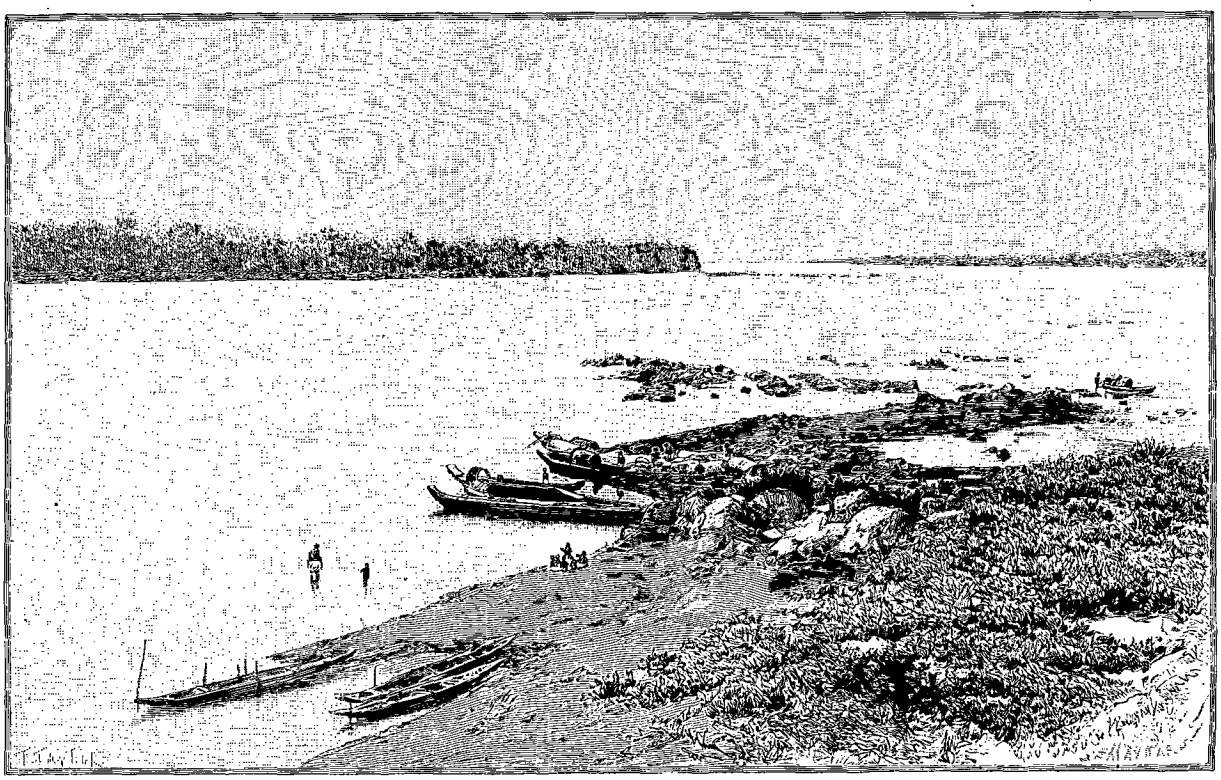
Un de leurs mandarins, le Luang-Sakhôn, a essayé

1. *Sé* signifie « rivière » en laotien.
2. Sur la côte d'Annam. Escale des bateaux faisant le service entre la Cochinchine et le Tonkin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une première fois, l'an dernier, d'y pénétrer par Ban-Dôn[1], mais s'est arrêté en route, en apprenant que les sauvages lui refusaient passage sur leur territoire. Ne se sentant pas en force, il a regagné Bassac et cherche actuellement à renouveler sa tentative.

Au moment où je regagnais le Cambodge, je l'ai trouvé à Nong-Té, vers le 20 décembre, occupé à réunir des approvisionnements de riz pour une colonne formidable, n'attendant plus que l'arrivée des ordres de Bangkok pour rassembler ses contingents et commencer son mouvement. Il a l'intention de pousser jusqu'à la chaîne de partage limite des revendications siamoises du côté de l'Annam. C'est là le secret des



DOUANE SIAMOISE ET RIVIÈRE DE STUNG-TRENG[2].

entraves apportées à ma première tentative de pénétration. Si je veux arriver le premier, il faudra aller vite.

Malheureusement les Cambodgiens de Kratié ne vivent pas en très bonne intelligence avec les Peunong de l'est et ne s'aventurent pas volontiers de ce côté.

Il existe entre eux je ne sais quelles histoires d'éléphants volés, qui me font assez mal augurer de ma réception à Pou-Lo-Pou-Klia.

Aussi l'*okhnia-ék*, gouverneur des trois provinces de Sambor, Samboc et Kratié, chargé de ma mise en route par ordre du roi Norodom, cherche-t-il à me dissuader d'entreprendre le voyage. Est-ce pure sollicitude de sa part? J'en doute. Je crois plutôt qu'il n'a pas la conscience en repos.

Les Cambodgiens mis à ma disposition ont dû être réquisitionnés. On n'a pu trouver un seul volontaire, tellement la région sauvage inspire d'appréhension. Tous ces gens me font l'effet de victimes qu'on mène au sacrifice.

La veille du départ, la femme du chef de la province de Kratié me fait prévenir que l'éléphant fourni par son mari a été pris aux Peunong de Pou-Lo-Pou-Klia, et que ceux-ci chercheront sans doute à le reprendre. Elle me prie naïvement de veiller sur lui avec une sollicitude toute particulière.

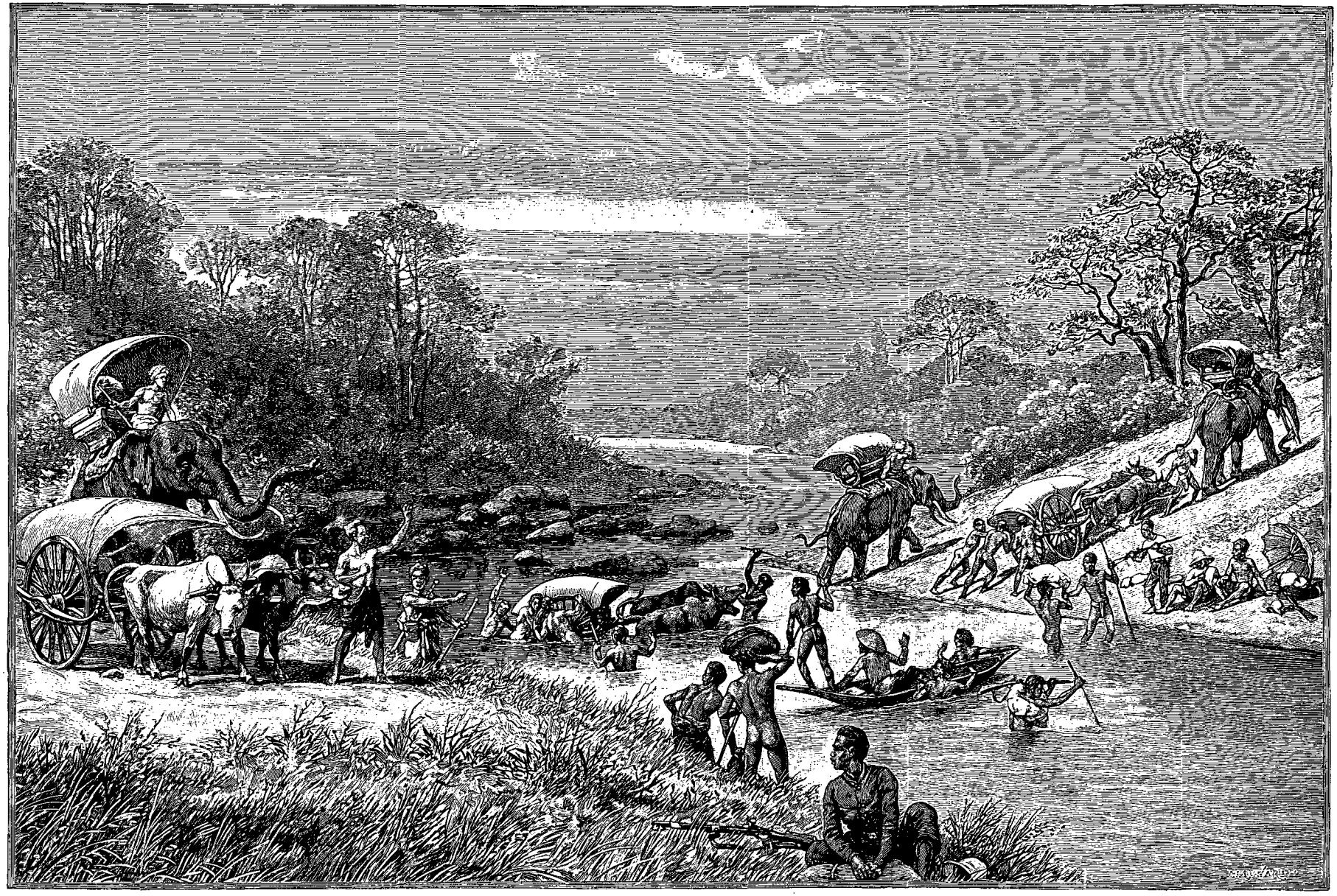
Engagé dans ces conditions pour un long voyage, à travers une région inconnue, habitée par des populations indépendantes, qu'un malentendu pourrait rendre hostiles, je pars sans grande conviction d'arriver au but, mais décidé à tout entreprendre pour précéder les Siamois chez les sauvages.

J'ai d'ailleurs avec moi mon personnel habituel, sur le dévouement de qui je puis compter. Il a fait ses preuves depuis trois ans. Le jeune Rô, mon interprète, parle annamite et laotien. Il a voyagé autrefois avec le docteur Neis et ne m'a pas quitté depuis 1887. Intelligent, énergique et fin observateur, il a toutes les qualités de l'emploi.

Mes deux boys laotiens, Maï et Mi, sont de cette trempe d'individus insouciants, cuirassés de flegme, qu'on peut mener partout, pourvu qu'ils aient à manger, infatigables et jamais malades. Déplorables en station, car ils ne savent presque rien faire, ils deviennent très précieux dans la brousse, où je ne leur demande guère que de marcher.

1. *Ban*, « village » en laotien.
2. *Dessin de Taylor, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PASSAGE DU PREK-TÉ (PAGE 183). — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS LE CROQUIS DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un troisième boy, le cuisinier, Siamois celui-là, est resté en panne sur le Mékong. Maï le remplace sans trop de désavantage. Pour la cuisine qu'il a à préparer : riz, poulet ou cochon, œufs, quand on en trouve, il n'a pas eu besoin de faire de stage, ni d'emporter un manuel.

J'emmène en outre deux interprètes cambodgiens au service de la mission et un Senang nommé You. Ce dernier cumule les fonctions de chef du convoi d'éléphants, de guide, d'interprète avec les sauvages. Il a visité autrefois la région de Ban-Dôn, parle couramment le peunong et comprend quelques mots des dialectes djiaraï et radé.

Tout ce monde est armé de carabines Gras.

Le 21 janvier, mes préparatifs sont terminés. Un mandarin cambodgien m'est fourni par l'okhnia-ek pour me faciliter le voyage.

II

De Kratié à Pou-Lo-Pou-Klia. — Un désert. — L'ang-kiet. — Séjour à Pou-Lo-Pou-Klia. — Vol d'un éléphant. — Départ pour Ban-Dôn.

22-23 janvier. — Nous quittons Kratié le 22 janvier, à 6 heures du matin, nous dirigeant droit vers l'est.



VOITURES LAOTIENNES [1].

Pendant 40 kilomètres, jusqu'à Poum-Pia[2], la plaine se déroule monotone, sans autre accident de terrain que le Pnom-Krong[1], ligne de collines peu élevées dont on longe le pied.

Le pays paraît peu habité. Il est couvert, presque sans interruption, de forêts rabougries, broussailleuses, coupées çà et là d'immenses clairières, parfois cultivées en riz, le plus souvent envahies par les hautes herbes. Comme au Laos, la récolte n'a pas été brillante, cette année, par suite de l'insuffisance des pluies. Tout est gris de poussière et brûlé par le soleil. La plupart des ruisseaux sont à sec en cette saison. Seul le Prek-Ksoung[2] conserve encore à Poum-Sala, où nous couchons, quelques flaques d'eau dormante. Par malheur, les buffles du village se sont vautrés là une partie de la journée, et l'on m'apporte, pour me désaltérer, une sorte de bouillie jaunâtre, que mes indigènes lampent déjà à longs traits.

Poum-Pia, où nous arrivons dans la matinée du 23, est le dernier village cambodgien que nous devons rencontrer. La population est fortement mélangée de Peunongs et paraît très misérable.

Le Prek-Té coule à une centaine de mètres à l'est. C'est une belle rivière, d'une cinquantaine de mètres de largeur, aux eaux limpides et fraîches, coulant sur un fond de roches. Son confluent est à quelques kilomètres en aval de Kratié.

Nous prenons au village deux guides peunong, qui nous conduiront jusqu'à Pou-Lo-Pou-Klia. La mission de mon mandarin cambodgien se termine ici. De l'autre côté de la rivière, dit-il, c'est la terre des Peunong. Il n'a rien à y voir. A moi de me tirer d'affaire.

24-28 janvier. — D'après les guides, nous avons à traverser, pendant 90 kilomètres environ, une région complètement inhabitée, sorte de désert où l'eau et l'herbe font à peu près défaut. Cette perspective est loin de sourire à mes convoyeurs, dont l'attitude me paraît plus voisine du découragement que de l'enthousiasme. Les charretiers paraissent toutefois en prendre leur parti. Leurs bêtes sont sobres, dures, résistantes et très courageuses.

Les cornacs, eux, ne dissimulent pas leurs appréhensions et ne me ménagent pas leurs doléances. A les croire, l'éléphant est un animal très délicat, supportant difficilement les privations, surtout la soif et la fatigue, quand il est mal nourri. Ils ne disent que trop vrai.

Pour un long voyage, avec une charge de 200 kilogrammes, il ne faut pas lui demander plus de 25 à

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*
2. *Poum,* « village » en cambodgien.

1. *Pnom,* « montagne » en cambodgien.
2. *Prek,* « rivière » en cambodgien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

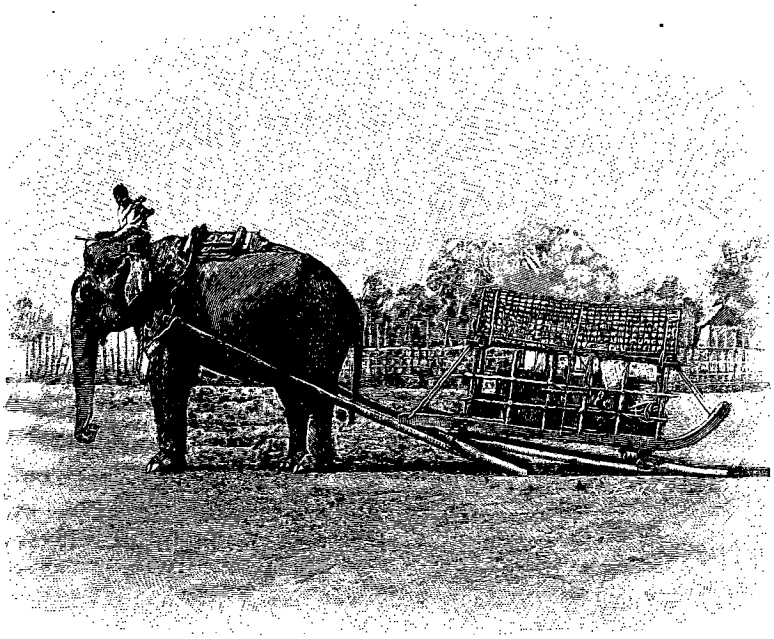
30 kilomètres, en moyenne, par jour, en bon terrain[1]. Encore se voit-on obligé souvent, par les fortes chaleurs, quand l'eau manque, de couper l'étape en deux, pour le laisser reposer quelques heures et le faire manger. Des douches et des bains quotidiens le rendent très alerte et lui sont presque indispensables.

Le général siamois que j'accompagnais pendant ma première mission avait essayé de faire transporter les bagages de son armée au moyen de chariots traînés par des éléphants. Au bout de deux ou trois jours de marche, et bien que le terrain fût assez favorable, ces animaux étaient sur les dents, blessés pour la plupart, ne voulant même plus se laisser atteler. On fut obligé d'y renoncer.

Le voyage débute par un accident. Le lit du Prek-Té s'encombre de rochers au point de passage de la route, et le convoi de voitures ne parvient que difficilement à le franchir.

Plusieurs essieux en bois se cassent; il va falloir une heure ou deux pour les réparer.

Prévoyant que les négociations avec les Peunong de Pou-Lo-Pou-Klia pourront être laborieuses, je me décide, pour ne pas perdre de temps, à prendre les devants avec les éléphants. Le convoi de voitures marchera en arrière, sous la garde d'un de mes interprètes cambodgiens et de la moitié de l'escorte.



CHAR SERVANT AUX TRANSPORTS DANS L'ARMÉE SIAMOISE[2].

Toute la route jusqu'à Pou-Lo-Pou-Klia est en forêt et presque constamment en terrain plat. Rien ne vient rompre la monotonie du voyage. Partout règne, d'une façon à peu près continue, cette sorte de forêt-clairière, formée en grande partie d'arbres au tronc élancé, aux larges feuilles, aux branches rares, appartenant à la famille des Diptérocarpées, qu'on rencontre partout entre le Ménam et le Mékong, depuis Outaradit et Nong-Khay jusqu'au Cambodge.

Certaines essences fournissent de l'huile, de la résine et des bois estimés pour la construction des barques et des habitations.

La végétation est rare sur ce terrain maigre, desséché pendant la moitié de l'année, formé en partie de limonite ferrugineuse rappelant la « pierre de Bien-Hoa » de Cochinchine, qui a servi à bâtir les murs de la plupart des citadelles annamites.

Le sous-sol, mis à nu dans le lit des cours d'eau, est formé de grès.

Le trajet est des plus pénibles en cette saison. A part le Prek-Ketong, affluent de gauche du Prek-Té, nous ne rencontrons, sur 80 kilomètres, aucune eau courante. Tous les ruisseaux sont à sec, et l'on est réduit à boire l'eau malsaine et chaude de mares à demi desséchées, où grouille un monde de batraciens et de sangsues.

Dès la deuxième journée, l'éléphant de l'okhnia-ek se trouve hors d'état de continuer la route avec son chargement. Il pourra toutefois suivre les autres si on ne lui fait rien porter.

Le 27, à 9 heures du matin, nous retrouvons le Prek-Té, que nous coupons pour la deuxième fois.

En un clin d'œil, bêtes et gens sont au milieu du courant et savourent à longs traits cette eau limpide et fraîche, que celle des mares nous fait considérer comme un bienfait de la Providence.

Il faut avoir passé par là pour apprécier dans toute leur plénitude ces jouissances passagères, les seules qui n'amènent pas la satiété.

J'étonnerai peut-être le lecteur et froisserai sans doute ceux de mes amis qui m'ont offert à dîner, en confessant que c'est au Laos que se reportent mes meilleurs souvenirs gastronomiques. Je ne me rappelle pas m'être jamais mis à table avec autant de plaisir que certain jour où mon cuisinier siamois me servit un poulet accommodé avec de la citrouille : une trouvaille à lui.

Horreur! s'écriera-t-on.

Je me hâte d'ajouter, pour me faire pardonner cette dépravation du goût, que j'étais alors dans un pays dépourvu de ressources, situé dans le nord, près du haut Song-Ca. Des montagnes et des forêts partout. A peine un village tous les trois ou quatre jours, et l'on n'y trouvait rien.

J'étais à bout de provisions. Pas de légumes depuis

1. Dans l'Inde on lui fait porter, dit-on, jusqu'à 600 kilos, en lui assurant une ration journalière de riz non décortiqué

2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des mois, que quelques patates, dont il ne me restait, hélas! que le souvenir. Pour toute fortune, un pauvre bouc, cadeau d'un chef de la rivière Noire, qui me l'avait troqué contre ma chaîne de montre.

Cette brave bête venait de faire avec nous près de 400 kilomètres sans désemparer. On juge à quel point elle était entraînée.

Je m'étais habitué peu à peu à sa compagnie, et en étais arrivé à me prendre pour elle d'une véritable affection. Ces sortes de sentiments sont probablement réciproques, car mon bouc ne me quittait pas d'une semelle, couchant pendant la nuit à la porte de ma tente. Je comptais bien le ramener à Luang-Prabang.

Mais la faim est mauvaise conseillère. D'autant plus que, depuis quelques jours, mes gens le regardaient avec des yeux luisants de convoitise, qui ne promettaient rien de bon.

Un jour, n'y tenant plus, je fis taire mon cœur, et le laissai tuer. Une larme à sa mémoire! Comme la graisse manquait, on l'accommoda avec de l'huile. Quelle cuisine et quels remords!

Nous en mangions depuis deux jours, quand apparut le bienheureux poulet. Dieu me pardonnera, je l'espère, d'avoir péché ce jour-là par gourmandise.

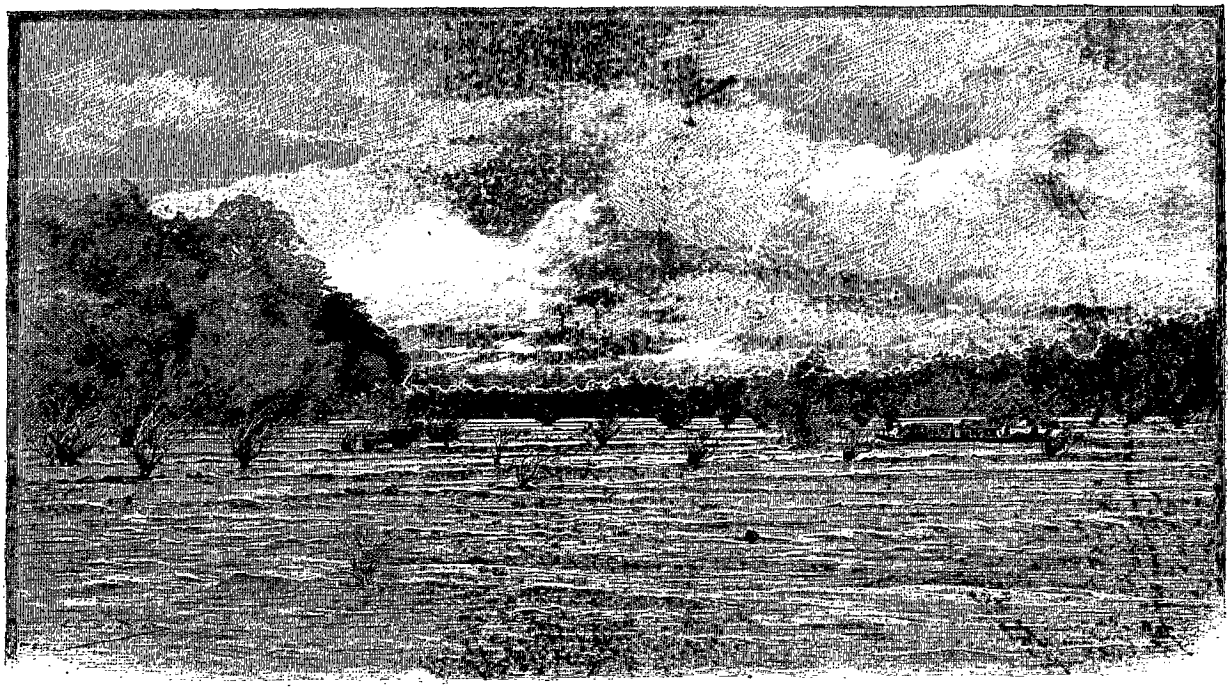
Pou-Lo-Pou-Klia n'est plus qu'à une dizaine de kilomètres du Prek-Té. Les guides demandent à partir en avant en parlementaires.

J'installe le campement près de la berge et envoie avec eux le Senang You pour informer de mon approche et de mes intentions pacifiques un personnage considérable nommé l'*ang-kiet*.

Le Senang revient le lendemain avec cette réponse : « Il est inutile de me prévenir, avait dit l'ang-kiet. Je sais depuis longtemps que vous venez chez moi, et que parmi vos éléphants s'en trouve un qui m'a été volé. Je vous ai comptés. Vous êtes peu nombreux, mais fussiez-vous deux cents, je vous reprendrais mon éléphant. »

Cette menace était-elle une fanfaronnade ou annonçait-elle un projet bien arrêté? Peu importait. Il fallait avant tout entrer en contact avec ces gens, après quoi on aviserait.

Nous nous mettons en route à midi. Au débouché d'un fourré, deux cavaliers sont aperçus, postés en vedette sur le chemin. Ils disparaissent bientôt bride abattue et l'on arrive sans incident au Prek-Ta, affluent du Prek-Té. Les guides me préviennent que la demeure de l'ang-kiet est proche et proposent de s'arrêter là.



RAPIDES DU SÉ-SAN [1] (PAGE 179).

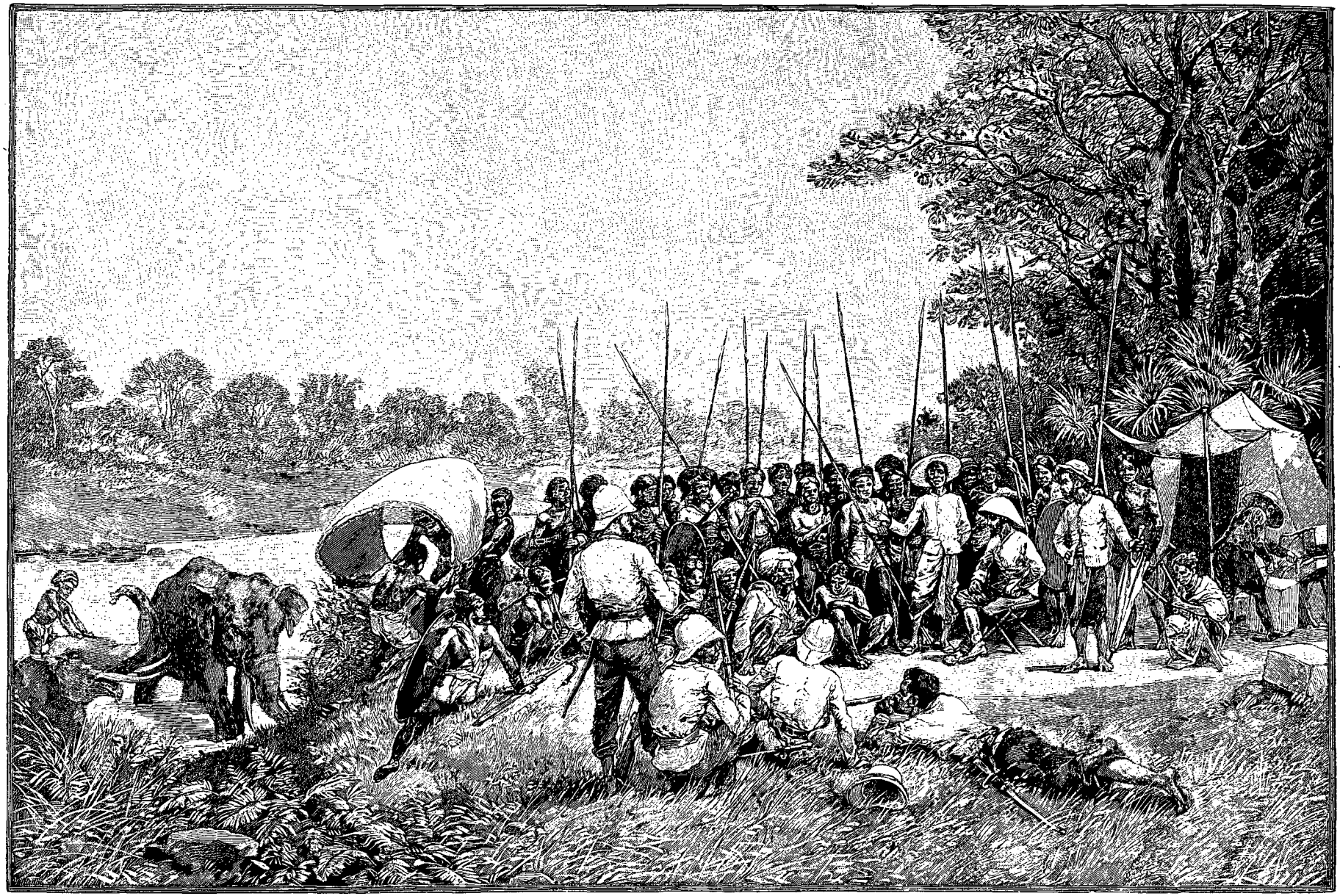
La rivière, large d'une dizaine de mètres, s'encaisse un peu en amont de la route, entre deux berges à pic, où l'eau dort, très profonde. La rive gauche est garnie d'un épais bouquet de bois. Tout à l'entour règne la forêt clairsemée, avec les mêmes arbres rabougris rencontrés sur toute la route.

L'emplacement paraît excellent pour un campement, facile à surveiller, facile à défendre. Mais, aux premiers préparatifs, les guides déclarent en tremblant que le bois est consacré aux génies et que camper là porterait malheur.

Leur conviction me paraît si profonde, qu'il ne me vient pas à l'idée de passer outre, malgré l'attrait de l'ombre dont nous avons été si longtemps privés, et je m'installe à la lisière. J'invite en même temps l'ang-kiet à venir me voir.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ENTREVUE AVEC L'ANG-KIET. — DESSIN DE J. LAVÉE, D'APRÈS LE CROQUIS DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il paraît bientôt, accompagné d'une trentaine d'hommes armés. Tous se rangent en demi-cercle autour de leur chef. Mes cinq miliciens, peu rassurés, se tiennent à l'écart sans quitter leurs armes.

Le groupe de guerriers peunong, dans ce décor de forêt, les premiers rangs accroupis, les autres debout, appuyés sur un arc ou une lance, serait digne de tenter le pinceau d'un artiste.

Ils me rappellent le type des statues antiques, de forme si pure. Sans doute ils ne sont pas très grands, mais je les trouve admirables de proportions; des torses d'athlètes où les moindres reliefs des muscles sont vigoureusement modelés, la taille bien prise, le rein puissant. Avec cela des poses dignes d'Apollon, simples, élégantes et fières à la fois; en un mot, un mélange harmonieux de force et de souplesse, que l'œil peut détailler à loisir, car aucun vêtement ne le gêne dans son examen.



L'INTERPRÈTE KÔ [1] (PAGE 180).

Les maladies doivent faucher bien des enfants malingres, pour que cette population en soit arrivée à présenter, dans l'âge mûr, un caractère de vigueur aussi accusé.

Leur costume, très primitif, consiste en une mince bande d'étoffe qui entoure la taille et passe entre les cuisses. Quelques-uns sont coiffés d'un morceau de cotonnade roulé en turban. La plupart ont colliers et bracelets en fil de laiton, tous une arme, lance, arbalète ou long sabre à deux mains.

Le tout est porté avec une telle aisance, qu'ils paraissent, ma foi, très habillés. Le nu, j'en suis convaincu, leur va cent fois mieux que le complet le plus irréprochable.

Leur teint est brun foncé, légèrement cuivré, d'aspect terreux; le front est fuyant, les yeux bien ouverts, le nez épaté, les lèvres fortes, le visage légèrement aplati.

Les oreilles, petites, sont bien détachées de la tête. Le lobe est percé d'un trou énorme, dans lequel sont passés des cylindres de bois ou d'ivoire ou des morceaux de feuilles de bananier roulées. Quelques-uns portent des amulettes, suspendues au cou dans un sachet. Leurs cheveux, très abondants, sont tordus en chignon derrière la tête. A quelques exceptions près, la physionomie est sans expression, les yeux surtout. Ces gens-là ne doivent pas penser.

L'ang-kiet a endossé un paletot pour la circonstance, mais il détonne au milieu de toutes ces nudités. Quand on a de pareils bustes, on ne va pas les cacher! C'est un homme de très petite taille, à l'air dur et brutal, mais rusé. Assis par terre, en face de moi, il semble très à son aise. Mes souliers paraissent toutefois exercer sur lui une sorte de fascination, car il ne les quitte pas des yeux.

Je le mets rapidement au courant des motifs de mon voyage et des services que j'attends de lui.

Aucun de mes hommes n'a jamais fait la route de Ban-Dôn par Pou-Lo-Pou-Klia, et mon convoi de voitures ne peut aller plus loin, faute de chemins praticables. Il me faut donc des guides et des moyens de transport, porteurs ou éléphants. J'y mettrai le prix.

L'ang-kiet me laisse parler, sans m'interrompre, puis échange quelques paroles avec ses gens.

« Vous venez en ami, me répond-il, parce que vous avez besoin de moi. On a dû vous dire à Kratié ce que sont les Peunong. Jamais un sauvage ne fait rien pour rien. Les Cambodgiens m'ont volé cinq éléphants. Faites-les-moi rendre et je vous viendrai en aide.

— Je n'ai ni la qualité ni les moyens de te satisfaire; mais je puis écrire au résident de Sambor, qui jugera ton affaire.

— Est-ce votre dernier mot?

— Oui.

— Eh bien, ne comptez pas sur moi. Je ne vous donnerai ni guides, ni porteurs, ni renseignements. Vous pouvez continuer votre route ou retourner à Kratié; comme vous ne m'avez rien fait personnellement, aucun de nous ne vous inquiétera.

— Quant aux Cambodgiens, je suis prêt à leur faire la guerre et je les volerai jusqu'à concurrence de la valeur de mes éléphants. Vous pourrez le leur dire. »

J'insiste en vain. Impossible de rien obtenir. Mes arguments se heurtent à un refus obstiné et à cette réponse invariable : « Faites-moi rendre mes éléphants et je vous promets mon aide ».

Dans la crainte que l'ang-kiet ne veuille se faire justice lui-même, à mes dépens, je fais pâturer les éléphants à proximité du campement, sous la surveillance de leurs cornacs. On les fait rentrer à la chute du jour et on les entrave. Un factionnaire les garde la nuit.

29-30 janvier. — Le convoi de voitures nous rejoint dans l'après-midi du 29. J'invite l'ang-kiet à venir au campement recevoir les cadeaux apportés à son intention. « Si vous n'avez pas changé d'avis, me fait-il répondre, il est inutile de me déranger. »

Je prends le parti de lui envoyer ses cadeaux, espérant l'adoucir. Il les accepte et m'annonce qu'il viendra le lendemain m'apporter les siens.

Pendant la journée, des bandes d'hommes armés arrivent des environs, venant aux nouvelles.

1. *Gravure de Crosbie, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le lendemain, vers 2 heures, une cinquantaine d'hommes, de femmes et d'enfants envahissent le campement, apportant une jarre de bière de riz et un petit cochon rôti. C'est là l'accompagnement obligé d'une foule de cérémonies privées, publiques ou religieuses. Qu'on veuille sceller un pacte d'amitié, conclure un marché ou s'attirer les bonnes grâces des esprits, vite on tue une poule, une chèvre, un cochon, quelquefois un buffle, et l'on va chercher les jarres. Des invocations sont faites aux génies pour les rendre favorables en les conviant au festin. Ceux-ci y prennent part, mais à leur façon, c'est-à-dire d'une manière invisible. « Il faut boire jusqu'à l'ivresse », dit le proverbe sauvage, et chacun s'en acquitte avec la plus louable émulation.

Il n'est pas besoin d'aller chercher bien loin le secret de cette pratique. Pour ces pauvres gens, que n'arrête aucun frein d'ordre moral, dont la vie est si dure, boire c'est oublier, c'est entrer pour quelques instants dans une vie factice, d'où sont bannis les soucis et les craintes du présent.

Les femmes peunong sont moins bien, dans leur genre, que leurs maris. On peut dire qu'ici la plus belle moitié du genre humain, c'est l'homme, n'en déplaise à mes lectrices.

L'art, il est vrai, ne vient pas à leur secours pour corriger la nature, et pour cause. Elles ne peuvent presque rien cacher, ne portant pour tout vêtement qu'une pièce d'étoffe autour des hanches, allant de la taille au genou.

Elles sont laides, sales et massives. On les dirait taillées à coups de hache. Un dur labeur quotidien en fait en quelque sorte des bêtes de somme et leur donne, à toutes, même aux jeunes, un air vieillot, venant de leur surmenage. Rien chez elles qui réponde à l'idée de la femme telle que nous la comprenons, sauf peut-être l'amour maternel. La coquetterie même semble être ici l'apanage du sexe fort.

Leurs bijoux sont de même forme, mais plus rares que ceux des hommes. Elles ne semblent pas prendre grand soin de leurs cheveux, qu'elles tordent à même en chignon, sans les peigner, ou qu'elles laissent flotter sur leurs épaules.

Leurs seins se flétrissent rapidement. J'ai là, sous les yeux, deux ou trois vieilles auxquelles je jetterais volontiers une écharpe pour se cacher la poitrine.

L'ang-kiet a l'air de vouloir nous traiter en amis, mais il ne quitte pas son air revêche et bourru.

Après avoir fait les invocations habituelles aux génies pour attirer leurs bénédictions sur ma tête, il me tend le long tube de bambou qui sert à aspirer le liquide fermenté.

J'avoue que la perspective de goûter à ce breuvage inconnu me sourit médiocrement, d'autant plus que le contenu de la jarre me paraît renfermer les éléments les plus hétérogènes et de l'eau d'une propreté douteuse.

Mais le moment serait mal choisi pour froisser mon amphitryon.

Un sauvage attend, tenant au-dessus de la jarre un récipient de bambou rempli d'eau. C'est l'équivalent du liquide qu'il me faut absorber. Plus d'un demi-litre !

La première gorgée me fait faire une grimace, que l'ang-kiet, peu physionomiste, prend pour de la satisfaction.

« Est-ce bon? me demande-t-il empressé, quêtant des compliments.

— Exquis; goûte toi-même. » Et je lui cède la place.

Pendant ce temps, ses gens s'escriment sur des gongs et produisent un carillon qui ne manque pas d'harmonie.

Les libations du chef terminées, chacun lui succède tour à tour, et la jarre ne chôme guère.

Le moment me semble favorable pour traiter avec lui la question du voyage à Ban-Dôn : la bière l'aura rendu meilleur. Mais je m'aperçois bien vite que lorsqu'une idée est ancrée sous un crâne de sauvage, il est difficile de l'en déloger.



MAÏ[1] (PAGE 180).

Tout ce que je puis obtenir, c'est d'avoir deux guides pour me mettre sur la route et me conduire à une journée d'ici. Impossible d'en tirer aucun porteur.

« Vous savez comment sont les sauvages, me dit l'ang-kiet pour pallier son refus. Si vous avez maille à partir avec eux, tous me mettront en cause pour vous avoir amené et viendront me piller. »

Malgré tout, je suis décidé à continuer ma route, avec mes cinq éléphants, en sacrifiant la plupart de mes bagages. Le convoi de voitures retournera à Kratié avec un milicien malade et l'éléphant de l'okhnia-ek, hors d'état d'aller plus loin.

Mes hommes procèdent à la répartition des chargements. Je dois abandonner tente, lit de camp, plaques et appareil photographiques, une partie de mes provisions personnelles, deux piculs de riz et une notable quantité de sel. Les éléphants ont une longue route à faire et ne doivent pas être trop chargés. C'est à peine s'ils auront 150 kilogrammes à porter, et les cornacs prétendent que c'est encore trop.

Le soir, l'interprète Rô vient m'apprendre que l'élé-

1. *Gravure de Crosbie, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

phant volé a disparu. Le cornac préposé à sa garde, interrogé, répond qu'il s'est absenté quelques minutes pour venir reconnaître les bagages. Ce manque de surveillance d'un instant a suffi aux Peunong, car, on n'en peut douter, l'éléphant a été repris : l'ang-kiet a tenu parole. Les miliciens et les cornacs partent à sa recherche.

Ils rentrent bientôt sans avoir pu découvrir ses traces.

En même temps je suis prévenu que les plaisanteries les plus lugubres, cachant de sourdes menaces, ont été faites dans la journée par les gens de l'ang-kiet aux Cambodgiens du convoi.

« Vos femmes, leur demandait-on, ont-elles pris leurs vêtements blancs[1] quand vous êtes partis?

« Vos bœufs sont nombreux, disaient d'autres. Quelle belle occasion d'envoyer à l'okhnia-ek un chargement de peaux!

« Partez donc, ajoutait-on encore, qu'attendez-vous? Vous voyez bien que les corbeaux et les vautours ont faim. Auriez-vous peur? »

Les malheureux voituriers, affolés, viennent me supplier de ne pas les abandonner et me déclarent ne pouvoir répondre des bagages. S'ils sont attaqués pendant le retour à Kratié, ils abandonneront bœufs et voitures et se sauveront dans la forêt.

L'inquiétude gagne bientôt le reste de mes gens, qui ne s'aventurent pas sans appréhension dans une région inconnue, réputée très malsaine, où dès les premiers pas nous rencontrons de l'hostilité. Aucun ne doute que nous ne soyons attaqués avant d'arriver à Ban-Dôn.

Il était temps de réagir.

31 janvier. — Dès le matin je me rends chez l'ang-kiet. Il paraît tout étonné d'apprendre la disparition de l'éléphant.

« Je suis venu ici, lui dis-je, en ami. J'ai bu ton vin et tu as accepté mes cadeaux. Or tu me traites en ennemi en me volant un éléphant. Tu connais bien mal les Français si tu crois pouvoir te jouer d'eux. Je vais rentrer au campement et te laisse la journée pour réfléchir. Si, ce soir, l'éléphant ne m'est pas rendu, c'est que tu veux la guerre. Tes gens ont déjà menacé les miens. Nous sommes peu nombreux, tu me l'as dit, mais le Cambodge n'est pas loin. Tiens-toi donc sur tes gardes, tu es prévenu. »

L'ang-kiet proteste énergiquement contre mon accusation. Les Peunong n'ont jamais rien volé à leurs hôtes. L'éléphant a dû briser son entrave et s'écarter du campement. Il sera facile de le retrouver.

« D'ailleurs, ajoute-t-il, je vais consulter les esprits. »

Il sort, allume une chandelle de cire, jette sur la flamme quelques grains de riz en marmottant des paroles inintelligibles, puis s'écrie : « Les esprits ont parlé : l'éléphant n'a pas été volé, je sais où le trouver », et il part en courant. Moins d'une heure après, la bête m'était rendue.

Le départ est arrêté pour le lendemain. L'ang-kiet me demande une lettre pour le résident de Sambor, à qui il veut porter plainte. Il promet que le convoi de voitures ne sera pas inquiété pendant le retour à Kratié. Deux de ses hommes m'accompagneront pendant une journée pour me mettre sur la route.



LE CAPITAINE CUPET[2].

III

De Pou-Lo-Pou-Klia à Ban-Dôn. — Encore le désert. — Ban-Dôn. — Le Koun-Iounop.

Les cases des villages de la région de Pou-Lo-Pou-Klia sont disséminées un peu partout au milieu des champs de riz. Celle de l'ang-kiet est construite au ras de terre, à la mode chinoise et tout en longueur. Ses dimensions permettent d'abriter sa famille et ses gens. Ce n'est, je pense, qu'un pied-à-terre.

Mon personnel comprend vingt-quatre hommes, dont neuf miliciens et sept cornacs; quinze sont armés de fusils Gras, deux de revolvers.

Le départ s'effectue à 7 heures du matin. Nous rencontrons bientôt, sur le chemin, l'ang-kiet, venu pour me saluer. Je lui demande de m'indiquer la direction de Ban-Dôn, pour me diriger sur ce point à la boussole, quand les guides m'auront quitté.

Le chef semble d'abord indécis; puis, montrant l'est, et décrivant avec le bras un geste circulaire qui embrasse au moins le quart de l'horizon, il ajoute gravement : « Prenez toujours à gauche ».

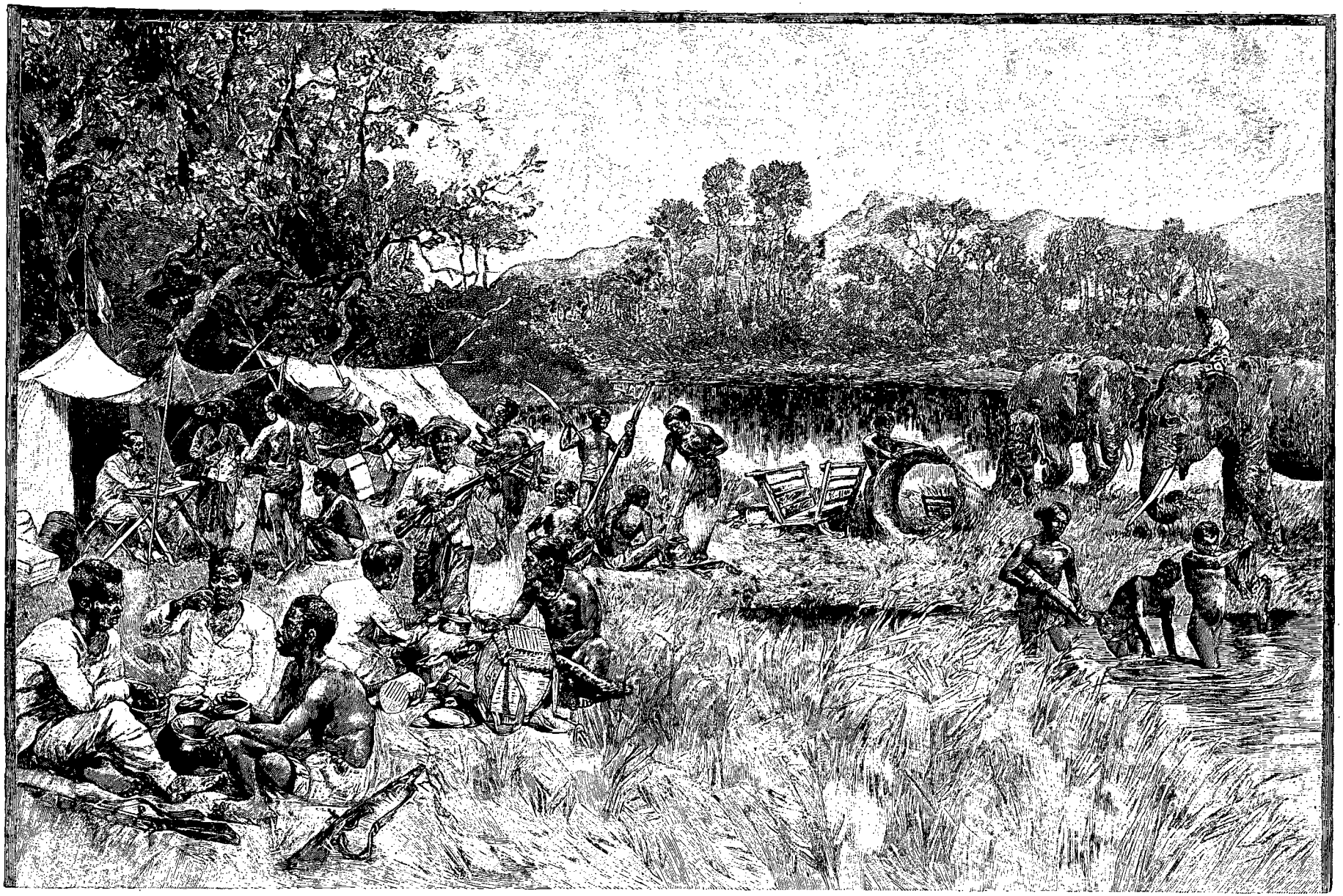
Nous nous mettons en route sur cette indication, les guides marchant en tête, les cinq éléphants en queue, encadrés par les miliciens.

En quittant Pou-Lo-Pou-Klia, le chemin chevauche pendant cinq ou six kilomètres sur une ligne de mamelons boisés, qu'on quitte bientôt pour atteindre un ruisseau sans importance dont on remonte la vallée.

Avant de le quitter, les guides me préviennent qu'il n'y a plus d'eau sur la route pendant longtemps, et que

1. Signe de deuil.
2. *Gravure de Crosbie, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CAMPEMENT AU BORD D'UNE MARE (PAGE 191). — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE CROQUIS DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

si l'on continue la marche, les éléphants ne pourront nous rejoindre avant la nuit.

Je me décide à camper là. Le convoi n'arrive qu'entre 2 et 3 heures de l'après-midi. Il a mis plus de 7 heures pour faire 11 kilomètres. Les cornacs se plaignent que leurs bêtes sont trop chargées.

Il est bien évident, dès à présent, que la marche ne peut être continuée dans ces conditions.

Avant de prendre une décision, je veux tenter une suprême démarche près de l'ang-kiet. Un de mes hommes va lui proposer de m'accompagner, avec vingt porteurs, jusqu'à un jour de Ban-Dôn, moyennant quoi il lui sera donné deux cents morceaux de fer et un demi-picul de sel. Je recommande à mon envoyé d'effrayer le chef peunong en lui laissant la responsabilité des accidents qui peuvent survenir, si nous nous égarons.



VIEILLE FEMME PEUNONG [1] (PAGE 187).

Le lendemain matin, au réveil, aucune nouvelle. Les guides refusent d'aller plus loin, ne sachant quelle va être la décision de leur maître. Sans attendre plus longtemps, je fais charger les éléphants et prends les devants avec le Senang You. Le chemin est bien frayé et très praticable. Sa direction générale se continue de l'est à l'ouest.

Vers 9 heures, nous coupons un ravin où coule un mince filet d'eau, et nous y attendons les éléphants. Deux heures se passent. Tout à coup, des cris signalant l'approche d'une troupe se font entendre, et l'ang-kiet apparaît, suivi des vingt hommes demandés.

Les éléphants arrivent bientôt et l'on procède à une nouvelle répartition des bagages. Il est heureux pour nous que le chef peunong ait cette histoire d'éléphants à régler avec le résident de Sambor. Nul doute qu'en temps ordinaire il ne m'eût laissé me tirer d'affaire seul.

Les deux cents morceaux de fer lui sont immédiatement comptés, sur l'assurance qu'il nous conduira jusqu'à un jour de Ban-Dôn, et la marche est reprise aussitôt.

Le chemin gravit une ligne de hauteurs séparant le bassin du Prek-Té de celui du Sé-Bang-Kan, et s'élève à 700 mètres environ d'altitude. De là, l'œil embrasse une grande partie du pays. Vers l'ouest, c'est la plaine uniforme, broussailleuse, se confondant avec l'horizon, tandis qu'à l'est une vallée se creuse à nos pieds, et que dans le lointain apparaît la chaîne annamite, vaguement estompée de bleu, presque aérienne, tant sa silhouette est indécise. Quelques pics avancés, couronnés de forêts, se détachent en relief, aux premiers plans, et se fondent à leur base dans un océan de verdure.

Puis, le terrain s'abaisse insensiblement jusqu'à Ban-Dôn, qui n'est plus qu'à 200 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous avons coupé, pendant la route, divers cours d'eau allant vers le Sé-Bang-Kan.

Le plus important est le Nam-Lalaï [1], gros torrent de 40 à 50 mètres de largeur, venant du sud, dont les eaux coulent, en bouillonnant, au milieu des roches.

La région est déserte, couverte de forêts, avec de grands espaces déboisés. Rien ne vient troubler le silence de ces solitudes, qui pèse sur l'âme comme un malaise. Aucun être vivant ne révèle sa présence. C'est à croire que tous sont partis avec l'homme qui a pourtant vécu là jadis.

A-t-il disparu à la suite de quelque calamité? ou bien a-t-il émigré? et pourquoi? Mystère.

Partout il trouvait de l'eau, de la terre végétale, du gibier dans les bois, du poisson à la rivière.

Il est heureux que l'ang-kiet soit avec nous pour reconnaître sa voie au milieu des nombreuses pistes d'éléphants sauvages qui se croisent en tous sens; car, malgré son aspect solitaire, la forêt a conservé certains hôtes qui lui sont demeurés fidèles. A coup sûr, livré à moi-même, je me serais infailliblement égaré. Plus d'une fois, les Peunong hésitent et nous font arrêter pour aller à la découverte. Certain jour, Maï, s'étant engagé sur une fausse piste, revient tout affairé. Il a aperçu deux éléphants buvant dans un ravin. L'ang-kiet, grand chasseur, s'offre à aller les tuer. Je lui propose un fusil Gras, qu'il repousse presque avec dédain, pour s'armer d'un vieux fusil à pierre d'un calibre incroyable. Il me refuse également de l'accompagner. « Vous feriez trop de bruit, me dit-il, avec vos chaussures. » Et il disparaît dans les broussailles, sans faire rouler un caillou, sans même froisser une branche.

Quelques instants après, nous entendons une détonation, suivie aussitôt d'une sorte de hurlement aigu et strident et d'un fracas de branches brisées. C'est l'éléphant blessé qui s'enfuit. La balle l'a atteint à la naissance de la trompe, un peu trop bas.

Le 2 février, à 8 heures du matin, nous arrivons à l'Houeï-Tham [2], affluent de droite du Nam-Lalaï. C'est là que l'ang-kiet doit nous quitter. Il a hâte de rentrer chez lui. Si j'avais cédé à ses instances, il serait déjà parti depuis longtemps. Nous sommes encore à une bonne journée de Ban-Dôn, mais le chef peunong juge prudent, pour sa sécurité, de ne pas s'aventurer plus loin. Il donne la direction à suivre, affirmant que nous rencontrerons sous peu un chemin bien frayé. Puis il part avec tout son monde, et disparaît bientôt

1. *Dessin d'A. Paris, d'après une photographie.*

1. *Nam*, « rivière » en laotien.
2. *Houeï*, « ruisseau » en laotien.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

derrière les premiers arbres, nous laissant abandonnés à nous-mêmes. Demain soir, ils coucheront à Pou-Lo-Pou-Klia. La peur leur donne des ailes. Quoique nous n'ayons rencontré personne, peut-être les peuplades voisines sont-elles informées de leur marche.

Nous reprenons la marche dans la direction indiquée. Le Senang You la conduit, et rencontre au bout de deux heures une route allant vers l'est.

On s'arrête pour camper à l'Houeï-Khen, où l'on trouve quelques mares d'eau dormante, chauffées par une journée de soleil.

Le lendemain, après deux heures de route, un incendie immense nous barre le chemin. La forêt est en flammes. Est-ce un accident dû au hasard, ou bien serions-nous déjà annoncés et voudrait-on nous arrêter? Le vent souffle de l'est et le feu gagne rapidement de notre côté. Déjà les éléphants donnent des signes d'inquiétude et n'avancent plus que difficilement. Les cornacs délibèrent sur le parti à prendre. En pareil cas, les indigènes allument eux-mêmes un second incendie, en choisissant de préférence un coin de la forêt où dominent les hautes herbes. Le feu, se propageant exclusivement dans la direction du vent, leur ouvre bientôt une retraite, où ils peuvent attendre en sécurité le moment de continuer la marche.

Le Senang You, parti à la découverte, trouve une grande mare desséchée, suffisamment vaste pour nous mettre à l'abri des flammes.

A 1 heure de l'après-midi, nous atteignons le Sé-Bang-Kan, mais aucun village n'est aperçu sur les rives. Nulle part, trace de cultures, pas le moindre indice révélant la proximité d'un lieu habité. Par bonheur, les cornacs, du haut de leurs éléphants, découvrent, au milieu des hautes herbes, deux sauvages, qui nous conduisent à Ban-Dôn, situé à quelque distance en aval. Le village, habité par des Peunong, est construit sur une île, au milieu de la rivière, pour le mettre sans doute à l'abri des surprises. Le Sé-Bang-Kan a une centaine de mètres de largeur. On ne peut le passer à gué. Un grand va-et-vient se produit dès que nous sommes aperçus. Femmes et enfants rentrent dans les cases, et une voix demande qui nous sommes et d'où nous venons.

Le Senang You parlemente pendant plus d'une demi-heure, d'une rive à l'autre, pour rassurer les habitants. Enfin une barque se détache de l'île et accoste la berge. Elle est montée par deux hommes, dont un Laotien. J'apprends par eux que le Luang-Sakhôn n'est pas arrivé jusqu'ici. Après mon départ de Nong-Té, il a rétrogradé sur Bassac.

Deux petits chefs laotiens sont venus dernièrement demander aux Radé, en son nom, le passage sur leur territoire, jusqu'à la chaîne de partage. Ne pouvant l'obtenir, ils sont repartis au Laos, annonçant qu'ils reviendraient en force avec un mandarin siamois. J'arrive donc bon premier.



LE KOUN-IOUNOP ET SA FEMME [1].

7 février. — Ban-Dôn est pour ainsi dire, dans cette région, la porte des pays sauvages, séparés du Cam-

1. *Gravure de Crosbie, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bodge, on vient de le voir, par 200 kilomètres de désert. Ce point était jadis en relations suivies avec Kratié, Sambor et les centres importants du Mékong. Grâce à des facilités de communications exceptionnelles, il servait aux transactions avec les peuplades de l'est.

La suzeraineté des rois du Cambodge, toute nominale du reste, s'étendait au loin vers le nord, et les anciens du village se rappellent encore avoir vu passer des caravanes cambodgiennes se rendant chez les « Sadètes », sorte de potentats, moitié chefs, moitié sorciers, que je ne saurais, me dit-on ici, manquer d'aller voir sans risquer de compromettre le succès de mon voyage.

Le Koun-Iounop[1], chef de village, est fils d'un Laotien et d'une femme peunong. Sa physionomie indique la finesse et la ruse. Les envoyés du Luang-Sakhôn ont dû le prévenir de l'arrivée probable d'un membre de la mission, et lui donner des ordres en conséquence.

Le Koun refuse de me donner aucun renseignement, aucun guide; il refuse même de me prêter un bateau pour passer la rivière. J'assiste à une deuxième édition des scènes de Pou-Lo-Pou-Klia. « Les Radé, dit-il, sont résolus à faire la guerre à quiconque ira chez eux. Ils ont déjà refusé passage aux Laotiens. Si je vous viens en aide, mon village sera pillé et tous les habitants pris comme esclaves. Mieux vaut retourner d'où vous venez. »

Comme pour confirmer ces paroles, une trentaine de sauvages apparaissent sur la rive opposée du Sé-Ban-Kan. « Ce sont des Radé, dit le Koun, je vais voir ce qu'ils veulent. »

Pendant son absence, un Laotien de Luang-Prabang, établi dans le pays depuis deux ans, me propose de nous faire passer la rivière à gué, en aval de Ban-Dôn, et de nous mettre sur la route menant chez les Sadètes. Il demande, en échange de ce service, un passeport pour faire le voyage de Sambor et Kratié, où il voudrait conduire une caravane de buffles et de chevaux. J'accepte immédiatement son offre.

Le Koun-Iounop revient sur ces entrefaites. Les Radé lui ont adressé de nouvelles menaces. Ils ont barré les chemins menant à leur village et nous refusent passage. Nous voici trop avancés pour reculer. Et puis, ici comme partout, il suffira d'oser.

Je profite de mon séjour pour chercher à acheter du riz, mais il est impossible d'en trouver au village. Une invasion de sauterelles a dévoré les trois quarts de la récolte.

Dans la crainte de ne pouvoir renouveler plus loin ma provision de riz, je mets tout mon monde à la ration. Il me reste environ quinze jours de vivres, riz et poisson sec. Si tout va bien, c'est suffisant pour atteindre la mission catholique des Bahnar, mais si des complications surviennent et si le voyage se prolonge, il nous faudra vivre sur la forêt, comme les sauvages.

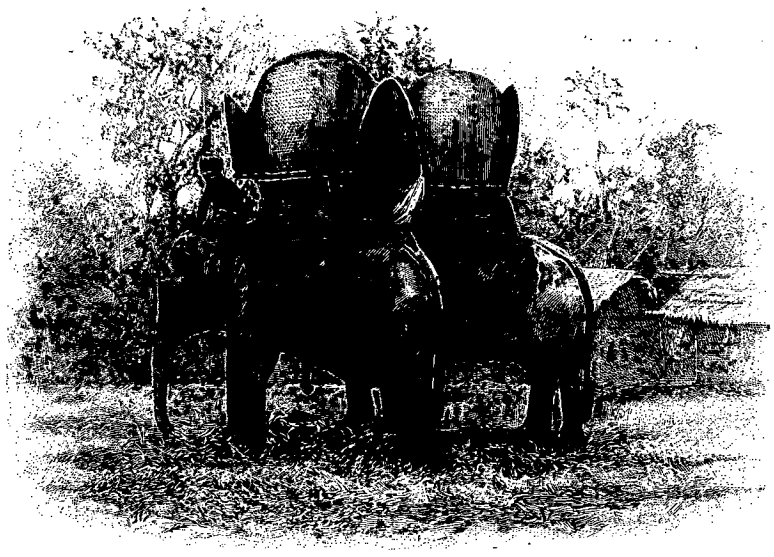
L'observation de circum-méridiennes du soleil, prises au sextant, met Ban-Dôn par environ 12° 53′ de latitude nord.

P. CUPET.

1. *Koun*, premier grade du mandarinat chez les Siamois et les Laotiens.

2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

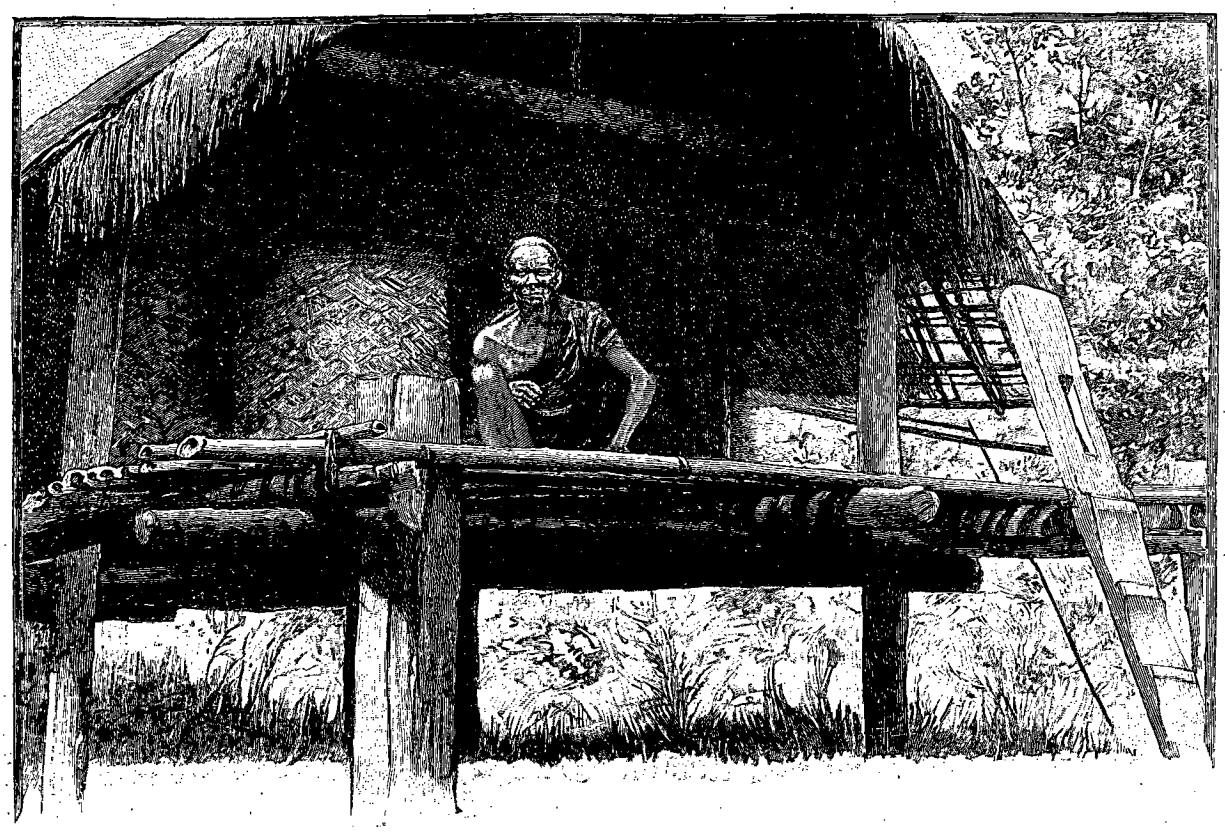
(*La suite à la prochaine livraison.*)



ÉLÉPHANTS DE BÀT[2].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA VIEILLE DE BAN-MÉ-WAM[1]. (PAGE 196).

CHEZ LES POPULATIONS SAUVAGES DU SUD DE L'ANNAM[2],

PAR M. LE CAPITAINE CUPET,

ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION PAVIE.

IV

De Ban-Dôn à Ban-Khasom. — En pays sauvage. — Des sorciers. — Les Radé. — Ban-Khasom. — Le sorcier du feu.



VIEILLE FEMME SAUVAGE[3].

LE 8 FÉVRIER. — Il fait grand jour quand nous nous mettons en marche. Mes cornacs n'en finissent plus d'arrimer les bagages. La perspective de manquer de vivres, dans un pays où l'Évangile n'a pas encore enseigné la charité, les a totalement refroidis.

Enfin nous voilà partis pour ces pays mystérieux que chacun de mes gens paraît si fort appréhender. Est-ce la fièvre des bois qu'ils redoutent, ou les habitants, ou les sorciers? Je ne saurais trop le dire, mais à les voir se mettre en route, on dirait un défilé d'enterrement. N'aurions-nous vu, jusqu'à présent, que des sauvages de carton?

Le Senang You, l'âme du convoi, me semble lugubre. « Avons-nous des guides? me *demande-t-il inquiet.*

— Non, mais qu'importe?

— Nous n'irons pas loin.

— Va toujours, les Sadètes nous en donneront. »

Je compte me rendre en effet aux villages de ces deux personnages fameux, habitant quelque part dans le nord, à cinq ou six jours d'ici. Les Laotiens les appellent *Sadète Fai* (du feu) et *Sadète Nam* (de l'eau). Je n'ai pu savoir ce que signifie ce mot de Sadète, probablement laotien, ni me rendre compte au juste de ce que font mes deux personnages. Le Senang You, qui en a beaucoup entendu parler, prétend que ce sont les deux grands sorciers des sauvages, et je me contente de ce renseignement. Leur influence et leur renommée planent sur toute cette région.

C'est probablement à eux que M. Élisée Reclus fait allusion dans sa *Nouvelle Géographie Universelle*, en disant : « On raconte d'une peuplade Kha

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Ruffe.*
2. *Voyage exécuté en* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

(sauvage) qu'elle habite deux villages nommés « flamme prête » et « eau prête », et qu'il suffirait à ces hommes de faire un signe pour anéantir leurs ennemis par l'incendie et le déluge ».

M. Moura en parle également dans son livre *le Royaume du Cambodge*. « Nous devons, dit-il, mentionner la présence parmi eux (les sauvages) de deux majestés nominales, spirituelles et mystérieuses, plutôt qu'effectives, dont tous les peuples du sud de la grande presqu'île indo-chinoise ont entendu parler, et qui sont connues sous les noms mythologiques du « roi du feu » et du « roi de l'eau ».

Serait-ce par hasard l'incarnation humaine d'Indra et Varouna, les dieux du feu et de l'eau des Brahmanes, que je vais rencontrer par là?

Quelle bonne fortune! Rois ou grands sorciers, peu importe. Voilà enfin qui n'est pas banal.

Chacun de mes Sadètes possède des fétiches auxquels les sauvages, et même les peuples voisins, attribuent les propriétés les plus surprenantes.

Laotiens, Cambodgiens et Tiams prétendent que ces talismans ont été enlevés, dans le passé, à leurs anciens rois. Ainsi, dans tout le bas Laos, la tradition rapporte que l' « épée sacrée » des rois de Vien-Khian [1] fut volée en 1828, lors de l'invasion siamoise, par un sauvage qui l'aurait portée au roi du Feu.

Je me suis toujours demandé ce que faisait ce sauvage dans la bagarre, mais j'ai trop le respect des légendes pour les discuter.

C'est pour avoir perdu cette épée, dit-on tout bas dans le pays, que l'antique capitale du royaume de Vien-Khian n'a jamais pu se relever de ses ruines. J'y suis passé un jour, en descendant le Mékong. Il n'y reste qu'un pauvre petit village et quelques monuments croulants dont le temps et la végétation auront raison avant peu.

Tous les sorciers, grands ou petits, jouent un rôle très important dans la vie des sauvages. Ils sont souvent consultés comme oracles, et leurs prescriptions s'observent au pied de la lettre.

Il en existe de deux sortes : les uns dévoilent les choses cachées, aident à découvrir les auteurs d'un vol ou d'une mort amenée par des « maléfices », les autres guérissent des maladies.

On devient sorcier soit par succession, en recevant d'un compère, qui a fait ses preuves, la puissance surhumaine, soit par l'initiation directe d'un esprit. Les vocations se manifestent, chez les sujets prédestinés, par des coliques ou des indispositions survenues à la suite de l'absorption de certains mets, tels que souris, lézards, crapauds, qui n'incommodent en rien les estomacs ordinaires, moins délicats que les nôtres.

Les Sadètes, dont j'ai parlé plus haut, n'ont aucune autorité effective, mais une grande influence, fondée sur la superstition. Les villages qu'ils habitent, distants de quelques kilomètres seulement, sont situés de chaque côté de la ligne de partage des eaux annamites et laotiennes.

Le Sadète du feu, appelé aussi *Patao-Ia* [1] ou *Sadète Teung*, garde, disent les sauvages, le versant annamite; le Sadète de l'eau, *Palao-Ngo* ou *Sadète Loum*, garde le versant laotien.

Comme Indra, que l'on représente avec une lance, le sorcier du feu a pour fétiche une arme analogue, sabre ou couteau, enfermée dans une gaine. Qu'il tire la lame de quelques centimètres seulement, et le soleil se cache; bêtes et gens sont pris d'un sommeil irrésistible. Qu'il la sorte entièrement du fourreau, c'est la fin du monde.

Le sorcier de l'eau peut de son côté amener un déluge universel à l'aide de ses fétiches. Il en a deux : c'est d'abord le fruit d'une liane datant du dernier déluge et resté toujours vert, malgré les siècles; puis, un rotin portant des fleurs que le temps n'a jamais fanées.

Les deux Sadètes sont parents. La dignité est héréditaire dans la famille. Après leur mort, les corps sont brûlés, contrairement à l'usage généralement suivi par les sauvages, qui les enterrent. Quelques-uns de leurs os, les ongles et certaines dents sont religieusement conservés comme amulettes.

Pendant la crémation, les parents du mort s'enfuient dans la forêt et se cachent au milieu des broussailles.

Les gens du village se mettent à leur recherche; le premier découvert est nommé Sadète. On m'a raconté que l'emploi était peu couru.

Le sorcier du feu est de beaucoup plus redouté et plus influent que son collègue de l'eau. Leurs ancêtres à tous deux doivent avoir joué dans le passé un rôle important, pour que leur réputation se soit étendue dans presque toute l'Indo-Chine. Jusqu'à ce jour, l'histoire est restée muette sur leur compte. Il ne m'est pas réservé sans doute de tirer leur mémoire de l'oubli. Bien des siècles ont passé sur eux. Paix à leurs cendres! Je me contenterai du laissez-passer de leurs successeurs.

J'allais omettre un dernier détail : les sauvages racontent qu'autrefois un des Sadètes de l'eau, mécontent de ses voisins, usa de la puissance de son fétiche. Tous les hommes périrent, lui se sauva dans un tam-tam. Resté seul pendant fort longtemps, il fut pris d'un tel ennui que ses successeurs n'eurent plus l'envie de recommencer.

Telle est la légende du déluge chez les sauvages.

Les rois du Cambodge, m'a-t-on dit à Kratié, ont envoyé pendant très longtemps des cadeaux de grande valeur, jusqu'à des éléphants, au Sadète du feu, qu'ils considéraient sans doute comme vassal. Ils recevaient en échange un pain de cire, portant l'empreinte d'un des doigts de la main du sorcier, du riz, du sésame, quelquefois une corne de rhinocéros.

1. Ancien royaume qui comprenait, avec celui de Luang-Prabang, tout le Laos. Il fut ravagé par les Siamois en 1828.

1. *Patao* veut dire « roi » en Tiam.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les relations cessèrent brusquement, je ne sais pour quelle cause, au commencement du règne du roi Norodom. Mais le souvenir doit s'en être conservé dans le pays et pourra nous faciliter le voyage.

Fidèle à sa promesse, le Laotien qui m'a offert ses services nous conduit à un gué où les éléphants peuvent passer le Sé-Bang-Kan sans trop de difficulté.

Malgré mes instances et la promesse d'une forte récompense, je ne puis le décider à nous accompagner au delà de quelques kilomètres. « Je serais pris par les Radé, me répond-il, et vendu comme esclave », et il nous quitte bientôt, nous donnant la direction du premier village que nous devons rencontrer, Ban-Khaniong, habité, comme Ban-Dôn, par des Peunong et quelques Laotiens.

Malgré sa nouveauté, cette façon de voyager à travers d'interminables forêts, en se dirigeant à la boussole sur un point dont on ignore la position, est loin de me satisfaire. Il me tarde de trouver des guides à n'importe quel prix.

Le Senang You ne me dissimule pas ses inquiétudes.

« Nous ne pourrons longtemps continuer la marche dans ces conditions, me dit-il. Les sauvages ne laissent circuler sur leur territoire que les gens connus d'eux ou ceux que leur amènent les habitants des villages voisins. Ceux-ci prennent alors la responsabilité des actes des étrangers qu'ils accompagnent, et ils ne le font pas volontiers.

« Vous n'avez pas encore vu les vrais sauvages. Vous ne les effrayerez pas aussi facilement que l'ang-kiet. Nous sommes loin du Cambodge. »

Le chemin est heureusement bien frayé, et nous ne risquons pas trop de nous égarer. C'est toujours la forêt-clairière; mais ici les arbres sont de la plus belle venue. Sur notre gauche se dresse une ligne de collines peu élevées, courant est-ouest, dont nous nous rapprochons peu à peu. A droite, le sentier côtoie des mouvements de terrain peu accentués, qui limitent l'horizon à une faible distance. Une petite rivière court parallèlement à notre direction. Le sentier la traverse un peu avant d'arriver à Ban-Khaniong, distant de 24 kilomètres de Ban-Dôn.

Les habitants nous reçoivent assez mal et nous refusent l'entrée du village, ainsi que des guides pour nous conduire chez les Radé.

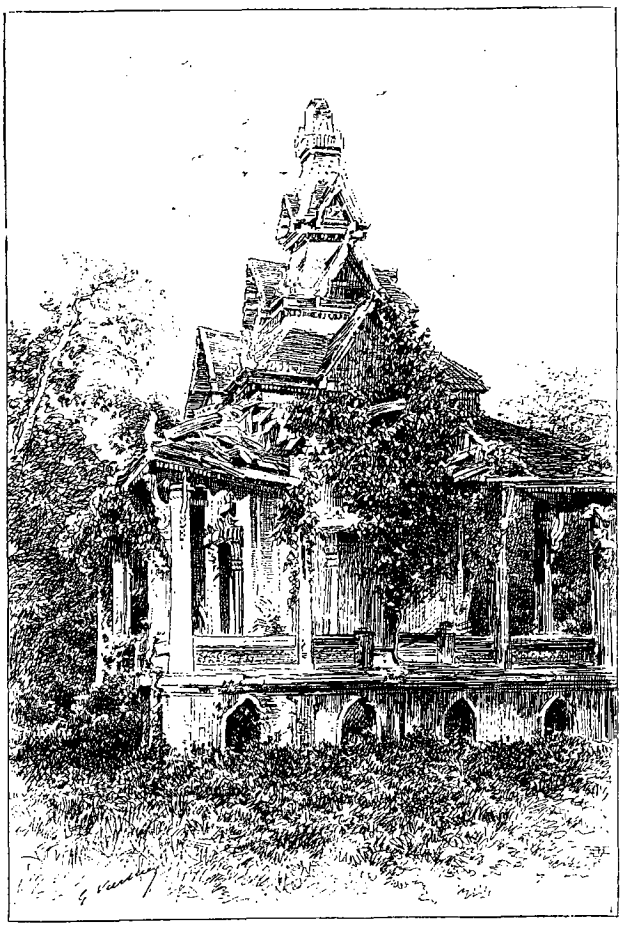
Ils apportent toutefois des poulets, de la cire, pour les échanger contre des étoffes et une jarre de bière de riz.

Deux cavaliers radé, armés de lances, arrivent sur ces entrefaites d'un village voisin, puis, m'apercevant, disparaissent sans qu'il me soit possible d'entrer en relation avec eux.

J'apprends, par les Laotiens du village, que deux Annamites armés de fusils y sont arrivés il y a quelques jours, portant une lettre adressée à un mandarin français en route pour Ban-Dôn. N'ayant pu obtenir aucun renseignement des habitants, à qui l'arrivée prochaine d'un Français dans le pays n'avait pas encore été signalée, ils sont repartis du côté de l'Aioun-Ba. Ce sont sans doute des gens de M. Dugast ou du Père Guerlach, envoyés à ma rencontre. Il est fâcheux qu'ils n'aient pas songé à pousser jusqu'à Ban-Dôn.

9 février. — Nous quittons le campement à cinq heures du matin, et nous nous dirigeons sur Ban-Méwam, en prenant les précautions nécessaires pour parer à tout événement. Nous allons nous trouver pour la première fois en présence des Radé.

Le Senang You est passé par ici quelque quinze ans auparavant, et il conduit la marche un peu à l'aventure.



RUINES D'UNE PAGODE A VIEN-KHIAN [1].

Le pays a changé d'aspect. Le terrain se relève légèrement, s'accidente peu à peu et se couvre de forêts touffues. Le sol, recouvert d'une épaisse couche d'argile rouge, nourrit une végétation puissante, impénétrable, comme je n'en ai pas encore rencontré depuis Kratié. Je retrouve là enfin mes forêts du Laos, profondes et silencieuses pendant le jour, comme si elles étaient inhabitées. C'est toujours pour moi la même impression délicieuse, résultant de ce charme si étrange fait à la fois de bien-être, dû à l'ombre et à la fraîcheur qu'on y trouve, d'admiration pour tout ce qu'elles montrent, comme aussi de vague terreur pour l'inconnu

1. *Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qu'elles renferment. C'est surtout le soir, alors que le soleil s'est couché, qu'elles semblent plus particulièrement s'entourer de mystère.

La nuit arrive brusquement, presque sans crépuscule. Aussitôt un bruit confus s'élève de tous côtés, d'abord si léger qu'il ne semble créé que par l'imagination, puis allant grossissant peu à peu, comme si un monde d'êtres invisibles s'éveillait, alors que tout dans la nature devrait s'endormir.

Les grillons et les cigales font surtout un tapage infernal. De temps à autre un paon, perché sur un arbre, hèle sa compagne attardée. Des cerfs brament, s'appellent et se répondent. C'est le moment où les feux sont allumés autour du campement, car le tigre va commencer sa chasse. S'il donne de la voix, tout se tait, et pour quelques instants la forêt va retomber dans le silence.

Au matin, le réveil est « sonné » par des bandes de singes, dont les cris aigus et discordants, semblables aux jappements de jeunes chiens, se répercutent au loin, sorte de concert commencé par un solo que toute la troupe répète en chœur.

Après trois heures de marche, nous arrivons à des *raïs* ou défrichements récents. Des troncs d'arbres abattus, à demi carbonisés, embarrassent le chemin. Le village ne peut être loin.

Bientôt le sentier s'engage en zigzag dans un fourré, cent fois plus impénétrable encore que la forêt; deux hommes n'y pourraient passer de front. Et brusquement, nous tombons sur le village de Ban-Méwam. Il est complètement désert. Nous nous y arrêtons. Le Senang You me conduit à l'extrémité opposée, près d'une grande case, probablement celle du chef. Au moment où nous nous préparons à y monter, une vieille femme fort laide surgit tout à coup de la brousse, les cheveux en désordre, éparpillés sur les épaules. Ses bras émergent d'une sorte de veston sans manches, laissant tout le ventre à découvert. De la main droite, armée d'une faucille dont elle semble nous menacer, elle fait signe d'arrêter et grimpe rapidement sur la plate-forme précédant l'entrée de sa case. D'un coup d'œil elle nous a comptés.

Son regard soupçonneux se promène sur mes gens, sur le convoi, puis s'arrête un instant sur moi. Elle n'a pas l'air tendre, cette vieille, et son accueil ne promet rien de bon.

Par bonheur le Senang You la reconnaît et entre bientôt en pourparlers avec elle. C'est la veuve d'un des principaux notables. Nous avons là, peut-être, une occasion unique de trouver des guides.

La vieille s'informe de notre nombre, du but du voyage et de nos intentions; puis, mise en confiance, elle nous invite à boire une jarre de bière. J'accepte avec enthousiasme, tant est grand mon désir de lui être agréable.

Un milicien peunong frappe sur un gong, et les habitants arrivent de tous côtés.

Les éléphants sont déchargés, des cadeaux offerts à la veuve et aux gens de sa maison pour les bien disposer; mais dès qu'on agite la question des guides, elle fait des difficultés, représentant qu'elle sera la première à oser nous en donner. Elle va devenir responsable de nos actes. Aussi nous demande-t-elle un prix exorbitant, dont elle ne veut pas démordre. L'occasion est trop belle d'exploiter un étranger, et elle en profite.

J'obtiens quatre hommes. Deux partiront en avant prévenir le village voisin, les deux autres serviront de guides. Au dernier moment, deux seulement sont fournis, mais qu'importe! nous voici désormais assurés d'arriver jusqu'aux villages des Sadètes.

La marche est reprise à deux heures et l'on va coucher à Ban-Mehang. Je recueille là, de la bouche d'un habitant, une légende assez curieuse sur l'origine des sauvages. La voici :

Tous les hommes, Khas, Annamites, Laotiens, Cambodgiens, etc., sont issus du même père et de la même mère. La première famille humaine habitait une plaine située dans le nord.

Elle se multiplia si rapidement que les ressources du pays devinrent bientôt insuffisantes.

Ne pouvant plus nourrir ses enfants, la mère dut se séparer d'eux et les envoyer peupler les contrées voisines.

La veille du départ, elle les réunit dans un grand festin. Tous firent honneur aux mets qui leur furent servis, sauf l'un d'eux qui se contenta de riz et de piment.

Le repas terminé, la mère dit à ses enfants : « Vous allez maintenant vous partager le pays. A vous qui aimez la bonne chère, il faut les contrées basses et fertiles où la vie est facile, les rives des grands cours d'eau où l'on trouve du poisson en abondance. Pour lutter avec avantage contre vos ennemis, je vais vous donner de la poudre et des fusils.

« Quant à toi, ajouta-t-elle en s'adressant à celui d'entre eux qui s'était contenté de piment, puisque tu ne crains pas la douleur et te contentes de peu, tu habiteras la montagne, tu établiras tes champs sur la forêt, tu disputeras ta vie aux animaux. Voici une lance, un arc et des flèches. Avec ces armes, tu n'effrayeras pas le gibier.

« Tous les dix ans, tes frères iront te voir, au moins une fois, pour prendre de tes nouvelles. Ils t'apporteront ce qui te manque.

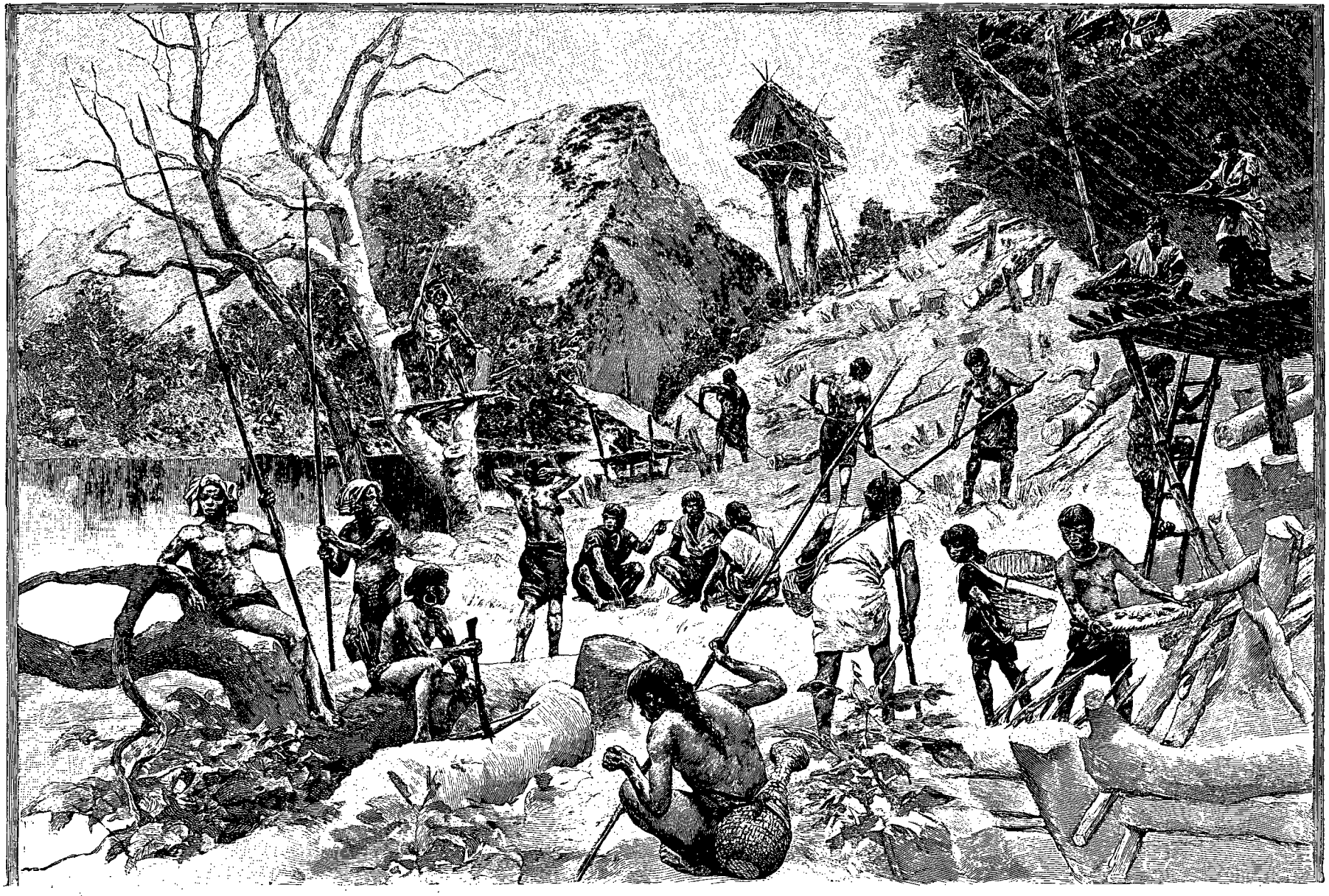
« Tu leur donneras en échange le produit de tes forêts et de tes chasses. »

Ainsi fut fait. Les enfants se dispersèrent en Annam et au Laos, au Cambodge, etc. Le père des Khas se retira dans la montagne.

Comme la mère l'avait ordonné, ses frères lui apportèrent le sel, le fer, les étoffes, les gongs et les jarres qu'il ne savait pas fabriquer. Ils reçurent, en échange, de la cire, du miel, de l'ivoire, des cornes et des bestiaux, mais en quantité insuffisante à leur gré.

Bientôt, la mauvaise intelligence régna entre eux et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN « RAI » OU DÉFRICHEMENT. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS, D'APRÈS LE DESSIN DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

c'est depuis que les Annamites et les Laotiens devinrent les ennemis des sauvages.

Le 11, nous sommes à Ban-Thoung, chez les Djiaraï. Jusque-là tout marche à souhait. A chaque village rencontré, les guides nous font arrêter à quelque distance et vont prévenir les habitants.

Ceux-ci viennent en armes nous reconnaître, non sans avoir longuement questionné les guides. Puis, rassurés par notre petit nombre, gagnés par quelques cadeaux, ils nous conduisent au village voisin, et



TYPES DE RADÉ [1].

n'exigent d'autre formalité que de boire avec eux une jarre de bière.

Finirai-je jamais par m'y habituer ?

Le chemin se maintient constamment bien frayé et très praticable aux éléphants. Le pays est légèrement accidenté, sillonné de nombreux ruisseaux affluents du Nam-Liéou, un des tributaires du Sé-Bang-Kan. Nous les coupons près de leur source. Le plus important est le Nam-Soup.

Jusqu'alors le terrain ne s'est pas élevé à plus de 600 mètres d'altitude. Mais les montagnes vont bientôt apparaître, car elles bornent l'horizon, vers le nord, sur une large étendue.

En maints endroits du parcours, surtout aux environs des villages, la forêt a disparu sous la hache des sauvages pour faire place à des champs de riz, les uns exploités, le plus grand nombre couverts de jungles.

1. *Dessin de Barbotin, d'après une photographie du docteur Yersin.*

Le système de culture employé par tous les montagnards de l'Indo-Chine, consistant à abattre un coin de forêt pour s'y tailler un champ, à y mettre le feu quand les arbres sont desséchés et à recommencer ailleurs trois ans après, est une vraie calamité pour le pays. Les incendies annuels empêchent les jeunes pousses de se développer; les richesses forestières des hautes régions tendent ainsi à disparaître, la terre végétale s'en va, emportée par les pluies, et le sol s'appauvrit tous les jours.

Le principal notable du village est parent du Sadète Loum, chez qui je compte me rendre tout d'abord. Pour un sauvage, il m'étonne, tellement je le trouve au courant de la situation politique de la région. Il la connaît presque aussi bien que moi. Dans ce singulier pays, les nouvelles importantes se propagent, malgré la difficulté des communications, avec une rapidité qui tient du prodige. Les dernières tentatives des Siamois pour pénétrer en territoire sauvage, leurs préparatifs pour les renouveler, ne lui ont pas échappé. Il a su qu'il était question d'une délimitation de frontière entre les Annamites et les Laotiens (le Siam lui est inconnu), que des *Farang* [1] circulaient dans le pays afin de s'en emparer. Il cherche à s'informer du sort probable de son village, m'affirmant que jusqu'alors les habitants n'ont obéi à personne, et n'ont jamais payé aucun tribut.

Tout en causant, il me demande quels cadeaux j'apporte aux Sadètes et si je leur donnerai à chacun un éléphant. « Ils vous en demanderont à coup sûr, me dit-il, parce que vous venez du Cambodge. L'usage veut que tous les étrangers leur offrent, en arrivant, un cinquième de ce qu'ils apportent. Je vous conduirai demain à Ban-Khasom.

« Le Sadète habite dans le voisinage. Les habitants le préviendront de votre arrivée. Vous serez obligé d'attendre sa réponse. C'est un très grand personnage. S'il accepte votre amitié, vous pourrez passer partout. Il vous demandera beaucoup de cadeaux, ne lui refusez rien. »

12 février. — Le chemin de Ban-Khasom fait un détour à angle droit pour éviter un massif assez élevé dont il longe le flanc oriental. Du côté de l'Annam, vers l'Aïoun-Ba, c'est un fouillis de montagnes dont les sommets s'étagent dans le lointain, pour venir mourir sur le Nam-Liéou, qui est tout proche.

Ban-Khasom est situé à environ 93 kilomètres de Ban-Dôn, sur la rive droite de la rivière, dont la largeur ne dépasse pas 5 ou 6 mètres. C'est un très gros village de cent cinquante cases au moins.

Quelques-unes ont jusqu'à 75 mètres de long. Ce

1. Nom donné, au Laos, à tous les Européens en général.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont celles des Po-Thong, c'est-à-dire des plus riches habitants ou des plus influents.

Un groupe de sauvages vient, suivant l'habitude, aux renseignements, et nous refuse carrément l'entrée du village. Fâcheux symptôme. Nous nous installons à l'écart, près du Nam-Liéou.

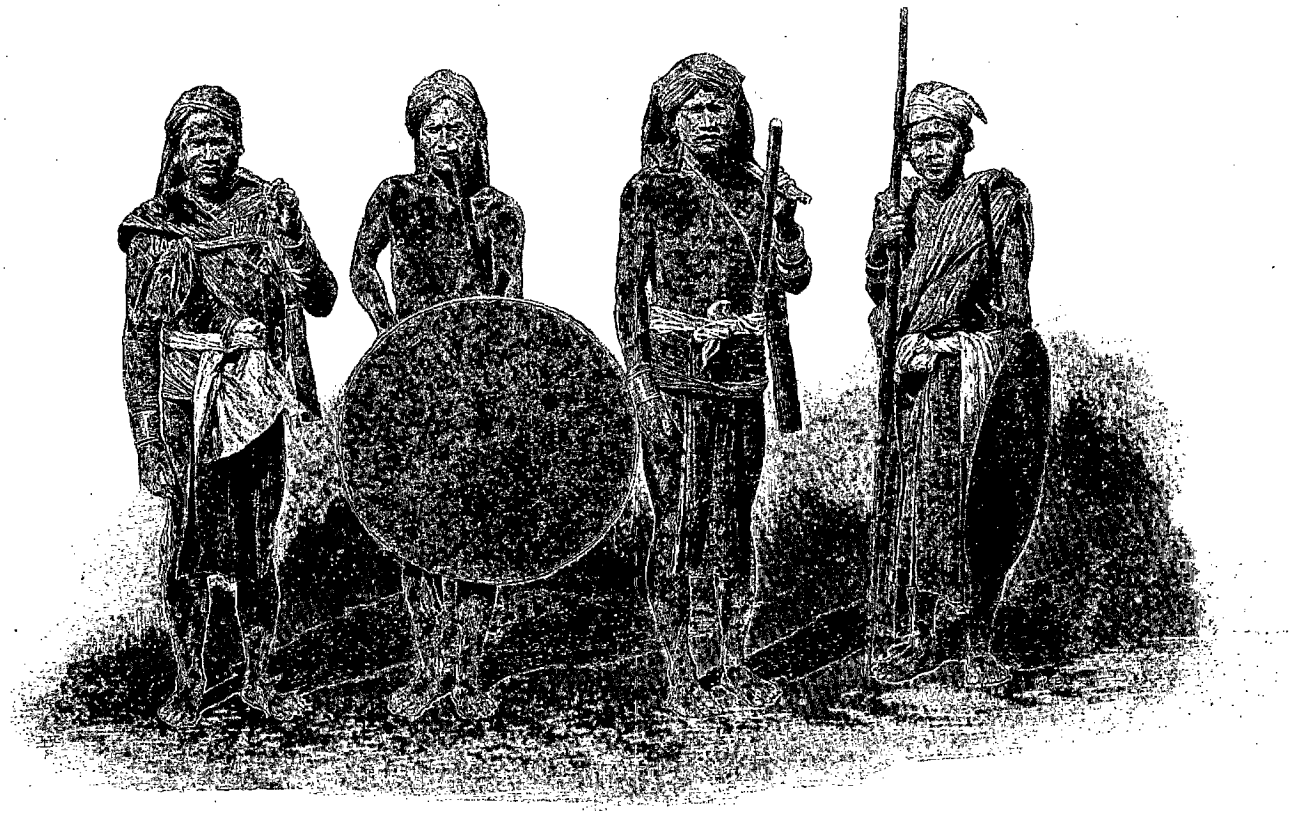
Le campement est bientôt envahi par une foule de curieux, qui inspectent ce qu'on apporte, comptent les fusils et examinent tout en détail. C'est à peine s'ils ne visitent pas eux-mêmes nos ballots, pour voir ce qu'ils contiennent. Jamais encore je n'ai vu pareille effronterie. Nous sommes, il est vrai, chez les Djiaraï, les pires voleurs entre tous les sauvages. Certaines physionomies rappellent vaguement celle de l'Européen : nez à peine écrasé, lèvres minces, ovale du visage régulier; mais ce sont plutôt des types anormaux, qu'on dirait égarés dans le groupe.

Dans l'ensemble, les Djiaraï présentent la plus grande analogie avec leurs voisins. Même costume primitif, agrémenté de broderies chez les plus riches, même langue dure où les roulantes dominent. Le teint est peut-être un peu plus clair, la physionomie moins dénuée d'expression.

A vrai dire, je les crois, comme les Radé, d'origine malaise, si j'en juge par leur dialecte et leur numération [2].

Comme les pirates malais, qu'on nous a montrés écumant jadis l'archipel, les Djiaraï sont la terreur de leurs voisins. Pour être en repos, je fais disposer mon monde en carré et défendre à quiconque de pénétrer à l'intérieur. Une partie du village vient se masser à l'entour, mais une pluie survient qui nous en débarrasse.

Arrive l'un des Po-Thong, un borgne à la figure



DJIARAÏ ARMÉS EN GUERRE [1].

1. *Dessin de Barbotin, d'après une photographie.*

2. Voici quelques échantillons de ces langues, à l'appui de cette hypothèse :

Français.	Malais.	Djiaraï.	Radé.
—	—	—	—
eau	ea	ia	ia
feu	apoule	hepoule	bouille
boire	inioum	nioum	nam-ia
manger	büng	beung	hoa-xai
pierre	potao	peutao	vo-tsao
cheval	sé	eusé	sé
chien	sao	eusao	sao
cochon	popouï	boubouï	houiouh

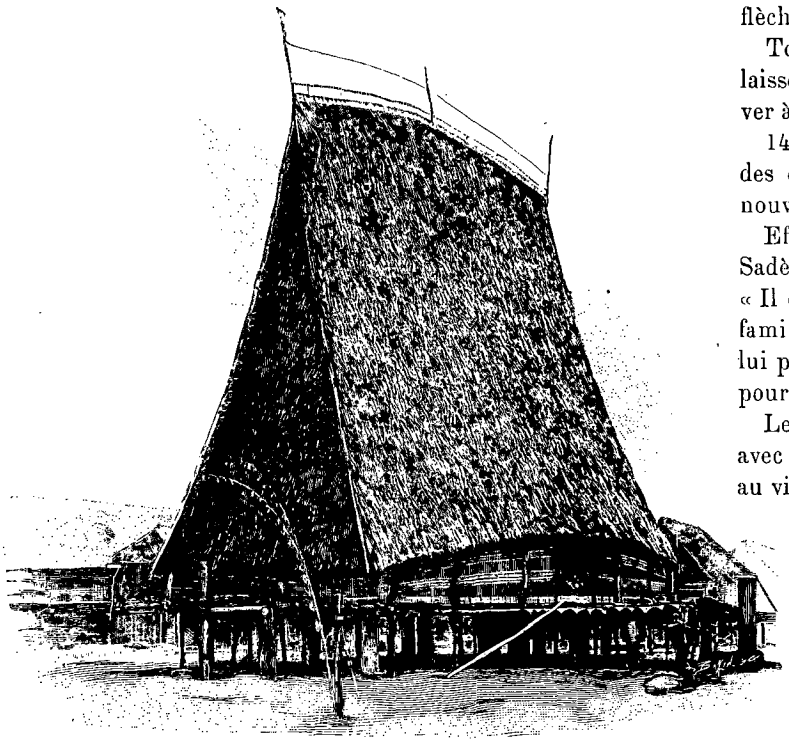
Numération.

Français.	Malais.	Djiaraï.	Radé.
—	—	—	—
un	saau	sa	xa
deux	toa	doua	doa
trois	klaau	klaau	traau
quatre	pa	pa	ba
cinq	lemue	rema	ma
six	nam	nam	nam
sept	litjou	tedjou	dou
huit	dilpane	tepane	sa banh
neuf	samlane	repane	dao banh
dix	plou	heplou	trou
onze	plou saau	heplou sa	trou-xa
vingt	toa plou	doua plou	doa-trou
cent	hoarthou	retou	thou

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sournoise et peu sympathique. Il s'assied par terre, devant moi, manie mon revolver, mes souliers et divers objets déposés çà et là, les place sur ses genoux, et me les demande comme cadeaux de bienvenue. Agacé enfin, je l'envoie promener, et il se retire en maugréant.

13 février. — La journée se passe à mettre au net notes et croquis. Autour de moi, c'est un va-et-vient continuel d'individus des deux sexes, qui n'osent trop s'approcher d'abord, les femmes surtout. Je m'explique d'autant moins leur attitude, comparée à celle d'hier, que j'ai fait déballer ma pacotille, entre quatre fusils, c'est vrai. La confiance ne se commande pas. Voilà



MAISON COMMUNE DES BAHNAR[1] (PAGE 207).

mes interprètes transformés en marchands de bric-à-brac cherchant à exciter les convoitises.

Poules et porcs pullulent au village et nous n'avons que du poisson sec. Quant au riz, on n'en trouve pas plus ici qu'à Ban-Dôn.

Le borgne me fait une nouvelle visite. Il me demande ce que je viens faire dans le pays, quels cadeaux j'apporte aux Sadètes et si mes deux éléphants à défenses sont pour eux. « Laisse-moi tranquille, lui dis-je; j'ai affaire avec le Sadète, pas avec toi. » Sans se décourager, il insiste pour que je lui rende l'œil qu'il a perdu. Je l'envoie au diable.

Il m'offre alors deux ou trois feuilles de tabac vert, et me propose de les lui échanger contre un tricot de coton qui a été déballé. Se voyant refusé, il prend le tricot, l'essaye, le trouve à son gré et s'esquive en laissant son tabac.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

Voilà, en passant, un échantillon assez original du trafic chez les sauvages. Je cite ces détails à dessein pour montrer quelle est leur attitude vis-à-vis de gens trop peu nombreux pour les intimider, trop mal outillés pour se passer de leurs services.

Mes quinze fusils les tiennent en respect juste assez pour leur ôter l'envie de me dévaliser de vive force. Encore les étonnent-ils plus qu'ils ne les effrayent, car ils en ignorent les effets et le parti qu'on en peut tirer. « Nous préférons nos arcs et nos flèches, concluait même un de mes guides devant qui je faisais tirer. Nos armes n'effrayent pas le gibier, ne décèlent pas notre présence, et frappent sûrement. Le poison des flèches est infaillible. »

Tout amour-propre mis à part, j'aime mieux leur laisser cette illusion que d'être obligé de la leur enlever à leurs dépens.

14 février. — J'ai été réveillé pendant la nuit par des carillons partant du village. Il doit y avoir du nouveau.

Effectivement, je suis prévenu le matin que l'un des Sadètes, celui du feu, est arrivé dans la soirée d'hier. « Il est venu, me dit-on, pour visiter un membre de sa famille, mais non pour vous voir. Vous pouvez aller lui parler si vous le désirez. Le Sadète ne se dérange pour personne. »

Le sort de mon voyage va donc se décider, et c'est avec autant d'émotion que de curiosité que je me rends au village, accompagné du Senang You et de l'interprète Rô.

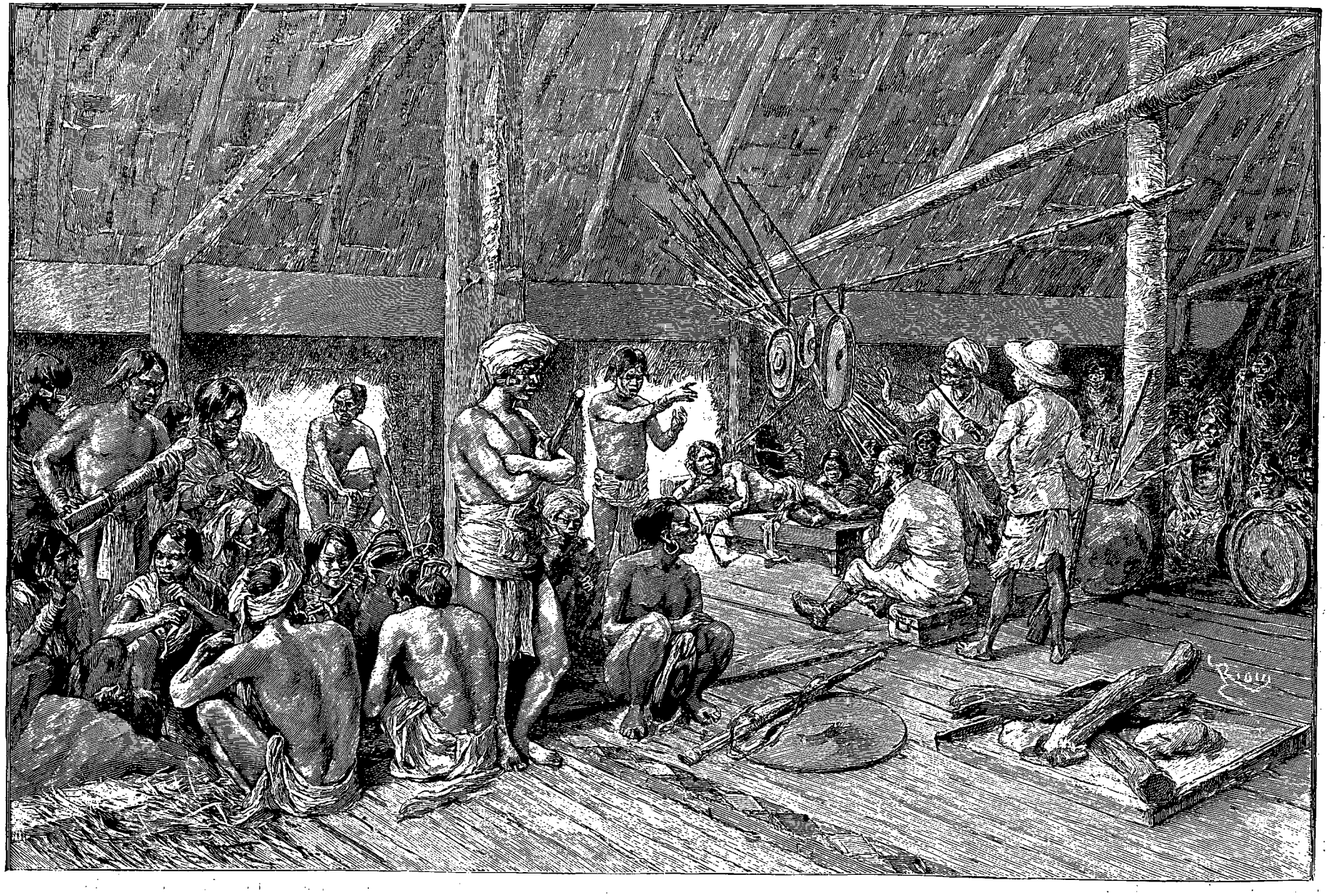
On m'introduit dans une de ces immenses cases, divisées en compartiments, dont une partie est toujours réservée aux étrangers. Une trentaine de personnes, formant cercle autour de nombreuses jarres, y sont réunies. Les libations ont dû être copieuses, si j'en juge par le nombre d'indigènes couchés ivres morts le long des cloisons et par le diapason des voix partant du groupe principal des buveurs.

Personne ne se dérange à mon entrée. De tous les coins du village arrivent de nouveaux spectateurs, et la case, malgré son étendue, a peine à les contenir. Le Sadète est couché sur une sorte de lit en bambou adossé à la cloison.

Une simple natte, étendue à quelques pas de lui, à même sur le plancher, m'a été réservée, avec une boîte renfermant du tabac vert et des feuilles de bananier découpées en carré, pour faire des cigarettes.

Pour un sorcier fameux, dont il est parlé jusqu'à Pnom-Penh et Bassac, le Sadète du feu n'a pas l'air bien terrible. Involontairement, par une sorte de réminiscence des lectures de mon enfance, je m'attendais presque à le voir entouré des attributs que l'imagination populaire se plaît à prêter à ses pareils. Pas la moindre baguette magique, ni crapauds, ni serpents, ni lézards, ni l'inévitable tête de mort. Pas même son fameux fétiche. Après tout, peut-être n'emporte-t-il pas avec lui, en voyage, tout son attirail. Mais j'éprouve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ENTREVUE AVEC LE SORCIER DU FEU. — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR BARBANT, D'APRÈS LE DESSIN DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une déception, que partagera sans doute le lecteur. Un peu de mise en scène eût été de circonstance.

Rien ne le distingue des autres sauvages, sauf pourtant la taille, qui dépasse celle de la moyenne des Européens. Son costume est tout aussi primitif. Les lignes du visage sont très régulières, le nez seul est un peu écrasé. Il a l'air bon enfant et paraît très occupé à finir une longue pipe en cuivre, qu'il fume comme un simple mortel. Son entourage ne lui témoigne pas grande déférence.

A un signe de lui, quelques coups frappés sur un gong amènent instantanément le silence dans toute l'assemblée.



ARBRES A HUILE DE LA FORÊT LAOTIENNE [1].

« Avant de parler affaires, me dit-il, nous allons faire les sacrifices d'usage aux esprits, pour les rendre favorables, et boire à la même jarre. Nous serons sûrs que l'un de nous ne mentira pas, car il mourrait dans l'année. »

Je paye, naturellement, les frais de la cérémonie, dix morceaux de fer pour la jarre et, pour le poulet, une brasse d'étoffe rouge. Le Sadète s'en coiffe immédiatement, allume une chandelle de cire qu'il colle sur le ventre du récipient, et, avec un brin de paille, agite la surface du liquide, en faisant les invocations habituelles.

Chacun, à l'entour, garde un religieux silence.

Puis il s'empare du tube en bambou que lui présente un assistant et absorbe sans s'interrompre une énorme quantité du liquide. Noblesse oblige. Malgré ma bonne volonté, je ne puis lui tenir tête, ni même arriver à bout de la mesure ordinaire.

Les libations terminées, nous regagnons nos nattes. Le sorcier se couche et paraît demeurer étranger à ce qui va se dire. Les notables se groupent en demi-cercle devant moi, les habitants à l'arrière-plan, attentifs.

« Vous êtes venu chez nous, commence le borgne, ma bête noire, sans que nous vous ayons appelé. Vous arrivez de loin, car vous ne ressemblez ni à nous ni aux Cambodgiens, ni à nos autres voisins. Vous n'êtes pas commerçant. Que venez-vous faire?

« A votre arrivée, sans que le Sadète ait touché son *Pi*[1], le soleil s'est caché brusquement; nous ne l'avons pas revu depuis; il a même plu, ce qui n'arrive jamais en cette saison. C'est pour nous un présage de famine. Nous avons consulté nos génies : ilsne vous voient pas arriver d'un bon œil. Vous allez être la cause des plus grands malheurs.

« Les uns disent que vous venez prendre le Pi du Sadète, d'autres vous emparer de la terre des sauvages. On vous a envoyés sans doute en avant en petit nombre pour reconnaître les chemins; derrière vous doit marcher une grande troupe.

« Les Farangs sont déjà en Annam et au Cambodge. Ils ont arrêté les cadeaux que les rois de ce pays envoyaient aux Sadètes depuis des siècles; ils nous empêchent d'échanger comme autrefois nos esclaves contre des buffles et des éléphants.

« Que veulent-ils encore? Répondez, nous attendons. Mais ne mentez pas, le Pi du Sadète pourrait vous faire mourir. »

C'était, on le voit, un réquisitoire en règle, plutôt fait pour m'intimider et me rançonner plus à l'aise, que pour rassurer les assistants sur les motifs de ma venue dans le pays; ils le sentaient bien, que j'étais sans force contre eux. Toutefois, ne pouvant s'imaginer que je m'étais aventuré dans le pays avec une aussi faible escorte, une inquiétude leur restait. Qu'y avait-il derrière moi? Cet inconnu les effrayait, au moins autant que la disparition du soleil.

Très accessibles à la peur, quand ils ne se sentent pas assez forts ou se trouvent en présence d'un phénomène anormal, ils jugent autrui par eux-mêmes. Pour eux, nous étions absolument à leur merci. Le village pouvait mettre sur pied 500 guerriers, ils me l'avaient dit, comptant que ce chiffre stimulerait ma générosité et me forcerait à subir leurs exigences.

« Si le soleil s'est caché depuis mon arrivée, s'il a plu, c'est que j'ai voulu vous montrer que le Pi des Farang est aussi puissant que celui du Sadète. Je ne viens pas non plus pour lui prendre son fétiche, j'en ai de bien meilleurs, ni pour m'emparer de la terre des sauvages, je n'ai jamais rien volé à personne.

« Rassurez-vous, aucune troupe ne marche derrière moi.

« Vous dites que les Farang empêchent les rois du Cambodge de vous envoyer des cadeaux, mais ils ne sont établis dans ce pays que depuis trente ans, et il y en a plus de cinquante que le Cambodge ne vous envoie rien.

« Je suis venu demander aux sauvages s'ils veulent être nos amis, comme le sont les Cambodgiens. Je n'ai pris avec moi qu'une petite troupe, pour ne pas vous effrayer, et je ne vous demande que des guides pour continuer ma route.

« Il est inutile de songer à m'arrêter; mes précautions sont prises. Je me rends chez les Bahnar, où j'ai donné rendez-vous à d'autres Farang. Si je n'arrive

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

1. « Fétiche, esprit », mot laotien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas à la date convenue, tous viendront à ma recherche. On doit être inquiet sur mon compte. Vous avez vu que des Annamites sont venus aux nouvelles. Peut-être est-on déjà en route pour me rejoindre. »

Une discussion générale termine cette réponse. Le Sadète est toujours impassible.

« Montrez-nous donc, poursuit le borgne, les fétiches au moyen desquels vous faites cacher le soleil et ceux qui vous préservent des maladies et des accidents. »

J'avais sur moi ma boussole de poche. A tout hasard, je la lui tends avec assez d'assurance. Maintes fois, au cours du voyage, j'avais pu remarquer que cet instrument intriguait considérablement les sauvages, qui me voyaient le regarder sans cesse, sans jamais m'en séparer. le fétiche dans ma poche, de peur que quelqu'un ne s'aperçoive de la supercherie. Du diable si j'avais prévu que ma boussole pût me tirer de ce guêpier et me fît passer un jour pour sorcier!

« Nous sommes rassurés maintenant, continue encore le borgne; mais qu'apportez-vous au Sadète? Le roi du Cambodge ne vous a-t-il rien donné pour lui? Vous avez cinq éléphants, nous vous en demandons un en cadeau.

— Avant de faire des cadeaux au Sadète, je tiens à savoir s'il veut être mon ami et s'il me donnera des guides pour continuer la route; mais je le préviens, dès à présent, qu'aucun de mes éléphants ne lui est destiné. Ils me sont nécessaires pour porter les bagages.



UN BORGNE A LA FIGURE SOURNOISE (PAGE 199)[1].

Mon borgne la pose sur le plancher avec précaution et la considère un moment, non sans respect. L'aiguille oscille quelque temps, puis s'arrête. Etonné, il cherche à la prendre avec les doigts, sans y réussir. Le verre était si bien encastré dans la monture, qu'il semblait manquer. N'ayant d'ailleurs aucune notion de l'existence d'un corps solide aussi transparent, et ne disposant que d'un œil pour constater le phénomène, il s'imagine que c'est l'esprit caché dans l'instrument qui l'arrête. Ahuri, malgré son aplomb, il fait part à toute l'assemblée de sa découverte. La tentative est renouvelée par quelques-uns des assistants, les moins timorés, sans plus de succès. Grand émoi! « Le Farang n'a pas menti », dit-on à la ronde. La disparition du soleil s'expliquait.

Je profite de la stupéfaction générale pour remettre

1. *Gravure de Grosbie, d'après une photographie du commandant Trumelet-Faber.*

Si nous nous entendons, je ferai en sorte, dès ma rentrée au Cambodge, que les bonnes relations d'autrefois soient continuées. »

Nouvelle discussion, encore plus animée que la précédente. Finalement l'amitié est conclue, les guides sont promis pour le lendemain, et j'envoie chercher les cadeaux.

Le Sadète commence à s'émouvoir. Mais la mine du borgne s'allonge à l'inspection des objets qu'on a étendus sur une natte, étoffes de toutes les couleurs, glaces, miroirs, fer, cuivre, étain, etc.

Il comptait sur tout autre chose.

« Les rois au Cambodge donnaient de la soie. N'en avez-vous pas?

— Je l'ignorais, aussi n'en ai-je pas apporté. »

Les objets passent de main en main, sont examinés avec soin et, sans doute, vivement critiqués par le borgne, qui s'agite comme un diable. C'est décidément

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le mauvais génie de ce village. S'il était sorcier, celui-là, Satan aurait en lui un rude confrère.

« Quelle est la valeur de tout ceci? demande-t-il.

— Je l'ignore; peu importe.

— Le Sadète voudrait de l'argent, il n'en a pas encore vu.



PINS DE LA FORÊT LAOTIENNE [1].

— Qu'en ferait-il?

— Il le conserverait en souvenir de votre passage et pourrait plus tard l'échanger aux Cambodgiens contre des marchandises. »

Je donne quatorze piastres, à peu près la valeur d'une barre d'argent.

« En échange de ces cadeaux, que demandez-vous?

— Rien, sinon des guides pour continuer ma route.

— Vous les aurez; mais plus tard réclamerez-vous quelque chose?

— Non certes, je le promets.

— Vous avez entendu, dit-il aux assistants; maintenant battez sur les gongs; les affaires sont arrangées. »

Le Sadète endosse un tricot et un paletot qu'il trouve parmi les cadeaux, se coiffe d'un deuxième turban d'étoffe rouge, et les libations continuent.

Tous ces pourparlers, que j'ai abrégés ici, avaient pris plus d'une demi-journée.

Avant de me quitter, le Sadète me remet un bracelet en laiton et une mesure de riz consacré par les esprits. Me voilà désormais à l'abri de tout accident. Le bracelet doit témoigner à tous les sauvages du versant annamite que je suis l'ami de leur grand sorcier.

Si par hasard quelques villages se refusent à m'aider, ou me cherchent noise, il me suffira de prendre une poignée de riz en les menaçant de le répandre sur le sol. C'est la malédiction jetée sur leurs champs, où rien ne poussera plus jamais. Aucun d'eux n'osera l'affronter.

S'il vend beaucoup de riz au même prix, ce sorcier ne peut manquer de s'enrichir.

Au dernier moment, je suis prévenu qu'un Européen est venu ces jours derniers à Peleï-Maï [1], village situé à deux jours dans le nord. Les habitants l'auraient fort mal reçu, et il a dû retourner du côté de la rivière Aïoun, où il se trouve actuellement. C'est sans doute M. Dugast. Pour être rassuré plus vite sur son compte, je me décide à le rejoindre immédiatement, remettant à plus tard ma visite au Sadète Loum, dont le fils vient d'arriver ici. On me fait promettre de lui donner les mêmes cadeaux qu'au Sadète Teung, pour ne pas faire de jaloux.

V

De Ban-Khasom à la mission catholique des Bahnar. — Rencontre de commerçants annamites.

15 février. — Au départ, deux éléphants sont pris de violentes coliques et se trouvent hors d'état de continuer la route. Les cornacs craignent qu'ils n'aient été empoisonnés par les sauvages. Je suis obligé de les laisser au campement, sous la garde de la moitié de l'escorte et d'un interprète à qui j'ai donné l'ordre de nous rejoindre le plus tôt possible. Nous nous mettrons en route avec les trois autres.

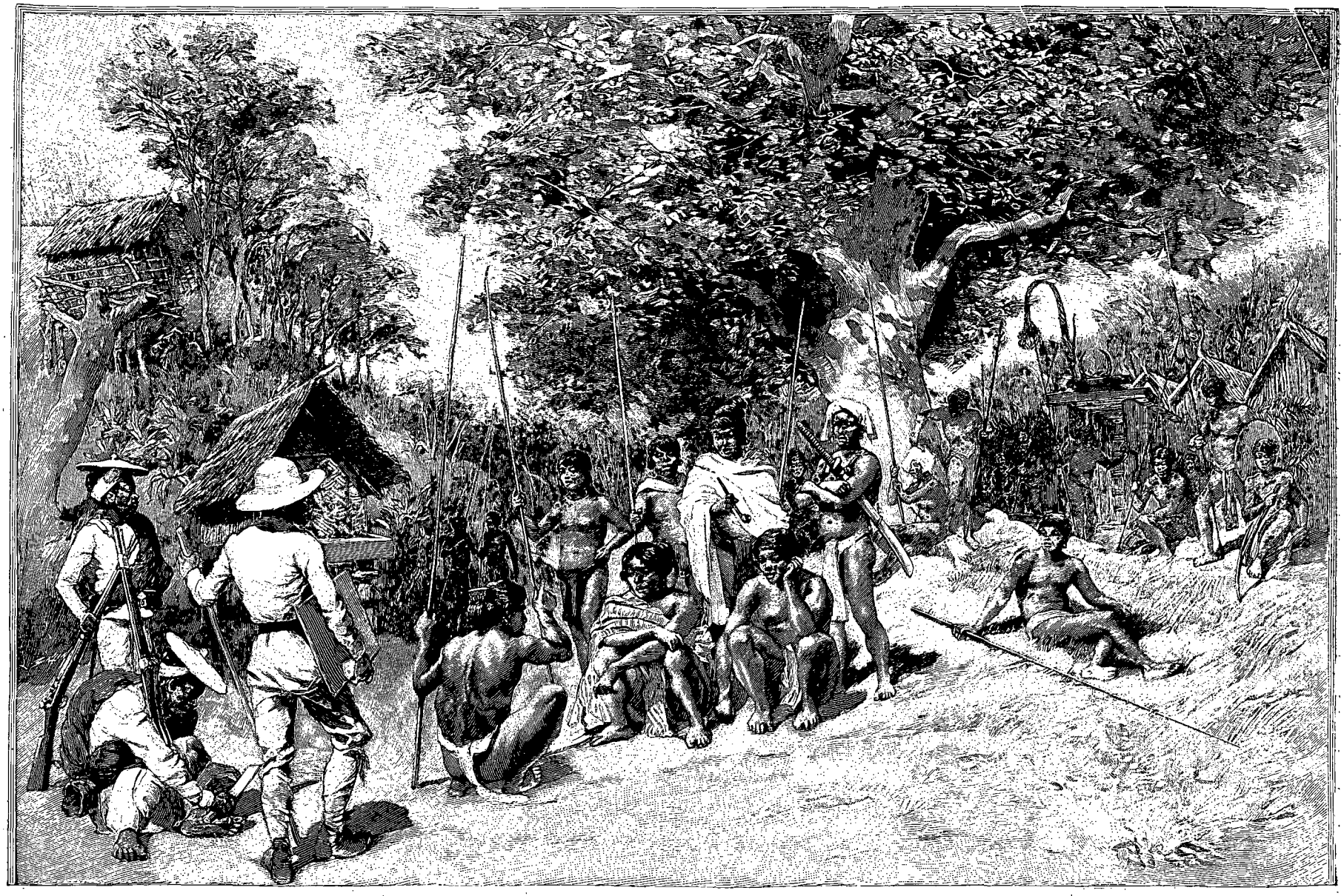
A 7 heures du matin, les guides ne sont pas encore arrivés. Le Senang You va les réclamer au village et revient bientôt, mais seul. « On n'a encore désigné personne, me dit-il. Il vous faut auparavant faire connaître au Sadète le salaire que vous voulez allouer. »

Impatienté de ce contretemps et indigné de cette mauvaise foi, je me rends au village avec tout mon monde, et bouscule quelque peu les premiers sauvages

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie du capitaine J. de Malglaive.*

1. *Peleï* signifie « petit village ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



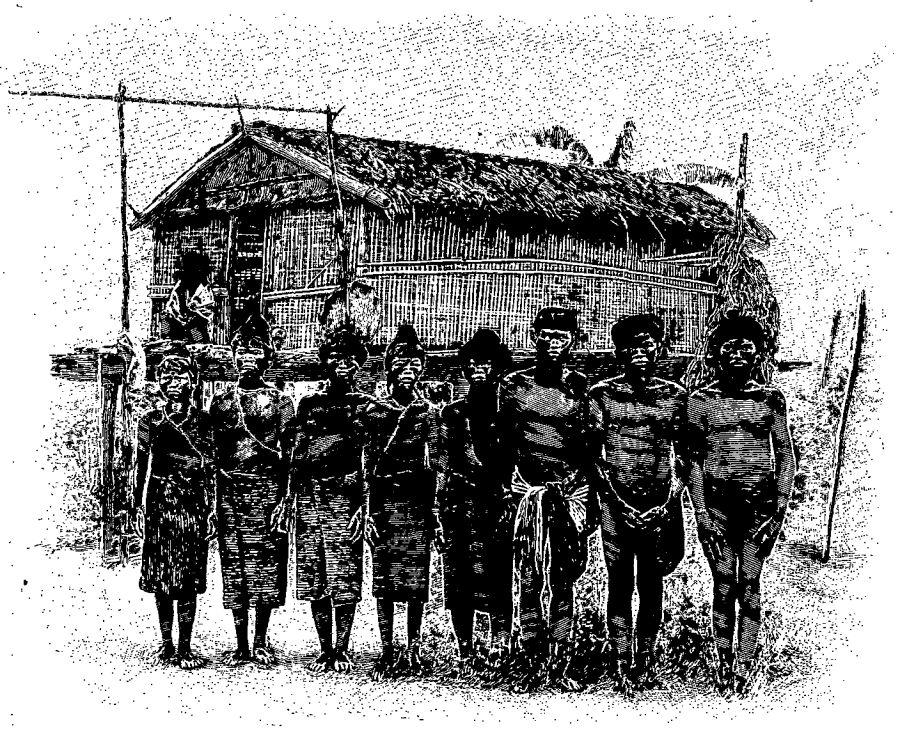
LES HABITANTS, EN ARMES, VIENNENT NOUS RECONNAÎTRE (PAGE 198). — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR BAZIN, D'APRÈS LE DESSIN DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui font mine de m'empêcher de passer. Le Sadète et le Po-Thong borgne, chez qui il loge, arrivent en courant. Je leur reproche de ne pas me tenir parole, et j'exige que les guides me soient fournis immédiatement, ou que l'on me rende mes cadeaux.

Le borgne veut encore parlementer. Sans lui en laisser le temps, je lui mets ma boussole sous le nez pour arrêter son discours et je fais mine de quitter le village. Le Sadète, malgré son caractère sacré, court après moi pour me retenir, et le borgne va querir à la hâte deux de ses gens, qu'il fournit sans conditions. Nous nous dirigeons vers le village du sorcier, distant d'une vingtaine de kilomètres.

Le chemin traverse le Nam-Liéou, près de Ban-Khasom, puis s'engage entre deux lignes de hauteurs laissant entre elles une vallée très praticable, légèrement ravinée. La forêt-clairière recommence, monotone, et se continue pendant presque toute l'étape, s'arrêtant au pied des montagnes.



SAUVAGES : TYPES DE PEUNONG [1].

Un petit col à gravir et l'on arrive dans le voisinage du village du Sadète du feu. Les guides refusent de nous y conduire : ils seraient mis à l'amende.

Le lendemain, on gagne Ban-Maï, distant de 7 à 8 kilomètres. Route en forêt, terrain plat.

Il nous est à peu près impossible de nous faire comprendre des habitants. Le Senang You connaît à peine quelques mots de djiaraï. Jusqu'alors nous avons rencontré dans tous les villages des gens parlant cambodgien ou laotien, qui nous servaient d'interprètes. C'étaient, pour la plupart, d'anciens esclaves fugitifs ou des métis dont les ancêtres avaient dû quitter leur pays d'origine pour des causes diverses. Autrement, toutes les peuplades rencontrées depuis le Cambodge, Peunong, Radé, Djiaraï, parlent des dialectes distincts, différant entre eux au point qu'elles ne peuvent se comprendre.

S'il est vrai que les sons d'une langue peuvent donner une idée du caractère des peuples qui la parlent, les sauvages ne doivent être rien moins que commodes. Les gutturales et les consonnes dures dominent dans leur dialecte.

Au bout d'une heure d'explications pénibles, le Senang You croit comprendre que mon camarade M. Dugast se trouve en détresse à un village nommé Peleï-Khing, situé sur la rive gauche de l'Aïoun, à une journée de marche. En tout cas, il est venu jusqu'ici. J'aperçois, près de la source où nous sommes arrêtés, les traces encore fraîches de son campement.

Laissant au gîte mes éléphants, qui attendront ceux qui sont restés en arrière, je me décide à le rejoindre sans retard et pars à 10 heures du matin, avec un guide, n'emmenant que mes boys et l'interprète Rô.

Au bout de 4 kilomètres, le plateau tombe brusquement, en falaise, sur une vallée étroite. Le Dak-Aïoun coule au fond. C'est un torrent rapide, large d'une trentaine de mètres et profond de 5 pieds, que nous passons à gué.

Au delà recommence l'éternelle forêt-clairière, coupée de défrichements. Une ascension de 100 mètres nous conduit sur un vaste plateau formant le soubassement de montagnes dont les crêtes dentelées limitent tout l'horizon au nord et à l'est.

Le terrain s'abaisse insensiblement vers le Laos, à peine mouvementé dans toute l'étendue qu'embrasse le regard. Peu ou pas de végétation, à part une herbe assez haute que la sécheresse a fait blanchir. Le pays a l'aspect de ces immenses plaines d'alfa du Sud algérien, qui vous donnent comme un avant-goût du désert. Même ciel bleu, même horizon que là-bas quand on approche des ksour, jusqu'à des phénomènes de mirage, pour compléter l'illusion. Il ne faut rien moins que la vue d'un village pour vous ramener à la réalité.

Nous n'arrivons à Peleï-Khing qu'à la nuit. Une déception m'y attendait. M. Dugast en était reparti

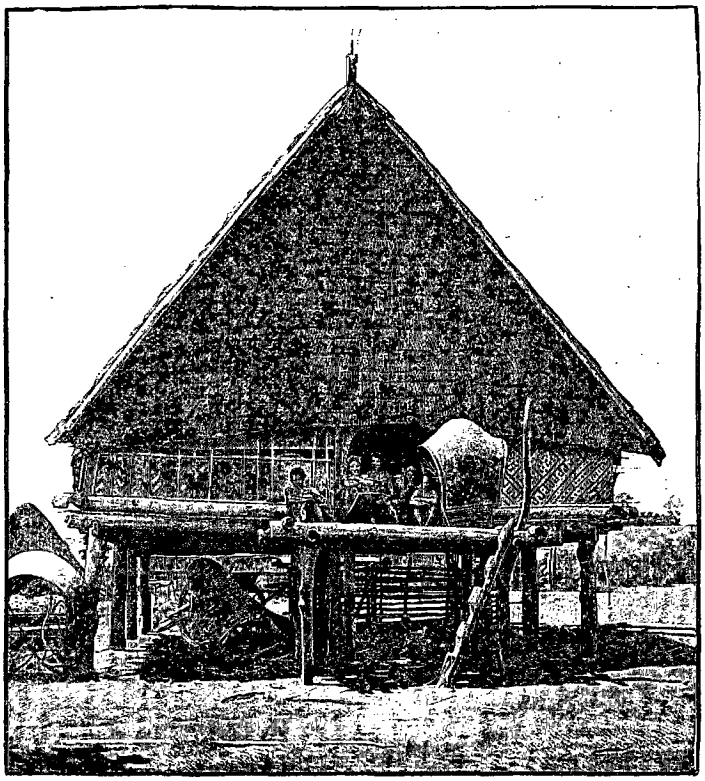
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie du capitaine J. de Malglaive.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

depuis trois jours pour An-Ké. Impossible d'obtenir aucun détail sur son compte. Nous sommes chez les Bahnar et nous ne pouvons nous faire comprendre.

Au centre du village s'élève la maison commune, où se tiennent les réunions publiques. Presque partout on y fait passer la nuit aux jeunes gens ayant atteint l'âge de puberté. C'est un vaste bâtiment, construit comme les cases ordinaires, mais dominant celles du village de toute la hauteur de son toit élevé. Les fétiches y sont suspendus ainsi que les trophées enlevés à la guerre.

Le 17 février, je gagne Peleï-Khueng, où j'ai donné rendez-vous à mes gens avant le départ. Tout mon monde s'y trouve au complet ainsi que les éléphants.



MAISON COMMUNE CHEZ LES PEUNONG [1].

18 février. — Le Ia-Pek, près duquel est situé Peleï-Khueng, est le dernier cours d'eau de quelque importance que nous devons rencontrer avant d'arriver dans le bassin du Bla ou Sé-San.

A partir de là, le chemin s'élève en pente insensible sur un immense dos de terrain, à peu près complètement déboisé, formant la séparation des eaux entre le Mékong et la mer. Son altitude maximum est de 800 mètres. Tout à fait à l'horizon, vers le nord, se découpent les silhouettes des montagnes derrière lesquelles coule le Bla. C'est le but du voyage. A l'ouest quelques pics isolés émergent çà et là de la plaine.

Les villages abondent dans cette région, d'une fertilité exceptionnelle, bien arrosée par une infinité de sources d'eau vive, riche en beaux pâturages, où les chevaux, les bœufs et les buffles paissent en liberté par troupeaux.

Mais ici déjà le déboisement fait son œuvre. Les sauvages refluent vers les pentes, abandonnant peu à peu le plateau pour se rapprocher de la forêt. Ce sont des Hadrong et des Habau, variétés de Djiaraï, dont ils ne parlent pas tout à fait la langue.

Le voisinage de la mission catholique commence à se faire sentir. Les habitants ont été prévenus de notre arrivée par les envoyés du Père Guerlach, et l'accueil est presque sympathique. Il faut toutefois, là comme partout, parlementer des heures entières pour avoir des guides, débattre leur salaire, attendre leur retour des champs, où l'on est allé les chercher. On perd un temps précieux et les provisions s'épuisent.

Le 19, nous rencontrons à Peleï-Tritt des Annamites d'An-Ké venus pour commercer chez les sauvages. Moyennant 15 piastres, ils consentent à nous servir de guides jusqu'à la mission. Dès lors, le voyage peut s'effectuer avec rapidité.

Le 20, nous atteignons le Mé-Tung, gros affluent du Bla, d'une trentaine de mètres de largeur, et allons coucher à Peleï-Roh, au pied même des montagnes.

A quelque distance dans le sud se trouve un lac sacré très étendu, situé à 800 mètres d'altitude. Le chemin le côtoie pendant quelques centaines de mètres. Ses berges sont légèrement encaissées, entre deux lignes de petites collines déboisées, courant à la rencontre l'une de l'autre. Nulle part on n'aperçoit la moindre embarcation.

La légende raconte que ce lac n'existait pas autrefois. Sur son emplacement s'élevaient de nombreux villages, car la terre était très fertile. Une nuit, le sol s'effondra en entonnoir, entraînant maisons, habitants et troupeaux; puis l'eau jaillit du centre, et tout fut submergé.

Pendant longtemps, les rives du lac restèrent désertes. Peu à peu, l'effroi s'étant calmé, les sauvages revinrent habiter les environs.

Mais, aujourd'hui encore, aucun d'eux n'ose s'y aventurer en barque ou s'y baigner. Le gouffre attire, et les génies engloutiraient les imprudents assez audacieux pour les braver.

Quand le choléra doit faire son apparition, disent-ils, ses eaux bleues, naturellement calmes, deviennent couleur d'ardoise et commencent à s'agiter.

Chaque nuit, un éléphant blanc sort du lac et vient prendre ses ébats sur la rive : on entend le carillon des gongs sans voir ceux qui les frappent. Tous les

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sauvages conjurent aussitôt les esprits d'avoir pitié d'eux, car le fléau n'est pas loin.

20 février. — Les habitants de Peleï-Roh ont été naguère en lutte avec les riverains du Bla et ont à peu près cessé toute communication avec eux.

En quittant le village, nous longeons le pied occidental d'un massif séparant la vallée du Mé-Tung d'un de ses affluents, le Touer, cours d'eau sans grande importance.

Le sentier, d'abord très praticable, s'encombre bientôt de lianes et de bambous, d'où les éléphants ne parviennent pas à se dépêtrer. Les miliciens, les cornacs et les guides cherchent bien à leur frayer, à coups de sabre, un passage à travers ce fouillis, mais ils mettent trois heures pour faire un kilomètre et sont vite sur les dents.

Nous sommes encore à une trentaine de kilomètres de la mission, sans villages sur le parcours, et il ne nous reste pas deux jours de riz.

Je prends le parti d'aller en avant avec un guide demander de l'aide aux missionnaires, recommandant à mes gens de pousser avec activité le débroussaillement.

21 février. — Le pays change un peu d'aspect. C'est toujours le même amas confus de collines, mais la forêt de hautes futaies a disparu, remplacée par des bambous annuels.

Quelques pentes sont couvertes de sapins de la plus belle venue. Par plus d'un côté, certains coins me rappellent les plus beaux points de vue de Tran-Ninh.

Malheureusement l'homme manque, ici comme là-bas; des villages donneraient quelque vie à cette nature, et enlèveraient au paysage cet air d'abandon qui impressionne si péniblement le voyageur.

J'arrive au Krong-Blavers[1] à 3 heures de l'après-midi. C'est une belle rivière, d'une centaine de mètres de largeur, peu profonde en cette saison (30 à 40 centimètres), aux eaux claires, arrosant un plateau étroit, limité de tous côtés par un horizon de montagnes.

Est-ce le Sé-San ou un de ses affluents? J'en suis réduit pour le moment aux présomptions.

Le village de Kon-Toum, résidence du supérieur de la mission, le R. P. Vialleton, est tout proche. J'y trouve M. Dugast, arrivé la veille.

Lui aussi a eu son odyssée. Arrivé à Cong-Son, impossible de trouver des guides, bien que les autorités annamites aient été prévenues par la résidence.

« Tous sont morts, lui dit-on.

— Qu'on en fasse venir quand même », répond mon camarade sans se démonter.

Il en vient trois qui s'offrent à le conduire à Saïgon, aucun d'eux ne connaissant les routes de l'ouest.

Obligé de regagner Qui-Nhôn, M. Dugast tente une deuxième fois de me rejoindre chez les Sadètes par An-Ké. Ses porteurs désertent en route, et il atteint péniblement Peleï-Maï, presque seul, sans bagages. Là il se heurte à des populations hostiles, qui l'obligent à rebrousser chemin.

M. Cogniard n'a pu franchir la chaîne. Arrêté dans la montagne par les pluies, il a dû rallier Tourane, où il se trouve actuellement.

L'accueil sympathique des missionnaires fait bien vite oublier les fatigues et les misères de la route, et la soirée se passe à raconter les incidents du voyage. Des débroussailleurs seront envoyés le lendemain au-devant des éléphants.

1. *Krong* signifie « grande rivière » dans la plupart des dialectes sauvages.

P. CUPET.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

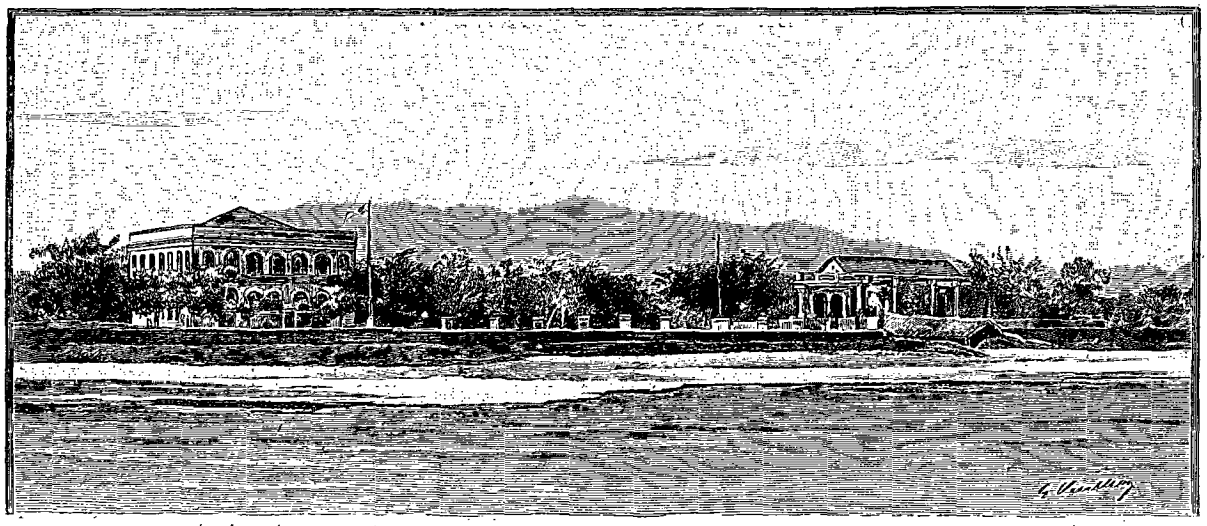
(*La suite à la prochaine livraison.*)



TYPES DE FEMMES SAUVAGES[1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



QUAI DE QUI-NHÔN [1].

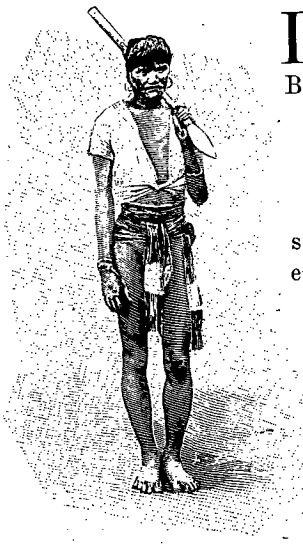
CHEZ LES POPULATIONS SAUVAGES DU SUD DE L'ANNAM [2],

PAR M. LE CAPITAINE CUPET [3],

ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION PAVIE.

VI

Séjour à la mission catholique des Bahnar. — État social, caractère, mœurs et coutumes des sauvages.



TYPE DE CÉDANG [4].

DU 22 FÉVRIER AU 1er MARS. — La mission catholique des Bahnar-Rongao-Cédang date d'une quarantaine d'années. Elle a été fondée sous les auspices des évêques de la Cochinchine orientale, dont le siège épiscopal est situé près de Qui-Nhôn. Le noyau est formé par une colonie d'Annamites catholiques, comptant de quatre à cinq cents individus.

Elle comprend à peu près autant de villages que de missionnaires, c'est-à-dire sept ou huit, échelonnés entre Peleï-Maria et Kon-Trang [5] sur une longueur de 20 kilomètres à vol d'oiseau. Un chemin d'éléphants la relie à Qui-Nhôn, distant de cinq jours de marche.

Son territoire est un plateau étroit, de 500 mètres environ d'altitude, arrosé par deux grands cours d'eau, le Bla et le Pœkau, navigables sur une faible partie de leur cours. Leur réunion forme le Krong-Ial [6], qui se précipite, par une série de cataractes, vers le territoire des Djiaraï. Suivant les indigènes, l'une de ces chutes, celle de Ialy, aurait la hauteur de deux bambous superposés (35 à 40 mètres).

Le Krong-Ial n'est autre que le Sé-San des Laotiens, un des bras de la rivière de Stung-Treng.

Les progrès des missionnaires dans ces régions ont été très lents. Le tempérament particulier des sauvages, l'égoïsme des villages, la méfiance qui en résulte, ne permettaient guère à un seul prêtre de diriger, au début surtout, deux bourgades à la fois, sous peine de rivalités et de conflits.

La propagande apostolique se heurte donc ici à des obstacles d'une nature toute particulière et ne peut faire de progrès qu'en raison même du nombre de ses représentants.

Je n'ai pas à apprécier les résultats obtenus au point de vue apostolique. Un fait certain, c'est que la civilisation a chance de marcher dans le pays plus vite que la foi, parce que ses résultats sont à la fois plus immédiats et plus matériels.

Déjà, les villages de la région, catholiques ou fétichistes, Bahnar, Rongao, Yeuleung, Cédang, se sont organisés en confédération et ont élu un chef; les luttes intestines ont cessé; le mode de culture s'est transformé, partout où l'état du sol a permis de le rendre permanent, c'est-à-dire de substituer la rizière au *raï* (champ défriché par le feu, comme je l'ai dit ailleurs), la confiance est revenue peu à peu avec la sécurité, améliorant les conditions matérielles et morales de l'existence.

1. *Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Lemire.*
2. *Voyage exécuté en* 1891. *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite.* — *Voyez p.* 177 *et* 193.
4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie de M. Simoni.*
5. *Kon,* « village » en bahnar.
6. *Krong,* « grande rivière ».

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le supérieur de la mission, le Père Vialleton, est en France pour raison de santé. En son absence le P. Guerlach remplit l'intérim et nous fait avec la meilleure grâce les honneurs de son domaine.

Je ne me doutais guère, en lui serrant la main, que j'allais lui devoir le succès de ma mission et peut-être la vie. Le lecteur me saura gré de le lui présenter, car au cours de ce récit j'aurai plusieurs fois à en parler.

D'une foi ardente, d'un patriotisme éclairé, car il est Messin, d'un dévouement que rien ne rebute, il personnifie, pour moi, le type accompli du missionnaire dans ces régions. Il est jeune encore, trente-sept ans à peine.

Sa physionomie, pleine de finesse et d'énergie, respire la franchise et captive au premier abord. Ses allures sont celles d'un vrai soldat du Christ, tempérées par une grande douceur.

Bien que sa santé soit très délicate, son activité est prodigieuse. Quand la fièvre ne le cloue pas sur son lit, on le rencontre, par monts et par chemins, le fusil d'une main, le bréviaire de l'autre, allant partout où il y a une âme à sauver ou un malade à guérir, car le missionnaire est à la fois prêtre et médecin.

Ses chevaux ne chôment guère à l'écurie. Quand il arrive dans un village, la physionomie des sauvages s'éclaire, les enfants courent à lui et tous le saluent d'un joyeux bonjour.

Ne leur doivent-ils pas, ces déshérités, à lui et à ses collègues, d'avoir connu la sécurité, la confiance et la foi en des temps meilleurs!

Aussi, en qualité de Français, sommes-nous accueillis partout à bras ouverts. Les sauvages ont reconnu de loin nos trois couleurs, celles que le Père leur a appris à aimer. Elles lui rappellent ce coin de Lorraine d'où elles ont disparu, et où il a laissé sa mère.

Là-bas, en France, le drapeau symbolise surtout l'honneur et le patriotisme. C'est pour nous, militaires, quelque chose comme l'âme du pays, partagée entre les régiments, confiée à leur bravoure. Ici, le drapeau est plus qu'un symbole : c'est l'image vivante de la patrie, dont il ne restait que le souvenir, apparaissant, tangible, pour vous réconforter. Le lien qui attache à lui se resserre, se fait plus intime. Et chaque fois qu'on le retrouve, il vous prend au cœur une sorte d'attendrissement, mêlé de fierté, de le voir planté si loin.

Je vais séjourner quelque temps à la mission, pour laisser reposer mes éléphants. Les pauvres bêtes sont sur les dents. Elles n'ont, de leur vie, fait pareille course : nous avons franchi en un mois 500 kilomètres.

En attendant que les villages environnants nous aient apporté du riz, amené des juments de bât et trouvé des guides, je complète près du supérieur de la mission les renseignements et les observations recueillis en route. Ses lettres sur les Bahnar, publiées dans les *Missions catholiques*, où il m'a autorisé à puiser, m'ont donné de précieuses indications sur le caractère, les mœurs et les coutumes des sauvages, dont je vais entretenir le lecteur.

Le temps m'a manqué pour faire de chaque peuplade une étude particulière. Le voyageur qui passe, comme moi, sans s'arrêter, absorbé par le souci constant de sa sécurité, ne peut guère pénétrer dans leur vie intime. D'ailleurs elles ne se livrent pas volontiers : la moindre question éveille leur méfiance. Je m'en tiendrai donc aux généralités et résumerai surtout des impressions d'ensemble.

État social. — Il y a lieu de constater tout d'abord que les populations comprises sous le nom générique de *sauvages* ont dépassé depuis longtemps déjà cet état primitif. Tout au plus serait-on en droit de les qualifier de *barbares*. Elles vivent en effet groupées par villages autonomes. Elles savent construire des habitations commodes, forger le fer, cultiver la terre, tisser leurs vêtements.

Prises en masse, elles présentent, à un examen superficiel, une grande uniformité de types, de croyances et de coutumes.

Aucun de leurs groupes ne rappelle par sa constitution sociale l'idée de tribu, telle que nous la comprenons chez les anciens ou chez certaines populations nomades, comme les Arabes et les Indiens. Ce mot de tribu évoque un principe d'autorité sur l'ensemble du groupe et implique solidarité entre ses éléments.

Chez les sauvages, rien de pareil.

Les différentes peuplades sont indépendantes les unes des autres et ne reconnaissent pas de chef. Bien plus, dans la même peuplade, les villages conservent chacun leur autonomie et ne se groupent nulle part sous une autorité.

Cette soif d'indépendance est si impérieuse, que, dans les villages, les habitants sont tout à fait libres, et que, dans la famille elle-même, l'autorité paternelle est très discutée. Le père évitera toujours de donner à son fils un ordre qu'il sait lui déplaire, de peur d'être désobéi. Il n'aura même pas la pensée de le contraindre à la soumission, trouvant l'indépendance filiale toute naturelle. N'en a-t-il pas fait autant dans sa jeunesse?

La société sauvage est donc essentiellement anarchique et n'a qu'un centre, le village.

Mais il est une loi qui s'impose dans toute agglomération d'individus vivant en commun, et à laquelle n'échappent pas les sauvages, c'est que certains d'entre eux arrivent à exercer sur la masse un ascendant indiscutable. Sans être reconnue en droit, leur autorité existe en fait; chacun la subit inconsciemment, bien que le premier venu puisse la contester et que, la plupart du temps, elle soit plutôt morale qu'effective.

Cette suprématie a pour point de départ tantôt les traditions, tantôt la crainte, tantôt une supériorité physique ou morale bien établie. En un mot, elle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

émane de l'individu et n'a pour sanction ni l'élection, ni l'hérédité, ni un droit reconnu. Elle est partout circonscrite au centre qu'il habite.

De telles personnes sont, en premier lieu, les fondateurs du village ou leurs descendants, puis les habitants les plus capables de traiter les affaires ou les plus habiles à manier la parole. Viennent ensuite les vieillards et les riches.

On est réputé riche lorsqu'on possède un grand nombre d'esclaves, d'éléphants, de jarres et de gongs.

Après eux, on peut enfin citer les plus courageux à la guerre, les plus adroits dans le maniement de l'arc ou de la lance, ou les mieux doués comme force physique.

En cas de guerre seulement, les habitants admettent un chef qui a fait ses preuves, et lui obéissent aveuglément. Quiconque ferait avorter une expédition pour avoir enfreint ses ordres serait rendu responsable.

Les faits précédents font pressentir quelle peut être la vie sociale de ces populations, dont aucun frein n'enraye les mauvais instincts, que nulle considération d'ordre moral n'arrête dans leurs désirs. Ici, la convoitise n'a de limite que dans les moyens de se satisfaire.

Il en résulte un égoïsme féroce, des rivalités constantes, un état de guerre permanent.

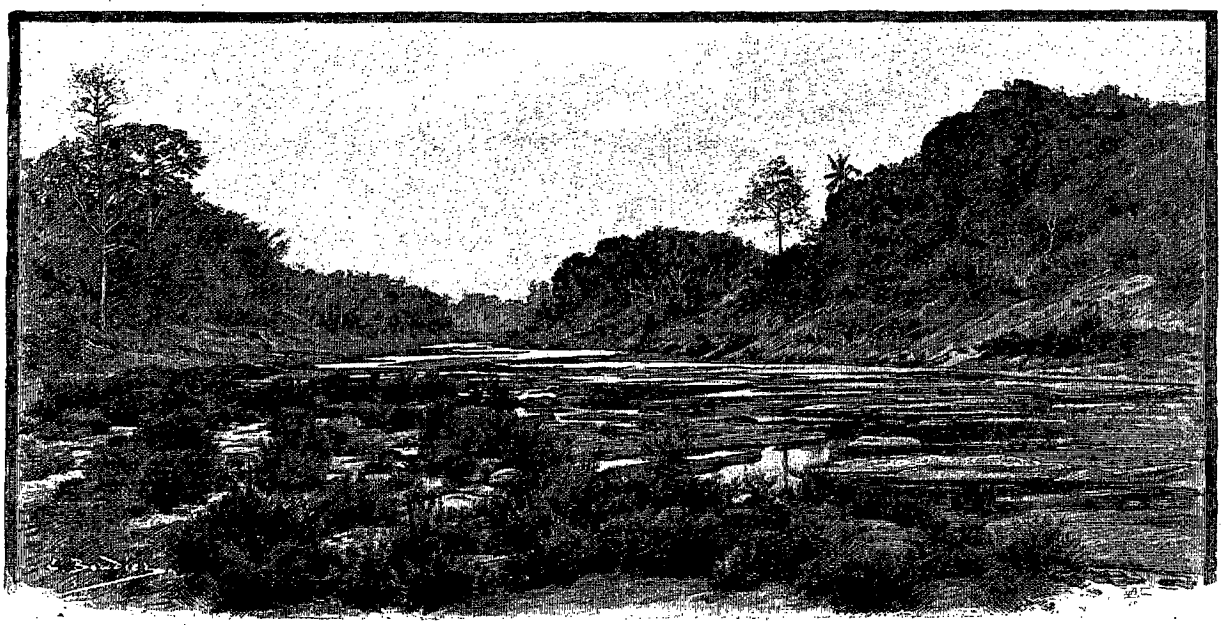
Le village toutefois, en tant que vie intérieure, se tire d'affaire sans trop de déchirements. C'est une véritable personnalité, animée d'une vie propre, dont tous les éléments doivent rester solidaires, sous peine de dissolution à brève échéance.

On peut dire, en parodiant la formule de l'Église : « En dehors de lui, point de salut ».

Le lecteur se demande sans doute comment une société ainsi organisée peut encore subsister. Voici la clef de l'énigme :

En l'absence de chefs, l'instinct de conservation a créé, mais dans le village seulement, une influence dirigeante d'autant plus terrible qu'elle est passionnée et toute d'instinct : c'est l'« opinion publique », mot qui paraîtra bizarre, appliqué à des sauvages, mais qu'il me serait difficile de remplacer, pour caractériser le principe dominant de leur organisation.

Chez eux, les coutumes, les traditions, tiennent lieu de loi et permettent de supprimer les gendarmes. Bien qu'il soit difficile, aujourd'hui que le milieu a changé, d'interpréter le sens primitif de beaucoup de ces coutumes, on peut affirmer qu'elles émanent toutes d'un même principe d'utilité publique. La tradition les a ancrées dans les esprits, l'intérêt en consacre le maintien, la superstition en assure la sanction, et les transforme en une sorte de code de justice et de morale, inflexible pour tous, comme la destinée qui les entraîne.



SARAVAN[1] (PAGE 214).

L'opinion publique juge, absout ou condamne. Nul ne peut s'y soustraire qu'en quittant le village, nul ne peut la braver sans être puni, suivant la gravité de la faute, soit d'une amende, soit de la perte de la liberté.

La répression des crimes ou délits intéresse donc tous les habitants. Elle ne laisse personne indifférent.

Les contestations sont réglées à l'amiable entre les parties. Si l'on ne peut s'entendre, elles sont portées devant une sorte d'assemblée des personnages les plus influents.

Les relations entre villages n'ont plus du tout le même caractère, et les différends ne se règlent pas aussi facilement. Les motifs les plus futiles suffisent pour engendrer un conflit, et Dieu sait ce que la vie journa-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie du capitaine J. de Malglaive.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lière, dans une société ainsi organisée, peut fournir d'occasions de querelles.

Souvent, même, les villages ne mettent en avant aucun prétexte pour justifier une attaque à main armée. Que la récolte ait été mauvaise, qu'une épidémie ait frappé les bestiaux, ou qu'ils veuillent simplement faire ripaille, les habitants partent à la chasse de l'homme. Le produit de la vente ou de la rançon des prisonniers permet à chacun de remonter ses affaires ou de payer les frais d'une orgie.

L'esclavage est la véritable plaie sociale. Il pèse lourdement sur ces régions, en bannit la sécurité et y arrête tout progrès.

Dans un milieu où les mœurs excluent de la pénalité la détention[1], les châtiments corporels et la peine de mort, l'esclavage est le seul moyen de punir un individu ou de le mettre dans l'impossibilité de nuire à la société. Ne pouvant le supprimer, on s'en débarrasse en le vendant comme esclave. Hâtons-nous de dire qu'il n'entre dans cette façon de faire aucun sentiment d'humanité, mais bien un sens pratique remarquable.

La répression d'un crime ou d'un délit n'est pas seulement une mesure de sécurité générale comme chez tous les peuples, c'est aussi la satisfaction d'un intérêt privé, celui de la partie lésée. A quoi bon tuer quelqu'un lorsqu'on n'en doit pas tirer profit?

Elle contente, de ce fait, les deux instincts dominants de leur tempérament, la peur et la convoitise, et ne prend d'autre forme, je le répète, que celle de châtiments qui rapportent, l'amende et l'esclavage!

Je crois n'avoir rien exagéré dans le tableau que je viens de présenter de l'état social des sauvages; les faits le prouvent surabondamment. Mes appréciations diffèrent, je le sais, de celles de la plupart des voyageurs qui ont visité les peuplades voisines de l'Annam, de la Cochinchine ou du Cambodge. Les leurs sont, du reste, souvent très opposées. Les uns ont retrouvé dans le sauvage l'homme biblique, simple et doux, abrégé de toutes les vertus; d'autres lui ont fait manger les prisonniers. Cela prouve, au moins, que son tempérament est très variable.

Un fait certain, c'est que son attitude et sa façon d'agir vis-à-vis des étrangers dépendent des conditions dans lesquelles on se présente à lui, et de son éloignement des peuples plus civilisés, dont le contact a eu pour effet de modifier ses qualités aussi bien que ses défauts.

De la famille. — D'après ce que j'ai dit de l'autorité paternelle, il est facile de conclure que le sentiment de la famille n'est pas, à beaucoup près, aussi développé parmi les sauvages que chez leurs voisins annamites et laotiens, ce qui n'empêche pas d'ailleurs les parents de chérir leurs enfants, comme partout.

Les sauvages n'ont généralement qu'une seule femme, quoique les mœurs admettent la polygamie.

1. La détention, comme moyen de répression, n'existe pas, mais les prisonniers de guerre sont entravés et gardés jusqu'à ce qu'on ait pu s'en débarrasser.

Les mariages sont accompagnés de sacrifices aux esprits et de réjouissances. Le futur, à peu d'exceptions près, ne paye pas de dot, contrairement à l'usage général pratiqué dans le reste de l'Indo-Chine. Voilà qui doit singulièrement favoriser les mariages d'inclination!

Le nouveau ménage travaille un an chez chacun des parents. Il peut y demeurer davantage, jusqu'à ce qu'il ait les moyens de s'installer, ou même toujours. Mais il est de règle que la fille aînée reste dans la maison de ses parents avec son mari.

Chez tous les peuples voisins, le mari achète en quelque sorte sa femme aux beaux-parents, en leur payant une dot en argent ou en nature. C'est dire que les mérites personnels du fiancé passent toujours au second plan. Je me rappelle, à ce propos, un mot très caractéristique d'un gouverneur laotien : « Qu'arrive-t-il, lui demandait un de mes camarades, quand deux jeunes gens s'aiment et que le futur ne peut apporter de dot?

— De pareils cas ne peuvent se produire, répondit le gouverneur : jamais une Laotienne n'a aimé et n'aimera un garçon sans dot. » Pauvres Laotiens!

Je ne voudrais pas cependant, pour une fois que je parle des Laotiennes, laisser le lecteur sur une impression défavorable à leur égard. L'amour est en honneur au Laos, plus peut-être que partout ailleurs. C'est une fleur qui pousse spontanément dans le pays, croît sans culture, et que les jeunes filles s'empressent de cueillir bien avant le mariage. Les coutumes, les mœurs, jusqu'au code, tout le favorise.

Ainsi, on retrouve au Laos nos anciennes cours d'amour, appelées *ngan*, avec musique, chansons, troubadours, un peu moins didactiques pourtant que celles du moyen âge. Voici, à ce propos, une jolie réponse de jeune fille, faite dans un ngan, à un veuf, déjà mûr, qui lui offrait son cœur : « Merci bien, je n'aime pas les fleurs fanées », dit la belle, montrant par là qu'au Laos, comme en France, parents et enfants ont une façon différente d'apprécier le mariage. Mais revenons à nos sauvages.

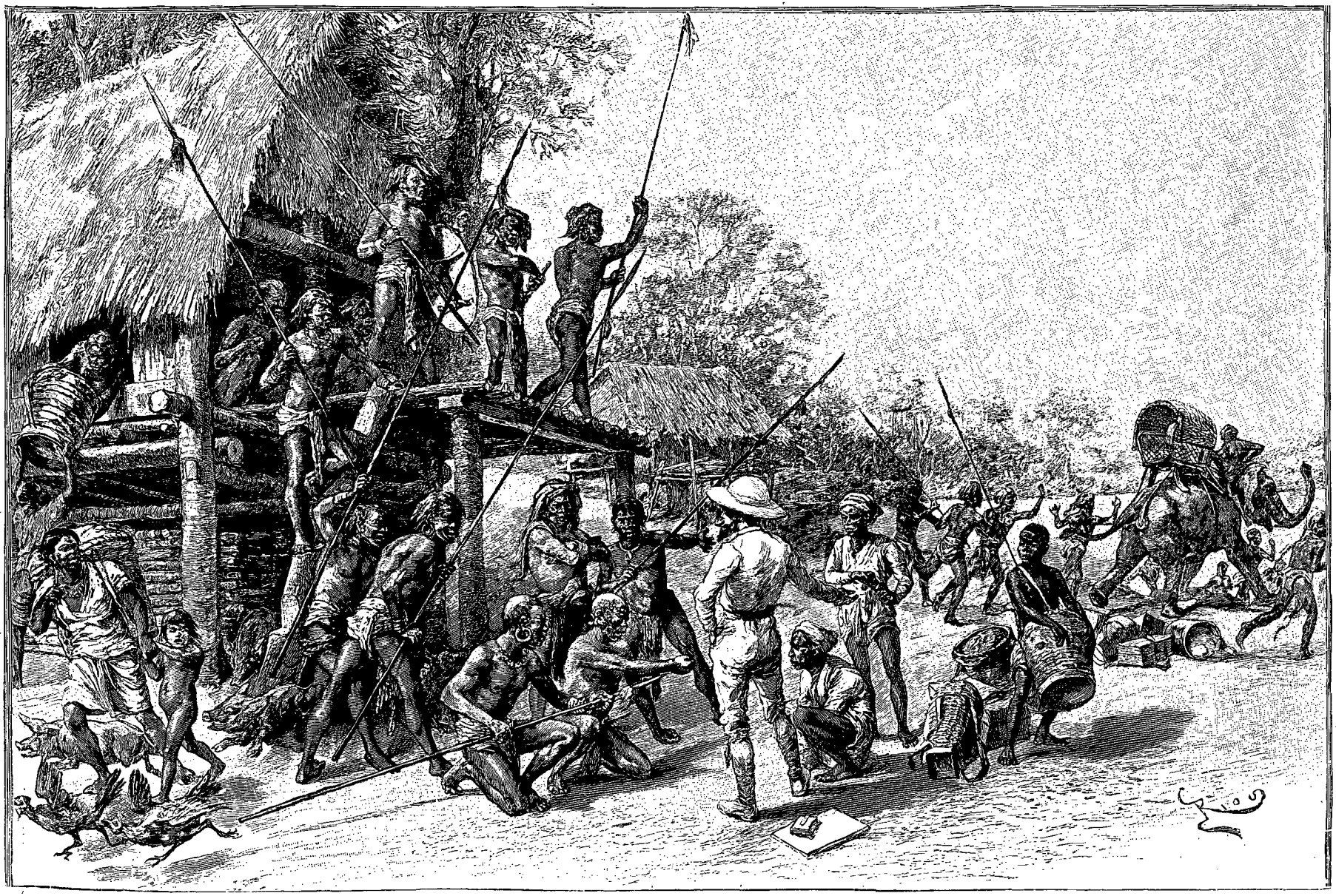
Presque partout les garçons et filles ayant atteint l'âge de puberté se liment les dents de la mâchoire supérieure, jusqu'aux gencives, avec des cailloux poreux. C'est pour eux un véritable martyre, et lorsqu'on leur demande la raison de cette coutume bizarre, ils vous répondent invariablement : « C'est parce que mon père et ma mère l'ont fait ».

Caractère. — En thèse générale, on peut affirmer qu'en dehors de ses relations avec ses proches ou les habitants du même village, le sauvage n'est accessible à aucun bon sentiment.

Dans ses actes ne se rencontre aucune idée généreuse. Il ne raisonne pour ainsi dire jamais. La pitié lui est inconnue. Il a tant souffert!

Son seul mobile est une sorte d'instinct, dans lequel il entre autant de peur que de convoitise. Sa vie est un perpétuel combat entre ces deux sentiments.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DOUT : ARRIVÉE EN PRÉSENCE DES HABITANTS (PAGE 214). — DESSIN DE RIOU, D'APRÈS LE DESSIN DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE, GRAVÉ PAR BARBANT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aussi son caractère est-il fait de contradictions. Beaucoup de ses actions déconcertent, car elles échappent à l'analyse.

Comment interpréter par exemple ce fait singulier, assez fréquent dans toutes les peuplades? Un sauvage en accuse un autre d'un méfait quelconque. L'affaire est portée devant les notables. Ne sachant comment prouver son innocence, l'accusé se perce le cœur de son sabre.

Habitué à ne jamais compter que sur lui-même, voué à l'arbitraire du plus fort, en butte à toutes sortes d'agressions, le sauvage est devenu fatalement égoïste et méfiant. Pour lui, l'étranger est un ennemi s'il se présente en force, une proie s'il est à sa merci. Avec les meilleures intentions du monde, on est amené à chaque pas, inconsciemment ou par la force des choses, à heurter ses croyances, à violer ses coutumes ou à froisser ses préjugés. Les représailles ne se font pas attendre, si l'on ne dispose d'aucun moyen pour s'en garantir.

Je citerai pour exemple une aventure arrivée au capitaine de Malglaive, de la mission. La voici à peu près telle qu'il me l'a racontée :

Mon camarade était parti de Hué le 26 octobre 1890, avec son interprète cambodgien, Crouicht, et quatre boys annamites armés de fusils Gras, comptant percer directement sur Saravan. Il n'avait pas d'escorte, croyant inutile de s'en embarrasser. D'ailleurs on ne lui en avait pas offert.

Le 29, ses coulis annamites l'abandonnent au pied du double pic. Il arrive assez péniblement à reformer un nouveau convoi, et atteint le village de Dout, des sauvages Ta-Hoï, son quatrième gîte sur le versant du Mékong.

Un peu avant d'y arriver, le guide s'arrête net, devant un pieu planté sur le chemin, surmonté d'un treillis de bambous figurant une étoile. Cela signifie, d'après les usages sauvages : « Défense d'aller plus loin ».

« Nous devrons coucher dehors, dit le guide, les habitants se sont mis en quarantaine[1]. »

Ces gens-là en prennent à leur aise.

Les premières maisons sont à cent pas, et il faut à tout prix changer là de guides et de convoyeurs, si l'on veut continuer la route, car Satan en personne ne ferait pas dépasser le village à ceux que l'on a.

Le capitaine poursuit son chemin, brûlant la consigne. Le guide s'enfuit à toutes jambes et l'on arrive en présence des habitants. Leurs figures sombres, leurs cheveux rasés, ne présagent rien de bon : autant de signes infaillibles de mœurs pillardes.

Les indigènes refusent tout d'abord l'entrée des cases, des porteurs pour le lendemain et les renseignements sur la route de Saravan. L'un d'eux finit pourtant par se décider à héberger l'étranger.

Le gros de la population attend l'arrivée de son convoi, se porte au-devant dès qu'il est signalé, et lui interdit l'entrée du village.

Les bagages sont déposés sur le chemin, et aussitôt les cornacs et les éléphants détalent comme des cerfs.

Peu à peu, le vide se fait autour du capitaine. La population semble fondre à vue d'œil.

A la tombée de la nuit, son interprète va jusqu'à la rivière pour faire ses ablutions. Il le voit revenir tout troublé. Intrigué par les allures mystérieuses des sauvages, Crouicht les a suivis dans la brousse, a pu s'approcher de très près et les a pris en flagrant délit d'exorcismes.

Dans une clairière, un certain nombre d'entre eux faisaient cercle autour d'une jatte de bière. Sur le ventre du récipient était collée une chandelle de cire allumée. Des poulets égorgés gisaient sur le sol. Un vieillard, à la tête rasée jusqu'à la peau, faisait des invocations aux génies, et, tour à tour, les guerriers passaient devant lui, lui présentant leurs armes.

A l'apparition de Crouicht, les armes sont cachées dans l'herbe et le sacrifice écourté. On cherche à le rassurer : « Tous ces préparatifs, lui dit-on, ont pour but de rendre les esprits favorables à une chasse qui doit avoir lieu demain. Un rhinocéros a été signalé et ils vont le traquer. »

Il n'y a pas à s'y tromper, c'est un guet-apens qu'ils préparent. Crouicht a entendu parler, dans sa jeunesse, de sacrifices analogues faits par les Peunong avant de partir en guerre. Il croit que l'attaque aura lieu cette nuit, ou demain, sur le chemin.

Il ne reste plus au village ni femmes ni enfants.

Continuer sur Saravan serait une folie. Un voyage d'exploration, dans un pays pareil, ne peut s'accomplir sans escorte, sous peine de lenteurs et de complications de toutes sortes.

Avec les munitions, le riz, les papiers et l'argent, Malglaive fait arrimer six charges. Il en prendra une, comme tout le monde.

Il compte se mettre en route le lendemain, s'il le peut, pour regagner Hué et demander du renfort.

Voyant ses préparatifs, quelques anciens du village s'approchent. L'un d'eux, le sacrificateur, engage la conversation avec Crouicht.

« Pourquoi gardez-vous vos armes et les placez-vous sous votre tête pour vous coucher?

— C'est notre habitude. D'ailleurs vous nous avez mal reçus. Nous prenons nos précautions.

— Que comptez-vous faire demain?

— Partir dans la direction de Saravan. »

Du moins, s'ils veulent tendre une embuscade, ils feront buisson creux.

Le vieux réfléchit, puis, baissant le ton :

« Vous êtes allés dans nos champs aujourd'hui : les génies en sont très mécontents. Il pourrait vous arriver malheur.

— Vos génies ne nous font pas peur. Nous en avons dans nos fusils de plus méchants. Si vous nous attaquez, ils sauront nous défendre. »

1. Procédé employé par les sauvages, comme on le verra plus loin, toutes les fois qu'ils veulent s'isoler.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Tous protestent de la pureté de leurs intentions et lèvent la séance. Deux grands gaillards restent étendus près du feu, qu'ils laissent éteindre, simulant le sommeil.

Mon camarade fait charger les armes. Il va veiller une partie de la nuit. Crouicht le relèvera. On ne peut guère compter sur la vigilance des Annamites. Bien que leur tête soit en jeu, ils dorment à poings fermés. C'est dans le sang.

La première moitié de la nuit se passe sans incident. Le village est entièrement évacué. Partout silence complet. Les chiens eux-mêmes ont disparu.

Vers une heure du matin, accablé de fatigue et à peu près convaincu que rien ne sera tenté cette nuit, Malglaive réveille Crouicht, étendu à ses côtés. Le feu est ranimé, et la deuxième veille commence.

Soudain le plancher, construit sur pilotis, est violemment soulevé, et un choc ébranle toute la case, comme si un éléphant l'avait heurtée. Crouicht bondit sur ses pieds, le fusil à la main, et le braque vers le sol pour faire feu. Le capitaine relève son arme, lui défendant de tirer. Les Annamites ont fini par se réveiller.

Qu'est-il donc arrivé ? N'aurait-on pas cherché à faire tomber la case sur leurs épaules ?

Crouicht montre la natte sur laquelle il était assis. Elle est percée d'un coup de lance. S'il avait été couché, le coup eût porté entre les deux épaules.



LE CAPITAINE DE MALGLAIVE [1].

Tout bien pesé, il est urgent de décamper, de crainte que les sauvages, après leur insuccès, ne prennent d'autres mesures. Peut-être attendent-ils sur la route de Saravan. Rien ne bouge au dehors. On s'assure que le chemin de Hué est libre, pour ne pas se voir salué au départ par une volée de flèches.

Les deux dormeurs d'hier n'ont pas bronché. Ils sont toujours étendus près du feu. Le capitaine les réveille et leur intime l'ordre de rentrer dans la case, avec défense d'en sortir, sous peine de mort. Puis chacun prend son paquet, et les voilà en route dans la nuit noire, dévalant à travers la forêt et les fondrières.

Au jour, ils atteignent le village d'où ils sont partis la veille. Il a passé la nuit en armes. Les femmes gagnent la brousse en déménageant leurs hardes les plus précieuses, poussant le bétail devant elles. On s'attend à des représailles de la part des gens de Dout, pour avoir amené les étrangers.

Des patrouilles sont envoyées à la découverte. A leur retour, elles annoncent qu'elles se sont abouchées avec les habitants de Dout. Ceux-ci, inquiets des suites de leur coup de main, font les offres les plus engageantes. Suivant eux, nos amis ont été victimes d'un simple malentendu. Ce sont des voyageurs de passage qui les ont « réveillés ». On les invite à revenir. Ils auront guides et porteurs pour rien.

Grand merci, du moins pour le moment.

Malglaive leur fait dire qu'il reviendra chercher ses bagages avec vingt fusils et vingt lances annamites, et leur demande de les garder en attendant. Puisqu'il s'agit d'un malentendu, il ne leur tiendra pas rancune, à condition de ne pas inquiéter les villages qui l'ont amené.

Quand il revint à Dout, quelque temps après, cette fois avec une bonne escorte, les habitants avaient fui, par crainte d'un nouveau malentendu, mais les bagages étaient intacts.

Villages et habitations. — La disposition des villages varie avec les peuplades et le nombre des habitants. Ils sont généralement installés à proximité des défrichements, et construits au centre d'un fourré impénétrable, formant une excellente défense. Un ou deux sentiers au plus, percés en zigzag dans les broussailles, y donnent accès. Généralement on les entoure d'une ou plusieurs enceintes, garnies extérieurement de lancettes de bambou et percées de portes étroites qu'on ferme pendant la nuit.

On trouve souvent, sur les palissades ou sur les chemins menant à la porte d'entrée, des gris-gris ou quelque grossière figurine représentant la divinité chargée de protéger le village contre les ennemis ou les esprits malfaisants. A cet effet, elle porte un sabre et tient une arbalète armée d'une flèche.

D'autres fois, un toit en miniature abrite une plateforme où sont déposés des aliments, de l'eau pour les génies voyageurs.

Les cases sont construites sur pilotis comme celles des Laotiens et des Cambodgiens. Les colonnes principales sont en bois, le reste en bambou. Le tout est recouvert de chaume ou de feuilles de palmier, quelquefois de bambous aplatis. Le plancher est à claire-voie, en bambou ou en bois. Peu ou pas de fenêtres.

Comme disposition générale, elles sont réparties sur le périmètre d'un cercle au centre duquel s'élève la maison commune. C'est là qu'on se réunit pour causer après les travaux de la journée, que l'on boit en commun, les jours de fête, la bière de riz ou de maïs.

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chez les peuplades qui n'ont pas de maison commune, comme les Peunong, les Radé et les Djiaraï du sud, les habitations sont groupées pêle-mêle, sur un espace restreint, sans souci de la symétrie.

L'intérieur des cases est divisé en autant de chambres qu'il y a de familles. Une poutre entaillée à la hache y donne accès. Elle est d'un usage peu pratique pour les Européens.

Chaque chambre a son foyer. C'est généralement un cadre de bois reposant sur le plancher, contenant de la terre ou du sable. Aucune issue n'est pratiquée, sauf chez les Ta-Hoï, pour le dégagement de la fumée.

Dans les maisons riches, des lits de camp, formés d'énormes madriers, garnissent les deux côtés de la salle commune. Çà et là sont suspendus, aux parois ou à la toiture, des armes, des fétiches, des gongs, des engins de chasse ou de pêche, des ustensiles de ménage, etc.



TYPES DE TA-HOÏ [1].

Les jarres sont alignées, côte à côte, le long des cloisons. Les magasins à riz de chaque famille sont groupés dans le même endroit, à quelque distance du village, et confiés à la garde des esprits. Le vol de riz est considéré comme un sacrilège et puni plus sévèrement qu'un meurtre.

Les cimetières touchent aux habitations. Les habitants n'entretiennent guère les tombes de leurs parents plus d'un an après leur mort.

Les villages prennent communément le nom du personnage le plus influent.

Pratiques superstitieuses. — Les sauvages se montrent très fidèles observateurs des pratiques superstitieuses transmises par leurs parents et en conservent religieusement le souvenir.

L'omission de ces pratiques pourrait porter malheur.

A propos de tout et souvent sans motif ils offrent des sacrifices aux esprits. Le culte des morts, les travaux des champs, la construction d'une maison, l'entreprise d'une affaire quelconque, une maladie, en un mot tous les actes et les incidents de la vie leur en fournissent l'occasion. Mais c'est aussi bien pour entretenir de bonnes relations avec les esprits que pour contenter leur amour immodéré du vin.

L'accompagnement obligé de tout sacrifice est la jarre de bière. Voici, d'après le P. Guerlach, comment on la prépare : « Quelques jours avant l'époque fixée, les femmes de la maison cuisent le millet, le maïs ou le riz et y mêlent un ferment; puis le mélange est tassé dans les jarres, où la fermentation s'opère à son aise.

« Quand le grand jour est arrivé, on tue un animal quelconque, poule, chèvre, porc ou buffle. Les récipients sont fixés aux colonnes de la maison. Au-dessus du contenu on place quelques menues branches garnies de feuilles, que l'on assujettit solidement pour les maintenir en place, et l'on verse de l'eau dans la jarre jusqu'à ce qu'elle déborde. Cette eau s'imprègne des sucs fermentés et prend une saveur acidulée, que les sauvages apprécient fort.

« Cela fait, on enfonce dans le liquide de longs tubes en bambou, très élastiques, par lesquels on aspire. »

Chaque convive doit boire, en une seule fois, le contenu d'une mesure déterminée, sous peine de froisser son amphitryon. Puis les plus altérés ou les plus gourmands reviennent à la charge jusqu'à ce que le liquide soit complètement affadi, ou qu'ils tombent ivres morts.

Les libations sont précédées d'une invocation au

1. *Dessin d'A. Paris, d'après une photographie du capitaine J. de Malglaive.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE REULANG (PAGE 218). — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE DESSIN DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

génie qui doit boire le premier. Le foie des animaux tués lui est réservé. Le sang sert à arroser les fétiches. Pendant la cérémonie, des musiciens s'escriment sur les gongs.

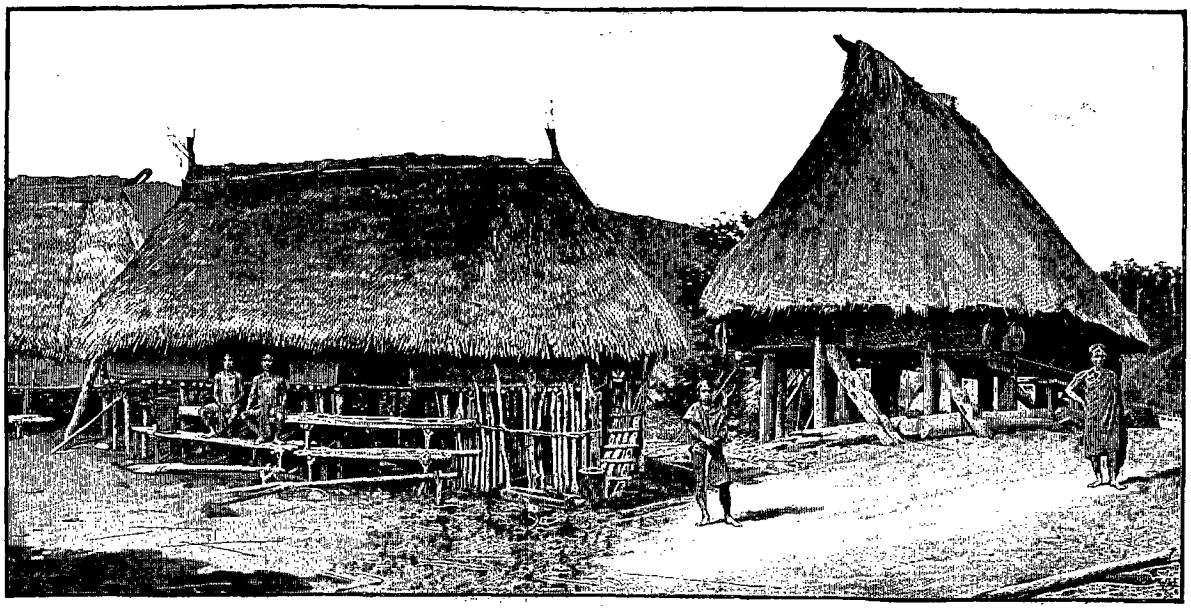
Certaines peuplades, comme les Cédang, accomplissent parfois des sacrifices humains. Ainsi, lors de la construction d'une maison commune, le trou où doit être enfoncée la colonne principale reçoit, avant cette opération, un esclave vivant, généralement un prisonnier de guerre.

Le buffle n'est tué que dans les grandes occasions; on l'attache solidement à un pieu autour duquel il peut tourner; chacun l'excite, le pique de la lance, le perce de flèches et lui coupe successivement les jarrets, jusqu'à ce qu'il tombe dans la poussière. Cette cérémonie se nomme le *reulang* chez les Bahnar.

Pour la première, deux piquets sont plantés dans le lit d'une rivière suffisamment profonde. Les deux adversaires en saisissent chacun un, pour n'avoir pas à lutter contre le courant, puis, à un signal donné, tous deux plongent sous l'eau. Le premier relevé est le coupable.

A défaut de rivière, on peut recourir à l'épreuve de l'étain fondu. Voici un fait qui m'a été raconté à Ban-Dôn. Un riche habitant refuse à un pauvre diable un léger service. Quelque temps après, un membre de sa famille tombe malade. Il accuse le solliciteur de lui avoir jeté un sort et le force, pour se justifier, à tremper sa main dans de l'étain fondu. « S'il n'est pas brûlé, déclare-t-il, son innocence sera reconnue, les esprits ne laissant jamais punir que les coupables. »

Le malheureux, dont la foi en la justice des esprits



CASE DES SAUVAGES DU NORD ET MAISON COMMUNE [1].

Le sorcier, lorsqu'il est consulté, détermine les formes dans lesquelles doivent avoir lieu les sacrifices et opère lui-même dans les cas graves.

S'il s'agit de découvrir l'auteur d'un vol ou d'un meurtre, notre homme recourt presque toujours à l'expérience des œufs cassés. Il en prend un, qu'il tient dans le sens longitudinal, entre le pouce et l'index, et le serre fortement. Un assistant énumère lentement à haute voix les villages voisins. L'esprit, par l'intermédiaire du sorcier, fait éclater l'œuf aussitôt qu'est prononcé le nom du village renfermant le coupable.

La découverte de ce dernier n'est pas plus difficile. Il ne reste qu'à prendre un autre œuf et à recommencer la même cérémonie, en nommant successivement tous les habitants.

Les épreuves judiciaires les plus employées sont celles de l'eau et de l'étain fondu.

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie du commandant Trumelet-Faber.*

n'est pas très vive, avoue son crime imaginaire plutôt que de tenter l'aventure, et il est vendu comme esclave.

Au Cambodge, toutes ces pratiques se retrouvent dans le code. Elles sont même recommandées aux juges pour s'éclairer sur la culpabilité des accusés.

Les sauvages n'ont pas la moindre notion du temps ni de l'année. Ils comptent par lunes. Aucun d'eux ne connaît son âge. Heureuses gens!

Aucune peuplade n'a d'écriture, mais dans certains cas, pour déclarer la guerre, proposer la paix, indiquer un piège tendu aux animaux, prévenir les passants qu'un village s'est mis en quarantaine, les sauvages emploient certains signes ou objets symboliques, d'une valeur déterminée.

Ce sont, la plupart du temps, des lames de bambou entaillées, des branches cassées, des incisions faites aux arbres, certaines feuilles, du charbon, du piment, des plumes d'oiseau, l'envoi de bracelets, etc.

Leur façon de relever le signalement d'un individu

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est assez curieuse. Le mien a été pris plusieurs fois, afin qu'on pût me reconnaître à titre d'ami, si je revenais dans le pays.

Une lame mince de bambou est placée entre le médius et l'annulaire de la main gauche. On y indique, par des encoches, la base de l'ongle et la distance entre les phalanges.

Ce système serait peut-être à recommander au service anthropométrique. Je l'ai vu, dans le nord du Laos, employer comme signature.

Les villages se mettent assez souvent en quarantaine lors d'une épidémie, pendant des fêtes ou des sacrifices, ou lorsqu'ils réparent leur enceinte. Une branche à demi cassée, ployée en travers du chemin, signifie défense d'aller plus loin. Tant pis pour le voyageur, il lui faut chercher une autre voie! Quiconque passerait outre serait condamné à une très forte amende ou pris comme esclave.



CIMETIÈRE DE RADÉ [1] (PAGE 216).

Religion. — Chez les sauvages, comme chez tous les peuples primitifs, le système religieux est intimement associé à toutes les manifestations de l'existence sociale ou privée, et les cérémonies du culte se mêlent aux usages domestiques et aux actes ordinaires de la vie.

Bien qu'il n'y ait pas unité parfaite dans les croyances des différentes peuplades, il existe cependant un fonds d'idées qui leur est commun. C'est le même, d'ailleurs, qu'au Laos et au Cambodge, où l'on retrouve par exemple, mêlée aux pratiques du bouddhisme hindou, la croyance aux esprits, au mauvais œil et aux sorciers.

La religion des sauvages est une sorte de polythéisme mélangé de fétichisme. Elle émane de la peur causée par les grands phénomènes naturels, les épidémies, les maladies, en un mot tout ce qui les frappe de crainte ou qui leur paraît extraordinaire.

Le contact habituel avec la nature développe leurs facultés d'observation et les rend très impressionnables à tous les phénomènes physiques.

Ces phénomènes réagissent sur l'individu d'autant plus fortement qu'il ne peut s'y soustraire ou s'en isoler, et qu'en face d'eux il se sent désarmé et impuissant. Il cherche à s'expliquer tout ce qui l'étonne ou lui fait peur par la manifestation physique de l'existence de certains êtres supérieurs à lui. Son imagination surexcitée les lui fait voir en rêve, et il y croit. Le songe est d'ailleurs contemporain de l'humanité, et combien de peuples moins primitifs y ont ajouté foi!

Dans cet ordre d'idées, le sauvage a peuplé le monde extérieur, la terre et les eaux d'un nombre infini de divinités ou esprits, les dotant de pouvoirs surnaturels.

Il ne m'est guère possible de débrouiller cet écheveau confus. Le sauvage lui-même serait embarrassé de le faire. Il a conscience d'une puissance supérieure, mais son esprit la conçoit vaguement sans pouvoir la définir. Elle revêt, au gré de sa fantaisie, une variété inépuisable de formes, sans s'incarner dans un principe unique dont elle serait l'émanation.

Je ne puis mieux caractériser l'Olympe des sauvages qu'en le comparant à leur société et en prêtant à chacune des divinités le même tempérament qu'aux individus.

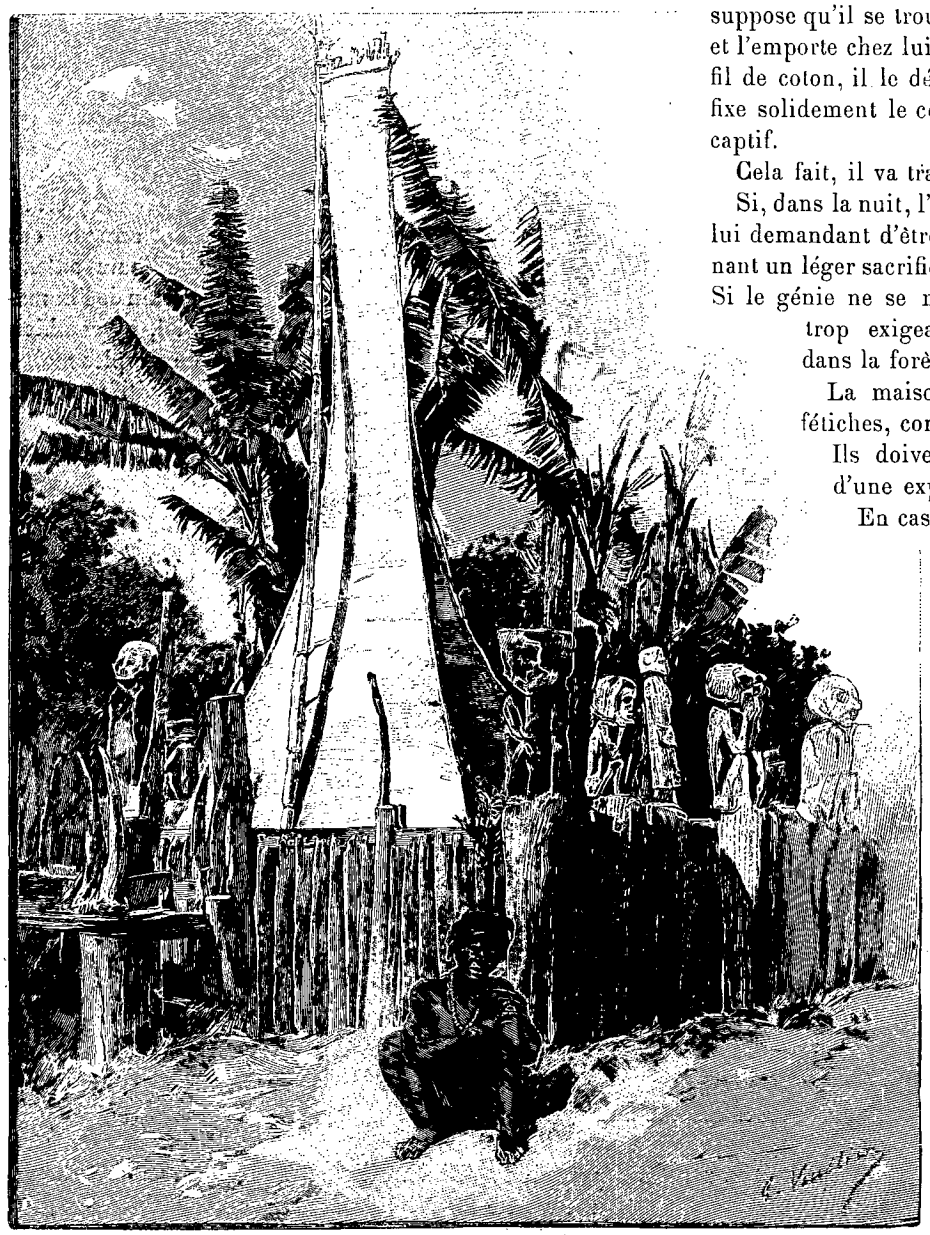
L'anarchie règne chez les dieux comme chez les simples mortels. Aucun Jupiter n'y dicte ses lois. Tous sont animés de mauvais instincts, cherchent à se voler les offrandes des humains et à leur nuire, à moins d'être désarmés par des sacrifices. « S'il y a de bons esprits, disent les sauvages, à quoi sert de nous en occuper, puisque nous n'avons rien à redouter d'eux? »

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie du docteur Yersin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Fétiches[1]. — Indépendamment des divinités, le sauvage rend un culte particulier à tous les êtres animés ou inanimés, considérés comme renfermant un esprit.

Les premiers servent généralement d'augures. Ce sont tantôt des oiseaux, tantôt des insectes de la famille des grillons. A la veille d'une guerre ou d'une entreprise quelconque, leur chant présage succès ou défaite, bonheur ou malheur, suivant la direction où il se fait entendre.



TOMBEAU BAHNAR[2].

Toutes les formes bizarres que revêt parfois la nature dans ses aspects extérieurs, grottes, rochers, arbres, jusqu'à de simples cailloux, sont considérés comme l'œuvre fantaisiste d'un génie qui y a élu domicile et adorés comme tels.

Les cailloux doivent toutefois être soumis à une épreuve. Si un sauvage en rencontre un sur sa route d'une forme ou d'une couleur extraordinaire, il suppose qu'il se trouve en présence d'un fétiche et l'emporte chez lui. Après l'avoir enveloppé de fil de coton, il le dépose au fond d'une hotte et fixe solidement le couvercle, pour tenir le génie captif.

Cela fait, il va tranquillement se coucher.

Si, dans la nuit, l'esprit lui apparaît en songe, lui demandant d'être reçu dans la case, moyennant un léger sacrifice, il aura foi en son fétiche. Si le génie ne se manifeste pas ou se montre trop exigeant, le caillou sera rejeté dans la forêt.

La maison commune a ses cailloux fétiches, comme les cases particulières. Ils doivent être ramenés au retour d'une expédition.

En cas d'incendie, les cailloux sont rejetés. Le génie a dû prévoir l'accident et s'enfuir.

Les sauvages offrent rarement des sacrifices importants aux divinités, de peur de les y habituer et de les voir en réclamer toujours de pareils. Si un animal est malingre, a eu la patte cassée, on le prendra de préférence à tout autre.

Les sauvages ont quelques notions du déluge, de la confusion des langues et de la dispersion des hommes. Leurs idées sur une autre vie sont assez précises. Pour eux, la personnalité humaine n'est pas anéantie après la mort. Une sorte d'esprit lui survit, ayant les mêmes besoins que l'individu dans l'existence actuelle. C'est pourquoi on lui offre à manger et à boire.

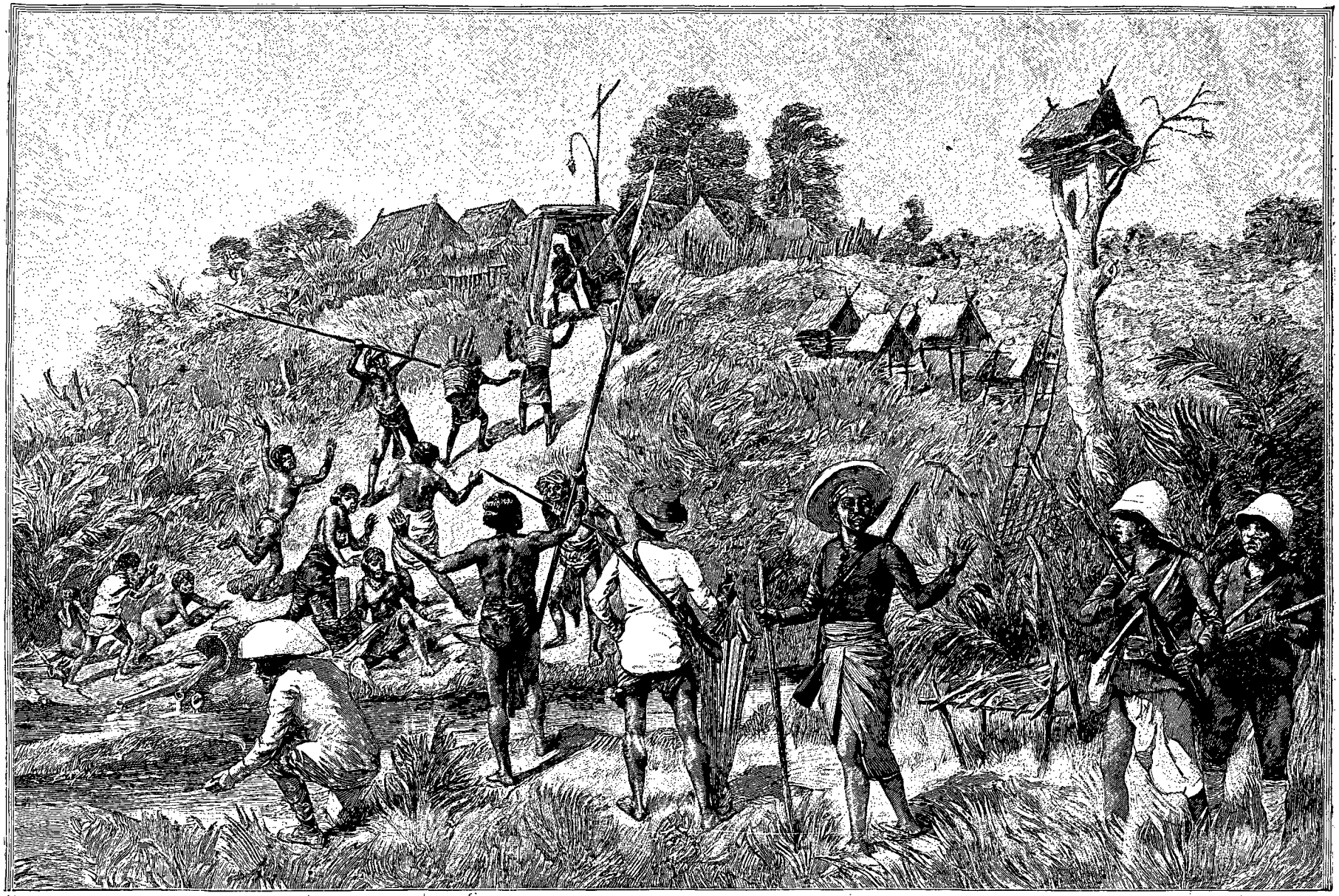
Les objets et les armes qui lui ont appartenu sont déposés sur sa tombe, généralement abritée par un toit.

Au bout de quelque temps, l'ombre disparaît et va habiter une grande cité située dans une contrée invisible. Elle est formée de deux villages, dont l'un est réservé aux guerriers ou aux gens disparus à la suite

1. Les renseignements qui suivent s'appliquent plus particulièrement aux Bahnar. Ils ont été empruntés aux lettres du P. Guerlach, publiées dans les *Missions Catholiques*.

2. *Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie de M. Simoni, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



NOTRE ARRIVÉE DANS UN VILLAGE QUI N'A PAS ÉTÉ PRÉVENU. L'ALARME (PAGE 223). — DESSIN D'A. PARIS, D'APRÈS LE DESSIN DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de mort violente. La distinction entre hommes libres et esclaves y subsiste. L'existence s'y passe comme sur la terre. Les sauvages semblent n'attacher à cette vie future aucune idée de récompense ou de châtiment. Toutefois les Bahnar croient qu'il est plus ou moins difficile de s'y rendre, suivant la façon dont on a vécu sur la terre.

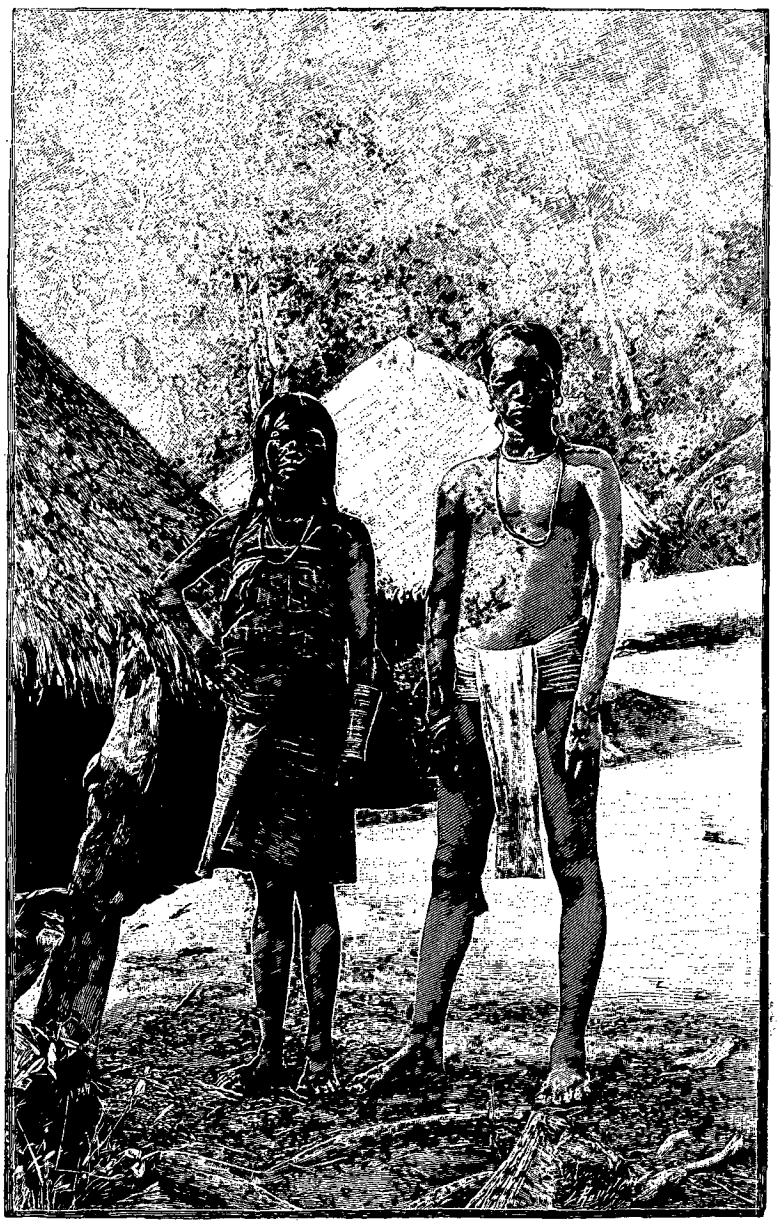
Armes, façon de combattre. — Comme armes offensives, les sauvages ont le sabre à deux mains, la lance, le javelot, l'arbalète, l'arc et les flèches.

Dans le voisinage de l'Annam ou du Laos, quelques-uns possèdent des fusils à pierre.

Leur seule arme défensive est un bouclier circulaire, de 80 centimètres environ de largeur, légèrement bombé à la partie centrale. Celui des Cédang est en forme d'écu.

Quand ils partent en guerre, ils s'entourent la poitrine d'étoffes roulées et croisées en tous sens, pour la garantir des flèches et des coups de sabre.

A la chasse des grands animaux, et quelquefois en campagne, ils se servent de flèches empoisonnées. La portée de leur arc ordinaire est à peu près celle d'une charge de plomb dans un fusil de chasse. Celui dont ils se servent à la chasse de l'éléphant est énorme; il faut deux hommes pour le tendre. Les flèches sont en bambou durci au feu. L'extrémité, enduite de poison, est généralement rapportée, de façon à se casser dans la plaie et à y rester.



UN JEUNE MÉNAGE KHA (TYPES DE SAUVAGES DU NORD) [1].

Les différentes peuplades emploient toutes indifféremment les armes que je viens d'énumérer. Mais chacune d'elles, suivant le genre de combat dont elle a l'habitude, a adopté celle dont la pratique lui a démontré la supériorité.

Les Davak et les Cédang, vivant au milieu de pays montagneux et très boisés, ont une prédilection marquée pour la lance et le javelot; les Radé préfèrent l'arc; les Djiaraï et les Tiom-Poueun, le sabre à deux mains.

Tous excellent dans l'art de se dissimuler dans les broussailles et les hautes herbes, de tendre des embuscades et d'organiser des défenses accessoires.

Les plus employées sont les abatis et les lancettes, faites, comme les flèches, en bambou durci au feu, et plantées dans le sol suivant une certaine inclinaison. C'est une arme terrible, tranchante et acérée comme une lame d'acier. Elles sont de différentes grandeurs, suivant qu'on veut blesser l'ennemi aux jambes ou au ventre.

Des piquets, solidement enfoncés dans le sol et dissimulés dans l'herbe, sont plantés un peu en avant pour faire trébucher.

Les grands villages, en terrain découvert, ne sont généralement entourés d'aucune fortification. Le nombre des guerriers en impose plus que les meilleures enceintes. Les moins importants ont une, deux, souvent trois de celles-ci, distantes de quelques mètres et formées d'un parapet en terre surmonté d'une haie de bambous ou de vieux. Les portes sont étroites et peu-

1. *Gravure de Rousseau, d'après une photographie du commandant Trumelet-Faber*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vent à peine livrer passage à un homme de front. Une haie touffue les relie entre elles pour que l'assaillant, après avoir franchi la première, ne puisse se répandre sur le pourtour des enceintes intérieures.

Je n'ai rencontré nulle part tant de villages fortifiés que chez les Brao et les Tiom-Poueun soumis aux Laotiens : nulle part non plus je n'en ai vu d'aussi misérables.

Les conflits entre les villages ont presque toujours pour origine un vol ou une dette que le créancier n'a pu se faire rembourser, et pour mobile le pillage. On cherche à gagner à sa cause ses parents, ses amis, on consulte les voisins, puis l'expédition est résolue.

A proprement parler, il n'est pas fait de déclaration de guerre. Ce serait superflu : l'adversaire se tient sur ses gardes. Les deux partis s'observent souvent fort longtemps, attendant une occasion favorable.

Rarement on ira jusqu'au village ennemi. Si l'on s'y résout, on profitera de la nuit pour s'en approcher. Des éclaireurs reconnaîtront le point d'attaque, généralement une des portes, et enlèveront les lancettes. L'assaut est donné au moment où les femmes commencent à se lever pour piler le riz. C'est à qui poussera le plus de cris et de hurlements, autant pour s'encourager, lui et ses voisins, que pour effrayer l'adversaire, qui, surpris, se dérobe presque toujours. On évite soigneusement de le cerner. Ceux qui résistent sont seuls tués. Chacun s'éparpille, cherchant à recueillir du butin et à faire des prisonniers.

A un signal donné on bat en retraite. Une arrière-garde, équipée à la légère, protège la fraction principale et plante des lancettes et des piquets pour entraver la poursuite.

Ce genre d'attaque, je le répète, est l'exception.

La plupart du temps, les sauvages cherchent à faire des prisonniers sans combat. Différents partis se postent en forêt, près d'un chemin ou d'un champ, et attendent l'arrivée ou le passage des habitants. La razzia accomplie, ils décampent au plus vite et rentrent chez eux ; les prisonniers sont rendus moyennant une rançon, ou vendus, si leur famille n'a pas les moyens de les racheter.

L'équipement de campagne comprend, outre les armes, une serpe à long manche ou un sabre pour tailler, le cas échéant, un chemin dans les broussailles, une hotte contenant les vivres, et une gourde. Malgré cet attirail, aucun obstacle n'arrête les guerriers ; ils peuvent passer partout.

Une expédition n'est jamais entreprise sans consulter



JEUNES LAOTIENNES [1].

les oracles, oiseaux ou grillons. Si un présage néfaste se manifeste pendant la route, toute la troupe fait demi-tour.

L'alerte est donnée par un cri d'alarme, aigu et strident, poussé par qui a vu l'ennemi le premier. Tous ceux qui l'entendent doivent le répéter pour avertir les habitants dispersés dans les champs ou dans la forêt. Il gagne ainsi de proche en proche le village, où résonne à son tour le tam-tam ou tambour de guerre. Tous les

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie du capitaine J. de Malglaive.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tambours des villages voisins lui répondent. C'est l'appel aux armes. Chacun se rassemble sur la place publique.

Dans les opérations, les sauvages emportent une trompette, faite d'une corne de buffle, à laquelle est adaptée, sur le côté, une embouchure à lance vibrante. Je me rappelle en avoir vu d'à peu près semblables aux pirates annamites. Ils ne s'en servent qu'après une victoire. C'est un instrument sacré, aussi révéré que chez nous le drapeau. Aussi n'est-il confié qu'à ceux qui dirigent l'opération.

En cas de guerre avec des étrangers, les sauvages feraient certainement le vide devant une troupe nombreuse, mettraient en lieu sûr les femmes et les enfants, le riz, les objets les plus précieux, gongs et jarres, et laisseraient passer l'orage. Hormis le cas de capture de quelques-uns des leurs ou de leurs biens, je ne sais trop s'ils tendraient des embuscades ou harcéleraient la colonne, car ils ne s'exposent qu'à condition d'en tirer profit. Ils chercheraient plutôt à reprendre par la ruse ce qu'on leur a volé, à piller des convois ou à enlever de petits détachements.

Vigoureux, habitués au danger par des luttes presque journalières, aux privations par toute une vie de misère, durs à la fatigue, avec cela favorisés par un terrain où les obstacles se prêtent admirablement aux surprises, ils pourraient devenir des adversaires dangereux, si leur caractère, leur état social, les mille rivalités qui les divisent ne les empêchaient de mettre sur pied un effectif considérable et d'imprimer à des efforts partiels l'impulsion d'une seule volonté.

Ils possèdent, dans les flèches empoisonnées, une arme terrible, qui pardonne rarement et peut abattre un éléphant en une demi-heure.

La fabrication du poison est tenue secrète. Certains villages en ont la spécialité. Je crois qu'ils le recueillent en mélangeant le suc d'une liane avec certaines écorces d'arbres qu'ils font macérer dans l'eau. Il peut, sans inconvénient, être introduit dans l'estomac.

Chez eux, tout ce qui est capable de porter une lance ou un sabre marche au combat. Pour défendre leurs femmes et leurs enfants ou leur bien, ils braveraient la mort sans broncher, et je suis certain qu'acculés à une situation sans issue, ces gens-là nous étonneraient.

Leur tempérament tient du fauve, qui, neuf fois sur dix, vous laissera passer si vous êtes en nombre ou s'il n'est pas affamé, mais qui, blessé ou traqué, vendra chèrement sa vie, sans compter ses ennemis.

Je me souviens d'un fait dont M. Lugan s'est trouvé le témoin oculaire et et qu'il m'a raconté. Pendant la marche de la colonne du commandant Chevreux de Cochinchine au Binh-Dinh, en 1886, un détachement fut envoyé en reconnaissance chez les Moïs, où, croyait-on, quelques rebelles s'étaient réfugiés. Les premiers villages furent trouvés déserts, tous les habitants avaient fui. La troupe s'avançait sur le chemin dans l'ordre de marche habituel.

Menacé de rentrer bredouille au camp, sans le moindre renseignement, le commandant de la reconnaissance, abandonnant la route directe, fractionna son monde en trois détachements et parvint à surprendre un dernier village.

Se voyant cernés et croyant à une attaque, les habitants se massent rapidement en cercle sur la place, les femmes et les enfants au centre. Les uns bandent leur arc, d'autres mettent le sabre à la main, tous attendent le choc, à découvert, avec le plus grand calme.

On eut toutes les peines du monde à leur faire comprendre qu'on ne leur voulait aucun mal, mais ils ne laissèrent parlementer qu'à distance.

P. CUPET.

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie du docteur Yersin.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)



ENTRÉE D'UN VILLAGE FORTIFIÉ [1] (PAGE 222).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



OFFICIER ET SOLDATS SIAMOIS [1] (PAGE 240).

CHEZ LES POPULATIONS SAUVAGES DU SUD DE L'ANNAM [2],

PAR M. LE CAPITAINE CUPET [3],

ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION PAVIE.

VII

Départ pour Attopeu. — Les éléphants et l'escorte restent en route. — Rencontre des Laotiens. — Le Kébo. Changement d'itinéraire.



MANDARIN LAOTIEN [4].

Depuis plus d'un mois, des bruits inquiétants, venant de l'ouest, ont été rapportés aux missionnaires. D'après les gens du pays, une colonne, commandée par un mandarin siamois, s'organiserait sur le bas Sé-San. On lui prête l'intention de s'emparer du territoire sauvage jusqu'à la chaîne de partage.

Dans le nord, des bandes laotiennes, descendues d'Attopeu, à travers le pays des Kha-Lové, parcourent la région, à trois ou quatre journées de marche de la mission. Les habitants, pris de peur, sont venus demander aux missionnaires de les protéger.

Il était grand temps que nous arrivions.

Le 1er mars, grâce à la diligence du P. Guerlach, nous sommes en mesure de nous mettre en route. Je pars avec lui, le 2 au matin, et nous allons coucher à 20 kilomètres, à Peleï-Djuh, village djiaraï, situé au confluent du Pœkau et du Bla.

Le Pœkau est une grande rivière, un peu moins large que le Bla, mais d'un débit beaucoup plus considérable. On doit le considérer comme la branche principale du Sé-San.

A Peleï-Djuh commence une région très montagneuse, dominée par un massif important, celui du Khong-Mong-M'raï. Pays très fertile, bien arrosé, couvert de villages et de vastes terrains déboisés, plantés en riz ou incultes.

Dès la deuxième journée, les éléphants donnent des signes non équivoques de fatigue. Le chemin est coupé de ravins aux pentes raides et s'encombre de bambous qui arrêtent les bâts au passage. On perd

1. *Gravure de Rousseau, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté en* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite.* — *Voy. p.* 177, 193 *et* 209.
4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie du capitaine J. de Malglaive.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un temps infini à le débroussailler, et la marche est d'une lenteur sans pareille.

Le P. Guerlach me quitte bientôt pour retourner à Kon-Toum. Il ne peut s'absenter longtemps de son district sans l'autorisation de son évêque. Nous nous connaissons depuis quinze jours à peine, et déjà nous sommes les meilleurs amis du monde. « Capitaine, me dit-il en m'embrassant, vous représentez ici la France; c'est vous dire que vous pouvez compter sur nous », et je sens, à la façon dont il me serre la main, qu'il s'engage sans réserve.

Bien qu'il n'ait jamais quitté le territoire de sa mission, son nom est connu à plus de 100 kilomètres à la ronde. Sa popularité et sa renommée n'ont d'égale que la crainte presque superstitieuse qu'évoque sa personnalité, depuis certaine expédition dirigée par les Bahnar contre les Djiaraï, leurs ennemis jurés. Ceux-ci menaçaient d'affamer la mission, en pillant régulièrement ses convois de ravitaillement, et faisaient de fréquentes incursions sur son territoire.

Déjà auparavant, la vie des missionnaires, toute de dévouement, leurs actes de charité, leur réputation de justice, avaient conquis à leur cause bon nombre de sauvages, même païens. Mais, pour ceux-ci surtout, il manquait encore à leur autorité cette sanction que donne la force, et à leur influence le prestige d'une victoire.

Lors de l'expédition à laquelle je fais allusion, le Père appela à lui ceux qui voulaient être ses amis et put réunir le chiffre énorme de 1 200 hommes armés. Jamais, de mémoire de sauvage, on n'avait vu pareil nombre obéir à un seul homme.

L'expédition eut un plein succès, et personne ne fut tué, ni même blessé. Chacun avait pu voir le Père, sans aucune arme, marcher à cheval en tête de la troupe, insouciant des flèches qui tombaient autour de lui, semblant le respecter. Le bruit s'était répandu qu'un *yang* (esprit) avait élu domicile dans son corps, ce qui le rendait invulnérable.

Il n'en fallait pas tant pour agir sur l'esprit superstitieux des sauvages et créer à Boc-Cagne (nom que le Père porte dans leur langue) une réputation immense.

Puissance matérielle, pouvoir occulte, il avait tout pour lui. Et, fait bien plus extraordinaire encore aux yeux des sauvages, il n'utilisait pas à son profit personnel les moyens dont il disposait, mais était connu de tous, au contraire, pour sa charité.

La suite des événements montrera quel degré de confiance le Père était arrivé à inspirer aux sauvages au moment de l'entrée en scène des Siamois.

A partir de Peleï-Toumhou, où nous arrivons le 4 à midi, les mouvements de terrain s'accentuent, le pays se ravine et la marche devient de plus en plus difficile. Bientôt une longue chaîne détachée du Khong-Mong-M'raï, dont elle forme le prolongement, nous barre la route. Il faut la franchir pour gagner Peleï-Brou, situé sur le versant opposé, dans le bassin du Nam-Sathaï, grande rivière affluent du Sé-San.

Par malheur, ce village est en guerre depuis longtemps avec les gens de Toumhou, et les habitants ont barré la route. Nous nous heurtons à des abatis d'arbres et de bambous formant un fouillis inextricable.

Des lancettes en garnissent les abords et se continuent sur tout le parcours.

L'altitude de la montagne est d'environ 1100 mètres. Ce massif du Khong-Mong-M'raï, qui, regardé de Kon-Toum, d'enfilade, apparaît en forme de pic, ressemble, vu d'ici, à une muraille gigantesque, dressée par des Titans.

A côté, et tout près, surgit un deuxième massif encore plus élevé, s'allongeant vers le sud-est, le Gœur-Tang, dont la silhouette horizontale, légèrement dentelée, coupe l'horizon d'une ligne dure.

Entre les deux s'ouvre une brèche par où passe la route d'Attopeu. Le Dak-Chier[1] coule au fond. Derrière, c'est le pays des Cédang, région très montagneuse, tourmentée, difficile, couverte de forêts, semée de coupe-gorge, où il est prudent de ne s'aventurer qu'à bon escient, car les habitants n'en sont pas commodes. Ils passent, avec les Davak, pour les plus féroces d'entre tous les sauvages.

L'ascension est rude. Il faut enlever les lancettes à la main et se frayer un passage à coups de sabre. Il est sûr que les éléphants, habitués à la plaine et déjà fatigués, ne pourront passer par là. Retourner en arrière serait compromettre le succès du voyage, et le temps presse. Il ne me reste d'autre parti à prendre que d'abandonner le convoi, qui gêne mes mouvements, en laissant mon escorte à sa garde. Le Senang-You le conduira à Peleï-Djuh et y attendra des ordres.

Le 5 au matin, nous gagnons Peleï-Brou, situé au pied de la montagne, sur le versant opposé. En quatre jours nous n'avons fait que 50 kilomètres.

Les bruits recueillis à Kon-Toum se confirment. Des Laotiens sont sur le Nam-Sathaï, d'autres remontent le Sé-San. Les habitants nous font le meilleur accueil et vont chercher les bagages restés en arrière. Tous réclament ma protection et me promettent des porteurs, à condition d'empêcher les Laotiens de venir chez eux.

Me voici désormais à la merci des sauvages, sans moyens de transport, et sans beaucoup d'objets d'échange pour parer à tous mes besoins. Mon personnel comprend six hommes : l'interprète Rô, trois boys et deux guides, dont un sauvage; mais je marche avec l'appui moral de la mission catholique. Boc-Cagne est derrière moi avec ses 1200 guerriers. Chacun le sait, car le Père m'a donné comme guide l'Annamite en qui il a le plus de confiance, un nommé Sanh, qu'il a fait habiller de rouge et galonner jusqu'aux épaules. Pour tous, c'est son représentant, et certes il attire l'attention plus que moi, avec mon simple paletot de coutil, bien endommagé déjà par les bambous de la route. Si, en France, il m'arrivait d'être

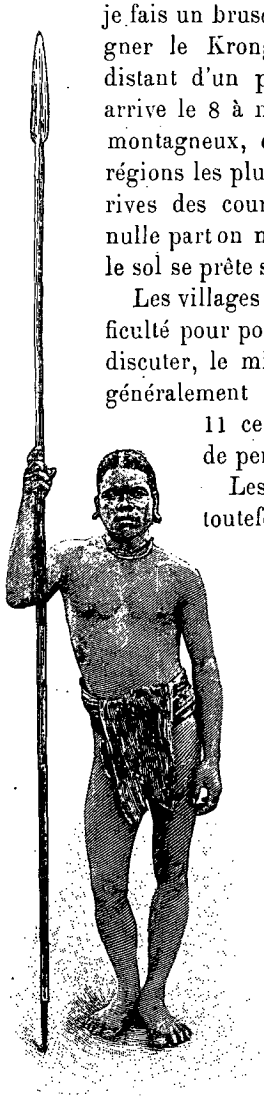
1. *Dak*, « rivière ou ruisseau » en djiaraï.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rencontré dans cette tenue au coin d'un bois, on irait chercher les gendarmes. Ici, où l'homme s'habille d'un rayon de soleil, je fais encore très bonne figure.

Débarrassé des éléphants, je puis aller plus vite et passer partout. Au lieu de continuer la direction ouest, je fais un brusque crochet vers le sud pour gagner le Krong-Ial (Sé-San) à Peleï-M'Nou, distant d'un peu plus de 40 kilomètres. J'y arrive le 8 à midi, ayant traversé un pays très montagneux, couvert de forêts, rappelant les régions les plus accidentées du haut Laos. Les rives des cours d'eau sont seules habitées; nulle part on ne rencontre de rizières, bien que le sol se prête souvent à ce genre de culture.

Les villages de la route n'ont fait aucune difficulté pour porter les bagages, acceptant, sans discuter, le mince salaire que je leur donne, généralement deux feuilles d'étain laminé de 11 centimètres de côté, ou un collier de perles pour une demi-journée.



UN GUIDE SAUVAGE [1].

Les porteurs de Peleï-Ketang m'ont toutefois joué un assez vilain tour, en gens peu pressés qui mangent quand ils ont faim; mais j'aurais mauvaise grâce à leur en tenir rigueur.

Je venais de gravir une satanée pente qui n'en finissait plus et m'étais arrêté comme d'habitude, vers midi, pour déjeuner, ayant laissé le convoi un peu en arrière.

La chaleur était accablante, et j'attendais tranquillement ma maigre pitance quotidienne: riz, poulet ou cochon rôti dans les bons jours, poisson sec dans les mauvais, le tout arrosé d'eau, lorsque je vis arriver l'interprète Rô seul et tout essoufflé.

« Il vous faut redescendre la montagne pour déjeuner, me dit-il.

— Comment! redescendre! et j'évoquais le souvenir de ma rude ascension, peu disposé à la recommencer.

— Oui, les sauvages ne veulent pas monter. (Des gaillards dont nos chasseurs alpins envieraient les jarrets!) Ils sont arrêtés là-bas, au ruisseau, et mangent en vous attendant. A toutes mes représentations, ils se contentent de répondre : « Le Français ne porte rien, il peut aller vite. S'il veut manger, qu'il descende! Nous sommes plus fatigués que lui, ce n'est donc pas à nous de le rejoindre. »

Incapable de bouder contre mon ventre, car je n'avais pris, depuis le matin, qu'une tasse de café et quelques lampées d'eau aux ruisseaux du chemin; je dus m'exécuter.

Je retrouvai mes drôles ayant déjà déjeuné, savourant les douceurs de la sieste, persuadés que leurs arguments étaient sans réplique.

Pendant la route j'ai été rejoint à Peleï-Rdé, dans la nuit du 6 au 7, par un émissaire annamite du P. Guerlach. Il m'apporte un télégramme du Résident supérieur en Annam, m'informant qu'une colonne laotienne commandée par un mandarin siamois, le Luang-Sakhôn, est partie de Stung-Treng le 23 février, se dirigeant sur Ban-Dôn. Elle aurait pour mission de pénétrer jusqu'à la chaîne de partage, en employant la force s'il en était besoin. Son effectif est d'environ 400 hommes.

Le Résident supérieur m'invite à m'entendre avec les missionnaires pour empêcher ce mouvement. Avec mes six hommes et dans un pays pareil, sans chefs avec qui s'entendre, sans moyens de transport assurés, ce ne sera pas commode; mais il est de mon devoir de le tenter, et, pour tout dire, l'aventure est loin de me déplaire. Mon voyage prend les allures d'un roman dont l'intrigue est nouée. J'en tiens l'un des fils. Avec un peu de bonheur, j'en assurerai le dénouement au mieux de nos intérêts.

Le P. Guerlach m'assure d'ailleurs de son concours et promet de mettre en œuvre, s'il le faut, tous les moyens dont il dispose.

L'ensemble des dispositions prises par les agents siamois m'amène à supposer que les ordres provoqués par le Commissaire de Bassac, dont j'ai parlé au début de ce récit, sont arrivés et que le territoire des sauvages indépendants va être envahi, sans souci des revendications possibles de l'Annam ou du Cambodge.

La politique siamoise s'affirme ici encore, comme au Laos, comme partout, toujours orientée vers le même but : « occuper d'abord, discuter ensuite ». C'est là du reste l'éternelle tactique de tous les Orientaux. Pour eux, le droit n'existe pas. C'est un mot vide de sens, employé par les naïfs. Ils ne reconnaissent en la matière que le fait accompli. Essayer de les convaincre par des arguments est une faiblesse dont ils tireront toujours parti.

Avant de prendre une décision, il importe de s'assurer de la présence des colonnes signalées sur le Nam-Sathaï et sur le bas Sé-San. Une pointe poussée de ce côté me permet, en outre, de relier mes itinéraires à ceux de M. Dugast et, par suite, au Mékong.

A Péleï-Thoung-Ha-Iôm, où je vais coucher le 7, une délégation de plusieurs villages vient me demander protection contre les bandes laotiennes.

La région porte le nom euphonique de Ring-Rang-Dang-Ta-Bot.

Le bruit court que ces Laotiens veulent réquisitionner du riz pour une grande colonne. Ce mot « réquisition » sonne mal aux oreilles des sauvages.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie du commandant Trumelet-Faber.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Quelques notables me proposent d'aller chercher les 1200 guerriers de Boc-Cagne. Ils ne seraient pas fâchés, je crois, de voir d'autres qu'eux régler leurs affaires.

Pour modérer leur ardeur, je leur donne l'assurance que, moi présent, les Laotiens ne tenteront rien contre eux.

J'irai trouver leur chef et m'entendrai avec lui.

La marche se continue, le 8, à travers un pays très légèrement mamelonné, couvert de forêts et de défrichements. Les grandes montagnes sont déjà loin derrière nous. Le sol s'abaisse en pente douce jusqu'au Mékong, avec, çà et là, quelques boursouflures d'un faible relief.

Mes porteurs sont relayés de village en village, sans discussion. La route traverse Peleï-Lamit et se continue, toujours sous bois, jusqu'au Krong-Ial, dont elle suit la rive gauche ou les parties du lit laissées à sec par la baisse des eaux.

Nous passons la rivière en bateau, vis-à-vis de Peleï-Pi.

Un poste laotien est installé à 1 kilomètre de là, au confluent du Nam-Sathaï, mais la nuit est proche et il est trop tard pour s'y rendre.

Les habitants racontent que le roi de Bassac est attendu sur le bas Sé-San, avec 700 hommes. Une colonne descendue d'Attopeu se trouve sur le Nam-Sathaï, à 3 ou 4 jours du confluent. Elle a envoyé 100 hommes au-devant du roi de Bassac.

Le déplacement de ce prince, l'importance des forces déployées, semblent indiquer de la part des Siamois un projet bien arrêté de pénétrer coûte que coûte jusqu'à la chaîne de partage qu'ils revendiquent comme frontière. Il n'y a plus à hésiter. J'envoie au P. Guerlach, par le sauvage qu'il m'a donné, un courrier pour le Gouverneur général, l'informant de ce qui se passe et des dispositions à prendre pour parer aux événements. J'invite en même temps MM. Dugast et Bricout à venir me rejoindre.

En les attendant, je me rends le 9 près du chef laotien. Pour qui connaît le peu d'initiative de ces agents subalternes, appelés par le hasard à jouer un rôle en dehors de leurs instructions, il était certain qu'avec un peu d'adresse j'obtiendrais de lui tout ce que je voudrais. Toutefois, soit ignorance, soit parti pris, il ne peut me donner aucun renseignement sur les projets siamois. Il a été placé là, dit-il, pour garder les approvisionnements de riz destinés aux colonnes. J'obtiens de lui des bateaux pour descendre le Sé-San et la promesse de garder le *statu quo* vis-à-vis des villages sauvages qui m'ont demandé protection, sauf avis contraire du mandarin siamois, avec qui je vais m'entendre.

Le 11 au matin, j'arrive au village du Kébo, chef birman soumis à Bassac, après une navigation assez facile, malgré la baisse des eaux. On ne rencontre que deux rapides importants; encore les barques peuvent-elles les éviter en suivant des chenaux latéraux.

Je trouve le village du Kébo à peu près désert. Le chef est parti avec 30 hommes au-devant du roi de Bassac. La colonie de Birmans, installée là à demeure, exploite l'or que charrie la rivière.

Aucun préparatif n'est fait sur la route pour recevoir le roi, et son arrivée n'est annoncée nulle part, non plus que celle d'une colonne. Il est donc à présumer que le mouvement des Siamois se concentrera en premier lieu sur Ban-Dôn.

J'abandonne aussitôt le projet de me rendre à Attopeu pour me porter à leur rencontre et les joindre avant qu'ils aient pu pénétrer chez les sauvages.

Impossible de faire venir mon escorte de miliciens, d'en demander une au P. Guerlach. Elles n'arriveraient pas à temps. L'avance de dix-sept jours qu'a sur moi la colonne m'oblige à me mettre immédiatement en route, avec mon seul personnel.

Nous avons tous deux, la colonne et moi, le même objectif, Ban-Dôn. Pour l'atteindre, elle a de 250 à 300 kilomètres à parcourir et moi 200.

J'ai sur elle plus d'un avantage : la mobilité, la connaissance du pays et des habitants, et surtout un droit acquis, à défaut d'autre, celui du premier occupant.

Tout bien pesé, j'espère arriver à temps si je ne suis pas arrêté en route ou trop retardé. J'ai constaté bien souvent, au cours de mes voyages avec les Siamois, qu'ils ne se pressent guère quand ils n'ont aucune raison d'aller vite. Leur chef, d'autre part, doit me croire loin dans le nord, en route pour Attopeu.

MM. Dugast et Bricout vont pouvoir renforcer leur escorte de la mienne et au besoin de gens fournis par le P. Guerlach. Ils installeront des postes sur les principales routes et resteront dans la région pendant mon absence pour donner confiance aux populations et parer aux éventualités. Je leur envoie des instructions dans ce sens par un Cambodgien, échoué, je ne sais trop comment, dans un des villages que j'ai traversés.

VIII

En route pour Ban-Dôn. — Difficultés. — Le Sadète de l'eau. — Désertion des guides et des porteurs. — Rencontre de la colonne laotienne.

J'ai su plus tard qu'à la nouvelle de ma marche sur Ban-Dôn, sans escorte, sans moyens de transport, sans grandes ressources pour vivre et payer mes porteurs de village à village, le P. Guerlach avait fait dire à mon intention le chapelet par toute sa communauté, persuadé que j'allais courir les plus grands dangers.

Bien que ne partageant pas cette opinion, je ne me dissimulais pas les difficultés de l'entreprise. Je crois avoir suffisamment édifié le lecteur sur le caractère des sauvages, pour qu'il ne soit pas nécessaire d'insister.

Lors de mon premier voyage, l'arrivée chez eux d'un Européen, la vue d'armes inconnues, leur avaient causé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plus de surprise que de frayeur. La croyance que je précédais une grande troupe me servit plus que la présence de mon escorte, mais n'aurait pas suffi, peut-être, à assurer ma sécurité si un peu de superstition ne s'en était mêlé.

Or soutenir longtemps, sans accroc, le rôle de sorcier, pouvait devenir difficile. J'y étais mal préparé. Il suffisait d'un fait insignifiant, voire même d'un caprice du soleil, pour prouver à tous que je n'entretenais aucun commerce avec les esprits. Quant au bracelet donné par le Sadète Teung, je comptais d'autant moins sur sa vertu pour me tirer d'embarras, que je me trouvais sur le versant laotien, en dehors du domaine de ce personnage.

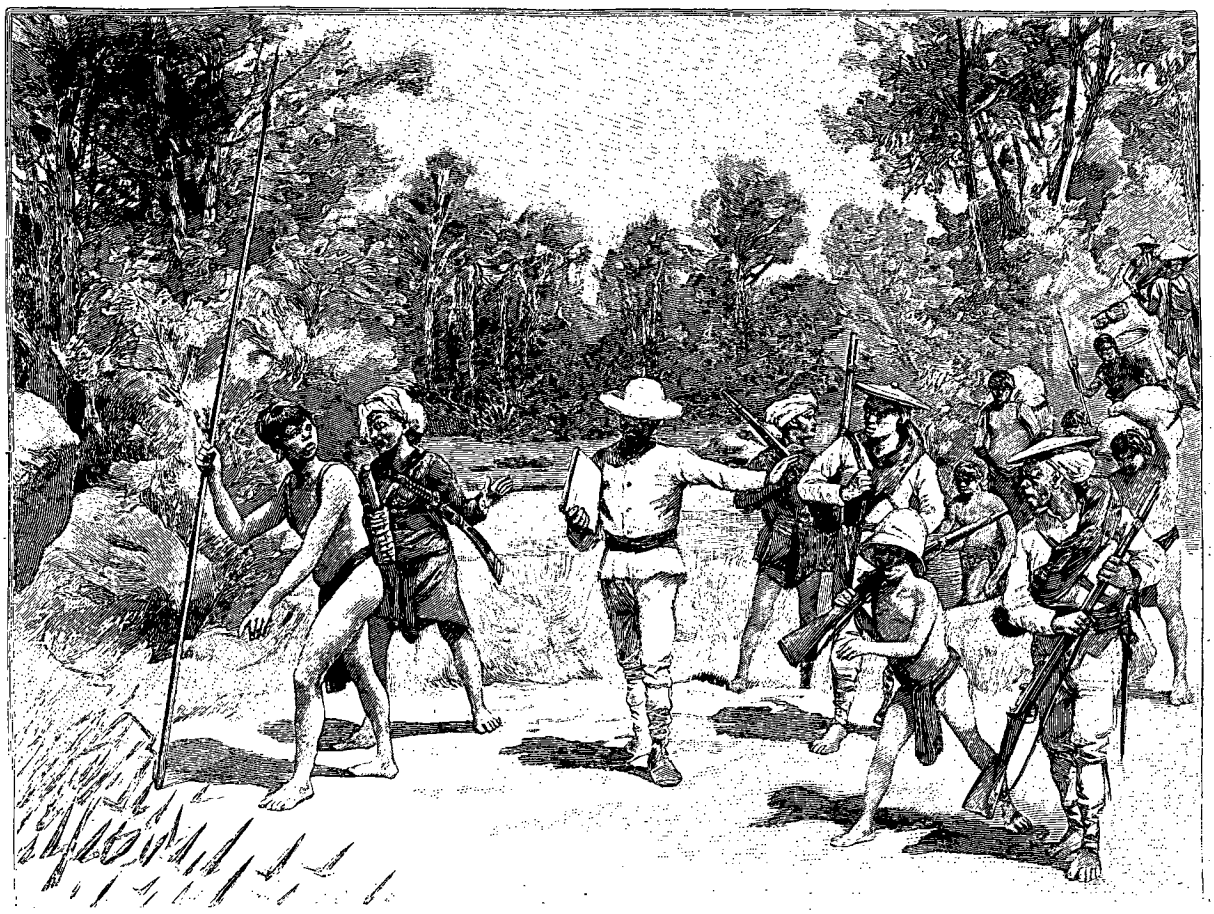
Enfin la situation s'était modifiée. Le pays était menacé d'une véritable invasion. L'insuffisance de mes moyens, comparés surtout à ceux des Laotiens, me mettait, aux yeux des sauvages, dans une situation d'infériorité notable. Il me manquait, pour gagner leur confiance, un facteur essentiel, la force, car ces gens-là n'ont jamais compté qu'avec le nombre.

Appelés à se prononcer entre les Laotiens et moi, leur choix n'eût pas été douteux. Comment faire entrer dans leur cerveau qu'avec cinq hommes je pouvais arrêter une armée?

Dans la partie que j'allais jouer, il me fallait donc aller vite et arriver premier à Ban-Dôn.

En prévision d'un échec et pour garantir les régions du nord moins immédiatement menacées, je demande au Gouverneur général l'envoi à Kon-Toum de 60 miliciens. C'est le seul moyen d'inspirer confiance aux populations en leur montrant que nos promesses de protection ne sont pas illusoires.

M. Bricout, avec quelques-uns de ses miliciens, s'installera, en attendant, sur la grand'route de Ban-Laïa à la chaîne de partage, vers Peleï-Gong-Kouet.



SENTIER BARRÉ [1].

M. Dugast se rendra au-devant de la colonne descendue d'Attopeu, pour obtenir d'elle de garder le *statu quo* jusqu'à l'arrivée du Luang-Sakhôn.

Le capitaine Cogniard, actuellement à Tourane, est prévenu d'avoir à rallier la mission catholique par Qui-Nhôn et An-Ké.

Le 12 je regagne Ban-Khong-Sedam (Peleï-Khong) où le mandarin laotien m'a fait réunir une vingtaine de porteurs. A mon arrivée, le village venait d'être victime d'une razzia. Une bande de Djiaraï, venus du nord-est, avait enlevé dans les champs plusieurs habitants, et les guerriers se préparaient à marcher à sa poursuite.

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin, d'après le dessin du capitaine J. de Malglaive.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais, suivant son habitude, l'ennemi, en se retirant, avait planté sur le chemin des lancettes de bambou pour protéger sa retraite et il restait peu d'espoir de l'atteindre.

13-14 mars. — La marche se poursuit à travers une région broussailleuse où le sentier est à peine frayé.

Sanh a mis dans un panier son bel habit rouge pour le garantir des bambous épineux qui nous barrent à chaque instant le passage.

Nous croisons bientôt une piste coupant en biais notre direction. C'est le chemin qu'ont dû suivre les auteurs de la razzia de Khong-Sedam. Elle se dirige à travers bois sur Peleï-Khassoung, reconnaissable aux entailles faites au sabre sur le tronc des arbres, aux branches cassées jetées par terre, repères familiers aux sauvages pour retrouver leur route.

A mesure que nous nous éloignons de la mission catholique, dont l'appui moral va bientôt nous manquer, les difficultés augmentent.

Je transcris ici mon journal de marche :

« Le remplacement des porteurs devient de plus en plus pénible. Sans l'aide de Sanh, qui parle la langue des Djiaraï et sait les convaincre, je ne m'en serais pas tiré. En l'absence des chefs, l'intérêt ou la peur déterminent seuls ces gens-là à accepter une corvée. Dans les conditions où je voyage, il m'est aussi difficile de satisfaire leur cupidité que de les effrayer.

« Parfois les vieillards, craignant un conflit, me viennent en aide et supplient les jeunes gens de s'exécuter. Ceux-ci se font toujours tirer l'oreille. Le plus souvent, il me faut brusquer leur décision. J'en empoigne quelques-uns par le bras et leur mets pour ainsi dire la hotte sur les épaules. Comme pour les moutons de Panurge, il suffit d'en mettre en route trois ou quatre, et le reste suit le mouvement. Encore deux mois de cette existence et j'aurai les cheveux blancs, parole d'honneur!

« Les sauvages ne croient guère à l'arrivée des Laotiens et se montrent d'autant plus rétifs à porter les bagages que je ne puis leur donner qu'un salaire dérisoire. J'ai dû abandonner une partie du convoi à Péleï-Louk, où je changeais de coulis pour la troisième fois, en 12 kilomètres.

« La plupart des habitants étaient ivres, ayant fêté la vente ou la capture de prisonniers, que j'ai pu voir, la cangue[1] aux pieds, à la maison commune.

« Sanh a dû livrer une sorte de combat singulier à un grand diable qui nous disait des sottises et cherchait à nous faire refuser des porteurs. Cet acte de vigueur, dans de pareilles circonstances, a stupéfié la population. Il ne faudra pas en abuser.

« J'ai perdu là un temps infini et n'ai dépassé le village que de 6 kilomètres. Étape à la nuit sur le bord d'un affluent du Ia-Drang, tributaire du Sé-Bang-Kan. Total 18 kilomètres.

« 15 mars. — Mes étapes suivent une progression décroissante : aujourd'hui 13 kilomètres. La situation menace de se gâter. Je suis arrivé presque seul à Peleï-Gong-Kouet vers 10 heures.

« Le village est très important. Plus de cent maisons ; quelques-unes ont de 50 à 70 mètres de longueur. Tout un monde de familles et d'enfants grouille là dedans.

« Je m'installe à la maison commune, bien que personne ne m'ait offert d'y monter. Des chapelets de grisgris y sont suspendus. On me recommande de n'y pas toucher. L'accueil est très froid. Des notables arrivent. Je dis à Sanh de mettre son habit rouge. La réputation de Boc-Cagne a heureusement pénétré jusqu'ici. Peut-être pourrai-je en tirer parti. Pour le moment, impossible de rien conclure avant l'arrivée des bagages. Les habitants veulent prendre des renseignements sur mon compte auprès des porteurs et ne s'engager qu'à bon escient.

« Ma mauvaise étoile m'a fait fourvoyer dans un gros village. Comme à Ban-Khasom, l'attitude des notables frise l'insolence. L'habit rouge du Sanh produit peu d'effet.

« Dans cette région, les femmes portent des jambières en gros fil de laiton, roulé en spirale. Singulier usage ! C'est laid et fort incommode pour marcher. Mais c'est la mode, et, en pays sauvage, dame mode exerce son empire peut-être plus que chez nous. Ici, du moins, elle offre l'avantage d'une grande constance.

« Vers midi j'ai mes premiers bagages. A 2 heures arrivent ceux que j'ai laissés à Peleï-Louk. Après avoir cuvé leur vin, les habitants n'ont osé accepter la responsabilité de ce dépôt et se sont mis en route, mais ils réclament double salaire pour avoir brûlé un village. Je vois à leur mine qu'ils sont loin d'être satisfaits de ce que je leur donne. Encore ai-je été obligé de montrer les dents pour le leur faire accepter.

« Je passe ici le reste de la journée en pourparlers qui n'aboutissent à rien. Le village me demande 2 mètres d'étoffe par porteur pour une demi-journée. C'est me dépouiller presque entièrement. « Nous nous « déciderons demain », finit par conclure une des plus fortes têtes.

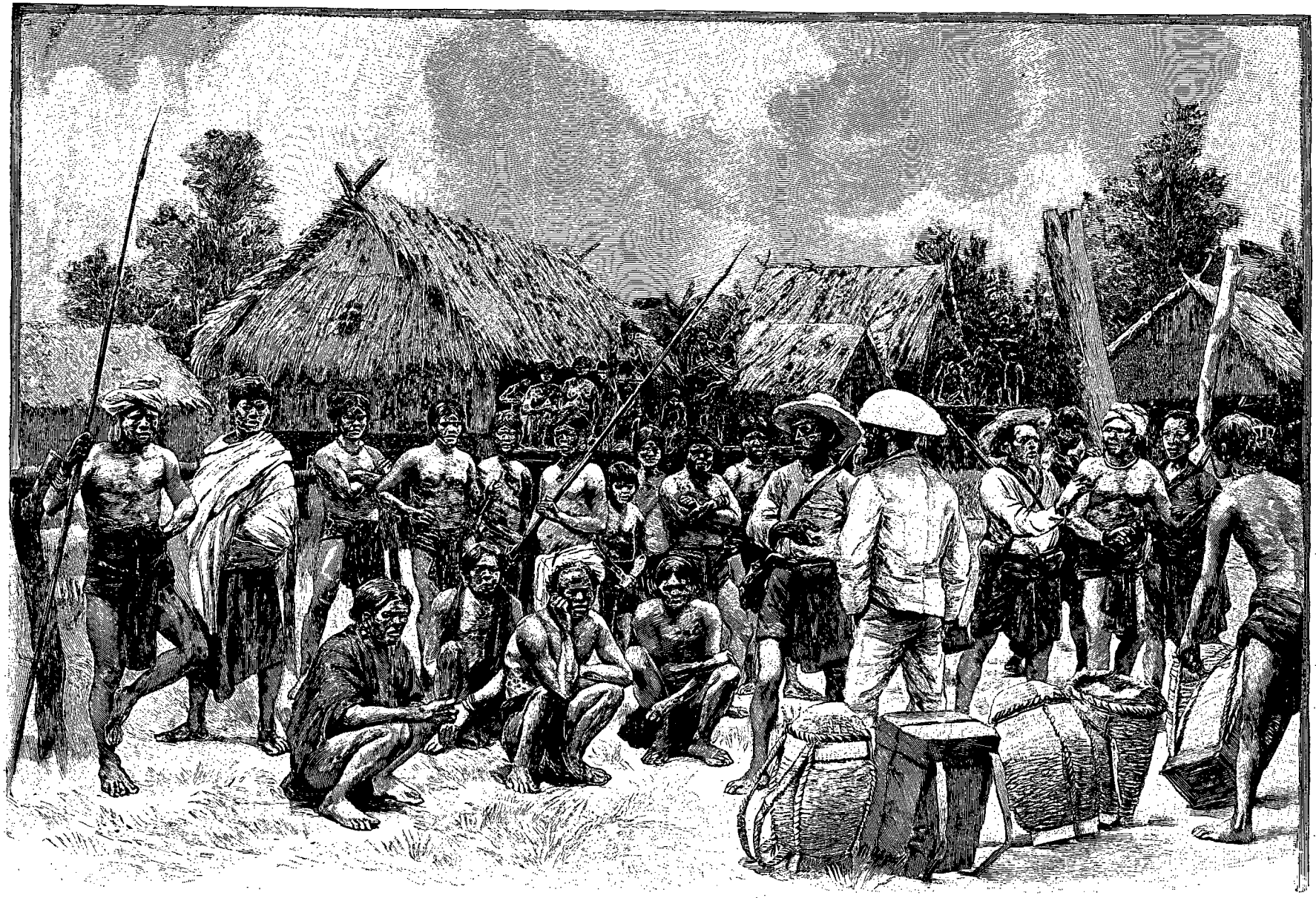
« Pour la première fois depuis mon départ de Kon-Toum, il n'a pas été question de m'offrir une jarre de bière. Mes hommes en font l'observation, non sans mélancolie ; ils s'y sont habitués mieux que moi.

« Dans la soirée, Sanh me donne la raison de ce fait. Le bruit court que nous fuyons devant les Laotiens. Les sauvages ne s'expliquent pas autrement la rapidité de notre marche et mon impatience à me remettre en route. Si cette opinion s'accréditait, il pourrait devenir difficile de se tirer d'affaire. »

16 mars. — Le lendemain, impossible de décider les habitants à partir. Les notables discutent sur la place du village, au milieu d'un groupe de guerriers, et s'encouragent à ne pas céder, espérant obtenir le salaire qu'ils réclament.

1. Pièce de bois percée d'un trou servant à entraver les prisonniers. Elle pèse jusqu'à 50 et 100 kilogrammes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHANGEMENT DES PORTEURS.— DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS, D'APRÈS LE DESSIN DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je me rends au milieu d'eux avec mon monde et les mets en demeure, une dernière fois, de m'accompagner.

Tous refusent, ne croyant pas plus à l'arrivée des Laotiens qu'à la possibilité pour moi de les arrêter avec les moyens dont je dispose. L'annonce d'un danger lointain touche, du reste, fort peu le sauvage. Il faut, pour l'impressionner, le fait brutal. C'est un roquet qui aboie tant qu'on ne lui montre pas une trique. « Nous sommes assez forts pour nous défendre seuls, me répondent-ils ; les Laotiens peuvent venir, nous ne les craignons pas. »

Voyant mes arguments sans effet, il ne me restait qu'un parti à prendre, dangereux peut-être, mais efficace : rompre avec eux, abandonner mes bagages, et faire mine de regagner la mission catholique.

Ce fait constituait, sinon un *casus belli*, du moins un grief suffisant pour leur faire craindre des représailles. Or les sauvages ne s'embarquent dans ces sortes d'affaires qu'après mûres réflexions. Ils ne se soucieraient pas, sans doute, d'avoir les Bahnar sur le dos.

Céder, ce serait m'exposer à voir se renouveler de pareilles scènes à chaque village. A ce compte, mes ressources ne me permettraient pas d'aller bien loin.

« Retournons à Kon-Toum », dis-je à mes gens, et tous de crier à tue-tête, en agitant leurs fusils : « A Kon-Toum ! »

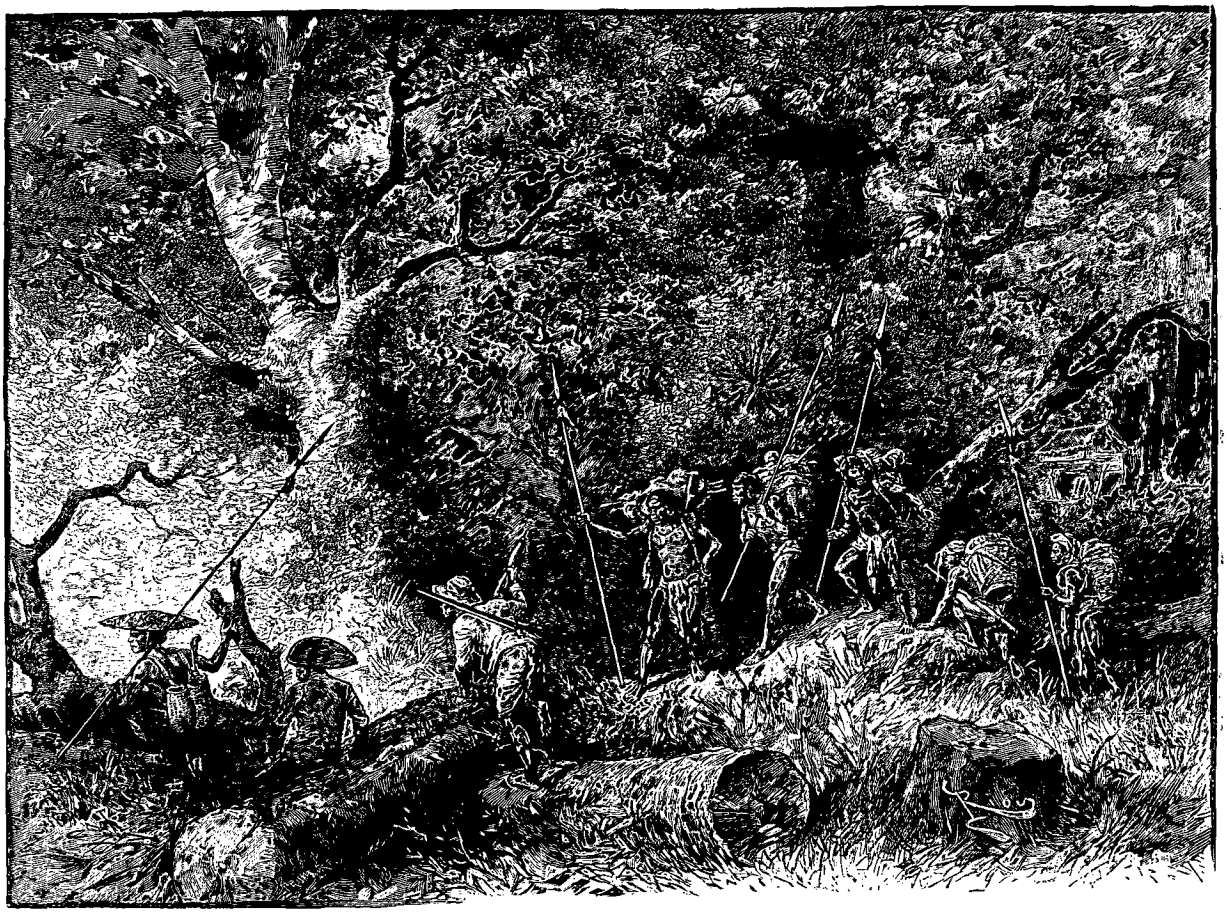
Nous partons. Un grand tumulte se produit. Les femmes, effrayées, rentrent à la hâte dans les cases, croyant à une déclaration de guerre, et prennent leurs dispositions pour fuir dans la forêt.

Dans la crainte de voir la situation se dénouer autrement que je ne l'avais prévu, j'abandonne vite le chemin et fais embusquer mes gens dans la brousse; en dissimulant nos traces; puis j'envoie Sanh rôder autour du village.

Mais j'avais frappé juste. Sanh revient avec deux notables, les plus anciens sans doute, à en juger par leur aspect vénérable, qui me supplient de revenir, m'assurant que mes bagages seront portés sans conditions.

Bientôt on m'apporte une jarre de bière, et nous voilà devenus les meilleurs amis du monde. C'est à peine s'ils me laissent déjeuner, tant ils ont hâte de se débarrasser de moi.

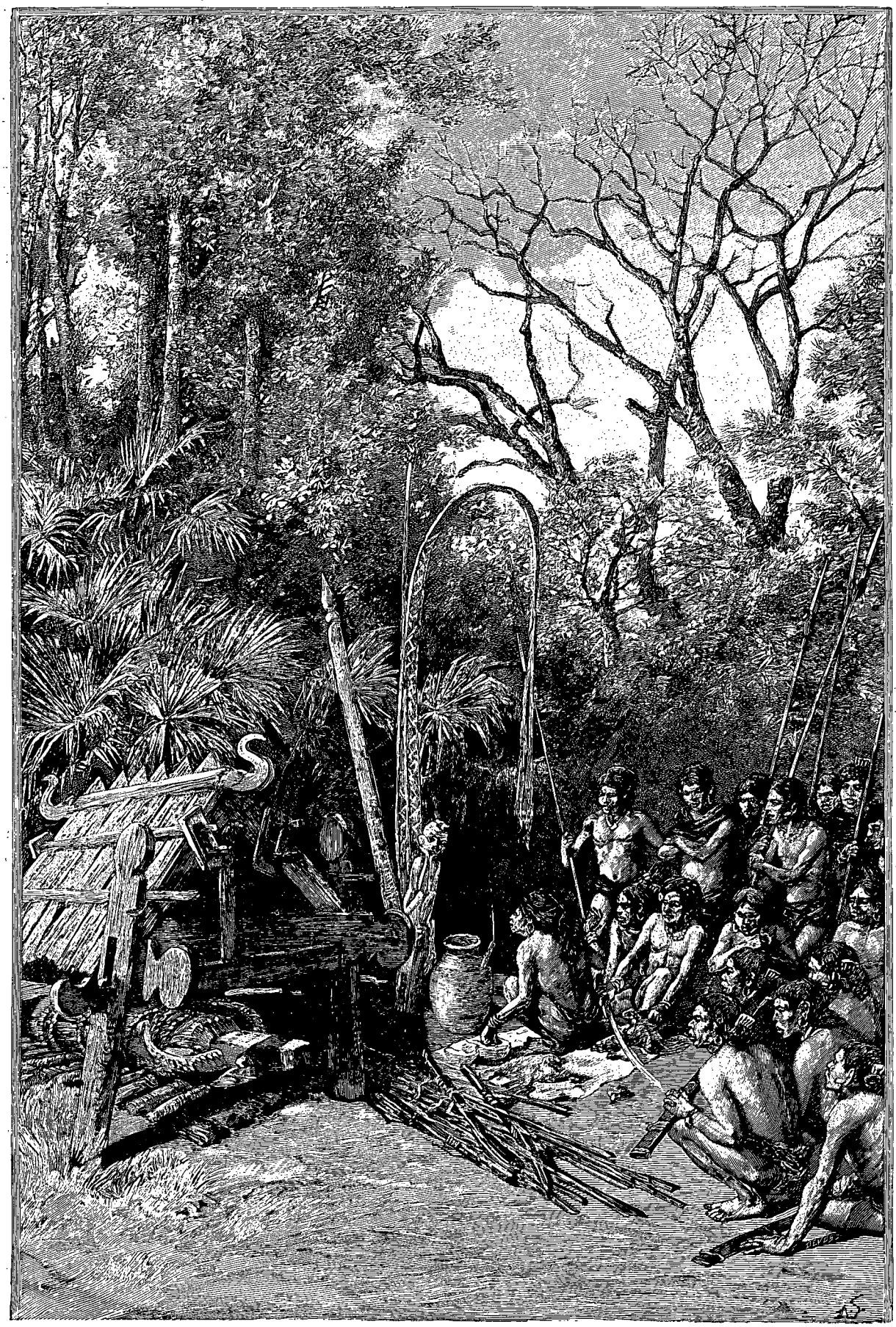
Je laisse au village des instructions à M. Bricout pour le cas où les Laotiens arriveraient par Ban-Laïa.



MARCHE DANS LES RAÏS OU DÉFRICHEMENTS[1] (PAGE 228).

1. *Dessin de Riou, gravé par Prunaire, d'après le dessin du capitaine J. de Malglaive.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



SACRIFICE AUX GÉNIES (PAGE 236). — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR DEVOS, D'APRÈS LE DESSIN DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Il va occuper ce point avec 4 ou 5 hommes (!) en attendant que j'aie joint le chef siamois.

La région comprise entre Peleï-Gong-Kouet et Ban-Dôn est déserte. Il nous faut abandonner la route directe et suivre la ligne des villages. Ce détour me permettra de voir en passant le Sadète Loum, ou sorcier de l'eau. Il importe de l'avoir pour allié. Par malheur, les cadeaux que je lui destinais, les mêmes que ceux donnés au Sadète Teung, sont restés à Kon-Toum, en attendant qu'un des membres de la mission pût les lui porter.

Nous quittons Gong-Kouet à midi. A 1 kilomètre du village, le chemin franchit sur un pont le Ia-Drang (Houeï-Thang), le plus important des affluents de droite du Sé-Bang-Kan avec le Nam-Liéou.

Tout va bien pendant cette journée. Nous traversons trois villages, qui s'empressent de changer mes porteurs, se contentant de ce que je leur donne. Instruits de ce qui s'est passé à Gong-Kouet, les habitants préfèrent « ne pas avoir d'histoire ». Les localités sont d'ailleurs peu importantes et très rapprochées.

Rencontré, à Peleï-Not, deux Annamites venus d'An-Ké pour faire du commerce.

J'arrive, à la nuit noire, à Peleï-Alé après avoir parcouru 24 kilomètres.

On m'apporte du bois, de l'eau, une jarre de bière, le tout gratis, et l'on me promet des porteurs pour le lendemain. C'est à croire que l'on a changé mes sauvages.

La région de Peleï-Alé, Peleï-Amé, est cependant une des plus peuplées de celles que j'ai traversées. On m'a dit au Laos qu'elle pouvait mettre sous les armes un millier de guerriers.

Elle est arrosée par une rivière assez importante, le Ia-Thorr, qui se jette dans le Nam-Liéou.

17 mars. — Je me suis trop hâté de croire que tout allait marcher à souhait. Les gens de Peleï-Taï se chargent bientôt de m'enlever mes illusions.

La route suivie depuis Khong-Sedam traverse un pays généralement peu mouvementé, sorte de haute terre formant comme le soubassement de la chaîne annamite. Son altitude ne dépasse pas 400 mètres. Quelques chaînes isolées, d'un faible relief, séparent la vallée des principales rivières. Ce territoire est très peuplé, très fertile, bien arrosé par une infinité de petits cours d'eau. La forêt manque sur de grands espaces; elle disparaîtra avant peu.

Tout le pays est habité par les Djiaraï, jusqu'au delà du village du Sadète, et n'offre aucun caractère particulier.

A Peleï-Taï commence une région un peu plus montagneuse, d'aspect tourmenté, que ravinent les affluents du Nam-Liéou. Il y a là, au pied des pentes, trois ou quatre gros villages, environnés de fourrés impénétrables.

Ils gardent une sorte de défilé conduisant chez les Sadètes. Les Annamites rencontrés hier ont dit à Sanh que les habitants avaient massacré à plusieurs reprises des commerçants de leurs amis pour les voler, et qu'il fallait s'en défier.

J'y arrive à 10 heures du matin, ayant traversé sans difficulté quatre ou cinq centres assez importants.

Rien ne semble, tout d'abord, motiver d'appréhension. Les porteurs sont réunis pendant la halte du déjeuner, mais à peine ont-ils dépassé leurs champs et gagné la forêt, qu'ils s'assoient sur leur derrière, refusant de continuer la route avant de savoir ce qui leur sera donné comme salaire. Le couteau sur la gorge, ces gens-là marchanderaient encore.

Je réponds ne pouvoir rien promettre, ignorant quelle distance ils ont à parcourir. Après bien des hésitations et des pourparlers, la marche est reprise et l'on arrive, un peu avant dans la nuit, au Ia-Rlop, affluent du Nam-Liéou.

Nous avons parcouru dans la journée 24 kilomètres.

Le village du Sadète est situé non loin de là, de l'autre côté de la rivière. Impossible d'obtenir d'y coucher et de communiquer aujourd'hui avec le sorcier. Les coulis de Peleï-Taï, comme les habitants du village, se refusent à aider mes gens aux préparatifs du campement, comme c'est l'habitude, alléguant, les premiers qu'ils ne sont pas nos domestiques, les autres qu'ils sont les serviteurs du Sadète. Tous s'en vont bientôt et nous laissent seuls. Ceux de Peleï-Taï m'ont prévenu, avant de prendre congé, qu'ils viendraient demain réclamer leur salaire.

L'arrivée prochaine des Laotiens n'est pas encore connue. Il ne reste qu'une centaine de kilomètres à faire pour arriver à Ban-Dôn.

18 mars. — Dès le matin, le Sadète m'envoie un Laotien établi depuis longtemps au village. Il remplit près de lui les fonctions d'interprète. Le sorcier me fait demander les motifs de mon retour dans la région.

Je le mets au courant de la situation, lui offre « mon amitié », comme au Sadète Teung, et lui demande les moyens de me mettre immédiatement en route.

Les pourparlers traînent en longueur pendant toute la journée. L'interprète passe son temps à se rendre du campement au village et du village au campement.

Comme partout, le but du Sadète est de nous rançonner, tout en restant avec nous dans d'excellents termes.

Pour abréger ces lenteurs, je propose au sorcier de me rendre près de lui. Mais il me faut offrir « aux esprits », si je veux monter dans sa case, un cochon et un buffle vivants, un cochon et un buffle morts, une jarre de vin, etc., etc., générosités incompatibles avec l'état précaire de mes ressources. Je ne puis que lui promettre les mêmes cadeaux qu'à son collègue et en plus un jeu de trois gongs, s'il veut déterminer les habitants à porter mes bagages.

Entre temps, les gens de Peleï-Taï viennent réclamer leur salaire. Dans le but de faire bonne impression sur ceux du Sadète, je donne à chacun pour une demi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

journée un collier de perles et un bracelet de laiton. Ils les refusent, réclamant en plus 22 brasses d'étoffe rouge.

J'essaye en vain de leur faire comprendre que, malgré mon désir de leur être agréable, il m'est impossible de les contenter. Il me faut garder des provisions pour la route sous peine d'être arrêté. Mes éléphants sont restés en chemin, et pour aller plus vite j'ai dû réduire mes bagages au minimum.

« En somme, leur dis-je, si je voyage dans ces conditions, c'est pour vous protéger de l'invasion des Laotiens », argument sans grande valeur à leurs yeux, il est facile de le voir.

« Nous acceptons votre protection, répondent-ils, mais payez-nous quand même. Les autres villages ne nous regardent pas. Vous vous arrangerez avec eux. Nous ne vous avons pas appelé. Nous comptons plus sur nos lances, nos arcs et nos flèches empoisonnées que sur vous pour arrêter les Laotiens. Nous sommes plus nombreux qu'eux, nous savons tendre des embuscades dans la forêt, et s'ils viennent, pas un ne retournera au Laos.

« Nous voulons de l'étoffe. Remarquez que nous pourrions vous en prendre. Ce ne sont pas vos cinq hommes qui nous en empêcheraient. »

Pour la première fois, les sauvages osaient me menacer ouvertement. Sans trop réfléchir, je jette à leurs pieds colliers et bracelets, leur déclarant qu'ils n'auront pas davantage. Ils se consultent rapidement d'un coup d'œil, se retirent sans les prendre, et vont attendre ce que va décider le Sadète.

Il est sûr maintenant que le retour à Kon-Toum va nous être fermé. Les Laotiens écartés, le danger disparu, les sauvages se montreront plus insolents encore et plus exigeants. D'ailleurs nos ressources touchent à leur fin, et le moment approche où il ne me restera rien à donner. Or, si le proverbe : « Pas d'argent, pas de Suisse », n'est pas connu ici, à coup sûr il n'est nulle part mieux pratiqué.



ADIEUX A SANH [1].

Bien qu'ils n'en voient pas la possibilité, les sauvages admettent que je les protège, mais sous condition pour moi de ne rien leur demander et de me tirer d'affaire avec mes propres ressources. En cas d'échec, tous me tourneront casaque, c'est sûr. La peur les jettera dans les bras des Laotiens, ce qui ne me présage rien de bon. Seul le P. Guerlach peut nous tirer d'embarras, s'il en est encore temps.

J'appelle Sanh et lui demande s'il consentirait à

1. *Dessin de Mme Paule Crampel, gravé par Barbant, d'après le dessin du capitaine J. de Malglaive.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porter, avec un de mes boys, un courrier au Père pour l'informer de notre situation et lui demander de m'envoyer à Ban-Dôn des moyens de transport, une escorte armée et quelques objets d'échanges. Nous sommes à 150 kilomètres environ de la mission.

Le brave garçon accepte, mais il tient à partir seul, promettant de marcher nuit et jour et d'arriver vite si aucun accident ne l'arrête en route. « Un compagnon me gênerait plus qu'il ne me servirait, me dit-il; vous pourrez en avoir besoin. »



KHA LOVÈ[1] (PAGE 225)

Il emporte comme armes le fusil de chasse à deux coups du P. Guerlach et un revolver.

Le courrier renferme en outre une dépêche adressée au Gouverneur général. J'insiste sur l'urgence de l'envoi à Kon-Toum des 60 miliciens réclamés précédemment.

Ce n'est pas sans regret et sans quelque appréhension que je me sépare, dans un pareil moment, de mon plus précieux auxiliaire. S'il réussit, il m'aura tiré, une fois de plus, d'un bien mauvais pas.

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

Ces Annamites sont vraiment d'une trempe peu commune. Mes Laotiens sont des pygmées, comparés à eux. Sanh m'étonne surtout par son dévouement, une vertu, celle-là, qu'on ne rencontre pas souvent parmi ses pareils. Le P. Guerlach, qui le connaissait, m'avait en quelque sorte confié à lui en me quittant. « Sers le capitaine comme moi-même, lui avait-il dit; fais tout ce qu'il te commandera; que je ne te revoie jamais, s'il lui arrive malheur. Tu peux partir tranquille, j'aurai soin de ta femme, de tes enfants, de ton champ pendant ton absence. »

Mon personnel se trouve réduit, par ce départ, à quatre hommes.

Dans la soirée, deux habitants apportent la nouvelle que la colonne laotienne est signalée du côté de Nong-Té, sur le bas Sé-Bang-Kan. Elle comprend de 400 à 500 hommes, des éléphants et un nombreux convoi de voitures.

Je touche au moment critique du voyage. Les sauvages vont avoir à se prononcer entre les Laotiens et moi. Si ma situation se règle dans de bonnes conditions, j'espère encore arriver à temps, mais la corde est bien tendue.

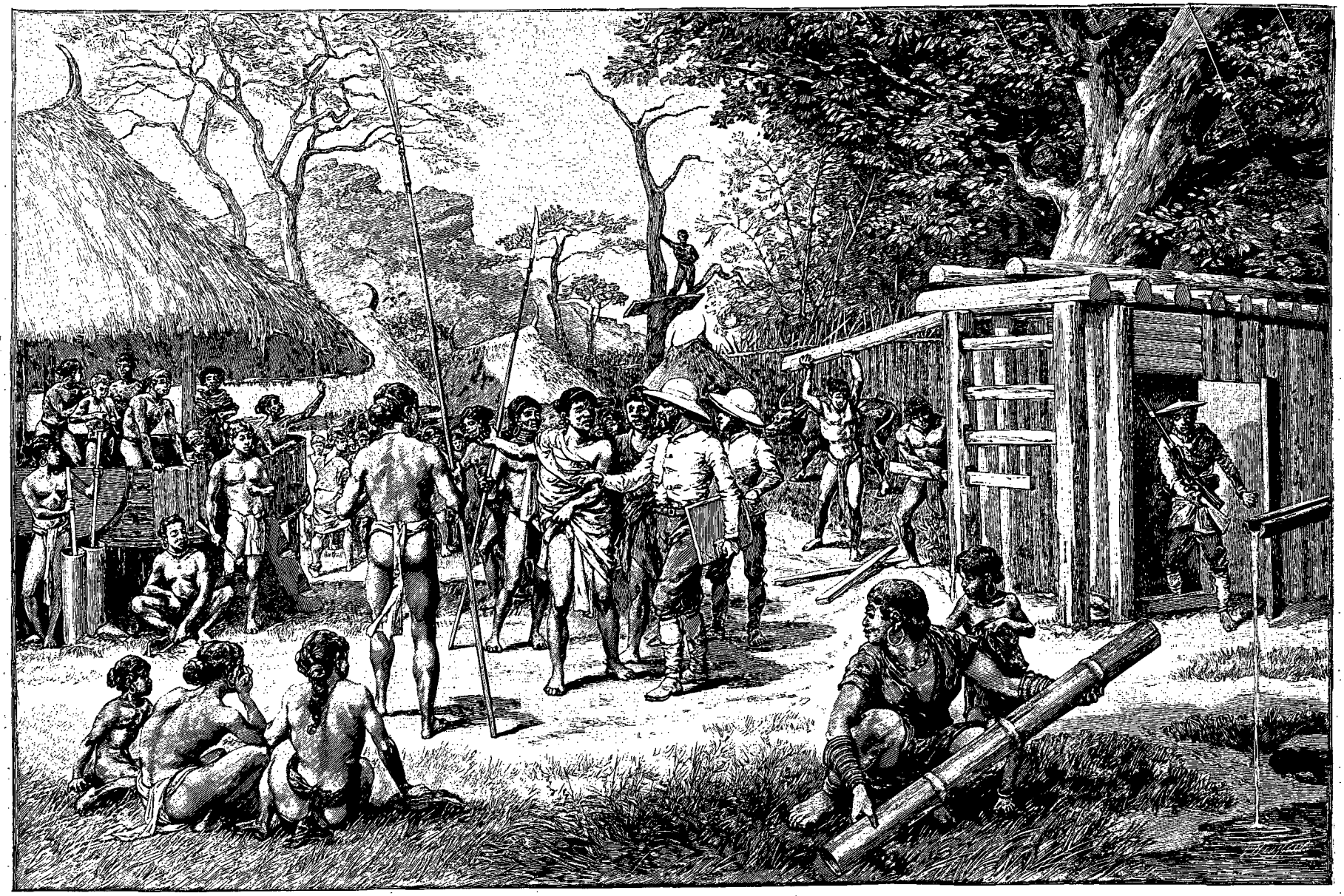
Le Sadète, paraît-il, se trouve fort embarrassé de ma personne, et, ne sachant à quel saint se vouer, va consulter les esprits pour leur demander conseil. Puissent-ils le bien inspirer! car c'est notre tête à tous qui va servir d'enjeu aux augures. Voici en effet comment on opère en pareille occurrence : le sacrificateur prend un poulet, lui coupe la gorge et le jette à terre par-dessus son épaule gauche, puis, sans le regarder, il le laisse se débattre dans les convulsions de l'agonie. Ce n'est plus dès lors qu'une question de « pile ou face ». Suivant que le poulet reste, après la mort, sur le dos, sur le ventre ou sur le côté, on prend telle ou telle décision.

La vie humaine ne pèse pas lourd dans la balance de ces gens-là. J'ai raconté que, dans un cas analogue, le sort fut fatal à M. de Malglaive, qui faillit être massacré. Le poulet était tombé côté pile.

Mes hommes comprennent comme moi que la situation est grave. Dans l'après-midi déjà, ils se sont mis à nettoyer minutieusement leurs mousquetons et ne les ont plus quittés depuis. Je les entends s'entretenir à voix basse, groupés autour d'un feu à quelques pas de moi, l'œil et l'oreille au guet.

Le soleil est couché depuis longtemps, mais personne ne songe à dormir; chacun fait ses réflexions. Les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ARRIVÉE DANS UN VILLAGE AMI. — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR ROUSSEAU, D'APRES LE DESSIN DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

miennes sont loin d'être désespérées; j'ai toujours confiance en ma bonne étoile.

Sans être fataliste, je crois aux pressentiments. Il m'est arrivé deux ou trois fois, au cours de mes explorations et pendant la campagne du Tonkin, de voir la mort sous le nez, comme dit M. Bonvalot.

Un jour, entre autres, j'ai fait naufrage à l'un des nombreux rapides du Nam-Ngoua, une rivière du haut Laos dont il est dit dans le pays : « Si tu n'as qu'un fils, ne le laisse jamais aller là ». Or les petits Laotiens nagent avant de savoir marcher.

J'ai le malheur de ne pas savoir nager. Eh bien, quoique roulé dans un tourbillon, rien ne m'a dit, pendant les quelques secondes d'angoisses que j'ai traversées, que j'allais mourir. Le meilleur nageur y serait resté cent fois.



FEMME SAUVAGE PORTANT SON ENFANT [1].

Un remous m'a ramené à la surface près de mon radeau, où je me suis cramponné, le lecteur s'en doute, avec toute l'énergie dont la nature m'a doué. J'étais sauvé.

Si les génies, cependant, sont moins cléments que les rapides, je tâcherai de filer sans tambour ni trompette sur Ban-Dôn. A la grâce de Dieu!

Tout à coup, des bruits lointains de carillons nous arrivent, partant du village. La consultation est sans doute terminée. M'a-t-elle été favorable? En un clin d'œil nous sommes sur pied, mes gens et moi, prêts à tout événement.

Arrive l'interprète du Sadète, accompagné d'un sauvage. C'est la paix qu'ils m'apportent. Le poulet est tombé côté face. Le sorcier me fait prévenir qu'il accepte mon amitié. Il me fournira guides et porteurs. Je pourrai me mettre en route dès demain matin.

Comme gage de ses bonnes dispositions, il me fait remettre, à l'instar de son collègue, du feu, un bracelet de cuivre et un bol de riz sacré.

19 mars. — Au réveil, nouveau contretemps. Les gens du village ne veulent pas marcher. Leur salaire revient de droit au Sadète, c'est l'usage. En bons sauvages, il se soucient peu de faire une corvée dont ils ne retireront aucun profit. J'aurais été curieux d'assister aux débats, à cette lutte entre les réalités de la vie et la superstition, entre l'intérêt et la peur, si bien faite pour mettre à nu le caractère de ces populations.

Mais qu'est-ce donc que ce sorcier, assez puissant pour amener un nouveau déluge, devant qui chacun semble trembler et qu'on brave impunément pour d'aussi misérables questions?

Faut-il voir là une preuve de scepticisme à l'endroit de la légende, sentiment contraire, il est vrai, à l'esprit général des sauvages, ou bien un égoïsme monstrueux incapable d'abdiquer devant une simple menace, ou encore une confiance illimitée dans la mansuétude du Sadète? Je ne saurais trop le dire.

Je donne pour ce qu'elle vaut l'explication qui m'en a été fournie. « Le sorcier vit surtout de la charité publique et tient à se concilier les bonnes grâces de chacun. Il est trop bon pour vouloir du mal aux sauvages; il déteste trop la solitude pour faire périr ses contemporains. »

On m'a dit que celui du feu allait mendier chaque année, souvent très loin de sa résidence, mais qu'il ne pouvait entrer dans les villages sans être la cause des plus grands malheurs.

Vers midi, le Sadète se décide à m'envoyer un de ses éléphants. Les dimensions du bât me permettent à peine de charger le quart de ce que je possède. Le sorcier consent à me garder le reste, sous la réserve qu'un de mes boys restera au village et en demeurera responsable.

Nous avons perdu ici une journée et demie et il me reste trois hommes : l'interprète Rô et mes deux boys laotiens Maï et Mi. L'effectif de mon personnel tend de plus en plus vers zéro, mes bagages également. Mais nous touchons au but.

Il ne m'a pas été donné de voir le Sadète de l'eau, et je le regrette. J'aurais voulu le remercier en personne de ses procédés, car je le soupçonne de ne pas être demeuré étranger à la décision des esprits. En homme intelligent, il a bien jugé la situation.

La promesse d'un jeu de trois gongs, en sus des cadeaux que je lui destinais, n'a pas manqué de contribuer à le bien disposer en ma faveur. Pareille preuve de confiance dans ma parole ne laisse pas de me flatter. Comme sorcier, il aura lu dans mon cœur.

Au moment de quitter le campement, le guide me remet de sa part un deuxième bracelet, en me priant de le porter jusqu'à Ban-Khaniong, où je vais passer. Les habitants lui doivent un éléphant depuis trois ans et se sont refusés jusqu'à présent à le lui rendre. En gens avisés, ils se sentent à l'abri de tout châtiment. Le sorcier de l'eau ne peut les punir que par un déluge, et il n'est pas homme à faire périr des milliers d'innocents pour se venger de ce seul village. Peut-être compte-t-il que mon intervention sera plus efficace! En cas de refus, je dois laisser son bracelet.

1. *Dessin d'A. Paris, d'après une photographie du commandant Trumelet-Faber, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



NUITÉE EN FACE DE BAN-DÔN [1].

Les gens de Peleï-Taï assistent au départ. Me voyant abandonner bracelets et colliers, que personne n'a ramassés, ils se décident à les prendre en maugréant, non sans me menacer de me faire esclave, le cas échéant. Dieu me garde de repasser par leur village en si triste équipage!

Nous marchons vers le sud, pour gagner Peleï-Tali, où finit le territoire des Djiaraï. Le chemin longe les limites de cette sorte de désert qui sépare du Mékong les plateaux habités par les sauvages.

Par intervalles la forêt-clairière réapparaît, alternant avec les essences particulières aux montagnes. La route directe du Cambodge coupe droit sur Sréki. Les voitures à bœufs venaient autrefois jusque chez les Sadètes; le pays doit donc être peu accidenté de ce côté.

Le sentier que nous suivons est un bon chemin d'éléphants. Il franchit le Nam-Liéou et traverse ce même massif, que j'ai contourné jadis par le versant opposé pour me rendre à Ban-Khasom, profitant d'une brèche où il se maintient très praticable.

La nuit nous surprend avant de l'avoir franchi. Nous avons fait 21 kilomètres.

20-21 mars. — Le 21 mars, à deux heures de l'après-midi, nous sommes à Ban-Khal, chez les Radé. Nous n'avons rencontré pendant 30 kilomètres qu'un village, Peleï-Tali, où les Laotiens ne sont pas en odeur de sainteté. C'est dire que nous avons été fort bien reçus. La marche s'est faite tout entière en forêt, à travers un terrain légèrement accidenté, coupé par les nombreux affluents du Nam-Soup.

A Ban-Khal, nous nous trouvons en pays de connaissance. Les habitants, à qui j'ai fait quelques cadeaux à mon premier passage, ont conservé bon souvenir de nous. Mon ancien guide m'offre l'hospitalité. Il n'a aucune nouvelle des Laotiens.

Fatigué par les dernières marches et les discussions que j'ai eu à soutenir pendant la route, je me propose d'y passer la nuit.

Le soir, arrivent des gens de Ban-Khaniong, apportant la nouvelle que les Laotiens sont parvenus le soir même à Ban-Dôn. La colonne s'est installée sur la rive gauche du Sé-Bang-Kan. Les habitants m'offrent spontanément de me conduire à Ban-Méhang, le premier village sur la route. Nous y arrivons un peu avant minuit. Des émissaires laotiens ont déjà travaillé la population. Les notables n'osent choisir entre eux et moi. En l'absence d'un des leurs, nommé Mé-Ian, renommé pour la sagesse de ses conseils, personne ne veut prendre la responsabilité d'une décision. Tous désirent rester à la fois mes amis et ceux des Laotiens. Un éléphant me sera fourni pour aller à Mé-Wam.

22 mars. — Mé-Wam est ce village qui, le premier, m'a fourni des guides, alors que je me rendais à la mission catholique. Il n'y reste presque personne. La plupart des habitants sont partis au-devant de la colonne. Je racole dans les cases ce qui s'y trouve, sept ou huit hommes, femmes ou enfants, pour porter les bagages, et me dirige sur Ban-Dôn.

A 1 kilomètre de là, une troupe d'hommes armés

1. *Dessin de Riou, gravé par Sargent, d'après le dessin du capitaine J. de Malglaive.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous barre la route. Je reconnais, au milieu d'eux, la vieille dont j'ai eu l'occasion de parler au début de ce récit. « Vous arrivez trop tard, » me dit-elle. Puis, à un signe de sa main, toute sa troupe, les porteurs et les guides disparaissent en un clin d'œil dans la forêt, nous laissant plantés là, avec les charges qu'ils ont abandonnées pour courir plus vite.

Je ne songeais guère à les poursuivre. Comme le temps presse, mon interprète et mes boys entassent dans des hottes les vivres de première nécessité. Je prends mes croquis et mes notes, une couverture, et nous voilà en route, sans préoccupation désormais d'avoir à changer les porteurs.

La route nous est connue. Ban-Dôn n'est pas à plus de 30 kilomètres. Nous pourrons y être rendus cette nuit.

Ban-Khaniong est évité, dans la crainte de nouvelles complications. Le moment serait mal choisi d'y porter le message dont m'a chargé le Sadète. Nous marchons jusqu'à la fin du jour et nous arrêtons près de l'Houeï-Itho pour prendre quelque repos. Mes hommes et moi sommes exténués.

A 8 heures du soir nous nous remettons en marche. Le sentier est bien frayé, et grâce à la lune nous ne courons pas grand risque de nous égarer.

Enfin, vers minuit, nous entendons gronder les rapides du Sé-Bang-Kan. Je cours boire à la rivière pendant que mes gens, prenant les devants, arrivent en face du camp laotien.

Au bout d'un instant, inquiets sans doute de ne pas me voir arriver, l'un d'eux tire un coup de feu pour m'indiquer la direction à suivre, au cas où je me serais égaré. J'y réponds avec mon fusil de chasse.

Le camp s'émeut, croyant à une attaque des sauvages, qui, dans cette région, ont quelques fusils à pierre. Une panique intense se produit, des torches courent dans toutes les directions, et de tous côtés on s'appelle pour se reconnaître.

Le chef siamois me dit le lendemain que, sans lui, tout le monde fuyait.

Je craignais, pour mon compte, de recevoir un feu bien nourri et m'étais abrité prudemment derrière un arbre.

Au bout d'un instant, une voix partant du village demande qui nous sommes et ce que nous voulons. Je me fais connaître.

Une barque nous est envoyée, mais les bateliers, peu rassurés, doutant encore de ma présence, s'avancent à deux reprises jusqu'à mi-chemin, puis retournent au camp. Ce que voyant, chacun de nous prend ses dispositions pour passer la nuit sur la berge.

J'allais m'endormir, quand la barque revient encore, cette fois avec le Koun-Iounop, chef du village. Je le charge d'annoncer mon arrivée au mandarin siamois chef de la colonne, et de le prévenir de ma visite pour le lendemain matin.

P. CUPET.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie du docteur Yersin.*

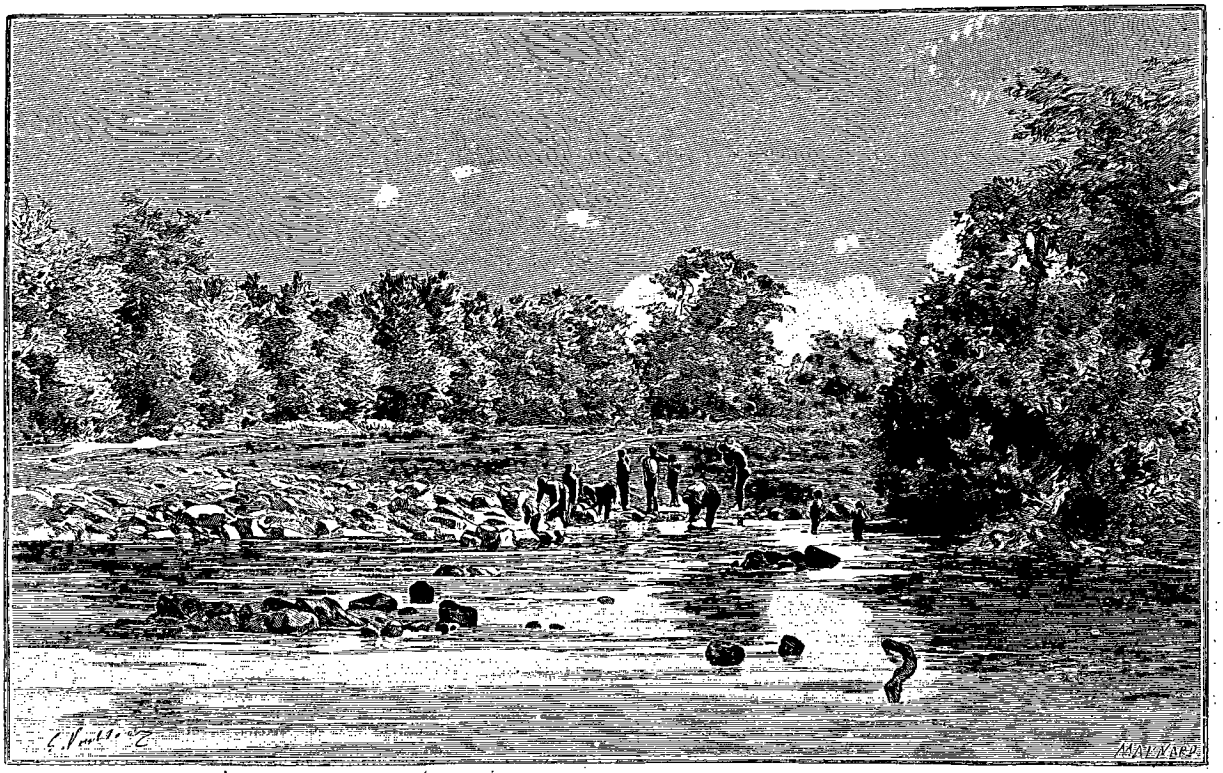
(*La fin à la prochaine livraison.*)



PRISONNIERS DE GUERRE A LA CANGUE [1] (PAGE 230).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



RIVIÈRE A MÉ-SAO[1] (PAGE 244).

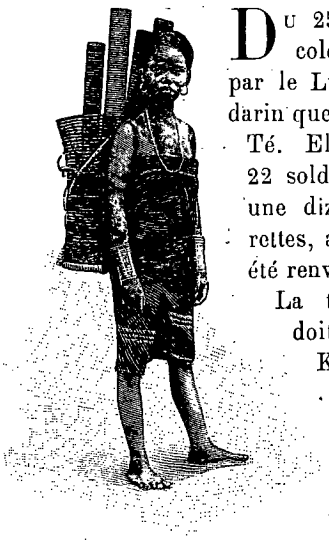
CHEZ LES POPULATIONS SAUVAGES DU SUD DE L'ANNAM[2],

PAR M. LE CAPITAINE CUPET[3],

ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION PAVIE.

IX

Recul de la colonne laotienne. — Bloqué à Ban-Dôn. — Arrivée de Sanh.



JEUNE FEMME SAUVAGE ALLANT A L'EAU[4].

DU 25 MARS AU 5 AVRIL. — La colonne laotienne est commandée par le Luang-Sakhôn, ce même mandarin que j'ai rencontré jadis à Nong-Té. Elle comprend 370 Laotiens, 22 soldats siamois, 14 éléphants et une dizaine de chevaux. Les charrettes, au nombre de douze, ont déjà été renvoyées à Stung-Treng.

La troupe descendue d'Attopeu doit relever tout ce monde à Khong-Sedam. Le roi de Bassac n'est venu à Takalan, paraît-il, que pour chercher un éléphant blanc capturé dans les environs de Ban-Laïa et non pour prendre part aux opérations.

J'ignore si mon arrivée a eu pour effet de modifier les projets du mandarin siamois, mais, sur mes représentations, il me déclare n'avoir jamais eu l'intention de pénétrer jusqu'à la chaîne de partage, encore moins de faire la guerre. Il va rayonner dans quelques villages voisins, puis remonter vers le nord pour gagner Khong-Sedam, par Ban-Laïa. J'obtiens de lui la promesse de maintenir la marche de sa colonne en dehors de la zone des villages qui m'ont demandé protection.

MM. Cogniard, Dugast et Bricout, restant dans le pays, veilleront à ce qu'il observe ses engagements.

Je tenais ainsi parole aux sauvages. Tous attendaient avec anxiété le résultat de mon entrevue.

C'était le premier effort sérieux tenté par les Laotiens pour soumettre le pays. L'importance des effectifs, le nombre des mandarins, la présence des éléphants, l'annonce de l'arrivée du roi de Bassac, tout était de nature à les impressionner fortement.

Pour ces pauvres esprits, habitués à ne compter qu'avec la force, la détermination prise par le chef siamois demeurait inexplicable.

1. *Dessin de G. Vuillier, d'après une photographie du docteur Versin, gravé par Maynard.*
2. *Voyage exécuté en* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Suite.* — *Voyez p.* 177, 193, 209 *et* 225.
4. *Gravure de Bazin, d'après une photographie du commandant Trumelet-Faber.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Incapables d'en apprécier le mobile, ils ne virent que le fait brutal : un Français, accompagné de trois hommes, venait d'arrêter une armée.

Nul doute qu'avec leur esprit superstitieux, ils ne l'attribuassent à une sorte de pouvoir surnaturel qui courbait devant lui toutes les volontés. Comme Boc-Cagne, j'avais un *yang* dans le ventre.

Ma réputation de sorcier se trouvait soutenue jusqu'au bout.

Mais, en attendant, j'étais bloqué à Ban-Dôn jusqu'à l'arrivée de l'escorte et des moyens de transport demandés au P. Guerlach. S'il était arrivé malheur à mon envoyé, je courais le risque de ne pouvoir quitter la place, faute de moyens de transport et d'objets d'échange pour m'en procurer.

Le village a reçu l'ordre de ne me fournir aucun guide ni porteur. Le Koun-Iounop me l'a fait pressentir, et mes hommes n'y trouvent à acheter ni riz, ni poulets, ni cochon. J'en suis réduit à manger, matin et soir, des lanières de cerf séchées au soleil, accommodées à une sauce suspecte, dont certes mon cuisinier laotien n'a pas été demander le secret à Vatel.

Avant de partir, le Luang-Sakhôn a donné l'ordre à la vieille de Mé-Wam de me faire apporter mes bagages, abandonnés sur le chemin. Il n'y manque rien.

Le 25 mars, je vois arriver Sanh. Je ne comptais pas sur lui aussitôt. Il est accompagné de deux Annamites et d'un Bahnar. Les pauvres diables font peine à voir. C'est tout ce qui reste d'une escorte de huit hommes, envoyée sur mes traces par le P. Guerlach, à la nouvelle de ma marche sur Ban-Dôn. Le reste s'est égrené en route, malade d'épuisement.

Il est à remarquer que l'Européen, quoique vivant sous un climat qui n'est pas le sien, supporte bien mieux que l'indigène les fatigues, les privations et toutes les misères de pareils voyages.

Il n'y a pas là qu'une question de soins, de nourriture ou d'hygiène. Le moral réagit sur l'économie, plus peut-être que la matière; et c'est dans l'énergie, j'en ai la conviction, que réside le principal facteur de la résistance.

Les mandarins siamois, avec qui je voyageais au Laos, dans les débuts de ma mission, croyaient avoir découvert, dans les effets du vin et de l'alcool, le secret de l'activité des Européens. Avec nous, leur théorie se trouvait en défaut : M. Pavie et moi ne buvions que de l'eau.

Les sauvages ont été plus clairvoyants. Nous avons bien, comme ils le disent, un *yang* dans le ventre, et notre yang à nous Français, c'est le cœur, le plus bel héritage que nous aient laissé nos pères.

Sanh m'apporte une lettre du capitaine Cogniard, qu'il a rencontré en route, avant d'arriver à la mission catholique. Il lui a remis mon courrier. Le capitaine m'informe qu'il va réunir les moyens de transport ainsi que l'escorte dont j'ai besoin et qu'il me rejoindra dans un bref délai. Il prendra à Kon-Toum tous les cadeaux promis au sorcier de l'eau et les lui apportera.

Les arrangements intervenus avec le Luang-Sakhôn me font estimer sa présence beaucoup plus utile dans le nord, où il pourra surveiller les agissements des Siamois. Les deux Annamites et le Bahnar du P. Guerlach repartent le 27 à sa rencontre, pour lui porter des instructions dans ce sens. Ils l'attendront chez le Sadète de l'eau et remettront en passant le bracelet du sorcier à Ban-Khaniong.

Dans l'espoir de me procurer quelques vivres, et aussi pour tâter le terrain chez les Radé, j'envoie le 29 mon interprète Sanh et deux Peunong du côté de Boun-Tié [1], village distant d'une journée de marche de Ban-Dôn, sur la route d'Annam. Ils reviennent le lendemain sans avoir pu arriver jusque-là. Le chemin est barré par des abatis et autres signes indiquant que la population s'est mise en quarantaine. Personne n'a osé passer.

Le Koun-Iounop rentre le 2 avril. Il a accompagné le Luang-Sakhôn jusqu'au confluent du Houeï-Thang (Ia-Drang), affluent du Sé-Bang-Kan. La colonne s'est dirigée sur Ban-Laïa. Jusqu'alors le Luang-Sakhôn a tenu ses engagements.

Le chef du village se montre beaucoup plus traitable qu'à mon premier passage et me fait volontiers ses confidences. J'apprends par lui qu'un chef annamite rebelle, qu'il nomme « Ong-Tiane », habitant chez les Radé, a envoyé l'an dernier à Ban-Dôn une députation de trente hommes avec son second, Ong-Kham, demander aux habitants de les conduire à Bassac. Ils étaient porteurs de présents pour le roi de Bangkok, quatre paniers de cannelle fine, une boîte incrustée, de l'or, de l'argent et une très jolie femme.

Le Koun, les sachant fugitifs et craignant de se compromettre, se refusa à leur donner des guides.

L'Ong-Tiane a disparu de la région depuis mon passage. Il n'avait pas de résidence fixe, mais se tenait plus particulièrement à Mé-Houm, où il aurait un canon.

Toujours d'après les renseignements du Koun-Iounop, la vallée du Sé-Bang-Kan serait une des plus riches et des plus peuplées de toute la région sauvage. On y trouve des rizières, des cocotiers, des aréquiers et des pirogues, car la rivière est navigable. Le Koun la compare volontiers à Bassac, où il est allé. Elle est habitée par les Bih et les Tio [2].

Le 4 avril, arrivent l'escorte et les moyens de transport envoyés par le capitaine Cogniard; dix miliciens annamites avec un Doï et vingt porteurs.

L'achat d'un buffle met tout ce monde en liesse et mes gens aussi. De longtemps ils ne se sont trouvés à pareille fête. Je leur laisse la journée du 5 pour se reposer et faire boucaner la viande. Voilà leurs vivres assurés pour dix jours.

1. *Boun*, « village » en radé.
2. *Kon-Tio*, chien annamite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

X

De Ban-Dôn à la côte d'Annam. — Les Radé. — Le Mépreut. Le Mé-Sao. — Ninh-Hoa. — Nha-Trang.

Mon intention est de gagner la côte le plus rapidement possible. La clôture des travaux approche. Pour me conformer aux instructions de M. Pavie, il me reste encore à établir, avant la fin de la mission, une carte provisoire de l'ensemble des itinéraires parcourus depuis le commencement des opérations.

Ce n'est pas sans regret que je me vois forcé d'abandonner l'exploration de la vallée supérieure du Sé-Bang-Kan. C'eût été là un voyage bien intéressant, qui aurait permis de relier mes itinéraires à ceux du docteur Neis et de M. Humann, dans la haute vallée du Don-Naï[1].

Le 6 avril au matin, nous passons la rivière. Le Koun-Iounop, cette fois, nous prête des bateaux, mais se garde bien de nous conduire à Boun-Tié, ce village qui s'est mis en quarantaine. « Jamais vous ne feriez passer un sauvage », affirme-t-il. Cette considération n'est pas faite pour m'arrêter.

La route longe le Sé-Bang-Kan, et s'en écarte progressivement. Elle traverse une vaste forêt-clairière, inculte, tout en plaine, sans broussailles.

Vers 2 heures nous arrivons aux premiers abatis, s'étendant sur une longueur de près d'un kilomètre. Personne ne garde le chemin. La marche se continue sans incident.



MÉ-SAO ET SA FAMILLE[2].

Bientôt la forêt s'éclaircit et les premiers champs apparaissent. Un orage épouvantable nous surprend au moment où nous approchons du village. Les habitants se sont tous mis à l'abri, et nous atteignons les premières cases sans avoir été signalés.

Le village ne s'attendait d'ailleurs à aucune visite, s'étant mis en quarantaine.

Je n'étais pas d'humeur à parlementer; la pluie m'avait trempé jusqu'aux os. Nous prenons d'assaut la première case venue, au grand émoi du propriétaire et de ses chiens, qui nous accueillent en hurlant. La confiance est longue à s'établir, avec les chiens surtout, que mon accoutrement paraît intriguer outre mesure. Le soir, des émissaires partent prévenir les villages voisins de mon arrivée.

7 avril. — Au réveil, nous sommes entourés d'au moins deux cents Radé venus des environs. Les notables portent la houppelande annamite, agrémentée de tresses rouges, mais sans pantalon.

C'est la tenue des grands jours. La plupart ont des chevaux magnifiques, des colliers et des bracelets superbes; tous sont armés d'arcs et de lances.

J'ai là sous les yeux les plus beaux types de sauvages que j'aie encore rencontrés, comme stature et comme fierté d'allures.

Leur teint se rapproche plus de celui de l'Annamite que du Cambodgien; l'angle facial est plus ouvert que chez leurs voisins Djiaraï ou Peunong. Ils passent pour intelligents, adroits, assez francs, mais orgueilleux et arrogants. On les dit très riches, surtout en chevaux. Leur pays est giboyeux, et ils s'adonnent passionnément à la chasse. Les femmes sont généralement mieux faites et plus jolies qu'ailleurs. Certains auteurs ont vanté l'hospitalité qu'elles offraient aux étrangers, allant même jusqu'aux dernières limites de la complaisance. J'avoue, pour mon compte, en toute humilité, n'avoir jamais eu à enregistrer, là comme partout, la moindre bonne fortune.

Après un court interrogatoire pour apprendre les motifs de ma venue dans le pays, l'un des notables, nommé le Mépreut, personnage considérable de la région, me conduit à son village, sur l'assurance que je ne suis pas l'ami des Laotiens.

« Nous avons barré les chemins, me dit-il, pour les empêcher de venir, car nous payons tribut aux Annamites. Vous allez d'ailleurs en rencontrer un à une demi-journée d'ici, à Boun-Baï. »

Il est facile maintenant de s'expliquer le refus des Radé de laisser les Laotiens pénétrer chez eux. Ils ont invoqué leurs titres de vassaux de l'Annam, et cette fois, grâce à la présence d'un membre de la mission, le commissaire siamois n'a pas osé passer outre.

Les derniers arrangements pour le départ du lendemain étaient pris avec le Mépreut et nous étions dans les meilleurs termes, quand un incident faillit tout gâter. Pendant que l'on préparait les jarres de bière pour fêter ma bienvenue, voilà qu'un grand tumulte se produit au dehors. Nous sortons, mon hôte et moi. Devant la case, quelques cavaliers s'agitent comme des possédés, apostrophant un homme de mon

1. Ce projet a été repris et exécuté par le docteur Yersin, des Messageries Maritimes, qui est allé de Nha-Trang à Stung-Treng et a exploré la vallée supérieure du Sé-Bang-Kan. M. Yersin a bien voulu m'autoriser à publier quelques-unes de ses photographies.

2. *Dessin d'A. Paris, d'après une photographie du docteur Yersin, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

escorte qui a sans doute volé un poulet. Il le tient encore à la main.

Renseignements pris, il s'agissait de tout autre chose: Mon milicien, n'ayant pas de couteau à sa disposition pour tuer le poulet, avait eu l'idée bien naturelle de frapper la tête du volatile contre une des colonnes de la maison. Des cavaliers, en passant, l'avaient vu. Or cet acte constitue, aux yeux des sauvages, l'une des plus graves offenses qu'on puisse faire aux divinités. Du diable si ces sortes de choses se devinent!

Pour calmer ces divinités offensées, il faut immédiatement offrir des sacrifices, et l'on n'y réussit pas toujours. Il arrive souvent qu'elles gardent rancune et frappent de maladie l'un des habitants de la case. Celle-ci est immédiatement abandonnée. Celle du Mépreut est magnifique. Elle mesure près de 80 mètres de longueur sur 15 de largeur. Aussi exige-t-il un dédommagement important pour subvenir aux frais des sacrifices.

Me voilà mis à l'amende de la valeur d'une barre d'argent (60 francs), comme un simple sauvage. Le Mépreut a bonne opinion de mes ressources.

Ne voulant pas jouer un rôle ridicule vis-à-vis de ce personnage, en lui permettant de faire bombance à mes dépens, je déclare, en face de pareilles exigences, ne pouvoir lui donner satisfaction.

Il quitte aussitôt le lit qu'il occupait à côté du mien, sort de la salle commune, furieux, et rentre chez lui, emportant ses armes.

Néanmoins, le lendemain, il vient prendre congé, sans m'adresser de nouvelles réclamations, et me donne des guides.

8-9 avril. — Le plateau se continue, mais change d'aspect. La forêt-clairière a disparu et, avec elle, la monotonie de la route. Les villages se succèdent, alternant avec des bouquets de bois de la plus belle venue, des forêts et d'immenses espaces découverts. Le sol, formé d'une couche d'argile très grasse, est d'une fertilité exceptionnelle et couvert de pâturages. Les villages abondent, le pays est très riche en chevaux, les plus grands que j'aie vus encore.

A Boun-Baï (46 kilomètres de Ban-Dôn) un Annamite vient au-devant de moi et s'offre à me servir de guide. C'est un agent envoyé dans la région pour recueillir le tribut. Dans les environs se trouvent quelques-uns de ses collègues. Chacun d'eux est chargé d'une sorte de district déterminé. Ces malheureux passent leur temps à batailler pendant des mois avec les sauvages, les êtres les plus rétifs de la création lorsqu'il s'agit de donner quelque chose. A force de patience et d'habileté, ils arrivent à peine à recueillir, bon an mal an, la moitié de ce qui leur revient, mais se gardent bien de jamais montrer les dents. Une chose m'étonne, c'est qu'ils puissent en tirer quelque chose. S'ils ne tenaient pas le Moï[1] par le trafic, surtout celui du sel, les choses se passeraient encore plus mal.

1 *Moï*, nom générique du sauvage en annamite.

Cet Annamite est enchanté de mon passage, qu'il va exploiter au mieux de ses intérêts. J'ai lieu de croire que, de temps à autre, une tournée de nos résidents dans le pays faciliterait singulièrement la tâche de ces agents. Il leur faudrait avoir une bonne escorte et déployer un certain apparat.

Le 9, je vais coucher à Boun-Dié. Ce point est à l'altitude maximum du plateau : 550 mètres. On coupe avant d'y arriver une petite rivière, le Ia-Niaï, venant du nord.

Boun-Mé-Sao, situé à 13 kilomètres de Boun-Baï (75 kilomètres de Ban-Dôn), tire son nom du principal notable, véritable potentat possédant la plus longue case que j'aie encore vue : 300 mètres. Il a plus d'une centaine d'esclaves et de 200 têtes de bétail. C'est en costume annamite, pantalon compris, qu'il me reçoit, ainsi que sa première femme, à qui je fais quelques cadeaux. Aussitôt il m'en arrive six autres, habillées, celles-là, à la mode sauvage. Quelle brèche il me faut faire à ma pacotille pour contenter tout ce monde!

Pour me remercier, le Mé-Sao me gratifie d'un bol de riz, le premier cadeau qui m'ait été fait par un sauvage.

Je trouve ici un autre Annamite, venu, comme le premier, pour percevoir le tribut. Il me conduira à Boun-Lia, où se trouve le fermier.

10-11 avril. — A 5 kilomètres de Mé-Sao, nous rencontrons le Sé-Boup. J'ai lieu de croire que c'est la branche principale du Sé-Bang-Kan. Elle a une quinzaine de mètres de largeur et prend sa source dans le nord, au Pou-Mut[1].

La diversité des noms donnés à une même rivière, suivant les pays qu'elle traverse, rend très pénible l'hydrographie par renseignements d'une région et expose à bien des erreurs. Pour en donner une idée, je transcris ici textuellement les réponses de mon guide :

« Où va le Se-Boup?

— Dans le Song-Kadoung ou Krong-Bat.

— Et le Krong-Bat?

— Dans le Krong-Boung.

— Et le Krong-Boung?

— C'est le nom du Sé-Bang-Kan entre Ban-Dôn et Ban-P'hok. »

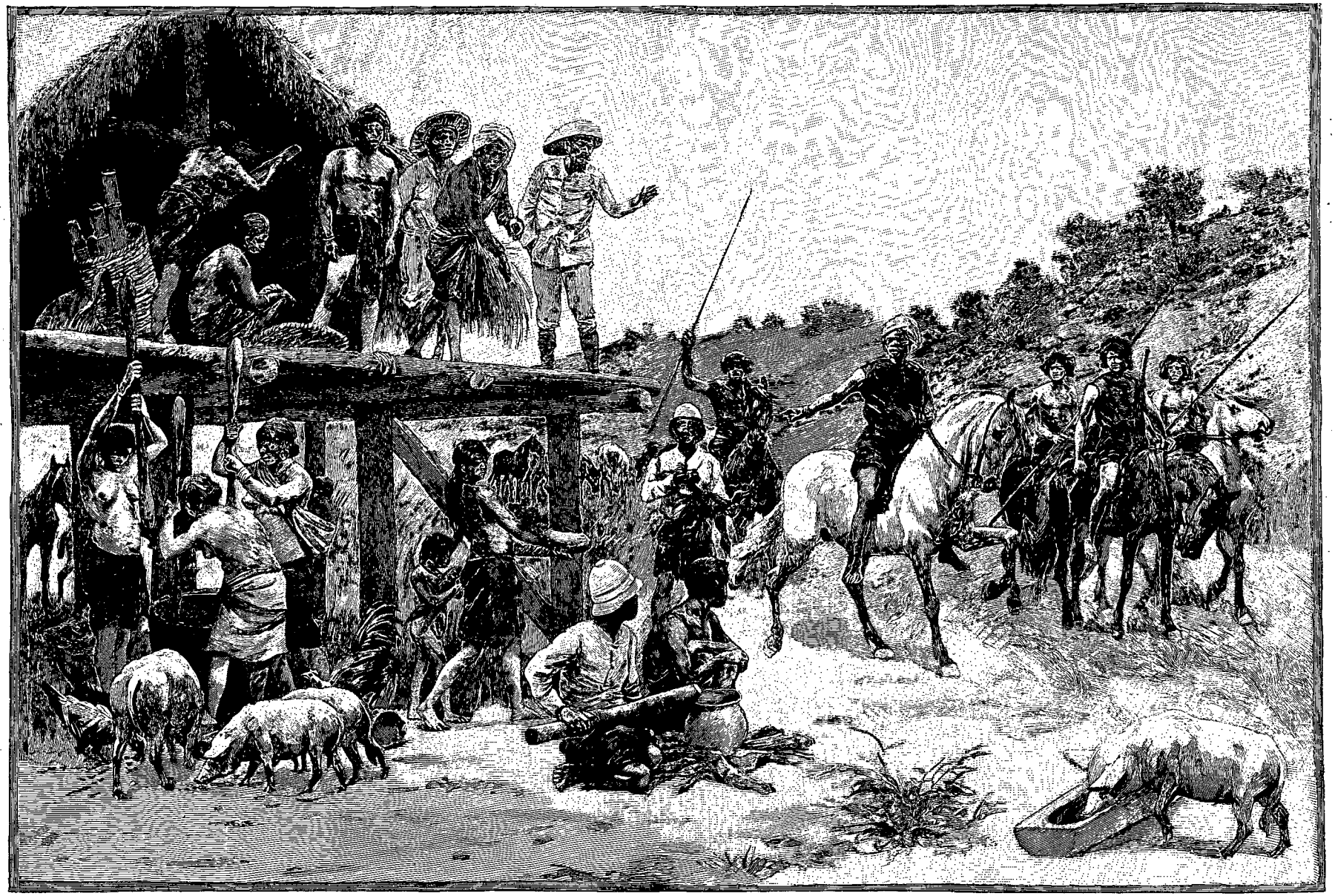
Tous ces noms appartiennent à la même rivière.

A mesure que nous approchons de l'Annam, le nombre des villages diminue. De Boun-Mé-Sao à Boun-Lia (57 kilomètres) on n'en rencontre que deux. La route est très fréquentée par les caravanes de commerçants, et je m'explique jusqu'à un certain point que les sauvages en aient fui le voisinage. On les nomme ici Radé-Keteung. Ce sont de méchantes gens. Le pays a d'ailleurs une médiocre réputation de sécurité.

En revanche, les troupeaux de cerfs et d'élans y abondent. J'en ai rencontré un, entre autres, d'au moins 200 têtes, dans un bas-fond marécageux, un peu

1. Renseignement confirmé par le docteur Yersin.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



INCIDENT CHEZ LE MÉPREUT. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS, D'APRÈS LE DESSIN DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avant d'arriver au Tiu-Ba[1]. Un feu nourri de mon escorte, à 150 mètres, n'a jeté qu'une bête par terre. Quelle belle occasion nous avons perdue là de renouveler notre provision de viande! Le buffle de Ban-Dôn commence à vieillir.

La ligne de partage des eaux entre le Mékong et la mer de Chine n'a que 450 mètres d'altitude. Nous l'avons franchie un peu après Boun-Vinh. Sur le versant annamite apparaît la vallée du Sang-Nang ou Krong-Panang, orientée nord-est-sud-ouest, bordée, dans le lointain, d'une ligne de collines à silhouette horizontale. Le contraste avec la région que nous venons de traverser est saisissant.

Au lieu de ces grandes plaines fertiles, couvertes de villages, parsemées de splendides bouquets de bois, c'est un pays nu, vaguement ondulé, d'aspect désert, qui se déroule sous mes yeux, aussi loin que la vue peut s'étendre. De longues croupes paresseuses, mollement arrondies, aux tons jaunâtres, tellement l'herbe y est rare, se succèdent sans interruption le long de la route. Pas un arbre; mais, çà et là, quelques lignes de broussailles indiquent le lit d'un ruisseau, tachant de noir le fond uniforme de la vallée.

Le chemin se maintient très praticable jusqu'à Boun-Lia, sans changements de pente accentués. Il longe le revers septentrional du massif, fermant la vallée supérieure du Don-Naï. Les derniers contreforts tombent en talus sur la vallée, marquant la limite des forêts, puis viennent mourir en pente douce sur le Song-Nang. Une brèche s'ouvre au milieu pour livrer passage à un de ses affluents, le Ia-Thu.

Peu à peu, la vallée se resserre, les montagnes de l'est se rapprochent, augmentent de relief, se couvrent de végétation. Un massif énorme, celui de « la Mère et l'enfant » (2 000 mètres), reconnaissable au rocher taillé en aiguille qui le surmonte, les domine à une grande hauteur, se prolongeant jusqu'à la mer de Chine par une série de pitons auxquels leur forme a fait donner les noms de « Salacco » et « Diadème ».

L'extrémité orientale forme le cap Varella.

Par ici, les flancs en sont profondément ravinés. Une infinité de cours d'eau en descendent. La forêt vierge escalade les pentes les plus ardues, couronne tous les sommets et donne au paysage un caractère de grandeur qui s'harmonise bien avec ce décor de montagnes.

Nul ne semble y avoir touché depuis qu'elle existe. Il y a là des arbres géants, droits comme des cierges, hauts de 100 pieds entre le sol et l'épanouissement des premières branches. Le plateau se termine à Boun-Lia, situé au pied des premières pentes.

Le Thu-Ngu, fermier ou sous-fermier de l'impôt, me reçoit à l'arrivée et m'offre de me conduire à Ninh-Hoa, distant de 50 kilomètres.

12-13 avril. — La région montagneuse que nous devons traverser n'a guère que 15 kilomètres de largeur. Encore, jusqu'à Boun-Maïang, est-elle très praticable. Le chemin est toujours de plain-pied avec le plateau, sauf au passage d'un petit col, séparant la vallée du Song-Nang[1] de celle du Song-Darang ou Song-Hin, autre affluent du Song-Ba.

Boun-Maïang est le dernier des villages sauvages avant le pays annamite. A partir de là, le chemin s'encaisse pendant 8 kilomètres entre des crêtes très élevées et devient difficile. Il longe le lit d'un petit ruisseau, affluent du Song-Yang-Chaï, qu'il quitte un peu avant d'arriver au col de Iok-Kao (Kopan en radé, 450 mètres). C'est la limite du pays sauvage. Au delà s'étend le territoire du Huyen de Tanh-Dinh. Puis le sentier dégringole les flancs d'un talus escarpé et tombe dans la plaine.

Nous voici rentrés dans le monde civilisé. Je dis adieu, sans trop d'amertume, à ces pays sauvages, domaine des esprits et des sorciers, où l'anarchie, la convoitise et la peur règnent en souveraines.

Pourtant, à cette émotion intime qui agit sur moi comme une délivrance, il se mêle je ne sais quels regrets bizarres de quitter des régions plutôt faites, il semblerait, pour rebuter le voyageur que pour l'attirer.

C'est que nulle part la vie n'a été pour moi si pleine d'émotions continues, de fatigues, de privations et de dangers, de toutes ces misères enfin qui vous prennent au cœur, au souvenir desquelles on s'attache d'autant plus qu'on a plus souffert.

C'est aussi que, dans la balance des jouissances humaines, les satisfactions morales l'emporteront toujours sur celles des appétits, éternel triomphe, chez l'homme civilisé, de l'esprit sur la matière.

Comparé à nous, l'homme primitif devait être un assez vilain bipède, si j'en juge par les échantillons légèrement dégrossis que je viens de visiter.

En somme, quoi qu'on prétende, la civilisation a du bon, et quand j'entends dire qu'elle n'apporte avec elle que des entraves à la liberté, je me prends à songer à ces pauvres gens qu'on croit libres parce qu'ils n'obéissent à personne, mais dont la vie entière est sous le coup d'une menace, et tous les actes enfermés dans un cercle étroit de craintes, de préjugés et de superstitions.

Affaire d'optique, me dira-t-on. Soit! Mais je ne changerais pas avec eux, et j'ai la conviction qu'un voyage là-bas convertirait à mes idées les plus grands amateurs de liberté. Un fait certain, c'est que si j'avais jamais eu la moindre velléité de me faire anarchiste, j'en serais revenu absolument guéri.

La différence de température entre la plaine et les plateaux est immédiatement très sensible, d'autant plus que nous marchons dans une sorte de cirque où la forêt, assez maigre, nous garantit mal du soleil.

Une rivière importante venant du sud, le Song-Bong, traverse la route; 5 kilomètres plus loin, nous arrivons au Song-Yang-Chaï, descendu du massif de

1. *Tiu*, « montagne ».

1. *Song*, « rivière » en annamite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« la Mère et l'Enfant ». Un ancien fortin annamite s'élève à quelque distance de la rive gauche, entre les villages de Youk-Mi et Binh-Nguyen. C'est en ce point que se tient, chaque année, au moment du payement de l'impôt, un grand marché où affluent tous les Moïs des environs.

La population est assez mal composée et paraît misérable.

Les villages sont d'une saleté repoussante. On y joue beaucoup et l'on y fume l'opium. C'est le rendez-vous de tous les gens qui trafiquent chez les Moïs.

La vallée du Song-Yang-Chaï s'élargit peu à peu au sortir du Binh-Nguyen et se couvre de villages. Une ceinture de crêtes élevées la limite de tous côtés. Le chemin suit la rive gauche de la rivière et arrive à Ninh-Hoa, centre important, à cheval sur les deux rives. Le marché est très considérable. Ce sont des Chinois qui l'alimentent en grande partie, fournissant aux fermiers annamites la plupart des objets de transaction avec les sauvages.

Le Huyen (préfet) m'offre l'hospitalité et me fait préparer des jonques pour me rendre par mer à Nha-Trang.

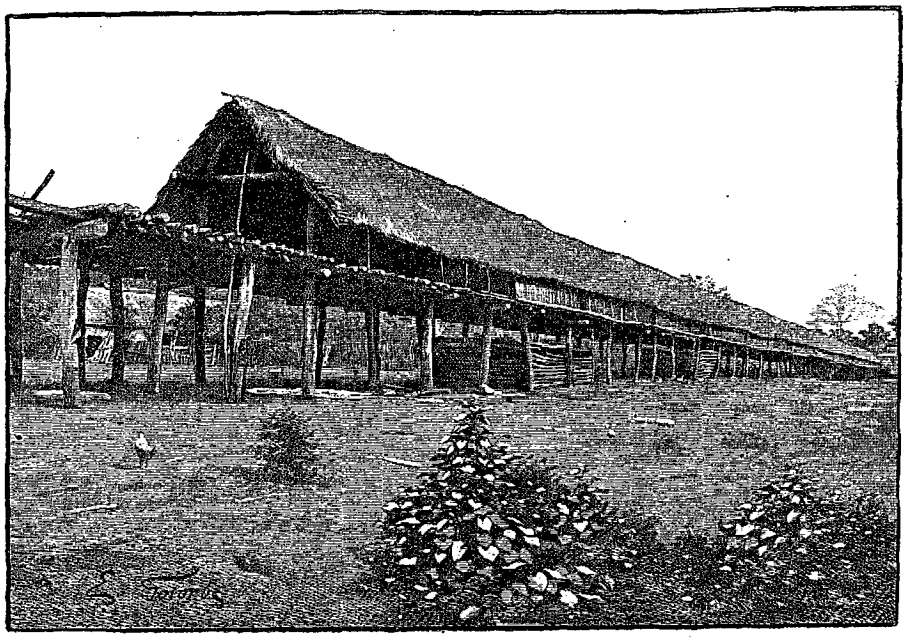
Le 14, je gagne le point d'embarquement, Lang-Teung-Pou, distant de 4 kilomètres de Ninh-Hoa. Il faut de 7 à 8 heures, par un bon vent, pour gagner Nha-Trang. Mais la brise souffle du large et nous oblige à relâcher à un village de la côte. Je n'y arrive que dans la matinée du 15.

Le courrier du Tonkin ne doit passer que le 21. Mais je ne m'en plains pas. La gracieuse hospitalité que m'offre notre résident, M. Lenormand, me fait plutôt craindre de le voir arriver trop tôt.

Un télégramme du résident supérieur en Annam m'informe, le 17, que 60 miliciens ont été envoyés à Kon-Toum, par ordre du gouverneur général, pour appuyer M. Cogniard. Cette mesure ne peut produire qu'un excellent effet sur les populations et ne manquera pas de les rassurer. Elles eussent fini par douter de nous.

Je ne saurais trop le répéter, pour l'avoir appris à mes dépens, c'est qu'en pays sauvage, plus que partout ailleurs, il faut parler aux yeux et impressionner par la force. Un agent officiel envoyé en mission n'obtiendra de résultats qu'à ce prix. Seule la peur rendra le sauvage malléable; la justice et l'équité gagneront sa confiance, et il acceptera sans la discuter, sous quelque forme qu'elle se présente, une autorité assez forte pour le protéger, assez désintéressée pour ne rien lui demander en échange ou du moins très peu de chose.

Il ne faudrait pas s'y tromper, ces gens-là sont las de la vie qu'ils mènent, de l'arbitraire des sorciers et des riches qui savent exploiter à leur profit l'empire des coutumes, de cet état de guerre permanent qui met à la merci de leurs voisins leur liberté, leurs biens, leur famille et leur vie même. Ils sont prêts à se donner à quiconque assurera leur sécurité. Je n'en veux citer pour exemple que l'organisation de la confédération des Bahnar, dirigée, au début, contre M. de Mayréna. Née en un jour de crise, elle s'est développée depuis sous la seule impulsion d'une force morale.



LA CASE DU MÉ-SAO [1] (PAGE 244).

Je signalerai, en second lieu, le désir que m'ont exprimé certains villages de me voir me fixer dans le pays.

C'est dans ce sentiment et non ailleurs qu'il faut également chercher le secret de la rapide fortune de M. de Mayréna (pour l'histoire, Marie Ier, roi des Cédang). Que ce fait serve d'enseignement!

Ce voyage termine la série de mes explorations en Indo-Chine, commencées en avril 1888. L'étendue de mes itinéraires entre Bassac et Nha-Trang est d'environ 1 600 kilomètres, dont 1 300 levés à pied.

Ajoutés à ceux de mes voyages précédents, ces chiffres forment au total un peu plus de 9 000 kilomètres levés en terrain neuf, au titre de la mission Pavie, soit 6 000 à pied et 3 000 en pirogue.

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie du docteur Yersin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XI

Coup d'œil d'ensemble sur les différentes peuplades. — Situation politique. — Ressources, avenir des pays sauvages.

Je ne saurais prendre congé du lecteur sans essayer de dégager de la question indo-chinoise ce qui peut se rapporter aux sauvages.

Les quelques idées que je vais émettre reposent sur une expérience de plus de six années passées à parcourir le pays en tous sens et sur ma conviction intime qu'il est possible de ressusciter là-bas l'Inde que nous avons perdue.

C'est là ma conclusion.

La carte donnée à la page 252, établie avec l'aide de MM. les capitaines de Malglaive et Friquegnon, indique la répartition des quatre principaux groupes indo-chinois sur l'ensemble du territoire. Ce sont : les Annamites, les Cambodgiens, les Thaïs et les populations appartenant au groupe sauvage ou s'y rattachant par leur origine (Koui, Soué, So, etc.).

Le territoire occupé par les sauvages s'étend, au sud et à l'est, jusqu'aux plaines de Cochinchine et d'Annam. Vers l'ouest il enjambe le Mékong et passe sur la rive droite. Au nord, il s'arrête à la ligne Sé-Bang-Hien, Sé-Tchépôn, Aï-Lao, Maï-Lanh.

Cette ligne établit une démarcation profonde dans l'Indo-Chine montagneuse, qu'elle coupe en deux parties bien distinctes.

Physiquement, c'est la brèche la plus basse de toute la chaîne de partage entre le Mékong et la mer (300 mètres environ d'altitude au passage d'Aï-Lao).

Ethnographiquement, elle forme la séparation entre les sauvages qui peuplent toute l'Indo-Chine montagneuse du sud et les Thaïs qui habitent celle du nord.

Je ne m'occuperai ici que des sauvages de la rive gauche[1].

J'ai dit ailleurs qu'aucun de leurs groupes ne rappelle, par sa constitution sociale, la tribu arabe ou indienne.

Ils s'en éloignent encore par leurs habitudes sédentaires. Nulle part je n'en ai trouvé ayant le tempérament nomade, comme on le croit généralement. D'ailleurs, le voudraient-ils, qu'ils ne pourraient se déplacer que dans un faible rayon.



FEMMES SOUÉ[1].

A la suite de luttes séculaires, le territoire habitable s'est morcelé entre les villages. Chacun d'eux s'est conquis un coin où il se cantonne et qui lui appartient en propre. De simples conventions verbales, des traditions, limitent le domaine public. Les habitants taillent là dedans leurs champs comme ils l'entendent, pêchent,

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*

1. Les territoires du nord, occupés par les sauvages, ont été reconnus par MM. le commandant Trumelet-Faber, le capitaine de Malglaive et l'inspecteur de milice Garnier.

Parti de Tourane, M. le commandant Trumelet-Faber a, dans deux voyages successifs, reconnu les sources du Sé-Khong, puis amorcé la route directe de Tourane à Bassac. Il s'en est fallu d'une trentaine de kilomètres seulement que le voyageur atteignit le Sé-Khong.

M. le commandant Trumelet-Faber a bien voulu m'autoriser à reproduire un grand nombre de ses photographies.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE CARAVANE ANNAMITE. — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR BAZIN, D'APRÈS LE DESSIN DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chassent à leur guise. Le moindre empiètement sur le territoire voisin engendre un conflit, car rien, chez eux, ne sauvegarde la propriété collective.

Les différentes peuplades sont, par suite, à peu près immobilisées là où elles se trouvent.

Malgré les causes d'affaiblissement résultant de leur genre de vie, de leur état social et de luttes intestines continuelles, un grand nombre d'entre elles ont conservé jusqu'à ce jour presque toute leur indépendance.

Les Annamites et les Laotiens n'ont soumis d'une façon effective que les groupes enclavés dans leur territoire ou situés dans leur voisinage immédiat, mais leur action a dû s'arrêter dès qu'ils sont arrivés dans les régions d'accès difficile ou qu'ils se sont trouvés en présence d'une population de quelque densité.

Quant aux Cambodgiens, ils me paraissent avoir perdu toute autorité, sinon toute influence, au moins dans la région que j'ai parcourue.

Un tel état de choses semble, de prime abord, singulier. Il est étrange, en effet, de voir des populations, entourées de voisins puissants, conserver leur indépendance, alors que leur organisation sociale et leur vie politique renferment tant de principes dissolvants, que leurs frères du nord sont asservis, et qu'à côté, des races conquérantes, comme les Pou-Thaï, ont dû accepter une domination étrangère.

La raison en est complexe, mais surtout politique et géographique.

Il est à présumer qu'à l'origine le mouvement d'expansion des races annamite et thaï, en se développant du nord vers le sud, eut pour effet de refouler la plus grande partie des populations du pays considérées, à tort ou à raison, comme aborigènes. S'étendant sur un espace de jour en jour plus considérable, il diminua d'autant plus d'intensité qu'il s'éloignait davantage de son point d'origine.

Je ne saurais mieux comparer son action probable, surtout en ce qui concerne les Thaï, qu'à celle d'un gaz comprimé trouvant une issue et perdant peu à peu en force élastique ce qu'il gagne en ampleur. On voit en effet que dans le nord le Thaï s'est infiltré entre le Tonkin et les plaines de Chine, franchissant les montagnes, poussant même jusqu'à la mer, prenant partout le contact des Annamites, tandis que dans le sud il est resté cantonné dans la plaine et sur les plateaux, dédaignant les régions montagneuses moins favorisées.

Aussi, quand la foule des vaincus que ces races



BORDS DU SÉ-BANG-HIEN [1] (PAGE 248)

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie du capitaine J. de Malglaive.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poussaient devant elles se heurta aux peuples du sud, Tiams et Cambodgiens, et qu'elle se fut agglomérée sur un espace restreint, elle forma un obstacle assez sérieux pour que les conquérants ne pussent l'entamer. Les Annamites, d'ailleurs, étaient trop pressés d'arriver aux bouches du Mékong et appréhendaient trop la montagne pour s'occuper d'eux.

Placés ainsi à la ligne de démarcation des trois influences, annamite, cambodgienne et thaï, qui allaient se disputer le pays, ils bénéficièrent de leurs luttes et furent laissés longtemps en repos.

En second lieu, si l'on jette un coup d'œil sur la carte, on voit, d'un côté, l'Annamite occuper, à hauteur des territoires où la population sauvage a le plus de densité, une mince bande de terre, qui disparaît même parfois en totalité, comme au Khanh-Hoa. Le Moï s'avance jusqu'à la mer, avec la montagne qui est son domaine. De l'autre côté, il est protégé par 250 kilomètres de désert, et là encore le Thaï et le Cambodgien, serrés à l'est par ce désert, à l'ouest par les Kouï ou Soué, n'occupent qu'un espace insignifiant le long des rives du Mékong.

Enfin la population est redoutée. Si l'on va chez elle en grand nombre, elle se dérobe et cache ce qu'elle possède. Pas de chefs avec qui s'entendre, dont on puisse exploiter la cupidité ou l'ambition.

La mauvaise réputation du pays sous le rapport de la salubrité fait qu'on hésite à s'y engager, et sa pauvreté apparente n'excite aucune convoitise. Il n'y a ni barres d'argent à y glaner, ni grand butin à recueillir; je n'y vois guère que des coups à recevoir.

Dans ces conditions, il est logique que les peuples voisins aient hésité à y pénétrer. Une expédition offrait tant d'aléa qu'elle ne devait tenter personne.

Tous l'ont compris et, dans leurs rapports avec les sauvages, ont fait la part du feu. Ils exploitent les plus proches, se gardant bien de les organiser autrement qu'en vue de l'impôt, font payer tribut aux autres, tout en respectant leurs sentiments d'indépendance, et laissent tranquilles les plus éloignés. De là, division de ces populations en Moïs soumis, Moïs semi-indépendants, Moïs indépendants.

En Annam, la perception du tribut ou de l'impôt fait l'objet d'un monopole affermé généralement à des Annamites. Elle ne s'opère pas sans difficultés, surtout dans les contrées éloignées de la côte. Ce serait même pour le fermier une très mauvaise spéculation, s'il n'avait pas, en outre, le droit exclusif de commercer avec les sauvages, droit qu'il loue à des sous-fermiers.



PAGODE DE SARAVAN [1] (PAGE 256).

Ceux-ci écoulent ses marchandises, trafiquent pour leur propre compte, et l'opération devient plutôt une affaire commerciale que l'application d'un droit de suzeraineté.

L'attitude de ces agents, dans les régions éloignées et populeuses, est d'autant plus humble et servile qu'elle est ailleurs plus arrogante. Loin de se présenter en maîtres, ils ne reculent devant aucune bassesse pour amener les sauvages à s'exécuter, les flattent, leur font des cadeaux, se plient à leurs moindres caprices.

Finalement il leur manque toujours une partie du tribut, mais il ne leur viendra jamais l'idée d'employer la force, les menaces ou une pression quelconque pour le faire payer intégralement. Ce sont les

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie du capitaine J. de Malglaive.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Moïs les plus voisins des Annamites qui pâtissent. Ceux-là sont exploités sans scrupule. Il est facile de s'en rendre compte à leur état misérable. Leur race s'étiole et ne rappelle en rien le type vigoureux des plateaux.

Jusqu'à ce jour nous nous sommes à peu près désintéressés de ce coin de terre, plus vaste que le Tonkin, sinon plus peuplé. Nous étions trop occupés ailleurs, et il fallait parer au plus pressé. Du reste, il ne semblait pas que ces populations pussent un jour devenir pour nous un danger ou nous servir d'appui.

Maintenant que l'Annam est pacifié, que le Tonkin s'organise, que ces pays semblent avoir gagné leur cause devant l'opinion et que déjà les prévisions les moins optimistes leur garantissent l'avenir, il me semble opportun d'attirer l'attention sur la question des sauvages et de signaler son importance.

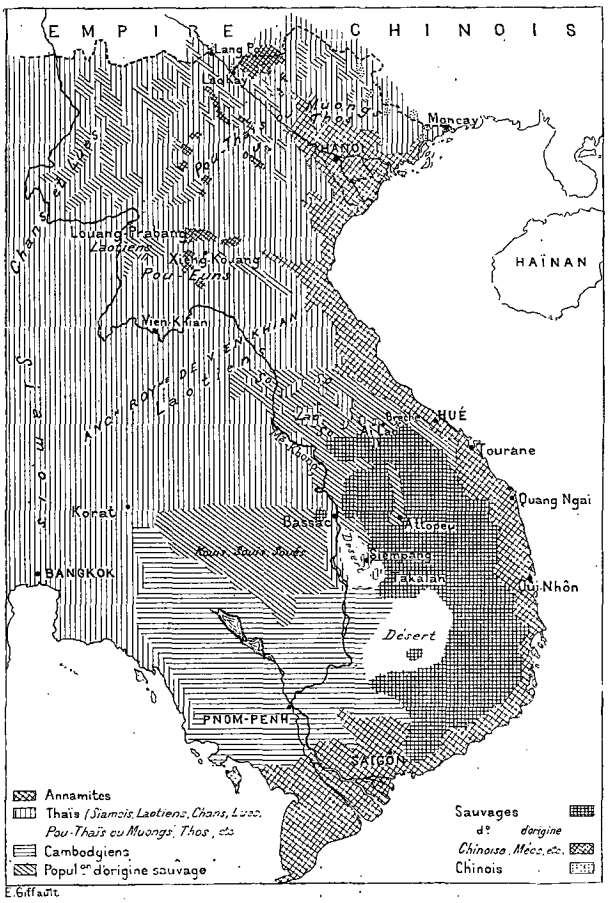
Le champ est vaste à exploiter. Il y a là de quoi alimenter l'activité de nos résidents, créer au commerce de nouveaux débouchés et même satisfaire les philanthropes.

Je conviendrai cependant qu'agir plus tôt eût peut-être été prématuré.

J'ai suffisamment insisté sur la méfiance presque insurmontable qu'inspire l'étranger aux sauvages pour démontrer qu'il est nécessaire d'adopter vis-à-vis d'eux une politique spéciale. Inaccessibles à tous sentiments désintéressés, ils ne pouvaient guère les supposer chez autrui et comprendre qu'on vînt chez eux autrement que pour les asservir et les exploiter. Mais le terrain vient d'être préparé. Les nombreuses reconnaissances poussées dans le pays ont habitué les habitants à nous voir circuler sans appréhension, nous ont fait connaître et probablement estimer. Le rôle de protection joué vis-à-vis d'eux les a rassurés en les disposant favorablement à subir l'influence française.

C'est là une conquête pacifique à tenter, qu'avec le temps et la patience on peut mener à bien sans secousse et sans éveiller de méfiance. La meilleure garantie du succès est ce besoin de chefs que j'ai signalé plus haut; le moyen sera de s'appuyer sur ces deux sentiments, l'intérêt et la peur, qui, je le répète encore, dominent tous les actes des sauvages et étouffent en eux jusqu'à cette soif d'indépendance qui est si enracinée dans leur cœur; le but est *surtout d'empêcher un voisin de s'y installer*, puis d'ouvrir des relations commerciales avec la côte et le Mékong et d'améliorer le sort des populations.

Quelle que soit la situation que nous réserve l'avenir en Indo-Chine, l'importance politique des sauvages n'échappera à personne. Les différentes peuplades forment à l'heure actuelle une barrière presque infranchissable entre la côte et le Mékong et isolent l'Annam du Laos et du Cambodge. Leur territoire, fertile entre tous, très peuplé dans le voisinage de la côte, semé d'obstacles naturels, nourrit une population vigoureuse, appelée à servir de rempart contre une invasion venant de l'ouest, ou à devenir une menace et un danger permanents si elle tombe entre des mains étrangères. Ce serait en effet le foyer ou le refuge des insurrections de l'avenir.



CARTE DES POPULATIONS DE L'INDO-CHINE.

Déjà, pendant les derniers événements, les rebelles ont pu échapper aux poursuites de nos colonnes en se réfugiant en territoire moï; ils y cachaient leurs approvisionnements et s'y ravitaillaient.

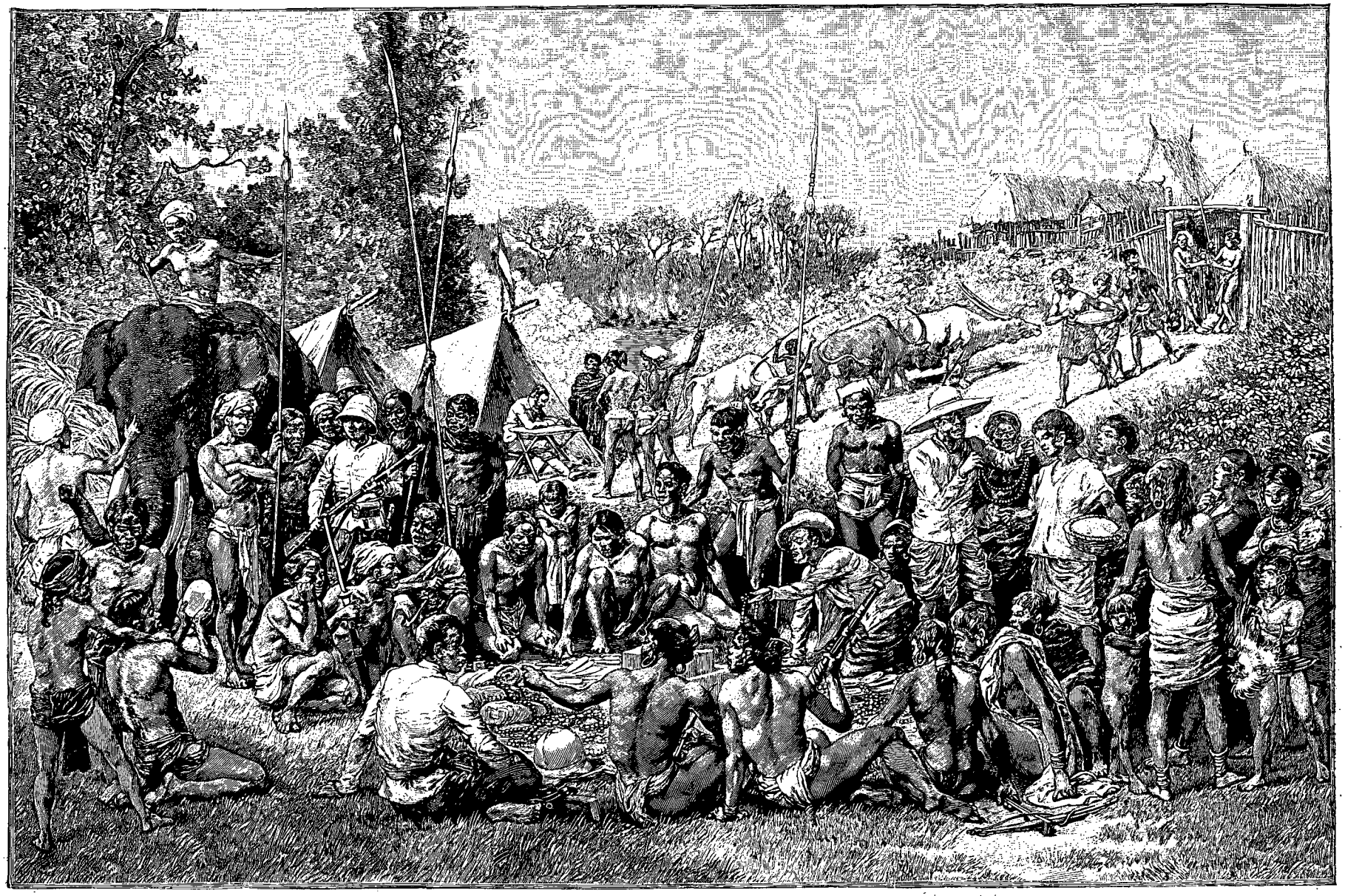
On a vu qu'un de leurs chefs a cherché à y attirer le roi de Bassac.

Tout récemment encore, les Siamois ont créé à Takalan, sur le Sé-San, un nouveau chef-lieu laotien, indiquant par là leur intention de prendre pied d'une manière effective dans la région sauvage. Eux n'en font pas fi, et je crois inutile de dire qui les y pousse.

Bien que nous soyons maîtres de la mer, notre situation en Annam est telle qu'à mon sens le seul moyen d'empêcher les insurrections futures est de tenir la montagne. A ces considérations d'intérêt politique viennent s'en ajouter d'autres, d'ordre économique, qui en sont le corollaire et en quelque sorte la sanction.

Chez les Moïs, l'agent le plus sûr de la conquête sera le commerce, d'où viendront à la fois la sécurité et le bien-être, deux choses qu'ils ne connaissent guère, mais qu'ils apprécieront vite.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ÉCHANGE AVEC LES SAUVAGES. — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR ROUSSEAU, D'APRÈS LE DESSIN DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Cette question, pour être traitée à fond, nécessiterait des développements incompatibles avec le cadre de ce récit. Je me contenterai de dire en passant quelques mots sur l'agriculture, le commerce et l'industrie chez les sauvages.

L'agriculture n'est pas encore sortie de l'enfance. Par suite du manque d'instruments aratoires, autant que par paresse, la plupart des sauvages ne cultivent pas de rizières. Ils abattent de temps en temps un coin de forêt, puis ils y mettent le feu. Voilà leur champ nettoyé et fécondé pour deux ou trois ans.

Le mode de culture est tout aussi primitif. Au commencement de la saison des pluies, le sauvage creuse, à l'aide d'un bâton pointu, des trous où il jette son riz, sans même se donner la peine de le recouvrir. Le premier orage s'en charge, mais qu'il tarde un peu, et les tourterelles, les coqs sauvages, en enlèvent la moitié; plus tard il faut tendre des pièges contre les herbivores.

Enfin, quand arrive l'époque de la maturité, le cultivateur s'installe dans un observatoire construit au sommet d'un arbre. De là il surveille les singes, les paons ou les perruches, qui achèveraient de ruiner sa récolte, et fait bonne garde jusqu'à ce qu'elle soit rentrée.



PAGODE DE XIEN-TONG [1] (PAGE 256).

Les principales cultures sont le riz, le maïs, le coton, l'ortie de Chine ou ramie, le tabac, le poivre, la canne à sucre, le millet, le ricin ou sésame, le piment, les aubergines, les ananas, les citrouilles, etc. Quelques-unes d'entre elles sont locales.

Les plateaux se prêtent particulièrement à l'élevage du bétail. L'herbe y croît spontanément et forme, dans les vallées surtout, à proximité des cours d'eau, d'excellents pâturages. J'ai rencontré diverses variétés de vigne sauvage et beaucoup d'essences forestières d'Europe, chênes, châtaigniers et pins. Les missionnaires recueillent d'excellent café.

Dans le voisinage de l'Annam, certains produits des forêts donnent lieu à des échanges assez actifs. Je ne parlerai pas de la cannelle, qui est exploitée sur une grande échelle au Quang-Nam et au Quang-Ngaï; je citerai seulement : les matières tinctoriales, indigo et rocou, le bois d'aigle et autres essences précieuses, les feuilles de latanier, le rotin, les torches, les huiles, la résine, la cire et le miel.

Le pays est riche, surtout dans le sud, en chevaux, éléphants, porcs, bœufs et buffles. La race de chevaux des Radé pourrait devenir superbe. Les juments sont employées comme bêtes de somme avec les éléphants et les bœufs. Le buffle ne sert qu'à la consommation.

Les seules industries sont la fabrication du fer, dont les Cédang semblent avoir le monopole, celle des armes et de quelques outils, le tissage des étoffes, communs à toutes les peuplades.

Le commerce ne peut donc s'alimenter dans le pays qu'avec les produits du sol et des forêts, les bestiaux, l'ivoire, les cornes de rhinocéros, de cerfs et de buffles, quelques objets de fabrication courante, hottes en rotin et en bambou, chapeaux, paniers, etc.

En l'absence de monnaie courante, les opérations commerciales se font exclusivement par voie d'échange. Elles sont assez peu actives, entre sauvages, consistant surtout en prêts de riz et en achats de bestiaux.

Avec le Laos, le commerce des esclaves se continue clandestinement, malgré les ordres venus de Bangkok. L'éloignement du Mékong des régions les plus populeuses rend les autres transactions assez rares. Les sauvages tirent surtout du Laos et du Cambodge du fer et du sel. Le fer arrive sous forme de lingots de 0 m. 15 environ de longueur, du poids de 150 grammes, appelés *mat*. On les achète, à Bassac, à raison de treize pour un tical[1] (un peu moins de 3 francs).

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie du capitaine Friquegnon.*

1. Monnaie siamoise en argent, ressemblant à une balle; sa valeur exacte est de 6/10 de piastre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Ban-Dôn ils valent trois fois plus. Ce fer vient de chez les Koui[1]. Le commerce avec l'Annam est entravé par le monopole, malgré la création en certains points de marchés moïs affermés aux villages.

Les articles d'importation d'un usage courant dans le pays et d'un débit assuré sont : le sel, les gongs chinois et annamites en bronze, puis les tam-tam, sorte de gigantesques tambours comparables à nos grosses caisses; les grandes marmites annamites en cuivre, de la contenance de 10 à 50 litres; les jarres chinoises et annamites en terre de grès vernissée; les cotonnades, couvertures, étoffes en tous genres (la couleur rouge est partout très prisée); quelques étoffes de soie pour faire des turbans; l'étain, laminé en carrés de 11 centimètres, chez les Bahnar et leurs voisins seulement (ailleurs il est préférable de l'avoir en baguettes de la grosseur d'un crayon); le fer, la verroterie, les perles de Venise, les boutons de cuivre, miroirs, quelques outils de charpentier, le fil de laiton de 4 à 5 millimètres de diamètre, les porcelaines annamites, etc.

En l'absence d'une unité monétaire reconnue, il est bien difficile d'assigner à chacun de ces articles une valeur même relative. Elle dépend à la fois de l'abondance de la récolte, de la solvabilité de l'acheteur, de la situation matérielle et morale du vendeur, de l'éloignement des centres d'approvisionnement et même de la mode.

Où va-t-elle se nicher? me dira-t-on. Il n'en est pas moins vrai que je n'ai pu écouler que sous forme de cadeaux la plupart des colliers de verroterie que j'avais emportés. Les élégants n'achètent que les perles microscopiques. Les miennes étaient trop grosses.

Souvent, pour des boutons de cuivre d'une valeur de 2 centimes à peine, j'avais une poule, alors qu'ailleurs il me fallait donner une brasse d'étoffe, c'est-à-dire cent fois plus.

Les Annamites opèrent sans doute sur des bases plus précises, car les renseignements recueillis près des marchands permettent de constater que les bénéfices réalisés dans une campagne commerciale sont considérables. Ils varient de 50 à 100 pour 100, jamais au-dessous, et atteignent, pour les porcelaines et les jarres, jusqu'à 150 pour 100.

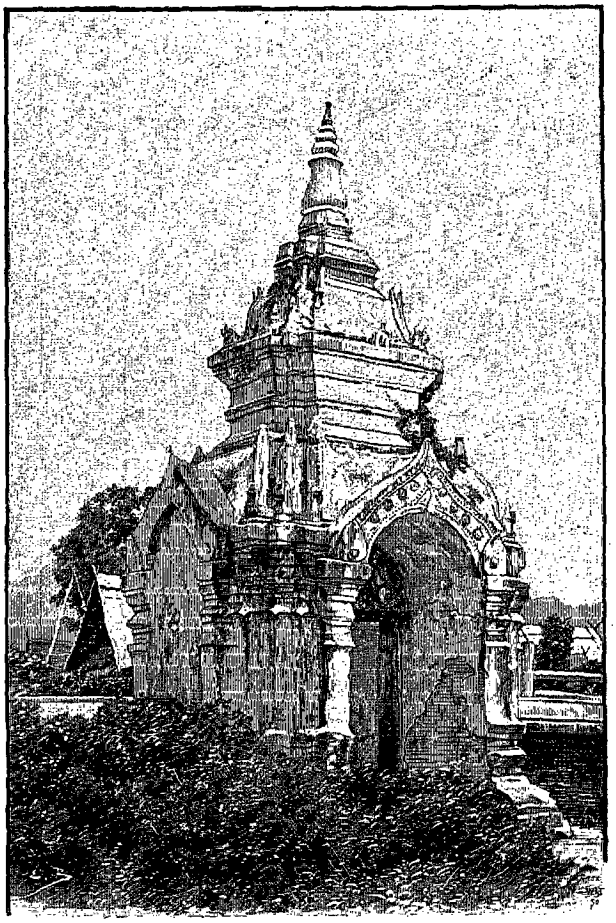
L'époque la plus favorable pour les transactions est le mois qui suit la récolte.

J'ajouterai que, malgré l'état primitif dans lequel est restée l'agriculture, malgré les entraves de toutes sortes apportées au commerce et à l'industrie, les transactions avec les Moïs sont considérables et constituent une véritable source de richesse pour les provinces du sud de l'Annam. Le mouvement commercial, très actif dans la partie comprise entre le Quang-Nan et la Cochinchine, va diminuant à mesure que l'on remonte vers le nord, pour s'arrêter à la ligne Maï-Lanh-Aï-Lao.

1. Peuplades demi-sauvages habitant au nord du Cambodge, sur la rive droite du Mékong.

On peut prévoir que la production s'augmenterait rapidement, avec des procédés d'agriculture moins primitifs, l'abolition du monopole, la facilité des débouchés, la sécurité des transactions et surtout les besoins nouveaux qu'apporte la civilisation.

D'autre part, le commerce et l'industrie annamites, qui doivent le plus profiter, au moins dans les débuts, de ce nouvel état de choses, s'accroissent de jour en jour au Tonkin, pays essentiellement producteur, avec



PORTE DE PAGODE A LUANG-PRABANG [1].

les progrès de la pacification. Il faut leur trouver des débouchés.

Je ne veux pas dire par là que l'Européen n'a rien à faire dans ces régions. Je crois au contraire qu'il doit se mettre à la tête du mouvement, car seul il peut apporter, dans les transactions, l'honnêteté et les garanties que rend nécessaires le caractère méfiant et soupçonneux du sauvage. Il devra en outre chercher à faire de l'élevage et à introduire, sur l'immense plateau que j'ai parcouru, certaines cultures d'Europe, comme le blé et la pomme de terre, ou exotiques, comme le café, le coton, le mûrier, etc.

On se plaint assez que notre Indo-Chine n'est qu'une colonie d'exploitation, qu'il n'y a place nulle part pour

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une colonie de peuplement. C'en serait une, celle-là, et des meilleures. Climat, terrain, facilité de communications, débouchés vers la côte et le Mékong, tout s'accorde pour y attirer le colon. Des routes de charrettes peuvent être créées facilement. Les bois de construction, l'argile pour faire des briques, s'y rencontrent partout, et l'eau y est excellente.

J'invoquerai enfin une dernière raison, celle-là d'ordre moral. Une nation comme la France ne peut laisser l'esclavage se pratiquer plus longtemps à ses portes, sur des territoires placés en droit sous son protectorat. Les marchés d'esclaves sont officiellement supprimés au Laos, mais que peuvent être des ordres sans contrôle, quand les agents chargés d'en assurer la sanction, les gouverneurs indigènes, doivent en pâtir les premiers?

Si l'on atteint un jour ce résultat, la sécurité sera complète. Les populations sauvages pourront alors participer, comme leurs voisines, aux bienfaits d'une même civilisation et suivre la loi du progrès, dont jusqu'alors elles avaient été écartées.

Nous les verrons se transformer, j'en suis convaincu, avec une rapidité faite pour étonner ceux qui auront tenté cet effort. Partout où le sauvage a été affranchi de l'insécurité, où il a connu le bien-être, il s'est modifié au point qu'il est souvent difficile de le distinguer des peuples qui l'ont civilisé. Les faits sont là pour le prouver. Je citerai comme exemple les Soué de Saravan, dont les monuments sont conçus dans le style laotien le plus pur, témoin la comparaison qu'on peut en faire avec l'une des pagodes de Luang-Prabang, celle de Xieng-Thong.

C'est dans de telles conditions que le double rôle politique et humanitaire que la France est appelée à jouer dans ces régions doit être rempli; mais, pour être efficace, il doit commencer immédiatement. Il ne faut pas que nous laissions à d'autres le soin d'appeler à la vie civilisée des régions comprises dans la sphère où doit s'exercer sa bienfaisante influence.

Nous sommes sûrs de n'y rencontrer aucune résistance, ni rebelles, ni pirates, mais des populations désireuses d'échapper à toutes sortes de tyrannies, en se plaçant sous l'égide d'une grande nation.

En terminant, je tiens à remercier ici le P. Guerlach et ses collègues de leur généreux concours.

Après moi, MM. Cogniard, Dugast et Bricout ont séjourné quelque temps dans le pays; puis MM. Garnier, Odendhal et Delingette, de la milice annamite, sont arrivés à la mission, venant de Tourane et Qui-Nhôn, tous accueillis et secondés comme je l'avais été moi-même.

Les missionnaires des Balinar ont fait leur la cause que nous servions et l'ont soutenue sans marchander leur personnel et leurs ressources, sans compter ni leur temps, ni leurs peines, sans même songer que nous ne faisions que passer et que nous pouvions laisser derrière nous des rancunes dont ils devenaient solidaires. Bien qu'on ait dit souvent des missionnaires, comme du Christ, qu'ils n'ont pas de patrie, tous ont prouvé, une fois de plus, que, pour avoir dit adieu à leur pays sans espoir de retour, aucun d'eux ne l'a oublié.

Pour moi, qui leur dois peut-être la vie, à coup sûr le succès, je fais des vœux pour que leurs efforts et les nôtres ne soient pas perdus, heureux si mon récit a pour effet d'attirer l'attention sur ce coin de terre où j'ai cherché à faire connaître et estimer le drapeau de la France.

P. CUPET.

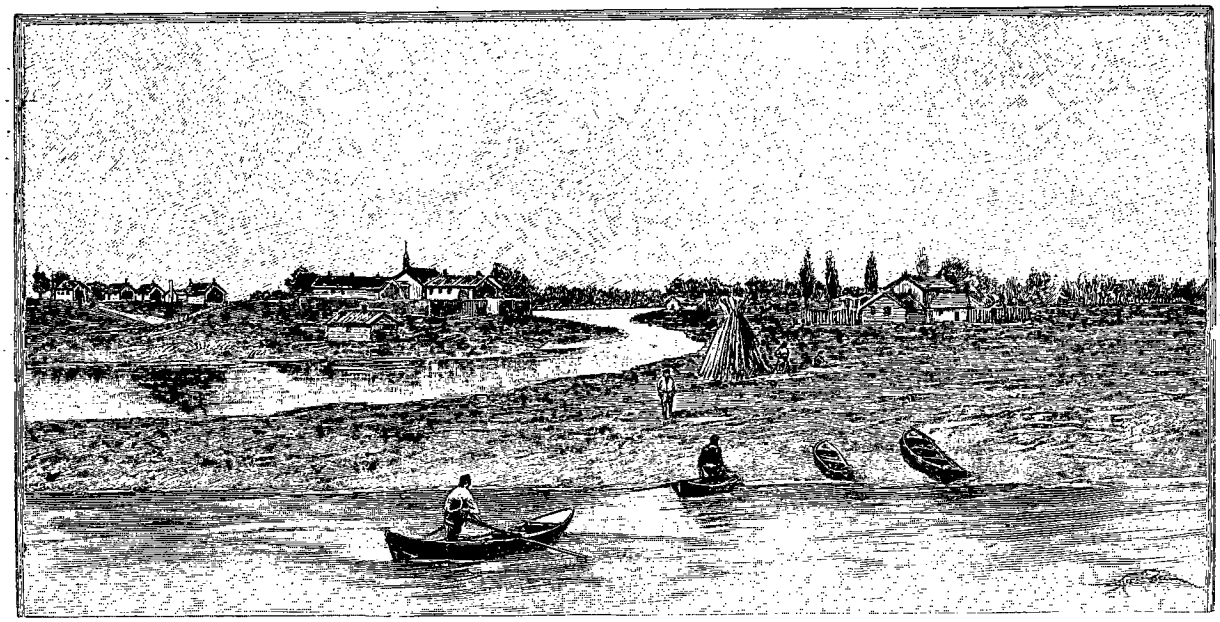
1. *Dessin d'A. Paris, d'après une photographie de M. de Coulgeans.*



FEMME KOUI TISSANT [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



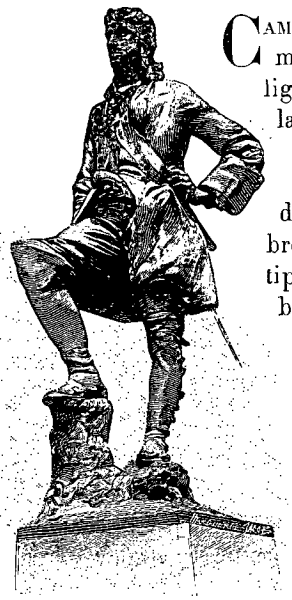
CHICAGO EN 1830[1] (PAGE 263).

CHICAGO ET L'EXPOSITION UNIVERSELLE COLOMBIENNE,

PAR M. E. BRUWAERT.

I

Croissance extraordinaire de Chicago. — Causes : Vapeur. Immigration. Liberté.



STATUE DE CAVELIER DE LA SALLE[2] (PAGE 262).

Camp indien, poste de traitants, modeste fortin de bois, tête de ligne d'un petit canal joignant la vallée du Mississippi à celle du Saint-Laurent, point de départ et d'arrivée de lignes de chemin de fer, peu nombreuses d'abord, mais se multipliant bientôt et étendant leurs bras dans toutes les directions, port aux milliers de navires, métropole de 1 500 000 âmes, telles sont les différentes étapes par lesquelles a passé, en moins d'un siècle, cette ville que les États-Unis ont choisie pour y célébrer le quatrième centenaire de la découverte du Nouveau Monde et qui se prépare, avec une juste fierté, à recevoir dignement les nations du Vieux Monde, les invitées, aujourd'hui, de la jeune parvenue. Que les Américains soient satisfaits du développement prodigieux de cette cité, création d'un genre jusqu'ici inconnu, c'est ce qui ne peut surprendre. On recherche vainement dans l'histoire la trace d'un phénomène analogue : les capitales de la Perse, Ninive ou Babylone, le siège des Pharaons, les villes illustres de la Grèce, Rome qui commanda au monde, nos capitales modernes en Europe ou en Asie peuvent se flatter d'avoir, à un moment, atteint des proportions dignes de fixer l'attention; mais nulle part on n'assiste à une croissance aussi gigantesque dans un aussi court délai. Après Londres, Paris, New York, Chicago arrive au quatrième rang des villes les plus peuplées par la race blanche, et ce développement, toujours en pleine activité, n'a pas encore atteint ses dernières limites.

On aime à dire, à Chicago, que ces succès sont dus à l'initiative et à l'énergie de ses habitants. Sans aucun doute, stimulés par la richesse que l'afflux de la population amène ou crée, ils ont vivement travaillé à obtenir ces résultats merveilleux. Il est certain que d'autres villes américaines, placées dans des conditions aussi avantageuses, n'ont pas su tirer profit de leur situation. Mais l'énergie ne sert à rien quand les outils manquent. Or, depuis un siècle, deux nouvelles forces sont entrées dans le monde : une force physique, la vapeur, qui permet à l'homme de se transporter sans fatigue, sans dépense appréciable de temps ou d'argent, vers des régions réputées jusqu'alors inaccessibles; une force morale, la liberté, qui permet à l'homme de se mouvoir plus facilement et de donner cours à toutes

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Ruffe.*
2. *Gravure de Mme Jacob-Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

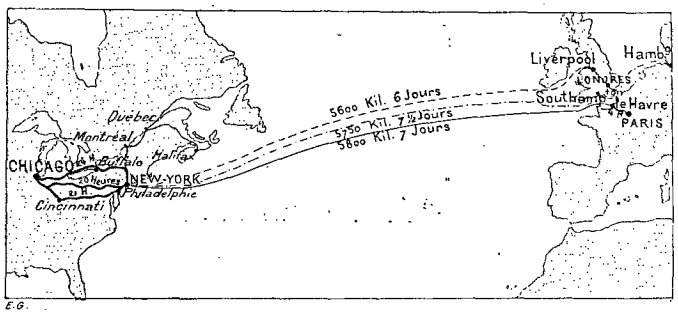
les fantaisies de son génie. C'est en possession de ces deux leviers puissants que la race européenne, sortant de sa vieille tranquillité, s'est mise à faire œuvre de Titans. Par millions, les émigrants sont venus ici chercher un nouveau champ d'exploitation et l'ont trouvé; sans gêne, sans contrainte, sans traditions, sans lois, ils se sont livrés à l'exploitation de ce vaste domaine et l'ont transformé en un empire riche et florissant. Tel est le bilan résumé de cette première expérience. D'autres expériences pourront se tenter, en Afrique, en Asie, en Australie, au cours du siècle dont l'aurore apparaît à l'horizon, et nul doute que la race humaine, à l'aide des puissants outils dont elle a su, dont elle saura encore s'armer, ne répète, sur différents points bien choisis, les miracles qui se sont produits, au cours de cette dernière moitié du siècle, dans les plaines du Far West et dont Chicago est l'exemple le mieux réussi.

II

Préliminaires de voyage. — Route maritime et terrestre. — Coût. — Hôtels de New York, de Chicago.

Quelle auréole de gloire s'attachait, il y a deux cents ans, au front de celui qui était allé chez les sauvages, les Indiens de l'Ouest! C'étaient les Brazza, les Binger, les Monteil d'alors. Aujourd'hui on va à Chicago et l'on en revient avec autant de facilité qu'on se rend à Marseille ou à Versailles. Des femmes, des enfants même, font le voyage seuls, et n'en sont pas pour cela plus célèbres, dans leur pensée intime. Ils laissent volontiers croire autour d'eux qu'ils sont, eux aussi, d'intrépides voyageurs. Cette intrépidité et cette illustration s'acquièrent bien facilement. Il suffit d'aller au boulevard des Capucines, dans le bureau que le Grand Hôtel met au service de la *Compagnie Transatlantique* : pour 125, 300, 400 et 500 francs, suivant la classe, la Compagnie vous offre le lit et la table dans d'excellentes conditions jusqu'à New York.

Le départ a lieu du Havre chaque samedi matin, et, huit jours plus tard, un de ces magnifiques bâtiments qui sont, aux États-Unis, l'orgueil de la France et qui s'appellent la *Touraine*, la *Bourgogne*, la *Champagne*, la *Bretagne*, la *Normandie*, vous remet, à heure fixe, sur le quai américain, le *Pier* 42. La ville de New York est une île, l'île Manhattan, fort longue du nord au sud, fort étroite de l'est à l'ouest. C'est à l'ouest qu'on aborde, sur la rive baignée par la rivière d'Hudson, à très peu de distance du centre de la ville. La sortie des bagages des flancs du navire, leur classement par lettre alphabétique, sous l'immense hangar qui forme le quai, l'ouverture des malles et la visite de la douane, tout cela prend bien deux heures. Le Français qui n'a qu'une connaissance sommaire de la langue du pays, l'anglais, se sent un grand poids de moins sur la conscience quand il aperçoit à la porte du dock le petit omnibus de l'*Hôtel Martin*. Au moins, il pourra se faire comprendre par ce compatriote et défendre sciemment ses dollars et ses cents. Car il remarque bien vite que là où l'on demande à Paris un franc, on exige ici un dollar, et que cinq cents, ou cinq sous, font à peine autant d'effet que cinq centimes en France. Il a, du reste, pris soin d'acheter des dollars avant son départ. On les paye à Paris 5 francs et 3 sous au Comptoir d'Escompte, chez Munroe, chez Drexel; à New York, il faut souvent donner 5 francs 5 sous, 5 francs 6 sous. A part quelque menue monnaie de poche, on ne se munit jamais que de chèques, valables seulement si le titulaire place au dos sa signature : de la sorte, les pickpockets — et ils sont nombreux quand on voyage à l'étranger — sont des voleurs volés, et l'on peut s'arranger pour obtenir un duplicata du chèque qui viendrait à se perdre et à ne pas être encaissé.



ROUTES D'EUROPE A CHICAGO [1].

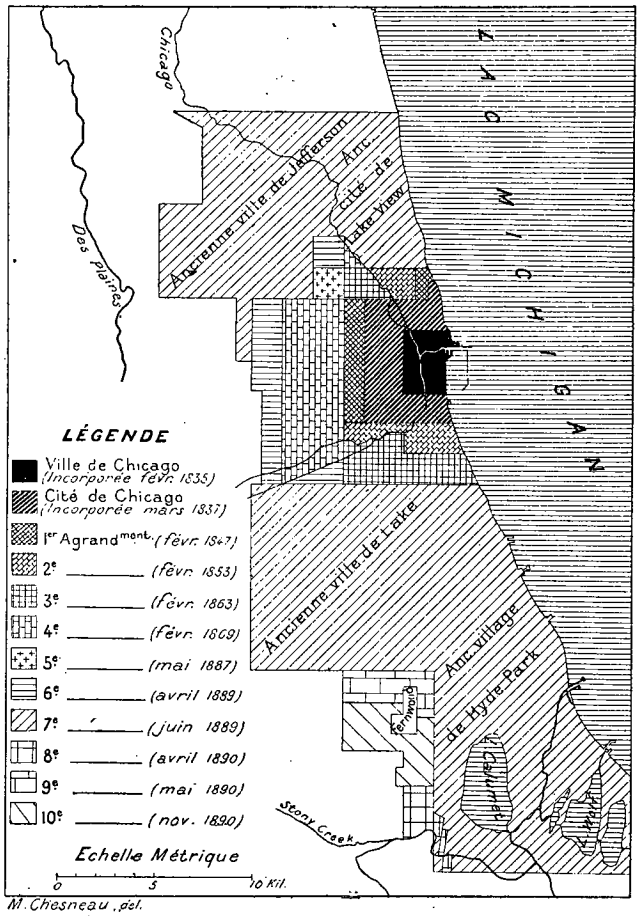
Le voyageur qui sait l'anglais et qui veut étudier l'Américain chez lui peut descendre au *Fifth Avenue Hotel*, au *Brunswick*, au *Holland House*, au *Windsor*. Les prix sont presque partout les mêmes : 5 et 6 dollars au *plan américain*, c'est-à-dire nourriture comprise; et la table américaine, si elle n'est pas parfaite à d'autres égards, est au moins extrêmement abondante. Quant au choix de la ligne qui permet d'atteindre Chicago, il est difficile de n'être pas embarrassé entre les différentes propositions des agents de huit lignes rivales qui se disputent le trafic entre les deux grandes villes. Chaque agent ne songe qu'à sa commission, vous dépeint son réseau sous les plus belles couleurs, vous promet un arrêt au Niagara — alors que sa ligne en est éloignée de plus de cent lieues — et vous offre un gros rabais sur le prix du billet, qui est en général de 20 dollars. On paye 5 dollars supplémentaires pour le wagon-lit, Pullman ou Wagner, indispensable dans un voyage qui doit durer vingt-quatre heures avec des voitures pourvues seulement de demi-dossiers. La ligne du *New York Central*, dont la gare est au cœur de la ville, à la 42e rue, est généralement choisie. Elle appartient aux Vanderbilt, est bien administrée, et vous mène le long de l'Hudson, à travers une région des plus pittoresques, vrai voyage du Rhin, jusqu'à Albany. Il faut 12 heures par cette voie pour atteindre le Niagara. Le même nombre d'heures suffit ensuite pour atteindre Chicago, soit qu'on passe par le Canada

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sur le réseau du *Michigan Central*, soit qu'on suive la voie du *Lake Shore*, sur la rive sud du Lac Erié.

Bruit de mille cloches accompagnant autant de locomotives, car, dans les villes, les machines marchent à la cloche, mouvement de trains dans tous les sens, fumée épaisse, ateliers, usines, tout cela vous annonce l'arrivée à Chicago. Un agent de messageries, en uniforme bleu, vous demande si vous voulez lui confier votre bagage et vous échange alors, à raison de 25 sous par colis, les jetons de cuivre que vous avez reçus, au départ, contre vos malles. Vous débarquez et prenez soit un fiacre à 1 dollar la course jusqu'à l'hôtel, soit un cab à 25 sous le mille, soit le tramway de 5 sous. Vous allez à pied même, car vous êtes au cœur de la ville, à deux pas des hôtels : l'*Auditorium*, le *Palmer House*, le *Grand Pacific*, le *Tremont*, les deux derniers au système du plan américain, le *plan européen* étant facultatif dans les deux autres. Une chambre meublée, chauffée, éclairée, y coûte de 2 à 3 dollars. Le plan américain revient à 4 et 5 dollars par jour, à moins qu'on ne fasse des arrangements à la semaine ou au mois. La plupart des jeunes Américains s'organisent différemment. Ils descendent, pour quelques jours, dans un bon hôtel et se mettent tout de suite à la recherche de chambres meublées, qu'ils trouvent aisément, grâce aux annonces des grands journaux, comme la *Tribune*, le *Herald*, dans d'honorables familles et à des conditions fort acceptables : de 20 à 40 dollars par mois pour l'appartement, de 4 à 5 dollars par semaine pour la nourriture, s'ils prennent leurs repas dans la famille.

La ville est couverte de pensions de famille de ce genre — de *boarding houses* — et pour un curieux, la vie en famille est loin d'être dépourvue d'intérêt. L'installation une fois choisie, il ne reste plus qu'à parcourir la ville et à chercher à la connaître dans son passé, ou plutôt dans son présent, car Chicago est une de ces heureuses villes qui n'ont pas d'histoire.



ACCROISSEMENTS SUCCESSIFS DE CHICAGO [1].

III

Route des premiers explorateurs : Nicolet, Marquette, La Salle. — Occupation française. — Occupation anglaise. — Conquête américaine. — Fort Dearborn. — Massacre de 1812. — Départ des Indiens. — Canal du Michigan. — Transports à vapeur. — Progrès de la ville. — Incendie de 1871. — Population actuelle.

Les premiers voyageurs qui aient jamais fait mention de ce point du globe ne sont pas si éloignés de nous qu'on n'en retrouve bien vite la trace. Alors que Christophe Colomb et, qu'après lui, la monarchie espagnole dirigeaient surtout leurs recherches et leurs efforts vers le centre et le sud du Nouveau Monde, le nord de ce continent était parcouru par nos missionnaires et les officiers de notre marine. Le Canada se créait, et de Québec comme point de départ, et avec le Saint-Laurent comme voie d'accès, les explorateurs s'aventuraient au milieu des tribus indiennes, cherchant à s'illustrer par de nouvelles conquêtes, morales, religieuses, scientifiques ou financières. On remontait le grand fleuve, dont les rapides, en amont de Montréal, nécessitaient quelques portages. A travers les ravissantes Mille Iles, on pénétrait dans le lac Ontario pour se heurter au plateau, élevé de 70 mètres, d'où se précipite, à travers les gorges qu'il s'est creusées, le lac Érié, formant la magnifique chute du Niagara. Un nouveau portage était nécessaire. Mais, une fois dans la nappe supérieure, on pouvait voguer pendant des semaines et des mois sans rencontrer le moindre obstacle. A la tête du lac Érié se trouvait le détroit où s'est fondée, pendant l'occupation française, la ville qui a pris ce nom et à qui les destinées de Chicago étaient réservées, si elle n'avait pas été arrêtée dans son développement par mille droits acquis, toujours gênants pour les tentatives du nouvel arrivant. Le détroit tourne brusquement vers le nord et, après s'être élargi pour former les nappes des lacs Saint-Clair et Huron, il se referme de nouveau au moment où il reçoit, à Mackinaw, du nord les eaux du lac Supérieur

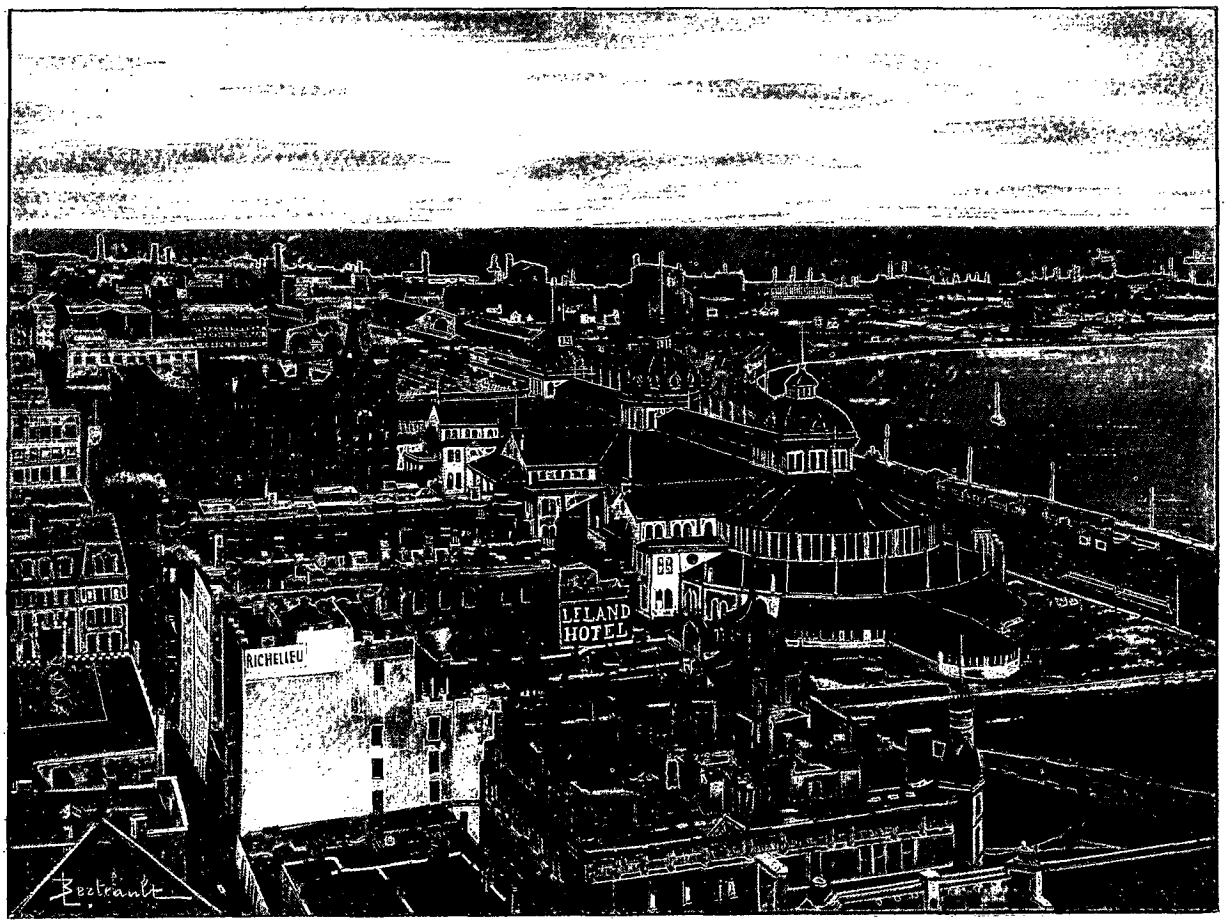
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui tombent du Saut Sainte-Marie, du sud les eaux du lac Michigan.

Cette route est longue, dangereuse pour le canot de l'explorateur, car sur les lacs les vents du nord-ouest et du sud-ouest créent de véritables tempêtes océaniques. Aussi l'Indien ne la suivait-il pas volontiers, et seuls quelques Français énergiques avaient, à de longs intervalles, poursuivi leurs excursions dans ces vastes solitudes. Le P. Nicolet, un jésuite, se trouvait dans les parages de Chicago en 1639. Vers 1670, Pierre Moreau, un soldat, car il était surnommé la Taupine, à la mode des régiments d'alors, avait bâti une cahute sur la rivière même de Chicago et y recevait le P. Marquette, souffrant et malade. En 1679, un jeune chercheur du plus grand courage, Robert Cavelier de la Salle, qui venait de Rouen, construisait, le premier, en amont du Niagara, un navire, le *Griffon*, pour l'exploration et l'exploitation des Grands Lacs. Son navire était détruit par une tempête au moment où il mouillait à Chicago.

Les Indiens du lieu lui firent bon accueil. C'étaient des Illinois. En algonquin, *innini*, dont les voyageurs ont fait *illini*, veut dire hommes, nom que se donnaient ces pauvres hères pour se distinguer de leurs ennemis, qu'ils appelaient *Iroquois* ou « bêtes ». Dans la même langue, *Chegag* signifie oignon sauvage, et les terrains bas et marécageux qui constituent l'extrémité du lac donnent, en effet, naissance à une sorte d'ail qui a valu à cette ville son nom aujourd'hui célèbre. Les Illinois apprirent à La Salle qu'en remontant la rivière de Chicago pendant une heure, et en faisant ensuite une demi-heure de portage en prairie, on trouvait un petit cours d'eau (la rivière *Desplaines*), grâce auquel on pouvait descendre dans le Messesebe ou Mississippi, le « Père des eaux », et gagner un océan inconnu. La tentation était vive de découvrir une nouvelle mer. La Salle n'hésita pas, et il atteignait non l'océan Pacifique, comme il aurait pu le croire, mais le golfe du Mexique. Il remonta le fleuve, rentra en France, et obtint de Louis XIV une expédition pour aller prendre possession de ce qui devait être bientôt la Louisiane; mais, mal servi par les officiers des vaisseaux du roi (un Saint-Simon était le capitaine), il fut débarqué sur la côte, près du Galveston moderne, et périt bientôt, assassiné par ses malheureux compagnons.

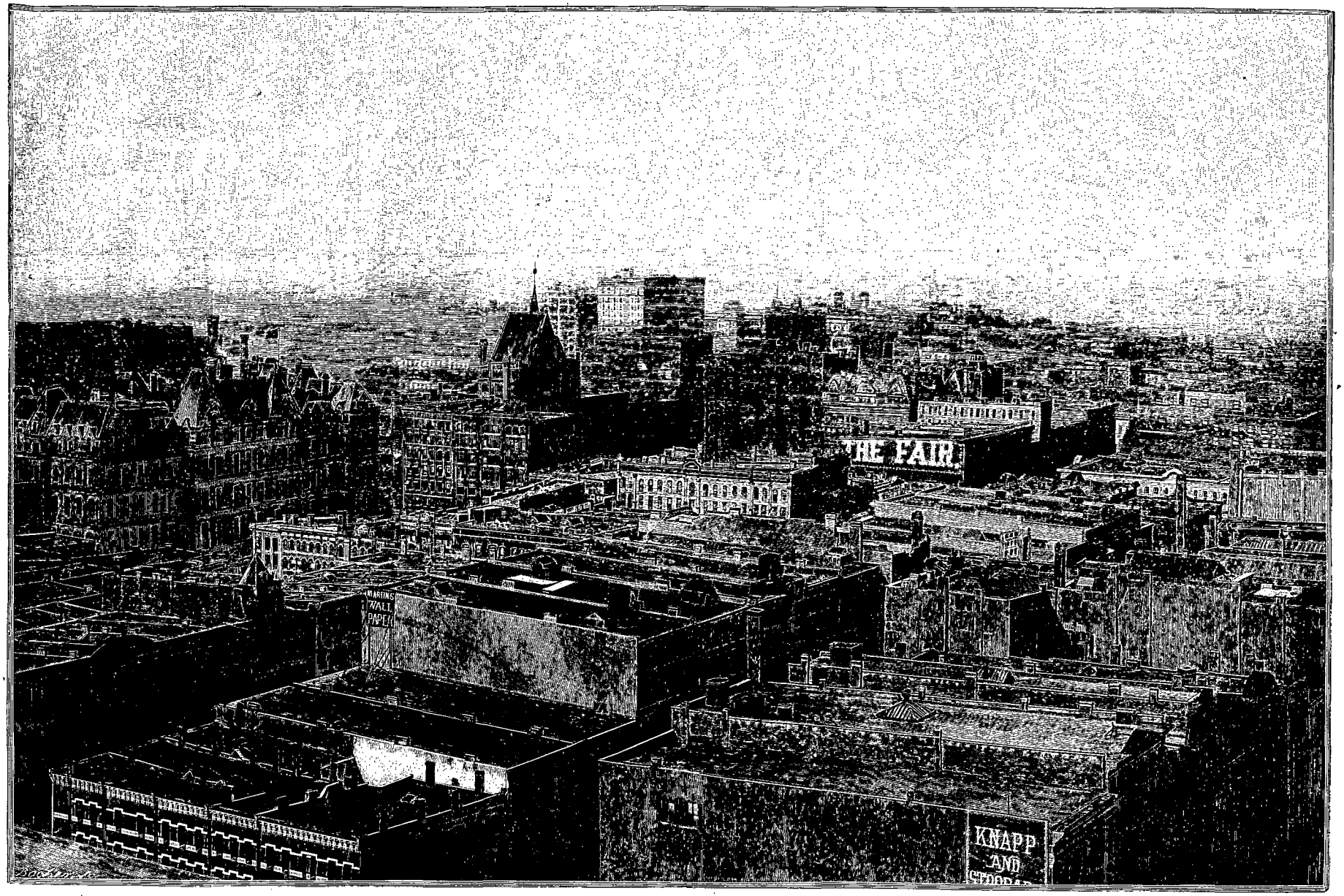
La carte manuscrite de son expédition est conservée au Ministère des Affaires étrangères, à Paris, et sa



GARE DE L'ILLINOIS CENTRAL ET PORT DE CHICAGO [1].

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

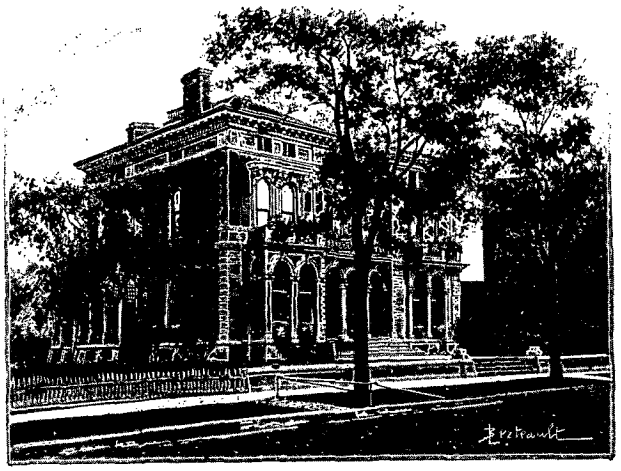


CHICAGO : VUE PRISE AU NORD DE L' « AUDITORIUM ». — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mémoire n'a pas été oubliée à Chicago, car une rue, une avenue, un club, portent son nom. Une statue de bronze lui a été élevée dans le parc Lincoln, aux frais de M. L. Tree, qui a été ministre des États-Unis à Bruxelles et que le gouvernement français a nommé officier de la Légion d'honneur.

L'occupation française, malgré le développement que prirent la Louisiane et plusieurs villes, comme Détroit et Saint-Louis, ne profita en rien à Chicago. La route des voyages était alors par Détroit, la rivière des Miamis et la Wabash, la rivière de Kankakee et celle des Illinois; le grand détour par Mackinaw était un obstacle à la rapidité et au bas prix des communications. A la suite de la guerre de Sept Ans, la France abandonnait, par le traité de Paris de 1763, ces quelques arpents de neige qui valent, à l'heure présente, des milliards. L'Angleterre prenait possession du pays, et le comte de Rocheblave arborait, en 1765, le pavillon britannique sur le fort Chartres et à Crèvecœur, les postes militaires les plus rapprochés de Chicago. Mais la conquête ne devait être qu'éphémère dans cette région.



RÉSIDENCE DE M. ADAMS[1] (PAGE 268).

La guerre de l'Indépendance éclatait onze ans plus tard, en 1776, et, quelques mois après, en 1778, le général Clarke s'emparait, pour le compte de la Virginie, de Kaskaskia, en Illinois, la ville qui alors commandait toute la région. En 1784, la Virginie cédait à l'Union tous ses droits ainsi acquis sur le nord-ouest.

Cette souveraineté ne constituait pas l'Union propriétaire du sol. Le gouvernement américain a toujours considéré les Indiens comme ayant des droits absolus sur les terres qu'ils parcouraient et qu'ils parcourent encore à l'état nomade. Il passe avec les tribus des traités ou contrats aux termes desquels le Peau-Rouge abandonne ses terres, moyennant une somme d'argent ou d'autres avantages. Les Illinois avaient été détruits vers 1720 dans leurs luttes contre leurs ennemis, les Iroquois. Sur les ruines de leurs huttes étaient venus camper les Ottawas, les Pottawatomies, les Sakes et les Fox. En 1795, à Greenville, dans l'Ohio, ces Indiens abandonnaient au gouvernement fédéral 6 milles carrés de terrain sur l'espace occupé à présent par la ville de Chicago. En 1803, un fortin de bois était construit pour protéger les quelques traitants qui, envoyés par M. Astor, de New York, échangeaient contre des fourrures les armes, les eaux-de-vie ou de feu, les objets dont les Indiens se montraient avides. De cette époque date la première vente d'immeuble à Chicago.

Un pauvre nègre, esclave échappé de Saint-Domingue, Pointe de Sable, comme on l'appelait, était venu chercher un refuge sur la rive nord de la rivière, vers 1779; il s'y était construit, à l'aide de troncs d'arbres agencés ensemble, une modeste cabane dans laquelle il avait longtemps vécu seul, à l'abri des hommes. En 1796, il avait donné sa demeure à un autre Français, un Canadien sans doute, Joseph Le Mai, qui se trouve ainsi être le second habitant régulier de Chicago. En 1803, Le Mai vendait sa maison à Kinzie, l'agent des Astor, le troisième habitant connu de cette ville. Cet acte de cession est le plus ancien titre de propriété qui existe ici, titre de propriété assez précaire au début.

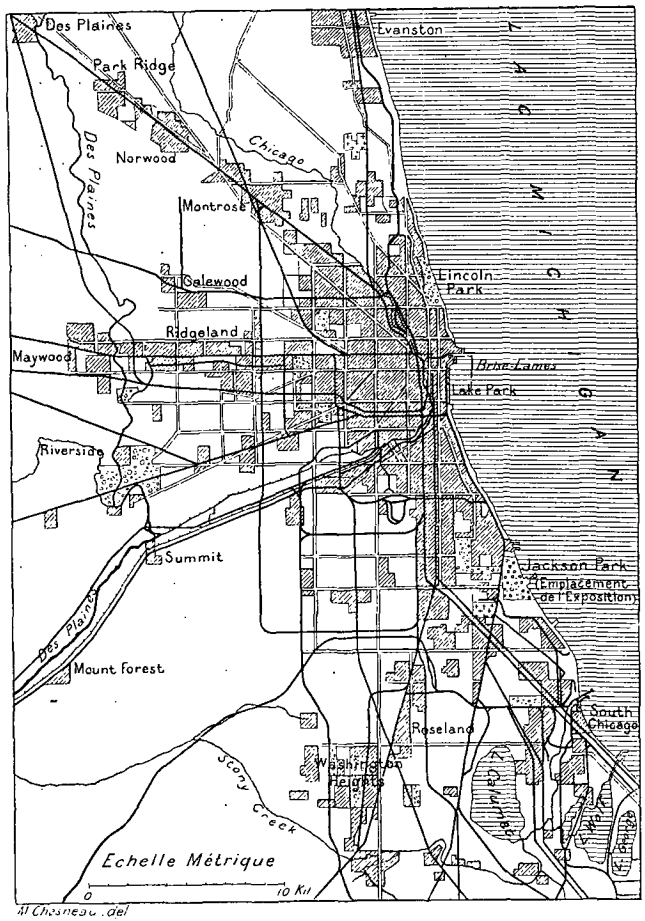
Les rapports très tendus entre les États-Unis et l'Angleterre, durant les guerres napoléoniennes, aboutissaient à une rupture, le 17 juin 1812. Du Canada, où les Anglais régnaient depuis 1763, la nouvelle se répandit vite parmi les tribus toujours turbulentes, et ordre fut donné au commandant du fort Dearborn, comme s'appelait le fortin protecteur de Chicago naissant, d'avoir, sous la conduite du capitaine Wells, à se replier sur l'Ohio, après avoir détruit provisions et armes. L'Indien est aux aguets; il sait que l'occupant s'en va sans pouvoir emporter ses bagages; il se prépare à la fête, c'est-à-dire au pillage. Hélas! quand il apprend que tout est détruit et que son butin lui échappe, il se précipite sur la caravane, massacre et scalpe les uns, blesse les autres et emmène le reste prisonnier. Le massacre du 15 août est resté célèbre dans les fastes bien modestes de Chicago, et fait encore aujourd'hui l'objet de nombreuses discussions au sein des associations historiques et littéraires de la ville. On garde pieusement, à la 18e rue, un vieux peuplier cotonnier, sans écorce, sans feuilles, sans branches, auprès duquel on croit que le massacre a dû avoir lieu.

La paix se rétablit, et un des premiers vœux du président Madison, dans son message de 1814, est pour la création d'un canal qui, supprimant le portage de Chicago, doit joindre, comme La Salle l'avait suggéré, les deux bassins du Saint-Laurent et du Mississippi, de manière à entourer la jeune nation américaine d'une ceinture d'eau aisément accessible aux flottilles commerciales et surtout militaires du pays. Le fort Dearborn se reconstruit plus solide, en 1816, car Kinzie et

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'autres traitants, comme La Framboise, Beaubien, des Canadiens français, sont revenus à la rivière reprendre leurs anciennes relations d'affaires avec les



PLAN DE CHICAGO.

Indiens et les trappeurs. En 1821, on compte 16 blancs signant avec les Chippewas un traité d'indemnités. En 1823, il existe à Chicago 5 propriétaires déclarant au fisc qu'ils possèdent en tout 12000 francs. La richesse publique s'élève, en 1825, à 45 000 francs, répartis entre 14 capitalistes. En 1827, la création du canal est décidée et des terres publiques sont promises aux concessionnaires. En 1830, le traité signé par Keokuk et les Indiens décide que ceux-ci se retireront à jamais de l'État d'Illinois. Nous quittons la période de l'histoire pour entrer dans la période de la statistique : la population est alors de 50 habitants et l'on compte déjà 16 maisons de bois.

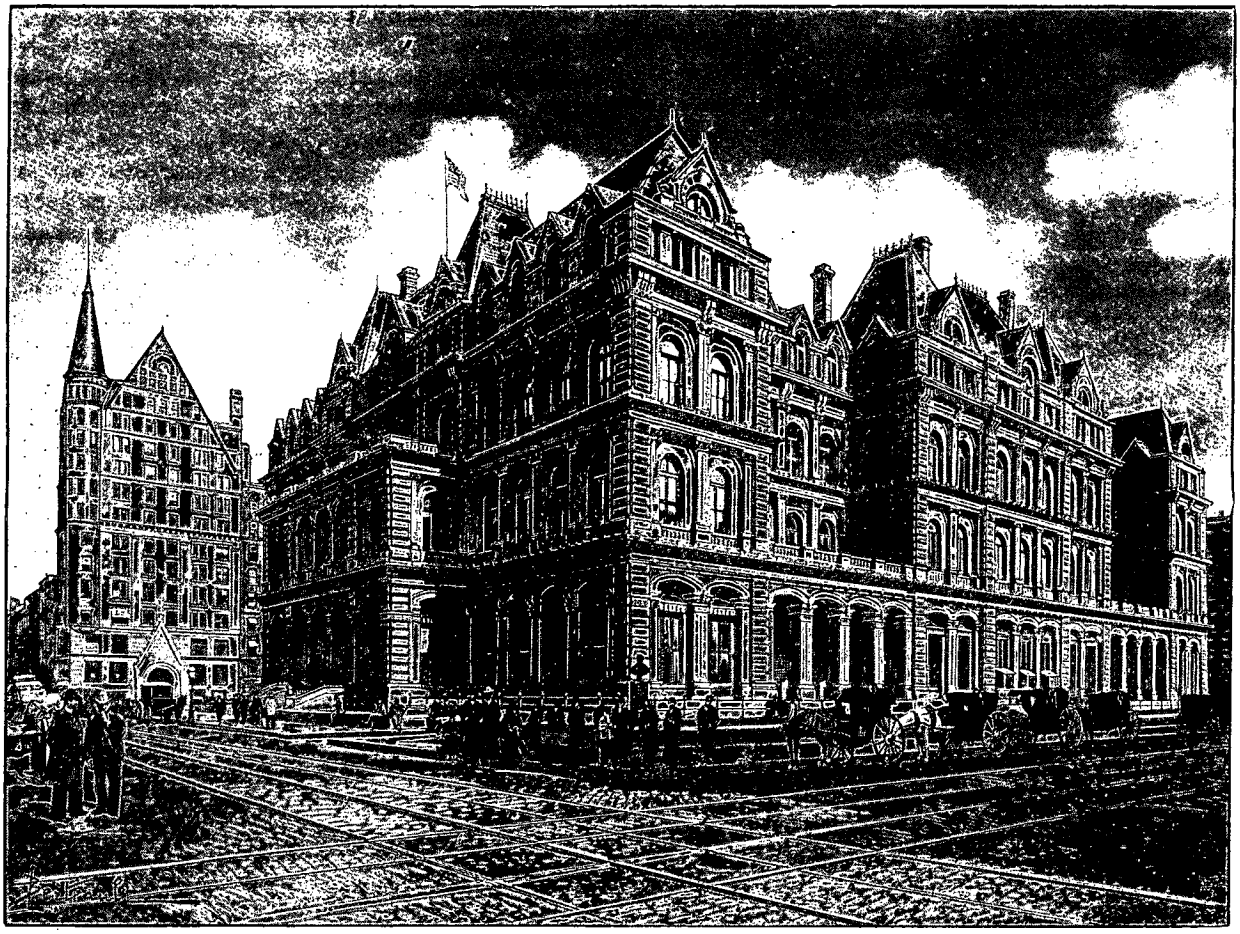
S'il est un mal qui répand la terreur parmi les étrangers nouvellement débarqués aux États-Unis, c'est l'abondance des statistiques : inondations de chiffres dans lesquelles les malheureuses victimes de l'Américain se débattent, étouffent, se noient. Vous demandez à votre compagnon de voyage, à votre aubergiste, à votre fournisseur ce qu'il pense de telle ville jusqu'alors inconnue. Mais, répond le voisin, c'est la manufacture de planches la plus grande du monde. Et les millions de planches de pleuvoir sur vous, et les millions d'arbres employés, et les millions de tours de scie nécessaires, et les millions de livres de charbon consumées pour la production de ce gigantesque travail. Les Chicagois ont la réputation d'être les plus forts gascons du monde, et Chicago le plus célèbre des Tarascons, après le Tarascon de France. On y possède en quantités illimitées toutes choses, excepté la modestie. Un fait est certain néanmoins — et le fait est reconnu par tous, — c'est que l'exagération de la veille devient la réalité du lendemain. En 1831, la population double : on est 100 dans le hameau qui est choisi comme chef-lieu du comté de Cook, nouvellement créé. Nouveau doublement de la population en 1833, à la suite du départ définitif des Indiens et de la constitution du hameau en commune. Le 4 juillet 1836, les travaux du canal, promis depuis si longtemps, étudiés depuis plus de deux ans, commencent. Pour la première fois, Chicago assiste à ce qu'on nomme un *boom*. C'est une sorte de fièvre publique qui gagne tous les esprits, développe les plus grandes espérances, les plus étranges illusions, et fait monter le prix de toutes choses, des terres surtout, produisant ainsi, en apparence du moins, une ère de prospérité sans limite. William B. Ogden, un jeune avocat de New York, était venu se fixer dans le village, achetant des arpents à bas prix, les taillant en menus lots et vendant chaque lot avec des primes de 100 pour 1. Ces profits attirent les chercheurs de fortune rapide; on se compte : on est 4000, et chacun veut une bonne encognure, un *corner lot*, qui puisse décupler de valeur en quelques semaines. La barre qui entravait le passage du lac à la rivière est coupée, et celle-ci devient un port bien abrité. Fier de ses succès, le village décide, le 4 mars 1837, de se transformer en commune urbaine ou cité, rang municipal qui n'a plus été perdu depuis lors.

Les *booms* durent peu aux États-Unis; ils sont toujours suivis d'une panique. La suppression du monopole de la Banque nationale, qui jouait ici le rôle de la Banque de France pour l'émission du papier, amène, en 1837, catastrophes sur catastrophes, et les progrès de la ville se trouvent entravés pour des années. Vers 1843, l'immigration reprend et l'on note bientôt plus de 7000 habitants; on en compte 12 000 en 1845. La navigation à vapeur apparaît sur les rivières et sur les lacs; on parle de chemins de fer, et quelques tronçons modestes se construisent; la fièvre de l'or fait de Chicago un point de transit pour les chercheurs qui se rendent, à longues étapes, en Californie; la révolution de 1848 éclate, et les vaincus de la cause de la liberté viennent chercher un refuge dans ces régions nouvellement ouvertes à l'agriculture, au commerce, aux affaires. De 1849 à 1859 la population de Chicago passe de 23 000 à 100 000; en 1869 elle atteint le chiffre de 273 000; à la veille de l'immense incendie de 1871 elle touche à 330 000. Des lignes ferrées abordent la jeune cité dans toutes les directions; les capitaux lui ont été apportés d'Angleterre, de Hol-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lande, d'Allemagne, de France; l'émigration européenne lui fournit déjà chaque année de vastes contingents.

L'incendie de 1871 a-t-il été un mal ou un bien pour la ville? La question se discute encore, mais la réponse semble être que la ville a gagné, après tout, à substituer à de pauvres masures en planches des édifices qui font à présent son orgueil. C'était un dimanche soir à 9 heures, le 8 octobre : un laitier irlandais, O'Leary, recevait quelques amis chez lui, dans l'ouest de la ville, au n° 137 de la rue de Koven; sa femme, Catherine, se rend à l'étable pour traire le



PALAIS FÉDÉRAL (PAGE 270) [1].

lait du soir; la lampe à pétrole, qu'elle avait posée à terre, verse et se brise. En un moment l'étable est en flammes. L'été avait été particulièrement long et chaud; depuis trois mois il n'était pas tombé une goutte d'eau; dans ce quartier, les constructions étaient pour la plupart en bois; le vent soufflait en tempête du sud-ouest; les pompiers se reposaient à la suite d'un incendie qui les avait fort fatigués la veille; bref, toutes les circonstances étaient réunies pour donner à cet accident les proportions d'une catastrophe. Les flammes gagnent dans la direction du nord-est; à minuit, planches, pailles ou flammèches soulevées par le vent ont passé la rivière et retombent, tout en feu, sur les toitures de papier goudronné des maisons qui sont sur leur route; à une heure, la mairie brûle et le tocsin cesse de sonner; la poste brûle et le torrent de feu s'avance avec une force prodigieuse, détruisant rues après rues, ravageant, à l'heure, 26 hectares, et causant en même temps pour 36 millions de francs de ruines. Il est deux heures et demie du matin, et avec des contorsions de bête furieuse le terrible élément franchit le port, qui semblait devoir l'empêcher de gagner les riches résidences de la rive nord. Le cri : Au feu! mille fois répété par les fuyards réveille ceux qui ne se doutaient pas du danger qui les menaçait. A demi vêtus, hommes, femmes, enfants, abandonnent souvenirs, bijoux, argent, jettent un dernier adieu à leurs demeures et commencent à la lueur du feu, dans la nuit, un terrible exode, poursuivis par des nuages de fumée, d'étincelles, de cendres, qui semblent anxieux de ne laisser échapper aucune victime. Ce n'est qu'à minuit, le lundi, que le feu s'arrêta faute d'aliment. Compte des pertes : 275 morts, 17 450 maisons détruites, abri de près de 100 000 personnes, 672 hectares brûlés à ras du sol et 950 millions de francs de biens anéantis.

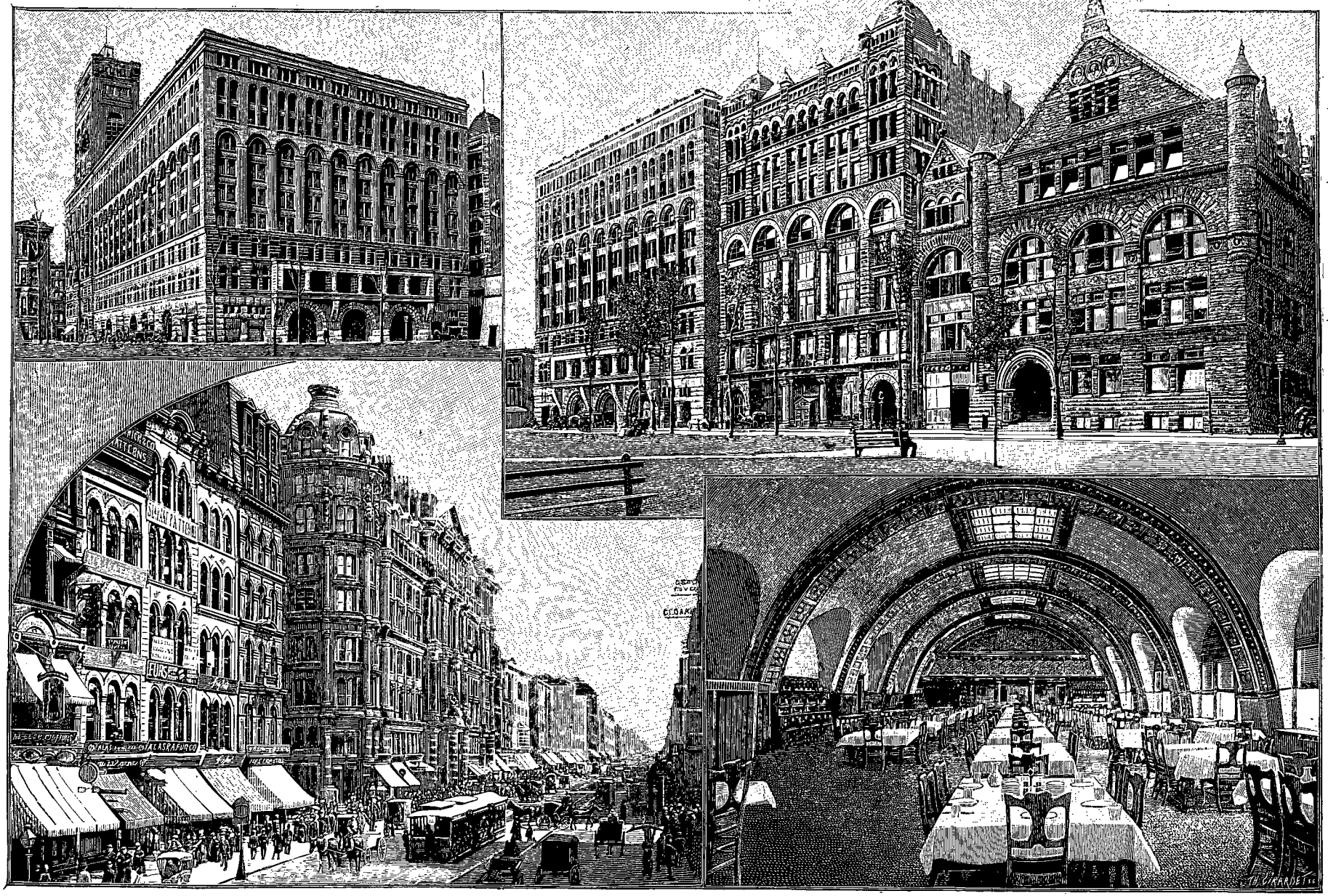
Pendant de nombreuses années Chicago a dû à cet incendie une notoriété qui avait été assez lente à lui

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'AUDITORIUM.

LAKE FRONT.



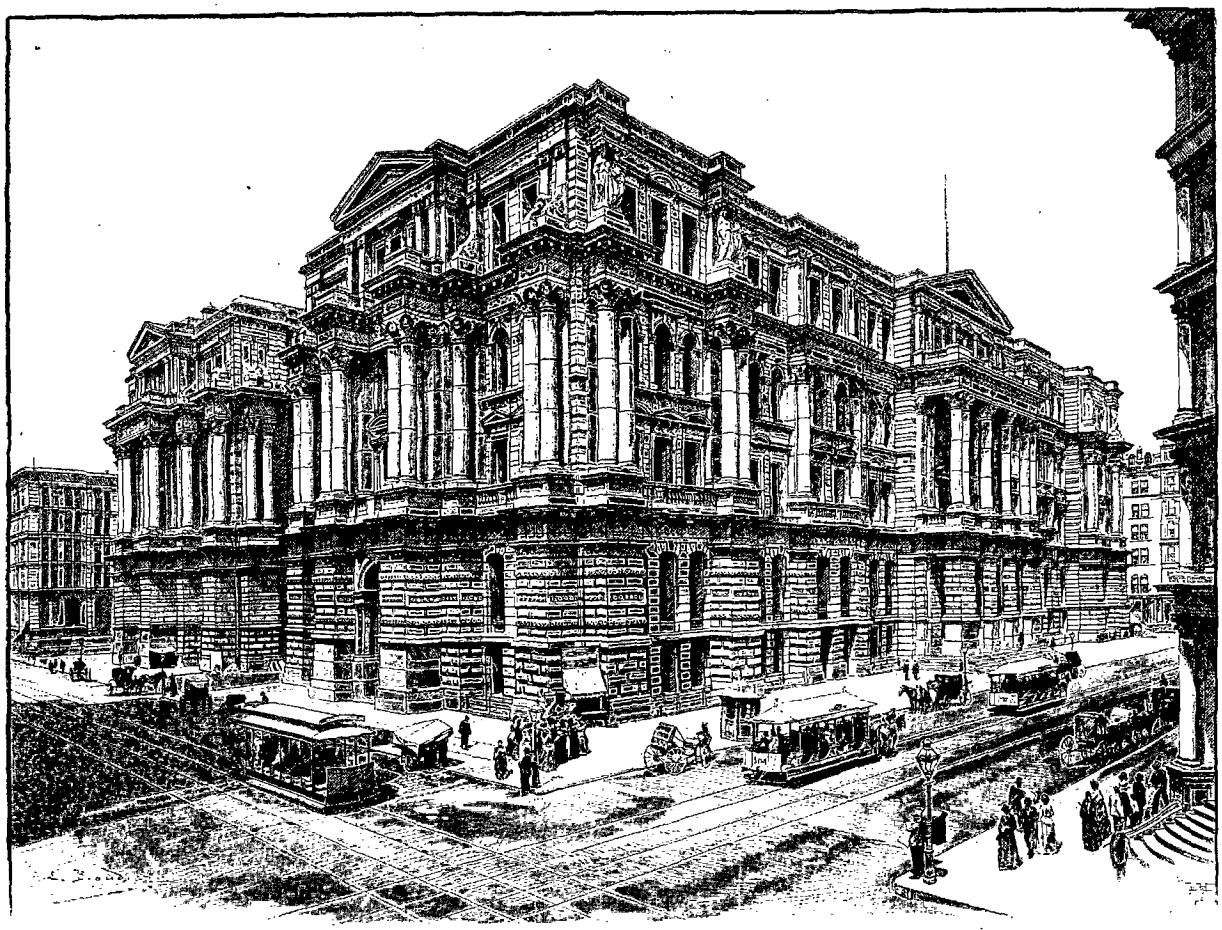
PALMERS HOUSE ET STATE STREET.

SALLE A MANGER DE L'AUDITORIUM.

SPÉCIMENS DES CONSTRUCTIONS DE CHICAGO : LES PRINCIPAUX HÔTELS (PAGE 259). — GRAVURE DE GIRARDET, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

venir, au gré de ses ambitions. Aucune réclame ne pouvait mieux servir ses visées. De 1872 à 1882, sa population passe de 330 000 à 560 000, et elle arrive, en 1886, à 850 000. Commence alors la politique d'annexion des faubourgs, qui trouvent avantage à faire solder, sur le riche budget de la grande ville, leurs dépenses toujours grandissantes de voirie, de canalisation d'eaux ou d'égouts, d'instruction. Au recensement fédéral de 1890, les employés du service des États-Unis ont relevé sur leurs états 1 208 669 habitants; depuis lors, les recensements municipaux dressés par le service



HÔTEL DU COMTÉ ET HÔTEL DE VILLE[1].

des écoles donnent à la ville une population de 1 375 000 en mai 1891, de 1 438 010 âmes en mai 1892. L'influence de l'Exposition s'exerce, et de tous les points du monde accourent vers la ville du lac Michigan des foules anxieuses d'y trouver un élément de travail, une source de fortune.

IV

Superficie de Chicago. — Rivière. — Rive nord. — Rive sud. — Rive ouest. — Cadastre. — Rues et blocks. — Beaux quartiers du bord du lac. — Parc Lincoln. — Prairie Avenue. — Ashland Avenue. — Colonies étrangères.

Dans sa plus grande longueur, Chicago mesure aujourd'hui, après les annexions, 38 kilomètres; dans sa plus grande largeur, elle atteint 16 kilomètres. Elle représente assez bien un trapèze irrégulier, les deux limites du nord et du sud étant parallèles, la limite de l'ouest étant assez irrégulière et en forme d'escalier rentrant. Le bord du lac forme la limite orientale, et, comme le rivage, au sud, fuit déjà vers l'est, car nous sommes à l'extrémité de l'immense nappe d'eau, de ce côté l'enceinte de la ville tend donc toujours à s'éloigner de l'axe central tandis qu'elle s'en rapproche vers le nord. C'est ce qui fait qu'aucune des rues orientées du nord au sud, selon les données géométriques du cadastre américain, n'arrive à couvrir exactement la longueur vraie de la ville. Néanmoins, quelques-unes atteignent la dimension respectable de 33 kilomètres, ce qui présente un assez joli problème à résoudre pour le numérotage des maisons et le service des facteurs de la poste.

La surface de la ville mesure 46 651 hectares : c'est, à l'étendue du Champ-de-Mars près, la superficie du département de la Seine. Les Américains font des gorges chaudes au sujet de l'immensité des terrains vides que Chicago s'annexe pour se donner, disent-ils, des apparences de métropole; c'est un sujet intarissable

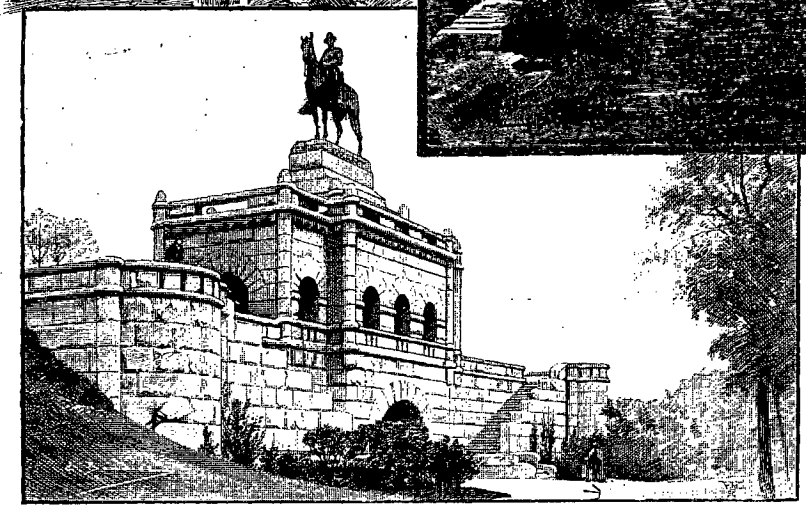
1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de plaisanteries dans la presse des villes rivales de l'ambitieuse cité. La rivière de Chicago partage cette surface en trois sections bien déterminées. Du lac où elle débouche, elle remonte droit à l'ouest, sur une longueur de 1 800 mètres, séparant le quartier de la rive nord, ou *North Side*, du quartier de la rive sud, ou *South Side*; puis brusquement elle se dédouble, une branche fuyant vers le nord-ouest, l'autre branche se dirigeant d'abord vers le sud, puis vers l'ouest. L'espace situé à l'ouest de cette double branche s'appelle la rive ouest ou *West Side*.







LINCOLN PARK : FOSSE AUX OURS. PIÈCE D'EAU. STATUE DU GÉNÉRAL GRANT[1].

C'est au coude de la branche sud, qui conduisait au portage, que Pierre Moreau la Taupine avait construit sa première cahute. Pointe de Sable avait bâti la sienne sur la rive nord à quelque 100 mètres du lac. Le gouvernement des États-Unis construisit le fort Dearborn sur la rive sud, en face de cette dernière, et c'est sur la rive sud, à l'abri du fortin officiel, que se créa la ville primitive, qui depuis est devenue la ville d'affaires.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

Le cadastre américain dresse ses cartes en prenant comme base de ses travaux des méridiens et des parallèles terrestres, entre lesquels il trace des sous-méridiens et des sous-parallèles de six milles (9 654 mètres) d'écartement. Le pays est ainsi entièrement transformé en échiquier. Une rangée de carrés se suivant de l'est à l'ouest s'appelle *township*, et cette rangée prend un numéro d'ordre fixé d'après son rang au nord ou au sud du parallèle choisi comme base d'opérations; une suite de carrés montant du nord au sud s'appelle *range* et prend un numéro d'ordre fixé d'après son rang à l'est ou à l'ouest du méridien choisi comme point de départ. Chacun de ces carrés de 6 milles de côté est lui-même subdivisé en 36 carrés de chacun 1 mille (1 609 mètres) de côté. Le grand carré de 6 milles s'appelle *town*, le petit carré de 1 mille s'appelle *section*. La section se subdivise elle-même en demi-sections ou en quarts de section, toujours par des lignes tirées du nord au sud, ou de l'est à l'ouest. C'est ce qui explique pourquoi toutes les rues, dans les villes modernes des États-Unis, sont orientées de la même manière et pourquoi elles sont toutes composées d'îlots de maisons appelés *blocks*, de forme géométrique et perpétuellement identiques, les rues, les immeubles, suivant les lignes du cadastre, hors desquelles il n'y aurait que difficultés et procès.

C'est selon le même système que les rues reçoivent un numéro d'ordre d'après leur rang au sud ou au nord, à l'est ou à l'ouest, d'un point central, la mairie par exemple. A Chicago, les onze premières rues au sud reçoivent des noms nationaux, ceux des présidents entre autres, comme Washington, Madison, Monroe, Adams, Jackson Streets; la première rue numérotée est la douzième, et la série ne s'arrête plus jusqu'à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

138e, limite connue actuelle, ce qui ne veut pas dire qu'on n'ira pas plus loin bientôt. Comme d'une rue à la suivante il n'existe pas plus de cinquante maisons, chacune de ces maisons ajoute au numéro de la rue le numéro qui lui est propre dans le bloc. Le n° 2243 Michigan Avenue indique que la maison est la 43e, après la 22e rue, sur l'avenue Michigan. On est de la sorte très vite fixé sur la situation et sur l'éloignement de l'immeuble dont il s'agit.

Le centre de la ville est exclusivement affecté aux gares, aux hôtels, aux bureaux, aux magasins en gros, aux grandes maisons de détail. C'est sur la rive nord, loin sur la rive ouest, plus loin encore de la rive sud, que les habitations se sont construites. La vie en appartement est pour ainsi dire inconnue; elle commence seulement à s'introduire à la suite de l'immigration étrangère. L'Américain tient à avoir un chez-soi, un intérieur à lui, où il n'est gêné par personne, un *home*, comme il appelle son foyer. Les quartiers un peu éloignés du centre se prêtent à ce genre de construction. Quel quartier est le meilleur? Ici, la lutte est très vive. Malheur au quartier qui ne sera pas à la mode! Les terrains s'y déprécieront, et le *home*, au lieu de se revendre avec prime, devra peut-être se céder à perte. Les rues se démodent avec une telle rapidité! Telle avenue où, il n'y a pas dix ans, la mode voulait qu'on habitât, est aujourd'hui envahie par les pensions de famille, les Israélites, les étrangers, les affaires, toutes choses qu'il est de mauvais ton d'avoir autour de chez soi. Une rue à tramway est une rue perdue pour les résidences; une maison à boutiques, le voisinage d'un des parcs à bestiaux dont nous parlerons plus tard, un cabaret, écartent aussitôt les gens comme il faut.



ÉGLISE DES JÉSUITES [1].

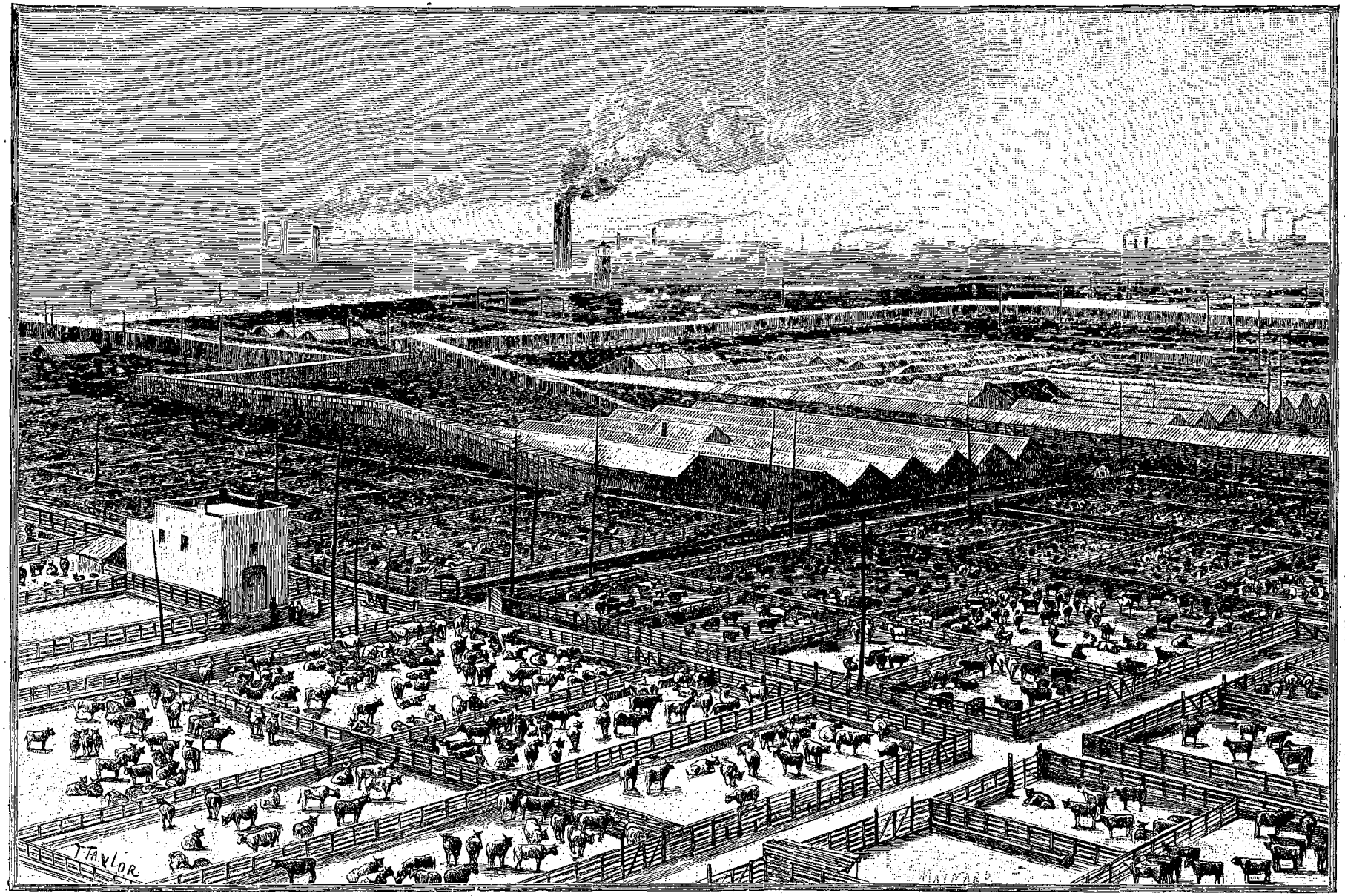
La rive nord passe pour le faubourg Saint-Germain de Chicago; le quartier est, en effet, sur la rive gauche. La promenade classique du nouvel arrivant est dans cette direction. Il prend le *cable*, ou funiculaire, qui, pour cinq sous, lui fait passer la rivière sous un tunnel et l'emmène, à travers Clark Street ou Wells Street, jusqu'au Parc, le *Lincoln Park*. Rien de pittoresque comme cette gracieuse création que viennent baigner les vagues blanches ou bleues de cette grande mer intérieure appelée le lac Michigan; au loin, se perdant dans l'azur, les voiles blanches des navires qui viennent apporter à Chicago de nouveaux éléments de richesse. Le dimanche, le parc, si calme et si paisible aux jours de la semaine, offre ses pelouses, ses allées, ses bosquets aux milliers d'Allemands, de Suédois, de Norvégiens, qui se sont fixés dans cette partie de la ville; les serres, la fosse aux ours, le hangar des éléphants, des buffles, des élans, le pavillon des lions et des singes, ont, comme partout, le même succès auprès de la gent court-vêtue. Le soir, ce sont les amoureux, d'un autre âge, qui vont se confier là leurs tendres sentiments.

L'avenue du bord du lac est certainement une des plus réussies et une dont serait fière plus d'une grande ville d'Europe; de magnifiques demeures la bordent, toutes luttant de richesse dans la variété des styles, presque toutes encadrées de verdure. Affreux marécage, il y a huit ans, personne ne voulait y habiter et lorsque M. Potter Palmer créa le quartier, il ne put trouver d'associé pour cette entreprise qui devait donner pourtant des profits considérables. Aujourd'hui on s'y dispute le terrain à prix d'or. Ici, le palais archiépiscopal catholique, élevé sur l'ancien cimetière aujourd'hui désaffecté; plus loin, le pavillon en blocs gris non dégrossis de M. Potter. Voici une façade empruntée à quelque château de la Loire : le général Mac Clurg, un homme de goût et un lettré, habite là. Un autre lettré, M. Mac Veagh, possède au coin de la rue Schiller un grand cottage gris, que Richardson, un architecte américain renommé, appelle son chef-d'œuvre. Le manoir si hospitalier de M. Potter Palmer élève ses fiers créneaux et ses hautes tourelles au-dessus des massifs d'arbres qui l'entourent. Cette petite maison en briques rouges est celle de M. Robert Lincoln, le fils d'Abraham Lincoln, le président libérateur des esclaves. Bellevue Place est une des rues les plus coquettes de la ville. Chaque maison y porte la marque distinctive de l'esprit qui en a dirigé la construction. Rien de cette uniformité qui désespère le curieux dans tant d'autres villes américaines. L'avenue de La Salle est une des belles artères du nord et, sur cette avenue, la jolie villa Médicis de M. J. Mac Gregor Adams mérite d'être remarquée. Les rues de Rush, de Cass, du Supérieur, de l'Ontario, constituent une des plus aristocratiques parties de la rive nord.

Le sud de la ville, du moins la partie qui s'étend de la 16e à la 39e rue, est considéré comme le faubourg Saint-Honoré de Chicago. L'avenue de Prairie passe

1. *Gravure de Petit, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

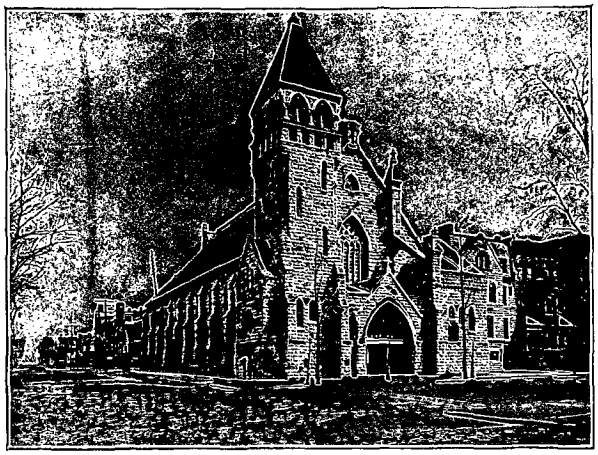


PARCS A BESTIAUX. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

certainement pour l'avenue des millionnaires et n'a de rivales que les avenues du Calumet et de Michigan. C'est auprès de l'opulente demeure de M. Georges Pullman, demeure si libéralement ouverte aux étrangers de distinction de passage à Chicago, que se trouve à la 18e rue l'arbre célèbre, témoin supposé du massacre de 1812. De l'autre côté de la chaussée s'élève l'une des habitations de la ville les plus gracieuses, et par le goût qu'a déployé l'architecte dans cette construction Renaissance française et par l'amabilité avec laquelle les hôtes, M. et Mme W. W. Kmiball, font les honneurs de leur maison. Les faubourgs de Hyde Park et de Kenwood, les grands boulevards qui mènent au parc Washington, au champ de course et à l'Exposition possèdent aussi de fort belles résidences.

La rive ouest a toujours été la moins recherchée. Personne n'en peut donner la raison, si ce n'est qu'il s'agit d'une question de mode. La rive ouest a ses parcs, comme les autres quartiers, des avenues plantées de beaux arbres, bordées de gazons, ornées de charmantes constructions. Mais la mode n'y est pas, et si la lutte continue, entre les rives nord et sud, pour la primauté, il est à peu près établi que l'ouest est pour longtemps hors de combat.



ÉGLISE ÉPISCOPALE RÉFORMÉE

Mais si la population élégante fait ses lois, le grand public n'est pas toujours disposé à s'y conformer. Sur 1 438 000 habitants comptés au dernier recensement scolaire, il s'en trouvait 660 000 établis dans l'ouest, alors que le sud n'en notait que 515 000 et le nord 263 000 seulement. Cette population est des plus mêlées. Les États-Unis y sont à peine représentés par 300 000 individus, si nos recherches ont été bien faites. Les Allemands dépasseraient de beaucoup ce chiffre, car on leur attribue une colonie de 385 000 personnes. L'Irlande a ici un puissant quartier général, avec 216 000 combattants sur ses contrôles; les 30 000 Anglais et les 12 000 Écossais ne se confondent pas avec cette colonie. Les races scandinaves ont un contingent de 100 000 personnes. La Bohême compterait 54 000 ressortissants, presque tous localisés vers la 22e rue, dans l'ouest; les Polonais sont groupés dans le nord-ouest au nombre d'environ 53 000. Les Juifs russes abondent aux abords de l'avenue Blue Island : sont-ils 10 000, comme on l'assure? Dans le même quartier se trouvent une vingtaine de mille Canadiens, et notre langue est parlée dans bien des rues, autour de l'église catholique de Notre-Dame. Les Français proprement dits ne dépassent pas 4000; ils sont disséminés dans toutes les parties de la ville. Toutes les autres nationalités, toutes les autres races se trouvent représentées dans cette Babel moderne où la confusion des langues tend vite à disparaître pour faire place à l'anglais, et où la diversité des sentiments s'efface plus vite encore pour faire place à cette conscience de son indépendance que l'étranger est fier de pouvoir exprimer au plus tôt par la phrase sacramentelle : *I am an American citizen.*

1. *Gravure de Petit, d'après une photographie.*

V

Palais fédéral. — Hôtel du Comté. — Cour des divorces. — Cour criminelle : anarchistes; affaires criminelles. — Hôtel de Ville : police, voirie.

Les institutions américaines, en effet, ne sont pas de celles qui gênent beaucoup la liberté de l'homme. La première impression même que recueille l'individu habitué au régime paternel, familial, protecteur, de l'Europe, est qu'aux États-Unis on n'est pas assez protégé par l'État; le « défends-toi toi-même » semble se substituer trop souvent à la sauvegarde publique; la politique du laissez-faire paraît très désagréable à ceux qui ont été habitués dès l'enfance à compter sur autrui pour trouver aide et assistance. La règle ici est de partir de ce principe que tout est permis, sauf ce qui est spécialement interdit par la loi; et même ce qui est interdit peut s'oser si l'on est assez habile pour échapper à la répression ou à la justice, boiteuse des deux jambes dans ce pays de grande liberté. C'est sans doute le régime de l'avenir des pays démocratiques où la volonté du plus grand nombre crée et constitue le droit.

Aux États-Unis tout est à l'élection et il n'y a rien de supérieur au bulletin de vote. Le premier édifice qui représente, aux yeux de l'étranger, le pouvoir central à Chicago, c'est le *Federal Building*, Palais Fédéral, communément appelé le *Post Office*, car c'est là que la Poste, service national, a ses bureaux. Ces bureaux occupent tout le rez-de-chaussée. Au premier étage, se trouvent la Douane, un autre service fédéral, et les Contributions indirectes, qui veillent sur les liqueurs fermentées et le tabac. Chicago est considéré comme un entrepôt de douane, et toute marchandise française peut, lorsqu'il y a avantage à le faire, s'expédier directement sur cette ville, sans qu'il soit nécessaire d'ouvrir le colis à New York pour l'expertiser.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les lois fédérales passées par le Congrès de Washington, sur les brevets par exemple, et sur les monnaies, comme les traités internationaux, relèvent d'une juridiction spéciale, qu'on appelle la justice fédérale. La *Federal Court* est au deuxième étage du Palais. Les magistrats fédéraux ne sont pas élus, mais nommés par décret du Président, sous réserve de l'approbation du Sénat. Ils ont à côté d'eux un procureur, un commissaire, un maréchal, agent de la maréchaussée ou officier de police, pour l'arrestation des criminels. L'appel des décisions de ce tribunal se porte devant la Cour Suprême à Washington. Il est d'autres services fédéraux qui n'ont pu trouver place dans le Palais, beaucoup trop étroit. Chicago est le quartier général de la division du Missouri, à la tête de laquelle s'est longtemps trouvé placé le célèbre général Philippe Sheridan. Le commandant actuel est le général Miles, et ses services sont installés dans le *Pullman Building*. La navigation des rivières et le service des postes relèvent de l'Union.

Au-dessous de l'Union se trouve, politiquement parlant, l'État de l'Illinois, dans les limites duquel Chicago est situé. Les services de l'État, analogues à ceux d'un département français, sont concentrés à Springfield, la capitale, une petite ville de de 30 000 âmes, à quelque cent lieues au sud. La politique constante des Américains est d'écarter les capitales des grandes villes, de manière à permettre aux assemblées publiques de délibérer à l'abri des influences, parfois nuisibles, des foules.



M. PULLMAN [1].

Le comté est la grande unité administrative des États-Unis. Une fois la loi votée à Springfield, le comté doit être en mesure de pouvoir suffire de lui-même à tous ses services administratifs, financiers, judiciaires. La *Court House* est le palais dans lequel les bureaux du comté sont concentrés. Du *Federal Building* à la *Court House*, il faut cinq minutes en suivant Clark Street; l'édifice apparaît bientôt dans sa masse imposante : d'énormes colonnes de granit partent du deuxième étage et supportent la corniche du palais. Trop de développement a été donné à l'extérieur; l'intérieur est obscur, mal aéré, et il y faut en tout temps de la lumière.

Les divorces de Chicago sont devenus célèbres dans le monde entier : « Cinq minutes d'arrêt. Divorce », tel est le mot que l'on prête aux employés des gares, chargés d'annoncer aux voyageurs l'arrivée du train à Chicago. La loi de l'Illinois est, en effet, fort commode. L'abandon de l'un ou de l'autre des époux suffit, ne fût-il qu'imaginaire. On venait donc de tous les points de l'Union; l'époux mécontent s'installait à l'hôtel; après six mois de résidence, constatation se faisait de la vie solitaire menée par le pauvre infortuné. Sommation dans un journal local était faite au conjoint absent d'avoir à rejoindre au plus tôt la chambre conjugale. Constat d'absence et publication étaient remis au juge. Sur quoi, le divorce était prononcé. Ce genre d'affaires était très fructueux pour les aubergistes et les avocats. Mais la concurrence est venue détruire cette bonne veine. Sioux City, en Dakota du Sud, accorde des divorces en trois mois avec réduction de prix. C'est là que la foule des époux mal assortis se presse aujourd'hui. La Cour des divorces est dans la Court House.

Le comté est administré par des commissaires, sorte de conseillers généraux français permanents avec tous les pouvoirs de préfet. Ils ne sont responsables que devant leurs électeurs, responsabilité qui se porte allègrement. Le comté de Cook a, par exception, neuf commissaires, au lieu de trois agents dont sont dotés les comtés ruraux. Les délibérations ne sont pas publiques.

La Cour criminelle, qui devrait être dans ce palais, est reléguée sur la rive nord à côté de la maison de détention ou de dépôt; on la reconstruit en ce moment, et le nouvel édifice promet d'être à la hauteur des causes célèbres qui s'y jugeront dans l'avenir. Dans le passé, l'affaire des anarchistes, l'affaire Cronin, ont eu un retentissement dont l'écho n'est pas encore éteint.

Après quelques jours de manifestations bruyantes contre les ouvriers libres travaillant dans une usine boycottée et contre la police qui protégeait ces ouvriers, les meneurs de la grève organisent une réunion publique de protestation le soir du 4 mai 1886. Les agents de police s'approchent pour les disperser; une bombe est lancée dans leurs rangs : soixante-sept victimes tombent, dont sept mortellement atteintes. Sept anarchistes furent reconnus coupables. Quatre furent condamnés à mort et pendus : Parsons, Spies, Engel et Fischer; un cinquième, Lingg, se fit sauter la tête à coup de dynamite.

L'affaire Cronin fut non moins tragique. Une société secrète, le Clan na Gaël, s'occupe d'affranchir l'Irlande. Il paraît que les fonds recueillis se dépensaient tout simplement à la Bourse. Du moins le Dr Cronin, un patriote ardent, accusait de malversations le Triangle directeur. Sur l'ordre du Triangle, une loge juge Cronin par contumace et le condamne à mort pour cause de trahison. Le comité d'exécution loue une maison isolée; on appelle, un soir de mai 1889, le docteur à courir au lit d'un malade : une voiture est là qui l'attend; il y monte. Il arrive au Carlson Cottage; il entre. Du dehors on entend un grand cri :

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Oh! Jésus! » Et c'est tout. La presse annonce le lendemain que le docteur est au Canada, en bonne fortune; les conspirateurs racontent ses prouesses amoureuses. Pendant ce temps-là il était à pourrir nu dans un égout où on le retrouve par hasard après quinze jours. On recherche les coupables; on les arrête : un agent de police était à la tête du complot. On les juge, l'huissier du tribunal soudoie les jurés. Personne n'a été condamné à mort, et un des trois condamnés, le seul qui survive encore, vient d'obtenir la revision de son procès.

Les deux édifices du Comté et de la Municipalité sont jumeaux. L'Hôtel de Ville — *City Hall* — a son entrée principale sur La Salle Street. Comme partout, des ascenseurs vous portent au dernier étage, le mieux éclairé et le mieux ventilé de tous. C'est là qu'est la salle du conseil municipal : une séance du lundi est parfois très intéressante pour qui veut se rendre compte des débats d'une assemblée parlementaire américaine au petit pied. Voisine de la salle du Conseil, la bibliothèque publique est un cabinet de lecture des plus commodes. Tous les journaux d'Europe s'y lisent, tous les romans nouveaux s'y prêtent; il n'y a pas d'institution démocratique plus goûtée du public. Il y a foule chaque jour pour rendre ou emprunter des volumes, et les ouvrages français ne sont pas les moins défraîchis par la main des lecteurs.

On se livre à beaucoup de plaisanteries aux États-Unis sur la valeur de l'agent de police municipal : il est de grande taille, a grand'soif, appartient à l'Irlande, touche 5 000 francs d'appointements et aide volontiers les dames à passer les chaussées trop encombrées. Quant au reste, que chacun se protège! tel est le principe. Un sénateur, qui a été ministre à Madrid, s'étonnait d'avoir pu traverser l'Espagne avec 50 000 francs dans son portefeuille sans avoir été un moment inquiété. A Chicago, ajoutait-il, je n'oserais me risquer à traverser la rue avec une telle somme. Le pickpocket a des yeux d'Argus; il profite du moindre oubli; il ne respecte aucune convenance des ministres étrangers qui sont les hôtes de la ville : il pénètre dans leurs chambres et pille décorations et bijoux; il est sans pitié. Les soirs d'hiver, quand le froid est vif, la faim pressante, il devient cruel. A soi de se protéger.

Le feu est un autre ennemi dont il convient de se défier : le service des pompiers est excellent, le meilleur du monde. Mais les compagnies d'assurances se ruinent, malgré des primes de 1 ou 2 pour 100, dix fois plus, cent fois plus élevées que dans certaines villes d'Europe.

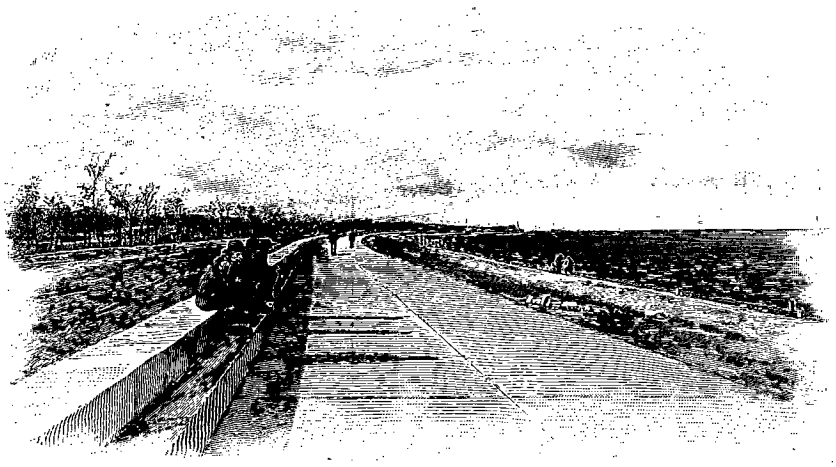
Le climat n'est pas lui-même sans danger. Chicago n'est abrité par aucune montagne, les vents du nord — et c'est le froid — les vents du sud — et c'est une chaleur lourde — s'y succèdent avec une fantaisie inimaginable et une rapidité surprenante. Il faut toujours être pourvu de vêtements d'hiver et d'été. La municipalité compte sur le soleil, le vent, la pluie, pour le service de la voirie, et quelquefois les rues sont vraiment assez propres. Le budget de la ville est d'environ 35 millions de francs et la dette ne dépasse pas 67 millions. L'administration de ces fonds et la nomination aux emplois qu'ils rétribuent ne sont pas sans exciter de vives ambitions.

La ville est démocratique, c'est-à-dire très libérale comme le sont toutes les grandes cités. Le moins de centralisation possible, le plus de liberté compatible avec le respect des droits d'autrui, tel est le fond de la doctrine. Mais dans bien des cas on est démocrate par opposition aux théories républicaines, qui veulent par exemple l'interdiction de la vente des liqueurs, la fermeture des cabarets le dimanche.

E. BRUWAERT.

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*

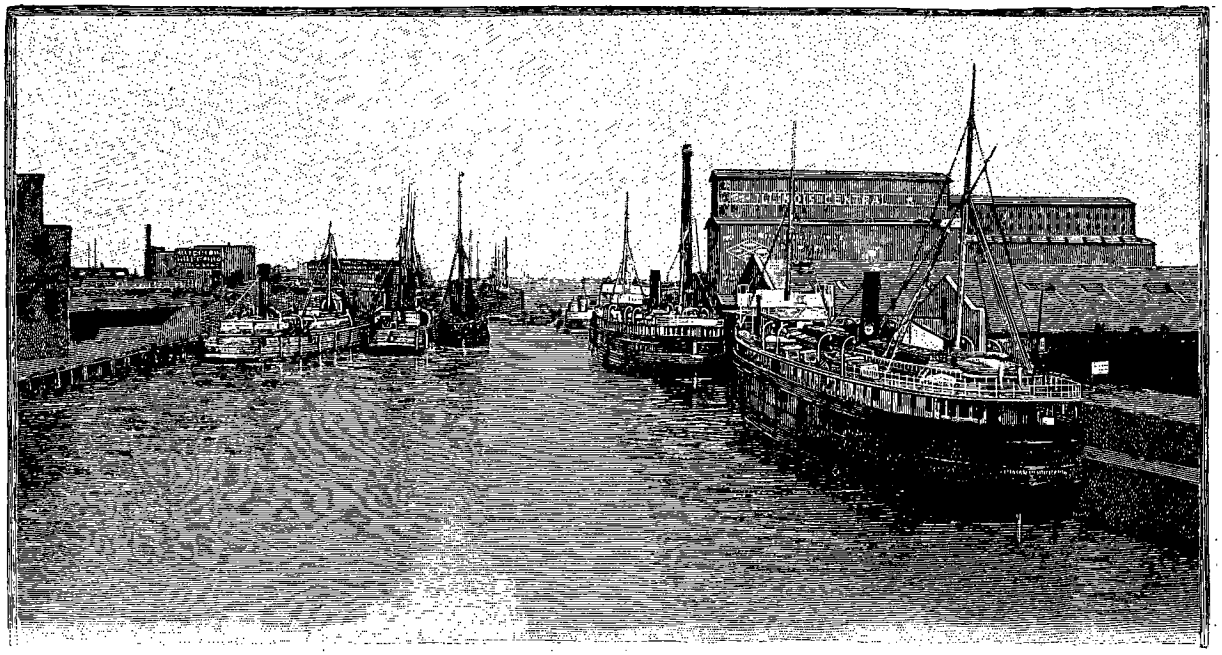
(*La suite à la prochaine livraison.*)



BORDS DU LAC MICHIGAN [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE PORT DE CHICAGO [1] (PAGE 278).

CHICAGO ET L'EXPOSITION UNIVERSELLE COLOMBIENNE,

PAR M. E. BRUWAERT [2].

VI

Pas d'oisifs. — Affaires : propriétés; Bourse des grains; élévateurs. — Parcs à bétail, abattoirs, conserves de viandes, margarine. — Commerce : nouveautés. — Industrie : forges et hauts-fourneaux, Pullman-Town. — Moissonneuses-lieuses. — Transports par terre, par eau; journaux, valeurs. — Banques.



UNE MAISON A DIX ÉTAGES [3].

Conquérir son million dans n'importe quelle entreprise, telle est la naturelle ambition de tout jeune Américain qui dit adieu à sa famille. En France, un fils de famille doit naître riche, sinon il doit se marier richement; il n'a pas d'autre alternative, à moins qu'il ne végète dans quelque modeste administration publique jusqu'à ce qu'il conquière les palmes académiques, le mérite agricole, ou, suprême distinction, le ruban de la Légion d'honneur. Aux États-Unis, dès que le jeune homme a grandi, reçu une bonne éducation universitaire, conquis ses diplômes, on ne lui fait ni pension ni rente; on l'envoie dans l'Ouest, ou, si on le garde près du foyer, on le place dans un bon magasin de nouveautés, dans un excellent débit de charbon, ou dans quelque pharmacie pleine d'avenir. Un diplomate américain qui a été accrédité auprès des principales cours de l'Europe rentre dans sa ville d'origine : si son fils est d'âge à travailler, il se souviendra de la jeunesse dorée de Paris ou de Saint-Pétersbourg et sollicitera pour le jeune homme une place, derrière un comptoir, dans un magasin d'épicerie en gros. Tel fils du plus illustre avocat de la ville sera confié au Boucicaut de l'endroit et ira, au rayon de la soierie, mesurer du ruban. Humilié le jeune homme? Mais nullement. Il supputera que le patron est millionnaire, qu'il lui faudra bientôt quitter le magasin, qu'il y aura des chances de lui succéder. Et, de fait, nombre de jeunes hommes sont ainsi devenus membres associés de maisons dans lesquelles ils étaient entrés simples employés, et ils sont aujourd'hui sur le chemin de la fortune.

Il n'y a pas d'hommes de loisir à Chicago; chacun a un bureau en ville, où il descend tous les matins; chacun travaille ou, au moins, fait semblant, car l'homme inactif, oisif, est considéré comme un être maladif, infirme, pour lequel on n'a que de la pitié. L'insuccès n'est pas une excuse, au contraire. Un négociant fait faillite une fois, deux fois, trois fois : le blâme-t-on? Nullement; s'il se remet au travail, on l'approuve, on

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 257.
3. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'encourage. S'il paye plus tard ses créanciers, c'est parfait. S'il ne le fait pas, tant pis pour lui; mais jamais on ne reproche à quelqu'un ses infortunes commerciales.

Dans un pays nouvellement mis en valeur comme celui-ci, les routes qui mènent à la fortune sont variées et nombreuses. On aime à répéter que pour faire de l'argent un fou suffit. Que de gens aimeraient à être assez fous pour cela! Il est certain qu'il ne faut pas souvent avoir beaucoup de génie pour réussir dans le commerce des propriétés, car, à Chicago, un des plus grands commerces consiste à acheter et à revendre des immeubles. Les 46 650 hectares de la ville ne valaient pas 12 000 francs en 1823, d'après les relevés officiels de l'époque; en mettant le terrain à 10 francs le mètre seulement aujourd'hui, c'est une valeur de 4 milliards et demi de francs créée par le seul fait de la présence de l'homme sur ce point spécial du globe. Or le terrain vaut bien près de 100 francs en moyenne. C'est donc une fortune spontanée de 46 milliards et demi qui entre, sans effort aucun, dans les poches des heureux détenteurs du sol. Des gens engagés dans des procès, des veuves, des mineurs, n'ont pu se défaire de leurs terrains, à leur grand regret; malgré eux, ils sont devenus riches, car, l'obstacle levé après des années, ils avaient une propriété centuplée de valeur.

Le *quart de section* urbain se détaille généralement en lots de 25 pieds de façade sur 140 ou 150 pieds de profondeur. Le prix se fait au pied, soit 30 centimètres de façade, qui représente dès lors de 12 à 13 mètres carrés, étant donnée la profondeur. Or le pied de façade, dans le quartier d'affaires, se vend couramment 2500 dollars, soit 10 000 francs le mètre carré. Le terrain sur lequel est bâtie l'imprimerie du journal l'*Interocean*, au coin de Madison et de Dearborn, s'est vendu, au mois de juin 1892, à raison de 13 000 francs le mètre carré nu. Treize mille francs! Est-il en Europe un seul terrain qui vaille ce prix? Et ce prix n'a pas été payé par un fou, mais par l'homme qui passe pour le plus prudent administrateur de sa fortune, M. Marshall Field. A de tels taux, on ne pourrait trouver de capitaliste assez riche pour acheter ce sol et pour y construire une demeure. Aussi en est-on arrivé à céder le sol au constructeur contre l'engagement, par lui, de payer l'intérêt seulement du prix, pendant une longue période, 99 ans, le terme ordinaire. Ces baux emphytéotiques sont fort de mode. Le bail, qui est garanti par l'immeuble, se vend dès lors comme une hypothèque de premier ordre.

L'immeuble, pour rapporter l'intérêt du prix tant du sol que de la construction, doit comporter un plus grand nombre de locataires : à l'aide de l'acier, supportant un revêtement de terre cuite légère, on atteint des hauteurs prodigieuses, 10, 12, 15, 18, 20 étages. L'ascenseur facilite l'accès des chambres, ascenseur à vapeur, ascenseur hydraulique, l'eau qui agit sur la turbine étant élevée dans les réservoirs à l'aide de machines électriques d'une propreté et d'une simplicité exquises. Le Tacoma, le Monadnock, l'Auditorium, le Temple Maçonnique sont des types à voir, sinon à admirer, de ce genre d'édifices.

L'ascenseur, qui joue un rôle si important dans l'augmentation du prix du sol, n'occupe pas une place moins utile dans une autre branche d'affaires extrêmement productive à Chicago : le commerce des grains, qui a pour base l'entrepôt moderne des céréales, l'*élévateur*. L'élévateur est un ensemble de puits hauts de 20 mètres, juxtaposés et supportés en l'air par des charpentes. Au-dessous des puits, les wagons, les voitures arrivent et déversent le grain sur le sol, dont les pentes sont dirigées vers l'ascenseur, une vulgaire chaîne à godets mue à la vapeur. Le grain monte au grenier, est jaugé, pesé et coule, par un entonnoir, dans le puits qui lui est destiné. S'agit-il, non de recevoir, mais d'expédier du grain, c'est le fond du puits qui s'ouvre, et la chaîne à godets remet le blé à la jauge, à la pesée, et un autre tube le déverse, sans main-d'œuvre, dans le bateau, le train, le chariot qui doit l'emporter : donc main-d'œuvre réduite à son minimum, ce qui est l'idéal aux États-Unis, où le travail est si coûteux et si indiscipliné; aérage du grain constant et parfait; enfin facilités extrêmes pour les transactions en bourse.

Avant d'entrer à l'élévateur, le grain est inspecté et classé par un agent de l'État. Le numéro 1 est excellent, le numéro 2 est bon, le numéro 3 est médiocre. Une fois entré, il prend le caractère d'une chose fongible. Le propriétaire a reçu des bons ou warrants pour autant de boisseaux qu'il en a apportés. S'il veut reprendre son blé, on lui donnera du grain de même classe; mais son grain, à lui, est perdu dans la grande masse, comme le billet de cent francs remis au banquier perd, de ce fait, son caractère de propriété individuelle. On ne vend donc pas du grain à la Bourse, mais des certificats numéros 1, 2 ou 3, sur les élévateurs consignataires, ce qui donne aux transactions une souplesse extraordinaire. La Bourse de Chicago — le *Board of Trade* — est, sans exagération cette fois, le plus grand marché de céréales du monde. On peut, en une seule séance, y vendre ou y acheter, sans la moindre gêne, sans la moindre action bien appréciable sur les cours, toute la récolte d'un département, d'un État. Reçoit-on de Marseille l'ordre d'acheter 10 millions de boisseaux, de quoi nourrir Paris pendant plus d'un an, le courtier prend des livraisons à terme, qui s'offrent toujours en quantités illimitées. Dans l'intervalle, l'Algérie, l'Égypte, les Indes, la Russie, envoient à Marseille cinq ou six millions de boisseaux; le négociant revend ici à terme les quantités dont il n'a plus besoin, liquidant ainsi simplement, en cinq minutes de télégraphe, sans soubresauts, sans crise, son opération initiale et sans y perdre un centime. Le fermier éloigné vend de même sa récolte à terme, dès que les prix le tentent. S'il lui arrive de la céder sur place, il rachète sur le marché du terme ce qu'il avait promis de livrer et il liquide ainsi sa

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

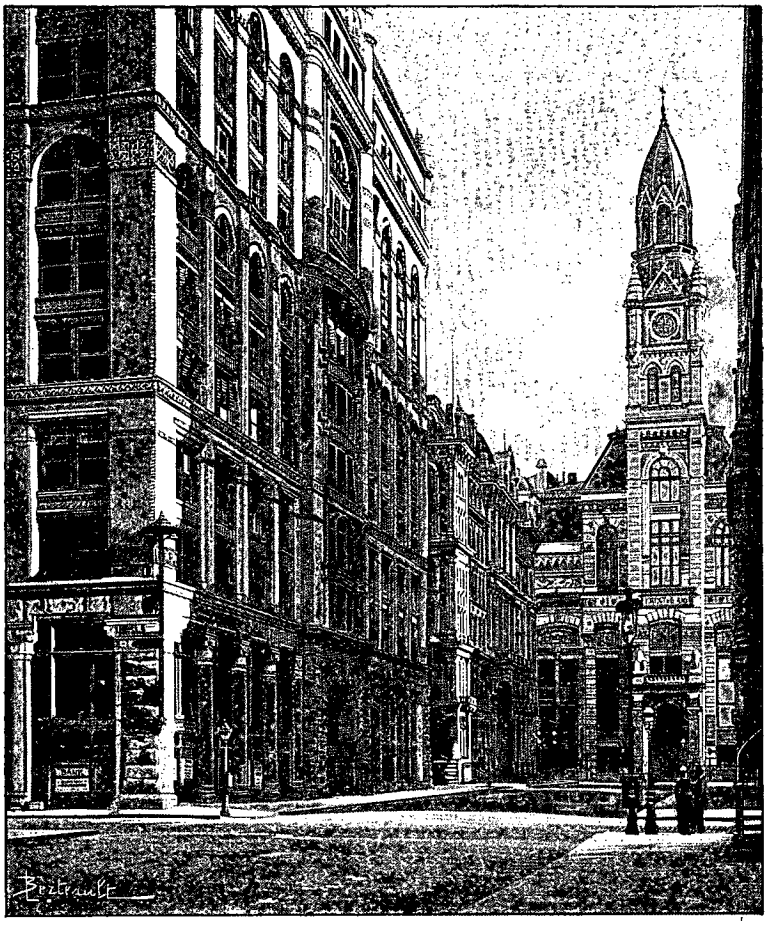
récolte, si considérable qu'elle soit, sans la moindre perte.

Derrière ces marchés à terme se cachent beaucoup d'opérations purement aléatoires : les *bulls* ou haussiers se livrent à d'énergiques batailles contre les *bears* ou baissiers. Il n'est pas rare de voir d'immenses fortunes perdues en un jour; les joueurs heureux sont nombreux, et l'on aime à se montrer, autour de la corbeille, des hommes, comme B.-P. Hutchinson ou Partridge, qui disposent de millions, les perdant, les gagnant, avec un calme et une indifférence admirables.

Les parcs à bétail constituent une des grandes puissances productrices de Chicago. Pour quelque quantité de viande que vous ayez à vendre ou à acheter, vous avez marché à Chicago. Les vingt millions d'agriculteurs qui, ont peuplé, depuis quarante ans, la vallée du Mississippi produisent beaucoup plus de blé et de bétail que n'en exigent les besoins du pays. Les pertes seraient considérables, si un débouché ne leur était offert. Le fermier ou l'éleveur envoie donc ses bêtes : bœufs, porcs, moutons, aux parcs ou *Stock Yards* de Chicago. Un commissionnaire averti par lettre reçoit, à l'arrivée, les bêtes, que le train lui amène dans l'établissement même. Il les case dans un enclos isolé que l'administration met à son service moyennant un prix minime, vingt-cinq sous pour un bœuf par exemple. Aus-itôt il se rend à la Bourse, un petit édifice situé au centre du parc, et il offre tant de livres de viande sur pied au cours du jour. Il conclut en quelques minutes; l'acheteur se rend à l'enclos, dirige, grâce à un intelligent et simple jeu de barrières, les animaux vers la balance Fairbanks; il vérifie le poids, la qualité, l'état sanitaire; puis il remet son chèque pour le prix convenu. Par le courrier du même jour, la poste porte au fermier le chèque, le bordereau de l'opération et la cote du jour. Tout fermier peut ainsi vendre, sans difficulté, à l'heure qu'il a choisie pour faire son opération. L'importance de Chicago pour ce genre d'affaires résulte assez nettement de la statistique suivante des animaux amenés aux parcs, en 1892, statistique comparée à celle du plus grand marché de France, celui de la Villette en 1891 :

	Chicago.	Paris.
Bœufs	3 511 796	294 119
Porcs	7 714 435	445 661
Moutons	2 145 079	1 070 574
Veaux	197 576	178 882
Chevaux	86 998	

La question qui se pose aussitôt est celle-ci : que devient donc cette viande sur pied qui trouve toujours preneur? C'est le secret du *packer*, nom donné à l'abatteur et au préparateur des viandes fraîches ou de conserve. Il existe, à l'ouest des parcs, plus de vingt-six grandes maisons d'abatage, dont les plus célèbres sont les maisons Armour, Swift, Nelson Morris, qui ont une réputation universelle. Sorti de la salle, dont le parquet mobile a servi à le peser, le troupeau défile dans la direction de l'abattoir. Les bœufs sont menés dans un couloir où s'ouvrent, sur un côté, une vingtaine de portes, entrées d'autant de cellules étroites, sans pla-



BOURSE DES PRODUITS AGRICOLES [1].

fond, dans lesquelles l'animal pénètre, plus étonné que mécontent. Il ne se doute pas qu'au-dessus de sa tête, sur une planche, pont fragile soutenu par les cloisons des cellules, le bourreau va et vient, maillet en main, assenant un coup sec, mais terrible, entre chaque paire de cornes qu'il aperçoit sous ses pieds. L'animal s'abat; une porte, contre laquelle son museau s'appuie, se lève, et, tiré par une chaîne mue à la vapeur, soulevé en l'air par le train de derrière, il est en un moment ouvert, vidé, dépecé, lavé au jet d'eau froide, coupé en deux moitiés et envoyé, roulant à un rail du plafond, dans les chambres réfrigérantes

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour attendre plus ample décision sur son sort.

Les belles bêtes sont expédiées froides sur les boucheries qui de tous les points des États-Unis s'approvisionnent à Chicago. Des wagons-glacières font le miracle. Les hôtels, les auberges, les restaurants des petites communes les plus distantes peuvent acheter ici de bons morceaux frais, au détail; on les leur expédie, comme colis de messageries, dans des boîtes spéciales garnies de glace. C'est le principe de la poste aux lettres appliqué au quartier et au filet de bœuf, et ce principe a fait des merveilles et créé des fortunes. Si la viande est moins chargée de graisse, on la transforme en bœuf bouilli pour le service des armées européennes, ou en bœuf mariné — *corned beef*, — en bœuf fumé pour le service des colonies ou de la marine britanniques.

Le porc est traité d'une manière analogue avec des moyens un peu différents. Pendu par une patte de derrière à l'état vif, d'un coup de couteau fort simple on l'égorge; on le laisse perdre son sang, puis on le plonge dans une cuve bouillante d'où on le retire aussitôt pour le faire passer dans un laminoir dont les cylindres, assez écartés, sont munis de rasoirs. Les soies, amollies par le bain chaud, sont ainsi enlevées, mieux qu'elles ne le seraient par un habile barbier. Suivent les opérations par lesquelles a déjà passé le malheureux confrère, le bœuf.

Toutes les graisses, bonnes ou moins bonnes, se fondent à basse température. Celles du bœuf, une fois figées, se placent sous une presse hydraulique : l'huile extraite est la margarine, dont on fait du beurre à Chicago et en Hollande. Les saindoux de porc se passent à la marinade pour qu'ils perdent leur odeur fade : on obtient une neige blanche, neutre, qui, mélangée à un peu de lait, colorée en jaune, produit un beurre parfait valant de 10 à 11 sous la livre. Les fermiers en sont fort friands : il leur est si aisé d'en faire du beurre à 32 sous!

L'abatage est-il rémunérateur? M. Armour, qui est très humoristique, déclare aux commissions parlementaires qu'il se ruine au métier. A peine gagne-t-il 10 francs par bœuf! Comme il en tue 385 000 dans une année, même à 10 francs il se crée un modeste revenu de près de 4 millions avec le bœuf seul; et il tue, en outre, 1 million de porcs. On lui attribue une fortune de 150 millions de francs, faite en moins de 30 ans : il s'en excuse vivement, s'estimant très heureux, ajoute-t-il, s'il peut avoir en réserve une simple croûte de pain pour ses vieux jours. Il est, du reste, fort généreux, mais simplement et sans affectation.

Chicago achète donc beaucoup aux fermiers de la vallée, sans y perdre; il leur vend beaucoup également et avec quelque profit. Maints négociants sont loin, en effet, de paraître engagés sur le chemin de la ruine. Le magasin de nouveautés de M. Marshall Field a été une mine d'or pour tous ceux qui en ont été propriétaires. Qui de Marshall Field ou de Phil. Armour est le plus riche? Telle est la question qui se pose cent fois par jour dans les clubs, autour de chaque table dans maints foyers. Et chacun s'intéresse à ces fortunes locales, sans jalousie, sans envie, car chacun peut voir qu'elles sont faites à force de travail, d'énergie, d'intelligence, et ces exemples agissent vivement sur l'imagination de la jeunesse, toujours ambitieuse d'arriver à marquer dans l'histoire de la ville. M. Field ne vend que de bons articles, mais il croit qu'un bon article a son prix et il vend en conséquence. Il est à la mode d'aller chez lui, et la mode se paye. La *Fair*, le bazar comme on dirait à Paris, est fondé sur un autre principe : le plus bas prix possible. Et la grande masse du petit public a fait la fortune du bazar, comme de M. Lehmann, son propriétaire. D'autres, comme M. W. W. Kimball, ont adopté le principe de la vente à crédit, avec règlements par acomptes : et les pianos Kimball sont entrés dans les demeures les plus modestes en enrichissant l'initiateur du système. M. Pullman croit que l'homme aime naturellement le confort et qu'il y a de l'argent à gagner en procurant le luxe d'aujourd'hui, c'est-à-dire le besoin de demain, à des prix de vulgarisation. Les wagons-lits de sa création ont été une révélation, et l'application de l'idée a valu à celui qui l'a conçue une splendide fortune.

La tendance du commerce est d'ailleurs de rapprocher sans cesse le producteur du consommateur, de manière à supprimer les lourdes charges résultant de l'entremise d'intermédiaires inutiles. C'est ainsi que le thé consommé ici s'achète directement à Yokohama, des producteurs; que les soieries, la ganterie vendues ici se commandent directement à Lyon et à Grenoble; que les conserves alimentaires viennent directement à Chicago de Nantes ou de Bordeaux. Un intéressant système de vente est pratiqué par la maison Montgomery, Ward and C°: elle tient de tout et il suffit de lui adresser un ordre de province pour recevoir, par le retour du courrier, l'objet, en port dû, dans des conditions de prix plus faibles qu'on ne pourrait l'obtenir soi-même en ville. Dans beaucoup de magasins, du reste, en librairie par exemple, le prix fixe n'existe pas. Il y a le prix fort et le prix faible. Aussi ne faut-il jamais manquer de réclamer sa remise lorsqu'on paye comptant.

Les ventes de Chicago se sont tellement accrues que les agents représentant ici les maisons de l'Est se sont demandé s'ils n'auraient pas avantage à manufacturer sur place les articles dont ils s'aprovisionnaient chez leurs commettants. De là est née l'industrie locale, et cette industrie, qui n'en est qu'à ses débuts, a pris en quelques années un développement colossal. Tout se prêtait à sa croissance : houille, bois, minerais se trouvaient à deux pas. Les voies de transport se multipliaient dans toutes les directions, facilitant l'accès de la matière brute et la distribution du produit ouvré. La rivière de Chicago, un admirable chemin, borde presque toutes les usines, c'est-à-dire que les manufacturiers ont choisi le bord de l'eau de préférence, et,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE TEMPLE MAÇONNIQUE (PAGE 274). — GRAVURE DE KOHL, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pour compléter leur régime des transports, ils s'arrangent avec une compagnie de chemin de fer pour qu'on établisse jusqu'à l'usine un tronçon léger. La voie ferrée d'un côté, la voie navigable de l'autre, l'usinier peut marcher, sûr de produire dans des conditions extrêmes de bon marché. L'ouvrier coûte cher, il est vrai. Mais on a vite fait de le supplanter par la machine. Chaque patron intéresse ses ouvriers à diminuer la manutention, et tout procédé qui améliore soit le travail, soit les qualités de l'objet travaillé, est aussitôt largement récompensé. Grâce à ce système, nombre de fabriques se sont enrichies de brevets qui leur assurent pour des années une prospérité certaine.

Les marchandises lourdes ne peuvent guère supporter les tarifs de transport; de là cette règle que les produits de ce genre, comme la brique, la grosse poterie, la fonte, sont les premiers partout à se fabriquer sur place. Les hauts-fourneaux de Chicago sont des établissements modèles. La fonte en fusion se promène du fourneau au creuset Bessemer, du moule au four réchauffeur, du laminoir au magasin, sous les formes et les états les plus divers, avec une facilité qui semble faire de ce dur métier un vrai jeu d'enfant. Les chaudières y sont chauffées au pétrole, volatilisé par des jets de vapeur, ce qui donne un combustible d'une chaleur intense et d'une propreté parfaite. On y produit de la laine de fer en lançant de la vapeur à haute pression sur un filet de fonte liquide. Cette laine, absolument semblable à du coton jauni, est par excellence un corps non conducteur. C'est ce qui la fait rechercher par l'industrie.

Les métaux, cuivre, nickel, étain, zinc, sont travaillés ici; et la manufacture de M. J. Mac Gregor Adams est une des plus intéressantes pour l'article de quincaillerie. Il y a des raffineries d'or et d'argent.

Le charronnage s'est développé dans ses diverses branches. Il faut aller visiter le faubourg de Pullman, où les ateliers, admirablement montés et outillés, livrent depuis le simple truc jusqu'au wagon de luxe le plus coûteux. C'est à Chicago que M. Mac Cormick, l'inventeur de la moissonneuse-lieuse, ami de Michel Chevallier, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, avait établi sa fabrique, et cette fabrique, qui occupe plus de 3000 ouvriers, fait sa moissonneuse à l'heure. Les manufactures de chaussures sont tellement perfectionnées qu'il faut en ce moment une minute et demie pour produire une bottine. A la manufacture d'Elgin, qui compte 1800 ouvriers, on livre 2000 montres par jour; chaque ouvrier fait donc plus d'une montre en huit heures de travail; il fallait autrefois neuf mois à un horloger habile. La machine a donc économisé travail, temps, argent. Le meuble de Chicago, tout de bois, est d'une bonne fabrication et d'un prix bien inférieur aux cours de France. La chaise, le lit-pliant, lit-bureau, lit-secrétaire, lit-armoire à glace, sont fort recherchés. La houille coûte 10 francs la tonne, le gaz 4 sous et demi le mètre cube, le gaz naturel un peu plus de 2 sous. Ce sont là des ressources précieuses pour l'industriel en quête d'un établissement avantageux. Aussi toutes les usines semblent-elles prospères. Le marché? le débouché? Il est immense : 66 millions d'habitants, enfermés derrière une haute muraille de Chine, auxquels on fait payer tels prix qu'on veut. Et chaque année l'immigration ajoute un contingent de 500 000 à 800 000 consommateurs à ce marché déjà si étendu.

Le réseau ferré qui enserre Chicago mesure près de 200 000 kilomètres : la Terre n'a que 40 000 kilomètres de tour, à la ceinture. C'est dire que les bras du commerce mettent la main ou le doigt partout. Vingt-huit compagnies, propriétaires de 68 000 kilomètres de lignes, desservent la ville. Le nombre des trains quotidiens arrivant ou partant est de 1360 : 262 trains de grande vitesse, 660 trains de banlieue, 274 trains de marchandises, 164 trains de bétail, de blé ou de bois. Rien n'est charmant comme l'aimable télégramme que l'innocent Parisien ne manque jamais, à son départ de New York, de lancer à ses amis de Chicago : « Arriverai par train 10 heures ». Il ne se doute pas, le malheureux, qu'il y a 32 stations où le voyageur de New York peut descendre, et qu'il y a au moins quatre ou cinq grandes gares où il peut arriver à la même minute. Grande est sa consternation quand il ne trouve personne sur le quai à l'attendre. Il s'explique alors qu'il aurait dû indiquer par quelle ligne il venait.

Pour éviter l'encombrement de la ville, qui souffre déjà d'une congestion énorme, car toutes les têtes de ligne se trouvent au cœur même de la cité, dans un espace moins grand que la surface comprise entre la Madeleine, l'Opéra, la colonne Vendôme et l'Obélisque, il s'est créé un chemin de grande ceinture qui sert à l'écoulement de tout le trafic n'intéressant pas immédiatement Chicago. Il est question de fusionner les gares en une seule; mais comment arriver à une entente entre tant d'administrations diverses, rivales ou jalouses, se bataillant le plus souvent aux frais des actionnaires, au profit du voyageur et du commerce. On a pu aller de Chicago à New York, et parcourir cette distance de 1600 kilomètres, soit la distance de Paris à Vienne en Autriche, pour la modeste somme de cent sous, en temps de lutte; l'été dernier, on pouvait se procurer des billets pour 25 francs. Les marchandises bénéficient parfois d'aubaines semblables; mais c'est un grand souci pour le commerce que ces variations constantes de tarifs. Un négociant de Chicago remarque que les ordres de New York cessent de lui arriver; il s'enquiert et il découvre qu'un rival, ayant obtenu un rabais sur une ligne, peut livrer à plus faible prix le même article. Ces désappointements sont fréquents. Aussi est-ce une lutte perpétuelle pour l'existence.

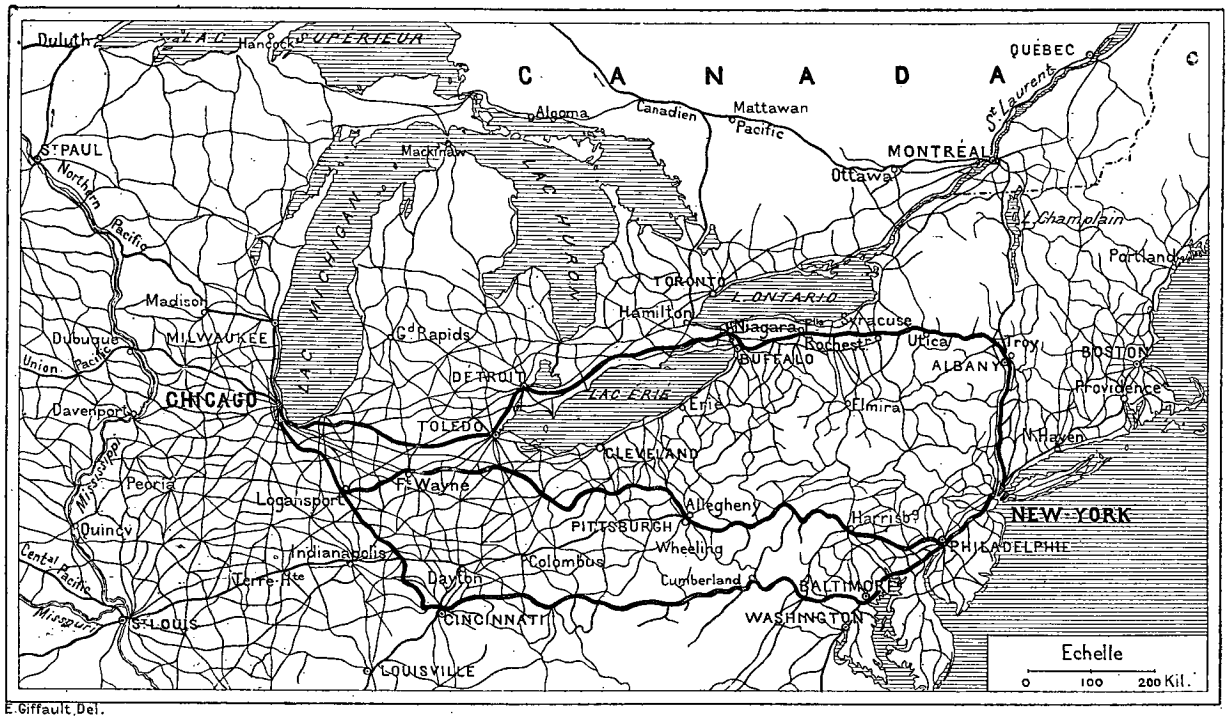
A la concurrence des voies ferrées s'ajoute la rivalité des transports par eau. La flotte de Chicago n'est pas très considérable : 68 vapeurs, 137 voiliers, 21 péniches à vapeur de rivière. Mais le port est le rendez-vous de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

toute la flotte des lacs. En 1892, il est sorti de la rivière 9 252 navires, jaugeant 4 972 000 tonneaux ; c'est, à peu de chose près, le trafic de New York avec les nations étrangères. Le grand mouvement suit la route ouverte par La Salle ; et Buffalo, sur le lac Érié, en amont de la chute du Niagara, est le point d'origine ou de destination de ces transports. De Buffalo, les produits peuvent ou gagner le Saint-Laurent par le canal canadien de Welland, parallèle au Niagara, ou l'Hudson, par le petit canal de l'Érié, qui aboutit à Troy, au nord d'Albany. La différence de prix est considérable : le chemin de fer demande 30 sous les 100 livres ; pour 12 ou 16 sous on peut obtenir le même service par eau. Il est vrai que la navigation ne dure que sept mois, de mai à novembre, les glaces arrêtant le trafic de décembre au milieu d'avril ; mais, avec de la prévoyance, le régime des eaux suffit au négociant habile.

Le petit canal du Michigan, qui contribua tant au succès de Chicago, à son origine, ne sert plus qu'au transport des pierres de taille extraites des carrières de Joliet. Mais depuis deux ans on est à l'œuvre pour rendre cette voie accessible aux navires de plus grand tonnage. La ville est horriblement plate ; les égouts, qui ont à peine une pente, se déversent dans la rivière. Tout va à l'égout, tout va à la rivière, tout allait au lac, où est la prise des eaux alimentaires. Il s'agissait de détourner le cours des eaux. On y a réussi en partie à l'aide de puissantes machines qui, établies sur l'emplacement de la maison de la Toupine, absorbent la rivière et la rejettent dans le canal, dont le cours se dirige à l'ouest vers le Mississippi. Ces pompes sont insuffisantes, et une loi a autorisé la construction d'un canal plus large pouvant donner passage à 300 mètres cubes d'eau à la seconde, par une section de 20 mètres de largeur sur 5 de profondeur. Les ingénieurs ne sont pas d'accord sur la possibilité d'exécuter un tel travail sans inonder les vallées en contre-bas. De sorte qu'il n'est pas probable qu'on voie, avant quelque temps, les navires de la Nouvelle-Orléans remonter jusqu'à Chicago.

Il n'est, du reste, pas sans inconvénient d'avoir trop de navires au cœur d'une ville. La rive nord et la rive sud sont reliées par six ponts. Or il entre, dans la saison, environ 60 navires ; il en sort à peu près autant pendant les douze heures qui constituent un jour de travail. C'est donc un passage de 10 bateaux à l'heure avec mâts et voilure. L'ouverture et la fermeture d'un pont tournant, si rapide que soit le mouvement à la vapeur ou à l'électricité, prennent toujours de trois à quatre minutes. On peut donc compter que pendant quarante minutes par heure la circulation des piétons et des voitures est interrompue ; aussi demande-t-on la suppression de la rivière. Il existe dans la ville même, au sud, une autre rivière et un lac important, le lac Calumet, qui pourraient se transformer en un port de premier ordre, à l'aide de quelques simples coups de drague. La ville industrielle marche vers le sud, et, dans quelques années, les bords du Calumet seront sans doute hors de prix. Le gouvernement fédéral a construit à l'entrée de la rivière des brise-lames pour constituer un port extérieur sur le lac Michigan ; mais un parc urbain, une voie ferrée, sont là pour empêcher qu'on ne tire parti de ces travaux.

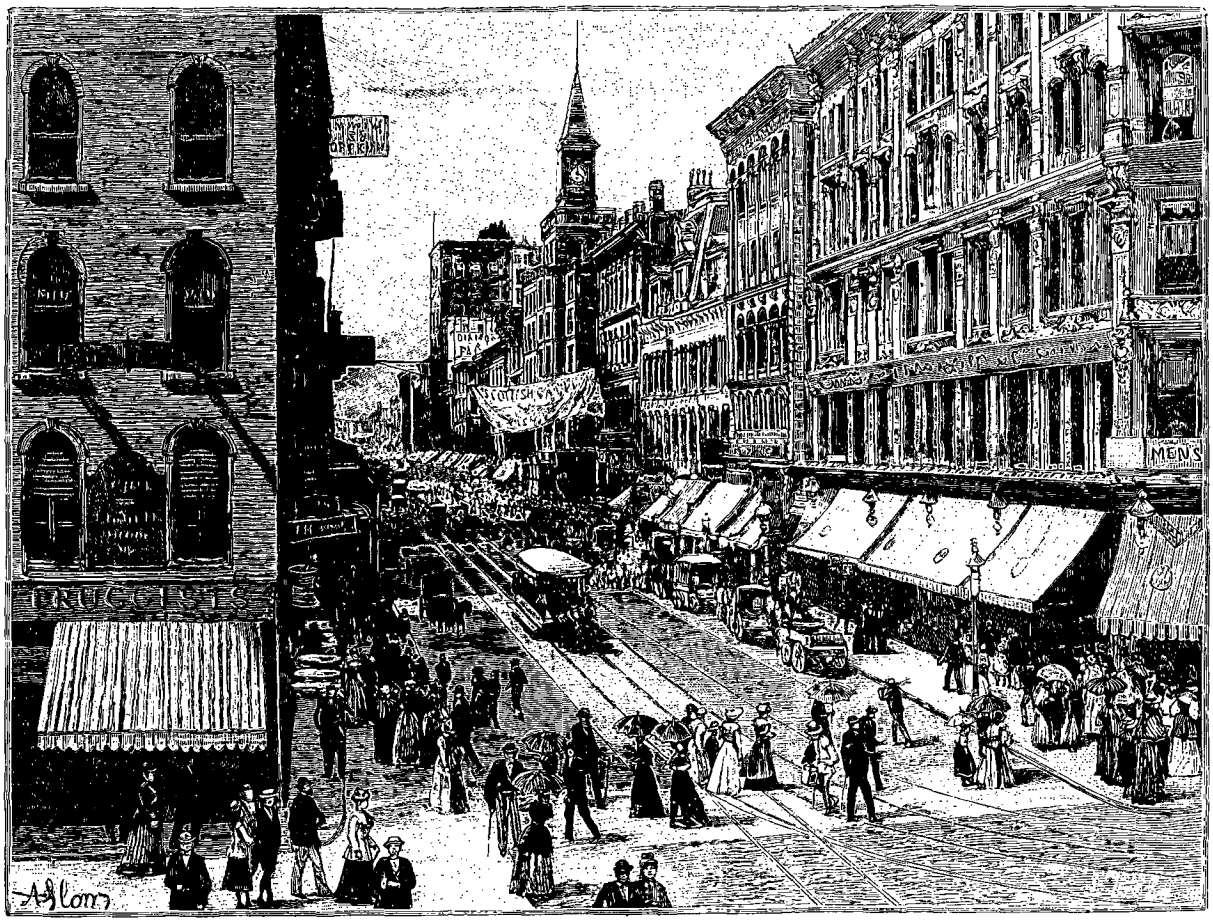


CARTE DES CHEMINS DE FER.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans tous les cas, les obstacles opposés à la circulation par la rivière au nord et à l'ouest, par le lac à l'est, par les chemins de fer au sud, ont amené une concentration intense dans le carré de 1 600 mètres de côté qui constitue le centre de la ville. Depuis huit heures du matin, heure d'ouverture des bureaux et des magasins, jusqu'à six heures du soir, heure de fermeture, c'est un mouvement, une activité, une vie dans le cœur de la cité dont on a peu d'exemples ailleurs. Les rues de State, de Madison, de Dearborn, de Washington, de La Salle, de Jackson, d'Adams, regorgent d'une foule pressée, affairée, pas toujours très civile, qui a hâte de gagner son but. Heureusement que tout est, grâce à cette concentration, admirablement groupé. Toutes les banques se touchent, les commissionnaires en grain sont à deux pas du Board of Trade; il suffit d'un quart d'heure pour parcourir tous les magasins de nouveautés et savoir s'ils tiennent l'article recherché et à quel prix. Assureurs, marchands de propriétés, médecins, dentistes, sont de même tous rassemblés dans quelques maisons voisines. Telle maison de State Street possède à elle seule plus de cent cabinets de docteurs. Telle autre offre l'hospitalité à plus de vingt dentistes et à leurs malheureuses ou plutôt bienheureuses victimes; car le dentiste américain a, le plus souvent, un mérite incontestable. A partir de six heures le vide se fait, et, en moins d'une heure, ces larges et magnifiques rues rentrent dans le silence et le repos jusqu'à l'heure des théâtres, car c'est dans le cœur de la ville également que tous les lieux de distraction et d'amusement sont concentrés.

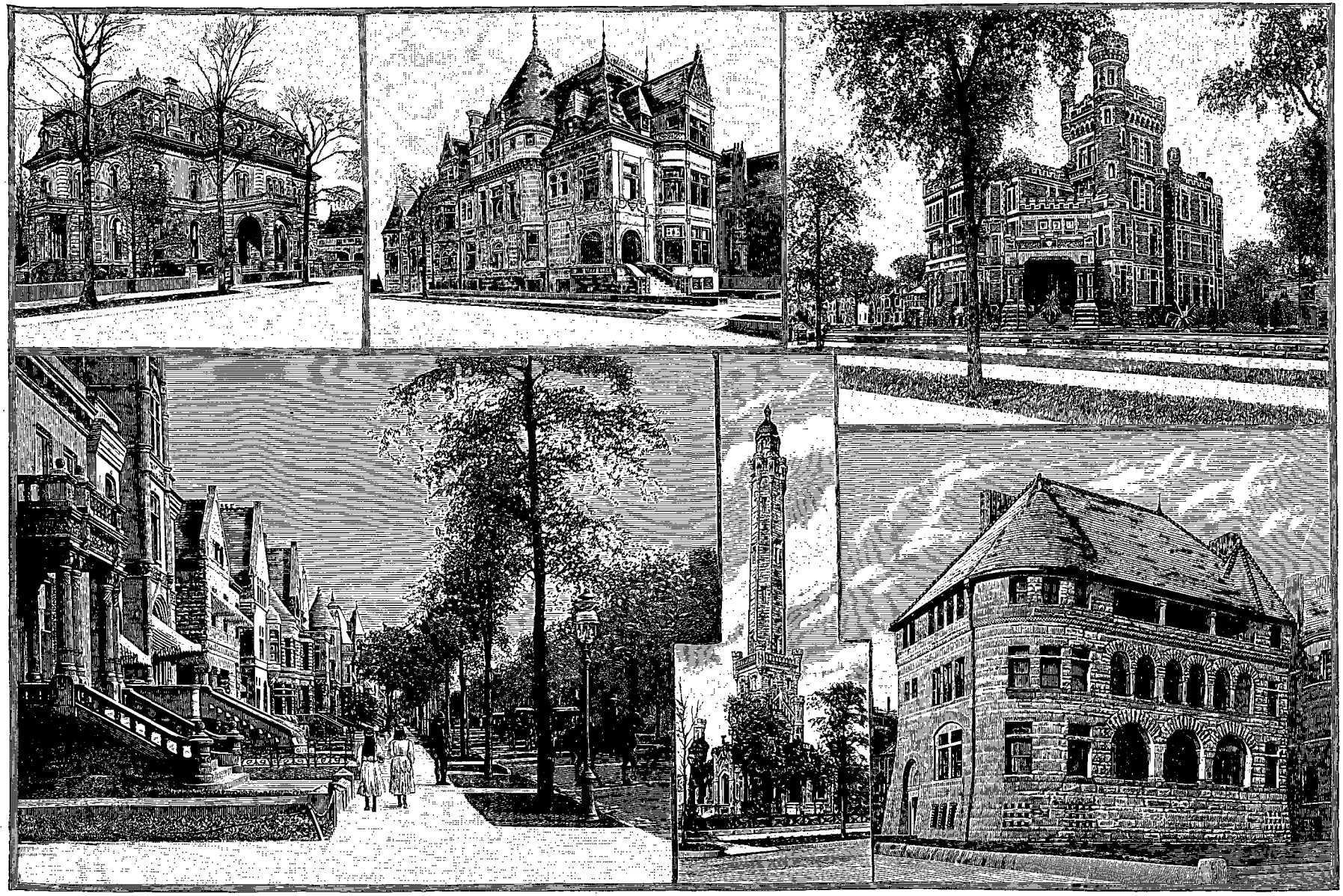
Ces mouvements énormes de la foule ne pourraient s'exécuter sans un admirable système de transports urbains. Le funiculaire ou câble opère le prodige. Des trains sont organisés, le public s'y précipite, s'y entasse, s'y écrase. Ici, pas d'écriteau *complet*; il y a toujours de la place si vous savez vous en faire une. On se plaint; chacun réclame des ordonnances municipales dans l'espoir que les autres les respecteront, mais avec la pensée arrêtée, quant à soi, de ne pas s'y soumettre. Somme toute, le public gagne à pouvoir rentrer vite, même au prix d'un peu de gêne, et il fait la fortune des tramways. C'est en 1858 que le premier *tram* ou *street car*, selon l'expression locale, fut établi. Les actions émises à 500 francs se vendaient 7 500 francs en 1886. A cette époque, un financier habile, M. Yerkes, achetait, à la Bourse, la majorité des actions du Nord et des actions de l'Ouest, car chaque rive a sa com-



MADISON STREET [1].

1. *Dessin de Slom, gravé par Kohl.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

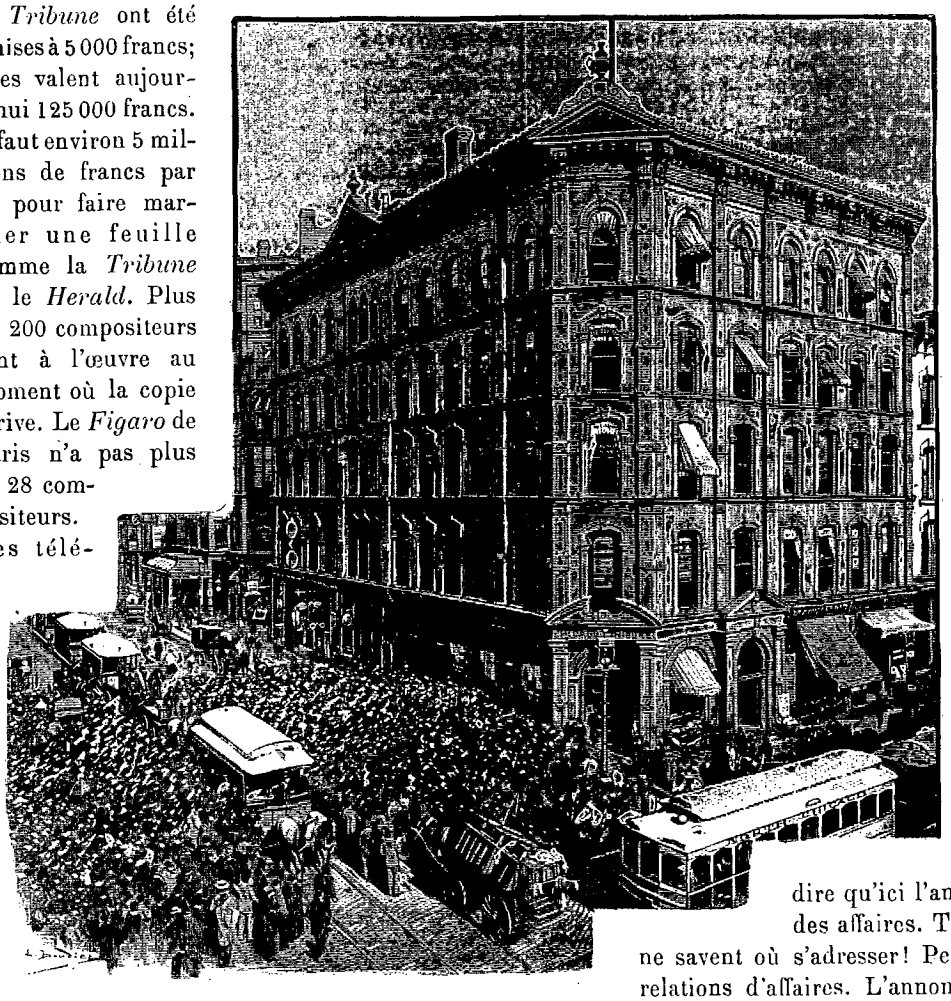


L'ARCHITECTURE PRIVÉE A CHICAGO. — GRAVURE DE MAYNARD, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pagnie. Maître des deux réseaux, il substituait la traction funiculaire à la traction animale. Les actions de la société nouvelle, émises à 450 francs en 1888 et en 1889, valent déjà, au Nord 1 400 francs, à l'Ouest 1 100 francs, prix justifiés par les dividendes réalisés.

Il existe, du reste, un grand nombre d'excellentes affaires financières. Les téléphones ont donné jusqu'à 25 pour 100 de dividendes; la lumière Edison distribue 12 pour 100; les banques voient leurs actions doubler, tripler même de valeur. Les journaux sont des affaires d'or : des actions de la *Tribune* ont été émises à 5 000 francs; elles valent aujourd'hui 125 000 francs. Il faut environ 5 millions de francs par an pour faire marcher une feuille comme la *Tribune* ou le *Herald*. Plus de 200 compositeurs sont à l'œuvre au moment où la copie arrive. Le *Figaro* de Paris n'a pas plus de 28 compositeurs. Les télégrammes affluent, largement payés, de tous les points non seulement des États-Unis, mais du monde entier. Il n'est certainement pas de souverain ou de ministre en Europe qui reçoive plus de nouvelles, à son réveil, de ses ambassadeurs ou de ses agents à l'étranger, que ces grands journaux ne sont à même d'en distribuer à leurs lecteurs. Des discours prononcés à Londres, des sermons prêchés à Paris, des brochures publiées à Berlin, tout arrive ici avant même que l'orateur ait renoncé à la parole ou que l'écrivain ait séché sa plume. Par exemple, le journal n'est pas fait, c'est à l'abonné



LA « TRIBUNE » UN JOUR D'ÉLECTION [1].

à chercher son bien et à le ramasser là où il l'aperçoit. Le moindre journal respectable a 12 pages de texte, chaque page de 7 colonnes, chaque colonne de 220 lignes, chaque ligne de 40 lettres, bref, dix fois au moins la matière qu'on obtient en France, et tout cela pour la modeste somme de 2 sous. Les numéros du dimanche contiennent la matière d'un gros in-octavo : ils coûtent 5 sous.

Cette extravagance d'informations et de littérature ne s'expliquerait pas, financièrement parlant, si le journal n'était, ici, en possession d'une ressource très fructueuse : l'annonce. Il n'y a pas d'affiches aux États-Unis. Seuls les acteurs collent leurs programmes et surtout leurs physionomies sur les murs. La réclame se fait dans le journal. C'est là que chacun va chercher ce dont il a besoin, depuis une paire de patins ou une bicyclette jusqu'au maître de piano et de littérature : maisons à vendre, chambres à louer, objets perdus ou volés, femmes enlevées, tout s'annonce dans une colonne spéciale et à des prix très faibles, 30 sous la ligne. On peut dire qu'ici l'annonce est l'âme même des affaires. Tant de nouveaux venus ne savent où s'adresser! Personne n'a de longues relations d'affaires. L'annonce remplace les traditions et supplée les anciennes habitudes.

Du reste, il n'est pas difficile de comprendre que les méthodes de faire fortune ne sont pas identiques ici à celles des villes de l'ancien continent, où chacun a sa clientèle fidèle et où le client reste attaché à ses fournisseurs. Ici, sans clientèle, sans attaches, on peut, si on a la bonne chance de s'installer dans un coin favorisé, voir bientôt les acheteurs affluer au magasin. Toute nouvelle ville de 1 500 000 âmes qui se fonderait en Champagne ou en Auvergne aurait d'heureux marchands, pauvres au début, que la faveur publique devrait forcément enrichir. Il en a été de même pour beaucoup de millionnaires de Chicago.

Le chiffre des affaires de Chicago est estimé s'être élevé en 1892 à 7 milliards et demi de francs, savoir :

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

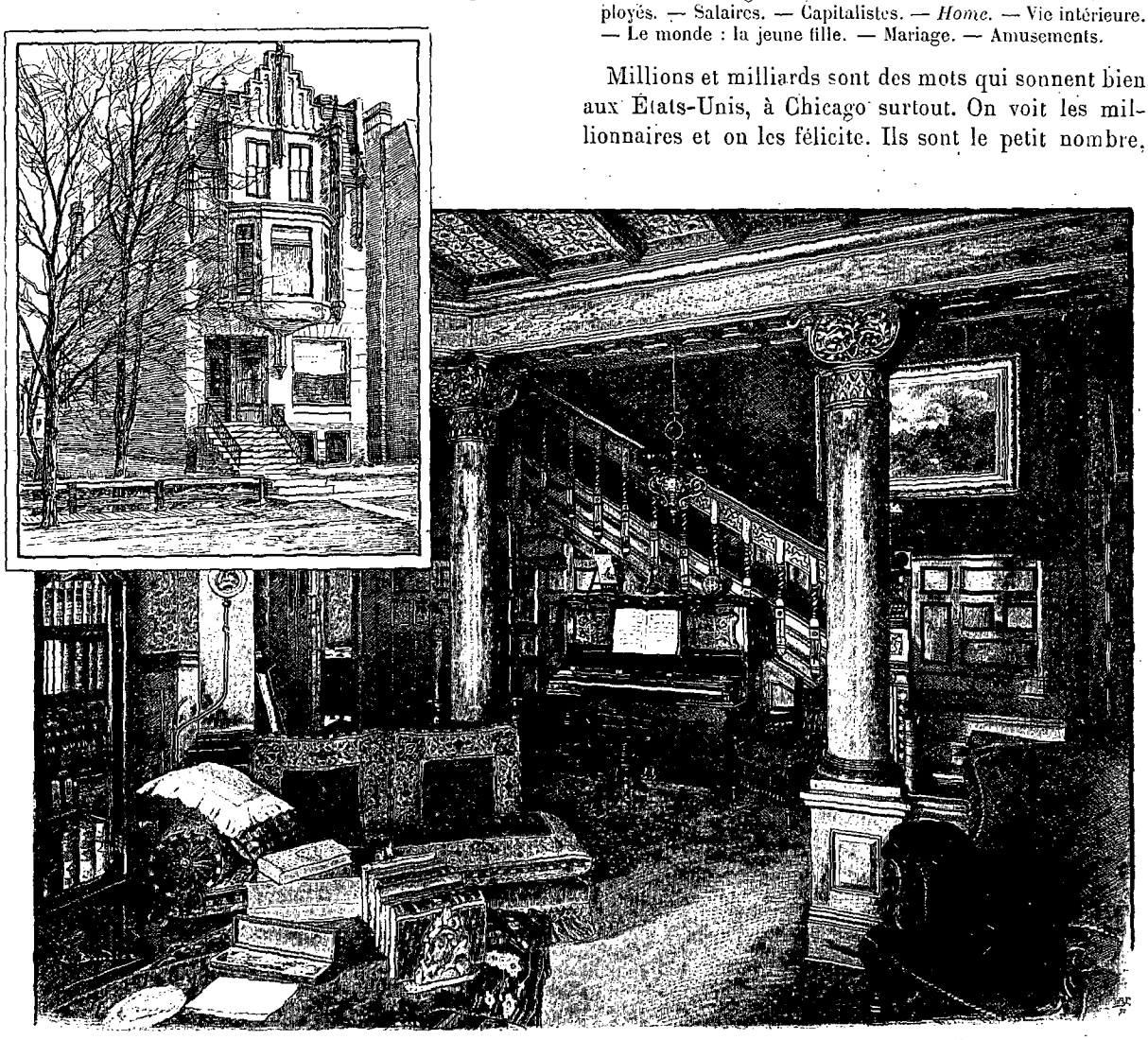
2 milliards et demi de vente de produits agricoles, 2 milliards trois quarts de commerce en gros et 2 milliards un quart de production industrielle. En 1860, le demi-milliard était loin d'être atteint.

On se sert peu d'argent. Tout se règle par le moyen de chèques sur comptes en banque. Pour 100 francs de payements, il n'y a guère que 4 ou 5 francs versés en monnaie effective. Chacun a son banquier, auquel il remet en recouvrement les chèques reçus. L'argent, ou plutôt les billets d'État ou de banque, car on voit rarement de l'or ou de l'argent, se versent de même au crédit. Moins on a sur soi et plus on a de sécurité. Il y a 22 banques d'émission surveillées par le gouvernement. Quelques-unes, comme la *First National Bank*, la *Merchant Loan and Trust*, la *Merchant National*, sont des établissements de premier ordre. Le *Comptoir national d'Escompte de Paris* a une succursale au n° 84 de la rue Washington et offre aux Français des conditions de dépôt et de change excellentes. Le règlement des chèques se fait le matin à 11 heures au Clearing House, et en quelques minutes toutes les dettes de la veille sont compensées sans mouvement de fonds. Le total de ces compensations a dépassé 25 milliards et demi de francs en 1892, ce qui place Chicago au second rang des villes financières des États-Unis, avant Boston et Philadelphie, mais encore après New York, son unique rivale.

VII

État social : immigration, misère et crime. — Ouvriers et employés. — Salaires. — Capitalistes. — *Home*. — Vie intérieure. — Le monde : la jeune fille. — Mariage. — Amusements.

Millions et milliards sont des mots qui sonnent bien aux États-Unis, à Chicago surtout. On voit les millionnaires et on les félicite. Ils sont le petit nombre, car partout c'est le petit nombre qui réussit. A-t-on jamais compté ceux qui ont tout perdu, illusions, espérances, argent, existence? Des misères, il y en a de bien terribles. Tel émigrant qui a dû fuir son pays, soit que des revers de fortune l'aient atteint, soit qu'il ait forfait à son devoir, vient ici se refaire une nouvelle vie; sans ressources, sans profession souvent, sans parole, — car qui comprend, dans le moude des affaires, les langues étrangères ? — il est exposé à d'horribles tortures.



UNE MAISON AMÉRICAINE : UN SALON [1] (PAGE 284).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le long de Madison Street, dans l'ouest, de Clark Street, au nord et au sud, il existe maintes retraites, caves humides et empestées, où, dans une promiscuité écœurante, on peut obtenir abri pour une nuit moyennant une rétribution minime. Italiens, Bohémiens, Polonais, Chinois, descendent, chaque soir, dans ces antres, et comme ils bénissent la lumière du Ciel, l'air du bon Dieu, quand ils peuvent, le matin venu, parcourir à nouveau, comme la veille, l'avant-veille, les rues de la ville, en quête d'une occupation! La charité est grande, car l'Américain riche est des plus généreux, mais connaît-elle toutes les infortunes? Les émigrants français se soutiennent, non par des secours en argent, mais par des offres de travail. Presque tous les Français malheureux ont passé par les restaurants de Lassagne, Henry, Montfort, Devic, et se sont mis à la vaisselle ou, s'ils se trouvaient en état présentable, au service de la salle. Des noms illustres ont ainsi pu se procurer, pendant quelques jours, la table et le toit, en attendant des heures meilleures.



M. ADAMS [1] (PAGE 278).

Le vice et le crime ont aussi leurs représentants, bien qu'il n'y ait pas d'excuse, aux États-Unis, pour le criminel : il y est si facile de briser des associations coupables, de faire peau neuve et de se procurer des moyens honnêtes d'existence, quand on est décidé à travailler! Les romans à dix sous sont pleins d'histoires de voleurs, d'exploits de policiers ou de détectives, car le policier privé est généralement plus fort que son collègue des administrations publiques. Eugène Sue pourrait, s'il vivait encore, se prendre d'affection pour nos héros de bagne et écrire une intéressante histoire sur les mystères de Chicago.

L'ouvrier est bien payé; il gagne de trente à quarante sous l'heure, ce qui lui fait, pour huit heures de travail, un salaire assez régulier de douze à quinze francs par jour. Il se loge assez bien, a bonne table, lit beaucoup et se rend de temps à autre à sa loge, car tout ouvrier doit, s'il veut être protégé contre la soi-disant exploitation des patrons, s'associer à quelque union. Il se met en grève à l'heure dite, ne proteste jamais contre la tyrannie du chef de file, le *walking delegate*, et paye régulièrement ses cotisations. S'il est économe, il arrive vite à s'acheter un lot dans l'Ouest ou le Nord-Ouest, et bientôt il vit dans sa propriété. Nombre d'ouvriers sont propriétaires de la petite maison de bois ou de briques qu'ils habitent.

Le commis ou l'employé est peut-être moins heureux, bien que les places en magasin soient plus en honneur qu'un siège en atelier. Il faut se donner des apparences d'aise et de luxe qui sont inconciliables avec les salaires modestes des emplois. Dix dollars par semaine, soit sept francs cinquante par jour, forment une maigre somme, surtout si l'on s'est laissé tenter par les charmes de quelque jolie amie, qu'on s'est empressé d'épouser, sans y réfléchir. La vie en *boarding house* s'impose, et pendant que le mari trime à tâcher de nouer les bouts ensemble, la jeune personne oisive dépense sa vie à raconter à ses compagnes ses espérances de fortune, qu'elle prend souvent pour des réalités. Quand la jeune femme est active, elle peut aisément obtenir du travail. Pas un bureau à Chicago où il n'y ait une femme à la sténographie, à la machine à écrire, au télégraphe, au téléphone, au classement, aux comptes même. Le patron américain n'aime pas à écrire; il parle; l'employé sténographie et retranscrit ensuite à la machine. Les femmes ont une aptitude extrême à ce genre de travail, et il n'est pas rare de voir une fillette pianoter aussi vite une lettre qu'on peut être en mesure de la lui dicter. Ajoutez que la sténographe se fait un devoir d'être toujours très jolie. C'est un charme de plus ajouté au travail et le rendant plus facile. Pourtant beaucoup de collègues de l'autre sexe ne se félicitent pas de cette collaboration : ils n'ont pas les sourires et ils ont toutes les complaisances à leur charge.

L'Américain, le vrai, est celui qui a sa demeure à lui, qui a su l'orner pour sa femme et ses enfants, car, lui, il a des enfants. La maison classique de la ville a vingt-cinq pieds de façade. On y accède par un perron extérieur de huit à dix marches. La double porte franchie, celle de bois de l'extérieur et la porte vitrée de l'intérieur, on se trouve en face d'un escalier étroit, qui monte en ligne droite à l'étage supérieur; au-dessous descend l'escalier qui mène au sous-sol. Au pied de l'escalier se trouve le portemanteau où on laisse pardessus et chapeau, car jamais on ne conserve son chapeau à la main dans une visite. De côté s'ouvre le premier salon, long, mais étroit, éclairé par deux fenêtres sur l'avenue; à la suite vient une autre chambre généralement assez sombre, car elle n'a pas de jour propre; au fond se trouve une dernière pièce, salle à manger, bibliothèque ou salon, suivant qu'on dîne ou non dans le sous-sol. Cette distribution se répète au-dessus, avec cette différence que la pièce centrale est remplacée par la salle de bain et que les pièces extrêmes sont des chambres à coucher. Le sous-sol contient la salle à manger ou la chambre des bonnes, le calorifère et la cuisine. Tel est le thème de la demeure américaine, et sur ce thème on a brodé une infinité de variations, si bien qu'il n'y a rien à en-

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



STATE STREET. — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR BAZIN (PAGE 280).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seigner aux Américains au sujet de l'aménagement de leur *home*.

A fortunes égales, l'Américain se donne plus de confort que l'Européen. Rien de plus naturel : il ne dote pas ses filles, c'est au mari qu'elles se choisiront à prendre soin d'elles. Ses fils, il leur donne quelque instruction, un ou deux conseils, et il les prie de se suffire à eux-mêmes : *Go west, my boy*. Dès lors, l'heureux père n'a plus qu'à songer à lui-même. Mais c'est plutôt la femme qui se préoccupe du bien-être intérieur. Un mobilier solide, varié et luxueux, au moins d'apparence; peu d'œuvres d'art, mais des reproductions, coûteuses ou non, de morceaux célèbres. La bibliothèque est remplie de volumes magnifiquement reliés : l'*Encylopédie Britannique*, Shakespeare, la Bible, Tennyson, George Eliot, Dickens, Browning, le poète à la mode, auquel chaque jour on découvre une beauté, qu'on n'avait pas jusque-là comprise, tant cette poésie s'élève à la haute région où se forment les nuages. Longfellow est un compagnon américain, qu'il est bon d'avoir au foyer. Les traductions françaises abondent : c'était naguère *les Trois Mousquetaires* d'Alexandre Dumas, aujourd'hui c'est Balzac, dont l'œuvre, récemment bien traduite, fait sensation. Tout ce qui touche à la femme française, au salon français, est recherché avec avidité : les ouvrages de Saint-Amand se vendent bien, et tout volume sur l'hôtel de Rambouillet, sur Mme Récamier, sur Mme Adam, aurait aussitôt sa place sur la table de la bibliothèque, à côté des revues du jour.



JEUNE FILLE DE CHICAGO [1].

La salle à manger a des produits de Limoges, de Sèvres même quelquefois. Baccarat est bien représenté dans l'armoire aux cristaux. L'argenterie est abondante, car chaque plat n'est pas accompagné de moins de cinq à six couverts, dès qu'on se met à table. Les chambres à coucher n'ont pas le luxe des pièces du rez-de-chaussée; elles sont moins soignées qu'en France au point de vue du tapissier; plusieurs de nos petits meubles indispensables y font défaut. Par contre, une propreté exquise, une fraîcheur et une abondance de linge ravissantes. Le cabinet de toilette, l'eau chaude, la baignoire toujours prête sont des avantages appréciables surtout à Chicago, où l'air, constamment souillé par les fumées noires et épaisses des fabriques, transforme en quelques instants l'homme le plus soigneux en un parfait charbonnier. Les ablutions ne sont jamais trop fréquentes. Elles sont dix fois par jour nécessaires.

Le point noir dans le *home* américain, c'est le serviteur. Elles sont heureuses les familles qui peuvent conserver un domestique des années. Le plus souvent on a peine à les tenir quelques semaines. Ce sont des exigences sans fin : la cuisinière ne veut pas s'occuper du feu ou de la vaisselle; la femme de chambre ne veut pas veiller au blanchissage ou à la salle à manger; personne ne veut toucher à une paire de chaussures; personne ne voudrait aller à la porte, car il faut toujours alors ou monter ou descendre; tous veulent s'absenter, le soir, à partir de huit heures, et avoir un jour de congé, sans parler de l'après-midi du dimanche. L'Américain est le serviteur de ses serviteurs. Et les prix? 6 dollars par semaine ou 30 francs une cuisinière de second ordre; de 20 à 25 francs les autres bonnes, chaque semaine. Un maître d'hôtel, un *butler*, se paye 300 francs par mois en moyenne, et tout ce monde nourri, logé, blanchi, sinon même habillé. « Kate, vous viendrez annoncer au salon que madame est servie. » Et Kate s'obstine à sonner le dîner de la salle à manger. « Mais, Kate, je vous avais priée d'annoncer. » Et Kate de répondre : « Ne me sonnez-vous pas quand vous m'appelez? A vous de venir, quand je sonne. » Que de fois la pauvre maîtresse de maison a dû descendre à la cuisine, elle-même, le jour où elle attendait des invités! C'est le moment psychologique que choisissent nos gens pour imposer leur ultimatum : augmentation ou congé.

La journée commence tôt. A 7 heures et demie le déjeuner doit être prêt : fruits, farine d'avoine à la crème, œufs, poisson, beefsteak, crêpes et café. Tout le monde apparaît à table et tout le monde est, en général, habillé pour la journée. Après le déjeuner, où le père lit son journal en mangeant, on passe au salon, où a lieu la prière du matin en famille : quelques lignes de la Bible sont lues, on s'agenouille, et l'un des membres improvise quelque oraison pour remercier le ciel, ou le solliciter au sujet de quelque faveur spéciale. Puis le mari vole aux affaires, en *street-car* le plus souvent, même s'il tient équipage. Vers 9 heures et demie, c'est le tour de madame. Le coupé la conduit aux magasins à la mode et elle se livre à ses emplettes : épicier, boucher, fruitier, laitier, pharmacien, tous sont visités et reçoivent les ordres ou les réclamations. Vient le tour de la couturière, de la modiste, des marchands de nouveautés. Ces dames se rencontrent, se racontent les nouvelles, n'oublient pas de regarder ce qu'elles portent et souvent s'invitent à luncher soit chez elles, soit dans un restaurant convenable du voisinage. Telle est la grave occupation qui s'appelle *shopping* ou « magasiner ». Les jeunes filles affranchies de l'école font

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme les mamans, mais seules et sans chaperon. A 1 heure si elles lunchent chez elles, à 4 heures si elles ont lunché dehors, le monde féminin rentre au logis. Les bambins ou bambines reviennent de l'école publique, où on les envoie de préférence, si riches que soient les parents. A 6 heures c'est au mari de rentrer, après qu'il a clos son bureau et fait un tour au cercle, sa place de lunch, à lui. A 7 heures on dîne, à 8 heures on lit les journaux ou l'on reçoit les visites, à moins qu'on n'en rende ce soir-là. A 10 ou 11 heures on se retire. Telle est l'existence classique d'une famille de bon ton et de bonne souche. Il y a les gens gais qui entendent s'amuser le plus souvent possible; mais c'est l'imperceptible exception, et encore, à minuit, tout ce monde est-il rentré, car il faut, le lendemain, être aux affaires dès 8 heures.

L'Américain n'est pas folâtre les jours de semaine. Il l'est encore moins le dimanche, jour de repos absolu. S'ennuie-t-il? Il ne le pense pas. Il songe aux profits, aux affaires. Et cela suffit à son ambition.

Pour le jeune monde, c'est différent. Les parents d'Amérique n'ont pas le souci des familles européennes pour l'avenir des enfants. Les papas ont dû se débrouiller eux-mêmes : aux enfants de se débrouiller à leur tour. Pour le jeune homme, rien de plus simple. Pour la jeune fille, la même responsabilité pèse sur ses jolies épaules, car elle en a généralement de fort belles. Dès qu'elle atteint l'âge d'entrer dans le monde, dix-huit ou dix-neuf ans, les parents donnent ou un bal ou une soirée où tous les amis, intimes ou non, sont invités. Voilà mademoiselle lancée sur l'océan; à elle de savoir mener sa barque au port de salut; à elle de faire choix d'un bon pilote. Il est rare que les parents prennent, dès lors, la peine de mener la fillette au bal, au théâtre, aux réunions mondaines. A elle de se trouver son escorte. Élevée, dès la plus tendre enfance, avec les garçons du voisinage, qu'elle a rencontrés sur la pelouse de sa maison, sur la chaussée, à l'école publique, au catéchisme, au parc, elle a grandi parfaitement calme et en pleine possession d'elle-même. Diplomate de premier ordre, elle n'invitera à venir la voir que les jeunes gens à la connaissance desquels elle attache un certain prix. Ceux-ci se présentent le soir, à 8 heures : ils trouvent mademoiselle recevant, seule, au grand salon, les parents restant à l'écart dans la bibliothèque, ou même à l'étage supérieur, dans leur chambre à coucher. Il y a généralement trois ou quatre visiteurs, surtout si la jeune personne est gracieuse, aimable ou politique. C'est à qui des admirateurs restera le dernier pour avoir le privilège d'un tête-à-tête fort agréable. Le talent d'une jeune personne se reconnaît au nombre d'invitations qu'elle reçoit de ces jeunes gens. La cantatrice à la mode, Nilsson, Patti — car toutes se font entendre à Chicago, et la reine du chant vient ici, tous les deux ans, faire, régulièrement, ses derniers adieux à la scène; les acteurs recherchés, Coquelin, Sarah Bernhardt, Salvini, Willard, Mme Langtry, Irving, constituent une attraction fort présentable. Deux sièges sont retenus au théâtre : un coupé amené par l'invitant vient prendre l'invitée. Après le théâtre il y a quelquefois souper, au restaurant, et au champagne; mais il est de meilleur ton d'être au moins quatre pour ce régal supplémentaire. Puis, en tout bien tout honneur, la jeune fille est ramenée chez elle; elle est munie d'une clef, de manière à ne réveiller ni ces bons domestiques ni ces pauvres parents, qui jouissent peut-être d'un sommeil bien gagné. Même procédure pour un bal,



JEUNE FEMME DE CHICAGO [1].

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un dîner, un concert donné par des amis communs.

Le tête-à-tête à la maison, quand on l'obtient, est plein de charme. Quand le bon ami apparaît et que l'on court baisser le gaz du salon, on peut conclure, dit un psychologue local, que les jeunes gens seront très serrés en ménage ou avant. Dans ce demi-jour, que de confidences s'échangent qui doivent conduire au bonheur ou au malheur des deux jeunes gens! Car un moment vient où le jeune homme offre de se dévouer à sa gracieuse amie. Les fiançailles sont annoncées dans les journaux ; les cadeaux pleuvent. Fiançailles ne signifient pas mariage; telle jeune fillette est fière de s'être fiancée dix fois, mais le plus souvent elles y conduisent après quelques semaines, quelques mois ou quelques années. Il n'y a pas de dots, seulement quelques riches cadeaux; c'est au fiancé à s'assurer une position qui lui permette de faire aller le ménage.

On se marie, d'ordinaire, le soir à 8 heures, quelquefois à l'église, le plus souvent chez la fiancée. Un voyage de noces, vrai ou prétendu, suit, deux heures plus tard, et des poignées de riz et de vieilles pantoufles saluent les voyageurs au départ. Au retour, une simple réception; puis les jeunes mariés disparaissent de la circulation. Et voilà notre aimable couple classé dans la série des gens graves, qui ne se voient qu'entre eux, car le monde non marié est tout à fait distinct du monde marié, des *Benedicts*, comme on nomme cette branche intéressante de la famille humaine.

On se reçoit entre gens graves, on se reçoit entre jeunes gens. Les dames ont leurs lunchs, leurs thés, de 5 heures, avec un fort grand luxe de fleurs. Les dîners sont fort soignés, le contenant sans aucun doute, et souvent même le contenu. La prière — les grâces — précède même un dîner de cérémonie. Comme boisson, il y a toujours un verre d'eau glacée et quelques verres de moindres dimensions. Souvent le maître d'hôtel apparaît avec une bouteille religieusement enveloppée dans un linge blanc, il verse un liquide pétillant. Vous approchez vos lèvres avec délice : c'est de l'eau d'Apollinaris frappée. Vous êtes volé. Pourtant il y a des maisons où l'on sert du vin et de bonne marque. La conversation est généralement assez animée, mais sans rien d'exubérant. Il y a aussi le banquet ou le repas de corps, où, le menu épuisé, on passe au chapitre des discours. Il n'y a pas de politesse plus exquise. On vous tient un convive de six heures à minuit et demi et on lui fait aspirer des flots d'une éloquence inépuisable. Rien d'étonnant si l'Américain admire l'Europe et n'a rien de plus pressé que d'y aller une fois fortune faite ou à peu près.

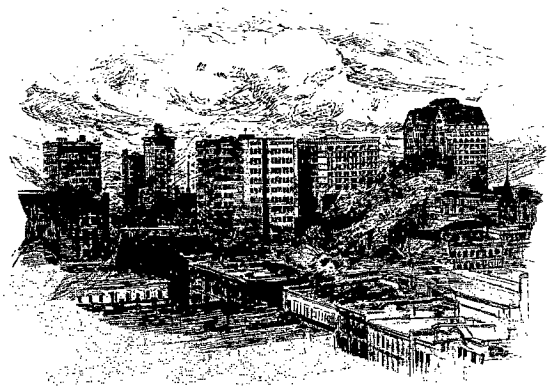
D'autres causes existent d'ailleurs pour ces déplacements. Autant la vie paraît coûteuse et difficile à un étranger qui débarque aux États-Unis, autant elle paraît économique et simple à l'Américain qui a franchi l'Atlantique. Avec 10 000 dollars de revenu, il n'y a pas à songer à faire figure à Chicago. On vivote au milieu de beaucoup d'ennuis. Avec 50 000 francs de rente, on est millionnaire à Paris, à Genève, à Rome, et, pour une somme considérée comme très modeste ici, on se procure là-bas des jouissances inconnues. Il n'est pas rare que des fanatiques de Chicago passent, tous les ans, deux ou trois mois de l'autre côté de l'eau.

Quant à l'étranger qui visite Chicago avec de bonnes lettres de présentation, il est parfaitement accueilli, traité, *lionisé*. Quand bien même il serait d'humeur difficile, il ne pourrait s'empêcher d'admirer l'intelligence, l'habileté, la persévérance, avec laquelle ces hommes de valeur se sont attachés à assurer la grandeur de leur ville, le succès final qui est venu couronner leurs efforts et qui a fait de Chicago, au point de vue du développement de la vie commerciale et industrielle, la surprise des temps modernes, le séjour digne de l'Exposition Colombienne où l'univers va rendre hommage à la jeune et triomphante cité.

E. Bruwaert.

1. *Dessin de Vogel, d'après une photographie.*

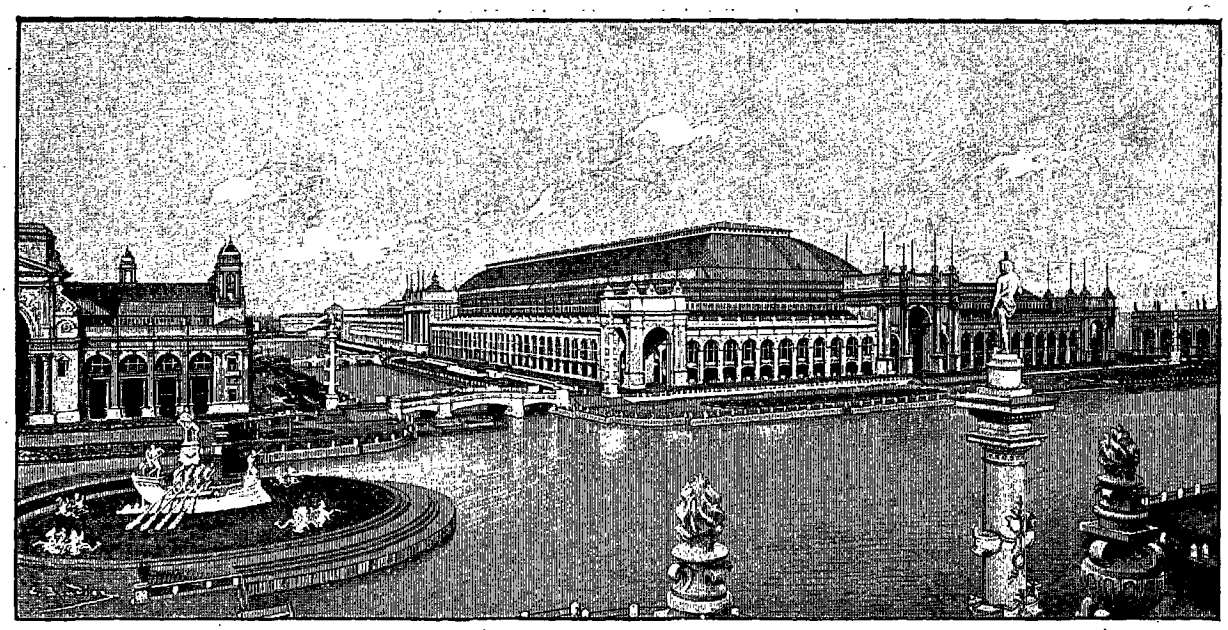
(*La fin à la prochaine livraison.*)



LES HAUTES MAISONS DE CHICAGO [1] (PAGE 274).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



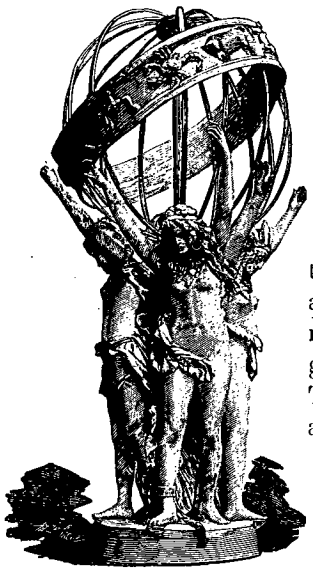
PALAIS DES MANUFACTURES [1] (PAGE 296).

CHICAGO ET L'EXPOSITION UNIVERSELLE COLOMBIENNE,

PAR M. E. BRUWAERT [2].

VIII

Lutte de Chicago contre New York. — Loi du 25 avril 1890. — Organisation de la Société financière; de la Commission nationale de contrôle. — Directeur général. — Participations étrangères. — Parcs. — Palais. — Pavillons. — Bazar des Nations. — Palais de la Femme. — Congrès. — Avenir de Chicago. — Exemple à étudier.



« ATLAS » DE MARTINY [3] (PAGE 295).

C'ÉTAIT au mois de juillet 1889. L'Exposition Universelle de Paris recevait de tous les points du monde des milliers de visiteurs qui tous se déclaraient enthousiasmés des merveilles que M. Berger, M. Alphand et tant d'autres hommes éminents avaient su réunir dans un espace relativement restreint de la magnifique capitale de France. Tout ce que le génie français avait pu produire était là, représenté sous la forme la plus séduisante, et l'effet produit sur l'étranger, peu habitué aux splendeurs de l'art, tenait du prodige. Les journaux américains chantaient les louanges de cette extraordinaire glorification des œuvres du travail et de la paix.

L'esprit public fut, à un moment, tourné vers le centenaire prochain, non d'une révolution — le centenaire de la déclaration de l'Indépendance avait été célébré, en 1876, par une Exposition à Philadelphie, — mais de la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb. D'après le calendrier Julien, c'est le 12 octobre 1492 que la caravelle conduite par l'illustre navigateur reconnaissait, au lever du jour, les terres occidentales — les Indes Orientales, croyait-on alors — si longtemps cherchées et avec tant de persévérance. Comment fêter cette date primordiale dans l'histoire du Nouveau Monde, sinon par une Exposition magnifique, splendide, elle aussi, qui égalerait au moins, si elle ne surpassait même, l'éclat de la fête parisienne?

New York, la capitale commerciale des États-Unis, s'emparait de l'idée. Un comité de cent membres était désigné par la Chambre de commerce de la ville et chargé de prendre toutes mesures propres à donner corps à ce projet : choix d'un terrain, réunion de capitaux, organisation des services, recherche d'agents d'exécution. La liste des cent membres contenait les noms les plus illustres, représentant la richesse, la banque, le commerce de la ville. Quelques réunions avaient lieu et un devis de dépenses était préparé, basé sur les chiffres fournis par l'Exposition Universelle de Paris.

Chicago, qui n'est jamais en retard sur New York et qui cherche à rattraper, à force d'activité, l'avance que sa sœur aînée du bord de l'Atlantique a sur elle, du

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez p. 257 et 273.*
3. *Gravure de Mme Jacob-Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait de son acte de naissance, antérieur de deux siècles, Chicago s'empara aussi de l'idée et décida que s'il y avait lieu d'organiser une Exposition, c'était à elle que devaient en revenir et les honneurs et les profits.

Un comité privé s'organise donc. A la tête de ce comité est placé un avocat des plus honorables de la ville, M. Thomas B. Bryan. A côté de lui travaille un secrétaire, M. Cragin. Quelques souscriptions sont sollicitées chez les hommes d'affaires les plus intéressés aux progrès de la ville. M. Potter Palmer, M. Marshall Field, M. P.-D. Armour, propriétaires d'hôtel, brasseurs, compagnies de tramways, marchands d'immeubles, tous contribuent libéralement à ces premiers fonds. Un million de francs se trouve vite réalisé. La presse offre gratuitement son concours, car la presse américaine s'intéresse gratuitement à toutes les entreprises d'intérêt public, et la campagne commence, campagne dirigée contre New York : il fallait avant tout éliminer cette dangereuse concurrence.

New York a de grands avantages au point de vue d'une fête de ce genre : port admirable, entièrement entouré d'eau profonde, c'est-à-dire accessible, presque sans frais, aux navires du plus fort tonnage; les étrangers devaient désirer un tel emplacement, qui diminuait d'autant leurs frais de transport et, rendant la dépense plus faible, augmentait les chances d'une participation libérale. Par contre, New York est une ville ancienne, construite d'après le principe américain, c'est-à-dire sans qu'aucun sacrifice ait jamais été consenti pour doter la cité de vastes espaces libres, ouverts au public et utilisables pour des fêtes de cette nature. Il y avait bien le Parc Central, mais le syndicat en charge du parc refusait de laisser toucher à aucun arbre, à aucun gazon. Il fallait donc rechercher un terrain, loin dans la banlieue. D'un autre côté, New York souffre particulièrement, l'été, des vents chauds du sud : pendant de longues séries de jours et parfois même de semaines, le thermomètre s'y tient entre 38° et 40° centigrades; une humidité gluante s'attache à tout, et la nuit n'apporte aucun allègement aux souffrances. On arrive à endurer ce supplice après plusieurs années d'acclimatation, mais pour des visiteurs de quelques semaines n'était-ce pas les mettre trop à l'épreuve? Enfin, en raison de son âge, la vieille cité de New York n'excite, chez ceux qu'elle abrite, aucun enthousiasme familial. A Chicago, chacun sent son cœur battre quand il s'agit du succès de la ville; on a la même joie à la voir réussir qu'on en peut éprouver à voir une bonne mère pourvue de toutes les faveurs désirables; il y a quelque chose de filial dans les sentiments que chacun y ressent pour elle. Aussi n'hésite-t-on pas à y aller de son argent dès que la ville doit en profiter. A New York, pourquoi contribuerait-on à la grandeur d'une cité, œuvre d'ancêtres étrangers, qui est aux mains d'inconnus, et qui recevra demain tant de nouveaux venus auxquels on est parfaitement indifférent?

Toujours est-il que, lorsque, au mois de mars, les délégations des deux villes se rendirent à Washington pour solliciter du Congrès une loi déclarant qu'une Exposition internationale aurait lieu, à l'occasion du quatrième centenaire, et que cette Exposition se tiendrait à tel endroit, le comité de New York déclarait, devant la commission parlementaire saisie du projet, qu'il disposait de 25 millions de francs, mais qu'il n'était pas encore sûr de l'emplacement à choisir; le comité de Chicago, au contraire, annonçait qu'il avait 50 millions en mains et qu'il pouvait disposer de trois ou quatre magnifiques emplacements. A Washington, les influences de couloirs sont puissantes sur les Chambres. Sont-ce ces influences, est-ce le bien-fondé de la cause qui a amené le résultat? On ne sait. En tout cas, la commission parlementaire décidait d'insérer le nom de Chicago dans le texte de la loi fédérale. Ce texte fut voté par la Chambre, adopté par le Sénat, et, le 25 avril 1890, le président Harrison y apposait sa signature.

La nouvelle fut accueillie à Chicago par des transports d'enthousiasme : illuminations, feux d'artifice, processions, cortèges, tous les moyens étaient bons pour manifester la joie publique. En même temps toutes les valeurs de bourse, tramways, gaz, brasseries, allumettes, montaient de 10, 15 ou 20 pour 100. La propriété foncière faisait un bond prodigieux, un nouveau *boom*, comme celui de 1837, surtout dans les quartiers supposés voisins de la future Exposition. Les propriétaires, toujours attentifs à leurs intérêts, augmentaient, pour le 1er mai, date générale de l'expiration des baux à Chicago, les loyers de 20 à 25 pour 100.

La loi du 25 avril portait une clause relative au capital et une autre relative à l'espace à choisir; ces clauses remplies, alors seulement le président pourrait songer à inviter les nations étrangères. Aussitôt le comité provisoire constituait une société anonyme au capital de 25 millions de francs. Les actions, de 50 francs, étaient offertes au public. Elles furent très rapidement souscrites, par patriotisme d'abord, et aussi avec l'espoir que les titres rapporteraient quelques profits. On compta plus de 30 000 souscripteurs, dont une vingtaine de mille appartenaient à la classe des petits employés et des ouvriers. On avait laissé entendre que les trois cinquièmes seulement du capital seraient appelés. Mais, les besoins s'accroissant, l'intégralité du capital a dû être versée et les versements ont eu lieu sans qu'il y ait eu réellement objections ou difficultés. Les actionnaires choisissaient eux-mêmes leur conseil d'administration : ce conseil se compose de 43 membres, et les plus forts actionnaires, chemins de fer, tramways, brasseries, ont délégué leurs propres agents pour prendre l'affaire en main et lui donner une sérieuse impulsion. Ces 43 directeurs se sont divisés en plusieurs comités : comité exécutif, comité des finances, comité des constructions, comité de l'exploitation, comité des parcs. Tous sont hommes d'affaires et doivent prendre sur leurs propres occupations le temps nécessaire pour diriger l'entreprise dans la sphère qui

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

leur est assignée. Chaque comité se réunit une, deux ou trois fois la semaine et, en une heure ou deux, décide, s'il y a assez de membres présents, les questions dont il est saisi. Ce mode de travail n'est pas toujours le plus rapide. Mais il était difficile de créer un système qui fût exempt de toutes difficultés : l'unité ou l'absence de contrôle, les comités ou le défaut d'action immédiate. Ce dernier régime a paru offrir le moins d'inconvénients. Le budget fut établi, en dépenses, à 90 millions de francs : 36 millions pour les palais; pareille somme pour les parcs; le reste pour la gestion et les frais généraux. La présidence fut confiée, dès le début, à M. L. Gage, qui dirige la première Banque nationale. Homme d'un jugement sûr, incapable de se laisser entraîner aux excès d'enthousiasme comme aux excès de découragement, il n'y a pas de meilleur représentant de l'homme d'affaires américain. Après un an d'exercice, il passa la main à M. W. Baker, le président de la Bourse des grains, plus jeune, plus ardent, plus enthousiaste. A l'expiration du second terme, l'honneur de diriger l'entreprise financière échut à M. Higinbotham, l'associé de M. Marshall Field, calme, froid, réfléchi, serré en affaires, mais à la décision prompte et nette. Il est difficile de rencontrer des administrateurs plus habiles que ces hommes de premier ordre. Sous leur impulsion, l'œuvre ne pouvait faillir.

Il y a eu, aux États-Unis, différentes Expositions internationales : elles n'ont pas toujours donné aux étrangers les satisfactions qu'ils en attendaient. Aussi, pour prévenir toute plainte, la loi du 25 avril décida-t-elle que l'entreprise serait placée sous le contrôle du gouvernement fédéral; une commission officielle serait désignée pour recevoir les édifices, y installer les produits, distribuer les récompenses et veiller, en un mot, à ce que l'hospitalité américaine ne fût pas une simple étiquette placée à la porte de l'Exposition, mais une réalité. Chaque État ou Territoire de l'Union eut à désigner 2 commissaires, et cette réunion de 108 membres, en pleine possession de tous les pouvoirs de contrôle inscrits dans la loi, eut à les déléguer à un agent exécutif. La présidence de la commission nationale fut attribuée à M. Palmer, ancien sénateur du Michigan, ancien ministre des États-Unis à Madrid. L'agent d'exécution fut M. le colonel George R. Davis, ancien député de Chicago, ancien trésorier-payeur général du comté de Cook; comme titre, on lui donna celui de Directeur général, que M. Berger avait rendu célèbre dans l'organisation de l'Exposition parisienne.

Le Directeur général s'adjoignit aussitôt les collaborateurs qui lui étaient nécessaires. A la tête du service de la publicité et de la propagande fut placé le major Moses Handy, un journaliste de talent de Philadelphie. Un peu plus tard, en vue de rendre plus facile aux nations étrangères le travail de participation, un autre service fut créé, le bureau des affaires étrangères, et un ancien ministre des États-Unis en Grèce et en Roumanie, M. Walker Fearn, de l'Alabama, s'empressa d'apporter à l'Exposition le concours de sa profonde connaissance des affaires et des langues européennes. Onze grandes divisions furent instituées : Industrie, Arts libéraux, Archéologie, Agriculture, Machines, Électricité, Mines, Transports, Horticulture, Pêcheries, Beaux-Arts, et le soin de veiller à ce que toutes les sciences humaines fussent représentées dans ces divisions fut confié à autant d'hommes d'expérience, renommés dans les branches dont ils avaient à s'occuper.

La loi avait prévu le désir que le monde féminin pourrait éprouver de prendre part à cette manifestation solennelle des progrès réalisés par notre race. Une commission nationale de dames, constituée dans les mêmes conditions que la commission précédente, fut convoquée, se réunit à Chicago et délégua ses pouvoirs à Mme Potter Palmer, qui se trouve à la fois être présidente et directrice générale des services féminins et qui n'a pas cessé, depuis deux ans, de donner à l'œuvre son concours le plus dévoué et le plus efficace.



M. P.-D. ARMOUR[1].

C'est le 25 décembre 1890 que le président des États-Unis crut pouvoir, convaincu du succès de l'entreprise, annoncer au monde la tenue de l'Exposition du 1er mai au 31 octobre 1893 et inviter les nations étrangères à vouloir bien s'y faire représenter. La date du 12 octobre 1892 était forcément laissée à l'écart, une exposition pendant les six mois d'hiver étant impossible dans un pays où le thermomètre descend, en décembre et en janvier, à 30 degrés au-dessous de zéro.

La France fut la première à accepter l'invitation; depuis la fondation de la République américaine, les rapports ont toujours été cordiaux entre les deux pays; les États-Unis avaient tenu à participer officiellement à l'Exposition de 1889, alors que d'autres États avaient refusé de s'associer à la célébration de cet anniversaire politique. D'un autre côté, le commerce français est en quête de débouchés : l'Amérique lui a toujours offert un champ assez profitable, quelques barrières que des protectionnistes trop zélés aient élevées, dans le Nouveau Monde, contre les produits de l'an-

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cien continent. Une Exposition est souvent une occasion bonne de faire montre de la production nationale : les chefs de maisons françaises doivent forcément suivre leurs articles et aller à l'étranger. Ils rencontrent là les acheteurs anciens, établissent des relations avec de nouveaux consommateurs ; bref, si les gouvernements peuvent quelque chose pour suppléer à l'initiative individuelle et exciter l'esprit d'entreprise, c'est dans des circonstances comme celles-là ou jamais. Une commission était instituée et placée sous la direction de M. Camille Krantz, député des Vosges, à qui l'on adjoignait comme collaborateur le consul général de France à Chicago, M. Bruwaert. Un crédit de quatre millions était libéralement voté par les Chambres. L'exemple donné par la France fut aussitôt suivi par l'Allemagne, par l'Angleterre et par la plupart des républiques américaines. Les autres puissances envoyèrent l'une après l'autre leur adhésion officielle ou officieuse. Néanmoins, comme la marche des gouvernements est quelque peu lente, et que les organisateurs de Chicago voulaient une action rapide, ils mirent bientôt, avec le génie qui leur est propre, le monde entier en mouvement.

Des flots de littérature se déversèrent sur toute la presse européenne. Les légations étrangères de Washington furent invitées en corps à Chicago : trains spéciaux, voitures, hôtels, table, plaisirs, tout fut offert aux frais de l'Exposition. Et pendant trois jours, en juin 1891, la jeune cité put se croire transformée en capitale diplomatique du pays. En même temps s'organisait une mission composée de M. Butterworth, un légiste expérimenté, de M. Ferd. Peck, un des plus riches propriétaires de la ville, et du major Handy, avec charge d'aller appuyer auprès de tous les Cabinets d'Europe, auprès des Parlements, des hommes d'État, des publicistes, sel démarches faites, six mois plus tôt, par les agents diplomatiques des États-Unis sur les ordres du secrétaire d'État, M. Blaine. Grâce à cette mise en train, la presse européenne fut bientôt remplie de colonnes entretenant les lecteurs des magnificences qui se préparaient sur les bords du lac Michigan. L'année suivante, une autre mission fut confiée à M. Bryan, avec charge de stimuler le zèle du midi de l'Europe. Le souverain Pontife, invité, n'hésita pas un moment à donner l'appui de sa haute bienveillance à l'œuvre entreprise par la cité qui est la plus catholique des villes américaines, car le conseil municipal y appartient pour plus de moitié à l'église romaine.

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*



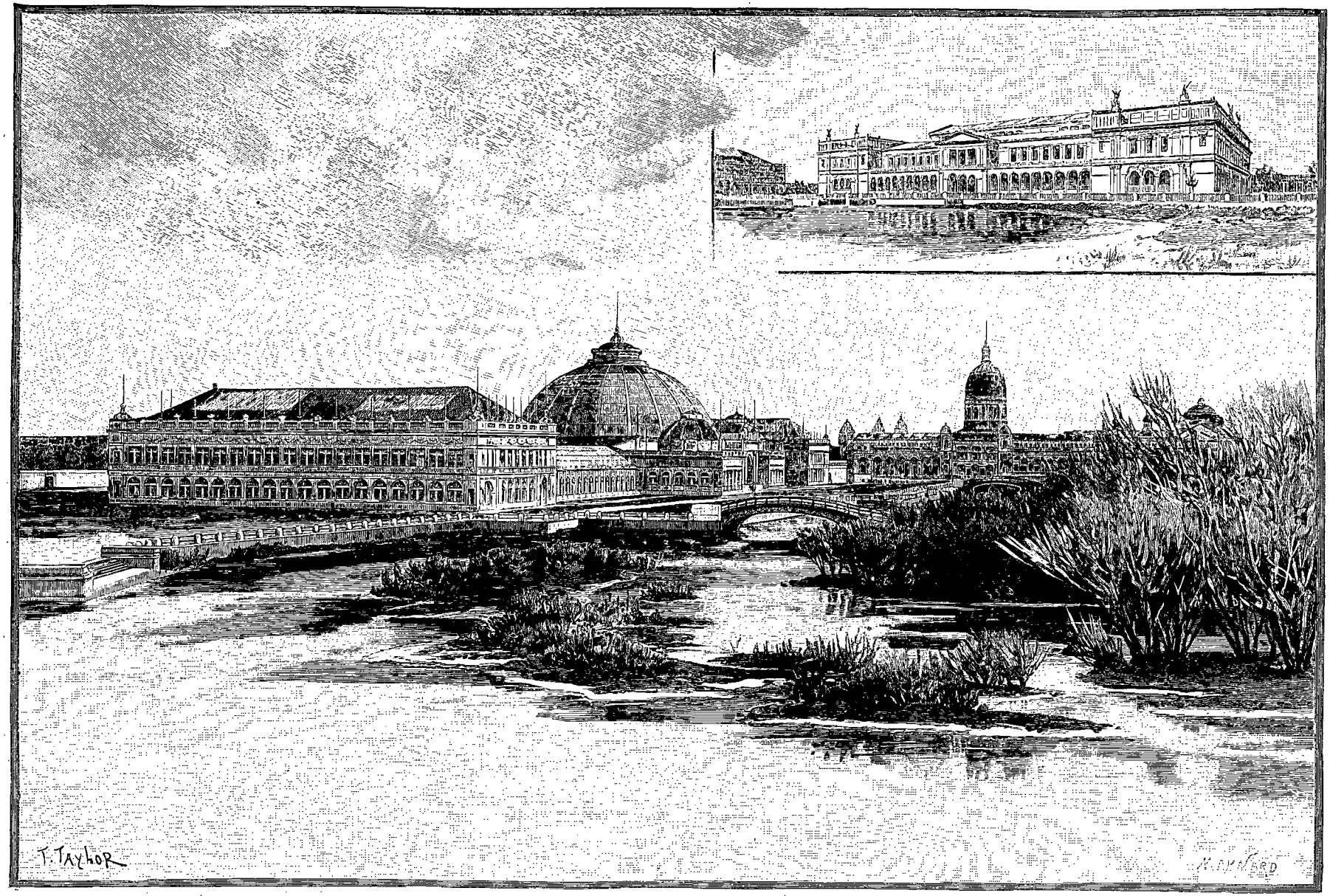
M. FIELD [1] (PAGE 290).

Pendant que ces négociations se poursuivaient au dehors, les travaux s'organisaient à Chicago. La lutte avait été vive pour le choix d'un emplacement, chaque quartier désirant naturellement cette excellente aubaine d'une construction immense, qui devait sûrement, supputait-on, doubler la valeur des immeubles voisins, sans parler des profits laissés par les ouvriers, puis par les visiteurs. Au centre de la ville, le bord du lac forme, sur une longueur de 1600 mètres et une largeur de 200 mètres, une bande étroite conquise sur les eaux. C'est aujourd'hui un parc public assez négligé, le chemin de l'Illinois Central y accumulant trains, locomotives, garages. Si l'on pouvait conquérir une largeur égale sur le lac et faire là l'Exposition, en plein cœur de la cité, le succès financier était assuré. Mais il y avait procès avec la compagnie de chemin de fer, et les procès aux États-Unis durent vingt ans. Le nord et l'ouest avaient leurs terrains. C'est le sud qui l'emporta.

Ici, les quartiers votent des contributions locales pour l'achat, l'extension et l'entretien de parcs, qui doivent embellir et améliorer les propriétés contribuantes. C'est ainsi que le sud avait à sa disposition un immense marécage, dont une partie avait déjà été transformée en pelouses et en bois, et portait le nom de Jackson Park. C'est ce marécage qu'acceptèrent avec reconnaissance les directeurs de l'Exposition. Sous la direction de M. Olmsted, le plus grand dessinateur-paysagiste des États-Unis, et de MM. Burnham et Root, architectes de la ville renommés pour leurs audacieux et magnifiques travaux antérieurs, un plan fut arrêté. L'idée du gain sur le lac et de la création d'une sorte de Venise, lorsqu'il était question du petit parc central ou Lake Front, ne fut pas perdue : beaucoup d'eau, beaucoup d'édifices. Tel fut le thème. Une ligne d'eau parallèle au bord du lac court du nord au sud, dans l'axe de l'enceinte ; au sud elle se soude au grand lac par un vaste bassin d'accès. Autour de ce bassin seront les principaux édifices : on aura ainsi une cour d'honneur égayée par les ondes bleues du Michigan ; à droite et à gauche de la ligne d'eau seront essaimés les autres édifices de moindre importance. La cour d'honneur sera magistrale et classique, la ligne d'eau aura les courbes fantaisistes du jardin anglais ou japonais.

Le plan général adopté, on se mit à l'œuvre dès le printemps de 1891, au moment où la terre, gelée à 1 mètre encore en février, permit de se laisser entamer par la pioche du terrassier. D'immenses dragues creusaient le marécage, suivant les lignes déterminées pour la création des pièces d'eau. De hauts marteaux à vapeur

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PALAIS DES BEAUX-ARTS, DE L'ILLINOIS, DE LA FEMME (PAGE 295). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

glissaient dans leurs coulisses et enfonçaient, en lignes, des forêts de sapins dans le sol, sable et argile, là où devaient s'appuyer les futurs palais. Deux mille ouvriers travaillaient sur les chantiers. La main-d'œuvre à Chicago est extrêmement abondante, l'immigration amenant chaque jour de nombreux contingents. Mais l'emploi d'étrangers ne devait pas aller de soi : les unions ouvrières tentèrent d'y mettre obstacle. Des grèves furent organisées, et les ouvriers étrangers se virent menacés des dernières rigueurs. Force fut à l'administration de consentir aux exigences des unions : aucun ouvrier n'aurait de travail à moins qu'il ne fût américain ou ne se fût engagé sous serment à le devenir; la journée serait de huit heures et le salaire payé au taux reconnu par les sociétés affiliées. Ces difficultés réglées, l'œuvre a pu progresser sans arrêt avec une rapidité sans exemple, les entrepreneurs ayant équipes de jour et, en cas d'urgence, équipes de nuit, pour arriver à livrer leurs travaux à la date du contrat. Au milieu d'octobre 1892, c'est-à-dire six mois avant l'ouverture de l'Exposition, la plupart des constructions étaient ou terminées ou dans un état d'avancement tel qu'il n'y avait pas à douter un moment de l'exactitude de l'administration à tenir l'engagement pris d'être prête à ouvrir le 1er mai 1893.



M. PALMER [1] (PAGE 291).

Une discussion intéressante s'est produite, aux fêtes d'octobre, sur le point de savoir où était l'entrée principale pour le défilé soit des troupes, soit du cortège officiel. L'architecte en chef, directeur des travaux, M. Burnham, indiquait une grande avenue qui coupe la partie nord du parc, longe ensuite le lac et vient aboutir au palais des Manufactures; le général Miles pensait — et c'est son désir qui a été exaucé — que le cortège devait pénétrer, par des ruelles entre bâtiments, jusqu'à la cour d'honneur, et, de là, gagner l'entrée principale du palais où avait lieu la réunion. Il est certain que les palais de l'Exposition sont tous orientés sur le lac, vers cette immense nappe bleue, aux vagues ondoyantes crêtées de blanc, qui captive le regard du visiteur comme de l'artiste. La véritable porte triomphale de l'Exposition se trouve ainsi sur le lac, et c'est par là que nos foules françaises et surtout parisiennes tiendraient certainement à faire leur entrée, si elles pouvaient donner cours à leur sentiment inné pour les grands effets.

L'enceinte de l'Exposition est divisée en trois sections bien distinctes : la section des Palais, où sont groupées toutes les collections mises en montre par le génie humain; la section des Pavillons d'État, où se pressent, côte à côte, les constructions variées que les États étrangers ou fédérés affectent à leurs commissions, à leurs services particuliers; et la section des Bazars, où se suivent toutes les choses extraordinaires ou amusantes que des industriels avides de profits ont envoyées à Chicago, dans l'espérance de gains rémunérateurs. La section des Pavillons occupe toute la partie nord de l'enceinte; la section des Bazars s'étend le long de l'annexe occidentale, l'avenue de Midway Plaisance.

La partie affectée à l'Exposition propre couvre une surface considérable. Du palais des Beaux-Arts, au nord, jusqu'au pavillon des Forêts, au sud, il n'y a pas loin de 2 kilomètres avec les détours que les lignes du parc imposent au promeneur. Il a fallu, et c'était prudent, construire un chemin de fer aérien, qui circule autour de l'enceinte et épargne le temps et la fatigue.

Plusieurs routes conduisent à l'Exposition du centre de la ville : la distance est de 8 à 10 kilomètres, selon la porte d'entrée vers laquelle on se dirige. Cette distance est franchie en 30 minutes par les trains de l'Illinois Central, qui perçoit 23 sous pour le voyage simple, 25 sous pour le voyage d'aller et retour, 20 sous seulement même pour les deux courses, si l'on prend un billet de 25 cachets. Le câble de Cottage Grove met 45 minutes à faire ce parcours : le prix n'est que de 5 sous, et si l'on a la bonne fortune d'occuper un des quatre sièges qui se trouvent en tête du premier wagonnet, on peut faire, par un beau temps, une excursion fort intéressante à travers toute la rive sud. L'été, par les grandes chaleurs, quand le thermomètre marque de 33 à 35 degrés centigrades, et qu'on soupire après quelque fraîcheur, rien n'est recherché comme ce premier rang : pas de cocher, pas de siège, pas de chevaux, qui vous privent de la vue ou de la brise. Des bateaux-mouches doivent faire le voyage par eau; un chemin de fer aérien ou élevé se construit également dans la direction du parc.

Une gare centrale est préparée pour recevoir les voyageurs : les marches qu'on descend mènent derrière le palais de l'Administration, et la foule des visiteurs se répand au nord ou au sud de ce palais, pour pénétrer dans la cour d'honneur. L'entrée sur cette place sera certainement d'un grand effet : au fond, une grande colonnade double, entre les travées de laquelle apparaissent les eaux du grand lac; en avant de ces colonnes corinthiennes, et les dominant de toute sa masse, l'immense République de French, tenant de la main gauche la pique du révolu-

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tionnaire, surmontée du bonnet de la Liberté. Les pieds de la déesse sont baignés par les eaux tranquilles du grand bassin. Plus près de nous, en tête du bassin, la barque du Progrès, conduite par les Sciences, gracieuses Parisiennes s'appuyant, debout, d'un mouvement uniforme sur les avirons serrés; le vieux Temps est à la barre. C'est l'œuvre de M. M'Monnies, un jeune artiste américain du boulevard Montparnasse: un sculpteur de Paris, M. Grandin, est venu spécialement la monter. Voici, à gauche, une partie du palais des Mines, la façade avec grande loge circulaire du palais de l'Électricité. Plus loin apparaissent les grandes lignes de la façade sud du palais des Manufactures, lignes qui rappellent celles du palais de l'Industrie aux Champs-Élysées. A droite, c'est le palais de l'Agriculture, surmonté, à chaque angle, de groupes d'Atlas, sexe faible, qui supportent à quatre des globes ou zodiaques, œuvre analogue à celle de Carpeaux, au Luxembourg, et due au talent de Martiny, un jeune Français du plus grand avenir. Les loggia en couleur du palais des Machines attirent le regard. Ce palais et le précédent sont reliés en retraite par une autre colonnade corinthienne, et le bassin que limite cette colonnade baigne une fontaine monumentale, obélisque élevé que gardent les quatre lions de la place du Château-d'Eau ou de Trafalgar Square. Avant de franchir ce bassin sur le pont à balustres qui mène à l'Agriculture, il convient de se retourner pour admirer, à cette distance, le palais de l'Administration, petit Panthéon, aux formes classiques, et pour jeter un coup d'œil sur la ligne d'eau. Tout au fond, à 1 kilomètre, apparaît le palais des Beaux-Arts, doucement embrassé par un cadre de feuillage d'un plan plus rapproché; moins loin, le dôme allongé du pavillon de l'Illinois, le palais de la Femme et les cariatides, colonnes de ses toits-jardins; plus près, le dôme affaissé des grandes serres; et, entre les lignes architecturales des palais des Manufactures et de l'Électricité, de gracieux bouquets d'arbres cachent mal un village japonais.



Mme POTTER PALMER [1] (PAGE 291).

Au delà des lions, le cloître de la colonnade du midi s'ouvre sur le domaine à découvert de l'Agriculture: au bord d'une lagune, voici la Boulangerie française, émigrée du quai d'Orsay : on connaît à peine le pain à Chicago, chaque famille préparant elle-même sa pâte et la faisant cuire plus ou moins mal dans un four de poêle. Rien d'étonnant si les Américains préfèrent la viande, même crue. Espérons que nos compatriotes importeront une industrie nouvelle et emporteront en échange une rémunération satisfaisante. Les moulins à vent sont là et transforment la pelouse en paysage de Hollande, mais ils n'y réussissent pas. M. Maurice Yvon, le fils du célèbre peintre, a planté là un paysage oriental qui force l'attention : c'est Tunis, avec ses minarets et ses souks achalandés; c'est l'Annam, avec ses toits à arêtes courbes. Pour la première fois, Christophe Colomb a raison : des Indiens Peaux-Rouges touchent à l'Extrême-Orient. Le professeur Putnam les a tous groupés dans ce coin pittoresque. Buffalo-Bill n'est pas à la fête; hélas! elle ne lui rapporterait rien. Mais l'Indien est là avec sa compagne la *squaw* et le *baboose*, pendu aux branches qui forment la tente ou *tepee*. Krupp et ses canons de 60 tonnes sont là aussi : les deux extrêmes de la civilisation! Avoir changé ceci, l'Indien, pour arriver à cela, la gueule d'acier qui vomit la mitraille et la mort! Une longue jetée parcourue par un trottoir ambulant s'avance dans le lac et abrite une presqu'île où un couvent de la Rabida en miniature renferme la collection des souvenirs du grand navigateur Christophe Colomb, en l'honneur de qui se célèbre cette fête du travail.

Le pavillon des Cuirs, qui, entre la lagune et le lac, montre des formes élégantes, est l'œuvre d'un architecte français, M. Alex. Sandier, que le service de la construction a fait venir de Paris pour contribuer à l'embellissement des palais. Le kiosque de la Laiterie et le pavillon des Forêts complètent la partie orientale de cette section. Vers l'ouest s'étendent écuries, étables, hippodrome, où paraîtront les types les plus parfaits des races d'animaux vivants. Trotteurs français demi-sang, percherons, boulonais, seront là en nombre honorable et conquerront de nouveaux lauriers à joindre à ceux qui leur sont décernés dans tous les concours. Nos bêtes à cornes n'ont pas été admises à pénétrer sur le sol américain : l'agriculture américaine redoute cette terrible pleuropneumonie qui cause tant de ravages, et, plutôt que de s'y exposer, elle a imposé au bétail étranger des conditions de quarantaine ruineuses, dangereuses et, par suite, inacceptables.

Le long bâtiment qui s'étend là bas à l'ouest, à la limite du parc, contient le casernement réservé aux matelots français qui ont la garde des sections et des collections nationales.

Revenant sur nos pas, nous traversons le palais des Machines, non sans jeter un coup d'œil de surprise sur ces immenses chaudières tubulaires prêtes à mettre en branle ces merveilleux outils que l'homme s'est donnés. Sans cette chaudière, sans la vapeur que

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

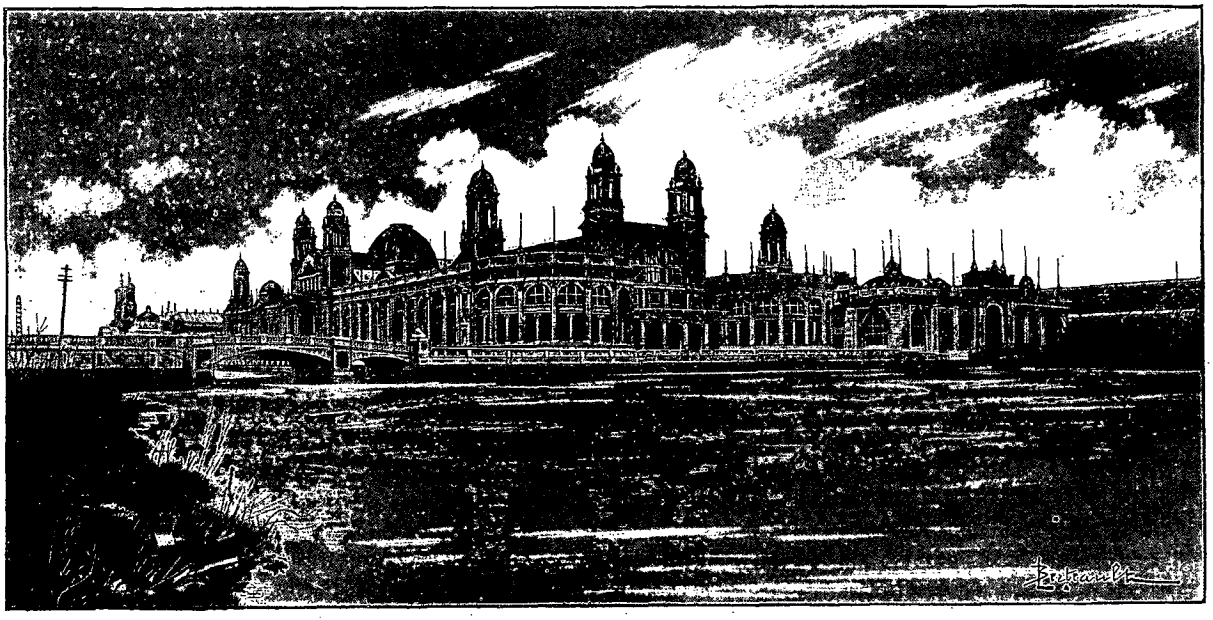
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

serait Chicago? C'est cette force qui a fait une ville immense de ce qui serait encore aujourd'hui, peut-être, une bourgade de quelques milliers d'âmes. Comme à Paris, dans la galerie des Machines, nous avons ici un pont roulant qui passera au-dessus de la splendide exposition du Creusot et d'où l'on pourra voir les balanciers de Cail frapper des médailles à l'effigie du découvreur de l'Amérique. Si le découvreur de Chicago, Robert de la Salle, était connu en France, ce serait une heureuse idée de ne pas oublier ce modeste héros, qui a payé de sa vie son ambition de servir et d'agrandir sa patrie.

Les palais de l'Electricité et des Mines n'ont aucun caractère spécial d'originalité qui appelle plus particulièrement l'attention : la France y occupe des emplacements fort larges et bien situés. Nos phares, notre matériel météorologique, nos appareils télégraphiques ne peuvent manquer d'attirer la foule. Le palais des Transports n'est pas très heureusement axé; pour un peu, la porte principale, un grand cintre à voussures néo-byzantines, disparaîtrait derrière le palais des Mines. Les travaux de moulages y sont nombreux, et plusieurs de nos compatriotes, Léopold Bonet, Bruneau, y ont mis l'empreinte de leur talent. Le palais de l'Horticulture, construit par Jenney, un élève de notre École centrale, abritera les vins français. On est si peu habitué à ce genre de boisson aux États-Unis, qu'on a consacré une aile des plus modestes à cette branche d'affaires, qui fait vivre des millions d'hommes non seulement en France, mais en Espagne, en Portugal, en Italie, en Autriche. On traite ici la vigne comme une plante de serre et d'ornement, alors que le raisin rapporte des millions là où il est connu.

L'aile nord des Serres, le pavillon de l'Enfance, autre œuvre de Sandier, qui lui fait suite, le palais de la Femme, sont entourés de pelouses que les horticulteurs français ont pris charge d'orner et d'embellir. MM. de Vilmorin se sont déjà mis en mesure de démontrer qu'à Chicago, comme ailleurs, ils ne redoutent aucune concurrence. A l'est du pavillon de l'Enfance, un pont mène dans l'île boisée, et, à travers le village japonais, on gagne la rive opposée, où s'élève le majestueux palais des Manufactures.

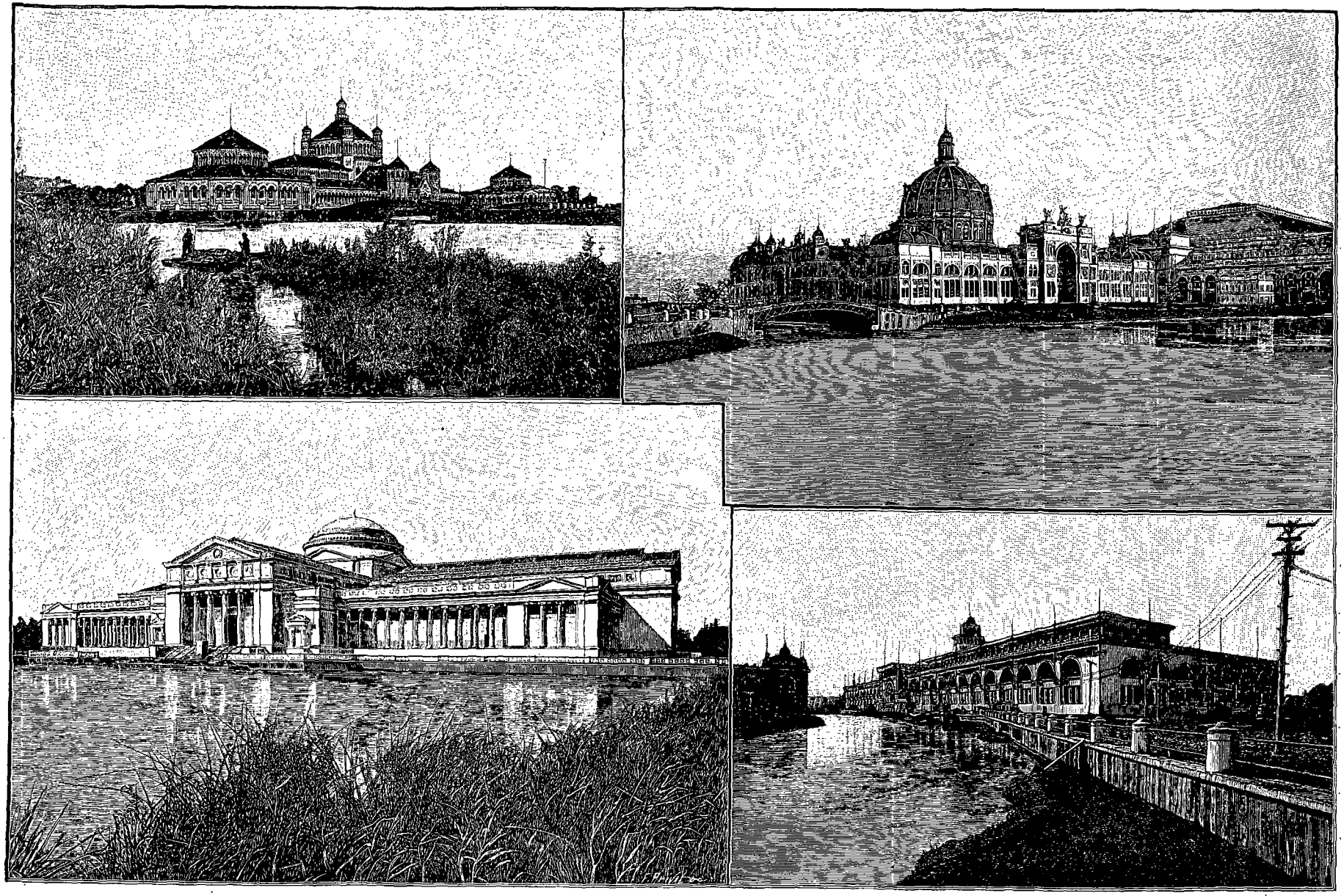
Le plan primitif avait été de construire, autour d'une cour rectangulaire, quatre longues galeries à voûtes cintrées en fer. Mais la galerie des Machines à Paris avait fait trop de bruit, pour que les ingénieurs américains n'eussent pas envie de démontrer que les grandes fermes de l'École Militaire, qui avaient conquis le prix de 100 000 francs, n'étaient pour eux qu'un jeu d'enfant. L'espace manquait déjà, d'ailleurs, et il convenait d'utiliser la cour intérieure primitivement laissée à ciel ouvert. Il fut donc résolu d'élever 22 fermes d'acier qui auraient chacune 116 mètres de portée, et leur ligne de faîte à 62 mètres au-dessus du sol. La galerie parisienne était battue, car elle passerait sous la galerie de Chicago, comme y passerait l'Arc de l'Étoile, si la corniche de l'Arc était écornée aux angles. Cette victoire était achetée au prix de certains désavantages. Quel effet produiraient les objets exposés sous cette voûte immense? Placez un autel ordinaire sous la voûte de Saint-Pierre de Rome : quelle élévation faudra-t-il lui donner pour qu'il cesse de paraître maigre et étriqué? La nef est si admirablement proportionnée qu'on n'en soupçonne pas la grandeur avant d'avoir essayé de la parcourir. Elle paraît alors sans fin. Les pieds des fermes sont larges, enlèvent du jour, et comme c'est au milieu même de



PALAIS DES MINES ET PALAIS DE L'ÉLECTRICITÉ [1].

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PALAIS DES TRANSPORTS, PALAIS FÉDÉRAL, DES BEAUX-ARTS ET DES PÊCHERIES (PAGE 300). — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

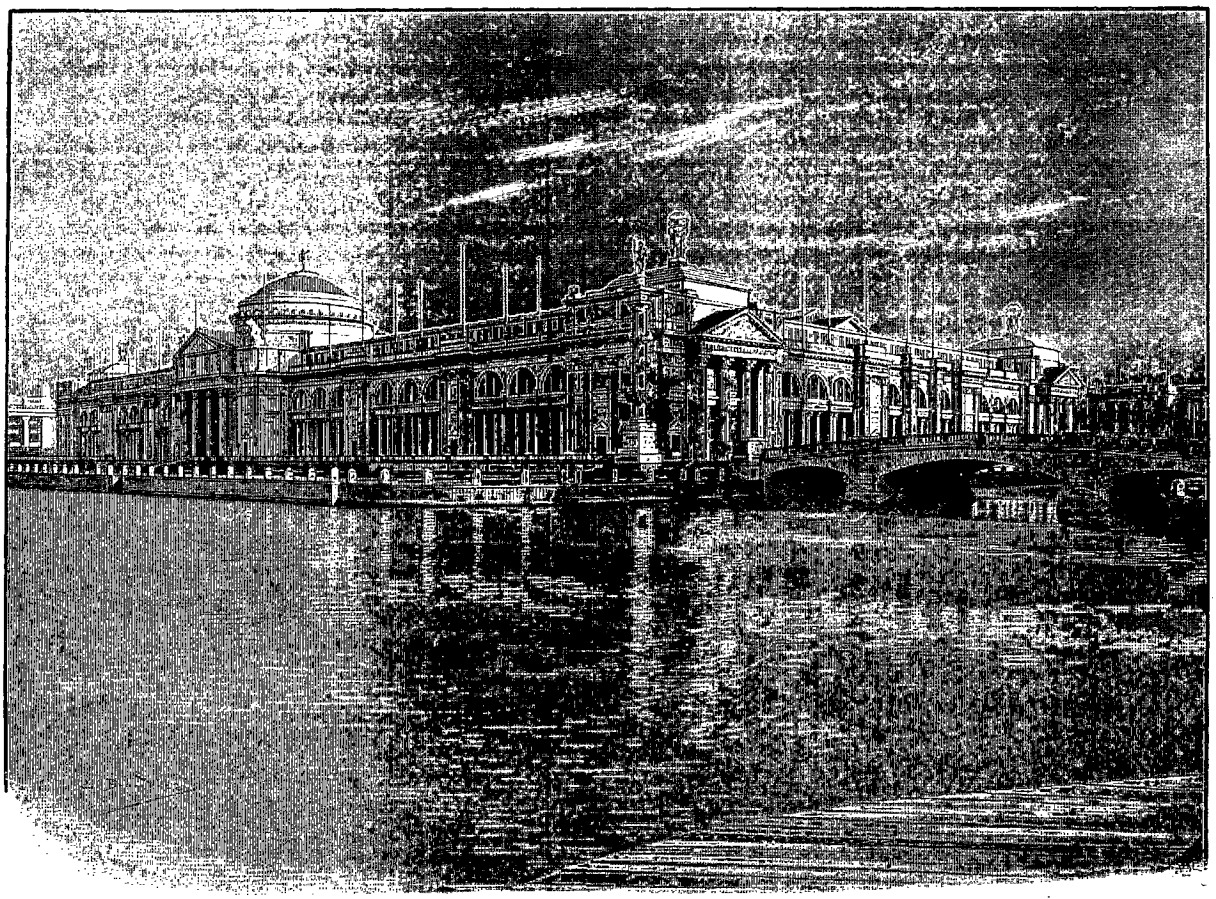
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces pieds qu'il faut loger des vitrines de 2 m. 10, un peu plus que la taille ordinaire de l'homme, les objets courent risque de n'être pas montrés à leur entier avantage. Or, dans une exposition d'objets, les édifices doivent être plutôt faits pour mettre les objets en relief que pour être mis en évidence par les objets.

L'édifice couvre 12 hectares et coûte 7 millions et demi de francs. Un problème intéressant à résoudre était de savoir comment y grouper les nations concurrentes. Il y avait à envisager les systèmes de classification adoptés à Paris : l'ordre curviligne de 1867, l'ordre rectiligne de 1878, chaque cercle ou chaque rectangle contenant les articles similaires produits par les différentes nations, chaque secteur ou chaque tranche contenant toutes les collections d'un même pays. Les civilisations latines auraient pu se grouper à côté des civilisations anglo-germaniques, la civilisation slave à côté des civilisations asiatiques, ces groupements montrant le génie humain dans les formes qu'il affecte en raison des traditions anciennes ou nouvelles, de la religion, de l'éducation, du climat dont il s'inspire. Il pouvait aussi convenir d'attribuer chacune des quatre grandes entrées à une des quatre grandes nations commerciales du globe — la France, l'Allemagne, l'Angleterre, les États-Unis — avec prière de donner à la décoration de ces accès un caractère national qui n'aurait pas été sans grandeur. Le plan adopté a été le suivant.

Frappé de ce fait que les exposants américains réclamaient tous des emplacements au centre même du palais, le Directeur général en a conclu que là était la place enviable, la place d'honneur. Il a assigné aux quatre grandes nations un angle sur ce carrefour. Liberté pleine et entière a été laissée aux commissions étrangères de disposer leurs produits comme elles le jugeraient préférable. Mais alors comment arriver à obtenir de quatre commissions l'unanimité pour une décoration centrale uniforme? L'administration, désespérant d'y réussir, a projeté d'élever, au centre du palais, une gracieuse coupole d'acier qui remplirait admirablement la nef immense et en ferait valoir les vastes proportions. Mais le projet était coûteux, les commissions étrangères n'avaient pas de fonds pour y contribuer. Il a fallu se borner à élever un tour, que M. Sandier a dû, à son vif regret, substituer à la rotonde préparée, étudiée par lui avec le goût artistique si fin qui caractérise son talent.

La décoration générale de la section française a été

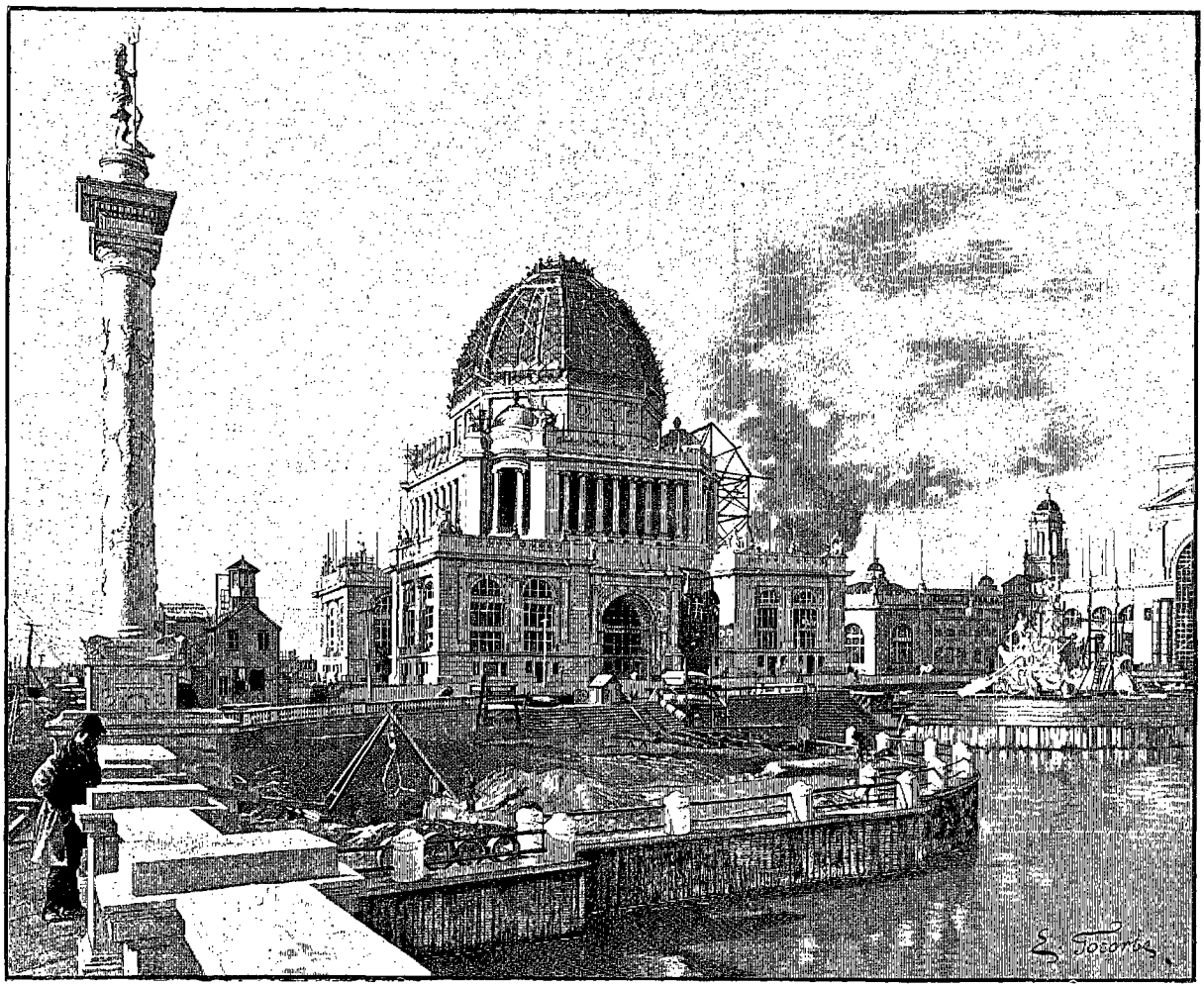


PALAIS DE L'AGRICULTURE (PAGE 295) [1].

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

confiée par le gouvernement français à MM. Henri Motte et René Dubuisson. La section occupe la moitié de l'entrée principale sur le lac; elle s'étend au sud sur une longueur de 11 travées, soit 90 mètres : de la porte de l'Est au carrefour central, il y a 110 mètres. C'est 10 000 mètres au rez-de-chaussée et 4 500 mètres au premier étage, dans les galeries latérales, que la France couvre dans ce seul édifice. Dans l'ignorance des projets définitifs de l'Exposition quant à l'arrangement central, les architectes français ont dû fixer l'entrée principale de la section sur l'avenue médiane, celle du grand axe, l'avenue Colombienne, comme on la nomme. Une grande porte de 20 mètres cintrée et demi-circulaire porte dans son demi-dôme des décorations allégoriques. Des écussons contiennent à l'extérieur les noms des grandes villes de France. Deux pylônes avec trophées ornent chaque côté de la porte, et les corniches s'appuient sur des colonnes corinthiennes. L'enceinte de la section est formée de travées fort élégantes, supportées par des cariatides de flanc. Au-dessus du pilier joignant deux travées s'élève un mât de pavillon au sommet duquel flotte l'oriflamme aux couleurs françaises. La grande entrée s'ouvre sur une salle carrée, la salle des Gobelins, où sont exposés les produits des manufactures de l'État, admirables collections de Sèvres, splendides tapisseries décorant les panneaux. Quittant la salle des Gobelins, on rencontre un double escalier qui mène à l'exposition de Lyon, dans la galerie supérieure. Les deux branches de l'escalier laissent libre le chemin qui conduit à la porte et à la salle des Bronzes. C'est là que l'art parisien se prépare à captiver l'attention de l'Américain millionnaire. Une frise peinte décore cette salle, dont la corniche repose sur de gracieuses cariatides. La salle de la céramique, attenante à la précédente, est également des mieux comprises dans sa simplicité toute classique. Amour-propre national laissé de côté, il n'y a pas à douter un moment que cette section ne soit une des plus attractives de tout le palais. A la section est annexé un restaurant français qui est échu au créateur du Café Américain, à Peters, le fondateur du restaurant parisien de ce nom.



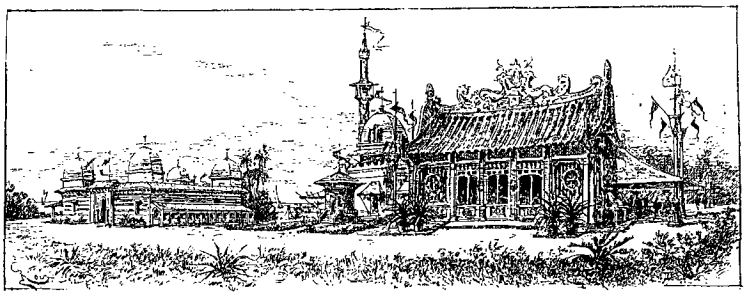
PALAIS DE L'ADMINISTRATION[1] (PAGE 295).

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le bord du lac sur lequel s'ouvre notre section est une des plus charmantes promenades de l'enceinte : 100 kilomètres, de ce bord à la rive d'en face dans l'État de Michigan, 500 kilomètres dans la direction du nord jusqu'à Mackinaw, telles sont les dimensions de cette petite mer d'eau douce, et pour être située à 180 mètres au-dessus de l'Atlantique, elle n'en mesure pas moins 300 mètres de profondeur, abîme sérieux qui a eu ses victimes, depuis le jour où le *Griffon* de La Salle y est allé trouver un éternel repos.

Le gouvernement fédéral fait une exposition de ses services publics dans un palais qui s'élève au nord des Manufactures. En regard et en plein lac se trouve le monitor en brique, blindé en plâtre peint, qui doit donner aux populations de l'Ouest une idée des forces navales de l'Union. Les passes de l'Erié et du Saint-Laurent sont trop étroites pour laisser arriver un véritable bâtiment de guerre, et, d'autre part, les traités conclus avec l'Angleterre interdisent la présence de navires de ce caractère dans les eaux mitoyennes. L'Exposition n'en est pas moins fort intéressante.



EXPOSITION DES COLONIES FRANÇAISES [1] (PAGE 295).

Plus au nord et au delà d'un petit cours d'eau se trouve le restaurant aux huîtres, de Sandier, puis le pavillon, fort original dans ses détails, des Pêcheries : palais du Trocadéro en petit, dont les frises, les chapiteaux, les tympans, sont traités à l'aide de motifs empruntés tous à la gent aquatique. De vastes aquariums contiennent des échantillons ichtyologiques fort curieux.

Le dernier grand palais qui se présente au nord est le palais des Beaux-Arts. Classique s'il en fut, on le déclare le chef-d'œuvre de l'Exposition : sur le bord d'une lagune tranquille, dix ou douze marches conduisent à un péristyle : quatre colonnes ioniques supportent une frise que surmonte un fronton triangulaire. De chaque côté du portique s'étendent des galeries d'une simplicité et d'un bon goût exquis. Le portique conduit à une rotonde surmontée par une coupole. Au-dessus de la coupole domine une Victoire décernant des couronnes, œuvre monumentale de Martiny. Les cariatides et les sculptures du Palais sont aussi de Martiny et d'un sculpteur de Paris, M. Wagner, son collaborateur. Cette pinacothèque, on l'a vue souvent à Athènes, à Munich, dans tous les cours d'architecture. C'est même avec cette esquisse que Besnard, un architecte français, a remporté le prix de Rome en 1866. Elle n'en produit pas moins un excellent effet, et pour l'Américain qui n'a eu encore ni le temps ni l'argent nécessaires pour se rendre en Europe, la surprise et le plaisir sont également grands. Deux annexes flanquent le palais, à l'ouest et à l'est : dans celle-ci se trouvent placées toutes les œuvres envoyées de France.

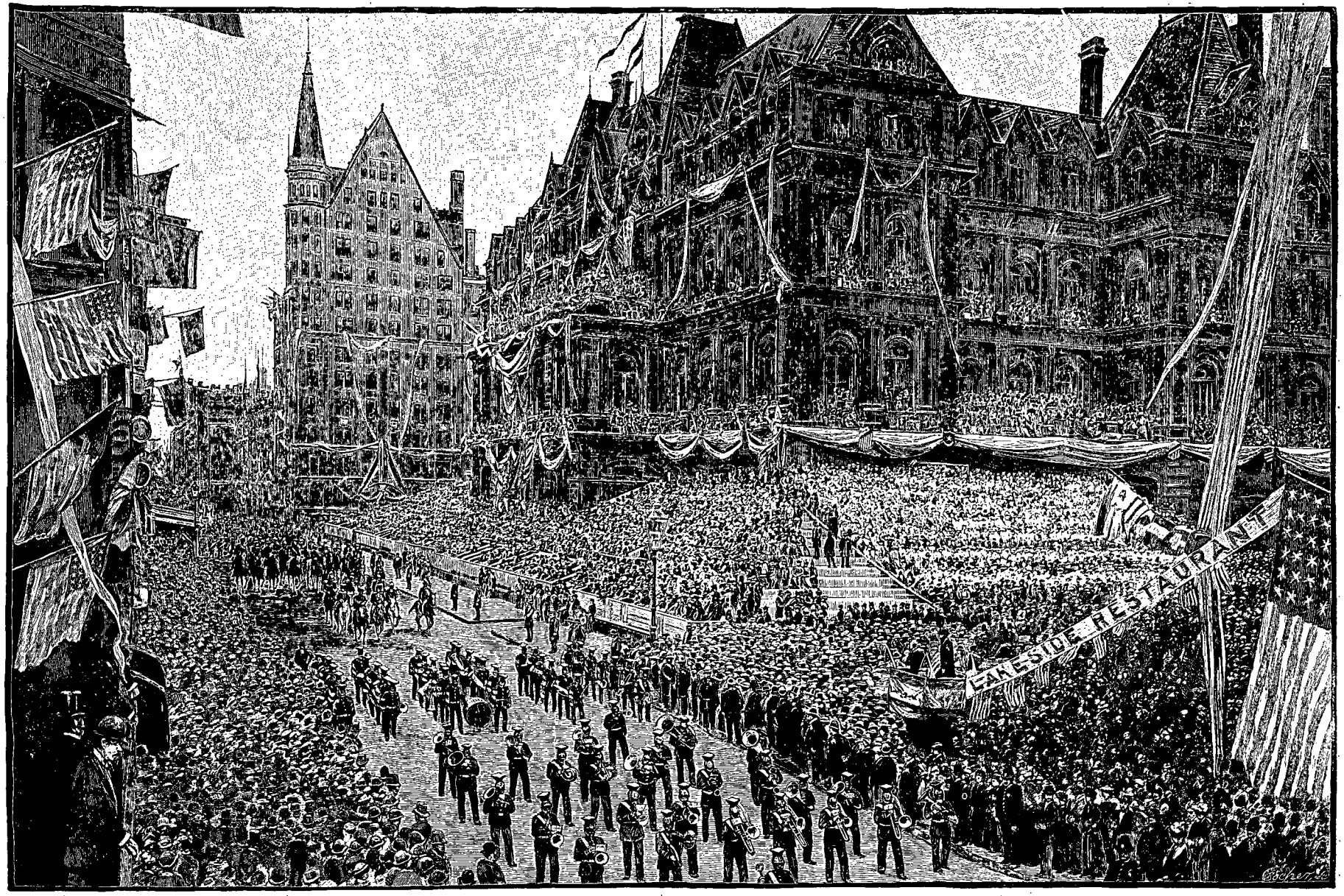
C'est précisément autour du palais des Beaux-Arts que se trouvent groupés les pavillons d'États. Chaque architecte, guidé par des instructions ou un programme spécial, a songé, avant tout, à l'œuvre qu'il allait, lui, produire, sans se préoccuper aucunement des projets que ses voisins immédiats pouvaient concevoir. Or les emplacements affectés à ce genre de constructions étaient extrêmement limités et étroits. Il en résulte un peu d'incohérence dans les lignes générales, si tant est que tous ces pavillons soient dignes de figurer dans une grande Exposition.

Le pavillon français se présente le premier, quand on quitte l'annexe française des Beaux-Arts, dans le voisinage immédiat de laquelle il s'élève, sur le bord du lac. Il est l'œuvre de MM. Motte et Dubuisson. Il se compose de deux ailes réunies par une colonnade demi-circulaire. Le pavillon du nord, aux hautes colonnes corinthiennes, abrite une reproduction du salon d'Apollon, du château de Versailles, salon où fut signé par Franklin et M. de Vergennes le traité de 1778 qui reconnaissait l'indépendance des États-Unis : c'est le premier traité que le jeune État ait jamais signé. Dans cette salle ainsi reproduite sont exposés tous les souvenirs et les présents reçus par Lafayette lors de ses voyages aux États-Unis postérieurs à la guerre d'Indépendance. L'aile sud, aux colonnes ioniques, contient l'exposition spéciale de la ville de Paris. Derrière le grand salon sont installés les bureaux de la Commission française chargée de prendre en mains les intérêts de nos compatriotes, de veiller à la conservation des collections et d'assurer l'exécution ou l'observation des règlements. Un élégant jardin entoure l'édifice : il est confié aux soins d'un jardinier de la ville de Paris.

Attenant au pavillon français se présente le pavillon russe, une isba semblable à celle qui figurait à Paris, en 1878, dans la rue des Nations. Ceylan a une exposition immédiatement au sud : la grande île s'est adonnée, avec plus d'énergie que de prudence, à la production du thé : il lui faut de nombreux débouchés, sous peine de souffrances économiques incalculables. Elle vient faire ici campagne. Excellent terrain, d'ailleurs, dans cette région où les boissons nationales, après l'eau glacée et le whisky, sont le thé et le café. Le pavillon allemand reproduit une riche maison bour-

1. *Dessin de Riou, d'après l'aquarelle de M. Maurice Yvon.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

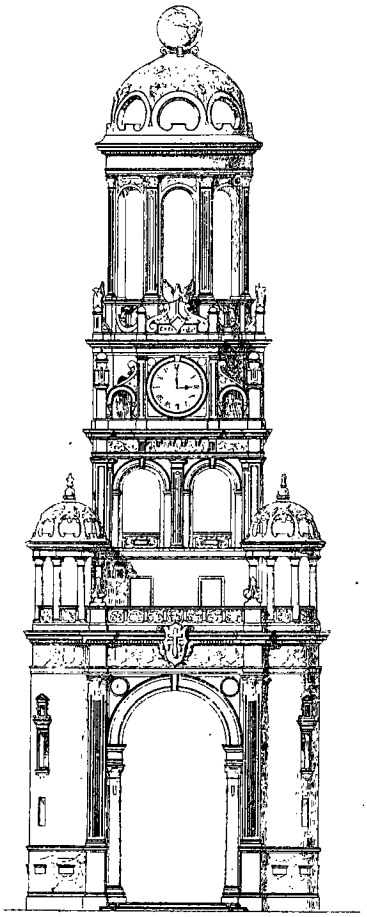


INAUGURATION DES PALAIS DE L'EXPOSITION LE 24 OCTOBRE 1893 : LE DÉFILÉ (PAGE 303). — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

geoise du moyen âge ; près d'un million de francs est affecté à cette construction d'existence forcément éphémère. Le pavillon anglais est un élégant cottage, tel qu'on en voit partout au bord de la mer. Il est, du reste, placé sur le sable même du rivage, battu par l'eau et par les vents.

En remontant la grande chaussée qui borde au nord le palais des Beaux-Arts, on passe, en un moment, en revue les œuvres les plus variées de l'architecture américaine. L'État de Massachusetts présente une maison historique; l'État de New York s'offre le luxe d'une pompeuse installation préfectorale ou gouvernementale. La Floride a construit une forteresse originale : un triangle de murs bastionnés, quelque souvenir de l'histoire locale. Toutes ces constructions représentent des sommes élevées, et, en y réfléchissant un peu, on n'en voit pas clairement l'utilité, ni l'avantage. Et l'Exposition manquait de terrain et d'argent pour bâtir un palais des Arts libéraux, et tant d'exposants ont eu leurs demandes rejetées, faute de place pour recevoir leurs envois !



TOUR DU PALAIS DES MANUFACTURES [1] (PAGE 298).

Des fonds, telle est la chose la plus difficile à obtenir en matière d'Expositions. Car il est notoire que toutes ces entreprises ne sauraient se terminer en succès financiers. Et pourtant, la société organisatrice espère encore réaliser des dividendes. Elle compte beaucoup pour cela sur les concessions qu'elle a accordées, moyennant redevance, dans la section des bazars. Midway Plaisance est une avenue de Neuilly, de 1 600 mètres de longueur sur 80 ou 100 mètres de largeur. Des deux côtés de la chaussée, des lots ont été formés et attribués à telles ou telles entreprises réputées rémunératrices. On ne saurait se faire une idée du nombre de personnes qui comptent réaliser une fortune magnifique en moins de six mois que dure une fête de ce genre. De tous les points du globe, les demandes affluaient, de la Chine et de la Russie, de l'Égypte et de l'Annam, de l'Autriche et des Indes britanniques. Plus de 8 000 demandes ont été adressées à l'Exposition, et c'est au comité des voies et moyens qu'est échue la difficile et pénible mission de choisir entre ces 8 000 demandes les 30 ou 40 affaires qui présentaient une réelle valeur et de donner, poliment si les pétitionnaires étaient de bonne composition, sèchement si les quémandeurs étaient récalcitrants, les 7 960 refus qui s'imposaient.

Le procédé préféré n'a pas été de mettre les concessions à l'enchère, mais de passer des contrats de monopole à des prix extrêmement élevés. On assure qu'un industriel paye 500 000 francs le privilège exclusif de vendre des *peanuts*, une sorte de pistache assez goûtée à Chicago. Pour calmer les enfants, on leur achète souvent un petit sac, non pas de bonbons, mais de maïs grillé. C'est détestable, mais cela suffit à occuper la marmaille : 800 000 francs, paraît-il, pour le monopole de la vente de cet article, la joie des parents, la tranquillité des enfants. Eaux de Seltz, cigares, glace, cannes, ont ainsi été l'objet de concessions exclusives. Les restaurants ont une organisation spéciale. Il y a une cuisine centrale cédée à un restaurateur de la ville pour une somme considérable; les autres restaurateurs doivent s'approvisionner là, et, en outre, ils doivent payer à l'Exposition 25 pour 100 sur leurs recettes brutes. Le catalogue est vendu 2 millions et demi, sans droit d'annonce, mais avec la faculté d'exiger 25 francs par ligne supplémentaire que l'exposant peut désirer ajouter aux indications réglementaires et de droit.

Les principales attractions de Midway Plaisance semblent devoir être : le chemin de fer hydraulique de M. Barre, le même qui fonctionnait à l'Esplanade des Invalides ; le café tunisien et algérien de Sifico, d'Alger; le village dahoméen de Pène, un Bordelais entreprenant; le restaurant de Mora, un Marseillais qui ne doute de rien quand il s'agit de faire de l'argent avec de simples idées; le ballon captif envoyé de Paris. Il existe aussi une rue du Caire, un harem persan, un village allemand et un bourg irlandais. La Chine a son coin et sa maison de thé, comme le Maroc sa mosquée. On verra beaucoup d'Indiens et d'Esquimaux ; il y a deux panoramas : le volcan Hawaien et les Alpes bernoises; on bâtit même une réduction de Saint-Pierre de Rome et une réduction de la tour Eiffel. Quant à une vraie tour de 300 mètres, il ne s'est trouvé personne pour l'entreprendre, malgré cent projets présentés, et les offres du constructeur de Lavallois n'ont pas été acceptées.

Somme toute, de ces diverses entreprises, dont les concessionnaires espèrent retirer des sommes extraordinaires, l'Exposition compte obtenir une recette supplémentaire de 12 millions et demi de francs. Elle a déjà reçu 25 millions de francs des actionnaires, 25 millions prêtés par la ville de Chicago; elle a émis un emprunt, garanti sur les recettes, qui doit produire

1. *Dessin de M. Sandier.*

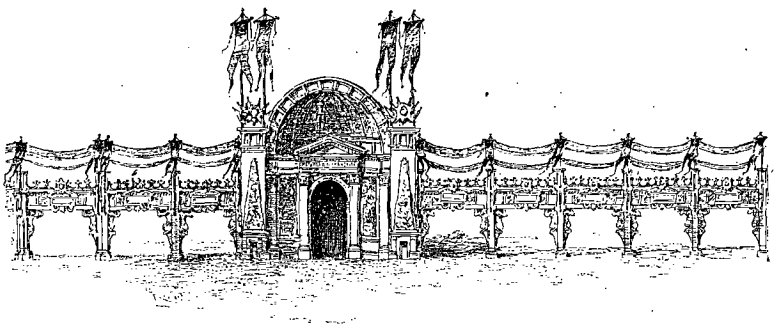
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

25 millions. Le Trésor fédéral, après de longues résistances, s'est déterminé à remettre une subvention de 12 millions et demi en pièces d'argent spéciales de 50 sous qu'on entend vendre le double de leur valeur; enfin, on calcule qu'il y aura plus de 100 000 entrées par jour, soit 20 millions pour 180 jours, ou 50 millions de francs, l'entrée coûtant 2 fr. 50. Si toutes ces prévisions se réalisent et si l'on retire quelques millions de la vente des matériaux, l'Exposition se trouvera avoir dépensé 90 millions et reçu 170 millions. Il lui resterait donc 80 millions pour rembourser l'emprunt garanti, le prêt de la ville et les actionnaires, soit 75 millions, en conservant 5 millions de reliquat à répartir en dividendes à raison de 20 p. 100 par action. Mais il est bon d'attendre les comptes de liquidation avant de se laisser aller à de trop promptes espérances.

Dividendes, actions, bénéfices, tout cela semble bien mercenaire. Il n'y aurait donc, dans la fête qui se prépare, aucun idéal portant l'esprit au-dessus du domaine des affaires et des profits palpables? Il y a, en effet, à côté de la sphère matérielle des intérêts, une autre sphère accessible, la sphère des principes et du progrès. La charge d'y conduire le visiteur a été confiée à Mme Palmer et à M. C.-C. Bonney.

Mme Palmer a, comme programme à atteindre, la mise en évidence de tous les moyens, réalisables, pouvant contribuer à l'indépendance civile et économique de la femme. L'Exposition lui a alloué 1 million de francs pour montrer ce qui a été fait, ce qui se fait, ce qui pourra se faire afin que l'être faible, délicat et dépendant qu'a toujours été la femme puisse apprendre, par des choses tangibles, comment on entre en pleine possession de soi et comment on échappe aux souffrances de la vie, par le travail, l'ingéniosité, l'intelligence. La constitution des États-Unis garantit à tous le droit de poursuivre le bien-être; l'Exposition doit indiquer comment la femme arrive à rendre cette poursuite efficace. Sur les fonds alloués, un palais a aussitôt été ordonné : les plans en ont été arrêtés par Mlle Heyden, qui a, à peine, passé vingt ans; la décoration architecturale en est confiée à Mlle Rideout, qui, elle, n'a pas même cet âge; l'auteur des cariatides que la corniche supporte est Mlle Yandell, du Kentucky, vingt-deux ans. Le palais se compose surtout d'une haute galerie centrale, autour de laquelle courent deux étages de salles basses. Il avait été projeté, au début, d'exposer là tout le travail produit de la main des femmes. Mais on reconnut vite que le travail n'a pas de sexe, et qu'une division était impossible d'une manière générale. D'autre part, lorsqu'il y a concurrence, la femme préfère exposer chez les hommes plutôt que dans son propre domaine. Le palais ne recevra donc rien de plus qu'une histoire rétrospective des œuvres de la femme — *les mortes n'ont pas le choix* — et des collections montrant l'œuvre bienfaisante et charitable de la femme dans le monde.

M. C.-C. Bonney a, lui aussi, la charge de pénétrer dans le domaine des principes et des idées. Il organise un grand nombre de congrès pour l'avancement des sciences naturelles ou sociologiques : il est peu de sujets qui échappent aux études projetées : religions, législations, littératures, problèmes et méthodes scientifiques; tous les penseurs, tous les chercheurs sont convoqués à Chicago, à des dates déterminées, et priés d'apporter le fruit de leurs recherches ou d'indiquer les différents buts à viser et à atteindre. Les conférences auront lieu dans un palais spécial que l'on construit sur le *Lake Front*, l'Institut. Si l'Institut n'était pas prêt, la salle du théâtre de l'Auditorium,



SECTION FRANÇAISE DES MANUFACTURES [1] (PAGE 299).

qui peut contenir jusqu'à 5 000 personnes, se prêterait à ces réunions académiques.

L'ouverture de l'Exposition est fixée au 1er mai 1893. Mais l'inauguration des palais a eu lieu en octobre dernier. Le 12 octobre avait été choisi; mais, la ville de New York fêtant le centenaire ce jour-là, il a fallu attendre que les personnalités distinguées qui se trouvaient à cette solennité eussent le temps de venir à Chicago, et c'est pourquoi l'on a retardé l'inauguration jusqu'au 21 octobre, qui est le véritable anniversaire, d'après le calendrier grégorien, introduit au XVIe siècle, celui de la découverte. Les légations avaient été invitées ainsi que les commissions étrangères. Le Président des États-Unis devait être présent. Mais la mort planait au-dessus de la Maison-Blanche, et ce fut M. Morton qui présida la cérémonie. Les invités, au nombre de plus de cinq cents, formèrent, dès le matin, un immense cortège, défilant au milieu des gardes nationales envoyées des différents États de l'Union. A 1 heure, les premiers landaus débouchaient dans Midway Plaisance, passaient devant le palais de la Femme, et pénétraient par la cour d'honneur dans le palais des Manufactures. Plus de cent mille personnes attendaient réunies sous l'immense voûte. Dès que le corps diplomatique apparut sur l'estrade, élevée à l'endroit même où est placée la section française, cette foule se mit à s'agiter comme une mer furieuse, les mouchoirs flottant en

1. *Dessin de Rion.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'air, des hourras éclatant de toutes parts. Un chœur de 5000 exécutants, un orchestre de 500, étaient placés au fond de la salle. Mais l'édifice était trop grand; ni les chœurs, ni l'orchestre, ni les orateurs ne purent arriver à remplir la nef de leurs ondes sonores. Le programme n'en fut pas moins suivi ligne par ligne, jusqu'à ce que le cardinal Gibbons, accompagné de l'ablégat pontifical, Mgr Satolli, eût donné la bénédiction à l'édifice, comme l'avait fait, au début de la cérémonie, un évêque protestant de la Californie.

Ces fêtes se renouvelleront sans doute au cours de l'été prochain [1]. Mais, après tout, ce ne seront ni ces fêtes ni même l'Exposition qui surprendront le plus l'étranger assez entreprenant pour venir jusqu'à Chicago.

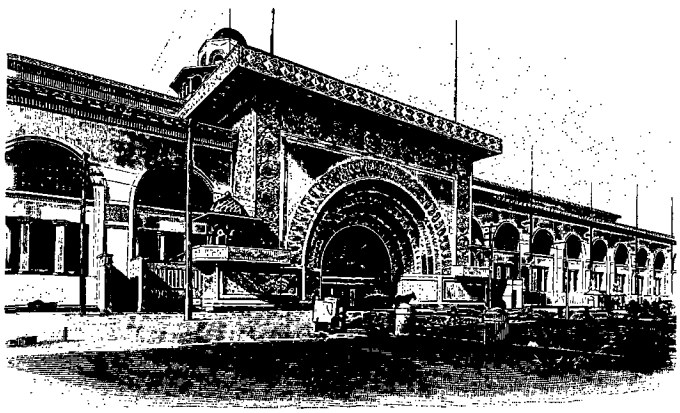
La plus belle Exposition sera, sans aucun doute, Chicago elle-même, ses hommes, ses affaires, ses institutions, ses progrès. Ceux qui viendront ici devront se demander comment, en moins de cinquante ans, c'est-à-dire en moins d'une existence d'homme, il est possible de transformer un marécage, ne produisant qu'un maigre oignon sauvage, en une cité puissante et florissante, par quels moyens un sol vil, condamné à la stérilité, a pu se changer en terres appréciables, à l'aide de quels outils ces hommes énergiques, qui feraient l'orgueil de tout État, ont pu bâtir ce temple du travail et les richesses qu'il renferme. Si le voyage donnait une leçon utile dont il fût possible de tirer parti pour les grandes colonisations qui vont se produire, au cours du siècle qui vient, dans les continents nouvellement ouverts, il acquerrait une valeur inestimable et ne laisserait certainement aucun regret.

Lorsqu'on quitte Chicago pendant l'été et l'automne, le voyage classique comporte une excursion en pays français, au Canada. On pourrait faire à rebours l'excursion des premiers explorateurs, par eau, en touchant à Mackinaw, à Détroit, au Niagara, en traversant les Mille Iles, en franchissant les rapides du Saint-Laurent. Mais le temps est précieux aujourd'hui; aussi se borne-t-on à gagner par voie ferrée ou Kingston, ou Alexandria Bay, sur le lac Ontario, pour prendre le paquebot jusqu'à Montréal. De Montréal on remonte en chemin de fer pour gagner les lacs Champlain et George, le séjour du dernier des Mohicans. On voit Saratoga, les Catskills, on descend l'Hudson en bateau et l'on retrouve, à New York, la porte de sortie pour rentrer en France.

E. BRUWAERT.

1. Nos lecteurs savent que l'Exposition a été inaugurée le 1er mai, en présence d'une foule considérable, par le Président des États-Unis, M. Cleveland. Parmi les nombreux invités qui s'étaient joints au cortège présidentiel, on remarquait le duc de Veragua, dernier descendant de Christophe Colomb. La cérémonie a eu lieu dans le palais de l'Administration, où l'on avait élevé une grande plate-forme. Elle a commencé par une prière, et par la lecture d'un poème sur Christophe Colomb, œuvre d'un journaliste, M. Croffut, et intitulé *la Prophétie*. Puis le Directeur général a lu un rapport sur les travaux exécutés, et remercié les nations étrangères de leur participation. Enfin le Président Cleveland a prononcé un bref discours, que tous les journaux ont reproduit. En terminant, à midi précis, il a pressé un bouton, et toutes les machines se sont aussitôt mises en mouvement, les fontaines ont jailli, les cloches ont sonné, les pavillons de toutes les nations ont été hissés à la fois sur les bâtiments, tandis que les canons tiraient le salut national, et que le chœur entonnait l'*Alleluia* de Haydn. Au dire des témoins, ce fut un coup de théâtre magnifique, et la foule l'accueillit avec d'immenses acclamations.

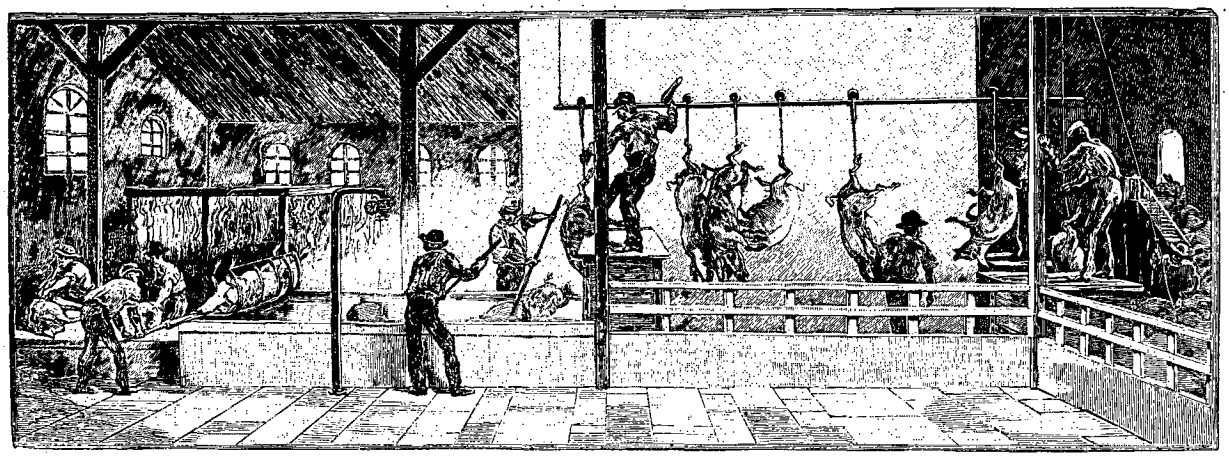
2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



PORTE BYZANTINE DU PALAIS DES MANUFACTURES [2].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TUERIE DE COCHONS[1] (PAGE 312).

A CHICAGO IL Y A VINGT ANS[2],

TEXTE ET DESSINS PAR M. FÉLIX RÉGAMEY.

I



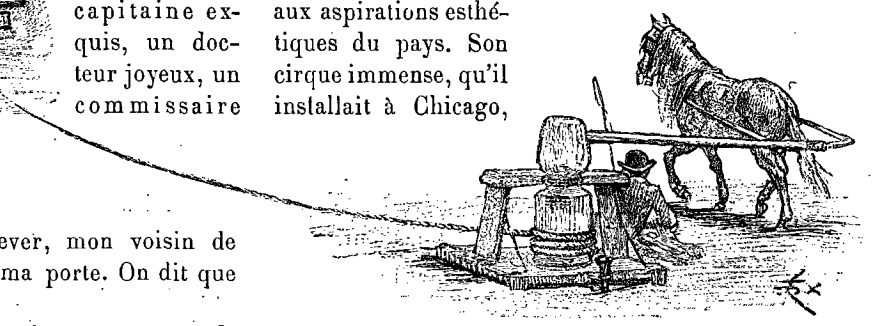
LA MAISON QUI MARCHE[3].

En vue de New York. — Nous allons aborder. La traversée a été bonne, et assez bien remplie : bal, concert, tombola, conférence, etc., un capitaine exquis, un docteur joyeux, un commissaire complaisant, et, pour tout achever, mon voisin de cabine nº 113 qui s'est pendu à ma porte. On dit que cela porte bonheur....

En mettant pied à terre, mon ami et compagnon de voyage, le professeur Élie Grain d'Avoine, est accueilli par une fâcheuse nouvelle. Le fameux agent de Boston avec qui il a signé un traité pour une tournée de conférences dans les principales villes de l'Union a disparu depuis quinze jours. Personne ne sait s'il est mort ou vivant : l'homme jouissait d'une grande considération. On se perd en conjectures : mon ami n'est pas content. Il s'aperçoit qu'il a manqué à tous ses devoirs en négligeant de se procurer un brin de la corde de mon pendu.

Il poussera jusqu'à Chicago avec moi, où j'ai une mission à remplir, dans laquelle il pourra m'aider. Il ne faut pas faire fi de l'imprévu.

A Chicago. — C'était en l'an 1873, l'Amérique (du Nord) était heureuse; le général Grant était président de la République; le *railway king* Jay Gould et le *commodore* Vanderbilt, l'un sur terre, l'autre sur mer, remuaient des millions de dollars. Le révérend H.-W. Beecher, le grand prédicateur de Brooklyn, célèbre par ses aventures galantes, s'occupait des affaires du ciel, et P.-T. Barnum, l'honorable maire de Bridgeport (Connecticut), satisfaisait, dans la mesure de ses moyens, qui n'étaient pas minces, aux aspirations esthétiques du pays. Son cirque immense, qu'il installait à Chicago, alors que la ville renaissait de ses cendres, luttait d'attractions avec une manière d'Exposition Universelle élevée sur les bords du lac Michigan et qui réussissait à n'y pas faire trop mauvaise figure.



Avec quel entrain, quelle rapidité, chacun s'efforçait d'effacer les traces du récent cataclysme!

1. *Gravure de Devos.*

2. Après la description du Chicago actuel et de l'Exposition Colombienne par M. Bruwaert, on lira sans doute avec intérêt ces impressions d'un artiste qui a vécu dans la grande ville au moment où elle se relevait des ruines causées par l'incendie de 1871, et qui nous reporte à une des époques les plus importantes de l'histoire de Chicago.

3. *Gravure de Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Au mois d'octobre 1871, le feu avait détruit 17 450 maisons, fait 275 victimes et laissé sans abri 98 500 personnes, avec une perte évaluée à 190 millions de dollars!

C'est que là tout va plus vite qu'ailleurs et se transforme du jour au lendemain; on n'est gêné par aucune tradition et l'on ne regarde pas à l'argent; aujourd'hui bottier, demain législateur, c'est parfaitement reçu, et si le faiseur de lois trouve plus d'avantage à faire des bottes, on l'applaudit de quitter les unes pour les autres, au lieu d'en rire.

Par une nuit bleue, qu'argente un beau clair de lune, la cité incendiée apparaît grandiose et fantastique dans sa désolation mystérieuse.

Un grand silence plane sur cette mer de décombres, hérissée de pans de murs branlants; des vapeurs flottent; parfois de vastes espaces dénudés se déroulent, où des arbres calcinés tordent leurs branches écourtées.

Une haute cheminée d'usine se dresse, étonnée de rester seule debout dans ce désert.

Puis on reconnaît le tracé des rues aux façades demeurées intactes parmi les constructions effondrées : tel un manteau habillant un squelette.

Dans les Indes, au pays des cyclones, il existe quelque chose de semblable : ce sont des façades d'églises, jadis construites par les jésuites, dont les portails béants s'ouvrent sur des monceaux de ruines.

Cependant la vie renaît intense sur ce terrain dévasté.

On a commencé par rétablir les poteaux télégraphiques; des trottoirs en planches s'élèvent de plus d'un mètre au-dessus des chaussées, où courent déjà les rails des tramways (prononcez *cars*).

Puis sont venues s'installer, au coin des rues, des baraques faites de pièces et de morceaux, abritant les industries les plus diverses; l'alimentation s'y trouve surtout représentée : des restaurants à bon marché allument leurs fourneaux dans de vieux wagons.

Les maçons viendront bientôt; en attendant, voici que sur l'avenue vide s'avance lentement une maison tout entière, en bois, à un étage; ce déplacement s'opère par le moyen de madriers, sur lesquels le plancher du rez-de-chaussée repose, de rouleaux qui s'interposent entre les madriers et le sol, de trois hommes qui veillent à la manœuvre des rouleaux, et d'un gamin préposé à la garde du treuil, où s'enroule un câble mû par un cheval qui tourne sur place.

Quand le câble est épuisé, on arrache les crampons de fer qui assujettissent le treuil au sol, et on va le fixer plus loin.

Une armée d'ouvriers a envahi la ville. Quand le bâtiment va, tout va, dit-on; alors de longtemps personne n'aura à se plaindre du mauvais état des affaires. Que de pierres remuées, de briques entassées! Dans la hâte où l'on est, il y a bien quelques déboires : c'est ainsi qu'arrivé à la hauteur du deuxième étage, les architectes du nouvel hôtel des postes ont été forcés de convenir que la pierre employée aux fondations était de qualité trop inférieure, et n'offrait pas une résistance suffisante pour permettre de continuer; tout est à démolir et à refaire.

On se sert de mules pour le transport des matériaux de construction; en voici une dizaine, braves et luisantes, sous le harnais fait de larges bandes de cuir, attelées deux à deux à un fardier bien planté sur ses quatre roues massives, aux ais évidés; cela forme un ensemble puissant qui ne va pas sans grâce.

La rivière de Chicago, avec les canaux qui y aboutissent, étant accessible aux plus grands bateaux du lac, ce ne sont partout que ponts tournants sans cesse en mouvement; c'est une des particularités de l'endroit, dont les gens pressés font peu de cas d'ailleurs.

Sous la conduite d'un ingénieur français établi ici, je vais assister à la mise en marche d'un de ces ponts.

On rive les derniers boulons, on pose les fils télégraphiques, et sur terre des escouades de travailleurs sont employées à la pose des rails. Toutes les conditions sont ici représentées, on pourrait presque dire toutes les nationalités; à côté du Suédois poupin, du maigre Allemand, à la redingote râpée, aux cheveux plats, se montre l'inévitable Irlandais et jusqu'à des Basques, reconnaissables à leur petite taille et à leurs bérets fanés. Et il faut aller vite en besogne! Une locomotive, avec un train entier, est là, talonnant tout ce monde qui s'agite, et attend que le dernier raccord de rail soit fait pour traverser l'eau; car il doit y avoir un fort dédit à payer par l'entrepreneur si tout n'est pas terminé aujourd'hui, avant le coucher du soleil.

On se plaint beaucoup des rats, qui pullulent : dérangés dans leurs habitudes par le dernier cataclysme, il faut bien qu'ils trouvent à se loger quelque part; ce sont les immeubles épargnés par le feu qui, naturellement, leur servent de refuge. Mes bottes en savent quelque chose : ces rongeurs s'y acharnent. C'est un petit malheur dont je me console en songeant que je viens d'échapper à un grand danger. La maison que j'habite est chauffée à la vapeur. Nous sommes à l'entrée de l'hiver et, sans doute, on a négligé de visiter sérieusement les appareils; il en est résulté ceci : un des tuyaux a éclaté et un mince jet de vapeur, avec une violence terrible, a traversé ma chambre d'un bout à l'autre en brûlant tout sur son passage. J'étais absent heureusement, et c'est en rentrant chez moi que j'ai constaté le dégât. On n'arrive pas du premier coup à la perfection. En attendant qu'on trouve le moyen de se chauffer à l'électricité, il faut se contenter de la vapeur, quels qu'en soient les inconvénients.

Un qui ne se refuse rien, c'est le nommé Simons.

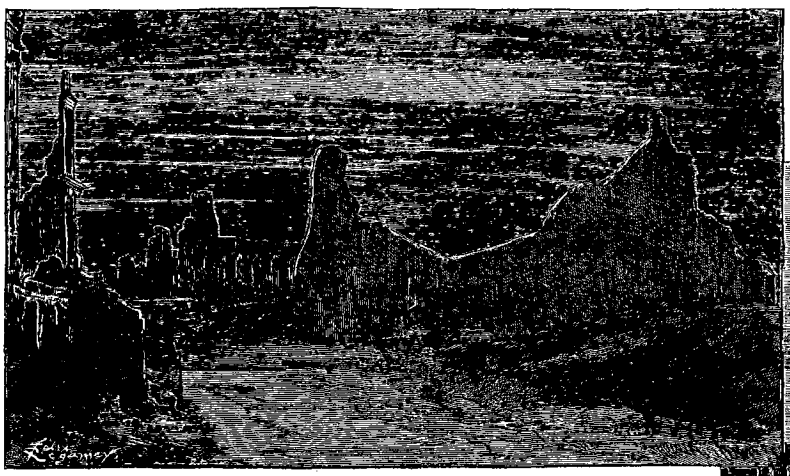
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

D'abord il s'intitule docteur... pour les cors — pédicure eût manqué de prestige — et devant sa porte, dans une vitrine posée sur un socle en bois noir mouluré, il a réuni quelques échantillons de pieds affligés de protubérances énormes, de celles qu'il se charge de guérir.

Cette enseigne artistique et parlante contraste singulièrement avec l'entour.

Bonne chance à ce hardi pionnier de la civilisation dans ce qu'elle a de plus raffiné!

Les rues de la ville sont égayées par des enseignes en bois peint d'assez grande dimension. Cet Indien féroce, ce Master Punch rubicond, ces jeunes personnes court vêtues, les unes à pied, les autres perchées sur des vélocipèdes, sont autant d'enseignes



APRÈS L'INCENDIE[1].

exclusivement réservées aux marchands de tabac. Une de ces figurines, un petit noir joufflu, solidement scellée au bord du trottoir, mérite une mention particulière. Il a pour mission, non seulement de servir d'enseigne, mais encore de retenir les chevaux par la bride.

D'où vient cet amour de la sculpture? C'est une question à laquelle il n'est pas facile de répondre. C'est un usage établi, depuis quand, par qui et pourquoi? Nul ne le sait. Et n'en est-il pas de même du goût très vif que nos charbonniers affichent pour la peinture? En est-il un seul qui croie pouvoir se dispenser de faire peindre au moins quelques bûches sur la devanture de sa boutique? Et qui a jamais pu en dire la raison?

Il ne faut pas pousser trop loin l'esprit d'investigation.

Les vieux Parisiens se souviennent encore de deux statuettes de bois peint, l'une un chah de Perse, l'autre un garde royal, qu'on pouvait admirer à la porte de certains marchands de tabac du centre de la capitale, et c'est Henri Monnier, je crois, qui raconte comment elles se rencontrèrent un jour sur la place du Carrousel, où les transportèrent leurs propriétaires, victimes l'un et l'autre d'une de ces farces qui faisaient la joie de nos pères.

1. *Gravure de Ruffe.*

Je crois bien qu'en ce pays on chique plus qu'on ne fume. Dans les endroits publics, des crachoirs gigantesques s'imposent à l'attention, et, dans les wagons de chemin de fer, des affiches spéciales recommandent aux *chewing gentlemen*, « gentlemen chiqueurs »(!), d'occuper les sièges du fond (*rear seats*), et d'éviter de cracher sur le plancher. Voici sur cette matière deux superbes chromos réclame :

Ici ce sont deux amoureux tendrement enlacés. « Savez-vous, dit la légende (en vers), pourquoi Arthur réussit si bien auprès des femmes? C'est parce qu'il ne chique que la fameuse marque *Maiden's Blush*, « rougeur de vierge! »

Là ce sont deux gaillards bedonnants, l'un blond, l'autre brun, hilares, montrant leurs dents blanches — oh! si blanches! — habillés à la dernière mode, couverts de bijoux; ils marchent allégrement, emportant un sac gonflé, avec cette inscription : « Cinq cent mille dollars. Santé, gaieté, richesse, tout cela grâce à l'usage du *Chew Jackson's best.* »



N'est-ce pas immense! Et c'est ainsi que sur les rives du lac Michigan, la peinture et la sculpture s'unissent pour célébrer l'herbe de Jean Nicot.

II

Hier, mon ami Grain d'Avoine, dont les affaires sont en bonne voie, m'a avoué qu'il a mordu à une de ces petites tablettes de tabac à chiquer, rectangulaires et lustrées, qui flânaient dans la poche de son gilet depuis notre visite à l'Exposition, où on les distribuait gratuitement à titre de réclame.

Il y a goûté d'abord avec précaution, du bout des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dents; ça ne lui a pas semblé trop mauvais, il a mastiqué, craché! Il n'en est pas encore à avaler. Mon Dieu, si cela doit arriver, il ne lui restera plus qu'à se faire naturaliser Américain.

Pris de remords, il a jeté sa tablette; il n'en sera pas moins naturalisé Américain demain, car, ce matin, sur la plate-forme du tramway, il a fait la connaissance d'un gentleman — linge douteux, faux diamant à la cravate — qui s'est offert pour lui en fournir le moyen.

« Donnez-moi votre adresse, a-t-il dit à mon ami, et demain je vous apporterai vos lettres de naturalisation, et ça ne vous coûtera rien que d'aller voter pour le meilleur candidat. »

Les élections municipales vont avoir lieu : c'était un agent électoral.

Un bon vieillard, avec qui j'avais échangé quelques mots pendant que mon ami le professeur se faisait initier aux choses de la politique locale, est descendu du tramway en remettant au conducteur le prix d'un voyage non réclamé la veille. Le premier mouvement de surprise passé, le conducteur s'écrie : « Il y a au moins un honnête homme à Chicago! — C'est sans doute un étranger », dit quelqu'un, aux applaudissements de la galerie.

L'homme aux élections n'a pas reparu. Mon ami n'est donc pas encore Américain, mais seulement en bonne voie pour le devenir, et bientôt la réclame yankee n'aura plus de secrets pour lui. Il y aura ce soir à Mac Cormick Hall trois mille personnes pour entendre Miss Helen Potter, la célèbre conférencière, qui fera en une séance plus d'argent que Grain d'Avoine n'en a fait en huit jours. Il vient d'achever là une série de conférences, et l'on veut bien qu'il accroche, au-dessus du guichet où se délivrent les billets, une grande affiche illustrée annonçant sa prochaine soirée.

Elle aura lieu dans quelques jours à l'Athenæum, où il professe gratuitement depuis six semaines. *Votez tous pour le professeur Grain d'Avoine!* En ce moment de fièvre électorale, cette forme de réclame est tout indiquée.

Autre trompette — dans l'ascenseur qui conduit à la salle de réunion de la Société philosophique de Chicago, qui a mis à l'ordre du jour de sa prochaine réunion l'examen de la résurrection du Christ, — autre affiche :

« Les personnes qui s'intéressent au dogme de la résurrection du Christ sont invitées à suspendre leur jugement jusqu'à ce qu'elles aient entendu le professeur Grain d'Avoine développer ses théories sur ce sujet », etc.

Inutile de dire que dans le programme de mon ami il n'y a pas plus trace de politique que de religion. S'il en est question, c'est en passant seulement et pour compléter la peinture des milieux et des événements européens dont il gratifie ses auditeurs.

« Venez avec moi, dit l'affiche, en France, en Espagne ou en Angleterre », suivant qu'il s'agit de l'une ou l'autre des trois contrées dont il a fait le sujet de ses conférences.

Elles sont très goûtées, les conférences de mon ami Elie Grain d'Avoine. Il ne parle pas seulement, il dessine le plus qu'il peut, et cela fait compensation à son anglais, qui n'est pas de première qualité.

A vrai dire, il est plutôt peintre que littérateur : c'est pourquoi il vient d'être appelé à enseigner le dessin aux élèves des deux sexes de l'Académie des Beaux-Arts, nouvellement fondée. Je m'empresse d'ajouter qu'en cette circonstance il doit beaucoup à la recommandation du plus aimable des consuls, M. Ed. Carrey, qui représente si dignement et si habilement la France à Chicago, et qui, depuis notre arrivée, n'a cessé de se montrer pour nous un ami très précieux.

Accessible à tous, même aux Français, — ce qui, pour quiconque a un peu pratiqué nos agents en pays lointain, n'est pas un mince éloge, — M. Carrey a su si bien s'assimiler les choses du cru, qu'on chercherait en vain, dans la colonie étrangère, un homme plus populaire; et je n'ai pas à craindre de pousser trop loin l'éloge en disant qu'il a toutes les qualités du Français sans en avoir les défauts, puisque, cet éloge, je l'emprunte aux Américains eux-mêmes.

Mon compte réglé avec le consul, je reviens au professeur.

Rien ne l'arrête dans l'exercice de son art.

Les membres d'une paroisse excentrique, je veux dire éloignée du centre, lui ont demandé de venir faire dans leur église une conférence illustrée sur les bienfaits de la tempérance!

Par opposition aux gens vertueux qui ne boivent que de l'eau, mon ami n'a pas hésité à faire défiler devant ses auditeurs charmés toute la série des pochards éhontés, l'Allemand plein de bière, l'Irlandais ivre de gin, et jusqu'au sacristain hypocrite qui absorbe du whisky en cachette entre deux offices!

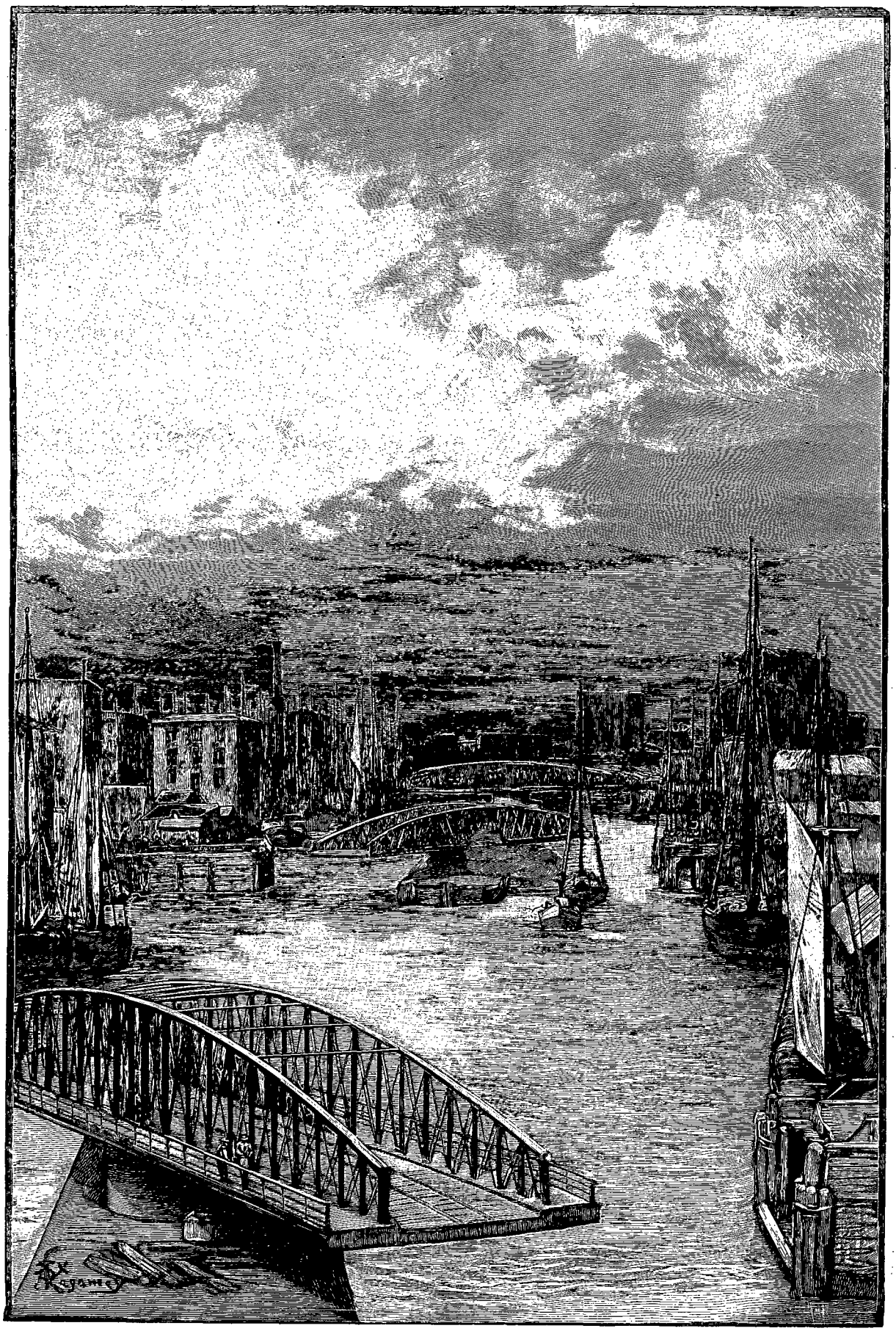
Puis, en regard de la vie heureuse réservée à la vertu, il a montré la misère, la folie, le crime et la mort attachés aux pas de l'ivrogne incorrigible. Cruelles leçons de choses, se déroulant à grands traits de fusain et de crayons de couleur sur d'interminables feuilles de gros papier teinté.

Est-ce assez typique cette église transformée en salle de conférence!

Plus pittoresque encore ce que nous venons de voir à Galesburg, petite ville voisine. Là, le sujet de la soirée était emprunté au répertoire ordinaire du conférencier, qui avait à sa disposition un petit théâtre, le seul édifice public de l'endroit, servant également de tribunal et d'église! Le dimanche on y prêche, les autres jours on y rend la justice, et ni le prêtre sur la scène, ni le juge installé à l'orchestre, ne songent à s'émouvoir de la présence des nymphes peu vêtues qui décorent les murs de la salle.

Ah! nous sommes loin des classifications étroites et de l'étiquette de notre vieille Europe, et comme on

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PONTS TOURNANTS. — DESSIN DE FÉLIX RÉGAMEY, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sent bien là qu'il y a un océan entre les deux continents ! Dans ce pays, où les cultes n'ont pas de budget national — pas plus que les beaux-arts d'ailleurs, — la religion ne craint pas de se compromettre en se mêlant à toute chose, ni d'être compromise par les fantaisies sagement mesurées d'un artiste.

C'est ainsi que nous avons, parmi nos connaissances, deux ecclésiastiques fort intéressants, l'un, vieux curé, au torse puissant, Français du Canada, bien humble, mais assez joyeux ; il a une toute petite église, où il dit la messe pieusement, et une grande pipe, qu'il fume avec componction dans ses heures de loisirs : l'église est en briques rouges et la pipe en terre noire ; ses rares paroissiens s'accommodent au mieux de l'une et de l'autre.

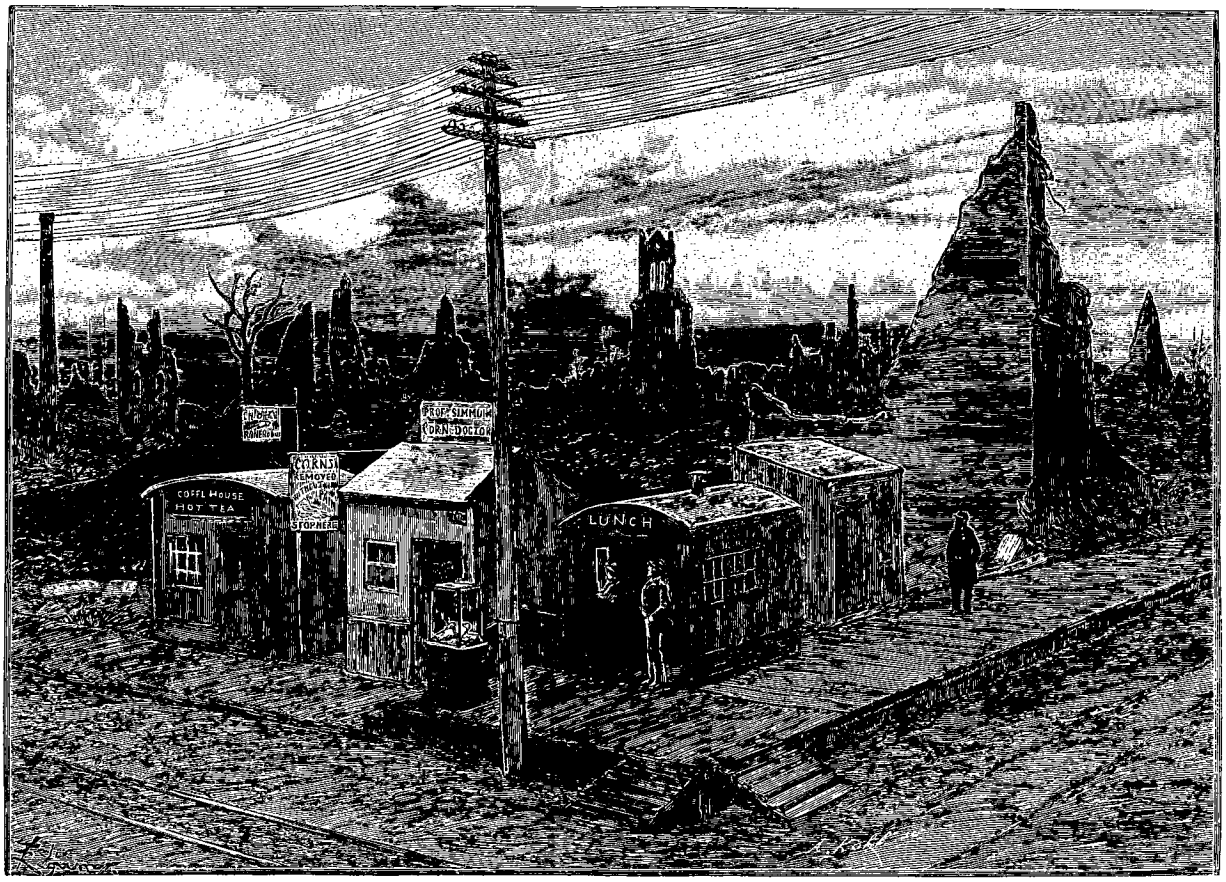
L'autre est le maigre professeur Swing. C'est un puissant esprit, et il est à la tête d'une des églises les plus prospères de la ville, je dirais des mieux achalandées, si je ne craignais de choquer les oreilles délicates. Qu'on en juge cependant. Je déplie le *Chicago Herald* et j'y lis ce qui suit :

« *Swing's church.* — Vente annuelle des sièges à l'Église du professeur Swing. Jeudi matin, à 9 heures, la vente commencera au bureau de location du Central Music Hall.

« On pense que le choix des places suscitera de vives compétitions parmi les membres de la congrégation, qui quitte cette année le théâtre Mc Wicker, qu'elle occupait depuis sa fondation, pour la nouvelle et élégante salle du Central Music Hall.

« Il n'y a pas, dans la cité, d'église mieux conduite que l'église centrale. Elle n'a pas à supporter les dépenses d'entretien d'un monument, d'intérêts à payer, ce qui lui permet d'offrir ses places à des prix ridiculement bas, si on les compare à ceux d'autres églises », etc.

L'article se termine par le tableau du prix des places. Il y a deux avant-scènes à 125 dollars, des loges à 100, 75 et 50 dollars, et des fauteuils de 5 à 25 dollars.



CHICAGO RENAIT DE SES CENDRES [1].

Le professeur Swing reçoit chez lui le dimanche après-midi. Son intérieur est modeste : des cadres quelconques pendus aux murs, des photographies, des bibelots insignifiants sur les meubles, aucun caractère. La conversation, qui ne roule pas seulement sur des sujets religieux, est, de temps en temps, interrompue par le chant d'un psaume, repris en chœur par l'assistance, et c'est une jeune fille qui accompagne au piano ; sa tâche achevée, elle se remet à causer avec ses amis, l'air très dégagé et nullement contrit, comme s'il ne s'était rien passé du tout.

1. *Gravure de Kohl.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

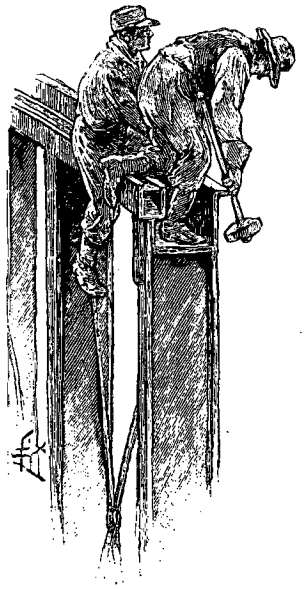
Il n'en va pas de même si l'on s'adresse aux deux évangélistes Moody et Shankey. Ce sont deux terribles bonshommes qui, partout où ils vont prêcher, ont devant eux des multitudes, attirées autant qu'effarées par leurs violences de pensée et de langage. L'un est brun, l'autre est blond. L'un parle, et l'autre chante.

L'orateur — un colosse hirsute — tonne.

Le musicien — de tournure plus élégante — détonne.

« C'est par le feu et par le sang que vous serez sauvés », hurlent-ils, et voici leurs propres paroles que j'ai retenues : « ... *If you read the Bible carefully, you will find the scarlet thread running through it* », paroles qui se traduisent littéralement ainsi : « Si vous lisez la Bible soigneusement, vous trouverez le *fil écarlate* courant au travers ».

Grand merci! Éloignez de moi ces figures déplorables! Et si c'est du sang qu'il leur faut, qu'ils aillent au *Great Union Stock Yard*, où les bestiaux sont égorgés par milliers tous les jours!

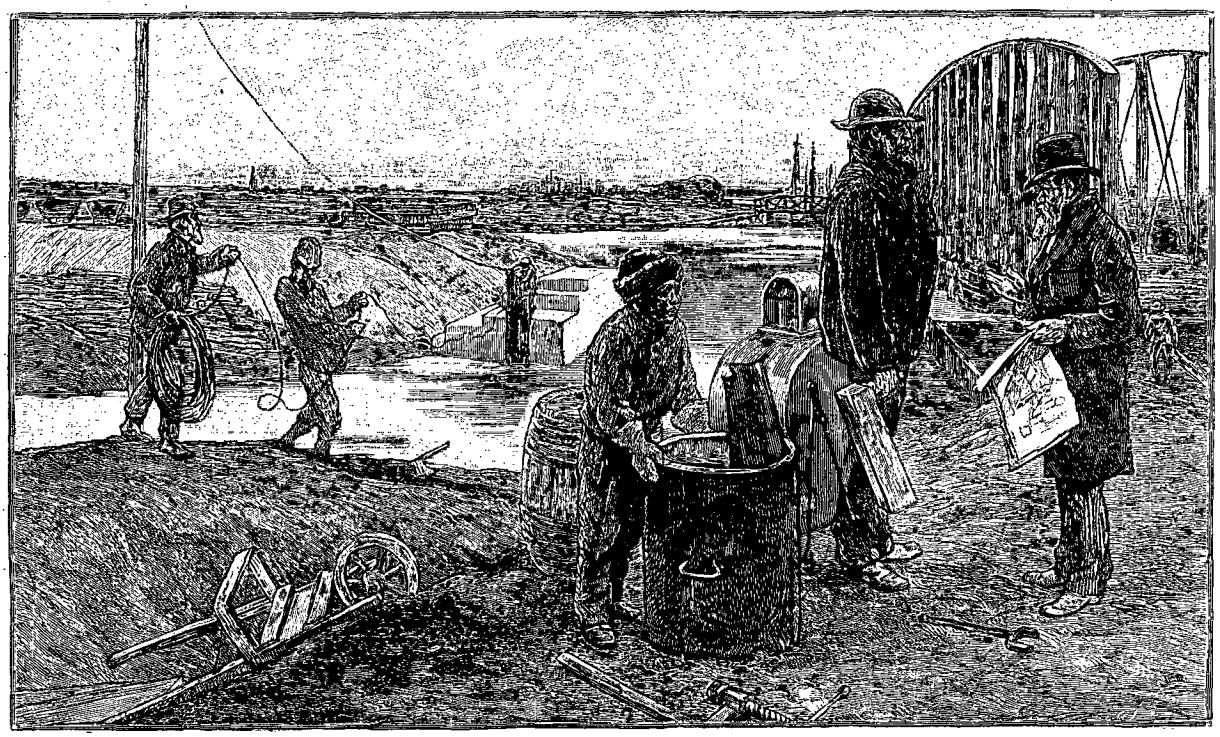


EN L'AIR[1].

50 pieds carrés, enclos, et desservis par de nombreuses lignes de chemin de fer qui amènent les bestiaux vivants, bœufs, cochons, etc., et les remportent dans toutes les directions en boîtes ou en morceaux prêts à être servis ou cuits : c'est le Great Union Stock Yard, le plus vaste établissement en ce genre qui soit au monde.

Sa fondation ne remonte pas au delà de 1865; il n'y a donc pas plus de huit ans que l'affaire est en train, et déjà elle est bien près de débiter ses 2 millions de cochons[3] par an, fournis par les éleveurs du Missouri et du Nébraska, alors que Cincinnati ne dépasse pas le chiffre de 500 000, Saint-Louis 400, Indianapolis, Louisville et Milwaukee 200. L'écart est donc considérable dès à présent.

Le *pork-packing* est en voie de devenir une des premières industries des États-Unis. Dès à présent elle constitue, pour l'activité fiévreuse des habitants de Chicago, un débouché dont les profits sont énormes, dépassant de beaucoup ceux qu'ils tirent de la spéculation sur les terrains, de la



CONSTRUCTION D'UN PONT TOURNANT[2].

III

A 6 ou 7 milles au sud de la ville, en pleine prairie, une vaste étendue de terrain divisée en parcs de

vente des bois de construction, du commerce des

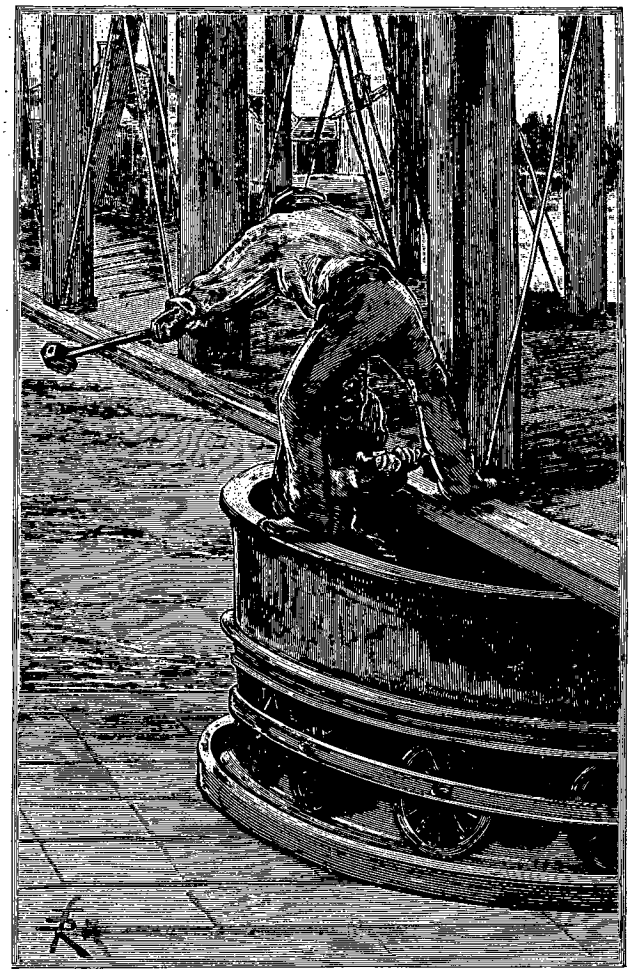
1. *Gravure de Bazin.*
2. *Gravure de Devos.*
3. Nous faisons remarquer que ces détails de statistique et ceux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grains et des fruits de Californie, qui sont cependant les principales sources de revenu de la contrée.

Le cochon est payé au fermier de 25 à 35 centimes la livre; quand il sort de l'usine, salé, il vaut 60 centimes, et vaut bien plus cher s'il se présente sous forme de jambon. Un baril de 200 livres, qui coûte 200 francs au producteur, est vendu le double couramment, et cette proportion est sensiblement la même pour les bœufs.

Le traitement infligé aux individus de race porcine mérite d'être rapporté. Les procédés expéditifs employés pour les débiter économiquement, et les réduire à l'état de produits alimentaires, ont donné lieu aux récits les plus fantaisistss. Tout le monde a entendu parler de la machine qui prend un cochon vivant et le restitue en moins de cinq minutes sous forme de boudin et de jambon. C'est la légende. L'affaire est faite on ne peut plus proprement, mais on est loin encore d'avoir trouvé le moyen de se passer de la main de l'homme.



DERNIÈRE RETOUCHE [1].

Les cochons sont réunis en rangs pressés et tumultueux, sur le plancher, au premier étage d'un hangar, où ils ont été introduits du dehors par un plan incliné.

C'est leur dernière station.

D'abord un fil, passé dans une poulie, les prend par un pied de derrière, et les enlève à quelques mètres du sol, au niveau d'une plate-forme, d'où on les fait glisser — une chaîne à roulette ayant été substituée au fil — le long d'une tringle, rail aérien, qui règne d'un bout à l'autre d'une auge profonde où se tient l'exécuteur, debout dans le sang jusqu'aux genoux. La tête de la bête se trouve ainsi à portée de la main de l'homme, armé d'un stylet qu'il aiguise fréquemment. En deux temps, l'affaire est faite.

La gorge ouverte, la victime pantelante grogne encore désespérément jusqu'au bout de son trajet le long de la tringle, qu'elle quitte pour plonger dans une cuve d'eau bouillante, d'où elle est extraite par une machine à bascule qui l'étend sur une table de pierre. Là, en un clin d'œil, notre cochon est dépouillé de ses soies, ensuite on le lave extérieurement, on le décapite, on l'étripe et on le sépare en deux. Bien entendu, il y a un homme spécial pour chacune de ces opérations.

Il est maintenant descendu à l'étage inférieur, et une demi-heure ne s'est pas écoulée depuis le moment où il a été saisi par la patte, que le voilà salé, mis en boîte, emmagasiné et prêt à être expédié aux quatre coins du monde.

Le métier de boucher ne demande pas un apprentissage long ni difficile; c'est sans doute pour cela qu'il est moins profitable que tout autre à celui qui l'exerce. Les tueurs gagnent 15 francs par jour, ce sont les mieux payés; la grande masse des ouvriers ne dépasse pas 5 et 10 francs. C'est le moins qu'un manœuvre puisse gagner à Chicago.

Cette particularité, jointe au nombre considérable d'individus employés, qui sont tous réunis sur un même point et qui n'ignorent pas les fortunes édifiées en partie grâce à eux, devait fatalement donner lieu à des revendications, se traduisant par des grèves plus ou moins sérieuses.

Les ouvriers ont commencé par s'associer entre eux, et leurs réclamations n'ont pas porté tout d'abord sur le salaire, mais sur la qualité des hommes embauchés. Obligation pour les patrons de n'employer des ouvriers étrangers à l'Union qu'autant qu'aucun de ses membres ne reste à pourvoir. Ces derniers ne pouvant être remerciés sans l'assentiment de l'Union, à qui toute plainte des patrons doit être soumise, et c'est encore à l'Union que ceux-ci doivent s'adresser quand le besoin d'augmenter leur personnel se fait sentir; les étrangers qui pourraient être employés par tolérance devront céder la place à ceux de l'Union qui se présenteraient.

Ces prétentions, qualifiées d'insensées par le journal où je les recueille, ne paraissent pas avoir la moindre

qui suivent se rapportent à l'année 1873. Nos lecteurs auront vu les chiffres les plus récents dans les livraisons de M. Bruwaert.

1. *Gravure de Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



APRÈS-MIDI ÉDIFIANT. — DESSIN DE FÉLIX RÉGAMEY, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chance d'être jamais accueillies. Elles ont déjà été repoussées; alors on en est venu aux coups, et... tout est rentré dans l'ordre : c'est toujours la même sempiternelle histoire, où toujours la police a le dernier mot.



ENSEIGNE DE MARCHAND DE TABAC[1].

Le policeman de Chicago se présente sous deux aspects complètement différents. Il est jeune ou vieux, sanglé ou débraillé. L'un est frisé, pommadé, sous sa casquette haute à visière carrée, avec un faux col énorme; tunique irréprochablement boutonnée, avec, pendu à son ceinturon, un bâton semblable à ceux de ses collègues anglais. L'autre, en chapeau mou de feutre noir ou gris, en vareuse flottante, se contente d'un gourdin quelconque. Ils n'ont de commun que leur haute taille, l'insigne qu'ils portent sur la poitrine — une étoile de métal blanc — et la grande capote qu'ils endossent quand viennent les grands froids.

A en juger par ce que j'entends dire, le métier de policeman aux environs du Great Union Stock Yard n'a rien d'une sinécure. « L'écume du monde entier semble s'y être donné rendez-vous, et un genre très particulier de communauté y est en voie d'actif développement, avec ses banques, ses hôtels, ses divertissements, ses cabarets, sa morale et ses préjugés, toutes choses qu'on fera mieux de ne pas examiner de trop près si l'on veut continuer à croire que c'est Dieu qui a créé l'humanité! »

Parmi les gens qui ne jouissent pas non plus d'une très parfaite considération il faut encore citer les habitants de l'Empire du Milieu qui sont venus ici pour gagner leur misérable existence. Quand ils ne servent pas comme domestiques — et dans ce rôle ils sont généralement bons, — ils s'établissent blanchisseurs. Doués de tous les vices, ce sont cependant de grands travailleurs, qui ne font aucune différence entre le jour et la nuit; drôle d'hygiène, mais qui n'est pas sans avantage pour le client : on peut leur donner le soir des chemises à blanchir; pour peu qu'on insiste, ils les livreront le lendemain matin, avec leur plus aimable grimace, et ils se contentent de très faibles salaires; aussi ne sont-ils pas en odeur de sainteté auprès de la classe travailleuse, et la campagne est très vivement menée en faveur de leur expulsion.

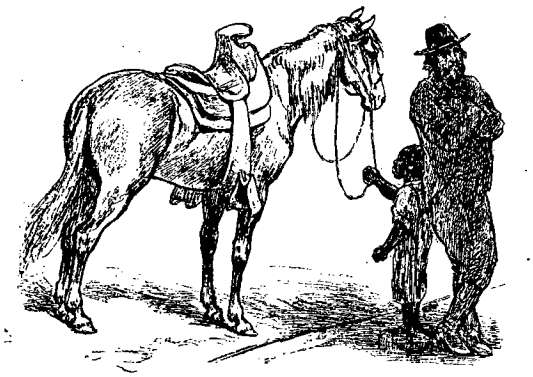
Après avoir envahi San Francisco — sans eux on n'aurait jamais fini de construire le chemin de fer transcontinental, — ils se sont répandus sur toute la surface des États-Unis, et, comme à aucun degré ils ne songent à s'assimiler au pays, comme ils vivent sans femme et que tout l'argent qu'ils gagnent est envoyé en Chine, on comprend la levée de boucliers qui les menace et ce cri de guerre de leurs ennemis : *Chinese must go*, « les Chinois doivent s'en aller! » — Ce n'est pas moi qui les retiendrai.

Le cas des Allemands qui sont ici est tout autre. Nombreux et puissants, ils ont pris racine sur le sol américain, et leurs fils ne parlent guère que l'anglais. Avec la plus grande facilité, ils ont oublié la mère patrie, sans cesser cependant de former un groupe à part, discipliné, véritable puissance avec laquelle il faut compter.

Est-ce que New York n'est pas, comme population, la seconde ville allemande du monde après Berlin? Chicago est en passe de devenir la troisième.

Aux Allemands devait nécessairement échoir l'industrie de la bière. Pour la fabriquer, ils ont créé d'énormes brasseries, et pour la débiter, de non moins énormes *beer-saloons* — à musique naturellement. Ici Tsiganes et Viennoises ne sont rien; ce qu'il faut entendre, c'est une machine, grande comme un orgue d'église, qui contient tous les instruments imaginables, depuis la petite flûte jusqu'à la grande caisse, et qui a nom : *orchestrion*! Ce mastodonte de l'harmonie pourrait dégoûter de sainte Cécile le wagnérien le plus endurci; j'en ai trop souffert pour songer à m'étendre davantage sur son compte.

Et les bons types! On me signale le patron d'une de ces brasseries, qui règne sur une armée de garçons, ceux-ci joufflus, aux cheveux verdâtres, vendeurs de



ENSEIGNE DE MARCHAND DE TABAC[1].

bretzels, ceux-là efflanqués, porteurs de tabliers ridiculement courts, rappelant comme proportion les draps de lit de leur pays d'origine. Le voici en manches de

1. *Gravure de Verdoux.*

1. *Gravure de Verdoux.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chemise, son chapeau sur la tête, sa pipe à la bouche; la fortune n'a rien changé à ses habitudes. On raconte qu'au moment de l'incendie, on l'a vu fuir devant les flammes qui dévoraient sa maison, avec un petit tonneau de bière posé sur une brouette, s'arrêtant parfois pour remplir son verre et boire un coup.

IV

On ne s'explique pas très bien pourquoi on a donné à Chicago l'appellation gracieuse de *Garden City*, « Cité des Jardins », car ce n'est pas des fleurs qu'elle tire son charme et sa richesse. Il est vrai qu'on lui applique aussi le titre de Reine de l'Ouest et de Reine des Prairies. On pourrait aussi bien lui trouver un nom qui serait tiré du nombre et du luxe de ses hôtels. Voici sur ce sujet quelques chiffres fournis par une statistique de 1873 :

La valeur des terrains occupés par les 177 hôtels de la ville est évaluée à 325 millions de francs. On compte 15 600 000 francs pour le terrain, et moitié de cette somme est attribuée au mobilier.

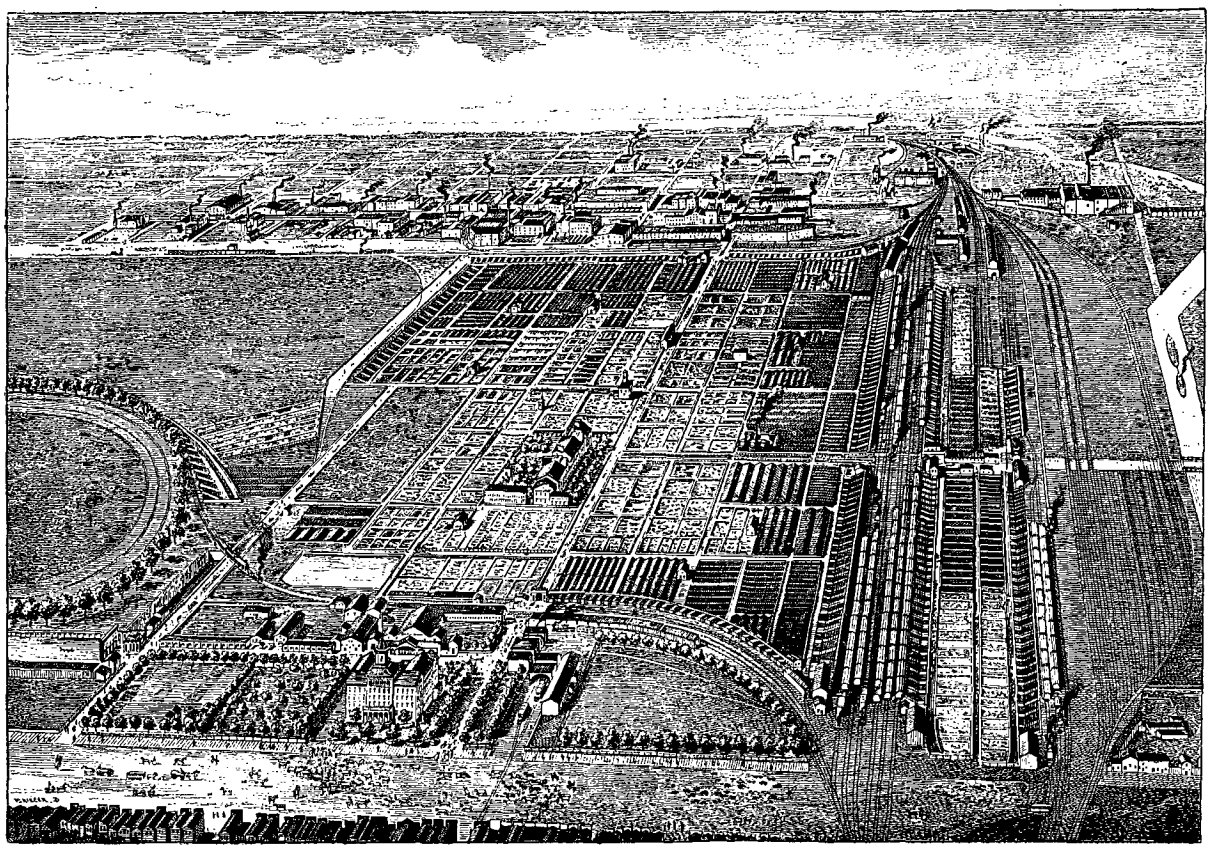
Les quinze plus beaux hôtels disposent de 4000 chambres, pouvant recevoir le double de voyageurs : 400 000 par an, qui dépensent, en moyenne, 50 francs par jour; total 20 millions de francs.

Ces 15 hôtels consomment annuellement :

Viande fraîche, 1 200 000 liv.; salaisons, 270 000 liv.; poissons, 225 000 livres; thé, 20 400 livres; café, 100 000 livres; sucre, 230 000 livres; farine, 700 000 livres; et la dépense totale pour l'alimentation est de 4 millions de francs.

Comme employés : 530 femmes et 478 hommes; leur salaire atteint le chiffre respectable de 175 millions de francs.

Ayant habité pendant quelques semaines un de ces caravansérails — le *Great Pacific Hotel*, — j'ai reçu une invitation au bal donné par les gens de la maison; je n'ai eu garde d'y manquer.



GREAT UNION STOCK YARD [1].

Mâles et femelles, tous nègres, depuis le noir d'ébène jusqu'au café au lait, toute la gamme sombre est représentée dans cette réunion de garçons de salle et de femmes de chambre, où l'on joue, avec tout le sérieux dont la race est capable, au gentleman et à la femme du monde.

Un souvenir curieux que j'ai conservé de mon passage dans cet hôtel est celui-ci : en feuilletant le *Guide de l'étranger à Chicago*, qui se trouvait sur la table de ma chambre, à côté de la Bible de rigueur, j'ai recueilli ces lignes écrites en marge, au crayon,

1. *Dessin de Krieger, d'après un document américain.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par deux personnes, dont la première n'est plus probablement de ce monde :

« Nellie Wadsworth sails for Europe, oct 4th 1873, in the *Ville du Havre.* »

Et plus bas :

« Dis-mois quelque chose, ma chère, s'il vous plaît, je suis si fatigué, je ne puis parler une mot, et j'ai une terrible mal à la tête. »

La *Ville du Havre* est ce transatlantique dont on vient d'apprendre la perte totale en plein océan.

Le lac Michigan a aussi ses naufrages. Depuis huit jours on ne parle que de la disparition d'un ballon, lancé par le cirque Barnum; deux hommes, un aéronaute et un journaliste, étaient dans la nacelle; on les a vus pendant une heure planer au-dessus des eaux, puis on n'a plus jamais entendu parler d'eux, ni de leur ballon.

Mon ami le professeur, qui est bien décidément dans le ton, a imaginé de peindre sur ce motif, pour un des théâtres de la ville, une toile de fond occupant toute la scène, qui est plus grande que celle du Châtelet!

Je ne saurais mieux faire que de traduire le passage de l'affiche relatif à cette œuvre monumentale.

ENTIÈREMENT NOUVEAU! LISEZ! LISEZ!
POUR UNE SEMAINE SEULEMENT, EXHIBITION
DU MAMMOUTH TABLEAU

BALLON PERDU

OCCUPANT LA SCÈNE ENTIÈRE. UNE APOTHÉOSE DE CIRCONSTANCE DU RÉCENT ET TRISTE ÉVÉNEMENT.

« Le très fameux artiste M. E. Grain d'Avoine, dans une pensée de profonde pitié pour ce déplorable événement, s'est servi de son brillant pinceau pour représenter dans une touchante apothéose le *Génie de la destruction* sous l'apparence d'une *Furie colossale* se dressant frénétique au-dessus des eaux convulsées du lac.

« D'une de ses mains s'échappent de fulgurants éclairs, pendant que de l'autre elle dirige une troupe de gnomes affreux qui fomentent la tempête. A droite est le portrait de l'intrépide aéronaute V.-H. Donaldsen, à gauche celui de son infortuné compagnon, l'audacieux et brillant journaliste N.-G. Grinwood. Au bas du tableau, le ballon flotte, entraînant avec lui deux linceuls qui enveloppent les corps des deux aventureux compagnons. »

Encouragé par ce succès, et fort peu intimidé par le désastre dont il vient de tirer si bon parti, mon ami Grain d'Avoine, qui commence à s'ennuyer à Chicago et qui rêve toujours de voyage, s'est fait présenter à P.-T. Barnum.

Il a une idée géniale à lui proposer. Sous l'immense dôme de toile du cirque, de distance en distance, le long de la piste et faisant face au public, seraient disposés de grands tableaux recouverts de papier teinté; l'artiste, passant rapidement de l'un à l'autre, les couvrirait instantanément de dessins énormes représentant, en profil, les personnages célèbres de l'époque, et il propose d'exécuter cet exercice extraordinaire costumé en prince indien, debout sur un éléphant agile et bien dressé!

Le grand homme trouve l'idée excellente, pour l'année prochaine, en Angleterre. Dans huit jours il sera à Saint-Louis, et partout où il ira ensuite il ne doit pas s'arrêter plus de vingt-quatre heures; la saison est trop avancée, etc. On verra plus tard....

Il y aurait un volume curieux à écrire sur les excentricités du théâtre en Amérique.

Dans *Paris à l'eau-forte*, la piquante petite revue qui m'apporte dans mon exil les nouvelles du boulevard, je lis cette ironique boutade de son fantaisiste rédacteur en chef!

Il faut se rappeler, pour la comprendre, qu'en ce temps-là Paris était plein du bruit, que faisait l'annonce lancée par un éditeur entreprenant, d'un concours de drame, dont la présidence honoraire avait été déférée à Victor Hugo. Un prix important devait être décerné à l'œuvre dramatique la meilleure, célébrant le triomphe de l'indépendance américaine.

L'affaire fut prise très au sérieux d'abord, mais après quelques péripéties et de nombreux tiraillements elle s'évanouit en fumée, et ceux qui s'en mêlèrent en furent pour leurs frais d'imagination.

Tu t'en es souvenu, ô Villiers de l'Isle-Adam!

« Dans ce grand et magnifique drame de l'indépendance, il faut tenir compte des idées et des procédés américains. Je les ai étudiés attentivement, et Félix Régamey, mon ancien copain, aujourd'hui cacique dans l'Illinois, m'a envoyé là-dessus des notes précieuses. Voici comment je comprends la pièce : une grande hôtellerie avec une enseigne; un puits, un tonneau; un mur percé de fenêtres habilement dissimulées; des pavillons praticables. Au fond, des savanes où l'homme n'a jamais pénétré; un ciel orageux. Des trémolos à l'orchestre; sur la scène, des clowns enfarinés, avec des pommettes vermeilles et de grandes perruques brandies, des paillettes partout. Plusieurs belles filles, aussi peu vêtues que possible, avec des jupes courtes aux couleurs de l'Union. Des trucs, des suspensions, des apothéoses, des pétards incessants dans la coulisse; une grosse caisse imitant le bruit du canon; diverses escouades de troupes habillées de rouge, ce seront les Anglais; de bleu, ce seront les Français; de gris, ce seront les Yankees; tatoués, ce seront les Indiens; nombre de chevaux. De grands drapeaux, qu'il faudra confier à des figurants solides pour qu'ils les fassent flotter convenablement. Un nègre — n'oublions pas le nègre! — qui dira *massa* pour « monsieur », fera la cabriole et dansera la bamboula, en accomplissant des actions héroïques. Il faut avoir aussi un chien de Terre-Neuve qui jouera aux dominos, et l'une des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BAL NOIR. — DESSIN DE FÉLIX RÉGAMEY, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

filles sera censée vertueuse, pour qu'on s'intéresse à ce qu'elle ne le soit plus. Je veux qu'un pasteur, avec un orgue harmonieux, chante des psaumes à la cantonade. Vous voyez maintenant la chose comme si vous y étiez. Les danseuses font des pointes, les clowns des tours de force, et l'action se déroule majestueusement dans ce cadre national. On ne baisse pas le rideau ; pour quoi faire ? De temps en temps les Anglais résistent et l'on entend des feux de peloton. Dans les nuages de fumée qui remplissent le théâtre, on voit passer les deux grandes figures de l'époque, Washington et Lafayette enlacés ; au tableau final on les couronne, comme le buste de Molière. »

A vrai dire, c'est bien un peu sur le patron fourni par ma petite revue parisienne que sont taillés la plupart des gros drames qui font en Amérique la joie des foules. Cependant l'élément patriotique y joue un moins grand rôle. La marche de la civilisation dans le Far West, la lutte des Yankees contre les Indiens est un sujet plus fréquemment traité.

Les guerres de l'Indépendance ou de la Sécession n'ont pas jusqu'à présent fourni grand'chose à la scène. Lafayette, Washington ou Grant y font moins parler d'eux que les héros des Montagnes Rocheuses.



TUEUR DE COCHONS[1].

V

Nous sommes en plein hiver ; la fin de l'année approche, et déjà les journaux insèrent la longue liste des maisons ouvertes aux visiteurs, en ce jour de l'an qui va se lever sous trois pieds de neige, avec 15 degrés au-dessous de zéro.

On ne reçoit pas toujours chez soi : l'usage permet que plusieurs dames se réunissent chez l'une d'elles, dont le logis est mieux situé, ou mieux aménagé, et elles ont recours à la publicité des journaux en cette circonstance, pour la plus grande commodité de leurs amis et connaissances, et il n'y a pas que les dames, les demoiselles aussi donnent leur adresse :

« Wentworth Avenue.

« 1571. Les demoiselles Mamie et Susie Sarrow reçoivent, assistées par miss Sarah Carney et miss Tillie Ernst de Kenosha. »

Quelques solitaires se trouvent aussi sur la liste :

« Indiana Avenue.

« 4 400, Miss Florence Clark. »

Il y en a comme cela des pages entières.

Je cueille dans un journal danois cette caricature amusante de l'Américaine : « L'Américaine est généralement très jolie. Elle s'habille élégamment et avec goût. Elle considère la rue comme un salon où elle se rencontre avec ses amies, toutes en grande toilette. C'est à qui éclipsera l'autre ; si l'une a des bijoux, l'autre aura des perles fines, et la troisième des brillants. Elle est orgueilleuse, hautaine, vaillante, mais très séduisante, et a bon cœur, spécialement avec les étrangers. Elle va deux fois au théâtre, le samedi, l'après-midi et le soir, et trois fois à l'église le dimanche en changeant de toilette chaque fois. Sa démarche est aisée, ferme et gracieuse ; elle a la peau très fine et sait tenir en bride ses sentiments. Si son amoureux la trompe, lui tirer un coup de pistolet ne l'effraye pas. Si elle n'aime pas ses parents, elle déserte la maison ; se marier secrètement est, à ses yeux, très bien porté.

« Si elle n'est pas jolie, sa toilette est généralement noire ; elle porte des lunettes, et ses cheveux sont coupés court. Elle est littéraire, satirique, ironique, et critique ses amis très hardiment. Elle ne manque pas une conférence, suit la politique, les assauts de boxe, les

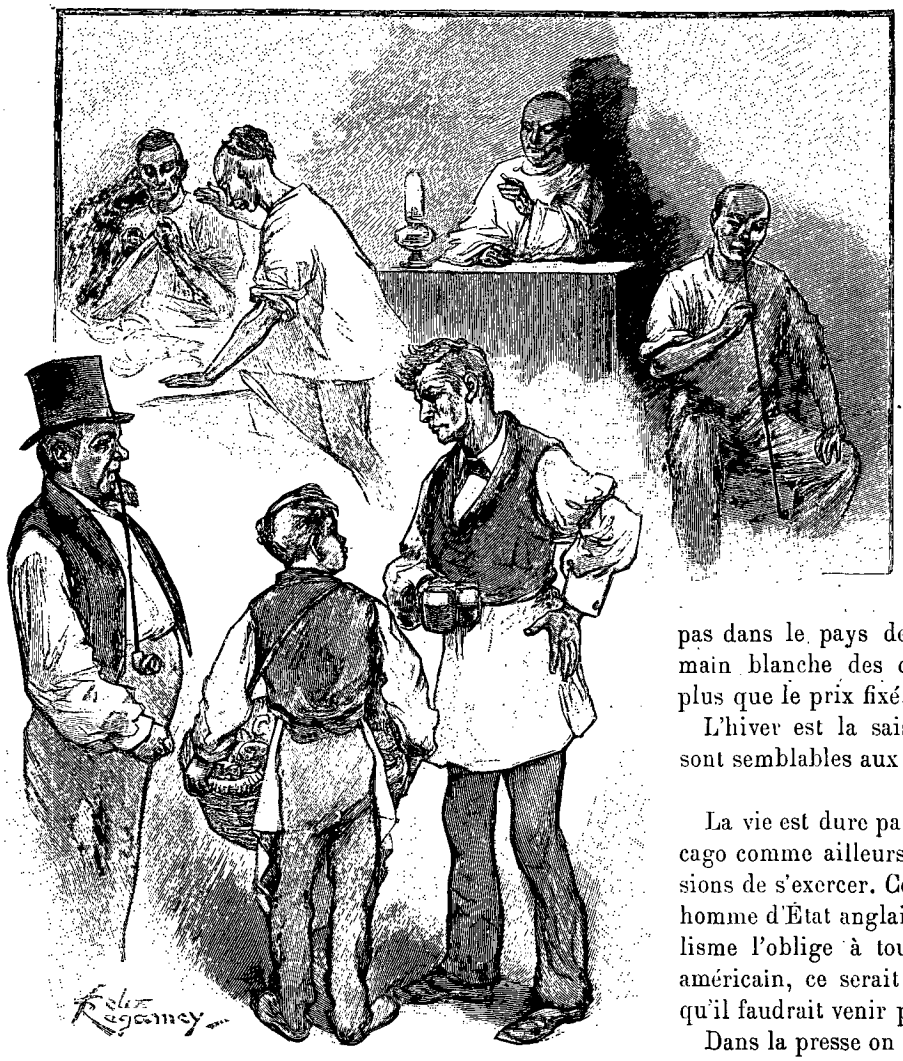
1. *Gravure de Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

causes célèbres, etc.; mais, qu'elles soient laides ou jolies, elles ont une indépendance de manières et une liberté de conversation bien faites pour stupéfier un habitant du vieux monde. »

Voici un portrait plus ressemblant.

On sait le rôle important que la femme joue dans la société américaine; son influence sert de correctif au mercantilisme ambiant, et c'est par elle que les notions d'art se répandent. Elle a eu outre la constante préoc-



BLANCHISSEURS CHINOIS, ET ALLEMANDS DE BRASSERIE [1].

cupation de soulager les tristesses et les misères de son entourage, et chaque saison lui fournit l'occasion d'une manifestation charitable ingénieuse.

A Chicago, comme dans bien d'autres villes de l'Union, c'est au printemps que les dames se réunissent pour recueillir des fleurs et les distribuer elles-mêmes aux malades et aux indigents, à domicile et dans les salles d'hôpital.

A certains jours désignés, des dons affluent au siège de la Société : là, les fleurs sont déballées, groupées, rafraîchies, et les bouquets préparés par les soins des membres de l'œuvre. Ils sont aussitôt portés à destination par les dames visiteuses, qui font ainsi pénétrer dans le logis le plus humble, avec un sourire et souvent un secours, le décor le plus délicat et le plus réjouissant pour l'œil d'un malheureux ou d'un malade. C'est la « Mission des fleurs » (*Flowers Mission*).

En été, ce sont les pauvres enfants qui sont amenés par bandes à la campagne. Pendant toute une journée ils peuvent s'ébattre, respirer l'air pur des prés et des bois, et admirer les belles dames qui les entourent de soins maternels et les bourrent de gâteaux.

L'automne amène un autre genre d'exercice qui demande aux dames qui s'y livrent une assez forte dose de dévouement. On loue dans un quartier aussi central que possible une boutique vide, la plus grande qu'on puisse trouver, et l'on y installe une manière de restaurant, pour lunch, ouvert à tout venant. Le prix des consommations, thé, café, sandwiches, etc., est légèrement plus élevé qu'ailleurs, mais, bien que nous ne soyons pas dans le pays des pourboires, il est rare que la main blanche des dames de service ne reçoive pas plus que le prix fixé.

L'hiver est la saison des bazars de charité, qui sont semblables aux nôtres.

La vie est dure partout pour bien des gens, et à Chicago comme ailleurs la charité ne manque pas d'occasions de s'exercer. Cependant, à en croire M. Childers, homme d'État anglais, qui ne croit pas que son loyalisme l'oblige à tourner en ridicule tout ce qui est américain, ce serait sur les bords du lac Michigan qu'il faudrait venir pour être heureux.

Dans la presse on admire beaucoup le discours qu'il vient de prononcer en Angleterre au retour de son voyage en Amérique. « On croit rêver, a-t-il dit, en pensant à ce qu'est Chicago, à ses merveilles, et tant qu'on ne l'a pas vu de ses yeux, toute description risquerait de passer pour de la fable. Le paupérisme n'existe pas, ou à peine, et presque personne n'est pauvre que par sa faute. On trouve facilement du travail et il est bien rétribué, on a le moyen d'économiser, et l'aisance s'obtient facilement avec un peu de chance et beaucoup de persévérance. »

« L'Amérique n'oubliera pas M. Childers », ajoute le journaliste américain, qui exulte à la pensée qu'il existe un lord anglais aussi bien intentionné à l'égard de son pays.

1. *Gravure de Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les arts se sont-ils développés au même degré que la prospérité matérielle? C'est ce que M. Childers ne dit pas.

Pendant le dernier séjour que j'eus l'occasion de faire aux États-Unis, j'ai été frappé des progrès sérieux réalisés dans ce sens par un peuple que nous avons le tort grave, en France, de considérer comme réfractaire aux choses de l'esprit et que nous croyons exclusivement attaché au culte de la matière.

Voici, à ce sujet, un extrait du rapport que j'adressai, au retour, à M. Antonin Proust, alors Ministre des arts :

« Novembre 1881.

« Monsieur le Ministre,

« Appelé, comme représentant du Ministère des Beaux-Arts, à faire partie de la délégation envoyée par la France au centenaire de Yorktown, j'ai l'honneur de vous rendre compte de celles de mes observations recueillies dans ce court voyage qui me paraissent intéresser plus particulièrement votre département.

« Je voudrais, tout d'abord, Monsieur le Ministre, appeler votre attention sur le développement extraordinaire que l'art industriel a pris aux États-Unis depuis quelques années.

« J'ai étudié cette question avec le plus grand soin. Je la crois très grave, et j'estime qu'il est temps d'en saisir l'opinion. Il y a là, pour notre pays, au point de vue de la concurrence, un danger imminent contre lequel il est temps de songer à se prémunir. Je l'ai déjà signalé, il est vrai, dans le travail que j'ai publié récemment sur l'*Enseignement du dessin aux États-Unis*, à la suite de la mission dont j'avais été chargé, en 1879, par le Ministre de l'instruction publique. Mais il ne suffit pas d'écrire, mieux vaut démontrer avec preuves à l'appui.

« Dans cette pensée, j'ai rassemblé les premiers éléments d'une petite exposition de plans, de modèles, photographies, etc., qui seraient pleins de révélations curieuses et d'avertissements salutaires pour notre production nationale.

« Je suis prêt, Monsieur le Ministre, à vous donner, sur ce sujet, toutes les explications spéciales qu'il comporte.

« Au reste, si restreinte fût-elle, cette exposition ne pourrait avoir lieu que sous le patronage du gouvernement. Aussi ai-je dû, jusqu'à présent, me borner à préparer le terrain et à m'assurer le concours de personnes compétentes qui se sont offertes pour nous servir de correspondants.... »

Je termine par un vœu : que nos femmes de France ne se laissent plus tant aveugler par leur amour maternel, et qu'elles n'empêchent plus tant leurs fils de voyager. Qu'ils aillent un peu voir ce qui se passe à Chicago; ils s'en trouveront bien, et le pays profitera de leur expérience.

En vingt ans, tout a bien changé : ce qui n'était que grand est devenu immense, et ce qui était immense déjà est maintenant presque incommensurable.

Les souvenirs que je viens de rappeler ne peuvent donner qu'une idée très imparfaite de l'état actuel des choses; ils ne doivent être lus qu'à titre de curiosité rétrospective.

Félix Régamey.

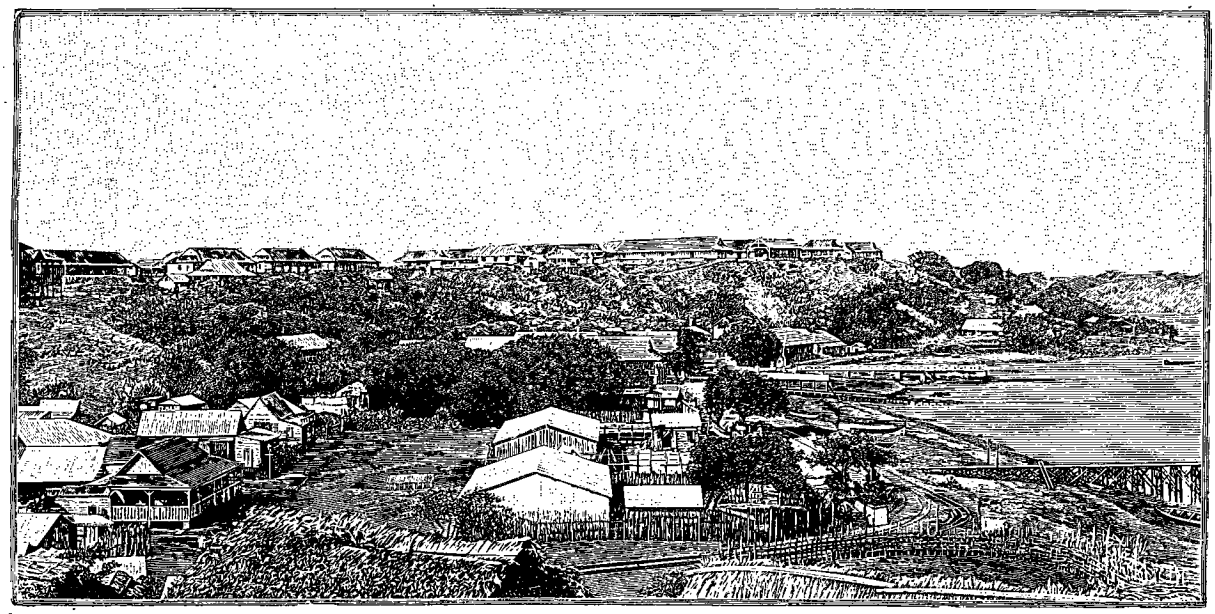
1. *Gravure de Petit.*



UN DOLLAR[1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ANTSIRANE, QUARTIER MILITAIRE ET VILLE BASSE [1] (PAGES 322 ET 328).

UNE SEMAINE A DIÉGO-SUAREZ (MADAGASCAR),

PAR M. DE KERGOVATZ.

I

Diégo-Suarez, 22 juin 1892.



FEMME ANTANKARA [2].

Depuis vingt jours seulement j'ai quitté Marseille sur la *Ville de Cadix*, grand paquebot de la Compagnie Havraise Péninsulaire, et me voici à Madagascar. Devant nous l'horizon s'embrume comme aux approches d'une grande terre, la mer aussi devient plus dure à la rencontre des deux courants, formés par la mousson, qui montent vers le nord de la grande île, et s'y frôlent l'un contre l'autre, quand les terres ne les séparent plus. Une longue crête écumeuse légèrement déviée vers le nord-est par l'impulsion plus rapide du courant de l'océan Indien semble prolonger la pointe extrême de Madagascar. La *Ville de Cadix* la traverse non sans quelques coups de roulis et de tangage un peu brusques, et, laissant à tribord le cap d'Ambre, large table rocheuse qui se détache sur les croupes rondes et herbeuses dont l'enchevêtrement forme la presqu'île de Bobaomdy, elle longe de vastes pâturages déjà grillés en partie par le soleil et la mousson, mais cependant couverts de troupeaux de bœufs depuis le rivage jusqu'au sommet des collines.

Notre navire marche lentement, car il refoule un courant de plus de quatre nœuds, et j'ai tout le loisir d'étudier la côte aux lignes monotones dont nous sépare une longue série d'îles basses et nues et de bancs de corail : à peine quelques arbres, des palétuviers dans les anses, des filaos sur les dunes, un ou deux petits villages de pasteurs dont la maigre silhouette se détache sur le ciel. Enfin voici l'île de la Lune (Nossi-Volana), qui garde l'entrée de la rade de Diégo-Suarez. C'est un plateau calcaire élevé d'une quinzaine de mètres au-dessus de la mer et partageant la passe en deux canaux inégaux. Celui du nord n'a pas de profondeur. Celui du sud est barré sur une partie de sa largeur par un récif de corail d'autant plus dangereux que la mer le couvre à toute marée et que les courants portent sur ses pointes aiguës les bâtiments qui le longent de trop près. Nous sommes obligés de dépasser de beaucoup le travers de Nossi-Volana, et c'est seulement lorsque nous apercevons par la passe ouverte l'îlot des Aigrettes au-dessous des roches des Châteaux, curieusement découpées au sommet des escarpements calcaires qui forment le fond de la rade, que nous venons sur tribord. Nous entrons dans la baie à toute vitesse, car la côte sud est parfaitement sûre. Nous passons au-dessous du sémaphore où bientôt s'élèvera un phare que réclament tous les marins. En cet endroit, la passe n'a guère que 300 mètres de large.

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*
2. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Notre bâtiment longe la côte sud du canal, où les rochers couverts d'une végétation rabougrie et malmenée par le vent du large sont déjà surmontés de longs parapets, de traverses larges comme des collines, sur lesquels s'agite une armée de travailleurs. Ce sont les batteries qui doivent achever de rendre imprenable l'arsenal de la France dans l'océan Indien. Sur l'île de la Lune, au pied d'une colonne noire et blanche qui sert d'amer pour l'atterrissage, on commence déjà à élever d'autres batteries. Elles pourront tirer presque à bout portant sur le bâtiment qui aurait bravé leur feu pendant le long détour qu'il faut faire pour ne pas se jeter sur le récif dont j'ai parlé.

En face de nous s'avance, en travers du canal, une série de roches basses reliées par une jetée, derrière laquelle se dissimule l'anse aux torpilleurs, où se trouve le poste des torpilles flottantes et des torpilles dirigeables. Nous venons un peu sur la droite pour éviter cette pointe, et nous voilà dans la baie, véritable mer intérieure, où règne un calme bien agréable après vingt jours d'un bercement exagéré. A gauche nous laissons le joli village d'Orangea, dont les cases blanches, régulièrement alignées, sont adossées à la forêt qui couvre le revers des hauteurs où sont établies les batteries. Le pavillon français flotte sur le village, où logent les ouvriers employés aux fortifications. Et vraiment il n'y paraît pas dépaysé, car l'aspect du pays rappelle la France et n'a rien des régions tropicales.

La baie de Diégo-Suarez, où toutes les flottes du monde pourraient manœuvrer à l'aise, a été comparée à toutes les baies célèbres. A mon avis c'est avec la rade de Brest qu'elle a le plus d'analogie. Comme elle, accessible seulement par un étroit goulet, elle est séparée en deux par une large presqu'île. Les établissements que nous y créons auront sur ceux de Brest cet avantage que, placés au sud de la rade, ils sont abrités contre le vent dominant, la mousson de sud-est, tandis que les coups de sud-ouest rendent quelquefois intenables les abords de la Penfeld, où l'arsenal de Brest est construit.

Pendant que le capitaine de la *Ville de Cadix* me communiquait ses impressions, dont j'ai reconnu la justesse, nous filions à toute vapeur dans la rade, nous dépassions l'île aux Aigrettes où un signal marque la place réservée à un feu de couleur visible seulement quand les bâtiments, ayant atterri sur le phare d'Orangea, seront dans l'axe de la passe. A notre gauche, au fond de la baie des Français, se dresse le curieux îlot du Pain de Sucre, couvert de bois jusqu'au sommet; et déjà devant nous, s'étageant sur les pentes d'une longue presqu'île entre deux baies, nous découvrons la ville d'Antsirane, chef-lieu de notre naissante colonie, et le village de Diégo, entre lesquels s'ouvre la baie de la Nièvre, mouillage ordinaire de nos bâtiments.

A peine à l'ancre, de nombreux canots se détachent de terre pour venir à bord, tandis que les remorqueurs du port nous amènent des chalands pour le débarquement de la cargaison. Sur le quai, sur la plage, sur toutes les rampes qui descendent de la ville haute vers la mer et sur les terrasses où s'alignent les toitures roses du quartier militaire, c'est, sous le gai soleil du matin, un fourmillement de couleurs vives. De toutes parts on accourt aux nouvelles, car la *Ville de Cadix* apporte le courrier. Tous les édifices publics ont hissé le pavillon tricolore, les clairons là-haut sonnent les airs connus qui rappellent le pays. Nous sommes en France, dans cette France orientale où il ne semble pas que depuis deux cent cinquante ans nous ayons jamais encore fait un effort aussi énergique pour nous enraciner.

II

Antsirane, le 23 juin.

Grâce à l'obligeance du capitaine de port, qui m'a donné place dans sa chaloupe à vapeur, me voici débarqué à Antsirane, à l'appontement officiel, le seul qui soit muni d'escaliers et de rampes, car la Compagnie des Messageries Maritimes, qui possède à quelque 100 mètres de là un appontement de 60 mètres, a bien songé à y établir une grue pour les marchandises, mais non pas une simple échelle pour les passagers, qui en sont encore réduits à débarquer des canots à califourchon sur les épaules des indigènes. La Compagnie Havraise Péninsulaire ne peut évidemment prétendre donner l'exemple à sa puissante rivale. La colonie, d'autre part, ne veut rien établir au point actuel de débarquement, tout ce terrain étant réservé pour la construction de bassins de radoub, dont le gouvernement fait commencer les études. Il en résulte qu'à l'arrivée de chaque paquebot la plupart des passagers débarquent de mauvaise humeur, à cause des bains de pieds involontaires que leur font prendre leurs porteurs inexpérimentés. J'ai échappé à cet ennui. Mon léger bagage est déposé à la direction du port et je me suis mis immédiatement en quête d'une hôtellerie. Recherche longue et difficile, je dois ajouter infructueuse, qui a du moins eu l'avantage de me faire connaître tous les détours d'Antsirane.

La ville est divisée en trois parties bien distinctes : la ville basse ou cirque d'Antsirane, le plateau et le quartier militaire. La ville basse est appelée à disparaître pour faire place au bassin de radoub. Elle est resserrée dans un hémicycle enfermé par la plage et un coteau d'une vingtaine de mètres de hauteur. Au début de l'occupation, lorsque la colonie était encore soumise au régime de l'état de siège, il était défendu de rien construire sur le plateau, où deux petits réduits palissadés étaient censés battre la plaine. Troupes, fonctionnaires, commerçants, s'étaient entassés par ordre dans cet étroit espace de quatre hectares environ, ancien marais, où pendant l'hivernage on circulait encore en pirogue, car une dune de sable bordant la mer empêchait l'écoulement des eaux. On a coupé la dune, creusé des canaux, ouvert des rues, mais on n'a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas pu empêcher ce bas-fond, où pendant deux années les maisons s'étaient entassées, de rester le point le moins salubre de la colonie.

Une ou deux maisons à étage dominent un enchevêtrement de cases couvertes en tôle, toutes protégées par de larges vérandas. Les commerçants français, indiens, grecs, italiens, se sont installés côte à côte le long des trois ou quatre rues qui aboutissent au quai et à la place de la Poste. Au milieu de la rue de la République, la principale, comme de juste, arrondit son dôme un magnifique tamarinier, sous lequel on a établi une borne-fontaine, la seule où puisse venir prendre de l'eau la population de quinze cents âmes de la ville basse.

L'animation est grande dans cette rue, où se trouve aussi le marché à la viande et aux légumes. Je me suis volontiers attardé à étudier la population si diverse qui la peuple. Ici, le profond magasin d'un Indien de Bombay, tout rempli de marchandises hétérogènes, étoffes à grands ramages, sacs de riz, monceaux de cocos, suspensions venues du bazar de l'Hôtel-de-Ville, éventails japonais, ancres et câbles pour les boutres arabes. A côté, une vaste enseigne m'apprend que MM. Costaz et Bigot ne vendent que des marchandises exclusivement françaises, lits en fer, conserves, confections de la dernière saison s'étalant sur des mannequins placés à la porte. Justement un chef malgache sort du magasin, suivi de tout un cortège de serviteurs; il vient d'acheter un parasol et un fusil; derrière lui on porte la petite malle de fer-blanc où sont renfermés ses beaux costumes, sa zagaie, sa hache, la marmite et les vivres destinés au voyage. Chez l'Indien entre une créole en chapeau à plumes roses, en robe de soie à fleurs; sa servante aussi l'accompagne; elle vient acheter un collier de corail et une mesure de riz pour son dîner. Des portefaix passent, chargés de caisses, de planches; ce sont généralement des Antaimours, tribu du sud de Madagascar dont les hommes vont par bandes louer leurs services pour un temps toujours assez court, dans toute l'étendue de l'île. Ils se choisissent un chef qui traite pour eux avec les employeurs et garde l'argent gagné. Quand la bande a amassé une somme qui lui paraît suffisante, rien ne peut la retenir; au milieu d'un travail, elle part sans même réclamer le reste de ce qui lui est dû, et va au pays faire le partage de l'argent gagné, que la famille attend pour acheter des bœufs. Car jamais l'Antaimour ne se déplace en bande avec sa femme et ses enfants. C'est à peine si l'on trouve quelques familles de cette tribu égarées dans le nord de l'île. A demi sauvage, l'Antaimour est du moins travailleur et relativement sobre. Pour arriver à Diégo-Suarez, il a fait trois ou quatre cents lieues, payant dans les villages qu'il traverse sa nourriture et une petite provision de manioc ou de riz en exécutant à forfait quelque travail, comme le défrichement d'une lande, le creusement d'un canal pour amener l'eau dans les rizières. Son habillement ne lui coûte guère : un vieux sac dont il découd le fond pour passer la tête, et les deux coins pour passer les bras, un panier défoncé en guise de coiffure, et le voilà vêtu. Ajoutons pourtant quelque lambeau de toile dont il se ceint les reins et qui contient dans ses plis la fortune de son propriétaire.

Mais les Antaimours ne sont pas les seuls manœuvres à Diégo-Suarez. Voici les Makois, anciens esclaves venus de la côte d'Afrique, les Anjouanais et Comoriens mêlés d'Arabes et de noirs, grands, au type presque européen, malgré la couleur foncée de leur peau. Vêtus de longues robes en lambeaux relevées autour des reins, ils travaillent sans ardeur et s'arrêtent volontiers pour causer, dès que le surveillant a détourné les yeux. Ce soir nous les reverrons, après le travail, couverts d'une robe d'une éclatante blancheur, un kandjiar d'argent à la ceinture, un pardessus de drap noir ou rouge brodé d'or sur les épaules, se promener d'un pas grave comme des princes arabes, une légère badine à la main. Puis ce sont les Indiens malabars venus de la Réunion, les Hovas au type malais, enveloppés dans leurs lambas blancs semblables à des toges, et coiffés de vastes chapeaux de paille à fond rapporté, du plus bizarre effet; les Sakalaves, des Chinois, des Européens au teint coloré, à la démarche vive; toutes les races de l'île et du monde semblent s'être donné rendez-vous dans les rues marchandes de Diégo-Suarez pour y compliquer encore l'étonnant mélange ethnographique que présente Madagascar.



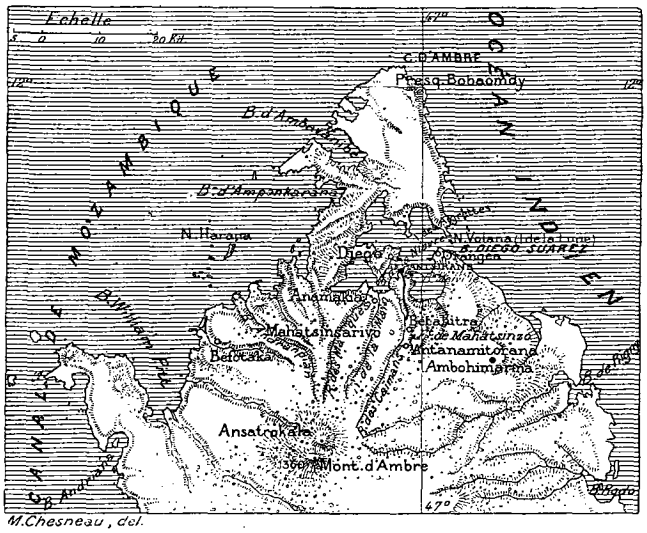
UNE MÉTISSE [1].

En effet, à part quelques nobles hovas qui ont évidemment gardé pur le sang malais de leurs ancêtres, et quelques noirs assez fraîchement débarqués de la côte africaine, je crois qu'il serait impossible de trouver une seule tribu où ne se soient croisées toutes les races de l'Inde, de l'Afrique et de l'Europe. Qu'on songe que pendant quatre siècles Madagascar a été le rendez-vous de tous les corsaires, négriers ou pirates qui exploitaient les flottes des Indes Orientales! En plus

1. *Gravure de Crosbie, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de dix points on trouve encore les restes de stations de baleiniers qui avaient fondé dans la grande île des établissements durables. Les Arabes, cela est hors de doute, eurent, bien avant Vasco de Gama, des colonies prospères à la côte ouest et même jusqu'à Sainte-Marie. Les Indiens et les Malais, poussés par la mousson, ont dû de tout temps fréquenter ces rivages, et il semblerait même résulter de certaines traditions locales qu'une flotte chinoise, au temps des révolutions qui les amenèrent en Annam, fut emportée jusqu'à Madagascar. Flacourt, le plus véridique peut-être comme le plus ancien des explorateurs qui ont écrit sur ce pays, signale dans tout le sud de l'île une race blanche qu'il croit indigène. Aujourd'hui cette race s'est confondue avec les autres. Les compagnies yoloves du Sénégal, apportées par nous à Nossi-Bé et à Sainte-Marie, ont enfin contribué à former une race métisse, encore si peu établie aujourd'hui qu'il n'est pas rare dans une même famille de rencontrer quatre ou cinq types tout différents : l'un a la peau d'un noir d'encre avec les cheveux plats, les pommettes saillantes et les yeux bridés; l'autre est jaune, avec les cheveux crépus et les traits du Mozambique; chez d'autres le mélange avec les Arabes a produit un type analogue, comme couleur de teint et comme profil, à celui des Aztèques; tel presque blanc, avec des cheveux blonds, a le prognathisme, les longs bras, le mollet haut, le calcanéum saillant, l'odeur de nègre du Sénégal; tel autre, noir d'ébène, a tous les traits d'un Apollon. C'est à ce métissage général que j'attribue cette particularité bien connue des créoles que, dès le premier sang, les enfants nés d'Européens et de femmes malgaches, fussent-elles absolument noires, sont souvent presque aussi blancs que leur père. J'en ai vu plusieurs exemples pendant mon séjour à Diégo-Suarez.



Ce spectacle, si intéressant dans sa variété, m'avait fait perdre de vue l'objet de mon excursion à travers les rues de la ville basse. Il me fallait pourtant trouver un hôtel. Je me décidai à demander quelques renseignements à un commerçant qui regardait d'un œil soupçonneux mes allées et venues, estimant sans doute que j'étais un concurrent fraîchement débarqué en quête d'un magasin libre. Je le rassurai d'abord sur mes intentions et j'obtins de lui, avec une officieuse abondance, tout ce que j'avais besoin de savoir, et au delà.

Il n'y a point encore d'hôtel à Antsirane. Une ou deux maisons louent des cabinets meublés d'un lit de soldat réformé; mais chaque paquebot apporte des immigrants par douzaines, et il n'y a plus de cabinets disponibles. « Vous serez obligé, monsieur, si vous n'avez quelque ami qui puisse vous recevoir, de louer une case indigène sur le plateau. »

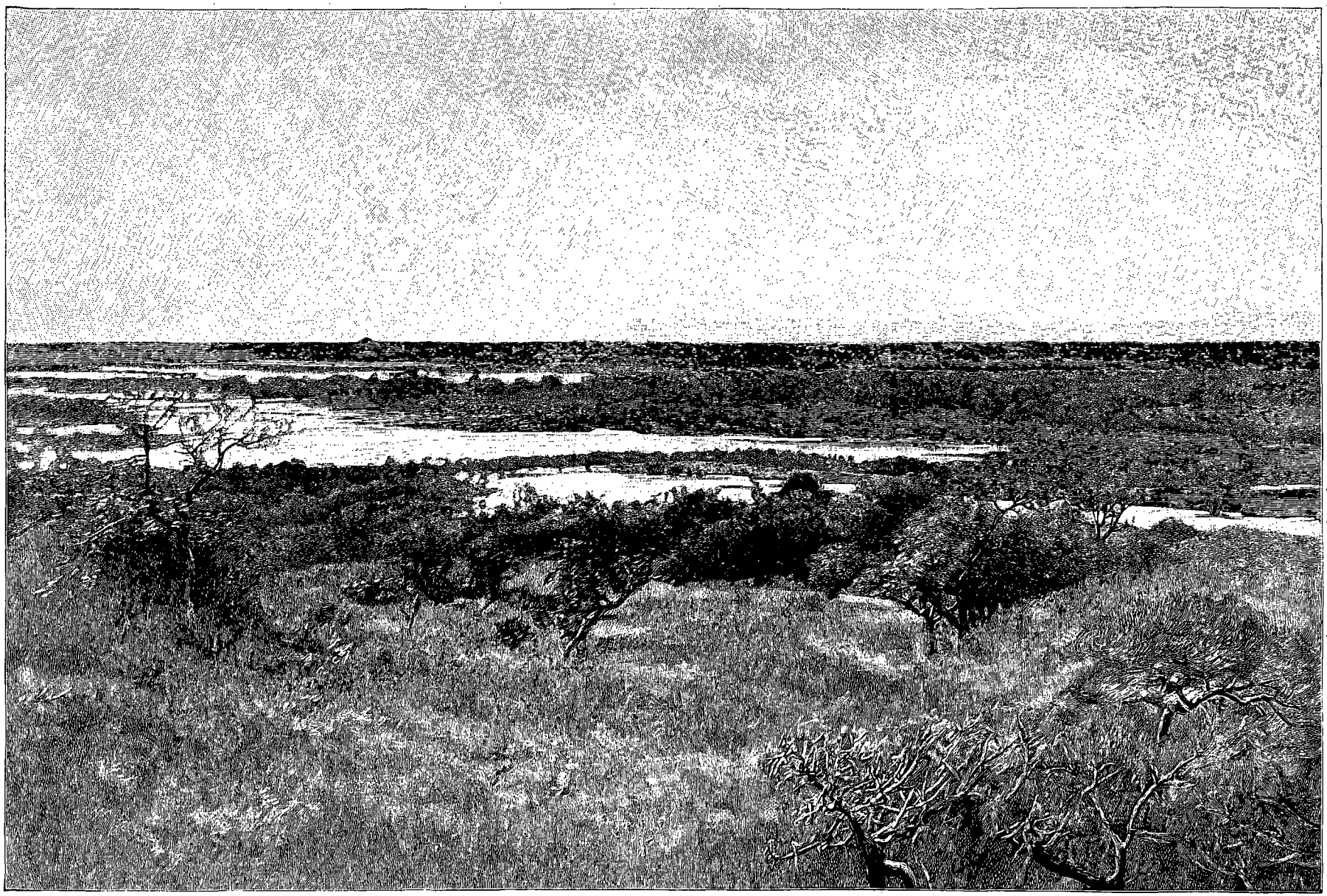
Et je montai sur le plateau à la recherche d'une case indigène, système que j'ai déjà employé au Tonkin et dont je me suis fort bien trouvé.

Le plateau d'Antsirane, resserré entre la baie de la Nièvre et la baie Melville, a sa partie la plus élevée du côté du mouillage. Aussi ne voit-on de la rade que les maisons situées au sommet des pentes escarpées qui enserrent le cirque ou ville basse. C'est un véritable étonnement pour le nouveau débarqué, qui jugeait déjà que la ville basse était assez importante pour une colonie si nouvelle encore, de voir s'étendre sur ce plateau presque à perte de vue toute une autre ville, aux larges rues, se croisant à angles droits, où déjà alternent avec les cases primitives de belles maisons en pierre ou en bois ayant leurs vérandas supportées par d'élégantes colonnes, des cafés, un vaste marché couvert de 50 mètres de long sur 15 de profondeur. Partout des maisons en construction; j'en ai compté plus de vingt le long d'une seule avenue; partout l'image de l'activité et d'une prospérité presque incroyables, si l'on sait que de la ville actuelle il n'existait rien il y a sept ans, rien qu'une dizaine de huttes sur le rivage, où vivaient une quarantaine de Malgaches, pêcheurs et pasteurs demi-nomades avec leur famille.

Aujourd'hui Antsirane compte plus de 5 000 âmes, sans la garnison, qui est d'un millier d'hommes; l'ensemble de la colonie est peuplé de près de 15 000 habitants, et tout y donne l'impression d'un pays en pleine voie de croissance et de prospérité. Venu à Diégo-Suarez pour recueillir des échantillons du *Strophantus Rigali*, variété spéciale découverte à la montagne d'Ambre par M. Rigal, pharmacien de la marine, je n'aurais pas dû me préoccuper d'autre chose que de la flore de la contrée, mais j'avoue que j'oubliai pour un moment la botanique et l'objet de mes recherches pour être tout à la joie patriotique de constater que nous autres Français n'avons pas perdu, quoi qu'on en ait dit, la vertu colonisatrice qui nous distinguait autrefois.

Ma bonne étoile m'a fait rencontrer un poste de police. J'y suis entré pour demander la route du

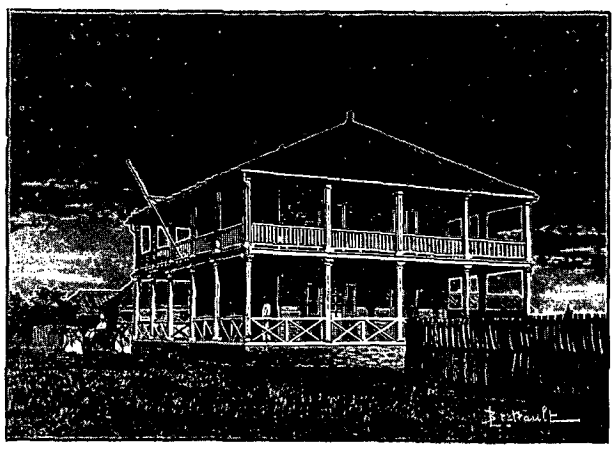
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE GÉNÉRALE DE LA PLAINE D'ANAMAKIA ET DE LA RIVIÈRE DES MAQUES (PAGE 334). — DESSIN DE SLOM, GRAVURE DE RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

village indigène. Les agents de police malgaches et anjouanais, vêtus de bleu avec une écharpe rouge à liséré blanc en sautoir, font l'exercice du fusil dans la cour; leur instructeur se détache et me présente à l'agent des affaires indigènes, qui veut bien se mettre en quête d'un logement pour moi, et nous voilà tous deux courant dans le labyrinthe des rues du village malgache. Chaque case est entourée d'une palissade qui l'isole des cases voisines. Cette disposition a été exigée par un arrêté de police en vue d'empêcher la propagation des incendies. Sur le seuil d'une de ces cases, une femme malgache assez jolie, malgré son teint couleur de bronze, se berce au son de trois accords toujours les mêmes, qu'elle tire d'un accordéon de pacotille. C'est, paraît-il, une des riches propriétaires du village : quatre maris successifs lui ont légué autant de cases, dont la location lui fait un beau revenu pour le pays. Je demande à louer pour une semaine; mais les propriétaires sont tous les mêmes : il faut un bail, un bail d'un mois. Ma case me coûtera deux piastres, le lit compris; on me donne la clef d'une porte de deux pouces d'épaisseur, qui doit fermer cette maisonnette de roseaux, à travers lesquels je passe facilement le bras. Me voilà domicilié à Antsirane. Sur ma bonne mine, on ne me demande pas de payer d'avance; et, tandis que je remercie l'aimable agent des affaires indigènes, ma propriétaire s'en va, toujours jouant de l'accordéon, raconter à ses autres locataires et à ses amies l'aubaine qui vient de lui survenir.



DIRECTION DE L'INTÉRIEUR [1].

III

25 juin.

Ma case a, sous son toit de paille soutenu par des roseaux, environ 4 mètres de long sur 3 de large. Elle est bordée en *falafs*, nervures des feuilles du palmier raphia enfilées sur des lames de bambou. Au fond, un rideau de rabane dissimule un *kibany*, lit indigène formé d'un cadre en bois sur lequel est tendu un réseau de cordes de coco. Ce kibany supporte un matelas fait du duvet de certains roseaux. Une natte assez propre couvre la terre battue; un volet grand comme le couvercle d'une boîte laisse entrer un peu de jour quand le vent permet de le tenir ouvert. Telles sont, à peu de chose près, les demeures de tous les indigènes dans le nord de Madagascar. Toutefois les cultivateurs, disposant des matériaux à pied d'œuvre et habitant des régions humides, élèvent leurs cases sur pilotis et les munissent d'un plancher d'écorce supporté par un clayonnage. J'ajoute que, la civilisation aidant, et aussi l'administration, qui redoute les incendies, nombre de Malgaches remplacent déjà leurs fraîches toitures de chaume par des toits de tôle, qui n'ont pas d'inconvénient sur de hautes maisons à l'européenne, mais rendent absolument intenables, à cause de la chaleur, des maisonnettes de deux mètres de haut. Telles sont les servitudes qu'impose le progrès : le toit de tôle obligera d'agrandir et de surélever les cases; la grandeur des cases obligera de recourir à d'autres matériaux plus solides que le raphia. Comme le tapis neuf de Diderot qui l'amena à échanger en un appartement luxueux sa modeste chambrette, la première feuille de tôle ondulée dont s'enorgueillit le Malgache sera le début d'une révolution dans son logement et dans ses mœurs. Tout s'enchaîne ici-bas; on ne saurait meubler de nattes et de coussins une maison construite à l'européenne, et déjà dans nombre d'intérieurs je vois des guéridons, des glaces, des fauteuils et des chaises. Le Malgache qui s'assied au lieu de s'accroupir ou de se coucher a fait déjà un grand pas vers l'activité et la civilisation.

Telles sont les réflexions, un peu bien philosophiques pour la circonstance, que je me faisais en parcourant le village indigène. Il faut avouer que, si elles étaient de nature à me rendre fier des bienfaits que nous apportons à Madagascar, le nombre étonnant de débits de boissons alcooliques qui pullulent dans toute la ville et regorgent de consommateurs est bien propre à rabattre cet enthousiasme. Si le gouvernement, plus sensible au progrès du commerce qu'au progrès moral du peuple qu'il s'est donné la mission de civiliser, ne prend pas des mesures énergiques pour enrayer ce fléau, dans cent ans les races malgaches et les créoles issus de leur mélange avec les Européens seront abâtardis et en voie de s'éteindre; quant aux Européens, ceux qui s'abandonnent à l'ivrognerie dans ce pays peuvent être considérés comme condamnés à mort.

Je ne sais trop, par exemple, comment concilier ces vues philanthropiques avec l'idée que l'on se fait en France de la vraie politique coloniale. Créer à tout prix des débouchés pour notre commerce et notre industrie, cela est très bien, mais l'alcool, l'opium, le poison, les armes de guerre, doivent-ils être librement

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

importés dans le pays que nous avons la prétention de civiliser ? La raison et la morale disent non, l'intérêt hésite, pour les armes de guerre tout au moins. Je laisse à de plus habiles en économie politique la tâche difficile de déterminer sur ce point la vraie doctrine coloniale.

Je me borne à constater que, malgré les droits élevés dont l'administration de Diégo-Suarez a frappé les rhums et les absinthes, 2 francs par litre d'alcool pur, la moitié des recettes du service local provient encore de la consommation de ces boissons dangereuses. Les vins, bières, cognacs, liqueurs, rhums, entrent pour plus d'un tiers dans le total des importations, et plus de la moitié des commerçants d'Antsirane tiennent des cafés ou des débits.

Fort heureusement le succès de plusieurs négociants qui se sont abstenus d'ouvrir cantine montre que l'on peut faire fortune sans travailler à abrutir le peuple par l'ivrognerie. Le gouvernement a fait un port franc de Diégo-Suarez dès 1888. Les boissons alcooliques même ne payent de droit d'octroi que si elles sont consommées dans la colonie. Aussi le commerce se développe-t-il rapidement. Les recettes de l'agence des Messageries maritimes, qui n'atteignaient pas 80 000 francs en 1888, dépassent aujourd'hui 250 000, malgré la concurrence de la Compagnie Havraise Péninsulaire. Les dernières statistiques que l'on m'a communiquées aux bureaux de l'Intérieur accusent une importation d'environ 1 million par trimestre et 200 000 ou 300 000 francs à l'exportation. Les importations consistent principalement en fers et métaux, tissus, mercerie, riz, spiritueux, vins. Deux grandes usines qui commencent à fonctionner, la fabrique de viandes-conserves de la Graineterie française, et la tannerie installée par la même société, vont porter le chiffre des exportations au niveau de celui des importations.

La population qui dessert le centre commercial d'Antsirane peut être déjà évaluée à 40 000 personnes, soit 15 000 dans la colonie, une dizaine de mille en territoire hova, 15 000 sur la côte ouest. Des colporteurs, que les commerçants français commencent à employer, à l'exemple des Indiens, vont porter la toilerie, la quincaillerie, la verrerie débarquées à Antsirane jusqu'à 25 lieues dans l'intérieur, et rapportent, en échange, de l'écaille, du caoutchouc, de l'ambre gris, du copal et des piastres. Déjà la riche vallée de Vohémar, qui n'est éloignée de Diégo-Suarez que de trois ou quatre journées de marche, commence à commercer avec notre colonie. Chaque mois, à la suite du facteur de la Résidence générale qui vient apporter et chercher la poste à Antsirane, tout un convoi de Sakalaves arrive ici, et se fournit de marchandises diverses. Malheureusement, en l'absence de routes carrossables, il faudrait organiser, pour développer ce commerce, des convois réguliers de bœufs porteurs. Il y a deux ans, la chose semblait faite, quand les affaires de Madagascar s'embrouillèrent. Le gouverneur hova d'Amhohimarina, qui s'était associé dans ce dessein à l'un de nos négociants, suspendit l'exécution du projet, qui doublerait le commerce de la région. C'est seulement une opération à reprendre quand seront réglées les difficultés pendantes à Tananarive.



POSTE MILITAIRE D'ORANGEA [1] (PAGE 322).

Du reste, des routes et de l'eau ! tel est le cri que j'entends répéter chaque jour depuis mon arrivée à Diégo-Suarez. La métropole, réservant toutes ses ressources pour l'arsenal à créer, n'a pas jusqu'à ce jour voulu donner un sou de subvention à la colonie, qu'elle a chargée de pourvoir, à peine née, à toutes ses dépenses d'installation et d'administration. On a construit tant bien que mal, et plutôt mal que bien, les édifices publics indispensables : hôtel du gouvernement, direction de l'intérieur, prison, trésorerie, écoles, bureaux de poste, hôpital, église, presbytère, tribunaux, ateliers des travaux publics ; on a ouvert des rues, jeté quelques ponts sur les ravins et même tracé deux ou trois kilomètres de route ; mais il a fallu s'arrêter là : la caisse était vide, et franchement on ne saurait exiger davan-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tage d'une colonie si jeune et peuplée d'abord de pauvres gens à qui il serait plus qu'indiscret de demander pour le public une part de la fortune qu'ils ne voient encore qu'en espérance.

Quant à l'eau, on a quelque raison d'espérer que le gouvernement trouvera le moyen d'en assurer le bienfait à Antsirane, où la garnison et la population sont rationnées pendant toute la saison sèche, comme sur un bâtiment au cours d'une longue traversée.

C'est la Marine qui a choisi l'emplacement du port qui commandait celui de la ville. Elle a évité l'embouchure des rivières qui se jettent dans la rade, parce que les apports de ces rivières envasent la plage et forment une barre qui tient les bâtiments au loin. En effet, le port d'Antsirane est excellent, et les plus grands navires pourront y accoster à quai, lorsqu'on y aura fait les travaux nécessaires.

Mais en revanche les 20 à 25 tonnes d'eau que donnent les sources qu'on a captées, suffisantes pour les deux cents hommes de garnison jetés là en 1885, ne peuvent satisfaire aux besoins d'une population de 6 000 âmes, qui promet de doubler bientôt. Un ingénieur, envoyé par le Ministère des Colonies, étudie en ce moment un projet de dérivation d'un ruisseau, l'Alamandriana, que l'on amènerait de 12 kilomètres sur les hauteurs qui dominent la ville. On disposerait alors journellement de 3 000 tonnes d'une eau excellente; les maisons s'entoureraient de jardins, l'arrosage public assainirait les rues. Mais qui donnera la somme nécessaire? La Colonie ne le pourra, la métropole le voudra-t-elle?

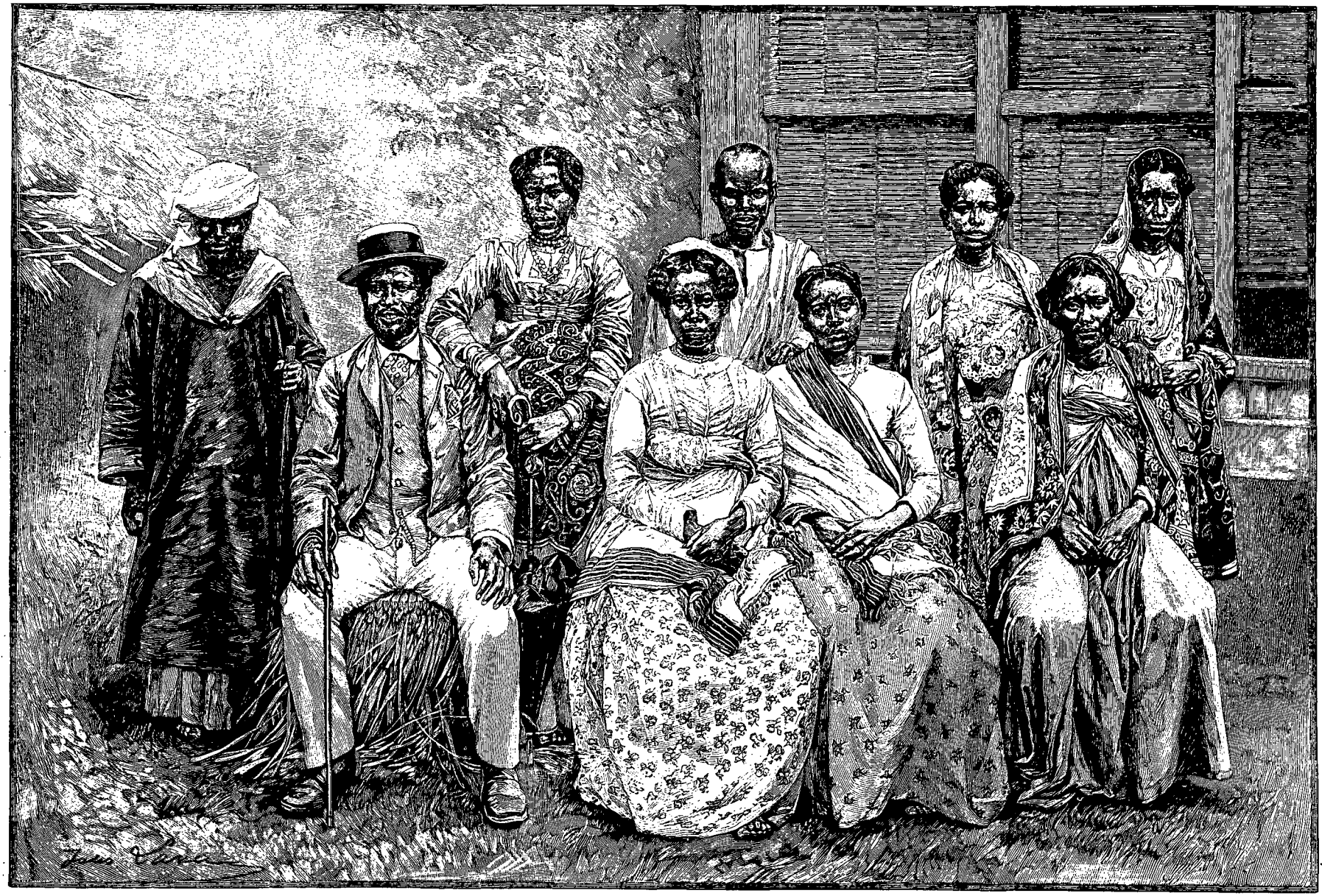
J'ai visité ce soir le quartier militaire. Ce sont de vastes baraques en fer et briques, élevées sur des piliers de maçonnerie, qui permettent à l'air de circuler sous les voûtelettes qui soutiennent le carrelage. Chaque baraque peut loger de 40 à 50 hommes d'infanterie; il y en a douze, plus trois pavillons à étage qui forment la façade sur la grande place. L'artillerie dispose de cinq baraques et d'une dizaine de petits pavillons pour ses bureaux et le logement de ses officiers. Les officiers ont leurs pavillons à part à la crête du plateau, avec vue sur la rade. Des plantations récentes d'arbres du pays, de la famille des acacias, entourent les cours et bordent les avenues du quartier militaire. Ce qui m'a frappé, en le parcourant, c'est l'air de santé des soldats : point de ces teints blêmes, de ces démarches languissantes qui, dans la plupart de nos colonies, attristent la vue du nouveau débarqué. Le bataillon



ANSE AUX TORPILLEURS[1] (PAGE 322).

1. *Dessin de Slom, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



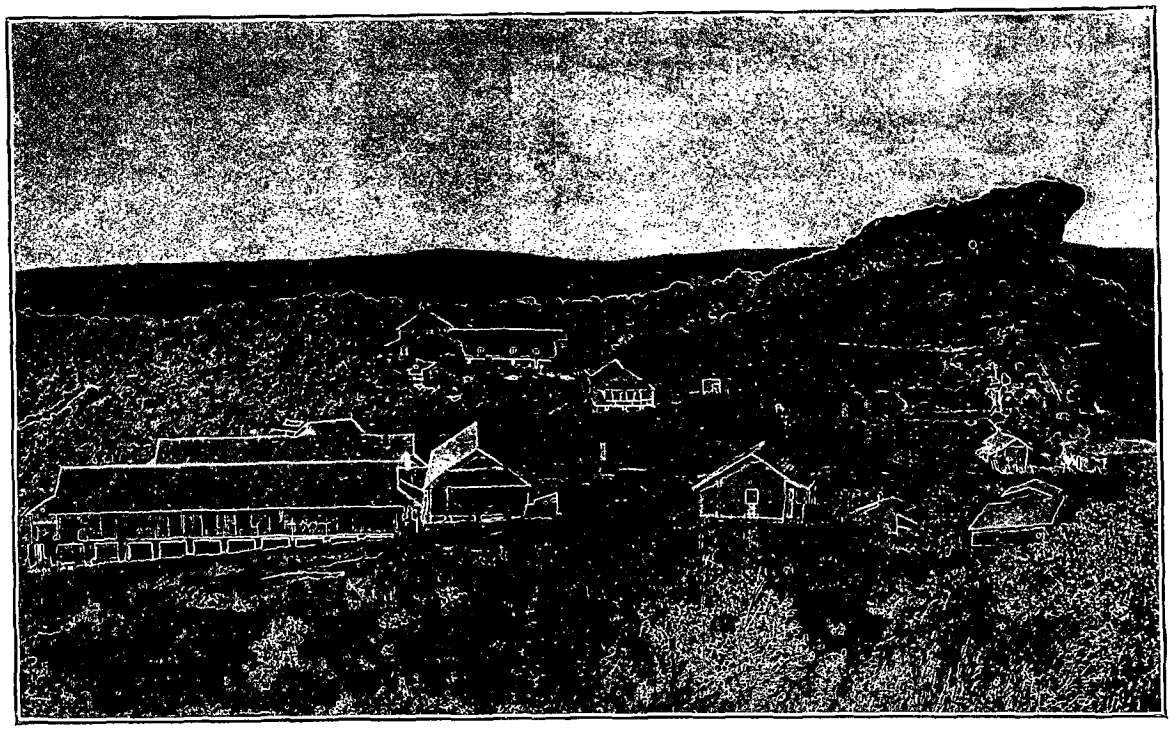
TYPES DIVERS DE DIÉGO-SUAREZ (PAGE 323). — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'infanterie tout entier faisait lors de mon passage l'exercice de la boxe et du bâton sur la place; la variété, l'énergie des mouvements, les vives couleurs aux joues montraient que l'anémie tropicale est inconnue ici. Comment en serait-il autrement? Diégo-Suarez est comme un vaisseau en mer exposé à toutes les brises de l'océan Indien. A 12 degrés au sud de l'équateur on y a frais et l'on se vêt de laine pendant les deux tiers de l'année, non pas que la température s'abaisse beaucoup — elle oscille en cette saison entre 18 et 26 degrés, — mais parce que la brise est si vive et si sèche que l'évaporation cutanée donne une sensation de fraîcheur qui devient souvent excessive.

Voici l'état de la garnison que nous avons en ce moment à Diégo-Suarez : trois compagnies d'infanterie de marine, une batterie d'artillerie de marine, une compagnie de disciplinaires, un détachement d'ouvriers, enfin deux compagnies de tirailleurs sakalaves. Le décret du 3 mai 1892 a décidé que cet effectif sakalave serait porté à un bataillon, dont chaque compagnie comprendra 3 officiers et 7 soldats européens, et 110 sergents, caporaux ou soldats indigènes. En outre, le projet de loi sur l'armée coloniale (mai 1892) porterait l'effectif des troupes européennes à cinq compagnies.

L'hôtel du Commandant supérieur des troupes, attenant au quartier militaire, est un gros pavillon carré à deux étages, surmonté d'une lourde toiture à quatre pans; l'hôtel du Gouvernement, situé en face, est bâti sur le même modèle et sera attribué au directeur d'artillerie, dès que l'on aura achevé la construction d'un hôtel plus vaste et mieux aménagé que réclame l'importance toujours croissante de la colonie. Une voie Decauville relie les quais à la ville militaire et se prolonge pendant 8 kilomètres jusqu'au pied du fort avancé de Mahatsinsarivo, qui couvre la ville contre les attaques venant de l'intérieur. De ce côté comme dans la ville civile règne partout une activité incessante, sous la direction des officiers de l'artillerie de marine, qui remplissent dans nos colonies le rôle dévolu en France au génie; plusieurs centaines d'ouvriers ouvrent des routes, réparent le matériel, construisent des poudrières et de nouvelles casernes; un service incessant de chaloupes et de chalands apporte du cap Diégo la chaux et les briques qui s'y fabriquent et ne suffisent pas à la rapidité des travaux.



HÔPITAL COLONIAL [1].

Les vers de Virgile me reviennent à la mémoire :

Instant ardentes Tyrii, pars ducere muros....
O fortunati, quorum jam mœnia surgunt!

IV

25 juin.

Un compatriote obligeant m'a procuré un filanzane pour parcourir rapidement le pays. Ce mode de transport vaut la peine qu'on le décrive : c'est un léger siège de toile tendu sur un cadre de fer qui offre le profil d'un fauteuil à dossier très bas. Ce siège est lui-même fixé entre deux brancards d'un bois flexible

1. *Dessin de Petit, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et résistant, que quatre porteurs bourjanes portent sur l'épaule. Dressés dès l'enfance à marcher et à courir avec ce fardeau, ils glissent plutôt qu'ils ne marchent sur la terre argileuse ou le sable. Tel est l'ensemble de leurs mouvements, qu'on sent à peine un balancement léger. Tous les cent pas environ, ils changent d'épaule les brancards en les faisant passer par-dessus leur tête ou plutôt glisser sur leur nuque sans arrêter leur course. Pour un long voyage il faut huit porteurs qui se relèvent à intervalles réguliers. Ce filanzane, qu'on appelle aussi *fitacon*, passe partout; s'il faut traverser une rivière, les bourjanes, dans l'eau jusqu'au cou, vous élèveront à bras tendu au-dessus du bain que vous redoutez; si vous traversez une forêt, ils rampent pour ainsi dire, le filanzane sur l'épaule, pour vous faire passer sous les branches. Ils descendent en courant les pentes les plus raides, escaladant des rochers à pic où leurs pieds nus s'accrochent on ne sait comment. Il y a bien, je l'avoue, une certaine appréhension au début et surtout un certain malaise moral de se voir porté par des hommes réduits à l'état de bêtes de somme, mais ils prennent cette misère si gaiement! toute la route n'est pour eux qu'une longue causerie coupée de grands éclats de rire. Et puis y a-t-il si longtemps que les porteurs de chaise ont disparu en France!



TRÉSORERIE GÉNÉRALE [1] (PAGE 327).

C'est donc en filanzane que j'ai commencé ce matin à visiter la campagne. Antsirane est situé au nord d'un vaste plateau herbeux qui descend de la montagne d'Ambre. En ce moment ces herbes sont sèches et jaunes, ce qui n'empêche pas les troupeaux de bœufs de brouter avec appétit ce foin sur pied. De distance en distance, l'incendie, ressource ordinaire des pasteurs pour débrousser le pays, a fait son œuvre et brûlé les chaumes. En ces endroits, grâce à quelques légères pluies, exceptionnelles dans cette saison, l'herbe fraîche et verte couvre déjà le sol. Je puis me faire une idée de l'aspect du pays pendant l'hivernage, et je m'explique que l'on ait pu le comparer à la Normandie. Que, dans ces interminables herbages semés d'arbres tordus, qui ressemblent fort au pommier et qui ne sont autres que des évis sauvages, on mette des troupeaux à profusion et des bergers coiffés de bonnets de coton, l'imagination n'aura pas de peine à se figurer un paysage de France. Pour le moment, les plateaux ressemblent davantage aux plaines de Beauce après la moisson. Les terres argilo-sablonneuses sont excellentes, à en juger par les dimensions des épis de maïs que je vois suspendus autour de toutes les cases. Du reste, s'il fallait amender ces terres, des bancs de marne inépuisables s'étendent à 3 kilomètres de là au pied des monts des Français qui bornent la plaine de Bétahitra.

Dans cette plaine j'aperçois de nombreux villages malgaches, entourés des meules de riz de la dernière récolte. Quelques cultivateurs créoles bâtissent déjà leurs maisons à mi-côte et plantent du tabac et du maïs sur les concessions que le gouvernement leur a accordées à titre gratuit.

La montagne des Français est un long escarpement calcaire, dont les sommets et les gorges, couverts de belles forêts, dominent le sud de la rade. On trouve là de splendides échantillons de marbres brèches, roses et blancs, et du gypse de première qualité. Déjà, m'a-t-on dit, quelques colons songent à s'associer pour exploiter ces richesses naturelles.

Au pied de ces montagnes, à trois lieues d'Antsirane, se trouve le petit village hova d'Antanamitarana, où nos protégés ont installé un poste de douane au milieu du territoire que la France revendique comme sien; l'évacueront-ils? L'affaire se traite depuis 1886 entre le quai d'Orsay et Tananarive. En attendant, nous avons la condescendance de laisser percevoir des droits illégaux sur nos sujets malgaches et sur nos colons à deux lieues en arrière de la chaîne des postes militaires par laquelle le gouvernement a cru devoir couvrir le territoire qu'il juge indispensable à la protection de nos établissements. Ce territoire est assez nettement déterminé par les contreforts qui descendent du mont d'Ambre vers l'ouest et vers l'est, sauf aux environs du fort hova d'Ambohimarina, situé à 22 kilomètres d'Antsirane, que l'on s'est engagé à ménager. En arrière de cette ligne de petits postes, le fort de Mahatsinzo occupe la crête d'un plateau élevé de 200 mètres au-dessus de la plaine de Bétahitara, et commande la douane hova ainsi que le cours de l'Alanandriana, le ruisseau dont les eaux doivent être amenées à Antsirane, et le cours de la rivière des Caïmans, qui prend sa source dans la montagne et parcourt une charmante vallée déjà toute peuplée de fermes et de jardins. Je traverse la rivière sur un pont à charpente de fer jeté par l'artillerie en 1891, pour remplacer une passerelle de bois emportée par les eaux torrentielles de l'hivernage, qui s'élevèrent cette

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

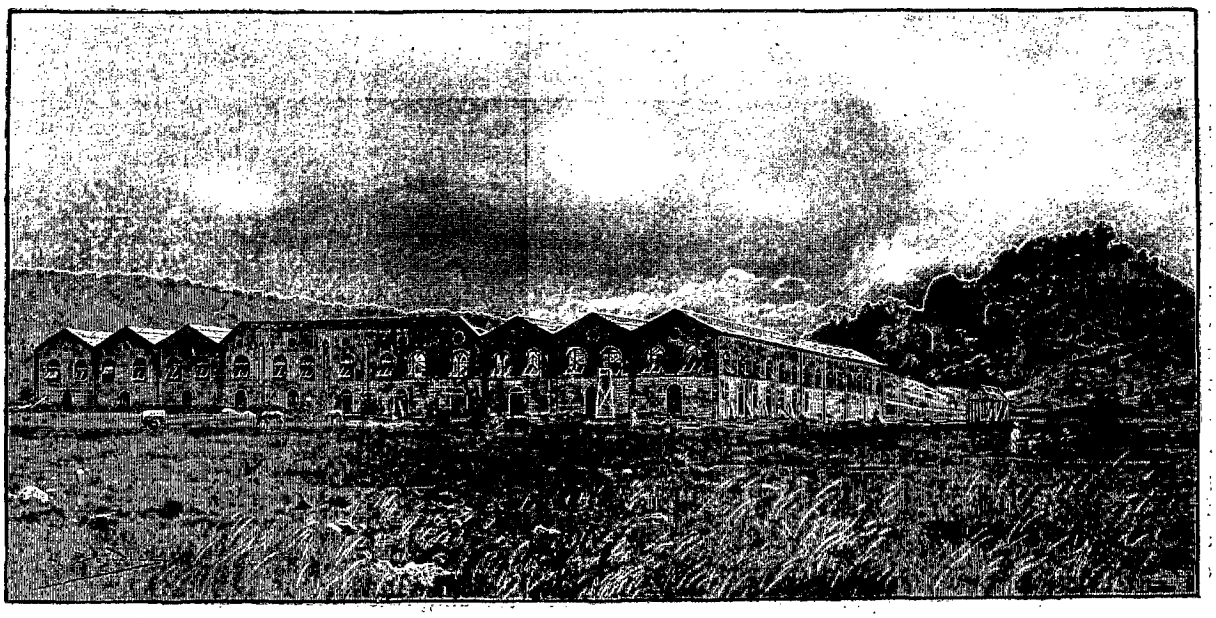
année-là à plus de 6 mètres au-dessus de leur niveau ordinaire. Les eaux de la rivière courent claires et rapides sur ces roches grises et polies, sous une voûte d'arbres et d'arbustes inconnus, dont le port et le feuillage sont si semblables à ceux d'Europe qu'on a peine à se croire entre les tropiques. Sous le ciel gris qu'il fait aujourd'hui, on dirait plutôt un coin de la Bretagne. En aval une chute de la rivière fait marcher un moulin. C'est la fabrique de glace, dont je vois la charrette remonter les pentes de la rive droite. Des chasseurs traversent le gué en amont. Mais l'un d'eux rappelle son chien qui nage, il craint les caïmans ou plutôt les crocodiles. Nous sommes bien à Madagascar.

Le fort de Mahatsinzo n'est encore qu'une longue caserne défensive en pierre, entourée d'une forte palissade. Les courtines et les bastions sont tracés, mais on n'a pu encore commencer les terrassements. On attend que le camp des tirailleurs de Diégo-Suarez, qui, pour le moment, est établi autour de la caserne, ait été transporté aux environs immédiats d'Antsirane. Le capitaine Lamiable, commandant des tirailleurs, voulut bien me faire visiter le camp et m'expliquer par quelles vicissitudes a passé ce malheureux corps indigène. Formé pendant la guerre de Madagascar sous le nom de tirailleurs sakalaves, il rendit les plus grands services et se distingua sous le commandant Pennequin au combat d'Andampy, le 27 août 1885, où soixante tirailleurs, non seulement protégèrent la retraite d'un peloton d'infanterie de marine tombé dans une embuscade, mais encore, immobiles à leur poste, autour du commandant blessé, attendirent sans broncher la charge furieuse de quinze cents Hovas, ne firent feu qu'au commandement et finalement mirent l'ennemi en complète déroute.

La paix faite, le gouvernement eût bien voulu conserver ce corps indigène dont la solidité au feu était si bien démontrée, mais, d'un côté, le résident général, M. Le Myre de Villers, craignait d'indisposer les Hovas en ouvrant les rangs de notre armée aux Sakalaves que nous leur avions abandonnés; d'autre part, l'argent manquait, et pendant cinq années tout ce que l'on put obtenir en plus de l'ordre de ne pas laisser la compagnie se dissoudre, fut une somme de 50 centimes par homme et par jour, et le traitement d'un capitaine commandant sans l'assistance d'aucun autre officier.

C'est grâce à l'énergie, au dévouement, à l'ingéniosité des capitaines qui se sont succédé à la tête de la compagnie, grâce aussi au concours tout patriotique du service local, qui employa ses premières ressources à donner un uniforme aux tirailleurs, que l'on a pu attendre le décret récent organisant deux compagnies de tirailleurs de Diégo-Suarez, en attendant le bataillon complet. Ils ont fort bon air, ces tirailleurs, sous leur uniforme provisoire; chechia, blouse bleue à parements et pattes rouges et pantalon blanc. Les compagnies comptent déjà 200 hommes qui manœuvrent comme de vieux troupiers.

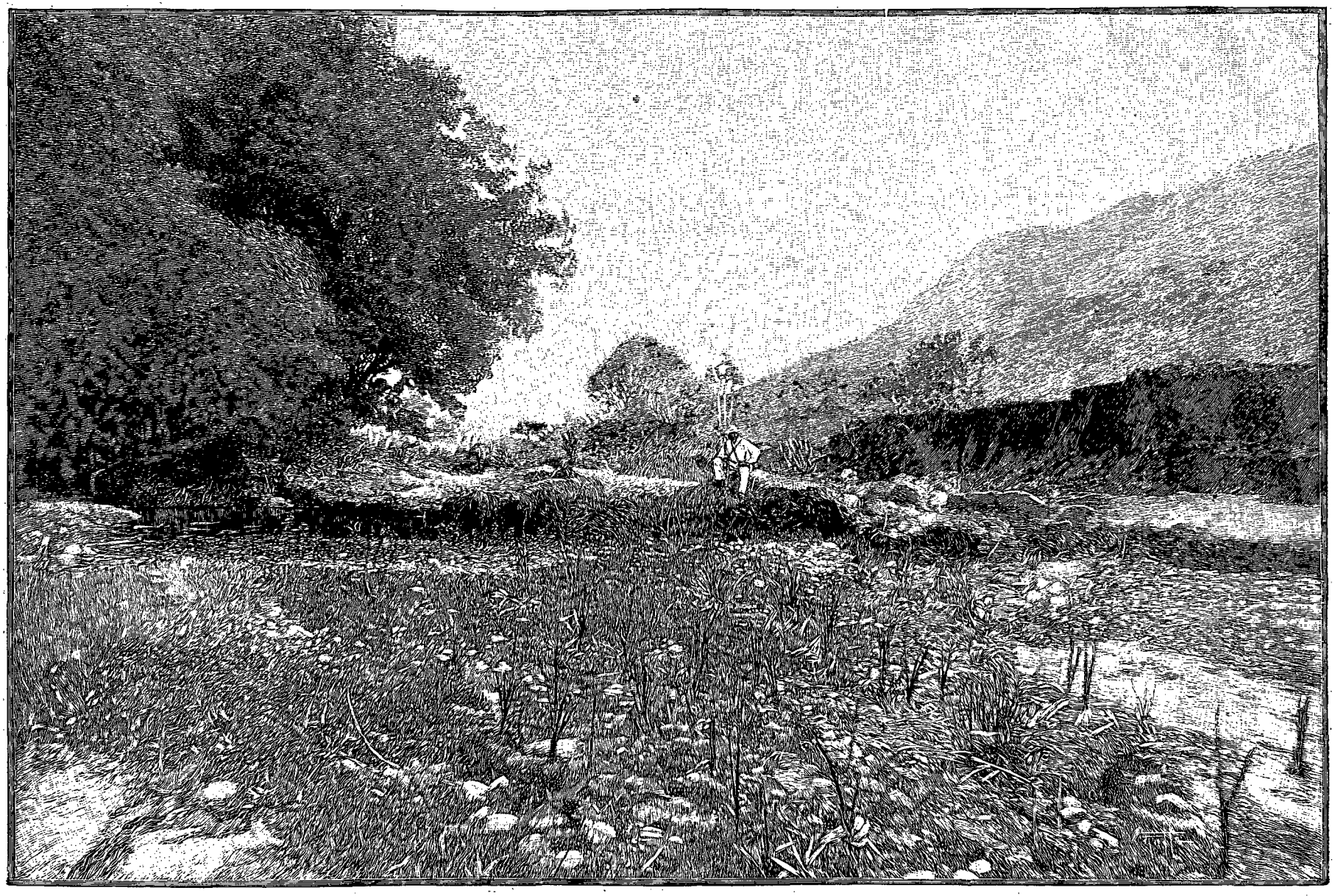
Leurs cases couvertes en tôle s'alignent sur deux rangs autour de la place d'armes. Des femmes et des enfants, en grand nombre, animent les rues du camp, car les mœurs du pays exigent que le tirailleur soit autorisé à vivre en famille, et sa ration de riz est calculée pour qu'il puisse le faire sans trop de gêne. Le capitaine commandant dirige comme un patriarche toute cette tribu; il décide des mariages et des divorces, accommode les querelles et pourvoit à l'instruc-



USINE DE LA GRAINETERIE FRANÇAISE[1] (PAGE 327).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PAYSAGE DE LA MONTAGNE DES FRANÇAIS (PAGE 331). — GRAVURE DE RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tion des enfants, qui s'assoient à l'école à côté de leurs pères. Une école du soir a même été ouverte, et c'est la plus suivie, grâce à une lanterne magique dont les projections servent d'intermède instructif. L'ancienne compagnie fournit des sous-officiers et des caporaux indigènes excellents, et tout fait prévoir que la France pourra dans quelques mois compter sur un bataillon indigène parfaitement organisé et tout à fait à la hauteur des bataillons de tirailleurs sénégalais à qui nous devons le Soudan.

Par le conseil du capitaine, je suis revenu à Antsirane en passant par Anamakia, vaste plaine d'alluvion formée au fond de la rade par les apports des rivières de la Main et des Maques. Au pied des pentes de Mahatsinzo une large bande de forêts, s'étendant d'une rivière à l'autre, enserre 500 ou 600 hectares de jardins et de rizières irriguées par un canal dérivé de la rivière des Maques. Tout autour de la plaine, à la lisière des bois, se pressent de nombreux hameaux malgaches; au milieu, sur un monticule boisé, le village central, où se groupent, autour de l'agent des affaires indigènes, quatre ou cinq magasins tenus par des Indiens ou des créoles, un restaurant fort bien tenu, ma foi, et fort achalandé, une église, une grande école couverte et bordée en chaume, mais déjà peuplée de plus de soixante élèves, et une centaine de cases indigènes. Tout au fond de la plaine, une vingtaine de cultivateurs, créoles de Bourbon, ont depuis quatre ans créé de beaux jardins, dont les produits alimentent le marché d'Antsirane et assurent des vivres frais aux navires de guerre et aux paquebots. L'un d'eux, M. Gangnant, venu dans la colonie presque sans ressources, a su, à force de persévérance, de travail intelligent et d'économie, se faire une petite fortune; il possède aujourd'hui près de 100 hectares de terre qu'il fait cultiver par des métayers. Le gouverneur a obtenu pour lui du Ministre de l'Agriculture la croix de chevalier du Mérite agricole. Nulle décoration ne fut mieux méritée.



JEUNES FILLES SAKALAVES [1].

Une longue chaussée, traversant les rizières, a été construite par le travail volontaire des indigènes. Je laisse à droite le village des Marolahy, dont l'histoire montrera ce que la France est en droit d'attendre de ces races sakalaves que l'on a tant calomniées. En 1888 tout un village antankar, fuyant devant les chasseurs d'esclaves, venait demander un asile au gouverneur de la colonie, qui s'empressa de leur donner des terres pour les fixer à Anamakia, alors désert. Or, au bout de six mois, le gouverneur recevait la visite de toute la tribu, qui avait attiré à elle plus de cent cinquante personnes du pays qu'elle avait quitté, et les chefs lui parlaient ainsi : « La France, monsieur le gouverneur, nous a recueillis comme ses enfants, vous nous avez traités comme eût fait un père: il est juste que nous fassions tout notre possible pour nous rendre dignes du nom de Français. Nous vous demandons la permission d'ouvrir une école et de payer de notre argent l'instituteur que nous avons trouvé (ils amenaient un vieillard, ancien élève des Frères de Nossi-Bé)* il apprendra à nos enfants à parler le français; nous, qui sommes trop âgés pour le faire, nous travaillerons pour construire l'école. »

Est-il utile d'ajouter que l'autorisation sollicitée d'une façon si touchante fut aussitôt accordée? Au village des Marolahy, tous les enfants aujourd'hui savent lire, écrire et parler notre langue.

La plaine d'Anamakia compte de 1 500 à 1 800 habitants environ; la route qui la relie à Antsirane n'étant pas carrossable, c'est surtout par eau qu'elle communique avec la petite ville. Je reviens donc par cette voie, après avoir jeté un coup d'œil sur les vastes plages qui occupent le fond de la baie, salines naturelles où le moindre travail créerait une industrie florissante. Deux sociétés en ont obtenu les concessions, mais jusqu'à ce jour elles n'ont employé leurs capitaux qu'à soutenir, l'une contre l'autre et contre le département des colonies, un interminable procès. Il y a lieu de croire que, le partage des terrains ayant été refait au début de cette année conformément à un jugement du conseil d'Etat, ces deux compagnies

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rivales vont mettre en valeur leurs concessions. Les 700 ou 800 hectares de terrains propres à être exploités en nature de salines qui leur ont été attribués donneraient, sous ce climat si sec, des récoltes doubles des salines ordinaires; le débouché des produits est assuré à la côte d'Afrique, dans l'Inde, à Madagascar même, ne fût-ce que pour la conservation des centaines de milliers de peaux de bœufs qui s'exportent chaque année, simplement frottées de cendre. La création de cette industrie serait une fortune pour notre colonie comme pour les concessionnaires.

Le délai accordé par le gouvernement pour la mise en valeur des terrains expire malheureusement dans une année et rien n'a encore été fait. Il paraît donc probable que la déchéance sera prononcée et que d'autres sociétés reprendront l'affaire sur nouveaux frais.



SORTIE DE LA MESSE A ANAMAKIA [1].

V

On m'a conseillé de me rendre à la montagne d'Ambre en passant par la vallée d'Antongobato, où la société de la Graineterie française établit des usines colossales pour la conservation des viandes, la tannerie et l'utilisation de tous les sous-produits que peut donner l'abatage des bœufs. A elle seule, cette puissante société vaut une petite colonie.

De l'embarcadère de la rivière des Maques, une voie Decauville de 9 kilomètres remonte la vallée et conduit à l'usine de conserves déjà installée. La *Mignonne*, une petite locomotive que connaissent bien les Parisiens, pour l'avoir vue en service à l'Exposition de 1889, nous entraîne à toute vapeur, effrayant de ses sifflements d'immenses troupeaux de bœufs, qui galopent dans la plaine entre les contreforts boisés de la montagne enserrant la concession de 4 000 hectares de pâturages. De distance en distance, de petits villages de chaume, et sur les mamelons les maisons des surveillants. Déjà devant nous, se profilent sur le vert sombre de la forêt les hautes murailles de briques roses de l'usine et les centaines de toits de zinc ou de tôle ondulée de la petite ville de 4 000 âmes qui s'est créée à l'entour.

Le très aimable directeur, M. Locamus, qui a eu l'idée heureuse de fonder ce vaste établissement et le talent de la réaliser, m'a fait visiter les parcs immenses où deux mille bœufs attendent leur tour d'abattoir; les vastes ateliers de ferblanterie où deux cents ouvriers de toutes races, aidés des machines les plus perfectionnées, travaillent sans relâche à la confection des boîtes d'un modèle spécial destinées à l'approvisionnement de l'armée française. Les boîtes achevées sont portées à la chambre de découpage, office de ces cuisines de Gargantua. Là, soixante bouchers découpent et mettent en boîte la viande que quarante cuiseurs retirent des interminables files de chaudières à bascule où l'eau bouillonne sous les jets de vapeur.

Voici le hall des machines, les chaufferies semblables à celles d'un grand paquebot, les caves de 500 mètres de long où une machine qui produit 50 mètres cubes de glace par jour entretient la basse température nécessaire à la conservation de la viande. La superficie couverte, d'un tenant, par les diverses salles de l'usine dépasse 7 000 mètres. Quand la construction de la tannerie électrique et des annexes sera achevée, les divers bâtiments couvriront plus de 10 hectares.

On abat déjà à Antongobato cinquante bœufs par jour, mais dans un mois, en pleine fabrication, on en

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

abattra et préparera deux cent cinquante. Un contrat que les directeurs de la Graineterie française ont passé avec le premier ministre hova leur assure le bétail nécessaire. Madagascar n'étant qu'un vaste pâturage, les troupeaux amenés de Vohémar et même du plateau de Tananarive descendent vers l'usine à petites journées en paissant le long du chemin et arrivent en parfait état à l'abattoir, au bout d'une marche de 200 lieues.

D'Antongobato on se rend au sanatorium de la montagne d'Ambre, par un sentier à peine frayé, qui m'a du moins permis d'admirer les belles forêts d'ébéniers, de palissandres, de bois de rose, qui n'attendent pour être exploitées que l'établissement d'une route carrossable. Du sanatorium, simple auberge construite en planches où l'on trouve cinq ou six chambres meublées et des vivres, on jouit d'une vue admirable : tout le pays jusqu'au cap d'Ambre, la rade avec ses vastes baies, les profonds ravins aux bords sombres par où les rivières descendent dans les plaines que les rizières égayent de leur vert tendre; à l'ouest, les grandes vallées d'Irono et de Sandrampiau, où de larges cours d'eau de 60 mètres de large brillent comme des rubans d'argent, et sur tous les plateaux qui descendent de la montagne vers Antsirane des villages de colons européens ou créoles, déjà entourés de jardinets, de champs de pommes de terre et de maïs.

Le beau pays! Et quel essor la colonisation y pourrait prendre, si nos capitalistes y plaçaient leur argent, si les Chambres, que la question sociale tient à la gorge, au lieu de lui donner précipitamment une solution provisoire, voulaient faire prendre patience aux malheureux en leur distribuant ces terres qui ne demandent, pour produire, qu'un travail intelligent, et se laisser ainsi le temps de réfléchir mûrement aux moyens de renouveler les lois du monde!

Songez combien cette colonie est facilement accessible. Diégo-Suarez est desservi directement par un courrier mensuel. Le paquebot part de Marseille le 12 de chaque mois, et, après avoir touché à Port-Saïd, Suez, Obok, Aden, Zanzibar, Mayotte et Nossi-Bé, il arrive à Diégo-Suarez le 5 du mois suivant. En revenant de Maurice, la Réunion, Tamatave et Sainte-Marie de Madagascar, le même paquebot quitte Diégo-Suarez le 28 de chaque mois pour arriver à Marseille le 22 du mois suivant.

Un service est fait également par les bateaux de la Compagnie Havraise Péninsulaire, qui partent du Havre le 10 de chaque mois, touchent à Bordeaux le 15 et à Marseille le 25.

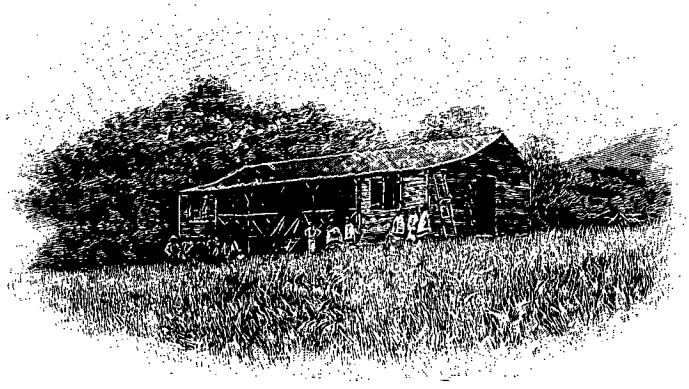
Je jouis ici d'un climat d'Europe. Au pied du mont Ansatrokala, élevé de 1 300 mètres environ, j'ai noté ce matin 10 degrés au-dessus de zéro au thermomètre du sanatorium, qui est construit à une altitude de 1 000 mètres. Les bois qui l'entourent et se relient à la grande forêt d'Ambre, dont les cimes moutonnent à perte de vue vers le sud-ouest, sont merveilleux de fraîcheur. La flore, la faune, tout est nouveau pour moi, tout est imprévu, car cette terre de Madagascar semble être un continent à part.

En effet, quelques savants ont émis l'hypothèse que Madagascar est le reste d'un continent qui comprenait une partie au moins de l'espace actuellement recouvert par l'océan Indien. On a même donné à ce continent supposé le nom de *Lémurie*, d'après les demi-singes de la famille des lémuriens, dont les espèces sont particulièrement nombreuses dans l'île. Mais cette hypothèse est combattue aujourd'hui par un des savants mêmes qui l'avaient soutenue, le naturaliste anglais Wallace.

Quoi qu'il en soit, j'ai déjà trouvé mon *Strophantus*, et je termine ces quelques notes, car l'histoire naturelle doit désormais m'occuper tout entier.

DE KERGOVATZ.

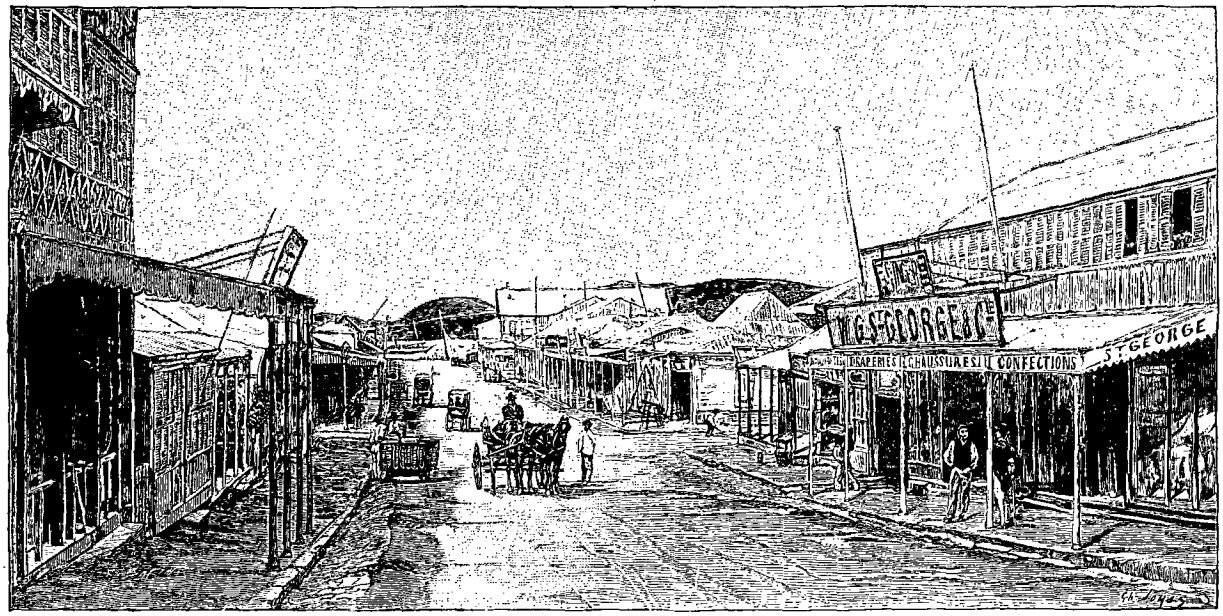
1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*



SANATORIUM [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE DE NOUMÉA [1].

VOYAGE AUX NOUVELLES-HÉBRIDES ET AUX ILES SALOMON

(OCÉANIE),

PAR M. LE DOCTEUR A. HAGEN, MÉDECIN DE LA MARINE.

I

Départ de Nouméa. — Tanna ; le volcan ; les indigènes ; fuite d'une femme canaque ; le chef Gemmy ; nos embarcations attaquées. — Erromango ; les sandaliers, les missionnaires presbytériens. — Sandwich ; les colons de Port-Vila ; visite à Mélé et à Port-Havannah ; l'occupation française ; le missionnaire Mac D... et le chef Mackintosh.



INDIGÈNES DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE [2].

Le développement de la colonisation française en Nouvelle-Calédonie a nécessité depuis longtemps l'introduction de travailleurs étrangers dans cette île. L'exploitation des mines de nickel, les cultures de café, de tabac et de maïs obligent le colon européen à recourir à la main-d'œuvre océanienne.

Les armateurs de Nouméa envoient donc fréquemment aux Nouvelles-Hébrides et aux îles Salomon des navires qui doivent ramener des indigènes pouvant être employés à des travaux pénibles. Malheureusement des abus furent commis, des violences ont été exercées à l'égard des Canaques récalcitrants, peu désireux de quitter leur île natale et de renoncer au doux farniente dont *ils jouissent chez eux.*

Il devint nécessaire de réglementer ces opérations dites de recrutement. J'accomplissais alors une période de service colonial en Nouvelle-Calédonie. M. Pardon, gouverneur de la colonie, voulut bien me confier la surveillance de cette émigration en qualité de commissaire du gouvernement à bord de la *Lady Saint Aubyn* et de la *Mary Anderson* ; j'ai donc pu faire plusieurs voyages dans le Pacifique et recueillir de nombreux renseignements sur les différentes îles qui constituent les archipels des Nouvelles-Hébrides et des Salomon.

Le 4 avril 189., je m'embarquais à bord de la *Lady Saint Aubyn*, goélette de 150 tonneaux.

Nous partions pour un voyage de plusieurs mois vers des pays peu connus, intéressants, dont les habitants sont perfides, sauvages, cannibales, et se sont signalés par de nombreuses attaques contre les Européens. Mais ce sont là des dangers auxquels on ne pense que le jour où ils se produisent ; à l'heure du départ notre seul souci était la direction de la brise, car notre petite goélette ne marchait pas à la vapeur et notre plus grand ennemi était le vent « debout ».

Quant aux menaces des indigènes, nous étions abondamment pourvus pour y répondre : les 200 fusils et les 3 000 cartouches que portait la *Lady Saint Au-*

1. *Dessin de Jouas, gravé par Bazin.*
2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

byn nous permettaient de riposter en cas d'agression et de vendre chèrement notre vie.

Dès que nous sommes sortis du port de Nouméa, nous dépassons rapidement l'îlot Porc-Épic, qui mérite bien son nom à cause des pins dont il est hérissé, et continuons à longer le sud de la côte ouest de la Nouvelle-Calédonie. La végétation y est rare, les habitants peu nombreux depuis l'insurrection de 1878, mais cette côte renferme des richesses minières importantes; le nickel, le chrome, le cobalt, s'y trouvent en grande quantité, et du pont du bateau nous apercevons les traces d'anciennes et de nouvelles exploitations.

Quelques indigènes se promènent en mer, nous demandent où nous allons et nous souhaitent bon voyage. Ils arrivent de l'île des Pins avec leurs pirogues doubles et se dirigent vers la mission Saint-Louis. Ils vont assister à la messe. Autrefois c'était le *pilou-pilou*, avec ses scènes de cannibalisme, qui était le motif de leurs réunions et donnait à leurs fêtes un cachet si terrible et si sauvage.

La civilisation les a adoucis, mais aux dépens de la race, qui tend de plus en plus à disparaître. « Il n'y a plus de Canaques, me disait Pila, beau naturel de grande taille et intelligent. Avant que les blancs vinssent ici, nous avions beaucoup de taros, beaucoup d'ignames; on nous chasse maintenant de notre pays, ou bien on nous tue avec des grogs. »

Vers 6 heures du soir nous arrivons à la baie d'Yré.

La direction du vent ne nous permet pas de traverser le canal de la Havannah et d'entrer dans la haute mer. Nous jetons l'ancre dans cette baie près de l'île Ouen. Cette île apparaît bien curieuse, et de loin on dirait que la charrue l'a remuée de fond en comble jusqu'au sommet des collines les plus élevées; mais on voit bientôt que personne n'a eu le désir d'y semer et d'y récolter. Ce sont des « prospecteurs » qui ont ainsi bouleversé le sol, à la recherche de gisements de nickel. Que de victimes la fièvre minière a déjà faites et fait encore à l'heure actuelle en Nouvelle-Calédonie!

Il semble d'ailleurs que l'île ne puisse renfermer que des cailloux de cobalt, de chrome, etc.; on se demande comment vivent les quelques indigènes que l'on y a déportés à la suite de la révolte de 1878. Heureusement la mer est proche, et le Canaque est bon pêcheur; aussi les excellentes bonites et le mulet si savoureux lui font-ils oublier les taros et les ignames de la terre ferme.

Au mouillage de la baie d'Yré, et chacun délivré des soucis de la navigation, nous faisons ample connaissance les uns avec les autres; je puis donc présenter aux lecteurs: 1° B..., notre capitaine, vieux loup de mer qui fréquente ces parages depuis vingt ans environ, marin expérimenté, mais trop fidèle disciple de Bacchus; 2° Mac D..., Anglais mâtiné d'Irlandais. Il n'a pas son pareil pour attirer la confiance des Canaques; il sait faire miroiter à leurs yeux un avenir plein de promesses s'ils veulent venir à Nouméa. C'est une terre promise, dit-il, où l'on ne travaille jamais et où l'on mange toujours, ce qui est le comble du bonheur pour un indigène.

Notre station à l'île Ouen fut de courte durée, et le lendemain matin la *Lady Saint Aubyn* faisait voile sur le canal de la Havannah. Nous passons devant la baie du Sud, où vivent, dans une douce quiétude, assurés du gîte et du couvert, quelques centaines de forçats que le gouvernement couvre d'une paternelle sollicitude. Braves bûcherons occupés à exploiter les forêts de la baie du Prony, leur sort ferait envie à nos paysans des forêts des Vosges, dont la vie est si rude et le travail si peu rémunéré.

Cependant quelques-uns sont mécontents, et à l'île Santa-Anna, dans l'archipel des Salomon, nous rencontrerons trois d'entre eux qui sont venus chercher dans ces îles éloignées un refuge à l'abri des rigueurs du bagne et des punitions des gardes-chiourme. Ils n'ont pas gagné au change.

Vers midi, nous sortons de cette ceinture de récifs qui entoure la Nouvelle-Calédonie. Après avoir reconnu l'île Maré, une des îles Loyalty, nous mettons le cap sur les Nouvelles-Hébrides. 300 milles nous en séparent.

Deux jours nous suffisent pour parcourir cette distance; quatre jours après notre départ de Nouméa nous étions en vue de l'île Tanna. Elle nous est signalée au loin par son volcan, dont les lueurs sont visibles à 20 milles au large.

Nous atterrissons sur la côte est de l'île. Vue à une certaine distance, elle présente un aspect assez curieux. Autour du volcan le sol est aride, absolument dénudé; on n'y remarque ni plante, ni herbe, ni arbre; mais, dans la moitié nord de l'île et sur la côte ouest, la végétation est magnifique, les cultures des indigènes y sont nombreuses et des arbres de toute essence s'y trouvent en grande quantité.

Notre première escale doit être Port-Resolution. A 10 heures du matin, nous mouillons à l'entrée même du port; les récifs nous empêchent de pénétrer dans l'intérieur; il n'y a qu'un petit chenal à peine praticable pour de faibles embarcations. C'était autrefois le seul port de l'île; un navire y trouvait un abri sûr pendant les cyclones, qui sont si fréquents dans l'archipel aux mois de décembre, janvier, février. Mais, en 1878, à la suite de violents tremblements de terre, le fond de la mer s'est exhaussé et il n'est plus que de 1 m. 50 à 2 mètres, alors qu'il était de 8 lors du passage de Cook, il y a un siècle environ. Aussi les indigènes, qui nous ont aperçus à une grande distance, viennent-ils au-devant de la *Lady Saint Aubyn* pour nous avertir des dangers qui menacent tout vaisseau voulant s'avancer dans l'intérieur.

Dès que nous sommes mouillés, une embarcation du bord nous conduit au fond de la baie; nous pouvons constater rapidement les modifications géologiques que le volcan fait subir à ce pays; un petit ma-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rais situé sur le côté gauche du port a été subitement desséché, et nous ne voyons plus que son lit ; il a subi une inclinaison très prononcée et ses eaux se sont écoulées à la mer.

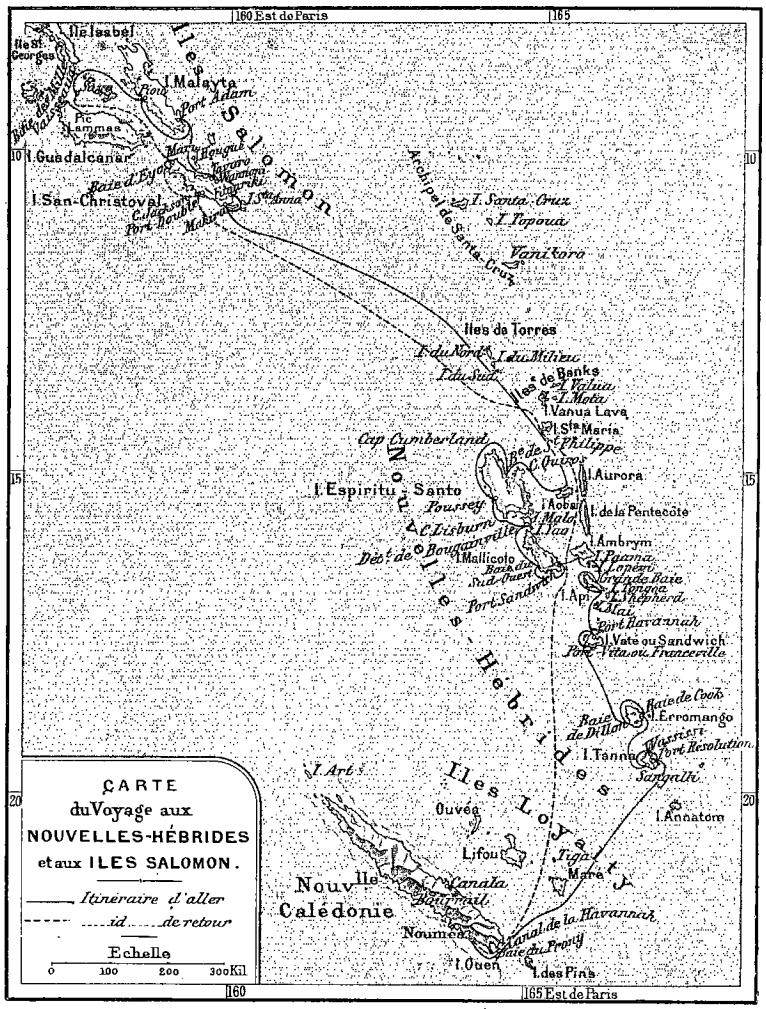
Les indigènes qui habitent Port-Resolution sont au nombre de 300 environ ; ils nous entourent bientôt et ne mettent aucune pudeur à nous demander du tabac et surtout des cartouches, parce qu'ils sont en guerre avec les tribus voisines. Mais aucun d'entre eux ne veut s'engager pour travailler à Nouméa. Ils sont d'ailleurs convertis au protestantisme, et le missionnaire anglais qui réside en cet endroit les détourne de s'expatrier, par crainte de voir diminuer son troupeau de fidèles.

Ce pasteur était absent lors de mon arrivée ; il passe en Angleterre un congé de six mois ; je puis donc visiter son élégante demeure, qui est bâtie sur le côté gauche du port, à l'extrémité d'une petite colline ; c'est une maison en pierre assez vaste, entourée d'une véranda et d'un jardin, entretenu par les catéchumènes de la tribu ; l'intérieur est meublé d'une façon confortable, et j'aperçois une bibliothèque bien garnie qui permet de passer agréablement les moments d'ennui. En somme, cette installation ne laisse rien à désirer ; je ne puis m'empêcher de la comparer à celle de nos missionnaires français, qui s'abritent dans des cases indigènes bâties d'une façon rudimentaire et perdent souvent leur prestige en vivant de la même vie que les naturels.

Nous traversons le village canaque situé sur le littoral et nous pouvons y observer les mœurs des habitants. A notre arrivée, l'un d'entre eux était couché à terre et avait posé sa tête sur un petit trépied en bois ; il se faisait tresser sa chevelure par un autre indigène en forme de petites nattes retombant sur la nuque. C'est une opération qui joue un rôle important dans la vie d'un habitant de Tanna ; elle demande un temps infini et exige une patience qu'on ne rencontre qu'en France chez nos belles élégantes désireuses de se parer pour assister à un bal.

Ces naturels n'apportent pas les mêmes soins dans la préparation de leurs aliments ; pendant ma visite je les voyais faire cuire sur des pierres brûlantes un poulpe marin ; mais, sans attendre sa cuisson complète, l'un d'eux s'en empare et le mord à belles dents, pendant qu'un autre se jette sur lui et cherche à avoir sa part ; à un moment donné, les cinq indigènes, qui étaient assis autour du feu, mordaient dans cet animal et se le disputaient par les dents et par les mains, à l'égal des chiens qui se chamaillent pour ronger des os décharnés.

Ils se nourrissent aussi d'ignames et de bananes ; je vois fréquemment des femmes chargées de ces fruits se diriger vers le côté droit de la baie ; elles vont les faire bouillir dans les sources d'eau chaude qui abondent sur la montagne voisine, au sommet de laquelle est situé le cratère. Cette montagne est d'ailleurs sillonnée de crevasses par lesquelles s'échappent des jets de vapeurs sulfureuses ; aussi faut-il user d'une grande prudence quand on en fait l'ascension ; à tout instant on risque de tomber et d'être précipité dans une de ces fentes, dont la profondeur est incalculable.



Nous allons en embarcation à la baie du Soufre, située à quelques milles de notre mouillage ; elle est ainsi appelée à cause de la grande quantité de soufre qui s'y trouve, et a donné lieu à des essais d'exploitation, il y a quelques années. Cette baie est généralement le point de départ des excursionnistes qui veulent monter au volcan ; mais les fréquentes attaques des naturels obligent les touristes à s'entourer d'une escorte sûre et nombreuse.

Il nous est impossible de tenter cette promenade, et

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous nous bornons à admirer ce volcan depuis le pont du bateau. Au mouillage de Port-Resolution, nous ressentons d'une façon continuelle les secousses que le tremblement du fond de la mer imprime à la chaîne de l'ancre; mais pendant le trajet de Port-Resolution à Wassissi, que nous faisons en une nuit, nous pouvons apercevoir les lueurs éclatantes de ce volcan, qui sont visibles à plusieurs milles. Je jouissais d'un spectacle superbe, lorsque, accoudé sur le bastingage, je passais quelques heures à voir des pierres énormes lancées à une hauteur de plusieurs centaines de mètres pendant que la lave en fusion s'écoulait en abondance sur le versant de la montagne; j'étais couvert des poussières qui tombaient sans cesse du cratère et pénétraient jusque dans ma cabine.

Nous mouillons à Wassissi, au fond d'une petite baie bien abritée contre les vents du sud-est; deux cent cinquante naturels habitent en cet endroit; ils vivent absolument à l'état sauvage, et, malgré la présence d'un missionnaire anglais, restent rétifs à ses conseils et à ses prédications. Aussi la civilisation n'a-t-elle pas encore pénétré chez eux; on s'en aperçoit bientôt quand on examine le costume rudimentaire qui est à la mode dans ce pays. Les hommes sont presque entièrement nus. Les femmes ont une simple ceinture en fibres de pandanus, qui entoure les reins chez celles qui ont été mères, et laisse les hanches à découvert chez les femmes nubiles.

Ces indigènes, robustes et vigoureux, seraient de vrais modèles pour un statuaire épris de l'élégance des formes, amoureux de la beauté plastique; on en voit rarement qui soient atteints de la lèpre, qui fait tant de ravages dans ces îles; ils sont tous bien musclés et agiles.

Notre séjour coïncide avec la récolte des bananes; c'est un prétexte de fêtes publiques; nous rencontrons ici le mât de cocagne, si cher aux amateurs de nos réjouissances nationales : on fait choix d'un arbre assez élevé dans les branches duquel sont disposés, à différentes hauteurs, des régimes de bananes; tout naturel est obligé de grimper au sommet pour avoir le droit d'emporter le lot qui lui revient.

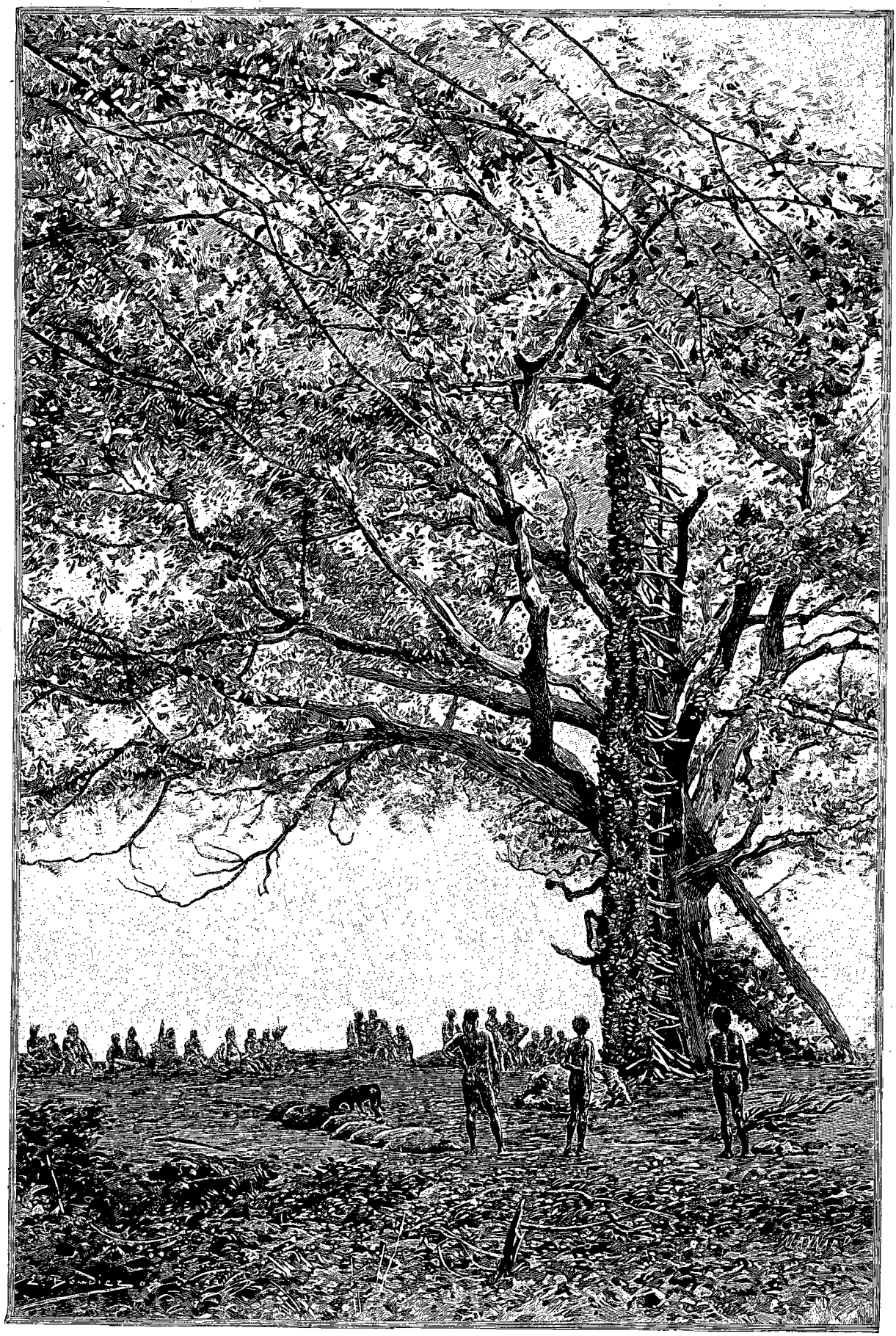
Ces fêtes sont aussi l'occasion de danses; je puis assister à celles qui réjouissent le beau sexe de Tanna; tous les âges y participent, depuis l'enfant à la mamelle, qui est porté à califourchon sur les hanches de sa mère, jusqu'à la vieille édentée, qui se rappelle ainsi les plaisirs de sa jeunesse; elles sont affublées d'oripeaux de toutes couleurs et forment un cercle, duquel une femme se détache à tour de rôle; elle entonne un couplet, et les autres danseuses lui répondent en s'avançant vers elle et reculant ensuite; elles font ainsi entendre des chants qui n'ont rien d'harmonieux et assourdissent celui qui les entend pour la première fois.

Je ne prolonge pas mon séjour en compagnie de ces beautés néo-hébridaises et je me dirige vers le bord de la mer par un petit sentier qui me permet de traverser les plantations de la tribu; elles sont bien entretenues, débarrassées de toutes mauvaises herbes et protégées par des pierres amoncelées contre les incursions des porcs sauvages. Au milieu du champ, j'aperçois un petit monticule sur lequel sont déposés des aliments (taros, ignames, bananes, poissons); mon guide m'apprend que ces provisions sont réservées à la grande divinité appelée Téapolo; tout cultivateur a soin de s'assurer ses bonnes grâces, non par des prières, mais par des cadeaux intéressés; il est alors assuré d'avoir une abondante récolte d'excellentes ignames.

Arrivé sur le littoral, je passe près d'une petite maison dans laquelle je vois des indigènes étendus sur des nattes; leur aspect bien caractéristique, leurs yeux hagards, leurs pupilles brillantes, me font reconnaître des amis, non de la dive bouteille, mais d'une autre boisson enivrante du pays; ces naturels « cuvent » leur kava. Chaque soir, vers 4 heures, un jeune garçon âgé de quinze ans environ doit mâcher les racines de cette plante; il en exprime le jus et le crache dans un récipient spécial, où il le laisse déposer. C'est l'apéritif indigène; tout habitant ayant atteint l'âge d'homme peut puiser à cette coupe; il a le droit d'attendre dans la case commune la disparition des effets stupéfiants produits par cette boisson si appréciée dans le Pacifique. Pour préparer le kava, ils ont soin de choisir un jeune garçon dont la dentition soit parfaite; je les ai vus procéder à un examen complet de sa mâchoire et s'assurer qu'aucune dent n'était cariée.

C'est à Wassissi que j'ai dû pour la première fois recourir à l'autorité que me donnaient mes fonctions de commissaire du gouvernement pour faire appliquer le nouveau règlement concernant l'émigration. Voici dans quelles conditions. Le subrécargue de notre bateau a recruté deux femmes. Mais à peine suis-je rentré à bord qu'un Canaque est venu réclamer l'une d'elles, nommée Yamé. Il prétend qu'elle est sa femme, ne veut pas la laisser partir pour Nouméa et offre de rendre le prix de son engagement. Je m'informe près de Yamé, qui me répond que cet homme n'est pas son mari; elle refuse d'une façon catégorique de descendre à terre. Malgré les supplications de ce Canaque, malgré les larmes qu'il verse en abondance, malgré l'émotion qui accable cet homme et qui la laisse insensible, Yamé persiste dans ses dénégations. Néanmoins, peu confiant en ses paroles, je m'informe près d'autres Canaques et j'apprends qu'elle est réellement son épouse et n'a pas demandé son consentement pour partir. J'ai dû faire résilier son engagement et la rendre à son seigneur et maître. Je crains fort qu'une bastonnade soignée ne l'ait guérie de ses velléités d'indépendance et de liberté. Mais la prudence la plus élémentaire exigeait que cette femme fût remise à son mari; trop souvent les attaques contre les Européens ont eu pour cause le rapt de Canaques enlevés sans autorisation à leur tribu; nos successeurs auraient été exposés aux représailles que notre conduite devait certainement provoquer de la part des indigènes.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FÊTE DES BANANES : ILE TANNA. — DESSIN DE BOUDIER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir quitté Wassissi, nous longeons la moitié nord de la côte est de Tanna et doublons la pointe de Lamtahim, habitée par une tribu turbulente; nous avons l'intention d'aller mouiller sur la côte ouest, à Sangalli. L'influence du volcan est moins sensible dans cette partie de l'île; on aperçoit encore dans le lointain le nuage de fumée qui recouvre Tanna et altère considérablement ses conditions météorologiques; il déroute toutes les prévisions des marins au sujet des probabilités du temps. Mais les poussières qui tombent de son ouverture ne volent pas jusqu'ici et ne brûlent pas les plantes; aussi la végétation est-elle assez belle et le sommet des collines n'est pas dénudé.

Cette côte n'est pas très peuplée; il faut aller jusqu'à la Plage Noire, sur la côte ouest, pour rencontrer des tribus importantes. Je débarque en ce point sur les bords d'une rivière qui permet de recueillir de l'eau douce en abondance; l'occasion était propice pour faire une excursion dans l'intérieur de l'île. Suivant un sentier tortueux que la pluie des jours précédents a rendu glissant, je traverse une forêt touffue où ne pénètre pas un rayon de soleil; la terre y est très fertile et l'humus recouvre le sol sur une grande épaisseur. Aussi, dans un avenir plus ou moins lointain, ce point sera un lieu d'élection pour une tentative de colonisation agricole; l'excellence du mouillage, la salubrité relative de ce point, la rivière d'eau douce qu'on y trouve et, enfin, la richesse du pays, toutes ces conditions sont éminemment favorables à la réussite d'un établissement européen.

Nous approchons bientôt de Sangalli; nous comptons y rester quelques jours. Le mouillage n'est pas très bon; du pont de notre bateau nous apercevons les débris du steamer anglais le *Fijian*, qui a fait naufrage en 1887; les passagers ont pu se sauver, mais le navire a été complètement perdu et la cargaison pillée par les naturels. Aussi notre armateur s'y procure-t-il à bas prix des objets de fabrication européenne, couteaux, couverts de table, fanal, lampes, et provisions de toutes sortes.

Dès que la *Lady Saint Aubyn* a jeté l'ancre, nous voyons arriver le chef Gemmy, bien connu des traitants. Affublé d'une chemise en loques, sans pantalon, la pipe à la bouche et la tête ornée d'un chapeau Gibus, il monte à bord, nous faire ses offres de service moyennant rémunération. La vue d'une bouteille de genièvre amène le sourire sur ses lèvres lippues, et le don d'un fusil met le comble à sa satisfaction.

Nous n'avons pas eu à nous plaindre de sa conduite et avons pu engager quelques travailleurs dans sa tribu. Mais il a su mettre à profit notre séjour, et le souvenir de notre générosité restera longtemps vivant dans sa mémoire. Admis à notre table pendant toute la durée de l'escale, il se faisait remarquer, sinon par une propreté exquise, du moins par un appétit insatiable et une soif inextinguible. Il nous vit donc partir avec regret; il nous fit même la promesse de tirer une vengeance éclatante d'un de ses voisins, un chef important nommé Maki, dont l'agression imprévue nécessita notre départ précipité.

Voici ce qui s'était passé. Dans l'après-midi, vers 4 heures, pendant que l'une de nos baleinières était occupée à recruter sur la côte sud-ouest de l'île Tanna au-dessous de Sangalli, l'autre s'était dirigée vers la côte nord-ouest. Celle-ci avait accosté la terre au lieu même ou le *Fijian* a fait naufrage. Tout à coup plusieurs coups de fusil furent tirés sur cette embarcation par les indigènes de la plage; un matelot fut atteint par une balle à la jambe gauche, de telle sorte qu'il mourut trois jours après du tétanos. Le canot rentra immédiatement à bord, après avoir échangé quelques coups de fusil avec les assaillants. Je procédai à une enquête. Le chef de la tribu hostile prétendait qu'une femme s'était échappée de son village et s'était réfugiée sur notre bateau. Il était venu dans la matinée et, n'ayant pu la trouver, partit convaincu qu'on l'avait cachée.

Il était redescendu à terre et nous avait attaqués pour se venger d'un rapt que nous n'avions pas commis. D'ailleurs cet endroit a toujours été signalé comme particulièrement dangereux; le *Nouméa*, le *Télégraphe* et un autre navire du Queensland ont eu à se plaindre fréquemment des indigènes.

Dans un voyage de recrutement, il est prudent de partir le plus tôt possible dès que de pareils faits se produisent; ce sont de mauvais indices. Il semble que subitement un mot d'ordre parcoure toute l'île et que la consigne soit donnée d'interdire toute communication entre les étrangers et la terre ferme.

Nous appareillons aussitôt et quittons Tanna après avoir touché à Kwamera, au sud de l'île. Les naturels y sont pacifiques, convertis à l'influence protestante, et s'occupent de travaux agricoles; nous pouvons donc y faire des provisions de toutes sortes, oranges, bananes, taros, canne à sucre, ignames.

Nous nous dirigeons vers l'île Erromango; 35 milles environ la séparent de Tanna. De fortes brises de sud-est nous mettent bientôt en vue de la côte ouest, et à 11 heures du soir nous entrons dans la baie de Cook, après avoir doublé le cap des Traîtres, ainsi appelé par le célèbre navigateur anglais, qui y fut attaqué par les indigènes. Nous restons sous voiles pendant toute la nuit; cette baie est très peu abritée, on ne peut donc y mouiller que par calme plat, et à tout instant il faut être prêt à sortir et à reprendre la haute mer.

A 7 heures du matin, une embarcation nous dépose à terre dans les environs d'un village; cette côte est peuplée, et l'on remarque trois tribus établies dans la baie même; autrefois les habitants étaient très dangereux, et sans remonter jusqu'à l'attaque qui signala le passage de Cook, je pourrais rappeler le missionnaire Gordon, qui, en 1869, y fut tué à coups de casse-tête; plus récemment, en 1875, l'équipage d'un navire anglais y fut massacré et mangé.

Lors de notre passage, les étrangers ne couraient

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

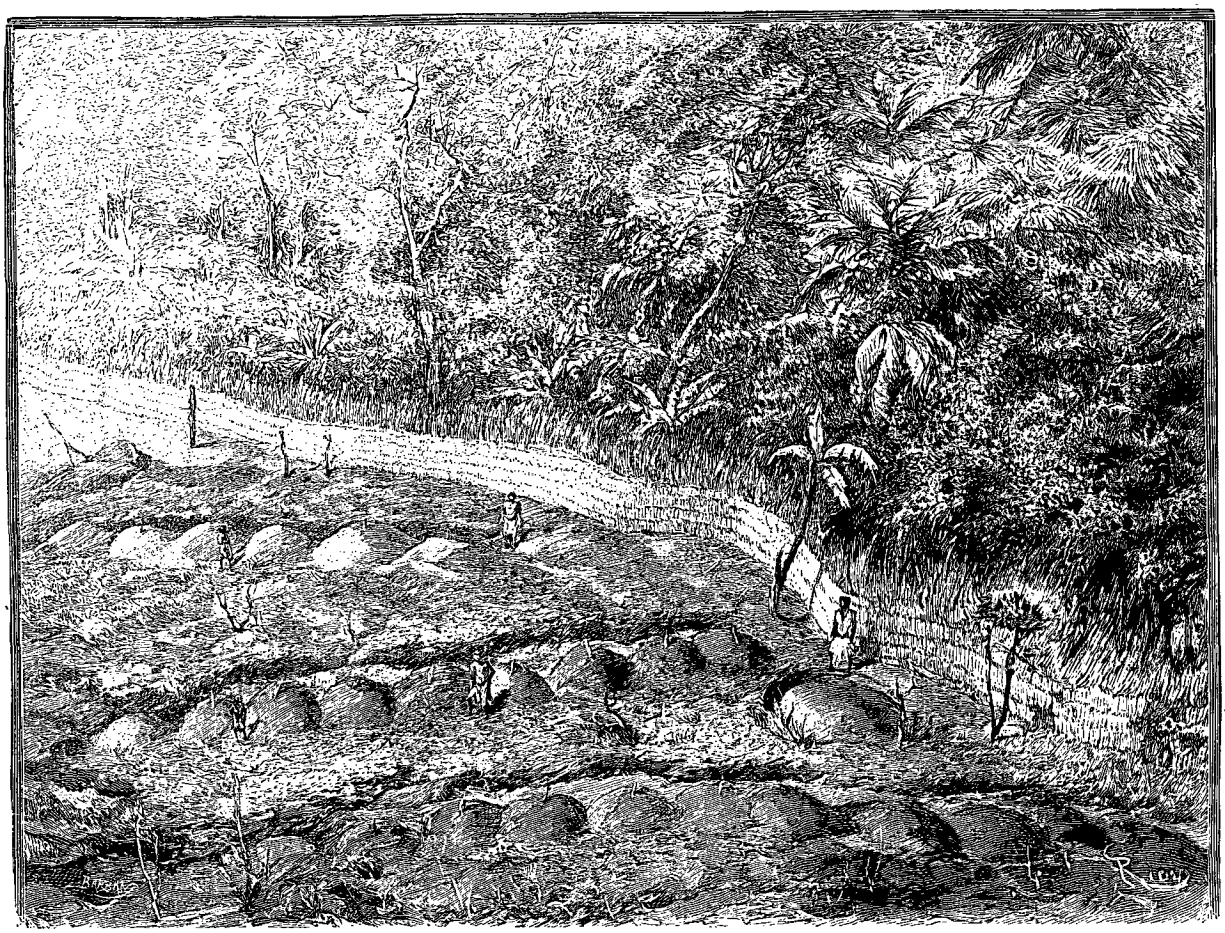
plus de semblables dangers; l'influence du missionnaire établi sur la côte orientale, dans la baie de Dillon, s'est fait sentir jusqu'ici; il a créé quelques écoles dans les villages; des *teachers* ou moniteurs inculquent aux naturels des idées civilisatrices. Nous pouvons donc sans crainte descendre à terre et entrer en rapport avec eux.

Nous sommes arrivés un dimanche dans la baie de Cook; les indigènes, catéchisés à demi, ont revêtu leurs habits les plus magnifiques; les hommes et les femmes ont abandonné leur ancien costume national, qui ne consistait qu'en un morceau de chiffon ou en une ceinture en feuilles de pandanus. Aujourd'hui les deux sexes portent des chemises et des pantalons, et les demoiselles d'Erromango ont une prédilection marquée pour les robes bouffantes, les chapeaux à plumes et même le corset. Je crois que les magasins de Nouméa écoulent ici leur stock de « rossignols ». Si la pudeur gagne à cette transformation des mœurs et de la toilette, je puis dire que le côté pittoresque y perd; l'originalité de ces îles disparaît peu à peu, et bientôt la civilisation aura détruit le cachet particulier qui appelait l'attention sur elles.

Nos engagements n'y furent pas productifs; un seul indigène veut aller à Nouméa, mais il demande que le bateau reste au mouillage, car il ne peut conclure une affaire un dimanche; il n'a pas le droit d'accepter son payement dans un jour qui doit être consacré uniquement au repos et aux exercices religieux.

Nous quittons bientôt ces parages trop civilisés, et, prenant la direction de la baie de Dillon, nous longeons la côte nord de l'île et la moitié supérieure de la côte ouest.

Erromango présente un aspect plus verdoyant que



PLANTATION DE L'ILE TANNA [1].

Tanna; elle est surtout très boisée et n'a pas une constitution géologique aussi tourmentée que sa voisine; on remarque, il est vrai, quelques collines dans l'intérieur, mais on rencontre aussi des plateaux pouvant être cultivés ou utilisés pour l'élevage du bétail; l'île est d'ailleurs bien irriguée, et la côte est facilement abordable.

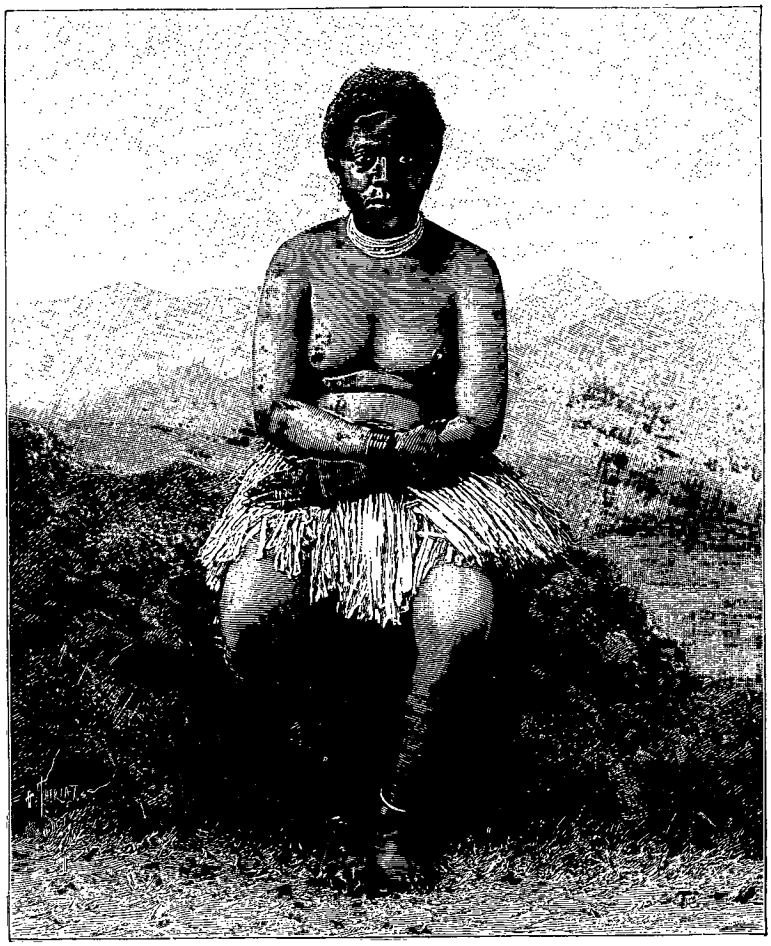
En arrivant dans la baie de Dillon, on aperçoit au bord de la rivière la magnifique installation du missionnaire protestant R..., qui habite l'île depuis 1872; dans le voisinage est construite une église; elle renferme une tablette en bois relatant des faits qui ont attiré l'attention de l'Angleterre sur cette île et lui ont acquis une réputation si fameuse. Depuis 1839, cinq

1. *Dessin de Riou, gravé par Barbant.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

missionnaires anglicans ont été tués par les indigènes d'Erromango.

Pendant longtemps cette île passait pour la plus dangereuse de toutes les Nouvelles-Hébrides. Les Canaques étaient représentés comme les plus sanguinaires, les plus perfides de l'archipel entier. Il y a cinquante ans environ, Erromango était très fréquenté par les Européens; dans la baie de Dillon, de 1855 à 1864, on voit encore les restes d'un établissement important (cases, wharfs) destiné à l'exploitation du bois de sandal. De cette époque date l'animosité qui a été signalée chez les habitants et a fait tant de victimes non seulement parmi les missionnaires, mais aussi parmi les navigateurs. En effet, les procédés employés par les sandaliers pour obtenir des travailleurs, leur mauvaise foi insigne dans les transactions commerciales, le massacre de nombreux naturels, toutes ces raisons expliquent les actes de violence commis par les indigènes et les représailles exercées par eux à l'égard d'innocents qui ont payé de leur vie les fautes des coupables.



FEMME DE L'ILE TANNA [1].

A bord de notre bateau, j'écoutais les récits de notre recruteur F..., autrefois employé dans ces exploitations des sandaliers; il me disait : « Si cette île d'Erromango, devant laquelle nous passons, pouvait parler, elle raconterait des choses à faire dresser les cheveux sur la tête ».

Il m'a semblé que la population était moins dense qu'à Tanna; d'après les renseignements que j'ai recueillis sur place, on compte environ 2 500 habitants, sur lesquels 1 200 sont convertis et 1 300 seraient encore païens. Mais les progrès du missionnaire R... sont réels, et peu à peu son influence pénètre jusque dans les parties les plus reculées de l'île. C'est ainsi qu'il a pu créer trente-trois stations religieuses, dirigées par un nombre égal de moniteurs; à l'époque de mon passage il était parvenu à baptiser cent cinquante enfants.

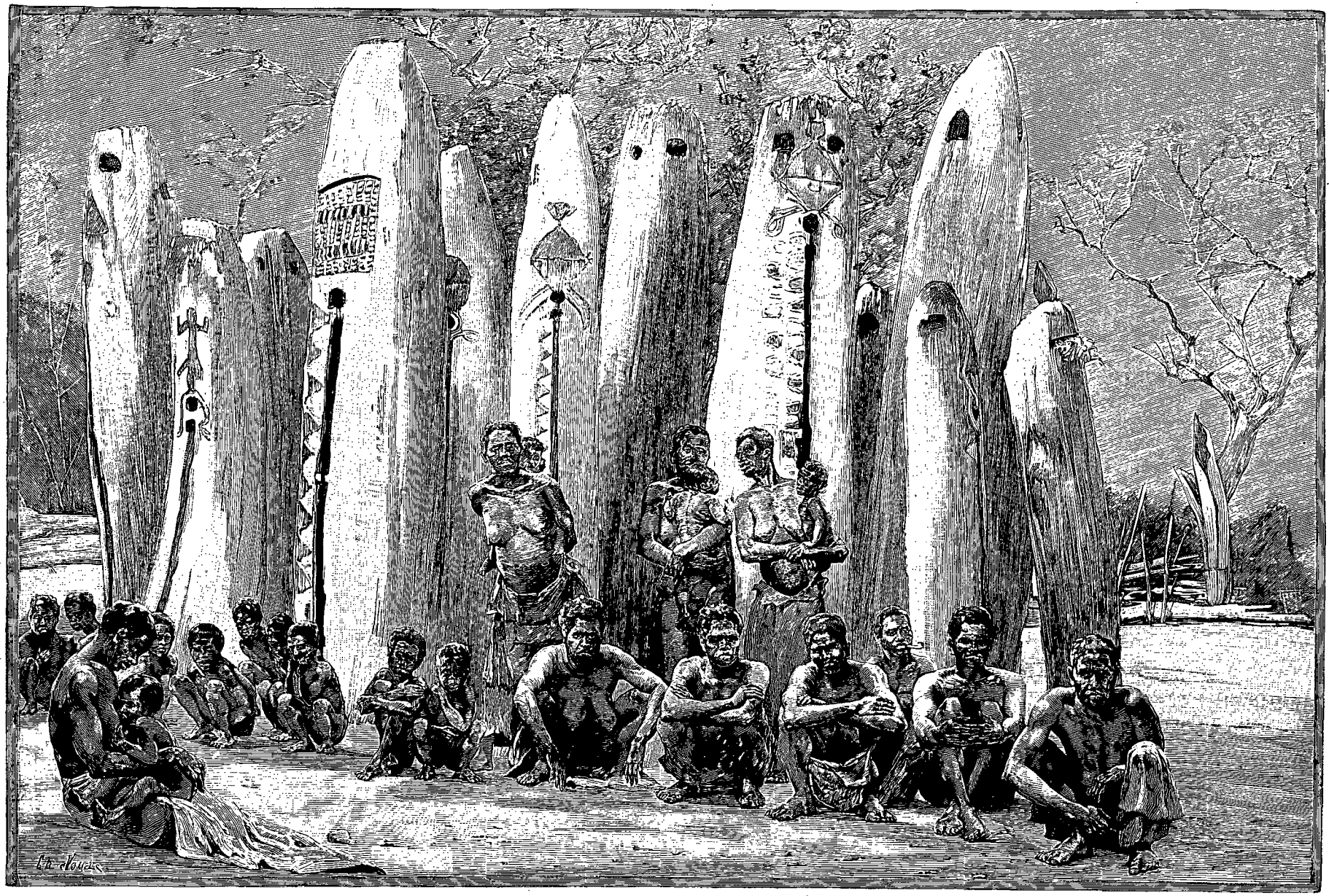
Je souhaite que ces tentatives de prosélytisme réussissent entièrement; elles arrêteront peut-être la dépopulation de cette île, qui depuis trente ans a vu le nombre de ses habitants diminuer de 3 000 à 2 000. J'ai pu constater que les indigènes d'Erromango sont plus chétifs que ceux de Tanna; leur taille est moins élevée, leur couleur plus noire, leurs formes plus grêles, leur constitution plus détériorée que celle de leurs voisins; les armes qu'ils emploient, leurs arcs, leurs flèches, leurs casse-tête sont plus petits et en rapport avec la déchéance physique qui se remarque chez tous les habitants.

Au point de vue intellectuel, cette race m'a paru la plus dégradée de celles que j'ai rencontrées dans l'archipel; les naturels n'ont aucune industrie, et leur intelligence n'est pas ouverte. On voit qu'ils n'ont pas subi l'influence des Polynésiens, qui, dans les autres îles, ont relevé la population autochtone, lui ont infusé un sang nouveau et l'ont améliorée à tous égards. Le Canaque d'Erromango représente d'une façon exacte le négrito pur, le Papou qui n'a subi aucune altération, est resté indemne de tout mélange extérieur, et forme une des races inférieures dans la grande famille humaine.

La salubrité de l'île varie suivant que l'on considère la côte est ou la côte ouest; la baie de Cook semble très saine et convenable pour un établissement européen; au contraire, mes promenades dans la baie de Dillon m'ont convaincu de la mauvaise situation de ce point; la vallée est fertile, la rivière fournit de l'eau douce en abondance, mais des miasmes paludéens se dégagent sur les bords marécageux de cette rivière, et la baie est

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ILE MÉLÉ : ARBRES TAM-TAM (PAGE 347). — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

trop abritée contre les vents régnants de sud-est. Je ne m'étonne pas si M. R... et sa famille sont malades à l'époque de notre passage et se trouvent obligés d'aller rétablir leur santé dans les colonies australiennes.

D'Erromango nous prenons la direction nord-ouest et mettons le cap sur l'île Vaté ou Sandwich ; nous en sommes éloignés de 70 milles environ. J'étais heureux de visiter de nouveau cette île; quatre ans auparavant j'y avais fait un séjour de six mois en compagnie d'un lieutenant d'infanterie de marine et de cinquante soldats. C'était à l'époque où la France avait pris possession de l'archipel et établi des postes à Vaté et à Mallicolo. Mais les réclamations de l'Angleterre et des missionnaires presbytériens amenèrent l'évacuation du pays par nos troupes; j'avais dû assister avec tristesse à la disparition du pavillon tricolore.

Deux jours après avoir quitté Erromango, nous reconnaissons l'île Sandwich. Cook la considérait comme la perle de l'archipel ; elle mérite bien cette réputation, et la description qu'il en a faite n'est pas exagérée. C'est l'île la mieux appropriée à la colonisation agricole; on y remarque de larges vallées, bien arrosées, d'une richesse de sol étonnante ; les collines ne sont pas très boisées, mais on y voit des plateaux couverts de pâturages, et, dans maints endroits, la terre est toute prête à être mise en culture. Le colon n'est pas obligé de faire de travaux préliminaires; il trouve un sol défriché, et dès son arrivée il peut commencer ses plantations de maïs et de café. La côte nord-ouest est riche en ports très sûrs; vers la côte orientale seulement on trouve un récif dangereux qu'il est facile d'éviter.

Nous entrons dans la baie de Pango et allons mouiller dans celle de Port-Vila, qui est assez vaste pour abriter une flotte. C'est le point le plus important du groupe des Nouvelles-Hébrides; il est destiné à un grand avenir et occupe dans l'archipel une situation commerciale et agricole de premier ordre.

Port-Vila est la capitale des Hébrides; c'est le centre de la petite colonie française qui met en exploitation les ressources naturelles du sol et s'efforce de conquérir à notre pays ces îles si riches et si productives. Le nom de Franceville, qu'il porte aussi, rappelle bien la mère patrie et les sentiments que nos compatriotes isolés conservent au delà des mers pour la France, dont les séparent 6 000 à 7 000 lieues.

Malgré leur nombre supérieur, les indigènes sont perdus au milieu des blancs qui habitent Port-Vila ; ils sont d'ailleurs relégués dans les deux îles de Vila et de Mélé, que nous avons l'intention de visiter pendant notre séjour.

Cinquante Européens environ résident à Franceville; ils appartiennent à différentes nationalités; on y voit des Français, des Suédois, des Anglais, des Norvégiens, des Américains et des Allemands. Tous s'occupent de culture et d'opérations commerciales.

Notre première visite est pour l'agent de la Compagnie Calédonienne, qui réside à Anabrou. Cette société, créée depuis 1882, a fait de nombreuses acquisitions de terrains dans l'archipel; elle a installé des comptoirs dans les différentes îles et s'occupe activement de colonisation agricole.

Le représentant de la société, M. A..., met obligeamment un cheval à ma disposition, et je puis faire une promenade agréable dans les plantations ; il faut plusieurs heures pour visiter la propriété. A l'heure actuelle, 30 000 hectares sont en plein rapport; 120 000 caféiers donnent une récolte annuelle de 40 tonnes ; enfin 1 000 cocotiers fourniront des produits l'année suivante.

J'éprouvais un réel plaisir à pénétrer dans l'intérieur de cette île, qui était autrefois livrée à l'activité seule des indigènes; aujourd'hui elle appartient presque tout entière à des Européens, qui tirent parti de ses ressources naturelles; quelques-uns sont parvenus à se créer, à force de patience et de persévérance, une situation, sinon brillante, du moins supportable.

Nous arrivons ainsi à Freshwater; nous traversons des plantations de bananes qui seront rémunératrices le jour où les colons pourront expédier ce fruit sur les marchés de Sydney, de Melbourne, et lutteront ainsi avantageusement avec les producteurs des îles Fidji. Après avoir passé la rivière de Freshwater, nous atteignons le village de Tagabé, habité par nos compatriotes. Il y a six ans environ, la Société française de colonisation a envoyé à Port-Vila des hommes désireux de s'expatrier et de tenter la fortune au dehors. Quelques-uns se découragèrent rapidement et rentrèrent dans la mère patrie ; d'autres, ne se laissant arrêter ni par les échecs, ni par les fatigues, sont restés dans le pays et ont créé le village que nous visitons.

Chacun d'eux possède une petite propriété, sur laquelle il a bâti une maisonnette avec dépendances (porcherie, poulailler); l'un d'eux l'a décorée d'une façon artistique; il a planté un jardin anglais avec des allées bien ratissées et des parterres couverts de fleurs.

Tous vivent des produits de leurs cultures; leurs plantations de café, de bananes, de maïs, leur promettent une aisance qu'ils n'auraient pas trouvée en France ; leur existence est libre, indépendante et débarrassée de toutes ces conventions sociales qui arrêtent trop souvent l'initiative individuelle en Europe.

Je rentre à Franceville et me dirige vers la demeure de l'ancien maire de cette localité, M. C.... Les blancs de Port-Vila se sont en effet groupés et, sans distinction de nationalités, ont formé une municipalité, avec maire et adjoints, chargée des travaux d'utilité publique; les questions de wharf, routes, voirie sont étudiées, et avant peu de temps Port-Vila sera traversé par une route carrossable, que l'on compte prolonger jusqu'au centre de colonisation le plus voisin.

Il est même question de relier les deux points les plus importants de l'île, et le chemin de Port-Havannah à Port-Vila doit être rendu praticable pour tous les moyens de locomotion. C'est du moins ce que m'explique M. C..., que j'avais connu dans un voyage

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

précédent; il m'invite à visiter sa propriété, qu'il a considérablement agrandie dans ces dernières années, et me propose pour le lendemain une excursion au village indigène de Mélé. J'accepte cette offre avec empressement; je suis exact au rendez-vous, qui est fixé à 6 heures du matin devant le magasin de la Compagnie néo-hébridaise.

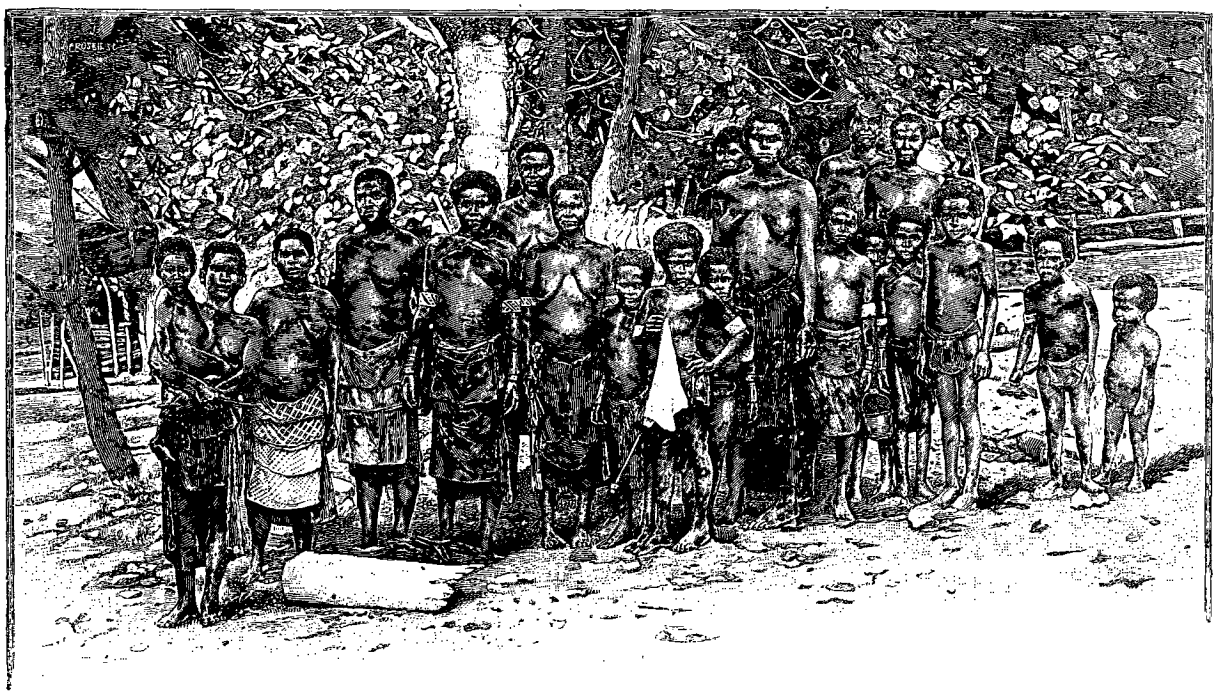
Nous faisons cette promenade à cheval. Port-Vila est le seul point des Hébrides où l'on puisse se servir de ce mode de locomotion; depuis quelques années, des chevaux ont été importés de l'île Norfolk; ils rendent des services signalés aux colons pour la visite de leurs plantations si étendues. En sortant de Port-Vila, nous nous engageons dans une forêt dont les arbres touffus abritent contre les rayons du soleil la belle route qui conduit à Mélé. Après une demi-heure de marche nous sortons du bois et tombons directement sur la baie de Pango, au milieu de laquelle repose tranquillement notre goélette la *Lady Saint Aubyn*. Nous suivons le bord de la mer, et après avoir visité les plantations de M. Pa.... et de M. Pe...., Suédois habitant les îles depuis vingt-cinq ans, nous débouchons au milieu d'une place sur laquelle cinq à six cents indigènes crient, gesticulent et se livrent aux contorsions les plus endiablées.

Ce sont les habitants de l'île Mélé qui fêtent par des danses la récolte des ignames. Vêtus de calicot rouge et blanc, les cheveux ornés de plumes, le visage barbouillé en rouge et en noir, ayant chacun à la main un casse-tête et une poignée de zagaies, ils sont disposés sur quatre ou cinq rangs et s'avancent en chantant et frappant du pied autour des tambours indigènes.

Plusieurs vieillards, assis à terre, les excitent de la voix et du geste, gourmandent ceux qui sont fatigués et complimentent ceux qui se font remarquer par leur entrain et leur gaieté.

Leurs instruments de musique sont assez curieux : ce sont des troncs d'arbre fixés en terre, creusés de plusieurs trous réunis entre eux par une fente verticale; ils sont ornés à leur partie supérieure de sculptures représentant des oiseaux, des navires, etc. C'est en frappant sur chacun d'eux, à l'aide d'un bâton massif, qu'ils produisent des sons assez cadencés, rappelant ceux du tam-tam.

Ces danses et cette musique sont fort appréciées par les naturels des Nouvelles-Hébrides; dans chaque tribu, comme dans tout village en France, quelques jeunes gens sont connus pour être les boute-en-train de ces fêtes; ils sont insensibles à la fatigue, à la chaleur, et sont toujours prêts à recommencer.



FEMMES ET ENFANTS DE L'ILE VATÉ [1].

C'est dans la journée seulement qu'ils se livrent à ces plaisirs; une heure après notre arrivée, les danses cessent et les indigènes songent à rentrer dans leur tribu. Ils n'habitent pas sur la grande terre; ils ont construit leurs maisons sur une petite île sablonneuse, aride, dépourvue d'eau et de verdure. C'est là qu'ils vivent lorsqu'ils ne sont pas occupés à leurs plantations d'ignames et de taros. Quelle est l'origine de cette coutume? Pourquoi n'ont-ils pas élevé leurs huttes sur l'île Vaté? Je ne saurais le dire. Je suppose que, dans les temps passés, ils entrèrent en lutte avec les tribus voisines et durent se réfugier sur cette petite île pour mieux résister aux attaques de leurs adversaires.

1. *Gravure de Cosbic, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous les suivons et, transportés par une petite pirogue, nous débarquons dans leur tribu. La population de l'île Mélé ne semble pas devoir s'éteindre rapidement; nous sommes entourés d'enfants de tout âge et de tout sexe, qui se poussent et se bousculent pour mieux nous voir; fillettes et petits garçons sont absolument nus et paraissent relativement propres lorsque je les compare aux indigènes de Tanna et surtout d'Erromango. D'ailleurs cette race se distingue de celle qui habite les autres îles; je ne serais donc pas éloigné de considérer comme vraie cette tradition qui veut que



MAISON DU MISSIONNAIRE ANGLAIS A ERROMANGO [1].

Mélé ait été peuplé, il y a quatre-vingts ans, par un navire qui venait de Nouvelle-Zélande et fit naufrage dans la baie de Pango. Leurs traits physiques, leur langage, leurs coutumes rappellent beaucoup les Polynésiens.

Nous quittons ces insulaires et entrons sur la grande terre, où nous trouvons nos chevaux, qui broutent tranquillement sous la garde d'un Canaque. Un galop rapide nous ramène en une heure et demie à Franceville.

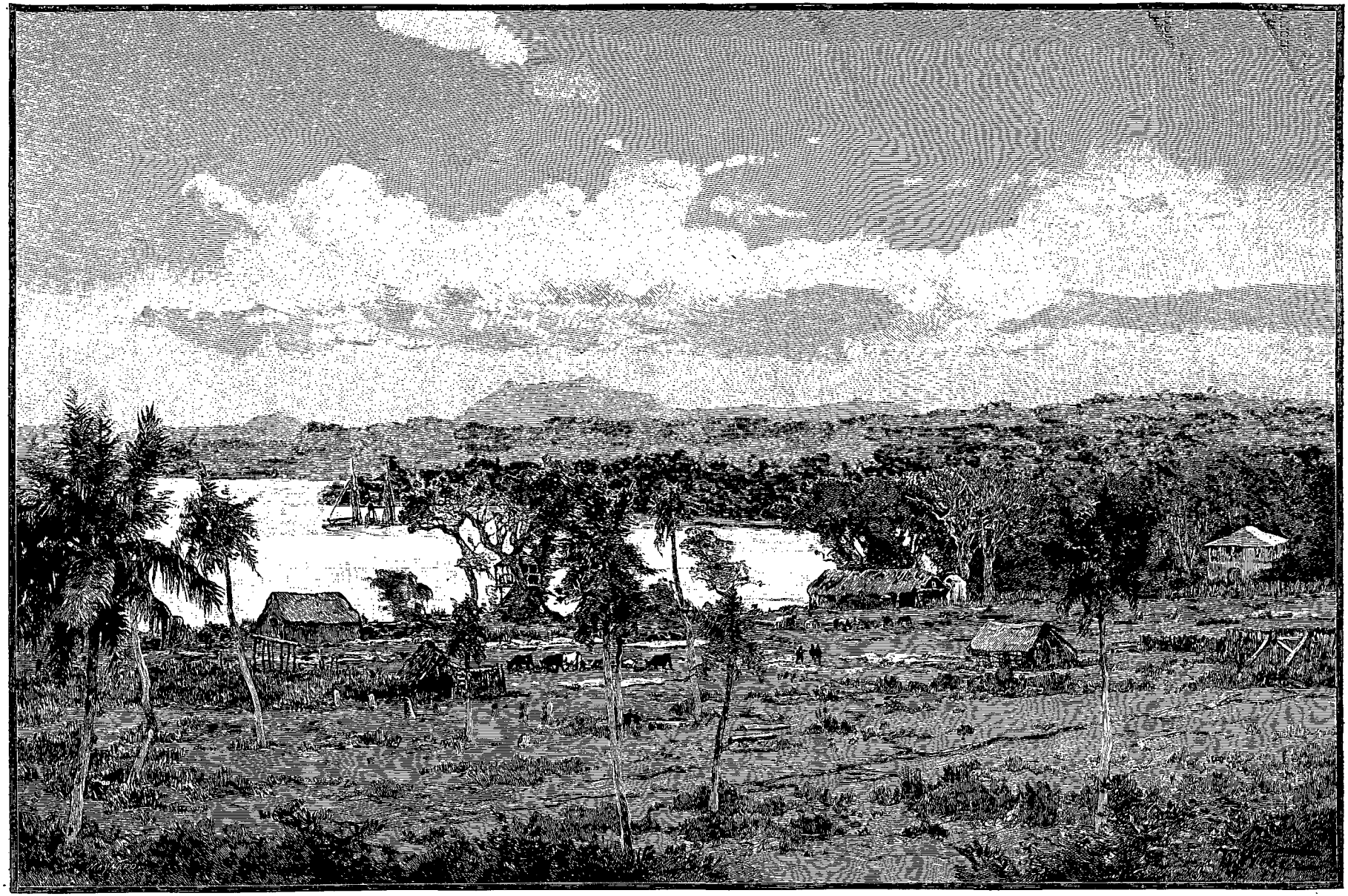
Dès mon retour à bord, nous appareillons après avoir fait nos adieux aux aimables colons de Port-Vila, et la *Lady Saint Aubyn* fait voile pour Port-Havannah, qui est l'endroit le plus important de l'île Vaté après Port-Vila. Nous doublons avec peine la pointe du Diable, qui forme au nord-ouest la baie de Pango; elle est assez dangereuse, à cause d'un récif qui s'étend au loin dans la mer; c'est sur cet écueil qu'un petit cutter appartenant à la Compagnie néo-hébridaise s'est récemment perdu.

Nous dépassons ensuite la pointe de Tu-ku-tu, habitée par une famille française qui dirige une exploitation agricole; des caféiers, des cocotiers, des bananiers y ont été plantés dans ces dernières années; cette propriété promet donc d'être une des plus importantes des Nouvelles-Hébrides; c'est un lieu d'excursion pour les touristes de Port-Havannah, qui sont sûrs d'être bien accueillis par M. H....

D'après ce que je viens de décrire, le lecteur peut s'apercevoir qu'un voyage à l'île Vaté n'est ni rude, ni pénible; les Européens qui y résident sont heureux d'accorder une hospitalité cordiale à quiconque vient leur rendre visite. Les indigènes y sont doux, pacifiques, et ne regardent pas les blancs d'un œil défiant. Malheureusement cette description ne s'applique qu'à l'île Vaté. Dans les autres îles du groupe, comme à Tanna et à Erromango, nous ne rencontrons que des

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PORT-HAVANNAH. — DESSIN DE TH. WEBER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naturels sauvages, dangereux; il faut user d'une extrême prudence dans les rapports qu'on est obligé d'avoir avec eux; car, à tout instant, des catastrophes se produisent qui rappellent au voyageur que l'archipel qu'il visite est situé aux antipodes de la civilisation.

Dès qu'on a dépassé Tu-ku-tu, on aperçoit l'île dite du Chapeau, à cause de son aspect qui rappelle assez la forme d'un couvre-chef; on lui donne aussi le nom d'île de l'Entrée, parce qu'elle indique le passage qui permet de pénétrer dans la rade de Port-Havannah.

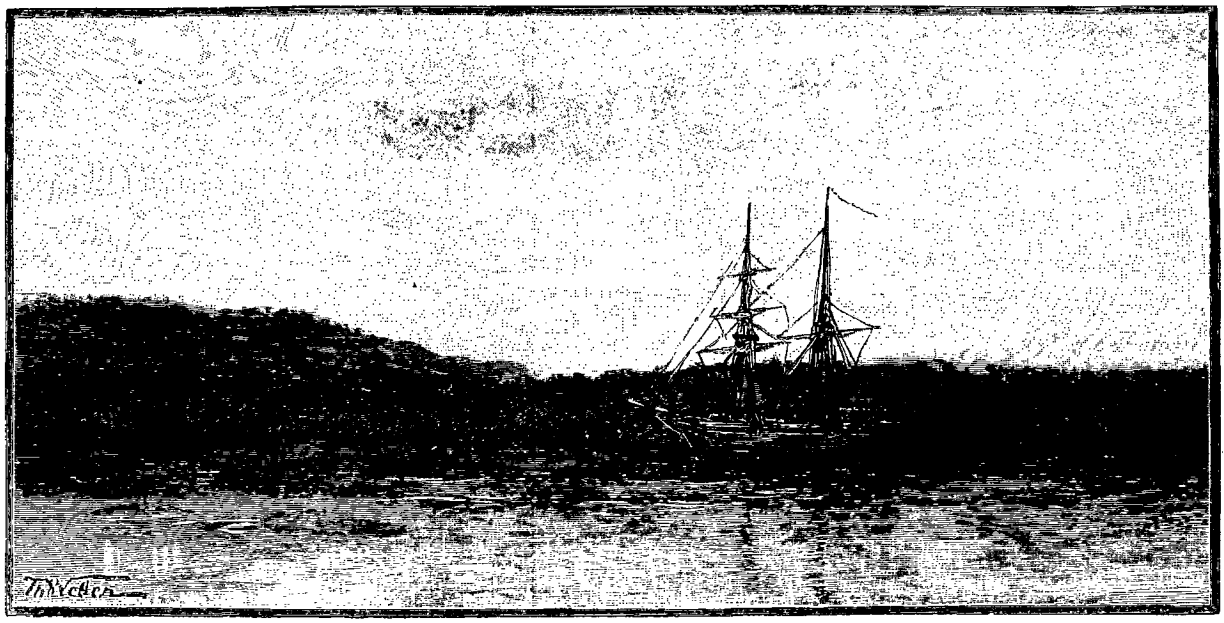
Nous entrons dans la passe du Sud ou Grande Passe, et, quelques minutes après, le calme des flots, la faiblesse de la brise, nous avertissent que nous naviguons dans un port bien abrité. Port-Havannah ne se détache pas encore nettement; nous distinguons les îles Déception et Protection qui ferment la rade de tous côtés, mais les maisons des colons, leurs magasins, ne sont pas visibles. Ces constructions sont cachées par la pointe dite du Sable Blanc; c'est là que réside le missionnaire anglais presbytérien Mac...., dont l'esprit est si peu évangélique et la haine pour la France si vive.

Nous laissons sur tribord cette pointe du Sable Blanc, où flotte le pavillon anglais, et nous apercevons bientôt les premières maisons de Port-Havannah. Nous mouillons en face des magasins de la Compagnie Calédonienne. Je revois avec plaisir ce lieu où j'ai passé six mois de mon existence en compagnie de braves soldats qui étaient éprouvés par les fièvres paludéennes, mais étaient fiers d'avoir planté les premiers le drapeau tricolore dans ces îles.

Les couleurs nationales n'ont malheureusement flotté que pendant quelques mois; elles ont dû se retirer devant les prétentions britanniques, et nous avons été obligés d'assister à la destruction des cases qui avaient abrité l'infanterie de marine. Je n'en vois plus aucune trace, mais il reste encore le *Robinson* que nous avions construit dans les branches d'un banian gigantesque.

La vaste plaine dans laquelle s'élève Port-Havannah n'est plus aussi animée qu'autrefois; l'importance de ce point a beaucoup diminué dans ces dernières années, et les affaires commerciales et agricoles sont concentrées à Port-Vila.

Cependant ce port semblait appelé à un grand avenir : la rade est sûre; la plaine est irriguée par deux rivières donnant de l'eau douce d'excellente qualité, elle est couverte de pâturages et fournit une nourriture suffisante aux cent cinquante têtes de bétail qui y paissent sous la garde de quelques indigènes.



LA « LADY SAINT AUBYN » AU MOUILLAGE [1].

Je rencontre à Port-Havannah mon vieil ami Mackintosh, chef de l'île Déception; il me confie ses malheurs gouvernementaux. Autrefois il était à la tête d'une tribu importante sur laquelle il avait une autorité absolue et incontestée; depuis l'arrivée du missionnaire anglais, ses sujets l'ont peu à peu abandonné et sont allés grossir le village qui entoure la maison de M. Mac....

Nous ne pouvions espérer conclure de nombreux engagements parmi les indigènes de Vaté; ils sont catéchisés et convertis aux idées des missionnaires presbytériens; ceux-ci les empêchent de s'expatrier et s'opposent par tous les moyens au départ des jeunes gens; ils craignent que les voyages ne développent trop leur esprit et ne diminuent l'influence qu'ils ont acquise sur toutes les tribus de l'île. Seuls les habitants de Lélépa, à l'île Protection, restent insensibles aux exhortations du ministre anglican et conservent, malgré ses efforts, la foi de leurs ancêtres.

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Ruffe.*

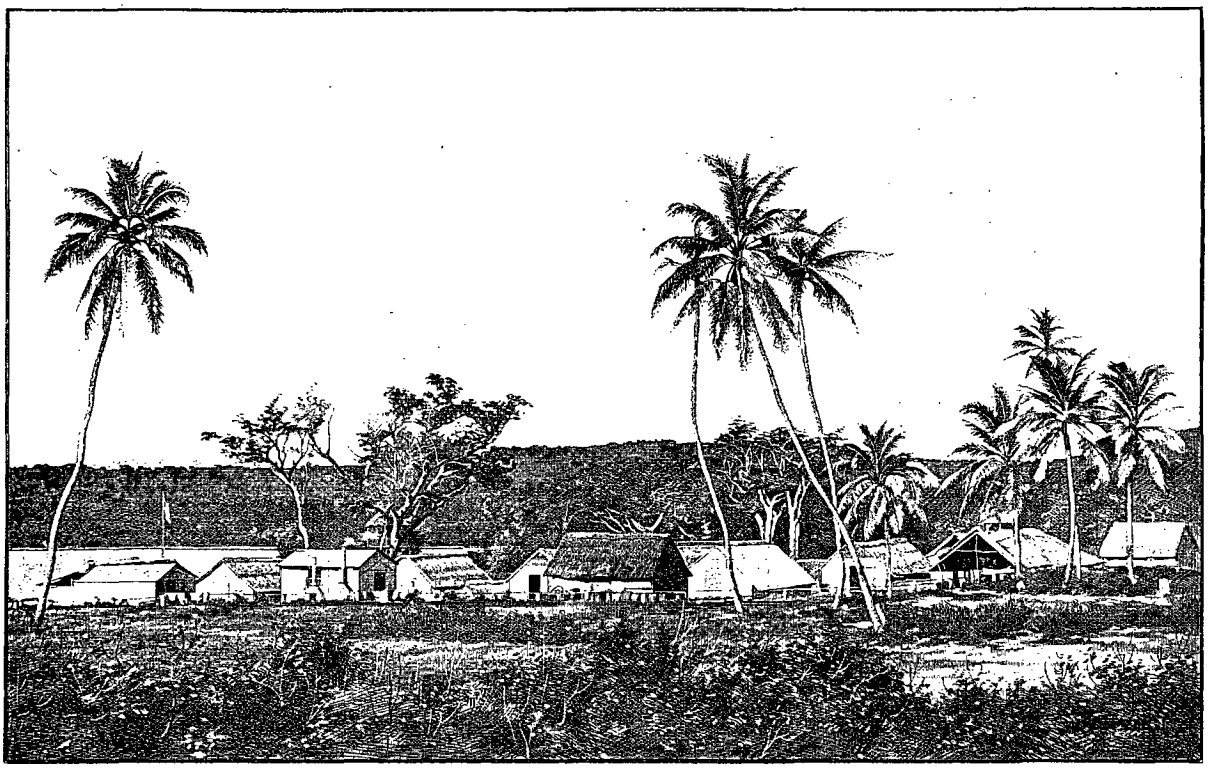
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les efforts des missionnaires, l'influence des Européens et le contact fréquent des indigènes avec les blancs ont eu pour résultat d'élever le niveau moral et intellectuel des habitants de l'île Sandwich; leur vie matérielle a été améliorée en même temps que leurs conditions sociales. Néanmoins, ici comme en Nouvelle-Calédonie, nous assistons à la diminution graduelle de la race canaque; des tribus que j'avais vues en 1887 n'existaient plus lors de mon passage en 189.; ces peuplades océaniennes sont donc fatalement destinées à disparaître. En vingt-huit ans, le chiffre d'habitants a varié de 8 000 à 3 500.

Ma visite au chef Mackintosh, à l'île Déception, m'a convaincu encore davantage de la vérité de cette opinion; ce prince déchu me conduit au lieu de son ancienne tribu, qui s'était établie au sommet de la colline la plus élevée de l'île; j'y arrive par un sentier accidenté qui me mène dans un village aujourd'hui désert, autrefois très peuplé. On y remarque une vingtaine de cases abandonnées et tombant en ruine. Une seule maison a résisté aux intempéries et aux injures du temps; c'est d'ailleurs la plus curieuse, la plus intéressante pour un voyageur désireux d'observer les mœurs de ces indigènes qui se transforment peu à peu à notre contact. C'était dans cette case qu'avaient lieu autrefois les scènes de cannibalisme qui ont rendu ces îles si célèbres. Mackintosch me sert de cicérone et attire mon attention sur les poutres qui soutiennent la toiture; elles sont sculptées à leur extrémité libre d'une façon grossière et affectent la forme d'un oiseau, d'une flèche, d'une hache, d'une zagaie, d'un pied humain ou d'un casse-tête. Le chef me raconte qu'à chacune de ces sculptures se rattache le souvenir d'un festin de cannibales.

Depuis l'arrivée des Européens, ces coutumes abominables ont totalement disparu; mais j'oserais presque affirmer que Mackintosh, si rétif à l'influence étrangère, regrette ce bon vieux temps et verrait revenir avec plaisir l'époque où ses sujets n'avaient pas encore changé leurs habitudes culinaires.

En 1872, à l'île Hinchinbrock, dans le voisinage même de Sandwich, un Malais fut encore tué et mangé.



CAMP DE L'INFANTERIE DE MARINE A PORT-HAVANNAH[1].

Nous quittons l'île Déception pour aller visiter la tribu de Lélé-Pa, qui habite la pointe sud de l'île Protection; nous y voyons des indigènes qui désirent s'embarquer à notre bord pour être employés comme matelots; la vie maritime leur plaît beaucoup, mais ils refusent de s'expatrier pour être employés aux travaux agricoles ou miniers. On en voit donc très peu en Australie ou en Nouvelle-Calédonie.

Ils ont leurs plantations sur l'île Sandwich, en face de l'île Protection, et font un grand commerce d'ignames avec les colons de Port-Vila et de Port-Havannah; nous y achetons quelques nattes, des bracelets en bois et en coquillages. Leur costume ne consiste qu'en une ceinture de pandanus; ils portent comme parure une petite dent de cochon, maintenue sur la nuque par une corde qui s'attache sur le front; d'autres fois ils

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont en guise de hausse-col une écaille d'huître ou un morceau de coquillage suspendu à une tresse.

Ils vivent en paix avec les tribus voisines; aussi cèdent-ils volontiers les armes dont se servaient leurs pères; ils nous vendent un stock complet de zagaies terminées par trois pointes de fer et ornées de plumes, de casse-tête fabriqués aujourd'hui avec des couteaux, mais autrefois sculptés avec des valves de coquillages aux arêtes aiguës. Leurs flèches sont à pointes durcies au feu et leur servent pour aller à la pêche; ils sont d'ailleurs d'une adresse étonnante.

Pendant notre retour à Port-Havannah, nous visitons la station dite de Rahni. C'était jadis une propriété importante; on y faisait de grandes cultures de café et de maïs; des arbres fruitiers y furent plantés, et, malgré l'abandon dans lequel cette station est laissée, ils donnent encore des fruits délicieux. L'île Sandwich est réellement admirable; le sol est éminemment favorable à la production de plantes tropicales.

Il faudrait peu de travail pour rendre à Rahni sa splendeur primitive; le terrain est défriché; il serait facile de réparer la maison qui tombe en ruine; une famille d'émigrants jeunes et actifs pourrait donc s'y établir et faire de la colonisation agricole. On éviterait ainsi les travaux du début, qui grèvent souvent le maigre budget du colon et ne sont pas d'un rapport immédiat.

Nous passons devant la demeure du missionnaire anglais et apercevons bientôt la maison que j'habitais en 1887; elle fut pendant longtemps la seule habitation de l'île Vaté. C'était là qu'était installée autrefois une famille venue d'Australie pour tenter la culture du coton et de l'indigo; de grands travaux furent exécutés, des machines à vapeur importées à grands frais de Sydney. Pendant quelques années, Port-Havannah sembla appelé à un grand avenir commercial et industriel. Malheureusement l'insalubrité du climat et surtout la concurrence américaine firent avorter ces beaux projets; l'entreprise se termina par une liquidation désastreuse.

Nous aurions désiré prolonger notre séjour dans ce pays et visiter un nommé G...; il a créé sur la côte orientale la première caféerie qui ait été faite non seulement à Vaté, mais dans tout l'archipel; son exemple a été suivi par les autres Européens; les colons se sont rapidement aperçus que cette culture serait très rémunératrice, à cause du voisinage des grandes villes de Sydney, Melbourne et Adélaïde. La vente du café est assurée dans ces grands centres; d'autre part la caféerie, une fois plantée, ne demande plus que des soins d'entretien et donne une récolte abondante dès la quatrième année.

Notre visite à l'île Sandwich était terminée; mon séjour fut assez long pour me convaincre de l'importance que Français et Anglais attachent à la possession de cette île. Maintes fois il fut question du partage de l'archipel des Nouvelles-Hébrides entre les deux nations, mais toujours l'île Vaté ou Sandwich fut revendiquée par la Grande-Bretagne et la France, qui s'appuyaient, l'une sur la présence de ses missionnaires, l'autre sur celle de ses colons.

Je ne crois pas être inexact en disant que nos compatriotes ont été les plus actifs dans la mise en rapport des ressources naturelles de cette île; ils possèdent les trois quarts de son territoire.

L'exploitation sérieuse de Vaté ne date que du jour où la Compagnie Néo-Calédonienne, créée à Nouméa, a dirigé ses efforts vers les Nouvelles-Hébrides; l'envoi des colons de la Société de colonisation n'a peut-être pas donné tous les résultats qu'on était en droit d'espérer en raison des sacrifices accomplis, mais tout n'a pas été perdu, et j'ai pu citer quelques-uns d'entre eux qui se sont acquis par leur travail une petite aisance.

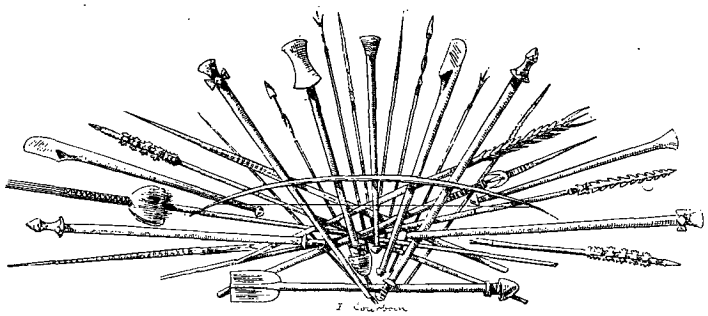
Nos intérêts priment donc ceux de l'Angleterre.

Port-Vila, au point de vue de l'influence commerciale, a supplanté Port-Havannah; néanmoins ce dernier point aura dans l'avenir une certaine importance à cause de son port, qui est d'une sécurité complète, malgré sa profondeur, et surtout à cause de ses nombreuses rivières, qui donnent de l'eau douce, si rare à Port-Vila. Pourra-t-on utiliser plus tard ces rivières comme force motrice? Cette question est à l'étude et n'a pas encore été tranchée d'une façon négative.

A. HAGEN.

1. *Dessin de F. Courboin.*

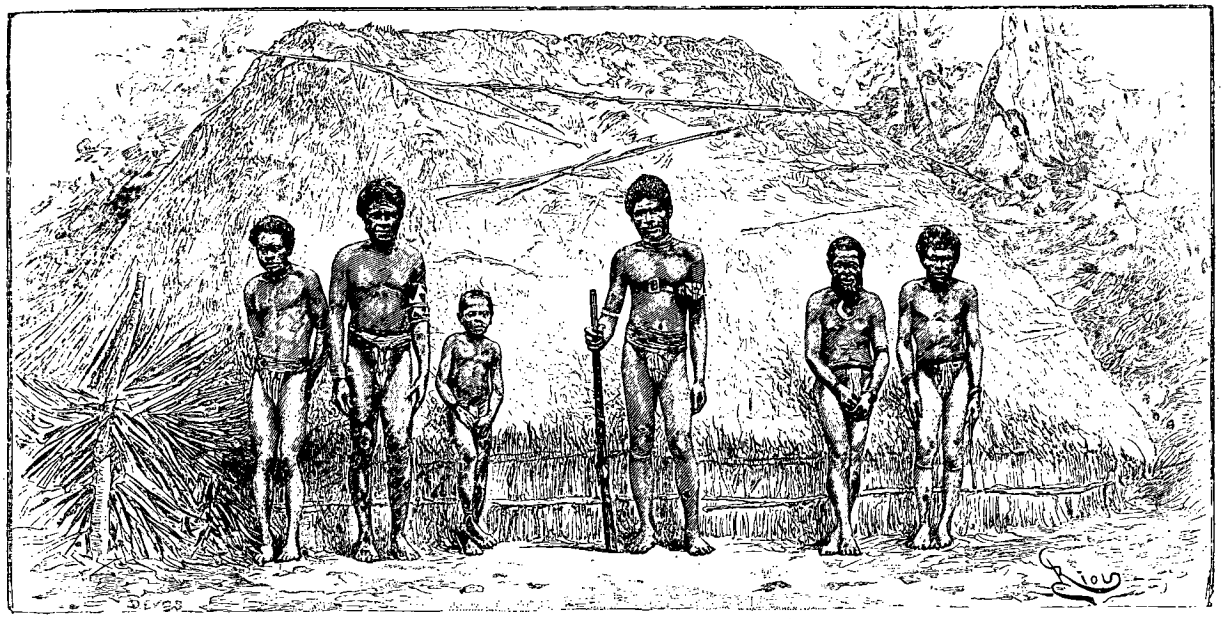
(*La suite à la prochaine livraison.*)



ARMES DES INDIGÈNES [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



HABITATION ET INDIGÈNES DE L'ILE AMBRYM [1].

VOYAGE AUX NOUVELLES-HÉBRIDES ET AUX ILES SALOMON [2]

(OCÉANIE),

PAR M. LE DOCTEUR A. HAGEN, MÉDECIN DE LA MARINE.

II

Api; indigènes belliqueux et cannibales. — Lopévi. — Paama. — Ambrym; les coprahmakers. — Mac L...; les îles Maskelyne et les recruteurs. — Port-Sandwich. — Vao; les missionnaires catholiques. — Santo; la baie de Saint-Philippe et le navigateur Quiros. — Aoba; un coprahmaker tué; Papous et Polynésiens. — Aurora. — Départ pour les îles Salomon.



INDIGÈNE DE L'ILE SANTO [3].

Nous quittons Port-Havannah, et, prenant une direction nord-ouest, nous sortons de la rade par la petite passe située entre les îles Déception et Protection. Nous avons l'intention de visiter la partie nord du groupe des Nouvelles-Hébrides et mettons le cap sur l'île Api. Les vents du sud-est soufflent dans un sens favorable; la *Lady Saint Aubyn* file facilement 8 nœuds; trente-six heures après notre départ de Port-Havannah, nous sommes donc en vue de l'île Api. Pendant cette courte traversée, nous avons pu examiner à distance les îles des Deux-Collines, celle de Maï ou Trois-Monts, habitée par trois tribus parlant chacune un dialecte différent, et enfin l'île Muna. Peu d'intérêt s'attache à ces différentes terres; leur population disparaît lentement, leurs ressources naturelles sont très restreintes et leur faible étendue ne permet pas d'espérer pour elles un avenir brillant.

Nous mouillons à la baie du Diamant, sur la côte sud-ouest d'Api; le bateau anglais *Hector*, venant de Maryborough en Queensland, est au même mouillage; il rapatrie un certain nombre de Canaques appartenant à plusieurs îles de l'archipel; il doit déposer dans cette baie un indigène et sa femme, recrutés trois années auparavant dans une tribu de l'intérieur; ce couple s'est augmenté d'un petit bébé né en pays anglais. Tous trois descendent à terre vêtus de leurs plus beaux atours; l'homme a une superbe jaquette achetée dans une *Belle Jardinière* d'Australie; il porte une montre dont la chaîne en similor s'étale avec orgueil sur son gilet d'une blancheur immaculée; il est pieds nus; la femme s'abrite sous une ombrelle d'un rouge éclatant, et, avec sa robe en dentelle à volants et à traîne, rappelle assez les guenons qui font la joie des enfants dans les cirques forains; elle est aussi pieds nus.

Mais à peine sont-ils débarqués dans leur pays natal que les indigènes, assemblés sur le littoral, s'emparent de leurs malles et s'en partagent le contenu; en quelques minutes les pauvres gens sont dépouillés du produit de leur travail de trois années; la jaquette australienne et l'ombrelle rouge excitent l'envie du

1. *Dessin de Riou, gravé par Devos.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 337.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chef de la tribu, qui se les approprie par droit du plus fort. C'est là d'ailleurs la réception qui attend les naturels rentrant dans leur pays après un certain temps d'absence; les économies qu'ils ont pu faire au dehors, les marchandises qu'ils rapportent, sont bientôt mises au pillage par leurs compatriotes. S'ils appartiennent à une peuplade de l'intérieur, ils doivent s'estimer heureux quand les indigènes du bord de la mer leur laissent la vie sauve et leur permettent de rejoindre tranquillement leur village natal.

La présence du bateau *Hector* gêne nos opérations de recrutement; nous appareillons pour aller mouiller près du cap Foreland, dans une baie que ce cap abrite contre les vents régnants. Une petite rivière d'eau douce coule ici dans une vallée fertile, mais peu cultivée; les habitants y sont cependant assez nombreux et font un grand commerce de cocos avec un traitant de Jersey, qui réside dans l'île depuis quelques années; un missionnaire anglais habite dans le voisinage et s'efforce sans grand succès d'*imposer* (c'est le vrai mot) ses convictions aux tribus environnantes.

Nous recrutons quelques jeunes gens et un petit garçon âgé de six ans environ; cet enfant a perdu son père et sa mère; il est à la charge de son oncle, qui ne veut plus le nourrir et désire l'engager pour travailler à Nouméa. C'est faire œuvre pie que d'accepter son offre; il était à craindre que cet oncle, lassé de nourrir une bouche inutile, ne se débarrassât un jour de son neveu par une mort violente.

Ce petit Canaque s'embarque avec joie à bord de notre bateau; sa mine éveillée et intelligente plaît à chacun. Notre armateur se propose de le conserver à son service et d'en faire un jockey appelé à briller sur le turf calédonien.

Pendant la nuit, une de nos recrues nous fausse compagnie, s'échappe du bateau et rejoint la terre à la nage, mais elle n'a pas cru devoir nous rendre le prix de son engagement. A l'avenir, une surveillance plus rigoureuse sera exercée, et chaque indigène sera enfermé dans le faux-pont dès la chute du soleil.

Nous appareillons pour aller à Pané, situé sur la même côte; mais, dès notre arrivée, nous apercevons sur la plage des poteaux fixés en terre : ce sont des tabous qui avertissent les femmes et les jeunes gens de ne pas s'embarquer sur les bateaux recruteurs. Voici la raison qui nous est donnée pour expliquer cette défense : deux mois auparavant, un navire anglais, *Alice et Marie*, avait engagé quarante naturels appartenant aux tribus de Pané; il a fait naufrage sur la côte de Mallicolo, et les Canaques se sont noyés, ou bien ont été massacrés par les habitants de cette île. Pendant quelque temps, aucun indigène ne doit donc quitter son village : c'est du moins ce qu'ont décidé les sorciers de la tribu.

Nous faisons voile aussitôt pour la baie de Yému, en face de la petite île de Lamenu; une case assez belle se détache sur le littoral : c'est la demeure d'un métis néo-calédonien qui a créé ici une plantation importante de maïs, d'ignames et de café; il emploie comme main-d'œuvre des Canaques des îles voisines; ces cultures sont situées dans une vallée très fertile arrosée par une rivière intarissable.

Mes promenades à terre dans les différentes localités que nous venons de visiter me permettent de croire que l'île Api est la plus fertile de l'archipel. Le sol est très riche, la couche d'humus qui recouvre la roche corallifère est épaisse : la végétation y est donc puissante, et les rivières déposent sur leurs bords une grande quantité de limon propre à la culture. Cette île est bien arrosée; elle possède de nombreux cours d'eau; il en est ainsi à Foreland, Pané, Yému. Malheureusement elle n'a aucun port. Mais, sur toutes ces côtes, on trouve d'excellents mouillages.

La population totale de l'île peut être évaluée à 18 000 habitants environ. Ils sont assez malingres et chétifs, leurs membres sont grêles, leur taille peu élevée; la plupart sont en outre atteints de plaies diverses qu'ils guérissent à l'aide de plantes spéciales. Ils ont la réputation d'être très vindicatifs et se sont signalés fréquemment par leurs attaques contre les Européens; aussi n'est-il aucun point d'Api où l'on puisse aborder avec confiance; il faut exercer la vigilance la plus extrême, et, comme je couchais à terre pendant plusieurs nuits, j'avais été prévenu d'avoir toujours à ma portée mes armes, revolver et cartouches.

C'est dans la baie de Yému que je vois des indigènes de l'île réunis en grand nombre à l'occasion de leurs fêtes ou *sinn-sinn*. Les hommes ont autour des reins une simple corde, à laquelle est suspendu un étui en écorce; une chemise ou un gilet de laine complète quelquefois leur costume; les femmes de l'intérieur portent une ceinture en feuilles de bananier; celles qui habitent le littoral s'entourent le corps d'un morceau de calicot.

Chaque indigène est armé d'un casse-tête ou d'une zagaie. Bien que les habitants d'Api n'aient pas des instincts guerriers aussi prononcés que ceux de Tanna, ils entrent néanmoins souvent en lutte les uns contre les autres. C'est une guerre d'embuscades : des trous profonds sont creusés en terre, et tel naturel, désigné à l'avance par le chef de la tribu, s'y couche et attend le passage de l'ennemi.

Leurs instincts cannibales ne peuvent être niés; tout prisonnier est généralement dévoré de la façon suivante : le tronc est donné aux jeunes gens, les intestins aux cochons et aux chiens; les hommes se réservent les membres, bras et cuisses. Les femmes ne sont pas autorisées à prendre part à ces agapes dégoûtantes.

Ces repas sont toujours accompagnés de fêtes et de danses. Un traitant, établi à Api depuis de longues années, me faisait la description d'une de ces danses : La toilette du chef consiste en une grande fleur dans chaque oreille, une plume dans les cheveux, une branche de croton dans la ceinture, une couche de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

peinture sur chaque joue et sur l'extrémité du nez. Il tient dans la main gauche un certain nombre de lances, et de la main droite il brandit un casse-tête. Puis il marche autour des tam-tams indigènes, danse, sautille, caracole, pendant que les musiciens, à l'aide de deux morceaux de bois, frappent sur leurs instruments et produisent un bruit continuel.

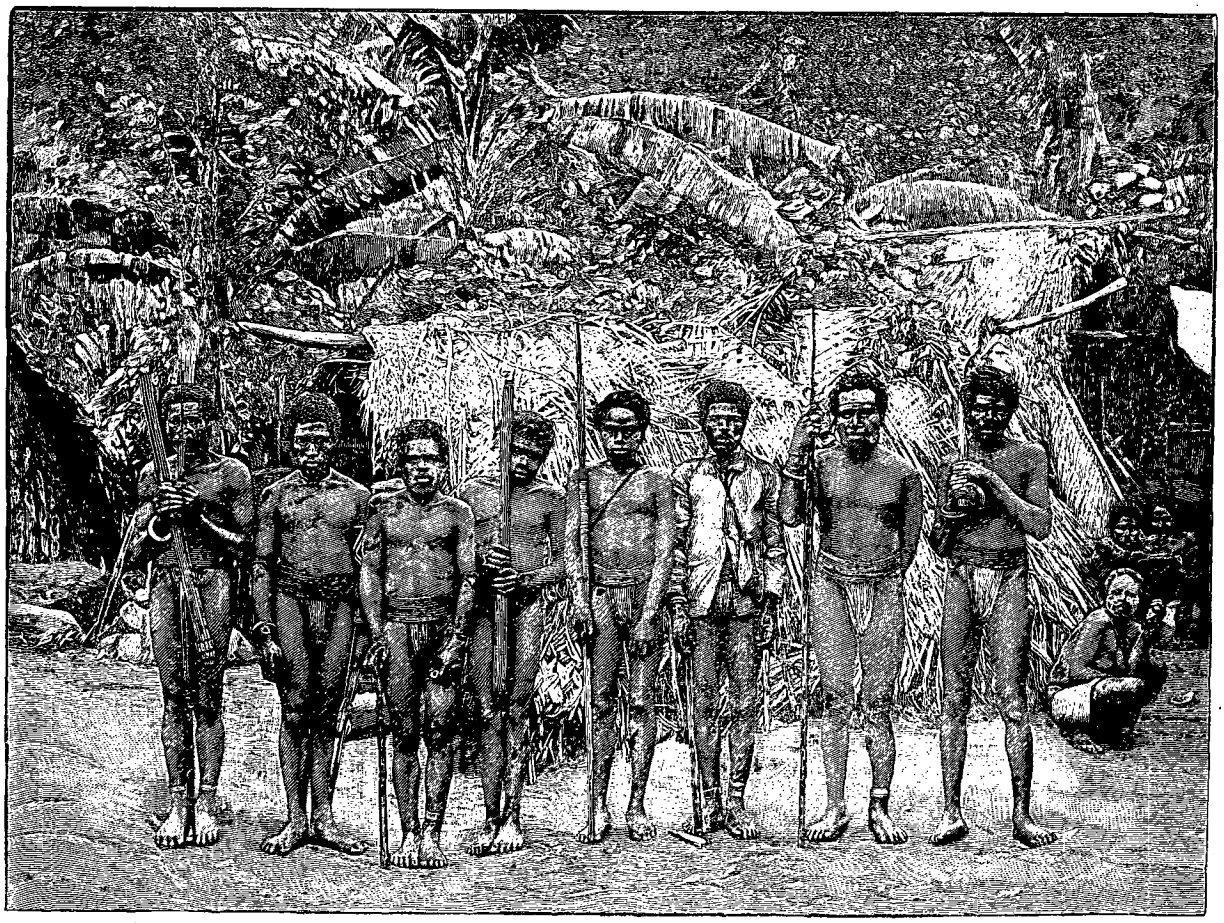
Les chefs sont assez puissants; ils posséderaient seuls, paraît-il, le secret d'empoisonner l'extrémité des flèches.

Notre séjour à Yému a été assez profitable aux opérations de recrutement; nous avons pu engager une dizaine de Canaques. La *Lady Saint Aubyn* se dirige ensuite vers la côte ouest d'Api; nous traversons le détroit qui sépare cette île de celle d'Ambrym; nous apercevons une propriété, qui fut créée par un Européen tué par les habitants de l'île Paama, et nous venons faire escale dans la Grande Baie.

Nous comptions faire de nombreuses recrues parmi les tribus de Mangliao, Apoué et Baap, qui sont très importantes; mais, dès notre arrivée, une pirogue se détache de terre, et les indigènes qui la conduisent nous annoncent que, depuis l'installation de teachers ou moniteurs envoyés par le missionnaire de Foreland, les tribus de Mangliao et Apoué se sont soumises à son influence; ils ont donc décidé de ne plus s'engager, et nous donnent le conseil d'appareiller le plus tôt possible. Nous restons néanmoins quelques jours et parvenons à embarquer trois naturels appartenant au village de Baap.

La Grande Baie d'Api serait un endroit assez favorable à la création d'un établissement européen : la végétation y est magnifique, les forêts renferment des arbres utilisables pour l'ébénisterie et la construction, les Canaques y font de belles plantations de bananes, et nous pouvons acheter en grande quantité des taros, ignames et cannes à sucre. Quant à la salubrité de l'île, elle varie suivant que l'on considère telle ou telle côte. Les côtes nord et nord-ouest, exposées aux vents venant du large, paraissent être dans une situation excellente; au contraire, les côtes sud et sud-ouest, recevant des brises qui ont passé sur les petites îles de Paama, Lopévi, May, Tongoa, Shepherd, seraient pernicieuses pour un Européen appelé à y faire un séjour un peu long. C'est une opinion personnelle que j'exprime; les faits peuvent la confirmer ou la démentir.

Notre visite à Api était terminée : nous allons mouil-



NATURELS DE L'ILE PAAMA [1].

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ler à l'île Paama et passons devant le petit îlot de Lopévi, dont la forme en pain de sucre est assez curieuse; il est d'origine volcanique et a une hauteur de 1 650 mètres environ.

De temps en temps le sommet de la montagne lance de la fumée, mais on la distinguait difficilement lors de notre passage.

L'existence de ce volcan confirme une observation assez bizarre qui a été faite dans cette partie de l'Océanie : les volcans en activité seraient disposés suivant une ligne qui, partant de Tanna, prendrait une direction nord-ouest et rencontrerait ceux de Lopévi et d'Ambrym dans les Nouvelles-Hébrides, les sources sulfureuses de Vanua-Lava et les cratères d'Uréparapasa et Tinakula dans les îles Banks. Cette ligne aurait une longueur d'un millier de kilomètres environ.

L'origine essentiellement volcanique de Lopévi explique le peu de fertilité de cet îlot; il n'est pas très habité : 80 à 100 indigènes font quelques cultures sur une petite langue de terre située au nord-ouest; ils communiquent avec les Canaques de l'île Api, dont ils parlent la langue.

Il nous fallut peu de temps pour atteindre la côte ouest de Paama et jeter l'ancre à Liro, île dont la longueur est de 10 kilomètres environ sur 4 kilomètres de largeur. Sa superficie est donc peu étendue, mais elle est très peuplée; en quelques instants le pont du bateau est couvert d'une foule de Canaques turbulents, heureux de nous vendre leurs produits en échange de tabac, pipes et allumettes. Cet empressement à nous rendre visite est de bon augure; il dissipe notre défiance à l'égard de ces naturels, dont la réputation est assez mauvaise dans tout l'archipel; depuis longtemps aucun navire ne pouvait aborder à Paama sans être reçu à coups de fusil. Il me serait peut-être facile de trouver l'explication de cette animosité dans le fait suivant : il y a une dizaine d'années, des habitants de l'île, recrutés par violence, essayèrent de recouvrer leur liberté à bord du bateau qui les emmenait en Australie; l'équipage les enferma à fond de cale et les massacra à la lumière des flambeaux; « ils furent tués comme des rats », dit à cette occasion l'avocat général de la Nouvelle-Galles du Sud.

Je ne m'étonne donc pas si des attentats nombreux ont été commis par les Canaques et s'ils s'opposent énergiquement à l'installation définitive d'un Européen parmi eux; les navires de guerre ont fréquemment bombardé l'île, et, lors de mon passage, je pus acheter pour un bâton de tabac un obus qui avait été lancé par l'aviso français le *D'Estrées*. « *Belong man oui-oui* », me dit celui qui me l'apporte. Cette parole signifie qu'il provient d'un vaisseau conduit par nos compatriotes; les Néo-Hébridais nous désignent sous le nom de *Man oui-oui* à cause de ce mot qui revient souvent dans la conversation française.

Nous faisons rapidement le tour de l'île avec nos baleinières et restons toujours sur la défensive, car chaque indigène est armé de son fusil Snyders et n'hésiterait peut-être pas à nous faire un mauvais parti si notre surveillance se relâchait.

Le pays est très cultivé; les plantations s'étendent jusqu'au bord de la mer, et l'on y récolte en grande quantité le fruit de l'arbre à pain. Malgré sa densité, la population ne souffre donc pas de la faim, et les naturels sont forts et vigoureux. Il est probable que les colonies océaniennes ne jouissent pas d'une grande faveur. Aucun des indigènes n'a voulu s'expatrier; tous sont restés insensibles aux séductions multiples que nous leur avons offertes pour les engager à venir travailler à Nouméa.

Nous quittons l'île Paama à 7 heures du matin. Pendant que la goélette reste sous voiles, les embarcations cherchent à s'approcher de la côte sud-est d'Ambrym, près de la tribu de Pemedial; mais l'état de la mer s'oppose à tout débarquement : la côte est taillée à pic, et, sous l'influence des vents de sud-est qui soufflent violemment, les flots viennent battre avec force contre des rochers escarpés. Il est inutile de songer à communiquer avec la terre; nous longeons le sud de l'île et venons mouiller sur cette côte en face de la station de Dick A....

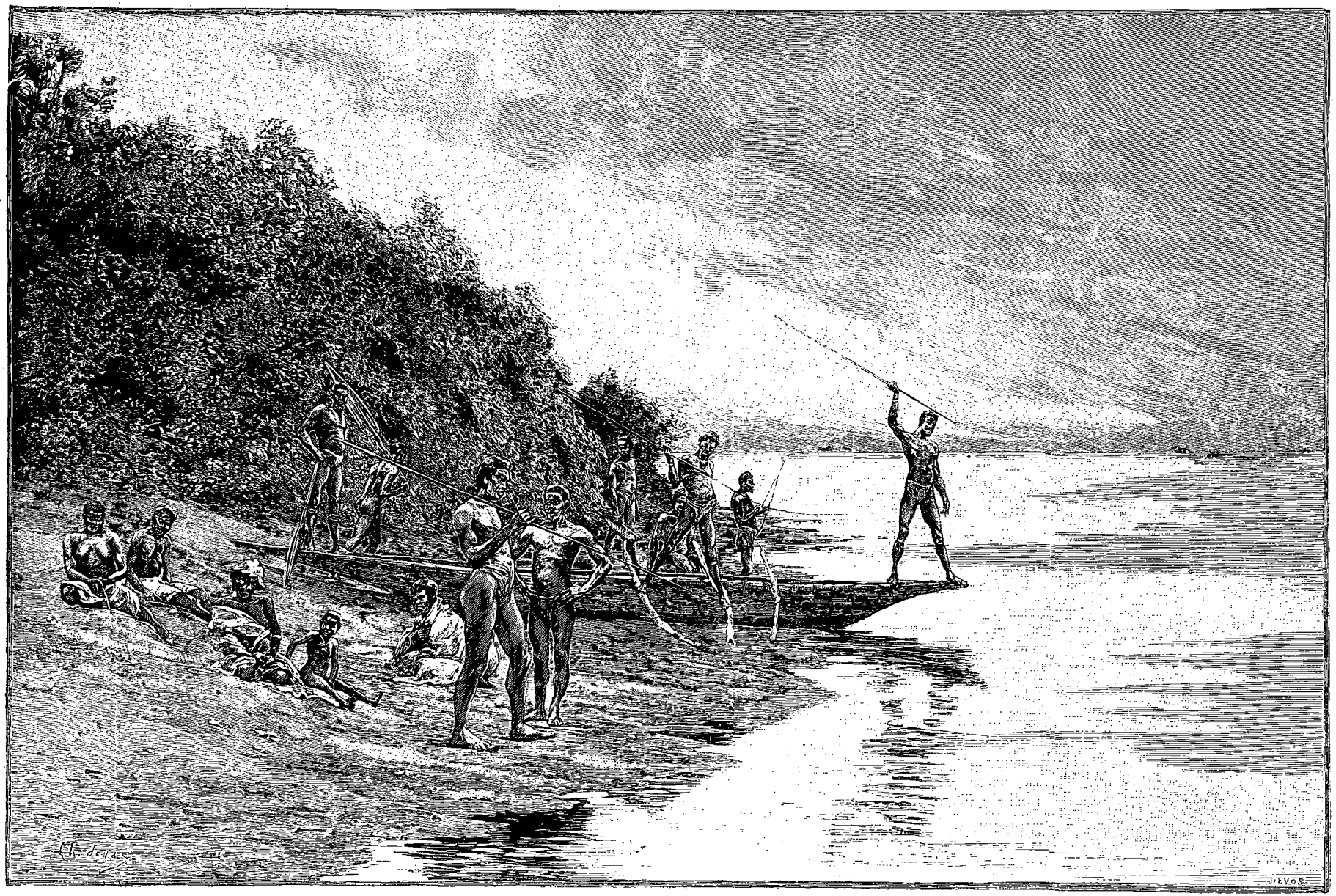
Ce personnage est un Anglais, qui habite l'archipel depuis de longues années; il a parcouru toutes les îles, connaît parfaitement les ports des Nouvelles-Hébrides et même ceux des îles Salomon. Comme notre intention est de visiter ce dernier groupe d'îles, notre armateur est désireux d'avoir à bord de la *Lady Saint Aubyn* un navigateur d'expérience et de bon conseil; il le trouve en la personne de Dick A..., qui prépare rapidement ses bagages et s'embarque accompagné de sa fidèle compagne, une plantureuse femme canaque de l'île Pentecôte, atteinte d'éléphantiasis, dépourvue de tout agrément physique, mais dévouée à son maître jusqu'à la mort.

Rentrant à bord en suivant la côte, j'assiste à l'engagement de deux femmes, qui sont heureuses, assurent-elles, de quitter l'île pour échapper aux mauvais traitements de leurs maris; ceux-ci, alléchés par la vue des marchandises, donnent leur consentement, et les deux naturelles se jettent aussitôt à la nage pour rejoindre notre embarcation; l'une d'elles emporte un petit bébé, âgé de quelques mois; elle quitte son village sans se laisser attendrir par les larmes de sa fille aînée, qui assiste à son départ et veut la retenir.

Les indigènes de cette île sont petits et bien conformés; ils ont une figure éveillée, assez intelligente, mais se sont acquis la réputation de se débarrasser des blancs qui les importunent, non par des coups de fusil, mais par le poison; j'admets sous toutes réserves cette dernière assertion et je crois que bien des décès ont été imputés à des manœuvres criminelles, qui étaient dus au climat ou à des affections ignorées. Quoi qu'il en soit, ces naturels sont assez appréciés à Nouméa et deviennent d'excellents serviteurs.

Ils habitent de petits villages situés sur le bord de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



INDIGÈNES D'API PÊCHANT A L'ARC ET A LA ZAGAIE. — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la mer ou dans l'intérieur sur le flanc des collines; leurs cases sont assez rudimentaires, mais suffisantes pour les abriter contre les intempéries des saisons. L'intérieur n'est pas peuplé; cela tient à la présence du volcan. Au sommet d'une des montagnes existe un cratère qui laisse échapper de la fumée; mais les éruptions ne sont pas continuelles comme à Tanna, et je passai plusieurs fois sur les côtes de l'île sans observer le moindre signe dénotant l'activité du feu souterrain.

La constitution géologique d'Ambrym explique son manque de fertilité : le sol est poreux, sablonneux, aride; l'île est d'ailleurs peu irriguée; on ne trouve de l'eau douce que dans des trous creusés en terre; il n'y a de rivière nulle part : la végétation est donc très pauvre, et se rapproche de celle que j'avais pu voir à Tanna, dans les environs de Port-Resolution et de Wassissi. Néanmoins sept ou huit Européens résident dans l'île; je les rencontre dans les différents endroits où nous stoppons, à la pointe Malo, à Craig Cove, à Dip Point, à Rhanone; ils font tous le commerce de coprah, qu'ils remettent à des goélettes allant à Nouméa ou en Australie; quelques-uns amassent une petite fortune, et j'ai fréquemment entendu parler, pendant mon séjour, de F..., qui habite seul sur la côte nord-ouest, et fait des affaires brillantes.

Je visite à Dip Point l'installation d'un *coprah-maker*; cette industrie, spéciale aux archipels du Pacifique, mérite une courte description.

Le coprahmaker se rencontre dans toutes les îles, mais surtout à Ambrym et à Aoba. Quel est son pays d'origine? Souvent il l'ignore lui-même ou le cache avec soin; c'est tantôt un Portugais qui a renoncé pour toujours à revoir les bords du Tage; tantôt un Anglais prudent à qui la Tamise est interdite; quelquefois un Français qui connaît bien l'île Nou et possède à Nouméa des relations trop compromettantes; c'est encore un employé du gouvernement qu'un avancement peu rapide a dégoûté du métier; enfin on y voit quelques fils de famille à qui leurs parents ont coupé les vivres. Les Hébrides sont pour tous ces gens-là une terre promise : ni lois, ni autorité, ni gouvernement; le gendarme et le *policeman* n'y ont pas encore été importés; chacun vit à sa guise, se protège comme bon lui semble, règle ses petites affaires à son gré, sans subir les lenteurs de la justice.

Vivant dans une case construite par les indigènes de l'île, il achète les cocos qu'on lui apporte et oublie sa solitude dans une ou plusieurs bouteilles de genièvre; son travail est peu absorbant : il se borne à surveiller les deux Canaques qui sont généralement à son service et sont occupés à fendre en deux les noix de coco; chaque moitié est exposée au soleil ou à la chaleur du feu; la pulpe séchée est ensuite enlevée et porte le nom de coprah. Ce produit est expédié à Marseille, où on l'emploie à la fabrication des savons.

Depuis la côte d'Ambrym on distingue à l'ouest une île assez longue et montagneuse : c'est Mallicolo, bien connue à l'époque de l'occupation; c'était là qu'habitait un nommé J..., qui fut tué par les naturels; sa mort servit de prétexte à l'envoi de soldats destinés à assurer la sécurité de nos nationaux; un poste fut créé à Port-Sandwich. C'est vers cet endroit que nous nous dirigeons, après avoir terminé nos opérations sur l'île Ambrym.

Dick A... nous sert de pilote et nous conduit sans hésitation dans la passe qui aboutit à la vaste baie de Port-Sandwich; nous côtoyons d'abord les îles Maskelyne, situées au sud de Mallicolo; c'est un lieu de pêche, pour la biche de mer, si appréciée par les Chinois; des Européens l'habitèrent pour se livrer à cette pêche et notamment le fameux Mac L..., dont l'histoire est si intimement liée à celle des Nouvelles-Hébrides. Quiconque visite ces parages entend fréquemment parler de cet Anglais; son nom revient à tout instant dans la conversation non seulement des blancs, mais aussi des Canaques; il est le dernier représentant de cette tourbe de capitaines de commerce qui, sous le nom de baleiniers, sandaliers, négriers, écumèrent jadis ces îles et, par leurs procédés arbitraires, provoquèrent les sentiments hostiles qu'on remarque actuellement chez les habitants. Venu dans l'archipel il y a trente ans sans sou ni maille, il possède actuellement environ 2 millions, acquis par la traite des indigènes, faite à l'époque où elle n'était pas réglementée; des spéculations heureuses dans l'achat de terrains ont aussi augmenté cette fortune. Au point de vue politique, ennemi acharné de l'influence française, contre laquelle il lutte avec énergie depuis de longues années; au point de vue moral, homme sans scrupules, ainsi que l'ont prouvé ses démêlés avec la Compagnie Calédonienne. Tel est Mac L..., dont la renommée arrivera aux oreilles de tout voyageur à peine débarqué dans le pays; il ne m'était pas permis de ne pas dire quelques mots sur cet homme que j'ai bien souvent rencontré.

Revenons aux îles Maskelyne; on en compte trois. Habitées autrefois par une population nombreuse, elles sont actuellement presque désertes, et nous ne voyons que de rares pirogues naviguant le long des côtes. Les recruteurs peu délicats ont fréquemment envoyé à terre des expéditions armées qui enlevaient de vive force les indigènes, brûlaient les villages, et faisaient la solitude dans les endroits vivants et animés avant leur arrivée. C'est à ces nombreux actes de piraterie qu'il faut attribuer la dépopulation de ces îles.

Nous arrivons à Port-Sandwich et venons mouiller dans une rade magnifique, abritée de tous côtés. Nous sommes ici dans un endroit relativement civilisé : c'est la capitale de l'archipel, la ville des plaisirs des Nouvelles-Hébrides; c'est là que se donnent rendez-vous les différents coprahmakers isolés dans les îles voisines; ils y viennent dissiper leurs économies. Là on peut voir (phénomène étrange) les sacs de coprah se transformer en caisses de genièvre, à la satisfaction de ces grands buveurs du Pacifique.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Qu'est-ce que Port-Sandwich? Quelques maisons situées sur chaque côté de la baie, un magasin appartenant à la Compagnie Calédonienne, un dépôt de charbon, un wharf, voilà ce qu'on remarque pour l'instant dans ce port, qui est le plus sûr du groupe entier. Mais il ne faudrait pas juger d'après les apparences; il se fait réellement beaucoup de commerce dans la rade; des bateaux de toutes nationalités viennent y mouiller, et y apportent la vie et le mouvement; ils déposent des marchandises, chargent les produits du pays et se dirigent vers Nouméa, Sydney, Queensland ou les Fidji.

C'est aussi un centre de colonisation agricole; je descends à terre rendre visite à M. G..., agent de la Société Néo-Hébridaise; il est heureux de me faire voir les plantations de maïs, café, qu'il a créées et développées pour le plus grand intérêt de la compagnie dont il était le représentant. Il m'accorde une hospitalité charmante, et, à l'abri du kiosque confortable construit sur le littoral, j'ai passé des moments agréables et j'ai pu mieux qu'à bord mettre au net les notes recueillies pendant le voyage.

Les Canaques sont peu nombreux à Port-Sandwich; il faut aller dans l'intérieur pour rencontrer des tribus importantes. Nous partons donc pour la côte ouest de Mallicolo.

Nous passons de nouveau devant les îles Maskelyne et prenons ensuite une direction nord; nous suivons cette côte ouest dont l'aspect est si aride et si désolé. Les Nouvelles-Hébrides sont généralement remarquables par leur végétation luxuriante, par leurs forêts magnifiques qui s'étendent jusqu'au bord de la mer; on reste émerveillé devant la richesse de ce sol qui est couvert de plantes multiples et d'arbres gigantesques. Mais dans cette partie de Mallicolo, le tableau n'est plus aussi enchanteur : la côte, taillée à pic, est formée de rochers stériles, dénudés, brûlés et desséchés par le soleil; dans le fond se détachent, il est vrai, quelques collines à l'air verdoyant, mais il faut pénétrer assez loin dans l'intérieur pour trouver une terre propice à la culture; les cocotiers sont très rares sur le littoral, et les Canaques n'y font aucune plantation.

Dans la baie du sud-ouest, où nous venons mouiller, la nature du pays s'amende légèrement, grâce aux trois rivières qui viennent se jeter à la mer et coulent dans des vallées assez productives. Aussi, quand on a dépassé le récif qui se trouve à l'entrée de cette baie, on aperçoit des bouquets de cocotiers qui décèlent l'emplacement de villages indigènes. A peine avons-nous jeté l'ancre à quelques mètres du rivage, que nous voyons de nombreuses pirogues, chargées de naturels, se diriger vers nous et accoster bruyamment la *Lady Saint Aubyn*. L'aspect de ces Canaques est bizarre au premier coup d'œil; ils ont tous la tête en pain de sucre, et leurs cheveux sont enduits d'huile de coco; quelques-uns portent des bracelets faits avec des dents de porcs ou bien avec de petites perles blanches ou noires. La forme pointue du crâne caractérise bien l'habitant de Mallicolo et surtout celui de la baie du sud-ouest; c'est le seul point où j'aie pu constater cette déformation singulière; elle est due à certaines manipulations qui datent de l'enfance; on emploie des bandelettes formées d'écorce d'arbre, à l'aide desquelles on serre peu à peu la tête afin de lui donner la forme voulue; j'aperçois dans une pirogue un marmot dont le crâne est ainsi trituré.



FEMME RECRUTÉE PAR LA « LADY SAINT AUBYN »[1].

J'ai fait de nombreux achats d'armes; les indigènes de cette baie cèdent facilement leurs casse-tête et surtout leurs arcs et flèches; le casse-tête est fait en bois très dur, il a une longueur d'un mètre environ et se termine à son extrémité inférieure par une petite collerette qui sert de point d'appui à la main; les arcs ont la forme d'un arc de cercle et sont tendus par une corde en fibres de banian ou de bourao.

Ces naturels sont surtout très habiles à confectionner des flèches, et ils savent, dit-on, les empoisonner; celles que j'ai pu me procurer étaient renfermées dans un carquois qui cachait leurs pointes et empêchait ainsi toute piqûre. Ils sont convaincus de l'efficacité

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

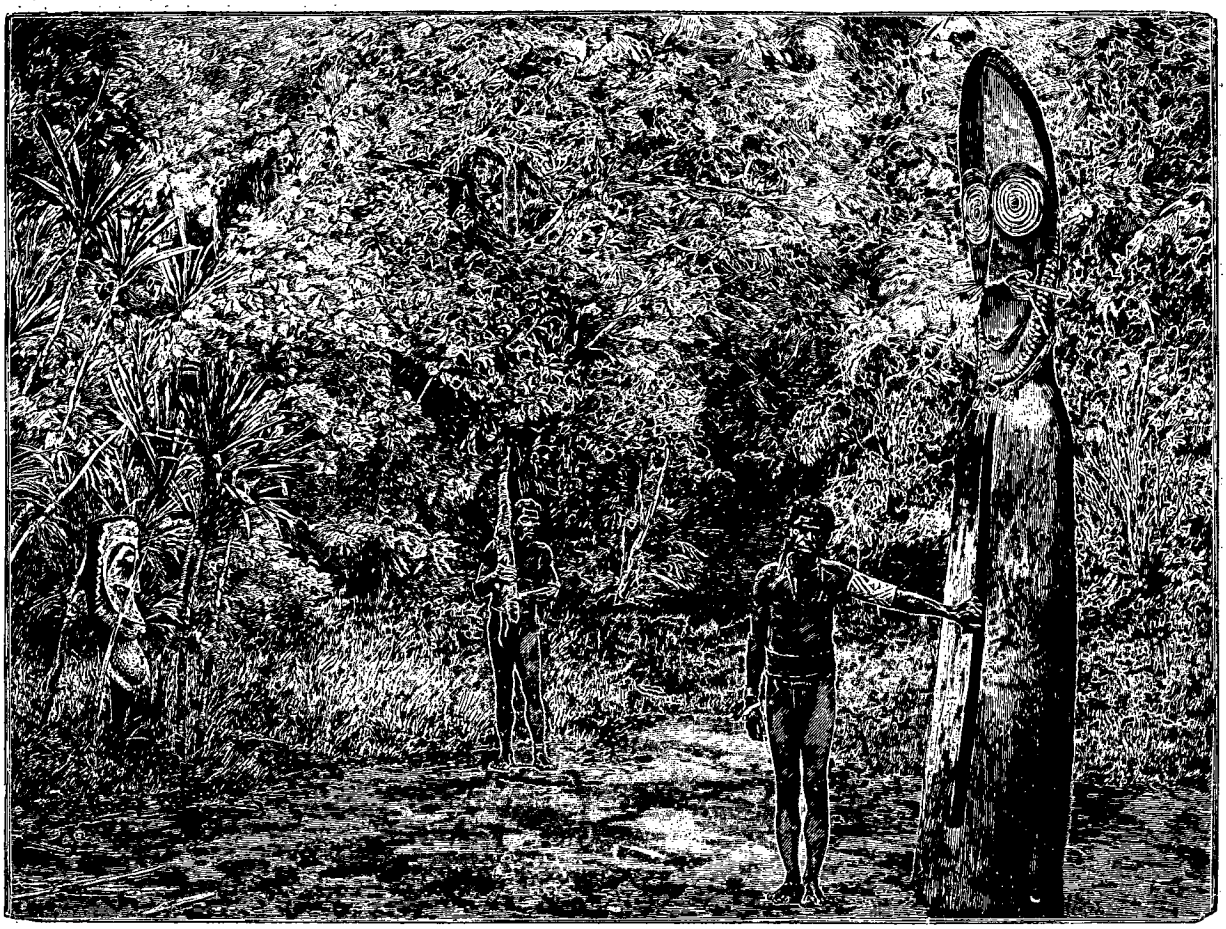
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

du poison dont ils se servent, mais je puis dire que les expériences tentées avec ces flèches n'ont pas permis de conclure à l'existence d'un venin. Quoi qu'il en soit, ils emploient le procédé suivant dans le but de les rendre toxiques : ils extraient d'un arbre spécial un suc visqueux dont ils enduisent l'extrémité de la flèche, puis ils prennent de la terre provenant d'un endroit malsain ou d'un marais à palétuviers et y laissent la pointe pendant quelque temps. On fait ensuite sécher le tout au soleil.

Ces armes ont la réputation d'être très dangereuses; quand je les enlevai du carquois pour les examiner, tous les naturels, qui formaient un cercle autour de moi, s'écartèrent rapidement et m'avertirent des risques que je courais si je me faisais la plus légère piqûre. Néanmoins il serait peut-être prématuré de les considérer comme tout à fait inoffensives; les exemples du commodore anglais Goodenough, de l'évêque Patteson et de nombreux Européens, morts du tétanos à la suite de leurs blessures, sont encore trop récents pour que l'on considère la question de la non-toxicité comme définitivement résolue.

Les indigènes de la baie du sud-ouest venaient de recevoir la visite d'un bateau recruteur allemand des îles Samoa; mais aucun d'eux n'avait voulu s'engager, à cause des mauvais traitements que subissent les travailleurs dans les factoreries de ces îles.

De plus, il y a quelques années, l'Allemagne avait envoyé un navire de guerre pour venger l'assassinat d'un de ses nationaux établi à Mallicolo; le souvenir des boulets de canon reçus n'avait pas rendu son pavillon populaire parmi les naturels de cette aic. Tels sont les renseignements que me donne un indigène qui a habité les îles Samoa pendant trois ans.



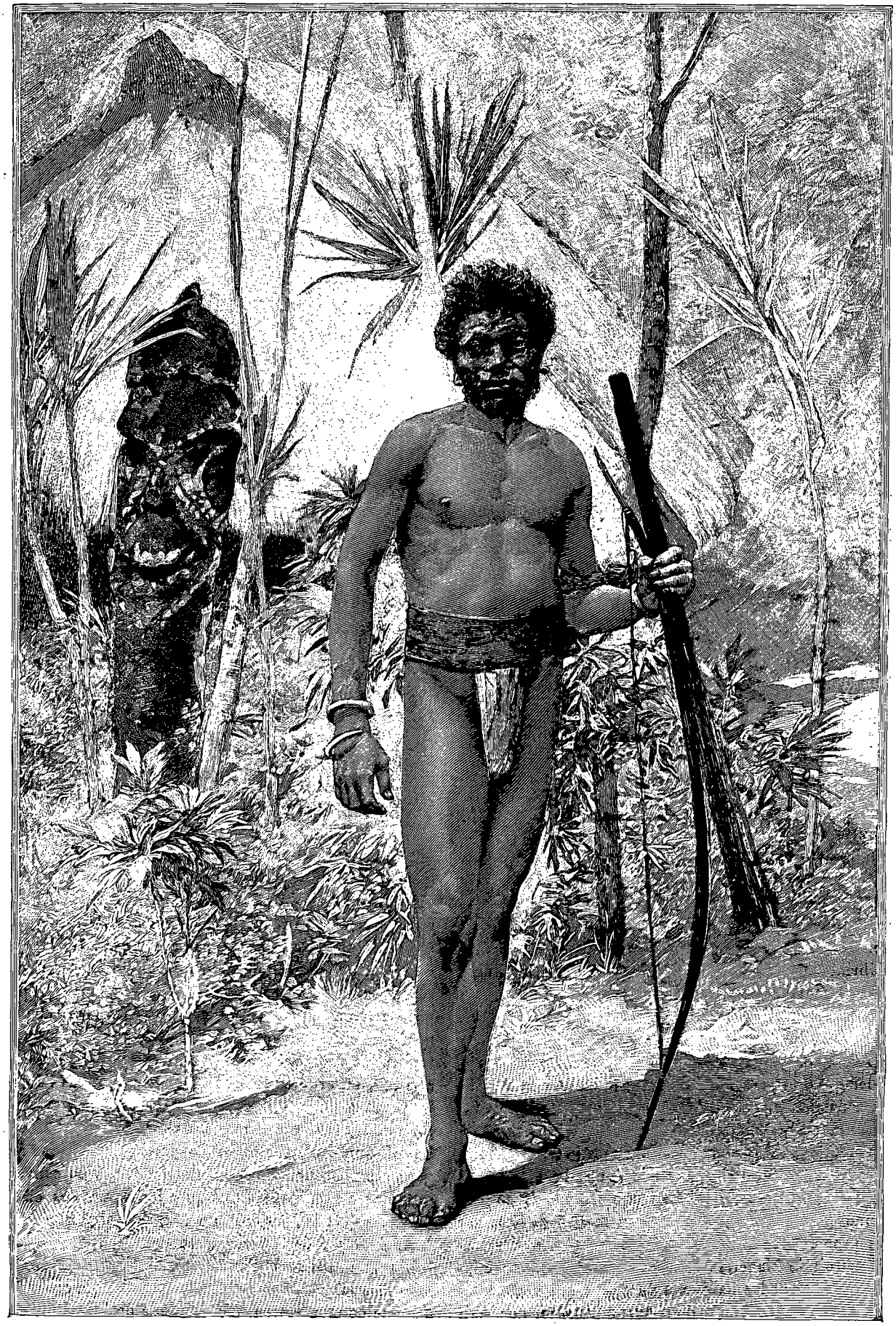
VUE DE MALLICOLO[1].

Mes promenades à terre me conduisent fréquemment dans un village situé sur le bord d'une lagune qui s'enfonce assez loin dans l'intérieur; les cases sont toutes construites en roseaux et bambous, mais la maison du chef est facilement reconnaissable à la haie qui l'entoure, au gros coquillage et aux mâchoires de porcs qui en décorent le sommet. Le chef a aussi un autre privilège : à sa mort, son corps est entouré de paille et de lianes, le tout est enduit de terre glaise, peint avec des couleurs noire, rouge et bleue, et porté dans une demeure spéciale, réservée aux grands de la tribu.

J'ai pu apprécier les talents artistiques de ces Canaques d'après les têtes en terre glaise modelées qu'on trouve dans les cases, et d'après leurs masques d'écorce

1. *Gravure de Devos, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



HABITANT DE LA BAIE DU SUD-OUEST. — GRAVURE DE BAZIN, D'APRES UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surmontés de grands chapeaux pointus, dont ils s'affublent à l'époque des *sinn-sinn* ou fêtes publiques. Mais je n'oserais dire que ces modelages et peintures pussent servir de modèle à nos artistes européens.

Dans mes pérégrinations à travers le village j'ai rencontré peu de femmes; elles sont vêtues d'un costume très primitif, qui consiste en une ceinture en feuilles de pandanus; mais j'ai constaté avec surprise que toutes étaient dépourvues des deux incisives supérieures; c'est encore là une coutume particulière à l'île Mallicolo.

La baie du sud-ouest est le seul mouillage de la côte ouest; nous ne faisons donc escale nulle part, et nous nous bornons à envoyer à terre les baleinières. Je descends à la baie Espiègle et j'entre en rapport avec quelques naturels, qui s'approchent de nous timidement; on voit que cette partie de l'île est peu fréquentée; les habitants regardent l'Européen avec curiosité, et lorsqu'ils sont apprivoisés, ils le tâtent partout afin de s'assurer s'il est de la même essence qu'eux-mêmes. Un Canaque, de taille moyenne mais aux dents blanches et aiguisées, touche mes bras et mes cuisses et semble tenir un raisonnement intérieur que je devine à demi. Les instincts cannibales des indigènes de cette côte sont bien connus, et mon interlocuteur apprécie, sans doute, si je suis à point pour être servi dans un festin d'anthropophages. Dans les tribus un peu civilisées, ils ne se bornent pas à exprimer leurs idées par des gestes : les mots *good kaikai*, « bon à manger », reviennent souvent dans leur conversation et vous avertissent de leurs préoccupations quand ils procèdent à un examen complet de votre personne.

Mallicolo n'est pas très fertile dans la partie que nous visitons; les plantations sont rares, la terre est aride, le sol est constitué seulement par des rochers volcaniques sur lesquels ne croissent ni arbres, ni plantes. Nous nous hâtons de quitter ces régions inhospitalières et nous atteignons rapidement le détroit de Bougainville, qui sépare cette île d'Espiritu Santo. C'est par ce détroit, ainsi que l'indique son nom, que Bougainville est passé lorsqu'il a découvert l'archipel; pendant longtemps on avait considéré les Nouvelles-Hébrides comme faisant partie du grand continent austral, mais le navigateur français rétablit la vérité en montrant qu'elles forment un archipel, dont Cook reconnut plus tard les îles méridionales.

Il sera peut-être intéressant pour le lecteur de rappeler que ce fut pendant ce voyage qu'une femme fit pour la première fois le tour du monde; le fait fut découvert par Bougainville lorsqu'il était en face de Mallicolo. Voici dans quelles conditions. Le bruit courait à bord de l'*Étoile* que le domestique de M. de Commerçon, naturaliste, était une femme. Cette personne, nommée Baré, suivait son maître dans toutes ses promenades, avait fait l'ascension des montagnes du détroit de Magellan et n'hésitait devant aucune fatigue. C'étaient les habitants de Tahiti qui avaient deviné son véritable sexe, dont aucun passager ne s'était douté jusqu'alors; elle se conduisait d'ailleurs avec la plus grande réserve. Bougainville la fit comparaître devant lui; elle avoua que, désolée par la mort de son fiancé, elle avait adopté le costume masculin et s'était engagée comme valet.

Nous ne fîmes pas une semblable découverte à bord de la *Lady Saint Aubyn*; ce fut après une traversée bien calme et qui ne fut signalée par aucun incident, que nous vînmes mouiller près de l'île Vao, sur la côte est de Mallicolo. Nous reçûmes bientôt la visite d'un de nos compatriotes, le Père L..., missionnaire mariste qui réside à Vao depuis deux ans et s'efforce de convertir les indigènes à la religion catholique. Il n'a pas grand succès, car les habitants de cette île sont rétifs à l'influence européenne; ils ne vivent que de pillage et de rapine; ils sont de plus animés de sentiments peu pacifiques et ne craignent pas d'adresser à tout instant des menaces de mort à ce digne Père.... J'admire le courage de ce Français dont les actes peuvent subir la comparaison avec ceux des missionnaires presbytériens anglais; ce n'est pas l'esprit de lucre qui le fait rester dans ces îles sauvages; il ne cherche pas non plus à se créer une installation confortable, qui serait inutile pour la cause qu'il doit servir. Je vais visiter sa maison en paille, meublée d'une façon fort rustique: une table en bois, deux chaises en paille, un lit dans un coin, voilà tout le mobilier; sa nourriture est frugale et ne consiste qu'en taros, ignames, du biscuit et des boîtes de conserves, mais il m'offre une bière excellente, qui est fabriquée avec une plante du pays et calme bien la soif.

Vao est une petite île très peuplée; à l'heure de notre mouillage nous n'apercevons cependant aucun indigène sur le littoral; tous les Canaques sont en effet sur la grande terre de Mallicolo; les uns sont occupés sur leurs plantations, les autres, le fusil à la main, surveillent les alentours afin de défendre les travailleurs contre les attaques des *bushmen* ou naturels de la brousse.

Vers 4 heures du soir, nous les voyons revenir et rejoindre leurs villages situés sur la petite île; quelques-uns nous vendent en passant leurs ignames, et m'offrent une place dans leur embarcation; ils me déposent sur le littoral, et je n'ai qu'à faire quelques pas pour arriver au village. Une bande de porcs et une meute de chiens m'entourent aussitôt et veulent m'interdire les approches de la tribu; mais les indigènes arrivent, et, armés de bâtons, font rentrer dans l'ordre les porcs et les chiens, auxquels je suis si peu sympathique. Je récompense mes sauveurs en leur donnant à profusion des pipes et du tabac; cette générosité me gagne leur confiance et me permet d'entrer en conversation avec eux. Depuis quelques jours, un des chefs du village est irrité contre les blancs, parce que Mac L..., dont j'ai déjà parlé, a enlevé son fils, qui travaille maintenant à Port-Vila chez cet Anglais. Il m'expose ses griefs, et, voyant les galons qui ornent la manche de mon veston, me demande de lui faire ren-

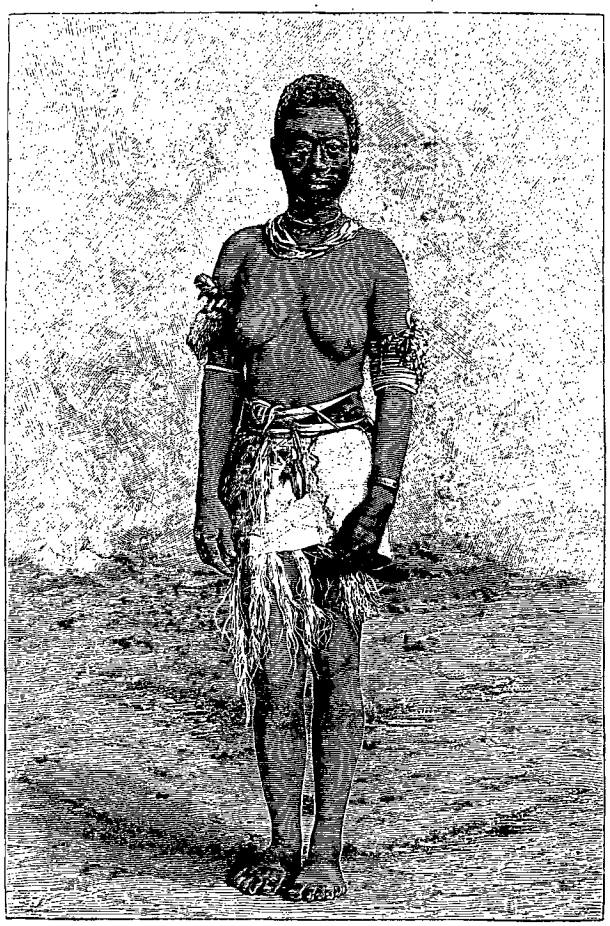
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dre justice par les navires de guerre; comme récompense, dit-il, je recevrai un porc hermaphrodite. Ce cadeau est magnifique aux yeux des indigènes; avec un porc hermaphrodite on peut acquérir une position élevée dans la tribu et même acheter une femme.

Nous avons bientôt terminé nos opérations de recrutement sur l'île Vao; le voisinage des coprahmakers permet aux habitants de vendre leurs cocos et d'obtenir en échange des marchandises européennes; ils ne sentent donc pas le besoin de s'expatrier et quittent difficilement leur pays natal. Nous continuons notre route vers le nord de l'archipel et avons l'intention de visiter l'île la plus septentrionale et la plus grande du groupe entier, l'île Espiritu Santo, ou Santo tout court.

Nous doublons la pointe sud de l'île Malo et pouvons apercevoir un drapeau tricolore qui salue notre passage; c'est là que demeure le P. D..., missionnaire mariste, résidant dans le Pacifique depuis trente ans environ; il a catéchisé les indigènes des îles Fidji, et s'efforce maintenant de convertir au catholicisme les naturels de Malo.

Poussée par une brise favorable, la *Lady Saint Aubyn* s'engage dans le canal du Bruat, qui sépare l'île Aoré de l'île Malo, côtoie Tongoa, où habite le fanatique presbytérien A..., et vient mouiller près du cap Lisburn, sur la côte ouest d'Espiritu Santo.



FEMME DE MALLICOLO [1].

J'ai vu peu d'endroits aussi pittoresques que le village de Nouvin, en face duquel nous avons stoppé; il est bâti sur le flanc d'une colline au pied de laquelle coule une rivière navigable pour une assez grande embarcation; les bords sont recouverts d'arbres et d'arbustes qui abritent le voyageur contre les ardeurs du soleil, et son lit sablonneux invite à prendre un bain rafraîchissant.

Mais il me semble que les indigènes de Nouvin ont une sainte horreur de cette eau limpide, car ils sont recouverts d'une crasse accumulée de longue date, et les loques qui cachent imparfaitement leur nudité ne paraissent pas soumises à des lavages fréquents. Ils ajoutent encore à leur laideur et à leur malpropreté en se peignant la figure, les cheveux et la barbe avec de l'ocre rouge; comme ornements, il est de bon ton de se piquer quelques fleurs dans les cheveux et de porter autour des bras des bracelets en coquillages.

La coquetterie ne semble pas spéciale au sexe féminin, car hommes et femmes lui donnent libre cours et n'hésitent pas à se faire dans ce but des déformations considérables en mutilant leur nez et leurs oreilles. La coiffure varie selon le caprice de chaque indigène : l'un porte les cheveux très courts, un autre a la tête complètement rasée, un troisième conserve seulement une petite touffe, ou bien laisse pousser sa chevelure et la dispose ensuite en forme de tresse.

J'ai trouvé en leurs mains une arme qui est particulière à Santo; c'est une zagaie assez curieuse, longue de 2 m. 50 environ; elle est en bois; son extrémité supérieure est garnie d'os humains sur une assez grande longueur et terminée par trois autres os en trident. Les blessures qu'elle produit sont très dangereuses, car ces os se brisent et restent au fond de la plaie, dont ils retardent la guérison. Pour une boîte de poudre je puis en acheter plusieurs et rentrer à bord armé de pied en cap.

Nous appareillons pour longer la côte ouest; cette partie de l'île est montagneuse; les vallées sont très étroites et peu fertiles.

Il y a beaucoup de ressemblance entre cette côte ouest de Santo et la côte est de la Nouvelle-Calédonie; aussi quelques mineurs ont-ils pensé que l'île était également riche en minerais, et fait des recherches dans ce but. Je ne crois pas que leurs efforts aient été couronnés de succès. A notre passage à Poussey, un indigène nous parle d'un blanc qui a débarqué sur cette côte il y a quelques mois et s'occupe activement de faire des fouilles; jusqu'ici il n'a réussi qu'à étonner les indigènes, qui, le voyant attacher de l'importance à des cailloux, le considèrent comme un fou. C'est un nommé V..., libéré de Nouméa; il a rapporté de son excursion peu de pierres précieuses, mais, en revanche, des accès de fièvre fréquents. En approchant de

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Poussey, nous voyons de nombreuses pirogues chargées les unes de porcs, les autres de taros, d'ignames ou de cannes à sucre. Ce point de la côte est un lieu de rencontre entre les naturels de l'intérieur, de la baie de Saint-Philippe et ceux de Poussey. Ces derniers, en échange des provisions qui leur sont apportées, vendent des poteries qu'ils fabriquent eux-mêmes et qu'ils sont seuls à fabriquer dans l'île. Ce sont des vases en terre de différentes grandeurs, souvent ornés de dessins linéaires et assez réfractaires à la chaleur; ils servent à la cuisson des aliments.

Il m'a semblé que les indigènes de Santo sont moins dégradés que ceux des îles du Sud; nous embarquons à Poussey un homme avec sa femme, qui veulent bien venir à Nouméa, mais ils y mettent comme condition d'être employés dans la même maison et sur la même plantation; ils se tiennent tendrement par la main et paraissent avoir l'un pour l'autre des sentiments réels d'affection. La condition de la femme serait moins misérable ici que dans les îles voisines.

D'ailleurs, plus nous avançons vers le nord de l'archipel, plus nous rencontrons des naturels intelligents, développés au point de vue moral, ayant souci des conditions matérielles d'existence. Leur cuisine est assez savoureuse; une de nos recrues reçoit comme cadeau un plat composé de viande de porc pressée avec des ignames et arrosée de lait de coco; le tout est enveloppé dans des feuilles de bananier et répand un fumet appétissant. Ils le mangent soit en se servant de fourchettes en bois, soit en formant avec la pâte de petites boulettes qu'ils jettent dans la bouche.

Je suis invité à prendre part à ce festin, et je goûte ce plat indigène, qui n'est pas désagréable et doit être surtout très nourrissant.

Parmi les naturels que nous rencontrons, quelques-uns ont le teint clair, d'autres sont plus foncés; chez tous la chevelure est moins crépue que chez les habitants des îles du Sud et principalement d'Erromango. Dans les siècles passés, des peuplades d'origine différente ont dû émigrer dans ce pays et se mêler à la population autochtone; il n'est donc pas étonnant que nous observions des différences individuelles assez tranchées. Mais le type moyen est bien constitué; la race de Santo est forte et trapue.

Ce grand concours d'habitants, que nous remarquons au marché de Poussey, est un prétexte de fêtes et de danses nationales. J'ai beaucoup regretté d'être arrivé avec quelques jours de retard; j'aurais pu assister à une cérémonie bizarre, qui est particulière à cette île.

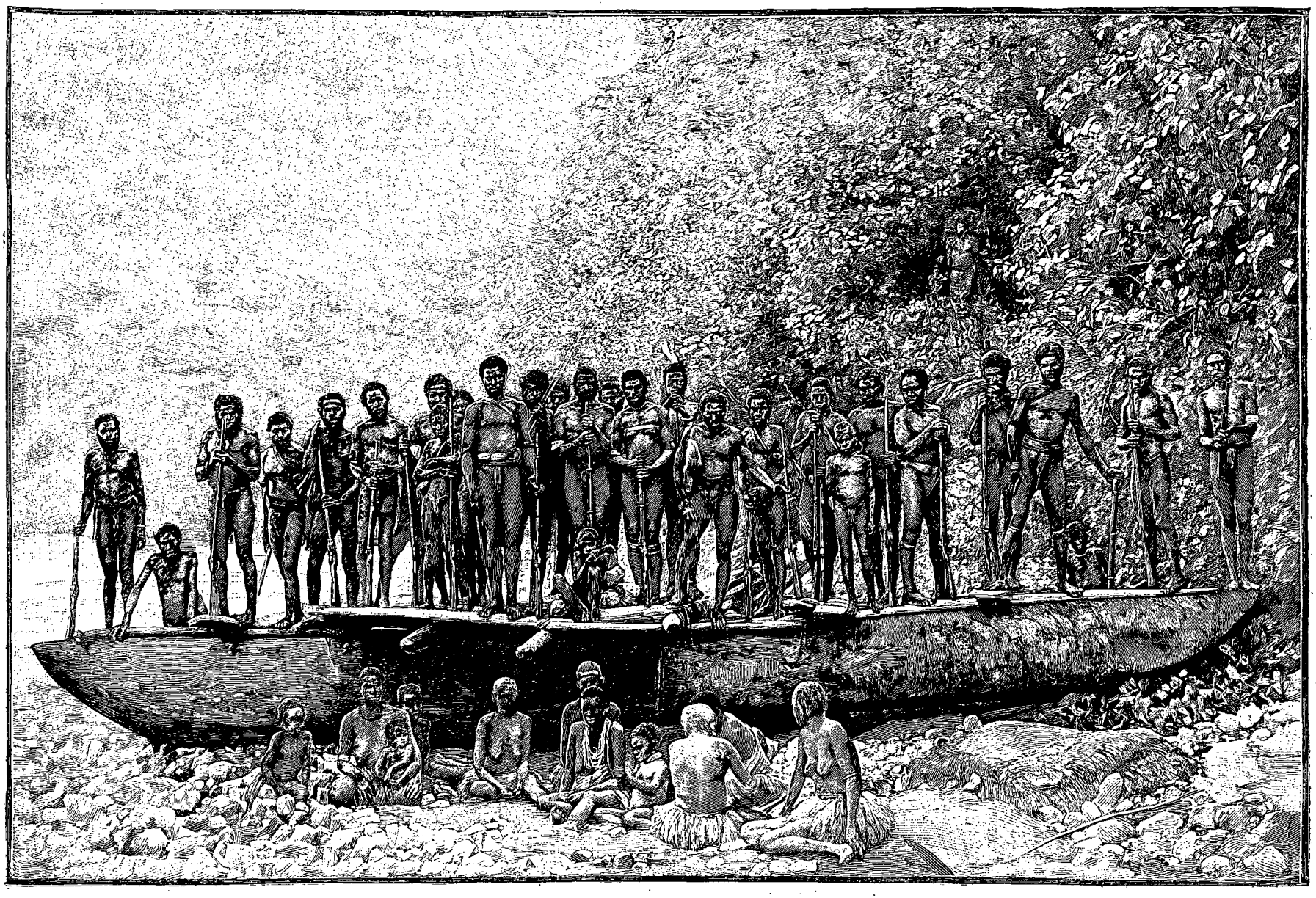


ILE VAO : HABITANTS REVENANT DE LA GRANDE TERRE [1] (PAGE 362).

Bien que je ne l'aie pas vue moi-même, je ne puis résister au désir d'en parler d'après la description que les indigènes m'en ont faite. Cette fête est dirigée par le chef de la tribu, qui est peint en rouge et couronné de fleurs. De petits cochons de lait sont liés et empaquetés sur la place publique, près des jeunes gens qui sont assis. A un moment donné, deux hommes se mettent à courir entre ces jeunes gens et s'arrêtent devant eux pour recevoir un coup de fouet ou de cravache. Souvent la partie supérieure du corps est recouverte de taro pilé, afin d'amortir la violence des coups. Chaque homme de la tribu est obligé de prendre part à la solennité. Pendant ce temps, cinq ou six naturels dansent et sautillent sur le lieu de la fête; c'est alors que les petits cochons empaquetés sont jetés en l'air et doivent retomber sur la tête des danseurs, qui cherchent à les attraper en l'air ou à terre. Ils sont en-

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



INDIGÈNES D'API. — GRAVURE DE ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

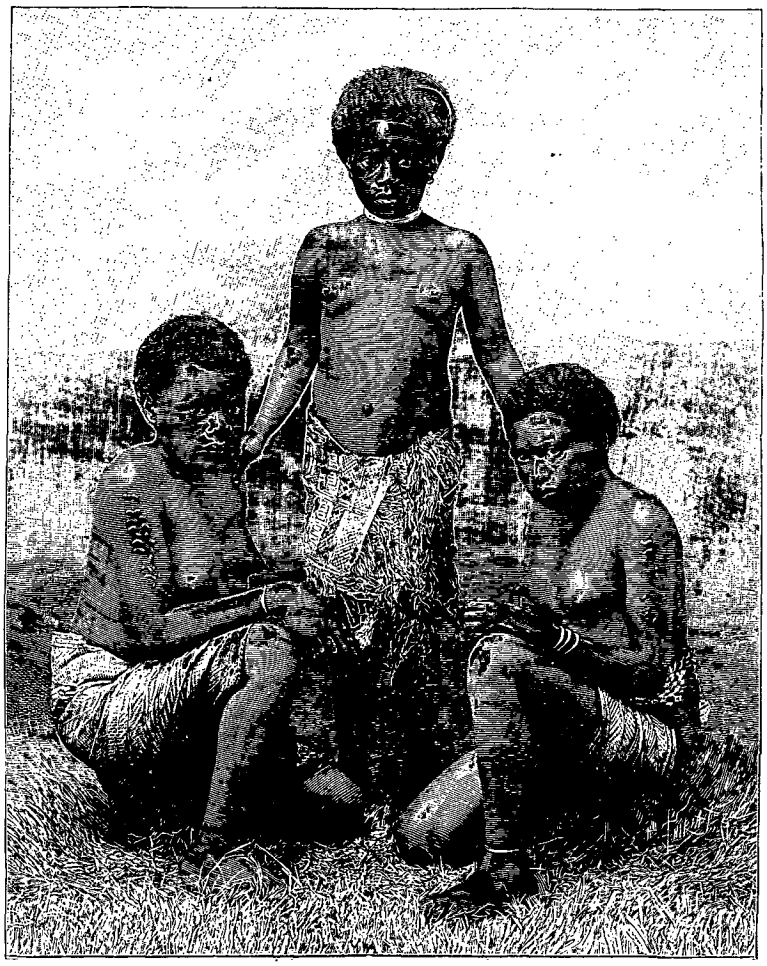
suite portés au sacrificateur, qui les achève en leur assenant sur le front un coup de casse-tête.

J'aurais désiré prolonger mon séjour à Poussey afin de pouvoir étudier d'une façon complète les mœurs de ces indigènes; mais nos opérations de recrutement n'y furent pas couronnées de succès.

Nous dûmes donc continuer notre route sur le cap Cumberland, qui est l'extrémité nord de l'archipel; nous doublons facilement cette pointe, pénétrons dans la baie de Saint-Philippe et venons mouiller près de la rivière du Jourdain. C'est là que Quiros avait voulu fonder sa Nouvelle-Jérusalem, lorsqu'il découvrit les îles en 1606. Il fit des processions à terre, promena la croix autour de la baie et s'apprêtait à jeter les fondements de sa ville sainte quand ses compagnons se révoltèrent et le forcèrent à retourner en Espagne. Quelques voyageurs ont prétendu que le navigateur espagnol avait mis à exécution son projet de colonisation, et qu'il avait bâti une cité dans laquelle furent installés des alcades, des corrégidors; l'un d'eux affirme même avoir vu les traces des murs. Mais je crois que ces renseignements ont été puisés uniquement dans l'imagination de leurs auteurs. J'ai fait de fréquentes promenades dans la baie et n'ai jamais remarqué le moindre vestige rappelant une ville ancienne. Il suffit d'ailleurs de lire le rapport de Quiros pour être assuré que son projet ne fut pas accompli; il est donc inutile de rechercher les traces de ce qui n'a pas existé; ce ne peut être que grâce à un don de seconde vue que quelques personnes ont constaté l'existence des murailles de la Nouvelle-Jérusalem.

Je ne veux pas dire que le lieu eût été mal choisi; je suis convaincu au contraire qu'un essai sérieux de colonisation a des chances de réussite dans la baie de Saint-Philippe. Ce port est excessivement vaste et renferme de nombreux mouillages; il n'est malheureusement pas abrité contre les vents du nord. Huit rivières se jettent dans la baie et coulent dans des vallées profondes et fertiles; le littoral est recouvert de végétation et laisse apercevoir à peu de distance un terrain couvert d'humus, convenable pour toute espèce de culture.

Les habitants sont assez doux et pacifiques. La baie de Saint-Philippe est un des rares endroits, dans les Nouvelles-Hébrides, où l'on n'ait jamais signalé d'attaques contre les Européens; les indigènes viennent volontiers nous rendre visite et sont heureux de vendre leurs produits contre de la poudre et du plomb. Ils aiment beaucoup la chasse et sont d'une adresse merveilleuse pour tuer les nombreux canards sauvages qui volent sur les bords du Jourdain.



JEUNES FILLES DES NOUVELLES-HÉBRIDES[1].

Ici, comme à Mallicolo, les femmes s'arrachent les deux incisives supérieures; elles sont vêtues d'une simple ceinture qui leur entoure les reins. Les hommes portent au-dessus des hanches deux morceaux de bois de forme conique, reliés par une petite ficelle à laquelle est attachée une natte cachant les organes génitaux. Les deux sexes aiment à se peindre le visage en rouge; quelques-uns ont la cloison du nez percée et traversée par un petit morceau de corail.

La baie de Saint-Philippe est située au nord de l'archipel des Nouvelles-Hébrides; nous sommes donc obligés de revenir au sud pour continuer à recruter dans ces îles avant de nous diriger vers le groupe des Salomon. Les renseignements que nous avons recueillis pendant le voyage nous font espérer de nombreux engagements à l'île Aoba; il paraîtrait que les habitants sont désireux d'aller travailler à Nouméa et de

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

recevoir comme payement des fusils et des munitions. Nous quittons notre mouillage du Jourdain, et, après avoir doublé le cap Quiros, nous faisons voile vers l'île Aoba.

Les vents du sud-est, qui soufflent avec violence, nous forcent à tirer de fréquentes bordées et ralentissent notre marche. Malgré le peu de distance qui sépare Santo d'Aoba, nous mettons trois jours pour venir mouiller sur la côte nord-est de cette dernière île, à Naboukiriki. Nous passons près d'une petite baie qui est devenue célèbre ces temps derniers en Nouvelle-Calédonie. C'est là qu'habitait un coprahmaker, d'origine française, nommé M..., bien connu à Nouméa; quelques semaines avant notre passage, il avait été tué par les indigènes de la tribu; son corps fut retrouvé enterré.

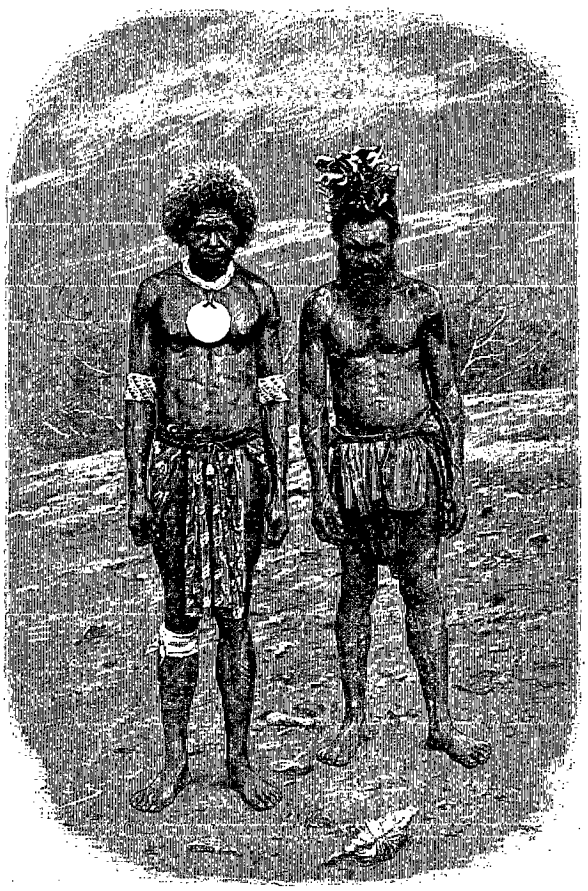
Malgré leur civilisation supérieure à celle des autres insulaires, malgré leur contact intime avec la race plus élevée des Polynésiens, les naturels d'Aoba n'ont pas complètement abandonné leurs instincts sanguinaires; ils sont toujours dangereux et ne méritent aucune confiance.

Les habitants du bord de la mer rejettent la responsabilité de ces crimes sur les Canaques de l'intérieur ou de la brousse; ils rougissent presque de pouvoir être accusés de méfaits semblables: mais tout mauvais cas est niable; je les mets donc tous dans le même sac, comme on dit vulgairement, et me réserve d'être sur mes gardes vis-à-vis de chacun d'eux.

Cependant je ne puis résister au désir de visiter le village de Naboukiriki. Le chef de la tribu est venu nous voir et nous inviter à descendre. Une fois à terre, nous suivons un sentier étroit, à travers la forêt, et arrivons bientôt sur une place publique entourée de maisons; les cases sont bien bâties, recouvertes de nattes à l'intérieur, et ne paraissent pas enfumées; la propreté est très grande; dans un coin de la tribu, nous retrouvons les troncs d'arbres qui servent d'instruments de musique, mais ils sont couchés à terre au lieu d'être élevés au-dessus du sol comme à Mélé.

Je vois en dehors du village une plate-forme entourée de nègres; c'est là que trône le chef de la tribu les jours de sinn-sinn; son rôle consiste à tuer à coups de flèches les porcs que doit fournir chaque habitant; ils sont ensuite dépecés et servis dans les repas pantagruéliques des indigènes.

Ce chef nous accueille avec beaucoup de cordialité; je reçois son cadeau de bienvenue, qui consiste en une poule, des bananes et plusieurs ignames; je lui donne en retour du tabac, une bouteille de genièvre, et, comme je sais que les tissus sont fort appréciés à Aoba, j'y ajoute mon mouchoir; ce sera son costume dans les jours de grande cérémonie. Leur seul vêtement consiste en effet en un morceau de calicot qu'ils portent devant leurs parties sexuelles; quand ils n'ont pas de tissus européens, ils fabriquent eux-mêmes des nattes, qui sont quelquefois faites avec assez de goût.



INDIGÈNES DE L'ILE AOBA [1].

Comme je le disais plus haut, les naturels d'Aoba diffèrent considérablement des autres habitants des Nouvelles-Hébrides; cela tient à la position de l'île, qui est éminemment favorable aux émigrations venant des pays voisins, des îles Samoa par exemple. A une époque relativement récente, Aoba a donc dû recevoir des Polynésiens arrivant des archipels environnants; ils se sont mêlés à la population primitive et ont créé cette race spéciale qui se distingue par son aspect physique et ses mœurs particulières. Dans un groupe de Néo-Hébridais, je reconnaîtrai toujours un Canaque d'Aoba à sa grande taille, à son air intelligent, à son prognathisme peu accentué, à sa chevelure lisse, et surtout à son teint excessivement clair. Comme les Polynésiens, ces Canaques se groupent, non en petits villages, mais en tribus importantes, et obéissent à des chefs dont l'autorité est absolue; leur langage contient beaucoup de mots rappelant les dialectes de Tahiti, Tonga, Samoa; je n'insiste pas davantage sur ces caractères ethniques, ce sont des considérations qu'il faudrait développer longuement. Mais je suis fort heureux d'avoir visité Aoba; c'est dans cette île que j'ai pu étu-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dier cette question si controversée des migrations océaniennes.

Ce mélange polynésien me permet d'expliquer la liberté des mœurs qui a rendu l'île si célèbre parmi les navigateurs du Pacifique; le Papou est toujours très jaloux et tient sa femme à l'abri des regards indiscrets; l'habitant d'Aoba n'a pas les mêmes scrupules et n'hésite pas à conclure des marchés que sa morale relâchée lui fait regarder comme licites. Aussi les jeunes filles ne sont-elles pas timides et ne fuient-elles pas à l'approche de l'étranger, comme dans les autres îles; ce sont des vertus faciles, dont on fait la conquête avec un morceau de calicot rouge, avec une ombrelle ou une guimbarde.

Je quitte la tribu de Naboukiriki, escorté par tous les habitants, qui m'accompagnent jusqu'au littoral. Nous croisons un groupe de jeunes femmes qui reviennent de prendre leurs ébats dans la mer et rentrent dans leur village en chantant sur un ton bien cadencé; elles me saluent au passage de leurs rires et peut-être de leurs moqueries.

Une baleinière m'attend au lieu de notre mouillage et me dépose à bord au moment où la *Lady Saint Aubyn* appareille pour atteindre Walhara.

Nous allons ensuite à Duin-Dui, où je rencontre, aussi peu vêtu que notre premier père Adam, un Canaque propriétaire au Queensland; il parle anglais avec pureté; il a acquis une fortune considérable dans la pêche des perles au détroit de Torrès, et s'est établi à Brisbane, où il a épousé une Anglaise. Il est venu passer quelques mois dans son pays natal et se propose de rentrer bientôt dans la colonie australienne. Son exemple prouve la perfectibilité de cette race et l'intelligence des habitants d'Aoba.

Nous passons devant l'île Aurora, devenue tristement célèbre quelque temps après notre départ; elle fut le théâtre d'une catastrophe qui jeta l'émotion parmi les navigateurs du Pacifique et surtout parmi ceux qui, comme nous, se livraient aux opérations de recrutement.

Nous avions rencontré à Port-Havannah un jeune créole de l'île Maurice qui voyageait dans l'archipel avec le petit cutter *Constantine*, commandé par un capitaine français. Il vint mouiller sur les côtes d'Aurora dans le but d'engager quelques naturels; ceux-ci, abusant de la confiance du créole, le massacrèrent ainsi que le capitaine, une partie de l'équipage et incendièrent le navire.

Toutes les îles des Nouvelles-Hébrides sont dangereuses; il n'en est aucune dans laquelle on puisse accorder une confiance absolue aux habitants. Mais Aurora ou Maïro mérite sa mauvaise réputation; il faut user à l'égard de ses indigènes de la prudence la plus grande.

D'ailleurs leurs coutumes indiquent bien quel est le fond de leur caractère: quand un Canaque meurt, on a l'habitude d'en tuer un autre qui doit l'accompagner; il n'est pas rare qu'une mère demande à son fils de la faire mourir afin de ne pas laisser partir seule sa fille décédée.

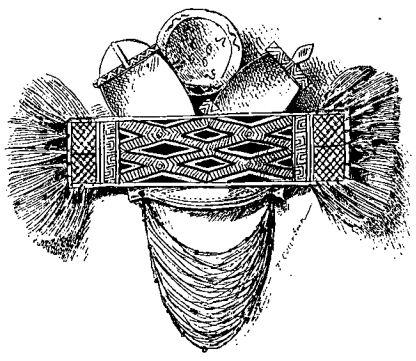
Aucun Européen ne résidait à Maïro lors de notre passage; je ne crois pas d'ailleurs que l'île ait été jamais habitée par un blanc. Le manque de sécurité, l'absence de mouillage éloignent de ses côtes les navires étrangers; la population est cependant très dense, la végétation est splendide; on voit surtout beaucoup d'arbres à pain, qui entrent autant dans la consommation des naturels d'Aurora que dans celle des habitants de Tahiti. L'île est bien arrosée; nous apercevons, du pont du bateau, des cascades qui tombent d'une grande hauteur et donnent au pays un cachet si pittoresque.

Nous quittons définitivement l'archipel des Nouvelles-Hébrides. Poussée par une brise favorable, notre petite goélette fait voile au nord-ouest, se dirigeant vers les îles Salomon, dont nous séparent 800 milles environ.

Dr A. HAGEN.

1. *Dessin de F. Courboin.*

(La fin à la prochaine livraison.)



CEINTURE ET USTENSILES : ILE SANTO [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CASE INDIGÈNE AUX ILES SALOMON [1] (PAGE 370).

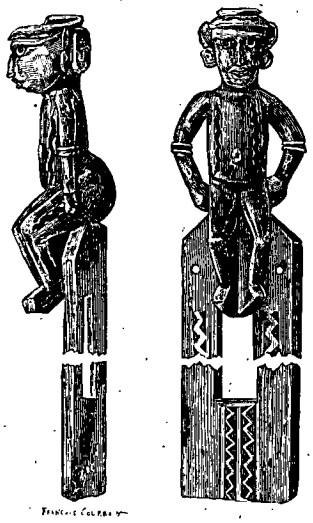
VOYAGE AUX NOUVELLES-HÉBRIDES ET AUX ILES SALOMON [2]

(OCÉANIE),

PAR M. LE DOCTEUR A. HAGEN, MÉDECIN DE LA MARINE.

III

Les Salomon. — San Cristoval; les indigènes; visite à Santa Anna; les pirogues de guerre; les chefs May et Quarter; menaces des habitants de Wannoni. — L'île Malaïta; sa mauvaise réputation; le chef Aio; les indigènes du littoral et de la brousse. — Les missionnaires catholiques et protestants. — Guadalcanar; le commerce aux Salomon. — Départ pour Nouméa.



FÉTICHES [3].

L'archipel des Salomon a été découvert par Mendana en 1564; depuis, il n'a été visité qu'au XVIIIe siècle, par Surville et d'Entrecasteaux. Lors de son expédition à l'île Vanikoro, Dumont d'Urville fréquenta ces parages, mais, depuis cette époque, nos navires de guerre n'y firent aucune apparition.

Aussi notre littérature géographique est-elle dépourvue de tout document sur ces îles, malgré leur importance et l'attrait qu'elles offrent au voyageur. Leur superficie est égale à dix fois celle de la Corse; les plus grandes sont : Bougainville, Choiseul, Isabel, Malaïta, San Cristoval, Guadalcanar. Ce sont ces trois dernières îles que nous avons visitées.

Nous étions tous heureux de voir ces terres peu connues. Maintes fois on nous avait signalé l'hostilité de leurs habitants, leurs mœurs sauvages, leurs attaques contre les Européens.

Quelle confiance fallait-il accorder à ces récits? Serions-nous nous-mêmes victimes de semblables agressions? L'avenir devait nous renseigner d'une façon précise.

Le 30 septembre, vers 8 heures du matin, la terre est donc saluée avec joie, et nos yeux cherchent à fixer le petit point que la vue perçante d'un Canaque peut seule découvrir.

Nous avons atterri près de la pointe orientale de la côte sud de l'île San Cristoval.

Mais bientôt le calme ralentit notre marche et c'est à 3 heures de l'après-midi seulement que nous pouvons songer à débarquer, pendant que notre goélette, vu l'absence de mouillage, louvoie au large à 2 milles du rivage.

Les deux embarcations du bord sont amenées et j'y prends place avec les armes et munitions pour nous protéger et des marchandises qui doivent nous attirer les bonnes grâces des naturels.

Nous nous dirigeons vers le village de Makira, dont les cases, situées sur le bord de la mer, se détachent

1. *Dessin de Riou, gravé par Maynard.*
2. *Suite. — Voyez p.* 337 *et* 353.
3. *Dessin de Courboin, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au fond de la verdure et paraissent par leur forme autant de ruches d'abeilles agrandies; elles sont abritées par de nombreux cocotiers et disposées au milieu d'une végétation luxuriante qui rappelle celle des tropiques. Pas un pouce de terrain n'apparaît sans être recouvert d'une plante ou d'une herbe quelconque, et l'œil traverse difficilement ces vastes forêts dans lesquelles circulent avec peine l'air et la lumière.

Nos deux embarcations naviguent de conserve et se protègent mutuellement; la prudence l'exige afin qu'en cas de surprise elles puissent se prêter un appui réciproque et repousser toute agression. A quelques mètres du village, nous apercevons les indigènes qui viennent à notre rencontre, armés les uns de casse-tête, les autres de zagaies, chacun ayant une arme quelconque, sinon pour attaquer, du moins pour se défendre, car ils ignorent nos intentions.

Les pourparlers s'établissent; notre qualité de Français et notre provenance de Nouméa ne semblent pas effrayer les habitants; nos prédécesseurs n'y ont donc pas laissé de mauvais souvenirs. Dès qu'ils sont rassurés, ils approchent de nous, et c'est à qui nous demande du tabac, une pipe et des allumettes; leur enthousiasme arrive à son comble quand nous leur donnons un fusil et des cartouches pour chaque indigène prêt à venir travailler à Nouméa. Aussitôt, deux jeunes gens vigoureux se déclarent disposés à partir et, sans écouter les supplications de leurs amis, enjambent le bord de l'embarcation et se blottissent à l'arrière.

Les regrets de leurs parents s'évanouissent devant le payement qui est fait pour ces deux engagements; nous leur donnons un fusil Snyder, 20 cartouches, 1 kilogramme de tabac, 20 pipes, 20 boîtes d'allumettes, un grand coutelas et quelques verroteries. Le tout revient à 30 francs environ.

Je puis à mon aise observer ces indigènes, qui se pressent autour de nous, désireux de nous vendre l'un son bracelet, l'autre ses armes. En quelques minutes et pour une somme bien modique je fais une abondante récolte d'objets ethnographiques qui trouveront leur place au musée du Trocadéro. J'attends ma rentrée à bord pour les classer et voir quelles indications ils peuvent me fournir sur les caractères de cette race; à première vue, elle me semble formée de plusieurs éléments que la couleur, le prognathisme des mâchoires, l'aspect des cheveux me permettront de déterminer.

Dès notre accostage, j'avais été surpris de voir la grande quantité de femmes et d'enfants accourus à notre rencontre et nous regardant d'un œil curieux; c'était d'un bon augure, car, en cas d'intentions agressives, les hommes, désireux d'avoir leurs mouvements libres, ont toujours soin d'éloigner leur famille et tous les impotents.

Ces femmes se présentaient sur la plage absolument nues; elles n'avaient même pas cette feuille de vigne qui a rendu Ève légendaire; elles étalaient au grand jour leurs formes sveltes, souvent gracieuses. L'œil indiscret de l'étranger ne semblait pas les effaroucher, et la jalousie de leurs maris ne se mettait pas en peine pour si peu.

Quelques-unes cependant portaient autour des reins une légère ceinture en fibres de cocotier; mais c'était un vêtement purement conventionnel, qui ne respectait pas davantage les lois de la pudeur.

Elles venaient quémander sans honte du tabac; on voyait quelques vieilles édentées ayant à la bouche une pipe ébréchée depuis longtemps mise au repos par défaut de combustible; cette côte n'est pas très fréquentée par les bateaux étrangers, et les marchandises européennes y sont très rares.

C'était à qui d'entre elles enlèverait le plus vite ses bracelets en nacre, ses boucles d'oreilles ou de nez en écaille de tortue, et nous les donnerait contre une boîte d'allumettes, un bâton de tabac ou un collier de verroterie. Les tissus n'avaient ici aucune valeur: c'est chose superflue pour les beautés des Salomon.

L'accueil sympathique que nous recevons nous engage à quitter notre embarcation et à visiter de plus près le village, qui est à quelques mètres du bord de la mer. C'est à califourchon sur le dos d'un naturel complaisant que je mets pied pour la première fois sur la terre des Salomon; je donne en payement une cartouche à mon porteur et le prends comme guide.

Les cases sont échelonnées les unes derrière les autres sur le flanc d'une colline qui vient mourir jusqu'au littoral. Pour y arriver nous devons sauter de larges troncs d'arbres que le vent a déracinés et que l'incurie des naturels laisse sur le chemin; c'est au milieu de la forêt même que ce village est établi, et, de chaque côté, on peut admirer ces arbres gigantesques, le tamanou, le banian, dont les larges branches recouvrent d'un ombrage perpétuel ces huttes primitives. Il n'est pas nécessaire d'être grand architecte pour édifier les cases dans lesquelles ces naturels s'abritent, eux, leur famille, leur chien et leur porc. Quelques bambous fixés en terre et retenus par des lianes, quelques poteaux pour soutenir la toiture en paille, une ouverture à chaque extrémité, et voilà la maison construite; le sol sera le plancher, quelques pierres durcies le foyer, et la terre battue la couche familiale; dans un coin on aperçoit les casse-tête, les zagaies; dans un autre, des nattes et des plats en bois; voilà tout le mobilier. Pas de porte, il n'y a rien à voler.

C'est avec une parfaite complaisance que ces naturels m'engagent à entrer dans leurs maisons, et je vois qu'ils seraient mécontents si je déclinais leur invitation. Ils me semblent déjà mériter mieux que leur mauvaise réputation, et certes, lorsque j'étais enfermé dans une de ces cases à la recherche d'une arme curieuse, ils auraient pu m'occire sans résistance de ma part et sans crainte de représailles.

L'heure avancée de la journée ne nous permet pas de prolonger notre séjour à Makira, et notre confiance n'est pas encore assez ferme pour que nous nous risquions à coucher à terre. Escortés par toute la population, hommes, femmes et enfants, nous regagnons nos

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

embarcations, confiées à la garde de quelques matelots, et, une demi-heure après, nous étions de retour à bord de la *Lady Saint Aubyn*. Enchantés de notre première excursion et abondamment pourvus d'objets ethnographiques, nous nous promettons bien de descendre à terre aussi souvent qu'il nous sera possible.

Mais, dès ma rentrée, je m'aperçois que l'honnêteté n'est pas la vertu dominante de ces sauvages primitifs, et la disparition de mon revolver et de ma cartouchière m'avertit d'avoir l'œil dorénavant sur leurs doigts crochus. Les nombreuses zagaies que j'ai rapportées ne compensent pas la perte de mon arme ; quelques-unes cependant sont jolies : longues de 4 mètres environ, elles sont terminées aux extrémités par de petites pointes en os ou en fer, reliées par de la paille tressée et colorée en rouge ou en jaune. L'adresse de ces naturels est merveilleuse, et, à une trentaine de mètres, ils ne manquent jamais le but qu'ils ont visé.

Nous quittons cette nuit la côte où nous avions atterri et nous nous dirigeons vers l'île Santa Anna, au sud de San Cristoval ; nous comptons y trouver un interprète qui nous est indispensable pour nos opérations de recrutement.

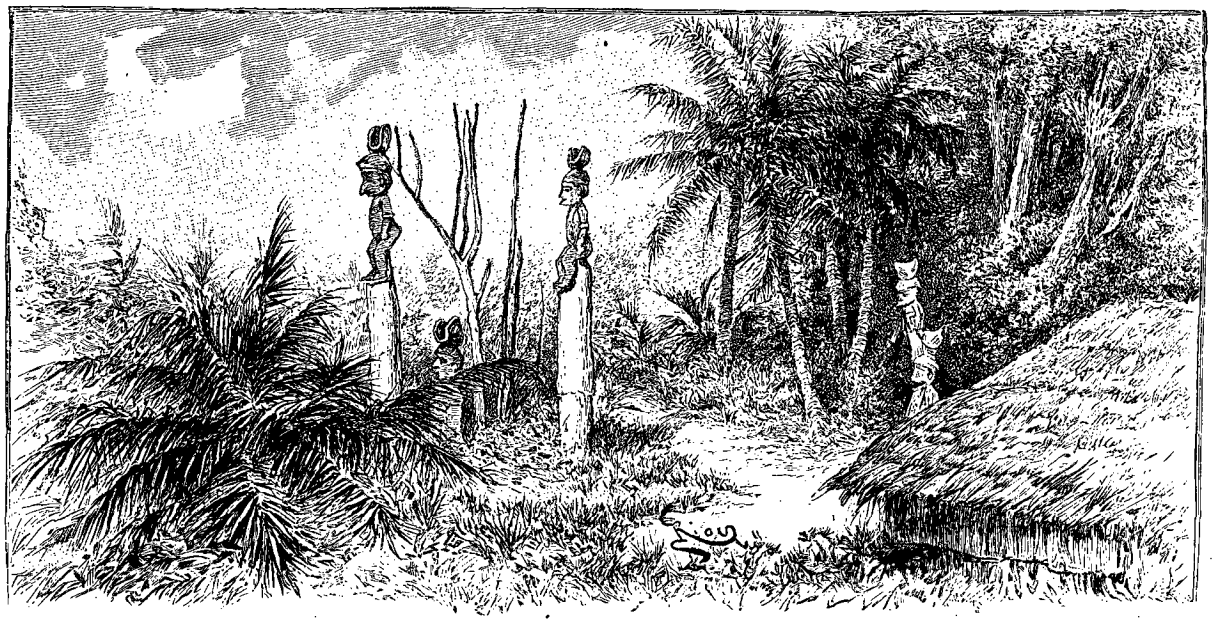
Le lendemain, vers 6 heures du matin, après avoir doublé le cap Surville, nous mouillons à Uaah, qui est le nom indigène de Santa Anna. Aussitôt une pirogue se détache du rivage et se dirige vers nous ; elle nous amène le chef May, bien connu des traitants et si redouté des tribus vers lesquelles il lui plaît de diriger ses pirogues de guerre ; sa réputation d'homme belliqueux est établie et lui vaudra force cadeaux de la part des chefs de peuplades que nous visiterons le long de la côte de San Cristoval.

Il nous propose ses services comme pilote et interprète ; nous les acceptons sans hésitation.

Il nous invite à visiter son village et nous offre une place dans sa frêle pirogue ; mais nous préférons une embarcation, du bord, qui, en quelques minutes, nous dépose doucement sur le littoral, au fond d'une petite baie sablonneuse. A peine arrivés, nous sommes accueillis par un de ces Européens isolés dans les îles du Pacifique, qui ne se rappellent même plus le lieu de leur naissance et, dans leur vie aventureuse, ont fréquenté tous les continents. C'est F..., un Russe né en Finlande ; il habite les îles Salomon depuis une dizaine d'années et n'amasse pas une grande fortune en y faisant le commerce du coprah.

Son installation est assez confortable ; sa maison en bois, entourée d'une véranda, est coquette et décorée, à l'intérieur d'armes indigènes et de chromos cosmopolites ; il possède même ce qui constitue dans son pays le suprême chic : ce Russe emploie à son service un cuisinier français.

Mais il paraît que ce compatriote n'est pas désireux de faire notre connaissance ; je comprends sans peine son hésitation quand il se décide à paraître. Nous ne tardons pas à reconnaître en lui un forçat évadé de la Nouvelle-Calédonie. Quelques mois auparavant, trois condamnés s'étaient échappés de la baie du Sud avec une petite embarcation qui les porta aux îles Loyalty, dépendance de notre colonie océanienne. Se croyant arrivés dans un archipel indépendant, ils débarquèrent avec confiance, mais ils furent capturés et conduits devant l'administrateur des îles ; ils parvinrent à s'évader de nouveau, et, plus heureux cette fois, ils abordèrent à l'île Guadalcanar après une traversée mouvementée et signalée par des incidents épiques. Ils se présentèrent comme naufragés d'un navire français



CASE INDIGÈNE ET FÉTICHES[1] (PAGE 382).

1. *Dessin de Riou, gravé par Barbant.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

allant à Batavia et furent accueillis par les blancs des îles Salomon. Je ne crus pas devoir renseigner le Russe de Santa Anna sur la vraie provenance de son cuisinier. Puisse-t-il se refaire une nouvelle virginité morale et racheter ainsi ses fautes passées !

Notre visite chez M. F... est de courte durée; je me hâte d'aller faire un tour dans le village indigène et d'y glaner quelques observations.

Nous pouvons pénétrer sans crainte dans la tribu et nous mêler aux Canaques; Santa-Anna est l'île la plus civilisée du groupe; les Européens y abordent fréquemment, et le capitaine Mac-Donald, vieux routier du Pacifique, l'a habitée pendant longtemps sans avoir couru aucun danger.

Notre arrivée est accueillie par de grands cris; les hommes accourent à notre rencontre, pendant que les femmes, apeurées, timides, se réfugient au fond des cases et n'en veulent pas sortir.

Les hommes sont plus affables; ils nous accompagnent dans notre visite et nous conduisent immédiatement dans la case où sont abritées les pirogues de guerre; c'est le monument le plus curieux de l'île; les indigènes en sont donc fiers et sont heureux d'en faire les honneurs aux étrangers. Cette maison, haute de 4 mètres environ, est soutenue par des colonnades en bois sculptées, représentant soit un moniteur indigène lisant son bréviaire, soit un guerrier dans l'ardeur du combat, soit une femme ou un animal quelconque.

Ce qui constitue le côté caractéristique des indigènes de Santa Anna, c'est leur habileté dans la confection des pirogues; on pourrait dire que cette île est l'atelier des constructions navales de tout l'archipel. Nous voyons, dans cette case, la véritable pirogue de guerre, longue de 7 à 8 mètres, pouvant contenir 60 à 70 rameurs; une place spéciale est réservée à l'arrière au chef qui dirige le combat; elle ne porte aucun balancier, contrairement à l'usage qui prédomine dans les archipels voisins des Nouvelles-Hébrides et de la Nouvelle-Calédonie.

Ces pirogues sont incrustées de nacre, recourbées en col de cygne à chaque extrémité, ornées de dessins au charbon à l'avant et à l'arrière; des animaux sculptés (chien, oiseau), des guirlandes de fleurs décorent les côtés; leur solidité est parfaite, et leurs conditions de navigabilité sont suffisantes pour permettre aux naturels de faire des voyages de 50 à 60 milles à la rame seulement, car ils ne se servent jamais de la voile.

La case qui abrite ces embarcations est placée sous la protection d'une divinité à qui l'on sacrifie une victime humaine lors du lancement d'une nouvelle pirogue de guerre; un canot lui est d'ailleurs spécialement réservé, et dans un coin on aperçoit des vases et ustensiles qui lui sont consacrés. Jamais les indigènes ne veulent se défaire de ces objets, quel que soit le prix offert: ils en éloignent l'étranger et n'hésiteraient pas à lui faire un mauvais parti s'il ne respectait pas leurs préjugés et leurs superstitions.

La visite du village de Santa Anna nous occupa toute la matinée. A midi, nous quittons cette île pour nous diriger vers la côte nord de l'île San Cristoval. May nous accompagne et nous sert de pilote pour atteindre le mouillage de Fanariki; nous comptons y arriver le lendemain matin de bonne heure.

Pendant cette courte traversée, il m'est possible d'avoir une vue d'ensemble des îles qui constituent la partie sud de l'archipel; Malaïta, San Cristoval, Hougué, Santa Catalina, Santa Anna se détachent nettement, et leur aspect général nous apparaît d'une façon très distincte.

La durée de la nuit nous suffit pour faire les quelques milles qui nous séparent de Fanariki. Dès que la *Lady Saint Aubyn* est mouillée, nous descendons à terre pour aller rendre visite au chef du village. C'est le nommé Quarter. Avant de commencer les opérations de recrutement, il importe de s'assurer les bonnes grâces des chefs; ils ont un pouvoir absolu et ne se décident à laisser partir un indigène qu'après avoir accepté force cadeaux et absorbé de nombreuses libations. Aussi, dès que Quarter a reçu de notre armateur une bouteille de genièvre et un superbe fusil Lefaucheux, nous promet-il tout son concours et nous assure-t-il de nombreux engagements dans son royaume. Ce mot est peut-être prétentieux quand il s'agit du chef Quarter ou de tout autre roitelet des îles Salomon. Ces naturels vivent en effet par tribus disséminées, et l'autorité d'un indigène ne s'étend pas au delà de quelques milles du lieu de sa résidence habituelle.

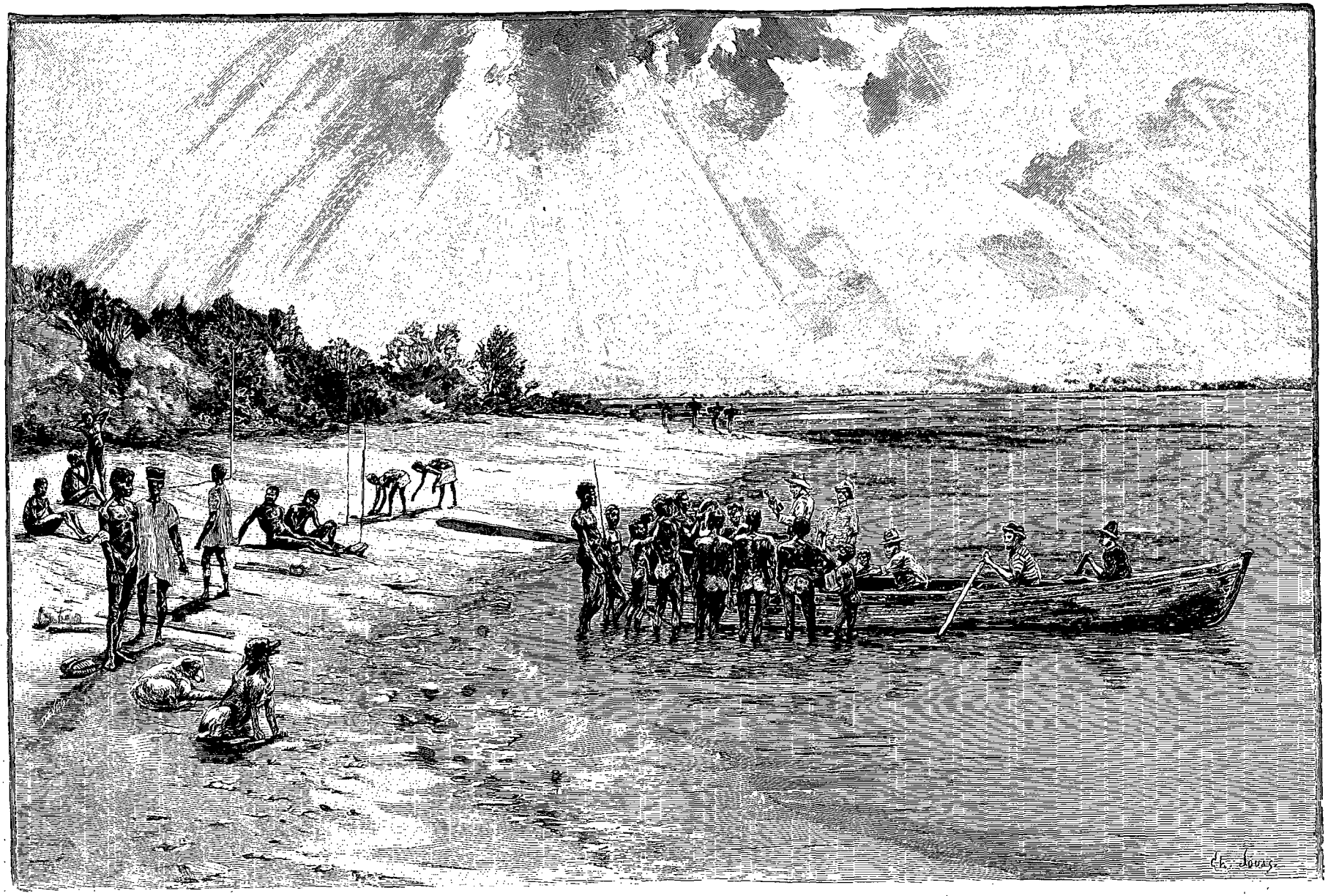
Aussi, malgré l'influence dont il dispose dans son village, Quarter hésite-t-il avant de s'aventurer chez ses voisins; il a toujours quelques peccadilles sur la conscience et il est loin de se distinguer par son urbanité à l'égard des peuplades qui l'environnent. May, notre pilote, et Quarter, notre hôte, sont deux chasseurs d'hommes célèbres dans l'archipel; ils s'entendent comme larrons en foire et sont liés d'une amitié cimentée par le sang de nombreux indigènes.

Les sujets de Quarter ne sont pas toujours à l'abri de ses instincts cruels; il dispose à son gré de la vie et des biens de ses administrés. Il veut même nous montrer quel est son mépris pour l'existence de ses semblables et n'hésiterait pas à sacrifier en notre honneur un de ses compatriotes. Mais nous nous hâtons de lui dire que nous le croyons sur parole et que nous ne demandons aucune preuve à l'appui.

Cependant sa conduite à l'égard des Européens est bienveillante, et c'est grâce à sa protection que nous pouvons visiter en toute tranquillité les environs du village.

Cette visite nous mène dans les plantations indigènes qui sont situées sur le flanc des montagnes; les Canaques ou plutôt leurs femmes déboisent le terrain à l'aide du feu, puis elles plantent des taros et des ignames qui leur donnent une récolte annuelle. Ces deux produits et la banane constituent le fond de leur nourriture; ils les mangent à l'état naturel ou les font simplement bouillir.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DÉBARQUEMENT AUX ILES SALOMON (PAGE 370). — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En sortant de ces plantations, nous nous enfonçons dans les parties de la forêt qui sont encore vierges de la hache de l'homme; nous pouvons juger de la fertilité de ces terres et voir quelles ressources elles offriraient à un agriculteur expérimenté. Sous les arbres gigantesques qu'on rencontre à chaque pas, le sol est recouvert d'un véritable fumier formé par les détritus végétaux, qui s'y décomposent sans cesse et donnent à la terre un engrais perpétuel. L'insalubrité du pays a sans doute pour cause cette pourriture, qui est due à la chaleur et à l'humidité, mais quelques coupes faites à travers ces forêts leur donneraient l'air et la lumière; le pays deviendrait plus sain et le sol ne perdrait pas sa fertilité.

Pendant notre promenade nous rencontrons un groupe de jeunes femmes qui, ployant sous le poids de leurs ignames et de leurs régimes de bananes, rentrent au village de Fanariki; elles marchent sous la surveillance d'un indigène.

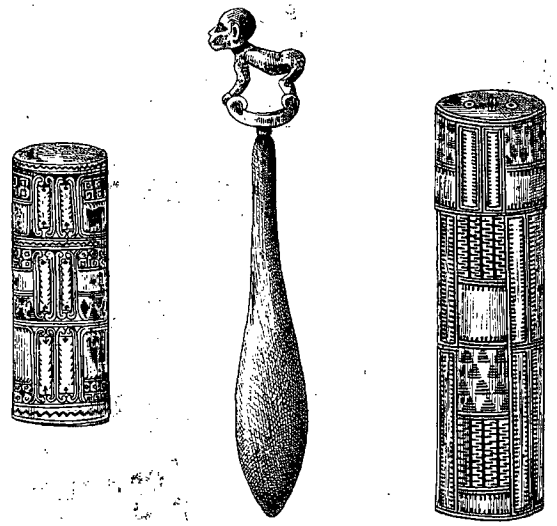
Bien que leur genre de vie n'ait pas pour effet de conserver leur beauté, j'en vois quelques-unes qui ne sont pas trop fanées; j'ajouterai qu'elles ne seraient pas laides si elles n'avaient l'habitude de se faire des déformations considérables dans le dessein de plaire à leurs maris.

L'une d'elles a la cloison nasale percée; elle a jugé de bon goût d'y fixer une boucle en écaille de tortue; une autre a le lobe de l'oreille tellement distendu qu'elle a pu y loger un disque en bois de 0 m. 05 de diamètre. On voit que la coquetterie ne perd ses droits dans aucune partie du monde. Elles ont les traits réguliers; leur chevelure soyeuse n'est pas crépue, comme celle de la négresse, et leurs formes sont bien proportionnées.

Nous rentrons ainsi au village de Fanariki. Pendant notre absence, les opérations de recrutement ont été fructueuses, et cinq naturels, les nommés Sohima, Toro, Tarimbanne, Tagaro, Soumanson, prennent passage dans notre embarcation. Ils sont heureux d'aller voir un pays de blancs et d'apporter leur contribution inconsciente au développement de la colonisation française en Nouvelle-Calédonie. Ce sont de beaux jeunes gens, forts et vigoureux, âgés de dix-huit à vingt-deux ans; le prestige de l'inconnu et le goût des aventures les attirent; il leur faut un vrai courage pour s'expatrier, car leur imagination leur fait entrevoir non seulement des merveilles, mais aussi de nombreux périls.

On prétend généralement qu'ils partent sur l'ordre de leur chef ou sur les instances de leurs parents : c'est une erreur; ils doivent au contraire lutter contre les résistances de leur père et de leur mère et contre la mauvaise volonté du chef, irrité de voir diminuer le nombre de ses guerriers. Souvent ils sont obligés de s'embarquer subrepticement et de profiter de la nuit pour quitter leur village natal.

C'est par des cadeaux multiples et surtout par le don d'un fusil, que nous arrivons à dissiper les chagrins de la séparation. Mais, dès que l'embarcation quitte le littoral, de grands cris saluent notre départ, et bien souvent j'ai vu une jeune fille suivre à la nage notre baleinière et s'efforcer de retenir par ses conseils et ses prières le frère qui la quitte peut-être à jamais.



ÉTUIS A BÉTEL [1].

Nous rentrons à bord de la goélette et continuons notre route vers la baie de Wannoni. Les Canaques nouvellement embarqués viennent me demander de les inscrire sur mon registre; ils savent que cette formalité est indispensable pour la régularité de leur contrat; il y va de leur intérêt de faire connaître le lieu de leur naissance, la durée de leur engagement, afin qu'on puisse les rapatrier en temps et lieu opportuns, quand ils auront terminé leurs trois années.

Je leur fais donner un vêtement complet et une couverture; bien qu'ils entreprennent un long voyage, ils ne s'embarrassent pas de bagages et quittent leur tribu absolument nus. Cependant je remarque qu'ils emportent tous un petit sac en osier; poussé par la curiosité, j'en examine le contenu; j'y vois un étui en bambou orné de dessins linéaires, quelques noix d'arec et des feuilles de piper bétel. Les habitants des îles Salomon ont tous l'habitude de chiquer le bétel, et à chaque instant on les voit mordre une noix d'arec, mâcher une feuille de piper et porter à la bouche la chaux à l'aide d'une spatule en bois. Cette coutume est répandue dans tout l'archipel et doit avoir été introduite par les Malais, qui ont pénétré jusqu'ici. Ce n'est pas le seul vestige qu'ait laissé l'invasion malaise, et au point de vue anthropologique et ethnographique on en voit des traces plus visibles.

Nous arrivons à Wannoni et mouillons dans une grande baie abritée contre les vents régnants de sud-est. Les renseignements que nous avons recueillis nous apprennent que cette partie de la côte est très

1. *Dessin de F. Courboin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

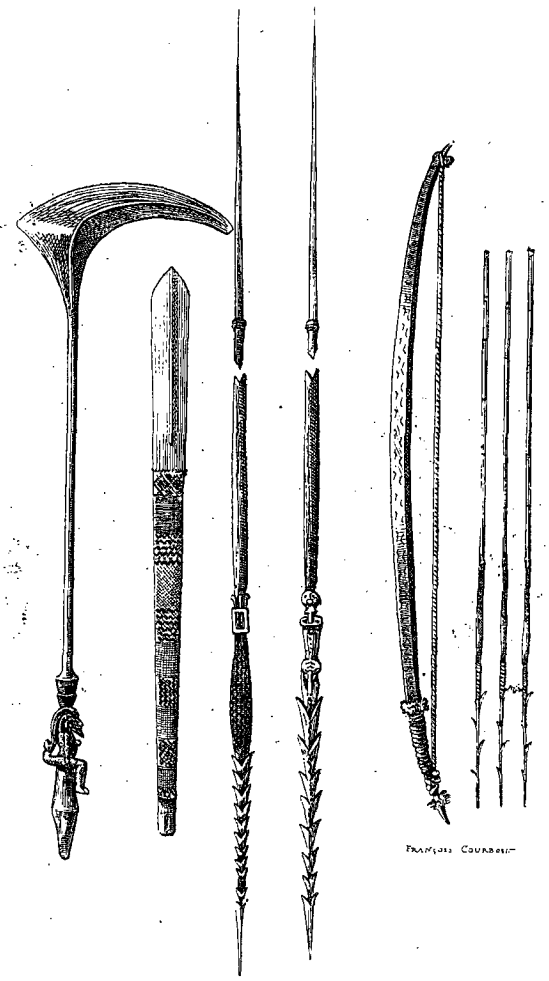
peuplée et que les naturels de l'intérieur s'y rendent en grand nombre. Nous pourrons donc observer ces hommes de la brousse, qui diffèrent beaucoup de ceux du littoral.

Je donnerai le conseil à tout navigateur fréquentant ces îles de visiter la baie de Wannoni; il pourra y faire de l'eau douce en abondance, grâce aux deux rivières qui se jettent dans la baie; en cas de besoin, il lui sera facile d'acheter aux naturels quelques provisions, telles que bananes, ignames, cannes à sucre et porcs. Nous arrivons au milieu d'un village contenant cinq cents habitants environ; les maisons sont situées sur les bords d'une des rivières, et nous communiquons d'un côté à l'autre par de petites pirogues, car l'intelligence de ces indigènes ne leur a pas encore fait comprendre la nécessité d'un pont.

Nous rencontrons des femmes affairées, occupées de leurs besognes domestiques; les unes râpent les bananes pour le repas du soir : elles enlèvent l'enveloppe avec une propreté qu'on rencontre bien rarement dans la cuisine des insulaires du Pacifique; les autres lavent les taros ou bien préparent le poisson; quelques-unes allaitent des enfants dont plusieurs sont âgés de trois à quatre ans : elles étalent au grand jour leurs appas, qui n'ont rien de séduisant; la pudeur n'est pas leur qualité dominante.

Nous arrivons ainsi à la maison principale du village. Dans chaque tribu on voit une case commune qui sert de réunion à la partie masculine de la population; les femmes ne sont pas autorisées à s'en approcher; leur rang social est trop infime pour qu'elles aient le droit d'élever la voix dans les discussions de leurs maris.

Assis sur la plate-forme qui précède cette case, les indigènes palabrent, causent de la pluie et du beau temps et se racontent ce qu'ils ont vu dans leurs voyages en Queensland, en Nouvelle-Calédonie ou aux îles Samoa; ils y décident aussi les expéditions de guerre et font choix des points de la côte vers lesquels ils doivent diriger leurs pirogues de combat.



ARMES DES INDIGÈNES DES ÎLES SALOMON[1].

Notre arrivée excite un sentiment de curiosité; mais, fidèles à leurs habitudes de mendicité, ils s'efforcent de nous soutirer quelques pipes et du tabac. J'ai comme principe avec eux de ne donner aucun cadeau en pure perte et je leur fais comprendre que ma générosité exige la réciprocité de leur part. L'un d'eux se détache du groupe et va me chercher au fond de sa case un superbe arc avec des flèches; après maints pourparlers je lui donne en payement dix bâtons de tabac. Cet arc est réellement curieux et dénote un certain goût artistique; il est incrusté de nacre sur sa face dorsale et tendu par une corde en liane très rigide et d'une solidité à toute épreuve; je n'ai pu en trouver un semblable dans mes pérégrinations suivantes, et le musée du Trocadéro aura cet unique spécimen.

L'indigène qui me le vend prétend l'avoir acheté à un habitant de Malaïta; je crains fort que son assertion ne soit controuvée et qu'elle n'ait pour but de m'en exagérer la valeur, car les naturels de cette île ont dans l'archipel la réputation d'être des artistes *di primo cartello*.

Je puis me procurer aussi une sculpture sur bois que je fais enlever du pignon d'une maison; j'achète enfin d'autres objets ethnographiques, tels que vases, plats en bois, et ustensiles divers.

De même que chaque nation européenne a son arme de guerre particulière et possède un fusil spécial, de même, dans le groupe des Salomon, on trouve un casse-tête dont la forme diffère d'une île à l'autre; c'est l'arme défensive et agressive qu'affectionnent les indigènes; ils la préfèrent à la zagaie, dont ils se servent avec tant d'habileté.

Le casse-tête de San Cristoval est fait en bois très dur; il affecte la forme d'une faux, il est sculpté à son extrémité et a souvent une longueur de 1 m. 50. C'est une arme terrible entre les mains des naturels; elle leur a servi fréquemment à se débarrasser des Européens dont ils avaient à se plaindre. Malheur à celui qui en est frappé! jamais il ne se relève.

Lors de notre visite au village de Wannoni, nous faisons une excursion dans l'intérieur et remontons à plusieurs milles la rivière sur laquelle il est situé; nous

1. *Dessin de F. Courboin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pénétrons dans des forêts que la main de l'homme n'a pas encore meurtries; les oiseaux y sont nombreux, et leur gazouillement donne seul de l'animation à ces solitudes; l'indigène qui les traverse ne se hasarde pas à faire du bruit, il cherche à cacher sa présence, de peur qu'un ennemi abrité derrière un arbre ne l'attaque par surprise et le dépouille du peu qu'il possède.

La chaleur et l'humidité sont les meilleures conditions pour permettre aux plantes de se développer en toute liberté; nous les rencontrons aux îles Salomon; aussi, pendant notre promenade sous bois à travers des



AIGUADE : CÔTE OUEST DE L'ÎLE MALAÏTA[1].

sentiers à peine praticables pour le pied d'un Européen, nous pouvons admirer le Lanian aux dimensions gigantesques; cet arbre, dont chaque branche tire sa nourriture du sol par une racine spéciale, atteint ici des proportions dont on ne peut se faire une idée que dans le pays même; le tamanou, si utile pour l'ébénisterie, s'y trouve en abondance; les cocotiers sont rares et ne vivent que sur les bords de la mer; ils sont moins nombreux qu'aux Nouvelles-Hébrides et aux îles Fidji; le commerce du coprah (produit de la dessiccation de la noix du cocotier) est moins rémunérateur que dans ces deux archipels.

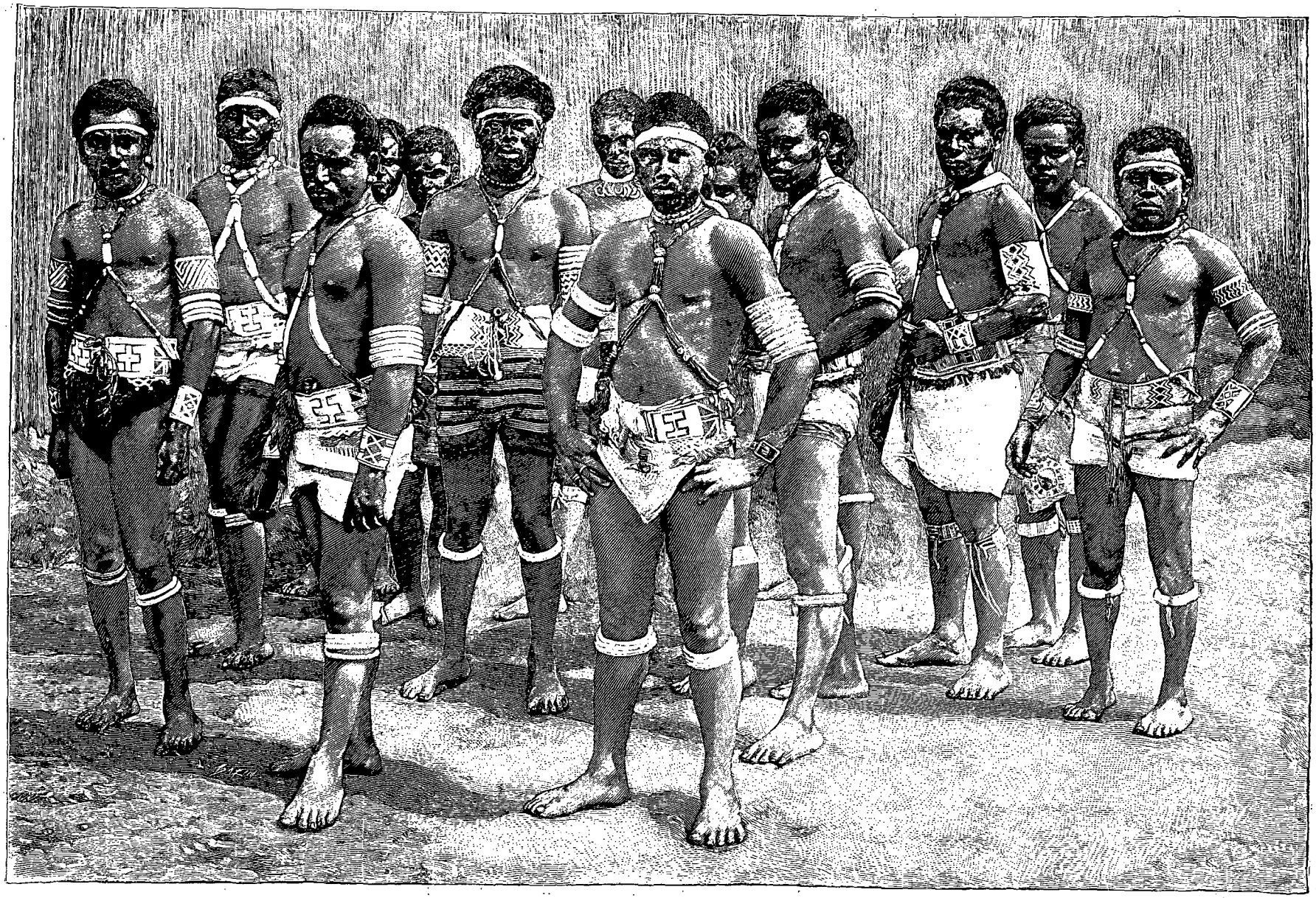
Mais, en revanche, nous voyons l'arbre qui donne naissance à l'ivoire végétal; il appartient à la famille des palmiers, et les botanistes le considèrent comme un *Phytelephas*; il présente un aspect singulier à cause de la disposition de ses feuilles, qui poussent presque à la surface du sol en se détachant d'un tronc très court et lui donnent une ressemblance avec des buissons de cactus. Il produit des fruits qui, avant leur maturité, sont remplis d'un liquide aqueux, puis cette eau prend une consistance et une couleur laiteuses et se transforme enfin en une pâte blanche. Lorsque ce fruit est tout à fait mûr, cette pâte a l'aspect et la dureté de l'ivoire. Comme il est moins cher et que, pour beaucoup d'articles d'utilité et d'ornements, il peut en tenir lieu, on l'exporte des îles Salomon en grande quantité. Son prix est d'environ 200 francs la tonne.

Sur les deux bords de la rivière, nous apercevons à chaque instant les traces de caïmans; les cours d'eau de l'archipel en sont infestés, mais il ne m'a jamais été possible de les surprendre, car à la moindre alerte ils s'enfuient et restent cachés sur le bord au milieu de troncs d'arbres dont la couleur se confond avec la leur.

Nous n'avons pas rencontré un seul indigène, et nous en avons l'explication quand, de retour au village de

1. *Dessin de Riou, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



INDIGÈNES DES ILES SALOMON. — GRAVURE DE BAZIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Wannoni, les habitants nous apprennent qu'ils sont en guerre avec les naturels de l'intérieur.

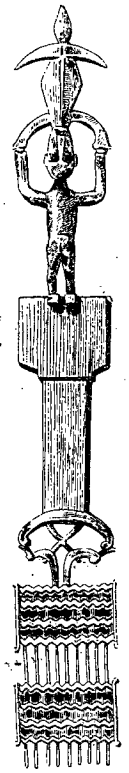
Quels sont généralement les prétextes de ces luttes entre tribus voisines?

Tantôt le besoin d'avoir des esclaves, qui seront sacrifiés les jours de fêtes publiques, tantôt le rapt d'une femme qui, nouvelle Hélène, suscite une autre guerre de Troie.

Mais, à l'occasion de notre arrivée, une trêve doit être ordonnée entre les deux parties belligérantes; les indigènes du littoral veulent bien permettre à ceux de la *brousse* de venir commercer avec nous; ils espèrent ainsi prélever leur tribut sur les marchandises que nous donnerons comme payement des engagements de travailleurs.

Aussi, quelques jours après, on nous signale l'arrivée de nombreux bushmen qui sont venus au rendez-vous assigné et sont réunis sur un terrain neutre sur le côté droit de la baie. Ils sont environ trois cents, et ce convoi comprend des hommes de tout âge, des femmes et des enfants.

Nous descendons à terre pour entrer en pourparlers avec eux; dès que nous sommes accostés, quatre jeunes gens sautent dans notre embarcation et, malgré les supplications de leurs amis, se déclarent disposés à partir pour Nouméa; le payement est effectué; mais, comme d'autres naturels manifestent leur intention de partir avec nous, les indigènes s'animent entre eux, et nous sommes obligés de rentrer rapidement à bord. Il a été fort heureux qu'une seconde embarcation armée tînt en respect les hommes de la plage : nous aurions eu de la peine à regagner la *Lady Saint Aubyn* sans être assaillis par les zagaies qu'ils commençaient à diriger sur notre baleinière. Il était prudent de fuir avec cette précipitation, car je me rappelais l'attaque dont nous avions été l'objet quelques mois auparavant à l'île Tanna, aux Nouvelles-Hébrides.



ORNEMENT DE PIGNON D'UNE CASE[1].

Cet incident nous force à appareiller immédiatement, et nous allons mouiller quelques jours après dans la baie de Paola, près de la pointe de Tavaro : c'est un lieu de rassemblement pour les habitants de la moitié supérieure de la côte; on est à l'abri des vents régnants du sud-est et il est facile d'y faire de l'eau douce dans une rivière très large, dont le courant est très rapide.

Après avoir fait quelques engagements pendant notre séjour à Tavaro, nous nous sommes dirigés vers l'île Hougué et devons ensuite côtoyer l'île Malaïta.

Poussés par une brise favorable, nous nous approchons bientôt de l'île Hougué, bien reconnaissable à sa forme circulaire; on dirait un pâté de corail jeté au milieu de la mer; son altitude est peu élevée et son aspect rappelle son origine corallienne; la végétation s'y étale dans toute sa splendeur et s'avance jusqu'au littoral en cachant les huttes des indigènes.

L'île contient environ 800 habitants; ce sont de vrais pirates, bien abrités contre les invasions étrangères, qu'ils peuvent repousser facilement, et redoutés de leurs voisins, chez qui ils font de nombreuses incursions. Leurs rapports sont plus fréquents avec les habitants de l'île Malaïta qu'avec ceux de San Cristoval.

Un Français évadé de la Nouvelle-Calédonie vit au milieu des Canaques et partage leur existence; il n'a pas cru devoir nous honorer de sa visite, mais, depuis, il a été capturé et réintégré dans le bagne de l'île Nou.

Nous continuons notre route, et bientôt l'île Malaïta se dessine d'une façon très nette. Il est peu d'îles dans le Pacifique qui aient une réputation aussi fameuse que Malaïta; elle passe pour la plus dangereuse de l'archipel des îles Salomon, pour celle où les attentats contre les blancs ont été commis en plus grand nombre. Lors de notre visite, on se rappelait encore une catastrophe récente qui venait de jeter l'émoi parmi les quelques blancs habitant le pays. Un petit cutter s'était approché de la côte orientale, au-dessus de Port-Adam, et avait été assailli par les naturels; le capitaine et le second furent tués et leur bateau incendié après avoir été pillé.

Aussi une extrême prudence est de rigueur dans les rapports qu'on est forcé d'avoir avec les habitants, et à bord de la *Lady Saint Aubyn* nous nous empressons de prendre les précautions habituelles.

Cependant toutes les localités de Malaïta ne sont pas également dangereuses. Port-Adam, qui est notre première escale, avait autrefois une triste réputation, mais depuis quelques années, les missionnaires anglais de la Société mélanésienne ont réussi à y installer quelques moniteurs, et le caractère des naturels s'est assez amendé pour ne pas faire courir grand risque aux étrangers. Nous pouvons donc y observer le Canaque déjà teinté d'une légère civilisation, habitué à nos usages, et dépourvu de cette sauvagerie qui est le caractère inné de la race. Leurs maisons sont plus élégantes que celles de leurs compatriotes païens; on y trouve de nombreux objets européens et même quelques livres religieux traduits en langue du pays.

C'est à Port-Adam qu'on prend généralement les interprètes nécessaires aux opérations de recrutement. Bien qu'ils habitent la même contrée, les indigènes de chaque île ont un dialecte spécial, qui n'est pas compris dans l'île voisine; on parle souvent deux langues différentes dans deux tribus distantes de 60 à 70 kilomètres. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas entre ces idiomes de grandes ressemblances; quand on est un peu au courant des langages océaniens, il est facile

1. *Dessin de F. Courboin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de voir que tous les dialectes des Salomon se rapportent à la branche papoue de la langue malayo-polynésienne.

Néanmoins un indigène de San Cristoval et un naturel de Malaïta sont incapables de se comprendre; j'en ai fait maintes fois l'expérience.

Port-Adam est le meilleur port de Malaïta; il est situé à l'entrée d'un lagon qui permet de communiquer d'un côté de l'île à l'autre par un chenal praticable aux goélettes de faible tonnage; un bateau au mouillage est très bien abrité en cas d'ouragan et peut s'y approvisionner d'eau douce.

A partir de Port-Adam, nous côtoyons le littoral ouest de Malaïta; nous nous dirigeons vers Piou, situé sur cette côte; mais nous touchons en différents points, où nous pouvons recueillir de nombreux renseignements sur les habitants et sur la faune et la flore de cette île. C'est d'ailleurs la moins connue du groupe entier; c'est la seule où un Européen n'ait jamais pu résider à terre.



RIVAGE A PORT-ADAM[1].

Nous retrouvons ici le banian, l'amandier, l'aréquier, des lianes de toute espèce, des rubiacées, des orchidées en grande quantité; l'hibiscus y croît en abondance, et, comme l'olivier dans les temps anciens, c'est le symbole de la paix.

Mais la faune est moins riche que la flore; je ne croyais pas cette île aussi pauvre en animaux de toutes sortes. Les indigènes nous apportent fréquemment des poulets étiques qui font le désespoir de notre cuisinier; quelquefois on nous vend des œufs qui ont la grosseur de trois œufs ordinaires; ils seraient pondus par une poule très petite, qui les dépose dans le sable et les laisse couver sous l'influence du soleil. Malgré mes recherches, je n'ai pu me procurer un de ces volatiles, mais j'ai trop souvent goûté leurs œufs, que je ne recommande pas aux gourmets.

Le roi de l'île est le porc; on achète une femme moyennant dix porcs; son prix varie suivant sa détérioration physique plus ou moins grande. Avec un cochon nous pouvons payer l'engagement d'un indigène; l'adultère, l'assassinat, toutes les pénalités sont expiées par l'offre d'un ou plusieurs porcs au chef de la tribu.

Ce n'est pas la seule monnaie du pays. Maintes fois nous voyons des femmes et des naturels ornés de colliers de dents de chien dont ils ne voulaient se défaire à aucun prix; ces dents constituent la monnaie indigène. Aussi le chien est-il très estimé, et chaque habitant en possède plusieurs. Mais deux dents seules ont de la valeur; ce sont celles immédiatement adjacentes aux molaires; les autres ne servent que comme objets d'ornements.

La côte ouest de l'île est très peuplée, et les villages s'échelonnent le long du littoral, à l'ombre des cocotiers, qui seuls en décèlent l'emplacement; il serait difficile de donner un chiffre même approximatif concernant la population entière de l'île, mais on peut dire que l'intérieur est plus habité que le bord de la mer.

L'autorité d'un naturel s'étend quelquefois sur 5 000 à 6 000 sujets; certains chefs ont pu se tailler de petits royaumes sur lesquels ils règnent en maîtres absolus; ils ont souvent à leur disposition 700 à 800 guerriers. Il est donc plus facile d'étudier l'organisation politique d'une tribu à Malaïta qu'à San Cristoval.

La dignité du chef peut être héréditaire; d'autres fois elle s'acquiert par la richesse ou par une supériorité physique bien marquée sur les autres habitants.

Au-dessous de lui, il existe un autre chef qui a su se créer une position influente par son ardeur belliqueuse

1. *Dessin de Boudier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et par son courage. C'est le chef de guerre dont nous trouvons le type en la personne de Aio, bien connu non seulement aux îles Salomon, mais aussi aux Nouvelles-Hébrides et même en Nouvelle-Calédonie, où il a été présenté au gouverneur. Aio est doué d'un courage à toute épreuve, et en mainte occasion il n'a pas hésité à attaquer des bateaux étrangers; mais le succès n'a pas toujours couronné ses tentatives, ce qui lui a valu un voyage forcé à Nouméa.

Vient ensuite le sorcier, dont le rôle est analogue à celui du *ta-ka-ta* des tribus calédoniennes. Bien souvent les indigènes nous montraient un membre de leur tribu qui, disaient-ils, peut faire la pluie et le beau temps à volonté.

Leur crédulité ne se laisse pas rebuter par les insuccès et les échecs; une explication, toujours plausible à leurs yeux, leur permet de faire retomber le manque de réussite sur tout autre cause que l'inhabilité de leur sorcier. Il en est ainsi lorsque, malgré tous les sortilèges, la pluie se refuse à arroser d'une ondée bienfaisante les ignames qui dessèchent en terre.

C'est à Piou, sur la côte que nous longions, qu'il nous est donné de voir le plus grand nombre d'indigènes rassemblés en un même lieu. Les habitants du littoral et ceux de l'intérieur ou de la brousse s'y sont donné rendez-vous; ils se présentent avec tous les caractères qui les séparent les uns des autres.

Au milieu de cette foule, qui est réunie à Piou et qui comprend des individus de tout âge et des deux sexes, il est facile de distinguer deux types offrant des différences bien nettes au point de vue physique. A côté de l'indigène présentant les caractères du Papou, presque d'origine pure, nous rencontrons souvent un autre naturel dont les traits, l'apparence extérieure, décèlent immédiatement le malayo-polynésien.



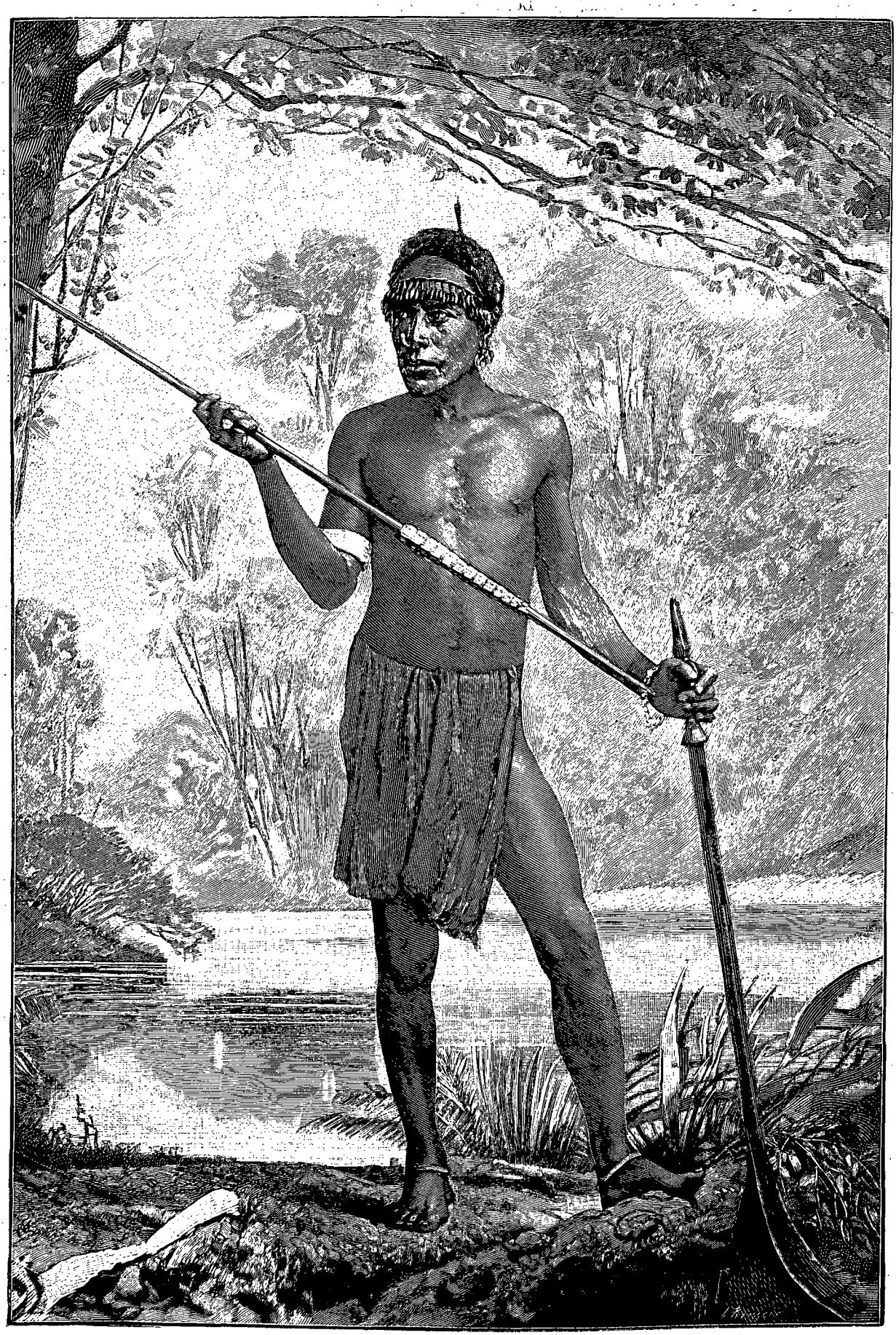
VILLAGE DU CHEF TERIARI[1].

Ces deux races, papoue et malayo-polynésienne, ont en effet peuplé l'archipel, et je ne crois pas trop forcer la vérité ou l'étymologie en disant que Malaïta veut dire terre des Malais (*ta*, *tanna*, sol, terre). A première vue, il semble que les émigrants d'origine malayo-polynésienne ont occupé le littoral et refoulé dans l'intérieur les premiers habitants appartenant à la race papoue. Cette race n'est donc pas une; elle a subi des mélanges et s'est alliée à différentes peuplades.

Quittant l'île Malaïta, nous aurions désiré nous diriger vers l'île Isabel et visiter la baie des Mille-Vaisseaux, où nous appelaient de nombreux souvenirs français. Mais depuis 1885 la partie nord de l'archipel a

1. *Dessin de Boudier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



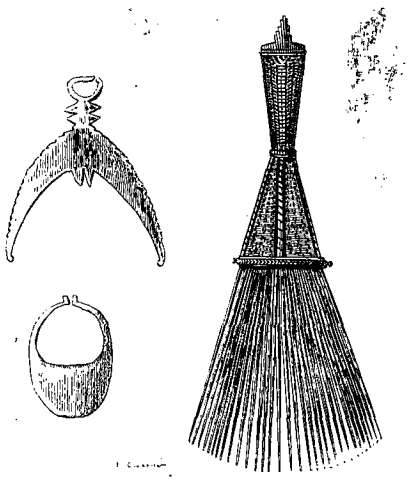
LE CHEF AIO (PAGE 380). — GRAVURE DE ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE COMMUNIQUÉE PAR M. FRANÇOIS, DOCTEUR ÈS SCIENCES.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

été déclarée possession de l'Allemagne, et cette puissance a interdit les opérations de recrutement sur son territoire. Conformément aux instructions qui m'avaient été remises à mon départ, je devais m'opposer à toute tentative commerciale dans les îles d'Isabel, Choiseul, Bougainville et Nouvelle-Géorgie.

Nous n'étions donc autorisés à recruter que dans la moitié indépendante de l'archipel; nous passons avec regret, sans nous y arrêter, devant la baie des Mille-Vaisseaux qui termine au sud l'île Isabel. C'est là que Dumont d'Urville a touché lors de son voyage aux îles Salomon, et le port de l'Astrolabe, situé dans cette baie, a été exploré par les officiers français; l'hydrographie en est faite d'une façon fort précise, et il est à regretter que les autres points de la côte ne soient pas connus d'une façon aussi exacte.

C'est dans cette baie que débutèrent, il y a cinquante ans, les missionnaires maristes français envoyés pour catéchiser cet archipel. Leur séjour fut de courte durée (huit mois environ); ils furent d'ailleurs éprouvés par plusieurs catastrophes. Le chef de la mission, l'évêque Épalle, débarqua le jour de son arrivée dans la baie des Mille-Vaisseaux; il était revêtu de ses habits sacerdotaux et s'apprêtait à prendre possession du pays au nom du Christ, mais il fut assailli par les indigènes et tué à coups de cassetête. C'est à grand'peine que ses compagnons purent emporter son corps et l'enterrer sur l'île Saint-Georges, où il repose encore aujourd'hui.



BOUCLES D'OREILLES ET PEIGNE[1].

L'île Isabel fut abandonnée par les maristes, qui dirigèrent leurs efforts sur l'île San Cristoval. L'évêque anglais Selwyn crut devoir reprendre ces essais de prosélytisme pour le compte de la mission protestante de l'Église d'Angleterre, et le succès couronna sa tentative. Actuellement la baie des Mille-Vaisseaux est convertie à l'influence anglaise, et l'on y compte plusieurs écoles dirigées par des *teachers* ou moniteurs indigènes.

L'Angleterre n'a qu'à gagner à cette politique religieuse faite par ses sujets. Aussi ai-je été heureux de donner des renseignements sur ces îles à l'évêque français des Fidji, Mgr Vidal, qui a l'intention de ne pas laisser le champ libre à ses rivaux et doit installer plusieurs missionnaires de notre nation sur différents points de l'archipel.

1. *Dessin de Courboin.*

Les idées morales et religieuses sont généralement fort confuses dans leur esprit; il ne faut donc pas s'étonner si des prêtres de différentes nationalités se sont efforcés de leur inculquer des notions spiritualistes plus élevées que celles entrevues par leur faible intelligence.

La religion de ces naturels, quelle que soit l'île à laquelle ils appartiennent, est basée sur des superstitions et la peur; ils sont fétichistes et attribuent un pouvoir divin aux statuettes en bois qu'ils sculptent d'une façon grossière. Il est très difficile d'obtenir des renseignements sur ce sujet, et je crois que tout voyageur respectueux de la vérité et de l'exactitude doit être circonspect avant de donner des renseignements concernant les croyances des indigènes de cet archipel; il semble que leurs superstitions leur apparaissent plus terrifiantes quand elles prennent un corps par leur langage; dans leur for intérieur ils estiment que leurs diables ou divinités sont d'autant plus malfaisants qu'on a l'air de s'en occuper davantage.

Ils adorent des divinités qu'ils cherchent à se concilier en leur offrant des ignames, des taros; ils ont leurs dieux lares représentés par les troncs d'arbres qui sont élevés dans le voisinage de leurs maisons. Dans la case des pirogues, un canot et des ustensiles élégamment sculptés sont spécialement consacrés à un être surnaturel chargé de les protéger quand ils entreprennent un voyage.

Notre séjour dans cette île fut de courte durée; les opérations de recrutement ne peuvent y être fructueuses, parce qu'elle est habitée par quelques blancs anglais et américains. Un missionnaire réside à Savo, près de la pointe nord, et pendant longtemps un naturaliste anglais est resté à Aola, sur la côte est.

Les habitants peuvent donc se procurer facilement les marchandises européennes et résistent davantage à nos offres intéressées. Leur caractère est assez pacifique, et depuis longtemps ils ne se sont signalés par aucune attaque contre les étrangers. La dernière remonte à vingt-cinq ans environ, époque à laquelle un touriste anglais était venu visiter ces îles sur son yacht *Wanderer*; il descendit à terre à Guadalcanar et ne reparut jamais.

Sept Européens habitent l'île; je fais la connaissance d'un Américain, G..., établi à Savo depuis de nombreuses années; il me raconte que, récemment, un navire de guerre anglais aurait capturé un Français naturalisé anglais, capitaine d'un bateau de commerce : il était entré en lutte avec les naturels de la Nouvelle-Géorgie et en avait tué plusieurs, mais il fut emmené aux îles Fidji pour comparaître devant le *High Commissioner* du Pacifique.

L'Américain G... fait ici le commerce de coprah; les cocotiers sont assez nombreux à Guadalcanar et donnent lieu à un trafic important. Lors de notre passage, les affaires étaient dans le marasme et la crise commerciale sévissait aux îles Salomon comme en Europe; le prix de la tonne de coprah était tombé à 150 francs; la

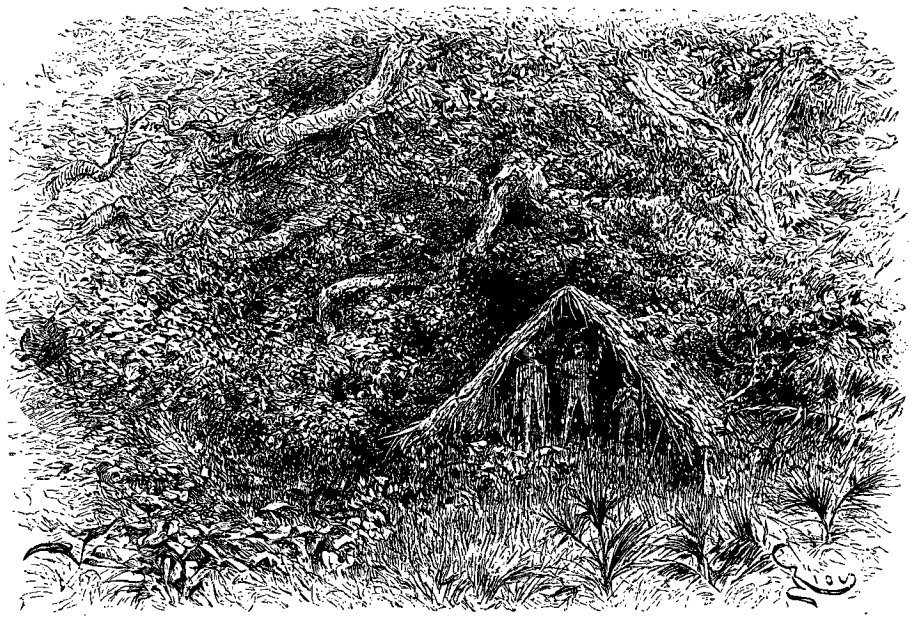
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pomme d'ivoire avait subi une dépréciation considérable; la biche de mer était toujours demandée par les Chinois, qui en apprécient les vertus aphrodisiaques; son prix variait entre 1200 et 1500 francs la tonne.

Ce sont là les seuls produits dont la vente permette de vivre à ces malheureux colons isolés au milieu de tribus sauvages. Je ne conseillerai donc à personne de choisir ce pays comme but d'activité, comme centre d'affaires commerciales : la fortune ne viendrait pas récompenser les efforts, et notre vieille Europe, si injustement décriée, serait vite regrettée.

Tous ces colons communiquent les uns avec les autres par de petits cutters de 10 à 15 tonneaux; ils vont charger sur la côte le coprah et la pomme d'ivoire recueillis par les tribus voisines. Autrefois le commerce était entre les mains d'une compagnie anglaise de Sydney dont le représentant, nommé Fergusson, habitait la Nouvelle-Georgie; il avait à sa disposition la petite goélette à vapeur *Ripple*, qui parcourait l'archipel, recueillait les produits et les remettait à des bateaux venant d'Australie. Il recevait en échange les marchandises de traite qui ont cours dans l'archipel et consistent en verroterie, bracelets en porcelaine, tabac, allumettes, boissons spiritueuses, armes et munitions.

Cet agent anglais a été tué il y a quelques années, et la maison australienne a cessé ses opérations.



CASE OÙ SONT ENTERRÉS LES CHEFS[1] (PAGE 384).

Pendant que l'Américain G... me met au courant des affaires qui se passent dans les îles Salomon, je puis recueillir quelques renseignements sur les naturels de Guadalcanar. Je ne dirai rien de la flore et de la faune, je devrais répéter ce que j'ai décrit en parlant de San Cristoval et de Malaïta.

Les opérations de recrutement n'ayant pas été fructueuses, nous fûmes obligés de revenir à San Cristoval, et, quelques jours après, nous mouillâmes à Maru, sur la pointe nord de cette île. Puis nous nous dirigeâmes sur la baie d'Eyo.

De la baie d'Eyo nous allons mouiller près du cap Jackson, dans le Port-Double; il mérite bien ce nom : deux ports existent en cet endroit; dès qu'on est entré dans le premier, il est encore possible d'aller s'abriter dans un autre qui se découvre et offre un ancrage excellent. On l'appelle aussi Port-Sainte-Marie; il est bien connu dans les *Annales des Missionnaires maristes*. Ils s'y installèrent en 1847, après la mort de l'évêque Épalle sur l'île Isabel; ils y firent un séjour de huit mois, mais l'hostilité des indigènes et le peu de succès de leurs tentatives de prosélytisme les forcèrent à partir; ils avaient perdu trois Pères, qui furent tués et mangés par les sauvages; un autre fut blessé par une flèche et dut rentrer en Nouvelle-Calédonie pour rétablir sa santé. Le gouvernement français se décida à intervenir, et un navire de guerre fut envoyé pour venger la mort de ces missionnaires; la côte fut bombardée, et une expédition armée s'aventura dans l'intérieur; les plantations furent dévastées, les cases brûlées, mais, au retour, la petite troupe perdit un officier, l'aspirant de marine de K..., tué par une zagaie.

Tout souvenir de ces événements est aujourd'hui effacé dans la mémoire des habitants, et mes investigations ne m'ont pas permis de retrouver la moindre trace des habitations des missionnaires; ces naturels vivent encore dans l'état de sauvagerie dont ils avaient failli être tirés en 1847.

Cette côte de San Cristoval est rarement fréquentée par les bateaux européens, et les Canaques parlent très peu ce sabir océanien qu'on appelle *biche-la-mar*.

Cependant un navire de Nouméa, le *Lulu*, est venu mouiller sur cette côte il y a quelques années; il a recruté environ cinquante indigènes. Lors de notre passage, nous rencontrons le *Sandfly*, qui a à son bord onze de ces recrues que l'administration calédonienne lui a confiées pour être rapatriées.

Quelques-uns ont été débarqués à Port-Jackson; ils viennent nous rendre visite et se présentent affublés de costumes européens complets, souliers et chapeaux compris; une femme rentrant de Nouméa est en grande toilette et porte même un corset. Naturellement ils nous

1. *Dessin de Riou, gravé par Kohl.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

demandent de l'eau-de-vie, et la beauté des Salomon n'hésite pas à absorber un grand verre de genièvre à 85 degrés.

Le *Lulu* avait recruté cinquante naturels ; le *Sandfly* n'en rapatrie que onze ; les autres ne reverront jamais leur pays natal. On a donc remarqué depuis longtemps une décroissance notable dans la population non seulement de San Cristoval, mais aussi de Malaïta et de Guadalcanar.

En première ligne, il faut faire intervenir l'émigration, qui enlève par an environ 3000 individus de la partie masculine et valide de cette population. Le rapatriement ne compense pas ces pertes. Mais il faut aussi attribuer cette diminution à d'autres causes, telles que l'abus des boissons spiritueuses, les guerres intestines continuelles, l'infanticide.

Je ne m'étonne donc pas si la côte que nous visitons est dépeuplée et n'accuse pas le chiffre d'habitants signalé par d'anciens voyageurs. La lèpre et les maladies syphilitiques m'ont semblé exercer leurs ravages parmi eux et j'ai dû m'opposer à l'embarquement d'un Canaque, âgé de trente ans environ, atteint de plaies de nature lépreuse.

Nos opérations de recrutement y furent peu productives. De plus les rapatriés du *Sandfly* revenaient de Nouméa avec des sentiments d'hostilité à l'égard des blancs. Le travail des mines, auquel on les astreint, ne leur plaît guère ; ils firent donc de la vie imposée aux engagés une description telle que nous dûmes prendre des précautions pour couper court à toute tentative d'évasion parmi les indigènes que nous avions à bord.

Nous continuons à côtoyer le littoral de San Cristoval ; près du cap Jackson j'ai pu descendre à terre et m'approcher de la maison où sont enterrés les chefs et les principaux habitants de la tribu. Cette case, située à une certaine distance du village, renferme une étagère sur laquelle sont disposés des poissons sculptés, incrustés de nacre, affectant la forme d'un requin. Chacun d'eux est dédié à tel ou tel chef. Quand un chef meurt, on le met en terre, puis, quelques mois après, on l'exhume, et la tête est séparée du tronc pour être enfermée dans cette case avec un poisson sculpté. Les armes du défunt, casse-tête, zagaies, et même son fusil, sont souvent enterrées avec lui.

Les naturels de cette côte sont de très bons navigateurs et possèdent de grandes pirogues, qu'ils manient avec beaucoup de dextérité. C'est à l'île Santa Anna qu'ils se les procurent contre des porcs, taros, poissons, dents de chien et même des prisonniers de guerre.

Nos opérations de recrutement se terminèrent sur cette côte. Nous avions à bord 112 naturels dont l'engagement était assuré parmi les colons de Nouméa ; l'armateur du bateau était satisfait et demanda au capitaine de prendre la direction du sud pour gagner les Nouvelles-Hébrides puis la Nouvelle-Calédonie. Nous déposâmes l'interprète May à Santa Anna, et la goélette mit aussitôt le cap sur l'île située au nord des Nouvelles-Hébrides, sur l'île Santo.

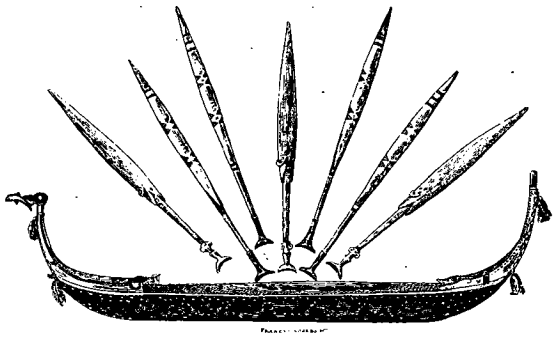
Nous étions tous heureux de quitter cet archipel et de nous diriger vers des contrées plus civilisées. Depuis quinze jours nous étions à court de provisions, et trop souvent le bœuf salé et l'eau fraîche apparaissaient sur notre table. Mais, d'autre part, nous avions la satisfaction d'avoir visité des îles peu connues, intéressantes ; la fortune nous avait été clémente, et ces naturels, dont la réputation est si fameuse, nous avaient accueillis sinon avec bienveillance, du moins sans hostilité manifeste. Nous n'avions à déplorer aucune perte parmi notre équipage, et le succès avait couronné nos opérations de recrutement.

La traversée de retour fut signalée par la mort d'une femme indigène. Vers huit heures du soir, sous la latitude de Vanikoro, elle se jeta à la mer, dans un accès de folie, et son corps ne put être retrouvé.

Le 17 novembre au matin, nous reconnaissions l'île Tiga, située entre Maré et Lifou, dans l'archipel des Loyalty ; nous entrions vers midi dans le canal de la Havannah, et à six heures du soir la *Lady Saint Aubyn* mouillait dans le port de Nouméa.

Dr A. HAGEN.

1. *Dessin de Courboin.*



PIROGUE [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PRAIRIES DU PLATEAU DE BOLOVEN [1] (PAGE 396).

SIX MOIS AU PAYS DES KHA [2]

(SAUVAGES DE L'INDO-CHINE CENTRALE),

PAR M. LE CAPITAINE DE MALGLAIVE, DE L'INFANTERIE DE MARINE,

ANCIEN MEMBRE DE LA MISSION PAVIE.



KEU-LEUNG [4].

Le récit du capitaine Cupet [5] a donné un aperçu général sur la région moyenne habitée par les sauvages. Je vais, à sa demande, le compléter par la relation sommaire d'un voyage accompli chez leurs frères du Nord, entre Hué, le Mékong, Attopeu et Stung-Treng.

A ses conclusions j'ajouterai quelques considérations sur les moyens pratiques de résoudre la question siamoise. Tous deux nous avons parcouru en tous sens les immenses territoires de la rive gauche du Mékong ravis en pleine paix par le Siam à nos protégés annamites. Tous deux nous avons rapporté la même conviction : la pénétration au Laos et l'évacuation de la rive gauche risquent d'attendre trop longtemps si nous les recherchons uniquement en surmontant les obstacles du bas Mékong.

Il faut chercher une solution rapide plus haut, au cœur même du territoire incontestablement annamite, à la limite nord de la région des sauvages.

L'occupation de Stung-Treng et de l'île de Khôn est un prologue. Le théâtre où doit se dénouer l'action décisive est sur les rives du Sé-Bang-Hien, au cœur de l'Indo-Chine. Si le lecteur le veut bien, je lui offre de m'y suivre : 1° de Hué au Mékong; 2° du Mékong à Attopeu, puis à Stung-Treng.

I

De Hué au Mékong.

Mon ami le capitaine Cupet a narré mes mésaventures dans ma première tentative de pénétration sur Saravan [5].

De retour à Hué le 16 décembre 1890, je devais changer de tactique pour marcher vite et sûrement en pays kha.

J'obtins vingt miliciens commandés par le *doï* (sergent) Lé-Bà, gradé énergique. Le gouvernement annamite me louait vingt lanciers, qui portaient huit jours de vivres et doublaient la sentinelle. La présence de M. l'inspecteur Odendhal me dégageait du souci obsédant de la surveillance matérielle, jointe au travail topographique et à la direction générale.

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté en* 1891. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Tour du Monde,* LXV, p. 176 à 256.
4. *Dessin de Riou, gravé par Bazin, d'après une photographie.*
5. Ce récit fait suite à la relation du capitaine Cupet et en forme pour ainsi dire le complément (voy. p. 214).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous prenons la route la plus directe sur Dout par Tam-Yan. Mais s'il est vrai que la corde soit le plus court, d'un point à l'autre sur le cercle plan, quelle erreur quand il faut passer par le faîte d'une courbe verticale cotée 1 770 mètres comme le Double Pic! La montagne domine tout le Quang-Duc, et ses lignes de plus grande pente ont été utilisées pour le tracé du sentier de guerre que nous suivons.

Chaque coude de l'arête en lame de couteau sert de belvédère à des vues immenses sur tout le versant annamite. Les plans s'écroulent à nos pieds, se fondant l'un dans l'autre, passant du vert sombre au cobalt d'aquarelle. N'était la brume de chaleur bleu cendré, qui fait tout miroiter, l'œil pourrait suivre tous les détails de la plaine au delà de Hué, jusqu'aux lagunes et à la mer. Sur le versant laotien, même allure du sentier. Nous retrouvons A-Tria mon bagage intact.

Dès lors, tout va bien. Nous sommes forts, donc libres de pousser droit sur Saravan, ou, longeant la chaîne, de gagner Aï-Lao. C'est la direction que j'adopte, trop incertains que nous sommes de pouvoir vivre sur le pays. L'année est désastreuse; un retard exceptionnel des pluies a compromis la récolte future. Les Kha, d'habitude si prodigues, refusent tout prêt, fût-il usuraire, sur leurs réserves de riz, bien cachées.

C'est la seule marque de mauvais vouloir. Toutes les portes s'ouvrent, du moins à nous, mais non aux convoyeurs. Telle est la force de la coutume sauvage que, deux fois sur trois, à la couchée aux villages *ceu*[1], si l'abri nous est concédé à titre d'étrangers bien armés, nos porteurs, du bourg voisin, sont contraints de camper hors de portée, fût-ce sous l'orage.

Et quels orages la mousson du nord-est vient faire crever dans les gorges où nous cheminons! Nous sommes tombés au fond d'un ravin profondément entaillé à même l'épaisseur du plateau kha. Au fond bouillonne le Rao-Krong, un torrent qui sert de route.

Il faut avoir longé, derrière un guide moï, une rivière de montagne pour savoir quels efforts exige la pénétration par l'Annam. On ne quitte la piste encombrée d'arbres morts, hérissée de rotins aux crochets tenaces, pavée de sangsues affamées, ouverte à travers la végétation folle à grands coups de coupe-coupe par le guide, que pour s'accrocher aux branches, aux racines, seule corniche des parois rocheuses en surplomb sur le torrent furieux; à moins que l'on n'y plonge jusqu'aux épaules, pour cheminer au frais, mais à contre-courant, pendant des kilomètres.

Les averses incessantes viennent doubler les difficultés des gués. Souvent il faut se tenir par grappes pour rompre la violence du courant. Maintes fois j'eus ainsi l'honneur d'offrir la main aux dames kha, galanterie où je trouvais le meilleur compte : un appui solide, car les malheureuses sont aguerries aux rudesses de la vie, comme à celles de leurs époux sauvages! Constamment nous n'avons eu pour *porteurs* que des femmes, fillettes, nourrices ou matrones. Leurs seigneurs et maîtres se contentent de nous escorter, la lance au poing, parés et drapés dans le manteau sombre, tissé et teint par elles à l'indigo.

Notre marche serait fort pittoresque, sans la déception d'être fourvoyés. Plus d'illusion possible : le Rao-Krong est d'altitude trop basse pour couler vers le Nam-Kong[1]. Le Ta-Lao de mes guides n'est pas Aï-Lao, connu ici sous le seul nom de Lao-Bao. Ta-Lao est une misérable bourgade moï, au bord du Krong, à trois journées de mon but. Le Krong lui-même n'est autre chose que la rivière de Quang-Tri!

La vie d'explorateur a de ces déceptions amères; amères surtout quand on a cinquante bouches à nourrir, un demi-kilogramme de riz par tête et trois jours de marche devant soi!

Grâce à Dieu, le 31, nous trouvons, à Lang-Ho, un jour de vivres à acheter du *caï-tong*, chef de canton. Il était temps; comme aussi de sortir du Krong, où, comme disent mes Annamites, « on boit la fièvre ». L'état sanitaire baisse, mais nos peines vont finir.

La crête du plateau, dit notre hôte, n'est pas à plus d'une demi-journée. J'ose à peine l'en croire. Et, de fait, le 1er janvier 1891, à dix heures, nous sommes en plaine découverte, au faîte d'une immense terrasse herbeuse, à peine ondulée, taillée sur l'Annam en escarpe à pente douce, sans un raidillon rocheux.

La voie d'accès au Nam-Kong moyen est trouvée! Tant il est vrai qu'il ne faut jamais perdre espoir, ni énergie.

Nous avons laissé accrochées aux forêts du versant annamite les nuées qui nous persécutaient. Nous avons quitté les Ta-Hoï déguisés du Mout et du Krong. Nous trouvons ici beau temps, beau pays, bons chemins, bon accueil, abondance. Nous sommes chez les Keu-Leung à demi civilisés. De gros villages où pullule le bétail, entourés d'aréquiers, de mandariniers, de bananiers, aux maisons confortables, d'accès facile, avec des plates-formes avancées, à la façon pou-thaï, contrastent agréablement avec ce que nous connaissons. Plus de ces longs phalanstères ta-hoï où nichent des familles entières, encagées à la façon de fauves dans une roulotte. Plus de crânes de singes, de cerfs, de sangliers, enfilés en chapelets ou suspendus en trophées dans le coin aux génies. Ici, l'angle *ceu* s'orne d'un autel copié ou importé d'Annam. Preuve des relations amenées par la facilité des communications qu'ouvre la nature entre Quang-Tri et le haut Tchépôn. Nous atteignons la rivière le jour même.

Demain, elle sera navigable, et, le 3, nous coucherons à Dinh, ou Aï-Lao, ancien poste annamite par où le docteur Harmand fit sa percée mémorable.

Notre marche prend un caractère triomphal : la population keu-leung, accourue de toutes parts, nous

1. Terme universellement employé en Indo-Chine pour désigner l'interdit jeté sur certains objets ou certains hommes, et tout à fait analogue au *tabou* d'Océanie.

1. Nom exclusivement employé pour désigner le Mékong, de Luang-Prabang à Stung-Treng.

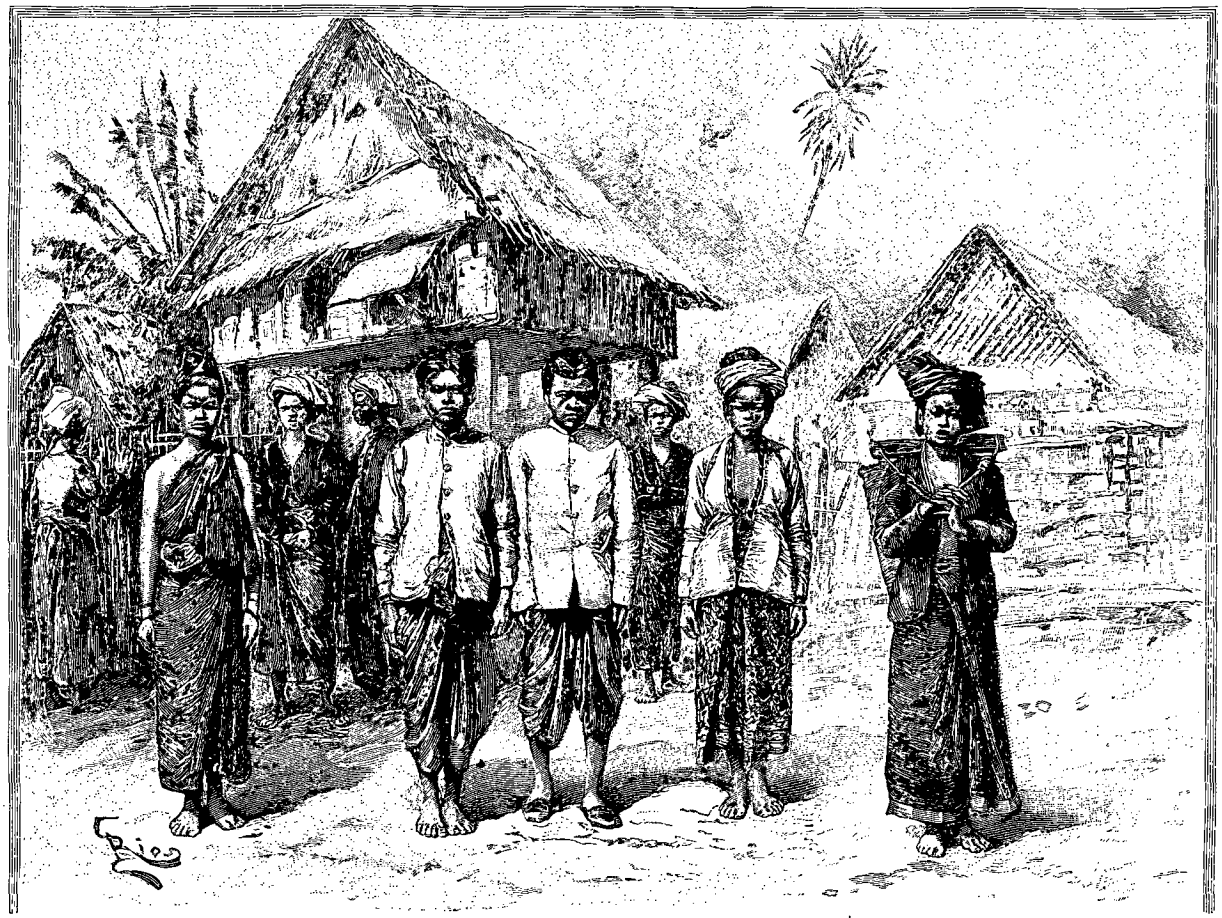
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

voit défiler placidement. C'est un spectacle singulier que celui de tous ces guerriers kha, accroupis sur les roches rouges laissées à sec par la rivière, drapés dans leurs manteaux sombres, enturbannés de blanc, semblables à un vol d'aigles pêcheurs regardant passer, inconscients, la civilisation qui cherche sa voie au cœur de l'Indo-Chine centrale.

Inconscients, qui sait? L'heure est critique pour les Kha : ils se sentent envahir. Plus nous allons à l'ouest, plus cordial est l'accueil, plus on nous demande aide et protection contre les menées siamoises. De tout les Français viennent nous soutenir, disent les Kha, nous sommes prêts à rejeter à coups de flèche, sur l'autre rive du grand fleuve, les Lao, qui prennent tout et ne payent rien. »

La situation est encore bien pire chez les Pou-Thaï que nous allons trouver à Dinh ou Aï-Lao.

De l'ancien poste annamite il ne reste ici qu'une dizaine de poteaux rongés par les termites. Sous l'ombre des plantations magnifiques qui l'entourent encore, à peine deux ou trois cases misérables, où gémissent d'être exilés les deux fonctionnaires commis



POU-THAÏ DE TCHÉPÔN [1].

temps, les Keu-Leung ont été groupés en neuf *song* ou cantons, vassaux du Son-Phong[2] de Kam-Lo. A Song-Leng, où nous arrivons en pleine fête, le caï-tong nous force à humer le vin de riz, à dévorer du buffle. Il a répondu aux collecteurs laotiens venus pour dresser des rôles d'impôts qu'il ne reconnaissait d'autorité que celle de l'Annam. Mais combien de temps pourra-t-il résister? Ses congénères du Tchépôn et les Pou-Thaï l'ont essayé. Le résultat, c'est que les postes siamois ont été multipliés et renforcés. Depuis deux ans, le bassin du Sé-Bang-Hien en a été semé. « Mais si par le Phu de Kam-Lo à la garde des intérêts de l'empire, sur le versant laotien. Ils ont inutilement demandé des secours, puis leur rappel. En butte aux menaces des Siamois installés à Houé-San, à une heure d'ici, leur position est intenable. L'effet moral produit sur les indigènes par l'audace de nos ennemis comme par notre inertie est déplorable. Les Pou-Thaï eux-mêmes se lassent de nous attendre, quand il leur est répondu, comme le fait le Phu de Kam-Lo : « Les Siamois et les Français sont d'accord! » Thaï et Kha se soumettent : ils ont appris de longue date à craindre la vengeance siamoise. Ils obéiront plutôt que de risquer la déportation sur la rive gauche du Nam-Kong, en masse, comme jadis, ou en détail, comme aujour-

1. *Dessin de Riou, gravé par Bazin, d'après une photographie.*

2. *Son-Phong,* « marche » de montagne.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'hui au Kham-Môn et au Tran-Ninh. Mais la coupe est pleine, une goutte la ferait déborder.

C'est un concert de malédictions chez nos hôtes de Ban-Phuon. Les habitants sont des Pou-Thaï, fixés, suivant leur coutume, au bord de la rivière, au centre d'une cuvette d'alluvions profondes, cultivées en *na* ou rizières permanentes (par opposition aux *raïs*, rizières de déboisement annuel). Le village offre l'aspect laotien : cases en bambou tressé, sur pilotis, opposées deux à deux et réunies par une plate-forme. Sous chacune, le métier reste rarement oisif; la femme thaï est une tisseuse habile. Le coton et la soie qu'elle tire des terres riches du village sont mariés dans la confection d'étoffes rayées ou bariolées, aux couleurs vives, mais toujours nuancées avec un goût que l'on retrouve dans tous les détails de l'habitation et du costume. La femme, fine, gracieuse, et souvent d'un type blanc très pur, se drape dans une longue jupe irisée. Elle se cache le buste, dont la Laotienne fait montre, sous un vêtement demi-ajusté, aux boutons multicolores. Un turban clair, mauve, paille, orangé ou rose, complète un ensemble charmant et propret. Le Thaï est coloriste de tempérament. Affable, intelligent, franc et fier, il serait parfait s'il travaillait davantage. Mais la nature est si riche, ses besoins si restreints, les articles annamites si chers, qu'on est tenté de l'excuser.

Le Keu-Leung, son vassal, a les mêmes excuses et des besoins encore moindres. Il se contente des terres dont ses maîtres ne veulent pas, exploite en raïs et ravage autour d'eux la forêt broussailleuse, sans recourir aux quelques travaux d'irrigation et aux roues élévatrices que construisent les Thaï. Thaï et Keu-Leung vivent en rapports de vassal à suzerain peu sévère. Le Kha *Su-Su*, c'est-à-dire doux, ou tributaire, se charge volontiers des corvées légères de son maître et fait cause commune avec lui contre le Kha « Kamang » indépendant. C'est le Ta-Hoï qui habite tout le plateau argilo-lithique et gréseux, coté 500 mètres environ, dont l'escarpe domine la rive gauche du Tchépôn.

Nous allons la gravir, guidés par les Pou-Thaï, et, grâce à nos professions de foi anti-siamoises, traverser en son entier le territoire Ta-Hoï.

Mais je veux apprécier la force des postes des Siamois et aussi l'attitude de leurs chefs en face d'une troupe armée. Je connaissais par ailleurs leur arrogance vis-à-vis du Français isolé. Aujourd'hui la différence est notable.

Le *ta-houtên* (adjudant) vient au-devant de nous, tremblant de se voir cueillir, lui et sa troupe, comme ils le méritent. Il est seul Siamois dans un poste ouvert. Ses douze hommes, Laotiens d'Oubon, se plaignent d'être maintenus indéfiniment loin de chez eux. Ils se déclarent ennemis des coups, et, s'ils doivent en attendre, tout prêts à lâcher pied. Ils s'informent auprès de nos hommes de la solde qu'ils touchent; ils ne savent où s'arrête la leur, et n'osent même accuser le *na-niou* ou chef, tant la confiance est grande dans la haute administration siamoise. La ration même est insuffisante; nous pouvons en juger. Le na-niou, tout heureux d'en être quitte pour la peur, tient absolument à nous sustenter aux frais de Sa Majesté siamoise.

Nous n'abuserons pas de son hospitalité et nous allons le quitter en déclinant ses offres trop obligeantes. « Vous êtes bien peu, dit-il, pour traverser une région où Luang-Kham-Nuon, le commissaire auquel le Siam doit l'établissement des postes du Sé-Bang-Hien, n'a pas cru pouvoir pénétrer avec moins de 60 fusils. » Fort bien; mais nous sommes chez nous et n'éprouvons le besoin d'associer personne aux fruits de nos travaux.

Le 7, nous quittons la plaine où coule le Tchépôn, entre deux berges de 15 mètres, que la crue de juin remplira. Nous nous élevons sur une pente assez raide, mais par un excellent chemin d'éléphants, d'assise en assise de grès, formant la tranche du plateau Ta-Hoï. La roche ne donne prise qu'à une végétation maigre, où le bambou, dépouillé, roussi par la sécheresse, broussaille sous de grands arbres espacés.

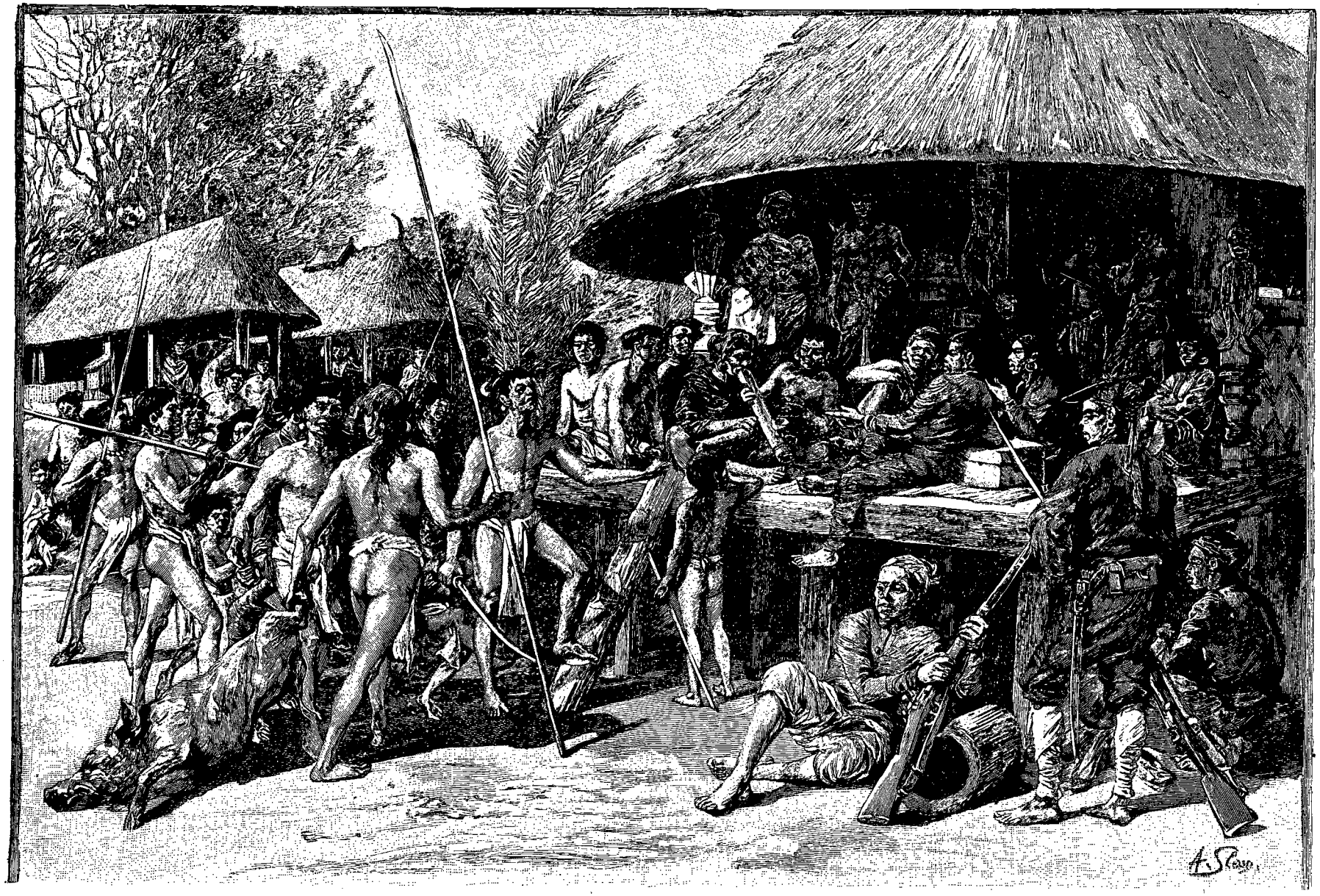
On jurerait nos taillis à réserves de Lorraine, après les gelées d'octobre. Au faîte, l'humus reparaît et, avec lui, la forêt touffue. De grands pans en ont été abattus pour des cultures, auxquelles ont succédé une brousse et un taillis qui sont comme feutrés, tant ils poussent serrés. De nombreux sentiers divergents sont barrés d'une étoile fichée sur un éclat, ou d'un rectangle à traverses, semblable à un gril, ou simplement d'une brindille. Ils mènent à autant de gîtes qui, par le fait, nous sont interdits.

Celui où nous couchons est un gros village de Ta-Hoï Su-Su de Muong-Nong. L'entrée en est débarricadée à notre approche, annoncée de la ville. Les fortifications dont s'entourent les Ta-Hoï contre leurs congénères prouvent bien qu'ils ne valent pas mieux que leur réputation.

Elles sont de règle absolue. Nous ne trouverons d'ouvert désormais que le bourg Thaï de Muong-Nong, où nous arrivons le 8. Ici aussi, les Siamois ont établi un poste en 1889. Même accueil du *lep* ou lieutenant, mêmes présages de malheur. « Certainement vous n'atteindrez pas Saravan, où les commissaires réunissent une armée pour conquérir tous les sauvages. » Bah! nous passerons bien sans eux, surtout nous nous passerons bien d'eux.

Laissons le lep verser un pleur de crocodile et changeons de Pou-Thaï. Ceux d'ici ont encore plus à se plaindre des Siamois, qui leur ont mis à dos tous les Ta-Hoï, leurs voisins immédiats. Les rapines des sauvages sont incessantes, et mes guides forment une petite troupe bien armée pour le retour. A chaque pas, les preuves de la guerre permanente sortent de terre sous forme de lancettes fichées en plein chemin. Un buffle a été enlevé la nuit dernière et les voleurs n'ont rien trouvé de mieux pour ralentir la poursuite. Un porteur a le pied traversé au départ. Les autres continuent sans plus s'émouvoir; c'est pain quotidien, disent-ils. La perspective d'en récolter autant ôte à la

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ACHAT D'UN PORC (PAGE 391). — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

route le plus gros de ses attraits. Et pourtant le pays est splendide, le sentier excellent, la forêt grandiose et les villages bien curieux, quand on y peut pénétrer.

M. Odendhal s'est vu fermer le coffrage d'entrée de Ma-Loï; on l'a pris pour un Siamois! Tout s'explique à la fin, y compris la répugnance de nos hôtes. Édifié sur notre identité, le chef nous conte ses malheurs. Il était allé à Saravan acheter trois buffles; l'autorisation lui en avait été donnée au poste de Na-Ban-Yong. Mais, en siamois, acheter ne veut pas dire exporter; on le lui fit bien voir. Les bêtes étaient restées à l'étable du poste. Aussi l'étonnement de notre homme n'a-t-il d'égal que sa joie, quand je lui paye le riz apporté en hommage d'amitié. « Oh oui! vous n'êtes pas des Siamois! » s'écrie-t-il. Il nous guidera et nous fera connaître; l'estime du Kha nous a été précieuse.

Sans elle, sans la confiance qui gagne de proche en proche avec le bruit de notre bonne foi, extraordinaire avec tant de fusils, jamais nous n'aurions pu franchir les obstacles semés sur la route.

Les Ta-Hoï craignent une vengeance de Luang-Kham-Nuon, devant qui ils ont fait le vide. A tout moment le chemin est coupé d'abatis, les sentiers de villages obstrués, les cours d'eau semés de lancettes. Il faut que chaque bourgade envoie des guides pour vous conduire sous bois, par des coulées détournées. Le Kha se présente barrant le chemin, armé de toutes pièces, la lance au poing, l'arbalète à la ceinture, et, dans sa tignasse crépue, la flèche plantée, toute prête, tant la confiance règne en ce pays, où les femmes vont à l'eau escortées. Il sort brusquement des abatis où l'on chercherait vainement un passage, la lance à la poignée, le talon en avant, le fer traînant loin derrière. Il prend la tête, silencieux, et la marche continue sous la voûte basse de la forêt éternelle.

Pa-Douh, où nous couchons le 11, n'a pour habitants qu'un vieux et une vieille. Tout le monde a pris la brousse au bruit de la marche prochaine des « Ka-Luong », commissaires royaux siamois. Mais, puisque nous payons si bien, puisque nous voulons que leurs terres restent aux Kha, on tirera de leurs cachettes riz et porteurs.

Nous sommes hors d'affaire; reste à devancer les Siamois sur le haut Sé-Kong, but du mouvement qu'ils préparent. Les renseignements se précisent à La-Tiang.

La rivière de Saravan est proche; nous sommes retombés dans la basse plaine laotienne à *na* et forêt-clairière, cotée 190 mètres à peine. Ses limites sont celles de l'autorité des Soué, que la poussée siamoise prétend étendre jusqu'à la ligne de partage.

Mais nous avons l'avance et le concours des Kha. Ils vont nous mettre sur la voie la plus courte menant à A-Roc, centre des Kon-Tou, dont le chef possède une autorité morale à laquelle on obéit jusqu'ici.

Notre marche est triomphale, tous les villages s'ouvrent. Les femmes surprises au raï, au lieu de fuir comme d'habitude, entament avec nos porteuses des dialogues aigus. A l'entrée des bourgs fortifiés, appelés *vil* en ta-hoï, les guerriers se font répéter les merveilles que l'on colporte avec notre mince bagage. Puis, la maison commune nous est indiquée; nous couchons sous la garde des génies grimaçants sculptés à plein bois dans les solives du toit haut encorné.

Nous remontons à la cote 700. Le chemin, excellent, court de crête en crête argileuse, sous des pins gigantesques et des bambous de toute espèce, de toute taille, de tout âge, ou bien à travers les champs de riz, de manioc, de maïs, d'indigo, de ramie, de coton, de tabac. Le sol, mouvementé, est extraordinairement fertile; l'eau abonde, et la population atteint une densité remarquable, malgré la guerre endémique. Nous sommes dans la « vallée d'Auge » de l'esclavage. Tous les villages des frontières soué servent d'entrepôt aux malheureux que la coutume et la guerre font exporter des territoires Ta-Hoï et Kon-Tou. Ils sont connus jusque sur la rive droite du Nam-Kong, où l'on m'a donné le prix d'un esclave à Ka-Dap : un buffle ou trois brasses d'étoffe rouge!

C'est à Ka-Dap qu'il nous faut quitter la grande route pour couper au court sur Ban-Siou, au bord du Sé-Kong. Le sentier escalade par 1 150 mètres le Pou-Chôl, dernier éperon d'une ligne de crêtes tourmentées et chauves jalonnant la rive droite de la rivière, appelée ici Krong A-Sap.

Du faîte, les vues s'étendent sur tout le demi-horizon sud, du pic de Smia aux plus lointaines cimes de la chaîne de partage. A l'est, l'énorme tertre des Boloven profile sa silhouette plane, coupée en falaise sur le Sé-Kong. A l'ouest, les montagnes du Quang-Nam détachent des contreforts puissants, étagés, entassés, violents de contours, qui encadrent de près l'immense vallée ouverte sur Attopeu, entaillée comme une brèche entre les deux massifs. Partout, l'éternelle forêt.

La descente orientale du Pou-Chôl n'est qu'un éboulis à pic, où des sources sulfureuses se font jour. La descente est dure sur le Sé-Kong. La rivière, très profonde, coule dans une fissure cotée 200 mètres, pratiquée comme par un coup de hache titanesque au milieu d'un chaos de montagnes.

A Ban-Siou, alerte. Les Siamois sont à une demi-journée. Le vieux forgeron qui nous a reçus hésite à se compromettre. Il finit par prendre un moyen terme : nous n'aurons que des femmes pour porteurs et, à la rigueur, un guide. C'est tout ce qu'il faut pour faire la « bête » devant les Siamois; nous allons inaugurer un steeple-chase où les montagnes seront les obstacles. Les villages, de mieux en mieux fortifiés, affectionnent des positions dominantes, où l'eau est amenée par des conduites interminables. A l'entrée, sous l'ombre des gigantesques figuiers sacrés, qui abritent les tombeaux en forme de buffles couchés, les palabres traînent. Ce sont les Siamois qu'on attend et c'est nous qui nous présentons. Les sauvages se demandent d'où nous pouvons bien venir. Pour un peu, on nous croirait tombés des nues. Les explications de mon Cambodgien

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Crouicht pénètrent d'autant moins facilement dans le crâne des Kha, que les gens parlant lao se font rares.

Un point surtout inquiète : qu'allons-nous faire à A-Roc? Et, sournoisement, les bonnes gens nous acheminent plus au sud, sur une « route excellente », menant en Annam. Ce n'est pas mon compte; à Ka-Doc je refuse d'aller plus loin. Le chef, aux dents limées, épilé, cravaté de cuivre, un beau type kha, nous jette au fond d'un ravin impossible, rien que pour nous faire coucher dehors. Nous sortons de là comme nous pouvons, et allons gîter dans un hameau accroché en nid d'aigle au flanc de la gorge rocheuse. Des pins énormes donnent au site un aspect pyrénéen fort imprévu.

Le lendemain, retour à Ka-Doc par un très bon chemin. Je joue du grand jeu et terrorise l'édenté en lui affirmant que ma boussole m'a dit combien il est menteur. S'il refuse de me conduire, elle me mènera toute seule à A-Roc, au nord, qu'elle marque obstinément. Grâce à Dieu, le Kha s'en laisse imposer.

Nous escaladons, à sa suite, à 1 300, puis à 1 600 mètres, des crêtes plus étroites encore que les précédentes, uniformément boisées de pins. Leur sombre verdure étend son manteau sur le pays le plus tourmenté que j'aie vu. La nature a forcé les Kon-Tou au travail. Leurs chemins en lacets ont des pentes très accessibles. Les lignes orangées des déblais sillonnent en tous sens le pays admirable qu'on découvre à chaque coude. Pays d'anarchie, mais non pays sauvage.

Les Kon-Tou sont tisserands, teinturiers; ils forgent le fer et laminent le plomb de leur sol plutonien. Leurs cultures sont très étendues; il faut traverser 4 kilomètres de raï avant d'atteindre A-Roc.

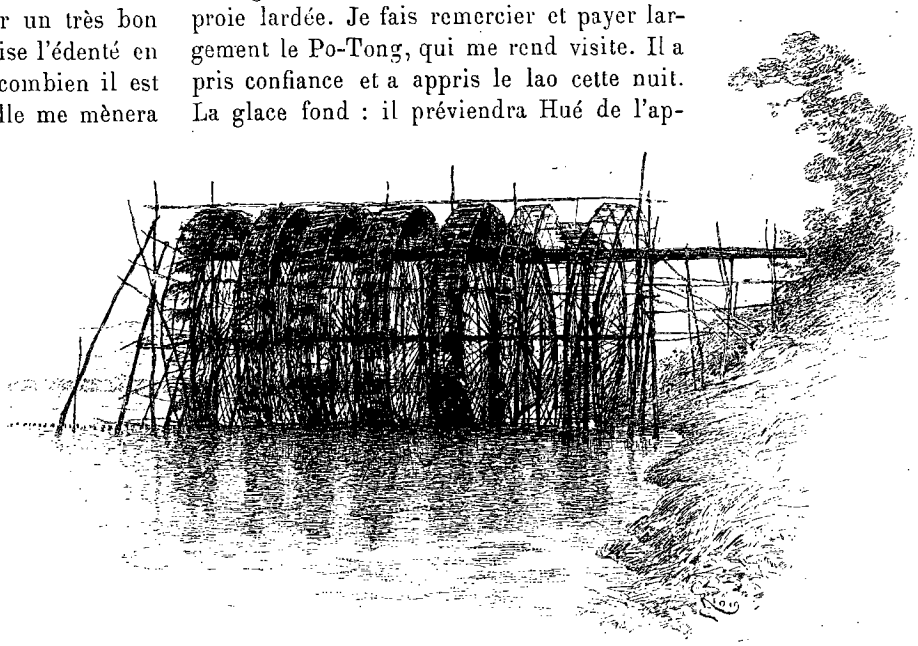
Seul avec le guide, devançant la colonne qui s'égrène, j'arrive à la nuit. A l'entrée, m'attend une horde de guerriers en armes, immobiles et sombres.

Le guide leur tient un discours interminable. Mes vingt fusils arrivent enfin, appuient la péroraison et décident le Po-Tong, qu'il est impossible de distinguer dans la foule. Il se lève et nous guide au gîte, un bâtiment isolé au milieu de la rue large que forment une centaine de maisons.

L'intérieur est orné d'une multitude de crânes de buffles et, outre les figurines des poteaux, de poutres en biais, à l'extrémité desquelles s'épanouissent des ornements polychromes, indescriptibles en français. C'est bien un temple sauvage, et l'aspect des guerriers qui nous examinent complète l'impression.

Quant à celle du Po-Tong, impossible d'en juger. J'ai rarement vu face de Kha plus muette sous son masque dur et sournois. Il s'installe à mes côtés, les bras croisés, trop grand seigneur pour fumer tout seul l'énorme pipe de bambou qu'un esclave tisonne et lui adapte à la mâchoire. Un verre d'absinthe à peine diluée, quelques brassées d'étoffe et des piastres neuves passent également inaperçus. Le Kha se retire sans manifester qu'il ait saisi un mot du boniment que lui fait Crouicht. Sait-il seulement le lao?

Pourtant, le lendemain, nous recevons le riz demandé; des cris épouvantables nous mettent sur pied. On immole un cochon que j'ai acheté. Toute la population mâle, en armes, se rue à la poursuite du malheureux animal, qui, pressentant sa fin prochaine, détale à travers champs. C'est une course folle, à laquelle met fin un coup de lance, aussitôt suivi de mille autres; les sauvages sont fous de sang. On nous apporte la proie lardée. Je fais remercier et payer largement le Po-Tong, qui me rend visite. Il a pris confiance et a appris le lao cette nuit. La glace fond : il préviendra Hué de l'approche des Siamois et nous offre de l'aider à les recevoir de la bonne façon. « Tout est prêt, le riz en lieu sûr », dit-il. « Les femmes et les enfants prendront la brousse. On ne laissera au village que des vieux invendables, et l'on verra venir. Suivant les circonstances, on agira. Le pays est prêt! »



ROUES ÉLÉVATRICES [1] (PAGE 388).

J'entends bien. Quelle occasion ma diplomatie de rencontre me fait manquer! Nous sommes enchantés de n'avoir pas été mis aux prises, par leur méfiance, avec les lances des Kha.

C'est heureux surtout pendant les journées qui vont suivre. La recommandation du Po-Tong va nous être précieuse; personne n'entend plus ni le lao, ni l'annamite. Elle nous ouvrira toutes les portes et nous fera trouver notre chemin à travers le chaos de montagnes qu'il faut gravir et redescendre pour rentrer à Pi-Ey.

A Tang-A-Roh, nous retombons sur le Sé-Kong, toujours aussi profondément encaissé. Ses affluents offrent les mêmes caractères et des difficultés de pas-

1. *Dessin de Riou, gravé par Bazin, d'après une photographie du capitaine Jacquemart.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sage extrêmes. On les franchit sur un radeau de trois bambous; aussi la marche traîne.

Il est grand temps de rentrer : le massif de l'A-Touat s'empanache de nuées qui ne promettent rien de bon.

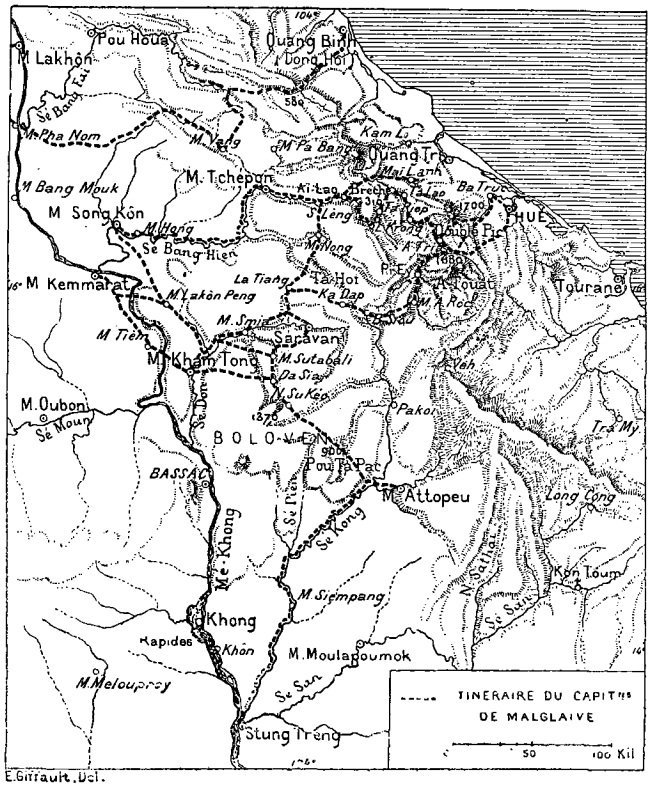
J'ai hâte d'allonger les étapes et de gîter ailleurs qu'en pleine forêt. Si grandiose qu'elle soit, si sereines que soient les nuits étoilées, je préfère encore la fumée d'une hutte moï au dôme céleste, d'où, avec la douce lumière de Phœbé, tombe la fièvre des bois. Et pourtant ces nuits de bivouac en montagne restent un souvenir charmant de la vie au hasard. Rien n'en peut égaler la limpidité, le calme, le silence, à peine troublé par la chute lointaine de quelque cascade, étouffée de verdure, et par le chant triste de l'oiseau-cloche. Ses deux notes argentines tintent à intervalles égaux, éveillant dans la nuit profonde comme un écho infiniment reculé du clocher paternel, de la patrie absente.

Mais, au réveil en fanfare sonné par la faune entière, il faut reprendre pied dans la réalité; il faut remettre, soi-même sur pieds, et la charge sur l'épaule du couli. Il faut pousser, bon gré mal gré, tout son monde à l'assaut des hautes terres inconnues que l'on a rêvé de conquérir à la vieille patrie. Tâche ingrate, quand les vivres et les forces s'épuisent. Le dernier coup leur est porté par l'escalade d'un énorme contrefort de 1 600 mètres. Quelle grimpée et quel chemin! En maint endroit, les racines des arbres, parmi lesquels apparaît le cannelier, tiennent lieu de chaussée; on se suspend à quelques milliers de pieds au-dessus de la gorge effroyable, où l'on entend mugir le Krong. Les difficultés sont telles que je ne puis l'atteindre avant la nuit faite, précédant de deux heures l'escorte harassée. C'est à la lueur des torches qu'elle descend le plus effroyable casse-cou rocheux que nous ayons eu à risquer. Nous couchons entassés sur une corniche où l'on tiendrait à peine la moitié. Le lendemain, traversée du Krong, toujours sur quatre bambous. Puis, nouvelle escalade de la terrasse de Pi-Ey, compliquée par les abatis où nous engage le guide : un vrai chemin de quadrumanes. Il faut sauter de branche en branche, se glisser le long des troncs enchevêtrés. Enfin, dernière épreuve : les Kha d'A-Reum nous rejettent dans les roches du Mout, d'où les caïmans seuls se tireraient à leur honneur. Nous n'en sortons pas.

Et puis les sauvages sont les gens les moins pressés du monde. Il leur faut des heures pour bâter et charger leurs éléphants. Eux-mêmes ne mettent la hotte à l'épaule qu'une fois sûrs de la bienveillance du génie, logé dans un coin de la maison au fond d'une cruche.

Le coin du dieu est *ceu*. On n'en peut approcher sous peine d'amende.

L'interdiction est la même partout, même chez les Pou-Thaï. En revanche, quelques offrandes flattent et amadouent le *lare*, surtout lorsqu'elles sont de nature à chatouiller le palais de ses fidèles.

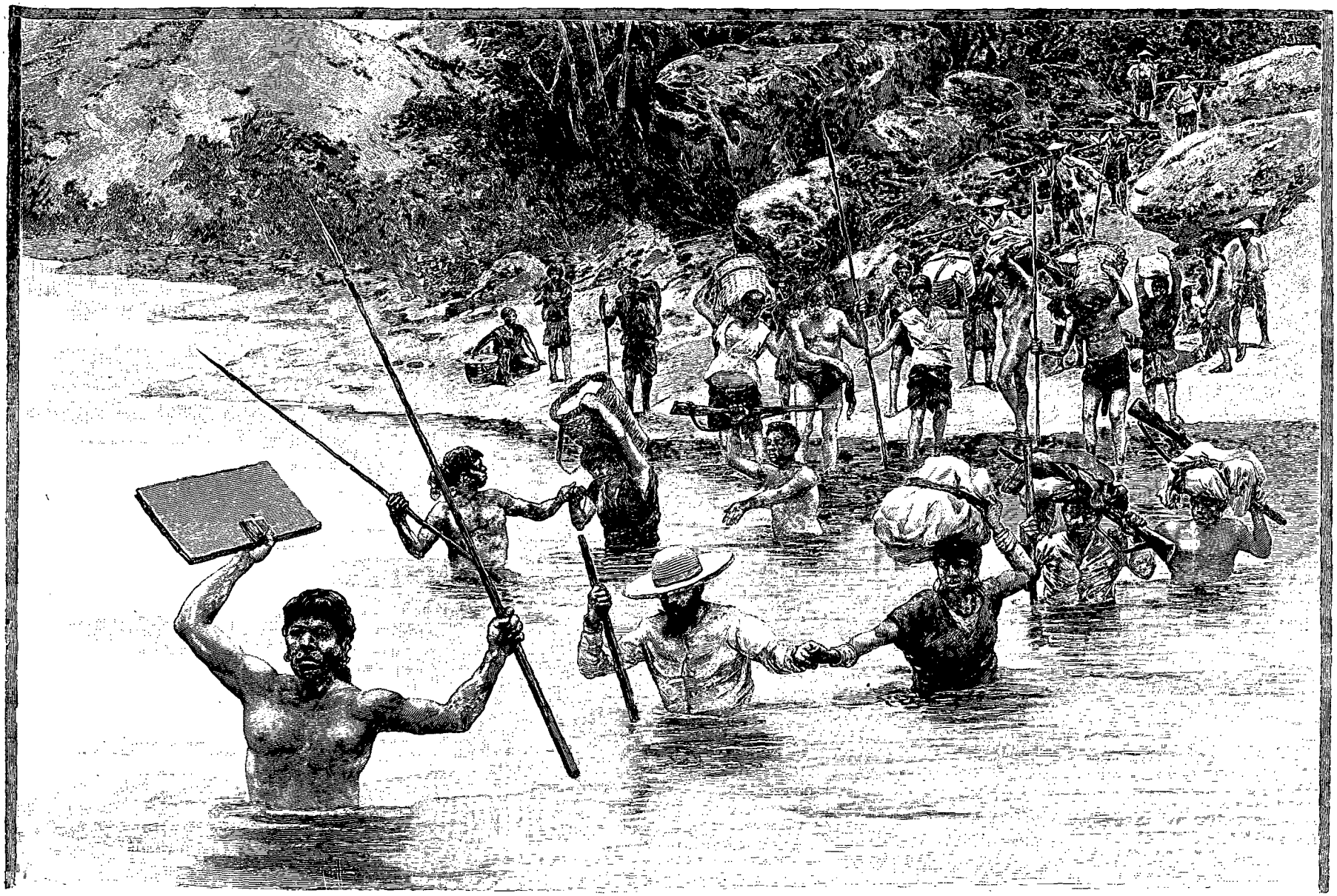


Le Kha leur en donne lorsqu'il va partir. Mais, à part quelques grains de riz jetés par-dessus l'épaule et dont les porcs grouillant sous la maison font leurs délices, la totalité des offrandes passe rapidement de la table du dieu au ventre des sauvages. Quelques litanies pour se gargariser, et lestés, prémunis contre le mauvais œil, mes gens se mettent en route, mais pour trop peu de temps : dix kilomètres sont une étape suffisante pour le compte d'autrui. Et puis on ne peut passer par un village sans goûter du riz du cru, sous couleur de sacrifice. Au diable les sauvages et la coutume, que l'on oppose comme argument sans réplique à toutes les récriminations.

Heureux lorsque la poursuite des éléphants ne traîne pas. Ces animaux sont, d'habitude, laissés en liberté dans la brousse, qu'ils ravagent à leur guise, rarement loin du village. A A-Reum, la présence d'un rhinocéros atrabilaire a mis le désarroi dans le troupeau. Les discussions entre unicorne et proboscidiens se sont tranchées, à même la culotte de ces derniers, par des estafilades épouvantables, qui vont rendre leur marche encore plus lente.

Mais les épreuves sont finies; le 24 nous atteignons Pi-Ey, où le vieux Phu n'en peut croire ses yeux de nous revoir. Nous trouvons ici huit jours de riz envoyé de Hué. J'en laisse 700 rations pour M. Odendhal, qui devait continuer l'exploration, que les circonstances feront échoir au commandant Trumelet-Faber.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PASSAGE D'UNE RIVIÈRE (PAGE 386). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR RUFFE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Nous rentrons à Hué par un troisième passage. Le chemin est bon, le col haut de 820 mètres; mais les pluies font des cinq dernières étapes les plus dures peut-être de toute l'exploration, qui se termine le 31 janvier et me permet de reporter 730 kilomètres d'itinéraires nouveaux.

Il faut avoir été trempé des journées entières, dévoré par les sangsues multicolores, avoir couché sous l'ondée ou dans la fumée d'une hutte moï, pour mesurer son propre degré de résistance et, en connaissance de cause, tenter l'assaut de la montagne annamite.

Mon camarade le capitaine Cogniard, engagé sur la voie que je comptais suivre, du Quang-Nam sur Attopeu, dut reculer devant les pluies à Tram-My.

Le commandant Trumelet-Faber se réservait l'autre route : du Quang-Nam à Saravan; il ne me restait plus de place dans la région. Et, du reste, mon programme m'entraînait ailleurs.

A celui que j'avais concerté avec le capitaine Cupet figuraient : l'étude de Sé-Bang-Hien, le raccord complet de Hué au Mékong par terre, l'exploration de la rive gauche du fleuve en vue de tourner les difficultés de son cours moyen, la traversée du plateau Boloven, et, enfin, suivant les circonstances, le levé du bas Sé-Kong, ou l'itinéraire d'Attopeu au Quang-Nam.

Mais j'avais tablé sans les difficultés à attendre des Siamois, et trop largement escompté le temps. Il était limité par la date impérative du 15 avril 1891, imposée par M. Pavie au rendez-vous à Saïgon.

Je repartais de Hué le 15 février. Le 18, j'étais à Maï-Lanh, terminus de la navigation sur le Song-Da-Han ou rivière de Quang-Tri. Aux hautes eaux, c'est-à-dire de septembre à janvier, une chaloupe monterait facilement jusqu'ici. Maï-Lanh est une ferme de Moïs, autrement dit un marché affermé.

Le fermier n'est du reste qu'un commerçant et en prend texte pour me renvoyer au Phu de Kam-Lo, si je veux des éléphants.

L'Annam est un pays hiérarchiquement administré : on le voit! Le 20, lassé, je reviens à Quang-Tri chercher une petite escorte et des ordres formels de la Résidence. En insistant, tout s'obtient. Je peux repartir le même jour.

Le 22, à Maï-Lanh, il y a des éléphants. Le 23, nous prenons terre et gagnons Aï-Lao en une journée et demie. Le chemin, très fréquenté et plus direct que celui de Lang-Ho, franchit la ligne de partage par 410 d'altitude. Les grès schisteux de la rampe d'accès se prêteraient moins bien que les terrains de l'autre route à des travaux d'aménagement.

Le 25, je me livre aux Siamois de Houé-San. Le Ta-Houtèn, qui n'a pas su m'imposer d'escorte, a été remplacé; on ne me laissera plus échapper. Par terre et par eau, ma garde de huit hommes ne sortira plus de mon ombre..., tant que je serai dangereux, c'est-à-dire tant que je ferai mine de « rôder », suivant l'expression des feuilles de Bangkok, en pays non encore occupé définitivement par le Siam. Sur les rives du Tchépôn et du Sé-Bang-Hien, les preuves de l'intrusion siamoise foisonnent. La première est l'empressement avec lequel déguerpissent Thaï et Keu-Leung à la vue des uniformes de mes acolytes. Et c'est vraiment dommage, quand nous surprenons au bain les charmantes fillettes pou-thaï.

Prises de court, elles disparaissent, ne laissant plus voir que leurs turbans clairs piquetant les eaux calmes du Tchépôn. La rivière est très basse en ce moment, mais son cours est admirablement régulier. Les hautes berges limoneuses sont partout cultivées en coton, mûrier et tabac. Elles sont couronnées d'arbres magnifiques, de bambous géants, surplombés de près par les crêtes rocheuses de la falaise des Ta-Hoï. Keu-Leung et Pou-Thaï habitent côte à côte, groupés autour du Muong de Tchépôn, où nous séjournons le 28.

Le Tiao, un Pou-Thaï à l'air doux, gémit. Il a protesté contre l'établissement du poste siamois commandé par un sous-lieutenant. Aussitôt sa dignité lui a été enlevée et son muong mis dans la dépendance du Tiao de Phin, rallié aux conquérants.

Du 1er au 5 mars, reconnaissance du cours inconnu du Sé-Bang-Hien jusqu'à Muong-Song-Kôn. A part quelques hameaux keu-leung, près du confluent du Tchépôn, et quelques Douon près de Keng-Koum, les rives sont désertes. Le voisinage des Ta-Hoï se fait sentir : la sécurité n'existe plus pour les isolés, et le commerce évite une voie où les rapides font les occasions trop belles à la maraude. Aux basses eaux actuelles, les roches du fond sont découvertes; en maint endroit, il faut traîner les pirogues sur leur ventre. Mais nulle part le relief des barrages n'est assez fort pour interdire la navigation; la crue de juin à septembre fait monter le niveau de treize brasses à Song-Kôn. Le Sé-Bang-Hien, faisant suite au Tchépôn et au passage d'Aï-Lao, établit la plus magnifique voie de pénétration de l'Annam au cœur de l'Indo-Chine. Sur ses rives désertes, des cocotiers, des aréquiers, des figuiers énormes, attestent la disparition d'une population travailleuse. Aussi riches que ceux du Tchépôn, ses bords étaient habités, il y a une trentaine d'années, par des Pou-Thaï et des Kha tributaires. Les razzias siamoises ont tout détruit. Que de fois, sur l'autre rive du Nam-Kong, les malheureux déportés en masse sur les territoires de Sa-Khôn et des Nong-Han n'ont-ils pas regretté devant moi les bords du Sé, leur patrie!

Tout le pays jusqu'à Kemmarat et Sa-Khôn inclusivement relevait du Kam-Lô. L'autorité du Phu s'appuyait sur deux postes : l'un à Keng-Pham sur le Sé-Kièn-Soï, l'autre à Muong-Hông, ancien nom et ancien emplacement du Muong-Song-Kôn. Les autorités soué de ce Muong avouent sans peine leur vassalité.

De Song-Kôn à la vallée du Sé-Dôn, sur la route en forêt-clairière plate, pas un village. Je suis toujours escorté par les huit hommes que m'a donnés le Khaluong Luong Yôti-Bori-Rak, rencontré sur le Sé. Le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Siamois tenait à m'en imposer sur les us et coutumes de son pays, car, en me recommandant à leur surveillance, il avait eu le soin de compter lui-même à ses miliciens leur solde devant moi. Aubaine inattendue pour mes gardes du corps lao, qui se voyaient pour la première fois de leur vie munis d'argent de poche. De poche est un euphémisme : peu familiarisés avec les vêtements semi-européens revêtus en mon honneur, les braves gens, hors de vue, n'ont rien eu de plus pressé que de jeter veste et culotte sur les ballots volumineux où ils entassent le fruit de leurs rapines. Mes licteurs se lestent aux frais du contribuable, et s'allègent sur ses épaules; pour un peu ils se feraient porter. C'est pitié de voir de pauvres fillettes plier sous la charge, le bambou à l'épaule, le panier de riz et volailles à un bout, les armes à l'autre, tandis que mes gaillards se promènent en costume léger.

Dans la plaine soué, la population, douce et docile, fait du voyage un vrai tourisme pour l'escorte.

Je n'entraînerai pas le lecteur à ma suite de Lakhôn-Phèng, petit muong soué, ancien vassal de l'Annam, à Smia, Sutabali et Saravan; le terrain est connu depuis Lagrée.

A Saravan, où nous arrivons le 13 mars, je trouve Luang-Kham-Nuôn, le commissaire déjà nommé à propos de l'occupation du bassin des deux Sé. Il a voyagé au Tonkin, mais n'en est pas plus aimable. Sa raideur s'explique. A l'annonce de notre présence, puis de notre tête-à-queue de La-Tiang, le Siamois s'est imaginé nous voir déboucher vers Attopeu. Il y a couru en hâte, puis, rassuré sur les retards forcés du capitaine Cogniard en Annam, il est revenu ici reprendre le cours de ses conquêtes sur le haut Sé-Kong. Je le précède à La-Tiang, fermant ainsi le tracé de mon itinéraire à pied de Hué à Saravan, prolongé ensuite sur Kham-Tong, le Mékong, Muong-Tièm et Kemmarat, où je parviens le 22 mars. Le 31, j'étais de retour à Kham-Tong.

Les deux rives du Sé-Dôn, d'une fertilité extrême, se couvrent de *na* profonds; les villages soué se touchent. Habitations et populations offrent l'aspect laotien pur. Mais à peine s'élève-t-on sur les premières pentes du plateau des Boloven, qu'aussitôt reparaissent les installations sommaires des Kha. La plaine seule est « souïsée », pour faire un barbarisme.

A Kham-Tong, le plus gros centre du Sé, comme à Saravan, les habitants ne sont que des Kha en sampot, marchands de chair humaine. Tous sont vassaux bien payants et soumis du Siam. Quand l'esclave, acheté un buffle à Ka-Dap, vaut 300 à 400 francs à Bassac, il est facile de payer l'impôt, fût-il, comme l'avouait ingénument le Tiao de Muong-Noï, « variable avec le nombre de commissaires en tournée ».

Sur le Sé-Dôn, les pouvoirs *administratifs* sont des plus étendus. Ainsi à Kham-Tong, le prince défunt émettait et appliquait cette théorie : le Tiao étant le lion du muong, la meilleure part lui revient de droit.



IL FAUT TRAÎNER LES PIROGUES[1].

1. *Dessin de Jouas, gravé par Ruffe, d'après une photographie du capitaine Rivière.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Aussi faisait-il main basse sur les plus beaux éléphants, les chevaux de prix, les barres d'or et d'argent, les plus jolies femmes! Ce procédé sent son Kha d'une lieue. On voit d'ici quelles exactions peuvent subir les sauvages soumis à une autorité pareille. Celle de Kham-Tong s'étend sur tout le plateau des Boloven.

Nous allons le traverser du nord au sud, du 1er au 8 avril.

II

Du Mékong à Attopeu et à Stung-Treng.

Du côté du Sé-Dôn, la terrasse des Boloven offre deux rampes d'accès facile, comme deux coulées de lave étalée, descendues du faîte, l'une sur Suvannakili, l'autre sur Sutabali. C'est celle que nous allons gravir.



MAÏ-LANH [1].

La montée est insensible, en forêt continue. Dans le terrain porphyrique, violet sombre, la végétation semble croître avec l'altitude. Aux environs de Da-Sia, elle atteint des dimensions merveilleuses.

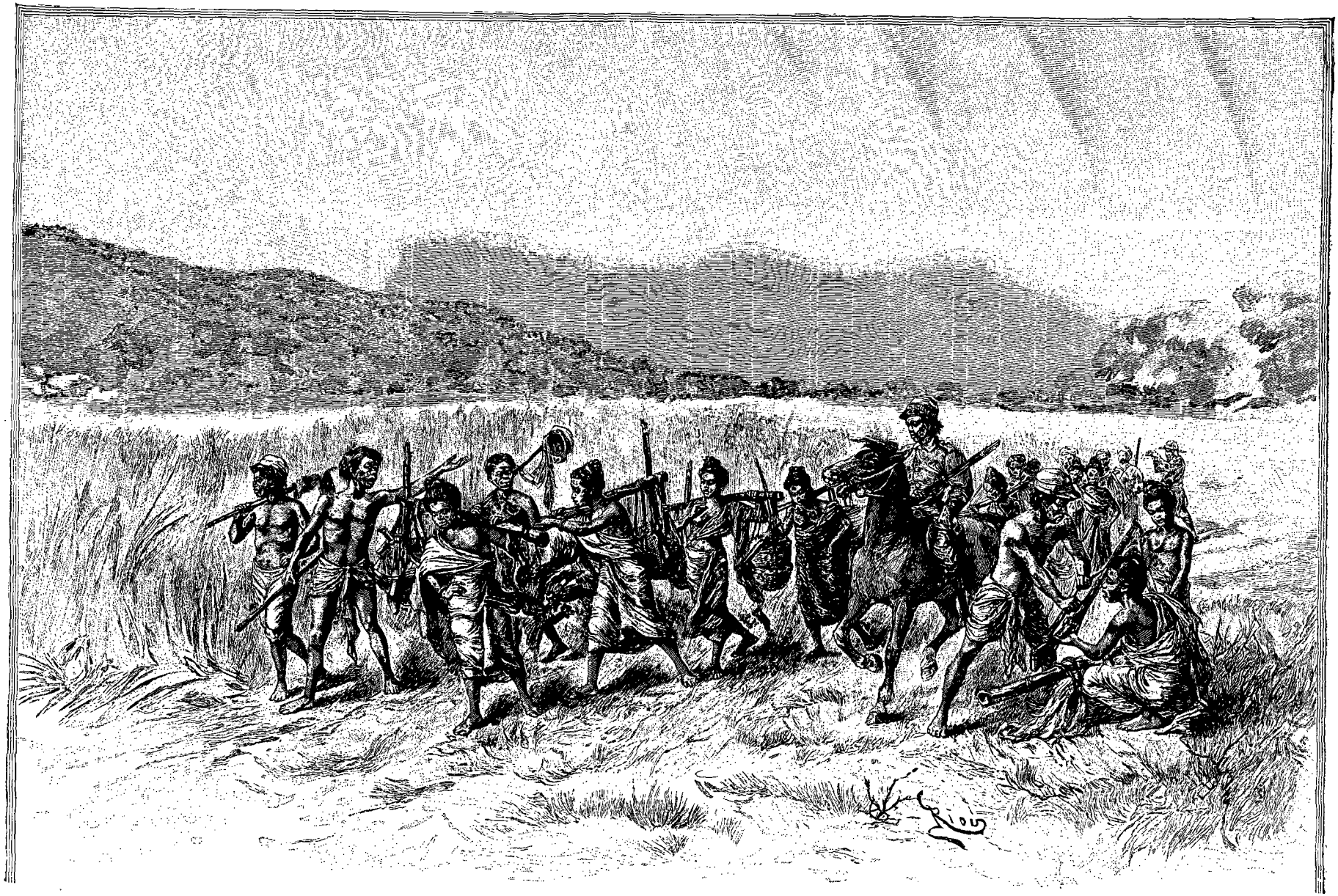
Fréquemment les troncs tombés en travers du chemin me cachent tout le convoi qui les a franchis. La route est excellente. Le commerce, entre la plaine des rizières et les hautes terres, patrie du cardamome, est très important. Il a fait pénétrer jusqu'au faîte du plateau la civilisation et les mœurs laotiennes.

Da-Sia et les gros villages qui l'entourent sont peuplés de Soué qui rougiraient de s'appeler Boloven. Ils réservent cette dénomination pour leurs frères moins avancés, qui ravagent les forêts du haut Nam-Set et la dorsale du plateau. Nous l'atteignons par 1 370 mètres à hauteur de Nong-Su-Keô. Ici, les noms de presque tous les villages sont précédés du terme *nong* ou « étang ». De fait, le sommet du plateau est semé de lagons où se recueillent les pluies, qui ne cessent jamais. La végétation vigoureuse repose l'œil délicieusement des plaines brûlées du Sé-Dôn. La vue s'étend, j'allais dire s'étire, avec bonheur sur les horizons herbeux. Au sud de Nong-Su-Keô, la prairie fait la règle générale, et l'on se prend à rêver de voir installés, dans ces plaines et sous ce climat privilégiés, des haras où s'acclimateraient les étalons améliorateurs à semer dans tout le Laos pendant la saison des pluies. Le seul obstacle serait le préjugé des Kha : on ne peut employer chez eux le bœuf porteur ou le cheval, sous peine d'attirer le tigre et l'orage. Mais bientôt les Boloven devront chercher leurs moyens d'existence ailleurs que dans la forêt et les champs de cardamome : ils vont manquer sur tout le plateau. D'ailleurs les Kha sont, ici, assez dégrossis déjà pour sentir et désirer les bienfaits d'une civilisation autre que celle des Soué, qui se traduit par le dernier des servages : le servage anonyme. Que de fois, lorsque je demandais le nom d'un village : *Ban Tiao*, *Ban Oppathat*, m'était-il répondu : « ferme du maire, ferme de l'adjoint », dont les habitants sont le bétail. Et Kham-Tong et ses dignitaires sont toujours les marquis de Carabas des Boloven!

Chez les Nia-Heun, dont le territoire commence un peu au sud de la route suivie jadis par le docteur Harmand, la sauvagerie s'accentue. Les cheveux sont de nouveau longs, le sampot disparaît, et les armes nationales, arbalète et lance, se montrent. Le terrain, d'ailleurs, est le même, découvert, un peu plus mouvementé près de la crête sud du plateau ou Pou-Ta-Pac. Tout à coup le rideau de pins superbes couron-

1. *Dessin de Vogel, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MARCHE D'UNE ESCORTE SIAMOISE DANS LA PLAINE DU SÉ-DÔN (PAGE 395). — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR BAZIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU CAPITAINE J. DE MALGLAIVE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nant le faîte se déchire. La montagne s'écroule à pic, en falaise de 900 mètres. A nos pieds serpente le Sé-Kong, un ruban d'argent formant bordure à la plaine aux forêts infinies, qui s'étend au sud à perte de vue jusqu'aux basses terres des Peunong. A l'est, le pic d'Attopeu s'élève solitaire, en face du Muong, sentinelle avancée des montagnes du Sé-Kéman et Quang-Nam, par où mes compagnons ont dû déboucher.

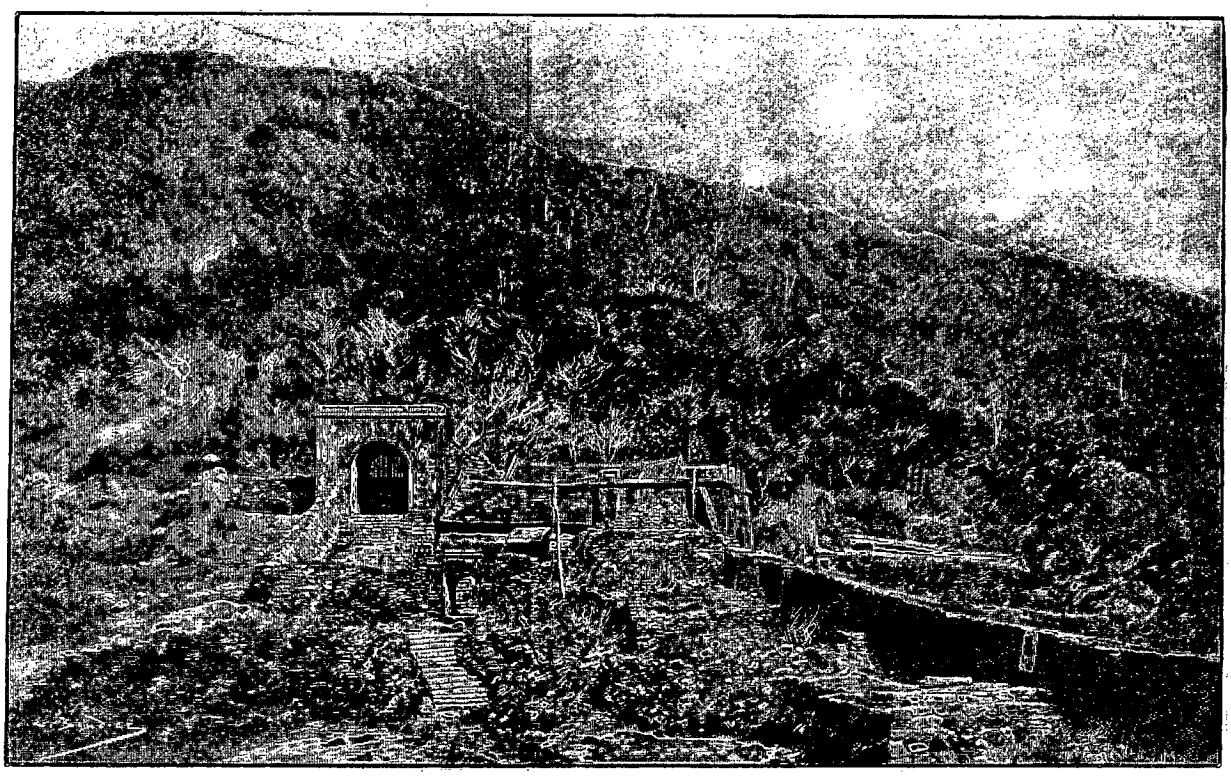
Mais, le 8, à Attopeu, grosse déception : aucune nouvelle, ni du commandant Trumelet-Faber, ni du capitaine Cogniard, et accueil détestable. Je suis mis en quarantaine; impossible de communiquer avec les habitants, impossible d'acheter du riz. J'essaye de me prévaloir, auprès du Siamois, des ordres qu'a dû envoyer le Pra P'hitsamoutep, gouverneur de Bassac, et demande à rejoindre le Luang-Sakon au Nam-Sathaï, puisqu'on me refuse le chemin du Quang-Nam. Tout est inutile. Je me heurte à la mauvaise volonté grossière devant laquelle a reculé le capitaine Cupet. « C'est parce que les autres ont échoué que vous venez par un autre côté tenter l'aventure, me dit le Sap. C'est inutile, il n'y a ici ni hommes, ni éléphants, ni guides. Ils sont tous avec Luang-Sakôn, auquel d'ailleurs le passage a été refusé par les sauvages. »

Je n'ai qu'un parti à prendre, sur le tard il est vrai, suivre à la lettre les instructions de M. Pavie : « Ne passez jamais outre à un danger signalé par les Siamois ». Du reste, mes ressources sont aussi à bout que ma patience et le temps accordé. Bon gré mal gré, il faut se contenter, en fait de butin, de 1 500 kilomètres environ, pris sur l'inconnu. Joints au butin précédent, ils forment un total de 3 700 kilomètres. Il faut descendre le Sé-Kong, mais non sans en avoir appris de belles sur la traite, plus florissante encore ici qu'ailleurs!

Nous quittons Attopeu le 10 et descendons le Sé-Kong. L'ostracisme siamois nous suit, ou plutôt nous précède sous la forme de deux *kromakan* (conseillers).

A chaque village, ils récoltent du riz... pour eux, et nous mettent en quarantaine. C'est dit : le *ceu* me poursuivra jusqu'au terme de l'expédition en pays sauvages, dont il a rendu les débuts si pénibles. C'est comme autrefois, mais à rebours : personne n'ose nous approcher. Nous sommes retombés en pays Kha jusqu'au confluent du Sé-Pien. Les Souc habitent de gros villages aux maisonnettes plates, groupés de loin en loin sur les rives, admirablement boisées, aussi solitaires que celles du bas Sé-Bang-Hien. Les mêmes causes entraînent les mêmes effets : la guerre a fait le vide. Et pourtant la terre est bonne, la route est belle.

Le Sé-Kong doit être aussi navigable que le Sé-Bang-Hien. Un seul rapide le barre au Keng-Ta-Bang, à une heure en aval du Pac-Sé-Pien. Si cet obstacle est jugé franchissable par les hommes du métier, le Sé-Kong est la voie naturelle indiquée pour la pénétration rapide de l'influence française dans les pays de traite.



LE COL DES NUAGES [1] (PAGE 400).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie du lieutenant Chaptal.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le 16 avril, à Stung-Treng, j'en saluais, avec quelle joie! le premier jalon, portant haut, en face du pavillon siamois, nos couleurs bien-aimées. Comme dit le capitaine Cupet, c'est tout le pays qu'elles évoquent, le pays auquel on aurait tout donné; où l'on retourne ayant au cœur le regret de n'avoir pu faire plus, de n'avoir pu faire mieux pour la grandeur et l'expansion de la patrie.

Puissent nos travaux guider ceux qui auront l'honneur de porter plus loin notre drapeau, de le planter pour jamais au cœur de ces régions magnifiques, où tant de misérables commencent à voir en lui seul le recours contre la barbarie déguisée, l'oppression et l'esclavage symbolisés par l'éléphant siamois.

III

Conclusion.

Dans la narration que je viens de terminer, le fait saillant, le lecteur s'en est rendu compte, est celui-ci : le territoire des sauvages indépendants ne s'étend pas, au nord, plus haut que la ligne du Sé-Tchépôn et du Sé-Bang-Hien, c'est-à-dire la trouée d'Aï-Lao.

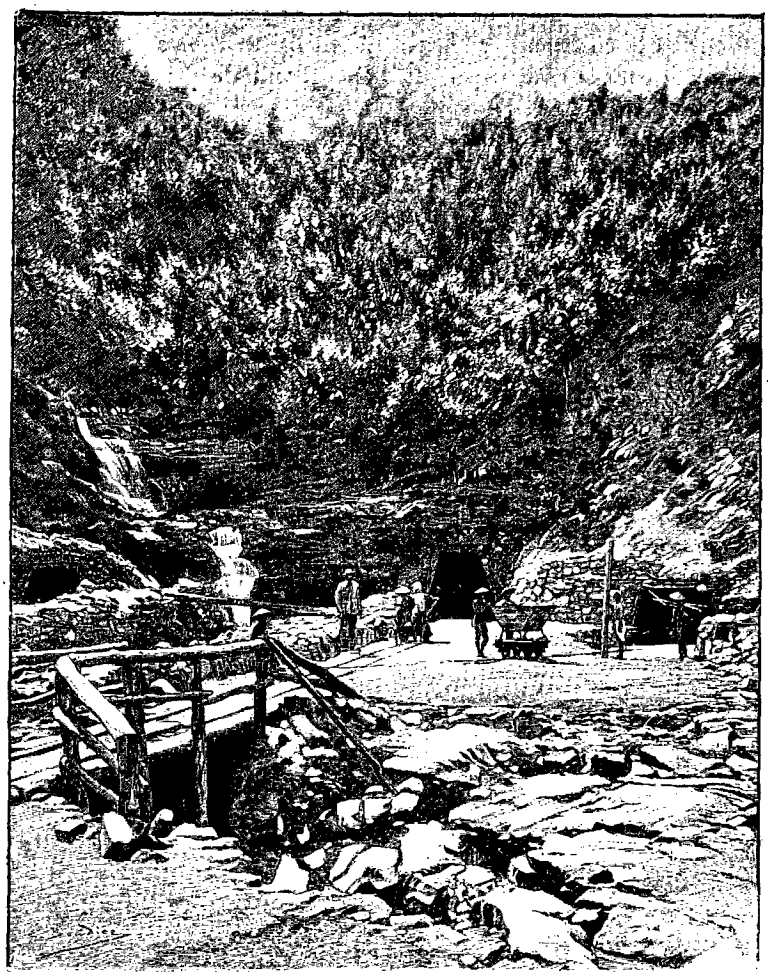
La nature elle-même nous a ouvert ici un passage facile de Tourane à Kemmarat.

Kemmarat pourrait être considéré comme le cœur de l'Indo-Chine centrale, si, pendant six mois, la baisse des eaux n'interrompait la navigation jusqu'à Bang-Mouk.

C'est donc ici, ou à P'ha-Nom, que battra ce cœur, dès que la paralysie actuelle du Laos aura cessé avec sa cause : l'occupation siamoise. Bang-Mouk, ou Pha-Nom, sont à égale distance de Tourane, de Luang-Prabang et de Bassac, au point de contact des trois races qui se partagent le bassin du Mékong : Lao, Pou-Thaï et Kha.

Lao, Pou-Thaï et Kha demandent le libre accès du débouché ménagé par la nature aux produits de l'Indo-Chine centrale vers la mer et vers Tourane.

Ce débouché, c'est la vallée du Sé-Tchépôn : il a été baptisé Aï-Lao, « porte du Laos », par les Annamites eux-mêmes, qui n'ont pas su l'utiliser. L'Annamite a horreur de ce qu'il appelle montagne, *nuï*. Et puis la loi porte contre l'émigration la peine de mort et la confiscation!



CHARBONNAGES PRÈS DE TOURANE [1].

La race est morte étouffée par les barrières dont elle s'est entourée.

De ces barrières, la plus formidable contre l'expansion est l'institution de la *ferme des Moïs*, ou des douanes affermées. Plus encore que l'invasion siamoise, dont l'Annam semble si parfaitement inconscient, c'est elle qui réduit à zéro le bilan des transactions entre la côte et l'intérieur. Comment pourrait-il en être autrement, quand le fermier de Maï-Lanh prélève légalement le sixième sur les exportations et autant à l'entrée! Et ceci se passe à une journée de Quang-Tri!

Les sampans annamites ne mettent pas davantage pour gagner Maï-Lanh. Ici, les transports se font à dos d'éléphant. Nous avons vu que les terrasses du haut Tchépôn s'abaissent à 310 mètres, et que la distance se réduit à 45 kilomètres entre Maï-Lanh et Aï-Lao. De là, les pirogues peuvent, en toute saison, gagner Kemmarat et, à volonté, Bassac ou Luang-Prabang. C'est la question de pénétration au Laos résolue, en fait. Pénétration incomplète et toute platonique, il est vrai, tant que nous n'entrerons pas dans la voie des revendications et des mesures énergiques.

Le premier pas vient d'être fait : un poste annamite

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie du capitaine Jacquemart.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

occupe Aï-Lao. Mais il est urgent de créer une troupe de Pou-Thaï et de Keu-Leung, premier noyau des forces indigènes, seules aptes à nous assurer économiquement la possession de la rive gauche.

Le second pas à faire est de jeter dans le Tchépôn la chaloupe chargée de porter au plus tôt nos couleurs sur le moyen Mékong et d'y affirmer nos droits. Rien de plus simple : de décembre à février, la rivière de Quang-Tri est accessible jusqu'à Maï-Lanh aux petits vapeurs. Si le nôtre est démontable, si ses pièces ne dépassent pas 300 kilogrammes, les éléphants des Keu-Leung le transporteront facilement dans les eaux du Tchépôn. Il y trouvera le charbon sur place, à Pha-Baung. Il faut être prêts pour la crue de juillet, qui établit, pour trois mois, la communication directe entre notre port d'Aï-Lao et Luang-Prabang. Le plan que je propose, réalisé, serait la prise de possession *par le fait,* la seule qui vaille en Orient. Nous tournons du coup les deux grands rapides de Khôn et de Kemmarat, qui arrêteront longtemps, je le crains, nos canonnières. Et d'ailleurs c'est faciliter leur mouvement que de nous installer au confluent du Sé-Bang-Hien, à Kemmarat.

Aujourd'hui c'est de faire lâcher prise au Siam qu'il s'agit. Nous le pouvons en suivant et en appuyant jusqu'au Mékong notre pavillon, qu'y aura porté la première chaloupe. Et c'est par Aï-Lao, non par Khôn, qu'elle ira suppléer l'*Argus*, impuissant à franchir les rapides du bas fleuve.

Ces trois points acquis, création d'une troupe indigène, navigation effective sur le haut Mékong et réoccupation des territoires vassaux de l'Annam, le reste suivra tout seul. Contre les thèses divergentes, contre les tracés personnels mis en avant, l'expérience prouvera mieux que toute argumentation quelle facilité il y a pour nous à relier le Mékong à la mer annamite, c'est-à-dire Aï-Lao et Tourane.

Quang-Tri, en effet, ne peut être qu'une étape; les jonques de mer, seules, y pénètrent. Et le commerce européen ne peut admettre comme tête de ligne qu'une rade où il ait accès. La meilleure, la plus proche, est Tourane. Un projet de chemin de fer va relier Quang-Tri à Hué; il faut le prolonger jusqu'à notre grand port indo-chinois; le col des Nuages n'est pas infranchissable.

La chaîne annamite non plus, entre Maï-Lanh et Aï-Lao. Le problème de pénétration au Laos et à la Chine centrale par Luang-Prabang ne sera complètement résolu que lorsqu'une ligne ferrée amènera directement dans les eaux du Tchépôn nos importations débarquées en quai de Tourane. La terreur des voies ferrées en pays de colonisation, caractéristique de l'esprit français, résistera-t-elle à l'exemple des Anglais, à l'évidence et au besoin de trouver au dehors des placements que le vieux sol semble refuser aux énergies comme aux capitaux? L'avenir seul le dira.

L'avenir est à Tourane. Prédestiné, par sa situation au saillant de la presqu'île indo-chinoise, à l'escale de la ligne Singapore-Hongkong; favorisé par son mouillage excellent, Tourane a eu la bonne fortune de trouver le charbon à sa porte. Enfin, il se voit ouvrir, par la nature, la voie la plus praticable vers ce qui, hier encore, était l'inconnu indo-chinois : le point accessible du haut Mékong navigable.

Ainsi se trouve greffée sur l'étude du domaine des sauvages la question, capitale pour l'avenir de l'Indo-Chine Française, de la pénétration au Laos par la brèche d'Aï-Lao.

J. DE MALGLAIVE.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie du capitaine Rivière.*



MAISON POU-THAÏ [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
VOYAGE À MADAGASCAR. — FEMMES BETSIMISARAKA.	(Photographie sur bois).	1
PORTEUR.	ID.	1
RADE DE TAMATAVE.	BOUDIER.	3
AVENUE Nº 1 À TAMATAVE.	ID.	5
VUE GÉNÉRALE DE TAMATAVE.	(Photographie sur bois).	7
M. LE DOCTEUR CATAT.	ID.	8
EMBARQUEMENT DES BŒUFS.	TH. WEBER.	9
UN « BORIZANO » OU PORTEUR.	H. VOGEL.	11
PORTEURS DE PEAUX DE BŒUFS.	J. LAVÉE.	12
LA CRUCHE D'AMBODISINY.	RIOU.	13
VILLAGE SUR LA ROUTE DE TANANARIVE.	GOTORBE.	14
DANS LES LAGUNES.	G. VUILLIER.	15
LA CARAVANE APRÈS LE DÉPART DE TANANARIVE.	(Photographie sur bois).	17
ENFANTS MALGACHES.	ID.	17
FILANJANA DANS LA FORÊT.	RIOU.	19
VALLÉE DE SABOTSY.	GOTORBE.	21
BŒUFS DE MADAGASCAR.	A. PARIS.	23
LES VIEUX CANONS.	BOUDIER.	24
MARCHANDS DE MANIOC.	A. PARIS.	25
UN COIN DU ZOMA.	BOUDIER.	27
RAINIMANAMBÉ.	(Photographie sur bois).	28
VUE GÉNÉRALE DE TANANARIVE.	TAYLOR.	29
ÉLÉGANTES DE TANANARIVE.	(Photographie sur bois).	30
LE PALAIS DE LA REINE.	BOUDIER.	31
MAISONS DU LAC ANOSY.	(Photographie sur bois).	32
UN FANATAOVANA.	BOUDIER.	33
FEMME PORTANT SON ENFANT.	(Photographie sur bois).	33
VILLAGE DES ENVIRONS DE TANANARIVE.	BERTEAULT.	37
SAROBARATRA.	GOTORBE.	38
CHANT DES BORIZANO.	A. PARIS.	39
PLACE DE SOANDRARINA.	H. VOGEL.	40
ESCLAVES VANNANT DU RIZ.	SLOM.	41
PIC DE VONTOVORONA.	GOTORBE.	42
LÉPROSERIE D'ANTSIRABÉ.	(Photographie sur bois).	43
CONDAMNÉS AUX FERS.	J. LAVÉE.	44
REVUE DES TROUPES À AMBOHIPONANA.	ID.	45
PIERRE LEVÉE À AMBOHIPONANA.	(Photographie sur bois).	46
CRATÈRE DE TRITRIVA.	TAYLOR.	47
CROCODILE.	(Photographie sur bois).	48
VILLAGE DE MAHATSINJO.	H. VOGEL.	49
PIERRE LEVÉE À BETAFO.	(Photographie sur bois).	49
LE GOUVERNEUR DE BETAFO.	ID.	51

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Bœuf-cheval et porte fortifiée	A. Paris	53
Portrait de M. Foucart	(Photographie sur bois).	55
Porte de Fenoarivo	Id.	56
Le lac Itasy	Th. Weber	57
Pieux dressés à Andranogavola	Riou	59
Chutes du Mangoro à Anosiarivo	Id.	60
Types hova	J. Lavée	61
Moulin à Betsabetsa	Foucart	62
Femme antimerina	(Photographie sur bois).	63
Groupe de femmes malgaches	Id.	64
EN LIMOUSIN. — Portail de l'église de Beaulieu	(Photographie sur bois).	65
Le costume traditionnel des femmes	Id.	65
Une journalière du bas pays	Id.	67
Une femme des plateaux	Id.	69
La vente des chevelures	Id.	71
Châtellenie de Saint-Genies-ô-Merle	Id.	72
Le « Saut » ou grande cascade	Id.	73
La maison de l'abbé à Tulle	Id.	75
Le « tour de la Lunade »	Id.	76
La « redole »	Id.	77
L'« inferno »	Id.	78
La « gouttatière » ou « queue de cheval »	Id.	79
Saint-Étienne de Braguse	Id.	80
L'étang de Brach	Id.	81
Le christ du Presbytère	Id.	81
Un homme de la lande	Id.	83
Le mari battu	Id.	85
Une femme de Gimel	Id.	86
Le fantôme	Id.	87
Le joueur de musette	Id.	88
Uzerche la nuit	Id.	89
Le retable de Naves	Id.	91
La cathédrale d'Uzerche	Id.	92
Devant une porte à Uzerche	Id.	93
Une porte fortifiée à Uzerche	Id.	94
Le saut de la Virolle	Id.	95
Un convoi dans la lande	Id.	96
VOYAGE A LA MECQUE. — Le chameau du grand chérif	(Photographie sur bois).	97
Femme de la Mecque	H. Vogel	97
Panorama de la Mecque	Taylor	100
Panorama de la Mecque	Id.	101
Aoun er-Rafiq, grand chérif de la Mecque	(Photographie sur bois).	102
Fiancée de la Mecque	J. Lavée	103
Le Hamidyjah, palais du gouvernement	Gotorbe	104
La mosquée pendant le « çalat »	(Photographie sur bois).	105
Othman-Pacha conduisant le « mahmal » égyptien	Riou	106
L'imprimerie de la Mecque	Berteault	107
Le « rikah », siège sur lequel on place la fiancée pendant la nuit du douchlah	Id.	108
Un morceau du « kiswah »	Gilbert	109
Réunion annuelle des pèlerins dans la vallée de la Mouna	Berteault	110
Réunion annuelle des pèlerins dans la vallée de la Mouna	Id.	111
Le mont Arafat pendant le pèlerinage	D. Lancelot	112
LA MISSION JEAN DYBOWSKI VERS LE TCHAD. — Débarquement à Loango	Riou	113

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Un engagé	A. Paris	113
Une pirogue à Loango	Id.	115
Logement de la mission à Loango	Malteste	116
Le recrutement	Riou	117
Formation de la caravane	A. Paris	118
Types de porteurs	Paule Crampel	119
Un chef de village	(Photographie sur bois).	120
Porteuse et son enfant	Riou	121
Brazzaville	Boudier	122
Femmes des environs de Loudima	Barbotin	123
Poste de Loudima	Gotorbe	124
Passage d'une rivière	Paule Crampel	125
Halte sur les grands plateaux	Gotorbe	127
Un coin de la forêt	Girardet	128
Paiement des porteurs à Brazzaville	A. Paris	129
Porteurs à Brazzaville	Id.	129
Femme batéké	Barbotin	130
Caféiers à Brazzaville	Riou	131
N'Choulou Ba, chef de M'Pila	Id.	132
Chasse à l'éléphant	Paule Crampel	133
Cases batékés	Riou	134
La fête du 14 Juillet à Brazzaville	A. Paris	135
Le banquet du 14 Juillet	Barbotin	136
Rapides du Congo	Riou	137
Le chef exhortant les Pahouins à danser	Id.	138
Femme bangala	H. Vogel	139
Le port de Léopoldville	Id.	140
Chutes du N'Djoué	Boudier	141
Type balali	Barbotin	142
Au bord du N'Djoué	Paule Crampel	143
Départ de l' « Oubangui »	Id.	144
Confluent de l'Alima	A. Paris	145
Femme boubangui	(Photographie sur bois).	145
Hommes et femmes de M'Pila	Paule Crampel	147
L'Oubangui à Lyranga	Riou	148
Indigènes boubanguis venus pour voir passer la canonnière	Boudier	149
Village boubangui du bas Oubangui	Id.	150
Pirogue marchande boubangui	A. Paris	151
Type boubangui	Riou	152
Les hippopotames de l'Oubangui	Paule Crampel	153
Village balloï	Girardet	154
Guerrier bonjo	Riou	155
Village bonjo	A. Paris	156
Pêcheurs bonjos	Slom	157
Bords de l'Oubangui près de Modzaka	G. Vuillier	158
Bords de l'Oubangui près de Bangui, rive droite	Id.	159
Une des cases de Bangui	Id.	160
Un coin du poste de Bangui	Paule Crampel	161
Une case du poste de Bangui	G. Vuillier	161
Seuil rocheux de Bangui	Boudier	163
Un train de pirogues banziris	Paule Crampel	165
Pagayeur banziri	Riou	167
Banziris	Id.	168
Campement de pêche banziri sur un banc de sable	Slom	169
Jeune homme et jeune fille banziris	A. Paris	171
Antilope	Millot	172
Entrevue avec le chef Krouma	A. Paris	173
Village tokbo	Riou	174

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Poste de la Kémo	Gotorbe	175
Avant d'une pirogue banziri	A. Paris	176
CHEZ LES POPULATIONS SAUVAGES DU SUD DE L'ANNAM. — Vue panoramique de Tourane	(Photographie sur bois).	177
Bœuf porteur du Laos	A. Paris	177
Stung-Treng : pagode de l'Est	Boudier	179
Douane siamoise et rivière de Stung-Treng	Taylor	180
Passage du Prek-Té	J. Lavée	181
Voitures laotiennes	(Photographie sur bois).	182
Char servant aux transports dans l'armée siamoise	Id.	183
Rapides du Sé-San	Boudier	184
Entrevue avec l'ang-kiet	J. Lavée	185
L'interprète Rô	(Photographie sur bois).	186
Maï	Id.	187
Le capitaine Cupet	Id.	188
Campement au bord d'une mare	A. Paris	189
Vieille femme peunong	Id.	190
Le Koun-Iounop et sa femme	(Photographie sur bois).	191
Éléphants de bât	Id.	192
La vieille de Ban-Mé-Wam	A. Paris	193
Vieille femme sauvage	(Photographie sur bois).	193
Ruines d'une pagode à Vien-Khian	G. Vuillier	195
Un « raï » ou défrichement	A. Paris	197
Types de Radé	Barbotin	198
Djiaraï armés en guerre	Id.	199
Maison commune des Bahnar	(Photographie sur bois).	200
Entrevue avec le sorcier du feu	Riou	201
Arbres à huile de la forêt laotienne	Boudier	202
Types de Djiaraï	(Photographie sur bois).	203
Pins de la forêt laotienne	Boudier	204
Les habitants, en armes, viennent nous reconnaître	Riou	205
Sauvages : types de Peunong	(Photographie sur bois).	206
Maison commune chez les Peunong	Gotorbe	207
Types de femmes sauvages	(Photographie sur bois).	208
Quai de Qui-Nhôn	G. Vuillier	209
Type de Cédang	(Photographie sur bois).	209
Saravan	Boudier	211
Dout : arrivée en présence des habitants	Riou	213
Le capitaine de Malglaive	(Photographie sur bois).	215
Types de Ta-Hoï	A. Paris	216
Le Reulang	Id.	217
Case des sauvages du nord et maison commune	Gotorbe	218
cimetière de Radé	Boudier	219
Tombeau bahnar	G. Vuillier	220
Notre arrivée dans un village qui n'a pas été prévenu	A. Paris	221
Un jeune ménage kha (types de sauvages du nord)	Rousseau	222
Jeunes laotiennes	(Photographie sur bois).	223
Entrée d'un village fortifié	Id.	224
Officier et soldats siamois	(Photographie sur bois).	225
Mandarin laotien	Id.	225
Un guide sauvage	Id.	227
Sentier barré	A. Paris	229
Changement des porteurs	Id.	231
Marche dans les raïs ou défrichements	Riou	232
Sacrifice aux génies	Slom	233
Adieux à Sanh	Paule Crampel	235
Kha Lovè	(Photographie sur bois).	236

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Arrivée dans un village ami	J. Lavée	237
Femme sauvage portant son enfant	A. Paris	238
Nuitée en face de Ban-Don	Riou	239
Prisonniers de guerre à la cangue	(Photographie sur bois).	240
Rivière à Mé-Sao	G. Vuillier	241
Jeune femme sauvage allant à l'eau	(Photographie sur bois).	241
Mé-Sao et sa famille	A. Paris	243
Incident chez Mépreut	Id.	245
La case du Mé-Sao	Gotorbe	247
Femmes soué	(Photographie sur bois).	248
Une caravane annamite	Slom	249
Bords du Sé-Bang-Hien	Boudier	250
Pagode de Saravan	Gotorbe	251
Échange avec les sauvages	J. Lavée	253
Pagode de Xien-Tong	Gotorbe	254
Porte de pagode à Luang-Prabang	Boudier	255
Femme koui tissant	A. Paris	256
CHICAGO ET L'EXPOSITION UNIVERSELLE COLOMBIENNE. — Chicago en 1830	A. Paris	257
Statue de Cavelier de la Salle	(Photographie sur bois).	257
Gare de l'Illinois central et port de Chicago	Berteault	260
Chicago : vue prise au nord de l' « Auditorium »	(Photographie sur bois).	261
Résidence de M. Adams	Berteault	262
Palais fédéral	Id.	264
Spécimens des constructions de Chicago : les principaux hôtels	(Photographie sur bois).	265
Hôtel du Comté et Hôtel de Ville	Boudier	266
Lincoln park : Fosse aux ours. Pièce d'eau. Statue du général Grant	Id.	267
Église des jésuites	(Photographie sur bois).	268
Parcs à bestiaux	Taylor	269
Église épiscopale réformée	(Photographie sur bois).	270
M. Pullman	Id.	271
Bords du lac Michigan	Id.	272
Le port de Chicago	(Photographie sur bois).	273
Une maison à dix étages	Krieger	273
Bourse des produits agricoles	Berteault	275
Le temple maçonnique	(Photographie sur bois).	277
Madison street	Slom	280
L'architecture privée à Chicago	(Photographie sur bois).	281
La « tribune » un jour d'élection	Boudier	282
Une maison américaine ; un salon	Id.	283
M. Adams	(Photographie sur bois).	284
State street	Jouas	285
Jeune fille de Chicago	(Photographie sur bois).	286
Jeune femme de Chicago	Id.	287
Les hautes maisons de Chicago	H. Vogel	288
Palais des Manufactures	Boudier	289
« Atlas » de Martiny	(Photographie sur bois).	289
M. P.-D. Armour	Id.	291
M. Field	Id.	292
Palais des Beaux-Arts, de l'Illinois, de la Femme	Taylor	293
M. Palmer	(Photographie sur bois).	294
Mme Potter Palmer	Id.	295
Palais des Mines et Palais de l'Électricité	Berteault	296
Palais des Transports, Palais Fédéral, des Beaux-Arts et des Pêcheries	(Photographie sur bois).	297
Palais de l'Agriculture	Boudier	298
Palais de l'Administration	Gotorbe	299

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Exposition des Colonies françaises	Riou.	300
Inauguration des Palais de l'Exposition le 24 octobre 1892 : le défilé.	(Photographie sur bois).	301
Tour du Palais des Manufactures	Sandier.	302
Section française des Manufactures	Riou.	303
Porte byzantine du Palais des Manufactures	(Photographie sur bois).	304
A CHICAGO IL Y A VINGT ANS. — Tuerie de cochons	(Photographie sur bois).	305
La maison qui marche	Id.	305
Après l'incendie	Id.	307
Ponts tournants	Félix Régamey.	309
Chicago renaît de ses cendres	(Photographie sur bois).	310
En l'air	Id.	311
Construction d'un pont tournant	Id.	311
Dernière retouche	Id.	312
Après-midi édifiant	Félix Régamey.	313
Enseigne de marchand de tabac	(Photographie sur bois).	314
Enseigne de marchand de tabac	Id.	314
Great Union stock yard	Id.	315
Bal noir	Félix Régamey.	317
Tueur de cochons	(Photographie sur bios).	318
Blanchisseurs chinois, et Allemands de brasserie	Id.	319
Un dollar	Id.	320
UNE SEMAINE A DIÉGO-SUAREZ (MADAGASCAR). — Antsirane, quartier militaire et ville basse	Id.	321
Femme antankara	Id.	321
Une métisse	Id.	323
Vue générale de la plaine d'Anamakia et de la rivière des Maques	Slom.	325
Direction de l'intérieur	Berteault.	326
Poste militaire d'Orangea	Boudier.	327
Anse aux torpilleurs	Slom.	328
Types divers de Diégo-Suarez	J. Lavée.	329
Hôpital colonial	Petit.	330
Trésorerie générale	Gotorbe.	331
Usine de la graineterie française	Boudier.	332
Paysage de la montagne des Français	(Photographie sur bois).	333
Jeunes filles sakalaves	Id.	334
Sortie de la messe à Anamakia	A. Paris.	335
Sanatorium	(Photographie sur bois).	336
VOYAGE AUX NOUVELLES-HÉBRIDES ET AUX ILES SALOMON (OCÉANIE). — Vue de Nouméa	Jouas.	337
Indigènes de la Nouvelle-Calédonie	(Photographie sur bois).	337
Fête des Bananes : ile Tanna	Boudier.	341
Plantation de l'île Tanna	Riou.	343
Femme de l'île Tanna	(Photographie sur bois).	344
Ile Mélé : arbres tam-tam	Jouas.	345
Femmes et enfants de l'île Vaté	(Photographie sur bois).	347
Maison du missionnaire anglais à Erromango	Gotorbe.	348
Port-Havannah	Th. Weber.	349
La « Lady Saint Aubyn » au mouillage	Id.	350
Camp de l'infanterie de marine à Port-Havannah	Gotorbe.	351
Armes des indigènes	F. Courboin	352
Habitation et indigènes de l'île Ambrym	Riou.	353
Indigène de l'île Santo	(Photographie sur bois).	353
Naturels de l'île Paama	Id.	355
Indigènes d'Api pêchant à l'arc et à la zagaie	Jouas.	357
Femme recrutée par la « Lady Saint Aubyn »	(Photographie sur bois).	359

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Vue de Mallicolo	(Photographie sur bois).	360
Habitant de la baie du Sud-Ouest	Id.	361
Femme de Mallicolo	Id.	363
Ile Vao : habitants revenant de la grande terre	Gotorbe.	364
Indigènes d'Api	(Photographie sur bois).	365
Jeunes filles des Nouvelles-Hébrides	Id.	366
Indigènes de l'île Aoba	Boudier.	367
Ceinture et ustensiles : îles Santo et Aoba	F. Courboin.	368
Case indigène aux îles Salomon	Riou.	369
Fétiches	F. Courboin.	369
Case indigène et fétiches	Riou.	371
Débarquement aux îles Salomon	Jouas.	373
Étuis à bétel	F. Courboin.	374
Armes des indigènes des îles Salomon	Id.	375
Aiguade : Côte ouest de l'île Malaïta	Riou.	376
Indigènes des îles Salomon	(Photographie sur bois).	377
Ornement de pignon d'une case	F. Courboin.	378
Rivage à Port-Adam	Boudier.	379
Village du chef Teriari	Id.	380
Le chef Aïo	(Photographie sur bois).	381
Boucles d'oreilles et peignes	F. Courboin	382
Case où sont enterrés les chefs	Riou.	383
Pirogue	Courboin.	384
SIX MOIS AU PAYS DES KHA. — Prairies du plateau de Boloven	(Photographie sur bois).	385
Keu-Leung	Riou.	385
Pou-Thaï de Tchépôn	Id.	387
Achat d'un porc	Slom.	389
Roues élévatrices	Riou.	391
Passage d'une rivière	A. Paris.	393
Il faut traîner les pirogues	Jouas.	395
Maï-Lanh	Vogel.	396
Marche d'une escorte siamoise dans la plaine du Sé-Dôn	Riou.	397
Le Col des Nuages	Boudier.	398
Charbonnages près de Tourane	Id.	399
Maison pou-thaï	(Photographie sur bois).	400

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS

Carte du voyage de MM. Catat, Maistre et Foucart à Madagascar. 35
Plan de la Mecque. 99
Carte du Congo français. 114
Itinéraire du capitaine Cupet. 178
Carte des populations de l'Indo-Chine. 252
Routes d'Europe à Chicago. 258
Accroissements successifs de Chicago. 259
Plan de Chicago. 263
Carte des chemins de fer conduisant de New-York à Chicago. 279
Carte de Diégo-Suarez. 324
Carte du voyage aux Nouvelles-Hébrides et aux îles Salomon 339
Itinéraire du capitaine de Malglaive. 392

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE À MADAGASCAR, par M. le docteur CATAT. — 1889-1891. — Texte et dessins inédits. 1

I. Arrivée à Tamatave. — La rade. — Débarquement des voyageurs et des marchandises. — La ville européenne. — La musique du gouverneur. — Formalités de douane. — Village indigène et marché. — Indiens malabars. — Les changeurs. — Monnaie coupée et balances. — La batterie hova. — Rainandriamanpandry. — Le commencement de la saison sèche. — Préparatifs de départ. — Commerce, importations et exportations. — Embarquement des bœufs. — Voies de communication à Madagascar. — Les borizano et les filanjana. 1

II. Un *kabary* des porteurs. — Départ de Tamatave. — Notre convoi. — Rainivoavy et Jean Boto. — Ivondrona. — Pirogues malgaches. — Ambodisiny. — Légende de Darafify. — La cruche géante. — Ankaréfo. — Gracieuse hospitalité. — Vavony. — Les lagunes littorales. — Végétation côtière. — Case betsimisaraka. — Le bambou à eau. — Andovoranto. — Traversée de l'Iharoka. — Tanimandry. — Le *rova*. — Champs cultivés. — Ligne télégraphique de Tamatave à Tananarive. — Le marais de Tanimandry. 6

III. A travers les dunes sablonneuses. — Le rofia et le ravinala. — Manambonitra. — Crue rapide. — La tribu des Betsimisaraka. — Le chapeau du borizano. — Ranomafana. — Ampasimbé. — Une *corrida*. — Beforona. — Première zone forestière d'Analamazaotra. — Le sentier dans la forêt. — Ampasimpotsy. — Moramanga. — Province d'Ankay. — Marché de Moramanga. — Andakana. — Le bœuf de Madagascar. — Ascension du mont Ifody. — Vallée de Sabotsy. — Montée de l'Angavo. — La deuxième forêt. — Ankeramadinika. — Arrivée à Tananarive. 17

IV. La ville de Tananarive. — Le lac Anosy. — Mahamasina. — Panorama de la capitale. — Les rues. — Palais de la reine et du premier ministre. — La mission catholique. — Vieux canons. — Quartier d'Ambatovinaky. — Tombeau du premier ministre. — Maisons de Tananarive. — La population. — Marché du Zoma. — Industries hova. — Les *lamba*. — Costumes européens. — L'élément étranger à Tananarive. — Missionnaires catholiques et missionnaires protestants. — La résidence générale de France. — Une audience au Palais. — Rainilaiarivony. — Le rova royal. — Départ de Tananarive. 24

V. La province de l'Imerina. — Ankadivavala. — Le massif de l'Ankaratra. — Légende du Tsiafajavona. — Ankisatra. — Les cadeaux à Madagascar. — Maison antimerina. — Chants des borizano. — Passage de l'Onivé. — Les carriers malgaches. — Sarobaratra. — Tsinjoarivo. — Séparation. 33

VI. Un *fanataovana*. — Habitants du Vakinankaratra oriental. — Hameau de Bemasoandro. — Au sommet du Iankina. — Les *Vazimba*. — Le manioc. — Moutons et chèvres. — Vicissitudes du porc à Madagascar. — Soandrarina. — Le Vontovorona. — Les ruines dans l'Imerina. — Antsirabé. — Sources thermales. — Condamnés aux fers. — Vallée de l'Amboavato. — Les pierres levées. — Ambohiponana. — Revue des troupes. — Village d'Isandra. — Les *fahavalo* et les *tontakely*. — Sentinelles antimerina. — Le volcan et le lac de Tritriva. 40

VII. Betafo. — La mission norvégienne. — Soavina. — Déjeuner chez le chef Abraham Ratsimiharo. — Ambohimanambola. — Un poste fortifié. — La lac Itasy. — Le bœuf-cheval. — Fenoarivo. — Retour à Tananarive. — Voyage de Maistre dans l'ouest. 49

VIII. Le Mangoro. — Dans la forêt. — Anosibé. — Pierres levées. — L'enseignement obligatoire. — Mahanoro. — Les cascades du Mangoro. — Dans les *longozy*. — Un remède contre la fièvre. — Concert nocturne. — La région des chutes. — Les modes à Ambalavero. — Prairie flottante. — Un village sans nom. — La région des îles. — Retour à Tananarive. 54

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En Limousin, par M. Gaston Vuillier. — 1891. — Texte et dessins inédits. 65

Voyage a la Mecque, par le docteur C. Snouck Hurgronje. — 1891. — Texte et dessins inédits. 97

La mission Jean Dybowsky vers le Tchad, par M. Jean Dybowski. 113

I. Origine de la mission. — Arrivée à Loango. — Formation des caravanes. 113

II. De Loango à Brazzaville. 119

III. Brazzaville. — Les Batékés. — Le commerce et les factoreries. 129

IV. Le Congo. — Confluents de la Sanga et de l'Oubangui. 145

V. Retour d'El-Kouti. — Envoi de dépêche en France. — Départ pour la Kémo 161

Chez les populations sauvages du sud de l'Annam, par M. le capitaine Cupet. — 1887-1891. 177

I. Séjour à Kratié. — Préparation du voyage. 177

II. De Kratié à Pou-Lo-Pou-Klia. — Un désert. — L'ang-kiet. — Séjour à Pou-Lo-Pou-Klia. — Vol d'un éléphant. — Départ pour Ban-Dôn. 182

III. De Pou-Lo-Pou-Klia à Ban-Dôn. — Encore le désert. — Ban-Dôn. — Le Koun-Iounop. 188

IV. De Ban-Dôn à Ban-Khasom. — En pays sauvage. — Des sorciers. — Les Radé. — Ban-Khasom. — Le sorcier du feu. 193

V. De Ban-Khasom à la mission catholique des Bahnar. — Rencontre de commerçants annamites. 204

VI. Séjour à la mission catholique des Bahnar. — État social, caractère, mœurs et coutumes des sauvages. 209

VII. Départ pour Attopeu. — Les éléphants et l'escorte restent en route. — Rencontre des Laotiens. — Le Kébo. — Changement d'itinéraire. 225

VIII. En route pour Ban-Dôn. — Difficultés. — Le Sadète de l'eau. — Désertion des guides et des porteurs. — Rencontre de la colonne laotienne. 228

IX. Recul de la colonne laotienne. — Bloqué à Ban-Dôn. — Arrivée de Sanh. 241

X. De Ban-Dôn à la côte d'Annam. — Les Radé. — Le Mépreut. — Le Mé-Sao. — Ninh-Hoa. — Nha-Trang. 243

XI. Coup d'œil d'ensemble sur les différentes peuplades. — Situation politique. — Ressources, avenir des pays sauvages. 248

Chicago et l'Exposition Universelle Colombienne, par M. E. Bruwaert. 257

I. Croissance extraordinaire de Chicago. — Causes : Vapeur. Immigration. Liberté. 257

II. Préliminaires de voyage. — Route maritime et terrestre. — Coût. — Hôtels de New York, de Chicago. . 258

III. Route des premiers explorateurs : Nicolet, Marquette, La Salle. — Occupation française. — Occupation anglaise. — Conquête américaine. — Fort Dearborn. — Massacre de 1812. — Départ des Indiens. — Canal du Michigan. — Transports à vapeur. — Progrès de la ville. — Incendie de 1871. — Population actuelle. . 259

IV. Superficie de Chicago. — Rivière. — Rive nord. — Rive sud. — Rive ouest. — Cadastre. — Rues et blocks. — Beaux quartiers du bord du lac. — Parc Lincoln. — Prairie Avenue. — Ashland Avenue. — Colonies étrangères. 266

V. Palais fédéral. — Hôtel du Comté. — Cour des divorces. — Cour criminelle : anarchistes; affaires criminelles. — Hôtel de Ville : police, voirie. 270

VI. Pas d'oisifs. — Affaires : propriétés; Bourse des grains; élévateurs. — Parcs à bétail, abattoirs, conserves de viandes, margarine. — Commerce : nouveautés. — Industrie : forges et hauts-fourneaux, Pullman-Town. — Moissonneuses-lieuses. — Transports par terre, par eau; journaux, valeurs. — Banques. 273

VII. État social : immigration, misère et crime. — Ouvriers et employés. — Salaires. — Capitalistes. — *Home*. — Vie intérieure. — Le monde : la jeune fille. — Mariage. — Amusements. 283

VIII. Lutte de Chicago contre New York. — Loi du 25 avril 1890. — Organisation de la Société financière; de la Commission nationale de contrôle. — Directeur général. — Participations étrangères. — Parcs. — Palais. — Pavillons. — Bazar des Nations. — Palais de la Femme. — Congrès. — Avenir de Chicago. — Exemple à étudier 289

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Chicago il y a vingt ans, par M. Félix Régamey. — 1871. — Texte et dessins inédits 305

Une semaine a Diégo-Suarez (Madagascar), par M. de Kergovatz. — 1893. — Texte et dessins inédits 321

Voyage aux Nouvelles-Hébrides et aux iles Salomon (Océanie), par M. le docteur A. Hagen, médecin de la marine. 337

I. Départ de Nouméa. — Tanna; le volcan; les indigènes; fuite d'une femme canaque; le chef Gemmy; nos embarcations attaquées. — Erromango; les sandaliers, les missionnaires presbytériens. — Sandwich; les colons de Port-Vila; visite à Mélé et Port-Havannah; l'occupation française; le missionnaire Mac D... et le chef Mackintosh. 337

II. Api; indigènes belliqueux et cannibales. — Lopévi. — Paama. — Ambrym; les coprahmakers. — Mac-Léod; les îles Maskelyne et les recruteurs. — Port-Sandwich; Vao: les missionnaires catholiques. — Santo; la baie de Saint-Philippe et le navigateur Quiros. — Aoba; un coprahmaker tué; Papous et Polynésiens. Aurora. — Départ pour les îles Salomon. 353

III. Les Salomon. — San Cristoval; les indigènes; visite à Santa Anna; les pirogues de guerre; les chefs May et Quarter; menaces des habitants de Wannoni. — L'île Malaïta; sa mauvaise réputation; le chef Aïo; les indigènes du littoral et de la brousse. — Les missionnaires catholiques et protestants. — Guadalcanar; le commerce aux Salomon. — Départ pour Nouméa. 369

Six mois aux pays des Kha (sauvages de l'Indo-Chine centrale), par M. le capitaine de Malglaive, de l'infanterie de marine, ancien membre de la mission Pavie. — 1393. — Texte et dessins inédits. 385

I. De Hué au Mékong. 385

II. Du Mékong à Attopeu et à Stung-Treng. 396

III. Conclusion. 399

Table des gravures. 401

Table des cartes et plans. 408

Imprimerie Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

FONDÉ

PAR ÉDOUARD CHARTON

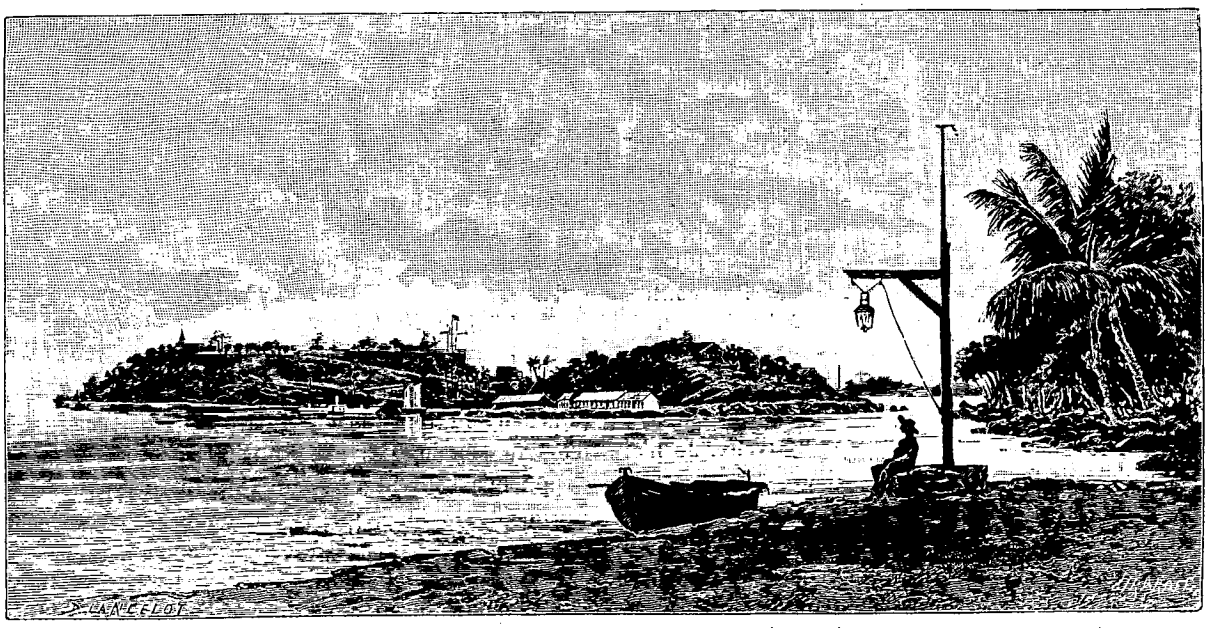
ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1893

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND
—
1893

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES ILES DU SALUT [1] (PAGE 6).

VOYAGE AUX TROIS GUYANES [2],

PAR M. G. VERSCHUUR.

LA GUYANE FRANÇAISE.

I

Les pénitenciers. — Kourou. — Les îles du Salut. — Le Maroni.



ÉGLISE DE SAINT-LAURENT DU MARONI [3] (PAGE 8).

En visitant successivement les trois Guyanes, je me proposais de me livrer à une étude comparative sur les différents systèmes de colonisation, les cultures de ces pays et leurs chances d'avenir. Après un séjour de deux mois dans quelques îles des Antilles, je pris à Fort-de-France le *Salvador*, bateau annexe de la Compagnie générale transatlantique, qui dessert ces trois colonies, et qui, en même temps, fait escale à Sainte-Lucie et à la Trinidad.

Ces deux relâches me procurèrent l'occasion de visiter la petite ville de Castries, capitale de Sainte-Lucie, et de passer une demi-journée à Port of Spain, la capitale de la Trinidad, une des îles les plus pittoresques des Antilles. La Trinidad est un vrai paradis terrestre. Une végétation puissante recouvre les flancs des montagnes et leurs nombreux vallons d'une toison de verdure veloutée; la flore tropicale se déploie dans toute son exubérance et dans toute ses variétés; les arbres poussent jusque dans les anfractuosités des rochers escarpés des côtes.

Au départ de cette terre enchanteresse nous en avons fini avec la mer diaphane et calme; le *Salvador*, rouleur émérite, se plaît à cabrioler sur la nappe houleuse qui charrie des troncs d'arbres et des débris de végétation arrachés aux bords de l'Orénoque. La mer, sur la plus grande partie des côtes de Guyane, prend, en recevant le dépôt vaseux des grands fleuves, la teinte d'eau sale que nous retrouvons aux embouchures de l'Amazone et de la Plata. Nous nous arrêtons quelques heures à Georgetown et à Paramaribo, capitales des Guyanes anglaise et hollandaise, et, dans l'après-midi du sixième jour de notre voyage, nous apercevons les îles du Salut, distantes de 25 milles de Cayenne.

Le courrier s'arrête aux îles du Salut le temps nécessaire pour déposer un sac ou deux de dépêches. Au moment où nous stoppons, une chaloupe ramée par six forçats s'est détachée de l'île Royale; la Santé arrive, on délivre la poste et l'on part, pour jeter l'ancre

1. *Dessin de Lancelot, gravé par Girardet.*
2. *Voyage exécuté en* 1892. — *Texte et dessins inédits.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

devant Cayenne à la nuit close. Tout ce que je distingue de la ville à cette heure tardive se borne, en dehors d'un éclairage parcimonieux, à trois lanternes vénitiennes suspendues, d'après ce qu'un passager m'affirme, à une des croisées de la caserne qui nous fait face. Les soldats qu'elle contient chantent et poussent des hourras, car notre *Salvador*, qui repartira dans quatre jours, les embarquera pour la France. Par contre, nous avons une centaine de militaires à bord, envoyés en Guyane pour les relayer.

Quand je monte sur le pont le lendemain matin, j'éprouve une véritable satisfaction à promener mes regards sur le panorama qui s'offre à mes yeux. Je n'ai vu que des côtes basses depuis plusieurs jours, et voilà que j'aperçois un pays accidenté, des mamelons couverts de verdure. Cette pauvre Cayenne, dont on ne dit jamais que du mal, et dont le nom n'évoque que des idées de crime et de bagne, ne me paraît vraiment pas aussi déshéritée qu'on me l'a dépeinte. Il est vrai que de ses habitants je ne vois encore que des condamnés, employés aux travaux du port, au débarquement des marchandises et à des corvées sur le quai et sur l'appontement; mais débarquons avec le commandant du paquebot, qui m'offre gracieusement une place dans sa baleinière, et tâchons en premier lieu de trouver un gîte en ville, car, en fait d'hôtel, Cayenne ne renferme qu'un établissement de sixième ordre, qu'il me semble complètement inutile d'explorer.

Je laisse provisoirement mes bagages à bord et je vais rendre visite au gouverneur, à qui je suis recommandé par M. le sous-secrétaire d'État des colonies.

M. le gouverneur Grodet me reçoit de la façon la plus aimable, s'informe du but de mon voyage et se met entièrement à ma disposition pour me faciliter les moyens de voir de la Guyane française autant qu'il sera possible dans l'espace d'un mois que je compte y séjourner. Ne pouvant m'offrir l'hospitalité au gouvernement, le chef de la colonie veut bien donner des ordres à un de ses employés pour se mettre à la recherche d'un logement convenable, et me voilà, quelques heures après, installé dans un appartement propre et confortable au centre de la ville.

Il me tarde de voir Cayenne à l'heure où le soleil commence à se pencher vers l'horizon. J'ai combiné mon voyage de manière à arriver en Guyane dans la saison sèche, qui commence fin juillet, mais cette saison est en même temps celle de la plus forte chaleur, et, depuis le matin, je me suis démené dans une température accablante. Les rues que je parcours sont larges et se coupent à angle droit, comme celles des cités américaines; les maisons à un ou deux étages ressemblent à la majorité des constructions des Antilles; la population bigarrée représente les mêmes nuances que le voyageur rencontre partout dans l'Amérique centrale. Depuis le blanc plus ou moins anémié, suivant la durée de son séjour dans les colonies, jusqu'au noir couleur d'ébène, toutes les teintes et les couleurs de l'épiderme vous passent sous les yeux; les mulâtresses, couvertes de madras multicolores et parées de bijoux de baraques de foire, rappellent le beau sexe de la Martinique et de la Guadeloupe; le nègre, tout en détestant jusqu'au tréfond de son âme son usurpateur le blanc, fait contre fortune bon cœur et possède la même dose de vanité et d'arrogance que tous ses congénères habitant les sols que la civilisation européenne a conquis.

En débouchant de la place où se trouve le gouvernement, on aboutit à un ravissant quinconce planté de palmiers; c'était une savane qui a été transformée depuis deux ou trois ans en un parc gracieux par la main-d'œuvre pénale. Les bancs y sont encore clairsemés, ce qui m'a souvent exaspéré le soir, quand les pâles rayons de la lune, glissant dans un ciel étincelant d'étoiles, illuminaient les feuilles dentelées de ces élégants palmiers et que je désirais trouver un siège vacant pour me plonger dans cet état de rêverie qui constitue le bonheur sous les tropiques. Hélas! la poésie que je cherchais s'évanouissait devant la nécessité de partager mon banc avec des Vénus dont cette lune perfide trahissait la couleur.

Au point de vue matériel, Cayenne laisse beaucoup à désirer. Le confort et le bien-être que je trouverai dans la Guyane anglaise et jusqu'à un certain point dans la Guyane hollandaise, font malheureusement défaut ici. A part les loyers, qui ne sont pas d'un prix trop élevé, la vie est généralement chère: le lait se paye 2 francs le litre, et quelquefois plus; les légumes manquent à peu près complètement, le poisson est rare, et sans les Annamites et les Chinois qui se livrent à la pêche, on n'en aurait presque jamais. La glace, qui vient des États-Unis ou de Demerara, se paye 40 centimes le kilo, tandis que dans les deux autres Guyanes elle ne coûte que 10 et 20 centimes. La viande est mauvaise; le peu d'élevage auquel on se livre dans la colonie ne suffit pas pour la consommation, et le bétail qu'on importe de l'Orénoque exige une denture solide. Les cuisinières de Cayenne n'ont pas fait du reste leur apprentissage chez Brillat-Savarin.

Je prends mes repas dans un restaurant de l'endroit, qui est réputé le premier, mais je conserve de meilleurs souvenirs de la table du gouverneur, qui me fait l'honneur de m'inviter fréquemment. Cayenne ne possède aucun café, aucun endroit public où le soir on puisse trouver la fraîcheur, pas même, au bord de la mer, un banc où l'on puisse s'asseoir. J'aurais été bien embarrassé pour trouver une voiture et explorer les environs de la ville, si M. Grodet n'avait eu l'extrême obligeance de mettre à ma disposition la voiture de l'administration pénitentiaire, et de m'inviter souvent à faire un tour avec lui. Les voitures de louage seront importées peut-être dans un siècle futur, en même temps que le tramway, l'électricité, le gaz et les autres bienfaits de la civilisation moderne.

La domesticité laisse beaucoup à désirer; le nègre du pays est paresseux à outrance et refuse de travailler. Dans la plupart des ménages on trouve des servantes de

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la Martinique, dont un grand nombre se sont dirigées sur Cayenne après l'incendie et le cyclone. Mais il faut user de beaucoup de patience et de ménagements avec ces dames; si vous leur faites une observation, elles ne se gênent pas pour vous planter là au beau milieu d'un dîner, en vous faisant grâce de vos huit jours.

L'industrie de pharmacien doit constituer une mine d'or à Cayenne, à en juger du moins par le nombre exorbitant d'apothicaires dont les bocaux multicolores éclairent parfois mieux la rue le soir que les quinquets languissants ou les mèches à pétrole des réverbères. Quand on demande l'adresse de quelqu'un, c'est toujours en face ou à côté d'une pharmacie.

Les promenades en voiture, dans les environs de la ville, que je fais régulièrement entre quatre et sept heures du soir sont vraiment ravissantes. Les alentours, desservis par des routes carrossables, en bon état pour la plupart, offrent en beaucoup d'endroits des vues magnifiques. Une végétation puissante et variée réjouit les yeux, la fécondité exceptionnelle du sol se manifeste partout. De plantations, de cultures sérieuses, je ne vois trace, et pour cause : il n'y en a pas! De-ci, de-là, au milieu des buissons et des broussailles, un caféier, un cacaoyer ou un bananier, dernier représentant d'une plantation abandonnée, émerge tristement comme pour rappeler à la génération actuelle qu'autrefois au moins il existait quelques cultures dans cette terre fertile et favorisée par la nature; mais de nos jours ces cultures se réduisent à peu près à néant : nous sommes dans une colonie sans colons.



M. VERSCHUUR[1].

Jusqu'en 1855, les cultures allaient encore tant bien que mal. A cette époque, la découverte de gisements aurifères eut pour résultat immédiat d'arrêter l'extension de l'agriculture, en lui enlevant le peu de travailleurs que l'on se procurait déjà si difficilement. Cette découverte de l'or, qui a été un facteur puissant pour le développement de la Californie et de l'Australie, n'a pas produit les mêmes effets en Guyane et, bien que l'avenir puisse nous réserver de grandes surprises, elle n'a eu, jusqu'ici, qu'une influence anodine sur la prospérité des deux autres Guyanes. Dans la Guyane française elle en a enrichi quelques-uns, appauvri et ruiné un plus grand nombre, paralysé bien des bras utiles et enlevé tant au commerce qu'à l'agriculture une main-d'œuvre des plus indispensables. Nous reviendrons sur cette production de l'or dans les trois pays, de même que dans le cours de ce récit nous aurons l'occasion d'établir un parallèle entre leurs cultures et leurs productions, leurs habitants et les moyens mis en œuvre par les différents gouvernements dans la mère-patrie pour faire fructifier leurs possessions d'outre-mer. Une seule observation s'impose dès à présent : il faut déplorer qu'une colonie d'une fécondité à peu près sans pareille se trouve, après plus de deux siècles de possession, dans la situation d'un agonisant et qu'elle manque de bras pour la relever de son état de léthargie. Ah! si tous ces condamnés qu'on y a envoyés depuis un quart de siècle avaient fait un mètre de route par jour et par personne, planté un caféier ou un arbre quelconque entre leurs deux repas, desséché un marais malfaisant et abattu la brousse envahissante, ce beau pays de Guyane présenterait aujourd'hui un aspect bien différent. En effet, en dehors des routes qui se trouvent dans le voisinage immédiat de la capitale, les communications sont rares et incomplètes, ou bien, tout en existant sur le papier, elles ne représentent qu'un marais ou une brousse quasi-impénétrable. Le gouverneur de la colonie, M. Grodet, et son prédécesseur, M. Gerville-Réache (1888-1891), ainsi que M. Loubère (1875-1877) et M. Chessé (1883-1884), ont été les seuls qui aient eu vraiment à cœur les intérêts du pays qu'ils étaient appelés à administrer, et qui y aient fait quelque chose. Sous leur gouvernement, la main-d'œuvre pénale a été employée à la construction des routes de l'île de Cayenne et autres, à l'entretien des centres ruraux, à certains travaux préparatoires de culture, au curage des canaux, à la construction de l'appontement de Cayenne, et à la continuation des travaux de la nouvelle conduite d'eau.

En vue de doter la capitale d'une conduite d'eau indispensable, le gouverneur Bonard avait exploré en 1854 le plateau de Rémire; ce ne fut que sous M. Gerville-Réache que ce projet reçut un commencement d'exécution. M. le gouverneur Grodet déployait toute son activité à l'exécution de ces importants travaux et, dans un avenir prochain, les eaux du bassin du Rorota contribueront en une large mesure à l'assainissement de la métropole et au bien-être de ses habitants. Pourvu qu'un successeur aux idées contraires ne s'avise pas d'arrêter les travaux, poussés ces derniers temps

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec tant de persévérance! Depuis 1850 le palais du gouvernement a hébergé le nombre fantastique de trente-trois gouverneurs titulaires et intérimaires; le vieux proverbe qui dit : « Autant de têtes, autant d'avis » s'applique dans l'espèce, et ne peut qu'être nuisible au développement d'un pays, à la direction sage et progressive d'une colonie. Les directeurs de l'intérieur ne le cèdent en rien aux gouverneurs; on peut en compter vingt-six depuis cette même année 1850.

En débarquant à Cayenne, j'avais remarqué sur le quai un grand nombre de tuyaux en fonte destinés à la canalisation dont je viens de parler. M. Grodet, qui déjà m'avait expliqué l'importance du travail entrepris, vint me prendre un matin à la lueur de l'aube, avec M. le directeur de l'intérieur et le chef du service des ponts et chaussées, et nous voilà en route pour la prise d'eau du Rorota. Nous quittons la voiture à l'endroit où la route devient ascendante et nous pataugeons à travers la brousse jusqu'aux bassins, qui contiennent une eau claire et limpide. Un nombre suffisant de condamnés attaquent au moyen de haches et de sabres d'abatis les troncs d'arbres et les ronces, d'autres sont occupés à la confection des maçonneries ou à la mise en place des tuyaux conducteurs.

Le travail est dur sous le climat torride de la Guyane, à l'heure où le soleil commence déjà à darder ses rayons cuisants; aussi les réclamations de ces ouvriers peu intéressants ne manquent-elles pas, et ils profitent de la présence du gouverneur pour formuler leurs griefs et se plaindre de leurs surveillants! Du courage, victimes d'une législation que vous n'admettez pas; piochez, abattez et ajustez vos tuyaux, vous aurez peut-être une double ration, et les habitants reconnaissants de Cayenne certifieront volontiers que vous avez bien mérité de la patrie.

Le directeur de l'administration pénitentiaire, nommé par décret du mois de février, n'est pas encore arrivé au mois d'août. Le directeur par intérim, M. Guégan, me reçoit avec une extrême courtoisie, et charge un de ses chefs de bureau de me conduire au pénitencier de la métropole. Dans un voyage précédent j'avais visité les principaux établissements de ce genre en Nouvelle-Calédonie; la vue des *bagnards*[1] dans les rues de Cayenne, employés à des travaux de voirie et à différentes corvées, n'avait donc pas pour moi le charme du nouveau. Leur costume se compose, comme en Océanie, d'une blouse et d'un pantalon en coton gris et d'un chapeau de paille. D'aucuns ont le type du criminel endurci, d'autres ont une figure de sainte nitouche, derrière laquelle on a de la peine à deviner un incendiaire ou un assassin.

J'avais choisi pour ma visite un dimanche matin, jour où le travail est interrompu, et où les transportés ont le temps de laver leur linge, de lire un livre, s'ils le demandent à la bibliothèque, ou de se reposer suivant les dispositions du règlement. Le pénitencier est vaste et comprend, outre les dortoirs et les réfectoires, un atelier pour assurer les confections d'effets d'habillement et de chaussures des surveillants militaires. Cet atelier occupe des transportés en qualité d'ouvriers. En principe, les condamnés ne doivent détenir ni argent, ni valeur quelconque; en cas d'infraction, l'argent est saisi et versé au pécule des hommes. La durée du travail est de huit heures, ainsi fixées : le matin de 6 à 10; le soir de 1 à 5.

En comparant le climat débilitant de la Guyane avec le climat tempéré de la Nouvelle-Calédonie, on arrive à la conclusion que la peine des travaux forcés est bien plus dure dans la première colonie que dans la seconde. J'ajoute, comme comparaison personnelle, qu'en Calédonie j'ai rarement assisté à un travail sérieux, et qu'à la Guyane j'ai vu maintes fois des transportés occupés à des exercices musculaires, expliquant suffisamment leur mine anémiée.

Il est vrai qu'ici comme là-bas les fainéants sont légion et qu'ils ne manqueront jamais d'un prétexte pour simuler la maladie ou s'affranchir d'une tâche qui les fatigue; mais ce qui est une vérité incontestable, c'est que quatre heures de travail à Cayenne sont plus pénibles, surtout pour celui qui travaille au soleil ou en plein air, que le double à Nouméa.

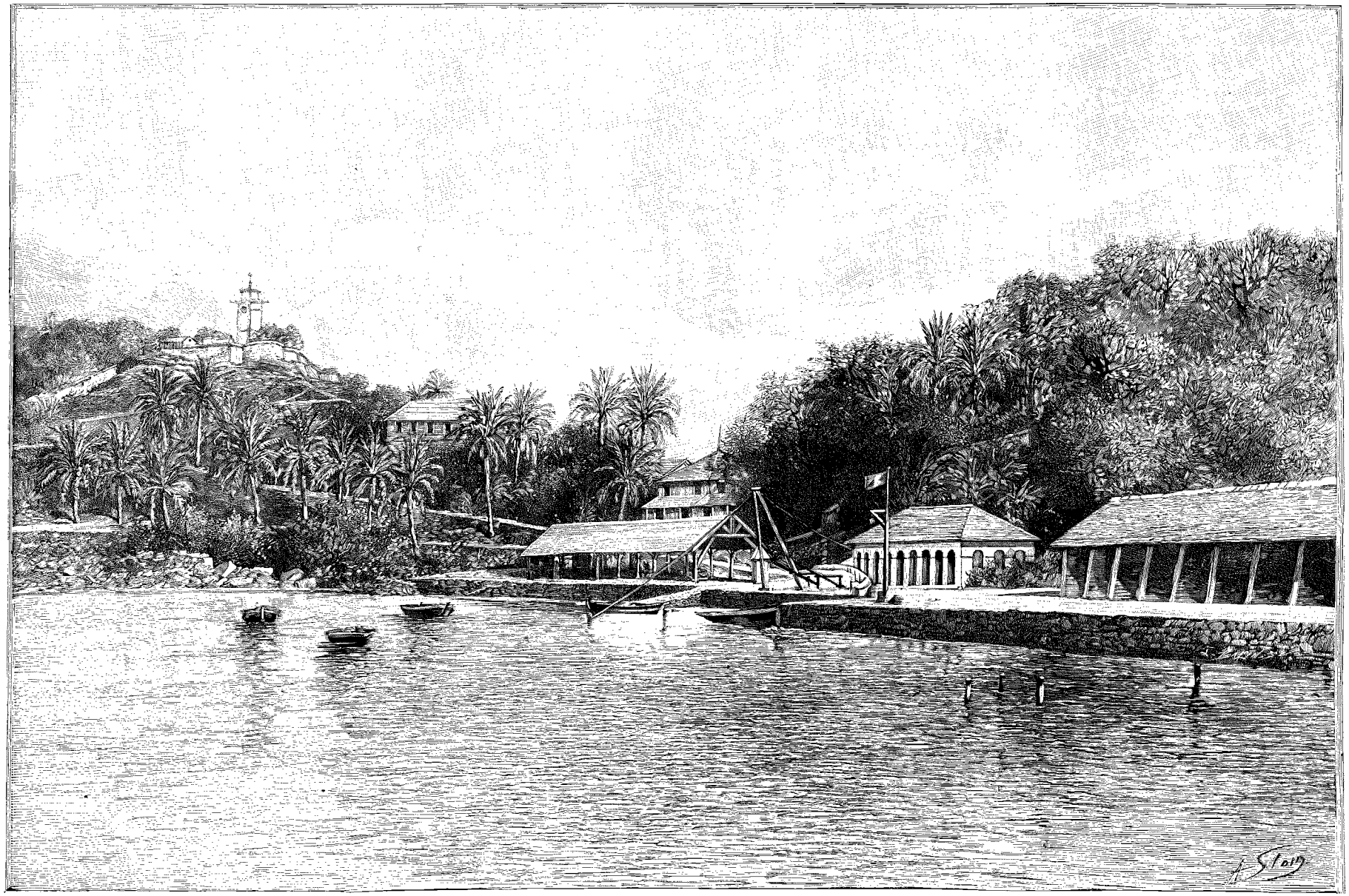
La nourriture, au dire des personnes compétentes et impartiales que j'ai consultées à ce sujet, est insuffisante, étant donné le climat, tant à Cayenne même que dans les autres pénitenciers de la colonie. Le condamné ne reçoit que deux fois par semaine de la viande fraîche, à raison de 250 grammes par ration.

Cayenne renferme (statistique de 1892) 1 579 transportés en cours de peine, sur les 3 827 que contient la colonie; les autres sont distribués aux îles du Salut, au Maroni, à Kourou et à la Montagne d'Argent. Les récidivistes, dont le premier convoi est arrivé en Guyane en 1887, se trouvent au dépôt de Saint-Jean du Maroni, au Chantier forestier et à Saint-Louis. Leur effectif était de 1 237 au 1er juillet 1892.

L'aviso à vapeur l'*Oyapock*, de la marine de l'État, part pour Kourou et les îles du Salut. J'ai été présenté au commandant, le lieutenant de vaisseau Bertaud, qui m'offre l'hospitalité de son bord. En quittant la rade vers midi je suis à même d'admirer l'aspect vraiment pittoresque de la ville, dominée par le Mont-Céperou, et encadrée à l'horizon par des hauteurs verdoyantes. A ma droite quatre îlots émergent de la mer; ce sont le Père, la Mère et les deux Mamelles. Sur l'îlot de la Mère se trouvait autrefois l'infirmerie des condamnés. Nous piquons tout droit, pour éviter un banc de sable assez étendu, sur un rocher isolé en pleine mer, où l'on a élevé en 1863 un phare à feu fixe; ce rocher porte le nom de « l'Enfant perdu ». Il est habité par trois transportés arabes, dont la promenade se borne à un espace de quelques mètres, et dont la distraction quotidienne ne peut consister que dans la contemplation de l'océan et l'entretien de leur feu. On leur envoie de temps en temps

1. En Guyane on se sert couramment de ce mot *bagnard*, que je n'ai jamais entendu appliquer en Nouvelle-Calédonie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DÉBARCADÈRE DE L'ILE ROYALE (PAGE 6). — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des vivres et des objets de première nécessité. Autrefois les cavités de ce rocher contenaient quantité de crabes; aujourd'hui les exilés qui l'habitent doivent se passer de ce régal, la vase molle ayant couvert la base de l'îlot. Ils peuvent faire des signaux avec Cayenne, en cas de mort de l'un d'eux, d'accident ou de manque de vivres.

Passé le rocher, l'*Oyapock* met le cap sur la côte, et nous arrivons à Kourou. Sans perdre de temps, je descends à terre et je visite le pénitencier, qui contient 400 bagnards, dont une partie travaille à la confection d'une route de l'autre côté de la baie. Le travail est dur; le rocher qu'il s'agit de briser en morceaux se trouve à Kourou même, et ses débris doivent être transportés en chaloupe à la rive opposée par une mer fréquemment tourmentée. J'aperçois de beau bétail, dont on fait l'élevage dans cette commune. On m'informe que le stock se compose de 500 têtes, en dehors de quelques buffles, expédiés de Cochinchine. On en tue au fur et à mesure des besoins pour la nourriture du camp.

Nous passons la nuit à Kourou et partons à la pointe du jour pour les îles du Salut, qui se composent de l'île Royale, de l'île Saint-Joseph et de l'île du Diable. C'est dans les deux premières que sont internés les incorrigibles, les individus réputés dangereux et les condamnés de marque, recommandés à leur départ de France à une surveillance spéciale. L'île Royale est le siège du commandement; on y trouve une église, les maisons du commandant et des surveillants, des ateliers, des magasins, un asile pour les impotents et les incurables, et un dépôt de charbon pour la marine de guerre.

C'est devant cette île que nous jetons l'ancre. La même baleinière que j'ai vue arriver lorsque le *Salvador* y déposait son courrier, accoste l'*Oyapock* et me conduit à terre en compagnie d'un inspecteur principal de l'administration pénitentiaire. Nous montons la côte qui conduit aux établissements et visitons d'abord l'hôpital, dirigé par les sœurs de Saint-Paul de Chartres. A peu de distance se trouvent des jardins potagers, confiés aux condamnés désignés pour les travaux légers en vertu d'un certificat du médecin. Le scorbut serait à craindre dans ces îles, qui ne produisent que des cocotiers, si l'on ne s'y occupait de la culture de quelques légumes.

Les évasions, si faciles et si fréquentes à Cayenne et au Maroni (détail sur lequel je reviendrai plus tard), sont assez difficiles aux îles du Salut. Il est vrai qu'en 1884 six condamnés ont trouvé moyen de s'emparer de la baleinière et de prendre le large. Comme ils avaient atterri à Demerara, les autorités anglaises les recueillirent et les reconduisirent au bercail. Il n'y a pas longtemps, un autre se jeta à la mer dans un tonneau abandonné sur la plage. Ce Diogène fin de siècle ne fut pas plus heureux. Entraîné par le courant, et ménagé respectueusement par les requins qui foisonnent dans ces parages, il put mettre pied à terre à Sinnamary, où il fut reçu par un représentant de l'autorité, qui le réexpédia. Cette promenade en tonneau lui a valu un supplément de deux ans de travaux forcés.

Après avoir visité le pénitencier, qui n'offre rien de particulier, nous remontons dans la même embarcation qui est venue nous prendre et nous nous rendons à l'île Saint-Joseph. C'est ici que sont internés les pires sujets, la lie du bagne! Pour déjouer toute tentative d'évasion, la baleinière n'y reste jamais; elle n'y accoste que pour les besoins du service et est surveillée par un employé de l'administration jusqu'à ce qu'elle retourne à l'île Royale. Le commandant du pénitencier nous fait les honneurs de son île et nous conduit au plateau que ses administrés sont en train de construire au sommet d'une colline. Cette colline, plantée d'arbres et couverte de broussailles, est le point culminant de l'île Saint-Joseph. Les condamnés déblaient le terrain, taillent le roc, enlèvent les sables, et quand le sol sera entièrement nivelé, on construira une prison sur l'emplacement. Les travaux ont été commencés le 16 mai 1892 avec 28 hommes; le jour de ma visite, 9 août, il en travaillait 166, et le commandant avait tout espoir qu'avant le 30 juin 1893, date indiquée par le gouverneur, le plateau serait terminé.

Il fait une chaleur sénégalienne, et le travail sous ce soleil de feu ne constitue pas précisément une sinécure. Je sais que l'île Saint-Joseph contient quelques célébrités et ne puis m'empêcher de demander à la dérobée à un surveillant de me désigner ces héros de cour d'assises. Il m'en montre un qui m'intéresse spécialement et ajoute avec un air de satisfaction personnelle : « Le voilà en chair et en os; vous voyez donc bien que tous ces racontars d'évasion n'ont aucun fondement ». A quelques pas de là pioche un autre criminel de marque, et un fils de famille déverse le sable de sa brouette le long du bord d'un talus. L'effectif des transportés dans les deux îles était de 685 au moment de mon passage.

Quant à l'île du Diable, elle offre peu d'intérêt; elle contient neuf lépreux et un entrepôt de chèvres. La mer étant assez mauvaise, l'excursion ne me tente pas et je me fais reconduire à bord de l'*Oyapock*. Un officier de l'aviso me montre à l'extrémité de l'île Royale un rocher en face duquel on jette à la mer les cadavres des condamnés morts dans l'île. Le corps est cousu dans une toile à voile avec un morceau de plomb aux extrémités et déposé dans un cercueil qui est le même pour tous et qu'une embarcation conduit au large. Arrivé à une certaine distance, le cadavre est retiré et précipité à la mer, où il ne tarde pas à devenir la pâture des nombreux requins qui, d'après ce qu'on raconte, connaissent le son de la cloche tintant le glas funèbre, et ne manquent jamais de suivre la barque. Les exécutions capitales ont lieu généralement aux îles du Salut. Elles peuvent être ordonnées aussi à Saint-Laurent, qui est doté de bois de justice. L'exécuteur est un transporté.

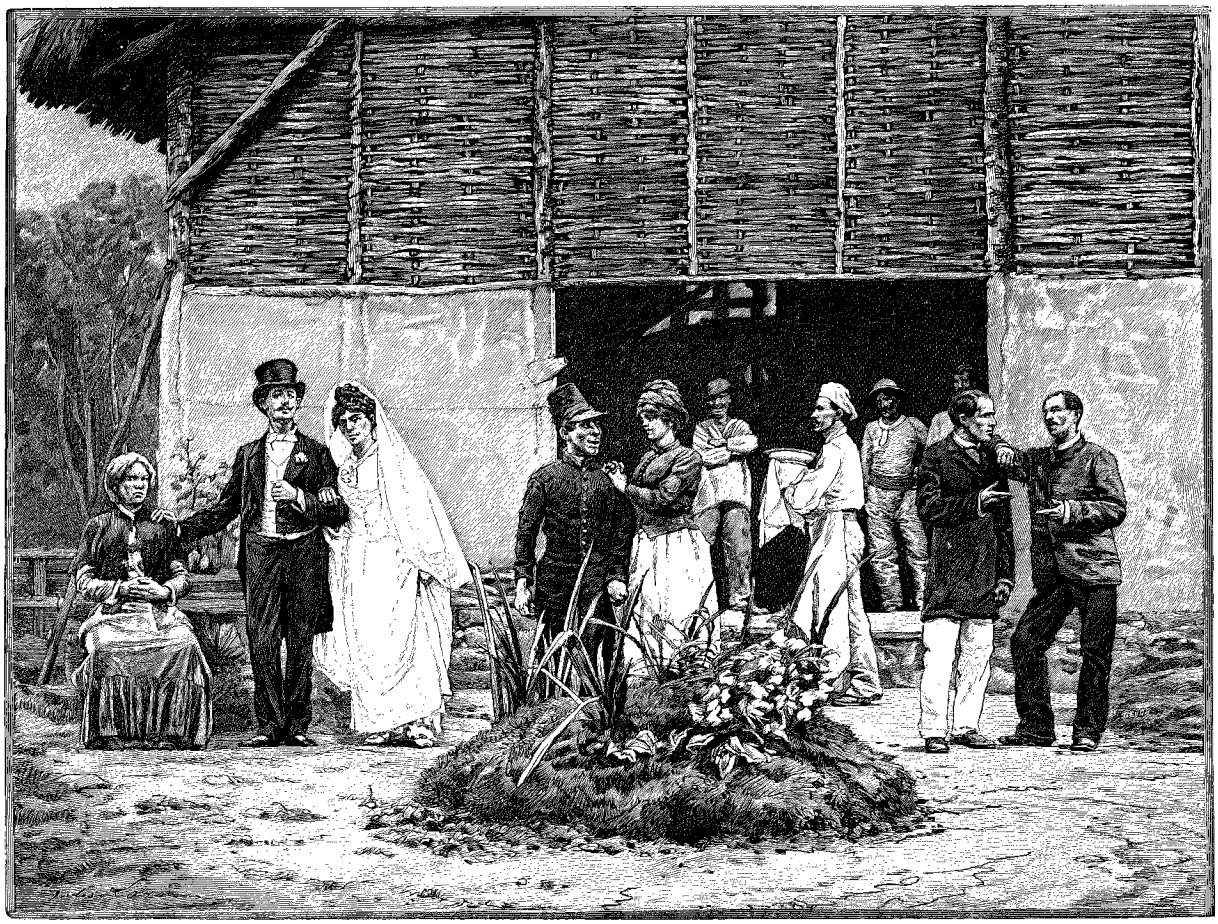
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le gouverneur, devant partir pour un voyage d'inspection au Maroni avec le directeur de l'administration pénitentiaire et l'agent général des cultures, m'invite à l'accompagner. Nous nous embarquons à bord du *Capy*, bateau à vapeur appartenant à une maison de commerce de Cayenne. Le *Capy* relâche aux îles du Salut, où le chef de la colonie désire se rendre compte de l'avancement des travaux du plateau que je viens de décrire; j'y refais donc la promenade d'il y a quelques jours, pendant qu'un certain nombre de condamnés opèrent le déchargement d'une quantité de caisses contenant des vivres, des approvisionnements et des médicaments, que le dernier paquebot d'Europe a apportés pour le pénitencier.

Nous repartons dans l'après-midi et avons la chance de rencontrer une mer exceptionnellement calme; aussi le terrible rouleur qui nous porte daigne-t-il bien se contenter d'un tangage supportable.

Le lendemain matin, au lever de l'aurore, nous entrons dans le Maroni, le fleuve le plus important de la colonie, tant par sa largeur que par la longueur de son cours. Il prend sa source aux monts Tumuc-Humac, d'où il sort, sous le nom d'Itany, pour prendre ensuite celui d'Aoua (les Hollandais écrivent Lawa) et devenir enfin le Maroni. Le chenal par où l'on entre dans le fleuve est assez étroit; deux bouées mouillées entre deux bancs de sable indiquent la passe. A tribord, sur la rive hollandaise, j'aperçois le phare de la pointe Galibi, élevé en 1871 et tombant aujourd'hui en ruines. A bâbord, sur la rive française, le phare des Hattes est bien entretenu; il vient d'éteindre ses feux au moment où nous entrons dans la passe.

Des deux côtés les terres sont basses et recouvertes de palétuviers. A droite deux petits villages indiens, à gauche nulle trace d'habitants : rien que quelques carbets abandonnés. Nous passons devant plusieurs îles, où l'on chasse la biche et le *pak*. Sur la rive française que nous suivons à peu de distance, on me montre plusieurs affluents, qui ne sont à vrai dire que des ruisseaux ou des criques. Elles portent les noms de crique Coswine, crique aux Vaches, crique Lamantin, Saint-Pierre et Briqueterie. Les trois premières communiquent entre elles et forment un ensemble d'îles en formation, qui prend le nom d'îles Laussat. Ces îlots, inondés à marée haute, et découverts à marée basse, constituent des dépôts de vase, recouverte de palétuviers, qui dans un siècle ou deux pourront former des terrains solides.



LE THÉÂTRE DE LA RELÉGATION A SAINT-JEAN DU MARONI[1] (PAGE 15).

1. *Dessin de J. Lavée, gravé par Devos.*

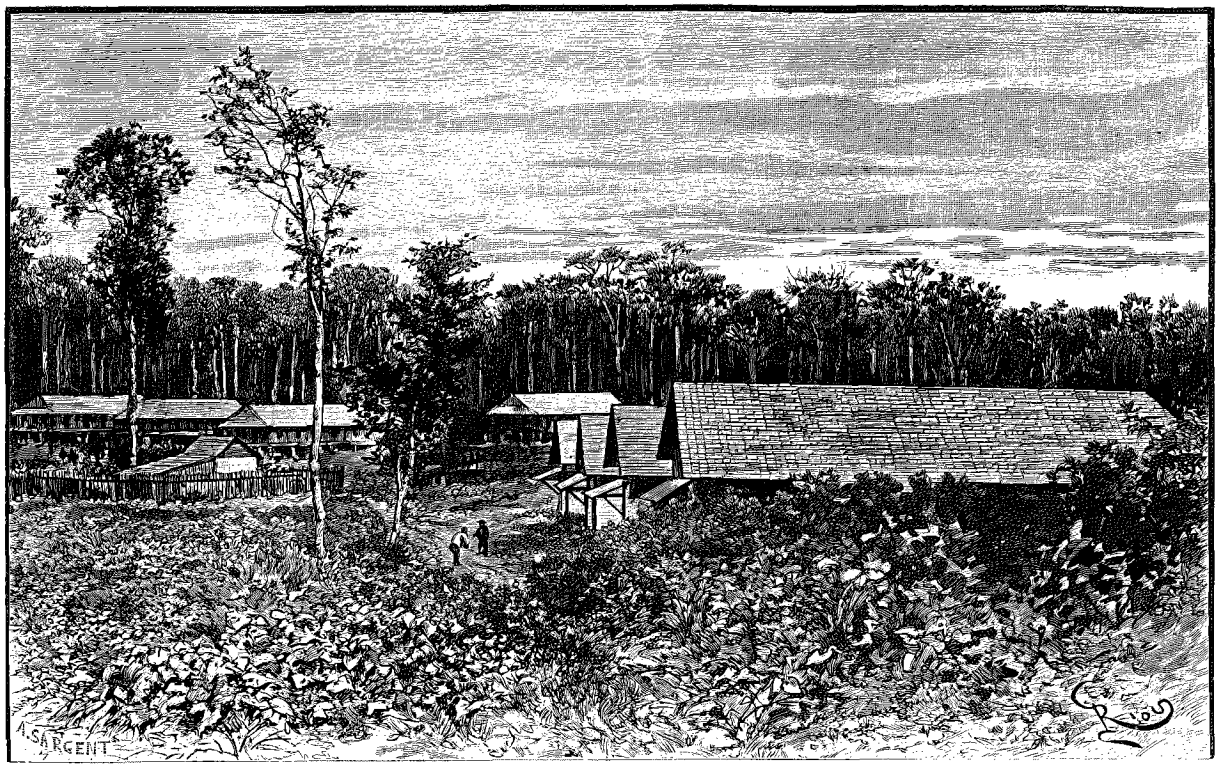
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A 10 heures nous accostons à l'appontement de Saint-Laurent, où M. Meunier, commandant supérieur du territoire du Maroni, vient recevoir le gouverneur. Pendant que quelques bagnards transportent nos bagages, nous nous rendons à l'hôtel du Commandement, grande construction en bois, qui sert de demeure au gouverneur et au directeur de l'administration pénitentiaire quand ils se rendent au Maroni.

En traversant la place qui se trouve au bout de la jetée, je vois des transportés occupés à sarcler les sentiers du petit parc, au milieu duquel s'élève une colonne, ornée du buste de la République. Au-dessus de leurs têtes, les mots « Liberté, Égalité, Fraternité » sont lisibles en gros caractères. Ils doivent faire de tristes réflexions sur ce triple épanchement en pareil endroit!

Nous voici installés d'une façon fort confortable pour une douzaine de jours. Nous ferons des excursions en différentes directions, mais Saint-Laurent restera notre quartier général. Nous nous lèverons le matin de très bonne heure, souvent même au milieu de la nuit, pour nous rendre, avec la chaloupe à vapeur, qui s'y trouve en station, aux localités que nous aurons à visiter, et pour profiter autant que possible de la fraîcheur matinale.

Le Maroni est devenu depuis 1858 le centre de la transportation à la Guyane. Le pénitencier de Saint-Laurent est un vaste établissement, dont le voisinage n'est pas sans utilité pour le personnel attaché aux exploitations aurifères du haut du fleuve. Des chantiers forestiers sont établis à la crique Serpent, sur les rives de la crique Maïpouri et à la crique aux Vaches. Le nombre des transportés à Saint-Laurent et dans ses dépendances était de 1 105 au 1er juillet 1892. Un établissement spécial est affecté aux femmes reléguées et confié aux Sœurs de Saint-Paul de Chartres. Le total de ces anges déchus s'élève à 160. Quelle jolie société! Je n'ai vu nulle part au monde une agglomération de femmes aussi laides, et quand nous parcourons les rangs et que six d'entre elles demandent la permission de se marier avec des concessionnaires, nous ne pouvons réprimer un mouvement de stupeur. Décidément l'amour est aveugle, même sur les bords du Maroni.



LE NOUVEAU CAMP CENTRAL [1].

Les femmes reléguées font de la couture; d'autres sont occupées comme matelassières ou blanchisseuses. Toutes à peu près ont des réclamations verbales ou écrites à adresser au gouverneur, dont les poches sont bombées au départ.

Ces bonnes Sœurs doivent finir par être cuirassées, à force d'entendre journellement le langage de ces dames, qui ferait rougir un gendarme. C'est quand elles sont entre elles, ou à l'heure de la récréation, que l'écho de leur vocabulaire passant par-dessus le mur d'enceinte donne une idée de ce que contient cette bergerie. La plupart ont une dizaine de condamnations ou plus à leur actif avant d'avoir été expédiées de l'autre côté de l'océan. Néanmoins, après six ans de très bonne conduite, elles peuvent demander la libération pleine et entière, qui souvent alors leur est accordée.

Pour les transportés, c'est le même monde ici que

1. *Dessin de Riou, gravé par Sargent.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

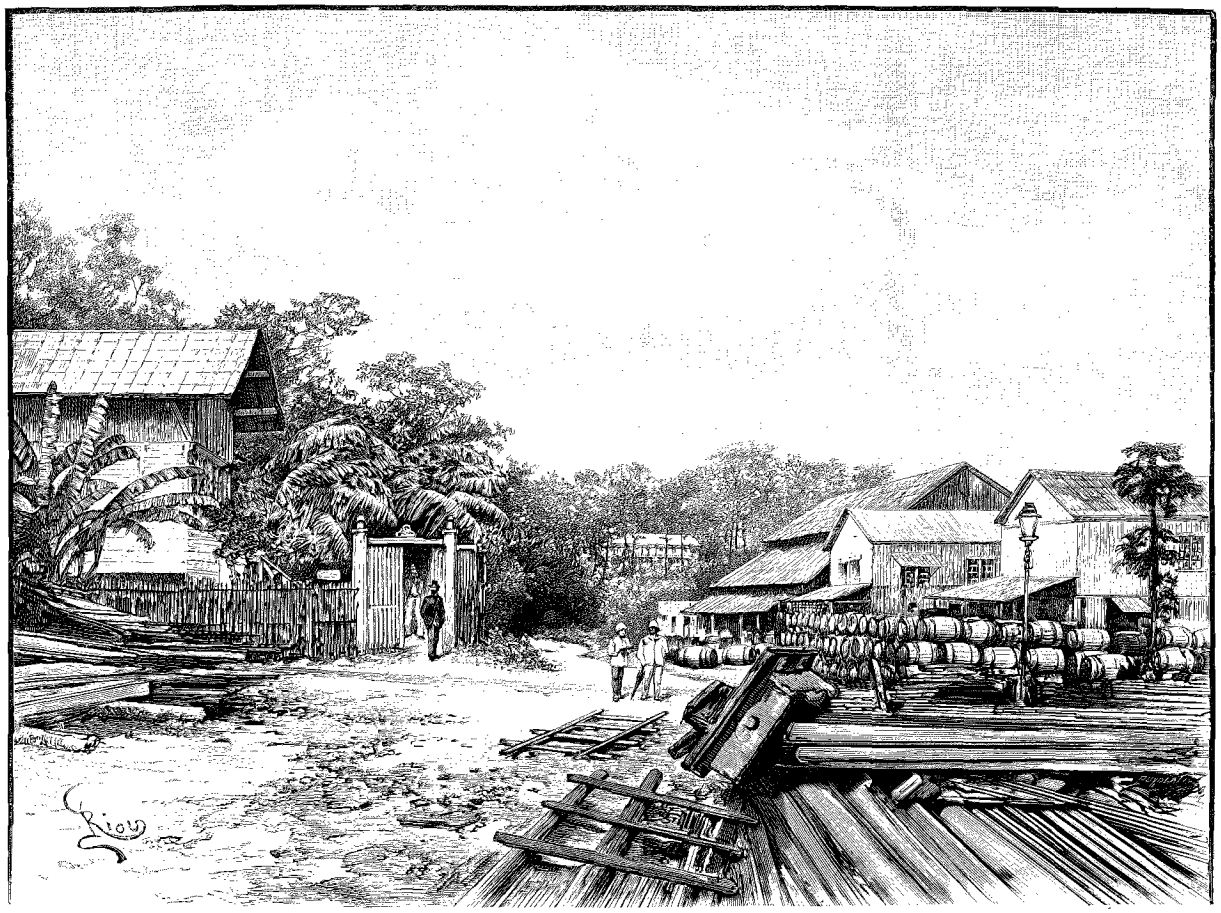


UNE RUE DE CAYENNE. — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dans tous les pénitenciers que j'ai visités. Quand je les interroge, c'est toujours la même réponse : ils ont été entraînés, n'ont commis qu'un vol insignifiant, ont tué parce qu'ils se trouvaient en cas de légitime défense, ou bien ils se proclament innocents. Un rôdeur de barrière qu'on me désigne a répondu dernièrement à un surveillant : « Nous ne sommes pas des matelots, pour nous faire travailler comme cela »! Un autre a riposté : « Je n'ai jamais travaillé de ma vie : vous croyez que je vais travailler ici? »

Généralement parlant, les condamnés à la Guyane sont plus soumis que ceux de la Calédonie, ce qu'on attribue à l'influence d'un climat débilitant sur des êtres souvent épuisés par le vice et les excès, et insuffisamment nourris. Les évasions sont très fréquentes et proviennent d'une surveillance absolument insuffisante. Je n'ai constaté souvent que la présence d'un seul surveillant militaire là où six ne seraient pas de trop. Ceux qui s'échappent des établissements du Maroni, soit au moyen d'une pirogue volée, soit au moyen d'un radeau de construction primitive, ont soin d'abord d'atterrir sur la rive opposée, où ils se trouveront sur le territoire hollandais. L'évadé irréfléchi qui s'aventure dans la terrible forêt vierge, où la mort la plus épouvantable le menace sous toutes les formes, a neuf chances contre une de succomber dans ces grands bois. Ce ne sont pas seulement les bêtes féroces, les serpents, les crocodiles, l'absence de nourriture, les émanations meurtrières des marais, la fièvre, la dysenterie qu'il aura à éviter ou à combattre : le danger le plus grand est pour lui dans les légions d'insectes immondes qui l'assailleront quand la lumière fuit devant l'envahissement de l'ombre et qu'épuisé de fatigue il cherchera en vain un sommeil réparateur.



LA BOULANGERIE A SAINT-JEAN DU MARONI [1].

Il suffit d'entrevoir une forêt de la Guyane pour se faire une idée des souffrances qu'on risque, en s'aventurant dans l'inextricable chaos, où grouillent des bêtes hideuses, où les moustiques et les araignées vous suceront le sang et vous dévoreront tout vivant.

Parmi ceux qui ont tenté l'aventure, beaucoup sont revenus épuisés et mourants quand ils ont pu retrouver leur chemin. Mais l'évadé malin est muni d'une carte soigneusement exacte du territoire hollandais, comme j'en ai vu une, saisie sur un individu arrêté par les autorités de Surinam. Ces cartes existent à Saint-Laurent, de même qu'une liste complète des plantes vénéneuses et des plantes inoffensives qui se trouvent dans les bois. On n'a pu découvrir de quelle façon ces

1. *Dessin de Riou, gravé par Puyplat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

indications précieuses ont pu être introduites dans les pénitenciers, ni dans quels endroits les condamnés ont réussi à les cacher.

Le fuyard, en possession de ces talismans, longe la côte et arrive, non loin du phare de la pointe Galibi, à une crique qui se prolonge sur un grand parcours et vient se jeter dans une des principales rivières de la Guyane hollandaise. Pour échapper à la police du pays, qui le renvoie sur le territoire français en cas de capture, il tâche de se placer chez un particulier quelconque, assez naïf pour ajouter confiance au récit fantaisiste ou mensonger qui lui est fait, ou bien il offre son travail sur une plantation de l'intérieur. Quelquefois aussi il tâche de s'embarquer à Paramaribo sur un navire en partance pour Demerara.

Tant dans la Guyane hollandaise que dans la Guyane anglaise, les autorités se plaignent amèrement du nombre considérable d'évadés qu'on arrive chaque année à cueillir sur leur territoire. J'en ai vu huit à Surinam, dont trois à l'hôpital et cinq dans la prison, qui allaient être expédiés pour le Maroni par le premier bateau. Plus tard, à Demerara, le gouverneur me racontait qu'un lot de six était à la veille de partir pour la même destination.

L'amateur d'air libre qui s'échappe de la ville de Cayenne ou des environs n'a pas de route préférée. Il va au petit bonheur, à hue et à dia, ayant toujours pour objectif les colonies voisines ou la côte du Brésil, et tâche avant tout de s'emparer d'une embarcation.

La ville de Saint-Laurent est relativement assez étendue. Presque toutes les maisons sont en bois. On y trouve des petits restaurants et des guinguettes où se réunissent les chercheurs d'or se rendant aux placers, des boutiques tenues par des libérés et un très beau jardin, appelé la Pépinière, commencé en 1890 et renfermant une collection aussi variée que choisie de plantes et d'arbres fruitiers. Ce délicieux jardin a été construit par les condamnés sous la conduite éclairée de M. Hayes, l'agent général des cultures, qui nous accompagne dans notre excursion.

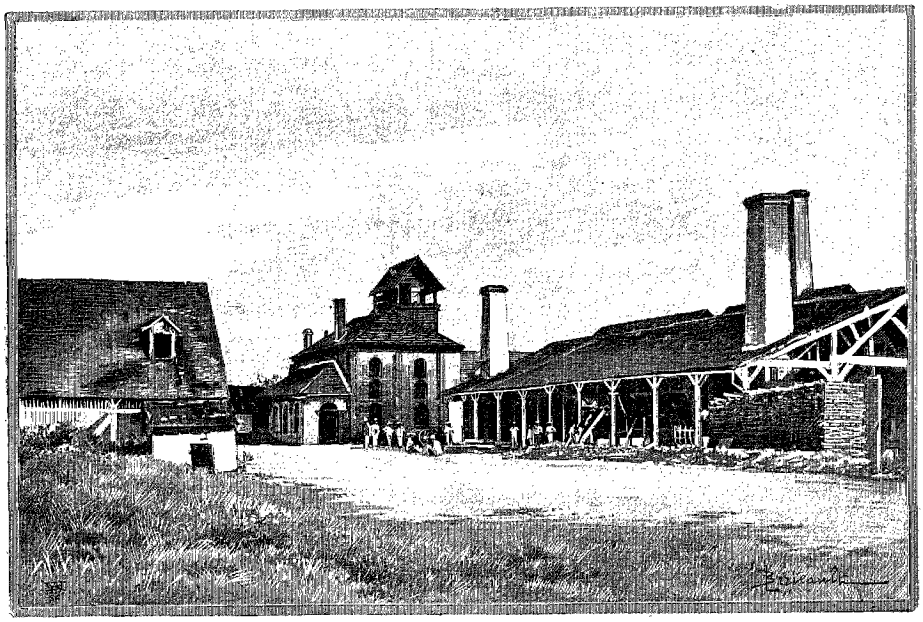
Derrière la Pépinière se trouve le cimetière, de forme carrée et bordé d'énormes bambous ayant jusqu'à une hauteur de 20 mètres. La plupart des tombes sont décorées de dracenas, ce qui produit un aspect tout à fait original. Au fond se trouve la partie réservée aux transportés. Je lis sur quelques pierres tombales des épitaphes plutôt grotesques que touchantes, entre autres :

A mon bien-aimé époux — sa veuve inconsolable.

A mon père — son fils reconnaissant.

A l'extrémité de Saint-Laurent on arrive à un petit village annamite, habité par des hommes et des femmes condamnés, qui se sont mariés ou ont fait venir leur conjoint libre. Ils sont pêcheurs et fournissent le poisson qui figure sur le marché. Ce marché, construit tout récemment, est très propre et s'appelle le marché Étienne.

A l'hôpital, une des bonnes Sœurs me désigne un *brave vieillard*, étendu sur une chaise longue. Ce personnage sympathique est le doyen du bagne de la Guyane, condamné à perpétuité pour assassinat, et arrivé dans la colonie en 1854. Le brave vieillard porte à son actif une trentaine de condamnations de moindre importance pour tapage, insubordination et ivresse pendant son séjour au pénitencier!



USINE A SUCRE A SAINT-MAURICE[1] (PAGE 12).

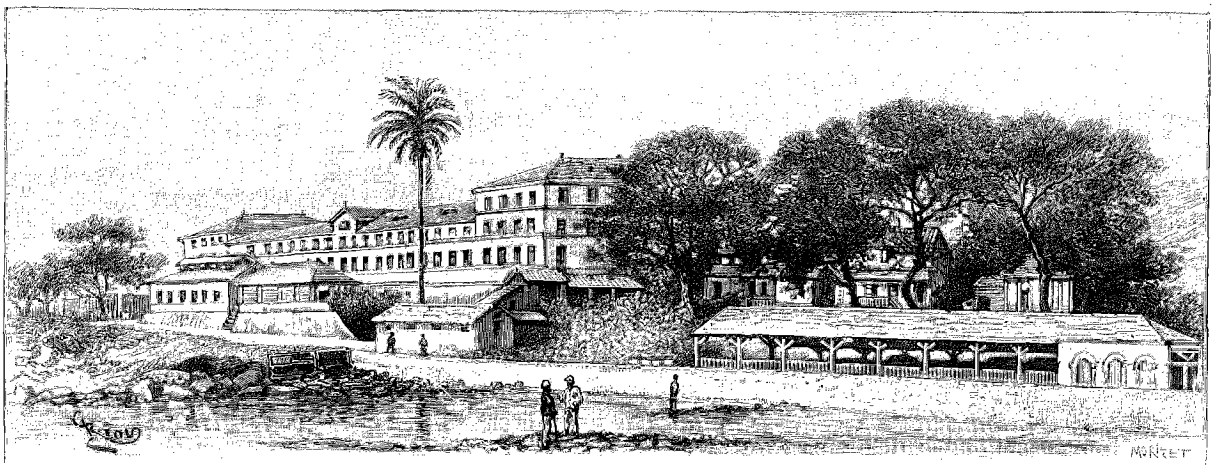
La supérieure s'adresse au gouverneur pour demander l'autorisation d'employer pour le service des sœurs un petit Arabe qu'elle qualifie de « très convenable ». On lui promet de délibérer sur la question, car c'est toute une affaire d'accorder un bagnard pour les services privés. Les fonctionnaires sont souvent dans le plus profond marasme : un décret d'il y a huit ou neuf ans défend l'emploi de transportés comme domestiques. En Calédonie, où longtemps on a fermé les yeux, le décret était appliqué avec une élasticité étonnante, bien qu'aujourd'hui il paraisse qu'on y tienne davantage la main. En Guyane on l'a toujours mieux respecté ; il n'y a que quelques fonctionnaires supérieurs mariés qui puissent choisir comme domestique un condamné, et cette autorisation n'est accordée encore que sous certaines conditions.

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les domestiques ne se recrutent du reste que parmi les libérés et l'on n'en trouve pas facilement. Un pauvre célibataire se trouve le plus souvent réduit à faire son lit lui-même et à vaquer aux soins de son ménage.

Nos excursions dans les environs de Saint-Laurent comprennent Saint-Pierre, Saint-Louis et Saint-Maurice. Saint-Pierre était autrefois un pénitencier important, où se trouvaient tous les concessionnaires européens. Maintenant il ne contient qu'une vingtaine de libérés, condamnés à l'emprisonnement, dont sept Annamites. A Saint-Louis est située la prison provisoire affectée aux relégués condamnés à l'emprisonnement par le tribunal de droit commun et par la commission disciplinaire. A Saint-Maurice l'administration pénitentiaire exploite une fabrique de sucre et de tafia. Cette usine a son budget particulier; elle a un personnel composé de mécaniciens, de chauffeurs, de comptables et de condamnés en cours de peine, employés comme tra-



CASERNE A CAYENNE [1].

vailleurs. Elle paye une redevance au budget de l'État, pour couvrir celui-ci des dépenses de vivres, habillement et autres, qu'il supporte, ainsi que les frais d'hospitalisation des condamnés, pour une période qui ne peut excéder quinze jours par individu. On y fait en moyenne 150 000 à 170 000 litres de tafia et 50 000 kilogrammes de sucre par an. La canne à sucre rendue à l'usine provient des cultures des concessionnaires.

Ces cultures se trouvent dans les environs de Saint-Laurent et consistent principalement en sucre. Il y a quinze séries de concessions, accordées à des condamnés de bonne conduite. Les premières que nous visitons font réellement pitié à voir. Les concessionnaires sont morts ou impotents, les cases sont abandonnées ou tombent en ruine. Un bananier ou une touffe de cannes émerge tristement de la brousse, qui a tout envahi. Une seule série est plus ou moins sérieuse : les concessionnaires sont presque tous des Arabes. Quand on voit un pareil résultat en trente ans sur une superficie de 250 hectares, on ne peut que perdre toute illusion sur la possibilité de coloniser un pays avec des voleurs et des assassins.

Les routes qui conduisent à ces concessions sont très mauvaises en maint endroit; souvent elles deviennent de véritables fondrières. A chaque instant nous sommes forcés de descendre de voiture et de faire une promenade fatigante en plein soleil. Notre automédon est un ancien cocher de M. Rouher, qui, d'après ce qu'il me raconte, a bu un coup de trop à Paris et commis une peccadille qui lui a valu sept ans de séjour gratuit à la Guyane.

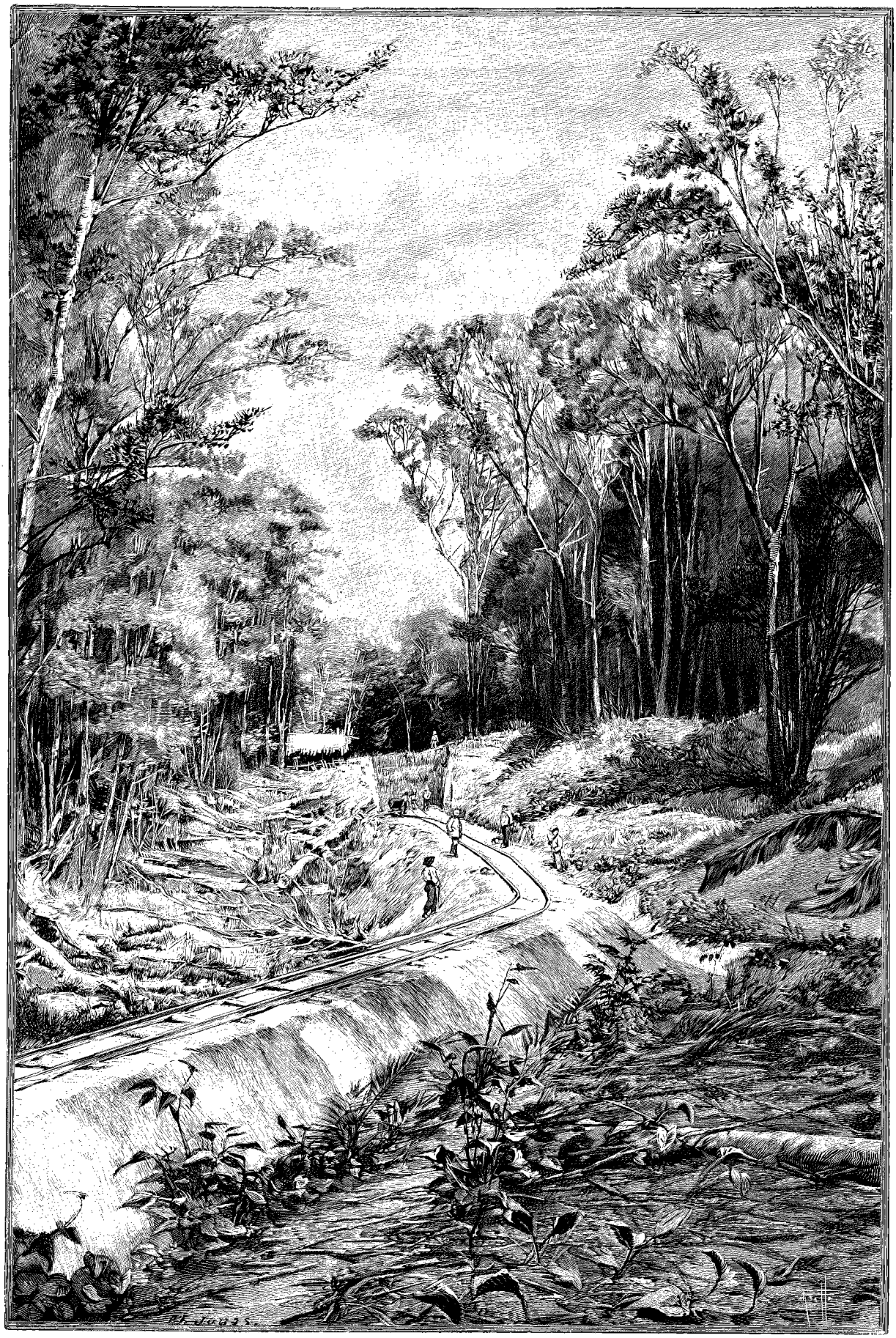
Les travaux vont grand train pour relier Saint-Laurent à Saint-Jean au moyen d'un chemin de fer Decauville. Nous prenons un matin le train, c'est-à-dire un wagon découvert remorqué par la locomotive, qui nous dépose 6 kilomètres plus loin, à l'endroit où s'arrête actuellement la ligne. Nous continuons à pied, le long d'un chemin où déjà les rails sont posés, et tombons à l'extrémité des rails dans un terrain moitié déblayé et débroussé qui nous donne l'avant-goût de l'excursion de 10 kilomètres que nous avons encore à faire en pleine forêt. Bientôt nous pénétrons dans le bois mystérieux, où il n'y a rien que l'ébauche d'un sentier, et ce sentier doit être entretenu, sous peine qu'il n'en existe plus trace, dans un mois de temps, à cause de la puissance de la végétation.

Sans le moindre doute, ce semblant de route a été tant bien que mal inspecté, déblayé et comblé, en vue de la prochaine visite du gouverneur. En beaucoup d'endroits on a établi de petits ponts, faits de troncs et de branches d'arbres, reliés ensemble par des tiges flexibles, tandis qu'un bâton reposant sur deux perches consolidées dans la vase sert de garde-fou. Il faut faire attention et garder son équilibre, pour ne pas plonger dans la boue ou dans l'eau stagnante.

Notre petite caravane est précédée de deux surveillants armés, car la forêt sert de domicile aux tigres, aux serpents boas et à d'autres animaux nuisibles, pour ne

1. *Dessin de Riou, gravé par Morizet.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHEMIN DE FER EN CONSTRUCTION DE SAINT-LAURENT A SAINT-JEAN DU MARONI. — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pas parler des évadés. Le sabre d'abatis fait tomber les branches, les lianes et les plantes parasites qui nous interceptent le passage; nous pataugeons parfois dans une masse bourbeuse et enfonçons jusqu'à mi-genou; souvent le pied est pris dans un lacis d'herbes, de branches mortes, de fougères, de détritus.

La nature qui nous environne est majestueuse : ce silence de la création étreint et écrase. Nous sommes ici en pleine forêt tropicale, où les oiseaux dialoguent leurs chants d'amour, où les monarques sylvains, vêtus de mousses opulentes, étalent leurs bras puissants, tandis que leurs racines plongent dans le limon empesté. Les arbrisseaux aux branches fleuries et aux vives couleurs semblent vouloir atteindre les puissantes ramures confusément mêlées au-dessus de leurs têtes. Parmi les géants de la forêt, quelques-uns, déjà morts et ensevelis sous des monceaux de feuilles, sont maintenant des pépinières de parasites, ou servent de retraite à des hordes d'insectes destructeurs. La vie, la déchéance et la mort sont perpétuellement à l'œuvre.

Les lianes se tordent et s'enroulent dans cette mer de profonde verdure; les convolvulus, les clématites, les plantes textiles s'accrochent partout et à toutes hauteurs, se suspendent d'un végétal à l'autre, ou retombent sur le sol. De-ci, de-là, des orchidées et des fleurs élégantes aux corolles blanches, jaunes et cramoisies, s'attachent aux brindilles sous l'ombre éternelle de la sylve inviolée. Ce n'est qu'à de rares intervalles que le soleil filtre à travers la végétation tumultueuse et exubérante. L'humidité suinte de toutes parts dans ce labyrinthe solennel et mystérieux; malheur à celui qui se perdrait dans le fouillis impénétrable du grand bois! C'est bien là la forêt vierge dans toute sa puissance, d'aspect froid et sévère, cachant dans son épaisse frondaison depuis le fauve jusqu'à l'imperceptible ciron, depuis le géant du règne végétal jusqu'au plus petit des lycopodes.

La seule bête que j'aperçoive est un gros singe au pelage rouge foncé, gambadant de branche en branche, et paraissant s'étonner de notre présence dans son domaine solitaire. C'est le singe hurleur de la Guyane.

Nous sortons de la forêt, et retrouvons bientôt un terrain déboisé, où l'on est occupé à poser les rails, car les travaux sont commencés également du côté de Saint-Jean. Le gouverneur a visité les lieux quelques mois auparavant et a voulu refaire l'excursion pour se rendre compte de l'avancement de ces travaux. Maître Phébus nous envoie ses caresses les plus chaudes, car le dôme de verdure qui nous a protégés pendant trois heures a disparu. Nous arrivons à Saint-Jean, où nous ne nous arrêterons pas aujourd'hui, et la chaloupe à vapeur nous ramène à Saint-Laurent.

Le lendemain nous retournons à Saint-Jean. Il n'est que 4 heures du matin quand nous nous embarquons, ce qui veut dire qu'il fait nuit complète, et la température est même très fraîche. Une heure et demie après, les étoiles disparaissent et la lumière apparaît.

Nous côtoyons l'île Portal. Cette île, comme plusieurs autres disséminées dans le grand fleuve, représente un épais massif de verdure; elle a 12 kilomètres de long, sur 3 de large. L'eau est unie comme un miroir, et les courants très forts qui règnent, non seulement dans le Maroni, mais dans toutes les grandes rivières des Guyanes, sont à peine perceptibles pendant notre trajet. Vers les 6 heures nous mouillons devant Saint-Jean, et l'embarcation que nous avons prise avec nous à la remorque nous conduit à terre.



OSEESI, LE GRAND MAN DES NÈGRES BOSCH[1] (PAGE 16).

Saint-Jean du Maroni est le dépôt des relégués collectifs. L'effectif total de la relégation, depuis l'arrivée du premier convoi, en juin 1887, est de 2602; il était réduit au 1er juillet 1892 à 1 237, par suite des décès et des disparitions. En faisant l'inventaire de ce rebut de la société, composé de gens abrutis, affaiblis et épuisés par l'âge, les excès et tous les vices possibles, il n'est pas étonnant que les décès atteignent un chiffre aussi considérable. La moyenne est de 35 par mois; cependant, aux mois de juin et juillet derniers on en a enregistré respectivement 54 et 55.

Il faut faire la part également de l'insalubrité du climat de Saint-Jean et de ses environs, où les marais et les cloaques répandent des émanations malfaisantes qui engendrent la fièvre et la dysenterie. Ces maladies attaquent les fonctionnaires européens établis dans cette partie du Maroni, à plus forte raison les constitutions ébranlées du joli monde frappé par les tribunaux.

Tout en reconnaissant ce qu'il y a de fondé dans la mauvaise réputation dont jouit la Guyane en ce qui concerne Saint-Jean, je tiens absolument à réagir contre la légende complètement erronée qui a cours en Europe au sujet de l'insalubrité du pays. La Guyane est une colonie bien plus saine que beaucoup d'autres situées dans la zone tropicale. Il n'y a qu'à consulter les statistiques pour vérifier l'exactitude de mon asser-

1 *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

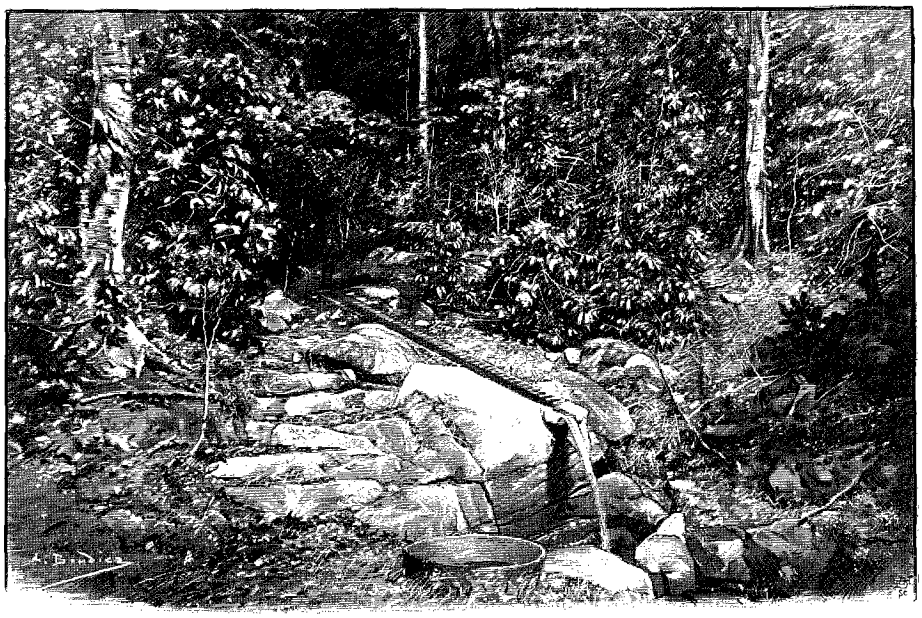
tion. Les observations faites pendant une période de dix années démontrent que la mortalité à la Guyane était bien inférieure à celle de la Martinique, de la Guadeloupe et de Bourbon. Serait-ce par hasard les nombreux fonctionnaires ayant la nostalgie de Paris et demandant constamment des congés de convalescence, qui se font l'écho de ces bruits alarmants et complètement inexacts? Je n'oserais l'affirmer, mais ce que je tiens à proclamer, en vertu de statistiques qu'on ne pourra contredire, c'est que le climat de cette pauvre Guyane, honnie, calomniée, que l'on se représente dans une atmosphère de maladie, de mort et de bagne, est bien plus sain que celui de beaucoup d'autres pays exposés au même soleil brûlant des tropiques, mais ne jouissant pas de la même réputation fâcheuse. Réussirai-je après cela à détruire une légende si ancrée dans les esprits?

Comme les transportés, les relégués sont insuffisamment nourris. Ils n'ont du vin, du tafia et du café qu'en le gagnant par leur travail. Beaucoup en sont fréquemment privés, car l'amour du travail n'est pas précisément la qualité prédominante de gens dont la plupart ont en Europe dix ou quinze condamnations à leur actif. Pour être condamné à la relégation, il faut qu'un individu, après un certain nombre de peines encourues, soit considéré comme incorrigible. La plus grande privation pour beaucoup d'entre eux, et en général pour le contingent de chaque bagne, est le tabac. A l'île Saint-Joseph, le commandant en réclamait aussi avec instance. Pour donner une gratification aux bons travailleurs, il n'y a rien qui produise un effet tel qu'un paquet de tabac.

Nous visitons les grandes constructions en fer et en briques que les condamnés sont en train d'élever, en remplacement des vieilles cases qui menacent ruine. Ces nouvelles constructions pourront contenir chacune de quarante à cinquante hommes, et elles seront terminées dans le courant de cette année. Les condamnés sont tous au travail, excepté le nombre assez grand de malades que nous trouvons couchés à l'hôpital. En parcourant les salles de cet établissement, je ne puis résister à un sentiment de pitié devant ce lugubre tableau de la dégradation humaine, ce triste mélange d'êtres humains, imbus de tous les vices, et dont l'existence antérieure s'est écoulée en grande partie dans les prisons et les maisons centrales. Combien y en a-t-il parmi ces figures hâves, blêmes et anémiées, dont la première faute est imputable au milieu vicieux dans lequel ils ont grandi, à l'exemple contagieux qu'ils ont eu devant les yeux dès leur première jeunesse!

Une briqueterie se trouve sur les lieux; ce sont aussi des relégués qui s'occupent de la confection des briques devant servir pour les constructions. Autrefois on leur accordait la permission de jouer la comédie sur un petit théâtre. Les femmes manquant, le travestissement suppléait à l'absence du beau sexe. Depuis un certain temps ce théâtre a été supprimé.

Un jour le gouverneur a une inspection à faire qui n'a pas d'intérêt pour moi. J'en profite pour passer le fleuve et visiter Albina, situé sur le territoire hollandais, en face de Saint-Laurent. M. Colomb, le commissaire de police, vient me chercher; nous trouvons à l'appontement la chaloupe du pénitencier, armée de quatre forçats arabes. Nous mettons quarante minutes pour traverser le Maroni, la marée étant contre nous. C'est le jusant, ou le *perdant*, comme on dit en Guyane, et un courant très fort entrave la marche de l'embarcation. Il ne faudrait pas chavirer ici, car, quoique bon nageur, on aurait peu de chance de se sauver. Souvent un courant à fleur d'eau se croise avec un autre courant sous-marin et forme tourbillon.



CASCADE DE LA MONTAGNE TIGRE, PRÈS CAYENNE [1].

Le requin, si fréquent dans la mer des Antilles et sur les côtes des Guyanes, ne remonte que rarement les rivières. Par contre, les fleuves sont habités par un poisson tout aussi vorace, servi par une mâchoire garnie de dents aiguës et tranchantes. Ce poisson, qui porte le nom de *piraïe*, s'attaque aux extrémités du baigneur, ou du malheureux qu'un accident fait tomber à l'eau.

La façon de débarquer à Albina est assez primitive. La chaloupe doit être échouée sur le sable, et l'on saute

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

à terre tant bien que mal. Quand la rivière est agitée, une espèce de passerelle est établie au moyen de poutres, qui reposent sur la plage.

M. Colomb me présente à M. Mackintosh, le représentant du gouvernement hollandais. Ce fonctionnaire obligeant me fait les honneurs de sa résidence et me promène dans le village, où je remarque plusieurs boutiques tenues spécialement par des Chinois. Je fais également la connaissance du médecin de la localité, qui est occupé à autopsier un vieux nègre.

A gauche des habitations des Européens se trouve un assez grand nombre de cabanes et de gourbis, occupés par les nègres revenant de l'intérieur et des placers. Ces habitations appartiennent aux négociants de l'endroit. Quand les nègres arrivent dans leurs pirogues, ils les occupent, y restent quelques jours et dépensent l'argent qu'ils ont sur eux. Après quoi, ils s'en vont, et les huttes restent vides. Une visite au chef des nègres Bosch, soumis à l'autorité néerlandaise, termine mon excursion. Il s'appelle Oseesi, a le titre de Grand Man et parle un langage dont malheureusement je ne puis apprécier ni la richesse, ni l'euphonie.

J'aurai le plaisir de revoir ce monarque à épiderme d'ébène à Saint-Laurent d'abord, où le gouverneur l'invitera à déjeuner, et plus tard au palais du gouvernement, à Surinam. Pour revenir à Saint-Laurent nous ne mettons que quinze minutes, soit à peu près le tiers de notre voyage d'aller. Nous profitons encore du perdant, qui nous fait traverser le Maroni avec la vitesse d'un bon voilier.

Encore un réveil matinal! Nous partons — toujours avec la chaloupe à vapeur — à quatre heures pour les Hattes, à l'embouchure du Maroni, et y arrivons après deux heures et demie de navigation. En dehors du phare, il y a aux Hattes une station télégraphique, par où passe le fil qui relie Saint-Laurent à Cayenne. On y fait aussi l'élevage du bétail, qui se compose aujourd'hui de cent cinquante à deux cents têtes. Vingt-six condamnés y travaillent sous la surveillance de trois gardiens. Tous les ingrédients pour notre déjeuner ont été emportés; la femme d'un surveillant nous le prépare et, ainsi que son mari, partage notre repas.

Nous avons pris des fusils avec nous, car l'endroit est riche en gibier. On tue trois oiseaux, dont il me serait difficile de définir l'espèce. Ce qui est curieux, c'est que, de mémoire d'homme, aucune couvée n'a jamais été trouvée sur la rive française. Les gros oiseaux : perroquets (*ara's*), grues, aigrettes, canards et autres, traversent le fleuve par bandes le matin, viennent manger sur le territoire français, et repassent le soir sur la rive hollandaise. On n'en connaît pas la cause; la végétation est à peu près la même; serait-ce la peur du serpent peut-être? Aux savants à l'expliquer.

La baleinière a été laissée à quelques mètres du rivage, retenue par une ancre. Nous avons beaucoup de peine à nous embarquer et à regagner la chaloupe à vapeur, car le fleuve est très agité, ce qui nous oblige à renoncer au projet d'accoster sur la terre hollandaise pour visiter un village d'Indiens.

Je suis probablement le premier touriste qui ait visité cette station du Maroni, comme plusieurs autres comprises dans notre excursion de quinze jours en cette partie de la Guyane. Sans le voyage du gouverneur, il m'aurait été complètement impossible d'aborder sur des plages avec lesquelles il n'existe aucune communication. Le seul service public qui se fait consiste dans le bateau, qui part à des dates régulières de Cayenne pour Demerara, en faisant relâche à Saint-Laurent. Ce bateau correspond à Demerara avec le vapeur postal anglais pour l'Europe.

G. VERSCHUUR.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

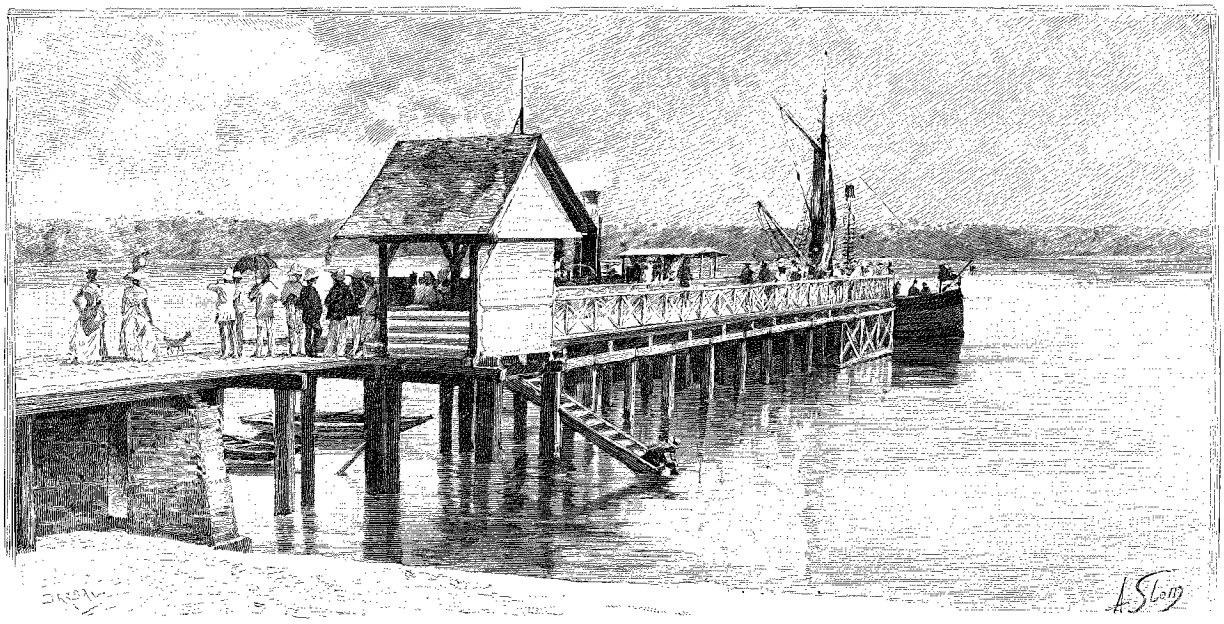
(*La suite à la prochaine livraison.*)



CAMP DE LA MORT A SAINT-JEAN DU MARONI [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



APPONTEMENT A SAINT-LAURENT DU MARONI [1].

VOYAGE AUX TROIS GUYANES [2],

PAR M. G. VERSCHUUR.

LA GUYANE FRANÇAISE.

II

Le Maroni. — Mana. — L'île de Cayenne.



NÉGRESSE DE LA GUYANE HOLLANDAISE [3].

Les colonies qu'on désigne sous le nom de Trois Guyanes, et qui appartiennent à la France, à la Hollande et à l'Angleterre, présentent entre elles la plus grande analogie au point de vue physique. La limite orientale de la partie française avec le Brésil n'est guère mieux définie que la limite occidentale de la partie anglaise avec le Venezuela.

La délimitation entre la Guyane française et le Brésil a été en 1855 l'objet de conférences entre les plénipotentiaires des deux pays. Ces conférences ont duré dix mois sans résoudre la question. L'Angleterre n'a pas mieux réussi à s'entendre avec le Venezuela. Il en résulte que les trois colonies dont nous nous occupons se trouvent enclavées, comme un immense pâté, entre deux territoires mal définis, qui lui serviraient de croûtes.

Ces terrains contestés par la France et l'Angleterre au Brésil et au Venezuela n'ont pour le moment qu'une médiocre importance. Ils figurent sur la carte comme des terres peu connues, et ne présenteront un intérêt réel que le jour où la découverte de terrains aurifères conduira à une reprise plus sérieuse des négociations et qu'une solution définitive deviendra urgente.

La limite entre les Guyanes française et hollandaise n'a été réglée qu'en 1891 par l'arbitrage de l'empereur de Russie. Les deux puissances se contestèrent un terrain situé entre les rivières Tapanahoni et Lawa (Aoua) et envoyèrent en 1861 une commission mixte au Maroni pour s'entendre au sujet de la délimitation. Malgré le rapport dressé par cette Commission, la question était restée pendante. Elle établit que le Lawa devait être considéré comme fleuve principal, c'est-à-dire comme continuation de la rivière Maroni, dont le Tapanahoni ne serait qu'un affluent.

La découverte de gisements aurifères en quantité abondante sur le territoire contesté exigeait en 1888 un accord définitif au sujet de la frontière des deux colonies. On décida de remettre à un arbitre le soin de procéder à cette délimitation, et le tsar, choisi par les

1. *Dessin de Slom, gravé par Barbant.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 1.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cabinets de Paris et de la Haye, rendit le 25 mai 1891 la décision arbitrale suivante :

« Le Lawa devra être considéré comme fleuve limite et servir de frontière entre la Guyane française et la Guyane hollandaise. Le territoire en amont du confluent des rivières Tapanahoni et Lawa doit désormais appartenir à la Hollande; seront respectés d'ailleurs tous les droits acquis de bonne foi par les ressortissants français dans les limites du territoire qui a fait l'objet de la présente décision. »

La région attribuée aux Pays-Bas, comprenant l'espace triangulaire dont le sommet est au confluent des deux rivières, est assez mal connue. Elle est séparée de ce que l'on peut appeler le versant du littoral par la chaîne de montagnes connue sous le nom de Montagnes Françaises, et est arrosée par un assez grand nombre d'affluents des deux rivières qui l'encadrent.

Au point de vue de la culture, cette région n'est pas appelée à prendre un grand développement. Elle tire son plus grand intérêt des gisements d'or, dont l'étendue est encore insuffisamment établie, bien que plusieurs concessions y aient été accordées et qu'une quantité importante d'or alluvial ait été extraite de son sol.

Si nous étions restés plus longtemps au Maroni, je crois bien que nous aurions fini par ne plus nous coucher du tout, car voilà qu'à 3 heures du matin nous sommes debout pour nous rendre à ce qu'on appelle le « Nouveau Chantier ».

Nous descendons le fleuve jusqu'à peu de distance de son embouchure et entrons dans la crique Vache ou crique aux Vaches, comme on l'écrit souvent. Le crépuscule fuit devant les premières lueurs du soleil levant, au moment où notre chaloupe s'engage dans la rivière.

Le spectacle de cette belle nature tropicale aux tonalités variées, qui s'arrache au sommeil, est splendide. Sur ces plages noyées les alluvions superposent sans cesse leurs couches fertiles. L'air frais du matin dilate la poitrine; on se sature d'air pur, en attendant que le soleil suive sa marche ascendante vers le zénith.

Aucune habitation, aucun être vivant; rien qu'à de rares intervalles un oiseau traversant l'espace d'un vol effarouché, ou un crocodile couché sur la vase entre la rangée uniforme des palétuviers.

D'abord la végétation est plutôt basse; les arbustes se mêlent aux lianes, les balisiers alternent avec les pinots. Rien n'est décoratif comme ces pinots, qui ressemblent aux cocotiers, mais qui ne produisent qu'un grain sans valeur. Bientôt les arbres de haute futaie succèdent à la brousse; c'est la forêt vierge qui commence.

Nous suivons les sinuosités de la crique jusqu'à l'endroit où le manque d'eau nous oblige à jeter l'ancre, et nous nous transbordons dans la baleinière, qui dans la plupart de nos excursions est prise à la remorque.

Arrivés à un dégrad, nous débarquons. On entend en Guyane par *dégrad* tout endroit d'atterrissement ou de débarquement. Nous partons à pied avec un surveillant militaire, par un sentier tracé tant bien que mal dans la forêt, et nous faisons 5 kilomètres sous un dôme de verdure qui me rappelle ma promenade dans le grand bois qui mène à Saint-Jean.

Les Guyanes sont très riches en bois à essences et bois de menuiserie; malheureusement dans les parties française et hollandaise on n'en tire à peu près aucun parti. Ce n'est que dans la colonie anglaise que l'on comprend la valeur qu'ils représentent, et qu'on en fait une exportation considérable en Europe, où ces bois sont fort recherchés.

Néanmoins, au Nouveau Chantier, on se sert d'un certain nombre de condamnés pour faire l'abatage. Nous les voyons à l'œuvre au moyen de la serpe et de la hache. Les arbres, une fois abattus, sont placés dans le sens de la longueur sur des traverses qui se prolongent jusqu'à l'endroit où nous avons atterri, et, arrivés au dégrad, ils sont attachés en radeaux et expédiés à Saint-Laurent, à Cayenne et même en Europe.

En général ces bois sont très durs et très lourds; parmi les qualités les plus recherchées, il y a à citer le cèdre dans ses différentes nuances, l'acajou, l'ébène, le courbaril, l'angélique, le satiné, le moucheté, le rubané, le panacoco, le préfontaine, le bois serpent.

La promenade n'est pas commode : nous sommes souvent forcés de sautiller, d'enjamber des amas de ronces et de troncs, et de piétiner dans une masse visqueuse et glissante. La belle nature sauvage qui nous environne de tous côtés nous dédommage largement de la fatigue de l'excursion, et pour ma part le danger des serpents ne m'effarouche pas, attendu que dans des explorations de ce genre mes jambières ne me quittent jamais.

La Forestière, que nous visitons le lendemain, se trouve en amont du fleuve, à une vingtaine de milles au delà de Saint-Jean. Partis de Saint-Laurent au milieu de la nuit, nous n'y arrivons que vers les 8 heures du matin. L'exploitation a pris plus de développement qu'au Nouveau Chantier; on n'y emploie que des relégués, au nombre d'environ une centaine.

J'observe dans la forêt les mêmes opérations que la veille. Sans conteste, le travail de ces hommes, qui la plupart ont une mine patibulaire, est dur et énervant.

Un chemin de fer Decauville sert à transporter les arbres abattus, des profondeurs du bois jusqu'à la scierie à vapeur qui se trouve à deux pas du débarcadère. J'assiste même au curieux spectacle de l'arrivée d'un arbre de forte dimension; il est placé dans la scierie devant la mécanique, qui le découpe séance tenante en planches, lesquelles sont chargées dans le chaland qui les conduira à Saint-Laurent.

Après notre déjeuner, emporté comme toujours et préparé dans l'habitation des surveillants, nous nous remettons en route. Nous nous arrêtons à Tollinche, petite station dans le Maroni, où il n'y a qu'une seule maison et quelques cases. Six transportés sous la sur-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

veillance d'un gardien y passent leur temps à chercher des feuilles de way, qui servent à couvrir les cases. En nous promenant dans la brousse, M. Meunier aperçoit un serpent corail qui cherche à se glisser dans un tronc d'arbre pourri, et il réussit à le tuer. Je l'emporte comme souvenir et l'enferme le soir à Saint-Laurent dans un flacon rempli de glycérine.

Notre dernière étape est un petit village où se trouve une tribu d'Indiens Tapouyas. Ces gens sont assez civilisés et parlent le français; ils ne dédaignent pas même les cigares que nous leur offrons.

Le départ du Maroni est fixé au surlendemain. Nous avons un jour pour nous reposer et faire nos malles.

Un dernier mot sur les pénitenciers que j'ai visités; il s'applique également à ceux que j'ai vus à Cayenne et à Kourou. Il est indiscutable que les nombreuses évasions des transportés et relégués proviennent d'une surveillance absolument insuffisante. Le nombre des gardiens devrait être au moins triplé partout, si l'on voulait faire cesser ce déplorable état de choses.

Un fait qui m'a frappé, autant en Guyane que précédemment en Nouvelle-Calédonie, c'est qu'à partir de 8 heures du soir les condamnés, enfermés dans leurs dortoirs, sont entièrement livrés à eux-mêmes jusqu'au lendemain matin 5 heures, moment du réveil. Il est vrai que souvent dans le courant de la nuit un surveillant fait son entrée pour constater la présence des pensionnaires, mais cette mesure est loin d'être efficace. Du reste, ce n'est pas alors que les évasions ont lieu; le condamné qui a médité son coup prend la clef des champs au beau milieu de son travail au moment où le gardien, qui a souvent cinquante, soixante individus à surveiller, lui tourne le dos.

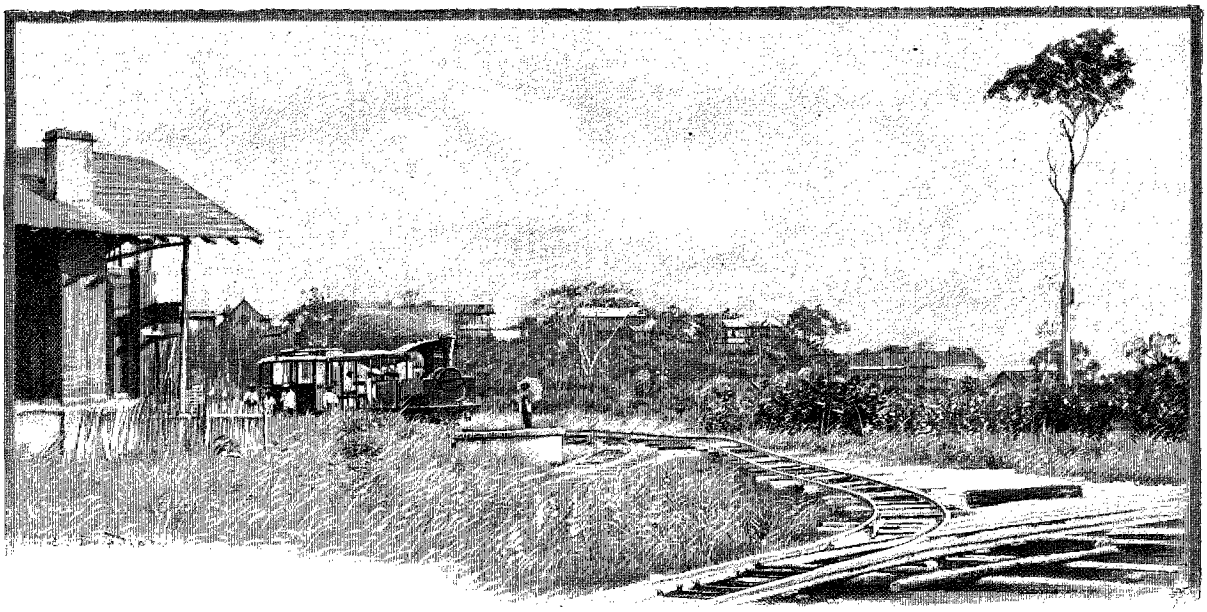
Mais c'est dans la nuit que les évasions se complotent et se préparent; que le peu de bien qui reste dans le cœur de quelques-uns des condamnés est corrompu par la promiscuité dans laquelle on les laisse; que les passions les plus honteuses sont assouvies; que la débauche la plus bestiale bat son plein. Je me rappelle en outre qu'à l'île Nou on avait surpris ces messieurs jouant au baccara!

Qu'on se décide enfin à désigner deux, trois surveillants, qui se relayeraient à heure fixe, pour monter la garde dans ces salles, ou bien à mettre les condamnés la nuit en cellule, comme cela se fait dans les bagnes anglais que j'ai visités. La discipline y gagnerait et beaucoup de délits seraient évités.

Ce qu'on devrait faire également dans les colonies pénitentiaires, ce serait un triage raisonné des condamnés. Le bagne se compose de gens coupables d'un crime isolé, sans pour cela être foncièrement corrompus, et de gredins endurcis, ayant commis vol sur vol, crime sur crime. Le mélange de ces derniers, dont le retour au bien ne peut exister que dans l'esprit d'utopistes, avec d'autres dont la condamnation n'a été prononcée que pour un simple délit, n'a jamais produit que les effets les plus déplorables.

Est-il possible que ceux-ci s'amendent sous l'influence corruptrice et l'exemple écœurant qu'ils ont journellement sous les yeux? L'administration possède plusieurs pénitenciers dans chacune des deux colonies; qu'elle évacue sur telle ou telle station les individus susceptibles de se corriger, et qu'elle réunisse dans une autre la lie de son contingent, pourrie à tout jamais. Ce serait œuvre d'humanité, et en même temps l'intérêt de l'administration.

Si l'on demande quel a été le résultat, en une période de trente années, de l'emploi de la main-d'œuvre



SAINT-JEAN DU MARONI[1].

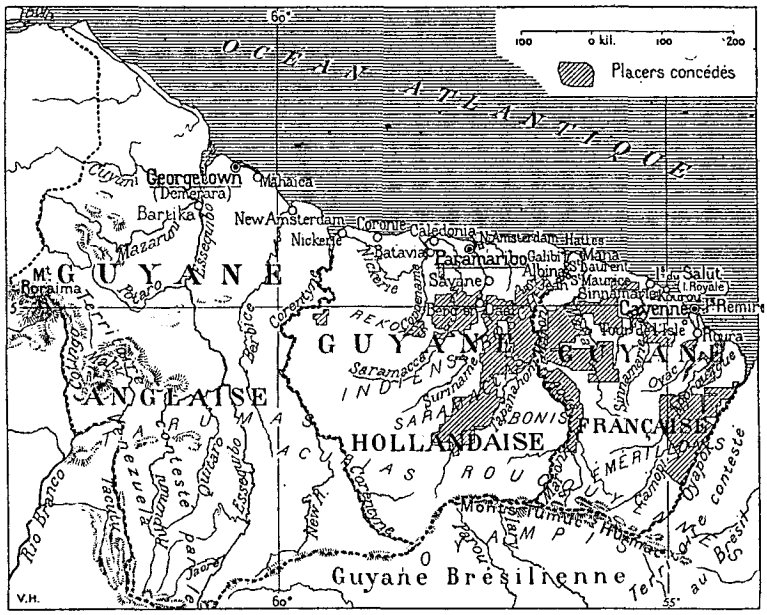
1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

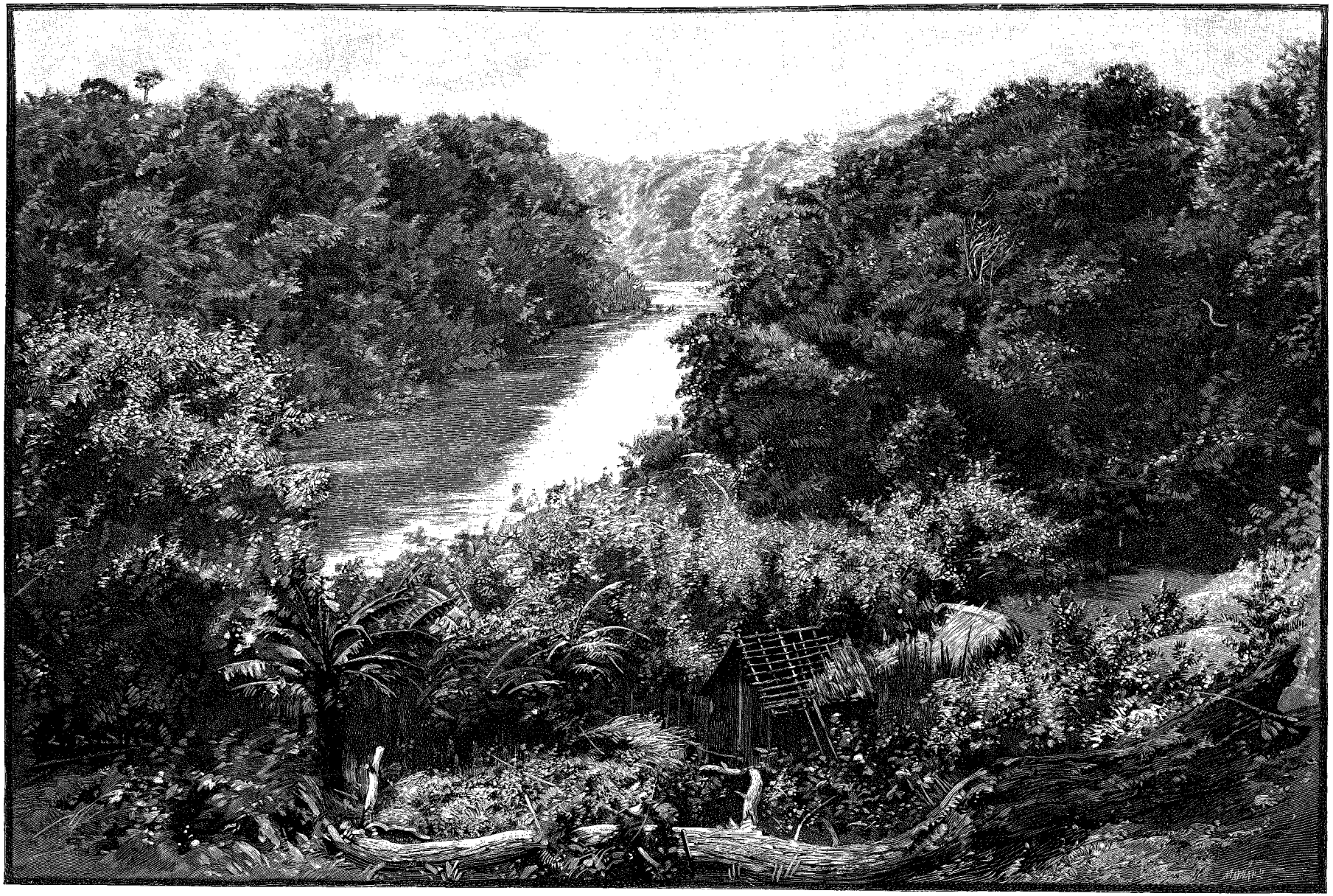
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pénale en Guyane, la réponse est facile : ce résultat a été à peu près nul. Les forces de l'administration pénitentiaire ont été disséminées dans toute la colonie pour n'aboutir à presque rien du tout, pour la faire manquer de routes, de communications, de défrichements et de tout ce qui constitue le développement d'un pays dont la fécondité ne peut être surpassée par aucun autre.

Adieu, Saint-Laurent! adieu, beau fleuve du Maroni! Nous partons dans la nuit, et après avoir fait six milles en mer, et passé le phare des Hattes, nous entrons dans la rivière de Mana, fleuve qui prend sa source dans le pays des Émerillons. La commune de Mana se trouve à vingt-cinq milles environ de l'embouchure, sur un sol plat et formé d'alluvions, de bancs de sable boisés et de savanes noyées. On trouve ensuite les grands bois, qui s'étendent dans l'intérieur.

Bientôt arrive à notre rencontre une pirogue, dans laquelle se tiennent debout quatre négresses, revêtues de leurs costumes de fête aux couleurs bariolées, et agitant des drapeaux tricolores, tout en chantant à tue-tête. Deux nègres manient leurs pagaies, et un troisième se tient sur le devant. En même temps on tire des coups de fusil dans les broussailles pour signaler notre arrivée aux habitants de Mana.


100 0 kil. 100 200
Placers concédés
OCÉAN ATLANTIQUE
Georgetown (Demerara)
Mahaica
Barrika
New Amsterdam
Nickerie
Corentyne
Mazaruni
Essequibo
Pomeroon
Waini
Bataviaberg
Paramaribo
Galibi
Mana
Maroni
Saint-Laurent
Albina
Saint-Jean
Sinnamary
Kourou
Cayenne
Rémire
Mt Roraima
GUYANE ANGLAISE
GUYANE HOLLANDAISE
GUYANE FRANÇAISE
Saramacca
Surinam
Coppename
Marowyne
Oyapock
Guyane Brésilienne
Rio Branco
Rio Negro
Rio Trombetas
Rio Jamundá
Rio Nhamundá
Rio Paru
Rio Jary
Rio Araguary
Rio Maycuru
Rio Amazone
Rio Tocantins
Rio Gurupy
Rio Xingu
Rio Iriri
Rio Curuá
Rio Maecuru
Rio Paranaguary
Rio Paranacary
Rio Paranacaré
Rio Paranacaraca
Rio Paranacaraca
Rio Paranacaraca



ACCAROUANY (PAGE 22). — DESSIN DE BOUDIER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et les champs ont été abandonnés. Maintenant le riz doit venir de Cayenne, où on le reçoit d'Europe.

Les autres cultures sont à peu près nulles dans les environs. Il existe dans les documents officiels une route de Cayenne à Mana. Mais, transformée presque entièrement en brousse, elle n'est praticable que pendant deux mois de l'année, après l'époque de la grande sécheresse, et encore dans cette saison risque-t-on de s'y enfoncer en certains endroits jusqu'à mi-corps.

Le soir de notre arrivée il y a bal champêtre sur la place de la Mairie. Notre organe olfactif est péniblement affecté par l'odeur qui se dégage de ces couples d'Apollons et de Vénus, se livrant à leurs ébats aux sons énervants du tam-tam. Les femmes Galibis, plus ou moins échauffées par le tafia, font vis-à-vis dans les quadrilles aux gommeux de l'endroit; le vacarme dure jusqu'au matin et nous empêche de dormir.

Le jour suivant, nous visitons la léproserie d'Accarouany, située dans la rivière de ce nom, affluent de la Mana. En ce moment on n'y comptait que quinze hommes et cinq femmes, affligés de cette terrible maladie qui, par bonheur, n'attaque que rarement les Européens. Autrefois cette léproserie se trouvait aux îles du Salut; elle a été transférée à Accarouany en 1835 et est dirigée par les sœurs de Saint-Joseph de Cluny.

La rivière est belle, et ses méandres présentent des vues fort pittoresques. Au retour nous faisons une partie de la route à pied par un sentier qui traverse la forêt, et retrouvons la chaloupe à vapeur au dégrad Populo. Cette chaloupe ne pouvant accoster en raison du peu d'eau, nous sommes forcés de l'atteindre au moyen de petites pirogues de nègres, frêles embarcations qui chavirent au moindre mouvement contraire aux lois de l'équilibre. Je ferai du reste plus ample connaissance avec ces moyens de transport primitifs sur les rivières et dans les criques de la Guyane hollandaise.

Un banquet officiel a été organisé pour le lendemain, dimanche. Une vingtaine de fonctionnaires et de notables de la commune ont été invités; l'élément noir prédomine. Au moment où nous allons nous mettre à table, une négresse, se croyant invitée, pénètre dans la salle du festin. Elle a réuni dans sa toilette toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et un fichu multicolore porte encore l'étiquette du magasin où elle vient probablement de l'acheter.

Il n'y a pas moyen de lui faire comprendre qu'elle fait erreur. Elle y est, elle y reste. Le gouverneur rit de l'aventure et la fait prendre place entre deux bellâtres de la même nuance.

Le soir nous repartons. Le *Bengali*, arrivé il y a peu de jours d'Europe à Cayenne pour remplacer l'aviso l'*Oyapock*, qui va être désarmé, a reçu l'ordre de venir nous chercher à Mana; ce navire de guerre était arrivé dans la matinée. A notre départ la manifestation est tout aussi bruyante qu'à notre arrivée; je suis sûr qu'il ne restera plus un grain de poudre sur place.

Le *Bengali* est un joli bateau; il nous ramènera en quatorze heures à Cayenne.

En somme, ce voyage du Maroni m'a vivement intéressé. Si j'avais pu prolonger mon séjour en Guyane, j'aurais certes accepté l'offre du gouverneur de l'accompagner prochainement à l'Approuague et à la commune du même nom, qui était autrefois la plus importante de la colonie par le nombre de ses sucreries. Hélas! au point de vue des cultures je n'y aurais trouvé que des ruines et des vestiges d'une prospérité passagère. Les bords du fleuve sont aujourd'hui le centre des grands établissements aurifères.

A Sinnamary, traversé par la rivière du même nom, se trouvent les placers les plus riches de la colonie. Jusqu'à ces dernières années cette section avait été presque exclusivement consacrée à l'élève des bestiaux. Les quelques plantations de caféiers, de roucouyers et de cotonniers qui y existent encore ne présentent qu'un faible intérêt.

A la Montagne d'Argent on voyait autrefois des cultures florissantes; elles sont abandonnées aujourd'hui. Cependant depuis peu on tâche de les relever, et l'on a recommencé à y planter du café.

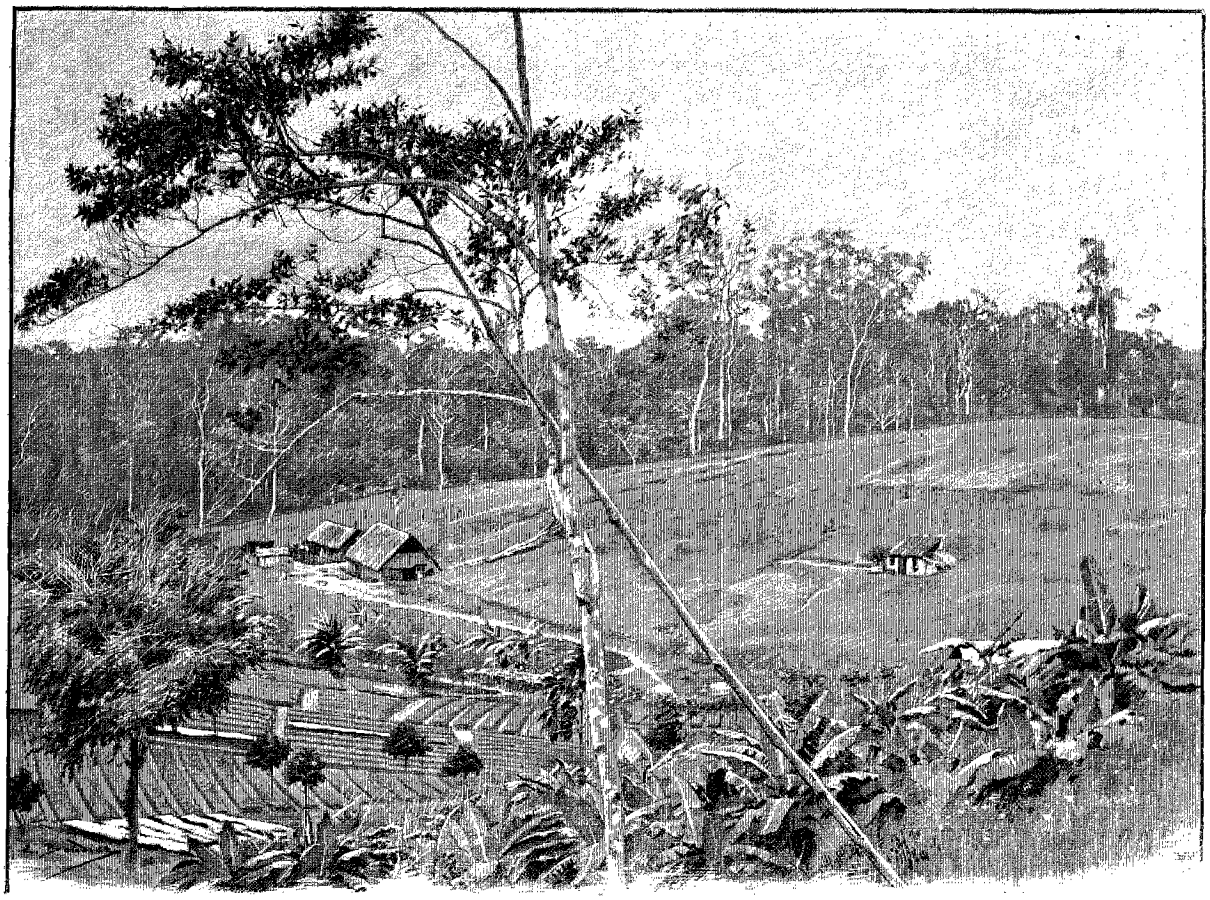
Une excursion que je ne puis manquer de faire, c'est le tour de ce qu'on appelle l'Ile de Cayenne, en y comprenant Roura. Nous avons rendez-vous à 5 heures du matin, M. le directeur de l'intérieur, deux autres messieurs et moi. Une voiture nous conduit au dégrad des Cannes par une route de 18 kilomètres, qui existe depuis 1874. Elle traverse un pays superbe, où la végétation tropicale se déploie dans toute sa puissance, où les fougères, les mousses les plus variées tapissent les bords du chemin, où les palmiers et les bananiers sauvages dépassent de leurs bouquets les herbes les plus vigoureuses, où les bambous géants se penchent et se rencontrent au-dessus de nos têtes.

Au dégrad des Cannes nous trouvons une chaloupe à vapeur et nous entrons dans la rivière Mahury. Cette rivière n'est qu'imparfaitement connue; nous ne tardons pas à nous en apercevoir. Soudain notre chaloupe, touchant un rocher, fait un bond fantastique et penche tellement du côté droit qu'elle embarque de l'eau. C'est un miracle qu'elle n'ait pas complètement chaviré. Le premier mouvement de panique passé, nous nous apercevons que l'eau entre par un trou qui s'est produit dans la coque; on le bouche tant bien que mal avec de l'étoupe et un morceau de toile. S'il avait été plus grand, nous aurions infailliblement coulé à pic.

Le patron du bateau force la vapeur; nous voici heureusement débarqués à Roura, petit bourg dans les environs duquel il y a quelques ébauches de cultures et quelque exploitation de bois. Nous avions eu le projet de pousser jusqu'à l'Orapu, mais il vaut mieux qu'on s'occupe d'étancher la voie d'eau de notre chaloupe.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Du reste il y en a pour tous les goûts à Roura. M. le directeur de l'intérieur découvre de belles orchidées et en fait collection ; mes deux autres compagnons vont à la chasse et tuent un horrible fourmilier ; moi-même je m'allonge sous l'ombre du feuillage et parcours les journaux de Paris que j'ai reçus la veille. Ces intrépides chasseurs sont toujours destinés aux aventures : en entrant dans un fourré pour rechercher un toucan blessé, ils découvrent... quoi ? un monceau de charbon abandonné dans une ancienne plantation. Le lendemain matin ils tuent un fourmilier — et le chien d'une dame de Roura ! Au retour le chasseur pleure autant que la propriétaire du chien.



LE VALLON DE LA CULTURE A SAINT-JEAN [1].

Tout près du bourg, je manque me perdre dans un labyrinthe de verdure et de broussailles, d'où émergent de-ci, de-là, les restes d'anciennes cultures ; j'y aperçois même l'ananas poussant à l'état sauvage. Quelques vieilles négresses à l'aspect simiesque, accroupies devant des cabanes menaçant ruine, me parlent un créole dont je ne saisis pas le premier mot.

Trois fois par mois une chaloupe à vapeur de l'administration pénitentiaire va à Roura pour y porter des vivres et d'autres objets indispensables. L'équipage se compose de quatre condamnés sous la surveillance de deux gardiens. Dernièrement ces condamnés, qui indubitablement avaient médité le coup depuis longtemps, ont profité d'un moment où les surveillants avaient mis pied à terre, pour s'éloigner en un clin d'œil à toute vapeur. Poursuivis dans le plus bref délai possible par l'*Oyapock* et le *Capy*, ils ont été rattrapés non loin du territoire brésilien dans un état d'ébriété complète.

Il y avait du rhum à bord ; voilà ce qui les a perdus, et leur a valu plus tard une condamnation à cinq ans de reclusion.

La communication postale entre Cayenne et Roura se borne à un piéton qui part de la dernière localité le vendredi de chaque semaine à cinq heures du soir, et qui repart de Cayenne le dimanche ou le lundi suivant. C'est une distance d'environ 40 kilomètres.

De Roura nous revenons par la rivière Tonnegrande ; nous échouons sur la vase molle dans une crique peu profonde, mais nous avons la chance de nous dégager au bout d'une demi-heure.

Avant de quitter la colonie, j'assiste à une séance du tribunal maritime spécial. Ce tribunal remplace depuis trois ans, en Guyane comme en Nouvelle-Calédonie,

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

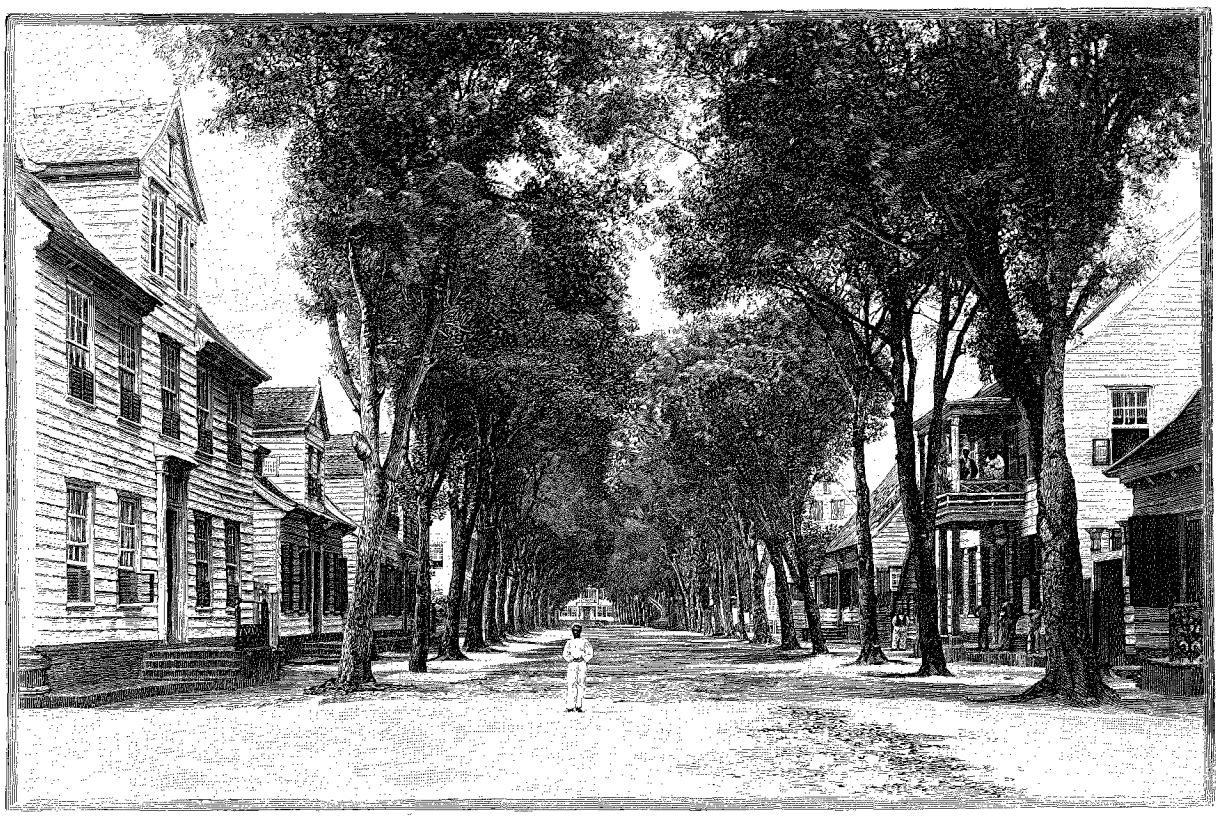
le conseil de guerre appelé autrefois à juger les crimes commis par les forçats et les délits d'évasion. J'entends condamner à mort un concessionnaire qui a tué un libéré à coups de fusil, et à cinq ans de travaux forcés supplémentaires un gredin qui s'est évadé pour la *cinquième* fois.

La peine établie pour la première évasion est de deux ans, pour les suivantes de deux à cinq ans. Un condamné à perpétuité est puni de la chaîne ou de la double chaîne pour un ou deux ans. Cette absurdité de condamner à un certain nombre d'années un client qui en a déjà pour la vie entière, n'existe donc plus. J'avais assisté à cette plaisanterie en Calédonie en 1889!

apparaître à la fin une ère de prospérité et de succès!

Le pont du *Salvador* — car c'est encore le même bateau sur lequel je m'embarque — est plein, archiplein. C'est une espèce de pèlerinage pour la moitié des habitants de Cayenne d'aller serrer la main le 3 de chaque mois aux amis qui partent pour la France.

Une dernière relâche aux îles du Salut : je vois les mêmes condamnés — car ils me sont devenus familiers — arriver avec l'embarcation de l'île Royale. En guise d'adieu, je leur jette un paquet de cigarettes. Quelles idées doivent traverser le cerveau de ces gens quand ils voient disparaître à l'horizon le panache de fumée du courrier, reprenant sa route vers le sol libre, qu'ils ne reverront probablement jamais!



RUE « HEERENSTRAAT », A PARAMARIBO[1].

LA GUYANE HOLLANDAISE.

I

Paramaribo. — La plantation de Marienburg.

Je fais mes visites d'adieu, et quitte Cayenne avec un vrai regret. J'y ai reçu l'accueil le plus charmant du chef de la colonie, sans lequel, vu le manque de communications et de moyens de transport, je n'aurais pu voir le quart de ce qu'il m'a été donné de visiter. Puisse cette Guyane française, tant calomniée, voir

Vingt-quatre heures après, nous arrivons devant l'embouchure de la rivière Surinam. Les rives sont très basses des deux côtés et n'offrent rien de pittoresque. Bien que nous soyons en pleine saison sèche, suivant le calendrier et suivant toutes les statistiques possibles, une pluie torrentielle ne tarde pas à nous masquer complètement les deux bords, à tel point que le commandant juge prudent de ralentir sa marche, et à un moment donné de stopper.

Voici la capitale de la Guyane hollandaise, Paramaribo, dont la silhouette se dresse au loin. Le ciel s'est complètement éclairci, et les rayons obliques d'un soleil qui dans deux heures disparaîtra à l'horizon illuminent les maisons qui s'allongent sur un quai

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MARCHANDES DE POISSON A PARAMARIBO. — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dont on a peine à découvrir l'extrême limite. Paramaribo ne ressemble en rien à Cayenne; elle a un cachet spécial, elle rappelle en quelque sorte la Hollande et plus particulièrement ses villes de province, tandis que Cayenne a le même caractère général que la majorité des ports des Antilles.

Le jour de mon arrivée est un dimanche, les magasins du quai sont fermés, ce qui donne toujours une empreinte de mélancolie à un quartier généralement animé dans la semaine. La musique militaire se fait entendre au moment où je débarque, et où je me rends avec mes bagages, chargés sur une charrette à bras, au principal hôtel de la ville.

L'hôtel Van Embden ne peut prétendre à un luxe ou à une installation dignes de nos capitales d'Europe, mais il est supérieur à beaucoup de ceux que j'ai trouvés dans les colonies. La chambre qu'on me donne est propre, ce qui vaut quelque chose, et le lit est excellent. Le dîner est mauvais, mais la bouteille de vin que je commande est de bonne qualité.

Le lendemain matin je me rends au palais du gouvernement, et fais ma visite à M. le gouverneur, le chevalier van Asch van Wijck. J'ai pour lui une lettre de S. E. le ministre des colonies à la Haye.

Ma bonne étoile me poursuit dans les Guyanes; le charmant accueil que j'ai reçu à Cayenne est égal à celui qu'on me fait à Paramaribo. Le gouverneur m'offre l'hospitalité au palais du gouvernement, édifice spacieux et confortablement installé, me présente à Mme van Asch van Wijck, et m'engage à venir prendre possession sans délai de la belle chambre qu'on m'assigne. J'accepte avec empressement, et ne tarde pas à apprécier les avantages que me procurera mon séjour dans cette demeure hospitalière.

Au déjeuner le gouverneur s'informe du but de mon voyage et me fait l'énumération de ce qu'il y a à voir dans la colonie et de ce qui pourra m'intéresser. Comme dans la Guyane française, les communications dans l'intérieur et sur les rivières ne sont ni fréquentes, ni partout publiques, bien que le gouvernement hollandais ait doté Surinam de bateaux à vapeur pour le service de ses fleuves.

Sans perdre de temps, mon hôte donne l'ordre qu'un de ces bateaux soit prêt pour deux heures. Nous remontons la rivière Surinam jusqu'au point où elle se joint à la rivière Commewyne et nous mouillons devant le fort Amsterdam, que j'ai aperçu en arrivant la veille. La baleinière ne met que deux minutes pour nous conduire à terre. Au fort il y a une garnison de soixante-quinze hommes, commandés par un lieutenant d'infanterie et un lieutenant d'artillerie; le dernier fait fonctions de commandant. Un service téléphonique, auquel on se propose de donner plus d'extension, met la capitale en relations avec la station et avec plusieurs plantations des alentours. Le fort contient une prison où sont internés les condamnés aux travaux forcés. Il y en a une trentaine, tous condamnés pour des délits graves, commis dans la colonie. La sensiblerie maladive qui atténue pour un assassin ou un malfaiteur fieffé la peine prononcée contre lui par les tribunaux est inconnue ici. La plupart de ces hommes portent un boulet pesant 12 kilos attaché à une chaîne. Ils sont bien surveillés; aucun cas d'évasion ne s'est jamais produit.

Les gens condamnés pour un délit de peu d'importance purgent leur peine dans la prison du fort Zelandia, à Paramaribo même, et sont employés aux routes ou aux travaux de la ville.

Nous commençons aujourd'hui même la visite de la série de plantations que j'aurai à parcourir. Celle où nous allons occupe un terrain de 600 hectares, dont il n'y a que la moitié en exploitation. On y cultive le cacao; cependant on a commencé à y planter aussi depuis peu de temps le café Libéria, comme sur la majorité des plantations de la Guyane hollandaise.

Autrefois cette colonie possédait un nombre considérable de plantations de sucre, dont plusieurs sont abandonnées à l'heure qu'il est. L'abolition de l'esclavage a porté un coup terrible à l'industrie sucrière, et transformé en ruines des exploitations autrefois florissantes. La colonie prospère de Surinam, manquant de bras, luttant en outre contre la concurrence du sucre de betterave, a subi, ces derniers trente ans, une période de déclin et de malaise, dont elle aura beaucoup de peine à se relever.

Mais les nègres, bénéficiant de cette émancipation, se sont-ils mis au niveau des races libres? Leur valeur, leur sens moral, leur caractère y ont-ils gagné? Bien loin de là! Ils n'ont pris en général à l'Européen que ses mauvaises qualités et sont restés la même race ignorante qu'ils étaient autrefois. Ils sont devenus insolents, paresseux à l'excès; ils se sont créé des besoins multiples, et leurs femmes n'éprouvent que le désir de se parer de bijoux et d'ornements.

Sans aucun doute, beaucoup d'entre eux sont dans une situation moins heureuse qu'avant la promulgation du décret de 1862, notamment ceux qui se trouvaient dans des centres où ils avaient toujours été bien traités.

Prévoyant que l'industrie sucrière ne pourrait plus jamais atteindre la période de prospérité qu'elle avait eue depuis deux siècles, les colons de Surinam et les propriétaires de plantations habitant les Pays-Bas se sont appliqués ces derniers temps à la culture du cacao et du café Libéria, de préférence à toute autre espèce. Il y a des planteurs enthousiastes qui rêvent monts et merveilles de cette dernière culture, et en attendent le relèvement de la colonie.

Les rapports constatent que la qualité du café Libéria récolté à Surinam est supérieure à celle qu'on cultive depuis quelques années à Java. Toutefois, à Java l'arbre pousse fort bien; à Ceylan, au contraire, cette culture ne réussit pas. La plante prend à peu près partout ici. Dans le cours de mes visites aux plantations j'ai pu admirer des caféières en plein rapport et d'un aspect merveilleux. L'arbre ne produit une bonne récolte qu'au bout de trois à cinq ans.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

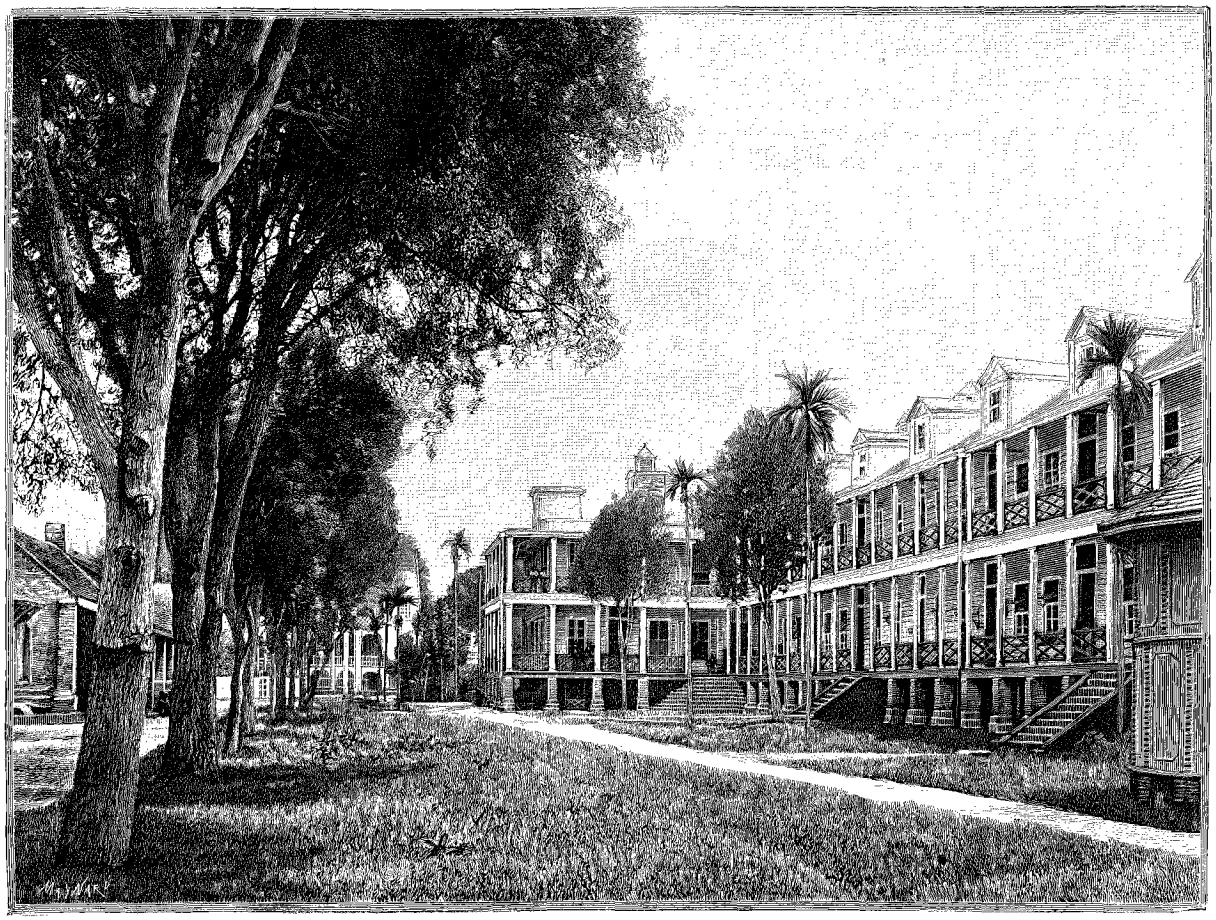
Le cacao demande de huit à dix ans; la noix a la forme et la dimension d'une petite pastèque; elle contient dans une couche blanche et fibreuse une moyenne de quarante fèves. D'une teinte violacée au moment où on la cueille, par l'action de la chaleur, la fève, séchée artificiellement sous les hangars ou dans les greniers, prend la couleur brun-jaune sous laquelle on la voit dans le commerce.

La ville de Paramaribo m'intéresse beaucoup, autant par son étendue et par sa disposition espacée que par son cachet, tout à fait différent des villes que j'ai parcourues depuis quatre mois. Plusieurs constructions originales portent l'empreinte de la vieille architecture hollandaise. Sa population est de 28 831 habitants, suivant la dernière statistique, sur un total de 56 873 que contient la colonie. Cayenne n'a que 9 581 habitants, sur 26 839 en tout pour la Guyane française. La Guyane anglaise l'emporte de beaucoup sur ses deux voisines; elle compte 288 328 âmes, avec une population de 53 716 pour sa capitale Georgetown.

Les vieilles maisons sont très typiques : elles possèdent souvent des perrons en pierre avec des balustrades en fer, et des toitures avec lucarnes comme on en voit dans certaines cités de province de la Hollande. Presque toutes ces maisons sont en bois et revêtues d'une peinture grise ou blanche, ce qui fatigue sensiblement la vue quand un soleil chauffé à blanc les couvre d'une lumière aveuglante.

La fondation de Paramaribo remonte à 1640. A cette époque les Français, chassés de Cayenne, construisirent une forteresse à l'embouchure de la rivière Surinam, à l'endroit où se trouve aujourd'hui le fort Zelandia.

Le palais du gouvernement est le plus beau des colonies de l'Amérique centrale. A gauche une splendide allée plantée de tamariniers y donne accès; à droite une allée de manguiers sert d'entrée à la ville. Devant l'édifice s'étale une grande pelouse, coupée par des sentiers et s'étendant jusqu'au bord de la rivière Surinam, qui baigne la ville. Le dimanche et le mercredi, la musique militaire s'y fait entendre.



L'HÔPITAL A PARAMARIBO [1]

Sur la rivière se trouve un cercle avec jardin, où de temps en temps on donne des fêtes. L'hôpital civil et militaire est un vaste établissement qui fait honneur à la colonie.

Les métisses et les mulâtresses de Surinam, même les négresses, sont, avec celles de Saint-Thomas, les plus coquettes des colonies américaines; malheureuse-

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment elles n'arriveront jamais à se débarrasser de l'odeur spéciale qui se dégage de leurs corps et qui rappelle celle de l'ail ou du cancrelat écrasé. Elles dépensent tout ce qu'elles gagnent pour leur toilette, et aiment, comme toutes leurs congénères, à se parer de couleurs voyantes. Le besoin de luxe se manifeste en outre chez les femmes de Paramaribo dans la façon dont la robe, en cotonnade le plus souvent, est empesée. Rien de plus curieux que de les voir se promener le dimanche à la musique, simulant un embonpoint fantastique, produit uniquement par la circonférence d'un vêtement boursouflé, raidi par l'empois.

Cette musique réunit la fine fleur des mulâtresses et des métisses de toutes nuances, selon le degré de croisement. Il n'est pas rare d'en rencontrer de fort jolies,



PLANTATION DE SUCRE [1].

ornées de chapeaux à plumes, et balançant coquettement l'éventail dans leur main. Au marché on voit des femmes ayant la tête enveloppée d'un foulard ou d'un madras, où l'amidon n'a pas été non plus épargné. Ce couvre-chef prend alors la dimension d'un monument; c'est bizarre et typique, mais on y cherche en vain la grâce des Bordelaises ou des filles d'Arcachon et de Pau.

Un matin, au moment où j'étais en train de rédiger mes notes de voyage, le gouverneur me fait prier de descendre. Je vois une vingtaine de Caraïbes (Galibis) rangés devant le palais, spectacle qui au premier abord ne me paraît pas bien extraordinaire, attendu que ces Indiens circulent souvent dans les rues, et que j'ai eu plusieurs fois aussi l'occasion de les rencontrer aux bords du Maroni et à Mana.

Ces Galibis m'intéressent toutefois quand j'apprends que je me trouve en présence du groupe qui a été exhibé au Jardin d'Acclimatation de Paris.

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

Dans le nombre il y en a qui excitent un fou rire. Ceux-là reviennent de France avec un complet d'un magasin de confection quelconque, le cou emprisonné dans un faux col d'où sort une cravate du plus bel écarlate. En général leur odyssée ne leur a pas laissé de bons souvenirs, d'après les explications du cornac qui les accompagne.

Le chef de la colonie pousse l'amabilité jusqu'à vouloir m'accompagner personnellement dans les excursions qu'il a projetées pour moi. Il a invité le commandant du navire de guerre en station à Paramaribo ainsi que plusieurs dames et messieurs pour une visite à la plantation la plus importante du pays. Nous partons de grand matin par le vapeur *Wilhelmina*, et arrivons, en suivant la rivière Surinam, devant la plantation de Marienburg, appartenant à la Société de Commerce d'Amsterdam. Pendant le cours du trajet, nous en avons passé plusieurs autres de moindre intérêt, ainsi que des concessions faites par le gouvernement. Ces concessions sont généralement de 2 hectares, pour lesquelles l'ayant-droit paye une redevance de 10 florins par hectare et par an.

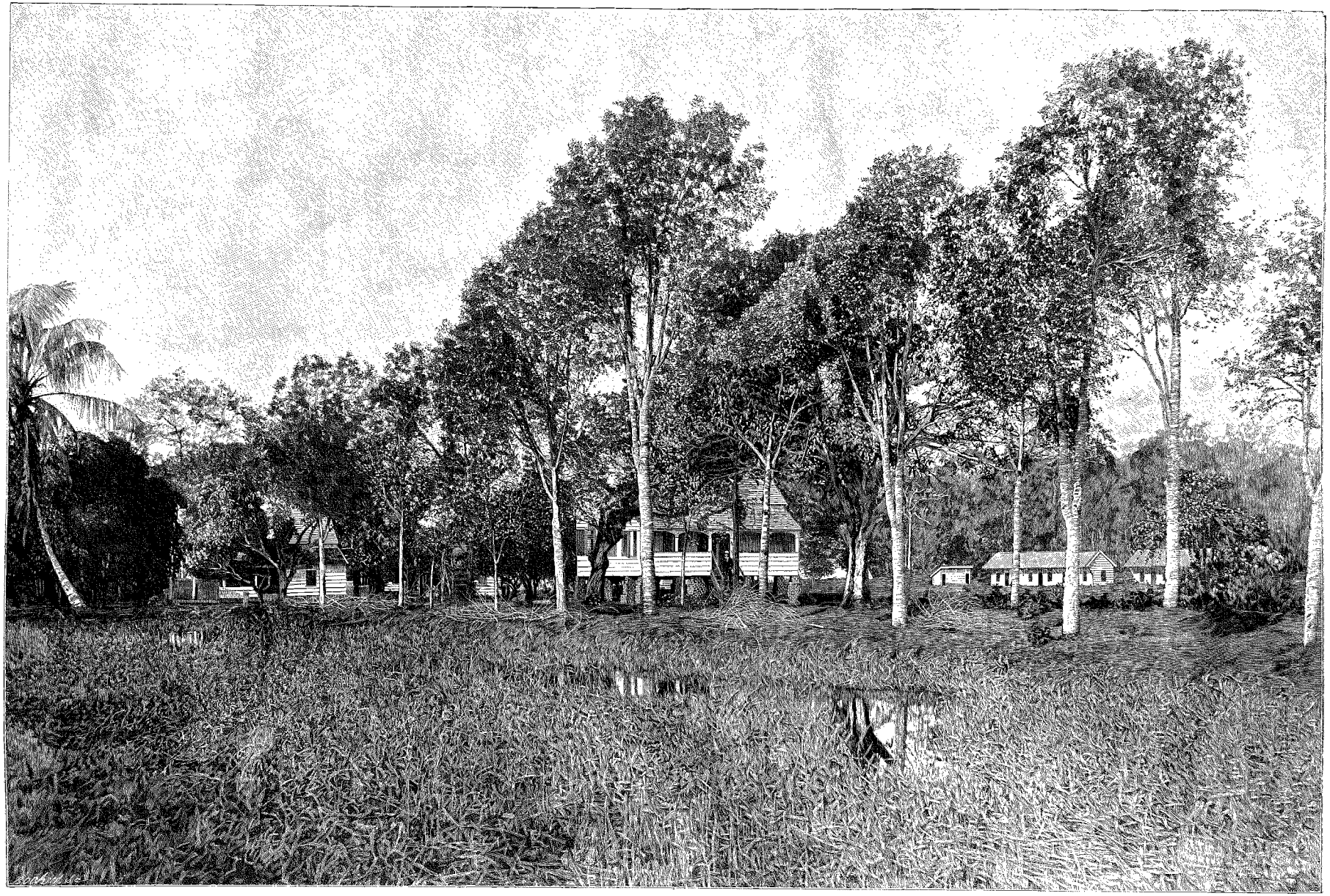
L'exploitation où nous débarquons occupe une superficie de 548 hectares, et emploie : 700 coulis indiens; 700 hommes libres, presque tous nègres; 100 Javanais et 80 Chinois.

La culture principale consiste en sucre. Le produit de l'exercice écoulé a été de 29 millions de kilogrammes de canne coupée. Pour la campagne de cette année on compte sur 35 millions. La canne donne généralement 10 1/2 pour 100 de sucre fabriqué. Nous y trouvons également environ 75 000 cacaoyers et 6 000 caféiers Libéria. On se propose, me dit le directeur, de donner beaucoup d'extension à la plantation du café. Un chemin de fer nous transporte partout sur ce vaste domaine, où d'immenses champs de canne s'étendent à perte de vue.

Je visite en détail la fabrique où la canne, pressurée et écrasée par de puissantes machines, rend le jus, qui est converti en sucre à la suite des mêmes procédés que j'ai été à même de suivre dans d'autres colonies.

La Hollande a été tributaire de l'Angleterre depuis l'abolition de l'esclavage pour l'introduction dans sa colonie de Surinam des coulis hindous. Elle enrôle ces travailleurs avec le consentement du gouvernement britannique, et en assume l'entière responsabilité; et,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PLANTATION DE WELTEVREDEN. — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

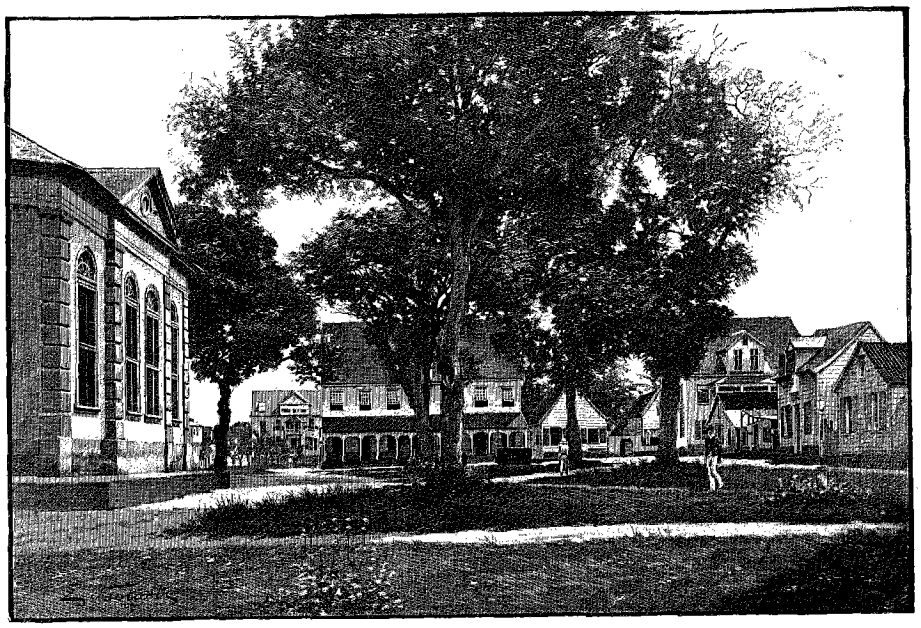
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui plus est, elle doit se porter garante pour les salaires que les planteurs sont tenus de leur payer.

L'engagement se fait pour cinq ans; au bout de ces cinq ans, le travailleur a le droit d'exiger son rapatriement aux frais du gouvernement néerlandais. En cas d'engagement pour une nouvelle période de même durée, ce droit lui reste toujours acquis à l'expiration du second contrat, même du troisième ou quatrième, s'il se décide à prolonger son séjour dans la colonie.

En règle générale, les colonies anglaises ne renouvellent pas leur contrat avec les coulis indiens. Elles en recrutent de nouveaux, et conservent les anciens comme travailleurs libres (*free labourers*).

Tant dans la Guyane hollandaise que dans la Guyane anglaise, le contrat passé avec les immigrants stipule toutes les conditions auxquelles les deux parties adhèrent. Les heures de travail, la nature et la quantité de la nourriture, l'obligation d'envoyer les enfants aux écoles de l'État, y sont spécifiées de la façon la plus étendue et la plus claire. Le gouvernement anglais maintient dans chacune de ses colonies un agent chargé de la surveillance des intérêts qui sont en cause. A Paramaribo il y a également un agent spécial pour contrôler le service de l'immigration.



PLACE DE L'ÉGLISE A PARAMARIBO [1].

Dans la Guyane française on a de même essayé du couli hindou. En 1856, on en amena 800 à Cayenne, et dans l'espace de vingt ans, environ 8 000 y furent transportés. Sur ce nombre total les documents officiels de 1878 ne constatent la présence que de la moitié; l'autre moitié était morte. D'après le dernier annuaire il se trouve encore 1 818 immigrants, tant hommes que femmes et enfants.

On a voulu démontrer à plusieurs reprises, en se basant sur le chiffre considérable de la mortalité, que le travailleur hindou n'est pas apte à supporter le climat. Le fait que la mortalité ne s'est jamais, à beaucoup près, produite dans les mêmes proportions dans les deux autres Guyanes, dont le climat est absolument le même, prouve suffisamment que ce raisonnement pèche par la base. J'ai la conviction que la qualité des gens recrutés laissait à désirer, et que les Hindous débarqués à Cayenne se composaient pour la plupart d'un rebut, ramassé dans les bas-fonds de Calcutta ou de la côte de Malabar.

Pour obtenir de la race dont il s'agit un travail régulier et assidu, il faut qu'on la traite par la douceur et la persuasion. Arrive-t-il que le directeur d'une plantation ou un employé se montre dur avec eux, les brutalise ou ne fasse pas preuve d'une stricte justice en cas de conflit, la soumission fait place à l'indiscipline, voire même à la révolte. Comme la haine et le désir de vengeance se développent facilement chez eux, on a eu quelquefois à enregistrer des meurtres. C'est ainsi qu'à Surinam on m'a désigné le gérant d'une plantation dont les procédés injustes et arbitraires envers ces gens n'étaient un secret pour personne. Dans ces conditions, plaindra-t-on cet administrateur si, un jour ou l'autre, un attentat se produit, et qu'il tombe victime d'une passion qu'il a provoquée lui-même?

Les bulletins officiels de la Guyane hollandaise constatent la présence dans la colonie, au 31 décembre 1891, de 3 441 hommes, 1 073 femmes et 1 195 enfants hindous, soit un total de 5 709. Dans la Guyane anglaise il s'en trouvait à la même époque, rien que sur les plantations, 15 373, hommes et femmes, avec leurs enfants, sous contrat, et 58 374 comme travailleurs libres (femmes et enfants compris). En dehors de ceux-là il existe quelques milliers d'immigrants hindous dans la colonie, s'occupant d'autres travaux.

De temps en temps on a fait venir autrefois des Chinois à Surinam. Un dernier convoi, qui se composait de deux cents hommes, y est arrivé en 1869. Actuellement le gouvernement chinois ne permet plus l'exportation de ses sujets, sous contrat, pour travail de fabrique ou dans les champs. En conséquence on ne peut s'en procurer qu'en qualité de travailleurs libres. Comme tels ils arrivent périodiquement à Demerara, mais ils se refusent bientôt à travailler dans les champs

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de canne, quittent les plantations et s'établissent marchands ou boutiquiers.

Le gouvernement de la Guyane anglaise a modifié ses lois pour les coulis établis sur son territoire, et leur a appliqué les mêmes dispositions, relatives au mariage, au divorce, au droit de succession, etc., que celles en vigueur dans leur pays. Le gouvernement de Surinam a eu le tort, à mon avis, de ne pas suivre cet exemple, et de continuer à leur appliquer les lois néerlandaises.

La question a été agitée assez souvent dans les Pays-Bas si, oui ou non, une immigration de paysans et de cultivateurs hollandais donnerait des résultats satisfaisants. Quelques-uns prétendent que les Européens ne peuvent suffire au travail fatigant et affaiblissant sous le soleil torride des tropiques; d'autres sont d'avis que dans certaines conditions le blanc peut fournir un contingent utile et appréciable. Ce dernier raisonnement me paraît le plus fondé. Il faudrait, bien entendu, qu'on ne recrutât que des gens parfaitement valides, robustes et habitués aux travaux des champs.

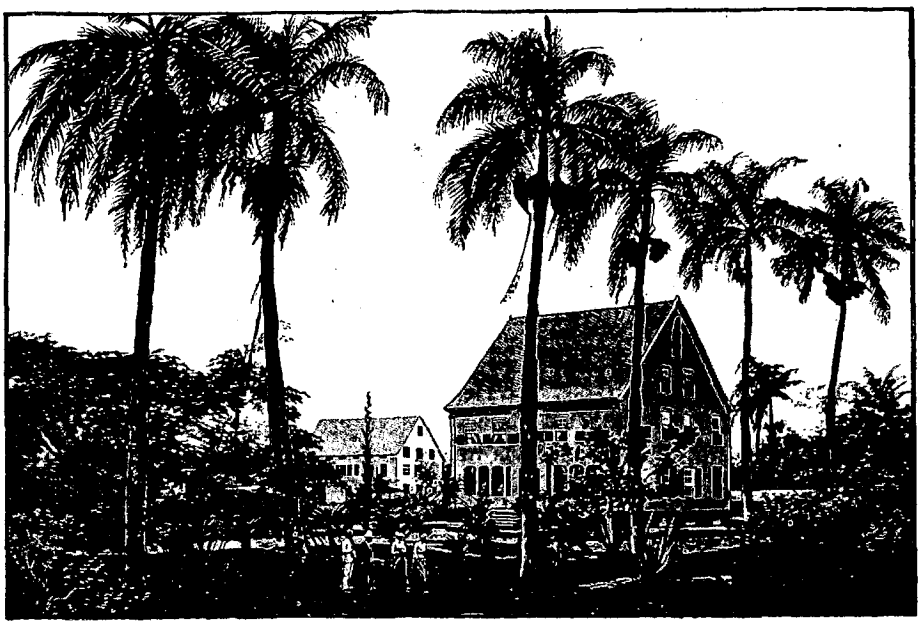
Croirait-on que le labeur de nos moissonneurs par un soleil brûlant de juillet pourrait être accompli par des ouvriers occupés dans des usines, ou des cultivateurs gagnant leur vie par un jardinage facile et peu laborieux? Pourquoi ce paysan musclé de Frise ou de Groningue ne résisterait-il pas au climat, en bornant son travail à quelques heures par jour, à la fraîcheur matinale et vers le moment du soleil couchant?

Dans le cas où l'on exigerait trop de ses forces, en lui imposant un travail de cinq ou six heures par jour, qu'on se borne à lui en demander quatre! Ces quatre heures ne pourront porter un préjudice à la santé d'un homme robuste et donneront un résultat absolument rémunérateur. Au surplus l'épreuve a été faite plus d'une fois.

Au mois d'octobre de l'année dernière une commission a été constituée à Paramaribo pour examiner de nouveau la question. Puisse-t-elle la résoudre dans le sens de l'affirmative; la colonie y gagnera une force vitale d'une valeur incontestable; l'exemple pourra servir de leçon et contribuera à déraciner un des nombreux préjugés qui entravent le développement de mainte colonie.

On vient de faire un essai à Surinam avec des Javanais; un premier convoi d'une centaine est arrivé il y a deux ou trois ans et travaille sur la plantation que nous visitons. Le directeur m'informe qu'il est très content d'eux, et qu'ayant à choisir entre le Javanais fraîchement débarqué et l'Hindou dans les mêmes conditions, il donnerait la préférence au premier. D'après d'autres renseignements puisés à différentes sources, je crois que le gouvernement hollandais fera bien de favoriser cette immigration javanaise, ne fût-ce que pour ne plus dépendre de l'Angleterre.

Quoi qu'il en soit, au point de vue de la main-d'œuvre dans les trois colonies, je me résume en constatant que dans la Guyane anglaise on se plaint rarement de l'insuffisance du nombre des travailleurs; dans la Guyane hollandaise, l'immigration de Java sera un bienfait, quoique, en vertu de ses conventions avec l'Angleterre, elle ne doive pas se trouver de si tôt à court.



FREDERIKSDORP [1] (PAGE 32).

Il est à noter cependant qu'en 1875 l'émigration de l'Inde britannique fut interdite par l'Angleterre. Peu de temps après, cette interdiction étant levée, de nouveaux envois furent introduits dans la colonie. A cette époque un fonds d'immigration fut établi par le gouvernement colonial et voté par les États généraux à la Haye. Ce fonds d'immigration facilite beaucoup l'introduction des émigrants.

Dans la Guyane française, en l'absence de plantations, la pénurie de bras ne se fait pas beaucoup sentir. Mais le jour où l'on comprendra qu'une colonie sans colons et sans cultures n'offre qu'un avantage platonique, ce jour-là qu'on prenne donc exemple sur les deux voisines, auxquelles la mère patrie n'accorde pas un contingent gratuit de quelques milliers de condamnés aux travaux *forcés*!

Ces grandes plantations de Surinam et de Demerara

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sont de petites villes. A Marienburg, après la visite à la fabrique et aux habitations du personnel européen, je prends grand intérêt à inspecter les cases des travailleurs hindous et javanais. Ces demeures, installées conformément aux habitudes et aux mœurs des occupants, ont un certain cachet de bien-être. Les hommes sont aux champs, les femmes s'occupent du ménage ou préparent le repas, dont le riz forme l'élément principal. Les femmes de l'Inde ont un culte démesuré pour les bracelets, la plupart en argent, qui entourent leurs bras et leurs jambes. Souvent le nez est percé et orné d'une bague ou d'un autre attribut, et des colliers, composés de pièces de monnaie, pendent jusque sur la poitrine. Les cheveux sont d'un noir de jais, et les grands yeux de même nuance rendraient bien des Parisiennes jalouses. Malheureusement une odeur qu'on ne peut définir, une émanation fade et moisie d'huile rance vous tient à distance; c'est généralement l'huile de coco dont elles ont la manie de s'enduire la coiffure et le corps.

Les enfants sont à l'école; nous allons les voir. J'avais entendu dire beaucoup de bien de l'instruction qu'on leur donne et de l'aptitude qu'ils ont pour apprendre. Au risque d'abuser de la patience de mes compagnons d'excursion je me livre à une inspection minutieuse et je parcours d'abord les livres d'écriture.

Il y a là une trentaine de jeunes élèves de cinq à douze ans dans la première école où nous sommes entrés. Aucune écriture mauvaise ou passable même, mais toutes d'une netteté, d'une régularité étonnantes. Passons à la lecture : deux enfants de cinq ans et un de six, que je choisis au hasard et sans que le maître intervienne, me lisent couramment une page de leurs livres, que j'ouvre. Je demande au précepteur quels sont leurs progrès en arithmétique. « Veuillez en juger par vous-même », est la réponse.

Je pose d'abord quelques questions peu compliquées; je fais faire des divisions et des multiplications peu difficiles, et je m'étonne de la rapidité et de l'exactitude des calculs. Avisant un joli petit garçon qui me répond avoir sept ans, je lui demande si une division de plusieurs chiffres le mettrait dans l'embarras.

« Pas du tout, monsieur », dit-il en riant.

Je prends un morceau de craie, et trace sur le tableau la division suivante : 96 723 242 / 934.

Le petit bonhomme s'embarque sans crainte, et, pendant que je contrôle son travail, me donne le chiffre très exact de 103 558. Combien d'enfants d'Européens dans nos villes, qui se piquent de progrès et de civilisation, devraient rougir en face du petit Hindou que j'ai devant moi! Il a bien mérité les sous que je lui glisse dans la main pour acheter une friandise.

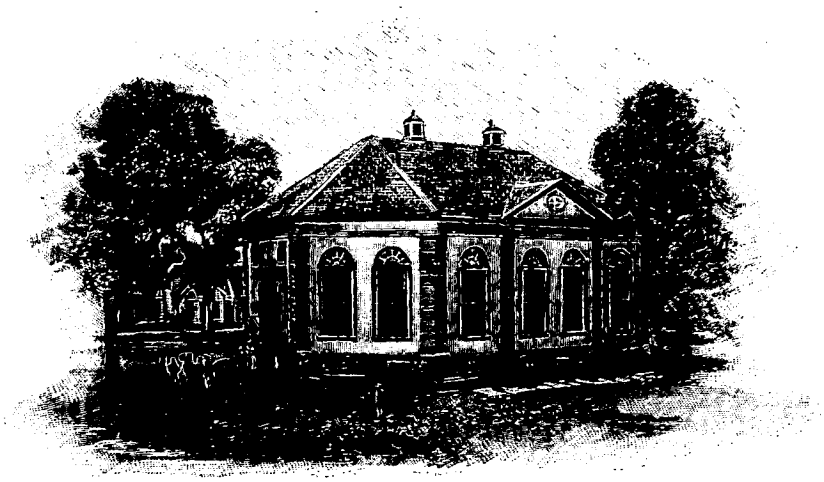
Les Anglais et les Hollandais comprennent très bien du reste les avantages que produit l'instruction donnée à ces jeunes enfants. Le plus souvent le père et la mère ne savent ni lire ni écrire, mais leurs rejetons profitent dans une seconde patrie d'une éducation bien comprise et pourront former des auxiliaires de valeur dans le pays où ils feront souche.

En face de la plantation de Marienburg se trouve la station de Frederiksdorp, où réside le commissaire du district. Il y a là également une plantation, exclusivement de cacao, qui donne de beaux bénéfices. Cette exploitation a été vendue à vil prix, il y a quelques années, au moment où le malaise avait atteint ses dernières limites. Après un certain temps, les propriétaires actuels sont arrivés à retirer de la plantation un bénéfice annuel égal à la somme déboursée pour l'achat. Marienburg et Frederiksdorp communiquent avec Paramaribo au moyen du téléphone.

G. VERSCHUUR.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

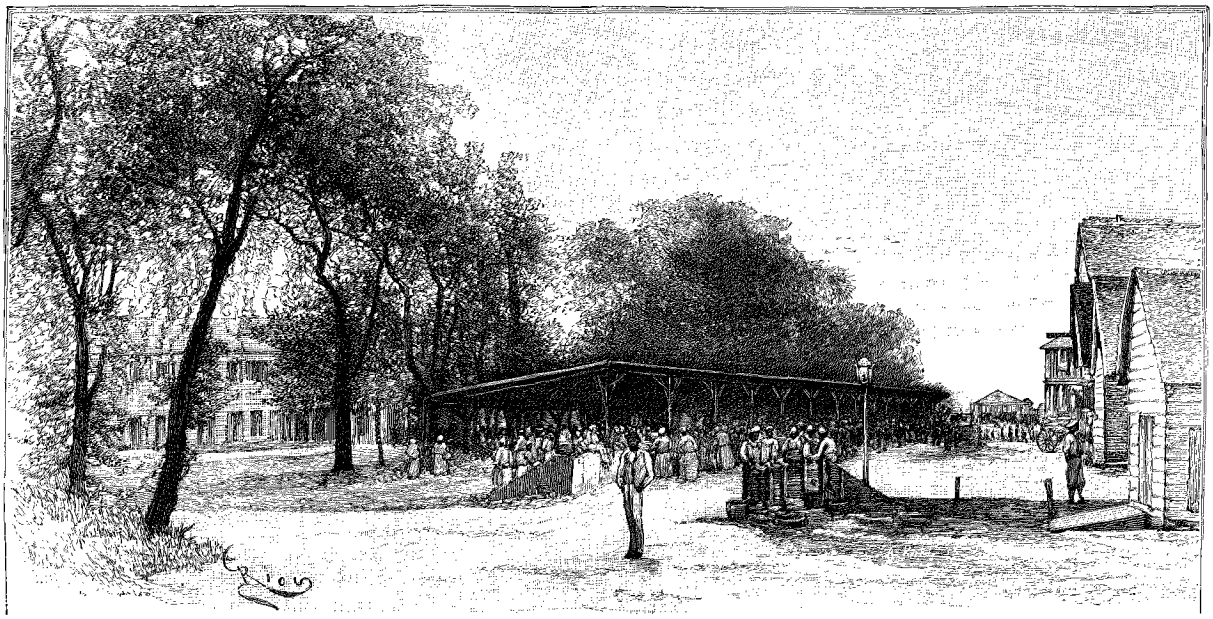
(*La suite à la prochaine livraison.*)



L'ÉGLISE DE PARAMARIBO [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MARCHÉ A PARAMARIBO [1].

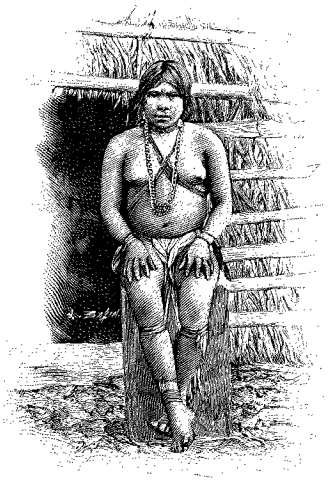
VOYAGE AUX TROIS GUYANES[2],

PAR M. G. VERSCHUUR.

LA GUYANE HOLLANDAISE.

II

Populations de la Guyane. — Sur le fleuve Surinam. — Le district de Para. — Les insectes guyanais. — La vie à Paramaribo.



FEMME GALIBI [3].

Il y a peu de pays qui possèdent une population composée d'éléments aussi variés que l'ensemble des Guyanes. Nous y trouvons, en dehors des nègres de différentes origines, une mosaïque d'habitants venus des coins les plus éloignés du monde, Européens, Chinois, Hindous, Arabes, Annamites, Sénégalais, et le croisement des races a produit même des spécimens qu'il serait difficile de définir. Au point de vue de la race noire et des tribus dont le type s'est conservé intact, la Guyane hollandaise possède l'assortiment le plus curieux à étudier. Les descriptions des différents auteurs sur ces races indigènes ne s'accordent pas entre elles, et l'obscurité qui enveloppe l'origine de chaque peuple sans histoire authentique et sans littérature laissera toujours subsister bien des doutes et bien des lacunes.

Les véritables Indiens ne forment qu'une faible partie de la population. Les principaux, Caraïbes, ou Galibis, comme on les appelle le plus souvent dans la Guyane française, habitent les bois et ont une certaine répugnance à se mêler à la vie des nègres. On les voit quelquefois mener une existence nomade, se fixer pour un certain temps dans un fourré où ils établissent leur camp, ou au bord d'une rivière qui leur fournit le poisson en abondance. A un moment donné, le camp a disparu et la troupe s'est reportée dans une autre partie de la forêt.

Ils dédaignent tout travail manuel et font un usage immodéré de boissons alcooliques, bienfait de la civilisation européenne qui ne tardera pas à contribuer fortement à l'extinction graduelle de la race. Souvent ils poussent une pointe sur le territoire français, où j'en ai vu, au Maroni et à Mana, accroupis pendant des heures sur le sable et demandant une pièce de monnaie pour s'acheter du rhum. Physiquement, ils ressemblent aux Peaux-Rouges du Far West, dont ils ont la couleur; parmi les jeunes femmes j'en ai rencontré de très gracieuses et de vraiment jolies. Les femmes ont la lèvre percée d'une épingle, qu'elles font manœuvrer à droite et à gauche avec la langue. Cette épingle leur sert à extirper les chiques qui souvent viennent se loger dans leurs pieds.

C'est chez eux que le collectionneur a encore quelque

1. *Dessin de Riou, gravé par Kohl.*
2. *Suite. — Voyez pages* 1 *et* 17.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chance de trouver des armes; chez les autres tribus on ne découvre presque jamais rien. Ces armes consistent en tomahawks, sarbacanes et flèches; les dernières fréquemment empoisonnées au moyen du curare. Les femmes s'occupent à tresser des paniers et des corbeilles et fabriquent des potiches et des gargoulettes.

Les nègres Paramacca se trouvent sur le territoire hollandais du Maroni, au delà du Saut Hermina, les nègres Saramacca sur le haut Surinam, et les Becoes et Moesinga sur la rivière Saramacca. Aux bords de la rivière Coppename il reste un groupe peu considérable de nègres Quinti.

Les Arrowaks sont des Indiens dispersés principalement sur le territoire hollandais; il y en a quelques-uns dans la Guyane anglaise, mais la colonie française n'en voit presque jamais.

On appelle Indiens Carbougres ceux qui sont nés de pères nègres et de mères indiennes; ils forment une tribu établie près d'un affluent de la rivière Coppename. Les Roucouyennes sont des Indiens habitant le haut Lawa; ils empruntent leur nom au roucou, dont ils se couvrent le corps.

Les Roucouyennes sont les seuls Indiens qui brûlent leurs cadavres; ils adorent la danse et aiment à se revêtir d'ornements bizarres et de couleurs voyantes.

Pour compléter le catalogue, citons les Oyampis, les Émerillons, les Poligoudoux, et consacrons quelques mots aux nègres Bosch et Bonis.

Les nègres Bosch ou « nègres des bois » (traduction du mot hollandais *Bosch*) sont les descendants d'anciens esclaves qui, après s'être sauvés des plantations, se sont répandus sur différentes parties de la Guyane hollandaise, et ont établi des villages dans l'intérieur des forêts. On les appelle aussi Djoekas en hollandais ou Youcas en français, de même qu'Aucas. Ils habitent actuellement le haut Maroni, aux environs du Tapanahony et du haut Cottica, tout en ayant quelques villages dans la crique Sara. Les Saramacca et les Becoes sont aussi des tribus à classer sous la dénomination générale de nègres des Bois.

Les Bonis, auxquels dans la Guyane française on attribue souvent et par erreur une autre origine, ne sont en réalité que des nègres Bosch. Ils descendent comme eux d'esclaves évadés des plantations. A la fin du siècle dernier, les Bonis furent placés par le gouvernement hollandais sous la surveillance des Aucas, qui finirent par les réduire en esclavage. Relâchés de la surveillance des Aucas en 1860, ils devinrent des nègres complètement libres; ils ont toujours continué à porter le nom de Bonis, d'après le nom de leur premier chef. Établis sur les rives du Maroni, ils ne faisaient aucune différence entre les autorités des deux pays, choisissant tantôt la rive gauche, tantôt la rive droite, pour y fonder des villages. Ni les Français ni les Hollandais ne s'occupaient d'eux, le pays n'étant qu'un territoire sauvage, à peu près inconnu.

La question de savoir si les Bonis étaient soumis à l'autorité française ou hollandaise n'a été soulevée qu'à l'époque où l'or a été découvert entre le Lawa et le Tapanahony. A ce moment il y en avait plus sur la rive française, et, probablement en vertu de ce principe, on a prétendu qu'ils devaient être considérés comme sujets français. Dans aucune publication française ancienne on ne parle de nègres Bonis, tous sans exception sont désignés sous le nom de nègres Bosch ou nègres Marrons. Léon Rivière écrit en 1866 dans la feuille officielle de la Guyane française : « En dehors de nos possessions il existe encore des peuplades désignées sous le nom générique de nègres Bosch. »

Les vrais Bosch, ceux qu'on appelle ainsi, même sur la rive française du Maroni, sont supérieurs aux Bonis au point de vue des services qu'ils rendent aux Européens. On ne peut se passer d'eux pour franchir les sauts, en se rendant aux terrains aurifères. Tous les explorateurs qui ont franchi les rapides excessivement dangereux de la Guyane dans les pirogues, faites d'un tronc d'arbre creux, maniées par ces hommes hardis et expérimentés, rendent hommage à l'habileté avec laquelle ils savent vaincre tous les obstacles et à la sûreté de leur coup d'œil.

Le tatouage se pratique chez eux par de petites incisions sur l'épiderme, lesquelles, à défaut d'adjonction de couleur, produisent des cicatrices noires d'un effet absolument bizarre; on dirait de la graine de lin répandue et collée sur le torse, qu'ils montrent généralement tout nu. Leurs cheveux, très courts, sont réunis en petites tresses semblables à des cornes poussant sur leur tête. Je ne parlerai pas de leurs dents : est-il besoin de rappeler que le nègre qui ne connaît pas nos poudres et pâtes dentifrices, serait en droit de se moquer de nous, qui ne pourrions bien souvent opposer qu'un râtelier bien triste à sa double rangée intacte et immaculée?

Ils se rendent souvent à la capitale, où ils ne peuvent circuler qu'à la condition d'être plus ou moins vêtus. S'ils ne veulent pas rester dans leurs canots, ils peuvent habiter des hangars que le gouvernement a fait construire à leur intention.

C'était le chef des nègres Bosch que j'avais rencontré à Albina et, quelques jours plus tard, à Saint-Laurent. Parti peu après pour Paramaribo, où il avait été appelé par le gouverneur, il semble tout heureux de me revoir. Nous nous adressons des discours, dont réciproquement nous ne comprenons pas le premier mot; il a le rire facile, et pour me prouver qu'il saisit fort bien les politesses que je lui prodigue dans un langage qui lui est inconnu, il ne cesse de me répéter « *Ja, ja* » (ce qui veut dire « oui, oui »). Pour faire preuve de son attachement au gouvernement hollandais il étale un mouchoir aux couleurs nationales. Décidément le grand man Osesi est d'un patriotisme touchant!

Quelques jours après, le gouverneur reçoit successivement le chef des nègres Saramacca, appelé Akroesoe, accompagné de son capitaine, et le chef des nègres Bekoe et Moesinga, qui porte le nom d'Adray Vroom-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hart; ce dernier est accompagné de son fils. Invité à assister à l'audience, je fais la connaissance de deux personnalités tout à fait différentes; malheureusement, comme avec Oseesi, le charme de la conversation m'échappe, à cause de mon ignorance de la langue indigène.

Akroesoe pousse le patriotisme encore plus loin qu'Oseesi; son pantalon est composé de trois bandes : rouge, blanc et bleu, avec une bande orange au milieu, qui couvre exactement le genou. Adray Vroomhart est en uniforme de général, le tricorne sur la tête et le bâton de chef à la main. Il me fait penser aux généraux d'Haïti!

Après m'être rendu compte de l'instruction donnée aux enfants hindous sur la plantation Marienburg, je désire visiter les écoles de Paramaribo. Il y en a plus d'une douzaine, indépendamment de l'école du soir pour ouvriers et artisans et de celle où l'on enseigne l'agriculture. Le gouverneur veut bien m'accompagner dans deux ou trois, et le lendemain l'inspecteur des écoles me sert de cicérone dans quelques autres.

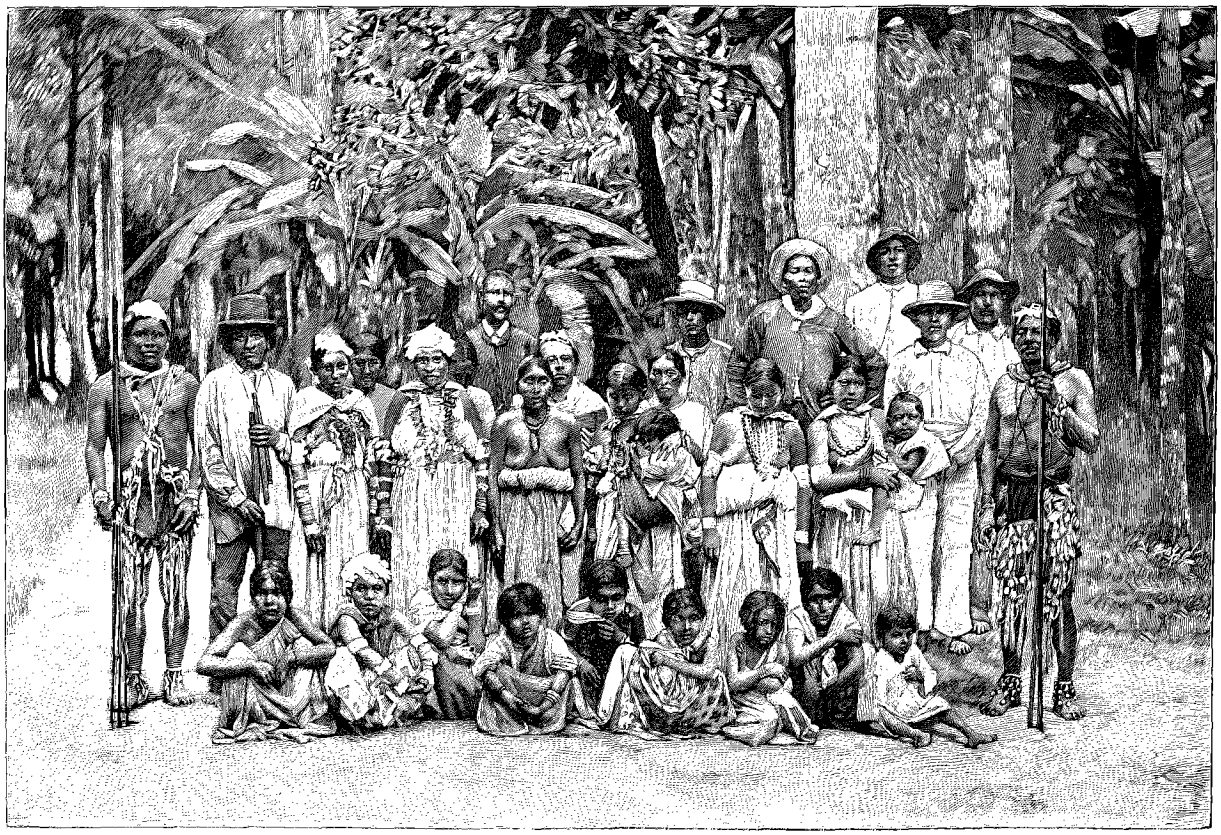
Pénétré de la conviction que l'enseignement — surtout dans les colonies — est le point de départ du développement et du progrès, en arrachant à l'oisiveté et à l'ignorance des cerveaux qui peuvent plus tard être si utiles, et contribuer dans une large mesure au bien-être du pays, je ne me contente pas d'une visite sommaire, mais désire m'initier dans les détails à l'instruction qu'on donne aux enfants des deux sexes, tant européens que créoles et nègres.

Cette instruction fait le plus grand honneur au gouvernement hollandais. Dans chaque établissement je constate qu'elle est sérieuse, bien comprise et essentiellement pratique pour les enfants de couleur. Les écritures qui passent sous mes yeux sont régulières et belles.

Dans une école de jeunes filles, je m'informe si l'enseignement comprend les langues étrangères. Sur la réponse qu'elles apprennent le français et l'anglais, je demande la permission de passer un examen. Les élèves ouvrent leur livre de français; je prie plusieurs d'entre elles de me lire quelques lignes, et après je leur adresse différentes questions, auxquelles on me répond sans hésiter. Passant à l'anglais, j'obtiens le même résultat satisfaisant.

Dans une école de garçons je passe un examen de géographie et choisis comme sujet de mes investigations la Suède, la France, les États-Unis et l'Inde anglaise. Les questions assez compliquées que je pose sont toutes résolues avec une exactitude surprenante. Dans une école d'enfants créoles je choisis l'arithmétique; un enfant de huit ans me fait sur le tableau la division suivante :

8 172 / 8 972 136 572 4 546.



INDIENS ARROWAKS[1].

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

De pareils résultats se passent de commentaires. Involontairement je me rappelais ma visite faite, peu de temps auparavant, dans une autre colonie à une école où le côté pratique de l'instruction m'avait paru faire entièrement défaut. Un négrillon était chargé de copier un thème sur le roi Clovis! N'aurait-il pas mieux valu apprendre à ce moricaud comment on plante des bananes?

Un autre futur électeur, âgé de huit ou neuf ans, copiait sur son ardoise un thème dans lequel il était question de glace et de neige. En demandant à toute la classe réunie ce que c'était que la neige, personne ne put me répondre! L'instituteur, interloqué, se décidait à ce moment-là à le leur expliquer.

A Cayenne et à Mana j'ai assisté à la distribution des prix dans les écoles. Dans la dernière localité j'ai pu me présenter à cette cérémonie en jaquette, mais à Cayenne l'habit et la cravate blanche étaient de rigueur. L'habit à 8 heures du matin pour une fête d'enfants, la plupart noirs, de couleur chocolat ou à nuances indéfinies, me semblait un comble. Dans certaines colonies, le besoin de se vêtir, pour des motifs futiles, d'une manière absolument incompatible avec le climat, d'arborer le chapeau haute forme en plein soleil, atteint les proportions du comique, pour ne pas dire du ridicule.

J'ai vu distribuer dans ces deux réunions des monceaux de prix à tous les élèves sans distinction. Il y en avait qui en rapportaient des paquets, parfois trop lourds, mais témoignant probablement de leur haute intelligence et de leurs capacités multiples. Un lauréat, qui me rappelait la doctrine de Darwin, obtint un prix d'hygiène : je ne pus apprécier en quoi pouvait bien consister sa supériorité! Il y a des prix de bon vouloir, de gentillesse et d'autres qualités, insaisissables pour mon pauvre cerveau, surmené dans un accoutrement qui me fait horriblement transpirer par 30 degrés de chaleur. Une fillette de sept ans reçoit un prix de morale; je regarde mon voisin, qui me paraît aussi ébahi que moi. Il va sans dire que de longs discours avaient inauguré l'imposante réunion, où le côté politique ne manquait pas d'être effleuré...

Les promenades que je fais avec le gouverneur tant en voiture qu'à cheval me font connaître la ville et ses environs. La première, d'une étendue considérable, se compose en grande partie plutôt d'allées et de boulevards que de rues proprement dites. Sur le bord de la rivière, une rangée de beaux amandiers protège contre les rayons du soleil; en plusieurs rues, des arbres de belle taille, dont les branches supérieures se recourbent vers les autres, forment un dôme continu de verdure et d'ombrage bienfaisant.

Les grandes routes ne sont guère plus nombreuses ici que dans la Guyane française. Les anciens colons et habitants, habitués de génération en génération à se servir pour leurs transports des grands fleuves et de leurs affluents, n'ont pas suffisamment compris que pour faire fructifier un pays, pour établir des relations fréquentes et des débouchés indispensables, la création de routes est de première nécessité.

Actuellement cette absence d'artères se fait fortement sentir; des terrains étendus restent en friche, faute de communications suffisantes avec la capitale. Les richesses forestières du district de Coppename, pour ne citer qu'un exemple, n'ont jamais été exploitées, par la seule raison qu'une communication avec Paramaribo n'existait pas.

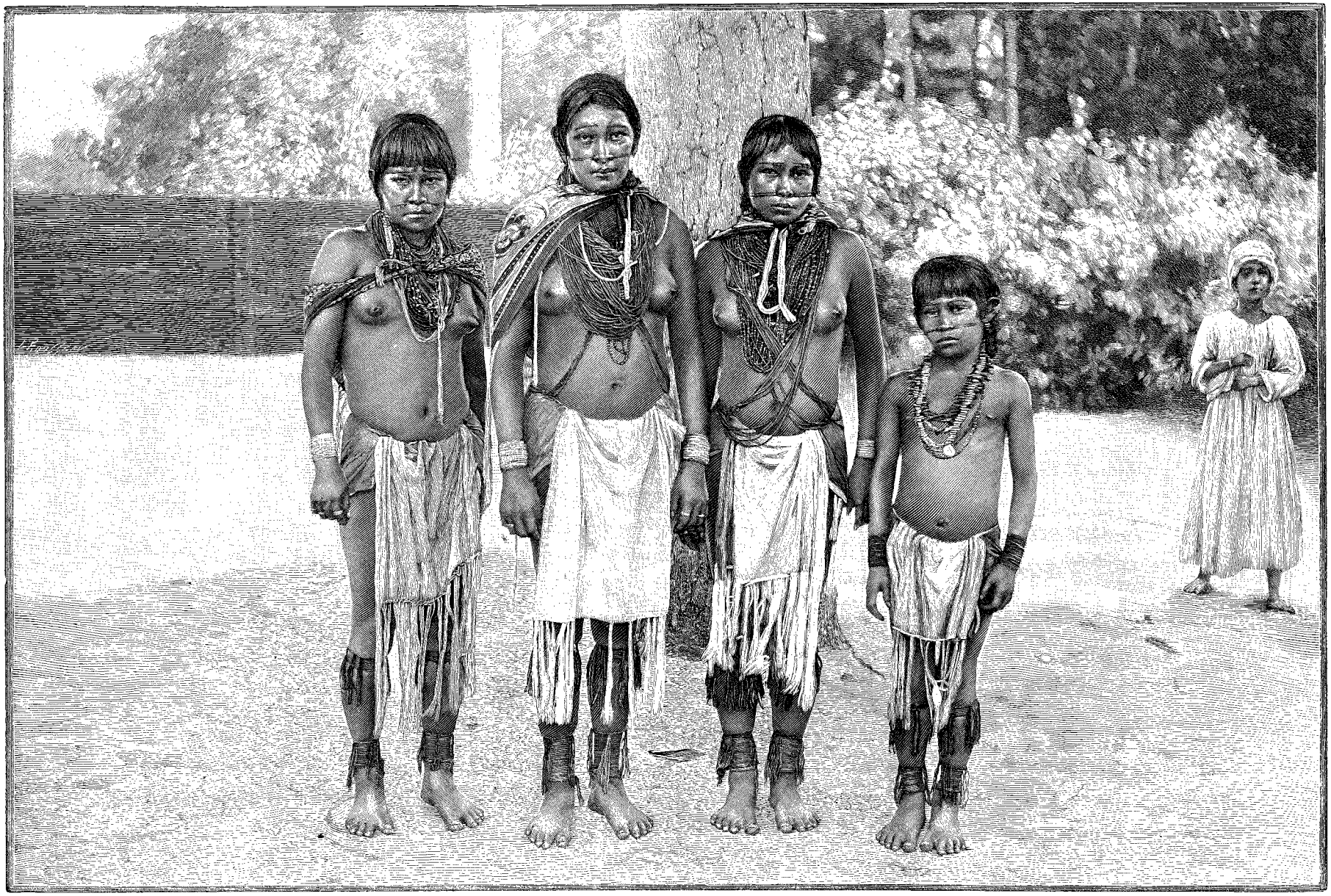
Le gouvernement colonial insiste beaucoup pour la création d'un tramway à vapeur entre la métropole et le district de Saramacca, lequel serait le point de départ, pour toute cette contrée, de progrès incontestables Les adversaires du projet demandent l'amélioration de la route fluviale, et le Ministère des colonies à la Haye, avant d'accorder les subsides nécessités par les travaux auxquels on se décidera, a envoyé sur les lieux un ingénieur chargé de se prononcer sur la question. Quel que soit le résultat, le district de Saramacca aura dans un avenir prochain une communication plus facile avec la capitale. Qu'on en fasse autant, et le plus vite possible, pour l'intérieur du pays où l'on trouve les placers. Jusqu'aujourd'hui l'accès aux contrées aurifères est des plus difficiles; il en résulte que l'immigration ne s'y porte pas, qu'aucun commerce ne s'y établit, qu'aucune ville ou village ne s'y fonde. Des routes, et d'autres routes encore : c'est toujours par là qu'il faut commencer; Demerara cependant en a bien donné l'exemple.

C'est par une belle soirée du mois de septembre que nous nous embarquons, le gouverneur, quelques invités et moi, à bord d'un joli petit vapeur qui fait le service des rivières. Il est 10 heures; le ciel, d'un azur profond, est diamanté de tous les feux stellaires; la bise apporte sur ses ailes la fraîcheur de la mer. Nous sommes sept, cinq hommes et deux dames. Les dames nous quittent peu de temps après notre départ; notre bateau stoppe un instant, et elles sont transbordées dans une embarcation que nous traînons à la remorque. Cette embarcation, dont le modèle rappelle celles de la mère patrie du siècle dernier, ressemble comme forme aux gondoles de Venise. Elle est toute en bois, peinte d'un vert clair, et la partie intérieure étant assez spacieuse, nos deux dames pourront s'étendre à leur aise sur les banquettes transformées en lits.

La petite cabine de notre vapeur contient deux banquettes, qui constituent quatre places pour coucher; un des invités se plonge d'un bond agile dans son hamac, accroché pour la circonstance sur le pont.

A 4 heures du matin notre steamer s'arrête au beau milieu du fleuve Surinam. Nous sommes arrivés à un endroit où le manque d'eau nous exposerait à un échouement inévitable. Nos cris ont réveillé ces dames, qui apparaissent comme des fées, noyées dans des flots de rayons lunaires. Toute la société se trouve bientôt réunie dans une chaloupe à vapeur, qui a été remorquée pendant le trajet comme la fameuse gondole, et dont le peu de tirant d'eau nous permet d'at-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FEMMES CARAÏBES (PAGE 33). — GRAVURE DE ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

teindre la rive. Nous accostons au clair de la lune, et nous nous engageons dans un petit sentier sous bois qui mène à un cimetière du siècle dernier. L'endroit que nous visitons s'appelle la Savane des Juifs ; quelques pieux vermoulus, faisant fonctions de monuments funéraires, attestent la présence de cadavres enterrés là à une époque bien reculée. C'est ici également que commençait autrefois le cordon militaire destiné à empêcher l'évasion des esclaves.

Le spectacle est lugubre, mais imposant; nous pouvons nous figurer que nous sommes dans un théâtre au moment où l'on baisse le gaz.

Au retour, le soleil levant dore la crête des petites hauteurs verdoyantes, tandis que notre sentier à travers la forêt dort encore dans un léger brouillard de rosée qui se dissipe au fur et à mesure que nous regagnons la berge de la rivière. Notre chaloupe à vapeur continue sa route et nous conduit à Bergendal, la station la plus éloignée où l'on puisse arriver avec ce moyen de transport. On pourrait à la rigueur continuer encore quelques milles plus loin, mais alors il faudrait bientôt se servir de pirogues de nègres pour pénétrer plus avant dans l'intérieur.

Débarqués à terre vers les 11 heures, le soleil nous envoie des caresses brûlantes. Il ne s'agit pas ici de nous reposer sous le feuillage touffu de la flore tropicale, mais d'escalader une colline de 300 pieds de hauteur, qui nous fera jouir d'un coup d'œil superbe. L'ascension est fatigante sous ce ciel de feu, et j'admire la vaillance de nos dames, qui nous donnent une leçon et prennent hardiment les devants.

Le panorama qui se déroule devant nous, une fois arrivés au sommet, nous dédommage largement de nos efforts. Le vert manteau de la forêt puissante et sans limites se perd dans la chaîne des monts Tumuc-Humac que nous apercevons à l'horizon. Plus près de nous, des mamelons couverts de bouquets de verdure s'échelonnent gracieusement et se reflètent dans l'eau cristalline d'un ruisseau qui serpente à travers le paysage. Après la descente nous traversons une savane conduisant à un petit pont en bois, où commence une très bonne route de 30 kilomètres au bout de laquelle se trouvent des placers de valeur.

Nous ne quittons pas Bergendal sans nous reposer quelques instants à l'école des Hernhutters ou Frères Moraves, secte religieuse protestante qui remonte au XVIIe siècle, et qui possède plusieurs écoles dans la colonie. Cette secte a été fondée par le comte de Zinsendorf et est venue s'établir à Surinam il y a cent soixante ans. Elle y a fait beaucoup de bien au point de vue moral et s'est appliquée spécialement à l'instruction des enfants Les Hernhutters se marient toujours entre eux et sont très attachés les uns aux autres; ils ont une réputation de grande honnêteté.

Après une courte halte dans un village de nègres, nous faisons escale à Phedra, station d'une certaine importance, que le chef de la colonie tient à visiter. J'y prends un bain délicieux, mais j'ai soin de me tenir tout près de la berge, où il n'y a qu'un mètre de profondeur. De cette façon la transparence de l'eau me permettra de reconnaître le fond et de m'apercevoir, le cas échéant, de l'approche du redouté piraï. Nous dînons à bord et regagnons Paramaribo tard dans la soirée.

Un voyage non moins intéressant est combiné pour un autre jour. Nous partons aux premières lueurs de l'aube par le steamer *Nederland*, suivons le Surinam d'abord jusqu'au fort Amsterdam, et bifurquons à droite par la rivière Commewyne, affluent du premier.

Des deux côtés du fleuve j'aperçois de nombreuses plantations de bonne apparence. Notre premier arrêt est à Charlottenburg, plantation autrefois importante, mais abandonnée aujourd'hui. Les Frères Moraves y possèdent un établissement qui n'est pas sans intérêt, et s'occupent de l'instruction des enfants.

Notre seconde étape est la plantation Nieuw Clarenbeek, entreprise qui a coûté 200 000 florins d'exploitation, mais dont le résultat a été des plus onéreux. Vendue pour la somme modique de 12000 florins, les nouveaux propriétaires s'attendent à un rendement largement rémunérateur.

Une branche du Commewyne s'appelle Cottica; nous nous engageons dans cette rivière et visitons une concession de 6 hectares en culture, accordée à un coolie hindou, ayant terminé son contrat de cinq ans. Je me trouve en présence d'un homme fort intelligent, établi à cet endroit depuis six ans, ayant sous ses ordres une dizaine de travailleurs libres. Il parle couramment le hollandais, et nous montre, en dehors de sa petite bibliothèque, sa collection de timbres-poste. La timbromanie n'a plus de limites, à ce qu'il paraît!

Un peu plus loin, une plantation abandonnée, nommée la Paix, ressemble à un champ après la bataille. Les machines rongées par la rouille se dressent comme de sinistres fantômes au milieu d'un bâtiment en ruines, emprisonné dans la brousse envahissante.

Voici enfin Ephrata, où demeure le commissaire du district; ce fonctionnaire nous fait le plus charmant accueil. Pendant qu'il nous promène sur la station, mon attention est mise en éveil par l'arrivée de deux individus, les menottes aux mains et sous la conduite d'un brigadier de la police. Ils ont pris le chemin du Cottica que j'ai décrit en parlant des évadés du Maroni; le lecteur aura déjà soupçonné que je me trouvais en présence de deux échappés de la colonie voisine. En les interrogeant, j'apprends qu'ils viennent de Saint-Jean et qu'ils ont franchi le Maroni au moyen d'un petit radeau construit dans leurs moments de loisir.

Mes questions ne semblent pas leur plaire beaucoup, attendu qu'il s'en dégage forcément une connaissance suffisante des lieux qu'ils viennent de quitter. Le plus souvent ces évadés s'ingénient à apitoyer les gens, en racontant des choses absurdes, en faisant le récit le plus dramatique de la façon dont ils sont traités et malmenés, et encore en se faisant passer pour des condamnés « politiques », si la supercherie a quelque chance de réussir. Évidemment tout habitant de la Guyane

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hollandaise n'est pas initié aux détails des établissements pénitentiaires; il n'y a donc rien d'étonnant à ce que les histoires débitées avec force détails touchants excitent quelquefois la compassion. C'est ainsi qu'une de nos dames prêche la miséricorde pour ces pauvres « malheureux ». Je leur demande leurs noms et leurs numéros matriculaires, et, plus tard, ayant pu vérifier que, si sous ce rapport ils n'avaient pas menti, les réponses données sur leurs antécédents étaient toutes mensongères, j'ai été à même d'édifier les habitants de Surinam, enclins à une pitié assez mal fondée, sur la valeur des fuyards et sur la foi qu'on peut accorder à leurs récits.

Il m'est arrivé à Paramaribo d'entendre soutenir la thèse que le gouvernement français ne demandait pas mieux que de les voir s'échapper, afin d'en être débarrassé. On ne pouvait admettre, en effet, que la surveillance fût insuffisante, au point de leur fournir l'occasion de s'échapper quand bon leur semblait.

Le retour d'Ephrata s'accomplit en ligne directe, et en route le gouverneur combine le voyage sur la rivière Para, projeté pour le surlendemain. Un des invités d'aujourd'hui, fonctionnaire pour le district du Para, fera partie de l'excursion, qui prendra trois jours et qui demande des préparatifs sérieux.



NÈGRES BOSCH (NÈGRES DES BOIS)[1] (PAGE 34).

La rivière Para est un affluent du Surinam; elle est assez étroite et peu profonde. Pourra-t-on s'y engager avec une chaloupe à vapeur sans avoir l'ennui d'échouements continuels et des retards qui s'ensuivent?

Il est décidé qu'on risquera l'aventure à la marée haute; nous emportons une grande quantité de provisions et partons après déjeuner. C'est bien l'exploration la plus intéressante et la plus pittoresque que j'aie faite dans la Guyane hollandaise. En nous engageant dans la rivière, nous nous trouvons entourés d'une nature différant entièrement de celle que présentent les bords des grands fleuves. Plus de plantations, de maisons proprement entretenues, plus de courants s'entre-croisant et mettant en mouvement les sables, les matières friables et les détritus charriés par la force des eaux. La nappe sur laquelle glisse notre chaloupe ne tarde pas à devenir claire et limpide; elle est calme comme un lac, ridée par une brise chaude, chargée des parfums des terres tropicales. Des deux côtés la rangée non interrompue de palétuviers baigne dans la vase molle et se confond avec la ceinture verte de la forêt. En certains endroits, des arbres séculaires, confusément distribués et réunis par des centaines de clématites et de liserons, forment un rideau impénétrable à la chaleur moite et alanguissante dont l'atmosphère est imprégnée. Les rameaux fleuris des arbrisseaux aux vives couleurs se mêlent aux pandanus, aux plantes grimpantes, aux lianes, aux fougères arborescentes, au feuillage en forme d'éventail du palmier bâche et à tout un fouillis de végétation parasite. De-ci, de-là, s'élèvent des pinots et des balisiers; les orchidées tapissent les branches des géants de la forêt, la corolle violette ou jaune d'une belle fleur se montre à travers l'écartement de la masse enchevêtrée.

Tout autour de nous règne le silence le plus profond, interrompu à de rares intervalles par le sifflet d'un oiseau ou les cris d'une bande de macaques s'enfuyant à travers les profondeurs de la sylve. Et, au-dessus de cette végétation mystérieuse, si follement désordonnée, mais si splendide et luxuriante, le ciel ardent étale l'uniformité implacable d'un bleu intense.

Une heure avant le coucher du soleil nous arrivons à Onoribo; heureusement nous n'avons échoué nulle part. La réception qui nous attend est semblable à celle d'il y a un mois à Mana. Les femmes crient et dansent comme des possédées, les hommes tirent des coups de pistolet et de fusil, en saluant le gouverneur par les gestes les plus enthousiastes, et en l'appelant *papa* ou *massa*. Tous ces noirs sont de vieux esclaves ou leurs descendants. Le propriétaire du terrain où nous sommes débarqués leur loue le sol pour l'abatage des arbres, qui sont sciés en planches sur place avant d'être expédiés à Paramaribo. Ils y font également la culture des bananes et d'autres fruits. Pour l'instruction des enfants il s'y trouve une école; tous ces moricauds parlent hollandais et savent lire et écrire.

Le gouverneur tient beaucoup à ce que les enfants

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

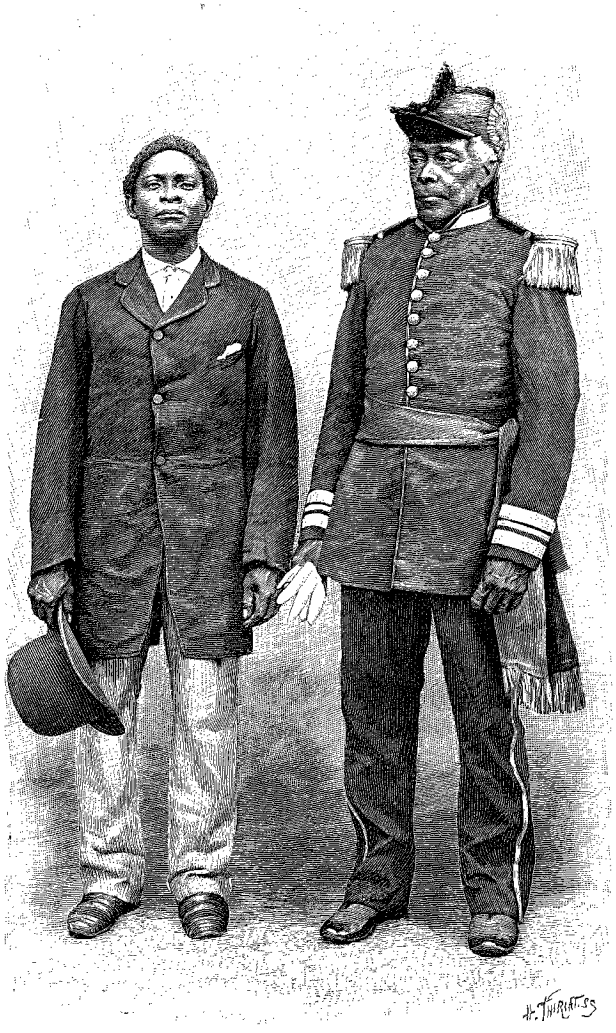
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

apprennent le hollandais. On a déjà trop longtemps toléré le jargon, dit patois nègre ou nègre anglais, qu'on parle dans la colonie.

Cette langue est un méli-mélo de hollandais, d'anglais et de portugais que tout le monde parle ou comprend à Surinam, même les Chinois et les coulis hindous. Les Européens s'en servent aussi par commodité dans leurs rapports avec leurs domestiques.

Nous passons sous deux arcs de triomphe assez primitifs, mais témoignant de la joie produite par la visite du chef de la colonie. Les femmes étendent devant nos pas des madras bariolés, qu'elles relèvent aussitôt que nous les avons traversés pour les déployer de nouveau tout le long de notre chemin; les hommes marchent à côté de nous en faisant des salamalecs, les enfants prennent les devants en sautillant.

La demeure de l'administrateur nous servira d'hôtel cette nuit; c'est un vieux bâtiment en bois dont le plancher craque sous nos pas, et où les fourmis paraissent avoir fait d'éclatants ravages. Nous faisons honneur au repas qui vient de nous être préparé; l'administrateur et le maître d'école sont nos convives, et manifestent hautement leur satisfaction d'échanger pour quelques heures l'entourage dans lequel ils se trouvent journellement contre la distraction que leur procure notre société.



ADRAY VROOMHART ET SON FILS [1] (PAGE 34).

Après le dîner toute la bande de femmes fait irruption dans la salle; les hommes et les enfants forment l'arrière-garde, ces derniers armés de clarinettes et de tam-tams. Un bruit assourdissant nous écorche les oreilles, le bal est inévitable; et pour donner plus d'éclat à la fête, un jeune gamin se met à taper avec une planche sur un vieux bidon à pétrole.

Tous les bals de nègres se ressemblent : plus il y a de tapage, plus il y a de bonheur, et si on ne les renvoie pas à un moment donné, ils danseront jusqu'au jour, toujours sur le même air et en reproduisant à l'infini les mêmes contorsions de hanches.

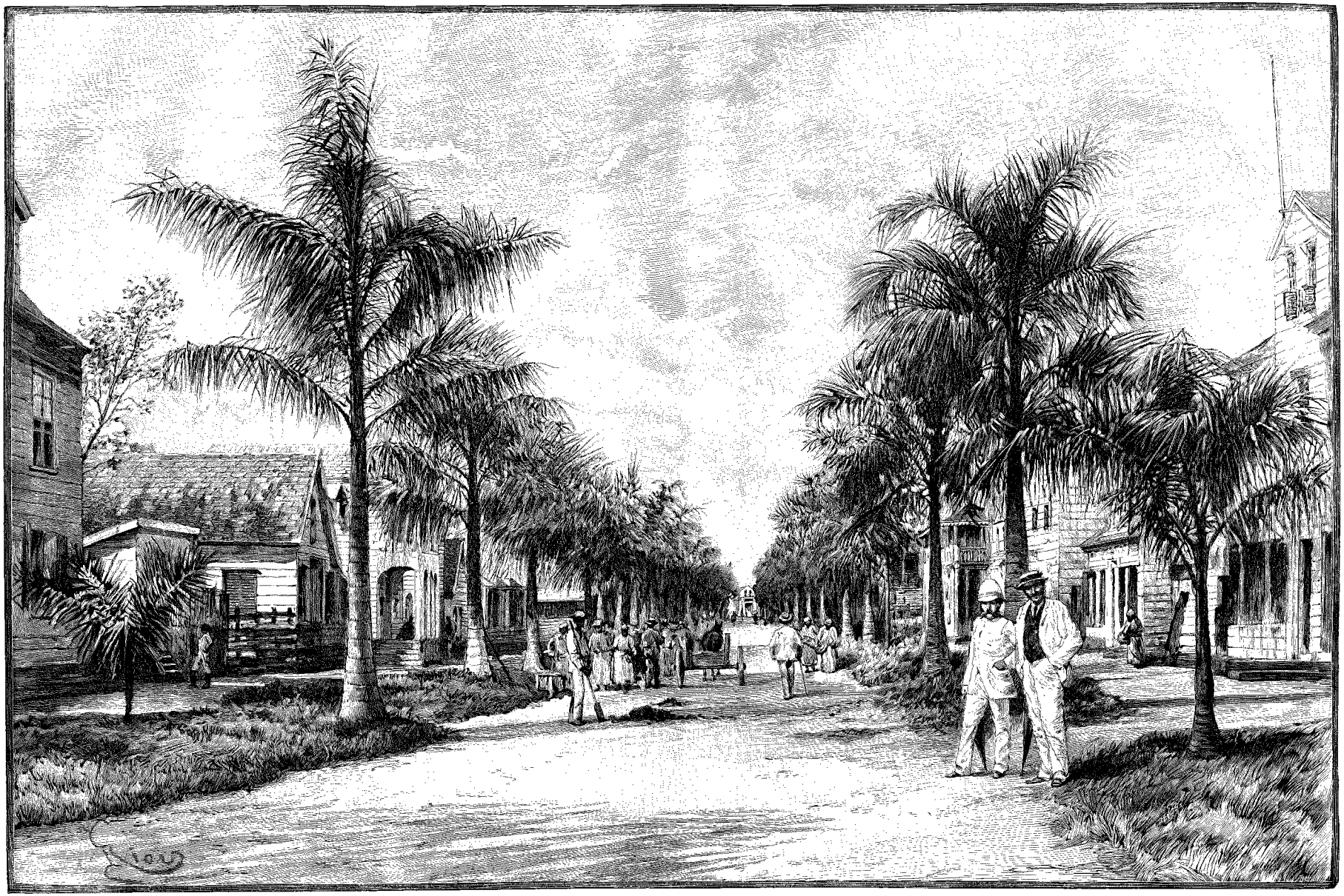
C'est probablement sur l'initiative de l'instituteur que le chant national est entonné. Au dernier couplet, quelques femmes, dégageant à la suite de leur danse effrénée un parfum peu déguisé, soulèvent le gouverneur et le portent en triomphe. Après lui, nous devons tous y passer, quoique nous protestions contre cet excès d'honneur. La foule se retire après s'être arrosé le gosier avec le genièvre qu'on leur a offert. Nous regagnons chacun, non pas notre lit, mais notre hamac, qui a été emporté. Le gouverneur et moi, nous couchons dans la partie supérieure de la maison, espèce de grenier ouvert à tous les vents; les autres invités accrochent leurs hamacs dans la salle du festin, où les émanations des danseurs se perçoivent encore le lendemain à leur réveil. Dans de pareilles excursions il faut passer sur ces petits inconvénients; dans notre chambre d'en haut nous ne sommes pas épargnés non plus. Une bande de chauves-souris décrivent leurs orbes au-dessus de nos têtes.

Le départ se fait avant le lever du soleil; nous avons dû faire notre toilette à la lumière vacillante d'une vieille lanterne. La chaloupe à vapeur avance avec précaution, car dans maint endroit le fond de l'eau est visible. La matinée est superbe et imprime à tout ce qui nous environne cette tonalité fascinante qui forme l'apanage des pays chauds. La rivière se rétrécit, et plus d'une fois nous touchons légèrement la vase ou frôlons un tronc d'arbre couché sur le fond. Continuer avec la chaloupe, ce serait s'exposer à un accident; elle stoppe, et au bord d'une crique on l'attache.

En quittant Onoribo nous avons emporté trois pirogues de nègres, qu'on appelle *coriaals* dans la Guyane hollandaise; elles ont été prises à la remorque, et les indigènes chargés de les pagayer se mettent à les vider au moyen de leurs écopes. Descendre dans ces frêles embarcations, poser le pied juste au milieu, s'asseoir

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MAAGDENSTRAAT, A PARAMARIBO. — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

avec toute la précaution exigée par la circonstance, et garder un équilibre permanent, constituent un tour de force que dédaigne le colon expérimenté et dont le nègre, doué de l'agilité du singe, se rit, même dans les fleuves aux courants tumultueux. L'embarquement n'est qu'un jeu pour mes compagnons; moi, en ma qualité de néophyte, je me demande comment il sera possible de conserver l'équilibre indispensable sur l'étroite planchette qui me servira de siège.

La crique dans laquelle nous entrons n'a que peu de profondeur, et quand même, étant bon nageur, je ne risquerai qu'un bain forcé dans le cas où le léger canot, simple tronc d'arbre creux, chavirerait par quelque mouvement involontaire. Nous ne sommes que deux dans notre pirogue, sans compter les deux nègres, qui s'accroupissent l'un sur le devant et l'autre sur le derrière. Au moyen de leurs pagaies, dont le maniement exige une extrême adresse, ils la font glisser sur l'eau avec la rapidité d'une flèche. Je me tiens immobile, avec la rigidité d'un empaillé : rien qu'en éternuant, on risque de faire culbuter l'embarcation.

Encore une nature sauvage et imposante, noyée dans l'immense silence de la solitude; une véritable débauche de végétation. Ici l'œil est charmé par l'abondance des nénuphars et des fleurs élégantes qui poussent sur les berges, attirant les superbes papillons qui voltigent à fleur d'eau. Nous accostons à une station qui s'appelle Onverwacht; la réception qu'on nous y fait forme le pendant de celle de la veille.

Le beau sexe de l'endroit est tout aussi enthousiaste qu'à Onoribo; nous ne marchons que sur des étoffes de cotonnade étendues devant nos pieds, et ne se terminant que devant l'entrée de l'école, qui sert en même temps d'église. La population étant moitié protestante, moitié catholique, les desservants respectifs visitent la localité à jours fixes pour le besoin de leurs cultes. Le terrain est la propriété collective des nègres qui l'habitent et qui coupent le bois dans la forêt, tout en cultivant des légumes et des fruits. Leur nombre est de trois cents environ, hommes, femmes et enfants.

Parmi les femmes en délire qui nous escortent, il y en a une qui attire spécialement l'attention. C'est une vieille négresse dont le dos est couvert d'un énorme foulard portant en gros caractères l'inscription : *Honi zwaki mali pansi*. C'est un cadeau qu'elle a reçu il y a dix ans, mais elle ne peut pas nous donner de renseignements sur le gracieux donateur, pas plus qu'elle n'a jamais compris le sens de ces paroles, qu'elle considère comme un fétiche apposé sur le fichu.

Une promenade de vingt minutes nous mène à Osembo, autre station où l'on s'occupe également de l'abatage des arbres. Les Frères Moraves établis ici nous abreuvent avec un lait délicieux de noix de coco.

Deux autres heures en pirogue, et nous voici rembarqués sur notre chaloupe à vapeur, qui nous conduit à Overtoom, nouvelle exploitation forestière. Toutes ces stations que nous visitons étaient autrefois des centres de prospérité; on y trouvait des plantations où les habitants de Paramaribo allaient chercher la villégiature et le repos pendant la saison sèche.

Après l'abolition de l'esclavage, le manque de bras a converti en brousse et en désert des propriétés jadis florissantes; la déchéance augmente d'année en année. Il n'en est pas moins vrai que mon voyage au Para m'a laissé d'ineffaçables souvenirs et que les beautés des sites me le font considérer comme la plus enchanteresse des excursions à accomplir dans les Guyanes.

La dernière halte, au bout de deux nouvelles heures en coriaal, est Eendracht. Je trouve dans un gourbi de nègres une chaise et m'occupe à rédiger mes notes, tandis que le gouverneur et ses autres invités se dirigent à pied vers le poste Berlijn, où il y a une inspection à faire. Assis dans une anse au bord de la crique, je me laisse aller à cette douce rêverie, où la pensée prend librement ses envolées, où la solitude, au milieu de la flore tropicale, constitue un charme indescriptible.

Mais le soleil est à son déclin et ma montre indique près de six heures, quand mes compagnons reviennent à grands pas. Il nous faut plus de deux heures en pirogue pour regagner la chaloupe! A franchement parler, la traversée ne me sourit guère, mais il n'y a pas à discuter. Nous ne pouvons passer la nuit dans la forêt et nous sommes forcés de nous abandonner à l'expérience de nos nègres. Heureusement que cette race est dotée de véritables yeux de chat, qui perçoivent une ombre, un semblant de clarté, là où le regard inexpérimenté de l'Européen ne plonge que dans le voile impénétrable des ténèbres. D'étoiles, il n'y en a même pas; seul le scintillement des lucioles perce de temps en temps l'implacable obscurité qui nous environne.

De temps en temps un petit choc nous prouve que nous glissons sur des troncs ou des ronces submergés; il y a de quoi avoir la chair de poule! Aucune parole n'est échangée dans les pirogues qui se suivent à de faibles distances, le clapotement des pagaies dans l'eau est le seul bruit qui interrompe le silence de cette nuit que je n'oublierai de ma vie.

Voilà finalement une faible lueur rouge qui se dessine à l'horizon : c'est notre salut, c'est notre chaloupe. Un dernier prodige d'équilibre pour accoster sans chavirer et monter prudemment à bord, où un souper bien mérité nous attend. Le lendemain c'est encore le même moyen de transport que nous devons utiliser pour nous rendre à Republiek, poste militaire sur le Para, et de là aux Quatre-Enfants (Vier Kinderen). Dans cette dernière station, deux curés desservent une église catholique, comprenant une école pour les enfants d'à peu près trois cents nègres établis dans les alentours. « Prospérité », établissement d'indigènes ayant embrassé la religion des Frères Moraves, est notre dernière étape. Ils sont là quatre cents, s'occupant de différentes cultures. En regagnant pour la dernière fois notre chaloupe, et en sortant courbaturé de l'affreuse pirogue, je fais le serment de ne plus jamais descendre dans une pareille embarcation.

Notre retour à Paramaribo se fait par le grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

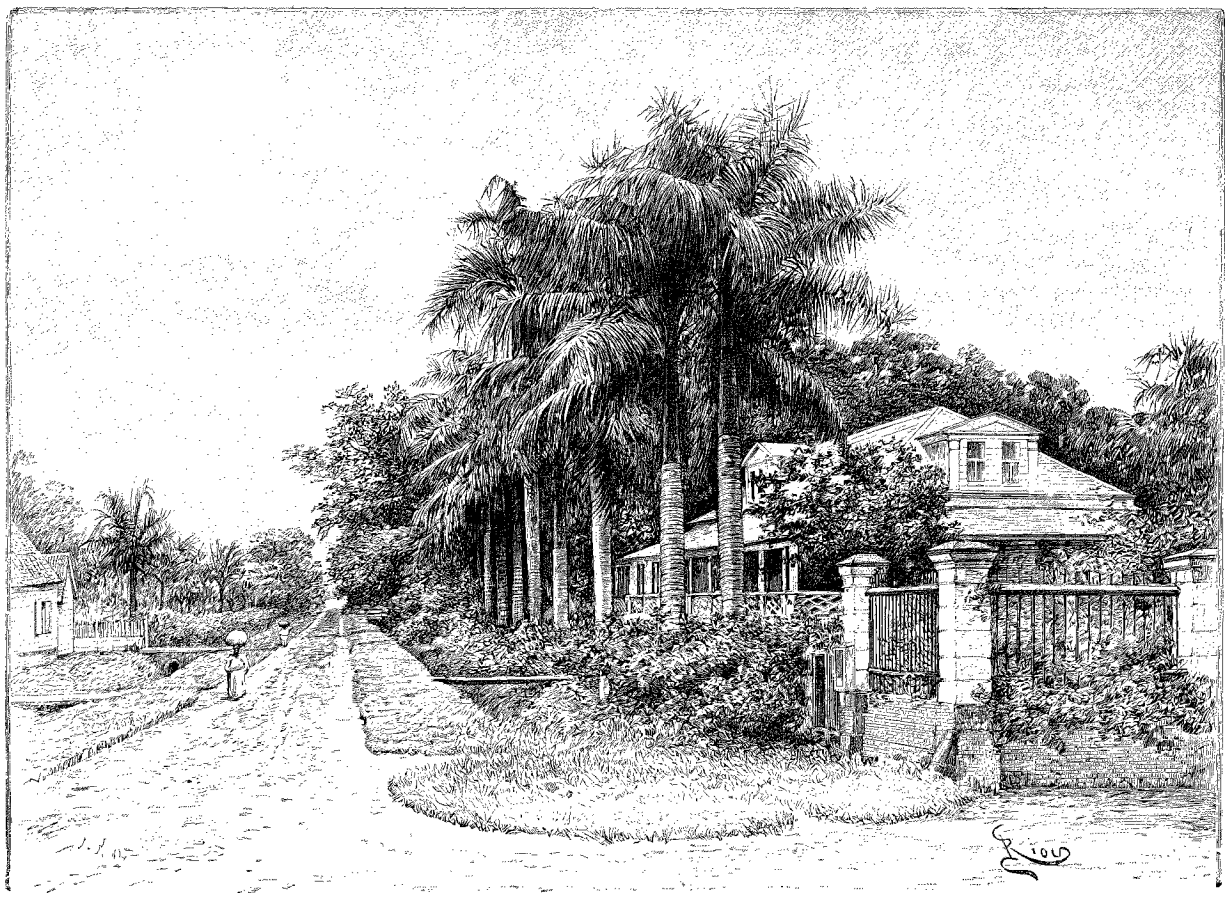
fleuve, le Surinam, que nous atteignons en quittant le Para par un petit canal de traverse. Nous en avons encore pour plusieurs heures avant que la ville ne devienne visible.

Les grandes rivières des Guyanes, aux eaux jaunâtres et limoneuses, ont une frappante ressemblance entre elles, comme du reste avec l'Orénoque et l'Amazone. Occupant à leur embouchure une largeur qui varie de 1 à 3 kilomètres, elles sont soumises au flux et au reflux de la marée; la navigation est généralement subordonnée au niveau de leurs eaux et à la force des courants. L'entrée par mer en est rendue souvent difficile par la boue et les bancs de sable, et demande une connaissance pratique. Ces rivières, alimentées par des centaines d'affluents et de criques, sont navigables jusqu'à 60, même 100 kilomètres de distance dans l'intérieur des terres; plus loin leur cours, extrêmement sinueux depuis l'embouchure, se rétrécit, et les bas-fonds parsemés de roches, dues à des soulèvements plutoniens, en rendent la navigation impossible pour tout autre bateau que les canots dont se servent les aborigènes. Plus loin encore on arrive aux sauts ou rapides, qui sont le fait d'un étranglement du lit du fleuve.

Dans plusieurs rivières et criques, le niveau varie sensiblement suivant les saisons. La quantité d'eau pluviale qui tombe tous les ans dans les Guyanes surpasse celle que reçoivent la majorité des pays tropicaux; on peut calculer qu'il y pleut au moins la moitié de l'année. Ces pluies sont encore plus abondantes dans les forêts, et donnent naissance à des marais perpétuels, dont la réputation d'insalubrité s'étend, bien à tort, au pays tout entier.

Parmi les fleuves les plus importants du sol guyanais, qui presque tous prennent leur source dans la chaîne des Tumuc-Humac, citons le Maroni, le Surinam, le Corentyn et l'Essequibo. La première sert de limite aux Guyanes française et hollandaise, et la troisième sépare la dernière de cette Guyane anglaise. Nous trouvons ensuite sur le territoire français la Mana, le Sinnamary, le Kourou, le Mahury, l'Approuague et l'Oyapock, qui sert de limite provisoire du côté du Brésil. Les autres rivières ne sont que d'un intérêt secondaire. En dehors du Surinam et du Commewyne, dont le cours ne forme qu'une seule embouchure avec le premier, nous ne trouvons sur le territoire hollandais que le Cottica, affluent de la dernière, le Saramacca, le Coppename et le Nickerie.

La Guyane anglaise compte, à côté de ses grands cours, le Corentyn et l'Essequibo, deux rivières impor-



ROUTE DU GRAND COMBÉ, A PARAMARIBO [1].

1. *Dessin de Riou, gravé par Kohl.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tantes, le Demerara et le Berbice. Le Cuyuni et le Massaruni, qui confluent avec l'Essequibo, parcourent le territoire contesté entre le Venezuela et la possession britannique. Le Pomeroon, le Canje et le Rupununi sont trois rivières de moindre valeur, bien que la dernière ait une longueur de 220 milles.

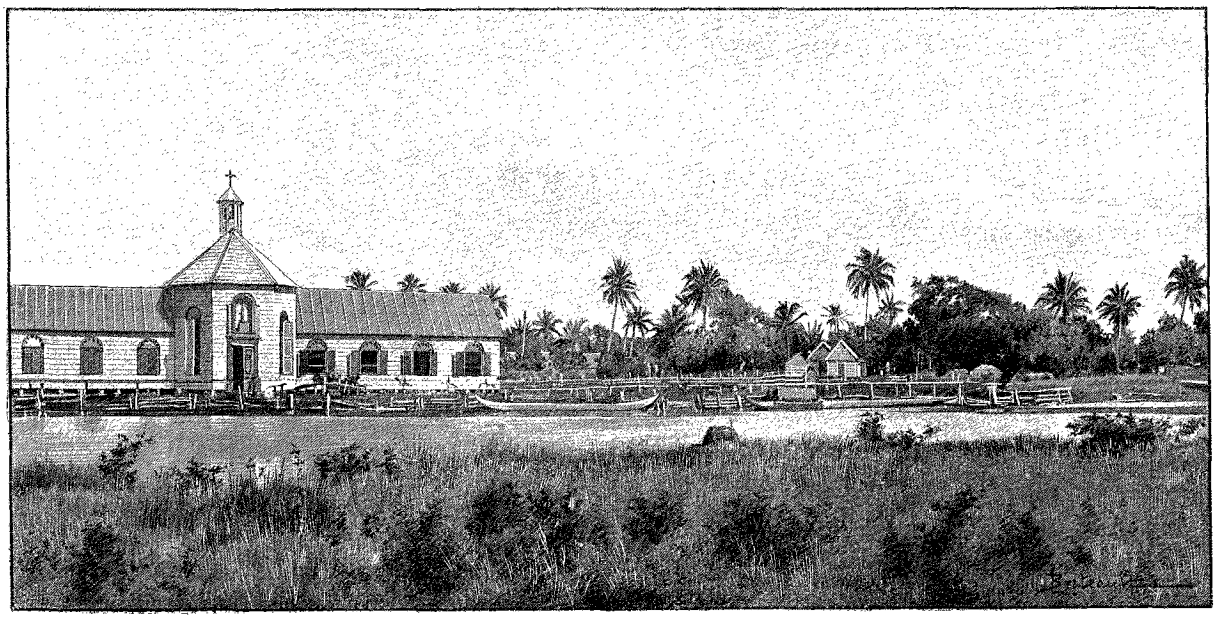
A part les sauts, nombreux dans les trois pays, la Guyane anglaise seule possède des cascades ou chutes d'eau. La variété des poissons dans ces différentes rivières n'est pas aussi grande qu'on serait tenté de le supposer. Les pêcheurs étant peu nombreux, il est très possible que l'ichtyologie se trouve privée de la connaissance de plusieurs spécimens, prenant gaiement leurs ébats journaliers, en se moquant de l'ignorance humaine.

Il n'en est pas moins vrai que quelques espèces curieuses méritent l'attention. Nous trouvons d'abord le piraï, dont j'ai expliqué les qualités voraces, le lamantin, espèce de cétacé herbivore qui atteint jusqu'à 6 mètres, le gymnote, de la famille des torpilles, dont les secousses électriques sont des plus violentes, et un poisson tout à fait spécial à la Guyane, qu'on appelle en patois nègre le *kopira* (espèce de silure).

Un naturaliste de Paramaribo a bien voulu me faire cadeau de la tête décharnée de ce poisson original. La partie supérieure de cette tête ressemble à un marin breton, la partie inférieure représente le Christ à la croix. C'est un poisson de mer, qu'on trouve quelquefois par les temps de haute marée dans les grands fleuves jusqu'à peu de distance de leur embouchure. Sa longueur varie généralement de 40 à 80 centimètres.

Le programme de mes excursions sur le territoire hollandais comprend la visite de deux autres plantations. Cette fois-ci c'est encore le vapeur *Wilhelmina* qui est destiné à nous conduire. Pour atteindre le bateau, et à chaque descente, il faut, dans la Guyane hollandaise, faire de 50 à 100 mètres en balcinière; il en est de même dans la colonie française, et souvent le trajet, en raison des courants excessivement forts, n'est pas sans présenter d'inconvénients.

La main exercée des gens qui manient les avirons ne vous fait jamais cependant manquer l'abordage; vous êtes sûr d'accoster mathématiquement à l'endroit précis où se trouve l'échelle. Et cet exercice savamment calculé se fait ici sans gouvernail; sur le Maroni, où le courant n'est pas aussi violent que sur le Surinam, le gouvernail rend des services; ici la combinaison constituerait plutôt un danger. Dans la Guyane anglaise je trouverai partout des appontements, des jetées ou des estacades, non seulement à tout endroit de débarquement devant la capitale, mais aussi à chaque point d'atterrissement conduisant à une plantation.



VIER KINDEREN (PAGE 42) [1].

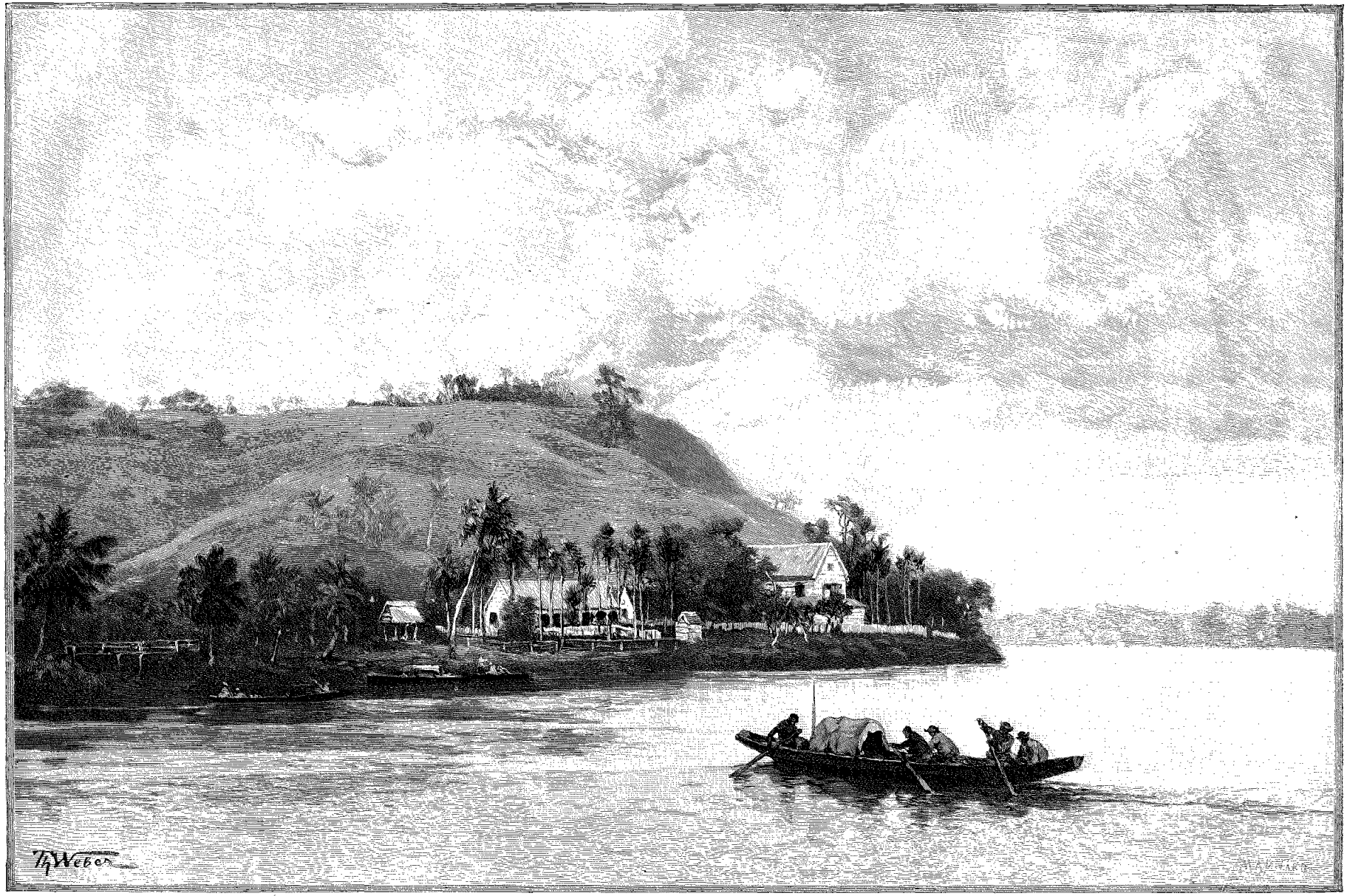
Nous visitons d'abord la plantation Geijersvlijt, abandonnée et négligée il n'y a pas longtemps, mais très bien soignée aujourd'hui. On y a produit 40 000 kilos de cacao l'année dernière, et probablement sous peu on ira y planter aussi le café Libéria. Le directeur nous fait les honneurs de son exploitation et appelle notre attention sur le système de drainage, qui ne laisse rien à désirer.

En traversant la rivière nous mouillons devant un poste militaire, que le gouverneur désire inspecter. Deux soldats y occupent leurs loisirs à regarder l'horizon, et un couli indien arrache des orties. Ce sont les seuls êtres humains que j'aperçois; ils doivent s'amuser comme le trio arabe sur le rocher de l'Enfant perdu!

Quelques milles plus loin, nous jetons l'ancre devant la plantation Voorburg, où, après un déjeuner panta-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

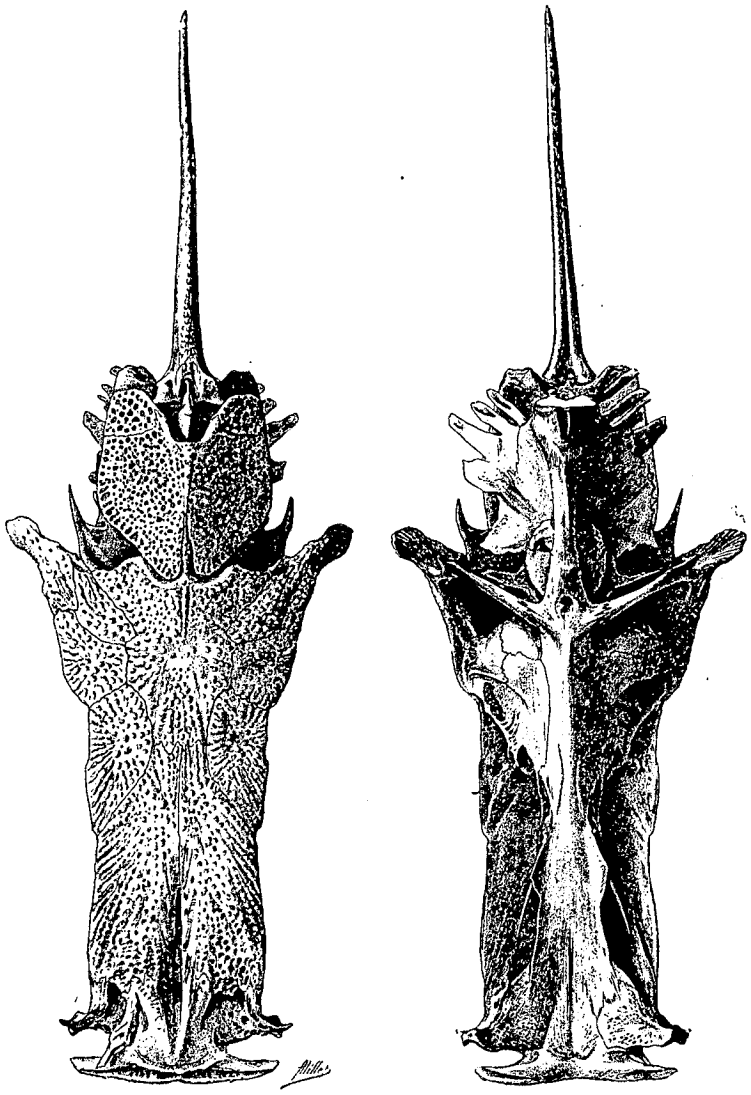


BERGENDAL (PAGE 38). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gruélique, on nous place dans des canots pour faire le tour des terrains. La culture y consiste uniquement en café Libéria ; je n'en ai vu nulle part d'aussi beau que sur cette plantation.

Toutes les fois que je rentrais en ville après m'être promené dans les hautes herbes ou même dans les sentiers où ne poussent que des herbages, des graminées et de l'ivraie, j'étais sûr d'avoir les jambes envahies jusqu'au genou par les piqûres d'un insecte qui pullule partout à la campagne. Au Maroni déjà j'avais fait ample connaissance avec ce visiteur si largement représenté parmi la horde d'insectes qui peuplent le pays. On l'appelle *pou d'agouti* à Cayenne et *pedatte* à Surinam ; la bête s'introduit entre cuir et chair et produit une démangeaison intolérable. On ne l'extirpe pas, ce qui du reste serait assez difficile vu sa petitesse et le grand nombre d'individus qui se logent sous l'épiderme : on se frotte la jambe avec du jus de citron, et bientôt le mal est guéri. Il n'est pas rare, en revenant d'une plantation ou d'une promenade dans la brousse, de voir toute la société se gratter à l'envi. Le pou d'agouti est entré dans les mœurs pour ainsi dire, personne ne s'en soucie plus qu'il ne faut. Mais il existe dans les Guyanes un autre insecte, qui est bien plus désagréable, et qu'on attrape tout aussi facilement : c'est la chique, espèce de puce pénétrante. Elle se loge également sous la peau, et y dépose ses œufs. Elle a besoin d'être extirpée au moyen d'une épingle ou d'une aiguille, sous peine de produire un petit bobo. Les négresses sont très adroites pour vous faire l'opération, mais heureusement la chique ne m'a jamais obligé de recourir à leur savant intermédiaire.



SQUELETTE DE LA TÊTE DU KOPIRA [1] (PAGE 44).

J'ai parlé déjà du grand nombre de moustiques et je n'en finirais pas s'il fallait faire l'énumération de tous les insectes dont on fait la connaissance dans les tropiques, et spécialement en Guyane. Le cancrelat, la fourmi-manioc, le ver macaque, le charançon, le mille-pieds, le scorpion, sont des espèces assez connues ; cependant une espèce de mouche anthropophage (la *Lucilia hominivore*) mérite une description. Cette mouche s'introduit dans l'oreille ou dans les narines et y dépose ses œufs, qui ne tardent pas à éclore. Toutes les larves se développent et amènent une méningo-céphalite, qui détermine presque toujours la mort.

Aux îles du Salut on m'a montré un condamné qui avait été sauvé par miracle après un long traitement ; ce privilégié avait eu une chance sur cent.

Un jour, en visitant l'hôpital de Paramaribo, l'un des médecins me fit assister à un spectacle aussi hideux qu'intéressant, qui me montra mieux que tous les renseignements recueillis antérieurement quels épouvantables ravages les piqûres de ces bêtes immondes peuvent exercer.

La veille, on y avait transporté un nègre ramassé mourant aux confins de la forêt. Ce malheureux avait erré pendant dix jours dans les grands bois, où il s'était perdu, vivant de ce qu'il trouvait. Que ce soit la mouche dont je viens de parler, ou d'autres insectes dont les piqûres avaient occasionné l'horrible plaie qui me fit reculer d'horreur, peu importe. Toujours est-il que le pauvre homme avait la moitié de la figure transformée en un trou béant, où grouillaient des centaines de gros vers. Le nez avait entièrement disparu jusqu'à la cavité nasale ; la lèvre supérieure n'existait plus ; la moitié des deux joues avait été rongée ; l'œil gauche manquait dans son orbite ; les os étaient à nu.

1. *Dessin de Millot, d'après nature.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En arrivant à l'hôpital, le misérable vivait encore et avait pu répondre aux questions qu'on lui avait posées. Le médecin me déclara qu'au moyen d'une pince il lui avait enlevé jusque dans la cavité orbitaire tous les vers qu'il avait pu saisir et que la plaie béante du visage avait été entièrement nettoyée. Le cas était sans espoir cependant; le lendemain matin, le nègre avait rendu le dernier soupir, tout autant envahi par les vers que la veille à son arrivée.

En parcourant les salles, d'une propreté irréprochable, je m'arrête aux lits de trois malades atteints de fièvre et de dysenterie.

Ce sont des évadés du Maroni, qui en ont encore raconté de belles au médecin chargé de les soigner. Deux n'ont commis qu'un seul vol, le troisième en a commis deux. J'aurais bien ri s'ils m'avaient fait le « coup » du délit politique !

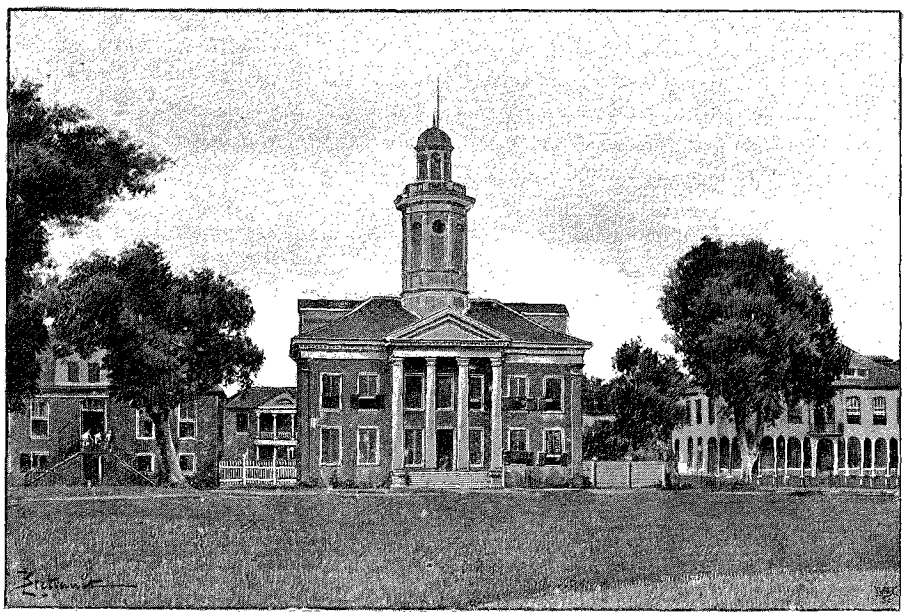
Heureusement ils sont en convalescence et pourront supporter dans quelques jours le voyage de retour à Saint-Laurent. Je donne à l'un d'eux quelques journaux français que j'ai reçus par le dernier courrier. Cela les distraira en route; il y a longtemps probablement qu'ils n'ont eu des nouvelles de France.

La vie à Paramaribo est plus sociable qu'à Cayenne; les réceptions, toutes intimes et sans façon, y sont fréquentes. Pendant mon séjour au gouvernement j'eus l'occasion de faire la connaissance de la plupart des familles qui habitent la ville, le gouverneur recevant chaque semaine. Ce qui répond à mes goûts et habitudes sous les tropiques, c'est que le chef de la colonie n'aime pas se coucher tard; aussi les visiteurs se retirent-ils de bonne heure. Mais en règle générale les familles de Surinam ne sont pas pressées et se couchent à ce que j'appelle une heure indue dans les pays chauds. Il en résulte qu'elles se lèvent tard, non pas suivant la conception européenne, mais pour un climat où, pour profiter de la fraîcheur du matin, en d'autres termes de la partie la plus délicieuse de la journée, il est nécessaire de s'arracher aux bras de Morphée à la première clarté du jour.

Quoi de plus ravissant en effet, dans les pays où, les trois quarts du temps, on se trouve dans la situation d'une côtelette sur une rôtissoire, que de profiter de ces premières heures matinales où la nature, après s'être arrachée au sommeil, se revêt des tons les plus enchanteurs!

Les distractions et les amusements publics sont à peu près nuls. De temps en temps une troupe d'opéra ou un cirque de passage donne quelques représentations, ou bien il y a une fête au club.

Paramaribo possède un modeste théâtre; un soir j'y ai assisté à un concert. Une curiosité de ce bâtiment consiste en ce qu'il est construit à côté d'un cimetière. Comme évidemment toutes les croisées sont ouvertes, les spectateurs de la galerie où se trouvent les loges partagent leur attention entre les acteurs qui sont en scène et les tombes, qui rappellent souvent de tristes souvenirs. Par un clair de lune surtout, le spectacle, tout original qu'il peut être, manque de charme, et ce voisinage empêche bien des personnes d'y aller.



BUREAUX DU GOUVERNEMENT A PARAMARIBO [1].

Je fais mes préparatifs de départ et me dispose à quitter une colonie souvent injustement critiquée en Hollande comme Cayenne l'est en France.

Certes parmi les colonies des Pays-Bas elle est une des moins prospères, et Surinam est loin de valoir Java. Mais une colonie qui, à la suite de l'abolition de l'esclavage, a périclité dans des proportions notables, qui a vu nombre d'exploitations sucrières tomber en ruines et de riches planteurs quitter le pays, ne se relève pas d'un seul coup des suites d'un acte dicté par l'humanité, mais accompli d'une façon inintelligente. Il y a progrès ces dernières années, les plantations s'accroissent en nombre et tendent à se développer, la confiance semble renaître. Le gouverneur s'occupe de la façon la plus sérieuse des intérêts de la colonie; les autres fonctionnaires y comptent plusieurs années de séjour et connaissent à fond les besoins du pays, comme les détails du service. Tandis que dans la Guyane française nous avons trouvé depuis la moitié

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de ce siècle le nombre fabuleux de trente-trois gouverneurs, la colonie hollandaise n'en est qu'à son douzième. Comme il n'y a pas de directeur de l'intérieur, on ne peut pas voir, comme à Cayenne, ce poste occupé successivement par trois personnes dans une seule et même année!

Surinam a besoin de routes, maintenant que les placers demandent des communications plus rapides. Les temps ont changé; le transport fluvial, autrefois suffisant pour les plantations en plein rapport, situées aux bords des grands fleuves, ne peut suffire aujourd'hui pour atteindre les terrains aurifères et pour développer l'intérieur du pays. Le chef de la colonie a réclamé dans son dernier budget un vigoureux coup de main de la mère patrie, et le gouvernement de la Haye a accordé une partie du subside demandé.

Il est fortement à souhaiter que cet appui efficace porte les fruits qu'on en attend, et qu'une immigration bien comprise et savamment combinée supplée au manque de bras dont Surinam n'est pas la seule colonie à souffrir. Un pays aussi fécond a besoin d'être soutenu pour revoir les jours prospères d'un siècle écoulé, pour redevenir un des beaux fleurons de la couronne de Hollande.

Il m'en coûte de quitter la maison hospitalière où j'ai passé un temps aussi agréable. Le gouverneur me conduit à bord du steamer *Curaçao* qui partira à 5 heures du soir. La ville pittoresque de Paramaribo disparaît à mes regards, probablement pour toujours. Le lendemain matin nous mouillons à plusieurs milles de distance d'une côte basse, dont la lorgnette me fait à peine distinguer la silhouette.

C'est devant Coronie que nous avons stoppé. Impossible pour un bateau à vapeur de s'approcher davantage, à cause des bas-fonds. Une goélette nous accoste pour prendre nos passagers et pour nous en donner deux autres. L'un est Français; notre commandant lui demande son billet de passage : il n'en a pas, mais un ami viendra le prendre à Demerara, et payera sa place.

Le capitaine lui refuse l'accès de son bord; il a flairé un client du Maroni! Le touriste, obligé de retourner à terre, se répand en invectives; il écrira au consul de France, pour déposer sa plainte!

Coronie est une commune de 2 300 âmes; elle produit du cacao, du café, des bananes et des cocotiers.

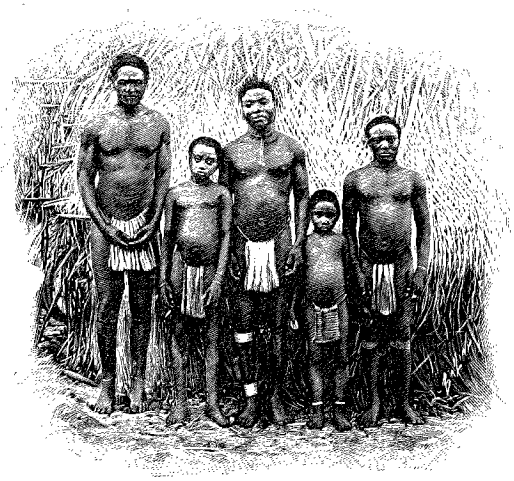
Vers midi nous entrons dans la rivière Nickerie. C'est à l'embouchure que se trouvait autrefois la ville du même nom. La mer, en sapant la côte sablonneuse, et un violent ressac achevant l'œuvre de destruction, il ne reste plus trace aujourd'hui d'une cité jadis florissante. Une seconde ville, bâtie plus loin dans l'intérieur du fleuve, a subi le même sort; j'en aperçois encore quelques vestiges, ainsi que les restes d'un appontement. La troisième ville de Nickerie, que l'envahissement de la mer ne pourra probablement jamais atteindre, est située à quelques milles de distance dans l'intérieur; c'est la capitale d'un district où se trouvent des plantations et des terrains en culture.

En dépit de la forte chaleur je me promène à terre pendant une heure, et je vais ensuite rendre visite au commissaire, qui réunit dans sa personne différentes fonctions. Il est maire, directeur de la poste et chef de la police. Nous partons vers la tombée de la nuit, et le lendemain à mon réveil je me trouve ancré devant la capitale de la Guyane anglaise.

G. VERSCHUUR.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

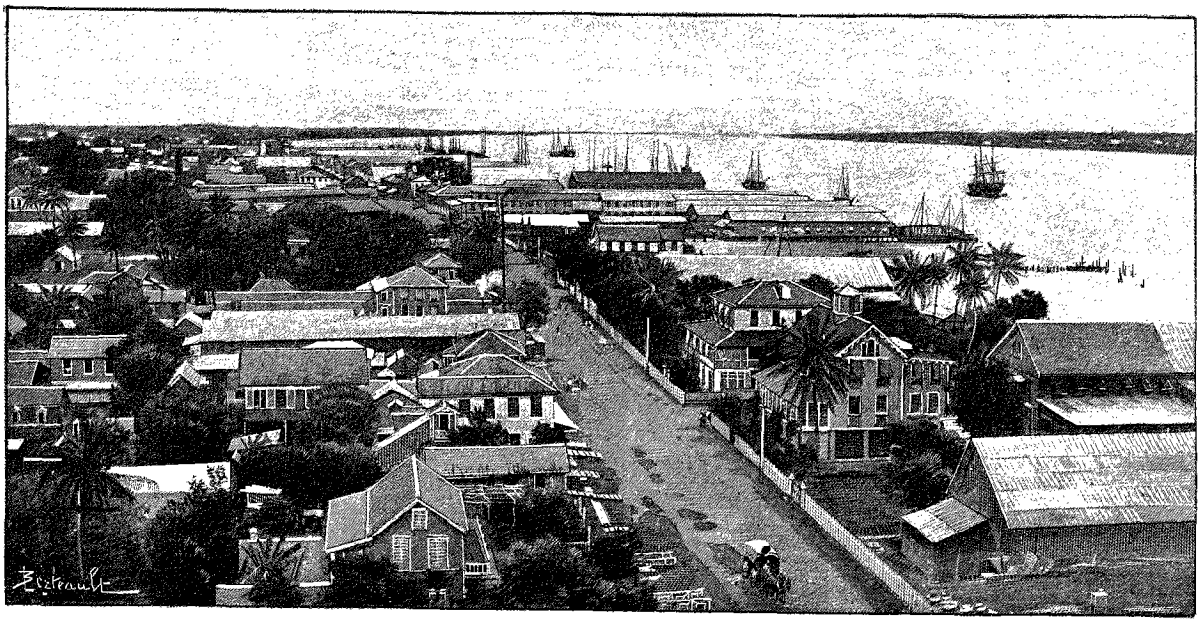
(*La suite à la prochaine livraison.*)



NÈGRES SARAMACCA [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE PORT DE GEORGETOWN [1].

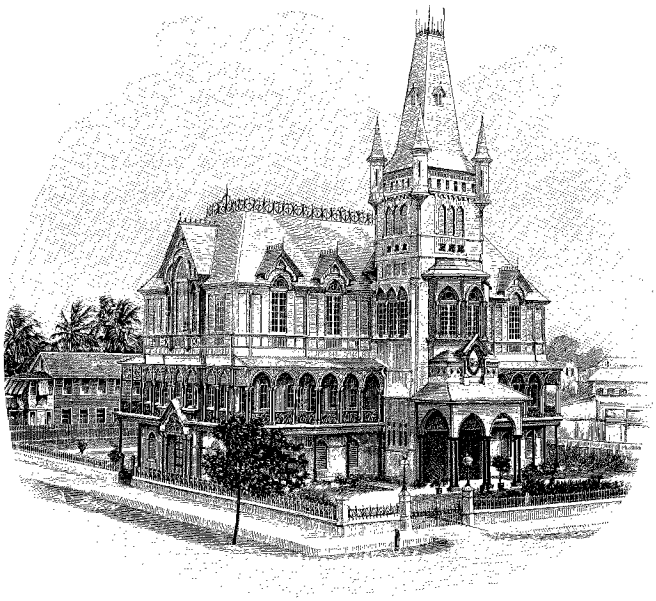
VOYAGE AUX TROIS GUYANES [2],

PAR M. G. VERSCHUUR.

LA GUYANE ANGLAISE.

I

Georgetown ou Demerara. — Coup d'œil sur l'administration et sur l'histoire des trois Guyanes.



L'HÔTEL DE VILLE DE GEORGETOWN [3] (PAGE 52).

Le voyageur qui vient des Guyanes française et hollandaise et qui, en arrivant devant Georgetown, promène ses regards sur le spectacle qui se déroule devant ses yeux, ne peut que constater un contraste frappant.

Il est cinq heures et demie quand je monte sur le pont; le jour commence à poindre, la ville semble encore endormie. Deux puissantes lumières électriques projettent leur clarté sur la ligne des premiers bâtiments de la cité et attendent le coup de six heures pour s'éteindre. Le phare qui se trouve près de l'embouchure de la rivière est encore allumé. Il est à feu tournant et s'élève à 30 mètres de hauteur sur un soubassement de granit. La lumière est visible en mer à une distance de 50 kilomètres.

Des steamers et des voiliers en grand nombre sont dispersés sur le fleuve; la fumée des usines, qu'aucune brise ne disperse, monte lentement vers le ciel.

Nous sommes mouillés devant les premières maisons de la capitale; à quelques encablures derrière nous, le courrier anglais, venu de la Barbade avec la malle d'Europe, a arboré son pavillon postal.

Nous attendons la Santé, qui n'arrivera que vers sept heures, ainsi qu'un officier de la douane, pour visiter nos bagages. Reste à savoir si l'on nous accordera la libre pratique, en présence de l'affolement que les cas de choléra en Europe ont produit dans certains ports des Antilles et de la côte ferme. Les quarantaines constituent une précaution excellente pour les provenances

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 1, 17 *et* 33.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des ports reconnus officiellement comme contaminés, mais je suis d'avis que la façon dont on vient de les appliquer dans l'Amérique centrale pour des navires n'ayant eu aucune communication suspecte et n'ayant aucun cas de maladie à bord, n'a pas de raison d'être.

Voici la chaloupe qui se dirige sur nous, portant le pavillon de la Santé. Le médecin, avant de monter l'échelle, examine les papiers qu'on lui passe; tout est en règle, et le *all right* prononcé veut dire que notre bateau peut avancer jusqu'à son mouillage ordinaire. A peine l'ancre jetée, nous sommes entourés de quelques douzaines d'embarcations, dont les bateliers offrent leurs services aux passagers qui désirent se rendre à terre. C'est le mouvement accoutumé dans presque tous les ports du monde, mais dans les deux autres Guyanes on n'y est pas habitué.

A Paramaribo j'arrivais un dimanche; ce jour-là aucun nègre ne se dérangeait pour débarquer les voyageurs, et c'est grâce à l'obligeance de l'agent de la compagnie, qui m'offrit une place dans son canot, que je pus quitter le *Salvador*. A Cayenne, quand on n'obtient pas le privilège de débarquer dans une chaloupe du port ou dans l'embarcation du bord, on n'a qu'un bien maigre choix entre quelques canots de petite dimension et mal aménagés. Dans les deux villes l'affaire se complique des exigences du batelier, dont les services ne sont pas tarifés; ici, aucune contestation à craindre : le tarif est réglé par les autorités compétentes, absolument comme s'il s'agissait d'une course en fiacre.

J'avais déjà interpellé un *boatman*, lorsqu'un jeune homme qui était monté à bord pour chercher un passager, et qui à cet effet s'était adressé au commandant, vint me présenter une lettre à mon adresse. Ce jeune homme était l'employé d'une maison de banque de Georgetown, pour laquelle j'étais porteur d'une lettre de recommandation; son patron, prévenu de mon arrivée par le bateau le *Curaçao*, avait eu l'extrême obligeance de m'envoyer son commis pour me prendre et de m'inviter par sa lettre à descendre chez lui.

Il était donc écrit que dans chaque Guyane je trouverais la même hospitalité et les mêmes prévenances. Bien que sachant qu'à Georgetown il y a un très bon hôtel — le *Tower Hôtel* — je n'en apprécie pas moins l'avantage qui résultera pour moi du « home » anglais, dans une famille dont déjà on m'avait vanté l'amabilité.

Une heure après j'étais installé dans une habitation luxueuse, où le confort britannique se manifestait dans les moindres détails. C'est que les Anglais ne sont pas installés dans leurs colonies comme des oiseaux de passage; ils ne manquent jamais de s'y entourer du bien-être et des commodités de la vie que leur situation peut leur offrir.

M. S..., mon hôte, habite à quelques mètres hors des confins de la ville une maison bordée d'un coquet jardin, sur lequel donnent les croisées de ma chambre. Il part le matin de très bonne heure pour son bureau, et la voiture le ramène pour le déjeuner, qui se fait à 10 heures. Après ce repas il se rend de nouveau à ses affaires, qui l'occupent jusqu'à 4; à partir de ce moment la journée est consacrée à la vie de famille. Presque tous les négociants de Demerara, ainsi que les fonctionnaires, ont réglé leurs occupations de la même façon; néanmoins il y en a qui déjeunent chez eux avant d'aller vaquer à leurs affaires, et qui prennent leur lunch à l'hôtel ou au cercle.

J'accompagne régulièrement M. S... dans ses allées et venues; pendant la journée je trouve amplement de quoi satisfaire ma curiosité dans la ville, où il y a bon nombre d'édifices et d'établissements curieux à visiter; après 4 heures les promenades en voiture me font connaître les parcs, les alentours et les beaux sites du côté de la rivière.

Georgetown, appelé communément Demerara, est situé sur le fleuve de ce nom, une des rivières les plus importantes de la colonie. De grands navires peuvent la remonter jusqu'à 110 ou 140 kilomètres de son embouchure et y prendre un chargement de bois.

Quand on arrive devant la ville, on est tout de suite frappé par l'activité qui doit régner dans ce centre de commerce, même quand on remonte la rivière à une heure matinale, comme c'était mon cas. Partout des magasins et des hangars, des *wharves*, qui permettent aux petits bateaux et aux chalands d'accoster; en quelques endroits même, des steamers débarquent ou chargent leurs marchandises à quai. A Cayenne et à Paramaribo on se demande ce qu'il peut bien y avoir derrière ce quai, ce que peut contenir cette ville qui porte le cachet colonial : ici on se croirait arrivé devant un port d'Europe.

En mettant pied à terre, la différence saute également aux yeux. Dans les colonies voisines vous pouvez par hasard vous trouver en face d'un nègre qui fait quelque chose, mais le plus souvent vous en serez réduit à contempler l'oisiveté d'une race, trop paresseuse pour travailler et sans souci du lendemain. A Demerara le spectacle est tout autre : il y a du mouvement sur le quai, dans les rues; les camions, les charrettes, les voitures se succèdent; les cargaisons des navires en rade prennent la route des magasins. Les marchandises à destination d'Europe sont transportées aux différents appontements, et le policeman, bien en forme, veille sur l'observation des règlements, absolument comme son collègue de Liverpool ou de Londres.

Voici Water Street, le centre du mouvement commercial; c'est là que se trouvent les principaux bureaux et magasins. D'autres rues, peu distantes de la première, participent à l'animation que présente la ville dans la journée; elles sont larges en général et se coupent à angle droit. L'eau ne manque nulle part; les rues principales sont pourvues de tuyaux, alimentés par le canal Lamaha; un réservoir placé à 40 pieds d'élévation est installé de manière à fournir jour et nuit une quantité considérable d'eau en cas d'incendie.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un marché, tout en fer, rappelle nos Halles; les églises ne manquent pas, comme en tout pays anglais. Celle dédiée au culte catholique est un bel édifice; l'intérieur est principalement en bois provenant du pays et des plus belles nuances. Les pilastres et le plafond, composés de bois de diverses couleurs, distribués artistement, font un très joli effet. La nouvelle cathédrale protestante est en construction; ce sera un édifice monumental, d'un style imposant et sévère. Bien que les fondations soient en maçonnerie, tout le reste se fait en bois de la Guyane.

Les bureaux du gouvernement sont spacieux, bien aménagés et réunis dans une construction de belle apparence. Le gouverneur a sa résidence en ville, mais il passe une partie de l'année à la campagne.

J'avais visité le musée de Cayenne et celui de Surinam, installations plus que modestes et n'offrant au visiteur désireux de s'instruire qu'une collection péniblement acquise de quelques serpents en bouteilles, d'un boa attaqué par les insectes, d'un singe empaillé, et le reste à l'avenant. A Demerara je trouve un musée, qui fait honneur à la colonie, sous la direction éclairée d'un homme de grand mérite, M. Quelch. Tout ce qui a rapport à la flore et à la faune de la Guyane y est représenté; la minéralogie y occupe une place importante; une exposition de photographies et de peintures de l'intérieur du pays donne une idée complète du caractère des paysages, des montagnes, des savanes, des forêts et des rivières.

J'avais été présenté à l'aimable directeur, qui, dans les différentes visites que je fais à l'établissement, veut bien se donner la peine de me renseigner sur les objets qui m'intéressent. La veille de mon départ il me fait cadeau de trois tout petits caïmans vivants, âgés de six semaines, et n'ayant encore que la dimension d'un hareng.

Ces curieux passagers, que j'emporterai avec moi en Europe, sont enfermés dans une grande caisse en bois, aérée par des ouvertures des deux côtés et dans le couvercle; un récipient en métal, consolidé dans le fond, contient de la vase et de l'eau, que je n'aurai qu'à renouveler de temps en temps. Comme nourriture, un morceau de viande fraîche tous les deux ou trois jours suffira pour l'appétit encore peu aiguisé d'un caïman en bas âge. Je n'aurai pas pour le moment à m'inquiéter de la croissance de mes bêtes, car le saurien ne se développe qu'avec une extrême lenteur. Leur société ne pourra commencer à me préoccuper dans une certaine mesure qu'au bout de plusieurs années; il sera temps alors de me souvenir qu'il existe un Jardin des Plantes, où mes protégés pourront terminer leur éducation.



WATER STREET [1].

Hélas! le beau rêve que j'avais fait ne devait pas se réaliser. Tout ce que mes caïmans ont pu admirer dans leur voyage se borne aux escales des Antilles; aucun d'entre eux n'a vu la terre de France. Malgré tous mes soins, ils sont tous les trois passés de vie à trépas entre la Guadeloupe et les Açores, et c'est dans un bocal de cornichons, noyés dans l'alcool, que leur dépouille a passé sous le regard scrutateur d'un préposé de l'octroi à mon retour à Paris.

Le club de Demerara est un local installé suivant les besoins d'un pays tropical, réunissant tout le confort des cercles anglais. On y prend ses repas si l'on veut, et la salle de lecture contient un grand nombre de journaux et de publications illustrées, tant du Royaume-Uni que de l'étranger. C'est l'endroit de la ville où l'on trouve le plus de fraîcheur; une des fa-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çades découvre sur toute sa largeur une véranda qui donne sur la rue principale de la capitale, la Main Street. Cette véranda est le rendez-vous quotidien des membres du club non retenus par leurs affaires et avides d'une brise que souvent en vain on chercherait ailleurs.

Comme à Paramaribo, les rues ne méritent pas ce nom; leur disposition ressemble plutôt à celle d'une avenue ou d'un boulevard. Main Street est très large et fort pittoresque; elle est bordée des deux côtés des plus belles maisons de la ville, d'architecture différente et toutes isolées. Tantôt elles sont à deux ou trois étages, gracieusement surmontées d'une coupole ou d'une tourelle, tantôt elles sont à simple rez-de-chaussée, installées dans le sens de la longueur. Dans toutes ces constructions, le côté pratique par rapport au climat a été savamment observé, et les jardins élégants qui entourent chaque habitation constituent un décor du plus ravissant aspect.

Des deux côtés de l'avenue, une route large et bien entretenue donne accès aux maisons; dans le centre, une tranchée bordée de verdure sert à accaparer la masse d'eau qui tombe du ciel pendant les longues périodes de pluie, et empêche les routes de se transformer en cloaques. Le système de drainage, tant dans la ville que dans les campagnes, est du reste excellent et donne à la Guyane anglaise une grande supériorité sur ses voisines.

Le jardin botanique est tout simplement un chef-d'œuvre. Tracé en parallélogramme, il occupe une superficie de 65 hectares. La partie réservée particulièrement aux fleurs se trouve du côté de la ville, et comprend une étendue de 15 hectares. La grille par laquelle on entre donne accès à une avenue très large, avec laquelle correspondent un grand nombre d'allées, permettant aux piétons comme aux voitures de circuler dans tous les sens. Le côté gauche du jardin contient plusieurs lacs, communiquant entre eux par de petits conduits et constamment alimentés d'eau de source. Ces lacs sont entourés d'une collection de plantes et d'arbres des plus belles espèces et des genres les plus variés, parmi lesquels abondent les palmiers aux éventails déployés. La surface de l'eau est émaillée par les splendides nénuphars (les *Victoria Regia*) pour lesquels Demerara a une juste célébrité.

A droite on admire des pelouses, entretenues avec un soin tout particulier et parsemées de fleurs réunies en gigantesques bouquets. Au rond-point du parc un kiosque abrite deux fois pas semaine la musique militaire; c'est le rendez-vous des promeneurs et des habitants riches, mollement étendus dans leurs équipages. Plus loin une longue avenue, ombragée par des arbres de haute futaie, conduit à l'extrémité du jardin et communique par un petit chemin de traverse avec un champ où le directeur du jardin se livre à la culture comparative de toutes les cannes à sucre du monde.

Ce directeur, M. Jenman, est un homme de haute valeur, habitant la colonie depuis longtemps, versé dans tous les mystères de la botanique et honoré autant par le gouvernement, qui lui accorde toute sa confiance, que par le public de Demerara, qui lui doit une des plus belles promenades qu'il soit possible de trouver. Les serres ne sont pas publiques; j'ai obtenu cependant la faveur d'en faire le tour sous la conduite de M. Jenman et de voir une superbe collection de fougères et d'orchidées, provenant des Guyanes, du Brésil et d'autres pays d'Amérique. Pour l'entretien de ce parc une somme de 75 000 francs figure sur le budget de la colonie.

Il n'est pas étonnant que ce jardin botanique jouisse d'une réputation universelle; tout voyageur qui relâche à Demerara, ne fût-ce que pour quelques heures, en fait le pèlerinage. En partant pour Cayenne trois mois auparavant, j'avais fait comme tout le monde et utilisé les quatre heures pendant lesquelles le bateau restait en rade pour me diriger *linea recta* vers cet Eldorado et en avoir l'avant-goût, en attendant que plus tard un séjour prolongé me fournît l'occasion de l'étudier à mon aise. En débarquant on n'est pas embarrassé pour trouver le chemin qui vous y conduit : le tramway y mène tout droit.

Quel avantage encore que ce moyen de transport peu coûteux dans un pays où la marche devient pénible sous l'influence de la chaleur! J'ai entendu parler de « projets » de tramway dans les colonies voisines, mais je crains bien que la fondation des compagnies et par suite la circulation des voitures ne soient remises aux calendes grecques.

Les fiacres ne manquent pas, et se payent 1 shilling la course. Un règlement de police inflige une amende de 25 à 50 francs à tout cocher exigeant un prix supérieur ou coupable d'une infraction quelconque aux lois fixées par la municipalité. Le stationnement des voitures est réglé comme dans toute ville importante d'Europe.

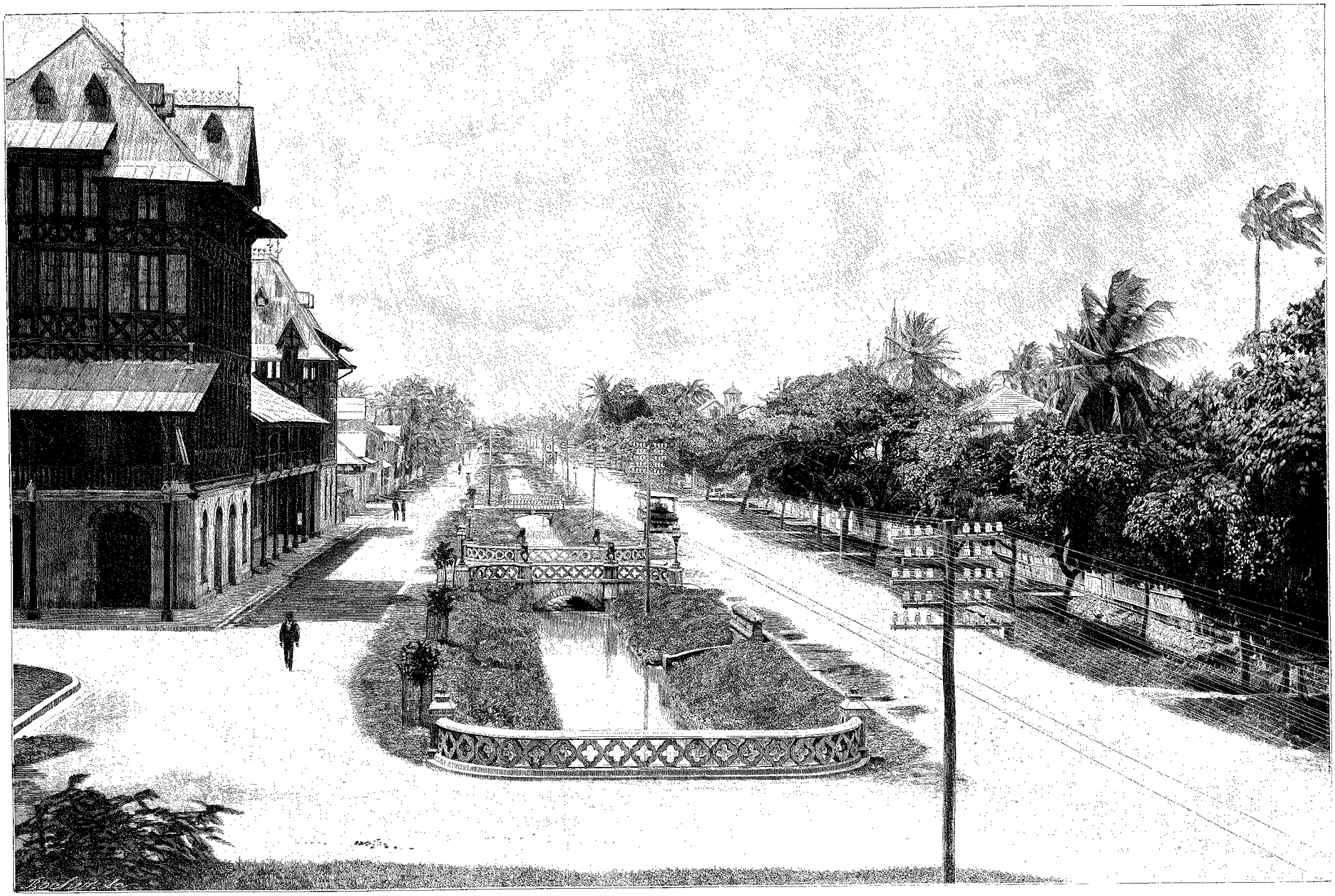
La maison d'aliénés, l'hôpital colonial, pouvant héberger 500 hommes et 280 femmes, la maison de retraite pour les vieillards et les infirmes, la maison des orphelins, sont des établissements spacieux, d'une propreté irréprochable et confiés à des employés soucieux des intérêts qui sont en cause.

Les écoles, au nombre de 28 rien que pour la capitale, et de 177 pour la colonie entière, sont bien tenues. J'en visite deux, où je constate la valeur de l'instruction, mais où cependant je ne trouve pas, comme à Surinam, des élèves apprenant deux langues étrangères. L'Université (*Queen's College*) ne le cède en rien aux collèges supérieurs de la mère patrie.

Chaque jour je visite quelque édifice public, et il n'en manque pas offrant un intérêt au touriste, qui a pour but de comparer de quelle façon trois pays occupant chacun une partie d'une seule et même terre, comprennent la colonisation, le développement et le progrès de leurs possessions d'outre-mer.

L'hôtel de ville est un bâtiment approprié au climat, tout en bois de couleur foncée et présentant en grand

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



MAIN STREET. — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le type d'un chalet norvégien. Dans la salle du premier se donnent quelquefois des concerts.

Le palais de justice est un vaste quadrilatère, surmonté de tourelles, où les avocats haranguent tout comme chez nous, plus essoufflés cependant par les 30 degrés de chaleur sous laquelle leur éloquence se déploie, et par le martyre de l'austère perruque qui menace de les étouffer.

Je passe sous silence le bureau de poste, la caisse d'épargne et d'autres bâtiments d'un intérêt secondaire; le nombre des banques et des compagnies d'assurances répond largement aux besoins de la population, et les magasins de confections, de modes, de librairie et d'objets de luxe n'ont guère besoin de se laisser inspirer par l'étalage de nos cités européennes pour attirer l'acheteur. L'éclairage se fait au gaz et à l'électricité; le téléphone est répandu à peu près partout, même dans les habitations des principales familles.

Terminons le catalogue des ressources de Georgetown par la mention des terrains adaptés au cricket et au lawn-tennis, et, *last not least*, du champ de courses. Une colonie anglaise sans champ de courses ne serait pas complète; celui-ci date déjà de 1829. Il y a deux réunions par an, en mars et en octobre.

Ce qui me frappe, dès mon arrivée, c'est que partout à Demerara, comme du reste aussi à Surinam, on voit le cheval, non seulement attelé aux équipages et aux fiacres, mais également aux chariots et aux camions.

A Cayenne on ne trouve que des mulets; le cheval ne figure que comme exception, et dans toute la Guyane française on en compte à peine 60 ou 80. Je ne puis que révoquer en doute la thèse soutenue là-bas que le cheval résiste moins bien au climat et rend moins de services que le mulet. On ne partage point cet avis dans les deux autres colonies.

Je lis chaque matin un ou deux journaux à quatre grandes pages, et j'entends les gamins dans la rue débiter leur marchandise d'une voix aussi stridente qu'aux bords de la Tamise. Voilà encore un bienfait dont j'ai été sevré à Cayenne, où le seul journal de la localité et du pays tout entier se publie le samedi de chaque semaine; c'est le *Moniteur de la Guyane française*, journal officiel de la colonie.

A Paramaribo les journaux ne présentent pas un intérêt palpitant; il y en a cinq qui paraissent deux fois par semaine et dont l'abonnement coûte relativement assez cher. Mais enfin, cela constitue une lecture plus que quotidienne, et vous tient au courant de ce qui se passe dans le monde, maintenant que le télégraphe ne connaît plus de frontières. Il sera inutile d'ajouter que ces cinq journaux éprouvent le plus souvent beaucoup de peine à remplir leurs colonnes, et que les rédacteurs doivent s'estimer bien heureux qu'il existe des onguents et des pilules, qui, s'ils ne font pas de miracles, servent toujours à remplir une page d'annonces.

Dans la Guyane anglaise, comme dans toutes les colonies du royaume britannique, la distance qui sépare le blanc du nègre et même du mulâtre est nettement fixée. L'homme de couleur, considéré comme un être inférieur, ne peut aspirer à remplir une fonction officielle de quelque importance, ou être investi d'un pouvoir relevant du gouvernement. Dans les bureaux des négociants il est rare d'en voir occupant une situation en vue, et les familles de pur sang européen ne frayeront pas souvent avec celles dont les veines sont plus ou moins maculées de sang noir.

Dans les colonies hollandaises, le préjugé n'est pas poussé aussi loin, bien qu'il existe une séparation entre les races, et que ce ne soit que rarement qu'on voit un poste important confié à un homme de sang mêlé. Si le cas se présente, c'est que l'occupant réunit dans sa personne des qualités prédominantes, qui l'ont désigné au choix du gouvernement ou de ses représentants.

L'Espagnol surenchérit sur l'Anglais. En visitant la Havane dans un voyage antérieur j'ai pu constater qu'au théâtre l'accès des loges et des galeries réservées aux blancs est strictement interdit à la race indigène, et que les places à elle destinées sont désignées par un écriteau spécial. Sur un bateau à vapeur faisant le service de la côte, une pancarte portant l'avertissement *para personas de color*, empêchait le noir, quelque bellâtre qu'il fût, d'entrer dans le salon, et lui indiquait le devant comme séjour forcé pendant la traversée. Il est arrivé à l'Hôtel d'Angleterre que dans la salle du restaurant tous les dîneurs blancs se levèrent au moment où deux Cubains se mirent à une table pour prendre leur repas.

Dans les colonies françaises, le noir jouit des mêmes privilèges que l'Européen ou le créole. On lui confie les premières fonctions. Je laisse à chacun la liberté d'apprécier l'avantage ou le désavantage résultant de cette mesure administrative.

Les colonies françaises ont leur député à Paris. Ni l'Angleterre ni la Hollande n'ont jamais suivi ce système.

Pour ce qui est des relations commerciales et postales entre les trois Guyanes et l'Europe, la colonie anglaise arrive encore bonne première. Elle a son courrier bi-mensuel de Southampton, le *Royal Mail*, une ligne d'Amsterdam directement pour Surinam et Demerara, expédiant un steamer tous les vingt et un jours, plusieurs bateaux sans date fixe partant des ports du Royaume-Uni, et le bateau français, desservant les trois ports. Il n'est pas rare non plus de voir arriver des steamers venant des États-Unis, et tout récemment une ligne de bateaux a été établie entre Georgetown et le Canada.

La Guyane hollandaise a son courrier direct d'Amsterdam, mentionné ci-dessus, et un bateau de la ligne de la Compagnie générale transatlantique, partant de Saint-Nazaire le 9 de chaque mois.

La Guyane française n'a que ce dernier bateau.

De Cayenne et de Surinam on expédie en outre, une fois par mois, un petit steamer à Demerara pour correspondre avec le bateau du *Royal Mail*, qui a la spécia-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lité d'arriver avec l'exactitude d'un train de chemin de fer. C'est invariablement à la pointe du jour que le panache de fumée se dessine à l'horizon, et que le courrier, parti l'avant-veille de la Barbade, mouille sur rade.

Le trafic par voiliers, qui est peu important pour Cayenne et Surinam, est assez considérable pour la Guyane anglaise. Il y a trente ans, ou même moins, il n'était pas rare de trouver une vingtaine de navires à voiles devant Paramaribo, prenant leur cargaison de sucre pour l'Europe. C'était à l'époque où la colonie était plus florissante qu'aujourd'hui.

Les routes, non seulement dans les environs de Demerara, mais dans toute la colonie, ne laissent rien à désirer. Elles sont très larges, et le système de drainage, scrupuleusement observé partout, prévient l'effondrement dans les saisons de pluie, et l'agglomération de la masse boueuse qui rend les chemins impraticables une grande partie de l'année en plusieurs pays voisins de l'équateur.

J'ai vu plus d'une fois les travaux d'entretien des routes. On réunit en un grand monceau la vase retirée des canaux et on la laisse sécher. Après quoi on y met le feu, et l'on obtient par ce procédé une masse friable qu'on brise à coups de marteau et qui ressemble en quelque sorte au macadam ou autre granit concassé. Les chemins, couverts de cette matière résistante, se consolident fort bien et résistent aux pluies torrentielles. La longueur totale des différentes routes dans la Guyane anglaise est de 440 kilomètres.

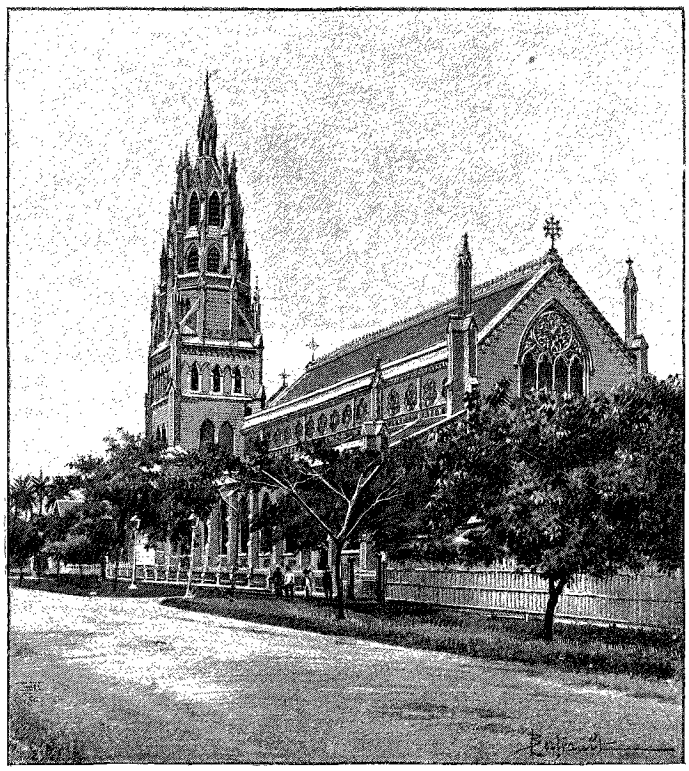
Dans l'intérieur, chaque propriétaire de plantation est tenu d'entretenir les routes qui desservent sa propriété. Le gouvernement tient un contrôle régulier pour que personne ne se dérobe à cette loi aussi formelle que générale. Il me semble que le gouvernement hollandais ferait bien d'imiter ce sage exemple ; autour des plantations il m'est arrivé à plusieurs reprises de rencontrer des chemins assez mal entretenus.

Jusqu'à aujourd'hui il n'existe qu'une seule ligne de chemin de fer qui part de Georgetown pour aboutir à Mahaica, distance qu'on met environ une heure à parcourir. De même que dans les autres colonies, le transport se fait généralement par les rivières, et à tout endroit de débarquement il y a un appontement, menant à une route qui est toujours carrossable. Le besoin des voies ferrées ne s'est pas fait sentir d'une manière impérative. Néanmoins il y a des projets à l'étude, et dans un avenir prochain, quand l'exploitation des terrains aurifères exigera des communications plus rapides, le gouvernement saura sans conteste se mettre à la hauteur de sa tâche.

Le train pour Mahaica me fait passer par un paysage ayant beaucoup de ressemblance avec ceux d'Allemagne ou d'Autriche; seule la présence de la végétation tropicale me rappelle à la vérité. Le pays est plat et les pâturages se succèdent, peuplés de troupeaux de bétail de la plus belle apparence. Dès le premier jour de mon arrivée, j'avais pu apprécier la bonne qualité de la viande qu'on mange à Demerara ; ce ne sont pas les tristes bœufs du Venezuela ou des bords de l'Orénoque dont on se contenterait ici.

En maint endroit j'aperçois des usines à sucre et de petits villages d'Hindous établis tout autour. Ce pays respire l'activité et le bien-être, et les fossés qui coupent les propriétés assurent partout l'écoulement régulier des eaux. Plus près de Mahaica on trouve des plantations de cocotiers et des jardins maraîchers.

Je passe par sept stations avant d'arriver à la station finale. L'élément européen y est représenté en minorité; c'est plutôt la population nègre qui alimente le trafic. Les localités où le train s'arrête sont de petites villes ou villages, n'offrant rien de particulier, et quand j'arrive à l'extrémité de la ligne, je me contente d'une courte promenade pour reprendre le train qui me ramènera à mon point de départ.



CATHÉDRALE DE GEORGETOWN [1] (PAGE 51).

Seul dans mon wagon, j'avais allumé un cigare. Au bout d'un quart d'heure une négresse, noire comme de l'encre, parfumée d'essence de rose pour masquer probablement le parfum naturel de sa peau, monte dans le compartiment et me lance un regard courroucé. Je lui demande si la fumée la dérange.

« Certainement, est la réponse; je suis une dame (*I am a lady*), et devant une dame on ne fume pas! »

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Je laisse madame Boule de neige dans son compartiment de première et je vais tranquillement finir mon cigare en seconde. En voilà une qui ferait bien de faire une petite excursion à la Havane !

Une voiture de troisième classe dans laquelle je jette un coup d'œil renferme un panaché de voyageurs, moins à cheval sur l'étiquette. Il n'y a pas de banquettes ; tout le monde est accroupi par terre ; des femmes hindoues fument la pipe, des négresses sucent un bout de canne à sucre, et trois Chinois bavardent à tue-tête.

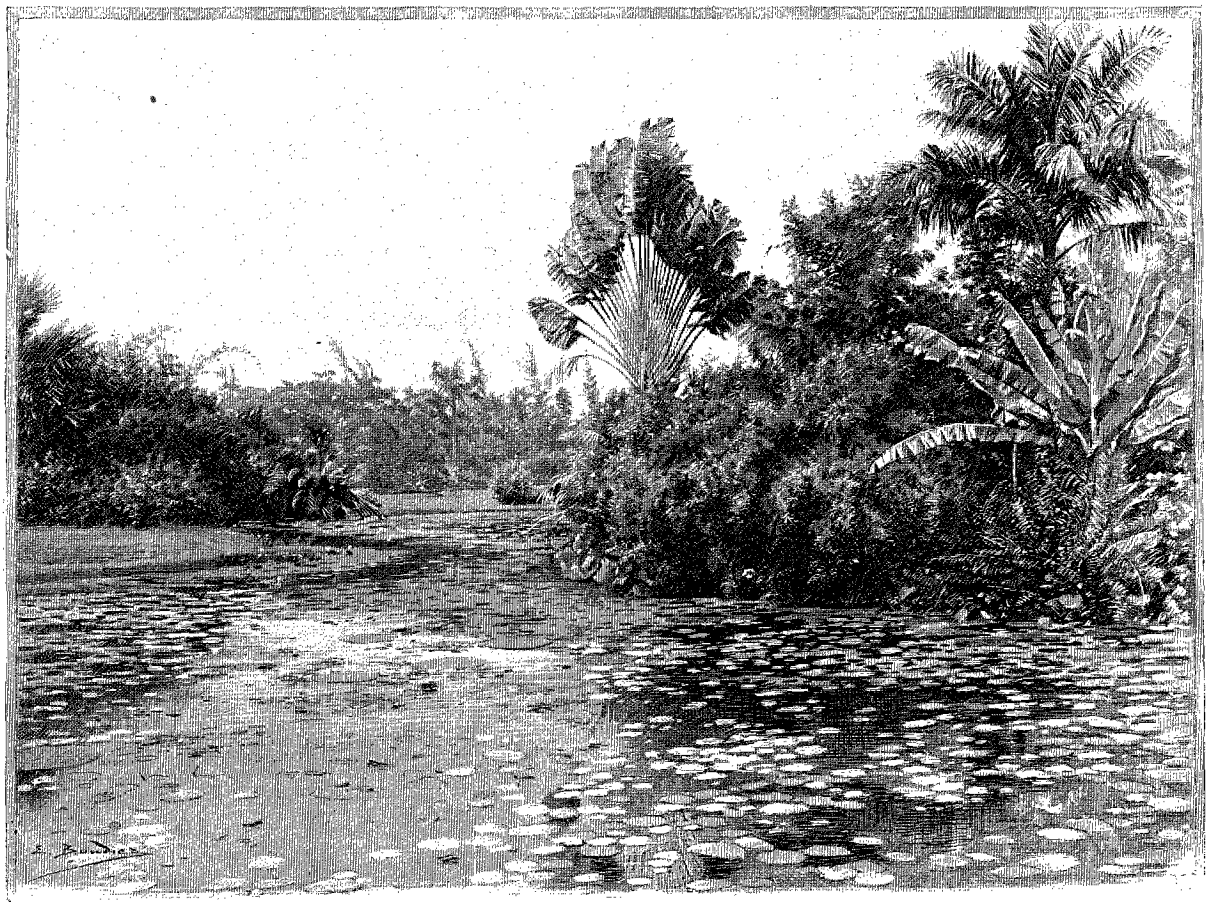
En dehors du jardin botanique, Georgetown possède un parc ravissant dans le centre de la ville, où les plantes les plus variées des quatre coins du monde se réunissent dans un ensemble vraiment fascinant. L'entretien de ce site délicieux est confié à six gardiens qui ont soin que pas une feuille ne reste dans les sentiers et qui veillent à la bonne tenue des enfants qui y font leur entrée. Pas de jeux bruyants ou de courses effrénées ici : les perturbateurs seraient éconduits sans pitié.

Les pelouses étalent des bouquets de fleurs admirables, rangés avec un goût et une symétrie qui feraient honneur à une résidence royale. Des bancs à profusion, une fontaine avec des gobelets pour boire, et au fond un buffet pour se rafraîchir, répondent aux besoins du public.

Je rends visite au gouverneur, le vicomte Gormanston, qui me demande en quoi il peut bien m'être utile. Je me trouve en de si bonnes mains dans la maison hospitalière de M. S..., que je n'ai qu'à remercier le chef de la colonie de sa bienveillance à mon égard.

Le quartier chinois est sale et puant comme tous les centres chinois qu'il m'a été donné de visiter. Une odeur de graisse et de fumée, atmosphère chère aux fils du ciel, vous saisit à la gorge avant même d'être entré dans cette partie de la ville où ils résident. Mais il y règne une grande activité, et dans chaque boutique le va-et-vient ne ralentit pas.

Suivant le dernier recensement, en 1891, le nombre des Chinois établis dans la Guyane anglaise était de 3714. Dans ce nombre il y en a qui travaillent sur les plantations, mais beaucoup d'entre eux se livrent à un petit commerce tant à Demerara que dans les villages qui forment le complément de chaque exploitation sucrière. Dans les deux autres Guyanes, on trouve également un certain nombre de Chinois, bien qu'inférieur de beaucoup à celui de Demerara. Les statistiques de



JARDIN BOTANIQUE[1] (PAGE 52).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN CANAL A GEORGETOWN. — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ces colonies ne me permettent pas de l'indiquer exactement, attendu qu'ils sont compris sous la rubrique collective d'immigrants autres qu'Hindous.

A première vue on serait tenté de croire qu'un tel quartier chinois devrait être un foyer permanent de maladies contagieuses, en première ligne de fièvre jaune, mais les règlements de la police et la surveillance exercée dans un climat où la propagation de toute épidémie deviendrait un fléau pour la population entière savent conserver à Georgetown sa juste réputation de salubrité, comparée à tant de villes des Antilles et de l'Amérique du Sud.

Ce que nous avons dit du climat de Cayenne et de Surinam s'applique également à la Guyane anglaise. Aucune de ces colonies ne peut être appelée malsaine, malgré la forte chaleur qui y règne et l'énorme quantité de pluie qui tombe tous les ans. C'est tout au plus si dans certaines contrées marécageuses ou insuffisamment assainies, telles que Saint-Jean du Maroni, la mortalité atteint un chiffre un peu élevé.

La fièvre jaune, qui fait tant de ravages aux Antilles et au Brésil, attaque quelquefois les Guyanes, mais dans des proportions beaucoup moins importantes. Sa dernière apparition sur le territoire anglais date de 1885, et le nombre des décès n'atteignit que 44 au total; pour l'année suivante, 10 cas de mort furent enregistrés; et pour 1887, 1888 et 1889, un seul cas par an.

Elle se déclara dans la Guyane hollandaise en 1856. Depuis cette époque elle n'y a pas fait son apparition. 878 personnes furent attaquées, sur lesquelles 125 succombèrent.

Depuis 1851, sauf quelques cas isolés, la terrible maladie ne s'est pas non plus déclarée dans la Guyane française. Cette année-là, il y eut un assez grand nombre de décès, mais, les données ne s'accordant pas entre elles, je ne veux pas m'exposer à indiquer un chiffre inexact.

La dysenterie, les fièvres intermittentes et paludéennes, et l'anémie, sont les maladies qui font le plus de victimes; encore faut-il en attribuer fréquemment la cause au manque de précautions que l'on peut reprocher à beaucoup de personnes habitant la zone torride. Incontestablement tout climat débilitant exige une vie régulière et sobre, et se venge trop souvent de celui dont l'existence ne se conforme pas aux règles de prudence dictées par l'hygiène. Bien plus que dans les régions tempérées, tout excès peut engendrer des infirmités ou des troubles, qui plus tard, et à tort, sont portés sur le compte du climat.

C'est ainsi que la modération dans l'usage de boissons alcooliques s'impose d'une façon péremptoire, et je m'étonne avec raison que la mortalité dans la Guyane anglaise n'atteigne pas un chiffre plus considérable, étant donnée la quantité prodigieuse d'eau-de-vie et de whisky qu'on y consomme.

Qu'un stimulant pris à dose raisonnable fasse du bien plutôt que du mal, je n'en disconviens pas; mais de là au nombre répété d'excitants qu'une gorge britannique absorbe tous les jours sous un soleil brûlant, il y a une enjambée qui mérite réflexion.

A Demerara, le *whisky and soda* vous est offert à toute heure de la journée, partout où vous mettez le pied. Le cocktail, baptisé du terme local de *swizzle*, est l'apéritif forcé et réglementaire avant les deux repas. Et franchement il faut être membre de la société de tempérance, ou, pour le moins, doué d'une volonté de fer pour résister à la tentation qui vous est offerte deux fois par jour. Rien n'égale le swizzle de Demerara, qui a déjà passé la frontière et trouve des adeptes à Surinam.

En désire-t-on la recette? La voici : prenez pour chaque personne un petit verre de cognac ou de genièvre (le genièvre est préférable); ajoutez un morceau de sucre, une demi-cuillerée de bitter Angostura (tout autre bitter ne vaut rien pour le mélange) et un morceau de glace pilée, de la grosseur d'un œuf de pigeon. Secouez très fort dans un récipient quelconque bien fermé, de façon que le mélange se couvre de mousse, versez, et vous répéterez l'expérience, après en avoir goûté.

On fait aux États-Unis des cocktails qui ne valent rien. Si, par contre, l'isthme de Panama a laissé de tristes souvenirs, son cocktail passera à la postérité comme celui de Demerara, et tous ceux qui ont passé par le Grand Hôtel de Panama se rappelleront le grave personnage — le *barkeeper* — qui du matin au soir désaltère les clients en secouant fiévreusement les deux gobelets ajustés, d'où sort le précieux liquide glacé, couvert d'une mousse veloutée.

Malgré l'usage un peu trop fréquent des boissons fortes que je ne puis m'empêcher de reprocher aux habitants de la terre anglaise, je suis forcé de constater que chez eux on n'entend que rarement des plaintes sur le climat, pas plus que dans la Guyane hollandaise.

Le négociant qui s'y est établi, le planteur qui dirige son exploitation, le fonctionnaire qui occupe l'emploi que le gouvernement lui a confié, ne se plaignent pas de la situation qu'ils occupent. A Cayenne, c'est tout le contraire. Comme il n'y a ni négociants, ni planteurs, en dehors de quelques créoles, l'élément européen, auquel je fais allusion, ne se compose que de fonctionnaires, dont la préoccupation principale est de calculer au départ à quelle époque et sous quel prétexte ils pourront bien demander un congé.

A Demerara et à Surinam la vie de famille existe comme en Europe; on s'entoure du bien-être et du confort que permet la situation pécuniaire; on ne dédaigne pas, à certaines époques, un voyage d'agrément en Angleterre ou en Hollande, mais on *habite* le pays dans la véritable acception du mot.

A Cayenne le fonctionnaire européen se considère comme un exilé, un méconnu, une victime de sa carrière. Il part avec le projet bien arrêté de revenir le plus vite possible, ne se donne pas la peine de s'installer convenablement, et souvent, étant père de famille, il laisse sa femme et ses enfants en France.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Bah ! à quoi bon ? me disait un jour un fonctionnaire occupant un poste important. Est-ce que vous croyez que je vais emmener ma femme et ma fille dans un pays comme celui-ci ? »

Il est largement secondé dans son désir de revoir le sol natal par la facilité à obtenir un congé et par l'élasticité des motifs qui lui en donnent le droit. On a le congé de convalescence, celui pour affaires de famille, celui pour affaires personnelles !

Le petit employé, bien entendu, n'entrevoit ces voyages qu'en rêve. S'il se porte malade, le conseil de santé statue sur son cas, et ses « affaires de famille ou personnelles » pourront se traiter par correspondance. Mais l'employé supérieur s'en tire avec peu de difficultés, quoique le décret stipule les conditions suivantes :

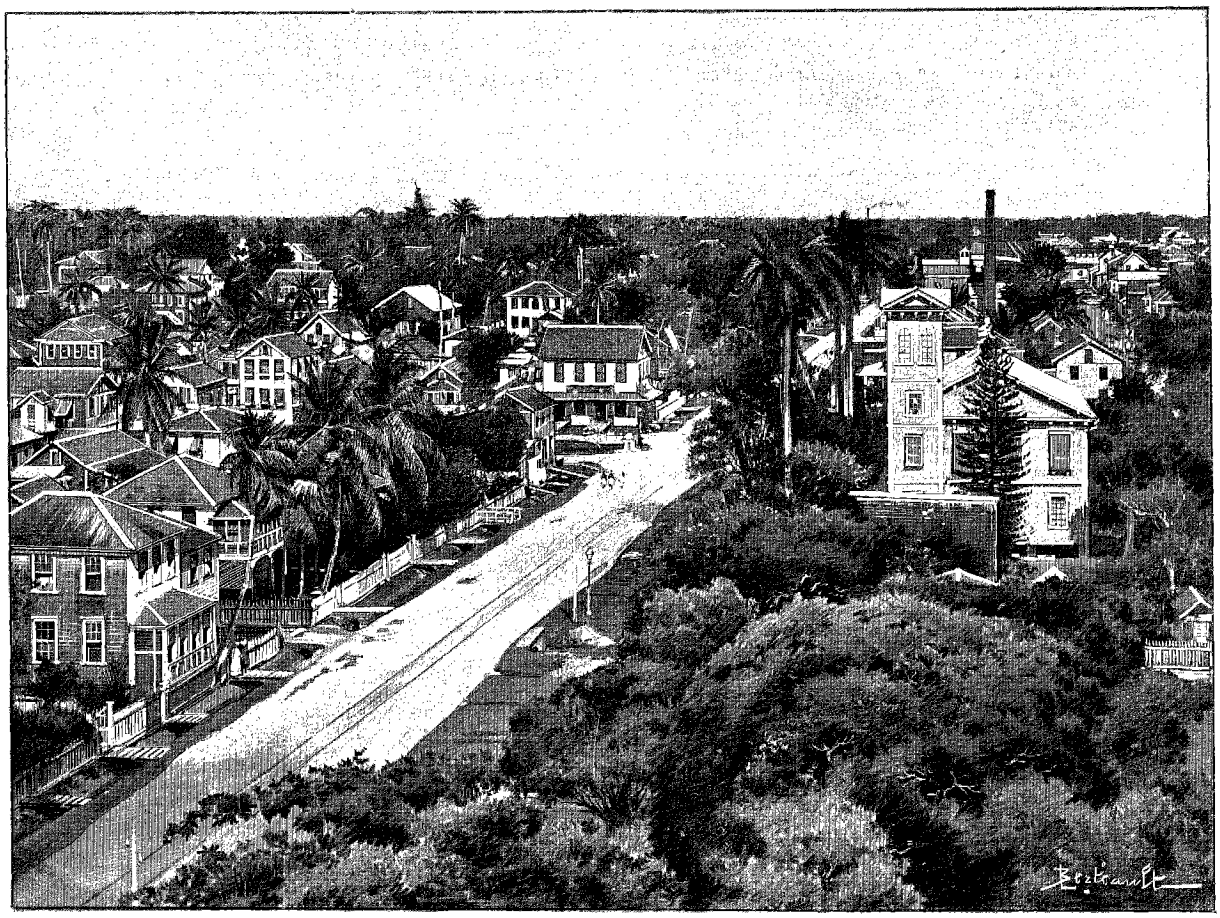
« Tout fonctionnaire qui a accompli trois ans de service consécutif dans la colonie a droit à un congé administratif de six mois. » Ces trois ans de service, applicables à une colonie réputée malsaine comme la Guyane, deviennent cinq ans pour une colonie déclarée saine, comme la Nouvelle-Calédonie, la Martinique ou la Guadeloupe.

Le prolongement de ces six mois de congé s'obtient avec une grande facilité.

Le fonctionnaire d'origine créole servant dans la colonie n'a pas droit au congé administratif.

Dans la Guyane hollandaise, le fonctionnaire parti d'Europe pour la colonie à l'âge de trente ans ou au delà peut obtenir un congé d'un an au bout de huit années de service consécutif. Si au moment de son départ il n'avait pas atteint l'âge de trente ans, ce congé ne lui est accordé qu'au bout de douze ans de service. Le congé de convalescence n'est accordé que dans le cas où l'état de maladie a été sérieusement constaté par un conseil de médecins.

L'Angleterre suit un système dont le résultat se rapproche du système hollandais. Elle accorde à chaque fonctionnaire un congé annuel de six semaines, qu'il peut aller passer dans une colonie voisine, à la campagne, où bon lui semble. S'il n'en profite pas, les six semaines sont portées à son crédit, comme dans un compte courant. L'année suivante, par conséquent, il aura le droit de prendre un congé de trois mois; l'année après, de quatre mois et demi, et ainsi de suite. Au bout de huit à neuf ans, il se trouvera dans la même situation que le fonctionnaire hollandais : le congé sera d'un an.



PANORAMA DE GEORGETOWN [1].

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ce simple exposé suffira pour démontrer que le Français a un privilège considérable sur ses voisins, qui ne peuvent revoir le sol natal et leurs familles qu'au bout de huit ans de service, tandis que lui, il peut s'embarquer après trois ans de séjour en Guyane. Et dire que les premiers ne s'en portent pas plus mal, et que le gouvernement est bien mieux servi par leur séjour prolongé!

Il existe dans l'Inde anglaise un congé de trois mois, dont les militaires surtout profitent souvent pour faire un tour à Londres. On va de Bombay à la Tamise en vingt et un jours, ce qui fait quarante-deux pour le voyage d'aller et retour; restent quarante-huit à cinquante jours pour embrasser sa famille et aspirer le brouillard.

L'habitant de Demerara se trouve dans le même cas s'il use de son droit au bout de deux ans. L'aller et le retour en Europe ne lui prennent que trente-deux jours; par conséquent il pourra profiter d'un séjour d'à peu près deux mois au milieu des siens.

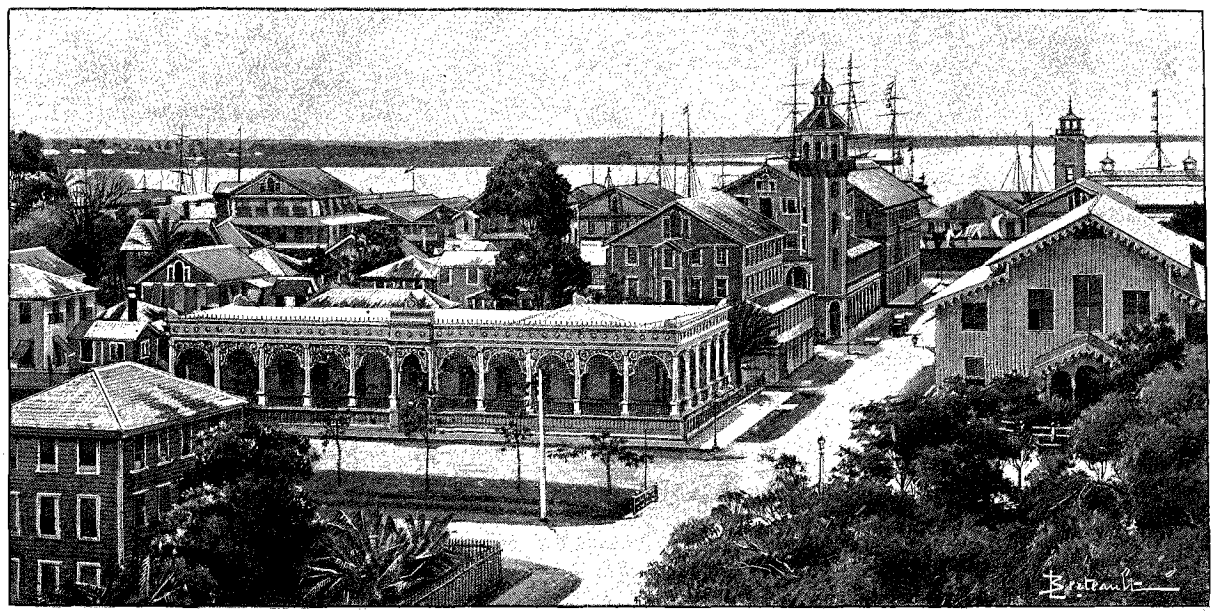
En Angleterre on ne badine pas avec les congés de convalescence. Je me rappelle le cas d'un fonctionnaire qui avait pu convaincre le conseil de santé de son état de maladie, après avoir subi deux examens à quelques mois d'intervalle. Le cas ayant paru suspect, une enquête fut ordonnée, qui établit que les médecins avaient été trompés et que l'imposteur se portait comme un charme.

On lui fit parvenir une lettre l'informant qu'il était suspendu de ses fonctions, attendu que le climat l'exposerait à son retour à une rechute inévitable!

En faisant la comparaison de la situation pécuniaire faite aux employés du gouvernement dans les trois colonies qui nous occupent, nous arrivons à la conclusion que les fonctionnaires français sont généralement moins rétribués que leurs collègues anglais et hollandais, spécialement ceux qui occupent une position supérieure.

Je ne veux citer que les émoluments des gouverneurs. Le chef de la colonie britannique touche des appointements et des frais de représentation s'élevant à un total de 150 000 francs; le gouverneur de Surinam en a 57 000, et celui de la Guyane française n'est rétribué que de 45 000 francs, s'il a le grade de gouverneur de première classe. Étant gouverneur de seconde classe, il ne touche que 40 000 francs, et le chiffre de 35 000 représente les émoluments d'un gouverneur de troisième classe.

Ces derniers appointements me semblent bien insuffisants, surtout quand le chef de la colonie ne dispose pas d'une fortune personnelle. Le rang qu'il occupe l'oblige à des dépenses auxquelles il doit être difficile de faire face avec des moyens aussi restreints.



VUE DE GEORGETOWN [1].

La Guyane anglaise appartenait autrefois à la Hollande. Il est facile de s'en apercevoir, même en ignorant l'histoire du pays, par le grand nombre de noms hollandais qui ont été conservés. Les noms français ne manquent pas non plus, la colonie s'étant trouvée, à la fin du siècle dernier, au pouvoir de la France. C'est ainsi que parmi les plantations nous en trouvons plusieurs portant un nom hollandais ou français; il en est de même pour les noms de villages ou de petites villes. Le chemin de fer de Georgetown à Mahaica, dont j'ai parlé, passe d'abord par deux stations qui ont conservé leur dénomination française; une troisième est d'origine hollandaise; les quatre dernières seulement portent des noms anglais.

La législation en vigueur pour affaires civiles est la loi hollandaise, remaniée et modifiée par des ordon-

1 *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA PROMENADE (PAGE 56). — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nances locales. Quant aux affaires criminelles, la colonie possède une législation basée sur celle du Royaume-Uni.

Dans la Guyane hollandaise nous retrouvons également un certain nombre de plantations dont les fondateurs ont été Français ou Anglais. Les noms n'en ont jamais été changés. A Cayenne le passage de l'étranger se trahit par ce qui reste de quelques vieilles constructions, et celui qui visite l'île Royale (îles du Salut) n'a pas de peine à reconnaître dans certains bâtiments ce cachet spécial qui indique l'architecture hollandaise d'un siècle écoulé.

L'histoire des trois Guyanes est curieuse au point de vue du chassé-croisé qui s'est produit entre les trois nations depuis leur occupation jusqu'à l'époque, relativement peu éloignée où le pouvoir de chaque nation fut définitivement établi par les traités.

Rappelons succinctement l'origine de ces possessions et les différentes phases par lesquelles elles ont passé.

La Guyane fut découverte par Christophe Colomb en 1498; il aborda sur le delta de l'Orénoque, mais poursuivit son voyage sans se livrer à une exploration sérieuse. Peu de temps après, les navigateurs espagnols d'Ojeda et de la Cosa abordèrent à leur tour sur un point de la côte, mais ne s'y arrêtèrent pas, et dirigèrent leur course vers le nord.

Le véritable honneur de la découverte de cette partie du continent sud-américain revient à Vincent Yanez Pinçon, qui avait accompagné Colomb à son premier voyage. Lui et deux de ses frères, partis d'Europe avec une flottille composée de quatre caravelles, longèrent la côte depuis l'Amazone jusqu'à l'Orénoque, et furent les premiers à en faire connaître quelques détails.

D'autres navigateurs, parmi lesquels Gonzalès Pizarre, frère du conquérant du Pérou, firent relâche dans ce pays fertile que les aborigènes appelaient Ouyana, et à leur retour répandirent sur cette terre les récits les plus fantaisistes.

Cette Guyane était représentée comme un vrai pays de Cocagne. Dans l'intérieur se trouvait un lac, appelé Parimé, sur les bords duquel une ville toute bâtie d'or, de perles et de diamants, était la demeure du plus fastueux des monarques. Les aventuriers et les utopistes de l'époque se sentirent attirés vers cette plage mystérieuse, et l'histoire conserve le souvenir de mainte expédition organisée dans le but de découvrir cette ville des *Mille et une Nuits*, décorée du nom de Manoa del Dorado. La ville d'or, but de tant de recherches, tenta spécialement les Anglais. Sir Walter Raleigh, Charles Leigh et Robert Harcourt sondèrent les profondeurs de la terre inconnue, mais ils ne furent pas plus heureux que leurs devanciers, tout en rapportant à leurs compatriotes les mêmes bruits, recueillis de la bouche des habitants, au sujet de l'existence de la cité miraculeuse.

La croyance à ce Manoa del Dorado, dont le nom avait fait place en Europe à l'« Eldorado », subsista pendant des années. Faut-il en conclure qu'au XVIe siècle la présence de l'or, en quantité assez abondante pour maintenir la légende, était manifestement connue des Indiens? La supposition est très admissible, même probable. Toujours est-il que la croyance fut entretenue encore longtemps après par l'apparition de pépites que les indigènes venaient échanger contre des produits.

De 1604 à 1652 plusieurs expéditions parties de France débarquèrent dans la partie du territoire qui est aujourd'hui la Guyane française. L'une des premières fut organisée par des marchands de Rouen; une vingtaine de colons s'établirent sur un point de la côte où nous trouvons actuellement Sinnamary. Quelques années plus tard, d'autres immigrants se fixèrent dans l'île de Cayenne, et en 1643 une expédition conduite par le sieur Poncet de Brétigny s'établit près de l'embouchure du Mahury.

C'est ce dernier qui fonda un village à l'emplacement même où maintenant se trouve Cayenne.

Les Hollandais et les Anglais, de leur côté, ne restèrent pas inactifs. Un des premiers, nommé de Vries, partit en 1633 à la tête d'une expédition et aborda à Surinam. Il y trouva une cinquantaine de colons anglais, qui, arrivés trois ans auparavant, s'occupaient de l'abatage du bois et de la culture du tabac. Il continua son voyage jusqu'à Cayenne, y fonda une colonie de trente paysans zélandais, et poussa une pointe jusqu'au Maroni, où il rencontra des Indiens Arrowaks et Caraïbes, qui lui firent le meilleur accueil.

En 1630, cent cinquante familles israélites, sous la conduite de David Nassi, partirent de Livourne pour Cayenne. Ils s'y établirent et y restèrent jusqu'en 1654, époque à laquelle des difficultés survenues entre eux et les colons français les décidèrent à partir pour Surinam, qu'ils trouvèrent dans la possession des Anglais. Ceux-ci les accueillirent très bien. Ils fondèrent une colonie dans le Haut Surinam, se firent connaître comme colons laborieux, commencèrent des plantations le long du fleuve, et furent les premiers à entreprendre la culture de la canne à sucre. A l'heure qu'il est, on trouve encore à Paramaribo une famille du nom de Nassi, descendant du chef de l'expédition.

Avant cette époque la culture du roucou, du coton et du tabac existait également déjà dans l'île de Cayenne. Une centaine de mille arbres de chaque espèce y avaient été plantés par les Anglais et les Hollandais, et depuis 1634 on y avait essayé la plantation de la canne à sucre.

Nous arrivons à l'année 1666, où les Anglais, en guerre avec la France et la Hollande, se dirigèrent sur la Guyane. Les Français, écrasés par le nombre de leurs assaillants, se réfugièrent à Surinam, tandis que les Anglais se livraient à un pillage en règle et dévastaient les habitations et les plantations.

En 1676, après que la colonie française de Cayenne eut été quelque peu reconstituée sous M. de Lézy, envoyé sur les lieux par M. de la Barre, gouverneur des Antilles, une flotte hollandaise composée de douze

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vaisseaux s'en empara. Six mois après, une flotte française expulsa à son tour les Hollandais.

Alors commence une longue période de tranquillité pour la Guyane française. Plus d'un siècle s'écoule avant qu'une nouvelle prise de possession vienne la troubler. Dans l'intervalle, plusieurs essais de colonisation se préparèrent en France, des compagnies furent fondées pour donner à la colonie l'essor et le développement que la fécondité du sol semblait devoir lui garantir, mais pendant ce long espace de temps la colonie ne présenta aucun accroissement sensible, soit dans ses cultures, soit dans son commerce, soit dans sa population. Toutes les entreprises, généralement mal conçues et mal dirigées, avaient englouti des capitaux considérables et n'avaient produit que des résultats déplorables.

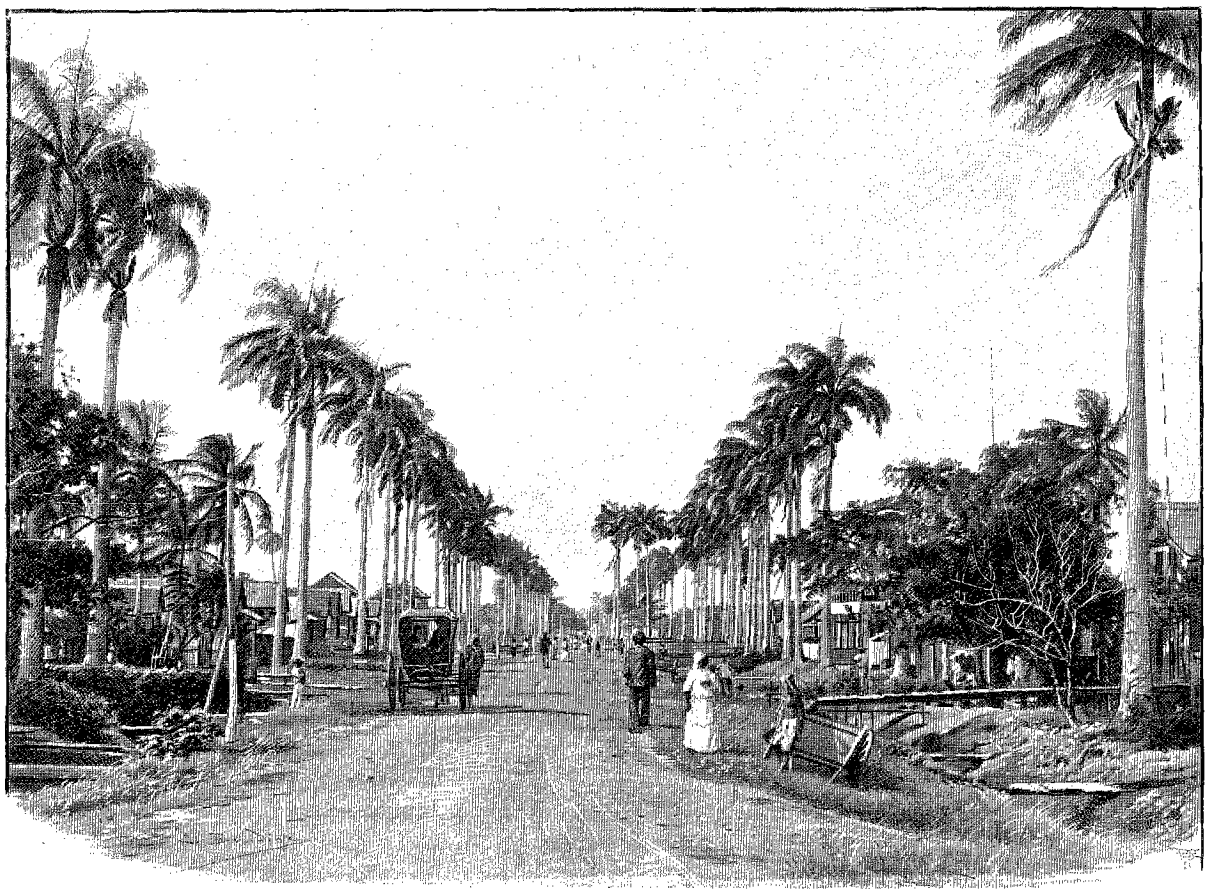
Voyons maintenant ce qui s'était passé entre le Maroni et l'Orénoque.

Vers la fin du XVIe siècle, une centaine d'habitants de la Zélande, province de la Hollande, étaient venus atterrir entre la rivière Essequibo et la rivière Pomeroon, c'est-à-dire sur le territoire qui appartient actuellement à l'Angleterre.

Ces colons réussissant dans leurs cultures, et la véracité de leurs rapports sur la prospérité de leurs établissements ayant été constatée par le gouvernement néerlandais, celui-ci leur vint en aide par l'envoi d'un convoi d'esclaves de la côte d'Afrique. En 1657, d'autres immigrants partirent de la Zélande pour les mêmes rives de la Guyane, et bientôt après les villes de Nouvelle-Zélande et Nouveau-Middelbourg furent fondées.

A peu près à la même époque, d'autres immigrants hollandais s'établirent aux bords de la rivière Berbice, et les États Généraux des Pays-Bas accordèrent en 1732 une constitution à Berbice, en 1739 une autre à Demerara. La colonisation de Demerara et d'Essequibo ne s'effectua que lentement : ce n'est qu'en 1745 qu'une colonie vint s'établir sur la rivière Demerara et obtint l'autorisation du gouvernement d'y fonder une plantation.

Cette plantation fut suivie de bien d'autres. Mais c'est dans ce qui est aujourd'hui la Guyane hollandaise que les colons néerlandais travaillaient avec le plus de succès. Les Anglais ne s'étant bornés qu'à quelques cultures insignifiantes, exécutées par de petits nombres isolés d'immigrants, les Hollandais étaient les seuls maîtres du pays représenté actuellement par les deux colonies anglaise et hollandaise.



PAYSAGE DE LA RIVIÈRE DEMERARA PRÈS DE GEORGETOWN[1].

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La culture du café, du cacao, du coton et des bananes réussissait à merveille. En 1745 cinq cents plantations, en majeure partie sur les rives du fleuve Surinam, étaient en plein rapport.

L'histoire des Guyanes n'ayant consisté, comme je l'ai dit plus haut, qu'en prises et reprises de possession continuelles, il semblait à la fin du siècle dernier que la tranquillité dont jouissaient les Guyanes française et hollandaise avait trop longtemps duré.

Pour la dernière, la convoitise du Royaume-Uni faillit mettre un terme à la domination des Pays-Bas. En 1781 l'Angleterre s'empara de toutes leurs possessions, et ce ne fut que deux ans après qu'elles leur furent rendues, pour tomber peu après dans les mains des Français, qui se hâtèrent de construire des forts sur les deux bords de la rivière Demerara.

En 1796 les colonies de Demerara, Essequibo et Berbice, sont redevenues possessions anglaises, et se développent à grands pas en ce qui concerne le commerce et l'agriculture. Rendues à la Hollande en 1802 par le traité d'Amiens, la guerre de 1803 changeait une dernière fois l'état des choses. Dans cette année la possession de Demerara, Essequibo et Berbice fut définitivement garantie à l'Angleterre, sous la domination de laquelle elles sont toujours restées depuis. Berbice fut considérée comme colonie séparée jusqu'en 1831, époque à laquelle elle fut unie aux deux autres, et où les trois territoires prirent le nom collectif de Guyane anglaise.

Cayenne végéta tant bien que mal, jusqu'à ce qu'en 1808 une expédition anglo-portugaise vînt mouiller devant la ville. Le gouverneur, Victor Hugues, capitula en stipulant que la colonie serait remise, non aux troupes britanniques, mais à celles de leurs alliés. C'est ainsi que la Guyane française tomba entre les mains des Portugais. En 1814 le traité de Paris rendit la colonie à la France.

Ce traité confirma le traité d'Utrecht de 1802, en ce qui concernait la cession à l'Angleterre par la Hollande des trois comtés de Berbice, Demerara et Essequibo.

Voilà donc quatre-vingts ans environ que la France, l'Angleterre et la Hollande exercent leurs droits sur les territoires que les traités leur ont assurés et que la lutte pacifique, en ce qui touche le développement de ces terres éminemment fertiles, a remplacé les longues périodes d'agitation, de prises et de reprises que nous avons retracées sommairement.

A-t-on mis en œuvre durant ce long laps de temps les moyens et l'énergie dont on aurait pu se servir pour tirer de ce sol privilégié les richesses qu'il contient? S'est-on donné la peine de porter la lumière sur les régions immenses qui confinent au Brésil et dont elles sont séparées par la chaîne des Tumuc-Humac? A-t-on profité de cet Eldorado existant réellement, non pas sous la forme de palais en or, incrustés de diamants, mais enseveli sous la couche féconde d'humus ou représenté par des milliers et des milliers d'arbres précieux?

Hélas, non! Une grande partie de ces riches colonies attend encore l'empreinte du premier pas européen; la forêt solitaire et mystérieuse a bien soulevé une partie de son voile devant quelques hardis explorateurs qui se sont aventurés, guidés par l'amour de la science et le désir des découvertes; mais une tâche sérieuse reste à accomplir, dont les gouvernements respectifs devraient saisir l'importance, et que l'initiative privée ferait bien de seconder par tous les moyens en son pouvoir.

G. VERSCHUUR.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

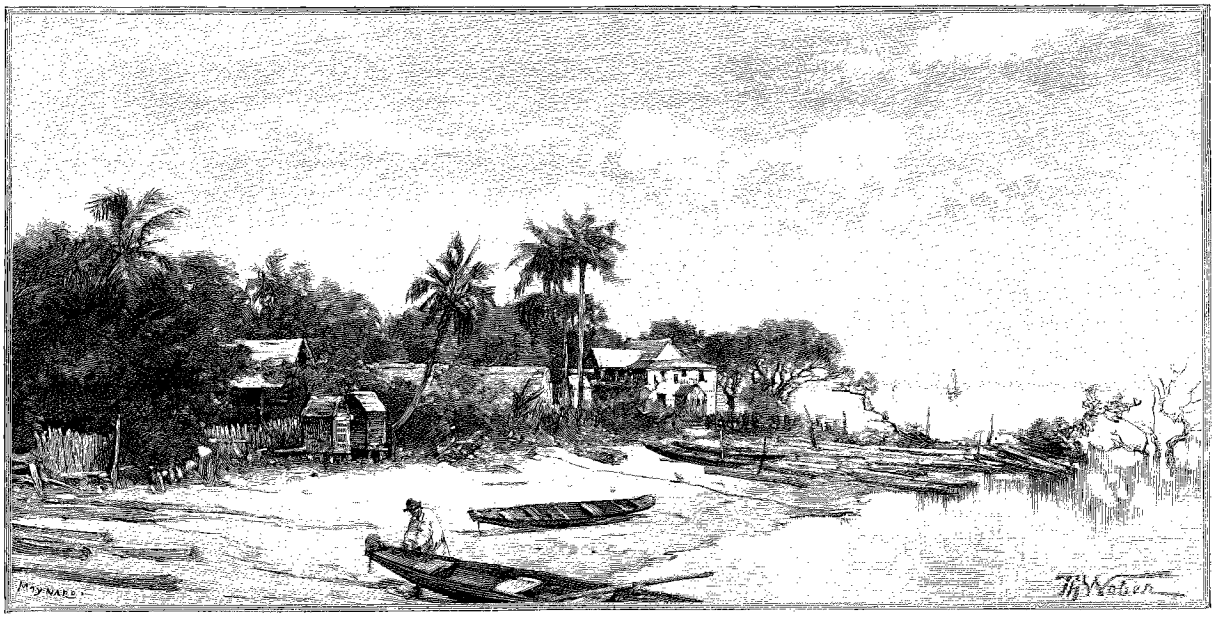
(*La fin à la prochaine livraison.*)



L'HOSPICE DE GEORGETOWN[1] (PAGE 52).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BARTICA[1] (PAGE 66).

VOYAGE AUX TROIS GUYANES[2],

PAR M. G. VERSCHUUR.

LA GUYANE ANGLAISE.

II

Plantations de sucre. — Le *balata*. — Géographie physique des trois Guyanes. — L'or. — La faune. — L'avenir des Guyanes.



UN DÉGRAD[3].

Comme j'ai visité plusieurs plantations dans la Guyane hollandaise, je suis curieux de leur comparer des exploitations semblables sur le territoire anglais. A mon départ d'Europe l'obligeance d'un ami, directeur d'une des plus importantes plantations de Demerara, m'avait facilité les moyens de la visiter en détail sous la conduite de son représentant.

M. Ross, qui dirige la propriété, se met gracieusement à ma disposition et m'accompagnera dans l'excursion, qui prendra deux jours. Nous en prendrons deux autres pour remonter la rivière Essequibo (ou Essequebo) et pour visiter la ville de Bartica.

Le départ se fait à 9 heures du matin. Nous ne sommes que quatre passagers de premières sur le bateau qui fait le service du fleuve jusqu'à peu près la limite de sa navigabilité. Mais le devant et le milieu du steamer sont occupés par une macédoine de voyageurs dont les différents types sont curieux à étudier. Ce sont presque tous des gens se rendant aux placers, parlant l'anglais, le portugais et des idiomes dont je n'arrive pas à découvrir l'origine. Les épidermes représentent toutes les couleurs dont une colonie américaine offre journellement le spectacle.

Tel nègre joue de l'accordéon, son instrument favori; tel autre tire d'une flûte des notes larmoyantes. Les femmes font une sorte de cuisine, dont les émanations nous suffoquent; les enfants crient à tue-tête. Au milieu de ce méli-mélo, deux individus fument gravement leur pipe, ne disant pas un mot et fixant le ciel. Leurs longs cheveux, couverts d'un énorme chapeau de feutre, retombent sur un veston crasseux; leurs pantalons effilochés semblent indiquer des années de service. Ils me font l'effet de déclassés, ayant connu des hauts et des bas, et allant, eux aussi, à la recherche d'un Eldorado, pour redorer leur blason.

Pendant une demi-heure le bateau, dont le charge-

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 1, 17, 33 *et* 49.
3. *Dessin de Weber, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ment est à peu près nul, roule comme un possédé en débouchant de la rivière de Demerara et en s'engageant dans la haute mer pour contourner un bas-fond avant d'atteindre l'embouchure de l'Essequibo. Un paquet de mer vient s'abattre sur l'arche de Noé, inonde tous ces passagers de pont et met une sourdine à leur gaieté.

Les berges de la rivière, où nous ne tardons pas à entrer, présentent le même aspect que les fleuves de Surinam : ce sont des terrains alluvionnaires, bordés de palétuviers. Mais bientôt la vue change, la végétation tropicale se montre dans toute son exubérance.

L'Essequibo est le fleuve le plus important de la Guyane anglaise, et se caractérise, comme toutes les rivières des Guyanes, par la multiplicité et l'étendue de ses méandres. Il a environ 1 000 kilomètres de longueur, mais il n'est navigable pour de grands navires que jusqu'à 95 à 130 kilomètres de son estuaire, dont la largeur est de 30 kilomètres. Les îles, grandes et petites, que son cours sinueux a formées, se montent à 365.

Nous en passons plusieurs, parmi lesquelles mon cicérone m'indique le Fort Island. C'est dans cette île que, du temps des Hollandais, les gouverneurs avaient établi leur résidence. J'aperçois encore quelques ruines de l'habitation gouvernementale, ainsi que celles d'un fort, d'une église et des baraques militaires de cette époque. Une autre île s'appelle Hog Island; elle est grande comme la Barbade et contient une population de 200 âmes. Autrefois il s'y trouvait une plantation de sucre, qui est abandonnée aujourd'hui.

Le coup d'œil, changeant à chaque instant par les courbes multiples que décrit notre bateau, est des plus pittoresques. Après une heure de navigation je constate que l'Essequibo se rapproche plutôt, comme aspect, du Maroni que des rivières de Surinam, le Para excepté. La verdure est plus abondante, plus compacte, et laisse deviner derrière ses bandes littorales l'immensité de la forêt et le mystère de l'inconnu.

Voici l'ébauche d'une ville qui apparaît dans le lointain. C'est Bartica, autrefois petit village, où le gouvernement avait autorisé l'Église anglicane à établir une mission. En 1887 on a commencé à bâtir des maisons; aujourd'hui on compte 500 habitants, et la population flottante s'élève souvent à 1 500.

Nous sommes ici à 105 kilomètres environ de Demerara, à la jonction de l'Essequibo avec les rivières Massaruni et Cuyuni. C'est un *dégrad*, ou point d'atterrissage. Tout ce qui se rend aux placers ou en revient doit y être transbordé dans des embarcations auxquelles leur forme et leur peu de tirant d'eau permettent d'atteindre les gisements aurifères et de passer les nombreux rapides.

Le gouvernement anglais a fort bien compris l'intérêt que présentait la création d'une ville à cet endroit; il a résolu avec la promptitude qui lui est propre une question qui chez ses voisins aurait demandé des années de réflexion, de débats, de commissions, pour aboutir probablement à un projet remisé dans un carton quelconque. Un appontement solide nous permet de descendre à quai; trois agents de police font le service du débarcadère: d'emblée on s'aperçoit qu'il y a de l'ordre ici et que le nègre n'est pas appelé à jouer un rôle prépondérant dans l'administration coloniale. Trois hôtels ont surgi de terre en un rien de temps; celui où nous descendons me rappelle les hôtels de la Californie et du Far West. Les rues de la ville sont déjà tracées; les Chinois se sont empressés d'y accourir et d'ouvrir des boutiques, où le saucisson coudoie le chapeau de paille, et les boîtes de conserves les vêtements complets. Un hôpital d'une installation irréprochable reçoit les mineurs qui reviennent malades des placers. L'église est terminée; on travaille à la construction de maisons et de magasins.

La bande hétérogène de notre bateau part en grande partie le soir même pour les champs aurifères; le reste s'embarquera le lendemain dans les longues pirogues que je vois échelonnées sur la plage. Que d'illusions, et quelles déceptions peut-être pour le retour!

Le pénitencier de la Guyane anglaise est installé à Massaruni, sur la rivière du même nom, à peu de distance de Bartica. On s'y rend en une heure avec une bonne embarcation.

Ce pénitencier contient environ trois cents forçats, tous condamnés pour délits graves et se composant d'Européens, comme d'Hindous, de Chinois et de nègres. Ils sont astreints à un travail plus sérieux que dans les établissements que nous avons visités au Maroni. La surveillance, confiée à un nombre suffisant de gardiens, rend l'évasion des plus difficiles. On ne se souvient que d'une seule tentative d'évasion, en 1885, mais l'amateur de l'air libre n'a pu aller bien loin : sorti des rangs et ne s'arrêtant pas à la sommation qui lui fut faite, une balle de revolver le tua net sur place.

Ces forçats sont en cellule tout le temps qu'ils ne travaillent pas. Le vin ou le tafia n'entrent pas dans l'établissement; la seule boisson est l'eau. Pour les insoumis on use de la cravache et du pain sec.

Tout près du bagne se trouve une résidence du gouverneur, située dans un site ravissant. Le chef de la colonie la préfère à celle de Georgetown et y passe une partie de l'année, surtout dans la saison sèche. Toujours sur le même emplacement il y a les habitations des fonctionnaires du pénitencier, du directeur et du ministre protestant.

Au départ de Bartica, par le même bateau qui nous y a amenés, une foule tout aussi bigarrée que l'avant-veille assiège les secondes. Ce sont des chercheurs d'or, revenant des placers avec une récolte plus ou moins fructueuse.

Le temps est clair et magnifique; les bords de l'Essequibo apparaissent des deux côtés comme une mer de feuillage, nourri par la puissance de la sève tropicale, tandis que les vaguelettes, poussées par la brise, expirent doucement sur le sable. En différents en-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

droits M. Ross appelle mon attention sur l'abondance des arbres de haute futaie que cache la ceinture de verdure. L'abatage de ces arbres à riches essences se fait en grand le long du fleuve; trois navires, dont deux trois-mâts, sont mouillés dans l'échancrure d'une petite baie, en attendant leur chargement pour l'Europe.

Les arbres ne sont ni sciés, ni découpés; on les attaque à coups de hache et l'on enlève seulement le sommet et le tronc.

Au fur et à mesure que nous descendons la rivière, j'aperçois des habitations et des bourgades. De temps en temps notre steamer envoie un coup de sifflet; une embarcation se détache du rivage et l'homme qui la monte happe au passage une bouteille que notre commandant jette à la mer. Cette bouteille contient le courrier! Le procédé est pratique et bien anglais. *Time is money*; stopper, ce serait perdre un temps inutile.

Nous arrivons à la station de Tuschen, et nous y débarquons. Un appontement qui a 370 mètres de long nous conduit devant la voiture de mon hôte, envoyée de la plantation pour attendre notre arrivée.

Le chemin par lequel nous passons est loin d'être désert. Les plantations et les villages se succèdent; le pays est peuplé et toutes les routes sont bien entretenues. Tantôt nous longeons une série d'habitations de coulis hindous, tantôt c'est un centre chinois, dont l'église forme la construction la plus importante.

Partout la canne à sucre est revêtue d'un plumet, qui est de bon augure. Nous sommes à la fin de septembre, les pluies ont été abondantes, et la fabrication va commencer. Toutes les fois que, vers l'époque de la maturité de la canne, la pluie fait défaut, le plumet ne s'épanouit pas et la matière oléagineuse qu'il contient est absorbée par la canne elle-même. Le pressurage s'en ressent et le rendement est moindre.



RENTRÉE DES PRISONNIERS[1].

Nous voici arrêtés devant la demeure du directeur, située sur le terrain de la plantation, qui date du temps de l'occupation hollandaise et porte le nom de Cornelia Ida.

Le lendemain matin à la pointe du jour nous montons à cheval pour en faire le tour. L'exploitation occupe une superficie de 545 hectares, dont la moitié environ est cultivée. La récolte annuelle est de 1 200 tonnes de sucre et de 250 barriques de rhum. La main-d'œuvre consiste principalement, comme partout dans la Guyane anglaise, dans l'élément hindou. La plantation en a

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

82 sous contrat, et 522 comme travailleurs libres : en dehors de ce total de 604 Indiens, 98 Chinois, Portugais et nègres se partagent différents travaux.

Ce que j'admire sur cette plantation, comme sur les autres que j'aurai le temps de visiter dans la colonie, c'est le système parfait de drainage et l'excellent entretien de l'ensemble. Si j'étais arrivé quinze jours plus tard, j'aurais vu les puissantes machines à l'œuvre, mais la coupe de la canne n'aura lieu qu'au commencement d'octobre. Il faut que je borne ma tournée d'inspection aux bâtiments de la fabrication et aux annexes, après avoir visité les champs.

Presque toutes les plantations de Demerara sont installées sur le même plan que celles de Surinam, et se complètent par un village de travailleurs, de petits magasins et une école pour les enfants. La Cornelia Ida cependant n'a pas d'école, mais les enfants reçoivent leur éducation dans une classe qui se trouve à un demi-kilomètre de distance.

Une fois de plus, les rapports qu'on me fait sur les Hindous qu'on emploie me prouvent qu'il serait difficile de trouver de meilleurs travailleurs. A Demerara on est très content d'eux, à la condition de les traiter avec douceur et de tenir compte de certains côtés ombrageux de leur caractère. Aussi je maintiens mon opinion, en ce qui touche Surinam, que les conflits qui se sont produits quelquefois proviennent plutôt du manque de tact des chefs que des mauvaises qualités de la race.

Tout directeur de plantation, du reste, n'est pas un modèle de modération ou de perspicacité. Il y en a plusieurs, tant dans les Antilles et en Guyane que dans les îles de la Sonde, que les administrations feraient bien de changer. La situation de régisseur d'une plantation demande beaucoup d'expérience à différents points de vue ; bien à tort on confie souvent ce poste à un membre de sa famille à la recherche d'une position sociale, ou à un protégé quelconque dépourvu de tact et de connaissances pratiques.

Comme domestique, l'Hindou a d'excellentes qualités. J'ai pu m'en convaincre dans l'Inde même, ainsi que dans les colonies américaines où le hasard m'a fait me servir de lui.

Un serviteur de M. Ross excelle dans la fabrication du cocktail, et, supposant à mon réveil que l'eau destinée à mes ablutions ne doit pas être suffisamment froide, il m'apporte un grand bloc de glace pour la rafraîchir. Je dois bien au brave « Kynci » cet épanchement de reconnaissance !

Je retourne à Georgetown par un autre chemin. La voiture me dépose au bout d'une heure à une station de la rivière Demerara. En route je passe devant quelques autres villages et je vois trois crocodiles se chauffant paisiblement au soleil. Un bateau-mouche me ramène en ville.

La plantation la plus importante de la colonie est le *Diamond Estate*, situé sur la rive gauche de la rivière Demerara. Son étendue représente le chiffre colossal de 2 234 hectares, dont la moitié est en culture. La récolte annuelle est de 5 500 tonnes de sucre et de 2 450 barriques de rhum.

La main-d'œuvre se compose de 2 944 Hindous et 787 travailleurs nègres, chinois et portugais.

Les quelques détails que je viens de donner sur le Diamond Estate, ainsi que sur la Cornelia Ida, suffiront à démontrer que Demerara l'emporte de beaucoup sur Surinam, par l'étendue et le rendement de ses plantations. Je pourrais en citer plusieurs autres dont la récolte se chiffre par 2 000 à 3 000 tonnes de sucre. A Surinam nous avons trouvé comme maximum de production la plantation Marienburg, avec une récolte de 3 millions à 3 millions et demi de kilos de sucre pour les années 1891 et 1892.

Autrefois les cultures de la Guyane anglaise ne se bornaient pas à la canne à sucre, comme c'est le cas presque exclusivement aujourd'hui. Le coton jouait un grand rôle ; en 1827 on en exportait encore 15 000 balles. Graduellement ce chiffre a baissé, et à partir de 1844 l'exportation de ce produit a entièrement cessé. En 1830 nous trouvons une récolte de 5 millions de kilos de café de la meilleure qualité ; ce chiffre a également beaucoup baissé depuis.

Les exploitations sucrières étaient au 31 décembre 1891 de 91. La colonie possède en outre un grand nombre de plantations de cacao, de cocotiers et de bananiers. Sur les 50 millions de francs en produits que la Guyane anglaise a exportés en 1891, le sucre seul figure pour 36 millions.

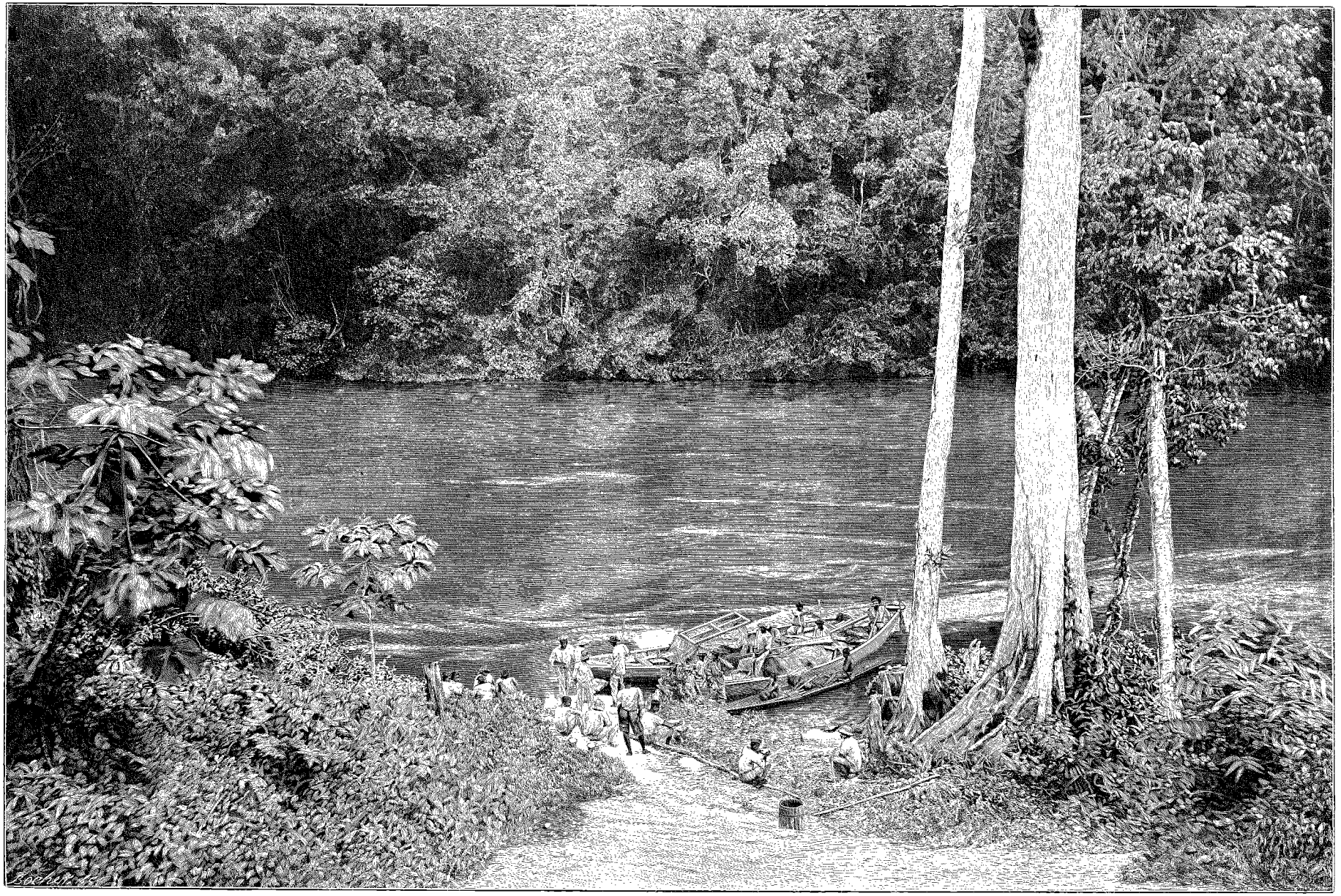
La Guyane hollandaise compte 107 plantations différentes, où l'on cultive principalement le cacao, le café et le sucre. La valeur des produits exportés en 1891 était de 9 millions de francs en nombre rond.

La Guyane française forme un triste contraste avec ses deux voisines. Les quelques plantations, peu importantes, qu'elle possède, n'ont fourni pour la même année 1891 que 52 000 kilos de sucre, 17 000 kilos de café et 26 000 kilos de cacao. Ce rendement est même insuffisant pour les besoins de la colonie ; il n'est pas étonnant en effet que le café qu'on boit à Cayenne vienne de Paris, ainsi que le riz et d'autres denrées coloniales qu'il serait si facile de cultiver.

Comme dernière comparaison, mentionnons que dans la Guyane hollandaise le sucre, le café et le cacao forment les cultures de 9 388 hectares. Pour la Guyane française nous ne trouvons dans les statistiques officielles que 621 hectares en culture pour les mêmes produits, soit à peu près le seizième de Surinam. La différence est beaucoup plus considérable, si l'on compare ces insignifiantes cultures avec celles de la Guyane anglaise, dont le chiffre exact en hectares me manque, mais qui doit en représenter un total de 36 à 40 000.

En faisant le voyage du Maroni, j'ai consacré quelques lignes aux bois précieux que contiennent les Guyanes. A peu d'exceptions près, les mêmes bois se trouvent sur les trois territoires, et tous ils sont d'une qualité dont on pourrait tirer le plus grand parti.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BAC SUR LA RIVIÈRE PURUNI (PAGE 75). — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Mais, hélas! ce beau produit du sol semble plutôt destiné à augmenter le volume puissant d'une brousse impénétrable et de forêts vierges de toute exploitation, qu'à alimenter l'industrie européenne. On a pu admirer à notre dernière exposition la collection de ces bois, richement marbrés et tachetés, à tissu serré, pouvant servir à tout usage de menuiserie ou d'ébénisterie, résistant dans les pays chauds aux attaques des insectes et surpassant en qualité la majorité des espèces dont on se sert chez nous pour meubles de luxe. La Guyane anglaise seule a commencé à en apprécier la valeur et à en faire un article d'exportation d'une certaine importance. Ce que les Guyanes française et hollandaise en exportent n'entre pas en ligne de compte.

Depuis quelques années on s'occupe dans les colonies de Demerara et de Surinam d'un arbre non moins précieux, qui s'appelle le *balata*, et dont la sève forme un produit analogue au caoutchouc. La gomme sécrétée par le balata a la couleur du lait; exposée à l'air, elle prend d'abord une nuance jaune grisâtre, et se rembrunit graduellement. Sans aucune préparation ou manipulation on l'expédie en Amérique et en Europe; c'est là que se fait la préparation ultérieure.

A Surinam l'exportation de l'article n'a pas encore atteint de bien grandes proportions; on l'exploite le long des rivières Corantyn, Nickerie et Coppename. Néanmoins plusieurs concessions ont été demandées et l'attention du gouvernement a été appelée sur le profit qu'on commence à en tirer chez les Anglais.

Dans la Guyane anglaise notamment, l'exploitation du balata a pris ces derniers temps de grandes proportions; on a compris l'importance et la valeur de ce produit, destiné à faire une concurrence sérieuse au caoutchouc, tiré jusqu'ici de l'Inde et des îles de la Sonde. Ce qui est nécessaire, c'est que le travail soit bien surveillé, et que des mains inexpérimentées n'exposent pas l'arbre à un dépérissement inévitable.

On fait dans l'écorce des entailles peu profondes, en sens oblique et à égale distance. Une entaille transversale, par conséquent quasi perpendiculaire, met en contact le milieu de la coupure supérieure avec celle qui se trouve en dessous. La sève qui se met à couler, à l'état parfaitement liquide, est recueillie dans une calebasse.

La saison qui se prête le mieux à l'opération est la saison sèche; dans les mois de fortes pluies, l'eau, en se mêlant à la gomme, forme nécessairement un mélange, si le travailleur ne prend pas les plus grandes précautions.

Au bout de cinq ans, pour peu que les incisions aient été faites avec prudence, l'arbre a repris une vitalité suffisante pour subir une nouvelle saignée. Dans le cas où une main inhabile aurait fait des entailles trop profondes ou mal disposées, la sécrétion ne se produit plus, ou bien l'arbre meurt.

Le gouvernement a ses inspecteurs pour la récolte du balata; tout terrain concédé est étroitement surveillé. C'est une précaution que feraient bien d'imiter les autorités hollandaises.

Il est plus que probable que l'exportation de l'article suivra une marche ascendante. De 46 000 livres en 1880, elle s'est élevée à un chiffre de 250 à 300 000 pour les deux dernières années. La Guyane hollandaise en a exporté 100000 kilogrammes environ en 1891. Les rapports de fabricants anglais et américains constatent que le caoutchouc fabriqué avec la gomme de la Guyane est supérieur à celui qui vient de la Malaisie ou de l'Inde.

Une grande partie des Guyanes forme encore une terre inconnue, spécialement le territoire qui appartient aux Pays-Bas; il y a bien des régions où l'Européen n'a jamais pénétré, à cause des difficultés multiples qui en défendent l'accès. Parmi les explorateurs qui ont contribué à lever le voile sur certaines parties inconnues, nous pouvons citer: pour la France, le docteur Crevaux et le voyageur Henri Coudreau; pour l'Angleterre, MM. Schomburgh, Im Thurm et Brown.

C'est ce dernier explorateur qui a découvert, en 1870, une cascade, dépassant en hauteur le Niagara, dans la partie centrale des Guyanes anglaise et vénézuélienne réunies. Cette cascade, produite par la rivière Potaro, tributaire de l'Essequibo, a une hauteur de 250 mètres. Elle tombe d'abord à pic d'une paroi de 226 mètres, continue sa course pendant un court trajet, et vient ensuite se jeter, après une descente de 24 mètres formée par des rochers, dans un jardin de verdure perpétuelle.

Au point de sa chute, la cascade se trouve à 345 mètres au-dessus du niveau de la mer; sa largeur à cet endroit est de 75 à 110 mètres, suivant les saisons.

M. Im Thurm a visité les lieux en 1878 et donne la description la plus enthousiaste de la beauté du paysage qui entoure cette cascade — *the Kaieteur Fall.* Il est probable que d'ici peu les explorations se dirigeront de ce côté, parce que depuis deux ans on connaît l'existence de gisements aurifères sur les bords de la rivière Potaro, qui n'avait été visitée auparavant que par un nombre très restreint d'Européens.

Une autre cascade, dont on dit des merveilles, doit exister dans la petite rivière Ireng; les Indiens lui donnent le nom de *Corona Fall*, mais aucune description écrite n'en a été faite.

La formation géologique des trois colonies est à peu près la même. Du côté de la mer nous trouvons une couche de terre végétale, argileuse et fortifiée par les alluvions. Plus loin, dans l'intérieur des terres, le sol semble se solidifier, et cache sous des roches d'agrégation une base de diorite et de feldspath. Les terres basses s'étendent sur toute la zone du littoral, jusqu'à une distance qui varie de 60 à 80 kilomètres de la côte; elles sont entrecoupées de savanes; puis une immense étendue boisée se prolonge jusqu'aux régions où le pays devient de plus en plus montagneux.

Cette dernière partie, représentée d'abord par des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pitons et des mornes de peu d'élévation, se composant de grès, de granit et de gneiss, donne naissance, partout où elle est traversée par des rivières, aux nombreux sauts et rapides dont nous avons eu l'occasion de parler. Les véritables montagnes ne viennent qu'après, et ce n'est que dans la Guyane anglaise que nous trouvons des pics d'une certaine hauteur.

Le plus élevé est le Roraima; il mesure environ 3000 mètres. M. Im Thurm, qui en a fait l'ascension en 1884, s'extasie sur l'entourage pittoresque de cette montagne, placée dans un décor sauvage de rochers, qui ont les formes les plus fantastiques et les plus invraisemblables. Dans les intervalles des rochers, le voyageur a observé des plateaux de sable jaune, émaillés de ruisseaux et de petits lacs d'une transparence admirable. La végétation tout autour se bornait à quelques arbrisseaux d'une seule et même espèce et à des broussailles de peu de développement; nulle trace de vie animale, rien que la solitude d'un immense désert.

Personne après M. Im Thurm n'a fait l'ascension du Roraima; le champ est ouvert aux alpinistes pour se livrer à une étude plus détaillée de cette curieuse montagne, la seule d'une certaine élévation dont le sommet ait été atteint par un explorateur.

La majorité des montagnes contient du fer, qu'on a trouvé en quantité prodigieuse, tant en morceaux spéculaires que sous forme d'hématites, de couleur brune et rouge. Quelques collines sont entièrement composées de matières ferrugineuses, et en plusieurs endroits la surface de la terre en est couverte. Quelquefois les rivières les charrient et en forment un dépôt sablonneux noirâtre.

Nous arrivons à l'or, ce grand point interrogatif pour l'avenir des trois Guyanes. C'est dans la partie française que la première découverte du précieux métal a eu lieu. Un Indien brésilien étant allé chercher, en 1855, de la salsepareille sur les bords de la rivière Arataye, trouva dans le sable une petite pépite et en fit part aux autorités de Cayenne. Le gouverneur prescrivit une exploration officielle du terrain où la présence de l'or avait été constatée, et confia la direction de la mission à M. Couy, commissaire commandant de l'Approuague.

D'autres trouvailles confirmèrent bientôt dans l'idée que le sol contenait des richesses ne demandant qu'une exploitation bien dirigée. On trouva de l'or sur les bords de la Mana, de l'Approuague, du Sinnamary et ailleurs, et bientôt la Compagnie de Saint-Elie eut en



CHANTIER SUR LA RIVIÈRE ESSEQUIBO [1].

exploitation les plus riches gisements d'alluvions aurifères que l'on eût découverts dans la colonie.

Mais cette fièvre d'or produisit les mêmes résultats en Guyane qu'elle avait produits à des époques antérieures en Californie, en Australie, en Tasmanie. N'est pas chercheur d'or qui veut!

D'aucuns étaient favorisés par le succès, mais beaucoup d'autres avaient épuisé leurs modestes ressources et leurs économies pour ne faire qu'une piètre récolte. Les cultures, qui avaient tant besoin du peu de bras disponibles, furent abandonnées en partie; le commerce s'en ressentit, et le métal enchanteur, s'il fit le bonheur de quelques privilégiés de la fortune, n'apporta à d'autres que le découragement et souvent la ruine. On se demande à juste titre si, au point de vue de la prospérité du pays, la découverte de l'or a été jusqu'à l'heure actuelle un bienfait ou un malheur pour la Guyane française.

Beaucoup de concessions furent accordées par le gou-

1. *Dessin de Th. Weber, gravé par Barbant.*

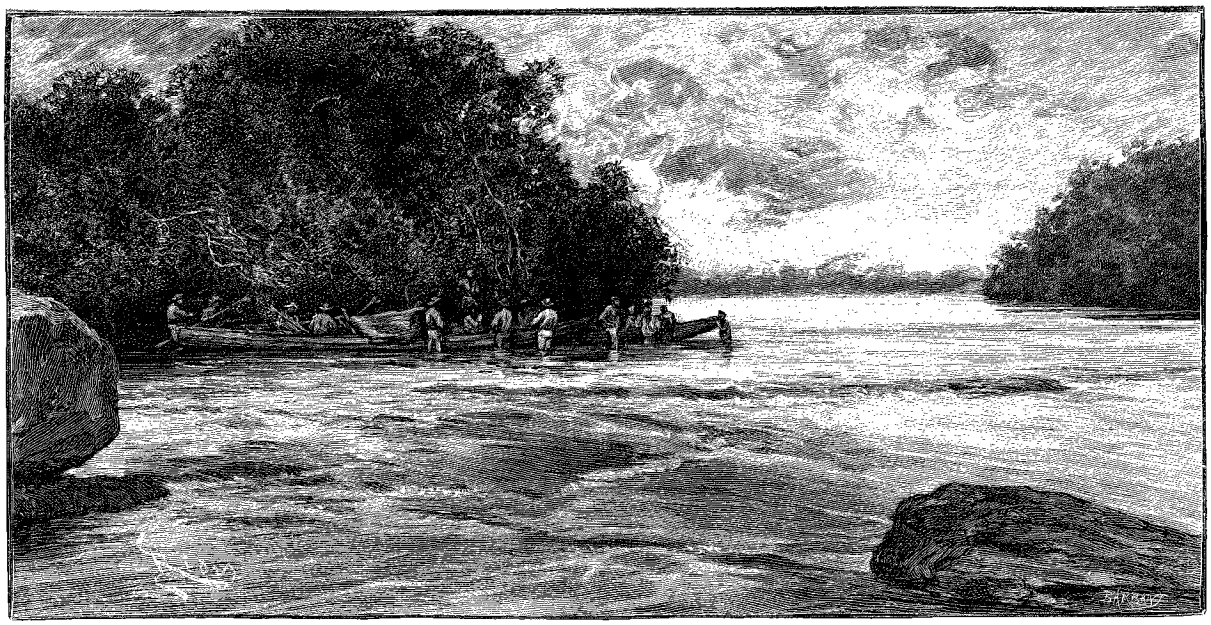
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vernement, et des sociétés pour l'exploitation des terrains ne tardèrent pas à se fonder; mais l'entrain qui éclata jadis en Californie et dans les pays australiens ne se manifesta pas à Cayenne. Les aventuriers que ces derniers pays avaient vus affluer sur leur sol semblaient insensibles au miroitement de la richesse; le délire que provoque généralement la découverte d'une pépite ou d'un filon aurifère ne se communiqua que lentement à certains chercheurs sérieux.

Voilà trente-sept ans qu'on a la conviction que le sol guyanais doit contenir des gisements fort riches, et l'exportation pour l'année 1891 n'accuse encore qu'un chiffre de 4 263 451 francs. Au début, les recherches se sont bornées aux gisements alluvionnaires, encaissés dans le fond des vallées et dans les nombreuses criques. Bientôt cependant, sur le plateau Saint-Elie par

L'or alluvionnaire des criques conduit le plus souvent aux filons de quartz; les recherches opérées par des personnes expérimentées en ont fréquemment démontré la vérité. Ces graviers aurifères, déplacés dans le courant des siècles, échoués au fond d'un filet d'eau ou retenus par une couche d'humus, ne peuvent provenir en effet que de la décomposition d'un filon à la suite des causes les plus diverses.

Sans aucun doute, à une époque plus ou moins reculée il y a eu des ébranlements du sol, des soulèvements plutoniens qui ont brisé la masse rocheuse et en ont éparpillé des blocs à la surface de la terre. Ces débris se sont désagrégés sous l'influence du soleil, des pluies torrentielles, de la végétation. En s'émiettant, la partie boueuse s'est dissoute dans les eaux, la parcelle d'or est restée déposée dans quelque inter-



RAPIDES DE LA RIVIÈRE MASSARUNI [1] (PAGE 66).

exemple, on a attaqué la masse rocheuse et creusé des galeries souterraines pour trouver les filons quartzeux qui ne pouvaient manquer d'exister.

C'était le commencement d'une mine, mais à quand le jour où le sol sera perforé et creusé jusqu'à des profondeurs importantes; qu'une main-d'œuvre abondante arrachera aux entrailles de la terre les trésors qu'elle cache dans son sein? Il y a loin encore des mines de la Guyane à celles de la Californie et de l'Australie, dont la profondeur atteint fréquemment de 500 à 1 000 mètres, et même au delà.

Il est incontestable que le sol des Guyanes a été bouleversé à des époques très diverses par des phénomènes géologiques. A côté d'éruptions anciennes, les savants ont reconnu la trace de soulèvements produits par des éruptions relativement récentes, qu'ils attribuent au commencement de l'époque quaternaire.

1. *Dessin de Riou, gravé par Barbant.*

stice ou a suivi son chemin, entraînée par le courant.

Ce qui paraît suffisamment démontré, c'est que la partie majeure des Guyanes est sillonnée de filons quartzeux. Ces filons semblent suivre une même direction, parallèlement à la chaîne des Tumuc-Humac, pour les Guyanes française et hollandaise, et se prolonger légèrement jusque sur le territoire anglais. Un ingénieur avec qui j'ai eu le plaisir de me trouver en rapports partageait cet avis et me confirma que le sol tout entier de la colonie française présente les plus grandes analogies avec celui de la colonie hollandaise. Il n'y a en somme qu'une large rivière, le Maroni, qui divise le pays en deux. Le territoire anglais, par contre, ressemble plutôt à la Guyane vénézuélienne, et mon interlocuteur ne serait pas étonné si plus tard, quand les exploitations aurifères auront pris plus d'extension, la découverte des gisements dans ces deux pays ne confirmait entièrement ses études sur la conformation du sol.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TERRAINS AURIFÈRES. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Des deux côtés du Maroni, la terre est riche en or, et le delta formé par la Lawa et le Tapanahony — le territoire autrefois contesté, mais accordé depuis au gouvernement des Pays-Bas, — contient des placers de grande valeur. Il est à remarquer que la sentence arbitrale du tsar de Russie avait reconnu les droits acquis *bona fide* par les ressortissants français dans les limites du territoire qui avait été en litige. C'est principalement sur la rive gauche du Maroni qu'on avait commencé à trouver des pépites; peu de temps avant mon passage on avait découvert d'importants gisements sur la rive droite.

Dans la Guyane hollandaise, la première découverte eut lieu en 1874; l'année suivante, 52500 hectares de terrain avaient déjà été donnés en concession. Pas plus que dans la Guyane française, le résultat n'a produit jusqu'ici ce qu'on aurait pu logiquement en attendre. Ici comme là-bas, il y a eu des heureux comme des désappointés, et les recherches ont englouti les économies de pas mal d'utopistes qui croient que dans tout pays où l'on trouve de l'or, le néophyte n'a qu'à se baisser pour le ramasser. La statistique de 1890 n'indique qu'une exportation de 2750000 francs.

Depuis quelque temps l'attention s'est portée davantage, à Surinam, sur la recherche et l'exploitation des gisements quartzeux. On vient d'acheter un placer où des machines assez puissantes seront installées pour explorer le sol.

Quelques jours avant mon départ de Paramaribo j'ai pu contempler le plus beau morceau de quartz qu'on ait encore trouvé dans la colonie, et qui venait d'arriver en ville en ligne directe du placer. C'était plutôt un conglomérat, une agrégation de substances diverses où l'or jouait le plus grand rôle, qu'un bloc de quartz proprement dit; suivant une estimation sommaire on lui attribuait une valeur de 50000 francs.

Sur le placer dont il s'agit, les recherches opérées depuis quelques années n'avaient pas donné des résultats satisfaisants. Les propriétaires avaient fait étendre les opérations jusqu'aux ravins dépendant des montagnes, et un petit chemin de fer Decauville transportait les terres déblayées jusqu'à la vallée, où on les traitait au moyen du longtom et du sluice.

On entend par *sluice* un canal de lavage par lequel on fait passer la matière, rendue liquide par un courant d'eau. C'est un appareil composé de plusieurs auges, longues de 4 mètres chacune, formées de planches et s'emboîtant les unes dans les autres.

L'appareil est suspendu à des piquets disposés de façon à présenter une inclinaison. Le sable et les parties terreuses, converties en boue liquide, s'écoulent par la grille en fer qui se trouve à l'extrémité du sluice. L'or s'amalgame avec le mercure qu'on a préalablement distribué dans le canal, et est soigneusement retiré de l'appareil avant qu'on y introduise d'autres pelletées de gravier.

Le *longtom* est plus simple que le sluice; il ne se compose que d'une seule auge, dont l'extrémité est munie d'une plaque de métal percée de trous très fins. Le débourbage se fait par un homme ou deux, qui remplissent l'appareil de la terre de la couche aurifère, brisent les conglomérats, rejettent les cailloux, et soumettent ce qui reste à l'action de l'eau, qui entre d'un côté et s'écoule par le côté opposé, disposé en pente et protégé par la grille en métal.

Un procédé plus simple, mais plus primitif en même temps, dont le chercheur d'or se sert, s'appelle la *battée*. C'est une sorte de plat en bois, évasé, dans lequel on lave le gravier supposé contenir des parcelles aurifères. Le prospecteur met la battée dans l'eau, et, la soutenant d'une main, il lui imprime un mouvement giratoire et broie de l'autre main les matières dont il a rempli le récipient. La terre bien délayée s'écoule, et le gravier mêlé de parcelles d'or, s'il en existe, se dépose au fond. Quelque simple que paraisse ce procédé, le maniement de la battée exige une grande expérience et une extrême habileté, sous peine de voir l'or, souvent de volume presque imperceptible, s'écouler avec la masse argileuse.

Revenons après ces courtes explications à notre placer de Surinam. Les résultats obtenus par le longtom et le sluice encourageaient les propriétaires de l'exploitation, et surpassaient en rendement ce qu'avaient produit les recherches dans les criques. Déjà l'on avait trouvé des morceaux contenant 1 kilogramme d'or ou plus, lorsqu'en repoussant du pied un bloc de quartz, sa pesanteur extraordinaire attira l'attention. On le soumit à l'action du feu pour pouvoir mieux le réduire en morceaux, et l'on ne tarda pas à constater que la majeure partie contenait de l'or pur, dont le poids pouvait atteindre de 18 à 19 kilogrammes.

Cette trouvaille a son importance au point de vue des explorations à suivre. Le ravin où ce morceau a été trouvé confine aux montagnes, qu'on croit à juste titre contenir de riches filons. Aussi a-t-on commencé à creuser des galeries qui seront sérieusement exploitées dans la saison prochaine; on songe également à améliorer les moyens de transport. Déjà ce placer commence à se développer sérieusement et toutes les mesures sont prises pour lui assurer l'importance que les lieux paraissent mériter.

Tout propriétaire de terrain où l'on a trouvé précédemment, dans les criques, des parcelles d'or ou des pépites, a tort de ne pas pousser ses investigations plus loin. Étant donné que ces parties, minuscules quelquefois, ont souvent surgi sur place par voie éruptive, il est possible que la région contienne des gisements filoniens, ou des couches quartzeuses enfouies sous l'humus ou les agglomérations séculaires de la végétation.

En Californie et en Nouvelle-Zélande les résultats ont maintes fois confirmé cette thèse; l'observation des alluvions y a souvent servi de point de départ à la recherche des filons.

Dans la Guyane anglaise, les prospections sont de date plus récente que dans les deux autres colonies. Il n'y a qu'une douzaine d'années qu'on s'en occupe,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

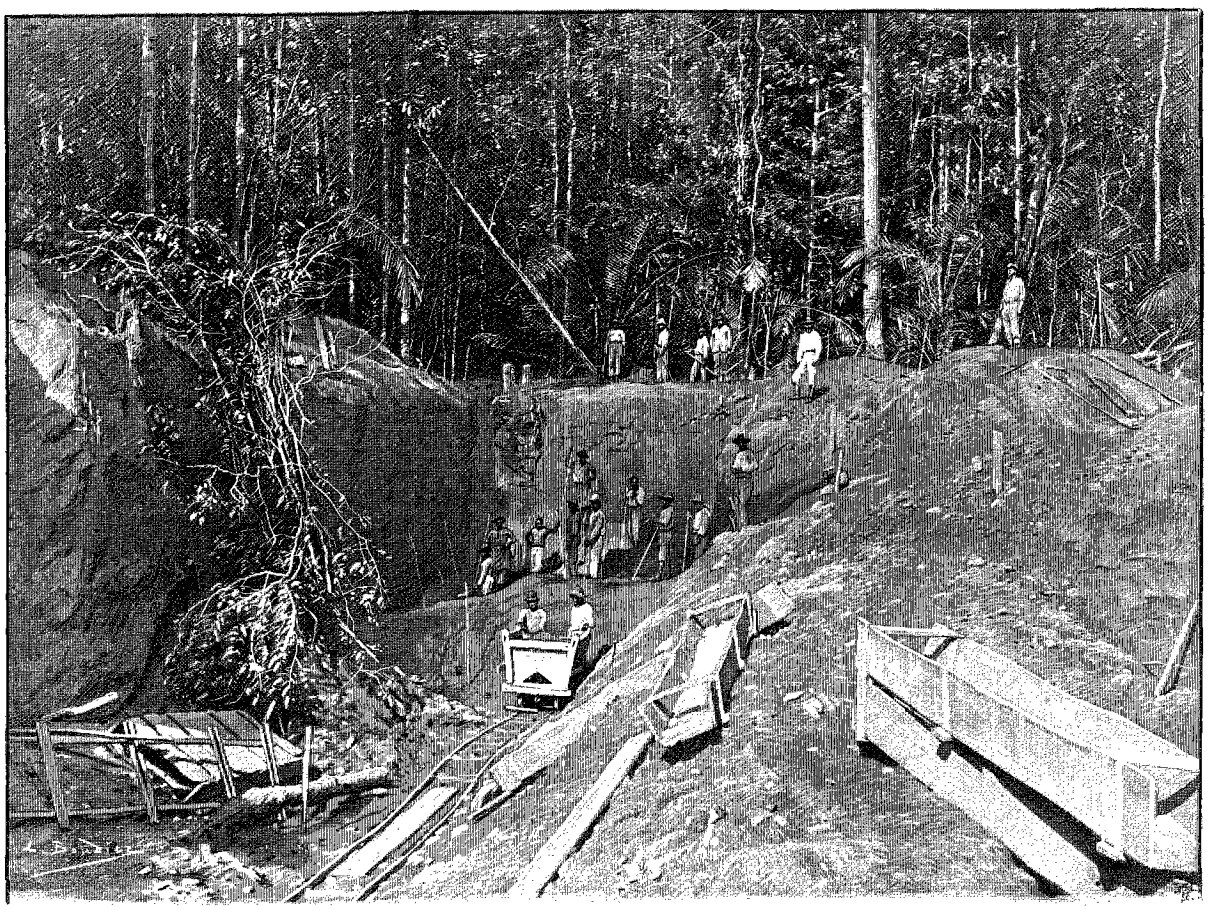
mais depuis peu les recherches ont pris une extension considérable. Les districts où l'on a trouvé le plus d'or et sur lesquels dans ces derniers temps le plus d'explorations ont été dirigées, sont les terres parcourues par le Puruni et le Potaro, tributaires de la rivière Essequibo. En remontant ces cours d'eau pour atteindre les placers, il faut franchir des rapides et des cataractes qui offrent un grand danger et qui déjà ont coûté la vie à beaucoup de gens.

Au début les concessions accordées par le gouvernement comprenaient jusqu'à une étendue de 200 hectares; en 1887 les conditions ont été modifiées. On n'accorde plus maintenant que des concessions de 20 hectares, et une seule et même personne ne peut en obtenir que cinq différentes dans un périmètre de 5 milles.

A Surinam on commence à comprendre que l'exemple donné par Demerara est des plus logiques. En n'accordant que des concessions d'étendue limitée, le pays tend à se peupler bien plus, des centres industriels s'y forment, le petit commerce s'y établit.

La première statistique de l'or exporté remonte à 1884; la valeur n'était que de 26 000 francs. En augmentant chaque année, nous trouvons pour 1891 un chiffre de 8 millions de francs, dépassant de beaucoup les exportations des deux autres Guyanes.

Mais à Demerara, l'apathie des colonies voisines se trouve remplacée par un esprit d'activité qui ne connaît pas d'obstacles; les Anglais, quand il s'agit de marcher en avant, ont le don de posséder cette foi robuste qui fait les apôtres. L'attention des gouvernants s'est portée vers la partie du pays où les fouilles ont donné des résultats aussi rémunérateurs, et l'on s'attend à ce que dans un avenir prochain l'industrie de l'or devienne une des meilleures ressources de la colonie.



TERRAINS AURIFÈRES [1].

Le développement qu'on est en train de donner aux districts de l'Essequibo et de ses affluents, la fondation de la ville de Bartica à l'endroit précis où tout le mouvement est appelé à se centraliser, les projets de chemins de fer et de nouvelles routes qui sont à l'étude, prouvent suffisamment que la question intéresse au plus haut degré le pouvoir.

A Demerara, on prélève un droit de 4 fr. 65 par *ounce* d'or trouvé par les prospecteurs. Il n'existe pas de droit de sortie. A Cayenne le droit d'entrée est de 5 francs le kilogramme, et l'on paye un droit de sortie de 8 pour 100 sur la valeur, ce qui revient à environ 230 francs le kilogramme.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A Surinam il n'y a pas de droit d'entrée, et le droit de sortie est de 5 pour 100, ce qui fait environ 145 francs le kilogramme.

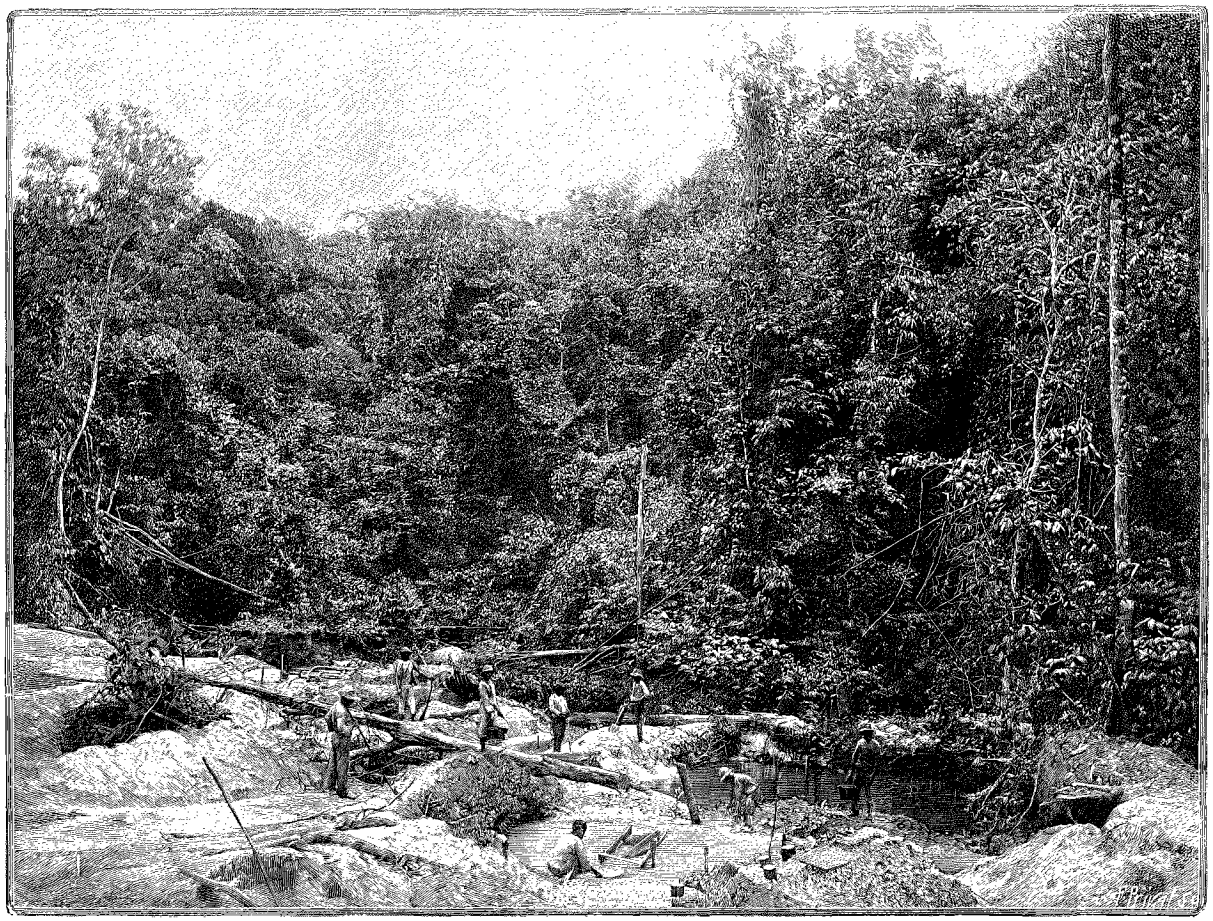
Ces droits de sortie impliquent nécessairement la visite de la douane, tant à Cayenne qu'à Surinam. Comme cependant rien n'est plus facile à cacher, il en résulte que la fraude est encore assez fréquente et qu'on ne peut se baser d'une façon positive sur les chiffres de l'exportation, qu'accusent les statistiques des deux dernières colonies.

La faune des trois Guyanes est représentée par un grand nombre de fauves, de reptiles et d'insectes, les uns plus nuisibles que les autres.

Parmi les premiers nous trouvons le tigre d'Amérique ou jaguar. Il n'a pas la dimension de son congénère de l'Inde, il n'attaque pas l'homme, mais il fait des hécatombes parmi le bétail et les bêtes des fermes quand il peut s'en approcher.

Dans la forêt, les cochons, les cerfs et tout ce qu'il peut attraper disparaît sous ses griffes puissantes; au bord de la mer, il surprend les tortues qui la nuit abordent la plage pour y déposer leurs œufs, les tourne sur le dos et les épluche sans briser la carapace En dehors du tigre, il y a plusieurs sortes de chats sauvages.

Les crocodiles et les caïmans sont fréquents dans chacune des colonies; ils habitent les rivières, dont ils dévorent les poissons, et font leur sieste sur les berges ou s'enfouissent dans la vase qui baigne les palétuviers. Leur grandeur moyenne est d'un mètre à un mètre et demi; cependant dans la Guyane anglaise on en trouve d'une dimension beaucoup plus forte. Les Indiens mangent la chair du caïman, et en sont même très friands. A Cayenne on prépare avec la queue une soupe qui doit être très bonne, d'après ce qu'on m'a affirmé; à mon grand regret je n'ai jamais trouvé ce potage sur mon menu.



UN PLACER DANS LA GUYANE ANGLAISE [1].

Le paresseux, le fourmilier, le porc-épic, le sanglier, le tapir, abondent dans les grands bois, à côté de singes de toutes sortes et de toutes couleurs. Le singe hurleur fait entendre ses cris même dans la proximité des habitations; il vit d'habitude en bandes et atteint souvent la taille d'un mètre. Le singe le plus amusant, je dirais presque le plus coquet des Guyanes, est une espèce de capucin, tout petit, auquel à Cayenne on donne généralement le nom de *macaque*, et qu'on appelle *kesi-kesi* à Surinam. Il est très doux et s'apprivoise facilement. Au palais du gouvernement, à Paramaribo, il y en avait deux de cette espèce, dont l'un

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE DE FORÊT DANS LA GUYANE ANGLAISE. — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

était attaché et m'amusait beaucoup par ses gambades et ses caresses. Le second était libre et avait choisi comme domicile les grands arbres du parc; au moment du repas offert à son camarade, il ne manquait jamais d'accourir et de s'assurer de sa quote-part.

Les oiseaux sont nombreux, depuis le vautour et l'aigle, jusqu'aux infiniment petits, qu'on voit dans l'intérieur des terres et qui font un merveilleux effet au milieu de la puissante végétation. Les perroquets, et parmi eux l'ara, se rencontrent par bandes dans la solitude de la forêt; gravement perché sur une branche, le toucan, au long bec pointu, vous regarde avec la sévérité d'un maître d'école. Le secrétaire, les aigrettes, le flamant, l'ibis rouge et d'autres échassiers habitent les bords des rivières; les bécasses, les bécassines et les sarcelles se trouvent un peu partout.

L'urubus, ou oiseau-puant comme on l'appelle à Surinam, est le mangeur de charognes, le chiffonnier toujours veillant à son poste, avalant tous les détritus de la rue, et par ce fait rendant de grands services à la police urbaine, surtout dans une ville comme Cayenne, où les boîtes Poubelle n'ont pas encore été introduites.

Nous avons parlé des poissons qui peuplent les grands fleuves; consacrons quelques lignes aux serpents qui abondent dans ces pays. En règle générale, les serpents des Guyanes ne sont pas venimeux, surtout dans la Guyane hollandaise. Sur le territoire français, notamment aux bords du Maroni, il y en a plus de redoutables; parmi ceux-ci je citerai le grage et le serpent corail.

Le grage est une variété du trigonocéphale de la Martinique; il a à peu près la même dimension et la même couleur. Le serpent corail n'est pas toujours venimeux, d'après ce qu'on a voulu souvent m'affirmer, cependant je n'ai jamais consenti à adopter cette théorie que sous bénéfice d'inventaire. Dans tous les pays que j'ai visités et où l'on trouve cette catégorie de reptiles, on le considère sans exception comme un des plus dangereux qui existent.

Le serpent le plus redoutable des Guyanes est le boa, qui n'a pas de venin, mais dont la force musculaire est proverbiale. La proie qu'il enlace dans ses puissants anneaux est impitoyablement broyée, fût-ce un cerf ou une vache, même un être humain, comme le cas s'est produit bien des fois.

On m'avait souvent donné des détails sur la longueur des boas monstres qu'abritent les grands bois, et j'avoue qu'à ce sujet je m'étais toujours montré incrédule. Un serpent de 12 à 15 mètres m'avait produit l'effet d'avoir passé par le microscope. Cependant j'ai dû me rendre à l'évidence, en mesurant moi-même la peau d'un de ces terribles reptiles, qu'on avait capturé aux bords du Maroni. J'arrivai à une longueur de 12 mètres et demi. En 1862 on a tué à la Montagne d'Argent, comme m'a raconté un témoin digne de foi, un boa qui mesurait 15 mètres.

Le serpent à sonnettes est toujours venimeux; sa queue se termine par un certain nombre d'anneaux qui ont l'apparence de la corne et s'emboîtent les uns dans les autres. Quand la bête est en colère, cette extrémité de la queue, mise en mouvement par un ébranlement nerveux, produit le bruit d'une crécelle. On prétend que cette excroissance constitue un remède contre l'asthme; le malade l'applique au-dessous de la gorge dans le creux de la poitrine.

Comme animaux bons à manger, citons le pécari, espèce de petit sanglier, dont la chair est très délicate, et l'iguane, dont le goût se rapproche plus ou moins de celui du veau. Avec ce dernier on fait un kary délicieux.

Les insectes sont légion, comme nous avons eu l'occasion de le dire. Je ne crois pas qu'il y ait un pays au monde où la création se soit complue à réunir une horde aussi variée d'animalcules malfaisants, d'insectes intolérables, qu'en Guyane. Passe encore pour le moustique, ce compagnon forcé de jour et de nuit dans toutes les terres de la zone tropicale, mais ces scarabées, ces scolopendres, cette hideuse araignée-crabe aux six pattes velues, dont la piqûre produit une fièvre violente : à quoi peuvent-elles bien servir?

Elles sont une preuve éclatante de l'existence de Dieu, a écrit un auteur anglais, car l'homme ne les aurait jamais inventées!

Et cet immonde crapaud, qui souvent atteint la dimension d'un melon, tandis que ceux grands trois fois comme nos crapauds d'Europe n'ont rien d'extraordinaire! Un soir j'ai vu une de ces bêtes traverser le chemin et se faufiler dans les broussailles; il me semble que le serpent même devrait éprouver un certain scrupule à se repaître d'une proie pareille.

Un médecin avec qui je me suis trouvé en rapport a bien voulu me renseigner sur la terrible maladie de la lèpre, qui règne très peu dans la Guyane française, mais qui atteint de fortes proportions dans les deux autres colonies. Dans la Guyane anglaise on trouve à Mahaica un établissement destiné à soigner les lépreux mâles; il y en avait 288 au 31 décembre 1891. A cinq kilomètres de distance, l'asile de Gorchum contient les femmes, dont le nombre à la même date s'élevait à 85. Malgré toutes les mesures prises par le gouvernement, il doit y en avoir plus, se cachant dans leurs familles ou dans des endroits éloignés.

Les statistiques de Surinam accusent un chiffre de 300 à 400, forcés de rester chez eux, mais en réalité le nombre des malheureux atteints de ce fléau peut être évalué au double. Un décret gouvernemental a stipulé qu'aucun lépreux ne peut se montrer dans les rues, sous peine d'être arrêté par la police, et d'être conduit devant la commission sanitaire, qui statue sur la gravité du cas. La léproserie se trouve actuellement à Batavia, commune située à l'embouchure de la rivière Coppename, où les malades vivent séparés dans des cabanes. A l'époque de mon passage, il y était question de construire un établissement plus vaste et mieux installé, sur une presqu'île du haut Surinam, située à une distance de quatre heures de Paramaribo en chaloupe à vapeur.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Dans la Guyane française il n'y a de lépreux que dans l'établissement que nous avons visité près de Mana; on n'en comptait qu'une vingtaine.

Heureusement que l'Européen peut se considérer comme à l'abri de la maladie. En vingt-cinq ans, un seul cas s'est produit dans la marine hollandaise et deux dans l'armée; parmi les civils, personne n'a jamais été atteint. Dans la Guyane anglaise on ne se souvenait d'aucun cas; par contre, sur le territoire français, une brave sœur est morte de la maladie il y a quelques années après un séjour prolongé parmi les lépreux qu'elle entourait de ses soins.

Mon voyage touche à sa fin; je n'ai plus que deux jours à passer à Demerara et j'en profite pour refaire les promenades en voiture qui m'ont le plus charmé. Du reste on ne se fatigue pas de ces parcs superbes, où la flore nous révèle à chaque visite un décor nouveau, de ces avenues élégantes bordées d'une ceinture de verdure et de fleurs.

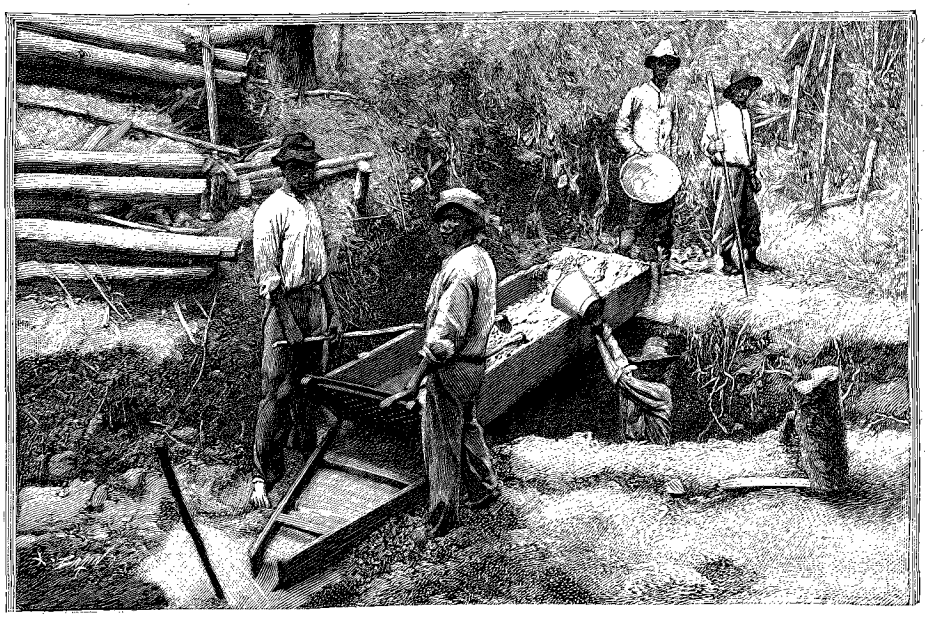
Le temps m'a manqué pour faire une excursion à Berbice, la partie de la Guyane anglaise qui se trouve à l'est et que le Corantyn sépare de la Guyane hollandaise. Cette province a été une des premières colonisées par les Hollandais; elle avait un gouvernement établi longtemps avant Demerara et Essequibo. Berbice obtint une constitution en 1732, c'est-à-dire sept ans avant Essequibo, et quarante et un ans avant Demerara. Bien qu'en 1785 ces deux dernières provinces eussent déjà été réunies, Berbice continua à être une colonie séparée jusqu'en 1831. Sa population est un peu moins importante que celle d'Essequibo, et forme à peu près le tiers de celle de Demerara.

Il est à remarquer que Berbice seul a conservé intact son nom indien. Lemdrare a été corrompu en Demerara, et Dessekebe en Essequibo, chaque contrée empruntant son nom à la magnifique rivière qui parcourt son territoire, et qui lui ouvre des moyens de communication jusqu'à des centaines de milles dans l'intérieur des terres.

La capitale du comté de Berbice s'appelle New Amsterdam; elle est située sur la rive gauche du fleuve et compte une population de 9 000 âmes.

Au point de vue des cultures, Berbice n'a pas progressé depuis une soixantaine d'années. En parcourant l'Annuaire de la Guyane anglaise de l'année 1830, dont M. Ross me fit cadeau, je trouve pour cette année un nombre considérable de plantations de coton, de café et de sucre. L'Annuaire de 1891 n'accuse qu'un nombre restreint de plantations de sucre, et quelques exploitations de peu d'importance.

La veille de mon départ j'étais invité à un concert classique où tout le beau monde de la ville devait assister. La salle était comble et la température me paraissait convenir bien mieux à l'éclosion d'une plante de serre chaude qu'à mon éducation embryonnaire en matière des chefs-d'œuvre de Liszt ou de Beethoven. La lune, qui était pleine et dont les rayons argentés pénétraient dans l'enceinte, comme pour jeter un défi à la puissance de la lumière électrique, me fascina à tel point qu'après avoir jeté un rapide coup d'œil sur



LE « LONGTOM [1] » (PAGE 74).

les toilettes de ces dames, je me sauvai subrepticement. Il était 9 heures et le concert ne devait finir qu'à 11; j'avais donc deux heures pour me promener en voiture dans ce clair de lune superbe, pour jeter un dernier regard sur les environs de la capitale, éclairés par cet éclat fantastique que seul un ciel tropical peut produire.

Que les mânes de Liszt et de Mozart ne m'en fassent pas un péché! J'aurai d'autres occasions encore dans ma vie de subir l'inspiration de leurs accords, mais ces deux heures de voiture me laisseront toujours un souvenir impérissable. J'eus soin cependant de me retrouver dans la salle à l'heure voulue pour payer mon tribut aux applaudissements de l'assistance et pour rejoindre les dames que j'étais chargé de reconduire.

Et voilà que le lendemain le *Salvador* est encore signalé, venant de Cayenne et de Paramaribo, en route pour la Martinique, où il correspond chaque mois avec le grand bateau de la Compagnie générale transatlantique, qui fait le service entre Colon, le Venezuela

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et Saint-Nazaire. Le bateau est plein de passagers de Cayenne pour l'Europe, mais l'obligeant capitaine Crevos a bien voulu me réserver une cabine. Je me trouve en pays de connaissance; la majorité des voyageurs sont des personnes que je connais, des fonctionnaires partant en congé.

Nous avons vu dans ce voyage rapide à travers les trois colonies combien elles diffèrent entre elles au point de vue du développement en général, des cultures et de l'exportation, comme de l'administration. Une question se pose : quel est l'avenir de ces trois pays?

Nous croyons pouvoir affirmer que la colonie anglaise marchera toute seule dans la voie qu'elle s'est tracée depuis les quatre-vingts ans que le Royaume-Uni occupe cette terre féconde. L'Angleterre est un pays essentiellement colonisateur; elle sait tirer parti des avantages de toutes ses possessions d'outre-mer, elle les fait fructifier et y répand le bien-être.

La Guyane hollandaise, après bien des années de malaise et de déclin, peut espérer un avenir plus favorable. Le gouvernement s'occupe de son relèvement; les cultures s'étendent et s'améliorent. Ce qui lui manque, ce sont des bras, de meilleures communications et l'esprit confiant d'initiative qui lui fait souvent défaut dans la mère patrie. Après une longue période de prospérité, la colonie a souffert, plus que les deux autres, de l'abolition de l'esclavage; une main-d'œuvre suffisante lui a manqué, et les riches plantations d'autrefois, tombées en décadence pour la plupart, ne se remplaceront pas facilement. Cependant la Hollande a fait ses preuves en matière de colonisation. Java, Sumatra et les Moluques sont là pour attester sa force vitale. Au gouvernement à donner un vigoureux coup d'épaule à la colonie souffrante : la confiance renaîtra, et Surinam pourra redevenir ce qu'elle a été.

En ce qui concerne la Guyane française, tout reste à faire pour la transformer en un pays qui rapporte. Tant que l'immigration ne s'y portera pas, tant que des colons entreprenants n'attaqueront pas cette terre éminemment fertile, tant que la brousse ne sera pas convertie en cultures bien comprises, tant que le système des fonctionnaires constamment renouvelés, et agissant nécessairement sans esprit de suite, sera maintenu, ce beau pays de la Guyane ne se développera jamais et jouira d'une mauvaise réputation, qu'il ne mérite cependant d'aucune façon.

Il se pourrait fort bien que les richesses aurifères devinssent pour les trois pays une source générale de bien-être et de prospérité. Encore faudrait-il que les Guyanes française et hollandaise s'en occupassent plus sérieusement, qu'elles missent tout en œuvre pour arracher au sol les trésors qu'il cache et que le hasard seul ne fait pas toujours découvrir. Nous avons vu, en comparant les quantités d'or exportées, à quels résultats est arrivée l'Angleterre dans l'espace de douze ans, tandis que pour les deux autres colonies, une exploitation bien plus longue n'a pu arriver qu'à des chiffres considérablement inférieurs.

Que ces deux dernières s'inspirent donc, aussi sous ce rapport, de l'exemple donné par le gouvernement britannique; que dans un avenir prochain une Bartica française et une Bartica hollandaise s'élèvent glorieuses et convertissent des placers isolés en centres d'activité, en cités florissantes! Que le souci des deux gouvernements se porte avant tout sur les communications à établir, sur les routes à construire; qu'ils provoquent par tous les moyens en leur pouvoir une immigration abondante et laborieuse : il y va de leurs intérêts, il y va de leur honneur!

G. VERSCHUUR.

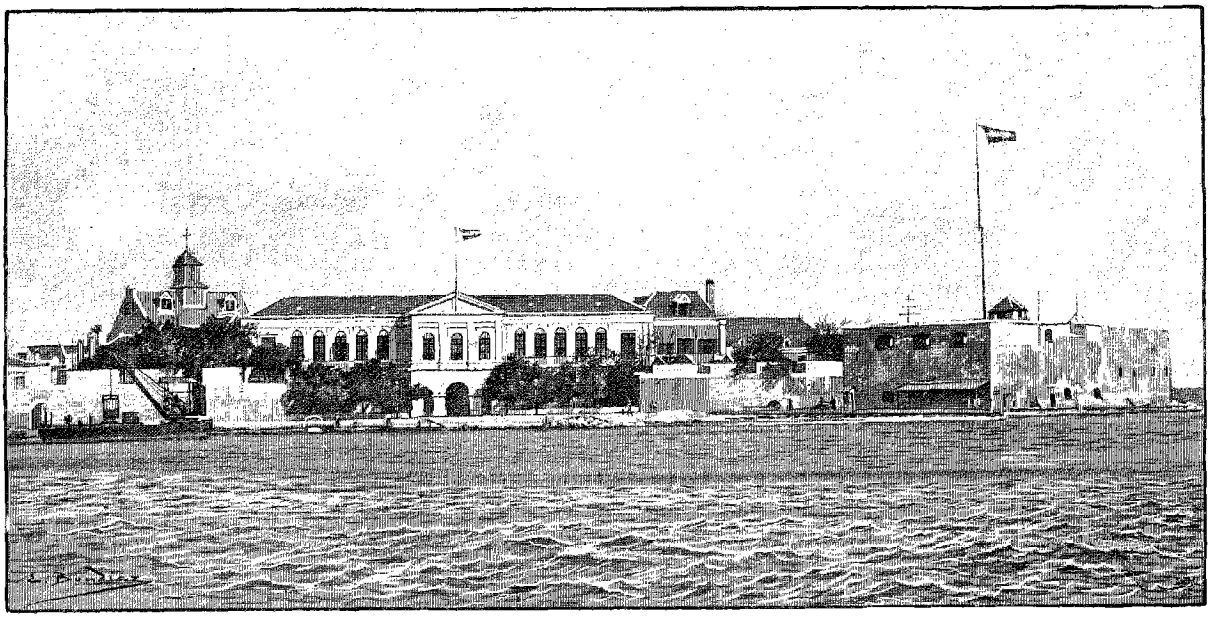
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



LE « SLUICE[1] » (PAGE 74).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

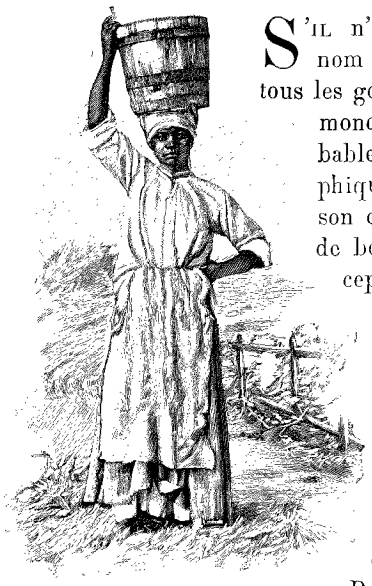
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PALAIS DU GOUVERNEMENT [1] (PAGE 83).

L'ILE DE CURAÇAO,

PAR M. G. VERSCHUUR.



NÉGRESSE DE CURAÇAO [2].

S'il n'existait une liqueur du nom de curaçao, appréciée de tous les gourmets et connue dans le monde entier, il est bien probable que la situation géographique exacte de l'île — voire son existence — serait ignorée de beaucoup de personnes. Et cependant cette île curieuse de Curaçao, appartenant à la Hollande et située dans le groupe des Iles sous le Vent, en face des côtes vénézuéliennes, mérite d'être visitée par le voyageur que le hasard des pérégrinations amène dans la mer des Caraïbes. Pour l'atteindre il n'y a que deux voies, celle de New York par les bateaux américains et hollandais qui y font relâche en faisant route pour le Venezuela, ou bien celle de ce dernier pays par les steamers de différentes nationalités qui y touchent en route pour Colon et Haïti.

L'origine de son nom repose sur plusieurs conjectures, dont aucune ne me paraît assez sérieuse pour la mentionner. L'histoire ne nous donne pas la date exacte de sa découverte, pas plus qu'elle n'indique le nom de l'explorateur qui le premier aborda sur ses plages. C'est en 1527 que pour la première fois on entend parler de Bonaire, d'Aruba et de Curaçao, dont l'empereur Charles Quint prit possession. A cette époque, l'île était habitée par des tribus d'Indiens, d'un caractère extrêmement doux, d'après les récits d'écrivains espagnols.

Au commencement du XVIIe siècle, pendant la guerre de quatre-vingts ans entre l'Espagne et la Hollande, cette dernière puissance s'en empara, et la paix de Münster en 1648 lui en assura la possession définitive.

La population de Curaçao s'accrut en peu de temps par l'immigration de beaucoup de familles hollandaises qui habitaient le Brésil, et par l'arrivée d'un grand nombre de juifs chassés du Portugal. Ces derniers, devant faire choix d'une nouvelle patrie, obtinrent de la Compagnie occidentale des Pays-Bas l'autorisation de se fixer à Curaçao.

Et voilà qu'en peu de temps cette possession devint une colonie florissante, excitant l'envie de l'étranger. Les Français l'attaquèrent en 1672, mais furent repoussés. En 1678 une nouvelle escadre française, sous le commandement du comte d'Estrées, se dirigea vers Curaçao.

Le vaisseau amiral s'échoua sur un récif de corail, et les autres bâtiments subirent le même sort, ayant reçu l'ordre de rester dans la proximité immédiate du premier. Il est probable qu'une nouvelle expédition aurait été envoyée de France pour se rendre maîtresse de l'île, si dans la même année la paix de Nimègue n'avait mis fin aux hostilités entre les deux pays.

En 1712, nouvelle attaque; Jacques de Cassard partit de Cherbourg à destination des îles du Cap

1. *Dessin de Boudier.*
2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Vert, de Surinam et de Curaçao. L'année suivante il bombarda l'île, et les habitants, affolés, n'obtinrent un armistice que moyennant une rançon d'à peu près 250 000 francs, payables en espèces, en marchandises et en esclaves.

Ce ne fut qu'à grand'peine que la population réunit cette somme, après quoi l'escadre s'éloigna.

Tout le reste du XVIIIe siècle fut une époque de prospérité pour Curaçao; le commerce se développa de tous côtés, les magasins regorgèrent de marchandises. Ce qui contribuait dans une large mesure au bien-être de la colonie, c'étaient l'étendue et la sûreté de son port, réputé encore aujourd'hui un des meilleurs des Indes Occidentales. Il n'était pas rare, à cette époque, de voir le port tellement encombré de navires, que les derniers venus étaient obligés de jeter l'ancre à la sortie. De grandes et belles constructions furent érigées, qui attestent encore aujourd'hui la fortune de leurs fondateurs, comme l'esprit entreprenant des ancêtres. Beaucoup de gens arrivés dans le pays sans fortune ne tardèrent pas à s'enrichir; la colonie comptait parmi les plus opulentes des Antilles.

La révolution de 1795 devait avoir son écho à Curaçao comme à Saint-Domingue et en d'autres possessions florissantes appartenant à la France. Les esclaves se révoltèrent, le commerce s'en ressentit, un esprit de malaise et de méfiance se répandit dans l'île.

Les Anglais s'en rendirent maîtres en 1800, mais durent la restituer à la Hollande deux ans après, en vertu des stipulations de la paix d'Amiens. Ils en prirent possession de nouveau en 1804, et ce ne fut qu'en 1815 que l'île fut rendue aux Pays-Bas.

Depuis cette époque Curaçao n'a jamais pu se relever de la déchéance qui succéda à un siècle de prospérité et de richesse; au contraire sa fortune alla en décroissant d'année en année. L'abolition de l'esclavage ne fit que précipiter son déclin.

J'avais choisi la route du Venezuela pour me rendre dans l'île. En partant de Puerto Cabello dans la soirée par un bateau américain, le *Philadelphia*, nous arrivons le lendemain matin à l'aube devant la capitale. Avant qu'il ne fît complètement jour, je me trouve déjà sur le pont. J'aperçois des mamelons peu élevés, d'une aridité dépassant celle de Saint-Thomas. Les deux îles contrastent singulièrement, à ce point de vue, avec les autres Antilles.

Au fur et à mesure que nous nous approchons, je m'extasie devant l'étalage de coquettes maisons qui sont devenues parfaitement visibles à l'œil nu. Le pilote est monté à bord; nous entrons par la passe, non pas dans le port, mais dans la ville même de Curaçao. Elle est bâtie au bord de la mer et divisée en deux parties par une anse, qu'on appelle la « Rivière ». Cette anse se prolonge jusqu'à une distance d'à peu près un demi-mille et s'élargit à son extrémité, qui sert de mouillage aux navires de guerre. Ce bassin de mouillage s'appelle le *Schottegat*.

Tout de suite à droite, en entrant dans le port, se trouvent le fort et le palais du gouvernement, devant lesquels s'élève un kiosque où la musique militaire se fait entendre deux fois par semaine. Un pont d'environ deux cents mètres relie depuis cinq ans les deux parties de la ville; il repose sur des pontons, dont l'avant-dernier est muni d'une machine à vapeur et s'ouvre gratuitement pour donner passage aux navires. Le piéton paye un droit de passage de 4 centimes, mais il peut prendre un abonnement mensuel; les voitures ont à payer un tarif relativement élevé; par contre, le nègre jouit d'une taxe réduite. Autrefois le passage se faisait au moyen de petites embarcations, qui existent encore et dont on se sert fréquemment pour aller d'une rive à l'autre, quand on veut se soustraire à l'inconvénient d'une promenade en plein soleil, ou qu'on veut éviter le détour du pont. Les bateliers se contentent de la modeste rétribution de 10 centimes.

Le pont s'est ouvert et nous entrons en pleine ville. Il est impossible, après avoir fait relâche dans plusieurs ports des Antilles et du Venezuela, où la propreté laisse souvent tant à désirer, de ne pas être frappé de l'aspect gai et riant, de la propreté vraiment hollandaise qu'on retrouve ici de l'autre côté de l'océan.

La partie droite porte les noms de *Pietermaai*, *Scharloo* et *Willemstad*; c'est là qu'on trouve les maisons de commerce, les hôtels, les petites guinguettes et les boutiques. La partie gauche s'appelle *Otrabanda*. Deux des trois hôtels que j'aperçois m'inspirent une confiance justifiée par la façade et l'aspect de propreté : nous verrons une fois de plus qu'il ne faut jamais se fier aux apparences.

Le *Philadelphia* est bientôt amarré au quai de la rive gauche. Je saute à terre, et comme dans les pays tropicaux on est en général très matinal, il n'y a rien d'extraordinaire à ce que je me rende sans tarder chez le secrétaire du gouverneur, qui habite une maison spacieuse, située presque au bord de la mer. Il n'est pas encore huit heures, mais déjà toute la famille est sur pied, et ma visite n'a rien d'insolite ou de contraire aux convenances.

Je fais connaissance avec une famille des plus avenantes et je prie M. le secrétaire de vouloir bien me renseigner sur l'heure à laquelle M. le gouverneur, pour qui je suis porteur d'une lettre du cabinet de la Haye, pourra me recevoir. En outre je demande à être renseigné sur la valeur des hôtels, dont j'ai aperçu les écriteaux du pont de mon bateau.

Mon interlocuteur fronce les sourcils, secoue la tête et me regarde d'un œil de pitié. Hélas! quoique Curaçao ait l'aspect le plus propre des Antilles, nulle part les hôtels ne sont aussi mauvais qu'ici.

Il veut bien m'y conduire sur l'heure, et commence par celui qui est réputé le meilleur.

Je grimpe un escalier crasseux; le maître de céans me montre ses chambres, auxquelles je préférerais de beaucoup les cellules de Mazas. En dehors d'un lit, l'ameublement se compose d'une table de toilette me-

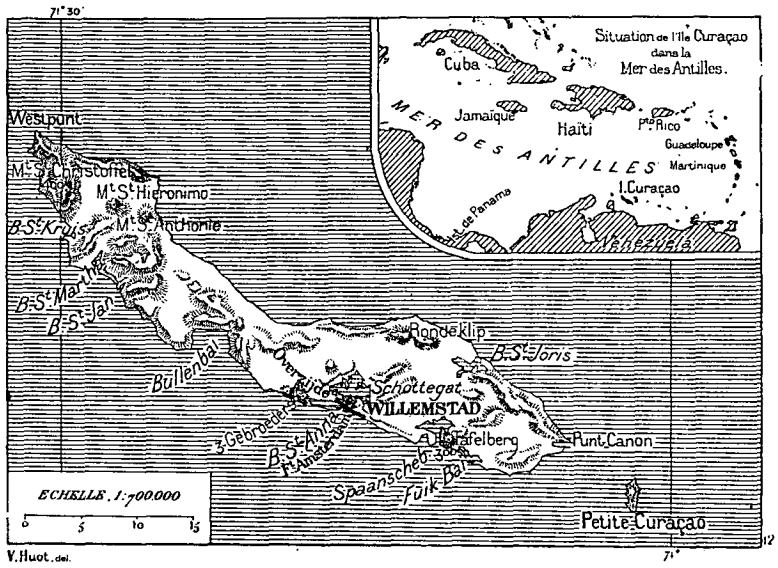
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naçant ruine, d'un pot à eau fêlé, d'une cuvette ébréchée, et d'un seau rouillé. La poussière couvre le plancher, et quelques lambeaux déchirés prouvent qu'il y a eu jadis du papier sur les murs. En voyant la grimace que je fais, le propriétaire me tient un discours, non pas pour me vanter les avantages de son auberge, mais pour me manifester son regret de n'avoir rien de plus confortable à m'offrir.

« J'en ai honte moi-même, me dit-il, mais comment voulez-vous qu'avec le va-et-vient de Vénézuéliens que nous avons, ma maison puisse être tenue propre? »

Le second hôtel est identique au premier comme aménagement; impossible de me décider à m'installer dans ces taudis.

Néanmoins, comme c'est l'heure du déjeuner, je me décide à goûter la cuisine du premier hôtel où je suis entré. Peut-être que le manque de luxe se trouve compensé par les talents culinaires d'un Vatel quelconque. Un savant allemand et sa femme, venus à Curaçao pour étudier l'ornithologie du pays, sont déjà attablés et attaquent un ragoût qui me rappelle les rogatons des Halles. Je n'ai pas le courage d'y goûter, pas plus qu'aux saucisses, qui m'inspirent un sinistre soupçon. S'est-on servi de cheval ou de nègre pour les confectionner?



Je me bourre de pain et d'œufs à la coque, et je retourne à bord, où j'ai laissé mes bagages.

Le bateau ne devant partir que le surlendemain, le commandant veut bien m'autoriser à rester à bord jusqu'à ce que j'aie réussi à trouver à me loger.

Le soir il y a réception chez le gouverneur, M. Barge, qui m'avait fait savoir qu'il m'attend et qui me retient pour une partie de whist. Le gouverneur m'exprime ses regrets de ne pouvoir m'offrir l'hospitalité chez lui. Le palais du gouvernement est en réparation, et pendant les travaux le chef de la colonie habite une villa, située sur une colline derrière la ville; dans cette villa, il n'y a pas de chambre de disponible. Toutefois l'aimable gouverneur trouve une combinaison qui met un terme au terrible cauchemar qui me hante depuis le matin, le souci du logement indispensable.

Il a l'obligeance de m'offrir deux chambres dans le fort, où se trouvent tous les bureaux du gouvernement. Un employé déménage avec toutes ses paperasses; on balaye et nettoie; on envoie un lit, des chaises, une table et tout ce qu'il me faut; Robinson Crusoé est sauvé au point de vue de son domicile. Un ancien soldat me servira de valet de chambre et m'apportera le matin mon café au lait.

La chaleur à Curaçao est moins forte que dans la plupart des Antilles, grâce à la brise et quelquefois à un vent de mer assez fort qui vient rafraîchir la température. Aussi le climat jouit-il d'une grande réputation de salubrité; beaucoup de malades des pays environnants viennent là pour se rétablir. Les cyclones n'y passent que rarement; on n'a eu à en enregistrer que deux dans le courant de ce siècle, ceux de 1807 et de 1877.

La pluie y est très rare; souvent la sécheresse, causée par un vent alizé très fort, et régnant la plus grande partie de l'année, dure plusieurs mois. Il est arrivé que pendant un an et même pendant dix-huit mois, pas une goutte d'eau n'est venue arroser la terre, où tout se desséchait. L'aridité de l'île atteignait alors son apogée et faisait concurrence à celle de l'Arabie Pétrée ou des environs d'Aden. Ces grandes sécheresses ont lieu généralement tous les quatre ou cinq ans.

Dans ces conditions il n'est pas étonnant que Curaçao ne produise presque rien. On n'y recueille qu'une quantité peu considérable de mangues, de nèfles, de bananes, de noix de coco, de quelques légumes et d'oranges. Les écorces de ces dernières ont un parfum tout spécial; on les fait sécher et on les expédie à Amsterdam, où elles servent à fabriquer la fameuse liqueur. Depuis un certain temps on s'est appliqué à en fabriquer à Curaçao même; comme résultat, le produit est bien inférieur à la liqueur qu'on distille en Hollande.

L'île est de formation volcanique; en certains endroits on trouve des traces de formation madréporique au-dessus des couches volcaniques primitives. La faune est aussi pauvre que la flore; en dehors d'une trentaine de milliers de chèvres il n'y a que des lapins en nombre limité, des iguanes, quelques vipères inoffensives et des oiseaux de petite taille. La seule bête venimeuse est une araignée, appelée « araignée-orange », dont la piqûre donne la fièvre à l'homme,

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais tue le bœuf. Ce dernier, après avoir été piqué, éprouve une soif inextinguible, se gonfle et meurt.

Les rues de la ville sont très bien pavées; elles forment un contraste avantageux avec les cloaques du Venezuela et d'Haïti. Les routes de l'île sont bonnes en général. Les maisons sont d'un aspect gai et propre. Le rose, le jaune et le gris sont les couleurs le plus souvent adoptées pour les façades, tandis que la toiture se compose d'ardoises d'un rouge vif.

Presque toutes les maisons sont en pierre, ce qui n'offre pas d'inconvénient dans un pays où les tremblements de terre ne se sont presque jamais fait sentir.

Plusieurs habitations, indiquant l'aisance du propriétaire, sont à colonnades; souvent elles sont précédées d'une petite avenue et d'un jardinet où la végétation et les fleurs sont cependant bien clairsemées.

Beaucoup de maisonnettes présentent le vieux cachet hollandais et rappellent les petites villes des Pays-Bas que le confort et l'élégance des constructions modernes n'ont fait encore qu'effleurer. Leur toiture en pente, encadrant un volet vert qui sert de fermeture au grenier, est typique et originale. Ces habitations remontent à un temps déjà assez reculé; plus tard on a commencé à suivre le style vénézuélien : il en est né un mélange d'architecture parfois bizarre. Les grandes maisons, de construction tout à fait récente, portent le cachet espagnol de la côte ferme. La plupart de celles-là sont habitées par les négociants vénézuéliens, qui abondent à Curaçao et qui forment un élément complètement séparé du reste de la population, hormis dans leurs relations quotidiennes d'affaires.

En effet, c'est du commerce avec le Venezuela que l'île de Curaçao a vécu dans ces derniers temps. Il y a une vingtaine d'années ce commerce était très florissant, et les droits d'entrée, qui n'étaient que de 1 pour 100, rapportaient en moyenne 250 000 francs par an à la caisse coloniale. Depuis quelques années les droits d'entrée ont été légèrement augmentés, et malgré cela ils ne rapportent que près d'une centaine de mille francs maintenant.

Cette ère de prospérité devait être attribuée au fait qu'à l'époque dont nous parlons, Curaçao servait d'entrepôt aux marchandises venant d'Amérique et d'Europe. De là on les réexpédiait par goélettes aux différents ports du littoral. Lorsque le président Guzman Blanco frappa les marchandises importées des Antilles au Venezuela d'un droit additionnel de 30 pour 100, le commerce s'arrêta, mais il fut remplacé par un négoce de contrebande qu'un gouvernement aussi mal organisé que celui du Venezuela sera toujours impuissant à empêcher.

Je suis ici dans une colonie hollandaise; et, de toutes les monnaies qui me passent par les mains, celles de la mère patrie forment l'exception. Tout l'argent des pays environnants circule et a cours, même celui des pays d'Europe. Je reçois tour à tour des pièces anglaises, françaises, américaines, boliviennes, vénézuéliennes, et un beau jour on me montre un dollar, scié en cinq parties triangulaires, dont chaque fragment représente sa valeur proportionnelle.

En dehors du hollandais, parlé par les familles néerlandaises, et de l'espagnol, parlé par celles du Venezuela, il règne ici un patois tout à fait particulier, compris par à peu près tout le monde. C'est le *papiamente*, espèce de bouillabaisse de mots hollandais, espagnols, anglais et autres, tantôt purs, tantôt estropiés de façon à n'en pouvoir reconnaître l'origine. Les nègres et la basse classe ne parlent que ce charabia; par paresse ou par indolence, certains parents n'apprennent pas même le hollandais à leurs enfants. Ceux-ci sauront bien se faire comprendre avec le langage composite que les domestiques leur inculquent dès leur enfance, et, détail caractéristique, il arrive souvent que les parents, à force de ne se servir que de ce dialecte peu harmonieux, ne parlent plus que d'une manière fort incorrecte leur langue maternelle.

Ceci s'applique non pas aux familles arrivées d'Europe, fût-ce depuis nombre d'années, mais à celles qui sont nées dans l'île et qui se distinguent par un manque d'énergie et un engourdissement moral propres à beaucoup de créoles. Il est à remarquer que ces gens-là sont doués d'une morgue qui souvent fait sourire, qu'ils se croient bien supérieurs à l'Européen, et qu'à leur idée nul pays n'est comparable à leur île. L'apathie musulmane qui a déposé son cachet sur ces bienheureux mortels provient évidemment du fait que la plupart d'entre eux n'ont jamais quitté le sol natal.

La vie de famille n'est pas désagréable. On se réunit fréquemment le soir et souvent on se couche à des heures indues, surtout quand le violon ou le piano a invité à la danse, divertissement très goûté en général dans les colonies et tout particulièrement à Curaçao, où les distractions sont rares, et ne consistent qu'en une troupe d'opéra ou un cirque, de passage pour quelques jours. Il n'y a pas que l'Européen qui raffole de la danse : le nègre en est encore plus friand et danse jusqu'au matin à toute occasion qui se présente, sur les tons énervants d'un orgue, jouant sans désemparer un seul et même air.

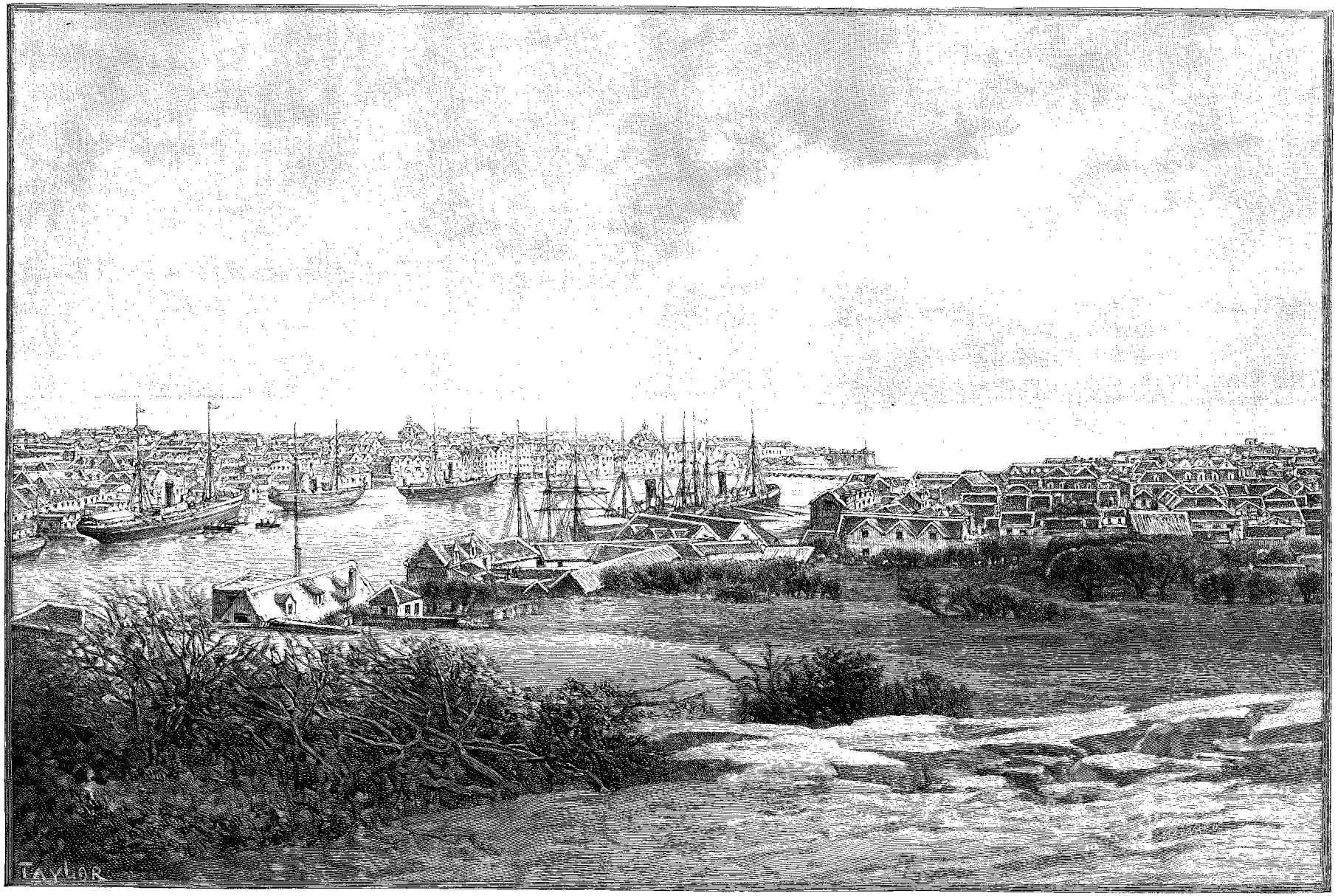
Un cercle, dont le balcon donne sur le pont, et à gauche sur la mer, est le rendez-vous quotidien des négociants et des officiers de marine. Il contient une bibliothèque et bon nombre de journaux et de publications illustrées de différents pays d'Europe.

Une demi-douzaine de journaux se publient dans la ville, qui a son tramway, faisant le tour de la rive droite, et qui profite depuis quelques mois de l'installation du téléphone. Au mois de mai de cette année, le gouvernement colonial a accordé une concession pour l'éclairage de la ville à la lumière électrique.

Dans un dîner chez le gouverneur, je fais la connaissance du commandant du navire de guerre hollandais le *De Ruyter*, en station à Curaçao, ainsi que du commandant du *Jorge Juan*, navire de guerre espagnol stationné depuis trois semaines dans le port.

Le premier est l'aimable colonel Brand, qui m'in-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE GÉNÉRALE DE LA VILLE ET DU PORT DE CURAÇAO. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vite à déjeuner à son bord pour le lendemain. Cette invitation est suivie de plusieurs autres; elles me procurent l'occasion de passer des heures charmantes et d'entrer en relations avec l'état-major. Ces messieurs passent une partie de la journée à terre, fréquentent le cercle et payent largement leur tribut au peu d'animation qui règne en ville.

Un matin le colonel m'attend à six heures devant le club pour une promenade en voiture dans les environs. Nous ferons le tour du *Schottegat*, qui est, comme nous l'avons dit, un grand bassin réservé aux bâtiments de guerre.

Nous commençons par la partie de la ville appelée *Pietermaai*; c'est là qu'on trouve l'hôtel de ville, le tribunal, servant en même temps de prison, la synagogue, les écoles pour enfants des deux sexes et d'autres édifices publics. Au point de vue des constructions et de leur architecture souvent originale, *Pietermaai* me paraît la partie la plus curieuse de la capitale.

Nous parcourons ensuite la section qui s'appelle *Scharloo* et ne tardons pas à entrer dans la campagne, où plusieurs Vénézuéliens ont leurs habitations. Dans un pays où la végétation fait presque entièrement défaut, un jardin entouré d'une verdure abondante ne peut que réjouir les yeux. Cette oasis, où nous nous arrêtons quelques instants, porte le nom de *Suikertuintje* (« petit jardin de sucre »). Dans tout autre pays, la contemplation de cette végétation ne m'aurait que médiocrement impressionné; ici je fais comme tout le monde qui visite l'endroit : je manifeste une surprise bien justifiée.

Au retour de notre promenade, le steamer postal de New York, que la vigie a signalé au moment de notre départ, est entré dans le port et a été amarré à quai. Dans une heure, un coup de canon annoncera au public que le courrier est distribué. Tout le monde vient chercher ses lettres à la poste; les négociants y ont leur boîte, tout comme dans les villes des États-Unis. Je fais comme les autres et je recueille une demi-douzaine de lettres, ainsi que des paquets de journaux. C'est une gracieuseté d'amis de France, qui pensent avec raison que le touriste perdu sous le soleil des tropiques trouve toujours une grande distraction à lire ce qui s'est passé depuis son départ.

Dans l'après-midi je visite deux écoles, l'une pour jeunes filles, nommée *Welgelegen*; l'autre pour garçons, appelée *Saint-Thomas*. Ces deux écoles sont tenues par des sœurs et des frères, et les enfants sont presque tous originaires du Venezuela ou de Saint-Domingue. Je n'entends parler que l'espagnol.

Dans les deux établissements, c'est l'heure de la récréation au moment où j'arrive. Je ne puis donc me rendre compte des progrès des élèves, et je dois borner mon inspection à l'installation des bâtiments.

Ces constructions sont vastes, bien aérées et d'une propreté excessive; elles sont situées hors de la ville.

Les exploitations de l'île, auxquelles on accorde le nom un peu exagéré de « plantations », ne sont ni étendues, ni nombreuses; cependant il y en a quelques-unes, et parmi celles-ci le Grand et le Petit *Michiel*, à quelques kilomètres de distance de Curaçao, qui méritent d'être visitées.

Une famille qui doit s'y rendre a la complaisance de m'offrir une place dans sa voiture; nous partons de très bonne heure, pour profiter de la fraîcheur matinale. En route on me montre le nouvel hôpital, qui se compose de plusieurs bâtiments, pourvus de vérandas et séparés les uns des autres, afin d'isoler les différentes catégories de malades. Cet établissement, qui a coûté la somme d'environ 300 000 francs, a été inauguré peu de temps après mon passage; il est situé sur une colline et profite par cette disposition de la brise de la mer.

L'ancien hôpital, qui se trouve à peu de distance dans une plaine, est fermé, étant infecté, d'après les on-dit. Il ne forme plus qu'un monument historique, d'apparence lugubre, ayant servi autrefois à l'internement des victimes de la fièvre jaune, qui quelquefois fait une courte apparition à Curaçao.

Sur les plantations que je visite on ne se livre qu'à la culture d'arbres fruitiers, spécialement de manguiers; j'y vois aussi des dattiers et des cocotiers, deux arbres qui se ressemblent au point de s'y méprendre. Le sommet est presque identique, mais le tronc diffère. Dans la seconde exploitation où l'on me conduit, j'aperçois quelques néfliers et un nombre restreint de bananiers, mais ces derniers sont d'un rapport modeste. Le bananier demande une alimentation d'eau abondante, que le sol de l'île, souvent desséché, ne peut lui fournir.

Curaçao n'a ni ruisseaux, ni rivières. Ce n'est que dans quelques rares endroits qu'on trouve de petites sources d'eau douce, qui se frayent un chemin par les fissures des rochers. Dans la partie basse de l'île on trouve des puits, fournissant une excellente eau potable, mais se vidant souvent après une longue période de sécheresse.

Si l'on pouvait réussir à percer des puits artésiens, et obtenir par ce moyen une assez grande abondance d'eau pour arroser les champs, ce serait un bienfait inestimable pour la colonie. Lors de mon passage, les travaux d'un puits artésien étaient en train; on se demandait cependant avec une certaine incrédulité si la tentative donnerait le résultat espéré.

Trois fonctionnaires du gouvernement ont à faire une tournée dans l'intérieur pour inspecter les écoles; le gouverneur m'a proposé de faire le voyage avec ces messieurs, ce qui me permettra de voir la plus grande partie de l'île. J'accepte avec empressement.

La goélette qui doit nous transporter à la pointe ouest du territoire lève l'ancre aux premières lueurs de l'aube. En dehors de nous quatre, il y a deux autres passagers; ce sont le savant allemand et sa femme que j'ai vus avaler le terrible ragoût de l'hôtel. Le voilier les conduira à l'île d'Aruba, où l'ornithologiste compte séjourner une dizaine de jours avec l'espoir d'accaparer quelques spécimens d'oiseaux inconnus. On

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

hisse la voile, et la houle du large nous fait tanguer comme une coquille de noix. La pauvre dame fait pitié à voir; elle se couche tout de son long, en proie au plus violent mal de mer.

Nous voici arrivés à l'extrémité de l'île; nous souhaitons bon voyage au couple scientifique et gagnons le rivage au moyen d'un petit canot que la goélette a traîné à la remorque. Nous n'avons que quelques pas à faire pour arriver au petit village de San Heronimo; le curé vient à notre rencontre et nous fait les honneurs de sa modeste habitation.

Il y a ici deux écoles à inspecter, qui n'offrent rien de particulier; je visite l'église pendant que mes compagnons ont à causer avec l'ecclésiastique.

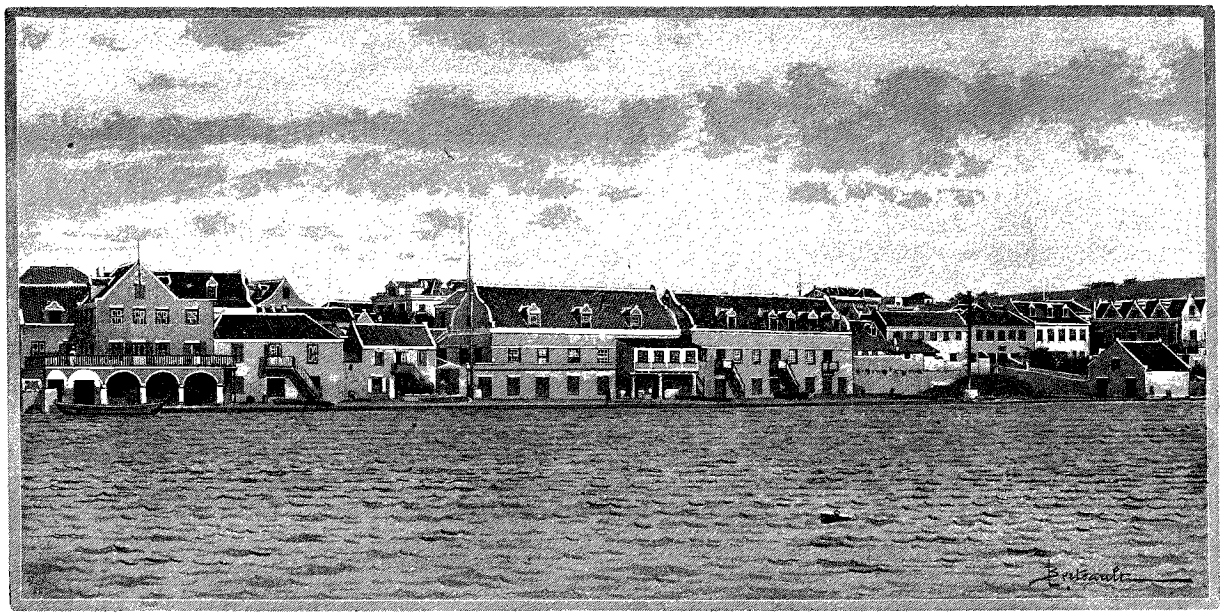
La population de Curaçao, qui est de 26 000 âmes, se compose en majeure partie de catholiques; le reste est protestant ou israélite. Toutes les églises et les écoles de l'intérieur du pays appartiennent au premier de ces cultes.

Notre arrêt n'est pas de longue durée; les voitures qui ont été envoyées l'avant-veille de la capitale sont prêtes et nous attendent. C'est que de pareilles tournées demandent des préparatifs sérieux; les moyens de communication ne sont pas fréquents et nous ne trouverons que des maisons inhabitées pour nous servir de logements. Tout ce qu'il nous faut, du reste, a été expédié par un chariot, attelé de deux ânes, qui est parti en même temps que les voitures. Ce véhicule contient nos valises, notre nourriture pour trois jours, les ustensiles de cuisine, le linge de lit et de table, les vins et les liqueurs, les cigares : rien, absolument rien ne manque, pas même deux jeux de cartes et des jetons pour notre partie du soir.

Les voitures s'ébranlent, nous nous engageons dans une campagne rocheuse et aride, nous traversons le terrain de la plantation la plus importante de l'île, appelée Savonet, et arrivons dans l'après-midi à Ascension. La maison où nous passerons la nuit a été mise à notre disposition par le propriétaire, qui est absent. Une cuisinière indigène, que nous avons emmenée de San Heronimo, déballe les caisses, se met à la besogne et nous prépare un fort bon dîner.

La propriété où nous nous trouvons n'a pas rapporté de bénéfices à son propriétaire, qui avait l'espoir d'y découvrir des couches de phosphate de chaux, mais qui s'est trouvé déçu dans son attente.

Le lendemain matin les voitures nous conduisent à Barber, où mes compagnons ont une école à inspecter. J'assiste à l'examen des négrillons; ce ne sont pas des phénomènes, mais les garçons comme les fillettes méritent les marques d'approbation qu'on leur accorde.



UN QUARTIER DE CURAÇAO [1].

Nous retournons à Ascension, et nous faisons dans l'après-midi une promenade aux alentours de la plantation. Nous sommes loin ici de la puissante végétation tropicale que nous avons pris l'habitude d'admirer dans les pays voisins. Des arbres chétifs, des buissons rabougris, une verdure clairsemée ne forment qu'un bien modeste décor entre les ondulations du terrain rocailleux. Encore ai-je eu la chance de visiter Curaçao dans un mois où des averses assez fortes venaient d'arroser la terre aride et avaient fait naître une ébauche de végétation. Maintes fois l'herbe, que je vois pousser aujourd'hui avec une certaine vigueur et prendre une fraîcheur de peu de durée, se trouve remplacée par des touffes qui rappellent nos bruyères d'Europe ou nos graminées desséchées par un soleil brûlant de juillet.

A 6 heures du matin nous sommes sur pied, et

1. *Dessin de Berteault.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous aidons tous à l'emballage de nos caisses. La Vénus noire — la cuisinière — retourne dans ses pénates, et nous continuons notre excursion.

Voici un autre village, Saint-Willebrordus, où le curé vient nous souhaiter la bienvenue, et nous conduit à son église, édifice de construction toute récente et d'une belle conception. L'église est bâtie de blocs carrés de formation madréporique et de couleur grisâtre; elle rappelle vaguement l'architecture des cités bretonnes.

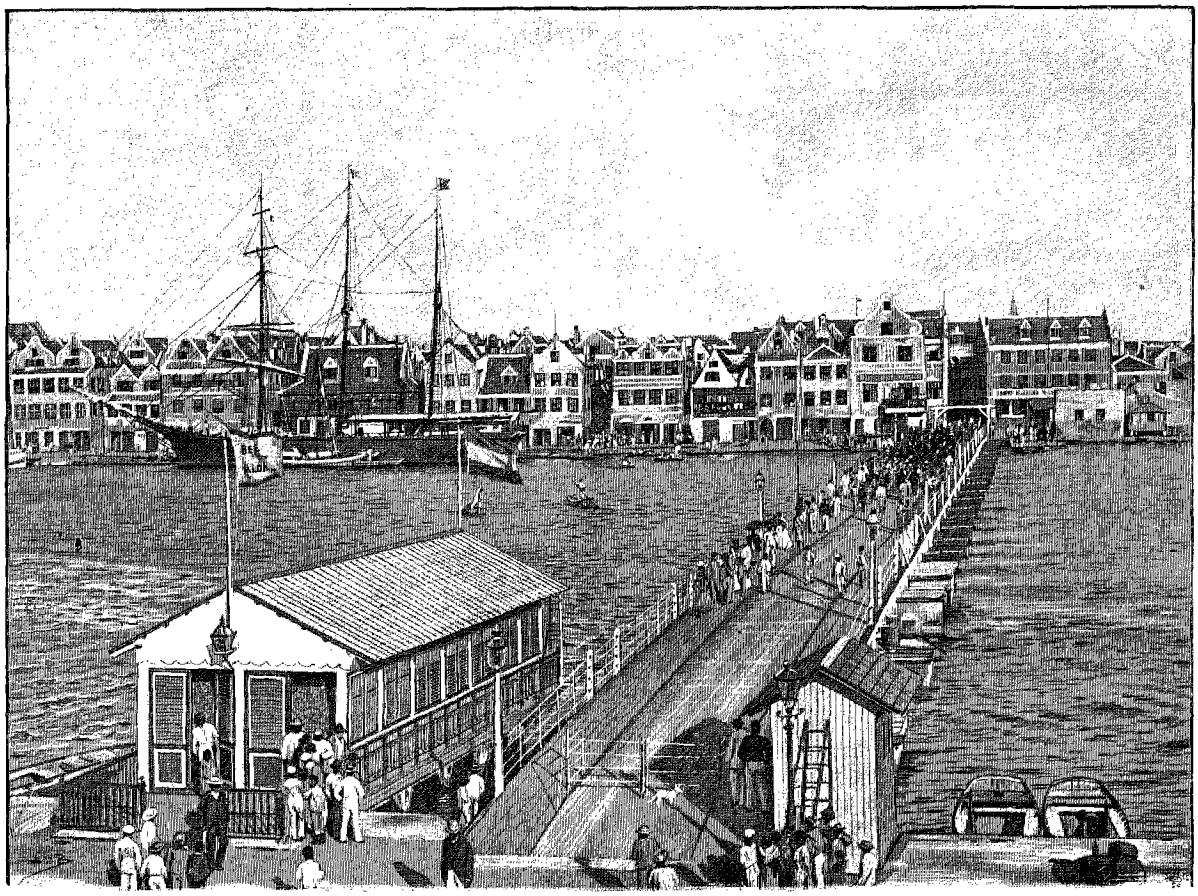
Encore une école à visiter, un examen à passer. Ce temple d'éducation est divisé en deux classes; la première compte quatre-vingts élèves, la seconde en a le double. N'en déplaise à la génération croissante de cette illustre académie, en entrant dans chacune des deux enceintes je me crus transporté dans une cage à singes. Parmi ces enfants, les blancs font exception; la presque totalité se compose de négrillons, de créoles, de mulâtres, présentant tous les types possibles et toutes les nuances de l'épiderme. Quels croisements de races a dû produire ce méli-mélo, dont le Vénézuélien et l'étranger de passage ont eu probablement leur quote-part!

Une partie du plancher est recouverte d'un alignement de petits sacs en cotonnade et de mouchoirs noués qui éveillent mon attention. Ces paquets mystérieux contiennent le déjeuner de la classe, repas des plus primitifs et d'une frugalité peu coûteuse : rien qu'une espèce de maïs écrasé, que ces enfants mangeront tout sec au moment de la récréation. On m'affirme que c'est leur menu quotidien.

Je passe la revue des cahiers, que chaque élève a devant lui, et je suis vraiment émerveillé de la bonne, même de la belle écriture de ces enfants. Combien de ceux de nos écoles seraient incapables d'exhiber une écriture aussi lisible, régulière et parfois élégante! Mes compagnons leur adressent une foule de questions et se rendent compte de leurs progrès en arithmétique, en géographie et dans les autres branches que comprend l'instruction.

L'examen se passe principalement dans le patois du pays, le *papiamente*, dont mon oreille ne peut apprécier le charme. Cependant j'en note quelques locutions à titre de souvenir d'une langue dont j'ignorais même l'existence avant d'avoir mis le pied dans l'île.

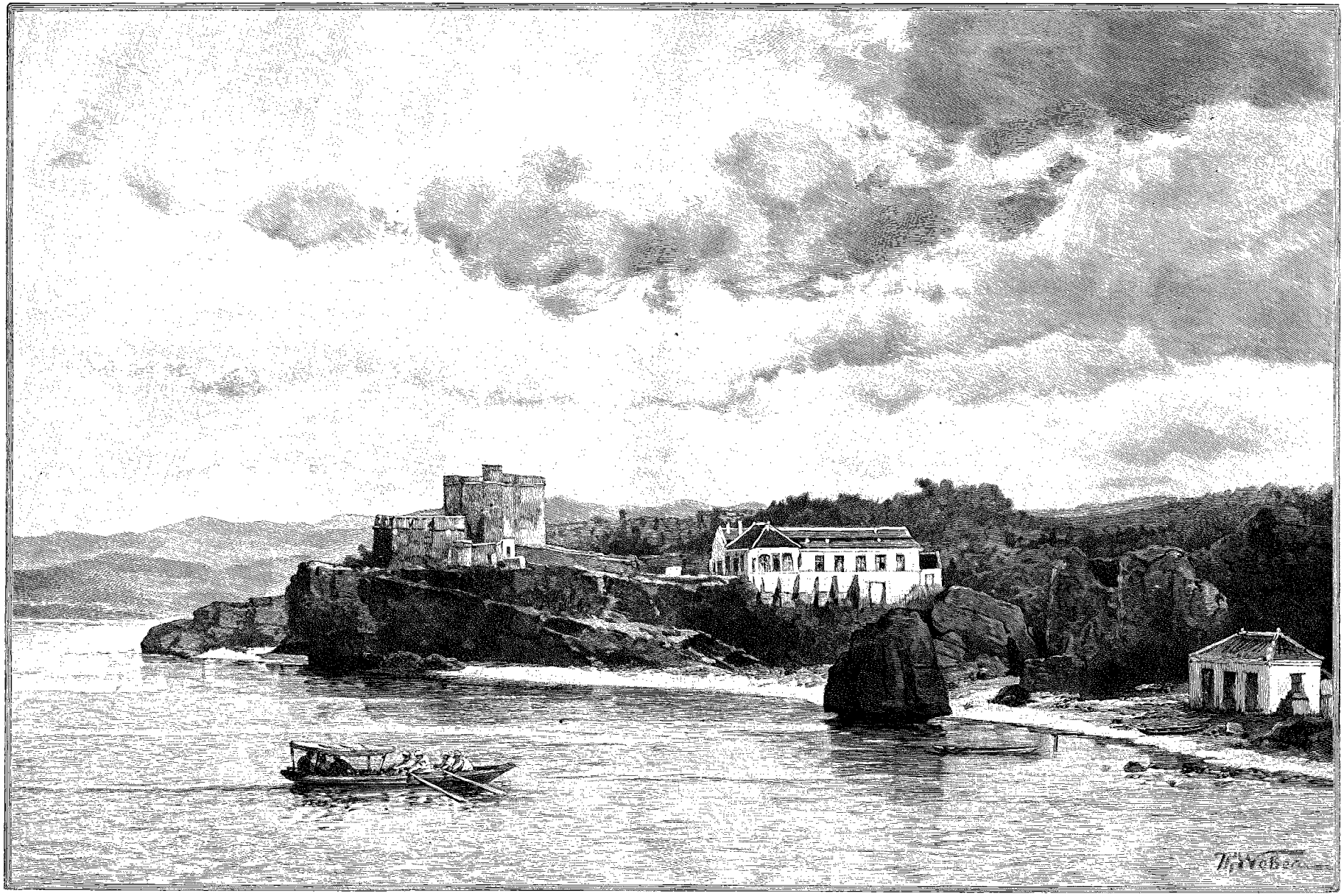
Je vais se dit : *mi ta bai.*
J'allais se dit : *mi a bai.*
J'irai se dit : *lo mi bai.*



LE PONT[1] (PAGE 82).

1. *Dessin de Boudier.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA QUARANTAINE (PAGE 94). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'instituteur est tout disposé à augmenter mon vocabulaire, mais ce simple échantillon me suffit.

La route que nous suivons aujourd'hui conduit à travers une région assez belle; le sol est plus montueux et plus boisé. Je distingue les deux collines les plus élevées de Curaçao, l'une s'appelle Saint-Cristoffel et a une hauteur d'environ 350 mètres, l'autre est le Tafelberg et mesure 250 mètres.

Dans cette partie de l'île je vois bon nombre de flamboyants, cet arbre décoratif du Brésil et de plusieurs terres placées sous la zone tropicale; son feuillage dentelé, ressemblant à celui du pin, aux tons chatoyants et déployé en éventail, parsemé de fleurs de couleur écarlate, transporte mes idées vers les pays fertiles, où je ne me suis jamais lassé de l'admirer. Plus loin un arbre spécial à Curaçao et à quelques autres rares colonies, attire nos regards. C'est le *divididi*, aux longues fèves recourbées, qui, après avoir été séchées, donnent une poudre qu'on emploie comme couleur de teinture, et qui sert également au tannage des cuirs.

Les bordures du chemin sont tapissées de cactus, atteignant souvent la hauteur de 2 à 3 mètres, mais ne possédant pas la vigueur et la circonférence de ceux qu'on voit à la Jamaïque. Le cactus se trouve répandu dans toute l'île de Curaçao et sert principalement à la délimitation des routes et des propriétés; arrivé à un certain âge il se dessèche, pourrit et tombe en fragments. A la Trinidad on le coupe quand il est arrivé à un certain degré de développement, et la partie inférieure peut servir à fabriquer des pieds de table de peu de valeur, en remplacement du bois.

Voici en dernier lieu le mancenillier, offrant un réel danger pour l'imprudent qui se couche sous son ombre. L'émanation de son feuillage constitue un poison, le fruit de l'arbre est également vénéneux.

Nous nous arrêtons quelques instants devant l'habitation d'un propriétaire qui se livre à l'élevage des chèvres, dont la chair ressemble beaucoup à celle du mouton. Le prix moyen de ces chèvres est de 10 francs.

Bientôt j'aperçois des monticules, dont je devine la nature: nous sommes arrivés aux salines, qui constituent un article important d'exportation du pays. Le sel que produit Curaçao est considéré dans les États-Unis comme de qualité supérieure aux sels d'autres provenances, attendu que les cristaux sont d'une blancheur et d'une transparence irréprochables. Au surplus ils ne s'imprègnent pas d'humidité au contact de l'air, et ne déposent pas à l'état fondu.

La plupart des salines se trouvent dans les baies de la côte sud. L'eau de mer, qui entre aux intervalles de la haute marée, est emprisonnée par des remparts naturels ou artificiels; le soleil accomplit son œuvre d'évaporation, et le sel se dépose en cristaux de toute pureté. Il arrive quelquefois que la saison des pluies surprend l'industriel, et que, le sel n'étant pas encore remisé, une perte peu importante en est la conséquence; mais ceci n'a pas lieu fréquemment sous un ciel où les pluies sont si rares.

La récolte de cet article donne en général de bons résultats, tant à Curaçao que dans les îles ressortissant de son gouvernement. La statistique de 1890 (dernière que j'aie sous les yeux) accuse une exportation de 3 millions de litres. Pour l'île de Bonaire elle était de 46 652 barils; pour la partie de Saint-Martin, qui appartient aux Pays-Bas, de 40 502 barils.

Si le sel, quand il est originaire d'une colonie néerlandaise, était exempt de droits en Hollande, l'industrie pourrait facilement prendre un plus grand essor, et les exportateurs, comme la colonie elle-même, en retireraient des bénéfices considérables. Dans les circonstances actuelles, le sel de Curaçao est expédié spécialement à New York; celui de Saint-Martin prend presque exclusivement la route du Canada. La valeur moyenne est de 1 fr. 25 l'hectolitre en vrac; les frais de chargement sont au compte de l'acheteur.

Notre dernière étape est Hermanus, où nous nous reposons une heure dans la demeure hospitalière du plus aimable des colons. La plantation qu'il dirige produit quelques fruits, mais le propriétaire s'applique plutôt à l'élevage des bêtes à cornes et des moutons, et récolte chaque année une certaine quantité de sel provenant de ses salines.

Notre hôte veut nous retenir, mais le jour touche à son déclin, et nous nous sommes proposé de retourner en ville avant la tombée de la nuit.

L'excursion m'a beaucoup intéressé, non pas au point de vue des sites grandioses qu'il m'a été donné de contempler, mais parce qu'elle m'a permis de connaître l'intérieur d'un pays rarement visité par les touristes, à cause de la pénurie des moyens de transport. Les rochers dénudés, la terre aride et la simplicité des habitants ont leur poésie comme la vie animée au milieu de la végétation luxuriante; tel voyageur qui a parcouru les contrées les plus fertiles du monde s'extasie souvent devant les promontoires sinistres des régions polaires.

J'aurais vivement désiré visiter l'usine d'un grand industriel anglais, M. Godden, pour me faire une idée de l'exploitation du phosphate de chaux, qui, en ces derniers temps, a pris un grand développement à Curaçao. A mon grand regret, M. Godden, qui est en Europe pour le moment, a donné l'ordre formel à son fondé de pouvoirs de ne permettre l'accès de son établissement à qui que ce soit, et un mot de recommandation qu'a bien voulu me remettre le gouverneur n'arrive pas à ébranler le représentant du propriétaire. Force m'est donc de me contenter des renseignements que je puis recueillir sur la production de l'article.

Une partie du sol de l'île est riche en couches de chaux phosphatée; il en est de même pour l'île d'Aruba, située à une faible distance. La somme considérable que cette dernière surtout rapporte à la caisse coloniale pour les droits de la concession accordée à la Société qui exploite ces dépôts, est une source de revenus, permettant aux colonies des Indes occidentales, réunies

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

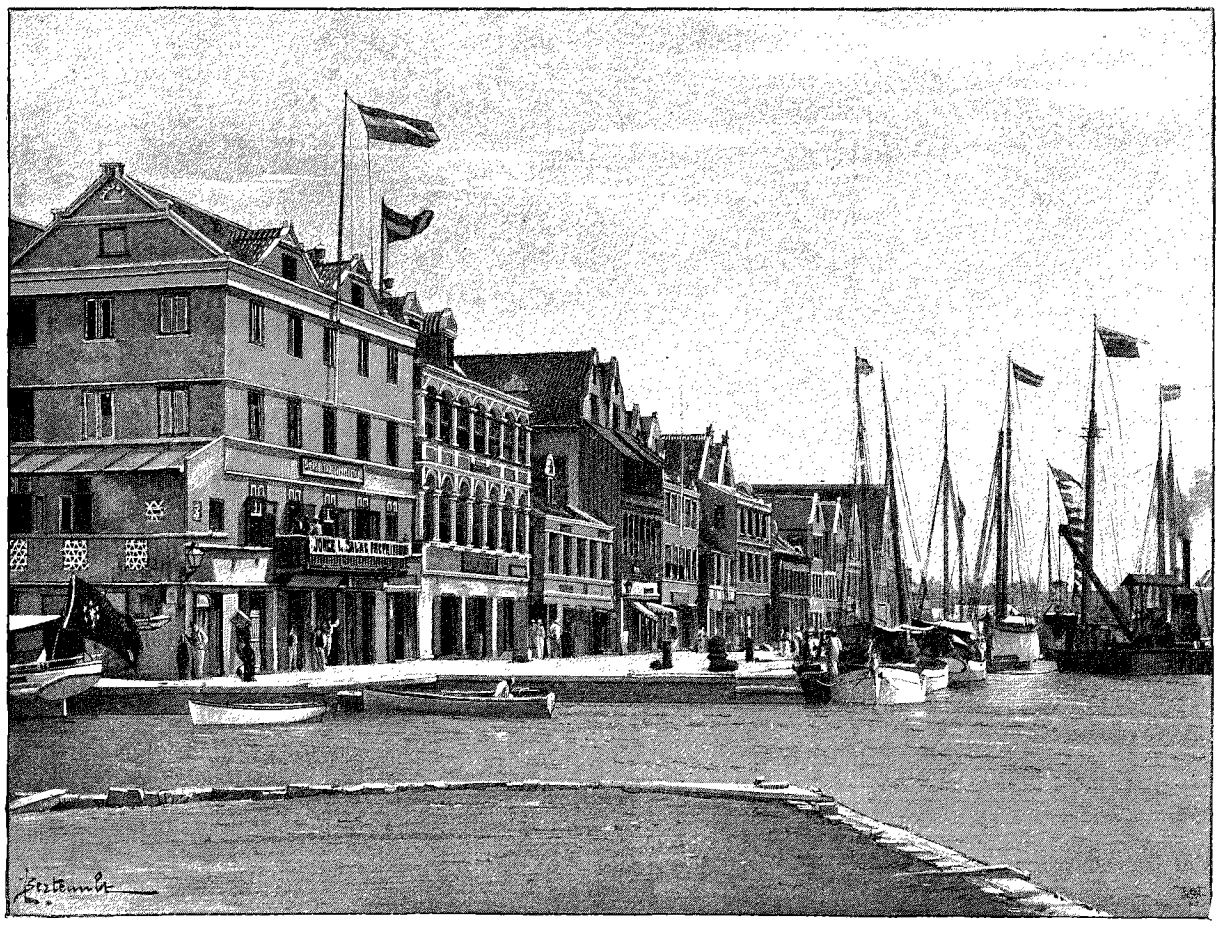
sous le gouvernement de Curaçao, d'équilibrer leur budget et de se dispenser depuis plusieurs années de tout subside de la mère patrie. Nous trouvons en effet que ces droits de concession pour l'île d'Aruba ont rapporté en 1890 au gouvernement une somme de 400 000 florins en chiffre rond, soit environ 840 000 francs. L'exportation s'élevait à 50 000 mètres cubes, frappés d'un droit additionnel de sortie de 38 000 francs. Curaçao n'en exportait dans la même année que 3 375 mètres cubes.

D'après un rapport du commandant d'Aruba, on venait de découvrir au commencement de 1891 des couches de chaux de 3 à 4 mètres de profondeur, dont l'exploitation assurera au gouvernement un revenu important pendant une période dont la durée peut être estimée à 50 ans.

On s'était préoccupé en 1885 et 1886 de savoir si le bénéfice réalisé par la Caisse coloniale, du chef des droits de concession pour l'exploitation de la chaux phosphatée, pouvait être considéré comme un moyen de revenu stable, ou bien si la prudence ne commandait pas de le qualifier de recette précaire, de bénéfice fortuit. Le gouverneur actuel de la colonie, membre du Conseil colonial à cette époque-là, émit l'avis qu'on ne ferait pas preuve de sagacité politique en considérant l'exploitation des dépôts de phosphate comme une source permanente et certaine de recettes, tout article de commerce étant sujet à des vicissitudes que personne ne peut prévoir. Ce raisonnement est des plus fondés, bien qu'il soit permis de prévoir, en admettant l'exactitude du rapport précité du commandant d'Aruba, que, pour ce territoire au moins, une diminution de revenus n'est pas à craindre à bref délai.

En attendant, Aruba s'est transformée sous l'influence de l'industrie. De terre désolée qu'elle était autrefois, n'offrant au visiteur que des plaines rocailleuses à peine habitées, l'île est devenue un certain centre d'activité et de mouvement. La population s'est accrue, les maisons se sont multipliées, un chemin de fer a été construit pour le transport du produit qu'on arrache à son sol. Les navires trouvent un abri dans la baie de Saint-Nicolas pour opérer leur chargement, et chaque année il en part un nombre considérable à destination de l'Europe.

Cette île d'Aruba, en dehors de son phosphate de chaux, possède sans aucun doute des trésors cachés, qu'une génération future est appelée peut-être à mettre au jour. Pour l'atteindre, un bon voilier partant de



CALLE DE LA MARINA (WATERKANT), À CURAÇAO [1].

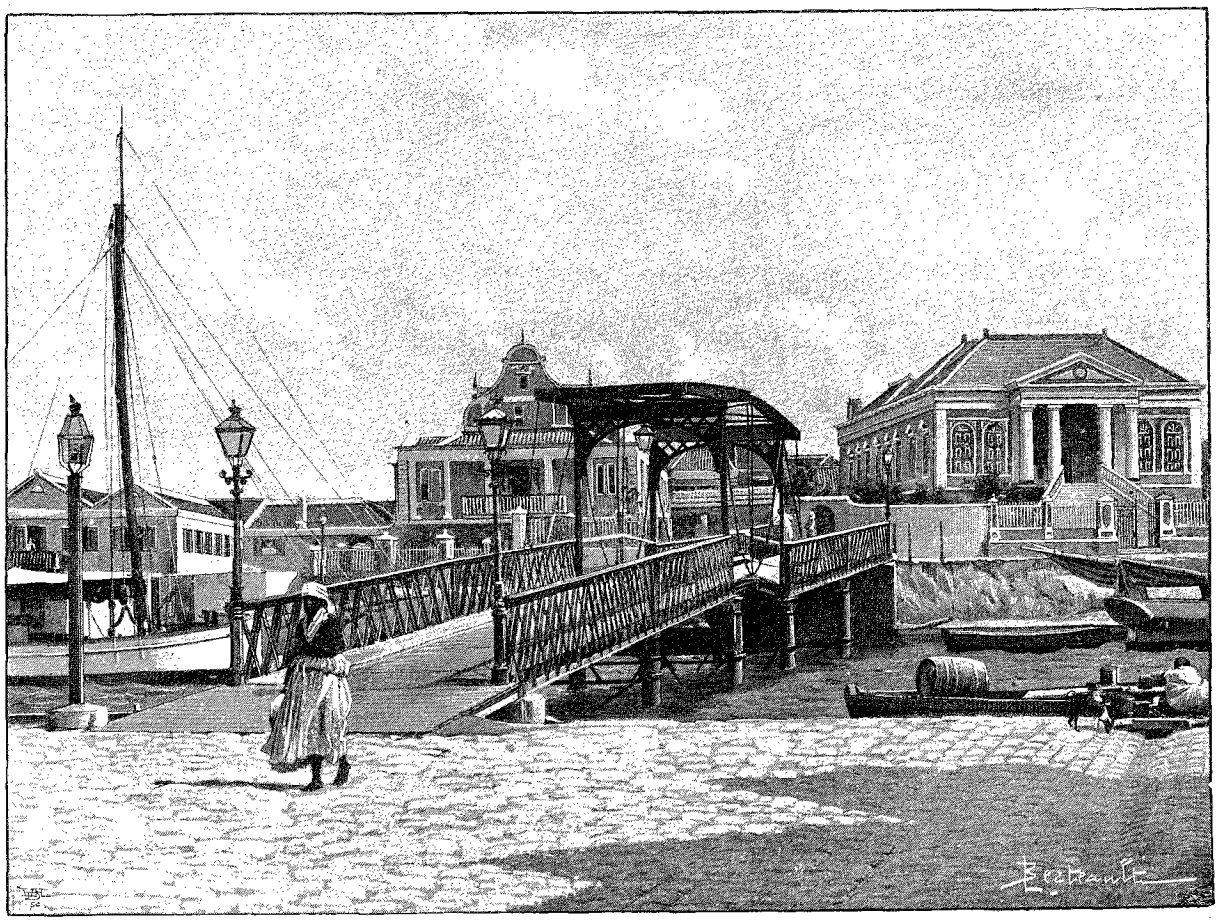
1. *Dessin de Berteault.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Curaçao ne met que douze heures. Le voyage de retour demande le triple de temps, quelquefois le quadruple, à cause des forts courants contre lesquels on a à lutter et qui obligent souvent à louvoyer tout le long des côtes du Venezuela.

Le peu de touristes qui ont fait le voyage s'accordent à dire que le pays est de triste apparence, et que la population est bien la plus pauvre de toutes les îles dépendant de la colonie de Curaçao.

Et cependant, en dépit du peu d'enthousiasme que l'île est capable d'inspirer, les richesses que contient



PONT À SCHARLOO [1] (PAGE 86).

le sol pourront, dans un avenir plus ou moins rapproché, changer singulièrement l'état des choses. Ces richesses toutefois seront difficiles à découvrir et à exploiter. Il n'en est pas moins vrai que tout tend à prouver que l'île est riche en or : les recherches qui ont été faites et les rapports qui ont été dressés par des hommes de science, compétents dans la matière, concluent à l'existence du précieux métal en quantité considérable.

Le sol de l'île est de construction granitique, quartzeuse, entrecoupé d'ardoisières et de couches de pierre à sablon. Il offre une analogie frappante avec la con-

1. *Dessin de Berteault.*

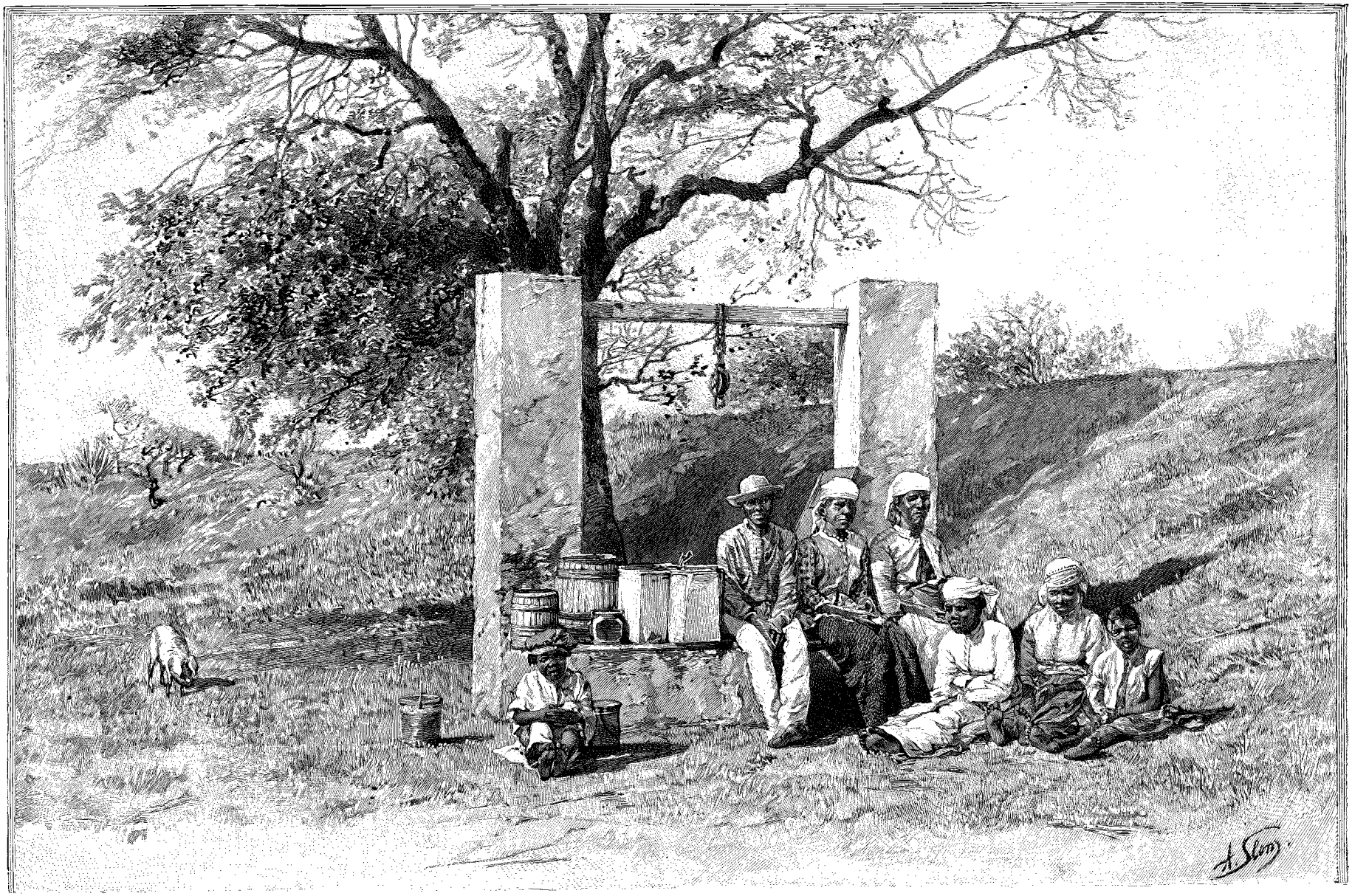
formation des placers de l'Australie et avec la description géologique en général du sol australien. Comme dans ce dernier pays, la présence de l'or a été constatée à Aruba dans les filons quartzeux, et la prospection a démontré que les quartz blanchâtres qu'on trouve dans la partie occidentale de l'île sont moins riches en or que les quartz rougeâtres distribués dans les autres parties du territoire.

L'exploitation des filons, dans cette île peu peuplée et manquant de ressources, demanderait de gros capitaux et un matériel compliqué. Une compagnie anglaise ou américaine a obtenu il y a quelques années une concession, mais elle a suspendu ses travaux parce que le résultat obtenu avec les moyens dont on disposait suffisait à peine pour couvrir les dépenses. On a reproché à cette société d'avoir confié les travaux à des ingénieurs insuffisamment outillés et trop peu à la hauteur de leur tâche.

Quelle sera la compagnie intelligente qui attaquera avec des machines puissantes ces terrains aurifères? Ce ne sont pas les habitants qui pourront découvrir les trésors, bien que plusieurs d'entre eux y aient fait une bonne aubaine en ramassant dans les dépôts alluvionnaires des pépites d'une valeur considérable pour eux.

Aruba dépend du gouvernement de Curaçao, comme

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UN PUITS DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE (PAGE 86). — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les îles de Bonaire, Saint-Eustache, Saba et la partie néerlandaise de Saint-Martin. L'autorité est représentée dans chaque terre par un commandant, ayant les mêmes fonctions que le lieutenant gouverneur dans certaines colonies anglaises de peu d'importance. Le nombre des habitants s'élève pour Aruba à 7 743, — Bonaire 3 821, — Saint-Eustache 1 588, — Saba 1 883 — et la partie néerlandaise de Saint Martin 3 882.

Cette dernière île possède des salines, dont le rendement a beaucoup varié; Bonaire et Saba n'ont que des cultures insignifiantes; Saint-Eustache accuse un chiffre d'exportation un peu plus élevé. Autrefois Saint-Eustache produisait beaucoup de sucre, mais la culture en a graduellement diminué, et l'émancipation des esclaves l'a fait cesser entièrement. Toutes ces îles se distinguent en général par la même aridité et le manque de végétation; elles ne communiquent avec Curaçao et le littoral qu'au moyen de goélettes, aucun vapeur régulier n'y faisant escale.

L'excursion à la grotte de Hato ne me tente que médiocrement. Cette grotte contient des stalactites, qui excitent sans conteste la curiosité des personnes qui n'ont jamais été à même de visiter pareille curiosité de la nature. Comme cependant il m'a été donné d'admirer les remarquables grottes de Han en Belgique et celles de Jenolan en Australie, de beaucoup supérieures à la grotte de Hato à Curaçao, je renonce à une excursion d'intérêt secondaire et, d'après ce que l'on me dit, relativement fatigante.

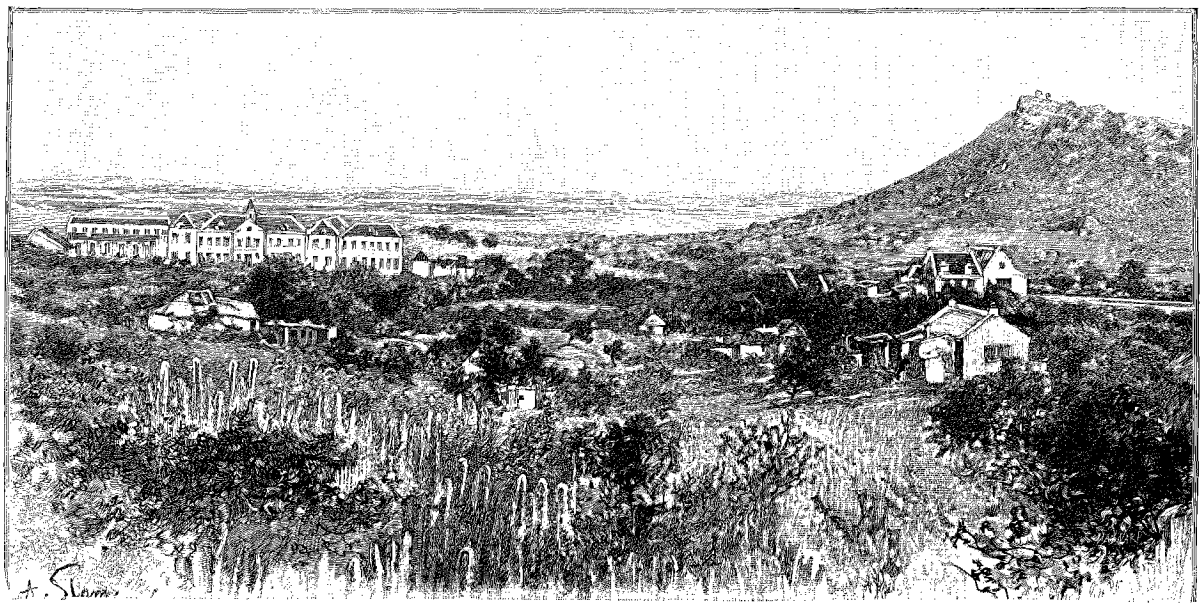
La visite des établissements de la quarantaine m'intéresse davantage; je dois à l'obligeance du gouverneur la facilité de m'y rendre en aimable société. C'est toujours devant le club qu'on se donne rendez-vous quand il s'agit d'une expédition à faire, et l'heure choisie est invariablement le grand matin. Je m'y trouve en faction quand mes compagnons arrivent, et à 6 heures nous montons en voiture.

Nous nous dirigeons vers la partie sud de l'île, et nous parcourons une contrée légèrement ondulée, où les cactus abondent, mais où la végétation générale est bien parcimonieuse. Après une heure environ nous descendons de notre véhicule et nous prenons place dans l'embarcation qui nous attend.

Il y a une étendue d'eau à franchir qui porte le nom de Port Espagnol (*Spaansche Haven*), communiquant à son extrémité avec la haute mer.

Nous voici arrivés à destination, c'est-à-dire à Bekenburg. Les bâtiments que le service sanitaire a fait construire s'élèvent sur une côte rocheuse où la lame déferle régulièrement et rejaillit en flocons écumeux. Nous visitons d'abord le logis destiné aux malades; il est inoccupé le plus souvent et n'offre guère plus d'intérêt que tous les établissements de ce genre. La seconde construction est bien plus spacieuse et sert à héberger les personnes parfaitement saines, auxquelles les règlements de la quarantaine ont imposé un séjour plus ou moins prolongé d'observation. Les salles sont bien aménagées, très propres, et peuvent contenir 150 victimes d'une mesure dictée par la prudence, mais faisant le désespoir du voyageur qui se porte comme un charme et qui est néanmoins emprisonné comme un pestiféré. Le téléphone met les établissements de la quarantaine en communication directe avec le chef-lieu de l'île.

Un peu plus loin se trouve une tour, vestige d'une ancienne forteresse et portant dans son flanc un boulet de forte dimension, que l'attaque des Anglais au commencement de ce siècle y a logé. Nous l'escaladons et



ÉCOLE WELGELEGEN[1] (PAGE 86).

1. *Dessin de Slom, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous avons une vue superbe; la mer bleue se perd à l'horizon et à nos pieds elle se reflète entre les parois des rochers, en revêtant les plus belles nuances de l'émeraude.

Le déjeuner a été emporté; c'est un complément obligatoire de toutes les excursions qu'on fait aux colonies. On nous le sert dans une des galeries du second bâtiment; là encore, le panorama est ravissant, et mes pensées se reportent à la mer azurée qu'on découvre des hauteurs de Sorrente. La belle journée ensoleillée qu'il semble que nous avons choisie pour visiter cette plage pittoresque me dédommage du peu d'enthousiasme que la nature d'une grande partie de l'île m'a fait éprouver.

Le retour se fait par une chaleur intense. Nous sommes invités à dîner chez le gouverneur, dont je prends congé en le remerciant du bienveillant accueil que j'ai trouvé auprès de lui.

Le steamer hollandais qui doit me transporter à Haïti est arrivé dans le port. Mon fidèle soldat Gijs me voit partir à regret, prétend-il, et ne désespère pas de me voir revenir un jour ou l'autre. Le brave homme me fait l'effet d'être fanatique de son pays.

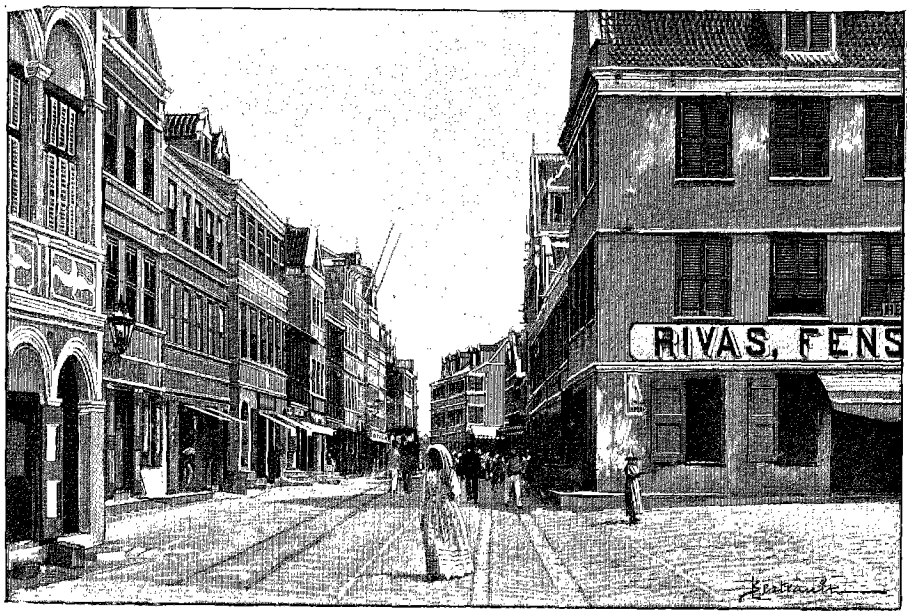
Nous avons esquissé sommairement le passé de Curaçao et sa situation actuelle. Il nous reste à envisager quel peut être son avenir.

Nous avons vu que son commerce avec la mère patrie et avec les autres pays d'Europe a peu d'importance, étant donnés surtout l'aridité de son sol et le peu de produits agricoles que fournissent les rares plantations. Ses seules relations commerciales qui mettent un poids dans la balance sont celles que Curaçao entretient avec le Venezuela. Si ce dernier pays, sujet aux révolutions, pouvait se donner un gouvernement sérieux et stable, et qu'il abolît l'imposition écrasante des 30 pour 100 de droits d'entrée sur tout ce qui est originaire des Antilles, Curaçao verrait indubitablement succéder à son état manifeste de décadence une nouvelle ère de prospérité et de bien-être.

Pour arriver à ce résultat il faudrait que la situation tendue existant depuis plusieurs années entre la Hollande et le Venezuela prît fin. Les relations diplomatiques sont interrompues entre les deux pays; elles le sont également entre le Venezuela et l'Angleterre.

La question s'impose de savoir si ces relations ne peuvent être reprises. La Hollande elle-même n'a aucun intérêt au Venezuela, mais c'est en faveur de sa colonie qu'elle aurait avantage, ce nous semble, à faciliter le renouvellement des relations officielles.

Au moment où je me trouvais à Curaçao, c'est-à-dire en juin de l'année dernière, les marchandises expédiées d'Europe et des États-Unis pour Coro et Maracaibo étaient généralement transbordées à Curaçao. Le 1er mars de cette année, le nouveau gouvernement vénézuélien décréta que dorénavant ce transbordement ne pourrait s'effectuer qu'à Puerto Cabello, si les destinataires des marchandises désiraient profiter de la taxe accordée aux ports du Venezuela pour les provenances d'Europe et des États-Unis. Le transbordement à Curaçao assimilerait ces marchandises aux importations directes de cette colonie et entraînerait les 30 pour 100 de droits d'entrée imposés à toute provenance des Antilles. Le décret en question fit jeter les hauts cris à Curaçao. Le commerce déjà languissant de l'île n'aurait pas tardé à s'en ressentir et aurait été privé de l'escale hebdomadaire qu'y font les bateaux à vapeur d'une grande compagnie de l'Amérique du Nord, allant de New York à la Guaira et à Puerto Cabello.



BREEDE STRAAT, À CURAÇAO [1].

On fit valoir avec raison que le Venezuela, foyer de révolutions fréquentes, aurait plutôt à savoir gré aux autorités néerlandaises de la défense formelle, en vigueur à Curaçao depuis nombre d'années, d'exporter des armes et des munitions de guerre à destination des ports du littoral. Cette mesure avait été prise pour empêcher que les partis hostiles au gouvernement ne vinssent s'approvisionner dans la colonie, plus proche de leurs côtes que n'importe quelle autre île des Antilles, et toujours suspecte à cause du com-

1. *Dessin de Berteault.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

merce de contrebande, dont on l'accusait à tort ou à raison.

Tout dernièrement le gouvernement du Venezuela est revenu sur sa détermination, et désormais les marchandises transbordées à Curaçao seront assimilées aux provenances d'Europe et des États-Unis. Un journal d'Amsterdam annonçait même, le mois dernier, que le Venezuela aurait l'intention d'abolir lès 30 pour 100 de droits additionnels dont nous avons parlé plus haut.

L'avenir de Curaçao peut dépendre, dans une large mesure, du percement du canal de Panama. Aucune des îles qui se trouvent sur le passage des navires destinés à profiter de cette voie de communication, si, ce que nous aimons à espérer, le grand travail s'accomplit dans un avenir prochain, ne peut rivaliser avec Curaçao au point de vue de la situation géographique, de l'excellence du port, de la salubrité du climat.

Il a été démontré à différentes occasions, alors que le climat malsain de l'isthme faisait chaque année un nombre considérable de victimes, qu'aucun port voisin de Colon ne présentait les avantages de Curaçao. On a proposé d'employer l'île comme séjour de convalescence pour les malades, et de l'ériger en magasin pour tous les matériaux qui, n'étant pas de nécessité immédiate, se détériorent et se perdent sous le climat humide de l'isthme. Dans cet ordre d'idées, Curaçao rendrait de grands services à l'entreprise du percement du canal interocéanique; il servirait de dépôt temporaire et jouerait le rôle de succursale : la société du canal y trouverait son benéfice sous beaucoup de rapports et Curaçao en profiterait largement.

Lors même que, pour une raison ou une autre, les entrepreneurs de l'achèvement de l'œuvre se refuseraient à reconnaître les avantages que l'île présente dans les conditions que nous venons d'indiquer, il nous paraît hors de doute que le jour où le canal sera terminé et qu'une révolution se produira dans le trafic du monde entier, aucun port des Antilles ne sera appelé comme Curaçao à voir son commerce s'agrandir, grâce à sa situation de sentinelle devant la route qui réunira l'Atlantique et le Pacifique.

Les navires le choisiront de préférence pour se ravitailler et pour faire leur charbon. L'escale ne pourra leur imposer le moindre détour.

L'initiative privée fera bien de méditer ce que l'avenir peut réserver à la colonie, et de se tenir prête pour le jour où l'ouverture du canal pourra devenir le point de départ d'une renaissance du commerce. Le gouvernement des Pays-Bas a tout intérêt à accélérer la construction d'un bassin de radoub qui manque à Curaçao et pour lequel plusieurs études préalables ont été faites. Incontestablement un bassin de radoub attirerait les navires dans les circonstances ordinaires; à plus forte raison son absence se ferait sentir et regretter à l'époque où le canal sera terminé.

Dans un rapport adressé au gouvernement en 1885 par la commission chargée de se prononcer sur l'utilité d'un bassin, on évalue les dépenses à environ deux millions de francs. Comme placement d'argent, la commission n'osait pas recommander l'entreprise, mais, au point de vue de l'intérêt public, la construction méritait toute la sollicitude du pouvoir. Jusqu'à aujourd'hui l'exécution s'est fait attendre; puisse le gouvernement néerlandais, qui se trouve dispensé de tout subside dans le budget de sa colonie, ne pas oublier, lui aussi, qu'un bassin de radoub pourra contribuer au relèvement de Curaçao, que l'économie de cette dépense, au moment où l'avenir du pays se trouve en jeu, serait en contradiction avec ses traditions et avec sa bonne réputation de puissance coloniale.

G. VERSCHUUR.

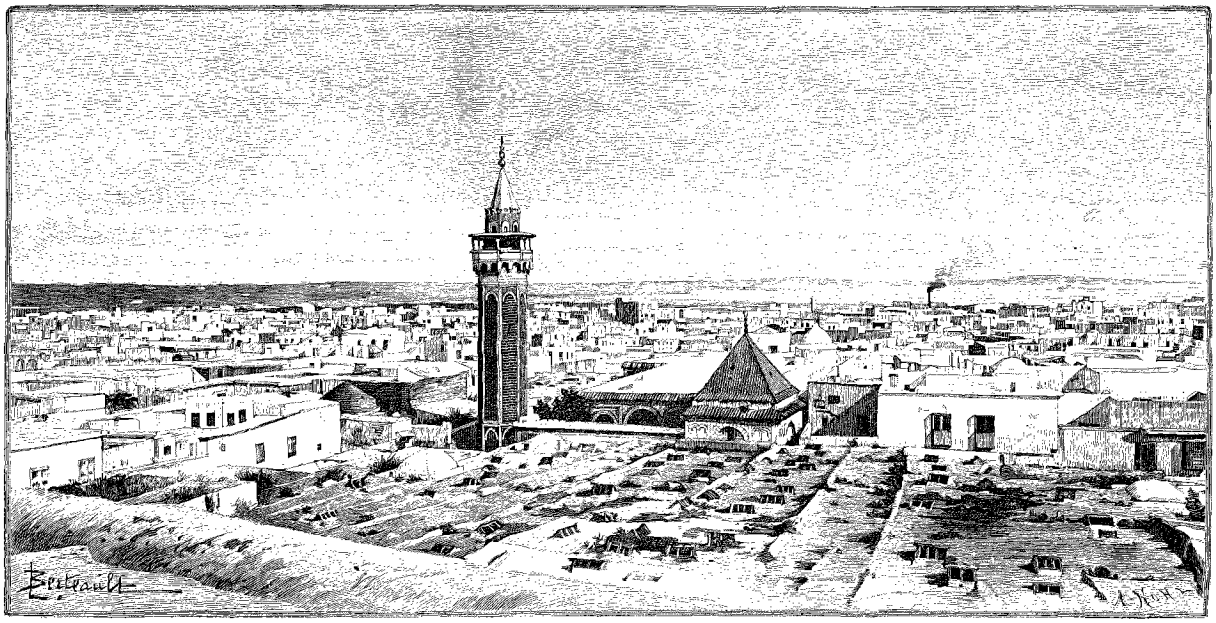
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



CABANE D'INDIGÈNES DANS L'INTÉRIEUR DE L'ÎLE [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PARTIE ORIENTALE DE LA VILLE DE TUNIS [1].

VOYAGE EN TUNISIE [2],

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,

CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Tunis.



JUIVE DE TUNIS [3].

A Tunis, nous ne nous sommes pas arrêtés à l'hôtel, nous avons préféré, par amour de la couleur locale, habiter une maison arabe, pendant les quelques jours que nous allions passer dans la capitale de la Régence pour vendre nos montures, congédier nos gens après leur avoir remis les cadeaux d'usage, préparer nos bagages et mettre nos notes en ordre. C'est dans la maison où loge la famille de Mohammed que nous sommes installés; et nous y occupons la meilleure chambre ou plutôt la moins mauvaise. On a tiré, en notre honneur, des gros coffres peinturlurés de rouge et d'or, les plus belles couvertures, les plus beaux rideaux, les plus beaux draps. Nous sommes vraiment reçus par ces braves gens avec la plus grande cordialité. Mme Mohammed s'est parée de tous ses atours, un voile de laine noir qui ne laisse apercevoir que ses deux petits yeux bleus, une *fouta* ou jupon rouge et bleu foncé, des vestes superposées, une chemisette à raies avec manches flottantes et un bonnet pointu. Tout cela lui fait un costume assez pittoresque. Ses deux fils aînés sont aussi en habits de gala, avec leurs chechias rouges, leurs blouses multicolores et leurs culottes bleues. Mais ils ont des souliers lacés, au lieu de babouches arabes! Nous réussissons à obtenir que toute la famille se groupe devant notre objectif; Mohammed se place en tête, avec son costume de fête, puis viennent sa femme qui tient dans ses bras sa dernière petite fille, sa tante, sa nièce et son beau-frère; tout ce monde s'est décidé à braver les préceptes du Coran et à se laisser saisir sur le vif par notre appareil, tant l'éloquence de notre fidèle serviteur a été persuasive.

Cet excellent homme manifeste à chaque instant sa joie d'être revenu sans accident d'une si longue tournée. Il bénit le Seigneur de nous avoir préservés de tout malheur, il s'émerveille d'avoir parcouru tant de pays sans que nous ayons été volés ou pillés. A chaque instant il interrompt ses bénédictions pour nous rappeler nos misères dans la neige près de Tébessa ou de Haouch-Khima : « Ah! vois-tu, monsieur, si nous étions restés plus longtemps à Tébessa, nous y serions

1. *Dessin de Berteault, gravé par Kohl.*

2. *Suite.* — *Voyez t. XLVII, p.* 353 *et* 369; *t. XLIX, p.* 289, 305 *et* 321; *t. L, p.* 385 *et* 401; *t. LII, p.* 193 *et* 209; *t. LIII, p.* 225, 241 *et* 257; *t. LVI, p.* 97, 113, 129 *et* 145.

3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

morts de froid, Ali et moi » ; et il se met à rire en pensant à l'ombrelle d'Ali sous la neige.

Mohammed a eu un saint dans sa famille; aussi y a-t-il au milieu de la cour de sa maison une petite koubba dans laquelle on vénère la mémoire de l'ancêtre. Mais, quoique la sainteté soit héréditaire dans les pays musulmans, aucun des descendants du pieux personnage ne sait plus lire le Coran sur son tombeau; c'est tout au plus s'ils peuvent réciter à peu près les prières indispensables. D'ailleurs, au fond, Mohammed ne se soucie guère de sa koubba; mais il n'a pas de repos avant que son âne, qui l'a porté si longtemps dans notre voyage, ait son écurie nettoyée et soit installé confortablement. Car son âne, que nous lui avons donné outre la gratification qu'il recevra, lui paraît devoir être pour lui dans l'avenir une source inépuisable de bénéfices : il le louera, il lui fera transporter une foule de marchandises. Comme Perrette avec son pot au lait, il se voit, avec son âne, arrivé à la fortune. Nous devons l'arracher à son rêve pour le décider à nous accompagner dans nos courses en ville.

Nous ne décrirons pas ici Tunis en détail : c'est un travail tout spécial, qui a d'ailleurs été fait autrefois dans *le Tour du Monde*. Cependant nous ne pouvons résister au plaisir de faire part à nos lecteurs de l'impression profonde que produit la capitale de la Régence lorsqu'on en parcourt les rues par une belle journée de printemps.

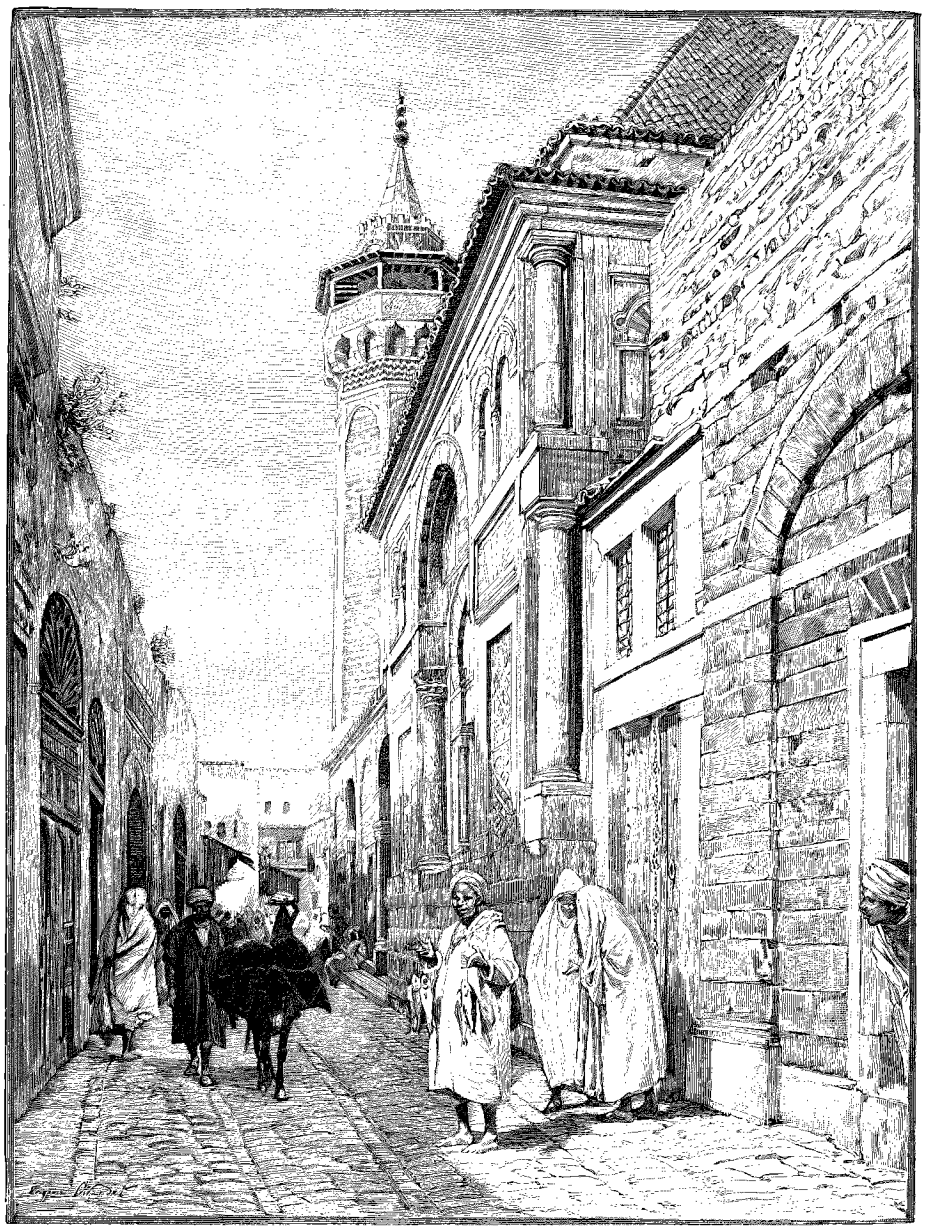
Tunis « la blanche, la fleur, l'industrieuse, l'éloignée, » *el-Beïda*, *ez-Zaïra*, *ech-Chatra*, *el-Aksa*. *El-Beïda*, la Blanche! Oui, lorsqu'on la voit de loin, par le soleil, elle mérite bien cette qualification, tant est éblouissant l'éclat de ses maisons. C'est la fleur (*ez-Zaïra*) de l'Ifrikia pour le nomade qui arrive de l'intérieur et qui n'a vu pendant les longues journées de marche que les monotones silhouettes des collines arides ou les étendues grisâtres des plaines desséchées; elle est *el-Aksa* (l'éloignée) pour le *hadj* (pèlerin) qui revient de la Mecque et qui a compté tristement les longues heures qui le séparent encore de sa patrie; elle est *ech-Chatra* (l'industrieuse) pour celui qui visite ses souks et ses bazars, où pullulent les artisans de tout métier; mais elle est aussi *ef-Fasseda* (la fétide) pour celui qui en approche lorsque les effluves du lac sont chassés par un vent chaud et lourd, et que toutes les ordures de la ville, drainées dans le lac de Tunis par les égouts ou *sondaks*, remplissent l'air de senteurs écœurantes, sans parler de celles de l'huile dont les cuisiniers arabes accommodent tous leurs fritures. Et cependant comme nous aurions mauvaise grâce à laisser notre lecteur sous une impression aussi peu favorable! De quelque point que nous regardions la ville, soit du Belvédère, soit de la Kasbah, soit d'une terrasse de maison, soit encore du marabout de Sidi bou Fettalah, nous sommes toujours sous le charme de ces silhouettes élégantes, auxquelles le soleil d'Afrique donne les tons les plus variés, depuis les gris nacrés, bleuâtres, du matin, jusqu'aux blancs éclatants de midi, jusqu'aux tons violacés et rosés du soir. Voici d'abord les pans de mur de la Kasbah, plus qu'à moitié ruinée, avec le minaret carré de sa mosquée, brodé, comme ceux de Tlemcen, d'entrelacs gracieux et surmonté de trois grosses boules dorées. Il fut construit grâce aux soins du sultan hafside Iahia ben Abou Mohammed ben ech-cheik Abou Hafs, l'an 630 de l'hégire, par l'humble serviteur de Dieu Ali Mohammed el-Quassem. C'est ce que nous apprend l'inscription du minaret, qui a nommé l'architecte du monument. Trop rarement les inscriptions mentionnent les artistes qui ont enfanté les chefs-d'œuvre que nous admirons; elles ne nous parlent guère que des nobles seigneurs qui ont eu la générosité de faire exécuter ces monuments avec l'argent des pauvres contribuables. Tout à côté, à gauche, c'est le minaret octogonal de Sidi Youssef et sa koubba pointue recouverte de tuiles émaillées en vert; à droite, la mosquée de Sidi ben Arouz avec sa koubba, pointue aussi, et son délicieux minaret octogonal, couronné par un balcon d'une rare élégance; au loin, vers la droite, se détachent les coupoles de Sidi Mahrès et de la mosquée Halfaouïn; plus près enfin, entre la Kasbah et nous, les dômes presque byzantins de la grande mosquée, Djama Zitouna, ses terrasses imposantes, son minaret majestueux en forme de grosse tour carrée couronnée d'arcades élégantes dominant les voûtes et les toits des rues couvertes des souks. Plus loin encore, à perte de vue, se découpent sur l'horizon les innombrables petits minarets carrés de la ville arabe et ses blanches terrasses séparées par des rues étroites, sur lesquelles donnent des fenêtres grillées. Du haut de celle où nous sommes perchés, nos yeux indiscrets plongent dans les maisons voisines et surprennent mille détails curieux.

Au-dessus de nos têtes, le ciel bleu, d'un bleu lavé de vert, dans lequel courent de légers nuages blancs très transparents, et ce gai soleil de printemps qui réveille Tunis engourdie par l'hiver. Quelle inoubliable sensation que la perception de toutes ces demi-teintes à peine sensibles, de ces blancs modelés en blanc sur d'autres blancs, de ces ombres transparentes qui passent du bleu au vert, au violet ou au rose! Ce n'est certes pas là l'Orient de convention que tant de médiocres peintres ont cherché à nous faire connaître, c'est un Orient aux aspects jeunes, éclatants, nouveaux, variés.

Quand nous allons descendre dans la rue, ce sera un autre spectacle. Dans un désordre pittoresque nous coudoierons tous les costumes, toutes les religions, toutes les races, l'Arabe, le Maure, le Turc, le Grec, le nègre de tous les noirs, l'israélite qui n'est plus juif, le juif qui n'est pas encore israélite, l'Italien, l'Espagnol, le Levantin, le Maltais et le Sicilien, ces demi-Arabes qui s'acclimatent si bien ici. Mais que l'habillement noir ou gris de l'Européen détonne tristement au milieu de toutes les joies de la couleur et de ces burnous de tous les blancs qui se croisent et s'entre-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mêlent! Quelle variété parmi ces Arabes! A côté de campagnards poussiéreux, de nomades amaigris aux visages presque noirs, aux membres secs, aux tons de bronze rouge, s'avancent des citadins en gandoura rose tendre, vert-pistache, rouge-abricot, violet éteint, bleu céleste, avec leurs chechias rouges qui marquent le centre des turbans; ou des femmes voilées de noir et le corps entouré d'étoffes blanches, circulant vivement dans la foule. Quelques-unes sont des danseuses ou des musiciennes arabes, ce que leur tenue, leurs chaussures de couleurs brillantes, leur démarche hardie, annoncent à première vue. Plus loin voici une noble dame qui chemine lentement en écartant devant elle son voile, qu'elle baisse cependant assez pour masquer son visage : c'est une femme de haute condition, qui ne marche que voilée avec le plus grand soin. Son voile est fait de ces étoffes en soie, si belles, nommées *hajar*, qui durent cinquante ans sans s'user et que l'on se transmet religieusement de mère en fille. Ici des Arabes poussent des bourricots chargés de légumes ou de charbon, et des chameaux tout couverts de goudron; deux grands diables de portefaix s'avancent péniblement en soutenant, à l'aide de cordes passées autour de leur tête, des fardeaux énormes; ici on crie de petites mandarines ou de petits citrons : *Khamsa karrouba* (cinq pour un sou). Ce n'est pas la peine de s'en passer! A côté de celui-ci est un chasseur de hérissons qui montre son gibier enfermé dans une énorme sébile en bois, — nous en avons mangé à Sbeïtla, du ragoût de hérisson, et, ma foi, ce n'est pas trop mauvais... quand on a bien faim. Plus loin, deux élégants se promènent en se tenant par le petit doigt, ni plus ni moins que nos tourlourous; leurs *djebba* sont de la plus exquise qualité de drap, brodées aux angles des dessins géométriques si chers aux Arabes; sous leur turban au-dessus de l'oreille, ils ont passé deux fleurs de jasmin et d'œillet; et ils s'en vont nonchalamment, marchant à pas comptés, les pieds chaussés de bas blancs engagés seulement à moitié dans des souliers vernis de fabrique française. Voilà le marchand de bouquets qui confectionne des chefs-d'œuvre avec des brins d'alfa, de petits fruits, des feuilles colorées, des brins de clinquant, des fleurs odorantes de toute espèce. Nous ne nous lassons pas de contempler tout cela, en remontant de rue en rue, de passage en passage.



MOSQUÉE DE SIDI BEN AROUZ [1].

Un de nos amis, M. Charles Lallemand, a d'ailleurs rendu avec tout leur charme les aspects colorés et

1. *Dessin de E. Girardet, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

divers de la Tunis arabe dans un livre intitulé *Tunis et ses environs* (Quantin, éditeur, 1890). Les cent cinquante aquarelles qu'il a publiées sur Tunis rendent, bien mieux que les descriptions les plus enthousiastes, la variété de cette vie arabe si pittoresque pour l'Européen.

Il est souhaitable que toutes ces boutiques, ces maisons, ces mosquées, n'aient rien à souffrir dans les transformations que subit chaque année la capitale de la Régence. Jusqu'à présent on doit, à cet égard, une véritable reconnaissance au régime du protectorat et à nos résidents, qui ont ordonné de respecter absolument la ville arabe, de n'y détruire aucun monument, ni aucune maison même en ruines, sous prétexte d'alignement ou de rectification de voies[1]. Tout cela est cependant bon et désirable pour la ville neuve; aussi n'a-t-on manqué de la diviser en îlots bien rectangulaires. Il est regrettable qu'on n'ait pas réservé de distance en distance quelques places, régulières ou non, mais plantées d'arbres et donnant à la fois de l'ombre et de la fraîcheur. Pourquoi aussi ne pas avoir adopté plus souvent les galeries à arcades qu'on a commencées sur l'avenue de la Marine, et même les rues voûtées et couvertes en partie, comme dans le quartier arabe? Elles auraient été assurément fort appréciées pendant les chaleurs de l'été.

Cependant notre smala ne doit arriver que dans trois jours, sous la conduite d'Ali. Nous tenons à être à Tunis pour la recevoir et pour empêcher les percepteurs de l'octroi, gens indiscrets par profession, d'ouvrir nos boîtes à clichés et de voiler nos photographies; mais que ferons-nous d'ici là? Nous n'avons pas encore vu Carthage; nous n'avons pas rendu au bey la visite obligatoire. Voilà de quoi employer avec fruit les deux journées de répit qui vont suivre notre retour.

Carthage.

Au lieu de prendre le chemin de fer pour aller par la Goulette à Carthage, nous aimons mieux louer une voiture, à Bab el-Bahar (porte de la Marine), un de ces landaus attelés de trois chevaux arabes qui vont partout en Tunisie, même dans les fondrières, sans être arrêtés par aucun obstacle, qui traversent les rivières débordées comme les ravins à sec, les plaines sablonneuses comme les landes embroussaillées : la voiture nous suivra complaisamment à travers les champs de pierres et nous servira d'asile contre le vent ou la pluie. La route ne demande pas plus d'une heure et demie, d'allure modérée. Hâtons-nous de dire qu'elle n'offre aucun intérêt, étant toujours tracée au milieu d'une plaine absolument unie et presque sans végétation, au moins après la moisson achevée. Mais celui qui se rend à Carthage ne vit pas dans le présent; il vit à la fois dans l'avenir et dans le passé, dans l'attente du spectacle qu'il se promet, dans le souvenir des grands événements dont ce lieu a été le théâtre.

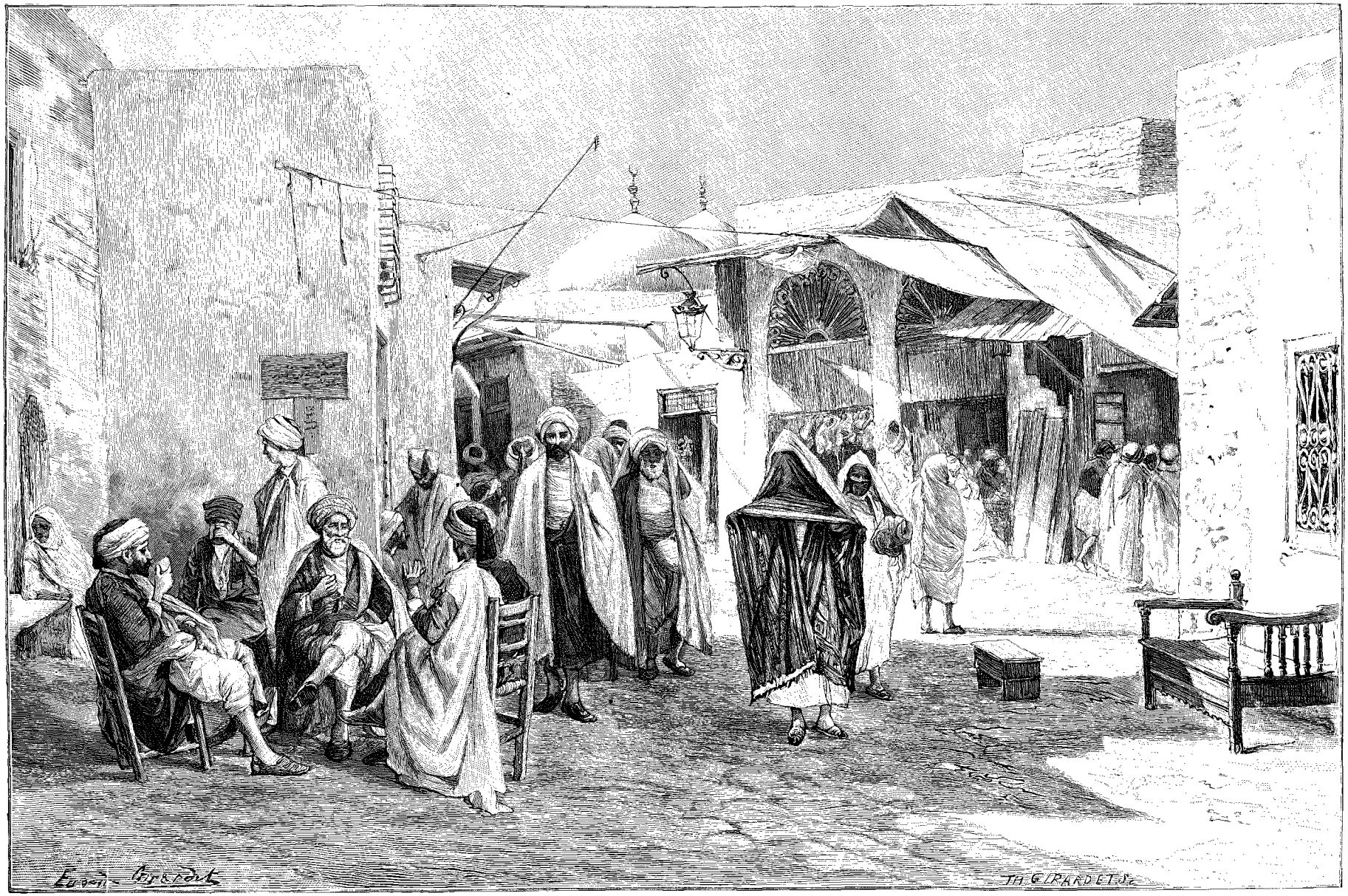
Que de choses se sont passées sur cette pointe de terre! combien de drames sanglants, combien de faits héroïques et douloureux! depuis le jour où la ville de Carthage a été fondée par cette Tyrienne en fuite que le génie de Virgile a créée et immortalisée, jusqu'à celui où Louis IX expirant a prononcé les paroles immortelles que son historien nous a conservées, jusqu'à celui où nous sommes venus, à notre tour, héritiers de tous les conquérants antérieurs, occuper un pays qui semblait appeler la civilisation perdue. Il est impossible de ne point se laisser aller à toutes ces réflexions lorsque l'on se sent emporté, au galop des chevaux de la voiture, vers ce lieu si attirant et, il faut bien le dire, si décevant aujourd'hui. On voit d'abord passer devant ses yeux la Carthage de Virgile, ce peuple affairé, semblable à un essaim d'abeilles, tout occupé à élever les remparts de la ville que la destinée lui a promise. « Les uns bâtissent le mur d'enceinte et construisent les citadelles à grands renforts de pierres de taille qu'ils soulèvent avec peine; les autres se font une maison; d'autres creusent les ports, d'autres jettent les fondations d'un grand théâtre et taillent dans d'énormes blocs les colonnes destinées à orner et à entourer la scène ». Voici Didon, elle-même, la belle Didon, qui, pareille à Diane, sur les rives de l'Eurotas ou dans les défilés du Cynthe, s'avance au milieu de son peuple ému d'admiration et de respect : elle va s'asseoir dans le temple de Junon, sur un trône élevé d'où elle règle les différends de ses sujets et leur dicte ses lois. Puis c'est Énée qui s'approche d'elle; ils s'entretiennent quelques instants; elle l'a reconnu à l'éclat divin dont il brille; elle l'emmène dans son palais.

Non ignara mali, miseris succurrere disco!

« Connaissant le malheur, je sais compatir aux infortunes! » Pauvre Didon, qui payeras de ton amour et de ta vie cette généreuse pitié! Bientôt le tableau change. La ville est depuis longtemps élevée; elle a couvert la mer de ses vaisseaux et les terres de ses marchandises; elle est toute-puissante, mais elle vient se heurter à un terrible voisin, à qui les dieux ont promis l'empire du monde; l'un des deux doit périr et céder la place à l'autre. C'est en vain que Carthage a pour elle le génie d'un Annibal; Rome est plus jeune, plus vigoureuse, plus guerrière : Annibal est défait à Zama, et Carthage est obligée de se soumettre. Mais son terrible ennemi n'en veut point laisser de traces. « Il faut détruire Carthage », ne cesse de répéter un des plus illustres Romains; Carthage sera détruite. On l'assiège, on l'affame, on l'enlève d'assaut. La bataille dans les rues dure six jours et six nuits; ses ruines fumantes sont livrées au pillage et à toutes les horreurs que peut commettre une armée vic-

1. Exception doit être faite pour la Kasbah et le Bardo. Il y a maintenant, au lieu de la Kasbah ancienne, une construction nouvelle qui veut être bâtie dans le style arabe; mais, ce qui est plus grave, c'est que l'on démolit le Bardo, malgré les protestations de M. Gauckler, inspecteur des antiquités, et que l'on est en train de détruire méthodiquement, sans aucune utilité, des spécimens charmants de l'art tunisien. C'est proprement du vandalisme. Il est vrai qu'on bâtit à la place un édifice qui n'aura de nom dans aucune langue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE RUE DE TUNIS. — DESSIN DE E. GIRARDET, GRAVÉ PAR TH. GIRARDET.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

torieuse. Il faut lire dans Appien le récit de ces derniers jours de Carthage. Il s'exprime ainsi : « Scipion tournait maintenant tous ses efforts vers Byrsa, qui était le point le plus fortifié de la ville et où la plus grande partie des habitants s'était réfugiée. On y accédait du forum par trois rues montantes, que bordaient de chaque côté de hautes maisons à six étages; du haut de ces maisons les traits et les pierres pleuvaient sur les Romains; on fut donc obligé d'enlever tout d'abord quelques-unes d'entre elles. De là les soldats délogeaient les défenseurs postés sur les terrains voisins; et chaque fois qu'ils avaient ainsi éteint le feu de leurs adversaires, ils jetaient des planches ou des poutres sur les intervalles des rues adjacentes pour passer, comme sur des ponts, d'un toit à l'autre. Cependant la lutte continuait au-dessous, dans les rues : l'air était rempli de gémissements, de plaintes, de clameurs; les uns tombaient frappés de loin par le fer; d'autres étaient précipités tout vivants du haut des terrasses sur les lances ou les glaives dressés pour les recevoir. Mais personne encore ne songeait à employer le feu. Tout à coup Scipion donna l'ordre d'incendier les trois rues à la fois.... Ce fut le signal de nouveaux désastres. Tandis que les flammes dévastaient la cité, les assaillants détruisaient tous les édifices, ce qui augmentait singulièrement le tumulte. On ne voyait que ruines et cadavres. Les uns étaient brûlés vifs, surtout les vieillards, les femmes, les enfants, qui s'étaient cachés dans les sous-sols et poussaient des cris déchirants; les autres tombaient des étages supérieurs avec les pierres et les poutres, et étaient mis en pièces dans leur chute. Et ce ne fut pas la fin. Les soldats chargés de déblayer les ruines pour faire un chemin à l'armée frappaient avec des haches ou des fourches tout ce qu'ils rencontraient, les hommes comme les choses, et jetaient le tout pêle-mêle. Ainsi les fossés et les caves étaient remplis de corps humains, les uns la tête en terre, remuant les jambes qui sortaient du sol, les autres ayant le corps enterré et la tête libre, si bien qu'elle était foulée et piétinée par les cavaliers et que la cervelle et le sang en jaillissaient dans un mélange affreux.... Et cela dura l'espace de six jours et de six nuits, sans intervalle; seulement, on relevait les combattants fatigués et on les remplaçait par des troupes fraîches. Scipion seul ne se ménageait pas; c'est à peine s'il prenait quelque repos et quelque nourriture; toujours en mouvement, il soutenait l'ardeur de ses soldats. Le septième jour, il vit venir à lui quelques personnages de la cité, portant des couronnes et des guirlandes de fleurs, comme on le fait aux cérémonies d'Esculape, et consentit à les écouter. Ceux-ci lui demandèrent de laisser la vie sauve à tous ceux qui voudraient quitter Byrsa; il leur accorda cette faveur, en exceptant pourtant les fugitifs de son armée. Alors on ouvrit les portes de la citadelle et l'on en vit sortir plus de cinquante mille hommes ou femmes, tous Carthaginois, qu'il fit soigneusement garder. Au contraire, les fugitifs de l'armée romaine, se voyant perdus sans espoir, se retirèrent au temple d'Esculape avec Asdrubal, sa femme et deux de ses fils, et se préparèrent à une défense désespérée, confiants dans la hauteur du temple aussi bien que dans sa position remarquablement forte, sur un rocher où l'on accédait par soixante degrés. Mais une telle résolution ne pouvait être couronnée de succès; épuisés de faim, de fatigue, de veilles et de peur, ils se retirèrent bientôt, les uns aux lieux les plus secrets du temple, les autres au sommet. C'est alors qu'Asdrubal alla trouver secrètement Scipion et se rendit à lui. Le général romain le fit asseoir à ses pieds et se montra dans cette position aux défenseurs de Byrsa. A cette vue, ceux-ci, outrés de colère et comprenant qu'ils n'étaient plus désormais capables de soutenir la lutte, mirent le feu au temple et à toutes ses dépendances. Au moment où l'incendie commençait à dévorer l'édifice, la femme d'Asdrubal, revêtue de ses plus beaux vêtements, se présenta avec ses deux enfants aux yeux de Scipion et lui cria avec force : « Romain, les dieux te sont favorables, puis- « qu'ils te donnent la victoire. Je les supplie et toi avec « eux de punir Asdrubal, qui a trahi sa patrie, ses « dieux, ses temples, sa femme et ses enfants. » Puis se tournant vers Asdrubal : « O le plus lâche et le plus « infâme des hommes! tu vas me voir mourir ici avec « mes deux enfants; mais la vengeance ne se fera pas « attendre. Illustre chef de la puissante Carthage, tu or- « neras le triomphe de celui devant qui tu te prosternes, « et tu recevras ensuite le châtiment que tu mérites. » En achevant ces paroles, elle égorgea ses deux enfants et se précipita avec eux au milieu des flammes. Devant tant de ruines accumulées, devant la triste destinée d'une ville si riche, si prospère, Scipion versa des larmes et sa bouche laissa échapper ce cri, emprunté à Homère : « Viendra un jour où périra Troie la ville sacrée et où périront avec eux Priam et le peuple de Priam. »

Scipion entreprit de détruire Carthage de fond en comble. Le Sénat envoya même une commission spéciale chargée de surveiller cette œuvre de mort; ce qui avait échappé au feu des incendies et au pillage des soldats fut très méthodiquement démoli, les remparts d'abord, les temples, les édifices publics, les maisons; et défense fut faite de relever ces ruines et de les habiter, sous peine d'être voué aux dieux infernaux : le désastre fut complet. On ne peut se défendre, après plus de vingt siècles, d'une grande pitié pour cette cité, si puissante et si prospère, qui tombait, victime de la politique égoïste et froidement barbare de la république romaine.

Cependant la situation de la ville était si belle, que Rome, ou plutôt quelques esprits plus libéraux, entreprirent de la relever au profit des vainqueurs. Les Gracques, pour offrir un débouché au prolétariat italien, y envoyèrent une colonie; Caïus Gracchus passa lui-même la mer, et mit soixante-dix jours à installer les nouveaux habitants; on plaça la nouvellecité sous la protection de Tanit, la Vénus carthaginoise. Mais les

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dieux romains et surtout leur interprète attitrée, l'aristocratie, ne voulaient pas que l'œuvre réussît; on raconta que des loups avaient arraché pendant la nuit les jalons destinés à indiquer le tracé des rues nouvelles; c'en était assez pour condamner l'entreprise dans l'esprit de tous : elle échoua. Il fallut le génie de César pour s'élever au-dessus de ces viles rancunes. On dit que, campant un jour avec ses troupes dans les environs de Carthage, il vit en songe une armée toute en pleurs; il se serait réveillé en sursaut et aurait écrit sur ses tablettes : « coloniser Carthage ». En fait il comprit que le plan des Gracques était le bon, qu'un peuple ne prospère et ne grandit qu'en semant autour de lui la vie et non la mort, et qu'une nation est digne de tous les mépris de l'histoire quand elle surveille un cadavre pour l'empêcher de se ranimer, alors qu'elle le peut ressusciter. Grâce à lui et à son fils adoptif, l'empereur Auguste, Carthage renaît à la vie. Les ports sont tenus en état, les murailles reconstruites, le forum tracé sur l'emplacement du forum carthaginois; le palais du proconsul se dresse au sommet de Byrsa près du temple réédifié d'Esculape. Les vaisseaux affluent de nouveau dans la baie de Carthage; et chaque année, à même date, on en voit sortir une flotte qui porte à Rome, en échange de la sécurité qu'elle assure à l'Afrique, le blé sans lequel elle ne saurait plus vivre. De tous côtés s'élèvent les monuments, que le peuple-roi sème partout, comme souvenir de son passage, temples, amphithéâtre, thermes, palais de toute nature : on pourrait oublier les malheurs passés si le sol ne gardait dans son sein les cendres de la cité de Didon.

Cependant le christianisme a pénétré en Afrique et y a fait de rapides progrès : l'empire entre en lutte avec lui, et Carthage sera, par là même qu'elle est le siège du gouvernement, le théâtre des scènes les plus dramatiques. Voici sainte Perpétue que les soldats amènent de Tebourba chargée de chaînes; elle tient entre les bras son enfant qu'elle allaite encore; on la jette dans les prisons de Byrsa. En vain son père se précipite à ses pieds pour obtenir qu'elle renie sa foi, en vain on lui représente qu'elle va laisser orpheline la créature innocente à laquelle elle vient de donner le jour; elle résiste aux prières comme aux menaces. On la condamne aux bêtes. On la traîne à l'amphithéâtre avec sa compagne Félicité, au milieu des insultes de la foule; on les expose, entourées de filets, à la fureur d'une vache sauvage qui s'acharne sur elles sans parvenir à les tuer. Il faut que le fer les achève et que l'homme accomplisse ce que les bêtes n'ont point voulu parfaire. Voici l'évêque Cyprien, qui, sur l'ordre de Galère, est conduit devant le proconsul; il refuse de sacrifier aux empereurs. Alors le proconsul, ayant demandé l'avis de son conseil, continue ainsi : « Il y a longtemps que tu vis sans religion et sans piété et que tu engages une foule de malheureux à conspirer avec toi contre les dieux de l'empire et contre leur culte. Les très saints empereurs ont fait faire des démarches auprès de toi pour que tu ne reconnaisses point d'autres dieux que ceux qu'ils adorent eux-mêmes; mais ils n'ont pu l'obtenir. Tu es donc convaincu des crimes les plus abominables, que tu ne t'es pas contenté de commettre seul, mais que tu as encore fait commettre à une infinité d'autres. Ta mort doit servir à rappeler à leur devoir ou du moins à effrayer ceux que tu as entraînés, et l'obéissance aux lois doit être rétablie par ton sang. » Galère écrivit ensuite sur ses tablettes la sentence fatale : « Nous condamnons Thascius Cyprien à avoir la tête tranchée. » Le saint répondit : « Dieu soit loué ! » Les chrétiens s'écrièrent qu'ils voulaient mourir avec lui, et beaucoup le suivirent jusqu'au jardin de Sextius, dans le quartier de Mégara, qui était le lieu du supplice. Arrivé en cet endroit, Cyprien ôta son manteau, se mit à genoux et fit sa prière. Il se dépouilla ensuite de sa dalmatique, la donna aux diacres qui l'accompagnaient, et ne garda que sa tunique de lin. Il se banda lui-même les yeux; un diacre lui lia les mains. Les chrétiens placèrent autour de lui des linges pour qu'ils fussent trempés de son sang. Il fit donner vingt-cinq pièces d'or à l'exécuteur et reçut la couronne du martyre.



JUIVE DE TUNIS [1].

Bientôt, pourtant, l'église de Carthage échappe aux tribulations qu'elle subit depuis si longtemps; la paix lui est rendue; des chapelles, des basiliques s'élèvent à la place des temples païens; le temple de Junon, le plus ancien de Carthage, est consacré au Christ, et l'on se prend à espérer que l'Afrique jouira enfin de quelque tranquillité. Il n'en est rien. Les Vandales arrivent, ravagent la Maurétanie et la Numidie et vont mettre le siège devant la capitale de l'Afrique. Les églises sont pillées et converties en casernes, les vases sacrés servent aux festins des conquérants; une partie de Carthage, les théâtres, les basiliques, les monuments publics sont ruinés de fond en comble. Les persécutions recommencent, et le sang des évêques et de leurs fidèles coule à nouveau dans la ville.

Enfin arrive Justinien ou plutôt son général Bélisaire; les Byzantins s'emparent de Carthage et délivrent l'Afrique de la tyrannie vandale, la plus lourde qu'elle ait jamais connue. Pour la troisième fois la

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cité revient à la vie ; elle se nomme maintenant Justinienne, car Justinien l'a rebâtie, en hâte il est vrai, comme il a rebâti toute l'Afrique. Dans le palais de l'empereur, à Byrsa, une église est consacrée à la Vierge. La Tanit punique a cédé la place à la Vierge de Bethléem.

Mais Byzance n'était point assez forte pour garder les conquêtes de Rome. Un peuple jeune était né, puissant par l'épée et porteur d'une religion nouvelle, qui devait chasser le Christ de l'Afrique. Les Arabes étaient maîtres de la plus grande partie du pays. Carthage se voit encore une fois assiégée. La résistance est aussi longue qu'inutile. Les remparts rebâtis par Justinien sont forcés ; encore une fois, le fer et le feu font leur œuvre destructrice. Hassan ben en-Noman entre victorieux dans la cité de Didon ; il pousse son cheval dans la grande basilique, y plante l'étendard du prophète et en prend possession au nom de l'Islamisme. C'est la chute de la civilisation, la ruine définitive de Carthage. La ville ne sera plus dès lors qu'un champ de désolation, que l'herbe couvrira chaque année au printemps.

Giace l'alta Cartago ; [appena i segni
Dell' alte sue ruine, il [lido serba.



PORTEUR D'EAU À TUNIS [1].

« La puissante Carthage gît à terre, dit le Tasse ; à peine le rivage garde-t-il encore quelques traces de ses grandes ruines. »

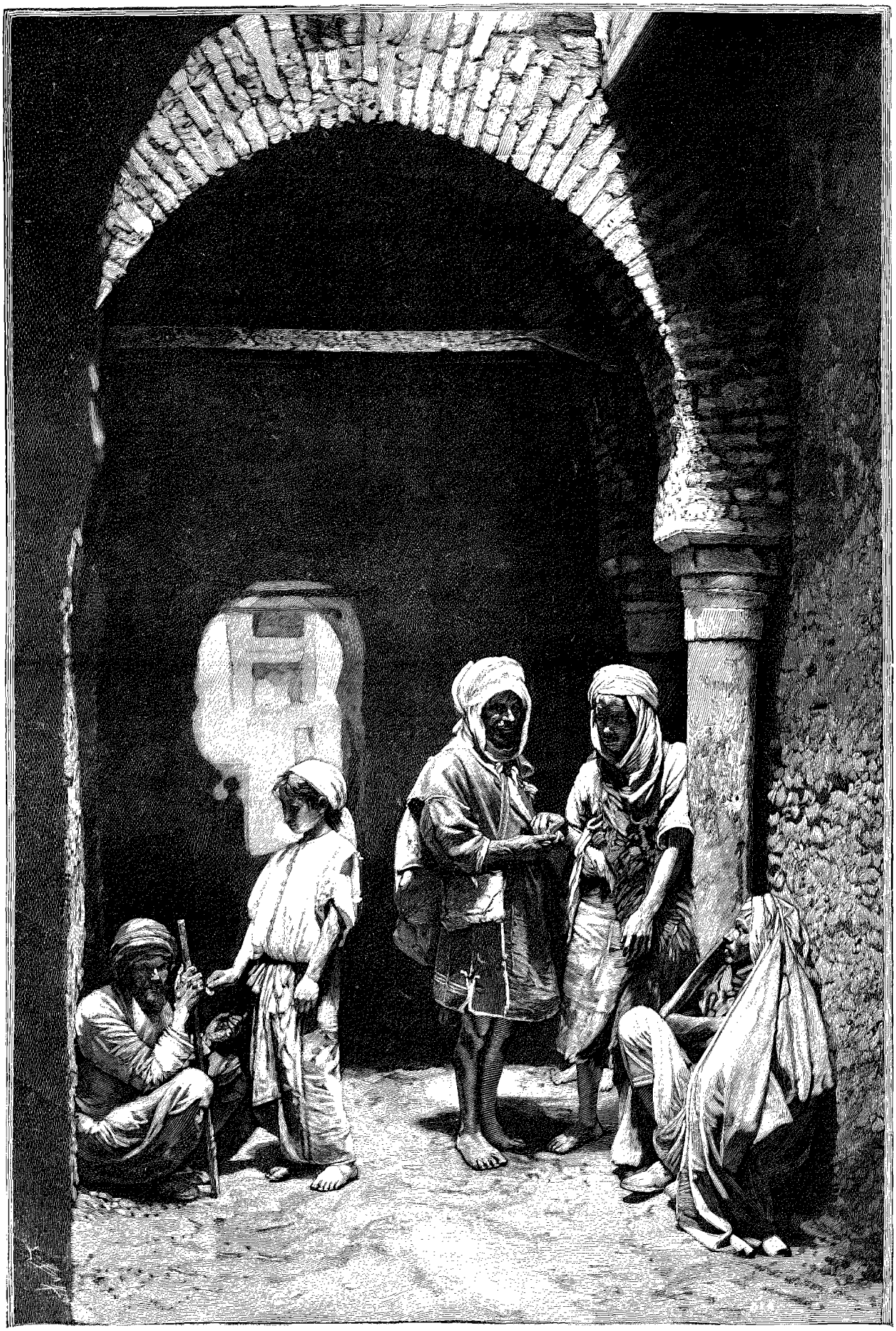
C'est sa voisine Tunis, bâtie avec les restes de sa splendeur passée, qui lui succède comme capitale de l'Afrique.

Et pourtant l'histoire de Carthage n'est point achevée ; il était réservé à ce coin de terre, si plein de souvenirs, d'être encore une fois témoin d'un drame inoubliable. Louis IX débarque sur le rivage désert qui s'étend au fond de la baie de Tunis et vient établir son camp au pied du « chastel de Carthage ». C'était au plus fort de l'été, à l'époque où le climat est dangereux, où les maladies frappent impitoyablement toute agglomération d'hommes et la déciment. La peste, de quelque nom qu'on veuille l'appeler, se déclara dans l'armée ; les morts furent si rapides, si nombreuses, qu'on n'eut plus le temps d'ensevelir les cadavres et qu'on se contenta de les jeter pêle-mêle dans le fossé qui entourait le camp. L'air était infecté, et la violence de l'épidémie en redoubla. Louis IX ne put échapper au fléau.

« Après ce que le roy fu arrivé à Thunes, devant le chastel de Carthage, une maladie le prit du flux de ventre dont il acoucha au lit, et senti bien que il devait par tens trespasser de cest siècle à l'autre. Lors appela monseigneur Phelippe, son filz, et li commanda à garder aussi comme par testament touz les enseignemens que il li lessa, qui son ci après escript en françois.... Quand le bon roy ot enseigné son filz monseigneur Phelippe, l'enfermeté que il avoit commença à croistre forment et demanda les sacremens de sainte Esglise. Et les ot en sainne pensée et en droit entendement, ainsi comme il apparut ; car quant l'on l'enhuilioit et en disoit les sept pseaumes, il disoit les vers d'une part.... Après se fist le saint roy coucher en un lit couvert de cendre, et mist ses mains sur sa poitrine, et en regardant vers le ciel rendi à nostre Créateur son esperit, en celle hore meismes que le filz Dieu morut en la croiz. Précieuse chose et digne est de plorer le trespassement de ce saint prince, qui si saintement et loialment garda son royaume et qui tant de bèles aumosnes y fist et qui tant de biaus establis-

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PORTEFAIX ET MENDIANTS. — GRAVURE DE BAZIN, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semens y mist. Et ainsi comme l'escrivain qui a fait son livre, qui l'enlumine d'or et d'azur, enlumina ledit roy son royaume de belles abbaïes que il y fist, des mansions Dieu, des preescheurs, des cordeliers et des autres religions qui sont ci-devant nommées. »

On sait la suite de cette pieuse mais folle aventure et l'inutilité de tant de sacrifices. Trois ou quatre monnaies du temps, des boucles fleurdelisées, et un sceau de Raymond de Montauban sont les seuls vestiges qu'on ait rencontrés jusqu'à présent sur l'emplacement de Carthage de la croisade de saint Louis.

Il y a dans tous ces souvenirs qui se pressent et se chassent l'un l'autre ample matière à occuper le temps, à faire oublier la longueur de la route, la poussière qui entre à flots par les carreaux du landau et la monotonie de ce cri désagréable dont les cochers maltais excitent leurs chevaux; et l'on arrive, presque sans s'en apercevoir, au milieu même des ruines, au pied de la colline de Byrsa. La voiture s'est arrêtée; il s'agit de passer au pas la ligne de chemin de fer de la Goulette à la Marsa. Nous sautons à terre, heureux de marcher un peu et de regarder en détail les restes de l'antique Carthage. A quelques pas devant nous, voici d'abord une maison qui n'a rien d'antique : c'est la station du chemin de fer, habitée par une famille de Maltais; ces gens-là ne se doutent certes pas du nombre de siècles « qui les contemplent du haut de la colline »; mais ils savent qu'une monnaie rouillée ramassée dans le champ voisin se vendra facilement dix sous ou plus à un touriste innocent; cela leur suffit. Au delà, le sol commence à monter légèrement. Nous sommes sur le territoire que Didon parvint jadis à faire tenir, comme on sait, dans une peau de bœuf découpée en minces lanières. Mais de Didon, de sa ville, de la ville romaine et byzantine, plus rien, sinon, à gauche, un gros bloc de murailles en petits matériaux unis par du ciment, d'anciennes citernes. Et pourtant, à en croire la description si brillante qu'en fait dans *Salammbô* Gustave Flaubert, c'est là, dans ces terrains dénudés qui s'étendent à perte de vue, que « la ville étageait en amphithéâtre ses hautes maisons de forme cubique. Elles étaient en pierre, en planches, en galets, en roseaux, en coquillages, en terre battue. Les bois des temples faisaient comme des lacs de verdure dans cette montagne de blocs diversement coloriés. Les places publiques la nivelaient à des distances égales; d'innombrables ruelles s'entre-croisant la coupaient de haut en bas. On distinguait les enceintes des trois vieux quartiers, maintenant confondues; elles se levaient çà et là comme de grands écueils ou allongeaient des pans énormes, à demi couverts de fleurs, noircis, largement rayés par le jet des immondices, et des rues passaient dans leurs ouvertures béantes, comme des fleuves sous les ponts.

. « La colline de l'Acropole, au centre de Byrsa, disparaissait sous un désordre de monuments. C'étaient des temples à colonnes torses avec des chapiteaux de bronze et des chaînes de métal, des cônes en pierres sèches à bandes d'azur, des coupoles de cuivre, des architraves de marbre, des contreforts babyloniens, des obélisques posant sur leurs pointes comme des flambeaux renversés.

« Derrière l'Acropole, dans des terrains rouges, le chemin des Mappales, bordé de tombeaux, s'allongeait en ligne droite du rivage aux catacombes; de larges habitations s'espaçaient ensuite dans des jardins, et le troisième quartier, Mégara, la ville neuve, allait jusqu'au bord de la falaise, où se dressait un phare géant qui flambait toutes les nuits. »

Hélas! il ne reste rien de tant de splendeurs, ni traces de rues, ni pans de mur, ni fragments épars. Au haut de la colline, où mène une route de sable qui serpente au milieu des champs empierrés, se dresse une construction grandiose, curieux mélange d'église et de mosquée, œuvre singulière peut-être, mais, à coup sûr, d'un grand mérite. L'abbé Pougnet, architecte de la belle église de Saint-Vincent-de-Paul à Marseille, en est l'auteur. On ne peut nier que de loin la masse de l'édifice soit très belle et que l'architecte ait su d'une façon fort adroite donner du caractère à son œuvre. Il est regrettable seulement que les flèches soient un peu basses. Le style adopté participe à la fois du style arabe d'Algérie, du roman sicilien et du style byzantin; celui-ci a inspiré, à n'en pas douter, la décoration intérieure. Les chapiteaux dorés, la charpente peinte de couleurs vives, donnent peut-être actuellement une impression un peu trop crue; mais on peut assurer que lorsque le temps aura un peu adouci les contrastes trop heurtés que présente ce bâtiment neuf, toute cette décoration acquerra sa véritable valeur.

Dans l'état actuel, le monument est remarquable, très original, et fait le plus grand honneur à celui qui l'a conçu et exécuté.

C'est la cathédrale de Carthage, le sanctuaire central du christianisme restauré et reprenant possession d'une terre d'où il avait été chassé depuis si longtemps; c'est le temple que saint Louis rêvait peut-être d'édifier à la gloire du Très-Haut et que le patriotisme d'un grand évêque, successeur de saint Cyprien et de saint Augustin, est parvenu à bâtir. La première pierre en a été posée en mai 1884; et en 1890, six ans plus tard, son fondateur, le cardinal Lavigerie, archevêque de Carthage et primat d'Afrique, l'a consacré solennellement, entouré de douze évêques, de vingt prélats et d'un grand nombre de prêtres. C'est là qu'il repose maintenant, au sein de la terre qu'il a tant aimée et qu'il a contribué puissamment à donner à la France. Aussi est-ce justice que d'avoir entouré ses funérailles d'honneurs inusités, et d'avoir reconduit son corps à Byrsa avec une pompe éclatante. Les détails de cette inhumation étant peu connus, nous les rapporterons brièvement, ne serait-ce que pour rendre hommage à notre tour, en parlant de Carthage, à celui dont le nom est maintenant intimement lié à l'histoire de la

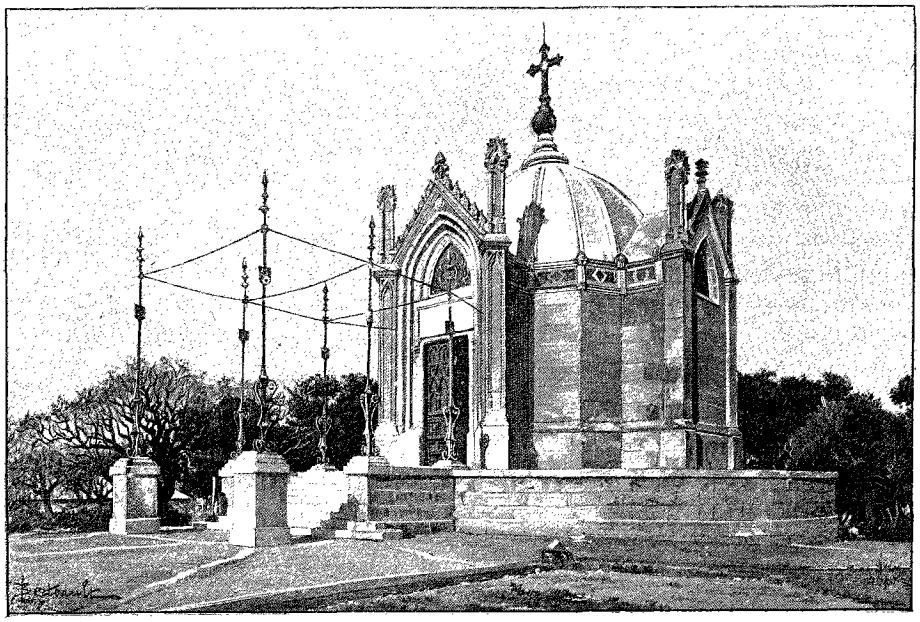
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cité de Didon[1]. Au moment où son cercueil arriva de Tunis, où l'on venait de lui faire un service solennel, des troupes étaient massées autour de la gare de la Malga, toute une division de cavalerie l'attendait l'arme au poing, tandis qu'une batterie d'artillerie, disposée sur le sommet de Byrsa, saluait le grand défunt de salves répétées. Une prolonge reçut le cercueil, et l'on monta lentement le chemin de la cathédrale, au milieu d'une haie de chasseurs; le clergé chantait les hymnes funèbres, auxquelles répondaient les saluts du canon ; puis on pénétra dans la basilique, toute tendue de draperies noires et blanches et dont le chœur était occupé par un immense catafalque rouge rehaussé de broderies d'or. On ne récita ce jour-là qu'une simple prière : le corps fut déposé dans l'église en attendant le service solennel, qui ne devait avoir lieu que plus tard. Le surlendemain une foule nombreuse vint de Tunis pour y assister; les Arabes mêmes tinrent à se mêler aux chrétiens pour apporter une marque de vénération à celui qu'ils considéraient comme un grand saint. Monseigneur Brincat prononça d'abord un court éloge funèbre, et lut une lettre écrite par le cardinal préfet de la Propagande, où le prélat proclamait les éminents services rendus par Monseigneur Lavigerie à la cause de la religion ; puis il donna l'absoute. Il ne restait plus qu'à descendre le cercueil dans la crypte que le défunt s'était fait réserver de son vivant à droite du chœur. Le sarcophage est de marbre blanc, sans ornementation, et porte l'inscription suivante :

HIC
IN SPEM INFINITÆ MISERICORDIÆ
REQVIESCIT
KAROLVS-MARTIALIS ALLEMAND
LAVIGERIE
OLIM
S.R.E. PRESBYTER CARDINALIS
ARCHIEPISCOPVS CARTHAGINIENSIS
ET ALGERIENSIS
AFRICÆ PRIMAS
NVNC CINIS
ORATE PRO EO
NATVS EST BAYONÆ DIE TRIGESIMA
PRIMA OCTOBRIS 1825
DEFVNCTVS EST DIE VIGESIMA SEXTA
NOVEMBRIS 1892

Puissent ses restes reposer à jamais en paix dans ce sanctuaire, à l'abri des profanations et des haines qui ont dispersé au vent les cendres des grands évêques africains, ses prédécesseurs et ses modèles!

La basilique s'élève sur l'emplacement d'anciens monuments romains et même phéniciens. Lors des fouilles qui ont été faites pour en jeter les fondations, on a mis au jour les assises inférieures de grands murs qui appartiennent, croit-on, à la citadelle punique, et des silos destinés à garder les approvisionnements de blé et d'orge. Naturellement tout le sous-sol était formé de débris amoncelés, comme ceux que peut laisser une ville plusieurs fois pillée. On en a retiré des fragments d'architecture, des débris de statues, des morceaux d'inscriptions, le tout mélangé à des tessons de poterie et à des pierres réduites en cailloux.



CHAPELLE SAINT-LOUIS [1].

Il est impossible de se représenter l'état lamentable de tous ces restes; on est parvenu à réunir plus de cent morceaux analogues et l'on a reconnu qu'ils provenaient d'un chapiteau d'ordre composite fort bien travaillé. Il a fallu aux destructeurs une singulière énergie ou une rage bien aveugle pour accomplir une si savante destruction.

Derrière la cathédrale on remarque un monument de moindres dimensions, mais non moins intéressant, une petite chapelle qui, elle aussi, est un mélange d'art occidental et d'art arabe, malheureusement d'un goût assez douteux. Autour, de grandes constructions ont été successivement occupées par un collège et par un séminaire. Cette chapelle remonte à l'année 1841. Le 8 août 1830, Charles X, dont on ne connaissait pas encore la déchéance à Tunis, contracta avec le bey

1. Les détails qui suivent sont empruntés à la *Dépêche tunisienne* des 8 et 9 décembre 1891. C'est le récit le plus complet que nous ayons trouvé des obsèques du cardinal Lavigerie.

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un traité complet; un acte additionnel faisait don à la France de l'emplacement nécessaire pour y élever un monument en mémoire de Louis IX[1].

Louis-Philippe ratifia l'acte de son prédécesseur, mais il fallut quinze ans pour que la chapelle fût construite et consacrée.

On mit au-dessus de la porte l'inscription suivante :

LOUIS-PHILIPPE PREMIER, ROI DES FRANÇAIS,
A ÉRIGÉ CE MONUMENT
EN L'AN 1841
SUR LA PLACE OU EXPIRA LE ROI SAINT LOUIS, SON AIEUL.

Intérieurement cette chapelle est d'une grande simplicité; il n'y a guère comme ornements que des découpures sur plâtre assez réussies.

Au fond une statue de saint Louis, avec le sceptre et la couronne, indique la destination de l'édifice. Le roi est tourné vers Tunis, qu'il peut maintenant regarder sans regrets. La statue est due au ciseau de M. Seuvre; elle a été transportée de la Goulette jusqu'au sommet de Byrsa à force de bras, par les soldats musulmans du bey. Ceux-ci ne se doutaient guère, sans doute, qu'en agissant ainsi, ils payaient les dettes de leurs ancêtres.

Tout autour de la chapelle, dans la cour du séminaire, sont plantés des arbres d'assez belle venue, bien qu'ils soient sans cesse exposés au vent du large. Ils ont succédé à ceux qui ombrageaient la demeure de Didon :

Lucus in urbe fuit media, lætissimus umbræ,

comme la chapelle elle-même a remplacé le temple d'Echmoun, l'Esculape phénicien. M. Beulé pensait avoir retrouvé des fragments de celui que les Romains avaient élevé au dieu de la santé sur le même emplacement; il affirme qu'il était bâti en marbre blanc, orné de colonnes corinthiennes et soigneusement travaillé. Mais c'est peut-être là une affirmation bien osée. Byrsa contenait, à l'époque romaine, plus d'un beau monument, une curie, une bibliothèque publique, le palais du proconsul; plus tard on y éleva une église, et il paraît bien difficile de savoir auquel de ces édifices il faut rapporter les chapiteaux et les colonnes retrouvés par Beulé.

Il y a quinze ans, la chapelle était la seule attraction moderne qui pût attirer les touristes à Carthage. Ils en trouvent bien d'autres aujourd'hui; un musée très riche y a été réuni tout autour du sanctuaire de saint Louis, et la garde en est confiée à un religieux, le P. Delattre, membre correspondant de l'Institut de France, qui, nourri dans le sérail — qu'il nous passe cette expression, — en connaît merveilleusement les détours et sait vous les faire parcourir avec une bonne grâce charmante. Il va même plus loin : quand il fait bien chaud, que le sirocco se fait sentir et que l'air est embrasé, après une longue excursion dans le musée, il emmène ses visiteurs, ceux du moins qu'il veut fêter, dans les bâtiments du séminaire, et leur fait goûter un verre de vin blanc des vignes de la Marsa, du vin carthaginois. Si ce n'est pas celui que buvait Annibal, c'en est assurément qu'il n'aurait point été fâché de boire. Le cardinal Lavigerie a spirituellement baptisé ce cru : *lacrimæ Marii*. Mais ceci est une indiscrétion; revenons au musée.



STUC PEINT D'UNE TOMBE DE MARSA[2].
(MUSÉE DE SAINT-LOUIS).

Le musée de saint Louis est exclusivement local; on y a réuni tout ce que le sol de Carthage a fourni ces dernières années, depuis les moindres monnaies et les fragments les plus petits jusqu'aux statues colossales et aux colonnes, depuis les amulettes carthaginoises jusqu'aux boulets de canon turcs qu'on a ramassés. Ces antiquités sont réunies partout, à l'intérieur de la maison et à l'extérieur. Une grande salle, au rez-de-chaussée, est remplie de vitrines de toute espèce; là sont rangés, soigneusement étiquetés et catalogués, les objets qui ne sauraient sans danger être exposés à l'air : métaux, terres cuites, verreries, pierres précieuses, mosaïques, statuettes, débris artistiques importants. L'énumération en serait aussi longue que fastidieuse. Il faut se promener dans cette galerie, et l'examiner avec attention pour comprendre toute la richesse de cette collection unique, tout l'in-

1. Voici la copie de cette pièce (Sainte-Marie, *la Tunisie chrétienne*, p. 129) :

Louange à Dieu l'unique, auquel retourne toute chose!

Nous cédons à perpétuité à Sa Majesté le roi de France un emplacement dans la Malka, suffisant pour ériger un monument religieux en l'honneur de Louis IX, à l'endroit où ce prince est mort. Nous nous engageons à respecter et à faire respecter ce monument consacré par l'empereur de France à la mémoire d'un de ses plus illustres aïeux.

Salut de la part du serviteur de Dieu, Hussein-Pacha-Bey. Que le Très-Haut lui soit favorable! Ainsi soit-il!

Le 17 de Sefer de l'année 1246.

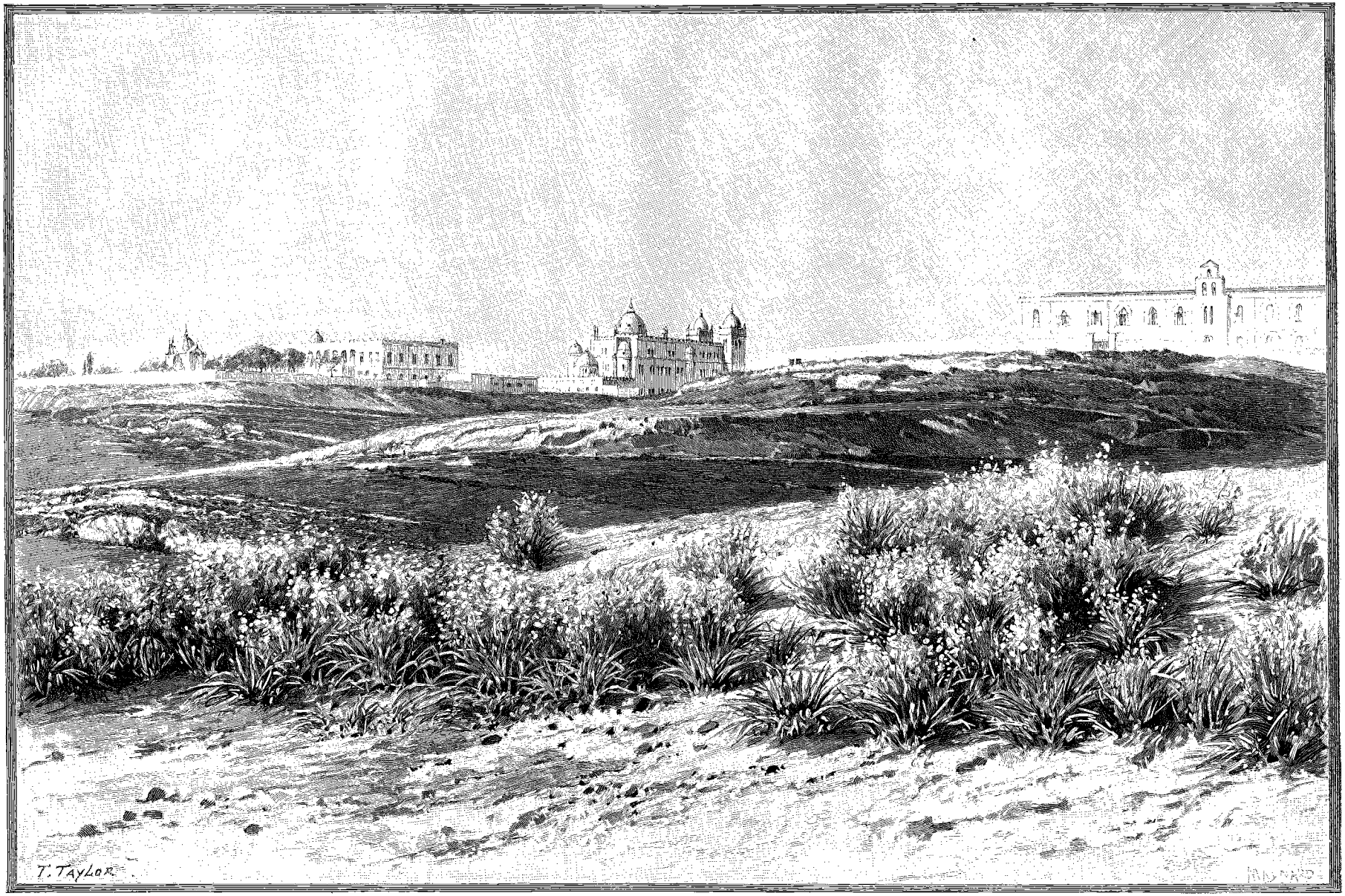
Fait au Bardo, le 8 août 1830.

Le consul général chargé des affaires du roi,

M. LESSEPS.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

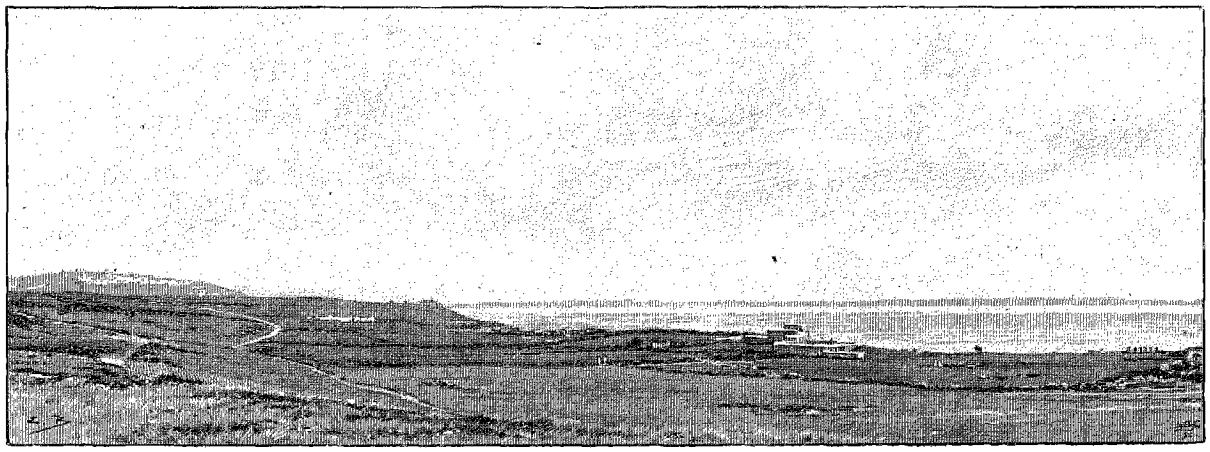


SAINT LOUIS, LA CATHÉDRALE ET LE COUVENT. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

térêt qu'elle offre à l'archéologie, et aussi tout le mérite de celui qui l'a réunie. On y suit les transformations de l'art local, d'abord égyptien, puis grec ou du moins imbu de grec, puis romain, puis byzantin, mais toujours marqué d'une certaine gaucherie qui, elle, est purement africaine; on y voit l'apport successif de toutes les civilisations, de tous les peuples, de toutes les religions, qui trouvaient un accès facile dans la baie spacieuse et sûre de Carthage. A la vitrine d'honneur, on a mis des bijoux apportés d'Égypte à Carthage ou fabriqués dans cette ville par des artisans égyptiens, des amulettes figurant l'urœus, l'oudja, le dieu Bès, qui ont été trouvées sur Byrsa, à une grande profondeur; ce sont des documents antérieurs à la fondation de l'acropole, contemporains des premiers établissements phéniciens dans le pays. A côté voici des anses d'amphores en terre cuite, des tessons qui feraient rire les ennemis de l'archéologie; elles sont pourtant très précieuses, car elles portent des timbres en grec; c'est un souvenir que les habitants du continent, des îles grecques, ou peut-être de la Sicile, ont laissé de leur venue sur la terre d'Afrique. Plus loin s'étale toute une collection de lampes romaines, ornées des sujets les plus variés, chasses, sacrifices, portraits de divinités, motifs empruntés aux jeux du cirque ou de l'amphithéâtre; et vis-à-vis une série tout aussi nombreuse de lampes chrétiennes d'un galbe plus lourd, d'une pâte plus épaisse, avec des représentations symboliques : le chandelier à sept branches, l'agneau, figure eucharistique, la colombe, image du Saint-Esprit, la croix, le Christ même, la tête nimbée et foulant aux pieds le serpent. Dans la vitrine suivante sont disposés mille petits objets de métal ayant servi aux usages les plus divers. Puis vient la série des monnaies, qu'un vol récent a malheureusement diminuée. Elles ont été ramassées une à une par les petits bergers arabes, auxquels le P. Delattre les a achetées, par les pères de la mission d'Afrique, pendant leurs promenades à travers les ruines, par les élèves du collège qui a été transporté il y a quelques années à Tunis, par les domestiques de la maison : chacun a tenu à honneur d'apporter sa médaille au médaillier. La sculpture est représentée dans cette salle par quelques fragments assez jolis, têtes de dieux ou de personnages illustres, surtout par cette tête de Junon que l'on a appelée assez ambitieusement tête de « Tanit » et qui a donné récemment à un de nos plus illustres romanciers l'occasion d'un joli développement.

Au dehors les fragments sont plus nombreux encore; il y en a partout, sur les murs du jardin, qui en sont littéralement tapissés, dans les plates-bandes à droite et à gauche de toutes les allées, sur les appuis des fenêtres, sans compter certaine petite salle pleine de choses inédites et toujours hermétiquement fermée dont le P. Delattre seul a la clef, et qu'il ouvre quelquefois à ses amis. A droite est le coin des fragments figurés; on y voit des corps sans tête et des têtes sans corps, des mains sans bras et des jambes sans pieds; des figures de Jupiter, de Minerve, d'empereurs et d'impératrices, des vieillards et des jeunes filles, des statues nues et des draperies, le tout dans un état de conservation déplorable, tel que peut en contenir une ville mainte fois prise et reprise, détruite et réédifiée et toujours visitée par des ennemis acharnés. La gauche est réservée aux inscriptions romaines : il y en a de toutes les tailles et de toutes les époques, de bien gravées et de tracées irrégulièrement, de mutilées en très grand nombre et de complètes en quantité minime; la majorité se compose d'épitaphes. Les documents écrits n'ont pas échappé plus que les représentations figurées à la barbarie des hommes. Mais ce sont les inscriptions chrétiennes, encastrées dans la muraille un peu plus loin, qui ont le plus pâti de cette rage destructrice. Elles ont été brisées en petits morceaux; on sent la volonté ferme de réduire en



PANORAMA DU GOLFE DE CARTHAGE [1].

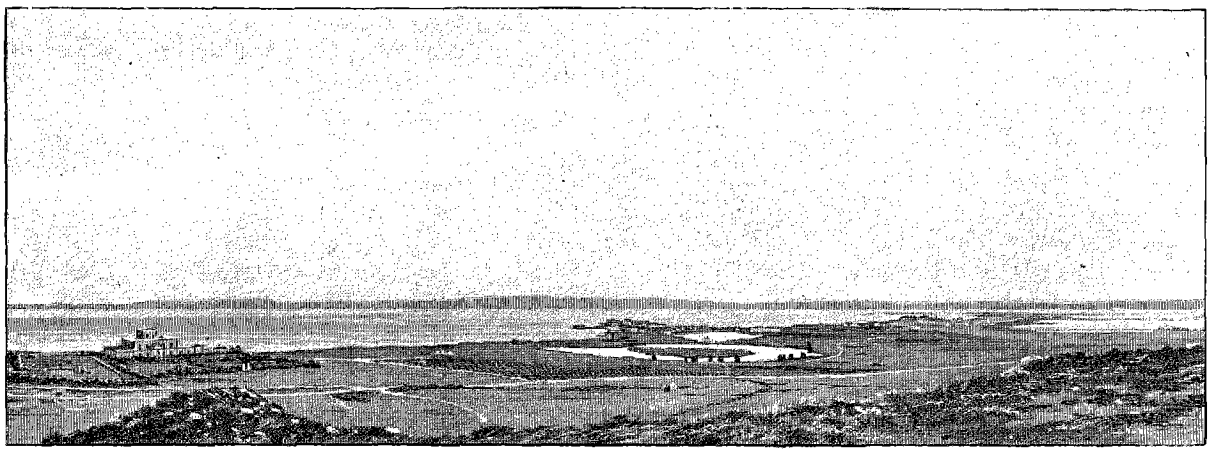
1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poussière les témoignages d'une foi détestée, les monuments d'un culte qu'on aurait voulu extirper de la terre conquise. Heureusement le but n'a pas été atteint; ces pierres divisées peuvent se rassembler, le sens des inscriptions peut être reconstitué, les noms qu'elles contiennent déchiffrés; on y retrouve des évêques, des prêtres, des diacres, des acolytes, des lecteurs, tous les dignitaires et servants de la célèbre église de Carthage, dont quelques-uns sans doute sont morts pour leur croyance, dont tous ont souffert, dans leur épitaphe, de la haine des ennemis du Christ. Enfin le quatrième pan de mur est réservé aux stèles phéniciennes, à ces petits ex-voto consacrés à Tanit, si nombreux et si peu variés, avec leurs emblèmes toujours les mêmes, avec leurs formules monotones[1]; mais Carthage ne veut point, semble-t-il, nous livrer d'autres documents phéniciens que ceux-là.

A contempler tant de débris antiques on oublie aisément que l'on n'est point venu seulement pour voir un musée et passer quelques instants avec son aimable conservateur, mais aussi pour parcourir les ruines de Carthage et s'entretenir avec l'ombre d'une grande cité à jamais disparue. Il faut pourtant que nous nous en souvenions et que nous sortions de l'enclos de saint Louis; aussi bien, pour voir convenablement tout ce qu'il renferme, il nous faudrait un grand mois de travail. Le mieux avant de commencer notre tournée dans les ruines ou plutôt dans les pierres, car de ruines sortant du sol, il n'y en a pas ou à peu près, c'est de regarder du haut de la colline de Byrsa la plaine qui nous entoure de tous côtés et de nous rendre compte, au moins d'une façon succincte, de la disposition de la cité antique. Nous sortons du séminaire par la porte du sud-est et débouchons sur le bord même de la colline. Il est impossible de voir un spectacle plus merveilleux que celui qui s'offre à nos yeux, plus éclatant de lumière, plus émouvant dans sa grande simplicité.

A nos pieds s'étend la plaine couverte d'une végétation grisâtre, très douce à la vue, et sillonnée de routes dont la blancheur tranche vivement sur le ton neutre du terrain qu'elles traversent; à droite, le lac de Tunis



PANORAMA DU GOLFE DE CARTHAGE[2].

séparé du golfe par une languette de terre et le pâté blanc des maisons de la Goulette, puis les anciens ports de Carthage, qui ne sont plus aujourd'hui que deux petits lacs, deux pièces d'eau que l'on dirait faites pour quelque jardin anglais; çà et là, au bord de la mer, des maisons mauresques, palais de plaisance du bey et de riches Tunisiens, celle de Khéreddine, transformée en hôpital pour nos soldats, celles de Mustapha ben Ismaïl et d'Ahmed Zarouk qui, étant les plus rapprochées, paraissent, d'où nous sommes, les plus importantes; et, vers l'ouest, à gauche, au pied d'une colline qui arrête la vue, la villa de Si Mohammed Baccouch; au-dessus le charmant village de Sidi-bou-Saïd, le premier point blanc que l'on aperçoive du large, le dernier qui semble vous dire adieu lorsque l'on s'éloigne de la Goulette. Au second plan, tache immense, d'un bleu profond et transparent, gigantesque saphir, la baie de Carthage reflète dans ses eaux tout l'azur du ciel; au delà encore, les côtes du cap Bon, les collines de Kourbès, la montagne de Hammam-Lif, le djebel Ressass et, dans le lointain le plus reculé, la noble

1. Tous ces ex-voto portent la formule suivante : « A la grande dame Tanit, Penê-Baal, et au seigneur Baal Hammon : vœu fait par X, fils de Y, fils de Z, parce qu'ils ont entendu sa voix. Qu'ils le bénissent! » Ce n'est point fort intéressant. Néanmoins, grâce à eux, nous possédons le nom de trois ou quatre mille Carthaginois; il est permis de croire que ce nombre représente la presque totalité de noms usités dans la cité d'Hannibal. On y trouve aussi, mais assez rarement, des désignations de métiers ou de professions, prêtres et sacrificateurs; graveurs, marchands d'encens ou de vases sacrés; ouvriers en métaux, fondeurs d'or et d'airain; médecins, scribes. Quelques-uns de ceux qui y figurent étaient même arrivés aux honneurs suprêmes de la République : ils étaient ce qu'on appelait « suffètes ». Toutes ces inscriptions sont réunies, par les soins de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, dans un grand et bel ouvrage qui sera l'honneur de la science française, le *Corpus inscriptionum semiticarum*. C'est Renan, assisté de M. Ph. Berger, membre de l'Institut, qui a le plus fait pour l'explication des textes puniques.

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

forme du Zaghouan : tout cela enveloppé d'une vapeur qui en estompe les contours et en enveloppe l'éclat. Vers le nord, la mer, toujours la mer, jusqu'au point extrême où l'œil ne la peut plus suivre et la confond avec le ciel; c'est par là que sont venues à Carthage toutes ses misères et toutes ses gloires, par là que Didon est arrivée, que la flotte romaine s'est montrée aux yeux des Carthaginois inquiets; c'est entre ces deux pointes que les nefs de saint Louis ont apparu, par là aussi que se sont évanouis, semblables à ces voiles blanches de pêcheurs qui se détachent en ce moment à l'horizon, les vaisseaux d'Énée, fuyant l'amour d'une reine dont les chaînes auraient pu l'écarter d'Italie. Peut-être sommes-nous ici même sur l'emplacement où, suivant la légende, la malheureuse abandonnée se donna la mort,

Felix, heu nimium felix, si littora tantum
Nunquam Dardaniae tetigissent nostra carinæ! [1]

et d'où son âme, délivrée par Iris de ses cruelles souffrances, s'envola dans un souffle du vent.

De tous les autres côtés, la colline de Byrsa offre un spectacle moins agréable à l'œil, mais qui ne peut laisser indifférents les amateurs d'archéologie. Toute la ville était là, groupée d'abord autour de ce mamelon qui lui servait de temple et de citadelle; puis elle s'est étendue vers l'ouest jusqu'à Sidi-bou-Saïd et jusqu'à la Marsa, vers le sud et le sud-est dans la direction de Tunis et du djebel Kaoui.

Notre premier soin est de chercher du regard l'emplacement des murailles puniques que certains auteurs ont été jusqu'à tracer sur le papier.

Nous savons qu'ils ont ressuscité tout cet antique appareil qui enserrait la cité. Comme toutes les villes puniques, que l'on connaît avec quelques détails, disent-ils, Carthage était défendue par une triple ligne de murailles : les murailles proprement dites, ou hautes murailles; le rempart extérieur, plus bas que les hautes murailles dont il défendait les approches; et une banquette palissadée protégée par un fossé. La première muraille pouvait avoir 15 mètres de hauteur sur 9 de profondeur; dans l'épaisseur étaient ménagés des logements pour 360 éléphants, 4 000 chevaux et 24 000 guerriers, avec des magasins remplis d'orge et de fourrage et des greniers pleins de blé; la seconde ne mesurait guère que 5 mètres de hauteur, sur 9 également de profondeur; la ligne extérieure se développait à une cinquantaine de mètres en avant. Cette triple défense commençait du côté du sud, au point où la langue de terre qui sépare le lac de Tunis de la mer se rattache à la presqu'île. Elle se dirigeait vers le nord-nord-ouest, en dominant une suite de saillants et de rentrants jusqu'à l'anse abritée que formait le littoral à l'ouest des hauteurs de Kamart; elle mesurait ainsi une longueur de 9 kilomètres et demi. M. Daux, le plus hardi de ces anciens confidents des ingénieurs carthaginois, va même plus loin; il pense qu'il y avait dans cette enceinte sept portes, défendues chacune par une double tour.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela!

trop bons même, à notre sens. En tout cas il ne reste plus la moindre trace de cette superbe fortification, ce qui se comprend aisément, après tant d'assauts subis, tant de cruauté de la part du vainqueur.

R. Cagnat et H. Saladin.

1. « Heureuse, trop heureuse Didon, si les vaisseaux dardaniens n'avaient jamais touché nos rivages. »

2. *Gravure de Mme Jacob-Bazin, d'après une photographie.*

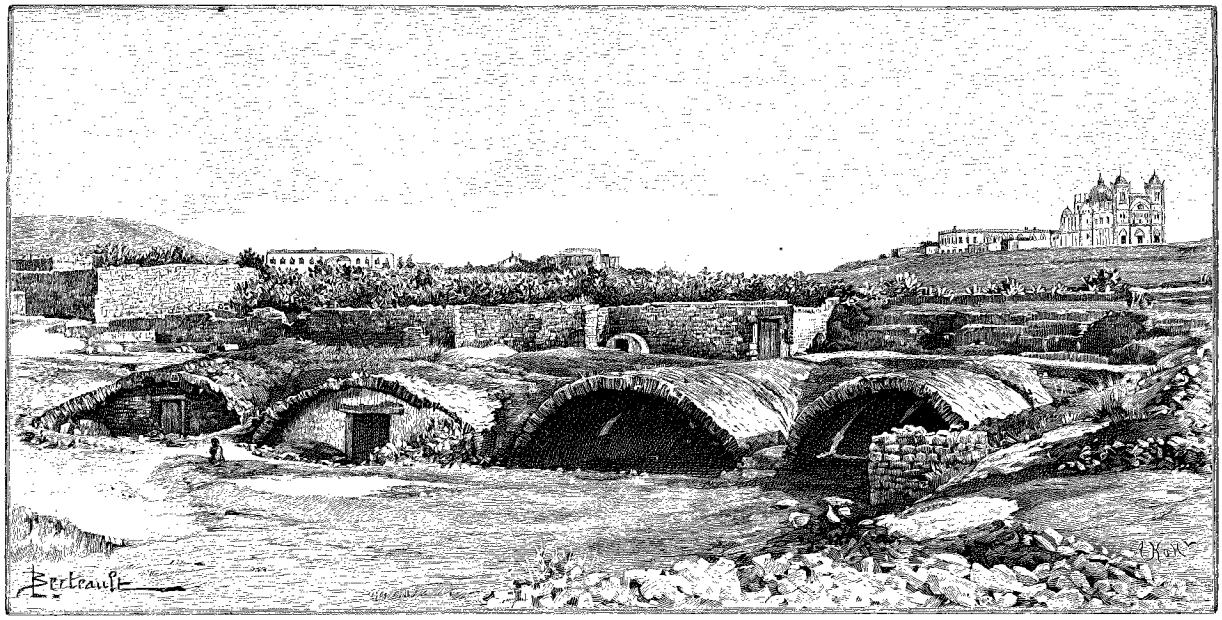
(*La fin à la prochaine livraison.*)



FRAGMENTS ANTIQUES, MUSÉE DE SAINT-LOUIS [2].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CITERNES DE LA MALGA[1] (PAGE 116).

VOYAGE EN TUNISIE[2],

PAR MM. R. CAGNAT, DOCTEUR ÈS LETTRES, ET H. SALADIN, ARCHITECTE,
CHARGÉS D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE PAR LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Carthage (*suite*).



TÊTE ET COLLIER TROUVÉS DANS UNE TOMBE PUNIQUE[3].

S'il est impossible actuellement de voir aucun reste des murailles de l'acropole punique, il est aisé de se rendre compte de l'endroit où existaient autrefois les ports de la ville. Ce n'est point à dire que les deux petits lacs que l'on aperçoit du haut de Byrsa, et dont nous avons déjà parlé, donnent une idée bien nette de ce qu'étaient les bassins carthaginois ou romains, mais au moins en indiquent-ils l'emplacement. La forme même de ces lacs a beaucoup changé depuis soixante ans, par suite d'ensablements et même de travaux dus à la main des hommes. Lorsque le bey Ahmed, vers 1835, fit construire entre ces ports et la mer le palais qui se voit encore aujourd'hui, le terrain fut nivelé et les terres employées à établir des chaussées qui traversèrent les petits lacs, successeurs des ports. Par là même, leur configuration fut modifiée, et toute communication entre ceux-ci et la mer disparut. De là de gros inconvénients : les eaux ne tardèrent pas à devenir fétides ; pour y remédier, il fallut créer un nouveau canal de communication qui n'a rien de commun avec l'ancien chenal. L'archéologie seule peut nous apprendre ce qu'étaient autrefois ces grands ports, aussi fameux par les vaisseaux de commerce qu'ils envoyaient sur toutes les cités de la Méditerranée que par les navires de guerre qu'ils lançaient contre les Romains. Ce sont principalement les fouilles de Beulé qui ont fourni sur la question des renseignements à peu près certains. Ces ports étaient au nombre de deux, le port de guerre et le port marchand, qui communiquaient ensemble et dans lesquels on pénétrait, du côté de la mer, par une seule entrée, large de 20 mètres. Le port de guerre, celui de l'intérieur, contenait au milieu une île où était placé le palais de l'amiral ; il était entouré d'une double muraille qui en cachait la vue aux vaisseaux amarrés dans le port marchand.

Ruinés par les Romains après la prise de la ville, tous deux furent rebâtis par eux quand Carthage se releva, et l'on a tout lieu de croire que l'on garda exactement les plans puniques. Tout au moins le port romain que Beulé a relevé correspond-il complètement à la

1. *Dessin de Berteault, gravé par Kohl.*
2. *Suite.* — *Voyez t. XLVII, p. 253 et 369 ; t. XLIX, p. 289, 305 et 321 ; t. L, p. 385 et 401 ; t. LII, p. 193 et 209 ; t. LIII, p. 225, 241 et 257 ; t. LVI, p. 97, 113, 129 et 145 ; t. LXVI, p. 97.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

description du port carthaginois que les auteurs nous ont conservée. D'après les travaux de ce savant, la surface de ces ports était de 166 mètres, à peu près les deux tiers de l'aire du Champ de Mars. C'était, pour l'époque, un espace considérable.

Mais avant de continuer à parcourir les ruines de Carthage, ou du moins à étudier les quelques restes qui trahissent l'existence de la vie d'autrefois, il nous faut revenir sur Byrsa pour mentionner rapidement les monuments dont il subsiste quelque trace ou les découvertes qui y ont été faites; d'ailleurs l'énumération n'en sera pas longue. Nous ne parlerons pas des remparts puniques que Beulé a cru y retrouver avec les citernes, qui, dans toutes les villes phéniciennes, étaient disposées pour l'alimentation de la place. Le fait ne semble pas indubitable, et Byrsa a été tant de fois prise, reprise, bâtie et renversée, qu'il faut être très prudent dans ses affirmations. En tout cas, nous répéterons ici ce que nous avons dit pour les remparts de la ville: on chercherait vainement aujourd'hui des traces de ces murailles, dont les pierres ont été utilisées par les Arabes depuis les fouilles de Beulé. Le seul monument debout ou au moins reconnaissable encore que l'on puisse citer est le palais du proconsul romain. Tout au moins donne-t-on cette attribution aux salles que l'on aperçoit, devant la chapelle de Saint-Louis, en face la porte d'entrée du jardin. Il y a là quelques blocs de muraille assez bien conservés. D'autres y voient des dépendances du temple d'Esculape (Echmoun), pieusement reconstruit par les Romains. C'est encore Beulé qui a commencé ces fouilles, continuées plus tard par le Père Delattre. Il a mis au jour trois salles de l'édifice; il y en avait, paraît-il, au moins sept; chaque pièce mesurant au moins 50 mètres de longueur, sans compter les murs de séparation, dont l'épaisseur était de 7 m. 25 chacun. Tout le monument était en marbre blanc, orné de colonnes cannelées et d'ordre corinthien; on y a trouvé des fragments de statues et des traces de riches ornementations. Ce devait être une somptueuse construction et d'où la vue était merveilleuse. Pour avoir, sur le palais proconsulaire et ses dépendances, des renseignements plus complets, il faudrait jeter à bas la chapelle de Saint-Louis et bouleverser le jardin qui l'entoure, et l'on ne peut guère y songer.

Citons encore, avant de quitter Byrsa, les tombeaux phéniciens qui y ont été déblayés sur la face sud-ouest par le P. Delattre à une grande profondeur et dont le contenu est actuellement au musée; nous avons fait allusion plus haut à un collier d'amulettes qui en provient. Aussi bien est-ce la trouvaille la plus importante, peut-être, qui ait été faite à Carthage depuis quinze ans. Aujourd'hui, grâce à l'infatigable activité du P. Delattre, à sa perspicacité et à sa bonne étoile, nous possédons des monuments indubitablement carthaginois, que l'on peut faire remonter sans témérité jusqu'au VIIIe siècle avant notre ère, qui sont, par conséquent, contemporains de la fondation de Rome. Ces témoins de siècles aussi éloignés nous font sur l'histoire de Carthage bien des confidences qui n'ont pas échappé au P. Delattre. Il a parfaitement vu qu'ils sont antérieurs à la fondation de la ville punique. « Ils doivent appartenir, dit-il, à cette époque reculée où de hardis commerçants partis de Tyr vinrent débarquer leurs cargaisons sur le rivage et échanger leurs marchandises contre les produits naturels du sol africain. C'est autour de ce lieu de débarquement, de dépôt et d'échanges, que se construisit la ville de Carthage; car, ainsi que l'a savamment démontré Son Éminence le cardinal Lavigerie, le berceau de l'illustre ville fut, non pas Byrsa, mais la place du marché, sur le bord de la mer. Des habitations s'élevèrent autour de cette espèce de souk, que l'on appela plus tard *agora*, puis *forum*, et, suivant les coutumes phéniciennes, on réserva les hauteurs pour la sépulture des morts autour de quelque sanctuaire qui en occupait le sommet. Lorsqu'une nouvelle colonie tyrienne, celle de Didon, si l'on doit ajouter foi à la légende, résolut de s'établir d'une façon solide et définitive dans cette splendide position, elle entoura la ville d'une muraille et fortifia Byrsa en y conservant le sanctuaire. Byrsa a donc été une nécropole avant d'être une acropole....» On continua d'y enterrer quelque temps encore; puis, quand on embellit Byrsa et qu'on dut niveler le terrain pour y asseoir de nouveaux édifices, on rejeta les terres de déblai à droite et à gauche sur les pentes et l'on cacha ainsi sous une épaisse couche de terre les cimetières archaïques, témoins de la naissance de Carthage.

Des découvertes analogues ont été faites, également par le P. Delattre, sur la colline voisine de Byrsa, que l'on appelle colline de Junon. On peut encore voir l'une des chambres sépulcrales mises au jour dans ces fouilles. Le nom de cette colline lui vient de ce que le temple de Junon Céleste, l'Astarté, la Tanit des Carthaginois, en couronne le sommet; du moins c'est l'hypothèse de ceux qui se sont occupés de la topographie de Carthage, et que semblent justifier certaines découvertes. D'après Beulé, le sanctuaire était précédé d'une grande cour dallée, et enveloppé d'une enceinte qui contenait un certain nombre d'édicules consacrés à des divinités inférieures. Ce qu'il était à l'époque carthaginoise, personne ne l'a jamais su que l'auteur de *Salammbô*. L'empereur Constance l'ayant fait raser au Ve siècle, il n'en reste plus la moindre trace aujourd'hui. On a avancé aussi que les thermes de Gargilius, où se tint en 411 une conférence célèbre entre les évêques catholiques et les évêques donatistes, étaient situés, sur cette colline, vers le nord.

En avant de ces deux éminences, sur le bord de la mer, s'étendait le forum. C'est là que la première colonie phénicienne débarqua, au lieu que les Arabes appellent aujourd'hui encore *Cartagenna*; c'est là que l'on trouve les anses d'amphores marquées de noms grecs auxquelles nous avons fait allusion plus haut; c'était donc le quartier phénicien et commerçant par

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

excellence. Les Carthaginois y avaient établi leur curie, et bâti un temple d'Apollon, dont la statue couverte de lames d'or fut prise par les soldats de Scipion. Diodore de Sicile nous apprend qu'il était orné de statues et de trophées enlevés aux Siciliens et à d'autres peuples ennemis de Carthage.

A l'époque romaine, où le même emplacement avait été conservé, le siège du gouvernement comme celui des affaires y était établi : les proconsuls y venaient rendre compte de leur administration, et les changeurs y tenaient boutique, comme ils le font aujourd'hui encore sur la place de la Marine, à Tunis. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une carrière toujours exploitée et toujours féconde, où les Arabes viennent puiser, toutes les fois qu'ils ont une construction à faire dans le voisinage. Le touriste se tromperait s'il croyait y trouver autre chose qu'un terrain herbeux et dénudé, percé çà et là de fondrières.

Le voisinage du forum a fourni la majorité des stèles puniques actuellement connues. Celui à qui on les doit presque toutes est M. Pricot de Sainte-Marie, qui fut chargé, en 1876 et les années suivantes, de fouiller le sol de Carthage pour y rechercher des restes de l'épigraphie phénicienne. Il en a trouvé 2 190. Elles étaient employées comme matériaux de construction dans un mur d'époque romaine. Il n'eut qu'à le démolir et à en ramasser les fragments pour constituer la plus belle collection d'*ex-voto* carthaginois qu'on puisse rêver. Il en expédia sans tarder en France quelques centaines, qui arrivèrent intactes. Un second envoi qu'il fit dans la suite, et auquel il joignit, parmi d'autres objets, une belle statue de l'impératrice Sabine, fut confié au vaisseau de guerre le *Magenta*, qui revenait à Toulon. On pouvait espérer que, sous la garde de la marine française, ce butin archéologique arriverait à bon port. La traversée fut, en effet, heureuse, et le navire entra avec sa précieuse cargaison dans la rade de Toulon. Mais à peine avait-il jeté l'ancre que, sans qu'on ait jamais su comment la chose se fit, une explosion terrible se produisit, brisant tout ce qui se trouvait à bord, et le *Magenta* coulait à pic, entraînant avec lui au fond de l'eau les pierres de M. de Sainte-Marie. Cependant, grâce à M. l'amiral Roze et aux officiers du port, l'accident n'eut pas de suites trop fâcheuses. On déploya un grand zèle pour retrouver les caisses venues de Carthage, et les scaphandriers purent ramener à la surface de l'eau à peu près tout ce qui avait été englouti. Une centaine de stèles et une partie de la tête de Sabine restèrent seuls enfouies dans la vase du port. Le reste, quelque peu brûlé et mutilé, fut expédié sur Paris, où on peut le voir exposé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale. Postérieurement les fouilles de M. de Sainte-Marie furent reprises par le P. Delattre, puis par MM. Babelon et Salomon Reinach; le nombre des monuments de cette sorte aujourd'hui connus est considérable.

Près du forum, entre ce point et la mer, s'étend ce que les Arabes appellent « Dermèche », c'est-à-dire le quartier des Thermes. Il est ainsi nommé d'un grand édifice, un des seuls dont les restes soient aujourd'hui debout, sur le rivage de la mer. On croyait pouvoir y reconnaître un gymnase ou une basilique bâtie par Thrasamond, le roi vandale; mais c'était une erreur, comme on l'a constaté dernièrement. En 1885, lors des travaux qui furent faits pour aménager les citernes de Bordj-Djedid, dont nous allons parler bientôt, M. Vernaz entreprit de déblayer cet édifice : on constata d'abord qu'il communiquait par des conduits souterrains avec les citernes, ce qui indique qu'il devait y être fait un grand usage d'eau douce; puis, en continuant les travaux, on mit à jour l'inscription qui était jadis gravée au-dessus de la porte d'entrée. On y voit que c'étaient des thermes et qu'ils furent construits à l'époque de l'empereur Antonin le Pieux. Il n'y a donc aucun doute à garder à leur sujet.

Les grandes citernes, qui en sont voisines, sont le monument le plus visité de Carthage; on ne manque jamais de s'y rendre en quittant la chapelle de Saint-



CIMETIÈRE DE BIR-EL-DJEBBANA[1] (PAGE 118).

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Louis. Le nom même que leur donnent les Arabes, *Douamis ech-chouatin* (Citernes des démons), suffirait à exciter la curiosité, si leur construction et leur masse n'étaient pas, par elles-mêmes, du plus grand intérêt.

Elles sont entièrement en blocage, revêtu de plusieurs couches de ce ciment de tuileaux dont les Romains avaient le secret. Elles sont au nombre de dix-sept, disposées parallèlement et séparées l'une de l'autre par un mur épais; elles mesurent 30 mètres de longueur sur 7 m. 50 de largeur. Ces bassins étaient entourés de deux galeries latérales longues de 135 mètres et larges de 2 m. 50, pavées d'une mosaïque en marbre blanc, qui servaient à les surveiller et à y puiser l'eau nécessaire. Aujourd'hui elles sont remises à neuf, complètement restaurées; on y entend avec surprise le murmure grandiose des eaux qu'un aqueduc moderne amène de Zaghouan et qui sont destinées à servir d'approvisionnement à la ville de la Goulette.

L'ensemble du travail est véritablement imposant; on sent, à le considérer, quelle ville importante devait être la cité pour laquelle il avait été exécuté, et aussi de quelle habileté en pareille matière étaient les ouvriers et les ingénieurs de l'Afrique. La construction primitive est assurément de l'époque punique; elle offre de grandes ressemblances avec celle des bassins analogues que nous avons vus dans tout le reste du pays et dont il a déjà été plusieurs fois question dans le récit de notre voyage. A l'époque romaine les citernes ont certainement été restaurées et perfectionnées, surtout au moment où, pour remplacer l'eau de pluie, devenue insuffisante aux besoins de la population, un empereur, que l'on croit être Hadrien, y amena par une canalisation secondaire l'eau du Zaghouan qui arrivait déjà dans les réservoirs de la Malga.

Dans le quartier des Thermes devaient s'élever plusieurs temples. L'un d'eux, celui de Sérapis, a été découvert il y a quelques années, ou plutôt on y a recueilli toute une suite d'ex-voto à cette divinité et une tête colossale du dieu. De grandes mosaïques trouvées au-dessus des citernes, qui représentaient l'une une chasse au lion, l'autre un médaillon de Cérès, une troisième les différentes saisons de l'année et d'autres sujets encore, indiquent en cet endroit l'emplacement d'un édifice assez important.

Au sud du quartier de Dermèche et de l'autre côté de la colline de Saint-Louis s'étend le quartier de la Malga ou Malqua. Il y a aujourd'hui sur ce point un village arabe, établi en grande partie sous les voûtes des anciennes citernes. C'est, avec le village de Douar-ech-Chott, la seule agglomération un peu nombreuse qui existe actuellement sur l'emplacement de l'antique Carthage. Dans le nom actuel se retrouve l'ancien mot libyen *magal* ou *mapal*, qui désignait un hameau de huttes numides, de ces habitations qui ressemblaient, par leur forme allongée et leur toit cintré, à des carènes de vaisseaux. A l'époque romaine ce quartier était situé, au moins en partie, en dehors des murs, puisqu'on y remarque des édifices qui ne trouvent jamais place dans l'enceinte des cités romaines, un amphithéâtre, des villas et des nécropoles; on y a mis tout récemment au jour un grand cimetière, l'un des plus intéressants que l'Afrique nous ait conservés; nous en parlerons bientôt.

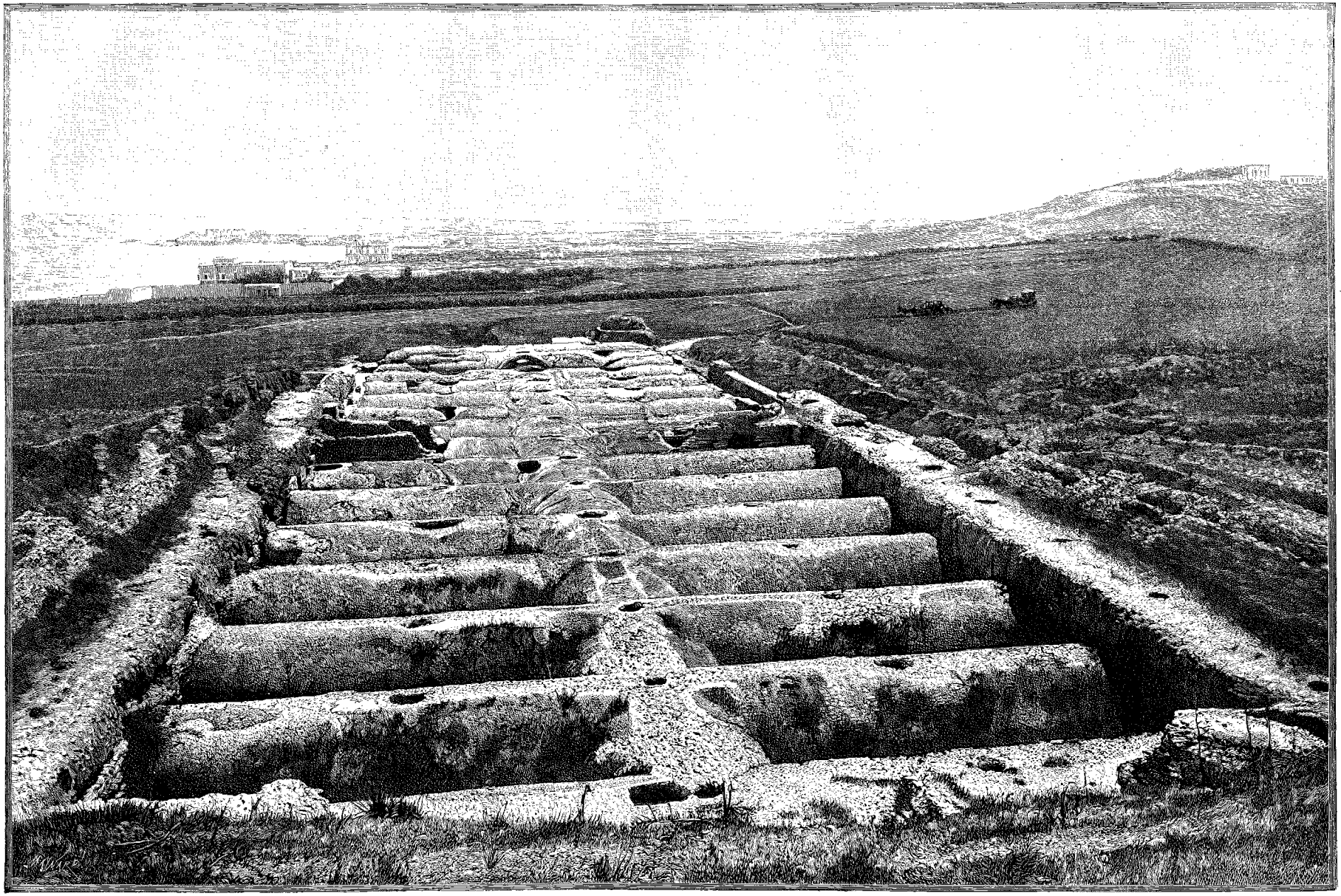
Les citernes qui servent de demeure aux Carthaginois de nos jours sont un des monuments les plus importants de la ville antique. Le géographe Édrisi n'a eu garde de les oublier dans ses écrits. « Parmi les curiosités de Carthage, dit-il, sont les citernes, dont le nombre s'élève à 24, sur une seule ligne. La longueur de chacune d'elles est de 130 pas et sa largeur de 26; elles sont surmontées de coupoles, et dans les intervalles qui les séparent les unes des autres sont des ouvertures et des conduits pratiqués pour le passage des eaux. Le tout est disposé géométriquement avec beaucoup d'art. Les eaux venaient à ces citernes d'un lieu nommé la fontaine de Choukar, situé dans le voisinage de Kairouan. »

Cette description est exacte, moins les chiffres donnés; la largeur qu'elle assigne à chacun de ces réservoirs, notamment, est de beaucoup trop considérable. Mais il n'en est pas moins vrai que cet amas de voûtes à moitié écroulées fait autant sinon plus d'effet encore aujourd'hui que les citernes du bord de la mer.

Les auteurs arabes nous ont aussi parlé de l'amphithéâtre. El-Bekri nous apprend que cet édifice, qu'il nomme *thiater* et qu'il qualifie de maison de divertissement, « se compose d'un cercle d'arcades soutenues par des colonnes et surmontées par d'autres arcades semblables à celles du premier rang. Sur les murs de cet édifice, continue-t-il, on voit les images de tous les animaux et des gens qui s'adonnent aux métiers — c'étaient évidemment des scènes empruntées aux spectacles mêmes de l'amphithéâtre. — On y distingue des figures qui représentent les vents; celui de l'orient a l'air souriant, celui de l'occident a un visage renfrogné ». La description d'Édrisi est à peu près la même. L'écrivain Ibn Alouardi, qui vivait au XIVe siècle, ajoute qu'à cette date il était encore assez bien conservé. Il a donc disparu presque à notre époque, débité pierre par pierre pour l'agrandissement de Tunis. Actuellement c'est à peine s'il se trahit par une ellipse légère que ses soubassements recouverts de terre tracent dans la plaine. Il pouvait avoir 90 mètres de longueur sur 30 de largeur. Là furent martyrisés un grand nombre de chrétiens et ces deux saintes femmes, Perpétue et Félicité, dont nous avons rappelé le souvenir.

Où sont-ils, ceux qui applaudissaient sur les gradins de ce monument aux exploits des gladiateurs et à l'adresse des fauves lâchés dans l'arène? Comme le monument lui-même, ils gisent ensevelis sous la terre et le sable, où l'indiscrète archéologie va quelquefois troubler leur sommeil. C'est ce qui est arrivé dernièrement pour quelques-uns d'entre eux, qui reposaient au

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CITERNES DE CARTHAGE AVANT LEUR RESTAURATION. — GRAVURE DE MAYNARD, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lieu dit Bir-el-Djebbana dans un cimetière particulier.

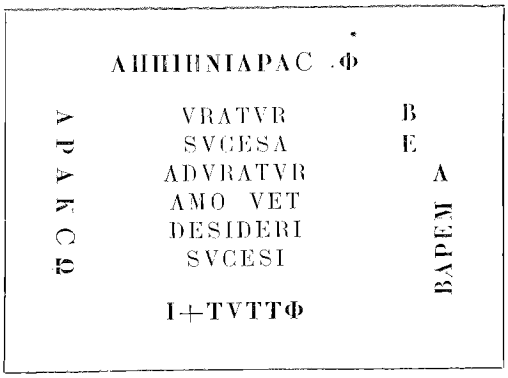
Cette petite nécropole s'étend à 100 mètres environ de l'amphithéâtre sur un espace de 1000 mètres carrés. Il est complètement entouré de murs, formant un enclos rempli de sépultures. Ce qu'il y a de curieux lorsque l'on regarde l'ensemble de ces tombes aujourd'hui entièrement déblayé, c'est que leur disposition n'offre aucune régularité; il ne semble pas qu'elles aient été groupées, comme cela arrive dans nos cimetières, de façon à laisser autour d'elles la place d'allées nettement tracées; les unes sont séparées des autres par un grand espace, les suivantes sont accolées par groupes.

Les tombes offrent la forme de dés d'autels rectangulaires avec moulures à la partie supérieure; d'autres, comme les tombes de Haouch-Taacha, dont nous avons donné ici même une représentation, ont la forme d'un demi-cylindre; mais elles ne sont point en pierre : elles sont faites d'un béton serré recouvert à l'extérieur d'un bel enduit, lustré, sur lequel sont moulés en relief les ornements habituels à la décoration funéraire, guirlandes, fleurs, colonnettes, chapiteaux, oiseaux génies de la mort; d'autres fois on a eu recours à la peinture, et l'on a tracé en fresques, du genre de celles de Pompéi, les sujets que l'on voulait figurer sur la sépulture. Une tablette de marbre encastrée dans la face de l'autel indique le nom du défunt ou de la défunte. Intérieurement ces tombes renferment une ou plusieurs urnes, noyées dans la maçonnerie, qui sont en communication avec l'extérieur au moyen d'un tuyau de terre cuite. On faisait glisser par là jusqu'au centre du monument les ossements calcinés du mort, qui se trouvaient ainsi à jamais protégés contre la destruction, la monnaie destinée à payer le passage du Styx sur la barque de Charon, les libations funèbres dues au mort à certains jours. On pouvait même introduire de la sorte d'autres objets; c'est ainsi que le P. Delattre a retrouvé, au milieu des cendres, plusieurs petites lamelles de plomb soigneusement enroulées et contenant des formules magiques. Lorsqu'on voulait perdre une personne, ou même un animal, l'homme qui vous avait nui, la femme qui vous avait trahi, le cheval de son concurrent dont on craignait la victoire, on inscrivait son nom sur une feuille de plomb en l'enveloppant dans des malédictions, et l'on glissait cette lettre aux dieux infernaux et aux génies du mal dans l'intérieur des tombeaux.

Voici une tablette qui avait été déposée dans une tombe par un amant malheureux nommé Successus; ne sachant plus à quel saint se vouer pour se faire aimer, il s'était tourné vers le diable et lui avait écrit, dans un mauvais latin :



FOUILLES DE DAMOUS-EL-KARITA [1].



« Que l'amour et le désir de Successus brûlent, dévorent le cœur de Successa. »

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Si la disposition du cimetière de Bir-el-Djebbana est très instructive, les épitaphes des tombes ne le sont pas moins. Elles nous apprennent que ce cimetière était réservé aux esclaves et affranchis de l'empereur attachés à l'administration des biens impériaux en Afrique. Les empereurs possédaient dans le pays des terrains considérables qui nécessitaient toute une direction ; le centre en était à Carthage. Une partie de ces épitaphes a d'ailleurs été acquise par l'État et déposée à la Bibliothèque nationale (cabinet des médailles), où ceux de nos lecteurs qui désireront les voir n'auront qu'à s'adresser. Ils remarqueront au-dessous une pierre énorme couverte d'une inscription en quatre colonnes : c'est une plainte adressée à l'empereur Commode par les cultivateurs des domaines impériaux d'Afrique, suivie de la réponse de l'empereur : elle est parfaitement à sa place à côté des tombes du cimetière de Carthage. La nécropole de Bir-el-Djebbana date du Ier et du IIe siècle après Jésus-Christ ; à la fin du IIe siècle elle était entièrement pleine : on dut chercher, pour la sépulture des employés des domaines, un autre emplacement, qu'il reste à trouver. Dans ce même quartier de la Malga, le P. Delattre a également découvert une villa somptueuse, toute pavée de mosaïques, dont le propriétaire se nommait *Scorpianus*. Nous sommes donc là dans la banlieue de la Carthage romaine.



TOMBEAU PUNIQUE A BYRSA[1] (PAGE 114).

De la Malga nous nous dirigeons vers la Marsa ; une route carrossable y mène, que nous n'avons garde de quitter ; on n'apprécie vraiment les grandes routes que lorsqu'on vient de se promener dans une ruine ; aussi arriverions-nous rapidement au but s'il ne fallait nous arrêter en route pour visiter une basilique très curieuse, déblayée assez récemment, qui porte le nom de Damous-el-Karita ; c'est peut-être la basilique majeure de Carthage, celle où furent inhumées sainte Perpétue et sainte Félicité. Elle mesure plus de 60 mètres en longueur et plus de 40 en largeur ; elle était précédée d'une grande cour demi-circulaire, ornée d'un portique, aboutissant à une triple abside dont la voûte était recouverte en mosaïque et contenait trois tombes. Là, assurément, étaient ensevelis des martyrs ; malheureusement des sarcophages où ils étaient déposés on n'a rien retrouvé ou presque rien ; le lieu avait été violé avant d'être détruit. Il semble que cet édifice ait été construit avec une grande richesse et un grand luxe de matériaux ; les colonnes, au nombre d'une centaine au moins, étaient les unes de granit, les autres de marbres plus ou moins précieux ; on a recueilli parmi les décombres des débris de marbres de toutes les couleurs qui servaient de revêtements aux murs, et des fragments de bas-reliefs à profusion. Les uns représentaient des sujets que l'on est habitué à rencontrer ailleurs : le Bon Pasteur portant une brebis sur les épaules, comme le font aujourd'hui encore les Arabes de l'intérieur pour leurs agneaux fatigués ; Adam et Ève après la désobéissance ; des orantes, des miracles de Jésus-Christ. Tous ces documents datent d'une époque assez reculée, du IVe siècle après Jésus-Christ. D'autres, au contraire, offrent par leur nouveauté un véritable intérêt, surtout ce bas-relief, mutilé malheureusement, où l'on voit la Vierge avec l'Enfant divin sur ses genoux, précédé d'un ange aux ailes éployées ; derrière se tient un personnage debout, saint Joseph, peut-être, montrant au ciel l'étoile qui guida les mages à Bethléem. Ce morceau, si l'on en juge par le caractère des draperies et par le style des feuillages qui décoraient l'encadrement du bas-relief, doit être du VIe siècle ; c'est l'un des monuments les plus curieux relatifs au culte primitif de la Vierge. Dans les dernières fouilles faites à la même place, le P. Delattre a trouvé un second bas-relief qui forme un pendant à celui-là. On y voit l'ange venant annoncer aux bergers la naissance du Sauveur. Le soin avec lequel les sculptures sont traitées nous permet de comprendre quelle devait être l'importance de cette basilique.

Les inscriptions y abondent, et, parmi elles, les épitaphes de dignitaires de l'Église, évêques, prêtres, diacres, sous-diacres, acolytes et lecteurs. Malheureusement elles ont été brisées en mille pièces, comme il arrive d'ordinaire pour les inscriptions chrétiennes, sur lesquelles la rage des païens ou des hérétiques s'est acharnée. Celles dont toutes les parties ont été retrouvées sont de rares exceptions.

Après avoir examiné ces travaux encore inachevés et déjà si pleins d'intérêt, nous repartons en voiture pour la Marsa, qui du reste n'est point fort éloignée.

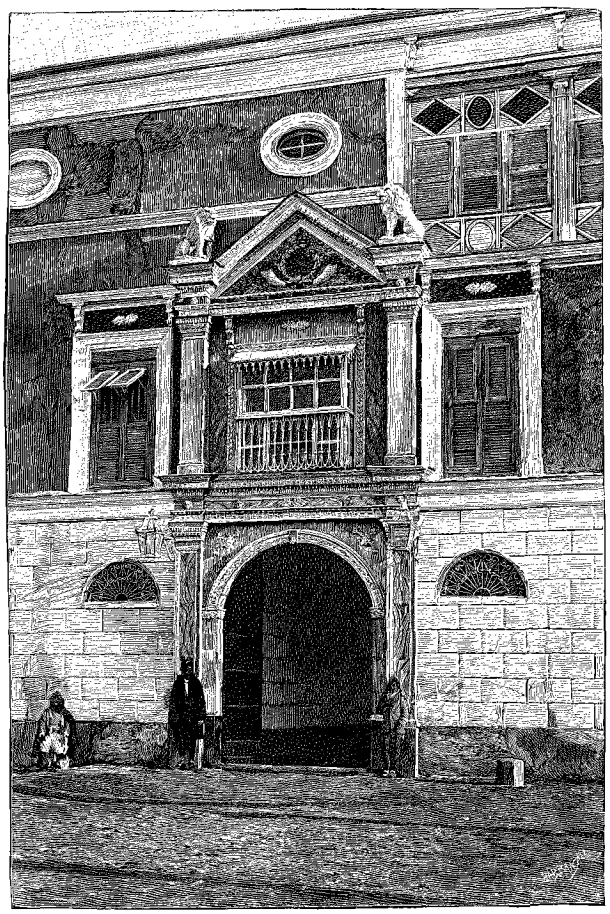
C'est un lieu de villégiature ravissant ; le bey y a un palais d'été, et tous les représentants des puissances européennes y viennent passer la saison chaude : on y a planté les essences d'arbres les plus recherchées ; dans ce terrain fait des débris de plusieurs civilisa-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tions, ils ont poussé à merveille, et rien n'est plus délicieux que de se reposer au mois d'août sous ces ombrages puissants.

Cet endroit occupe l'emplacement du faubourg de Carthage appelé Mégara. Appien nous apprend que c'était le plus étendu de ceux qui entouraient Carthage, qu'il était rempli de vergers séparés par des clôtures en pierres sèches, ou de haies vives d'arbustes épineux, et que les riches y avaient leurs maisons de plaisance; sur ce point encore, les modernes n'ont fait que copier les anciens. Dans ces villas on ne peut guère espérer trouver que des mosaïques, de rares objets d'art, ceux qui auront échappé par miracle à la destruction, comme la Vénus marine, acquise autrefois par Tissot, et des tombeaux élevés aux riches propriétaires de ces demeures; car la mort ne ramenait point, comme aujourd'hui, un semblant d'égalité parmi les hommes; on laissait les gens de rien dans leurs cimetières et l'on se faisait construire dans ses propriétés une sépulture digne du nom que l'on portait et des écus qu'on avait dans son coffre-fort. L'une de ces sépultures mérite d'être signalée. Un grand cippe funéraire, découvert en 1883, portait sur ses quatre faces des représentations figurées. La première d'entre elles, fort commune, montre un génie funéraire appuyé sur une torche renversée; les trois autres faces nous font assister à différents actes de la matrone ensevelie à cet endroit; sur l'une on la voit assise et portant à la main un objet arrondi, un bijou peut-être, qu'elle tirait d'une cassette; sur la seconde elle est assise, tenant ouvert un rouleau de papyrus qu'elle semble déchiffrer; sur la troisième elle est encore assise, et une servante, debout derrière elle, arrange sa chevelure. Le monument date de la fin du Ier siècle. A l'intérieur du cippe on a rencontré un peu de cendre humaine, un peu moins que dans les tombes d'esclaves de Bir-el-Djebbana : le bûcher, cette fois, s'était chargé de rétablir l'équilibre entre la maîtresse et les serviteurs.



ENTRÉE DU PALAIS DU BEY[1] (PAGE 122).

La Marsa contient assurément bien des richesses archéologiques sous ses jardins et ses plantations d'oliviers, et l'on ne peut manquer d'en mettre au jour à mesure que de nouveaux travaux de plantation ou de construction seront entrepris; mais celles que recouvrent les villas déjà bâties et leurs dépendances, et ce sont les plus nombreuses, resteront sans doute pour longtemps dérobées à nos yeux.

Au-dessus de la Marsa s'étend le Djebel Kaoui, ou montagne creuse, ainsi nommée à cause des milliers de caveaux funéraires qui y ont été creusés.

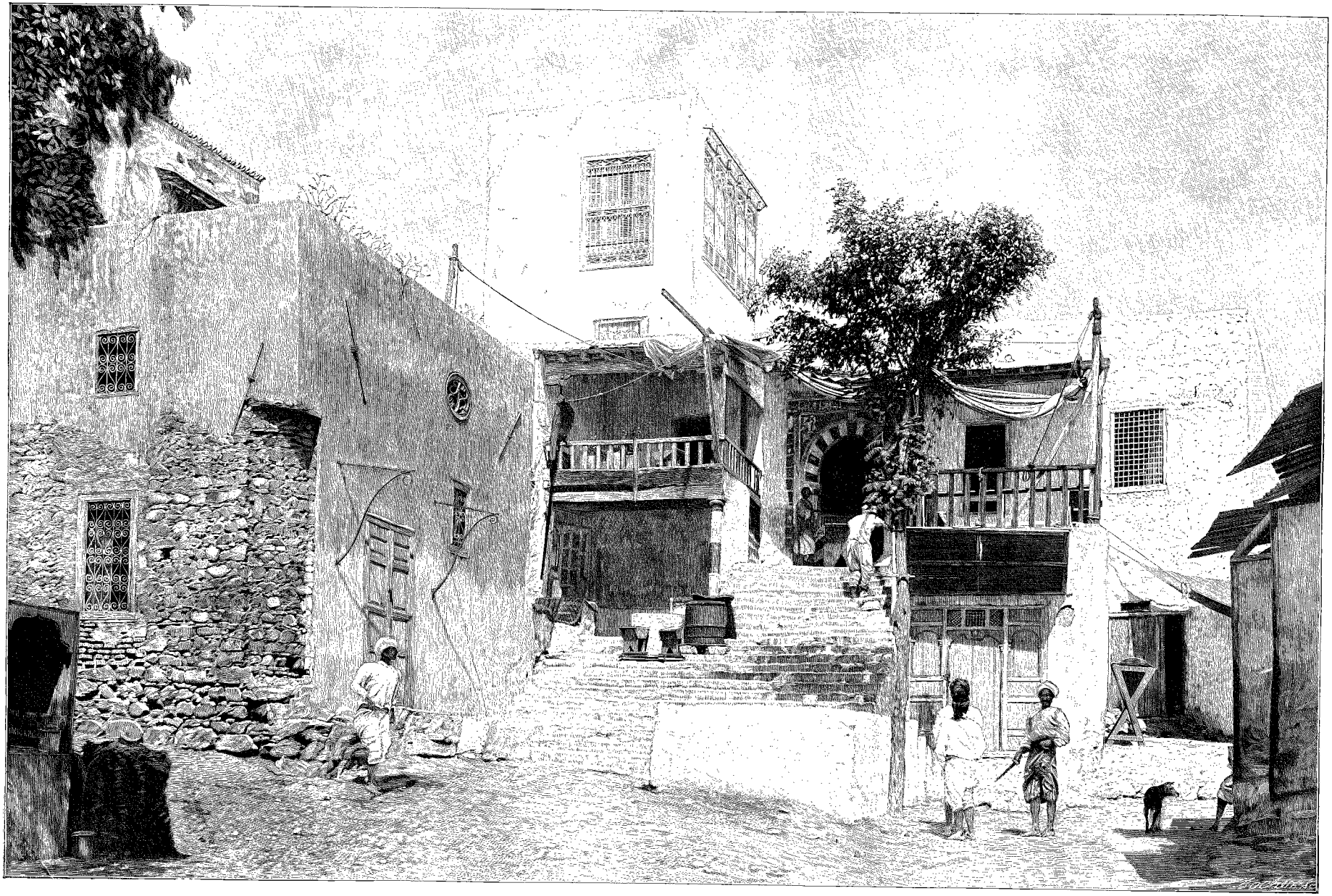
Il servait de cimetière aux chrétiens et aux juifs de Carthage, qui trouvaient dans ce lieu retiré, où l'œil des païens ne pénétrait pas, le secret dont ils avaient besoin pour préserver leurs morts de la profanation. Leurs sépultures ont eu le sort de celles des Carthaginois; elles n'ont pas été respectées par les conquérants du pays. On a pourtant retrouvé encore des squelettes en place, et parmi ceux-ci des squelettes de martyrs ou de suppliciés : le crâne reposait sur les os du bassin, et la place de la tête était comblée par un amas de petites pierres.

Aujourd'hui les sépulcres se sont peu à peu emplis de terre; les hyènes et les chacals y ont élu domicile, et l'on ne peut y pénétrer qu'avec les plus grandes difficultés, le flambeau à la main. Plus que jamais c'est le séjour de la mort.

Ainsi nous avions parcouru tout l'espace où Carthage s'étendait autrefois : depuis le rivage où la cité avait pris naissance, et l'acropole où elle avait établi ses dieux protecteurs, jusqu'au mont où elle déposait ses morts, depuis le forum où la ville romaine saluait ses proconsuls jusqu'aux villas où étaient ensevelis les riches du pays; nous avions visité les basiliques où la religion chrétienne s'affichait et les caveaux où elle dissimulait le corps de ses fidèles lorsqu'ils avaient quitté cette terre pour la vie céleste si impatiemment attendue. Partout nous avions vu les traces de la gloire et de la prospérité d'autrefois; partout aussi nous avions constaté jusqu'où peuvent aller la sottise des hommes et l'aveuglement des passions. Après avoir

1. *Gravure de Barbant, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CAFÉ SUR LA PLACE DE SIDI-BOU-SAÏD (PAGE 123). — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

terminé notre visite, il ne nous restait plus qu'à jeter un dernier regard sur le terrain que nous venions de traverser, et sur le panorama qui nous entourait. Derrière nous s'étend un lac salé avec ses blanches efflorescences, et au delà le golfe d'Utique, la rivale puissante de Carthage, que les apports de la Medjerda ont aujourd'hui entièrement ensablée; à gauche la mer, toujours d'un bleu profond; devant nous la plaine qui recouvre tant de souvenirs et nous réserve encore tant de surprises; à droite, au bord de son lac, la blanche Tunis, que les rayons du soleil couchant caressent de teintes rosées. Qu'elle est jolie, qu'elle s'étale coquettement au bord de son lac! et pourtant quel contresens d'avoir bâti une capitale à 18 kilomètres d'un port de mer, tandis qu'on avait une situation comme celle de Carthage pour l'y fixer! Sans doute les conquérants arabes ont craint, s'ils s'y établissaient, d'offrir une prise trop facile aux flottes chrétiennes; ils ont sacrifié la commodité de leurs relations avec l'Occident à leur sécurité. Ils avaient placé leur capitale religieuse, Kairouan, au milieu d'une plaine inculte, coupée de fondrières en hiver, inondée de poussière en été; ils n'hésitèrent pas à établir leur capitale civile les pieds dans une flaque d'eau vaseuse. Que leur importait, au reste, puisque Dieu était avec eux et que leur tour était venu de dominer le monde!



M. MASSICAULT[1] (PAGE 128).

Il faut pourtant nous arracher au spectacle qui nous captive; aussi bien notre cocher maltais s'impatiente, les chevaux aussi, qui sentent venir l'heure de rentrer à l'écurie; et le P. Delattre, qui a eu l'amabilité de nous accompagner pendant cette journée si bien remplie, ne peut rester plus longtemps éloigné de sa Byrsa. La nuit sera déjà tombée que nous roulerons encore sur la route de la Goulette, où nous avons résolu de passer la nuit, l'esprit et les yeux remplis de tout ce que nous avons vu. Cette excursion à Carthage est la plus émouvante peut-être de toutes celles que nous avons consacrées à l'archéologie en Afrique; car jamais nous n'avons remué tant de souvenirs, ni coudoyé de si grandes ombres; mais, il faut bien l'avouer, l'état actuel des ruines est tel que l'imagination seule doit presque faire tous les frais de la partie, et que la désillusion de l'œil est immense.

Plus que jamais on peut dire de Carthage ce qu'en écrivait le poète Sannazar, le « Virgile chrétien » :

Nunc passim vix relliquias, vix nomina servans
Obruitur, propriis non agnoscenda ruinis!

Il n'est que trop vrai, Carthage est vraiment méconnaissable dans ses ruines!

Le lendemain nous quittons la Goulette, toujours avec notre voiture, et nous revenons à la Marsa.

La Marsa. — Sidi-bou-Saïd. — Le musée Alaoui

Notre premier soin est de nous rendre au palais du bey; nous visiterons ensuite la villa d'été du résident de France et le palais du prince Taïeb, héritier présomptif du trône beylical.

Le palais du bey, gardé militairement par des soldats tunisiens fort proprement tenus et maintenant payés et nourris (pour eux quel changement en quelques années!), est une grande construction sans aucun caractère. Elle a été élevée par un de ces nombreux bâtisseurs levantins, grecs ou italiens, dans ce style bâtard que les musulmans prennent pour le style des palais d'Europe. Quelle que soit la ville où ces bâtisseurs construisent, ils traitent l'architecture avec le même sans-gêne, et c'est vraiment pitié de songer aux sommes énormes que l'on a dépensées en Turquie, en Égypte ou en Tunisie à élever de semblables demeures : le seul avantage qu'elles aient est d'offrir, grâce à l'épaisseur de leurs murailles et à la grandeur des salles, un excellent abri contre les chaleurs de l'été. Ce palais n'offre rien de bien intéressant. Pourtant, dans une petite salle, on peut admirer une collection d'armes anciennes, sabres, poignards, carabines, fusils, appartenant à Son Altesse. Au milieu d'elles on distingue un énorme fusil de rempart, à la crosse incrustée, au canon et à la batterie damasquinés, qui pourrait, sans contredit, figurer avec honneur dans les plus belles collections européennes. On nous fait voir un peu plus loin, au milieu d'un jardin bien soigné, des gazelles et quelques animaux sauvages que le bey a réunis dans son palais.

Son Altesse a bien voulu nous accorder une audience; c'est avec une affabilité exquise qu'elle nous reçoit. Le bey Ali est un vieillard doux et bienveillant, dont le caractère élevé offre un contraste frappant avec celui de son frère défunt, Mohammed-es-Sadok. Dans

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les heures de loisir que lui laissent les audiences et l'administration des affaires indigènes, dont il s'occupe activement, il travaille à quelques ouvrages de philosophie — car il est grand amateur des lettres arabes, il écrit fort bien, et son opinion en matière religieuse fait autorité auprès des plus fameux docteurs de Tunis. En 1889, il a même envoyé à notre Exposition un de ses manuscrits, sur les devoirs des hommes envers leur famille. Loin d'avoir la prodigalité excessive de son prédécesseur, il administre avec le plus grand soin sa fortune personnelle et met le même zèle à s'occuper de la direction morale de sa famille. On doit d'ailleurs reconnaître que la droiture et l'honnêteté de son caractère ont contribué pour une grande part à faciliter les réformes de tout genre accomplies depuis dix ans dans le pays.

Nous allons ensuite rendre visite à Son Altesse Taïeb-Bey dans son petit palais, bâti d'un style aussi médiocre que celui du bey, mais disposé pareillement avec les recherches de mystère dont les Arabes entourent leur vie. Ce n'est pas que le prince Taïeb ait des goûts d'ermite; bien au contraire, il adore l'existence telle qu'elle lui paraît possible en France et ne demande qu'à revoir Paris; Paris pour lui est le pôle du monde, et nous craignons bien, que les visions du paradis de Mahomet, telles qu'il se les figurait avant de venir en France, n'aient singulièrement pâli lorsqu'il a pu leur comparer la réalité des ballets de l'Opéra. Mais n'insistons pas sur ce sujet profane.



ALI-BEY DE TUNIS[1].

Nous profitons d'une heure qui nous reste avant de nous rendre à la Résidence pour faire, en voiture, une pointe vers Sidi-bou-Saïd, dont nous avons déjà dit quelques mots. Ce petit village, situé tout au sommet de la colline qui domine Carthage, est presque entièrement composé de maisons de campagne, habitées en été par les riches Tunisiens, qui viennent s'y reposer des chaleurs étouffantes de Tunis et y respirer la brise fraîche de la mer. Mais il ne faudrait pas en conclure que l'aspect des habitations y soit plus gai qu'à Tunis. A l'exception de deux ou trois maisons qui prennent vue sur la rue par de grandes vérandas vitrées s'ouvrant entre d'élégantes colonnades, toutes les autres ne montrent que des façades nues, à peine percées çà et là de fenêtres grillées et munies d'auvents entr'ouverts. L'Arabe reste ici, comme partout, méfiant du voisin, et n'admet pas qu'on puisse voir l'intérieur de son domicile. Sa vie intime est complètement cloîtrée et ne se traduit au dehors par aucune manifestation. Par contre, si l'on parvient à pénétrer dans les maisons, on y découvre de véritables recherches d'élégance et de décoration; par là, les indigènes semblent vouloir racheter la sévérité avec laquelle ils dissimulent aux regards profanes leurs femmes et leurs filles et la jalousie méfiante dont ils entourent tous leurs actes. Au débouché d'une ruelle nous apercevons, sur la pente de la colline, l'entrée d'une petite mosquée dont le sanctuaire est en contre-bas du niveau de la rue. C'est à cet endroit, nous dit notre guide, que Sidi-bou-Saïd, le roi des Français qui est mort sous les murs de Tunis, a été transporté après sa mort; et comme, au moment de mourir, il s'est converti à l'islamisme, les Arabes viennent prier sur sa tombe, et implorer son intercession. Combien dut être profonde l'impression produite sur l'imagination des indigènes par l'austérité et la grandeur de saint Louis, pour que nous retrouvions en Tunisie comme en Égypte le culte de sa mémoire! Mais à Sidi-bou-Saïd son souvenir est plus vivant encore parmi les Arabes qu'à Mansourah; là-bas on en parle toujours, mais comme d'un roi juste et puissant, tandis qu'ici on en a fait un saint.

Ce petit village de Sidi-bou-Saïd abonde en sites pittoresques. Ici une véranda surmonte le porche d'une maison et se profile sur le ciel; plus loin c'est, sur la place, un charmant café arabe, dont l'arrangement bizarre est égayé de vives couleurs, à peine atténuées par le feuillage d'un arbre qui en ombrage les terrasses légères. Nous nous y arrêtons quelques instants avant de redescendre vers la résidence de la Marsa, où nous devons prendre congé du ministre de France.

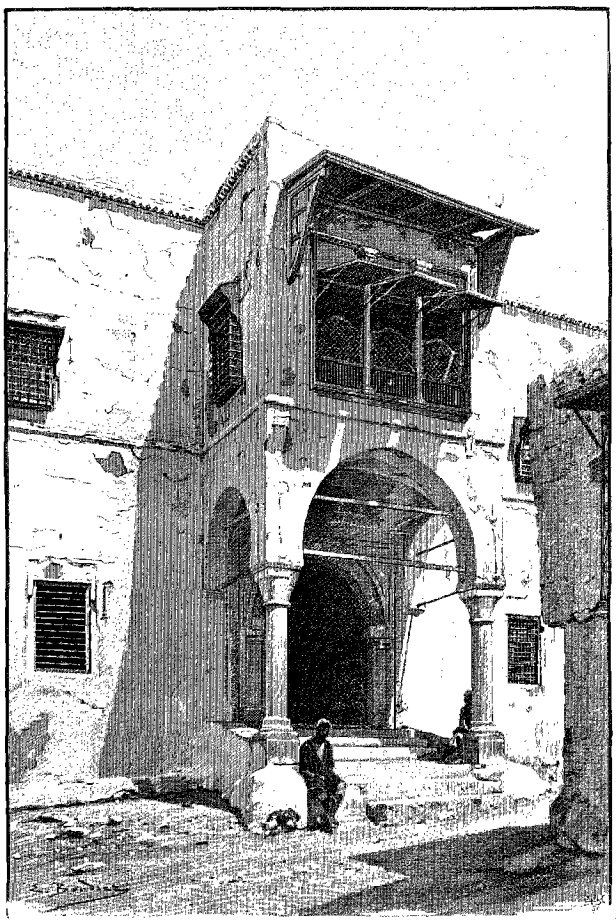
Tout en haut du village de Sidi-bou-Saïd se détache la silhouette d'un grand phare. C'est lui que nous avons

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

découvert tout d'abord quand on nous a annoncé que nous approchions de la côte, c'est encore lui que nous suivrons de loin en retournant en France, ce sera le dernier point de la terre d'Afrique que nous apercevrons.

La villa qui constitue depuis de longues années l'habitation d'été du consul de France à Tunis a été convertie en un charmant palais, dans lequel le résident général séjourne pendant une partie de la saison chaude. Les travaux de restauration qui y ont été exécutés par M. Dupertuys, architecte du gouvernement tunisien, en ont fait un édifice franco-arabe, parfaitement disposé et décoré avec goût. Les jardins qui l'entourent sont ombragés par de grands et beaux arbres dont le feuillage y entretient une fraîcheur délicieuse, même au plus chaud de la canicule. Toute la vie administrative de Tunis se transporte d'ailleurs en été à la Marsa; de même que le bey et ses ministres, les directeurs et chefs de service y ont leur résidence, et chaque année voit s'augmenter le nombre des maisons de campagne; si bien que cette partie des environs de Tunis semble une oasis de verdure au milieu des plaines dénudées qui l'entourent.



MAISON A SIDI-BOU-SAÏD[1].

Nous ne pouvons terminer la relation de notre voyage sans en consacrer les dernières lignes à la description du musée du Bardo, dont la création a été, pour ainsi dire, contemporaine de nos missions, dont nous avons réuni les premiers éléments et où sont déposés un certain nombre de nos anciennes connaissances, des mosaïques et un chapiteau de Lamta, des antiquités d'El-Djem, de Sousse, la plupart des fragments antiques du musée du Kef, etc. Nous pensons aussi que nos lecteurs nous sauront gré de leur montrer quelle œuvre intéressante a déjà été accomplie en si peu d'années dans ce musée, qui est sans contredit, après ceux du Caire (Boulaq et Gizeh), le dépôt d'antiquités le plus riche et le plus remarquable de l'Afrique du nord.

La création en est due à la savante et heureuse activité de M. R. de la Blanchère, aujourd'hui inspecteur général des musées et bibliothèques. Il se fit concéder par le bey en 1885 une partie du palais du Bardo, celle que Mohammed-Bey (1855-1859) avait consacrée à son harem. On l'a consolidée, réparée, isolée, et c'est maintenant le musée Alaoui.

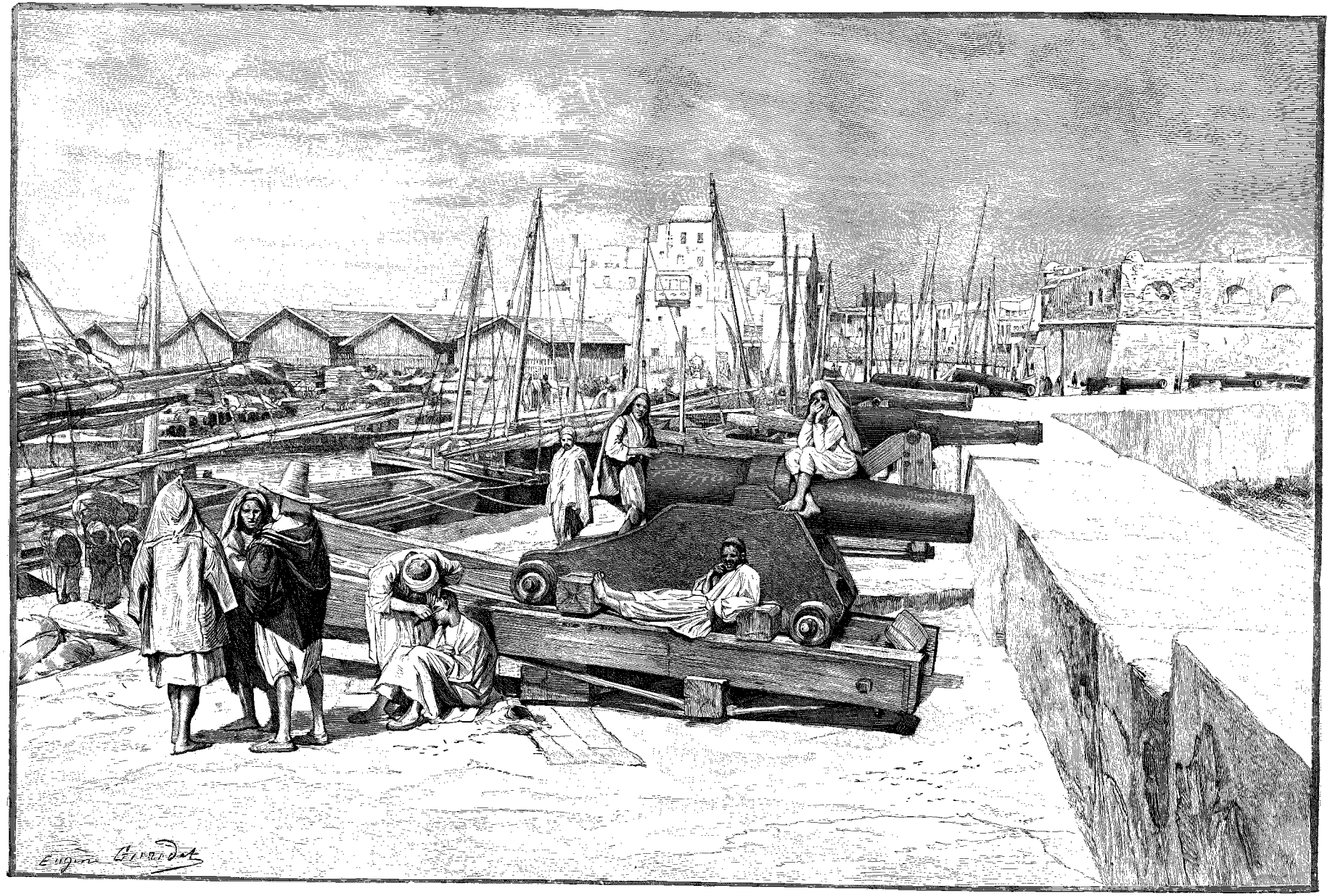
Au rez-de-chaussée, un vestibule voûté, qui ouvre sur une jolie cour ornée d'une fontaine, contient quelques antiquités; il est appelé à recevoir surtout celles dont le poids trop considérable rendrait dangereux le transport aux étages supérieurs.

Le premier étage se compose de trois grandes salles principales également intéressantes. Celle du milieu, qui est un grand patio couvert avec une fontaine de marbre au centre, est remarquable par son plafond, où le mauvais goût des décorateurs italo-tunisiens s'est donné libre carrière. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus bizarre et de plus déplaisant à l'œil que ces trophées d'armes et ces drapeaux aux tonalités discordantes, à l'aspect lourd et pâteux; c'est le triomphe de ce clinquant italien qui fait les délices de la Tunisie depuis un demi-siècle. Cette salle, assez grande d'ailleurs, et d'aspect imposant, est particulièrement consacrée aux collections épigraphiques. On y a rassemblé les inscriptions les plus curieuses que l'on a pu se procurer, en les groupant par régions et par localités. Pour rompre la monotonie on a disposé de distance en distance quelques statues et des fragments d'architecture ou d'ornementation.

On pénètre, de là, dans deux salles, l'une à droite, l'autre à gauche. La salle de gauche, qui a presque 19 mètres de long sur 12 de large, est une merveille d'éclat harmonieux. Le plafond est formé par une coupole à caissons dorés, du meilleur goût arabe. Le sol est recouvert, sur presque toute sa surface, par une immense mosaïque, découverte à Sousse par les officiers du 4e tirailleurs et apportée par M. de la Blanchère — avec quelle peine et quel labeur, on peut se le figurer aisément! — L'éclat de ce morceau presque unique répond fort heureusement à celui du plafond. Pour augmenter l'effet heureux de cette salle, M. de la Blan-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

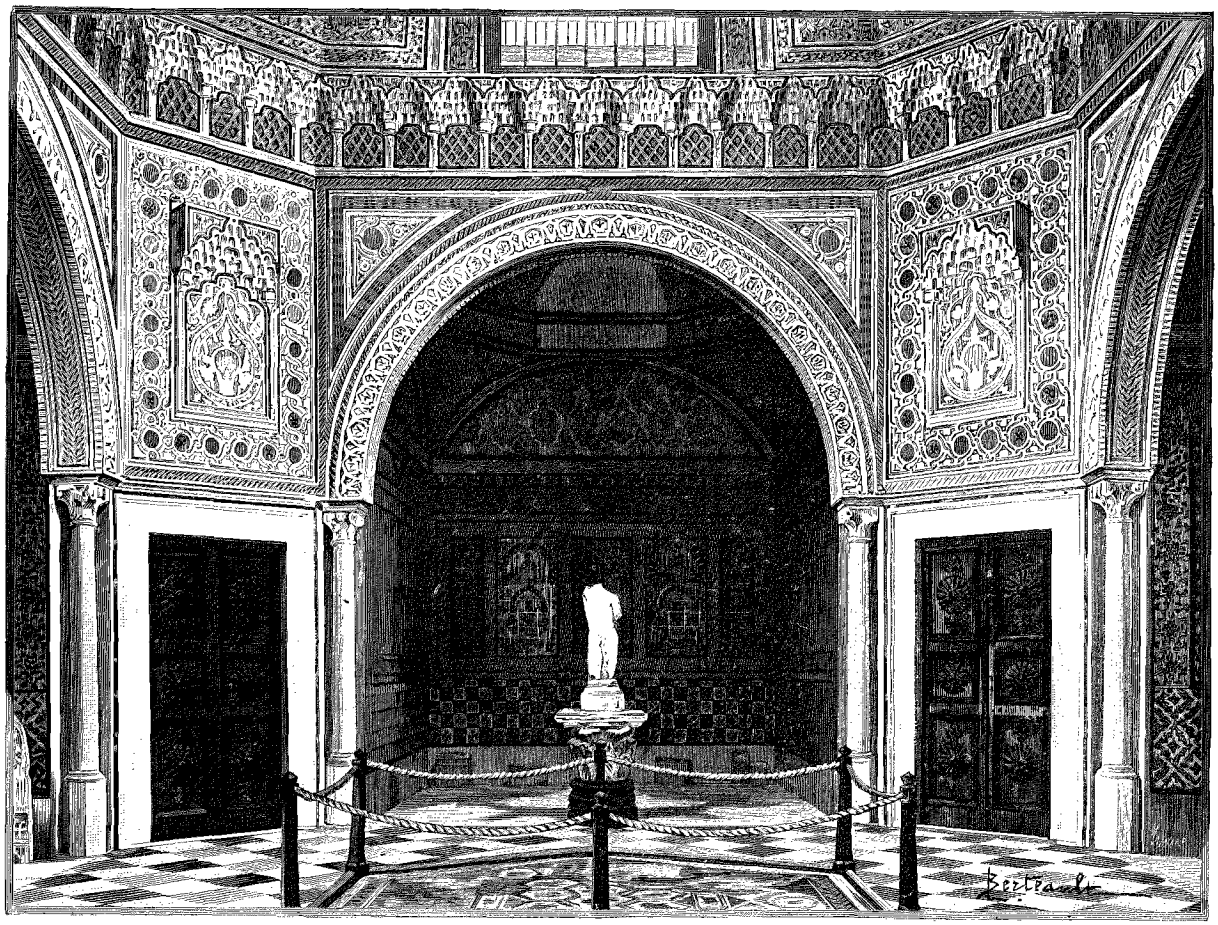
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BATTERIE DE LA GOULETTE (PAGE 127). — DESSIN DE E. GIRARDET, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chère a eu l'idée de garnir les murs de mosaïques de toute sorte recueillies en divers endroits du pays : tombes chrétiennes représentant des personnages en prière; sujets de genre où l'on voit des oiseaux, des poissons, des pêcheurs; figures décoratives comme la tête du dieu Océan; scènes empruntées à la vie réelle, telles que la représentation d'une course de chars dans un amphithéâtre. Au fond de la pièce on a disposé des statues qui jettent une note blanche sur cet ensemble coloré. Des vitrines renferment tous les menus objets en terre cuite, en verre, en bronze, que l'on a pu réunir.



SALLE DU ZODIAQUE AU BARDO[1].

A droite du patio, au fond d'une petite estrade qui termine la salle, s'ouvrent deux portes, qui se font pendants. L'une est faite uniquement pour la symétrie, elle ne recouvre que le mur; l'autre donne accès à ce qui fut autrefois l'habitation des femmes. C'est la salle du Zodiaque. Elle a la forme d'une croix; le centre est surmonté d'une coupole et, dans les intervalles des bras, sont quatre chambres carrées également sous coupoles. Les plafonds de cette partie du musée sont en plâtre ajouré d'un travail admirable. « Il y a là, dit M. de la Blanchère[2], une synthèse de tout le décor islamique. Des méandres arabes, des nœuds hindous, des cœurs persans, des palmettes égyptiennes, des entrelacs syriens, des rinceaux turcs s'y rencontrent, très bien fondus, harmonieusement combinés. C'est comme un résumé de toute la tradition d'un art très florissant dans l'Afrique du nord. Ce chef-d'œuvre vaudrait, à lui seul, toutes les dépenses et tous les soins que le palais où il se trouve a pu coûter et coûtera. » Dans cet ancien appartement des femmes, on a installé une mosaïque centrale, des statues et des modèles en plâtre, exécutés par M. Saladin, pour le pavillon tunisien de l'Exposition de 1889 (mausolée de Dougga, temple de Dougga, temple de Sbeitla).

Dans un pays aussi riche en antiquités que la Tunisie, l'établissement d'un musée s'imposait, si l'on ne voulait pas renouveler la triste expérience faite en Algérie, où les restes antiques ont été trop souvent, depuis cinquante ans, la proie des entrepreneurs et des colons. C'est l'honneur du directeur des missions scientifiques au Ministère de l'Instruction publique, M. X. Charmes, de l'avoir compris et d'avoir résolu la création de ce musée; c'est celui de M. Cambon, alors qu'il était résident général, d'avoir usé de son autorité pour faciliter l'exécution du projet; c'est celui de M. de la Blanchère de l'avoir menée à bonne fin avec l'aide de ses jeunes collaborateurs, MM. Pradère, Toutain et Woog.

1. *Dessin de Berteault, gravé par Maynard.*
2. *Collection du musée Alaoui*, p. 15.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

L'œuvre a déjà porté en elle sa récompense : la Tunisie possède, pour les antiquités, une collection centrale, que l'Algérie attend encore. Si les ministres résidents qui se succéderont à la tête du pays ont quelque souci, nous ne disons pas de l'archéologie, mais du renom de la science française, il leur sera aisé de faire de ce musée un modèle du genre.

En route pour la France

Maintenant il ne nous reste plus qu'à rentrer à Tunis pour liquider notre situation, payer nos hommes, vendre nos bêtes, mettre dans nos notes un peu d'ordre, développer ceux de nos clichés qui ne le sont pas encore, faire nos visites d'adieu aux amis que nous laissons là-bas et remercier les différents chefs de service dont la protection nous a été si utile.

C'est l'affaire de quelques jours : après quoi, escortés de Mohammed et d'Ali revêtus de leurs plus beaux costumes, nous nous acheminons vers la gare du chemin de fer Rubbattino qui va nous conduire à la Goulette. Nos fidèles compagnons veulent nous suivre jusqu'au vapeur. Nous nous installons avec eux dans un de ces wagons à jour où l'on peut voir librement le paysage qui se déroule sous les yeux. Voici d'abord un faubourg de Tunis ; puis le train contourne le bord du lac, effrayant des bandes de flamants roses qui pêchent dans les eaux tranquilles et s'envolent à notre passage ; plus loin nous voyons la petite île de Tchikli avec sa citadelle démantelée et à l'horizon la longue ligne basse de la Goulette sur laquelle se silhouettent un minaret et un clocher. Peu à peu la courbe que nous décrivons s'accentue, le train tourne ; ce n'est plus la Goulette que nous apercevons, mais Tunis, étendue, comme dit le poète arabe, ainsi qu'un burnous blanc,



SALLE DE LA GRANDE MOSAÏQUE DE SOUSSE[1] (PAGE 124).

sur les collines qui bordent le lac. Le soleil la couvre d'une poussière d'or, au milieu de laquelle se détachent les minarets et les dômes des mosquées. Adieu Tunis, ou plutôt, au revoir ! Les roues de la locomotive résonnent sur les plaques tournantes de la gare de la Goulette, le train stoppe, nous sommes arrivés. Mohammed et Ali s'occupent de nos bagages ; nous nous embarquons avec eux sur une petite barque ; nous longeons lentement le chenal qui conduit à la rade et passe derrière une batterie basse armée de canons de fonte, aussi disparates que possible. On se demande de quelle utilité ils pourraient être en cas d'attaque d'une flotte européenne.

Après un court trajet, pendant lequel le trop sensible

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Ali manque d'avoir le mal de mer, nous abordons enfin le paquebot qui doit nous ramener en France; nos excellents Arabes nous quittent avec mille protestations d'amitié, en nous souhaitant un prompt retour et toutes les prospérités possibles, et nous procédons à notre installation à bord.

A peine avons-nous terminé et regagnons-nous le pont, pour regarder encore de loin cette terre d'Afrique où nous avons passé de si bons et de si mauvais jours, et dont le souvenir tiendra une si grande place dans notre vie, que le sifflet de la machine se fait entendre, et que nous voilà en route pour la France.

Depuis que nous avons accompli ces voyages en Tunisie, quels progrès ont déjà été faits dans ce pays! La population indigène rassurée, pacifiée, le crédit rétabli, l'immigration facilitée, telle a été la première action du protectorat. L'organisation des services, leur développement, la création des contrôles civils, la loi sur la transmission de la propriété immobilière, la réforme douanière, sont venues ensuite et ont été l'œuvre des dernières années qui ont précédé l'Exposition de 1889. Celle-ci a prouvé d'une façon éclatante quel développement avaient pris en Tunisie le commerce, l'agriculture et l'industrie. Depuis lors les progrès ont été plus rapides encore : les ports de Tunis, de Bizerte, de Sousse, s'achèvent; les recettes des impôts donnent de telles plus-values que la conversion de la dette tunisienne, déjà consolidée à 5 pour 100, se fait une seconde fois à 3 et demi pour 100. Grâce à l'énergique et sage administration des deux premiers résidents généraux, MM. Cambon et Massicault, toutes les réformes désirées depuis si longtemps ont été préparées : la convention relative aux chemins de fer est signée après de longs délais, et les économies faites sur les exercices précédents, jointes aux ressources obtenues par la conversion nouvelle, mettent à la disposition du protectorat des sommes d'argent assez considérables pour qu'on puisse exécuter sans émission ni emprunt tout le réseau de chemins de fer de la Régence. Ce n'est pas tout : des travaux multiples vont être entrepris, marchés, hôpitaux, écoles.

Mais voici qui est fait pour confondre une fois de plus l'orgueil humain. M. Massicault se voyait enfin arrivé au moment où il pouvait accomplir ce vaste programme si laborieusement étudié et si patiemment amené à exécution. Hélas! au moment où le rêve allait se réaliser, brusquement, en trois jours à peine, le résident, frappé par un mal implacable, meurt à la Marsa, dans la force de l'âge, dans la plénitude de l'intelligence et de la volonté. Quelle terrible fin que de se sentir ainsi arraché à la vie au moment même où l'on va pouvoir enfin démontrer par le succès l'utilité et même la nécessité des œuvres qu'on a entreprises! Heureusement l'histoire est là pour enregistrer les résultats obtenus; et y mériter une place honorable est, après tout, le salaire le plus beau que puisse souhaiter un homme de cœur; c'est elle seule qui peut lui assurer

Ces belles palmes toujours vertes
Qui gardent les noms de vieillir.

Quoi qu'il en soit, le protectorat a fait ses preuves, sous l'administration successive de M. Roustan, de M. Cambon, de M. Massicault; la France peut s'enorgueillir d'avoir transformé en pays prospère et tranquille cette pauvre Tunisie ruinée, dépeuplée, abrutie par l'anarchie et le gaspillage.

Les indigènes sont fiers et heureux de ce renouveau, et, chose précieuse, ils nous en savent gré. Laissons le temps faire son œuvre et ayons confiance dans l'avenir. Peut-être verrons-nous bientôt luire le grand et beau jour où la reconnaissance des bienfaits dont nous les avons comblés fera tomber ces barrières morales qui séparent de nous les peuples musulmans, et où leur intelligence et leur caractère s'éveilleront enfin au progrès, auquel ils sont restés trop longtemps réfractaires!

R. CAGNAT ET H. SALADIN.

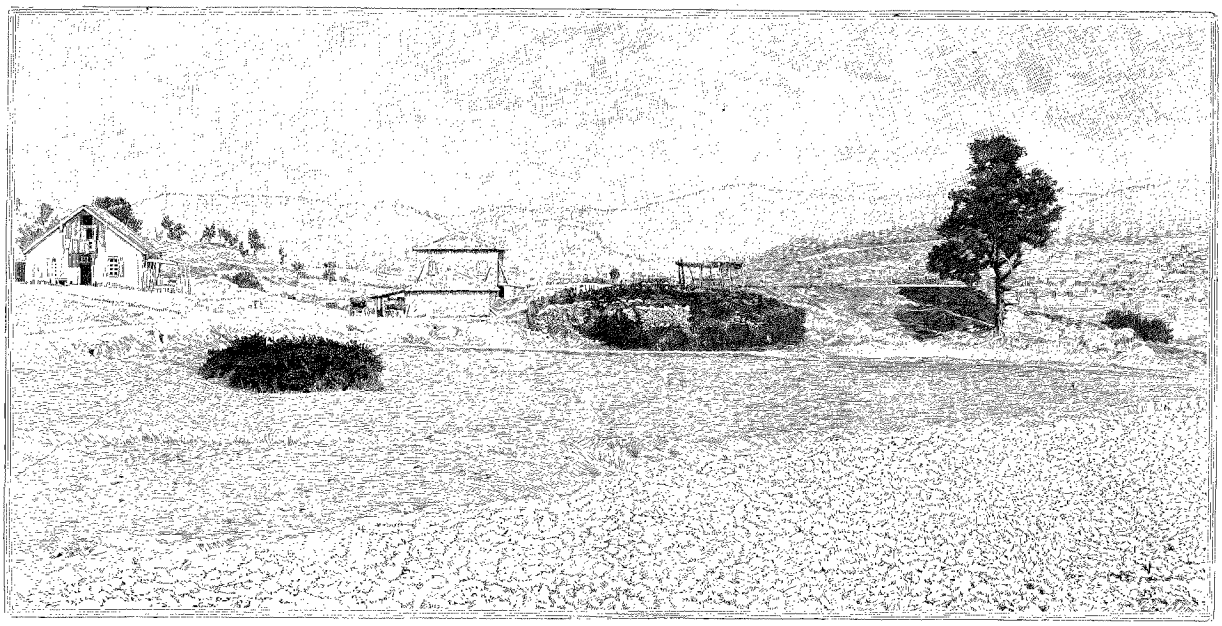
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



VIERGE DE DAMOUS-EL-KARITA[1] (PAGE 119).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



EMPLACEMENT D'OLYMPIE. — LES DEUX CAHUTES COMPOSANT LA VILLE MODERNE[1].

EXCURSION A OLYMPIE[2],

PAR M. CHARLES NORMAND,

DIRECTEUR DE « L'AMI DES MONUMENTS ET DES ARTS », ARCHITECTE DIPLÔMÉ PAR LE GOUVERNEMENT.

I

Les jeux d'Olympie. — Le départ. — Patras. — Pyrgos.



PAYSAN EN VOYAGE[3] (PAGE 130).

En un temps comme le nôtre, où les exercices de force et d'adresse sont remis en honneur, il peut être intéressant de visiter les lieux célèbres où les jeux publics atteignirent leur idéal, Olympie, où des fouilles, conduites avec méthode pendant ces dernières années, ont permis de retrouver presque toutes les parties du vaste ensemble de monuments consacrés aux luttes variées de la paix.

Comme itinéraire j'engage le voyageur qui se rend à Olympie à s'embarquer à Brindisi, et, après avoir longé la verdoyante Corfou et les côtes d'Acarnanie, à s'arrêter à Patras.

Patras a deux stations, c'est-à-dire deux hangars: dans l'un on abrite les wagons, qui, du quai du port, sont traînés vers Athènes. Le point de départ de l'autre voie ferrée se trouve en dehors et au sud-ouest de Patras, du côté de l'église Saint-André, entourée d'un champ de tombes ouvertes. En passant je vis un vieux mendiant, misérable, décharné, osseux comme un squelette, et qui chassait à la vermine; ce vivant dressé hors d'un tombeau semblait un trépassé prêt à s'évader de la confusion des tombes bouleversées.

Cette dernière voie aboutit à Pyrgos, localité la plus proche d'Olympie. Il y a peu de temps il fallait, pour s'y rendre, entreprendre une longue chevauchée par terre ou une pénible navigation sur un bateau d'une petite compagnie hellénique qui faisait escale à Katakolo, le port de Pyrgos. Pourtant les amis du pittoresque gardent quelque plaisir, même en prenant le chemin de fer; sa création est trop récente pour avoir encore gâté le pays par l'apport du banal cortège des voies ferrées.

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie de M. Charles Normand.*
2. *Voyage exécuté en* 1890. — *Texte inédit.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie de M. Charles Normand.*

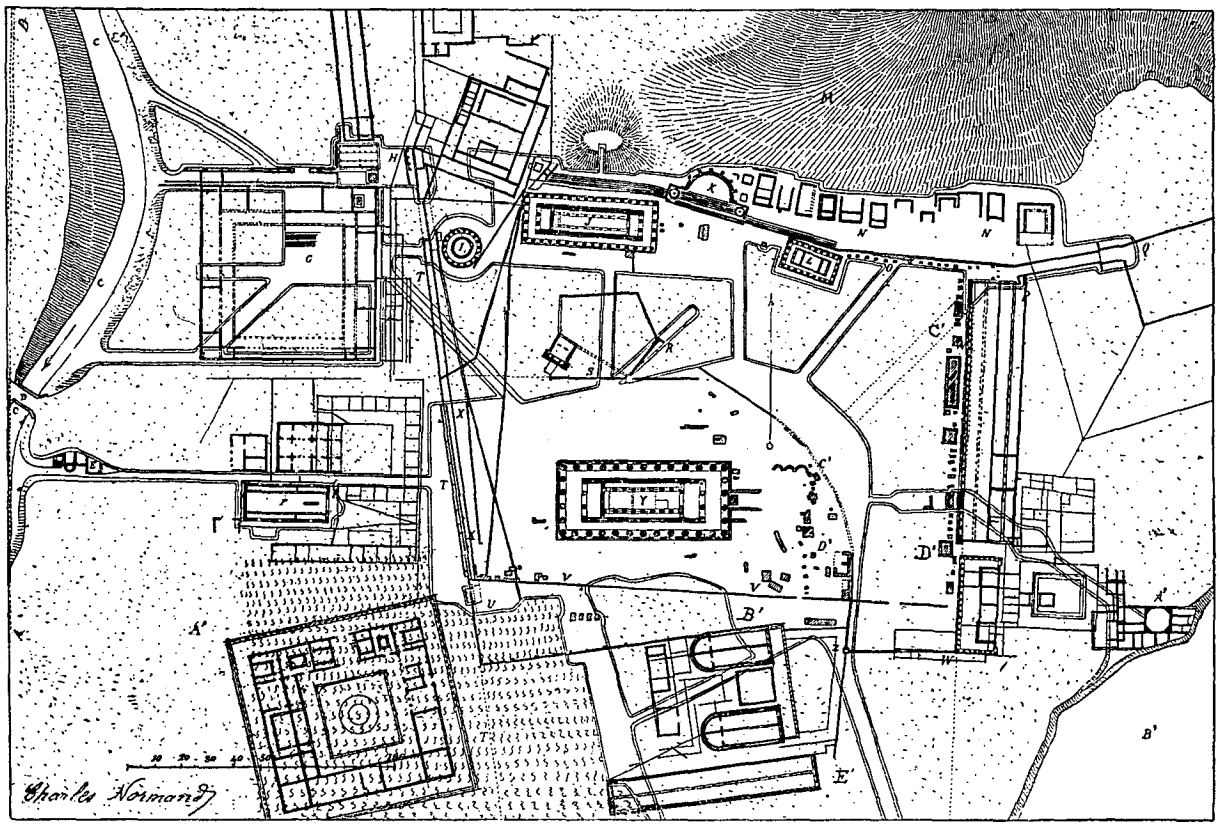
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

On traverse une plaine, sans fabriques ni masures, égayée de vignes et d'oliviers aux troncs noueux, à la teinte douce et cendrée. On aperçoit, à gauche, les monts du Péloponnèse, violacés de tons délicats, couronnés de cimes neigeuses; on côtoie, à droite, le rivage du golfe de Patras, aux ondes azurées; on s'arrête par intervalles devant une hutte en briques, chargée d'un écriteau donnant le nom de la station; aux alentours le vide, et rarement un voyageur; partout la solitude et le calme des champs. Parfois on entrevoit des laboureurs en costume national, au gilet bleu, à la fustanelle blanche, et au blanc bonnet.

Dans le voisinage d'Alissos, les monts se rapprochent tellement du rivage, qu'ils ne laissent au passage du train qu'une place bien mesurée. Nouvel arrêt devant Axaïa, sur l'une des trois voies de garage, pour dégager la voie unique et laisser passer le train qui marche en sens contraire. Je profite de l'arrêt pour observer le spectacle habituel des quelques buffets qu'on trouve en Morée : sur un comptoir sont alignés des œufs durs, du pain sec, du fromage grec et des bouteilles d'âcre vin résiné, le seul que l'on puisse d'habitude trouver en Grèce, hors des hôtels de Patras et d'Athènes, qui savent se fournir de vin doux, dit *de Solon*; le limpide mastic, boisson populaire des Grecs, est ici, comme partout en Hellade, la principale ressource.

Aux approches d'Apostoli la région est marécageuse; des soldats en faction gardent les stations; çà et là on aperçoit quelque berger à la mine sauvage; sa silhouette se détache vigoureuse, bien découpée, sur le sombre feuillage des arbres de la plaine abandonnée, et sur l'horizon des monts grisâtres. Ce sauvage porte face allongée, chevelure touffue, barbe longue et pointue, nez aquilin, et braque sur vous des yeux fauves. Ajoutez un vieux fusil croisé en bandoulière sur un manteau de poils de chèvre; et brossez cela d'un ragoût de poussière, de rouille et de soleil : appuyé sur sa longue houlette recourbée, ne rappelle-t-il pas, à l'armement près, ces figures pastorales qu'on surprend aux parois des vases peints de l'antiquité?

A Amalias on nous décharge; je ne vois pas cette localité sur mes cartes, car le lieu, de création récente, est formé de la réunion des bourgades de Kalitsa et de Dervichi Tchelibi; on nous dépose, avec notre bagage, au milieu du ballast de la voie ferrée; fort embarrassés, nous trouvons heureusement des sauveurs exigeants :



PLAN D'OLYMPIE[1].

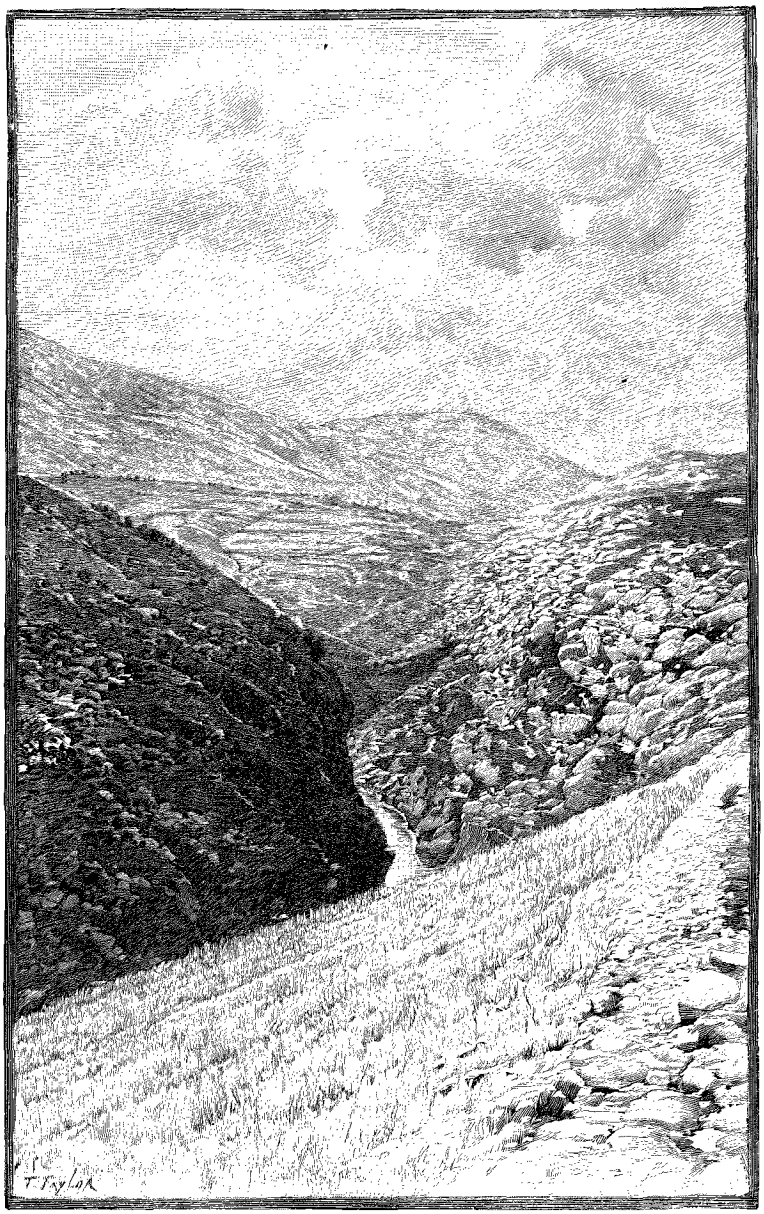
C, Cours du Kladéos. — D, Pont. — E, Ruine. — F, Atelier de Phidias. — G, Gymnase. — H, Porte et Prytaneion. — I, Philippeion. — J, Héraion. — K, Exèdre d'Hérode Atticus. — L, Temple de Mèter. — M, Mont Kronos. — N, Trésors des peuples grecs. — O, Bases des Zanès. — P, Entrée secrète du stade. — Q, Stade. — RS, Pélopion. — TVH, Muraille d'enceinte de l'Altis. — U, Porte. — W, Portique. — Y, Temple de Zeus. — A' (à gauche), Léonidaion. — A' (à droite), Maison de Néron. — B' (à g.), Bouleutérion. — B' (à dr.), Cours de l'Alphée. — C'D' (à g.), Bases de statues. — C'D' (à droite), Portique de l'Écho et bases de statues et petits monuments.

1. *Dessin de M. Charles Normand.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce sont des cochers ou *amaxa*, avec lesquels nous improvisons une « symphonie », c'est-à-dire un accord commercial, au prix duquel ils nous conduiront en carriole jusqu'à Olympie.

Nous partons. On aperçoit à droite le profil des montagnes de l'île de Zante; bientôt les terres sont plus arides; la route monte en lacets, révélés de loin par les poteaux télégraphiques, et devient très mauvaise : notre patache roule avec des cahots invraisemblables, car chaque ornière est un fossé profond; le soleil darde, il faut fermer les volets en zinc, au risque d'étouffer. De temps à autre on fait halte à quelque relais; on trinque au mastic avec les Grecs qui passent, avec les cochers qui se reposent, avec le *baïkal*, petit épicier qui tient le relais et qui fournit la saumure de menu poisson, la figue et le fromage.



GORGES DE L'ALPHÉE, PRÈS DE KARYTÆNA [1] (PAGE 132).

A l'une de ces haltes, celle d'Apostoli, je photographie un cavalier, marchand d'huile, dans l'attirail d'un Grec en voyage. Ainsi j'arrive jusqu'au bourg de Pyrgos. Aujourd'hui les voyageurs peuvent plus commodément rouler en wagon jusqu'en cet endroit.

Pyrgos est fait d'une longue et large rue, aux maisons basses, avec voies affluentes plus étroites. L'une conduit à la place qui sert de marché. L'étal des boutiques ouvre sur la rue pour les facilités du marchandage, et l'arrière-fond recèle l'atelier, tradition qui a presque disparu en Occident et qui survit en Orient : ainsi l'on faisait aux époques antiques, si j'en juge par les boutiques de Pompéi et par les représentations figurées, celle entre autres qui se trouve sur un vase reproduit dans les *Monumenti* de l'Institut italien. J'ai vu la scène et j'ai eu le plaisir de la répéter quand je fis l'essai et l'achat, à la mode antique toujours en usage, de ces souliers rouges du pays, nommés *tsarouks*, à l'avant-bec recourbé et surmonté d'une houpette de laine teinte; à l'auvent du cordonnier étaient suspendus toutes sortes d'objets en cuir, des étuis de pistolets, des sacs, des guêtres ouvragées, des ceintures garnies de cartouchières. J'escaladai, dans cet étalage bariolé, l'établi, dominant de plus d'un mètre le sol de la rue, et je m'assis sur un escabeau, tandis qu'avec prévenance un apprenti posait sous mes pieds un morceau de cuir brut. Ce tableau de genre, bien moderne, est figuré tout entier sur la vieille peinture dont j'évoque ici le souvenir.

Plus loin, au milieu des boutiques de forgerons et d'armuriers, en plein vent, voici l'abattoir : les animaux écorchés sont suspendus tout entiers, en enfilade, le long d'un mur de forgeron, dont le marteau résonne joyeusement près de la flamme pétillante et gaie; le corps des bêtes, rouge de sang, tranche en tons d'une puissance superbe sur le fond sombre des vieilles pierres et sur la transparence obscure de la forge voisine. Comme j'en tentais une rapide pochade, je fus bien vite entouré d'une foule sympathique, bon enfant, un

1. *Dessin de Taylor, gravé par Devos, d'après une photographie de M. Charles Normand.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

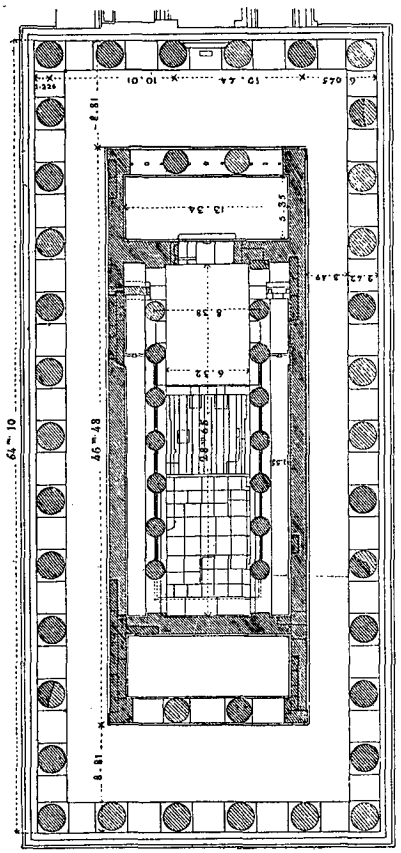
peu bien familière, qui engagea des colloques et multiplia toutes les prévenances embarrassantes d'un zèle incommodant.

II

Olympie. — Son histoire. — Les fouilles. — Les monuments.

Enfin je quittai Pyrgos pour arriver en trois heures à Olympie; on y accède par une plaine légèrement ondulée de collines couvertes de pins. L'aspect de la vallée est agréable. Un petit torrent, le Kladéos, y serpente, et ses eaux, qui viennent du nord, vont grossir le cours de l'Alphée. Dans cette longue plaine, deux cabanes seulement paraissent au milieu des ruines de l'Olympie antique; sur la photographie que j'en ai prise du bas de la colline de Drouva, on aperçoit à gauche le hangar où s'abritent les hommes, et, à droite, la remise pour les bêtes. Près de là, sur un coteau qui se dresse au sud de ces abris, on reconnaît un grand monument moderne, de style antique : c'est le Musée d'Olympie, bâti par M. Dörpfeld; au sommet du coteau sont éparpillées les maisons du village de Drouva.

De la colline de Drouva, ou du mont Kronos, qui lui fait face de l'autre côté du Kladéos, on aperçoit le vaste champ de ruines, que limite le lit de l'Alphée; ce fleuve, que j'ai vu à Karytæna passer entre les gorges étroites des monts d'Arcadie, s'aperçoit très bien du sommet du Lykaon Vouno, ou mont Lycée; à Olympie son cours paraît dans toute sa largeur et dans toute sa beauté, car il a été grossi des eaux de plusieurs autres rivières, telles que l'Hélisson, le Gortynios, le Buphagos, le Ladon. A l'extrémité de la plaine olympique, l'horizon est borné par une ligne de montagnes, sans doute l'ancien mont Phellon.



PLAN DU TEMPLE DE ZEUS[1] (PAGE 138).

Olympie ne constituait pas une ville, mais se composait d'un sanctuaire, comprenant avec un temple principal un grand nombre d'autres temples, d'autels et de bâtiments pour les foules ou les administrateurs des fêtes sacrées. D'ici on aperçoit les deux parties d'Olympie : l'une, l'*Altis*, entourée de murs; l'autre composée de monuments groupés en dehors de cette enceinte pour les besoins du culte et des fêtes. Altis, qui signifie « bois sacré du dieu », est un vieux mot, dont s'est servi Pindare, en place du terme ordinaire d'*Alsos*. Des platanes, disparus aujourd'hui, encadraient de nuances aimables l'énergique coloration des temples accumulés et entourés d'une profusion d'autels, de piédestaux, de statues, éparses dans l'Agora, où séjournait la foule pieuse; les soubassements sont encore sur place, et l'on voit à terre presque tous les éléments nécessaires à l'architecte pour tenter une de ces restitutions, qui sont si admirables quand, fidèlement, elles nous révèlent le cadre de la vie antique.

L'enceinte qui enclôt l'Altis est un mur (TT, VV, H), tracé primitivement par Héraclès, l'Hercule grec, sur le plan d'un quadrilatère, qui fut rebâti plus tard. Ses portes (H et U) donnaient passage aux processions qui circulaient dans l'intérieur.

En dehors de ce mur on aperçoit une suite d'édifices de formes diverses : c'est la seconde partie d'Olympie, où s'élèvent les ruines des bâtiments d'administration et les édifices où les athlètes s'entraînaient dans des exercices préparatoires. Plusieurs étaient réservés aux magistrats et aux prêtres, dont les trois principaux, les *théokoles*, formaient la tête de la hiérarchie sacerdotale. Trois spondophores allaient d'ici annoncer les fêtes, attiraient les pèlerins, assuraient les traités et le droit sacré. Les devins rendaient les oracles; les exégètes interprétaient les légendes, expliquaient les monuments. Les inscriptions mentionnent aussi un architecte, un *xyleus* ou fournisseur du bois nécessaire aux sacrifices, un médecin, un chef de cuisine, des joueurs de flûte et des danseurs.

C'est au milieu de ces édifices, aujourd'hui ruinés, que les frères ennemis de l'Hellénisme venaient jadis suspendre leurs querelles dans une « trêve sacrée », pour se surpasser dans les luttes de corps; pendant ces assises quinquennales, qu'on nommait les jeux Olympiques, on réglait les affaires des citoyens et les destinées des petits États grecs, comme en un congrès diplomatique. Chaque peuple retrouvait ses souvenirs et ses archives dans ce vaste musée, où l'on voyait tant de statues, d'ex-voto et de témoignages propres à rappeler les événements de l'histoire des cités grecques, éparses alors sur le littoral de la Méditerranée, depuis la Gaule, la Sicile et le sud de l'Italie, jusqu'en Afrique, en Asie Mineure, en Turquie et en Crimée.

Car tous les peuples helléniques avaient collaboré à la fondation du culte et des jeux, comme le prouve la variété des temples, des autels, des rites, des reliques. Les invasions successives apportèrent en Élide

1. *Dessin de M. Charles Normand.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



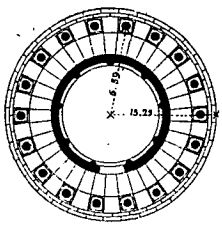
OLYMPIE. LE TERRAIN DES FOUILLES. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR PRIVAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les dieux et les légendes qu'on tailla plus tard dans la pierre ou le métal. Les Pélasges consacrèrent un temple à Kronos sur cette colline, qui en a pris le nom. Les Phéniciens, les Ioniens, les Crétois, venus de la mer, apportèrent avec leur religion une civilisation dont on a retrouvé ici les œuvres archaïques si curieuses, qui témoignent d'une influence orientale bien caractérisée.

L'Idéen Héraclès, l'Hercule grec, venu de Crète, donna à cette plaine le nom d'Olympie et ouvrit entre ses cinq frères un concours qui fut l'origine de la périodicité des jeux fameux; ils varièrent suivant les époques; car on abolissait, on rétablissait les combats, et l'on instituait parfois des luttes nouvelles. Le retour des fêtes quinquennales servit, à dater de 776 avant notre ère, de base au système chronologique des Grecs.

Le pays fut ensuite envahi par les Thessaliens, Étoliens, Achéens et Doriens, qui apportèrent les éléments de cultes divers, tous associés en bonne intelligence dès le IXe siècle avant Jésus-Christ. La présidence des jeux, échue à Pise, lui fut enlevée par Élis; puis Sparte imposa sa protection.



PLAN DU PHILIPPEION[1].

Au Ve siècle, l'habileté des administrateurs permit d'élever les nouvelles murailles de l'Altis et de plus splendides édifices sacrés. Au IIe siècle avant Jésus-Christ, les Romains de Mummius accumulent à Olympie les richesses que Néron pillera.

Quand la foi, qui fait les grandes et belles choses, eut décliné, on continua par habitude les voyages à Olympie, qui devint alors un rendez-vous pour les curieux, un lieu de réunion à la façon de nos expositions. Alors Lucien narguera hardiment Zeus : « On ne t'offre plus de sacrifices, on ne couronne plus tes statues, si ce n'est quelquefois par hasard, à Olympie. Encore celui qui le fait ne croit-il pas remplir un devoir rigoureux, mais simplement payer tribut à un antique usage. »

Après l'empereur-architecte Hadrien, qui encombra l'Altis de statues et de dédicaces, Olympie cesse d'avoir un rôle politique ou religieux. La dernière fête a lieu en 393 après Jésus-Christ; Théodose Ier interdit alors la continuation des usages païens; en 426 Théodose II ordonne de détruire les temples et d'y mettre le feu; au Ve siècle on adore le Christ dans l'atelier de Phidias; au VIe un tremblement de terre renverse les colonnes des temples qu'on voit encore couchées tout de leur long sur les gradins du temple de Zeus.

Puis une ville se gîte, à l'époque byzantine, dans les monuments délaissés, bientôt recouverts des boues du Kladéos rompant ses digues, et des terres éboulées du mont Kronos. Alors les bergers bâtissent des masures, faites de dépouilles dérobées au temple du dieu des dieux, et de quelques-uns de ses morceaux se font des cercueils de choix.

La vieille civilisation achève de s'écrouler; le Péloponnèse est envahi au VIIe siècle par les Slaves, et au XIIIe par des Francs, arrivés aux bords de l'Alphée à la suite de cette quatrième croisade pendant laquelle nos ancêtres devinrent ducs d'Athènes ou bien même princes de Morée, comme le fut Villehardouin. Mais l'oubli s'est fait désormais sur Olympie jusqu'au jour où la France ressuscitera son nom, bien des siècles plus tard.

C'est en effet au XVIIIe siècle qu'un savant bénédictin français, Montfaucon, attire à nouveau l'attention sur l'antique cité dans une lettre adressée à l'évêque de Corfou. L'espoir d'une résurrection future est confirmé par Winckelmann, Chandler, Leake, Gell, Fauvel et Pouqueville, Stanhope, Allasson, Quatremère de Quincy; c'est encore la France qui fait les premières fouilles. Le général Maison, non content de défendre l'indépendance de l'hellénisme avec ses valeureux officiers et soldats, conduit une armée de savants qui étudient la faune, la flore, dressent une admirable carte du pays et recherchent, sous la direction des architectes Blouet, Poirot et Ravoisié, les monuments antiques dont ils tracent les plans; ainsi nos compatriotes rendent aux Grecs ces monuments dont ils sont si fiers; car ils professent à l'état de maxime publique cette sage parole de M. Duruy aux *Amis des Monuments* lors de notre visite aux arènes de Lutèce : « Le patriotisme est fait de souvenirs et d'espérances; il faut conserver les uns pour garder les autres ».

Dans les in-folio dont se compose l'*Expédition de Morée*, on trouve le résultat des fouilles pratiquées sur l'emplacement du temple de Zeus Olympien, et les gravures des fragments qu'on peut voir au Musée du Louvre, dans la salle grecque; il s'en fallut de peu qu'on ne rapportât ici les admirables sculptures du fronton et des autres métopes, trouvées tout auprès du lieu des fouilles françaises, lorsque, cinquante ans plus tard, les Prussiens continuèrent notre œuvre. Pendant que nous nous occupions de notre réorganisation, les plus marquants des Allemands comprenaient la nécessité d'imposer leur suprématie intellectuelle. Dans l'ordre des études sur l'Antiquité, la Prusse a depuis lors multiplié les travaux, notamment sur les monuments grecs, cherchant à rendre le monde tributaire de sa langue, de ses efforts, de ses musées. Depuis longtemps déjà l'historien Curtius caressait le projet de fouilles à Olympie; il gagna à cette idée son élève le prince impérial Frédéric, futur empereur Frédéric III, et son père Guillaume Ier. Le Reichstag vota les crédits nécessaires, et, en avril 1875, un traité ratifié par les Chambres grecques autorisa les fouilles, en stipulant que les Prussiens ne pourraient emporter que quelques doubles et des moulages; le droit de première publication leur était réservé. Les fouilles commencèrent le 4 octobre 1875 à 150 mètres au sud de l'angle sud-ouest du temple de Zeus, d'où des tran-

1. *Dessin de M. Charles Normand.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chées, rayonnant dans diverses orientations, permirent de reconnaître la place des autres monuments. Ces fouilles gigantesques durèrent de 1875 à 1881, sous la conduite des architectes Bœtticher, Dörpfeld, Bohn, Borrmann, Græf, et des archéologues Treu, Hirschfeld, Furtwengler, Purgold : pour un million de francs on déblaya presque tout le site d'Olympie et l'on trouva environ treize mille objets de bronze, six mille monnaies, mille objets de terre cuite, cent trente sculptures; on remarque surtout un chef-d'œuvre, l'Hermès de Praxitèle, la victoire de Pæonios, les admirables figures qui décoraient les frontons et les métopes intérieures du temple de Zeus. Ces objets sont réunis dans le musée d'Olympie; quelques-uns, surtout des bronzes, ont été portés au musée central d'Athènes.

On peut voir au Louvre de très beaux morceaux rapportés par l'architecte Blouet. Quant au champ des fouilles, il est demeuré depuis lors à la disposition des curieux.

Olympie est aujourd'hui une plaine jonchée de ruines d'édifices, dont les basses assises subsistent seules; rarement une colonne se dresse encore entière. On reconnaît nettement la distribution des monuments, car les murs permettent d'en tracer les plans. Autour de chaque construction gisent des fragments des parties supérieures; l'architecte en les observant et en les mesurant peut acquérir et donner une idée précise de l'aspect primitif de ces sanctuaires.



TÊTE DE LUTTEUR[1].

En se rendant aux ruines on traverse d'abord le Kladéos, et l'on se trouve au milieu des débris des gymnases; de l'un, le grand gymnase, on n'a dégagé que deux portiques, dont le plus intéressant est le portique oriental, divisé par une colonnade; il mesure justement la longueur du stade, soit 210 m. 50, sans doute parce qu'il servait aux concurrents pour préluder au combat définitif; divers monuments ornaient le gymnase : on y conservait des statues et la liste des *olympionikes*, ou vainqueurs des jeux; on a retrouvé une très belle tête d'athlète et une tête de bronze où l'on voit le regard insolent et brutal d'un de ces mâles et superbes vainqueurs.

Une porte met en communication cet édifice avec le petit gymnase ou Palestre, genre de construction jusqu'ici mal connu, et où les coureurs prenaient les derniers entraînements avant le concours.

Entre les deux gymnases on rencontre les soubassements de la porte monumentale ou propylées, puis de celle des processions pratiquée dans l'une de ces murailles retrouvées qui enclosent l'Altis ou enceinte sacrée; quand on y a pénétré, on aperçoit à sa droite, c'est-à-dire au sud, le Philippeion, à sa gauche le Prytaneion, et en face de soi l'Héraion.

Le *Philippeion* est une rotonde dont les gradins en marbre blanc sont à leur place. Sur le sol on voit les chapiteaux ioniques, les fûts de colonnes avec leur baie élégante, les caissons des plafonds. Philippe II de Macédoine commença, en 338 avant Jésus-Christ, cette construction, consacrée à la gloire de la dynastie macédonienne, qu'Alexandre le Grand termina.

Le monument voisin, le *Prytaneion*, était le lieu où l'on offrait les repas officiels aux vainqueurs et aux grands personnages, notamment le banquet qui clôturait la procession finale; la foule, réunie au dehors de l'édifice, recueillait l'écho des triomphantes acclamations. On a cru reconnaître la cuisine dans une pièce où l'on a retrouvé des vases, ustensiles et trépieds.

Sur la façade du Prytaneion qui fait face au Philippeion est une chapelle carrée, celle d'Hestia, où se trouvait le foyer public d'Olympie, fait de cendres, et où l'on entretenait un feu de jour et de nuit. Au fond du péristyle était l'*Hestiatorion*, salle habituelle des repas des magistrats, des prêtres : c'était là qu'étaient servis les banquets triomphaux.

Au Prytaneion touche l'*Héraion* ou temple d'Héra, la Junon des Grecs. C'est, avec le *Parthénon Inconnu* d'Athènes étudié dans *l'Ami des Monuments et des Arts*, à propos de la restitution que nous en avons exposée au Salon de 1892[1], un des plus anciens monuments doriques; on voit en place les deux gradins sur lesquels posent encore les assises inférieures des colonnes, les murs qui enclosent le sanctuaire, le dallage et les bases des statues qui décoraient ce temple, long de 50 mètres et large de 18 m. 76, bâti en cette pierre coquillière nommée *poros*. On remarque dans ce monument, comme dans certaines de nos églises, une grande variété de styles; on a reconnu ici neuf types variés, dont certains remontent à l'époque la plus reculée; ainsi l'échine ou courbe des chapiteaux doriques y est parfois lourde, comme on la voit dans les constructions du VIIe siècle, ou élégante et pure, comme à l'époque de Périclès, ou raide et sans grâce, comme aux bas temps. Cette variété s'explique quand on songe que ce vieux temple devait, de même que les primitifs sanctuaires, être d'abord entouré de colonnes en bois, dont l'une subsistait encore au temps de Pausanias; successivement, lorsqu'elles menacèrent ruine, on leur

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

1. Cette restitution du Parthénon Inconnu et celle de l'Acropole archaïque ont obtenu la première médaille d'or.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

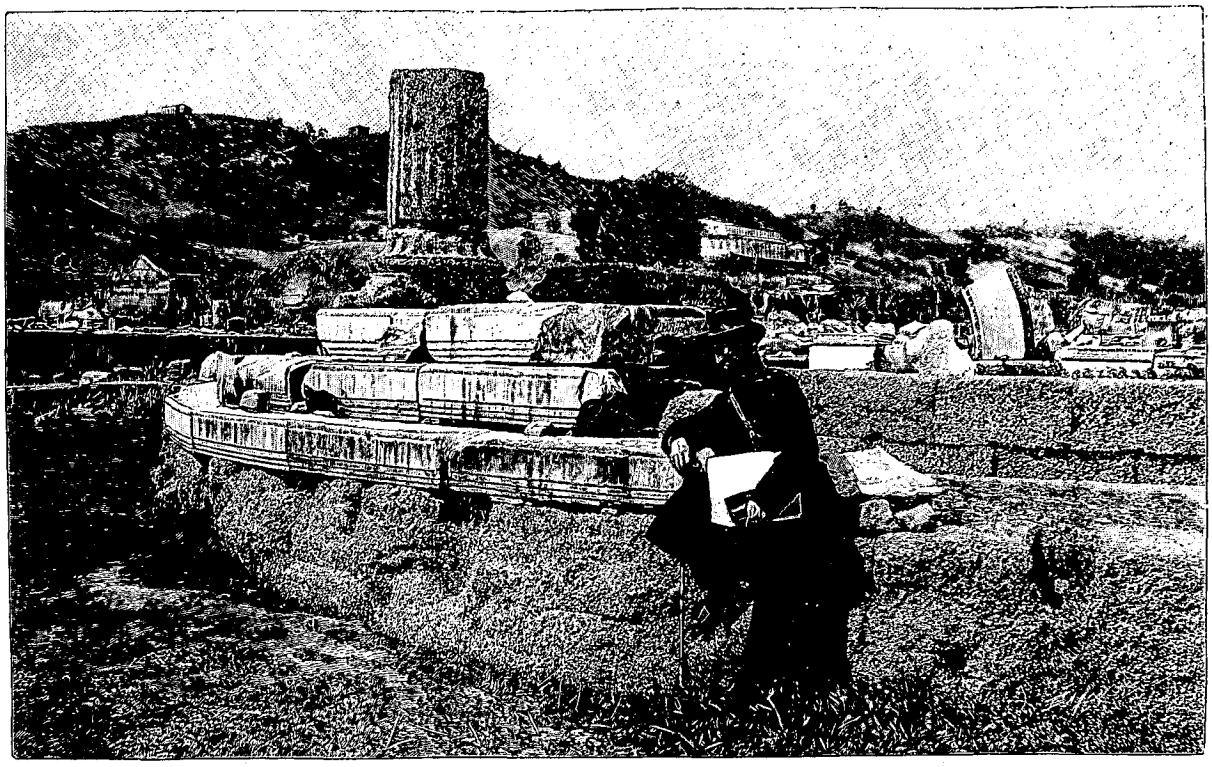
substitua des colonnes en pierre qui furent conçues sur le modèle en usage à l'époque de la réfection. La base des murs du temple est faite en grandes dalles, demeurées debout; les parties hautes devaient être en matériaux plus légers, peut-être en briques crues, comme à Mantinée, Tégée, Lycosura et Troie; la couverture était en bois et en terre cuite; une particularité étrange est l'acrotère, ou ornement placé au-dessus du sommet du fronton; c'est, à l'Héraion, un cercle, ayant 2 m. 24 de diamètre, échancré pour recevoir la pointe du fronton, avec ornements moulurés dont la peinture subsiste encore.

Seize prêtresses desservaient le culte d'Héra. On entrait dans son temple par un vestibule, décoré de statues dont les bases demeurent en leur place, et précédant une porte en bois recouverte de bronze.

L'intérieur du temple de l'Héra Olympienne constituait un véritable musée : on y conservait un disque sur lequel les principales règles des jeux étaient gravées : c'était le disque d'Iphitos. Des œuvres d'art nombreuses décoraient aussi le sanctuaire, notamment celles des vieux maîtres qui avaient inventé cette statuaire chryséléphantine dont M. Gérôme s'est si heureusement inspiré dans sa *Bellone* exposée aux Champs-Élysées en 1892. On a retrouvé une œuvre des maîtres primitifs qui avait orné le temple d'Héra: c'est une tête colossale de cette divinité, peut-être même celle de la principale statue du temple, car on sait que c'était une Héra ou Junon ayant Zeus à ses côtés. L'identification paraît d'autant plus vraisemblable que le visage retrouvé reflète le caractère si curieux des œuvres archaïques, et que Pausanias a observé que le tronc des statues principales de ce vieux temple sont « d'un goût fort ancien, pour ne pas dire grossier ». Cette tête appartient à cette série d'œuvres archaïques découvertes depuis quelques années un peu partout en Grèce, principalement sur l'Acropole d'Athènes.

La vue de ces sculptures oblige à modifier l'opinion qu'on se fait de l'art grec; elle cause un vif plaisir à ceux qui goûtent les aperçus nouveaux révélés par les découvertes. M. Léon Bazalgette a dit bien justement, dans la revue *l'Évolution*, que nous entrons ainsi dans une forêt de formes divines et d'abstractions lumineuses, où notre obscure et grossière compréhension se stupéfie: ces œuvres, prometteuses d'au delà, jettent un flambeau dans la tombe de la pensée humaine, en éclairant le fond de sanctuaires jusqu'alors ignorés; sous le charme un peu rude de ces statues on devine l'épanouissement complet des formes idéales.

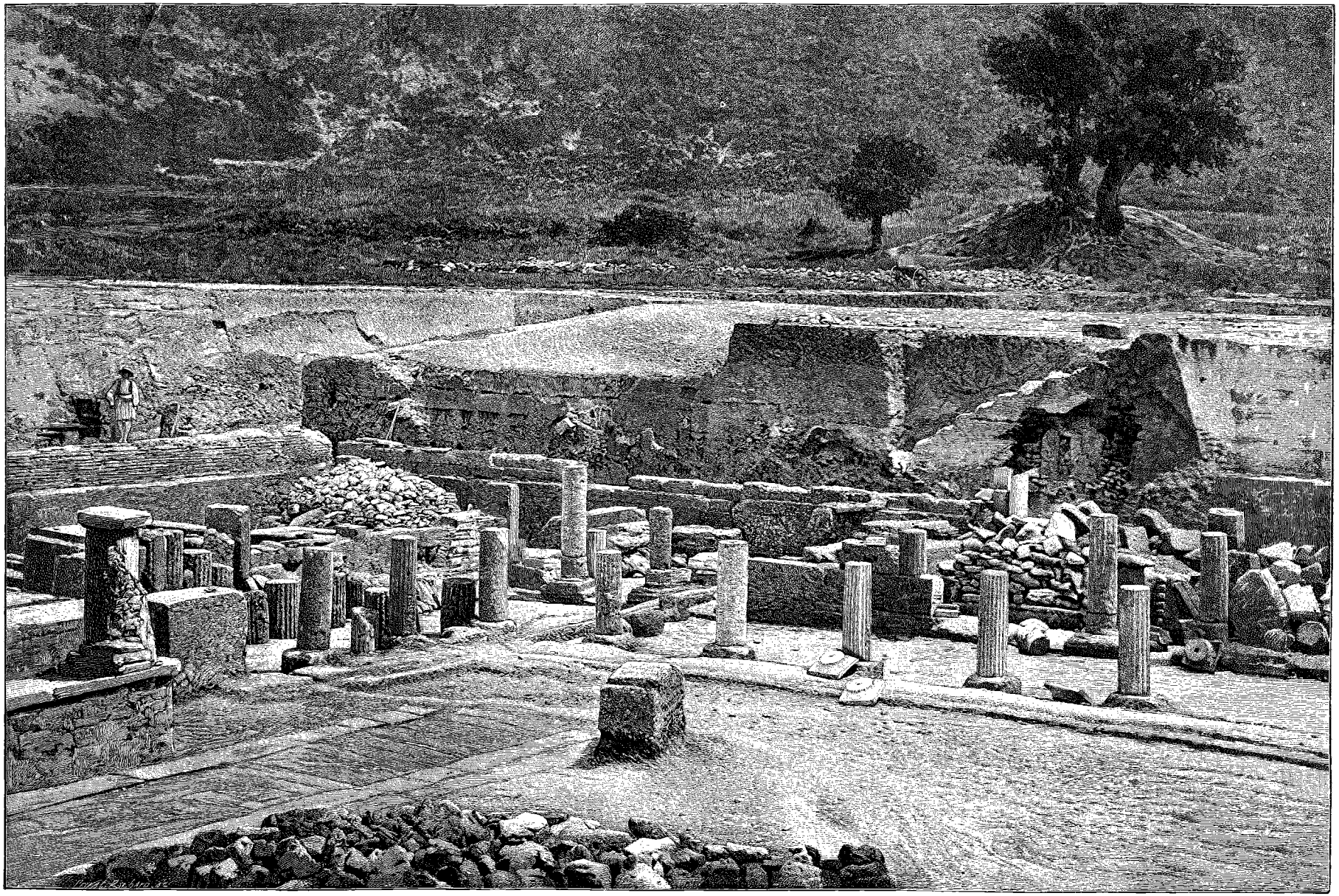
Ainsi prodiguait-on, dès les temps antiques, un vif intérêt à ces témoins des premiers efforts de la civilisation. Car alors déjà les pèlerins grecs s'attardaient au temple d'Héra pour y contempler, dans l'opisthodome, ou arrière-vestibule, le *ladè* de Cypselos, vieux coffre du VIe siècle avant notre ère, fait en bois de cèdre plaqué d'ivoire et d'or. On y avait figuré en sculpture l'encyclopédie des légendes helléniques pri-



RUINES DU PHILIPPEION [1].

1. *D'après une photographie de M. Charles Normand.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE GYMNASE (PAGE 135). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR PRIVAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mitives. Mais ce musée sacré était rempli de bien d'autres œuvres d'art; la plus importante qu'on ait retrouvée dans le naos est un chef-d'œuvre de l'art hellénique, désigné par Pausanias comme sorti des mains du célèbre Praxitèle; on a même retrouvé la base de cette sculpture, figurant Hermès ou Mercure, portant sur son bras gauche Dionysios ou Bacchus encore enfant, qu'on admire au musée d'Olympie.

Parmi beaucoup de souvenirs on voyait aussi dans le temple d'Héra la table des vainqueurs des jeux, sur laquelle on posait les couronnes avant de les distribuer; cette table était enrichie de bas-reliefs sculptés dans l'or et dans l'ivoire par Colotès, compagnon de Phidias.

III

Le grand temple de Zeus. — Le trésor des cités grecques. — Le stade. — Les jeux. — Le théâtre et l'hippodrome. — Les habitations des prêtres et des magistrats.

Entre toutes les ruines on remarque surtout un grand soubassement (Y) qui se révèle comme celui du principal édifice d'Olympie; les basses assises du temple sont encore en place, ainsi que le dallage et les tambours inférieurs des colonnes; sur les degrés, les colonnes presque entières sont étendues tout de leur long; c'est le temple de Zeus. Ce sanctuaire splendide et la statue fameuse de sa divinité furent exécutés avec le produit des dépouilles remportées par les Éléens sur les Pisans. Libon, originaire du pays éléen, en avait été l'architecte. Comme autrefois on accède au temple par l'orient, au moyen d'une rampe douce escortée d'ex-voto, dont les tons puissants se détachaient jadis sur la note claire des six colonnes doriques de la façade, et l'on entre dans le pronaos ou avant-sanctuaire. L'étude, si intéressante et si fructueuse, des trous de scellement, qu'on voit encore sur le seuil, prouve que le pronaos était fermé par une grille, ce qui, avec beaucoup d'autres indices, confirme l'opinion qu'il était une salle de musée. Son sol est couvert d'un beau dallage et d'une mosaïque trouvée par les Français et représentant des Tritons.

Au fond du pronaos une porte à deux battants, large de 4 m. 50, se fermait au moyen de tiges dont j'ai pu encore mesurer sur le seuil les trous de logement; la porte était couronnée d'une frise, où l'on voyait des sculptures qui représentent six des travaux d'Hercule, et qu'on peut admirer au Louvre et au musée d'Olympie. Cette porte donne accès au naos ou sanctuaire proprement dit, divisé, comme certaines nefs de nos églises, en trois parties dans sa largeur : un vaisseau central, plus large et plus haut que chacun des deux bas-côtés. Une file de deux colonnades doriques, superposées de chaque côté de la nef centrale, forme une avenue imposante au bout de laquelle se dressait la statue du tout-puissant Zeus : œuvre colossale transportée à Constantinople, où elle a péri. Mais Pausanias, qui l'avait vue, nous l'a décrite. Le dieu vénéré était représenté assis sur un trône et sur sa tête posait une couronne en feuilles d'olivier. Il était fait d'or et d'ivoire comme la Victoire, orné de bandelettes, qu'il portait dans sa main droite; dans la gauche il tenait un sceptre d'une extrême délicatesse, et où reluisaient des métaux variés. L'oiseau qui reposait sur le bout du sceptre était un aigle. La chaussure et le manteau du dieu étaient d'or : sur le manteau étaient gravés toute sorte d'animaux, toute sorte de fleurs, et particulièrement des lis. Le trône du dieu était tout brillant d'or et de pierres précieuses : l'ivoire et l'ébène y faisaient par leur contraste une agréable variété; la peinture y avait mêlé aussi divers animaux et d'autres ornements. Aux quatre coins étaient quatre Victoires, qui semblaient se donner la main pour danser; deux autres se tenaient aux pieds de Zeus. Les pieds du trône étaient ornés de sphinx, au-dessous desquels on apercevait Apollon et Diane tuant à coups de flèches les enfants de Niobé; les traverses qui les rejoignaient étaient ornées de figures. Sur la base qui se trouvait sous les pieds de Zeus on avait représenté des lions dorés et le combat de Thésée contre les Amazones.

En avant de la statue une balustrade, peinte par Pæonios, empêchait d'approcher du dieu, et un dallage en marbre noir était arrosé continuellement avec de l'huile, contenue par un rebord; ainsi on défendait l'ivoire de la sculpture contre l'humidité de la terre. La statue était haute de 13 mètres; la trace de son soubassement mesure 6 m. 50 sur 9 m. 50.

Au-dessus du visage, aux noirs sourcils, Phidias avait placé sur le trône, d'un côté les Grâces, de l'autre les Saisons. Une inscription placée aux pieds de Zeus annonçait l'auteur de ce chef-d'œuvre, en ces termes : « Phidias, fils de Charmidas, Athénien, m'a fait ».

Ses descendants, sous le nom de Phædryntes ou « polisseurs », furent chargés de l'entretien. Témoignage touchant de la délicatesse d'un hommage qu'on voudrait voir renouveler fréquemment.

Tout a disparu de cette statue, qui faisait dire à Épictète : « Allez à Olympie pour admirer l'œuvre de Phidias et considérez comme un malheur de mourir sans l'avoir vue ». Aujourd'hui, grâce aux dernières découvertes, on peut du moins considérer la place où s'élevait dans le temple le chef-d'œuvre antique.

Un voile de laine, teint en pourpre de Phénicie, magnifiquement brodé à la mode assyrienne, était toujours abaissé jusqu'à terre dans l'intérieur du temple. Ce voile était un don du roi Antiochus.

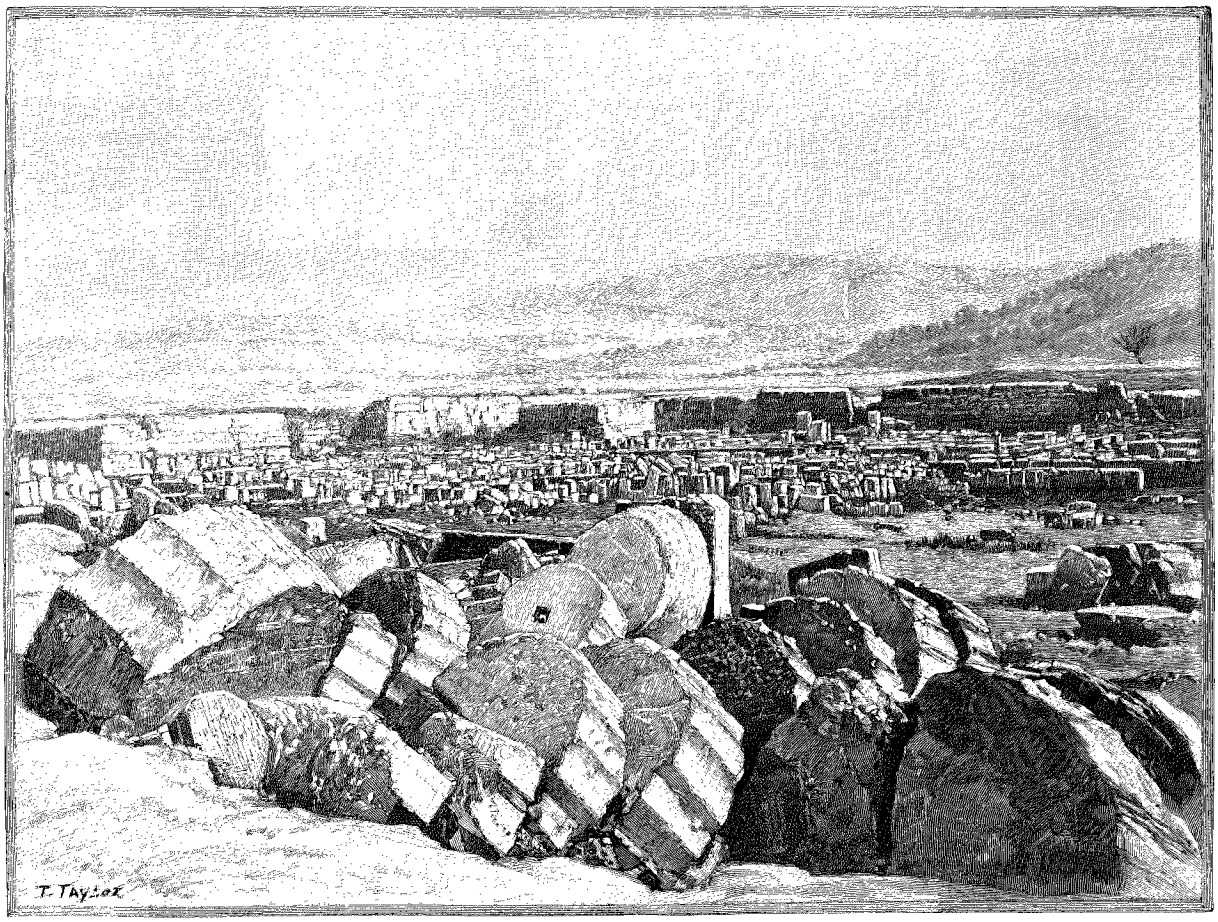
L'intérieur du sanctuaire était un véritable musée d'art, grâce à la variété et à l'abondance des présents qu'on y avait déposés; on y voyait le trône d'un roi étrusque, les chevaux de bronze consacrés par Cynisca, les statues en marbre érigées en l'honneur d'Hadrien, de Trajan; Auguste y avait une statue d'ambre, et celle de Nicomède était en ivoire. Néron avait donné plusieurs couronnes. Vingt-cinq boucliers d'airain étaient conservés à l'usage de ceux qui couraient tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

armés dans la carrière. Des inscriptions, des traités, étaient gravés sur des colonnes. A la voûte étaient suspendus des bassins, une Victoire et un bouclier doré, hommage des Tanagréens vainqueurs des Athéniens.

Derrière le naos on trouve un vestibule semblable à celui de l'entrée; c'est l'opisthodome, librement ouvert à la foule, qui y engageait des paris, s'y battait, ou écoutait les musiciens et les conférences littéraires. En cette place, peut-être, Hérodote fit connaître ses *Histoires* pour la première fois; on y vit bien des charlatans et des fous : tel le fameux médecin Ménécrate de Syracuse; il s'y promenait déguisé en Zeus, accompagné de la cohue de ses clients, forcés par écrit de le suivre et de lui obéir en tout, et qui ce jour-là lui formaient un cortège de dieux. Alors le Syracusain écrivit ce billet au roi de Macédoine : « Ménécrate-Zeus à Philippe, salut. Tu règnes dans la Macédoine, et moi dans la médecine. Tu donnes la mort à ceux qui se portent bien; je rends la vie aux mourants. Ta garde est formée de Macédoniens; les dieux composent la mienne. » Le roi Philippe fit venir ces Olympiens, et les traita comme les statues divines aux jours de procession, tandis que lui et les siens se servaient humainement les bons vins des simples mortels. On dit que les faux dieux de Ménécrate-Zeus partirent furieux.

Au-dessus de l'opisthodome on trouvait six bas-reliefs, qui forment le complément des douze travaux d'Hercule dont nous avons vu l'autre moitié en étudiant le pronaos. A l'extérieur on voyait les boucliers dorés de Mummius et des entablements peints en rouge et bleu, en dépit des rares sceptiques qu'une étude superficielle des antiquités grecques conduit à réduire au minimum la part de la couleur dans l'édifice hellénique. Quiconque a examiné les ruines avec attention ne peut contester son emploi général et son heureux effet; on demeure convaincu, quand on observe pierre à pierre les villes détruites de la Grèce, de l'énergie, de la fréquence et de l'abondance de la coloration dans les monuments grecs. J'ai reconnu de la peinture bleue sur les marches du vieux Parthénon inconnu; j'ai vu du stuc rouge sur le sol du principal temple d'Égine, et à Tyrinthe j'ai déblayé moi-même le sol d'un couloir du palais homérique, enduit de blanc avec bordures rouges. D'ailleurs, que l'on songe aux sols colorés, aux peintures et aux mosaïques de Pompéi, héritière directe de la tradition grecque. Il n'est plus permis de hasarder que cette peinture fut une addition des temps barbares; car

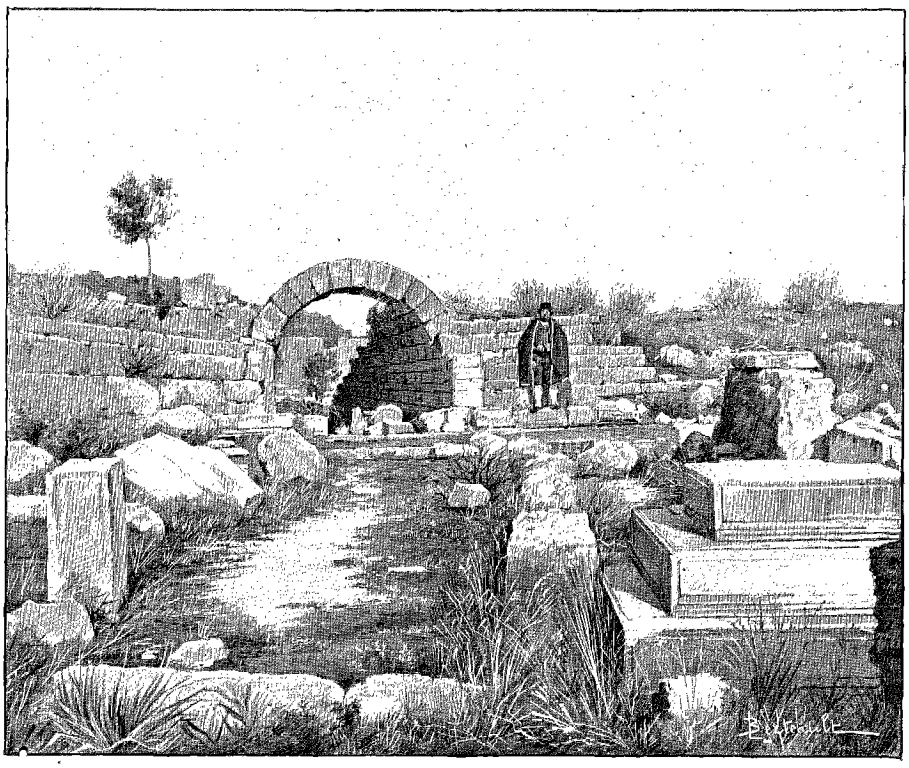


RUINES DU TEMPLE DE ZEUS[1]. AU FOND VUE GÉNÉRALE DES RUINES.

1. *Dessin de Taylor, gravé par Maynard, d'après une photographie de M. Charles Normand.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

souvent la couleur incrustée a été mise au moment de la fabrication de la matière : on le voit sur des cheneaux et antéfixes en terre cuite, du plus beau style, qu'on trouve à Olympie, Athènes ou Métaponte. On trouve encore un argument décisif en faveur de ce que j'avance sur les stèles, chapiteaux, cheneaux et statues, tous en marbre peint, récemment découverts sur l'Acropole d'Athènes en si grand nombre que j'ai pu au bout de quelques mois réunir les éléments d'une reconstitution de l'Acropole archaïque, celle d'avant Périclès, dont presque tous les éléments sont certains. Ces spécimens sont couverts encore d'une couleur abondante et éclatante, qui ne peut dater des bas temps, car on a bâti dès l'époque de Périclès sur ces monuments. D'ailleurs presque toutes les constructions grecques sont en pierre de poros, vulgaire tuf coquillier; ses trous étaient dissimulés par un enduit en stuc dont j'ai constaté des traces nombreuses, encore colorées, à Métaponte, Olympie, Athènes, Mégalopolis, Eleusis, et que j'ai décrit dans mon voyage sur Troie; il donnait aux monuments les plus grossièrement construits cet aspect poli dont parle le chantre d'Ilion.



ENTRÉE SECRÈTE DU STADE[1] (PAGE 142).

Il convient donc de se figurer le temple de Zeus et les autres monuments grecs d'Olympie comme brillant de vives couleurs, parmi lesquelles dominaient le bleu, le rouge, le jaune; l'énergie de ces tons criards était admirablement harmonisée par l'égale puissance de chacun d'eux sous un ciel d'un éclat dont rien ne donne idée dans les pays brumeux de notre civilisation blafarde.

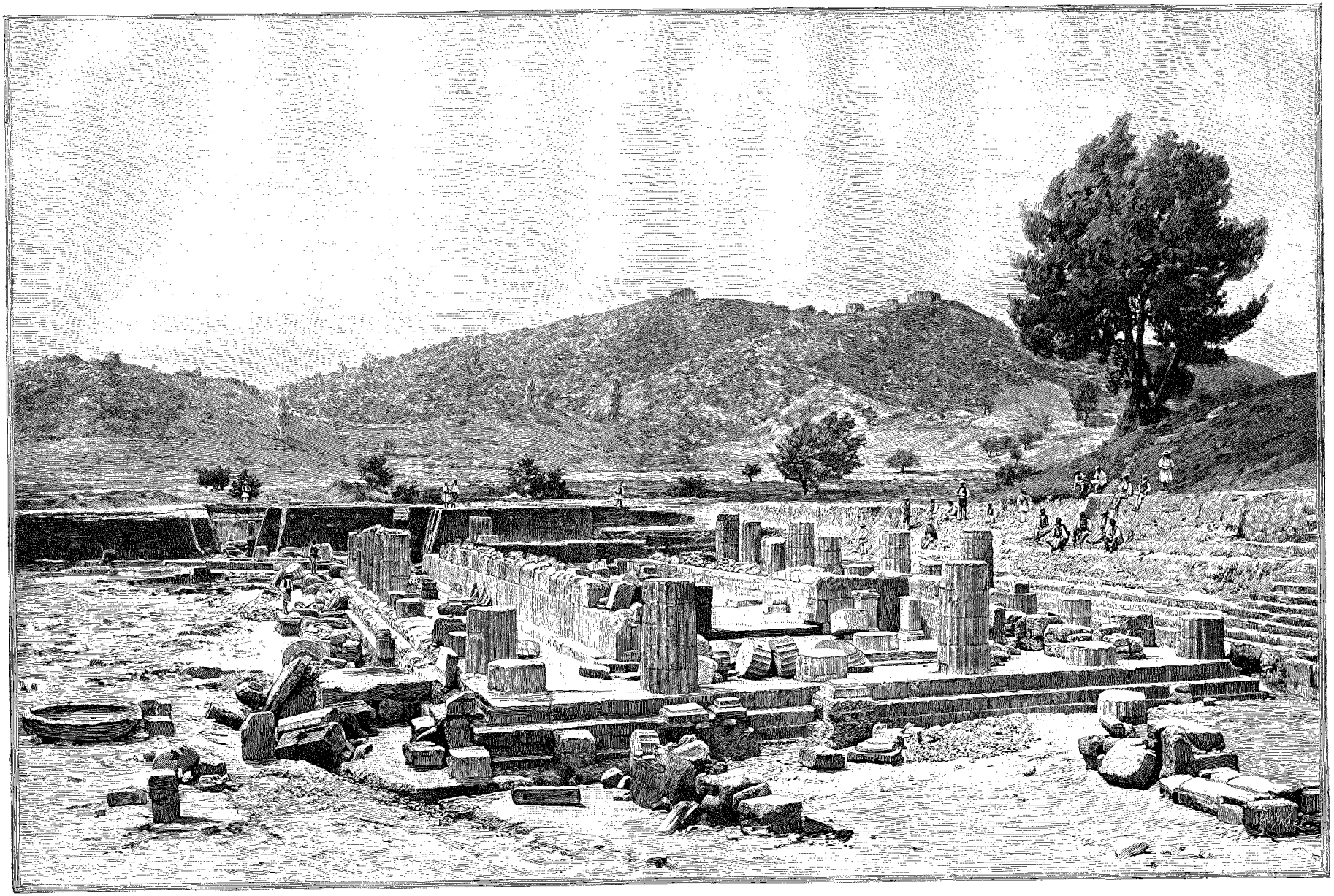
Au nord du temple de Zeus on trouve les débris du *Pélopion*, bosquet consacré dans le bois de platanes par les Achéens de Pise en l'honneur de leur héros Pélops; on voyait sa statue élevée sur un tertre à côté d'un autel et entourée d'un chemin de ronde décoré de sculptures; des propylées et une rampe donnaient accès au bosquet, où l'on immolait chaque année un bélier noir. Non loin de là se trouvait le grand autel de Zeus Olympien, bâti avec les cendres de victimes en forme d'une double terrasse, dont la plus haute servait à brûler les animaux. On n'a pas retrouvé cet autel, mais Pausanias désigne avec précision son emplacement, également distant du Pélopion et de l'Héraion. A l'est du temple d'Héra on voit les restes éboulés d'un hémicycle (K), nommé *Exèdre d'Hérode Atticus* parce que le généreux Athénien qui le bâtit décora la partie circulaire de vingt et une statues de sa famille; cette partie décorative donnait une belle allure au réservoir où s'accumulaient les eaux nécessaires à Olympie et qui affectait la forme d'un bassin en contre-bas de l'hémicycle, long de 21 m. 90, large de 3 m. 43, profond de 1 mètre, et flanqué à chaque extrémité d'un édicule, sur plan circulaire, abritant des statues. Le monument fut construit vers l'an 150 de notre ère.

Près de là, à mi-chemin entre l'Héraion et la voûte du stade, on trouve le *Mètroon* (L) ou temple de Mèter, la « mère des dieux »; le soubassement subsiste et trahit la disposition du plan de l'édifice, mesurant 20 m. 55 sur 10 m. 52 au niveau du plus haut de ses trois degrés en pierre coquillière. Le monument était entouré de colonnes, dont deux consécutives sont en place; il était en pierre de poros, recouverte de stuc; on y a retrouvé des restes de bleu, de rouge, et les piédestaux de statues de Titus et de Claude. Pausanias conte qu'il n'avait vu dans ce sanctuaire que des statues d'empereurs romains.

En allant du temple de Mèter au stade, on trouve sur la gauche une terrasse, faite en tuf coquillier; une série de petits soubassements (N) y sont alignés de l'est à

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie de M. Charles Normand.*

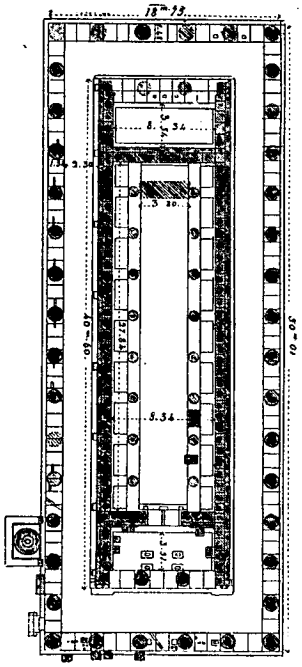
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'HÉRAION (PAGE 135). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

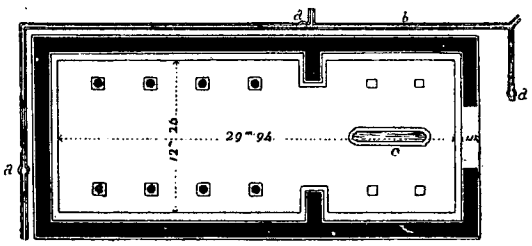
l'ouest, devant un mur de soutènement retenant les terres du mont Kronos qui se dresse derrière lui; ces bâtiments sont nommés les Trésors, parce que les peuples grecs conservaient leurs offrandes dans ces treize petits temples ou musées sacrés, bâtis pour la plupart au VIe et au Ve siècle av. J.-C., par des Grecs de Sicile et de l'Italie méridionale; leur ensemble était d'une belle unité, rompue par la variété des détails; des colonnes doriques ou ioniques, des frontons ornés parfois de très anciennes sculptures, des inscriptions, effacées déjà au temps de Pausanias, décoraient les trésors, bâtis en tuf coquillier, enduits de stucs colorés et revêtus de terres cuites peintes à la façon de celles que j'ai dessinées à Métaponte; on peut en voir des fragments fort intéressants et fort beaux au musée d'Olympie et à l'Antiquarium de Berlin.



PLAN DE L'HÉRAION[1].

Les trésors renfermaient des œuvres précieuses par leur beauté et leur richesse; dans celui des Sicyoniens on voyait l'épée de Pélops, à la garde d'or, des coffrets en bronze et des armures qui étaient des merveilles. Le trésor de Syracuse ou des Carthaginois avait été bâti par les architectes Pothaios, Antiphilos et Mégaclès, sur l'ordre de Gélon, afin d'y renfermer la dîme du butin pris aux Carthaginois dans la bataille d'Himère, en 480 av. J.-C. De belles sculptures en bois de cèdre étaient conservées dans le trésor d'Épidamne, construit par l'architecte Pyrrhos et ses fils. Métaponte avait mis dans son trésor une statue d'Endymion, presque tout entière en ivoire.

Le trésor de Mégare était décoré d'un fronton surmonté d'un bouclier sur lequel on rappelait que le trésor était bâti des dépouilles remportées par les Mégaréens sur les Corinthiens; son tympan était rempli par des représentations de la guerre des géants contre les dieux, considérée dans des livres récents comme la plus ancienne décoration sculpturale de fronton; mais depuis lors on a retrouvé sur l'Acropole d'Athènes des frontons plus vieux encore, que nous étudierons dans notre ouvrage sur l'Acropole archaïque.



ATELIER DE PHIDIAS[2] (PAGE 144).

Au bas de la terrasse des trésors, se trouvaient seize statues de Zeus (O), qu'en argot olympien on nommait les *Zanès*. Ces statues, alignées le long du chemin qui conduit à l'entrée (P) du stade, étaient un avertissement salutaire aux concurrents, car elles étaient faites du produit des amendes infligées pour contravention aux règlements des jeux; l'une, par exemple, avait été payée par Eupolos, qui avait corrompu ses concurrents aux luttes du pugilat, et pour avoir triché dans le même genre de combat deux Égyptiens en avaient payé une autre.

L'entrée secrète (P) du stade s'ouvrait entre cette rangée de statues et le portique de l'Écho; on voit encore l'arcade d'entrée, assez étroite, formant tunnel; ici passaient les directeurs des jeux et les athlètes; aux abords de cette entrée on affichait la liste et l'ordre des concours, au milieu d'un tas de statues, d'autels, de monuments et de colonnes. Quand donc notre société voudra-t-elle cet air grandiose aux monuments dont elle a besoin?

La piste, reconnue récemment, entourée de talus en gazon, était terminée carrément à chaque bout par un dallage en marbre blanc limitant les extrémités du champ de courses; dans cette bordure, large de 0 m. 48, s'enfonçaient des poteaux en bois ou en bronze, dont les trous de scellement sont carrés, espacés d'environ 1 m. 28, marquant ainsi, à chaque extrémité, vingt postes de coureurs; dans le dallage, une rainure, de section triangulaire, servait de point d'appui aux coureurs pour assurer leur élan.

D'un de ces dallages à l'autre, la distance était de 600 pieds; comme on a pu mesurer cette longueur (192 m. 27), on en a déduit que l'unité de mesures grecques, le pied olympique, vaut 0m,3204. C'est Hercule, dit la légende grecque, qui avait tracé la piste en portant 600 fois une jambe devant l'autre. Mais la critique moderne observe qu'on retrouve des multiples correspondants chez les peuples d'Orient : trente stades olympiques valent le parasange perse; soixante le *schoinos* parthe et l'étalon égyptien; en cela comme en bien d'autres occasions on voit de fort anciens rapports entre les peuples grecs et les Orientaux.

Les hellanodices, ou présidents des jeux, se tenaient près d'une des limites de la piste; à côté s'asseyait la prêtresse Démeter Chamyne, la seule femme admise aux jeux; dans la partie occidentale, les concurrents dépouillaient leurs vêtements, se frottaient d'huile et recevaient les exhortations de leurs maîtres, parqués dans une enceinte fermée par une balustrade.

Quel était le programme précis des concours? Aux débuts des jeux Olympiques ils s'accomplissaient en une seule journée; plus tard on leur consacra proba-

1. *Dessin de M. Charles Normand.*
2. *Dessin de M. Charles Normand.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

blement trois jours entiers. Les enfants commençaient. Le lendemain matin on assistait à la course sextuple, ou *dolichos*, qui obligeait les athlètes à parcourir six fois la longueur de l'arène; la course simple et la course double des hommes avaient lieu le même matin. Dans l'après-midi, c'étaient la lutte, ou *pali*, dans laquelle les combattants s'empoignaient corps à corps; le pugilat ou *pygmi*, boxe terrible, et le pancrace, combiné de lutte et de boxe. Le troisième jour était consacré au concours hippique, auquel on réservait la matinée, et, dans l'après-midi, à la course armée et au *pentathle* : ce dernier était une lutte comprenant les cinq épreuves du saut, du disque, du javelot, de la course simple et de la lutte.

Ces jeux fournissaient au pays les corps vaillants nécessaires à sa défense et les modèles admirables dont s'inspiraient les artistes pour donner l'immortalité à leur patrie. Ce n'étaient point seulement des courriers à pied que préparaient ces luttes, mais aussi des guerriers, d'une rare résistance aux fatigues des combats. Dans les beaux temps de la Grèce il fallait, dans la course armée, parcourir deux fois la longueur du stade, en tenue de campagne, c'est-à-dire avec bouclier, casque, lance et jambières; puis on devint moins énergique et l'on ne porta plus que le bouclier de bronze.

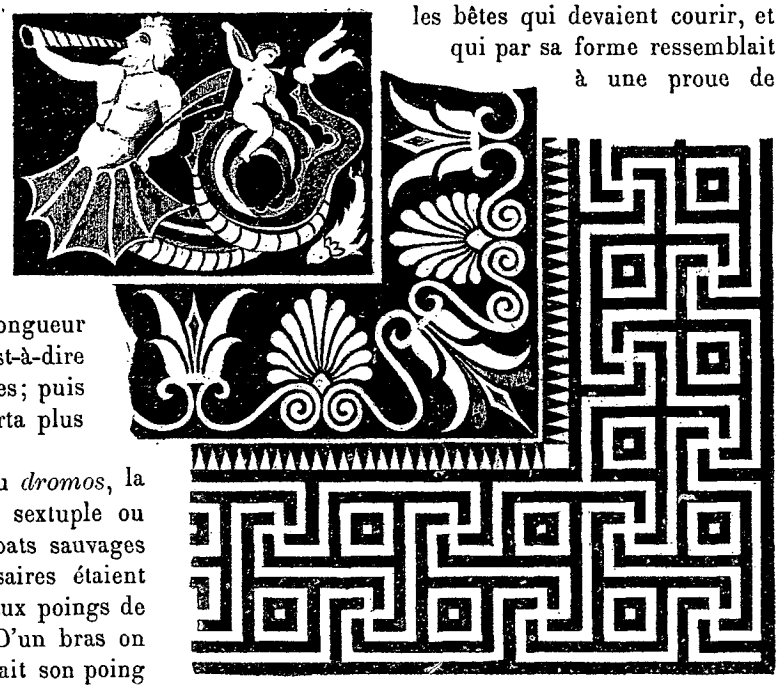
Il y avait la course simple, *stadion* ou *dromos*, la course double ou *diaulos*, et la course sextuple ou *dolichos*. Certains jeux étaient des combats sauvages et terribles; tel le pugilat. Les adversaires étaient coiffés d'un casque de bronze, et armés aux poings de lanières de cuir à bossettes en métal. D'un bras on garantissait sa tête, et de l'autre on lançait son poing sur le visage et le corps de l'adversaire; on tâchait de le placer dans une orientation où le soleil l'aveuglait. La lutte se poursuivait jusqu'à ce qu'un des antagonistes se reconnût vaincu; l'un d'eux, ayant eu la mâchoire brisée, avala ses dents, demeura calme, et son adversaire abandonna la lutte.

Les enfants subissaient les mêmes épreuves que les hommes, mais on dut bientôt leur épargner la trop pénible épreuve du pentathle; d'ailleurs, entre tant d'enfants vainqueurs, deux ou trois seulement furent dans la suite proclamés triomphateurs dans les concours des hommes.

On pouvait assister encore au concours des crieurs et à celui des trompettes; debout sur l'autel des hérauts voisin de l'accès du stade, les concurrents, venus même d'Italie ou d'Asie Mineure, s'époumonaient outre mesure; tel, comme le géant Herodoros de Mégare, haut de huit pieds, mangeant chaque jour huit livres de viande, savait souffler si fort dans deux instruments à la fois que personne ne supportait le bruit qu'il faisait : aussi Herodoros remporta-t-il dix fois le prix des trompettes.

Le *théâtre* devait se trouver dans le voisinage du stade, mais on ne l'a pas retrouvé, non plus que l'*Hippodrome* ou champ des concours de chevaux et de chars. La piste avait deux fois la longueur de celle du stade, soit 770 mètres; les chevaux victorieux étaient comblés d'honneurs; on leur élevait des monuments, et alors, comme aujourd'hui, le prix était remporté plus encore par le propriétaire des chevaux engagés que par le cavalier qui les montait. On enterrait parfois ensemble le propriétaire du cheval et sa bête.

Au delà de cette partie du stade où se plaçaient les directeurs des jeux était le lieu destiné aux courses des chevaux; ce dernier endroit était précédé d'une place où se rassemblaient les chars et les bêtes qui devaient courir, et qui par sa forme ressemblait à une proue de navire dont l'éperon serait tourné vers la lice; le bec de cette proue était surmonté d'un dauphin de bronze, et vers le milieu de la proue on voyait un autel en briques surmonté d'un aigle aux ailes éployées. Au moyen d'un mécanisme ingénieux cet aigle s'élevait dans les airs, tandis que le dauphin s'enfonçait sous terre. A ce signal on lâchait l'*aphesis* ou barrière en corde qui maintenait dans leurs stalles les chevaux et les chars; ils s'assemblaient près de l'éperon, puis la course commençait.



TEMPLE DE ZEUS : FRAGMENT DE LA MOSAÏQUE DU PRONAOS OU VESTIBULE, DÉCOUVERT PAR L'EXPÉDITION FRANÇAISE[1] (PAGE 138).

Les courses les plus belles et les plus anciennement établies étaient celles des chars attelés de quatre chevaux : deux attelés au timon et deux de volée; le cocher se tenait, guides et fouet en main, debout sur la caisse, montée sur deux roues basses; les cochers vainqueurs furent à certain jour Cimon ou Alcibiade, Gélon de Syracuse ou Hiéron.

1. *Dessin de Chapuis.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La foule se passionnait à ce spectacle; les chevaux, arrivés au bout d'une des deux lices, contournaient la borne ronde consacrée à un génie qui était leur effroi et que pour cette raison on nommait *Taraxippos*. En passant devant cet autel, les chevaux, saisis de peur, n'obéissaient plus ni à la voix ni à la main; souvent ils renversaient le char et l'écuyer.

A l'entrée du stade on trouvait dans l'Altis un long portique, qui la reliait à celle de l'hippodrome. Ce portique, à colonnes ioniques, se nommait *Pœcile*, à cause des peintures de son mur de fond, et « portique de l'Écho » parce que la voix s'y répétait sept fois. Long de 100 mètres, large de 10, il était divisé en deux nefs et l'on y montait par des marches de marbre mouluré. Ici s'abritaient les pèlerins qui contemplaient les sacrifices du grand autel ou se rendaient aux champs de course. Un autre portique, désigné comme celui d'*Agnaptos*, du nom de son architecte, se trouvait près de là et à côté de l'*Hippodameion*, bosquet sacré, du genre de celui de Pélops, où se dressait l'autel d'Hippodamie; les femmes y avaient droit d'accès une fois l'an pour jeter sur l'autel des fleurs et des parfums. Dans le voisinage se trouvait l'agora, rempli de statues dressées comme un peuple de bronze, et des offrandes. On voyait aussi la *proédria*, grande tribune des magistrats, directeurs des jeux; à chacune de ses deux extrémités se dressait une colonne haute de 10 mètres et surmontée, l'une de la statue de Ptolémée d'Égypte, l'autre de celle de Bérénice.

Au sud et à l'ouest du champ des ruines, en dehors de l'Altis, on aperçoit une suite de substructions d'édifices très variés de formes et de dimensions. Ce sont les restes des habitations des prêtres et des magistrats qui présidaient aux jeux et aux sacrifices.

Avant de se rendre aux jeux on prêtait serment dans le *Bouleutérion* (B'), un de ces édifices dont les ruines font une ceinture au mur d'enceinte de l'Altis; c'était là que siégeait le sénat d'Olympie, qui présidait aux jeux. Dans le milieu de la pièce carrée se dressait la statue de Zeus Horkios, ayant la foudre en main; à ses pieds on avait gravé sur une table d'airain des menaces contre les parjures; les juges des concours, les athlètes et leur famille y prêtaient serment sur les entrailles d'un sanglier.

Le *Théokoleon*, logis où demeuraient, comme en un presbytère, les ministres du dieu, servait d'habitation aux trois *théokoles*, chefs de la hiérarchie sacerdotale, chargés de la surveillance générale et des sacrifices principaux.

L'*Heroon* était une chapelle particulière consacrée à un héros, sans doute à Jamos, ancêtre de la plus célèbre famille des devins d'Olympie.

L'*atelier de Phidias*, salle d'apparat pour les grands prêtres, fut utilisé par Phidias quand il sculpta sa fameuse statue de Zeus. L'atelier est une pièce rectangulaire, transformée en chapelle byzantine, fort curieuse à étudier avec son absidiole et sa clôture encore debout au devant de l'autel. A côté était la sacristie ou *Pompeion*. Le *Léonidaion* devait son nom à l'Éléen Léonidas qui l'avait consacré à Zeus; ce bâtiment était probablement le palais des *hellanodices* et une hôtellerie pour les chefs de théorie et proxènes. C'est le plus vaste édifice d'Olympie; sa surface est triple de celle du temple de Zeus; les bâtiments sont disposés autour d'une cour intérieure, dont le côté mesure 27 mètres, et entourée de portiques doriques.

A cheval, maintenant, pour continuer mon exploration de sites antiques, dans l'intérieur de la Morée. En compagnie de mes pinceaux et crayons je m'abandonne à la vie libre, dans cette nature rude et sauvage, cadre merveilleux des ruines solitaires où l'esprit rêve des formes pures et idéales de l'architecture et des arts qui s'y rattachent. Grand spectacle, haute leçon et nobles souvenirs, dont le prix n'est point payé trop cher par toutes les fatigues!

CHARLES NORMAND.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



TÊTE DE LUTTEUR [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

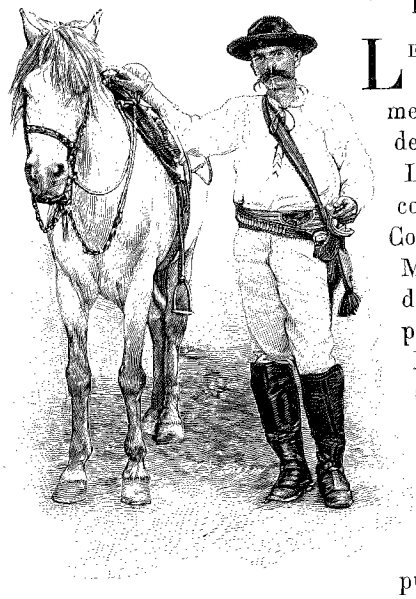


MACUTO [1] (PAGE 154).

AU VENEZUELA [2],

PAR M. GUSTAVE RIBÉRAT.

La Guaira, 15 avril 1892.



LE GÉNÉRAL PEPPER [3] (PAGE 157).

Les côtes du Venezuela s'étendent sur une immense longueur au sud de la mer des Antilles. La partie occidentale, comprise entre le cap Codera et la lagune de Maracaibo, renferme les deux ports les plus importants : la Guaira et Puerto-Cabello, et c'est sans contredit la plus remarquable.

D'abord très basse, la côte se relève après Aricagua par une succession de collines, puis de montagnes, qui bientôt atteignent des hauteurs considérables. Derniers contreforts de la puissante chaîne des Cordillères, elles tombent presque à pic dans la mer par une série d'arêtes régulières qui forment entre elles de profondes vallées. Toutes ces ondulations sont recouvertes d'un manteau d'intense verdure. En haut, les sommets disparaissent dans les nuages. Quelques traces humaines, mais rares. C'est à peine si, de loin en loin, sur la petite plage où aboutit une rivière, on aperçoit quelques huttes chétives, perdues dans l'immensité de cette nature exubérante. Les heures passent, et il semble que l'on est toujours à la même place, que le navire est immobile, tant l'aspect de cette côte étrange et interminable est resté le même.

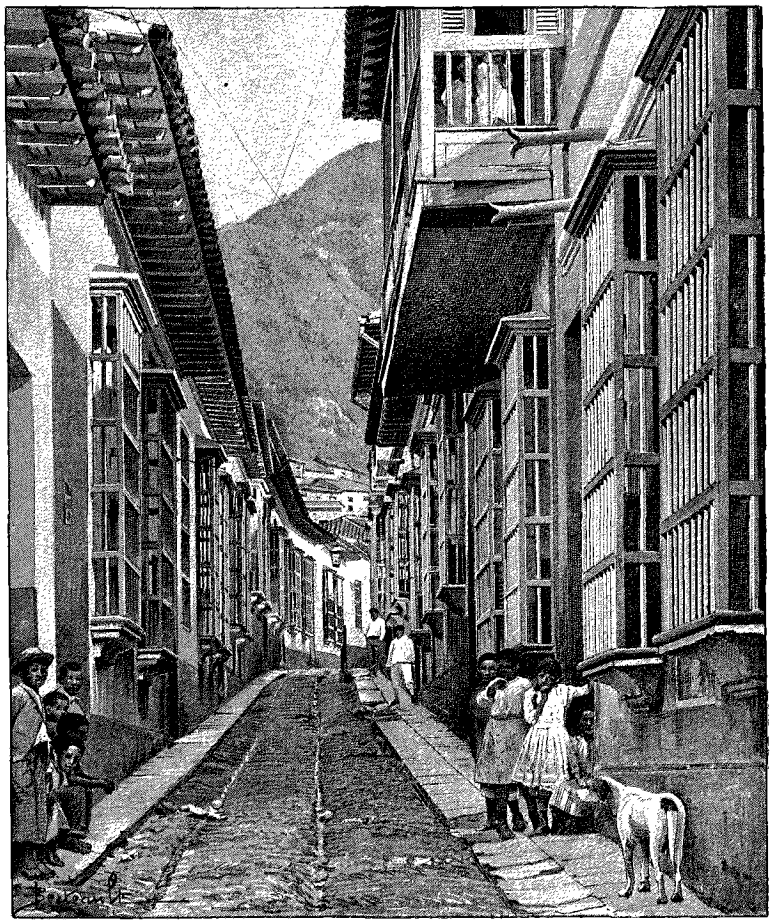
Mais voici des clairières plus vastes, des plantations de sucre et de café, puis un amas de jolies villas dans le fond de la baie : c'est Macuto. Plus loin commencent les faubourgs de la Guaira. Une longue file de petites maisons jaunes, vertes et roses suit les bords de la plage; elles s'agglomèrent ensuite et escaladent en rangs serrés deux collines rouges et pelées, où elles restent accrochées, dessinant une succession de terrasses qui s'étagent les unes au-dessus des autres. Dans le fond de la vallée, les toits, inclinés légèrement et recouverts de tuiles rouillées par le temps, forment une masse compacte, d'où émerge le campanile blanc de la cathédrale. Sur la hauteur, un petit fort à moitié ruiné marque la limite des maisons, et la forêt reprend son empire.

La Guaira, port de Caracas, est la deuxième ville du Venezuela comme importance. Huit lignes de paquebots y aboutissent. Actuellement le mouvement commercial est très ralenti. Il y a sur les quais une quantité de wagons attendant le déchargement. Les magasins de la douane regorgent de sacs de café, de ballots de toute espèce. Ce sont les bienfaits de la guerre civile. Depuis deux mois, en effet, le pays est en proie à un de ces petits accès révolutionnaires comme il s'en déclare souvent dans les jeunes républiques hispano-américaines.

1. *Dessin de Weber, gravé par Barbant.*
2. Extraits des notes d'un voyageur sur les Antilles et l'Amérique espagnole. — Texte et dessins inédits.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En pénétrant dans l'intérieur de la ville, on éprouve une légère déception. De près, la Guaira se réduit à peu de chose. Une seule de ses rues mérite à proprement parler ce nom, la *calle* des négociants et des commerçants; les magasins sont vastes et l'on voit quelques jolies vitrines. Le quartier espagnol est plus original, avec ses maisons petites, à un étage au plus; elles sont proprettes, et leurs façades bleu pâle ou rose tendre, illuminées par le soleil dans leur partie supérieure, se détachent dans l'ombre claire de la rue et reposent les yeux des teintes aveuglantes du ciel. Sur les trottoirs, tellement étroits qu'il est impossible d'y marcher deux de front, s'avancent à intervalles réguliers les *ventadas* avec leurs *miradores* pleins de mystère, derrière lesquels des yeux noirs et brillants vous regardent passer.



UNE RUE DE LA GUAIRA [1].

Malheureusement c'est vite franchi, et l'on tombe quelques pas plus loin dans des quartiers fort malpropres. Dans le haut de la ville les maisons, construites en torchis de boue, sont posées sur un sol en pente et raviné. Il semble qu'à la première pluie tout doive glisser et s'effondrer. Ici la terre, les constructions et les gens sont de la même couleur. Sur le devant des maisons, les enfants, tout nus, se vautrent dans la boue avec les chiens et les porcs, et tandis que la mère vaque aux soins du ménage, le mari fume une cigarette, adossé contre la porte, tout fier dans ses haillons.

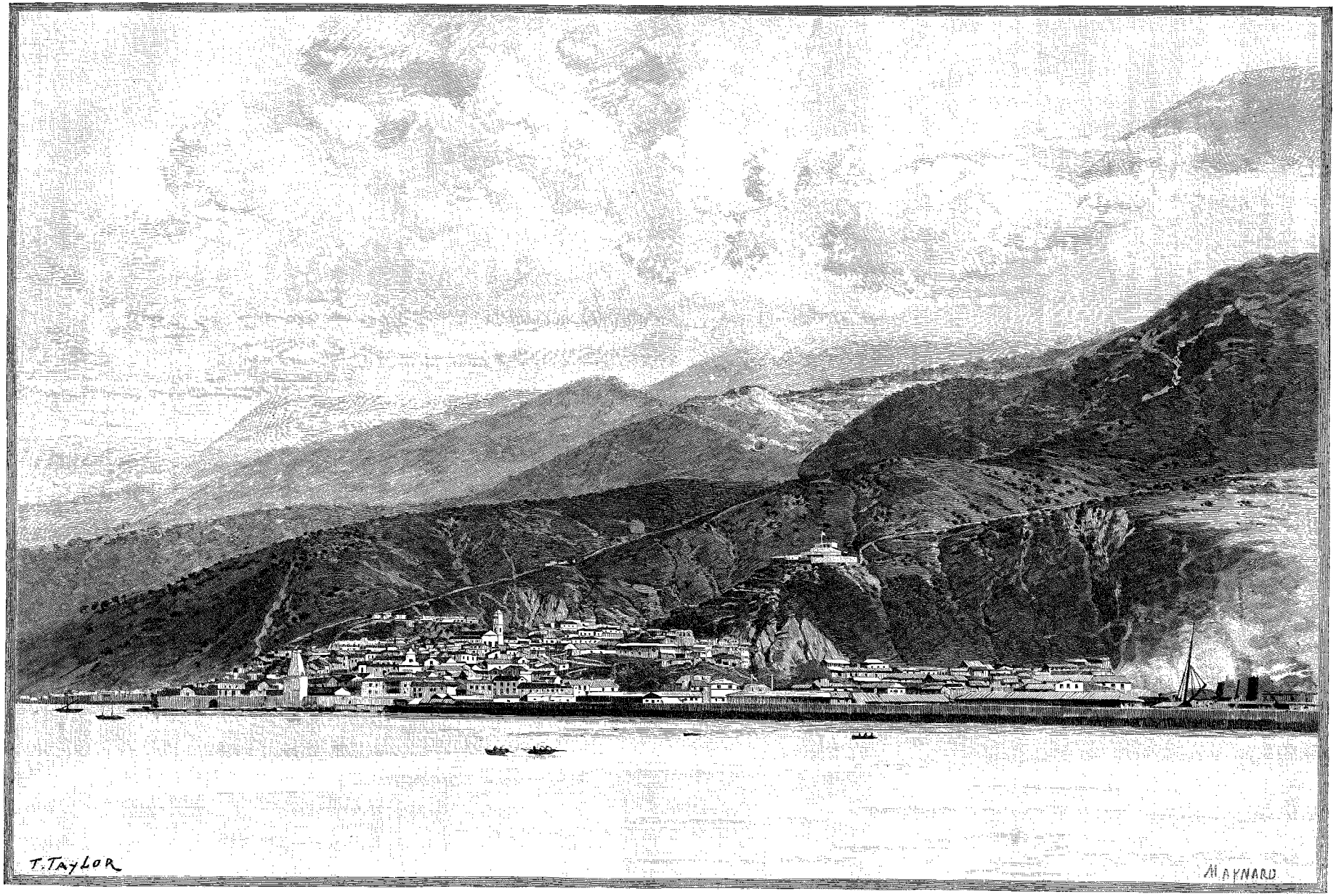
Au-dessus, les sentiers montent en zigzag et se perdent dans la montagne. En longues files, des mulets descendent, pliant sous le faix, conduits par de grands gaillards tannés et poudreux. La végétation est rare sur ces crêtes où les eaux de pluie séjournent à peine. Elle est en pleine vigueur au contraire dans le fond du ravin, où s'est creusé le lit de la rivière qui traverse la ville. C'est maintenant un torrent presque à sec : quelques minces filets d'eau se glissent à travers des amoncellements de cailloux et forment çà et là des vasques où les femmes du pays viennent laver leur linge. En remontant la rive, on entre sous le couvert de la forêt. Les arbres sont fort beaux, sabliers énormes, courbaris, dont le tronc s'élève droit et nu à des hauteurs considérables, fromagers, aux racines noueuses et enchevêtrées. Parfois la vallée se resserre entre de gigantesques rochers couverts de mousse, et l'eau, arrêtée par un saut brusque, jaillit en cascatelle. Mais la nuit vous surprend vite sous l'épaisse frondaison; il faut se hâter de redescendre avant le coucher du soleil.

Les nuages se sont abaissés et forment sur le flanc des montagnes une longue traînée immobile, au-dessus de laquelle apparaissent les sommets élevés qui doivent à leur dessin bizarre le nom de *Silla* (selle) de Caracas. Du bas de la vallée montent les tintements de l'angélus. Les façades empourprées des maisons se détachent sur l'azur pâli de la mer. Dans les rues les boutiques sont fermées, et de nombreux promeneurs respirent la fraîcheur du soir.

La population est un mélange d'espagnol, d'indien et de nègre. A l'intérieur du Venezuela, sur les bords de l'Orénoque, l'Indien est presque pur; de ce côté, les deux autres races sont prédominantes. Insouciante et paresseuse, misérable (mais connaît-on la vraie misère, dans ces pays où une poignée de maïs et un rayon de soleil suffisent à la subsistance de l'homme!), cette population est endurante et à l'occasion énergique. Malheureusement ceux qui ont dirigé le Venezuela jusqu'à ce jour n'ont guère cherché à la faire sortir de sa torpeur et à utiliser ses qualités : elle est devenue entre les mains des partis un instrument passif et résigné, dont ils savent se servir avec une remarquable virtuosité. Les

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



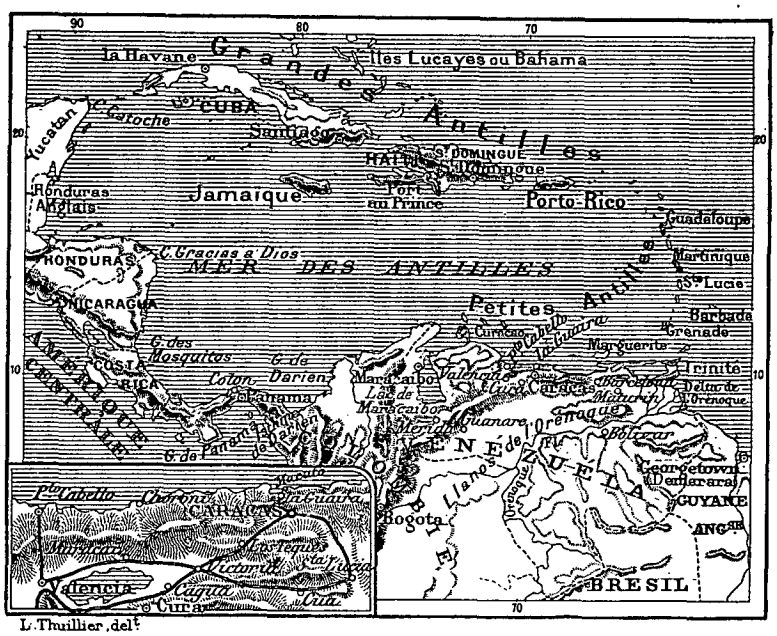
LA GUAIRA. — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

enfants, à peine formés, sont pris comme soldats et vont s'entr'égorger pour le bon plaisir du chef qui les a enrôlés et dont ils savent à peine le nom. Les plus intelligents réussissent à échapper à cette servitude et à travailler pour leur propre compte; mais dans ces révolutions continuelles le sens moral s'émousse et certains d'entre eux arrivent à être des bandits de haute allure.

Comme l'Espagnol, le Vénézuélien aime les émotions violentes. Les courses de taureaux et les combats de coqs lui plaisent. Son caractère est en général vindicatif et sombre. On voit fréquemment deux individus qui ont une vieille querelle à vider ensemble, en venir aux mains, se colleter sérieusement, et puis se séparer, le tout sans avoir échangé un mot.

Quelle différence avec les habitants de nos Antilles françaises, dont le grand bonheur est de faire de beaux discours, de crier et de gesticuler, même lorsqu'ils se trouvent seuls! L'autre jour, j'ai vu tomber dans mes bras une de mes anciennes blanchisseuses de la Martinique, venue après le cyclone dans l'intention de s'établir ici avec sa famille. Elle n'était plus aussi expansive, la pauvre *doudou*, et son joli teint noir et luisant était bien terni.



Oh! moncheou, quelles hoïbles gens! Aïe, Aïe! me dit-elle en parlant des Vénézuéliens. Ses frères aussi étaient tout dépaysés et avaient hâte de retourner à Fort-de-France, où ils peuvent au moins s'ébattre en toute sécurité. A la Guaira on a essayé plusieurs fois de les enrôler. Quand le gouvernement a besoin de soldats, on fait la presse, et l'on ramasse tous les vagabonds. Le procédé est simple, mais il a déjà occasionné de la part des consuls étrangers une multitude de réclamations, auxquelles du reste on s'est empressé de faire droit.

Ce sont les seuls incidents que la guerre civile ait fait naître jusqu'à présent. Mais les négociants vénézuéliens et étrangers commencent à s'en plaindre. Depuis deux mois les affaires restent stagnantes et le commerce est presque détruit. Les familles aisées s'en vont. Il en est de même des étrangers. Quelques-uns de ces derniers pourtant, habitués depuis longtemps aux mœurs vénézuéliennes, trouvent moyen d'être à leur aise au milieu de ces époques troublées. Il y a parmi eux des types extraordinaires. Ainsi on m'en a montré un dont la vie est un véritable roman.

Ancien officier dans une armée européenne, et possédant de brillants états de service, il avait quitté son pays pour se rendre en Colombie, où il avait amassé une fortune dans les affaires du canal de Panama. Ruiné complètement par des spéculations malheureuses, il arrive au Venezuela comme entrepreneur, dresse des plans, des tracés de chemin de fer, et ramasse plusieurs centaines de mille francs dans le commerce des caoutchoucs qui croissent sur les rives de l'Orénoque. Il descendait un jour le fleuve sur un des bateaux de l'exploitation avec son argent, sa femme et ses enfants, quand survient une tornade. Quelques instants après, il se trouvait seul sur le rivage, dans le plus élémentaire des costumes. Femme, enfants, fortune, tout avait disparu sous les eaux jaunes du fleuve.... Le désastre est arrivé il y a un an. Il s'est mis immédiatement à lancer plusieurs affaires, et il est, depuis le commencement de la révolution, consul d'une puissance étrangère.

Il est difficile, à l'heure actuelle, d'avoir une idée exacte de la situation. Les journaux enregistrent tous les jours de nouvelles victoires gouvernementales. Mais il est permis de douter quelque peu de leur véracité! En tout cas, le président actuel, Andueza Palacio, est très impopulaire. On le regarde comme le premier auteur de tout le mal.

Il y a deux mois, le moment était venu pour lui de remettre ses pouvoirs, régulièrement expirés, et de réunir le Congrès chargé de désigner son successeur. Cette assemblée devait également avoir à discuter un projet de revision de la constitution devenu très populaire. Andueza a voulu profiter de la circonstance pour effectuer tout seul le changement désiré et garder le pouvoir deux ans de plus. On a crié. Il a empêché le Congrès de se réunir, par l'abstention de ses amis et quelques emprisonnements. C'est alors qu'un des hommes politiques les plus considérables du pays, le général Crespo, a levé l'étendard de la révolution. Autour de lui se sont groupées plusieurs personnalités influentes, et la guerre a commencé.

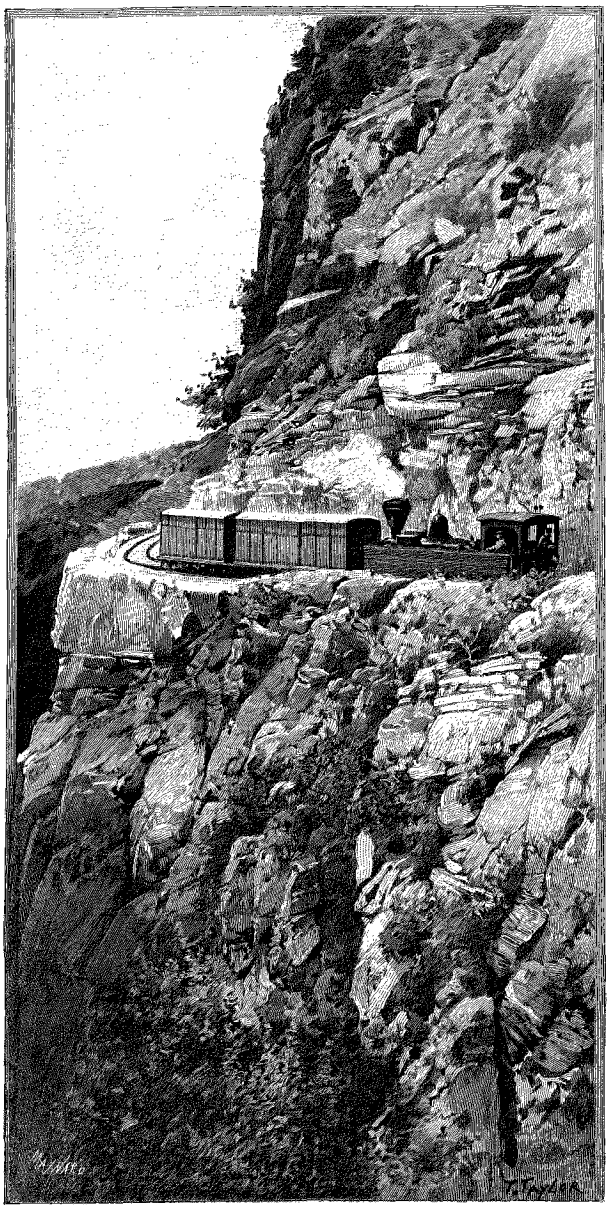
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Caracas, 10 juin.

Le trajet en chemin de fer de la Guaira à Caracas est unique en son genre. A vol d'oiseau, les deux villes ne sont qu'à 9 kilomètres l'une de l'autre, mais la différence d'altitude est de 905 mètres et la Silla forme entre elles un obstacle de 2 600 mètres de hauteur.

Le chemin de fer contourne les deux flancs de la chaîne de montagnes, qui s'abaisse, à 10 kilomètres dans l'ouest de la Guaira, pour entrer dans la vallée de Caracas. Le travail est beau et fait honneur à l'esprit d'initiative de l'ex-président Guzman Blanco, grâce auquel il a été achevé en 1883. La voie a 38 kilomètres de longueur, elle est unique et ne comporte aucun système de crémaillère, bien que la pente soit considérable en certains endroits. Cinq ou six wagons, d'un modèle très léger, composent le train.

Aussitôt après avoir dépassé les cocotiers de Mayquetia, le chemin de fer attaque la montagne par une série de lacets sinueux, où les courbes n'ont pas été ménagées. On reste ainsi pendant près d'une heure en face de la mer, qui reflète les rayons éblouissants du soleil. Le sol, nu et rougeâtre, est à peine estompé par des bouquets de cactus et de plantes sauvages. De temps à autre, la voie s'engage dans un ravin, au fond duquel reluit un filet d'eau, et la verdure reprend toute sa force. Nous voici à mi-route, à la station de Zigzag, qui possède un garage pour le croisement des trains montants et descendants. Mais le train de Caracas n'est pas arrivé, et nous repartons, après vingt minutes d'attente. Un négociant vénézuélien fort distingué avec lequel je fais le voyage m'explique qu'il n'y a pas lieu de s'étonner.



CHEMIN DE FER DE CARACAS

Le train de Caracas a dû rester en panne quelque part. Il suffit d'une pluie un peu violente pour que des terres ou des rochers se détachent de la montagne, et obstruent la voie. C'est un grave inconvénient, auquel on ne peut remédier. Pendant la mauvaise saison, le trafic est quelquefois arrêté ainsi pendant plus d'une semaine. Aussi a-t-on beaucoup parlé de remplacer ce chemin de fer. Un ingénieur a proposé de percer dans la Silla un tunnel allant du port de la Guaira jusqu'en dessous de Caracas; un puits dans lequel serait organisé un système de bennes permettrait alors de porter voyageurs et colis à fleur de sol.

« Maintenant, ajoute mon interlocuteur, l'accident qui vient d'arriver est peut-être d'une autre nature. Depuis quelque temps des bandes révolutionnaires occupent les environs de Caracas et arrêtent les trains. Ils ont failli de la sorte enlever le ministre de la guerre, il y a trois jours. Vous avez dû voir qu'avant le départ on a fait monter une vingtaine de soldats dans le fourgon des bagages.... »

Cependant nous avons franchi plusieurs fois de petits flocons de nuages arrêtés sur les flancs de la montagne et nous sommes à 600 mètres d'altitude. Après avoir traversé une série de tunnels tellement exigus que la fumée de la locomotive y reste stagnante, ce qui est bien désagréable pour les yeux et les poumons du voyageur, le train pénètre dans la merveilleuse vallée de Caracas.

La voie, encore plus étroite, surplombe le précipice, dont la profondeur est de 800 mètres, tandis qu'au-dessus de votre tête sont suspendus d'énormes blocs qui semblent vous attendre au passage pour se laisser tomber. De l'autre côté, on voit une série de mamelons se rattachant à l'ossature puissante de la Cordillère. Pas de végétation, mais des pâturages

1. *Dessin de Taylor, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

immenses; puis, dans certains fonds, un paquet de maisons et quelques arbres touffus qui ressemblent à des jouets de carton-pâte.

Tout à coup le train s'arrête brusquement, et je vois chacun porter la main à son revolver. Les paroles de tout à l'heure me reviennent à la mémoire. Mais on nous rassure aussitôt. C'est un des fameux blocs qui, pendant la nuit, est descendu sur la voie. De l'autre côté de l'obstacle, le train de Caracas nous attend depuis trois quarts d'heure. Immédiatement les chefs de train font effectuer l'échange des passagers et des colis, que l'on transporte par-dessus l'éboulement. On laisse quelques hommes d'équipe qui commencent à déblayer la voie, et chacun des trains revient à son point de départ.

Nous arrivons à Caracas à 11 heures et demie, avec une heure de retard (le trajet se fait habituellement en deux heures). On est tout étourdi, en sortant de la gare, par le bruit des voitures, les allées et venues des passants; on retrouve ce qu'on avait perdu depuis longtemps, l'impression d'une grande ville. Malheureusement la chaleur est torride et il n'y a pas un coin pour se mettre à l'abri des rayons aveuglants du soleil. Les rues, que l'on a voulu construire à l'instar de celles des capitales européennes, sont d'une largeur respectable, et comme les maisons sont très basses, en prévision des tremblements de terre fréquents dans ces régions, l'ombre n'existe pas. Il n'y a qu'une chose à faire, aller se réfugier à l'hôtel, et attendre la fin de cette orgie de lumière.

Vers quatre heures, la chaleur est tombée, et les rayons obliques du soleil colorent de leurs reflets fauves et adoucis les façades enluminées des maisons. C'est le moment où tout le monde est dehors, et les rues sont très animées. Elles sont coupées à angle droit, suivant les quatre points cardinaux, et forment entre elles des pâtés de maisons d'une régularité absolue. En certains endroits, les carrés ont été supprimés, et il y a des squares ou *paseos*, de jolies places, comme la plazza Bolivar, où la statue du Libertador se dresse au milieu des plates-bandes et des bouquets de verdure; tout à côté est une grande avenue plantée d'arbres, où stationnent des files de voitures. Cela donne l'illusion de Paris.

En somme, Caracas est une belle ville. Certes un amateur délicat ne trouvera peut-être pas beaucoup de cachet dans ces rues régulières, ces maisons basses et presque toutes semblables; il sera choqué par la vue de monuments dont le style est souvent indéfinissable, comme par exemple cette église d'architecture espagnole, que l'on a surmontée d'un clocher byzantin en briques rouges et blanches; ou encore le Palais du Congrès, lourde construction de plâtre écrasée par une coupole massive et sans symétrie; mais il ne faut pas oublier qu'il y a une quarantaine d'années, Caracas n'était, pour ainsi dire, pas encore ouverte à la civilisation et qu'elle venait à peine d'effacer les terribles ravages causés par le tremblement de terre de 1812.

Caracas est à présent couverte de maisons et de palais, et sa population est de 70 000 âmes. C'est en grande partie à Guzman Blanco qu'elle doit sa prospérité. Il y fit venir des architectes, des ingénieurs, des savants étrangers, tirant ainsi de l'obscurité un pays ignoré et à demi sauvage, et lui imprimant une impulsion vigoureuse dans la voie du progrès. Malheureusement cet homme de génie était violent et avait un amour de l'argent vraiment immodéré. Il ne sut pas garder de mesure. Après avoir courbé pendant près de vingt ans sous sa main de fer la masse turbulente de ses concitoyens, il dut céder devant les violentes haines qu'il s'était attirées par ses cruautés. Il partit en exil, laissant à son pays une civilisation neuve, qui n'avait pas eu le temps de prendre des bases bien solides. Elle offre une analogie frappante avec le monument que tous les étrangers admirent à Caracas : l'Université, dont la façade gothique profile sur le ciel bleu de nombreux clochetons finement découpés. Faites le tour du monument, vous vous apercevrez qu'il se compose uniquement d'un mur blanchi par derrière à la chaux, et auquel sont accolées de vilaines petites bicoques formant le corps principal!

Maintenant tout ce qui touche à Guzman est dans la réprobation. L'ancien rendez-vous de la belle société de Caracas, un petit monticule qui se nomme le Calvaire, et sur lequel l'ancien président avait établi de magnifiques jardins en y amenant l'eau par de longs et coûteux travaux, est complètement abandonné, et l'on a déboulonné la statue du grand homme qui se trouvait au sommet.

C'est pourtant un endroit fort agréable, surtout le soir. On y respire un air pur et embaumé, et, à travers les branches des thuyas, au-dessus des parterres de fleurs, on voit se dérouler un panorama grandiose, féerique. Au pied de la colline, la masse sombre de la ville, déjà noyée dans l'ombre et où étincellent les feux des premiers becs de gaz, et puis la plaine, couverte de haciendas, de plantations de canne à sucre, de bois, se confondant au loin avec les vapeurs bleuâtres de l'horizon. Elle est enchâssée entre la Silla, dont on voit à merveille le sommet principal, le mont Avila, tout rosé sous les feux du couchant, et une série de chaînes de montagnes qui s'étendent à perte de vue. Là-bas se trouvent en quantité des mines de fer, d'or et d'argent. C'est le fameux Eldorado des anciens Espagnols. Mais actuellement presque rien n'est exploité, tant les difficultés de communication sont considérables, et tant les travaux un peu suivis sont contrariés par toutes ces secousses révolutionnaires.

La nuit est brusquement arrivée et une myriade d'étoiles brillent au firmament. Il est rare de jouir d'une aussi belle soirée à cette époque de l'année, où les épais nuages attirés par la crête de la Silla déversent sur la plaine de Caracas des ondées continuelles. Cela explique son insalubrité, car les eaux, trouvant difficilement à s'écouler, forment parfois de vrais marécages. La fièvre jaune, elle, est endémique à

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Caracas, mais personne ne s'en occupe. Vous causez un jour avec un monsieur, le lendemain vous apprenez qu'il est mort et enterré, frappé par le redoutable fléau. On s'y fait assez vite.

Les rues sont brillamment éclairées, et les magasins étalent leurs splendeurs derrière les vitrines. La France est au premier rang, représentée par un nombre incommensurable de modistes et de couturières. Les Vénézuéliennes raffolent de la parure, et, ma foi, la coquetterie leur sied à merveille : Caracas est un des endroits du monde où l'on rencontre le plus de jolis minois.

La société est très avenante ; tous les étrangers s'accordent pour la vanter ; on s'y fait en peu de temps des relations charmantes. Malheureusement tout est mort par ce temps de guerre civile, qui a interrompu les plaisirs comme les affaires. Les lieux de réunion, les théâtres, sont clos. Chacun se renferme chez soi, dans l'attente anxieuse des événements.

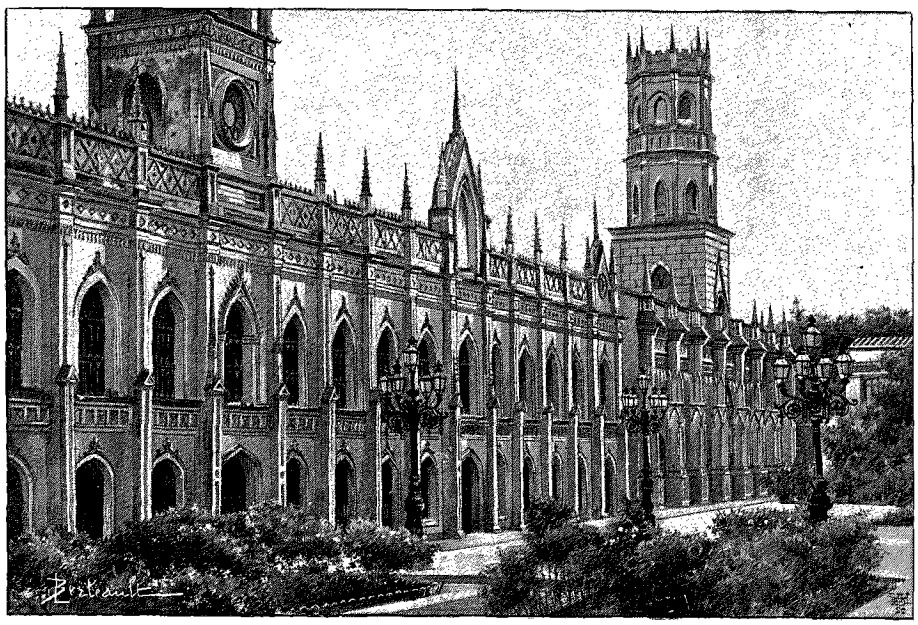
A l'hôtel Klindt, où nous dînons, mon interlocuteur me montre à une table voisine un monsieur fort bien mis, à tête énergique, à grandes moustaches, qui est en train de parler avec vivacité.

« Voici un des généraux les plus célèbres du parti gouvernemental, me dit-il, un homme intelligent, qui a fait ses études en France. Il appartient à cette catégorie de gens qui nous font tant de mal. Lorsque, en 1822, Bolivar émancipa la Nouvelle-Grenade, une fée maligne dota chacun des pays de la trinité colombienne d'un fléau particulier. Dans l'Équateur ce sont les moines, et le pays est continuellement en proie aux dissensions religieuses ; en Colombie, ce sont les docteurs des Universités ; ici, nous sommes les plus mal partagés, nous avons les généraux. Tout le monde est général ou veut l'être. Ils sont plusieurs milliers, sur une population de 2 700 000 âmes, et c'est cette classe de politiciens enragés qui fait éclore révolution sur révolution, pour se disputer le pouvoir. Il se trouve à côté d'eux, il est vrai, des gens éclairés qui devraient réagir et s'opposer à ces débordements. Mais, que voulez-vous ! le Vénézuélien aime à se rappeler que le sang des anciens *conquistadores* coule encore dans ses veines, et s'il ne prend pas une part active à la lutte, il en est le spectateur passionné. Les femmes elles-mêmes la suivent avec intérêt.

— Et la révolution actuelle ?

— Elle sera bientôt achevée. Andueza Palacio est fini. Il ne se maintient plus que par la violence ; les prisons de Caracas sont remplies. Mais sa position devient difficile. Il y a huit jours, on a lancé des bombes contre un des ministères. Le Président n'ose plus sortir de son palais, la Maison Jaune, où sont concentrés ses derniers fidèles. Il voudrait bien suivre ses piastres, qui ont déjà pris le chemin de l'Europe, mais il a peur de tomber dans un guet-apens. Après lui, nous aurons Crespo, sans doute. C'est un homme très populaire. Ancien lieutenant de Guzman Blanco, il a déjà été président du Venezuela pendant deux ans. Il est un peu plus honnête que les autres, et jouit de l'estime générale. »

Un matin, en me promenant sur la place Bolivar, j'ai aperçu à son balcon le prisonnier de la Maison Jaune, avec sa large tête basanée recouverte d'une calotte grecque. Il regardait manœuvrer des troupes.



L'UNIVERSITÉ DE CARACAS [1].

On m'avait dit pis que pendre de l'armée vénézuélienne. Ce que j'ai vu m'a fait revenir un peu de cette opinion. La tenue des soldats est laide, mais convenable. La garde du président a un uniforme noir à aiguillettes. D'autres régiments ont le pantalon rouge et le dolman noir, avec le képi. Comme tenue de campagne, ils ont d'amples vêtements de toile grise. Les armes sont le sabre ou *machete* et la carabine Winchester.

La plupart de ces hommes sont des métis ou des Indiens purs ; leur face est large, leurs pommettes saillantes, leur teint cuivré, leurs cheveux luisants ; leurs yeux noirs et bridés ressemblent à ceux des Tartares. La caractéristique de cette physionomie est l'impassibilité absolue des traits. On sent que ces gens-là sont insensibles à tout. Ils manœuvrent machinalement,

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

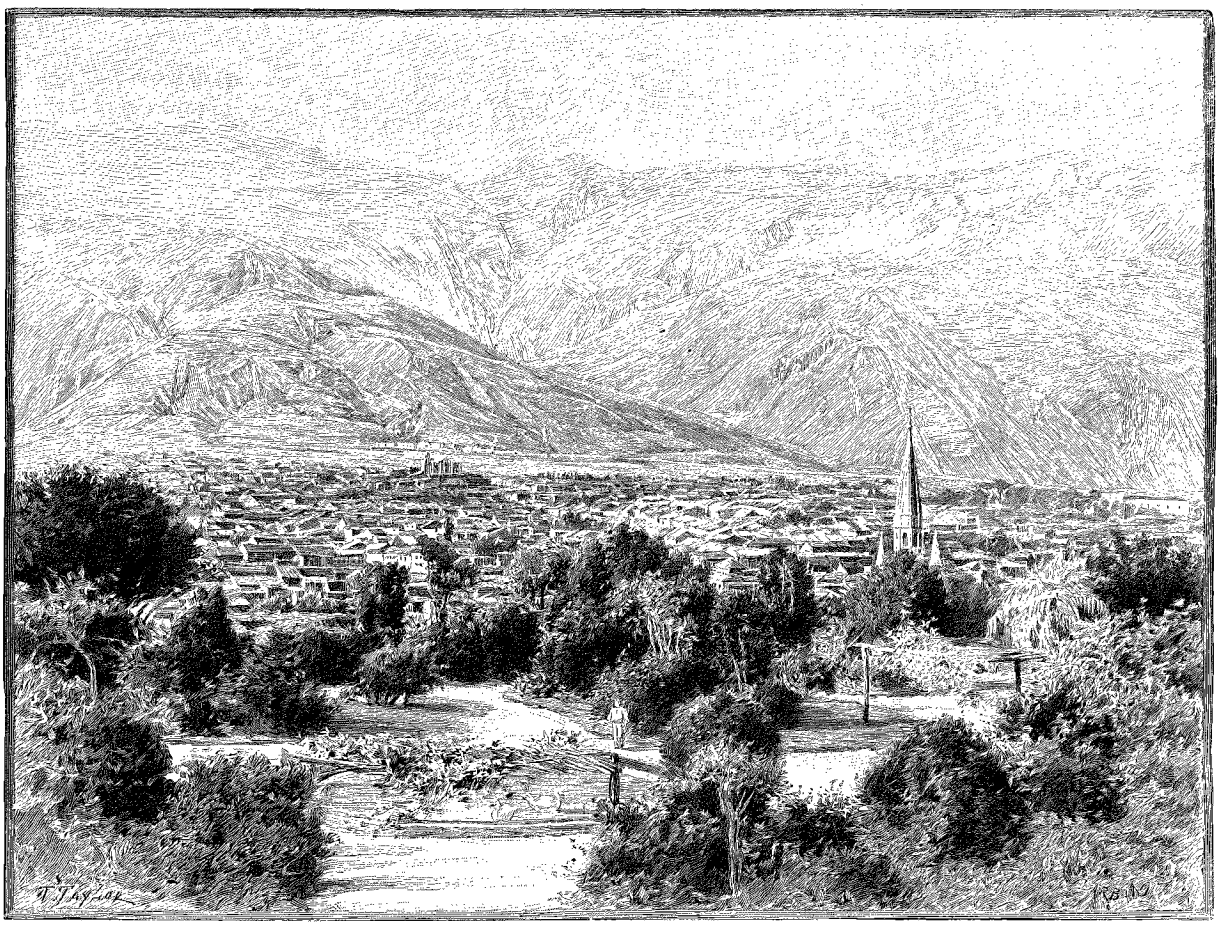
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mais avec assez d'ensemble. D'une endurance, d'une solidité à toute épreuve, ils supportent les plus grandes fatigues sans murmurer, et se battent avec courage. Leurs officiers, généralement, ont une tenue fort simple. Il n'y a pas ici cet amour du panache qui fait de l'armée haïtienne le sublime du genre, avec ses généraux bleu de ciel et à aigrettes blanches.

La Guaira, 10 juillet.

J'ai appris, par le paquebot venant de la Martinique, que la curiosité a été fort excitée il y a trois semaines à Fort-de-France par l'arrivée inopinée d'un navire de guerre vénézuélien apportant le président déchu, Andueza Palacio, et toute sa famille. Ces personnages y sont restés huit jours, attendant le départ du prochain paquebot pour la France, et il y a beaucoup de jaloux, car l'hôtelier de S. E. a été fait commandeur de l'ordre le plus insigne du Venezuela, le « busto de Bolivar ». L'ancien président ne paraissait pas trop affecté des rigueurs du sort. Tous les jours on pouvait le voir, coiffé de son inséparable calotte grecque, prendre son apéritif sur une petite table de la Savane, en face de l'hôtel, et raconter ses malheurs à qui voulait l'entendre. Il ne comprenait pas comment les Vénézuéliens l'avaient abandonné, lui tout dévoué à leur bonheur; mais sa cause n'était pas complètement perdue, il avait encore des amis puissants.... En attendant, il se rendait à Paris pour se reposer de ses fatigues et de ses émotions.

Le fait est qu'il se trouvait dans une terrible impasse. Il s'en est tiré fort adroitement. Se voyant perdu par l'approche de Crespo, il convoque précipitamment le Conseil fédéral, auquel il remet le pouvoir : seulement son départ devra être assuré. Le 18 juin,



VUE DE CARACAS[1].

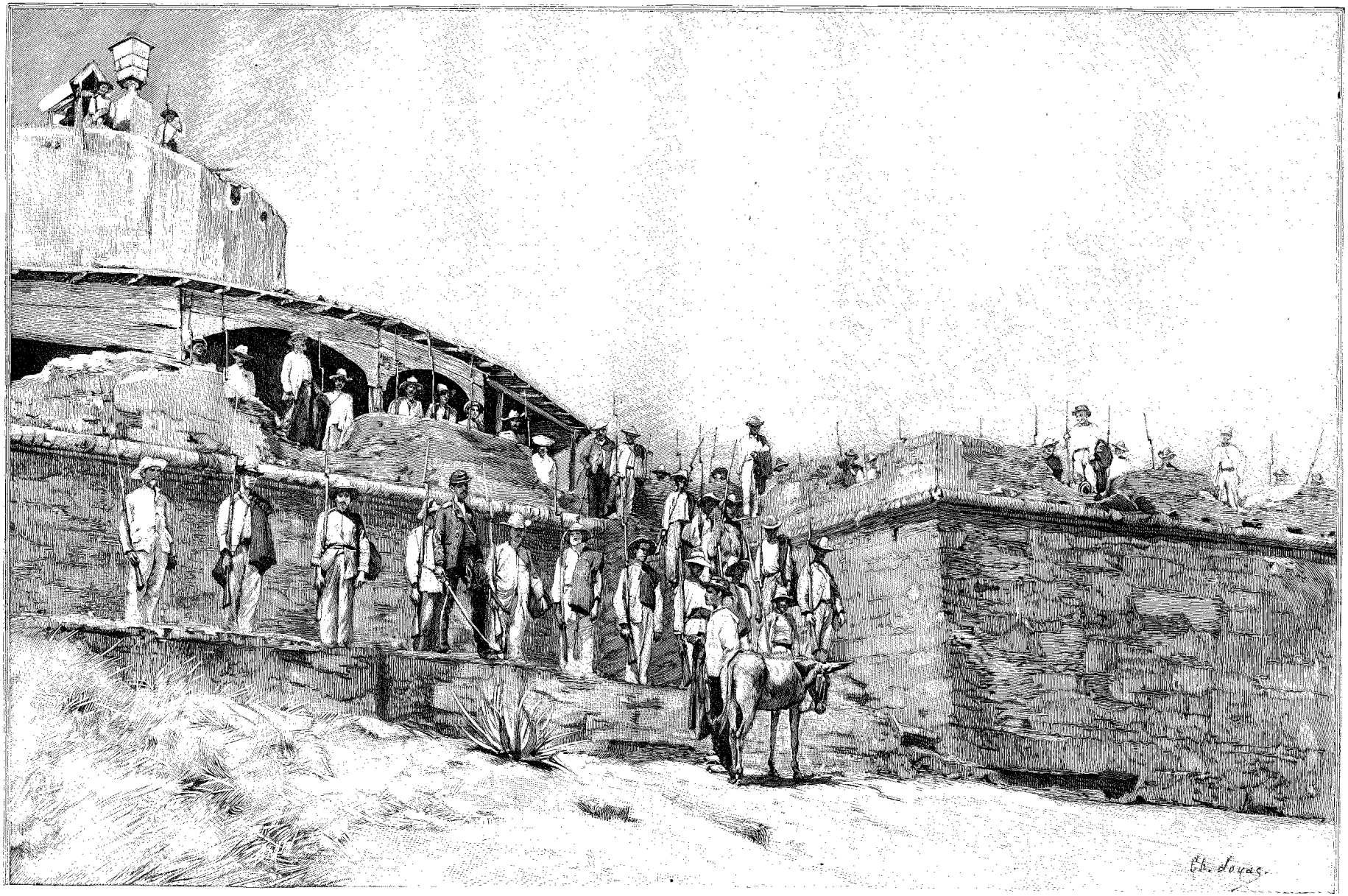
les 5 000 hommes que le gouvernement possède à Caracas sont échelonnés le long de la voie ferrée, et Andueza Palacio, parvenu en sûreté à la Guaira, embarque avec les siens sur le *Libertador*.

Que penser de ce qui est arrivé après son départ? On supposait la guerre finie. Le Conseil fédéral nomme un président provisoire, le docteur Villegas, en attendant les élections du nouveau Congrès, et invite les dissidents à rentrer dans la capitale. Pour calmer leurs défiances, les troupes des deux partis devront se retirer à une égale distance de la ville. Mais Crespo refuse tous les arrangements proposés, et la guerre recommence!

Le général révolutionnaire, abandonné de quelques-

1. *Dessin de Taylor, gravé par Barbant.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CITADELLE DE LA GUAIRA (PAGE 156). — DESSIN DE JOUAS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

uns de ses partisans plus pressés que lui, a dû quitter ses lignes offensives et se retirer dans la vallée de l'Orénoque.

« Nous en avons pour de longs mois, me dit un Français qui connaît le pays; Crespo veut profiter de la circonstance pour se débarrasser de ses adversaires politiques. Il est patient et entêté, il n'entrera à Caracas qu'après les avoir tous exterminés! »

Le pays est retombé dans un malaise pire que celui d'avant, et les départs continuent de plus belle.

J'ai vu un homme absolument désolé, le directeur du casino de Macuto. Cette petite ville, sise à côté de la Guaira, est la plage à la mode du Venezuela, l'endroit où viennent se réunir pendant la mauvaise saison presque toutes les familles aisées de Caracas et de ses environs. Maintenant une atmosphère de tristesse pèse dans ces rues bordées de maisons closes; les élégantes villas sont vides, tout est dans la solitude et l'abandon, les allées fleuries des jardins du Casino et la jolie promenade qui suit le bord de la mer, jusqu'à la rotonde crénelée où est l'établissement de bains. C'est à peine si l'on aperçoit quelques figures sous la véranda du seul hôtel qui soit resté ouvert : un jeune snob à plastron gaufré qui fume son cigare, étendu dans une berceuse, et cinq ou six niñas qui essayent de secouer leur mortel ennui en tapotant sur un piano.



SOLDAT INDIEN [1] (PAGE 151).

Au delà de Macuto se succèdent des plantations attenant à de riches haciendas. Une d'entre elles appartient à un Français, M. L.... Au milieu d'un immense champ de canne à sucre s'élève une construction massive, comportant deux corps de logis principaux, et une suite de pavillons, de cours et de terrasses. A quelque distance, l'usine et le groupe de cabanes où habitent les travailleurs. Ceux-ci ont été réduits des deux tiers par la guerre civile, il n'y en a plus qu'une cinquantaine. Ce sont des gens du pays et quelques Canariens, grands, vigoureux, durs à la fatigue; leur costume consiste en un pantalon de toile, un léger tricot sous lequel se dessinent leurs formes musculeuses; un chapeau de feutre à larges bords abrite leur visage parcheminé contre les rayons torrides du soleil. Ils sont turbulents et il est parfois difficile de les maintenir en ordre. Aussi M. L... et ses associés sont-ils obligés d'exercer une surveillance incessante et de passer presque toutes leurs journées à cheval, le *machete* à la main.

« C'est un maître homme que M. L..., me dit un de ses amis. Il est venu ici il y a une quarantaine d'années, les poches à peu près vides, et c'est grâce à son énergie, à sa ténacité, à son sens pratique, qu'il est parvenu à sa position actuelle, après avoir traversé les époques les plus dures.

« Peu de Français, malheureusement, réussissent aussi bien. La plupart de ceux qui viennent ici s'établissent dans de petits métiers, se font boulangers, coiffeurs, ou bien tailleurs; d'autres essayent l'exploitation des mines. Mais en général ils n'ont pas assez d'esprit d'initiative. Habitués, dans leur pays, aux rouages d'une savante administration, qui les conduit pour ainsi dire par la main, ils se trouvent désorientés en présence de ces gouvernements bizarres. Au moindre accroc ils vont chez leur consul, qui leur donne naturellement de bons conseils, mais cela ne suffit pas toujours. Pendant les révolutions, leur petit capital a bien des chances d'être ébréché, et ils tombent dans le découragement.

« Parmi les émigrants français qui savent le mieux se tirer d'affaire, il faut citer les Corses, dont le nombre est assez considérable. Ils ont formé en certains points, comme à Carupano, de véritables colonies. C'est une race intelligente et énergique. Quelques-uns d'entre eux sont même devenus un peu trop entreprenants. »

Puerto-Cabello, 10 août.

Un personnage politique influent, Rojas Paúl, ancien président du Venezuela, a quitté Curaçao, où il se trouvait en exil, pour venir s'offrir comme médiateur des partis, et pendant quelques jours les rues de la Guaira ont été couvertes d'affiches représentant la tête du sauveur de la patrie entourée de ces mots : *Viva Rojas Paúl, el mensagero de la paz para los Venezuelanos*. Mais il a été obligé de repartir quinze jours après son arrivée, n'ayant réussi qu'à se rendre suspect aux uns et aux autres.

La guerre est toujours languissante. Cependant, ici même, à Puerto-Cabello, où je suis arrivé la semaine dernière, j'ai entendu beaucoup de gens prétendre que Crespo tenterait bientôt un coup décisif. De nombreuses bandes de ses partisans étaient depuis longtemps signalées dans les environs, et l'on s'attendait à une attaque d'un jour à l'autre.

Puerto-Cabello est une petite ville curieuse à visiter. Du large, en arrivant dans la baie, on aperçoit, le long du rivage, une étroite bande de maisons, interrompue çà et là par de jolies poussées de verdure; en face, de l'autre côté du large chenal qui marque l'entrée du port, se dressent les créneaux vermoulus d'un fortin remontant à l'époque de la domination espa-

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gnole. Les rues sont larges et régulières ; mais, à part le quartier des riches commerçants, où il y a de belles maisons de style espagnol et quelques monuments d'architecture banale, tout respire la misère et le délabrement. Et même, à l'extrémité sud, on se trouve dans un village nègre semblable à ceux de la côte d'Afrique, avec des huttes en maïs tressé, recouvertes de chaume, près desquelles sont des femmes aux traits noirs et épais, occupées à piler une sorte de couscous.

Les maisons de Puerto-Cabello se terminent vers l'est dans une vaste lagune fétide, entourée par une langue de terre à l'extrémité de laquelle est construit le fort Philippe. On ferait ici, en creusant la vase, un des plus beaux ports du monde. Puerto-Cabello est le débouché de la riche ville de Valencia, à laquelle il est relié par un chemin de fer. Actuellement la plupart des maisons sont hermétiquement fermées. On se croise à chaque pas dans les rues avec des patrouilles ou des sentinelles qui vous regardent d'un air sombre et inquisiteur.

Les *paseos* sont aussi nombreux qu'à la Guaira. Je m'arrête dans l'un d'entre eux. L'endroit est charmant ; l'air y est frais, le susurrement d'un petit jet d'eau qui retombe dans une vasque en bronze se mêle au gazouillis de quelques oiseaux. C'est l'image du calme et de la paix, au milieu d'une ville troublée par les approches de la guerre.



M. L..., UN HACIENDERO FRANÇAIS [1].

La Guaira, 22 août.

J'avais l'intention, en quittant Puerto-Cabello, de me diriger dans l'ouest, vers Maracaibo, où un ingénieur français de mes amis achève de construire une voie ferrée fort importante, dans le territoire de Seiba. Toute cette contrée comprise entre la Cordillère et le lac Maracaibo est riche et fertile, et semble appelée à un bel avenir. Mais les événements m'ont forcé de revenir sur mes pas : Crespo s'est emparé de Valencia et marche sur Puerto-Cabello, tandis que ses lieutenants envahissent les provinces occidentales.

A la Guaira, tous les esprits sont en émoi, car la prise de Puerto-Cabello serait un avantage considérable pour les révolutionnaires. Le gouvernement vient de mobiliser tous les navires disponibles de la flotte, c'est-à-dire quatre minuscules vapeurs aux formes étranges, et cinq ou six goélettes, pour transporter à Puerto-Cabello 1200 hommes de secours sous les ordres du général Urdaneta.

Les dernières nouvelles sont peu rassurantes. Le siège de Puerto-Cabello est commencé ; la ville est mise à feu et à sang, et les nationaux étrangers courent de grands risques. Un croiseur français de la station des Antilles, le *Magon*, arrivé depuis deux jours à la Guaira, vient de repartir immédiatement....

Je dois les détails qui suivent à l'obligeance d'un passager de ce navire, qui arriva sur rade de Puerto-Cabello le lendemain de son occupation par les révolutionnaires.

« 25 août. Puerto-Cabello. — Nous mouillons vers 7 heures du matin, par fond de cadavres..., si l'on peut en juger par les nombreux képis qui flottent sur les eaux azurées de la rade ! Vis-à-vis, sur le quai de la douane, quelques soldats entourent deux ou trois brasiers dont la fumée remplit l'atmosphère d'odeurs méphitiques. Mais partout le plus grand silence, rien de changé dans l'aspect de cette petite ville, que les journaux de la Guaira nous avaient représentée comme à moitié détruite par les bombes et l'incendie. Seulement un drapeau blanc flotte sur le fort Philippe, et à travers les créneaux on aperçoit un canon braqué dans le ciel, et qui semble encore menaçant....

« Puerto-Cabello est tombé hier au pouvoir de Crespo, après un siège de deux jours. Les gouvernementaux, refoulés dans le fort Philippe après un combat acharné dans les rues de la ville, se trouvaient dans une position critique, lorsque la flottille du général Urdaneta est venue à point les tirer d'affaire. Ils se sont embarqués à la hâte, après avoir encloué l'unique canon du fortin.

« Il y a eu en tout 250 à 300 morts. Les gouverne-

1. *Dessin de J. Lavée, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mentaux ont jeté leurs cadavres à la mer avant de s'enfuir, et les crespistes achèvent de brûler les leurs. La ville a été bombardée, paraît-il : on en trouve difficilement les traces en parcourant la ville. Les dégâts matériels se sont bornés à quelques toitures enlevées! De larges taches brunâtres, qui recouvrent par endroits les trottoirs des rues, sont les seuls vestiges de la lutte qui s'est livrée ici quelques heures plus ôt.

« Les habitants paraissent rassurés. On les voit devant leurs portes causer tranquillement avec les soldats du parti vainqueur. Du reste, Crespo était désiré par la plus grande partie de la population, et, grâce à ses prescriptions sévères, les troupes victorieuses ne se sont livrées à aucune scène de pillage.

« 5 heures du soir. — Crespo vient de venir à bord avec quelques officiers de son état-major, tous dans leur tenue pittoresque de partisans : vêtements gris, longs houseaux de cuir bruni, large *sombrero* de feutre marron, revolver à la ceinture, et l'écharpe du *machete* à la main, le tout recouvert de la poussière des camps.... Crespo est un mulâtre de belle prestance, aux traits réguliers et énergiques, un peu tirés par la vie éreintante qu'il mène depuis six mois. Ses commencements ont été durs : il n'avait en tout que 8 lances et 12 fusils! Maintenant les révolutionnaires possèdent 18 000 hommes et 15 canons. Ils comptent être à Caracas avant trois semaines.

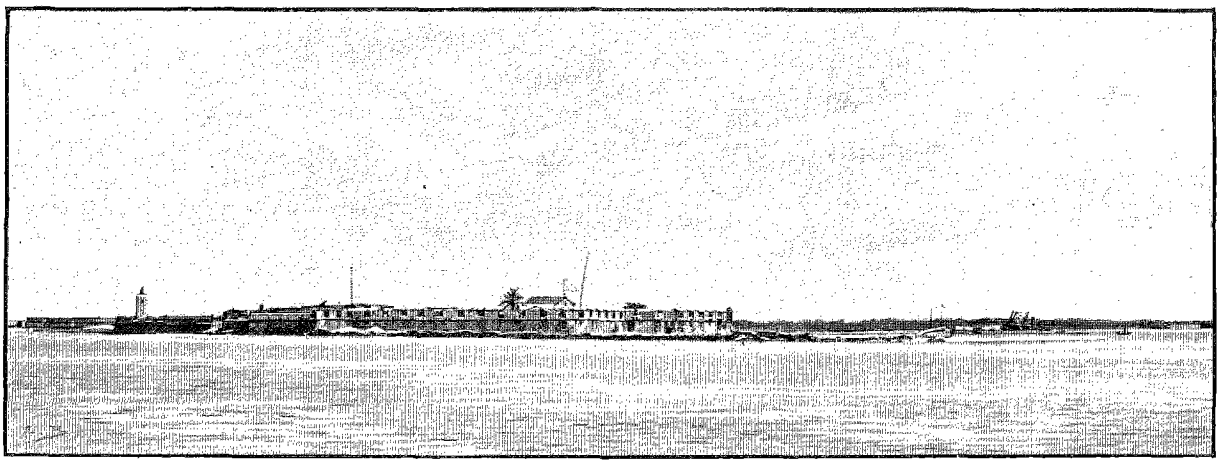
« Un des aides de camp de Crespo est d'une grande élégance de tournure, il porte un uniforme particulièrement soigné, noir, avec des parements rouges et des rosettes sur les épaules. C'est un gentilhomme corse, le comte Orsi de Monbello. Un de ses compatriotes est grand maître de l'artillerie de Crespo, Montecatini, général célèbre et aventureux, qui s'est déjà illustré dans plusieurs guerres civiles en Haïti, sous le président Salnave. »

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

La Guaira, 10 septembre.

La prise de Puerto-Cabello a été le commencement d'une crise aiguë, d'une vraie tragi-comédie dont le principal acteur a été l'ancien commandant en chef des troupes gouvernementales, le général Mendoza, qui, voyant le président Villegas, les ministres et le Conseil fédéral ébranlés par la perte de Puerto-Cabello et prêts à traiter avec Crespo, a mis tout le monde en prison et s'est nommé dictateur. Pendant sept jours il a tenu son rôle avec une maestria sans égale. Rien n'y a manqué, exactions, emprisonnements arbitraires, violation du droit des gens; puis, quand l'affolement a été complet, il a disparu sans dire gare, emportant dans ses valises les quelques centaines de mille piastres qu'il venait de gagner très dextrement.

Mendoza s'empare du pouvoir le 26 août. Les caisses



PUERTO-CABELLO[1]

du trésor sont presque vides. Il décrète aussitôt un emprunt forcé sur les négociants, auxquels cette entrée en matière ne sourit guère! La Guaira montre même quelques velléités de résistance. Le dictateur y envoie 5 000 hommes, sous les ordres du général Pepper, qu'il a investi de pleins pouvoirs. En voyant arriver les premières troupes, la petite garnison de la Guaira, restée fidèle à Villegas, se rassemble dans la citadelle. Un conflit paraît inévitable, et les habitants sont dans les transes. Mais dans la citadelle il n'y a qu'une dizaine de vieilles pièces rouillées, les murs menacent ruine et la position est détestable : on peut la dominer aisément des hauteurs voisines. Aussi la garnison se rend-elle, après quelques heures d'hésitation, et la ville est au pouvoir de Pepper, grand chef civil et militaire.

La Guaira est transformée en camp retranché. Dans les rues, sur les places, jusque dans les arènes de courses de taureaux devenues casernes, on est au milieu d'une masse grouillante de soldats. Ils sont pittoresques avec leurs vêtements de toile passés à l'état de guenilles, leur sombrero autour duquel un ruban jaune porte la devise *Viva el partido liberal*!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

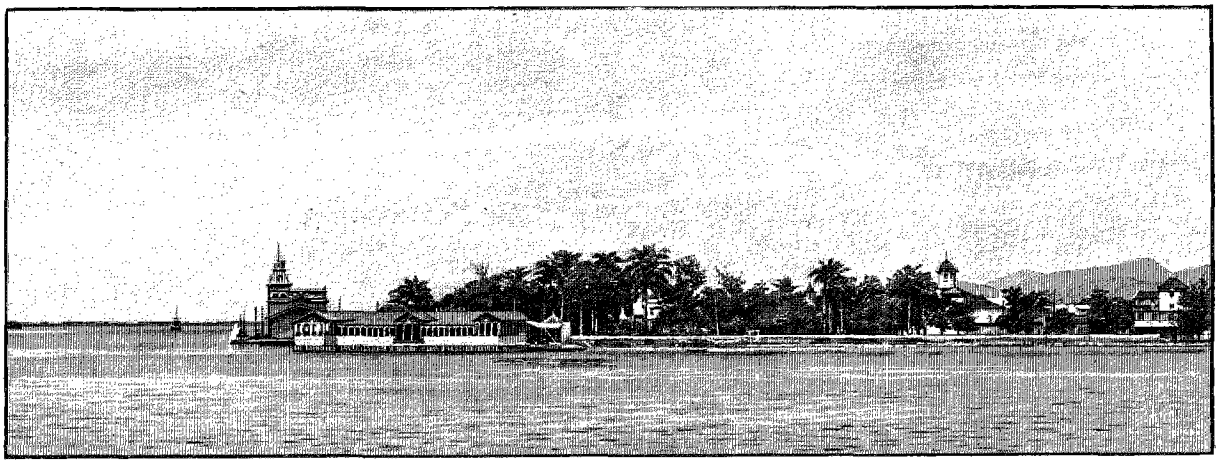
Ils ont les pieds nus, ou sont chaussés de l'*alpargata* national, forte semelle en cuir, retenue au pied par de larges bandes de coton tressé. A la ceinture ou sur l'épaule, la *cobija* aux couleurs éclatantes, rouge d'un côté, bleue de l'autre, qui leur sert de couverture et de manteau. Ils ont établi leurs bivouacs dans les paseos. Les uns, étendus sur leurs couvertures, dorment à l'ombre des *balbas de palc*, arbres singuliers, qui laissent pendre de leurs branches des grappes de lianes rousses ressemblant à des chevelures humaines; les autres rassemblent les copeaux qui doivent servir à faire cuire leurs maigres aliments. Car depuis longtemps ils ne reçoivent plus ni solde ni nourriture, et ils vivent comme ils peuvent, d'aumônes, le plus souvent de fraudes et de rapines. Dans le port on leur a permis de se faire embaucher pour aider au déchargement des paquebots. Les beaux capitaines à l'air noble et martial ne dédaignent pas ce gagne-pain. Et c'est un spectacle curieux que celui de tous ces guerriers, tenant d'une main leurs armes, qu'ils n'osent déposer nulle part, de peur qu'elles ne soient volées par un compagnon peu charitable, et soulevant avec l'autre de lourds fardeaux.

La plupart des généraux ont une tenue peu prétentieuse : des vêtements civils et un chapeau de paille. Mais le grand chef, le général Eduardo Pepper, *Jefe de la Jefatura de Operaciones de la Seccion Bolivar*, fait exception à la règle par sa mise élégante : chemise de flanelle éblouissante de blancheur, culotte de peau, écharpe multicolore. Sa figure est douce et avenante. Nul ne se douterait que cet homme fait en ce moment trembler la Guaira. Il exécute en effet d'une façon impitoyable les ordres de son chef Mendoza, dont il est l'âme damnée.

Or le dictateur sent que ses jours sont comptés : la plupart de ses partisans l'abandonnent, et Crespo remporte chaque jour de nouveaux avantages. Aussi est-il résolu à ne plus garder de mesure. Un nouvel emprunt est décrété, et cette fois les étrangers ne sont pas épargnés.

A la Guaira, Pepper met en prison tous les négociants qui se refusent à lui payer 1000 piastres. Les trains amènent de Caracas une foule de commerçants étrangers, de petits boutiquiers de la capitale qui sont épouvantés de ce qui se passe. Ils s'étaient crus à l'abri sous le couvert du pavillon qu'ils avaient arboré sur leurs maisons, mais les séides de Mendoza ont passé outre : leurs domiciles ont été violés, fouillés, un grand nombre d'entre eux sont en prison. Aux représentations du corps diplomatique, le dictateur a répondu par des paroles ambiguës et menaçantes.

Le 2 septembre au matin, on apprend que Pepper vient d'emprisonner, parmi les négociants étrangers, les vice-consuls du Mexique et de Hollande. La mesure est comble. Les commandants des sept navires de guerre étrangers qui viennent d'arriver sur rade adressent une énergique protestation aux autorités civiles et militaires....



PUERTO-CABELLO [1].

Le soir, vers 4 heures, les prisonniers sont relâchés, et pendant deux jours on ne peut savoir ce qui se passe; une confusion inexprimable règne partout.

Puis le bruit se répand que Mendoza a quitté Caracas et s'est embarqué subrepticement sur une goélette à destination de Curaçao, et l'on voit arriver à la Guaira un général qui vient arrêter le beau Pepper au nom du nouveau gouvernement qui s'est formé à Caracas!

La Guaira, 2 octobre.

Le pouvoir a été confié à un avocat, le docteur Pulido, homme plutôt modéré, qui aurait bien voulu en finir tout de suite et conclure un arrangement avec Crespo. Mais il s'est laissé entraîner par les chefs de l'armée, qui veulent encore continuer la lutte.

Elle sera bientôt terminée. Chaque jour on voit se resserrer le cercle décrit par les troupes révolutionnaires autour de Caracas. Crespo a d'ailleurs mis récemment un bon atout dans son jeu. Au moment où

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

il commençait à manquer d'argent et de munitions, les États-Unis, trouvant les affaires vénézuéliennes assez avancées pour qu'ils puissent tirer parti d'une intervention habile, se sont chargés de pourvoir à ses besoins. Plusieurs journaux, entre autres le *New York Herald*, ont commencé une campagne en sa faveur, des listes de souscription ont été ouvertes. Les secours sont apportés à Puerto-Cabello par les steamers américains qui desservent ces parages. Le gouvernement avait, il est vrai, déclaré le blocus de ce port, mais lorsqu'il s'est avisé de le rendre effectif en y envoyant un de ses minuscules vapeurs, l'amiral Walker, commandant la division américaine stationnée à la Guaira, a fait chauffer un de ses croiseurs : le petit vapeur vénézuélien a été prié de se tenir tranquille.

Depuis huit jours on se bat aux environs mêmes de la Guaira. La malheureuse ville de Macuto a été prise et reprise trois fois de suite par les gouvernementaux et les crespistes. Ce sont des luttes sauvages, dans lesquelles bon nombre d'adversaires restent sur le carreau. Plusieurs villas ont été transformées en ambulances, et les chirurgiens des navires de guerre viennent y prêter leur concours. De fréquentes scènes de pillage se produisent, car les soldats gouvernementaux sentent que la fin est proche, toutes les portes se ferment devant eux, et ils veulent avoir au moins quelques compensations. On prétend que plusieurs ont été jusqu'à voler la trousse d'un des médecins étrangers qui soignaient leurs camarades!



LE DOCTEUR PULIDO [1].

La population est complètement affolée. Tout le long de la route de Macuto à la Guaira, on voit des gens qui fuient, transportant derrière eux sur des charrettes leurs colis, leurs ustensiles, et les innombrables chaises qui composent leur mobilier.

La Guaira, 10 octobre.

Que d'événements dans ces dernières journées!

Dimanche, Crespo remportait une victoire écrasante à Los Teques, dans les environs de Caracas, où son entrée n'était plus qu'une question d'heures.

Jeudi, toutes les communications télégraphiques et téléphoniques étaient rompues entre la Guaira et la capitale, et dès l'après-midi les trains arrivaient en masse, apportant les restes du parti gouvernemental définitivement vaincu.

Les hangars de la douane, les cafés, tous les abords de la gare sont envahis par une foule tumultueuse, et là, au milieu de l'encombrement des colis et des valises, des conversations passionnées s'échangent, on questionne fiévreusement les nouveaux arrivés.... Un mouvement de curiosité se produit : un train vient d'amener le docteur Pulido et plusieurs de ses ministres. L'ex-président est immédiatement entouré. « Eh bien, Excellence, lui dit quelqu'un, que pensez-vous de la situation? — *Toto finito!* » répond-il d'un air sombre et découragé. Il doit bien regretter, à cette heure, de n'avoir pas suivi son impulsion première, et de s'être laissé acculer à un pareil désastre. A Caracas, on a commencé à piller la maison qu'il habitait. Sa tête et celles de ses compagnons ont été mises à prix! Comment fuir? Sur le conseil de quelques amis, Pulido et les siens se décident à aller demander asile aux navires de guerre. Les uns trouvent un refuge à bord du croiseur français *Magon*, et les autres à bord de l'aviso espagnol *Jorge Juan*.

Vers 10 heures du soir on apprend de graves nouvelles. Les troupes gouvernementales ont quitté Caracas dans le plus grand désordre, les dernières seront à la Guaira vers 2 heures du matin, serrées de près par les crespistes, et elles ont l'intention de faire un pillage en règle avant de mettre bas les armes!

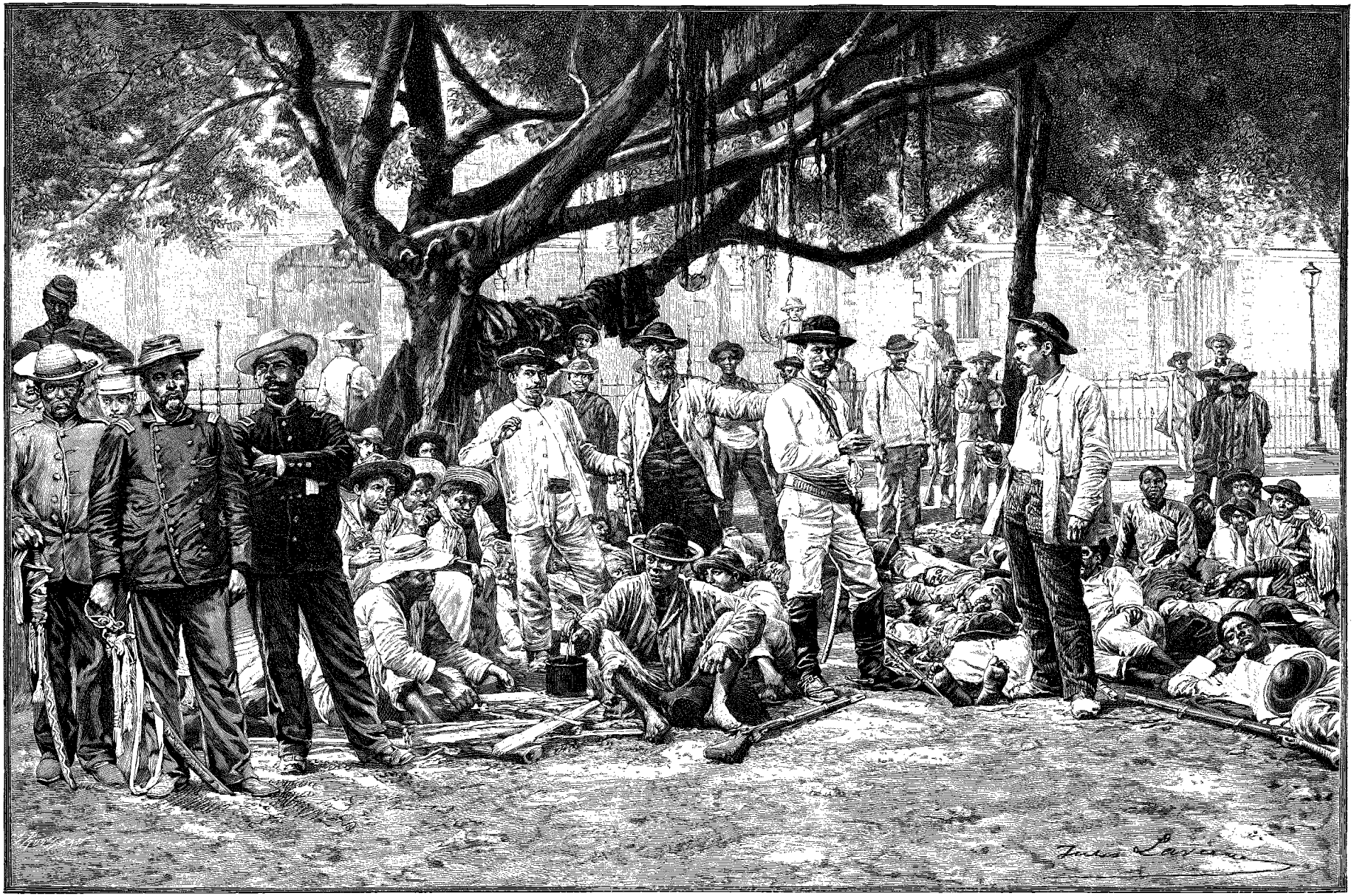
Les trains sifflent sans interruption, amenant tous ceux qui ont pu fuir à temps de la capitale. Des dépêches continuelles sont échangées entre les navires de guerre et la terre. Tout le monde est sur le qui-vive.

Pendant ce temps le ciel s'est chargé et une pluie diluvienne commence à tomber. Un jeune officier américain vient s'abriter sous la véranda de notre café, en attendant un pli que son consul doit lui remettre. Il a des lunettes, un sabre et deux revolvers à la ceinture, et il est trempé comme une soupe au lait. On lui offre un petit verre et un cigare pour le réconforter. *Oh! never smoke, never drink*, répond-il en souriant derrière ses lunettes. Il est membre d'une société de tempérance.

Enfin, après six heures d'attente anxieuse, on apprend que Crespo vient d'accorder un armistice aux

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CAMPEMENT DES TROUPES DU GÉNÉRAL PEPPER DANS UN DES PASEOS DE LA GUAIRA (PAGE 157). — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

troupes gouvernementales; elles auront la vie sauve, à condition de ne se livrer à aucuns désordres, et de se rendre immédiatement au vainqueur, qui se réserve le sort de leurs chefs. Les groupes se dispersent et chacun s'en va jouir d'un repos bien mérité. Mais le matin, dès que les soldats sont partis, une grande effervescence s'empare de la populace. Elle commence à piller les magasins de la douane. Heureusement l'ordre est vite rétabli par les matelots espagnols et français, qui se chargent de faire la police jusqu'à l'arrivée des troupes crespistes, aidés de quelques patrouilles américaines.

La nature, elle aussi, prend part au bouleversement général : une tempête éclate, d'une extrême violence. C'est un *remolino*, comme on en voit souvent à la fin de l'hivernage. La brise souffle dans toutes les directions, de petites trombes soulèvent des gerbes d'écume; la houle, en rencontrant les bas-fonds, rejaillit en lames énormes. Plusieurs navires sont obligés d'appareiller et d'aller mouiller au large.

Mais la plupart des habitants s'inquiètent peu de ces phénomènes extérieurs. Ils touchent au terme de leurs terreurs, ils sont rassurés et laissent éclater leur joie. *Viva Crespo! Viva Crespo!* Ce cri sort maintenant de toutes les bouches.

Musique en tête, les enseignes déployées, les troupes crespistes font leur entrée triomphale à la Guaira le 8 octobre dans l'après-midi. Ce ne sont plus les gens hâves et déguenillés que l'on rencontrait les jours précédents dans les rues. Ces soldats ont des uniformes battant neufs, couverts d'écharpes et de rubans rouges. On les fête, on les acclame, mais leur conduite est parfaite, et ils font preuve d'une discipline extraordinaire. Leur chef, le général Piñango, a défendu aux cabaretiers de leur vendre des spiritueux. J'ai vu de mes yeux un soldat entrer dans un café et réclamer de l'eau-de-vie en présentant un « bolivar » : sur le geste de dénégation du patron, l'homme est parti sans un murmure, sans un mouvement d'impatience!

Maintenant c'est à ceux qui sont suspects d'avoir été favorables au parti gouvernemental de trembler. Les prisons commencent à se remplir. La réaction se produit. Les femmes surtout sont exaltées. Une charmante niña qui avait déjà brodé en cachette, la semaine précédente, des emblèmes pour les révolutionnaires, s'est transformée en tigresse et voudrait pouvoir livrer à Crespo la tête de ce pauvre Pulido!

Encore une révolution terminée! Il était temps, car déjà les ravages étaient profonds. Mais le pays semble avoir confiance en Crespo, il se sent jeune et vigoureux, Il sait qu'il a devant lui un magnifique avenir. D'autres aussi le savent, malheureusement pour lui. Les uns voudraient bien l'amener à abandonner encore quelques-uns de ses riches territoires de l'Orénoque, les autres le verraient entrer avec plaisir dans la grande union douanière qu'ils rêvent d'établir sur les deux Amériques. Jusqu'à ce jour, le Venezuela s'est plutôt tourné d'un autre côté; il y a, dans la vieille Europe, des pays avec lesquels il se sent plus d'affinité de sentiments et d'intérêts, qui plaignent ses douloureuses convulsions, et qui suivent avec sympathie sa marche lente vers le progrès.

J'ai constaté avec plaisir que la France, dans la dernière crise, s'est montrée ce qu'elle devait être en présence d'un pays ami, c'est-à-dire impartiale, et qu'en donnant asile à ceux qui, vaincus, sont venus chercher un refuge sous les plis de son pavillon, elle s'est montrée fidèle à ses traditions d'humanité et de loyauté.

GUSTAVE RIBÉRAT.

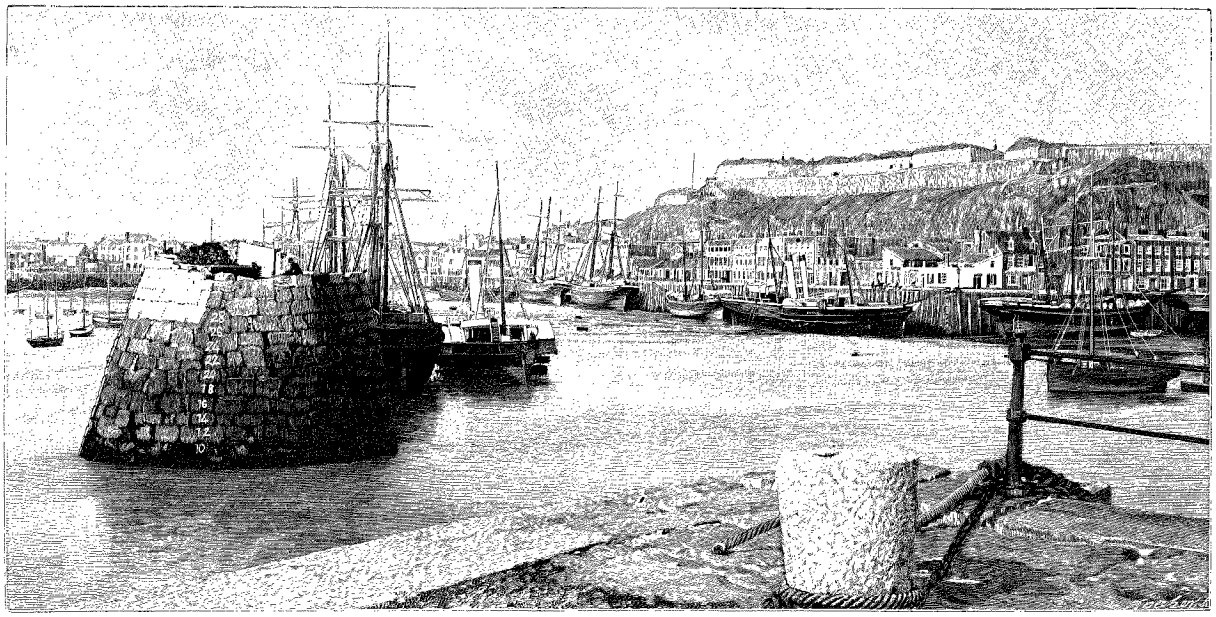
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



CARACAS : STATUE DE BOLIVAR [1] (PAGE 150).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE PORT DE SAINT-HÉLIER [1] (PAGE 164).

LES ILES DE LA MANCHE

(MŒURS ET PAYSAGES),

PAR M. HENRI BOLAND.

I



TYPE DE JERSIAISE [2].

Deux heures de mer seulement, trois heures par les gros temps, séparent le port normand de Granville de l'île de Jersey, la plus importante et la plus rapprochée de la France des îles anglaises de la Manche. C'est une traversée insignifiante et des plus anodines, quand la mer est clémente. Elle s'accomplit dans des conditions de confort parfait par les excellents vapeurs de la compagnie anglaise du *London and South Western Railway*. Depuis que les îles de la Manche sont comprises dans le réseau d'excursions des chemins de fer de l'Ouest, Jersey est devenu un séjour d'été très fréquenté par les touristes français, et, si ce n'était l'appréhension du terrible mal de mer, Saint-Hélier ne tarderait pas à être, pour la fashion parisienne, un autre Trouville, sur sol britannique.

Au mois d'août, c'est une cohue. Des centaines de passagers s'entassent, s'empilent sur le navire, choisissent les coins qui leur paraissent le plus propices et le mieux abrités, interrogent les petites vagues courtes qui frangent l'horizon de leur blanche écume et l'eau qui clapote dans le bassin du port, causent, se trémoussent, se font des confidences : ces voyageurs bruyants et communicatifs sont, vous n'en doutez pas, des Français, au milieu desquels s'isolent pâles, raides, muets et graves, entortillés dans de longs manteaux, un certain nombre de sujets des deux sexes de Sa Très Gracieuse Majesté, qui semblent se demander de quel droit ces petits Français si remuants et ces Françaises si sémillantes troublent le recueillement d'Albion sur un vaisseau britannique.

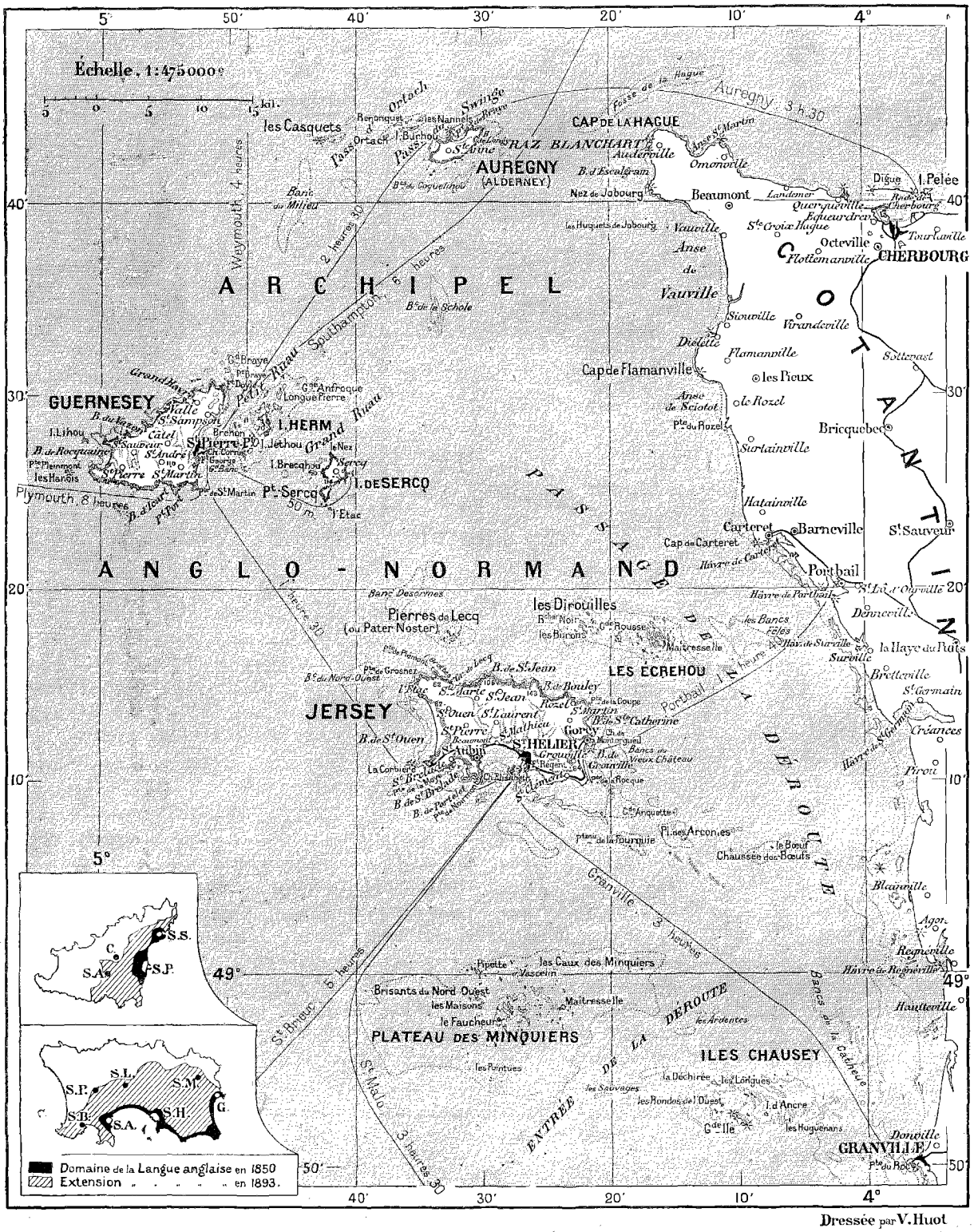
Mais, trêve de réflexions et de commentaires! le sifflet strident de la machine retentit, écorche les oreilles des passagers d'un dernier et pressant appel aux retardataires, et bientôt le vapeur s'ébranle, évoluant avec une lente majesté pour quitter l'étroit bassin et tracer dans le champ ondulé de la mer, que laboure sans relâche son hélice, un long sillage blanc. Peu à peu s'éloigne Granville, fièrement dressé sur un éperon de roche qui s'avance profondément dans la mer; la côte normande dessine ses petites anses sableuses, avec de paisibles villages enfouis dans la verdure, et, vers le fond de la large baie du Mont Saint-Michel, de hautes falaises presque rectilignes, zébrées de

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*
2. *Gravure de Devos, d'après une photographie.*

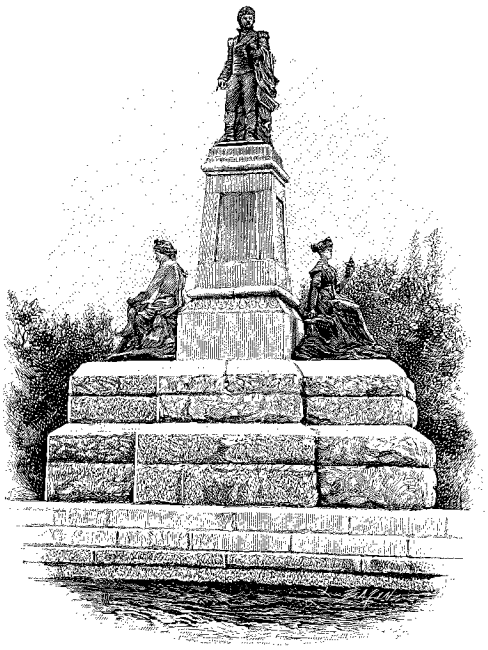
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ravins, qui sont des nids où les chaumières se blottissent sous les arbres, des fissures où une végétation luxuriante s'accroche à toutes les anfractuosités du rocher, ferment l'horizon au delà de la pointe de Carolles, sentinelle de granit qui masque la célèbre abbaye campée sur le roc *in periculo maris*, au péril de la mer.

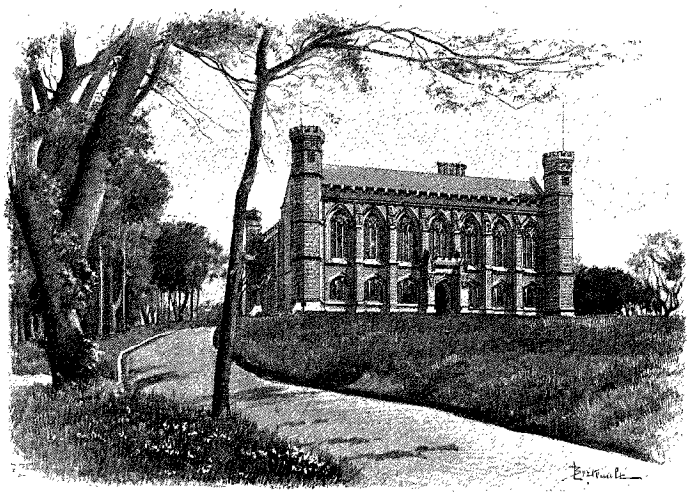
Le navire glisse doucement et sans secousse sur la nappe bleue resplendissante au soleil, et cependant cette mer si calme est semée d'écueils innombrables, qui ont fait donner au chenal le nom significatif de « Passage de la Déroute ». La tradition veut que, jadis, de l'île bretonne d'Ouessant au promontoire normand du cap de la Hague, un immense massif boisé,


Échelle, 1:475000e
CAP DE LA HAGUE
RAZ BLANCHART
AUREGNY (ALDERNEY)
Beaumont
Digue
I. Pelée
CHERBOURG
Octeville
Flottemanville
Vauville
Anse de Vauville
Siouville
Virandeville
Diélette
Flamanville
Cap de Flamanville
les Pieux
Anse de Sciotot
le Rozel
Pte du Rozel
Bricquebec
Sortainville
Hatainville
Carteret
Barneville
St Sauveur
Cap de Carteret
Portbail
Pierres de Lecq (ou Pater Noster)
les Dirouilles
les Écrehou
Maîtresse Ile
la Haye du Puits
Bretteville
St Germain
Créances
Pirou
Blainville
Agon
Regneville
Hauteville
JERSEY
St Hélier
St Aubin
St Brelade
St Ouen
St Laurent
St Martin
St Jean
St Clement
GUERNESEY
St Pierre Port
St Sampson
St Peter Port
I. Herm
I. de Serco
Pt. Serco
I. Lihou
Plymouth 8 heures
Weymouth 4 heures
Southampton 6 heures
Auregny 3 h 30
Granville 5 heures
St Malo 3 heures
St Brieuc 5 heures
Portbail 1 heure
Havre 2 heures
PLATEAU DES MINQUIERS
Pierres de Lecq
Brisants du Nord Ouest
les Maisons
le Fauchoir
les Pointues
les Caux des Minquiers
Pipette
Vascelin
ILES CHAUSEY
la Déchirée
les Longues
les Rondes de l'Ouest
I. d'Ancre
les Huguenans
Pte du Roc
GRANVILLE
Donville
Chausses des Bœufs
le Bœuf
Pl. des Arconies
Pte de la Tournique
Ct Anquette
Ct de la Roque
Ct Planier
Ct de Gorey
Ct de Montorgueil
Ct de Vieux Château
Ct de Granville
Ct de Regnier
Ct de Ste Catherine
Ct de Mont Orgueil
Ct de Noirmont
Ct de la Coupe
Ct de Rozel
Ct de Grosnez
Ct de Plémont
Ct de Bouley
Ct de Roches Douvres
Ct de Sorel
Ct de Surville
Ct de St Germain
Ct de Pirou
Ct de Regnéville
Ct de Haut Mer
Ct de Jersey
Ct de Guernesey
Ct de Sercq
Ct de Jethou
Ct de Herm
Ct de Brecqhou
Ct de Lihou
Ct de Roquaine
Ct de Corbette
Ct de Pierre du Bois
Ct de Pierre St Martin
Ct de Pierre Percée
Ct de Pierre Plate
Ct de Pierre Noire
Ct de Pierre Rouge
Ct de Pierre Blanche
Ct de Pierre Verte
Ct de Pierre Jaune
Ct de Pierre Bleue
Ct de Pierre Grise
Ct de Pierre Rose
Ct de Pierre Violette
Ct de Pierre Orange
Ct de Pierre Marron
Ct de Pierre Noire

la forêt de Scissy, étendît ses noirs halliers et ses épaisses futaies, impénétrables repaires d'abord habités par de grands fauves, puis par des peuplades à demi sauvages. Petit à petit, les empiétements de la mer auraient creusé des fiords; les parties basses furent successivement envahies par les eaux, et la grande marée de 709 compléta l'œuvre de destruction en recouvrant cette énorme surface de terrain, ne laissant debout que ces îles, ces îlots, ces rochers, ces écueils, cette myriade de plateaux et de pitons de granit qui émergent du sein des flots, épaves du massif battues et assiégées par les vagues, témoins muets d'une longue succession de cataclysmes. Ce ne sont là que des supputations, et aucun document sérieux ne constate l'existence de la mystérieuse forêt; mais la géologie est ici d'accord avec la légende, et, si la marée de 709 n'est qu'un mythe, le travail de la mer n'en a pas moins laissé des traces indéniables, il s'est continué jusqu'à nos jours, et les annales diocésaines de Coutances conservent les noms de paroisses florissantes, desservies jusqu'au XIIe siècle, et depuis recouvertes par les eaux. Dans certains endroits, notamment sur la côte occidentale de l'île de Guernesey, lors des grandes marées équinoxiales, la mer en se retirant met à nu des débris de forêts, et, du sein des sables et des vases, surgissent des troncs d'arbres noircis que, souvent, les pêcheurs ramènent à la côte. Un simple ruisselet d'eau salée séparait, il y a seulement six siècles, la côte orientale de Jersey du rivage du Cotentin, et l'évêque de Coutances le franchissait, dans ses visites pastorales, sur une planche que le seigneur normand de Hambye était tenu de fournir.



STATUE DU GÉNÉRAL DON[1] (PAGE 165).



COLLÈGE VICTORIA[2] (PAGE 165).

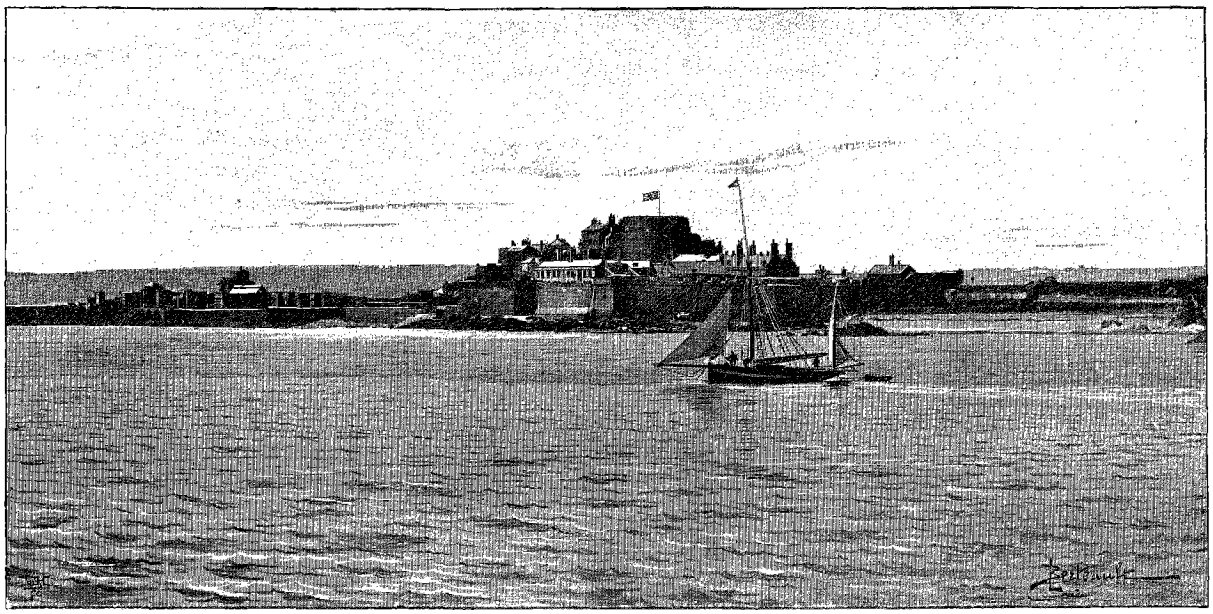
Ainsi les navires cinglent aujourd'hui sur l'emplacement de bourgades et de villages engloutis par les eaux; de la France aux îles, les passes sont peu profondes et les bateaux tracent leur sillon à travers de dangereux écueils, les uns ne découvrant jamais, les autres à fleur d'eau ou profilant au-dessus des flots leurs têtes grises déchiquetées, sur lesquelles nichent et se reposent des essaims de mouettes blanches. La mer brise avec furie sur toutes ces pointes de roc, qui rendent la navigation extrêmement dangereuse, surtout par les temps de brume, dans ces parages inhospitaliers et fertiles en naufrages.

Les contours de la côte granvillaise s'estompent encore dans le brouillard que, sur la gauche du navire, apparaît l'archipel des Chausey, propriété particulière mais terre française, formé de plus de trois cents îlots dont un seul est habité par une petite population de pêcheurs. A marée haute, presque tous ces îlots sont couverts par les eaux; à mer basse, c'est un spectacle fantastique que celui de ces rochers bizarrement découpés, séparés par des couloirs, par de petites grèves, par des chenaux, par des flaques d'eau salée, et où les Chausiais se livrent à une pêche toujours fructueuse, surtout en crustacés, homards énormes, appétissantes langoustes, crabes de toutes dimensions, et ces grosses crevettes si estimées, connues sous le nom de « bouquets ». La pêche est, avec l'exploitation du granit, l'unique ressource de la rude population des Chausey. Le sémaphore et la flèche de la chapelle de l'île principale, points de repère pour les navigateurs, sont bientôt perdus de vue; les dernières roches de l'archipel sont à peine devenues invisibles, qu'un grand mouvement se fait sur le pont du vapeur. Tous les regards sont bra-

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*
2. *Dessin de Berteault, d'après une photographie*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qués vers le septentrion : quelque chose d'indistinct et de vague apparaît dans cette direction. Une grande muraille semble barrer l'horizon, mais si indécise, si peu dessinée, si confondue avec le ciel et avec la mer, si noyée dans la vapeur grisâtre, qu'on se demande de prime abord si l'œil n'est pas le jouet d'une illusion ou d'un mirage. C'est bien Jersey pourtant; la voilà qui se montre au delà d'un cortège d'écueils qui semblent en défendre les approches, particulièrement au sud-est. Un grand hémicycle de sable devient nettement visible : c'est la splendide baie de Saint-Aubin, dominée par des falaises à l'éternel tapis vert, avec de blanches villas escaladant les pentes des collines, depuis la rive frangée par le flot jusqu'au faîte du plateau, où des arbres grêles frissonnent aux vents du large. La petite ville de Saint-Aubin occupe la partie occidentale de la vaste baie, terminée de ce côté par le promontoire de la pointe de Noirmont, et séparée à l'est par le Château Élisabeth, île à mer haute et presqu'île à mer basse, du port de Saint-Hélier. Le navire, pénétrant dans un goulet rétréci entre deux jetées de granit, va s'amarrer au quai, au pied de la sombre falaise du Mont de la Ville, couronnée par les imposantes murailles du fort Régent : on est arrivé à Saint-Hélier.



CHÂTEAU ÉLISABETH[1] (PAGE 166).

II

Disons-le, l'aspect du port de Saint-Hélier est un désenchantement. La ville est cachée aux regards; la muraille morose du fort Régent, qui intercepte la vue au-dessus du quai de débarquement, n'est pas faite pour réjouir les yeux, et la première impression est désagréable et mauvaise; mais il faut s'en défendre, comme généralement de toutes les premières impressions. On a, du reste, à reconnaître ses bagages et à chercher un gîte. Sur la « cauchie » ou chaussée, de nombreux omnibus d'hôtels sollicitent la faveur de transporter les touristes, qui n'ont que l'embarras du choix entre les hôtels français, où l'on vit à la parisienne, sauf le cidre, qui remplace le vin, et qui est presque toujours détestable, bien que Jersey en produise d'excellent, et les hôtels anglais, où des libations réitérées de thé aident à digérer les viandes saignantes et les lourds puddings qui constituent les pièces de résistance de menus plus abondants que raffinés.

Pas de douane : nous sommes dans un port franc, et l'autorité n'est représentée que par quelques *policemen*, lugubres et compassés dans leurs vêtements de deuil, et dont la présence n'a rien de terrifiant.

Les quais longés, on aboutit à l'extrémité du port, sur une vaste place ornée d'un square et de la statue de la reine Victoria, due à un sculpteur français, M. Wallet, et « érigée par le peuple », comme nous l'apprend l'inscription du socle, en mémoire du Jubilé royal de 1887. C'est ici que commence à proprement parler la ville de Saint-Hélier, construite dans une petite plaine dominée par un vaste amphithéâtre de collines : la cité commerçante est blottie dans un fond, et les quartiers aristocratiques escaladent les hauteurs.

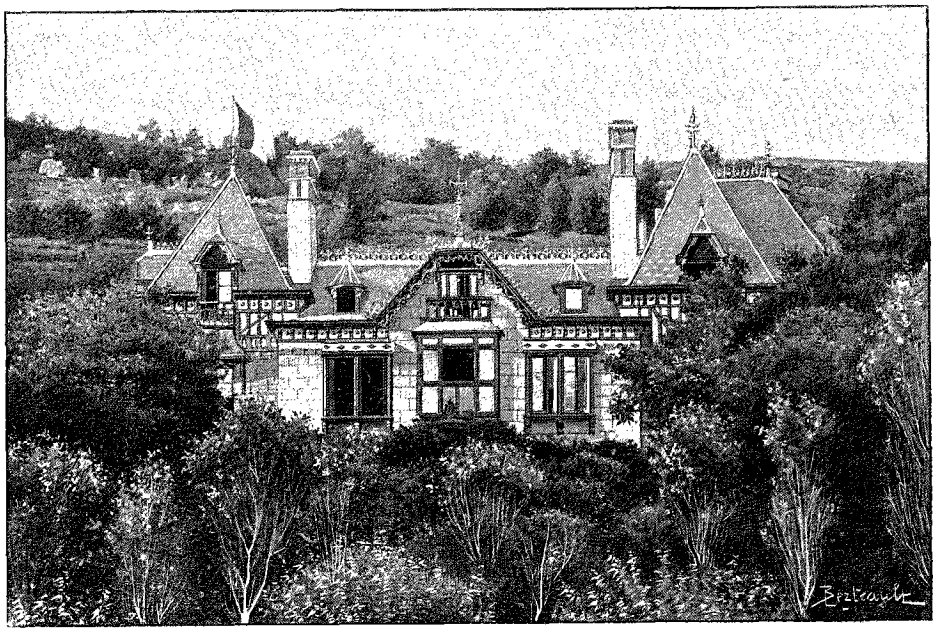
Anglaise d'aspect, de mœurs et de langage, Saint-Hélier est une fort belle ville pour ceux qui placent l'idéal de la beauté dans des places en équerre et des rues droites, tirées au cordeau, bordées de maisons bien alignées, soigneusement grattées, frottées et peintes. Un artiste y chercherait vainement les coins

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

puants et pittoresques, où des masures branlantes, lézardées, vermoulues, se penchent l'une vers l'autre, comme si elles voulaient se tendre la main à travers la rue. Les soucis de l'hygiène et les préceptes de la propreté britannique ont depuis longtemps fait disparaître ces ghettos, et de l'ancienne ville normande il ne reste que quelques ruelles sans intérêt artistique. La ligne droite triomphe partout, dans les artères commerciales de la ville basse comme dans les quartiers retraités de la ville haute, et si beaucoup de rues sont assez étroites, c'est que le terrain est précieux et que l'espace manque pour les élargir. Tous les vieux noms français des rues ont disparu, sans exception, pour faire place à des vocables anglais. Seule, la place Royale garde, dans l'usage courant, cette dénomination, que son travestissement en *Royal Square* n'est pas parvenu à détrôner. Le centre de l'animation est *Queen Street*, continuée par *King Street*; c'est là et dans *Halkett Place* que se trouvent les plus beaux magasins, et ce n'est pas l'un des moindres étonnements des touristes de trouver dans cette cité de 29 000 âmes une quantité de petits « Louvre », et de réductions du « Bon Marché », mieux approvisionnés que les plus grands magasins de beaucoup de villes continentales quatre et cinq fois plus importantes. Les enseignes sont multicolores, éclatantes, tirant l'œil comme en Angleterre. Les magasins les plus considérables sont ceux de nouveautés, où une pléiade de vendeurs et une quantité de demoiselles, plus jolies les unes que les autres, sanglées dans des toilettes qui dessinent agréablement leurs formes élégantes, s'empressent autour du client, gaies, rieuses, accortes, presque agressives dans leur désir de vendre. Après les magasins de nouveautés viennent par ordre d'importance les débits de tabac, où se vendent à des prix d'un invraisemblable bon marché des tabacs et cigares de toutes provenances, ce commerce étant absolument libre dans les îles de la Manche. Les paisibles quartiers de *Rouge Bouillon* et d'*Almorah* alignent, au pied et sur les pentes des collines, leurs villas des styles les plus divers et les plus disparates, peinturlurées en jaune, en blanc, en vert, en rose tendre, avec de splendides jardins, où une flore arborescente semi-tropicale étale ses magnificences. La plupart de ces aristocratiques demeures, habitées par des résidents anglais et très confortablement aménagées à l'intérieur, offrent, de leurs étages supérieurs, d'admirables échappées sur le port et sur la baie de Saint-Aubin; percées de fenêtres rectangulaires fermées verticalement par des châssis mobiles, et dites fenêtres à guillotine, elles manquent de caractère architectural et dénotent plus de souci du confort que de goût artistique.

La capitale insulaire est pauvre en monuments. On ne trouve guère à mentionner que l'église paroissiale, consacrée en 1341 et plusieurs fois remaniée, et la « Cohue » ou Cour Royale, où siègent les États de Jersey; on y conserve une masse en argent que le roi Charles II envoya aux Jersiais, lors de son avènement, en reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait reçue dans leur île aux jours d'infortune. La Cohue occupe tout un côté de la Place Royale, au centre de laquelle se dresse une statue connue sous le nom de « Roi doré », et qui paraît être celle de George II, érigée en 1751. Le collège Victoria, inauguré en 1852, en mémoire de la visite que la Reine et le prince consort firent à Jersey en 1846, est un édifice massif, de style gothique, très avantageusement assis sur un terre-plein élevé, au milieu d'un fort beau parc. Ce parc est l'une des promenades favorites des étrangers, avec la Parade, vaste place gazonnée entourée d'arbres, ornée de la statue d'un ancien gouverneur de l'île, le général Don, et le Parc du Peuple, assez artistement tracé sur les flancs du mont Patibulaire, mais qui manque d'ombrages. Au sommet se trouve un belvédère d'où la vue est très remarquable sur la ville et sur l'ensemble de la baie;



MAISON DU GÉNÉRAL BOULANGER A SAINT-BRELADE[1] (PAGE 175).

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

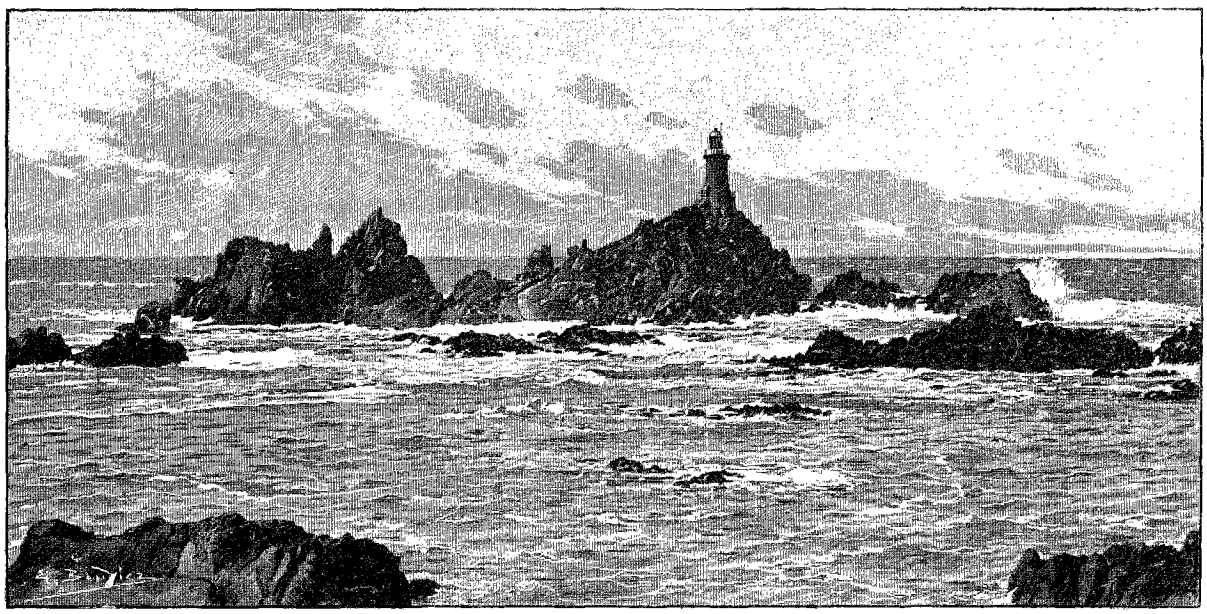
en face de soi, on a le Château Élisabeth, relié à la côte par une chaussée cimentée que la mer recouvre à marée haute. Cette forteresse, qui a joué un rôle important dans l'histoire de l'île, occupe sur un groupe de rochers isolés, à l'entrée de la baie, l'emplacement de l'ancienne abbaye de Saint-Hélier, fondée au XIIe siècle par Guillaume de Hamon à l'endroit même où saint Hélier fut mis à mort par des pirates normands. On peut voir encore, sur un rocher relié au Château Élisabeth par le brise-lames du nouveau port, les ruines de l'ermitage qu'occupait le saint ascète qui a donné son nom à la ville principale de l'île. Le château Élisabeth, commencé en 1551 par ordre d'Édouard VI, fut agrandi par la grande Elisabeth et terminé en 1665, sous le règne de Charles II. Ce prince y trouva deux fois asile durant son exil; le chancelier Clarendon y écrivit l'*Histoire de la révolution anglaise de* 1649, et le poète Cowley y séjourna à son tour. Le Château Élisabeth est surtout célèbre par l'admirable défense du gouverneur royaliste, George de Carteret, qui y tint en échec pendant six semaines, en 1651, les troupes parlemenaires appuyées par la flotte de l'amiral Blake; il ne rendit la forteresse qu'après l'explosion d'une poudrière, et la garnison obtint les honneurs de la guerre.

Désertes pendant la journée, les rues de Saint-Hélier s'animent le soir venu. Les deux artères centrales de la ville basse, *Queen Street* et *King Street*, et, le dimanche, quand le temps est propice, la belle esplanade qui longe la baie de Saint-Aubin, sont envahies par une foule bruyante, on pourrait dire désordonnée. De 8 à 10 heures du soir, cette partie de la ville, si calme et si austère quelques heures auparavant, devient une petite Cythère. Les magasins se ferment; seuls les débits de tabac et les cafés ou *bars* restent ouverts. Le pavé appartient dès lors aux courtisanes de bas étage, jusqu'au moment où retentit le canon, signal de la débandade et du couvre-feu; tout le monde alors disparaît comme par enchantement.

III

Jersey, « Jerry » en patois insulaire, l'antique Césarée, est un plateau ou table de granit, formant un parallélogramme irrégulier, profondément découpé sur ses côtés. Sa superficie est de 116 kilomètres carrés et sa population de 54 518 habitants, soit 470 par kilomètre carré. Cette population, extrêmement dense, est très mêlée; l'élément anglais y entre pour une large part et l'on ne compte pas moins de 8 à 10 000 Français établis dans l'île, à la ville comme à la campagne, soit temporairement, soit définitivement. Le plateau s'incline du nord au sud, coupé d'une infinité de vallons boisés et cultivés, qui forment autant de petits Edens d'une grâce idyllique, abrités des souffles âpres de la mer par de jolies collines. De clairs ruisseaux murmurent au fond de ces vallées, insignifiantes sur le versant nord, allongées et fertiles dans la direction du sud.

La race jersiaise tient à la fois du Normand et du Breton; son ethnographie est fort complexe. Plus hauts de stature que les Bretons, dont se rapprochent plus complètement les Guernesiais, les Jersiais sont, comme les habitants de l'Armorique, trapus et noueux, avec des traits un peu rudes et comme taillés à la serpe, la chevelure épaisse et abondante, le front large, les joues proéminentes; le menton en pointe est généralement

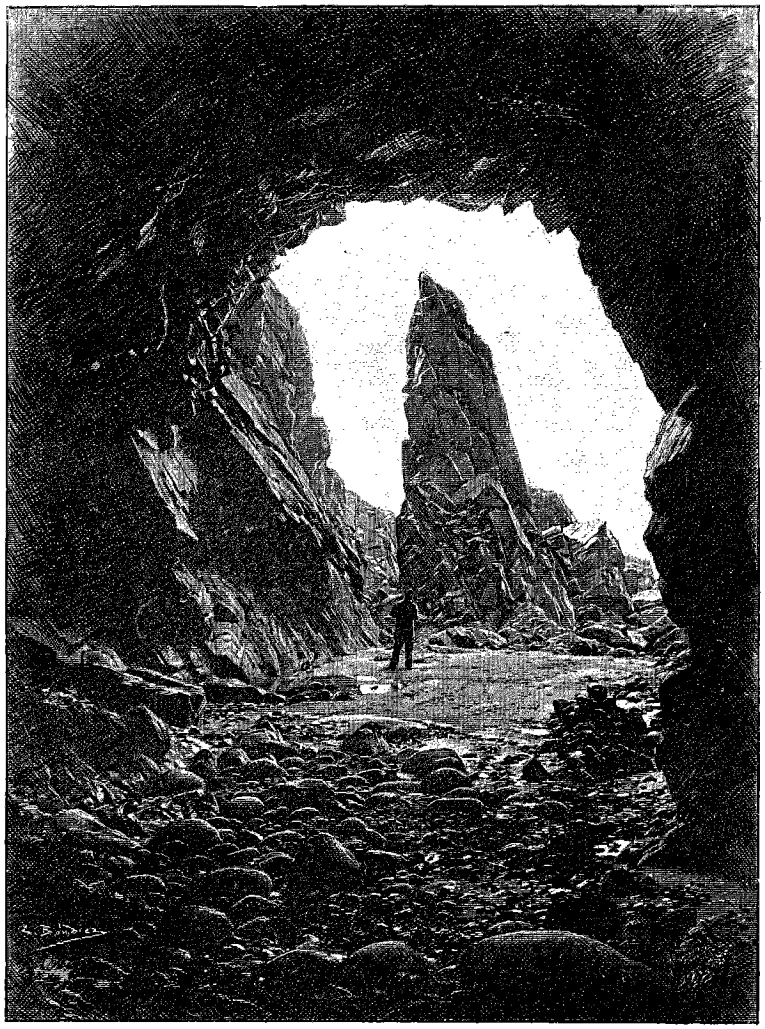


PHARE DE LA CORBIÈRE [1] (PAGE 176).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

entouré d'un collier de barbe. Les femmes sont fort belles, de taille moyenne, admirablement prise ; le nez effilé, de grands yeux noirs veloutés, profonds et rêveurs, une remarquable fraîcheur de teint, une carnation superbe, et quelque chose de particulier dans la démarche et le regard en font des statues vivantes, gracieuses, alertes, affriolantes, et les distinguent à la fois des Françaises et des Anglaises. Elles unissent en quelque sorte la virilité de celles-ci à la grâce de celles-là ; mais l'Anglaise a les allures plus masculines, et la grâce innée de la Française a plus de mièvrerie que celle de la Jersiaise. Ardentes, coquettes, aimant la toilette à la folie et la portant admirablement bien, les Jersiaises ont été de tout temps prisées pour leurs charmes : ce fut une Jersiaise, Mlle La Cloche, qui inspira à Charles II d'Angleterre sa première passion, et, de nos jours, c'est encore une Jersiaise, Mme Langtry, la *Jersey Lily*, qui tient le sceptre de la beauté, avec un éclat retentissant et une renommée universelle, due autant aux grâces de la femme qu'au très réel talent de l'actrice.



GROTTES DE PLÉMONT [1] (PAGE 176).

Les Jersiais, graves, froids, rigides, en apparence insensibles, peu en dehors, sont bons, compatissants, extrêmement doux et hospitaliers, très charitables ; sous leur réserve glaciale, ils cachent beaucoup de compassion pour les affligés, de tendresse pour les souffrants et les humbles ; c'est un peuple qui ne se livre qu'à bon escient, et qui gagne à être connu. Il est assez difficile d'être admis dans leur intimité ; mais, dès qu'on a pénétré dans le sanctuaire du *home* jersiais, on s'y trouve chez soi, et il faudrait de graves motifs d'ordre moral pour s'en voir banni. L'hospitalité a toujours été une vertu majeure des habitants de l'archipel ; à toutes les époques, les îles ont été d'inviolables refuges pour les proscrits, des asiles sacrés pour tous ceux que les tourmentes révolutionnaires arrachaient du sol de leur patrie. Jersey et Guernesey sont des foyers ouverts aux naufragés des luttes religieuses et civiles, depuis les huguenots chassés de France par la révocation de l'édit de Nantes jusqu'aux Jésuites expulsés par la troisième République. Chose digne de remarque, ces terres insulaires qui avaient secoué le joug de Rome et embrassé la Réforme avec une ferveur presque sauvage, n'en furent pas moins accueillantes aux prêtres catholiques proscrits par la Terreur ; plus tard les révolutionnaires bannis à leur tour y trouvèrent un refuge, et, depuis lors, dans notre siècle fertile en secousses politiques, il n'est pas de parti vaincu qui ne leur ait demandé asile. C'est une grande douceur pour les fils de la France, bannis du sol natal, de retrouver aux portes mêmes de la patrie parfois ingrate, mais toujours aimée et pleurée, des populations d'origine française, comprenant leur langue, accueillantes et bonnes même pour ceux dont elles ne partagent ni les idées, ni les opinions, les recevant tous, républicains, monarchistes, croyants fanatiques, sectaires illuminés, avec une égale bienveillance. Cette hospitalité si large et si généreuse accordée aux bannis politiques ne s'étend pas aux coupables de délits de droit commun, il convient de le déclarer bien haut pour justifier les îles de la Manche du reproche, quelquefois formulé injustement à leur adresse, de se faire les réceptacles des échappés des bagnes. Les criminels n'y trouveraient ni commisération ni pitié et les îles

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

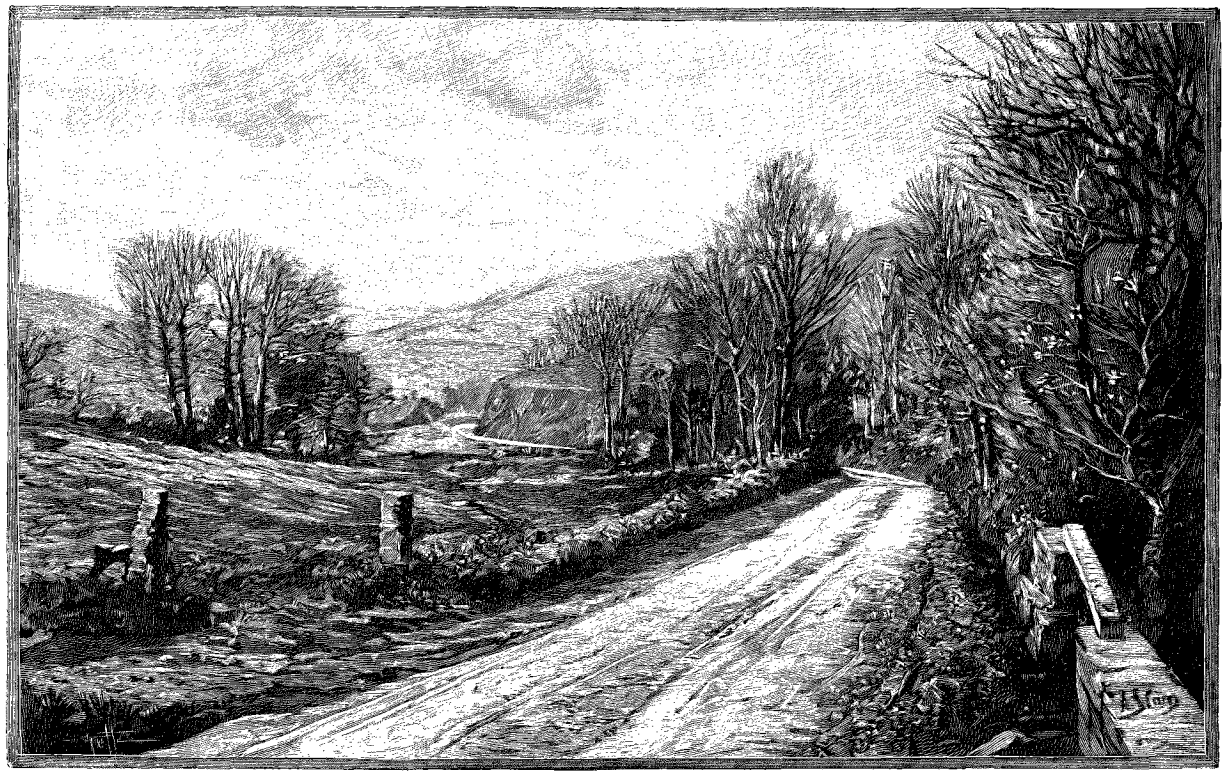
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ne sauraient être pour eux des refuges, puisque les traités d'extradition passés avec la Grande-Bretagne y ont force de loi.

IV

La langue française est l'idiome officiel des îles de la Manche, mais elle n'est plus, hélas! le langage des relations usuelles et du foyer. Les insulaires ont bien encore conservé leurs patois normands, très différents les uns des autres, d'île à île, quoique de même souche, mais ces patois si archaïques vont se perdant de jour en jour, et ils entraînent la langue française dans leur déclin. Jusque vers 1850, l'anglais n'était parlé qu'exceptionnellement à Jersey et à Guernesey, en dehors des villes, dont les habitants connaissaient presque tous les deux langues; mais, depuis, la facilité croissante et la rapidité des communications avec l'Angleterre ont amené dans l'archipel une nuée de rentiers anglais, qui s'y sont établis, et là, comme partout ailleurs, ont imposé leur idiome. Les villes de Saint-Pierre-Port et de Saint-Sampson, à Guernesey, sont complètement perdues pour notre langue; Saint-Hélier et Saint-Aubin, à Jersey, subissent la même loi fatale, bien que la capitale de Jersey ait une colonie très nombreuse et assez florissante de Français, et que le mouvement des touristes français, dans la belle saison, y contrebalance numériquement celui des touristes anglais. Malgré ces appoints favorables et l'établissement d'un grand nombre de cultivateurs de France dans la campagne jersiaise, la langue française périclite dans la grande île aussi bien qu'à Guernesey, où les touristes et les colons français sont rares. L'anglais s'est étendu depuis un demi-siècle comme une tache d'huile; des agglomérations urbaines, il a envahi les paroisses rurales, grâce au laisser-aller et à l'indifférence des populations, grâce surtout à la complicité d'un système d'éducation qui fait partout de l'anglais la base de l'enseignement.

Ce n'est plus aujourd'hui qu'on peut dire des insulaires qu'ils parlent la langue des trouvères, ce vieux français si riche et si sonore dans lequel écrivait son *Roman du Rou* maître Robert Wace ou Vaice, qui se glorifiait d'être « de l'île de Gersui ». Notre langue est morte et bien morte dans l'archipel normand; elle y serait actuellement une langue étrangère, si on ne l'employait obligatoirement aux États et dans les cours de justice, et aussi dans quelques églises demeurées fidèles au parler des huguenots venus de France, notamment les chapelles méthodistes. Mais les temples où l'on prêche en français voient d'année en année diminuer, sinon le zèle, du moins le nombre de leurs fervents. Au fond même des campagnes les plus reculées, les tout petits enfants baragouinent l'anglais et rien que l'anglais. Certaines familles présentent un tableau digne de la tour de Babel : les grands-parents n'y parlent et n'y comprennent que le patois, leurs enfants s'en servent concurremment avec l'anglais, et les enfants de ceux-ci ne parlent et n'entendent que cette dernière langue, de



VALLÉE DE SAINT-PIERRE[1] (PAGE 174).

1. *Dessin de Slom, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sorte qu'ils sont incapables de comprendre leurs aïeux et de se faire comprendre d'eux. Cette cacophonie serait risible, si elle n'était avant tout profondément triste et déplorable.

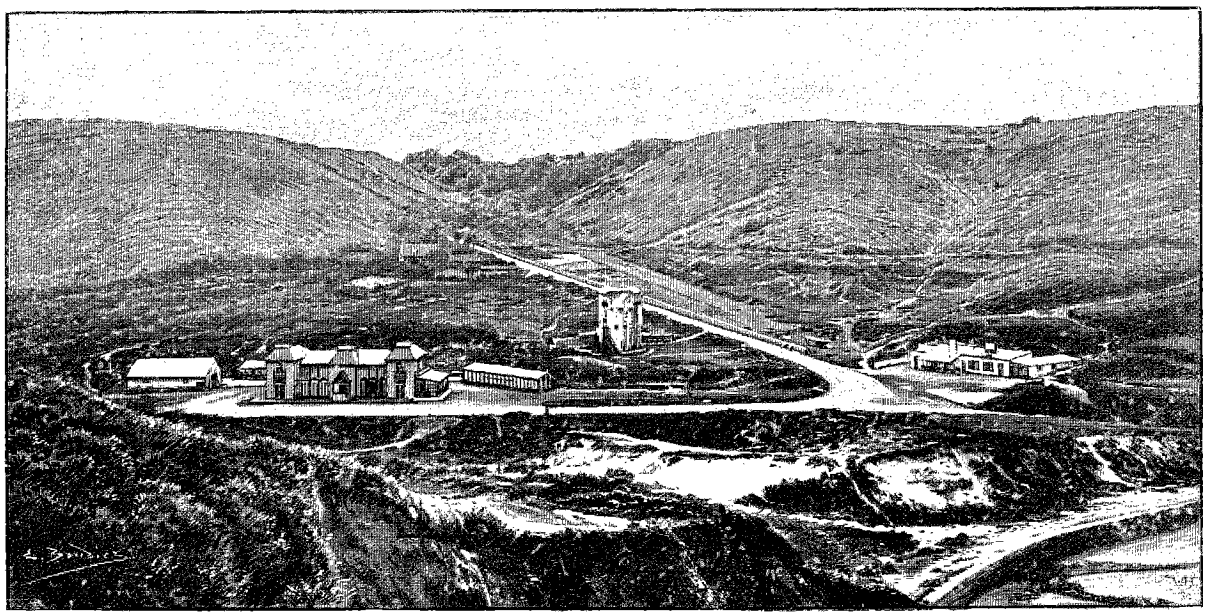
La langue anglaise a déjà tenté d'envahir les prétoires et les parlements insulaires, et, bien que cette intrusion ait été repoussée, il a fallu plusieurs fois admettre des plaidants et des députés à parler anglais, puisqu'ils ne pouvaient s'exprimer en français. Les partisans de la langue anglaise reviennent sans cesse à la charge, certains qu'ils sont d'avoir le dernier mot et de finir par l'emporter dans cette lutte inégale. Nous qui avons suivi durant plusieurs années toutes les phases de cette douloureuse agonie de la langue française dans les îles de la Manche, nous savons que le mal est fait et sans remède. La génération qui pousse dans l'archipel ne connaîtra pas un traître mot de français, et l'anglais s'imposera par la force même des choses avant peu d'années.

Et pourtant, c'est à la connaissance des deux langues que nombre de Jersiais et de Guernesiais doivent d'occuper d'excellentes positions commerciales en Angleterre, en Amérique, en Australie, et même dans quelques ports de France. Bénévolement et peut-être sans savoir ce qu'ils font, les adversaires de la langue française dans les îles privent les jeunes insulaires d'un puissant atout dans la lutte si âpre et si difficile pour l'existence.

Ils le regretteront plus tard, mais le désastre sera complet, et trop heureux seront les habitants de l'archipel si leurs franchises et leurs libertés ne sombrent pas avec la langue française, et si les communautés normandes insulaires, indépendantes, heureuses et prospères, ne tombent pas au rang politique de simples comtés anglais, de *shires* quelconques, régis directement par la métropole.

V

Le fond du caractère insulaire, c'est un esprit de religiosité très vif et parfois même un peu farouche. Liberté de conscience se traduit dans les îles par liberté de religion, ce qui n'est pas tout à fait la même chose. Vous avez le droit de choisir la forme de culte qui vous plaît le mieux, mais il faut une religion, une secte, un temple dont vous soyez l'adhérent. Il est permis d'être juif, mahométan, bouddhiste : défense d'être libre-penseur. L'athéisme est honni dans ces pays où la franc-maçonnerie elle-même revêt un caractère religieux.



GRÈVE DE LECQ[1] (PAGE 175).

Les sectes sont innombrables et les dissidents beaucoup plus nombreux que les ouailles de l'Église anglicane. Celle-ci, à la suite de la séparation de l'Angleterre d'avec Rome, a été mise en possession des vieilles églises paroissiales, et ses recteurs touchent la dîme et siègent de droit aux États : ce dernier privilège soulève depuis quelques années, à Jersey et à Guernesey, de vives récriminations. Les plus nombreux et les plus remuants parmi les dissidents sont les méthodistes, qui ont partout des temples, des pasteurs attitrés secondés par des prédicateurs locaux. Ceux-ci sont des laïques doués d'une certaine faconde et qui vont de temple en temple, prêchant les uns en anglais, les autres en français ; ils acquièrent ainsi une certaine influence. L'énumération des autres sectes dissidentes serait fastidieuse : chrétiens de la Bible, baptistes, quakers qui refusent de prêter serment pour ne pas prendre le nom de Dieu en vain, et quantité d'autres dénominations. Il s'en crée constamment de nouvelles ; la Bible est un inépuisable

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

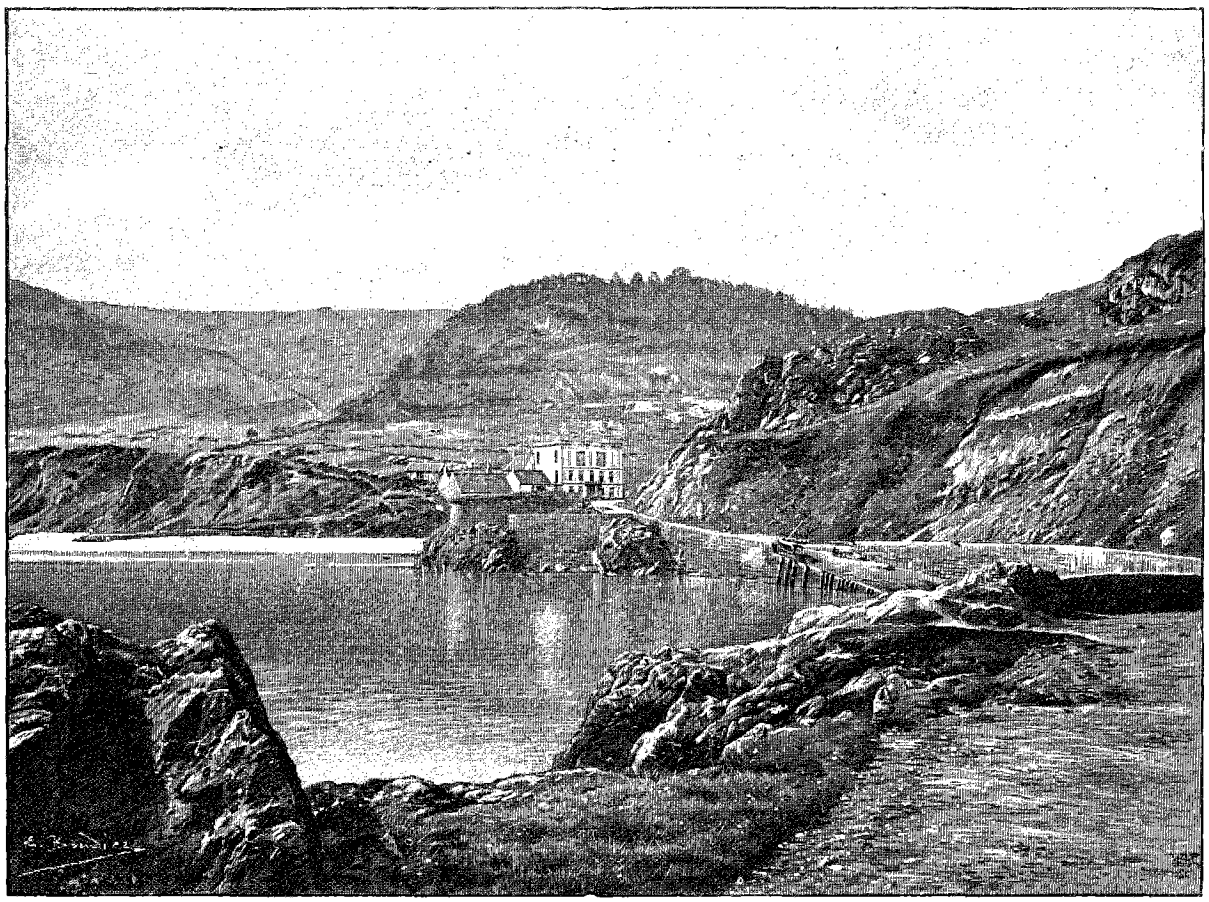
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

champ de controverse, on lui fait dire tout ce que l'on veut, les textes sont passés au crible, retournés, retorqués, torturés; un malin ou un illuminé découvre qu'un passage a été faussement interprété, il en donne une version nouvelle, aussitôt un petit groupe de mécontents se forme autour de lui : une nouvelle religion a vu le jour.

Ah! c'est que les religions insulaires ne sont pas des fois mortes; elles sont vivantes, bien vivantes, parfois même batailleuses, et elles s'affirment par des œuvres. Les ouailles donnent, et beaucoup donnent sans compter. Aux fêtes de Pâques, de la Pentecôte, de Noël, les sectes organisent des bazars ou ventes de charité au profit de l'église ou des écoles qui en dépendent; il n'est pas rare de voir un seul de ces bazars rapporter plusieurs milliers de francs. Les catholiques romains, si tièdes et si passifs sur le continent, sont entraînés là-bas dans le mouvement général; très influents à Jersey, ils ont élevé dans la ville de Saint-Hélier, au moyen de souscriptions, une église monumentale, que les Jersiais appellent avec emphase la cathédrale française; à Guernesey, où ils ne forment qu'un modeste groupe, ils ont aussi leurs églises, irlandaise et française, et les Français, les moins nombreux, maintiennent des écoles desservies par des sœurs. Ainsi les sectes se stimulent l'une l'autre, et tel qui, sur le continent, se contentait d'être catholique de nom et n'aurait pas donné un liard pour l'église, transporté dans les îles se trouve *subito* transformé, se sent des ardeurs de néophyte, un zèle d'apôtre, et y va de sa poche avec bonne grâce et générosité.

On donne, non seulement pour les œuvres locales, mais aussi pour des œuvres religieuses à l'étranger, missions de toute nature, conversion des infidèles, et notamment, ce qu'on ignore certes chez nous, pour « ramener la France à la vraie foi ». Un pasteur protestant établi en Bretagne vient régulièrement tous les ans dans les îles faire une série de discours ou sermons en faveur de son œuvre, et ses auditeurs souscrivent avec enthousiasme pour arracher les Bretons à la « superstition romaine ».

Donc tout le monde croit, tout le monde professe, tout le monde discute, et de cette interminable discussion autour de la Bible ne paraît pas jaillir la lumière; la controverse est inépuisable, et chacun s'en mêle, riches, pauvres, savants, ignorants : nous avons entendu un dimanche matin, dans la petite île de Sercq, des marins, des pêcheurs, disserter gravement, posé-



BAIE DE BOULEY [1] (PAGE 176).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

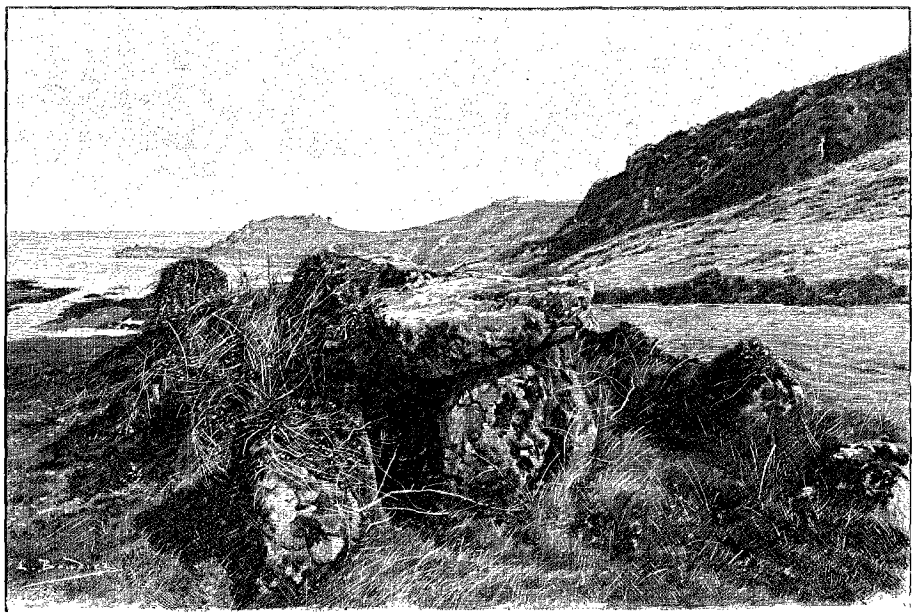
ment, avec textes à l'appui, sur la transsubstantiation.

Dans ces conditions, les îles de la Manche étaient un terrain tout préparé pour l'Armée du Salut, et elle y a conquis des adeptes, bâti des « forts », installé des « retranchements », des *barracks*, pour employer le terme consacré par les fougueux suivants du général Booth. C'est une curiosité pour les touristes et surtout pour les touristes français, peu habitués à ces exhibitions, que d'assister le dimanche aux exercices en plein air de l'Armée du Salut : sur les dix ou onze heures du matin, officiers et soldats de l'armée, en grand uniforme, les hommes avec le gilet rouge marqué *S. A.* (*Salvation Army*), les femmes avec le légendaire chapeau que l'on connaît, se rassemblent au haut du Vieux Port de Saint-Hélier, près du Poids public, et là prêchent et chantent force cantiques, aux accompagnements d'un orchestre criard. Tout à coup, la musique discordante fait trêve, le silence s'établit, et l'on voit se détacher du groupe un gaillard quelconque qui s'avance au milieu des spectateurs et confesse ses péchés, avec gestes et mimique générale à l'appui. « Mes frères, je suis un grand criminel; j'ai volé, j'ai parjuré, j'ai commis tous les forfaits; mais la grâce du Seigneur Jésus m'a touché et je suis maintenant converti, pur comme le lis immaculé, blanc comme la neige. Faites comme moi, mes frères. Venez à nous, car nous sommes l'armée du Seigneur Jésus, et nous combattons pour son triomphe et pour sa gloire. *Amen!* »

L'assemblée répond avec componction : *Amen! Alleluia!* la musique ponctue l'enthousiasme général des vibrances de ses cuivres, et bientôt les chants reprennent, jusqu'à ce qu'un autre inspiré s'adresse à son tour à la foule. Nouveaux *Alleluia!* nouveaux cantiques, nouvelle cacophonie, jusqu'à ce que, le programme étant épuisé et les énergumènes rompus, l'armée se forme en colonne et, drapeau en tête, regagne sa « forteresse », traversant, au bruit des cymbales, des cuivres et des tambours, les rues plongées dans un silence glacial.

Ce silence glacial, cette paix profonde et presque sépulcrale, c'est le repos du dimanche, strictement observé dans les îles de la Manche. C'est le jour du Seigneur, *the Lord's Day*, jour entièrement consacré à la dévotion. Tout est mort; les villes et les campagnes semblent endormies. On a fait le samedi ses emplettes pour le lendemain, car tous les magasins sont fermés; impossible de se procurer quoi que ce soit le dimanche. Au cas où vous manqueriez de pain, un boulanger compatissant consentirait peut-être — et ce n'est pas sûr — à enfreindre la loi et à vous en passer par une porte dérobée; mais, dans tous les cas, il ne recevrait pas votre argent. Vous payerez le lundi; on ne prend pas d'argent le dimanche.

Le dimanche, les vrais croyants ne font pas de cuisine, et c'est, pour ces purs entre les purs, un grand scandale que de voir fumer les cheminées le jour du Seigneur. Les viandes sont cuites le samedi; on les mange froides le dimanche. D'autres, qui cherchent à concilier les exigences de l'estomac avec les préceptes de la religion, envoient le dimanche matin leur dîner mijoter dans le four du boulanger; vers midi, on ne voit dans les rues que domestiques et ménagères rapportant les plats, qui viennent de rissoler côte à côte, et finissent par avoir tous, bœuf, mouton, volaille, un goût identique.



ROCHERS ET BAIE DE ROZEL [1] (PAGE 173).

Restaurants, cafés, débits de tabac, magasins de toute espèce, tout est fermé le dimanche, sauf, à Jersey, quelques cabarets pourvus de licences dites spéciales, et qui s'ouvrent à certaines heures. Dans les autres îles, tout est clos, sans exception. A l'hôtel où vous êtes descendu, on peut vous donner à manger, mais l'hôtelier n'a pas le droit de vous servir une consommation, et il transgresserait la loi en vous fournissant un cigare.

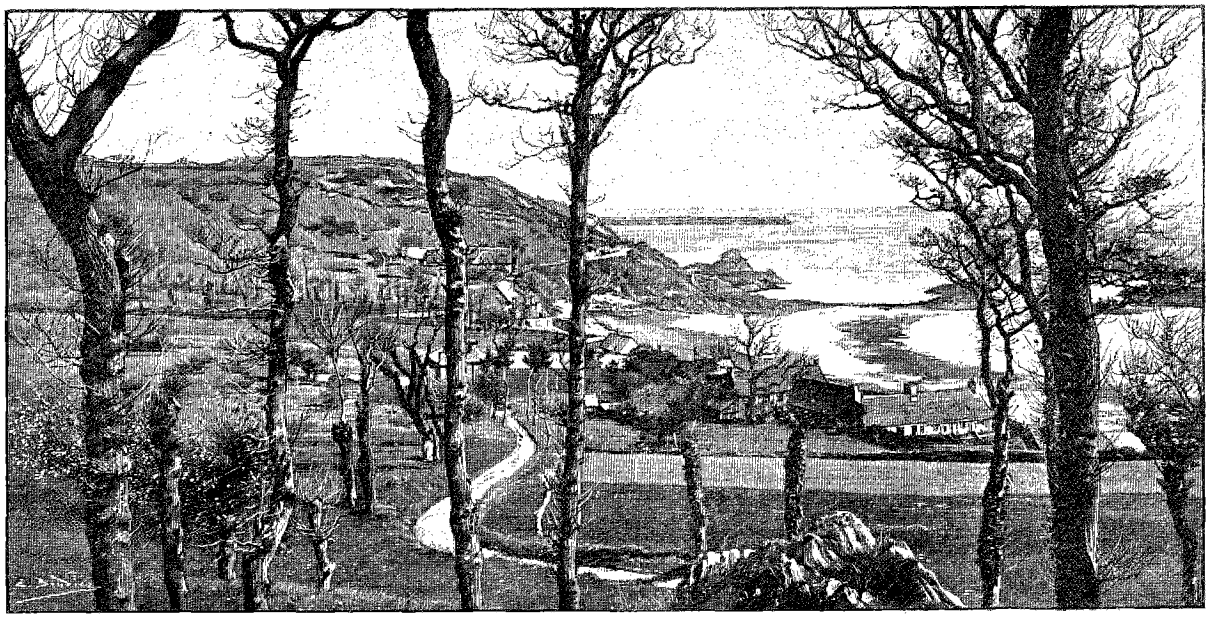
Le matin du dimanche à Saint-Hélier, c'est un spectacle de voir les soldats de la garnison, revêtus de leurs plus beaux atours, descendre du fort Régent, et, précédés des fifres et tambours, se rendre processionnel-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lement à l'office anglican, dans l'église paroissiale. Les militaires des cultes dissidents se rendent isolément dans leurs temples respectifs.

Tout le monde va à l'église, les plus fervents aux offices du matin et du soir. Beaucoup cependant se contentent d'assister à ce dernier; ce sont les paresseux, pour qui le dimanche est véritablement jour de repos, et qui en passent au lit la plus grande partie. Dans l'après-dînée, on se promène à la campagne, sur les jetées, au bord de la mer, mais il est de bon ton de se vêtir de noir, d'arborer un chapeau haut de forme et de se munir d'un parapluie, même si le temps est au beau fixe. Un dimanche, je me promenais à Guernesey, une canne à la main. Du haut de la falaise je contemplais le merveilleux panorama de la mer et des îles, lorsque je vois venir à moi un vénérable vieillard, prédicateur



ANNE-PORT [1] (PAGE 176).

local et wesleyen convaincu, au demeurant la meilleure pâte d'homme du monde. Il paraissait, en m'abordant, passablement embarrassé, mais comme il savait que je l'aimais beaucoup et que, de son côté, il me tenait en haute estime, il se décida pourtant à entamer la conversation. Après les préliminaires d'usage : « Voulez-vous, me dit-il, me permettre de vous faire une observation, mon jeune ami? — Comment donc! Mais volontiers. — Vous ne la prendrez pas en mauvaise part? — Du tout! du tout! dites toujours. — Eh bien! mon cher garçon, vous ne devriez jamais sortir le dimanche avec une canne. — Quoi! fis-je, abasourdi. Il me faut cependant un bâton pour me soutenir et m'aider dans l'escalade de vos falaises. — Je n'en disconviens pas; mais alors prenez un parapluie. — Un parapluie! fis-je, de plus en plus interloqué, quand le ciel est d'une irréprochable pureté, par ce temps splendide! » Mon Guernesiais haussa les épaules en homme qui aurait eu pitié de mon ignorance et, me prenant les mains : « Mais oui, mon cher « bouan « béni garçon », me dit-il affectueusement, prenez un parapluie quand même, parce que, voyez-vous, vous ignorez cela, vous qui venez du continent — le jour du Seigneur, *le parapluie est plus respectable!* »

Par exemple, le soir venu, tout respect s'en va. Les cabarets restent officiellement fermés, mais on transgresse souvent la loi, et l'orgie descend dans la rue.

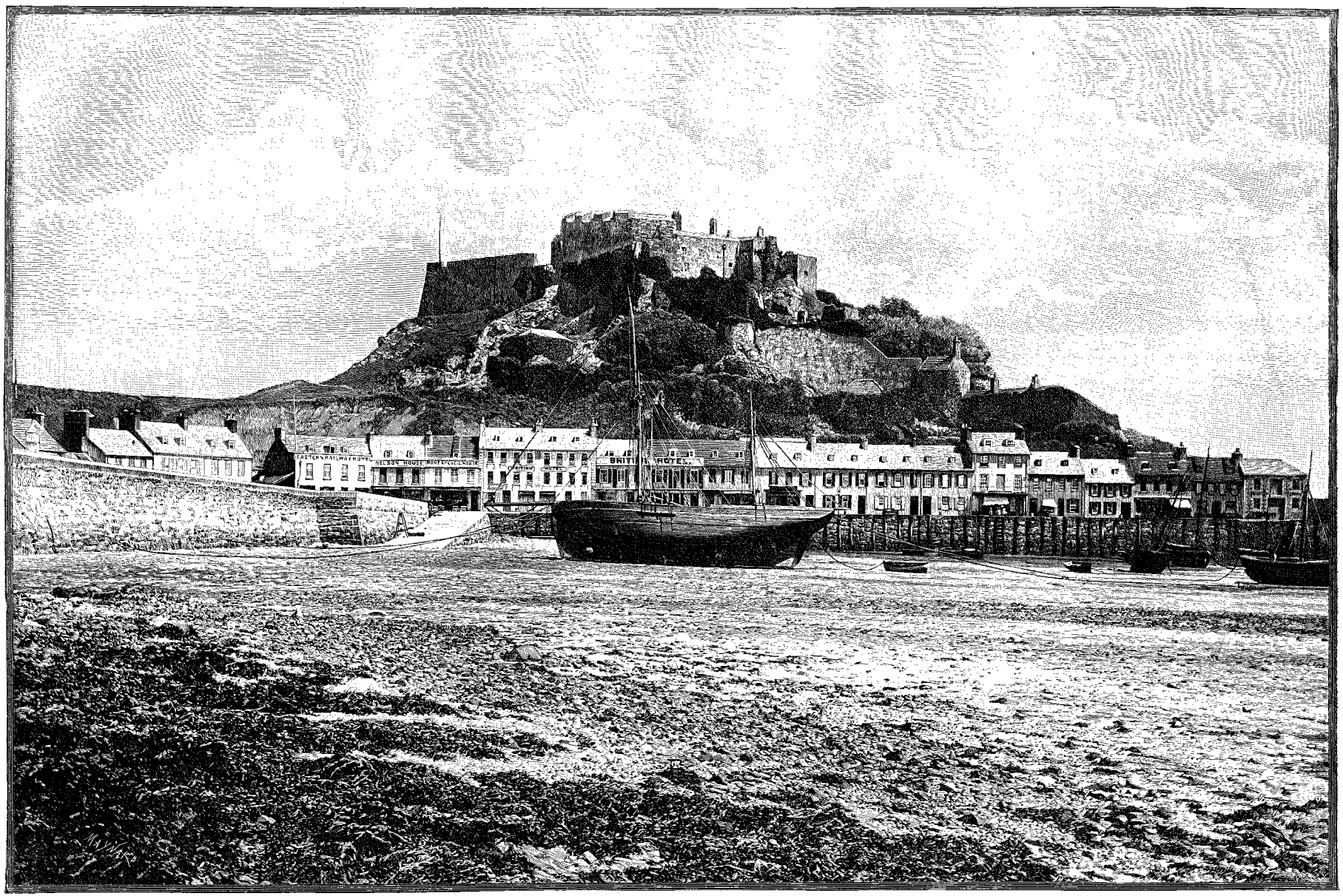
VI

Maintenant que nous connaissons les Jersiais et leur capitale, voulez-vous voir l'intérieur de l'île? Rien n'est plus facile. De magnifiques routes sillonnent « Jerry » dans tous les sens, bordées de trottoirs en granit; elles s'élèvent sur le flanc des coteaux, avec des horizons de mer d'une infinie beauté, descendent dans les vallées, serpentent dans la verdure, le long des ruisseaux limpides, et viennent expirer au-dessus des grèves baignées par les vagues. Partout des chênes, des noyers, des hêtres, des arbres vivaces au tronc couvert de lierre vous offriront l'ombrage de leurs vertes ramures; des haies qui clôturent tous les champs, des bosquets parsemés de blocs rocheux, s'échappent les notes joyeuses et gaies des oiselets chanteurs, pinsons, chardonnerets, rouges-gorges, merles moqueurs, douces tourterelles, fauvettes aimantes et vibrants rossignols. A ce concert ailé, les embruns battant les falaises côtières, les flots expirant sur les plages, joignent l'écho lointain et assoupi de leur plaintive mélopée, qu'accompagne dans les hautes branches le frissonnement mélancolique du vent.

Les moyens de locomotion ne manquent pas. Jersey

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

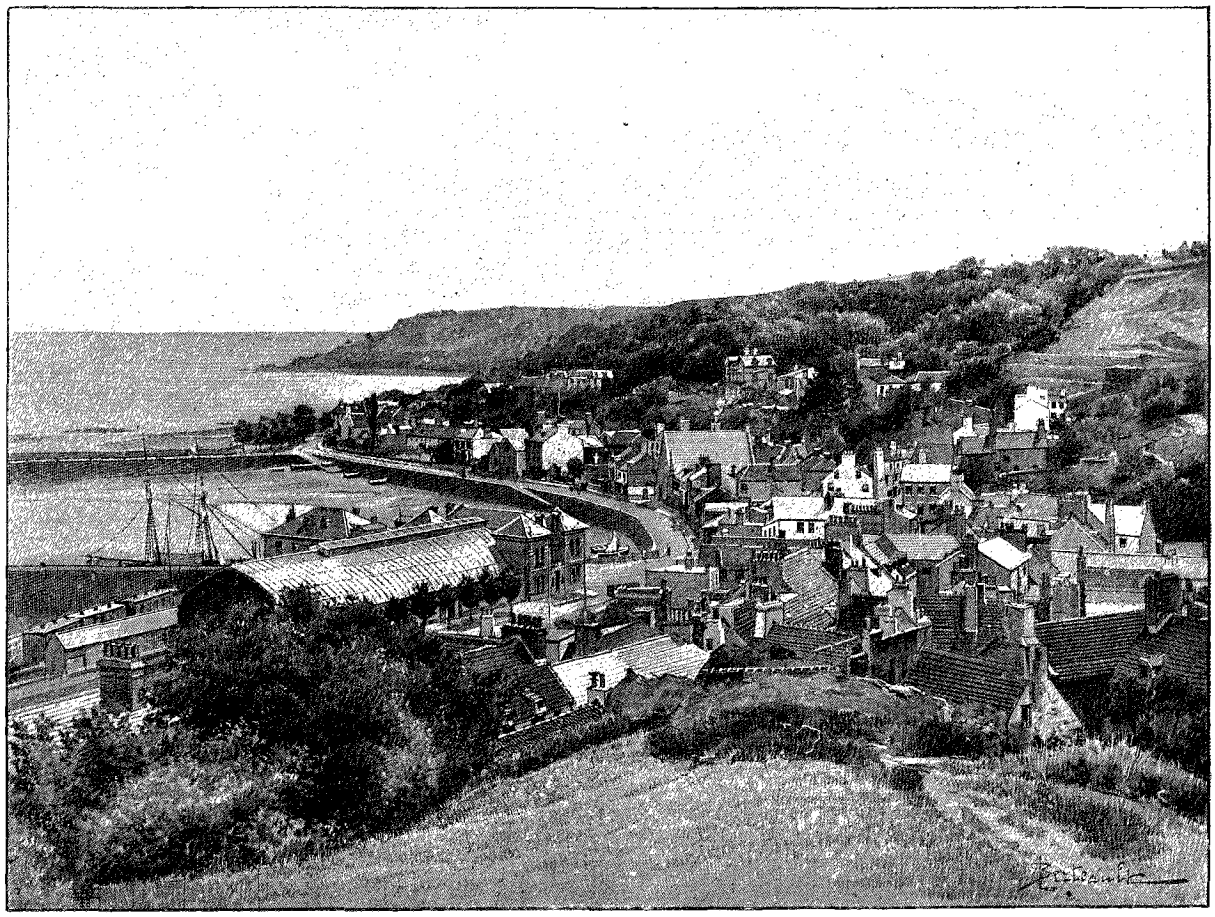


CHÂTEAU DE MONTORGUEIL (PAGE 176). — GRAVURE DE MAYNARD, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

possède deux petites voies ferrées, le *Jersey Railway*, qui va de Saint-Hélier à Saint-Aubin et à la Corbière, et l'*Eastern Railway*, qui dessert la côte orientale jusqu'au pied du château de Montorgueil. De grands breaks d'excursion partent tous les matins à 11 heures de la ville, s'arrêtant aux principaux points dignes d'intérêt, promenant les touristes des spectacles de la côte à ceux de l'intérieur, et les ramenant en ville pour l'heure du dîner. Ces voitures cosmopolites, où s'empilent des excursionnistes de toute provenance, sont accompagnées d'un guide et suivies d'un photographe avec son matériel. Le guide, qu'il s'appelle « Georgy » ou « Johny, » est censé savoir le français, qu'il massacre impitoyablement; il décrit les endroits traversés à sa façon, avec humour, diront les Anglais, émaillant ses récits historiques puisés à des sources douteuses de plaisanteries assaisonnées d'un très gros sel et qui ont surtout le privilège de dérider ceux qui ne les comprennent pas. Le photographe tient son appareil à votre disposition; il prendra les touristes en groupe à la halte du « lunch, » et si vous avez eu la chance de faire en route l'agréable connaissance de la blonde Lizzy ou de la brune Jenny, il consentira, moyennant une légère redevance que vous ne lui marchanderez pas, à faire vos portraits la main dans la main, dans une pose sentimentale ou byronienne.

La route de Saint-Aubin, qui longe toute la côte sud de Jersey, entre les collines d'une part, la voie ferrée et la mer de l'autre, se déroule sur une surface plane, et offre sur la baie un panorama en l'honneur duquel toutes les formules laudatives ont été épuisées, et que des enthousiastes ont comparé à celui de la baie de Naples. Cette route serait une des plus agréables de l'île si son peu de pente et la nature du sol ne la rendaient outrageusement poussiéreuse par les temps secs et lamentablement fangeuse dans les périodes de pluie. De plus, quand le vent souffle du sud en tempête, elle est fréquemment balayée par les lames. Dans le massif de collines qui la domine s'ouvrent de charmants vallons: le val de Belozanne, court et agreste, la vallée des Waterworks, resserrée entre des pentes couvertes de bois touffus, et au fond de laquelle, au pied du Mont Misère, se trouve la prise d'eau de la ville de Saint-Hélier; enfin, la vallée de Saint-Pierre. Celle-ci, la plus considérable de l'île, est véritablement délicieuse, avec ses belles prairies et ses charmants paysages. Sinueusement dessinée entre des collines tapissées de bruyères roses et de fougères, de rideaux de



SAINT-AUBIN [1].

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

chênes et d'ormes, elle conduit au manoir de Saint-Ouen, résidence de la puissante famille des Carteret, dont la partie centrale date de la fin du XVe siècle; de là la route, gravissant le faîte du plateau insulaire, passe aux Vinchelez sous des arceaux de verdure d'une merveilleuse beauté et descend sur la côte septentrionale, du côté de Plémont ou de la grève de Lecq.

Mais nous allons à Saint-Aubin, et nous laisserons momentanément, à regret, les routes de ces diverses vallées pour continuer à suivre le pourtour de la baie.

La petite ville de Saint-Aubin, ancienne capitale de l'île de Jersey, est coquettement étagée sur des hauteurs boisées, au pied desquelles se trouve son petit port, défendu par une vieille forteresse campée sur un récif, que la mer laisse à sec à marée basse. En longeant toujours le rivage, au-dessus duquel se hérissent d'abruptes falaises fantastiquement découpées et sans relâche battues par les flots, on arriverait au château de Noirmont, l'un des fiefs seigneuriaux de l'île, et à la sauvage petite baie du Portelet. Toutes ces anses, ces petites criques, profondément creusées par les érosions de la mer, et dont chacune a son caractère et son charme spécial, ont leur entrée défendue par des tours dites *martellos*, qui furent édifiées et armées durant les guerres du premier Empire, et qui portent encore, pour la forme, des canons rouillés.

Après la baie de Saint-Aubin, l'échancrure la plus importante de la côte sud-ouest est la baie de Saint-Brelade, ravissante plage de sable fin encerclée entre de hautes roches découpées en aiguilles, en pyramides, en cônes rougeâtres, et percées d'une infinité de petites cavernes, appelées *Creux-Fantômes*. Sur le flanc de la colline qui surplombe le centre de la baie, une masse claire émerge du sein de la verdure : c'est une villa superbe, entourée de massifs d'arbustes et de jardins artistiquement tracés à grands frais sur le roc, et fermée par une grille Renaissance, avec cette inscription sur le cartouche du fronton : *Il n'est rose sans épines*. C'est là qu'après un court séjour à l'hôtel à Saint-Hélier vint s'ensevelir le général Boulanger avec sa compagne d'exil, Mme de Bonnemain, en 1890.



LES VINCHELEZ [1].

L'église paroissiale de Saint-Brelade, la plus ancienne de Jersey, date de 1111. Tout à côté, dans le cimetière, la chapelle abandonnée des Pêcheurs, aux murs pittoresquement revêtus de lierre, date du VIIe siècle; on y remarque des restes de fresques.

L'île se termine au sud-ouest par un plateau désolé, sauvage, semé d'ajoncs et de genêts, qui dresse au-

1. *Dessin de Slom, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dessus d'une mer sans cesse tourmentée un mur perpendiculaire, prolongé au large par un chaos de rochers, une série d'îlots, formant de gigantesques aiguilles, des crêtes dentelées, striées et tailladées à l'infini : ce sont les récifs de la Corbière, de sinistre mémoire dans les annales de la navigation insulaire, surtout avant la construction du phare que porte le rocher principal. La mer brise toujours avec violence, même par les temps les plus calmes, sur ces dangereux écueils ; mais, par les tempêtes d'ouest, c'est un tableau d'une terrifiante majesté que celui de ces vagues déferlant avec furie sur les roches brunes et montant à l'assaut des falaises de granit, bondissant jusqu'à la lunette du phare et rejaillissant en flaques blanches dans les couloirs resserrés qui séparent les récifs.

Il faut aller sur la côte septentrionale de l'île pour trouver d'aussi altières falaises, et encore, le spectacle de la mer agitée courant dans le chenal entre Jersey et Sercq, grimpant en énormes colonnes d'eau sur les écueils des Pierres-de-Lecq ou Paternoster, n'a pas la sublimité de celui de la Corbière, où l'horizon est sans limites. Elle est bien belle, cependant, cette côte nord, avec ses criques étroites et ses rochers de granit; autant le rivage méridional est charmant et gracieux, autant la côte septentrionale est escarpée et sauvage. Un vers de Victor Hugo :

Par le sud Normandie et par le nord Bretagne,

brosse d'un vigoureux coup de pinceau la différence d'aspect des deux rives.

C'est dans le nord de l'île que s'avance dans la mer le superbe éperon de roche de la pointe de Plémont, qui ferme à l'est une grève délicieuse où les amateurs poursuivent le lançon aux écailles argentées dans les sables. Dans les rochers de Plémont, le travail des flots a creusé des grottes très visitées par les touristes, comme aussi dans la grève de Lecq, le but de promenade favori des Saint-Héliérains le dimanche et les jours de fête, au Trou-du-Diable, et généralement dans toutes les falaises de cette côte élevée et rangée de près par les vagues qui la rongent et l'effritent. Au delà de la baie de Bouley, la plus vaste de la côte septentrionale, où se mêlent aux galets de la plage des fragments d'agate et de porphyre, le rivage s'adoucit et s'humanise pour se terminer au nord-est par la jolie baie de Rozel, fermée par le promontoire du Couperon, où un monument mégalithique dissimule sous les touffes de gazon ses énormes et grossiers blocs de granit. Une rangée d'écueils sous-marins continue au large les rochers de la baie de Rozel jusqu'au plateau des Dirouilles, l'un des dangers de la navigation de ce bras de mer littéralement semé de récifs. Sur la côte orientale, tournée vers le Cotentin, s'ouvre la baie de Sainte-Catherine, avec un brise-lames inachevé; puis la petite anse dite Anne-Port, remarquable par la luxuriance de sa végétation et au-dessus de laquelle on visite un dolmen placé sur un tumulus, et composé d'un quartier de roc monté sur neuf pierres disposées en forme de fer à cheval. Anne-Port est dominé par les ruines imposantes du château de Montorgueil, sombre forteresse féodale, aux hautes tours crénelées et aux antiques murailles tapissées de lierre, et dont la construction remonte au XIIe ou au XIIIe siècle.

Montorgueil est sans contredit le plus beau vestige de la féodalité dans l'archipel, et l'histoire de son donjon circulaire, à la fois résidence seigneuriale et prison, résume celle de l'île tout entière. Mais les vénérables édifices du moyen âge n'ont pas de pires ennemis que les architectes, qui, sous prétexte de les restaurer, en dénaturent le caractère, et, malheureusement, Montorgueil a été l'objet d'une restauration maladroite, faite en vue d'aménager le castel pour une garnison anglaise, et qui lui a ôté une partie de son cachet. Tel qu'il est, cependant, c'est une masse fort imposante encore et digne d'être visitée dans ses détails.

Henri BOLAND.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

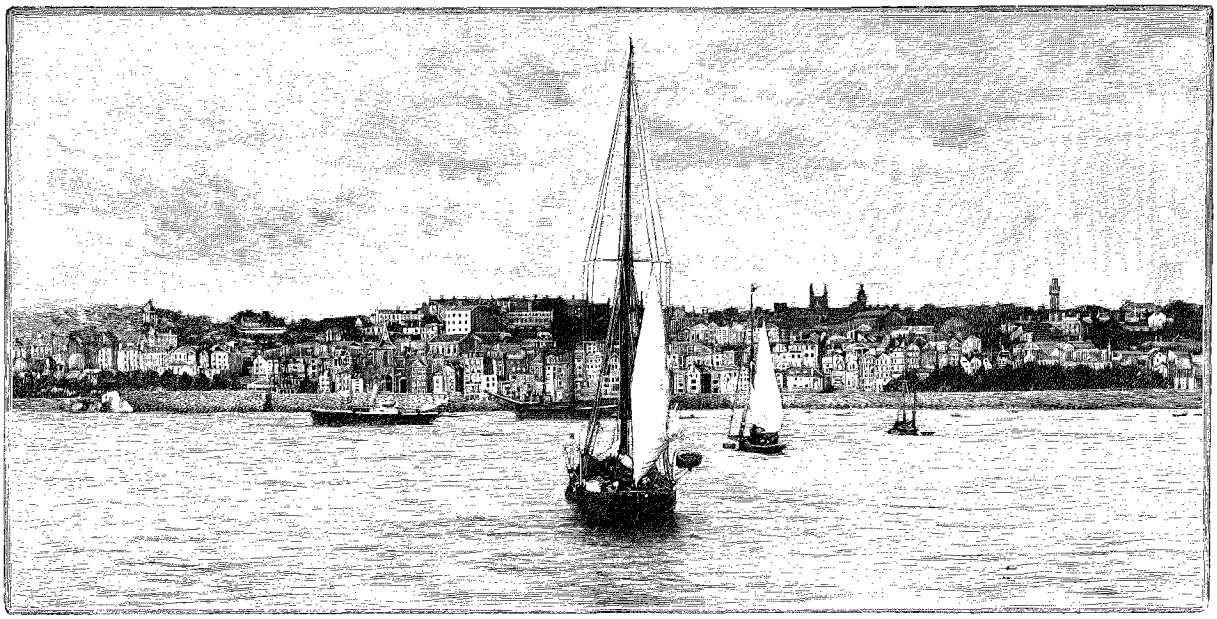
(*La suite à la prochaine livraison.*)



ÉGLISE DE SAINT-BRELADE [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



SAINT-PIERRE-PORT VU DE LA MER [1] (PAGE 189).

LES ILES DE LA MANCHE

(MŒURS ET PAYSAGES),

PAR M. HENRI BOLAND [2].

VII



ÉGLISE DE SAINT-PIERRE-PORT [3] (PAGE 190).

C'est de la mer qu'il faut voir Montorgueil pour la première fois. Lorsqu'on arrive de Portbail par le petit vapeur qui fait le service avec Jersey, on voit le château-fort se détacher admirablement de l'île comme une massive vigie de pierre qui s'avancerait menaçante dans la mer. On prétend qu'une partie du castel remonte à l'époque romaine, et un ancien fortin, qui communique avec le château, est encore appelé fort César. Le château actuel date du temps de Henri II. Il était considéré comme imprenable, et les étrangers n'étaient admis dans son enceinte que les yeux bandés. De nouvelles fortifications furent ajoutées au manoir primitif par Jean sans Terre, qui y résida, et par Richard Harliston, qui en délogea Maulevrier, le champion de Marguerite d'Anjou.

L'histoire de Montorgueil est intimement mêlée aux luttes entre Charles Ier et le Parlement. Le gouverneur de la forteresse était alors un de Carteret, de la puissante famille qui fut toujours fidèle à la cause des Stuarts, et dont les démêlés avec les Lemprière, propriétaires du manoir de Rozel, ensanglantèrent plus d'une fois l'île. Ce manoir de Rozel, entouré de belles pelouses et de superbes futaies, se trouve au-dessus de la baie du même nom, dans la paroisse de Saint-Martin, sur le territoire de laquelle est aussi Montorgueil. Les titulaires du fief de Rozel devaient, lorsque les rois d'Angleterre visitaient Jersey, s'avancer à leur rencontre en mer jusqu'à ce que l'eau atteignît les sangles du cheval; ils étaient, en outre, tenus de servir à boire au roi pendant son séjour dans l'île.

Le gouverneur de Carteret, dont nous venons de parler, profita de l'autorité absolue que lui valait la confiance royale pour se venger de ses ennemis, et les cachots de Montorgueil retentirent des cris des malheureux qui y expiaient durement l'audace d'avoir osé déplaire au tout-puissant seigneur et se plaindre de ses faits et gestes. C'est ainsi que David Bandinel ou Bandinelli, le premier doyen protestant de Jersey, fut incarcéré avec son fils Jacques dans une étroite cellule, au sommet de la tour. Poussés à bout par les mauvais traitements de leur geôlier, les deux prisonniers tentèrent de s'évader par une ouverture du mur extérieur, au moyen d'une corde qui, par malheur, était trop courte. Le jeune Bandinel, en se laissant tomber de

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 161.
3. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'extrémité, se blessa grièvement et fut découvert par les émissaires du gouverneur, qui le remontèrent mourant dans sa cellule. La corde céda ensuite sous le poids du père Bandinel, qui, affreusement meurtri, fut aussi réintégré dans sa prison pour y mourir sans avoir pu prononcer une seule parole.

Le puritain Prynne est l'un des plus célèbres parmi les prisonniers de Montorgueil. Condamné par la fameuse Chambre Étoilée, pour avoir diffamé la reine dans son *Histrio-mastix*, à avoir les oreilles coupées au pilori et les deux joues brûlées avec un fer chaud, à dix mille livres sterling d'amende, et à la détention perpétuelle, Prynne fut enfermé à Montorgueil de 1637 à 1640, époque à laquelle le Long Parlement le fit mettre en liberté. Le farouche puritain réussit à gagner les sympathies de Carteret et employa les loisirs forcés de sa captivité à écrire un poème en trois parties : l'*Eau*, les *Rochers* et les *Jardins*, probablement ce qu'il voyait par la lucarne de sa cellule; il dédia même ce poème, descriptif et anodin, à Marguerite de Carteret, l'une des filles du gouverneur.

Le Parlement vainqueur, les cachots de Montorgueil s'ouvrirent, les opprimés respirèrent et l'altière forteresse ne fut plus dès lors qu'une caserne surveillant la côte cotentine, et une geôle où l'on enferma les condamnés jersiais jusqu'à la construction de la prison de Saint-Hélier.

Aujourd'hui la masse de pierre arc-boutée et comme soudée au rocher n'est plus troublée que par les touristes qui se promènent à travers ses souterrains, ses tours et ses enceintes sous la conduite d'un gardien débitant d'un ton monotone les bribes de son histoire, et par les groupes joyeux qui vont déjeuner en pique-nique sur les vertes pelouses, à l'ombre de ses antiques remparts. Ce n'est plus qu'une forteresse de figuration, et ce n'est pas encore une ruine. Le badigeon et le crépi modernes l'ont défigurée; ce qu'elle offre de plus intéressant, c'est la vue panoramique du haut de la plate-forme du grand donjon. Il est difficile d'imaginer un tableau mieux composé et plus agréable aux yeux. Au pied du castel, le petit port de Gorey groupe ses maisons proprettes et claires contre la muraille rocheuse, le long d'un quai où s'amarrent les caboteurs et les bateaux de pêche, la baie de Grouville étend ses dunes de sable couvertes d'un fin gazon jusqu'aux rochers de la Rocque; de l'autre côté, l'œil embrasse les quelques maisonnettes d'Anne-Port, à demi cachées dans les jardins et dans les arbres, sous le sinistre rocher du Saut Jeffroy, d'où l'on précipitait jadis à la mer les condamnés à la peine capitale, et le brise-lames de Sainte-Catherine se profile dans les flots. En face, au delà du groupe d'écueils dénudés des Ecrehou, se montrent les blanches falaises de Carteret, et, par un temps clair, on distingue la flèche de la cathédrale de Coutances.

De Montorgueil, en suivant la côte longée par le chemin de fer, on traverse une riche plaine aux plantureux herbages, et avant de rentrer à Saint-Hélier on passe devant Marine Terrace, première étape de l'exil de Victor Hugo dans l'archipel de la Manche; c'est dans cette modeste habitation précédée, du côté de la mer, par une terrasse plantée de tamaris, que le poète écrivit une partie des *Contemplations* et la plupart des pièces des *Châtiments*.

VIII

Jersey n'a pas que des rochers abrupts, de larges grèves et de hautes falaises à montrer à ses hôtes. Aux portes mêmes de la ville de Saint-Hélier, deux vallons délicieux de calme et de fraîcheur, les Vaux et les Petits Vaux, sont d'adorables buts de promenade et de rêverie, où l'œil charmé se repose agréablement, dans la contemplation des prés toujours verts et dans l'ombre silencieuse des bosquets touffus, des grandes scènes de la côte, où la mer joue le principal rôle. Quel contraste que celui de ces vallons bien abrités avec la falaise déchiquetée, en proie à la fureur des flots et au déchaînement des vents! On a peine à se croire dans une île.

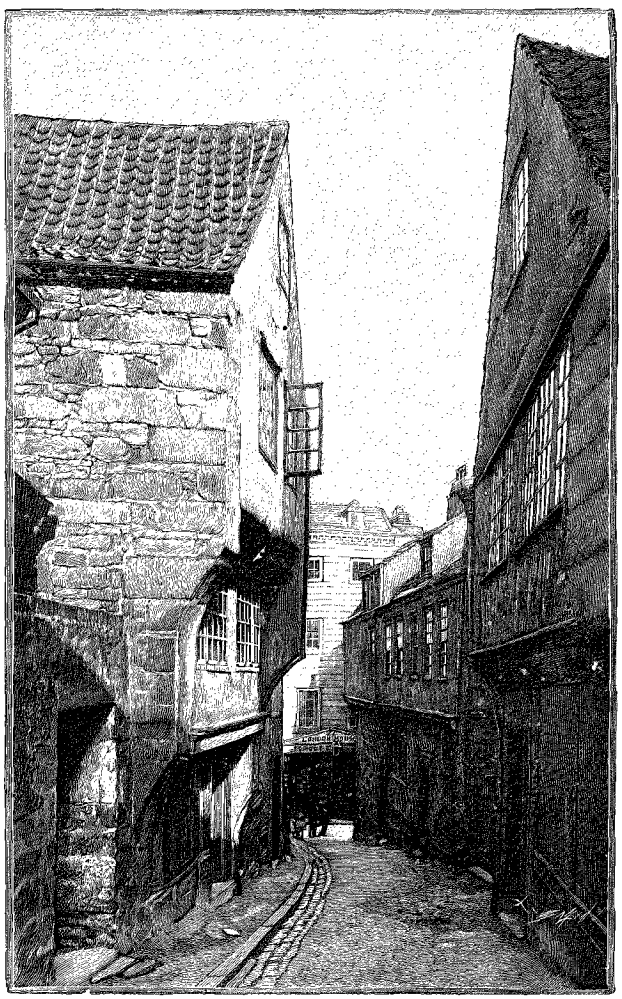
Sur les plateaux aux vastes horizons, dans les déclivités de terrain, partout une herbe fine et drue, imprégnée d'émanations salines, tapisse la campagne jersiaise, et un nombreux bétail trouve dans ces prairies naturelles une nourriture excellente, abondante et toujours renouvelée. Les vaches des îles sont les premières laitières du monde; elles donnent, en deux et quelquefois trois traites, trente litres de lait par jour, d'un lait jaune, gras, parfumé, qui sert à fabriquer du beurre de toute première qualité, comparable à la crème d'Isigny. La race de Jersey, petite, aux formes élégantes, à la robe grise, est moins dure et moins résistante que celle de Guernesey, plus massive, plus haute en chair, et ressemble davantage à la race normande du Cotentin. L'élevage est la grande ressource des insulaires; l'isolement de l'archipel a conservé aux races de Jersey et de Guernesey, celle-ci plus connue sous le nom d'Alderney, toute leur pureté. Depuis des siècles, aucun sang étranger ne s'y est mêlé, et des lois d'une excessive sévérité interdisent l'importation du dehors de tout bétail, hormis pour la boucherie. Les animaux importés de France et d'Angleterre pour la consommation sont abattus dès leur débarquement, et des mesures spéciales sont prises pour empêcher le mélange et la contamination des races insulaires.

L'élevage seul, en effet, peut donner aux cultivateurs jersiais et guernesiais une compensation suffisante de leur travail et de leurs efforts. Les terres se louent cent cinquante francs la vergée, ce qui équivaut à neuf cent trente francs l'hectare; bien que le sol soit riche, et que sa composition chimique le rende presque l'équivalent du terreau, une culture intensive l'a épuisé, et ce n'est qu'à grand renfort d'engrais extrêmement chers qu'on parvient à maintenir la moyenne du rendement. La main-d'œuvre est hors de prix, le rapport du blé et des céréales ne couvre pas les frais de loyer

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et d'exploitation, et l'agriculture insulaire ne s'est sauvée que par la culture en grand de la pomme de terre, au détriment du pittoresque du pays. Partout, du sud au nord et de l'est à l'ouest, les arbres sont arrachés, les pentes défrichées, le pays se dénude avec une inquiétante rapidité, les vergers disparaissent, les bois tombent sous la cognée, tout est sacrifié au précieux tubercule. Dès le mois de janvier, les terres sont fumées, saturées d'engrais chimiques qui répandent une odeur infecte; les plants, précieusement conservés côte à côte dans des caisses et déjà porteurs de germes vivaces, sont mis en terre, dans des lignes tirées au cordeau; un travail de tous les jours, on peut dire de toutes les heures, empêche la pousse des herbes folles. La rareté et l'innocuité générale des gelées, la douceur des hivers aidant, on arrive à récolter dès la fin du mois d'avril. Alors des voiliers et des vapeurs de Binic, de Saint-Brieuc, de Portrieux, déposent sur les quais de Saint-Hélier une nuée de Bretons et de Bretonnes engagés pour arracher les tubercules. La ville s'anime, les acheteurs anglais arrivent, les prix s'établissent chaque jour et varient à l'infini, selon le plus ou moins d'approvisionnement des marchés anglais; c'est une vraie bourse, avec ses spéculateurs, ses favorisés du sort et ses promptes déconfitures. Les lourds véhicules amènent de tous les points de l'île des pommes de terre, triées et mises en sacs; on les vend au plus offrant, elles sont pesées au poids public et de gros navires les transportent en Angleterre, où elles se distribuent entre les marchés de Londres, de Manchester, de Birmingham et des principaux centres de consommation. Le port de Saint-Hélier, d'ordinaire vide et à peu près désert, a peine à abriter les grands vapeurs frétés spécialement pour ce commerce momentané; pendant tout le mois de mai, la paisible capitale de Jersey est transformée en une ruche très mouvementée, et l'on circule difficilement sur les quais, encombrés de colis au milieu desquels s'agite et évolue, se trémousse et se meut tout un monde de portefaix, d'ouvriers et de marins. L'exportation des pommes de terre représente annuellement le chiffre colossal de dix millions de francs.

Les légumes abondent dans les îles, surtout les choux, dont on consomme une énorme quantité, et dont on laisse monter les tiges pour en faire les gros rotins appelés *cabbage sticks*, que l'on vend aux touristes dans les magasins de Saint-Hélier. Le commerce est anglais : tout s'écoule dans la Grande-Bretagne, tandis qu'on achète en France. La Normandie et la Bretagne fournissent de la viande de boucherie, des œufs, du beurre, des fromages, des fruits, beaucoup de volailles.



SAINT-PIERRE-PORT : UNE RUE DE LA VILLE BASSE[1] (PAGE 191).

Jersey arme encore pour la morue, et tous les printemps, au mois de mars, une flottille de beaux voiliers superbement gréés quitte Saint-Hélier pour les côtes de Terre-Neuve. La morue est ramenée à Jersey, préparée, salée, séchée, mise en barils et expédiée au Brésil et dans tous les ports de la Méditerranée et de l'Amérique du Sud. Les grands entrepôts des marchands jersiais étaient naguère à Gaspé, à Paspébiac, dans la baie des Chaleurs, au Canada, et c'est de là que se faisaient les expéditions importantes; ce commerce est aujourd'hui bien déchu, par suite de la décentralisation et du déplacement de ce trafic et de la concurrence d'adversaires mieux outillés et moins routiniers, qui ont affecté des vapeurs rapides au transport de la marchandise, tandis que les armateurs jersiais s'obstinaient à employer des navires à voiles.

Abondante à Guernesey, la pêche est presque nulle à Jersey et abandonnée par la population insulaire, qui lui préfère le paisible travail des champs.

IX

Jersey et Guernesey sont des jardins. Les champs même y sont si propres, si bien tenus, si ratissés, si

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

parfaitement soignés qu'ils ressemblent plutôt à des parterres. Le moindre coin de terre est cultivé pour le rapport ou pour l'agrément; dans les creux perdus, au bord des chemins, sur les accotements des routes, partout où il y a un pouce de terre sur un bout de roc. poussent des légumes, des fleurs, se créent des jardinets coquets, d'où le chiendent est soigneusement banni. Pas d'animaux malfaisants, ni aspics ni vipères; Jersey a des crapauds qui ne s'acclimatent pas à Guernesey, où l'on a vainement voulu les introduire. Aussi les Guernesiais appellent-ils familièrement les Jersiais des crapauds; en retour, les Jersiais les appellent des ânes. L'horticulture est en grand honneur dans les deux îles: roses de toutes les espèces, dahlias, magnolias, chrysanthèmes des nuances les plus variées, décorent les serres et les jardins fleuristes. La végétation est luxuriante et toute méridionale : palmiers, figuiers, eucalyptus, araucarias du Chili, aloès-agaves, croissent en plein air; les camélias sont énormes et fleurissent dès la fin de mars; des haies entières de fuchsias et de glycines constituent aux propriétés de superbes clôtures. Tels arbustes qui, sur le continent, végètent dans des pots ou dans des caisses, maigres, étiolés, souffreteux, rabougris, tués par les gelées, si on ne les rentre pas dans la saison mauvaise, se développent en pleine terre dans l'archipel, et deviennent de véritables arbres d'une magnifique venue, tandis que les arbres du nord, chênes, sapins, hêtres, y restent petits, chétifs et, sauf dans des endroits privilégiés, se courbent, se fendillent et roussissent au vent de mer. Au printemps, dès les derniers jours de février, les champs sont couverts de primevères jaunes; ce n'est pas le coucou sauvage, mais la primevère cultivée dans nos jardins. On en exporte des centaines de colis en Angleterre, pendant la semaine du *Primrose Day*, pour en fleurir les boutonnières des conservateurs, en commémoration du grand Disraeli. Cette étonnante végétation n'a pas de pire ennemi que le vent d'est, et il souffle parfois, aux mois d'avril et de mai, des semaines entières.

Loin des artères fréquentées, au fond des charmantes « venelles », où des rochers plaqués de lichens satinés et de mousses tendres servent d'assises à des arbustes enlacés par le lierre de la base au faîte, dans les sentiers ombreux entre haies impénétrables où fleurit la blanche aubépine, le long des routes, mais à l'écart et séparés de la voie publique par des rideaux d'arbres ou des massifs de plantes, ailleurs par des murs ou des grillages entourés de verdure et de fleurs grimpantes, des cottages blancs, roses, jaunes, multicolores, précédés de pelouses nettement fauchées, des fermes aux auvents verts, des chaumières à la façade disparaissant sous le feuillage, de vieilles maisons rurales aux portes cintrées, aux fenêtres basses, comme en Normandie, se cachent, s'effacent et semblent vouloir se dérober aux regards indiscrets. Ces édens sont silencieux, ces campagnes sont mornes, les fermes même sont muettes, tout paraît dormir, portes et fenêtres sont hermétiquement closes : ces demeures mystérieuses ne s'ouvrent guère que les jours de marché, quand leurs habitants vont débiter leurs denrées à la ville, et le dimanche, quand ils se rendent aux offices. Pas de bruit, pas d'appels retentissants, pas de cris, pas d'éclats de rire argentins : on sourit, on ne rit pas dans les îles. Rire est malséant, rire à gorge déployée est un scandale. Les enfants eux-mêmes sont graves, réfléchis, ni turbulents ni pétulants, rarement espiègles; ce sont de petits hommes déjà sérieux et de petites femmes tôt gourmées. Les oiseaux seuls chantent sous la feuillée; l'homme est morose, la vie est murée. Une douce et pénétrante mélancolie étend son voile gris, comme un linceul, sur l'existence insulaire. Effet de la religion et du climat combinés. Les îles, caressées par le Gulf-Stream, sont au bain-marie dans un océan de vapeur moite et indécise qui dépose ses brumes tièdes sur les hommes et sur les choses; l'atmosphère est sommeillante et triste, mais d'une tristesse particulière qui n'est pas sans charme, et dans laquelle on ne tarde pas à se complaire. Tous les ressorts de l'être se détendent; on perd petit à petit et sans s'en apercevoir toute énergie, toute velléité de résistance, on va mécaniquement, automatiquement, son petit bonhomme de chemin, avec le seul souci de bannir toute cause de surexcitation et de secousse, d'être tranquille, en repos, en paix, dût cette paix ressembler de près à celle du tombeau. La végétation s'accorde avec ces tendances mélancoliques : dans les jardins, des cyprès, des ifs, des saules pleureurs, des arbres au feuillage permanent et d'un vert toujours sombre, les font paraître des allées de cimetières, et, du reste, les cimetières, avec leurs beaux monuments en granit rose ou poli, leurs allées touffues, leurs corbeilles de fleurs, sont des promenades très recherchées par les insulaires. Les amoureux échangent leurs serments de fidélité sur les tombes, et les maisons qui ont vue sur une nécropole sont fort prisées et se louent facilement et à des prix élevés.

« Nous sommes admirablement bien dans notre nouvelle maison, me disait une Jersiaise jeune, jolie et distinguée. Elle est juste en face du cimetière et je vois les tombes des fenêtres de ma chambre à coucher. Par un beau clair de lune, c'est ravissant! »

Oui, les îles sont de superbes tombeaux, mais ce ne sont en somme que des tombeaux. L'étreinte de la ceinture liquide en fait de plus des prisons. Cette vie murée de toutes parts donne à l'étranger récemment venu du continent une sensation d'étouffement. On voudrait fuir et cependant on hésite; plus on reste et moins on peut partir; on se rive insensiblement à ce sol étrange, une indéfinissable mélancolie vous imprègne, pénètre jusqu'en vos replis les plus secrets; un charme intime, inexprimable, vous gagne et vous cloue à ces terres sans gaieté. Tous ceux qui ont habité les îles les ont regrettées, et les enfants de l'archipel établis dans les grandes villes continentales, lancés dans la tourmente et la fièvre des cités populeuses, ont souvent la nostalgie de leur petite patrie et n'ont qu'un désir

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

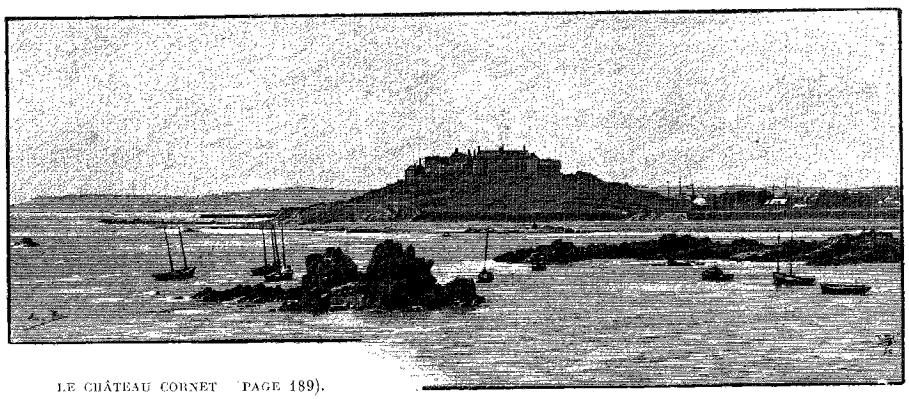
et une pensée : retourner sur leur rocher pour y mourir.

La mort seule — et ce n'est pas là un vain paradoxe — est un sujet de joie. Pour beaucoup de sectes religieuses des îles, elle est une délivrance, et la douleur de la perte d'un être aimé est fortement mitigée par la certitude qu'il a quitté cette vallée de larmes pour un monde meilleur. Dans certaines chapelles, les services funèbres ne se composent que de cantiques de reconnaissance et de chants d'allégresse. Pas de pleurs, pas de sanglots, tout au plus un peu de prostration morale, un chagrin digne, calme et recueilli : le Seigneur nous l'a donné, le Seigneur nous l'a repris; que le Seigneur soit béni ! Aussitôt le décès, le mort est mis en bière, le cercueil est laissé dans une chambre, quatre ou cinq jours, jusqu'à l'enterrement, sans apparat, sans cierges, sans qu'on le veille. Chacun dans la maison boit, mange, dort, vaque à ses occupations comme si de rien n'était; seulement les rideaux des fenêtres sont tirés, et chez tous les amis de la famille il en est de même le jour de l'enterrement, de sorte que s'il s'agit d'une personne assez connue, toute l'île paraît en deuil.

X

A Jersey les mœurs sont anglaises. La société est très divisée en castes, et ces castes ne frayent pas l'une avec l'autre. A part les barons de Saumarez, les de Carteret et quelques autres familles, il n'y a pas de noblesse proprement dite dans l'archipel, mais une aristocratie de robe recrutée au sein des Cours royales, et ce qu'on appelle la *gentry*, c'est-à-dire des gens qui vivent de leurs rentes et qui croiraient, malgré l'exiguïté de leurs ressources, déchoir en se livrant au commerce ou à l'industrie. Les grands commerçants eux-mêmes forment une caste à part des petits détaillants, et ceux-ci regardent avec dédain les ouvriers et le menu peuple. Au-dessus de toute cette hiérarchie trône le *clergyman*, le véritable roi de la société insulaire. Il est, lui, le « révérend », et le doyen anglican de Jersey est appelé « Vénérable Homme le Doyen »; à l'aristocratie, aux avocats, aux juges, aux médecins, est réservé le qualificatif « écuyer », l'*esquire* de l'Anglais; les sous-officiers de la milice, les fonctionnaires, les employés supérieurs sont des *gentlemen*; « monsieur » est le lot de tout le reste, sauf des ouvriers et hommes de peine, qui doivent se contenter du vocable « sieur ». Un « sieur » ne fréquente pas un « monsieur », et un « monsieur » est quelque chose de très inférieur pour un « écuyer ». Quant aux seigneurs ou lords, ce sont des demi-dieux d'autant plus encensés qu'ils sont rares. Le bailli, le président civil de l'île, est presque toujours créé chevalier par le souverain; alors on l'appelle « messire », et dans la conversation on ne lui donne plus que son petit nom, messire George, messire Edgar; son nom de famille disparaît ou, tout au moins, est relégué au second plan. La femme de messire devient une *lady*, comme celle du lord; être appelée « milady », c'est, dans les îles, le summum du faste et de la gloire.

Du haut en bas de la société, beaucoup de décorum; le souci de garder les apparences prime tout. On ne sort qu'en toilette. La blouse est honnie, et les Jersiais se détournent avec dégoût des cultivateurs bretons qui promènent sur leurs quais le sarrau bleu du paysan français. Les balayeurs des rues ont un veston, un chapeau de feutre rond, parfois un gibus, les travailleurs des champs aussi. Une femme qui sortirait en cheveux serait perdue de réputation. Les domestiques, pour aller chercher de l'eau à la fontaine, mettent leur chapeau, leur manteau et leurs gants. Nous sommes loin du temps où les États de Guernesey édictaient des lois somptuaires interdisant aux servantes de porter du velours et de la soie. Il n'y a pas de différence entre la bonne et la maîtresse, si ce n'est que souvent la première est mieux habillée. Ce goût de la toilette est démesuré et règne à la campagne comme à la ville; il n'y a aucune différence, le dimanche, entre les atours des jeunes filles des paroisses rurales et ceux des demoiselles de Saint-Hélier ou Saint-Pierre-Port.



LE CHÂTEAU CORNET (PAGE 189).

Pas de maison qui n'ait son salon, chez le cultivateur comme chez le rentier, chez le modeste ouvrier comme chez le riche commerçant. Les insulaires ont un goût tout particulier pour arranger ces salons et les décorer de rien; quelques enluminures, des portraits de famille, des textes bibliques ornementent les murs. Le plancher est recouvert d'un épais tapis.

L'alimentation, on le devine, est anglaise comme les mœurs. Le matin, au saut du lit — on se lève très tard dans les îles — *breakfast* britannique, œufs, jambon et thé; à midi, dîner composé de rôti, de pommes de terre, de choux — l'éternel *cabbage* — et de dessert

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et arrosé de thé, quelquefois de bière, plus rarement de cidre, assez souvent d'eau seulement ; entre quatre et cinq heures, parfois un peu plus tard, thé avec accompagnement de tartines et de gâteaux, et une dernière collation à dix heures, avant de se coucher. C'est là, du moins, l'ordinaire des gens de la haute et de la moyenne société. Quant aux ouvriers, ils achètent le samedi un morceau de viande et en mangent toute la semaine des tranches froides au principal repas, avec les inévitables pommes de terre et des légumes ; les autres repas se composent invariablement de beurrées et de pots entiers de thé ne parviennent pas toujours à faire digérer.

Les familles sont nombreuses. A chaque dénombrement on relève, dans toutes les îles, plus de femmes que d'hommes ; cela tient un peu à ce que beaucoup de garçons sont marins et en mer durant les opérations du recensement. Toutefois la population féminine l'emporte sur l'élément masculin. Dans l'archipel, les filles sont d'un placement moins difficile qu'en France, on les marie pour elles-mêmes et non pour leur fortune ; il n'est jamais question de dot dans les préliminaires des accordailles. Le mariage se célèbre avec une facilité étonnante, soit au greffe, soit chez les recteurs anglicans, soit encore dans un certain nombre de chapelles pourvues de licences à cet effet. Le consentement des parents n'est pas indispensable, et l'on se passe de toute publication, moyennant finances. Ceci s'appelle se marier par licence spéciale et coûte 5 livres sterling ; on se rend chez le doyen, on lui verse la somme, deux témoins sont appelés et tout est dit.



HAUTEVILLE HOUSE (PAGE 191) [1].

thé. A Guernesey, il est d'usage, chez les personnes aisées, d'ajouter au menu du thé du samedi soir un « chancre », espèce de gros crabe très commun et fort apprécié dans l'île, et dont la chair a la délicatesse et la saveur de celle du homard. A Noël, grande ripaille, comme partout où flotte le drapeau anglais ; les plus pauvres ont leur oie, et l'on sert aux prisonniers eux-mêmes le traditionnel gallinacé.

La cuisine insulaire n'a pas de plats spéciaux dignes d'être cités, si ce n'est peut-être la « gâche », lourd gâteau aux raisins de Corinthe dont les enfants et même les grands engouffrent d'énormes tranches, que des

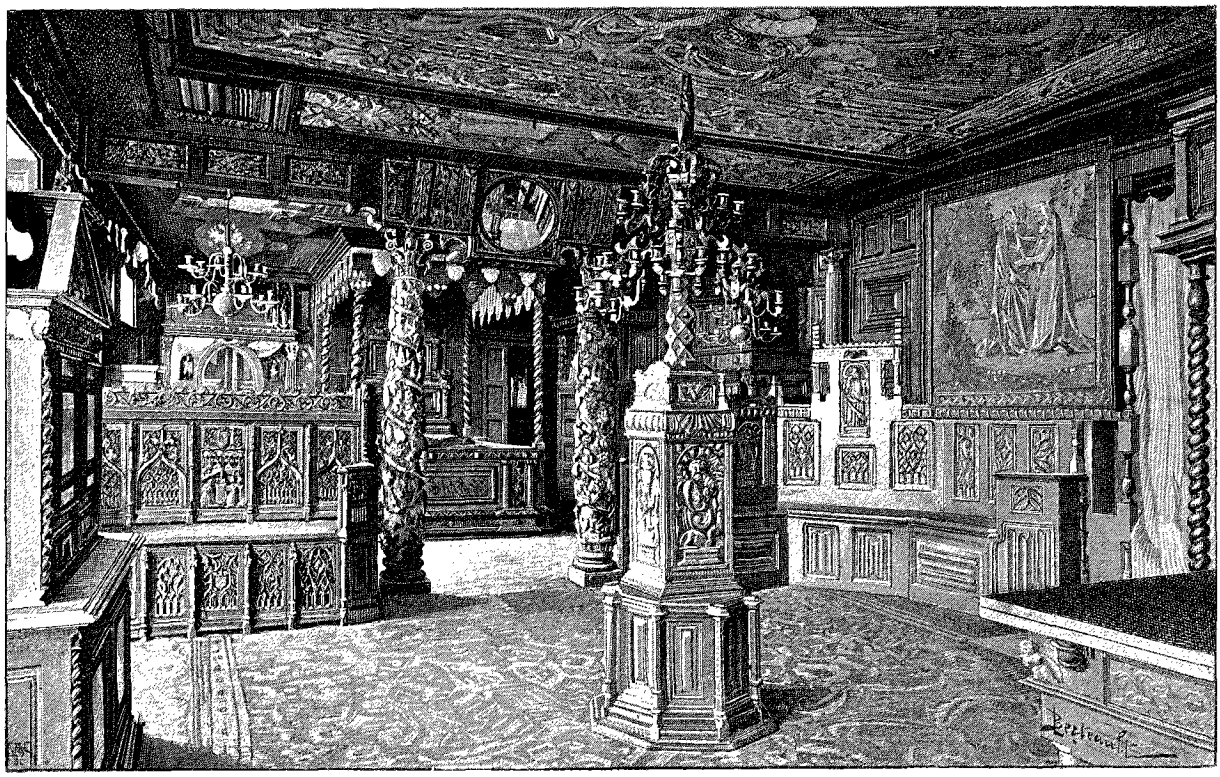
Anglais par les mœurs, par la religion, par l'alimentation, et en train de le devenir complètement par le langage, on se demande si ces Normands insulaires, qui sont en définitive des Français d'origine, qu'ils le veuillent ou non, on se demande s'ils aiment la

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

France. Il faut répondre carrément non. Tout les en sépare; et bien plus profond que la mer est l'abîme moral creusé entre les Français du continent et les Normands des îles par la divergence des opinions et des idées. En France, tout est pour eux sujet de froissement; certes ils ne détestent pas les Français, mais ils les craignent, ils redoutent surtout l'expansion de l'idée révolutionnaire française. Autant jadis ils honnirent le « papisme » qui leur venait de France, autant ils détestent maintenant le souffle d'irréligion et d'athéisme qui en émane. La Révolution leur fait peur, et leur loyalisme s'effraye du mot de république, bien que cependant la forme de leur gouvernement soit républicaine, et qu'en prenant possession de leur siège, les juges ou jurés-justiciers prêtent sur les saints Évangiles le serment solennel de « défendre la république de cette île ». Mais leur république n'est pas démocratique et s'accommode fort bien des fastes d'une royauté au reste peu gênante. Il y a longtemps, longtemps que s'est creusé ce fossé moral entre les îles et la France, et il a été toujours s'élargissant et s'approfondissant. Ils se sentent trop près des côtes françaises, les insulaires, et trop exposés en cas de guerre entre la France et l'Angleterre. Ils n'ont pas perdu le souvenir des tentatives faites par la France pour les reconquérir et notamment de celle de l'aventurier Rullecourt qui, le 5 janvier 1781, tenta un coup de main sur Jersey, s'empara de Saint-Hélier par surprise et n'en fut délogé que grâce à l'énergie du major Pierson, qui fut tué pendant l'action, de même que Rullecourt. Ils n'ont pas oublié non plus le blocus continental et la crainte constante d'une attaque des Français durant le premier Empire, bien que ce souvenir soit moins cuisant pour eux, et que la chasse aux navires français les ait alors enrichis.

Ils aiment l'Angleterre, parce qu'elle a jusqu'ici habilement respecté leur liberté et leur autonomie, et ils ne craignent rien tant que de se voir réunis à la France et d'être dotés d'une administration française, avec préfets, douaniers et gendarmes. Ce sont donc des frères, sinon ennemis, en tout cas méfiants et très gênés de leur degré de parenté avec la France, et pourtant la situation géographique des îles et l'origine de leurs habitants semblent naturellement les prédestiner à servir de trait d'union entre les deux grands peuples dont de Maistre a pu dire : « Ils ne peuvent cesser de se chercher ni de se haïr. Dieu les a placés en regard comme deux aimants prodigieux qui s'attirent par un côté et se fuient par l'autre, car ils sont à la fois ennemis et parents. »



UN SALON DE HAUTEVILLE HOUSE [1] (PAGE 191).

XI

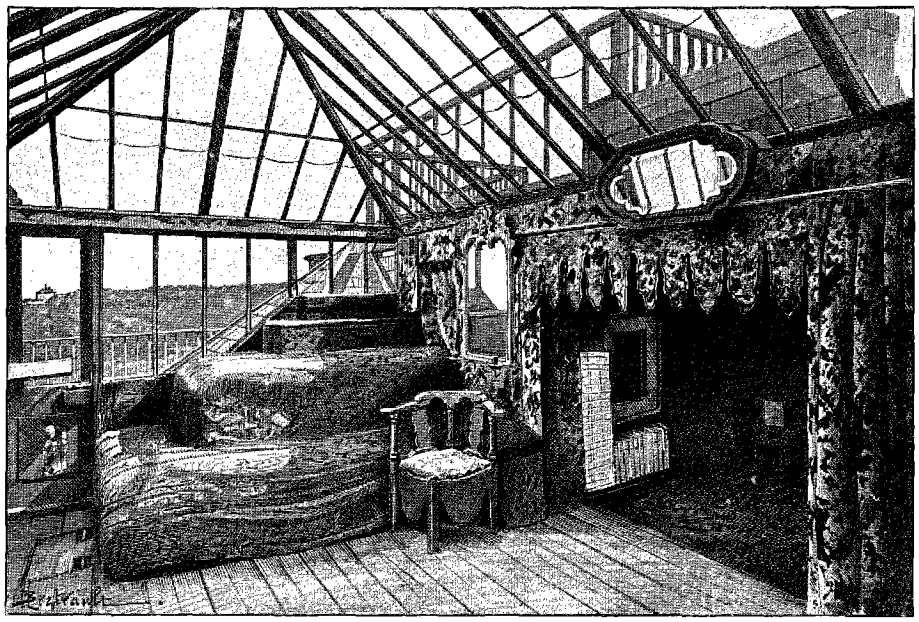
Les îles n'ont point de folklore, ni chansons, ni traditions populaires, à peine quelques légendes. Des cantiques et des hymnes, des ouvrages de controverse religieuse, des sermons, des dissertations historiques constituent le fond de la littérature insulaire, avec des

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

poèmes en patois, qui trouvent si peu d'acheteurs que leurs auteurs, fatigués de les publier en volumes à leurs frais, se contentent de plus en plus de les faire insérer dans les almanachs et les journaux locaux. Il y a dans l'archipel une petite presse de langue française, très vaillante, et qui se maintient surtout grâce aux annonces officielles, car elle n'a guère de lecteurs et d'abonnés que dans les campagnes. La *Chronique* et la *Nouvelle Chronique* à Jersey, la *Gazette* et le *Bailliage* à Guernesey défendent, avec une ardeur et une persévérance qui ne se sont jamais émoussées ni démenties, la cause de la langue française et les libertés insulaires. Les théâtres, ouverts à des troupes de passage, ne jouent que des pièces anglaises; il y a peu d'années, des tournées dramatiques françaises interprétaient de temps en temps, sur les scènes de Saint-Hélier et de Saint-Pierre-Port, les chefs-d'œuvre du répertoire français, mais, les spectateurs se faisant de plus en plus rares, les impresarii, découragés de donner Corneille, Racine, Victor Hugo et Émile Augier devant des banquettes vides, ont biffé les îles de leurs itinéraires. Les conférences sont assez goûtées, surtout si elles sont accompagnées de projections à la lumière oxhydrique; mais si elles sont données en français, elles n'attirent qu'un public clairsemé et elles se font de plus en plus rares. Quant à la musique, le goût des insulaires a été complètement faussé par les *German Bands*, orchestres ambulants recrutés parmi les fils de la blonde Germanie, et uniquement composés de cuivres.

On lit beaucoup, mais rien que des romans anglais. Les romans français effarouchent; une pudibonderie exagérée a mis à l'index nos meilleurs auteurs contemporains; Zola est un épouvantail, en français du moins, car il est permis de le lire dans la traduction littérale anglaise, et c'est un côté caractéristique de cette pudeur étrange et plus antifrançaise que morale que d'approuver et de trouver convenables en anglais des œuvres condamnées et déclarées détestables et perverses dans la langue française. Certains titres de livres sont jugés abominables et inspirent la répulsion, on ne sait trop pourquoi; un libraire de Jersey affichait *Quatre-Vingt-Treize*, de Victor Hugo, sous le titre : *les Trois Enfants*, parce que Quatre-Vingt-Treize, rappelant la Terreur, est banni du glossaire des îles. D'autres mots sont prohibés, pour des raisons tout aussi spécieuses et tout aussi subtiles, Dieu et diable, par exemple. « Mon Dieu! » est une interjection qu'il ne faut jamais se permettre dans la société de Jersiais ou de Guernesiais, sous peine d'être éconduit de la belle manière, car rien n'est plus blessant; « le diable m'emporte! » est un horrible blasphème.



CABINET DE TRAVAIL DE VICTOR HUGO[1] (PAGE 192).

En somme, les distractions populaires, dans les îles, ne sont ni la lecture, ni la musique, ni le théâtre. Ces amusements sont l'apanage d'un petit nombre de raffinés. Le peuple court aux exhibitions grotesques de clowns enfarinés et de ménestrels barbouillés de noir de fumée; il adore les panoramas, les dioramas, les lanternes magiques, les représentations équestres : les cirques font fortune dans les îles.

Avec des goûts aussi peu distingués, des tendances si grossières et si peu artistiques, ils n'est pas étonnant que la population de l'archipel se livre à la boisson, et cherche dans l'alcool un excitant et un élément de gaieté. L'alcoolisme est le fléau des îles. Sous l'influence des liqueurs fermentées, des brandies, des whiskies, des gins, ces mélancoliques et ces rêveurs deviennent des satyres et des fous furieux; car ils boivent uniquement pour boire, jusqu'à la perte de la raison, avec la préoccupation d'absorber une grande quantité d'alcool et le plus entier dédain de la qualité de la boisson. Les îles ont une clientèle d'alcooliques de la Grande-Bretagne, qui viennent résider dans l'archipel, parce que le gin et le whisky y sont à meilleur compte que dans la métropole, et que les mêmes revenus leur permettent de boire quatre ou cinq fois ce qu'ils pourraient se payer en Angleterre. Ces malheureux entraînent les insulaires dans leur sillon, et quantité de jeunes gens de Jersey et de Guernesey prennent dans cette société redoutable le goût de l'alcool,

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE FERME À JERSEY. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un goût qui ne tarde pas à devenir une passion irrésistible, et qui les conduit droit au *delirium tremens*, à l'hôpital et au suicide, bien que les tentatives de suicide soient punies par les lois de l'amende et de la prison.

Un extrême en amène un autre, et l'horreur inspirée par la marée montante de l'alcoolisme a gagné dans les îles beaucoup d'adeptes à la cause de la tempérance. A côté des ivrognes invétérés pour qui boire et boire beaucoup est un besoin et une nécessité, on rencontre des *teetotallers* qui pratiquent l'abstinence complète, ne boivent que de l'eau et du thé et pour rien au monde n'humecteraient leurs lèvres d'une boisson fermentée; nous avons connu dans les îles des malades à qui le médecin ordonnait du vin de Bordeaux, et qui refusaient d'en prendre, déclarant catégoriquement qu'ils préféraient mourir plutôt que de se faire relever de leur vœu de tempérance. Car on fait vœu, et solennellement, de ne pas boire; les sociétés de tempérance ont imaginé ce moyen de combattre les ravages de l'alcool. Un simple engagement moral ne suffit pas; le vœu a une formule consacrée, imprimée, que l'on signe, et qui est conservée par la société, pour prévenir des rechutes, nonobstant cette précaution assez fréquentes.

Les sociétés de tempérance ont leurs « comités de vigilance » qui poursuivent devant les tribunaux les délits commis par les cabaretiers, elles ont des surveillants payés pour parcourir les débits clandestins, pour relever les infractions à la loi, qu'elles déférent à la justice répressive; elles ont aussi leurs prédicateurs, et beaucoup de membres du clergé sont enrôlés dans leur sein. Quand un ivrogne est signalé aux comités de vigilance, ils le harcèlent, l'épient, le font sermonner, attendant l'heure propice de frapper un grand coup; cette heure sonne généralement quand le gousset est vide, quand le buveur est réduit à la misère. Alors on lui offre des secours, du travail, une position, mais à condition qu'il fasse d'abord vœu de s'abstenir complètement d'alcool, et il faut voir les résistances de ces misérables, ballottés entre leur passion et le désir de ne pas mourir de faim, il faut être témoin de la lutte qui se fait en eux au moment de signer l'engagement formel!

XII

Au large de la côte orientale de Jersey, au milieu du chenal de mer qui sépare l'île de la côte du Cotentin, mais plus près de la France que de Jersey, et incontestablement dans les eaux françaises, car le courant marin qui forme la ligne de démarcation entre la France et les possessions de la Grande-Bretagne les laisse à l'est, un chapelet d'écueils a fait verser, voici quelques années, des flots d'encre à défaut de flots de sang; ces brisants, qui faillirent amener de graves complications internationales et mirent en émoi la diplomatie de deux grands pays, constituent l'archipel des Ecréhou ou Ecrehos. Ce sont des épaves des anciennes terres submergées, qui n'ont de valeur que comme territoires de pêche et qui n'étaient connus que des navigateurs, empressés à les éviter, jusqu'au jour où la jalousie des pêcheurs jersiais voulut en expulser leurs confrères de la Normandie continentale, avec qui ils avaient de tout temps vécu sur ces rochers en excellent accord.

Peu de touristes ont visité les Ecrehou; soit qu'on les aborde de France par Carteret ou Portbail, soit qu'on s'y dirige de Jersey par Gorey ou Rozel, les approches en sont fort difficiles, et l'atterrissage, souvent dangereux, est fréquemment impossible. On ne les aborde que dans de très petits voiliers, qui dansent sur la mer ainsi que des coquilles de noix, et il faut connaître par le menu toutes les têtes de roches qui tapissent le périlleux chenal pour oser s'y aventurer.

Un samedi d'août, par un temps calme et à souhait, nous nous décidons à nous rendre aux Ecrehou, et nous cheminons par une route splendide, à travers l'île, dans la direction de la baie de Rozel, où un pêcheur pour qui les écueils n'ont pas de mystères s'est offert à nous conduire à destination. Le marin est à son poste, et dix heures sonnent à l'église de Saint-Martin quand un canot détaché du rivage nous conduit à un tout petit voilier ancré dans la baie. La journée est splendide, plutôt chaude.

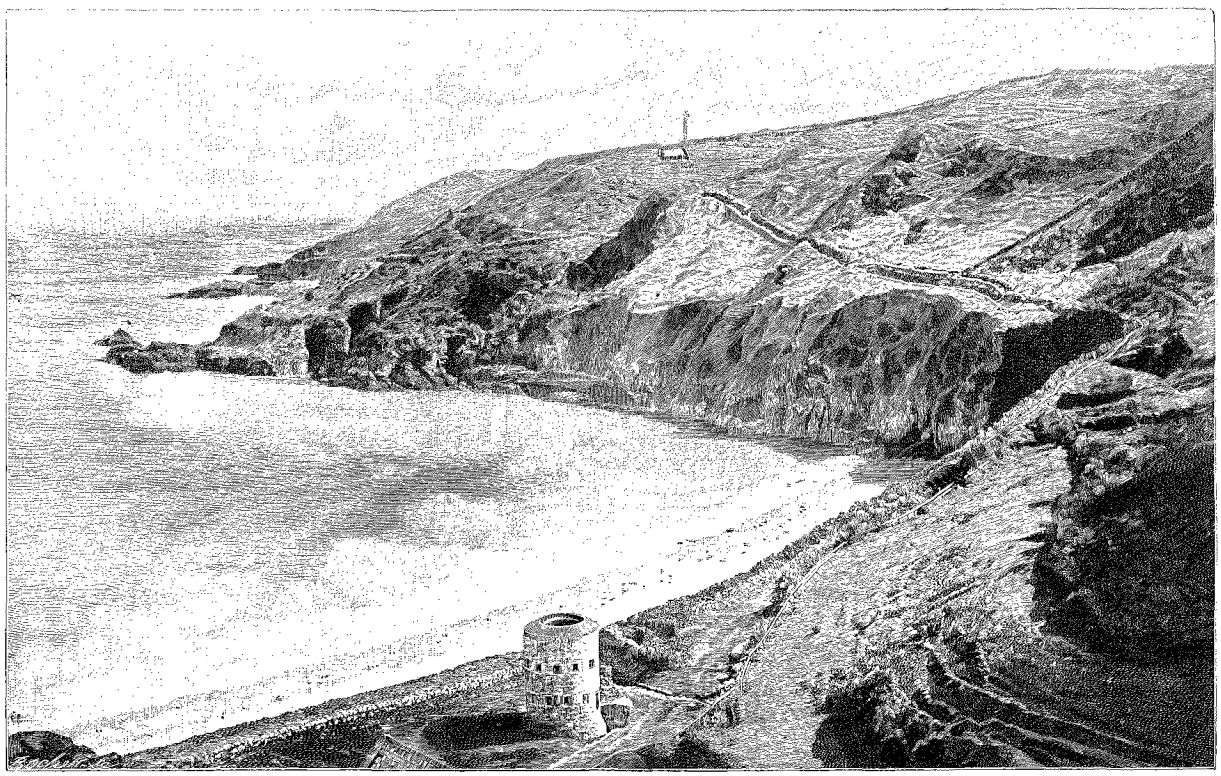
On largue les voiles, on lève l'ancre, on attache le canot, et nous voilà partis avec une lenteur telle que le pêcheur se demande si nous n'allons pas être pris par le calme plat et obligés d'attendre qu'il plaise au vent de se lever et de gonfler les voiles du batelet. Cependant on avance, bien qu'avec une timidité désespérante, et les côtes de Jersey développent successivement à nos yeux ravis leurs petites anses de sable, leurs criques étroites, fermées par des remparts rocheux, leurs promontoires de granit s'avançant en becs effilés dans le flot qui en ronge la base, leurs falaises peu escarpées et couvertes de bosquets où nichent des maisons blanches. Puis, au bout d'une heure de cette navigation agréable mais peu rapide, un léger nuage de brume grise apparaît vers l'horizon de l'est, c'est-à-dire dans la direction que nous suivons.

Peu à peu le soleil faiblit; au-dessus de nos têtes le ciel n'a plus le bleu implacable de tout à l'heure, il revêt une teinte grisaille, assez claire d'abord, plombée ensuite; la côte de Jersey n'est plus qu'un point vague dans le lointain, et nos regards anxieux l'interrogent comme pour tâcher d'en retenir la ravissante vision; mais bientôt elle disparaît tout à fait. Nous sommes dans le brouillard, à la merci de la mer, et tout entourés d'écueils sous-marins et à fleur d'eau, débris perfides qui guettent leurs proies et dont la brume se fait le complice.

Le brouillard se dissipe bientôt, mais le temps se gâte de plus en plus, de gros nuages noirs, précurseurs de l'orage, courent dans le ciel, la mer déferle sur les brisants, s'agite en grosses lames courtes qui retombent en masses floconneuses jusque dans le frêle

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bateau où nous nous cramponnons avec difficulté, ballottés dans tous les sens; de saut en saut et de saccade en saccade, mouillés, grelottants, transis, nous arrivons en face d'une muraille de granit ravinée, découpée, zébrée de petits couloirs, et enclavée dans une myriade de roches plus petites qui se dressent en obélisques, en cônes, en dents de scie; ce piton désolé est le salut, c'est la Marmoutière, le principal et le seul habité des îlots des Ecrehou, pour la plupart recouverts à marée haute. Aveuglé par l'écume des flots, assourdi par la rafale et le bruit des vagues, on débarque dans une crique mal abritée, et, de flaque d'eau en flaque d'eau, les pieds endoloris par les aspérités



BAIE DE FERMAIN [1] (PAGE 188).

rocheuses, nous escaladons des gradins caillouteux inégaux, jusqu'à ce qu'une main vigoureuse nous enlève sans crier gare et nous dépose délicatement sur une plate-forme assez large : c'est le roi des Ecrehou qui, nous ayant aperçus, nous a ainsi hissés dans son aquatique domaine.

Car les Ecrehou ont un roi, et le brave John Pinel, Jersiais de naissance, fut longtemps le maître et le souverain incontesté de ce chapelet de brisants, où il vivait heureux et solitaire, se livrant à des pêches miraculeuses dont il apportait le produit dans son île natale, y achetant en échange de sa cargaison des vivres, du tabac, des liqueurs. Cette débonnaire majesté est maintenant détrônée; à la suite d'altercations entre des pêcheurs français et jersiais, les Ecrehou sont devenus presque un champ de bataille, un sujet de litige entre la France et l'Angleterre. Au fond celle-ci ne s'en souciait guère, mais les Jersiais l'ont mise en demeure, de par ses obligations de suzeraine, d'endosser leurs revendications, et, nonobstant les protestations de la France, le drapeau anglais a été hissé sur les Ecrehou et l'archipel réuni à la paroisse de Saint-Martin de l'île de Jersey : les connétables de cette circonscription administrative sont même allés y faire un simulacre de prise de possession, et le roi des Ecrehou est rentré dans le rang des simples citoyens. Toutefois la France a maintenu ses droits et n'a pas reconnu les empiétements jersiais sur un territoire qui se trouve dans ses eaux :

Les Jersiais, non contents de vouloir expulser les pêcheurs normands des Ecrehou, revendiquent le plateau des Minquiers; ils pourraient avec autant de raison réclamer le tombeau de Chateaubriand, sous le prétexte que le Grand Bey est un îlot, et les Chausey, d'où ils commanderaient les passes du port de Granville.

Le temps s'est calmé, le ciel est redevenu clair, et dans cette atmosphère sereine nous jouissons d'un admirable lever de soleil sur la falaise normande, d'un blanc laiteux, le cap de Carteret, et les villages s'estompant à l'arrière-plan dans les plis de la colline, au milieu des riches pâturages, ou à l'abri derrière des rideaux d'arbres. Cette nature verdoyante et gaie contraste avec l'aspect sévère et sinistre des écueils d'où nous admirons ce tableau enchanteur.

Nous quittons à regret le roi des Ecrehou, que nous devions plus tard retrouver en qualité de matelot à

1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bord du vapeur qui fait le service entre Portbail et Gorey. Fatigué d'une constante solitude et d'une royauté contestée, John Pinel a abandonné son dangereux empire; mais parfois la nostalgie de ses écueils le reprend et il retourne aux Ecrehou pêcher, fumer et rêver dans le sublime concert des éléments déchaînés.

XIII

Il faut maintenant quitter Jersey, pour visiter les autres terres insulaires de l'archipel anglo-normand. Celles-ci sont bien moins connues que la grande Césarée, et elles sont trop négligées par les touristes français. Ce n'est pas qu'en s'embarquant à Granville ou à Saint-Malo, on n'ait généralement l'intention de voir Guernesey aussi bien que Jersey; mais pour peu qu'on ait été éprouvé par le mal de mer dans la première traversée, on ne se soucie pas de s'exposer davantage aux perfidies du liquide élément, et l'on se hâte de regagner le « plancher des vaches » sans pousser jusqu'à Guernesey. Et pourtant, « Sarnia » a des beautés comparables à celles de Césarée; elle est de tous points digne d'être visitée. La traversée est illusoire; c'est une promenade d'une heure et demie seulement par de gros vapeurs spécialement aménagés pour le transport des passagers, avec salons spacieux splendidement ornés, éclairés à la lumière électrique, le dernier mot du confort moderne; ces navires, auprès desquels ceux de Granville et de Saint-Malo ne sont que des jouets, appartiennent aux compagnies anglaises des chemins de fer du *South Western* et du *Great Western*, et ils font un service quotidien entre Jersey et les ports anglais de Southampton et de Weymouth, avec escale à Guernesey.



LE ROI DES ECREHOU [1].

Nous prenons donc place sur l'un des deux vapeurs qui quittent tous les matins, à la première heure, le port de Saint-Hélier pour l'Angleterre. Souhaitons qu'il y ait de l'eau en suffisance dans le bassin, car, Saint-Hélier n'étant qu'un port de marée, les navires ne peuvent en sortir qu'à mi-flot, et les heures de départ des bateaux de Southampton et de Weymouth étant fixes, tandis que celles des navires pour Granville et Saint-Malo sont variables et calculées d'après les heures de marée le vapeur est ancré, si la mer est basse, dans la baie de Saint-Aubin, et il faut se faire conduire à bord en petite barque, corvée qui n'est pas une sinécure en gros temps.

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

On s'installe à bord, sur la passerelle, si le temps est beau, pour jouir du coup d'œil. Public très différent de celui des bateaux venant de France; l'élément anglo-saxon est ici en majorité; quelques insulaires, de très rares Français sont perdus et ankylosés parmi les voyageurs anglais. Le vapeur longe toute la baie de Saint-Aubin, passe devant Noirmont et au large de Saint-Brelade, puis on range de près de hautes falaises d'un brun ocreux, perpendiculaires, sinistres, déchirées, trouées de cavernes à la base et, plus haut, creusées de carrières d'où l'on retire le granit.

Bientôt, la pointe de la Moye doublée, on a devant soi les récifs de la Corbière, puis le vapeur suit la côte occidentale de Jersey, et successivement apparaissent la large baie de Saint-Ouen, échancrure sablonneuse, rivage plat et désolé, les beaux rochers et le petit port de pêche de l'Etac, et l'altier promontoire de Gros Nez, sauvage et dénudé, au sommet duquel branlent au souffle de la rafale les débris informes d'un castel qui fut occupé par Philippe de Carteret pendant la guerre des Deux Roses. C'est l'extrémité nord-ouest de la grande île, et le cap est à peine dépassé que surgit du sein des flots, à droite, l'énorme muraille de Sercq; puis Guernesey se montre à gauche par sa côte sud, la plus pittoresque et la plus âpre : la grosse pointe d'Icart, l'ouverture de la romantique baie du Moulin Huet se dessinent parfaitement; on passe au pied de la pointe de Saint-Martin, extrémité sud-est de Guernesey, et prolongement dans la mer d'une haute falaise tapissée d'ajoncs et de bruyères. Le vapeur s'approche assez de la côte pour qu'on en saisisse les moindres détails. Ce ne sont d'abord que des rochers, et c'est à peine si quelque panache de fumée montant dans le ciel avertit que l'île est habitée; mais, quelques tours d'hélice encore, et la vie apparaît intense dès la charmante baie de Fermain, que dominent les murs et les créneaux de l'imposant fort George. Du sommet des coteaux à la rive baignée par le flot, les maisons s'accrochent aux collines, les jardins cultivés revêtent les pentes, les toits des serres rutilent au soleil, si nombreux que l'île en prend l'aspect d'un rocher vitré. Le vapeur double la pointe des Terres; c'est un coup de théâtre, une fantasmagorie; un grand amphithéâtre de hautes maisons étroites, à toits rouges, apparaît soudain : c'est la capitale de l'île, la ville de Saint-Pierre-Port, qui se détache avec une remarquable netteté des collines sur lesquelles elle juche ses antiques et aristocratiques demeures, avec ses beaux quais qui s'avancent profondément dans la mer et ses splen-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dides jetées de granit, qui aboutissent d'une part à la vieille forteresse du Château Cornet, de l'autre au musoir de la Blanche Rocque, et entre lesquelles s'ouvre le nouveau port, le plus vaste et le plus beau de l'archipel, dont le bassin à flot est accessible à toute heure et en tout état de la marée.

XIV

Saint-Pierre-Port est autrement pittoresque que Saint-Hélier. Ce n'est déjà plus une bourgade normande ou bretonne, et ce n'est pas encore une ville anglaise. Elle a un caractère spécial participant à la fois de deux civilisations et de deux époques juxtaposées sans mélange, et qui ont marqué d'une ineffaçable empreinte les pierres de ses antiques édifices et de ses maisons neuves : d'où un charme profond, indéfinissable, pénétrant bien que subtil, et qui ne tarde pas à se dégager pour l'étranger qui parcourt en observateur les artères de la minuscule capitale. De la mer, le coup d'œil est féerique : ces hautes constructions aux toits d'un rouge vif émergeant de la verdure et se réfléchissant dans le flot bleu, ces maisons accrochées au rocher, escaladant la falaise, groupées en un pittoresque désordre sur le flanc des collines, remplissant les fonds de plusieurs petites vallées, forment un savant dédale et un tableau aux couleurs vives et chatoyantes. Des quais superbes se déroulent le long des bassins du vieux port, que domine la statue en bronze du Prince Consort, et du port neuf, dont l'entrée est défendue par le Château Cornet qui fut, aux temps des luttes parlementaires, le théâtre de sanglantes épopées : durant neuf ans, cette forteresse, alors isolée sur un rocher battu de la marée, tint pour les Stuarts, pendant que la ville se déclarait en faveur du Parlement; les bourgeois traqués, surveillés, menacés par les canons de la citadelle insulaire, qui commandait la mer et les privait de communications avec l'extérieur, n'en demeurèrent pas moins inébranlablement fidèles à la cause parlementaire, dont les partisans réussirent enfin à s'emparer de la place le 10 décembre 1651.

Des quais, on pénètre dans la cité par des rues étroites, en pente, bordées de maisons hautes, dont quelques-unes avancent démesurément leurs pignons grimaçants au-dessus de la voie publique. C'est la ville de l'activité et du commerce, l'ancienne bourgade normande; quelques artères de cette cité ont conservé leurs anciens noms français, bien que l'apathie des uns et l'empiétement des autres tendent à les remplacer par des dénominations anglaises : la Grande Rue est maintenant plus connue sous le nom de *High street*, mais on dit encore le Bordage, la rue de la Fontaine, la ruette Brûlée, la rue Marguerite, la Pierre Percée, la rue Poidevin, le Pollet, la Plaiderie, les Canichers. Du reste c'est l'anglais qui est parlé partout dans la ville basse comme dans la ville haute; le français n'est plus à Saint-Pierre-Port qu'une langue étrangère, un idiome de lettré et d'amateur, et le prêche français, à



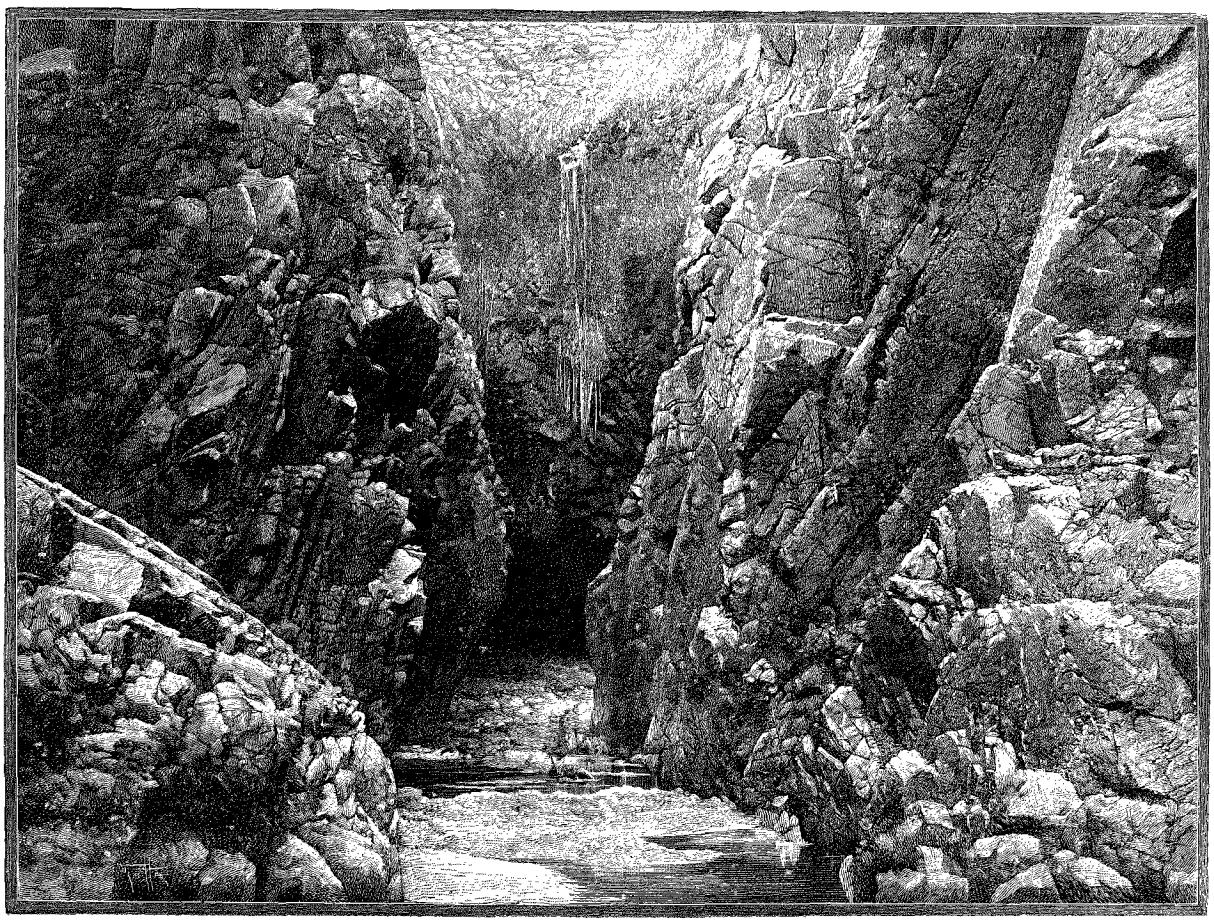
UN SENTIER (WATER-LANE) À GUERNESEY [1].

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'église paroissiale du XIVe siècle, ne réunit qu'un très petit nombre d'auditeurs.

De fortes rampes, d'interminables montées, des escaliers extrêmement raides, relient les quartiers du travail à la ville aristocratique, qui étale sur le haut des collines ses opulentes villas, dissimulées au fond de magnifiques jardins, dans des rues ombragées et silencieuses, qui ressemblent à des allées de parc : Queen's Road, la Grange, les Rohais, abritant la haute bourgeoisie insulaire, et un grand nombre de résidents anglais s'y installent dans de luxueuses demeures, offrant des vues de mer splendides. C'est la ville du *far niente*, mais non du plaisir, car son atmosphère est calme, recueillie et morne, et toute pensée profane paraît bannie de ces sanctuaires du *cant* britannique, murés à tous les regards, et comme enfouis dans une végétation exubérante et tropicale. Là se confine, dans une régularité d'existence, dont l'uniformité et la monotonie ont quelque chose de sépulcral, la *gentry* guernesiaise; là vivent, d'une vie qui ressemble à une mort lente, les vieilles familles insulaires, dans des intérieurs cossus et vénérables qui sont loin d'être ouverts à tout venant; au contraire, il n'y a pas de société plus murée que celle de Saint-Pierre-Port, et l'esprit de caste est beaucoup plus vivace à Guernesey qu'à Jersey, le monde y est moins accessible aux idées du dehors, plus rebelle aux transformations accomplies par le progrès moderne. Le comédien anglais Walter Donaldson, qui vécut à Guernesey en 1836, divise la société insulaire en six castes : les *sixtys*, l'aristocratie, l'élite, car c'est une aristocratie très relative et dépourvue de titres nobiliaires; les *fortys* ou classe moyenne, propriétaires terriens et rentiers jouissant de revenus modérés; les *thirtys*, commerçants retirés avec une rente annuelle de 150 livres (3600 fr.); les *twentys*, avec un revenu de 100 livres (2400 fr.); les *fifteens*, pensionnés, lieutenants en demi-solde, domestiques et cuisiniers de bonne maison, revenu de 40 à 60 livres (1 000 à 1 500 fr.); et enfin les *tens*, marins ou soldats retraités avec 20 à 30 livres de rente (500 à 750 fr.). Ces distinctions bizarres sont un peu artificielles, et l'on retrouverait difficilement à Guernesey, à l'heure qu'il est, les six castes si minutieusement relevées, classées et différenciées par Donaldson; mais les deux premières, les sixtys et les fortys, existent encore, et ne frayent pas l'une avec l'autre; aucune des deux ne se commet avec le peuple des travailleurs, qui forme le bas de l'échelle sociale.



CASCADE DU MOULIN HUET [1] (PAGE 188).

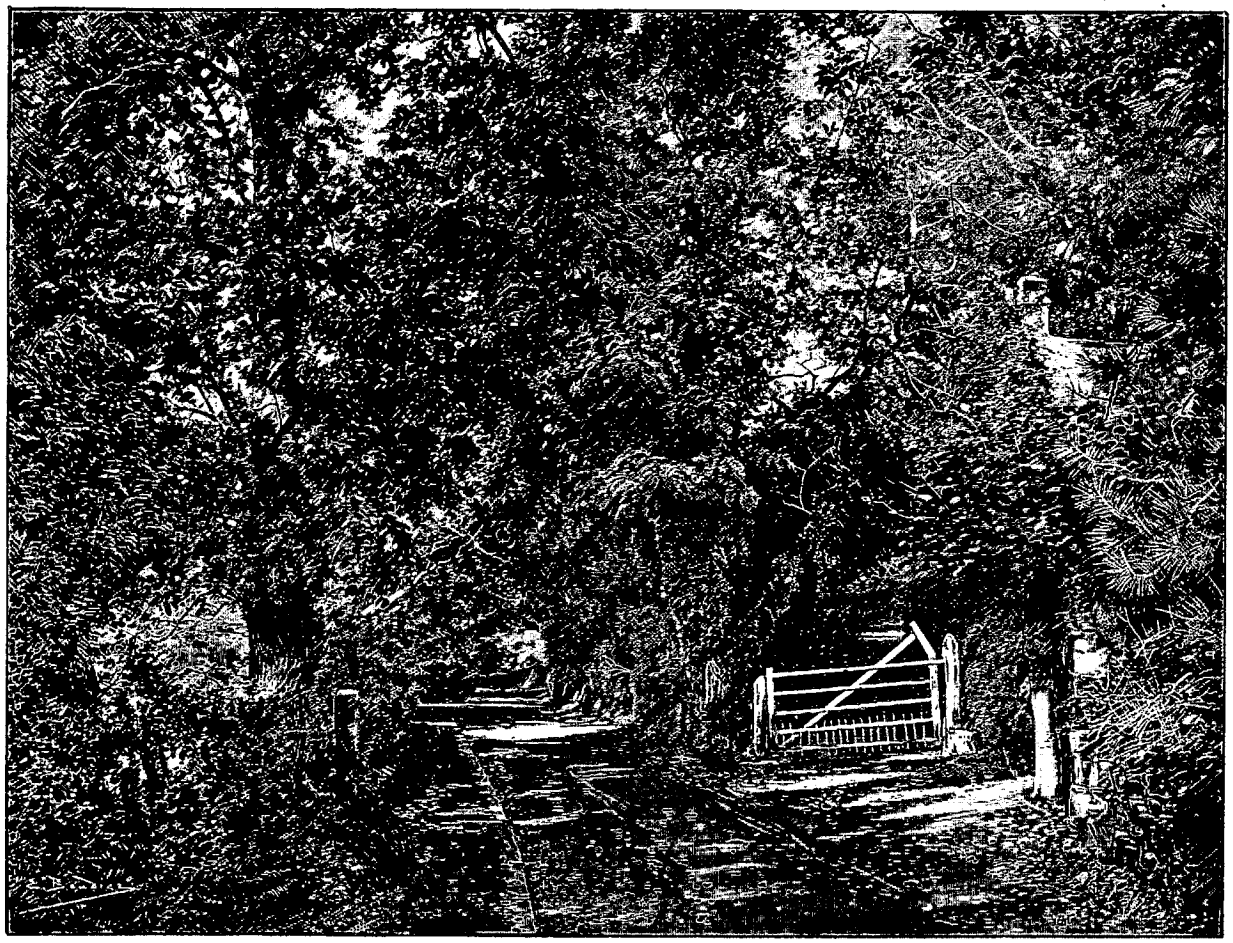
1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XV

La ligne de démarcation entre les divers quartiers de la ville est aussi nettement tracée que le sillon profond qui sépare, comme un fossé infranchissable, les classes de la société. Le voyageur qui, du quai de débarquement, arpente les rues tortueuses jusqu'au haut de la falaise, passe successivement par tous les degrés de l'échelle sociale : en bas le peuple, à mi-côte la classe moyenne, au sommet l'aristocratie. Et bien que, de la base au faîte de la colline, les artères se succèdent et se soudent sans terrains vagues, sans solution de continuité, les maisons portent si visiblement à l'intérieur le signe distinctif du rang de leurs habitants, que l'on perçoit parfaitement le passage d'un quartier à l'autre; dans la ville basse, constructions hautes, à enseignes voyantes, foule grouillante, animation d'autant plus grande que les rues sont très étroites; dans la ville moyenne, petites maisons proprettes, sans prétention, allures modestes, passants déjà clairsemés, une sorte de calme humble et soumis; dans la ville haute, demeures seigneuriales, moins bariolées qu'à Jersey, silence complet et morgue solennelle. L'aspect général est très différent de celui de Saint-Hélier.

L'« élite » guernesiaise n'a pas toujours eu ses retranchements dans les quartiers superbes où nous la trouvons actuellement confinée. Au commencement de ce siècle, l'artère aristocratique de Saint-Pierre-Port était la rue des Cornets, étroite, en pente raide, partant de l'église paroissiale pour escalader la falaise, et dominant de ses hautes maisons sombres l'un des plus admirables panoramas de mer qui se puissent rêver. Abandonnée par le grand monde, la rue des Cornets est devenue peu à peu une sentine; lézardées, puantes, sinistres, ses anciennes maisons seigneuriales sont des repaires du vice. Cette rue déshéritée aboutit de la ville basse ou quartier de Hauteville, l'un des plus bourgeois et des mieux habités de Saint-Pierre-Port.



ROUTE DE LA GRANGE [1]

Hauteville! ce nom, jadis obscur, est aujourd'hui universellement connu et célèbre, grâce au long séjour de Victor Hugo. Au milieu et à gauche de la longue et peu large voie qui gravit par une rampe accentuée la haute colline couronnée par les bastions et les remparts du fort George, une maison grise, froide, de médiocre apparence, précédée de deux chênes rabougris, fut occupée de 1856 à 1870 par le grand poète. C'est Hauteville House, et rien ne signale extérieurement

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

au passant cette demeure de l'exilé. Après le coup d'État du 2 Décembre, Victor Hugo avait d'abord cherché un refuge à Jersey, où il vécut à l'abri de toute persécution jusqu'au moment où ayant, par bonté d'âme, apposé sa signature au bas d'une protestation de bannis chassés de l'île pour insultes à la reine d'Angleterre, il se trouva lui-même expulsé et contraint de chercher un nouvel asile. Il choisit Guernesey. Hauteville House était à vendre, il l'acheta, séduit par la vue qu'offrait la maison sur la côte du Cotentin.

L'atmosphère de Hauteville House était recluse et solitaire. Victor Hugo se réfugia dans le travail, travail de l'esprit combiné avec le travail des mains. Le poète se fit sculpteur; il ciselait le bois comme il ciselait les rimes, il y mettait toute l'exubérance de son ardente imagination, et bien peu parmi les touristes qui parcourent les salons de Hauteville House devinent que les figurines à silhouettes grimaçantes, taillées avec un art exquis dans les boiseries sombres, sont l'œuvre du maître. Hauteville House devint un musée. Le poète parcourut l'île, la fouillant dans ses moindres recoins pour découvrir de vieux meubles normands, d'antiques bahuts en chêne massif qu'il achetait et entassait dans sa demeure.

La vie de Victor Hugo était réglée comme celle d'un chartreux. Levé des cinq heures du matin, hiver et été, il travaillait jusqu'à neuf heures, faisait une promenade, déjeunait très sobrement et recommençait à écrire jusqu'à cinq heures du soir. On dînait en famille à six heures, puis la soirée se passait en lectures, en conversations, en jeux avec les enfants, et tout le monde se retirait dès dix heures. Le poète ne se permettait aucune infraction à cette règle, que ses invités observaient scrupuleusement. Cette existence régulière explique l'énorme production littéraire des années d'exil : *les Misérables*, *les Travailleurs de la mer*, dédéis « au rocher d'hospitalité et de liberté » que Victor Hugo considérait alors comme son « tombeau probable », *l'Homme qui rit*, *la Légende des siècles*, une quantité d'autres œuvres en vers et en prose, ont été conçus et écrits à Hauteville House. Le désastre de Sedan et la chute de l'Empire purent seuls arracher à cette demeure le proscrit volontaire qui, refusant l'amnistie, avait écrit : « Quand la liberté rentrera, je rentrerai ».

Victor Hugo ne revint qu'une seule fois à Guernesey après sa rentrée en France; il passa dans la maison de l'exil quelques semaines de l'automne de 1878.

L'ombre du poète plane pour jamais sur cette demeure, devenue un but de pèlerinage pour les touristes de toutes les nations. Ce qu'ils y visitent de préférence, c'est, sous les combles, une mansarde au toit vitré, avec de larges baies ouvrant sur un panorama étonnant, et dans un coin de ce réduit, fixée au mur, s'abaissant et se relevant à volonté, une planchette de bois brut peinte en noir : cette mansarde était le cabinet de travail du Maître et cette planche est le bureau sur lequel ont été écrits tant de chefs-d'œuvre.

C'est là que l'exilé travaillait, loin de tout bruit, au-dessus et en dehors de toute agitation humaine. Au-dessous de lui, des jardins en terrasses, des toits rouges, le port de Saint-Pierre; en face, la mer, avec les îles d'Herm, de Jethou, de Sercq, Jersey perdu dans un voile transparent de brume, et, tout au fond, derrière l'archipel, au delà des îles, des îlots, des rochers, des écueils, des brisants, barrant l'horizon, une blanche muraille, vaguement estompée dans le brouillard laiteux, et dorée à l'aurore des premiers rayons du soleil levant : les falaises sablonneuses du Cotentin, la Normandie continentale, la France. Tableau ravissant, vraie caresse pour le regard; pour le proscrit, vision sublime, dans laquelle il puisait du réconfort aux heures de défaillance et d'affaissement.

Henri BOLAND.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

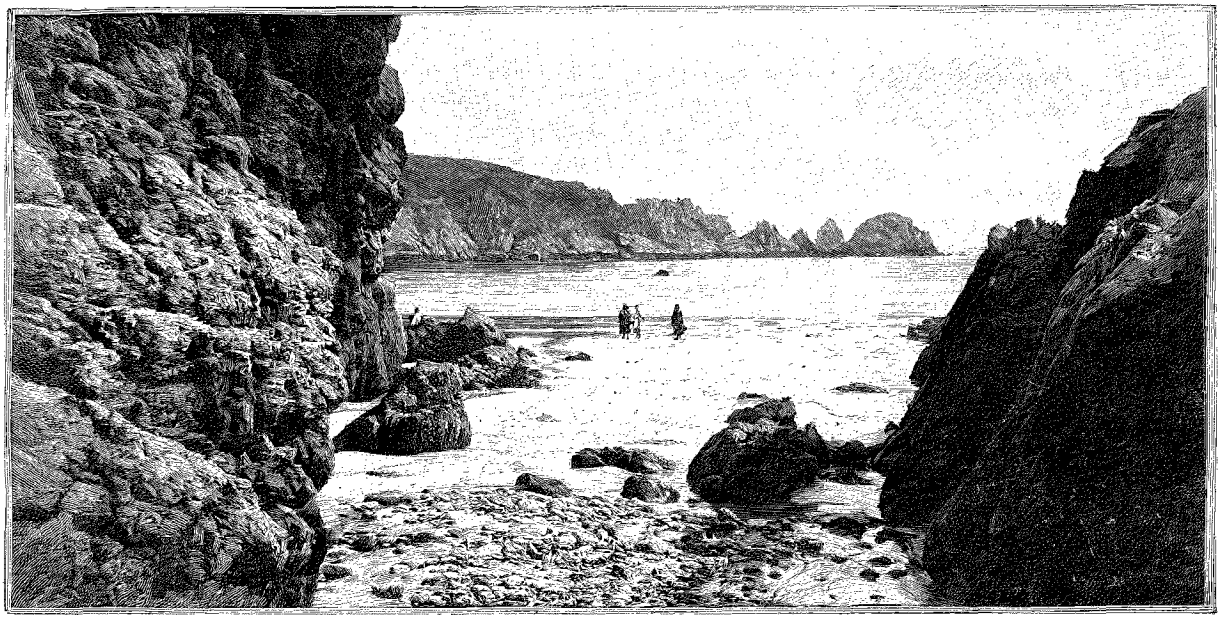
(*La suite à la prochaine livraison.*)



CHÂTEAU DE ROZEL [1] (PAGE 177).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ROCHERS DU MOULIN-HUET [1] (PAGE 198).

LES ILES DE LA MANCHE

(MŒURS ET PAYSAGES),

PAR M. HENRI BOLAND[2].

XVI



TYPE DE GUERNESIAISE [3]

La petite ville de Saint-Pierre-Port possède une institution que pourraient à bon droit lui envier beaucoup de cités importantes, et qui assure à Guernesey la suprématie intellectuelle de l'archipel : c'est la bibliothèque Guille-Allès, fondée par deux éminents philanthropes et patriotes insulaires : M. Thomas Guille et M. Frédéric-Mansell Allès. L'histoire de ces deux hommes de bien est un vivant exemple de ce que peuvent la foi, le travail et la persévérance mis au service d'une grande et noble idée. Thomas Guille et Frédéric Allès, fils d'honnêtes cultivateurs, passèrent leurs primes années côte à côte, partageant les mêmes jeux, et fréquentant la même école rurale. Leurs parents étaient, par la culture intellectuelle, fort au-dessus de leur condition matérielle; à une époque où l'instruction comptait encore pour une superfluité, ils avaient compris la nécessité et les avantages d'une éducation solide, et ils s'appliquèrent de bonne heure à former le cœur et l'esprit de leurs enfants en y versant des trésors de science et de morale. Ils n'avaient pas l'intention d'en faire des lettrés, mais ils comprenaient de quelle utilité leur serait plus tard, dans la bataille pour l'existence, un bon fonds d'enseignement. Les deux enfants avaient du reste l'esprit primesautier, l'intelligence vive et portée aux recherches sérieuses et aux problèmes scientifiques. La bonne semence tomba dans un terrain riche et parfaitement préparé; elle devait y germer et donner une abondante moisson.

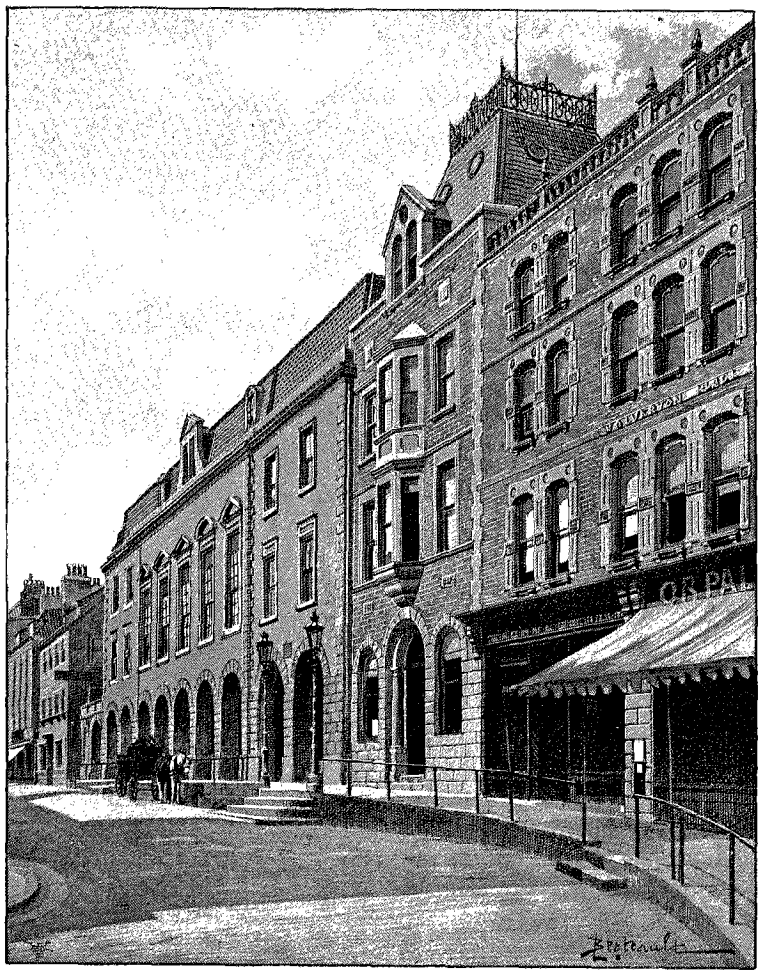
Le jeune Guille, alors âgé de quatorze ans, et de deux années l'aîné de son ami Allès, apprenait le métier de charpentier, lorsque arriva à Guernesey un ami des deux familles, M. Daniel Mauger, établi depuis quelques années en Amérique comme peintre-décorateur et déjà possesseur d'une belle fortune. En entendant M. Mauger faire au foyer paternel une brillante peinture des États-Unis et de l'avenir qui y attendait les jeunes gens intelligents et laborieux, l'imagination de Thomas Guille s'enflamma et il n'eut ni trêve ni repos qu'il n'eût obtenu de ses parents l'autorisation d'accompagner M. Mauger dans ce Nouveau Monde, qui lui promettait de si brillantes destinées. Les vieillards résistèrent longtemps; la pauvre mère pleura et supplia; elle ne pouvait se faire à l'idée de cette sépa-

1. *Gravure de Barbant, d'après une photographie.*
2. *Suite. — Voyez p.* 161 *et* 177.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ration. Les communications avec l'Amérique étaient alors lentes et difficiles : c'était un voyage de long cours que la traversée d'Angleterre aux États-Unis, et la mère ne pouvait se résoudre à mettre cet abîme mouvant entre elle et son enfant.

Il fallut cependant céder devant la résolution ferme et bien arrêtée du jeune Guille, qui, engagé en qualité d'apprenti par M. Mauger, s'embarqua avec son patron à Portsmouth, en février 1832. La traversée ne dura pas moins de trente-cinq jours, pendant lesquels Thomas Guille s'était fait remarquer de tous les passagers par sa science précoce, son intelligence ouverte, ses manières aisées et son excellente éducation. Il se mit au travail avec la ferme volonté de parvenir, de se créer une situation, de faire honneur à sa famille et à son pays natal. Le labeur du jour lui donnait le pain quotidien; les nuits passées à lire et à étudier enrichirent son esprit. Il eut bientôt fait de dévorer la bibliothèque de son patron, qui, fier de sa recrue, le traitait comme son véritable enfant; et, cette pâture épuisée, il fallut chercher de nouveaux aliments à la soif d'avancement intellectuel qui dévorait l'adolescent. M. Mauger le fit recevoir dans une grande bibliothèque new-yorkaise fondée par la puissante corporation des mécaniciens et hommes de métier (*General Society of Mechanics and Tradesmen*), dont une section spéciale était destinée aux apprentis. Le jour où Thomas Guille pénétra pour la première fois dans ce sanctuaire de la science et de la pensée, ainsi que derrière un voile soudain déchiré, le but de sa vie lui fut révélé. Épris et suffoqué d'émotion à la vue de ces salles immenses, aux rayons chargés des chefs-d'œuvre des auteurs célèbres, une idée germa subitement dans son esprit.



BIBLIOTHÈQUE GUILLE-ALLÈS[1].

« Oh ! si j'étais riche, se dit mentalement le jeune homme en promenant ses regards éperdus tout autour de lui, je voudrais doter mon île bien-aimée d'une institution semblable à celle-ci. » Il revoyait son cher petit Guernesey, il se rappelait les enseignements de son père, les leçons de sa tendre et vertueuse mère; il songeait à la nuit intellectuelle qui enveloppait de ses opaques ténèbres son île charmante, à la difficulté de s'y procurer quelques bons livres; il pensait à tous ces jeunes gens livrés aux plaisirs futiles, menant une vie de désœuvrés, d'oisifs, d'inutiles, et que de saines lectures pourraient retenir sur la pente fatale et transformer en citoyens utiles à leur pays.

Mais il n'était pas riche, loin de là ! Et c'est le cœur gros qu'il regagna sa modeste chambrette. Il voulut lire, mais il ne le put; il voulut dormir, le sommeil refusa de s'appesantir sur ses paupières, tant la même pensée obsédante le poursuivait comme un cauchemar.

« Si j'étais riche !... Eh bien, je serai riche, je le deviendrai pour mettre un jour, tôt ou tard, à exécution mon idée. Je travaillerai; Dieu m'aidera. » A partir de cette heure solennelle où sa destinée lui avait été révélée, le jeune Guille ne perdit pas de vue une minute, pas une seconde le projet qui était l'âme même de sa vie et le moteur de toutes ses actions. Il s'interdit de fumer, de boire, de s'associer aux distractions coûteuses des jeunes gens de son âge et de sa condition; il vécut de privations, économisant sou à sou, liard à liard, et achetant déjà, tant son idée était formelle, son but dessiné et précis, des livres qui devaient former le noyau de la bibliothèque rêvée.

Quand, en 1834, son ami Allès vint le rejoindre à New York, il lui fit part de son projet, que l'autre accueillit avec enthousiasme, et c'était un spectacle tou-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

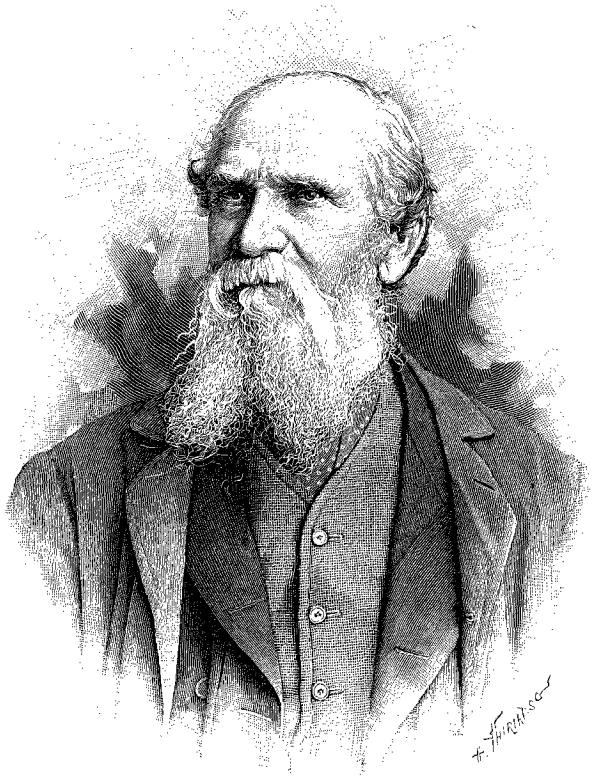
chant que celui de ces deux adolescents vivant sur le sol étranger de la même vie, s'abreuvant aux mêmes sources, et nourrissant dans les plis les plus secrets de leur âme juvénile le même dessein, qu'ils se gardèrent bien de communiquer à de tierces personnes, de peur qu'on ne les raillât et qu'on ne tentât d'étouffer leur zèle sous le ridicule et le soupçon de vanité. Ce feu sacré qu'ils alimentaient ainsi mutuellement dans leur for intérieur les préserva des écueils et des pièges tendus sous les pas des jeunes gens dans les grandes cités; ils allaient droit devant eux, calmes et confiants, ne voyant rien sinon leur but, n'entendant rien si ce n'est la voix mystérieuse qui réchauffait leur zèle et soutenait leurs énergies. Car ils eurent à lutter; leur courage fut plus d'une fois mis à l'épreuve, mais ces vaillants ne devaient pas succomber, et, du reste, l'homme qui a un but et qui poursuit opiniâtrément ce but, sans s'en détourner dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, n'est-il pas fort, même contre la destinée?

Pendant toute la semaine, de l'aube au crépuscule du soir, les deux amis travaillaient avec acharnement; leurs loisirs se passaient dans la fréquentation des bibliothèques, des salles de conférences et aussi des salles de ventes, où toutes leurs économies servaient à l'achat de livres destinés à la future bibliothèque, et qui y occupent aujourd'hui une place d'honneur. Le dimanche, les deux inséparables lisaient, se promenaient, rééditant le rêve sempiternel qui remplissait leur vie et faisait le thème de toutes leurs conversations.

Ils grandissaient en âge, en science, en talent, et la fortune commençait à leur sourire; ils entrevoyaient la possibilité de réaliser leurs visées humanitaires, d'abord bien ambitieuses en apparence. D'apprentis, tous deux étaient devenus employés, puis associés de leur patron, M. Mauger; le jour vint enfin où celui-ci se retira et céda aux deux amis la suite de ses affaires. Cette prise de possession coïncidant avec l'énorme poussée qui projetait le flot de l'émigration européenne sur le sol de la jeune et libre Amérique, ils bénéficièrent de ce mouvement intense; d'énormes fortunes s'échafaudaient du jour au lendemain, des goûts de luxe, de fastueux désirs s'introduisaient dans la société nouvelle, les misérables d'hier devenus soudain millionnaires se faisaient bâtir des palais; peintres, décorateurs, architectes, entrepreneurs, étaient surchargés de commandes et s'enrichissaient à leur tour.

Vingt ans se passèrent ainsi, vingt ans pendant lesquels M. Guille n'avait laissé deviner à personne, dans son pays, l'œuvre à laquelle il avait volontairement voué sa vie, son labeur et ses forces.

En 1851, pendant un court séjour qu'il fit à Guernesey, M. Guille écrivit dans la *Gazette officielle* une série d'articles sur l'utilité de fonder dans l'île des bibliothèques paroissiales. Ces articles attirèrent l'attention du *Farmer's Club*, et il devint membre honoraire de cette société, à côté du chansonnier Béranger et du barde national guernesiais, l'érudit George Métivier. Un petit cercle d'hommes distingués patronna l'idée de M. Guille; M. Pierre Roussel, qui défendit toute sa vie avec acharnement la langue française et les institutions autonomes de son île natale, le juge Clucas, l'avocat Le Beir, le littérateur Henry-E. Marquand, se réunirent en comité, acceptèrent l'offre que leur fit M. Guille de leur donner sa collection de livres et un capital en espèces, et la bibliothèque Guille fut fondée en 1856.



M. GUILLE [1].

Cette bibliothèque fut d'abord divisée en cinq sections, érigées dans les principaux centres de l'île, pour que les habitants pussent facilement en profiter, et un roulement fut établi entre ces diverses sections paroissiales, les ouvrages passant alternativement de l'une à l'autre. Les résultats ne furent pas très encourageants, et en 1867 tous les livres composant le fonds de la bibliothèque furent réunis dans un local central, à Saint-Pierre-Port, sous les auspices de la Société guernesiaise, fondée dans un moment d'élan patriotique pour le maintien de la langue française et la défense des libertés et franchises insulaires.

M. Guille, l'un des plus ardents préconisateurs du français, vit tout de suite que ce bel enthousiasme ne serait qu'un feu de paille. Dans leur ardeur, plus belle en théorie que féconde dans la pratique, les fondateurs

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de la Société guernesiaise avaient voulu bannir la langue anglaise; on ne trouvait à leur local que journaux, revues et livres français. En vain M. Guille leur donna-t-il des conseils dictés par la sagesse et une connaissance approfondie de l'état des choses; vainement les conjura-t-il de mûrement réfléchir et de ne pas entrer dans une voie sans issue, de ne pas se créer des ennemis puissants et acharnés, de ne pas entamer, avec la certitude de la défaite, la lutte du pot de terre contre le pot de fer; en vain leur démontra-t-il que le moyen d'attirer des adhérents et de se concilier les sympathies était de se placer sur le terrain neutre, ouvert à tous les hommes de bonne volonté, de la science et de l'instruction, et qu'on ne ferait lire les livres et les journaux français que pour autant qu'ils fussent placés sur un pied de parité avec la presse et la littérature anglaises. On ne voulut rien entendre; la Société guernesiaise, après avoir beaucoup fait parler d'elle et organisé des conférences qui eurent un certain retentissement, se vit tout à coup délaissée et tomba dans l'oubli, si bien que ses fondateurs survivants n'ont eu d'autre ressource que de la fusionner, en 1888, avec la bibliothèque Guille-Allès.



M. ALLÈS [1].

Entre-temps, Monsieur Guille, sentant ses forces décroître, avait cédé son entreprise commerciale, après fortune faite, et était revenu à Guernesey pour vouer ses dernières années à la réalisation de l'œuvre qui lui tenait tant au cœur depuis l'adolescence. Il était obligé de limiter la mise à exécution de son idée à l'étendue de ses ressources, lorsque son ami Allès revint de New York à son tour et, à brûle-pourpoint, offrit à son collaborateur de continuer avec lui, dans un but d'avancement intellectuel et moral pour leur petite patrie, l'association qui leur avait été si profitable à tous deux dans le domaine des affaires.

La bibliothèque Guille devint alors, en 1881, la bibliothèque Guille-Allès, et, sous la direction active des deux hommes éminents qui, presque enfants, l'avaient fondée dans leurs rêves sur une terre lointaine, elle a pris un rapide et vigoureux essor. Installée dans un magnifique local, au centre de Saint-Pierre-Port, près des marchés, l'institution comprend des salles de lecture et de références, 60 000 volumes tant anglais que français, une collection unique d'ouvrages sur l'histoire et les institutions des îles de la Manche, une salle de conférences, des cours de langues modernes, français, allemand, italien, et de sténographie, des locaux de sociétés savantes et un musée de peinture, d'histoire naturelle et de curiosités locales. Les conférences sont très fréquentées durant la période hivernale; les livres français ont leur contingent de lecteurs de la ville et de la campagne, et si la langue française doit être conservée dans l'île de Guernesey, c'est à MM. Guille et Allès que sera dû ce résultat; tout au moins auront-ils retardé l'heure de sa disparition finale, si tant est, comme tout semble, hélas! le démontrer, que cette heure doive fatalement sonner.

Par une délicate et touchante pensée de piété filiale, MM. Guille et Allès ont dédié leur œuvre à leurs parents défunts; ils ne pouvaient élever un plus noble et plus durable monument à la mémoire de ceux qui guidèrent leurs premiers pas dans la vie et, en leur inculquant l'amour de l'étude et le culte de la vertu, jetèrent les bases de leur fortune future.

C'est un étrange et consolant spectacle, au milieu des bassesses et des misères humaines, que celui de ces deux hommes unis depuis l'enfance dans une même et commune pensée et assistant, vieillards, à la complète réalisation de tous leurs rêves. Ces deux belles figures sont, pour leur petite patrie reconnaissante, entrées vivantes dans la postérité. La gratitude de ses compatriotes a élevé M. Guille au rang de juré-justicier de la Cour royale, fonction honorifique briguée par les premières familles de l'île; après avoir exercé quelques années cette charge de juge et de législateur, M. Guille a donné sa démission pour vouer ce qui lui reste de vie à son institution, dont les heureux effets se font déjà vivement sentir : le niveau intellectuel s'est singulièrement élevé à Guernesey, sous son influence, depuis quelques années.

Et comme si ces deux nobles existences ne pouvaient supporter la séparation, M. Guille et M. Allès habitent côte à côte, dans la paroisse de Saint-Martin, le pre-

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mier dans le charmant et modeste cottage de Montauban, l'autre dans la splendide propriété de Bon-Air, dont la blanche façade émerge d'un beau massif de verdure, au sommet d'un délicieux vallon boisé qui descend jusqu'à la baie de Fermain. Ce voisinage ne suffisait pas encore à des amis aussi inséparables ; une porte pratiquée dans le mur du jardin de Montauban établit une communication avec le parc de Bon-Air. Là, dans un petit pavillon rustique d'où l'œil s'égare sur un bras de mer resserré comme un lac entre les pitons rocheux de Herm et de Jethou, la formidable muraille de Sercq et la falaise de Guernesey, M. Guille et M. Allès se rencontrent, échangent leurs idées, se rappellent les épisodes de leur enfance, leur vie de travail et de lutte sur le nouveau continent ; la main dans la main et le regard dans le regard, ils se font part de leurs espérances, ils rêvent encore, ils rêveront toujours d'ajouter quelque chose à leur glorieux édifice, jusqu'à ce que la mort ait éteint ces intelligences sereines, arrêté pour jamais les battements de ces grands cœurs, jusqu'à ce que — unis dans la mort comme dans la vie — leurs cendres reposent dans le même tombeau !

XVII

Guernesey étant incliné du sud au nord, le climat y est plus froid, l'air plus vif qu'à Jersey. La différence de température entre les deux îles est très appréciable : l'été, dans les chaudes journées d'août, Saint-Hélier est une fournaise en comparaison de Saint-Pierre-Port.

L'île forme un triangle irrégulier et se divise en deux parties d'aspect très différent : au sud un socle massif de granit et de porphyre, plateau rocheux bosselé, coupé de nombreux ravins ; au nord, une plaine basse, sablonneuse, légèrement mamelonnée. Les paroisses de Saint-Pierre-Port et du Câtel délimitent assez exactement les deux formations géologiques ; elles occupent de l'est à l'ouest l'extrémité de la rangée de collines au pied desquelles s'étend la plaine, qui va se rétrécissant et s'effilant en pointe vers le nord.

La population de l'île est de 35 218 habitants, dont 16 467 sur le territoire de Saint-Pierre-Port ; sa superficie est de 65 kilomètres carrés ; on compte donc 542 habitants au kilomètre carré.

L'aspect de la campagne guernesiaise est celui de la campagne jersiaise avec moins d'apprêt, quelque chose de plus sauvage et de plus agreste ; Jersey tient plus de la Normandie, Guernesey ressemble davantage à la Bretagne. La végétation est identique dans les deux îles, moins précoce cependant à Guernesey qu'à Jersey. La culture principale n'est plus, comme à Jersey, celle de la pomme de terre ; le raisin domine, l'île n'est qu'un assemblage de vastes serres, chauffées pour la plupart, où la vigne alterne avec les tomates. L'exportation de raisin, de tomates, de choux-fleurs, dits brocolis, donne lieu à un commerce considérable et toujours croissant avec la Grande-Bretagne, et beaucoup de fermiers abandonnent ou négligent l'élevage pour



UNE ÉCOLE RURALE À GUERNESEY [1].

la culture sous verre des fruits et des primeurs, des légumes, voire même des fleurs. L'île possède en propre le lis rouge, connu sous le nom de *Guernsey Lily*, dont la semence ou bulbe fut, d'après la tradition, apportée par un navire d'Orient qui vint s'échouer sur les côtes de Guernesey. De fait, ce lis ne se retrouve nulle part ailleurs en Europe.

Les vallées sont courtes, mais profondément creusées et extrêmement sinueuses ; la plus longue est celle des Talbots, qui prend naissance à Saint-André, au centre même de l'île, et descend vers la baie du Vazon, encadrée de roches superbes, et arrosée par un clair ruisseau qui murmure au milieu de vertes prairies, avant de s'étaler paresseusement dans la plaine marécageuse de la Grande-Mare, d'où ses eaux se traînent

1. *Gravure de Rousseau, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

comme à regret et par une déclivité peu sensible vers la mer, qu'elles atteignent dans les sables du Vazon. Les autres cours d'eau sont sans importance, intermittents, au débit nul, et ne valent pas la peine d'être nommés; en revanche, partout jaillissent des sources pures et abondantes qui servent à l'arrosage, à l'irrigation des prés et à l'alimentation des fontaines publiques.

Les *water-lanes* sont une particularité de Guernesey. Ce sont des sentiers adorables, formés de dalles, de grandes pierres plates, un peu au-dessus d'un filet d'eau qui roule sur les blocs de roches, au milieu d'un inextricable fouillis de végétation arborescente; ces « ruelles d'eau », ombreuses, étroites, encaissées, sont réellement ravissantes, et l'on y circule sous des arceaux de verdure, des entrelacements de branches qui tamisent les ardeurs du soleil, dont les rayons se jouent dans l'épais feuillage avec d'étonnants effets de lumière. Les plus remarquables et les plus visitées des touristes sont les *water-lanes* de la Couture, dans la paroisse de Saint-Pierre-Port, et du Moulin-Huet, dans celle de Saint-Martin.



TYPES GUERNESIAIS[1].

La côte méridionale de Guernesey est admirable de majesté et de grandeur. Ses falaises, qui atteignent 120 mètres de hauteur, dressent fièrement au-dessus des flots leurs croupes sévères de granit, couvertes d'ajoncs aux fleurs jaunes et de bruyères roses. De hardis promontoires s'avancent dans la mer, limitant et enserrant des baies creusées dans un cadre superbe, des criques étroites et profondes, des couloirs entre roches presque sinistres. De l'est à l'ouest, on relève successivement la baie du Moulin-Huet, encadrée de rochers magnifiques et découpée en plusieurs petites anses que séparent des pointes rocheuses bizarrement dentelées, le promontoire ou Petite Coupée d'Icart, plateau aride et isthme en miniature, la baie de Saints et celle du Petit-Bot, où, suivant une des rares légendes de l'île, se donnent rendez-vous les sirènes. Malheur au passant égaré sur cette rive solitaire, qui se laisse prendre aux agaceries de ces nymphes amphibies; entraîné par elles dans de vastes grottes sous-marines, il se voit enchaîné sans espoir de délivrance dans des antres mystérieux où les sirènes se plaisent à le torturer et à lui arracher le cœur. Le val du Petit-Bot, qui aboutit à la mer dans cette anse, est l'un des plus retirés et des plus sauvages de l'île. Il s'ouvre brusquement au faîte du plateau et décrit les détours les plus capricieux, formant une succession de petits cirques enserrés entre des collines tapissées de fougères. Pas de villas, pas de cottages pour égayer le paysage; de l'origine de la vallée à l'hôtel construit à son extrémité, au-dessus de la baie, on ne trouve pas une seule habitation.

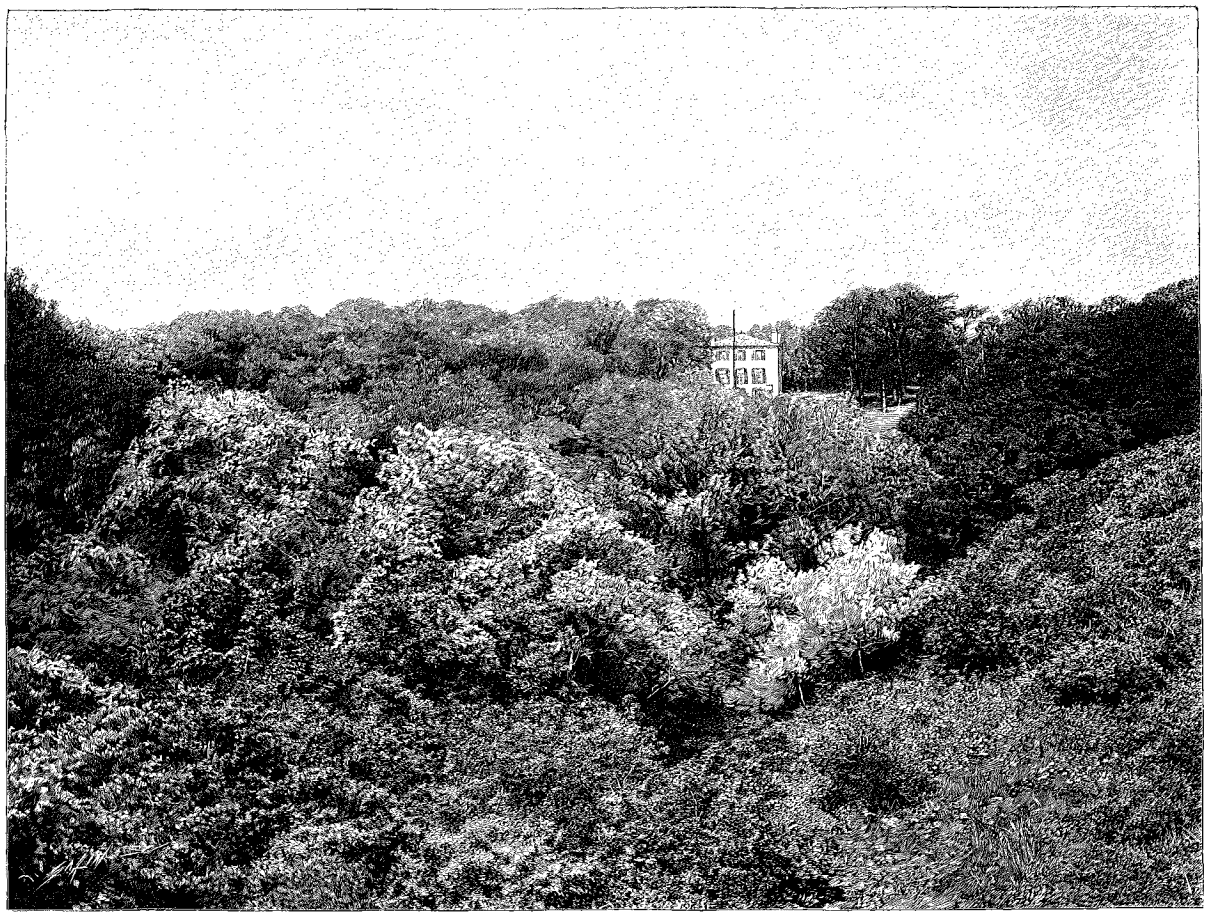
En continuant à longer la côte aux étonnantes et multiples dentelures, on trouve la pointe de la Moye, éperon rocheux en forme de botte, qui plonge à pic dans la mer, et dont les vagues rongent incessamment la base. Puis vient la gorge du Gouffre, entre des falaises d'un grand caractère. Au delà d'une série de petites criques, la pointe de la Corbière abrite le charmant havre de Bon Repos, trop négligé par les touristes. Ensuite, dans une falaise abrupte, s'ouvre le Creux Mahié, caverne longue de 70 mètres, et large de 20, dont l'entrée est obstruée par d'énormes blocs de rochers. Du Creux Mahié à la pointe de Pleinmont, qui forme l'extrémité sud-ouest de l'île, le rivage présente une série d'indentations profondes, séparées par des promontoires déchiquetés.

Au-dessus de cette côte dangereuse, inaccessible, une route qui a conservé son ancien nom de « chemin du Roi » parcourt un plateau élevé, battu des vents, et couvert d'ajoncs. C'est là, à l'extrémité de cette morne table, au sommet de la falaise, que se dresse l'ancienne maison de guet dramatisée par Victor Hugo dans les *Travailleurs de la mer*. Il faut avouer que, par sa situation, la « maison hantée » se prêtait admirablement au drame; haute, noire, isolée, sans ouvertures du côté de la mer, elle présente à l'océan déferlant avec

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fureur sur les rocs de la côte un mur impénétrable, et les navires qui passent au large dans les nuits claires relèvent cette étrange et muette demeure, dont la lune argente la façade murée, impassible et grave comme un sépulcre, élevant sa maigre silhouette au-dessus des flots courroucés et impuissants à l'atteindre, qui viennent à ses pieds s'engouffrer avec un bruit de tonnerre dans les anfractuosités du roc. De là on voit scintiller au loin le feu du phare des Roches-Douvres, qui éclaire les écueils illustrés par le combat épique que livra à la pieuvre Gilliatt, le héros des *Travailleurs*



VILLA BON-AIR[1] (PAGE 197).

de la mer; et, en s'avançant un peu pour contourner la pointe de Pleinmont, on aperçoit en mer les rochers des Hanois, groupe d'écueils très dangereux, dont un phare, construit sur le roc principal, signale aux navigateurs les abords redoutables.

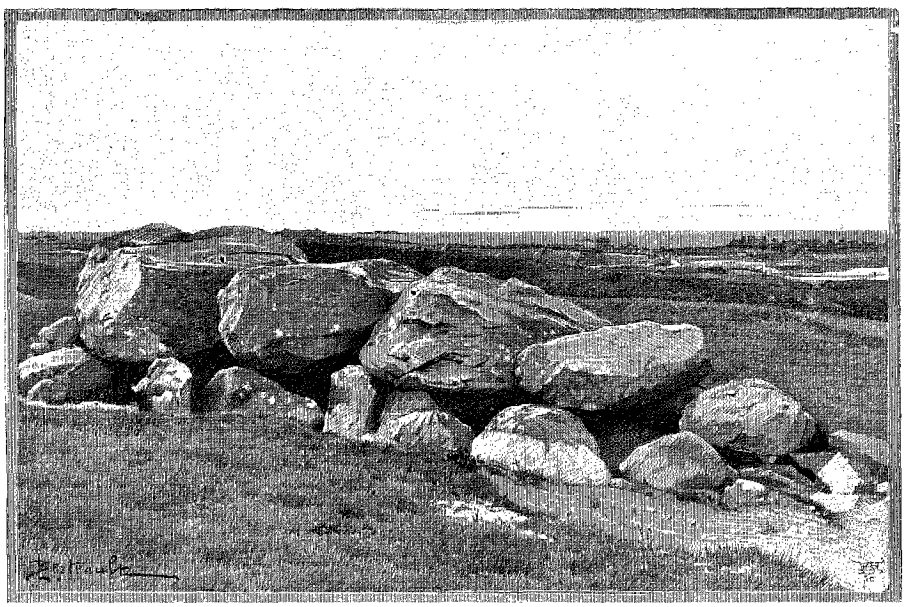
A la pointe de Pleinmont commence la côte occidentale de l'île, pauvre, désolée, battue des tempêtes, et prolongée au large par des chapelets de roches fertiles en naufrages. Cette petite plaine de sable, où poussent, à grand renfort d'un varech dont le rivage est prodigue, quelques légumes et de maigres céréales, est habitée par une population de pêcheurs qui ont leur centre et leur port d'attache dans la baie de Rocquaine. La plupart sont à la solde d'un armateur qui leur prête agrès et bateaux de pêche, de grosses gabares bien pontées, sans élégance, mais qui tiennent admirablement la mer, car il faut aller à plusieurs milles au large : le poisson s'éloigne de plus en plus des côtes. Le château de Rocquaine, sur la baie du même nom, passait jadis pour être le rendez-vous des sorcières pour le sabbat. De 1563 à 1634, pendant une période de soixante et onze années, qui comprend les règnes d'Élisabeth, de Jacques Ier et de Charles Ier, soixante-dix-huit personnes, dont cinquante-huit femmes, furent jugées par la Cour royale de Guernesey pour crime de sorcellerie. Mises à la question, les accusées avouèrent avoir assisté régulièrement aux cérémonies du sabbat au château de Rocquaine, et y avoir eu commerce avec le Diable, qui se présentait à ses adeptes sous la forme d'un grand chien. Il leur remettait un onguent dont elles devaient s'oindre avant de venir au sabbat, et leur distribuait des poudres qui leur permettaient de se venger de leurs ennemis par des maléfices et en jetant des sorts aux personnes et aux bestiaux. Les archives insulaires, conservées au greffe de Saint-Pierre-Port, contiennent tous les détails de ces procès curieux, avec les confessions, en vieux français, des accusés soumis à la tor-

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ture; un érudit guernesiais, M. J. Linwood Pitts, a reproduit ces pièces intéressantes, avec la traduction anglaise en regard, dans une brochure intitulée *Witchcraft in the Channel Islands* (la sorcellerie dans les îles de la Manche), publiée par la bibliothèque Guille-Allès. Des soixante-dix-huit accusés de sorcellerie, huit seulement furent acquittés; quatre furent brûlés vifs; vingt-huit pendus d'abord et ensuite livrés aux flammes; plusieurs furent condamnés à la flagellation et à avoir une oreille coupée; d'autres enfin furent simplement bannis de l'île, et une femme fut pendue pour être revenue à Guernesey après son bannissement.

Quelques années auparavant, en 1556, sous le règne de Marie Tudor, trois femmes, la mère et les deux filles, furent brûlées vives à Saint-Pierre-Port pour cause d'hérésie. L'une de ces malheureuses, Perrotine



ALLÉE COUVERTE DE L'ANCRESSE [1] (PAGE 202).

Massey, donna le jour à un garçon sur le bûcher, et l'enfant, sauvé des flammes, ayant été présenté au baillif Hélier Gosselin, ce barbare le fit rejeter dans le brasier pour que ce fruit d'hérétique ne survécût pas à celle qui l'avait conçu.

Un grand nombre de baies, quelques-unes assez vastes et formant de charmants hémicycles de sable et de rochers, découpent la côte occidentale de Guernesey : après celle de Rocquaine vient la baie de l'Erée, qu'une chaussée, recouverte seulement à marée haute, relie à l'île de Lihou, plateau granitique surélevé de quelques mètres au-dessus des marées de syzygies, et que les géologues attribuent à un soulèvement; on y voit les restes d'un prieuré. Près de la route de Lihou, le cromlech du Creux-des-Fées consiste en une allée de pierres aboutissant à une chambre sépulcrale où ont été découverts de nombreux ossements. Plus loin, aux abords de la baie de Perelle, on remarque le tombeau de Catéoroc, guerrier celte.

La large baie du Vazon peut être considérée comme le principal bassin de réception des eaux insulaires. C'est là que viennent se déverser dans la mer le ruisseau des Talbots et un charmant petit cours d'eau dont le vallon, l'un des plus riants de Guernesey, abrite les pittoresques Moulins du Roi. Non loin de là, sur la route des Grands-Moulins, se trouve la chapelle Sainte-Apolline, qui dépendait du prieuré du Valle, relevant de l'abbaye du Mont Saint-Michel. Cette chapelle, simple bâtisse rectangulaire, aux murs envahis par le lierre, conserve des restes de fresques. La date de son érection est très controversée : tandis que beaucoup d'auteurs la font remonter au IXe siècle, d'autres, s'appuyant sur les registres de la Cour royale, prétendent qu'elle n'aurait été érigée qu'au XIVe, et qu'elle ne serait par conséquent pas antérieure aux églises paroissiales de l'île.

Le fond de la baie du Vazon est occupé par une forêt sous-marine, dont on extrait un combustible appelé *corban*. Plus loin, la délicieuse baie de Cobo, devenue un séjour d'été très recherché, et dont les abords se sont, depuis peu d'années, couverts de villas, d'hôtels et de maisons meublées, offre un agréable mélange de rochers et de plagettes de sable fin, où la baignade ne présente aucun danger. Dans les conques pleines d'eau que laisse la mer en se retirant, on trouve une grande variété de plantes marines, des anémones de mer, des éponges et des corallines.

Le promontoire des Grandes Rocques, d'où le regard embrasse un amas de rochers découpés, taillés en pyramides et en aiguilles et recouverts de varech et de zostères, forme la démarcation bien nette entre la falaise granitique et la plaine de sable du nord de l'île. Une ligne tirée de l'ouest à l'est, des Grandes Rocques au château du Valle, qui servit de refuge au moyen âge pendant les incursions des pirates, et dont les débris pittoresques couronnent une petite éminence sur la côte orientale, séparerait presque exactement l'île proprement dite de son prolongement septentrional, basse terre, naguère isolée de la grande terre par la Braye du Valle, chenal dans lequel courait la marée et qui a été desséché et livré à la culture; il en demeure un vestige et un témoin, le marais d'eau saumâtre, à côté de l'église du Valle, qui contient un mélange de plantes d'eau douce et de

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



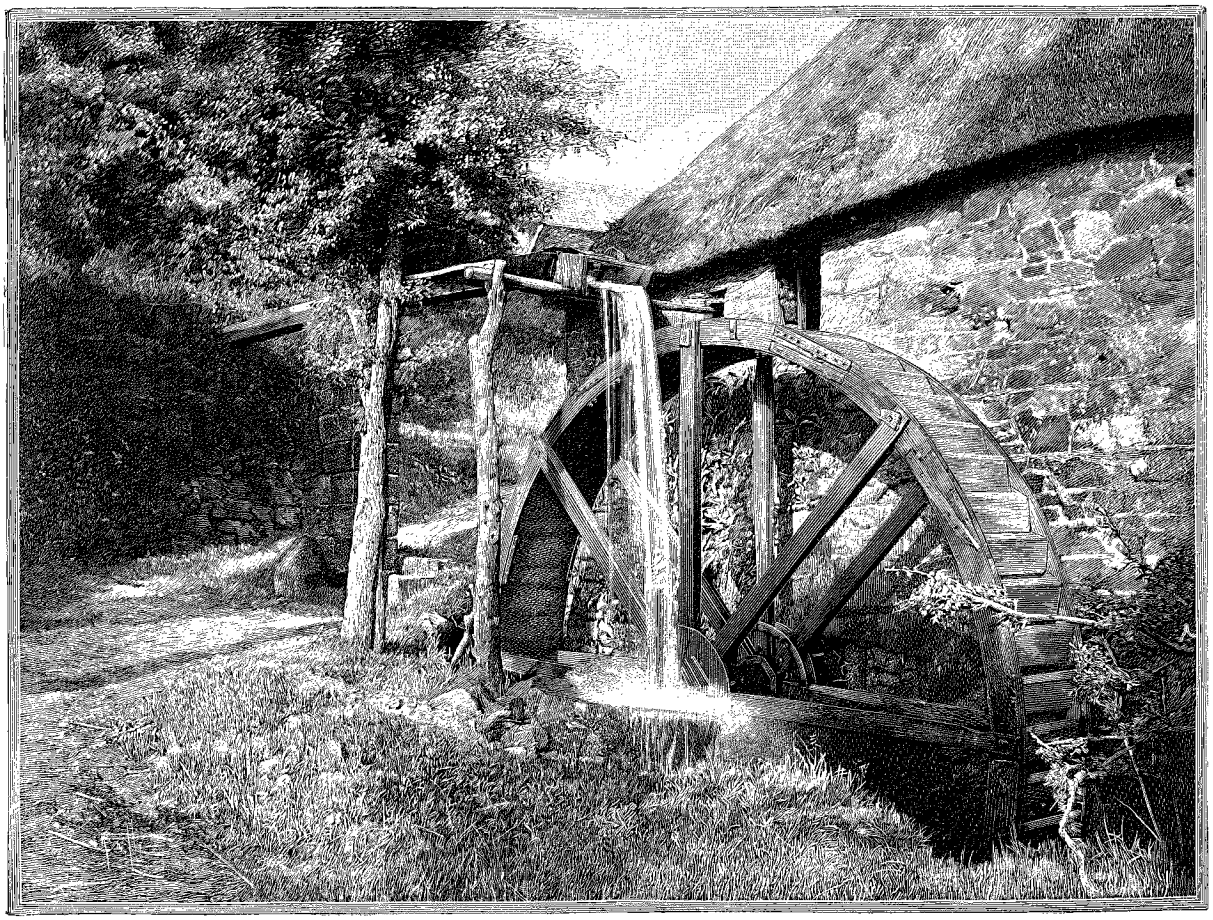
VAL DU PETIT-BOT (PAGE 198). — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

plantes marines. C'est entre Saint-Pierre-Port et ce château du Valle, dont nous venons de parler, que la seconde ville de Guernesey, Saint-Sampson, port marchand de 4500 habitants, groupe ses maisonnettes et ses auberges autour de quais où de gros navires anglais viennent charger le granit qui s'extrait des carrières voisines. Les environs de Saint-Sampson, qui porte le nom de l'évêque de Dol, évangélisateur de l'île, et dont l'église a été édifiée en 1111, au lieu même où débarqua le pontife, n'ont rien d'attrayant pour le touriste; le sol, assez bosselé, a été troué de toutes parts; ce ne sont que carrières en exploitation ou carrières abandonnées, envahies par les eaux.

Tout autre est l'aspect de cette extrémité septentrionale de l'île qui formait autrefois un îlot à part, avant que les terrains de la Braye du Valle eussent été mis à sec. Aucune description ne peut rendre le charme intense et doux de ces pâtures communales, pelouses ondulées comme les vagues de la mer, dunes de sable recouvertes d'un tapis vert et soyeux, qui bordent la baie de l'Ancresse, ainsi nommée, selon la tradition, parce que Robert le Diable y jeta l'ancre. Un silence solennel règne dans cette « fin des terres », dont la quiétude n'est troublée que par les joueurs de cricket. Sur ces pelouses, le bruit des pas est à peine perceptible; on n'entend que le frémissement de la vague expirant sur les petites grèves, dans les anses multiples et peu profondes défendues par des tours, que le génie anglais loue à des amateurs guernesiais pour servir de rendez-vous champêtres et de vide-bouteilles.

C'est là, aux temps où Guernesey n'était qu'une vaste forêt, que les Druides célébraient leurs mystères; le sol est jonché de mégalithes : autel de Dehus, allée couverte de l'Ancresse, celle-ci sur le promontoire qui sépare les baies de l'Ancresse et du Grand Havre, Rocque qui sonne, Rocque-Balan (*qui balance*), tombeau du Grand-Sarrasin, etc. L'autel de Dehus est le mégalithe le plus important de Guernesey. C'est une grotte sépulcrale sous tumulus, divisée en plusieurs chambres et longue de 12 mètres. Le tumulus est entouré d'un cercle de pierres. Cet autel druidique fut découvert accidentellement en 1811; ce ne fut qu'en 1837 qu'on le mit complètement à jour, grâce aux efforts persévérants d'un archéologue distingué, le docteur Lukis. Que ne peuvent-elles parler et nous redire leur histoire, nous retracer les événements dont elles furent les témoins, ces pierres sacrées, muettes dans le champ solitaire!

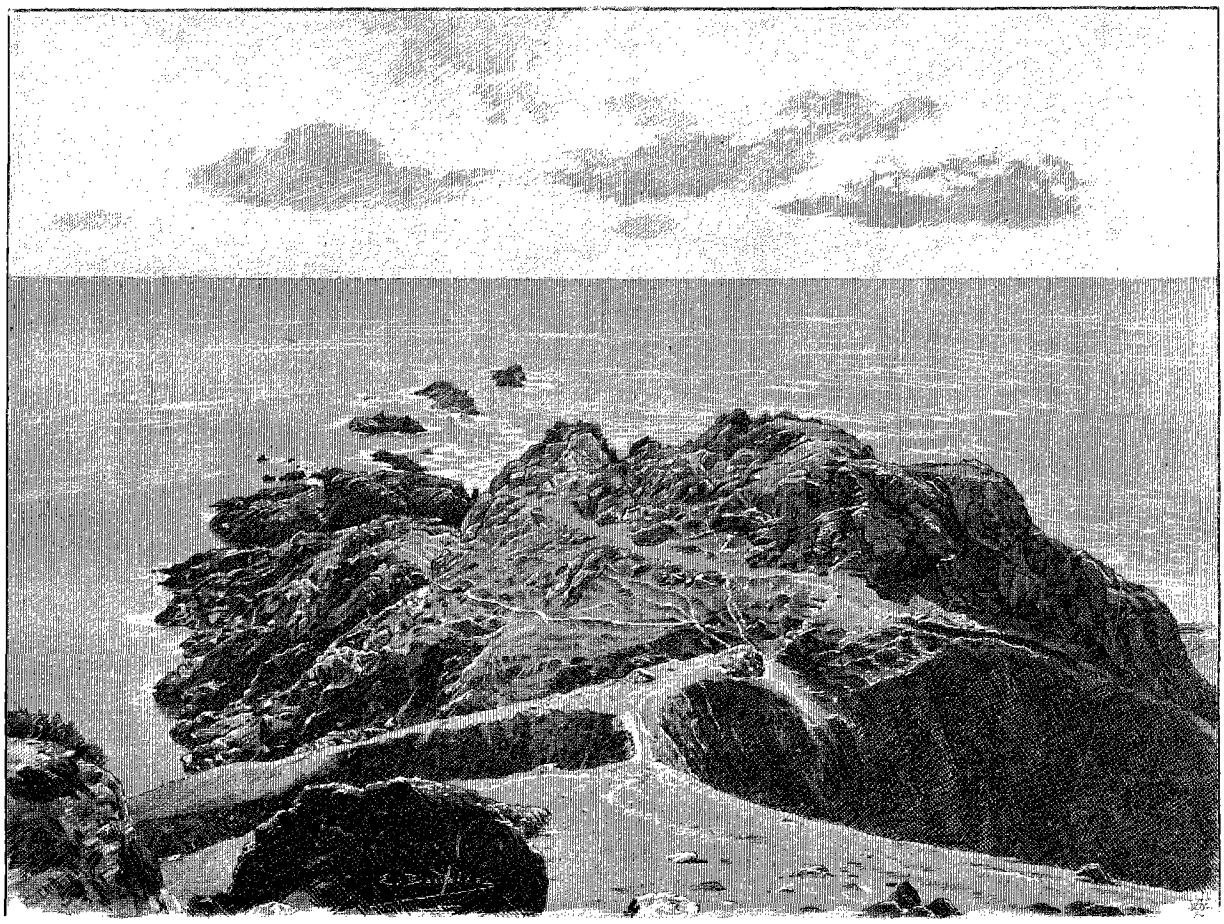


MOULIN DU ROI [1] (PAGE 200).

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

... A l'horizon, pas une voile, pas un panache de fumée; la mer est déserte comme la terre. Des vols de mouettes rasent le sol de leurs ailes blanches; le soleil couchant empourpre l'horizon de l'ouest, la mer resplendit des derniers feux de l'astre du jour, pendant qu'à l'est elle frissonne, froide et glacée, dans la montée du crépuscule du soir. Que de fois, seul et pensif, j'ai suivi de là l'envahissement progressif de l'ombre, jusqu'à ce que la terre et la mer fussent noyées dans le même océan de brume, muraille grise et compacte que le feu lointain et à éclipses des Casquets perçait difficilement de timides et blafardes lueurs! Alors, debout, rêveur, sur cette pointe d'Auregny qui termine Guernesey au nord et que les embruns assaillent et battent de toutes parts, il me semblait, dans la nuit noire, que l'étroite langue de terre cédait sous la pression du flot, et que, doucement, dans le bercement mélancolique de la vague plaintive, mon corps et mes pensées étaient, sur ce radeau mystique gouverné par un nautonier invisible, transportés dans les vastitudes de l'Infini!



LA PETITE COUPÉE[1] (PAGE 198).

XVIII

Sercq, la merveille de l'archipel de la Manche, hérisse dans un entourage d'écueils et de roches sans nombre sa haute falaise comme un géant au milieu de pygmées. Ce qui la fait paraître ainsi formidable, c'est la verticalité de ses falaises, qui s'élèvent perpendiculairement d'un seul jet à cent mètres au-dessus du niveau des hautes mers. Comparées à elle, les autres îles sont des pastels ou des aquarelles à côté d'une eau-forte burinée par les vagues dans le granit. Nulle part ailleurs la pierre n'a été à ce point taillée, ouvragée, creusée, façonnée par les flots. Le travail séculaire des eaux l'a presque percée d'outre en outre de grottes, de cavernes, de couloirs, dans lesquels la mer s'engouffre avec fracas. L'aspect de sa côte, fouillée, rongée, trouée au point qu'on se demande si l'arête ravagée de la base ne va pas céder à la pression des eaux et si le plateau insulaire ne se détachera pas quelque jour de cette frêle assise pour rouler dans l'abîme béant, est empreint d'un caractère de terrifiante majesté si prononcé, que Sercq a souvent été comparée aux Orcades et aux Shetland.

L'île dresse ses parois abruptes à 10 kilomètres à l'est de Guernesey, dont la sépare le chenal de mer du Petit Ruau, comme le Grand Ruau la sépare de la petite île d'Herm, et le passage de la Déroute, ancien

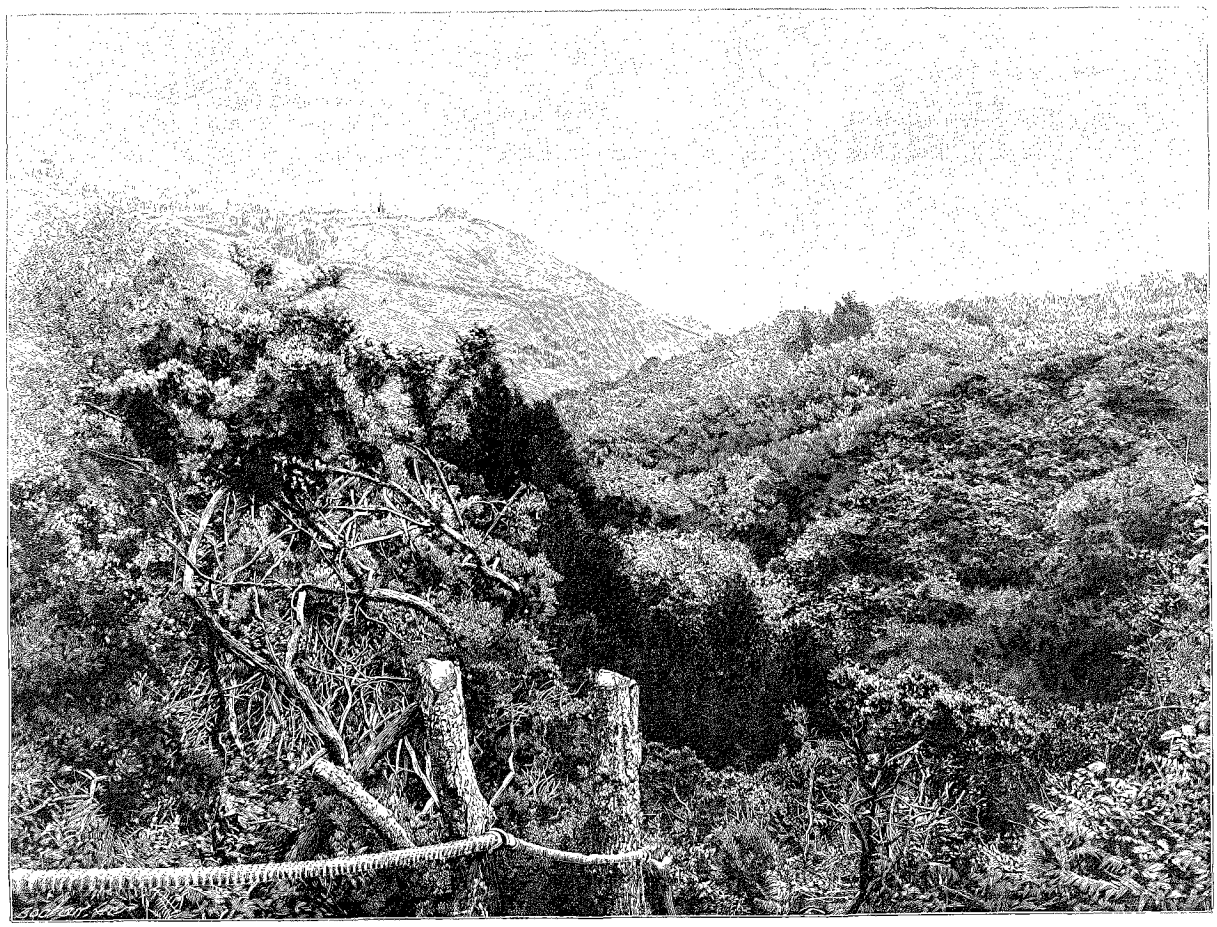
1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lit fluvial, du Cotentin : le point le plus rapproché de la côte française, le cap de Flamanville, est à 35 kilomètres à vol d'oiseau des rivages escarpés de Sercq.

L'île a une superficie de 510 hectares, dont 200 hectares en culture, et une population de 572 habitants. Pas de centre, aucun village, pas d'agglomération : des cottages, des fermes, des hôtels éparpillés sur le plateau, sur les pentes ou au fond de profondes ravines.

Sercq se divise en deux parties : au nord le Grand Sercq, long de 3750 mètres avec une largeur maxima de 2560 mètres et une superficie d'environ 420 hectares; au sud le Petit Sercq, long de 13 à 1400 mètres, avec une superficie d'environ 90 hectares. Ces deux parties sont reliées par l'isthme de la Coupée, long de 180 mètres, élevé de 90 mètres au-dessus de la mer et ayant à peine à cette hauteur 2 mètres de large. La Coupée est la grande curiosité de Sercq; cette chaussée étroite, dominant de toutes parts des abîmes, sans autre garde-fou qu'une fragile main-courante en bois d'un seul côté, est réellement effrayante par les fortes tempêtes. Alors les vagues déchaînées se soulèvent en montagnes blanches des gouffres ouverts à droite et à gauche de l'isthme, bondissent à l'assaut de la mince langue de terre et la couvrent d'une écume ruisselante; il semble que le sol branle sous les pieds, et si le vent fait rage, il est impossible de franchir l'isthme et de communiquer du Grand Sercq avec le Petit Sercq. Le tableau est prodigieux et défie toute description : ouragan au-dessus, dans l'air, tempête en dessous, dans la mer; la Coupée est un radeau de la *Méduse*, le vacarme est effroyable, la coalition du bruit des vagues avec les hurlements du vent produit un effet infernal. Même dans les temps calmes, il n'est pas sans péril de traverser l'isthme par les nuits noires; le moindre faux pas précipiterait l'imprudent passant dans un abîme vertigineux, à mer haute dans les flots qui battent la muraille, à mer basse sur des rochers où il se briserait, sans espoir de secours, sans que ses appels eussent chance d'être entendus. Cependant des ouvriers occupés aux fermes du Petit Sercq traversent la Coupée tous les soirs, dans les ténèbres, pour regagner leur logis. Autrefois — il n'y avait alors pas même de rampe sur l'isthme — un vieux canon se trouvait sur la route qui court de part en part à travers l'île, au point où, par une descente rapide, cette route aboutit à la Coupée, et l'on cite encore à Sercq l'histoire devenue légendaire d'un habitant du Petit Sercq qui venait très



VALLON BOISÉ AU-DESSUS DE FERMAIN[1] (PAGE 197).

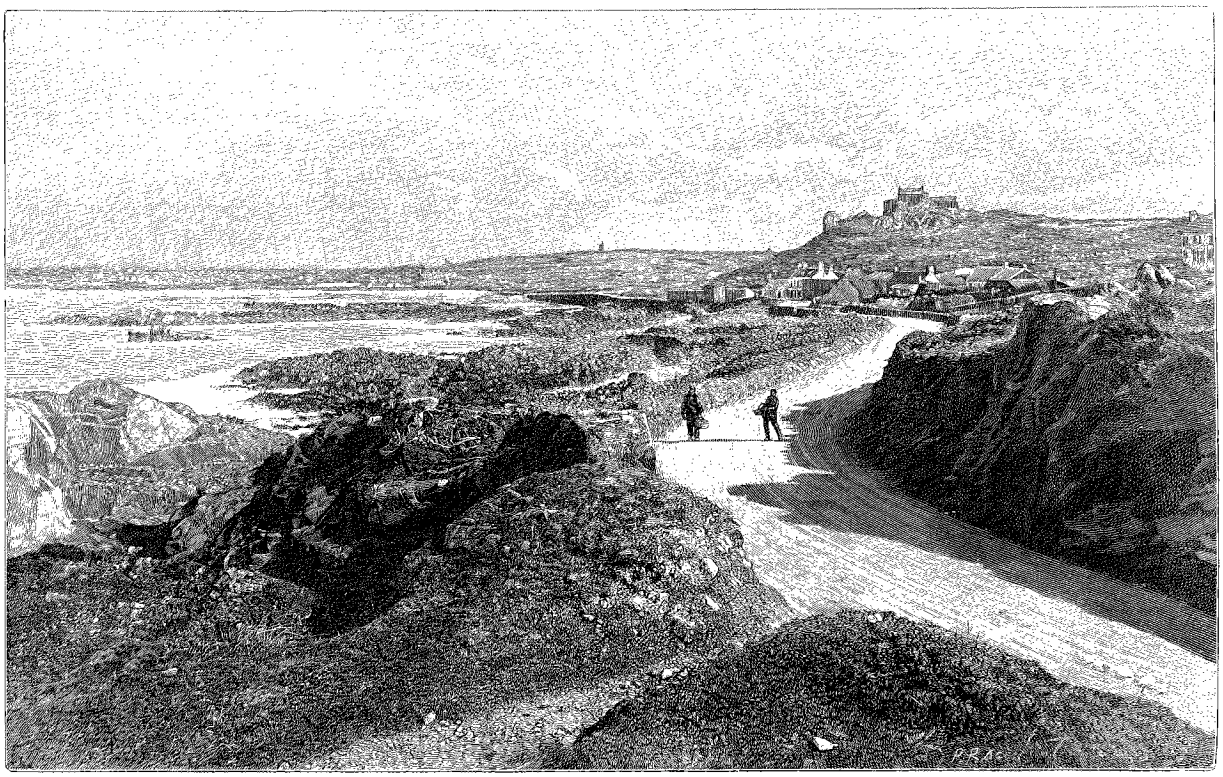
1. *Gravure de Bocher, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

régulièrement passer la soirée dans la grande île et s'en retournait plus souvent que de coutume fortement éméché et titubant, à la suite de libations trop copieuses et trop prolongées. Lorsque le Petit Serquais arrivait à la descente et concevait des doutes sur la solidité de ses jambes, il avait un moyen à lui, des plus pratiques, de s'assurer s'il pouvait en sécurité affronter l'isthme : il enfourchait le vieux canon, et, s'il parvenait à l'extrémité en gardant l'équilibre, il passait la Coupée; sinon, il se couchait à côté de l'engin protecteur, jusqu'à ce que le sommeil eût dissipé les fumées de l'ivresse.

L'intérieur de Sercq est un plateau dont le point culminant, le moulin seigneurial, au centre du Grand Sercq, atteint 114 mètres d'altitude. Ce plateau est essentiellement granitique; mais le granit n'est homogène que dans le Petit Sercq, composé tout entier de roches granitiques. Dans le Grand Sercq, il est recouvert de schistes chloriteux et sériciteux, à l'exception de l'extrême pointe nord, qui est granitique, et d'une étroite bande côtière à l'est du port du Creux, formée de gneiss. La Coupée appartient aux schistes hornblende. Il est à remarquer que le travail lent, mais continu, de désagrégation, qui a permis à la mer de se frayer de nombreuses cavités dans le bloc insulaire, ne s'est accompli que dans la partie schisteuse; ainsi la Coupée, sans cesse amincie par la sape des vagues, se trouve exactement à la limite des schistes et du granit, mais elle appartient entièrement à la formation schisteuse, et c'est encore dans les schistes que l'eau a creusé le passage du Gouliot, qui sépare actuellement Brechou du Grand Sercq, auquel cet îlot était jadis réuni.

Il n'y a pas quinze ans, la traversée de Guernesey à Sercq était tout un voyage. Le trajet s'accomplissait par des voiliers qui partaient tantôt le matin, tantôt le soir, suivant les caprices de la marée; on savait bien quand on devait quitter le rivage de Guernesey, mais on ignorait à quelle heure on atteindrait celui de Sercq. Le plus ou moins de durée de la traversée dépendait des courants, de l'état de la mer et surtout de la direction et de la force du vent. Les péripéties d'un voyage qui tenait de l'aventure avaient leur charme pour les bons marins, et elles éloignaient de l'île enchanteresse la foule des touristes. Sercq, c'était alors le mystère et l'inconnu; il n'était fréquenté que par quelques familles guernesiaises, qui y prenaient leurs quartiers d'été dans des auberges sans prétention ou chez les campagnards. On s'y rendait par bandes, la camaraderie et la douce gaieté y régnaient en souveraines maîtresses. C'étaient tous les jours des parties folles à travers les campagnes parfumées de l'île, surtout en juin, quand les prés ne sont qu'un tapis de fleurs éclatantes, aux tendres parfums et aux fraîches corolles. Du matin à la nuit tombante, on courait par groupes dans les sentiers ombreux, aux talus recouverts d'une herbe soyeuse et épaisse, dans les ruelles étroites entre haies fleuries, dans les petites vallées où de verts

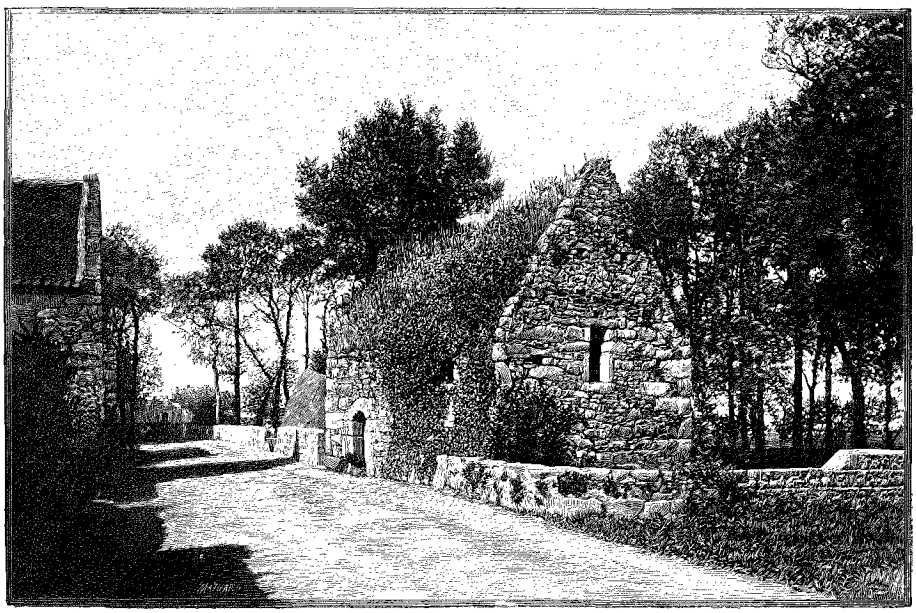


BAIE DE COBO[1] (PAGE 200).

1 *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bosquets alternent avec de charmantes prairies, sur les falaises et sur les grèves, dans les rochers couverts de mousse et de varech. On était les maîtres de l'île, sans empiéter sur les droits du seigneur; la contrainte était bannie du cénacle, le sans-gêne de rigueur, et, après ces journées passées à folâtrer et à gambader dans une nature fruste et sauvage, on dormait à poings fermés jusqu'à ce que l'aube naissante donnât le signal du renouvellement des mêmes exercices sains et joyeux. Pas de journaux, le courrier apportait les lettres à des intervalles irréguliers; on ne s'occupait ni du monde, ni des événements extérieurs, la politique était le cadet des soucis. Mais des peintres anglais sont venus, et les tableaux des paysagistes exposés aux salons de la *Royal Academy* de Londres ont fait connaître Sercq; une *authoress* en renom, Hesba Stretton, a fait de l'île



CHAPELLE SAINTE-APOLLINE [1] (PAGE 200).

romantique le théâtre d'un de ses romans, *The Doctor's Dilemma*. Aussitôt Sercq est sorti de l'oubli; les touristes anglais sont venus s'ébattre sur ces rochers délaissés et paisibles, au grand effroi des oiseaux de mer qui en étaient jusque-là les seuls hôtes et qui pouvaient se considérer comme leurs légitimes propriétaires; tous les Smith et tous les Jones ont voulu voir les sites étranges et dantesques reproduits par les peintres, toutes les *misses* de la vieille Albion se sont ruées sur la modeste ferme de la Frégondée, où se déroulait l'action du roman. Sercq est devenu à la mode, il a pris place parmi les *summer-resorts* de la fashion britannique; pendant trois mois de l'été, c'est une cohue bariolée et encombrante qui envahit les hôtels; toutes les maisons sont transformées en pensions, avec leurs salons solennels et banals, où, tous les soirs, des demoiselles guindées roucoulent des romances sentimentales, pianotent, et remplissent l'air des accords de Beethoven et de Mozart. On trouve au débarcadère des voitures pour faire le tour de l'île, des guides pour conduire aux grottes; il y aurait des *mail-coaches*, si l'exiguïté de Sercq et la disposition du terrain ne s'opposaient à l'introduction de ce genre de véhicules.

Sercq n'est plus Sercq, Sercq n'a plus d'ombre, de voiles et de mystère; ce n'est plus le rude Eden, le Paradis de la nature où quelques privilégiés allaient se retremper aux beaux jours et dont on rêvait dans les noires et froides journées hivernales comme d'une espérance et d'une promesse, comme d'un coin de ciel bleu entr'ouvert sur l'avenir.

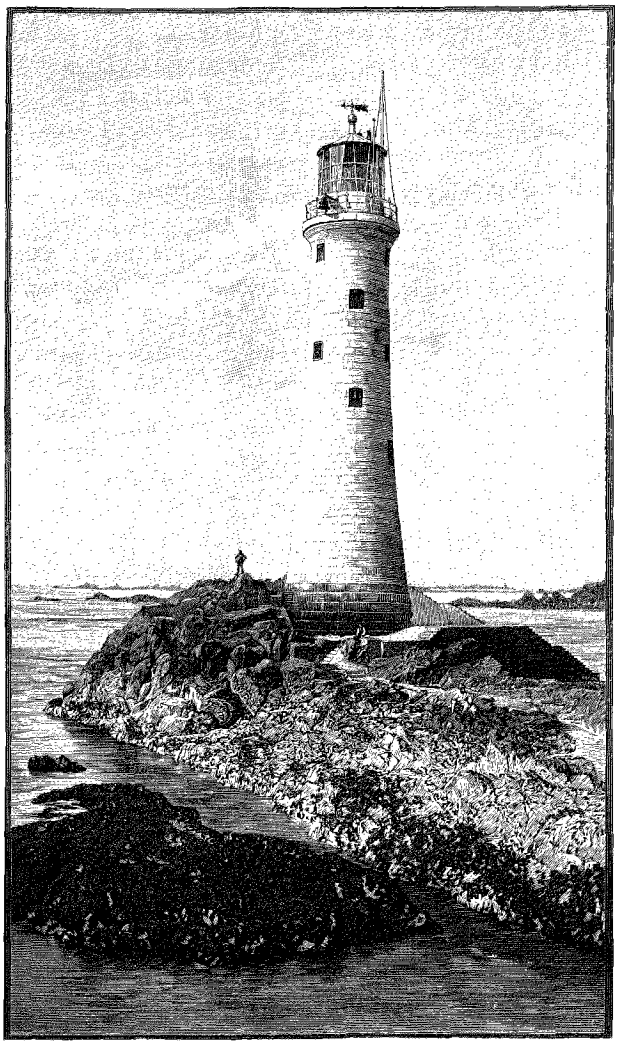
Maintenant que de bons vapeurs font, durant la saison clémente, un service quotidien entre Guernesey et Sercq, le voyage n'a plus d'aléa ni d'émotions; c'est une simple promenade sur l'eau, et une promenade charmante et tout à fait réjouissante pour les yeux. Au sortir du beau havre de Saint-Pierre-Port, les regards sont captivés par le panorama de la ville étagée sur ses collines luxuriantes. Le bateau franchit le Ruau, passe au sud de Herm, parfois, quand la marée le permet, entre cette île et Jethou, et Sercq se présente par sa côte occidentale, dont les parois plongent à pic dans la mer. Cette côte, découpée en une multitude de promontoires et de petites anses arrondies, est séparée de Brechou par un étroit chenal, que semble fermer au sud un immense rocher pyramidal : c'est le passage du Gouliot, large de 75 mètres, avec une profondeur d'eau de 15 mètres à mer basse. La marée court dans le Gouliot comme dans une écluse, avec une vitesse de près de 10 kilomètres à l'heure. L'îlot de Brechou ou isle des Marchands, long d'environ 1100 mètres sur 255 mètres de plus grande largeur, émerge à 45 mètres au-dessus des eaux : c'est un plateau dénudé supporté par de hautes falaises, avec une ferme entourée de champs de céréales. On y remarque la Cave des Pirates, dans laquelle se trouve une mine de cuivre abandonnée; l'eau s'engouffre dans cette grotte avec un bruit semblable à celui d'un coup de canon. Brechou est granitique sur les deux tiers de sa surface; seule la partie orientale, qui domine le passage du Gouliot, est formée de schistes hornblende.

Une déchirure claire zèbre la falaise sombre et signale la Coupée; puis on double un long et bas éperon

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de roche pour contourner la côte méridionale, et le paysage de mer devient d'une sauvagerie extraordinaire. Le navire se fraye péniblement un chemin à travers un dédale de rochers et d'écueils, au milieu desquels se montre le gros morne de l'Étac de Sercq ; on range de très près une muraille élevée et d'un gris si sombre qu'au pied la mer prend une teinte noirâtre, et enfin apparaît dans un cirque, sur la côte orientale, un bout de jetée sur lequel le bateau met le cap : c'est le havre du Creux, le principal, pour ne pas dire le seul port de Sercq, car les autres ne sont que des abordages de bateaux de pêche, sans accès sur le plateau, si ce n'est par des sentiers de chèvre et des échelles à crampons de fer appliquées sur le roc. Là, dans une excavation de rochers étranges, au fond d'une petite baie entourée de brisants, a été construit un quai de pierre formidablement assailli par les vagues et que les vapeurs accostent à mi-marée. Si la mer est basse, on voit se détacher une quantité de petites barques amarrées au fond de l'anse, dans un retrait de roches, et montées par des bateliers sercquais, intrépides gaillards au buste serré dans un tricot bleu ; l'un d'eux, qui se distingue de ses confrères par un bonnet rouge à houppette en queue de mèche du même rouge écarlate, est célèbre parmi les touristes sous le sobriquet de *Red Cap*. Tous ces canots évoluent autour du vapeur, qui jette l'ancre dans la baie, grouillent dans l'eau, se heurtent, au risque de se tourner quille en l'air, ce qui serait un détail sans importance, les insulaires qui les conduisent nageant comme des marsouins; ils accostent, péniblement quand la mer est grosse, cueillent les passagers et les déposent sur un escalier de pierre, au bas de la jetée.



PHARE DES HANOIS[1] (PAGE 199).

Là, le voyageur qui visite Sercq pour la première fois promène vainement autour de lui des regards inquisiteurs et étonnés ; partout des rochers à pic, le ciel en haut, l'eau en bas, d'issue nulle part. Comment pénétrer dans cette île enchantée? Avant la construction de la jetée, c'était bien autre chose : on débarquait contre la roche et l'on n'apercevait rien, si bien qu'un navire de l'amirauté anglaise, relevant ces côtes, eut beau faire plusieurs fois le tour de l'île, ses officiers ne découvrirent aucun débarcadère, et le cuirassé alla porter à Portsmouth l'ahurissante nouvelle que Sercq était une île inabordable et impénétrable. Cependant, en cherchant bien, au delà d'une petite passerelle, on entrevoit une sorte de trou noir pratiqué dans la partie inférieure de la falaise : c'est l'entrée souterraine de Sercq, un tunnel de 100 mètres de longueur, étroit, bas et suintant. Ce tunnel a remplacé une autre ouverture, percée à sa gauche en 1588 ; auparavant un escalier conduisait dans l'île, et une chaîne et une porte fermaient cette entrée bizarre.

En sortant du tunnel, on se frotte les yeux comme au réveil d'un mauvais cauchemar : c'est une fantasmagorie, un éblouissement. Autant l'accès de l'île est froid et sinistre, autant l'intérieur est riant et chaudement coloré. On se trouve subitement transporté au fond d'une petite vallée idyllique. Les pentes sont tapissées de bois à la gaie frondaison ; dans les talus verts se creusent des puits aux antiques margelles, encadrés de pierres moussues; des sources pures s'épanchent en filets d'eau babillards et murmurent sous le feuillage. Une belle route monte dans ce délicieux paysage jusqu'au plateau, d'où divergent de petites vallées qui descendent vers la côte ; les plus réputées sont la vallée Dixcart et la vallée Baker, boisées et fraîches, avec leurs vieilles maisons aux toits de chaume et au revêtement de lierre, de fuchsias et de roses trémières.

Sercq n'a pas de monuments à montrer à l'antiquaire, pas de vestiges des temps anciens pour passionner les archéologues, si ce n'est un cromlech bien conservé au Petit Sercq.

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Seigneurie, qui date de 1730, est surtout remarquable par ses beaux jardins et ses plantations de bois conifères. Dans le parc se trouvent la fontaine Saint-Magloire, surmontée d'une croix, et un étang superbement encadré d'une végétation extrêmement luxuriante. L'église anglicane n'a pas de prétentions architecturales; elle fut construite en 1820 par le seigneur Pierre Le Pelley, qui fut noyé en traversant de Sercq à Guernesey. Du haut de la falaise insulaire, on vit le bateau qui le portait jeté sur le flanc par un coup de mer et ses occupants précipités dans les flots; on put, pour ainsi dire, assister aux péripéties de leur agonie sans qu'il y eût moyen de leur porter secours. Dans l'église, une inscription rappelle cet accident, avec le court et significatif verset : « La mer rendra ses morts ».

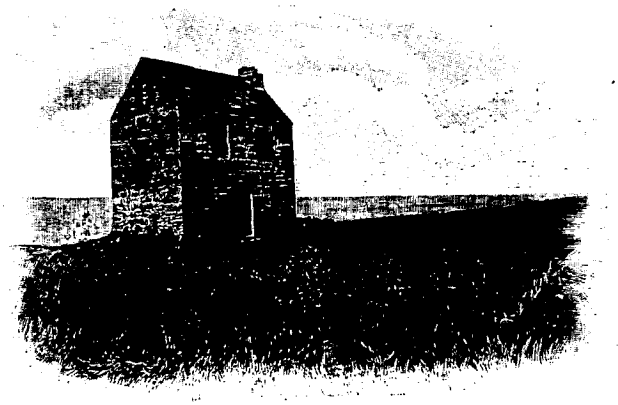
Le Petit Sercq se compose de quelques fermes entourées de champs de blé. Sa côte est creusée d'un grand nombre de portelets et de petits havres, dont le plus important est le port Gorey, avec une jetée en ruines. Ce port avait été aménagé vers 1835 pour une exploitation minière qui fit un instant tourner toutes les têtes. On avait trouvé un filon d'argent et aussi du plomb; un matériel d'exploitation fut acheté en Angleterre et l'on put croire un instant que le Petit Sercq recélait des trésors dans ses flancs. Déjà les Sercquais bâtissaient force châteaux en Espagne; une société minière s'était constituée, le seigneur lui avait imposé ses conditions, le bruit se répandait que Sercq était une Californie en miniature; mais l'illusion fut de courte durée : au bout d'un an de fouilles et de travaux, les veines furent reconnues insignifiantes et superficielles et la compagnie minière suspendit l'exploitation, dont le plus clair résultat fut une perte sèche de 500 000 francs pour les actionnaires.

Dans les champs et sur les falaises du Grand et du Petit Sercq, et particulièrement dans les vallons boisés, les lapins pullulent, d'excellents petits lapins de garenne qui partent dans les jambes des promeneurs et dont la chair, délicate et fine, est très appréciée à Guernesey. On en exporte dans cette île des quantités considérables; et, la chasse n'étant soumise à aucune réglementation, des spéculateurs se livraient à des hécatombes et à des tueries telles que, le braconnage aidant, ce gibier menaçait de disparaître. Aussi la législature de Sercq a-t-elle édicté une loi sur la chasse qui, en 1892, suscita dans l'île des émeutes violentes. Des scènes de vandalisme furent commises; le brandon de l'incendie promena la terreur dans ces campagnes d'ordinaire si calmes. De Guernesey on voyait les colonnes de fumée s'élever dans le ciel, les flammèches rouges crépitaient dans les airs; c'était une ferme, une gerbe de blé, une jannière qui brûlait, et les auteurs de ces méfaits demeuraient inconnus. Aussitôt quelques correspondants de journaux parisiens télégraphièrent que Sercq était en révolution contre son seigneur : des articles émus assurèrent le petit peuple de Sercq des sympathies des grandes démocraties, pour peu on aurait levé des corps de volontaires pour aider à l'affranchissement de ces malheureux serfs; pendant quinze jours, la presse retentit de clameurs et de récits invraisemblables; des dessinateurs en chambre s'en mêlèrent et montrèrent dans les gazettes illustrées des fermes en feu, de prétendues fermes de Sercq, qui ressemblaient à des chalets suisses ou à des huttes de la Forêt-Noire; puis, tout à coup, le silence se fit, on n'entendit plus parler de rien; on ne sut jamais comment s'était terminée cette grande révolution, si le peuple avait eu raison de ses oppresseurs, ou si le despote avait étouffé dans le sang les cris des martyrs, et cela pour la bonne raison qu'il n'y avait jamais eu de révolution et que tout se bornait à une émeute de braconniers pour d'innocents lapins de garenne.

HENRI BOLAND.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

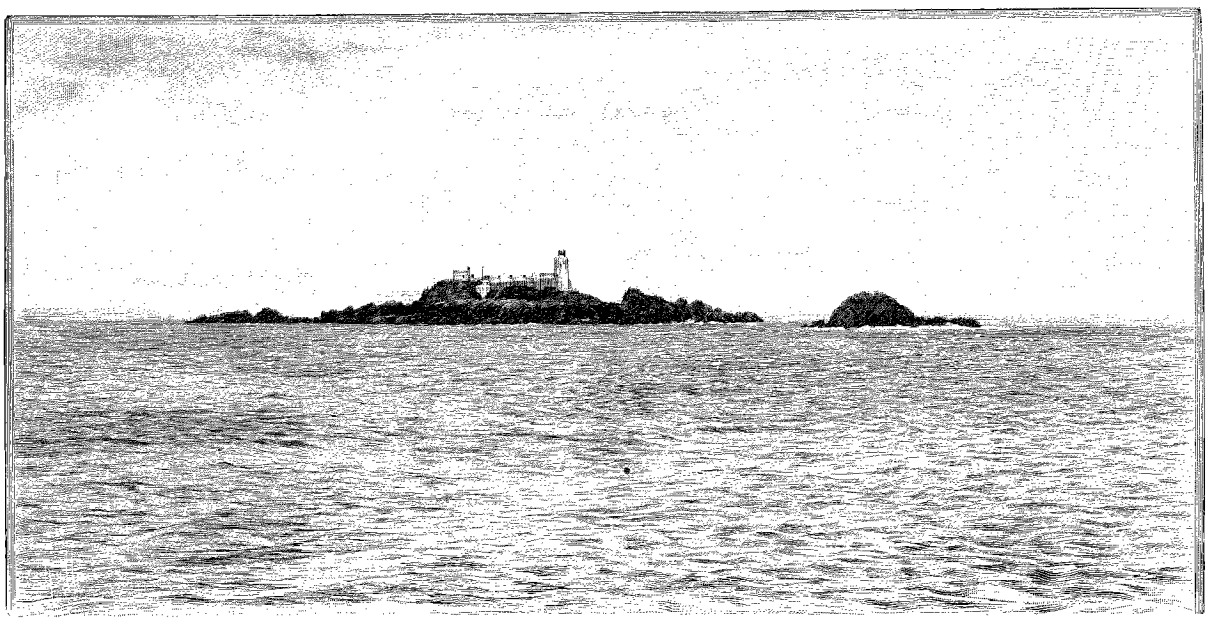
(*La fin à la prochaine livraison.*)



LA MAISON HANTÉE[1] (PAGE 198).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



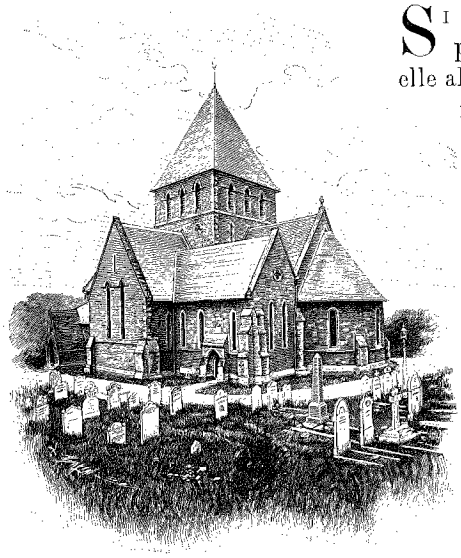
PHARE DES CASQUETS [1] (PAGE 218).

LES ILES DE LA MANCHE

(MŒURS ET PAYSAGES),

PAR M. HENRI BOLAND [2].

XIX



ÉGLISE SAINTE-ANNE A AUREGNY [3] (PAGE 221).

Si l'île de Sercq n'a pas de monuments, elle abonde en curiosités naturelles, poèmes de pierre sculptés dans ses âpres falaises par le grand artiste qu'est la mer. Ses continuelles et rudes caresses ont accumulé bizarreries sur bizarreries, phénomènes sur phénomènes : obélisques, aiguilles, pitons détachés, de toutes les tailles et de toutes les formes, attestent le travail ininterrompu et l'étonnante fantaisie de l'éternel sphinx mouvant. Ces poèmes gravés et tailladés dans la roche sont tragiques comme des épopées; l'aspect de la côte a quelque chose d'austère, de religieux et de biblique qui justifie la qualification donnée par un auteur anglais à ce grand œuvre : *sermons in stones*, sermons d'une vibrante éloquence, perpétuellement recomposés et refaits, qui parlent au cœur un langage magnifique et universel, énamourent les âmes, captivent l'imagination et enchaînent les esprits.

Outre l'isthme de la Coupée, le clou de ces merveilles, les principales curiosités de Sercq sont : sur la côte occidentale, les grottes du Gouliot, abordables seulement aux grandes marées et qui s'ouvrent en face de Brechou, pleines d'algues rares et de méduses, et où les naturalistes peuvent récolter des actinies, des holothuries et des myriades de zoophytes et de protozoaires; le port du Moulin, ainsi nommé d'un moulin construit par saint Magloire, et formé par un demi-cercle de rochers hauts de 80 à 100 mètres; les rochers isolés des Autelets, séparés du port du Moulin par une galerie voûtée et une série de grottes éclairées, et entre lesquels s'ouvrent de petites vasques tapissées d'algues; et les grottes des Boutiques, à double entrée, dont le fond est parsemé de petits gouffres et dont les parois paraissent formées par des blocs empilés. Mentionnons également la ferme de la Frégondée, dont nous avons parlé déjà, et qui n'a d'autre intérêt que d'avoir servi de théâtre au roman d'Hesba Stretton. Sur la rive orientale de l'île, il faut signaler l'immense cheminée du Creux Derrible, située sur le bord de la falaise, et qui communique avec une grotte accessible à marée basse. C'est aussi sur cette côte que s'ouvre l'adorable baie de Dixcart, avec une jolie plagette de

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 161, 177 *et* 193.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sable entre parois boisées, où aboutit l'ombreuse vallée du même nom. Le Petit Sercq a des rives extrêmement tourmentées et taillées à l'infini ; on y remarque le Pot, énorme excavation circulaire tapissée de lierre et de fougères et percée dans sa partie inférieure d'un orifice par lequel l'eau s'engouffre à marée haute. Il faudrait faire le dénombrement de toutes les roches, de tous les caps, de tous les promontoires, de toutes les anses de ces côtes splendides et captivantes, dont les beautés sévères et les magnificences grandioses contrastent avec le charme paisible de l'intérieur de l'île : ici l'idylle et l'églogue, la paix et le recueillement, les bosquets feuillus remplis du chant des oiseaux, là le drame lugubre et noir, une accumulation d'horreurs superbes, la poussée sinistre et retentissante des flots et le bruyant déchaînement des vagues.

Les parties les plus remarquables des côtes sont d'accès difficile du côté de la terre; pour avoir une idée complète de Sercq, il faut faire le tour de l'île dans une barque et longer toutes les sinuosités du rivage; c'est un spectacle sublime qui remplit l'âme de terreur et d'effroi, et imprègne le spectateur d'une vénération mystérieuse, presque accablante, excluant toute pensée profane pour ne laisser subsister dans l'esprit qu'une sorte de respect muet et religieux.

L'histoire et la constitution politique de l'île de Sercq ne sont pas moins intéressantes à étudier que sa formation géologique et ses paysages. Les annales historiques sont muettes sur Sercq jusqu'en 568, époque à laquelle saint Magloire, évêque de Dol, vint avec 62 disciples y fonder un monastère. Plus tard l'île fut longtemps abandonnée et devint un nid d'écumeurs de mer qui exerçaient leurs déprédations sur les côtes voisines et rapportaient leur butin dans leur repaire. Du haut des falaises inaccessibles, ils guettaient les navires passant au large, fondaient sur leur proie, égorgeaient les marins et les rares passagers et rentraient dans l'île pour mettre en sûreté les dépouilles de leurs victimes. De grands feux allumés sur les rochers induisaient en erreur les vaisseaux cinglant dans les ténèbres à travers les écueils de la mer redoutable, hérissée de dangers que ne signalait alors aucune bouée, que n'illuminait aucun phare; ils venaient s'échouer sur les brisants, où les pirates confisquaient la cargaison et exerçaient sans crainte de représailles leurs instincts de pillage. Aussi ces côtes inhospitalières étaient-elles redoutées de tous les navigateurs ; elles étaient considérées comme doublement dangereuses par leurs écueils et par leurs habitants, elles étaient tenues pour des nids de forbans, et, au XVIe siècle, Rabelais se faisait l'écho de cette opinion peu flatteuse dans son *Pantagruel* en laissant Panurge qualifier de « terres des voleurs et larrons », les « isles de Cerque et Herm, entre Bretaigne et Angleterre ».

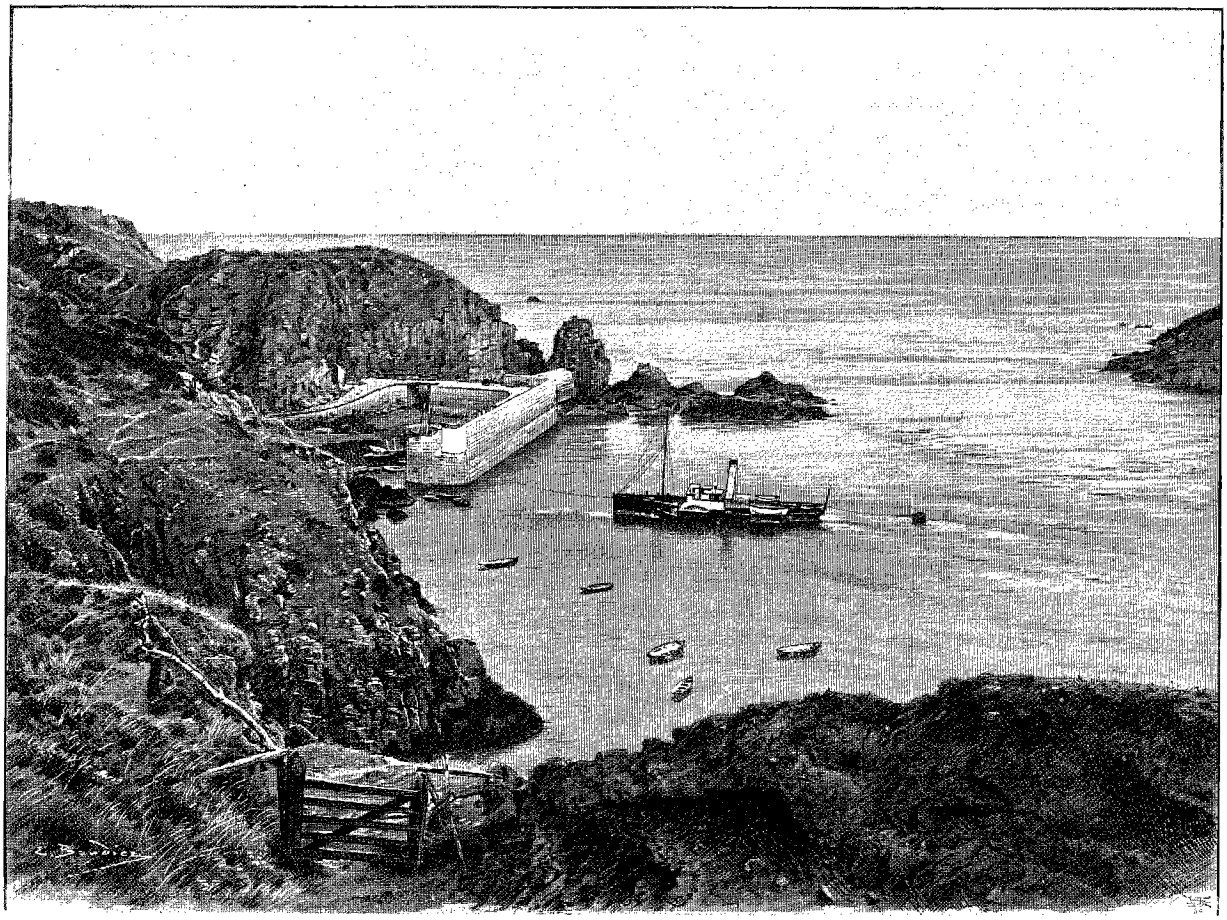
En 1549, 400 Français, sous le commandement du capitaine Bruel, prirent possession de l'île, alors inhabitée. Ils l'auraient longtemps gardée sans la ruse d'un capitaine hollandais qui réussit à la rendre aux Anglais six ans après par un coup de main des plus réussis. L'île était inabordable et l'on ne pouvait songer à la prendre par la force. Les Français avaient construit des retranchements dans lesquels, au sommet de la falaise, ils surveillaient en sécurité les approches de l'île; une de ces redoutes, en ruines, existe encore et s'appelle le fort Français. Impossible de débarquer des gens armés, puisque l'unique voie d'accès était un escalier fermé par une porte et facile à défendre; une poignée d'hommes décidés postés au haut de cette échelle aurait eu facilement raison des assaillants et les eût tous jetés à la mer l'un après l'autre, quel que fût leur nombre. Le malin Néerlandais usa de stratagème. Il jeta l'ancre dans la baie du Creux, fit des signaux de détresse, mit son pavillon en berne et demanda au commandant français une audience, qui lui fut accordée. On vint le chercher dans un canot et on le conduisit, les mains garrottées et les yeux bandés, dans l'intérieur de l'île. Avec des larmes dans la voix et un accent de sincérité auquel de moins naïfs auraient pu se laisser prendre, le capitaine raconta que le propriétaire de son navire, un riche marchand batave, était mort à bord et qu'il avait exprimé avant de mourir le désir de ne pas être jeté à la mer et d'être enterré en terre chrétienne et consacrée. Il venait donc prier le commandant de lui accorder l'autorisation de débarquer avec partie de son équipage, pour rendre les derniers devoirs à son patron et se conformer aux suprêmes volontés du défunt en l'inhumant dans la chapelle de l'île. En retour, il offrait aux Français une partie de la cargaison. Le commandant ne vit point malice dans cette proposition insidieuse et alléchante et acquiesça aux désirs du capitaine, en exigeant toutefois que les marins hollandais débarquassent sans armes. De retour à bord, le capitaine fit ses préparatifs ; on mit dans un cercueil, au lieu d'un cadavre, des armes, des sabres et des arquebuses; le funèbre colis fut placé dans une petite barque, et, tandis que quelques hommes gardaient le navire, la majeure partie de l'équipage se rendit à terre. Là, les Français, méfiants, fouillèrent minutieusement les arrivants, ne leur tolérant pas une arme, pas même un couteau, mais ils se gardèrent bien de toucher au cercueil et le laissèrent passer sans soupçonner son contenu.

Pendant que les Hollandais, tête nue et recueillis, gravissaient péniblement les sentiers rocheux, psalmodiant et marmottant des oraisons, beaucoup de Français, impatients de voir le lot qui leur revenait, se rendirent à bord du vaisseau ancré dans la rade, où ils furent faits prisonniers, liés, ficelés et mis hors d'état de nuire. Pendant que se passait ce petit drame, le funèbre cortège arrivait à la chapelle. Une fois entrés dans l'édifice, les Hollandais fermèrent la porte dernière eux, dépouillèrent leur air contrit et affligé; en un tour de main, ils ouvrirent le cercueil et, brandissant leurs armes, se ruèrent sur les Fran-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

çais surpris et pris au piège, qui s'enfuirent précipitamment sur la falaise, en poussant des cris pour appeler à leur secours leurs compagnons; mais ceux-ci étaient prisonniers et réduits à l'impuissance. Alors, comprenant qu'elle était tombée dans un traquenard, la garnison se rendit et le capitaine hollandais remit Sercq aux mains de l'Angleterre.

Pour mettre un terme à la piraterie, la reine Elisabeth concéda, en 1563, Sercq en toute propriété, pour lui et ses hoirs, à Hélier de Carteret, seigneur de Saint-Ouen, à Jersey. A cette occasion, la reine fit



JETÉE ET PORT DE SERCQ [1].

don au seigneur de 6 canons, 50 boulets et 200 livres de poudre. On peut voir encore, près de la cour d'entrée de la seigneurie, un de ces canons, portant l'inscription suivante : *Don de la royne Elisabeth au seigneur de Sercq. A. D.* 1578.

De la famille de Carteret, l'île a passé en 1738 à la famille Le Pelley, qui la vendit en 1852 à la famille Collings.

L'île de Sercq, bien que judiciairement rattachée au bailliage de Guernesey, en est donc complètement indépendante au double point de vue politique et administratif; le gouverneur, le baillif et les États de Guernesey n'y ont aucune autorité. Elle forme un petit État féodal à part, gouverné sous la suzeraineté de l'Angleterre par son seigneur, qui est censé propriétaire de l'île en vertu de la charte la constituant en fief de haubert au profit d'Hélier de Carteret, pour être divisée entre quarante tenanciers dont chacun devait fournir un homme armé pour la défense de l'île. Ces quarante domaines, légalement indivisibles, transmissibles par vente ou par succession avec l'assentiment du seigneur, sans que, sous aucun prétexte, ils puissent être partagés, sont encore aujourd'hui possédés par quarante tenanciers, et ceux-ci forment, pour défendre Sercq, une milice dont le seigneur est le colonel.

Les tenanciers payent la dîme au seigneur, qui pourvoit, à ses frais, à l'entretien du ministre anglican (*incumbent*) nommé par lui, et participe aux dépenses de réparation de l'église. En cas de décès sans héritier d'un des quarante tenanciers, le seigneur entre en possession de ses biens.

Le droit d'aînesse le plus absolu règne dans l'île.

Les chefs-plaids de Sercq, tenus trois fois par an, le premier lundi après Pâques, après la Saint-Michel et après Noël, y forment l'unique pouvoir législatif. Ces chefs-plaids, qui ne sont autre chose que l' « as-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

semblée des leudes et barons » des anciens rois normands, sont composés du sénéchal, président, et du prévôt de l'île, nommés à vie par le seigneur, du greffier, du député du seigneur et des quarante tenanciers. Les lois ou ordonnances sont votées par ces derniers seulement, mais elles doivent être soumises à la sanction du seigneur. Lorsque celui-ci la refuse, le conflit peut être déféré à la cour royale de Guernesey par la majorité des tenanciers.

Les chefs-plaids de Sercq votent les taxes, calculées, comme à Jersey, par quartiers de 500 francs. L'église et les écoles, ayant des revenus particuliers, ne sont pas entretenues par ces taxes.

L'administration locale est assurée par un connétable et un vingtenier nommés par les quarante tenanciers en assemblée de chefs-plaids. Le connétable perçoit les impôts et assure la police avec l'assistance du vingtenier. En cas de désaccord, les contribuables peuvent recourir à la cour de Guernesey.

L'organisation judiciaire est des plus simples. Un sénéchal, nommé par le seigneur, statue comme juge unique. Le seigneur nomme également un député-sénéchal pour remplacer le sénéchal en cas d'empêchement. Le sénéchal juge en première instance tous les procès civils, sauf appel devant la cour royale de Guernesey. Il peut infliger des amendes jusqu'à trois livres tournois (5 fr. 15) et un emprisonnement ne dépassant pas trois jours. Un prévôt, choisi par les habitants et à la nomination du seigneur, assure l'exécution des jugements du sénéchal et des arrêts de la cour de Guernesey.

L'île pastorale possède une prison, mais cette geôle bénigne n'a rien qui rappelle les oubliettes et les *in pace* des vieilles féodalités. Elle est, du reste, il faut le dire à l'honneur de l'honnête petite communauté sercquaise, presque toujours veuve d'occupants.

Le seigneur de Sercq n'est pas un seigneur pour rire, et s'il se prévalait de tous les droits, ce serait l'un des plus terribles potentats des temps modernes. Mais il a le bon goût de ne pas les exercer, et s'il les exerce, c'est avec une saine discrétion. On ne brave pas en vain la vindicte publique, fût-on seigneur de Sercq; le possesseur actuel du fief l'a appris à ses dépens.

En 1889, à la suite d'une altercation entre des touristes et un Jersiais établi à Sercq, le seigneur exhiba des lettres patentes de Jacques Ier ne permettant « à aucun étranger, né hors de ladite île de Sercq, de demeurer, habiter, rester, continuer ou faire long séjour dans ladite île de Sercq, à moins que tous et tels étrangers, toutes fois et quantes que requis en sera fait par telles personnes qui à cet effet seront par nous autorisées et appointées, prêtent le serment d'allégeance à nous, nos hoirs et successeurs, ou bien qu'ils aient obtenu ou procuré pour cet effet, dans le terme de six semaines, le congé et consentement du seigneur de ladite île de Sercq, pour le temps d'alors ». En outre, faisant revivre un statut de la reine Anne qui lui donne le droit de renvoyer de l'île dans les quarante-huit heures toute personne dont la conduite nuit à ses voisins et à la communauté entière, le seigneur prit un arrêté d'expulsion contre le Jersiais, lui donnant un délai de six semaines pour régler ses affaires et quitter l'île.

La presse insulaire protesta énergiquement, et, sous la pression de l'opinion, le seigneur rapporta son arrêté.

En 1892, dans l'affaire des émeutes, le seigneur de Sercq a été déféré aux tribunaux, pour avoir administré des corrections manuelles à ses sujets récalcitrants, et, bien plus, tout récemment, le même seigneur ayant refusé de comparaître devant sa propre cour de justice, son sénéchal, nommé par lui, l'a envoyé devant la juridiction supérieure à Guernesey, qui l'a fortement admonesté et condamné à l'amende pour « mépris de cour ».

C'est ainsi que dans les possessions de la Grande-Bretagne, personne, pas même les seigneurs et les princes, n'est au-dessus de la loi; cette force suprême et inébranlable de la justice, qui résiste à toutes les influences et ne désarme jamais, quel que soit le rang d'un prévenu, tempère l'exercice des droits féodaux et léonins conservés jusqu'à nos jours, et rétablit l'équilibre en refrénant les excès de pouvoir et en punissant les actes arbitraires.

Les Sercquais, agriculteurs ou marins et souvent les deux à la fois, sont des hommes à l'écorce rude, mais à l'âme compatissante et bonne. Chez eux, l'enveloppe est d'airain, le cœur est d'or. Ces natures marmoréennes ont d'excessives tendresses, de remarquables élans de générosité et de dévouement. Ce sont des virils qui se trouvent trop aux prises avec les périls de la mer pour ne pas mépriser le danger, et leurs vastes poitrines sont prêtes à servir de cibles pour toutes les causes justes; mais ces obscurs héros, susceptibles des plus grandes abnégations et des plus entiers sacrifices, redeviennent hommes et s'émeuvent devant l'infortune et la douleur de leurs frères affligés.

Ils forment une famille animée du plus noble esprit de solidarité; ils n'ont pas de fiel, ils ne connaissent pas la haine, si ce n'est contre la mer farouche qui est en même temps leur nourricière et leur ennemie, car s'ils y puisent leur subsistance, trop souvent ils y trouvent leur tombeau. Lions dans la tempête, en face des vagues ameutées, à terre ce sont des agneaux; leur tempérament complexe participe de la nature même du sol qui les porte : c'est un mélange étrange de sauvagerie et de douceur, de tragédie et d'idylle.

L'île n'a pas d'illettrés, car, de toutes les îles normandes, Sercq est la seule qui ait édicté, en 1874, l'instruction obligatoire.

Et ce qui nous touche de plus près et ce qui doit nous les faire aimer davantage, ces insulaires, c'est qu'ils parlent encore, dans sa primitive pureté, le patois normand des XIIIe et XIVe siècles; l'isolement de l'île a

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gardé son archaïsme à ce langage, très différent des patois de Guernesey et de Jersey.

A Sercq, le français est non seulement la langue officielle, comme dans les autres îles de l'archipel, mais surtout la langue usuelle, l'idiome du foyer et des relations sociales, à côté du patois. Dans les écoles publiques, les leçons se donnent en français. On ne lit que des journaux et des livres français, journaux de Guernesey et de Jersey, livres prêtés par la succursale que la bibliothèque Guille-Allès a établie dans la petite île. Les services religieux de l'Église anglicane et de la secte méthodiste, qui se partagent les consciences insulaires, sont célébrés en français. Le ministre anglican est un Français du Midi, le révérend Charles Vermeil; c'est une belle et noble figure, une haute intelligence, un esprit primesautier qui n'a pas perdu le souvenir de son pays ensoleillé, et qui garde sa gaieté méridionale de bon aloi dans les brumes de la Manche.

Il y a dix ans, on n'entendait pas un mot d'anglais dans les riantes chaumines de l'île. Mais les touristes ont afflué depuis, et ces touristes sont des Anglais, tous ou presque tous; peu de Français ou, pour mieux dire, point. Ces Anglais apportent leurs guinées et, comme toujours et partout, leur langue. Avant cette irruption il y avait dans l'île quelques pêcheurs originaires de la Grande-Bretagne; ils avaient appris le patois, et leurs enfants, fréquentant l'école, parlaient le français et le sercquais. Aujourd'hui, l'invasion des Anglais, dont plusieurs se sont établis à Sercq, tandis que d'autres y séjournent longuement chaque été, a pour ainsi dire obligé les Sercquais à se familiariser avec la langue des hôtes puissants et riches qui viennent chez eux semer leur or. Le domaine de la langue française est entamé, notre influence ne s'exerce là ni matériellement ni moralement, et nous nous demandons avec un serrement de cœur si notre langue elle-même n'est pas appelée à disparaître entièrement aussi, tôt ou tard, peut-être plus rapidement qu'on ne le pense, de cette île de Sercq, qui semblait devoir être son dernier et inébranlable rempart parmi les épaves insulaires de l'ancien duché de Normandie.



BAIE DE DIXCART[1] (PAGE 209).

XX

Les deux petites îles de Herm et de Jethou forment une ligne presque parallèle à la côte orientale de Guernesey, dont elles sont séparées par l'étroit chenal du Petit Ruau, parcouru par de forts et rapides courants. Ce bras de mer est littéralement rempli de roches menaçantes, presque toutes recouvertes à marée haute.

Au milieu du chenal, au large de la baie de Belle Grève ou de Belgrave, qui forme une profonde échancrure entre les ports de Saint-Pierre-Port et de Saint-Sampson, l'écueil de Brehon émerge des flots, couronné d'une vieille tour qui balise le chenal, et qui servait jadis à défendre le passage : devenue inoffensive, elle n'est fréquentée que par les mouettes, qui y nichent

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en grand nombre et paraissent se complaire dans ses murs lézardés et ses créneaux branlants.

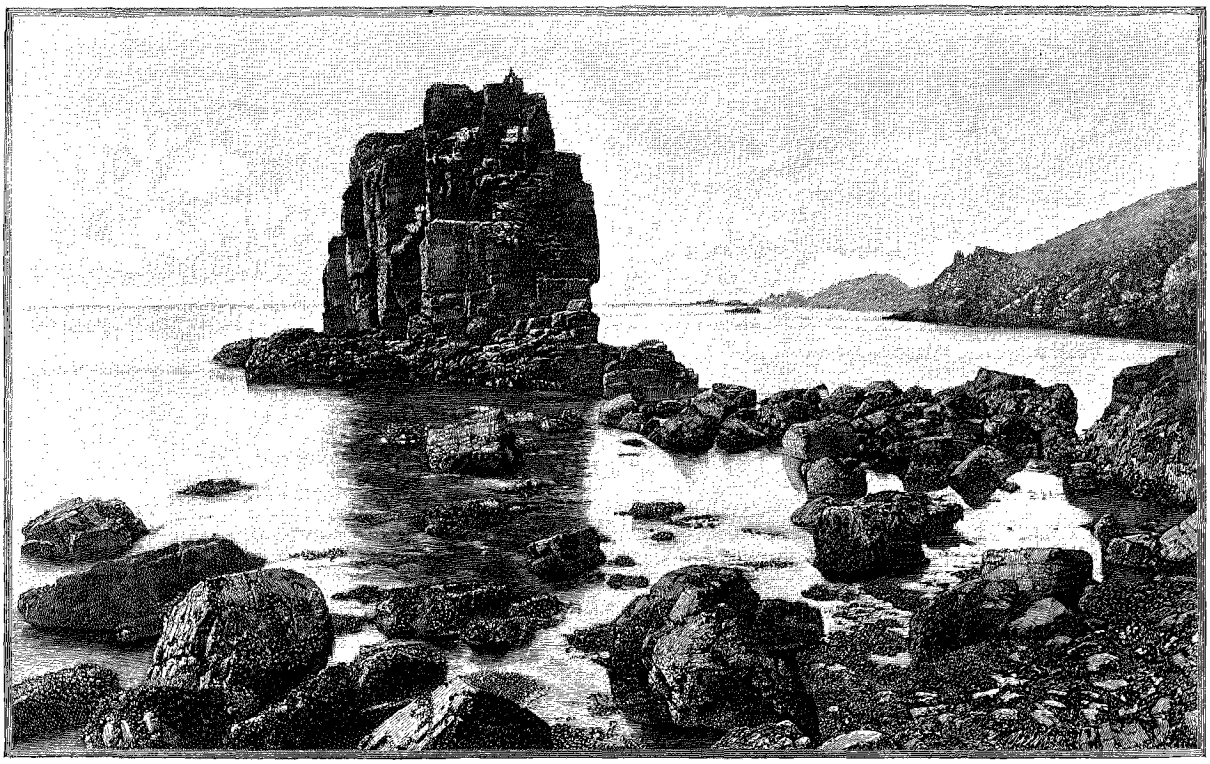
Cet écueil suscita il y a quelques années une belle émotion dans Guernesey. Les promeneurs matinaux qui attendaient l'arrivée des vapeurs d'Angleterre sur le quai de la Blanche Rocque, furent étonnés de voir flotter un lambeau d'étoffe claire sur Brehon, et l'étonnement devint de la stupéfaction et de l'effroi quand on s'aperçut que ce lambeau d'étoffe qui ondulait au vent était le drapeau tricolore français. Avec la rapidité de l'éclair, le bruit se répandit dans l'île que la France avait occupé l'écueil, et, en moins de deux heures, les quais de Saint-Pierre étaient noirs de monde, couverts de spectateurs anxieux qui braquaient avidement leurs jumelles sur Brehon. Un individu qui aurait apporté un télescope eût fait une recette monstre.

Les têtes étaient montées, la terreur à son paroxysme; des gens bien informés affirmaient que l'escadre française était embossée derrière Herm, et qu'il fallait se préparer à repousser une descente de l'ennemi.

On prévint le gouverneur, qui prévint le fort George, et une barque montée par des soldats de la garnison se détacha pour aller en reconnaissance. La foule, haletante et presque sans souffle, suivait les évolutions du frêle esquif balancé sur les vagues; on s'attendait, de seconde en seconde, à entendre le retentissement du canon, lorsqu'on vit disparaître le drapeau qui causait tant d'émoi. Les soldats n'avaient eu que la peine d'amener eux-mêmes le pavillon, car l'écueil était absolument désert, et l'on ne sut jamais quelle main inconnue avait, à la faveur de la nuit, opéré cette mystification, qui se termina par des lazzi et des éclats de rire.

On voit très bien cet écueil de Brehon en allant de Guernesey à Herm par le petit vapeur, qui met à peine une demi-heure à accomplir cette traversée. C'était autrefois une partie de plaisir excessivement courue, lorsque Herm possédait une joyeuse hôtellerie où les Guernesiais allaient se dérider en aimable compagnie et faire des « *nopces et festins* » à l'abri des regards indiscrets et prudes de leurs compatriotes de la grande île. Plus tard, quand l'auberge eut fermé ses portes, Herm continua d'être très fréquenté dans la belle saison, mais par une société toute différente. C'était le paradis des enfants, la terre de prédilection des bébés, car la petite île d'Herm possède ce qu'on ne trouve nulle part ailleurs dans l'archipel, une plage chargée de coquillages. La pointe nord-est de l'îlot n'était qu'un énorme banc de coquilles de mer de tous genres et de toutes les dimensions; elles s'étaient accumulées là en véritables monticules, et les bébés s'y ébattaient à leur aise et en rapportaient une ample cueillette dans Guernesey, où elles sont excessivement rares.

On passait ainsi une journée charmante; la provende des coquillages alternait avec la baignade sur une plage de sable sans pente appréciable, sans danger, en face même du port de Saint-Sampson; et, mollement étendus sur l'herbe ou sur le sable doré et fin, les parents

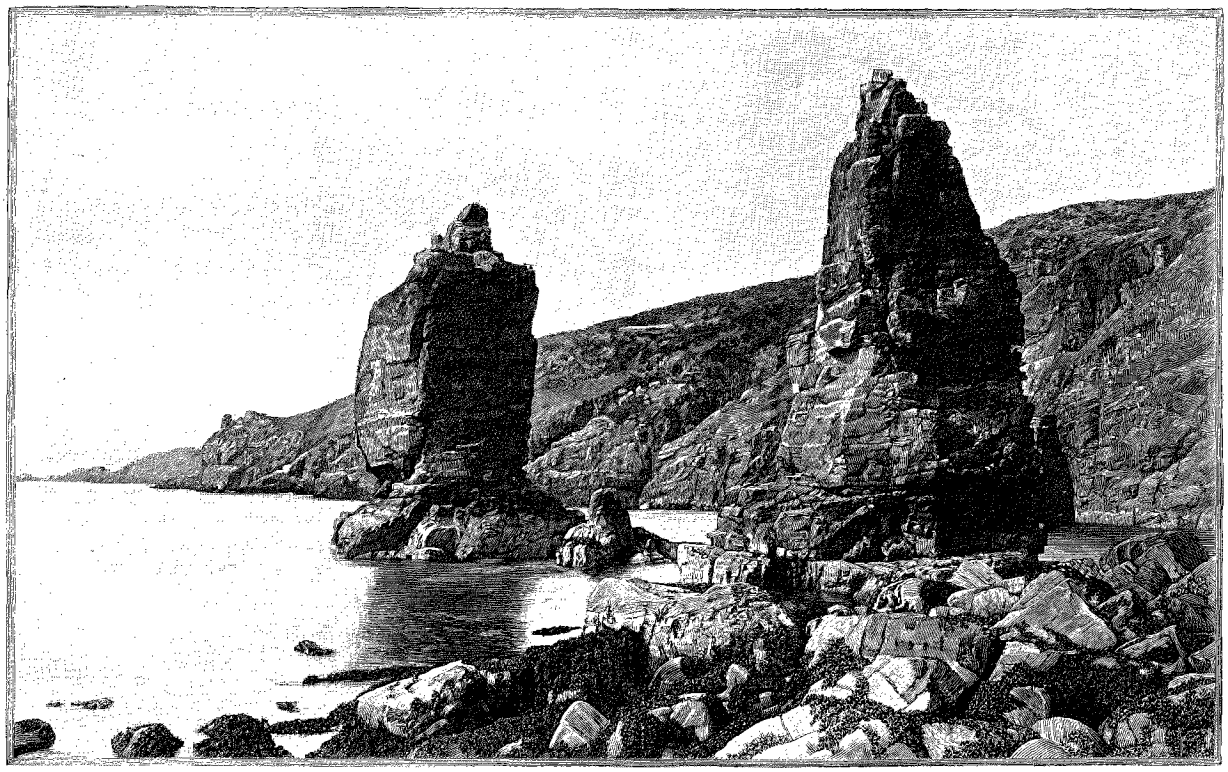


PORT DU MOULIN [1] (PAGE 209).

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

surveillaient les ébats des garçons et des fillettes dans les flaques d'eau salée sans profondeur. En face, on avait le panorama de Guernesey, le mouvement des navires entrant dans les ports de Saint-Pierre et de Saint-Sampson ou en sortant, et cette solitude, délicieuse et animée, n'était troublée que par le bruit du tramway à vapeur entre les deux villes guernesiaises, dont le sifflet strident se faisait entendre à travers le bras de mer tapissé de roches qui constituent, entre Guernesey et la pointe nord d'Herm, une chaussée presque ininterrompue. La tradition veut, du reste, que jadis Herm ait été couvert de bois dans lesquels on entretenait des troupeaux de daims et de cerfs, qui



LES AUTELETS[1] (PAGE 209).

traversaient fréquemment le chenal à mer basse, sautillant de roche en roche et de flaque en flaque, et venant se promener dans les terrains du Valle, à l'extrémité septentrionale de Guernesey. Aujourd'hui Herm est absolument déforesté, et en fait de gibier on n'y trouve que des lapins et un troupeau de kangourous importés par le propriétaire actuel et qui s'ébattent en liberté sur ses pelouses à l'herbe imprégnée de sels marin. Les lapins fourmillent. En été, l'affluence de promeneurs les rendait inquiets et ils disparaissaient dans leurs terriers; mais dans la mauvaise saison on les rencontrait en escouades serrées, courant dans tous les sentiers et s'approchant des masures sans aucune espèce de frayeur. Un jour d'avril, lorsque Herm était encore déserté par sa clientèle estivale, nous avions, avec quelques amis, frété un bateau pour faire une excursion dans l'île minuscule. Nous venions de débarquer et nous suivions en flânant le chemin du rivage, lorsque nous aperçûmes dans un champ, à notre droite et à quelque distance, une masse énorme de points sombres et immobiles; on eût dit des tas de cailloux arrondis, mais en telle quantité, que l'herbe en disparaissait et qu'on ne la voyait que par plaques étroites entre les rangées de pierres noirâtres. Nous approchions très intrigués, nous demandant d'où pouvaient provenir ces tas de cailloux ronds, lorsqu'un remue-ménage insolite se produisit; les cailloux étaient des centaines de lapins qui, ne s'attendant pas à la visite de touristes, faisaient paisiblement leur sieste dans le champ; ils détalèrent devant nous en rangs pressés et s'enfuirent dans les replis de la falaise.

C'est assez dire qu'il ne fallait pas être un bien grand Nemrod pour accomplir à Herm d'étonnantes prouesses cynégétiques. On était sûr de rentrer au logis avec le carnier garni; le fusil était presque une superfluité, un bâton eût suffi.

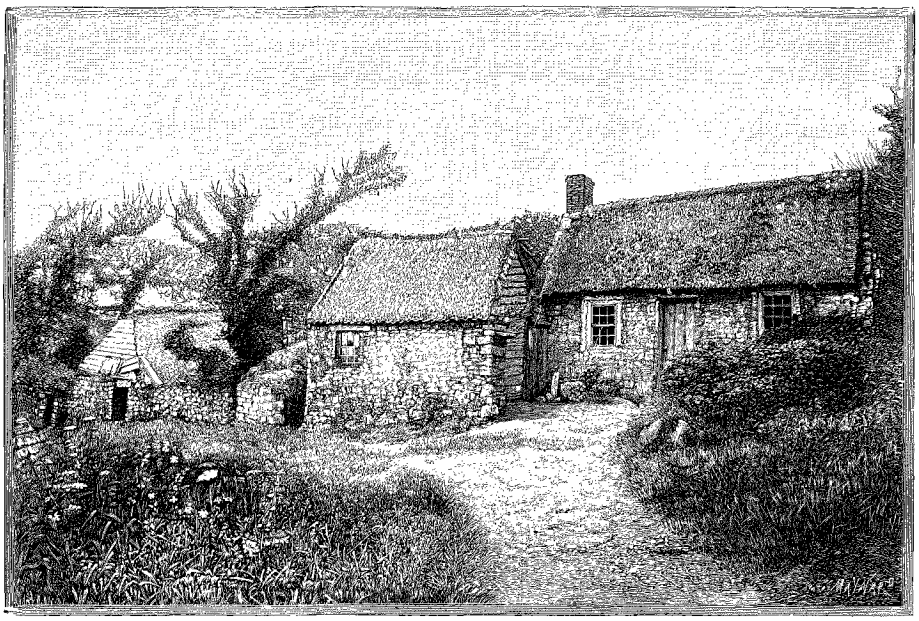
La chasse n'était pas la seule distraction que Herm offrît à ses admirateurs. La pêche y est facile et abondante; au moment des grandes marées d'équinoxe, le poisson pullule, et que de nuits charmantes nous avons passées à Herm à la poursuite des « ormers » dans les anfractuosités des rochers! C'est alors qu'il faut voir Herm; le spectacle de l'îlot à mer basse est complètement différent de celui de la marée haute. La mer, en se retirant au loin, agrandit de moitié le domaine

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

insulaire; elle laisse à découvert d'immenses espaces de sable et de rochers déchiquetés.

Hélas! ce sont choses du passé et souvenirs d'antan que ces aimables réminiscences. Herm est fermé au commun des mortels; Herm est maintenant gardé par un propriétaire jaloux de son bien, qui en défend l'accès. L'île est barricadée; les touristes peuvent encore débarquer dans son petit port, protégé par une courte jetée de granit, qui abrite quelques batelets de pêche; de là, suivant un étroit sentier le long de la côte orientale, il leur est permis de gagner la plage, dont les coquillages disparaissent de jour en jour, emportés par cette mer fantasque qui les y avait déposés à foison et à loisir, qui les reprend et les transporte sur d'autres rives; mais c'est tout ce que la tolérance d'un grand seigneur accorde aux excursionnistes. Des barrières



FERME DE LA FRÉGONDÉE[1] (PAGE 209).

défendent l'accès du reste du domaine. Adieu les gaies promenades sur les roches couvertes d'ajoncs et de splendides fougères, adieu les songes dorés dans les petits chemins tapissés de bruyères aux fleurs roses! Tout cela est réservé, on ne peut plus vagabonder dans le joli vallon retraité de Belvoir, qui descend à la séduisante et romantique baie du même nom; défense d'escalader le monticule qui court de part en part, du nord au sud, à travers l'îlot allongé, long de 3 kilomètres à peine, abrupt au midi et s'inclinant en pente douce vers la plage septentrionale. On avait une vue idéale de cette protubérance rocheuse qui forme comme l'épine dorsale de l'île; le regard errait sur un panorama divin d'îles, de rochers et d'écueils, avec la mer bleue fermant de tous côtés l'horizon. Regrets superflus: Herm est perdu pour les rêveurs et pour les artistes. Cette île microscopique a eu des destinées extrêmement mouvementées et fantaisistes. Elle appartient à la couronne anglaise, et son propriétaire n'est que le locataire de l'Angleterre, qui la lui concède par bail emphytéotique. De nombreux titulaires, et de tous les genres, se sont succédé au cours de ce siècle; aucun d'eux n'y a fait fortune. On y exploitait naguère des carrières de granit, qui furent bientôt abandonnées. L'île devint ensuite la propriété de religieux qui en défrichaient le sol, cultivaient les terres et convoyaient leurs produits dans des barques à Saint-Pierre-Port; ils ne tardèrent pas à s'en lasser, et après de longs efforts pour trouver un acquéreur, l'île passa entre les mains d'un colonel anglais, tôt dégoûté à son tour de sa solitude. Elle fut alors vendue à une société écossaise, qui y installa une sécherie de poisson; mais les résultats ne répondirent pas à son attente et l'îlot fut de nouveau mis en vente.

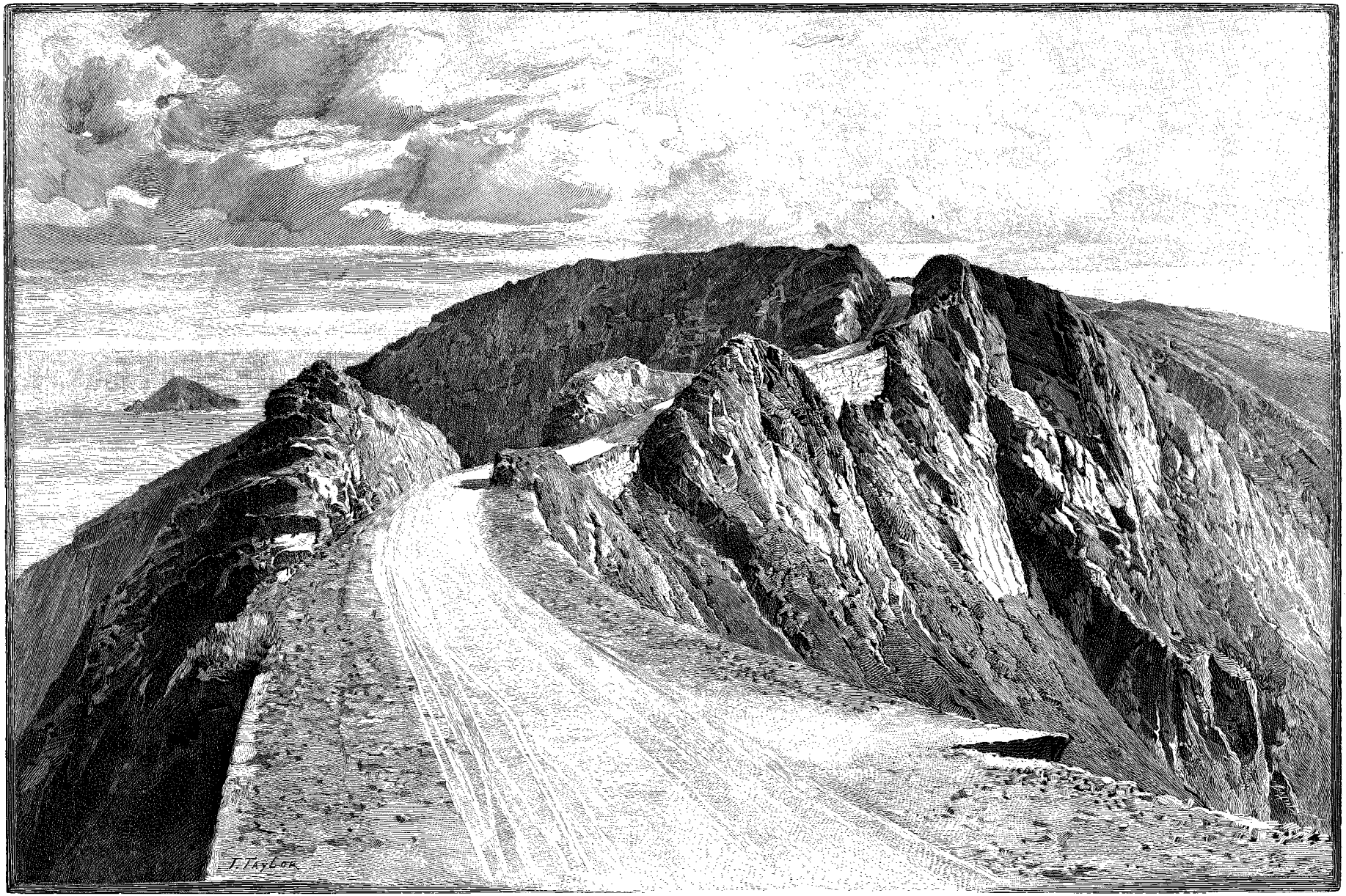
Herm a enfin trouvé un acquéreur sérieux dans la personne du prince Blücher de Wallenstadt, un grand seigneur allemand, qui y passe plusieurs mois de l'année dans une retraite absolue et ne veut pas que sa délicieuse solitude soit troublée par les allées et venues des promeneurs et l'inquisitoriale curiosité des touristes. Il la garde jalousement pour lui et pour lui seul. On le regrette, mais en somme c'est son bien, et personne n'a le droit d'y trouver à redire. Si charbonnier est maître dans sa maison, à plus forte raison prince est maître dans son manoir, et le nouveau propriétaire d'Herm n'a pas tous les torts de désirer vivre seul et tranquille dans la simple et blanche construction seigneuriale adossée à la verdoyante falaise où il coule des jours heureux et paisibles, au centre de ce ravissant domaine, loin des importuns, dans le commerce austère de la nature fruste et de la mer sauvage.

Jethou est un gros rocher affectionné par les goélands et séparé de Herm par un chenal de 500 à 600 mètres, interrompu çà et là par des brisants et des hauts-fonds qui émergent à marée haute. Au moyen âge, c'était une vigie d'où l'on signalait les pirates à la population de Guernesey. L'îlot se prolonge au sud, par delà un étroit couloir de mer, par le groupe curieux des Ferrières, découpés en pinacles et en aiguilles du plus pittoresque effet.

Des lapins et des perdrix rouges sont, l'hiver, avec

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA COUPÉE À SERCQ (PAGE 209). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les oiseaux de mer, les seuls habitants de Jethou, qui, comme Herm, appartient à la couronne britannique.

Sur un promontoire à pic dominant les flots se juche une belle maison, où, l'été, M. Austin Lee, de l'ambassade d'Angleterre à Paris, locataire de l'île, vient oublier les sécheresses de la diplomatie dans la contemplation des vagues. Étrange idée, dira-t-on, que de se confiner dans un îlot large comme un mouchoir de poche, sans havre, où l'on ne peut aborder que dans un léger bateau à faible tirant d'eau, loin de toutes communications et de toutes relations sociales.

Ceux qui ont visité Jethou, ceux qui de la véranda de sa coquette demeure ont laissé errer leurs yeux sur les dentelures de Herm, ceux qui se sont rassasiés de l'éblouissante vision de Crevichon, assis dans les flots comme un sphinx surveillant à la fois Herm et Jethou, ceux qui, au fort des tempêtes, ont vu ce fantôme de pierre secouer sa crinière blanche d'écume, comprendront que Jethou n'est pas une trappe de misanthrope ou de spleenétique, mais une retraite propice aux douces rêveries et aux intimités. On y vit dans un silence auguste, dans un repos biblique; ce n'est pas une villégiature vulgaire, et M. Austin Lee, en plantant sa tente sur ce rocher, n'a pas étonné ceux qui, à Paris comme dans l'archipel, ont pu apprécier les raffinements de l'esprit et les délicatesses de goût de cette exquise et fine nature de lettré et d'artiste.

XXI

Le vapeur *Courier*, qui fait le service entre Guernesey, Auregny et Cherbourg, se balance d'une manière inquiétante et tire avec fureur sur les cordes qui l'amarrent au quai Albert.

La tempête a fait rage toute la nuit; le vent s'est calmé aux premiers rayons du jour, mais la mer est encore tourmentée et les grosses vagues qui escaladent les parapets des quais et rebondissent avec fracas dans le bassin ne sont pas d'un bon augure pour les estomacs peu solides.

C'est jeudi, jour d'excursion à Auregny, et la cloche a beau tinter pour appeler les retardataires, rares sont les passagers qui osent affronter le déchaînement des vagues.

Le capitaine est à son bord, et c'est un vieux loup de mer que le commandant Whales, il en a vu de toutes les couleurs depuis tant d'années qu'il dirige son navire à travers les écueils entre Guernesey et Cherbourg.

« Partirons-nous, capitaine?

— On part toujours, monsieur.

— La mer pue. Le passage sera mouvementé et laborieux.

— Quand on ne passe pas dessus, on passe dessous.»

Et sur cette réflexion philosophique peu faite pour rassurer les timorés, le capitaine, impassible et calme comme une vivante énigme, donne des ordres; la passerelle est retirée, les amarres lâchées, on sort du bassin, on passe sous le feu de la Blanche Rocque, et l'on gagne le large.

Tout à coup le vapeur penche, se redresse, grimpe sur la crête d'une grosse vague, retombe dans un abîme écumant, les chaînes grincent, on tangue ferme, tout roule sur le pont de tribord à bâbord, et deux vieilles duègnes qui s'obstinaient à défier la rafale mesurent le parquet et s'affalent de toute leur longueur; l'une sur les pieds d'un matelot dont les cors écrasés protestent en vain, l'autre la tête dans un baquet providentiellement placé là, car le mal de mer fait son effet à la suite de la secousse inattendue, et des clameurs rauques attestent que le monstre laboure les entrailles de la voyageuse presque insensible.

Le capitaine rit sous cape, comme il convient à un capitaine anglais qui sait garder sa dignité dans les occasions les plus funambulesques, et, par un heureux hasard, le vent étant propice, on hisse la grande voile, et le navire, soutenu sur l'eau et poussé par le souffle impétueux d'Éole, rase la surface de l'abîme liquide, emporté dans une course vertigineuse en zigzag et incessamment balayé par les flots impuissants.

Rien à craindre : le capitaine Whales est au gouvernail, et de plus il a allumé sa pipe, symptôme tout à fait rassurant.

Le navire décrit courbe sur courbe pour éviter les brisants; dans cette course échevelée, il paraît sursauter dans des corridors de rochers, mettre le cap sur des écueils, dont les têtes floconnent sous les assauts du flot, s'en éloigner, puis y revenir. Sercq est noyé dans les embruns, qui se précipitent avec frénésie sur sa gigantesque falaise. Herm et Jethou dansent une folle sarabande dans les vagues ameutées; on les contourne, elles se montrent sous des aspects très divers; on relève le goulet du port de Saint-Sampson, les côtes s'abaissent et la pointe nord de Guernesey ne tarde pas à disparaître dans la rafale.

Au loin, vers l'ouest, se montre un groupe d'écueils, dont le plus élevé est surmonté d'une tour blanche. Ce sont les Casquets, archipel rocheux long de deux kilomètres, et dont les trois phares sont à trente-quatre mètres au-dessus du niveau des plus hautes marées. Les annales de ces récifs, entre lesquels les vagues courent et déferlent avec une effroyable impétuosité, ne sont qu'une longue histoire de sinistres et de naufrages. C'est sur les Casquets ou dans le Raz Blanchart — les récits sont contradictoires — que se perdit corps et biens en 1120 la *Blanche Nef*, qui portait le prince Guillaume, fils unique du roi Henri Ier. Le blanc vaisseau allait de Normandie en Angleterre lorsqu'il fut surpris par la tempête et brisé sur des récifs; le prince royal, qui avait trouvé refuge dans une des barques du navire commandé par Fitz Stephen, avec un équipage de « cinquante marins de renom » sous ses ordres, ne voulut pas quitter le lieu du sinistre sans tenter de secourir sa sœur, la comtesse de Perche, et ce dévouement fraternel fut la cause de sa mort : tant de naufragés se précipitèrent dans la frêle barque, qu'elle

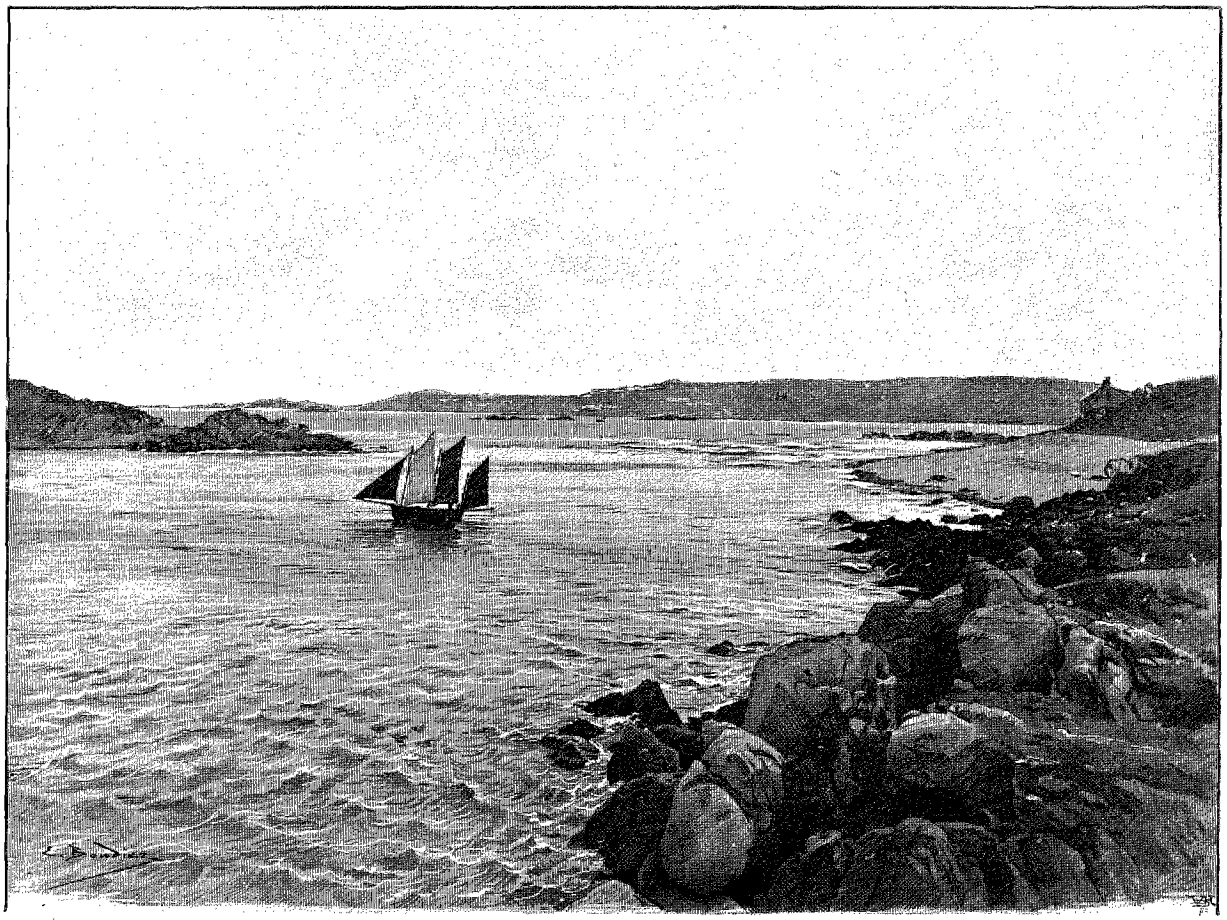
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sombra. Le commandant Fitz Stephen resta accroché toute la nuit à un aviron flottant; au matin, en apprenant d'un boucher de Rouen, qui était avec lui le seul survivant du désastre, que le royal passager avait péri, il leva les bras au ciel en s'écriant : « Malheur à moi ! » et disparut dans l'abîme. A dater du moment où il reçut la fatale nouvelle, le roi Henri tomba dans une morne stupeur; jamais depuis on ne vit un sourire effleurer ses lèvres et éclairer sa glaciale physionomie. Un navire de guerre russe et le *Victory*, vaisseau de cent dix canons de l'escadre anglaise, figurent dans la longue liste des bateaux brisés sur la masse granitique nue et désolée; onze cents hommes furent engloutis dans ce dernier naufrage.

L'îlot conique qui porte les phares et contre lequel les vagues rugissent avec fureur, même dans les temps calmes, est habité par quatre gardiens qui se relayent tour à tour; mais, de 1828 à 1849, une famille d'Auregny habita seule l'étroit rocher, cultivant des pommes de terre et quelques légumes dans de la terre apportée de l'île voisine. Ils ne voyaient personne, rien que les navires à l'horizon, évitant avec soin les abords des dangereux récifs; ils ne recevaient de nouvelles que par les vapeurs de l'Amirauté qui, de loin en loin, venaient renouveler leurs provisions. Lorsque l'aîné des enfants, une fille, atteignit ses vingt ans, on l'envoya à Auregny. En débarquant, elle fut effrayée à la vue d'une vache, et poussa cette exclamation : « Quel gros chien ! » Elle était à peine depuis quelques jours dans la petite île qu'elle demanda instamment à retourner sur son rocher : « Le monde, dit-elle, est trop grand et trop plein de tumulte pour moi ».

A la droite des Casquets se montre le massif rocher d'Ortach, et le vapeur pénètre dans la passe du Swinge, ou du Singe, hérissée de brisants. Que l'on vienne de Guernesey ou de Cherbourg, les approches d'Auregny sont également dangereuses : ici c'est le Raz Blanchart, là c'est le Swinge, deux couloirs semés de roches de toutes dimensions et où les courants sont rapides et traîtreux. Malheur au marin qui abandonnerait, ne fût-ce qu'un instant, son gouvernail : le navire dériverait de sa route, et serait entraîné sur les récifs et mis en pièces.

La mer est transformée par la tempête en une nappe d'eau savonneuse et blanchâtre; ce n'est plus la mer, c'est un torrent laiteux qui coule de roc en roc, de cascade en cascade, et bat avec acharnement la coque du solide et résistant vapeur. A travers une buée transpa-



ILE DE HERM, VUE DE JETHOU[1] (PAGE 214).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

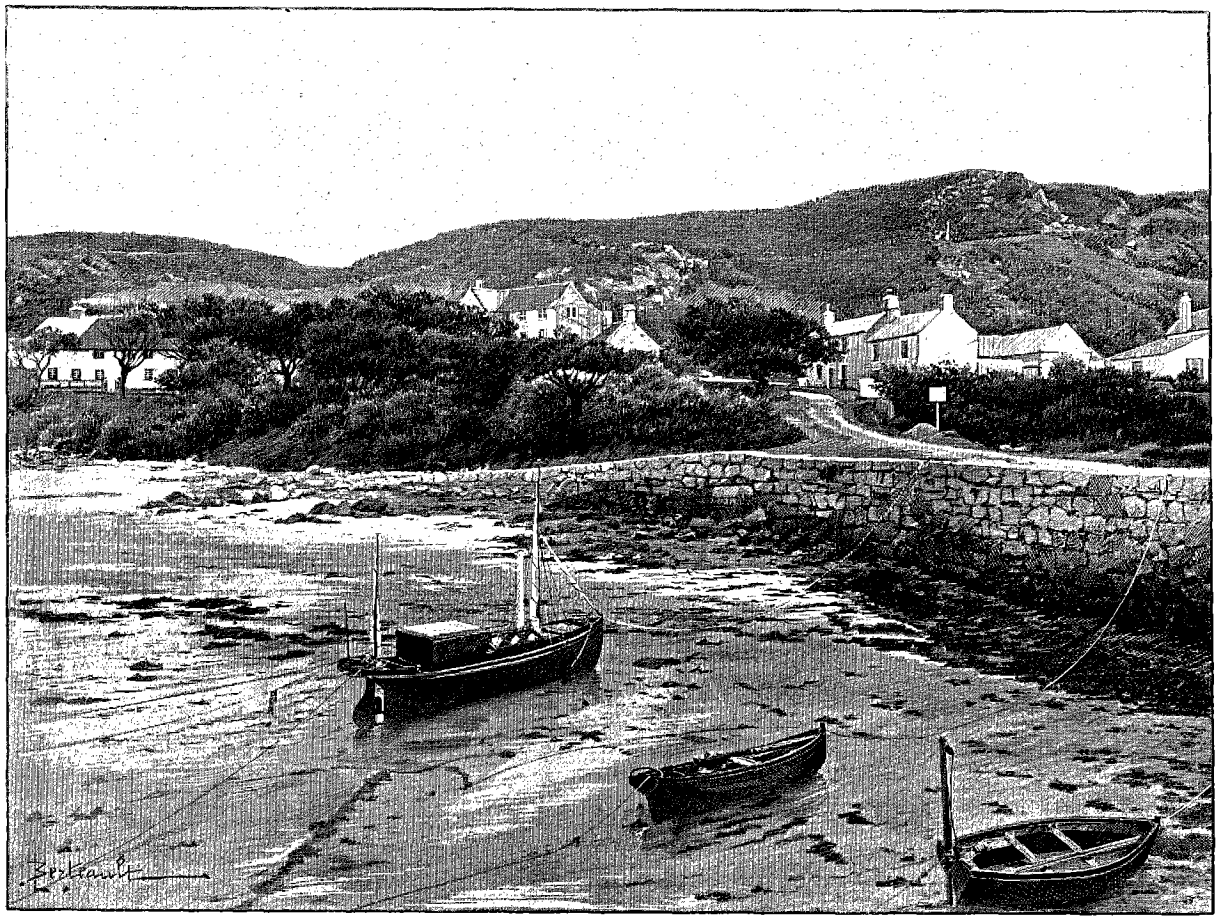
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rente, on distingue le haut plateau grisâtre d'Auregny, supporté par d'imposantes falaises aux nombreuses découpures, précédées de roches taillées en aiguilles et en pointes terminées par des dents de scie grimaçantes. La côte est formidablement embastionnée; de la baie de Longy au sud-est à la rade de Braye au nord-ouest, se succèdent sans interruption des glacis, des murs percés de meurtrières et d'embrasures dans lesquelles bâillent des canons; chaque promontoire, chaque pointe de roc porte un fort, une batterie, un ouvrage de défense.

Auregny est une forteresse et une caserne; c'est le marque le fort Clanque, dominant la baie du même nom; puis on contourne le brise-lames en morceaux avant d'entrer dans le vaste bassin rectangulaire du port de Braye, borné à droite par la jetée longue de 4 300 pieds qu'émiettent les vagues et à gauche par des collines arrondies, que surmontent les forts du Château d'Etoc et Touraille.

On met pied à terre sur la partie du brise-lames respectée par la mer; nous sommes à Auregny.

L'île d'Auregny — c'est l'orthographe locale et officielle, et c'est à tort qu'en France on écrit Aurigny —



LE PORT DE HERM [1] (PAGE 216).

Gibraltar de la Manche. L'Angleterre en a fait une menace pour Cherbourg, une position militaire de premier ordre; elle a dépensé des sommes colossales pour y créer, dans la rade de Braye, un port de refuge pour ses escadres; mais les fureurs de la mer ont déjoué tous les calculs du génie britannique, et l'immense brise-lames érigé à grands frais a été, à peine achevé, coupé en trois tronçons par les tempêtes; les travaux ont dû être définitivement abandonnés.

Le vapeur passe entre l'îlot de Burhou, peuplé de lapins et d'une multitude d'oiseaux de mer qui y font leurs nids, et la côte auregnaise, sur laquelle on re-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

est la plus septentrionale des îles normandes de la Manche; elle n'est éloignée que de 15 kilomètres du cap de la Hague et de la côte française du Cotentin. Longue de 6 kilomètres sur 3 de plus grande largeur, elle affecte la forme d'un plateau rocheux dirigé du sud-ouest au nord-est, avec une dépression assez marquée dans sa partie centrale. Sa population est de 1 843 habitants, dont 451 hommes de garnison. Le point culminant de l'île atteint 90 mètres.

L'Angleterre entretenait autrefois un gouverneur à Auregny; le poste a été supprimé et Auregny fait partie du gouvernement militaire de Guernesey; le lieutenant-gouverneur de cette île y délègue ses pouvoirs au commandant de la garnison. Auregny a son petit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parlement, ses États, ses chefs-plaids et sa cour de justice, composée d'un juge nommé par la Couronne, président, et de six jurés-justiciers élus à vie par leurs concitoyens. Cette cour n'inflige pas de peine au delà d'un mois d'emprisonnement ou cinq livres sterling d'amende; lorsque le délit entraîne un châtiment plus grave, elle traduit le prévenu devant la cour royale de Guernesey. L'île ne forme qu'une paroisse, administrée par deux connétables et une *douzaine* dont les membres sont nommés à vie, comme les jurés-justiciers.

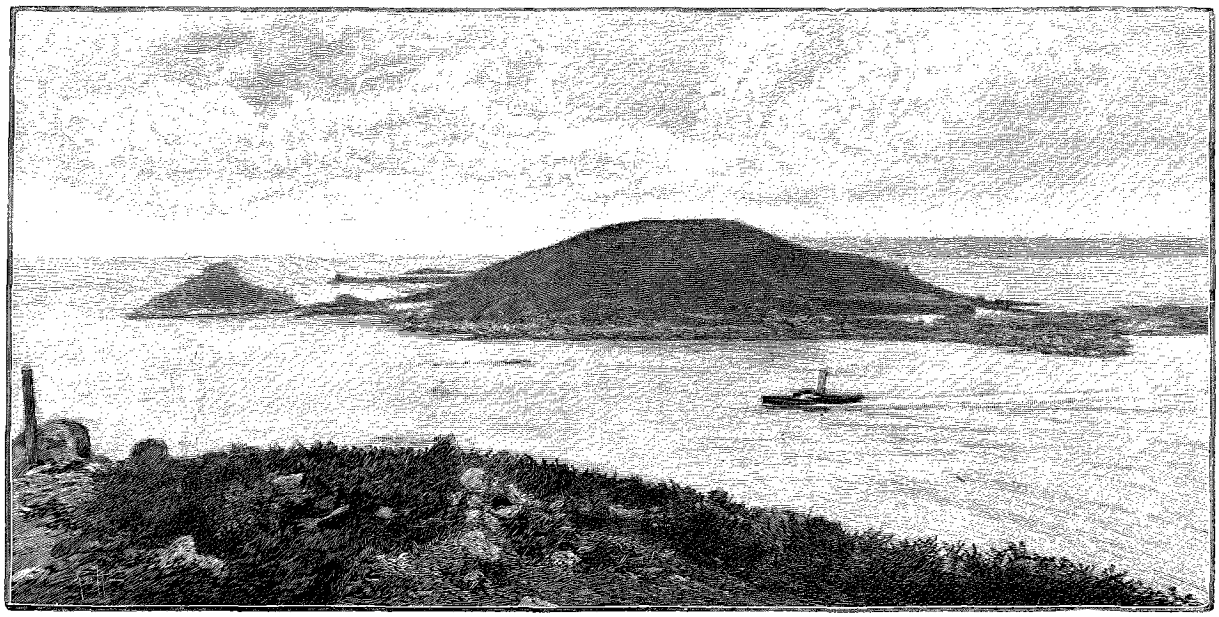
Du débarcadère, l'aspect de l'île n'a rien de tentant. De mornes murailles grises, des fortifications sombres, des débris des travaux abandonnés; on dirait une terre proscrite et désertée par ses habitants, et, en effet, l'île d'Auregny a compté jusqu'à 4 000 âmes, pendant la construction du port de refuge. Tout un village s'était édifié pour cette population de passage; c'est ce qui explique le grand nombre de maisons vides et tombant en ruines qui frappent les yeux du touriste, auprès du hameau de Crabbie, où une petite colonie irlandaise se groupe autour de l'église catholique.

L'impression est tout autre lorsqu'on a gravi les flancs de la colline et qu'on se trouve dans la ville de Sainte-Anne, proprette et paisible bourgade où l'herbe croît dans les rues. C'est encore le désert que cette infime capitale, mais un désert agréable et qui n'a rien de repoussant. L'église paroissiale, dont les Auregnais sont fiers à juste titre, est le plus bel édifice religieux de l'archipel de la Manche; dédiée à sainte Anne, elle fut construite en 1850 dans le style gothique sur les plans de sir Gilbert G. Scott, et donnée aux habitants par le fils du lieutenant général Le Messurier, le dernier gouverneur de l'île. Elle est entourée du cimetière, et le terrain est enclos par une porte monumentale, dite *Albert Memorial*, érigée en mémoire du Prince-Consort.

A Sainte-Anne et dans l'île entière, on n'entend parler que l'anglais; la population d'origine a été longtemps noyée dans l'immigration britannique, le français a disparu pendant la construction des forts et du brise-lames, et, les ouvriers étrangers partis, les Auregnais, ayant perdu l'habitude de parler leur patois normand, ont continué à se servir de l'anglais comme langage usuel. La nombreuse garnison anglaise a naturellement aussi été pour beaucoup dans la disparition de notre langue de l'île si proche de la Normandie continentale.

La campagne auregnaise offre un aspect très différent de celle de Jersey et de Guernesey. Elle est moins habillée, moins pomponnée. Ici plus de parcs aux belles futaies, aux fleurs pimpantes, aux arbres des tropiques; dans l'enceinte de la ville, quelques jardins, un bouquet d'arbustes grêles appelé avec emphase « le Bois » par les habitants; au dehors, sur le plateau, dans les courts vallons, des fermes, des chaumières rustiques, pas de haies, des champs séparés par des tas de pierres, et des prairies où paissent ces belles vaches laitières qui ont donné leur nom à toute la race du bailliage de Guernesey, généralement appelée race auregnaise ou des *Alderneys*.

Auregny est de toutes les îles de l'archipel la plus déshéritée. Elle ne communique avec la Grande-Bretagne que par Guernesey; avec la France, que par un service hebdomadaire sur Cherbourg. En hiver, la correspondance n'y arrive que deux fois par semaine par les bateaux de Guernesey, le mardi et le samedi. Il lui manque un bon port marchand pour expédier son



ILE DE JETHOU, VUE DE HERM [1] (PAGE 216).

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

granit; il lui manque des communications directes et fréquentes avec la métropole pour développer son agriculture en favorisant l'exportation de ses produits.

Cet isolement est injuste et immérité; et, pour mettre le comble à cet abandon, Auregny est resté jusqu'ici en dehors du mouvement des touristes. Elle a cependant ses charmes, l'île délaissée : des plages d'un beau sable jaune ferme et résistant, d'adorables petites criques, d'altières falaises; sa côte sud-est est merveilleuse de grandeur : ici des roches percées de part en part formant des arches superbes, là des anses admirablement dessinées, les ruines de son château d'Essex, dont le donjon entouré de murailles se mire de haut dans les flots, la Roche Pendante, gigantesque bloc en pyramide qui adhère par la base à la falaise, dont il est séparé dans le haut par une gorge étroite aux parois verticales. Et quelles étonnantes vues de mer, sur les îles, Herm, Jethou, Guernesey, estompés dans la brume, la côte du Cotentin, le phare de la Hague et sa langue de sable s'avançant dans le flot bleu; ce coin extrême du continent français, vu du plateau auregnais, paraît si proche qu'on le dirait soudé à la petite île, qu'on croit pouvoir le toucher de la main! Auregny a, comme les autres îles, tout ce qu'il faut pour attirer et séduire l'étranger, avec un regain de rusticité en plus; et, pour celui qui adore les grandes scènes de rochers et les majestueux spectacles de la mer, il n'est pas de terre plus propice à la contemplation et à la rêverie dans l'archipel de la Manche.

Telles sont ces îles, « morceaux de France tombés à la mer et ramassés par l'Angleterre », suivant la pittoresque définition de Victor Hugo.

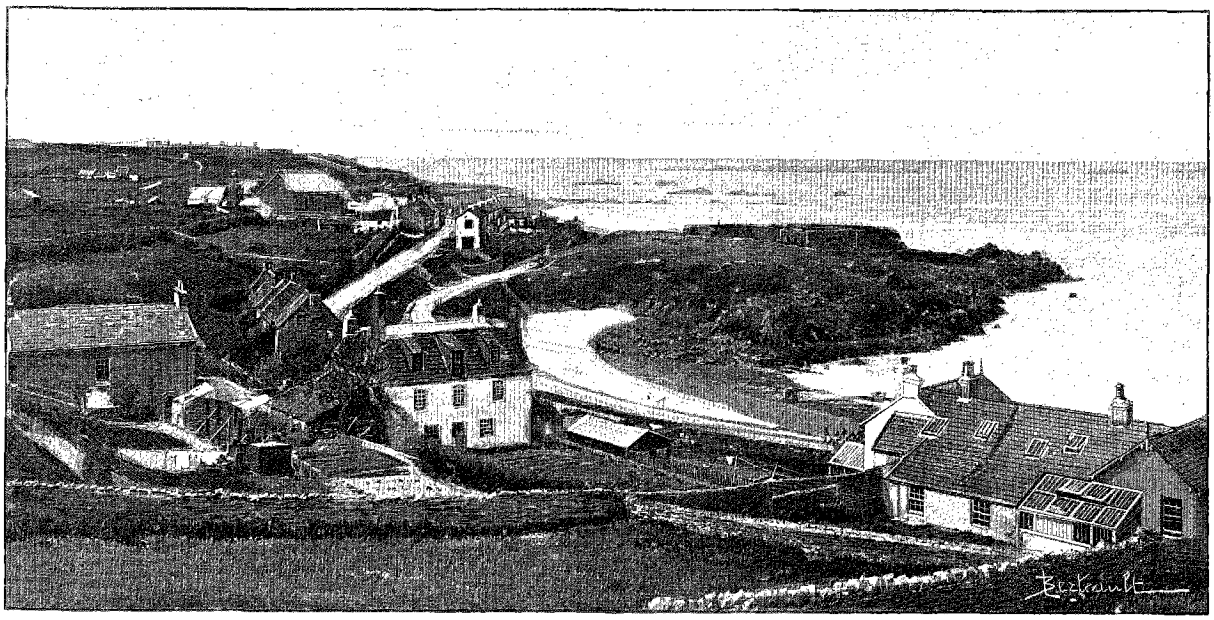
Tout en elles est anachronisme et paradoxe, et cet enchaînement de contradictions n'est pas l'un des moindres attraits pour ceux qui visitent ces attachantes petites terres insulaires.

Elles ne font pas partie de la Grande-Bretagne, elles ne constituent pas des colonies anglaises; elles sont indépendantes et libres sous la suzeraineté des souverains de l'Angleterre, et ceux-ci n'exercent cette suzeraineté qu'en leur qualité de ducs de Normandie. Dans les actes publics, la reine d'Angleterre est titrée « reine du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, *duchesse de Normandie*, défenseur de la Foi ».

Fortes de leur arsenal de franchises, librement concédées par les rois d'Angleterre depuis Jean sans Terre, les îles ont toujours défendu leurs institutions autonomes, et, chaque fois que le Parlement anglais a voulu porter sur ces libertés une main sacrilège, les îles se sont levées et ont adressé au souverain des remontrances qui ont toujours été entendues.

Leurs droits sont imprescriptibles, car elles n'ont jamais été conquises. William Le Marchant, juré-justicier de la cour royale de Guernesey, exposait, en 1769, le régime politique des îles dans ces quelques lignes claires et précises :

« Nous formons un État distinct et séparé de l'Angleterre, quoique sous le même souverain. Nul acte du Parlement n'est considéré ni suivi dans ces îles, quoiqu'elles y soient spécialement mentionnées, à moins qu'il ne nous soit transmis avec un ordre du Conseil; — et même ces actes, ces ordres, quelque respectables qu'ils soient, n'ont point force de loi ici jusqu'à ce qu'ils aient été vérifiés par la Cour royale et enregistrés sur nos Records. »



HAMEAU ET BAIE DE CRABBIE [1] (PAGE 221).

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

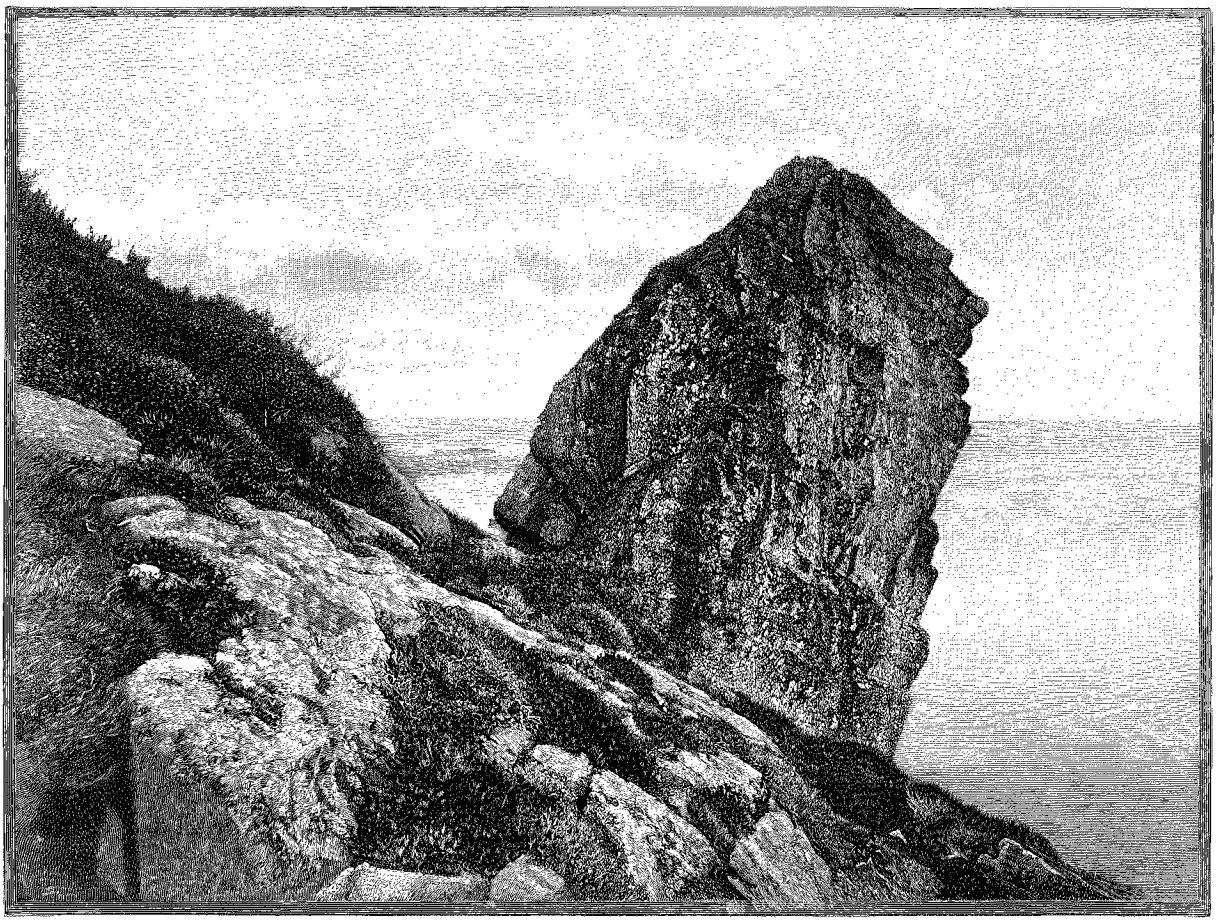
Les insulaires revendiquent hautement leurs privilèges : « Nous sommes les Normands, s'écrient-ils, et c'est nous qui avons conquis l'Angleterre ».

Les îles forment deux groupes politiques et administratifs distincts et indépendants l'un de l'autre : le bailliage de Jersey et le bailliage de Guernesey, qui a pour satellites les petites îles adjacentes d'Auregny, de Sercq, de Herm et de Jethou. Ces deux unités ont chacune leurs États et leur cour de justice; elles font leurs lois, disposent de leurs revenus et s'administrent elles-mêmes. On juge d'après la coutume de Normandie; les avocats insulaires font leurs études aux Facultés françaises de Caen ou de Rennes.

Jersey et Guernesey sont des républiques, mais des républiques féodales.

La dîme existe, les droits seigneuriaux aussi; les citoyens lésés poussent encore « la clameur de Haro », invoquant leur duc, comme au temps de Rollon : « *Haro! haro! mon prince, à l'aide, on me fait tort* », et tout s'arrête à ce cri de détresse jusqu'à ce qu'il ait été statué en justice, et ce sous peine de félonie et de lèse-majesté.

Les îles sont divisées en fiefs, dont les possesseurs sont tenus d'assister, à Guernesey, aux chefs-plaids, et ce n'est pas sans étonnement qu'on entend à ces assemblées évoquer l'abbé du mont Saint-Michel, l'abbé de Noirmoutier, l'abbé de Blanchelande, l'abbé de la Rue Frairie, l'abbé de la Croix Saint-Geffroy, l'abbesse de Caen, tous les titulaires des anciens fiefs ecclésiastiques confisqués par la Couronne lors de la séparation de l'Angleterre d'avec l'Église romaine. Certains de ces fiefs ont leurs cours particulières, avec leurs sénéchaux, vavasseurs, etc., qui perçoivent les redevances et rentes au taux fixé chaque année par la cour : tel habitant doit à la reine, parce qu'il vit sur l'un de ses fiefs, une couple de chapons, tel autre deux poules, un troisième deux douzaines d'œufs, ou un certain nombre de boisseaux de blé.



LA ROCHE PENDANTE [1].

L'Angleterre tient garnison dans les îles, qui sont des sanatoires pour ses troupes débilitées par le séjour aux colonies; mais les îles ont leurs milices, chargées de la défense du sol insulaire, et qui ne peuvent être appelées à coopérer aux actions militaires de l'Angleterre en dehors de leur petit pays.

On compte encore officiellement en livres et en deniers tournois, mais cette monnaie est idéale; il faut réduire en livres sterling dans la pratique. 14 livres tournois correspondent à 1 livre sterling. Les deux

1. *Gravure de Maynard, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

bailliages frappent des pièces de billon de 10 et 5 centimes : à Jersey, elles s'appellent *penny* et *half-penny* comme en Angleterre; à Guernesey, 8 doubles et 4 doubles. Double est une abréviation pour double denier. Les deux États émettent des billets de banque d'une livre sterling, de même que certaines banques particulières et aussi, à Jersey, les paroisses. La livre sterling n'a pas la même valeur dans les deux bailliages : elle est de 25 francs à Jersey et de 24 francs à Guernesey. Et, pour renchérir sur ces paradoxes monétaires, on ne trouve à Jersey que de la monnaie anglaise, tandis que Guernesey n'a que de l'argent français.

Les jurés-justiciers des deux îles ont des « honneurs et privilèges »; autrefois, au marché de Guernesey, ils choisissaient leur viande, et ce n'est qu'après ce choix que le public était admis à faire le sien.

Tous ces rouages antiques fonctionnent avec le vieux cérémonial; aux assises d'héritage de Jersey, le gouverneur monte le grand escalier de la Cour ou Cohue entre deux rangées de hallebardiers costumés comme au temps de la reine Élisabeth.

La constitution de Jersey est plus libérale que celle de Guernesey. A Jersey, les contribuables élisent directement leurs députés aux États; à Guernesey, les membres de la législature sont nommés par une sorte de scrutin au deuxième degré, qui exclut les censitaires de toute participation directe aux opérations électorales. Jersey a l'institution du jury; à Guernesey, c'est la Cour royale qui juge au criminel comme au civil.

L'isolement des îles a permis à ces institutions et coutumes de se maintenir jusqu'à nos jours; mais elles sont fortement battues en brèche à l'heure actuelle. Jersey a aboli les droits seigneuriaux; les seigneurs résistent, et le litige est pendant depuis plusieurs années devant le Conseil privé. A Guernesey, on demande impérieusement des réformes à la loi électorale; déjà les femmes « non couvertes de mari », comme dit l'ordonnance, ont été admises à voter dans les assemblées paroissiales. Dans les deux bailliages, un parti jeune et remuant poursuit l'exclusion des recteurs paroissiaux des États insulaires, dont ils sont membres de par leurs fonctions.

Le tiers état se lève contre la coalition du clergé et du patriciat; un vent de fronde souffle dans ces îles heureuses et paisibles, l'idée moderne pénètre dans ces forteresses féodales.

Le peuple murmure; le peuple réclame sa place au soleil et sa part dans la gestion des affaires publiques.

Le tonnerre gronde, dans le lointain, il est vrai; mais l'horizon est chargé de gros nuages noirs, signes précurseurs d'un orage qui peut éclater au moment où l'on s'y attendra le moins.

Comme une urne trop pleine qui soudain s'épanche, le flot montant des colères amoncelées menace de rompre les digues devenues impuissantes à le contenir et de tout engloutir sur son passage; il ne manque que la feuille de rose pour faire déborder le vase.... Et les institutions autonomes, les franchises et les libertés séculaires des îles courraient grand risque d'être entraînées dans le naufrage.

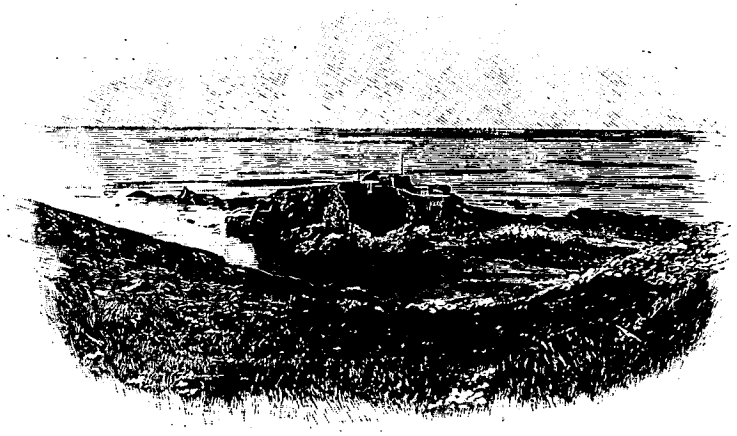
Il est temps encore, mais il n'est que temps, de conjurer le danger; la modération des uns et la condescendance des autres, la sagesse et le patriotisme de tous peuvent dissiper l'orage et dénouer pacifiquement la crise.

L'issue de la lutte n'est toutefois pas douteuse; on n'arrête pas le progrès, on ne voile pas le soleil, on ne bâillonne pas l'idée.

Dans les îles de la Manche, l'ère des oligarchies s'achève; celle du peuple commence.

Henri BOLAND.

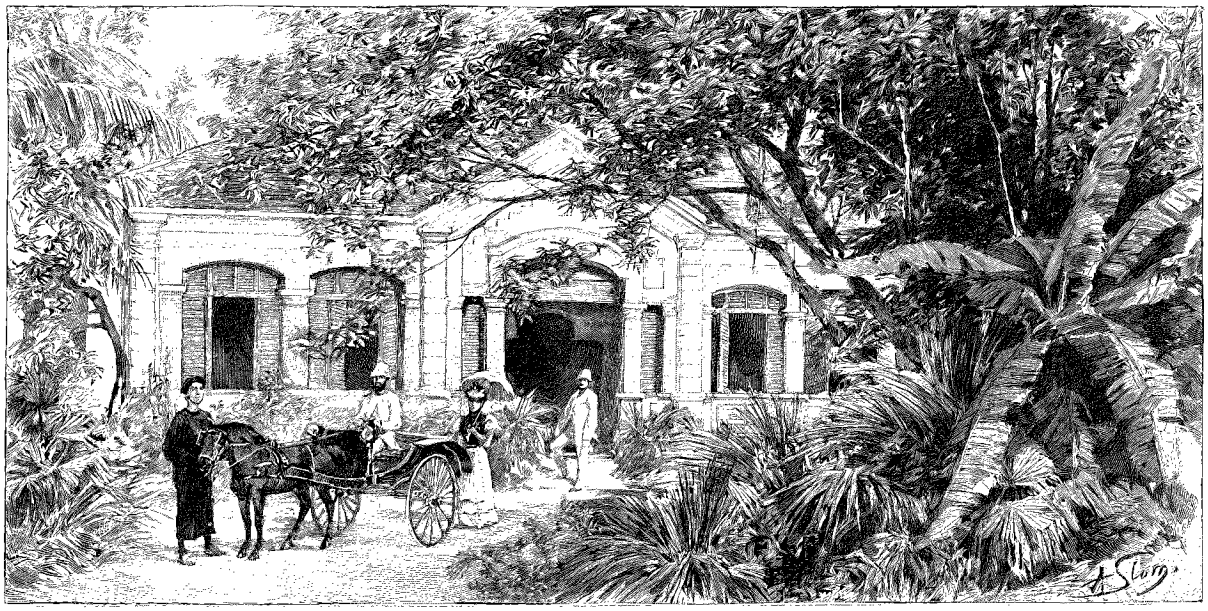
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



FORT CLANQUE[1] (PAGE 220).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE CASE A SAÏGON [1].

SAÏGON,

PAR M. PIERRE BARRELON.

I

Aspect de Saïgon. — Premières impressions.



UNE CONGAIE [2] (PAGE 240).

Le cap Saint-Jacques est en vue, c'est la terre française.... Alors commence la fastidieuse navigation dans la rivière jaunâtre et argileuse qui descend de Saïgon entre des rives basses, inondées, vertes d'éternels palétuviers.

Après les interminables lacets du fleuve monotone, apparaissent les hautes tours rouges de la cathédrale de Saïgon. Bientôt on découvre le port et la ville. Le transport vient lentement se ranger dans le port de guerre et accoste à quai....

On descend l'échelle. « Deux hommes à la coupée! » A l'appel de l'officier de quart, les mathurins de service se pressent en ajustant leur ceinturon toujours indocile; et le débarquement précipité s'opère au milieu des cris, des appels, des bouts de conversation qu'échangent de loin les amis qui attendent, et les passagers impatients d'être à terre. Les invitations se croisent pour le soir, pour demain. Les nouvelles de promotions, de décorations, et parfois, hélas! de mort, circulent sur le ton le plus élevé.

Peu à peu le quai se dégarnit, devient moins bruyant, s'apaise. Les voitures *malabares*, aux couleurs vives (ce sont les fiacres du pays), s'emplissent d'assaut, et les vaillants petits chevaux annamites emportent vers la ville toute une jeunesse d'officiers, de fonctionnaires et de colons.

Le port de guerre prend sur la rivière de Saïgon un large espace, réservé au mouillage des seuls bâtiments de l'Etat. De nombreuses canonnières, des torpilleurs, quelquefois des cuirassés, tranchent avec leurs coques blanches sur ces eaux argileuses.

Tout à côté de l'appontement, l'hôtel de l'amiral se cache dans la verdure. Plus loin, l'arsenal, la ruche coloniale la plus active qu'on puisse souhaiter, ébranle la ville à coups de marteau-pilon. Les services que rend le grand bassin de radoub sont inappréciables; les navires du plus fort tonnage y peuvent réparer à l'aise leurs avaries.

Au travers des grilles et des jardins on aperçoit les longs toits rouges des magasins d'approvisionnements de la marine.

Sur le quai du commerce, à la limite du domaine militaire, nous admirons le nouvel hôtel des Messageries fluviales de Cochinchine et l'élégante flottille de la compagnie.

1. *Dessin de Slom, gravé par Devos.*
2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Enfin, nous sommes dans la rue Catinat, fameuse par ses superbes boutiques, ses cafés décorés, son mouvement incessant de voitures et de piétons. Mouvement augmenté encore, les jours d'arrivée d'un transport, par quelques centaines de jeunes gens pressés de se distraire des fatigues d'une longue route.

Les uns se précipitent dans les cafés, avides de boire frais. La glace n'est pas toujours abondante à bord, et l'expérience peut seule donner une juste idée de la somme de jouissance que renferme l'écume glacée d'un cocktail ou la simple mousse d'un bock pour les débarqués d'un transport.

D'autres prennent d'assaut les hôtels, fort heureusement nombreux et confortables. Tel veut un vrai lit, large et très blanc. Tel se réjouit dans l'attente d'un copieux repas servi dans une vaisselle immaculée. En mer, lorsqu'il fait gros temps, on est bien forcé de négliger, à l'office, quelques soins de propreté, et l'on conserve cette habitude funeste par les temps les plus calmes.

La rue Catinat a une animation remarquable. Ce n'est pas ce mouvement particulier aux rues chinoises qu'on trouve dans toutes les villes d'Extrême-Orient, avec ce grouillement de torses nus, de jambes nues, remuantes, pendantes, dormantes. Ici, l'animation est tout européenne, j'allais dire parisienne ; on a dit bien avant moi que Saïgon est le Paris de l'Extrême-Orient.

A cinq heures, quand le soleil bas à l'horizon permet d'abandonner le casque colonial si disgracieux, mais si indispensable, et de quitter les voitures fermées, on assiste à un long défilé d'équipages bien attelés, entraînant le tout-Saïgon élégant à la promenade journalière.

Les gracieuses Européennes, de plus en plus nombreuses, n'ont point abandonné les meilleurs modèles de la mode parisienne, mais le sexe fort a complètement renoncé au luxe du costume ; rien n'est moins compliqué que sa parure : un veston et un pantalon éblouissant de blancheur, c'est tout, et c'est fort commode.

Des chroniqueurs fashionables qui abattent leur tour du monde en moins de quatre-vingts jours, et qui, malheureusement pour leurs lecteurs, n'ont guère le temps de connaître les pays dont ils parlent, racontent avec tout leur sérieux des choses extraordinaires sur nos colonies, sur la Cochinchine en particulier.

Les Européens de Saïgon, à les croire, promènent tristement dans des rues poussiéreuses leurs faces pâles et leurs yeux éteints qu'ils dérobent derrière d'énormes lunettes noires!... Ils semblent stoïquement attendre le sort fatal que leur réserve le « mal cochinchinois ».

Ces descriptions alarmantes sont d'un autre âge ou d'un autre pays.

Sans doute, les hommes, les femmes surtout, ont à Saïgon un teint blanc et délicat, mais les roses se mêlent aux lis, et les ris ne sont pas absents des visages. Cette délicatesse de teint est le fait de la vie à l'ombre, obligée dans ce pays de soleil impitoyable. Enfermés tout le jour dans des appartements assombris où l'on évite avec soin la moindre filtration non seulement de lumière, mais encore de réverbération, les colons acquièrent forcément cette blancheur, qui n'est en aucune sorte l'indice d'une santé chancelante. Il suffit pour s'en convaincre de vivre à Saïgon et de fréquenter les Saïgonnais.

Nous sommes bien convaincus que ceux qui décrivent par trop légèrement nos villes coloniales gagneraient à passer au moins quelques jours dans les escales qu'ils abîment si allègrement à coups de plume.

II

L'installation. — Les meubles. — Les bibelots. — L'« auction ».

Suivant le principe anglais, à Saïgon, comme partout ailleurs, le premier soin doit être de s'installer confortablement.

Aussi bien, dès les premiers jours, faut-il multiplier les courses et en finir avec les ennuis de la recherche d'une « case » et de son aménagement.

Enfin, après d'interminables promenades en petites voitures malabares à travers le vaste jardin qui constitue la ville, on arrête son choix sur telle habitation bien exposée aux « moussons » rafraîchissantes, ou sur telle autre mieux garantie du soleil, mieux ombragée.

Les rapports de bailleurs à locataires sont fort simples : pas de baux, pas de complications ; les loyers sont à prix fixe, tant de piastres par mois.

Les meubles s'achètent de préférence à la salle des ventes, à l'« auction », pour employer le mot usité, d'importation britannique.

Dans ces salles de vente se fait en quelque sorte la remise du mobilier de ceux qui partent à ceux qui arrivent. Un commissaire-priseur préside au contrat, et prélève un léger courtage.

Cet intermédiaire, qui n'est pas simplement gracieux, est cependant fort appréciable dans une ville où la population de fonctionnaires est très flottante ; les uns rentrent en France jouir d'un congé, d'autres prennent une nouvelle destination, d'autres au contraire viennent s'installer. Il est aussi nécessaire pour les uns de réaliser rapidement leur mobilier, qu'il est indispensable pour les autres de se meubler vite.

Tout ce qu'on peut imaginer passe par les « auctions » : chevaux et voitures, bahuts incrustés de nacre et d'ivoire, bronzes japonais de toute valeur, vieilles porcelaines chinoises, satzumas, cloisonnés, soieries du Tonkin, etc., sont disputés chaque dimanche à coups d'enchères.

Ce tournoi est très en faveur ; les mondaines de Saïgon viennent discuter bibelots et chinoiseries avec plus de grâce que de science. Et, que voulez-vous, à ce jeu-là, les plus forts se trompent et sont trompés.

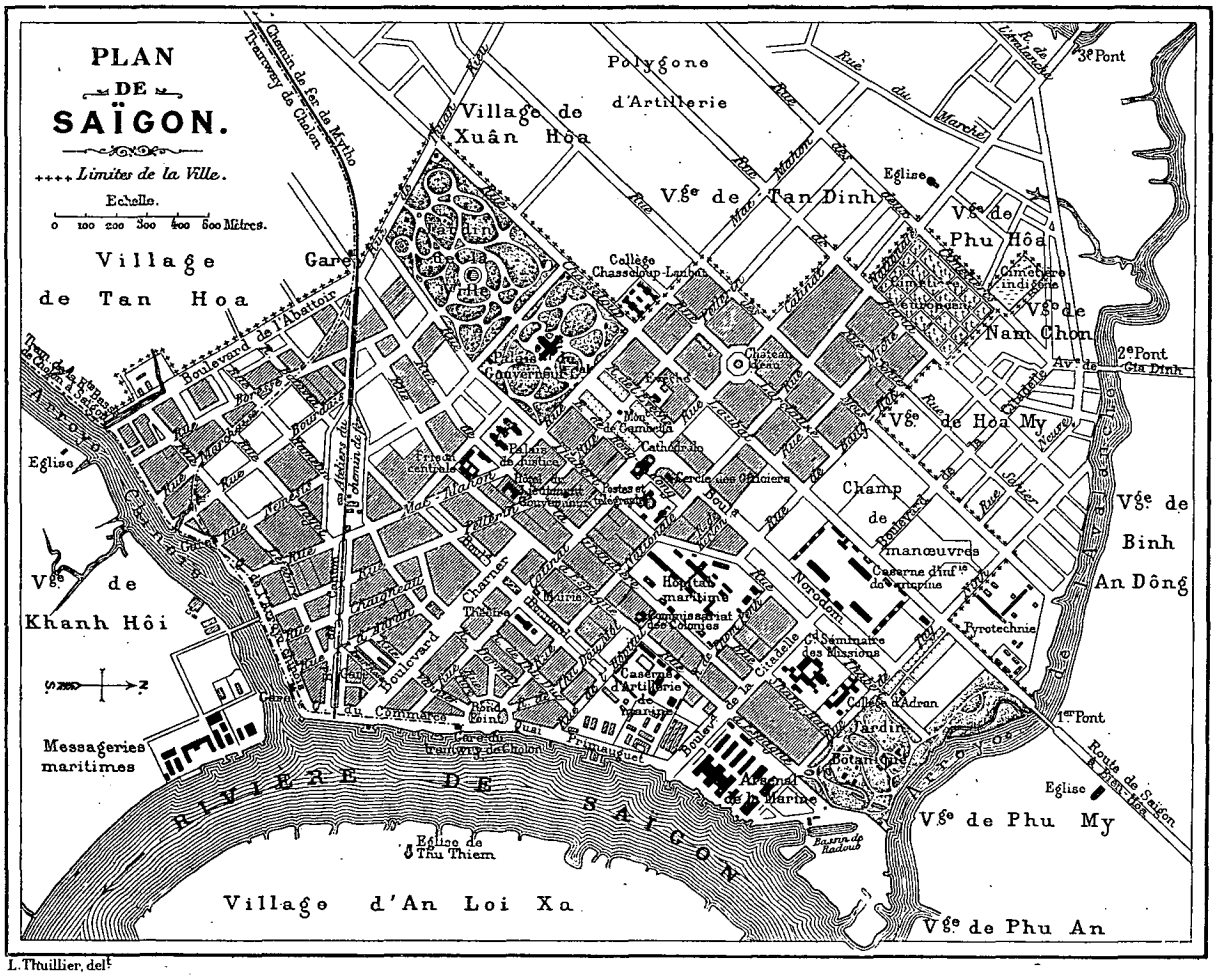
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les porcelaines ont naturellement tous les honneurs. C'est la Chine, on le sait, qui mit chez nous la porcelaine à la mode. Au XVIIe siècle les Jésuites envoyaient déjà en Europe d'admirables spécimens de la céramique chinoise; et le vieux Japon donna naissance aux porcelaines de Chantilly. Ceux que le luxe du mobilier ne tente pas délaissent l'auction et se fournissent tout simplement chez les menuisiers et les vanniers chinois, qui ont un assortiment complet de meubles très suffisants, en bambou, en rotin ou en bois léger.

Mais, si l'on est nouveau dans la carrière des voyages en Chine, il est prudent de prier un ami de servir de drogman auprès de ces fils du Ciel qui ne craignent jamais de profiter de l'ignorance des Occidentaux. Comme ils dédaignent de parler français, et qu'en général nous savons peu de chinois, d'un commun accord on s'est arrêté à une langue de convention, on parle *nègre* : « Moi vouloir ça »; mais ne croyez pas que ce soit toujours aussi simple. Il y a une multitude d'expressions bizarres, auxquelles on se fait d'ailleurs rapidement, mais qu'il est presque indispensable de connaître pour débattre convenablement un marché avec ces trop habiles commerçants, comme pour comprendre les boys annamites employés à notre service et se faire comprendre d'eux. Le *couteau couper poils la gueule*, c'est un rasoir; *Quelle heure y en a*, c'est la montre, etc.

Y en a louksir camarade ça combien coûter, n'indique pas grand'chose à un récent débarqué. Il faut un apprentissage relatif pour comprendre que l'on vous prie, si vous n'avez pas entière confiance, de vous renseigner chez un concurrent tout aussi chinois et tout aussi voleur que le marchand à qui vous en avez.

Dès que le marché est conclu, une armée de « coulis emménageurs », toujours à l'affût des installations, s'entassent sur des charrettes à bras lit, chaises longues, armoires, matelas, etc. Voilà un mobilier parfait pour vingt-cinq piastres, à peine cent francs.



Les coulis ont rapidement fait l'emménagement; ils connaissent un peu toutes les cases, et mettent, sans avoir besoin d'aucun conseil, les meubles à la bonne place.

Une dernière course pour joindre quelques accessoires à ce sommaire ameublement colonial et l'installation est terminée. Il ne reste plus qu'à suspendre sous la véranda, au seuil de la maison, la lanterne qui brûle toute la nuit à la mode chinoise. Rien n'est gai comme ces innombrables petits phares brillant dans le sommeil des jardins. Aussi une case inhabitée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

est-elle un mauvais voisinage, tant paraît triste l'absence de cette traditionnelle veilleuse.

III

La popote. — *At home.*

Lorsqu'on ne vit pas en famille, l'usage est de se grouper entre amis et d'occuper en commun une des gentilles maisons saïgonnaises.

Cette association porte le nom peu prétentieux de « popote ». Le but de la popote est de donner à ses membres le plaisir de vivre avec des amis, des camarades qu'on a le temps de bien choisir, et l'agrément d'une table moins fastidieuse que ne le devient à la longue celle des meilleurs hôtels. C'est la solution du problème de la vie agréable et à bon marché.

L'organisation d'une popote est fort simple. On se procure chez les marchands chinois, ou à l'auction, les objets mobiliers indispensables à ce genre de coopération : buffet, table, assiettes, etc. Une place d'honneur est réservée aux immenses verres d'un demi-litre, aptes à recevoir les blocs de glace dont on abuse trop souvent. Il est vrai que les médecins de la ville, pour boire frais à leur aise, prétendent que la glace est le meilleur des digestifs !

Chaque associé prend à son tour la direction de la popote avec le titre officiel de « chef de gamelle ». Ce fonctionnaire de l'ordre privé remplit le rôle minutieux de la bonne ménagère : il traite avec le cuisinier et exerce sur le personnel servant, l'office et la cave une surveillance étroite d'Argus aux cent yeux; ce n'est pas trop !

Si le chef de gamelle est « débrouillard », on a vite fait d'oublier les meilleurs menus du monde. Bien à l'aise, dans une case confortablement installée, sous le *panka* qui évente doucement, les « popotiers » sont tout aux douceurs de la bonne chère. Depuis les Romains reculés jusqu'au gourmand Monselet, les fervents du palais ont écrit à la pierre blanche au seuil de leur salle à manger la contre-partie de la maxime de l'avare; aux colonies, plus encore, il faut manger bien et bon pour se bien porter, et se bien porter pour vivre heureux. Le bonheur ne consiste-t-il pas en grande partie à avoir assez de santé pour jouir de sa fortune, et assez de fortune pour jouir de sa santé !

A la popote, les invitations sont faciles, partant fréquentes; on met tout simplement un couvert de plus. Le menu est toujours suffisamment copieux et soigné pour qu'un convive soit le bienvenu et le bien reçu. A l'hôtel, dame ! il faut calculer et adapter ses idées de relations et de bonne camaraderie de table à la largeur de sa bourse.

On mange fort bien à Saïgon. Les cuisiniers sont presque des artistes, très épris de leur art. Ils préparent les mets avec plaisir, et avec une lenteur de bon augure. Ils excellent dans la pâtisserie; il est impossible de feuilleter la pâte plus légèrement.

Dans quelques cuisines, le Chinois est préféré à l'Annamite; question de pittoresque à part, et encore le chignon annamite est-il tout aussi décoratif que la queue chinoise, et l'indigène ne le cède pas en habileté, en soins et en propreté, quoi qu'on dise, au cuisinier du Céleste Empire.

Il est écrit dans le guide de la bonne cuisinière bourgeoise de Saïgon : Voulez-vous recevoir particulièrement bien votre hôte, ne manquez pas de lui servir un « gigot ».

Un gigot est une pièce de luxe en Cochinchine. Le mouton, fort rare, est généralement mauvais; un bon gigot de bon mouton est donc plus rare encore. Dans les provinces de l'intérieur du pays, dans des centres importants, on ne détaille pas cette précieuse chair, et j'ai connu des gourmets réduits à s'offrir un mouton complet venu de très loin à grands frais, pour satisfaire leur ruineuse envie de voir un gigot doré mijotant « à la bretonne ».

Si l'on veut vraiment sacrifier à la mode saïgonnaise, il est indispensable, dans un dîner de « gala », d'offrir à ses hôtes de simples artichauts, bien étiques, bien ratatinés, venus d'Europe dans les glacières des paquebots. Ce fruit potager, qui passe presque inaperçu en Occident, éveille sur le palais de nos colons des crises de gourmandise. Il a toujours été impossible aux plus habiles agents de culture — et ces estimables fonctionnaires sont en nombre — d'acclimater le moindre artichaut. Naturellement l'attrait du fruit défendu aux petites bourses fait prendre d'assaut, à chaque courrier de France, de nombreuses douzaines de ces pauvres légumes condamnés à la déportation.

Le melon, les poires, les cerises, sont encore mets délicats et de grande table; ils arrivent en assez parfait état dans des boîtes hermétiquement closes.

La pâtisserie, les glaces, les sorbets, sont articles communs. Les cuisiniers les plus ordinaires savent lier à merveille avec le lait conservé de délicieuses crèmes. Le lait naturel est rare, cher et mauvais.

Le champagne est de la moindre fête, et remplace tous les vins fins ou vieux, trop rapidement disqualifiés par la chaleur des tropiques. Et puis, ce pétillement est encore un peu de la gaieté française, qui ne s'exporte guère.

Les gentilles cases, coquettement plantées au milieu de jardins toujours verts, retiennent facilement ceux que le monde et ses plaisirs tentent peu.

On est si bien chez soi, sur la chaise longue familière, vers le soir, quand, au coucher du soleil, les fleurs et les plantes expirent leurs parfums !

Les uns sucent méthodiquement le cocktail à leur chalumeau d'argent, ou sirotent à petits coups l'absinthe glacée. D'autres font de la peinture, de la musique, persuadés que cultiver un art est le meilleur moyen pour s'isoler du monde; c'est aussi, il est vrai, le

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA RIVIÈRE DE SAÏGON. — DESSIN DE TH. WEBER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

meilleur pour s'y rattacher! Beaucoup s'essayent à la photographie; ce passe-temps, devenu banal dans la vieille Europe, offre ici d'intéressantes distractions et conserve de pittoresques souvenirs.

IV

Mondanités. — Five o'clock. — Clans et potins. — La valse « quand même ».

Dans une ville si coquette on ne doit pas s'étonner de rencontrer toutes les exigences de la mode; on est bien un peu en retard, mais si peu! le courrier de France met à peine un mois pour apporter les derniers modèles du Gymnase ou du Vaudeville. Maintes villes de province et des moins provinciales envieraient à Saïgon le luxe, le confort et le goût exquis du jour.

Les femmes, et les jolies ne sont point rares, ont multiplié les occasions de se voir et de se faire voir. Chacune d'elles a son jour de réception. Les « cinq à sept » de ces aimables hôtesses sont assidûment suivis; et ces réceptions sont fort cérémonieuses. Les élégantes et claires toilettes, les uniformes se pressent dans des salons vite trop petits.

Les uniformes sont très simplifiés; les officiers portent le vêtement de toile blanc avec quelques galons et boutons d'or ou d'argent. Ceux qui ne sont pas officiers croient parfois se devoir serrer dans des redingotes ou jaquettes qui s'accommodent mal à la couleur locale, beaucoup moins sombre.

L'heure des visites compte parmi les plus agréables. Malgré la solennité un peu exagérée de certains salons, on rencontre, dans ces réunions, fort aimable compagnie. Mais le plaisir, parfois, n'est pas sans mélange. Quand on cause beaucoup, souvent on parle trop; et les interminables commentaires des faits divers de chaque jour deviennent parfois de désobligeants « potins » pour les uns ou les autres; des clans se forment, et toute cette société, faite à souhait pour l'agrément, se plaît à la guerre de coups d'épingles.

A Saïgon, malheureusement, comme dans toutes les colonies françaises et autres, faut-il bien ajouter, il y a peu d'entente entre civils et militaires. C'est fort regrettable, mais il en est ainsi depuis très longtemps, excellente raison pour que ce mauvais état de choses continue.

Le civil ne tiendrait qu'à se rapprocher, le militaire se garde. Lors de la conquête et de la pacification, le sabre faisait son office et restait maître un peu partout; c'était une légitime compensation pour une vie pleine de sacrifices, de dangers et de courage. Depuis longtemps, fort heureusement, en Cochinchine on a sonné la victoire, et à son tour l'administration civile mène à bien son rôle paisible, tandis que les militaires voient tristement leurs armes rongées par la rouille.

Les antipathies nées de cette subordination alternative d'un ordre à l'autre n'ont pas tardé à tourner à l'aigre. On se charge de forfaits réciproques. Les civils reprochent aux militaires l'amour du panache, les militaires tiennent rigueur aux civils de leur peu de respect du galon; et les propos vont d'un train qui n'est pas toujours aussi calme.

Cette manière, non seulement détestable au point de vue du bon accord, qui est le charme de la vie lointaine, contribue à accréditer dans la métropole des échos aussi faux que peu aimables.

Il est, en effet, fort désagréable d'entendre nos fonctionnaires des colonies jugés aussi arbitrairement par des gens à qui la frayeur du mal de mer ou les loisirs n'ont pas permis de franchir l'isthme égyptien. S'il est vrai de dire, après Mme de Sévigné, que la « réputation d'un officier est aussi blonde et aussi délicate que celle d'une femme », la réputation des fonctionnaires qui n'ont pas l'honneur d'être officiers mérite aussi quelques égards, et il est utile de s'efforcer de ne la point ternir à plaisir.

On entend ainsi dire couramment et de bonne foi que les fonctionnaires coloniaux sont des « fils à papa » ayant fini de bien faire, choisis la plupart du temps parmi les flâneurs du boulevard. Heureusement pour nos colonies, rien n'est plus faux, comme s'en persuadent bien vite ceux qui aiment mieux y aller voir que croire sur parole.

Sans parler naturellement des jeunes fonctionnaires sortis d'écoles spéciales et qui entrent dans les administrations coloniales par une filière présentant les plus sérieuses garanties, ceux même qui, n'appartenant pas à la carrière, doivent leur nomination à la faveur ou à des titres acquis autre part, sont scrupuleusement choisis, et je ne crois pas qu'aucune administration métropolitaine ait rien à reprocher aux cadres coloniaux tels qu'ils sont organisés depuis plusieurs années déjà.

Je sais bien que le Basile de Beaumarchais est éternel, que de tout temps et dans tous les pays il y a eu de mauvaises langues qui ont donné cours à leur méchanceté naturelle, mais il n'est pas moins désolant, à tous égards, que des bruits aussi malveillants et aussi peu fondés trouvent des oreilles complaisantes, et arrêtent les esprits qui ne se donnent pas la peine de quelque réflexion. Aussi, qu'arrive-t-il? Fonctionnaires et militaires élèvent souvent entre eux une barrière et se fréquentent peu. Tout le monde y perd, car la gaieté et l'animation si nécessaires aux colonies ne trouvent pas leur compte.

Ces querelles se divisent en sous-groupes, si je puis ainsi m'exprimer. Les officiers de marine fréquentent peu leurs camarades des autres corps, ils les jugent trop militaires; on pourrait peut-être reprocher aux officiers du « Grand Corps » de ne point l'être assez; quoi qu'il en soit, les officiers à casquette sont d'aimables mondains, et leur peu de goût pour le militarisme leur fait moins négliger la compagnie des simples civils.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Les commerçants et les fonctionnaires forment aussi leurs petites « coteries » trop souvent bien tranchées. Les fonctionnaires, soit qu'ils administrent ou qu'ils jugent, soit qu'ils payent ou qu'ils perçoivent, sont, à l'instar du garde champêtre, fiers de leur parcelle d'autorité, fiers d'appartenir au « gouvernement »! Les commerçants, et ils sont heureusement de plus en plus nombreux, ont la seule ambition, très légitime, de drainer les dollars et d'allonger leurs boutiques sur la rue Catinat. La rue Catinat désigne, dans son sens abstrait, tous « ces gens qui viennent faire du commerce dans la colonie ». L'intonation légèrement protectrice et plaisante de cette phrase a été longtemps toute notre politique coloniale; le fonctionnaire tolère le commerçant et ne le favorise guère.

Il est certain qu'à la tête des affaires l'esprit est plus large et l'orientation moins particulariste. On se rend compte, en haut lieu, que nos colonies, et entre autres la Cochinchine, spécialement riche, doivent devenir d'excellents terrains pour notre développement commercial.

Mais on est vraiment peiné de voir une colonie vouée à la prospérité, ainsi divisée et souvent assez sérieusement par des querelles de corps ou de fonctions. L'indifférence et l'égoïsme coloniaux devraient cependant amener à cette vertu que les moralistes appellent charité, et les philosophes indulgence.

Le pouvoir central réagit contre ces idées de mesquine coterie; à l'heure actuelle, on obtient des résultats, on en obtiendra de meilleurs encore, et bien certainement l'état de choses que déplorent tous ceux qui ont quelque souci de notre avenir colonial ne survivra pas aux progrès incessants du commerce, et aux grâces du quadrille.

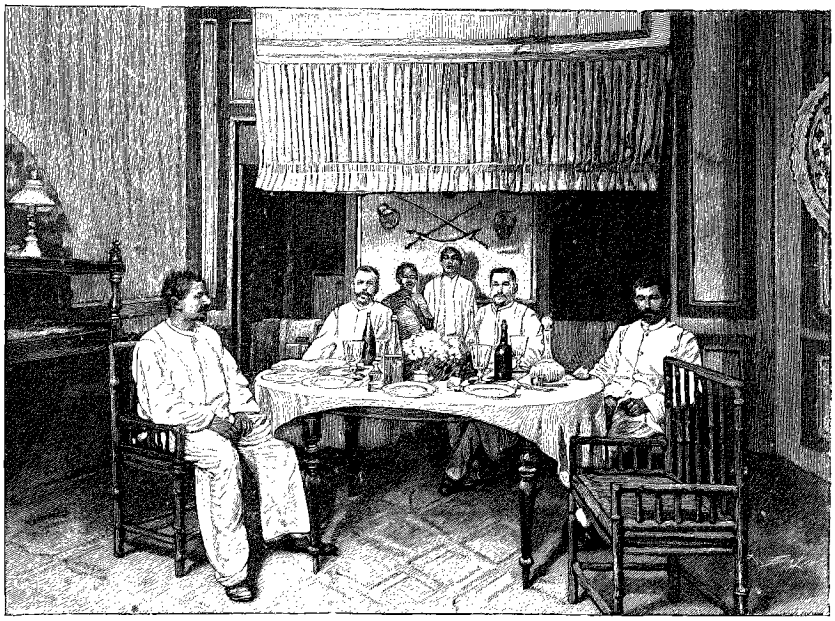
En effet, les salons où l'on danse jouissent du bénéfice de neutralité. Terpsichore rallie indifféremment tous ses fidèles et les entraîne dans un tourbillon harmonieux, loin des querelleurs et des empêcheurs de danser en rond.

Une chose fort remarquable est le culte passionné que tout Saïgonnais voue à cette gracieuse muse; les bals sont fréquents et brillants : bals officiels, soirées plus intimes, tour de valse après dîner; presque chaque soir on danse.

Le bal du 14 juillet, offert par le gouvernement « aux populations », est naturellement parmi les cérémonies les plus brillantes et les plus goûtées. A cette fête s'étale toute la pompe officielle, dans le plus beau cadre de verdure et de fleurs que puisse offrir une végétation tropicale.

Le palais du gouverneur général dresse ses arêtes de feu dans un parc étoilé d'innombrables lampions aux couleurs nationales. Le haut perron, avec sa double haie de tirailleurs annamites en grand uniforme, les pieds nus, est de l'effet le plus pittoresque. Dans le grand hall à l'entrée se pressent des groupes d'habits noirs, d'habits brodés, de tuniques indigènes.

Sous les vérandas s'ouvrent larges, pleins de lumière, les salons de jeu, pris d'assaut par des amateurs de toutes races et de toutes teintes, qui joignent fraternellement leurs coudes pour arriver à la conquête



LA POPOTE[1] (PAGE 228).

d'un des nombreux tapis verts flanqués des deux flambeaux d'usage.

L'Annamite est joueur entre tous; longtemps exploité par les jeux chinois, par le fameux jeu des trente-six bêtes et par trente-six autres jeux, il paraît toujours ravi de perdre le plus clair de ses piastres. En ce jour de fête, les préjugés de races sont abandonnés; plastrons blancs, tuniques noires et têtes chocolat échangent galamment leurs dollars.

Le vrai, l'unique salon, est celui de la danse. Ce vaste temple occupe le centre du palais. De trois côtés, de hautes baies s'ouvrent sur des portiques décorés des plus belles palmes de la flore cochinchinoise; et tandis qu'à travers les vérandas grandes ouvertes passe la brise doucement caressante de la mousson, l'excellente musique de la marine groupée sur un portique entraîne les valseurs sans trop les étourdir, et emplit le parc de ses gaies harmonies.

Le jardin est tout uniment splendide, et je ne sais rien de délicieux comme ces nuits d'Orient pleines de

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

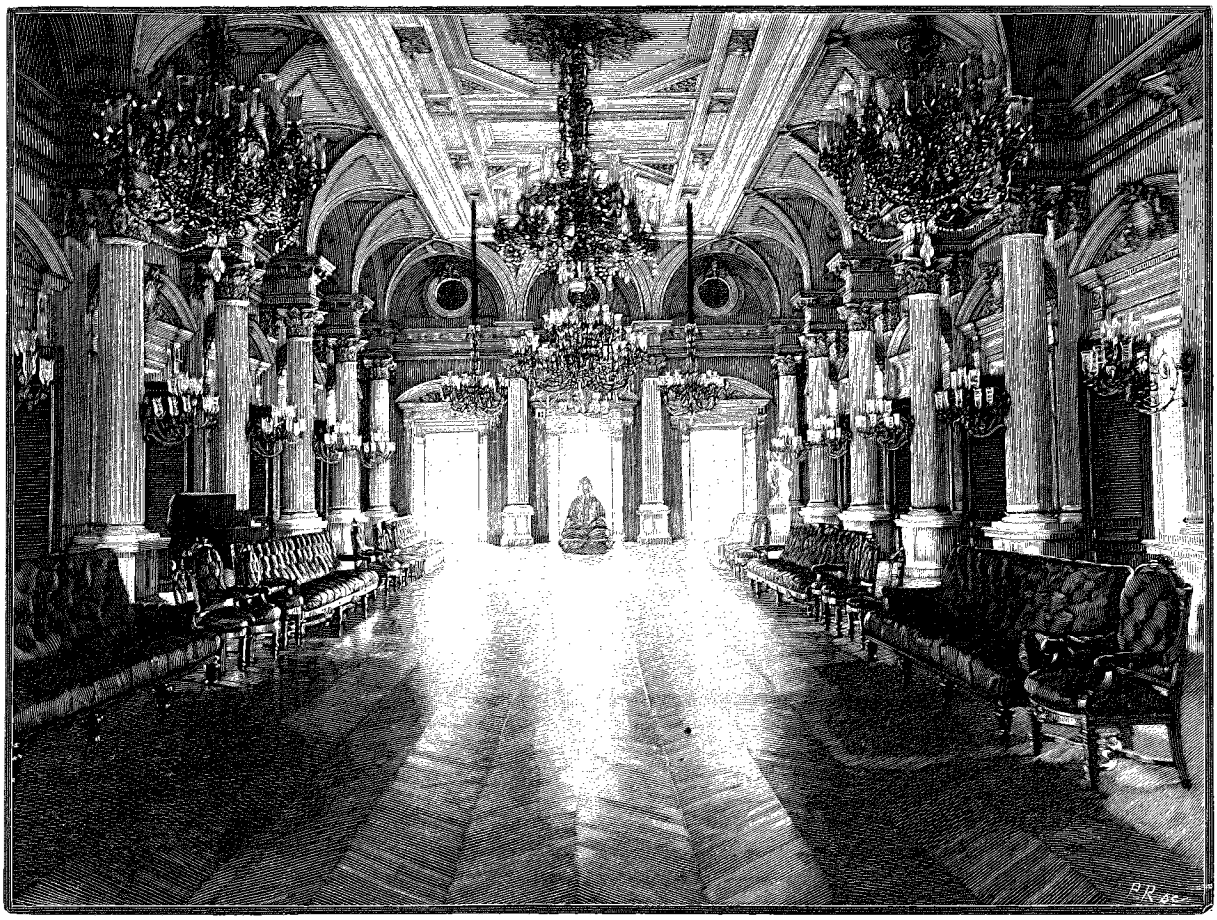
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tièdes senteurs et de lucioles phosphorescentes, dans le rythme lointain et adouci des fanfares!

Le « salon du champagne » est des plus fréquentés.

Ce champagne, qui passe de mode en France, où l'on ose à peine le servir autrement que torturé dans des préparations savantes, règne ici en maître; son pétillement vermeil stimule les cerveaux alanguis par d'oppressantes chaleurs.

Tous en boivent et en boivent à foison, et j'avoue que là vraiment j'ai connu le charme du « vin français ».



LE SALON DE LA DANSE AU PALAIS DU GOUVERNEUR [1].

V

Les promenades. — Le tour de l'inspection. — Merveilleux Jardin Botanique. — Jardin de la ville.

La promenade favorite des Saïgonnais est le célèbre « tour de l'inspection ».

Ce tour se fait en voiture, le soir, de cinq à six. La route, fort belle, fait un grand coude au nord de Saïgon et s'engage sur le territoire de l'arrondissement ou inspection de Giadinh, qui lui a imposé son parrainage. Un large chemin, soigneusement entretenu, fuit, tantôt ombragé de hauts arbres et bordé de haies vives en fleur, tantôt dégagé et droit, à travers de grasses rizières. L'air est plus vif qu'en ville; et les moussons, bien mollies cependant, balayent un peu de cette humidité toujours renaissante du sol.

Sur une partie de la promenade, les voitures marchent au pas. Cet endroit choisi varie au gré du caprice de la mode. L' « allée des acacias » le cède au « tour des lacs »; quelques mois passent, et le bon ton change l'itinéraire.

On échange des saluts et des sourires, on s'inquiète des figures nouvelles. C'est là qu'on vient chercher quelque sujet de conversation pour le dîner du soir, et un peu d'appétit.

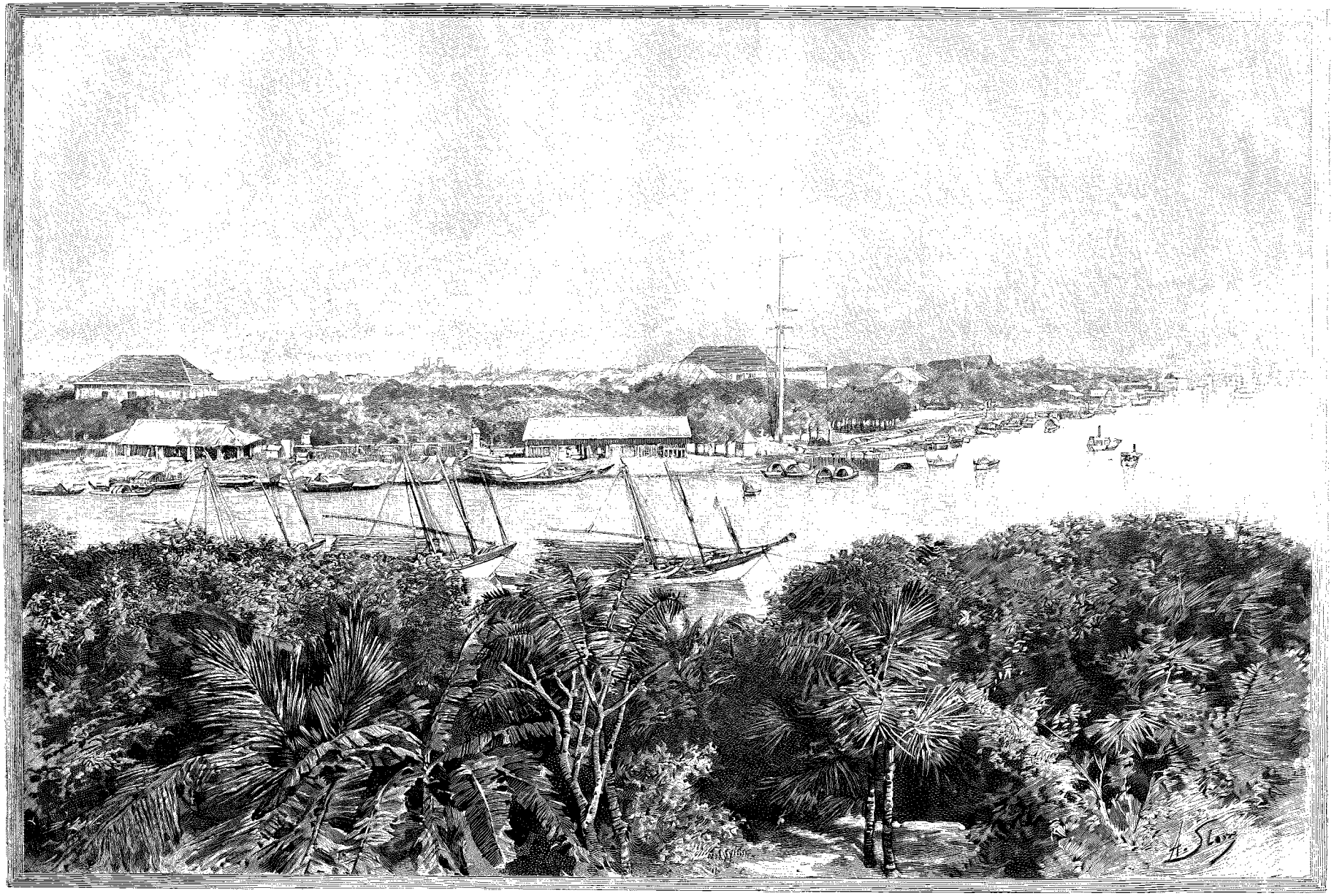
Le retour s'effectue par le « Jardin Botanique » bien justement célèbre.

En effet, sur les bords d'un large arroyo moins vaseux que ne sont ses pareils, est dessiné le parc le plus riant qui se puisse imaginer. De larges allées sont ombragées par les puissantes essences tropicales, étiquetées et classées. D'autres voies sont bordées par la plus belle collection d'arbres à palmes. Les pelouses, épaisses et très vertes, sont tachetées de fleurs grasses éclatantes de couleur et trop fortement parfumées.

Pour ceux que les plus beaux types de la flore d'Indo-Chine ne suffisent point à charmer, on a réuni dans

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ENTRÉE DU PORT DE SAÏGON (PAGE 238). — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ce magnifique décor la faune complète du pays. Tigres, panthères, éléphants, ours, serpents de mille sortes se partagent les élégants pavillons qui émaillent ce jardin.

La volière a surtout pris les soins des heureux architectes. Des variétés infinies d'oiseaux très grands ou minuscules sont emprisonnés dans de vastes chalets grillagés, enfouis sous la verdure, et rafraîchis par un petit Versailles d'eaux jaillissantes. Les pélicans, les ibis et toutes les espèces de palmipèdes susceptibles d'apprivoisement nagent en liberté dans un délicieux lac dessiné au milieu du Jardin des Plantes.

Toutes ces merveilles sont fort appréciées des Saïgonnais, et le soir, ceux que le fameux tour de l'inspection tente moins viennent contempler cette belle nature extrême-orientale, reconstituée si savamment dans le plus beau parc qu'il soit possible d'admirer.

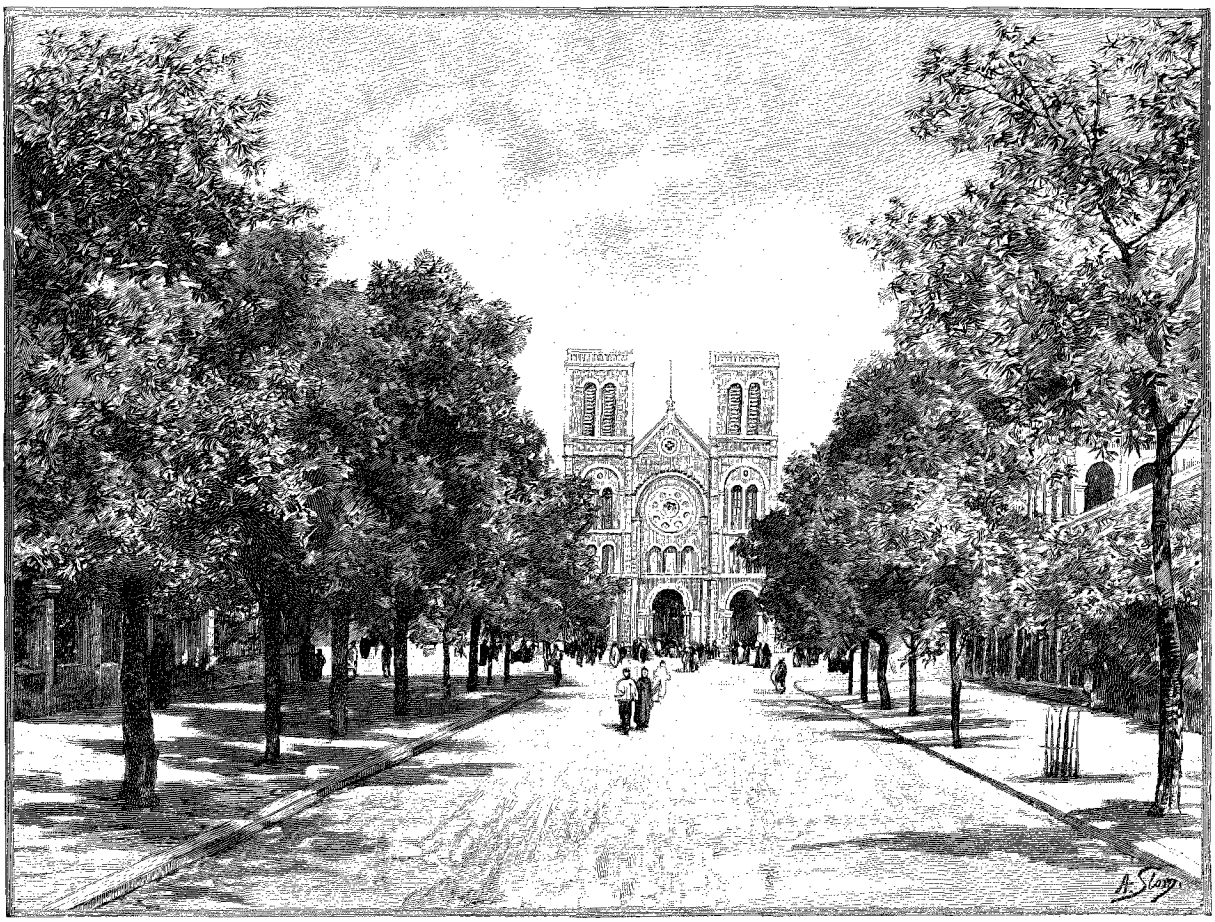
Moins charmeur que le parc botanique et zoologique, le jardin de la ville offre cependant une fort agréable promenade pour qui aime l'espace et l'ombrage. Dessiné sur l'emplacement d'une antique forêt dont on a respecté les vieux hôtes, ce jardin renferme des arbres prodigieux.

Chaque dimanche, le parc prend son air de fête; la musique de l'infanterie de marine y attire le tout-Saïgon; les fidèles du tour de l'inspection désertent leur promenade favorite, et, à la chute du soleil, charrettes, landaus et calèches affluent dans la superbe allée qui enveloppe le kiosque des musiciens; sur trois ou quatre rangs, les voitures se suivent ou se croisent au pas.

Une seconde promenade tout autour du pavillon est réservée aux piétons. Il est de bon genre d'abandonner quelque peu sa voiture et de venir piétiner dans ce cercle où règne une certaine intimité. On se réunit par groupes, on cause énormément. Les gentilles Saïgonnaises excellent aux potins; et puis, n'est-il pas fort intéressant de savoir par le piquant menu la dernière histoire dont on avait entendu parler!

Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.

Les blanches quenottes s'aiguisent à ce jeu, parfois mordent un peu fort, et là encore n'y a-t-il pas un certain charme! Dans nos colonies la moyenne intellectuelle est fort élevée, plus élevée que communément on le suppose; et les racontars inévitables, voire les médisances, empruntent au milieu une saveur particulière. Ce n'est plus ici le banal *cancan* de province



LE HAUT DE LA RUE CATINAT ET LA CATHÉDRALE [1].

1. *Dessin de Slom, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le tour est plus fin, plus drôle, que sais-je! Les meilleurs esprits ne manquent guère de se joindre à cette délicate partie, et, dame! si la distraction est toujours méchante, elle a la mauvaise excuse d'être souvent spirituelle.

VI

Saïgon monumental. — Rues et boulevards.

La capitale de la Cochinchine est sans conteste la ville la plus importante des possessions coloniales de la France. Dans les trente années qui ont suivi son annexion, elle a été fort embellie. Saïgon est maintenant une des plus jolies cités de l'Extrême-Orient.

Un beau palais a été édifié pour le gouverneur général; on a construit des monuments publics qui orneraient n'importe quelle ville au monde; de magnifiques avenues de tamariniers et de manguiers jettent une ombre bienfaisante sur des routes larges et bien tracées.

Saïgon n'est certes pas une ville de marbre, mais la simple brique y est savamment ordonnée, par des hommes de l'art, que le budget, gros de ressources, de la colonie permet de conserver pour le constant embellissement de la cité grandissante.

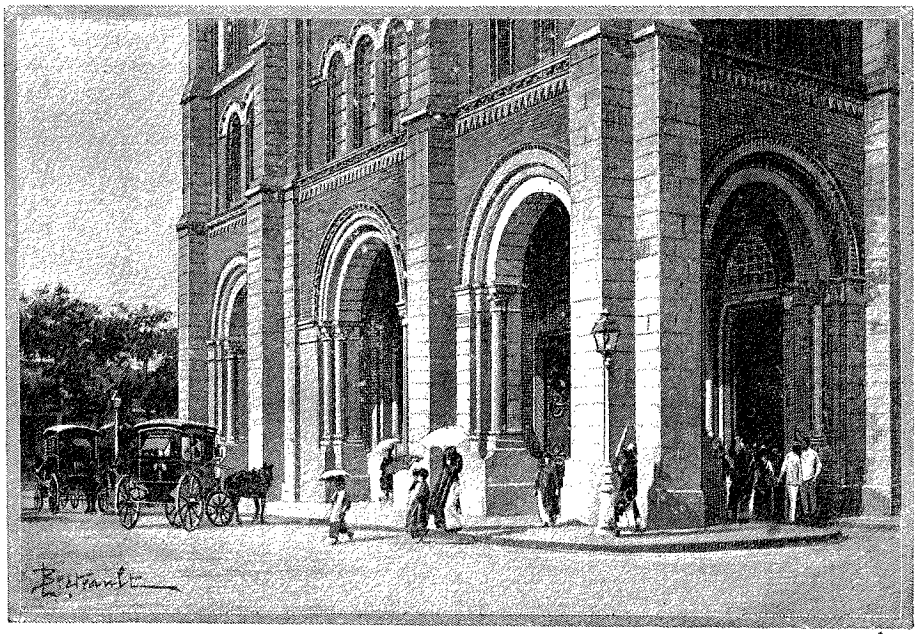
De très nombreux édifices ont émergé des antiques marais de Giadinh. Chaque boulevard conquis sur des arroyos vaseux est gardé par des villas fleuries et d'élégants palais, et tout en haut de la ville la cathédrale impose son énorme masse édifiée dans le meilleur style roman. Ses hautes tours carrées sont aperçues de fort loin à chaque détour du fleuve qui conduit de la mer à la ville.

Construit sur le point culminant de Saïgon, ce beau monument est cher à plus d'un titre aux Saïgonnais. Il est flatteur pour leur amour-propre, et de plus, par suite d'une cause tout imprévue, cette cathédrale a des droits à notre reconnaissance. C'est en établissant les fondations profondes, qu'on a découvert la vaste nappe d'eau limpide qui alimente largement Saïgon d'une eau qu'envieraient beaucoup de villes en France; le débit de ce lac souterrain est inépuisable; et pendant la saison sèche, comme pendant l'hivernage, les fontaines publiques et les canalisations particulières ne tarissent jamais.

Cependant le sol, sablonneux à souhait, qui forme un filtre naturel à ce lac bienfaisant a créé mille difficultés aux constructeurs de cette lourde bâtisse, et il a fallu prolonger les premiers travaux d'édification pour chercher très bas un terrain résistant.

Néanmoins la masse l'a emporté, et une des tours s'est enfoncée, oh! bien légèrement, mais d'une manière appréciable cependant, de sorte que, tout comme « Notre-Dame », la cathédrale de Saïgon a des tours d'inégale hauteur, n'en déplaise aux amateurs de symétrie irréprochable.

Cette superbe église est le rêve réalisé d'un vieux colon de Cochinchine, le curé de Saïgon. Il a prêché et quêté de si heureuse manière, que les millions ont afflué, et sont venus assez vite cimenter les murs de son cher édifice. Sur la place de la cathédrale, le service



LA SORTIE DE L'OFFICE [1].

des postes et des télégraphes est largement installé dans un palais, battant neuf, décoré dans la manière des pavillons de notre dernière Exposition. Quelques-unes de ses peintures vives à fresque sont du meilleur goût et d'un prodigieux effet dans ce cadre de soleil.

Tout en haut de la ville, qu'il traverse du nord au sud, le boulevard Norodom rend hommage à Sa Majesté Norodom Ier, roi du Cambodge, notre protégé, bien connu dans la vieille Europe pour sa prodigalité de petits rubans très rouges et à peine verts qui jouent à s'y méprendre notre ruban de la Légion d'honneur. Et, à en juger par le nombre de fidèles qui portent ses couleurs, cette Majesté café au lait a bien droit à la reconnaissance publique; aussi le boulevard qui porte son nom est-il parmi les plus beaux. Long de quelques centaines de mètres, il est riche en monuments.

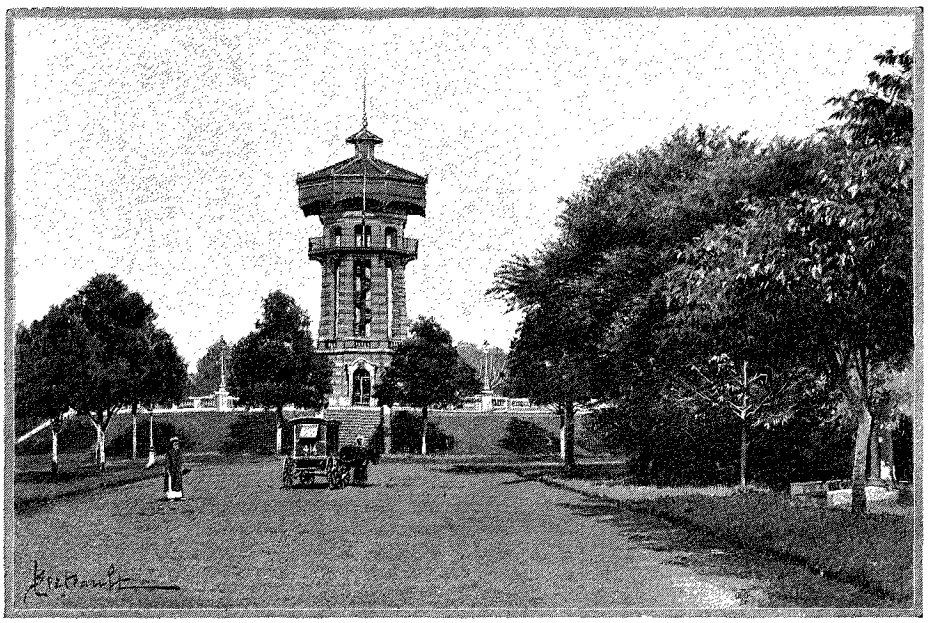
Le superbe palais du gouvernement le barre avec sa

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

longue façade de casino, et la cathédrale lui présente son abside arc-boutée. De l'autre côté se dresse le château d'eau qui renvoie, dans toute la ville, l'eau de la nappe souterraine avec une pression suffisante pour permettre l'emploi des douches réconfortantes.

Sur ce même boulevard s'élève, en bronze, la grande figure de Gambetta. Elle apprend aux Annamites nos sujets, que chez nous on dresse des statues, et avec raison, aux courageux qui s'efforcent de balayer le sol national de l'invasion étrangère. Gambetta est représenté dans un habit fourré, un peu chaud pour le pays, avec la tête rejetée en arrière, s'écriant : « Messieurs, au Tonkin! » N'importe! les destins comme les flots sont changeants, et les retours des choses humaines sont curieux. Pauvre Gambetta, comme il apparaît maintenant animé du plus pur patriotisme, ne pensant qu'à la France, et à la grandeur de son domaine!



LE CHÂTEAU D'EAU [1].

Plus loin, on trouve le cercle des officiers, l'hôtel et le parc du général, et enfin, tout au bout, les casernes, bien situées, hardiment construites. Nos jeunes « marsouins » sont vaillants en Cochinchine, et depuis longtemps l'hôpital est bien trop grand, mais, à la vérité, peu de cases sont aussi heureusement placées que ces fameuses casernes qui laissent loin derrière elles les *barracks* de Colombo dont les Anglais sont si fiers.

Un peu plus bas, dans le cœur de la ville, le palais du Lieutenant-Gouverneur étale une architecture corinthienne qu'on est vraiment étonné de retrouver ici. Dans ces villes coloniales de gestation rapide, on ne s'attend guère à voir de hautes colonnes à chapiteaux fouillés et la grâce imposante du style grec.

Tout à côté, le Palais de Justice occupe un large espace avec ses trois corps de bâtiment d'un style sévère.

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

Le large boulevard Charner, conquis sur un ancien arroyo fangeux, ouvre une vue superbe sur le port de commerce et joue à merveille la Cannebière. Il est juste de dire, pour ne point blesser le légitime amour-propre des Marseillais, qu'il ne lui est nullement comparable pour l'animation.

A défaut du mouvement marseillais, cette large promenade jouit d'autres avantages. Une fois la semaine, la musique de l'infanterie de marine réunit, après dîner, tout ce que Saïgon compte de poumons avides de respirer un peu d'air rafraîchi par la brise de la rivière qui coule large au bout du boulevard.

De nombreux cafés s'échelonnent de l'un et l'autre côté de la promenade et ouvrent sur le boulevard leurs larges vérandas gaies de lumière.

Nous renvoyons au plan de Saïgon pour le long chapelet des rues de la ville. Beaucoup de noms appartiennent au « Gotha » de la Marine, d'autres sont d'origine locale et rappellent, sur les plaques bleues des rues, des noms de rois, de guerriers ou de villes de l'Annam, du Cambodge ou de Chine. Et encore rue est un terme impropre : si le moindre Gascon s'était mêlé du baptême, il n'y aurait que des « allées »; en effet, en tous sens, de larges avenues fuyant toutes droites sous un berceau de feuillage traversent cet immense jardin émaillé de *caïnhas* et de palais.

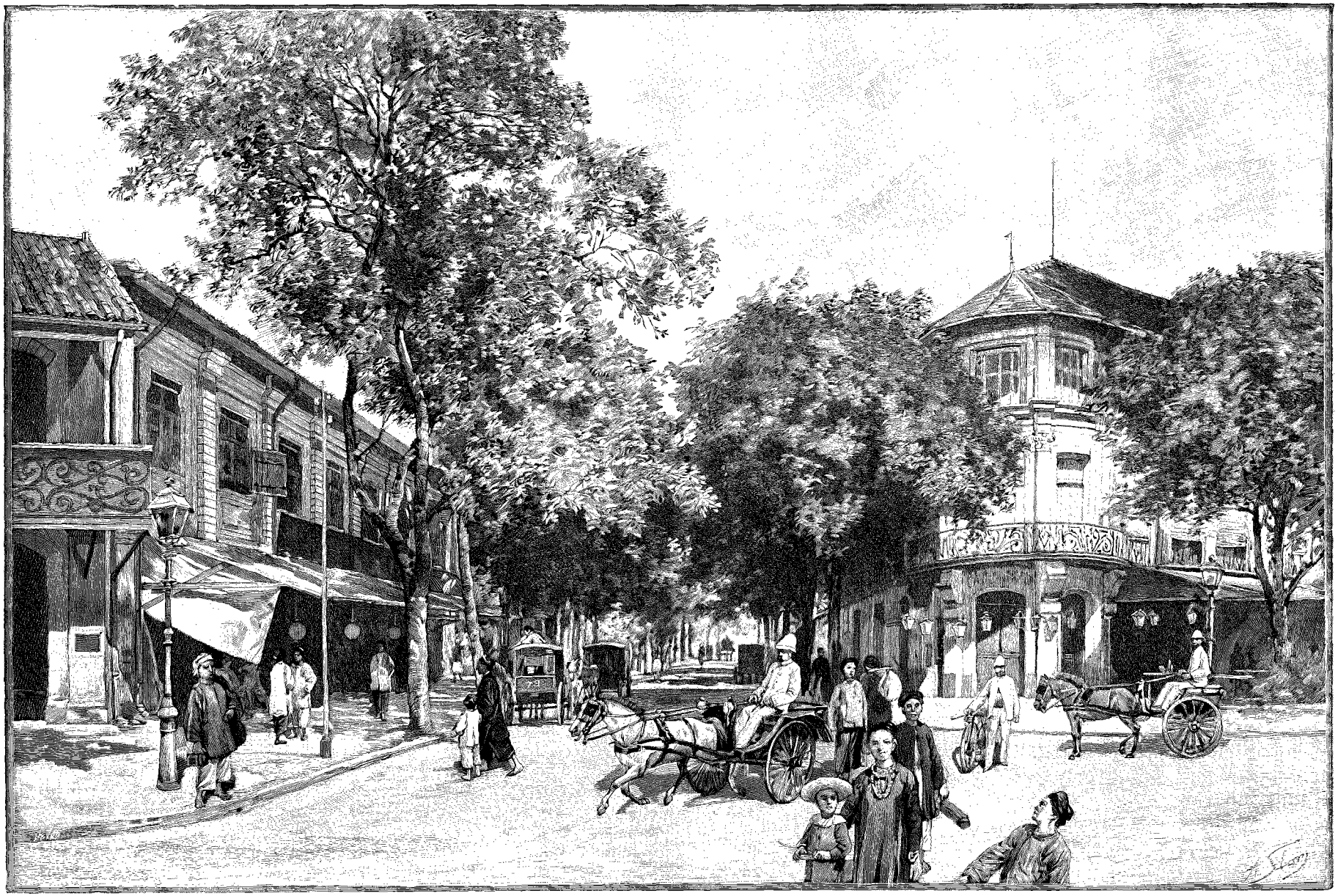
La célèbre rue Catinat se distingue cependant par des arbres plus chétifs et par des maisons à l'allure européenne, avec des devantures et un éclairage étincelants. Toute une longue suite de boutiques offrent aux clients le shampooing américain, le remontoir Waterbury, le complet Crémieux, ou l'ultime sensation du divin Loti.

VII

Saïgon port de mer. — Le courrier de France. — Un port chinois.

Saïgon est un grand port de mer, qui n'est point au bord de la mer; cette vérité apparaît, sans doute, aussi peu compliquée qu'un aphorisme de M. de la Palisse, et cependant il n'est pas oiseux de dire que notre grand port français d'Extrême-Orient est à 40 milles à l'intérieur. Car, le croiriez-vous, on rencontre de bonnes gens qui négligent ce détail, et résolvent ainsi plus aisément, et de loin, certains problèmes écono-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



RUE CATINAT A SAÏGON. — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR DEVOS.

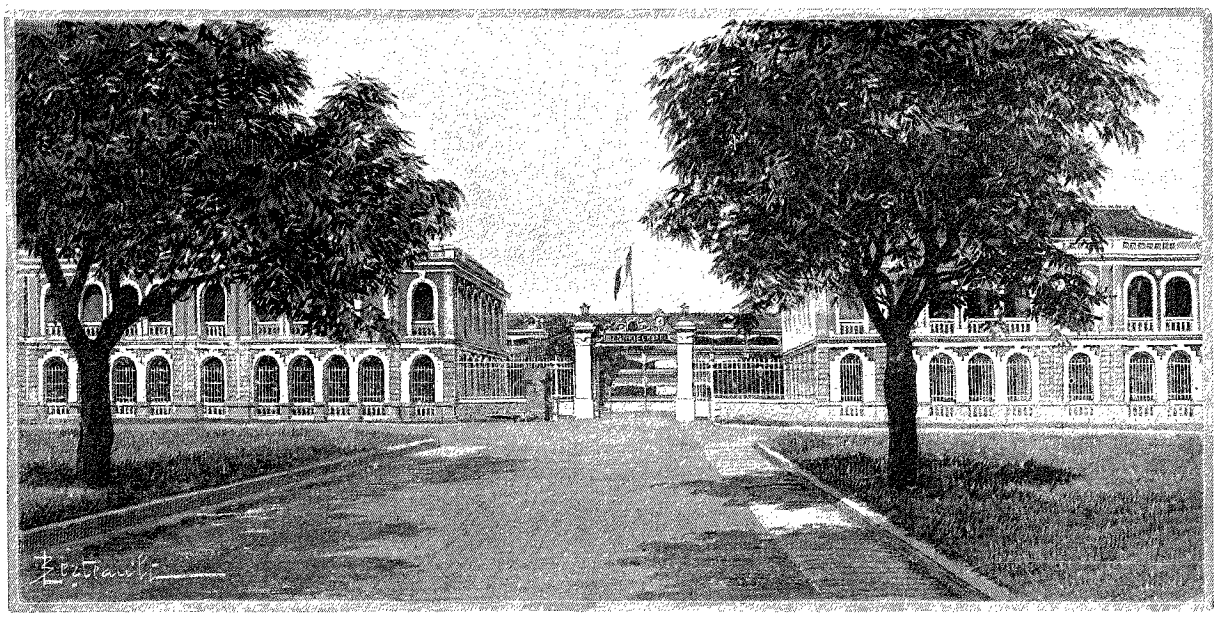
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

miques intéressant le mouvement commercial de la Cochinchine française.

Mieux vaudrait, certes, à maints égards, que notre capitale fût sur la côte; des projets ont été mis à l'étude pour établir une ville commerciale à l'entrée de la rivière de Saïgon, au cap Saint-Jacques notamment; il a toujours fallu en rabattre, les difficultés d'exécution enrayant les meilleures volontés. En attendant mieux, le port marchand s'étend sur de longs quais parfaitement aménagés, tout à l'entrée de la ville.

L'hôtel des Messageries maritimes et les immenses entrepôts de la compagnie, qu'on aperçoit dès le dernier coude de la rivière, en aval, sont au centre du port de commerce, au confluent du fleuve et du grand arroyo de Cholon.

Le service régulier du courrier de France est assuré



LES CASERNES [1] (PAGE 236).

par les Messageries, chaque semaine. Dès que le coup de canon annonce l'entrée du paquebot dans le port, l'animation s'accroît en ville. Ceux qui n'espèrent que des nouvelles courent à l'hôtel des postes, où l'on attend dans la plus vive impatience le dépouillement et la distribution; chacun s'absorbe dans la lecture des lettres ou des journaux. Ceux qui attendent des parents, des amis, ou que la promenade au courrier de France distrait et console un peu de l'éloignement de la patrie, prennent le chemin des Messageries maritimes.

A chaque départ et arrivée de courrier, c'est en foule qu'on prend d'assaut les sampans du « mât de signaux », qui transportent les promeneurs au quai des Messageries, de l'autre côté de l'arroyo de Cholon. A peine quelques minutes de traversée et l'on se trouve en plein sur ce quai magnifique de la grande Compagnie, où les plus énormes paquebots ont toujours un mouillage plus que suffisant. Ce quai semble beaucoup plus près de France que le reste de la ville. Les gens que l'on coudoie ont quitté la France il y a à peine un mois, ou encore, si c'est un voyage de retour, tout ce monde sera à Marseille dans vingt-six jours!

De ces pèlerinages hebdomadaires à cette marche de la patrie, on revient joyeux si l'on amène avec soi un nouvel ami, apportant toujours de fraîches nouvelles d'Europe. On rentre triste, au contraire, quand on a accompagné un ami au départ, et je ne sais quelle sentimentalité, quel amour du sol natal fait briller au coin des yeux de petites perles que le soleil brûlant a du mal à tarir. Dans les colonies, ceux même qui n'ont que de bons souvenirs et d'heureuses espérances regardent avec ardeur du côté de la France absente depuis de longs mois. Là où l'on est bien, là n'est pas cependant la patrie, ceux-là seuls connaissent la puissance du sentiment du sol natal qui ont passé les frontières!

Pour rentrer en ville, la route qui se peut appeler route de terre, par opposition à celle que je viens de prendre au confluent de l'arroyo de Cholon et de la rivière de Saïgon, la route de terre, dis-je, sort de la grande barrière de l'enceinte des Messageries et traverse, sur une chaussée élevée, de vilains terrains vaseux, flanqués de petites cases annamites d'une bien méchante allure, qui donnent aux nouveaux débarqués une idée déplorable du souci des autorités locales pour l'assainissement. Et cependant on travaille déjà à l'amélioration de ce quartier, suburbain il est vrai, mais fort important à cause des établissements des Messageries et des nombreuses décortiqueries de riz, dont le voisinage enfumé n'a rien d'agréable. Certes je ne crois pas que ces terrains soient jamais transformés en villas d'agrément, mais on parviendra sans

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

doute, à la longue, à assainir ce coin de ville et à remplacer par de simples prairies les cloaques qui bordent la route.

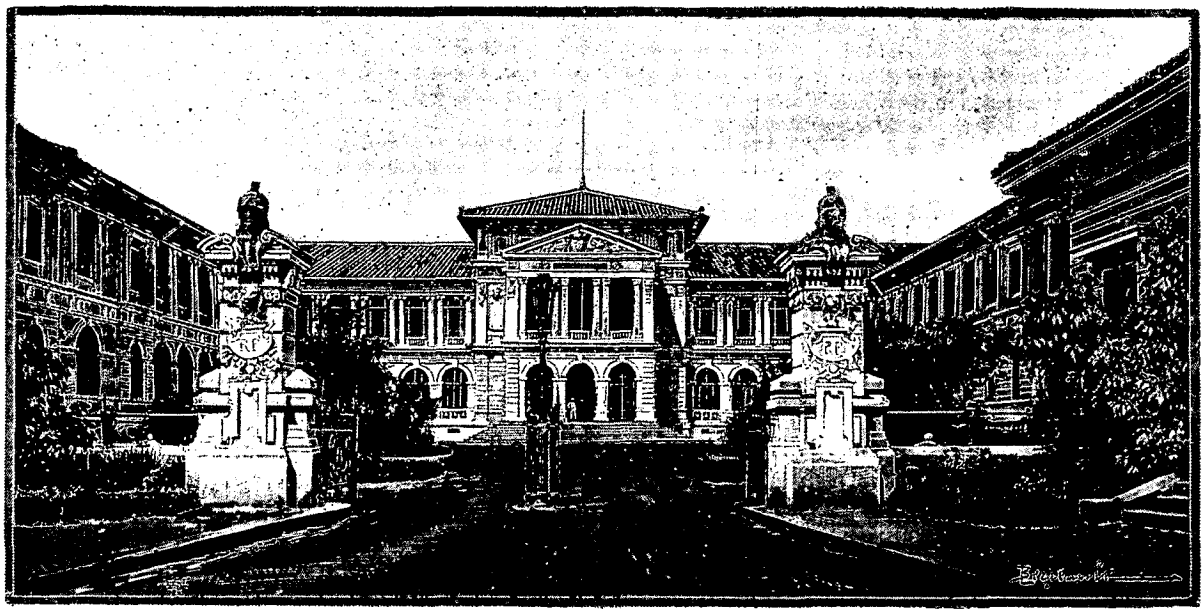
Mais ces plaintes ne peuvent durer longtemps; à peine a-t-on franchi quelques cents mètres, et l'on arrive au superbe pont qui franchit l'arroyo chinois. Le long de la rampe du pont s'étendent les hautes murailles d'une grande usine de métallurgie, dont les ateliers occupent un large espace au bord de l'arroyo.

On traverse le bras de rivière sur un pont audacieux d'une seule arche, sous lequel passent les hautes mâtures des jonques et des barques. Du point culminant de ce pont — un des travaux d'art les plus remarquables de la ville, — on a une perspective aussi pittoresque qu'étendue sur le port chinois.

A pleine rivière les jonques vont ou viennent en longue procession, selon que la marée porte à Cholon ou descend à Saïgon. Sur l'une et l'autre rive de l'arroyo, le commerce est actif. D'un côté, d'importantes manufactures européennes, des usines de blanchissage de riz et de décorticage; de l'autre, la longue file des marchands chinois et les vastes greniers à riz.

Rien n'est curieux, le soir, comme la profonde perspective des quais illuminés par les mille lanternes des boutiques chinoises et par les innombrables feux des bateaux. Les Chinois sont très prodigues de lumière, et les petites lampes à pétrole, avec abat-jour en porcelaine, sont répandues à profusion.

Il faut cependant avouer que l'odeur nauséabonde qui se dégage de l'eau quelque peu douteuse de l'arroyo n'est pas pour retenir longtemps les admirateurs. Cet arroyo de Cholon est vraiment trop hospitalier aux dépouilles de toutes sortes; à la marée basse, comme le flot de Théramène, il recule justement épouvanté, laissant à découvert, sur les berges, des épaves innommables.



PALAIS DE JUSTICE[1] (PAGE 236).

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

VIII

L'Annamite. — Caractère. — Costume. — Bijoux. — La femme annamite.

L'Annamite de Cochinchine est, comme chacun sait, sujet français depuis de longues années. La conquête de ce grand pays n'a pas eu lieu sans coup férir. La campagne a été sanglante et difficile.

C'était à une époque où il n'était pas de mode de grossir, de déformer parfois les événements coloniaux et de retarder souvent, par des hésitations budgétaires, les conquêtes définitives. Aussi notre sang a-t-il été fécond; la France a fait beaucoup et a fait grand en Cochinchine. Les champs de bataille où s'illustrèrent tant de noms devenus populaires sont transformés en rizières verdoyantes. Nos efforts ont été productifs; chaque année ce vaillant pays vient diminuer de plusieurs millions les charges de la métropole.

Ces heureux résultats montrent à merveille ce que peut une nation, colonisatrice, quoi qu'on dise, lorsqu'elle ne trouve pas en elle-même des entraves à sa marche.

Des routes sillonnent d'immenses provinces et transportent jusqu'aux arroyos innombrables les richesses des régions hautes. Ces arroyos, ou canaux naturels, unissent en tous sens les grands bras de rivière. Le delta du Mékong, ainsi découpé, forme une mosaïque d'îles fertiles et éternellement vertes.

Cet admirable système d'irrigation fait de l'Annamite un être à peu près amphibie. Des familles entières vivent dans le « sampan », sorte de bateau plat recouvert dans le milieu, à la manière des gondoles

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

dé Venise. La proue et la poupe, relevées en corne, donnent une grâce spéciale à ces petites maisons flottantes que les rameurs, debout à l'avant et à l'arrière, manœuvrent fort habilement.

Les villages annamites sont groupés tout au bord des arroyos. Rien n'est pittoresque comme ces nombreuses cases en « paillote » (chaume d'Extrême-Orient), ombragées de palmes. Là vit et travaille une population souvent accusée de paresse, parce qu'elle est silencieuse.

L'Annamite est léger, distrait, mais intelligent. Il est très craintif, aussi la douceur réussit-elle mieux avec lui que la brutalité. La fameuse « cadouille » (fine baguette en rotin) a longtemps cinglé les reins de ces pauvres diables sans produire de brillants résultats. La patience est préférable, car ces gens ne comprennent rien à nos emportements. Nous gagnons dans leur esprit à être calmes et silencieux comme eux-mêmes. Force et douceur, les deux manières sont faciles à expérimenter avec les *boys* qui nous servent. Ceux qui rudoient et maltraitent leurs domestiques sont fort mal servis. Il faut donner les ordres clairement et doucement; si le boy n'obéit pas, c'est, la plupart du temps, qu'il n'a pas compris.

L'Annamite n'est pas beau, mais on se fait vite à son genre de laideur. L'œil est intelligent. La physionomie est douce, souvent gracieuse. La femme surtout n'est pas dépourvue de charme. Le corps est souple, les hanches sont bien prises. Les petits pieds nus, fort soignés, peuvent être admirés par les plus idolâtres des formes. L'attache du poignet est extrêmement délicate, frêle même, ce qui laisse aux jolies mains cette flexibilité prodigieuse qui atteint son maximum chez la Javanaise.

Le costume indigène est des moins compliqués. Hommes et femmes portent une longue tunique descendant à la cheville; elle est ouverte sur chaque hanche à la manière de nos chemises d'hommes; les manches se terminent très étroites aux poignets, c'est le *cái-áo* (*ké-o*).

De la ceinture aux talons, l'Annamite porte le « cái-quan » (*ké-kouan*), culotte large et flottante, retenue à la taille par une écharpe de soie de couleur vive. La tunique et le pantalon sont en étoffe plus ou moins précieuse selon l'échelle sociale : généralement ces vêtements sont en soie noire, violette ou blanche.

L'Annamite riche chausse le soulier-sandale, le *day-ham-hêt*. L'immense majorité trotte nu-pieds.

Les hommes comme les femmes enroulent en chignon derrière la tête leur opulente chevelure d'ébène. La femme la fixe avec des épingles d'or moins longues que les fameuses épingles des Japonaises. Le turban est, en Cochinchine, le privilège du sexe fort.

L'homme use peu des bijoux et porte à peine quelques bagues; en revanche les femmes en sont surchargées; c'est par kilos d'or qu'on estime la parure d'une *congaie*. Des bracelets serrés les uns contre les autres garnissent les bras jusqu'aux épaules. De lourds colliers emprisonnent leurs petits cous dans un carcan d'or.

Dans les familles très riches, les femmes portent des diamants, soit montés en bagues ou en rivière, soit incrustés dans une large plaque suspendue sur la poitrine. Ces diamants sont généralement mal taillés et d'un éclat fort médiocre.

Toute cette population est gaie, contente de son sort et toujours prête à sourire. On a déjà dit que l'Annamite est « le Français de l'Extrême-Orient ». Ce rapprochement est sans doute flatteur pour nos sujets d'Indo-Chine, mais il est incontestable qu'on retrouve chez l'Annamite un peu de cet esprit, de ce ton plaisant, de ce bienveillant enjouement qui fait du Français l'homme le plus aimable du monde.

Pierre BARRELON.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

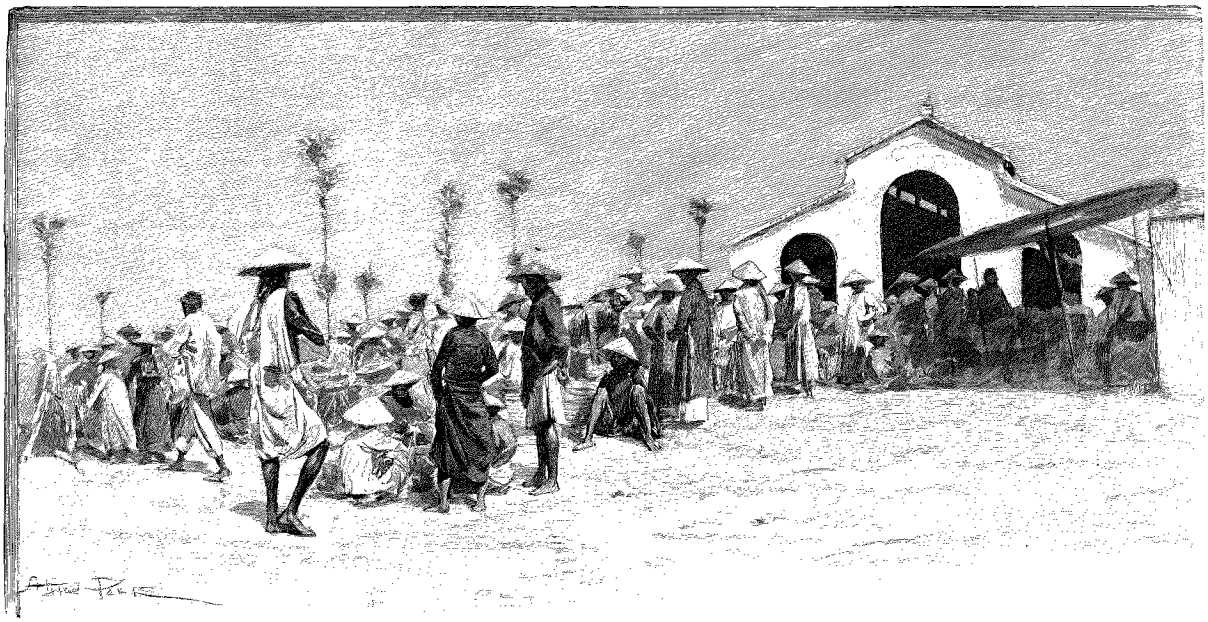
(*La fin à la prochaine livraison.*)



UNE PETITE CASE A SAÏGON[1] (PAGE 226).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



AU MARCHÉ SUR LA ROUTE DE CHOLON[1] (PAGE 243).

SAÏGON[2],

PAR M. PIERRE BARRELON.

IX

Le théâtre européen. — Les courses. — La course en charrette à bœufs.



LA FEMME DU DOC-PHU DE CHOLON[3] (PAGE 244).

Il est, dit-on, de tradition pour fonder une colonie, que les Espagnols bâtissent d'abord un couvent, les Italiens une église, les Hollandais une bourse, les Anglais un fort et les Français un théâtre et une salle de bal.

Saïgon est tout à fait en règle, car la ville possède d'élégantes salles de bal et aussi un théâtre subventionné. Le mot d'ordre est donc de se distraire, et, pendant la saison sèche, les six mois de théâtre contribuent à faire de notre capitale la plus élégante des villes coloniales.

Le théâtre actuel, pour provisoire qu'il soit, ne manque pas d'un certain confort. La troupe est comme toutes les troupes d'exportation. Il y a d'excellents sujets, mais ils ont généralement eu de trop longs succès. Les ténors ont des trous dans la voix, et les Marguerites sont parfois un peu fanées. D'autres sujets, au contraire, débutent dans la carrière et ont été éblouis par des engagements magnifiques.

Enfin, sans rire, avec quelques coupures aux endroits périlleux, on donne le grand opéra, cahin-caha.... L'opéra-comique est cependant mieux de saison, et l'opérette plaît avant tout.

La municipalité bienveillante donne chaque année pour l'entreprise théâtrale une subvention, dont maintes villes de province, et non des moins importantes, seraient fort aises.

Les Saïgonnais sont parfois facétieux; la société des courses est une curieuse manifestation de cette tournure d'esprit.

Saïgon a son petit Longchamp. L'hippodrome est fort beau, sur une vaste pelouse découverte. L'ovale de la piste est peut-être exagéré pour ces courses « de poupées ». Ces pauvres tout petits chevaux annamites, si gentils devant leurs légères voitures sur les belles allées de la ville, inspirent une véritable pitié sur le champ de courses, entraînés à grands coups de cravache par des indigènes improvisés jockeys et cramponnés à la crinière de leur monture, à la manière des singes de cirque.

Malgré l'attrait relatif de ce sport, je ne crois guère que la race ait quoi que ce soit à gagner au surmenage de ces charmantes petites bêtes, et la subvention largement octroyée à la société hippique serait, à mon

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Devos.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 225.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sens, mieux employée à établir des haras dans la basse Cochinchine, pour au moins avoir des chevaux, avant de songer à faire courir.

En effet, les chevaux deviennent rares et, partant, chers. Le Cambodge fournit de fort beaux types, mais là encore, la reproduction est mal assurée; et sans être le moindrement pessimiste, il faut prévoir l'époque où il n'y aura plus de chevaux dans la colonie, ce qui serait vraiment dommage. Cette petite race nerveuse, solide, et si facilement maniable que des enfants se font un jouet de leur voiture et de leur cheval, est digne d'attirer l'intérêt des pouvoirs publics, suivant la formule consacrée.

Si encore le « pousse-pousse » devait s'acclimater à Saïgon, on regretterait moins, au point de vue pratique, la disparition de la race chevaline; mais toutes les tentatives faites jusqu'à ce jour pour établir ce mode de locomotion ont été vaines.

La raison de cet état de choses est curieuse : l'Annamite se refuse absolument à traîner un Chinois dans un pousse-pousse, le Chinois ne consent pas davantage à voiturer l'Annamite.

Le Chinois, en effet, en Cochinchine, n'est pas comme au Tonkin, par exemple, un conquérant ou un ancien conquérant; il n'a jamais dominé complètement sur le delta du Mékong, et les anciens Khames sont toujours là pour affirmer leur résistance à l'absorption mongolique. L'Annamite met une fierté légitime à ne point servir un Chinois.

D'autre part les Chinois ne sont pas aussi nombreux en Cochinchine qu'au Tonkin, région toute voisine de leur empire. Les fils du Ciel qui sont venus chercher une fortune facile loin de leur patrie, ne consentent pas à une besogne aussi peu rémunératrice et aussi pénible.

Et peut-être, aussi, l'impôt que nous avons établi sur chaque tête de Chinois est peu fait pour attirer les pauvres diables de coulis qui n'auraient pour seul revenu que leur métier de tireur de pousse-pousse.

Ces nombreuses raisons ont fait échouer tous les essais tentés jusqu'à présent pour faire courir ces véhicules dans les allées vertes de la ville.

Je ne parle pas des idées émises à ce sujet par les professionnels de la dignité humaine; naturellement ils s'opposent à ce fait de voir un homme charroyer un autre homme. Les autorités de la colonie n'ont pas suivi ces philanthropes dans leurs spéculations de sentiments, et ce sont les seules difficultés que j'ai dites qui ont empêché les pousse-pousse de trotter, comme dans toutes les autres villes d'Extrême-Orient. J'avoue que mes idées humanitaires ne m'empêchent point de souhaiter à Saïgon ce genre de locomotion fort commode et si peu dispendieux.

La société des courses pourrait même ajouter un numéro intéressant au programme de ses réunions : le match de pousse-pousse.

N'a-t-elle pas déjà la course en charrette à bœufs! C'est bien une des choses les plus curieuses que j'aie vues. Sont en ligne une vingtaine de chars étroits, d'un modèle tout particulier. Chaque charrette est attelée de deux bœufs cambodgiens au fort garrot, attaché par le joug à une longue flèche, lestement redressée en corne.

Ces attelages sont ornés de palmes, abondamment pourvus de grelots, et encombrés d'une grappe d'Annamites.

Dès que la cloche du départ a donné l'essor à ces bizarres véhicules, tout cela fait un bruit d'enfer, les grelots tintent, les indigènes armés de longues houlettes excitent de la voix et surtout du geste les pauvres animaux qui galopent d'une allure extraordinaire, insensée, de tous côtés. Bêtes, gens et charrettes se choquent, se renversent, se relèvent. Cette course d'un si nouveau genre dure quelques minutes de folle gaieté pour les spectateurs. A peine deux ou trois chars arrivent au poteau, recevoir le prix de leurs efforts, tout le reste s'est dérobé, ou a culbuté en tous sens, par-dessus les barrières de la piste. Le plus étonnant, c'est qu'à ce jeu endiablé je n'ai vu se tuer personne; et pas le moindre bœuf éventré!

Il y a certainement là une excellente idée comique, et si la société des courses ne fait pas grand'chose pour l'amélioration de la race chevaline, elle cherche au moins à amuser son monde.

X

Cholon. — Le palais hospitalier du Doc-Phu. — High-life annamite.

Cholon est la grande ville commerçante de la Cochinchine. C'est une cité tout asiatique, presque un faubourg de Saïgon, la capitale européanisée.

En une demi-heure à peine on fait le voyage Saïgon-Cholon. On a pour cette promenade facile et intéressante le choix des moyens de locomotion. Et d'abord, un chemin de fer traverse tout droit « la plaine des tombeaux », vaste campagne déserte semée de mausolées superbes ou de modestes tombes; c'est le cimetière annamite, vaste, sans clôtures, sans limites, sans culture d'aucune sorte, sans arbres et presque sans verdure. C'est le grand champ du repos final des bouddhistes, du *Nirvana*.

En second lieu, on peut gagner Cholon par la route de l'arroyo chinois, où circule rapide et léger un petit tramway Decauville à voie étroite, le même précisément qui eut tant de succès à l'Exposition de 1889, et qui a été lestement transporté et installé ici, au grand plaisir des Asiatiques, devenus d'excellents clients.

Le tramway passe à toute vapeur au milieu d'une grande affluence de population, chinoise pour la majeure partie.

D'un côté de la route on domine l'arroyo surchargé de jonques énormes aux flancs gorgés de riz, qu'une douzaine de Chinois perchés sur la toiture de chaque

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

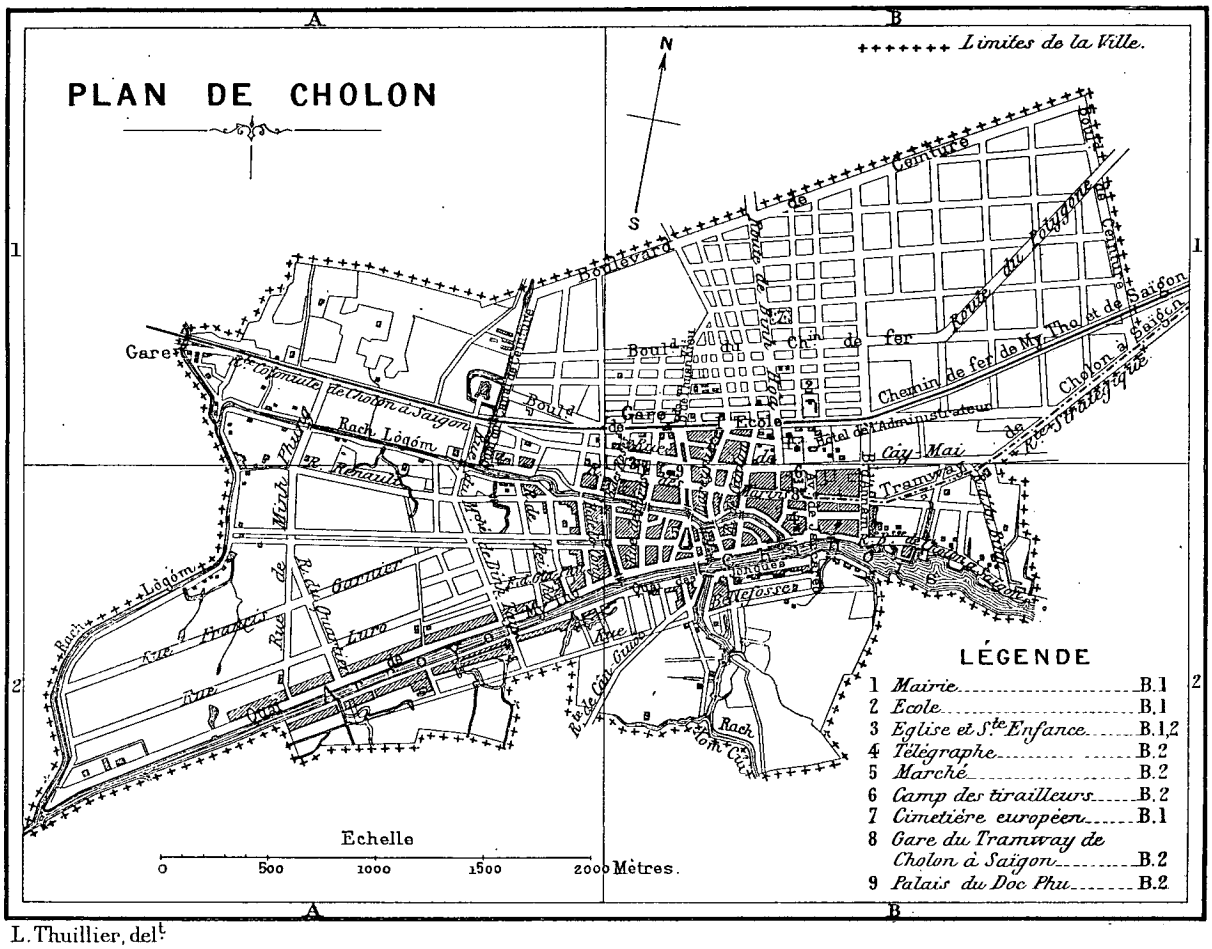
barque activent à l'aide d'une longue rame à laquelle tous travaillent.

De l'autre côté on suit la longue théorie des maisons chinoises en briques ou en paillotes. Au bord de la route, de larges marchés couverts abritent chaque matin la foule bruyante des ménagères annamites et chinoises. Parfois une pagode élève son architecture découpée un peu au-dessus des cases ordinaires, et attire l'attention par un bruyant tam-tam.

Après les longs détours de l'arroyo, on arrive à l'agglomération proprement dite : c'est Cholon, avec ses tout à la chinoise, y compris le dîner, qui n'est pas des moins curieux.

La soirée se continue au théâtre, où les spectateurs de choix ont le droit, très recherché, de pénétrer dans le foyer des artistes. Là tout un monde de figurants travaillent leurs têtes au pinceau, et cherchent à se donner les airs les plus terribles.

Dans des loges spéciales, les premiers sujets se maquillent devant ces minuscules miroirs incrustés de nacre qui font l'ornement de nos étagères européennes; ils prennent les onguents et les couleurs fines dans les



L. Thuillier, del.t

rues régulières bordées des étalages les plus disparates de marchands et de restaurateurs ambulants.

Là, plus rien d'européen; les marchandises ne rappellent aucun produit qui nous soit familier. On est bien en Chine. Cholon est en effet une ville absorbée presque en totalité par 60000 Chinois. Tout le commerce est entre les mains des Célestes, les fêtes sont celles de la Chine, le théâtre est chinois encore.

Les Chinois vivent beaucoup au « cercle ». Leurs cercles n'ont sans doute que de lointains rapports de confort avec le « Jockey » ou l' « Epatant », mais encore y est-on parfaitement traité, quand on a la rare fortune d'y être accueilli. En effet, si l'on a des relations dans le grand monde chinois, — ce n'est pas toujours facile, — on passe gaiement le temps à Cholon,

petits tiroirs de ces gentils meubles laqués dont nos fillettes font des armoires de poupée et, plus tard, des boîtes à bijoux.

En Chine, les femmes ne paraissent pas sur la scène, et les rôles féminins sont tenus par des hommes. En Cochinchine, il y a des accommodements, et les rôles féminins sont remplis par d'assez agréables petites Chinoises.

La décoration de la salle de spectacle est très passable, les lustres éclairent à profusion, et des tentures aux sujets aussi fantastiques que variés meublent les loges de galerie.

Au rez-de-chaussée se trouvent des baignoires, munies de lits de camp et de tout l'accessoire d'une fumerie d'opium. Le fait de réunir dans un si petit

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

compartiment l'attrait de la musique et les douceurs paradisiaques de l'opium est l'indice d'une civilisation qui ne fait certes pas ses débuts.

J'avoue que je n'ai pu me rendre un compte exact du degré de progrès de la musique chinoise. Est-elle très en retard ou très en avance? Je ne sais. La mélodie, à la vérité, en est bien délicate à saisir, et l'harmonie a paru impossible à goûter à mes oreilles rebelles à ce tintamarre. Mais encore *Lohengrin* et le *Tannhaüser* n'ont-ils pas longtemps été classés parmi les fantaisies d'un goût douteux!

La salle est archi-pleine chaque soir, et la représentation se prolonge fort tard dans la nuit, pour continuer quelquefois pendant plusieurs soirées. Le spectacle consiste en d'interminables déclamations chantées, toujours accompagnées des trépignements et des grincements d'un nombreux orchestre de bizarre composition. Le tam-tam, les cymbales, rivalisent avec les flageolets aigus et les faussets des artistes.

Ces représentations épiques, très longues, très monotones, n'ont pour l'Européen qu'un attrait médiocre.

Une des curiosités de Cholon, pourrait-on dire, s'il ne s'agissait d'un commandeur de notre Légion d'honneur, s'il vous plaît! est le Doc-Phu-Su.

Un Doc-Phu est le fonctionnaire annamite qui a l'administration indigène d'une grande ville ou d'une grande province. Ce mandarin « du suprême bouton » est chargé de l'administration de Cholon et de ses 100 000 habitants asiatiques, sous la haute direction, bien entendu, de l'administrateur français.

Ce Doc-Phu, comme tous les dignitaires indigènes de Cochinchine, manifeste les meilleures intentions à l'égard de notre pays, qui a maintenu la plupart des anciens privilèges des mandarins, tout en leur en accordant de nouveaux. Celui-là cependant est plus près de nous que les autres par le costume et par les manières; je n'ose ajouter par la langue, car, malgré la meilleure volonté du monde, il a grand'peine à faire comprendre les paroles aimables qu'il a pour tous ses visiteurs.

Dans une somptueuse demeure à l'allure tout européenne, il vit avec une nombreuse famille et une femme unique, une maîtresse femme. Elle tient les clefs du coffre, et certes elle s'entend à merveille à arrondir la cassette.

En effet, Bouddha, en bon dieu qui fait bien les choses, bénit les nombreuses familles, et le Phu n'a pas moins de 14 enfants. Tandis que les grands fils cherchent à acquérir à Paris les défauts qui manquent à leur race et le dernier « chic » du jour, les filles et les tout petits vivent complètement à la mode annamite, et conservent avec piété les mœurs patriarcales.

Chez les Annamites, le respect du père est le commencement de la sagesse. Il faut voir comme tout ce monde, petit et grand, s'écarte sur le passage du chef de la famille. Pas de caresses, pas de genoux à papa, seulement le respect et un peu la crainte. Cela vaut-il mieux ou plus mal que notre méthode familière, chère au bon roi Henri? J'abandonne cette question aux spécialistes.

C'est, sans conteste, chez le Doc-Phu de Cholon qu'on mange le mieux à la mode annamite; il tient beaucoup au renom de bonne cuisine que possède sa maison et offre à tous l'hospitalité de la table le plus aimablement du monde.

Les convives, toujours en grand nombre, prennent place autour de la large table couverte d'une infinité de petits bols contenant les préparations les plus diverses.

Chaque invité, armé de deux bâtons d'ivoire et d'une cuiller en porcelaine, a devant lui une petite assiette, un bol plein de riz et une tasse microscopique destinée à recevoir le *choum-choum* ou eau-de-vie de riz, la seule boisson dont on arrose de quelques gorgées le repas annamite.

Les convives, sur l'invitation du maître de la maison, puisent au moyen des bâtonnets et de la cuiller dans chacun des nombreux petits plats et tirent au hasard une bouchée de cochon mort-né, fin régal, quelques vers palmistes grillés à point, etc. La soupe annamite, mélange verdâtre de jeunes pousses de bambous, de nids d'hirondelles et de tendons de rhinocéros, est un manger fort délicat.

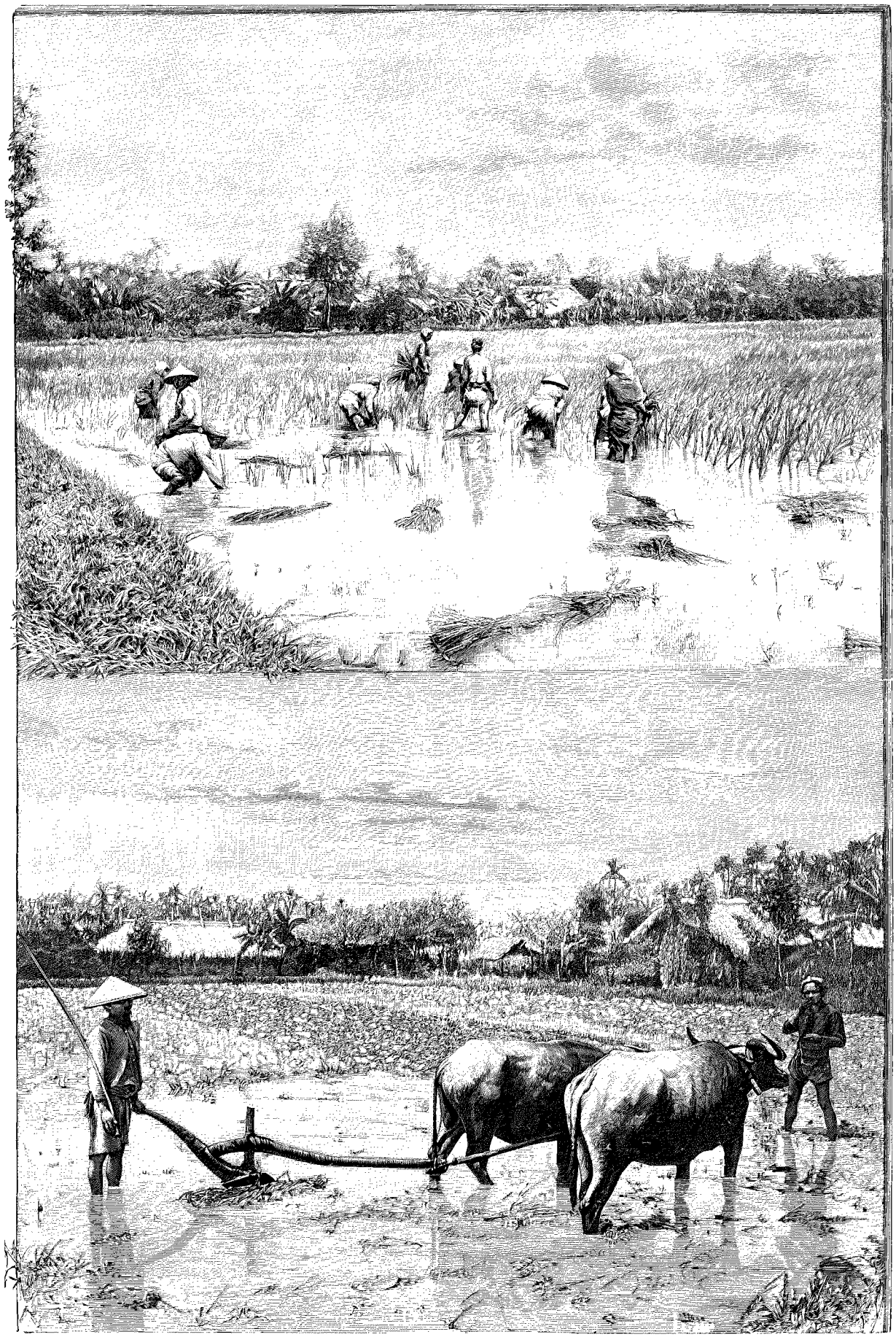
Toujours au moyen des baguettes, on dépose le morceau cueilli sur le bol de riz, et à l'aide de la petite cuillère on arrose chaque bouchée avec du *nioc-nam*, sorte d'huile extraite de poissons séchés au soleil, et qui a un goût très fin lorsqu'elle est fraîche, mais comme c'est rare! Dans les maisons moins bien tenues que celles du Phu, et elles sont nombreuses, le nioc-nam est d'habitude affreusement rance, et dégage une odeur fort désagréable, qui n'est point pour un odorat européen un bon encouragement à le goûter.

Lorsque la bouchée est ainsi préparée et arrosée, on porte le bol de riz aux lèvres, et entre les deux bâtons on introduit dans sa bouche le délicieux quartier en le faisant suivre, à l'aide des baguettes d'ivoire, de fortes poussées de riz.

Les femmes ne sont pas admises à table; on fait une galante exception, faut-il bien vite ajouter, pour les Européennes de qualité, que le Doc-Phu reçoit avec tous les principes de galanterie qu'il a recueillis pendant ses nombreux voyages en France. Et dans ces petites fêtes le rôle de sa femme et de ses filles consiste uniquement à éventer les dîneurs avec de grands écrans, et à prévenir les moindres désirs des hôtes de papa.

Lorsque tout le monde s'est longtemps escrimé de son mieux avec ces bâtonnets, moins dangereux que notre fourchette et notre couteau, mais aussi moins commodes, lorsqu'on a vanté l'excellence des mets, le parfum des assaisonnements, et le velouté du choum-choum de derrière les fagots, ceux qui sont au fait des us annamites ont garde de laisser le moindre grain de riz, et, prenant les baguettes placées en travers sur le bol, font au maître de la maison les *tsin-tsin*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LABOURAGE ET REPIQUAGE DU RIZ (PAGE 254). — GRAVURE DE DEVOS, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'usage, sorte de saluts de remerciement qui se pratiquent avec les deux mains.

A ce moment la bonne étiquette annamite veut que les invités témoignent par des sons gutturaux très bruyants que leur estomac est bouleversé d'aise. Il est inutile d'ajouter que les Européens ont toujours mieux aimé passer pour malappris que manifester leur satisfaction dans un langage aussi barbare.

Le repas annamite se termine par un grand bol de thé, qui est le bienvenu.

La table est alors dégarnie de tous les petits plats, le couvert est dressé à l'européenne, et l'on apporte un énorme châteaubriant aux pommes pour ceux que les délices de la table annamite auraient peu séduits. Il faut bien avouer que si l'on vante moins le bifteck, plus connu, on le goûte davantage, et le bordeaux du meilleur cru fait oublier le choum-choum.

Au dessert, c'est une avalanche des fruits les plus variés. Un privilège de l'hospitalière maison du Phu est qu'on y mange d'excellentes primeurs. La mangue et le mangoustan délicat, jusqu'à l'humble banane, fruit du pauvre, sont particulièrement choisis. Vient ensuite la longue série des pâtisseries annamites, pour lesquelles les jeunes filles de la maison sont passées artistes. Il y a des friandises de toutes sortes : petits fours aux parfums exquis, fondants, babas, confitures, etc., la liste est fort longue et variée. Et le champagne, qui chez le Phu est de toutes les fêtes, excite les têtes et égaye l'estomac.

Le Doc-Phu de Cholon ne borne pas ses magnificences à sa maison de ville, il reçoit encore dans sa « maison de campagne ». C'est ainsi qu'il nomme le tombeau de ses ancêtres, et le sien propre, auquel il fait hardiment travailler!

Il est d'usage en effet de préparer dignement et de longue main sa couche éternelle. Elle a quelque chose de particulièrement grave, cette promenade dans ce beau parc, rempli d'une végétation ardente et d'arbres de toutes sortes qui ont pris aux cendres accumulées d'une antique famille la puissance de leurs troncs et leur éternelle verdure!

Sans aucun ordre, çà et là, sous les fleurs ou debout au milieu de pelouses, gisent ou s'élèvent de vieilles pierres tombales rappelant une longue vénération et un culte de tous temps rendu au souvenir des aïeux.

Le nom de maison de campagne n'est pas cependant une simple image. Dans ce vaste enclos, de larges habitations sont construites plutôt dans le but de donner des fêtes que pour y vivre à demeure. En effet, le lieu de repos des trépassés n'inspire point en général aux Asiatiques la respectueuse terreur que répandent nos cimetières!

L'anniversaire d'une mort est une date de famille qu'on célèbre en grande pompe, sans tristesse; à chaque solennité, deux ou trois cents parents ou amis viennent manger, boire, fumer l'opium, et s'étourdir à la musique tintamarresque et grinçante des maestros du pays.

Et le culte est d'autant plus agréable aux défunts que leur mémoire a été fêtée dans des agapes pantagruéliques où le choum-choum n'est point épargné!

XI

Solennités annamites et chinoises. — Le Têt. — La fête du Dragon.

Les fêtes du Têt ouvrent l'année annamite, au commencement de notre mois de février. Pendant les trois jours que durent les solennités, les indigènes se livrent aux plus folles ripailles. Le commerce « stoppe », et il ne serait plus possible de se procurer la moindre mesure de riz. Tous ont réalisé la forte somme en vendant ou en engageant ce qui les gêne, car il faut à tout prix des piastres pour passer dignement ces jours de liesse générale. Pour les amateurs de bibelots, c'est le moment ou jamais d'augmenter les collections.

Dès l'aurore du grand jour, la fête commence par d'étourdissantes explosions de pétards. Chinois et Annamites revêtent leurs habits de gala. Les Chinois sont surtout remarquables avec leurs costumes de soie aux vives couleurs et leurs grands chapeaux de cérémonie constellés de verroteries qui font le plus brillant effet au soleil.

En grande tenue, tous ceux qui, à quelque titre que ce soit, ont commerce avec les Européens viennent déposer à domicile leurs cartes de visite longues d'une aune et couvertes de signes indéchiffrables sur joli papier semé de poudre d'or.

Ils ne bornent pas là leurs attentions, et se présentent les mains pleines de cadeaux, trop pleines même, car la simple discrétion ne permet pas de les accepter tous, mais on désobligerait un fournisseur, par exemple, si l'on ne puisait dans sa corbeille un paquet de thé ou quelques fruits.

Le personnel de la maison offre de menus présents. Le cuisinier prépare en grande cachette un de ses meilleurs gâteaux, pour ménager une gourmande surprise.

L'usage est de s'occuper spécialement du costume des enfants, qui est toujours des plus riches. Tous ces bébés sont maquillés, pomponnés de la plus drôle de façon. N'est-il pas curieux de retrouver si loin la gracieuse coutume que nous avons nous-mêmes aux jours gras?

Chaque case indigène est enguirlandée, enrubannée et abondamment pourvue de bannières, d'inscriptions de toutes sortes, et si l'on pénètre à l'intérieur, l'autel des ancêtres est décoré de fleurs, les tables sont surchargées de victuailles.

Après les visites, le temps qui n'est pas absorbé par le jeu est consacré à manger, à boire plus que de raison et à faire un bruit effroyable avec des pétards. C'est extraordinaire comme ces populations, paisibles d'allures cependant, aiment ce divertissement bruyant. Mais on ne peut se faire une idée exacte du bruit mené

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

pendant ces quelques jours de fête; c'est à tel point qu'il est impossible de sortir en voiture sans quelque péril, car les petits chevaux du pays se font peu à ce vacarme.

Les gros personnages indigènes, pendant ces journées de réjouissances, reçoivent naturellement leur famille; et le Doc-Phu de Cholon, bien entendu, réunit dans sa vaste demeure ses nombreux collatéraux. Il invite aussi les Européens, et c'est une partie de plaisir que de se rendre à cette soirée annuelle.

Il reçoit plus particulièrement dans sa pagode, chapelle privée consacrée au culte des ancêtres. Chez les grands, la pagode est un vaste temple, où sont accumulées les richesses de la famille.

La pagode du Doc-Phu de Cholon est entre toutes remarquable du faîte jusqu'au sol; les colonnes et les panneaux en bois rare sont sculptés très artistement, et les larges sièges incrustés de nacre sont vraiment merveilleux.

Toute la maison, tous les jardins sont à la disposition des invités, et illuminés avec cette profusion de lanternes, de lampes de toutes sortes, particulière aux Asiatiques. Un buffet est servi à souhait et obtient certes le plus légitime succès.

Il faut avouer cependant que cette société mélangée d'Annamites et de Chinois ne plaît pas à tous les Européens, et ces soirées bigarrées n'ont pas la gaîté correspondante à leur bruyante allure.

Des fêtes spécialement chinoises ont lieu assez fréquemment, mais la plus remarquable est la fête des ancêtres, de la paix, du travail et du commerce, etc., plus simplement la fête du Dragon (*Dung-Co*), qui se célèbre vers le milieu du mois d'avril.

Ces réjouissances occasionnent des frais énormes, et il est certain que ces frais sont l'indice, chez les Célestes établis dans notre colonie, d'une grande prospérité commerciale dans le présent et d'une confiance absolue dans l'avenir.

Les Chinois sont organisés en congrégations ou associations avec chefs, contrôle et coutumes même spéciales; chaque congrégation a sa pagode, qui dans les solennités est ornée selon la richesse de l'association.

Par exemple, la pagode de la congrégation de Canton est véritablement merveilleuse; le fond de la salle est orné de statues en bois doré représentant des génies et des illustres parmi les philosophes de l'empire du Milieu. Tout contre l'autel, chargé d'offrandes en nature, fruits et gâteaux, se dresse un gigantesque brûle-parfum flanqué de deux énormes lampadaires qui se détachent sur des tentures brodées et lamées d'or, sous la lumière des lustres très finement sculptés. Une foule sans cesse renouvelée d'Annamites et de Chinois défile en longue procession devant toutes ces richesses accumulées.



LE DOC-PHU DE CHOLON [1] (PAGE 244).

Sans contredit, le « clou de la fête » est la promenade du dragon, qui, chose fort curieuse, a une certaine analogie avec celle de la tarasque de notre Provence.

C'est une procession interminable de piétons revêtus de costumes bizarres, et groupés par congrégations, c'est un long défilé de chars, de châsses et d'autels laqués rouge et or, de pagodons et de chaises à porteurs de formes plus ou moins gracieuses, dans lesquels se tiennent, graves et immobiles sous le soleil implacable, de jeunes enfants aux costumes étincelants représentant des personnages célèbres de l'histoire de Chine ou des divinités allégoriques : je fais grâce du détail.

Tout ce défilé est entremêlé de compagnies de trompettes, de tam-tams, d'instruments grinçants, de flageolets suraigus, qui font une cacophonie sans pareille, et à chaque instant, sur tout le parcours, c'est une explosion de pétards qui assourdit tout le monde, car il n'y a point de bonne solennité, que ce soit naissance, enterrement, mariage ou encore autre chose, sans énormément de bruit; c'est un besoin, semble-t-il, pour ce peuple tranquille et silencieux, de se détendre les nerfs dans de semblables fêtes infernales.

Tout à la queue de la procession, le dragon, énorme monstre de carton peint, ferme la marche. Un solide gaillard, dissimulé sous le corps écailleux du monstre,

1. *Gravure de Rousseau, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fait exécuter au dragon les mouvements les plus désordonnés. La tête, qui est un chef-d'œuvre d'horreur, ouvre la bouche, tourne les yeux, tire la langue et manifeste par une mimique expressive et fantastique des sentiments divers.

Ce long corps de serpent se déroule « en replis tortueux », et le monstre saute et bondit d'un air féroce, au son d'une musique diabolique, à grands coups de gongs et de tam-tams.

Devant les palais officiels, le dragon ne manque pas de faire la révérence, et se complaît en respectueux saluts, puis exécute, en l'honneur des hôtes, des danses de réjouissance fort fantaisistes.

L'aspect de cette sorte de cavalcade est on ne peut plus pittoresque et surtout bien couleur locale; sous le clair soleil, elle se déroule longue, poussiéreuse, bruyante et vivante, battant l'air de ses centaines de drapeaux, étendards et oriflammes aux mille couleurs agités par des hommes aux costumes étranges.



LE PALAIS DU DOC-PHU[1] (PAGE 244).

XII

Autour de Saïgon. — La chasse. — Thudaumot. — Mytho. Le cap Saint-Jacques.

Saïgon a droit à toutes les préférences. Mais, malgré les délices de la ville capitale, on serait impardonnable de négliger les routes d'eaux si pratiques que tracent en tous sens les arroyos chevelus, qui font la richesse et la commodité du Delta du Mékong.

Et encore faut-il se presser de faire vite ces petits voyages, avant que l'inévitable apathie coloniale ne vienne mettre l'embargo sur toutes les bonnes volontés, et faire échouer les parties que de plus courageux s'efforcent d'organiser.

La chasse, presque toujours heureuse, décide souvent les plus inamovibles à courir la brousse et à abandonner pour quelques heures les chères habitudes. Et, vraiment, le séjour plus ou moins prolongé en sampan n'a rien qui soit pour déplaire. Les boys ont soin de préparer les lits, voire les moustiquaires pour les délicats, et, très à l'aise dans ces larges bateaux plats, on glisse doucement bercé par le rythme des rames, et l'on dort de belles nuits rafraîchi par la brise du fleuve.

Le voyage est organisé, calculé avec les marées de façon à toucher au terrain de chasse au matin. Chaque chasseur choisit son poste un peu au petit bonheur, et les piqueurs annamites lancent les chiens, qui ne tardent guère à mener. Dussé-je être accusé de tartarinades, je dois à la vérité de dire qu'il est fort rare qu'on retourne au bateau sans traîner sur la claie quelque *con-nai* (cerf), *con-man* (chevreuil), ou *con-huou* (chamois).

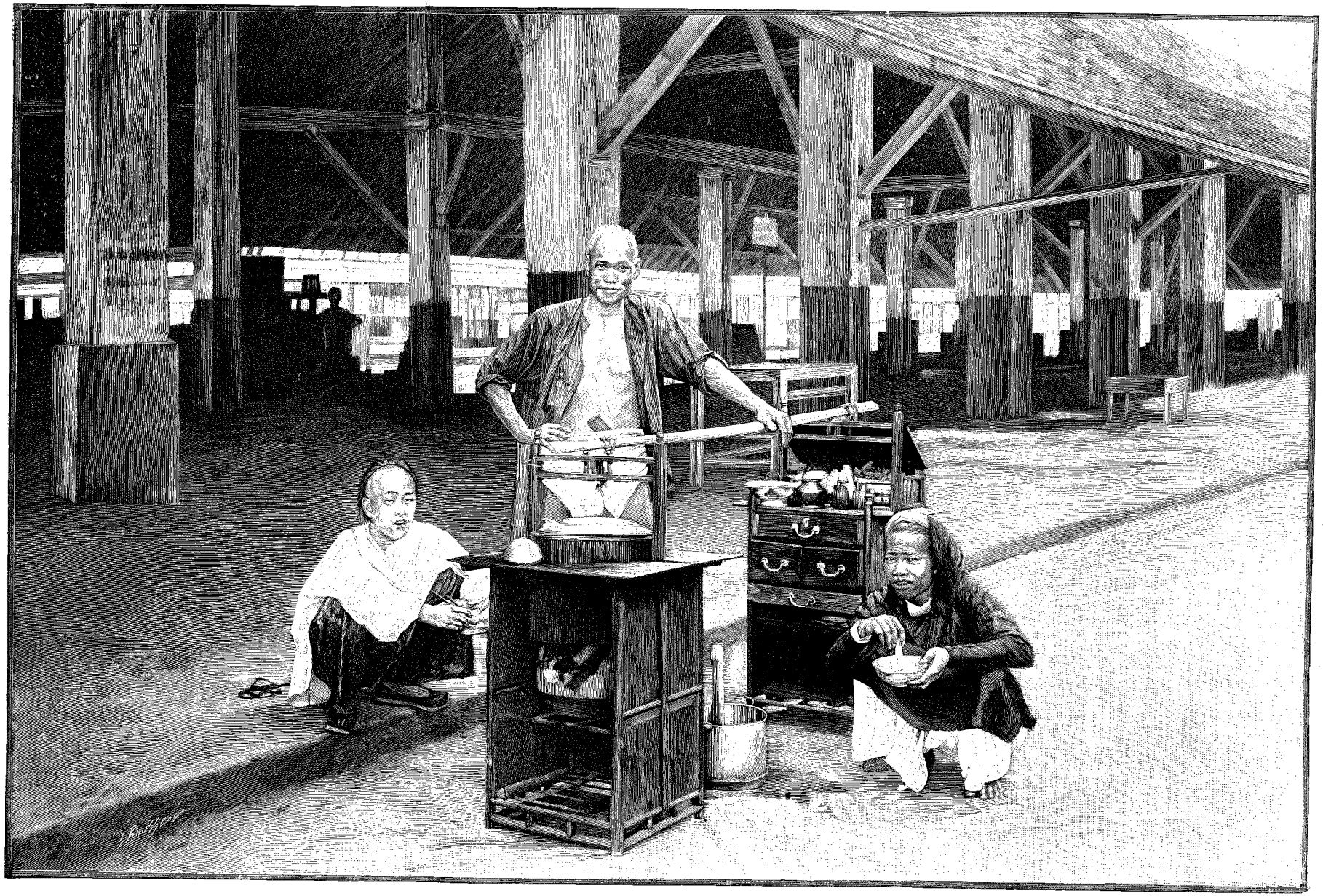
Certaines régions de la Cochinchine, resserrées en petites îles, entre des bras de rivière assez importants pour gêner l'émigration de la gent à poil, sont extrêmement giboyeuses, à un point qu'on ne peut croire. Le cerf, que l'Annamite ne poursuit guère, est parfois si peu craintif qu'il vient montrer ses bois et son long museau curieux tout au bord des mauvais sentiers bossués, au passage criant et grinçant des charrettes à buffles du pays.

Les chasseurs plus modestes laissent en paix le gros gibier, et s'accommodent fort bien de la guerre aux coqs de bruyère, ou aux bécassines dans les rizières. Le coq est assez rare autour de Saïgon, mais les bécassines foisonnent. Moins vives que leurs sœurs d'Europe, leurs crochets ne réussissent pas à les mettre à l'abri du plomb, et c'est par douzaines que les chasseurs à peu près habiles comptent leurs pièces au tableau.

Le singe, le rat palmiste (sorte d'écureuil), le paon, sont des chasses d'amateurs, qui trouvent leurs enthousiastes. Le tigre, malheureusement fréquent en Cochinchine, peut devenir un voisin dangereux, pour les chiens surtout ; il lui arrive d'en découdre devant les piqueurs, mais il fuit à l'approche de l'Européen. L'Annamite lui est moins antipathique, et les statistiques enre-

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



RESTAURATEUR AMBULANT (PAGE 243). — GRAVURE DE ROUSSEAU, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gistrent chaque année un certain nombre de victimes du royal animal.

Il y a naturellement une spécialité de chasseurs de tigres. Le danger de ce sport attire les audacieux, et la valeur de la dépouille allèche les intéressés.

Quelques fins tireurs attendent l'ennemi à l'affût avec des balles explosibles, et abattent ainsi, au prix d'un sérieux danger, quelques-uns de ces fauves.

Les pièges réussissent bien mieux et ont l'avantage de n'offrir au chasseur aucune espèce de péril. « La fosse à la chèvre », par exemple, est une ruse originale. On creuse dans la forêt une fosse profonde garnie de pieux effilés, destinés à faire subir au fauve imprudent le supplice du pal.

La terre rejetée tout autour forme un glacis à pente douce du côté du bois, tandis que du côté de la fosse le talus est rapide. Le trou béant est dissimulé au bas de la rampe intérieure du talus par une claie légère en branchages et en feuillages, suffisamment serrés pour dissimuler l'artifice. Au-dessus et au centre de la fosse, à l'aide d'un chevalet improvisé, ou mieux de la branche fléchie d'un arbre voisin, on suspend par les reins à cette espèce d'hameçon une jeune chèvre encore au lait, qui ne tarde pas à pousser des appels déchirants. Le tigre, flairant bonne aventure de ce chevreau égaré loin des siens et surtout loin de ses gardiens, s'approche du pauvre abandonné par le glacis à pente douce jusqu'au haut du talus. Mais la bête est placée de telle sorte que le tigre n'y peut goûter qu'en sautant à même sur sa proie, et il saute si bien qu'il entraîne avec lui son innocent appât dans la chambre des supplices.

A Saïgon, la chasse est, pour le grand nombre, un constant prétexte à promenades en tous sens. Et, au gré des marées qui renversent deux fois par jour le cours de la rivière, on remonte le sens naturel du fleuve, ou l'on descend du côté de la mer.

Thudaumot est le terminus favori de ceux qui s'engagent dans le cours supérieur de la rivière de Saïgon, tandis que le cap Saint-Jacques est la dernière attraction de ceux qui préfèrent le cours aval.

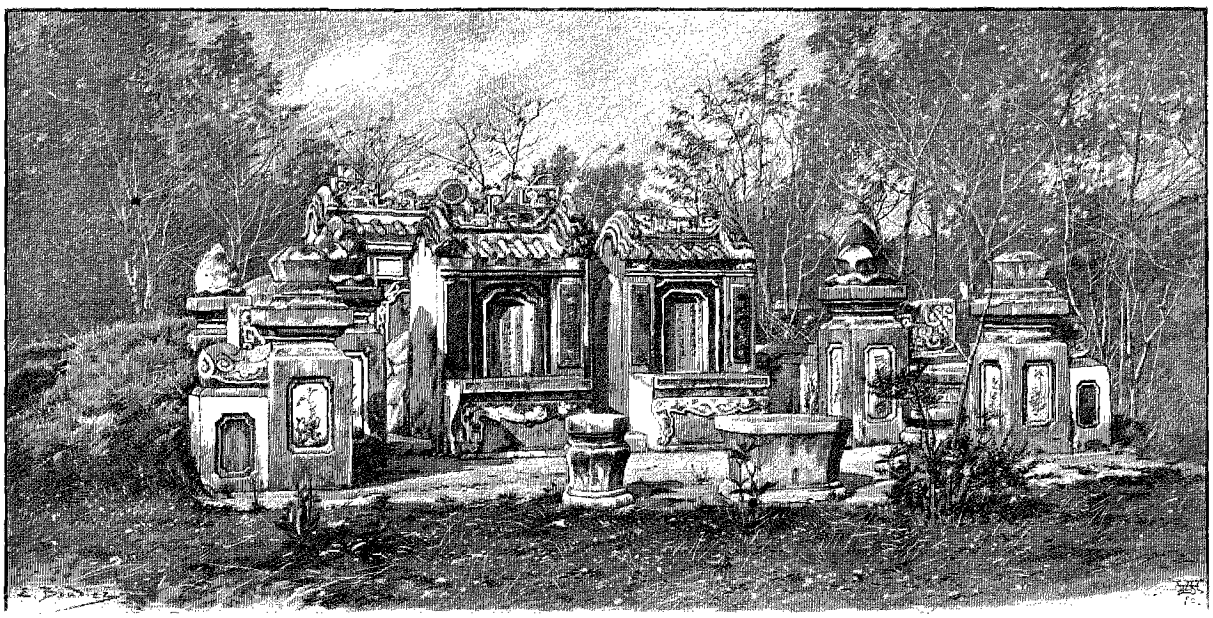
Le port de Thudaumot, à quelques heures de chaloupe au nord de Saïgon, mérite vraiment la faveur dont il jouit. Gentiment étagée sur le flanc d'une colline, cette petite ville a déjà de l'allure. L'hôtel de l'administrateur, coquettement construit tout en haut du bourg, domine le fleuve et les immenses rizières de l'autre rive.

Au grand dommage de la Cochinchine, la situation privilégiée de ce village grandissant ne se retrouve guère dans les autres postes; aussi le bienheureux Thudaumot fait-il prime parmi tous les postulants aux emplois administratifs de l'intérieur! Ce petit pays est si gai, si riche! C'est un centre de marché fort important. Et je me rappelle avec le plus grand plaisir les fêtes d'un récent concours agricole dans cette minuscule ville.

Rien ne manquait, ni les écharpes, ni les discours, ni les médaillés, ni même les animaux gros et gras se disputant les prix!

Nous eûmes courses, régates, jeux de mille sortes, balançoires, chevaux de bois, montagnes russes, etc., et, le soir, promenade du dragon, sans lequel il n'y a pas de bonne réjouissance annamite.

La fête se termina dans une profusion de lampions, de fusées et de pétards du plus bruyant effet. Et tandis que de nombreux bateaux promenaient dans la large rivière leurs guirlandes de lanternes chinoises



TOMBEAU DES ANCÊTRES DU DOC-PHU [1] (PAGE 246).

1 *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et japonaises, la retraite aux mille torches parcourait la ville au milieu d'un vacarme effroyable de cris, de tam-tams et de pièces d'artifice. Cet ensemble inaccoutumé de bruit et de feu constitue le plus haut degré de réjouissance publique auquel puisse atteindre la population annamite. Aussi, ce jour-là, m'en souvient-il, tout le monde fut enchanté de sa journée et de sa soirée, surtout peut-être les Européens.

Mytho, port avancé dans les terres, sur le grand fleuve Mékong, est, après Saïgon-Cholon, la ville importante de la Cochinchine française.

Pour permettre un transit plus facile aux nombreuses richesses qui descendent du haut Mékong et des grands lacs poissonneux du Cambodge, on a réuni Mytho à Saïgon par un chemin de fer; cette ligne, relativement courte — elle n'a que 70 kilomètres environ — a été d'une exécution longue, délicate et difficile à cause des affaissements renouvelés du terrain peu résistant qu'il traverse.

Des travaux d'art d'une hardiesse ou d'une puissance remarquable sont égrenés sur la route, et le voyage s'effectue à travers de grasses rizières, de larges arroyos, des marais, ou des bois de cocotiers et d'aréquiers.

On va à Mytho en trois heures, c'est un tout petit voyage, et il n'est pas un Européen de passage à Saïgon qui ne soit allé voir le célèbre parc aux caïmans.

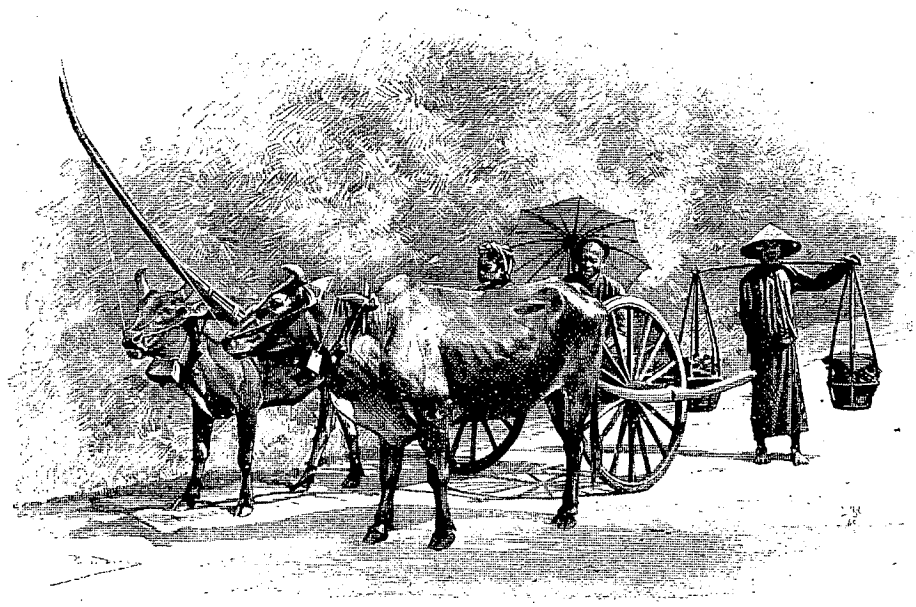
Dans un vaste vivier bien sale grouillent les uns sur les autres une multitude de ces vilains animaux, noirâtres, vaseux, horribles. Rien n'est curieux comme le débit qui se fait de leur chair, et rien n'est barbare comme le genre d'amputation qu'on leur fait subir. A marée basse on retire de la vase un de ces animaux, qu'on amarre solidement à un arbre, la tête en l'air, puis avec un « coupe-coupe », sorte de coutelas large et affilé, on lui enlève un mètre à un mètre et demi de sa queue, qui se vend par petits quartiers aux Annamites, très friands de cette huileuse nourriture.

L'opération terminée, on détache le patient et on le rend au vivier, où il plonge en laissant une longue traînée de sang. Il est alors respecté de ses bourreaux tout le temps que sa queue met à se reproduire, puis il subit un nouveau martyre, et ainsi de suite. Ce genre de cueillette est très original, et les Annamites, avec la froide cruauté des Orientaux, ont intelligemment exploité la curieuse propriété qu'ont ces animaux de pouvoir rétablir avec le temps une partie entamée de leur personne.

Une promenade appréciée, quoique plus lointaine, est celle du cap Saint-Jacques, pointe extrême sud de la presqu'île cochinchinoise dans la mer de Chine. C'est là que les Saïgonnais viennent respirer à pleins poumons le grand air salé.

Au pied de la montagne du phare, la baie des Cocotiers offre tous les agréments d'une station balnéaire moins extrême-orientale. La plage, semée d'un sable très fin, s'étend en pente douce sur plusieurs centaines de mètres. Un hôtel vaste et bien aménagé donne aux baigneurs l'hospitalité dans les meilleures conditions de confort.

En tous sens il y a de délicieuses excursions à faire :



CHARRETTE A BŒUFS [1] (PAGE 242).

soit que l'on gravisse le mont du Phare, où le gardien fait avec une grâce charmante les honneurs de sa petite installation et de sa « tour », qui porte les feux à 30 milles au large; soit, au contraire, qu'on visite les travaux de l'artillerie de marine, qui édifie, sur tout un flanc de montagne commandant la mer, des batteries puissamment garanties.

XII

Situation commerciale de Saïgon et de la Cochinchine.

En Cochinchine, à Saïgon surtout, le commerce et l'industrie tiennent une place considérable. L'industrie est à peu près complètement entre les mains d'Européens. Le commerce et la banque appartiennent en grande partie aux Chinois et aux Malais.

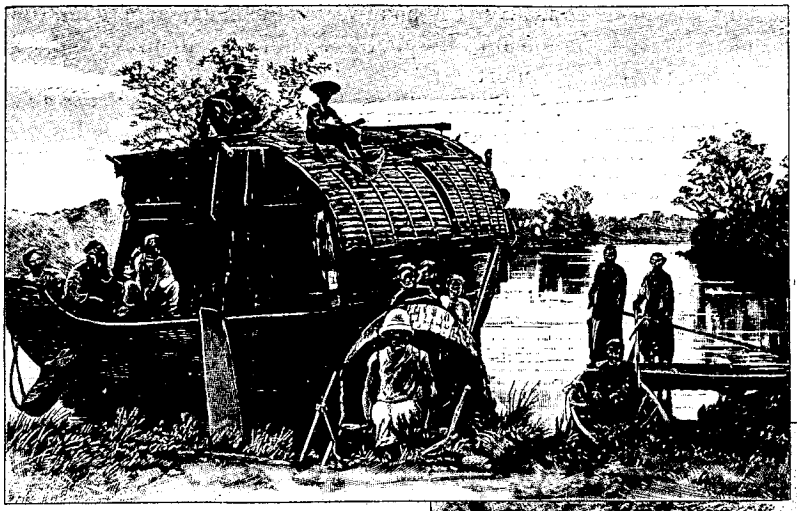
Il est fort regrettable que le qualificatif de « français » ne puisse ainsi leur être appliqué exclusivement.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La Cochinchine, parmi nos possessions d'Extrême-Orient, paraît la plus propre à une francisation rapide. Notre civilisation, nos mœurs, sont acceptées, mieux encore qu'imposées. Nous sommes fortement établis au delta d'un grand fleuve, c'est-à-dire aux portes d'une région dont la population atteint 20 millions d'habitants et qui étend son influence sur de nombreux peuples à demi barbares, mais destinés par la force des choses à entrer avec nous dans la voie des échanges commerciaux et à subir notre attraction civilisatrice.

Le Mékong, dont les nombreuses ramifications



rayonnent en tous sens à travers des contrées fertiles, est un puissant auxiliaire de pénétration. Jusqu'au delà du grand lac du Cambodge, toute une flottille sillonne à intervalles réguliers les bras innombrables du fleuve.

Bientôt, sur le haut Mékong, au delà des rapides de l'île de Khône, un service de navigation va permettre de montrer notre pavillon et de faire pénétrer nos produits au sein même du Laos, jusque dans sa capitale, Louang-Prabang.

En effet, un chemin de fer à voie étroite transbordera les marchandises et réunira aisément la ligne commerciale du bas fleuve à la voie du haut Mékong, qui, en amont des rapides, traverse un grand pays peu développé, mais susceptible, grâce à la richesse du sol, de devenir riche et prospère.

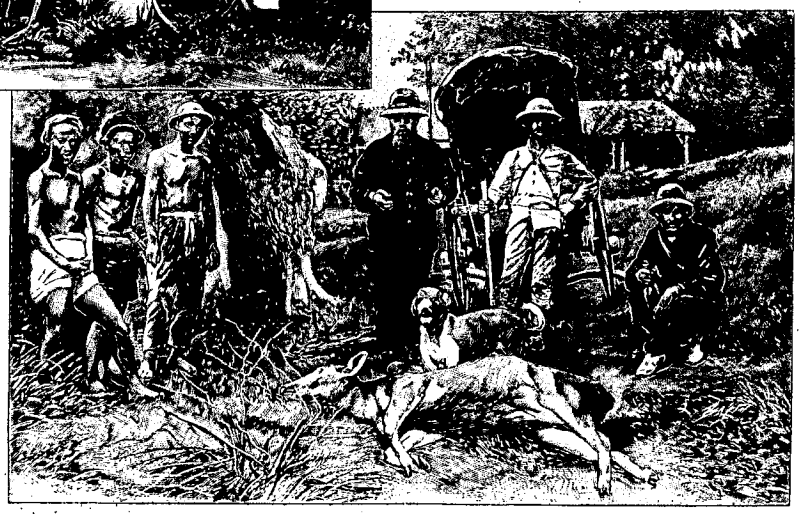
M. Pavie, notre consul général à Bangkok, a parcouru pendant de longues années ces hautes régions et il s'est efforcé d'apprendre à ces populations à aimer la France. Nous sommes en droit d'espérer, dans un avenir prochain, un vaste champ au déploiement de notre activité.

Saïgon est naturellement le port où se centralisent toutes les opérations commerciales, et le mouvement de navigation de ce port est en rapport étroit avec la prospérité des régions auxquelles il sert de débouché.

L'année dernière, le rapport général sur les statistiques des douanes enregistrait l'entrée dans le port de Saïgon de 160 navires français, jaugeant 216231 tonneaux, et de 326 bâtiments étrangers, jaugeant 308707 tonneaux, ce qui donne pour les entrées un total de 486 navires et de 524938 tonneaux. Le total général des sorties des bâtiments français et étrangers s'est élevé à 481 navires, jaugeant 521884 tonneaux.

Il est hors de doute qu'un mouvement de navigation d'un millier de navires, jaugeant un million de tonneaux, est un résultat considérable; si l'on tient compte que ce mouvement suit une marche ascendante, on a lieu d'espérer beaucoup de notre colonie, déjà en plein âge mûr.

Le relèvement appréciable de la situation commerciale est dû, en partie, à d'excellentes récoltes successives de riz dans tout le pays. La Cochinchine, qui lutte courageusement pour sortir de la situation difficile qui lui est faite depuis plusieurs années par la subvention qu'elle sert au Tonkin, voit enfin son avenir se colorer et son état s'améliorer.



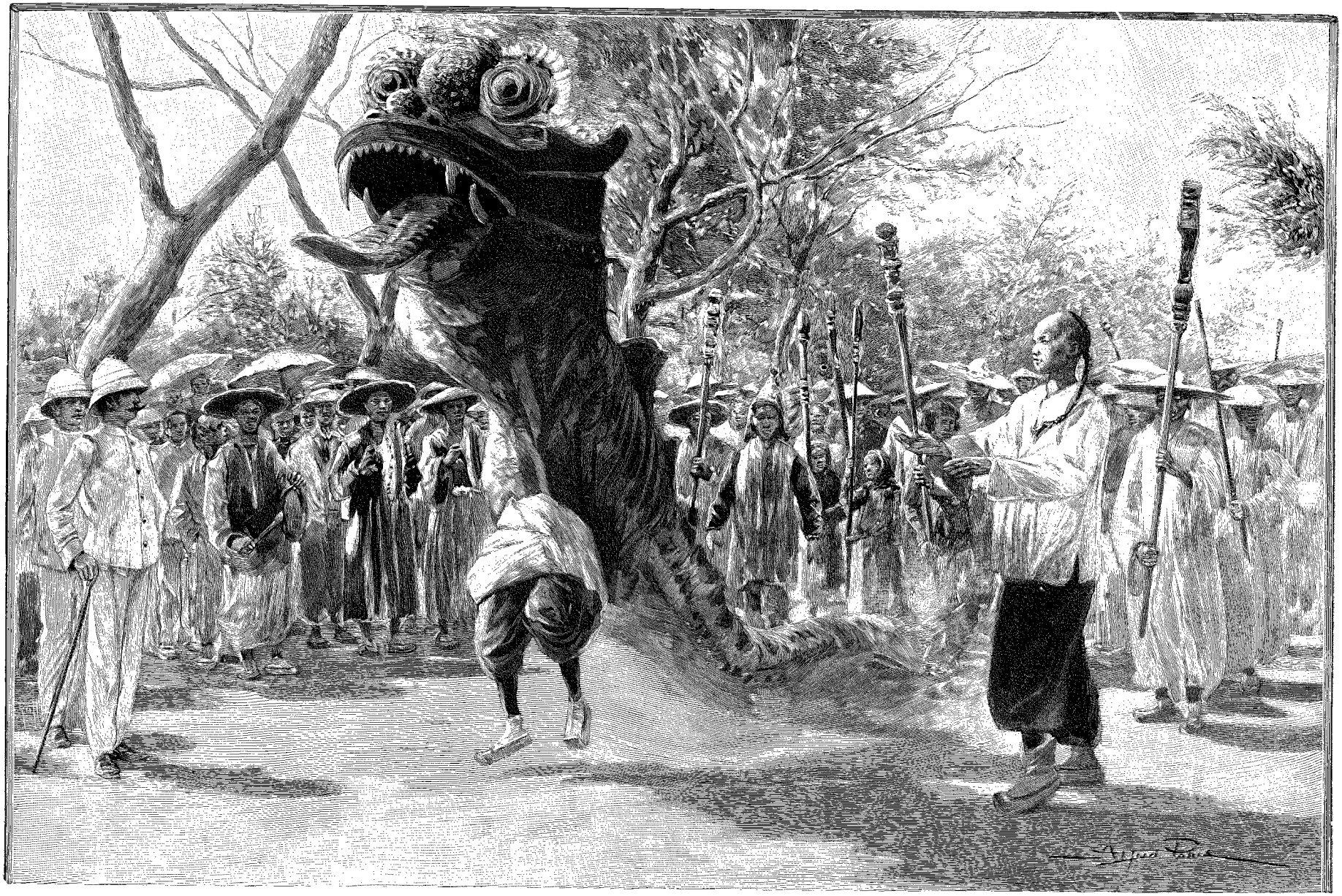
APRÈS LA CHASSE [1] (PAGE 248).

La situation commerciale intérieure s'est définitivement liquidée, dans des conditions désastreuses, il est vrai; de nombreuses faillites ont bouleversé le monde des affaires et amené des crises dont les commerçants chinois et les banquiers malais ont eu à souffrir plus que les Européens. Cependant le marché de Saïgon est aujourd'hui à l'abri du retour des catastrophes qui l'ont si fortement éprouvé, et l'équilibre, qui avait été brusquement détruit, est à peu près rétabli.

Le Cambodge, dont le commerce d'importation et

1. *Dessin de J. Lavée, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA FÊTE DU DRAGON (PAGE 247). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

d'exportation transite forcément par le Mékong et Saïgon, est en pleine prospérité. Les relations de trafic de ce pays s'étendent jusque dans le haut Laos et au cœur du Siam.

Dans ces régions lointaines, la situation est délicate, parfois difficile, comme le démontrent trop brutalement les faits de piraterie qui ont ému récemment tous ceux qui ont souci de notre expansion pacifique, et il serait regrettable, au premier chef, d'être contraint, pour l'honneur du pavillon, à une répression violente et à main armée sur tout un pays. Une telle extrémité arrêterait pour plusieurs années le développement de contrées rapidement ruinées par une guerre, quelque courte qu'elle soit.

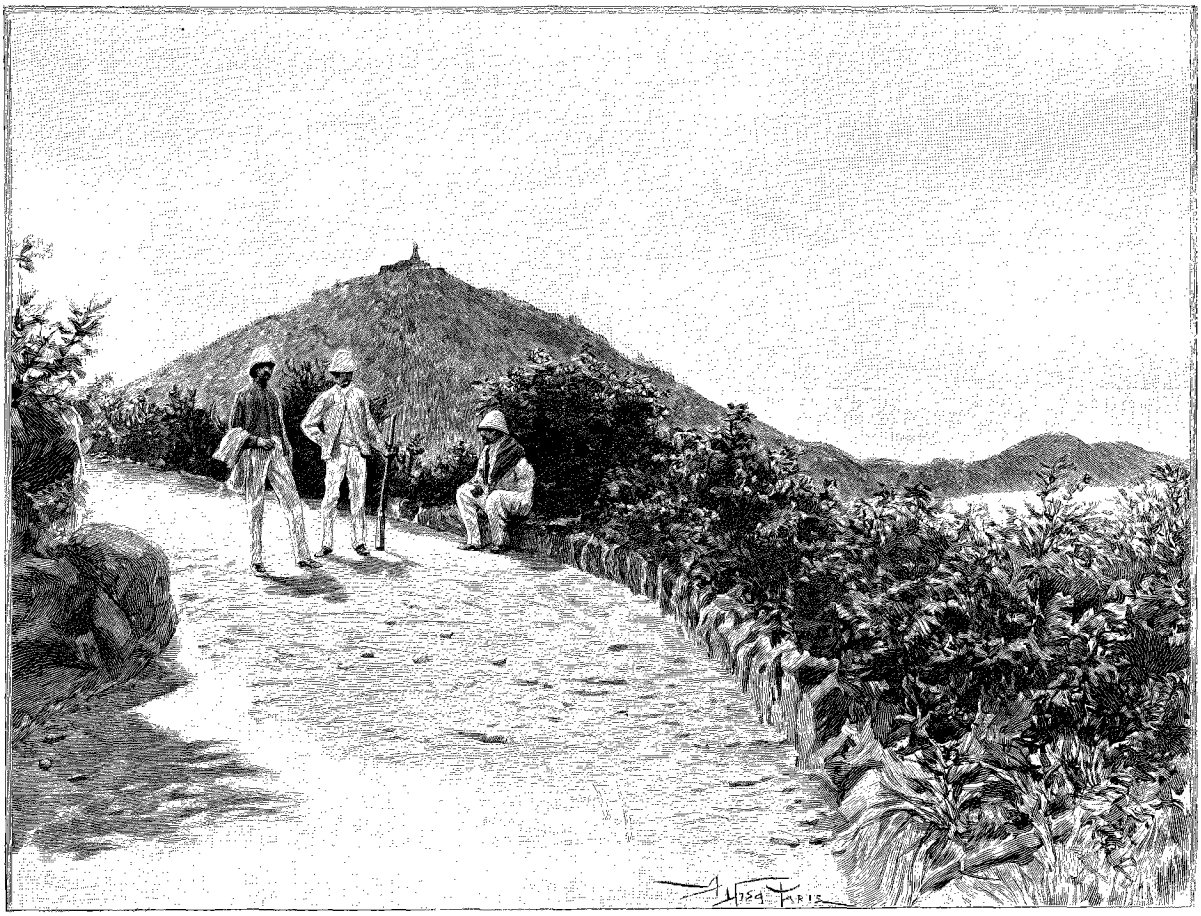
J'estime qu'il appartient à une politique habile, à une diplomatie éclairée, d'amener, sans coup férir, le gouvernement de Bangkok à faire prompte et bonne justice, et à débarrasser nos frontières coloniales de pillards et de bandits que nous avons eu parfois grand tort de ménager. L'école déjà longue faite au Tonkin doit indiquer le mode de procéder.

Le commerce extérieur de la Cochinchine comprend le trafic propre à la colonie, les importations à destination du Cambodge et pays voisins s'approvisionnant au Cambodge, ainsi que l'exportation des produits de ces pays.

En 1892, les importations ont atteint le chiffre de 37 613 879 francs, et les exportations montent (non compris le numéraire) au chiffre de 53 704 846 francs, ce qui donne un total général de 91 millions de francs pour le commerce de la Cochinchine française.

Le plus gros chiffre des importations est donné par les « ouvrages en métaux »; il atteint 18 millions de francs, tandis que les farineux alimentaires, et surtout les riz, viennent en tête des exportations, avec un total de près de 43 millions.

Le riz est en effet la richesse de la Cochinchine et, je crois pouvoir le dire, la seule vraie richesse du pays. Aussi bien, tout le commerce, toute l'industrie de la Cochinchine, gravitent autour de ce produit. La récolte est-elle abondante, toutes les branches de commerce fleurissent; au contraire, les pluies tardent-elles à venir féconder les rizières, les Annamites cultivateurs, pressurés par les Chinois qui font avec usure la banque du riz, demeurent dans un état voisin de la misère. La culture du riz tient, chez ces populations, la plus large part; c'est celle qui demande le moins de travail et qui donne le plus de profit. Ce



LE CAP SAINT-JACQUES [1] (PAGE 251).

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

double avantage est certes fort tentant, et des gens moins paresseux que les Annamites s'en accommoderaient. Malheureusement cette culture ne peut fleurir en France, et il faut chercher ailleurs que chez nous la résolution du problème économique et agricole. Le riz ne se cultive que dans des rizières à peu près naturelles, fécondées par une chaleur humide. Hélas! nos cultivateurs de France, à défaut d'un produit si facile et si rémunérateur, continueront à peiner et à chercher le trésor du bon La Fontaine.

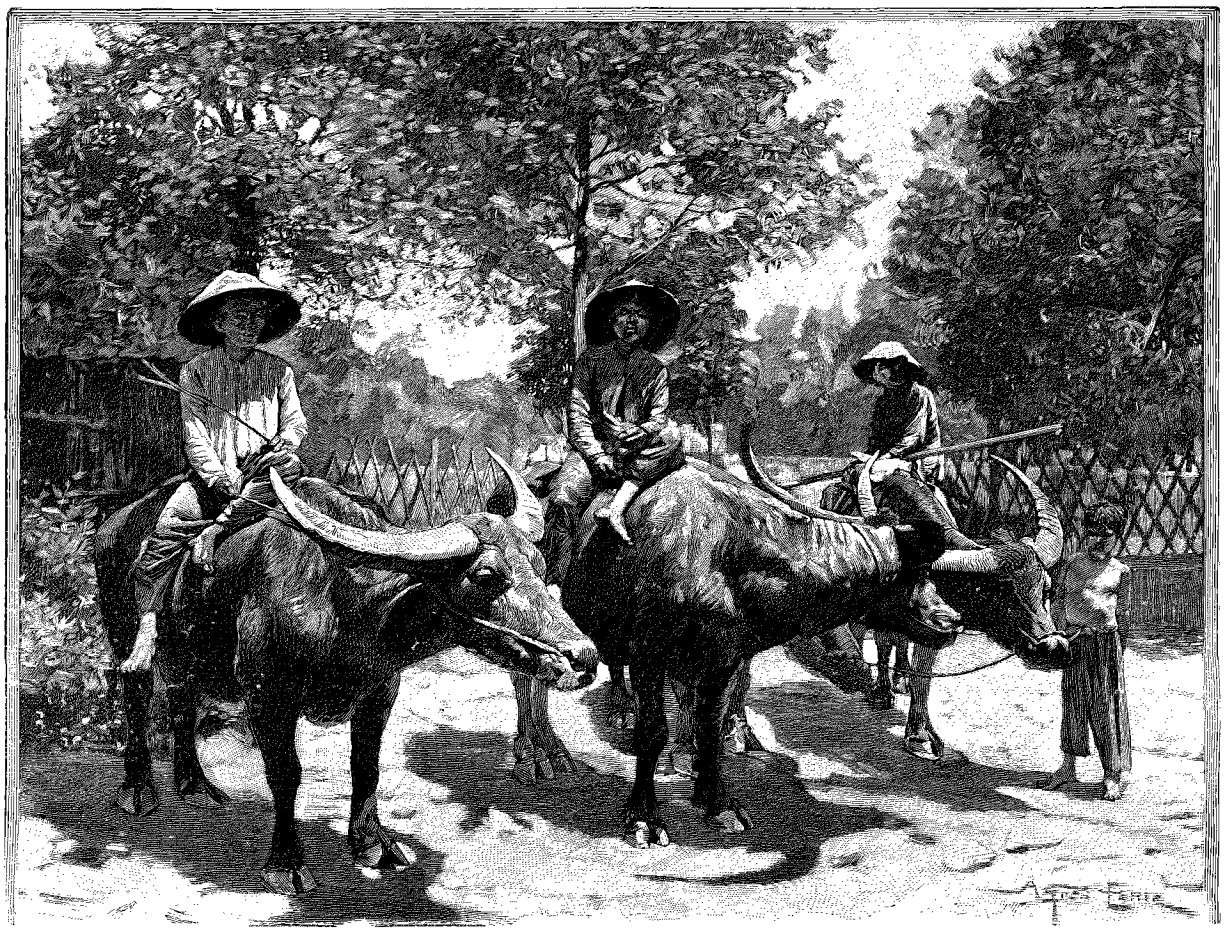
Le principe qui conseille de cultiver, autant que possible, dans un pays les produits qui peuvent s'y récolter, n'a pas toujours été considéré comme une vérité indiscutable, et de nombreux colons européens, surtout français, ont tenté la fortune en Cochinchine avec des cultures qui n'avaient pas grande chance de donner d'excellents résultats. C'est ainsi que beaucoup d'entre eux ont essayé vainement de planter en grand la canne à sucre, et se sont ruinés à la peine.

Le riz seul nourrit largement son homme et enrichit tous ceux qui le prennent comme base de leur négoce. Les Chinois, disais-je plus haut, font la banque du riz en Cochinchine; en effet, les courtiers chinois parcourent les provinces, offrant aux Annamites cultivateurs l'argent, les outils, les bêtes de somme indispensables pour mettre les rizières en bon état de rapport.

Au moment des semailles, c'est le Chinois encore qui fournit le grain nécessaire à l'ensemencement. L'Annamite est si indifférent qu'il néglige de conserver d'une récolte à l'autre les quelques sacs de riz dont il a besoin pour de nouvelles semences.

Les fils du Ciel, qui ne sont point descendus en Cochinchine en vain, savent à merveille profiter de la négligence insurmontable de ces populations, et sans se livrer à aucun travail ils recueillent, grâce à leurs prêts usuraires, la presque totalité des bénéfices, lorsque la saison a été favorable. Il est vrai que ces remarquables banquiers courent des risques; une année malheureuse entraîne pour eux une perte énorme; les avances qu'ils ont faites sont englouties, et le seul espoir est de retrouver rapidement des années meilleures qui les dédommageront dans une large mesure.

Le procédé chinois me paraît digne de retenir, au plus haut point, notre attention. Nous sommes en présence de gens qui ne se livrent à aucun travail matériel et qui par leur seule activité intellectuelle, par leur flair, par leur audace à aventurer des capitaux, font des



BUFFLES DE COCHINCHINE[1].

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fortunes rapides, et drainent vers la Chine l'argent de notre colonie. Ce que font ces hardis banquiers, qui parfois n'hésitent pas à risquer *mille* pour gagner *cent* presque à coup sûr, pourquoi ne le ferions-nous pas!

Le taux que réclameraient nos banques agricoles serait sans doute moins usuraire, par conséquent les risques deviendraient moindres, et tout le monde trouverait son compte.

Et encore, s'il m'est permis d'aventurer une proposition, pourquoi ne ferions-nous pas en Cochinchine un essai de culture administrative, pour ainsi parler?

L'administrateur de l'arrondissement fournirait aux cultivateurs de son ressort, moyennant un loyer proportionnel à la récolte, les outils, les buffles de labour et les semences. Les riz seraient ensuite livrés dans des magasins centraux établis dans chaque province, et là viendraient s'approvisionner les marchands chinois, ou autres. On supprimerait ainsi la foule des intermédiaires, qui enlèvent aux vrais travailleurs et au pays même la totalité des bénéfices.

Le riz, selon le terrain où il est repiqué, produit une espèce particulière; on compte ainsi plus de deux cents espèces différentes, dont les plus estimées sont celles de Gocong et Vinh-Long, sur le grand bras du Mékong.

La quantité produite dans la colonie se chiffre par plus de 9 millions de piculs (le picul représente 60 kilogrammes environ), et vaut en moyenne un dollar le picul. L'exportation atteint le chiffre considérable de 6 millions de dollars.

Au même titre que le commerce, les industries sont d'autant plus prospères qu'elles se rapprochent davantage de la culture du riz.

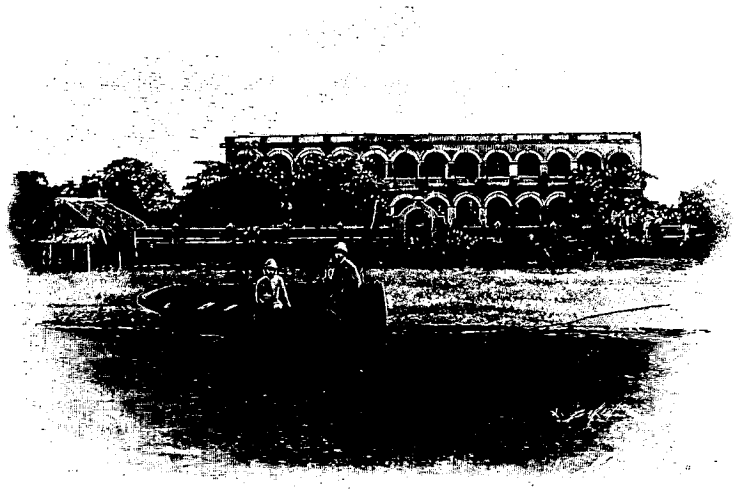
L'industrie de décortiquerie et de blanchisserie de riz ne fait que croître, au détriment, sans doute, des petits décortiqueurs indigènes; cependant le développement des vastes usines européennes, qui occupent un grand nombre d'employés annamites, sans chômages et sans à-coups, est du meilleur effet.

Il y a cinq ou six usines pour cette industrie, tant à Saïgon qu'à Cholon; elles sont toutes prospères et préparent la totalité des riz d'exportation. Mais il y a place pour de nombreuses autres manufactures du même genre; lorsque la récolte est abondante, il arrive que des gerbes de riz moisissent dans les rizières en attendant les jonques chinoises qui doivent les enlever, car l'Annamite, la récolte achevée, considère sa tâche comme remplie et n'a garde de se donner la peine de charroyer lui-même ses produits à la ville prochaine; il attend.

Chose bien curieuse, il n'existe pas dans la Cochinchine française une usine de tissage. De telle sorte que, les riz étant mis dans des sacs, comme chacun sait, après leur préparation, les industriels doivent se procurer ces sacs à Hongkong ou à Singapore. Certes les plantes textiles ne manquent pas dans la colonie même, et j'estime qu'une usine de tissage aurait la faculté d'enrichir rapidement ses actionnaires; mais la difficulté est de trouver des actionnaires pour nos pauvres colonies françaises, qui ne demandent que quelques capitaux et un peu de confiance pour devenir riches!

Pierre BARRELON.

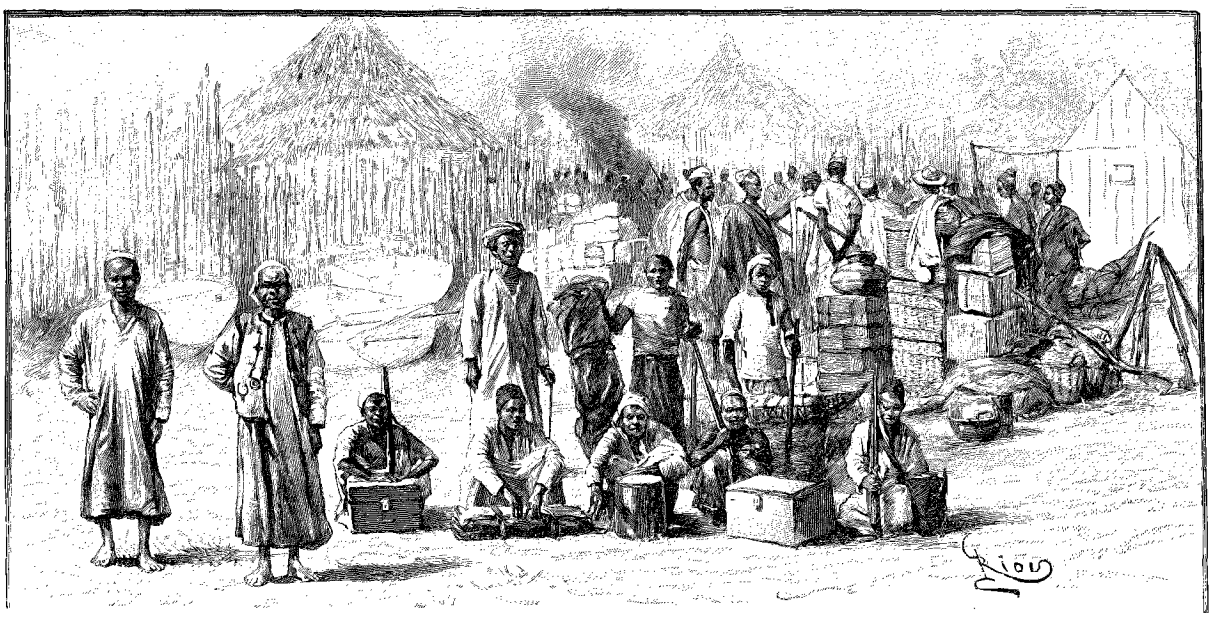
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



L'HÔTEL DES BAINS[1] (PAGE 251).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES GENS DE LA CARAVANE [1].

L'EXPÉDITION DU KATANGA [2],

D'APRÈS LES NOTES DE VOYAGE DU MARQUIS CHRISTIAN DE BONCHAMPS,

PAR M. RENÉ DE PONT-JEST.

I

MM. Stairs, Bodson et le marquis de Bonchamps. — De la côte orientale au lac Tanganyika. Le but à atteindre. — L'influence allemande.



MARIA DE FONSECA, FAVORITE DE MSIRI [3] (PAGE 263).

L'EXPÉDITION du Katanga, qui s'est terminée l'année dernière, après avoir perdu deux de ses chefs sur trois, au cours d'une excursion intéressante et dramatique de plus d'une année dans l'Afrique centrale, avait pour objectif d'occuper un territoire au sud-ouest du lac Tanganyika et à l'ouest du Moëro, et de soumettre au roi des Belges le sultan du Katanga, Msiri.

Le royaume de Msiri, ou Katanga, situé entre les neuvième et onzième degrés de latitude sud, est borné au nord par l'État indépendant du Congo et le Kassongo, à l'ouest par les territoires portugais du Benguela, à l'est par de hautes montagnes, le lac Moëro et le Bangouéolo, et au sud par la ligne de faîte qui sépare les eaux du Congo de celles du Zambèze.

C'est le capitaine Stairs, de l'armée anglaise, l'un des compagnons de Stanley dans son dernier voyage, qui avait été mis à la tête de cette expédition du Katanga, dans le but de porter les frontières du Congo Belge plus près encore des pseudo-possessions anglaises de la côte est, de façon que l'État Indépendant eût un débouché facile sur l'océan Indien au Mozambique, par le Zambèze, le Chiré et le Nyassa.

La tentative était hasardeuse, pleine de périls, car le sultan Msiri jouissait d'une détestable réputation. Seuls l'Anglais Cameron et l'Allemand Reichart avaient tenté, mais en vain, de pénétrer dans ses États, où il régnait par la terreur sur un peuple sans autre religion que celle des ancêtres, avec quelques pratiques de fétichisme; et il se montrait rebelle à toute intervention européenne dans ses affaires. On le savait en Belgique, puisque déjà deux tentatives n'avaient eu aucun résultat, mais Sa Majesté Léopold n'en accueillit pas moins favorablement l'idée de cette nouvelle expédition qui, sous le commandement de Stairs, paraissait devoir réussir.

Stairs était bien en effet le type de l'explorateur africain, autant au physique qu'au moral. D'une santé de fer, grand, sec, nerveux, acclimaté, infatigable, sachant se faire obéir sans violences inutiles, il

1. *Dessin de Riou, gravé par Bazin.*
2. *Voyage exécuté en* 1891-1892.
3. *Dessin de Riou, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

connaissait le pays et, de plus, parlait couramment l'idiome du Zanzibar, le ki-souaheli, dont l'usage s'étend de la côte orientale jusqu'aux grands lacs.

Le second idiome le plus répandu dans cette partie de l'Afrique est le ki-nyamouezi. On s'en sert sur les bords du Victoria Nyanza et dans tout l'Ounyamouezi (*pays de la lune*), qui est sous l'influence allemande.

Mais comme le capitaine Stairs ne pouvait songer à partir seul, sans auxiliaires sur lesquels il pût compter, il s'adjoignit M. Oscar Bodson, officier de carabiniers belge, et un de nos compatriotes, le marquis Christian de Bonchamps, jeune lieutenant de notre cavalerie territoriale, que tourmentaient, lui aussi, la fièvre de l'inconnu et le désir de faire œuvre utile. Avec le docteur irlandais Moloney, et Robinson, le domestique de M. Stairs, l'expédition allait comprendre cinq Européens, pas davantage. Les frais étaient à la charge de la Société Belge du Katanga, fondée tout exprès dans le but de faire du sultan Msiri un nouveau vassal de l'État Indépendant du Congo.

Parti de Naples à la fin de mai 1891, M. de Bonchamps retrouva le 15 juin ses compagnons à Zanzibar; ils s'y partagèrent aussitôt le travail d'organisation, et pendant que M. Stairs restait dans l'île, MM. de Bonchamps et Bodson allèrent recruter sur la côte, à Bagamoyo et à Dar-es-Salaam, les hommes nécessaires.

Moins de quinze jours suffirent aux explorateurs pour être prêts. Leur caravane se composait de 360 indigènes, dont 300 porteurs chargés, ainsi qu'une demi-douzaine de petits ânes de Mascate, des objets d'échange, des tentes, des provisions et des munitions. Les soixante autres engagés, triés sur le volet, sans fardeaux et bien armés d'excellents fusils système Gras, formaient l'escorte.

Avant de quitter Bagamoyo, c'est-à-dire la côte, MM. Stairs, de Bonchamps et Bodson se partagèrent les rôles. Chacun d'eux prit le commandement d'une compagnie de cent vingt hommes. Le docteur Moloney était chargé, indépendamment du service médical, de la marche des embarcations, car l'expédition emportait deux canots démontés, en tôle d'acier.

Ces dispositions prises, la caravane partit le 4 juillet 1891, pour s'engager dans l'Ousagara, pays riche, bien cultivé, entrecoupé de bois et de prairies, et qui est sous l'influence allemande. Bien que la route n'existât que sous la forme d'un sentier d'un mètre de largeur à peu près, la marche y était facile; les Européens n'y rencontrèrent que de rares indigènes. Terrorisées par les Allemands, les tribus paisibles qui occupent cette contrée s'étaient réfugiées dans les bois, où elles avaient construit de nouveaux villages.

Ces villages sont toujours et partout les mêmes : une centaine de huttes en claies et en argile, surmontées d'un toit conique, fait de roseaux et de chaume. Un *boma*, haute palissade protégée par un talus et un fossé, les entoure. Leurs défenseurs sont armés de flèches, de lances et de quelques fusils de pacotille.

La troupe s'était mise en route en pleine saison sèche, qui règne de mai à novembre. Le climat était sain, mais la chaleur accablante et l'eau potable fort rare, les rivières étant desséchées et les puits, qui n'existent que dans les villages, ne contenant presque toujours qu'un liquide répugnant.

Les voyageurs atteignirent néanmoins sans péril ni grande fatigue le désert d'argile rouge de l'Ougogo, pays sans eau et où s'élèvent quelques rares palmiers sans fruits. Il leur fallut dix jours pour le traverser, et le 15 septembre ils arrivèrent à Tabora, capitale de l'Ounyanyembe (*le pays des houes*).

Tabora est une agglomération de villages dont la population, en partie arabe, s'élève à 20 000 âmes, et qui s'étendent dans une plaine bien cultivée et entourée de monticules boisés.

Là encore s'exerce l'influence des Allemands, qui, après les échecs répétés que leur ont fait subir les Ouahehe et les Ouamoehi, n'ont trouvé d'autre moyen d'assurer la tranquillité de leur territoire que de nommer à Oudjidji, sur le Tanganyika, un gouverneur de race arabe, un certain Roumalieza, bien connu comme un des plus grands esclavagistes de l'Afrique centrale.

C'est cet homme qui paraît être le chef du soulèvement contre les Européens.

De Tabora, où ils se reposèrent quatre jours, renouvelèrent leurs provisions et augmentèrent leur caravane de quarante hommes, M. Stairs et ses compagnons reprirent leur route à l'ouest, à travers les riches contrées de l'Ougalla, pays giboyeux et fertile, qui s'élève en plateaux boisés jusqu'au Tanganyika, dont ils aperçurent les rives le 15 octobre, en arrivant à Karéma.

Cent jours s'étaient écoulés depuis que la caravane avait quitté la côte de Zanzibar; elle n'avait pas perdu un seul porteur, et sauf quelques escarmouches avec des pillards à sa sortie de l'Ougogo, son voyage s'était bien passé. L'état des engagés était excellent, au moral et au physique.

II

Le lac Tanganyika. — Karéma. — Les stations anti-esclavagistes. — Les Pères Blancs d'Alger. — Le capitaine Joubert. — A travers le Maroungou. — Le Louapoula. — Les sources du Congo. — Bunkéia, la capitale de Msiri.

Karéma est l'une des plus importantes stations des Pères Blancs d'Alger dans l'Afrique centrale. Ils y ont groupé autour d'eux une population nombreuse.

C'est en face de Karéma, de l'autre côté du Tanganyika, que se trouve Saint-Louis de Roumbi, le poste anti-esclavagiste fondé il y a trois ans par le capitaine Joubert, un ancien zouave pontifical, qui vit là au milieu de quelques indigènes, tout à son œuvre humanitaire. Dès qu'il connut l'arrivée de M. Stairs, M. Joubert lui offrit de joindre son concours à celui des Pères Blancs pour le transport de sa caravane sur la rive ouest du lac, traversée qui se fait à la voile et à l'aviron, sur des canots creusés dans des troncs d'arbres de plus de 20 mètres de long, exige au moins

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

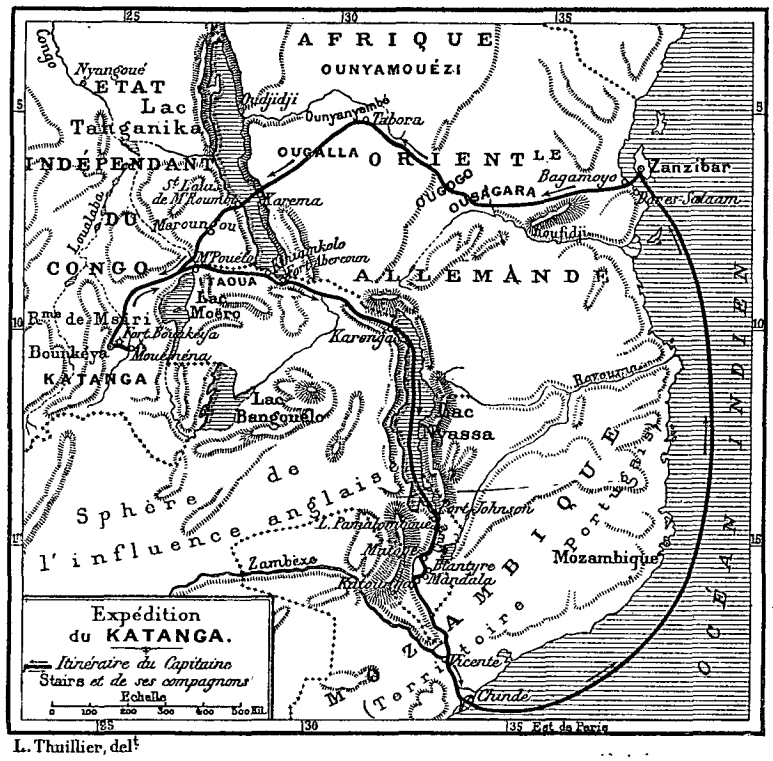
trente-six heures et ne s'exécute pas toujours sans accidents.

Entouré de montagnes que séparent de profondes vallées, semé de récifs, tourmenté par des courants rapides, exposé à des rafales fréquentes et peuplé de crocodiles, le Tanganyika est souvent dangereux.

Le marquis de Bonchamps partit le premier, pour établir un camp à proximité de Saint-Louis de Roumbi, mais il ne put mettre pied à terre qu'après avoir repoussé les indigènes armés de fusils, qui voulaient s'opposer à son débarquement. Un de ses canots fut attaqué par un hippopotame et faillit sombrer. Les hommes furent sauvés, mais les ânes périrent des suites de cette pénible traversée.

Cependant, malgré ce début de mauvais augure, il suffit de douze jours à la caravane pour se retrouver tout entière sur la rive occidentale du lac, et le 31 octobre elle descendit au sud-ouest, dans le Maroungou, pays montagneux, boisé et coupé de marécages.

Quelques pluies, soir et matin, annonçaient le prochain changement de saison, mais les chaleurs restaient accablantes et la marche devenait difficile, à travers taillis et marais, où le gros gibier abondait.



Les explorateurs rencontraient bien çà et là quelques villages misérables, dont les habitants, armés de mauvais fusils de provenance anglaise, de lances et de flèches empoisonnées, ne s'opposaient pas à leur passage, mais plus de missions, plus d'Européens, et ils devaient se frayer un sentier à travers la brousse, faisant à peine quelques lieues par jour et ayant à se défendre, la nuit, non contre les fauves, que les grands feux tenaient à distance, ni contre les reptiles, qui sont fort rares, mais contre les insectes, les scorpions, les centipèdes et une horrible chenille, dont le seul contact donne de violents accès de fièvre.

Malgré tous les obstacles et toutes les fatigues, quinze jours suffirent à l'expédition pour atteindre les rives du Louapoula, c'est-à-dire la branche maîtresse du Congo. C'était à cette époque la limite sud-est de l'influence belge. Le chef de la contrée, N'Gouena, fit un excellent accueil à M. Stairs, mais il lui affirma que Msiri était un tyran cruel et puissant, de qui il n'aurait pas raison plus aisément que ses prédécesseurs dans le Katanga. Tous avaient dû revenir sur leurs pas.

Ces renseignements, qui ne faisaient que confirmer la triste réputation de Msiri, ne pouvaient arrêter un instant les hardis voyageurs. Ils se hâtèrent au contraire de traverser le Louapoula, qui, là où ils se trouvaient, n'a pas moins de 500 mètres de largeur et est semé d'îles d'une luxuriante végétation. Malheureusement son courant est extrêmement rapide et de nombreux récifs en rendent la navigation dangereuse, même impossible, en nombreux endroits de son parcours.

Néanmoins, grâce à ses canots et à l'aide de N'Gouena, le capitaine Stairs put transporter en deux jours tout son monde sur la rive opposée de la rivière. Le but de l'expédition était atteint en partie : après cent vingt jours de marche, elle pénétrait enfin dans le Katanga, mais le plus facile seulement était fait. Ses chefs en eurent immédiatement la preuve. Tenus par leur cruel souverain dans un éternel état de terreur, les indigènes fuyaient devant eux, leur refusaient des guides et des vivres, faisaient le vide, et la caravane, épuisée, toujours sur le qui-vive, mit tout un mois avant d'arriver, le 14 décembre, en vue de l'enceinte de Bunkéia, la capitale du fameux Msiri, à qui M. Stairs avait envoyé les compliments et les cadeaux d'usage pour se le rendre favorable.

Il ne s'agissait plus que de parvenir jusqu'au sultan noir. Celui-ci fit bien savoir au capitaine qu'il avait reçu ses présents, et lui adressa un de ses officiers pour le conduire à l'endroit où il devait établir son camp, mais, imposant aux étrangers une sorte d'étiquette, il remit à trois jours l'audience qu'il leur accordait.

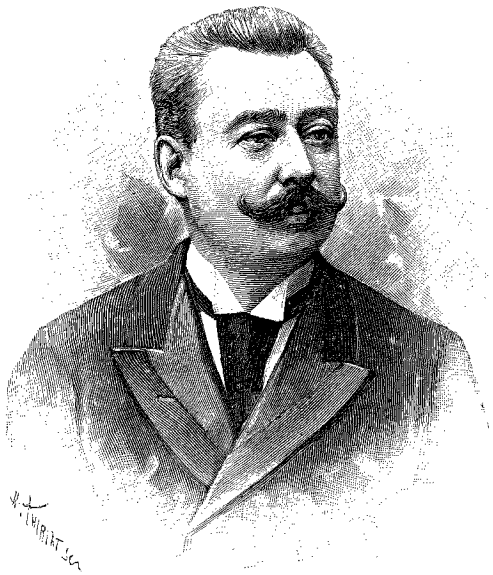
Le point désigné par les ordres du sultan pour l'installation de la caravane était à quelques centaines de mètres du *quikoro* (demeure royale), entouré de villages populeux. Les explorateurs allaient ainsi se trouver cernés de toutes parts, mais l'officier anglais

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

n'en prit pas souci et, tambours battant, drapeau du Congo déployé (bleu avec une étoile d'or au centre), il vint prendre possession du terrain momentanément concédé. Puis, sans perdre un instant, il établit son campement de façon à y être à l'abri de toute surprise, car ce qu'il voyait de Bunkéia lui commandait la plus extrême prudence.

En effet, sur bon nombre des pieux élevés qui formaient l'enceinte de la ville, agglomération de plusieurs villages dans une plaine immense arrosée par la rivière Unkéia, affluent de la Lufna, on apercevait des têtes humaines, les unes desséchées, trophées de quelques vieilles razzias, les autres toutes fraîches, sanglantes, datant de la veille à peine, exhibées peut-être dans le seul but de prouver aux arrivants la justice expéditive et la puissance du roi nègre.

De plus, le capitaine Stairs savait que l'expédition belge commandée par M. Le Marinel et venue par le Congo avait dû se retirer vers le nord, en ne laissant du côté de la Loualaba, à la station de la Loufna, affluent de la Loufira, que son représentant M. Legat, et qu'une seconde expédition, dirigée par M. Delcommune, était dans le pays. Seulement on ignorait dans quelle direction. Msiri, il est vrai, avait remis une lettre de soumission à M. Le Marinel, mais il allait bientôt la désavouer publiquement, devant M. Stairs lui-même, et il n'avait jamais accepté le pavillon du Congo.



M. LE MARQUIS DE BONCHAMPS [1].

D'ailleurs ces lettres de soumission de ces petits tyrans africains, auxquels on lit quatre longues pages, dont, le plus souvent, ils ne comprennent pas un mot, et qu'ils approuvent d'une croix, afin d'avoir la paix et des présents, ne sont sérieuses que pour les puissances européennes, en cas de contestations de territoires. Quant au souverain noir qui les signe, il ne s'en inquiète pas un seul instant.

Msiri avait donc promis à M. Stairs de le recevoir dans trois jours, mais il faisait la sourde oreille à ses demandes de vivres, et la caravane manquait de tout, ainsi d'ailleurs que trois missionnaires anglais, de la secte des Amis, campés également sous les murs de Bunkéia et véritables prisonniers, depuis le départ de leur chef, le Révérend Arnot, pour l'Europe. Ces missionnaires s'étaient établis depuis quelque temps dans les États de Msiri, mais ils n'avaient pu le faire renoncer à ses coutumes barbares. Les malheureux prédicants avaient beau lui adresser des cadeaux, il refusait de les laisser partir, sous le prétexte que le pays n'était pas tranquille. Il ne voulait pas qu'on le rendît responsable de leur mort. Ils devaient patienter jusqu'à ce qu'il jugeât le moment favorable.

La vérité, c'est que le rusé despote savait que les Anglais devaient recevoir de nombreux ballots de la côte et qu'il comptait bien soit les piller, soit leur faire payer fort cher son autorisation de se mettre en route. En attendant, à toute heure du jour et de la nuit, il les envoyait chercher, puis, quand ils arrivaient au quikoro, il leur faisait dire qu'il n'avait pas le temps de les recevoir. M. Arnot avait bien offert, lui aussi, le pavillon de sa nation à Msiri, mais sans plus de succès que M. Le Marinel. Le roi du Katanga acceptait tout des étrangers, sauf leurs drapeaux.

La situation se dessinait donc peu favorablement, et M. Stairs mettait toute son activité à fortifier son camp, lorsque, le 17 décembre au matin, Msiri lui fit savoir qu'il le recevrait dans l'après-midi.

Informés de cette audience, les missionnaires supplièrent leur compatriote d'intercéder pour eux auprès de leur geôlier. M. Stairs le leur promit, et, vers trois heures, accompagné de M. Bodson et de douze hommes, il franchit l'enceinte de Bunkéia, où, par procédé d'intimidation ou simplement en forme de bienvenue, on avait renouvelé les exhibitions de têtes coupées.

III

Le sultan Msiri. — Son sérail. — Étrange lait Manilla. — Duplicité de roi. — Ultimatum du capitaine Stairs. — Fuite de Msiri. — Assassinat de M. Bodson. — Prise de Moémena par le marquis de Bonchamps. — Mort de Msiri.

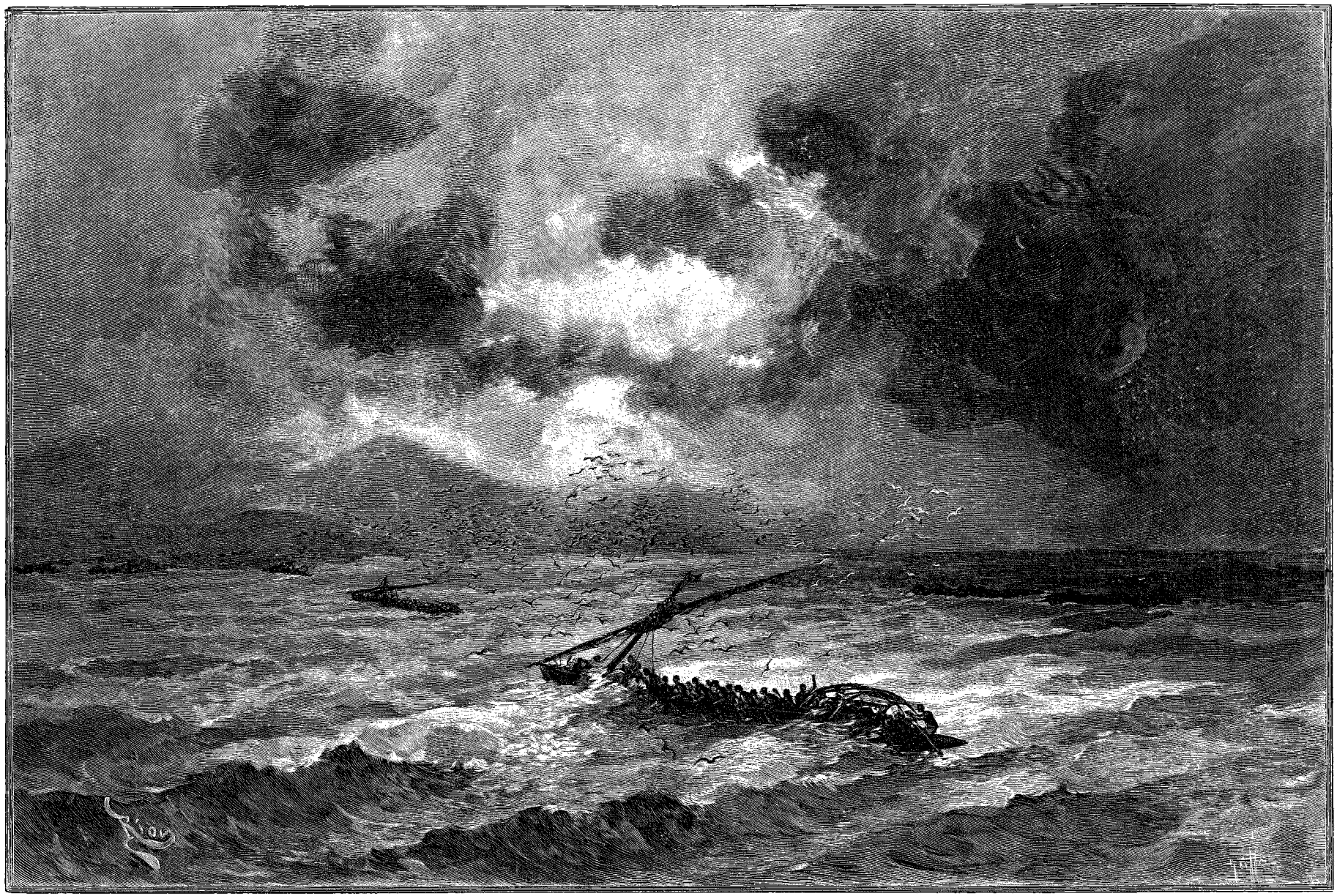
Après avoir suivi un dédale de ruelles, formées de cases bien entretenues, ombragées par des palmiers et entourées de bosquets d'euphorbes, MM. Stairs et Bodson atteignirent une vaste place, où s'élevait le quikoro, grande case précédée d'une véranda, d'une construction fort primitive et couverte en chaume.

Le roi était assis là dans un fauteuil européen, cadeau d'un traitant de la côte occidentale, du Benguéla, où l'on peut se rendre facilement par les hauts plateaux. C'est la route que fréquentaient jadis les négriers portugais. Bon nombre d'explorateurs, Cameron entre autres, l'ont prise. Malgré les marais, les fauves et les tribus insoumises de l'intérieur, c'est, en réalité, après la route du Nyassa vers l'est, le chemin le plus court et le meilleur pour pénétrer dans l'Afrique centrale.

Msiri avait une soixantaine d'années. Il était de

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TRAVERSÉE DU TANGANYIKA (PAGE 258). — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

haute taille, robuste, avec une physionomie sournoise et rusée. Enveloppé dans une grande robe d'étoffe jaunâtre, comme en portent les Orientaux de la côte est, il était coiffé d'un turban rouge et avait aux jambes et aux bras de lourds anneaux d'ivoire et de cuivre. Un long collier d'ivoire faisait le tour de son cou et retombait sur sa poitrine. A sa droite se tenaient, accroupis, son secrétaire interprète, un Souaheli de la côte orientale, qui parlait et écrivait l'arabe, et un bouffon, horrible nain, tout-puissant auprès de son maître.

En arrière du sultan étaient, à demi couchées sur des nattes, ses quarante femmes, surchargées de bijoux de cuivre et d'ivoire, vêtues de pagnes aux couleurs éclatantes, et les cheveux divisés en tresses ornées de coquillages. Toutes ces femmes étaient jeunes et quelques-unes vraiment jolies, surtout trois métisses portugaises de quinze ans à peine, que leur teint moins foncé et leurs formes plus élégantes faisaient ressortir au milieu des épouses de Msiri.



LE CAPITAINE STAIRS [1].

Il était en relation avec les comptoirs portugais de la côte occidentale; et c'est de là qu'il recevait des femmes, des armes et des munitions.

Quelques-unes de ces favorites devaient l'ampleur et la fermeté de leur poitrine à un moyen bizarre, mais que le pays seul peut fournir. Quand une coquette de là-bas veut remédier au manque de générosité de la nature envers elle à ce sujet, elle se fait piquer les seins par certaines fourmis rouges, dont la morsure, presque invisible, a la propriété de gonfler et, par conséquent, d'affermir les chairs.

Enfin, debout devant leurs cases, qui formaient les trois autres côtés de la place, cent cinquante guerriers, armés les uns de lances et les autres de flèches et de fusils, représentaient la garde du quikoro.

Quand les deux étrangers furent arrivés devant lui, Msiri répondit à leur salut en se soulevant légèrement de son fauteuil, la main sur la poignée du sabre dont ils lui avaient fait présent trois jours auparavant, et l'audience commença avec le concours de l'interprète, car le roi ne parlait que quelques mots d'arabe et le ki-nyamouezi, que Stairs comprenait à peine.

Le capitaine Stairs expliqua d'abord au sultan le but de sa mission : elle était toute pacifique; il venait lui offrir de signer un traité d'alliance avec le souverain blanc du Congo, traité en échange duquel il recevrait de nouveaux présents et aurait l'aide des Européens contre ses ennemis. Ensuite, pour tenir la promesse qu'il avait faite à ses compatriotes, il lui demanda de laisser partir les missionnaires.

Msiri se fit répéter à plusieurs reprises toutes ces propositions, comme s'il voulait les bien comprendre; puis, au bout d'une heure, il congédia M. Stairs, presque gracieusement, mais sans lui avoir rien offert, pas même un verre d'eau. Il lui promettait seulement de réfléchir et l'invitait à revenir le lendemain.

Le jour suivant, en effet, l'officier anglais retourna au quikoro, mais seul, et le roi lui fit aussitôt de vives protestations d'amitié. M. Stairs lui renouvela alors sa requête en faveur des missionnaires, qui, craignant d'être massacrés et comptant peu sur leur escorte de quelques indigènes des plateaux de Bihé, avaient envoyé un émissaire au poste belge de M. Legat, pour lui demander protection. Et comme le souverain du Katanga ne répondait que d'une façon ambiguë, le capitaine lui dit : « Tu affirmes que tu es mon ami et tu me refuses des vivres! Tu sais cependant que mes hommes ont faim. Si demain tu ne me donnes pas une réponse favorable, si tu n'envoies pas à mon camp ce dont j'ai besoin — tu sais d'ailleurs que je te payerai tout généreusement — je ne croirai pas à ton amitié; tandis que je suis prêt à te prouver la mienne, en faisant flotter au-dessus de ta ville mon drapeau, qui te protégera contre tes ennemis. »

Le pays était alors divisé entre les Ouassengas, premiers propriétaires du sol, et les Ouassembuas, partisans du sultan. Les Ouassengas reprochaient à Msiri d'ordonner à chaque instant des razzias dans leurs villages, pour s'emparer de l'ivoire et des femmes, et aussi de maltraiter leurs chefs lorsque ceux-ci venaient se plaindre. Le plus souvent, il est vrai, le tyran noir faisait décapiter ou dévorer par des chiens les ambassadeurs de ses adversaires, ou, s'il les renvoyait, c'était après leur avoir fait couper les oreilles.

Au moment même où la nouvelle mission belge était arrivée à Bunkéia, Loukoukou, le grand chef militaire du roi, se trouvait dans le sud-est, où, à la tête de 5 000 hommes, il luttait contre les Ouassengas en pleine révolte. C'est cette absence seule qui imposait à Msiri son attitude relativement bienveillante à l'égard des étrangers. Il attendait tout simplement le retour de ses guerriers pour lever le masque. Aussi ne répondit-il pas plus franchement encore cette fois à M. Stairs, qui retourna auprès de ses compagnons pour étudier avec eux la situation et les moyens d'en sortir, car évidemment elle devenait dangereuse.

Le soir même, les explorateurs en eurent la preuve par la communication que l'interprète du sultan vint leur faire : son maître ne pouvait pas traiter avec eux, parce qu'ils étaient les amis d'un homme méchant, M. Legat — M. Legat s'était tout simplement éloigné en refusant de se soumettre aux caprices du roi, dont

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les audiences se succédaient sans résultat, — mais comme il voulait donner aux blancs une preuve de ses bonnes dispositions et de sa gracieuseté, il autorisait les missionnaires à partir le lendemain. De plus, il permettait à la caravane d'aller s'installer à deux journées de marche de Bunkéia, dans une plaine arrosée par un grand cours d'eau, où le gibier abondait et où elle ne manquerait de rien.

C'était là un piège. Msiri voulait séparer les Anglais de l'expédition belge, de façon à avoir plus facilement raison des deux caravanes. M. Stairs le comprit, et, tout en acceptant l'offre du sultan à propos des missionnaires, qui firent aussitôt leurs préparatifs de départ, il refusa, quant à lui, de changer d'emplacement, du moins pour l'instant, et, de retour au camp, il demanda à ses compagnons quel était leur avis.

MM. de Bonchamps et Bodson avaient la même manière de voir. Il fallait absolument en finir en posant un ultimatum à Msiri, car ils ne pouvaient songer en aucun cas à quitter un pays où ils avaient pénétré au prix de si grandes fatigues. L'expédition devait retourner à la côte avec un résultat, quel qu'il fût.

M. de Bonchamps proposa même de brusquer les choses à l'aide d'un coup de main aussi hardi qu'ingénieux. Il avait appris, d'un des sujets du roi, que celui-ci sortait la nuit de Bunkéia, pour se rendre à 800 mètres de sa résidence, dans le village où habitait sa favorite Maria da Fonseca, l'une de ses belles métisses portugaises. Il ne se faisait accompagner que de quelques guerriers. Rien ne serait plus facile que de s'emparer de lui. On le garderait en otage.

Le projet était tentant, mais M. Stairs le combattit. Il craignait que cet enlèvement ne provoquât un soulèvement général, dont les missionnaires anglais, qui ne s'étaient mis en route que le matin, seraient les premières victimes, et l'on renvoya au jour suivant pour prendre une décision.

Mais le lendemain, de fort bonne heure, l'interprète de Msiri vint annoncer aux étrangers que son maître les recevrait dans l'après-midi.

L'interprète était accompagné d'une demi-douzaine d'individus, porteurs du tambour national, grand cylindre de bois à l'extrémité supérieure duquel est tendue une peau écailleuse de tatou, parfois de serpent, et pendant qu'il s'entretenait avec MM. Stairs et de Bonchamps, les sujets de Msiri allaient et venaient, examinant tout autour d'eux et exécutant sur leurs instruments une foule de roulements, qui se succédaient à intervalles distincts, sans jamais se ressembler. A l'aide d'une langue des sons à laquelle les peuples civilisés n'ont pas encore songé, ils indiquaient tout simplement ainsi à leur chef, qui en prenait note, les forces du camp, ses dispositions de défense, tout ce qui était de nature à l'intéresser. Si familiarisé qu'il fût avec les mœurs africaines, l'officier anglais ignorait encore ce curieux moyen d'espionnage.

M. Stairs répondit au secrétaire qu'il se rendrait auprès de son maître à l'heure indiquée; mais, avant de partir, il résolut, d'accord avec ses compagnons et M. Legat, qui, de la Loualaba, était descendu jusqu'au camp, que cette visite au sultan serait la dernière. Il savait qu'une expédition anglaise qui se dirigeait vers Bunkéia ne pouvait tarder à arriver, et il était indispensable que Msiri eût accepté le pavillon du Congo avant qu'elle parût, car cette expédition ne manquerait pas de profiter du désaccord des Belges avec le roi pour lui offrir le drapeau anglais. D'un autre côté, le retour de l'armée de Loukoukou était imminent. Il fallait donc en finir le jour même, 19 décembre.

Ce parti résolument arrêté, le capitaine se dirigea à deux heures vers la demeure royale. M. de Bonchamps l'accompagnait, et leur escorte se composait de trente hommes bien armés. M. Bodson et le docteur Monoley restaient au camp, prêts à toute éventualité.

Laissons ici la parole à notre compatriote.

« Nous trouvâmes Msiri presque seul, raconte le marquis de Bonchamps; cinq ou six guerriers à peine se tenaient près de lui. Une fois les compliments d'usage échangés, nous lui dîmes que puisqu'il se prétendait notre ami, il ne devait pas hésiter plus longtemps à nous en donner la preuve en acceptant notre protection, symbolisée par le pavillon de l'État Indépendant; mais il répondit aussitôt, avec orgueil :



M. BODSON [1].

« — Je n'ai pas besoin d'être protégé; je suis le plus grand roi de l'Afrique centrale. On me calomnie en m'appelant despote. Je règne selon les usages de mon pays et je sais faire rentrer dans le devoir ceux qui tentent de se soulever contre moi.

« — Soit! reprit M. Stairs, soit, tu es un grand roi, mais d'autres, plus puissants que toi encore, qui avaient refusé l'appui des Européens, ont été anéantis si complètement qu'on a même oublié leurs noms. Ta conduite avec nous n'est pas celle du souverain que tu prétends être. Quand un chef reçoit en ami un autre chef, il ne laisse pas ses serviteurs mourir de faim. Tu dis que tu gouvernes pacifiquement ton pays? Cependant, depuis huit jours, nous n'avons traversé que des contrées dévastées, rencontré que des populations terrorisées, et même ici, autour de toi, de hideuses dépouilles attestent que tu n'es pas un homme, mais un fauve. Si tu veux me prouver mon erreur et ta sincérité, tu n'as qu'à m'envoyer des vivres, à accepter mon drapeau et à signer un pacte avec moi. »

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« A cet ultimatum Msiri eut un sourire qui exprimait assez le plaisir qu'il aurait pris à faire tomber nos têtes, s'il l'eût osé, puis il finit par dire :

« — J'accepte ton drapeau, va le chercher! »

« Avant de quitter le camp nous nous étions munis de plusieurs drapeaux de l'État Indépendant; nous nous empressâmes de les déployer, mais, sans attendre que nous les lui eussions offerts, Msiri s'écria :

« — Non, je ne veux pas de ce drapeau-là, il ne vaut rien! C'est le même qu'un méchant homme, ton compatriote, M. Legat, voulait m'imposer.

« — M. Legat ne t'a rien imposé, riposta Stairs, puisque tu avais signé une lettre par laquelle tu faisais ta soumission à mon grand sultan Léopold.

« — C'est faux! Je ne connais pas cet homme qui prétend avoir obtenu de moi une pareille chose C'est un menteur! Je sais que son chef (M. Le Marinel) lui a envoyé des présents qui m'étaient destinés, mais il les a gardés pour lui. »

« Toutes les marchandises et les munitions avaient été détruites par une explosion de poudre.

« Nous insistâmes encore cependant, et Msiri, après de longues indécisions, se décidant enfin :

« — Je veux bien votre drapeau, dit-il, mais ceux que vous m'offrez sont trop petits. Apportez-m'en demain un plus grand, et l'un de mes fils fera l'échange de sang avec l'un de vous. »

« Et comme j'avais fait signe que j'étais prêt à passer par cette cérémonie barbare, commune à bon nombre de peuplades africaines, et qui consiste à mêler dans le même vase quelques gouttes de sang de ceux qui scellent ainsi leur amitié, Stairs répondit :

« — Mon chef fera l'échange du sang avec ton fils. A demain! Quant à un drapeau, je n'en ai pas de plus grand.

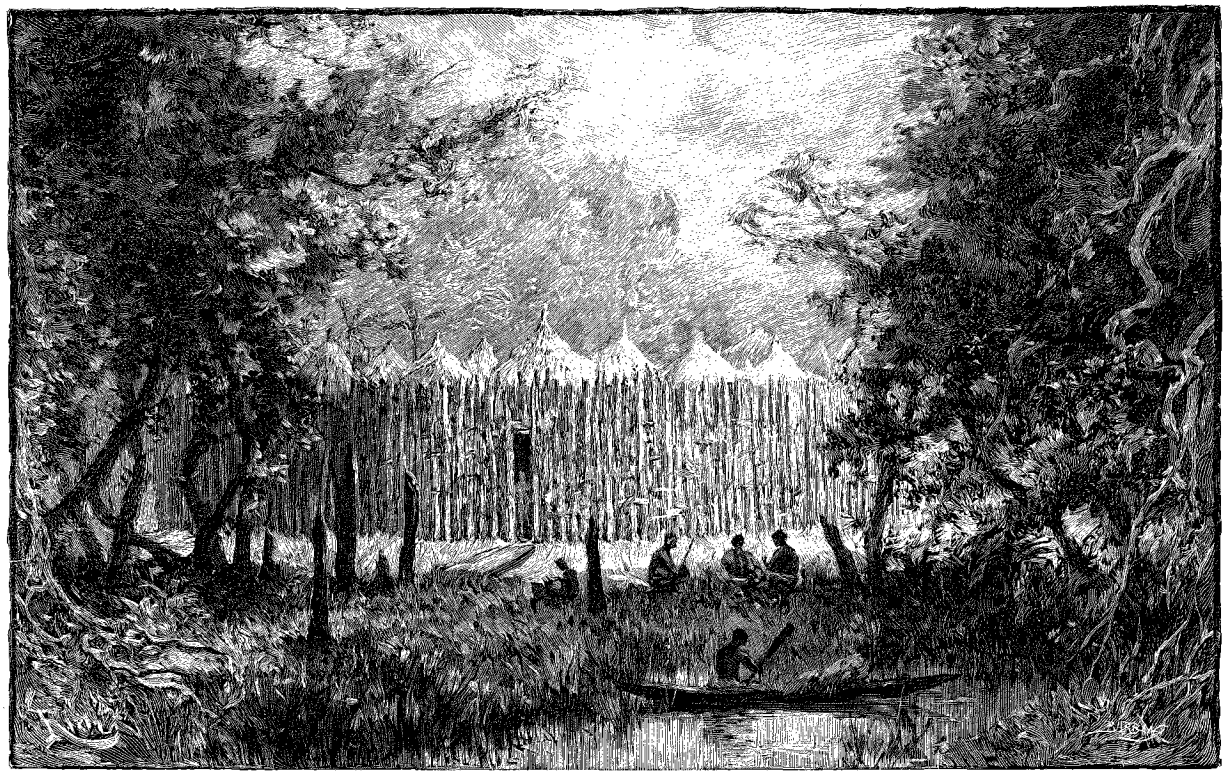
« — Eh bien, j'accepte! »

« Et, nous congédiant d'un geste de mauvaise humeur, il disparut dans son habitation, sans paraître se préoccuper ni même entendre l'adieu que nous lui adressions à haute voix, en ces termes :

« — Puisque tu ne prends pas de bonne grâce le pavillon du Congo, nous allons te l'imposer de force! »

« En effet, nous courûmes aux palissades, gagnâmes la colline de 300 pieds environ de hauteur, qui domine Bunkéia à l'ouest, et bientôt le drapeau du Congo Indépendant flottait sur le territoire de Msiri, sans que, d'ailleurs, les habitants du village eussent protesté contre cette prise de possession.

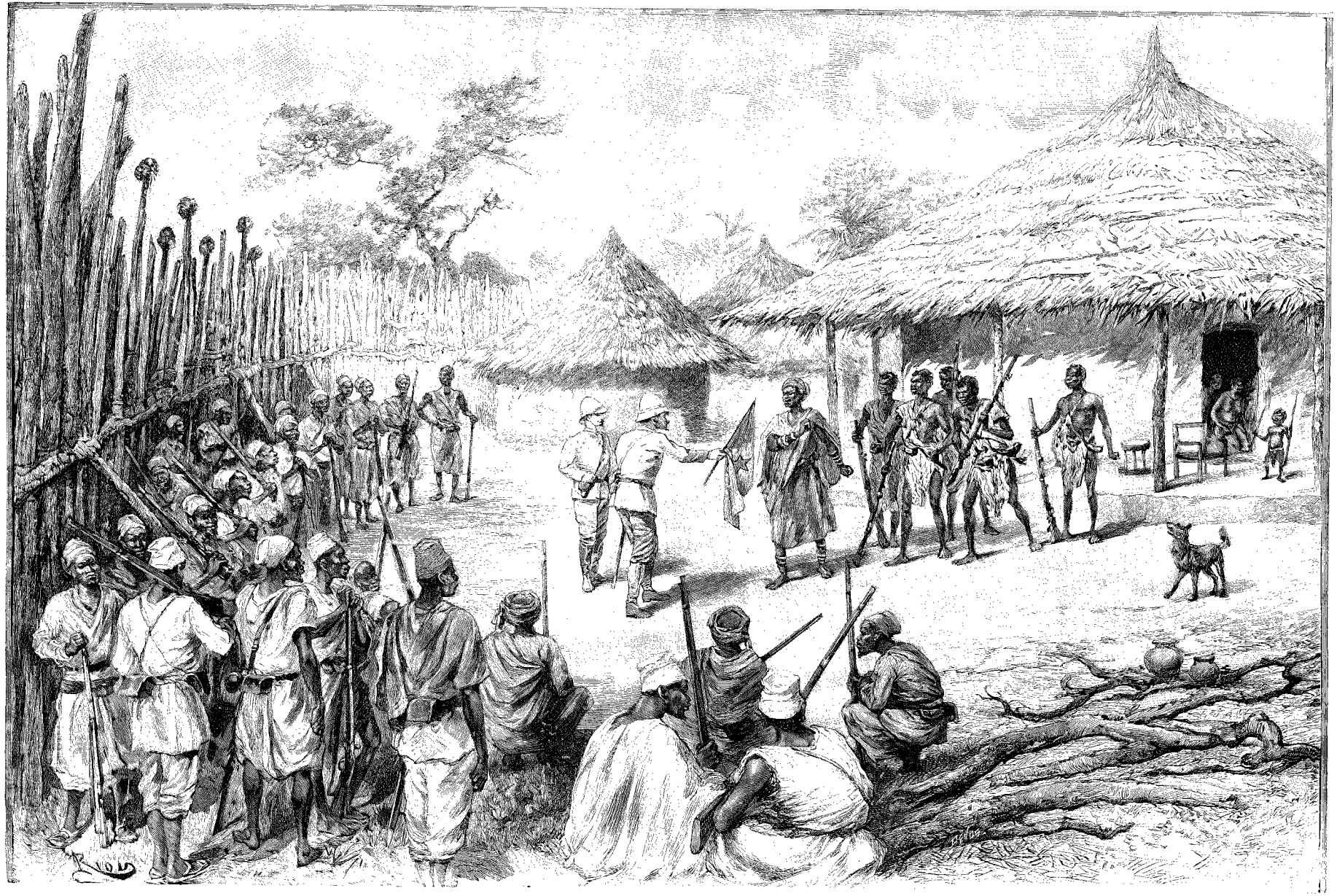
« Cela fait, nous reprîmes tranquillement le chemin du camp, et nous allions l'atteindre, lorsque nous fûmes rejoints par le secrétaire du roi. Il avait couru après nous pour nous affirmer qu'il blâmait son maître et nous promettre de tout tenter pour le ramener à de meilleures dispositions. Nous ne lui répondîmes, sachant bien ce que valaient ses protestations, qu'en l'emmenant comme otage, et nous fîmes aussitôt nos préparatifs de défense. Nous nous attendions à être attaqués à chaque instant.



UN « BOMA » DANS LES BOIS [1] (PAGE 258).

1. *Dessin de Riou, gravé par Barbant.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



REFUS DU DRAPEAU. — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

« Pendant la nuit du 19 au 20, tout le monde devait veiller, et le calme n'avait pas été troublé, lorsque, à deux heures du matin, quelques indigènes sans armes vinrent nous apprendre que Msiri avait quitté Bunkéia avec ses femmes et ses richesses, composées d'ivoire, de cuivre et même d'un peu d'or. C'était là un fait grave, mais nous pouvions d'autant moins songer à nous mettre immédiatement à la poursuite du fugitif que nous ignorions la direction qu'il avait prise. Nous attendîmes le point du jour, et le 20 décembre, à cinq heures du matin, nous détachâmes quelques-uns de nos plus sûrs *nyamparas* (sous-officiers indigènes) vers la demeure royale, pour se renseigner exactement. Peu d'instants après, ils revinrent nous dire que le sultan était parti pour Moémena, grand village à quelques milles dans le sud-est.

« Cette fuite était une sorte de déclaration de guerre, nous ne pouvions en douter. Nous résolûmes alors de lever notre camp pour mettre en sûreté nos marchandises et nos munitions dans un endroit plus facile à défendre, et nous choisîmes le village fortifié qu'habitait, la veille encore, la métisse Maria de Fonseca.

« Moins de trois heures après, notre installation nouvelle était achevée; nous étions en état de repousser toute attaque, et Stairs, complètement rassuré, nous fit appeler, Bodson et moi, vers neuf heures pour nous envoyer à Msiri, auprès de qui il voulait faire une dernière tentative de conciliation. Nous prîmes chacun cinquante hommes bien armés et nous nous dirigeâmes vers Moémena, où nous arrivâmes à 11 heures.

« Le roi avait bien choisi son refuge. Moémena était un grand village fortifié, un boma de plus de 1000 mètres de long, défendu par une solide palissade, un talus et un fossé, que dissimulaient d'épais buissons d'euphorbes. Il était adossé au sud à une colline difficile à escalader, et une immense plaine marécageuse le protégeait au nord. Sa population devait être nombreuse, mais tout y était calme. C'est seulement lorsque nous fûmes arrivés à une centaine de mètres du village, que nous en vîmes sortir un individu armé d'un fusil, ainsi que les deux guerriers qui l'accompagnaient. Sans trop d'hésitation, ce chef vint à nous et demanda ce que nous voulions :

« — Parler à ton roi, lui répondis-je. Nous savons qu'il est dans le village. Tu peux l'assurer que nous n'avons que des intentions pacifiques.

« — Alors, donne-moi quelques-uns de tes soldats et j'irai avec eux prier Msiri de vous recevoir. »

« J'ordonnai aussitôt à un de mes sous-officiers et à quatre hommes de suivre l'envoyé du sultan. Peu d'instants après, la petite troupe disparaissait derrière les palissades du boma.

« Vingt minutes s'écoulèrent, nos soldats ne revenaient pas, et, de plus, nous apercevions par moments, à travers les buissons d'euphorbes, des guerriers qui semblaient nous surveiller. L'inquiétude alors s'empara de nous : nos envoyés avaient dû être massacrés; il ne nous restait plus qu'à pénétrer dans le village pour les venger et avoir raison de la félonie de Msiri. Déjà j'avais réuni mon détachement, lorsque Bodson me dit qu'il croyait préférable d'aller d'abord trouver le roi, qui n'oserait certainement rien contre lui. Je m'efforçai de le dissuader de cette démarche. Le retard que nos gens mettaient à revenir pouvait être un guet-apens; il valait mieux engager la lutte ensemble, plutôt que de nous désunir. Le courageux officier tint bon; il partit avec une douzaine d'engagés. Il était convenu que, s'il se trouvait en danger, il m'en avertirait en déchargeant son revolver.

« C'est avec un violent serrement de cœur que je suivis Bodson du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu. C'était un ami dont j'avais eu, depuis six mois, de fréquentes occasions d'apprécier les solides qualités. Je me préparai donc à voler à son secours, en plaçant mes hommes en front de bataille, à 4 ou 5 mètres les uns des autres, armes chargées, mais avec ordre de ne tirer qu'à mon signal. Ces dispositions étaient prises depuis dix minutes à peine, lorsque j'entendis tout à coup, partant du centre du village, plusieurs coups de revolver, aussitôt suivis d'une fusillade. Au même instant, plusieurs balles sifflèrent à mes oreilles.

« Les indigènes n'attendaient pas mon attaque, ils tiraient les premiers, et mes hommes en avaient éprouvé une telle surprise qu'ils avaient, eux aussi, déchargé leurs armes, un peu au hasard. Mais cette sorte de panique ne dura qu'une seconde. A ma voix, ils s'élancèrent et nous franchîmes les palissades, où nous accueillirent tout d'abord les coups de feu des soldats de Bodson, qui nous prenaient pour des ennemis.

« D'un autre côté, cachés au milieu des massifs d'euphorbes, les défenseurs de Msiri nous fusillaient de leur mieux. Je n'en hâtai que plus rapidement ma marche en avant, anxieux que j'étais de retrouver mon ami, quand j'aperçus une troupe d'individus, vêtus de pagnes blancs, qui fuyaient dans la direction du marais. Pensant que ces fugitifs emmenaient le sultan, j'ordonnai à vingt de mes soldats de les rejoindre.

« A ce moment, un des engagés qui avaient accompagné Bodson vint m'annoncer que le roi était, au contraire, au centre du village et se défendait. Je ralliai rapidement tous mes combattants, et, dirigé par les crépitements mêmes de la fusillade, j'arrivai bientôt sur une grande place jonchée de cadavres, et où, sur le seuil de la *barza* d'un grand tembé, Bodson gisait inanimé, auprès du corps de Msiri.

« A quelques pas de là, un des fils du sultan râlait, mortellement frappé, et deux de nos soldats gémissaient, les jambes traversées par des balles.

« A mon apparition, les indigènes s'étaient enfuis à travers les haies. Je courus à mon compagnon et le fis porter sous la *barza*, où il reprit connaissance. Là, malgré l'horrible blessure qu'il avait reçue, il voulut me raconter ce qui s'était passé.

« En arrivant auprès de Msiri, il l'avait trouvé

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

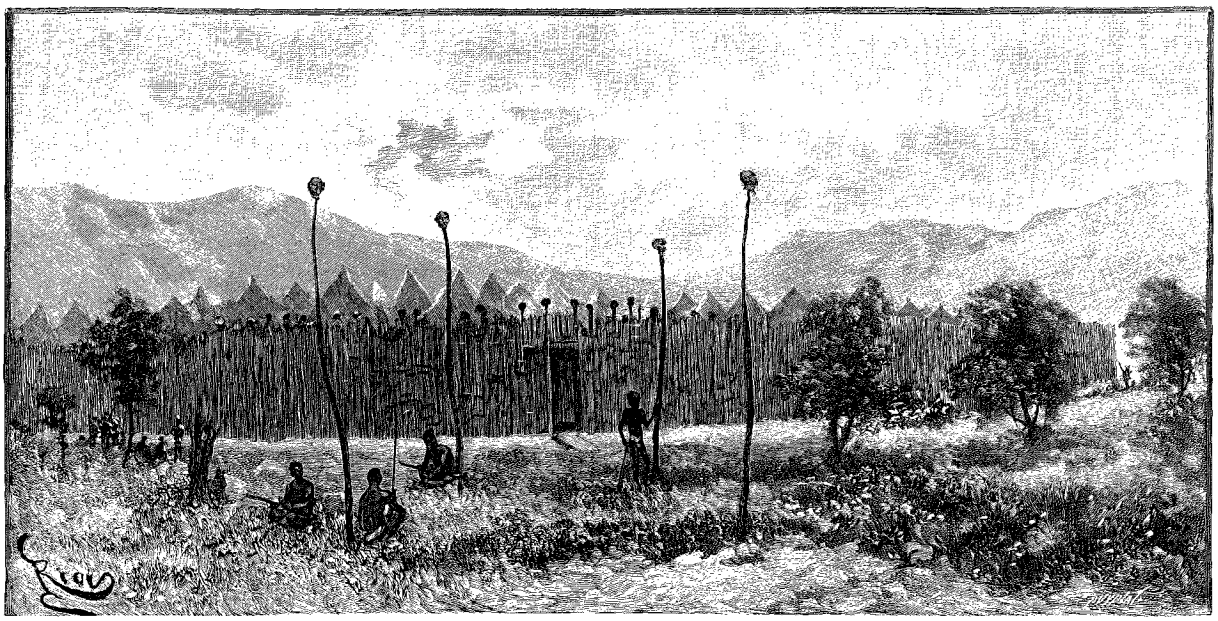
entouré de trois cents guerriers, et, comme pour répondre à sa question relative au but de sa visite, il lui avait reproché sa mauvaise foi et sa fuite de Bunkéia, en ajoutant qu'il voulait l'emmener à notre camp pour palabrer avec le capitaine Stairs, le sultan, furieux, l'œil injecté, s'était élancé sur lui pour le frapper de ce sabre même dont nous lui avions fait cadeau. Bodson, alors, mis en cas de légitime défense, n'avait eu que le temps, pour ne pas être tué, de tirer sur son assaillant, qu'il avait abattu de trois coups de revolver. Mais il avait aussitôt reçu lui-même, au côté droit, un coup de feu, et il était tombé à terre.

« Pendant que j'étais ainsi auprès de mon ami, faisant de mon mieux pour le soulager, le combat était devenu général. Démoralisés par la mort de leur roi et ne sachant pas le nombre des ennemis qu'ils avaient pour l'informer de ma situation et lui dire de m'envoyer Moloney, avec un brancard et des munitions, car les miennes étaient à peu près épuisées.

« Ces ordres donnés et ces dispositions prises, je revins à mon pauvre ami, dont l'état s'aggravait, et j'attendais ainsi depuis une heure, m'efforçant de donner au blessé un espoir que je n'avais pas, lorsque j'entendis des coups de feu dans le nord de Moémena.

« C'était le docteur Moloney.

« Bientôt il me rejoignit et, tout d'abord, s'occupa de Bodson. Une balle lui avait traversé les intestins et était allée se loger dans la colonne vertébrale. Nous étendîmes doucement le malheureux dans un hamac et reprîmes le chemin du camp, en emmenant quelques prisonniers, hommes et femmes, et des vivres. Nous emportâmes aussi le cadavre de Msiri, dont la tête



RÉSIDENCE DE MSIRI [1].

à combattre, les sujets de Msiri fuyaient à travers le village, tout en se défendant à coups de fusil, et mes soldats, obéissant à leur nature, se livraient à un pillage effréné. J'aurais voulu m'y opposer, mais je ne pouvais m'éloigner de Bodson. On l'eût aussitôt achevé. Cependant il était nécessaire que je rassemblasse mes hommes, contre lesquels les indigènes allaient peut-être faire quelque retour offensif.

« Je montai alors sur le toit du *tembé*, afin de me rendre moi-même compte des choses, et aussi pour tenter de faire de là des signaux au camp; mais à peine eus-je atteint la plate-forme de chaume, que je devins le point de mire d'une véritable fusillade. Je sautai bien vite à terre, où je recommençai à crier si fort que je finis enfin par réunir une quarantaine de mes engagés. Je les mis en sentinelles autour de la place, et j'expédiai un de mes sous-officiers à Stairs,

1. *Dessin de Riou, gravé par Puyplat.*

fut immédiatement hissée au sommet d'un pieu élevé, bien en vue des habitants du pays. C'était là une leçon barbare, mais indispensable à donner à ceux qui, sans provocation de notre part, nous avaient attaqués.

« Le soir même, malgré tous les soins du docteur, Bodson mourut; nous l'enterrâmes le matin de très bonne heure, afin de cacher le lieu de sa sépulture, et le lendemain, 21 décembre, car ces terribles événements s'étaient passés en quelques jours, nous nous mîmes en quête d'un emplacement plus facile encore à défendre que celui que nous occupions.

« Il était urgent de nous tenir prêts à repousser une attaque du grand chef Loukoukou, dont on nous annonçait le retour avec ses cinq mille guerriers.

« Nous trouvâmes ce refuge à une demi-heure de marche, dans un village fortifié que ses habitants avaient abandonné la veille, à la nouvelle de la mort de Msiri et du pillage de Moémena, et notre premier soin, le choix de notre nouveau campement bien ar-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rêté, fut d'envoyer des courriers dans toutes les directions, pour annoncer aux gens du pays que nous voulions la paix, et que, leur cruel souverain étant supprimé, il n'y aurait plus maintenant ni razzias, ni esclaves, ni dévastations. L'effet de cette clémence se fit immédiatement sentir. L'aîné des fils de Msiri, nommé Mounga Ouatou, « Qui jette des sorts aux hommes », accourut faire sa soumission.

« C'était un grand et superbe noir d'une trentaine d'années, à la physionomie ouverte et intelligente, et valant beaucoup mieux que ne le faisait craindre le vilain nom qu'il tenait de son père. Par politique, nous le nommâmes sultan, et il nous jura fidélité.

« Notre victoire était complète : nous avions débarrassé le pays d'un despote sanguinaire; le drapeau indépendant du Congo flottait sur un territoire d'où jusqu'alors il avait été repoussé, et nous avions pour allié le successeur même de celui que nous avions détrôné et puni. Il ne nous restait plus qu'à consolider notre pouvoir, en attendant les ordres qui ne pouvaient tarder à nous arriver d'Europe. »

Reprenons maintenant notre rôle de narrateur, toujours à l'aide des notes du marquis de Bonchamps.

1. *Dessin de Riou, gravé par Barbant.*

IV

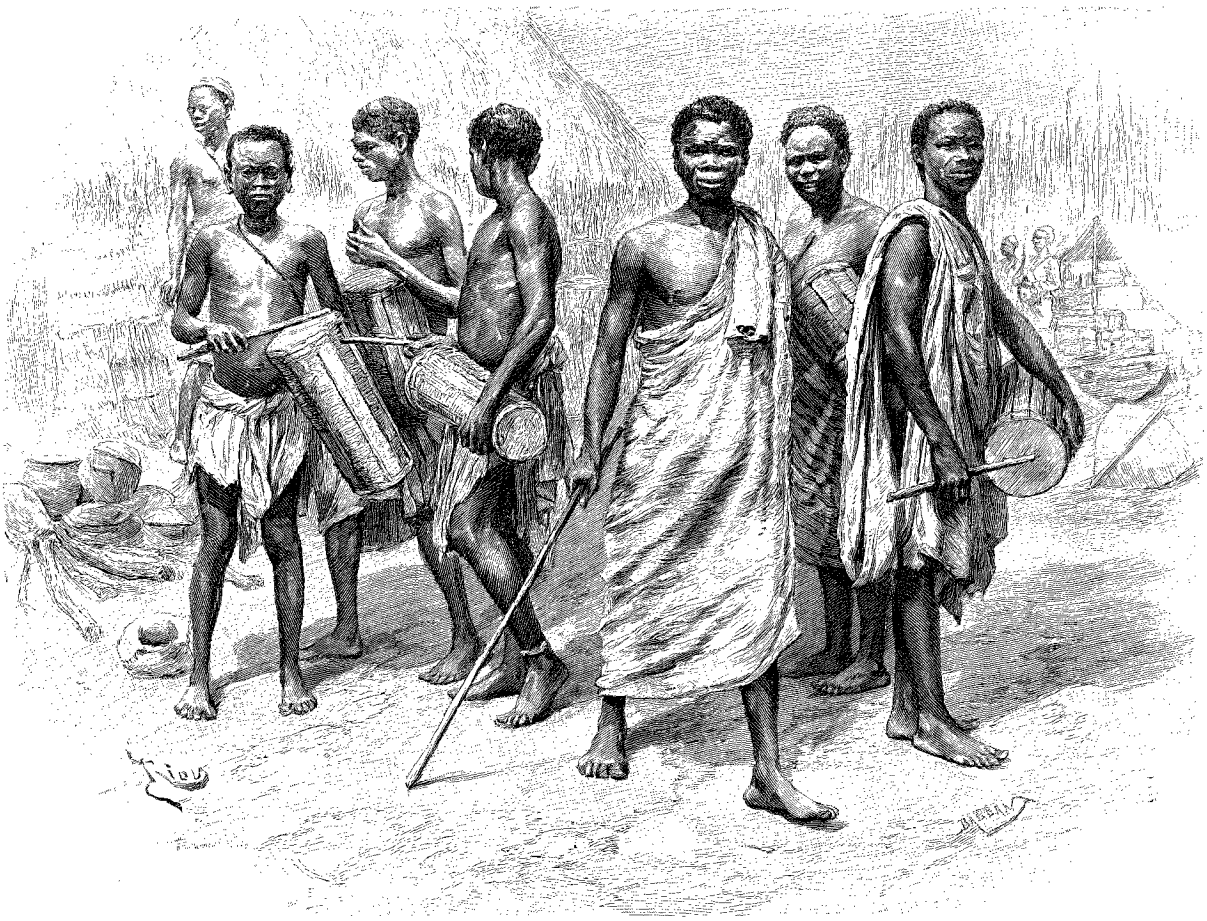
Le fort Bunkéia. — La famine. — Arrivée de la mission Bia. — Départ pour le Mozambique. — Le Nyassa. — Karonga. — La *compagnie British Central Africa* et le chef Makanzira. — Mort du capitaine Stairs. — De Chindé à Zanzibar. — Conclusion.

Le lendemain même de l'arrivée de la caravane sur le nouvel emplacement choisi, les lignes du fortin qui allait l'abriter étaient tracées, et le jour suivant, tout le monde se mit à l'œuvre; mais les travaux marchèrent lentement. Les hommes étaient abattus par la fièvre, et les vivres commençaient à manquer. On ne trouvait rien à 20 milles à la ronde; les populations s'étaient enfuies dans la brousse, et l'inondation causée par le débordement de la Loufira, affluent de la Loualaba, rendait inabordables les plaines situées en avant de Bunkéia et où le gibier abondait.

Il restait bien aux explorateurs quelques caisses de conserves, mais Stairs défendait qu'on y touchât, et moins d'une quinzaine plus tard il avait sous ses ordres plus de malades que d'individus valides.

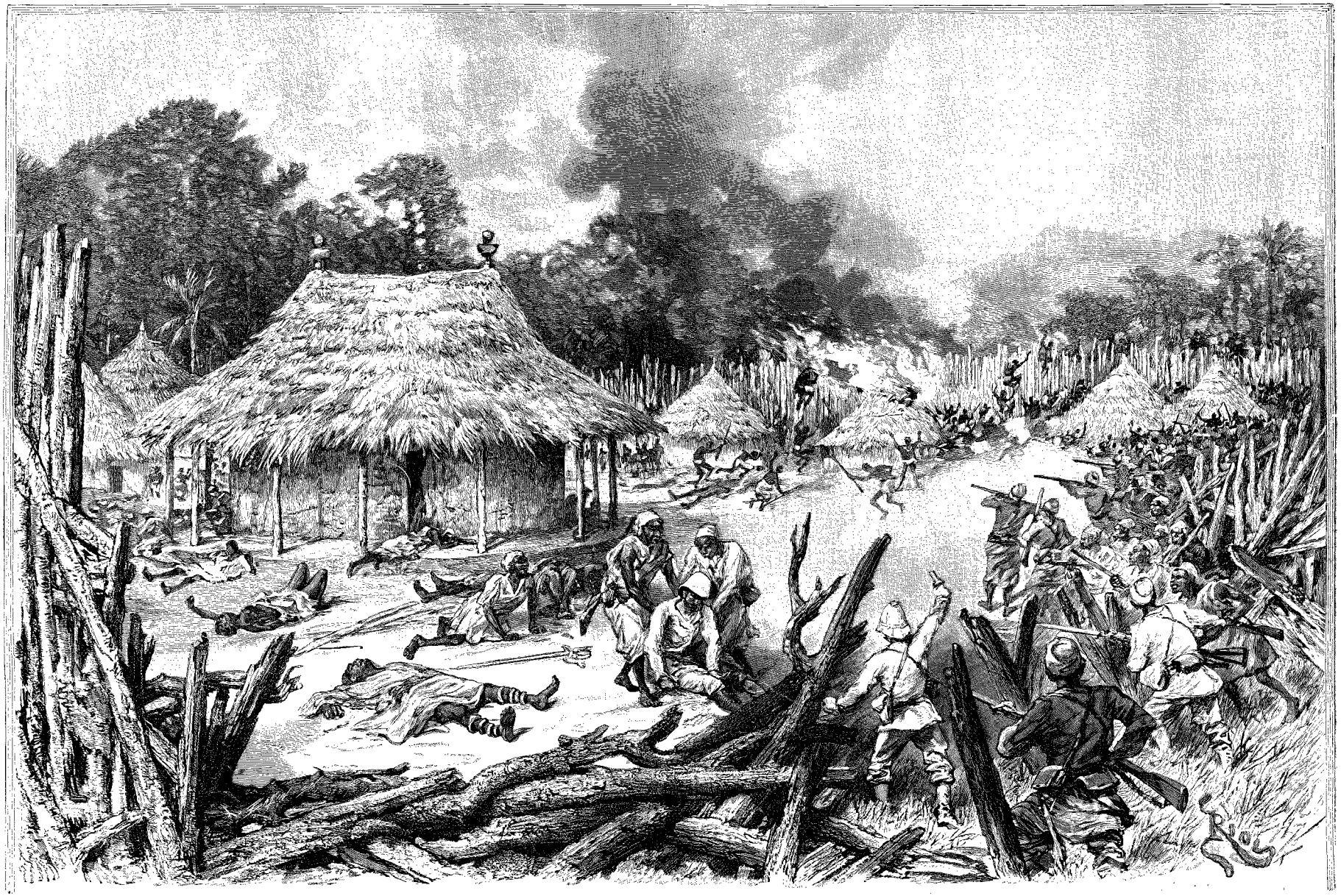
Ce fut le marquis de Bonchamps qui ouvrit la série, il s'alita jusqu'au 3 janvier, puis ce fut le tour du capitaine et celui du docteur Moloney.

Néanmoins les terrassements ne furent pas inter-



L'INTERPRÈTE ET LES ESPIONS DE MSIRI [1] (PAGE 263).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ASSAUT DE MOÉMENA (PAGE 266). — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR BAZIN.

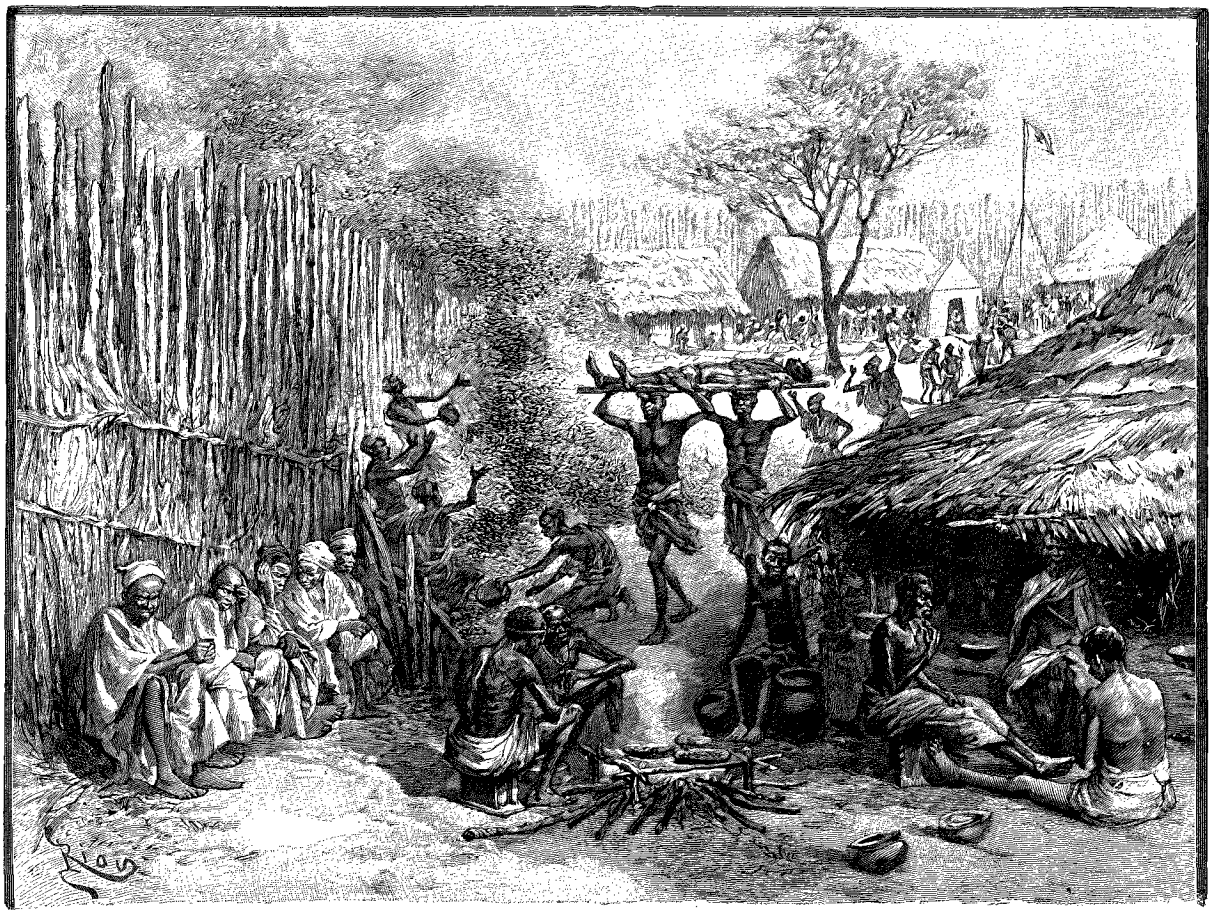
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

rompus un seul instant, et le 25 janvier les vainqueurs de Msiri étaient enfermés dans une véritable redoute, qu'ils baptisèrent « le fort Bunkéia ». C'était un polygone allongé, défendu par une palissade de 5 mètres de hauteur, un talus de 2 mètres et un fossé de 1 m. 50 de profondeur sur 3 de largeur, et flanqué de trois tours assez élevées pour permettre de découvrir de leurs plates-formes tous les environs.

A l'intérieur de la redoute se trouvaient des baraquements pour quatre cents hommes et trois maisons pour les chefs de l'expédition. Ce travail surhumain avait été exécuté en moins d'un mois par de véritables squelettes. La famine régnait au camp. Chaque jour, huit à dix morts, que les survivants pouvaient à peine enterrer, tant était grande leur faiblesse. Stairs ne quittait plus sa tente; M. de Bonchamps et Robinson, le domestique, étaient seuls à peu près debout, mais si faibles qu'ils pouvaient à peine s'éloigner d'un kilomètre. En une semaine entière, notre compatriote tua deux pigeons. Les engagés se nourrissaient d'herbes, de pourpier sauvage, de fourmis blanches et de sauterelles, qui, parfois, comme une manne tombant du ciel, venaient s'abattre contre les palissades de l'enceinte. Cent indigènes succombèrent en moins d'un mois.

Cependant les courageux voyageurs tenaient bon, et comme leurs souffrances demeuraient ignorées, la pacification du pays s'accomplissait. Devant l'attitude si ferme de ceux qui les avaient débarrassés de leur tyran, les chefs venaient faire leur soumission. Ils étaient, il est vrai, peu en état de combattre, car leurs sujets mouraient de faim.

C'est dans cette situation terrible que les explorateurs atteignirent le 28 janvier; ils n'avaient plus que quelques jours de vivres, et le désespoir commençait à s'emparer des noirs, lorsque, ce 28 janvier, un indigène venant du nord apporta à M. de Bonchamps une lettre du capitaine Bia, parti depuis plusieurs mois du Congo, où l'on était inquiet de l'expédition belge, et envoyé pour lui prêter main-forte.



LA FAMINE AU CAMP [1].

Le lendemain M. Bia arriva, ravitailla le camp et, après avoir constaté que l'officier anglais et ses héroïques auxiliaires avaient complètement rempli leur mission, au prix des plus grands sacrifices, il engagea M. de Bonchamps à conduire la caravane à la côte du Mozambique, la plus facile à atteindre.

M. Stairs, dont l'état était fort grave, accepta cette solution, et le 5 février, après avoir remis le fort Bun-

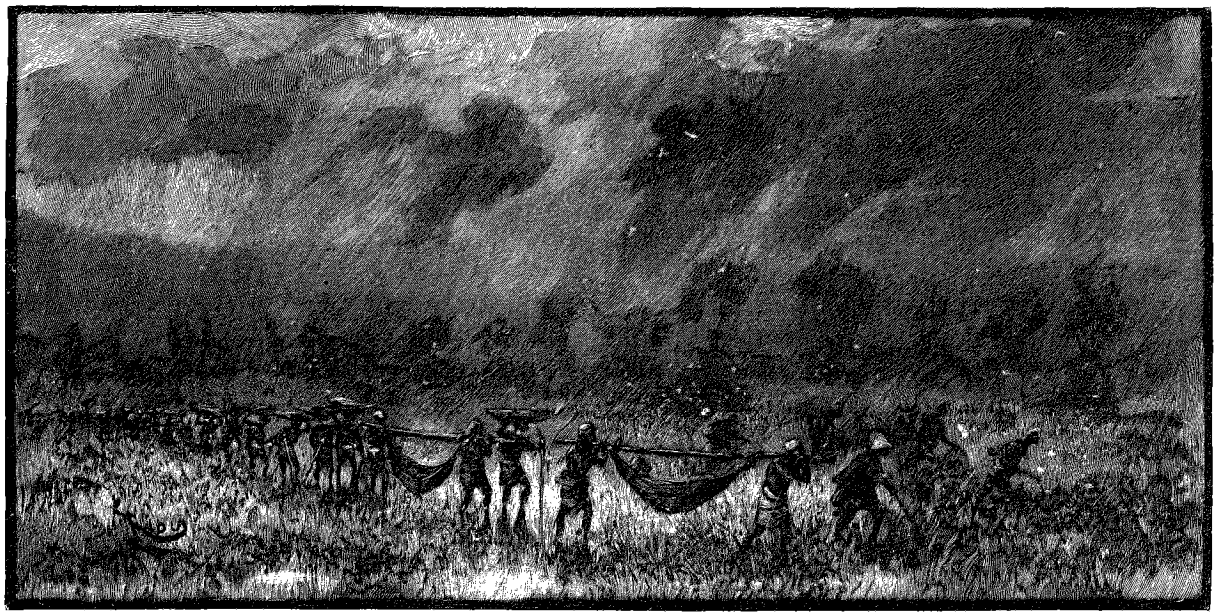
1. *Dessin de Riou, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

kéia au capitaine Bia, qui était à la tête de 400 hommes bien armés, le marquis de Bonchamps prit le commandement de la troupe, réduite de près de moitié, et il se dirigea vers le nord du lac Moëro. Il emportait le capitaine étendu dans un hamac.

Le retour de ceux qui restaient de l'expédition du Katanga allait être encore plus pénible que la première partie de leur voyage.

La pluie tombait torrentielle et sans trêve ; le pays entier ne formait en quelque sorte que des marécages, d'où les hommes sortaient dévorés par les sangsues, et lorsque la caravane, qui se traînait épuisée, râlante, laissant çà et là un mort nouveau, eut franchi une seconde fois la Loufira, M. de Bonchamps dut réduire la marche à deux ou trois heures par jour, dans la matinée seulement. Notre compatriote était parfois



LE RETOUR [1].

obligé de se faire porter lui-même, auprès de Stairs, que la fièvre ne quittait pas. Le docteur Monoley et Robinson faisaient également peine à voir. Quant aux engagés, ils ne chantaient ni ne dansaient plus comme dans les haltes des premiers mois après leur départ de Zanzibar : ils s'accroupissaient hâves, décharnés, fumant et prisant, car au moins le tabac ne leur manquait pas, mais paraissant ne plus croire qu'ils reverraient la côte, et ne se relevant que par un effort surhumain pour se remettre en route.

C'est dans ces conditions que Stairs et ses compagnons arrivèrent, à la fin de mars, au nord du Moëro, où, toujours soucieux du but de l'expédition du Katanga, ils signèrent un traité d'alliance avec un des chefs du pays, Monepto, qui s'empressa de faire flotter le drapeau de l'État du Congo sur son village.

Du Moëro, la troupe décimée se dirigea au nord-est, pour éviter les immenses marais impraticables et pestilentiels du sud de Maroungou, et elle traversa les plateaux de l'Itaoua, où le thermomètre descendait parfois à zéro pendant la nuit. Les villages y étaient rares et les populations à ce point craintives qu'il était difficile de se procurer des guides et les moindres vivres. Enfin, après d'inénarrables souffrances, la colonne atteignit, le 25 avril, la pointe sud du lac Tanganyika.

Là les voyageurs étaient sauvés, car il y existe deux établissements européens, celui de la *London Missionnary Society*, à Kyniamkolo, et celui de la Compagnie des Lacs africains, à Fort Abercorn.

Ces établissements font un grand commerce d'ivoire, et l'expédition s'y procura quelques provisions, mais à des prix véritablement odieux. Sans prendre en considération les épreuves que venaient de subir les explorateurs, la Compagnie des Lacs les exploita cyniquement. Ainsi ils durent payer 25 shillings seize livres de farine.

Le nouveau chef de la caravane — M. Stairs avait remis à M. Bonchamps la direction de la marche — se hâta, on le comprend, de quitter un pays que les Anglais rendaient plus inhospitalier encore que les indigènes, et il descendit au sud-est.

Seize jours plus tard, après avoir franchi les 320 kilomètres qui séparent les deux grands lacs, il arrivait à un second poste de la Compagnie des Lacs africains, à Karonga, sur la rive nord-ouest du Nyassa, c'est-à-dire en contrée à peu près civilisée.

Il avait suivi une route relativement facile, à travers un pays fertile, boisé, bien arrosé, où les fauves abondent, mais se montrent rarement en plaine.

De Karonga, un petit steamer transporta M. de Bonchamps et tout son monde, 200 engagés sur 400, à l'autre extrémité du Nyassa, à Fort Johnson.

1. *Dessin de Riou, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Nyassa, mieux connu, plus fréquemment visité que le Tanganyika, est à peu près de la même étendue. Ses côtes élevées, surtout dans la partie nord, sont d'origine volcanique. C'est là que se dressent les monts Livingstone, à 3 000 mètres d'altitude. Le lac est à 600 mètres au-dessus du niveau de la mer. Vers le sud, ses rives sont découpées, pittoresques, semées d'innombrables villages. Poissonneux, sillonné par les embarcations des indigènes et des steamers, environné de montagnes, que séparent de fertiles vallées, le Nyassa ressemble absolument à un lac de la Suisse.

De nombreux établissements européens en occupent déjà les côtes nord-ouest et sud, mais à l'est règne Makanzira, chef noir intelligent, courageux, bien armé, qui est en guerre avec la *Central British Africa*, et lui a déjà infligé deux échecs sanglants.

A Fort Johnson, toujours sur le même steamer, la caravane s'engagea dans le Chiré, et, quelques jours après, elle atteignit Matopé, poste anglais, à peu de distance de la frontière de Mozambique.

Depuis sa sortie du Nyassa jusqu'à Matopé, le Chiré est un beau fleuve, poissonneux, peuplé de crocodiles et d'hippopotames, et bordé d'immenses forêts et de vastes marécages. Malheureusement son cours navigable cesse à ce dernier point; il y est interrompu par des bas-fonds, des récifs, de véritables montagnes de rochers. C'est la région des cataractes.

Là M. de Bonchamps dut reprendre la voie de terre, mais il y existe une route si bien entretenue par les Anglais, qu'il ne mit que trois jours pour faire les 150 kilomètres qui séparent Matopé de Katunga. Il passa par Mandala et Blantyre, deux villages situés dans une campagne merveilleusement fertile, où l'on cultive le coton, le tabac et un café qui est le plus haut coté sur le marché de Londres.

A Katunga, le poste le plus important du pays, il rencontra M. Foa, un Français en exploration dans le haut Zambèze, et il s'embarqua sur le vapeur *Lady Nyassa*, qui descendait le Chiré jusqu'à son confluent. C'est ainsi que, sans nouvelles épreuves, la colonne arriva le 3 juin à Vicente, sur la rive gauche du Zambèze, en territoire portugais, où Stairs, épuisé, fut emporté brusquement, le 8 du même mois, par un accès de fièvre hématurique.

Des Européens de l'expédition du Katanga, le marquis de Bonchamps restait seul, avec le docteur Moloney et le domestique Robinson.

Les compagnons de l'infortuné officier anglais lui firent des funérailles honorables, à la station de Chindé, à l'embouchure du bras central du Zambèze, et notre compatriote affréta, au prix de 750 livres, un steamer de la Royal Mail Portugaise, qui le conduisit en huit jours à Zanzibar.

Des quatre cents engagés dont s'était composée la caravane au départ, 189 seulement revoyaient la côte.

Quinze jours plus tard, M. de Bonchamps, le docteur Moloney et Robinson s'embarquèrent pour Marseille, où ils arrivèrent le 21 juillet 1892.

Cette dramatique excursion, qui a coûté la vie à deux braves officiers et à 210 hommes, et a nécessité des dépenses considérables, a-t-elle eu des résultats appréciables pour l'extension et l'affermissement de l'autorité de l'État Indépendant du Congo Belge?

M. de Bonchamps lui-même l'ignore. A son retour en Europe, il s'est hâté de se rendre à Bruxelles, où il a bien vu les administrateurs de la société de Katanga, ainsi que les hauts fonctionnaires du Congo, à qui il a rendu compte de la mission dont les événements l'avaient fait le chef *in extremis* et prédit le soulèvement actuel des indigènes contre les Européens, mais depuis il n'a entendu parler de rien ni de personne.

Ses services n'ont pas été récompensés à leur juste valeur; on lui a promis et même décerné une médaille d'honneur, mais il ne l'a pas encore reçue : si bien que le souvenir seul de tant d'épreuves lui restera de son héroïque expédition. Son regret est de n'avoir pas souffert ainsi pour la France, dont il s'est montré le digne fils au centre du continent noir.

RENÉ DE PONT-JEST.

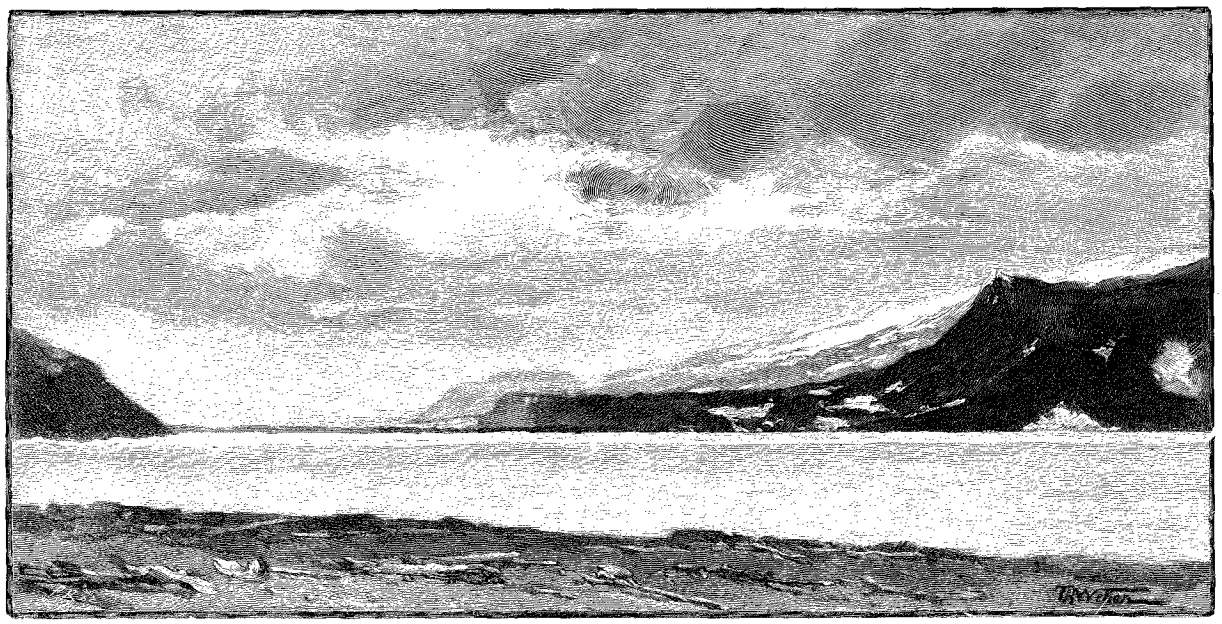
1. *Dessin de Riou, gravé par Ruffe.*



LE FORT BUNKÉIA [1] (PAGE 270).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



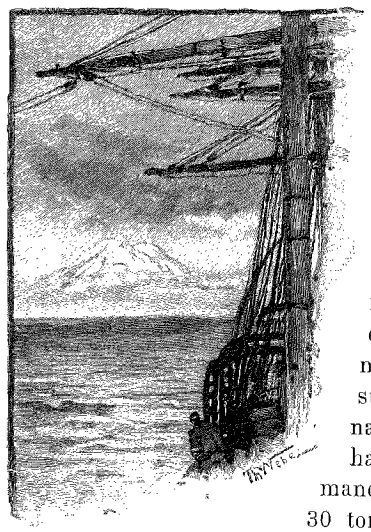
JAN MAYEN : LA LAGUNE NORD[1] (PAGE 286).

JAN MAYEN ET LE SPITZBERG[2],

PAR M. CHARLES RABOT.

I

Premier voyage au Spitzberg en 1882. — Nouveau voyage, sur la *Manche*. — La traversée d'Écosse à Jan Mayen. — La vie à bord d'un bâtiment de guerre. — Historique des expéditions entreprises à Jan Mayen. — La pêche à la baleine et la chasse au phoque.



LE BEERENBERG[3] (PAGE 280).

Le 26 août 1882, je quittais Tromsö, le « petit Paris » du nord de la Scandinavie, à bord d'un *jakt*. Ce bâtiment, spécial à la Norvège, est une sorte de sloop à l'arrière relevé comme le château des nefs du moyen âge. C'est une survivance des formes nautiques du temps des hardis Vikings normands. Notre jakt jaugeait 30 tonnes; il était solide, monté par cinq vigoureux matelots norvégiens et commandé par un patron habitué dès l'enfance à la rude navigation dans l'océan Arctique. Sur cette coquille de noix nous faisions voile vers le Spitzberg.

Les glaces, très compactes, cette année-là, sur les côtes nord et est de cet archipel polaire, avaient arrêté plusieurs expéditions, et, à cette époque avancée de la saison, de redoutables tempêtes étaient à craindre. Mais aucune difficulté ne nous faisait peur, nous avions l'habitude de la mer et l'ardeur de vingt-six ans, nous partions avec l'enthousiasme pour les explorations d'une jeunesse passée dans la vie sauvage, en plein air, dans la liberté de la nature.

Le 5 septembre seulement, nous arrivions dans le Storfjord, le « grand fiord », et, en dépit d'une épaisse banquise, nous y aventurions notre voilier. Au-dessus des glaces le soleil riait, les blocs étincelaient, et sur le ciel bleuté les terres dressaient leurs masses rougeâtres, mouchetées de taches blanches comme d'énormes blocs de fer en fusion semés de cendres légères. La nature était toute radieuse de gaieté et pourtant elle pouvait être mortelle à l'homme. Une saute de vent brusque et notre jakt était emprisonné par la banquise, condamné à un hivernage désastreux. Ce grave danger, le capitaine put heureusement l'éviter par sa prévoyance. Nous sortîmes sans encombre du Storfjord et nous nous dirigeâmes vers la côte occidentale du Spitzberg libre de glaces.

Pendant trois semaines nous explorâmes successivement l'Isfjord, puis le Belsound, et, dans les premiers jours d'octobre seulement, nous ralliâmes la côte de Norvège, échappant à grand'peine à de furieuses tempêtes. N'importe, c'était du bon temps, et, me croira

1. *Dessin de Weber, gravé par Ruffe.*
2. *Voyage exécuté en* 1892. — *Texte inédit. — Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après des photographies prises par l'auteur.*
3. *Dessin de Weber, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

qui voudra, c'était amusant. Avec un équipage aussi restreint que le nôtre, nous devions prendre part aux travaux du bord. En ma qualité de Français on m'avait donné la direction du fourneau, et par les grains violents, lorsque je faisais sauter les pommes de terre, les scènes étaient souvent comiques. Parfois un paquet d'embrun venait laver ma poêle et dérober aux convoitises des estomacs les « frites » appétissantes.

Ce premier voyage m'avait permis d'étudier les conditions topographiques du Spitzberg en vue d'une nouvelle exploration. Pour obtenir des résultats scientifiques, toute expédition arctique doit être précédée d'une reconnaissance des terres que l'on se propose de parcourir. La principale cause des succès obtenus au Spitzberg par M. A. E. Nordenskiöld est tout simplement le plan méthodique suivi dans chacun de ses voyages. L'explorateur suédois partait d'un point reconnu précédemment, et de là étendait ses recherches. Comme il n'abandonnait rien au hasard, chaque pas en avant marquait un progrès important.

Mon premier voyage au Spitzberg m'avait donné les connaissances nécessaires pour entreprendre une nouvelle exploration dans les mers arctiques; il ne me restait plus que l'occasion de les mettre en pratique, et elle se fit attendre dix ans.

L'année même de mon premier voyage arctique, les principales nations maritimes envoyèrent dans les régions circumpolaires des missions chargées d'exécuter pendant un an des observations simultanées de météorologie et de magnétisme terrestre. Par ces études d'ensemble on espérait arriver à la connaissance des grands phénomènes intéressant la physique générale du globe. Douze stations furent établies dans la zone arctique. Les Danois s'installèrent à Godthaab, sur la côte occidentale du Grönland, les Suédois au Spitzberg, les Autrichiens à Jan Mayen, îlot perdu en plein océan Glacial, à 300 milles au nord de l'Islande, à peu près à égale distance de la côte orientale du Grönland et de l'extrémité nord de la Norvège. Sur cette terre solitaire, six officiers et huit matelots austro-hongrois séjournèrent pendant un an, séparés du reste du monde, absorbés par les observations que prescrivait le programme international des recherches. Le 5 août 1883, la mission autrichienne quitta Jan Mayen, en y laissant un dépôt de vivres et de charbon.

En 1891, à la demande du gouvernement austro-hongrois, notre Ministre de la marine envoya le croiseur d'Islande *Châteaurenault* visiter ce dépôt. Aucune expédition française n'ayant encore touché à Jan Mayen, nos musées ne renfermaient point de collections provenant de cette île. Pour combler cette lacune et en même temps pour me permettre de continuer sur un nouveau terrain les études glaciaires entamées neuf ans auparavant au Spitzberg, le Ministre de l'instruction publique obtint mon embarquement à bord du *Châteaurenault*.

Le 27 juillet 1891, ce navire perdait de vue la côte septentrionale d'Islande en route pour Jan Mayen. Dans la soirée nous rencontrions un banc de glaces flottantes très clairsemées. Deux heures après, la mer redevenait complètement libre et le bâtiment poursuivait tranquillement sa route sur l'océan Glacial, calme et uni comme la Méditerranée dans ses beaux jours. Soudain, le 29, vers midi, à une trentaine de milles au sud-est de Jan Mayen, une banquise apparaît sur tribord. Toute la journée nous croisons le long de cette glace. L'île est là devant nous, dressant dans un ensoleillement radieux sa haute cime blanche au-dessus de la grande plaine de la mer.

Le *Châteaurenault* n'est pas construit pour naviguer au milieu des glaces, et les instructions ministérielles prescrivent au commandant la plus grande prudence. Donc, la retraite devient nécessaire. Dans les régions polaires, pour un succès on compte dix échecs. Notre voyage ne fut cependant pas inutile. Les observations de température de la mer effectuées à bord ont prouvé la présence d'eaux chaudes dans le voisinage immédiat de Jan Mayen. A quelques milles de la banquise, le thermomètre plongeur indiquait une température superficielle de + 8 degrés, la plus haute température depuis la côte nord d'Islande. Chaque fois que nous approchions de la banquise, le thermomètre descendait, mais aussitôt que nous nous en éloignions, il remontait rapidement à + 2 degrés et + 4 degrés.

En 1892, le Ministre de la marine résolut de reprendre l'entreprise. Il arma à grands frais un navire neuf, le transport-aviso *Manche*, et, à la prière du département de l'Instruction publique, consentit à donner au voyage une plus grande extension. Pendant leur séjour d'un an à Jan Mayen, les officiers autrichiens avaient exploré l'île dans tous les sens et achevé avec succès les études ébauchées par les expéditions précédentes. Dans ces conditions, un nouveau voyage n'offrait qu'un intérêt très secondaire. A la demande du Comité des travaux scientifiques du Ministère de l'instruction publique, une excursion au Spitzberg fut autorisée par la marine. Je présentai aussitôt un plan d'exploration scientifique de cette terre, basé sur la connaissance des localités que j'avais acquise en 1882, et, par une lettre officielle, M. le Ministre de l'instruction publique me confia la mission d'en poursuivre l'exécution de concert avec le commandant de la *Manche*. Le rêve formé il y a dix ans se trouvait enfin réalisé. J'allais pouvoir mettre à exécution mes projets au Spitzberg. Avec les ressources d'un bâtiment de guerre n'était-on pas en droit d'attendre des résultats de la plus haute importance!

Le 17 juillet, je quittai Paris pour rallier à Édimbourg la *Manche*, revenant de sa campagne d'Islande. Pour la dixième fois en douze ans je reprenais le chemin des régions polaires, toujours avec la même joie et la même ardeur, assoiffé du grand air vivifiant de l'océan Glacial. Dans cette brise fraîche et tonifiante de la pleine mer, tout l'être éprouve une sensation de bien-être indéfinissable. Séparé du monde, on vit sans

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tracas, sans souci, dans une sensualité heureuse de repos.

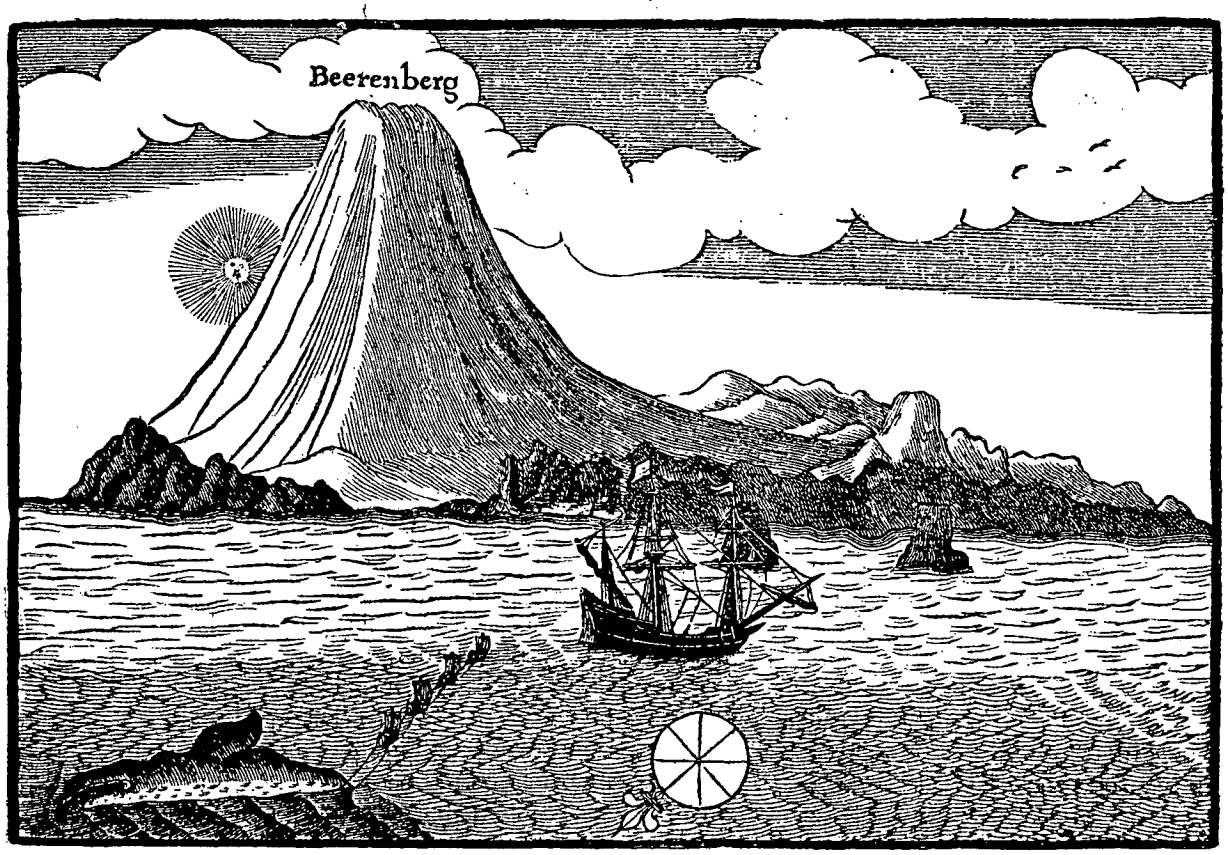
Je quittais la France chauffée à une température de fournaise par un soleil implacable; en Écosse je retrouvais un hiver humide avec une petite pluie fine et pénétrante. Comme en novembre, on se blottissait au coin du feu.

Le 19, le temps est heureusement devenu meilleur, les nuages se sont envolés, et, à 9 heures du matin, la *Manche* appareille : en route pour Jan Mayen. Lentement le bâtiment sort des bassins de Leith, et à 10 heures nous voici au milieu du Forth. Un estuaire démesuré, un bras de mer en forme de fleuve, autour une campagne verte, mouchetée de maisons blanches. A droite, Leith et Edimbourg dressent leur amphithéâtre de maisons noires; dans le fond, le pont du Forth, le plus grand pont du nord, montre son treillage de fer, pareil à une large toile d'araignée tendue en travers du fleuve. Colossale à coup sûr, l'œuvre, mais point artistique. L'admiration pour ce travail gigantesque ne vient qu'à la lecture d'un carnet d'ingénieur détaillant toutes ses proportions. C'est un pendant à la tour Eiffel, mais d'utilité publique.

Le Forth s'ouvre largement, la végétation disparaît sur les rives; devant nous s'étale la plaine grise de la mer. Longtemps on regarde la terre, on n'en peut détacher les yeux, elle attire tous les regards, avant l'uniformité imminente. Quand elle a disparu, c'est comme une séparation, comme une impression d'isolement. Le monde se trouve désormais réduit au bâtiment, et entre tous ses hôtes la vie devient plus intime. On éprouve le besoin de se serrer les uns contre les autres.

Maintenant la côte ne forme à l'horizon qu'une bande violette indistincte. Rien ne nous retient plus sur le port. Visitons donc le navire qui va devenir notre habitation pendant un mois.

La *Manche* est un transport-aviso de 1600 tonnes,



JAN MAYEN : LE BEERENBERG [1] (PAGE 280).

armé de six canons, et, ce qui est beaucoup plus utile pour une navigation arctique, entièrement construit en bois. Les bâtiments en fer sont incapables de résister aux glaces; un choc tant soit peu violent ouvrirait dans leur coque une voie d'eau qu'il serait ensuite impossible d'aveugler. Au contraire, dans certains cas, un solide vapeur en bois peut s'ouvrir de vive force un passage à travers une banquise en l'attaquant à coups de bélier.

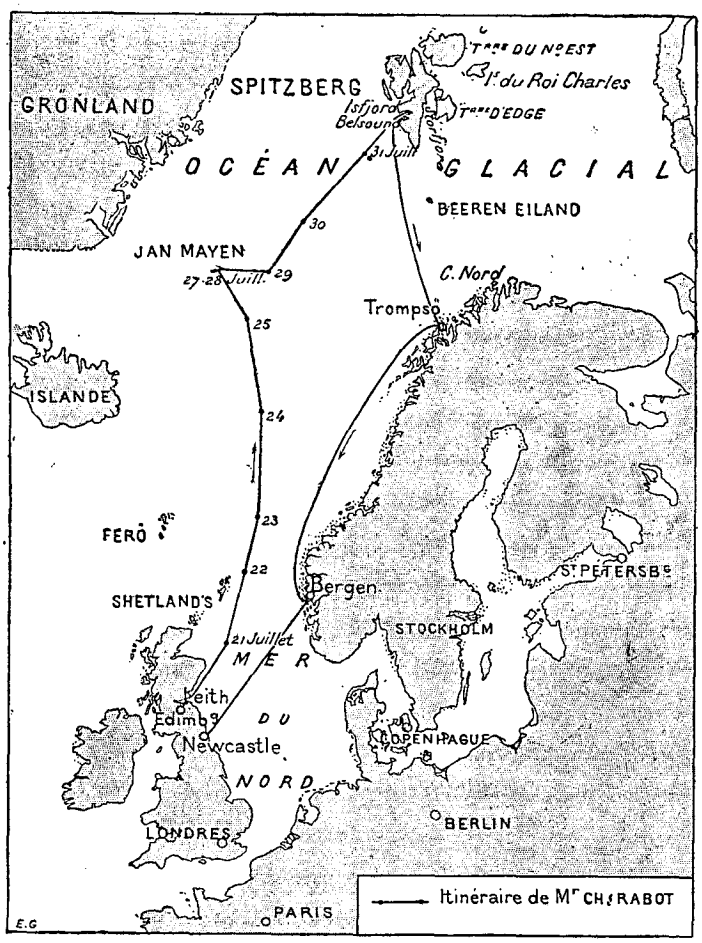
L'équipage se compose de 130 hommes et le navire est commandé par M. Bienaimé, capitaine de vaisseau, qui a pour second M. Espinasse de Saune, capitaine de frégate. Le second a pour unique attribution, et ce n'est pas une sinécure, la direction du service intérieur du bord; en d'autres termes, à cet officier incombent

1. *Reproduction d'une gravure du « Nouveau et Grand Illuminant Flambeau de la mer »*, 1682.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

la bonne tenue et la propreté du bâtiment et de son équipage. C'est également au capitaine de frégate, au *frégaton* en argot nautique, que les passagers doivent s'adresser pour obtenir des matelots les mille petits services dont ils peuvent avoir besoin. Homme du monde, M. de Saune savait concilier la plus parfaite amabilité avec les exigences du service, et en toutes circonstances s'efforçait de rendre agréable à son hôte temporaire le séjour de la *Manche*.

Très nombreux est le personnel du *carré*, dont j'ai l'honneur de faire partie : deux lieutenants de vaisseau, MM. de Carfort et Exelmans ; quatre enseignes, MM. Villemot, Lancelin, Leprince et de Blanpré ; un lieutenant de vaisseau de la marine austro-hongroise, M. Aug. Gratzl, un sous-commissaire, M. Lelaidier, et un médecin, M. Coutaud, tous officiers aussi distingués qu'aimables compagnons. Le personnel du bord est complété par M. Pouchet, professeur au Muséum, et son préparateur M. Pettit.



Voilà les habitants, voici maintenant l'habitation. A l'arrière, occupant la moitié de la dunette, se trouve le logement du commandant, composé d'un salon et d'une chambre spacieuse, la « cour » en langage du bord. Pour assurer le prestige de l'autorité, les règlements placent le commandant d'un bâtiment de guerre dans la position d'un demi-dieu. Ce haut et puissant personnage, « le maître à bord après Dieu », vit dans un isolement majestueux ; seul il prend ses repas, à moins que son second ne soit officier supérieur ; seul il passe presque toutes ses journées et toutes ses soirées ; seul il se promène à tribord. C'est, en un mot, la vie claustrale en mer. A cette séparation absolue la discipline certes gagne, mais, dans cette séquestration pompeuse, quelques officiers supérieurs ont contracté des défauts de caractère qui ont jeté sur eux un fâcheux renom.

A la « cour » pèse l'ennui, à côté c'est la gaieté enthousiaste de la jeunesse, les rires éclatent, l'entrain rayonne. Nous sommes au carré, tout à la fois le salon et la salle à manger des lieutenants de vaisseau, enseignes et assimilés. Le carré est, suivant l'expression maritime, un cercle qui a le plus souvent la forme d'un rectangle. Plus que simple, ce lieu de réunion : des cloisons peintes en blanc ; pour tout ameublement, un divan rouge, des chaises en paille, une table, un buffet d'auberge ; et c'est dans cette pièce que les officiers reçoivent leurs collègues des autres puissances et les visiteurs étrangers toujours empressés à venir à bord d'un bâtiment de guerre. La cordialité de la réception fait oublier, il est vrai, la pauvreté de la pièce, mais il y va de la dignité même du pays de donner à nos officiers de marine une installation décente. Ajoutez à cela que leurs cabines sont des cellules de cénobites. Le navire est l'habitation de l'officier ; à bord il devrait retrouver un peu de la chaleur, du confort d'un intérieur soigné, et non point cette impression de chambre meublée, vide et anonyme. La séparation de tous les êtres qui lui sont chers est déjà assez pénible par elle-même pour n'être pas aggravée par l'impression du milieu. Dans le gaspillage du budget de la marine, il ne serait pas difficile de trouver quelques centaines de mille francs pour donner une installation passable à ceux qui s'en vont soutenir l'honneur du pavillon français à tous les coins du monde. Ceci n'est pas dit pour nous plaindre de notre installation à bord de la *Manche*. Habitué à courir la mer sur de mauvaises barques de pêcheur, ma cabine me paraît un appartement somptueux.

21 juillet. — Les dernières terres d'Écosse ont disparu. C'est le grand désert de l'océan Glacial. A peine quelques oiseaux. Des journées entières s'écoulent sans que nous apercevions même une mouette.

Pendant que la *Manche* parcourt dans la solitude de la pleine mer les 870 milles qui séparent Leith de Jan Mayen, résumons les voyages de nos devanciers dans cette terre polaire.

Ici, comme dans les autres régions de l'océan Glacial, l'honneur des premières explorations appartient aux Hollandais. L'île passe pour avoir été vue pour la première fois en 1611 par un marin néerlandais qui lui donna son nom. La découverte semble cependant remonter à une date antérieure. Jan Mayen se trouve

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en effet indiqué sur une carte hollandaise manuscrite de 1610, conservée au musée de Bergen.

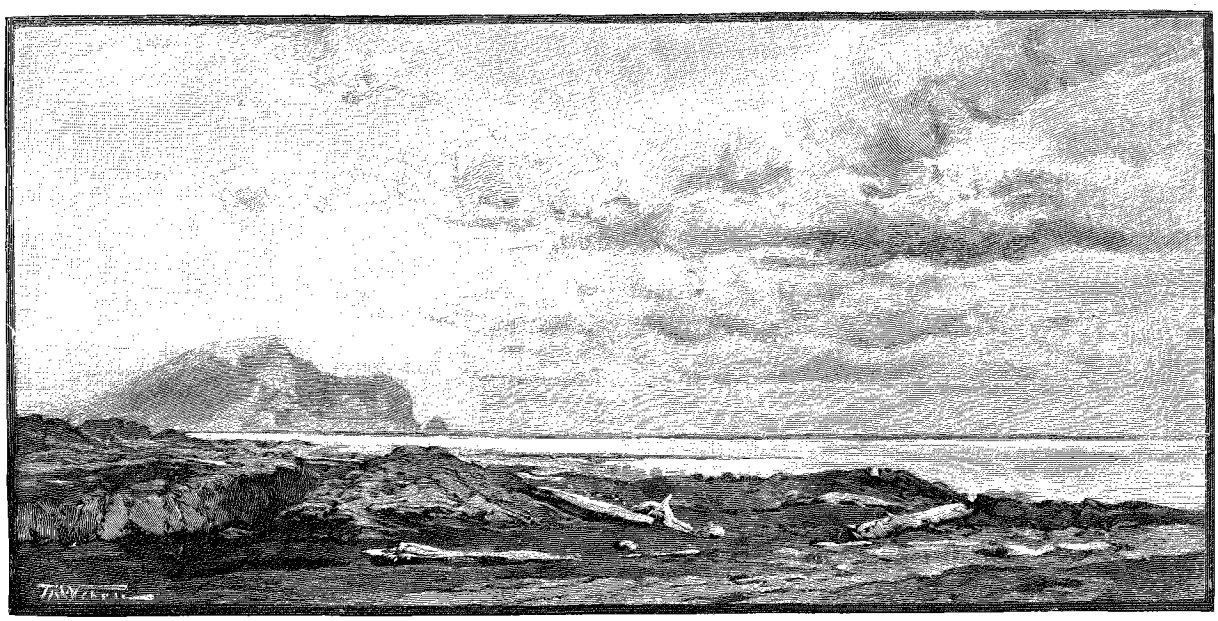
Quelques années plus tard, les Anglais arrivèrent, à leur tour, dans ces parages. En 1615 Fotherby, apercevant l'île et la croyant inconnue, lui donnait le nom de sir Thomas Smith, le Président de la *Muscovy Company*, cette puissante compagnie fondée pour exploiter les relations commerciales ouvertes par Burrough entre l'Angleterre et la Russie par la voie de la mer Blanche.

L'existence de Jan Mayen une fois connue, de nombreux bâtiments anglais et hollandais se dirigèrent aussitôt vers cette partie de l'océan Glacial à la poursuite de la baleine. La chasse à ce cétacé, inaugurée récemment au Spitzberg, donnait d'énormes bénéfices, et tout le monde avait hâte d'arriver bon premier dans une région où le gibier n'avait été ni effrayé ni décimé. Entre tous ces marins rivaux, des luttes éclatèrent; finalement les Hollandais, les plus nombreux sans doute, restèrent maîtres du terrain (1622). C'était alors l'âge d'or de la chasse à la baleine. En deux voyages exécutés en une seule saison, un bâtiment rapporta de Jan Mayen 4 000 tonnes d'huile.

En 1633, une des compagnies hollandaises en possession du monopole de cette chasse dans l'océan Glacial organisa un hivernage au Spitzberg et à Jan Mayen. Jusqu'à cette époque, Barents et ses compagnons étaient les seuls voyageurs qui eussent passé l'hiver dans les régions polaires. La tentative ne manquait donc pas d'intérêt. Sept matelots furent établis au Spitzberg, et sept autres à Jan Mayen. La première petite troupe passa parfaitement l'hiver; moins heureux fut le sort de la seconde. Elle succomba entièrement aux souffrances du scorbut.

Vers 1640, la baleine ayant abandonné les côtes de Jan Mayen, les Hollandais cessèrent leurs voyages à cette île. Pourchassé sans trêve ni merci, ce mammifère était allé chercher un refuge au milieu des glaces. Des abords du Spitzberg comme de Jan Mayen, la baleine disparaît à cette époque pour aller vivre en pleine mer, très loin au nord, entre le 77e et le 79e de latitude nord, région où elle resta jusqu'au commencement de ce siècle. Vers 1814 elle abandonna les hautes latitudes pour revenir au sud dans les parages de Jan Mayen et du Grönland.

En même temps que ce mammifère, de nombreux phoques s'ébattaient dans les eaux de Jan Mayen. Les Hollandais, occupés par un plus gros gibier, les laissèrent tout d'abord en repos, mais lorsque la baleine eut disparu, ils se rabattirent sur ces animaux.



JAN MAYEN : LA LAGUNE SUD [1] (PAGE 286).

La chasse au phoque commença vers 1650 et fut pratiquée pendant tout le XVIIIe siècle, mais elle n'acquit une importance économique qu'à la fin de la première moitié de ce siècle.

En 1846 eut lieu en Norvège le premier armement pour cette chasse. Cette année-là trois navires partirent de Tönsberg pour la banquise de Jan Mayen.

Les résultats obtenus dans cette campagne décidèrent les Norvégiens à suivre l'exemple donné, et désormais, chaque printemps, une flottille de baleiniers quitta les ports de Tönsberg et de Sandefjord à destination de Jan Mayen. Dès que l'existence de ce nouveau terrain de chasse fut connue, des baleiniers hambourgeois et brémois vinrent disputer aux Norvégiens et aux Écossais le monopole de cette industrie. En même temps arrivaient quelques Hollandais et Danois.

Au début le gibier était extraordinairement abondant et peu farouche. En 1858, un seul navire norvégien captura en cinq jours 16 560 phoques, représen-

1. *Dessin de Weber, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant une valeur de 226 000 francs. Vers 1860 les capitaines étaient satisfaits lorsqu'ils avaient abattu 4 000 à 5 000 individus. De 1870 à 1874 le produit moyen annuel de la chasse a été de 86 700 phoques. Pendant cette période le rendement moyen n'a pas dépassé 174 000 hectolitres d'huile, valant bon an mal an 1 400 000 francs[1]. En 1892, à la date du 29 mai, 17 baleiniers norvégiens avaient capturé 63 500 phoques.

Dans la partie de l'océan Glacial dont nous nous occupons, les chasseurs poursuivent trois gibiers différents : le phoque du Grönland (*Phoca grœnlandica*), le *bottlenos* et le stemmatope mitré (*Cystophora cristata* Erxl). Le premier se rencontre sur la banquise autour de Jan Mayen, le second un peu partout, particulièrement au nord-est de l'Islande, et le troisième dans le détroit de Danemark.

En février et mars, les phoques quittent les côtes des terres polaires pour aller mettre bas sur les banquises du large. En mars ils abandonnent la côte du Grönland occidental, gagnent le *pack*[2] de la mer de Baffin, puis, suivant toute vraisemblance, descendent sur cette glace jusqu'à Terre-Neuve, où ils sont abattus par milliers.

A la même époque la banquise de Jan Mayen devient le rendez-vous d'une masse énorme de phoques provenant du bassin polaire compris entre le Grönland oriental et la Nouvelle-Zemble. Ces animaux atterrissent sur le *pack* de Jan Mayen au nord de cette île. A la fin de mars ou au commencement d'avril les femelles donnent le jour à un seul petit. Ces jeunes phoques sont de véritables boules de graisse, et c'est à ces pauvres êtres inoffensifs que les baleiniers font une chasse sans pitié pour gagner quelques tonnes d'huile.

Comme le phoque du Grönland, le stemmatope mitré accomplit chaque année de grandes migrations. Après avoir mis bas sur la banquise du Labrador, ces animaux traversent le détroit de Davis et descendent ensuite la côte du Grönland. Vers le milieu de juin ils doublent le cap Farvel, puis s'établissent sur les glaces du détroit de Danemark, où ils passent l'époque de la mue.

Les migrations des phoques n'avaient point échappé à l'attention des anciens baleiniers néerlandais. Leur itinéraire se trouve mentionné dans les descriptions de l'océan Glacial publiées en Hollande aux XVIIe et XVIIIe siècles.

La chasse au stemmatope dans le détroit de Danemark n'a commencé qu'en 1876. Jusqu'en 1884 elle a donné d'excellents résultats. En huit ans, 500 000 de ces animaux pour le moins furent abattus. Aujourd'hui les phoques sont devenus farouches, et le nombre des animaux capturés a sensiblement diminué.

Les baleiniers occupés à chasser sur la banquise ne débarquent jamais à Jan Mayen. Un seul a fait exception à la règle, le célèbre Scoresby, auquel on doit tant d'observations précieuses sur les régions polaires. En 1817, le fameux baleinier écossais atterrit à Jan Mayen et en dressa la carte.

Depuis, quatre expéditions seulement ont abordé à cette île.

En 1856, le prince Jérôme Napoléon, à bord de la corvette *Reine Hortense*, essaya d'atteindre Jan Mayen en partant de l'Islande. A 54 milles au sud de l'île[1] il battit en retraite devant une banquise. Le bâtiment était en fer, le moindre choc contre un glaçon pouvait déterminer une catastrophe. Plus heureux fut lord Dufferin, l'ambassadeur actuel d'Angleterre à Paris. Remorqué jusqu'à la limite des glaces par la *Reine Hortense*, il refusa de faire demi-tour, et avec son frêle yacht à voiles poursuivit audacieusement sa route vers le nord. Le 13 juillet, le hardi navigateur réussit à débarquer sur la côte est de Jan Mayen.

En 1861 cette île fut visitée pour la première fois par un naturaliste. Le célèbre physiologiste Carl Vogt y passa quatre jours, et pendant cette relâche recueillit des observations du plus haut intérêt sur les formations volcaniques de cette terre polaire.

Quinze ans plus tard, en 1877, une nouvelle expédition scientifique explora Jan Mayen. Au cours de sa croisière dans l'océan Glacial, la mission norvégienne embarquée sur le *Vöringen* visita l'île pendant trente-six heures.

Les observations recueillies par Carl Vogt et les naturalistes norvégiens, en tête desquels doit être cité M. Mohn, ont été finalement complétées en 1882 par les officiers autrichiens. Grâce aux travaux de ces explorateurs, cet îlot perdu dans l'océan Glacial est devenu un des points du globe les mieux connus.

Jan Mayen a longtemps passé pour une des terres dont l'accès présente le plus de difficultés, et nous-mêmes avons plusieurs fois exprimé cette opinion. L'étude minutieuse des documents relatifs à cette région montre au contraire l'inanité des craintes qu'elle inspire.

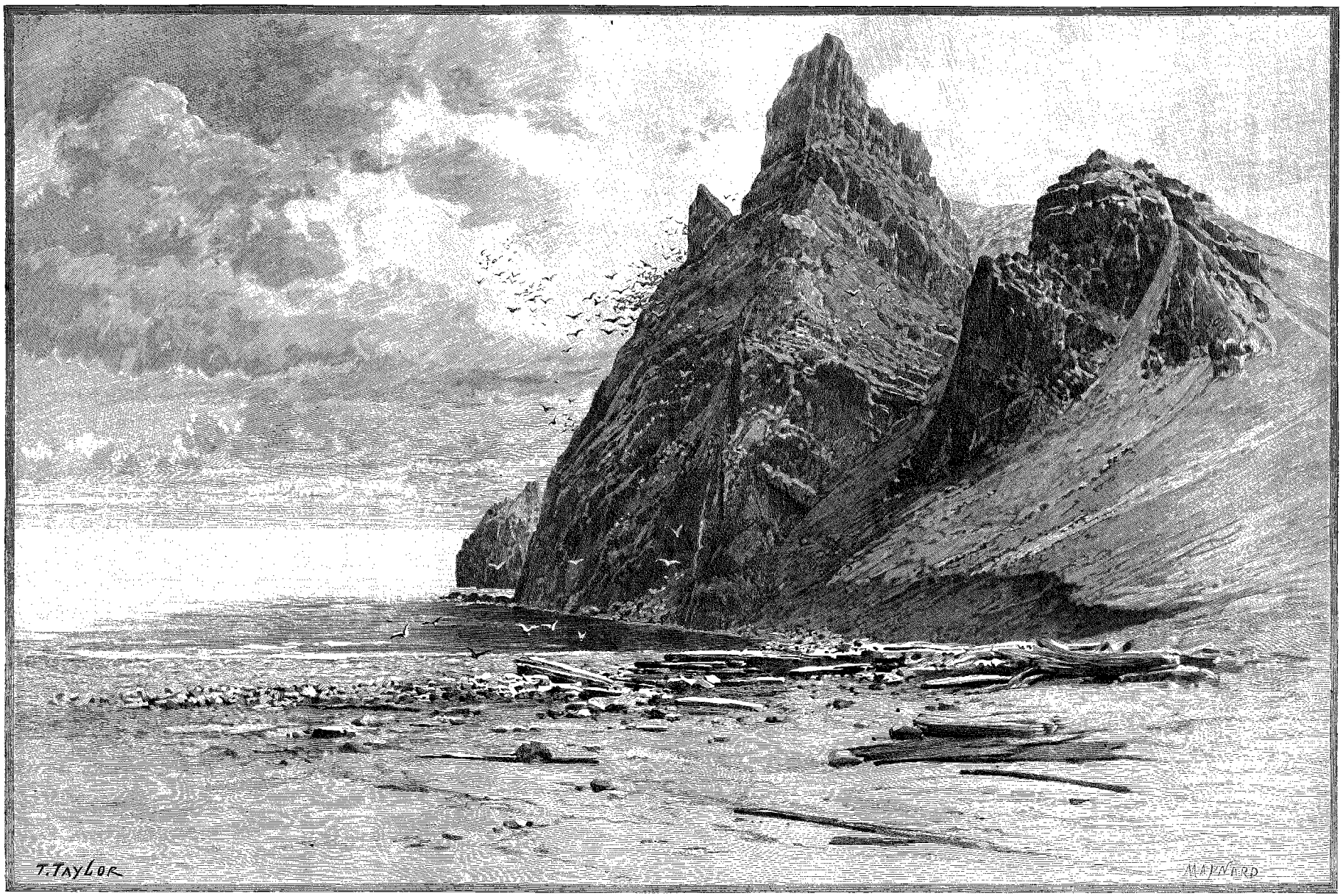
Au XVIIe siècle, de nombreux baleiniers visitèrent cette île; leurs navires ne devaient certes pas présenter la solidité des bâtiments modernes; les anciennes relations n'indiquent point cependant que Jan Mayen ait été regardé par les marins du temps comme une terre d'accès particulièrement dangereux.

Sur les six expéditions qui pendant ce siècle ont débarqué à Jan Mayen, trois étaient montées sur des voiliers, l'une d'elles sur un simple yacht de plaisance. Dans sa croisière autour de l'île, en 1877, le vapeur norvégien *Vöringen* n'a rencontré aucune difficulté; comme nous le dirons plus loin, la *Manche* a eu la même chance. Enfin les obstacles dont la mission austro-hongroise a dû triompher en 1882 ont

1. O. J. Broch, *la Norvège*, 1878.
2. Banquise.

1. D'après le rapport officiel. Lord Dufferin, qui est toujours très véridique, fixe la position de la *Reine Hortense*, au moment de la retraite, beaucoup plus au sud, et laisse entendre qu'elle a été exagérée vers le nord dans une intention facile à deviner.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



JAN MAYEN : LE VOGELBERG (PAGE 282). — DESSIN DE TAYLOR, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

été tout accidentels. Cette année-là l'océan Glacial était partout encombré d'épaisses banquises. La mauvaise réputation de Jan Mayen n'est donc point justifiée.

II

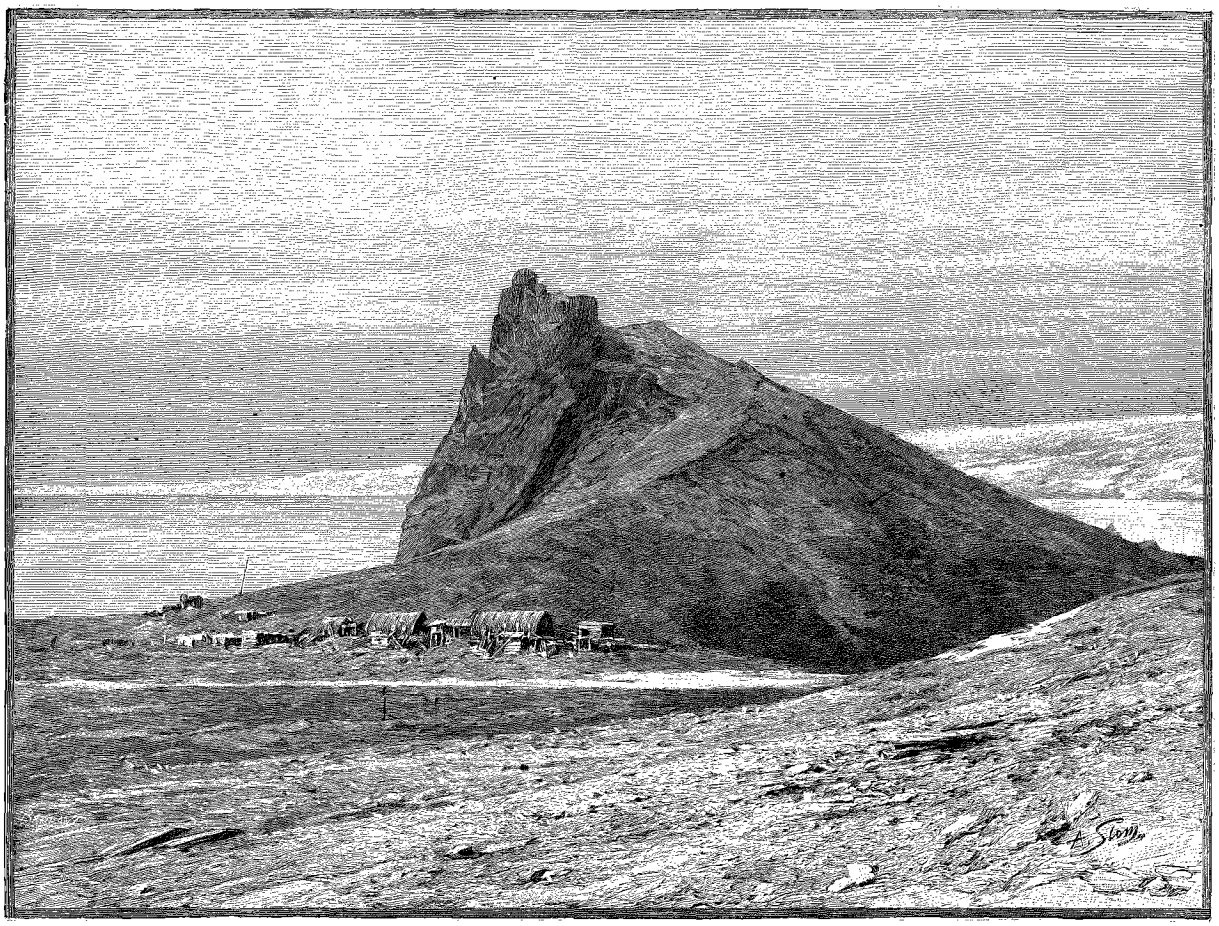
En vue de Jan Mayen. — Mouillage et débarquement dans la baie Mary Muss. — La station autrichienne. — Renards et oiseaux. — Les lagunes. — Le tour de l'île. — En route pour le Spitzberg.

25 juillet. — Sixième jour de mer. La température de l'air est encore élevée : à midi, + 7 degrés. Celle de la mer à la surface atteint le même degré. La banquise est donc loin, et pourtant nous approchons de Jan Mayen.

26 juillet. — Toute la journée, émoi général. Dans l'après-midi, si le temps est clair, Jan Mayen sera en vue. A 4 heures et demie, à une distance de 30 milles, un gabier, la meilleure vue du bord, reconnaît le Beerenberg, le plus haut sommet de l'île, dans une tache foncée de brume. Quelques heures plus tard, un trou se fait au milieu de la grisaille; une plaque de neige apparaît, ternie par un voile de brouillards. Jan Mayen est là à quelques milles devant nous; nulle part trace de banquise, et l'on avance l'espoir au cœur.

27 juillet. — Minuit et demi. Un jour blanc comme le reflet d'une immense nappe de neige invisible, étendue on ne sait où. La terre sort du brouillard. Nous doublons à petite distance l'extrémité nord de l'île. Trois larges glaciers dégringolent en cascades blanches du sommet du Beerenberg perdu dans les nuages.

A part cette blancheur, tout est gris, vieil argent, avec des ouvertures lumineuses à l'horizon comme si là-bas il y avait un monde clair. Terre, ciel, mer, ont une teinte de pâle lavis, aucune ligne nette, la brume estompe les contours, tout est *flou*, comme disent les photographes. Sur cette immense pâleur, des vols d'oiseaux sèment des points noirs. A l'horizon le soleil endormi jaunit une bande de nuages; mais aujourd'hui il ne luira guère pour nous. A Jan Mayen, un jour de soleil est aussi rare qu'une ondée au Sahara. Du commencement d'août 1882 à la fin de juillet 1883, les officiers autrichiens ont compté 1869 heures de brouillard, 1249 heures de pluie et 1002 heures de neige. Le ciel totalement couvert était la règle; dans le semestre de septembre à février, il n'a été absolument clair que quelques heures [1].

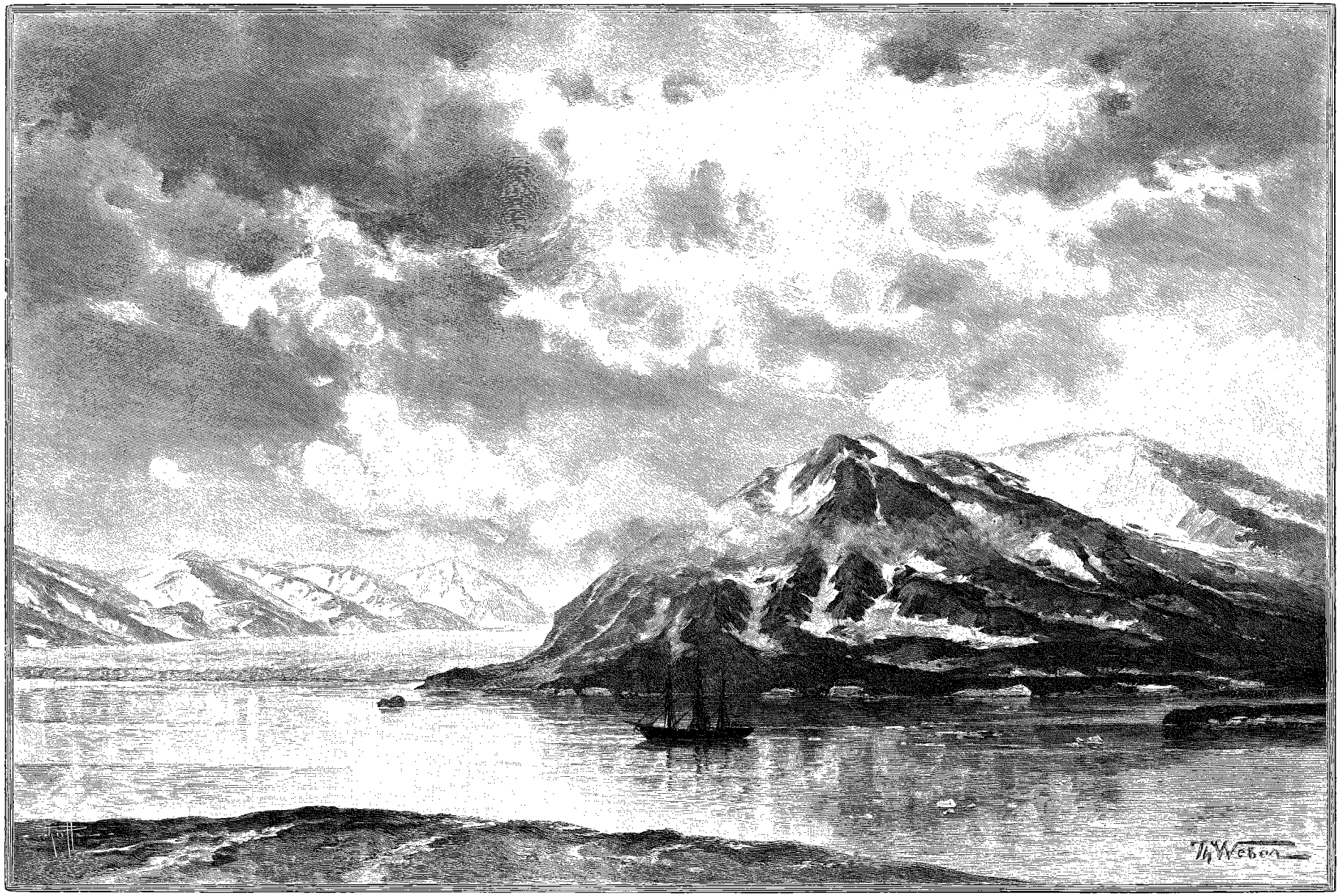


JAN MAYEN : LA STATION AUTRICHIENNE [1] (PAGE 283).

1. *Dessin de Slom, gravé par Barbant.*

1. Silas, *Expédition autrichienne à l'île Jan Mayen*. Rapport préliminaire de M. E. de Wohlgemuth. Paris, 1887.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



SPITZBERG : BAIE DE LA RECHERCHE (PAGE 288). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A deux heures du matin je commence le branle-bas du débarquement, pour être prêt à aller à terre dès que le navire aura mouillé. Et ce n'est pas une petite affaire, ces préparatifs. Pour ses recherches le naturaliste a besoin d'une pacotille aussi encombrante que fragile : une boîte à herboriser, des marteaux de géologue, des filets et des sacs pour les échantillons de roches, des bocaux, des flacons d'alcool, avec cela des baromètres, des thermomètres, sans compter un fusil et les appareils photographiques.

Dans l'océan Glacial c'est comme au jeu. Le succès est affaire de veine. Avez-vous la chance de trouver la mer libre, tout devient aisé; avez-vous au contraire la mauvaise fortune de rencontrer des banquises, c'est l'échec complet à brève échéance, même pour l'expédition la plus soigneusement équipée et la plus judicieusement conduite. Aujourd'hui nous avons la veine; nous n'avons pas rencontré un glaçon, et autour de cette île presque toujours battue par un violent ressac, la mer est plate et inerte.

A 3 heures du matin, la *Manche* jette l'ancre dans la baie de Mary Muss, sur la côte occidentale de Jan Mayen. Un coup de canon, le clairon sonne et le pavillon national monte lentement aux mâts du bâtiment. Immédiatement les embarcations sont mises à la mer. Par ordre du commandant, tout le monde devra se trouver sur la plage ce soir à 6 heures au plus tard; si le vent venait à s'élever, un coup de canon serait le signal de rallier immédiatement. Voyez-vous la situation : une tempête subite obligeant le bâtiment à appareiller, et les explorateurs abandonnés sur cet îlot!

Les apparences du temps sont heureusement favorables : pas un souffle de vent, et, cinq minutes après avoir « poussé du bord », nous débarquons sans même nous mouiller les pieds.

Sur la grève noire blanchissent, tortillés, grimaçant avec des airs de squelettes, des monceaux de bois flotté. De loin, on dirait un cimetière dévasté. Ici comme au Grönland, le courant polaire apporte des masses d'arbres provenant pour la plupart de Sibérie. Dans ces régions déshéritées, la mer supplée à la pauvreté de la terre; seule elle vit dans ce monde mort.

De curieux cas de flottage observés dans ces dernières années permettent d'établir l'itinéraire suivi par ces débris végétaux. Le long de la côte nord de Sibérie, un courant dirigé vers l'est recueille les énormes quantités de bois flotté apportées à l'océan Glacial par les grands fleuves de l'Asie Russe, l'Obi, le Iénisséi et la Léna. Poussées par ce mouvement des eaux, ces épaves arrivent au nord du détroit de Bering, où elles sont prises par un nouveau courant, celui-là dirigé vers le nord-ouest, c'est-à-dire en sens inverse du premier. Ce courant passe au nord de la Nouvelle-Zemble, de la Terre François-Joseph, du Spitzberg, et redescend vers le sud le long de la côte orientale du Grönland. La marche de ces eaux a été mise en lumière par la dérive de la *Jeannette*. En 1879, ce navire fut, comme on le sait, pris dans la banquise au nord du détroit de Bering, et pendant deux ans entraîné avec sa prison de glace par un courant portant vers le nord-ouest. Au nord de l'archipel de la Nouvelle-Sibérie, la *Jeannette*, broyée dans une convulsion de la banquise, fut abandonnée par son équipage. Quel ne fut pas l'étonnement de trouver, deux ans plus tard, à la pointe sud-ouest du Grönland, un glaçon chargé d'épaves authentiques de ce bâtiment! Le bloc porteur de ces précieux débris avait été poussé là par le courant polaire qui descend le long de la côte orientale du Grönland, après avoir passé au delà des archipels arctiques situés au nord de l'ancien continent. D'autres cas de flottage avaient du reste attiré précédemment l'attention sur l'origine de ce courant[1]. On avait, par exemple, recueilli sur la banquise du Grönland sud-occidental des débris d'armes et d'instruments qui, de l'avis des spécialistes, provenaient certainement des populations riveraines du détroit de Bering. Les bois flottés de Jan Mayen suivent la même marche et sont jetés sur cette terre par le courant polaire qui passe à l'ouest entre l'île et le Grönland.

Au milieu de ces débris végétaux, les matelots découvrent deux flotteurs en verre employés par les pêcheurs norvégiens; j'en trouve également en écorce de bouleau qui proviennent aussi, sans nul doute, de la Scandinavie septentrionale. Ces objets ont été d'abord entraînés vers le nord par le Gulf-Stream, puis pris par le courant polaire et poussés ensuite au sud.

Autour de cette plage intéressante se dressent de hautes falaises noires, d'aspect sinistre, peuplées de milliers de mouettes. Du haut en bas ces escarpements sont couverts d'oiseaux; il y en a des centaines, des milliers, pressés les uns contre les autres, piaulant, caquetant sans trêve ni merci. De loin vous croiriez entendre la rumeur d'une foule. Les différentes espèces d'oiseaux sont cantonnés par quartiers. Sur une falaise sont établies les mouettes tridactyles; sur une autre, les guillemots; sur une troisième, les pétrels arctiques. Comme la société humaine, le monde volatile est divisé en castes. Ces oiseaux viennent pondre au printemps sur ces escarpements, y passent la belle saison, puis aux premiers froids émigrent vers le sud. Les « montagnes à oiseaux » sont un des traits caractéristiques des paysages polaires, elles animent de mouvement et de bruit ces solitudes silencieuses, et sur les terres habitées, elles deviennent une ressource alimentaire. Un des paysages les plus extraordinaires de Jan Mayen est à coup sûr le Vogelberg, la « montagne à oiseaux », qui se dresse à pic au-dessus de la plage. C'est un énorme escarpement de tuf, seule paroi restée debout d'un cratère englouti par la mer. La roche a un aspect ferrugineux, vacuolaire, pareil à un énorme tas de

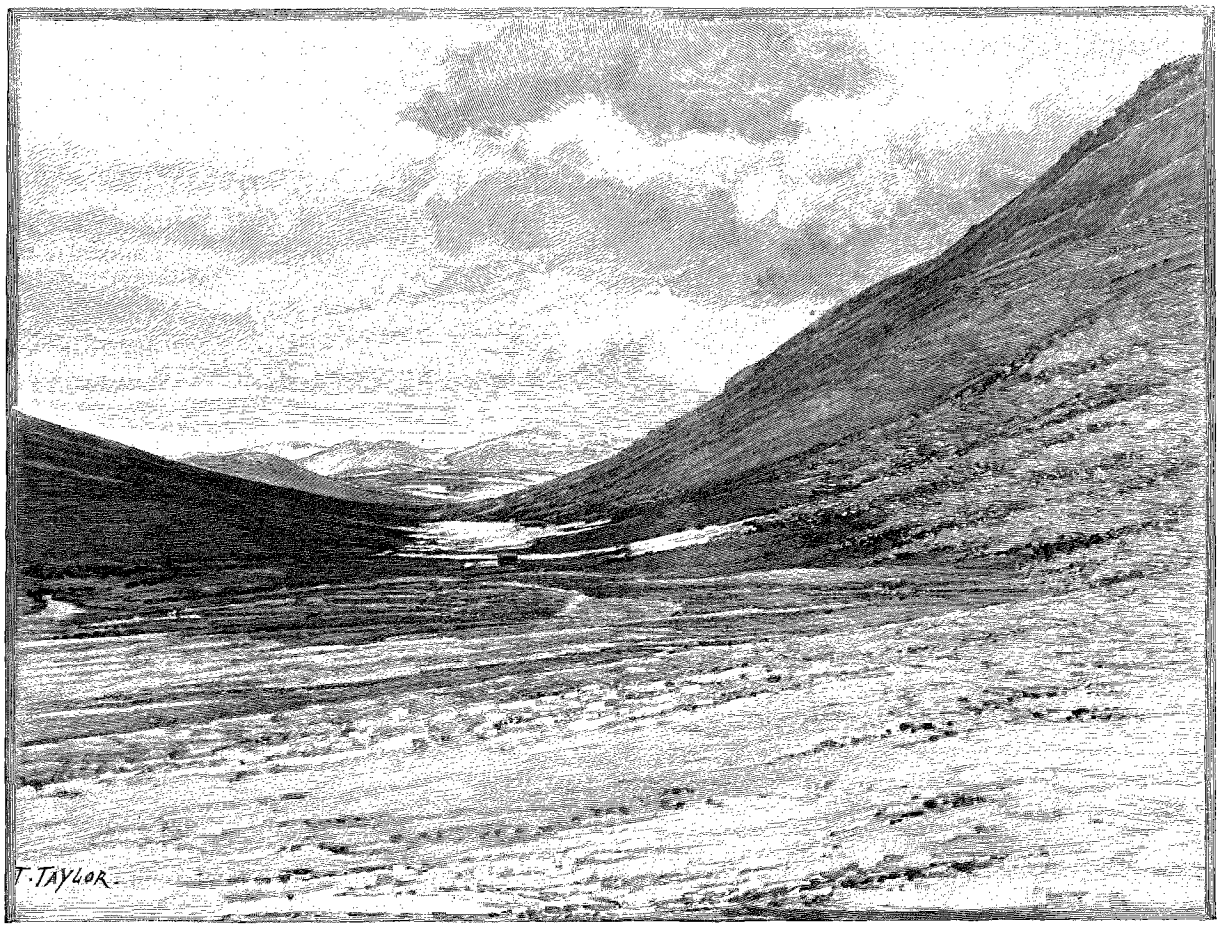
1. C'est, comme on le sait, sur l'existence de ce courant qu'est basé le hardi projet de M. Nansen pour atteindre le pôle. L'aventureux explorateur est parti, il y a trois mois, pour l'archipel de la Nouvelle-Sibérie, d'où il se laissera pousser au nord par le grand courant polaire.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

crasse de fer sur lequel les mouettes figurent des cendres blanches.

Devant nous s'ouvre, comme une brèche, une large vallée d'une tristesse poignante; des sables noirs, des montagnes arides, désolées, et, dans un coin, accotées à une colline, les petites cassines où hiverna de 1882 à 1883 l'expédition austro-hongroise.

Près de la station, un officier abat deux renards bleus, dont la présence s'explique par le voisinage des montagnes à oiseaux. Les œufs et les jeunes palmipèdes leur assurent là une bonne provende. Très furieuses tempêtes, rien n'a bougé. A l'intérieur, l'humidité a pénétré et sur tout le mobilier a déposé une épaisse couche de moisissure blanche. Des souliers abandonnés sur une table ont l'aspect de boules de neige. M. Gratzl nous fait les honneurs de son ancienne habitation avec une bonne grâce parfaite. Voici sa chambre, son cadre également tout blanc de moisi, voici la salle à manger où les officiers ont laissé le couvert mis sur la table. Notre aimable amphitryon nous offre un excellent porto, qui, après dix ans de cave à Jan Mayen, a le bouquet d'un vin retour des Indes. Ensuite a lieu la



VALLÉE À JAN MAYEN [1].

laids, ces animaux dont la fourrure est si recherchée; ils ont la toison sale de mauvais petits chiens crottés. Ils viennent du Grönland en traversant l'hiver la banquise. Les renards ne craignent pas de s'aventurer sur la glace à une grande distance des terres. Un naturaliste suédois, M. Quennerstedt, a observé des traces de ces mammifères sur la banquise à 155 milles marins (287 kilomètres) au nord de Jan Mayen [2].

Nous arrivons devant la station. Extérieurement les abris sont en parfait état; depuis dix ans, en dépit de dégustation des conserves, qui, de l'avis général, sont encore en parfait état.

Après cette exploration gastronomique, chacun vaque à ses occupations. Les officiers commencent une série d'observations magnétiques, pendant que les naturalistes se dispersent dans différentes directions.

Avant de raconter nos excursions, décrivons l'aspect de Jan Mayen.

Cette île, perdue au milieu de l'océan Arctique, entourée le plus souvent par d'épaisses banquises, est le produit du feu. C'est une terre entièrement volcanique, d'origine récente, hérissée de cratères, sillonnée de courants de lave, alternant avec des tufs. Soulevée suivant la même orientation que l'Hekla, Jan Mayen

1. *Dessin de Taylor, gravé par Maynard.*

2. M. Duner, A. J. Malmgren, A. E. Nordenskiöld och A. Quennerstedt, *Svenska Expeditioner till Spitsbergen och Jan Mayen utgörda under åren* 1863 *och* 1864. Stockholm, 1867.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

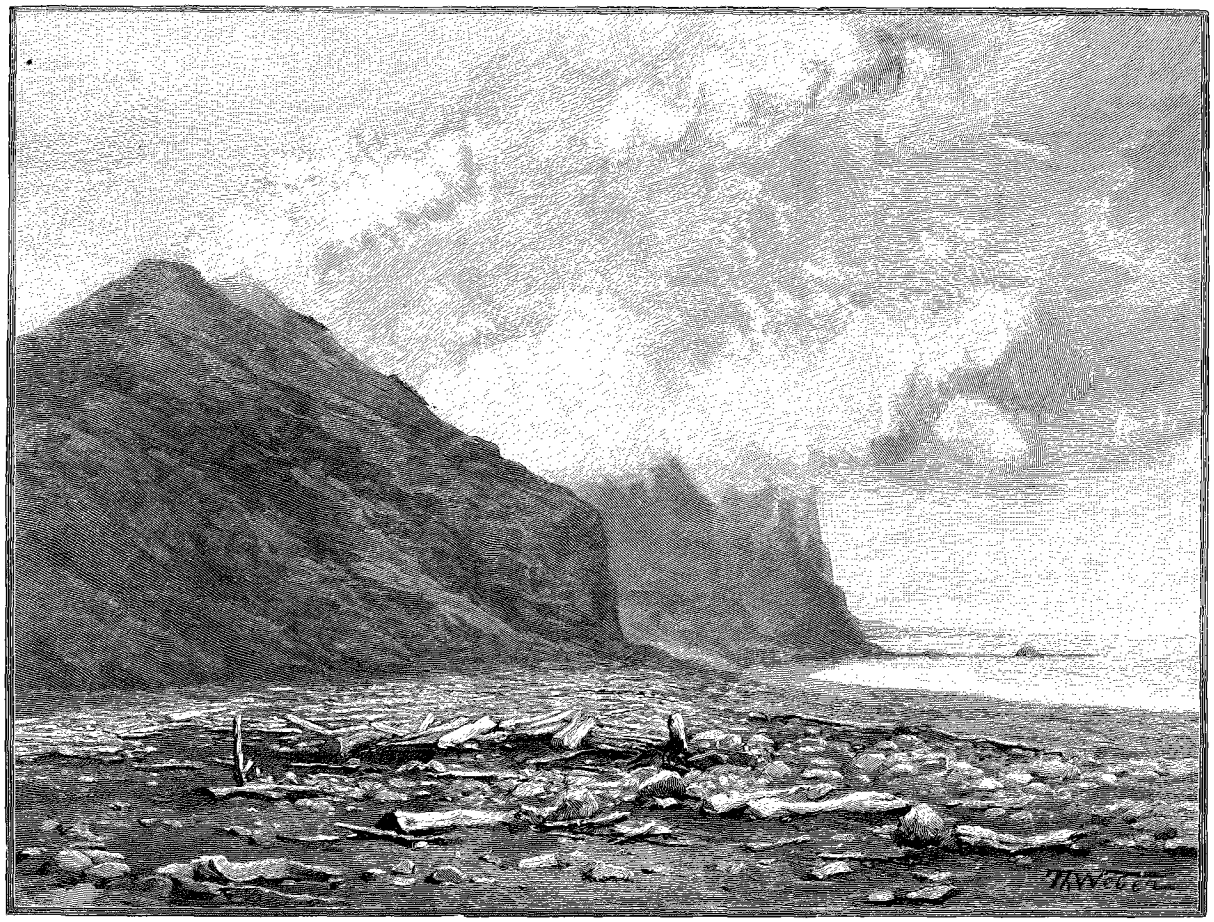
peut être regardée comme la manifestation la plus septentrionale de l'activité volcanique dont l'Islande est le siège. Ses cratères sont aujourd'hui en repos. Durant son séjour, la mission austro-hongroise a cependant observé plusieurs manifestations volcaniques, trois tremblements de terre ont été ressentis, et, à plusieurs reprises, des exhalaisons de fumée se sont élevées de l'île aux Œufs.

Dans la partie nord de Jan Mayen se dresse, isolé dans une majesté sauvage, le Beerenberg, un pic de Ténériffe boréal. A 2 545 mètres au-dessus de la mer, ce volcan éteint élève sous une éblouissante calotte de glaciers le cratère le plus septentrional du monde.

Au sud de cette énorme montagne la terre s'amincit en un isthme étroit qui s'élargit ensuite en un second massif montagneux. Une simple comparaison et vous vous rendrez compte de l'aspect de Jan Mayen. Imaginez un haltère étendu à la surface de la mer. Sur la boule nord se trouve le Beerenberg, sur la boule sud le second groupe de montagnes; le manche représente l'isthme, et de part et d'autre de cette langue de terre sont situées deux lagunes, les traits topographiques les plus saillants de l'île avec le Beerenberg.

La géographie de Jan Mayen expliquée à grands traits, revenons à notre récit.

Mon programme de recherches comportait en premier lieu l'exploration des nappes d'eau de l'île, et, à peine débarqué, je partis visiter un petit lac situé à 5 kilomètres environ de la station. Un aimable officier de la *Manche*, M. de Blanpré, eut l'obligeance de m'accompagner, et ce ne fut pas trop que quatre bons yeux pour trouver notre route. La brume était opaque; dans un rayon de 10 mètres la vue était absolument « bouchée ». Un temps noir de décembre en plein mois de juillet. Et nous avancions au milieu d'un pays montagneux, découpé de ravins et de profonds cratères. Figurez-vous un sol noir par endroits, ailleurs rouge, un peu plus loin jaune, avec des aspects de poix solidifiée, hérissé de mamelons, déchiré de crevasses; en un mot, une terre difforme, malade, lépreuse, horrible. Cela vous laisse une impression de terreur.

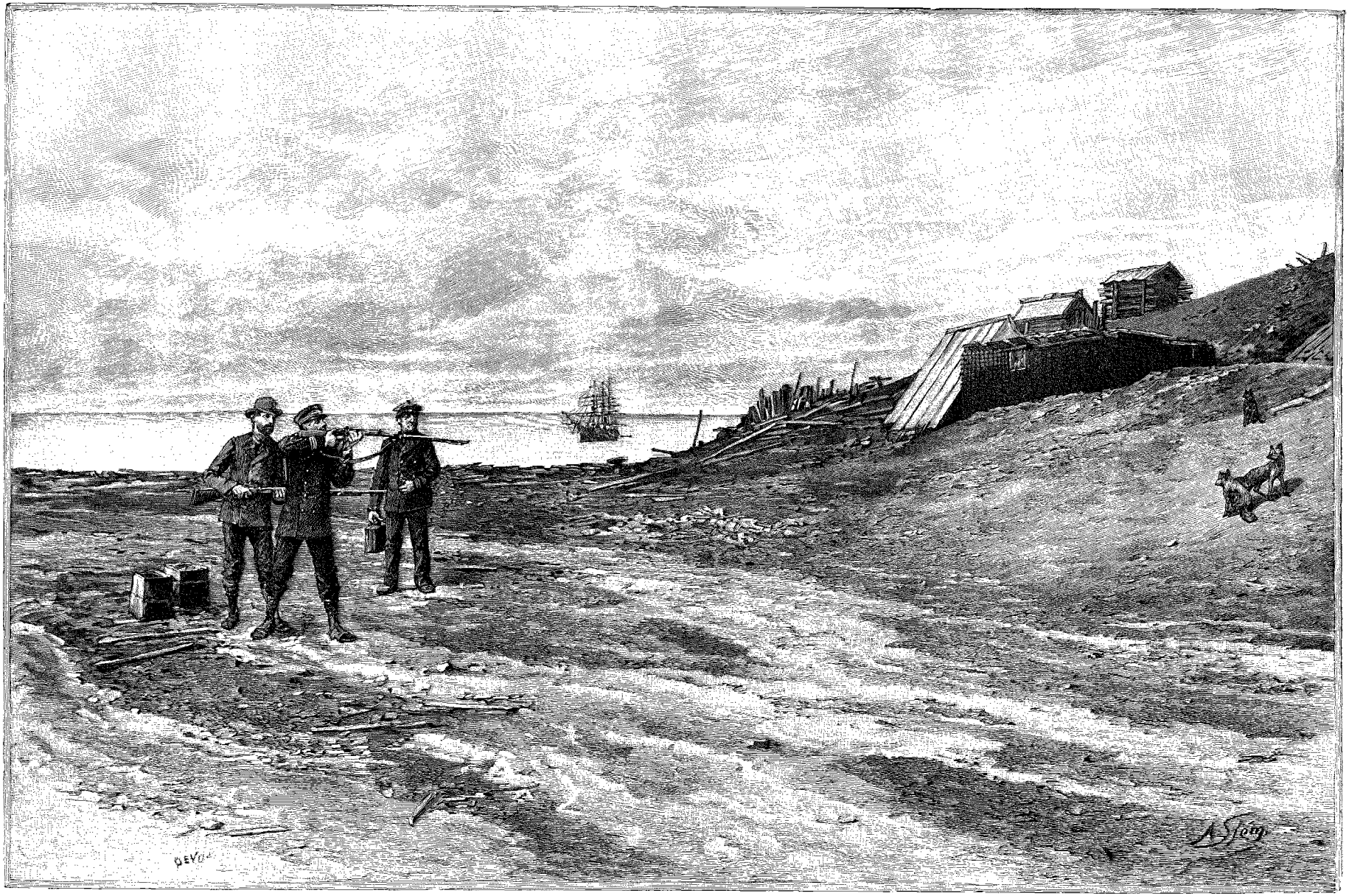


JAN MAYEN : LES BOIS FLOTTÉS [1] (PAGE 286).

Partout, peu ou point de neige. Les terres arctiques ne présentent pas toujours l'aspect d'un éternel hiver. Pendant l'été, la plus grande partie du blanc linceul fond, et à cette époque Jan Mayen, comme le Spitzberg, le Grönland ou la Nouvelle-Zemble, présente de vastes espaces dépouillés de neige. En cette saison la température n'est pas non plus désagréable. Ces terres mortes

1. *Dessin de Weber, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



JAN MAYEN : CHASSE AU RENARD (PAGE 283). — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ont, elles aussi, leur été. D'après les observations météorologiques faites à bord de la *Manche* pendant la journée du 27 juillet, le thermomètre a marqué constamment + 5°.

Après une pénible escalade, nous atteignons le rebord supérieur du cratère Danielsen, étroite arête entre deux précipices effroyables, et nous voyons à peine à quelques pas devant nous. Du gouffre du cratère la brume sort en épais tourbillons de fumée, comme si le volcan était en éruption. Cela me rappelle une ascension au Vésuve alors que la montagne « travaillait ». Au delà une longue pente nous amène sur les bords du lac.

Ce lac est formé d'une mince couche d'eau étendue au fond d'une large dépression. Jusqu'à une distance de 40 ou 50 mètres des rives, la profondeur ne dépasse guère une vingtaine de centimètres. Le fond est constitué par du sable volcanique; tout autour, des sables noyés forment un bourbier. Autant que je puis en juger à travers la brume, c'est un lac de cratère en grande partie comblé par les alluvions. Cette nappe d'eau doit être temporaire; elle n'existe qu'après la fonte des neiges, et l'hiver elle devient un bloc de glace. Des pêches au filet fin exécutées le long des bords n'ont donné aucun résultat; suivant toute vraisemblance, aucune faune ne peut vivre dans ce lac.

Après cette excursion nous revenons, à 8 heures du matin, à la station autrichienne. La mer toujours calme nous permet de poursuivre nos recherches en toute sécurité.

Tout d'abord nous nous dirigeons vers la lagune nord. Paysage effrayant, angoissant, un des plus mornes des régions polaires; partout, des montagnes dénudées, couvertes de pierres éboulées, concassées. Au fond du tableau, la lagune livide de glaçons. Et toujours la brume enveloppante de tristesse. Ni au Grönland ni au Spitzberg vous n'éprouvez une pareille impression de désolation. Ici c'est la nature polaire dans toute sa sublime horreur.

La lagune nord se trouve mentionnée dans la description de Jan Mayen que renferme le *Nouveau et Grand Illuminant Flambeau de la mer*[1] : « Quelque peu en dedans de la terre, dans une basse où il y a de l'eau douce, où on pesche bien du poisson, il y a là devant un rivage plat, sur lequel on peut tirer une chaloupe pour venir dans laditte basse. » Ainsi s'exprime ce curieux document. La nappe d'eau, située à 50 centimètres au-dessus de l'océan, n'est en effet séparée de la mer que par une flèche de sable, large de 200 mètres et élevée de 5 mètres au-dessus de la surface de la mer, d'après les mesures des officiers autrichiens. Sur les bords de la lagune se trouvent des bois flottés, jetés vraisemblablement par les ouragans de l'hiver par-dessus la digue de sable.

Les eaux ne renferment aujourd'hui, croyons-nous, aucun poisson.

La lagune sud, située sur la côte orientale de l'île, derrière la baie du Bois-Flotté, n'est séparée de la baie Mary Muss que par un isthme de collines. « C'est icy au plus estroit de la terre, on pourroy appeler du monde des deux costez du dessus de ces montagnes. » Ces « montagnes plates de terre noire, mêlée de pierres », présentent au-dessus de la nappe d'eau une pente abrupte malaisée à descendre. Au delà s'étend une plage de sable noir, percée de monticules de laves rugueuses, tortillées, gercées. On dirait d'énormes viscosités brunâtres, subitement solidifiées, des tas d'immondices durcies par le temps.

La lagune sud est beaucoup plus étendue que celle du nord. Sa longueur est de 6 milles marins, la profondeur très faible, quelques centimètres au plus. Au voisinage de la terre, d'après les sondages exécutés par les officiers autrichiens, les plus grands fonds ne dépassent pas un demi-mètre. Sur ses bords comme sur ceux de la lagune nord gisent des bois flottés.

Il est maintenant 3 heures de l'après-midi; les brumes se sont levées, et à travers un écran de nuages floconneux perce un pâle soleil cuivré. Tout le ciel a une teinte de jaunisse. Même par le beau temps, cette nature conserve un aspect maladif. Au bout de la grande plaine de sable, dans un lointain vaporeux, se dresse l'île aux Œufs, comme un château fort ruiné.

La lagune sud est de formation récente. *Le Nouveau et Grand Illuminant Flambeau de la mer* ne mentionne pas cette nappe d'eau. « Et par delà ce rivage roide (la base du Beerenberg) vient au rivage plat de sable noir d'une lieüe de long, à une portée de canon d'iceluy il y a 6 brasses, on y trouve un fond de sable noir, ce rivage s'apelle la *Grande Baye de Bois*, au sujet qu'on y trouve beaucoup de bois pourris, là tout joignant en dedans de la terre, gisent diverses montagnes plates de terre noire, melée de pierres, c'est icy au plus estroit de la terre, on pourroy appeler du monde des deux costez du dessus de ces montagnes. »

Scoresby non plus n'indique cette lagune, ni dans sa description, ni dans sa carte de Jan Mayen, et pourtant du sommet du cratère qu'il avait gravi, la vue s'étendait sur toute la baie du Bois-Flotté. Très certainement, si cette nappe avait existé à cette époque, elle n'aurait point échappé à l'attention de ce scrupuleux observateur. La lagune sud a été signalée pour la première fois par Carl Vogt en 1861. Donc, suivant toute vraisemblance, le cordon littoral qui isole cette nappe de la mer s'est formé de 1817 à 1861. Les roches de Jan Mayen sont très facilement attaquables par les agents météoriques et par les actions mécaniques des eaux. Mises en liberté, les particules minérales sont ensuite jetées à la mer par les tempêtes,

1. *Le Nouveau et Grand Illuminant Flambeau de la mer*, Paris, 1694, par Nicolas Janz Vooght. Je dois la communication de cet intéressant livre à l'obligeance de M. Lance, le sympathique président de la Société normande de géographie.

Le commandant Wohlgemuth ne partage pas l'opinion que la lagune nord y soit mentionnée. D'après ce savant officier, la « basse » de Nicolas Vooght, l'auteur de l'ancienne description hollandaise, serait simplement une mare d'eau (*Loc. cit.*, p. 121). Les portulans néerlandais semblent pourtant bien indiquer en ce point une nappe d'eau étendue.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

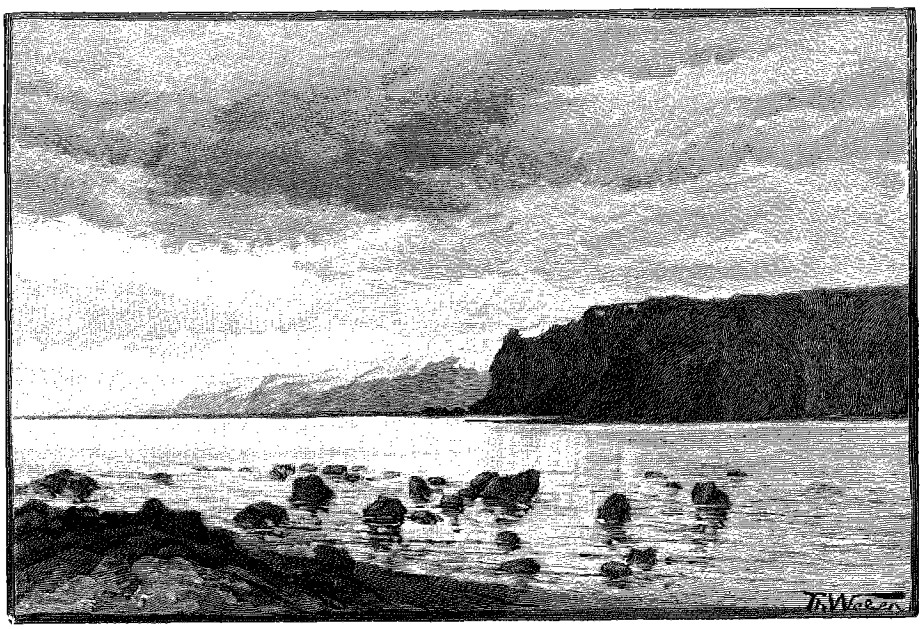
puis disposées en flèche par le ressac et les glaces flottantes sur des amorces de hauts fonds. Le commandant Wohlgemuth explique de la manière suivante le *processus* de construction de ces flèches : « Chaque hiver, écrit ce savant officier, les fréquents vents du sud-est, les ressacs et la pression des glaces entassent sur ce point (contre la digue de sable) des glaçons chargés de sable; ceux-ci opposent aux sables mouvants amenés par le vent du nord une véritable barrière; quand le dégel survient, la glace accumulée sur la dune fond, il est vrai, mais le sable est retenu par la grille que forment les bois flottés qui dans le courant des années ont contribué de cette manière à édifier et à consolider cette digue[1]. »

Une preuve de la rapidité de l'alluvionnement dans cette région et de la formation récente de la lagune méridionale, est la situation de l'île aux Œufs. Lors de la visite de Scoresby en 1817, cette terre était une île. Quarante-quatre ans après la visite du célèbre baleinier anglais, elle était réunie à la côte par un mince isthme de sable (Carl Vogt). Aujourd'hui ce pédoncule de terre est devenu une large plage.

De la lagune sud je revins à la station autrichienne en suivant la base du mont Mohn. Sur le versant oriental de l'île, la végétation paraît plus développée que sur la côte ouest. Au lieu d'une nappe de pierres, le sol est couvert ici d'un tapis de lichens et de plantes florifères. Au milieu de cette pelouse, en regardant avec attention, on découvre même un arbre, le bouleau nain, gros comme une allumette-bougie et guère plus haut qu'une mousse. Dans les endroits favorisés, le sol a une teinte verdâtre, comme dans les rues peu fréquentées d'une bonne ville de province endormie dans le silence d'une vie paisible. Sur cette île perdue au milieu des brumes de l'océan Glacial, la flore est très pauvre. L'herbier recueilli par la mission autrichienne ne comprend que 54 espèces, dont 26 phanérogames.

A 6 heures du soir je rallie la *Manche*, après une excursion de quatorze heures. Mais la fatigue s'oublie vite sur un navire : à bord nous avons bonne table et bon gîte. Depuis Horace on vante toujours les agréments d'une maison de ville qui par sa position isolée au milieu de vastes jardins offre en même temps les plaisirs de la campagne. Une exploration sur un navire présente également deux avantages qui semblent s'exclure. Vous vous déplacez, vous voyez sans cesse des pays nouveaux et en même temps vous habitez une confortable maison; vous avez tout à la fois les plaisirs du voyage et ceux du coin du feu. Comme l'escargot vous vous mouvez avec votre coquille, et la coquille est très agréable en compagnie des aimables officiers du carré de la *Manche*.

Le lendemain, toujours la brume. Une panne épaisse de nuages coiffe tous les sommets, ne laissant voir que la base des falaises. Néanmoins la *Manche* appareille pour faire le tour de Jan Mayen par le sud, et bientôt le brouillard se lève lentement, découvrant des rochers d'aspect fantastique. Dans les assises essentiellement friables de l'île, les agents atmosphériques ont taillé d'énormes morceaux de sculpture. Voici d'abord une tour, la Tour de Brielle, dont le nom rappelle les découvertes des Hollandais; sur la côte orientale apparaît le Phare, qui, d'un certain côté, ressemble à un trois-mâts sous voiles; un peu plus loin c'est le récif du Bateau-Pilote, on dirait une barque à la voile.



LES FALAISES DE JAN MAYEN[1].

Le soir, la *Manche* mouille dans la baie du Bois-Flotté. Le ciel est devenu clair avec un soleil jaune comme hier. Aussitôt une baleinière est mise à la mer pour tenter un débarquement sur la plage de la lagune sud. Malheureusement le ressac est très violent, la vague déferle sur la plage en hautes volutes. Dans ces conditions le débarquement devient impossible : en touchant terre, l'embarcation risquerait d'être mise en pièces, et, bien à regret, l'officier chargé de la conduite de l'excursion ordonne la retraite.

La soirée est admirable, mais froide. A 9 heures,

1. Silas, *loc. cit.*

1. *Dessin de Weber, gravé par Kohl.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

mon thermomètre marque seulement + 2°,1, la plus basse température observée pendant le voyage.

Nous sommes maintenant dans la zone du jour continu en été. Cette lumière nocturne est très vive, et cependant elle donne une sensation de nuit, de quelque chose d'anormal. On éprouve l'impression d'une avarie survenue à la planète. Dans l'ouest, le ciel est rempli de colorations éclatantes. Au-dessus de la mer s'élève un poudroiement d'or, de fines vapeurs se tortillent avec un reflet d'incendie lointain, et au delà d'une nappe de gros nuages apparaît dans un ciel bleu le sommet neigeux du Beerenberg, comme une auréole blanche au-dessus de cette nature endormie dans un silence de désert. Lentement la brume monte en fumée, la plus haute plaque de neige se voile et la *Manche* fait route vers le Spitzberg.

III

De Jan Mayen au Spitzberg. — Arrivée au Spitzberg. — La baie de la Recherche.

De Jan Mayen au Spitzberg, la traversée n'a présenté aucun intérêt. Presque toujours le temps est resté brumeux, et contrairement à toutes les prévisions nous n'avons rencontré aucun glaçon.

Cette mer de si terrible réputation s'est trouvée aussi libre que la Méditerranée. Dans ces conditions, il est bien regrettable que la *Manche* n'ait point poussé vers le nord pour atteindre la banquise, la suivre et déterminer sa position. Les déplacements des glaces dans l'océan Arctique sont un des facteurs les plus importants de la météorologie de l'Europe occidentale; de leurs mouvements dépend en grande partie le climat de nos pays, et lorsque les savants connaîtront leurs déplacements, la prévision du temps pourra être donnée avec une plus grande probabilité et plus longtemps à l'avance.

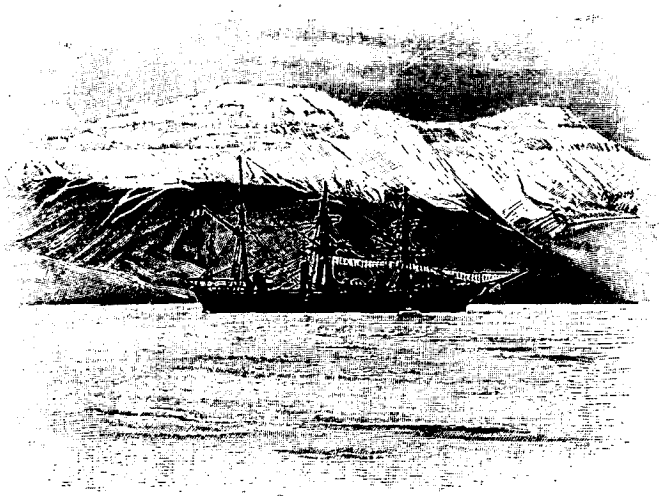
Sur ces eaux libres la *Manche* atteint rapidement le Spitzberg, et bientôt mouille dans la baie de la Recherche. Il y a juste cinquante-quatre ans, l'expédition portée par la corvette la *Recherche* découvrait ce mouillage et y attachait son nom à jamais célèbre dans les annales des sciences. De 1835 à 1840, ce bâtiment visita successivement l'Islande, le Grönland, le Spitzberg et la Laponie. L'ensemble des observations recueillies pendant ces longues et pénibles campagnes par un état-major de savants, tels que Charles Martins, Robert, Bravais, Marmier, forme un des monuments les plus importants de la littérature géographique pour les pays du Nord. Ces expéditions, organisées avec soin et par suite fécondes en résultats, ont servi de modèle aux explorations ultérieurement entreprises par d'autres puissances. En cela comme en beaucoup d'autres choses, la France a eu l'honneur d'ouvrir la voie et de donner l'exemple.

Derrière une longue pointe de rochers, la grande plaine de l'océan a disparu; de tous côtés se dressent des massifs de montagnes, et de tous côtés s'ouvrent de longues perspectives d'eau. La mer est devenue un lac, et dans cette nappe d'eau bien abritée la *Manche* repose tranquille sur son ancre. La baie de la *Recherche* est un des meilleurs mouillages du Spitzberg. Il était déjà pratiqué par les Hollandais du temps de la pêche à la baleine au XVIIe siècle. « Un peu autour de la pointe méridionale (de la Baye à Cloche), il y a là une belle closture fort commode, nommée le *Beau Havre*, là où il y a une très belle rade, on pourroit, en cas de nécessité, y conserver un navire sans ancre ni câble; c'est un beau fond net et pur. »

Charles RABOT.

1 *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

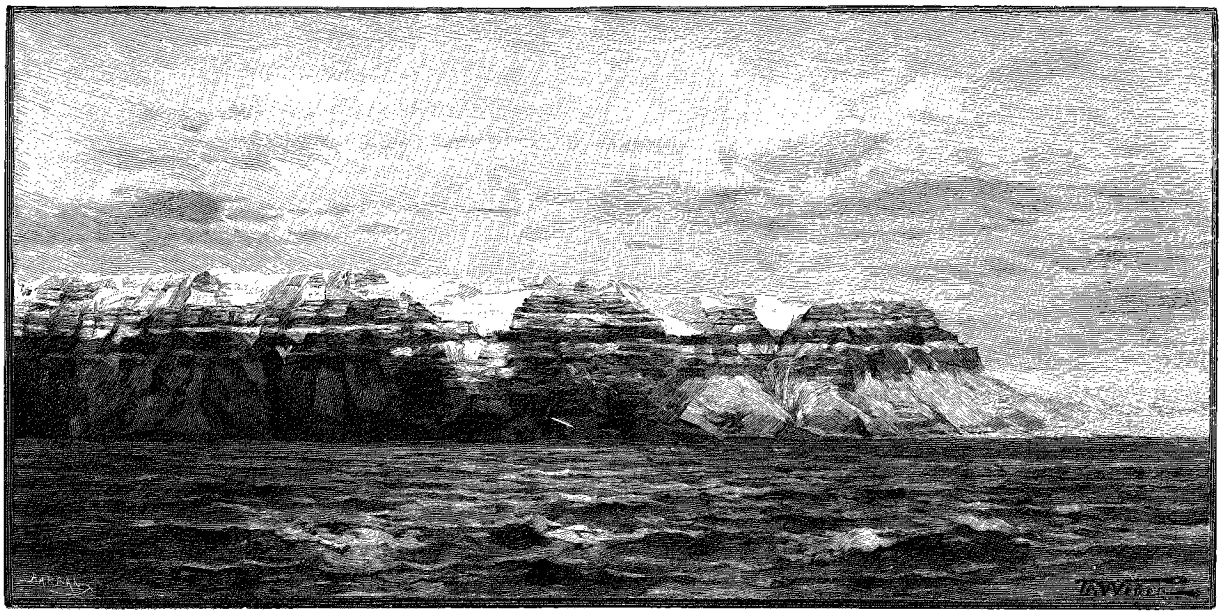
(*La fin à la prochaine livraison*).



LA « MANCHE [1] ».

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



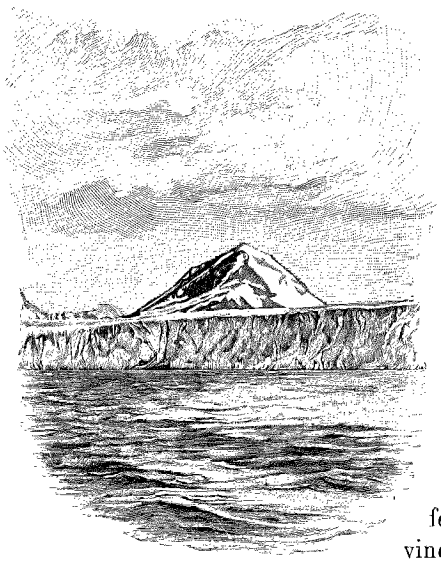
LE TEMPELBJERG, DANS LA SASSENBAY [1] (PAGE 294).

JAN MAYEN ET LE SPITZBERG [2],

PAR M. CHARLES RABOT.

IV

Historique des découvertes au Spitzberg. — La chasse à la baleine. — Les glaciers de la baie de la Recherche. L'Isfjord et l'Adventbay.



GLACIERS SE TERMINANT AU NIVEAU DE LA MER [3] (PAGE 291).

Le 1er août. — Nous voici au Spitzberg; mais, avant de raconter notre exploration, rappelons en quelques mots l'histoire de cet archipel polaire.

Le Spitzberg a été découvert, par hasard, en 1596. L'Espagne et le Portugal, alors à l'apogée de leur puissance maritime, fermaient aux Provinces-Unies et à l'Angleterre les routes de la Chine et des Indes. Pour atteindre ces pays enchanteurs et avoir leur part dans le commerce de l'Extrême-Orient, les nations du nord cherchèrent une voie vers l'océan Pacifique par le nord de l'ancien continent. De là les expéditions arctiques organisées au XVIe siècle par l'Angleterre et la Hollande. En 1553, l'Anglais Chancellor, parti pour atteindre les Indes, découvre la mer Blanche. Quarante et un ans plus tard, les Hollandais, alléchés par les bénéfices commerciaux que leurs voisins réalisaient en Russie, prirent la même route à la recherche du Passage du Nord-Est. Les deux premières expéditions vinrent se heurter à la Nouvelle-Zemble et aux banquises amoncelées derrière cette île dans la mer de Kara. Afin d'éviter cette barrière de terres et de glaces, Barents résolut de suivre une route plus septentrionale. Une troisième expédition, dirigée par ce sagace navigateur, quitta la Hollande au printemps de 1596, et de Norvège fit voile directement au nord. Barents arriva ainsi le 19 juin en vue d'une île isolée où l'expédition tua un ours, d'où son nom de Beeren Eiland. Dix jours plus tard, il aperçut une grande terre hérissée de pics aigus, qu'il appela pour cette raison *Spitzberg*, « montagnes pointues ».

Le voyage de Chancellor à la mer Blanche avai touvert la Russie au commerce européen, celui de Barents fit découvrir une nouvelle et importante source de revenus aux nations du nord. En 1607, l'Anglais Hudson, envoyé par la *Muscovy Company*, également à la recherche du Passage du Nord-Est, visita le Spitzberg et, le premier, y signala la présence de nombreux phoques. C'est à lui qu'appartient l'honneur d'avoir fait con-

1. *Dessin de Weber, grave par Barbant.*
2. *Voyage exécuté en* 1892. — *Texte inédit. — Tous les dessins de cette livraison ont été exécutés d'après des photographies prises par l'auteur.*
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

naître l'abondance de ce gibier dans l'archipel nouvellement découvert. Sur ses indications, les chasseurs arrivèrent bientôt, attirés par l'espoir d'un facile butin. En 1610 s'organisa, sous le commandement de Jonas Poole, une première expédition de la *Muscovy Company*. Elle tua un grand nombre de morses, mais le résultat le plus clair du voyage fut la découverte de troupes de baleines dans ces parages. A partir de cette époque, ce géant de la faune marine, qui avait jusque-là vécu paisible, ne connut plus la sécurité. Désormais pendant un siècle et demi il fut chaque année massacré sans pitié.

En 1611, la *Muscovy Company* expédia au Spitzberg deux navires qui avaient à leur bord six harponneurs basques. Les marins du golfe de Gascogne possédaient seuls alors la pratique de cette pêche dangereuse. A la suite des Anglais arrivèrent bientôt des Hollandais, des Danois, des Hambourgeois, des Espagnols et des Français. Les Anglais, qui se considéraient comme les maîtres du pays, voulurent en expulser les nouveaux venus. Pour protéger leurs nationaux, les autres puissances, notamment les Provinces-Unies, envoyèrent au Spitzberg des bâtiments de guerre, et bientôt des luttes éclatèrent entre les différentes flottes avec des alternatives de succès et de revers. En 1619, afin de mettre un terme à ces différends, eut lieu un partage des côtes du Spitzberg entre les diverses nations maritimes. Les Anglais s'établirent dans le Hornsound, le Belsound, l'Isfjord et la baie de la Magdeleine. Les Hollandais prirent possession de l'île d'Amsterdam, les Danois de l'île qui porte encore aujourd'hui leur nom, et les Hambourgeois de la baie de Hambourg. Les Espagnols et les Français s'installèrent dans des mouillages de la côte nord. Le nom de Biscayer Hoek (cap des Basques) rappelle leurs établissements dans cette région.

Les flottes des baleiniers au Spitzberg comptaient des centaines de navires, et leurs prises se chiffraient par milliers. De 1669 à 1778 — et encore dans ce laps de temps la chasse fut-elle interrompue par les guerres soutenues contre Louis XIV — la Hollande seule envoya au Spitzberg 14 167 navires, qui, pendant ces cent neuf années, capturèrent 57 590 baleines, représentant une valeur de 92 276 650 francs. Traquée, menacée sans trêve ni merci, la baleine abandonna peu à peu les eaux du Spitzberg pour se réfugier au milieu de la banquise du côté du Grönland. Les Anglais et les Hollandais essayèrent d'abord de la suivre dans sa retraite, mais les dangers et les difficultés de la chasse dans cette direction leur firent bientôt abandonner l'entreprise.

Au commencement de notre siècle, cette industrie n'était plus exercée dans les parages du Spitzberg que par quelques bâtiments. L'un de ces derniers baleiniers était commandé par Scoresby, le sagace observateur qui a éclairé notre connaissance des régions polaires de si précieux renseignements.

A la fin du XVIIIe siècle, au moment où la grande pêche à la baleine prenait fin au Spitzberg, des Russes du gouvernement d'Arkhangel vinrent s'y établir à demeure pour chasser l'ours, le renard et le renne. Sur les bords de tous les fiords se trouvent encore aujourd'hui les ruines des habitations occupées par ces pauvres gens. Cet essai de colonisation n'a pas été poursuivi, les Russes ont abandonné l'archipel. Aujourd'hui cette terre, qui n'appartient à aucune puissance, est pour ainsi dire une dépendance de fait de la Norvège.

Depuis le commencement de ce siècle, chaque été un certain nombre de petits bâtiments norvégiens chassent au Spitzberg le morse et le phoque. A ces animaux, comme jadis les Hollandais à la baleine, les Scandinaves ont fait une chasse si acharnée, qu'ils ont complètement disparu sur la côte ouest. Pour atteindre ces amphibies, les chasseurs doivent maintenant s'aventurer au milieu des glaces au nord et à l'est de l'archipel, et encore ne font-ils qu'un maigre butin. Il y a une quinzaine d'années, la présence de bancs de morues fut signalée à l'entrée de l'Isfjord, et pendant quelque temps cette découverte amena, chaque été, dans cette région une flottille d'une quarantaine de pêcheurs norvégiens. Il y a trois ou quatre ans, le poisson disparut un beau jour, et aujourd'hui la côte occidentale est devenue presque complètement déserte. Pendant notre séjour nous n'y avons rencontré que trois norvégiens.

L'ère des expéditions scientifiques s'est ouverte au Spitzberg à la fin du XVIIIe siècle. En 1773, le capitaine Phipps fit une tentative vers le pôle, mais il ne put dépasser le 80e degré de latitude nord. Pas plus heureux ne furent Buchan et Franklin en 1818, mais leurs voyages valurent de précieuses observations aux sciences naturelles et géographiques.

En 1827 eut lieu le mémorable voyage de Parry. Abandonnant son navire dans un mouillage de la côte nord, l'explorateur anglais s'avança à pied sur la banquise, suivi d'une petite troupe de matelots traînant péniblement des approvisionnements et des embarcations montés sur des traîneaux. En dépit de toutes les difficultés, Parry réussit à gagner le 83e degré de latitude nord, la plus haute latitude atteinte dans cette région.

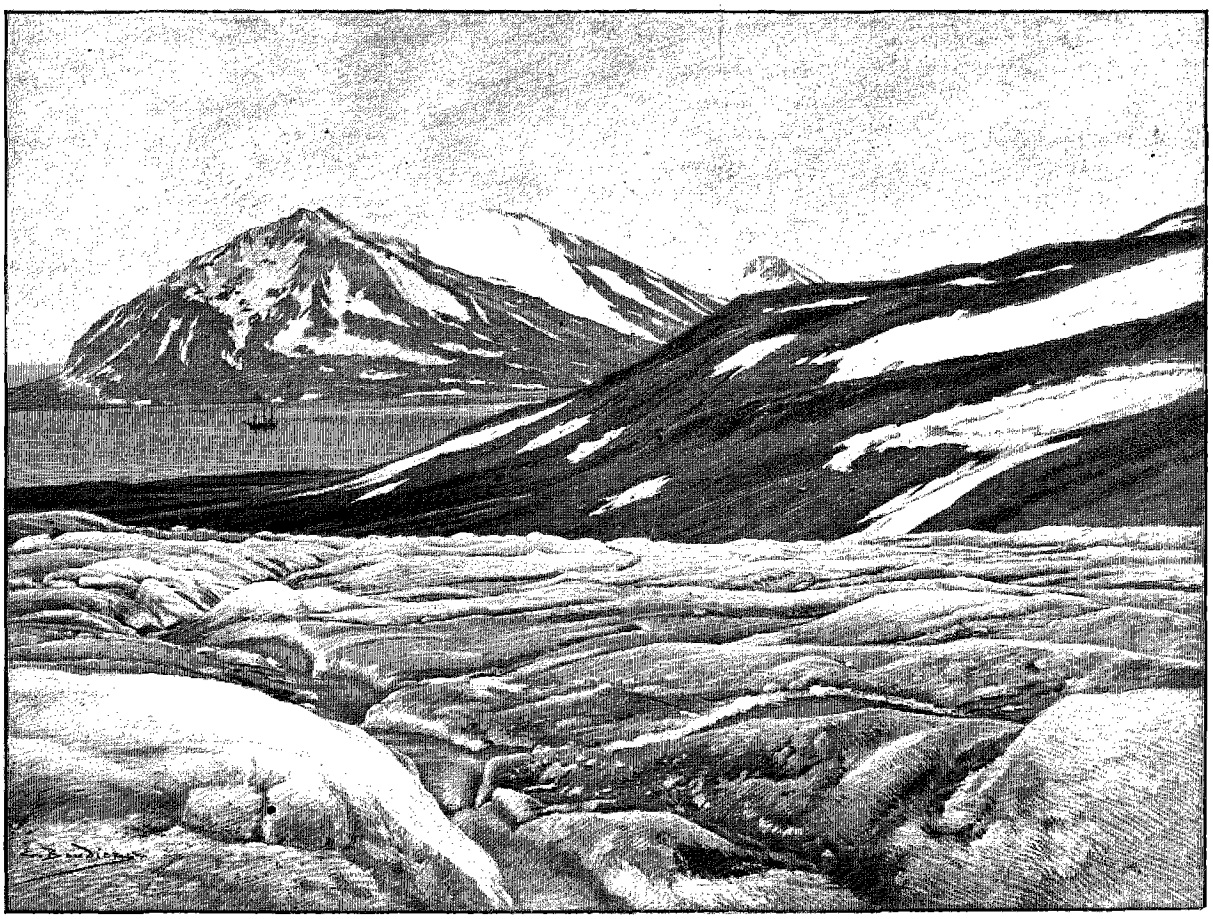
Après ce voyage, les explorateurs abandonnèrent toute entreprise vers le pôle pour concentrer leurs efforts sur l'étude du Spitzberg. Ce nouveau genre d'exploration fut inauguré en 1838 et 1839 par l'expédition française de la *Recherche*, si importante à tous égards. La relation de ces voyages restera un des monuments de la littérature arctique. Les savants français, pendant leur court séjour au Spitzberg, avaient simplement ébauché l'entreprise. Ils avaient ouvert la voie : aux Suédois était réservé l'honneur de poursuivre l'œuvre. De 1858 à 1892, la Suède n'a pas envoyé moins de huit expéditions scientifiques, la plupart dirigées par M. Nordenskiöld, dont le nom restera à jamais attaché au Spitzberg. Féconds entre tous, ces voyages ont enrichi toutes les branches de la science d'inappréciables documents. Cette exploration méthodique du Spitzberg restera, à coup sûr, une des plus belles entreprises du XIXe siècle.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après cette digression historique, revenons à la relation de notre voyage à la baie de la Recherche.

En entrant dans cette baie, la première impression produite par la vue du paysage est une sensation de froid. Partout des neiges et des glaciers : sur la rive gauche, le glacier de la Pointe des Renards, large de 2 kilomètres; en face, celui de l'Est, d'un tiers plus grand. Ces énormes courants de glace se terminent au niveau de la mer, par des murailles hautes de 30 à 40 mètres, découpées de grottes, d'ogives, de crevasses, ici blanches, là verdâtres, plus loin d'un bleu d'azur, et toutes ces teintes d'une délicatesse infinie s'entremêlent en une harmonie parfaite. Telle serait une mosaïque d'émeraudes et de saphirs entourée de diamants. Parfois, dans le grand silence de ce désert roule un tonnerre lointain. De la falaise de glace un énorme bloc s'est détaché et, dans sa chute, brisé en petits fragments que les courants promènent comme des flocons de plumes blanches épars à la surface du fiord.

Dans cette baie écartée, loin de la mer, le temps est devenu clair. Au milieu d'un ciel blanc luit un soleil décoloré, sans force et sans éclat. Sous cette pâle lumière, la nature polaire s'éclaire d'un rayon de gaieté, d'un frémissement de vie. La température est douce et agréable. A midi, elle s'élève à + 5°. Pendant la durée de notre séjour au Spitzberg, jamais le thermomètre n'est descendu au-dessous de zéro, la plus basse température a été de + 2° et la plus haute de + 7°,8 : un temps de février à Paris. C'est l'été des régions polaires. Pendant quelques semaines les neiges fondent, les eaux longtemps captives chantent gaiement leur liberté, le paysage solitaire s'anime de troupes bruyantes d'oiseaux, et au milieu de la solitude grise des pierres brillent de jolies petites fleurs, comme des vers luisants dans une nuit profonde.



GLACIER DE LA POINTE DES RENARDS [1].

Le beau temps de la matinée n'est qu'une aube fugitive. Dès 10 heures, les nuages arrivent, et bientôt le ciel devient tout noir.

Dans l'après-midi chacun se met au travail. Les officiers déterminent la position actuelle des glaciers d'après les instructions que j'avais rédigées à cet effet. Au Spitzberg comme dans les Alpes, les courants de glace éprouvent des variations de longueur. Tantôt leur extrémité supérieure s'allonge, envahissant les vallées ou comblant les baies, tantôt, au contraire, elle recule en découvrant des plages. Ainsi, en 1838, comme l'indique exactement la carte levée à cette époque par

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

l'état-major de la *Recherche*, le glacier de l'Est se trouvait à 2 kilomètres et demi en avant de la ligne qu'il occupe actuellement. Depuis cette époque il est en retraite; en deux ans, d'après les mesures comparées d'un savant suédois, M. Björling, et des officiers de la *Manche*, son front a reculé de 500 mètres. Pendant que le glacier de l'Est rétrogradait, d'autres courants de glace ont au contraire considérablement progressé. Ici comme dans les Alpes, il n'y a pas simultanéité dans les oscillations de longueur des glaciers.

Pendant trois jours j'explore ces glaciers, leurs moraines, leurs crevasses, et, pour me reposer, je recherche un gisement de plantes fossiles situé à l'embouchure de la baie, dont il sera question plus loin.

Le 4 août, à 7 heures 30 du matin, la *Manche* quitte la baie de la Recherche et fait route au nord le long de la côte. Toujours le même aspect : un hérissement de pics, justifiant le nom de Spitzberg, et toujours un ciel gris charbonné de grosses taches foncées formées par les terres.

Quelques heures plus tard apparaît un large estuaire. Nous sommes à l'entrée de l'Isfjord. A gauche, de hautes montagnes ruisselantes de glaciers; à droite, une langue allongée de terre basse.

L'Isfjord est le plus important des fiords du Spitzberg. Figurez-vous un bras de mer pénétrant à plus de 75 kilomètres dans l'intérieur des terres, frangé de longues digitations, au milieu d'un paysage de montagnes. On dirait quelque haute vallée des Alpes submergée par un nouveau déluge. A droite se dressent des falaises escarpées, aux assises régulières, au profil architectural; à gauche sept énormes glaciers étalent leur ruissellement d'argent à côté de la nappe foncée de l'eau. Jusqu'au Nordfjord, sur une distance de 66 kilomètres, ce n'est qu'une masse de glace hérissée de pics superbes. A perte de vue un paysage tout blanc. Ces énormes glaciers couvrent entièrement la large presqu'île circonscrite entre l'océan Glacial, la Wijdebay et l'Isfjord, formant un des trois principaux massifs glaciaires du Spitzberg. Il y a là une immense mer de glace parsemée de chaînes de pics qui émergent en îles élancées au-dessus de cet océan blanc.

A 8 heures 30 du soir, la *Manche* mouille dans l'Adventbay, ouverte sur la rive méridionale de l'Isfjord. Un paysage d'hiver : tout autour de la baie, des montagnes chargées de neige noyées dans un ciel gris. A 10 heures du soir, une chute de flocons blancs rend l'illusion complète.

Le lendemain, excursion géologique. Les officiers explorent un gisement de houille situé au sud de l'entrée du mouillage. Dans plusieurs autres localités du Spitzberg affleurent également des couches de charbon, par exemple dans la Kolbay, sur plusieurs points de la rive ouest de Green Harbour et dans la Crossbay. Mais de là à comparer le Spitzberg à une Belgique polaire il y a loin. Le charbon est presque partout de mauvaise qualité et les filons de trop mince épaisseur pour donner lieu à une exploitation régulière.

Pendant cette visite à la houillère, je fouille la côte orientale du mouillage à la recherche de plantes fossiles. Sur plusieurs points j'ai la chance de découvrir des empreintes végétales. D'après le savant paléontologiste suédois Nathorst, ce terrain appartient à l'étage jurassique.

Jusqu'ici notre expédition au Spitzberg a été un simple voyage de touriste. On se promène dans les fiords, et l'après-midi on descend quelques heures à terre. C'est l'excursion classique de la vie de château de deux à cinq. A ma grande satisfaction, tout cela va changer. Le commandant autorise une véritable exploration que je projette depuis longtemps. Demain je prendrai le sac, et irai peiner sur cette terre rude à l'homme.

V

Une excursion dans l'intérieur du Spitzberg. — Chasse au renne. Le pic Milne-Edwards. — Les glaciers du Spitzberg.

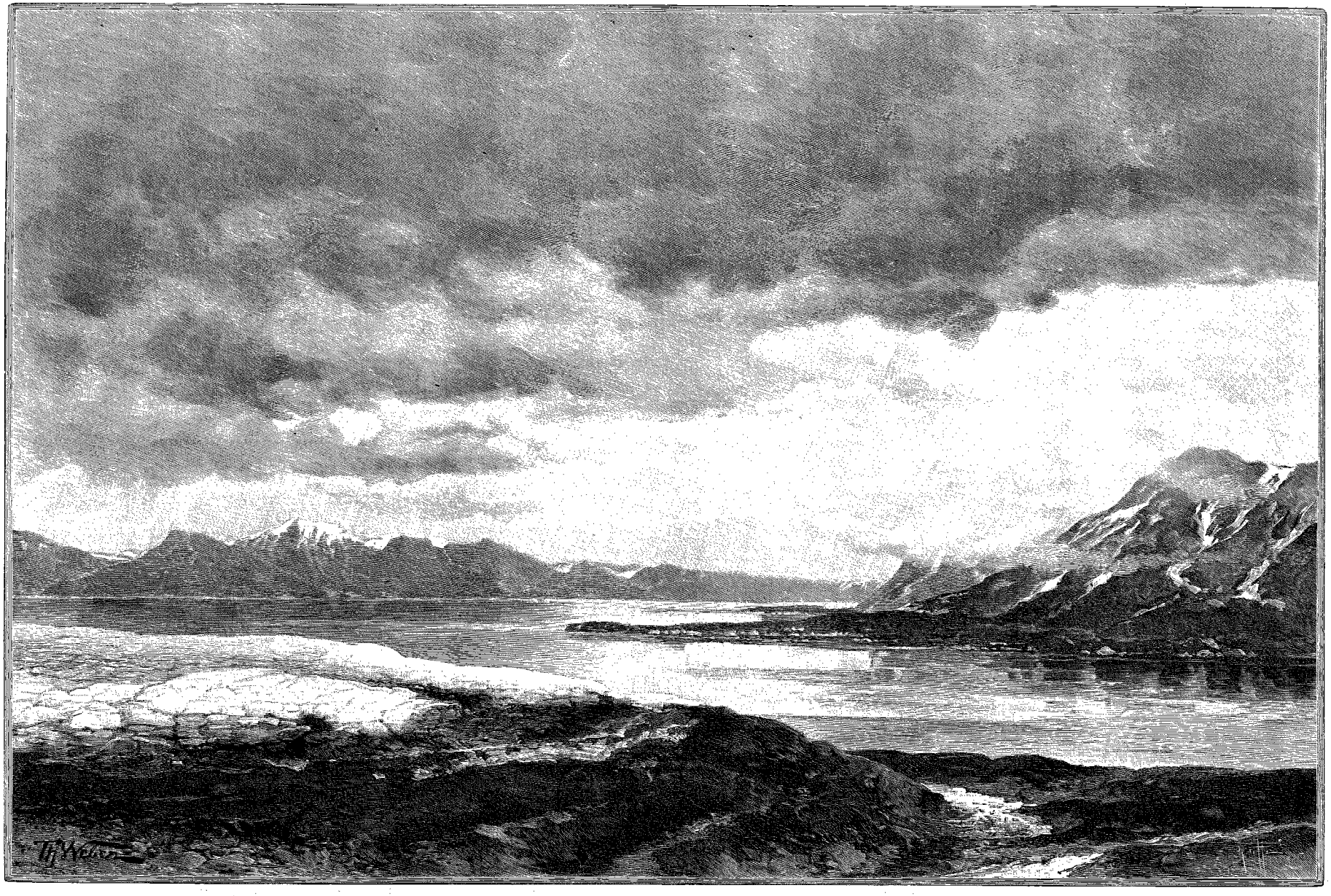
Au premier coup d'œil jeté sur une carte du Spitzberg on remarque la profonde échancrure creusée par l'Isfjord à travers la masse continentale de l'île. Par ce long et large canal, le Spitzberg occidental est partagé en deux parties, unies seulement par un simple pédoncule de terre. L'extrémité supérieure de la Sassenbay, la ramification la plus orientale de l'Isfjord, n'est séparée du Storfjord que par un isthme de faible relief : une langue de terre large de 50 kilomètres et de l'autre côté se trouve la côte orientale du Spitzberg.

En 1882, frappé par cette particularité topographique, j'avais gravi une montagne située sur la rive méridionale de la Sassenbay pour avoir une vue d'ensemble sur la région. Du haut de ce pic, auquel j'avais donné le nom de mon vieil et excellent ami M. Xavier Marmier, le dernier survivant de l'expédition de la *Recherche*, le parcours de l'isthme m'avait paru facile. A la place des montagnes indiquées sur la carte anglaise s'étendait une longue et large vallée ramifiée dans sa partie supérieure, et de là au Storfjord la route semblait aisément praticable. La traversée du Spitzberg de l'ouest à l'est paraissait ne pas offrir de difficultés.

Dans le rapport adressé à M. le Ministre de l'Instruction publique et destiné à servir de guide à la *Manche* j'avais signalé le haut intérêt de cette exploration, et particulièrement insisté pour que le commandant du bâtiment me fournît les moyens de l'entreprendre. Cinq jours devaient suffire à l'excursion, à condition qu'un dépôt de vivres fût établi à une journée de marche de la côte. Ce projet, approuvé, devint ma principale préoccupation.

Le 6 août, la *Manche* quitte le mouillage de l'Adventbay, et, quelques heures plus tard, entre dans la Sassenbay, point de départ de l'excursion projetée. Le temps est aujourd'hui plein de promesses. Le soleil, voilé depuis une semaine, a reparu. Dans cette

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

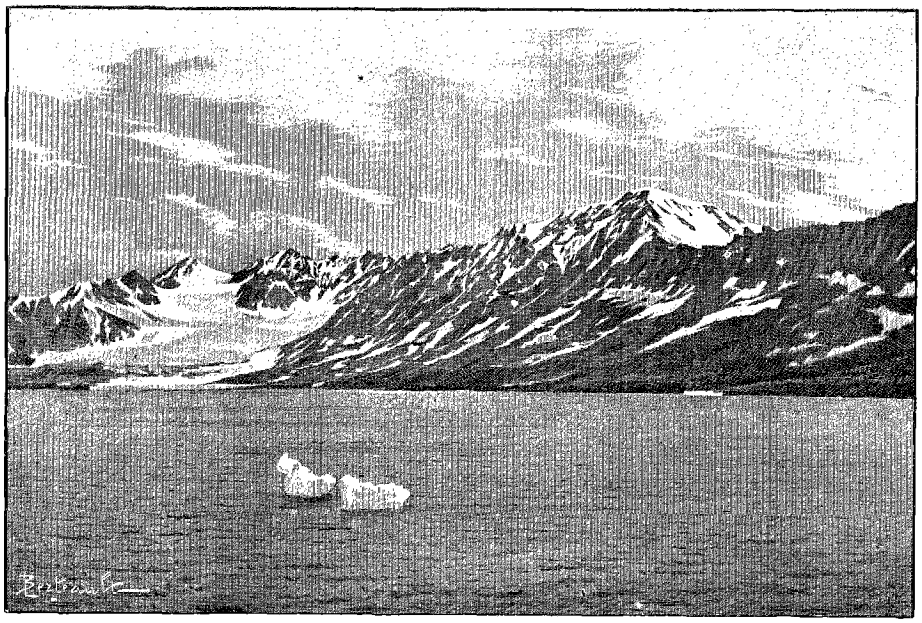


ENTRÉE DE LA BAIE DE LA RECHERCHE. — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

région éloignée de l'océan Glacial, les brumes sont beaucoup moins fréquentes que sur la côte ouest. En 1891 comme en 1882, c'est dans la Sassenbay que j'ai eu les belles journées du voyage. Toujours terne et sans vigueur dans un ciel laiteux, le pauvre soleil du Spitzberg, et toujours des montagnes neigneuses noyées dans la blancheur des nuages. Telle une belle matinée de décembre dans nos pays. Le paysage est superbe. A gauche, une falaise colossale noire, striée de neige, la montagne du Temple (Tempelbjerg), à droite le pic Marmier, devant nous, vers le Storfjord, une large allée bordée de cônes blancs comme des mitres d'évêque.

M. Lancelin, enseigne de vaisseau, le capitaine



EXTRÉMITÉ SUPÉRIEURE DE LA BAIE DE LA RECHERCHE [1] (PAGE 291).

d'armes Fichet, le gabier Lecoq, sont désignés pour m'accompagner.

A 6 heures 30 du matin, branle-bas de la caravane pour préparer les bagages. Nous emportons quatre jours de vivres, une tente, des couvertures, des vêtements de rechange, et tout cela, nous devons le porter dans des havre-sacs. L'excursion ne sera pas précisément une partie de plaisir.

Avant le départ, le commandant remet des instructions écrites à M. Lancelin. D'abord, recommandation expresse de « veiller » les ours blancs. La sollicitude du commandant est l'expression de l'opinion générale sur ces animaux. Le public se représente toujours les régions arctiques peuplées de troupes nombreuses d'ours, et, bien à tort, attribue à ces plantigrades un courage féroce. Or, pendant les dix étés que j'ai passés dans les pays du nord je n'en ai même pas aperçu un; au Spitzberg particulièrement ils sont aujourd'hui devenus très rares, décimés par la chasse acharnée que leur font les pêcheurs norvégiens. Ils ont appris à leurs dépens les dangers de l'approche de l'homme, et, bien loin de l'attaquer, ils décampent rapidement à son approche. De l'avis de M. Nordenskiöld, une autorité dont personne ne peut contester la haute compétence, l'ours blanc est aussi facile à tuer qu'un mouton. Dans la Sassenbay ces animaux ne sont pas à craindre. L'été, les ours blancs se rencontrent sur les banquises et non point dans l'intérieur des terres, où ils risqueraient de crever de faim. C'est véritablement dommage; une chasse à l'ours eût été un intermède divertissant, et le récit d'une pareille aventure eût égayé la monotonie de cette relation. Peut-être ai-je tort de ne pas suppléer à la vérité, elle est souvent si ennuyeuse !

Ceci dit, revenons à nos instructions. Par ordre formel du commandant, la caravane devra battre en retraite demain, 7 août, à 6 heures du soir, et être de retour le 9, à 2 heures de l'après-midi, au plus tard. Un dépôt de vivres sera simplement établi sur la plage et non point transporté à une journée de marche dans l'intérieur, comme je l'avais demandé.

Dans ces conditions, la traversée projetée du Spitzberg ne peut être effectuée, faute de temps et de moyens d'action; l'exploration devra être limitée à la vallée ouverte au fond de la Sassenbay.

Donc, le 6 août, à 9 heures 15 du matin, nous « poussons du bord » avec la vedette (chaloupe à vapeur). La *Manche* se trouve alors sous vapeur au large de la pointe nord-ouest du Tempelbjerg. L'extrémité supérieure de la Sassenbay est encombrée de hauts fonds, et la prudence recommande de ne pas engager plus avant le bâtiment dans cette direction.

A 11 heures nous débarquons. Nous hissons sur le terre-plein de la rive le *Berton*, mis à notre disposition, et y établissons un dépôt de vivres. Après quoi, en route !

Un vent piquant souffle de l'est; par un pareil temps l'excursion serait une agréable promenade, si nous n'étions chargés comme des baudets. Chaque sac pèse une trentaine de kilogrammes, bon poids pour des marins peu habitués à ce genre d'exercice. Avec cela le terrain est marécageux, le sol ne porte pas; à chaque pas on enfonce dans la vase. Il semble que l'on marche sur une éponge. Et le paysage est sans intérêt.

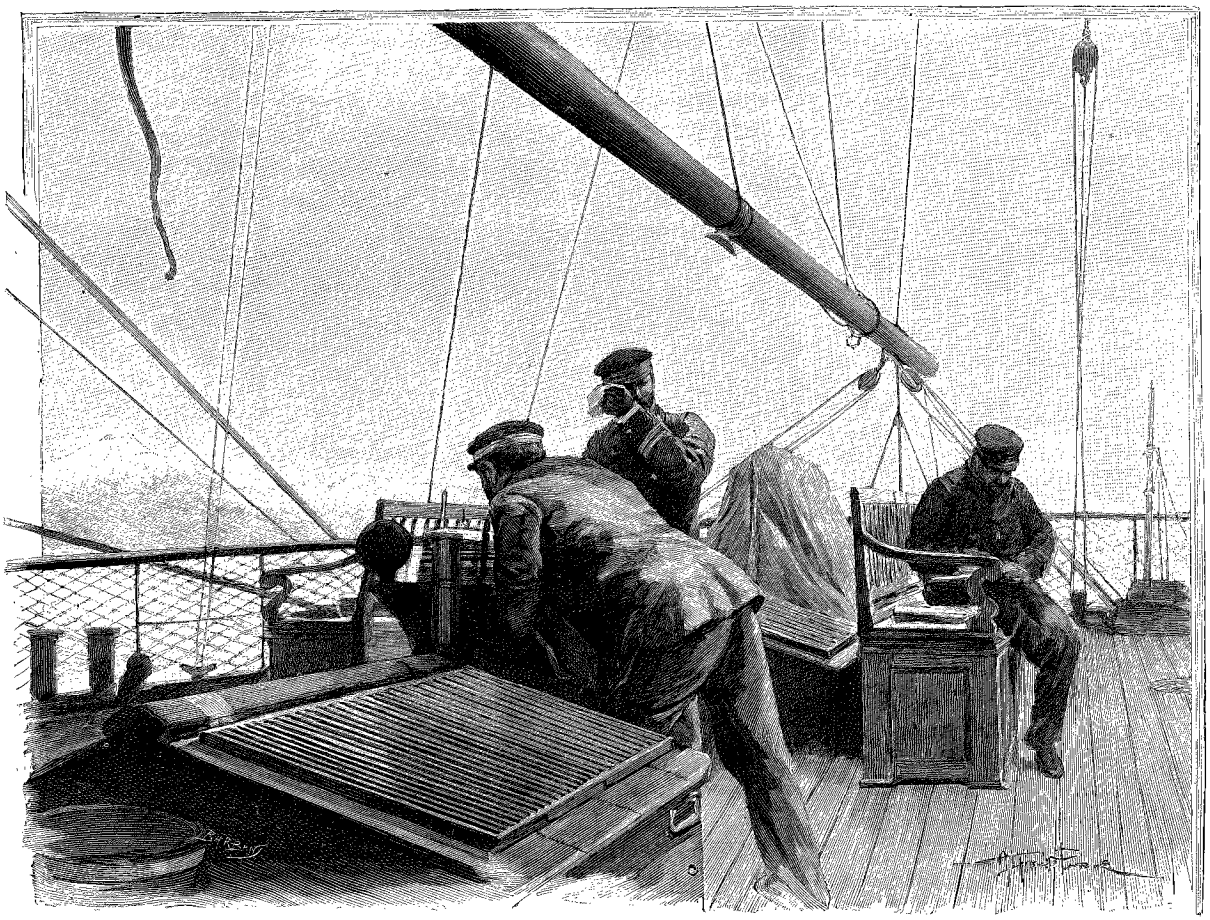
1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Figurez-vous une vallée large de 10 à 12 kilomètres, plate, droite comme une rue, bordée de montagnes lourdes, sans ligne et sans style. A travers ce massif s'ouvrent au sud cinq vallées, étroites et profondes, entaillées, semble-t-il, au couteau. Dans ces ravins, rien que des rochers dénudés, noirs ou gris, des pierres éboulées, partout des ruines poignantes de tristesse. La cinquième vallée marque le terme de notre expédition et nous comptons chaque pas qui nous en rapproche, car chaque pas est un pénible travail. Plus nous avançons, plus le terrain devient spongieux. Sous le poids des sacs nous enfonçons profondément, et il n'est pas facile de « se déhaler » de ce pétrin. Entre la deuxième et la troisième vallée la distance paraît d'une longueur désespérante. Avec le mirage si fréquent dans les pays du nord, ce ravin semble tout près, nous marchons des heures et il reste toujours aussi éloigné.

Dans le lointain apparaît tout à coup une petite tache grise en mouvement; aussitôt, dans ce point à peine visible les yeux perçants de nos marins reconnaissent un renne. A cette vue toute fatigue est oubliée, les sacs sont mis à terre, les kropatchcks chargés, et nous nous dirigeons en rampant vers le gibier. Bientôt l'animal est en bonne vue; il broute paisiblement, puis, de temps à autre, promène sur la plaine ses grands yeux vagues. On redouble de précautions, on rampe quelques mètres, puis on s'arrête derrière un pli de terrain, l'œil toujours fixé sur le gibier. Mais voilà que l'animal marche vers nous. Apercevant nos taches noires au milieu de la pelouse, il se dirige de notre côté, attiré par la curiosité. Avec ce premier renne nous ne sommes pas heureux, nous tirons trop vite et le manquons. Une demi-heure plus tard, Fichet prend sa revanche en abattant une bête magnifique. Un peu plus loin, voici un troupeau, puis, à un quart d'heure de là, un second; de tous côtés Fichet et Lecoq signalent la présence de rennes. Nous en rencontrons bien une quarantaine sur une distance de 7 à 8 kilomètres, mais le temps nous manque pour leur donner la chasse. La journée est déjà très avancée, les hommes sont fatigués par le port du sac, et le terme de notre étape est encore loin. Du reste à quoi bon tuer ces paisibles animaux? Ce serait un massacre inutile, car nous ne pouvons rapporter à bord un gibier aussi volumineux.

Cette vallée est connue pour son abondance en gibier. Ce marécage est couvert de pelouses magnifiques pour le Spitzberg. Partout s'étend une nappe



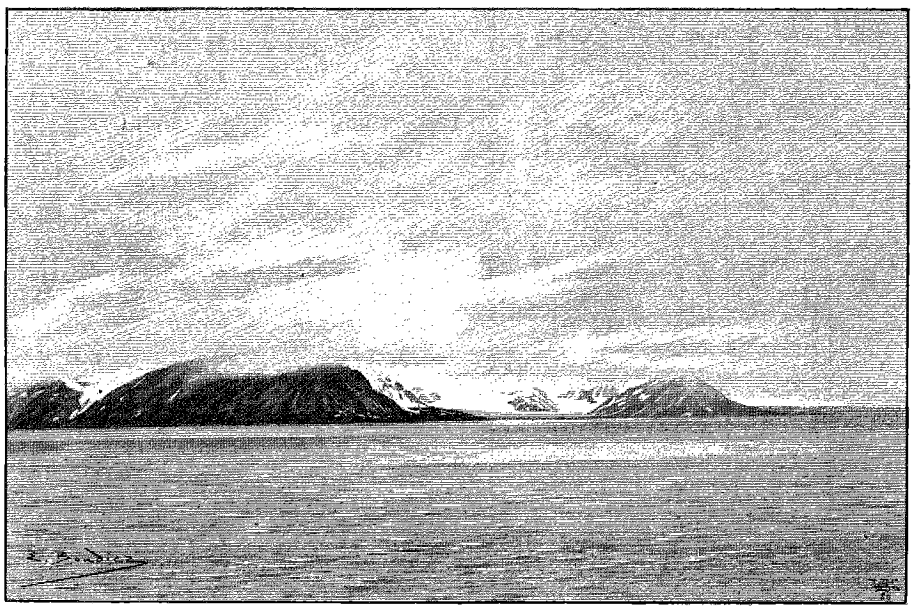
LA DUNETTE DE LA « MANCHE » UN JOUR DE TRAVAIL [1] (PAGE 303).

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Barbant.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

continue de plantes florifères, de mousses et de lichens. Comme l'a démontré le professeur Nathorst, les embranchements supérieurs de l'Isfjord forment une localité privilégiée au point de vue botanique. Dans la région embrassant la Sassenbay, la Klaas Billen Bay, la Dicksonsbay et le Nordfjord, cent treize espèces végétales ont été récoltées sur les cent vingt-deux constituant la flore du Spitzberg. Le climat de cette zone est beaucoup plus favorable au développement de la végétation que celui des côtes. En été, les jours ensoleillés ne sont pas rares dans cette région continentale, et à cette époque de l'année la température y atteint souvent un degré relativement élevé.

Dans les vallées verdoyantes comme celle que nous remontons, les rennes, trouvant une nourriture facile et abondante, se rencontrent en bandes nombreuses.



ENTRÉE DE L'ISFJORD [1] (PAGE 292).

Pour cette raison elles ont reçu des pêcheurs norvégiens le nom de *Rendal* (vallées à rennes).

Mais revenons à notre récit de voyage. A 6 h. 30 du soir nous dépassons la troisième vallée. Au fond se dresse un grand pic neigeux, tout blanc, d'un blanc d'aube, dans le ciel décoloré du soir. A 9 heures, le campement est établi aux bords de la rivière de la Rendal, un large torrent divaguant au milieu des marécages. Après bien des recherches nous trouvons une plaque de terrain sec, et sur cette île le logement pour la nuit est installé. Il est sommaire. Une tente-abri pour toit; comme plancher une toile caoutchoutée; pour couverture, les uns ont une capote de matelot, les autres une peau de bique. Le couchage préparé, le souper est bientôt prêt, et il est excellent. Du pain et du beurre à discrétion, pour rôti une boîte d' « endaubage », une conserve de bœuf de première qualité fabriquée par la Marine. C'est, paraît-il, la fin de ces conserves exquises. Le prix de fabrication en était très élevé, comme celui de tous les produits sortis des ateliers de l'État; d'autre part, les industriels se plaignaient de ne pouvoir nourrir comme ils l'entendaient les marins aux frais des contribuables. Et un beau jour, pour encourager l'industrie privée, comme on dit en langage officiel, la fermeture des ateliers de l'État et l'achat des conserves au commerce ont été décidés.

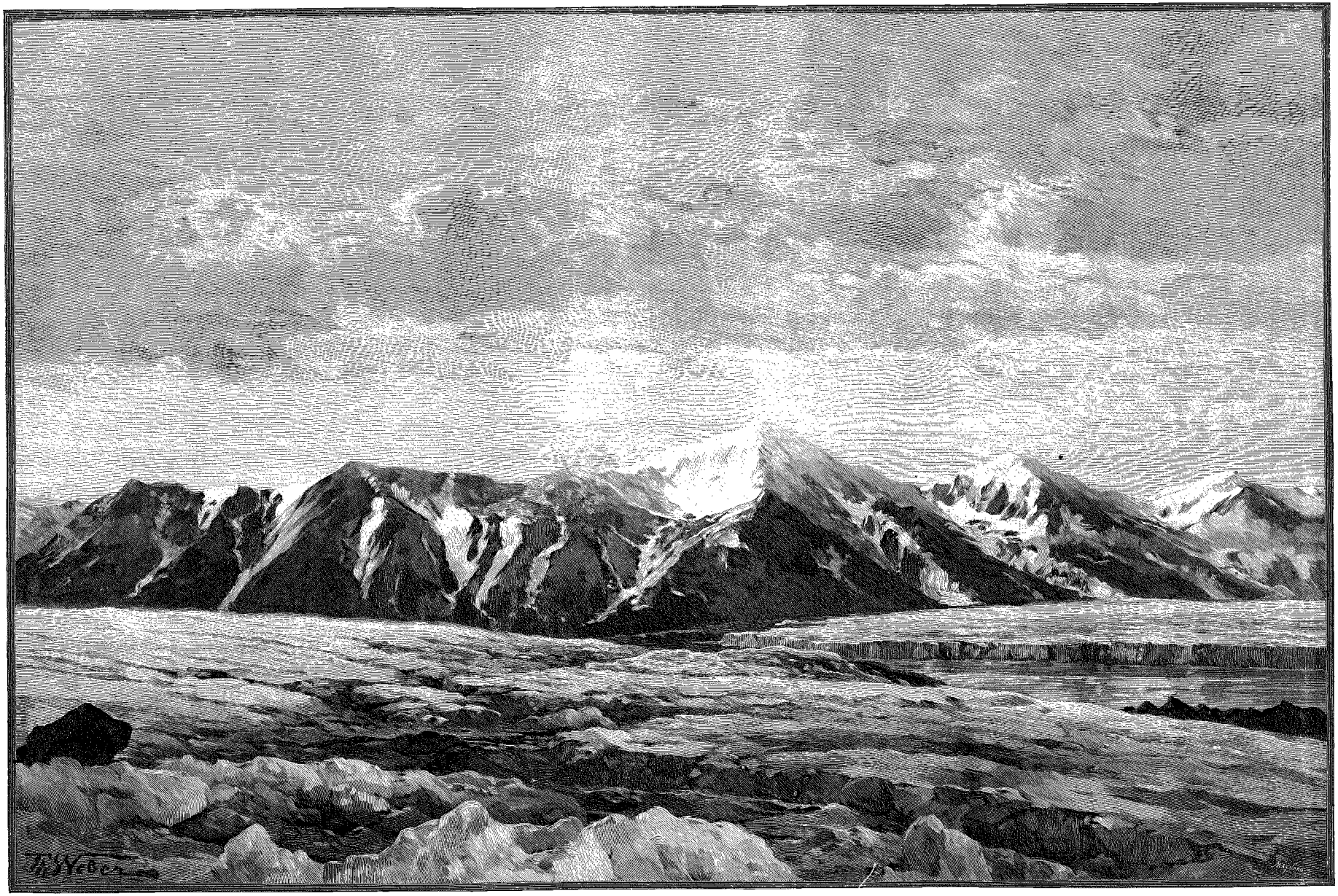
La nuit est très fraîche. Le thermomètre ne descend cependant pas au-dessous de zéro, mais le sol sur lequel nous sommes couchés, gelé à quelques centimètres de profondeur, nous donne la sensation de dormir sur un glaçon. Réveillés à plusieurs reprises par le froid, nous nous livrons à une marche accélérée autour de la tente pour rétablir la circulation, puis nous nous rendormons bientôt. Une course comme celle fournie dans la journée est le plus puissant des narcotiques.

7 août. — A 7 heures du matin, réveil. On fait le café sur la lampe à alcool, le paquetage des sacs prend ensuite une bonne heure, après cela en route! Les hommes, encore fatigués par la marche de la veille, avancent lentement. A 11 heures du matin seulement, nous arrivons à l'entrée de la quatrième vallée tributaire de la Rendal. Maintenant, autre difficulté : la route est barrée par un large torrent, ramifié en un grand nombre de branches. Cette eau, sortie des neiges, n'est pas précisément tiède, et pendant longtemps nous cherchons les endroits où les ruisseaux peuvent être franchis d'un saut. Les ponts sont une belle invention, dont les explorateurs apprécient les avantages mieux que quiconque.

Sur la rive orientale de ce cours d'eau, au pied d'une haute montagne, le campement est dressé. Fichet et Lecoq ne peuvent plus guère marcher, et, d'après les ordres du commandant, la caravane doit battre en retraite aujourd'hui à 6 heures du soir. Dans ces conditions, inutile de pousser plus avant dans ce couloir, où la vue est limitée aux deux versants de la montagne. Pour pouvoir nous rendre compte de l'aspect du pays, nous prenons, M. Lancelin et moi, le parti de gravir le pic élevé qui domine le campement. De là-haut nous pourrons dresser un croquis topographique de toute la région.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES GLACIERS DE LA BAIE DE LA RECHERCHE (PAGE 291). — DESSIN DE WEBER, GRAVÉ PAR MAYNARD.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A 2 heures, nous partons pour l'ascension projetée. Sur les premières pentes de la montagne, couvertes de longues nappes d'éboulis, la marche est très pénible. On gravit 3 ou 4 mètres au prix de grands efforts, puis soudain les pierres s'éboulent sous notre poids et nous entraînent en arrière de quelques pas. Plus haut, l'escalade devient dangereuse, sur des escarpements de schistes pourris. Les blocs ne tiennent pas et se détachent sous l'effort du pied ou de la main; à chaque pas on risque une culbute dans le précipice effroyable ouvert à nos pieds. Voici maintenant une paroi de rocher, presque droite avec quelques saillies, une *cheminée* en style alpestre. Nous nous agrifions des pieds et des mains aux aspérités du rocher, et finalement nous arrivons à un piton, premier sommet de la montagne. A droite s'ouvre le chemin vers le point culminant, une arête large de 4 ou 5 mètres entre deux précipices vertigineux. D'un côté un gouffre rempli par un petit glacier, de l'autre un à-pic formidable de 700 mètres. Le moindre faux pas serait mortel, et ce sentier aérien est long de 1500 mètres. Au milieu de la crête se dresse comme une tour ruinée un monticule de grès, témoin des couches recouvrant les schistes inférieurs de la montagne. Derrière cet abri, blotties contre des pierres, apparaissent quelques pauvres petites plantes (*Cerastium alpinum*), tremblantes de froid sur ce rocher toujours balayé par les vents, seules traces de vie dans ce cimetière de la nature.

M. Lancelin trouve là deux cornes de renne. Ces animaux connaissent la localité. Lorsque les vallées sont encombrées de neige, ils montent brouter les plantes fanées sur cette arête, que le vent maintient presque toujours libre de neige. Bientôt la crête s'élargit en un plateau couvert de neige poudreuse. C'est le point culminant (750 m.) du massif compris entre les quatrième et cinquième vallées tributaires de la Rendal.

A ce sommet j'ai donné le nom de M. A. Milne-Edwards, l'éminent directeur du Muséum d'histoire naturelle. Cette excursion dans le Rendal de la Sassenbay et les observations topographiques[1] faites dans cette exploration sont incontestablement les résultats les plus neufs du voyage de la *Manche* au Spitzberg. Par un sentiment de reconnaissance que tout le monde comprendra, j'ai tenu à attacher à notre principale découverte le nom du savant dont la haute intervention avait déterminé l'envoi du bâtiment dans cette région.

De là-haut, toute une mer de montagnes se découvre dans un silence d'immensité morte. Rien que de la neige, de la glace ou des pierres; nulle part trace de vie, partout une sensation de calme, de repos éternel. Le premier moment donné à la curiosité, nous nous mettons au travail. De notre observatoire, le Spitzberg central apparaît comme une carte en relief, et pendant deux heures, les pieds dans la neige, le corps transpercé par une bise piquante, nous relevons le terrain à la boussole.

Un premier coup d'œil jeté sur l'immense panorama étalé devant nous confirme une observation faite lors de ma première exploration au Spitzberg. Le phénomène glaciaire a été singulièrement exagéré dans la grande île de l'archipel. Au lieu d'une nappe de glace continue, on rencontre simplement des massifs isolés, et dans ces différents massifs la glaciation se manifeste avec une énergie très variable. Devant nous, au nord de la Sassenbay et de la Rendal, et à l'est de la Klaas Billen Bay et de la Wijdebay, s'étend une immense nappe de glace couvrant le nord-est du Spitzberg. Au-dessus de la nappe blanche n'émergent, à part quelques sommets, que des pointements d'un faible relief. C'est le maximum de glaciation observé au Spitzberg. A l'ouest, entre l'Isfjord et la côte de l'océan Glacial, s'étend un second massif, celui-là même dont nous avons admiré l'aspect grandiose, en allant à l'Adventbay. Dans cette région, l'empâtement glaciaire est moins épais, de superbes chaînes de pics se dressent au-dessus des glaciers; il y a là diminution d'intensité dans le phénomène. Cette zone représente le *facies* d'une région alpestre qui est à la fin de sa période glaciaire. Plus au sud du Belsound, à l'extrémité méridionale du Spitzberg, s'étend un troisième massif de glaciers occupant l'île sur les deux tiers de sa largeur. Le long du Storfjord débordent d'énormes courants de glaces, et de ce côté les pointements rocheux sont limités à la zone voisine du fiord. Sur la côte ouest, au contraire, les glaciers arrivent rarement à la mer. De l'extrémité méridionale du Spitzberg au Belsound, deux glaciers, ceux de Torell et du cap Sud, atteignent seuls l'océan. Partout ailleurs la nappe de glace de l'intérieur est séparée du littoral par une zone montagneuse. Ainsi, du Belsound à l'Isfjord, aucun courant de glaces n'apparaît dans les vallées débouchant sur la côte. Enfin, au centre de l'île s'étend une vaste région presque entièrement dépouillée de glaciers. Au sud du pic Milne-Edwards, tous les plateaux en vue sont simplement couverts de neige. Dans quelques ravins seulement existent de petits amas glaciaires sans importance. Entre la Sassenbay et l'Adventbay on ne trouve également aucun courant de glace, et entre ce dernier mouillage et la Van Mijenbay, M. Gustaf Nordenskiöld n'a rencontré que quelques glaciers isolés dans l'immensité des plateaux. Au milieu des énormes glaciers couvrant la majeure partie de l'île, existe une large oasis où s'épanouit la végétation la plus fournie de l'archipel et où s'ébattent de nombreux troupeaux de rennes. Dans un espace très rapproché se trouvent ainsi réunies des régions soumises à une période glaciaire et des régions où la vie se manifeste avec le maximum d'intensité permis par le climat.

A l'est du pic Milne-Edwards s'ouvre un vallon tributaire de la Rendal, terminé par une selle neigeuse. De l'autre côté s'étend une seconde vallée, ouverte vers

1. Pendant la marche à travers la Rendal, toutes les observations topographiques ont été exécutées par moi. Du sommet du pic Milne-Edwards, deux tours d'horizon ont été relevés, l'un par M. Lancelin, l'autre par moi.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le sud-est, conduisant certainement à l'Agardhbay. Le col est d'accès facile; si l'on nous avait accordé le temps et les moyens nécessaires, il eût été possible d'atteindre la côte orientale du Spitzberg.

De notre belvédère, l'Agardhbay n'est pas visible, mais nous apercevons distinctement le Storfjord, encombré de glaces, et, tout à l'extrême horizon, une côte neigeuse, indistincte, l'île de Barents ou la Terre d'Edge.

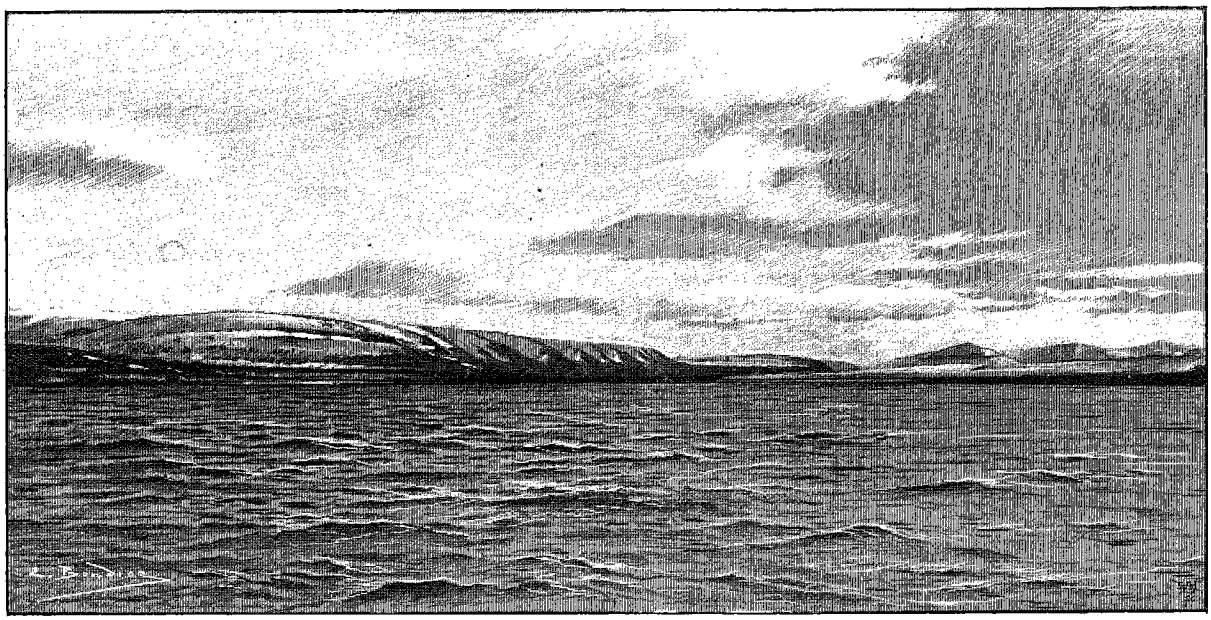
Après deux heures de travail, chaque pic, chaque glacier devient une individualité dans notre esprit; lorsque nous quittons le sommet, cette nature morte a pris à nos yeux une sorte de vie.

Sur les éboulis, la descente est facile, et une marche rapide nous ramène bientôt au campement.

Le soir, en dépit de la fatigue, impossible de dormir; à 11 heures le soleil illumine notre tente! Du reste ce serait dommage de perdre en sommeil ces heures de magique spectacle. Le ciel est d'un bleu d'acier, le soleil tout jaune; dans un rayonnement d'or luisent les grands glaciers blancs comme des fantômes couchés. Une lumière décolorée traîne dans l'air, et partout un grand silence : pas un oiseau, pas un insecte. Éveillée, cette nature semble endormie; on a la sensation d'un rêve. Vous éprouvez une impression aiguë de tristesse et de sublimité, les larmes remplissent les yeux comme à l'audition de ces chants sacrés montant en plaintes célestes dans les voûtes pleines de rêveries des cathédrales gothiques.

Quelques heures plus tard, la vision s'est évanouie. A 6 heures du matin, le temps est devenu « bouché », comme disent les marins, un brouillard épais masque toute vue, et de cette grisaille tombent des flocons de neige serrés. En toute hâte nous faisons le paquetage et immédiatement nous battons en retraite pour atteindre le soir même la Sassenbay. Une rude étape avec ce mauvais temps! Nous suivons le bord de la large rivière errant au milieu de la vallée; un véritable torrent alpestre, épandu au milieu de plages de cailloux et d'argile. En un point, les grèves et les ramifications de la rivière s'étalent sur une largeur de 10 kilomètres. De ce côté, peu ou point de marais, la rivière draine le sol. Nous marchons rapidement, en gens pressés d'arriver.

Avec cette carapace de nuages lourde, épaisse, visqueuse, la route devient terrible d'ennui. Dans cette lumière étrange, les quelques objets visibles prennent des formes fantastiques. A travers la brume une pierre figure de loin un renne. Dans les régions polaires, le brouillard produit les plus singulières illusions d'optique. Il y a quelques années, précisément au Spitzberg, un jour brumeux, M. Nordenskiöld aperçoit un ours rôdant autour du campement. Immédiatement l'alerte est donnée, les fusils sont chargés et armés, les hommes avancent vers l'animal. Soudain l'ours supposé devient un renne. Un coup de feu part, quelque chose tombe, et à la place du renne on ramasse simplement un renard, qui paye de sa vie l'honneur d'avoir joué un moment le rôle d'une grosse bête. Une autre fois, toujours à travers la brume, une mouette prit l'aspect d'un ours.



LE PIC MILNE-EDWARDS [1].

Aux approches du fiord, nous pataugeons jusqu'à mi-jambes dans des marais. Avec cela la neige est devenue une pluie fine et pénétrante. Nous atteignons les bords de la baie, trempés comme si nous étions tombés à l'eau. Dans ces conditions, impossible de camper; nous prenons aussitôt le parti d'aller demander l'hospitalité à un pêcheur norvégien mouillé au pied du pic Marmier. Le *Berton* est mis à l'eau, et maintenant aux avirons!

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

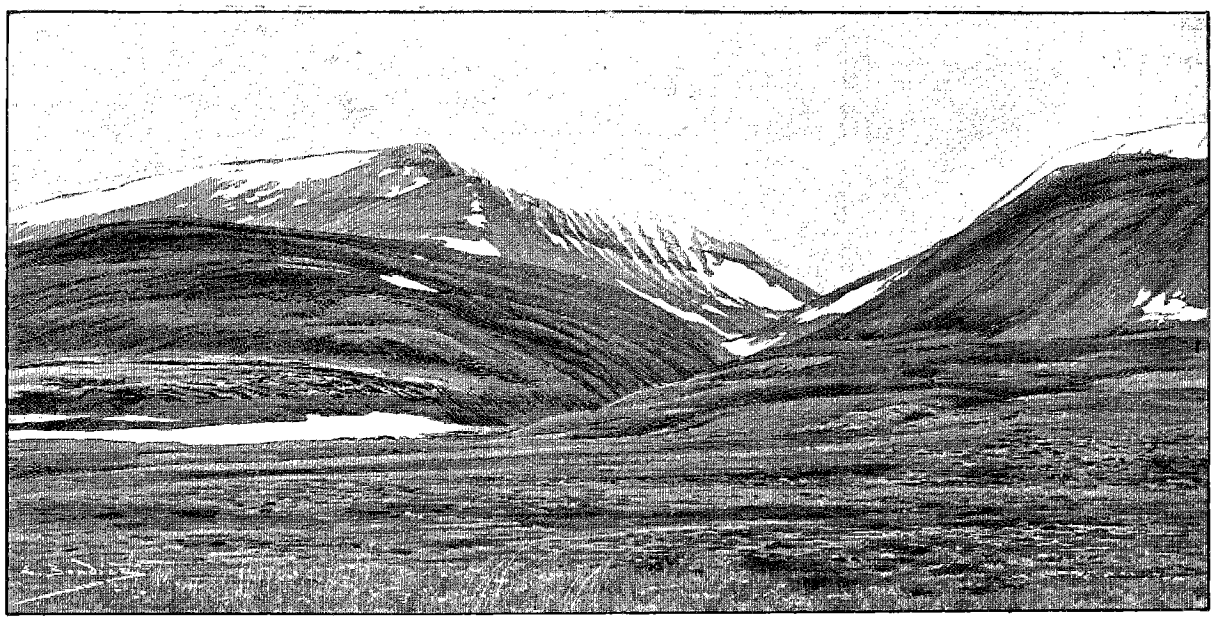
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

La pluie a cessé et le temps est blanc. La mer, unie comme une glace, est moirée de reflets amortis, pareille à une nappe de mercure. Au-dessus, des brumes floconneuses s'étendent en longues pannes indécises, laissant entrevoir dans leurs déchirures des morceaux de montagnes violettes comme de gros nuages chargés d'ondées. Aucun contour précis, aucune forme nette, tout est noyé, indistinct. On a une impression d'état chaotique de la terre. Vienne une légère brise, le fiord s'irise d'ondulations, les brumes s'enlèvent, et, comme dans la légende de la création biblique, les terres se dressent tout à coup, séparées d'avec les eaux. La réalité fait suite au rêve.

A 5 heures du soir, nous accostons le norvégien. Immédiatement le patron nous invite à monter à bord et nous abandonne sa cabine, une boîte crasseuse où trois personnes trouvent difficilement place. Bast! un tel abri est préférable au meilleur campement sous la pluie, et il nous est offert avec tant de bonne grâce! Ah! les braves gens que ces pêcheurs de l'océan Glacial! A vivre avec eux, à éprouver l'honnêteté et la droiture de leur caractère, il ne tient pas longtemps, notre scepticisme d'homme civilisé. De solides marins, ces Norvégiens, les dignes descendants des hardis Vikings. Comme à leurs ancêtres, les anciens Normands, la mer et ses fureurs ne leur font pas peur, et ils s'y risquent sur de mauvais bateaux qui inspireraient l'effroi à de moins braves. Ces gens-là ont conservé l'audace, l'esprit d'initiative et le goût des aventures des hommes d'un autre âge; chez eux la civilisation n'a point amorti la vigueur du tempérament. Ce bateau norvégien est un mauvais sloop de vingt-cinq tonnes, avec un gréement de pacotille; l'équipage se compose de cinq ou six gamins de seize à dix-sept ans; le seul homme du bord est le patron, encore est-il blessé au pied, et sur ce mauvais sabot, avec cet équipage de moussaillons, il n'a pas craint d'affronter l'océan Glacial. Tous ces Norvégiens sont des survivants des anciens navigateurs du moyen âge avec l'atavisme de leur courage.

9 août. — Dès 6 heures du matin, nous « veillons » la *Manche*. Tout en observant l'entrée de la baie, Fichet s'astique soigneusement. Il rougirait de rentrer à bord sale et crotté... comme un explorateur, lui le capitaine d'armes, le symbole vivant de la discipline aux yeux de l'équipage. Pendant toute l'excursion il a gardé le petit col blanc; dans sa pensée il aurait subi une déchéance en paraissant moins propre qu'à bord. Ce petit morceau de toile blanche résume la psychologie de ce brave homme : le sentiment de la discipline, et le respect de son rang. De bons et dévoués serviteurs de la France, ces modestes sous-officiers de marine. Par leur exemple, ils donnent aux hommes soumis à leur contact journalier cet esprit de devoir et d'abnégation qui fait de nos équipages un corps d'élite.

Un autre type, le matelot Lecoq. Très grand amateur de « bordées » à terre, mais brave dans toute l'acception du terme. Sur mer comme sur terre, rien ne l'effraye. L'autre jour, pour la première fois de sa vie, il a mis le pied sur un glacier, et il s'est tiré d'affaire comme un montagnard. Dans la Rendal il a porté sans broncher un énorme sac de provisions, et sa vigueur a assuré le succès de notre expédition. Sans son aide, notre excursion aurait été limitée aux montagnes riveraines du fiord. Avec cela débrouillard, cuisinier, tailleur, cordonnier, Lecoq a appris tous les métiers sous toutes les latitudes.



UNE VALLÉE DE L'ADVENTBAY [1] (PAGE 292).

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

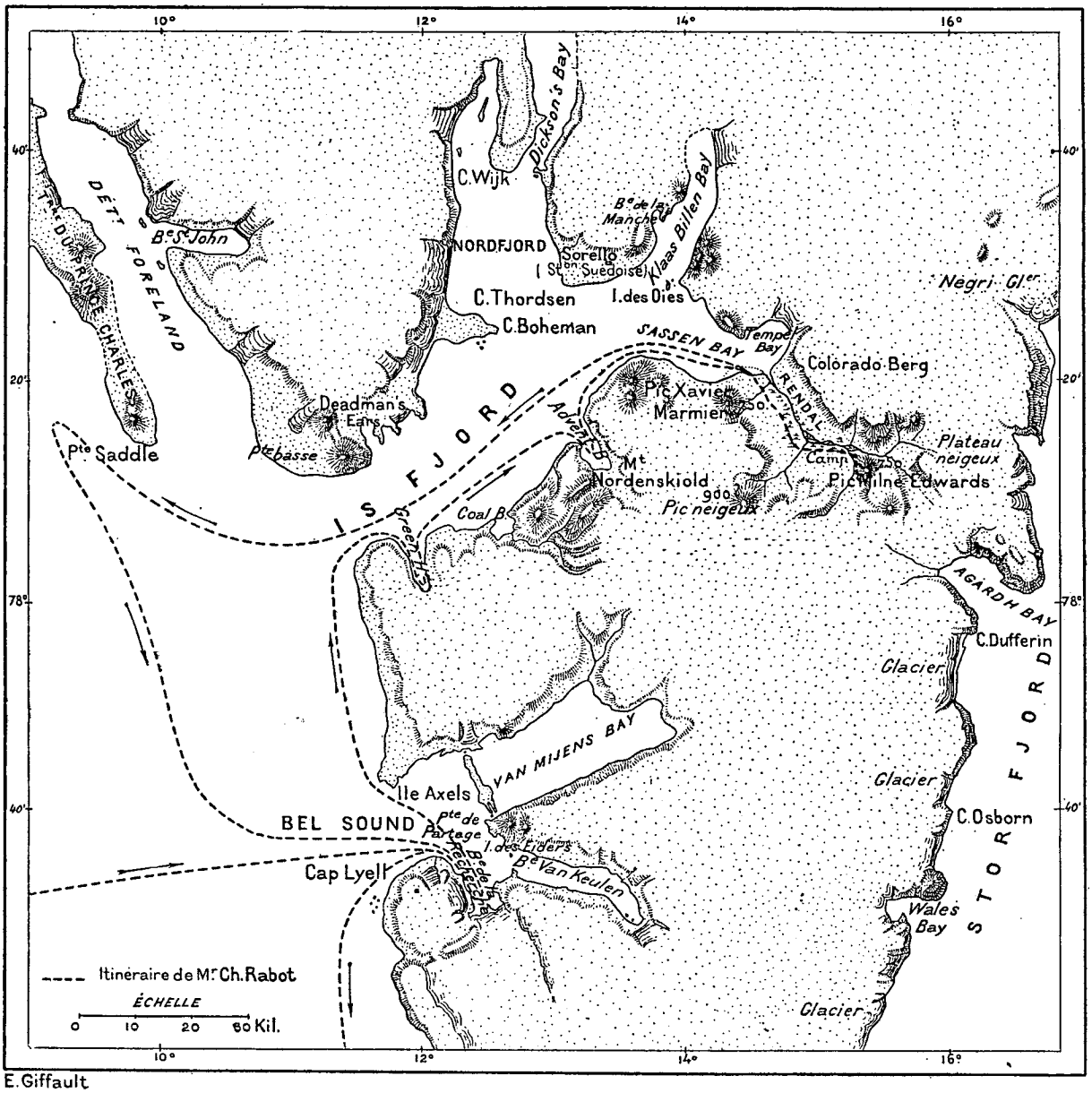
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CHASSE AU RENNE (PAGE 295). — DESSIN DE SLOM, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

A 8 heures, la *Manche* est en vue. Le patron norvégien hisse ses pavillons pour signaler notre présence, et bientôt la chaloupe à vapeur vient nous chercher. Une chaude réception nous est faite à bord. Le gaillard d'avant est peuplé de matelots, tous veulent voir arriver les « explorateurs ». Et les ours blancs? tion de consacrer deux jours de plus à l'excursion, les résultats auraient été plus importants et la traversée du Spitzberg effectuée. La discipline est la force des armées, dit le service en campagne. Sans y porter atteinte, les commandants des bâtiments qui auront dans l'avenir à leur bord des naturalistes dont ils



CARTE DU SPITZBERG.

En vrai voyageur qu'il est devenu, Lecoq affirme en avoir vu.

D'autres personnes, restées bien tranquillement à bord, formulent quelques critiques sur notre expédition et notre équipement. C'est dans l'ordre. Les gens impotents assis au coin du feu ne donnent-ils pas toujours tort à ceux qui reçoivent une averse? En tout cas nous avons pénétré dans la Rendal plus loin que tous les autres voyageurs, exploré une région inconnue dont nous rapportons la carte. Si j'avais eu l'autorisa- voudront faciliter les recherches, pourront consulter leurs hôtes sur le programme de leurs études. Ce procédé ne pourra qu'être utile à la science comme à la marine.

Pendant notre excursion, le bâtiment est resté mouillé dans la Skansbay, un excellent ancrage, signalé sur toutes les cartes et dans tous les ouvrages. L'hydrographie en a été soigneusement relevée par les officiers, et, pour compléter le travail, la baie a été débaptisée et rebaptisée *baie de la Manche*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

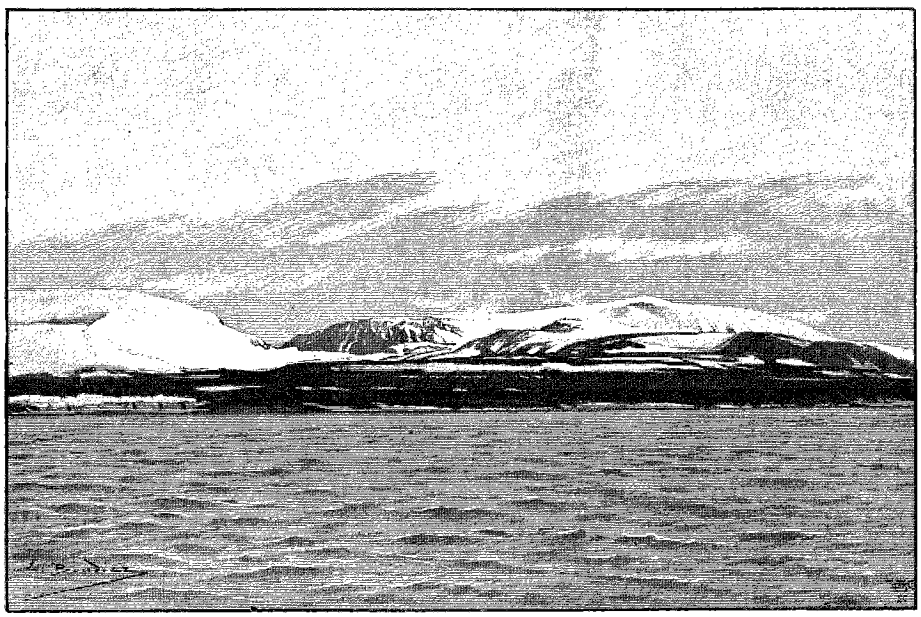
VI

Encore l'Adventbay. — En route vers le nord. — Retraite précipitée. — A la recherche de plantes fossiles — Végétation tertiaire du Spitzberg. — Une matinée théâtrale. — Retour en Norvège.

9 août. — Toute la journée le temps est très beau. A midi le thermomètre s'élève à + 7,8, la plus haute température observée pendant notre séjour au Spitzberg. Nous croisons dans la Sassenbay et à l'entrée de la Klaas Billenbay, pour permettre aux officiers de lever cette partie de l'Isfjord, très inexactement représentée sur les cartes. La dunette devient alors un vrai cabinet de travail.

A 4 heures, on embarque une escouade retour d'une excursion géologique aux environs du cap Thordsen, puis la *Manche* retourne mouiller dans l'Adventbay, où nous séjournons encore un jour.

Le 11 août, à 6 heures du matin, appareillage, puis en route pour Green Harbour! Trois heures plus tard, nous voici devant le « havre de la verdure », tout embrumé et tout enneigé. Un ciel d'encre rejoint une mer couleur de plomb, et sur cette noirceur de grandes taches blanches, un lavis inachevé.



GREEN HARBOUR [1].

On ne trouve pas de fond pour le mouillage, et la *Manche* se remet en marche vers la sortie de l'Isfjord. A petite distance nous longeons les falaises crétacées, qui contiennent de magnifiques empreintes végétales, convoitées ardemment par nos paléontologistes. Aucun ordre de débarquement n'est donné, et ce trésor nous passe devant le nez. Nous sortons bientôt de l'Isfjord et le bâtiment fait route au nord. Dans cette direction se trouve la banquise dont on parle tant à bord depuis un mois et que tout le monde a le désir d'apercevoir. Demain peut-être nous serons au milieu des glaces, nous verrons l'océan Glacial sous un aspect justifiant son nom, au lieu de cette mer plate et dégagée que nous parcourons depuis trois semaines. De ce côté nous ferons des observations intéressantes, et cet espoir met la joie au cœur de tout le monde. En voyage comme dans la vie, sans l'espérance du nouveau, l'existence traîne ennuyeuse. La mer est belle, le ciel dégagé, toutes les apparences du succès sont en notre faveur; peut-être pourrons-nous avancer très loin vers le nord.

Toute la journée nous défilons devant la côte nord de l'entrée de l'Isfjord, puis devant la longue île du Prince Charles, hérissée de hauts pics dentelés. A distance on dirait une lame de couteau ébréchée. Dans la soirée, ordre est donné de battre en retraite vers le sud pour aller nous blottir dans notre ancien mouillage de la baie de la Recherche. Ne dites rien, la discipline fait la force des armées.

12 août. — A 5 heures du matin, la *Manche* embouque le Belsound. Aussitôt la chaloupe à vapeur est mise à la mer pour nous conduire aux falaises de la côte sud. Nos explorations des jours précédents ont eu ce résultat de montrer que le gisement des plantes fossiles doit se trouver à l'entrée du fiord, et, en effet, aussitôt débarqués, nous tombons juste dessus.

Pour éviter des recherches inutiles aux explorateurs futurs, quelques renseignements topographiques sur cette célèbre localité géologique ne seront peut-être pas inutiles. Le gisement du cap Heer forme un petit îlot de schistes argileux inclus dans des quartzites appartenant au système Hekla-Hook des géologues scandinaves. Il est situé immédiatement à droite d'un ruisselet descendant du glacier de Scott. Sous ce nom on désigne la branche occidentale du large courant de glace dont le glacier de la pointe des Renards est la ramification orientale. Il se trouve juste dans la perpendiculaire passant par le milieu de la languette terminale du glacier. A haute mer la falaise est battue par la vague.

Suivant l'expression très juste de M. Nordenskiöld, ce rocher est un herbier fossile. Chaque bloc de pierre renferme une empreinte végétale dans un merveilleux état de conservation.

Aux âges antérieurs de la terre, le Spitzberg, le

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Grönland et toutes les terres polaires ont joui des splendeurs d'un climat tropical, puis subtropical. Dans ces régions actuellement stériles s'est épanouie la plus merveilleuse végétation. A l'époque miocène, alors que le climat du Spitzberg avait déjà subi un refroidissement marqué, des forêts de sequoias, de cyprès, de hêtres, de fougères, couvraient cette terre où nous ne trouvons aujourd'hui en fait d'arbres que le bouleau nain et de petits saules rampant sur le sol. L'histoire de cette importante modification du climat de la terre a été conservée par les roches mêmes qui en ont été témoins. A travers les siècles, les assises du Spitzberg ont conservé des empreintes des feuilles, des fruits, même les troncs de cette flore. Dans certaines falaises, chaque pierre, pour ainsi dire, est un document de l'histoire de notre globe.

Pendant plusieurs heures, le docteur et moi, nous abattons la roche pour mettre à jour des fossiles. Entraînés par l'ardeur de la recherche, nous ne nous apercevons pas de la montée de la mer, et lorsque nous avons reconnu le danger, à grand'peine notre précieuse collection peut-elle être sauvée. A 2 heures et demie, la chaloupe à vapeur vient nous chercher, — pas facile l'embarquement de nos cailloux ! — puis nous rentrons à bord, satisfaits de notre journée. Jusqu'ici le Muséum d'histoire naturelle ne possédait aucun spécimen de ces végétaux tertiaires provenant du Spitzberg. En 1888 j'avais réussi à rapporter du Grönland une série de plantes fossiles, la première des régions polaires qui soit entrée dans nos musées. J'étais heureux de contribuer une fois de plus à l'enrichissement de nos collections nationales.

Le 14, fête à bord pour célébrer la fin de notre séjour au Spitzberg. D'après les instructions ministérielles, la durée de l'excursion sur cette terre ne doit pas dépasser deux semaines. Demain ce délai expire et l'on a hâte de partir. Grand déjeuner chez le commandant; ensuite représentation de *l'Affaire de la rue de Lourcine*. Avec les accessoires de la timonerie, une scène a été disposée sur le pont, et l'ingéniosité des matelots a suppléé à l'insuffisance du magasin des costumes. Un jupon d'étamine rouge, un gilet blanc de cuisinier, un paquet d'étoupe pour la chevelure, constituent le costume de Mme Lenglumé, un jeune chauffeur imberbe, rougissant comme une jeune fille. Malgré la pauvreté du décor et des costumes, la pièce a le plus grand succès. Ce serait une joie pour M. Sarcey de voir ses théories théâtrales confirmées au Spitzberg.

Les spectateurs sont frileusement enveloppés de fourrures. Cinq degrés au-dessus. Pendant les entr'actes on bat la semelle, et pour chasser l'onglée on applaudit à tout rompre. Jamais le répertoire français n'avait été joué à une aussi haute latitude, et l'entrain des acteurs comme celui du public ne se ressent nullement du voisinage des glaces.

Le lendemain 15, la *Manche* appareille dès le matin pour quitter définitivement le Spitzberg et faire route vers la Norvège.

Dans la soirée les cimes aiguës du Spitzberg se perdent dans les brumes, et, en dernier adieu, cette terre polaire nous envoie un gros temps. Le ciel devient sale de *crachin*, l'horizon est bas et la mer s'enfle en grosses rondeurs lourdes. Toute la nuit, la *Manche* monte et descend sur la vague comme un bouchon. Le lendemain matin le vent tombe et nous continuons paisiblement notre route au sud.

Encore quarante-huit heures de brume, puis le troisième jour, dans un rayonnement de radieuse clarté, apparaît la côte de Norvège. Dans la soirée, la *Manche* entre dans un large fiord, et le lendemain mouille à Tromsö.

CHARLES RABOT.

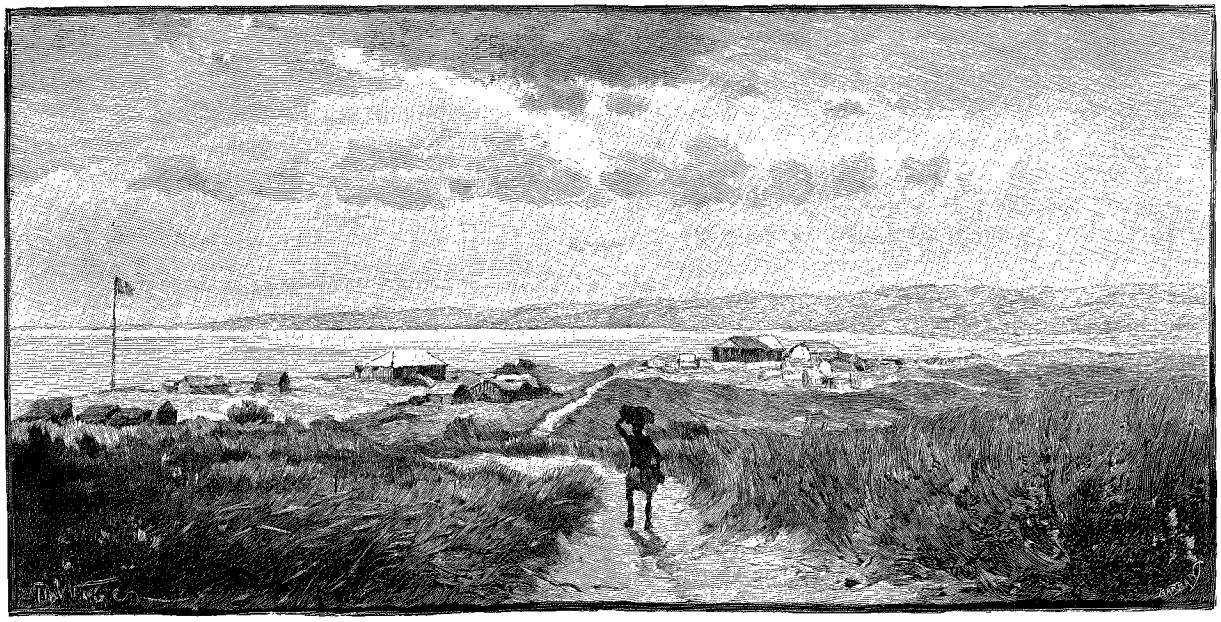
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



DÉBARQUEMENT EN « BERTON [1] » (PAGE 294).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE DE LOANGO, PRISE DU SENTIER DE BRAZZAVILLE [1].

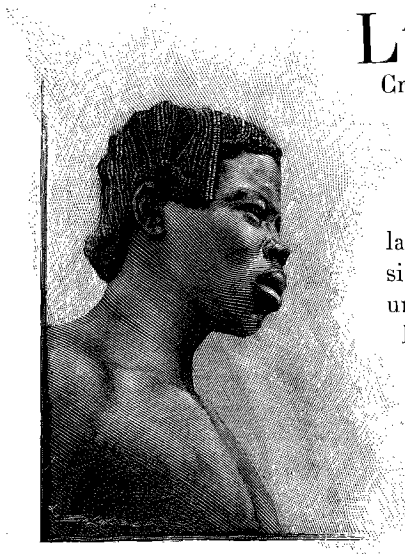
LA MISSION MAISTRE [2]

(DU CONGO AU NIGER A TRAVERS L'AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. C. MAISTRE.

I

Origine et départ de la mission. — A travers la colonie du Congo français. — Le poste de la Kémo. — Départ pour l'inconnu. Les Ndris et leur pays. — Échange du sang. — La grande brousse. — Abandonnés par les guides.



BANZIRI [3].

La nouvelle du massacre de la mission Crampel venait de parvenir en France; c'était pour la famille et les nombreux amis du vaillant explorateur, déjà si connu et si estimé, une perte irréparable, et pour la cause française en Afrique un véritable désastre. Chacun se rappelle en effet ce plan si audacieusement conçu par Crampel, ce projet de traverser l'Afrique du Congo à l'Algérie dans le dessein de réunir sur les bords du lac Tchad nos trois colonies de l'Algérie, du Sénégal et du Congo. Maintenant que ce projet, considéré alors comme une utopie, est près d'être accompli, il n'est pas inutile de rappeler le nom de celui qui en fut l'auteur et qui a si généreusement sacrifié sa vie pour sa réalisation.

Crampel venait de succomber et avec lui la plupart de ses compagnons; presque en même temps, l'un des meilleurs lieutenants de M. de Brazza, M. Fourneau, attaqué, sur la haute Sangha, par des forces vingt fois supérieures, avait dû revenir à Brazzaville, au moment où arrivait dans ce poste la mission Dybowski, chargée de ravitailler et d'appuyer l'expédition Crampel. Telle était notre situation à la fin de 1891 sur les frontières nord de notre colonie du Congo. Le Comité de l'Afrique française, qui avait envoyé M. Dybowski, s'émut de cette situation et, jugeant qu'après ces échecs successifs les forces de cette mission seraient peut-être insuffisantes pour passer du bassin du Congo dans celui du lac Tchad, décida l'envoi d'une expédition de secours destinée à renforcer la mission Dybowski et à opérer conjointement avec elle.

A peine revenu d'un voyage de deux ans à Madagascar, voyage fait sous la direction du docteur Catat et qui avait été pour moi une excellente préparation, il me tardait déjà de refaire connaissance avec la brousse et de voir enfin cette mystérieuse Afrique dont les charmes inconnus m'avaient toujours attiré.

1. *Dessin de Weber, gravé par Barbant.*

2. *Voyage exécuté en* 1892-1893. — *Texte inédit.* — *Les dessins ont été faits d'après les photographies prises par M. Bonnel de Mézières, membre de la mission.*

3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Un de mes vieux amis, M. Gauthiot, si connu dans le monde géographique, et à qui j'avais confié mes projets, m'avait présenté dès mon retour au secrétaire général du Comité, M. Percher (Harry Alis). Bien souvent ensemble nous avions causé de Crampel et de son entreprise; Harry Alis avait été son ami intime et son principal confident. En apprenant la catastrophe, je lui télégraphiai que j'étais prêt à partir; il me présenta aussitôt au Comité, qui, malgré mes vingt-trois ans, n'hésita pas à me confier le commandement de la nouvelle expédition. M. Étienne, alors sous-secrétaire d'État aux colonies, le Ministre des affaires étrangères et le Ministre de la guerre voulurent bien s'intéresser à l'expédition et aider le Comité en me donnant de larges subventions et un matériel considérable.

Le 10 janvier 1892, je m'embarquai à Bordeaux avec mes compagnons européens, dont trois, MM. Clozel, de Béhagle et Bonnel de Mézières, devaient m'accompagner pendant tout le voyage; M. Riollot, chargé de recruter des porteurs sur la côte de Guinée, ne put nous rejoindre à Brazzaville et s'engagea plus tard dans la mission du duc d'Uzès.

Après avoir touché à Dakar, où je pris une quarantaine de laptots destinés à former l'escorte, l'expédition débarquait à Loango, poste du Congo français servant de point de départ aux caravanes qui se dirigent vers Brazzaville.

En trois semaines je pus réunir dans les diverses factoreries 400 porteurs, les acheminer sur l'intérieur par petites caravanes, et quitter moi-même la côte. Je ne m'étendrai pas sur cette partie de notre voyage à travers la colonie du Congo français. M. Dybowski a fait ce voyage dans les mêmes conditions que moi et en a donné un récit fort intéressant dans le *Tour du Monde*[1]. Je dirai simplement qu'il s'est effectué dans des conditions exceptionnelles de rapidité et de sécurité, grâce surtout aux bons offices de l'administration du Congo français et, en particulier, de M. de Chavannes, lieutenant gouverneur, rencontré au Gabon, et de M. Albert Dolisie, administrateur principal du haut Congo, dont je n'oublierai pas l'aimable hospitalité à Brazzaville. Qu'il me soit permis aussi d'adresser des remerciements tout spéciaux à MM. de la Fontaine et Greshoff, agents généraux de la Compagnie hollandaise du Congo établie sur le territoire français, et au directeur de cette maison à Rotterdam pour les services exceptionnels rendus à la mission.

A Brazzaville, où nous arrivions après trente jours de marche, je rencontrai M. Dybowski. Après avoir poussé une pointe rapide vers El-Kouti et châtié quelques-uns des meurtriers de Crampel, il avait laissé son personnel dans un petit poste créé sur la rivière Kémo, affluent de l'Oubangui, puis, redescendant le Congo, était venu au-devant de nous; mais, malade depuis longtemps déjà, et voyant son état s'aggraver de jour en jour, il dut se décider à rentrer en France en me laissant l'entière direction de la mission. Il me fallait donc en toute hâte gagner la Kémo. Deux canonnières, le *Djoué* et l'*Alima*, furent mises à ma disposition par M. Dolisie, et en quarante-deux jours, remontant le Congo et l'Oubangui, j'arrivais au poste de Bangui, où les bateaux à vapeur doivent s'arrêter. A Liranga j'avais trouvé l'ancien second de M. Dybowski, M. Brunache, qui n'hésita pas à repartir et devint mon second; à Bangui je rencontrai un autre membre de la mission, M. Briquez, qui sur sa demande fut chargé de l'escorte.

A Bangui nous nous embarquons dans des pirogues banziris[1], et, après un jour d'arrêt aux Ouaddas, où je recevais la visite du chef Mpaka et de quelques Sabangas, nous arrivions enfin le 12 juin au poste de la Kémo, cinq mois après notre départ de Bordeaux.

Ce poste, créé sur la rive gauche de la rivière Kémo, affluent de l'Oubangui, est situé par 5° 23′ de latitude nord, entre le pays des Togbos et celui des Langouassis. C'était désormais ma base d'opérations, mon véritable point de départ vers l'inconnu. Avec l'aide de mes compagnons, je commence immédiatement à organiser la caravane en groupant les divers éléments à ma disposition, et choisissant dans le matériel ce qui me paraît le plus indispensable, car, faute de porteurs, nous sommes obligés d'abandonner la plus grande partie de nos marchandises.

Mon plan est définitivement arrêté :

Je compte m'avancer le plus possible vers le nord, dans la direction du Baguirmi, puis, si les circonstances ne nous permettent pas de pousser jusqu'au lac Tchad, je suis décidé, au lieu de revenir sur mes pas vers l'Oubangui, à gagner la côte ouest par une route nouvelle, en rejoignant si c'est possible la Bénoué à Yola; de cette façon, nous couperons par le milieu ce vaste espace inexploré compris entre l'Oubangui, le Baguirmi et l'Adamaoua et qui doit devenir français.

L'expédition comprend au départ mes cinq compagnons européens, MM. Brunache, Clozel, Briquez, de Béhagle et Bonnel de Mézières, soixante hommes d'escorte et environ cent vingt porteurs.

Les Sénégalais forment dans la caravane un groupe spécial; ils sont soldats et se considèrent comme de beaucoup au-dessus des porteurs; le fait est qu'ils leur sont bien supérieurs en général comme intelligence. Ils sont, du moins la plupart, bons soldats, braves, quoique un peu vantards, et aimant surtout à tirer des coups de fusil pour faire du bruit.

Dressés et disciplinés par M. Briquez, mes Sénégalais, dont une moitié avait déjà fait partie de la mission Dybowski, font vraiment honneur à leur instructeur.

Ils sont très fiers de leurs armes, *kropatcheks* à neuf coups ou carabines Gras, et ont une vraie bonne mine sous leur uniforme. Chacun d'eux, en plus de ses armes et de son équipement, porte quinze paquets de

1. Voy. *Tour du Monde*, t. LXV, p. 113 à 176.

1. Les Banziris, que MM. Dybowski et Nebout ont longuement décrits dans *le Tour du Monde* forment une des plus belles races de l'Afrique centrale.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cartouches, un outil, un seau en toile, une corde à fourrage, etc.

Ces tirailleurs représentent à peu près toutes les tribus du Sénégal : Ouolofs, Toucouleurs, Bambaras, Sarakolés, Gambiens, etc., chacun ayant les caractères propres à sa race. Les Ouolofs sont de braves gens, assez tranquilles, mais malheureusement parmi eux s'en trouvent quelques-uns qui ont traîné leur existence dans les rues de Dakar ou de Saint-Louis et qui y ont pris tous les vices de la civilisation. Les Toucouleurs sont nombreux dans l'escorte et en général sont très désagréables, très remuants, toujours à réclamer à tout propos, avec cela très bons soldats, braves et solides au poste. Les Sarakolés sont beaucoup plus faciles à tenir.

Voici d'ailleurs le portrait de quelques-uns de nos hommes d'escorte :

Sergent Bougouma, Ouolof âgé d'une trentaine d'années. Taille, 1 m. 80, fort en proportion. Au Congo depuis cinq ou six ans, a fait plusieurs voyages dans l'intérieur avec M. de Chavannes et le capitaine Decazes, occupait en dernier lieu l'emploi de sergent de police à Libreville, remplit les mêmes fonctions dans l'expédition. C'est un garçon intelligent, dévoué et très courageux.

Sergent Samuel, petit et fort, avec une bonne figure, excellent soldat et bon gradé, plein de bonne volonté, capable en tout point de remplir une mission de confiance. Ancien sergent aux tirailleurs sénégalais.



M. MAISTRE [1].

Sergent Diemis, vingt-cinq ans environ, petit, avec une physionomie réjouie; intelligent et ayant bonne volonté, mais manquant peut-être un peu d'énergie dans le commandement.

Caporal Abdou Diaye, Toucouleur, ancien laptot de la flottille du Sénégal, homme énergique, très réservé, parlant peu, paraissant même un peu sournois; c'est un bon soldat, mais à surveiller.

Caporal Alioun, de race Foulbé, avec le teint jaunâtre et les cheveux noirs peu crépus, très jeune. C'est un lettré, sachant lire et écrire l'arabe, donnant des leçons à ses camarades. Très bon garçon et plein de bonne volonté, mais maladif et manquant un peu d'énergie.

Boubakar, Ouolof des environs de Dakar, excellent soldat, très débrouillard et très dévoué; ancien aide-infirmier à l'hôpital de Saint-Louis, il aide beaucoup M. Brunache pour le pansement des plaies des malades, cumule ces fonctions avec celles de charpentier, menuisier, etc.

Ahmadi Fatouma, mon ordonnance; bon soldat, mais grincheux comme tous les Toucouleurs; petit et laid, très amusant quand il parle des indigènes, qu'il appelle *hommes sauvages*, et des aides de cuisine, qu'il traite fort irrespectueusement et sur un ton de mépris de *gargouilloux* et de marmitons. Je voudrais pouvoir dire un mot de chacun de ces braves gens, qui, sauf quelques rares exceptions, se sont toujours montrés très dévoués et nous ont rendu de grands services, mais il m'est impossible de les nommer tous.

Dans l'escorte se trouvent aussi cinq survivants de la mission Crampel, deux Bassas et trois Pahouins, ces derniers excellents chasseurs.

Les porteurs appartiennent à différentes tribus :

1° D'abord des indigènes du haut Kassaï, esclaves libérés par les soins de l'Administration du Congo français. Ce sont des hommes grands et forts, aux épaules solides, portant avec facilité leurs charges de 30 kilogrammes et souvent plus. Très braves gens, fort tranquilles, ne réclamant jamais et faisant consciencieusement leur devoir. Très habiles pour construire en quelques minutes de petites huttes en branchages et en herbes, très suffisantes comme abris provisoires. Tonio, leur chef ou contremaître, est un homme d'une trentaine d'années, gros et grand, avec une bonne grosse figure. Deux jeunes Kassaïs d'une quinzaine d'années font le service de boys; l'un d'eux, Kattalaï, amuse tout le monde par ses gamineries et sa vivacité.

2° Les Veyboys ou indigènes de l'intérieur de Liberia, au nombre d'une cinquantaine, ont été mis gracieusement à la disposition de l'expédition par M. Greshoff, agent général de la maison hollandaise, qui en cela m'a rendu un service signalé, car je manquais absolument de porteurs, mais que de mal pour la surveillance de ces gens-là ! Petits, chétifs et mal faits, menteurs, voleurs et maraudeurs, il serait difficile de trouver une réunion de cinquante vauriens pré-

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sentant plus de défauts physiques ou moraux. Avec eux il faut être d'une sévérité excessive et punir impitoyablement les coupables chaque fois qu'on les prend. Parmi ces Veyboys et parmi les plus vicieux se trouve un nommé Africa, ancien déserteur de l'expédition Stanley.

3° Les Kroumen, engagés au nombre d'une douzaine lors de mon passage à Konakry et Sierra Leone. Je me rappellerai toujours ce recrutement, la police locale ayant été obligée d'accompagner nos recrues jusqu'à l'embarcadère pour les protéger contre leurs nombreux créanciers, qui voulaient les empêcher de partir avant d'avoir été payés.

L'un de mes hommes, le nommé Momo, bien laid cependant, était poursuivi ou plutôt harcelé par trois ou quatre femmes qui lui réclamaient une dette; malgré la protection de la police, mon Momo ne savait de quel côté se tourner et faisait une tête vraiment grotesque.

4° Huit Pahouins, miliciens de la colonie du Congo français, mis à ma disposition comme porteurs; petits et paraissant chétifs, mais très résistants et faciles à tenir.

Pour compléter, deux Ballalis des environs de Brazzaville, quatre jeunes Boubanguis de Nkouandja, trois femmes Togbos, etc., et enfin notre chef cuisinier, le Gabonais Adongo ou Dominique, dont je veux dire un mot.

Il est tout petit, bossu et mal fait, avec les bras très longs, une grosse tête et le corps velu, il rappelle plutôt un chimpanzé qu'un homme. Au physique c'est presque un monstre, au moral un très brave homme, travailleur infatigable, plein de bonne volonté et connaissant très bien son métier. Pendant la route il porte bravement sa charge; à peine arrivé à l'étape, le voilà avec ses aides à côté de son feu et au milieu des casseroles et des marmites, qu'il ne quitte plus jusqu'au départ.



M. BRUNACHE [1].

Voici brièvement le détail de ce que nous emportons :

4 tentes; 13 charges de bagages personnels pour moi ou mes lieutenants; 2 caisses de pharmacie; 1 caisse d'instruments; 1 canot Berton en deux sections; 3 caisses d'argenterie pour cadeaux aux chefs; 3 caisses de soieries; 4 caisses de drap vert et écarlate; 1 ballot de drap commun; 2 ballots d'étoffes algériennes; 3 ballots de coton blanc écru; 3 ballots de guinée bleue; 1 ballot d'étoffes diverses; 1 ballot de burnous rouges, de couvertures de couleur, de turbans, etc.; 3 caisses de marchandises diverses (Corans, chapelets musulmans, couteaux, rasoirs, miroirs, perles dorées), etc.; 12 caisses de perles bayakas; 3 charges de cauris; 15 caisses de cartouches Gras; 3 caisses de cartouches de chasse; 2 charges de sel; 4 charges de riz; 10 charges de conserves diverses; 4 caisses de matériel divers (cuisine, outils, etc.).

Tout le reste de mon matériel est renvoyé à Bangui, où j'ai du reste laissé la plus grande partie de mes marchandises d'échange, en voyant qu'il m'était impossible de recruter sur place un plus grand nombre de porteurs.

Le 29 juin, les préparatifs sont finis, et dès la veille l'ordre de départ a été donné. Mais pour sortir du poste, un premier obstacle se présente, c'est la traversée de la Kémo; il existe bien un pont de lianes dont se servent les indigènes de Krouma, mais ce pont est en si mauvais état qu'il est jugé impraticable pour des porteurs pesamment chargés; il faut se décider à faire passer toute l'expédition dans le canot Berton; l'opération prend plusieurs heures, car si la rivière n'a pas plus de 30 mètres de large, l'embarcation est si petite qu'il faut faire un nombre infini de voyages; enfin nous sommes tous sur la rive droite; le clairon sonne en avant et l'expédition s'ébranle dans le plus grand ordre. Quelques Sénégalais éclairent la route, à 50 mètres en avant; je viens après eux avec MM. Briquez et Bonnel et l'avant-garde; puis marchent les porteurs, dirigés par MM. Brunache et Clozel, avec deux sections de laptots et M. de Béhagle, qui commande l'arrière-garde.

Suivant à peu de distance la rive droite de la Kémo, indiquée nettement par une épaisse ligne de verdure, nous traversons de nombreux villages togbos. Les indigènes, habitués depuis longtemps déjà aux Blancs de la Kémo, accourent sur notre passage : beaucoup nous font la conduite et pour une pincée de perles consentent à prendre sur leur tête les charges de nos hommes; cela double bientôt notre caravane; et, comme nous marchons à la file indienne, elle ne tarde pas à se dérouler sur plus d'un kilomètre de longueur. La surveillance en est rendue très difficile, mais au moins pendant ce temps nos porteurs ne se fatiguent pas et conservent leurs forces pour des moments plus pénibles. Un de nos nouveaux compagnons, très gai, marche devant moi tout en jouant d'une sorte de guitare ou de violon très répandu au nord de l'Oubangui et décrit par Schweinfurth comme étant aussi en usage chez les Mombouttous.

Dans cette première journée nous faisons naturellement très peu de chemin; le passage de la Kémo nous

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a fait d'abord perdre toute la matinée, et puis nos noirs ne sont pas encore habitués à cette discipline dans la marche : chacun voudrait aller à sa guise; quelques-uns, après plusieurs mois d'inaction, soit à la Kémo, soit à bord des chaloupes à vapeur, sont complètement déshabitués de la marche. Il en résulte des à-coups, des retards; mais, pour ne pas couper la caravane en plusieurs tronçons, chaque fois que le clairon de l'arrière-garde signale un accident, la tête de la colonne s'arrête. Au bout de quelques jours, grâce à mes compagnons européens, nos noirs étaient au pli et tout allait régulièrement. Cette discipline militaire, nous l'observions aussi dans les campements. Tous les soirs, en arrivant à l'étape, un emplacement était choisi : Sénégalais et porteurs, armés de haches et de machetes, débroussaillaient le terrain; les tentes étaient dressées toujours dans le même ordre, avec les bagages au milieu; tout autour des tentes, les porteurs campaient dans de petites huttes faites en quelques minutes au moyen de branchages et de grandes herbes, et les Sénégalais, divisés en quatre sections, bivouaquaient sur les quatre faces du camp qu'ils étaient chargés de protéger; aux angles, et à 50 mètres en avant, se trouvaient les quatre avant-postes avec leurs factionnaires constamment de garde.

On pourra considérer ces précautions comme inutiles ou les trouver exagérées; pour moi, je les crois indispensables dans un voyage comme celui que nous venons de faire; elles nous ont certainement épargné bien des attaques.



M. CLOZEL [1].

Le lendemain de notre départ, après avoir passé la frontière des pays togbos, nous campions au milieu d'un pays inhabité, sorte de marche ou territoire neutre comme il s'en trouve toujours en Afrique entre deux tribus différentes.

A peine suis-je installé dans ma tente, que M. Brunache m'amène un individu qui vient de se présenter au camp en prononçant quelques mots d'arabe. Il ne paraît pas très rassuré sur l'accueil qui l'attend. Peut-être craint-il, après le massacre de Crampel par des musulmans, que sa connaissance, d'ailleurs fort imparfaite, de la langue arabe, ne soit pour lui une mauvaise note. Mais alors quel est son but en venant nous trouver, et pourquoi s'est-il trahi par ses premières paroles?

M. Brunache l'interroge avec beaucoup de prudence, et, pour ne pas l'effaroucher, lui pose d'abord plusieurs questions insignifiantes, auxquelles il répond sans trop se faire prier. Voici ce qu'il nous raconte :

Il s'appelle Ali et appartient à la grande tribu des Ndris, que nous allons bientôt rencontrer. Dans sa jeunesse il a vu les musulmans (c'est probablement un esclave fugitif du Dar-Rouna, mais il ne veut rien dire à ce sujet).

Au delà du pays des Ndris, ajoute-t-il, nous traverserons un désert, puis nous trouverons des marigots coulant vers le nord et allant se jeter dans une grande rivière, le Gribingui, encore éloignée de cinquante jours de marche; cette rivière est très grande et très profonde; les Smoussous et les Tourgous (musulmans du Ouadaï) la traversent sur des radeaux pour venir piller les pays du sud. Enfin il a entendu vaguement parler du Commandant (Crampel), tué dans le nord-est.

Ali en connaît certainement beaucoup plus long, mais il paraît décidé à ne rien dire. Sur la promesse d'un beau cadeau, il consent cependant à nous servir de guide jusqu'au Gribingui; il peut nous être fort utile, mais il faudra le surveiller.

Ali n'a pas du tout le type des Togbos; il a une figure large et régulière, encadrée par une grande barbe noire, avec cela un air intelligent, des yeux très vifs, des lèvres et des narines relativement minces. Comme vêtement, une longue chemise en étoffe du pays lui tombe jusqu'aux chevilles et remplace ou plutôt complète le pagne très rudimentaire des indigènes. Pendant la marche il roule cette chemise en turban tout autour de la tête.

Sous sa conduite, la mission arrive au premier village ndri, celui du chef Azamgouanda, qui est un de ses amis : nous sommes en effet fort bien reçus et nous nous apercevons tout de suite qu'Ali est un personnage important, fort connu de tous et dont l'amitié n'est pas à dédaigner. Le village près duquel nous campons est considérable et paraît assez prospère; les huttes sont propres, spacieuses et bien construites. Le toit conique, qui arrive presque jusqu'au sol, repose sur un mur circulaire haut de 40 centimètres environ, formant la cloison de la hutte; la porte, très basse, nous force à ramper sur les genoux pour pénétrer dans l'intérieur. Cette porte, de forme arrondie, avance légèrement sur le reste de la case, pour mieux protéger de la pluie. Tout autour des habitations se trouvent des greniers posés sur pilotis et dans lesquels les indigènes enferment leurs récoltes de mil, de sorgho, de maïs et d'arachides, puis de petites plates-formes supportées par quatre fourches plantées en terre et servant à deux fins : en dessous se trouve le foyer et à côté un

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ou deux lits rudimentaires formés de branchages supportés à quelques centimètres du sol par de petits piquets, tandis que le dessus sert de débarras; on y voit amoncelés du bois à brûler, de la paille, quelques ustensiles de ménage, etc., c'est-à-dire tout ce qui pourrait encombrer l'intérieur de l'habitation.

Le pays des Ndris, habité par une population très dense, s'étend au loin vers le sud-ouest, parallèlement à l'Oubangui. M. de Brazza et ses lieutenants ont retrouvé ces indigènes jusque dans la haute Sangha. Les hommes sont grands, forts et bien découplés, très noirs de peau. Quelques-uns ont la tête rasée complètement ou en partie, d'autres au contraire ont les cheveux longs et nattés de différentes façons; comme tatouages, trois cicatrices parallèles coupant chaque joue de l'oreille à la bouche.

Les femmes, en général fort laides, portent comme unique vêtement un bouquet de feuilles suspendu à une cordelette qui sert de ceinture; ce costume, très répandu dans le centre de l'Afrique, est des plus simples, comme on le voit, mais il a au moins l'avantage de pouvoir être renouvelé fréquemment et sans aucuns frais.



M. BRIQUEZ [1].

Les deux sexes ont les incisives supérieures limées en pointe, comme d'ailleurs presque toutes les populations anthropophages du centre de l'Afrique, et la figure est presque toujours enlaidie par des déformations artificielles. Les narines et les lèvres sont percées et garnies de divers ornements : c'est d'abord le *baguéré*, sorte d'aiguille en cristal de roche qui traverse l'une des lèvres, parfois remplacé ou complété par le *tombo*, ornement en étain ou en cuivre, puis de petits morceaux de bois ou d'ivoire, ou encore d'étain, fixés dans les narines.

Ces Ndris sont, comme je l'ai dit, anthropophages, et il paraît même qu'ils mangent leurs morts au lieu de les enterrer, mais je n'oserais l'affirmer. Ils ont une notion très rudimentaire d'une puissance supérieure, résidant dans l'*Ivré* ou Iévré (ciel), se manifestant par certains phénomènes de la nature : la foudre, la pluie, etc. L'Ivré serait, d'après eux, le séjour des morts. A côté de ces croyances très vagues, très indécises, à une vie future et à une puissance surnaturelle, règne un fétichisme absolu. Un arbre, une plante spéciale ou un piquet planté en terre dans le village, forme le fétiche commun soit à tout le village, soit à une famille; on lui fait des offrandes, que l'on dépose à côté dans de petites corbeilles ou des calebasses. Chaque indigène a de plus un certain nombre de gris-gris ou amulettes, fétiches individuels qu'il place dans sa case ou porte constamment sur lui : ce sont tantôt de petits animaux grossièrement sculptés dans un morceau de bois, tantôt une dent de carnassier, une griffe ou un objet quelconque; à chaque fétiche est attachée une idée particulière.

En présence de la bonne volonté d'Azamgouanda et de son importance comme chef de l'une des grandes fractions des Ndris, je décide de passer avec lui un traité. Un assez long palabre a lieu, dans lequel j'explique au chef tous les avantages qu'il retirerait en acceptant la venue des Français dans son pays; il sera, d'une part, à l'abri de toutes les razzias des musulmans et, d'un autre côté, pourra directement vendre son ivoire aux commerçants français, au lieu de l'expédier à grands frais jusqu'à l'Oubangui à travers le pays des Togbos et des Ouaddas. Azamgouanda paraît convaincu; d'ailleurs il a entendu parler des blancs de la Kémo, et notre réputation est excellente; aussi accepte-t-il tout ce que je lui propose.

Pour donner à la cérémonie un certain éclat, je fais réunir tout le personnel de l'expédition, les Sénégalais en armes et en grand uniforme, et, devant tous les indigènes du village, je remets au chef un pavillon français en même temps que le double du traité auquel il vient d'apposer une croix. Azamgouanda reçoit ensuite le cadeau diplomatique : des étoffes, des verroteries, etc., et se retire fort satisfait, mais en insistant vivement pour que nous restions plusieurs jours dans son village.

Ali, qui dans cette circonstance nous a été fort utile, vient ensuite me trouver et me demande de faire avec lui l'échange du sang; j'accepte, et la cérémonie a lieu immédiatement; elle n'est d'ailleurs pas compliquée : avec une lancette que je lui prête pour la circonstance, il me fait au bras une petite incision et en suce le sang; je prends ensuite la lancette et lui fais la même opération; nous sommes désormais frères de sang, et nous nous devons mutuellement aide et protection.

Après un grand jour de repos à Azamgouanda, nous reprenons la marche vers le nord; en sortant du village, nous avons tout d'abord à traverser la Tomy, affluent de la Kémo, que j'avais déjà rencontrée dans mon voyage à pied des Ouaddas au poste de Kémo. La rivière, large de 30 mètres, est profonde, et le courant rapide; heureusement il existe un moyen de passage : entre les grandes branches de deux arbres situés sur chaque bord, les indigènes ont jeté un pont suspendu, sorte de berceau soutenu par d'énormes lianes et formé

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par un entrelacement de branches flexibles et de lianes plus petites. Le passage effectué sans incidents, nous suivons la rivière à petite distance, traversant de grandes plantations de mil, de patates, d'arachides, qui entourent de nombreux villages.

Malheureusement la marche est très lente, car l'état sanitaire de la caravane est loin d'être bon; nos hommes souffrent presque tous de la fièvre et de douleurs d'intestins, et nous Européens nous sommes aussi fort éprouvés; c'est une véritable épidémie, causée, je crois, surtout par l'excessive humidité, car depuis notre départ nous avons eu la pluie tous les jours; j'ai de plus un Sénégalais, mon ordonnance, Ahmadi Fatouma, qui est dans l'impossibilité de marcher; pendant deux jours je le fais porter en *tipoy* (hamac porté par deux hommes), puis je me décide à le renvoyer vers l'Oubangui pendant qu'il en est temps encore, en le confiant à quelques indigènes de bonne volonté.

Malgré tous ces retards, l'expédition parvient le 9 juillet au grand village d'Amazaga, la dernière agglomération des Ndris que l'on rencontre vers le nord. Les renseignements donnés par Ali nous sont confirmés; plus loin vers le nord s'étend un vaste désert; il va falloir, avant de s'y engager, trouver des guides et réunir des vivres en quantité suffisante.

Pendant deux jours ce ne sont que préparatifs; chaque homme reçoit sa paye pour une semaine et doit se pourvoir de vivres en conséquence[1]. Nuit et jour nous entendons dans le village le bruit des pilons occupés à écraser le grain; les femmes font ce travail pendant que les hommes viennent causer avec nous et nous exagèrent les dangers qui nous attendent dans la grande brousse et plus loin vers le nord.

C'est à Amazaga que nous fêtons, en l'avançant de quelques jours, le 14 juillet : le camp est pavoisé; l'escorte et le personnel de porteurs, en grande tenue, sont passés en revue; puis on organise des jeux : courses avec obstacles, mâts de cocagne, etc.

Amazaga signe le même traité que son voisin Azamgouanda et voudrait aussi nous retenir plus longtemps dans son village; Ali lui-même insiste pour que nous ne partions pas vers le nord, mais nous n'avons pas de temps à perdre; je tiens à gagner le plus tôt possible le bassin du lac Tchad.

1. Pendant presque tout le voyage, l'allocation journalière, en dehors de la solde des Sénégalais et des porteurs, a été d'une cuillerée à café de petites perles blanches appelées *bayakas*; avec ces bayakas ils devaient pourvoir eux-mêmes à leur nourriture, et ils y arrivaient très facilement. Beaucoup même trouvaient le moyen de se procurer certaines douceurs.



M. BONNEL DE MÉZIÈRES[1].

Le 11 juillet, après avoir avec beaucoup de peine trouvé quelques hommes de bonne volonté pour nous servir de guides, nous nous engageons dans le désert. Au moment du départ on me signale une désertion, celle d'un Sabanga, effrayé probablement par les racontars des Ndris; cette désertion est la deuxième depuis le départ : à Azamgouanda, nous avions déjà perdu une jeune femme, que m'avait donnée le chef Krouma avant mon départ et dont j'avais moi-même fait présent à l'un des deux sergents sénégalais. J'avais probablement fait ainsi une grave injure à cette aimable personne, car elle prit la fuite à la première occasion.

Le pays présente un aspect monotone et ressemble beaucoup à ceux que nous avons déjà traversés depuis la Kémo, moins les villages. C'est une région uniformément accidentée, coupée de nombreux ruisseaux, coulant en général dans un lit encaissé. Le sous-sol est formé d'une roche ferrugineuse de couleur foncée que l'on retrouve presque partout dans l'Afrique centrale et dont la décomposition à la surface produit une argile rougeâtre. Quand cette couche de terre est suffisamment profonde, la végétation est abondante et le sol est partout couvert de grandes herbes à larges feuilles, d'arbustes et arbrisseaux plus ou moins rabougris, parmi lesquels trop souvent le petit acacia rampant et épineux; enfin, de distance en distance, quelques arbres appartenant à des espèces variées, mais au milieu desquels dominent des mimosas et en particulier le tamarin (*tamarindus indica*), aux fruits acides et agréables, très précieux pour les voyageurs.

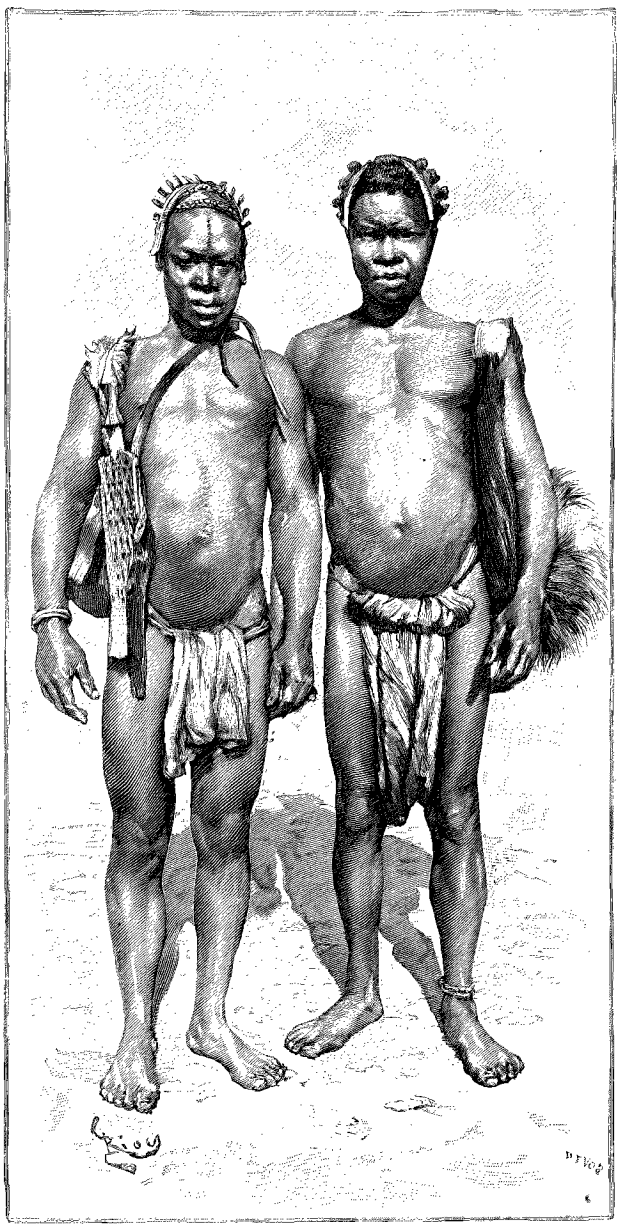
La vigne sauvage, déjà signalée par M. Dybowski dans son voyage vers El-Kouti, est fort commune et grimpe sur les arbres et les buissons; malheureusement pour nous, les fruits n'en sont pas encore mûrs. Au bord des cours d'eau seulement, l'aspect de la brousse change un peu et devient plus riant; les rives sont entourées d'une végétation tropicale; ce sont alors des arbres géants, des fromagers semblables à d'énormes colonnes, supportant à une hauteur vertigineuse un bouquet de branches et de feuilles, en forme de parasol; des palmiers de plusieurs variétés, moins communs cependant à mesure que nous avançons vers le nord, des arbustes élancés poussant tout en hauteur; enfin des lianes entrelaçant le tout et en formant un fourré presque impénétrable.

Voilà donc ce que l'on appelle la brousse africaine; de petits sentiers très étroits et sinueux la traversent,

1. *Gravure de Thiriat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

formés à la longue par le passage des indigènes. D'après la description qui précède on peut juger de ce qu'est un voyage à pied dans un pays semblable : durant l'étape nous marchons à la file indienne entre deux murs de grandes herbes hautes de 3 et quelquefois 4 mètres, très serrées les unes contre les autres; il est donc impossible de rien voir en dehors du sentier. Le matin, les herbes sont couvertes d'une épaisse rosée, et au bout de quelques minutes de marche nous sommes aussi mouillés qu'après le passage à gué d'une profonde rivière; mais le désagrément est encore plus fort dans la journée, car au milieu de ces herbes l'air ne circule pas et la chaleur devient étouffante.



BANZIRIS [1] (PAGE 306).

Le lendemain de notre départ d'Amazaga, au moment du réveil, on vient m'annoncer la disparition d'Ali. Je n'en suis qu'à moitié étonné : depuis deux jours je me méfiais, ses allures n'étant pas très franches. Pour moi, voici comment s'explique sa conduite. Ali devait servir d'intermédiaire entre les Arabes et les populations du sud, il avait donc tout intérêt à rester en bons termes avec les musulmans. Or, depuis son arrivée au milieu de nous, il entendait constamment les Sénégalais, très vantards comme on le sait, raconter partout que nous allions faire la guerre aux Tourgous, ce qui d'ailleurs était absolument faux. Ali a craint sans doute d'attirer sur lui la colère des Arabes s'il nous conduisait dans leur pays. Avec lui sont partis également les guides ou porteurs ndris qui nous accompagnaient; il ne reste avec nous qu'un indigène et deux jeunes enfants, Yombo et Ouagga[1], qui, esclaves dans le village d'Amazaga, nous ont suivis, entraînés sans doute par les belles promesses des laptots.

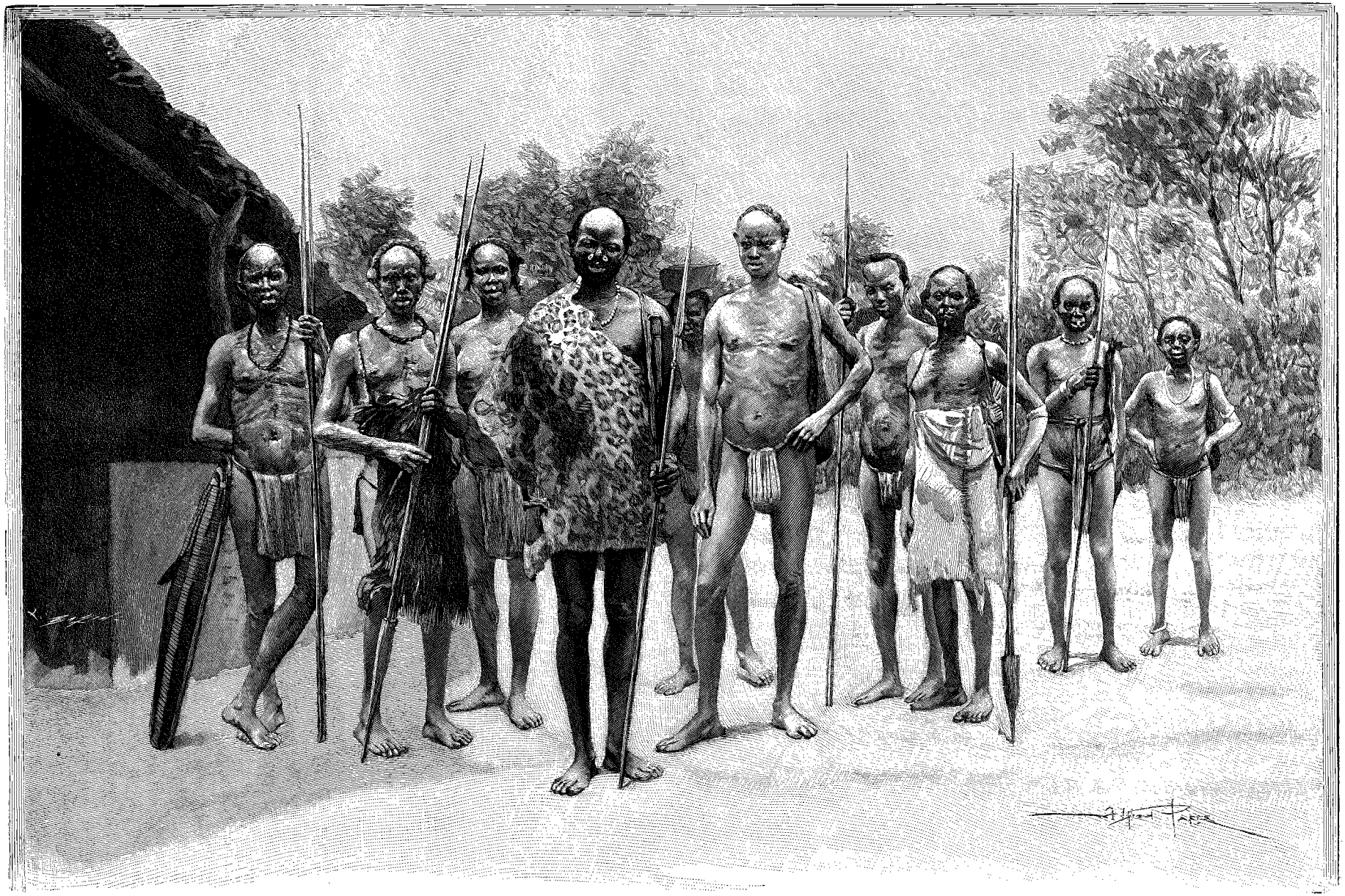
1. Yombo est venu en France avec moi, et Ouagga est mort de la petite vérole quelques jours avant d'arriver à Ibi.

Il s'agit donc de se passer de nos auxiliaires, mais le nombre de nos porteurs, déjà très restreint, devient insuffisant : il faut se résoudre à abandonner quelques charges. Impossible de laisser des marchandises d'échange, c'est à peine si nous en possédons le strict nécessaire pour la durée prévue de l'expédition; de même pour les rares vivres que nous avons pu emporter; mais quatre hommes des plus vigoureux sont employés au transport du canot Berton, dont nous nous passerons au besoin pour la traversée des rivières, en faisant des ponts ou des radeaux : on l'abandonne sous un arbre, et la marche est reprise. Au bout d'une heure, voyant que le sentier se dirige toujours vers l'est, j'interroge le guide et je m'aperçois qu'il veut en effet nous conduire dans l'est, chez la tribu des Mbis. Je lui explique que je veux aller vers le nord, chez les Mandjias, mais sa réponse est la suivante : « Il n'y a pas de chemin allant de ce côté, les Mandjias sont mauvais et vous tueront ». Impossible de le faire sortir de là. Abandonnant le sentier, je prends alors la direction de la marche, la boussole à la main, précédé de deux Sénégalais armés de machetes, auxquels je donne les indications nécessaires pour la direction à suivre; nous voilà à travers la brousse, marchant cette fois droit au nord, à la grande épouvante et au profond étonnement surtout des guides et des porteurs, qui se demandent comment le blanc connaît le chemin.

En général la marche ne présente pas de trop graves difficultés. Les deux éclaireurs écartent les grandes herbes, coupent de temps en temps une branche pour faciliter le passage, et quand l'avant-garde et les premiers porteurs sont passés, le chemin est tout tracé.

1. *Dessin de Riou, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TOGBOS (PAGE 306). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

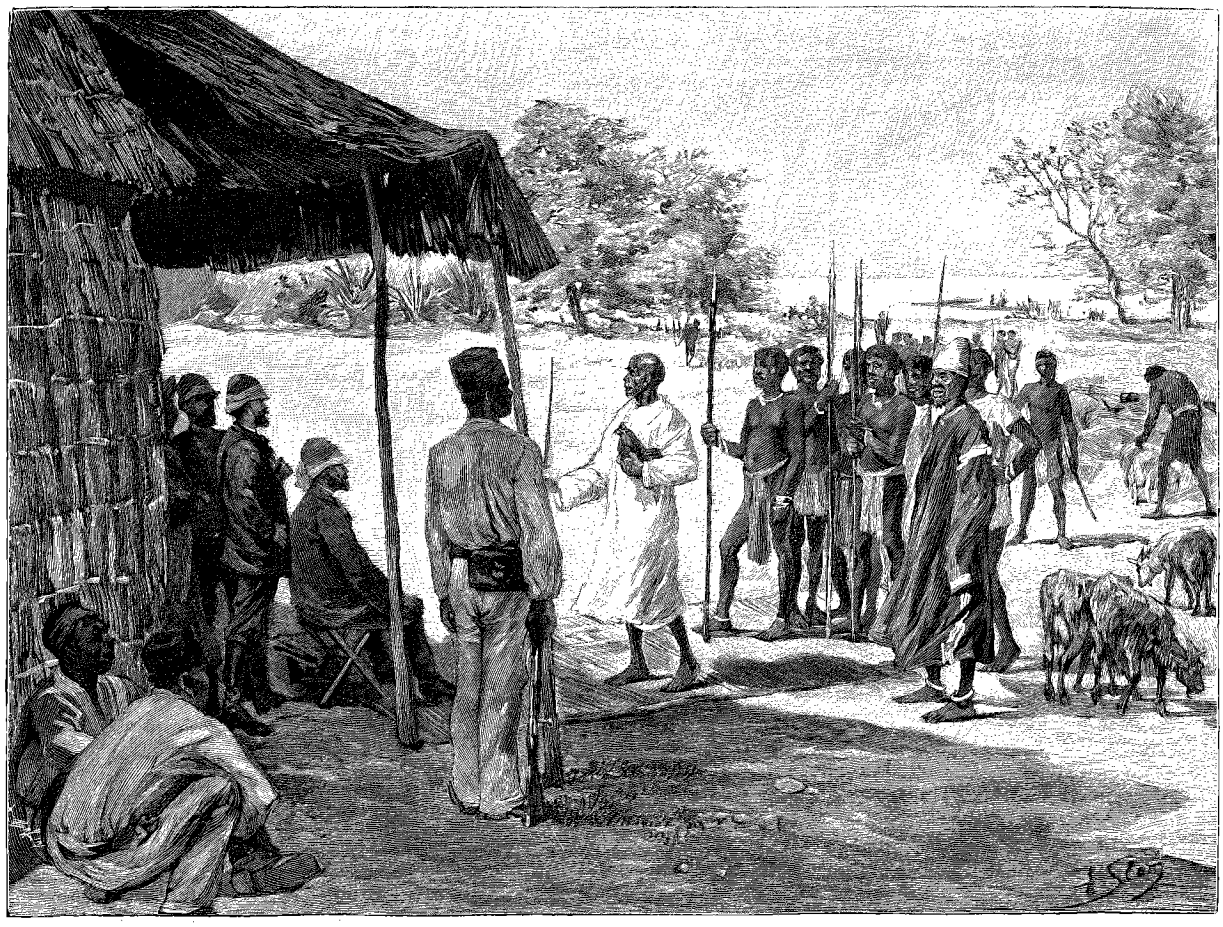
Certains passages cependant sont plus difficiles, par exemple un ravin recouvert d'une épaisse couche de broussailles, de lianes, de caoutchouc, ou autres, de vignes sauvages, de ronces : le tout ayant plus de 4 mètres de hauteur ou plutôt d'épaisseur, sur une largeur de 30 mètres. Pour franchir cette distance nous mettons une demi-heure, après avoir fait dans ce fourré à coup de machetes une sorte de galerie.

Plus loin, nous arrivons à de vastes plateaux formant une série de tables rocheuses presque unies où la végétation est moins abondante. En bien des endroits même où cette roche ferrugineuse apparaît à la surface, l'herbe fait complètement défaut. Ces plateaux, déjà signalés vers l'est par M. Dybowski, forment la séparation entre les bassins du Tchad et du Congo. De petits cours d'eau marécageux y prennent naissance, se dirigeant les uns vers le sud-est et la Kémo, les autres vers le nord-ouest et le Gribingui. La traversée de ces ruisseaux est fort pénible, car il est impossible de les passer à gué sans courir le risque de s'enfoncer dans la vase; il faut arrêter la caravane, puis, avec l'aide des Sénégalais, couper des arbres et des branches pour les jeter en travers de façon à former une sorte de pont.

II

En guerre avec les Mandjias. — Premier combat. — Un pays abandonné. — Difficultés pour se procurer des vivres. — Alertes successives.

Cependant, la situation devient inquiétante : voilà sept jours que nous sommes dans la brousse, les vivres sont épuisés et la chasse ne donne rien, si ce n'est quelques malheureux singes, tout à fait insuffisants pour rassasier cent quatre-vingts affamés; quelques hommes commencent à se plaindre et à murmurer, mais que faire?



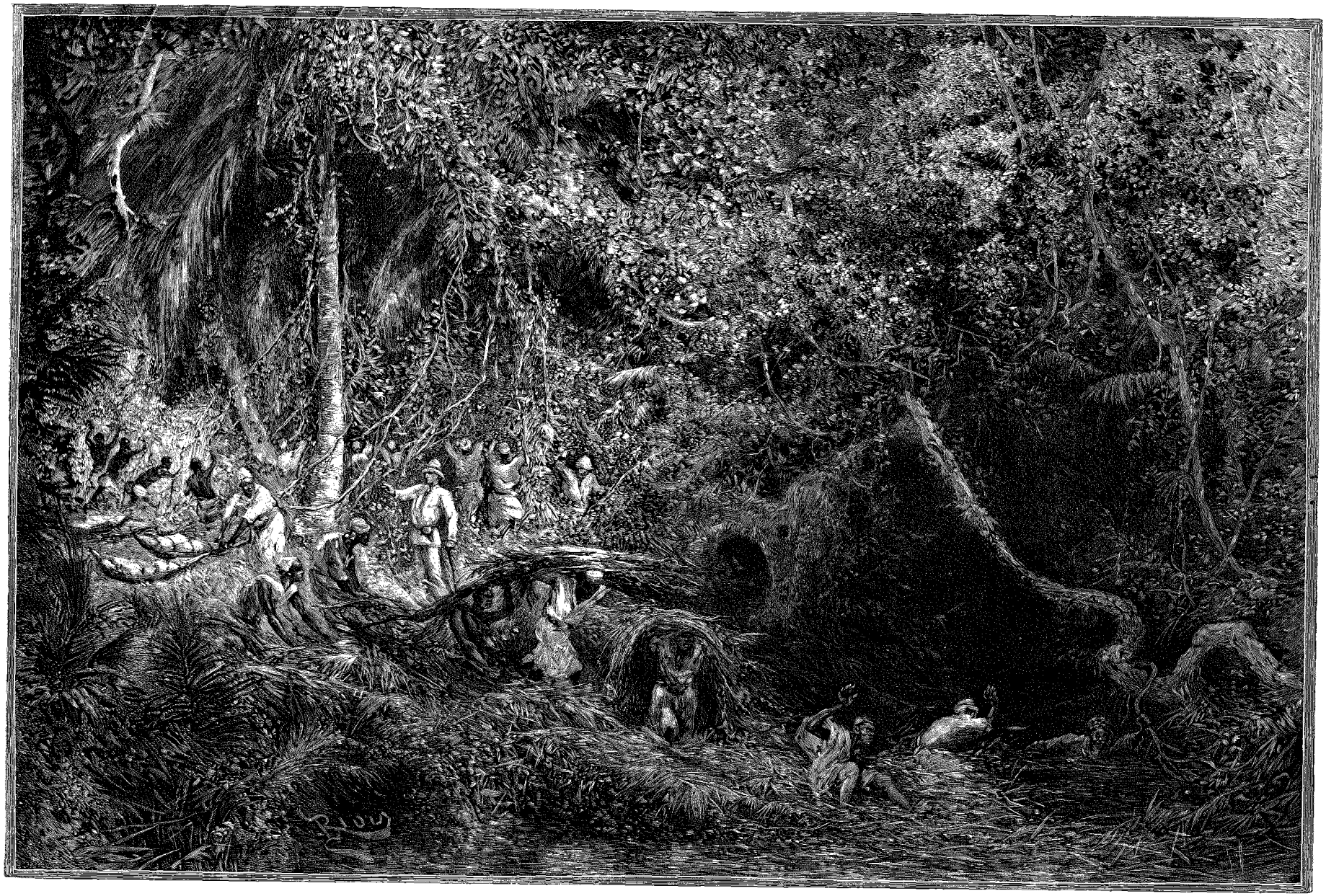
MPAKA, CHEF DES OUADDAS, APPORTANT DES PRÉSENTS [1] (PAGE 306).

Le 17 juillet, un Sénégalais, en allant couper une branche pour faire un piquet de tente, s'aperçoit qu'elle a déjà reçu un coup de hache; il vient annoncer cette nouvelle au camp, et tout le monde en conclut que nous ne sommes pas loin d'un endroit habité. J'envoie aussitôt des éclaireurs dans toutes les directions. L'un d'eux revient, rapportant une nasse de pêche trouvée au bord d'un ruisseau, d'autres prétendent avoir entendu au loin vers le nord le bruit d'un tam-tam.

Le lendemain nous levons le camp de très bonne

1. *Dessin de Slom, gravé par Bazin.*

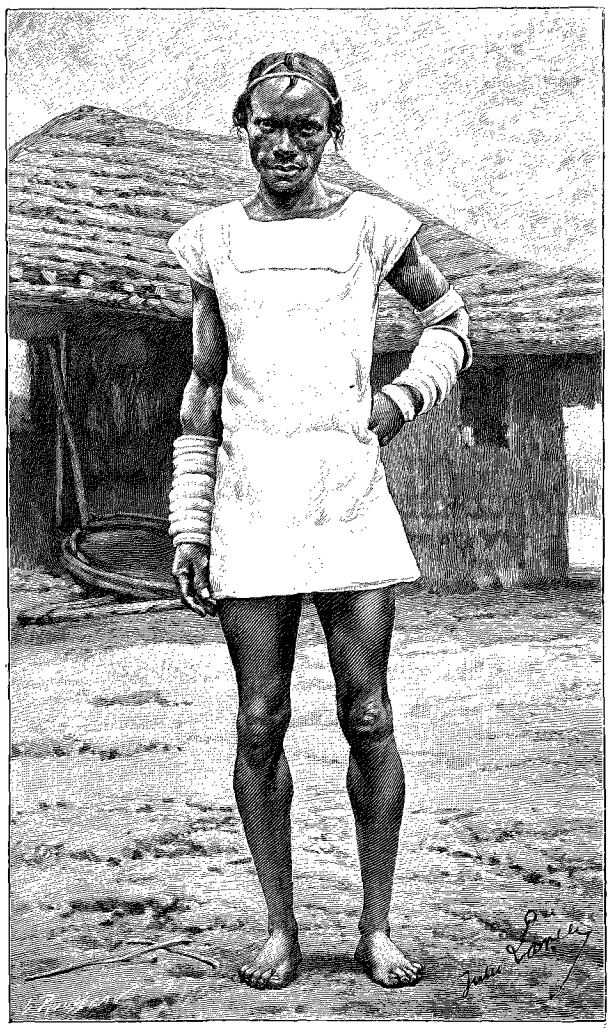
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



TRAVERSÉE D'UN RUISSEAU MARÉCAGEUX. — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heure, et il est décidé que nous forcerons l'étape. Au bout de trois heures de marche nous arrivons sur les bords d'une petite rivière large de cinq à six mètres seulement, se dirigeant vers le sud-est. Deux Sénégalais, Boubakar et Semba Daramé, essayent le passage, mais perdent pied aussitôt et sont obligés de nager pour atteindre l'autre rive. Les porteurs ne pouvant se livrer avec leurs charges à un pareil exercice, je fais faire halte et construire un pont. Un grand arbre se trouve justement sur la rive; les Sénégalais l'abattent, et, au moyen d'une corde envoyée sur l'autre bord et tirée par les deux hommes déjà passés, on en dirige la chute en travers de la rivière. L'opération réussit à merveille, toute la caravane passe sur ce pont improvisé. Nous déjeunons sur l'autre rive après avoir fait distribuer aux hommes une caisse de conserves de bœuf emportée de la Kémo et que je réservais précieusement comme vivres de malades pour les Européens; il m'en coûte de la sacrifier, car le voyage est à peine commencé et nous réserve probablement d'autres surprises, mais il me paraît dangereux d'imposer à mes hommes de trop grandes privations lorsque nous sommes encore à si peu de distance de l'Oubangui, notre point de départ. Cette distribution, survenant après deux jours d'une disette presque absolue et huit jours de privations, est accueillie avec joie : en moins de cinq minutes les boîtes sont ouvertes et leur contenu avalé; bien rares sont ceux qui, pensant au lendemain, ont conservé une partie de leur ration. Ces noirs seront toujours les mêmes!



CHEF SABANGA[1] (PAGE 306).

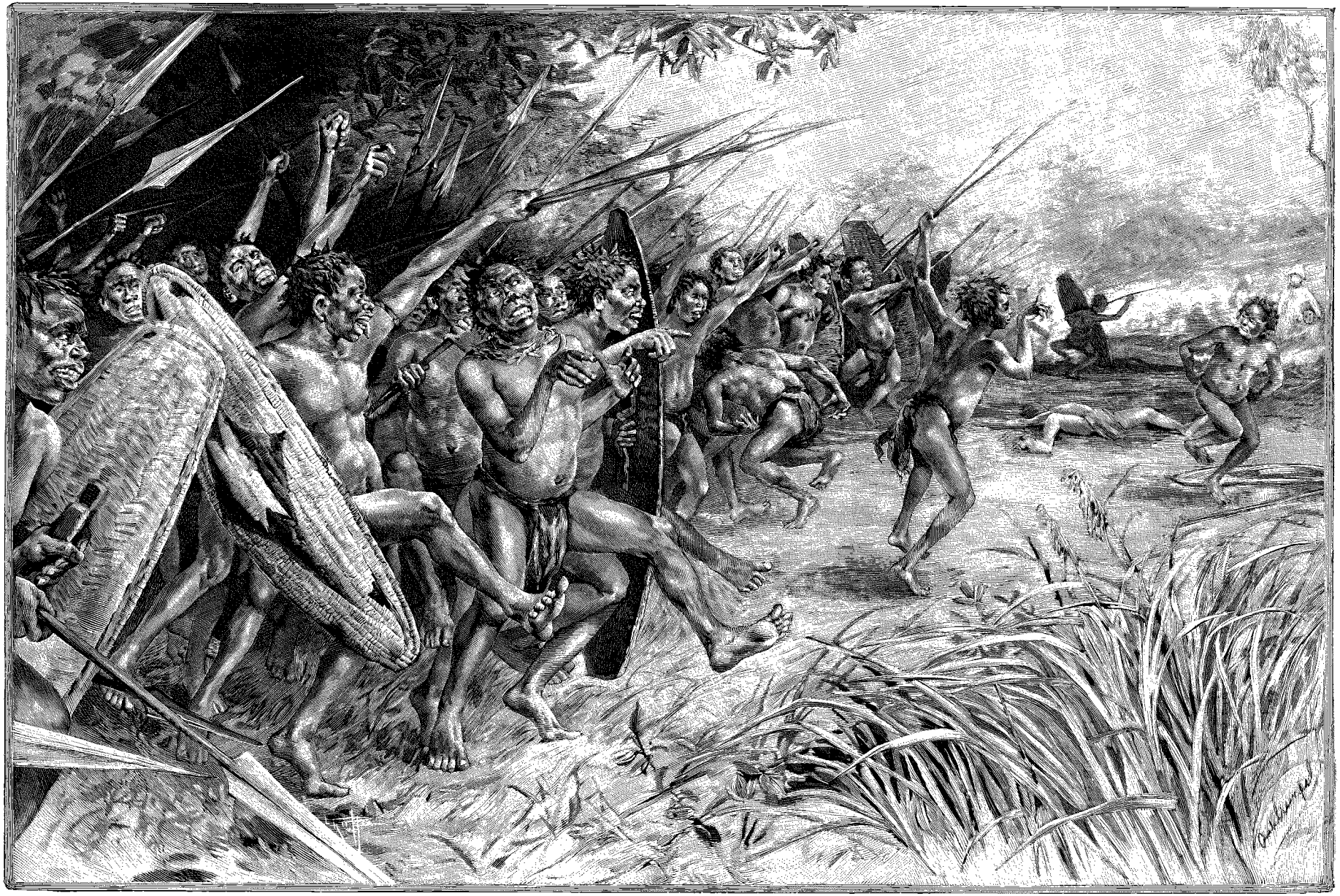
A peine ce repas est-il achevé que nous voyons arriver en courant Yombo et Ouagga, les deux petits noirs; ils racontent à nos interprètes sénégalais qu'étant allés à la rivière puiser de l'eau ils ont vu un indigène s'enfuir précipitamment en abandonnant une nasse de pêche. Nous allons immédiatement sur les lieux et, en suivant la direction prise par l'indigène, nous trouvons un sentier. Aussitôt cette découverte signalée, je donne l'ordre de reprendre la marche. Chacun est maintenant plein de joie : on va enfin trouver des vivres, voir des visages humains, se reposer.

A une heure de l'après-midi nous repartons en suivant un sentier très bien battu. Tout à coup, au moment où nous nous y attendons le moins, les trois Sénégalais qui marchent devant moi à une vingtaine de mètres se replient vivement en criant que les Mandjias, cachés dans les herbes, viennent de leur lancer des zagaies. Kamara Sicé en a reçu une; heureusement son bidon, qui a été traversé, l'a protégé.

Immédiatement, avec MM. Briquez et Bonnel de Mézières, je fais charger les armes, déployer l'avant-garde et prévenir mes autres compagnons européens qui commandent la caravane et l'arrière-garde. L'endroit est on ne peut mieux choisi pour une embuscade : c'est un léger repli de terrain derrière lequel les Mandjias sont cachés au milieu de grandes herbes et d'épaisses broussailles; impossible de rien voir devant nous, et cependant il s'agit de ne pas s'engager plus loin sans déblayer le terrain. Les Sénégalais exécutent un feu de salve, puis, comptant sur l'effet produit, je laisse le commandement de la caravane à M. Brunache et je pousse vivement en avant avec MM. Briquez et Bonnel de Mézières et les 19 hommes de l'avant-garde. Je voudrais arriver au village avant que les indigènes aient eu le temps de déménager leur provision de grains, car c'est maintenant la grande question : trouverons-nous des vivres? A 6 heures du soir, après avoir franchi un terrain rocailleux et accidenté, nous arrivons enfin à une série de plantations fort étendues, indiquant un village important, au milieu desquelles nous marchons plus d'une demi-heure sans rien voir; craignant d'être surpris par la nuit fort loin de la caravane, qui n'a pu nous suivre à une allure

1. *Dessin de J. Lavée, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



COMBAT AVEC LES MANDJIAS. — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL, GRAVÉ PAR RUFFE.

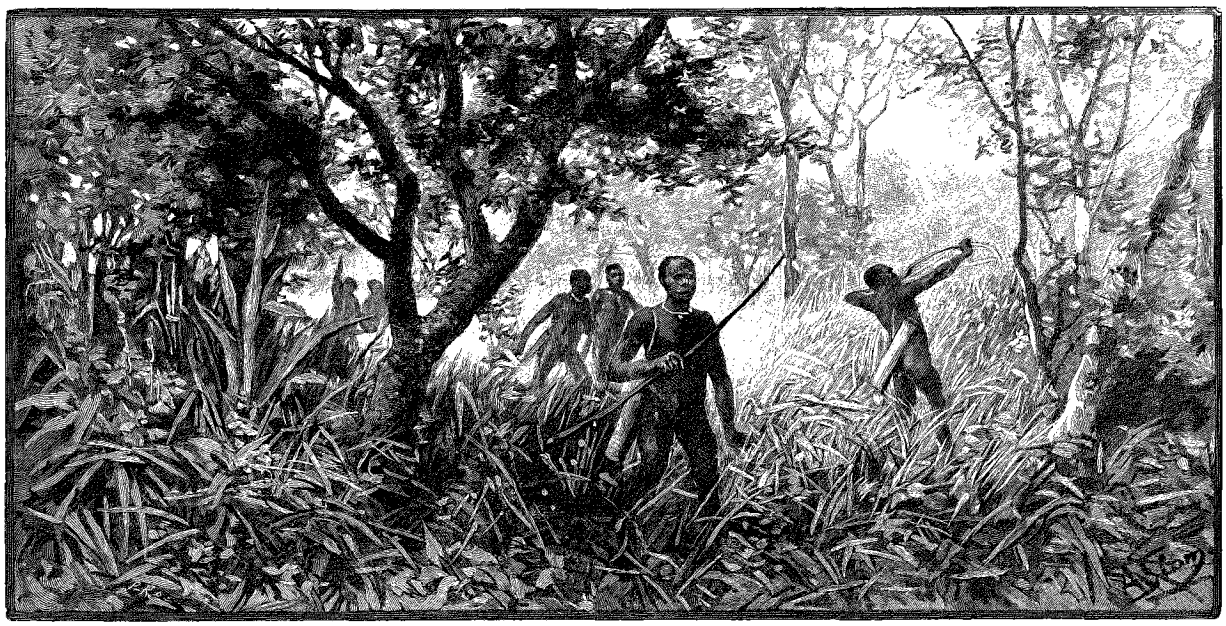
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

aussi accélérée, j'allais donner le signal du retour, lorsque le Sénégalais Mahmadou Aoua, parti en avant en éclaireur, arrive au pas de course en disant que les Mandjias sont là tout près et très nombreux; en même temps nous entendons derrière un bouquet de hautes herbes des cris de gens qui se sauvent. Avançant dans cette direction, nous débouchons dans un grand défrichement, à l'entrée duquel les Mandjias nous attendent. Armés de zagaies, d'arcs, de flèches et de grands boucliers en osier, ils paraissent fort peu effrayés, ne se doutant pas qu'ils ont choisi le champ de bataille qui pouvait le mieux nous convenir, c'est-à-dire un terrain découvert.

Quand nous sommes à 100 mètres d'eux, je fais arrêter ma petite troupe, et M. Briquez fait ranger les hommes en tirailleurs avec défense de tirer sans un ordre. Pendant ce temps les Mandjias exécutent leur tam-tam de guerre, danse désordonnée composée d'une série de contorsions, de grimaces et de cris qui ont pour but de nous montrer leur mépris et de nous intimider. Nous leur faisons des signes de paix et d'amitié, espérant encore pouvoir entrer en relations avec eux; nous leur montrons des perles, des étoffes; nous leur promettons des cadeaux; mais le tam-tam continue de plus belle; ils se moquent de nous, croyant que nous ne les attaquons pas parce que nous avons peur. Bientôt enhardis, un groupe s'approche lentement en suivant la lisière de la brousse, et presque en même temps une volée de flèches tombe devant nous. Une dernière fois je leur crie que nous ne voulons pas la guerre, mais ils répondent par de nouvelles flèches. Alors je commande le feu. La décharge est suivie de cris et de lamentations et d'une déroute générale; les balles ont dû certainement porter. Dans tous les cas le terrain est déblayé, et nous avançons pour voir l'effet produit. A quelques mètres en arrière des herbes nous trouvons le cadavre d'un Mandjia percé de plusieurs balles, dont l'une a traversé les deux bras et le corps. La mort a dû être instantanée. A en juger par ce cadavre, les Mandjias, que nous n'avons vus jusqu'ici que de loin, sont de très beaux hommes, presque des géants. Près du mort nous trouvons son bouclier, puis un autre, probablement celui d'un blessé; enfin partout des traces de sang; mais nous n'avons pas le temps de pousser plus loin nos investigations, et il faut renoncer pour aujourd'hui à aller jusqu'au village; il est temps de retourner en arrière pour rejoindre la caravane.

La nuit est depuis longtemps arrivée lorsque nous parvenons au camp, que M. Brunache, aidé de MM. Clozel et de Béhagle, a fait solidement établir auprès d'un ruisseau. La journée a été aujourd'hui fort dure, car, sauf la halte du déjeuner, nous avons été tout le temps sur pied. Un porteur a disparu pendant la marche.

Le 19 juillet, à six heures, le camp est levé et toute la caravane, bien groupée, après avoir traversé le champ de bataille de la veille, couvert de flèches et de zagaies, fait son entrée dans le village, que nous trouvons abandonné. Heureusement, comme nous pouvons nous en assurer immédiatement, les greniers sont pleins de mil, et une quantité de poules courent à droite et à gauche autour des habitations. Les Mandjias ont eu juste le temps, en se sauvant dans la brousse, de rassembler leurs femmes et leurs enfants et d'emmener avec eux leurs troupeaux de chèvres; nous sommes donc assurés maintenant de ne pas mourir de faim, du moins pour le moment.



LA GRANDE BROUSSE ET LES NDRIS [1] (PAGE 311).

1. *Dessin de Slom, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Après avoir fait réserver pour les vivres de route tout un grenier à mil, je laisse tout le reste à la disposition de chacun, et le pillage commence aussitôt; les greniers sont éventrés, les poules poursuivies, les cases fouillées. Mais, pour empêcher les hommes de trop s'éloigner, je fais faire de nombreux appels, et punir sévèrement les retardataires et les maraudeurs qui ont essayé d'aller dans les villages voisins.

Comme les Mandjias peuvent revenir avec de nouvelles forces, je fais garder très sérieusement le campement installé au milieu du village; les herbes sont coupées sur un grand espace, les postes renforcés, et le camp proprement dit entouré d'une haie ou barricade en branchages. Les matériaux nécessaires à cette fortification ne sont pas difficiles à trouver, chaque groupe de trois ou quatre cases étant entouré d'une sorte de barrière facile à arracher. Les hommes bivouaquent tout autour des tentes dans de petites huttes formées par les toits des cases, qu'ils soulèvent d'une seule pièce et transportent aux endroits désignés.

Nous restons une semaine dans ce village, occupés à faire des reconnaissances dans les environs et essayant par tous les moyens d'entrer en relations avec les indigènes, mais en vain, car ceux-ci refusent de se montrer. Ne sachant ce que nous trouverons devant nous, j'ai fait avertir tous mes hommes d'avoir chacun à emporter huit jours de vivres. Nous profitons aussi de cet arrêt pour faire réparer les tentes, déjà fort endommagées par les pluies torrentielles que nous avons eu à supporter depuis notre départ.

Le 26 juillet, l'expédition reprend la marche avec de grandes précautions, à travers une sorte de plateau couvert de brousse, coupé de ravins profonds. Nous traversons de nombreux villages, les uns en ruine depuis déjà longtemps et envahis par les herbes, les autres abandonnés seulement depuis quelques heures.



LANGOUASSIS AU POSTE DE LA KÉMO [1] (PAGE 306).

Ces villages sont entourés en général de grands défrichements et de cultures variées; auprès de certaines cases se trouvent des plantes grasses arborescentes, plantées dans des calebasses ou des vases en terre : ce sont les arbres fétiches, à côté desquels sont déposées des offrandes, tantôt à terre, tantôt dans une sorte de petite niche portée sur un piquet et surmontée d'un toit pointu.

Dans ces villages, mes compagnons et moi avons beaucoup de peine à empêcher nos hommes de piller; mais je tiens à conserver notre bonne réputation, et tant que l'on ne nous attaque pas, je fais respecter les

1. *Dessin de Riou, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

habitations; on se contente donc de prendre les vivres nécessaires à notre subsistance, en laissant à la place une certaine quantité de verroteries ou d'étoffes.

Les 27 et 28 juillet, nous avons des alertes, mais tout se borne là. Les jours suivants, la situation devient plus grave, car les indigènes, prévenus depuis plus longtemps de notre approche, ont eu le temps d'emporter leurs provisions, et nous trouvons les greniers à peu près vides. Nous voilà maintenant menacés de la famine au milieu d'un pays couvert de villages. Il faut nous contenter de ce que nous trouvons dans les plantations; de temps en temps seulement, les chasseurs de la caravane envoyés tous les jours à droite et à gauche nous rapportent quelques pièces de gibier, pintades ou autres oiseaux, qui viennent varier un peu notre ordinaire, mais ce sont là des extra, et le plus souvent nos repas se composent de bouillie de farine de mil ou de manioc et de purée de courge; c'est un régime, je l'avoue, très peu réconfortant.

La pluie continue d'ailleurs à tomber régulièrement en averses torrentielles; le terrain est partout détrempé et les ruisseaux grossis d'une façon inquiétante; ce temps humide et très malsain influe beaucoup sur le moral de la caravane.

Le 31 juillet, au village de Mosoa, au bord de la rivière Okoro, nous trouvons encore un feu allumé. Les indigènes ne sont donc pas éloignés. C'est une occasion d'essayer d'entrer en relations avec eux. Sur l'arbre fétiche du village je fais déposer deux ou trois brasses d'étoffe en payement des épis de maïs que nous avons pris; puis, retournant de quelques centaines de mètres en arrière, je fais établir le camp au milieu d'un défrichement, avec l'intention de rester là deux ou trois jours, pendant lesquels on épuisera tous les moyens de conciliation. Mais, à peine installés, nous entendons de grands cris du côté du village; bientôt après, les porteurs chargés de la corvée d'eau arrivent tout essoufflés en disant que les Mandjias, en très grand nombre, occupent les bords de la rivière et les ont reçus en leur lançant des flèches et des zagaies, heureusement sans blesser personne. Ce jour-là et le lendemain, de petites escarmouches ont lieu, mais il est impossible d'atteindre les Mandjias, qui se contentent de se démasquer quelques secondes, puis s'enfuient et vont se cacher dans la brousse.

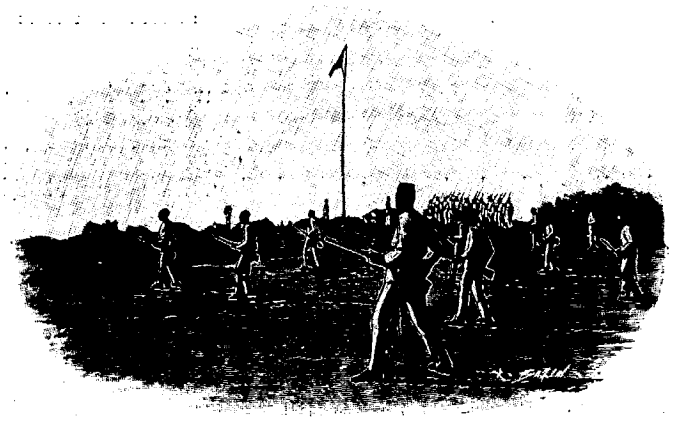
Pendant ce temps se place un incident assez curieux. Un jeune Togbo, qui nous suit depuis le Kémo, vient me trouver et me dit qu'il connaît un moyen de correspondre avec les Mandjias et de parlementer avec eux à distance si je veux bien l'y autoriser. Très intrigué, je lui donne la permission demandée : aussitôt Mahdi Diop — c'est le nom donné par les Sénégalais au jeune Togbo — grimpe sur un arbre, porte à ses lèvres une petite flûte ou sifflet qui ne l'abandonne jamais et commence un long discours en tirant de son instrument une série de sons ayant chacun, paraît-il, une signification.

Quand il a fini, les Mandjias répondent à distance de la même manière, mais leurs réponses, que le Togbo nous traduit à mesure, sont loin d'être satisfaisantes : ils ne veulent pas nous vendre de vivres, ils n'ont besoin ni de nos étoffes ni de nos verroteries, ils refusent de nous donner des guides, mais ils veulent faire la guerre. Ces discours sont suivis de plusieurs alertes; nuit et jour nous devons rester constamment sur le qui-vive, de peur d'une surprise.

C. MAISTRE.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

(*La suite à la prochaine livraison.*)



SÉNÉGALAIS A L'EXERCICE [1] (PAGE 306).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CAMP FORTIFIÉ DANS UN VILLAGE MANDJIA [1].

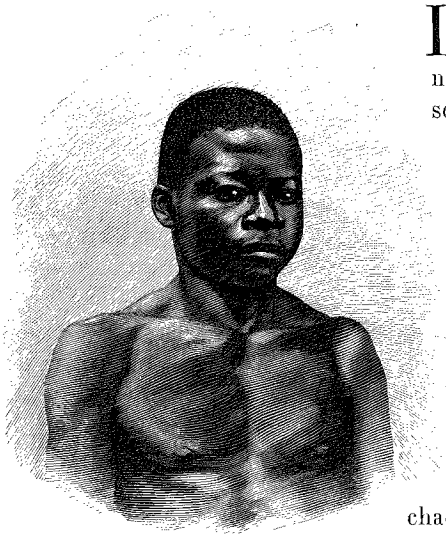
LA MISSION MAISTRE [2]

(DU CONGO AU NIGER A TRAVERS L'AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. C. MAISTRE.

III

En guerre avec les Mandjias. — Attaque du camp. — Un prisonnier. — La rivière Nana. — Nouveaux combats. — La paix. Les Mandjias et leur pays. — Fourmis et termites.



YOMBO [3] (PAGE 326).

Le 2 août dans l'après-midi, nous nous reposions sous nos tentes, ayant fait la faction chacun à notre tour pendant la nuit, lorsque de grands cris, on pourrait dire des rugissements, se font entendre à proximité du camp. Réveillés en sursaut, nous saisissons nos armes et chacun se rend à son poste, les Sénégalais formant le carré tout au tour des tentes. Les cris se rapprochent et bientôt une volée de flèches partant de tous les côtés arrive à quelques mètres de la ligne de tirailleurs; en même temps on voit les herbes remuer à moins de 50 mètres. Cette fois ma patience est à bout; il ne faut pas laisser croire à une poignée de sauvages qu'ils peuvent impunément attaquer et harceler des blancs. Je commande un feu de salve, suivi immédiatement d'une déroute générale : en quelques minutes les Mandjias ont regagné le village, et bientôt après, ne trouvant pas les distances suffisantes, ils mettent la rivière entre eux et nous. On continue d'ailleurs à les entendre fort distinctement, essayant de s'exciter les uns les autres : certainement ils sont ivres.

Résolu à leur donner une leçon, j'envoie le sergent noir Samuel et quinze hommes choisis, par M. Briquez, parmi les Sénégalais les plus braves, poursuivre les Mandjias et brûler les villages qui ont pris part à l'attaque. Ils doivent de plus, par tous les moyens possibles, essayer de faire un prisonnier et me l'amener.

Mes hommes reviennent dans la soirée, amenant en triomphe et solidement attaché un Mandjia, véritable colosse de 1 m. 80, fort en proportion et dont la physionomie absolument bestiale est encore rendue plus hideuse par deux coups de crosse de fusil qu'il a reçus en se débattant. Voici le récit que me fait Samuel :

1. *Dessin de Weber, gravé par Privat.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 305.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

En partant du camp, la petite troupe s'approche du village près duquel nous sommes campés. Les Mandjias y sont installés, et, l'ayant aperçue, se sauvent en lançant leurs flèches, auxquelles les Sénégalais ripostent par des coups de fusil. Traversant ensuite la rivière, Samuel et ses hommes, après trois quarts d'heure de marche dans la brousse, entendent des voix et le bruit des pilons écrasant le mil; quelques défrichements leur indiquent d'ailleurs les approches d'un village. Ils se dispersent alors et, rampant avec précaution à travers les grandes herbes, ils surprennent les indigènes au moment où ils s'attendaient le moins à une attaque. Sauf un, tous réussissent cependant à se sauver, mais beaucoup sont blessés par les balles et laissent partout des traces de sang. Un seul guerrier, qui se trouvait dans sa case au moment de l'attaque, n'a pas eu le temps de s'enfuir; un Sénégalais le saisit et réussit à grand'peine à le maintenir jusqu'à l'arrivée de ses camarades. Très fier de ce succès, Samuel donne alors le signal du retour, on ligotte le prisonnier, on brûle le village, et l'on reprend le chemin du camp.

Une fois ce récit entendu, je m'occupe du prisonnier; je fais d'abord desserrer les liens qui lui coupent les poignets et le fais amarrer solidement avec des chaînes au milieu du camp; on le fait boire, on verse un peu d'eau sur sa blessure, puis on lui donne un morceau d'étoffe pour se faire un pagne, car en se débattant contre les Sénégalais il a perdu tout ce qu'il possédait comme vêtement, c'est-à-dire un morceau d'écorce d'arbre suspendu à la ceinture. Dans notre caravane se trouve justement une femme d'origine mandjia; je la fais venir, et au moyen de trois autres interprètes j'essaye de causer avec le prisonnier et tout d'abord de le rassurer. Mais, chacun comprenant ou arrangeant mes paroles à sa manière et les traduisant en y ajoutant des commentaires ou en retranchant certains passages, je suis persuadé que ce qu'entend le prisonnier après quatre traductions successives ressemble fort peu au petit discours que voici : « Je suis venu pour voir le pays, et non pour faire la guerre; en arrivant chez les Mandjias ils m'ont attaqué traîtreusement et j'ai dû me servir de mes fusils pour me défendre. Plus tard, toutes les fois que j'ai pris des vivres dans un village, j'ai laissé en payement des perles et de l'étoffe. Quand les Mandjias se sont rapprochés de nous, je leur ai fait crier des paroles d'amitié. Les Mandjias n'ont rien voulu entendre, ils ont désiré continuer la guerre, croyant que je n'étais pas le plus fort puisque je n'avais pas brûlé et pillé tous leurs villages. Si les Mandjias m'avaient pris, ils m'auraient tué et mangé : toi, tu es maintenant mon prisonnier; mais les blancs français ne mangent pas les hommes, et moi je ne veux pas te tuer. Donne-moi les renseignements que je vais te demander, montre-nous le chemin vers le nord pour aller au Gribingui, essaye de me faire entrer en relations avec les tiens, alors non seulement je ne te ferai pas de mal, mais encore au bout de quelques jours je te ferai relâcher en te donnant des cadeaux. »

Le prisonnier écoute très attentivement toutes ces paroles; il en comprend au moins une partie, mais, soit crainte, soit mauvaise volonté, il refuse de répondre; peut-être aussi les coups de crosse de fusil qu'il a reçus sur la tête l'ont-ils tout à fait ahuri.

Le lendemain, voyant que décidément on ne lui veut pas de mal, il se décide à sortir de son mutisme. D'après lui, les premiers Mandjias, en nous voyant déboucher si nombreux de la brousse, nous ont pris pour des ennemis et nous ont attaqués; nos coups de fusil les ont fait fuir, ils ont abandonné leurs villages, mais ils ont répandu partout le bruit que les blancs avaient commencé les hostilités, et qu'il fallait les recevoir partout en ennemis; ces Mandjias faisaient partie de la tribu des Mandjias-Goriés; quant à lui, il appartient à la tribu des Mandjias-Mandjias et s'appelle Maro. Il nous donne ensuite des renseignements sur le pays et sur les peuplades voisines.

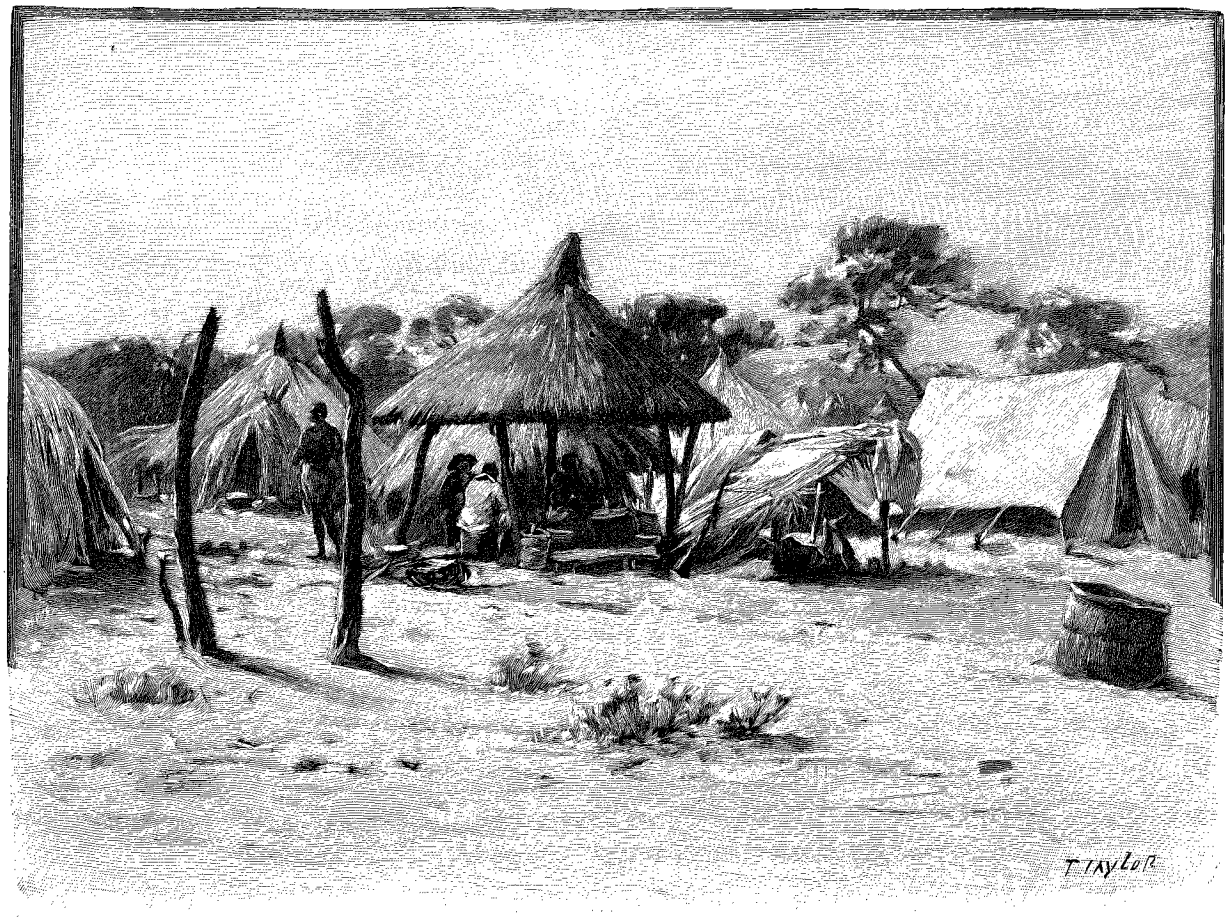
Le 4 août, nous repartons sous la conduite du prisonnier mandjia, traversons de nombreux marais grossis par les dernières pluies et arrivons, le soir même, à une grande rivière, la Nana-Naéné, qui coule vers le nord-est avec un courant rapide. Il existe là une sorte de pont en branchages réunissant les deux rives, mais les indigènes l'ont coupé, espérant ainsi nous barrer le chemin. Nos Sénégalais le réparent tant bien que mal et le pont est rétabli, mais il est loin d'être facile, surtout pour les porteurs embarrassés de leurs charges; l'un d'eux tombe à l'eau avec une de mes cantines; on repêche le tout heureusement, et j'en suis quitte pour faire un étalage complet de mes vêtements et de mon linge, une fois arrivé au camp, établi ce jour-là auprès du grand village de Bakoutouné sur les bords de la rivière. Notre campement est dominé par deux collines de forme arrondie, le Kaga Tata et le Kaga Kala, constituées par une poussée de roche éruptive grisâtre à grain très fin; les flancs et le sommet de ces collines, élevées d'environ 50 mètres au-dessus de l'ensemble du pays, sont couverts de roches détachées au milieu desquelles poussent de grandes herbes et quelques arbres.

Du sommet du Kaga Tata, dont je fais l'ascension, on a une vue très étendue sur le pays environnant, chose rare dans l'intérieur de l'Afrique, où en général on peut s'estimer heureux quand on peut voir plus loin que quelques centaines de mètres. Vers le sud-ouest, on découvre la haute vallée de la Nana, très fertile, avec de nombreux villages; vers le nord et le nord-est, la brousse est très épaisse et le pays paraît inhabité ou du moins peu peuplé, tandis que dans le nord-ouest les villages sont plus rapprochés et le pays moins boisé. La Nana vient du sud-ouest et se dirige ensuite vers le nord, en faisant de très nombreux circuits; son cours est indiqué par une ligne sinueuse de grands arbres qui se distingue très bien des arbres et arbustes

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en général petits et rabougris de la brousse. Tout ce pays est d'ailleurs assez accidenté, coupé de collines et de petites vallées parallèles.

Dans le village nous trouvons seulement des courges et, en très petite quantité, du mil, juste assez pour la ration d'un jour; encore nos hommes, n'ayant pas de mortiers pour écraser le grain, en sont-ils réduits à le faire griller au fond de leurs gamelles et à le manger ainsi; c'est un maigre repas, surtout après une longue étape. Les jours suivants se passent sans incidents; la chasse nous est un peu plus favorable et nous trouvons



INTÉRIEUR DE CAMPEMENT DANS UN VILLAGE ABANDONNÉ[1] (PAGE 324).

quelques provisions dans des villages abandonnés depuis fort peu de temps.

Maro, notre prisonnier, est toujours avec nous, mais maintenant il prétend ne plus connaître le pays. La chose est possible après tout, car à certains changements dans l'aspect des villages il semble que nous ne sommes plus dans la même tribu. Ne pouvant garder cet homme indéfiniment, je me décide à le relâcher; peut-être cet acte de générosité de notre part, joint aux leçons qu'ils ont déjà reçues, fera-t-il réfléchir les Mandjias. Je fais donc venir Maro devant moi, on lui défait ses chaînes à son grand étonnement, pendant que je lui tiens un nouveau discours :

« Quand tu es arrivé au camp, il y a quelques jours, enchaîné et blessé, je t'ai dit de ne pas avoir peur, car je ne te voulais pas de mal; maintenant je vais te laisser partir, et pour te montrer que les Français sont meilleurs que les Mandjias, je vais te donner de l'étoffe, des perles, des cauris : tu vas retourner chez les tiens, tu leur raconteras ce que tu as vu dans le camp, tu leur diras comment les Français traitent leurs prisonniers.

« Je te donne aussi ce pavillon français; chaque fois que les Mandjias en verront un semblable entre les mains d'étrangers, ils n'ont pas besoin d'avoir peur : qu'ils portent aux blancs des vivres, qu'ils les accueillent bien, ils recevront des cadeaux et seront leurs amis; mais s'ils veulent au contraire faire la guerre, ils verront de nouveau ce que valent les fusils. »

En même temps je fais donner au prisonnier les marchandises promises et un pavillon; il paraît absolument stupéfait de cette manière d'agir et reste un moment sans comprendre; enfin, quand il voit que j'ai parlé sérieusement, quand un de mes lieutenants lui remet le couteau de guerre trouvé en sa possession le jour où il a été pris, sa figure se transforme. Il promet de répéter aux siens mon petit discours et m'assure

1. *Dessin de Taylor, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que désormais les Mandjias recevront bien les blancs français; mais, d'après lui, les gens de sa tribu ne pourront pas venir nous trouver maintenant, car nous sommes chez une autre fraction de Mandjias, en guerre avec eux.

Nous l'amenons alors à travers le camp pour lui faire voir, d'une part, toutes nos richesses et, d'un autre côté, les fusils et munitions, puis, le conduisant en dehors de l'enceinte, je lui fais signe qu'il est libre. Silencieux et digne, il s'éloigne lentement, traverse sans se détourner le défrichement au milieu duquel nous campons, et entre dans la brousse; alors seulement il tourne légèrement la tête pour regarder si on ne le poursuit pas, puis il disparaît au milieu des herbes.

En regagnant ma tente, j'aperçois les figures consternées des quatre jeunes Boubanguis, engagés à N'Koundja, qui me regardent avec un air de reproche. Ils sont anthropophages et ne peuvent pas comprendre pourquoi le « Commandant » laisse échapper ce beau morceau de viande, alors que tout le monde meurt de faim.

Le lendemain, après deux heures de marche à peine, nous apercevons des cases cachées au milieu de la brousse; en nous approchant un peu, nous distinguons des indigènes vaquant à leurs occupations comme s'ils ne soupçonnaient pas notre approche.

Je fais faire halte, et Mahdi Diop, le jeune Togbo, notre interprète, leur crie de loin pour les avertir.

Ses paroles toutes pacifiques sont suivies de vociférations; les indigènes, très nombreux, se précipitent sur nous en lançant des volées de flèches. Je suis cependant décidé à attendre jusqu'au dernier moment, mais, le fusil d'un Sénégalais étant parti par accident ou maladresse, les tirailleurs prennent ce coup de feu pour un signal et tirent à leur tour ; il est trop tard désormais pour parlementer; d'ailleurs les indigènes n'y paraissaient nullement disposés.

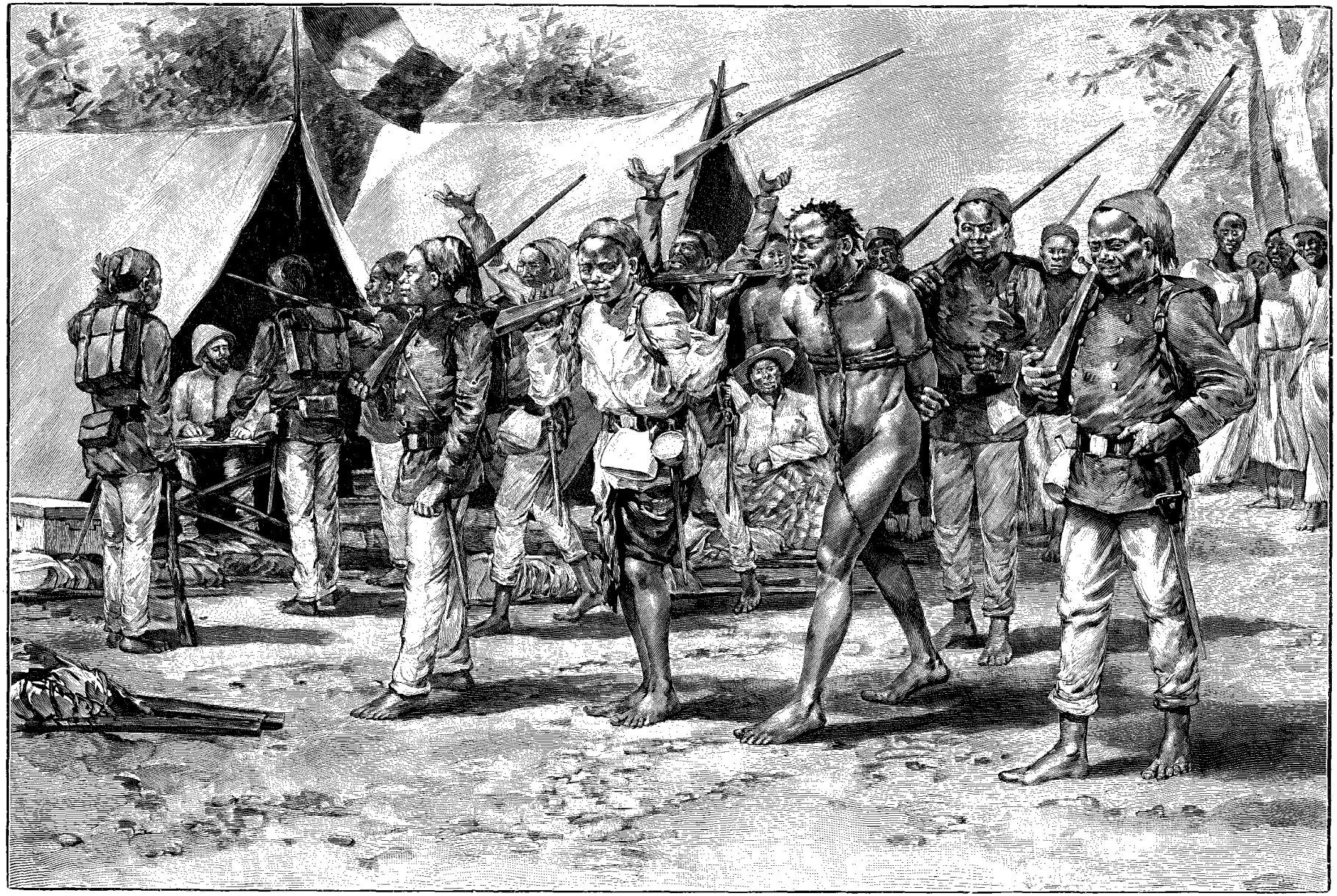
Avançant avec toute la caravane, tout en faisant le coup de feu, nous traversons un petit marigot et occupons le village au moment où les indigènes l'abandonnent pour se réfugier dans un ravin couvert de brousse. Cachés derrière les arbres et se croyant à l'abri, les Mandjias continuent cependant à nous harceler; je laisse alors à M. Brunache le soin d'installer le camp et de prendre toutes les précautions en cas d'attaque; puis, avec MM. Briquez et Bonnel de Mézières et une vingtaine de Sénégalais, je m'engage dans le ravin afin de poursuivre les indigènes et leur donner une leçon, mais l'endroit est loin de nous être favorable; de grands arbres, des lianes, des broussailles sont entremêlés et enlacés et le tout est recouvert d'une épaisse couche de plantes grimpantes à larges feuilles. C'est dans cet obscur fourré, presque impénétrable, qu'il faut se faire un chemin; des cris ou plutôt des vociférations se font entendre de tous les côtés, tandis que des flèches et des zagaies arrivent jusqu'à nous, blessant un Sénégalais. Pendant ce temps, autour de nous, nous ne distinguons rien, il faut tirer au hasard à travers le feuillage. Notre situation est très dangereuse, je m'en rends compte immédiatement, mais il est trop tard pour revenir sur nos pas : notre retraite serait prise pour une fuite et donnerait trop d'audace à nos ennemis, qui se rapprocheraient encore et nous zagaieraient à bout portant sans que nous puissions même les apercevoir. Il faut jouer d'audace et marcher de l'avant. Au bout de quelques minutes nous arrivons dans une petite clairière dont le centre est occupé par une termitière sur laquelle nous prenons immédiatement position. De ce poste nous voyons dans un rayon de 50 mètres; c'est relativement une position superbe, et nous respirons un peu; par contre les indigènes ne sont plus gênés par la brousse pour nous lancer leurs flèches et nous en envoient plusieurs volées.

On les aperçoit de temps en temps, se glissant dans les herbes et essayant de se cacher derrière les troncs d'arbres; chacune de leurs apparitions est saluée par des coups de fusil suivis des hurlements de la bande, auxquels se mêlent les cris et les lamentations des blessés.

Après quelques minutes, trouvant que la position n'est plus tenable, les Mandjias se retirent, et en les suivant nous arrivons bientôt à leur campement, installé dans un des endroits les plus fourrés. Jamais cachette ne fut mieux choisie, et certainement s'ils n'avaient pas décelé leur présence par leur attaque, il nous eût été bien difficile de les découvrir. Autour des petites huttes en branchages qui leur servaient d'abri, nous apercevons des paniers remplis de poules, de la farine de mil, des corbeilles, des jarres pleines d'une boisson fermentée, etc. Près de ce campement nous trouvons plusieurs cadavres percés de balles, dont un près d'un petit ruisseau a été traîné pendant quelques mètres, comme si l'on avait essayé de l'emporter. Nous avançons encore et tombons bientôt dans un marais profond; il n'y a plus de chemin. Pendant une demi-heure nous pataugeons dans l'eau et la boue, obligés à chaque instant de nous baisser pour passer sous un tronc d'arbre déraciné, tandis que les ronces et les branches sèches nous déchirent le visage et les mains et mettent nos vêtements en pièces. Nos ennemis, toujours invisibles, nous voyant avancer si lentement, se figurent que nous avons peur; ils se rapprochent, et de tous les côtés arrivent des flèches et des zagaies, auxquelles répondent les fusils de nos Sénégalais. Enfin nous avons le dessus, et quand je fais cesser le feu, nous entendons les indigènes s'enfuir rapidement en poussant des cris de terreur. Cette fois ils ont compris qu'ils ne peuvent nous résister.

Cependant, tout près de nous, des lamentations se font entendre; probablement un blessé. Deux Sénégalais envoyés à la découverte reviennent bientôt, l'un d'eux portant un pauvre négrillon de 3 ou 4 mois, abandonné là par sa mère; heureusement il n'est pas blessé. En rentrant au camp, nous trouvons nos compagnons européens très inquiets sur notre compte, car

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ARRIVÉE DU PRISONNIER MANDJIA (PAGE 321). — DESSIN DE Mme PAULE CRAMPEL, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

le combat a duré près d'une heure; nous n'avons eu de notre côté que deux Sénégalais légèrement blessés par des flèches, mais les indigènes ont fait de grosses pertes.

Du 9 au 11 août nous suivons la rivière Nana et un de ses affluents, la Kouma, grossies par des pluies torrentielles; nous rencontrons encore quelques villages abandonnés, mais où nous trouvons heureusement bon nombre de poules, que nous tuons à coups de fusil, pendant que Yombo, Ouagga et Mahdi Diop poursuivent les chiens et les assomment à coups de bâton pour les faire ensuite griller sur la braise (les populations du haut Oubangui, Banziris, Togbos, Ndris, etc., élèvent les chiens pour les manger).

Le 12 août nous campons dans un très grand village dont les greniers sont pleins de provisions et dont les plantations de manioc sont fort belles; rien ne nous empêche donc de nous y arrêter et je me décide à y rester quelques jours. Les indigènes, n'ayant pas eu le temps d'emporter leurs provisions, seront peut-être moins farouches; le dernier combat a dû d'ailleurs les faire réfléchir. De notre côté, nous ferons tout notre possible pour arriver à une entente, car depuis un mois, c'est-à-dire depuis notre départ d'Amazaga, nous n'avons aucune relation avec les indigènes, aucun renseignement sur le pays et les peuplades traversés, et continuer le voyage dans ces conditions présenterait bien peu d'intérêt; et puis comment les musulmans nous recevraient-ils s'ils apprenaient notre arrivée par le bruit de nos coups de fusil et la réputation que nous aurions de venir pour faire la guerre?

Deux jours après, j'envoie en reconnaissance le sergent Samuel et dix Sénégalais; à leur retour, ils m'annoncent qu'ils ont vu des indigènes et ont commencé à distance des négociations. Les Mandjias consentent à faire la paix, mais pour cela il faudra que je vienne palabrer dans leur village avec très peu de monde, car notre nombreuse troupe les effraye. Nos hommes sont donc revenus en laissant quelques petits cadeaux et en disant aux Mandjias, encore trop effrayés pour s'approcher, de venir les prendre après leur départ.

Le lendemain je vais au rendez-vous avec Samuel, Bougouma, quelques Sénégalais, Mahdi Diop, Yombo, Ouagga et deux femmes Togbos; mais, de peur que les indigènes ne m'aient tendu un piège, je me fais suivre à distance par M. Briquez et quinze tirailleurs. A une heure de marche du camp dans l'ouest, nous arrivons à l'entrée du village; je fais faire halte dans un défrichement en dehors des grandes herbes : là du moins nous ne risquerons pas d'être surpris. A peine arrivés, nous apercevons quelques Mandjias qui se glissent entre les cases et s'approchent prudemment. Immédiatement Mahdi Diop, qui comprend très bien son rôle de parlementaire, se met à crier nos louanges en faisant des signes d'amitié; puis, en me montrant aux Mandjias, il leur dit que le Commandant est venu avec très peu de monde, suivant leur désir, pour faire la paix.

Les Mandjias répondent alors tous ensemble et sur un ton si élevé que je me demande un moment si leurs bonnes intentions de la veille n'ont pas changé à la suite de trop nombreuses libations pendant la nuit. Heureusement il n'en est rien, et Mahdi Diop me traduit leurs paroles, qui sont très rassurantes. Les Mandjias sont très contents que je sois venu et me prient de regarder à l'endroit où, la veille, mes Sénégalais ont laissé des étoffes. En effet, près de l'endroit où nous nous trouvons, j'aperçois une corbeille contenant trois poules, et à côté se trouvent placés les objets suivants : une marmite, un panier rempli de feuilles vertes, deux cornets faits d'une feuille fixée au moyen d'une épine et placés sur deux morceaux de bois plantés en terre, un autre cornet semblable placé sur trois pierres disposées en forme de foyer, enfin une feuille posée sur le sol et contenant un peu de terre. Ce sont autant de signes de paix et d'amitié, ayant chacun leur signification. Mahdi Diop, Yombo et les deux femmes, c'est-à-dire ceux d'entre nous qui doivent leur inspirer le moins de crainte, se rapprochent, deux ou trois indigènes en font autant, après avoir laissé dans leur village leurs zagaies et n'avoir conservé que leurs arcs et leurs flèches; ils avancent avec prudence, s'épiant mutuellement; enfin, les uns et les autres, reconnaissant que les intentions sont bonnes des deux côtés, font encore quelques pas et se donnent la main. D'autres indigènes arrivent aussitôt; Mahdi Diop leur donne des étoffes, des perles et des cauris, ce qui paraît leur faire grand plaisir, mais tous regardent de mon côté : la vue d'un homme blanc les étonne. Laissant mon fusil à un de mes hommes, je m'approche alors de celui qui paraît le chef et je lui tends la main; la paix est désormais conclue, et bientôt je suis entouré de tous les habitants du village, qui répondent tous ensemble à mes questions.

Il est enfin décidé que l'une des femmes et Yombo resteront avec les Mandjias pendant que deux de ceux-ci m'accompagneront au camp. Le retour s'effectue sans accidents et notre arrivée est saluée par des marques de joie, car chacun est heureux de voir les hostilités terminées de cette façon; on s'empresse autour des deux Mandjias; c'est à qui partagera avec eux la ration de mil ou de manioc. Bientôt d'autres indigènes, qui nous ont suivis de loin, arrivent en voyant la bonne réception faite à leur camarade, ils nous portent des vivres en quantité, et un marché s'établit aussitôt. Sauf l'absence des femmes, encore trop effrayées pour oser s'approcher, il semble que la paix ait toujours existé entre nous. Les jours suivants, ces bonnes relations continuent, je passe un traité avec Kandia, l'un des principaux chefs mandjias, et les indigènes me promettent des guides pour continuer notre marche vers le nord.

Les Smoussous, Musulmans du Dar Rouna, dont Maro nous avait déjà parlé, font la terreur des Mandjias; dernièrement encore ils étaient dans le pays, pillant et dévastant tout sur leur passage, enlevant les

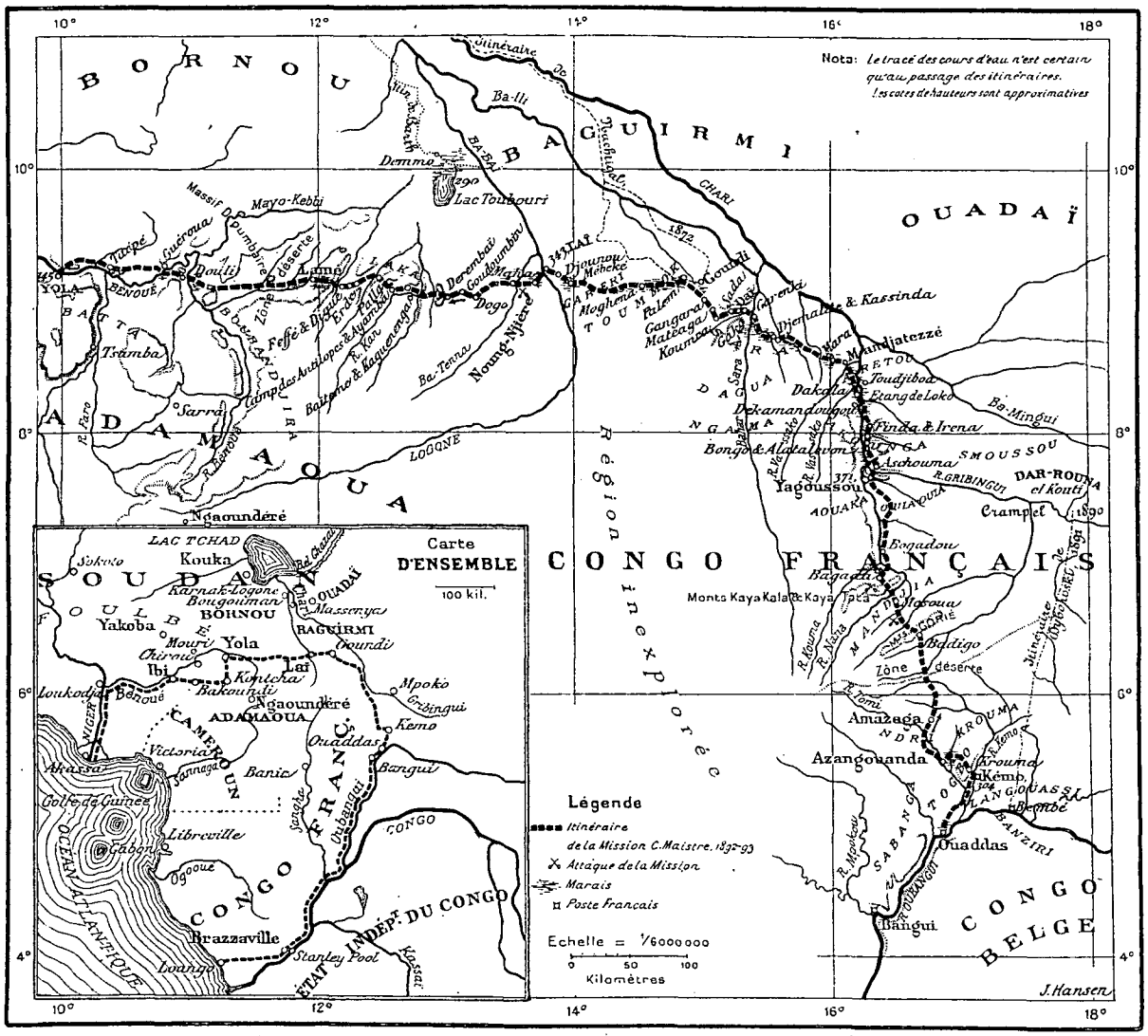
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

femmes et les enfants pour les emmener en captivité.

Nous venions donc, pendant près d'un mois, de traverser du sud au nord le pays des Mandjias et c'est seulement au moment de le quitter que nous pouvions entrer en relations avec ces indigènes et les étudier de près. Les Mandjias sont loin de former une tribu possédant un chef unique et un semblant d'organisation politique; au contraire ils sont divisés en plusieurs

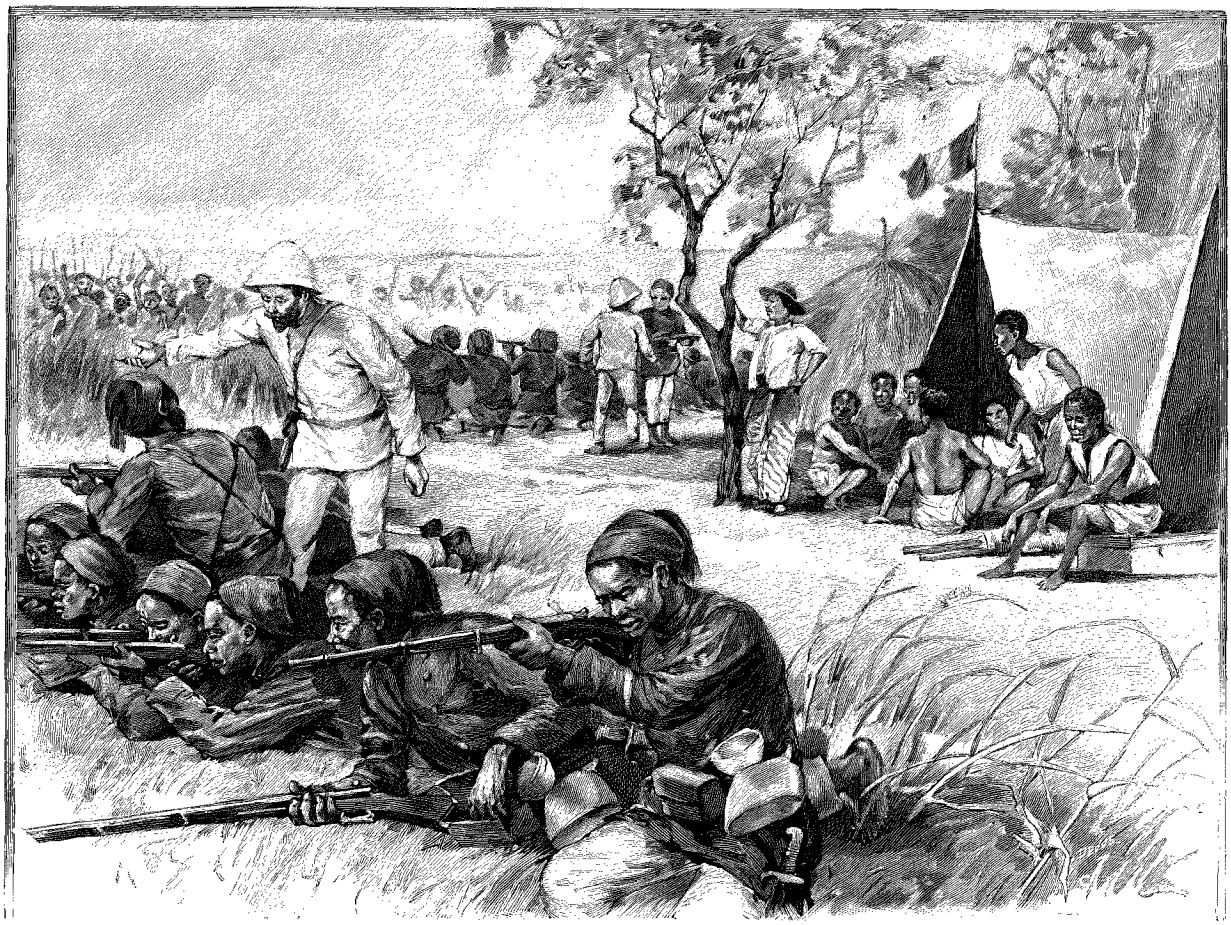
les villages, toujours fort propres, occupent ainsi une vaste surface. Les cases sont du même type que celles des Ndris, dont j'ai déjà parlé, mais elles sont faites avec beaucoup plus de soin.

Les grandes plantations de mil se trouvent à une certaine distance des cases, quelquefois à 1 kilomètre, et presque toujours à flanc de coteau ou tout au moins dans un endroit légèrement en pente; les cultures sont


BORNOU
BAGUIRMI
OUADAÏ
ADAMAOUA
CONGO FRANÇAIS
Région inexplorée
CONGO BELGE
Nota: le tracé des cours d'eau n'est certain qu'au passage des itinéraires. Les cotes de hauteurs sont approximatives
Carte D'ENSEMBLE
100 kil.
Légende
Itinéraire de la Mission C. Maistre, 1892-93
Attaque de la Mission
Marais
Poste Français
Echelle = 1/6000000
0 50 100
Kilomètres
J. Hansen
Lac Tchad
Kouka
Yakoba
Yola
Ibi
Lai
Ngaoundéré
Kemo
Ouaddas
Bangui
Libreville
Brazzaville
Loango
Stanley Pool
Yagoussou
Crampel
Bogadou
Azangouanda
Amazaga
Kémo
Monts Kaya Kala
Mandjatezzé
Dar-Rouna
el Kouti
Dikamandougou
Dakala
Toudjiboa
Etang de Loko
Finda & Irena
Ba-Mingui
Ascouma
Smoussou
Ba-Terra
Noung-Nyéré
Dourbaï
Goudoumbaï
Lac Toubouri
Mayo-Kebbi
Tsamba
Sarra
Logone
Chari
Ba-Ili
Damma
Djounou
Méheke
Moghoma
Palem
Gangara
Matéaga
Koumaya
Kassinda
Kara
Sara
Gribingui
Kémo
Mpoko
Oubangui
Sangha
Likouala
Aouara
Mambéré
Kadeï
Lobaye
Ombella
Kroumba
Langouassi
Banziri
Mbomou
Ouellé
Tomi
Bodigo
Zone déserte
Massif de Koumbiré
Zone désertique
Ba-Bai
Ba-Illi
Ba-Ssalah
Ba-Ssalah
Ba-Ssalah

membres grêles, une poitrine peu développée et une physionomie bestiale avec un prognathisme de la face très prononcé. Leurs principaux traits caractéristiques en donneront une idée fort peu avantageuse : le visage est ovale, les traits irréguliers, le front fuyant, les yeux petits, enfoncés et amincis aux extrémités; le nez écrasé à la partie supérieure et s'élargissant vers le bas; la bouche, très grande, bordée de lèvres épaisses et avançantes, surmonte un maxillaire inférieur très fort. Leurs cheveux sont ou coupés court ou nattés en petites tresses de 3 ou 4 centimètres, mais leur coiffure, comme du reste leur personne, est fort peu soignée et d'une saleté assez rare chez les peuples de l'intérieur de l'Afrique. Pour unique vêtement, ils portent un morceau d'écorce de la largeur de la main. Les Mandjias sont fort peu intelligents, très défiants et d'humeur farouche; c'est une population guerrière qui serait redoutable si les différents groupes pouvaient s'entendre pour une action commune. Comme armes, ils possèdent des zagaies à fer barbelé, des arcs, des flèches, des couteaux à lancer, des poignards; enfin de larges boucliers en osier.

Le pays des Mandjias est légèrement accidenté; ce sont des séries d'ondulations à peu près uniformes; collines et vallées verdoyantes se succédant à perte de vue; partout, sauf autour des villages, la brousse s'étend avec ses divers aspects : tantôt ce sont de grands arbres assez espacés, avec une herbe courte et assez rare, donnant au paysage l'aspect d'un parc; tantôt au contraire les grandes herbes, les buissons et les arbres rabougris nous rappellent le désert que nous avons traversé au delà du pays des Ndris. La nature du sol est toujours la même : une roche rougeâtre ferrugineuse, recouverte en certains endroits par une couche d'argile, ou bien sortant par places en blocs irréguliers.

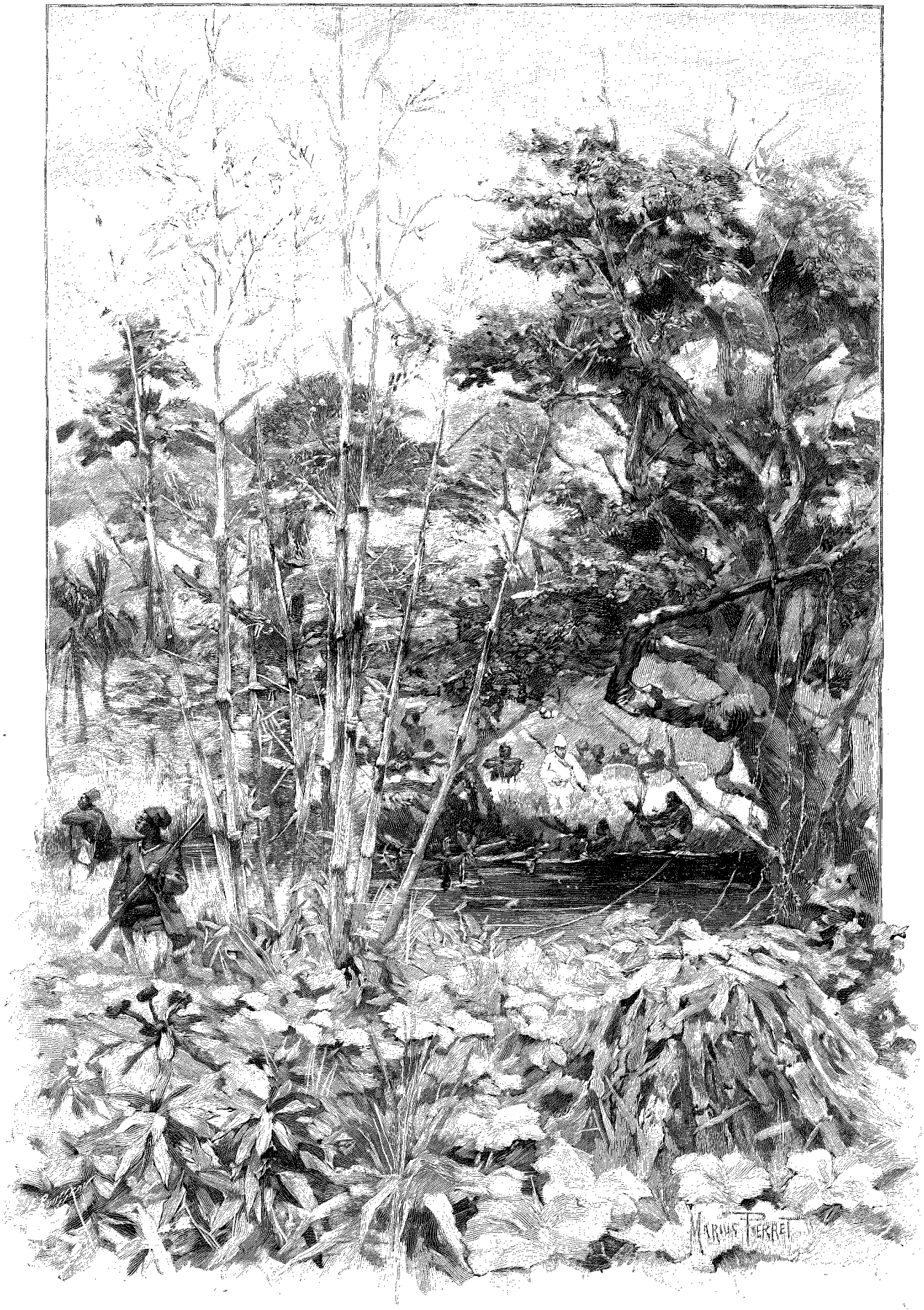


ATTAQUE DU CAMP [1] (PAGE 321).

Toute la région traversée depuis l'Oubangui est littéralement envahie par les fourmis, qui forment pour le voyageur l'ennemi le plus désagréable, je dirais même le plus redoutable, si je ne craignais de détruire toutes ces jolies légendes si amusantes à lire qui veulent que le voyageur en Afrique soit exposé à chaque minute à être dévoré par un lion, piétiné par un éléphant, chargé par un buffle ou mordu par un serpent venimeux. Il y a en Afrique des fourmis de toutes les tailles et de toutes les couleurs : fourmis noires, les unes imperceptibles, les autres ayant près de deux centimètres de long; fourmis rouges, enfin

1. *Dessin de Mme Paule Crampel, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



ARRÊTÉS AU BORD DE LA NANA (PAGE 330). — DESSIN DE M. PERRET, GRAVÉ PAR ROUSSEAU

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fourmis blanches ou termites; quelques espèces sont inoffensives, d'autres au contraire très redoutables pour différents motifs : les termites pénètrent dans les caisses, dans les cantines, et si l'on ne s'aperçoit pas à temps de leur présence, en quelques heures ils font des dégâts énormes dans le linge, que l'on trouve alors percé à jour; certaines fourmis rouges produisent les mêmes dégâts, mais moins vite et avec plus de discrétion; enfin les morsures des grosses fourmis noires sont très douloureuses et produisent souvent une sorte de fièvre; si l'un de ces insectes a réussi à vous mordre ou plutôt à vous pincer avec ses mandibules, il est impossible de lui faire lâcher prise; en le tirant par l'extrémité du corps, la tête se détache et reste un moment cramponnée à la peau.

Quand une troupe de fourmis envahit une tente, chose fréquente, il ne reste qu'un parti à prendre : déménager, et se transporter un peu plus loin, si l'on veut ne pas subir un assaut dans lequel on est sûr de n'être pas victorieux. Quelquefois cependant elles passent en colonne serrée, sans s'arrêter, allant droit devant elles, escaladant les caisses et les objets qu'elles rencontrent sans leur faire subir le moindre dégât. Dans ce cas il faut bien se garder de les déranger et de les détourner de leur chemin, sans quoi, la colonne étant disloquée, elles envahissent tout. Alors que les fourmilières ordinaires sont souterraines et ne décèlent leur présence que par une petite ouverture à la surface du sol, les nids de termites sont remarquables. Ce sont le plus souvent d'énormes pyramides ou cônes irréguliers atteignant jusqu'à trois et quatre mètres de haut et autant de diamètre à leur base, formant ainsi de petits monticules en argile battue d'une solidité à toute épreuve. L'intérieur est creux ou plutôt occupé par une infinité de tous petits alvéoles, communiquant entre eux et dont la construction représente un travail inouï. D'autres termitières ont la forme d'un cylindre haut de 50 centimètres et recouvert d'une sorte de chapeau ou calotte sphérique, qui sert de toiture, le tout ressemblant à une petite hutte en miniature; quelquefois aussi, et surtout au bord des cours d'eau sujets aux inondations, les nids de termites ont la forme d'une colonne élancée atteignant parfois trois mètres d'élévation.

IV

Traversées de la Nana. — Ouias-Ouias et Aouakas. — Le chef Yagoussou. — Passage du Gribingui en radeau. — La grande plaine du Gribingui. — Marais. — Les Akoungas.

Le 22 août, nous quittons le camp, mais cette journée ne doit pas nous conduire bien loin, car après avoir traversé le village de Badigo, où ont eu lieu les négociations, nous nous trouvons arrêtés par une rivière débordée, la Nana, que nous connaissons déjà, pour l'avoir traversée à plusieurs reprises. Un pont en branchages et en lianes relie les deux rives, mais, par suite de l'inondation, ce pont, d'ailleurs en fort mauvais état, est submergé, et, pour comble de mauvaise fortune, la liane qui servait de main courante est rompue; heureusement nos hommes sont devenus assez experts dans le service des pontonniers, ils réparent tant bien que mal les dégâts, et, grâce à des prodiges d'équilibre, nous réussissons tous à traverser, mais le passage nous a pris une bonne partie de la journée, il ne faut pas songer à aller plus loin.

Le lendemain nos guides nous font de nouveau traverser la rivière; le passage cette fois est encore plus mauvais, car le pont, formé d'un tronc d'arbre unique recouvert de près d'un mètre d'eau, offre des solutions de continuité que l'on doit deviner en tâtant prudemment avec le pied. Très souffrant depuis notre départ de la Kémo, où j'avais eu une attaque de dysenterie, je n'oublierai jamais cette traversée; je venais d'être pris d'un violent accès de fièvre, lorsque, en entrant dans la rivière, la sensation de l'eau glacée arrêta net la transpiration et la remplaça par des frissons qui me produisirent une impression horrible. Pendant les dix jours qui suivirent, je fus à peu près incapable de me tenir debout. Il ne fallait pas songer à s'arrêter, nous avions déjà perdu trop de temps, et je dus me faire porter en *tipoy*[1] par deux ou trois Kassaï qui se trouvaient disponibles.

Pendant plusieurs jours nous suivons à peu de distance la rive droite de la Nana; le pays, peu peuplé, est habité par des Mandjias, puis par les Ouias-Ouias et les Aouakas; ces deux dernières populations ressemblent beaucoup aux Mandjias, mais sont d'humeur beaucoup moins farouche. Au point de vue physique, ils sont également supérieurs à leurs voisins du sud, ils sont mieux bâtis et ont des traits plus réguliers. Tout en nous recevant bien, chaque fois que nous arrivons dans leurs villages, ces indigènes se méfient beaucoup, et un trait bien caractéristique prouve cette méfiance : les femmes ne se montrent pas, elles vont se cacher dans la brousse ou restent enfermées dans leurs cases jusqu'au moment de notre départ.

Le pays, très peu accidenté, est toujours très boisé; un des arbres les plus communs est le tamarin, dont les fruits commencent à être mûrs.

Les laptots en sont très friands; quand ils en aperçoivent un au bord du sentier, ils se précipitent sur lui, et avant qu'on ait eu le temps de les retenir, ils ont rempli leurs musettes et leurs sacs; tous ces arrêts sont fort préjudiciables à la marche, mais nos hommes sont si peu gâtés sous le rapport de la nourriture, que nous fermons un peu les yeux. Très confiants dans les vertus médicales de ce fruit, les Sénégalais, me sachant malade, viennent chaque soir m'apporter une bouillie composée à leur façon. Cette sorte de purée faite avec les pulpes du tamarin n'est pas désa-

1. Le *tipoy*, ou hamac, suspendu à une longue tige de bois, très employé sur la côte occidentale d'Afrique, est un mode de transport fort peu commode pour un malade, car on y est très secoué; mais enfin cela vaut mieux que rien quand on ne peut pas marcher.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gréable, elle me procure un vrai soulagement et je la prends avec plaisir, en remerciant ces braves gens.

Le 1er septembre nous arrivons au village de Yagoussou, grand chef des Aouakas ; les tentes sont dressées dans un défrichement séparé du village par une rivière marécageuse large de 30 mètres, dont la vallée assez étroite est encaissée entre deux chaînes de petites collines parallèles.

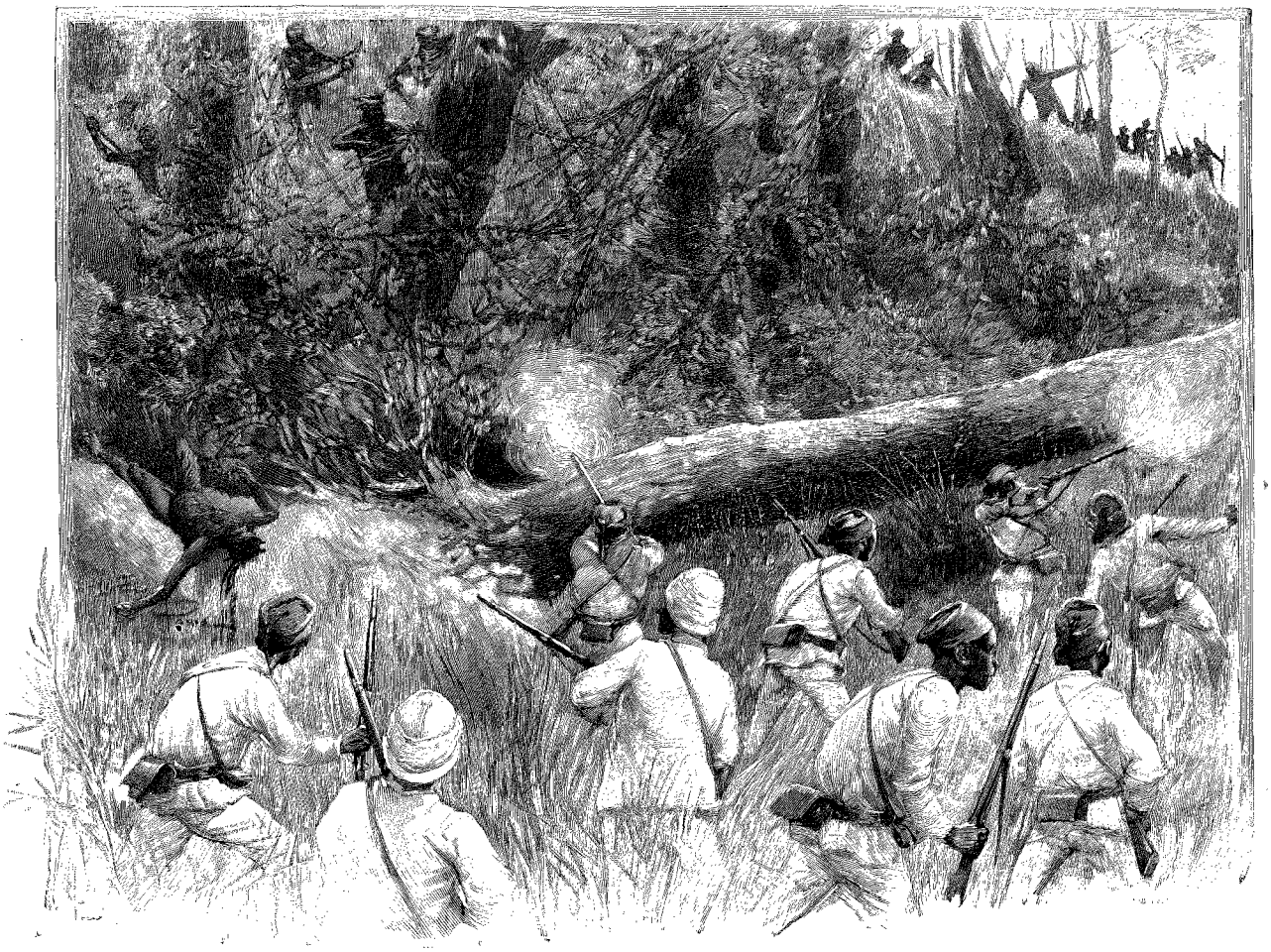
Les indigènes nous reçoivent bien et nous apportent des vivres en abondance, entre autres choses, de gros poissons séchés et fumés qui indiquent à n'en pas douter le voisinage d'une grande rivière.

Chez ces gens-là, une chose me frappe surtout, c'est le peu d'étonnement qu'ils montrent en voyant des Européens, des blancs (les premiers cependant qu'ils aperçoivent), accompagnés d'une troupe aussi nombreuse. Quand nous passons dans leurs villages, ils restent souvent assis par groupes devant leurs cases et continuent à palabrer sans presque nous regarder, se rapprochant seulement quand ils ont quelque chose à vendre.

Ce fait, que j'avais déjà remarqué depuis Krouma, m'a frappé surtout chez les Aouakas, et il m'a d'autant plus étonné que dans mon voyage à Madagascar j'avais été habitué à des marques de curiosité très expressives ; les femmes et les enfants surtout nous entouraient, nous regardaient ; chacun de nos gestes était remarqué, imité, et était le sujet de nombreux commentaires et souvent le signal d'interminables éclats de rire. Ici, soit par mépris, soit par genre, tout se passe d'une façon beaucoup plus calme.

Yagoussou, accompagné de ses sujets de marque, vient me saluer et m'apporter des cadeaux ; je profite de ses bonnes dispositions pour lui faire signer un traité qui place ses États sous la protection de la France ; tout en causant avec lui de son pays et des contrées voisines, je ne puis m'empêcher de regarder deux ou trois personnages de sa suite, dont les lèvres et les narines sont traversées de petits morceaux de bois qui se croisent en avant du nez et de la bouche. Cette sorte d'échafaudage donne à la plupart un aspect bizarre. L'un d'eux, à la place de ces morceaux de bois, a planté dans ses narines deux arêtes de poisson longues de 10 centimètres, avançant sur la bouche comme deux défenses de sanglier.

En sortant du campement de Yagoussou, nous gra-



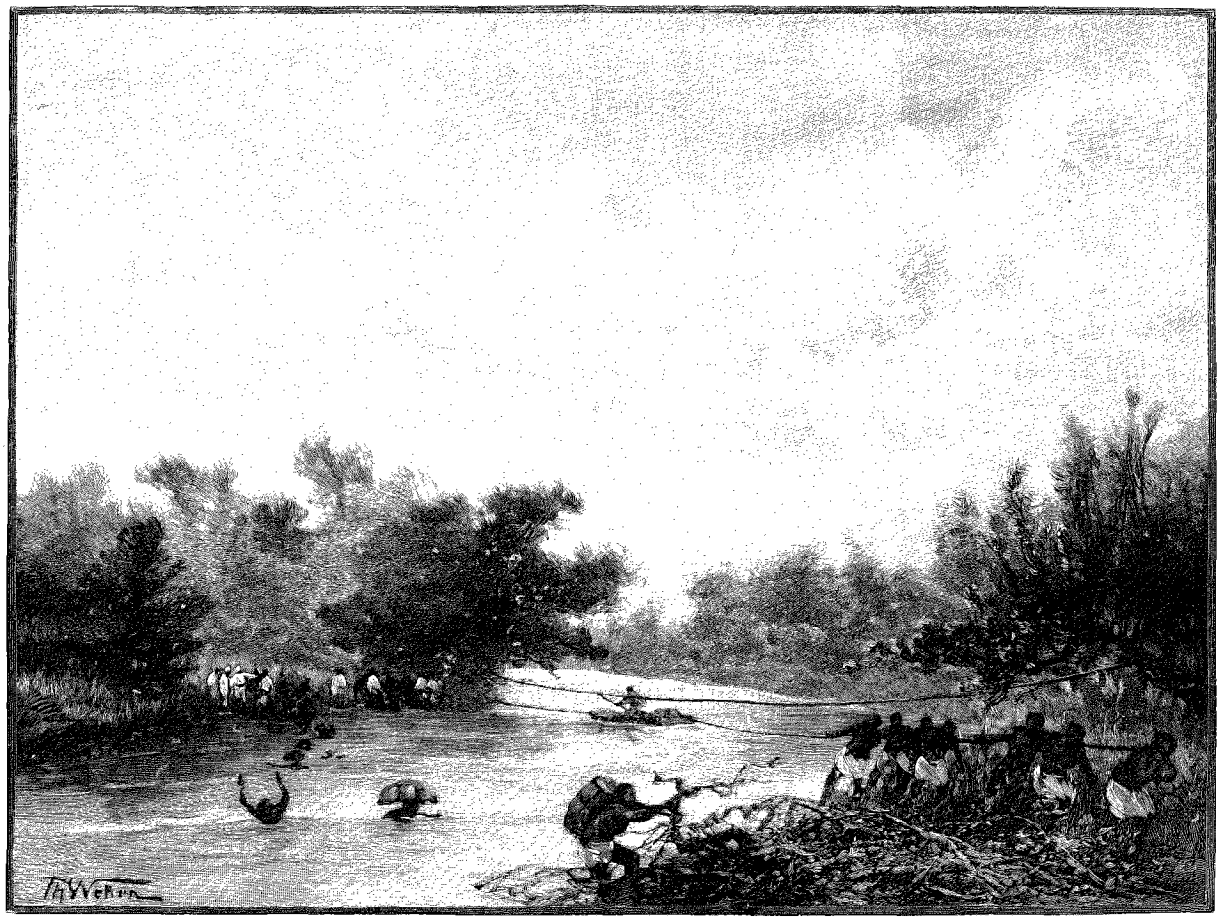
COMBAT AU MILIEU D'UN MARAIS [1] (PAGE 324).

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vissons une petite chaîne de collines qui dominent d'une trentaine de mètres l'ensemble du pays et du haut desquelles nous apercevons vers le nord et le nord-est une immense plaine en partie boisée, en partie marécageuse. Nos guides nous montrent avec joie une longue ligne d'arbres serpentant au milieu de cette plaine, en nous répétant le mot « Gribingui! Gribingui! » Nous allons donc voir cette fameuse rivière dont on nous parle constamment depuis la Kémo. Les indigènes nous avaient dit alors qu'elle était à 50 jours de marche vers le nord; ils ne se sont pas trompés peine s'il nous en restera suffisamment pour visiter le sud du Baguirmi et atteindre ensuite la côte ouest par la voie la plus courte. Tandis que pour la centième fois je me pose ces questions, nous arrivons au bord de la rivière, large à cet endroit de 45 mètres, avec un courant très rapide et une grande profondeur; je suis tout de suite fixé, il n'y a pas une seule pirogue, et d'après nos guides nous n'en trouverons que beaucoup plus loin, et encore en fort petit nombre, tout à fait insuffisantes pour le but que je me proposais.

D'après les reconnaissances de mes lieutenants, la



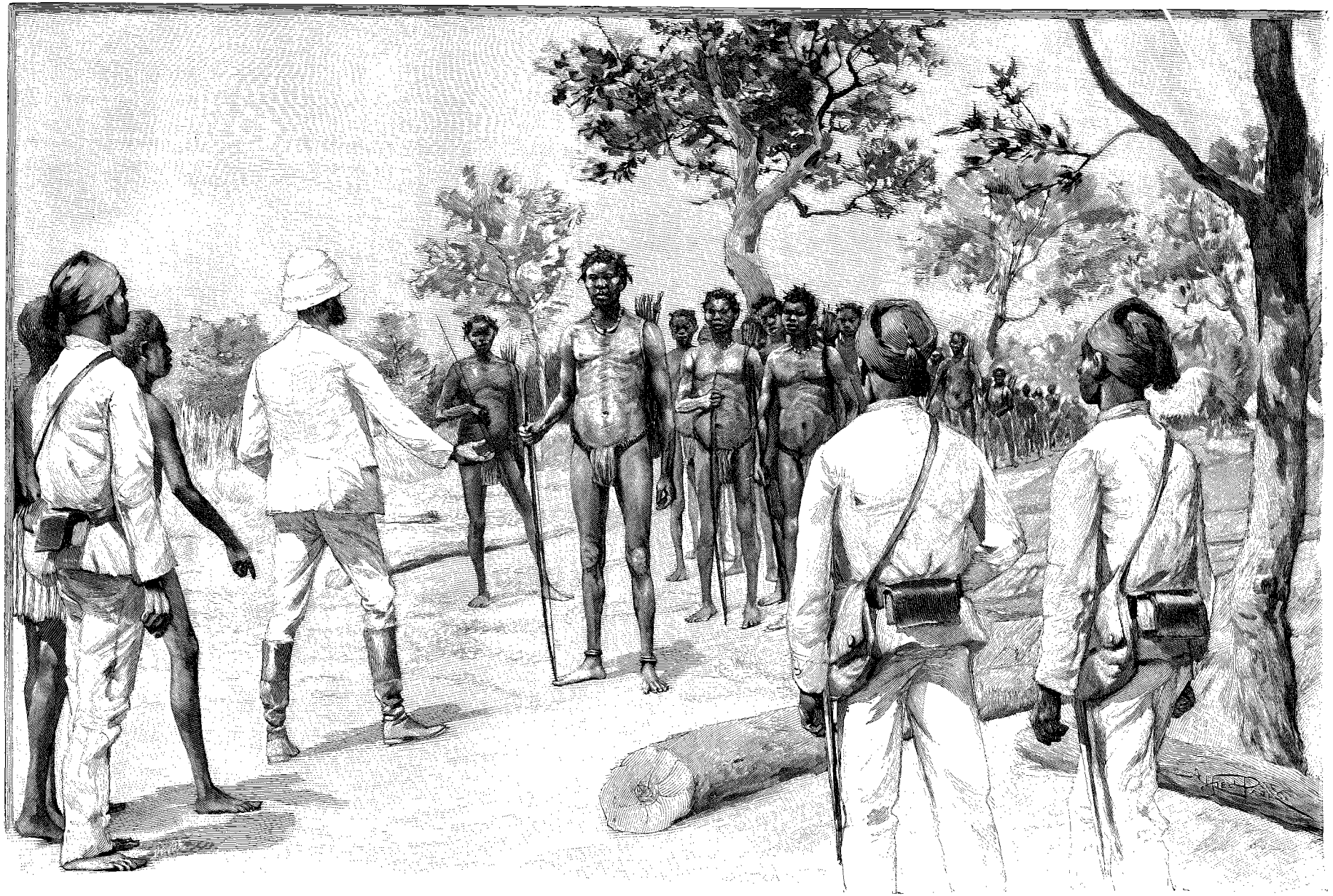
TRAVERSÉE DU GRIBINGUI [1] (PAGE 334).

sur la vitesse de notre marche, puisque nous avons mis 44 jours pour l'atteindre, sans compter les arrêts.

Pour moi, depuis le départ une question du plus grand intérêt se pose : trouverons-nous des pirogues sur ce Gribingui, qui est le cours supérieur du Chari ou tout au moins la branche principale de ce fleuve? Pourrai-je embarquer toute l'expédition et arriver ainsi rapidement jusqu'au Tchad? Ou bien serons-nous forcés de continuer péniblement notre marche à pied le long de la rivière? Dans ce dernier cas il ne faudra pas songer à arriver jusqu'au lac, car nos marchandises d'échange baissent tous les jours, et c'est à rive gauche serait déserte, et assez loin en aval se trouverait le confluent d'une grande rivière, probablement la Nana, dont le passage présenterait de grandes difficultés. Il faudra donc traverser le Gribingui; mais je suis décidé, une fois de l'autre côté, à en suivre le cours et non à me diriger vers le nord-est, comme le désireraient les indigènes. Ceux-ci seraient très heureux de nous mettre aux prises avec les Smoussous (du Dar Rouna), leurs ennemis invétérés; ils voudraient leur montrer qu'eux, les Aouakas, sont les amis des blancs, et, confiants dans nos fusils, ils ne seraient pas fâchés de les voir servir contre leurs ennemis; mais je n'ai pas les mêmes raisons : d'abord la direction de l'est nous éloigne de notre route, et

1. *Dessin de Weber, gravé par Ruffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA PAIX AVEC LES MANDJIAS (PAGE 326). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous n'avons pas une minute à perdre; ensuite un conflit avec les Smoussous ne pourrait qu'influer d'une façon fâcheuse sur nos relations futures avec les musulmans du Baguirmi.

Il s'agit donc de traverser le Gribingui, et la chose est loin d'être aisée, car pour le moment une liane tendue d'une rive à l'autre, et au moyen de laquelle on se hale en nageant pour ne pas être entraîné par le courant, constitue le seul moyen de passage. C'est tout à fait insuffisant pour faire traverser nos caisses et nos bagages; il va falloir construire des radeaux; malheureusement nous avons peu de matériaux sous la main; le bois est vert et ne peut flotter, il faudra le soutenir par une épaisse couche de grandes herbes, mais celles-ci ont besoin d'abord d'être séchées au soleil. Pendant plusieurs jours tous les hommes sont occupés. Les Sénégalais, armés de haches, vont choisir dans la brousse les bois les plus favorables et des lianes flexibles, pendant que les porteurs coupent de grandes herbes, véritables petits roseaux, qu'ils étendent au soleil auprès du chantier. Une corde tendue d'une rive à l'autre servira à établir un va-et-vient.

Tout cela nous prend beaucoup de temps, et le passage n'est complètement terminé que le 10 septembre, neuf jours après notre arrivée sur les bords de la rivière; heureusement il n'y a pas eu d'accidents, sauf la perte d'une caisse de cartouches tombée à l'eau par 6 mètres de fond. A un moment, une corde s'étant rompue, le radeau, alors vide, a été pris par le courant et, plus heureux que nous, aura peut-être vu le lac Tchad. Presque au même instant un porteur ayant voulu traverser à la nage a failli se noyer, mais il a été repêché à temps par ses camarades.

Une longue marche au milieu d'une plaine marécageuse où paissent de nombreux troupeaux d'antilopes nous conduit à Achouma, dernier village aouaka dépendant du chef Yagoussou; puis, dès le lendemain nous arrivons chez les Akoungas établis sur la rive droite du Gribingui. Pendant la route je vois deux des Sénégalais se précipiter vers un petit étang formé par les pluies dans un creux de roche; ils se baissent vivement et reviennent tout joyeux en m'apportant une poignée d'épis, que je reconnais aussitôt : c'est le riz sauvage, dont parlent Barth et Nachtigal comme étant très commun dans les forêts du Baguirmi.

Les Akoungas forment une très belle population, de beaucoup supérieure, au double point de vue physique et intellectuel, à celles traversées depuis l'Oubangui. Je ne m'étendrai pas sur leurs caractères physiques; toutefois je crois devoir signaler que l'habitude de se limer les incisives, habitude générale chez les Mandjias et les autres tribus du sud, sauf peut-être les Aouakas, a ici complètement disparu. Les Akoungas, beaucoup plus sociables que leurs voisins, sont très doux et très hospitaliers; c'est à qui m'apportera en cadeau de la farine de maïs, des poules, etc., et j'ai parfois de la peine à leur faire accepter, en échange, quelques pincées de perles.

Pendant plusieurs jours la marche se continue au milieu d'une sorte de plaine ou plateau en général boisé dominant de quelques mètres seulement la basse vallée du Gribingui, presque partout inondée. La roche ferrugineuse qui constitue tout ce plateau sort à la surface en beaucoup d'endroits ou bien est seulement recouverte d'une légère couche d'humus; il en résulte que tous les points où la pente est nulle sont transformés en marécages ou étangs plus ou moins profonds; nous en traversons chaque jour plusieurs, faisant ainsi une bonne partie de nos étapes dans l'eau ou la boue. Tous ces endroits marécageux sont naturellement dépourvus d'arbres, la couche de terre étant trop mince, et les grandes graminées sont remplacées par une herbe beaucoup plus fine et de couleur gris cendré.

Sauf le Gribingui et un ou deux ruisseaux, il n'y a pas d'eau courante : ce ne sont que marais et étangs, tantôt alimentant la rivière, tantôt formés par elle au moment des hautes eaux.

A l'une de nos haltes, les porteurs kassaïs font une découverte qui les remplit de joie : ils aperçoivent sur les arbres une grande quantité de grosses chenilles blanches et rouges, dont ils sont très friands, et malgré les plaisanteries et les railleries des Sénégalais ils en font une bonne provision.

Les villages, assez considérables mais fort éloignés les uns des autres, sont toujours situés, probablement par raison sanitaire, à une grande distance de l'eau, dominant de quelques mètres la plaine marécageuse.

Nous trouvons partout chez les Akoungas, à Finga, Alatalevou, Bongo, Iréna et Finda, le même bon accueil; à chaque étape un grand nombre d'indigènes nous suivent et ne font aucune difficulté pour prendre sur leurs épaules, d'un village à l'autre, les charges de nos porteurs et les sacs de nos laptots; arrivés au campement, ils aident nos hommes à débrousser et à construire leurs petites huttes.

A Bongo j'ai un palabre, d'ailleurs tout amical, avec un certain nombre de chefs venus des environs pour me voir et me souhaiter la bienvenue.

Je leur dis combien je suis satisfait du bon accueil des Akoungas; mais une chose me froisse, car elle me montre qu'ils se défient de moi : c'est l'absence complète des femmes et des enfants, qui à notre approche s'enfuient des villages. « Les femmes ne prennent pas la fuite, me répondent les chefs, mais elles ont peur et se cachent dans les cases; elles sont toutes dans le village. » Je demande qu'on aille me les chercher, je désire les voir et leur donner des cadeaux, pour pouvoir dire dans mon pays comment sont les femmes de nos amis les Akoungas et pour qu'entre nous la paix soit bien complète. Les chefs, escortés du jeune Mahdi Diop, partent alors pour le village, mais mon Togbo revient seul et me raconte ce qui s'est passé : les chefs ont fait tout leur possible pour décider les femmes à venir au camp : ils ont d'abord usé de la persuasion, puis les ont battues, mais elles étaient si effrayées à la pensée de s'approcher des blancs, que tout

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

a été inutile, et devant cet insuccès ils n'ont pas osé revenir me trouver, pensant que je serais fâché. Après m'avoir rendu compte de sa mission, Mahdi Diop me donne son opinion sur les femmes akoungas; d'après lui, elles ne sont pas jolies comme celles de Krouma, ses compatriotes. Cette comparaison me fait sourire, car le mot de joli appliqué aux femmes de Krouma me paraît au moins exagéré; mais enfin tout est relatif. « Elles ont, ajoute-t-il, les cheveux rasés et portent comme unique vêtement deux petits bouquets de feuilles suspendus à la ceinture. » Voilà, pour le moment, tous les renseignements que j'ai sur les dames de ce pays.

A Iréna je trouve un chef fort intelligent avec lequel je puis causer. C'est un homme d'une quarantaine d'années, ayant une assez belle tête. Ses traits sont réguliers, et sa physionomie ouverte prévient en sa faveur. Il me parle d'une grande rivière, le Ba-Mingui, déjà signalée par les Aouakas, et qui rejoindrait le Gribingui dans le pays des Saras, au loin dans le nord. Cette rivière et le Gribingui seraient à peu près de même importance et auraient leurs cours supérieurs presque parallèles[1]. Iréna me parle, lui aussi, des Smoussous, habitant dans le nord-est et venant tous les ans rançonner le pays. Quelques-uns ont des fusils à pierre, mais la plupart sont armés de lances et de flèches. Iréna n'a jamais vu de chevaux, mais il sait que les musulmans en ont dans leur pays et y tiennent beaucoup. Dans le nord-ouest on rencontrerait, d'après Finda, une grande rivière dont les bords seraient habités par diverses populations appelées Ngamas, Kaffas, Tennes, Daguas; ces indigènes ne cultivent pas la terre; ils ont un grand nombre de pirogues et vivent uniquement du produit de leur pêche. Ils passent leur journée sur la rivière, sont très misérables et n'ont aucune sorte de vêtement. Au delà du pays des Daguas on trouve les Saras; ces derniers ont des chevaux, qu'ils appellent *sounda*, etc. Enfin, dans le nord, entre les confluents du Gribingui et du Ba-Mingui,



TROUPEAU D'ANTILOPES COUPANT LA CARAVANE[1].

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

1. D'après tous les renseignements que j'ai obtenus dans le pays sur les affluents du Ba-Mingui et sur les populations qui en habitent les rives, je crois pouvoir identifier ce cours d'eau avec le Bahar el Abiad qui figure sur les cartes selon les indications de Nachtigal. Le Gribingui serait alors le Bahar el Azreg du même voyageur, mais le tracé qu'il en a donné par renseignements devrait être considérablement modifié. Les noms arabes ne sont d'ailleurs pas connus dans le pays.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

seraient les Arétous. Ces renseignements sont d'autant plus intéressants qu'ils portent sur les régions que nous allons visiter et sur des tribus déjà signalées par d'autres voyageurs.

Le chef me raconte ensuite ses malheurs. Il y a un mois, une nombreuse troupe de Smoussous a passé le Ba-Mingui et a fait la guerre dans tout le pays. Les musulmans ont pillé son village, lui ont pris tout ce qu'il possédait; ses chèvres, ses poules, son grain, enfin jusqu'à ses femmes, sauf une, la plus vieille et la plus laide naturellement. Aussi s'excuse-t-il du modeste cadeau qu'il m'apporte : deux poules, une calebasse de miel et quelques paniers de farine; il voudrait m'offrir davantage, mais c'est tout ce qu'il possède.

Iréna ne fait aucune difficulté pour passer un traité avec moi. Je lui en explique en quelques mots la signification, et j'insiste surtout sur ce fait qu'une fois les Français établis dans son pays il n'aura plus à craindre les incursions des Arabes; il paraît comprendre et répète à ses sujets mon petit discours en leur montrant au-dessus de ma tente le pavillon, qu'il appelle *franché* (français). Chacun donne son approbation, et le chef se retire, très content de ses cadeaux, emportant fièrement un drapeau fixé au bout d'une hampe de zagaie.

Finda, le chef que nous rencontrons ensuite, nous fait le même bon accueil; lui et ses sujets me confirment dans la bonne opinion que je m'étais faite de la tribu des Akoungas.

Il serait à souhaiter qu'un poste français fût créé le plus tôt possible dans cette région sur les bords du Gribingui; nous trouverions dans les indigènes des auxiliaires précieux, et, une fois le poste établi, il serait facile, au moyen d'une embarcation à vapeur, de descendre la rivière, partout navigable, à mon avis, et d'arriver ainsi sans difficultés jusqu'au Tchad.

Les indigènes de Finda sont plus industrieux que leurs voisins : ils tissent quelques étoffes, et possèdent presque tous un pagne en coton, qui remplace le morceau d'écorce de ficus usité chez les Mandjias, les Aouakas et les Akoungas du sud. Comme coiffure, les uns ont la tête rasée, d'autres portent de petites nattes dessinant sur la tête une série de raies longitudinales, enfin quelques-uns, et Finda est du nombre, ont une sorte de couronne faisant le tour de la tête et formée de petites nattes de 3 ou 4 centimètres, relevées en l'air. Tous ces Akoungas portent, suspendu à l'épaule par une courroie de cuir, un couteau dont le manche en fer, qui n'est que le prolongement de la lame, est entouré d'un recouvrement en corde; le couteau est enfermé dans une gaine en peau de caïman.

Finda, sur ma demande, envoie un homme au village pour chercher les femmes et les amener au camp; j'ai enfin devant moi, ce jour-là, un échantillon des dames akoungas, je ne puis dire malheureusement du beau sexe; car, si j'en juge par la personne que j'ai vue, les hommes sont, comme beauté, de beaucoup supérieurs à leurs compagnes. Il faut dire que, très probablement, on a envoyé ce qu'il y avait de plus vieux et de plus laid dans le village, afin de ne pas me tenter. La *yassi* (ce mot signifie « femme » dans la langue ndri) porte comme vêtement une ceinture en corde à laquelle est attachée sur le devant une sorte de petit tablier long de quelques centimètres, formé d'une cinquantaine de cordelettes finement tressées; par derrière, un gros bouquet d'herbes, également attaché à la ceinture, complète le costume. Les cheveux sont nattés très court; mais sur le côté gauche est un petit chignon de cheveux longs, sorte de pompon très original. Je fais bon accueil à la pauvre yassi, et, malgré son peu de grâces, je lui donne un collier de perles dorées, des bayakas et des cauris.

C. MAISTRE.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

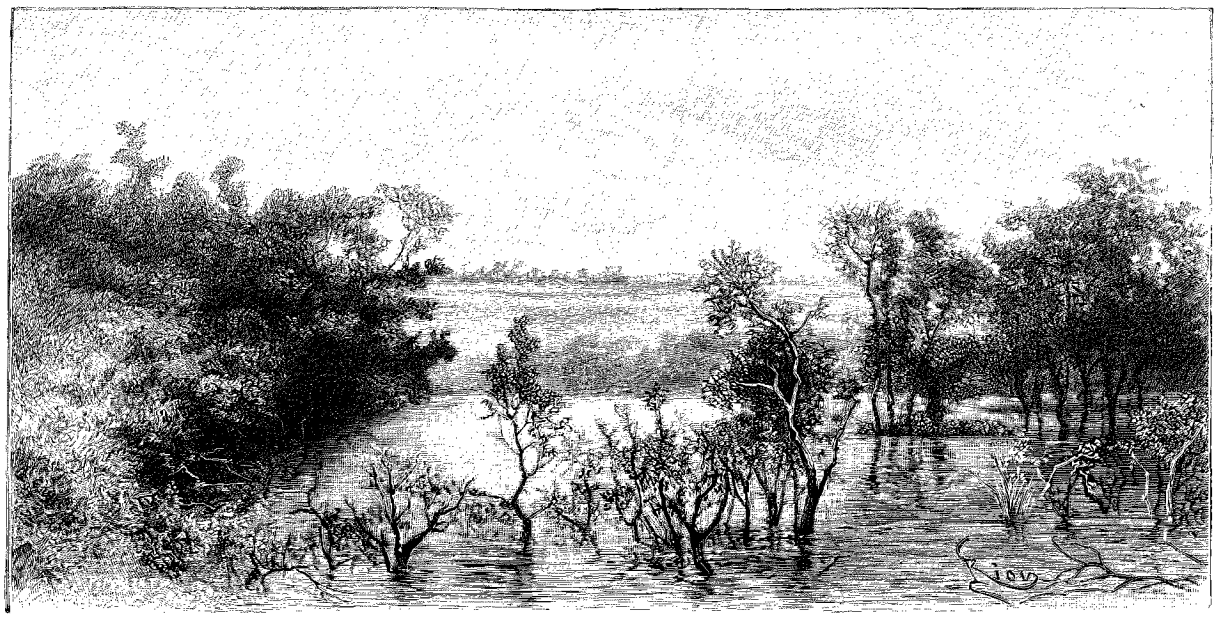
(*La suite à la prochaine livraison.*)



GROUPE D'AKOUNGAS [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LA PLAINE INONDÉE AU CONFLUENT DU GRIBINGUI ET DU VASSAKO [1] (PAGE 339).

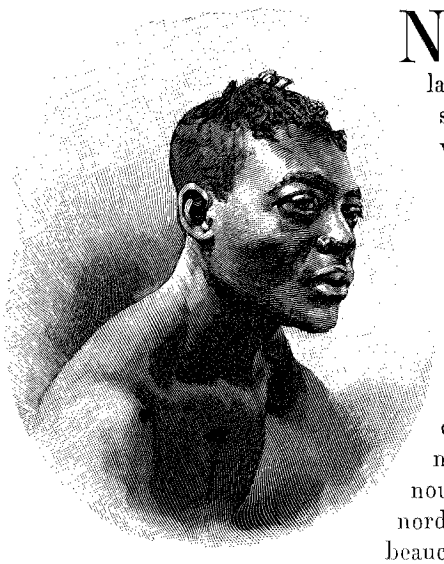
LA MISSION MAISTRE [2]

(DU CONGO AU NIGER A TRAVERS L'AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. C. MAISTRE.

V

Arrivée chez les Arétous. — Indigènes très méfiants. — Voyageurs mystérieux. — En pirogue sur le Gribingui. — Mandjatezzé.



NOTRE GUIDE ARÉTOU [3].

Nous sortons du pays des Akoungas sous la conduite de plusieurs guides en suivant à quelques kilomètres le cours du Gribingui. L'aspect de la brousse est toujours le même, mais les *karités* (arbres à beurre du Sénégal et du Soudan) deviennent de plus en plus communs à mesure que nous avançons vers le nord; on trouve aussi beaucoup d'arbres produisant le caoutchouc.

Depuis la traversée du Gribingui et dans les endroits où la couche de terre est assez épaisse, de nouvelles herbes très hautes et très serrées, véritables petits roseaux, remplacent, fort désavantageusement d'ailleurs, les herbes en forme de lames que nous avions rencontrées partout en Afrique, aussi bien dans la vallée du Niari que chez les Mandjias; ces graminées, dont j'avais fait la connaissance à Madagascar, sont terminées par un épi ressemblant à celui de l'avoine; au milieu de ces herbes gigantesques, hautes de 4 à 5 mètres, la chaleur est étouffante; comme elles commencent d'ailleurs à sécher, il s'en détache des graines et de petits fragments qui viennent se coller sur le visage ou pénètrent sous les vêtements, vous procurant des démangeaisons insupportables.

Les 18 et 19 septembre nous campons dans la brousse après de longues étapes; pour comble, de violents orages, accompagnés de pluies torrentielles grossissant ruisseaux et marécages, ajoutent aux difficultés de la marche et rendent les campements à peu près intenables en les transformant souvent en bourbiers. Plusieurs d'entre nous sont très fatigués; M. Brunache est pris d'un fort accès de fièvre et doit faire une partie d'une étape porté en hamac.

Le jour suivant, après deux heures passées à marcher dans l'eau, nous arrivons au bord du Gribingui, en face du village de Dakamangoudou, habité par des Arétous; ces indigènes viennent au-devant de nous, mais ne paraissent pas très rassurés ni très désireux de nous voir camper trop près de leurs cases; aussi, pour ne pas les effaroucher, restons-nous sur la rive droite : MM. Clozel, de Béhagle et Bonnel de Mézières

1. *Dessin de Riou, gravé par Morizet.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 305 *et* 321.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

vont pourtant en pirogue visiter le village et faire quelques achats en même temps que rassurer les indigènes et les engager à venir. La population est très pauvre et ne possède que peu de ressources sous le rapport de l'alimentation; c'est à peine si l'on nous apporte des haricots et quelques courges. Heureusement le pays est très giboyeux. M. Bonnel tue une antilope, et le chasseur Foulanga nous rapporte une demi-douzaine de pintades.

Pendant trois jours nous suivons la rivière, que M. de Béhagle descend en pirogue pour en relever le cours. Une bonne partie des étapes se fait d'ailleurs dans l'eau, car la rivière est partout débordée, formant des marais profonds, ou de petits étangs comme celui de Loko, au milieu desquels des bouquets de grands arbres émergent çà et là, dominant les joncs et les roseaux. Enfin nous arrivons en face du village de Dakala; les indigènes possèdent une toute petite pirogue, mais tout d'abord ils ne paraissent pas disposés à nous la prêter pour effectuer le passage; ils prétendent qu'il n'y a aucun chemin sur la rive gauche, et que nous devons continuer notre route vers le nord-est du côté des Smoussous. Dans l'ouest, nous disent-ils, le pays est désert et sans eau; il n'y a rien, telle est leur expression; ils n'ont jamais entendu parler des Ngamas, ni des Saras, ils ne savent rien ou plutôt ne veulent rien dire.

D'un autre côté, il y a, parmi les guides qui sont venus de Dakamangoudou, un homme dont je me méfie fort; il a été, nous dit-il, prisonnier d'Ali Djaba, et il insiste justement pour nous faire prendre la route du village de ce chef, qui, d'après certains renseignements, serait compromis dans le massacre de la mission Crampel; peut-être a-t-il conservé là-bas des relations et voudrait-il se faire bien voir de son ancien maître en essayant de nous amener chez lui; pour nous empêcher de traverser la rivière, il s'est probablement entendu avec les gens de Dakala en leur conseillant de dire que sur l'autre rive le pays est désert. J'ai déjà donné les raisons qui m'empêchaient de pousser une pointe vers l'est, aussi est-il décidé que nous ferons une dernière tentative auprès des Arétous pour obtenir le passage; si elle ne réussit pas, il sera temps d'aviser.

Les indigènes sont divisés en deux partis : le parti des anciens, très défiant, est hostile et ne veut pas entrer en relations avec les blancs; les jeunes, au contraire, gagnés par nos largesses, sont pour nous; de là, palabres interminables, autant dans notre camp que sur la rive opposée.

Pendant ce temps un incident se produit : le 25 septembre, dans la soirée, le caporal sénégalais Abdou Diaye et un laptot, partis pour la chasse à l'antilope, reviennent en me disant qu'ils ont rencontré une troupe d'une dizaine d'indigènes se dirigeant vers le village; trois d'entre eux étaient habillés à la mode arabe avec de grands boubous et coiffés de petites calottes comme en portent les gens du Sénégal. En apercevant mes hommes, ils ont pris la fuite précipitamment, en laissant là leurs charges. Le lendemain, je fais apporter au camp ce qu'ils ont abandonné : il y a là huit charges de maïs et de viande d'éléphant, plusieurs zagaies, des outils, pioches, pelles, haches, enfin plusieurs sacs contenant des étoffes d'origine européenne et des colliers de perles; deux de ces derniers sont ornés d'étuis de cartouches Gras, qui, on n'en peut douter, proviennent du pillage de la mission Crampel. Mais que viennent faire ces indigènes avec toutes leurs provisions? Le matériel de jardinage et les outils trouvés dans leurs bagages paraissent démontrer qu'ils sont plutôt en déplacement qu'en expédition; dans tous les cas, leur fuite précipitée à la vue de nos hommes montre leur ignorance absolue de notre présence dans le pays. Le chef de Dakala, en apprenant cet événement, vient avec plusieurs de ses sujets réclamer les objets trouvés; il nous montre un des indigènes qui faisaient partie, d'après lui, de la bande rencontrée hier par nos hommes, caravane de gens de son village revenant des bords du Gribingui, où ils avaient été chasser. Je lui réponds que je restituerai le tout quand on m'aura montré les trois indigènes habillés en Arabes. Le chef n'insiste plus, et, comme nos hommes souffrent beaucoup de la faim, je leur fais distribuer la viande d'éléphant, qui, bien que passée et répandant une odeur nauséabonde, est reçue avec joie.

Enfin, après trois jours de négociations laborieuses, nous obtenons le passage, qui s'effectue sans difficulté. Mais un petit incident me rappellera toujours Dakala : Pendant la nuit du 27 au 28 septembre, ma tente est envahie par les fourmis. En quelques secondes mon lit en est rempli et je suis réveillé en sursaut de la façon la plus désagréable et la plus douloureuse. Je me précipite immédiatement dehors, prenant juste le temps d'emporter mon burnous pour me préserver de l'humidité et de la fraîcheur de la nuit, et, m'installant sur une caisse sous notre grande bâche, je passe près d'un quart d'heure à me débarrasser un à un de ces maudits insectes qui ne veulent pas lâcher prise. Pendant tout le reste de la nuit il m'est impossible de fermer l'œil, il me semble à chaque instant sentir une troupe de fourmis montant à l'assaut de mes jambes et me mordant cruellement. Le lendemain j'avais la fièvre, j'étais tout courbaturé, avec le visage, les mains et les pieds enflés, et dans l'impossibilité absolue de marcher.

Heureusement les indigènes consentent à me prêter leur unique pirogue, dans laquelle je descendrai le Gribingui pendant que la caravane suivra à peu de distance la rivière. Je m'embarque donc avec le Sénégalais Bougouma et un indigène chargé de pagayer et de nous conduire; l'embarcation est toute petite, et, une fois installé, c'est-à-dire assis ou accroupi dans le fond sur un lit d'herbes sèches, je dois bien me garder de faire un mouvement, si je ne veux pas la voir chavirer. Au bout de quelques heures de navigation, mes jambes sont complètement engourdies et j'ai grand'peine à me

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

lever pour descendre à terre. Sauf cet inconvénient, ce voyage par eau est fort intéressant, car les rives du Gribingui sont très pittoresques, couvertes d'arbres et de buissons sur lesquels s'ébattent et gazouillent des quantités d'oiseaux de toutes grosseurs et des couleurs les plus variées : hérons noirs et gris, aigrettes blanches, perruches vertes, pigeons, pintades, et de tout petits oiseaux multicolores; à plusieurs endroits nous apercevons des bandes de singes s'enfuyant dans la brousse, et enfin des crocodiles qui plongent dans la rivière en entendant le bruit des pagaies. Le Gribingui fait de nombreux circuits, de grandes boucles se refermant presque, allongeant ainsi beaucoup la route et nous éloignant parfois considérablement de la route de terre, qui va en ligne droite à travers la brousse et les marais. Les rives sont très plates, bordant d'immenses plaines herbeuses et boisées; presque partout ces rives sont d'ailleurs submergées et les eaux envahissent la plaine, formant de vastes espaces inondés au milieu desquels émergent des arbres et des bouquets de végétation.



ÉTANG DE LOKO [1].

A deux heures de l'après-midi je rejoins la caravane, campée sous de grands arbres sur la rive gauche de la rivière, un peu en aval du village de Tongiba, où nous envoyons nos guides pour chercher des provisions. Ils ne reviennent que le lendemain à midi, avec très peu de vivres, — toujours ces maudits haricots, — mais sont accompagnés de Mandjatezzé, chef d'un grand village sara où nous devons arriver dans quelques jours. Pendant que nous reprenons la marche, moi en pirogue et la caravane par voie de terre, Mandjatezzé prend les devants pour se rendre dans son village et nous y préparer une bonne réception. Après une courte navigation nous abandonnons le Gribingui pour entrer dans son affluent le Vassako, ou plutôt dans une immense plaine inondée communiquant avec les deux rivières; c'est au bord du Vassako que je dois retrouver l'expédition, obligée d'attendre la pirogue pour passer cette rivière. Pendant près d'une heure nous avançons au milieu de la plaine couverte de joncs, de grandes herbes et d'arbres à moitié couverts par les eaux; à certains endroits l'eau est très profonde; en d'autres, au contraire, il y a très peu de fond. Bougouma et le guide sont alors obligés de se mettre à l'eau pour pousser la pirogue au milieu des plantes aquatiques qui s'enchevêtrent et forment à elles seules un obstacle assez sérieux. Enfin nous arrivons au camp, établi au milieu d'un endroit sec, un peu plus élevé que la plaine; le passage du Vassako, commencé immédiatement, n'est terminé que le lendemain soir.

A partir du confluent du Vassako, la rive gauche du Gribingui change complètement; c'est maintenant une falaise à pic taillée dans une sorte d'argile rouge légèrement sablonneuse, dominant parfois le fleuve d'une dizaine de mètres; mais je n'ai pas longtemps à jouir de ce nouveau spectacle, car bientôt le guide m'avertit qu'il faut quitter la pirogue, et prendre la route de terre pour aller au village de Mandjatezzé, assez éloigné de la rivière. Juste à ce moment la caravane passe à peu de distance; on entend distinctement le murmure des voix et le frôlement des grandes herbes; aussi n'avons-nous pas de peine à la rejoindre. Dans la soirée, le Sénégalais Mahmadou Aoua, disparu depuis la veille en même temps qu'un porteur, arrive au camp avec un air tout effaré; il raconte que, pendant la nuit précédente passée sur les bords du Vassako, il a voulu, malgré ma défense, se rendre avec son camarade au village de Tongiba afin de se procurer des vivres; mais en essayant de revenir ils ont dû traverser le Gribingui à la nage, et pendant cette traversée le porteur a été dévoré par un caïman.

Le 30 octobre, nous entrons dans une brousse épaisse avec de grands et beaux arbres, des buissons formant des fourrés touffus et de grandes herbes; l'étape est longue ce jour-là : partis de grand matin, il est déjà une heure de l'après-midi quand nous campons au bord d'une rivière appelée Vassako comme la précédente [2].

1. *Dessin de Weber, gravé par Ruffe.*

2. D'après les indigènes, le Vassako de Mandjatezzé viendrait de fort loin vers le sud-ouest et se jetterait dans le Gribingui un peu en aval du confluent de cette rivière avec le Ba-Mingui. Ce con-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Pendant que nous nous installons, les guides vont prévenir les indigènes du village de Mandjatezzé, situé à une petite distance sur l'autre rive.

Le chef, qui est déjà une vieille connaissance, vient aussitôt me voir; il nous salue à la mode sara, c'est-à-dire en se frappant les mains l'une contre l'autre pendant qu'il se tourne vers nous.

C'est un grand diable, pas méchant, mais malin, qui, avec ses longs bras, ses grandes jambes maigres et décharnées, a une allure complètement déséquilibrée. Il porte comme vêtement une chemise courte sans manches, formée de bandes de coton larges de cinq ou six centimètres, cousues ensemble. Ces bandes sont de diverses couleurs : blanches, jaunes, noires, bleues, brunes, etc.; les indigènes nous disent qu'elles viennent du Baghrimi (Baguirmi), dans le nord-ouest; c'est la première fois que nous entendons prononcer le nom de ce pays, qui est notre premier objectif.

Cette chemise, que portent le chef et plusieurs de ses sujets, n'est d'ailleurs pas le costume du pays sara, costume beaucoup plus simple et plus remarquable, et dont je parlerai plus loin.

Mandjatezzé m'apporte quelques cadeaux de bienvenue, deux ou trois petites poules, des courges, de la farine de mil et enfin une sorte d'arachide à une seule amande, appelée *djourou*. En le remerciant, je lui annonce que je compte traverser demain la rivière et venir camper près de son village. Il ne fait aucune objection et promet que la pirogue du village sera à ma disposition dès la première heure.

VI

Les Saras. — A travers la brousse. — Sur les traces d'un cheval. — Grands marais. — Kassinda. — Nombreuses difficultés. — Toujours dans l'eau. — Le Bahar Sara et Garenki. — Rencontre des premiers musulmans du Baguirmi. — Palem et le pays des Toumoks. — Souvenirs de Nachtigal. — Pays sablonneux. — Eau très rare. — Une caravane de marchands de Logône.

Le 4 octobre, nous traversons sans difficulté la rivière Vassako et parvenons au village de Mandjatezzé, qui nous installe lui-même au milieu d'une ancienne plantation auprès d'un puits profond creusé dans le sable. Je fais dresser nos tentes pendant que les indigènes arrivent de tous les côtés; mais il est assez difficile de se comprendre, car depuis le pays des Arétous la langue a changé complètement et nos interprètes nous sont devenus à peu près inutiles; heureusement un de nos guides sait quelques mots d'arabe.

Le village de Mandjatezzé occupe une très vaste étendue, et les cases, par groupes de deux ou trois, sont disséminées au milieu de plantations de sorgho rouge, de courges, d'arachides, etc. Ces habitations diffèrent d'ailleurs beaucoup de celles vues jusqu'ici; très petites et de forme circulaire (deux mètres de diamètre au plus), elles sont formées d'une sorte de cylindre en nattes ou en petits roseaux tressés formant la cloison extérieure, avec une ouverture carrée servant de porte. Cette partie de la case est surmontée d'un toit conique ou plutôt en forme de cloche renversée. A l'intérieur se trouve le lit, posé juste au-dessus du foyer, à une petite distance du sol. La plupart de ces groupes de cases possèdent un ou plusieurs greniers, puis des plates-formes en branchages sur lesquelles les indigènes aiment à s'asseoir après avoir fait du feu en dessous, soit pour s'abriter de l'humidité, soit pour éviter les moustiques, très communs dans la région et que la fumée seule a le pouvoir d'éloigner. Enfin le tout est souvent entouré d'une muraille en nattes limitant une petite cour circulaire abritée par un ou deux grands arbres, tamarins ou sycomores.

Les indigènes de Mandjatezzé appartiennent à la grande tribu des Saras. Ce sont, à peu d'exceptions près, de très beaux hommes, presque des géants, à la poitrine développée, aux épaules larges et carrées, aux membres bien découplés et fortement musclés[1].

Leur peau, très saine, est de couleur noire et assez foncée, les traits sont réguliers, le front large et fuyant, les pommettes saillantes, les narines et les lèvres minces, le nez court et déprimé à la partie supérieure, les yeux allongés, peu enfoncés et légèrement obliques, les sourcils peu fournis, les oreilles excessivement petites. Les Saras ont presque tous l'habitude de s'arracher deux des incisives supérieures ou encore de les limer sur le côté comme les Arétous au lieu de les tailler en pointe à la façon des populations du haut Congo.

Le mode de coiffure est assez varié : le plus souvent les cheveux sont courts ou même rasés; mais quelquefois certaines parties de la tête seulement sont rasées, formant de petits dessins, cercles, raies, croix de Malte, etc.; certains indigènes conservent aussi quelques petites mèches longues de trois ou quatre centimètres, soigneusement ficelées, de façon à leur donner la position verticale.

L'usage de se tatouer est général : le front, les joues, les bras, le dos, sont couverts de petites cicatrices provenant de coupures et formant des dessins divers.

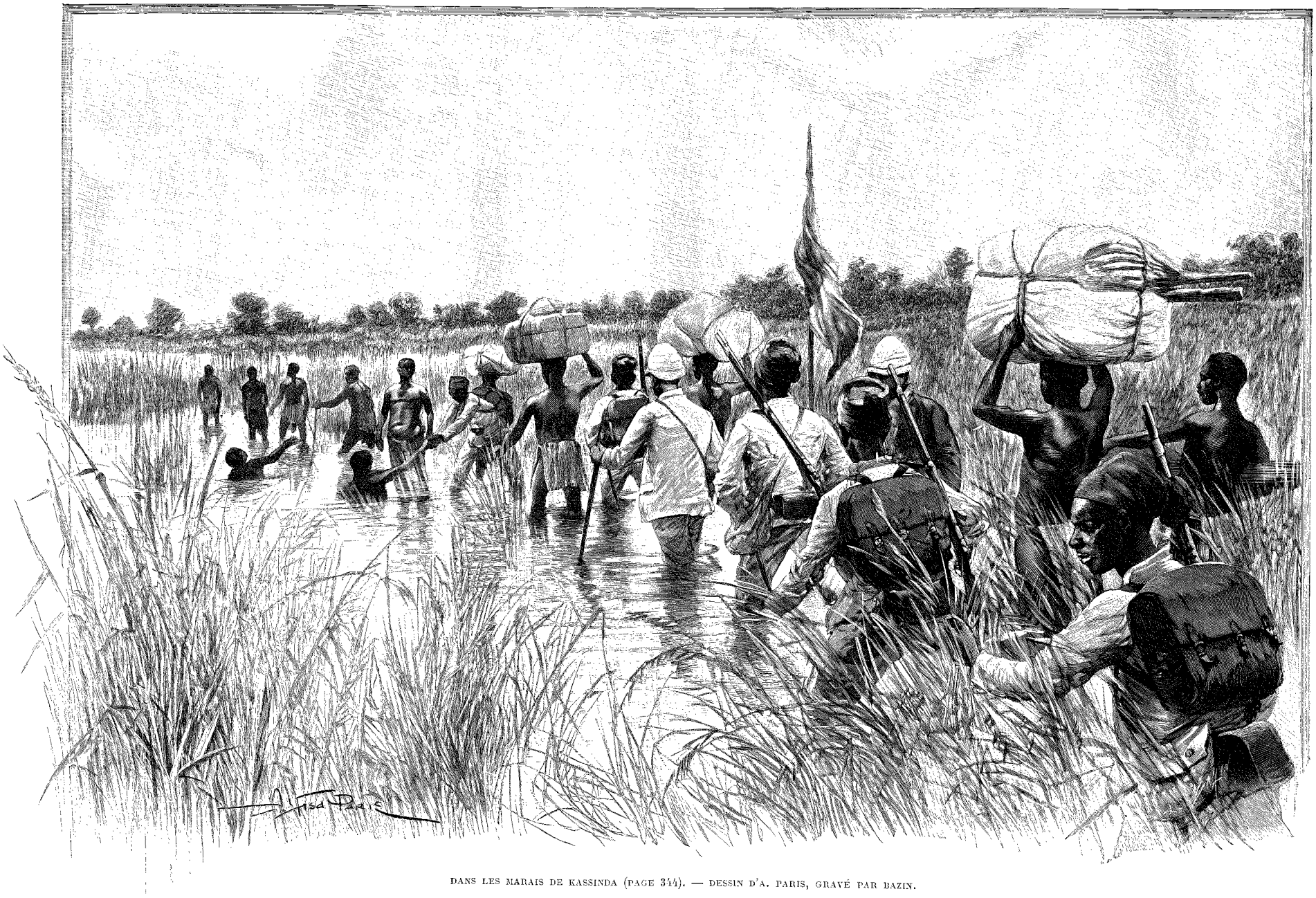
Le costume des hommes est des plus simples et mérite d'être signalé, car il n'est pas seulement porté par les Saras, mais se trouve aussi en usage chez les tribus Toumoks, Gaberis et Lakas, c'est-à-dire jusqu'aux frontières de l'Adamaoua. Ce vêtement, ou plutôt cet ornement, consiste en un petit tablier en cuir ou en peau de chèvre couvrant seulement la partie postérieure du corps et fort utile pour les préserver de l'humidité quand ils veulent s'asseoir.

Les femmes, grandes et fortes avec des hanches très larges et disproportionnées, des cheveux coupés court, des seins flétris de très bonne heure, une physionomie

fluent serait à une journée de marche dans l'est du village du chef Mandjatezzé.

1. D'après les mesures anthropométriques que j'ai prises, la moyenne de la taille des hommes chez les Saras est d'environ 1 m. 78; quelques-uns atteignent 2 mètres.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DANS LES MARAIS DE KASSINDA (PAGE 344). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sans expression, sont loin d'être gracieuses. Quelques-unes ont pour vêtement une ceinture en corde, à laquelle sont attachées par devant quelques cordelettes ornées de perles en fer de forme cylindrique, faites dans le pays; beaucoup d'ailleurs sont absolument nues, et je m'empresse d'ajouter que ce ne sont pas les moins honnêtes; il semble en effet qu'en Afrique la vertu des femmes soit en rapport avec l'exiguïté de leur costume.

Les armes des Saras sont des lances, des zagaies et des couteaux, qu'ils lancent à distance avec une grande adresse; enfin des poignards, qu'ils portent suspendus au bras gauche au-dessus du coude; ils n'ont ni arcs ni flèches.

Mandjatezzé cependant, tout en nous faisant le meilleur accueil, paraît assez pressé de nous voir partir, prétendant, à tort ou à raison, que quelques-uns de nos hommes ont volé dans le village et dans les plantations; cependant je ne me décide à m'en aller qu'après avoir signé avec le chef un traité de protectorat fort important, puisque les territoires de Mandjatezzé s'étendent jusqu'au confluent du Ba-Mingui et du Gribingui, qui, par leur réunion, forment le Chari.

Rien ne nous retenant plus dans ce pays, je fais lever le camp après avoir confié aux bons soins du chef un de mes porteurs très gravement malade et dans l'impossibilité absolue de continuer la route.

A Mara, le village suivant, l'accueil est très bon; le chef lui-même et plusieurs indigènes se proposent pour nous servir de guides à travers une région déserte, qui s'étend au loin vers le nord-ouest et que nous devons traverser avant d'atteindre les frontières sud du Baguirmi.

Le premier jour, tout se passe fort bien; la marche est facile, au milieu d'un terrain sablonneux recouvert d'une mince couche d'humus; en certains endroits seulement apparaissent des roches ferrugineuses, et presque toujours dans le voisinage se trouvent des marais couverts de steppes herbeuses et de petits étangs, au bord desquels il n'est pas rare de voir un énorme marabout noir et blanc ou une troupe de canards sauvages qui s'envolent à l'approche de la caravane. Ces endroits marécageux et ces flaques d'eau, où pousse le riz, sont un lieu de rendez-vous pour tous les animaux de la région; partout les herbes sont foulées sur de larges espaces, et les traces énormes des éléphants se mêlent aux empreintes des rhinocéros, des girafes, des bœufs, des antilopes et des carnassiers.

Une surprise nous attend ce jour-là : en suivant l'étroit sentier qui serpente au milieu de la brousse, nos Sénégalais aperçoivent sur le sable l'empreinte du sabot d'un cheval; ils s'arrêtent et viennent m'appeler pour me faire constater la chose; à n'en pas douter, un cheval est passé là il y a quelques heures, et cette découverte nous cause à tous la plus grande joie : à nous Européens parce que, en arrivant dans un pays où les bêtes de somme sont en usage, nous pouvons espérer rencontrer bientôt ces fameux musulmans dont on nous parle depuis si longtemps; aux Sénégalais, parce que cette idée de chevaux leur rappelle leur pays; les porteurs enfin partagent la joie générale sans trop savoir pourquoi. D'autres traces de pieds humains indiquent que plusieurs indigènes accompagnent le cavalier; nos guides prétendent que ce sont des marchands tourgous qui retournent au Baguirmi; mais, à mon avis, le cavalier n'est autre chose qu'un messager envoyé par Mandjatezzé pour prévenir de notre arrivée les villages saras, situés de l'autre côté de la brousse.

Le lendemain, nos guides disparaissent au moment où nous nous engageons dans une vaste plaine inondée. Les supposant en avant, nous marchons pendant une heure avec de l'eau jusqu'aux genoux; puis, ne les trouvant toujours pas et comptant rencontrer de l'eau un peu plus loin, je fais continuer la marche; mais un terrain sablonneux a succédé aux marécages, le sol est une vraie éponge, et, bien que nous soyons encore dans la saison des pluies, pas une goutte d'eau n'est conservée à la surface; il nous faut encore de longues heures pour enfin arriver à un petit cours d'eau près duquel nous campons, et il est quatre heures de l'après-midi lorsque nous nous mettons à table. Quant à nos guides, impossible de les retrouver; il est certain qu'ils nous ont abandonnés, mais pour quelles raisons? La veille, ils paraissaient très contents de nous; on avait donné des cadeaux au chef avant le départ, et il en avait été très satisfait. Peut-être ont-ils trouvé que nous allions trop lentement. Et puis, les noirs changent si vite d'avis!

Pour le moment, le sentier est bien tracé, nous n'avons qu'à le suivre pour arriver en plein pays sara. Mais comment allons-nous être reçus par ces indigènes, si nous nous présentons chez eux sans guides? Vont-ils nous attaquer comme les Mandjias à la sortie de la brousse? Une circonstance heureuse, c'est le passage de ce cavalier parti certainement après nous et qui maintenant nous précède, annonçant partout notre arrivée et peut-être aussi répandant notre bonne réputation. Il ne nous reste qu'une chose à faire : suivre pas à pas les empreintes de son cheval.

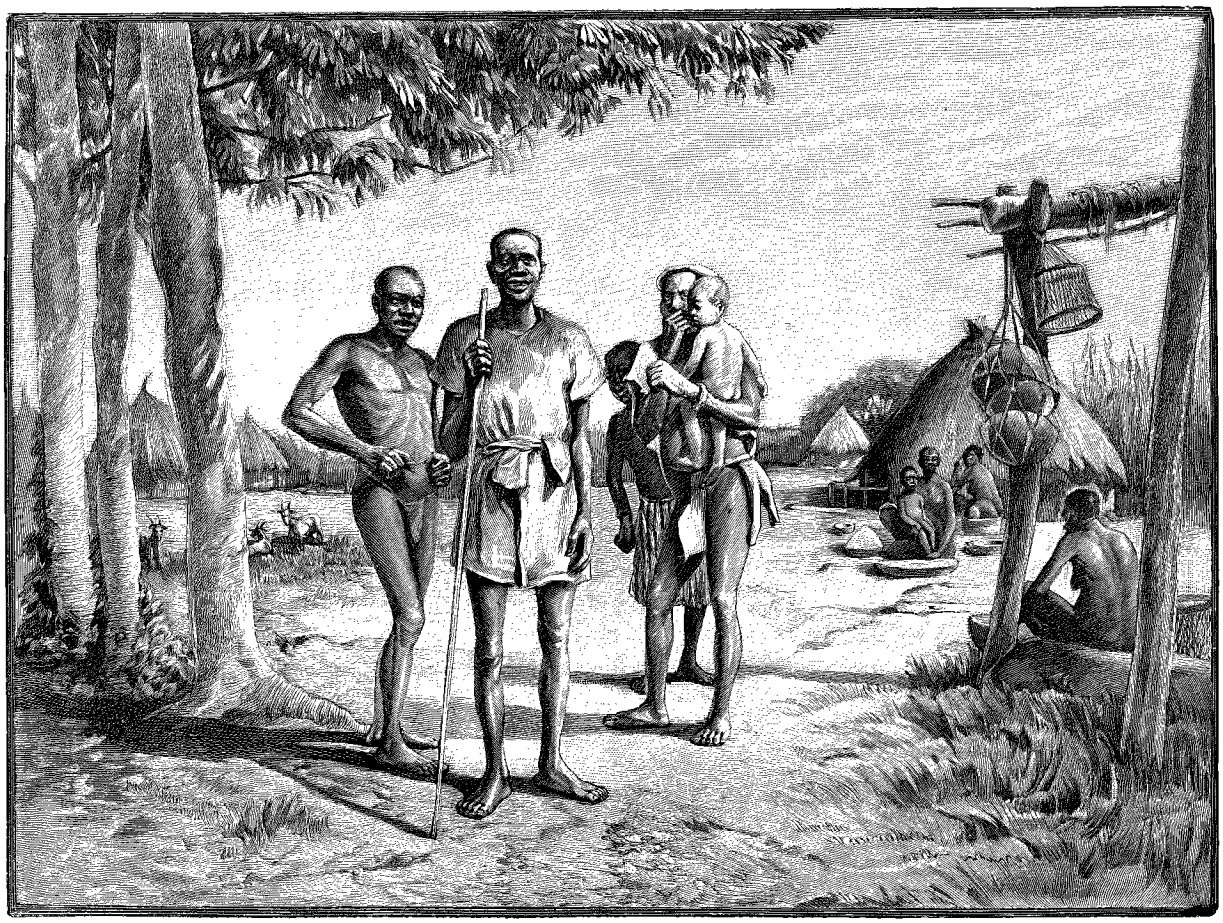
Le jour suivant, en passant sur l'emplacement d'un ancien village au milieu duquel se croisent de nombreux sentiers à moitié envahis par la végétation, nous perdons la bonne piste et nous suivons pendant plusieurs heures une étroite passe qui bientôt disparaît au milieu d'un marais; c'est une journée perdue; il faut revenir en arrière et chercher partout minutieusement les traces de notre cavalier. Les Sénégalais, qui sont d'excellents limiers, se mettent en chasse, écartant les herbes, examinant le sol, et finissent par les découvrir dans une direction assez différente de celle que nous avons suivie.

Cependant les vivres commencent à s'épuiser : qu'arrivera-t-il si la brousse continue encore pendant plusieurs jours? Cela ne fait cependant guère de doute, car les traces d'éléphants et d'autres gros quadrupèdes sont de plus en plus nombreuses et paraissent indi-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quer que tout ce pays est inhabité. Déjà un de nos hommes, le clairon Demba-Dialy, a déserté pour se soustraire à une punition qui lui a été infligée, mais surtout pour éviter les souffrances qu'il pense devoir nous attendre. C'est un très mauvais exemple pour ses compagnons; aussi la surveillance des Européens est-elle redoublée, pour que la démoralisation ne se mette pas dans la troupe.

Les 10, 11 et 12 octobre, Sénégalais et porteurs vivent uniquement de fruits de la brousse, de racines et de feuilles qu'ils font bouillir; d'autres difficultés viennent se joindre à la souffrance causée par le manque de vivres : les étapes de cinq et six heures de route se font presque en entier au milieu de marais formés par une rivière débordée; nous marchons souvent avec de l'eau jusqu'à la ceinture, tâtant le terrain avec les pieds de façon à ne pas perdre le chemin, tandis que nous chassons devant nous une quantité de petits poissons effrayés par le bruit. Cette marche dans l'eau est excessivement fatigante, et beaucoup de porteurs sont complètement épuisés; quelques-uns même tombent avec leurs charges et n'ont pas la force de se relever seuls; il faut les remettre sur pied et les forcer à continuer. Le laptot Ali Baba, malade depuis plusieurs jours, reste en arrière le 11 octobre; aussitôt arrivé au camp, après six longues heures de route, quatre Sénégalais des plus valides sont envoyés à sa recherche, mais reviennent au milieu de la nuit sans l'avoir trouvé. Le lendemain, c'est avec un vrai serrement de cœur que je donne le signal du départ; j'hésite à abandonner, sans plus de recherches, ce malheureux laptot, qui avait toujours été un soldat dévoué et discipliné, mais un coup d'œil jeté sur ma caravane suffit à me décider : je n'ai pas le droit d'exposer cent quatre-vingts hommes à mourir de faim pour essayer de retrouver un cadavre; il est probable en effet qu'Ali Baba sera tombé au milieu d'un marais et se sera noyé. Je donne donc le signal du départ, bien décidé à forcer la marche et à essayer à tout prix d'atteindre un endroit habité.

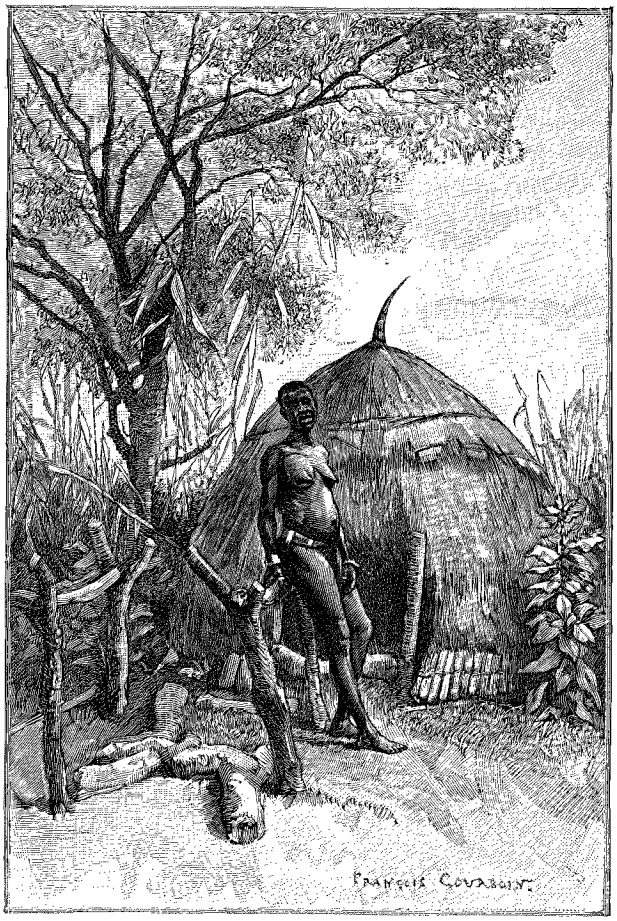


LE CHEF MANDJATEZZÉ[1] (PAGE 340).

Pendant deux heures nous marchons sur une sorte de plateau rocheux couvert d'herbes et élevé de 3 ou 4 mètres au-dessus de la plaine inondée. A 8 heures nous entrons de nouveau dans la brousse, et, à notre grande joie, nous ne tardons pas à reconnaître l'approche d'un endroit habité : quelques branches fraîchement coupées à la hache sont abandonnées çà et là, de nombreux sentiers se croisent dans tous les sens,

1. *Dessin de Courboin, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FEMME DU VILLAGE DE MANDJATEZZÉ[1] (PAGE 340).

les traces des éléphants et autres gros quadrupèdes sont moins fréquentes, enfin la brousse a pris un aspect tout spécial; ce sont tout autant d'indices auxquels on ne peut se tromper quand on a tant soit peu l'habitude de la vie en plein air. Bientôt d'ailleurs nous apercevons des plantations, et un peu plus loin nous faisons la rencontre de deux indigènes qui, en nous voyant, posent leurs armes à terre et viennent parlementer. Ils nous conduisent au milieu de la plaine inondée, au bord d'une rivière profonde, et nous font signe d'attendre sur une énorme termitière pendant qu'ils iront chercher deux pirogues.

La position n'a rien d'agréable, car nous sommes entassés les uns sur les autres et la place est déjà occupée par une quantité de fourmis, contre lesquelles nous devons nous défendre. Le passage est très long, mais sur l'autre rive, au lieu de trouver un endroit sec, nous débarquons au milieu de l'eau et nous apprenons sans enthousiasme que le village est encore loin; pour y arriver, nous sommes obligés pendant une demi-heure de traverser un marais comme nous n'en avons encore jamais rencontré; à certains moments nous avons de l'eau jusqu'au cou, et le fond est tellement vaseux, glissant et rempli de trous, que l'on s'expose à chaque instant à tomber. Partis le matin à six heures, il est quatre heures de l'après-midi quand les derniers porteurs nous rejoignent dans notre campement, installé auprès du village de Kassinda. Les indigènes, très nombreux et paraissant animés des meilleures dispositions, viennent nous vendre des vivres, mais leur langue est si différente de celles que nous avons déjà entendues qu'il est difficile de tirer d'eux quelques renseignements.

Mon intention en arrivant à Kassinda était de m'arrêter plusieurs jours pour donner à chacun un repos bien gagné; malheureusement, le surlendemain de notre arrivée, plusieurs incidents surviennent qui modifient les bonnes dispositions des indigènes; quelques-uns de nos hommes ont, paraît-il, pillé dans les plantations; un autre, en allant chercher de l'eau à un puits du village, s'est épris des charmes d'une belle Sara, ce qui lui a valu une correction soignée de la part du mari. Sans l'intervention de l'un de mes compagnons européens, cette aventure eût amené une rixe générale.

A partir de ce moment les indigènes, jusqu'alors sans défiance, ne viennent plus qu'en nombre et armés, et deviennent fort difficiles; ils ne veulent plus de perles bayakas en échange de ce qu'ils portent, mais demandent des payements en étoffes.

Cependant, le chef est pour nous, et tandis qu'une rixe sanglante éclate au milieu du camp, il saisit un fouet, et en administre des coups à droite et à gauche sur ceux de ses sujets qu'il peut atteindre. Mais dans la soirée plusieurs vols se produisent encore, et, craignant des complications, je me décide à ne pas rester plus longtemps dans ce village.

J'estime en effet qu'en dehors de toutes autres considérations, un conflit survenant au moment où nous allons entrer en pays musulman, dans les dépendances du Baguirmi, aurait les conséquences les plus graves.

Pendant la nuit éclate une tornade épouvantable, comparable à celles que nous avons subies pendant notre navigation sur le Congo; la tente de MM. Brunache et Clozel est renversée, et la mienne allait subir le même sort quand les Sénégalais arrivent pour consolider les piquets. Pendant l'orage, deux laptots qui étaient aux fers, le clairon Lamina et le tirailleur Mahmadou Dia, parviennent à se détacher et se sauvent dans la brousse; le premier n'a jamais reparu et a probablement payé de sa vie son escapade, car les Saras de Kassinda ne paraissent pas très tendres; quant au second, pris de peur à l'idée de se trouver seul avec les indigènes, il revint nous trouver le lendemain au village de Djémaldé; étant très à court de porteurs, je le punis en lui faisant changer son havresac contre une caisse de verroterie.

Le village de Djémaldé, auquel le chef Kassinda nous avait lui-même amenés, est entouré d'immenses cultures; pendant près de 6 kilomètres avant d'arriver aux premières cases nous avons traversé des champs de

1. *Dessin de Courboin, gravé par Barbant.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE TORNADE PENDANT LA NUIT A KASSINDA. — DESSIN DE RIOU, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sorgho et d'arachides fort bien cultivés, avec, de distance en distance, de petits espaces circulaires, servant d'aires pour battre le grain au moment de la récolte. Tandis que nous entrons dans le village, les indigènes viennent au-devant de nous et nous offrent, pour nous désaltérer, des cannes de sorgho. L'habitude de chiquer la moelle du sorgho est en effet générale dans le pays.

Notre campement est établi au bord d'une rivière marécageuse très profonde, dont le passage, qui nous prend un jour entier, ne s'effectue pas sans difficultés; à chacune des traversées des deux pirogues ce sont d'interminables palabres pour obtenir des indigènes qu'ils veuillent bien continuer. Ils sont très exigeants, demandant quelquefois un petit cadeau, et ce n'est que grâce à beaucoup de patience que MM. Brunache et Clozel, chargés de surveiller l'opération, parviennent à se faire entendre. M. Bonnel, pendant ce temps, parti pour chasser avec un des Sénégalais, rencontre un troupeau de sept éléphants, mais, n'ayant qu'un fusil de petit calibre, il parvient seulement à en blesser un.

Du 17 au 20 octobre nous marchons sans guide à travers la brousse inondée, suivant à peu de distance la rivière de Djémaldé, obligés même de la traverser à gué. Plusieurs heures par jour nous restons ainsi à patauger dans l'eau, nous demandant toujours si nous trouverons au moins un emplacement relativement sec pour y passer la nuit; c'est à peine si de temps en temps nous rencontrons une énorme termitière émergeant de l'eau et sur laquelle nous faisons halte quelques minutes pour permettre à la caravane de se grouper, et pour laisser les porteurs se reposer. Ces journées à travers les marais sont des plus fatigantes; voilà plus d'un mois que nous sommes entrés dans la région marécageuse et chacun se demande si elle s'étend encore loin.

Le 19 octobre cependant, le sergent Samuel et deux Sénégalais envoyés en reconnaissance rapportent que, étant montés sur un arbre, ils ont aperçu un fleuve aussi grand que le Congo, et, très loin sur l'autre rive, la fumée d'un village. Enfin nous distinguons à une trentaine de kilomètres dans le nord-ouest une chaîne de petites collines. Cette vue nous cause à tous le plus grand plaisir; nous allons donc bientôt sortir de cette immense plaine.

Le lendemain, nous entrons immédiatement dans un marais profond, et bientôt nous apercevons à notre gauche une rivière large de plus de 200 mètres, venant du sud-sud-ouest et filant vers le nord avec un courant très rapide. Ce cours d'eau, le Bahar Sara, dont nous avons su plus tard le nom, reçoit la rivière de Djémaldé et communique avec tous les marais déjà traversés, soit qu'il les forme par ses inondations, soit qu'il en reçoive les eaux.

Après deux heures de marche nous devons nous arrêter et camper provisoirement autour de deux ou trois grandes termitières; impossible de continuer, la plaine étant maintenant recouverte de plus de 2 mètres d'eau. Du sommet d'une des termitières on distingue dans le nord-ouest quelques cases situées de l'autre côté de la rivière et de la plaine inondée, formant maintenant une nappe d'eau large de 3 kilomètres; mais comment atteindre ce village? Heureusement, une fois encore, la chance est de notre côté; nous apercevons une pirogue descendant la rivière, on la hèle et bientôt elle arrive, montée par deux indigènes, deux pêcheurs d'un village riverain. Un long palabre a lieu, dans lequel nous expliquons ce que nous faisons, d'où nous venons et où nous voulons aller; enfin les deux Saras acceptent de prendre avec eux M. Clozel et d'aller au village, où notre camarade traitera de la question du passage et s'occupera de nous envoyer toutes les pirogues disponibles. Une heure à peine après son départ, arrive, à notre grand étonnement, une véritable flotte comprenant environ quarante pirogues grandes et petites, dans lesquelles je m'embarque aussitôt avec M. Briquez et une moitié de la caravane. Pendant plus d'un quart d'heure nous naviguons à la perche au milieu de marais très profonds couverts d'herbes, puis nous traversons la rivière, qu'une petite île divise en deux bras, le premier ayant environ 150 mètres de large et le second plus du double. L'îlot renferme un village entouré de marais, au milieu desquels se trouve une agglomération de greniers sur pilotis.

Nous débarquons sur la rive gauche du Bahar Sara, et tandis que nos hommes débroussent un emplacement pour le camp, nous essayons avec M. Briquez de faire repartir les pirogues pour aller chercher le reste de la caravane; mais les pagayeurs refusent, en nous donnant toutes sortes d'explications, que nous ne comprenons pas, n'ayant aucun interprète. Heureusement M. Clozel, resté dans le village insulaire pour régler certaines questions, arrive sur ces entrefaites, et tout s'explique. Il a fait un prix avec les pagayeurs, qui doivent être payés à chaque voyage, et ceux-ci demandent simplement leur salaire. Dans la soirée toute la caravane a traversé la rivière et se trouve réunie au camp.

De nos tentes nous avons une vue superbe : du côté de l'est, le petit village insulaire de Garenki et le fleuve formant une immense nappe d'eau aux rives couvertes de végétation, et animée par le va-et-vient d'une quantité de pirogues : vers l'ouest, la grande plaine boisée bornée à l'horizon par la chaîne de collines que nous avons aperçue la veille.

Pour moi, le Bahar Sara n'est autre chose que le Bahar Kouti de Nachtigal, mais cette rivière, au lieu de venir de l'est, aurait son cours supérieur à peu près parallèle au méridien et prendrait sa source par 6 degrés nord environ au massif de Kaga-Bolo, que les Ndris m'avaient fait voir du village d'Azamgouanda. Mon opinion se base sur des renseignements que m'ont donnés les indigènes mandjias au sujet d'une grande rivière se dirigeant vers le nord et coulant à six journées de marche à l'ouest de notre route. Cette rivière

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

porterait dans cette région le nom de Kossina.

Nous restons deux jours entiers au campement du Bahar Sara, essayant d'avoir quelques indications sur les pays environnants et sur le voisinage des musulmans. Malheureusement on ne se comprend que très difficilement avec les indigènes, et presque tout le temps la conversation se fait par signes. Les vivres sont très rares, nos hommes souffrent de la faim et nous avons beaucoup de peine à les empêcher d'aller piller; heureusement un vol de sauterelles vient s'abattre sur le camp; chacun est aussitôt en chasse et en fait une bonne provision.

Avant de quitter les rives du Bahar Sara nous allons les uns après les autres visiter le village insulaire de Garenki, pittoresque et curieux.

L'îlot étant très petit, les cases sont pour ainsi dire les unes sur les autres et forment un tout compact qui ne ressemble en rien aux villages disséminés rencontrés depuis l'Oubangui. Chaque case avec ses dépendances est entourée d'une muraille en natte qui sert à bien définir la propriété de chacun.

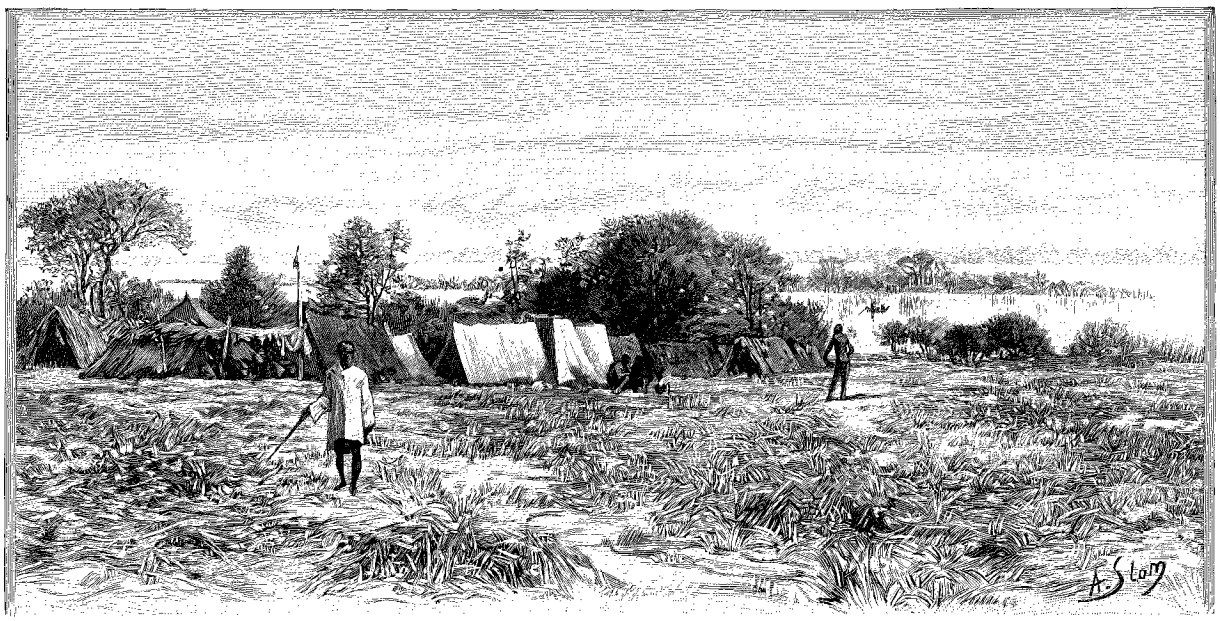
Près des greniers et sous les plates-formes sont entassés pêle-mêle d'énormes jarres en terre, des filets et engins de pêche, des harpons, des zagaies, des épieux, des boucliers en osier, des couteaux de guerre, des pagaies. Dans chaque cour et dans tout le village, dans les ruelles étroites laissées entre les murailles de chaque habitation, sous les palmiers et les quelques grands arbres à aspect étrange qui couvrent de leur ombre une partie des cases, partout fourmille une population très dense : les hommes palabrent, s'occupent de leurs pirogues, partent pour la pêche, pendant que les femmes pilent le mil ou le *djourou*, raccommodent les filets, font des nattes ou s'occupent des soins du ménage; partout, en un mot, la vie est des plus actives.

A peine à terre, je vais me plaindre au chef de ce qu'on a volé des étoffes à Dominique, notre cuisinier gabonais, venu avant moi au village pour acheter des vivres. Le chef me fait signe d'attendre sous un petit hangar et s'éloigne en promettant de me rapporter les objets volés.

A côté de moi, deux hommes accroupis à terre réparent leurs harpons, longues perches terminées par trois fers crochus; un autre indigène creuse une grande pirogue au moyen d'une hache des plus primitives. Pendant ce temps quelques femmes viennent à la rivière faire leur provision d'eau dans les grandes cruches traditionnelles; parmi elles je remarque les gracieux et frais visages de deux ou trois jeunes filles d'une quinzaine d'années, très gaies et très jolies; elles s'arrêtent un moment pour examiner l'homme blanc, qui probablement leur paraît extraordinaire, car elles s'enfuient vers la berge en poussant de grands éclats de rire.

Sur ces entrefaites le chef revient avec les objets volés et me les remet en jurant qu'il n'était pour rien dans cette affaire.

A quelques heures de marche au delà du Bahar Sara, nous nous trouvons de nouveau arrêtés par une vaste nappe d'eau marécageuse, le Bahar Namm, communiquant probablement avec cette rivière et dont le passage en pirogue nous prend encore une journée entière[1].



CAMP SUR LA RIVE GAUCHE DU BAHAR SARA[1].

1. *Dessin de Slom, gravé par Maynard.*

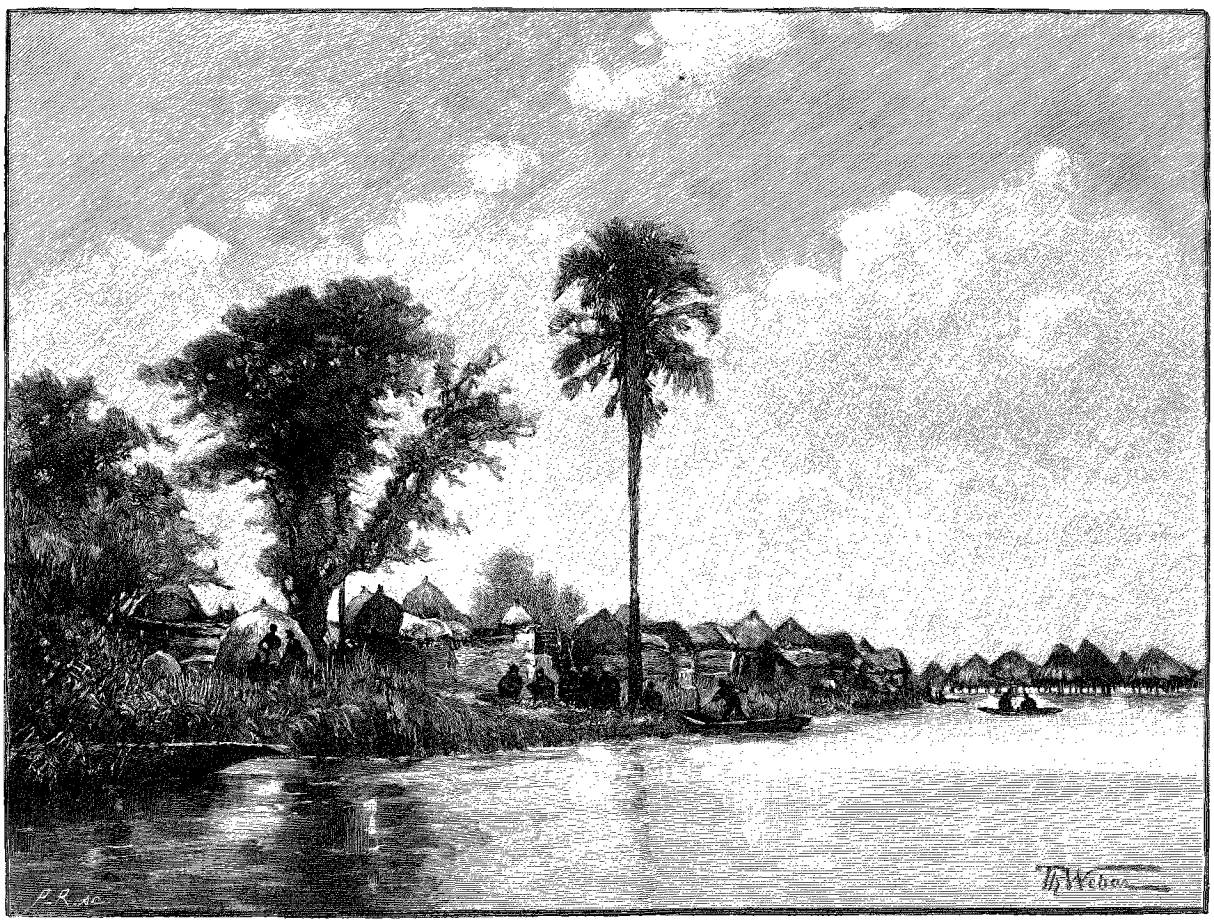
1. D'après certains renseignements, assez contradictoires d'ailleurs, donnés au village de Gako par le Baguirmien Si Saïd, le Bahar Namm, pendant la saison des pluies, ferait communiquer le Bahar Sara avec le Logône, qu'il atteindrait près de Bangoul. Cela

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Heureusement, en débarquant sur l'autre rive, au village de Gako, nous avons une surprise agréable : c'est la visite de trois indigènes du Baguirmi dont l'un, parlant très bien l'arabe, est une sorte de fonctionnaire du sultan. Si Saïd, c'est le nom de ce personnage, est un homme d'une trentaine d'années au plus, petit et sec, très noir, avec une figure fine et osseuse, des yeux grands et vifs et une physionomie intelligente, différant complètement, en un mot, des Saras, qui sont tous de très beaux hommes, mais ne brillent pas sous le rapport intellectuel. Un de ses fils l'accompagne et peut avoir dix-huit ans. Tous deux portent le même costume : composé d'une large chemise (le boubou des Sénégalais) et d'un pantalon faits avec ces étroites bandes de coton cousues ensemble que l'on fabrique dans tous les pays musulmans du Soudan. Le troisième personnage, qui paraît être un domestique, est armé d'une grande lance et d'une demi-douzaine de couteaux à lancer renfermés dans un sac de cuir.

Cette rencontre tout amicale des premiers musulmans est une véritable chance et nous fait bien augurer de la suite du voyage.

Si Saïd est bientôt notre ami. Il nous demande d'où nous venons, où nous allons et ce que nous venons faire dans ce pays; il nous engage vivement à continuer vers le nord pour aller rendre visite à Gaouranga Mbang du Baguirmi; nous pourrons ensuite visiter le lac Tchad et atteindre l'Adamaoua en passant par le Mandala; cette route est sûre, nous dit-il; celle que nous comptons prendre par Laï et le sud du Toubouri est au contraire très dangereuse.



VILLAGE INSULAIRE DE GARENKI [1] (PAGE 346).

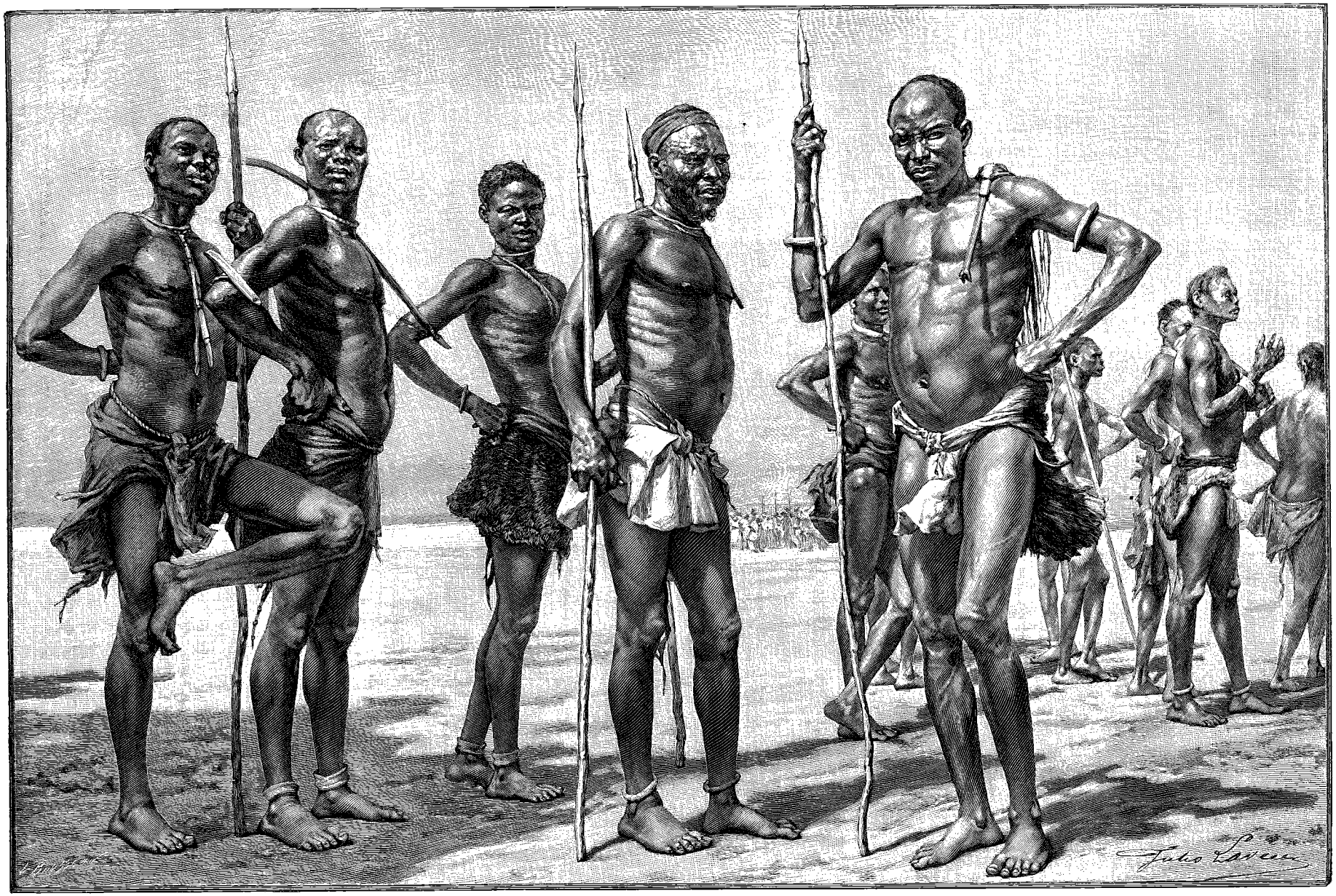
Combien nous regrettons, en entendant ces paroles, que le manque de porteurs nous ait forcés d'abandonner à la Kémo la plus grande partie de notre matériel et de nos marchandises! Nous aurions pu sans difficulté continuer notre voyage vers le nord, visiter à loisir le Baguirmi et le Bornou, et choisir librement une voie de retour. Malheureusement la réalité est là : après avoir fait soigneusement l'inventaire de nos marchandises, nous constatons avec peine qu'il nous reste juste de quoi suffire à l'entretien de l'expédition pendant trois mois, temps juste nécessaire pour gagner Yola par la voie la plus courte.

En prenant cette route de Laï et du Toubouri, si

coïnciderait assez avec les renseignements donnés à Nachtigal qui, sur sa carte, indique une jonction entre le Bahar Kouti et le Logône; mais ce qu'il y a de certain, c'est que pendant la plus grande partie de l'année le Bahar Namm est presque complètement à sec et ne forme plus qu'une série de petites flaques d'eau séparées les unes des autres.

1 *Dessin de Weber, gravé par Privat.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

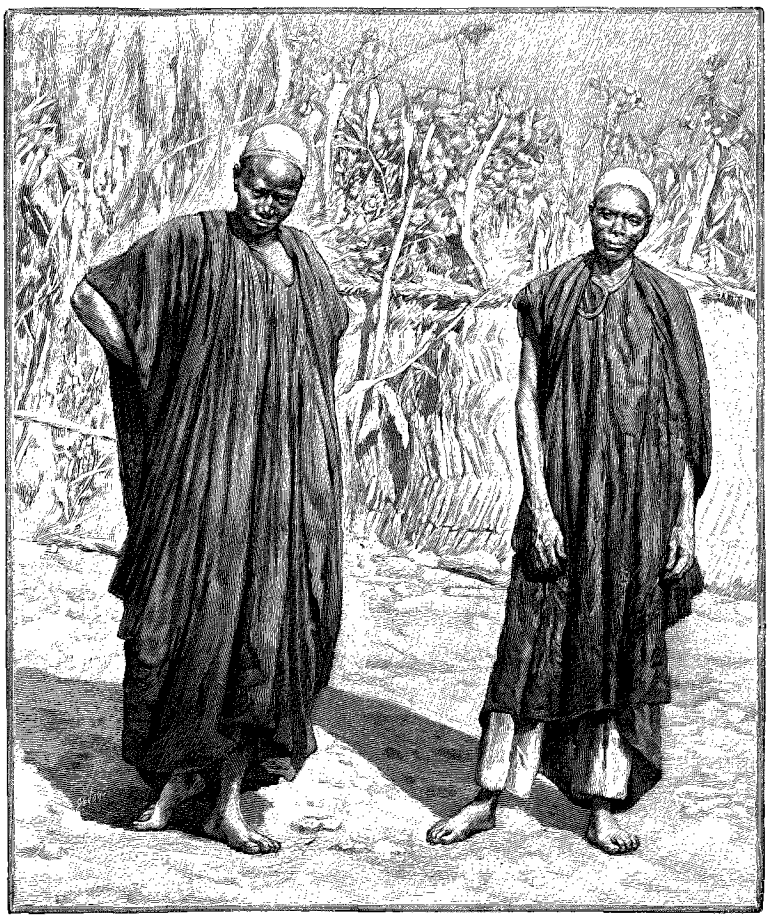


SARAS (PAGE 340). — DESSIN DE J. LAVÉE, GRAVÉ PAR ROUSSEAU.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

nous abandonnons l'espoir de voir la capitale du Baguirmi et les rives du Tchad, nous aurons du moins la satisfaction de traverser jusqu'à la Bénoué une région absolument inexplorée et indépendante, et de travailler encore pour la science et pour la France.

Cependant, avant de prendre la direction de l'ouest et de songer au retour, il y a une chose à laquelle je tiens essentiellement, c'est de rejoindre vers le nord le point extrême atteint en 1873 par Nachtigal dans son voyage de Tripoli au Baguirmi. De cette façon, notre itinéraire touchant en un point à celui du célèbre explorateur allemand, la réunion du Congo aux régions septentrionales du nord de l'Afrique sera, géographiquement du moins, un fait accompli.



SI SAÏD ET SON FILS [1] (PAGE 348).

Si Saïd, interrogé en arabe par MM. Brunache et Clozel, nous donna les renseignements suivants sur l'histoire du Baguirmi depuis le voyage de Nachtigal en 1874. Le voyageur allemand avait laissé le pays désolé par la guerre civile et divisé entre deux compétiteurs, Mohammed Abou Sekkin, dont il avait été l'hôte à Broto et à Goundi, et Abd er-Rahman. Le mbang Abou Sekkin est mort depuis sept ans (1885?), mais il avait au préalable attaqué Massenya, résidence de son rival; Abd er-Rahman avait été tué dans une bataille livrée sous les murs mêmes de la ville. Abou Sekkin, désormais sans rival, s'installa à Bougouman, sur le Chari, et en fit la nouvelle capitale. Depuis lors, la paix la plus complète règne au Baguirmi, et ce pays entretient les meilleures relations avec les États voisins, Bornou et Ouadaï.

Le sultan ou mbang actuel est Gaouranga, probablement un des jeunes frères d'Abou Sekkin, dont le fils, Bouroumanda, s'est retiré au Ouadaï.

Si Saïd nous donne ensuite des détails intéressants sur la politique suivie par les musulmans du Baguirmi, dans les pays païens du sud, chez les Saras par exemple.

C'est une sorte de protectorat; des résidents comme Si Saïd sont placés dans les principaux centres pendant que les fils de chefs, envoyés à Bougouman, y sont élevés et traités avec honneur, se convertissent, puis au bout d'un certain temps, quand ils ont pu apprécier les bienfaits d'une civilisation supérieure, sont renvoyés dans leur pays, où ils deviennent chefs à leur tour. C'est ainsi que peu à peu l'influence du Baguirmi s'implante pacifiquement dans ces contrées, autrefois dévastées par des luttes continuelles; les musulmans, loin d'être ici des agents de destruction, comme ils le sont, paraît-il, dans l'Afrique orientale et peut-être aussi dans le sud du Ouadaï, sont, au contraire, les précurseurs de la civilisation européenne.

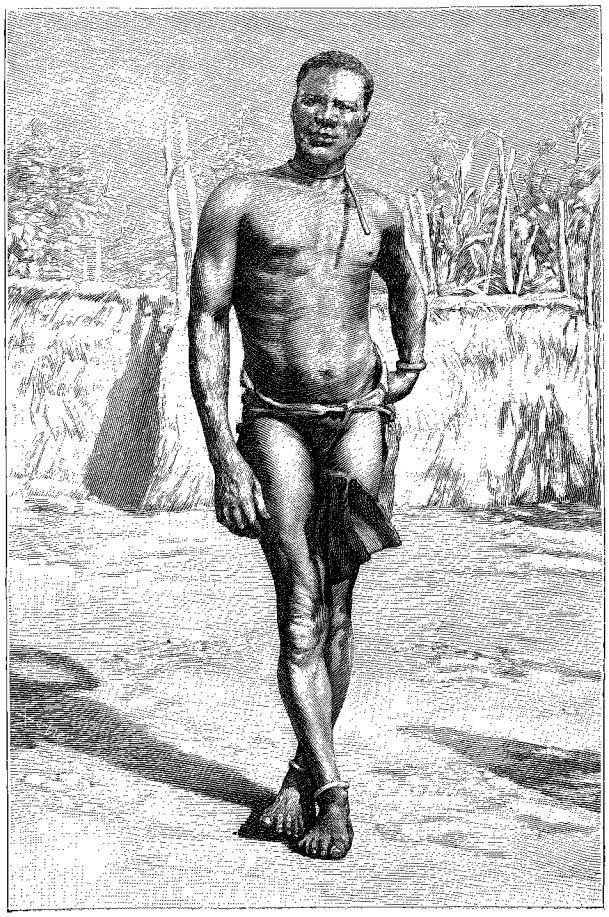
Si Saïd, pour nous montrer son amitié, nous sert lui-même de guide jusqu'à Daï. Grâce à lui nous sommes fort bien reçus et nous restons quatre jours dans ce centre important; au milieu de ces Saras, remuants et querelleurs, nous aurions eu peut-être de grosses difficultés sans notre nouvel ami, qui jouissait partout d'une réelle autorité.

A Daï se place un incident : le jour de notre arrivée, un porteur a déserté, emportant son fusil et des cartouches; M. Briquez, chargé de l'escorte, envoie immédiatement à sa recherche le caporal Abdou Diaye et quatre laptots; nos hommes reviennent au milieu de la nuit, ramenant le porteur et les objets volés; d'après le récit du caporal on verra que cette arrestation n'a pas été chose facile, qu'elle fait honneur à nos Sénégalais. En arrivant au village, nos hommes cherchent de tous les côtés sans rien trouver; ils sont fort embarrassés pour se faire comprendre. Heureusement ils rencontrent le

1. *Gravure de Devos, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fils de Si Saïd; un des Sénégalais, Abdi So, l'interroge en arabe et finit par se faire indiquer la case où s'est réfugié le porteur; cette case est vide, mais les indigènes que l'on rencontre ensuite disent que le déserteur est dans les plantations; on le trouve en effet au milieu d'un groupe de femmes occupées à récolter des arachides, travaillant sans doute pour payer l'hospitalité qu'on lui a donnée. Les Sénégalais s'emparent de lui, et comme il avoue avoir distribué les objets volés à droite et à gauche, on se rend chez le chef pour le prier de faire restituer lesdits objets. Le chef, qui porte le titre de sultan, refusant de restituer quoi que ce soit, Abdou Diaye ne perd pas son sang-froid : après plusieurs sommations il fait charger les fusils et menace le chef et les indigènes très nombreux qui l'entourent en armes; ceux-ci, pris de peur, vont chercher tous les objets en litige, qui restent ainsi en notre possession. Le sultan vient ensuite au camp me faire des excuses pour ce qui s'est passé.



SARA DE DAÏ [1].

Le pays, à partir de Gako, est partout très sablonneux et l'eau est fort rare. On n'en trouve que dans les puits profonds creusés près des villages, et encore bien souvent y en a-t-il fort peu. La manière de forer ces puits avec des outils primitifs doit être fort curieuse; ils sont très étroits, mais quelques-uns atteignent jusqu'à 20 mètres de profondeur; l'orifice est recouvert par quelques madriers, laissant seulement au milieu une petite ouverture. Ce sont les femmes qui, au moyen de calebasses, ingénieusement suspendues à une longue corde, sont chargées de la corvée d'eau; elles s'acquittent de cette tâche d'une façon adroite et rapide.

Nous passons successivement à Sada, à Koumra, qui est avec Daï une des principales agglomérations sara, à Matcaga et à Gangara, où nous recevons partout le meilleur accueil, soit auprès de quelques Baguirmiens et Bornouans fonctionnaires ou commerçants établis dans le pays, soit auprès des chefs, déjà un peu policés par le contact des musulmans.

Pendant tout ce temps, les étapes sont très longues et pénibles par suite du manque d'eau, et nous avons malheureusement à enregistrer plusieurs désertions parmi les porteurs.

Depuis notre entrée dans le pays des Saras, nous savions que ces indigènes possédaient des chevaux, mais c'est seulement à partir de Daï que nous avons vu quelques-uns de ces animaux, sans toutefois pouvoir en acheter. Tout petits, avec leurs formes grossières, leurs grosses têtes, leurs crinières hérissées à poils très rudes et leurs membres comme taillés à la hache, ces chevaux sont loin d'être élégants, mais ils sont très robustes et conviennent parfaitement au pays. Ils portent, comme harnachement, une sorte de licou en cuir et corde avec un caveçon remplaçant notre bride. Le tablier de cuir dont j'ai déjà parlé et qui constitue l'unique vêtement des Saras leur sert aussi de selle. Tous les cavaliers ont des éperons, sortes d'anneaux en fer munis d'une pointe, qu'ils portent rivés aux pieds au-dessus des chevilles.

Le pays des Toumoks présente le même aspect que celui des Saras, contrée sablonneuse couverte de brousse, à peine ondulée par quelques replis de terrain; de loin en loin seulement on rencontre des marais, desséchés en cette saison (depuis le mois d'octobre nous sommes entrés dans la saison sèche et les pluies ont complètement cessé), appartenant probablement au système du Ba-Illi, affluent du Chari, dont parle Nachtigal. L'existence de ces marais dans le pays provient de ce que la couche sablonneuse qui recouvre le sol est très mince et recouvre un fond d'argile imperméable.

Les Toumoks, cependant, diffèrent beaucoup des Saras; ils sont moins grands, moins bien faits, beaucoup plus noirs de peau, et sont loin d'avoir la valeur guerrière de leurs voisins; ils paraissent d'ailleurs misérables, probablement ruinés par les luttes qu'ils ont eu à soutenir contre les Baguirmiens, dont ils sont les tributaires directs.

Chez les Toumoks une singulière habitude, fort

1. *Gravure de Derbier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

gênante, consiste à venir réveiller les voyageurs de distinction au milieu de la nuit pour leur apporter des présents et un repas tout préparé : galettes de mil et de sorgho, légumes du pays préparés avec une sorte de sauce gluante fort peu engageante, sans compter les moutons, les poules et les cabris traditionnels.

Le 7 novembre, après une longue étape, la mission parvient enfin à Palem, point visité par Nachtigal et décrit par ce voyageur; c'est, depuis l'Oubangui, le premier endroit vu par un Européen, et ce sera aussi le dernier que nous rencontrerons jusqu'à la Benoué.

Il est trois heures de l'après-midi quand nous arrivons aux premières plantations; nous y sommes rejoints par un groupe de cavaliers venus au-devant de nous pour nous escorter. Le paysage change complètement d'aspect : au lieu de la brousse ou des grands arbres d'espèces variées que nous étions habitués à rencontrer jusqu'ici, nous sommes maintenant au milieu d'une véritable forêt de palmiers; ce sont surtout de grands borassus aux troncs élancés terminés par un gros bouquet de larges feuilles en forme d'éventail; d'autres palmiers (palmiers d'Égypte), dont le tronc se divise en plusieurs grosses branches à une petite hauteur du sol, se rencontrent aussi çà et là, mais ils sont plus rares. C'est au milieu de ces palmiers, à proximité d'un puits, que nous dressons nos tentes et que nous recevons la visite du chef de Palem, personnage de peu d'importance à en juger par sa suite, composée d'une douzaine d'individus; autrefois, paraît-il, Palem était beaucoup plus important, et Nachtigal en parle comme d'un gros village, mais, depuis, tout le pays a été ruiné par la guerre, et aujourd'hui Palem est sans ressources.

Quelques indigènes interrogés nous déclarent se rappeler le passage du voyageur blanc (Nachtigal) qui suivait l'armée du mbang Mohammed Abou Sekkin, et qui a campé au même endroit que nous; il est difficile de tirer d'eux d'autres renseignements.

Avant notre départ, le chef nous fait cadeau d'une chèvre qu'il a envoyé chercher à Goundi, à une demi-journée de marche, et nous fournit un guide pour nous accompagner dans la direction de l'ouest.

A peine sortis des plantations de Palem, fort peu étendues d'ailleurs, les palmiers disparaissent pour faire de nouveau place à la brousse, qui se continue pendant plusieurs étapes, toujours aussi monotone. Peu d'incidents à signaler, sauf quelques difficultés pour trouver des guides et plusieurs désertions causées par des fatigues excessives.

A Moghena, village toumok très important, nous faisons la rencontre d'une caravane de musulmans de Karnak Logône, dont quelques-uns parlent l'arabe. Ils nous disent que le fleuve Logône est à quatre jours de marche seulement, mais nous conseillent d'éviter Kimré (village visité par Nachtigal), dont les indigènes, fort belliqueux, pourraient bien nous attaquer. Ces gens du Logône, probablement marchands d'esclaves, sont fort mendiants et voudraient à chaque visite de nouveaux cadeaux, demandant tantôt une chose, tantôt une autre. Celui qui paraît le chef est un homme d'une trentaine d'années, petit et sec, à la figure mince, au regard vif mais faux; sa physionomie est loin d'inspirer la confiance; c'est un individu qui a beaucoup couru; il prétend avoir été au Sénégal et jusqu'à Tripoli et avoir vu des bateaux à vapeur, dont il imite le sifflet.

Après deux jours d'arrêt à Moghéna, nous prenons congé des marchands musulmans, et la mission se dirige droit vers le Logône.

C. MAISTRE.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

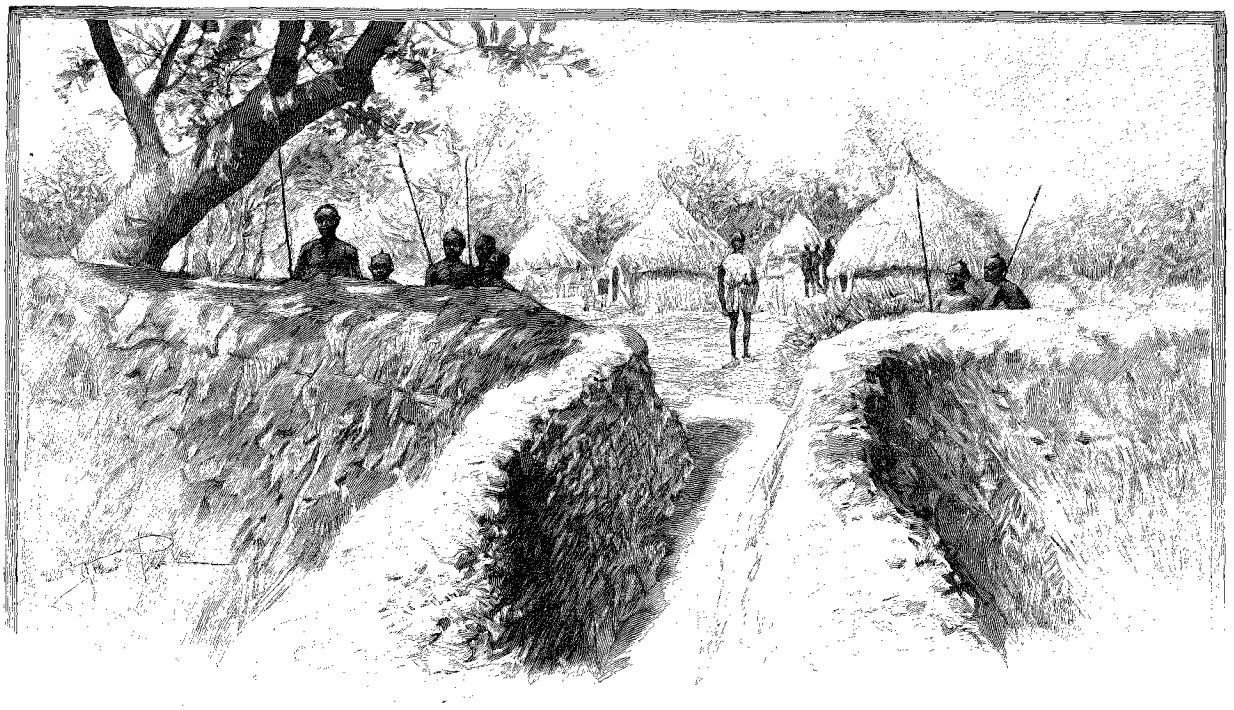
(*La fin à la prochaine livraison.*)



GROUPE DE SARAS

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VILLAGE FORTIFIÉ DE MÉBÉKÉ[1].

LA MISSION MAISTRE[2]

(DU CONGO AU NIGER A TRAVERS L'AFRIQUE CENTRALE),

PAR M. C. MAISTRE.

VII

Chez les Gaberis. — Une population de pillards. — Villages fortifiés. — Traînards assassinés. — La ville de Laï et ses habitants. Traversée du Logône. — Des alliés gênants. — L'armée des Gaberis. — Guet-apens du 27 novembre. — Nouvelles difficultés.



NOTRE GUIDE ALI[3] (PAGE 363).

En entrant dans la vallée du Logône nous traversons le pays des Gaberis, peuplade très nombreuse habitant les deux rives du fleuve et renommée comme une tribu de guerriers ou plutôt de pillards.

Cette vallée, très fertile et en partie cultivée, est inondée périodiquement par les crues du Logône et transformée en marais profonds, mais au moment de notre passage presque tous ces marais sont complètement secs. La boue, piétinée par de nombreux animaux sauvages, est maintenant durcie, gardant jusqu'aux prochaines pluies des empreintes profondes au milieu desquelles se distinguent quantité de traces d'éléphants.

Les plantations de mil, de sorgho et d'arachide sont fort belles et indiquent chez les Gaberis de grandes aptitudes à l'agriculture; ces cultures, qui s'étendent sur des espaces immenses, avec des sillons faits à la main et admirablement alignés, peuvent rivaliser avec les champs les mieux cultivés de France.

Le 19 novembre la mission campe près du petit village fortifié de Mébéké, entouré d'un mur en terre et d'un profond fossé rempli d'eau stagnante; deux ou trois ouvertures percées dans la muraille et précédées d'une sorte de couloir étroit donnent accès dans l'intérieur.

Je l'ai déjà dit, les Gaberis sont des pillards, et, loin de se contenter de faire la guerre aux tribus voisines, ils n'hésitent pas à se battre entre eux : tous excellents cavaliers, ils essayent de temps en temps d'entrer dans un village à bride abattue, enlevant quelques femmes ou enfants et ramassant tout ce qu'ils trouvent sur leur passage. Presque tous les villages, pour se protéger contre ces brusques attaques, sont entourés de fortifications, qui, si elles ne pourraient résister à un

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Ruffe.*
2. *Suite.* — *Voyez p.* 305, 321 *et* 337.
3. *Dessin de F. Courboin, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

siège en règle, suffisent du moins pour arrêter les chevaux et donner ainsi le temps de prendre des mesures défensives.

Le jour suivant, nous passons près de grands villages fortifiés entourés de hautes murailles derrière lesquelles les indigènes sont en armes et nous regardent avec méfiance. Après une très longue étape nous campons près du village de Djounou, au bord d'une petite mare, dont l'eau est loin d'être engageante, mais nous avons beaucoup de traînards, et il ne nous serait guère possible d'aller plus loin; cependant, les indigènes de Djounou ne paraissant pas très bien disposés, nous aurions beaucoup désiré atteindre la ville de Laï, fort peu éloignée, d'après les guides.

A peine les tentes sont-elles dressées qu'arrivent des Sénégalais laissés en arrière pour pousser les traînards, et, tout émus, ils nous annoncent qu'ils ont trouvé sur le sentier les corps de deux de leurs camarades, le caporal Alioun et le tirailleur Mahmadou Médina, assassinés et dépouillés par les indigènes.

MM. Clozel, Briquez et Bonnel, avec toute l'avant-garde, partent aussitôt pour se rendre compte de ce qui s'est passé et retrouver, si c'est encore possible, cinq hommes disparus également pendant la marche. Ils rentrent au coucher du soleil sans nouvelles des porteurs manquants, mais confirmant la nouvelle de l'assassinat des Sénégalais.

Voici, d'après l'enquête et le récit du Sénégalais Boubakar, comment les choses se sont passées.

Plusieurs porteurs ayant déserté ou étant malades, M. Briquez, commandant l'arrière-garde, avait laissé un poste de deux Sénégalais sous le commandement de Boubakar pour garder les charges, que l'on devait envoyer chercher aussitôt arrivés à l'étape; c'est ainsi que nous avions toujours procédé dans des cas semblables. A peine M. Briquez était-il parti que des cavaliers se présentent au poste et conseillent à Boubakar de leur confier les charges; ils les mettront sur leurs chevaux et les porteront au camp; Boubakar se méfie et refuse; les indigènes partent, mais reviennent presque aussitôt et demandent ce que contiennent les caisses, puis invitent les hommes à venir se désaltérer à une mare voisine. Boubakar se méfie de plus en plus, et comme les indigènes insistent encore pour emporter les caisses, il fait charger les fusils et les invite à se retirer. Ils s'éloignent alors au galop. Sur ces entrefaites arrivent le caporal Alioun, malade depuis plusieurs jours, et les deux Sénégalais Laïti et Mahmadou Médina, chargés de l'accompagner; Boubakar les avertit qu'il y a des gens suspects dans les environs et leur conseille de rester avec lui, ils rentreront ensemble au camp; mais Alioun et ses compagnons préfèrent continuer, de façon à pouvoir marcher lentement et à ne gêner personne. Laïti prend même de l'avance sur ses compagnons. Boubakar cependant regrette de les avoir laissés partir, il a le pressentiment que ces cavaliers avaient de mauvaises intentions. Alioun et ses compagnons ne doivent pas être loin, il les appelle, mais ses cris restent sans réponse.

De plus en plus inquiet, il s'avance vers le sentier, et à quelques centaines de mètres du poste où il était, au bord d'une petite mare, il trouve étendus les corps d'Alioun et de Mahmadou Médina, absolument nus et affreusement mutilés à coups de lances et de couteaux. Boubakar revient alors à son poste et attend l'arrivée des porteurs qui viennent chercher les caisses; il rentre ensuite au camp, ramenant un indigène. Bien que cet homme ne paraisse pas avoir trempé dans l'affaire, nous le gardons prisonnier; il parle un peu l'arabe, et peut-être pourra-t-il nous fournir quelques renseignements; dans tous les cas ce sera un guide tout trouvé pour nous conduire à Laï.

En dehors des Sénégalais, qui étaient deux excellents soldats et que nous regrettons tous, nous avons perdu aujourd'hui cinq porteurs. Sept pertes dans une journée, c'est beaucoup pour une caravane comptant à peine 160 hommes et ayant encore plusieurs mois de marche à faire!

Que faire dans cette circonstance? Pour le moment il me paraît difficile de tirer vengeance de ces lâches assassinats; tout le pays est couvert de villages et il serait impossible de savoir quel est celui auquel appartiennent les coupables; peut-être ces derniers sont-ils de simples pillards ou coupeurs de route venus de fort loin. D'un autre côté nous allons arriver à Laï, et c'est en ce point que nous devons traverser le Logône; pour avoir des pirogues il nous faut être en bons termes avec les indigènes. Il est donc décidé que nous irons à Laï nous assurer des pirogues et que là on verra s'il y a moyen de revenir pour faire une démonstration. Il nous en coûte cependant à tous de laisser ce meurtre impuni, et nous avons beaucoup de difficulté à calmer les Sénégalais, qui voudraient tout brûler.

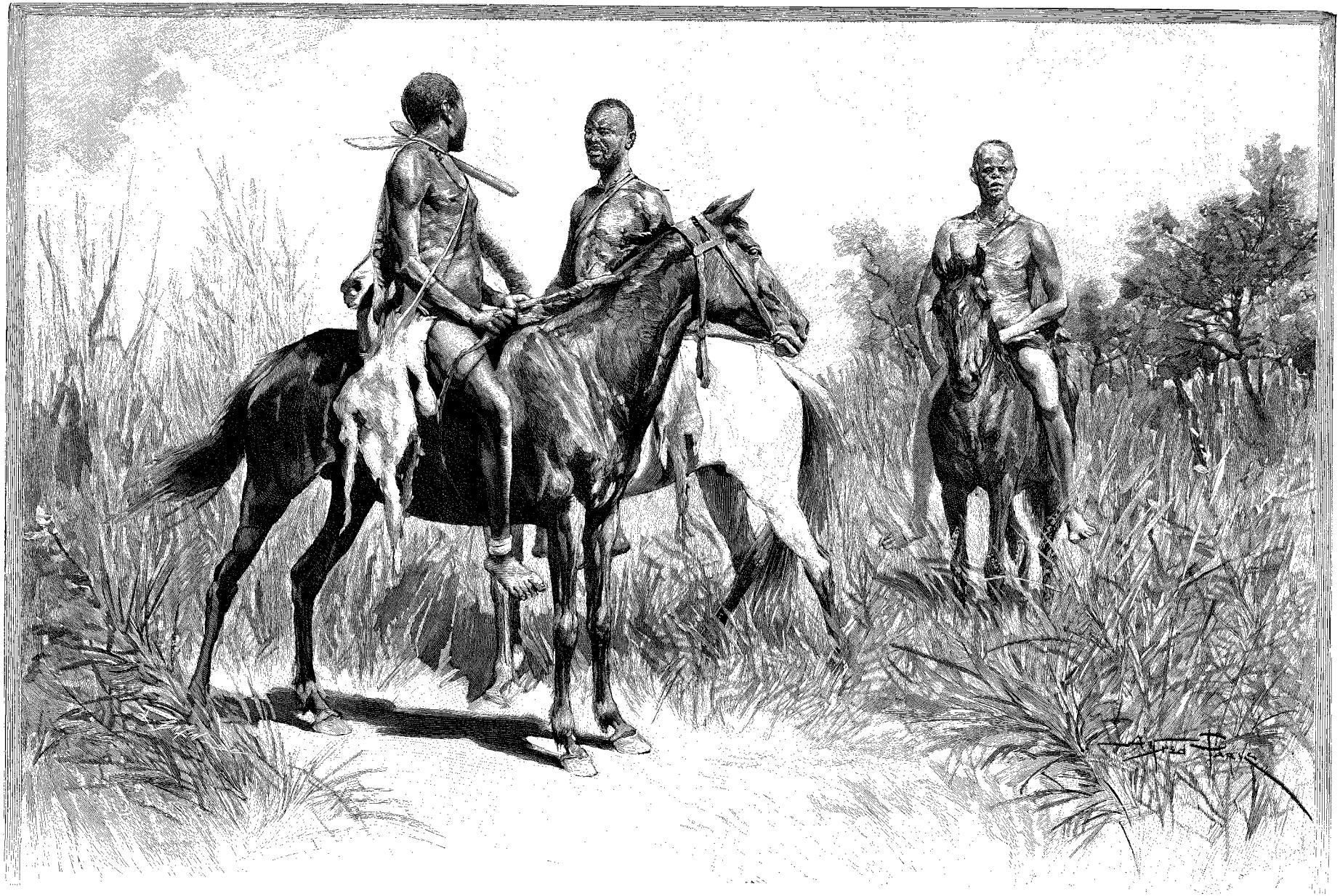
Les indigènes de Djounou, connaissant ce qui s'est passé, se tiennent dans leur village, et c'est à peine si nous en voyons un ou deux; ils doivent en effet se demander si nous ne les rendrons pas responsables de l'affaire.

Vers 8 heures nous avons une alerte; une des sentinelles a aperçu deux ou trois formes humaines se glissant dans les herbes et a crié aux armes; en quelques secondes chacun est à son poste et se tient prêt à tout événement; la nuit est des plus noires, et une attaque dans ces conditions pourrait être fort dangereuse; heureusement il s'agissait simplement de quelques rôdeurs qui s'étaient approchés pour nous épier et voir si nous nous tenions sur nos gardes.

Le 21 novembre nous arrivons aux premières plantations de Laï, ville de 10000 habitants au moins, située sur la rive droite du Logône ou Ba-Baï, fleuve que l'on considérait à tort jusqu'à présent comme un bras dérivé du Chari, alors qu'il en est un affluent.

Les indigènes, perchés sur le sommet d'énormes termitières ou sur de grands arbres, nous épient; ils sont là en sentinelles avancées, pendant que de temps

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



CAVALIERS GABERIS (PAGE 358). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR BAZIN.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

en temps de petits groupes de cavaliers cachés au milieu des plantations partent au galop à notre approche, se dirigeant vers Laï, dont les palmiers et les arbres se distinguent au loin et forment une longue ligne de verdure barrant l'horizon du côté de l'ouest. Peu à peu, à mesure que nous avançons, les constructions se détachent du milieu des arbres, formant un ensemble très pittoresque de huttes aux toits coniques et de greniers en forme de tourelles. La ville est précédée d'une grande plaine cultivée, avec de distance en distance de beaux arbres touffus, tamarins ou autres, sous lesquels se tiennent des guerriers, cavaliers et fantassins, tous en armes et en tenue de combat.

Au milieu de tout ce monde, notre caravane s'avance bien serrée, précédée de quelques guides, qui nous font enfin arrêter à 100 mètres de la ville en nous disant que nous pouvons établir là notre campement. Les tentes sont immédiatement dressées sous un grand tamarin dont le tronc énorme se divise en plusieurs grosses branches s'étendant horizontalement et couvrant de leur ombre un espace de plus de 15 mètres de rayon, suffisant pour abriter toute la mission. Pendant que nous nous installons, de nouveaux indigènes arrivent de tous les côtés; des troupes de cavaliers viennent des villages voisins, et nous avons bientôt autour de nous trois ou quatre mille individus qui ont l'air de se demander s'ils vont nous traiter en amis ou nous faire la guerre. Ils se comptent et ils nous comptent; sans doute ils ont le nombre pour eux, mais nos fusils ne leur disent rien de bon, et puis, à côté de leurs cris et de leurs démonstrations bruyantes, le calme de nos hommes formés en carré autour des bagages leur fait peur.

Bientôt pourtant ils prennent un parti : c'est la paix que nous allons avoir; ils se rapprochent peu à peu en nous criant des *lafia*, *lafia* à n'en plus finir[1]; les femmes et les enfants viennent se mêler aux guerriers pour former autour de nous un immense cercle de curieux, au milieu duquel, fort à l'étroit et privés d'air, nous nous trouvons un peu dans la même situation que les hôtes du Jardin d'acclimatation, Dahoméens ou autres.

Mais si nous sommes ainsi donnés en spectacle, nous aussi nous pouvons regarder, et tout ce que nous voyons est fort intéressant et bien différent des scènes toujours un peu monotones que nous avons vues dans les autres villages.

Dans la grande plaine et près de notre campement, des cavaliers nous donnent le spectacle d'une fantasia, ils passent devant nous au triple galop, font le simulacre de lancer leurs couteaux et leurs javelots, exécutant des voltes et des mouvements divers, toujours très solides et bien campés sur leurs petits chevaux, qu'ils dirigent d'une façon remarquable au moyen d'un simple caveçon; à côté, quelques fantassins armés de lances, de javelots, de couteaux et de boucliers s'exercent les uns contre les autres, pendant que des groupes de jeunes femmes richement parées, sans doute les épouses des grands personnages de la ville, viennent nous voir et se faire admirer.

Mbang Ndallem, chef de Laï et sultan des Gaberis, à qui j'ai envoyé un cadeau composé d'une pièce de beau drap rouge et de quelques menus objets, nous envoie quatre de ses ministres ou principaux officiers, parmi lesquels le maître du fleuve ou chef des pirogues, avec lequel nous nous entendons pour le passage du Logône. Le lendemain de notre arrivée, un traité est passé avec le mbang, et celui-ci, pour bien montrer qu'il veut être l'ami des blancs, nous envoie un bœuf ou plutôt une vache maigre, cadeau vraiment royal dans ce pays, où ces animaux ne se trouvent que par exception : c'était le premier spécimen de la race bovine vu depuis Brazzaville et nous ne devions pas en revoir d'autres avant d'arriver à Lamé.

J'aurais voulu pouvoir parler au mbang ou du moins à ses ministres de l'attentat commis les jours précédents. Malheureusement le prisonnier qui nous servait d'interprète a réussi à s'échapper. Il est maintenant très difficile de causer, et nous le regrettons d'autant plus que les Gaberis voudraient, c'est du moins ce que nous comprenons, nous entraîner dans une expédition contre un village ennemi situé dans la direction que nous devons suivre. Impossible de leur faire entendre que, tout en désirant leur amitié, nous ne voulons pas sans raison faire la guerre à leurs voisins : ils ne comprennent pas ou ne veulent pas comprendre, et nous devons nous résoudre à traverser le Logône; nous verrons ensuite ce qui arrivera.

Avant de quitter la ville de Laï je tiens à en donner une courte description et à dire un mot de ses habitants. Les constructions sont semblables à celles des autres villages gaberis : ce sont des huttes rondes à muraille d'argile battue, avec un toit conique de 2 mètres de haut. L'ameublement de ces cases est toujours des plus simples, mais il arrive souvent qu'une habitation est formée de deux huttes communiquant entre elles et dont une seule, servant de vestibule, de cuisine et de débarras, possède une porte extérieure, tandis que la seconde, très obscure, sert de chambre à coucher. Ces habitations avec leurs dépendances forment de petits groupes entourés de murailles de nattes, mais, contrairement à ce que nous avons vu dans les autres villages, à Laï les groupes de cases se touchent presque, ne laissant entre eux que d'étroites ruelles. Il y a cependant dans la ville d'assez vastes espaces sans constructions, formant de grandes places où l'on se réunit pour palabrer. Sous le rapport de la propreté, la ville laisse beaucoup à désirer et contraste énormément avec les alentours, qui sont d'une propreté irréprochable. Toutes ces constructions sont ombragées par de grands borassus, des palmiers d'Égypte et d'autres arbres.

Les habitants de Laï sont grands et forts et ont des traits réguliers; ils portent le même costume que les

1 Le mot *lafia* est le terme d'amitié chez les Gaberis.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'ARMÉE DES GABERIS TRAVERSANT LE LOGÔNE. — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR RUFFE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Saras et les Toumoks, c'est-à-dire le tablier en peau de cabri dont j'ai déjà parlé; comme ornements, des bracelets en cuivre fondu, en fer forgé, en ivoire, des anneaux de pied et des éperons en fer, des colliers de perles de couleurs variées, etc. Mais quand ils partent en expédition, comme ils le font fréquemment, ils se couvrent le visage et souvent la poitrine de peinture rouge, jaune ou blanche, ce qui leur donne un aspect hideux, et ils plantent dans leurs cheveux des panaches montés sur une tige en fer; ce sont souvent de grandes plumes d'autruche ou bien de véritables bouquets formés de plumes de diverses grandeurs.

Presque tous les guerriers, et à Laï tous les hommes valides, sont soldats, portent suspendus au cou des sifflets en bois ornés d'une mince couche de métal blanc, ou de petites flûtes dont ils se servent trop souvent au gré de nos oreilles. Les Gaberis sont d'excellents cavaliers, et leurs chevaux, tout petits, sont l'objet de tous leurs soins; au moment d'une expédition, les brides sont ornées de larges plaques de cuivre, très bien travaillées, étincelant au soleil; souvent aussi les chevaux comme leurs maîtres sont couverts de peinture.

Les femmes de Laï sont certainement, avec les Banziris, les plus belles femmes que nous ayons rencontrées en Afrique. Elles sont de taille moyenne, mais admirament proportionnées et d'une pureté de lignes irréprochable. Très bien campées, avec des poses souvent fort gracieuses, elles ressemblent parfois, quand elles restent un moment immobiles, à de vraies statues de bronze, et feraient pour un sculpteur des modèles parfaits. La taille est fortement cambrée, et la poitrine, large et développée, pointe en avant deux seins de forme conique d'une fermeté bien rare chez les Africaines. Beaucoup auraient une physionomie agréable, jolie même, avec leurs dents blanches et leurs grands yeux noirs, si elles n'avaient la déplorable habitude de se défigurer en se perçant les lèvres et les narines pour y introduire de petits ornements en bois, ivoire ou métal.

Le costume ou plutôt la parure, quoique très simple, est fort élégant et bien fait pour rehausser leurs charmes, car les diverses pièces formées d'assemblages de grosses perles blanches tranchant sur le beau noir de leur peau constituent un ensemble extrêmement gracieux. La pièce principale est la ceinture, entourant et serrant fortement la taille, complétée par quelques cordelettes passant entre les jambes ou bien quelquefois par une demi-douzaine de cordons ornés de perles. Suivant la fortune de la personne, la ceinture est plus ou moins large; quelquefois elle se compose d'une seule rangée de perles, d'autres fois au contraire elle couvre une partie des hanches. De larges bracelets ou anneaux composés de la même manière entourent les bras et les jambes. Enfin la parure est complétée par de longs cordons de perles blanches passant entre les épaules et venant se croiser au milieu de la poitrine, par des colliers, des pendants d'oreilles et par une sorte de diadème ou couronne, toujours en perles, entourant la tête au-dessus du front.

Les cheveux sont coupés court, sauf par derrière, où existe un petit chignon dans lequel est presque toujours plantée une plume d'autruche blanche.

Un autre genre de costume, très joli également, consiste en une sorte de jupe formée d'une ceinture autour de laquelle sont suspendues une quantité de petites cordelettes ornées de perles et tombant presque jusqu'aux genoux. Les esclaves ou les femmes mal partagées par la fortune portent simplement autour des reins une cordelette très bien tressée, complétée par un petit bouquet de feuilles.

Le 23 novembre la caravane traverse la ville et arrive au bord du Logône, dont la rive assez escarpée est dominée par les constructions et les arbres. Le lit du fleuve, en face de Laï, mesure 800 mètres de large, mais au moment de notre passage les eaux sont basses et la moitié de cet espace est occupé par un banc de sable sur lequel nous faisons halte en attendant les pirogues, abritées dans une petite anse de la rivière. Ces pirogues sont grandes, et quelques-unes, véritables barques avec bordages très élevés, sont formées de plusieurs pièces réunies entre elles d'une façon assez grossière.

Le camp est établi sur la rive gauche, d'où nous avons une vue splendide sur la ville de Laï et sur le fleuve. Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines: pendant la matinée suivante nous assistons à un spectacle des plus curieux, il est vrai, mais qui ne laisse pas que de nous inquiéter : des centaines de cavaliers et des fantassins armés en guerre, couverts de peinture, traversent la rivière et viennent débarquer près de notre campement; les chevaux passent à la nage, tenus en laisse par leurs maîtres debout dans les pirogues; on voit tout de suite qu'hommes et chevaux sont habitués à cet exercice. Bientôt les chefs arrivent et un palabre commence aussitôt. Nous ne nous étions pas trompés à Laï en interprétant leurs gestes : les Gaberis vont en expédition de guerre et veulent nous entraîner avec eux. Sur mon refus, une partie des cavaliers retraverse le fleuve; les autres partent dans la direction de l'ouest et ne reviennent qu'à 6 heures du soir, après avoir pillé quelques plantations. Ils arrivent par petits groupes, s'arrêtent au bord du fleuve et entonnent un chant avec refrain, destiné sans doute à prévenir de leur arrivée pour qu'on leur envoie des embarcations. Au clair de lune, ce va-et-vient de pirogues chargées de guerriers se détachant avec leurs panaches sur l'immense nappe d'eau, ces têtes de chevaux se débattant autour des pirogues, ces cris, ces chants, ces hennissements forment un spectacle qui ne manque ni de pittoresque ni d'originalité.

Espérant en avoir fini avec ces gênants alliés, nous allons camper le lendemain à Noung-Njière, gros village de 3 ou 4 000 habitants; mais dans l'étape suivante nous sommes rejoints par toute l'armée des Gaberis, nous précédant ou nous suivant, et marchant à travers la plaine boisée dans le plus grand désordre.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

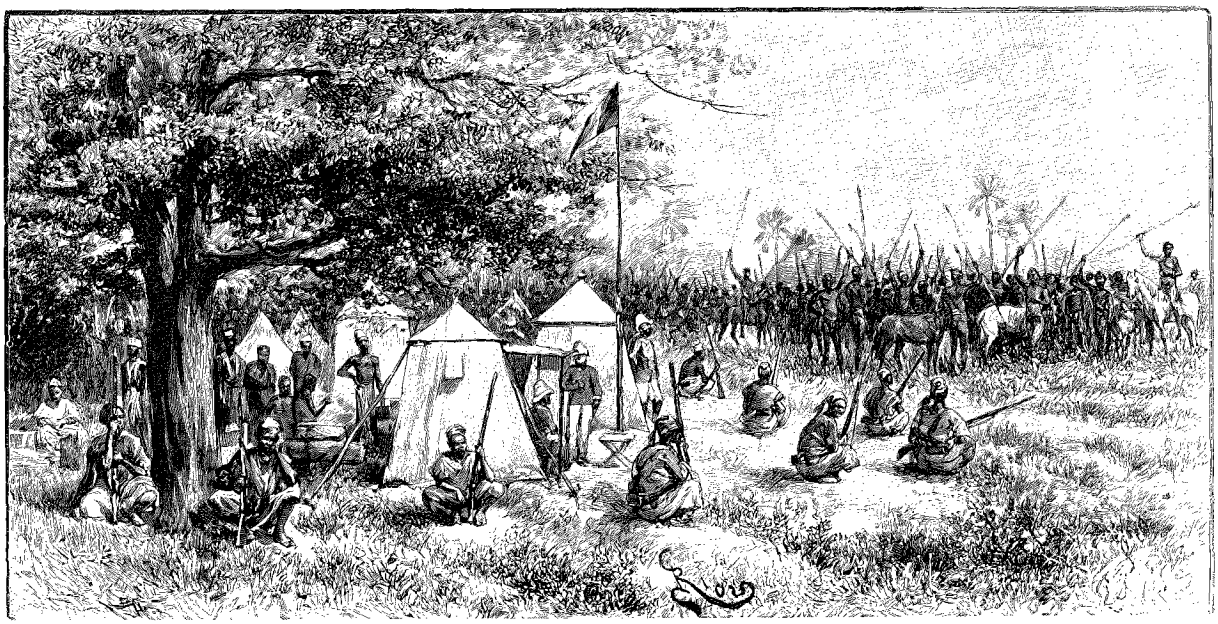
Cavaliers et fantassins mélangés sont suivis par plusieurs centaines de femmes portant de grandes corbeilles destinées à renfermer le butin. Bien décidés, s'il y a combat, à rester simples spectateurs, nous continuons cependant à avancer jusqu'au moment où les Gaberis font halte en nous disant que le village ennemi est tout proche. Ne voulant pas être pris entre les deux armées, je fais établir notre camp à proximité d'une mare. Le carré est formé immédiatement, au grand étonnement de nos alliés, et nous nous tenons prêts à tout événement. Pendant ce temps les Gaberis, qui attendent des renforts, prennent de grandes précautions pour ne pas être surpris; des sentinelles sont placées sur les arbres tandis que des cavaliers vont et viennent, éclairant les alentours. A chaque instant débouchent de tous les côtés de nouveaux contingents, venant de Laï, de Noung-Njière et de villages situés dans l'ouest; puis arrive au galop, suivi d'une escorte nombreuse, le chef de l'expédition, le mbang Laï, comme on l'appelle, vêtu d'une pièce d'étoffe rayée à fond rouge. Il met pied à terre à l'entrée de notre camp et, accompagné des autres chefs, vient faire une dernière démarche auprès de moi, mais essuie un nouveau refus. L'armée se porte alors en avant dans le plus grand désordre, en poussant des cris sauvages et soulevant des tourbillons de poussière noire provenant des cendres d'herbes brûlées. Il y a là peut-être 3 ou 4 000 guerriers, dont un tiers de cavaliers; mais, privés de notre présence, sur laquelle ils comptaient pour remporter la victoire, les Gaberis se contentent d'aller jusqu'aux plantations et de revenir avec quelques épis, qu'ils nous montrent en passant.

Le lendemain, 27 novembre, le camp est levé de bonne heure, et, débarrassés de nos encombrants amis, nous nous présentons devant le village ennemi, espérant, sans trop oser y compter, que notre neutralité de la veille nous vaudra une bonne réception. Dans tous les cas, si nous sommes attaqués, nous n'aurons pas derrière nous cette immense foule qui ne pouvait que paralyser nos mouvements et peut-être même se tourner contre nous, si nous avions paru avoir le dessous.

Une troupe de cavaliers vient au-devant de nous; on s'arrête de part et d'autre et l'on parlemente; enfin les indigènes paraissent satisfaits de nos explications, car leur chef nous propose de les suivre au bord d'un ruisseau où nous pourrons camper. Je prends la tête de la colonne avec M. Brunache et nous nous avançons au milieu des plantations de mil, non sans quelque méfiance, car des cavaliers arrivent de tous les côtés, formant bientôt une véritable armée, qui marche sur le flanc de notre colonne ou qui suit l'arrière-garde. Tout d'un coup, en arrière, nous entendons des vociférations suivies de quelques coups de feu et d'une déroute des indigènes dans la direction du village. La chose s'est passée si vite, que c'est à peine si j'ai vu disparaître au galop les cavaliers qui marchaient à côté de nous; effrayés par les détonations, ils n'ont eu que le temps de s'enfuir en lançant leurs javelots et leurs couteaux.

Cependant l'ennemi, après cette panique, essaye de se reformer et de nous charger, mais, reçu sur toute la ligne par des feux de salve, il est obligé de nouveau de battre en retraite et de fuir précipitamment en laissant plusieurs morts.

Voici ce qui s'est passé. Pendant la marche, un indigène s'est approché d'un Sénégalais et a essayé de prendre son havresac; c'était peut-être le signal convenu, car à ce moment, une volée de zagaies et de

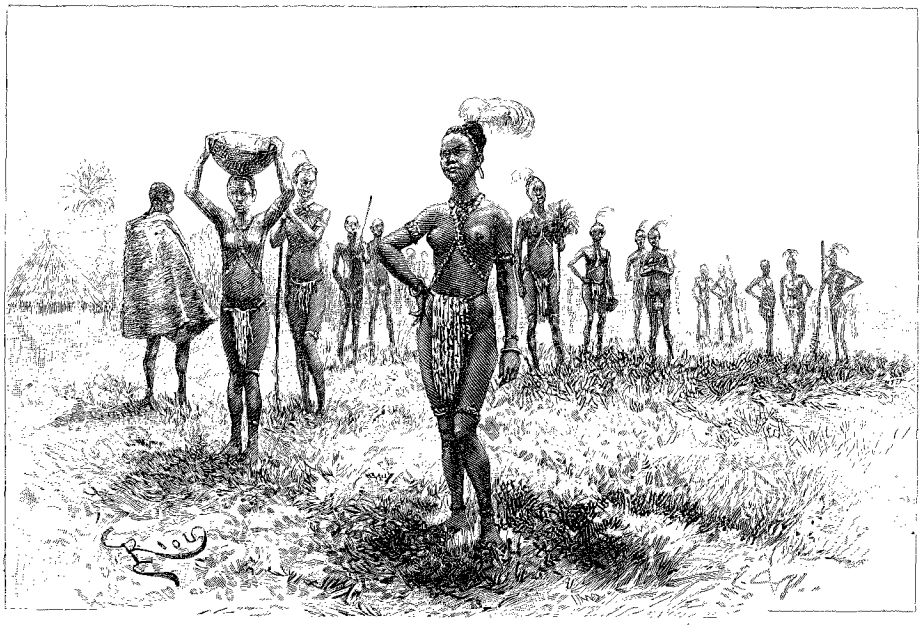


CAMPEMENT PRÈS DE LAÏ[1].

1. *Dessin de Riou, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

couteaux est tombée sur l'arrière-garde et le centre de la colonne, blessant mortellement le tirailleur Mahmadou Ba, qui marchait à côté de M. Briquez, et un porteur. Les Sénégalais ont fait un petit mouvement de recul pour pouvoir charger leurs armes; pendant ce temps, MM. Clozel, Briquez, Bonnel de Mézières et de Béhagle se sont trouvés isolés et ont dû se défendre à coups de revolver. Les porteurs, effrayés, commençaient à jeter leurs charges à terre et allaient probablement s'enfuir à droite et à gauche, lorsque les laptots ont ouvert le feu. Mahmadou Ba, l'un de nos meilleurs soldats, est affreusement blessé par une zagaie barbelée et empoisonnée qui a pénétré dans le côté droit. On installe un hamac, et deux hommes portent le blessé, pendant que la colonne,



FEMME DE LAÏ[1] (PAGE 358).

formée en carré, s'avance vers le village. Arrivés à quelques centaines de mètres, nous nous arrêtons, et, voyant qu'il est à peu près abandonné, je charge MM. Clozel, Briquez et Bonnel de Mézières d'y pénétrer avec deux sections de Sénégalais, d'y prendre tout ce qu'ils pourront emporter et d'y mettre ensuite le feu. Bientôt de tous les côtés s'élèvent des colonnes de flammes et de fumée, en même temps que l'on entend quelques coups de fusil; l'incendie a fait promptement son œuvre : cases, greniers remplis de grains, provisions de toute sorte, tout ou à peu près est brûlé. Pour ces gens-là, qui ne possèdent pas autre chose, la punition sera terrible, mais ils l'auront bien méritée.

A peine mes lieutenants sont-ils de retour, que nous voyons arriver, bride abattue, une troupe de cavaliers, que nous reconnaissons heureusement pour être des gens de Laï, c'est-à-dire des amis; ils ont entendu les coups de fusil, ont vu la fumée et sont venus, dans l'espoir de piller. Ils nous félicitent de notre succès, car ils ont vu les corps de plusieurs ennemis, puis ils vont au milieu des ruines et reviennent en rapportant chacun une grosse part du butin.

Mahmadou Ba meurt dans la soirée, tandis que le porteur blessé devait mourir quelques jours plus tard; un autre porteur krouman, qui était resté en arrière, a été trouvé assassiné près du lieu du combat.

Le lendemain, les gens de Laï, avertis de ce qui s'est passé, viennent me demander dix Sénégalais pour aller infliger une nouvelle leçon à leurs ennemis, maintenant nos ennemis communs. Cette fois j'accède à leur désir et je donne dix volontaires, qui remportent un nouveau succès.

Le 30 novembre, nous traversons la rivière Ba-Tenna, affluent du Logône, et campons près d'un groupe de grands villages, portant le nom de Maha, dont les cases sont disséminées au milieu d'une forêt de borassus et autres grands arbres. Des groupes de femmes et d'enfants viennent nous voir passer avec curiosité, tandis que d'autres sont occupés à récolter le djourou et le mil: tout le monde semble animé des meilleures intentions, mais, les jours suivants, la situation devient assez tendue, les indigènes sont très méfiants et leurs intentions ne paraissent pas des meilleures; ces indigènes ont l'habitude de crier un peu à toute occasion, soit pour exprimer leur contentement, soit pour montrer leur colère; aussi on ne sait trop à quoi s'en tenir quand on entend leurs rugissements : le plus sage est de se méfier constamment, tout en montrant beaucoup de tact; mais ce qui-vive de tous les instants finit par être énervant, aussi bien pour nos hommes que pour nous.

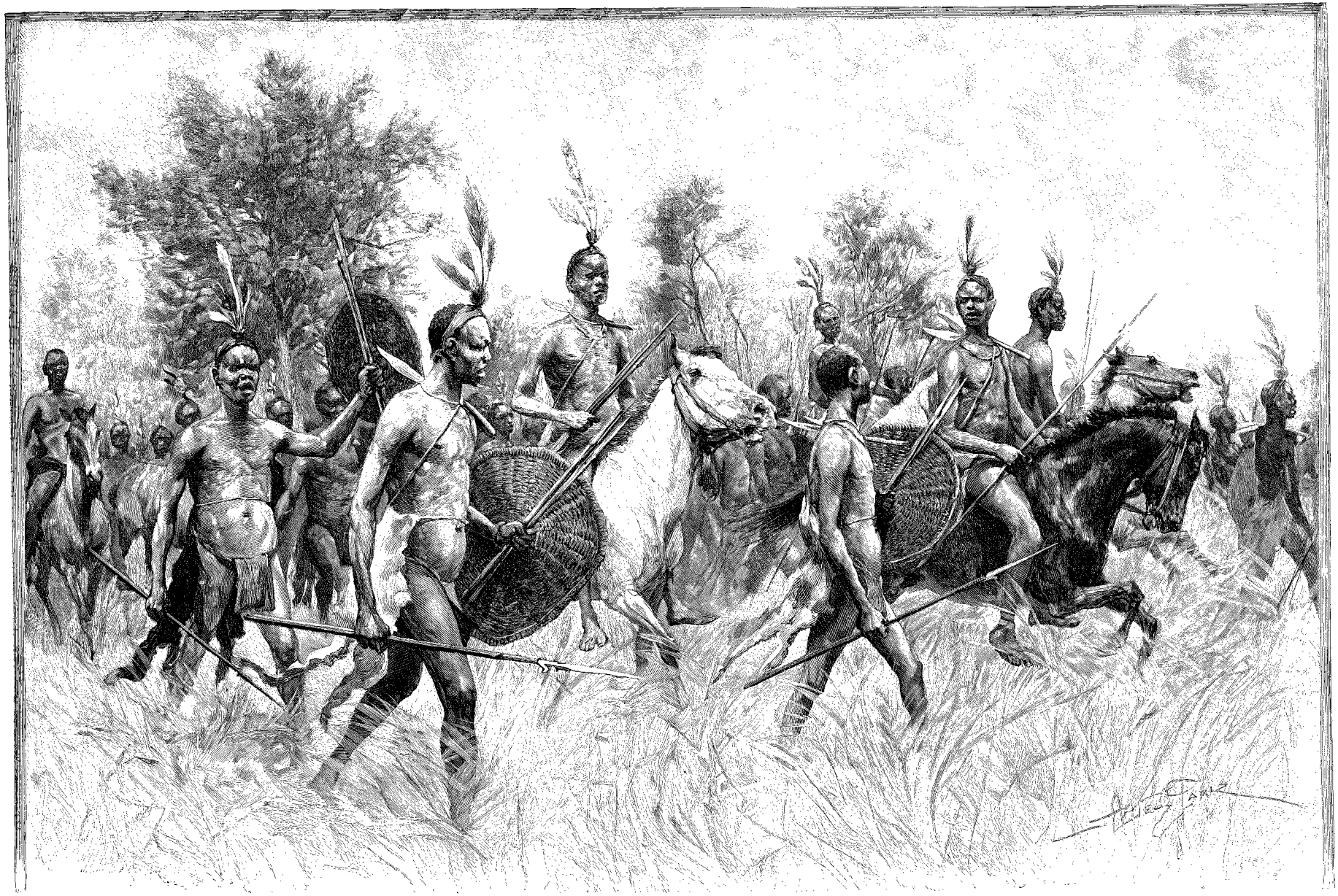
VIII

Les grands plateaux. — Les femmes de Goudoumbin. — Séjour forcé chez les Lakas. — Triste jour de l'an au camp des Antilopes. — Caravane de musulmans. — Pays de Lamé. — Nouvelles de Monteil. — Arrivée dans l'Adamaoua. — La Bénoué. — Yola. — Épidémie d'influenza. — De Yola à Ibi. — Rencontre avec MM. *Nebout* et *Chabredier*, de la *mission Mizon*. — Sur la Bénoué et le Niger. — Retour en France.

Heureusement nous laissons bientôt derrière nous ces populations remuantes et belliqueuses pour parcourir un pays tranquille, peu peuplé, avec des villages

1. *Dessin de Riou, gravé par Kohl.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



L'ARMÉE DES GABERIS EN MARCHE (PAGE 358). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

très éloignés les uns des autres, ne paraissant avoir entre eux aucun lien de solidarité.

Nous nous élevons légèrement à mesure que nous avançons vers l'ouest, traversant de grands plateaux rocheux et boisés, balayés par un air frais et agréable qui nous remet un peu de nos fatigues; c'est, pour ma part, la première fois, depuis mon arrivée en Afrique, que j'éprouve un véritable plaisir à respirer.

Ces plateaux, qui ressemblent beaucoup à ceux que nous avions rencontrés avant d'arriver chez les Mandjias, forment la ligne de partage entre le bassin du Tchad et celui du Niger; parmi les nombreuses espèces d'arbustes, on trouve partout le *dole* des Toucouleurs, au bois rabougri produisant un fruit comestible qui, d'après les Sénégalais, constitue un excellent remède pour les maladies d'estomac. En certains endroits où les arbres, grands et élancés, ont perdu leurs feuilles, la brousse donne l'illusion de certaines forêts d'Europe pendant l'hiver.

Les nuits sont cependant très fraîches sur ces plateaux relativement élevés; le thermomètre marque jusqu'à 9 et 8 degrés, et les porteurs, peu habitués à de pareilles températures et ayant pour la plupart vendu leurs couvertures ou leurs effets, sont transis de froid. D'un village à l'autre, nous parvenons toujours, après palabre, à trouver des guides, mais ces gens-là, comme tous les noirs, ne sont jamais pressés, il faut souvent les attendre et ils nous font perdre un temps précieux; un beau jour trois d'entre eux ne voulaient-ils pas s'arrêter au milieu d'une étape en pleine brousse pour chasser les sauterelles!

Le type des indigènes change : ils sont plus petits et d'apparence plus chétive que leurs voisins de l'est, mais aussi beaucoup plus paisibles. Les hommes portent des bracelets en cuivre fondu très bien travaillés, ornés de petits dessins, de torsades, etc., et des anneaux en fer forgé. Le costume est toujours celui des Saras, mais le tablier de cuir qui le constitue est muni d'un petit appendice, lanière de cuir imitant la queue d'un animal; de là vient peut-être la légende des hommes à queue dont tant de voyageurs se sont faits l'écho.

Au village de Goudoumbin les femmes ont une singulière habitude : deux cylindres en ivoire du diamètre d'une pièce de cinq francs leur traversent les lèvres, les faisant ainsi avancer démesurément sur le reste de la face et donnant à la bouche l'aspect d'un bec de canard; elles n'ont d'ailleurs pas besoin de cela pour être fort laides.

Le 9 décembre nous venions de traverser la petite rivière Kan (peut-être le cours supérieur du Mayo-Kebbi ou, dans tous les cas, un de ses affluents) lorsque nous entendons de grands cris en arrière de la colonne. Nos guides partent dans cette direction en brandissant leurs zagaies, tandis que nous nous arrêtons, croyant à une attaque. Il n'en est rien heureusement, ce sont tout simplement des femmes venant de la brousse, qui ont rejoint l'arrière-garde et ont voulu exprimer ainsi leur plaisir et leur étonnement de voir des étrangers. Nous nous remettons en marche derrière ces aimables personnes, qui nous servent de guides; elles nous font traverser une plaine déboisée dont les grandes herbes viennent d'être brûlées, du moins en partie, car il en reste encore quelques tiges à moitié carbonisées, qui zèbrent nos vêtements de belles raies noires. Toute cette plaine est coupée de pièges, longues trappes étroites et profondes destinées à prendre bœufs et antilopes.

Enfin nous arrivons à Kaguenenga, résidence de Touné, l'un des principaux chefs Lakas, avec lequel je signe un traité comme j'en avais passé les jours précédents avec les chefs de Dogo et de Dérembaï. Un indigène, qui a été esclave des musulmans de l'Adamaoua et qui connaît la langue foulbé parlée par beaucoup de Sénégalais, nous sert d'interprète.

L'influence des musulmans se fait sentir jusqu'ici, du moins sous le rapport du costume, car presque tous les hommes complètent leur vêtement au moyen d'une sorte de pièce d'étoffe triangulaire formée de petites bandes de coton cousues ensemble et attachée par devant à la ceinture. Les femmes, occupées à la récolte des arachides, portent leurs enfants dans des espèces de sacs en cuir suspendus à l'épaule.

La nuit de notre arrivée, un léopard vient dans le camp et égorge une chèvre attachée à côté de nos tentes, mais l'arrivée du factionnaire, attiré par le bruit, suffit à le faire fuir.

A peine partis de Kaguenenga, M. Clozel, souffrant depuis quelque temps déjà, tombe gravement malade au milieu d'une étape; ne sachant si le prochain village est encore éloigné, nous revenons en arrière, à Beitémé, groupe de cases dépendant du chef Touné. Pendant plusieurs jours nous avons de sérieuses inquiétudes, mon lieutenant étant atteint d'une fièvre bilieuse hématurique; mais sa bonne constitution et les soins dont il est entouré l'emportent sur la maladie, et au bout de quinze jours nous pouvons reprendre la marche; mais presque aussitôt je suis à mon tour atteint de la même maladie et dans l'impossibilité de continuer. Nous campons cette fois au milieu de la brousse, à plusieurs kilomètres du village d'Ayamba, où il faut aller chercher des vivres. Heureusement le pays est fort giboyeux; chaque jour MM. Briquez et Bonnel et nos chasseurs sénégalais nous rapportent une ou deux antilopes, sans compter les pintades sauvages, etc.

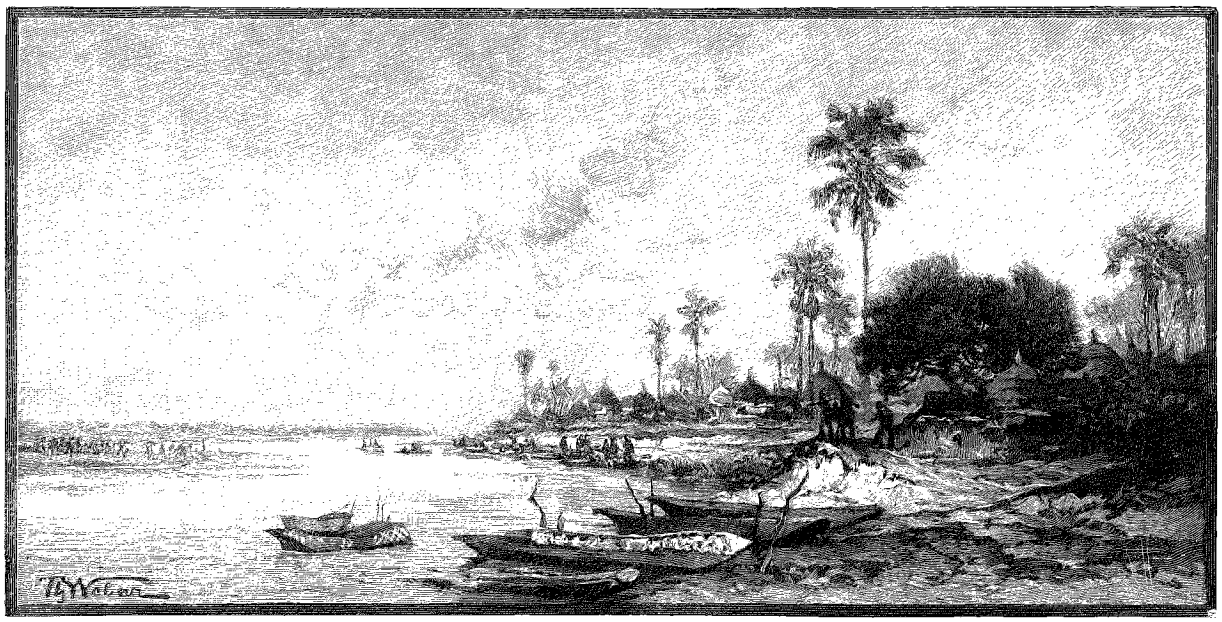
Pendant plusieurs jours je reste couché dans un fort triste état, ne pouvant rien absorber, si ce n'est un peu de thé et du lait provenant de notre dernière boîte de conserve. Le 1er janvier 1893 se passe dans ces conditions; mais, grâce aux bons soins de M. Brunache qui déjà pour M. Clozel s'est improvisé médecin et qui m'administre à fortes doses ipéca et quinine, je finis par me tirer d'affaire; mais que de temps perdu!

Comme pour compenser cette série d'épreuves, nous sommes rejoints par une caravane de musulmans du Bornou et de l'Adamaoua, marchands d'ivoire et d'es-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

claves, qui, encore très loin de leur pays, sont fort heureux de se joindre à une troupe aussi imposante que la nôtre, tout en nous servant de guides. L'un de ces marchands, Ali, jeune homme d'une vingtaine d'années, très causeur, nous amuse par ses reparties vives et ses réflexions sur tout ce qu'il voit. Deux de ses compagnons, avec lesquels nous devions aussi être souvent en rapport, sont plus âgés que lui; ils ont beaucoup voyagé, mais ont un air canaille qui au premier abord ne plaide pas en leur faveur; Abbas en particulier a une tête de bandit et doit avoir plus d'un crime sur la conscience, mais je m'empresse d'ajouter que ses compagnons et lui nous ont été très fidèles et nous ont rendu de grands services. Tous trois ont vu Mizon lors de son premier voyage dans l'Adamaoua; ils sont en rapport avec les Anglais de trée montagneuse. Il est midi quand nous arrivons à Palla, au milieu d'une foule énorme d'indigènes accourus pour nous voir; dans ce village nous recevons la visite de deux chefs musulmans du Boubandjidda, accompagnés d'une petite suite et notamment de deux cavaliers portant des cuirasses en fer. J'aurais été très étonné de voir ces cuirasses, datant du moyen âge, dans ce pays reculé, si Mizon, que j'avais rencontré sur le Congo au retour de son premier voyage, ne m'avait prévenu que l'Adamaoua était ou avait été le débouché de toutes les anciennes armures. L'un des chefs est armé d'un fusil à pierre, acheté, nous dit-il, à la factorerie anglaise de Guéroua; c'est la première arme à feu que nous ayons vue depuis l'Oubangui.

Les jours suivants, n'ayant plus le souci de trouver chaque fois de nouveaux guides, nous continuons à



LE LOGÔNE A LAÏ[1] (PAGE 358).

la Bénoué et me proposent de nous conduire aux factoreries les plus proches, à Guéroua et à Yola; j'accepte naturellement et il est convenu que nous voyagerons ensemble. En entendant parler d'Européens, il nous semble déjà être bien près d'arriver.

Le 11 janvier, je suis assez fort pour pouvoir marcher et essayer de faire à pied l'étape, fort longue, paraît-il, qui sépare le camp des Antilopes (nom que j'ai donné à ce campement en raison du grand nombre de ces animaux) de Palla, le premier village dans l'ouest. Il ne faudra d'ailleurs pas songer à s'arrêter en route, car nulle part nous ne trouverons d'eau.

Pour éviter la grande chaleur, nous partons de nuit, au clair de lune, précédés par nos nouveaux guides, qui connaissent admirablement la route. Le pays, très giboyeux, est coupé de vallées et de collines peu élevées encore, mais qui indiquent les approches d'une con-

1. *Dessin de Weber, gravé par Ruffe.*

faire des marches de nuit, beaucoup moins fatigantes et qui nous permettent d'arriver à l'étape à des heures raisonnables. Nous passons successivement à Erdi, Digué et Feffé, puis nous descendons dans une sorte de plaine coupée de petits vallons et de dépressions au fond desquels on trouve des ruisseaux à moitié desséchés transformés en marais. Une herbe assez rare poussant par touffes couvre cette plaine déboisée, qui s'étend au loin vers l'ouest jusqu'au pic de Doumbairé, massif qui indique la frontière entre les Fellatas de l'Adamaoua et le pays des idolâtres.

Bientôt un nouveau panorama se déroule devant nous : c'est la ville ou plutôt les villages de Lamé, groupes importants de cases et de petites fermes isolées, s'étendant sur un large espace au milieu d'un vaste bas-fond vallonné, parcouru par des troupeaux de bœufs. Tout ici me rappelle les hauts plateaux de Madagascar : cette plaine déboisée couverte d'herbes, ces petits ravins, la couleur rouge du sol, ces troupeaux

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de bœufs à bosse, la disposition des habitations à flanc de coteau, enfin l'aspect et la couleur des cases en terre, dont la forme seule varie : à Madagascar, les cases étaient rectangulaires au lieu d'être rondes.

L'un de nos guides, le vieil Abbas, qui a été prévenir le sultan de notre arrivée, pendant que nous faisons halte à l'entrée de la ville, revient avec deux envoyés du chef chargés de nous conduire à un emplacement convenable. Il nous faut traverser toute la ville et passer près du palais du sultan, composé d'un groupe compact de cases et de greniers entourés d'une muraille en terre, le tout présentant d'ailleurs, sauf les dimensions, le même aspect que les groupes voisins. Debout sur le sommet des greniers à mil, les indigènes, fort curieux, nous regardent passer, tandis que leurs silhouettes noires se détachent d'une façon étrange sur le bleu du ciel.

Les envoyés du sultan nous font enfin arrêter sous un grand arbre, un des rares du pays, et nous disent que nous pouvons nous y installer, cela au grand mécontentement d'une douzaine d'indigènes occupés à compter, au moyen de cailloux savamment disposés, la part de récolte de chacun; notre arrivée dérange tout.

Le camp est envahi aussitôt par les curieux, hommes, femmes et enfants; jamais en Afrique, sauf à Laï, nous n'avions vu pareille curiosité; aussi, pour les empêcher de nous importuner, sommes-nous obligés de faire entourer les tentes avec une corde.

Les indigènes de Lamé, quoique idolâtres et indépendants de l'Adamaoua, ont presque tous adopté le costume des musulmans du Soudan. Les femmes cependant sont moins avancées sous ce rapport et ne possèdent qu'un petit pagne en étoffe.

L'arc et les flèches, qui ne sont pas en usage chez les Arétous, les Saras, les Toumoks et les Gaberis, font leur réapparition; les arcs sont plus grands que ceux des Mandjias, mais les flèches sont moins bien travaillées. Enfin beaucoup d'indigènes en dehors des zagaies portent de longs sabres, dont la lame d'origine européenne est enfermée dans un fourreau de cuir fait dans le pays ou plutôt dans l'Adamaoua.

Les habitations sont construites en terre et bouse de vache; elles sont de forme circulaire et sont percées d'une porte elliptique assez étroite. La muraille extérieure, haute de 1 m. 60, supporte la toiture, formée d'une natte épaisse hémisphérique, recouverte elle-même d'une couche de grandes herbes se terminant en pointe au sommet.



GUET-APENS DU 27 NOVEMBRE [1] (PAGE 359).

1. *Dessin de Mme Paule Crampel, gravé par Ruffe.*

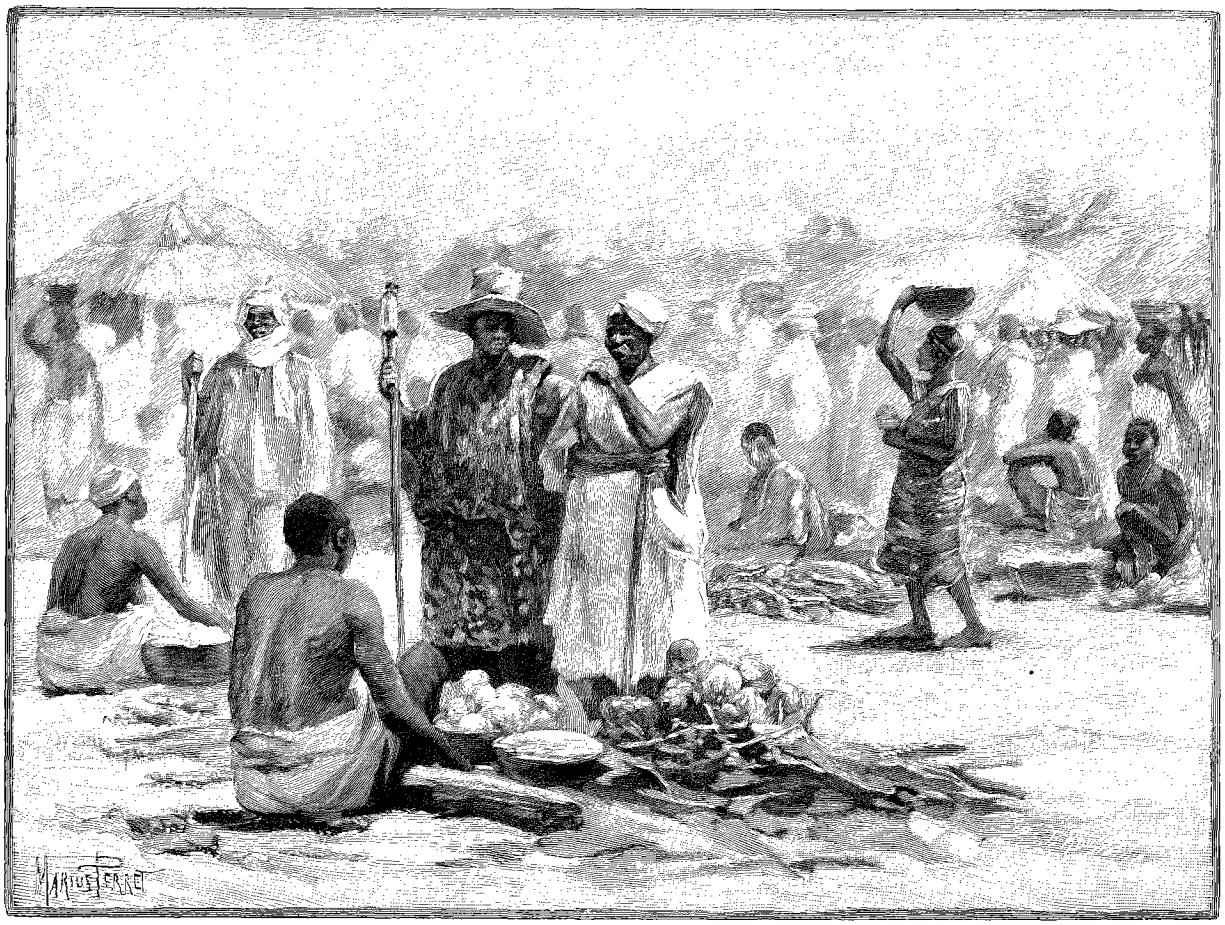
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Chaque groupe se compose de plusieurs cases réunies entre elles par une série de portes et de couloirs couverts, formant ainsi diverses chambres ayant chacune sa destination; dans l'intérieur des cours entourées de murailles se trouvent les greniers et de petits hangars sur lesquels on fait sécher le coton, cultivé partout dans le pays.

Le 16 janvier, nous quittons la ville de Lamé et commençons la traversée du désert qui nous sépare des pays musulmans; le terrain est assez accidenté, coupé de petits ravins et de ruisseaux presque tous à sec, allant déboucher dans une grande vallée parallèle à notre route, celle d'un gros affluent de la Bénoué. Le sol, fendillé par la sécheresse, est partout recouvert de petits cailloux de quartz blanc; le granit est très commun dans cette région et a généralement remplacé, depuis les environs de Lamé, la roche ferrugineuse dont j'ai si souvent parlé.

Le lendemain, nous campons un peu au delà du mont Dombairé, massif granitique formé de plusieurs pics escarpés, couverts de gros rochers au milieu desquels poussent quelques arbres. Nos compagnons musulmans, impatients d'arriver chez eux, prennent alors les devants, emportant une lettre que j'adresse à la factorerie anglaise de Guéroua. Notre ami Ali et ses deux vieux compagnons restent seuls avec nous, continuant à nous servir de guides et à nous donner des renseignements.

Entre autres choses, ils nous apprennent que dernièrement un *chrétien* était à Kouka sur le Tchad, venant du Soudan (pour eux, le Soudan est la région à l'ouest du Sokoto). Ce chrétien avait avec lui une dizaine d'hommes armés. Ce renseignement, comme nous l'avons su plus tard, était parfaitement exact, et ce chrétien arrivé à Kouka n'était autre que le commandant Monteil, qui venait d'accomplir la moitié de son magnifique voyage.



MARCHÉ DANS L'ADAMAOUA[1] (PAGE 367).

La chaleur depuis que nous avons quitté Lamé est devenue étouffante, mais malgré cela nous forçons les étapes; il faut maintenant arriver le plus tôt possible aux factoreries du Niger, où nous pourrons nous ravitailler, et puis dans cette brousse l'eau est très rare, et pour en trouver nous sommes obligés de faire chaque jour de 20 à 25 kilomètres, ce qui est beaucoup pour des hommes pesamment chargés et pour la plupart à bout de forces.

Le 19 janvier, nous arrivons aux premiers villages musulmans de l'Adamaoua. Les indigènes ont le teint

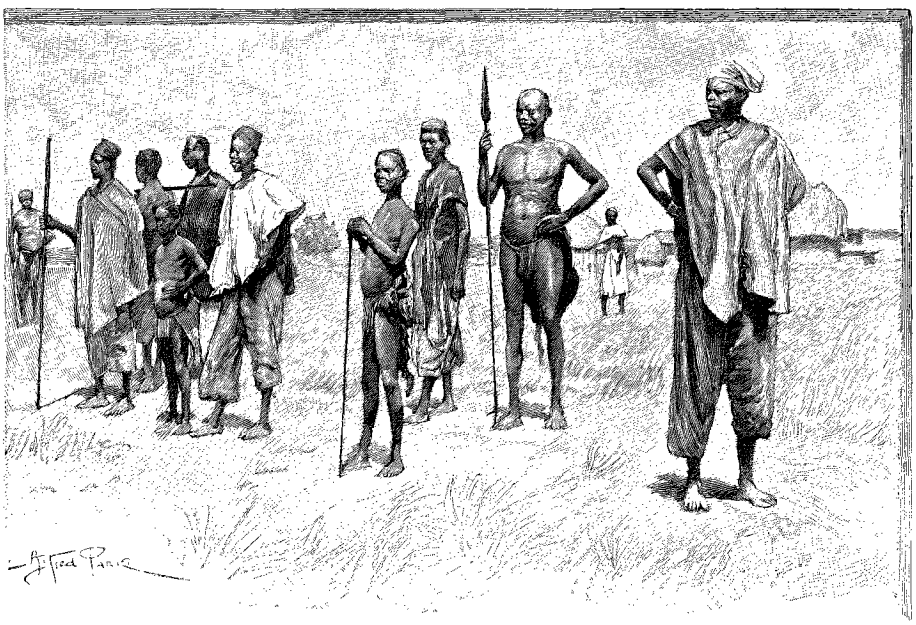
1. *Dessin de Marius Perret, gravé par Rousseau.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

cuivré, si caractéristique, de la race foulbé; hommes et femmes sont vêtus avec des étoffes du pays; les hommes portent de grandes chemises ornées de broderies et de larges pantalons blancs ou teints à l'indigo; la tête est couverte d'un grand bonnet ou d'un turban, ou bien encore d'un chapeau de paille à larges bords.

Les femmes sont drapées dans des pièces d'étoffes bleues ou rayées, tantôt attachées à la ceinture, tantôt nouées au-dessus des seins, et tombant jusqu'aux genoux; elles ont les cheveux longs et disposés en un gros chignon; quelques-unes portent aussi sur la tête un voile en étoffe légère comme les femmes kabyles; l'usage des sandales est très répandu.

Le 21 janvier, nous descendons dans la vallée de la Bénoué, très fertile et couverte de cultures; c'est près



INDIGÈNES DU VILLAGE D'ERDI[1] (PAGE 363).

du village de Douli, à une petite distance du confluent du Mayo-Kebbi, que nous traversons à gué le fleuve, large de 200 mètres, mais sans profondeur à cette époque de l'année. Le pays devient franchement montagneux, et l'horizon est partout borné par des montagnes élevées, de couleur sombre, avec des pics fort curieux, présentant plusieurs gradins formés de roches superposées.

La végétation n'est plus la même, et l'énorme baobab aux formes bizarres et disgracieuses fait son apparition en même temps que le dattier que l'on aperçoit dans les villages; dans la brousse, un des arbustes les plus communs est le jujubier sauvage et épineux.

Le surlendemain, nous retraversons la Bénoué et campons près de Guéroua, sur l'emplacement occupé par Mizon lors de son premier voyage. C'est dans ce centre fort important que les Anglais possédaient encore il y a un an leur factorerie avancée sur la Bénoué; d'après les renseignements d'Ali et de ses compagnons, nous pensions l'y trouver encore; mais en arrivant, on nous annonce que le ponton qui servait de magasin est descendu à Yola et que la factorerie est abandonnée depuis plusieurs mois.

Les indigènes, qui ont conservé un excellent souvenir de Mizon, arrivent en foule, et un marché s'établit bientôt autour du camp. On y apporte un peu de tout : des étoffes du pays, des vivres, y compris de petits gâteaux faits avec du riz et du beurre, des noix de kola, des citrons, etc. ; un marchand installe un petit bazar d'objets très variés : sel, gingembre, aiguilles, bagues, bracelets en cuivre, peignes, petites boîtes et flacons en cuir repoussé, assiettes en vannerie, minerai d'antimoine pour se peindre les yeux, des sandales en cuir, enfin un pain de sucre de fabrication française.

A Guéroua, nous entrions dans un pays visité, au moins en partie, par des Européens; désormais nous n'avions plus qu'à suivre des routes à peu près tracées, pour nous rendre à Yola d'abord, et plus tard à la côte. Je passerai très rapidement sur cette partie de notre voyage à travers le bassin du Niger, puisque le voyage de Mizon a déjà donné aux lecteurs du *Tour du Monde*[1] une idée de ce pays et de ses habitants; je me contenterai donc de dire en quelques mots comment nous avons parcouru cette région et comment nous avons pu revoir la France.

Pendant cinq jours nous suivons à peu de distance la rive droite de la Bénoué, passant à Taépé, village d'esclaves situé en face du confluent du Faro; ce pays est peuplé de grands villages, mais les races sont très mélangées : on trouve là des Foulbés, des gens du Haoussa, du Kanouri, du Bornou, très noirs, et enfin des esclaves autochtones ou importés.

Le 29 janvier, nous arrivons de nouveau au bord de la Bénoué, juste en face de la factorerie anglaise de Yola, n'ayant plus comme marchandise d'échange qu'un ballot d'étoffe, c'est-à-dire de quoi suffire pendant quatre ou cinq jours à la nourriture de l'expédition.

M. Bradshaw, l'agent de la Royal Niger Company, que j'avais prévenu de mon arrivée, nous offre l'hospitalité à bord de son ponton et me promet immédiatement tous les secours dont j'ai besoin pour continuer.

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Devos.*

1. Voyez *Tour du Monde*, LXIV, p. 225-288.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

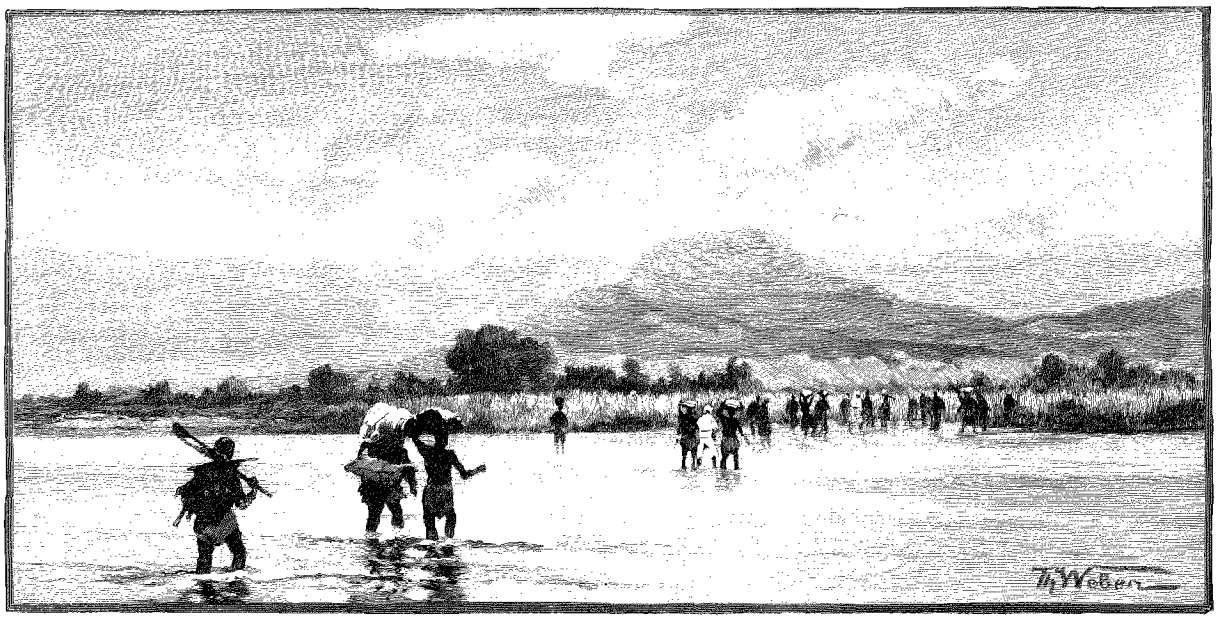
J'avais d'abord espéré trouver à Yola un bateau à vapeur qui aurait pu prendre l'expédition et la transporter à la côte ; mais les eaux sont encore très basses pour plusieurs mois et la rivière commence seulement à être navigable à Ibi, c'est-à-dire bien en aval.

Il faudra donc faire par terre un nouvelle marche de 400 kilomètres avant d'en avoir fini avec nos tribulations ; néanmoins je considère mon voyage comme terminé, au moins pour la partie politique, cela pour plusieurs raisons. L'Adamaoua est bien un pays indépendant, et qui politiquement n'a aucune relation avec la Royal Niger Company, mais, outre que le manque de marchandises m'interdit d'une façon absolue de séjourner dans le pays et m'oblige de m'adresser à la Compagnie anglaise, je viens d'apprendre que Mizon est en route pour Yola, et ie ne veux pas, en essayant d'une politique nouvelle dans ce pays, risquer de détruire ce qu'il a déjà commencé. Malheureusement notre compatriote, d'après ce que nous apprenons, est échoué sur un banc de sable de la Bénoué avec ses deux vapeurs *Mosca* et *Malamine* et se trouve momentanément arrêté.

Le *lamido* ou gouverneur de l'Adamaoua n'est pas à Yola ; il est, paraît-il, dans le Mayo-Kebbi, occupé à faire la guerre. En son absence je vais avec mes compagnons européens, le lendemain de notre arrivée, rendre visite à l'*oukil* qui le remplace, et deux ou trois jours plus tard je lui remets au nom du Gouvernement français un cadeau destiné au lamido, en le remerciant du bon accueil que nous avons reçu partout dans l'Adamaoua. L'oukil, qui a conservé le meilleur souvenir de Mizon, me demande de rester plus longtemps dans l'Adamaoua, car il sait que les Français sont les amis des Foulbés. Je lui réponds que pour cette fois, la chose est impossible, qu'il me faut rentrer immédiatement en France, mais que d'autres Français reviendront bientôt les voir et s'établir dans le pays.

Le 4 février, tous les préparatifs de départ sont finis : M. Bradshaw m'a cédé 350 pièces d'étoffe, c'est-à-dire de quoi gagner Ibi sans perdre de temps, quelques vivres de conserve pris sur ses provisions personnelles, et nous a enfin procuré six chevaux harnachés qui, s'ils ne sont pas des coursiers, suffiront du moins à nous porter ; nous n'irons pas plus vite, à cause de la caravane, mais nous nous épargnerons ainsi bien des fatigues.

En un mois de marche, malgré une épidémie d'influenza qui ravage notre caravane et quelques cas de petite vérole qui font plusieurs victimes, nous parvenons à Ibi. De cette route, à travers un pays montagneux, accidenté et pittoresque, parcouru seulement par Flegel et deux ou trois Européens, de ces villes et villages tantôt habités par des Foulbés et des Haoussas, tantôt peuplés de nègres sauvages, je ne dirai rien ici, me réservant d'y revenir dans un autre ouvrage.



PASSAGE DE LA BÉNOUÉ PRÈS DE DOULI [1].

De Kontcha j'avais envoyé un courrier à Mizon, que je savais être à Chirou, dans le Mouri, avec toute son expédition, pour l'avertir de mon passage, lui donner sur mon exploration les renseignements qui pouvaient l'intéresser et enfin le prier de m'envoyer son courrier à Ibi.

Au reçu de ma lettre, Mizon envoya au-devant de moi M. Nebout, l'ancien second de Crampel et le seul survivant de cette mission. M. Nebout, accompagné de M. Chabredier, nous rejoignit à Serkin-Mornou, près de Bakoundi, et c'est avec un vrai plaisir que nous serrions la main à ces deux Français, qui

1. *Dessin de Weber, gravé par Maynard.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

me donnèrent des renseignements sur la nouvelle mission, sur ce qu'elle avait déjà fait dans le Mouri et sur les projets de M. Mizon.

Le 6 mars, nous arrivons à Ibi, la grande factorerie et le grand centre anglais sur la Bénoué, où nous sommes reçus par MM. Spink et Hill, agents de la Royal Niger Company. Ibi, qui possédait autrefois plusieurs factoreries françaises, a une grande importance, parce que c'est à partir de ce point que la rivière est navigable en toute saison, mais seulement pour les embarcations à vapeur d'un faible tirant d'eau.

Trois jours après notre arrivée, nous apercevons sur le fleuve un nuage de fumée, puis une masse sombre s'avançant lentement et dont la vue nous réjouit tous : c'est le petit vapeur *Bénoué* envoyé de la station de Lokodja pour nous chercher.

Le 11 mars, toute l'expédition s'embarque sur ce vapeur ou sur les chalands en fer qu'il prend à la remorque; la descente de la Bénoué et du Niger s'effectue sans incidents, sauf quelques échouages sur les bancs de sable. Le 23 mars, nous arrivons à Akassa, à l'embouchure du grand fleuve soudanais : nous apercevons la mer, nos misères sont enfin terminées.

Quatorze mois se sont écoulés depuis notre débarquement à Loango; pendant ce temps nous avons parcouru plus de 5 000 kilomètres, dont 1 500 environ en pays absolument inexploré, ces derniers représentant près de huit mois de marche à pied. Nous avons supporté beaucoup de fatigues et de privations, nous avons couru de nombreux dangers, mais nous avons du moins la satisfaction d'avoir bien travaillé pour la France, car, grâce aux traités passés avec les chefs, tout le pays situé entre l'Oubangui au sud, le Baguirmi au nord et l'Adamaoua à l'ouest est désormais français.

Au point de vue géographique, les principaux résultats de la mission étaient les suivants : nous avions coupé par le milieu le grand espace blanc qui figurait encore sur les cartes, et qui s'étendait du bassin du Congo jusqu'aux pays musulmans du Soudan. Nous avions rejoint à Palem la route du voyageur Nachtigal, et, désormais, des rives de le Méditerranée au cap de Bonne-Espérance, l'Afrique est sillonnée par les itinéraires des voyageurs européens. Enfin, pour ne parler que des résultats principaux, nous rapportions sur le système hydrographique du Chari et du Logône des renseignements absolument nouveaux. Nous constations que ces deux fleuves sont navigables en toutes saisons, qu'ils sont les deux principales voies d'accès vers le Soudan, et que, si nous savons profiter des résultats déjà acquis, ils peuvent nous conduire sans difficultés jusqu'au lac Tchad.

Enfin, ce dont j'étais heureux et fier, c'était de ramener bien portants MM. Brunache, Clozel, de Béhagle, Briquez et Bonnel de Mézières, c'est-à-dire tous mes compagnons européens, qui avaient été pour moi des auxiliaires précieux et dévoués et que je remercie ici de la part qu'ils ont prise au succès de l'expédition. Malheureusement quarante-sept noirs manquaient à l'appel; les uns avaient été tués par l'ennemi, d'autres étaient morts de maladie ou d'épuisement, beaucoup, hélas! avaient déserté, mais il me restait encore cent trente-deux porteurs ou soldats que j'avais le devoir de rapatrier avant de songer moi-même au retour. Un bateau anglais nous transporta au Sénégal, pendant qu'un autre emportait vers le Congo les porteurs pahouins, boubanguis, ballalis, kassais, gabonais et veyboys. A Dakar, je restai le temps nécessaire pour régler la solde de mes braves laptots sénégalais, dont je n'oublierai jamais les adieux.

Enfin, le 12 mai 1893 nous arrivons à Bordeaux, nous revoyons la France, nos parents et nos amis : toutes nos souffrances sont oubliées.

C. MAISTRE.

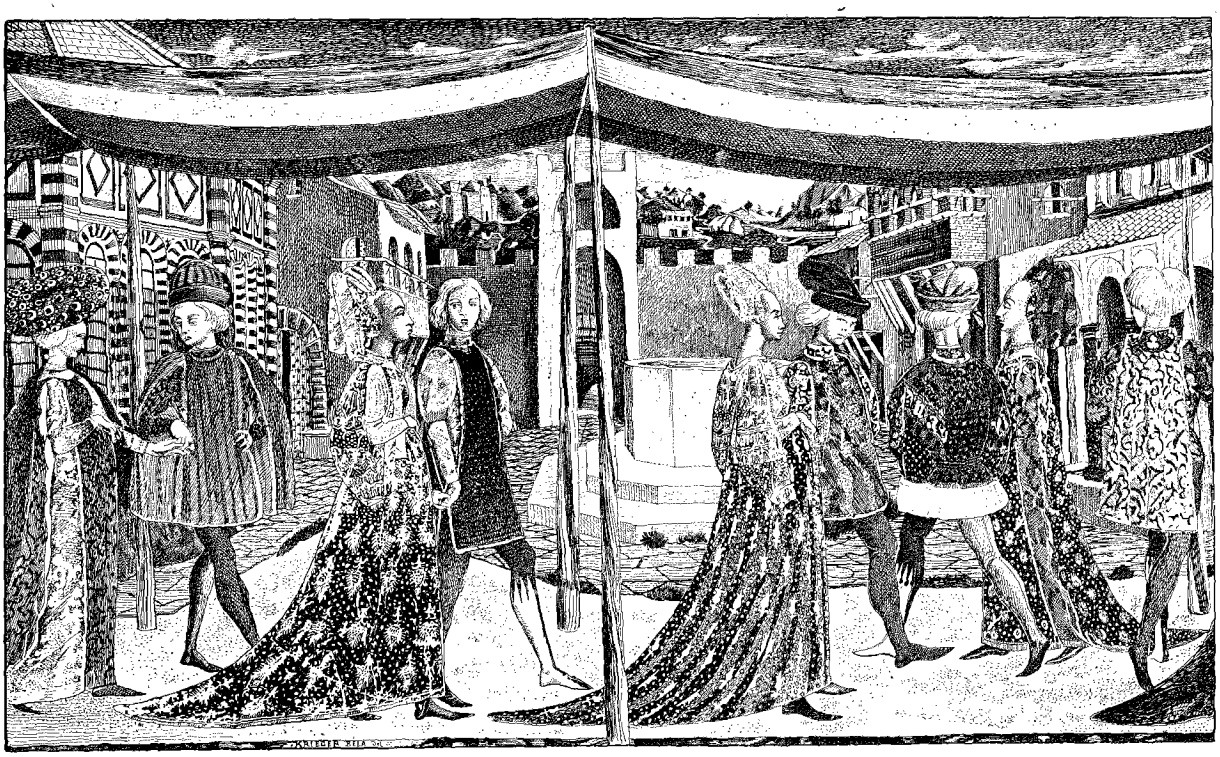
1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



HABITATION A L'OUEST DU LOGÔNE [1].

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE NOCE FLORENTINE AU XVe SIÈCLE [1]. — FRAGMENT D'UN COFFRE DE MARIAGE CONSERVÉ A L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS DE FLORENCE.

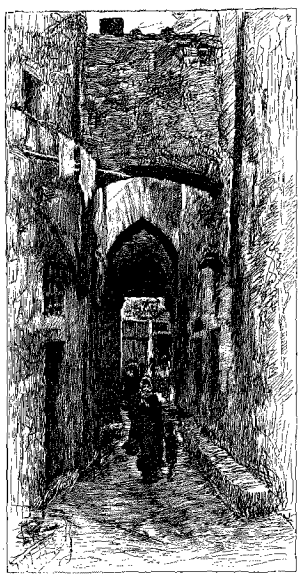
A TRAVERS LA TOSCANE [2],

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ

FLORENCE.

I

Quelques pages d'histoire. — L'Athènes de l'Italie et Ernest Renan.



UNE RUE DE FLORENCE [3].

En abordant la description de Florence, je ne puis me défendre d'une vive anxiété : un monde entier s'étend devant nous, avec une civilisation représentant trois siècles d'ardents efforts et de splendides conquêtes, avec une histoire touffue au plus haut point; des centaines de chefs-d'œuvre sollicitent notre admiration dans la littérature aussi bien que dans l'art. Comment faire face à tant de points de vue différents! Comment n'oublier aucune page maîtresse! L'entreprise, je l'affirme, serait chimérique. Je m'efforcerai du moins, si je ne réussis pas à faire revivre l'esprit qui a inspiré tant de merveilles, de communiquer à mes lecteurs mon ardeur et mon enthousiasme.

Les reproductions si précises que la direction du *Tour du Monde* a jointes à mes commentaires me donnent de ce côté quelque assurance; elles parleront pour moi. Aussi bien en est-il de certains prodiges de l'art comme de certains prodiges de la nature : ainsi que le proclamait François Ier devant le portrait de la Laure de Pétrarque, le silence est le plus éclatant hommage qu'on puisse leur rendre :

> Qui te pourra louer qu'en se taisant!
> Car la parole est toujours réprimée
> Quant le sujet surmonte le disant.

Le travail que je livre à mes fidèles lecteurs n'est pas un guide et moins encore un catalogue. Mon ambition est de faire agréer mes offices à titre de cicerone, et encore à titre de cicerone indépendant, par-

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*
2. *Suite. Voy. t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305 et 321; t. XLVI, p. 161, 177 et 193; t. LI, p. 305, 321 et 337; t. LXIII, p. 129, 145 et 161; t. LXIV, p. 129 et 145.*
3. *Dessin de Ciani, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

fois même fantaisiste. Mon programme consiste à m'arrêter des heures devant un chef-d'œuvre, à y revenir le lendemain et tous les jours suivants, s'il le faut; par contre à ne pas hésiter à « brûler » même des œuvres célèbres, alors qu'elles ne me paraissent pas de premier ordre. Si, dans ces conditions, mes services vous agréent, en route! ami lecteur : vous risquez de ne pas tout voir, mais vous êtes également assuré de ne pas perdre entièrement votre temps.

Sur les mappemondes, le coin de terre que j'ai pour mission de faire connaître n'occupe qu'une place minime[1], mais si nous nous attachons à son importance au point de vue de la civilisation générale, de la philosophie, des sciences, des lettres, des arts, peu de capitales ont rayonné aussi loin. « Florence — c'est Ernest Renan qui l'a proclamé — est, après Athènes, la ville qui a le plus fait pour l'esprit humain. Ici on a su le grec cent ans avant le reste du monde, et savoir le grec alors était tout. Il s'agissait de voir l'antiquité face à face, de substituer à l'Aristote barbare, au Platon sophistique de la scolastique, l'Aristote et le Platon véritables.... » Et ailleurs, l'illustre penseur ajoutait : « La Grèce a tout créé : l'art, la science, la philosophie; tout ce qui fait le prix et le charme de la vie. La gloire de l'Italie est à peine inférieure à la sienne; car si la Grèce a tout créé, l'Italie a tout fait renaître. »

La comparaison avec Athènes n'a rien qui puisse effaroucher une cité qui s'honore d'avoir donné le jour à Dante et à Pétrarque, au plus grand des poètes du moyen âge, et au premier des humanistes, au premier homme moderne, comme l'a appelé Renan, à Giotto et à Orcagna, au Pogge et à Léon-Baptiste Alberti, à Brunellesco, à Donatello, à Ghiberti, à Masaccio, aux della Robbia, aux deux rénovateurs de la poésie italienne, Laurent le Magnifique et Politien, à Marsile Ficin, le propagateur de la philosophie platonicienne, et à Machiavel, à Léonard de Vinci et à Michel-Ange, pour ne citer que les noms fameux entre tous. C'est à Florence que Galilée, originaire de Pise, a fait ses plus importantes expériences. Viviani (1622-1703) et Lulli (1633-1687) y ont vu le jour, ainsi que Filicaja (1642-1707), l'auteur du plus beau sonnet dont s'honore la langue italienne, et ce n'est pas peu dire.

Il faut nous pénétrer de cette idée que nous sommes, non seulement dans une ville intéressante, mais encore au centre d'une civilisation bien complète, aussi nourrie qu'homogène. Tout, jusqu'à la religion, y revêt une forme particulière. Nulle part ailleurs on ne trouve un culte aussi intense pour saint Jean-Baptiste, puis pour une série de saints d'un caractère essentiellement local : Miniato, Zanobi, Filippo Benizzi, Andrea Corsini, Antonino. Une série d'ordres monastiques — les Servites, les Jésuates, les Scaloppi — ont pris naissance à Florence, et c'est dans sa cathédrale que le grand réformateur Savonarole a fait entendre ses objurgations prophétiques. A mainte reprise ce sanctuaire de convictions d'autant plus fortes qu'elles étaient plus raisonnées a servi d'asile aux solennelles assises de la chrétienté : Victor II y tint le concile de 1069, Pascal II celui de 1105, Eugène IV le concile œcuménique de 1439[1].

Peu de papes cependant sont sortis de cette cité trop agitée : alors que Sienne en compte une demi-douzaine, Florence ne peut revendiquer que Léon X, Clément VII et Urbain VIII Barberini (1623-1644). Quant à Clément VIII Aldobrandini, Léon XI de Médicis et Clément XII Corsini (1730-1740), ils appartenaient à des familles florentines, mais n'étaient pas Florentins de naissance.

II

Florence dans l'antiquité et au moyen âge. Mars et saint Zanobi.

Des origines étrusques ou romaines de Florence, je ne dirai rien ici : la matière a été ressassée et épuisée. Mars, le féroce Mars, telle fut la divinité qui présida à la fondation d'une cité appelée à briller uniquement dans les arts de la paix. Sa statue orna longtemps le Baptistère, protégée par la superstition publique, qui rattachait à sa conservation l'existence même de la ville.

Longues furent les luttes entre l'idole païenne et les primitifs pasteurs de Florence. Le souvenir s'en est perpétué jusqu'à Dante, qui les a chantées dans son *Enfer* (ch. XIII, v. 143-150). Avec le premier évêque, saint Zanobi (412), l'autonomie de la cité commence à s'affirmer.

Les mille et mille péripéties de la lutte pour l'existence n'intéressent pas la postérité : pour s'imposer à son attention, il faut qu'une nation ait fait un effort afin de se placer au-dessus de ces considérations mesquines, ou qu'elle ait trouvé le loisir et le recueillement d'esprit nécessaires pour enfanter une œuvre qui soit du domaine de l'intelligence pure : sinon, autant de fourmilières que le vent de l'opinion balaye sans en laisser subsister de trace.

Or, à mon avis, à mon humble avis, rien n'est moins intéressant que l'histoire intérieure de Florence : cette

1. En 1494, Florence comptait environ 90 000 habitants, sur lesquels 3 200 seulement exerçaient les droits de citoyens (Villari, *Storia di Niccolò Macchiavelli*, t. I, p. 5). Aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, la population décrut (elle était de 60 773 habitants en 1551, de 73 517 en 1745), pour se relever de nos jours : en 1838 on comptait 99 678 habitants. Les statistiques les plus récentes accusent 180 000 habitants, en y comprenant, il est vrai, ceux de la banlieue.

1. Que de souverains, outre les papes, — empereurs d'Occident et empereurs d'Orient, rois de France, rois de Naples, de Danemark, de Bohême, ducs de Milan — reçus en triomphe ou impitoyablement consignés aux portes de la ville, depuis Charlemagne, depuis les empereurs Henri III (1069), Frédéric Barberousse (1188), Baudoin de Flandre (1273), Jean Paléologue (1439), Frédéric III (1452), jusqu'à François II et Marie-Thérèse (1739), Joseph II (1769, 1775, 1783, 1784), Léopold II (1791), sans oublier le futur Napoléon Ier (1796)!

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

organisation savante, raffinée, compliquée entre toutes, qui avait pour but de combattre toute ambition et en même temps de restreindre toute initiative, constituait le parlementarisme démocratique poussé à ses dernières limites. Quels débats interminables au sujet de la moindre innovation! Quelles marches et contremarches sans fin pour la moindre expédition militaire! Le lecteur m'excusera donc de glisser sur cette partie des annales florentines; assez d'autres se sont appliqués à l'élucider jusque dans ses plus minutieux détails; assez d'autres ont consacré de gros volumes à ces infiniment petits de l'histoire locale.

Aussi bien, la vie des cités essentiellement démocratiques ne se compose-t-elle pas tant d'actions d'éclat, que d'une succession d'efforts, dans lesquels chaque citoyen déploie son énergie; leur grandeur vient de la multiplicité des lutteurs, plutôt que du mérite propre de quelques coryphées. A la place d'un moteur unique, on y trouve quelque vingt corporations, toutes très puissantes et très florissantes, parce qu'elles s'alimentent dans la communauté des intérêts.

Bornons-nous donc à rappeler les luttes avec les nobles des environs, les luttes avec les villes voisines (dès le XIIe siècle la guerre avait éclaté avec Arezzo et Sienne; l'année 1220 marque le début des longues hostilités contre Pise), et surtout les luttes intestines, périodiquement scandées par l'apparition de quelque puissant personnage : l'empereur Frédéric Barberousse, en 1188, le roi Charles d'Anjou, en 1289. En 1300, comme si ce n'était pas assez des divisions entre Guelfes et Gibelins, les Guelfes se subdivisent en deux partis ennemis, les Blancs et les Noirs. Le trait essentiel à retenir, c'est que, à la fin du XIIIe siècle, Florence avait établi sa prépondérance, sinon sa domination, sur toute la Toscane.

Dès lors, la force et la gloire de la cité c'étaient ses belles familles patriciennes, ces familles si mal vues du populaire, mais également empressées à servir la patrie dans la diplomatie, à développer par leur exemple l'industrie et le commerce, à prodiguer les témoignages de leur piété et ceux de leur goût. Moins belliqueuses que l'aristocratie vénitienne — la défiance de leurs concitoyens leur fermait en quelque sorte la carrière des armes, — elles s'appliquaient avant tout aux arts de la paix : de là un entraînement qui finit par leur assurer un véritable monopole. Ne savons-nous pas qu'en 1300 chacun des douze souverains qui présentèrent leurs hommages à Boniface VIII, à l'occasion du jubilé, était représenté par un ambassadeur florentin! D'où l'épithète de cinquième élément donné par ce pape à Florence[1].

L'agriculture même trouvait des adeptes dans la noblesse florentine, et aujourd'hui encore quelques traits de mœurs rappellent la place que les intérêts agricoles tenaient dans son existence. Les fermiers continuent à payer en nature une foule de redevances, au lieu de les payer en numéraire, comme chez nous: de là vient que les propriétaires sont parfois forcés de faire débiter dans leurs maisons de ville le vin, l'huile, et les autres provisions qu'ils ne peuvent pas consommer eux-mêmes. Il n'est guère d'ancien palais florentin qui n'ait, à côté de la porte cochère, une petite lucarne carrée ou cintrée, fermée par un volet, et qui servait autrefois à ce trafic. J'ai encore vu, il y a quelque quinze ans, des voisins se glisser le soir vers des demeures historiques en dissimulant sous leur manteau le vase destiné à recevoir le vin ou l'huile. C'étaient de vieux clients, habitués à se fournir chez les familles patriciennes. Ce spectacle m'a reporté aux lettres d'Alessandra Strozzi, la mère du bâtisseur du palais de ce nom, ces lettres où les détails de ménage, de jardinage et de culture jouent un si grand rôle, à côté d'ailleurs de préoccupations transcendantes : on y voit par exemple Alessandra occupée à faire sécher les figues qu'elle a reçues de la campagne, en même temps qu'elle avise aux moyens de préparer la grandeur de sa maison.



LE LIS FLORENTIN[1], D'APRÈS UNE SCULPTURE DU PALAIS FERRONI.

Rien de plus fortement, de plus sévèrement organisé en ce temps que la vie de famille. Les parents savaient comprimer les élans de leur cœur vis-à-vis de leurs enfants et leur montrer un front serein au milieu des plus grandes angoisses. Il est bien rare que, dans les lettres des mères, éclatent quelques cris de tendresse, tels que : « *Dolce Bernardo, caro mio figliuolo* »[2].

Nul doute que grands et petits ne missent en pratique dans le choix des compagnes les conseils donnés par Michel-Ange à son neveu, dans une lettre dont j'emprunte la traduction au volume de M. Ollivier : « Ne te soucie pas outre mesure de la beauté, car enfin tu n'es pas le plus joli garçon de Florence; il suffit qu'elle ne soit ni boiteuse ni répugnante. Ne sois exigeant que sur l'excellence de la famille, la santé et la bonté. Ne te chagrine pas non plus si elle est pauvre; elle ne rougira pas de regarder aux écuelles de la maison et elle te laissera la paix, tandis qu'une jeune fille riche te traînera aux fêtes, aux noces, aux repas et à toutes les folies de ce genre et te rendra esclave. Ensuite, épouser une jeune fille pauvre est une manière de faire l'aumône : *fare elemosina.* »

1. *L'Osservatore fiorentino*, t. VI, p. 20.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.* — Depuis un temps immémorial, Fiorenza, la cité des fleurs (Fleurance, disait-on en vieux français), avait adopté pour emblème un lis. Seulement, tandis que le lis de France est fermé, celui de Florence est épanoui. Cette différence a échappé à plus d'un auteur et a amené bien des confusions bizarres. C'est ainsi que Montaigne, qui n'était rien moins qu'archéologue et artiste, ayant vu un lis sur les édifices publics de Prato, s'imagina que cette ville avait autrefois appartenu à la couronne de France.

2. Ferrato, *Lettere inedite di Donne illustri italiane dei secoli XV-XVI*, p. 13, Padoue, 1879.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

C'est dans ces vertus domestiques que les familles florentines ont puisé leur rare vitalité et le secret de se maintenir jusqu'à nos jours. C'est grâce à elles que beaucoup d'entre elles ont fait une brillante fortune à l'étranger. Pour ne parler que de notre pays, que de représentants de la capitale de la Toscane n'y trouvons-nous pas! les Médicis et les Strozzi aux XVIe et XVIIe siècles, les Peruzzi, dont la branche française, les marquis de Perussis, s'est perpétuée dans le Comtat Venaissin; les Alberti, dont un descendant, le fameux connétable, vainqueur d'un autre Florentin, le maréchal d'Ancre, fonda la dynastie des d'Albret, ducs de Luynes, de Chevreuse et de Chaulnes; les Gondi, ancêtres du cardinal de Retz; les Arighetti, souche des Mirabeau et des Caraman!

III

Le XIVe siècle. — Essor des Lettres, des Arts et de l'Industrie.

Si, dans cette succession vertigineuse de grands génies, d'actions d'éclat et de chefs-d'œuvre, j'avais à désigner la période la plus glorieuse, c'est pour le XIVe siècle incontestablement que je me prononcerais. Assurément, par la faute du temps, non par celle des hommes, les arts n'atteignent pas encore à l'ampleur que leur donneront Brunellesco, Donatello, Léonard de Vinci et Michel-Ange, — bien que le nom de Giotto puisse se mesurer avec n'importe lequel d'entre ses successeurs; mais l'activité est plus complète dans toutes les directions; la puissance politique, l'industrie, le commerce, les sciences, les lettres, les arts progressent à l'envi. Et que de hautes aspirations, que de pensées généreuses!

Récapitulons les principaux événements de ce siècle si rempli, si glorieux, et pendant lequel les Florentins auraient pu devenir les maîtres de l'Italie, s'ils avaient consenti un instant à mettre fin aux discordes civiles : 1301. Entrée de Charles de Valois. — 1302. Exil de Dante. — 1304. Le féroce prieur de San Pietro Scheraggio incendie Or San Michele; plus de dix-sept cents palais et maisons deviennent la proie des flammes. — 1312. L'empereur Henri VII assiège Florence. — 1315. Bataille de Montecatini, perdue par les Guelfes exilés, commandés par Uguccione della Faggiuola; 2 000 cavaliers ou fantassins florentins ou alliés tués, 1 500 faits prisonniers. — 1313-1322. Le gouvernement (la Signoria) confié au roi Robert de Naples. — 1320-1328. Luttes avec Castruccio Castrucci, le dictateur de Lucques, et avec l'empereur Louis le Bavarois. — 1330. Le roi Jean de Bohême ravage les environs de Florence. — 1342. Gautier de Brienne, duc d'Athènes, nommé seigneur à perpétuité; chassé en 1343. — 1351. Guerre avec les Visconti, ducs de Milan. — 1353-1359. Luttes avec les grandes Compagnies. — 1378. La révolte (*il tumulto*) des Ciompi. — 1385. Un Acciajuoli de Florence s'empare d'Athènes et y fonde un duché qui subsiste jusqu'à la conquête turque.

Ajoutez d'innombrables calamités de toute nature, la terrible inondation de 1333, la peste de 1340, la famine de 1347, la peste de 1374, qui, du mois de mars au mois d'octobre, fit 7 000 victimes, la peste de 1399, ajoutez la faillite des Bardi et des Peruzzi (1346), qui avaient prêté au roi Édouard d'Angleterre 1 365 000 florins d'or, quelque chose comme 150 ou 200 millions de francs[1], et vous aurez une idée de l'énergie que les Florentins durent déployer, non seulement pour accroître leur territoire ou enrichir leur cité, mais même pour subsister et se maintenir.

A tout instant, les finances paraissent épuisées (en 19 mois, le duc de Calabre, fils du roi Robert, fit dépenser aux Florentins en armements plus de 900 000 florins, peut-être 80 ou 100 millions au taux actuel de l'argent), et à tout instant le patriotisme rêve de nouveaux embellissements pour la ville. Les citoyens que l'on croit le plus complètement absorbés par la politique trouvent le loisir de se livrer aux travaux désintéressés de l'esprit. Jamais fièvre ne dura plus longtemps, n'engendra une émulation plus féconde.

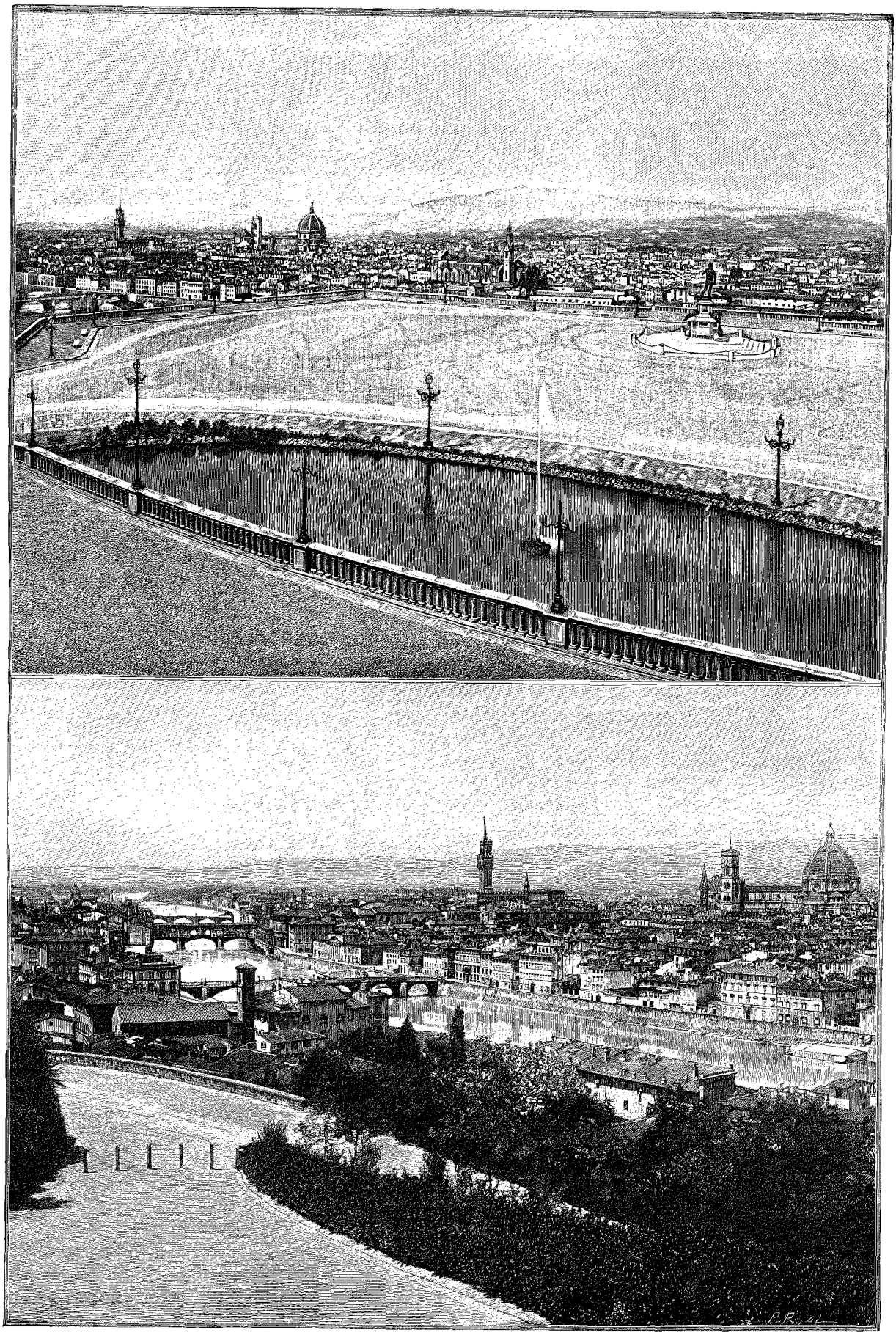
Ces descendants des vieux Étrusques avaient l'esprit aussi ouvert que leurs ancêtres l'avaient obtus; aux superstitions sans nombre, à la lourdeur des conceptions, ils opposèrent une souplesse et une agilité merveilleuses; sans faire précisément preuve de scepticisme, ils aimaient à exercer leur critique sur toutes sortes de problèmes plus ou moins délicats.

Eu égard à la littérature, le XIVe siècle compte une série d'événements de premier ordre : les chefs-d'œuvre de Dante et de Pétrarque, la rédaction des Chroniques de Villani, la fondation de l'Université de Pise (1309), celle de l'Université de Florence (1320), la composition du *Dittamondo* de Fazio degli Uberti (1340) et celle du *Décaméron* de Boccace (1353), la nomination d'Emmanuel Chrysoloras à la chaire de grec de l'Université florentine (1396), les doctes entretiens connus sous le titre de *Paradiso degli Alberti*.

Pour l'art, le XIVe siècle n'est ni moins mouvementé, ni moins fécond. On en jugera par quelques dates : Continuation des travaux de la cathédrale, de Santa Croce, de Santa Maria Novella. — Porte de bronze du Baptistère, par Andrea Pisano (1330). — Le Campanile de Giotto (1334). — Église Saint-Bartolommeo à Monteoliveto. — Reconstruction d'Or San Michele (1336). — Chartreuse du val d'Ema (1341). — Fondation de la corporation des peintres de Saint-Luc (1350). — Loge du Bigallo (1352-1358). — Loge du Palais des Prieurs (1354). — Tabernacle d'Or San Michele (1359). — Loggia dei Lanzi (commencée en 1374). — Décret ordonnant d'élever, dans le dôme,

1. On sait que l'Angleterre n'a jamais nié, mais n'a jamais non plus acquitté cette dette qui, avec les intérêts, s'élève aujourd'hui à un grand nombre de milliards, et que, de temps en temps, les héritiers des prêteurs font encore valoir leurs droits. — L'histoire des banquiers florentins du moyen âge a été retracée par un Peruzz dans *la Storia del Commercio e dei Banchieri di Firenze.... da* 1200 *al* 1345 (Florence, 1868).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PANORAMA DE FLORENCE. VUE DU VIALE DEI COLLI ET DU PALAIS PITTI. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRES UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

des monuments à Accursio, à Dante, à Pétrarque, à Boccace et à Zanobi della Strada (1396; ce décret ne fut malheureusement pas suivi d'exécution).

L'industrie n'avait rien à envier aux lettres et aux arts. L'ordre des *Umiliati*, fondé en Lombardie au XIe siècle et introduit à Florence en 1239, donna une si vive impulsion à la fabrication des étoffes de laine, qu'en 1336-1338 on comptait plus de 200 ateliers, fabriquant de 70 à 80 000 pièces, d'une valeur de 1 200 000 florins d'or, et occupant plus de 30 000 personnes. A la même époque, la fabrication des étoffes de soie ne défrayait pas moins de 83 ateliers.

Complétons cette statistique par quelques chiffres : cette même année 1338, sur environ 90 000 habitants, Florence en comptait 25 000 exercés au métier des armes. Le produit de la gabelle s'élevait à plus de 300 000 florins d'or; l'excédent des dépenses était couvert au moyen d'impositions extraordinaires. La Monnaie battait jusqu'à 400 000 florins d'or par an. Enfin le nombre des églises s'élevait à 110, celui des hospices à 30[1].

IV

La Renaissance.

Le XVe siècle est marqué par un fait en regard duquel tous les autres pâlissent : l'avènement des Médicis et la concentration de toutes les forces vives de la nation entre ces mains habiles[2]. Quel météore que ce Laurent le Magnifique, le premier diplomate et le premier poète de son temps! Sa mort ne fut pas seulement un deuil pour les lettres et les arts, elle ouvrit la porte à toutes les calamités qui fondirent sur Florence et l'Italie; seul il aurait pu conjurer l'orage et arrêter les envahisseurs. On traça sans exagération sous son masque funéraire ces vers :

Mentre che visse tutto in pace el tenne
Che dopo morte el mondo andò sozopra[3].

Désormais ce n'est plus du côté de l'histoire politique qu'il faut chercher les manifestations de l'activité florentine, mais uniquement du côté des choses de l'esprit. Malgré l'éclat jeté par le XIVe siècle, le XVe l'éclipse encore, si possible : Florence, merveilleusement préparée et entraînée, prend la direction du mouvement nouveau. Cosme, le père de la Patrie, son fils Pierre, son petit-fils Laurent le Magnifique, groupent autour d'eux tout ce que l'Italie compte de penseurs, d'écrivains ou de savants éminents; ils assurent le triomphe des études classiques et de la philosophie platonicienne, en même temps que, par un rare exemple de tolérance, ils remettent en honneur la poésie italienne trop longtemps sacrifiée au latin. Les noms de Coluccio Salutati, de Leonardo Bruni et de Carlo Marsuppini, du Pogge et de Philelphe, d'Ambroise le Camaldule, de L. B. Alberti, de Manetti, de Politien, de Marsile Ficin, de Pic de la Mirandole, de Lascaris, des Pulci, pour ne citer que les plus célèbres, personnifient cette expansion sans rivale.

Sous l'empire des modèles de l'antiquité, le sentiment de la supériorité des contemporains ne se fait plus jour que rarement. Benedetto Accolti (1415-1466) discute sérieusement cette question, tant au point de vue militaire qu'au point de vue religieux et littéraire. Son interlocuteur affirme que les anciens l'emportaient dans les choses de la guerre; il reproche à ses contemporains des pratiques religieuses en contradiction avec leur conduite; d'après lui, ils honorent Dieu des lèvres seulement, etc., etc. Accolti n'oppose à ces attaques que des arguments assez faibles[1].

Ces humanistes furent d'ailleurs loin d'édifier leurs contemporains par la douceur du caractère et l'urbanité des manières. Les querelles du Pogge avec Philelphe, avec Valla, avec Georges de Trébizonde, et avec Albert de Sarteano, celles de Niccolò Niccoli avec Leonardo Bruni, de Valla avec Fazio, et tant d'autres n'ont pas été dépassées en violence dans les annales de la polémique littéraire. Divisés entre eux, les Latins faisaient d'ordinaire cause commune contre les Grecs, qui, se partageant à leur tour en deux camps, en aristotéliciens et en platoniciens, donnaient l'exemple d'une grossièreté sans bornes.

Dans les arts, même exubérance de forces et mêmes triomphes, sinon même agitation.

L'architecture se renouvelle sous la puissante impulsion de Brunellesco; cet artiste de génie improvise un style nouveau, calqué sur le style classique; seul, sans précurseurs comme sans auxiliaires, il ressuscite le vaste ensemble des règles de l'art de bâtir des Romains.

La sculpture à son tour prend son élan avec Donatello, l'ami de Brunellesco. Ici, le problème est plus compliqué. Tandis que Brunellesco avait, comme d'un trait de plume, supprimé l'architecture gothique, les sculpteurs de son temps se voient sans cesse forcés de compter avec leurs prédécesseurs immédiats, qui avaient fait une place si large au réalisme. Le style qu'ils créent repose tout ensemble sur l'étude des modèles antiques et sur celle de la nature. Ce qu'a été cette floraison sans rivale, j'ai tenté à diverses reprises déjà de le décrire : le lecteur m'excusera si je me

1. Reumont, *Tavole cronologiche*, p. 14-15.

2. L'histoire des premiers Médicis a été abordée dans ces dernières années par un érudit français, d'une rare distinction d'esprit et d'une ardeur non moins rare, Jean-Jacques Armingaud (1841-1889), avec qui je me félicite d'avoir passé bien des mois à Florence et dont la mémoire me sera toujours chère, car il avait autant de bonne humeur que d'érudition. La moisson de documents réunie par Armingaud était déjà d'une richesse incomparable, lorsque la mort est venue le surprendre, à peine âgé de quarante-huit ans. Son travail inachevé trouvera difficilement un éditeur, en raison même de son étendue. Le total des copies et documents qu'il avait recueillis, rien que sur Cosme l'ancien, formait environ 20 000 pages!

3. Aussi longtemps qu'il vécut, il maintint partout la paix : après sa mort le monde fut mis sens dessus dessous

1. Galetti, *Philippi Villani Liber de Civitatis Florentiæ famosis civibus*; Florence, 1847, p. 104-128.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LES MÉDICIS SOUS LE COSTUME DES ROIS MAGES [1]. — FRESQUE DE BENOZZO GOZZOLI (PALAIS RICCARDI).

contente ici de rappeler des noms qui disent assez par eux-mêmes.

A l'essor intellectuel correspond la prospérité industrielle et commerciale. Les comptoirs des banquiers florentins s'échelonnent depuis Bruges jusqu'au Caire; les soieries florentines s'exportent partout où un vaisseau peut atteindre. La découverte du secret de la teinture au moyen de l'*oricello* (tournesol), d'où la famille qui le répandit — les Oricellari ou Ruccellai — tira son nom, ajouta encore à la prospérité des ateliers florentins.

Je n'irai pas jusqu'à soutenir que l'esprit de la Renaissance ait été pour quelque chose dans cette propagande : l'exemple des Flandres et de l'Angleterre, longtemps si étrangères à la culture classique, me donnerait un démenti. Mais posons un instant le problème d'une manière différente : la Renaissance, comme je n'ai cessé de le proclamer, comprend deux facteurs : l'un, l'initiative sous toutes ses formes, l'autre, la rigueur des méthodes et la sûreté du goût développées au contact de l'antiquité : or, c'est un de ces facteurs qui a assuré à Florence ses nombreux succès dans le domaine des affaires, comme l'autre lui a assuré sa suprématie dans les choses de l'esprit.

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

Avec le XVIe siècle l'astre florentin atteint au zénith pour décliner presque aussitôt. Les noms de Léonard de Vinci, de Michel-Ange et de Machiavel, pour ne citer que les génies glorieux entre tous, résument, en le portant à son apogée, le long effort des générations antérieures. Dans le domaine politique, ce siècle de concentration et de réorganisation compte également bien des pages éclatantes ou pathétiques : l'élévation de trois Médicis au trône pontifical, le mariage d'une autre Médicis avec l'héritier de la couronne de France, le siège de 1529-1530, l'assassinat du duc Alexandre, le suicide de Philippe Strozzi, la prise de Sienne, l'ennemie héréditaire, la mort tragique du duc François et de Bianca Capello et tant d'autres drames ou triomphes. La prospérité matérielle se maintient elle aussi pendant un temps encore : les banquiers, commerçants et industriels florentins continuent, jusque vers la fin du siècle, à faire figure sur le marché européen. Et si nous envisageons les choses de la littérature ou de l'art, que de spectacles attachants! Des princes magnifiques qui demandent à un poète ou à un artiste l'immortalité, et des amateurs sans autre ambition que de vivre obscurément à côté d'un grand homme, tel que ce Taddeo Taddei et ce Lorenzo Nasi, qui aimaient si tendrement le jeune Raphaël.

On n'a vu dans les mœurs florentines de cette épo-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

que que la violence des passions, que les tragédies domestiques de la maison de Médicis, que les assassinats d'un Benvenuto Cellini[1]. Si nous pénétrons dans l'intimité des familles patriciennes ou bourgeoises, le spectacle change : nous trouvons une piété fervente alliée aux sentiments de la charité la plus active. Les mémoires d'un représentant de la vieille aristocratie florentine, Phil. Rinuccini (1502), abondent en témoignages de cette nature (« Je lui ai pardonné, et ainsi



LAURENT LE MAGNIFIQUE[2], D'APRÈS LE PORTRAIT DE VASARI.

plaise à Dieu de me pardonner à moi mes péchés ». — « Dieu résiste aux orgueilleux, il accorde sa grâce aux humbles »), non moins que les lettres ou les poésies de Michel-Ange. Telle était la dévotion, que lors de la révolution de 1527 la cité proclama Jésus-Christ roi du peuple florentin.

Aujourd'hui encore, la fête sans contredit la plus populaire de Florence, l'embrasement du char de la Colombe, le samedi saint, a son point de départ dans une pieuse coutume. A l'époque de la première croisade, un membre de la famille des Pazzi ayant rapporté de Jérusalem un fragment du Saint-Sépulcre, le clergé florentin imagina de se servir chaque année de cette relique pour en tirer, à l'aide d'un briquet, l'étincelle destinée à rallumer le feu sacré la veille de Pâques. Lorsque la messe est au *Gloria in excelsis* et que les cloches de la ville sonnent à toute volée[1], on met le feu à une petite fusée en forme de colombe, qui, partant de l'autel, parcourt le long d'une corde la grande nef de la cathédrale, sort sur la place et y met à son tour le feu à un immense char garni de raquettes et d'autres pièces d'artifice. Un autre feu d'artifice est tiré devant le palais des Pazzi, qui ont aujourd'hui encore le droit de fournir les bœufs destinés au char. Les paysans des environs de Florence accourent par milliers, tirant toutes sortes de pronostics de ce spectacle : le feu d'artifice réussit-il, l'année sera bonne; manque-t-il, les récoltes seront mauvaises. Les hôtes les plus illustres se font un devoir d'assister à la fête : il y a peu d'années elle a été honorée de la présence de la reine d'Angleterre et de la reine de Serbie.

V

Le XVIIe, le XVIIIe et le XIXe siècle. — Les derniers Médicis et les princes de Lorraine. — Un grand citoyen florentin.

Florence, patrie de la Renaissance scientifique, littéraire et artistique, avait tiré sa raison d'être de ce grand mouvement; elle perd sa suprématie lorsque des principes nouveaux tendent à se faire jour. Jusqu'au XIIIe siècle elle avait été éclipsée par sa voisine et rivale Pise; à partir du XVIe elle devient tributaire des nations étrangères, plus jeunes et plus ardentes.

Les Médicis du XVIIe siècle continuèrent d'ailleurs l'œuvre de leurs ancêtres du XVe. Persuadés que le principe de leur domination, la justification de leur usurpation, c'était, non le droit du plus fort, mais les services rendus à la civilisation et le culte des choses de l'esprit, ils se montrèrent infatigables dans la création d'institutions destinées à l'enseignement, dans l'établissement de nouvelles voies de communication, dans le desséchement des marais.

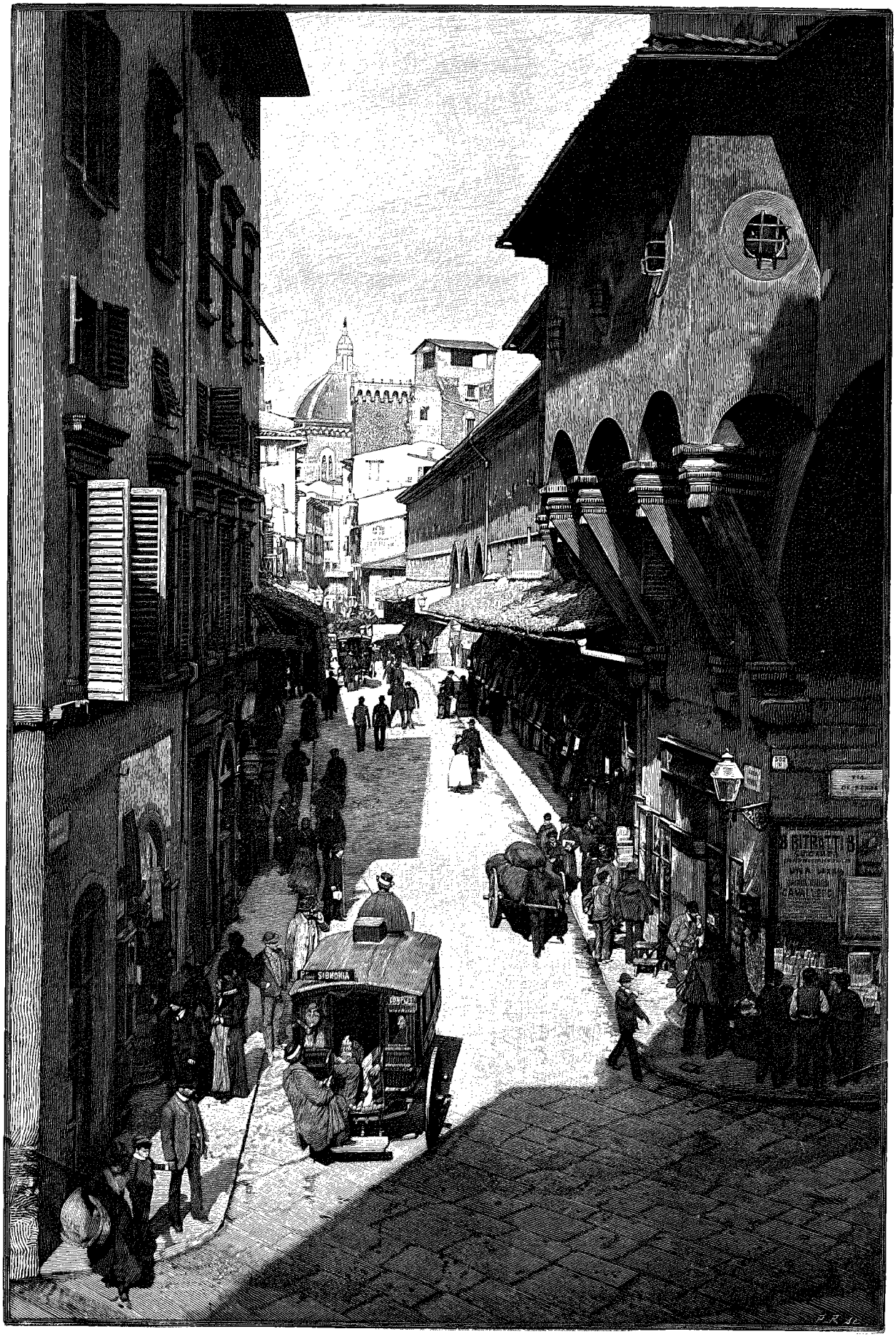
Malheureusement le génie florentin s'était épuisé par l'excès même de sa fécondité ; l'indolence, la stagnation avaient fait place à l'activité fébrile qui dis-

1. Bien des circonstances favorisèrent les attentats contre les personnes : d'une part l'habitude, de plus en plus répandue, de porter des armes, habitude inconnue aux pacifiques bourgeois du XVe siècle, et d'autre part l'impunité que la multiplicité des États et l'absence de traités d'extradition assuraient aux assassins. On peut admettre qu'en principe il était défendu aux particuliers de sortir armés, mais que d'innombrables exceptions rendaient cette mesure illusoire. Pour Florence même, nous apprenons, par les Mémoires de Cellini, qu'en 1535 on pouvait circuler librement avec une épée, à la condition qu'elle fût liée. En 1562 et 1565, dans la même ville, Cellini fut autorisé à porter des armes. A Rome, autorisation analogue accordée en 1558 à un des serviteurs de l'ambassadeur de France. (*Archivio* de Gori, t. IV, p. 101.) A Venise, autorisation de même nature sollicitée en 1562 par le fils du Titien, pour se défendre contre les embûches de Leone Leoni (Plon, *Leone Leoni*, p. 149). Puis cet appareil guerrier semble être tombé en désuétude. Montaigne rapporte que, lors de son passage à Padoue (1580-1581), personne n'y portait plus d'armes. (*Voyage*, p. 138.)

2. *Gravure de Rougeron, d'après une photographie.*

1. J'emprunte cette notice au très instructif *Guide-Souvenir de Florence*, récemment publié par M. Marcotti.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



INTÉRIEUR DU PONTE VECCHIO (PAGE 383). — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tinguait naguère la capitale de la Toscane.

Le courant qui anime et réchauffe les œuvres de l'esprit, pareil au Gulf Stream, s'était détourné de l'Italie : si l'application resta, l'inspiration fit défaut.

La somnolence ne fut interrompue un instant que par les éclatantes découvertes de Galilée.

A cette époque ou (plus exactement en 1688-1689), Florence, au témoignage de Misson, dans son *Nouveau Voyage d'Italie*, contenait entre ses murailles 8 800 maisons, 22 hôpitaux, 89 couvents, 84 confréries, 152 églises, 18 halles ou galeries de marchands, 72 chambres de justice, 6 colonnes, 2 pyramides, 4 ponts, 7 fontaines, 17 places et 160 statues publiques.

Malgré tant de merveilles, il ne semble pas que le séjour de Florence passât alors pour particulièrement plaisant. Le même Misson nous dépeint la ville comme « bien mélancolique, pour des gens accoutumés à gouster les douceurs de la société ». Le chevalier D., ajoute-t-il, « qui y réside depuis quelques années, ne peut exprimer le chagrin qu'il a contre les manières gesnées et les cérémonies éternelles des Florentins; aussi bien que contre l'invisibilité des femmes. Il faut estre né parmi ces coutumes, pour ne les pas trouver tout à fait étranges ».



PORTRAIT DE COSME Ier DE MÉDICIS [1], PAR CELLINI (MUSÉE NATIONAL).

Une politesse obséquieuse ajoutait encore à ce qu'il y avait d'artificiel dans cette société. Vers la fin du siècle dernier, on n'écrivait plus, d'après le témoignage de Sismondi, à son cordonnier sans l'appeler *molto illustre,* et il n'y avait si mince gentilhomme, si petit officier de milice, qui ne se regardât comme blessé mortellement lorsqu'on l'appelait par erreur très célèbre et très excellent (*chiarissimo ed eccellentissimo*), tandis qu'il prétendait à l'*illustrissimo*.

Dans les *Révolutions d'Italie*, Edgar Quinet a tracé le tableau le plus sombre de cette période de l'histoire italienne : « Bernée des innocentes réformes de Firmiani, de Tanucci, à demi engourdie par les poisons lents et sûrs de la Société de Jésus, amusée, à peine chatouillée par les mélodieuses satires de Parini, l'Italie », déclare-t-il, « dans le XVIIe et le XVIIIe siècle, ne souffrait d'aucun mal, car elle n'existait pas; sans désir, sans regrets, sans voir, sans entendre, sans parler, c'était une léthargie profonde. La Révolution française, de sa voix terrible réveille ce monde endormi. Le réveiller, c'était lui faire sentir ses plaies.... »

Certes la tirade est éloquente. Mais la situation de l'Italie et de la Toscane en particulier ne pouvait se comparer à celle de notre pays. La France souffrait horriblement à cette époque; les impôts écrasaient le peuple; l'arbitraire remplaçait partout la loi. Pour la Toscane, au contraire, les voyageurs s'accordent sans exception à louer la douceur du gouvernement grand-ducal, la bienfaisance et l'affabilité des souverains, leur libéralisme, la facilité de la vie.

Napoléon Ier, habitué à disposer des nations à sa fantaisie, et ne faisant pas plus de cas d'une cité, d'un peuple, que d'un pion sur un échiquier, enleva la Toscane aux princes de la maison lorraine d'Autriche, devenue étrangère à la France, pour l'octroyer aux princes de la branche espagnole de la maison de Bourbon, non moins étrangère à la France.

On sait comment, rétablis en 1815, les derniers grands-ducs ont été définitivement renversés en 1859.

De 1865 à 1870 l'antique métropole de la Toscane servit de capitale à l'Italie enfin unifiée. Pour se rendre digne d'un tel honneur, la population s'imposa des sacrifices qui compromirent de la façon la plus grave les finances municipales. D'immenses travaux d'édilité furent entrepris; des quartiers nouveaux surgirent; la splendide promenade du *Viale dei Colli* ceignit tout le périmètre méridional de la ville d'un triple rang de cyprès et de chênes verts.

Un nom est à jamais associé au souvenir de la transformation de la Florence moderne et sera prononcé avec gratitude jusque dans les générations les plus reculées : c'est celui d'Ubaldino Peruzzi, ministre des Travaux publics du royaume d'Italie de 1861 à 1862 et syndic (maire) de Florence de 1868 à 1878. Ce

1. *Gravure de Mme Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

grand citoyen a été l'âme de tant de travaux gigantesques.

C'est à son ardente initiative qu'est également dû le succès des fêtes du centenaire de Michel-Ange (1875), du centenaire de Donatello et de l'achèvement de la façade de la cathédrale (1887), qui ont attiré toute l'Europe artiste dans le vénérable berceau de l'art moderne. J'acquitte en particulier une dette de reconnaissance en rendant hommage à la mémoire d'Ubaldino Peruzzi : son souvenir me rappelle l'hospitalité la plus cordiale, les entretiens les plus instructifs.

VI

Promenade d'orientation. — La Florence d'autrefois et la Florence moderne. — Les vieux quartiers. — Le *Mercato vecchio* et le *Ghetto*.

Le cadre dans lequel se développe Florence est digne du contenu. Rien n'égale la beauté et la variété du site; c'est un incomparable mélange de fierté et de grâce, un contraste éminemment pittoresque entre la plaine et la montagne, entre le marbre blanc de Carrare et la pierre bleutée particulière aux carrières de Fiesole[1]. Partout, sur les bords de l'Arno comme sur les hauteurs, des villas riantes peintes en jaune, avec des volets peints en vert ou en brun, parfois aussi un monastère ou un château-fort animent et soutiennent le paysage. Par une belle soirée d'été, l'air est d'une transparence qui permet de saisir jusqu'aux moindres ondulations du terrain. Entre la « Porta alla Croce » et Campiobbi, la plaine, soit au soleil couchant, soit à l'aube, dessine un vaste jardin et comme un Paradis terrestre. Plus loin, du côté de la route d'Arezzo, la nappe d'eau formée par l'Arno (qui se divise ici en deux bras), le rivage et les collines qui le couronnent peuvent rivaliser avec les plus belles parties du lac de Zurich.



PORTRAIT DE MARIE DE MÉDICIS[2], PAR UN INCONNU (GALERIE DES OFFICES).

Une déception attend cependant le voyageur au moment même où il met pied à terre : la gare de Florence n'a rien de monumental; elle appartient à ce que l'on pourrait appeler l'ordre dispersé; aucune idée maîtresse ne relie les bâtiments qui la composent.

La galerie qui sert de salle d'attente contient le buffet, tenu par les fameux Doney et neveux. Au centre se dresse le buste en marbre de Victor-Emmanuel, soutenu par un aigle; plus loin les bustes de Michel-Ange, de Boccace, du Tasse, puis les éternelles *Danseuses* de Canova, au sujet desquelles je propose d'ouvrir une souscription internationale destinée à racheter et faire disparaître à jamais tous les exemplaires de ces monstruosités agaçantes. La physionomie la plus curieuse de ces parages est la vieille bouquetière, au colossal chapeau de paille, qui a accompagné tant de générations de voyageurs, et leur a souhaité tant de bons voyages; la dernière fois que je l'ai vue, elle marchait appuyée sur des béquilles. Depuis, elle a dû partir à son tour, mais pour le voyage dont on ne revient pas.

Une promenade d'orientation est nécessaire avant de franchir le seuil de tant d'églises ou de palais célèbres.

Florence forme un polygone que l'Arno coupe en deux parties inégales. Sur la rive droite, la ville vieille; sur la rive gauche, comme un faubourg, mais un faubourg qui compte des monuments tels que le palais Pitti, les églises S. Spirito et S. Maria del Carmine. Les rues, même les plus vieilles, frappent par leur extrême régularité : c'est que de bonne heure, dans ces villes italiennes, l'édilité, pénétrée des véritables mé-

1. On appelle *pietra di macigno* une espèce d'ardoise, qui comporte deux espèces : la *pietra bigia*, d'un gris jaunâtre, et la *pietra serena* ou *columbina* ou *turchina*, d'un gris bleuâtre. Quant à la brique, elle ne brille que par son absence.

2. *Gravure de Rougeron, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

thodes scientifiques, s'était appliquée à rendre les communications aussi directes, aussi faciles que possible. Et puis nous sommes en plaine, ne l'oublions pas; aucun accident de terrain n'eût justifié les circuits et dédales si chers au moyen-âge et aux villes de montagnes.

Heureusement, sur la rive droite même, une foule de rues offrent de superbes échappées sur les hauteurs de Fiesole, qui, malgré la distance, interviennent ainsi dans le décor intérieur de Florence.



LE GRAND-DUC FERDINAND II[1], D'APRÈS UNE MÉDAILLE.

L'artère principale, qui divise Florence en deux moitiés à peu près égales, part de la Porta San Gallo pour aboutir à la place de la Seigneurie : c'est la via Cavour (l'ancienne via Larga), continuée à partir de la place du dôme par la via Calzajoli. Des boulevards (*Viali*) se développent sur l'emplace- ment de l'ancienne enceinte et dessinent à perte de vue leurs larges et élégantes courbes. Sur les deux rives de l'Arno s'étendent de vastes quais (*Lungh'-Arnô*); ils ne sont interrompus sur la rive droite que sur un court parcours, du côté du Palais des Offices, où ils sont remplacés par une rue parallèle au fleuve, et sur la rive gauche entre le Ponte Vecchio et le Ponte S. Trinità. Une demi-douzaine de ponts, dont quatre en pierre, deux en fer, relient les deux rives.

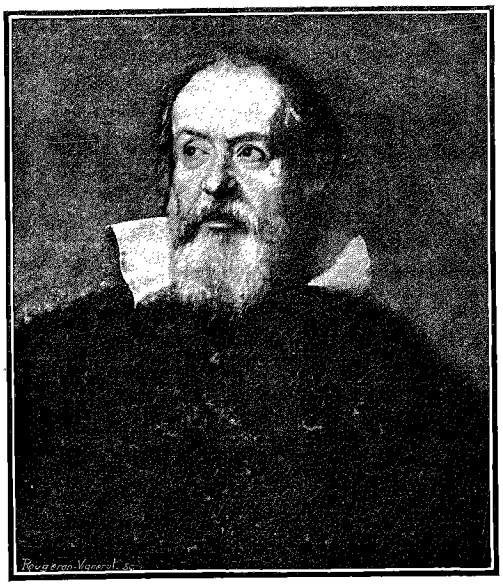
Ce qui manque à Florence, comme à la plupart des capitales de l'Italie, c'est un fleuve digne d'elle, un fleuve aux ondes limpides, coulant à pleins bords. En été, l'Arno charrie plus de gravier qu'il ne roule d'eau, et quand je parle d'eau, j'entends, non un courant régulier, mais des flaques de boue, de fange. Puis, tout à coup ce fleuve misérable, méprisable, impuissant neuf mois sur douze, se transforme en un torrent impétueux, écumant, enragé, détruisant tout sur son passage.

Bien que bon nombre de ses rues aient reçu leur alignement dès le XIIIe ou XIVe siècle et renferment même encore des maisons remontant à cette date, Florence ressemble avant tout à une ville moderne, pleine de lumière et de confort. Bien plus, l'étranger d'ordinaire pressé et n'effleurant que la surface peut être tenté de la prendre pour une cité éminemment internationale, c'est-à-dire banale. Mais si l'on se donne la peine de creuser quelque peu, que de souvenirs respectables, que de pieuses coutumes n'y découvre-t-on pas!

C'est que Florence a résolu le problème de l'architecture moderne : s'en tenir aux traditions locales, en les appropriant aux besoins nouveaux. Ses monuments sont légers, fiers et gracieux; jusque dans les constructions les plus récentes on a conservé le style ancien (sauf dans la Banque toscane, à Poggio Imperiale et dans quelques autres rares édifices), de sorte que l'harmonie générale n'est pas détruite. Rien de lourd, de massif; partout une pensée claire et souple. Parcourez les quartiers nouveaux qui se trouvent du côté du Corso Vittorio Emanuele, ou du côté du Viale Principe Amadio : ils sont superbes et tels qu'aucune ville moderne ne saurait en offrir de plus beaux; au milieu de jardins se développent des hôtels monumentaux en pierre grise ou jaune, avec une décoration à la fois sobre et nourrie.

Pour éviter les répétitions, je définirai, une fois pour toutes, les tenants et aboutissants florentins : ces rues rectilignes, peu accidentées, dallées au lieu d'être pavées, avec leurs trottoirs étroits, leurs maisons au badigeon jaune, leurs volets verts. Les matériaux de construction sont superbes : rien de plus décoratif que cette belle pierre d'un gris de fer, dont les chaînes se profilent si bien dans les cloîtres (Saint-Laurent, etc.) sur le crépi blanc des murs; on l'emploie aussi comme colonnes, comme chambranles, comme embrasures de portes et de fenêtres. Les décorations intérieures, à commencer par le vestibule, sont moins heureuses : les verts d'eau, les tons bleutés y abondent, tandis que les rouges pompéiens font défaut : c'est que, les appartements étant en général peu éclairés, force a été de recourir à des fonds clairs.

Le passé ne s'impose plus guère que dans deux endroits, le Marché vieux, *il Mercato vecchio*, avec le



PORTRAIT DE GALILÉE[2], D'APRÈS SUSTERMANS.

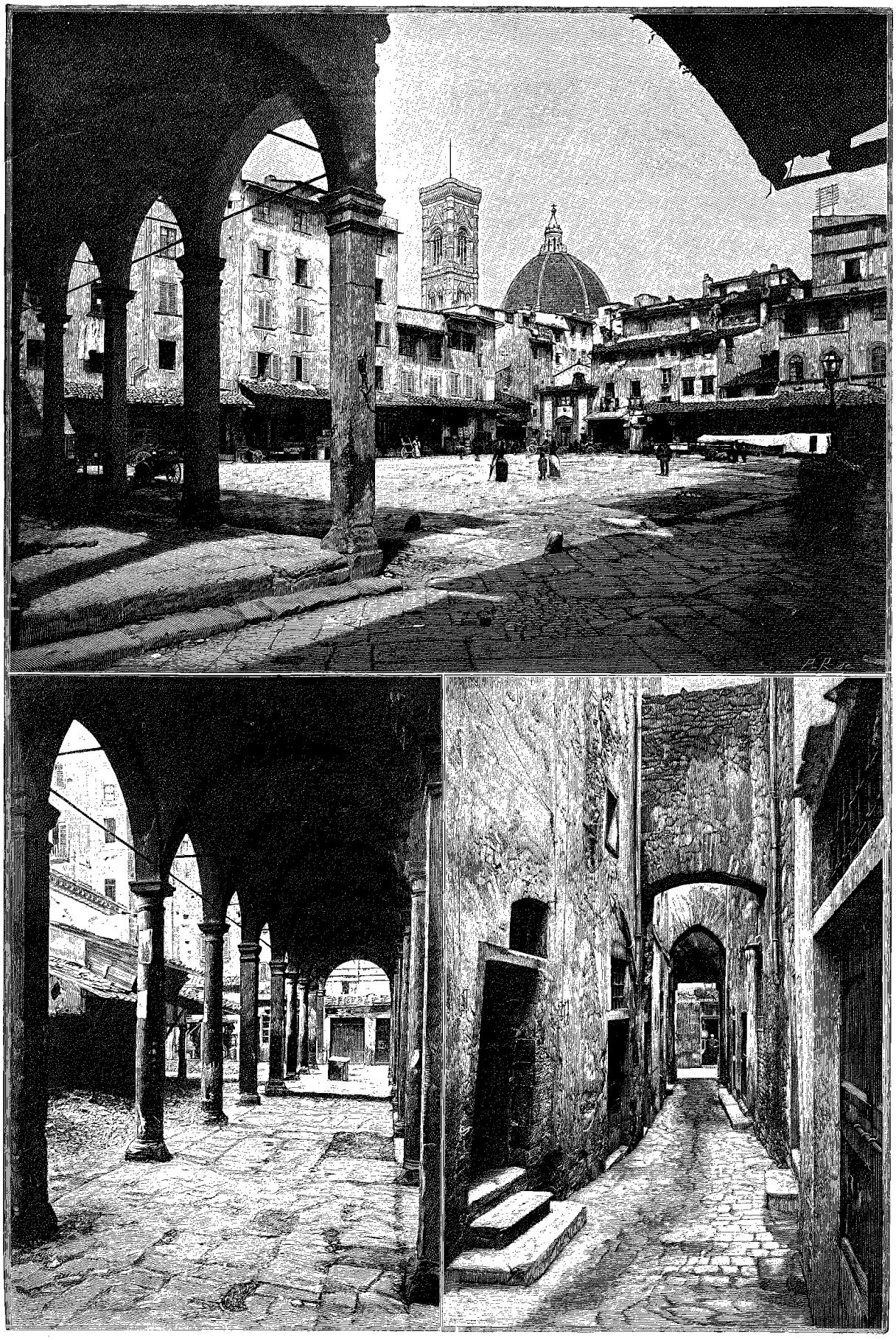
Ghetto, et le vieux Pont, *il Ponte vecchio*. Entreprenons une excursion dans ces régions vénérables, dont l'une, au moment où s'impriment ces lignes, n'est déjà plus qu'un souvenir[1].

1. *Gravure de Berg.*

1. Je renvoie pour l'histoire du *Mercato vecchio* au volume publié en 1884 par M. Guido Carocci.

2. *Dessin de Rougeron, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



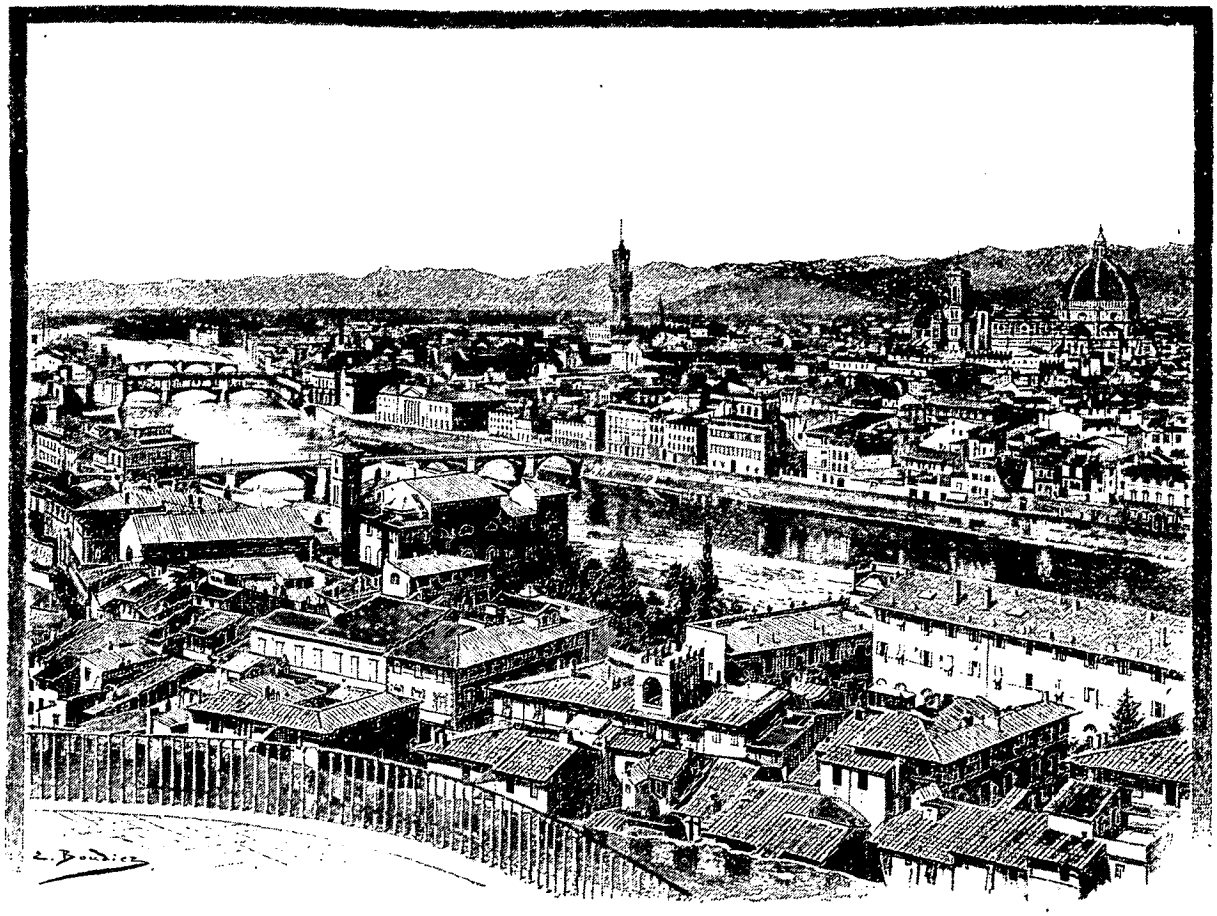
VUES DU MARCHÉ VIEUX. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Le Mercato vecchio s'étend (ou plutôt s'étendait) au cœur même de Florence, à deux pas du Baptistère et de la Place de la Seigneurie. Ne vous y trompez pas : derrière ce mouvement tout moderne, derrière ces préoccupations de l'ordre le moins élevé et essentiellement d'actualité, derrière ce paravent de matérialisme, se cachent des souvenirs historiques qui font la gloire de la cité. A ne considérer que ces potirons et ces fenouils, vous vous croyez dans l'Italie populaire : fouillez le sol, vous y trouverez les ruines du Capitole et du Forum.

réfugier d'un point à l'autre, à l'insu des assaillants. Dans la suite, des voleurs profitèrent de cette disposition pour échapper aux recherches de la police.

Le soir, le marché est fantastique et effrayant; on se croirait au centre de la pègre, dans la cour des Miracles, tant les rues sont étroites, les lumières fumeuses, les tavernes profondes. Rassurez-vous cependant : le plus Parisien des Parisiens peut se promener ici tranquillement à toute heure du jour et de la nuit; il en sera quitte pour coudoyer quelques personnages d'une tenue plus ou moins négligée, pour respirer quelques



PANORAMA DE FLORENCE[2].

Plus tard, le « Mercato vecchio servit » d'asile aux Juifs[1] et forma un Ghetto analogue à ceux de Venise et de Rome. L'association israélite qui en avait pris possession relia les unes aux autres toutes les parties du quartier, à l'aide de corridors intérieurs, de manière qu'en cas d'attaque les habitants pussent se

1. Les Juifs avaient obtenu en 1430 la permission de se fixer à Florence et d'y faire l'usure, au taux maximum de 4 deniers par livre. Ils ne tardèrent pas à s'enrichir. On affirme que lorsqu'ils furent expulsés, en 1495, ils avaient gagné en un demi-siècle la somme énorme de près de 50 millions de florins (Reumont, *Tavole cronologiche*, année 1430; mais n'y a-t-il pas là quelque exagération?) Rappelée, au bout de peu de mois, la colonie ne parvint plus jamais à un grand développement : en 1622 elle ne comptait que 495 âmes, en 1767, 822. Quelle différence avec la colonie israélite de Livourne, par exemple!

2. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

exhalaisons qui flatteront plus ou moins son odorat. Mais nulle crainte à concevoir.

Le Ghetto et le Mercato vecchio ont vécu : il y a dix ans on en a commencé la démolition pour cause d'insalubrité. Un nouveau quartier s'élève aujourd'hui à leur place!

VII

Le *Ponte vecchio*. — Orfèvres et mosaïstes florentins.

Du Mercato vecchio nous parvenons en quelques secondes au *Mercato nuovo*, élégant portique construit au XVIe siècle par G. B. del Tasso. Arrêtons-nous un instant dans la vénérable via di Por San Maria. Si son église, Santa Maria Sopra Porta, dont la cloche annonçait les expéditions militaires, a dis-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

paru dans l'incendie de 1304, plus d'une de ses maisons a été témoin d'un événement à jamais fameux dans les annales florentines : l'assassinat de Buondelmonte (1215), qui donna naissance aux factions guelfe et gibeline. De-ci de-là, encore une de ces tours du moyen âge, qui, autrefois au nombre de cent cinquante, furent rasées en 1250 à la hauteur de cinquante brasses, puis, au cours des siècles, démolies pour faire place à des demeures moins farouches.

La via Por San Maria débouche directement sur le Ponte vecchio, cet autre souvenir vivant de la Florence d'autrefois. Bordé de boutiques comme jadis notre Pont-Neuf, le Pont vieux est le Palais-Royal de Florence, je veux dire la résidence des bijoutiers, joailliers et marchands de mosaïques. Mais la ressemblance se borne à cette réunion anormale, dans un espace si limité, de tant de commerçants rivaux. Les étalages florentins ne rappellent en rien les devantures de Fontana ou de Boucheron; ils s'adressent surtout aux classes moyennes et aux classes populaires. Le plaqué, si j'ai bien regardé, y tient plus de place que l'or au premier titre; les pierres fausses l'emportent en nombre sur les brillants. Ce n'est pas à dire que tout ce clinquant et toute cette verroterie n'aient leur cachet.

Il faut avoir visité l'Italie pour se rendre compte des ressources infinies que les marbres de couleur offrent à la décoration, des jouissances qu'ils procurent à la vue. Les bijoux en mosaïque exposés aux vitrines du Ponte vecchio nous initient aux triomphes réalisés par cet art dans les petites choses, tout comme les cabinets, consoles et tables jalousement conservés dans un si grand nombre de résidences royales, à commencer par notre Louvre, nous en font connaître l'application à des œuvres monumentales. Grâce à l'abondance et à la variété de ses marbres, l'Italie est la patrie prédestinée des mosaïques. Elle a de tous temps affectionné ce genre de travail dans toutes ses branches, depuis les nombreuses variétés de la marqueterie en pierres jusqu'à la mosaïque de verre, pour ne point parler de la mosaïque en stuc. Puis, par extension, elle a inventé la marqueterie en bois (*tarsia in legno*), qui des Alpes au cap Passaro compte tant de merveilles. Seule la marqueterie en métal et en écaille, à la façon de Boulle, lui est demeurée inconnue.

La mosaïque florentine se compose, comme on sait, de pierres de couleur, tandis que la mosaïque romaine et la mosaïque vénitienne ont pour base les pâtes de verre.

Cette industrie, aujourd'hui encore si florissante,



LE GHETTO [1].

1. *Dessin de Tofani, gravé par Devos.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

remonte aux débuts de la Renaissance. L'art de graver et de sculpter les matières les plus résistantes, l'art de la glyptique, pour l'appeler de son nom, était en effet fort répandu à Florence dès le XVe siècle. Donatello, entre autres, retrouva, affirme-t-on, le secret de travailler le porphyre. Au début du siècle suivant, une pléiade de maîtres célèbres, les Giovanni delle Corniuole, les Pier Maria da Pescia, puis les Valerio Vicentino et autres, exécutèrent pour les Médicis une série éblouissante de camées ou d'intailles, de vases en cristal de roche, etc. Mais ce ne fut que plus tard, ce semble, que s'affirma l'art d'assembler (*commettere*, d'où le nom de *commesso*) les marbres, de manière que, juxtaposés en s'emboîtant les uns dans les autres, ils formassent des dessins plus ou moins compliqués.

Ce procédé dérivait d'ailleurs, lui aussi, de l'antiquité classique : c'était l'*opus sectile* des Romains, dont des fragments découverts à Rome, au Palatin et dans la basilique Sicinienne, nous font connaître l'extrême perfection.

De bonne heure, une manufacture publique servit en quelque sorte de haute école pour l'industrie de la mosaïque florentine. Cette manufacture (*Regio stabilimento di Pietre dure*) a une histoire fort ancienne et véritablement brillante [1]. Fondée au XVIe siècle, elle n'a cessé de mettre au jour les meubles les plus riches. Une de ses premières entreprises a été la décoration de la célèbre chapelle des Princes, dite des Pierres dures, dans l'église Saint-Laurent.

Au siècle suivant, l'industrie de la mosaïque occupait de nombreux ouvriers. Le marquis de Seignelai, qui visita Florence en 1671, compta trente-trois boutiques, et admira des tables qu'on avait travaillées durant dix ou douze ans, ainsi que de petites statues de jaspe qui ne se faisaient qu'en sept ou huit ans. Plusieurs de ces tables étaient estimées 1 500 écus, somme énorme pour le temps.

Constatons la part prise dès le début par des artistes de notre pays aux travaux de la manufacture florentine. Entre 1574 et 1609, l'établissement grand-ducal occupe nos deux compatriotes Guillaume de Matre et Daniel Murvalle. Dans la suite, it devient, pour plus d'un siècle, comme le fief d'une dynastie française : les Siriès, originaires de Figeac (Lot). Louis Siriès en fut nommé directeur en 1749 ; il eut pour successeur en 1759 son fils Cosme, qui fut à son tour remplacé en 1789 par son fils Louis le jeune ; le dernier rejeton de la famille, Charles, présida aux destinées de la manufacture de 1812 à 1854. J'aurais manqué à tous mes devoirs en ne saluant pas au passage ces maîtres qui ont représenté avec talent sur les bords de l'Arno les traditions de l'École française et travaillé pour leur part virile à l'union de deux grandes nations.

Dans les mosaïques fabriquées par l'industrie privée, le même motif est d'ordinaire répété à l'infini, mais comme il est simple et gracieux, il ne fatigue pas ; c'est la rose seule, ou accompagnée d'un muguet, d'un myosotis ; puis des fleurs plus riches, le bluet (en lapis-lazuli), de magnifiques fuchsias rouges. Fleurs et bouquets sont développés avec un art parfait, leurs nuances assorties avec une science délicate. Parfois un fruit ou un oiseau alterne avec les bouquets, sans choquer nos principes d'esthétique. Mais là s'arrête l'extrême limite de nos concessions : lorsque les mosaïstes florentins abordent la nature morte et surtout la figure humaine, en un mot lorsqu'ils veulent rivaliser avec la peinture proprement dite, leur habileté devient odieuse.

Ces mosaïques ajoutent réellement quelque chose au domaine de l'art. Il n'existe pas d'autre procédé permettant de produire ces magnifiques serre-papiers, coffres ou tables, aux couleurs éclatantes, polies, inaltérables, éternelles.

E. MÜNTZ.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. Voy. Zobi, *Notizie storiche dell'origine e progressi dei Lavori di commesso in Pietre dure che si eseguiscono dall' I. e R. stabilimento di Firenze.* 2e édit. Florence, 1853.

2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*



BUSTE DE DANTE [2], D'APRÈS SON MASQUE FUNÉRAIRE (MUSÉE DES OFFICES).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



UNE RUE DE FLORENCE [1].

A TRAVERS LA TOSCANE [2],

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

FLORENCE.

VIII

Le Baptistère et la Renaissance du XIIe siècle.



STATUE DE L'ÉCOLE DE PISE (LOGGIA DEL BIGALLO) [3] (PAGE 392).

Dans cette revue des richesses de Florence, un groupe de monuments s'impose à nous, en raison de son antiquité non moins qu'en raison de son importance pour l'histoire de l'art : ce groupe, situé au centre même et au cœur de la cité, se compose, comme à Pise, de la Cathédrale, du Campanile et du Baptistère; il ne manque que le Campo Santo, qui, à Pise, complète cette réunion extraordinaire de chefs-d'œuvre. Mais si Pise, la cité recueillie et somnolente par excellence, la cité des morts, comme on l'a souvent appelée, est faite pour éveiller des impressions funèbres, à Florence, où tout est vie et mouvement, le spectacle du repos éternel serait déplacé. « Laissez les morts enterrer leurs morts ».

Le Baptistère est la pierre angulaire du vaste et splendide édifice qu'ont élevé quatre siècles de labeur infatigable et d'inspiration soutenue. Il appartient à la Renaissance inaugurée par l'École Pisane, une Renaissance parfois aussi voisine de l'antiquité que celle à laquelle Brunellesco a attaché son nom.

La tradition veut que le Baptistère actuel ne soit autre que l'ancien temple de Mars. Ce qui est certain, c'est qu'à partir du VIe ou VIIe siècle la primitive cathédrale florentine s'élevait à cette même place. Mais que l'édifice que nous voyons aujourd'hui soit identique à cette cathédrale, voilà qui est inadmissible, et l'on ne s'explique pas comment, en l'an de grâce 1884, un des ecclésiastiques attachés à ce sanctuaire et le savant surintendant des Archives de la Toscane, César Guasti [4], aient pu soutenir une thèse aussi invraisemblable.

L'édifice actuel date, dans ses parties principales, du

1. *Dessin de Ciani, gravé par Bazin.*
2. *Suite.* — *Voyez t. XLIII, p.* 321 *et* 337 ; *t. XLI, p.* 257, 273, 289, 305 *et* 321 ; *t. XLVI, p.* 161, 177 *et* 193 ; *t. LI, p.* 305, 321 *et* 337 ; *t. LXIII, p.* 129, 145 *et* 161 ; *t. LXIV, p.* 129 *et* 145 ; *t. LXVI, p.* 369.
3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*
4. Befani, *Memorie storiche dell' antichissima Basilica di S. Giovanni Battista di Firenze.* Florence, 1884.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

XIIe siècle, non du IIIe ou du IVe; du moins il a été complètement remanié au moyen âge. La forme d'ailleurs est bien celle d'un baptistère, non celle d'un temple païen[1].

En tant que construction, le Baptistère se distingue par sa simplicité : il dessine un octogone dont les parois supportent une coupole. Sur chaque face, trois arcades divisées en deux étages ; dans le haut, trois fenêtres, soit rectangulaires, soit circulaires; au-dessus, un attique orné de pilastres. Les pilastres du bas et les colonnes qui encadrent les portes sont en vert de Prato. Pour ornements, des dessins géométriques les plus élémentaires.

Mais dans l'arrangement des différentes parties de l'édifice, surtout dans leurs proportions, les architectes ont fait preuve d'une sûreté de goût remarquable, en même temps que d'un grand respect pour l'ordonnance primitive. C'est ainsi qu'Arnolfo, lorsqu'il dégagea la partie inférieure des masures qui l'obstruaient, continua rigoureusement le système de revêtement adopté par ses prédécesseurs. Le dernier en date des historiens de l'art à Florence, M. Marcotti, a fait ressortir avec raison la beauté de cette décoration : la distribution logique des boucles et des encadrements vert foncé sur blanc, la proportion des détails plastiques et des corniches à guirlandes dans les trois étages, au premier des piliers quadrangulaires, au second des piliers octogonaux, au troisième des piliers cannelés.

Avec l'unité de la décoration architecturale contraste la variété des bas-reliefs et des statues qui ornent l'extérieur : ils déroulent devant nous les conquêtes essentielles de la sculpture toscane, depuis le début du XIVe siècle jusqu'à la fin du XVIe, depuis André de Pise jusqu'à Ghiberti, depuis André Sansovino jusqu'à Rustici et Vinc. Danti.

IX

Les Portes de bronze. — André de Pise et Ghiberti.

On voit d'ordinaire les sculpteurs, c'est-à-dire les artistes qui sont le plus habitués à creuser les lois du style, donner le ton et faire la loi aux peintres. Les occasions où ceux-ci ont pris leur revanche sont trop peu nombreuses pour que nous ne nous empressions pas de les relever, quand elles s'offrent à nous. C'est ainsi qu'Ingres a eu pour élève Simart; Raphaël, Lorenzetti; Ghirlandajo, Michel-Ange, qui toutefois ne l'a guère imité; enfin Giotto André de Pise.

André de Pise ou Andrea Pisano (né vers 1270, mort en 1348 ou 1349) fit ses premières armes sous les ordres de Jean de Pise, puis il s'établit à Florence, où il accepta avec joie les doctrines de Giotto.

C'est à l'étude des œuvres de ce dernier, ainsi qu'à celle de l'antique, qu'il doit l'émotion contenue, le sentiment délicat du rythme et de l'harmonie, la pureté de style qui le distinguent, qualités si opposées à celles du fougueux et incorrect Jean de Pise.

Le sujet imposé à André pour les bas-reliefs de la première porte est l'*Histoire de saint Jean-Baptiste*, le saint titulaire du Baptistère et le patron de Florence. Nul doute que quelque « clerc » n'ait été chargé d'élaborer le programme complet des représentations et d'indiquer jusqu'aux moindres épisodes destinés à prendre place dans les vingt compartiments principaux dont se compose la porte. Ce choix, je dois l'ajouter, n'a pas été heureux : la vie du précurseur n'offre pas assez de scènes intéressantes, imposantes, comportant un nombre suffisant d'acteurs, pour remplir un espace si considérable. C'est ainsi que le panneau de gauche contient à lui seul cinq compartiments successifs où saint Jean est représenté dans le désert (personnifié par un de ces affreux paysages rocailleux du moyen âge) : saint Jean partant pour le désert, saint Jean prêchant dans le désert, saint Jean rendant visite au Christ, saint Jean baptisant, le Baptême du Christ. Est-il un motif moins pittoresque? Ce qui ajoute à la monotonie, c'est que l'artiste s'est peu préoccupé de donner un fond à ses compositions. Le plus souvent ses figures se détachent simplement sur la surface tout unie de la porte; plus rarement il encadre la scène dans un petit détail d'architecture d'une extrême sobriété.

L'ornementation ne témoigne pas moins de la réserve, on pourrait ajouter, de la timidité de ce talent souvent plus préoccupé de ce qu'il faut taire que de ce qu'il faut dire. Elle se compose de têtes de lion, de rosaces et de tétraèdres. Un sculpteur de l'antiquité n'aurait pas affecté plus de simplicité.

Attachons-nous, dans cet ensemble si important, à quelques scènes particulièrement caractéristiques.

Dans le *Festin d'Hérode*, le joueur de violon rappelle celui que Giotto, le maître d'Andrea Pisano, a représenté dans l'église florentine de Santa Croce et à Padoue dans la Madonna dell'Arena. Salomé, qui lui fait face, est d'une élégance et d'une grâce enchanteresses; c'est la seule occasion où Andrea se soit départi de la gravité qui lui est habituelle. La scène entière est d'ailleurs admirablement composée : le calme d'Hérode et de ses deux commensaux, attablés au fond, forme le plus éloquent contraste avec l'animation (relative) de la danseuse et du violoniste. Appliquant la méthode de Giotto, Andrea a presque textuellement répété cette composition dans le compartiment placé au-dessous, la *Présentation à Hérode de la tête de saint Jean*, avec cette différence qu'ici le joueur de violon est remplacé par une femme (Hérodiade?), et que Salomé, au lieu de danser, s'agenouille, pour présenter à Hérode la tête du martyr.

Dans la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, l'émotion, pour être concentrée, n'en agit que plus puissamment. Le saint, agenouillé, la tête baissée, les mains jointes, attend avec résignation le coup fatal; le bourreau, une figure aux membres vigoureux, merveilleu-

1. *Le Feste di San Giovanni Batista in Firenze.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sement découplée, brandit le glaive par un mouvement d'un rythme et d'une énergie admirables; deux soldats, en costume romain, se reculent légèrement pour éviter le flot de sang qui va jaillir. Ce drame, malgré ses proportions restreintes, est d'une animation et d'une éloquence indéfinissables. Il n'y a pas moins de grandeur dans les *Vertus cardinales* qui occupent le bas de la porte (p. 391-392).

La porte d'Andrea (primitivement placée en face du dôme) ne reçut son encadrement qu'au siècle suivant : nous reviendrons, dans un instant, en nous occupant de Ghiberti, sur la merveilleuse bordure que ce maître composa pour l'œuvre de son prédécesseur.



LE BAPTISTÈRE [1].

Soixante-cinq ans s'étaient écoulés depuis l'achèvement de la première porte lorsqu'en 1401 la fabrique (l'*opera*, comme on dit en Italie) du Baptistère, ou plus exactement la riche corporation des fabricants de soieries (l'*arte della seta*), qui avait un droit de patronage sur le sanctuaire, résolut d'ouvrir un concours pour l'exécution d'une seconde porte.

L'histoire de cette lutte épique, aussi courtoise qu'ardente, a été trop souvent racontée pour que je m'arrête à en retracer de nouveau les péripéties. On sait que six concurrents, parmi lesquels figuraient des maîtres de la valeur de Jacopo della Quercia et de Niccolò di Piero Lamberti d'Arezzo, furent admis à l'épreuve préliminaire et que le jury, composé de trente-quatre peintres, sculpteurs, orfèvres, savants, etc., accorda la palme à Brunellesco et à Ghiberti; on sait également que, sur le refus de Brunellesco, Ghiberti fut seul chargé de l'exécution de cette page monumentale, qui devait entraîner une dépense de 22 000 florins d'or, peut-être 2 millions de francs, au taux actuel de l'argent.

Dans ses Commentaires, Ghiberti, chez qui la modestie et l'abnégation n'étaient pas précisément les qualités maîtresses, ne souffle pas mot du succès obtenu par Brunellesco, pas plus que de la généreuse résolution prise par son compétiteur. Mais si je signale cette omission, je n'ai garde d'y insister : vis-à-vis des artistes il faut toujours savoir distinguer le caractère du talent.

Le concours, comme on l'a vu, portait sur un bas-relief représentant le *Sacrifice d'Abraham*. Cette scène toutefois ne devait pas trouver place sur la porte, dont les vingt-huit compartiments sont tous consacrés, non à l'Ancien Testament, mais au nouveau.

Tout a été dit sur le premier chef-d'œuvre de Ghi-

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

berti et je m'en suis moi-même trop souvent occupé [1] pour m'exposer à des redites. Bornons-nous à quelques traits essentiels.

Dès l'épreuve préliminaire, Ghiberti se montra parfaitement familiarisé avec les ressources de la statuaire classique, ainsi qu'en fait foi le torse, supérieurement modelé et supérieurement posé, de son Isaac tendant la poitrine au fer paternel. Dès lors (nous sommes, ne l'oublions pas, en 1401, c'est-à-dire à un moment où l'interprétation du nu était encore un mystère pour tous les autres sculpteurs), Ghiberti savait représenter le corps humain dépouillé de ses vêtements avec autant de précision que d'aisance. Mais ce n'est point là le seul mérite du *Sacrifice d'Abraham* : quelle noblesse dans l'attitude, quel courage et quelle résignation dans le visage de l'adolescent! C'est l'homme moderne, l'homme libre, ayant conscience de ses actes et se dévouant volontairement aux arrêts du destin au lieu de les subir avec impassibilité, à la façon d'un Oriental.

Les juges du concours ont été bien inspirés en demandant aux concurrents de leur présenter un bas-relief en bronze et non pas seulement une maquette en terre ou en cire. Grâce à cette précaution, la postérité peut discuter indéfiniment les mérites respectifs de la composition de Ghiberti et de celle de Brunellesco. Je me hâte d'ajouter qu'il n'est pas un connaisseur qui, en présence des deux bas-reliefs, exposés l'un près de l'autre au Musée national de Florence, n'accorde la palme à Ghiberti.

La première porte ne tint pas toutes les promesses qu'avait fait concevoir le *Sacrifice d'Abraham* : à tout instant l'artiste y retombe sous le joug des modèles gothiques. Il évite les nus (sauf dans le *Baptême du Christ*, la *Flagellation* et la *Crucifixion*), et se plaît par contre à revêtir ses personnages de longues draperies arrangées d'après toutes les règles de la statuaire du moyen âge et d'après les traditions de son prédécesseur André de Pise. Le plus souvent, ses compositions ne comprennent qu'un seul plan, et ont pour fond soit un motif d'architecture, soit une surface tout unie.

Cette première porte, on ne saurait trop le répéter, est gothique d'inspiration et d'exécution. Types, attitudes, costumes, tout procède du moyen âge. Les réminiscences antiques, qui dominent dans la seconde porte, se trahissent ici à peine dans quelques accessoires : tels sont l'arrangement de la chevelure et la bandelette qui ceint la tête d'un des personnages dans la *Résurrection du Christ*; tels sont encore les fonds d'architecture, avec leurs arcades en plein cintre et leurs guirlandes se développant sur les entablements. Dans ces indications d'édifices, Ghiberti se conforme d'ailleurs aux données strictement conventionnelles du moyen âge : un bout d'arcade, une rangée de colonnes tiennent lieu à ses yeux de la représentation normale et complète d'un temple ou d'un palais; en un mot, il offre un symbole, une formule, non une vue inspirée de la réalité.

La forme des compartiments — une de ces formes rigoureusement architectoniques, telles que les concevait le moyen âge, si empressé à subordonner tous les arts à l'architecture — imposait à Ghiberti une extrême sobriété : il avait à compter avec quatre contours curvilignes et quatre autres triangulaires. Impossible, dans de telles conditions, de développer normalement les compositions; aussi s'est-il borné dans plusieurs scènes à deux ou trois figures. Il a également réduit le paysage — et il faut l'en féliciter — à son expression la plus simple. Malgré tant de causes d'insuccès, malgré le manque d'air, occasionné par tous ces angles rentrants et sortants, les bas-reliefs de la première porte ont une vivacité, un charme, une éloquence admirables.

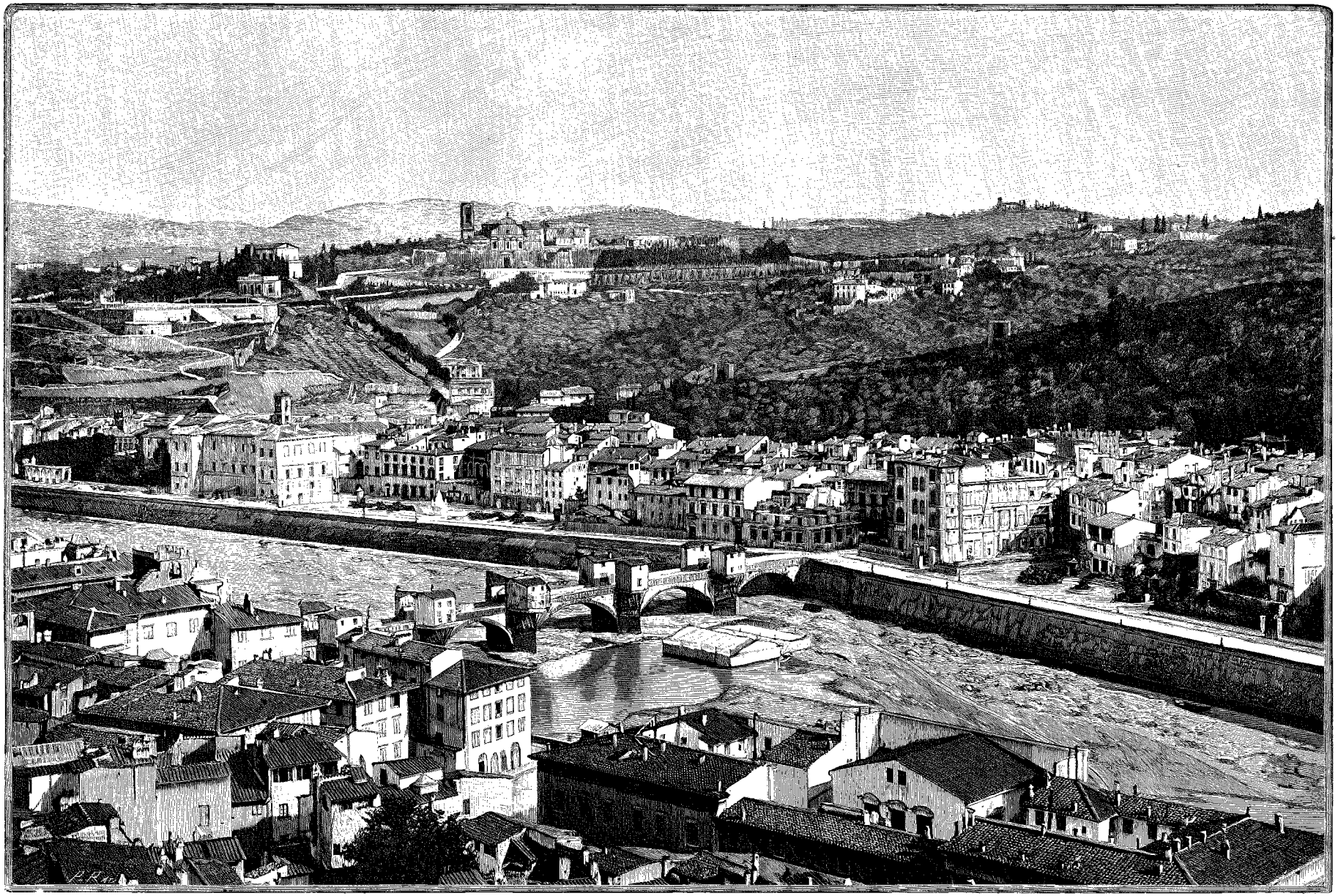
Sur les vingt-huit compartiments de la première porte, vingt renferment des scènes de l'histoire du Christ. Les huit derniers sont occupés par les figures des quatre Évangélistes et des quatre Docteurs de l'Église. Ceux-ci, avec leurs jambes croisées et leurs draperies qui n'en finissent pas, ont quelque chose de guindé et manquent véritablement de souffle. A quelque cinquante ans de là, Donatello, vieux et fatigué, se complaira, lui aussi, dans ces formes démesurément allongées et un peu vides; mais ce qui s'explique chez l'octogénaire se comprend moins aisément chez son jeune et brillant émule. Dans d'autres de ces figures, Ghiberti s'est heurté à une grosse difficulté : il a voulu les représenter assises, se montrant de face, ce qui supposait une science des raccourcis qui lui faisait encore défaut à ce moment.

Une série de bustes, en haut relief, se détachent sur les compartiments et servent à les accentuer, à y mettre du mouvement. Eux aussi révèlent une imitation du style gothique, qui est bien faite pour prouver quels combats les sculpteurs italiens eurent à se livrer à eux-mêmes avant de s'affranchir définitivement.

Dans ses *Commentaires*, Ghiberti glisse sur les corniches ornées de feuilles de lierre et sur les montants « ornés de diverses autres sortes de feuillages » qui composent la bordure de la première porte. Cette partie de son œuvre mérite cependant une analyse approfondie et des éloges sans réserve aucune. L'encadrement qu'il composa pour ses deux portes, ainsi que pour la porte d'André de Pise, abonde en motifs d'une fraîcheur et d'une grâce inimitables, en incomparables modèles de goût. Le style en est aussi franc que net et ferme; chaque fleur, chaque fruit, y est décomposé avec une habileté consommée en ses éléments constitutifs, puis ces éléments à leur tour sont groupés de manière à former les ensembles les plus harmonieux qui se puissent imaginer. Quelle supériorité sur les guirlandes, cependant si belles, créées par les della Robbia! Rien n'égale la richesse, je devrais dire l'élo-

1. Le lecteur me permettra de le renvoyer pour ce point à l'*Histoire de l'Art pendant la Renaissance*, publiée par la librairie Hachette (t. I, p. 533 et suivantes).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PANORAMA DE FLORENCE, PRIS DU PALAIS-VIEUX. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

quence, de cette gerbe de blé à laquelle des banderoles donnent en quelque sorte le mouvement, ou de cet oiseau aux ailes éployées, au milieu de lis aux pétales entr'ouverts, de campanules, qui semblent encore imprégnés de la rosée du matin. Il a fallu respirer à l'aube l'air vivifiant et embaumé des champs, saluer le lever de l'aurore, écouter le chant du rossignol, pour pouvoir inventer et interpréter ainsi.

Dans l'encadrement de la porte d'André de Pise, l'intervention des collaborateurs et surtout du fils de Ghiberti, Vittorio, se trahit par une recherche déjà exagérée du relief.

En 1425 Ghiberti fut chargé d'exécuter une seconde porte, celle à laquelle le mot de Michel-Ange et l'admiration de la postérité ont valu le surnom de porte du Paradis. Il nous entretient dans ses *Commentaires* de cette page monumentale qui lui prit le meilleur de sa vie : vingt-sept années! A l'entendre, il aurait eu la commande de la seconde porte, avec autorisation de la faire à son gré pour la rendre aussi parfaite et aussi riche d'ornements que possible.

Ici j'ouvre une parenthèse pour déclarer que la mémoire de Ghiberti a une lacune : il ne jouit en aucune façon d'une liberté aussi illimitée qu'il veut bien le dire; il oublie de nous apprendre que le chancelier de la République florentine, Léonard Bruni d'Arezzo, fut chargé de lui indiquer les sujets des compositions, c'est-à-dire des scènes de l'Ancien Testament. Bruni choisit — ce sont ses propres paroles — les sujets illustres d'abord, significatifs ensuite, c'est-à-dire ceux qui pouvaient séduire l'œil par la variété du dessin et ceux qui pouvaient par leur importance intrinsèque se graver dans la mémoire. Ces scènes étant en nombre supérieur à celui des dix compartiments, force fut à l'artiste de grouper jusqu'à quatre ou même cinq scènes dans le même cadre et de violer ainsi les unités de temps, de lieu et d'action. Pour triompher de cette difficulté, Ghiberti, cédant d'ailleurs à ses prédilections, usa et abusa de la perspective linéaire, science qui venait d'être créée par Brunellesco. Le premier parmi les sculpteurs, il fit la plus large application des découvertes de son ancien rival, et mérita par là d'être appelé le peintre-sculpteur. En effet, le succès de la seconde porte est dû, il faut le déclarer très haut, à l'habileté avec laquelle Ghiberti a arrangé ses tableaux, opposant au bas-relief traditionnel, si sobre et si grave, ses vivantes et pittoresques accumulations de personnages, qui se profilent les uns derrière les autres sur plusieurs plans, à perte de vue. Est-il surprenant si plus d'un peintre s'inspira de ses modèles!

Mon regretté maître Charles Blanc me disait, au retour de son dernier voyage à Florence : « J'ai enfin découvert où Raphaël a pris l'idée première de l'ordonnance inimitable de *l'École d'Athènes* : c'est dans les portes de Ghiberti. » Effectivement, si nous comparons la fresque du Vatican à *la Reine de Saba devant Salomon*, nous y trouvons des analogies frappantes, ces figures si animées sur le premier plan, si calmes sur le second, ces figures qui suivent et accentuent les lignes de l'édifice imposant qui les abrite. Ce n'est point que je prétende diminuer le mérite du chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre : entre *l'École d'Athènes* et *la Reine de Saba devant Salomon* il y a un monde, mais il y a aussi entre eux, ne l'oublions pas, un intervalle de près d'un siècle.

Tempérament féminin, plus porté à la grâce qu'à la force, Ghiberti excelle surtout dans les figures de femmes. Il a peuplé les portes du Baptistère d'héroïnes ou de saintes idéalement belles ou touchantes : Judith personnifiant la ferveur et l'élan, cette autre qui, la tête appuyée sur la main, incarne la rêverie.

Quand on se trouve devant le Baptistère et que l'on contemple les portes, elles paraissent de dimensions moyennes : en réalité elles sont gigantesques, ainsi que l'on peut s'en convaincre en les étudiant dans quelque moulage, isolé du reste du bâtiment. Je me suis, pour la première fois, rendu compte de cette différence en apercevant, au retour d'un voyage à Florence, le moulage qui orne la chapelle de Michel-Ange, dans notre École des beaux-arts; c'était tout un monument qui se dressait devant moi.

Des groupes d'un caractère monumental surmontent les portes du Baptistère et retracent les vicissitudes ultérieures de la sculpture florentine. C'est d'abord, en suivant l'ordre chronologique, le *Baptême du Christ*, commencé en 1500 par un des maîtres qui personnifient avec le plus de charme la transition de la Première Renaissance à la Haute Renaissance, Andrea Sansovino (1460-1529). Ce groupe, d'une grande suavité de lignes, ne fut toutefois achevé que longtemps plus tard par Vincenzo Danti (l'ange est même postérieur).

La *Prédication de saint Jean-Baptiste* (1506-1511) par Giov. Francesco Rustici (1744-1554), l'éminent élève de Léonard de Vinci, a suivi de près le *Baptême du Christ*; elle se distingue par la recherche du caractère, et l'influence de Michel-Ange y lutte avec celle de Donatello, dont le *Zuccone*, placé en face du Baptistère, dans une des niches du Campanile, a visiblement inspiré Rustici.

Un troisième groupe, la *Décollation de saint Jean-Baptiste*, nous ramène à Vinc. Danti (1530-1576). Quoique élève de Michel-Ange, cet artiste s'est rapproché ici de Sansovino, dont il avait si heureusement complété le *Baptême du Christ*.

Une mention encore, avant de pénétrer à l'intérieur du sanctuaire, aux deux superbes colonnes antiques en porphyre qui se dressent aux côtés de la porte du Paradis : elles ont leur histoire, qui ressemble fort à une légende. En 1117, les Pisans, pour récompenser leurs voisins de leur neutralité pendant une de leurs expé-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ditions maritimes, leur offrirent soit deux portes de bronze provenant du butin, soit deux colonnes de porphyre : les Florentins choisirent les colonnes, d'où le proverbe : « Aveugles les Florentins, traîtres les Pisans ». D'après une autre version, ces colonnes auraient eu à l'origine le privilège de montrer à toute personne volée l'image de son voleur, mais les Pisans, au moment de les livrer à leurs voisins, auraient enlevé aux talismans leur vertu.

X

Les Mosaïques byzantines du Baptistère.— Le Tombeau d'un ex-pape.

A l'intérieur, chacun des côtés de l'octogone est supporté, dans le bas, par deux pilastres cannelés et deux colonnes, entre lesquelles est pratiqué soit une porte, soit un autel; ces colonnes, les unes cannelées, les autres à fût lisse, sont composées de magnifiques monolithes, que couronne un chapiteau doré; il n'est pas impossible qu'elles proviennent d'un temple antique. Au-dessus du premier étage se développe une frise en mosaïque, à laquelle succède une galerie bilobée, percée de fenêtres à vitres blanches, et incrustée, elle aussi, de mosaïques, tout comme la coupole. Une lanterne, qui ne laisse pénétrer dans le sanctuaire qu'un jour insuffisant, couronne le tout. Notons que cette lanterne n'a été établie qu'en 1550 : jusqu'à ce moment, de même qu'au Panthéon de Rome, l'ouverture circulaire pratiquée dans la coupole était ouverte.



« LA FORCE », PAR ANDRÉ DE PISE (PORTE DU BAPTISTÈRE)[1].

Quoique la raison d'être de Florence soit faite de logique et de clarté, plongeons-nous un instant dans les mystères du haut moyen âge; errons à travers ces siècles troublés et obscurs, dont le rôle n'a pas été absolument négatif, puisque c'est de ce long et douloureux effort, de ces pénétrations confuses, de ce chassé-croisé de races et de civilisations, qu'est sortie notre société moderne.

Aucun monument à Florence ne personnifie ce mélange avec plus de force que les mosaïques qui recouvrent la tribune, les galeries et la coupole du Baptistère et qui retracent *le Jugement dernier*, *la Genèse*, depuis la création de l'homme jusqu'au déluge, l'*Histoire de Joseph*, de *Jésus-Christ* et de *Saint Jean-Baptiste*. Commencée en 1235 par un certain Fra Jacopo, qu'il ne faut pas confondre avec Jacopo de Torrita, qui travailla trois quarts de siècle plus tard à Rome, continuée par Apollonius, Andrea Tafi, les Gaddi, et bien d'autres artistes, dont on trouvera les noms dans les *Chiese fiorentine* du P. Richa, restaurée en 1483 par Alessio Baldovinetti, cette vaste composition offre toute la richesse et toute la solennité du style byzantin, mais aussi son insurmontable ennui. C'est un art réduit à des formules d'atelier, sans originalité, sans effort, sans vie. Les mosaïstes y ont abusé des blancs crayeux, en même temps qu'ils ont multiplié les scènes outre mesure; l'art de la composition leur est étranger. Le Christ, aux pieds monstrueux de gorille, a le visage long et étroit, sans expression. Dans les épisodes de la Résurrection on relève des détails comiques : les hommes nus qui soulèvent le couvercle de leur sarcophage alternent avec des figures cinquante fois plus grandes. Aux mosaïques de la coupole font pendant celles du sol. Cet ouvrage, dont certaines parties remontent à l'année 1209, dessine des étoiles et d'autres figures géométriques, ainsi que des animaux fantastiques, qui trahissent une influence orientale. On admirera la fierté et l'allure du grand médaillon, avec les signes du zodiaque, qui a été placé près de la porte principale en 1351.

Les sculptures qui ornent l'intérieur du Baptistère, depuis le sarcophage antique, à figures de femmes et de génies, qui reçut en 1230 les ossements de l'évêque Jean de Velletri, jusqu'aux fonts baptismaux sculptés par un artiste de l'Ecole de Pise, ou le saint Jean porté au ciel sculpté en 1732 par Ticciati, dans les données du style baroque, pourront, sans nul détriment pour l'histoire de l'art, être expédiées en une phrase.

Par contre, le mausolée de l'ex-pape Jean XXIII (Baldassare Coscia de Naples, élu en 1410, déposé en 1415, mort en 1419) nous met pour la première fois, au cours de ces explorations, en présence du glorieux novateur qui a nom Donatello. Tandis que Ghiberti a concentré ses efforts sur les deux portes qui lui ont

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

valu l'immortalité, son émule a prodigué les siens en vingt endroits, comme s'il avait voulu que pas un des monuments de sa ville natale ne pût se passer de son concours. En attendant que nous le retrouvions au campanile du dôme et au dôme, au palais des Médicis et dans l'église Saint-Laurent, à Or San Michele et dans la Loge d'Orcagna, à Santa Croce et au Musée national, rappelons ici, pour n'avoir plus besoin d'y revenir, les principales étapes de cette existence d'une extraordinaire fécondité.

Considérée en gros, la carrière de Donatello (1386-1466) peut se diviser en trois périodes distinctes : la première, pendant laquelle le naturalisme l'emporte, s'étend jusqu'à 1425 environ; la seconde, pendant laquelle le naturalisme lutte avec l'imitation des modèles antiques, jusqu'à 1445 environ; la dernière, pendant laquelle les souvenirs classiques l'emportent sur le naturalisme, jusqu'à la mort de l'artiste.



« LA TEMPÉRANCE », PAR ANDRÉ DE PISE (PORTE DU BAPTISTÈRE)[1].

C'est à la seconde période, marquée par l'association de Donatello avec l'habile architecte-sculpteur Michelozzo, qu'appartient le mausolée de Jean XXIII.

Une autre sculpture, la statue en bois de sainte Marie-Madeleine, nous montre Donatello abordant ce domaine de l'ascétisme vers lequel il se laissa si souvent entraîner : la sainte, amaigrie, échevelée, forme le digne pendant de saint Jean-Baptiste jeûnant dans le désert ou de saint Jérôme priant dans sa cellule.

Si la fougue qui transporte et réchauffe ses moindres ouvrages nous empêche de classer Donatello parmi les réalistes de profession, en revanche il n'est que trop certain que le puissant statuaire florentin recherchait avec avidité toutes les occasions de représenter des figures à caractères : faces patibulaires ou masques hébétés, barbes incultes, torses décharnés.

J'éprouve d'autant moins de regret à quitter le Baptistère sans avoir épuisé l'énumération de ses trésors, que ce travail a été entrepris et mené à bonne fin par un historien d'art aussi délicat que compétent, M. Anatole Gruyer, dans ses *Œuvres d'art de la Renaissance italienne au temple de Saint-Jean*.

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

XI

La Loge du Bigallo. — Art et bienfaisance.

Flottant et indécis dans l'architecture religieuse, le style qui a précédé en Italie la Renaissance nous a valu, dans l'architecture civile, une foule d'édifices exquis, merveilles d'élégance et de richesse. La fantaisie s'y donne librement carrière; s'ils n'ont pas la grande tournure monumentale, ils séduisent par la grâce des détails.

La charmante petite construction située en face du Baptistère, la *Loggia del Bigallo*, proclame avec quelle liberté les représentants de la période de transition traitaient le style gothique : l'arc ogival n'y est plus qu'un accessoire, un ornement; il alterne avec des colonnettes torses, des pilastres, des niches, d'une légèreté et d'une élégance achevées.

La loge du Bigallo a été construite par une pieuse confrérie, l'*Archiconfraternità di Santa Maria della Misericordia*, dont les membres avaient pour mission de secourir les indigents, de recueillir les enfants abandonnés, de délivrer les prisonniers, d'enterrer convenablement les morts. Commencée en 1352, selon toute vraisemblance, la construction fut terminée en 1358.

Les peintures du Bigallo sont l'œuvre de Rossello et de Ventura di Moro; elles représentent saint Pierre martyr prêchant contre les Patarins. Ce cycle marque la transition entre le style de Giotto et les tendances réalistes du XVe siècle; celles-ci se traduisent dans les coiffures et les vêtements.

Quant aux statues, elles manquent de toute franchise et de toute netteté, comme on peut en juger par notre gravure de la page 385.

Des grilles d'une rare élégance complètent la décoration de cette merveille de l'architecture toscane.

Je noterai, dès à présent, pour n'avoir plus besoin d'y revenir, que peu de villes comptent autant d'établissements hospitaliers et autant d'institutions de bienfaisance que la capitale de la Toscane. Qu'on me permette d'insister sur ce point : il me fournit un argument à ajouter à tant d'autres qui proclament les bienfaits de l'influence classique. Assurément, de ce côté-ci des Alpes, la charité a également opéré des miracles dès le moyen âge. Mais l'assistance publique métho-

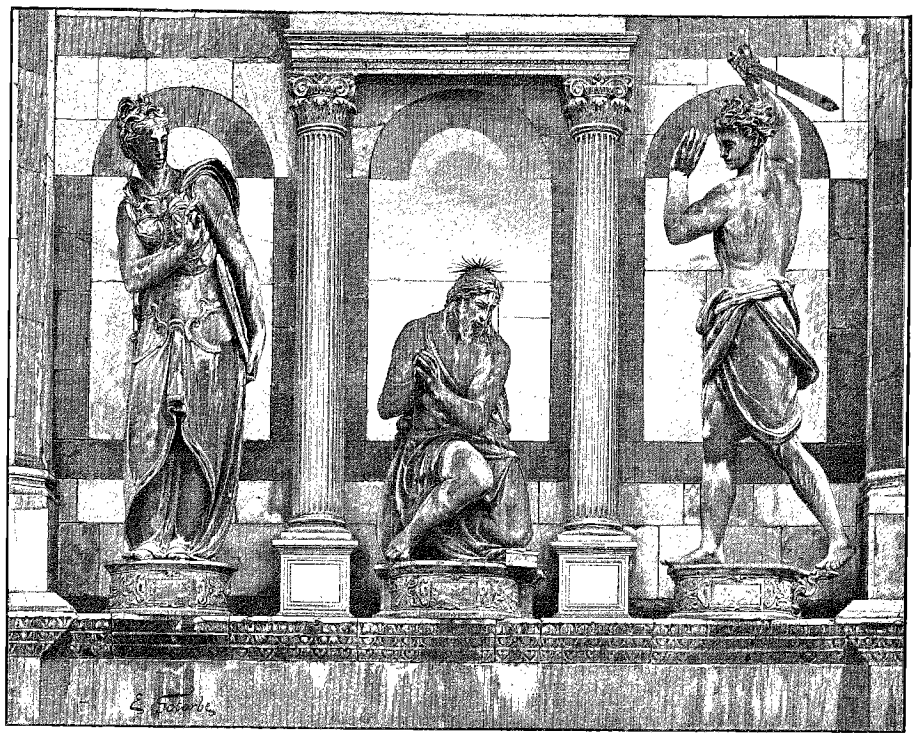
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE DE LA CATHÉDRALE DE FLORENCE. — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

diquement organisée, à la façon de l'empire romain, avec son cortège d'hôpitaux, d'asiles pour les nouveau-nés et pour les vieillards, de maisons d'aliénés, de monts-de-piété, me semble avoir reçu en Italie sa première forme scientifique et définitive. Dans le volume de Luigi Passerini, *Storia degli stabilimenti di Beneficenza e d'Istruzione elementare gratuita della Città di Firenze* (Florence, 1853), on ne relève pas moins d'une soixantaine d'institutions, et parmi elles plus d'une qui remonte au XIIIe siècle; telle est,



« LA DÉCOLLATION DE SAINT JEAN-BAPTISTE », PAR VINC. DANTI [1] (PORTE DU BAPTISTÈRE) (PAGE 390).

outre le Bigallo, l'*Arcispedale de Santa Maria Nuova*.

XII

Le Campanile de Giotto.

L'histoire du Campanile, haut de 82 mètres, qui se dresse en face du Baptistère, de l'autre côté de la Via Calzaioli, et qui est célèbre au loin sous le nom de Campanile de Giotto[2], est des plus obscures. Mais, avant d'essayer de débrouiller le mystère de ses origines, signalons un trait propre aux monuments religieux de l'Italie : au lieu de placer le clocher sur la façade du sanctuaire ou sur le transept, au lieu de le fondre dans l'ensemble architectural, les Italiens se plaisent à l'en détacher, à l'en isoler, comme s'ils avaient affaire à un élément parasite. Telle est la disposition qui s'affirme dès le VIe siècle à Ravenne; telle est celle qui domine au XIIe siècle à Pise; telle est encore celle qui prévaut, à une époque plus rapprochée de nous, dans une foule de constructions de la Toscane ou de l'Italie centrale. Ne dirait-on pas que nos voisins ont craint d'ébranler ces édifices par le son des cloches, sinon comment expliquer qu'ils en aient éloigné comme à plaisir un membre d'architecture qui semble devoir en faire partie intégrante!

D'après les plus récentes recherches, résumées par M. Marcotti dans son *Guide-Souvenir de Florence*, l'ancien Campanile ayant été détruit en 1333 par un incendie, l'*opera del duomo* (les marguilliers du dôme) chargea Giotto, qui, à l'instar de tant d'artistes du XIVe, du XVe et du XVIe siècle, cumulait la pratique de l'architecture avec celle des autres arts, de composer le plan d'un nouvel édifice, plus magnifique. Dès l'année suivante les ouvriers étaient à l'œuvre pour jeter les fondations.

Après la mort de Giotto, les travaux se poursuivirent, de 1337 à 1349, sous la direction de son élève Andrea Pisano, le sculpteur des portes du Baptistère, qui les conduisit jusqu'à la corniche sculptée au-dessus des niches.

Francesco Talenti, qui remplaça à son tour Andrea Pisano, eut l'honneur de mener à fin la construction; mais il y introduisit des modifications considérables, qui, si elles interrompirent sur plusieurs points le développement des lignes tracées par Giotto, enrichirent, par contre, l'édifice de ses superbes fenêtres bilobées et trilobées.

On voit par ces quelques dates à quel point se sont trompés les historiens d'art, tels que Renouvier, qui affirment que « ce bijou de marbre, accompli de tous points, a été bâti tout d'une inspiration, d'un style ogival italien, sans doute, mais pur, élégant et d'une richesse inouïe ». Il n'est pas un artiste, pas un amateur désormais, qui ne reconnaisse qu'autant la partie inférieure du Campanile pèche par la pauvreté, autant elle manque de relief, autant ses niches sont timides,

1. *Dessin de Gotorbe, d'après une photographie.*

2. Le Campanile ne cessa de compter des admirateurs, même en plein siècle de Louis XIV. Voici en quels termes l'apprécie le marquis de Seignelai, le fils du grand Colbert, qui visita Florence en 1671 : « Un campanile qui est un très bel ouvrage, du dessin de Giotto : c'est une tour carrée, fort haute, qui ne tient en rien à l'église; elle est bâtie de marbre blanc, noir et rouge; toutes les fenêtres sont si bien placées et les ouvertures hautes de ce clocher, à l'endroit où sont les cloches, si proprement travaillées, qu'elles le font estimer une des raretés de l'Italie. »

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BORDURE DES PORTES DU BAPTISTÈRE, PAR GHIBERTI [1] (PAGE 388).

et autant, dans le haut, les profils ont de vigueur, les fenêtres de galbe et de richesse.

Le rôle de l'architecte n'était pas fini (les dernières fenêtres étaient achevés en 1351, la toiture le fut seulement en 1387) que déjà commençait celui des artistes en marqueterie et des sculpteurs.

Mieux encore que les bas-reliefs ou les statues du Baptistère, ceux du Campanile déroulent devant nous les annales de la sculpture florentine, depuis André de Pise jusqu'à Donatello et Della Robbia. Au point de vue chronologique, ces ouvrages se divisent avec une netteté parfaite en six sections : 1° dans le bas, les hexagones contenant les compositions allégoriques d'André de Pise et de son école ; — 2° au-dessus, les losanges, avec des sujets analogues ; — 3° plus haut encore, dans les niches du premier étage, les statues de l'École de Pise ; — 4° celles de Niccolò d'Arezzo ; — 5° celles de Donatello et de ses élèves ; — 6° enfin, les bas-reliefs de Luca della Robbia, faisant suite aux hexagones du bas.

Bon nombre d'auteurs anciens, entre autres Ghiberti, encore assez voisin de ces événements pour que son témoignage mérite d'être pris en considération, affirment que Giotto fournit à André de Pise les esquisses, peut-être même les maquettes, des bas-reliefs du Campanile. Constatons tout d'abord que, même parmi les hexagones, plusieurs compositions sont indignes de son ciseau, notamment celles qui symbolisent *le Pâturage* et *l'Édification des cités*. Quant aux autres, nous y retrouvons la simplicité de moyens, l'élévation de style et de pensée, qui caractérisent le sculpteur de la porte du Baptistère. Citons *la Création de l'homme*, *la Création de la femme*, *Adam bêchant et Ève filant*, *Tubalcaïn*, *l'Ivresse de Noé*, *Caïn* (sous les traits d'Hercule) *armé de la massue*, curieuse réminiscence de l'art antique, *le Labour*, *le Commerce*, *la Géométrie*.

Que de vivacité et de concision dans ces morceaux d'une simplicité tout antique ! quels jolis tableaux de genre ! Impossible de traiter avec plus de sobriété et de goût les costumes du temps : rien ne jure davantage avec les étoffes fouillées et les scènes compliquées chères aux sculpteurs gothiques.

On ne saurait accorder les mêmes éloges aux bas-reliefs qui garnissent les compartiments en losange incrustés au-dessus des compartiments hexagones. Il est certain que nous n'avons même pas affaire ici aux élèves directs d'André de Pise : la grossièreté, la trivialité même du travail, s'opposent à une telle attribution, qui serait une injure pour ce talent grave et pur. Seule *l'Espérance* rappelle sa manière. Les autres, à commencer par *l'Extrême-Onction*, offrent le style le plus archaïque et le plus pauvre.

Au-dessus des deux cycles de bas-reliefs, qui viennent d'être décrits, sont pratiquées des niches contenant chacune une statue de prophète, de patriarche, d'apôtres ou de saint, exécutées les unes au XIVe, les autres au XVe siècle.

Les statues du XIVe siècle pèchent presque toutes par la lourdeur et le manque d'expression : elles nous apprennent combien la sculpture florentine déclina après Andrea Pisano ; rien ne ressemble moins à nos sculptures françaises, si souples et si mouvementées.

Un petit nombre seulement, entre autre la Sibylle de Tibur et la Sibylle d'Erythrée, tranchent sur ces productions parfois informes : leur ampleur et leur noblesse les ont fait rattacher par les auteurs du *Cicerone* à l'école d'Orcagna. Quelque honorable que soit cette attribution, elle ne me semble toutefois pas entièrement fondée : les deux Sibylles ont quelque chose de plus impersonnel et de plus estompé que les figures d'Orcagna.

La gloire du Campanile, ce sont les statues de Donatello : David (*il Zuccone*), Jérémie et saint Jean-Baptiste, qui se trouvent sur le côté



BORDURE DES PORTES DU BAPTISTÈRE, PAR GHIBERTI [1].

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ouest, en face du Baptistère; Abraham et Habacuc, qui se trouvent sur le côté est.

Ces pages maîtresses, dans lesquelles éclatent et les qualités et les défauts de Donatello, sa verve, sa fougue non moins que sa brutalité, étaient bien faites pour frapper ses concitoyens; elles tranchaient trop violemment et sur les statues antérieures et sur leur cadre même, je veux dire sur l'architecture qui leur servait d'abri, pour ne pas forcer l'attention du populaire. Bien vite celui-ci reconnut dans le David les traits d'un Florentin célèbre par sa laideur, le Zuccone, véritable face de pelé et de galeux, rendue avec une inexorable précision. De pareilles bravades font plus pour la popularité d'un artiste que tous les prodiges de l'exécution.



STATUE DE SAINTE MARIE-MADELEINE, PAR DONATELLO (BAPTISTÈRE) [1] (PAGE 392).

Ce fut l'émule de Donatello, Luca della Robbia, qui eut l'honneur de mettre la dernière main à la décoration du Campanile; il orna, de 1437 à 1440 (d'après M. Marcotti de 1435 à 1438), le côté nord de cinq bas-reliefs représentant Donat enseignant la grammaire, Platon et Aristote pour la Philosophie, un personnage inconnu pour la Musique, Euclide et Ptolémée pour les Sciences mathématiques, un vieillard frappant une enclume avec deux marteaux, comme symbole de l'Harmonie universelle.

Sauf la Philosophie, ces compositions, qui comptent parmi les plus anciennes du maître, manquent de vivacité et même de netteté.

La pensée a de la peine à se dégager d'une enveloppe encore trop épaisse.

1. *Gravure de Mme Jacob Bazin, d'après une photographie.*

XIII

La cathédrale (1296-1887). — La nef et la coupole. — Arnolfo et Brunellesco. — Efforts et résultats.

La fondation de la cathédrale florentine, également désignée sous les vocables de Santa Reparata ou de Santa Maria del Fiore, remonte à la fin du XIIIe siècle. A ce moment, une véritable fièvre de construction s'était emparée de l'Italie : les progrès du style gothique coïncidant avec l'essor des deux puissants ordres monastiques fondés par saint François et saint Dominique, non seulement la Toscane, mais les États Pontificaux, l'Émilie, la Lombardie, se couvrirent de monuments aux profils mouvementés, couronnés par une forêt de flèches s'élançant dans les airs.

Quoique le style gothique ait franchi les Alpes relativement tard, toutes les grandes cathédrales italiennes, sauf celles de Milan (1386) et de Bologne (1390), ont été commencées au XIIIe siècle.

Il ne sera pas sans intérêt de dresser ici la liste des principaux de ces monuments, avec la date de leur fondation; je ne m'attache naturellement qu'aux édifices offrant un intérêt exceptionnel.

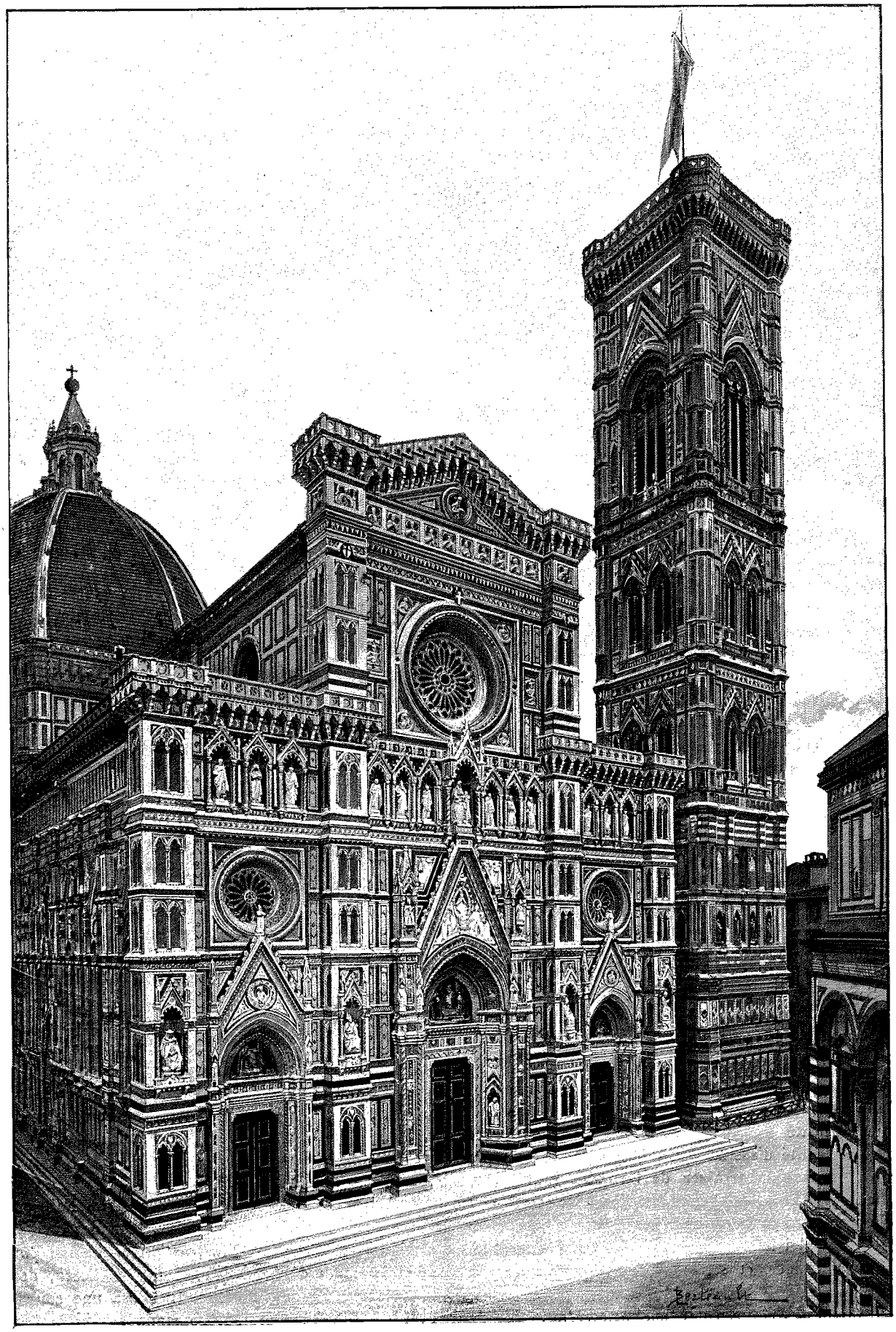
Basilique de Saint-François, à Assise, commencée en 1228.

Dôme de Sienne, première moitié du XIIIe siècle.	
Basilique de Saint-Antoine, à Padoue. . . .	1256
Église Sainte-Anastasie, à Vérone.	1261
Dôme d'Arezzo.	1277
Église Santa Maria Novella, à Florence. . .	1278
Église de Saint-Sixte, à Rome.	1280
Église des Frari, à Venise	1280
Dôme d'Orvieto.	1290
Église Santa Croce, à Florence	1294
Dôme de Florence.	1296
Dôme de Naples.	1299
Église Saint-Dominique, à Pérouse	1304

Quelques mots d'abord sur le premier architecte de la cathédrale florentine : Arnolfo di Cambio (1232-1301), faussement appelé Arnolfo di Lapo, était l'élève et avait été le collaborateur de Nicolas de Pise, dont il ne tarda pas toutefois à éclipser la réputation. Son souvenir est lié, non seulement à la cathédrale, mais encore à deux autres monuments fameux de Florence, Santa Croce, l'église des Franciscains (1294), et le Palais-Vieux (1295).

Arnolfo ne put diriger que les débuts de la construction : il mourut en 1301, cinq années seulement après la pose de la première pierre. Suspendus par suite des troubles politiques, les travaux ne furent repris que dans le second tiers du XIVe siècle, sous la direction de Giotto d'abord, d'André de Pise ensuite, auquel succéda Francesco Talenti, dont l'avènement marqua une série d'innovations capitales; c'est ainsi qu'en 1366-1367 une commission inspirée par lui décida l'établissement, sur le transept, d'un

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE FLORENCE. — DESSIN DE BERTRAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

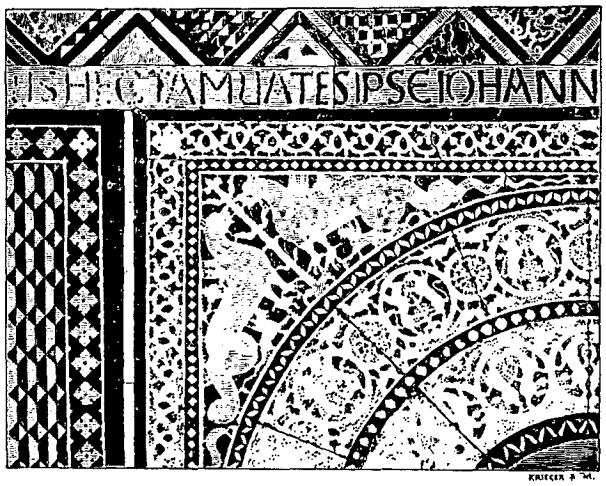
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tambour supportant une coupole octogonale. Ce projet fit loi désormais; en entrant en fonctions, chaque nouvel architecte devait jurer de le respecter religieusement.

Les travaux avançaient lentement. Au début du XVe siècle, une erreur de calcul commise par un des architectes chargés de construire les contreforts des tribunes du chœur obligea les administrateurs à nommer une commission spéciale pour élucider un problème qui devenait plus compliqué au fur et à mesure qu'on le serrait de plus près. C'est à cette occasion — en 1404 — qu'il est pour la première fois fait mention de Brunellesco.

Résumons ici, avant d'aller plus loin, les principales étapes de la carrière de ce maître illustre, le rénovateur de l'architecture, bien plus, le fondateur de la Renaissance.

Filippo Brunellesco ou dei Brunelleschi était né à Florence en 1377. Il appartenait à une famille à la fois des plus honorables (son père était notaire) et des plus intelligentes, car lorsqu'elle vit la vocation de l'enfant se dessiner avec tant de force, elle le laissa librement suivre son penchant. Aussi bien, dans une ville industrieuse et commerçante telle que Florence, la profession d'artiste était-elle considérée comme une profession libérale entre toutes, et non, ainsi que dans certaines cités plus aristocratiques, comme une profession manuelle. Seul Michel-Ange eut à compter, un siècle après Brunellesco, avec la résistance de son père, entiché de sa noblesse et qui n'admettait pour son fils d'autre carrière que celle des armes, de la diplomatie ou de l'administration.



FRAGMENT DU PAVEMENT DU BAPTISTÈRE[1] (PAGE 391).

Sans être un savant dans l'acception que nous attachons aujourd'hui à ce terme (il n'avait pas fait d'études régulières, ayant quitté l'école primaire, où l'on enseignait la lecture, l'écriture et les quatre règles de l'arithmétique, pour ceindre le tablier de cuir de l'apprenti orfèvre), ce jeune homme sans lettres avait une curiosité qui n'était égalée que par sa prodigieuse facilité d'assimilation. Il apprit tout de pratique, sans s'embarrasser de formules inutiles, les sciences positives aussi bien que l'histoire sainte et la philosophie. Les écrivains et les savants de profession prenaient plaisir à discuter avec lui sur les questions les plus ardues, et ses amis, ravis par la force de sa dialectique, l'appelaient un nouveau saint Paul.

Familiarisé à la fois avec la pratique de l'orfèvrerie, de la sculpture et de l'architecture, le jeune Brunellesco put dès 1401 — ainsi dès l'âge de vingt-quatre ans — entrer en lice avec Ghiberti, et lui disputer la commande des portes du Baptistère. Il ne tarda pas toutefois à renoncer à la sculpture; fixé à Rome vers 1403, il se laissa absorber par les études architecturales, plus conformes à son génie, fait de raison plutôt que de sentiment ou d'imagination. Les ruines augustes au milieu desquelles il vécut pendant une quinzaine d'années (jusque vers 1417), sauf d'assez fréquentes excursions dans sa ville natale, le conquirent irrévocablement au culte de l'antiquité classique. Rien n'égala l'ardeur avec laquelle il étudia les modèles que la Ville éternelle offrait alors en bien plus grand nombre encore qu'aujourd'hui. Il est probable que ce fut pendant cette même période de concentration qu'il entreprit ses recherches sur la perspective, science qu'il parvint à renouveler de fond en comble, de même qu'il créa de toutes pièces le style d'architecture que nous désignons sous le nom de style de la Renaissance et qui mériterait de porter son nom. Insistons sur ce point : Brunellesco peut revendiquer pour lui seul l'honneur de la révolution qui a transformé l'art du moyen âge; elle est sortie tout entière de son cerveau, armée de pied en cap comme Minerve sortant du cerveau de Jupiter. Son auxiliaire Donatello, au contraire, a compté des précurseurs, avec lesquels il doit partager l'honneur de plus d'une innovation.

Dans l'intervalle, les travaux de la coupole de Santa Maria del Fiore avaient été poussés jusqu'aux fenêtres circulaires destinées à éclairer le tambour, et même jusqu'à la galerie qui règne au-dessus de ces fenêtres. Ce fut au moment d'asseoir sur ce soubassement une masse aussi colossale que la coupole elle-même, que l'administration de la cathédrale, embarrassée, inquiète, fit appel aux lumières, non seulement de Brunellesco, mais de tous les hommes du métier jouissant de quelque autorité (1418). Ce qu'elle leur demandait, ce n'était pas (le fait résulte jusqu'à l'évidence des récentes recherches de M. de Fabriczy) un nouveau plan de coupole, mais bien des conseils pratiques, tant pour la construction même que pour l'établissement d'un échafaudage. Brunellesco, dont la hardiesse égalait la science, proposa une coupole ovoïdale à double paroi. Il consigna ses idées dans

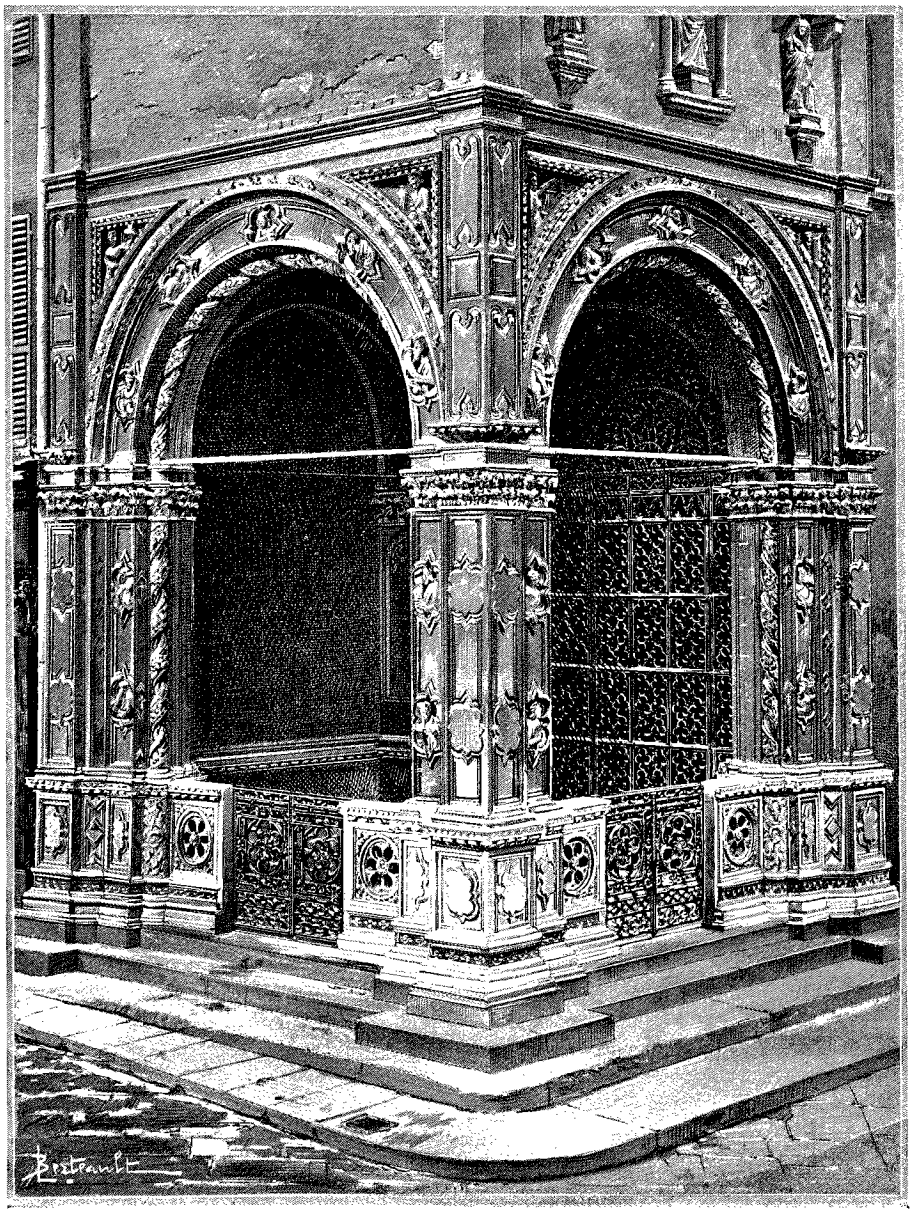
1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

un mémoire qui nous est conservé et dont on trouvera le texte dans l'ouvrage de Vasari. Constatons, avant d'aller plus loin, que ce qui peut rester de maigreur ou de raideur dans la coupole actuelle provient du tracé imposé à Brunellesco par ses prédécesseurs, tracé qu'il n'était plus libre de modifier à sa guise.

Une particularité des concours de la Renaissance, c'est que les architectes d'alors ne se bornaient pas, comme ceux d'aujourd'hui, à soumettre aux juges des dessins sur papier — plan, coupe et élévation, — mais exécutaient de véritables modèles en bois, formant une réduction exacte de l'édifice projeté.

Lors du concours institué en 1419, Brunellesco présenta même un modèle en maçonnerie. Ce système, qui était encore en honneur au temps de Michel-Ange, mettait en lumière infiniment mieux qu'un dessin, dans lequel le talent du dessinateur donne parfois le change sur la valeur de l'architecte, les mérites et les défauts d'une construction.



LA « LOGGIA DEL BIGALLO »[1] (PAGE 392).

Rien de plus dramatique que le récit des tribulations de Brunellesco tel qu'il s'offre à nous dans la biographie composée par son contemporain Manetti ainsi que dans celle que rédigea au siècle suivant Georges Vasari. Aujourd'hui, par une réaction facile à prévoir, la critique italienne et allemande s'évertue à démolir cet échafaudage, dans lequel, à coup sûr, l'imagination méridionale a tenu une certaine place. Mais les érudits contemporains, M. Nardini Mospignotti aussi bien que M. de Fabriczy, le dernier en date et le plus complet des biographes du grand architecte florentin, n'ont-ils pas à leur tour dépassé la mesure en essayant de réhabiliter aux dépens de Brunellesco son compétiteur Ghiberti, dont la collaboration si gênante lui fut imposée par ses trop méfiants concitoyens !

La vérité est que si Ghiberti avait, en tant qu'artiste, toutes les délicatesses imaginables, il ne brillait pas précisément, en tant qu'homme, par l'aménité du caractère. Il sacrifiait plus que de raison à l'ambition, à la vanité, à l'envie. Ses mémoires et les témoignages de ses contemporains s'accordent à nous montrer dans le grand sculpteur toutes sortes de petitesses humaines. Tantôt il proclame que l'on n'a pas élevé de son temps à Florence un seul monument important auquel il n'ait mis la main, comme si une ville qui possédait les Brunellesco, les Donatello, les Masaccio, n'eût pu à la rigueur se passer de lui. Tantôt, après s'être imposé comme collaborateur à Brunellesco, il contrarie ses projets de longues années

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

durant. En ce qui concerne ses capacités d'architecte, je ruinerai d'un mot la théorie de mes contradicteurs : dix édifices de premier ordre, que nous retrouverons au cours de nos excursions, proclament à Florence le génie de Brunellesco ; il est au contraire impossible de signaler, en dehors de sa participation plus ou moins hypothétique aux travaux de la cathédrale, une construction de quelque importance à inscrire à l'actif de Ghiberti.

Pendant cette lutte, qui lui prit le meilleur de ses forces et de sa vie, Brunellesco déploya tous les talents d'un diplomate consommé. Tantôt, pour déjouer les manœuvres de ses adversaires, il simulait la maladie, tantôt il se rendait précipitamment à Rome, persuadé qu'il ferait ainsi éclater au grand jour leur impuissance toutes les fois qu'ils étaient réduits à leurs seules ressources.

Il fallut bien des années pour que les hommes de bonne foi avouassent qu'aucun architecte ancien ou moderne ne l'égalait. Finalement les Florentins reconnurent avec quelle intelligence, comme le raconte Vasari, il avait calculé les escaliers, les ouvertures destinées à l'éclairage, les rampes et jusqu'aux moindres détails de la construction. Il avait même pensé à tout ce qui était nécessaire pour établir des échafaudages dans l'intérieur de la coupole, au cas où l'on voudrait plus tard l'orner de fresques ou de mosaïques. Il avait ménagé avec non moins d'art des conduits couverts et découverts pour l'écoulement des eaux, des évents pour la circulation de l'air, et pour que les tremblements de terre ne pussent pas nuire à l'édifice. On vit alors combien il avait profité des études faites à Rome. Lorsque l'on considérait le système de la coupe des pierres, de leur liaison et de l'équilibre des forces qui se combattaient sans s'accorder, on était en quelque sorte effrayé du génie du maître : il n'y avait rien de si difficile qu'il n'eût su rendre facile. Il imagina des machines formées de contrepoids et de roues, à l'aide desquelles un seul bœuf élevait des fardeaux que six paires de ces animaux eussent pu à peine remuer.

Le projet de Brunellesco une fois adopté — on a vu au prix de quelles luttes, — les travaux marchèrent régulièrement, mais sans célérité : commencée le 7 août 1420, la coupole fut achevée le 30 août 1436, ainsi au bout de seize ans seulement, alors que la coupole de Saint-Pierre de Rome fut menée à fin en un peu moins de deux ans. Il est vrai que les architectes de la basilique romaine bénéficièrent des expériences instituées un siècle et demi auparavant par Brunellesco.

La coupole achevée, il restait à construire la lanterne destinée à assurer par son poids la stabilité de cette calotte immense. Lors du concours (toujours la défiance florentine !) ouvert en 1436 pour la construction de cet appendice, qui forme à lui seul un monument, Brunellesco l'emporta, comme de raison, sur ses rivaux ; ce ne fut toutefois qu'en 1445 qu'eut lieu la pose de la première pierre. L'année suivante, le 15 avril 1446, mourait le grand architecte florentin, le plus grand des architectes modernes. Il n'eut pas la joie d'assister au couronnement de son œuvre (la lanterne ne fut terminée qu'en 1461) ; mais il savait du moins que le triomphe de ses idées était désormais assuré, et il pouvait se féliciter d'avoir, d'après la belle expression de son illustre disciple et émule Léon-Baptiste Alberti, « dressé dans les cieux un édifice assez grand et assez ample pour couvrir de son ombre tous les peuples de la Toscane ».

E. MÜNTZ.

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

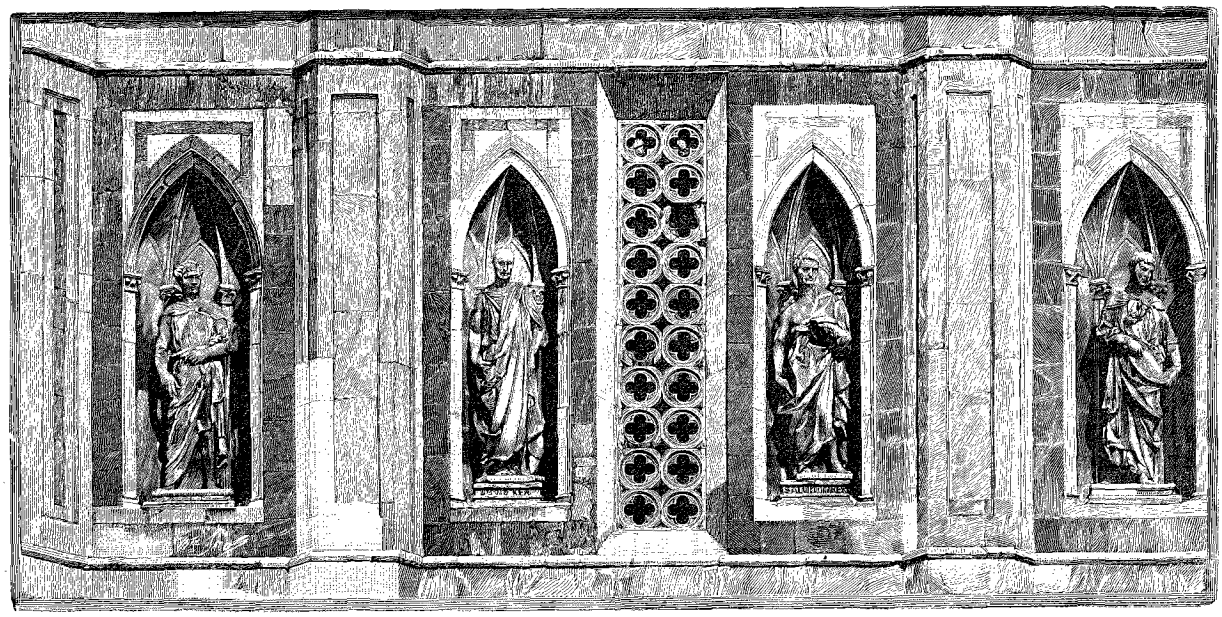
(*La suite à la prochaine livraison.*)



LE CHRIST EN MOSAÏQUE DU BAPTISTÈRE[1] (PAGE 391).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



DÉTAILS DU CAMPANILE[1] (STATUES DE DONATELLO).

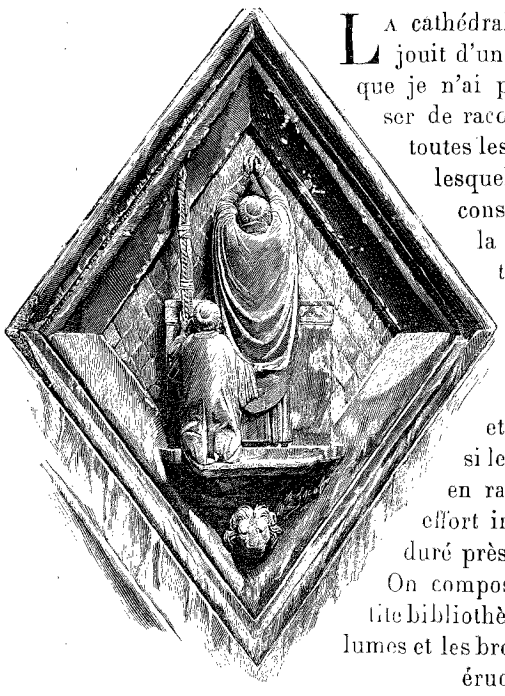
A TRAVERS LA TOSCANE[2],

PAR M. EUGÈNE MÜNTZ.

FLORENCE

XIV

La Cathédrale (*suite*). — Un peu d'esthétique.



« L'EUCHARISTIE » . SCULPTURE DU XIVe SIÈCLE (CAMPANILE), (PAGE 403).

La cathédrale de Florence jouit d'une telle célébrité que je n'ai pu me dispenser de raconter en détail toutes les péripéties par lesquelles a passé la construction. Mais, la part de l'histoire une fois faite, la critique a le devoir d'entrer en scène et de demander si les résultats sont en rapport avec cet effort immense, qui a duré près de six siècles. On composerait une petite bibliothèque avec les volumes et les brochures que les érudits et artistes florentins ou étrangers ont consacrés à l'histoire de la construction de Santa Maria del Fiore. Peu s'en est fallu — et pour ma part je regrette cette lacune — que l'on ne publiât *in extenso* les comptes des dépenses du XIIIe au XIXe siècle, ainsi qu'on l'a fait pour la cathédrale de Milan, dont les *Annali* remplissent quelque chose comme dix volumes in-quarto d'impression compacte. Les critiques les plus perspicaces se sont acharnés sur le problème; ils ont entassé Pélion sur Ossa. En réalité, le jeu ici vaut-il la chandelle? Parlez-nous à satiété des cathédrales de Pise ou de Sienne, dont j'ai eu naguère le plaisir d'analyser les merveilles à l'intention des lecteurs du *Tour du Monde*, ou encore de la cathédrale d'Orvieto, ou de la basilique de Saint-Marc de Venise. Rien de mieux. Mais faire un tel excès d'honneur à cet édifice hybride, mal venu dès le principe, avec sa façade postiche, qui s'appelle la cathédrale de Florence, cet édifice qui ne se sauve que par le luxe de l'ornementation, voilà qui passe la mesure. Sainte-Marie-des-Fleurs n'a à mes yeux qu'un mérite négatif : elle démontre éloquemment à quel point le style gothique, tel que l'avaient élaboré et développé les architectes de l'Ile-de-France, répugnait en réalité au tempérament des Italiens; ceux-ci n'y ont jamais vu qu'un prétexte à toutes les fantaisies

1. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

2. *Suite.* — *Voyez t. XLIII, p. 321 et 337; t. XLV, p. 257, 273, 289, 305 et 321; t. XLVI, p. 161, 177 et 193; t. LI, p. 305, 321 et 337; t. LXIII, p. 129, 145 et 161; t. LXIV, p. 129 et 145; t. LXVI, p. 369 et 385.*

3. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de l'ornementation; ils n'ont pas deviné quelle rigueur de déduction et en même temps quel imprévu comportait ce style si savamment raisonné.

On comprend que, au moment de battre en brèche une réputation aussi solidement établie que celle de la cathédrale de Florence, j'éprouve le besoin de me retrancher derrière des connaisseurs autorisés. Écoutons Renouvier, l'éminent archéologue et historien d'art de Montpellier : « Que de choses, déclare-t-il, il manque à la cathédrale de Florence dans les conditions de l'architecture chrétienne! Ses arcs sont déprimés, son ornementation pauvre et nue, son ensemble est vaste, élevé, mais sans cet élancement qui tient aux proportions générales. La hauteur de la nef est de 41 m. 90, pour une largeur de 16 m. 56. Les arches ont une ouverture de 16 m. 56 et les piliers un diamètre de 2 m. 60; en comparant ces mesures à celles d'un des beaux intérieurs gothiques de France, on se rend compte de leur manque d'effet : Amiens a une nef à peine plus élevée, 42 m. 24, mais sa largeur n'a que 12 m. 34, l'ouverture de ses arches 5 m. 19, et le diamètre de ses piliers 2 m. 08 ».

Mon regretté ami Alfred Darcel, le savant conservateur du musée de Cluny, n'a pas été moins affirmatif. « L'église, dit-il, qui a fait la réputation d'Arnolfo est conçue dans un style gothique hésitant. Tous les éléments sont empruntés à notre architecture du nord; mais Arnolfo n'a pas su s'en servir. D'abord, il n'a pas osé élever les voûtes de sa nef, ce qui lui a permis de supprimer contreforts et arcs-boutants; mais, au-dessus des arcs qui la séparent des bas-côtés, il n'a trouvé de place que pour des oculi, afin de l'éclairer; enfin, dans les larges travées — aussi larges que hautes, semble-t-il — il n'a pu percer que de hautes et étroites fenêtres ogivales. De telle sorte que l'église est sombre, même par le beau soleil. Les supports des arcs de la nef sont de simples piliers à angles abattus que couronne un haut chapiteau à trois rangs de feuilles entablées sans saillie. Ils traversent pour ainsi dire ce chapiteau, pour en rencontrer un second au-dessous d'une galerie en encorbellement qui règne à la naissance des nervures de la voûte, et sont, de plus, coupés, entre deux, par deux rangs de moulures. Les architectes italiens, on le voit, se résignaient avec peine à accuser les lignes verticales du système de construction qu'ils nous empruntaient. Le chevet et les transepts sont divisés chacun en cinq chapelles rayonnantes, mais à l'intérieur seulement. Leurs séparations sont enveloppées par le mur polygonal extérieur, de telle sorte que les jeux de lignes que forment toutes les chapelles isolées les unes des autres, comme au chevet de l'église Saint-Ouen par exemple, sont complètement perdus et qu'il est impossible d'éclairer latéralement ces chapelles. »

Un témoignage encore pour faire à cet égard la conviction dans l'esprit du lecteur : Dans son récent volume sur Florence, mon infatigable confrère en voyages, M. Paul Joanne, déclare que « l'intérieur nu de ce vaste vaisseau, sans proportions élégantes, parle peu à l'imagination, et que la vue est attristée par le ton gris argileux et l'aspect froid des piliers et des nervures ogivales[1] ».

En un mot — et il n'est pas un juge impartial qui contestera désormais cette vérité — : la cathédrale de Florence s'impose, non par la vigueur ou la majesté de son architecture, mais uniquement par le luxe de sa décoration.

XV

La Cathédrale (suite). — La Façade.

Avant d'aborder la description de ce vaste monument et de l'incomparable série de sculptures des XIVe, XVe et XVIe siècles qu'il abrite, je dois retracer les vicissitudes par lesquelles a passé la façade : les péripéties qu'a traversées cette partie de l'édifice sont plus longues encore, sinon plus émouvantes, que celles de la construction de la nef et de la coupole.

C'est un thème développé à satiété que l'absence de façades dans l'immense majorité des églises de la Toscane : les héritiers des Étrusques, quelque avisés qu'ils fussent, avaient pour règle de finir par où l'on commence d'ordinaire. Qu'arriva-t-il? C'est que dans l'intervalle le goût avait changé, et plus souvent encore la dévotion. Les nefs une fois voûtées tant bien que mal, l'abside fermée, le sol recouvert d'un pavement plus ou moins luxueux, qu'importait que la façade disparût ou non sous une forêt de statues, sous un scintillement d'incrustations! Les offices pouvaient être célébrés en toute sécurité; il n'en fallait pas plus. Des siècles durant — pour Sainte-Marie-des-Fleurs, l'intervalle se chiffre par plus de quatre cents ans! — les fidèles entraient, résignés, par les portes pratiquées dans ce mur épannelé, revêtu d'un simple crépi. Si Santa Maria Novella a dû attendre sa façade jusqu'au XVe siècle, où un simple particulier, un Ruccellai, eut l'idée généreuse de la faire édifier à ses frais, si Santa Croce n'a été pourvue de la sienne qu'en 1863[2], Santa Maria del Fiore a dû attendre jusqu'en 1887 l'appendice qui, de ce côté-ci des monts, passe pour le complément indispensable de tout sanctuaire. Mais il y a une église florentine encore plus mal partagée : c'est San Lorenzo, la paroisse des Médicis. Dieu sait cependant si les projets de façade lui ont manqué depuis le concours ouvert en 1516 par le pape Léon X! Au fond, cela vaut mieux ainsi : du moment où les façades ne devaient pas prendre naissance en même temps que le corps de l'Église, autant les laisser à l'état de mur dépourvu d'ornement! Les Milanais ne se croient-ils pas tenus aujourd'hui de démolir, pour la remplacer par une façade gothique, la façade Renaissance dont le XVIe siècle a gratifié leur cathédrale! Au risque de prolonger outre mesure cette discussion, j'ajouterai qu'en ce qui concerne Milan, les

1. *Florence*. Hachette, 1893.

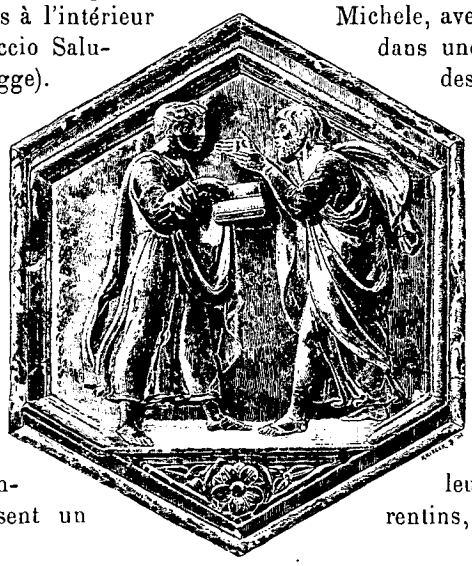
2. Et encore fut-ce un étranger, l'Anglais Sloane, qui donna le demi-million nécessaire à la construction.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

sectateurs à outrance de Viollet-le-Duc, qui tentent de restituer à n'importe quel monument son caractère primitif, dussent-ils le démolir à moitié, me semblent faire fausse route. Une cathédrale telle que la leur ne constitue pas seulement une œuvre d'art, elle forme en même temps une page d'histoire : respectons la marque que chaque génération y a mise; ne sacrifions pas l'intérêt historique avec la légèreté qui caractérise tant d'architectes de nos jours.

L'histoire de la façade primitive de la cathédrale de Florence — pour en revenir à elle — est des plus obscures : on ne sait même pas si le mur actuel correspond ou non au mur construit par Arnolfo. Mais ce qui est certain, c'est que cette façade, quoique inachevée, avait pour ornement d'innombrables statues, depuis celles des maîtres du XIVe siècle jusqu'à celles de Donatello (aujourd'hui exposées à l'intérieur de la cathédrale, à savoir : Coluccio Salutati, Gianozzo Manetti et le Pogge).

Les statues dont les artistes du XIVe siècle ont garni — on n'ose dire enrichi — le Campanile nous ont fait toucher au doigt la décadence, l'abaissement de la sculpture florentine après André de Pise. Les statues sculptées vers la même époque pour la façade n'ont pas droit à plus d'estime. Quoique séparées depuis longtemps de l'édifice auquel elles étaient destinées, ces productions doivent être mentionnées ici; elles nous fournissent un nouveau témoignage d'une dégénérescence que rien ne faisait prévoir après les conquêtes réalisées par ces trois grands initiateurs : Nicolas de Pise, Jean de Pise et André de Pise.



« LA PHILOSOPHIE »[1], PAR LUCA DELLA ROBBIA (CAMPANILE).

Celles de ces statues qui sont venues jusqu'à nous (quatre ont été installées près de la Porta Romana, d'autres sont entrées au musée du Louvre avec la collection Campana) ne représentent ni des philosophes ni des poètes antiques, comme on l'a cru (les têtes sont rapportées), mais bien des prophètes ou des apôtres, ainsi que la démonstration en a été faite par M. Louis Courajod, le savant conservateur du musée du Louvre. M. Courajod, avec qui je suis heureux de me trouver d'accord, sur ce point spécial du moins, ajoute que ces statues sont « d'horribles magots ».

On attribue d'ordinaire à André de Pise, sur la foi de Vasari (M. Cavallucci ne se prononce pas), une autre statue de la façade, celle du pape Boniface VIII, exposée dans les « Orti Oricellari », les jardins Ruccellai. Mais cet ouvrage, ainsi que j'ai pu m'en convaincre *de visu*, est d'une facture trop raide, trop maigre et trop plate pour provenir de la main d'un maître aussi éminent. En voici un rapide croquis : Le pape est assis; il lève la droite (la gauche est brisée). L'inscription BONIFATIVS P. P. VIII nous apprend quel est le personnage représenté. Les deux apôtres qui tiennent compagnie au fougueux pontife — saint Pierre[1] et saint Paul — ont des têtes rapportées. Leurs draperies, de style gothique, sont assez bonnes. Les deux anges ont également des têtes rapportées; celle de l'ange de gauche paraît même antique, c'est-à-dire romaine; mais leurs draperies sont d'une pauvreté insigne.

Il serait injuste de laisser le lecteur sur cette impression. A Florence même, Orcagna sculptait en plein XIVe siècle son admirable tabernacle d'Or San Michele, avec lequel nous ferons connaissance dans une prochaine livraison, tandis que des sculpteurs anonymes — des Siennois, selon toute vraisemblance — enrichissaient la façade de la cathédrale d'Orvieto de ce chef-d'œuvre qui s'appelle *le Jugement dernier*.

Après cette digression nécessaire, je reprends l'historique — j'allais dire l'odyssée — de la construction de la façade.

En 1490 Laurent le Magnifique ouvrit un concours (c'était leur cheval de bataille, à ces Florentins, si grands raisonneurs et si caustiques !) pour donner à Santa Maria del Fiore le supplément de décoration qui lui faisait défaut. Lui-même, le diplomate avisé entre tous, le poète inspiré, le connaisseur émérite, ne dédaigna pas d'entrer en lice : son projet fut soumis au ballottage tout comme ceux de ses émules, les simples maîtres d'œuvre. Il arriva de ce concours ce qui devait arriver : les tâtonnements de la commission arrêtèrent net l'élan populaire. Quelque vingt ans plus tard, un autre Médicis, le propre fils du Magnifique, le pape Léon X, au moment de faire son entrée triomphale dans sa ville natale, dont jadis il s'était enfui déguisé à la suite d'une émeute, donna l'ordre de masquer ce mur immense qui déshonorait le plus bel ensemble de la ville. Sculptures et peintures, marbres et trompe-l'œil, rien ne fut épargné pour obtenir ce superbe résultat : composer une façade en forme d'arc de triomphe, avec des statues de prophètes dans les niches, et des bas-reliefs représentant des scènes de l'Ancien Testament !

En 1587, l'ancienne façade fut définitivement dé-

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.* — Nos quatre gravures : *la Sculpture*, de Luca della Robbia (p. 416), *l'Eucharistie*, une *Sibylle* et *la Philosophie*, de Luca della Robbia, nous font toucher au doigt les évolutions de la sculpture florentine depuis 1340 environ jusqu'à 1440.

1. La statue de saint Pierre est l'œuvre de Francesco de Neri, surnommé il Pellajo, qui la sculpta en 1362 (Cavallucci, *Santa Maria del Fiore*, p. 125).

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

molie et les statues dispersées. Mais tous les projets de reconstruction formés, soit par le XVIe, soit par le XVIIe siècle, avortèrent sans exception aucune. A un moment donné, la décoration de cet immense mur ne se composait plus que de fresques simulant des ordres d'architecture!

Il était réservé au XIXe siècle de compléter sur ce point l'œuvre d'Arnolfo et de Talenti : les travaux, repris en 1860 à l'aide de souscriptions particulières, furent menés à fin en 1887, et Santa Maria del Fiore s'enorgueillit aujourd'hui d'un décor très riche (bien que la dépense n'ait pas atteint un million de francs). La nouvelle façade, composée par l'habile architecte florentin Emilio de Fabris († 1875), s'harmonise convenablement avec le reste de l'édifice, quoique trois frontons triangulaires répondant aux trois nefs, et flanqués de clochetons, comme à la cathédrale d'Orvieto, eussent certainement produit plus d'effet que le fronton unique adopté par de Fabris.

XVI

La Cathédrale (suite). — Incrustations et Sculptures. — Les Précurseurs de Donatello.

Nous avons fait — on l'a vu — la part de la critique. Le moment est venu de rendre hommage aux beautés de détail qui attirent en pèlerinage à Santa Maria del Fiore tous les amis de l'art.

En faisant le tour de cet immense polygone, plus d'une surprise — et des plus agréables — nous attend. C'est d'abord l'élégance et la variété des incrustations, qui sont composées de plaques de marbre blanc de Carrare, de marbre vert de Prato et de marbre rouge de la Maremme. Les Italiens ont de tout temps excellé dans les diverses branches de la mosaïque : à Santa Maria del Fiore, ils se sont surpassés. Quel dommage que ces marqueteries ne résistent pas plus longtemps à l'action de l'atmosphère! A chaque instant il faut les renouveler, et ce n'est pas trop d'un atelier permanent pour rapiécer cette vaste robe de marbre[1].

Quoique le parti pris général adopté pour l'extérieur de Santa Maria del Fiore soit l'ornementation plane, on a associé à cette dernière, par places, l'ornementation en relief. Prenons la première porte latérale nord : la mosaïque et la sculpture s'y marient avec un art parfait, malgré la sévérité relative du style; les chambranles sont flanqués de colonnettes torses, dont le bas est comme protégé par des lions ou des lionnes, l'un tenant entre ses griffes un enfant nu, l'autre surveillant sa progéniture. Dans la lunette, une sculpture terriblement archaïque, une Vierge entre deux anges.

La seconde porte, du même côté, la *Porta della Mandorla*[1], est plus riche encore : ce ne sont qu'assises de vert de Prato, colonnettes torses, incrustées de marbres noirs, pilastres disparaissant sous les sculptures, incrustations simulant des lustres, têtes de lions en bronze, statuettes d'apôtres sous des dais, statues à la base et au sommet des pinacles. Et enfin, pour garnir ce cadre éblouissant, une mosaïque en cubes de verre, à fond d'or, une *Annonciation*, exécutée à la fin du XVe siècle par les Ghirlandajo. Je dirai tout de suite qu'autant que l'on peut juger de cette composition dans son état actuel (elle a été fortement retouchée), elle manque de parti pris; l'or y est prodigué sans nécessité dans les vêtements.

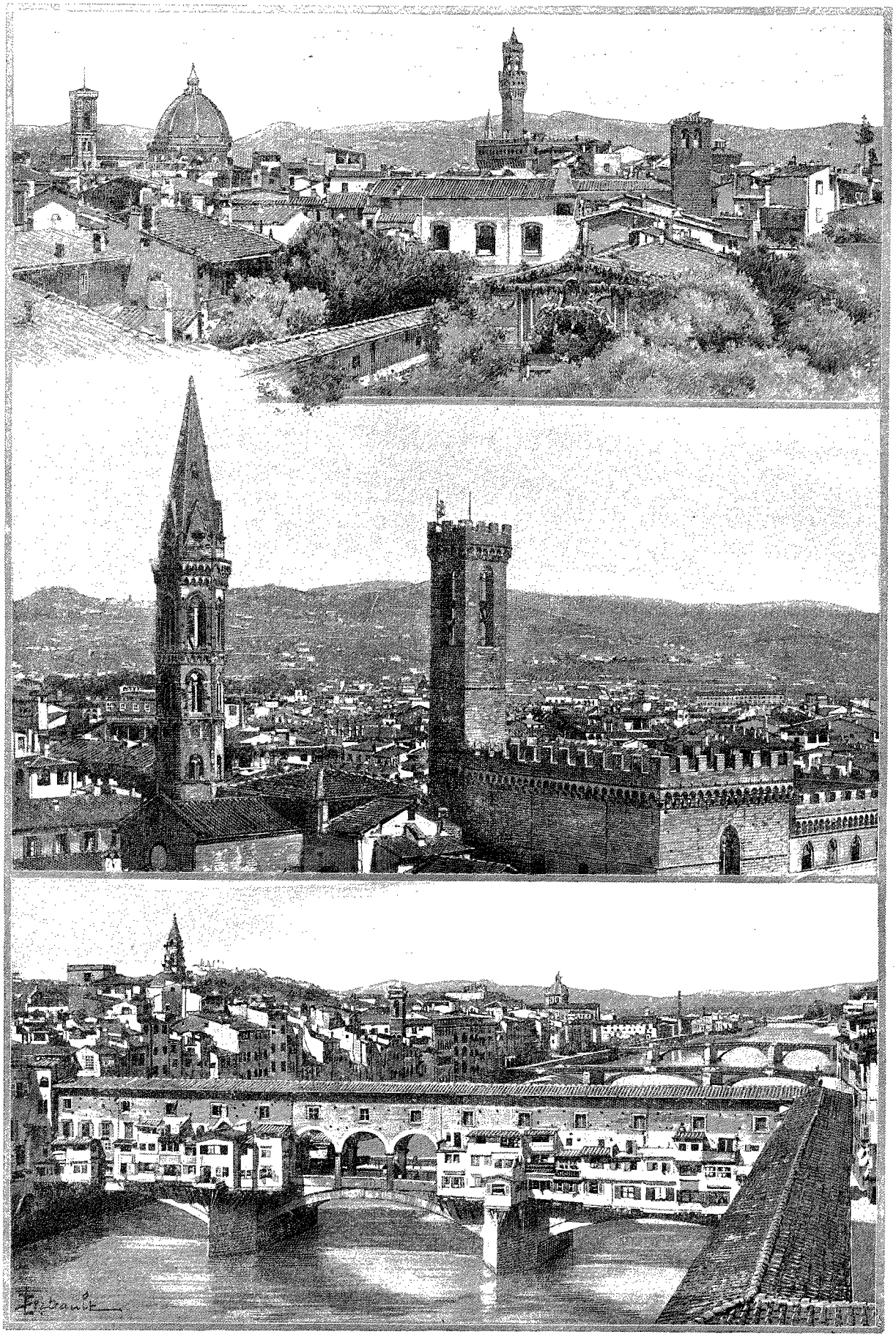
Le privilège des fondations collectives qui, telles que la cathédrale de Florence, exigent le concours de quelque vingt-cinq ou trente générations, c'est de nous faire assister aux victoires aussi bien qu'aux défaites. Il est rare qu'au cours d'une si longue odyssée, elles n'offrent pas, si ce n'est aux vaincus, du moins à leurs descendants, l'occasion de la revanche. C'est ainsi qu'à Santa Maria del Fiore, sans même franchir le seuil du sanctuaire, nous avons le plaisir de découvrir, à côté des informes essais laissés par les successeurs d'André de Pise, la première manifestation d'un art nouveau, d'un art plein de fraîcheur, de sève et de vie. Les montants, voussures et pinacles des portes latérales, tel est le domaine dans lequel les novateurs tentèrent, à la fin du XIVe et au début du XVe siècle, un effort qui, pour le coup, fut décisif. Cette fois d'ailleurs, comme un siècle auparavant, le signal de la révolution fut donné par un étranger, non par un Florentin. La sculpture toscane devait aux Pisans sa première impulsion : ce fut à un ultramontain (par rapport à l'Italie), à un Flamand ou à un Allemand, qu'elle fut redevable de l'évolution qui aboutit, après un contact des plus rapides, aux triomphes de Ghiberti et de Donatello.

De cet hôte mystérieux, nous ne savons qu'une chose, c'est qu'il s'appelait Pietro di Giovanni, Pierre fils de Jean, ou Pietro Tedesco, Pierre l'Allemand. Il me suffira de rappeler que, de 1386 à 1402, Pierre exécuta la décoration de la seconde porte sud de la cathédrale. Malgré le titre pompeux de *Précurseur de Donatello* qu'on lui a décerné, malgré ce qu'il pouvait y avoir de fécond dans son enseignement, sachons nous garder de toute illusion. L'artiste flamand ou allemand n'était pas un aigle, il s'en faut; inspiration lourde et main peu exercée, il n'avait pour lui que son esprit d'initiative. S'il pesa à ce point sur la sculpture florentine, ce ne fut pas en raison de son talent, mais en raison de ses origines; je veux dire en

1. Dès le XVIe siècle, Montaigne, qui visita Florence en 1580-1581, constatait ces altérations : « Le landemein M. de Montaigne monta le premier au haut du Dôme, où il se voit une boule d'airain doré, qui semble d'embas de la grandur d'une bale, et quand on y est, elle se treuve capable de quarante homes. Il vit là que le marbre de quoy cete église est encreutée, mesme le noir, comance déja en beaucoup de lieus à se démantir, et se font à la gelée et au soleil, mesme le noir; car cet ouvrage est tout diversifié et labouré, ce qui lui fit creindre que ce marbre ne fût pas fort naturel. »

1. Ce nom lui vient de la gloire, en forme d'amande (*mandorla*), dans laquelle est placée la Vierge sculptée au-dessus de la porte.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



PANORAMAS DE FLORENCE (LA CATHÉDRALE ET LE PALAIS-VIEUX. — LE CLOCHER DE LA « BADIA » ET LE BARGELLO. — LE PONT-VIEUX).
DESSIN DE BERTEAULT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

tant que représentant de ce style gothique qui depuis un siècle pénétrait en Italie par tant de ramifications.

La porte latérale du nord ou *Porta della Mandorla*, dont nous avons donné tout à l'heure un léger croquis, nous initie à la fois aux tentatives de Niccolò di Piero Lamberti d'Arezzo et à ceux de Nanni di Banco. Il y a un abîme entre la distinction de ces maîtres et la rudesse de Pietro di Giovanni.

Plusieurs des figurines nues de Lamberti sont déjà tellement avancées qu'il est impossible de les croire antérieures à Donatello; elles offrent autant de pureté que l'*Isaac* de Ghiberti : tel est l'homme nu, une chlamyde jetée sur l'épaule gauche. Quant au haut-relief de Nanni di Banco, la Madonna della Centola (la Vierge remettant sa ceinture à saint Thomas), il respire une fraîcheur et une grâce incomparables : trop tôt le naturalisme, souvent brutal, de Donatello substitua la recherche du caractère à celle de la beauté, qui s'incarne à un si haut degré dans les œuvres de Nanni. Sur la porte même de la Mandorla, deux statuettes de *Prophètes*, exécutées entre 1406 et 1408, nous initient aux premiers efforts de Donatello.



LA SIBYLLE TIBURTINE [1] (CAMPANILE). (PAGE 403).

L'une d'elles révèle, d'après M. Schmarsow, l'influence de Niccolò di Piero, l'autre celle de Ghiberti, c'est-à-dire de deux artistes qui procèdent en droite ligne du style gothique, ce style qui fut aussi la source principale où Donatello, jeune, puisa ses inspirations. Ai-je besoin d'ajouter, après cette constatation, que l'arrangement des draperies y conserve quelque chose de conventionnel et de raide?

XVII

La Cathédrale (suite). — L'Intérieur. — Ghiberti, Donatello, della Robbia et Michel-Ange.

Pas plus à l'intérieur qu'à l'extérieur, Santa Maria del Fiore ne produit l'impression d'infini propre à tant de cathédrales gothiques : on n'y trouve ni variété de combinaisons (voûtes plus petites répondant aux voûtes principales, puis subdivisées à leur tour en voûtes encore plus petites), ni jeux de lumière. Rien de plus disgracieux ni de plus plat que ces piliers en pierre grise, avec leur double étage de pilastres : ce n'est plus du gothique et ce n'est pas encore de la Renaissance. Dans le vaisseau, très vaste et très clair, tout est de plain-pied; les bas-côtés se relient à la nef principale de manière à ne former avec elle qu'une sorte de halle, où la vue est bornée par le mur droit, uni, nu, couvert d'un horrible badigeon jaune, sans chapelles latérales, sans niches, sans rien qui donne de la profondeur, du clair-obscur, du mystère. L'absence de chaises et d'autres meubles, sauf dans un coin et dans le chœur, où règnent des stalles modernes, en bois peint, d'un goût déplorable, ajoute encore à la nudité.

Il n'est pas jusqu'au pavement, commencé sur les dessins de Baccio d'Agnolo, l'habile architecte du XVIe siècle, continué sur ceux de son fils Giuliano, qui n'attriste la vue : ce ne sont que grands dessins vides — rectangles, octogones, etc., — en marbre blanc et gris, rouge par endroits. Comment, dans ce pays de la couleur, a-t-on pu adopter un tel parti pris de monochromie!

Sur un fond aussi terne, il n'est objet qui ne perde de son éclat. Placez à Santa Maria del Fiore dix fois plus de sculptures qu'elle n'en contient actuellement, elle paraîtra toujours vide. Ne dirait-on pas que, comme à Saint-Pierre de Rome, l'architecte a voulu uniquement agir par l'ensemble?

Seule la coupole, avec ses huit oculi gigantesques garnis de vitraux, frappe et par ses dimensions et par sa hardiesse.

Et cependant, gardons-nous de l'oublier, les chefs-d'œuvre qui garnissent Santa Maria del Fiore feraient la gloire de dix cathédrales et de dix grandes cités. Les productions de la sculpture y sont hors de pair : c'est par elles que je commencerai, comme de droit, cette rapide inspection.

Le président de Brosses, malgré les innombrables hérésies dont il s'est rendu coupable en matière d'art, a entrevu cette loi, qu'à Florence la sculpture est supérieure à la peinture :

« Le Vasari, dit-il, a beau donner de l'encensoir à son pays sur cet article, si c'est pour se faire valoir lui-même, il devrait cacher ses tableaux, qui ne sont pas fort au-dessus du médiocre. En un mot, ce qu'il y a de plus curieux ici en ce genre, c'est d'y voir les premiers monuments de l'art qu'ont fabriqués Cimabue, les Giotto, Gaddo Gaddi, Lippi, etc., très méchants ouvrages pour la plupart, mais qui servent cependant à faire voir comment le talent s'est développé et perfectionné peu à peu. Mais si la peinture est faible ici, en récompense la sculpture y triomphe; c'est la ville des statues par excellence. »

Dès le XIVe siècle, le besoin de creuser la forme jusqu'à la limite de l'invraisemblable, et, d'un autre côté, la recherche de la couleur, de l'éclat, avaient

1 *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

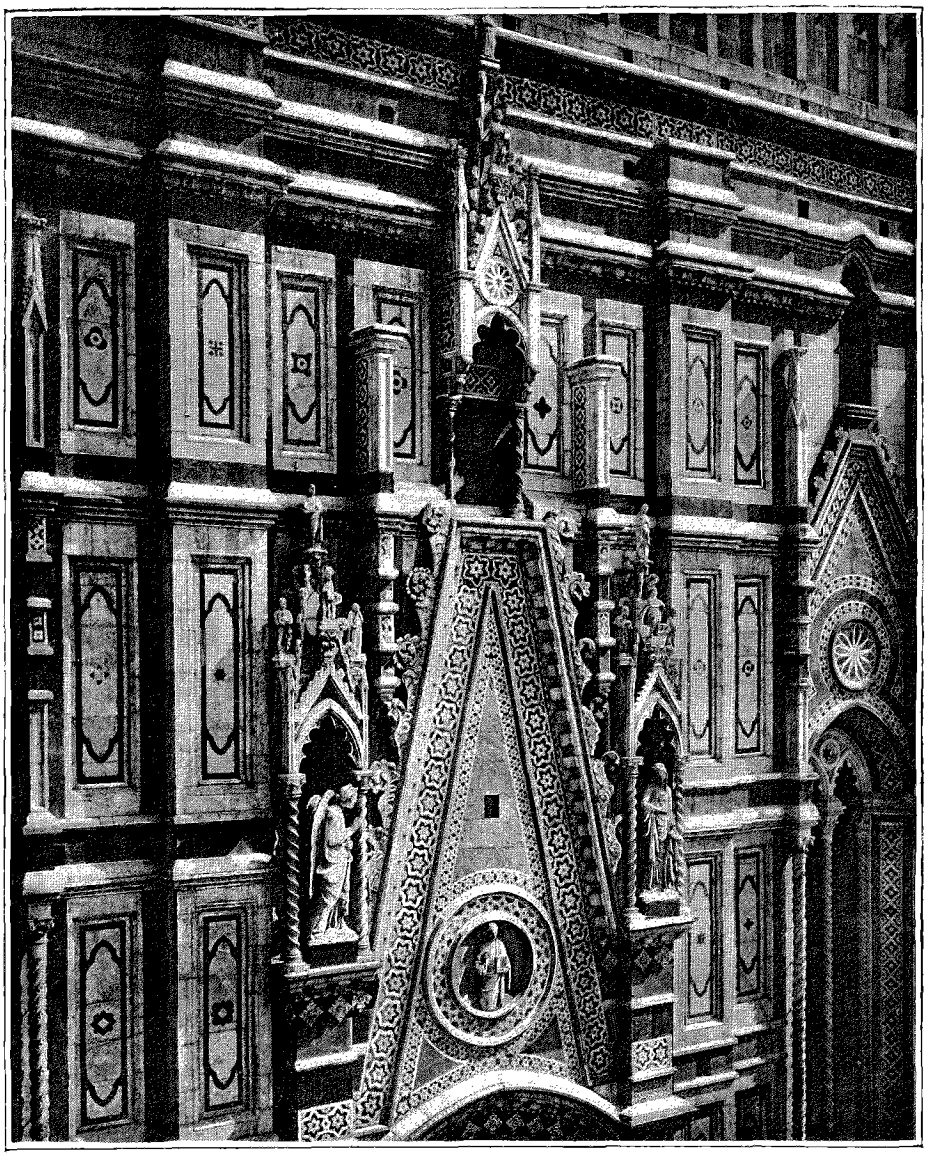
atteint à leurs dernières limites. On proscrivait — à la lettre — les surfaces planes ; on ne se plaisait qu'aux angles rentrants et aux saillies. L'œil ne savait où se reposer dans ce dédale de niches et de reliefs. L'expression de la vie, aux yeux de ces artistes inquiets du XIVe siècle, résidait dans la variété des formes.

Le bénitier de la cathédrale, dont on a longtemps attribué le dessin à Giotto, mais qui appartient en réalité à l'École de Pise, fournit un exemple mémorable de ces combinaisons et de ces alternances de lignes. On en jugera par notre gravure.

Autant le bénitier a de légèreté, autant il y a de lourdeur dans le mausolée de l'évêque Antonio d'Orso († 1336), sculpté par Tino da Camaino, le compatriote et le disciple d'André de Pise. Ce monument se compose d'une statue assise sur un sarcophage, qui repose sur trois lions, auxquels une double arcade à console sert de support. Rien ici qui rappelle ni la vigueur, ni même la netteté de la statuaire française contemporaine.

Franchissons un siècle : dans l'histoire d'un monument tel que Santa Maria del Fiore, c'est comme qui dirait un lustre, et étudions la châsse en bronze qui renferme les cendres de saint Zanobi, le premier évêque de Florence : nous voilà en pleine Renaissance et devant une des créations les plus pures de Ghiberti. Dans l'essaim d'anges soutenant la guirlande qui encadre l'inscription, l'artiste a déployé une pureté, une harmonie, une suavité, qui rappellent les meilleurs modèles de la Grèce; mais il est resté l'homme de son temps par l'émotion et la fraîcheur. Les autres bas-reliefs renferment de délicieux tableaux de genre.

Telle est, à la cathédrale d'abord, à Florence ensuite, la masse des chefs-d'œuvre qui sollicitent l'attention, que le lecteur m'excusera de glisser sur celles de ces pages que j'ai déjà eu l'occasion d'apprécier ailleurs, sauf à réserver la place ainsi gagnée en faveur de celles que j'ai le plaisir de lui présenter pour la première fois. Il me permettra donc de me borner a une mention, à une simple mention, pour les ouvrages



FRONTON DE LA PORTE DE LA « MANDORLA »[1] (PAGE 404).

du chef de la primitive École florentine, le grand Donatello. S'il veut bien se reporter à mon *Histoire de l'art pendant la Renaissance*, il y trouvera la description du *Saint Jean assis* (1408-1415), qui a servi de prototype au *Moïse* de Michel-Ange, celle du *Pogge*, enfin de la fameuse *Ronde d'Enfants*, sculptée, de 1343 à 1440, pour la tribune des orgues.

Génie véhément, fébrile, avec une tendance à l'improvisation, Donatello a malheureusement trop souvent négligé de donner à ses ouvrages le fini qui distingue

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ceux de Ghiberti; il a laissé subsister beaucoup de duretés et d'hiatus dans ses plus belles pages. Lorsque la composition ne venait pas d'un jet, il s'en fatiguait rapidement et parfois abandonnait sans scrupule l'ouvrage à peine ébauché.

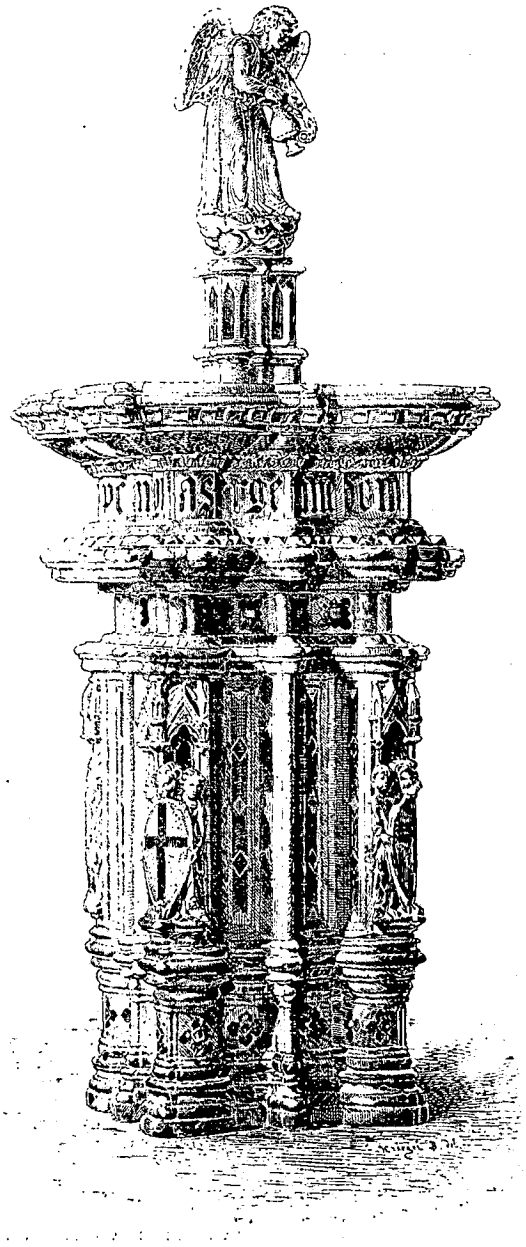
Autour de ce novateur fougueux se groupent ses disciples, et tout d'abord le talent si pur qui s'appelle Nanni di Banco. Son *Saint Luc assis* (1408-1415) a mérité d'être attribué à Donatello lui-même, tant il a d'ampleur et de beauté.

Le sculpteur qui dans l'ordre chronologique fait suite à Donatello, Luca della Robbia, ne doit pas seulement sa célébrité à l'invention ou au perfectionnement des terres cuites vernissées : il a en même temps droit à toute notre estime par ses sculptures en marbre, des hauts-reliefs principalement, si purs, si recueillies, d'un charme si pénétrant!

A Santa Maria del Fiore, Luca est représenté par les bas-reliefs en marbre de la tribune des orgues (formant le pendant de ceux de Donatello), par les portes de bronze d'une des sacristies, exécutées en collaboration avec Michelozzo et Maso di Bartolommeo, puis par deux hauts-reliefs en terre cuite vernissée, incrustés dans les tympans des deux sacristies : la *Résurrection du Christ* et l'*Ascension du Christ* (1446-1450).

Quelques dates pour fixer la chronologie de la carrière de ce maître éminent : né en 1400, Luca recevait en 1431 la commande des bas-reliefs destinés à la tribune des chanteurs de la cathédrale (terminés vers 1440), et en 1437 celle des bas-reliefs destinés au Campanile. En 1443, il est pour la première fois fait mention de ses sculptures en terre cuite vernissée. De 1446 à 1474, il travailla aux portes de bronze d'une des sacristies de la cathédrale. Il mourut le 22 février 1482.

Autant Donatello a mis de fougue dans sa *Ronde d'enfants*, autant Luca a sacrifié à la sagesse, à la modération, au rythme. Ce n'est pas qu'il ne sache s'animer, mais jamais il n'entend sortir des limites que le cadre architectural lui impose. En tant qu'observation et en tant que rendu, certains de ses groupes sont des prodiges. Les contemporains déjà y admirèrent — c'est Vasari qui l'affirme — le gonflement de la gorge de ceux qui chantent, le battement des mains de ceux qui lisent la musique par-dessus l'épaule de chanteurs plus petits.



BÉNITIER GOTHIQUE DE LA CATHÉDRALE DE FLORENCE[1] (PAGE 407).

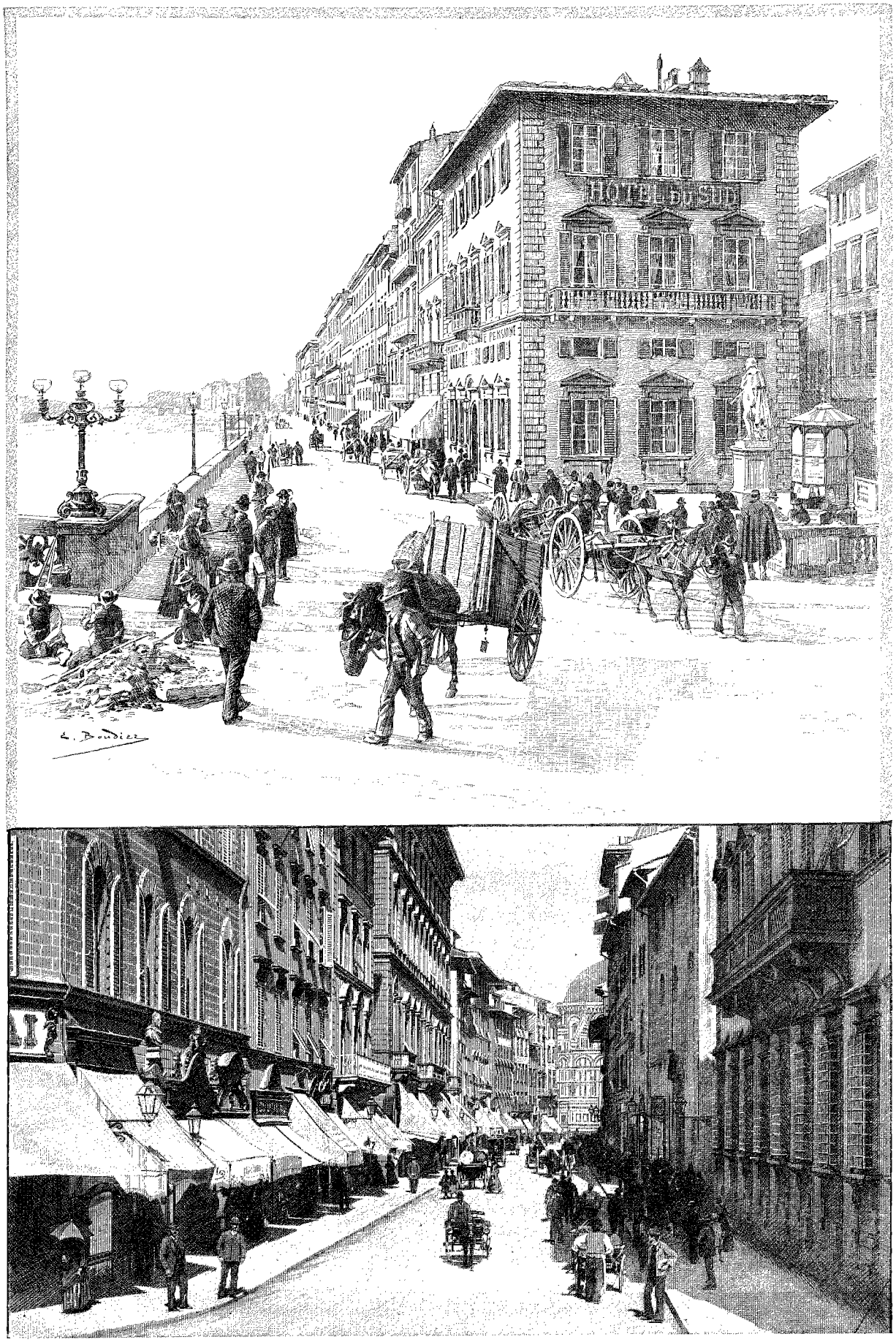
Comme ces chanteurs, ces joueurs ou joueuses de mandoline, de cithare, d'orgue, sont bien à leur rôle! L'auteur a étudié sur le vif les différents aspects que l'émission du son fait revêtir à la physionomie : rien qu'à regarder tel ou tel des exécutants, on voit que l'un — le plus âgé — a une voix de baryton, et les autres des voix de soprano. Il faut rapprocher ce morceau de la fameuse peinture des van Eyck, au musée de Berlin : le talent d'observation n'y est pas moindre.

Et que de motifs charmants, pleins de fraîcheur et de piquant! Les chanteurs qui lisent par-dessus l'épaule les uns des autres, l'un, la main appuyée sur l'épaule de celui qui le précède, un second suivant du doigt les notes sur le cahier de musique, et le maître de chant qui, de la main levée, modère l'ardeur des plus jeunes!

Remarquons que dans cette scène les costumes sont franchement antiques : tuniques courtes ou longues, chlamydes nouées sur l'épaule, parfois des brodequins. Ailleurs vous trouvez, comme chez Donatello, des sortes de chemisettes, laissant les bras nus et formant sur la cuisse une échancrure fermée par un bouton. Ces imitations ne sont d'ailleurs chez les della Robbia qu'un accident, une exception. A une époque où les artistes florentins, même les plus timides, subissaient la fascination de l'antiquité, les della Robbia s'efforcèrent de montrer qu'il était possible de créer un style ample, souple, harmonieux, sans copier les modèles grecs ou

1 *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LUNG' ARNO NUOVO ET VIA DE' CERRETANI. — DESSIN DE BOUDIER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

romains, comme aussi d'ailleurs sans devenir tributaires du moyen âge. Ne consultant que leur inspiration personnelle, ils surent s'élever au style.

Si dans les *Chanteurs* la scène est groupée par échelons, dans les *Joueurs de tambourin* elle est disposée en forme d'hémicycle; de chaque côté trois enfants en retraite les uns sur les autres, au centre un de leurs compagnons qui semble diriger l'orchestre. L'ordonnance de cette composition est parfaite et montre à quel artiste supérieur nous avons affaire. Elle nous rappelle également que jamais les della Robbia ne sacrifièrent au bas-relief pittoresque mis à la mode par Ghiberti.

Aux cinq groupes, si recueillis, des *Chanteurs* et des *Chanteuses*, des *Joueurs d'orgues* et des *Joueurs de tambourin*, Luca della Robbia a opposé cinq groupes d'un mouvement admirable, mais d'un mouvement rythmé, retenu dans les limites de la décoration. Ce sont : les *Joueurs de trompette*, les *Joueurs et Joueuses de cithare*, les *Joueurs de cymbales*, enfin les *Danseurs*.

Je ne crains pas d'affirmer que la gymnastique du mouvement et de l'ordonnance n'a jamais été poussée plus loin.

Cette suite célèbre suffirait à prouver que Luca della Robbia était un sculpteur de race, digne de se mesurer avec les plus grands, le vrai émule de Ghiberti et de Donatello.

Il eût été préférable pour la gloire de della Robbia que sa collaboration à la décoration de la cathédrale se fût bornée à la tribune des orgues : il n'aurait été représenté dans le sanctuaire que par un chef-d'œuvre. Malheureusement pour lui et pour nous, il sollicita et obtint la commande des portes de bronze d'une des sacristies (avec les figures des Évangélistes, des Docteurs de l'Église, etc.), et dans ce travail, sur lequel il s'acharna près de trente années durant, il montra la même lourdeur que dans les bas-reliefs du Campanile, au lieu de manifester la grâce et la pureté qui éclatent dans le reste de son œuvre. Ses portes constituent en effet une imitation — bien imparfaite — de celles de Ghiberti; elles offrent notamment le motif des têtes en haut-relief se détachant sur les compartiments. Mais les plis des draperies forment une ligne trop régulière et trop longue, les types n'ont ni la finesse, ni la distinction de ceux de Ghiberti, l'ensemble, rond et veule, n'a pas été assez fouillé. En un mot, pour triompher des difficultés inhérentes à un ouvrage en bronze, il eût fallu la pratique de l'orfèvrerie, telle que l'avaient Ghiberti et Donatello. Or della Robbia fut un statuaire de race, jamais autre chose.

Mais la tentation est trop grande : laissons là un instant l'ordre chronologique et della Robbia et pénétrons dans cette sacristie dont il s'est borné à décorer l'extérieur : les marqueteries qui couvrent les parois sont du style le plus sobre et le plus élégant (elles dessinent, entre autres motifs, des vases de fleurs), et les statues, également en bois, qui les surmontent — des génies nus tenant des festons,— en relèvent encore l'élégance. Aussi bien avons-nous affaire à un ouvrage de Giuliano da Majano, l'habile architecte et incrustateur florentin du XVe siècle. La sculpture en marbre n'est pas moins bien partagée. Une des fontaines a pour auteur Mino de Fiesole; c'est peut-être la plus parfaite au point de vue du style, mais je lui préfère l'autre, sculptée par un élève de Donatello, Buggiano, tant le motif en est charmant : deux enfants nus sont assis sur une outre dont, par leur poids, ils font sortir l'eau.

A côté des sculptures en marbre et en bronze auxquelles Luca della Robbia a attaché son nom, la cathédrale florentine nous offre la plus ancienne terre cuite vernissée, à date certaine, exécutée par ce maître. C'est la *Résurrection du Christ* (1443), à laquelle fit suite l'*Ascension du Christ* (1446-1450). Ces deux pages sont loin d'offrir la facilité des lignes et la suavité d'expression qui distingua dans la suite le chef de la dynastie des della Robbia. Dans la première, le groupement a encore quelque chose de heurté et les attitudes quelque chose de forcé (voyez notamment les raccourcis des gardiens du tombeau). Il y a plus d'élan dans la seconde; les apôtres qui regardent, à genoux, les mains jointes, leur maître qui s'élance vers les cieux, en les bénissant, sont véritablement faits pour nous émouvoir.

On a parfois affirmé qu'au début Luca della Robbia ne se servait que de deux tons, le blanc et le bleu. Mais il est certain que dans ses *Évangélistes* de la chapelle des Pazzi, qui comptent parmi ses toutes premières productions, et dont le style est encore plus archaïque que celui de la *Résurrection* de la cathédrale, il a déjà associé à ces deux tons le vert, le violet et le jaune, en les réservant, il est vrai, pour les accessoires.

Du procédé même auquel Luca della Robbia a dû le meilleur de sa célébrité, le vernissage des terres cuites, nous ne dirons qu'une chose, c'est que, si la fabrication des faïences polychromes était connue longtemps avant lui, ainsi, d'autre part, que celle des statues ou bas-reliefs en terre cuite, il semble réellement que ce maître a eu le premier l'idée d'appliquer à la sculpture le procédé de coloration uniquement employé avant lui pour la poterie ou pour les surfaces planes. MM. Cavallucci et Molinier, dans la monographie qu'ils ont consacrée aux della Robbia, sont disposés à accepter sur ce point la légende qui s'était formée autour de leurs héros et dont Vasari s'est fait l'écho.

Vers la fin du XVe siècle, Laurent le Magnifique, reprenant l'idée déjà émise en 1396, résolut de faire de la cathédrale le Panthéon des gloires florentines. A ce projet, que la mort du Magnifique et les troubles civils firent avorter, se rattachent les bustes de Giotto, le rénovateur de la peinture, et de Squarcialupi (tra-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

duisez par Chasseloup), l'habile constructeur d'orgues. Ces effigies sont dues au ciseau vif et élégant de Benedetto da Majano, l'un des plus charmants d'entre les quattrocentistes florentins, l'architecte du palais de Filippo Strozzi et le sculpteur du buste du même Filippo, acquis il y a quelques années par le Louvre.

Il n'a pas tenu aux administrateurs de Santa Maria del Fiore que leur sanctuaire ne s'enrichît d'une longue série de chefs-d'œuvre sculptés de la main de leur illustre concitoyen Michel-Ange : dès 1503, ils lui commandèrent les statues des douze *Apôtres*, en lui accordant un délai de douze ans pour les mener à fin. Mais le maître, débordé par d'autres travaux, ne put ébaucher qu'une seule de ces statues, le *Saint Mathieu*, aujourd'hui conservé à l'Académie des Beaux-Arts de Florence. Dans ses dernières années, redevenu plus libre de ses actions, il tint à marquer sa gratitude à ses concitoyens et en même temps à s'élever, à lui-même, un monument dans sa ville natale; les statues des Apôtres ayant été confiées, dans l'intervalle, à d'autres artistes, il porta ses efforts sur un groupe représentant la *Déposition de croix*. Déclarons-le dès le principe, l'œuvre vint mal. Michel-Ange lui-même en fut tellement mécontent qu'il la brisa : il ne fallut rien moins que les instances de ses amis pour qu'il consentît à la laisser raccommoder par le sculpteur Tiberio Calcagni. Ce groupe malencontreux n'était pas au bout de ses peines : il ne fut installé qu'en 1722 dans la métropole florentine.

Michel-Ange, on ne saurait trop le répéter, et la *Déposition de croix* ou *la Pietà* est bien faite pour forcer sur ce point notre conviction, Michel-Ange, dis-je, excellait avant tout dans les figures isolées; les bas-reliefs n'étaient pas plus son affaire que les groupes; réfractaire aux enseignements de la peinture, il ignora toujours l'art de marier les figures les unes aux autres. Qu'en résulta-t-il? C'est que le marbre de la cathédrale choque par l'absence de toute harmonie et de tout rythme, malgré ce qu'il y a de conviction et de douleur — une sorte de douleur obtuse — dans les personnages qui soutiennent le cadavre du Christ. Les figures ne se détachent pas suffisamment les unes sur les autres; elles présentent trop de heurts et de discordance pour satisfaire l'œil et la raison. Il ne faut rien moins que le grand nom du Buonarroti pour nous intéresser à cette production sénile.

Le plus séduisant des sculpteurs florentins du XVIe siècle, Jacopo Sansovino, qui fit dans la suite une si brillante fortune à Venise en sa double qualité de sculpteur et d'architecte, est représenté, à la cathédrale, par une statue d'apôtre (une de celles qui avaient été primitivement commandées à Michel-Ange), la statue de son patron *Saint Jacques*. Cette œuvre distinguée fait penser à Donatello : les effets de draperies sont les mêmes. Quant à l'expression, elle rappelle un des disciples les plus éminents de Donatello, Nanni di Banco.



STATUE DE SAINT LUC[2], PAR NANNI DI BANCO (CATHÉDRALE DE FLORENCE), (PAGE 407).

C'est à Santa Maria del Fiore également que nous rencontrons pour la première fois l'artiste médiocre et malfaisant qui osa se poser en rival de Michel-Ange : Baccio[1] Bandinelli (1493-1560). Médisant, intrigant, indélicat, processif au souverain degré, ce Thersite de l'École florentine réussit plus d'une fois, grâce à de vieilles relations de famille avec les Médicis, à évincer les maîtres les plus éminents.

En 1547, Bandinelli et Giuliano d'Agnolo firent adopter par Cosme Ier un projet de chancel, qui devait constituer à lui seul un vaste monument, orné à profusion de statues et de bas-reliefs, de marbres et de bronzes. Cette œuvre baroque déshonora la cathédrale jusqu'en 1842, époque à laquelle on l'enleva, en ne laissant subsister que le soubassement en marbre, avec ses figures d'apôtres ou de saints sculptés en bas-relief par Bandinelli et par Giovanni dell' Opera. On est frappé dans ces figures, qui procèdent de Donatello plus encore que de Michel-Ange, de l'abus des effets de torse : rien de plus déclamatoire ni de plus vide.

XVIII

La Cathédrale (fin). — Les Peintures.

Sur les productions de la peinture qui ornent Santa Maria del Fiore, je serai bref, et pour cause : ces ouvrages n'ont pour eux que leur variété, — la mosaïque, la peinture sur verre et la fresque y sont tour à tour mises à contribution; — mais ils ne nous offrent pas une page maîtresse, telles que celles qui abondent dans une foule d'autres églises florentines et, sans chercher bien loin, à Santa Maria Novella ou à Santa Croce.

La mosaïque qui se développe à l'intérieur de la façade, dans l'ogive pratiquée au-dessus de la porte centrale, le *Couronnement de la Vierge*, se recommande par son antiquité non moins que par son éclat, et non

1. Benvenuto Cellini, qui était son ennemi mortel, l'appelait plaisamment *Buaccio* (espèce de bœuf).

2. *Gravure de Bazin, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



STATUE DE SAINT JEAN ASSIS[1], PAR DONATELLO (CATHÉDRALE DE FLORENCE), (PAGE 408).

moins que par le nom de son auteur, Gaddo Gaddi († 1333), le disciple bien-aimé de Giotto. La composition est aussi simple que majestueuse : d'une part, le Christ assis, bénissant, tourné vers sa mère et lui posant la couronne sur la tête; du côté opposé, la Vierge également assise, s'inclinant devant son fils et étendant la main comme pour répondre à sa bénédiction. Pour fond, une couche d'or, simulant l'azur des régions célestes; pour vêtements, des étoffes brochées d'or, métal qui formait dès cette époque l'*ultima ratio* du luxe. C'est l'or aussi qui compose les nimbes bordés par une ligne noirâtre. Les deux figures paraissent bien conservées; elles rappellent par leur tenue les mosaïques du Baptistère, sur lesquelles elles l'emportent par la majesté.

1. *Gravure de Rougeron, d'après une photographie.*

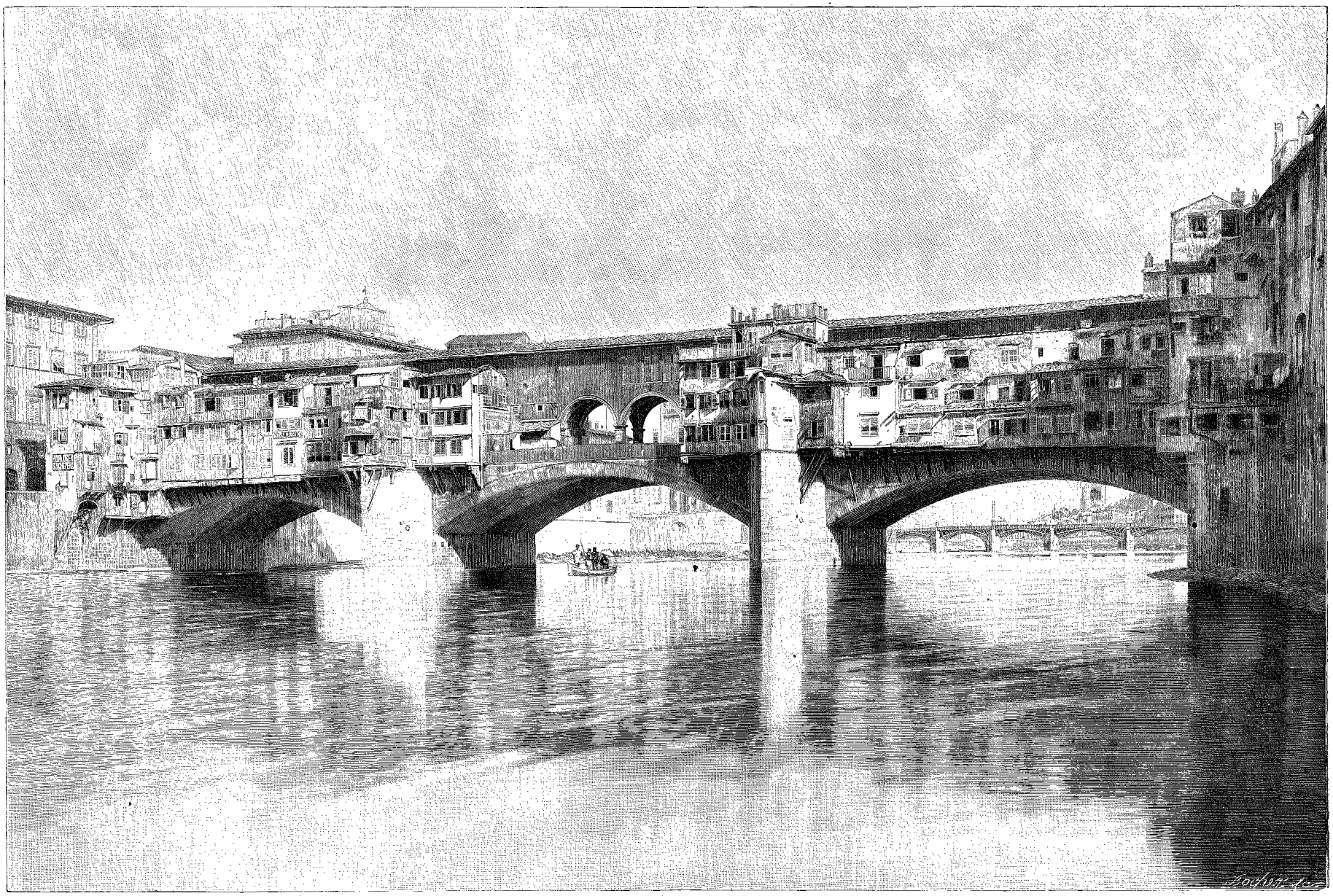
Venons-en aux fresques : les deux plus anciennes d'entre elles, les effigies équestres de sir John Hawkood (Giovanni Acuto ; † 1394), le condottière anglais devenu le plus dévoué auxiliaire de la république florentine, après avoir été son adversaire le plus acharné, et d'un autre condottière, Niccolò da Tolentino († 1433), s'autorisent du nom de Paolo Uccello, le très sincère et très baroque champion de la perspective, et d'Andrea del Castagno, réaliste non moins acharné. Quoiqu'elles manquent de noblesse, et que la conservation en soit défectueuse (le Hawkood a été repeint en partie, dès le XVe siècle, par Lorenzo di Credi), ces peintures ont du caractère et de la tournure. On remarquera dans la première l'emploi d'un camaïeu verdâtre, relevé par le harnachement et les ornements du cheval, qui sont peints en rouge. La bordure se compose de motifs qui semblent postérieurs à Uccello : des griffons affrontés, des vases, etc.

La verrière de la cathédrale procède de cartons fournis par une pléiade d'artistes célèbres — Ghiberti, Donatello, Paolo Uccello, etc. — Le lecteur m'excusera toutefois si je me borne ici à la mentionner et si je le renvoie, pour de plus amples détails, au travail que je lui ai consacré dans la *Revue des Arts décoratifs* de 1891.

Une dernière manifestation de la peinture florentine — *last not least*, comme disent les Anglais (la dernière, mais non la moindre) — s'offre à nous sous la coupole. Ce sont les *Libri corali* (nous dirions les Antiphonaires) qui servent aujourd'hui encore à la célébration des offices. Si, dans cette course au clocher, j'éprouve un regret cuisant entre tous, c'est de ne pouvoir m'étendre sur les productions de la miniature florentine, sur les chefs-d'œuvre des Attavante, des Gherardo, des Monte di Giovanni. Que de fois, au cours de mes innombrables excursions à Florence, je m'étais promis de les étudier à fond, sous les auspices de mon savant et obligeant confrère l'abbé Anziani, l'ancien préfet de la Laurentienne! J'avais commencé à explorer ce *mare magnum*, comme on dit en Italie; j'étais parvenu jusqu'à Attavante, le miniaturiste attitré de Laurent le Magnifique, des papes, du roi de Hongrie. Le destin m'a toujours empêché de compléter mon exploration, et c'est aux analyses désordonnées, mais souvent pénétrantes, de Rio, l'auteur de *l'Art chrétien*, que je me vois forcé de renvoyer mes lecteurs..

L'histoire de la peinture finit à Santa Maria del Fiore sur une note que je qualifierais de lamentable, s'il ne s'y mêlait une forte dose de grotesque. En 1572, le brave Vasari, aujourd'hui plus connu comme historien de l'art que comme artiste, décida le duc Cosme Ier à faire orner de fresques l'intérieur de la coupole. Il choisit pour sujet de la composition *le Jugement dernier* et pria son ami dom Vincenzo Borghini, président de l'Académie florentine des Beaux-Arts, d'élaborer à son intention un programme détaillé. C'était l'âge d'or de la peinture littéraire : Bor-

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

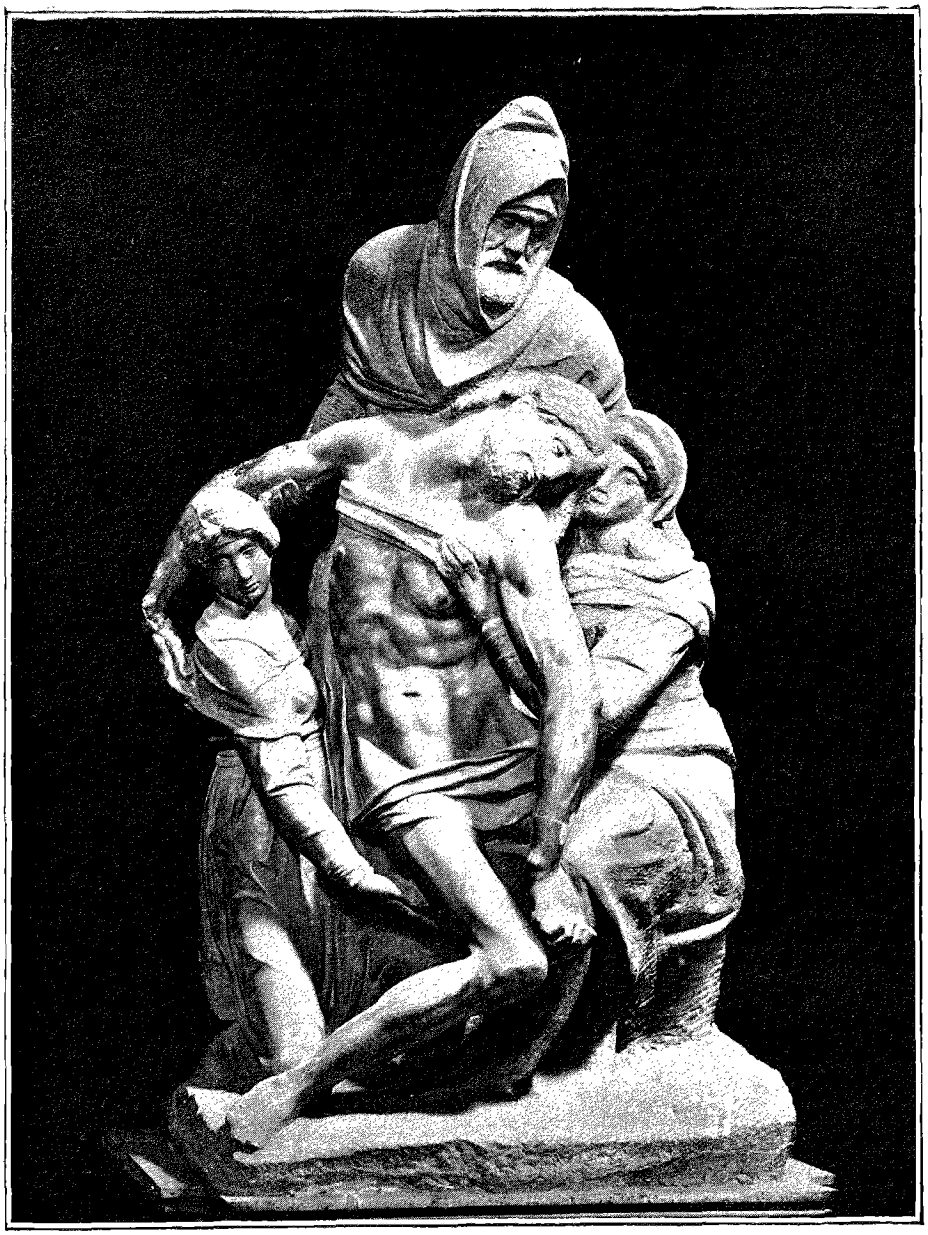


LE PONTE VECCHIO. — GRAVURE DE BOCHER, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

ghini ne consacra pas moins de dix pages d'impression à l'énoncé des personnages historiques et des figures allégoriques auxquels il proposait de donner place dans la composition. Le 11 juin de la même année, Vasari se mit à l'œuvre, après avoir fait célébrer la messe du Saint-Esprit, et, quoi qu'il fût forcé à tout instant de retourner à Rome au service du pape Grégoire XIII, il poussa le travail avec une activité fébrile. Mais la mort le surprit le 27 juin 1574. Son successeur, Federigo Zuccheri, n'était pas moins expéditif que lui; cinq années lui suffirent pour mener à fin ce cycle gigantesque (1579), et encore détruisit-il complètement la partie peinte par Vasari, pour le plaisir de la remplacer par ses propres compositions.

Si la coupole de Brunellesco n'a pas reçu une décoration digne d'elle, la faute n'en est pas aux administrateurs florentins : les honoraires versés tant à Vasari qu'à Zuccheri atteignirent le chiffre respectable de 12 à 13 000 ducats, soit trois fois plus que ceux qui avaient été payés à Michel-Ange pour les fresques de la voûte de la chapelle Sixtine. Mais, dès lors, les peintres florentins ou romains ignoraient tout ce qui s'appelait inspiration, originalité, ou même tout simplement probité professionnelle; ils étaient devenus des badigeonneurs, rien de plus. Seuls les critiques conservaient encore des traditions de goût : il n'y eut qu'une voix à Florence pour honnir tant l'œuvre de Vasari que celle de Zuccheri. L'indignation et le mépris n'ont pas faibli avec le temps; à diverses reprises, l'œuvre du Dôme a songé à faire couvrir d'un badigeon la gigantesque *gagliofferia* (c'est l'épithète employée dès le XVIe siècle) qui déshonore le chef-d'œuvre de Brunellesco.



« LA PIETÀ » DE MICHEL-ANGE (CATHÉDRALE DE FLORENCE) (PAGE 411)[1].

XIX

Le Musée de l'*Opera del Duomo*.

Lors de mon dernier voyage à Florence (ce fut, je crois, le vingt-quatrième ou le vingt-cinquième), le musée de l'*Opera del Duomo* formait le complément obligé et, en quelque sorte, le garde-meuble des trois édifices qui ont nom : le Baptistère, le Campanile et Sainte-Marie-des-Fleurs.

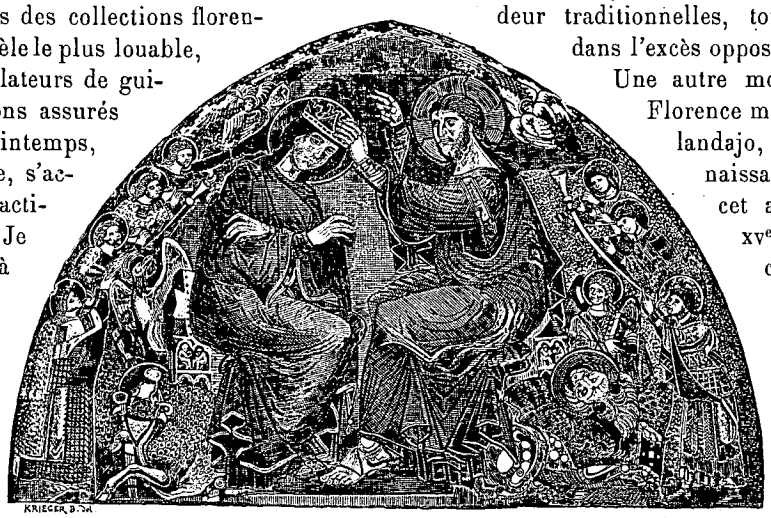
Aujourd'hui, à l'instar des médecins de Molière, ces messieurs de l'*Opera* (j'hésite à employer le terme de marguilliers, qui n'a pas une désinence suffisamment classique quand il s'agit d'un pays tel que l'Italie) ont changé tout cela. La collection relève désormais de la direction générale des musées florentins, direction naguère antilibérale, inhospitalière, dure aux

1. *Gravure de Berg, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

étrangers, mais qui, j'en suis certain, est revenue aujourd'hui à des sentiments plus courtois, plus dignes d'une grande cité internationale telle que Florence. On a profité du changement de direction, ainsi que de l'installation de l'inévitable tourniquet à taxe, pour agrandir le local, et notamment pour y installer les bas-reliefs originairement sculptés par Donatello et Luca della Robbia pour la tribune des orgues de la cathédrale, la *Ronde d'enfants* et les *Enfants musiciens*, longtemps conservés au « Museo nazionale »[1].

Les administrateurs des collections florentines font preuve du zèle le plus louable, mais seuls les compilateurs de guides ou de descriptions assurés de publier, chaque printemps, une édition nouvelle, s'accommoderont d'une activité aussi dévorante. Je le dis charitablement à mes confrères : quand vous vous occupez de Florence, que votre siège ne soit jamais fait; périodiquement, au solstice d'été ou au solstice d'hiver, vous serez contraints de reviser votre travail, sous peine de lancer vos lecteurs dans des labyrinthes inextricables. Encore s'il ne s'agissait que d'une salle ou deux ajoutées au noyau primitif, mais ce ne sont que déplacements sans fin. Le Juif errant, si tant est qu'il dût servir de cicerone, finirait par y perdre son hébreu, j'allais dire son latin. Bénissons, malgré les incommodités qu'ils nous imposent, ces organisateurs infatigables : je ne connais pas, pour ma part, de cité où il se fasse plus de besogne et moins de bruit. Nous en serons quittes pour nous tenir au courant en visitant plus souvent les bords de l'Arno. Quel est le barbare qui se plaindrait d'une telle obligation!



« LE COURONNEMENT DE LA VIERGE »[2]. — MOSAÏQUE DE GADDO GADDI (CATHÉDRALE DE FLORENCE), (PAGE 411).

Le musée occupe une maison d'assez modeste apparence, située sur la place même du Dôme, contre le chevet de la métropole. Dans la cour, des sculptures du moyen-âge (une statue de la Vierge assise, etc.), quelques bustes plus modernes, des colonnes. Puis, dans un certain nombre de salles, le musée proprement dit, comprenant des tableaux anciens, des ouvrages d'orfèvrerie, des broderies et une série d'ornements se rapportant au culte. Autant le Baptistère, le Campanile et le Dôme offrent d'importance pour l'histoire de la sculpture et de la peinture, autant le musée en offre pour celle de branches plus réduites, je n'ose dire plus humbles, telles que la mosaïque, l'orfèvrerie et la broderie.

Deux mosaïques portatives, en cubes microscopiques d'un millimètre d'épaisseur, nous rappellent les relations des Florentins avec les Byzantins; elles nous reportent, comme les incrustations monumentales du Baptistère, au XIIe ou XIIIe siècle. Les douze grandes fêtes symbolisées par des scènes de la vie du Christ, tel est le sujet de ces merveilles de fini, où la minutie de la main-d'œuvre n'empêche pas la composition d'être accentuée et mouvementée au superlatif : les Byzantins, lorsqu'ils rompaient avec la solennité et la raideur traditionnelles, tombaient facilement dans l'excès opposé.

Une autre mosaïque, exécutée à Florence même par David Ghirlandajo, nous initie à la renaissance provoquée dans cet art vers la fin du XVe siècle. Cet ouvrage, composé de cubes assez fins, représente l'évêque saint Zanobi, de face, à mi-corps, la tête ceinte d'un nimbe, la main armée de la crosse; pour fond, une vue de Florence. L'auteur a fait fausse route en traitant un tableau en mosaïque comme un tableau de chevalet, en y prodiguant des tons multicolores.

L'autel d'argent (*il dossale*), conservé au musée du Dôme, d'où on le reporte chaque année au Baptistère, le jour de la fête de saint Jean-Baptiste, afin de l'exposer à la vénération des fidèles, est une page capitale pour l'histoire des sculpteurs-orfèvres de Florence.

Cette œuvre monumentale, enrichie d'ornements en or, en émail, en lapis-lazuli, fut commencée en 1366 par Leonardo di ser Cristoforo, Betto di Geri, Cristofano di Paolo, et Michele di Monte. Elle n'était pas terminée encore vers la fin du XVe siècle. Après que le célèbre architecte-sculpteur Michelozzo l'eut dotée d'une statuette de saint Jean-Baptiste, haute de 0 m. 60, les plus habiles sculpteurs-orfèvres, Bernardo Cennini, Antonio Pollajuolo, Verrocchio, ou encore des orfèvres de profession, Antonio di Salvi et Francesco di Giovanni, y mirent la dernière main. Il n'est pas surprenant, étant donnée la multiplicité des collaborateurs, que le dossale soit fouillé et confus au possible. Ces forêts de clochetons, ces scènes compliquées, avec leurs fonds de paysage, ces lignes heurtées et discordantes, nous rejettent en plein gothique, et cependant, nous venons de le constater, toute une moitié de ce monument en miniature appartient à l'ère de la Renaissance.

Pendant un temps, les artistes occupés à l'achèvement du dossale ont respecté le cadre tracé par

1. J'emprunte ces détails à une correspondance publiée par M. Pératé dans la *Gazette des Beaux-Arts* (août 1892).

2. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les ouvriers de la première heure. Ces efforts sont palpables, même dans la *Visitation* de Pollajuolo, artiste agité s'il en fut, et dans sa *Nativité de saint Jean-Baptiste*; toutes deux se distinguent par la régularité, on n'ose dire la pureté des lignes. Mais déjà dans la *Présentation de la tête de saint Jean à Hérode*, modelée et ciselée par Verrocchio, le novateur se donne carrière : les figures y sont à la fois prétentieuses et mal équilibrées, les draperies chiffonnées, les règles mêmes du bas-relief y sont violées dans ce sens que les personnages du premier plan se détachent en ronde bosse sur ceux du fond. Enfin, dans la *Décollation de saint Jean*, le bourreau, vu de dos, offre la recherche des effets de raccourci et des effets de muscles, si chers aux maîtres florentins de la fin du XVe siècle.

La croix d'argent, ciselée de 1456 à 1459 par Betto di Francesco Betti, Antonio Pollajuolo et Meliano di Domenico, au prix de 3 036 florins 6 livres 18 sols 4 deniers (de 150 à 200 000 francs de notre monnaie), se ressent également de la multiplicité des collaborateurs.

L'art textile compte, au musée du Dôme, une page non moins importante : je veux parler de la suite de broderies que la corporation des marchands fit exécuter, à partir de 1466, pour la décoration du Baptistère. Les Mécènes florentins n'hésitaient pas à l'occasion — le XVe siècle était plus libéral que le XIXe — à faire appel à des artistes étrangers : le Flamand Coppino de Malines figure en effet parmi les interprètes chargés de ce vaste travail, qui n'exigea pas moins de vingt-six ans. Les photographies de la maison Alinari permettent d'étudier dans les moindres détails et la technique et le style de ce cycle, qui est consacré à l'illustration de la *Vie de saint Jean-Baptiste* : elles nous apprennent que les brodeurs essayèrent trop souvent de rivaliser avec la peinture proprement dite et copièrent trop littéralement les cartons composés à leur intention par Antonio Pollajuolo.

Dans ce vaste musée qui s'appelle Florence, il est sage, lorsque l'on rencontre quelque page transcendante, de l'étudier sans désemparer, dût-on violer l'ordre historique ou topographique. Si vous en remettez l'examen, vous risquez d'être distrait et débordé par cent autres merveilles. Saisissez l'occasion, ou, comme dit le poète : *Carpe diem*. C'est pourquoi je ne quitterai pas la place du Dôme sans signaler, à côté de l'« Opera del Duomo », au n° 26, un palais du XVIe siècle, en rustique, d'une tournure superbe, à la fois ample, sévère et imposant; ses frontons à la saillie vigoureuse, ses volets peints en vert, son toit reposant directement sur le mur de la façade, sans un soupçon d'architrave, son portail en retraite, sa porte monumentale, son superbe porche, qui donne sur une cour au fond de laquelle se dresse une statue, tout cela réuni forme une consonance des plus savoureuses et des plus fières. Décadence si l'on veut, une telle décadence a droit à notre estime.

EUGÈNE MÜNTZ.

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

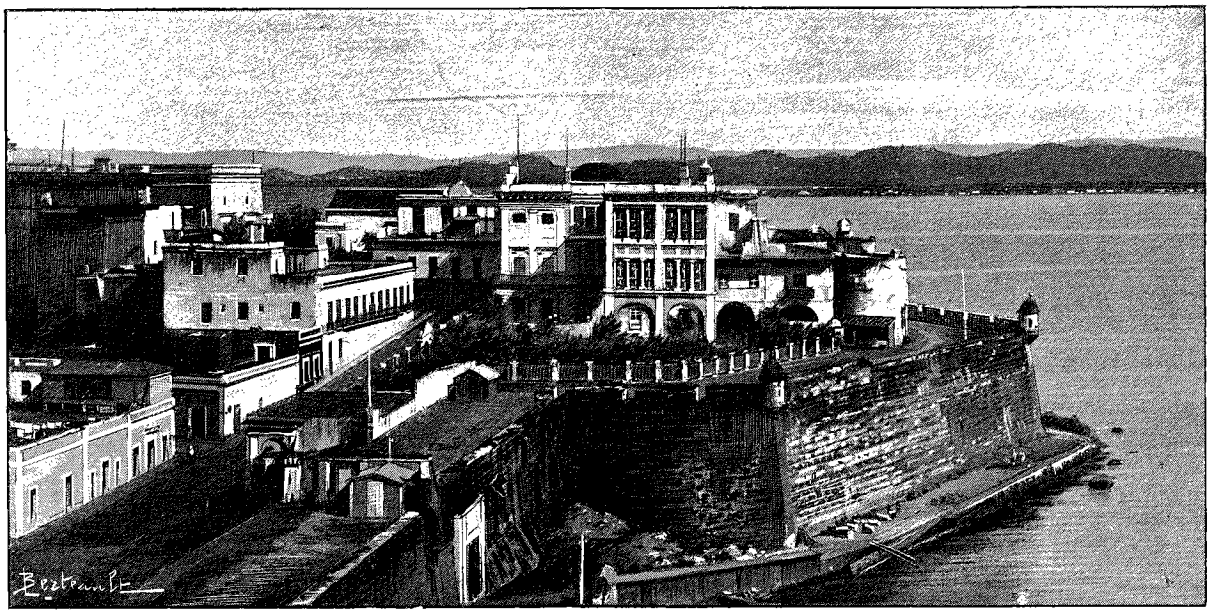
(*La suite à une autre livraison.*)



« LA SCULPTURE[2] », PAR ANDREA PISANO (CAMPANILE).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



LE PALAIS DU GOUVERNEMENT OU LA FORTALEZA [1] (PAGE 422).

PORTO-RICO [2],

PAR M. J. CLAINE.

I

Sur le *Buenos Aires*.



MILICIEN DE L'ARMÉE COLONIALE ESPAGNOLE [3].

Au mois de septembre 1892, je quittais Paris avec deux amis pour me rendre en Espagne où nous devions nous embarquer pour San Juan de Porto-Rico. On sera certainement surpris de me voir prendre cette route pour aller visiter ces îles, étant donné qu'habituellement des navires français ont coutume d'y faire escale. Mais ce qui est vrai d'ordinaire ne l'était pas à ce moment, où la crainte du choléra, cultivée surtout avec soin par la presse, avait amené les autorités espagnoles à imposer une sévère quarantaine à tous les bâtiments venus des ports français, ce qui avait eu pour résultat immédiat de faire supprimer aux navires français les escales de Porto-Rico et de la Havane.

Barcelone, où nous arrivons vers midi, est toute pavoisée en l'honneur de Christophe Colomb; j'y remarque avec tristesse la presque complète absence de nos chères couleurs, tandis que les drapeaux espagnols, italiens, hollandais, ainsi que ceux de différentes républiques américaines, y sont à profusion. La ville est très vivante et très gaie, avec un faux air marseillais très caractéristique. En attendant le départ du navire, qui ne doit lever l'ancre que dans trois jours, je mets ce temps à profit pour la visiter. Tous les matins, je dois me présenter au médecin de la Mairie pour lui faire voir que le choléra n'a encore fait sur moi aucun ravage. Le matin du troisième jour de mon arrivée, j'apprends avec plaisir que le *Buenos Aires*, qui doit nous transporter à Porto-Rico, doit lever l'ancre vers midi. Après déjeuner, nous nous faisons transporter à bord; à trois heures, les ancres sont levées et nous nous mettons en route par un temps couvert, le vent soufflant du sud-ouest. Nous perdons de vue la terre vers le soir par une mer superbe.

Notre navire, construit sur le même modèle que les transatlantiques français, serait pris pour l'un d'eux, sans l'odeur d'huile et le peu de propreté qui le caractérisent. Une quarantaine de personnes, dont à peine deux ou trois femmes, représentent les passagers du bord.

Deux jours après notre départ de Barcelone, le 5 octobre, nous jetons l'ancre le matin devant la triste ville de Malaga, qui gagne à être vue de la mer à distance, grâce à l'aspect pittoresque que lui donnent les ruines du vieux château qui la domine. Après l'avoir visitée en détail, ce qui n'est pas fait pour en donner

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*
2. *Voyage exécuté en* 1892. — *Texte inédit.*
3. *Dessin d'A. Paris, gravé par Bazin.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

une meilleure opinion, les promeneurs remontent à bord par une brise très fraîche. Reprenant notre route, nous passons, dans la nuit du 7 au 8 octobre, en vue de Gibraltar et de Ceuta, sur la côte marocaine, dont nous distinguons les lumières. A 8 heures et demie, nous jetons l'ancre en rade de Cadix, après avoir passé devant l'escadre française venant de Huelva, où elle avait assisté aux fêtes données en l'honneur de Christophe Colomb. Une heure de navigation dans une barque nous amène au port qui précède l'entrée de la ville, toute en fête en l'honneur du découvreur de l'Amérique.

A Cadix, la cargaison s'augmente de 800 conscrits et émigrants et de 27 sœurs, tous pour les Antilles, ainsi que de 3 ou 4 dames qui sont les seules à faire espérer un peu de distraction à bord.

Le 10 octobre, à 2 heures et demie, nous levons l'ancre, le sifflet de la machine annonce notre départ, le lourd navire se met en marche pour ne plus s'arrêter qu'à Porto-Rico. Je ne dis rien de la traversée, qui fut calme et assez insipide; le 21 octobre, à quatre heures du matin, je suis réveillé par l'arrêt de l'hélice, auquel succède bientôt le bruit de chaîne que fait l'ancre en descendant au fond de la mer. Nous sommes en vue de Porto-Rico. Au bout de quelques minutes, le pont se couvre de gens accoutrés à la hâte, anxieux de voir la terre, que le voile de la nuit cachait encore à nos yeux. Le jour, jaillissant tout à coup dans un magnifique ciel du matin, nous découvre le merveilleux panorama de l'île.

Un pilote nous aborde, pour nous faire franchir l'étroite passe que défendent d'un côté un fortin construit sur un rocher à fleur d'eau et de l'autre les fortifications de la ville, entre lesquelles nous passons pour atteindre la rade. Le coup d'œil est ravissant: la ville, avec ses maisons peintes de vives couleurs, couvertes de toits en terrasse, et paraissant échafaudées les unes au-dessus des autres, forme sous l'ombrage de ses panaches de palmiers toujours verts un ensemble enchanteur dans un cadre de montagnes boisées qui l'entourent de toutes parts en limitant l'horizon.

Nous jetons l'ancre au milieu de la rade, où se trouvent deux avisos de guerre, un vapeur espagnol, le *Manuela*, qui va à Saint-Domingue, et un trois-mâts américain, de Boston. A 8 heures et demie, nous avons la libre pratique. Ayant hélé une barque, j'y monte avec mes compagnons.

II

L'île de Porto-Rico. — San Juan de Porto-Rico ou la Capitale. — Réception chaleureuse de Don Salvador Brau et des membres de la Presse locale.

L'île de Porto-Rico (ou proprement Puerto Rico), la plus occidentale et la plus petite des Grandes Antilles, est située à l'entrée de la mer de ce nom, entre les deux Amériques; se trouvant sous les 17e et 18e degrés de latitude nord et les 59e et 61e degrés de longitude ouest du méridien de Cadix, elle confine au nord et à l'est à l'océan Atlantique, au sud à la mer des Antilles et à l'ouest au canal de Mona ou de Pasaje. Cette île fut découverte par Christophe Colomb durant son deuxième voyage, le 19 novembre 1493. Son nom primitif indigène, lors du débarquement de Colomb, était *Boriquen*, mot qui se rapporterait à l'éloquence et à la sagesse de ses habitants.

Christophe Colomb la nomma Saint-Jean-Baptiste (San Juan Bautista), et les premiers Espagnols qui y restèrent y ajoutèrent le nom de Porto-Rico à cause de sa richesse. Elle a une superficie de 9 064 kilomètres carrés et une population de 806 000 habitants se répartissant ainsi :

	HOMMES.	FEMMES.	TOTAUX.
Blancs	244 000	239 000	483 000
Mélangés . . .	122 000	125 000	247 000
Noirs.	38 000	38 000	76 000

Quoique ces chiffres soient officiels, il faut tenir compte qu'en ce pays les préjugés contre les gens de couleur étant encore très vivaces, il y a certainement exagération dans le nombre des blancs, car dans toutes les contrées où l'esclavage a régné, il y a bien peu de familles qui puissent se vanter d'être absolument exemptes de toute trace de sang noir; mais c'est une chose que n'avouent jamais les créoles, qui se donnent tous comme blancs.

Ainsi que je le disais plus haut, les Indiens autochtones ont disparu, vaincus et détruits par les envahisseurs. Ils furent remplacés d'une part par les Espagnols conquérants, attirés par les riches mines d'or qui s'exploitaient alors, et produisaient, de 1509 à 1537, plus de 15 millions de métal, et par la richesse bien plus durable du sol. Ce fut en 1513 que, par un édit royal, l'importation des noirs d'Afrique fut autorisée jusqu'à ces dernières années, l'esclavage n'étant aboli complètement que depuis vingt ans. On peut juger de la quantité de noirs importés par ce fait que durant les huit premières années il arriva onze navires chargés d'esclaves, et que le nombre n'en fit que progresser jusqu'au commencement de ce siècle.

Aujourd'hui, bien que l'esclavage soit supprimé, cette merveilleuse île, douée d'un climat un peu chaud mais excellent, variant entre 32°,20 maximum en janvier et 35°,80 en septembre, contre 20°,60 minimum en janvier et 23 degrés en septembre, soit une moyenne de 26 à 28 degrés pour l'année, n'a pas dégénéré.

La ville de San Juan de Porto-Rico ou « la Capitale », comme la nomment le plus souvent les habitants, a une population d'une trentaine de mille âmes. C'est l'une des plus peuplées de toute l'île. Elle est bâtie sur des collines rocheuses dominant la mer, qui en baigne les fortifications du côté de l'entrée du port. A peine débarqués et les formalités de la douane remplies, ce qui se fait assez vivement en venant d'Espagne, les bagages sont hissés sur une carriole traînée

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

par une pauvre petite rosse étique. Le cocher est un nègre, riant et gesticulant.

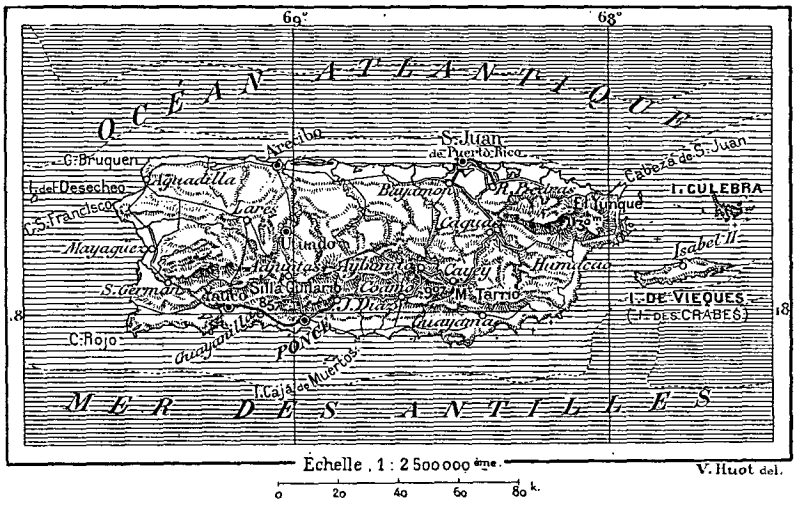
Emboîtant le pas derrière nos bagages, nous traversons un jardin public au milieu duquel s'élève une porte monumentale quelque peu prétentieuse donnant accès dans la ville; nous la franchissons, et tournons à gauche pour gravir une rue montueuse pavée de galets pointus qui semblent avoir été inventés pour le bonheur des disciples de saint Crépin. Après dix minutes de marche, nous tournons à droite et nous arrêtons devant une maison de triste apparence : c'est l'hôtel Bonita, le meilleur de la ville, m'affirme mon compagnon de traversée, le bon docteur Ponce de Léon, qui connaît le pays. Mes compagnons font la grimace. Comme il n'y a pas à choisir, nous montons, et pour que tout le monde soit logé, je partage la chambre du docteur, qui doit partir prochainement pour Saint-Domingue, où il a des intérêts.

Notre chambre, sans fenêtre, prend jour par un trou carré percé au milieu du plafond, et servant en même temps de ventilateur. Les murs blanchis à la chaux, sans aucun objet qui y soit suspendu, donnent l'impression d'une prison, que ne dément pas le mobilier. Il consiste en deux lits en fer n'ayant qu'une toile tendue pour toute fourniture, et garnis d'un traversin, d'une couverture de coton et d'un drap avec une moustiquaire montée sur un cadre carré entourant le lit de toutes parts, précaution sans laquelle il serait souvent impossible de dormir. Une table grande comme un mouchoir, une table de toilette et deux chaises cannées complètent l'ameublement. Heureusement qu'il y a sur la rue une grande pièce servant de salon, dans laquelle se trouve un piano, une table noire, des *rocking-chairs* et des chaises américaines, où l'on peut se réunir pour causer ou écrire.

En attendant le déjeuner, qui est à heure fixe ainsi que le dîner, — les retardataires, quoiqu'ils soient tenus de payer leur journée complète, n'ayant pas le droit de demander à manger hors des heures réglementaires, — je me rendis à la poste; le bureau étant peu éloigné, j'eus bientôt fait de le trouver; mon étonnement fut grand de voir que, malgré l'Union postale, l'affranchissement d'une lettre pour la France était de 8 cents (40 centimes environ) et qu'à la poste on ne vendait pas de timbres, ce qui m'obligea d'aller chez un marchand de tabac qui paraît avoir le monopole de cette vente. Mon timbre acheté, je retournai à la poste, d'où mes deux compagnons envoyèrent un télégramme à Paris pour annoncer leur arrivée. Je remarquai, à ce propos, que dans le même bureau il y avait deux compagnies de télégraphes : l'une, celle du gouvernement, pour le service de l'île, et l'autre pour les communications hors de l'île, qui est entre les mains d'une compagnie américaine dont les feuilles de service sont imprimées en anglais, et les comptes faits en dollars. C'est tout comme aux États-Unis, à tel point qu'avec le personnel yankee et les affiches en anglais j'ai cru un moment que j'y étais!

Rentré à l'hôtel pour déjeuner, j'ai le plaisir de constater l'abondance et la bonne qualité des viandes; le vin, venant d'Espagne, a un goût de terroir auquel il faut s'habituer, mais la glace qui circule permet de boire frais, ce qui est une compensation. Les convives sont variés; quelques-uns sont typiques, je tâcherai de les étudier un peu.

Le déjeuner achevé, je rentre dans ma chambre chercher mes lettres de recommandation pour différentes personnes du pays, puis je me dirige à l'adresse du directeur d'*El Clamor del Pais*, l'un des principaux journaux de l'île, pour lequel j'avais une lettre d'introduction du docteur Bétancès, bien connu du monde parisien, où ses excellentes qualités et sa science lui ont valu l'estime de tous ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher. Je suis heureux de pouvoir ici le remercier publiquement pour les services qu'il m'a rendus et les charmantes connaissances qu'il m'a procurées grâce à ses lettres de recommandation.



CARTE DE L'ILE DE PORTO-RICO.

La maison fut facile à trouver. Je montai au premier, et je vis devant un bureau, travaillant au milieu d'un amoncellement de paperasses de toutes sortes, un homme d'une cinquantaine d'années, d'une haute taille, mince, aux traits accentués, au visage énergique, atténué par une grande expression de bonté.

Il me reçut fort bien, et me présenta son fils, un jeune poète très aimable également, puis, se mettant à écrire, il rédigea en mon honneur une note très flatteuse qui parut le soir même, annonçant à tous les habitants que je venais pour visiter et étudier leur beau pays, etc., etc. Cela fait, je dus lui parler de la France, qu'il aime beaucoup et voudrait bien visiter;

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

notre Exposition l'avait surtout profondément impressionné. Il parlait avec une vive admiration de notre littérature, de nos gloires passées et présentes, d'un accent sympathique que je n'oublierai jamais. Don Salvador Brau est non seulement un journaliste distingué, d'une grande autorité, mais c'est également un savant historien[1] et un philosophe. Il est hautement estimé de ses concitoyens de toute opinion, ce qui est chose rare pour un homme politique.

Je visitai ensuite le docteur Moralez, qui me fit le meilleur accueil, m'affirmant que lui et un grand nombre de ses collègues de l'île aimaient d'autant plus la France qu'ils y avaient fait leurs études professionnelles. M'étant ensuite rendu au consulat, je fus renvoyé chez un de nos compatriotes, M. Santos Filipi, lequel, depuis la mort du vice-consul, décédé récemment, en remplit les fonctions par intérim. Ce commerçant est un charmant homme, qui importe dans ce pays des lampes de toutes sortes, des huiles et quelques autres matières provenant malheureusement, pour la plus grande partie, d'Allemagne! Voyant ma surprise à cette nouvelle, il me dit que ces marchandises lui étaient fournies à des prix que ne voulaient pas accepter nos fabricants, et que la concurrence l'obligeait comme ses confrères à acheter au meilleur marché possible afin de pouvoir faire ses affaires. Il m'apprit également une chose que j'étais loin de soupçonner, la présence de plus de 3000 Français venant du cap Corse, qui sont établis dans des plantations de café de l'intérieur, où ils jouissent d'une situation florissante et très considérée. Plusieurs sont riches, millionnaires même.

J'eus encore la douleur de constater que, malgré la sympathie qu'ont pour nous les habitants, les résultats pour notre commerce en sont à peu près négatifs, car toutes les maisons importantes sont espagnoles, anglaises ou allemandes; quant aux Français, ils n'ont guère que des bazars et deux maisons de bijouterie vendant des marchandises allemandes ou suisses. Je les ai visitées, et j'ai pu me convaincre *de visu*, factures en main, du bon marché extraordinaire de ces bijoux allemands qui font presque autant d'effet que nos produits, dont souvent ils ne sont que des contrefaçons mécaniques, et qui ont l'avantage de répondre aux besoins des indigènes. Ceux-ci tiennent surtout à l'effet et au bon marché, quoique les prix de vente, majorés par des droits et des impôts énormes, soient de trois à quatre fois le prix d'achat en gros. Néanmoins beaucoup de nos produits sont appréciés par les classes supérieures de la population, mais leurs prix élevés ne se prêtent pas aux transactions. Les marchands préfèrent acheter et vendre des produits allemands, qui coûtent beaucoup moins, tout en laissant une plus grande marge dans les prix que les nôtres. Ce sont là les tristes constatations que je suis obligé de faire à chaque instant. Elles n'expliquent que trop clairement les causes de notre décadence commerciale en ces régions. Quelques chiffres éloquents en disent plus que de longs discours.

L'Angleterre importe 4 millions de piastres et exporte pour 300 000 piastres.

L'Allemagne importe 1 million et demi de piastres, et exporte pour 843 518 piastres.

La France importe 622 464 piastres! et exporte pour 1 924 027 piastres. Soit :

Pour l'Angleterre un profit de 2 815 252 piastres;

Pour l'Allemagne un profit de 612 947 piastres;

Pour la France une perte de 1 301 563 piastres, représentant un tribut annuel payé par la France à l'île de Porto-Rico, se chiffrant en francs à 4 millions à peu près, suivant le cours de la piastre! Et c'est un pays qui nous est sympathique et où 3 000 de nos compatriotes ont une situation prépondérante; que serait-ce donc si les habitants nous étaient seulement indifférents? De pareilles constatations sont attristantes non seulement pour le présent, mais encore et surtout pour l'avenir, qui s'assombrit de plus en plus pour notre influence commerciale et industrielle.

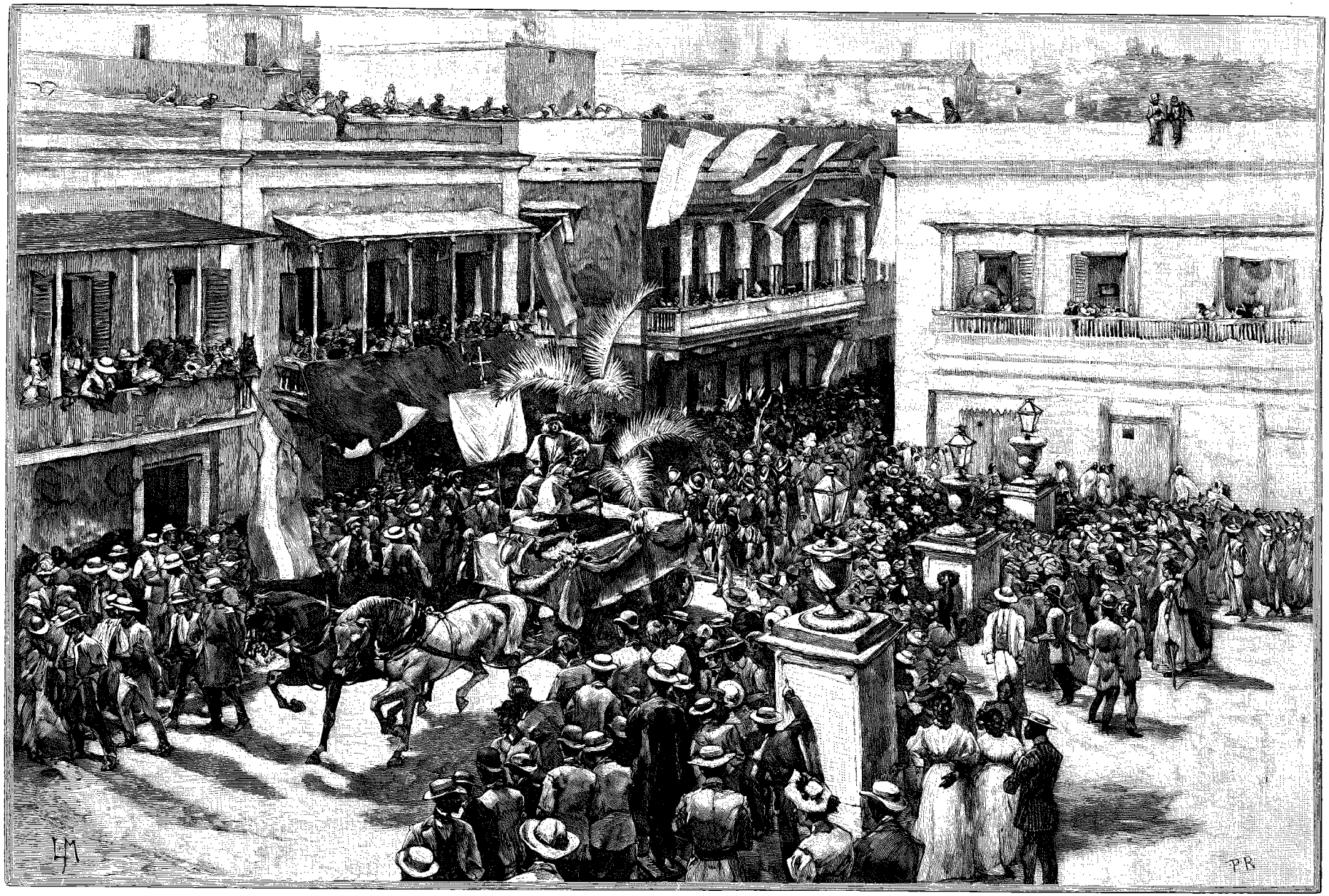
Grâce à un ami de Paris, le docteur Toupet, je fis la connaissance d'un ingénieur, M. Birch, un Catalan, administrateur-liquidateur de la Compagnie française du chemin de fer qui a obtenu la concession d'une ligne faisant le tour de l'île, en desservant les principales localités. Mais ici encore j'apprends des choses fâcheuses pour nous; c'est à croire que toutes nos entreprises dans les pays étrangers sont frappées de nullité dès leur origine, car c'est à peine si sur les 900 kilomètres de chemin de fer que cette Compagnie doit construire, il y en a deux ou trois tronçons de faits, 50 ou 60 kilomètres, et déjà la Compagnie, cependant une œuvre du Crédit mobilier, en est réduite à liquider. Il est vrai qu'elle prétend ne pouvoir continuer son œuvre par suite des exigences toujours croissantes des autorités espagnoles, qui se montrent trop méticuleuses dans un grand nombre de détails sans importance. A cela je répondrai qu'il est étrange que nous rencontrions partout tant d'obstacles insurmontables, tandis que les autres peuples arrivent partout à leurs fins! Quelque dures que puissent paraître ces vérités, je considère de mon devoir de patriote de les dire, car c'est à ce prix seulement que nous pouvons espérer la réaction nécessaire au relèvement de notre influence commerciale et industrielle, que tant de tentatives mal combinées ou mal conduites compromettent partout, en servant indirectement les intérêts de nos adversaires, toujours habiles à profiter de nos fautes.

La capitale, assez bien fortifiée, est défendue, du côté de la passe donnant entrée dans le port, par le fort d'El Morro, au-dessous duquel se trouve le cimetière, qu'il est intéressant de visiter. Comme il est situé sur le bord de la mer, le sol, très humide, oblige à garnir les tombes de parois de briques cimentées afin d'éviter la fermentation des corps.

Ces constructions n'étant pas à la portée de toutes

1. Sa dernière œuvre, qui vient de paraître en livraisons, est un livre populaire intitulé *Puerto Rico y su Historia*.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



INAUGURATION DU MONUMENT DE CHRISTOPHE COLOMB (PAGE 432). — DESSIN DE MAROLD, GRAVÉ PAR PRIVAT.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

les bourses, les autorités ont construit une sorte de mur d'environ 3 mètres d'épaisseur, d'une longueur de 80 ou 100 mètres sur 6 mètres de hauteur; ce mur est divisé par des rangées de niches superposées sur cinq ou six rangs, ayant l'aspect de l'entrée d'un four, fermé par une dalle en marbre où sont inscrits les noms, âge, etc., de celui qui y est placé après sa mort, pour une période déterminée suivant la location payée par la famille du défunt. Un trottoir, couvert par une galerie en arcades, protège cette construction contre la pluie et du soleil, et abrite en même temps les visiteurs.

Il y a peu de monuments, en dehors de la caserne et de l'hôpital militaire, auxquels on ne peut donner ce nom que par comparaison avec les autres édifices. Le palais du gouverneur ou la Portaleza occupe une belle position, dominant l'entrée du port, et donnant une première impression très favorable aux étrangers qui approchent pour la première fois de cette partie de l'île. La Plaza Alphonse XIII est un beau quadrilatère entouré du Palais municipal, qui avec ses deux tours ressemble à une église, du tribunal, des cercles. L'un de ceux-ci porte le nom de Société Royale Économique des Amis du pays. Quoique non politique, il est plus spécialement fréquenté par les libéraux de l'île, lesquels subissent moins les préjugés de races. On a donné dans le grand salon la place d'honneur à un tableau d'un artiste local, Lovera, qui est doué d'un véritable talent. Ce tableau représente un pauvre nègre aux traits abyssins, qui, tout en fabriquant des cigares, fait l'école à un groupe d'enfants blancs et noirs.

Ce nègre est un nommé Rafaël Cordero, dit le Maestro, né en 1790, mort en 1868, dont l'histoire, toute de dévouement à l'idée de l'instruction populaire, serait utile à étudier pour les esclavagistes.

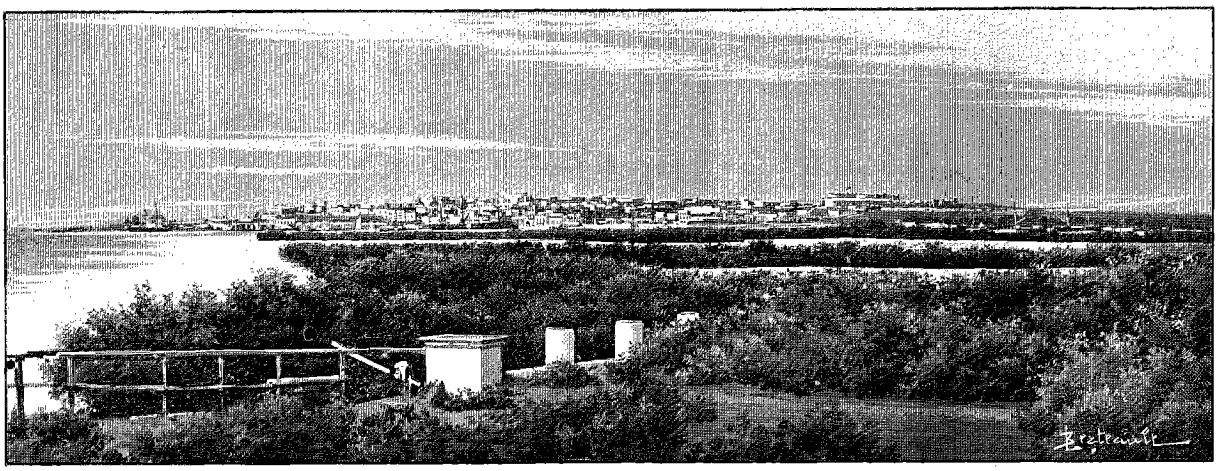
Il acquit patiemment un modeste savoir, par un labeur acharné en dehors des heures prises par le travail quotidien, et il en fit profiter généreusement la jeunesse des deux races, sans en retirer lui-même d'autres bénéfices que la satisfaction du devoir accompli.

III

Traversée de l'île du nord au sud. — Les *bugghies* américains. — Paysages le long de la route. — Les cantonniers gendarmes. — Déjeuner à Caguas. — Passage à gué de plusieurs rivières. — Arrivée à Ponce.

La traversée de Porto-Rico du nord au sud est de 137 kilomètres, en partant de la capitale jusqu'à Ponce, la plus grande ville de l'île. Un service postal est organisé à l'aide de *bugghies* américains, sorte de voitures à quatre roues, très légères, pouvant contenir quatre voyageurs sous la capote de cuir qui protège de la pluie et du soleil; le cocher est également abrité sur son siège, où l'on peut placer ses bagages. La construction et les matériaux employés pour ces voitures sont si bien combinés et solides, que, malgré l'apparence grêle de toutes leurs parties et particulièrement des roues, si minces qu'elles font ressembler ces voitures à de grandes araignées, ces véhicules passent par des chemins dont ne sortiraient pas indemnes nos voitures d'apparence plus solide. La location de la voiture pour deux ou trois personnes coûte 31 piastres 25 cents, ce qui n'est, somme toute, pas trop cher, si l'on tient compte qu'on doit changer sept ou huit fois de chevaux pour faire ce voyage de 15 ou 16 heures.

A 5 heures du matin la voiture, attelée de deux petits chevaux maigres et énergiques, arrivait à la porte de l'hôtel Bonita. Elle s'enleva vivement, sous l'effort de nos courageux coursiers, dont les fers, résonnant sur les galets qui servent au pavement des rues, lançaient de multiples étincelles. Nous atteignons les portes de la ville, et nous passons près de la gare du chemin de fer de Piedras, que nous longeons pendant quelque temps. La route, dirigée vers le sud, est bordée de nombreuses villas entourées de jardins fleuris et ombragées de toutes les essences que produit la flore tempérée et tropicale. A l'extrémité de cette sorte



VUE GÉNÉRALE DE SAN JUAN DE PORTO-RICO [1].

1. *Dessin de Berteault, d'après une photographie.*

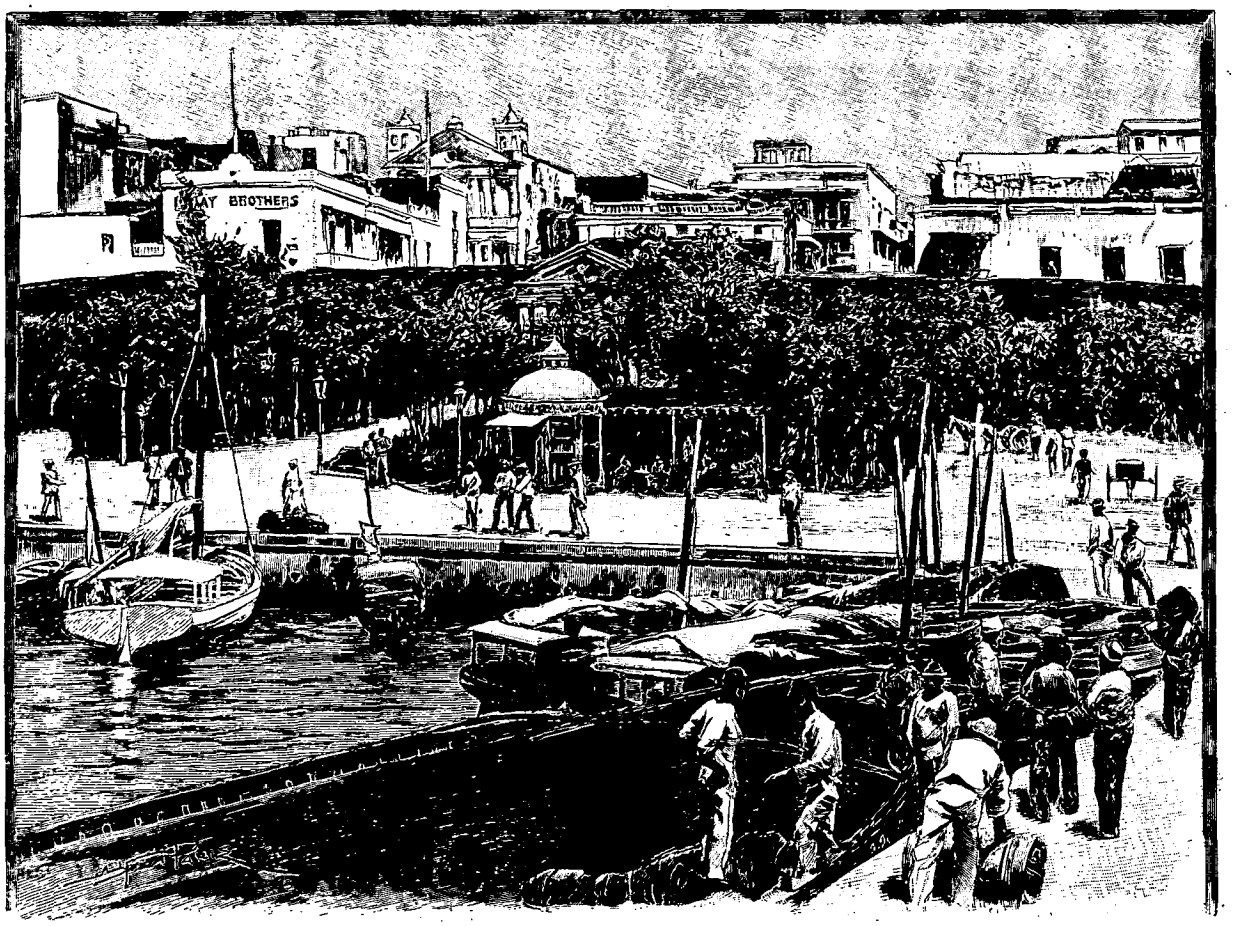
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

de faubourg de San Juan nous nous arrêtons au village de Santurce, où l'on change notre voiture, presque neuve, contre une autre ayant un plus long usage, les premières servant surtout pour la ville et ses environs.

Nous continuons notre route au milieu d'une végétation luxuriante, qui étale à nos yeux la variété infinie de ses produits, la plupart nouveaux pour nous. La route est très bonne, entretenue avec soin par des cantonniers blancs, qui sont employés à un double usage : d'abord l'entretien des routes, et ensuite le service de gendarmerie. Leurs maisons, qui sont de véritables

nombre de bandits au supplice de la *garote*. Il offre en même temps des positions à de nombreux anciens soldats, parmi lesquels tous ces cantonniers sont recrutés.

Les champs de canne à sucre, les buissons de caféiers, les superbes palmiers balançant leurs larges panaches et dominant tout ce qui les entoure, les cours d'eau que nous traversons au milieu de sites variés à l'infini, nous enchantent à chaque pas, et mes aimables compagnons déclarent, sans hésiter, que cela n'a rien de commun avec Bougival ou Croissy ! Durant



VUE SUR LE PORT DE SAN JUAN DE PORTO-RICO [1].

blockhaus, sont construites en pierres dures ; elles sont carrées, et ont un étage surmonté d'un toit en terrasse d'où il serait facile de tirer sur les assaillants, le cas échéant. Leur costume est en coutil bleu à légères raies blanches, garni de parements et pattes en drap rouge ; ils sont coiffés d'un chapeau de paille orné d'une cocarde. Leur armement, le même que dans l'armée, se compose d'un fusil d'ordonnance et d'un sabre-baïonnette qui ne les quitte jamais, même pendant leurs travaux sur la route. Ce système me paraît excellent pour les pays peu sûrs ; c'est grâce à lui qu'a cessé le brigandage, qui menait jadis un grand

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Devos.*

une montée, nous descendîmes de voiture pour soulager nos chevaux, et nous nous mîmes à cueillir les jolis fruits rouges du caféier, qui ressemblent à des cerises, et qu'on peut sucer pour extraire de la pulpe un jus assez agréable.

En sortant de la capitale, le pays offrait jusqu'ici de grandes vallées, puis quelques ondulations entre lesquelles passait la route. Après Caguas, il devient très accidenté. A peine nous remettons-nous en route que nous gravissons des collines boisées, et traversons des ravins profonds, sur des ponts solidement construits. Une série de lacets pittoresques se succèdent ensuite sans interruption, laissant à chaque instant se dérouler sous nos yeux des paysages féeriques, des

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

perspectives idéales qui font envier les habitants de ces lieux enchanteurs. Les maisons sont plantées pittoresquement sur le sommet de petites collines, au pied desquelles coule un torrent dont les eaux transparentes reflètent les rayons d'un soleil resplendissant. Vers midi, nous traversons à gué la rivière torrentueuse, le rio Carite, qui prend sa source près du mont Tario, arrosant cette région du sud au nord et qui prend au-dessus de Cayey le nom de Rio de la Plata. Ce passage nous permit de juger de la vigueur de nos petits chevaux, hauts comme des poneys, et montrant dans les moments difficiles un courage étonnant. C'est aussi en ces endroits qu'on peut juger de



SÉCHAGE DU CAFÉ [1] (PAGE 428).

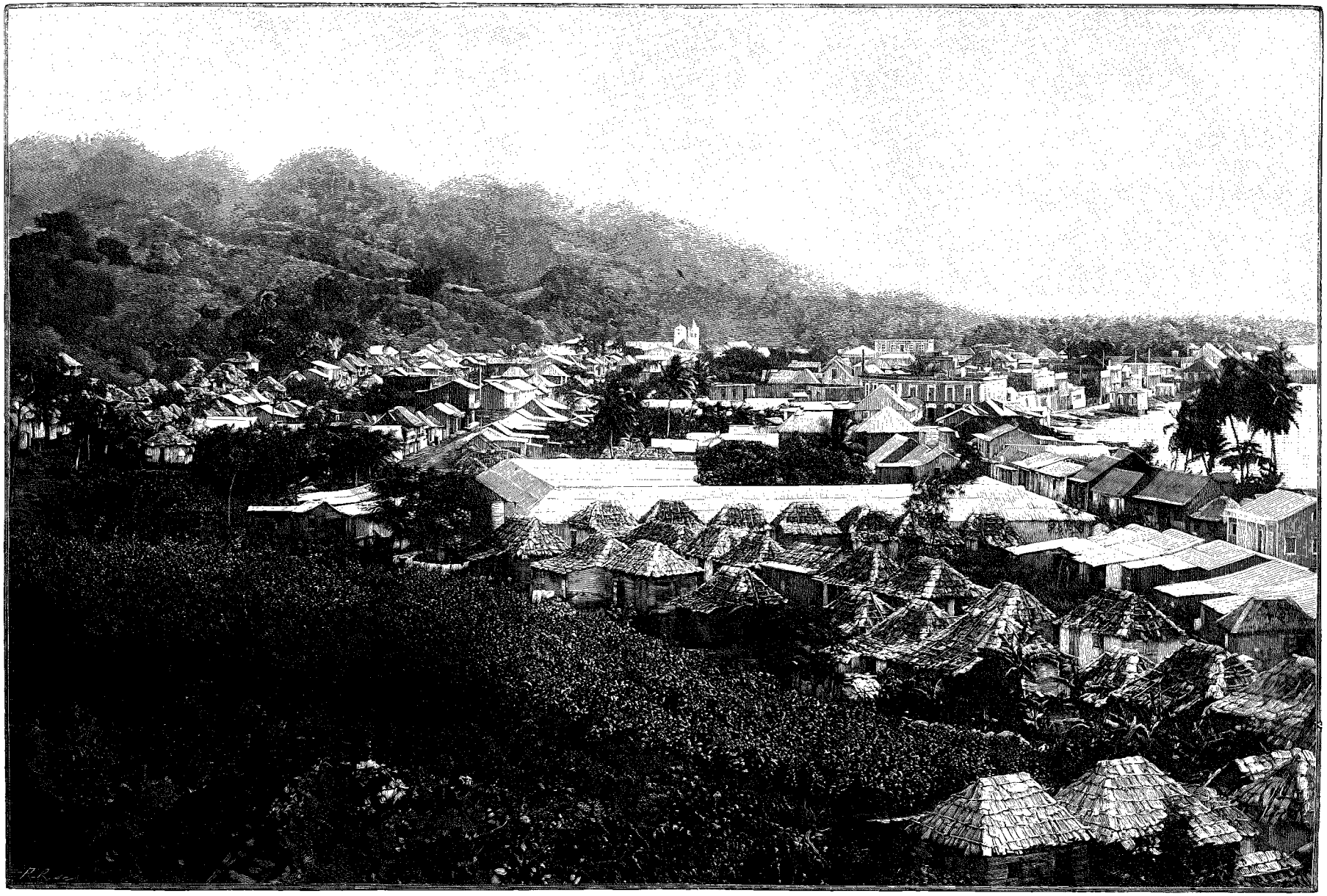
l'habileté des cochers de Porto-Rico, qui feraient, par leur hardiesse et leur habileté, pâlir la renommée de nos cochers français ou anglais. Vingt minutes après avoir franchi cette rivière, la route obliquant vers le sud-ouest, nous pénétrons dans le faubourg de Cayey, habité par les nègres, très typique avec ses paillotes, dont les feuilles de palmier ont fait tous les frais. Quelques minutes de marche par les rues moins bien entretenues que la route nous amènent à la *posada*, l'unique auberge de Cayey, qui n'en a pas moins pour cela 12 452 habitants. C'est une ville sans intérêt, comme le sont d'ailleurs la presque totalité des villes du pays. La plus typique et la plus remarquable est celle d'Aguadilla, sur la côte nord-occidentale. Je n'ai malheureusement pu le visiter.

A 1 heure et demie, après avoir avalé tant bien que mal un déjeuner inénarrable, nous remontons en voiture, et nous continuons à gravir la montagne, dont une végétation abondante recouvre toutes les aspérités. C'est ainsi que nous atteignons Aibonito, au delà de quelques jolies maisons entourées de riants jardins, qui leur donnent un faux air de nos villes d'hivernage.

La route à partir de cette ville, qui en est le point culminant, commence à descendre, parfois très rapidement, ce qui n'empêche pas notre cocher de lancer ses chevaux à fond de train. Son allure est souvent effrayante sur une route bordée de précipices dans lesquels nous aurions toutes les chances possibles de rouler en cas de chute de notre attelage; heureusement nos vaillants petits chevaux ont le pied sûr, on peut avoir confiance en eux et en l'habileté prodigieuse des conducteurs. Aussi atteignons-nous sans accident Coamo (10 537 habitants), dont je m'abstiendrai de parler, pour la raison fort simple que je n'en saurais rien dire. Ici nous ne changeons plus seulement de chevaux, mais encore de cocher et de voiture. Nous traversons la ville, nous passons devant quelques maisons assez belles, puis nous reprenons la route, qui est toujours aussi attrayante, quoique moins accidentée que la partie que nous venons d'en parcourir. Notre prochaine station est à Juana Diaz (21 032 habitants), où nous arrivons à la nuit, laquelle est tombée d'ailleurs si subitement que c'est à peine si nous nous en sommes aperçus. L'endroit où nous nous arrêtons précède un peu la ville; il ressemble beaucoup à une de nos petites fermes encloses de haies vives; la porte est fermée par de grosses barres de bois qui la défendent contre les indiscrets. Comme il n'y avait aucune lumière et personne pour répondre à l'appel de notre conducteur, nous dûmes attendre plus de trois quarts d'heure au milieu de la route, avant qu'un gamin ne vînt enfin avec des chevaux de relais. L'obscurité était si grande que l'on ne distinguait pas un homme à cinq pas de distance, circonstance peu faite pour rassurer mes compagnons, qui craignaient toujours quelqu'une de ces attaques subites, si fréquente dans les livres des voyageurs qui ont surtout parcouru le monde en chambre! Des milliers de lucioles au vol léger et lumineux embrasaient de leur phosphorescence les

1. *Gravure de Privat, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



VUE GÉNÉRALE D'AGUADILLA. — GRAVURE DE PRIVAT, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

buissons qui bordaient la route. Quelquefois les plus hardies venaient se poser sur nos genoux, nos épaules et nos chapeaux, et y faisaient une tache lumineuse semblable au frottement d'une allumette. L'anxiété de mes compagnons s'augmente encore à la nouvelle que peut-être nous ne pourrons pas franchir une rivière qui se trouve sur notre route, ce qui nous obligerait à passer la nuit dans un village voisin, pour y attendre la baisse des eaux, très fortes depuis la nuit précédente.

A 8 heures, nous repartons enfin. Confiant dans ma bonne étoile, j'étais persuadé par expérience que nous nous en tirerions au mieux; je savais en effet qu'il ne faut jamais en ces matières croire plus de la moitié de ce que vous disent les indigènes. A 8 heures un quart nous atteignons le rio Jacaguas, que nous traversons sans peine. Une demi-heure plus tard nous étions devant le rio Bucana, rivière qui devait nous barrer la route : elle était en effet torrentueuse et assez haute; cependant, après les tours de force de nos petits chevaux et les preuves de solidité des roues de notre voiture, je ne considérais pas notre passage comme chose impossible. Je crus bien faire en stimulant un peu l'amour-propre de notre cocher, qui hésitait à se lancer en avant. Sous l'aiguillon de la vanité il se décida à tenter le passage : ayant sur sa recommandation placé nos bagages sur les sièges et nous par-dessus, nous nous assujettîmes de notre mieux en nous accrochant aux armatures en fer de la capote qui nous recouvrait. Une fois que tout fut prêt, le cocher amena sa voiture dans l'endroit qui lui parut le plus favorable pour s'élancer dans la rivière menaçante. Puis, d'un vigoureux coup de fouet il enleva ses chevaux, qui nous entraînèrent aussitôt au milieu du torrent dont l'eau passait dans la voiture et la soulevait d'une manière inquiétante. Ce fut une seconde d'anxiété, car si nous ne sortions pas de là rapidement, notre voiture devenait le jouet des flots et nous courions le risque d'être tous noyés. Heureusement que notre cocher ne perdait pas la tête; il excitait ses chevaux de la voix et du geste, et les courageuses petites bêtes firent un suprême effort qui les porta un peu en avant. Reprenant pied, en un bon coup de collier elles nous sortirent du danger, et arrivèrent haletantes au sommet de la route, où nous leur laissâmes le temps de reprendre haleine. Nous arrivâmes sans autre incident, à 9 heures et demie, à Ponce. Nous avions fait 137 kilomètres en seize heures, y compris le déjeuner.

IV

Ponce, la plus grande ville de l'île. — Vue générale de la ville. — Coutumes locales. — Le chemin de fer. — En route pour Yauco.

Ponce est une ville de 42 705 habitants. Elle est située dans une plaine à quelques kilomètres de la mer, où se trouvent son port et un de ses faubourgs; elle ressemble à la plupart des villes coloniales : les rues sont mal entretenues, boueuses et impraticables autrement qu'en voiture ou à cheval quand il pleut, ou poussiéreuses jusqu'aux chevilles en temps sec, ce qui rend indispensable l'usage des bugghies, même pour les courses les plus courtes. Quelques trottoirs se rencontrent par-ci par-là, mais sont insuffisants pour la promenade ou les affaires. Les maisons, assez bien construites, ont la plupart un étage surmonté d'une terrasse; des vérandas en bois en garnissent les façades. Un assez grand nombre de maisons sont tout en bois sur le modèle qu'on rencontre dans toutes les colonies, à un seul étage élevé sur pilotis et large véranda sur la rue.

L'hôtel *Francès*, où nous logeons, est tenu par des Corses ou plutôt par une Corse, qui est d'une activité surprenante. Le confort laisse beaucoup à désirer. Nous devons coucher dans des remises où l'on trouve, pour tous meubles, des lits en fer et quelques chaises sur lesquelles sont deux cuvettes pour la toilette. C'est, comme on peut le voir, bien sommaire, mais c'est à prendre ou à laisser, toutes les chambres étant occupées par des personnes habitant les plantations, qui sont venues pour des fêtes. Fort heureusement la table est bonne et le vin pas mauvais, choses assez rares quand on voyage dans ces pays.

La Plaza est une grande et belle place entourée des maisons les plus importantes de la ville; les boutiques des pharmaciens sont luxueuses, car ce commerce est fort en faveur près des habitants.

Au centre de la place se trouve un kiosque pour la musique, qu'entourent de superbes flamboyants aux fleurs éclatantes, dont le feuillage protège les promeneurs de l'ardeur du soleil. Un peu sur le côté, se dresse la cathédrale, misérable église sans aucun style. Le poste des pompiers, très bien monté avec un matériel à bras en bon état, occupe une troisième partie de la place. Dans le cabinet de lecture voisin se trouvent un assez grand nombre d'ouvrages et quelques antiquités caraïbes, seuls restes de la race disparue. Le conservateur m'offre, en souvenir de ma visite, un volume biographique sur les hommes les plus remarquables de Porto-Rico. Je laisse en échange deux livraisons du *Tour du Monde* relatant mon voyage en Malaisie.

Je suis très bien accueilli par les directeurs des principaux journaux. Je visite également deux négociants français, qui vendent en grande partie des marchandises anglaises, allemandes et américaines. Ils me disent tous deux qu'ils préféreraient vendre des produits français, mais que nos fabricants ne veulent ou ne peuvent pas se plier aux exigences de goût des habitants, et encore moins fournir aux prix des étrangers. N'est-il pas triste d'entendre partout la même antienne, qui présage et avant longtemps la ruine de notre commerce et de notre industrie!

Les cavaliers seuls ont conservé dans le harnachement de leurs chevaux un peu de couleur locale. La

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

selle affecte une forme bien spéciale. Elle est garnie de deux paniers plats, suspendus de chaque côté sur toute sa longueur, ce qui oblige les cavaliers à se passer d'étriers en montant plutôt assis qu'à califourchon, les jarrets reposant sur les bords antérieurs des paniers, de chaque côté du cou des chevaux.

Ces paniers permettent de transporter une foule de choses encombrantes : c'est également à cheval que les mendiants font leurs tournées régulières dans la campagne, où ils vont toucher leurs rentes, tout comme de parfaits *gentlemen*! En ce cas les paniers servent à recueillir leurs collectes, souvent assez fructueuses pour faire du métier de mendiant une position quasi enviable pour beaucoup de gens.

Le port, situé à une distance de 3 ou 4 kilomètres au sud, est relié à la ville par une belle route, bordée d'agréables maisons de campagne qui en font une promenade très animée. Un champ de course vient d'être construit : son inauguration, fixée à une date prochaine, sera un événement pour la région : c'est la première tentative faite en ce genre. A ce propos, je mentionne que Porto-Rico, célèbre jadis pour ses mules, si l'on en croit des géographies classiques, n'en possède plus aujourd'hui.

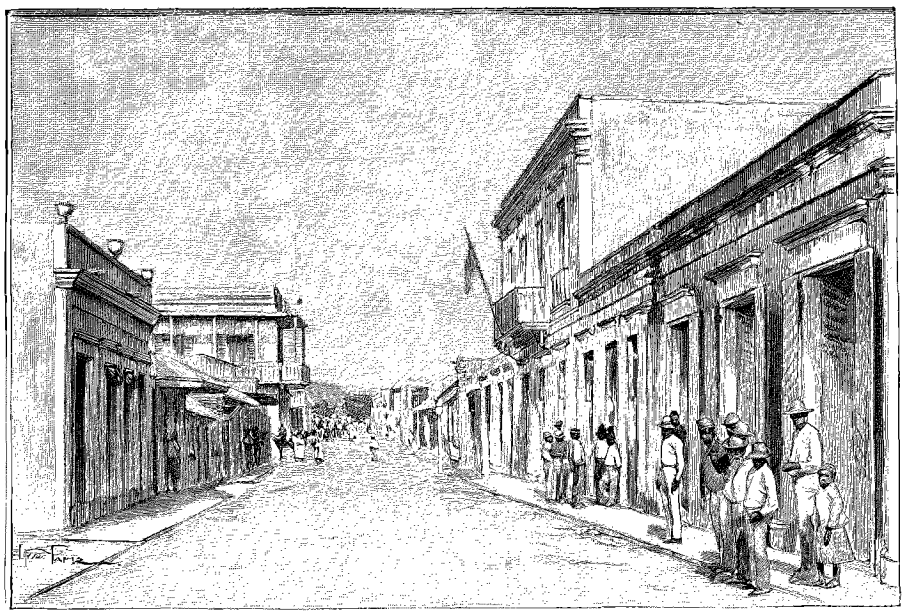
Le port proprement dit n'a pas un fond suffisant pour les grands navires, qui doivent jeter l'ancre près d'un îlot d'un mille de long environ qui le limite au nord et qu'on nomme la *Caja de Muerto*. Son trafic est assez considérable, mais il m'a été impossible de me procurer des chiffres détaillés.

Un chemin de fer ou plutôt un embryon de chemin de fer, puisqu'il n'a encore que 35 kilomètres et que la compagnie est en liquidation, relie Ponce à Yauco, située à l'ouest, en pleine région de culture du café et centre le plus important de l'émigration corse dans l'île, que je me promets de visiter.

V

En chemin de fer de Ponce à Yauco. — Yauco et ses 1 300 Corses. — Leur situation, la culture du café, les profits qui en découlent — Quelques chiffres qui nous intéressent.

La station du chemin de fer, sur la route de la Plage, est loin d'être monumentale : c'est une baraque en planches, non terminée, néanmoins suffisante pour le service de l'unique train que la compagnie réussit encore à maintenir en marche. La voie, d'un mètre de large, est construite sur de mauvais terrains humides ; aussi laisse-t-elle beaucoup à désirer en fait de solidité. Moyennant 1 piastre 50 cents par personne, nous prenons nos billets, pour partir à 3 heures de l'après-midi par un temps superbe. La ligne passe à peu de distance de la mer ; nous pouvons facilement étudier la côte, notre vitesse n'étant que de 15 kilomètres à l'heure. Nous nous arrêtons aux stations des deux petits villages de Tallaboa, enfouis dans la verdure, près desquels sont les magasins et les dépôts de la compagnie du chemin de fer, qui offrent l'image d'un complet désordre. Heureusement que la superbe baie de Guayanilla, qui se déroule à notre gauche, vient faire diversion à mes pensées ; ce magnifique port naturel, si bien abrité, est appelé à un grand avenir, si les chemins de fer projetés sont construits. La ville de Guayanilla est très pittoresque. Ses 7 805 habitants s'occupent de la culture du café et de la canne à sucre. A 5 heures et demie, le train s'arrête devant la rivière de Yauco, qu'il ne peut franchir, le pont étant en construction. Des bugghies attendent les voyageurs pour les conduire à la ville, située encore à 3 kilomètres plus loin. Elle s'étage presque en gradins sur le flanc d'une colline au milieu de laquelle se trouve la Plaza, qui a à son centre l'église et sur les côtés l'hôtel de Paris, où nous descendons. Une jeune fille corse, d'une bonne éducation, tient seule avec deux domestiques cet hôtel, où prennent pension le curé, homme très intelligent et très fin, deux ou trois fonctionnaires, ainsi qu'un vieux planteur retiré ; tout ce monde donne un air familial à la maison.



VUE DE YAUCO [1].

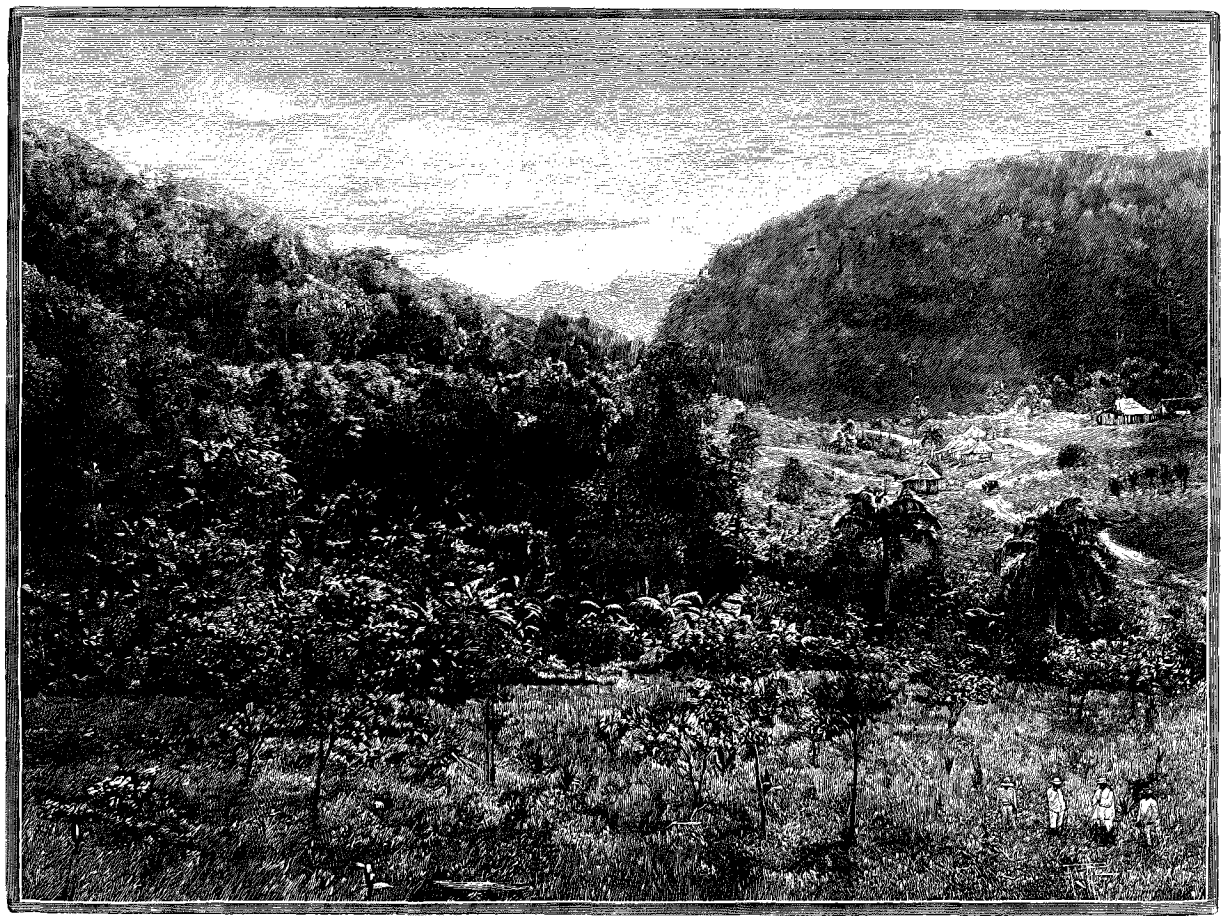
Sur 24 411 habitants, Yauco possède plus de

1. *Dessin d'A. Paris, gravé par Tuffe.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

1 300 Français, venant tous du cap Corse. C'est au commencement du siècle que commença cet exode. Un premier immigré y ayant fait fortune attira d'abord sa famille, puis vinrent des cousins, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'on atteignît le chiffre actuel de plus de 3 000 Corses, disséminés dans les plantations de café de l'île. A Yauco même, plusieurs de nos compatriotes sont millionnaires, habitent des maisons confortables mais sans luxe, et n'ont nulle envie de retourner dans leur pays. Les bénéfices qu'ils font ici sont d'ailleurs très encourageants : ainsi le café, qui revient en moyenne dans la plantation à 8 ou 9 piastres le quintal (46 kilos), se vend en moyenne 26 à 27 piastres à des commissionnaires qui viennent l'acheter dans les plantations mêmes, et qui épargnent par cela même tous frais accessoires aux planteurs. Ceux-ci font donc un bénéfice net de 18 piastres par quintal en moyenne. On estime ici qu'une plantation de café achetée 100 000 fr. peut en quatre ou cinq ans payer son capital d'achat. La culture du café est assez simple, mais très fatigante, le précieux arbrisseau se plaisant surtout sur les flancs escarpés des montagnes environnantes, dont l'accès est souvent pénible. Les travaux de la cueillette entraînent une surveillance continuelle pour empêcher les ouvriers de briser les branches des caféiers mal placés à leur gré. La production annuelle pour l'île est d'environ 25 millions de kilogrammes, représentant une valeur d'environ 30 millions de francs. La France en achète pour sa part pour près de 4 millions. C'est à peu près le tribut que nous payons à cette île étrangère pour un produit que nous pourrions aisément tirer de nos colonies, pour le plus grand bien de nos intérêts.

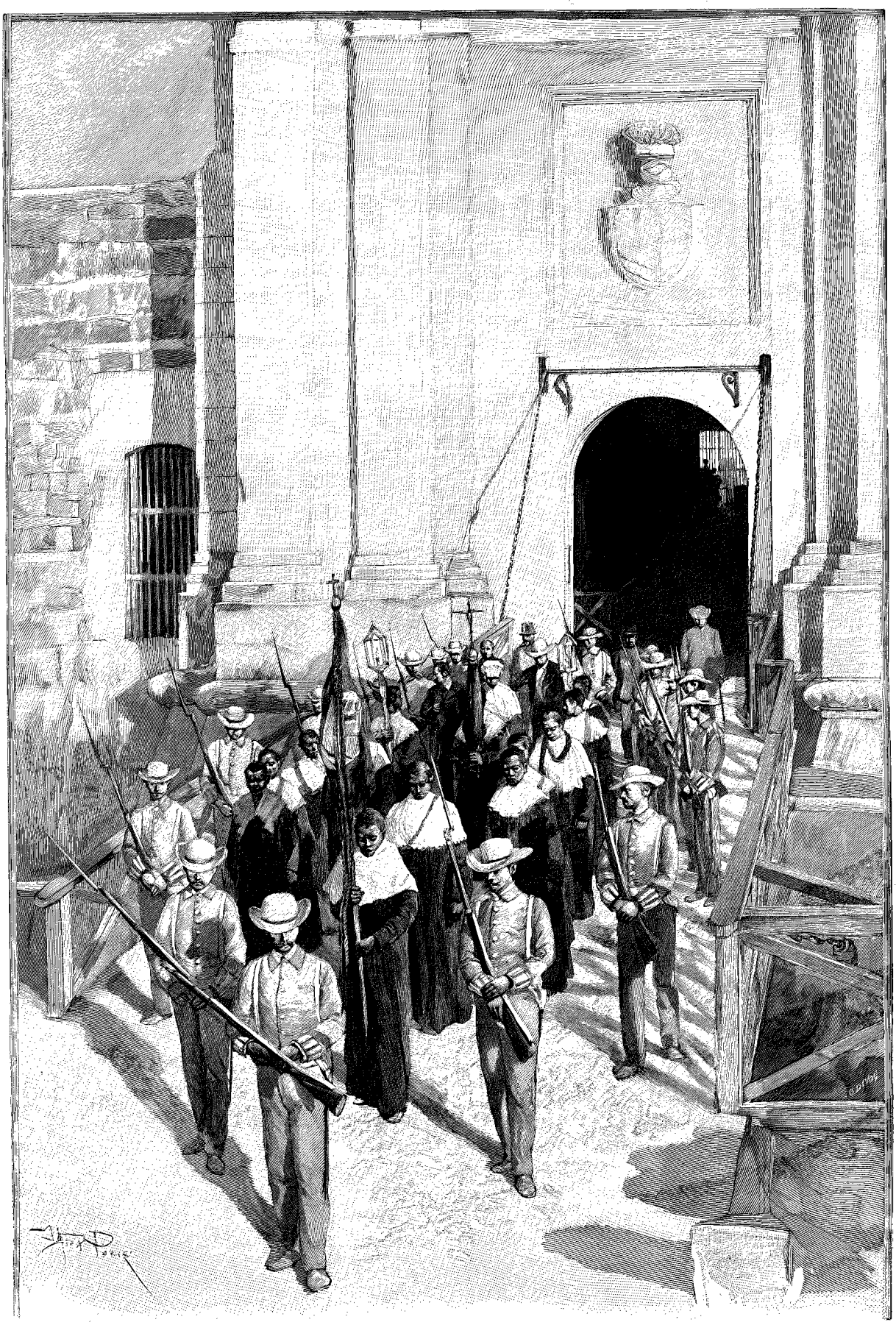
Tout le monde sait que le café n'est autre chose que les deux noyaux contenus dans l'intérieur d'un petit fruit gros comme une merise; quand les fruits sont mûrs, ils prennent une belle teinte rouge; à ce moment on les cueille et on les transporte dans les magasins où on les sèche sur des cadres en bois préparés à cet effet d'une façon ingénieuse, dont voici la description : suivant l'importance de la plantation, un ou plusieurs hangars sont soigneusement construits en bois ou en maçonnerie; de la base de ces hangars partent à 70 centimètres d'élévation au-dessus de la surface du sol un système de rails en fer, qui s'allongent au dehors bien d'aplomb jusqu'à 8 ou 10 mètres; au-dessus de ceux-ci, à 30 centimètres plus haut, est une autre série de rails moins longs d'un mètre environ,



PLANTATION DE CAFÉ

1. *Gravure de Ruffe, d'après une photographie.*

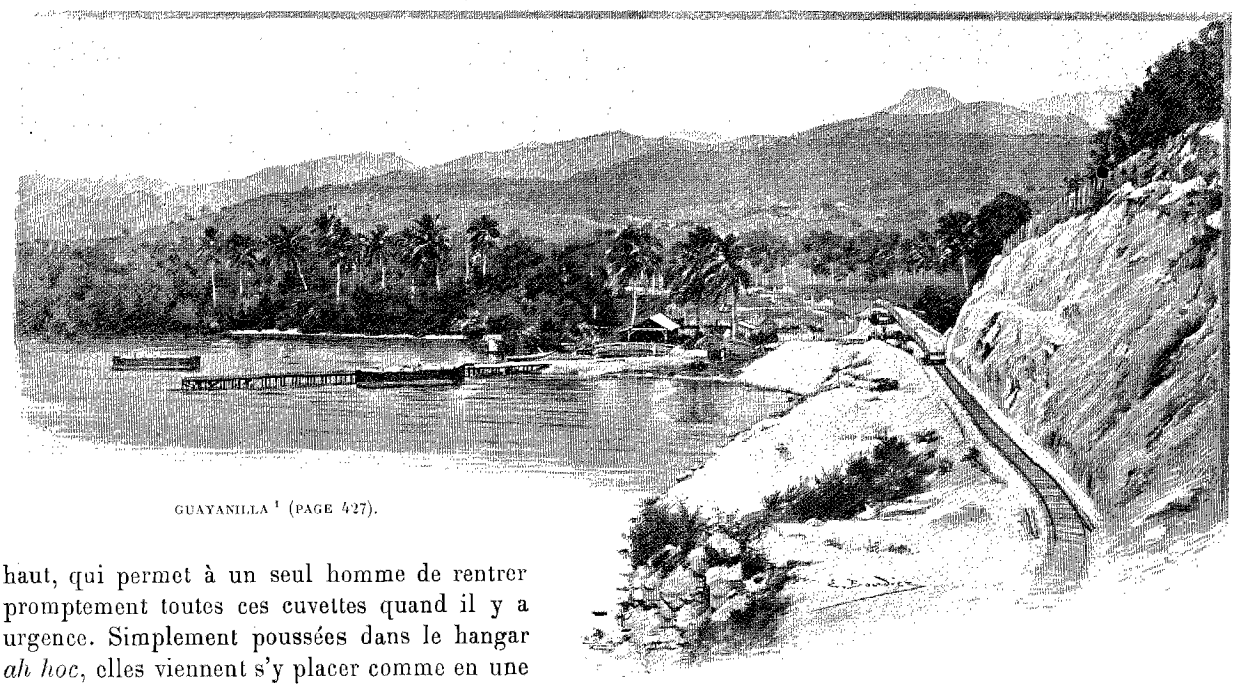
© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr



BANDIT CONDUIT AU SUPPLICE (PAGE 423). — DESSIN D'A. PARIS, GRAVÉ PAR DEVOS.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

et ainsi de suite jusqu'à cinq ou six rails superposés, diminuant chaque fois d'un mètre en longueur sur la série immédiatement au-dessous. Sur ces rails sont placées des cuvettes en bois roulant sur des galets en fer, ayant en moyenne 1 m. 75 de long sur 1 mètre de largeur et 25 centimètres de hauteur. Dans ces cuvettes sont versés les fruits frais du café jusqu'au tiers de la hauteur, afin d'en permettre la dessiccation au soleil; dès qu'une surface paraît sèche, un homme armé d'un râteau en bois plein remue les fruits pour que le travail de séchage se fasse régulièrement. Cette opération nécessitant plusieurs jours, suivant l'état de l'atmosphère, il faut le soir rentrer toutes ces cuvettes sous le hangar, et en faire de même quand il pleut. C'est ce qui explique le système de rails indiqué plus haut, qui permet à un seul homme de rentrer promptement toutes ces cuvettes quand il y a urgence. Simplement poussées dans le hangar *ah hoc*, elles viennent s'y placer comme en une immense commode, dont chaque étage de cuvettes représenterait les tiroirs. Les fruits une fois bien secs, on les passe dans des appareils tournants où les grains se séparent et se débarrassent de leur enveloppe, qui est ensuite éliminée par un tamisage soigneux. Le café est alors mis en sacs et prêt à être vendu.



GUAYANILLA [1] (PAGE 427).

Je passe un soir au Cercle français! Je dis français à contre-cœur, car peut-on appeler ainsi des lieux de réunion où l'on rencontre des compatriotes qui ont oublié la langue de la patrie? C'est ce que j'ai toujours eu la douleur de constater partout où sont établies des colonies de Français, qu'ils soient Corses comme ici, Barcelonnettes comme au Mexique, Basques ou Gascons comme dans l'Amérique du Sud ou du Nord; tous ceux qui sont patoisants semblent montrer une telle indifférence, un tel mépris même de la langue nationale, qu'ils ne la parlent jamais, et ne l'enseignent pas à leurs enfants. Ceux-ci n'emploient par conséquent que la langue de leur pays d'adoption et montrent souvent une véritable hostilité contre leurs compatriotes des autres parties de la France. Comment s'étonner, devant tous ces faits, de la diminution désastreuse de notre influence et de la disparition de notre langue dans des pays où jadis elles étaient prépondérantes? N'en cherchons pas ailleurs les causes. Elles ne proviennent que de nos fautes, car comment peut-on supposer que les étrangers seraient tentés de faire plus de cas de notre langue que les Français qu'ils voient autour d'eux?

Dans ce cercle, je rencontrai plusieurs Corses auxquels je demandai pourquoi, au lieu d'être venus dans cette île espagnole, ils n'étaient pas plutôt allés en des possessions françaises, et il n'en manque pas, qui offrent un climat favorable aux mêmes cultures.

La réponse fut courte et la même pour tous : « On ne va pas s'établir dans les colonies françaises! » Ce qui équivaut à dire que les exigences mêmes de l'administration espagnole sont préférables à la bienveillance tutélaire pratiquée dans nos colonies.

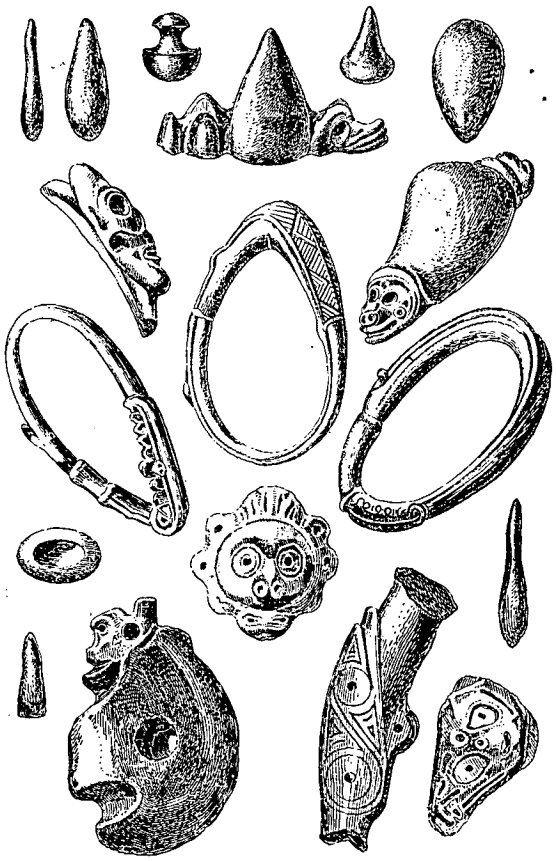
Le lendemain matin nous reprenions le train de Ponce. Nous admirons en chemin les nombreux pélicans blancs et noirs qui pêchent le long du rivage. Un faucon d'une très petite espèce me fait bien regretter de n'avoir point de fusil. Plus loin j'entends le bourdonnement d'oiseaux-mouches à plumage mordoré, brillant sous les rayons du soleil qui commence à chauffer. Au bruit du sifflet de la locomotive, un grand nombre de grues sortent effarées des broussailles, ne sachant où s'envoler pour se protéger contre ce danger inconnu pour elles. A 9 heures et demie nous débarquons sans accident à Ponce.

1. *Dessin de Boudier, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

Parmi les coutumes locales, on peut signaler celle qui consiste à soigner les maladies au moyen de sortes d'ex-voto : quand un malheureux souffre d'une maladie quelconque, que ce soit à la tête ou dans toute autre partie du corps, ce n'est pas au médecin qu'il s'adresse d'abord, c'est chez le *plateria* ou bijoutier indigène qu'il dirige ses pas. Là il trouve des assortiments de petites figures en argent estampé représentant la tête, le buste, les oreilles, les yeux, les dents, les bras ou les jambes, suivant les maladies qu'il a ou croit avoir. L'indigène achète la figure qui se rapporte à son mal, la porte à l'église et la fait bénir par le prêtre, auquel il la laisse pour l'attacher dans un cadre, formant généralement le fond sur lequel se détache la statue du saint le plus influent de l'endroit; puis il assiste à de nombreuses messes, ou, si c'est impossible, se contente de se suspendre au cou son amulette, dont il attend avec force prières sa guérison.

Les mêmes pratiques sont également en usage pour la guérison des maladies des animaux domestiques, tels que chevaux, vaches, chiens, etc.



ANTIQUITÉS DES INDIENS BORIQUENOS [1] (PAGE 432).

VI

Retour à la capitale. — Visite à Bayamon chez le docteur Stahl. Sa collection d'antiquités historiques recueillies dans l'île.

Sur la recommandation de notre maîtresse d'hôtel, nous engageons, pour nous ramener à la capitale, un loueur corse, qui m'a paru, à la suite de quelques paroles, être une épave de la Commune. A cela près, que nous importe, pourvu qu'il nous conduise à bon port. Mieux vaut faire profiter de notre argent un compatriote qu'un étranger, c'est une règle à recommander à tous ceux qui voyagent.

A 5 heures et demie du matin, le jour n'étant pas encore levé, il était à notre porte avec sa voiture, dans laquelle nous plaçâmes nos bagages, puis de là nous dûmes aller jusqu'au marché, pour prendre une tasse de café, dans une boutique de nègre, en plein vent, qui rappelait celles des halles de Paris; car dans ce pays il est à peu près impossible de se faire servir quoi que ce soit à manger en dehors des heures réglementaires.

Nous remontons en voiture et nous ne tardons pas à sortir de la ville, au grand ébahissement des ménagères de toutes les couleurs, depuis les plus blanches jusqu'aux plus noires, en passant par toute la gamme intermédiaire. La plupart fumaient impassiblement d'énormes *puros*, peu faits pour les rendre plus attrayantes.

Le temps ayant été beau la veille, nous traversons sans danger le rio Bucana, si torrentueux lors de notre précédent passage. A midi nous atteignons Aibonito, ville de 6 397 habitants, située sur le point culminant de la route et de la sierra Madre, à 900 mètres d'altitude environ, qui passe pour la plus saine de l'île; les épidémies y sont absolument inconnues : ce serait un excellent point pour y établir un sanatorium où viendraient se retremper les anémiés de la plaine.

Nous déjeunons dans l'auberge unique, où nous sommes servis à peu près convenablement, et nous buvons pour terminer une excellente tasse de café, ce qui est rare dans les pays de production.

A Cayey nous changeons de chevaux; les nouveaux venus sont si sauvages et à peine dressés, qu'ils n'attendent pas le commandement du cocher pour partir avec tant de violence qu'ils cassent une traverse des traits, et nous font perdre une demi-heure pour réparer les dégâts.

Le paysage qui précède Caguas nous paraît encore plus merveilleux au retour qu'à l'aller; c'est à désirer de passer ses jours au milieu de cette belle nature, si captivante qu'on craint de ne pouvoir s'en détacher. Nous changeons encore ici de chevaux, de voiture et de cocher, et le tout nous mène jusqu'à la capitale, où nous arrivons à 8 heures du soir, deux heures après le dîner à l'hôtel Bonita. Aussi sommes-nous obligés d'aller chercher notre repas dans une gargote de la ville, bien heureux encore de trouver des plats exécrables qu'une faim canine peut seule déterminer à ingurgiter.

Le lendemain je vais faire visite à mon excellent ami Don Salvador Brau, qui me communique une lettre d'un docteur allemand, établi dans le pays depuis vingt ou trente ans, le docteur Stahl. Celui-ci m'invite à visiter sa collection d'antiquités trouvées par lui dans différentes parties de l'île. Très flatté et

1. *Dessin de Krieger, d'après une photographie.*

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

heureux de cette proposition, je télégraphiai aussitôt au docteur que j'acceptais son aimable invitation, et lui donnais rendez-vous pour le lendemain.

Au reçu de mon télégramme, le docteur Stahl vint le soir à San Juan, afin de m'accompagner à Bayamon, de l'autre côté de la rade, où il a sa maison de campagne et ses collections.

A 5 heures et demie du matin nous nous dirigeons vers le port pour prendre le *ferry-boat* ou bac à vapeur américain, qui nous fait traverser la baie, dont nous pouvons admirer à notre aise les beautés toujours attrayantes. Un voilier gît piteusement dans les herbes où il a échoué à la suite d'une tempête. Une lame l'ayant soulevé le jeta ainsi par-dessus une bande de terre dont il est impossible de le tirer. Les forçats travaillant à l'arsenal ne perdent pas leur temps, et je suis persuadé qu'ils ne considèrent pas leur séjour ici comme une villégiature appréciée, telle que la Nouvelle-Calédonie l'est pour nos malfaiteurs. En un quart d'heure ou vingt minutes nous atteignons le *pier* où nous attend le train qui dessert ce tronçon de ligne de chemin de fer à voie d'un mètre. Le principal trafic de la ligne consiste, je crois, dans le transport de la glace, qui se fabrique à Bayamon pour l'usage de la capitale et des villes limitrophes. En une demi-heure, à travers de superbes champs de canne à sucre, nous arrivons à Bayamon, qui n'a d'autre intérêt que la collection que j'y viens voir.

En arrivant à la maison du docteur, je fus un peu déçu dans mes espérances. Je m'attendais à trouver toutes ses antiquités bien classées et rangées avec ordre; mais au lieu de cela les objets les plus précieux étaient en désordre dans des paniers ou des boîtes, et quant aux gros objets ils étaient pêle-mêle dans une chambre, sur le sol ou sur une tablette, couverts de poussière. Nous étions souvent obligés d'en bousculer plusieurs avant d'atteindre une pièce plus particulièrement intéressante. Il y a là plus d'un millier de haches de pierre dont plusieurs du plus haut intérêt et de toutes les tailles; toutes les variétés de pierres dures y sont représentées; une vingtaine de colliers ou jougs en pierre, dont plusieurs sont curieusement sculptés; des masques très curieux; des mascarons en terre cuite; des idoles de toutes sortes, c'est peut-être la plus belle collection d'antiquités relative à l'histoire des Indiens Boriquenos qui existe au monde.

Devant un tel désordre, j'offris au docteur Stahl de lui faire acheter sa collection, mais aux premiers mots je vis que cela était inutile. Il y tient ainsi qu'un avare à son or, et n'a d'autre but que de fonder dans la capitale un musée National, auquel il donnerait sa collection à la condition d'en être nommé le directeur à vie; je le lui souhaite, autant pour lui que dans l'intérêt de la science, qui trouvera là des documents précieux.

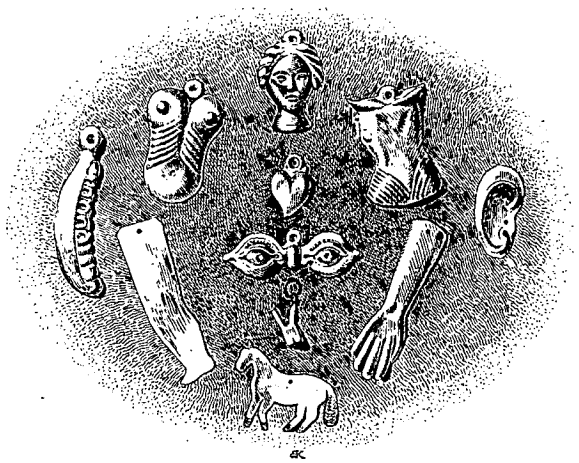
Plusieurs fois par semaine, la bonne musique de la garnison joue sur la Plaza Alphonse XIII, de 8 à 9 heures. C'est là qu'il faut aller pour voir et apprécier la société de la capitale.

Je dois à la vérité de dire que peu de femmes sont jolies ou élégantes, le mauvais goût des toilettes frisant souvent le ridicule. C'est au milieu de cette place qu'eut lieu, lors de mon passage dans l'île, la cérémonie de la pose de la première pierre du monument qu'on doit élever à la mémoire de Christophe Colomb.

Mon séjour à Porto-Rico est fini. Je vais m'embarquer sur la *Maria-Christina*, qui me mènera à la Havane.

J. CLAINE.

1. *Dessin de Krieger.*



AMULETTES [1] (PAGE 431).

Droits de traduction et de reproduction réservés.

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

GRAVURES.

	DESSINATEURS.	
VOYAGE AUX TROIS GUYANES. — Les îles du Salut	Lancelot	1
Église de Saint-Laurent du Maroni	(Photographie sur bois).	1
M. Verschuur	Id.	3
Débarcadère de l'île royale	Slom	5
Le théâtre de la relégation à Saint-Jean du Maroni	J. Lavée	7
Le nouveau camp central	Riou	8
Une rue de Cayenne	Jouas	9
La boulangerie à Saint-Jean du Maroni	Riou	10
Usine à sucre à Saint-Maurice	Berteault	11
Caserne à Cayenne	Riou	12
Chemin de fer en construction de Saint-Laurent à Saint-Jean du Maroni	Jouas	13
Oseesi, le grand man des nègres bosch	(Photographie sur bois).	14
Cascade de la montagne Tigre, près Cayenne	Boudier	15
Camp de la Mort à Saint-Jean du Maroni	(Photographie sur bois).	16
Appontement à Saint-Laurent du Maroni	Slom	17
Négresse de la Guyane hollandaise	(Photographie sur bois).	17
Saint-Jean du Maroni	Boudier	19
Accarouany	Id.	21
Le vallon de la culture à Saint-Jean	Id.	23
Rue « Heerenstraat » à Paramaribo	(Photographie sur bois).	24
Marchandes de poisson à Paramaribo	J. Lavée	25
L'hôpital à Paramaribo	(Photographie sur bois).	27
Plantation de sucre	Gotorbe	28
Plantation de Weltevreden	(Photographie sur bois).	29
Place de l'église à Paramaribo	Gotorbe	30
Frederiksdorp	Id.	31
L'église de Paramaribo	(Photographie sur bois).	32
Marché à Paramaribo	Riou	33
Femme galibi	(Photographie sur bois).	33
Indiens arrowaks	Id.	35
Femmes caraïbes	Id.	37
Nègres bosch (nègres des bois)	Id.	39
Adray Vroomhart et son fils	Id.	40
Maagdenstraat, à Paramaribo	Riou	41
Route du Grand Combé	Id.	43
Vier Kinderen	Berteault	44
Bergendal	Th. Weber	45
Squelette de la tête du kopira	Millot	46
Bureaux du Gouvernement à Paramaribo	Berteault	47
Nègres saramacca	(Photographie sur bois).	48
Le port de Georgetown	Berteault	49

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
L'hôtel de ville de Georgetown	(Photographie sur bois).	49
Water street	Berteault	51
Main street	(Photographie sur bois).	53
Cathédrale de Georgetown	Berteault	55
Jardin botanique	Boudier	56
Un canal à Georgetown	Jouas	57
Panorama de Georgetown	Berteault	59
Vue de Georgetown	Id.	60
La promenade	Jouas	61
Paysage de la rivière Demerara près de Georgetown	Boudier	63
L'hospice de Georgetown	(Photographie sur bois).	64
Bartica	(Photographie sur bois).	65
Un dégrad	Th. Weber	65
Rentrée des prisonniers	Boudier	67
Bac sur la rivière Puruni	(Photographie sur bois).	69
Chantier sur la rivière Essequibo	Th. Weber	71
Rapides de la rivière Massaruni	Riou	72
Terrains aurifères	(Photographie sur bois).	73
Terrains aurifères	Boudier	75
Un placer dans la Guyane anglaise	(Photographie sur bois).	76
Vue de forêt dans la Guyane anglaise	Id.	77
Le « longtom »	Id.	79
Le « sluice »	Id.	80
L'ILE DE CURAÇAO. — Palais du Gouvernement	Boudier	81
Négresse de Curaçao	(Photographie sur bois).	81
Vue générale de la ville et du port de Curaçao	Taylor	85
Un quartier de Curaçao	Berteault	87
Le pont	Boudier	88
La quarantaine	Th. Weber	89
Calle de la Marina (Waterkant), à Curaçao	Berteault	91
Pont à Scharloo	Id.	92
Un puits dans l'intérieur de l'île	Slom	93
École Welgelegen	Id.	94
Breede straat, à Curaçao	Berteault	95
Cabane d'indigènes dans l'intérieur de l'île	(Photographie sur bois).	96
VOYAGE EN TUNISIE. — Partie orientale de la ville de Tunis	Berteault	97
Juive de Tunis	(Photographie sur bois).	97
Mosquée de Sidi ben Arouz	Girardet	99
Une rue de Tunis	Id.	101
Juive de Tunis	(Photographie sur bois).	103
Porteur d'eau à Tunis	(Photographie sur bois).	104
Portefaix et mendiants	Id.	105
Chapelle Saint-Louis	Berteault	107
Stuc peint d'une tombe de Marsa	Boudier	108
Saint-Louis, la cathédrale et le couvent	Taylor	109
Panorama du golfe de Carthage	Boudier	110
Panorama du golfe de Carthage	Id.	111
Fragments antiques, musée de Saint-Louis	(Photographie sur bois).	112
Citernes de la Malga	Berteault	113
Tête et collier trouvés dans une tombe punique	(Photographie sur bois).	113
Cimetière de Bir-el-Djebbana	Id.	115
Citernes de Carthage avant leur restauration	Id.	117
Fouilles de Damous-el-Karita	Berteault	118
Tombeau punique à Byrsa	Boudier	119
Entrée du palais du bey	(Photographie sur bois).	120
Café sur la place de Sidi-bou-Saïd	Id.	121

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
M. Massicault	(Photographie sur bois).	122
Ali-Pacha	Id.	123
Maison à Sidi-bou-Saïd	Boudier	124
Batterie de la Goulette	Girardet	125
Salle du Zodiaque au Bardo	Berteault	126
Salle de la grande mosaïque de Sousse	Id.	127
Vierge de Damous-el-Karita	(Photographie sur bois).	128
EXCURSION A OLYMPIE. — Emplacement d'Olympie	(Photographie sur bois).	129
Paysan en voyage	Id.	129
Gorges de l'Alphée, près de Karytæna	Taylor	131
Le terrain des fouilles	Id.	133
Tête de lutteur	(Photographie sur bois).	135
Ruines du Philippeion	Id.	136
Le Gymnase	Taylor	137
Ruines du temple de Zeus	Id.	139
Entrée secrète du stade	Berteault	140
L'Héraion	Taylor	141
Temple de Zeus : Fragment de la mosaïque du pronaos ou vestibule, découvert par l'expédition française	Chapuis	143
Tête de lutteur	(Photographie sur bois).	144
AU VENEZUELA. — Macuto	Th. Weber	145
Le général Pepper	(Photographie sur bois).	145
Une rue de la Guaira	Berteault	146
La Guaira	Taylor	147
Chemin de fer de Caracas	Id.	149
L'Université de Caracas	Berteault	151
Vue de Caracas	Taylor	152
Citadelle de la Guaira	Jouas	153
Soldat indien	(Photographie sur bois).	154
Un haciendero français	J. Lavée	155
Puerto-Cabello	Boudier	156
Puerto-Cabello	Id.	157
Le docteur Pulido	(Photographie sur bois).	158
Campement des troupes du général Pepper dans un des paseos de la Guaira	J. Lavée	159
Caracas : statue de Bolivar	(Photographie sur bois).	160
LES ILES DE LA MANCHE. — Le port de Saint-Hélier	(Photographie sur bois).	161
Type de Jersiaise	Id.	161
Statue du général Don	Id.	163
Collège Victoria	Berteault	163
Château Élisabeth	Id.	164
Maison du général Boulanger à Saint-Brelade	Id.	165
Phare de la Corbière	Boudier	166
Grottes de Plémont	Id.	167
Vallée de Saint-Pierre	Slom	168
Grève de Lecq	Boudier	169
Baie de Bouley	Id.	170
Rochers et baie de Rozel	Id.	171
Anne-Port	Id.	172
Château de Montorgueil	(Photographie sur bois).	173
Saint-Aubin	Berteault	174
Les Vinchelez	Slom	175
Église de Saint-Brelade	(Photographie sur bois).	176
Saint-Pierre-Port vu de la mer	(Photographie sur bois).	177
Église de Saint-Pierre-Port	(Photographie sur bois).	177

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
SAINT-PIERRE-PORT : UNE RUE DE LA VILLE BASSE	ID.	179
LE CHÂTEAU CORNET	BOUDIER.	181
HAUTEVILLE HOUSE	BERTEAULT.	182
UN SALON DE HAUTEVILLE HOUSE	ID.	183
CABINET DE TRAVAIL DE VICTOR HUGO	ID.	184
UNE FERME À JERSEY	A. PARIS.	185
BAIE DE FERMAIN	(Photographie sur bois).	187
LE ROI DES ÉCREHOU	ID.	188
UN SENTIER (WATER-LANE) À GUERNESEY	ID.	189
CASCADE DU MOULIN HUET	ID.	190
ROUTE DE LA GRANGE	BOUDIER.	191
CHÂTEAU DE ROZEL	(Photographie sur bois).	192
ROCHERS DU MOULIN-HUET	ID.	193
TYPE DE GUERNESIAISE	ID.	193
BIBLIOTHÈQUE GUILLE-ALLÈS	BERTEAULT.	194
M. GUILLE	(Photographie sur bois).	195
M. ALLÈS	ID.	196
UNE ÉCOLE RURALE À GUERNESEY	ID.	197
TYPES GUERNESIAIS	ID.	198
VILLA BON-AIR	ID.	199
ALLÉE COUVERTE DE L'ANCRESSE	BERTEAULT.	200
VAL DU PETIT-BOT	(Photographie sur bois).	201
MOULIN DU ROI	ID.	202
LA PETITE COUPÉE	BOUDIER.	203
VALLON BOISÉ AU-DESSUS DE FERMAIN	(Photographie sur bois).	204
BAIE DE COBO	ID.	205
CHAPELLLE SAINTE-APOLLINE	ID.	206
PHARE DES HANOIS	ID.	207
LA MAISON HANTÉE	ID.	208
PHARE DES CASQUETS	ID.	209
ÉGLISE SAINTE-ANNE À AUREGNY	ID.	209
JETÉE ET PORT DE SERCQ	BOUDIER.	211
BAIE DE DIXCART	(Photographie sur bois).	213
PORT DU MOULIN	ID.	214
LES AUTELETS	ID.	215
FERME DE LA FRÉGONDÉE	ID.	216
LA COUPÉE À SERCQ	TAYLOR	217
ILE DE HERM, VUE DE JETHOU	BOUDIER.	219
LE PORT DE HERM	BERTEAULT.	220
ILE DE JETHOU, VUE DE HERM	(Photographie sur bois).	221
HAMEAU ET BAIE DE CRABBIE	BERTEAULT.	222
LA ROCHE PENDANTE	(Photographie sur bois).	223
FORT CLANQUE	ID.	224
SAIGON. — UNE CASE À SAÏGON	SLOM	225
UNE CONGAIE	(Photographie sur bois).	225
LA RIVIÈRE DE SAÏGON	TH. WEBER.	229
LA POPOTE	(Photographie sur bois).	231
LE SALON DE LA DANSE AU PALAIS DU GOUVERNEUR	ID.	232
ENTRÉE DU PORT DE SAÏGON	SLOM.	233
LE HAUT DE LA RUE CATINAT ET LA CATHÉDRALE	ID.	234
LA SORTIE DE L'OFFICE	BERTEAULT.	235
LE CHÂTEAU D'EAU	ID.	236
RUE CATINAT À SAÏGON	SLOM.	237
LES CASERNES	BERTEAULT.	238
PALAIS DE JUSTICE	ID.	239
UNE PETITE CASE À SAÏGON	(Photographie sur bois).	240
AU MARCHÉ SUR LA ROUTE DE CHOLON	A. PARIS.	241

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
La femme du Doc-Phu de Cholon	(Photographie sur bois).	241
Labourage et repiquage du riz	Id.	245
Le Doc-Phu de Cholon	Id.	247
Le palais du Doc-Phu	Boudier.	248
Restaurateur ambulant	(Photographie sur bois).	249
Tombeau des ancêtres du Doc-Phu	Boudier.	250
Charrette à bœufs	Id.	251
Après la chasse	J. Lavée.	252
La fête du dragon	A. Paris.	253
Le cap Saint-Jacques	Id.	254
Buffles de Cochinchine	(Photographie sur bois).	255
L'hôtel des bains	Id.	256
L'EXPÉDITION DU KATANGA. — Les gens de la caravane	Riou.	257
Maria de Fonseca, favorite de Msiri	Id.	257
M. le marquis de Bonchamps	(Photographie sur bois).	260
Traversée du Tanganyika	Riou.	261
Le capitaine Stairs	(Photographie sur bois).	262
M. Bodson	Id.	263
Un « boma » dans les bois	Riou.	264
Refus du drapeau	Id.	265
Résidence de Msiri	Id.	267
L'interprète et les espions de Msiri	Id.	268
Assaut de Moémena	Id.	269
La famine au camp	Id.	270
Le retour	Id.	271
Le fort Bunkéia	Id.	272
JAN MAYEN ET LE SPITZBERG. — Jan Mayen : la lagune nord	Th. Weber	273
Le Beerenberg	Id.	273
Jan Mayen : le Beerenberg		273
Jan Mayen : la lagune sud	Th. Weber	277
Jan Mayen : le Vogelberg	Taylor.	279
Jan Mayen : la station autrichienne	Slom.	280
Spitzberg : baie de la Recherche	Th. Weber	281
Vallée à Jan Mayen	Taylor	283
Jan Mayen : les bois flottés	Th. Weber.	284
Jan Mayen : chasse au renard	Slom.	285
Les falaises de Jan Mayen	Th. Weber.	287
La « Manche »	(Photographie sur bois).	288
Le Tempelbjerg, dans la Sassenbay	Th. Weber.	289
Glaciers se terminant au niveau de la mer	(Photographie sur bois).	289
Glacier de la pointe des Renards	Boudier	291
Entrée de la baie de la Recherche	Th. Weber.	293
Extrémité supérieure de la baie de la Recherche	Berteault.	294
La dunette de la « Manche » un jour de travail	A. Paris.	295
Entrée de l'Isfjord	Boudier.	296
Les glaciers de la baie de la Recherche	Th. Weber.	297
Le pic Milne-Edwards	Boudier.	299
Une vallée de l'Adventbay	Id.	300
Chasse au renne	Slom.	301
Green Harbour	Boudier.	303
Débarquement en « berton »	(Photographie sur bois).	304
LA MISSION MAISTRE. — Vue de Loango, prise du sentier de Brazzaville	Th. Weber.	305
Banziri	(Photographie sur bois).	305
M. Maistre	Id.	307

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
M. Brunache	(Photographie sur bois).	308
M. Clozel	Id.	309
M. Briquez	Id.	310
M. Bonnel de Mézières	Id.	311
Banziris	Riou	312
Togbos	A. Paris	313
Mpaka, chef des Ouaddas, apportant des présents	Slom	314
Traversée d'un ruisseau marécageux	Riou	315
Chef Sabanga	J. Lavée	316
Combat avec les Mandjias	Paule Crampel.	317
La grande brousse et les Ndris	Slom	318
Langouassis au poste de la Kémo	Riou	319
Sénégalais à l'exercice	(Photographie sur bois).	320
Camp fortifié dans un village mandjia	Th. Weber	321
Yombo	(Photographie sur bois).	321
Intérieur de campement dans un village abandonné	Taylor	323
Arrivée du prisonnier mandjia	Paule Crampel.	325
Attaque du camp	Id.	328
Arrêtés au bord de la Nana	Perret	329
Combat au milieu d'un marais	A. Paris	331
Traversée du Gribingui	Th. Weber	332
La paix avec les Mandjias	A. Paris	333
Troupeau d'antilopes coupant la caravane	Id.	335
Groupe d'Akoungas	(Photographie sur bois).	336
La plaine inondée au confluent du Gribingui et du Vassako	Riou	337
Notre guide Arétou	(Photographie sur bois).	337
Étang de Loko	Th. Weber	339
Dans les marais de Kassinda	A. Paris	341
Le chef Mandjatezzé	F. Courboin	343
Femme du village de Mandjatezzé	Id.	344
Une tornade pendant la nuit à Kassinda	Riou	345
Camp sur la rive gauche du Bahar Sara	Slom	347
Village insulaire de Garenki	Th. Weber	348
Saras	J. Lavée	349
Si Saïd et son fils	(Photographie sur bois).	350
Sara de Daï	Id.	351
Groupe de Saras	Id.	352
Village fortifié de Mébéké	A. Paris	353
Notre guide Ali	F. Courboin	353
Cavaliers gaberis	A. Paris	355
L'armée des Gaberis traversant le Logône	Id.	357
Campement près de Laï	Riou	359
Femme de Laï	Id.	360
L'armée des Gaberis en marche	A. Paris	361
Le Logône à Laï	Th. Weber	363
Guet-apens du 27 novembre	Paule Crampel.	364
Marché dans l'Adamaoua	Marius Perret.	365
Indigènes du village d'Erdi	A. Paris	366
Passage de la Bénoué près de Douli	Th. Weber	367
Habitation à l'ouest du Logône	(Photographie sur bois).	368
A TRAVERS LA TOSCANE. — Une noce florentine au XVe siècle	Krieger	369
Rue de Florence	Ciani	369
Le lis florentin	(Photographie sur bois).	371
Panorama de Florence. Vue du Viale dei Colli et du palais Pitti	Id.	373
Les Médicis sous le costume des rois mages	Krieger	375
Laurent le Magnifique	(Photographie sur bois).	376
Intérieur du Ponte Vecchio	Id.	377

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

	DESSINATEURS.	
Portrait de Cosme Ier de Médicis, par Cellini	(Photographie sur bois).	378
Portrait de Marie de Médicis	Id.	379
Le grand-duc Ferdinand II	Id.	380
Portrait de Galilée, d'après Sustermans	Rougeron	380
Place du Marché-Vieux	(Photographie sur bois).	381
Panorama de Florence	Boudier	382
Le Ghetto	Tofani	383
Buste de Dante, d'après son masque funéraire	(Photographie sur bois).	384
Une rue de Florence	Ciani	385
Statue de l'école de Pise	(Photographie sur bois).	385
Le Baptistère	Berteault	387
Panorama de Florence, pris du Palais-Vieux	(Photographie sur bois).	389
« La Force », par André de Pise (porte du Baptistère)	Id.	391
« La Tempérance », par André de Pise (porte du Baptistère)	Id.	392
Vue de la Cathédrale de Florence	Id.	393
« La Décollation de saint Jean-Baptiste », par André de Pise (porte du Baptistère)	Krieger	394
Bordures des portes du Baptistère, par Ghiberti	Gotorbe	395
Statue de sainte Marie-Madeleine, par Donatello (Baptistère)	(Photographie sur bois).	396
Façade de la Cathédrale	Berteault	397
Fragment du pavement du Baptistère	Krieger	398
La « loggia del Bigallo »	Berteault	399
Le Christ en mosaïque du Baptistère	(Photographie sur bois).	400
Détails du Campanile (Statues de Donatello)	Id.	401
« L'Eucharistie », sculpture du XIVe siècle (Campanile)	Id.	401
« La Philosophie », par Luca della Robbia (Campanile)		403
Panoramas de Florence (la Cathédrale et le Palais-Vieux. — Le clocher de la « Badia » et le Bargello. — Le Pont-Vieux)	Berteault	405
La Sibylle tiburtine (Campanile)	Boudier	406
Fronton de la porte de la « Mandorla »	(Photographie sur bois).	407
Bénitier gothique de la cathédrale de Florence	Krieger	408
Lung' arno Nuovo et via de' Cerretani	Boudier	409
Statue de saint Luc, par Nanni di Banco (cathédrale de Florence)	(Photographie sur bois).	411
Statue de saint Jean assis, par Donatello (cathédrale de Florence)	Id.	412
Le Ponte Vecchio	Id.	413
« La Pietà » de Michel-Ange (cathédrale de Florence)	Id.	414
« Le Couronnement de la Vierge », mosaïque de Gaddo Gaddi (cathédrale de Florence)	Krieger	415
« La Sculpture », par Andrea Pisano (Campanile)	Id.	416
PORTO-RICO. — Le palais du Gouvernement, ou la Portaleza	Berteault	417
Milicien de l'armée coloniale espagnole	A. Paris	417
Inauguration du monument de Christophe Colomb	Marold	421
Vue générale de San Juan	Berteault	422
Vue sur le port de Porto-Rico	A. Paris	423
Séchage du café	(Photographie sur bois).	424
Vue générale d'Aguadilla	Id.	425
Vue de Yauco	A. Paris	427
Plantation du café	(Photographie sur bois).	428
Bandit conduit au supplice	A. Paris	429
Guyanilla	Boudier	430
Antiquités des Indiens Boriquenos	Krieger	431
Amulettes	Id.	432

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

CARTES ET PLANS

Carte des trois Guyanes. 19
Carte de l'ile de Curaçao. 83
Plan d'Olympie. 130
Plan du temple de Zeus. 132
Plan du Philippeion. 134
Plan de l'Héraion. 142
Plan de l'atelier de Phidias 142
Carte du Venezuela. 148
Carte des iles de la Manche 162
Plan de Saïgon. 227
Plan de Cholon. 243
Carte de l'expédition du Katanga. 259
Carte de Jan Mayen et du Spitzberg. 276
Carte de l'itinéraire de M. Charles Rabot. 302
Carte exécutée d'après les documents de M. C. Maistre. 327
Carte de l'île de Porto-Rico. 419

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

TABLE DES MATIÈRES.

VOYAGE AUX TROIS GUYANES, par M. G. VERSCHUUR. — 1892. — Texte et dessins inédits.

La Guyane française : I. Les pénitenciers. — Kourou. — Les îles du Salut. — Le Maroni. 1

II. Le Maroni. — Mana. — L'île de Cayenne. 17

La Guyane hollandaise : I. Paramaribo. — La plantation de Marienburg 24

II. Populations de la Guyane. — Sur le fleuve Surinam. — Le district de Para. — Les insectes guyanais. — La vie à Paramaribo. 33

La Guyane anglaise : I. Georgetown ou Demerara. — Coup d'œil sur l'administration et sur l'histoire des trois Guyanes. 49

II. Plantations de sucre. — Le *balata*. — Géographie physique des trois Guyanes. — L'or. — La faune. — L'avenir des Guyanes. 65

L'ILE DE CURAÇAO, par M. G. VERSCHUUR. 81

VOYAGE EN TUNISIE, par MM. R. CAGNAT, docteur ès lettres, et H. SALADIN, architecte.

I. Tunis et Carthage 97

II. La Marsa. — Sidi-bou-Saïd. — Le musée Alaoui. 122

III. En route pour la France. 127

EXCURSION A OLYMPIE, par M. Charles NORMAND. — 1890. — Texte et dessins inédits.

I. Les jeux d'Olympie. — Le départ. — Patras. — Pyrgos. 129

II. Olympie. — Son histoire. — Les fouilles. — Les monuments. 131

III. Le grand temple de Zeus. — Le trésor des cités grecques. — Le stade. — Les jeux. — Le théâtre et l'hippodrome. — Les habitations des prêtres et des magistrats. 138

AU VENEZUELA, par M. Gustave RIBÉRAT. — 1892. — Texte et dessins inédits. 145

LES ILES DE LA MANCHE (mœurs et paysages), par M. Henri BOLAND. 161

SAÏGON, par M. Pierre BARRELON.

I. Aspect de Saïgon. — Premières impressions. 225

II. L'installation. — Les meubles. — Les bibelots. — L'« auction ». 226

III. La popote. — *At home*. 228

IV. Mondanités. — Five o'clock. — Clans et potins. — La valse « quand même ». 230

V. Les promenades. — Le tour de l'inspection. — Merveilleux Jardin Botanique. — Jardin de la ville. . . . 232

VI. Saïgon monumental. — Rues et boulevards. 235

VII. Saïgon port de mer. — Le courrier de France. — Un port chinois. 236

VIII. L'Annamite. — Caractère. — Costume. — Bijoux. — La femme annamite. 239

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

IX. Le théâtre européen. — Les courses. — La course en charrette à bœufs. 241

X. Cholon. — Le palais hospitalier du Doc-Phu. — High-life annamite 242

XI. Solennités annamites et chinoises. — Le Têt. — La fête du Dragon 246

XII. Autour de Saïgon. — La chasse. — Thudaumot. — Mytho. — Le cap Saint-Jacques. 248

XIII. Situation commerciale de Saïgon et de la Cochinchine. 251

L'EXPÉDITION DU KATANGA, d'après les notes de voyage du marquis Christian de BONCHAMPS, par M. René de PONT-JEST. — 1891-1892.

I. MM. Stairs, Bodson et le marquis de Bonchamps. — De la côte orientale au lac Tanganyika. — Le but à atteindre. — L'influence allemande 257

II. Le lac Tanganyika. — Karéma. — Les stations anti-esclavagistes. — Les Pères Blancs d'Alger. — Le capitaine Joubert. — A travers le Maroungou. — Le Louapoula. — Les sources du Congo. — Bunkéia, la capitale de Msiri 258

III. Le sultan Msiri. — Son sérail. — Étrange lait Mamilla. — Duplicité de roi. — Ultimatum du capitaine Stairs. — Fuite de Msiri. — Assassinat de M. Bodson. — Prise de Moémena par le marquis de Bonchamps. — Mort de Msiri. 260

IV. Le fort Bunkéia. — La famine. — Arrivée de la mission Bia. — Départ pour le Mozambique. — Le Nyassa. — Karonga. — La compagnie *British Central Africa* et le chef Makanzira. — Mort du capitaine Stairs. — De Chindé à Zanzibar. — Conclusion 268

JAN MAYEN ET LE SPITZBERG, par M. Charles RABOT. — 1892. — Texte inédit.

I. Premier voyage au Spitzberg en 1882. — Nouveau voyage sur la *Manche*. — La traversée de l'Écosse à Jan Mayen. — La vie à bord d'un bâtiment de guerre. — Historique des expéditions entreprises à Jan Mayen. — La pêche à la baleine et la chasse au phoque. 273

II. En vue de Jan Mayen. — Mouillage et débarquement dans la baie Mary Muss. — La station autrichienne. — Renards et oiseaux. — Les lagunes. — Le tour de l'île — En route pour le Spitzberg. 280

III. De Jan Mayen au Spitzberg. — Arrivée au Spitzberg. — La baie de la Recherche 288

IV. Historique des découvertes au Spitzberg. — La chasse à la baleine. — Les glaciers de la baie de la Recherche. — L'Isfjord de l'Adventbay. 289

V. Une excursion dans l'intérieur du Spitzberg. — Chasse au renne. — Le pic Milne-Edwards. — Les glaciers du Spitzberg. 292

VI. Encore l'Adventbay. — En route vers le nord. — Retraite précipitée. — A la recherche de plantes fossiles. — Végétation tertiaire du Spitzberg. — Une matinée théâtrale. — Retour en Norvège. 303

LA MISSION MAISTRE (du Congo au Niger à travers l'Afrique centrale), par M. C. MAISTRE. — 1892-1893. — Texte inédit.

I. Origine et départ de la mission. — A travers la colonie du Congo français. — Le poste de la Kémo. — Départ pour l'inconnu. — Les Ndris et leur pays. — Échange du sang. — La grande brousse. — Abandonnés par les guides. 305

II. En guerre avec les Mandjias. — Premier combat. — Un pays abandonné. — Difficultés pour se procurer des vivres. — Alertes successives. 314

III. Attaque du camp. — Un prisonnier. — La rivière Nana. — Nouveaux combats. — La paix — Les Mandjias et leur pays. — Fourmis et termites. 321

IV. Traversée de la Nana. — Ouias-Ouias et Aouakas. — Le chef Yagoussou. — Passage du Gribingui en radeau. — La grande plaine du Gribingui. — Marais. — Les Akoungas. 330

V. Arrivée chez les Arétous. — Indigènes très méfiants. — Voyageurs mystérieux. — En pirogue sur le Gribingui. — Mandjatezzé. 337

VI. Les Saras. — A travers la brousse. — Sur les traces d'un cheval. — Grands marais. — Kassinda. — Nombreuses difficultés. — Toujours dans l'eau. — Le Bahar Sara et Garenki. — Rencontre des premiers musulmans du Baguirmi. — Palem et le pays des Toumoks. — Souvenirs de Nachtigal. — Pays sablonneux. — Eau très rare. — Une caravane de marchands de Logône. 340

VII. Chez les Gaberis. — Une population de pillards. — Villages fortifiés. — Traînards assassinés. — La ville de Laï et ses habitants. — Traversée du Logône. — Des alliés gênants. — L'armée des Gaberis. — Guet-apens du 27 novembre. — Nouvelles difficultés. 353

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr

VIII. Les grands plateaux. — Les femmes de Goudoumbin. — Séjour forcé chez les Lakas. — Triste jour de l'an au camp des Antilopes. — Caravane de musulmans. — Pays de Lamé. — Nouvelles de Monteil. — Arrivée dans l'Adamaoua. — La Bénoué. — Yola. — Épidémie d'influenza. — De Yola à Ibi. — Rencontre avec MM. Nebout et Chabredier, de la mission Mizon. — Sur la Bénoué et le Niger. — Retour en France. 360

A TRAVERS LA TOSCANE, par M. Eugène MÜNTZ : FLORENCE.

I. Quelques pages d'histoire. — L'Athènes de l'Italie et Ernest Renan. . . . 369

II. Florence dans l'antiquité et au moyen âge. — Mars et saint Zanobi 370

III. Le XIVe siècle. — Essor des Lettres, des Arts et de l'Industrie. . . . 372

IV. La Renaissance 374

V. Le XVIIe, le XVIIIe et le XIXe siècle. — Les derniers Médicis et les princes de Lorraine. — Un grand citoyen florentin 376

VI. Promenade d'orientation. — La Florence d'autrefois et la Florence moderne. — Les vieux quartiers. — Le *Mercato Vecchio* et le *Ghetto*. . . . 379

VII. Le *Ponte Vecchio*. — Orfèvres et mosaïstes florentins. . . . 382

VIII. Le Baptistère et la Renaissance du XIIe siècle. . . . 385

IX. Les Portes de bronze. — André de Pise et Ghiberti 386

X. Les mosaïques byzantines du Baptistère. — Le tombeau d'un ex-pape 391

XI. La Loge du Bigallo. — Art et bienfaisance 392

XII. Le Campanile de Giotto. . . . 394

XIII. La Cathédrale (1296-1887). — La nef et la coupole. — Arnolfo et Brunellesco. — Efforts et résultats. . 396

XIV. La Cathédrale (suite). — Un peu d'esthétique. . . . 401

XV. La Cathédrale (suite). — La façade. . . . 402

XVI. La Cathédrale (suite). — Incrustations et Sculptures. — Les Précurseurs de Donatello. . . . 404

XVII. La Cathédrale (suite). — L'intérieur. — Ghiberti, Donatello, della Robbia et Michel-Ange. . . . 406

XVIII. La Cathédrale (fin). — Les Peintures. . . . 411

XIX. Le Musée de l' « Opera del Duomo «. . . . 414

PORTO-RICO, par M. J. CLAINE.

I. Sur le *Buenos Aires*. . . . 417

II. L'île de Porto-Rico. — San Juan de Porto-Rico ou la Capitale. — Réception chaleureuse de Don Salvador Brau et des membres de la Presse locale. . . . 418

III. Traversée de l'île du nord au sud. — Les *bugghies* américains. — Paysages le long de la route. — Les cantonniers gendarmes. — Déjeuner à Caguas. — Passage à gué de plusieurs rivières. — Arrivée à Ponce 422

IV. Ponce, la plus grande ville de l'île. — Vue générale de la ville. — Coutumes locales. — Le chemin de fer. — En route pour Yauco. . . . .

V. En chemin de fer de Ponce à Yauco. — Yauco et ses 1 300 Corses. — Leur situation, la culture du café, les profits qui en découlent. — Quelques chiffres qui nous intéressent 427

VI. Retour à la capitale. — Visite à Bayamon chez le docteur Stahl. — Sa collection d'antiquités historiques recueillies dans l'île 431

TABLE DES GRAVURES. . . . 433

TABLE DES CARTES ET PLANS. . . . 440

© 2007 Lyon Editions « les passerelles du temps » editions.ainay@free.fr